# Poſa.

## Ein Trauerſpiel

in fünf Aufzügen

von

Dr. Georg Döring.

Der Tod iſt keine Trennung; ſein Antlitz
iſt nicht furchtbar.

Frankfurt am Main
Verlag der Hermannſchen Buchhandlung
1821.

[illegible]

# Vorrede.

„Ein poetiſches Werk muß ſich ſelbſt rechtfertigen, und wo die That nicht ſpricht, da wird das Wort nicht viel helfen.“ So beginnt Schiller die Vorrede zu ſeiner Braut von Meſſina, findet aber zugleich für Noth, die Wiedereinführung des Chors und die hiſtoriſche Zweideutigkeit des Süjets in einer zwölf Seiten langen Erklärung zu rechtfertigen.

Das Beiſpiel des großen Meiſters, der ſelbſt das von ihm aufgeſtellte Prinzip umgangen, möge mich bei dem freundlichen Leſer entſchuldigen, wenn ich hier ſeine Aufmerkſamkeit, hauptſächlich für einige hiſtoriſche Winke, in Anſpruch nehme.

Die Grundzüge zu dem Stoffe dieſes Trauerſpiels ſind den neuen Memoiren des Marſchalls von Baſſompierre *) entnommen. Dieſer war im Anfange des ſechzehnten Jahrhunderts franzöſiſcher Geſandte am ſpaniſchen Hofe und konnte dort an Ort und Stelle die geſchichtlichen Data ſammeln. Daß ich ihn, in dem vorliegenden Trauerſpiele, dieſen Poſten um einige Jahre früher bekleiden laſſe, iſt bei einem poetiſchen Werke wohl keine Verſündigung. Nachdem in den oben angeführten Memoiren der Charakter und die Todesart des Infanten Carlos auf gleiche Weiſe, wie in dem erſten und zweiten Aufzuge meines Trauerſpiels, dargeſtellt ſind, fährt Baſſompierre weiter fort:

> „Il y avait en la cour d'Espagne un jeune seigneur, nommé le marquis de Possa, fort bien fait, galant, de bonne grace et adroit aux exercices, qui au reste n'avait pas faute d'esprit, lequel servait avec beaucoup de soin et d'apparat une des dames du palais, qui s'était en même temps insinuée fort avant dans les bonnes graces et dans la confidence de la Reine. Sa Majesté avait lors pour „*camarera mayor*“ dona Catherina de Velasco, tante du connétable de Castille, femme adroite et habile qui dépendait absolument du roi, laquelle reconnaissant son esprit soupçonneux et

---

*) Nouveaux Mémoires du Maréchal de Bassompierre. à Paris chez Locard fils, an X.

jaloux, lui donnait de temps en temps pour s'accréditer vers lui des avis des actions de la reine. Elle lui fit faire lors réflexion sur les aimables qualités du marquis de Possa, sur son amour apparent avec la dame du palais, et sur la nouvelle affection de la reine sa femme vers cette dame. A quoi elle ajouta qu'elle appréhendait fort que le marquis de Possa ne tirât plus haut qu'il ne visait, que cette dame ne servit de couverture à une plus relevée passion, et que même elle n'en fût la confidente. Ces paroles achevèrent de former dans le coeur du roi, et d'y enraciner bien avant la jalousie, que trois jours auparavant avoient causée les excessives louanges, que la reine, sans y penser, en entretenant le roi, avait donnée aux rares qualités et au mérite du marquis de Possa; de sorte que cet esprit gâté et envenimé ne songea plus qu'aux moyens de découvrir d'avantage de preuves, et ensuite de s'en venger, il n'en donna néanmoins aucune connaissance à la reine durant quatre mois qu'il fût en cette humeur, hormis qu'un jour, en se retirant de voir le jeu de *Cannas* *) qui s'était fait en la place de Madrid, le roi lui ayant demandé:

---

*) Ein Spiel, welches die Spanier von den Mauren gelernt. Es iſt eine Art Turnier, bei dem ſich die Theilnehmer auf gewandten Pferden gegenſeitig mit Rohrſtäben werfen und dieſe mit ihren Schilden aufzufangen ſuchen.

*Guier la pareccia mejor ginete?* Elle ayant repondu, qu'à son avis c'etait le marquis de Possa, il lui repartit : *Si pero pica muy alto*, qui est le vice de ceux qui vont à la genette.

Or, comme c'est la coutume d'Espagne que les galants qui sont amoureux des dames du palais ne feignent point de leur écrire lettres de leur passion, ni les dames de recevoir leurs lettres, il advint un jour que la reine et cette dame, que le marquis de Possa servait, lisaient ensemble une lettre dans sa galerie, lorsque le roi y entra inopinément. Comme il etait sévère, craint et redouté, non seulement des dames, mais de la reine même, elle cacha aussitôt cette lettre dans la manche de sa robe. Le roi s'étant approché d'elle, y mit la main et la prit, lui demandant d'oû venait cette lettre; elle lui répondit que le marquis de Possa l'avait ecrite à sa maitresse. Il la lut aussitôt, et ayant vu, ou bien sa jalousie lui ayant persuadé que les termes en etaient plus humbles et soumis qu'il ne convenait d'user vers les dames du palais, il ne fût plus en doute qu'elle n'eut été envoyée à la reine sa femme par le marquis, qu'en même temps il résolut de perdre, et sans découvrir à deux de ses plus confidents serviteurs, savoir, au prince Dom Vuigomes de Sylva, son sommelier de lors, et au comte de Fuentes, gentilhomme de sa chambre, donnant à celui ci la charge de l'exécution, et à Dom Vuigomes, celle d'en inventer la forme, qui se fit ainsi :

Un pénitent noir chercha de rencontrer le marquis de Possa, et l'ayant trouvé en la calle mayor de Madrid, il le tira à part, et lui dit, qu'il ne devait plus faire aucun étât de sa personne qui était devoué à la mort, et que l'on ne lui donnait pas plus de temps à pourvoir à sa conscience, que le peu de jours qu'il fallait pour la mettre en bon étât ; ce marquis lui repondit qu'il se sentait obligé à ceux, qui voulant perdre son corps, avaient ce soin de son âme, et à lui du bon avis qu'il lui donnait, duquel il saurait bien faire son profit ; et au même instant s'en retourna en son logis, fit son testament, distribua largément ce qu'il avait à ses amis et serviteurs. Celui ci prit le grand deuil, quitta son epée pour se saisir d'un chapelet, et avec un seul page qu'il retint à sa suite, s'en alla par les églises donnant aumônes aux pauvres, se confessa, se communia et se mit en étât de bien mourir, sans vouloir ecouter les avis de ses parents et amis, qui lui conseillaient, même l'enhortaient et pressaient de se retirer en Portugal, plusieurs lui offrant de l'assister et de lui donner main forte pour sa retraite. Il se passa plus de quinze jours entre l'avis du pénitent et la mort du marquis, ce qui fit croire que l'avertissement etait faux et qu'il avait pris l'alarme trop chaude, quand un soir . . . . un pauvre lui vint demander l'aumône à qui il la donna, et en même temps qu'il faisait cet acte de charité, ce pauvre qui etait un homme du comte de Fuentes ainsi deguisé, lui donna un coup de pistolet dans le corps en même temps que deux autres hommes, bien qu'il eût expiré de ce seul coup, lui en portèrent encore plusieurs d'epée et de poignards, puis se vinrent rejoindre au comte de Fuentes qui les attendait au coin de la rue.

Le bruit de cette mort causa de l'etonnement à Madrid, qui fut bien plus grand quatre jours après, quand la reine mourut subitement, étant au quatrième mois de sa grossesse, et ce, après avoir pris cinq heures auparavant un julep, que les medecins lui apportèrent le matin . . . . elle refusa longuement de prendre cette médecine. Mais comme elle persistait en cette opiniâtreté le roi entra dans la chambre qui lui dit d'obéir aux médecins, que cela lui serait agréable. Lors sans replique elle avala le breuvage, et environ une heure après son confesseur et un religieux de sainte vie et de grande reputation démandèrent à lui parler pour chose de grande importance.

Elle les fit entrer et son confesseur ayant dit, sur une révélation que ce saint réligieux avait eue, que sa Majesté etait fort prochaine de sa mort, il n'avait pas voulu tarder plus long temps de l'en avertir; lui menant quant à lui le même religieux pour lui confirmer la chose, à fin qu'elle songeât à elle plutôt que plus tard, la reine, sans se changer ni altérer, leur dit, qu'entre les grâces qu'elle avait reçues de la bonté divine, elle estimait la plus grande celle qui lui arrivait maintenant de l'avertissement de sa fin prochaine etc. .... après quoi (la confession) la reine les fit retirer en sa galerie, parceque sa médecine la pressait.

Une heure après, on les vint rapeller en diligence sur un évanouissement accompagné de frequentes convulsions, qui étaient survenues à la reine, lesquelles lui continuèrent presque deux heures sans une parole ni connaissance aucune, au bout desquelles elle rendit l'ame à son créateur. ..... elle fut généralement régrettée et pleurée en Espagne, estimée une très bonne et vertueuse princesse, étant tenue pour constant et avéré ou qu'elle n'avait jamais eu aucune intelligence pour elle avec le marquis de Possa, ou que, si elle en avait eu elle n'était pas passé plus avant que l'estime et l'inclination."

Vor der Erzählung der Ereigniſſe am ſpaniſchen Hofe unter Philipp II. führt Baſſompierre bereits an, daß er hierin den Eröffnungen eines geweſenen Staatsſekretärs dieſes Königes folge und fügt hinzu:

„Lesquelles ayant trouvées presque conformes à ce qui m'en a été dit depuis par des personnes

intelligentes et de condition, je ne feindrai point de les décrire comme le plus certain et veritable narré de tous ceux qui ont divulgué sur ce sujet.“

Ich habe es für ſachgemäs gehalten, dem geneigten Leſer dieſe Stellen des oben genannten Werks, welches nicht leicht in Jedermanns Händen ſeyn dürfte, in den alterthümlich-naiven Ausdrücken der Urſprache mitzutheilen, damit Ihm nicht der Standpunkt entgehe, von welchem aus eine freie Unterſcheidung des Geſchichtlichen und Nicht-Geſchichtlichen in meinem Trauerſpiele möglich iſt.

Frankfurt am Main, im März 1821.

Hofrath Dr. **Georg Döring.**

---

# Poſa.

## Ein Trauerſpiel

in fünf Aufzügen.

# Perſonen.

Philipp II., König von Spanien.
Iſabella de la Paz (vom Frieden) ſeine dritte Gemalin.
Donna Catherina de Velasco, Oberhofmeiſterin der Königin.
Donna Iſaura de Peralto, Hofdame der Königin.
Marquis von Poſa.
Baſſompierre, franzöſiſcher Geſandte.
Graf von Fuentes.
Pater Donato, genannt der Todesbote.
Admirante, Page des Marquis.
Don Juan von Auſtrien.
Herzog von Infantado.
Granden.
Damen.
Vermummte.
Diener.

Die Scene iſt im erſten Aufzuge im Eſcurial; in den folgenden in Madrid.

# Erſter Aufzug.

Der Garten von Escurial, rechts eine Roſenlaube, links und im Hintergrunde Orangen-, Citronenbäume und andere Gewächſe des Südens.

## Erſter Auftritt.

Poſa ſitzt in der Laube; **Admirante** ſchläft unter einem Orangenbaume.

**Poſa,**

(ein Miniaturgemälde, welches er in der Hand hält, aufmerkſam betrachtend).

Könnt' ich in dieſe engelgleiche Züge
Mit meinem ganzen Seyn mich niedertauchen —
Könnt' ich in dieſen Augen Leben ſchaffen,
Auf daß ſie Leben meiner Liebe brächten,
Und würden dieſe Wangen zarte Roſen,
Von Leid und Luſt bald roth, bald weiß gefärbt,
Und bärg' ſich unter dieſes Körpers Reiz
Des holden Urbilds unbeflecktes Herz!
Doch das ſind Wünſche nur im ſüßen Träumen,
Sind Träume, ewig doch erwünſcht zu ſeyn!

(Aufſtehend).

Ein Feld des Nordens, fremd in dieſem Süden,
War Spaniens Hof, ein ſtolzes Grab der Freuden!

Sie kam, die Sonne, die den Frühling brachte,
Sie rief die Luſt zum frohen Auferſtehn,
Und alle Genien, die bisher geſchlummert,
Die Anmuth, Sitte und der reine Scherz,
Erwachten auf den längſt vermißten Ruf.
Selbſt Philipps Alter ſchmücken neue Blüthen,
Ein Kranz, den ihm die junge Gattin wand.
Vom Schatten ward zuvor das Licht geſcheucht,
Jetzt ward das Licht des Schattens heitrer Sieger.
Hätt' ich gewollt, ich hätte doch umſonſt
Die Zaubermacht bekämpft, die bald zur Waffe
Das eigne Herz gemacht, um meinen Willen
Und Widerſtreben waffenlos zu machen.
Ich mußte lieben; doch ein Heiligthum
Ward meine Liebe, deſſen Hochaltar
Kein Laut von ihrem Daſeyn frech entweiht,
Und — gab ich ferner Deutung ſtumme Zeichen —
So war's, um meiner Liebe die Bedeutung,
Nicht um in Zeichen ſie zu offenbaren.
Hier unten will ich ja kein Glück begehren;
Hier ſä't die Liebe; dort iſt ihre Erndte,
Und Lebens-Tod wird mir der Liebe Leben.
O! lächle mir nur ein Mal, holdes Weib,
Und laß an Deinem Lächeln Du mich ſterben! —
Hinweg! o Bild, das in geweihter Stunde
Mein liebendes Gedächtniß kühn der Hand
Vertraut, das Pergament damit zu ſchmücken:

Du Schlüſſel meiner Liebe, meines Hoffens!
Hinweg! damit der junge Strahl des Morgens
Dein Daſeyn keinem Späherblick verrathe!
(Er verbirgt das Bild im Buſen).

(Auf Admirante blickend).
Der Knabe ſchläft ſo ſüß! Sein ſtilles Herz
Hat noch kein Sturm der Leidenſchaft bewegt.
Doch ſeine Lippen beben, Morgenträume
Durchziehn die jugendliche Phantaſie.
Du, treuer Knabe, was erzählt Dein Traum?

**Admirante**, (im Traume).
Iſaura, holdes Bild!

**Poſa.**
Wie, hör' ich recht?

**Admirante**, (wie vorher).
Dich muß ich ewig lieben.

**Poſa.**
Armer Knabe!
Das zarte Veilchen hat Dich angelockt;
Mich aber zieht mit des Magnetes Kraft
Die Lilie in ihren Zauberkreis.
Du armer Knabe, da Du wähnen mußt:
Ich liebe, die Dein junges Herz erkor;
Daß du die Larve nur erblickſt und nicht
Die Würklichkeit, die hinter ihr ſich birgt.
So lagert unter Deiner Jugend Roſen
Sich eine Schlange, die das Herz verwundet,

Und doch biſt Du mit ſolchem treuen Willen
Mein Bote an Iſauren ſtets geweſen —
Das iſt wohl eine ſeltne, ſeltne Tugend!

**Admirante**, (immer im Traume, mehr beunruhigt).

Iſaura, Holde, Du wirſt mir entriſſen!

**Poſa.**

Aus dieſem Traume will ich ihn erwecken,
Der ſeine Seele auf die Folter ſpannt.
Wach auf! mein Sohn, erheb' Dich, Admirante!

**Admirante**, (erwachend und aufſtehend).

Mein Herr —

**Poſa.**

Die Morgenſonne ſteht ſchon hoch!

**Admirante.**

Verzeiht! Es hat wohl der Orangenduft
Mich ſo betäubt. Seit Ihr in dieſer Laube
Die milde Kuhlung ſchöner Sommernächte
Genießt und ich auf dieſem Raſenbette
Das Lager meiner Ruhe aufgeſchlagen,
Hält mich der Schlummergott in feſtern Banden,
Als er wohl ſonſt gethan.

**Poſa**, (für ſich).

In dieſer Laube
Weilt ſie, die Angebetete, gar oft:
Drum iſt der Duft der Blumen hier ſo ſüß,
Drum leuchten Sonn' und Sterne herrlicher,
Als irgendwo! Und ihr, ihr ſtillen Nächte,

In denen Friede nur und Ahnung rauſchen,
Euch konnt' ich meine Liebe anvertraun:
Ihr breitet Schweigen auf die dunkle Welt
Und öffnet euch dem Laut des ſchwachen Herzens,
Getreue Hüter ſeines innern Lebens!

(Laut).

Du träumteſt ſchwer: Mein guter Knabe ſprich:
Welch' Bild der Phantaſie hat Dich beängſtigt?

**Admirante.**

Was ich geſehn, war nicht beängſtigend!
Ein holdes Frauenbild war mir erſchienen —

(Verlegen).

Doch ob ich's früher ſchon geſchaut im Leben,
Das konnt' ich in dem Traume nicht erkennen.

**Poſa,** (für ſich).

Sein zarter Sinn befürchtet mich zu kränken.

**Admirante,** (fortfahrend).

Im Innern trieb mich wunderbare Kraft,
Der ich zu widerſtehen nicht vermocht,
Zu der Erſcheinung Himmelsglanze hin —
Ein ſüßer Zauber war's, der mich durchdrang,
Ein Vorgenuß von hoher Seligkeit;
In Luſt und Liebe wähnt ich zu verſinken —

(Zögernd).

Da trat ein Unbekannter zwiſchen uns —
Und wollte mir das ſchöne Bild entreißen;
Allein ein Engel ließ ſich mild hernieder

Und winkte mir zu der Erſehnten hin —
Ich breitete die Arme trunken aus —
Da war's, als Euer Rufen mich erweckte.

**Poſa** (bedeutend).

Sonſt wärſt Du ohne die Dazwiſchenkunft
Von mir, wohl mit dem Bild vereinigt worden?

**Admirante** (verlegen).

Ich weiß es nicht, mein Herr, doch ſchien mir's ſo.

**Poſa.**

Vielleicht beſucht der Engel Dich einſt wieder,
Und ich bin fern und ſtöre nicht Dein Glück!
Jetzt, Admirante, höre meinen Auftrag
Und führ' ihn aus mit jenem treuen Eifer,
Der meinem Herzen Dich ſo theuer macht.

**Admirante** (feurig).

Und gält's das Höchſte — meines Lebens Glück,
Euch, Herr, wird jedes Opfer gern gebracht!
Könnt' ich es je vergeſſen, wie Ihr einſt
In jenem Walde bei Valencia Euch
Des armen kleinen Findlings mild erbarmt?
Wie Ihr mich gegen Euren harten Oheim,
Der mich im Schloſſe nimmer dulden wollte,
Ihr ſelbſt, ein Knabe noch, in Schutz genommen?
Wie Ihr mit milder Lehre mich erzogen,
Und als ein Bruder gegen mich geweſen! —
Mein guter Herr, was Ihr an mir gethan,
Das kann mein Blut, mein Leben nur vergelten.

**Poſa**, (gerührt).

Bewahr das treue Blut im treuen Herzen,
Das Leben ſpare frohen Tagen auf!
Und merke wohl: die Opfer, die Du bringſt,
Die Dich wohl manchen Seufzer koſten könnten,
Sie tragen einſtens ihre goldne Frucht.
Doch jetzt zu meinem Auftrag, Admirante:
Du kennſt Donna Iſaura, meiner Sehnſucht
Geliebten Gegenſtand?

**Admirante.**

Ich kenne ſie.

(Bei Seite).

O, ſüße Roſe mit dem Dornengürtel!

**Poſa.**

Auch weißt Du, wie an jedem ſchönen Morgen
Die Königin in dieſen Gängen wandelt,
Und mit den edlen Frauen ihres Hofs
Zum nahgelegnen Weiher ſich begibt,
Um dort aus ihren zartgeformten Händen
Den glänzenden Bewohnern jenes Waſſers,
Den Schwänen, ihre Nahrung darzureichen.

**Admirante.**

So iſt's.

**Poſa.**

Wenn ſie nun hier vorübergeht,
Begleitet von den Damen, unter denen
Iſaura, eine holde Blüthe, ſtrahlt:

So wiſſe Dich, den Augenblick zu wahren,
Wo Du der Donna unbemerkt dieß Briefchen,
Auf gleiche Art wie ſonſt, zu Händen bringſt.

**Admirante.**

Ich übergeb' es treu, verlaſt Euch drauf!

**Poſa.**

Du mußt mit Vorſicht Deine Schritte leiten
Und, ohne nur den Schein von einer Abſicht
Zu zeigen, die hieher gelenkt Dich hätte,
In den Gebüſchen hin und wieder lauſchen,
Bis Du den günſtigen Moment erſpäht.
Kannſt Du der Donna Dich bemerkbar machen —
Ihr nur allein — ſo iſt das deſto beſſer;
Dann bleibt ſie wohl, die freundlich mir gewogen,
Vom großen Schwarm zurück, um Deiner Bothſchaft
Ein willig Ohr zu leihn.

**Admirante.**

Mein theurer Herr!
Bin ich auch nicht geübt in ſolcher Kunſt,
So ſoll die Liebe, die mich Euch verpflichtet,
Gern den gelehrigen Schüler in mir finden.

**Poſa.**

Haſt Du das Briefchen glücklich übergeben,
So folg' von fern der Donna heimlich nach
Und achte ſcharf darauf: ob ſie den Inhalt
Auch ihrer Königlichen Freundin zeigt,
Nach jener Sitte, die vom Fränkiſchen Hofe

Mit Iſabellen zu uns überkommen,
Und Galantrien zum ſchönen Gegenſtand
Geſelliger Mittheilung macht.

**Admirante.**

Ich werde
In Allem pünktlich Euer Wort befolgen.

**Poſa.**

Ich laſſe Dich und bau' auf Deine Treue.
Sey heiter Admirante! Glänzend leuchtet
Dein Glücksſtern, ohne daß es Dir bewußt.
Du wähnſt: es ſey der meine. Glaub' es nicht!
Dich blendet nur ein trügeriſches Licht.
Iſt einſt Dein Glaube licht geworden, dann
Iſt's auch Dein Stern, das Nebelbild zerrann,
Und aus den Wolken, die hinweggeflogen,
Iſt ſüßer Frieden in Dein Herz gezogen.

(Ab).

## Zweiter Auftritt.

**Admirante**, (allein).

So kann die Bruſt ſich endlich frei entladen,
Von dem beengten Herzen flieht der Zwang!
Das ſtille Leiden, das im Innern wohnt,
Sucht in dem Laut der Rede ſanften Troſt.
Warum iſt aus dem Frühling meiner Jugend
Die Schaar der reinen Freuden weggezogen?
Sie ſchlummern in der fernen Kinderzeit,

Wo mir ſo mild die Sonne noch gelächelt,
Wo mir der Blumen buntes Farbenſpiel,
Ihr ſüßer Duft den Lebenspfad erheitert;
Wo mich der Vögel Sang in dem Gezweige
Mit munterm Klang zu reinem Frohſinn rief.
O, damals kannt' ich nicht die hohe Macht,
Die unſre Freuden, unſern Kummer ſchafft!
Sie hat ſich in mein Leben eingedrängt,
Doch ohne das Geleite ihrer Wonnen,
Sie hat den Gram als Boten mir geſandt,
Daß er den Keim zu jeder Luſt ertödte.
Mir lächelt nicht die milde Sonne mehr,
Das Farbenſpiel der Blumen iſt verſchwunden,
Ihr Duft dahin, verſtummt der Vögel Sang,
Kein Ruf ertönt, zur Freude mich zu laden,
Und nur das eine Ziel bleibt meinem Leben:
Daß ich ihr diene, der ich mich geweiht,
Mag dieſes arme Herz auch drüber brechen!

(Ab).

## Dritter Auftritt.

Poſa mit Baſſompierre zurückkommend.

**Poſa.**

Was ſagt Ihr, Baſſompierre, kaum kann ich's glauben.

**Baſſompierre.**

Verlaßt Euch drauf; er ſtarb in dieſer Nacht.

Poſa.

Don Carlos, unſer Infant?

Baſſompierre.

Ja, ſo iſt's.

(Spöttiſch).

Vom Schlag ward er gerührt. Wohl mag's für ihn
Ein harter Schlag geweſen ſeyn! Der Tod
Wird ſelten als willkommner Gaſt geſehn,
Und jeder fürchtet ſeinen bittern Kelch;
Doch ſchrecklicher erſcheint er, wenn Natur
Und Jugend in des Widerſtrebens Krampf
Gezwungen ſind, ſich unter ihm zu beugen.

Poſa.

Wie ſoll ich Eure dunkle Rede deuten?
Der Tod des Prinzen — war er nicht natürlich?

Baſſompierre.

Was iſt natürlich, und was iſt es nicht?
Das Thier des Waldes frißt die eignen Jungen,
Der Himmel ſelbſt zerſtört oft ſeine Werke:
Das Alles iſt im Laufe der Natur.
Drum kann ich Euch für jeden Fall verſichern:
Der Prinz ſtarb ſo natürlich, als nur möglich.

Poſa.

Ihr wollt mir nicht beſtimmte Antwort geben
Und durch Sophiſterein mich irre leiten.

Baſſompierre, (fortfahrend).

Auch war der Prinz auf den Beſuch bereitet,

Denn man erzählt: er habe nach der Weiſe
Vornehmer Gäſte ſich anmelden laſſen.
Poſa.
Ihr ſprecht in Räthſeln!
Baſſompierre.
Kennt Ihr nicht den Mönch,
Den ganz Madrid den Todesboten nennt?
Poſa.
Donato, der mit ſeinem düſtern Gruße,
Memento mori, einem Jeden naht?
Von dem man ſagt, er habe Manchem ſchon
Den frühen oder ſpäten Augenblick,
Wo ihn ein ſchneller Tod hinweggerafft,
Nach höhrer Eingebung voraus verkündigt?
Baſſompierre.
Nach höhrer Eingebung? Das will ich glauben;
(Zum Himmel deutend.)
Doch nach der höchſten, glaub' ich nimmermehr.
Genug: der Pater war noch geſtern Abends
Bei dem Infant und hat ihm prophezeit:
Er werde noch im Laufe dieſer Nacht
Das Zeitliche mit Ewigem verwechſeln,
Und möge mit den heilgen Sacramenten
Und mit dem Troſt der Kirche ſich verſehn,
Auf daß er nicht in ſeinen Sünden ſterbe;
Allein Don Carlos wollte nichts vom Sterben,
Nichts von dem heilgen Troſt der Kirche wiſſen

Und diſputirte mit dem frommen Pater,
Und noch zwei andern geiſtlichen Gehülfen
Bis nah' an Mitternacht — da plötzlich traten
Vier maueriſche Sklaven in ſein Zimmer —
Poſa, (haſtig).
Und da —
Baſſompierre, (kalt).
Nun da traf ihn der Schlag!
Poſa.
Der Schlag?
Ein ganz gewöhnlicher, gemeiner Schlag?
Baſſompierre.
Vielleicht iſt's eine *Schlinge* auch zu nennen,
Die ihm der Tod gelegt. Doch warum ſoll
Ich Euch verſchweigen, was in allen Winkeln
Der königlichen Burg geſchwätzger Pagen
Geheimniß iſt. Der Infant Carlos ſtarb
Nicht auf gewohntem Wege der Natur,
Er ward erdroſſelt auf Befehl Don Philipps.
Poſa.
Der Vater mordete den eignen Sohn?
Baſſompierre.
Weil er dem Vater nach dem Leben ſtand.
Poſa.
Unſeliges Geſchlecht, das voller Selbſtſucht
Im blutbegiergen Wahn ſich ſelbſt vertilgt.

Baſſompierre.

Der Infant hat den König nie geliebt.
Von ungezähmter Herrſchſucht, böſem Sinn,
Und ſündlicher Begierde nur geleitet,
Verſchmähte er gewiſſenlos kein Mittel,
Den ihm verhaßten Vater zu betrüben.

Poſa.

So ſchildert ihn der Ruf und wer ihn kennt.
Ich ſah ihn ſelten nur an Gallatagen
Und habe ſeine Nähe ſtets geſcheut.

Baſſompierre.

Ein gifterfüllter Becher war der Haß
Des Prinzen gegen den, der ihn gezeugt;
Und ſtets bereit, den Becher zu kredenzen,
Häuft Carlos tödtlich Unheil in ihm an,
Bis jede Rückſicht ihn verlies, ſeitdem
Der König ihm die längſt beſtimmte Braut,
Weil ſie dem alten Herren ſelbſt gefiel,
Wegkaperte. Die Tochter meines Königs,
Die Iſabella hier *vom Frieden* heißt,
Da ſie den Frieden beider Reiche knüpfte,
Ward nun, ſtatt Gattin, dem Infanten Mutter.
Er aber, um am Alten ſich zu rächen,
Macht' eifrig ihr den Hof —

Poſa, (ſchnell einfallend).

Und Iſabella?

**Baſſompierre.**

Am niedern Kraut allein vermag der Wurm
Im eitlen Dünkel ſich empor zu winden,
Der Eiche Gipfel bleibt ihm unerreichbar.
Verachtung fand die laſterhafte Flamme
Des Prinzen bei der engelreinen Mutter.

**Poſa,** (bei Seite).

Ich athme wieder frei!

**Baſſompierre.**

Ein neuer Anſchlag,
Vom Prinzen gegen ſeines Vaters Leben
Geſchmiedet, wurde geſtern erſt entdeckt.
Da meinte dann Don Philipp, der das Leben
Ein wenig liebt: um ſolchem böſen Plane
Für immer das Gelingen zu vereiteln,
Sey's wohl am Sicherſten, den Planenſchmidt
Mit ſeinen eignen Waffen zu bekämpfen
Und ſo das Handwerk ewig ihm zu legen.

**Poſa.**

Und keine Stimme rief in ſeinem Herzen:
Es iſt dein Sohn, es iſt dein Einziger,
Zeig' Milde ihm, auf daß er Liebe zeige?

**Baſſompierre.**

Ein alt Princip der Könige beſagt:
Was du gegeben, kannſt du wieder nehmen.
Er gab das Leben ihm, drum nahm er's auch

Lebt wohl! Ich gehe jetzt der Königin
Den Trauerfall, doch nicht den Mord, zu melden.

**Poſa.**

Noch Eins! War nicht die Eiferſucht des Königs,
Von dem Infant erregt, vielleicht der Grund,
Der dieſe Schreckensthat herbeigeführt?

**Baſſompierre.**

Das war der ſchwarze Punkt, der auf das Leben
Des Prinzen ſeine dunkeln Schatten warf.
Wer einmal Philipps Eiferſucht gereizt,
Den wird der Todesbote bald begrüßen!

(Ab).

## Vierter Auftritt.

**Poſa,** (allein).

Wer Einmal Philipps Eiferſucht gereizt,
Den wird der Todesbote bald begrüßen!
War das die Stimme meines guten Engels,
Der warnend dieſe Worte zu mir ſprach?
War es die Deutung für der Zukunft Tage,
Die ſich in dieſem Spruche mir entſchleiert,
Die mir vielleicht im Tode des Infanten
Den Spiegel zeigt des künftigen Geſchicks?
Mag dieſe Ahnung in Erfüllung gehn,
Mag die im Herzen tief verſteckte Liebe
Ihr irdiſch Ziel im Schoos des Grabes finden,
Ich zittre nicht, ich fürchte nicht den Ausgang!

Berechnet nicht für dieſen Nebelflecken,
Auf dem das Leben uns gefangen hält,
Iſt das Gefühl, das meine Bruſt begeiſtert;
Hier blühen meiner Liebe keine Roſen,
Allein, wenn dieſe Erdenfeſſel ſinkt,
Das Licht uns durch geſprengte Särge winkt,
Wenn Sonnen fallen, Sterne untergehn,
Dann wird das Glück der Liebe auferſtehn.

(Ab).

## Fünfter Auftritt.

Iſabella, Donna Catherina de Velasco, Donna Iſaura, Hofdamen, Baſſompierre, Fuentes; letzterer in Trauer.

Iſabella.

Ich dank' Euch, Baſſompierre, für Euren Eifer,
(Zu Fuentes).
Ihr ſeht, Graf Fuentes, ſchon kamt Ihr zu ſpät,
Von Seiten meines königlichen Herrn
Den Tod des Prinzen Carlos anzuzeigen.
Doch ſtarb er wahrlich plötzlich — der Infant!

Fuentes.

Wie ich ſchon Euer Majeſtät zu ſagen
Die Ehre hatte: ſchnell und ſchmerzlos ging
Don Carlos in die Ewigkeit hinüber.
Es war ein Augenblick vielleicht der Angſt,
Dann war's vorbei und alles Leben fort.

**Baſſompierre.**

Ihr ſprecht, als hättet Ihr dabei geſtanden!

**Fuentes,** (verlegen).

Das nicht; allein es wurde das Ereigniß
So lebhaft mir geſchildert und ſo deutlich
In allen ſeinen Theilen mir gemacht,
Daß es mir ſcheint — ich wär dabei geweſen.
Auch weiß man wohl, wie es in ſolchem Fall,
Beim Schlagfluß mein' ich, her zu gehen pflegt.

**Baſſompierre.**

O ja, Herr Graf! Ich glaub' auf Euer Wort:
Ihr wißt, was ſich in ſolchem Fall begibt.

**Iſabella.**

Es hat der Prinz ſich niemals ſo betragen,
Daß ich ihn achten oder lieben können,
Und wenn mich gleich der Wille meines Vaters
Ihm früher als Gemalin zugeſagt,
So hab' ich, da ich kennen ihn gelernt,
Der Vorſehung gedankt, die es dahin
Nicht kommen ließ. Allein ſein früher Tod,
Der in der Jahre Blüthenzeit ihn trifft,
Erregt mein Mitleid und er wird von mir
Betrauert werden, wie von Wenigen
An dieſem Hof.

**Fuentes.**

Von Seiner Majeſtät,

Dem Könige, ward aus geheimen Gründen
Die feſtgeſetzte Trauerzeit beſchränkt.

**Iſabella.**

Das iſt doch ſeltſam!

**Donna Catherina.**

Nicht geziemt's zu klügeln,
Wo unſer Herr befiehlt.

**Iſabella,** (mit Würde).

Gedenket deſſen,
Was Euch geziemt! Verletzt die Achtung nicht,
Die Eure Königin verlangen darf.

(Zu Fuentes).

Habt Ihr noch ſonſt mir etwas auszurichten?

**Fuentes.**

Der König wünſcht, es mög' Eur' Majeſtät
Gefallen, noch an dieſem Vormittag
Zur Reſidenz zurück zu kehren.

**Iſabella.**

Gern
Werd' ich mich ſeinem Willen unterwerfen.

**Fuentes.**

Heut Abends ſoll die Leiche des Infanten
Zur königlichen Gruft ins Escurial
Geleitet werden, und auf daß nun nicht
Der düſtre Zug Eur' Majeſtät begegne,
Ward es alſo vom Könige geordnet.

**Iſabella**, (verwundert).

Schon heute wird der Prinz zur Gruft beſtattet?
Faſt kann ich mein Erſtaunen nicht verbergen,
Daß ſo mit einem Mal der Dinge Ordnung
Aus altem, hergebrachten Gleiſe tritt;
In dieſem Lande, wo die Etikette
Zur Gottheit wird, die über Alles herrſcht,
Wo jede Stimme des Gefühls hinab
In's ſtille Grab der eignen Bruſt muß ſteigen,
Verhöhnt vom kalten Ton der Convenienz,
Gleicht ſolch Ereigniß einem Wunderwerke.

**Baſſompierre.**

Hat Eure Majeſtät vielleicht nach Frankreich
Mir irgend einen Auftrag zu ertheilen?
Ich ſende noch vor Nacht Couriere ab!

**Iſabella.**

Grüßt mir die theuern Anverwandten. Meldet
Daß ich mich wohl —

(Mit unterdrücktem Seufzen).

recht wohl befänd. Sie möchten
Mir ihre ferne Liebe nur erhalten!

(Sie verneigt ſich gegen Baſſompierre und Fuentes; dieſe Beiden ab).

## Sechſter Auftritt.

Die Vorigen ohne Baſſompierre und Fuentes.

**Donna Catherina.**

Gefällt's Eur' Majeſtät, daß ich zur Reiſe
Sogleich die nöthigen Befehle gebe?

**Iſabella.**

Ihr ſeyd ſehr eilig, Donna de Velaſco.

**Donna Catherina.**

Das iſt im Dienſt des Königs meine Pflicht.

**Iſabella.**

Thut was Euch gut dünkt. Doch muß ich die Bitte
Euch wiederholen, mir nicht allzuoft
In Euch die Oberhofmeiſtrin zu zeigen.
An meines Vaters Hofe meiſtert uns
Der Sinn des Schicklichen im eignen Innern
Und dieſe Stimme die den Anſtand regelt,
Iſt dort die einzige, die ſich erhebt.
Laßt mich die Freundin in Euch ſehn und gern
Will ich im nöthgen Fall Euch dann berathen.

**Donna Catherina.**

Schon ſeit Jahrhunderten beſteht bei uns
In Spanien ein Geſetz, das meinem Amte
Das Recht ertheilet, ſelbſt den Königinnen
Die Etikette dieſes Hofs zu deuten.
Hab' ich gefehlt, ſo iſt's nicht meine Schuld,
In meinem Amt liegt die Verantwortung.

Allein mich Freundin Eurer Majeſtät
Zu nennen — nimmer hätt' ich ſolche Kühnheit:
Für Freundſchaft ſteht die Königin zu hoch!

(Ab in Begleitung einer **Hofdame**).

## Siebenter Auftritt.

Die **Vorigen**, ohne **Donna Catherina**.

Die **Königin** giebt den **Hofdamen** ein Zeichen ſich in den Hintergrund zu ziehn; **Iſauren** winkt ſie zu bleiben. Man ſieht während dieſer Szene die **Damen** hin und her wandeln, auch zeigt ſich **Admirante** zum Oeftern verſtohlen.

**Iſabella** zu **Iſaura**.

Sprich! Mädchen, iſt es wahr, daß Königinnen
Noch höher ſtehn, als jene Himmliſche,
Die ihre Prieſtrin mir in Dir geſandt
Und unſre Herzen aneinanderknüpft?

**Iſaura.**

Wenn das wär, meine theure Königin,
Wie könnte ſie das ſchöne Band vereinen,
Das von der Himmliſchen ſo zart gewebt?
Die Freundſchaft neiget ſich zu jeder Seele,
Die willig ihrem Zauberhauch ſich öffnet.

**Iſabella.**

Wie Donna de Velaſco ſtets doch ſtrebt,
Mich mit den reinſten Freuden zu entzwein!
Ich weiß, ſie birgt im Innern bittern Groll,
Weil ich an dieſen Hof gekommen bin,

Den ſie durch ihren Einfluß ſonſt beherrſcht;
Weil ich den königlichen Sinn bewahre
Und meine Schritte nach mir ſelber regle,
So daß ihr Wort an mir verloren geht.

**Iſaura.**

Sie ward erzogen in der ſtrengen Sitte,
Die Convenienz in Spanien aufgeſtellt;
Sie hat ihr Leben nur darauf verwendet,
Sich in die hergebrachte Form zu fügen.
Drum wird's ihr ſchwer, ſich deren zu entwöhnen.

**Iſabella.**

Ja, leider hat das Leben hier nur Formen!
Die Auſſenſeite glänzt, allein der Kern
Iſt ſchwarz in dieſer trügeriſchen Hülle.

**Iſaura.**

Auch hat Donna Velaſco oft Gehör
Beim Könige —

**Iſabella.**

Das iſt es, was mich kränkt:
Daß König Philipp nicht der Gattin traut,
Die fleckenlos vom Hof der Lilien
Gekommen, wie die reine Blume ſelbſt.
Daß er mich mit Spionen rings umſtellt,
Die kleinſten meiner Schritte zu belauern —

**Iſaura**, (feurig).

Was meine Königin für recht befunden,
Darf ſich nicht ſcheuen vor dem Licht des Tages!

Iſabella.
Mein Leben lieget Jedem offen da,
Ein Buch für Alle, die's verſtehn zu leſen.
Ich kam hieher aus Frankreichs großer Hauptſtadt,
Wo ſich die Freuden im Geräuſch verdrängen,
Wo ſich die Sitte mit dem Scherz verbindet,
Und Frohſinn auch den Königstöchtern naht;
Die Eltern ließ ich, Alle die mich liebten
Und riß mein blutend Herz von ihnen los,
Damit ich, eine Geißel für den Frieden,
Die Hand dem ſpaniſchen Königsſohne reiche.
Ich kam hieher und fand ein Ungeheuer,
Dem ich den Blüthengarten meiner Freuden,
Mein Herz und meine Zukunft opfern ſollte.
Don Carlos war an Geiſt und Herz verderbt,
Ein Frevler gegen Gott und gegen Menſchen,
Und ich unwiderruflich ihm beſtimmt.
Da hab' ich oft die Hände wund gerungen
In ſtiller Nacht und zu dem Herrn gebetet:
Er möge meines Lebens Fackel löſchen.
Iſaura.
O, wie bedaur' ich Euch!
Iſabella.
Und keine Freundin
Stand damals liebevoll zu meiner Seite,
Die meines Grames Uebermaaß getheilt.
Ich ſchrieb an meine königlichen Eltern

Und netzte dieſen Brief mit heißen Thränen,
Ich ſchrieb: daß mir der Tod willkommner ſey,
Als die Verbindung mit dem Infant, daß
Mein Herz darüber brechen würde — und
Was ſonſt noch Rührendes der Geiſt erdenkt.
Die Antwort war: ich muſte mich drein fügen,
Dem Prinzen oder ſelbſt dem Könige
Die Hand vor dem Altare hinzugeben;
Die Ruhe beider Reiche heiſch' es ſo.
Den Infant mußt' ich allzu tief verachten —
(Bitter).
So ward' ich Königin von Spanien!

Iſaura.

Und mit Euch kam der Segen in das Land,
Den Ihr in reichen Gaben ausgeſpendet,
Dem Armen öffnet Ihr des Wohlthuns Quell,
Dem Leidenden gebt Ihr der Rede Troſt,
Und manches Opfer, ſchon dem Tod geweiht,
Dankt betend Euch das neue Licht des Tages.

Iſabella.

Wie mir der Geiſt gebot, hab' ich gethan
Und ſetze keinen Werth in ſolches Wirken!
Ich blickt' umher: ob nicht an dieſem Hofe
Ein Herz zu finden wäre, das dem meinem
Mit Lieb' und mit Vertraun entgegen käme;
Da fand ich Dich! Du wurdeſt meine Freundin,

Du bliebſt in jeder Lage mir bewährt
Und haſt den Muth, die Königin zu lieben.

Iſaura.

Wie hätt' ich die Gewalt, es nicht zu thun?
Mich treibt der Drang des Herzens zu Euch hin.

Iſabella, (ſie küſſend).

Ich weiß es! Darum lieb' ich Dich ſo ſehr.
Komm! Setze Dich zu mir in jene Laube,
Die uns zum holden Roſendache wird;
Dort ſollſt Du beichten, Mädchen! Sollſt mir dort
Von Deiner Liebe ſtillem Gang erzählen.

Iſaura, (verlegen).

O, meine Königin —

Iſabella.

Du biſt verlegen!
Komm unter jenen Blumenhimmel! Dort
Iſt's traulicher und leichter können wir,
Von Niemanden beachtet, jenen Druck,
Den äußres Leben auferlegt, vergeſſen.

(Sie ſetzen ſich in die Laube).

Nun ſprich! Empfängſt Du immer noch Gedichte,
In denen ſich der Liebe Deutung zeigt?

Iſaura.

Was ich in dieſer Art bis jetzt erhielt,
Das hab' ich, meine königliche Freundin,
Euch ſtets vertraut.

Iſabella.

Und doch beharrſt Du drauf,
Den Namen deſſen, der ſie Dir geſendet,
Der in Dein junges Herz den Weg gefunden,
Mir zu verſchweigen?

Iſaura, (verlegen).

Weil ich immer noch
Die Liebe, die vielleicht mir ward geweiht,
Nur ahnen kann.

Iſabella, (lächelnd).

Solch' Ahnung wird gar bald
Zum feſten Glauben für ein liebend Herz.

Iſaura.

Auch bin ich wohl geneigt, daran zu glauben.
Die Verſe, die bald hier, bald dort ich finde,
Die auch ſein Page mir ſchon zugeſteckt,
Sie ſprechen Liebe klar und deutlich aus.
Zwar bin ich nicht genannt; es wird in Bildern
Der heißen Neigung Gegenſtand bezeichnet,
Allein mir werden ſie doch zugeſendet;
Und darum, denk' ich, müſſen ſie mir gelten.

Iſabella.

So ſpricht Dein Geiſt und willig lauſcht das Herz.

Iſaura.

Und wo ich meine Schritte nur hin wende,
Find' ich den Marquis auch.

**Iſabella.**

Ein Marquis alſo?

**Iſaura**, (mit niedergeſchlagenem Blicke).

Marquis von Poſa.

**Iſabella**, (mit einigem Erſtaunen).

Wie, Marquis von Poſa?

**Iſaura**, (ſchüchtern).

Er iſt's. Mißbilligt meine Königin —

**Iſabella.**

Wie könnt ich das? Der Marquis iſt die Zierde
Der jungen Ritterſchaft an dieſem Hof.
Zum Liebling hat der Muth ihn auserkoren
Und jede Tugend ſchmücket ſeinen Geiſt.
Die ſchönſte Perle ward von Dir gewonnen,
Die Liebe ſtill in ihrem Schatz bewahrt.

**Iſaura.**

O, wie erfreut mich's, daß Euch meine Wahl
Gefällt, daß ſie vor Euerm Blick beſteht.
Jetzt trau' ich erſt des eignen Herzens Stimme.

**Iſabella.**

Wär ich nicht Königin und nicht vermält,
Ich könnte wohl beneidenswerth dich nennen.
(Seufzend).
Du Glückliche! Dir ward's erlaubt zu lieben,
Du darfſt den Kelch der höchſten Freuden leeren,
Du brauchſt Dein Herz nicht in das Joch zu beugen,

Nicht Deine Wünſche fremdem Wohl zu opfern.

( Bitter ).

Der Königstochter ward es nicht ſo gut!

## Achter Auftritt.

Die Vorigen, Donna Catherina de Velaſco, die Hofdamen kommen vor.

Donna Catherina.

Nach dem Befehle Eurer Majeſtät,
Hab' ich bereits die Anordnung getroffen,
Daß wir in einer Stunde reiſen können.

Iſabella.

Ich dank Euch, doch will ich zuvor noch einmal
Die klaren Kinder jenes Waſſers grüßen.
Will jede Stelle, die mir theuer iſt,
In dieſem Haine noch einmal betrachten,
Will Abſchied nehmen von dem freien Leben,
Das auf dem Lande ſeine Wohnung hat;
Damit mich die Erinnerung erheitre
An dieſer Zeit verflogne Lieblichkeit,
Wenn uns die finſtre Reſidenz umſchließt.

(Ab mit den Hofdamen. Iſaura will in Nachdenken verſunken folgen).

## Neunter Auftritt.

Iſaura; Admirante kommt ſchnell vor.

**Admirante.**

Donna Iſaura —

**Iſaura,** (umkehrend).

Du biſt's, Admirante!
Was willſt Du —

**Admirante.**

Dieſer Brief von meinem Herrn —

**Iſaura.**

Gib ſchnell!

(Sie verbirgt den Brief im Buſen).

**Admirante.**

Ein Augenblick —

**Iſaura.**

Ich kann nicht weilen,
Die Königin harrt mein. Grüß Deinen Herrn!

(Ab).

## Zehnter Auftritt.

**Admirante,** (allein).

Da ſchwebt ſie hin in ihrem Schönheitsglanze,
Mit tauſend Blüthenreizen ausgeſchmückt,
Die nur des ſchönern Herzens Hülle ſind.
Und dieſes Herz — mir ſchlägt es nicht — mir nicht!
O, Himmel! Einem andern iſt's ergeben,
Und dieſer Andre iſt mein Herr, mein Freund!

## Eilfter Auftritt.

Admirante, Poſa.

**Poſa.**

Sprachſt Du die Donna?

**Admirante.**

Eure Sendung iſt
In ihre Hände richtig überkommen;
So eben erſt verließ ſie mich.

**Poſa.**

Und Du
Stehſt müßig hier, ohneingedenk des Auftrags,
Den ich Dir ferner noch ertheilt?

**Admirante.**

Verzeiht!
Ich fliege, Euren Willen zu befolgen.

(Ab).

## Zwölfter Auftritt.

**Poſa,** (allein).

Es regen Zweifel ſich im tiefſten Innern
Und rufen mir im Ton des Vorwurfs zu:
Haſt Du das Recht, mit dieſen jungen Herzen
Ein ſolch gefährlich Spiel zu unternehmen,
In dem ſie Beide untergehen können?
Es ſagt die Fabel von der Säule Memnons,
Daß ſie bei'm Blick der Morgenröthe klinge:
So tönt auch von dem Strahl der erſten Liebe

Das unbewachte Herz; doch kann es leicht
Zerſpringen, wenn ein Mißton in den Laut
Der reinen Harmonieen ſich verirrt.
Und kann ich dieſem Knaben mich vertraun,
Der nicht die Phantaſie vermag zu wahren,
Daß ſie ſein tief verborgenes Geheimnis
Nicht in der Träume Gaukelei verplaudre?
Ich darf es nicht! Beim Himmel, nein! Ich darf nicht.
Mein Daſeyn iſt es nicht, wofür ich fürchte.
Doch wird der Schleier leiſe nur gehoben,
Der meine Liebe deckt, ſo bahnt Verderben
Den Weg ſich wohl zum ſchönſten aller Leben.

## Dreizehnter Auftritt.

Der Vorige. Admirante, eilig.

**Admirante,** (außer Athem).

O, Herr, mein Herr —

**Poſa.**

Was iſt, Du biſt verſtört?

**Admirante.**

Die Königin —

**Poſa,** (lebhaft).

Um Gott! was iſt mit der?

**Admirante.**

Als ſie ſo eben an dem Weiher ſtand
Und zu den Schwänen ſich hernieder beugte,
Da glitt ihr Fuß, ſie ſank —

**Poſa,** (in höchſter Bewegung).

Iſt ſie gerettet?

**Admirante.**

Noch war ſie's nicht, die Damen riefen Hülfe!

**Poſa,** (feurig).

Ich will ſie retten, will um dieſe Beute
Der Schlange Tod im grauſen Kampfe trotzen!
Das iſt kein Kampf um niedres Erdenleben,
Das iſt ein Kampf um Himmelsſeligkeit!
Allmächt'ger Herrſcher, ſtärke meinen Arm
Zum Siege für die Angebetete,
Und, ſinkt das Glück, umſchlingt ſie das Verderben,
So laß mich mit der Heißgeliebten ſterben!

(Schnell ab.)

## Vierzehnter Auftritt.

**Admirante,** (allein).

Ha! welcher Strahl in meines Lebens Nacht!
Sie wird von ihm geliebt und nicht Iſaura.
Da glänzt auf's Neu die Himmelsſonne nieder
Und alle holde Blüthen duften wieder!

(Dem Marquis ſchnell nach.)

## Ende des erſten Aufzugs.

# Zweiter Aufzug

Zimmer im Pallaſte zu Madrid.

## Erſter Auftritt.

Der König. Vor ihm in ehrerbietiger Stellung Don Jua
Auſtrien, Herzog von Infantado, Graf Fuentes u
Granden, ſämmtlich in Trauer.

Der König.
Ihr Stützen meines Thrones und Vaſallen!
Der Schlag, den unerwartet das Geſchick
Im Tod des einzgen Sohnes mir geſandt,
Dröhnt im tief Innerſten der Seele nach
Und will die ſchwarzen Wolken ſeiner Trauer
Auf jeden ſtillen Keim des Frohſinns legen.
Wie ſchwer iſt nicht das Loos der Könige,
Daß ſie auf einer Stufe ſtehn, zu welcher
Der Gram nicht wagen darf empor zu ſteigen!
Denn gäben ſie dem eignen Leid ſich hin,
So dürften ſie der Sorge leicht vergeſſen,
Auf die Millionen voll Vertrauen hoffen.
Zwar könnt ich wohl bemerken, daß der Infant
Mich nie geehrt, wie's einem Sohn gebührt,

Daß er die ſpitzen Pfeile ſeiner Bosheit
Auf meines Lebens Freuden abgeſchoſſen,
Daß er mir nach dem Leben ſelbſt geſtrebt;
Allein der Tod löſcht dieſe Flecken aus:
Der Chriſt verzeiht, der Vater beugt das Haupt
Dem ewigen Verhängniß, das die Pflicht,
Die ſchwere Pflicht ihm grauſam auferlegt,
Den eignen Schmerz ſich ſelber zu verbergen!

Don Juan von Auſtrien.

Mög Euer Majeſtät ſich überzeugen,
Daß der geſammte Hof, wie ganz Madrid,
An ſolcher Trauer gleichen Antheil nimmt.

Herzog von Infantado.

Die Stände von Aſturien ehren gern
Den Schmerz des Vaters auch im Könige;
Doch glauben ſie, daß, wenn ein neuer Erbe
Dem Reich erſteh', wie ſolche Hoffnung blüht,
Des Prinzen Tod nicht zu beklagen ſey.

Der König.

Ehrt Ihr auf ſolche Art den Schmerz des Vaters?

Herzog von Infantado.

Die Ehrerbietung, ſo die Majeſtät
Der königlichen Würde von uns heiſcht,
Hat die Geſinnung ſelbſt uns eingeflößt.
Der Infant Carlos iſt nicht mehr; ſein Name
Lebt nur in dem Gedächtniſſe noch fort
Und mit dem Namen die Erinnerung

An ſeinen Geiſt, an ſeinen Lebenswandel.
Er hat nicht Sitt' noch Religion geachtet,
Er ſoldete Banditen, um die Zwecke
Der ungemeßnen Ehrſucht zu erreichen;
Und ſelbſt des königlichen Vaters Haupt,
Das heilige geſalbte, war nicht ſicher —
Wie Euer Majeſtät ſchon ſelbſt bemerkt —
Vor dem verruchten Anſchlag ſeiner Bosheit.
Was hatte Spanien von ihm zu hoffen,
Was alles hatt' es nicht von ihm zu fürchten?

Der König.

O, daß ihr nur zu wahr, zu treu geſchildert!
Daß ſich der Vater nothgedrungen ſieht,
Dem Reiche Glück zum Tod des Sohns zu wünſchen.
Dies Land, das Lieblingskind der Mutterkirche,
Von ihr mit überreicher Huld beſchenkt,
Hab ich dem heilgen Glauben feſt verbündet,
Der nur allein auf Erden ſelig macht.
Kein Ketzer tritt auf den geweihten Boden,
Er wird vom Arm der Kirche ſchnell erreicht,
Damit die Peſt, die er im Innern trägt,
Des Reichs beglückte Fluren nicht vergifte;
Der Körper fällt in Aſche, doch den Geiſt
Läutr' ich im Feuer, werbe gläubig ſo
Dem Himmel Seelen. Und ich mußte ſehn,
Wie ſich der eigne Sohn, des Thrones Erbe,
Zum unheilſchwangern Glauben hat gewandt;

Ich durfte ahnen, wie einſt Spanien,
Von dieſem Geiſt beherrſchet, ſinken werde,
Und doch hielt Vaterliebe mich gefangen!
Da hat denn Gott unläugbar ſelbſt gerichtet
Und ihm ein frühes Lebensziel geſteckt.

**Herzog von Infantado.**

Hat der Allmächtige auf ſolche Weiſe
Dem Königreiche gnädig ſich erwieſen,
So wird er ferner ſich alſo bewähren
In der Erhaltung Eurer Majeſtät!

**Don Juan von Auſtrien.**

So ſpricht der allgemeine Wunſch des Volks.

**Der König.**

Den Ständen und dem Volke bin ich dankbar,
Daß ſie am Trauerfalle Theil genommen
Und mich in ihren Wunſch mit eingeſchloſſen.
Ich bleib' Euch wohl geneigt. Ihr ſeyd entlaſſen!
(Alle entfernen ſich).
Graf Fuentes!
(Fuentes kehrt zurück).

## Zweiter Auftritt.

Der König. Graf Fuentes.

**Fuentes.**

Euer Majeſtät?

**Der König.**

Wie nahm

Die Königin die Nachricht von dem Tode
Des Prinzen auf?

**Fuentes.**

Mit ſichtlicher Beſtürzung;
Ob Herr von Baſſompierre gleich der Müh
Sich unterzogen, früher ſchon Bericht
Von dem Ereigniß ihr zu hinterbringen.

**Der König.**

Ein ſonderbarer Eifer leitet ihn!

**Fuentes.**

Auch äuſerte ſich Ihre Majeſtät
Dahin: es werde der Infant von ihr
Betrauert werden, wie von Wenigen
An dieſem Hofe. Schade ſey es doch
Um ſeine Jugendblüthe!

**Der König.**

Schade wahrlich
Um die vom Wurm ſchon längſt zernagte Blüthe!
Die Königin kommt heute noch zurück?

**Fuentes.**

Bei meinem Abgang aus dem Escurial
War alles ſchon bereitet zu der Reiſe.

**Der König.**

Ihr meldet ihre Ankunft mir ſogleich!

(Näher zu ihm hin tretend).

Graf Fuentes, ſtets hab ich den treuen Diener
In Euch erkannt, hab Euch bewährt gefunden

In Fällen, wo das Innre ſich entſchleiert,
Wo vor dem Könige das nackte Weſen
Des Menſchen ohne Heuchlerlarve ſteht.
Was die vergangne Nacht in ihrer Hülle
Verbirgt, es trete nie zum Licht des Tags!
Ihr ſeyd mir gut, Ihr werdet kein Verräther,
Allein wer bürget mir für jene Sklaven,
Die meines Willens blindes Werkzeug waren?
Drum traget Sorge, daß ſie aus dem Reiche
Der Lebenden verſchwinden, daß die Spur
Der That kein Sterblicher erſpähen möge!

Fuentes.

Ich habe dieſe Vorſicht ſchon beachtet;
Sie folgten ihrem Opfer auf der Bahn
Des Todes wenige Minuten ſpäter
Und niemand weiß, wie das Geſchick ſie traf.

Der König.

Ihr ſeyd ein treuer, ſeyd ein weiſer Mann.
Auch ſollen Euch die Zeichen meiner Gnade
Bald öffentlich vor allem Volke ehren.
Daß es nicht jetzt geſchehe, will die Klugheit:
Der Argwohn könnte Raum zu grübeln finden.

Fuentes.

Iſt Euer Majeſtät mit meinem Eifer
Zufrieden, ſo wird mir der ſchönſte Lohn.

Der König.

Wer iſt im Vorgemach?

Fuentes.

Pater Donato.

Der König.

Ich will ihn ſprechen: ſendet ihn herein!

(Fuentes ab).

## Dritter Auftritt.

Der König, (allein).

Er ſoll von ihr betrauert werden, wie
Von Wenigen an dieſem Hof! So ſagte
Die Königin. Ward er von ihr vielleicht
Geliebt auch, wie von — ha! Ich darf nicht denken,
Daß Liebe dieſer Trauer Mutter ſey.
Und doch! Beklagt ſie nicht auch ſeine Jugend,
Die Blüthe, die ſo früh — Was kümmert's mich:
Die Blüthe iſt zerknickt und ich ſteh' feſt,
Ein Fels zum Trotz der wilden Lebensſtürme.
Ja! feſt ſteh' ich, ſeitdem er nicht mehr iſt,
Der mir nach Krone, Glück und Leben ſtrebte.
Feſt hab' ich mich geſtellt durch eine That,
Die mehr verlangt, als bloße Menſchengröße;
Denn mir allein nicht hab' ich ihn geſchlachtet,
Dem Wohl des Staats hab' ich den Sohn geopfert!
Wer ſolchen Sieg ſchon über ſich gewonnen,
Der ſpottet jeder Laune des Geſchicks,

Das machtlos vor den ungeheuern Thaten,
Die es dem Menſchen nimmer zugetraut,
Zuſammenſchrickt und ſtill vorübergeht.

### Vierter Auftritt.

Der König. Donato.

**Donato.**

Memento mori!

**Der König,** (zuſammenfahrend).

Habt Ihr mich doch faſt
Mit Euerm Gruße ſonderbar erſchüttert.

**Donato.**

Der Tod ſteht Jedem nah und wer ihn fürchtet,
Bebt bei dem Klange, wie vor böſer Ahnung.

**Der König.**

Nun: das Orakel, welches durch Euch ſpricht,
Wird nicht vor Eurer Prophezeihung zittern!

**Donato.**

Es trägt der Menſch im Buſen eine Stimme,
Die ihm Verkünderin des Schickſals wird,
Wenn er die Sprache zu entziffern weiß,
In der ſie ſich zu ſeinem Weſen wendet.
Ihr Hauch berühret zwei entfernte Pole,
Den lichten Pol des Lebens, wie den ſchwarzen
Des Todes. Wer nun mit Gewalt zum erſten
Sich drängt und vor dem ſchwarzen Pole ſchaudert,
Dem ruft die Stimme oft und unerwartet

Die Mahnung an die letzte Stunde zu,
Die ihm dann ſchrecklicher erſcheinen wird,
Als dem, der unbedacht und leichten Sinns
Des Daſeyns Blüthen pflückt, wo er ſie findet,
Und froh in der Erinnrung des Genuſſes
Dem Rufe zu dem ſchwarzen Pole folgt.

Der König, (finſter).

Spart Eure Lehren für den Pöbel auf!
Ich hab' Euch nicht verlangt, daß Ihr Sentenzen
Mir aus dem Schatzkäſtlein der Weltweisheit,
So Ihr geſpart, auftiſchen mögt. Sagt mir:
Wie ſtarb mein Sohn? Hat er die Sacramente
Der Kirche vor dem Ende noch empfahn?

Donato.

Er hat den Troſt der Kirche ausgeſchlagen
Und ging hinüber ohne Sacrament.

Der König, (unwillig).

Wie? Hab' ich etwa deshalb Euern Beiſtand
Zu dieſem blutgen Werke aufgefodert,
Daß Ihr in ſeinen Sünden ihn ließt ſterben?
Wißt Ihr den Nimbus, den Ihr von mir habt,
Der Euch zum Popanz für die Menge macht,
Nicht kräftger mit der klugen Kunſt der Rede
Zu unterſtützen? Iſt es Euch nicht klar,
Wozu ich Euch gebrauche und warum?
Ihr ſollt mir die, ſo ich für noth befunden,
Im Stillen aus dem Kreiſe der Lebendgen

Zu weiſen, vorbereiten auf die Stunde;
Ihr ſollt, da Euch der Ruf als den bezeichnet,
Der Manchem ſchon den nahen Tod verkündigt,
Den Geiſt des Menſchen feſt an den Gedanken
Des Sterbens binden, daß er ſich bereite,
Verſöhnung mit der Kirche aufzuſuchen.
Denn, wenn ich es auch nicht als Sünde achte,
Den, der mir überläſtig und gefährlich,
Zu ſchieben aus der Lücke, die er füllt,
So will ich doch die Seele nicht verderben.
Mir ſcheint, der Hochmuthsſchwindel plage Euch!
Der Pöbel hält Euch heilig: doch erwägt,
Daß Ihr ein Sklav nur meines Willens ſeyd!

Donato.

Du irrſt, Monarch! — Ich kannte längſt die Gründe,
Die meine Sache zu der Deinen machen.
Doch noch Einmal, Du irrſt, wenn Du geglaubt:
Der Stolz, die Leidenſchaft der Thoren könnte
Mich locken, Deiner Staatsklugheit zu fröhnen.
Ein andrer Dämon leitet meine Schritte
Und ſchlug den Thron in meinem Innern auf.
Der Geiſt der Rache ſchwingt den ſchwarzen Szepter.

Der König.

Was ſoll das heißen, Mönch! Erklärt es mir.

Donato.

Auch ich war Vater! Ein geliebtes Weib
Gebar mir einen Sohn, ihr Ebenbild!

Der Mutter Tod bezahlte ihm das Daſeyn.
Der Knabe war von gutem Naturel,
Doch zeigt' er früh ſchon ungemeßne Neigung,
Die ich vergebens zu bekämpfen ſtrebte,
Das Leben andrer Länder zu erkunden.
Er floh aus meinem Haus. Ich ſtand allein,
So ganz allein von aller Welt verlaſſen,
Daß ich nur Troſt im heilgen Schoos der Kirche
Und in dem Tod, um den ich täglich bat,
Zu finden hoffte. So nahm ich die Kutte
Und ehrte ſie durch meinen ſtillen Wandel,
Der bei dem Volk in großes Anſehn kam.
Mein düſtrer Gruß: ſey eingedenk des Todes,
Nahm die Gemüther wunderbar in Anſpruch.
Da wurd' ich einſt um Mitternacht geweckt,
Ich ſollte mich in Eile zu dem Kerker
Der heiligen Inquiſition verfügen,
Um einen Sterbenden zu tröſten, der
Nach langer Folterqual den Geiſt aufgäbe.
Ich fand den Sohn. Er war der Sterbende.
Im Ausland hatte er die giftge Natter
Der Ketzerei in ſeine Bruſt gelaſſen,
Und zu der alten Heimath mitgebracht.
Eh er den Boden von Madrid betreten,
Ward er ergriffen, und an Geiſt und Körper
Zum Ungeheuer fürchterlich verzerrt,
Fand ich ihn in dem letzten Todesröcheln.

**Der König.**

Und wart Ihr klein genug, um dieſen Sohn,
Der ein Abtrünnger worden, gar zu weinen?

**Donato,** (ſtolz).

Nicht Könige allein ſind ſtark und groß
Im Geiſt. Ich überwand den Augenblick;
Doch in mir auf ſtieg eine Bitterkeit,
Die mich zum Feinde der geſammten Menſchheit
Und zum Gefährten Deiner Plane machte.
Drum bin ich nicht Dein Sklav, wie Du vermeint,
Denn Deine Staatskunſt dienet meiner Rache.
Wer weiß, wenn Du am Lager Deines Sohns
Geſtanden bei dem letzten Todeskrampfe,
Wo er in Jugenddrang und Lebensluſt
Vergebens ſich der Mörder wehrte, dann
Dir fluchend und verzweifelnd unterlag —
Wer weiß: ob da nicht eine ſtärkre Macht
Im Fieberfroſte Dich geſchüttelt hätte,
Und Deine Größe nicht geſchwunden wäre!
Für mich war's ein Moment der höchſten Luſt.

**Der König.**

Mönch, Du biſt fürchterlich!

**Donato.**

Jetzt ſind wir gleich!
Wir ſtehn auf einem Punkt, Monarch von Spanien:
Dein Sohn iſt hin und auch der meine ſchlummert.

Dein Indien, Dein Gold iſt leerer Schall,
Denn keine Reue kauft die That zurück.

**Der König.**

Vermeineſt Du, den König könne Das,
Was er für recht, für nöthig anerkannt,
Und wär's des eignen Sohnes Tod geweſen,
Im Traume des Gewiſſens, ein Geſpenſt
Der ſchlummernden Vergangenheit, erſchrecken?

**Donato.**

Es kann Momente geben, wo der Menſch
Die irdiſche Schwäche fühlt —

**Der König.**

Die kenn' ich nicht!
Vor meinem Willen fällt das Irdiſche,
Des Mitleids Regung hab' ich längſt bekämpft;
Ich laſſe ſie der niedrigen Natur.
Entfernet Euch, Ihr habt ſehr kühn geſprochen,
Doch ich verzeih's. Bleibt meines Winks gewärtig!
Mir ſchwebet eine Ahnung düſter vor,
Als könnt' ich Eurer wieder bald bedürfen.

(Donato ab).

## Fünfter Auftritt.

**Der König,** (allein).

Den Wahnſinn ſelbſt zu Zwecken zu benutzen,
Die der Verſtand für nothwendig erkannt,
War ein Problem, ſo ich gelöſt. Der Geiſt

Des Mönches dreht im Reich der Phantaſie
Sich ſtets um einen Punkt im Kreis herum,
Und wer die Saite, die den Punkt berührt,
Zu ſpielen weiß, hat ihn für ſich gewonnen.

## Sechſter Auftritt.

Der Vorige. Graf Fuentes.

**Fuentes.**

Im Augenblicke langt die Majeſtät
Der Königin in dem Pallaſte an.

**Der König.**

Warum ſo ſpät?

**Fuentes.**

Ein Unfall hat die Reiſe
Verzögert. Donna de Velasco iſt
Bereits im Vorgemach und bittet dringend
Um ein Gehör bei Eurer Majeſtät:
Sie habe wichtge Dinge zu entdecken!

**Der König.**

Führt ſie ſogleich herein! Es hat ihr Eifer
Wohl manchen guten Dienſt mir ſchon geleiſtet.

(Fuentes ab).

## Siebenter Auftritt.

Der König. Donna Catherina de Velasco.

**Der König.**

Seyd mir willkommen in der Hauptſtadt, Donna!
Euch hat die Landluft, wie es ſcheint, behagt;
Denn länger, als ich es erwarten konnte,
Bliebt Ihr im Escurial.

**Donna Catherina.**

Es ziemt der Dienrin,
Dem Willen ihrer königlichen Frau
In allewege ſich zu unterwerfen.
Den frohen Ton, der auf dem Lande leicht
Sich ſtatt der Sprache edler Convenienz
Ins Leben drängt, liebt Donna Iſabella.
Auch iſt's natürlich! Denn an Frankreichs Hofe,
Wo ſie erzogen, will's die Sitte ſo.

**Der König.**

In jedem Lande herrſcht die eigne Sitte
Und ihr geziemt es, ſich zu unterwerfen.

**Donna Catherina.**

Doch mußt' es mich erſtaunen und betrüben,
Als die Bemerkung ſich mir aufgedrängt:
Des Anſtands zarte Formen würden ſelbſt
Am Frauenhof zu Escurial verletzt.

**Der König.**

Wie? Donna Iſabella wäre fähig —

Donna Catherina.

Es hat, wie Euer Majeſtät bekannt,
Sich Donna de Peralto in die Gunſt
Der Königin gewußt, den Weg zu bahnen,
Und dieſes hohe Gut mit ſtarkem Netz,
Daß es ihr nicht entgehe, klug umſponnen.
Der Marquis Poſa war zu Escurial
Und zeigte öffentlich in ſeinem Wandel,
Daß er Iſauren liebenswürdig finde.
Die Briefe, ſo er heimlich ihr geſandt,
Hat ſtets die Königin mit ihr geleſen,
Wie mir von treuer Diener Mund berichtet.

Der König.

Ich lieb' es nicht, wenn ſich die Königinnen
Zu dem Gewöhnlichen erniedrigen,
Alſo vergeſſend ihrer hohen Würde,
Des auserwählten Schmucks vom Diadem.

Donna Catherina, (fortfahrend).

Bis dahin blieb ich rein von jedem Argwohn,
Doch ein Ereigniß, das am heutgen Morgen
Sich zugetragen, hat in meiner Seele
Gedanken eigner Gattung Raum gegeben,
Die ich nur im Vertrauen auf die Huld,
So Euer Majeſtät mir ſtets geſchenkt,
Zu offenbaren wage.

Der König.

Sprechet frei!
Ich weiß, daß Ihr in Treue mir ergeben.

Donna Catherina.

Die Königin beſuchte in der Früh
Die Promenade an dem großen Weiher
Im Park zu Escurial und ſah dem Spiel
Der Schwäne zu, da plötzlich glitt ihr Fuß,
Sie fiel hinab, die Damen ſchrien nach Hülfe;
Kein Mann war im Gefolge, jede Rettung
Schien uns unmöglich, doch mit einem Mal
Stürzt Marquis Poſa, wie von Gott geſandt,
Aus dem Gebüſch hervor, ſpringt in den Weiher
Und kämpft dem Element die Beute ab.

Der König.

Da bin ich ja dem Manne hoch verpflichtet!

Donna Catherina.

Auch ich ſah nur das Edle dieſer That.
Bald hatte ſich die Königin erholt
Und ohne üble Folgen blieb der Zufall.
Allein ein Ohrgehäng von reichen Steinen,
Ein Demantring, ſo Ihre Majeſtät
Getragen, ward vermißt. Ich gab Befehl,
Den Weiher abzulaſſen, das Verlorne
Zu ſuchen und da fand ſich denn noch mehr
Als ich verlangt —

Der König.
Wie das?
Donna Catherina.
Dies Medaillon,
In welches das Portrait der Königin
Gefaßt, ward beim verlornen Schmuck gefunden.
Ein ſolches hatte die Monarchin nie
Und nur der Marquis kann —
Der König,
(ihr das Medaillon entreißend).
Ha! was iſt das!
Bei Gott! ihr Ebenbild. So ſprechend wahr —
Und auf der andern Seite — laß doch ſehn!
(Er lieſt).
„Das Leben ſtirbt, doch meine Liebe lebt
Hinüber in die heitre Ewigkeit.“
Die Worte bergen einen tiefen Sinn.
Glaubt Ihr denn wirklich, Donna de Velasco,
Daß dieſes Bild dem Marquis angehöre?
Donna Catherina.
Die Ueberzeugung dringt ſich mir faſt auf.
Läg' es ſchon länger in des Weihers Tiefe,
So hätten ſich die Farben wohl verwiſcht.
Auch ſind die Briefe, ſo Donna Iſaura
Von dem Marquis erhielt, für eine Andre
Vielleicht beſtimmt geweſen, die er nicht
Auf gradem Wege —

**Der König.**

Haltet ein. Ich werde
Das Wahre dieſer Sache ſelbſt erkunden.
Ihr könnt nicht gegen Königinnen klagen,
Denn Ihr ſteht unter ihnen. Danket mir,
Daß ich Euch ſolch gefährlich Wort erſpart.
Mir nur gebührt die Klage, wie das Urtheil
Und, was ſich ziemt, ſoll ſeiner Zeit geſchehn.

(Er gibt der Donna de Velaſco ein Zeichen, daß ſie entlaſſen

(Donna Catherina ab

## Achter Auftritt.

**Der König,** (allein).

„Das Leben ſtirbt, doch meine Liebe lebt
Hinüber in die heitre Ewigkeit.“
Das ſind nicht Worte eines Glücklichen.
Wem ſich des Lebens Freuden willig bieten,
Der hängt dem Leben an und ſcheut das Jenſeits;
Nur wer kein Glück hier unten mehr zu hoffen,
Malt ſich die Ewigkeit mit heitern Farben:
Drum fand er nicht Erhörung ſeiner Liebe.
Er fand ſie nicht, allein wer ſteht dafür,
Daß ihm nicht Dankbarkeit zur Brücke werde,
Die ſeinem Ziele ihn entgegen führt?
Er hat das Leben ihr gerettet! Niemand
Steht ihr an dieſem Hofe näher jetzt,
Als er. In Jugendblüthe und erfahren

In jeder ritterlichen Uebung kann
Er leicht des Weibes flüchtgen Sinn umſtricken.
Ich werde prüfen! Hat er es gewagt,
Die Leidenſchaft, die er im Innern trägt,
Im lauten Wort, in ſeiner Briefe Sendung
Ihr zu geſtehn, ſo iſt ſein Loos geworfen.
Nicht duldet in dem Reiche der Lebendgen
Philipp von Spanien einen Nebenbuhler.
Und könnt' ich ahnen, daß — ich mag's nicht denken —
Daß ſie ihn wieder — ha! den eignen Sohn
Hab' ich der Nacht des Todes zugeſandt,
Jetzt iſt kein Leben mir noch heilig und
Ihr Haupt iſt ſicher vor dem Blitze nicht,
Den meine Rache nach ihr ſchleudern dürfte!

(Ab).

## Neunter Auftritt.

Zimmer der Königin.

**Iſaura,**

(ein Papier in der Hand haltend).

Noch einmal will ich dieſes Blattes Sinn,
In dem ein ſonderbar Geheimniß ſich
Verſchleiert, ſtill erwägen. Der Marquis
Hat offen mir von Liebe nie geredet,
Doch was er ſchrieb enthielt die ſüße Deutung.
So räthſelhaft, als dieſe Zeilen ſind,

War nie, was er geſandt. Ich ſcheu' die Löſung
Und doch drängt mich das Herz, ſie aufzufinden.

(Sie lieſt).

In dem ſchönſten Wieſengrunde
Stehn zwei Blüthen wunderbar,
Stehen da ſchon manche Stunde,
Sind ein zartes Blüthenpaar;

Eine Lilje, in dem Glanze
Eigner Schönheit ungetrübt,
Und ein Veilchen, das im Kranze
Andrer Blumen ſie umgibt.

Zu der Lilje hingezogen
Fühl' ich mich mit Zaubermacht;
Doch ein Gärtner, ihr gewogen,
Hält mit Strenge ſie bewacht.

Will ich nun die Lilje ſehen,
Muß ich zu dem Veilchen hin,
Denn der Gärtner darf nicht ſpähen
Meiner Liebe wahren Sinn.

Hätt' er dieſen Sinn ergründet,
Wäre ſeines Zornes Glut
Gegen Lilje bald entzündet
Und ſie fiele ſeiner Wuth.

Darum muß das Veilchen meinen:
Liebe könne wohl nur ſcheinen.
Veilchen aber dauert mich,
Denn im Lieben trügt es ſich.

Ein furchtbar Licht dringt durch die Dunkelheit!
Ich bin es nicht, die er ſich auserwählt.
Ich bin das Veilchen, das im Lieben irrt.
Allein wer iſt die Lilie — wer? — O, Gott!
Wie kann ich zweifeln — ja! Sie iſt's, ſie iſt's,
Die Königin! O, Herz! Im tiefſten Innern
Verſchließe das Geheimniß. Armes Herz,
Geopfert ward dein Frieden und dein Glück!

## Zehnter Auftritt.

Die Vorige. Admirante, (ſchüchtern eintretend).

**Admirante.**

Verzeiht! Im Vorgemach war Niemand und
Mein Herr ſchickt mich, zu fragen: ob der Unfall
Die Königin —

**Iſaura.**

Ha! Du kommſt eben recht.
Du warſt ſein Bothe, Du biſt ſein Vertrauter.
Du mußt es wiſſen. Sprich! Hat er ſein Spiel
Mit meines Herzens Regung nur getrieben,
Hat er mich nur getäuſcht, um auch die Welt

Zu ſolchen Irrthum mit hinein zu ziehn?
Hat er mich ſo geopfert? Hat er? — Sprich!
Admirante.
Was Eure Rede birgt — ich deut' es nicht.
Iſaura.
Ich will ja gern das Opfer ſeyn: nur ſprich!
Daß ich entrinne dieſer Zweifel Qual,
Daß ich den Sturm aus meinem Buſen jage
Und ihn bereite für das ſtille Leid.
Admirante.
Noch immer bleibt mir dunkel Euer Wort:
Wie kann ich ſagen, was mir unbegreiflich?
Iſaura.
O, Jüngling, biſt auch Du ſchon in der Kunſt
Zu täuſchen eingeweiht? Was Wunder iſt's!
Dein Meiſter iſt Dein Herr, ſein Beiſpiel wird
Zur Lehre Dir; doch kann im jungen Herzen
So feſt und kalt der Wille nicht beſtehn,
Daß ihn die troſtlos Flehende nicht rühre.
Sprich! Laß mich länger nicht in Schmerz vergehn:
Dein Herr — Dein Freund hat grauſam mich betrogen,
Er liebt nicht mich — er liebt die Königin!
Admirante.
O Gott — wer ſagt' Euch das! Nein, glaubt es nicht;
Beim Himmel, nein! Ihr dürft' das nimmer glauben.
Iſaura.
Wie doch das Roth der Schaam, ſo ſchnell gelockt

Auf Deine Wange, Dich der Lüge zeiht.
Was birgſt Du mir die Wahrheit? Fürchteſt Du,
Ich möchte ſie dem Könige verrathen?

Admirante, (bei Seite).

O, welche Prüfung!

Iſaura.

Dann bedaur' ich Dich!
Dann iſt Dir wahre Liebe unbekannt,
Die ihren Schmerz in eigner Bruſt begräbt,
Bis in der ſtummen Bruſt kein Herz mehr ſchlägt.

Admirante, (bei Seite).

Soll ich den Vorwurf tragen? Soll ich ſchweigen?
Soll ich es dulden, daß ſie mich verkennt?

Iſaura.

Und warum willſt du mir nicht ganz entdecken:
Was dieſer Zeilen Deutung in ſich ſchließt?
Du ſchoneſt meiner und beſchämſt den Herrn;
Ihm galt es gleich, das Veilchen ward zerknickt!

Admirante.

Die Bruſt zerſpringt! Ich berg' es länger nicht;
Es will hinaus, ans Licht des Tags hinaus!
So wiſſet denn — erſt heute ward mir's klar —
Was Euch die Ahnung ſagte — ja, es iſt!

Iſaura, (ſich abwendend).

O, Gott!

Admirante.

Doch glaubet nicht, Ihr ſeyd es nur,

Ihr ganz allein, die hier beweinenswerth.
Was Ihr jetzt leidet, hat dies arme Herz
Gelitten, hat's bekämpft mit ſchwachem Muthe,
Die Hulle ſinkt und das Geheimniß ſtarrt
Zu Euch empor aus ſeiner Klufte Nacht.
Ich lieb' Euch. Ja! Ich lieb' Euch ſeit dem Tage,
Wo Euch zum Erſtenmal mein Auge ſah,
Und dennoch ſchwieg ich, hab' ihm treu gedient,
Hab' ihm der erſten Liebe Glut geopfert,
Als ich geglaubt, er habe Euch erwählt,
Des Herzens reichen Schatz mit ihm zu theilen.
Ich war der Liebe Bote, mußte ſehn,
Daß Ihr ihn wieder liebt, und dennoch ſchwieg ich.
Iſt mir nun wahre Liebe unbekannt?
Kann ich den Schmerz in eigner Bruſt begraben?

Iſaura.

Unglücklicher! Auch Du biſt zu beklagen.

Admirante.

Des Lebens Frühling lacht mich glänzend an
Und ladet mich zu ſeinen Freuden ein;
Der Hauch der Nachtigall, der Lerche Wirbeln,
Sie rufen Liebe von der Höh' herab,
Die Blumen duften Liebe, Alles liebt:
Die weite Schöpfung klingt vom Ton der Liebe,
Und ich entſagte, duldete und ſchwieg.

Iſaura, (abgewendet).

Verlaß mich! Brauch ich fremder Klage noch?
Der eigne Gram füllt meinen Buſen aus.

Admirante.

Jetzt ſinkt ein Strahl der Hoffnung mild herab;
Ich darf Euch lieben, darf es Euch geſtehn.
Der Nebenbuhler, dem ich weichen mußte,
Weil er zugleich mein Herr und Freund geweſen,
Er ſtrebt nach einer andern Liebe hin.
Laßt meine Liebe Euern Kummer ſcheuchen,
Und was die Nachtigall ſo ſchmachtend klagt,
Und was die Lerche hoch in Lüften wirbelt,
Was Blumen duften, was die Schöpfung tönt,
Das mag aus meinem Herzen in das Eure
Auf meiner Sehnſucht Schwingen tröſtend ziehn!

(Ab).

## Eilfter Auftritt.

Iſaura, (allein).

Auch Blumen duften Liebe! Sprach nicht ſo
Der Jüngling? — Auch das Veilchen wollte Liebe
Und darum ward's mit kaltem Hohn zertreten!

## Zwölfter Auftritt.

Iſaura. Iſabella aus einem Nebenzimmer.

**Iſabella.**

Du weinſt? Was kann dir Thränen rauben? Sprich:
Was kann Dein junges Herz mit Wehmuth ſchwellen?
Ich ſah noch nie des Grames bittre Spur
Auf Deiner Wange zarten Roſen beben!
Sprich, theures Kind, vertraue Dich der Freundin!

**Iſaura.**

O, meine Königin!

**Iſabella.**

Die Freundin bittet.

**Iſaura.**

Verzeiht, ich kann nicht.

**Iſabella.**

Hätt' ich doch gedacht,
Es würde dir ein Tag der Wonne ſeyn,
An dem ein glücklich Ungefähr das Leben
Durch Deines Freundes Hülfe mir erhielt.

**Iſaura.**

Verkennt mich nicht! Was dieſes Herz betrübt,
Lohnt nicht der Müh, von Euch gekannt zu ſeyn.
Ihr wißt es ja: wie leicht iſt das Gemüth
Wohl eines jungen Mädchens nicht verletzt:
Ein Putz, auf den wir uns gefreut, und der
Mißglückt, reicht hin, mit Gram uns zu umziehn.

Iſabella.

Mir ſind die Schwächen des Geſchlechts bewußt;
Dich aber lockt nicht kleinliches Gelüſt
Und gibt Dir Leid, wenn ſich's dem Wunſch verſagt.
Dich kenn' ich beſſer! Großes muß es ſeyn,
Was aus dem Herzen Dir die Thräne preßt.
Du liebſt! Das Feuer brennt in Deiner Bruſt,
Das mild erwärmt, doch auch verzehren kann.
Hat Dich die Glut verſengt? Vertraue mir!

Iſaura, (bei Seite).

Wie rett' ich mich vor dieſem Ton der Milde?

Iſabella.

Vertraue mir! Der Schmerz verliert den Stachel,
Wenn Du ihn theilſt mit der verwandten Bruſt.
Hab' ich doch alle meine kleinen Sorgen
In Deine Seele nieder ſtets gelegt;
Hab' ich doch ſchweſterlich von Freud und Leid
Dir nimmer Deinen Antheil rückbehalten;
Und Du willſt geizen mit der Freundſchaft Gabe?
Das iſt nicht ſchön!

Iſaura.

Ihr ſeyd ſo gut, ſo ſanft!
Und dennoch — dennoch — ich vermag es nicht!

Iſabella.

Geſteh — Du hältſt ein Blatt in Deiner Rechten,
Faſt krampfhaft, möcht' ich ſagen — ſicher iſt's
Die Urſach' Deines Grams?

Iſaura, (bei Seite).

Ich Unvorſichtge!

Iſabella.

Vom Marquis, ohne Zweifel? Haſt Du nicht
Mir auf der Fahrt vom Escurial hieher
Es ſchon geſagt, daß eine neue Sendung
Von ihm zu Dir gelangt? Jetzt muß ich wiſſen,
Was Dich betrübt. Du haſt mir ſelbſt das Recht,
Dies zu verlangen, eingeräumt. Ja, ja!

(Indem ſie mit einer leichten Bewegung der Iſaura das Blatt nimmt).

Gib, Kind! Ich ſchaffe Rath Dir oder Troſt
Und was der Marquis ſchreibt, ich werd' es prüfen!

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der König.

(Der König hat die letzten Worte gehört, tritt ſchnell vor und entreißt der Königin den Brief des Marquis.)

Der König.

Erlaubt die Prüfung mir.

Iſaura,

(von plötzlichem Schreck ergriffen).

O, ewger Gott!

Iſabella.

Wie, Euer Majeſtät —

Der König, (zur Königin.)

Ich werde prüfen:

Ob Euch zu wiſſen frommt, was dieſes Blatt
Enthält.

**Iſabella.**

Es iſt das Eigenthum Iſaura's
Und ihr Geheimniß ruht in dieſen Zeilen.

**Der König.**

Was an den fernſten Grenzen meines Reichs
Im Schoos der Nacht, in ſtill geſchloßnen Kreiſen,
Geboren iſt, liegt klar vor meinem Blicke:
Die Hülle ſinkt vor der Allgegenwart;
Und was an meinem Hof geſponnen wird,
Darf nicht vor mir geheim gehalten ſeyn.
Deshalb bleibt dieſe Schrift in meinen Händen!

**Iſaura.**

O, welche Deutung Euer Majeſtät
Darin auch finden könnte — glaubt ihr nicht!
Es iſt nur ein Gedicht, ein bloßes Spiel
Der Phantaſie und keinen Gegenſtand
Erzielt der Sinn, der in den Worten herrſcht.

**Der König.**

So darf ich um ſo eher ihn erkunden.
(Er lieſt).

**Iſabella.**

(Mit leiſem Spotte zu Iſaura).

Sieh! Mädchen, biſt Du nicht beneidenswerth?
Der Herr der alten und der neuen Welt,
Dem Peru's Gold und Spaniens Schätze fließen.

Dem ſich der Reichthum Indiens erſchließt.
Verſchmäht nicht, der Vertraute Dir zu ſeyn
In Deines Herzens Angelegenheit.
Doch komm! ich will Dir das Erröthen ſparen.
Wohl mag der König Deine Liebe wiſſen,
Allein der Jungfrau edles Zartgefuhl
Sey nicht in meiner Gegenwart verletzt!

(Die **Königin** und **Iſaura** in das Nebenzimmer).

## Vierzehnter Auftritt.

Der **König**. **Graf Fuentes**.

**Der König,**

(nachdem er noch einige Augenblicke das Blatt betrachtet, geht zur Thure im Hintergrunde, welche er öffnet).

Graf Fuentes!

**Fuentes** (tritt herein).

Euer Majeſtät?

**Der König.**

Sogleich
Beruft den Mönch Donato auf das Schloß
Und ſendet ihn zu mir in's Kabinet.

(Der **König** ab. **Fuentes** folgt).

## Ende des zweiten Aufzugs.

# Dritter Aufzug.

Großer Saal im Pallaſte. Im Hintergrunde und zu den Seiten mehrere Ausgänge.

## Erſter Auftritt.

Poſa. Baſſompierre.

(Aus dem Hintergrunde von verſchiedenen Seiten).

**Baſſompierre,**

(dem Marquis die Hand reichend).

Auch Ihr ſeyd ſchon zurück vom Escurial?
(Spöttiſch).
Wollt Ihr vielleicht die große Trauer theilen,
In welche Hof und Stadt verſunken ſind;
Gemächlich ſchwimmen in der Thränenfluth,
Die Spaniens weite Reiche überſchwemmt?
Thut es getroſt! Ertrinkens iſt nicht Noth!

**Poſa.**

Ihr irrt, mein Freund! Wenn ich die That auch haſſe,
So kann ich doch das Opfer nicht beklagen.
Mich führt ein andrer Zweck —

**Baſſompierre.**

Was gilt die Wette?
Ich kenne den, der Eure Schritte führt!

**Poſa.**

Beim Himmel, Baſſompierre, ich ahne nicht —

**Baſſompierre.**

So will ich Euch den Führer denn beſchreiben,
So deutlich und ſo klar: Ihr ſollt mich loben!
Es iſt ein kleiner loſer Knabe, der
Schon Manchen ſeit Jahrtauſenden geführt,
Auch angeführt. Mit Zaubermacht begabt,
Vermag er, iſt ſein Auge gleich geblendet,
Der Erde Höhn und Tiefen zu durchſchaun
Und zu durcheilen mit Gedankenflug.
Mit Bogen und mit Pfeil iſt er bewaffnet
Und, trotz der Blindheit, trifft er ſtets ſein Ziel.
Der Schalk flog einſt auch an Madrid vorüber
Und ſchoß — und traf — das Herz des Marquis Poſa:
Und an dem armen Herzen zieht er ihn
Nun immer der gewiſſen Dame nach —

**Poſa,**

(ſeine Unruhe verbergend, mit gezwungenem Lächeln).

Ihr ſcherzt! An meinem Herzen iſt der Pfeil
Des kleinen Liebesgottes abgeprallt.
Auch iſt der Kranz von huldbegabten Frauen
So reich am Königshofe von Madrid,
Daß ſchwer die Wahl der Liebesblüthe wird.

**Baſſompierre.**

Was gilt's? Ich nenn' Euch Eure Liebesblüthe.

Poſa.

Es gält' Euch die Beſchämung eines Irrthums!

Baſſompierre, (fortfahrend).

Die Blüth', aus deren Blick Ihr Honig ſaugt —

Poſa.

Der Biene Stachel ſcheuen zarte Fraun.

Baſſompierre.

Sie heißt —

Poſa.

Die Biene?

Baſſompierre.

Nein, die Liebesblüthe —

Poſa.

So ſprecht!

Baſſompierre.

Der erſte Buchſtab iſt ein J.

Poſa.

Nun weiter denn!

Baſſompierre.

Der zweite iſt ein S.

Poſa, (bei Seite).

Wüßt' er um mein unglückliches Geheimniß?

Baſſompierre.

Der dritt' ein A und damit iſt's genug!
Mein Sprüchwort ſagt: der guten Ding' ſind drei;
Euch bleibt die Wahl! Iſaura — Iſabella —
Sie klingen faſt gleich reizend, beide Namen.

**Poſa.**
Der Scherz wird feſſellos! Ich wiederhol's:
Der Irrthum nur iſt der Entdeckung Frucht.
Mich ruft des Königs Willen an den Hof;
Und hier bin ich beauftragt, des Monarchen
Zu harren, wenn er von dem Staatsrath kommt.
Aus welchem Grund? Das blieb mir unbekannt.
**Baſſompierre.**
Beim Himmel, ja! So eben fällt mir ein:
Ihr ſeyd der Glückliche, dem das Geſchick
Vergönnt, der Königinnen holdeſte
Dem kalten Wellengrabe zu entreißen.
Für ſolche heldenmüthge Waſſerthat
Wird jetzt des Königs Gnade auf Euch regnen.
**Poſa.**
Wahrſcheinlich iſt's, daß mich des Königs Dank,
Der ihm zur Laſt wird, bis er ſeiner ſich
Im ſüßen Wort entledigt, herbeſchied.
**Baſſompierre.**
Lebt wohl, Marquis! Der König kommt. Ich höre
Des Fuentes dürren Huſten, der ihn kündigt.
(Baſſompierre ab).

## Zweiter Auftritt.

Der Vorige. Der König. Graf Fuentes.

(Fuentes zieht ſich in den Hintergrund).

**Der König**, (zu Poſa).
Ihr habt zu Euerm Schuldner mich gemacht
Und mir den ſchönſten Edelſtein der Krone
Erhalten! Solche That bleibt unvergeßlich:
Der König würdigt ſie, der Gatte trägt
Die heilge Pflicht, daß ſeines Danks Gefühle
Stets mit Erfüllung Euerm Wunſch begegnen.

**Poſa.**
Es war allein des Himmels hohe Fügung,
Die mich zur Stunde der Gefahr berief —
Ein ſchwaches Werkzeug — ſtark durch höhre Macht.
Ihm ſey der Preis, der meinen Schritt gelenkt!

**Der König**, (bedeutend).
Ein ſonderbarer Zufall war es freilich,
Der grade Euch und grad zu jener Stunde
Euch in den Park vom Escurial geführt.
Doch ſey Geſchick, ſey Zufall es zu nennen,
Die Sache bleibt dieſelbe, wie mein Dank. —
Ihr ſeyd ein Kind des Glücks! In allen Künſten
Erfahren, die der Geiſt des Ritterthums
In Spaniens altem Reich hervorgebracht,
Vereinigt Ihr zugleich mit ſolchen Gaben,

Wie ich verſichert worden, das Talent
Der Malerei in einem ſeltnen Grade?
Poſa, (verlegen).
Was ich in dieſer edeln Kunſt bisher
Geleiſtet, lohnt wohl kaum der Rede Müh.
Der König.
Im Gegentheil! Man ſchildert Euch als Meiſter
Und lobt beſonders, wie Ihr künſtlich wißt,
Die Züge Andrer ähnlich darzuſtellen.
Poſa.
Wie doch der Ruf das Unbedeutende
Im Tauſche ſeiner Mittheilung erhebt!
Selbſt Freunden hab ich ſelten nur vertraut,
Was ich mit ungeübter Hand entwarf.
Es lebt die Kunſt in einem höhern Reiche,
Sie theilet ihre Kränze ſparſam aus,
Und, hat ſie ſelbſt den Liebling nicht erkoren,
So iſt es, wie ich denke, leeres Streben,
Der himmliſchen die Blume zu entringen.
Der König, (mit Beziehung).
Auch Dichtergluth begeiſtert Eure Rede
Und Blumen dienen Euch zur klugen Deutung,
Wo Ihr mit Vorſicht tiefen Sinn verſteckt.
Fürwahr! Marquis, Ihr ſeyd beneidenswerth!
So kunſtbegabt und jugendlich geſchmückt,
Kann holder Frauen Gunſt Euch nicht entgehn.

Poſa.

Was ich in Ritterthum und Kunſt verſucht,
Was ich erſtrebt in meiner ſchwachen Kraft,
Was ich im Geiſt erkannt, das ſagt mir täglich:
Wie ich ſo tief, unendlich tief noch ſtehe
In der Betrachtung königlicher Größe,
Die mit dem milden Hauche ihres Odems
Nationen in's beglückte Daſeyn ruft.

Der König.

Doch iſt es lieblich, eine Kunſt zu üben,
So die Gebilde reicher Phantaſien
Der Wirklichkeit Geſtaltung übergibt.

(Indem er das Medaillon, welches ihm Donna Catherina im zweiten Akte eingehändigt, vorzeigt).

Mir ſelbſt ward der Beweis durch jene Fügung,
Die Euch der Königin zum Retter ſandte,
Daß Euer Ruf nicht lügt. Dies kleine Bild,
Von Euch verloren bei der muthgen That,
Spricht ſo lebendig wahr aus allen Zügen —
Ihr ſeyd ein Künſtler, Marquis! Nicht? Es iſt
Doch Euer Werk?

(Der **König** überreicht dem Marquis das Medaillon. **Poſa** greift haſtig, aber mit ſichtlicher Verlegenheit danach).

Poſa, (beſtürzt).

Es iſt von meiner Hand;
Ein Ideal, das nicht auf Erden lebt.
Geſchaffen in dem Traum der Einbildung

Vor Jahren ſchon, eh ich die Königsſtadt,
Eh ich den Hof geſehn. Faſt Knabe noch,
In jener Zeit, wo man in goldnen Träumen
So Herrliches, was nie geweſen, ſpinnt,
Wo ſich in weiter Bruſt die Welt verſchließt,
Um dem Gemüth ein Zauberreich zu öffnen,
Ward ſchon in ſolchem Spiel von mir getändelt.

(Wahrend dieſer Rede iſt die Stimme des Marquis ſicherer geworden, und hat ſich von ſeiner Beſtürzung erholt).

**Der König,**

(den Marquis beſtändig ſcharf fixirend.)

Daß Eure Phantaſie das Bild dictirt,
Hab ich beim erſten Anblick wohl erkannt;
Denn unter allen Damen im Gefolge
Der Königin iſt keine, der es ähnlich,
Und wer auch ſonſt von reizbegabten Frauen
Den Hof beſucht, wird nicht darin gefunden.
Doch ſey es wie es ſey! Ein Meiſterſtück
Iſt dieß Gemälde und mit großer Freude
Würd ich's beſitzen, eine kleine Sammlung,
So ich von auserleſnen Gegenſtänden
Der Kunſt mir angelegt, damit zu ſchmücken.

**Poſa.**

Wie dürfte dieſes ſchwache Werk nur wagen,
Sich einzudrängen in den heilgen Tempel,
Den ein ſo großer König den unſterblichen,
Der Kunſt geweihten Lieblingen errichtet!

Der König.

Das iſt nur Ausflucht der Beſcheidenheit,
Und meine Bitte muß ich wiederholen.

Poſa.

So möge Euer Majeſtät verzeihn!
Dies Bild trägt Spuren einer Aehnlichkeit,
Die mir es unbeſchreiblich theuer macht.
Der Mutter Züge — längſt iſt ſie geſchieden
Zum Himmelslande, wo ſie meiner harrt —
Die Züge ſind's, die aus dem Bilde ſprechen,
Und nur der Tod reißt es von meinem Herzen.
Gern will ich die geringe Kraft verſuchen,
Ein anderes Gemälde zu vollenden,
Das würdig ſolcher hohen Ehre ſey.

Der König.

So nehm ich meine Bitte denn zurück!
Allein erwägt, daß es gefährlich iſt,
Ein Kleinod zu beſitzen, deſſen Deutung
Nur auf das Jenſeits zeigt, und deſſen Schlüſſel
Der Tod in ſeiner kalten Hand verbirgt.
Der ſchwarze Bote der Vergänglichkeit
Hält ſich auf Roſenpfaden oft verſteckt
Und faßt mit unerbittlich ſtrengem Sinn
Den, der im leichten Spiele ihm getrotzt. —
Lebt wohl, Marquis! Ich bleibe Euer Schuldner!

(Der König zur Seite ab. Fuentes folgt.)

## Dritter Auftritt.

**Poſa,** (allein. Nach einer Pauſe).

O! ziſche nur, Du ſtolze Königsſchlange,
Und häufe allen Geifer in der Bruſt!
Doch glaube nicht, daß meine Seele bange:
Tod iſt Gewinn, das Leben kein Verluſt!
O, ziſche nur! Du birgeſt nicht mehr lange,
Die Dich beherrſcht, die blutbegierge Luſt.
Ich ſah es wohl, im Baſiliskenblicke
Erglänzte Deines Gifts empörte Tücke.

Als ich mit ſtarken Armen ſie umſchlungen,
An meinem Herz ſie hielt im Wellengrab,
Die ſich als meine Sonne aufgeſchwungen,
Der ich in Lieb' auf Ewig mich ergab;
Da fluſtert es mir zu mit leiſen Zungen:
O gib die holde Beute nicht mehr ab!
Zum ſtillen Reich mit ihr, es ſteht dir offen,
Der ſuße Tod erfullt dein Erdenhoffen.

Ich ſchwankte wohl! Mich lockt die holde Blüthe,
Die reine Lilie vom Königsthron.
Ob ich ſie laſſe, oder mir behuthe?
Klein iſt das Opfer, ewig iſt der Lohn.

Es ruft, hinab! die Stimme vom Gemüthe,
Ich neige mich dem innern Drange ſchon;
Da tönts, als wenn der Klüfte Stürme rauſchen:
Nie kannſt du dir im Mord die Liebſte tauſchen!

Die Hölle hatte mich hinabgezogen,
Das Wort des Himmels rief mich ſchnell hinauf.
Der lockende Verſucher ward betrogen,
Den Lohn entriß ich ihm im Siegerlauf.
Es ſtieg die Lilie aus klaren Wogen,
Die reine Tugend göttlich wieder auf;
Und jenes Grab, das ich mit ihr verlaſſen,
Ob ich auch will, ich kann es nimmer haſſen.

Als nun in ſeinem lichten Reich das Leben
Mit leiſem Kuß die Herrliche berührt,
Und ſie erwacht, die Augen ſich erheben,
Der Blick entſtrahlt, zu meinem hingeführt;
Als ſüßes Lächeln will den Mund umſchweben,
Ein Dank, der ihrem Retter nur gebührt:
Da ſchwelgt' ich in dem überſelgen Lohne,
Und meinem Daſeyn ward die Freudenkrone.

Doch er, dem des Geſchickes dunkle Looſe
Des Herzens holden Edelſtein gegönnt,
Reißt mein Geheimniß aus verborgnem Schooße,
Damit er es am Tageslicht erkennt;

Er drückt die Dornen von der Liebesroſe
In jene Wunde, die nur irdiſch brennt:
Dir ward ſie ſelbſt auf Erden ja beſchieden,
Laß mir mein Bild und meinen Herzensfrieden!

O, ziſche nur, du ſtolze Königsſchlange
Und hefte feſt den ſtarren Todesblick.
Das Opfer iſt gebannt, doch ſeine Wange
Erbleichet nicht ob ſolchem Mißgeſchick.
Noch haſt Du Luſt an dem gelungnen Fange
Und hältſt den gifterfüllten Biß zurück!
Ich trotze Dir! Auf Deiner Rache Wegen
Kommt mir der Liebe Morgenroth entgegen.

(Ab in den Hintergrund).

## Vierter Auftritt.

Kabinet des Königs.

Der König. Fuentes.

Der König.

Saht Ihr es wohl, wie er vor mir gezittert,
Wie in ihm ſelbſt die Richterſtimme ſprach;
Habt Ihr gehört, wie mühſam er die Worte
Der ſchlauen Rechtfertigung hervorgebracht.
Mich täuſcht er nicht. Ich habe ihn durchſchaut.
Verloren hat er das gewagte Spiel
Und Todesnacht für Liebesglanz getauſcht.

Fuentes.

Des Unterthanen Frevel geht zu weit:
Den Blick zum Glanz der Krone zu erheben!

Der König.

Der Adler wohnt auf ungebahnten Höhn;
Nur er erträgt den Strahl der nahen Sonne.
Tief unten treibt das niedere Geſchlecht:
Doch wer es wagt, zu ſeinem Horſt zu dringen,
In Tollkühnheit und räuberiſchem Sinn,
Den ſchleudert er hernieder in die Kluft,
Dort findet die Verwegenheit ihr Grab. —
Daß er ſie liebt: ich hätt' es ihm verziehn,
Denn Jugend war des Herzens ſchwacher Hüter
Und ungeſtraft blickt Keiner in die Sonne;
Doch daß in ungezügelter Begier
Er ſich erdreiſtet, tollkühn zu entdecken
Das, was für ewig ſeine ſtille Gruft
In ſeinem Herzen beibehalten mußte,
Daß er, dem Dankbarkeit für Lebensrettung,
Den Pfad zum kühn erſtrebten Ziele bahnt,
Hinauf ſich ſchwingen will zum Herrlichſten,
Zum hoch gehaltnen, heilgen Königsſchatz:
Das bricht dem Unbeſonnenen den Stab.

Fuentes.

Er hat die heilge Gränze überſchritten,
Die das Gemeine vom Geſalbten trennt.

Wo Könige die rechte Heimath finden,
Erſtrebt der Unterthan nur Todesnacht.

Der König.

Warum hat mich das Schickſal auserkoren,
Das Recht zu gründen nur in blutger That!
Was treibt den Unglückſelgen auf zum Horſt,
Wo ſich der königliche Aar geniſtet?
Konnt' er nicht unter jenen Blumen wählen,
Die in dem ſtillen Thale aufgeblüht,
Wo ihm des Lebens erſter Tag gelächelt,
Wo ihn die Gottheit ſelber hingeſtellt!
Dort unten lebten ſeiner Liebe Freuden,
Die ihm den duftgen Kranz gewunden hätten;
Dort bot das Ziel erreichbar ſeinen Planen
Für ſeinen niedern Geiſt ſich glänzend dar;
Ihm konnte dort ein ſtilles Glück genügen,
Ein Glück der Majeſtät der Kön'ge fremd.
Da faßt den Uebermüthigen ein Traum,
Der lockend ſeine Phantaſie durchfliegt:
Ihm träumt vom goldnen Schein des Diadems
Und wie's in deſſen Strahlen herrlich ſey;
Er ſtreckt die Hand im kühnen Frevel aus,
Den Edelſtein der Krone auszubrechen. —
Solch eitler Träumer taugt nicht in das Leben,
Ihn ſtößt die Wirklichkeit in's Schattenreich.

**Fuentes.**

Sprech' Euer Majeſtät das Wort des Urtheils
Und in den Staub getreten iſt der Wurm.

**Der König.**

Hoch oben in der Region der Sonne,
Da brüten auch die Wetter ihr Verderben
Und wehe dem, der tollkühn ihnen naht,
Wenn nicht die Himmliſchen ihn auserwählt,
Den ſeltnen Glanz der Herrlichkeit zu theilen.
Es ziſcht der Blitz aus dunkler Wolken Grab
Und feſſellos trifft ſein verzehrend Feuer
Den Ueberläſtigen, der ſein geſpottet.
Ich bin der König des Jahrhunderts! Meinen Willen
Erkennt die Welt vom Süden bis zum Nord.
Auf Erden herrſcht kein Höhrer über mir!
Hätt' ich darum was lebet tief verachtet,
Mit Menſchenſchädeln meinen Thron befeſtigt,
Die Braut des Sohns zur Mutter ihm gegeben,
Darum den Sohn, den einzigen, geopfert,
Auf daß ſolch träumeriſcher Thor den Spiegel
Der königlichen Ehre mir beflecke?
Ruft mir den Mönch, Graf Fuentes! Dieſe Schmach
Will ich mit Blut abwaſchen. Ruft den Mönch!

(Fuentes ab).

## Fünfter Auftritt.

Der König, (allein).

Geworfen iſt ſein Loos! Hat er doch ſelbſt
Die Würfel aufgenommen zu dem Spiel,
Das unheilſchwanger Tod und Leben birgt.
Es liegt der Wurf; der Täuſchung Hülle ſinkt,
Und ſtatt der Liebesluſt, ſo ihn gelockt,
Starrt das Gerippe ihn des Todes an.
O, wüßt' ich, daß ſie ſich vergeſſen hätte,
Daß auch die Sinnenregung ſie beſchlichen,
Daß nur ein Blick, ein einzger flüchtger Blick
Mit Hoffnung der Erhörung ihm geſchmeichelt —
Ha! Der Gedanke wühlt in meiner Bruſt,
Als wollten tauſend Dolche ihre Spitzen
Ins tiefſte Innere des Herzens graben.
Doch nein! Sie iſt zu kalt, zu klug! Der Stolz
Der Majeſtät ſchwillt ihren Buſen an.
Das hielt ſie aufrecht. Nicht die Kraft der Tugend;
Für mich iſt Tugend längſt ein leerer Schall,
Ein Wortſpiel von der Schwäche ausgedacht.
Er iſt's allein, nur er iſt der Verbrecher;
Doch auf dem Fuße folget ihm der Rächer.

## Sechster Auftritt.

Der Vorige. Fuentes. Donato.

**Donato.**

Es ruft der Tod den ſtillen Boten wieder,
Den er prophetiſch ſich vorausgeſandt;
Das Leichhuhn kreiſcht den düſtern Trauerſang,
Der Schuhu flattert um die ſchwarzen Grüfte,
Und Moderduft, des Todes fauler Odem,
Wird von der weiten Erde ausgehaucht.
Das ſind verwandte Klänge meinem Geiſt:
Das Leichhuhn hat den Sohn mir eingeſungen
Zum Schlafe, den kein heitrer Traum belebt,
Der Schuhu hat den wilden Schrei erhoben,
Als ihn das Qualgeheul des Sohns erweckt,
Und aus dem Grab, wo ſie ihn eingeſcharrt,
Haucht ewig mich des Todes Odem an.
Mir ſagt's der Geiſt, mir ſagen es die Zeichen,
Ein neues Opfer fällt dem Tode heim.
Nennt mir das Opfer jetzt, daß ich es weihe!

**Der König.**

Ein Jüngling, dem des Lebens bunte Bilder
Voll heitern Glanzes noch vorüberziehn,
Verhöhnt die Schätze, ſo das Daſeyn beut,
Und hat den Tod zum Kampf herausgefodert:
Da will denn Euer Freund nicht lange ſäumen,

Und hat den Pfeil geſpitzt, ihn zu erreichen.
Marquis von Poſa iſt der Uebermüthge.

Donato.

Ha! Gut gezielt vom alten Lebensſchützen!
Die Jugend iſt das Centrum in der Scheibe,
Der Bogen klingt, die Senne ſchnellt den Pfeil,
Er ſitzt im Punkt und unſer iſt der Preis.

Der König.

Wär er ein Ketzer: o! dann hätt' ich ihn
In kurzer Gluten langer Folterqual
Dem ewgen Schwefelpfuhle zugeſandt,
Allein er iſt ein Kind der heilgen Kirche,
Der ſeligmachenden; deshalb ſollt Ihr
Den nahen Tod ihm künden, daß er ſich
Als Chriſt zur langen Reiſe vorbereite.

Donato.

Wann kommt der Tod, das Opfer heim zu führen?

Der König.

Der nächſte Morgen findet ſeinen Namen
Nicht mehr im Reiche der Lebendigen.

Donato.

So geh' ich dann ans Werk! Die Herrlichkeit
Des Erdenlebens, ſeine bunte Pracht
Will ich mit überdachter Redekunſt
Dem jugendlichen Geiſt zuvor noch ein Mal
Erſchließen; will vor ſein geblendet Auge
Des Daſeyns reich geſchmückte Luſtgeſtalt,

Den Zaubergarten irdiſcher Wonne führen,
Will ſein Gemüth im goldnen Traum betäuben,
Damit er ſchrecklich bei dem Wort erwache,
Das ihn den unterirdiſchen Mächten weiht;
Damit er ſich die Folter ſelbſt errichte
Der Todesfurcht, die ſeinen Geiſt zerreißt.
O, Sohn! ſo ſöhn' ich deine blutge Aſche,
So iſt mein Daſeyn deinem Dienſt ergeben!

**Der König.**

Ihr folgt mir, Fuentes! Euch hab ich erſehn,
Die Schritte des Geächteten zu wahren
Und das gefällte Urtheil zu vollſtrecken.

(Der **König** und **Fuentes** durch eine Seitenthüre, **Donato** in den Hintergrund ab).

## Siebenter Auftritt.

Eine Gallerie im Schloſſe. Durch die Säulen im Hintergrund ſieht man auf ein Gelände von Citronen- und Orangenbäumen.

**Iſaura**, (allein).

Zu dieſem ſtill entlegnen Gartenſaale
Rauſcht keines unberufnen Lauſchers Tritt.
Hier muß ich dieſe Laſt vom Buſen wälzen,
Muß künden ihm die drohende Gefahr.
Er liebt mich nicht! Das iſt der Pfeil der Schmerzen,
Der unaufhaltſam in die Bruſt ſich gräbt,
Das iſt das Gift, das glühend meine Pulſe
Durchrinnt und an der Lebensblüthe nagt.

Allein muß ich die Gegenliebe miſſen,
So will ich doch ſein Heil beſchirmet wiſſen.

Ach! So frühe ſteht der Garten
Meiner Jugend blumenleer.
Stürme brachen mir die zarten,
Welkend liegen ſie umher.

Holder Frühling! Biſt gewichen
Und kein Sommer leuchtet mir.
Holde Zeit, du biſt verſtrichen,
Schöner Tage Liebeszier!

Warum hat mit ſüßen Tönen
Mich der Zauber eingewiegt?
War es nur, um mich zu höhnen,
Daß er ſchmeichelnd mich beſiegt?

Mit dem ſchwachen Herzen kämpfen,
Vor der herrlichen Geſtalt,
Hoch entflammte Glut zu dämpfen,
Hatt' ich dazu die Gewalt?

Wer hat ihm das Recht gegeben,
Meinen jungfräulichen Sinn
In der Täuſchung Netz zu weben,
Ihm ein ärmlicher Gewinn!

Ach! Nun muß ich ewig ſchmachten
Nach dem unerreichten Glück,
Und mein ſehnſuchtsvolles Trachten
Kehret ohne Troſt zurück!

Eh ich ihn gefunden,
Wie war mir ſo leicht!
Es hatten die Stunden
Nur Frohſinn gereicht,
Die Blumen gewunden
Zum ſchmückenden Kranz,
Die Hände gebunden
Zum flüchtigen Tanz:
Das war jene Zeit,
Der Unſchuld geweiht.
Wie glänzten die Auen!
Wie lachte die Flur!
Die Augen bethauen
In Freude ſich nur.
Der Sterne Beſchauen,
Die göttliche Spur;
Das klingende Leben
Der weiten Natur —

(Plötzlich mit einem Seufzer abbrechend).

Ihr glücklichen Stunden
So flüchtig entſchwunden!

Er drückte mir auf's Haupt die Dornenkrone
Und ſtieß den Stachel bis ins Herz hinab,
Bis in das Herz, das dem geträumten Lohne
Der Gegenliebe ſich ſo gern ergab.
Umſonſt hat er zum Opfer mich erkoren,
Für Dornen hat er Blüthen nicht getauſcht!
Die Engelreine bleibt für ihn verloren;
Sie hat der ſüßen Lockung nicht gelauſcht.
Ihm ſelbſt ſtatt Liebesluſt ward Leid geboren,
Das Aergſte wohl: der Todesfittich rauſcht!
Ich will die Zukunft warnend ihm entfalten,
Auf daß er fliehe vor den Schreckgeſtalten.
Es klingen Schritte aus den fernen Gängen —
Er iſt's! Er iſt's! Was ſchlägſt du, armes Herz?
Was dich bewegt, du mußt es nieder drängen,
Die Liebe flieht, dir bleibt allein der Schmerz.

## Achter Auftritt.

Die Vorige. Admirante.

**Iſaura.**

Wie? Du? — Hab ich nicht Deinen Herrn berufen,
Weil ich ihm Wichtiges zu kunden hätte?
Steh ich ſo tief in ſeiner Meinung, daß
Er mir den leichten Ritterdienſt verſagt?

**Admirante.**

O, richtet ihn mit ſolcher Strenge nicht!
Ihr zürnt, weil ich es bin, gerade ich,

Der ſich ſtatt Seiner Euerm Blicke zeigt;
Ich, den Ihr haßt, ſtatt Seiner, den Ihr liebt.

Iſaura.

Dich ſollt' ich haſſen, armer Jüngling, Dich?
Hat nicht dieſelbe Wolke unſern Himmel
Mit ihren dunkeln Schatten überlegt?
Wohnt denn im Herzen Liebe nur und Haß
Und iſt nicht Freundſchaft auch ſein treuer Bürger?
Doch, ſprich! Was konnte Deinen Herrn verhindern?

Admirante.

Als er auf ſtill verborgnem Pfad hieher,
Der Weiſung des von Euch geſandten Boten
Gemäs, zu eilen ſich bereitete,
Da ward er plötzlich zu dem Könige
Aus Gründen, die ihm unbekannt, beſchieden.
Mich ſchickt er ab, Euch dieſes mitzutheilen.

Iſaura, (beſtürzt).

Zum Könige, ſagſt Du? O, Gott! Vielleicht
Hat ſchon der Unverſöhnliche — doch nein,
So ſchnell iſt Philipps Rache nicht geſchäftig!
Die labt ſich an der Todesqual des Opfers,
Sie ſtellt das Wild, eh ſie die Kugel ſendet.

Admirante.

Was bergen dieſe dunkeln Worte? Sprecht!
Den König nanntet Ihr! Was hat der König
In Rachſucht gegen meinen Herrn geſponnen?

Iſaura.

Du liebſt den Marquis, biſt ihm treu ergeben?

Admirante.

Hätt' ich wohl ſonſt des Herzens heilig Gut,
Was hoch und herrlich iſt im Erdenraum,
Die Liebe, die in unermeßner Sehnſucht
Mich Euch verdingt, ihm willig aufgeopfert!

Iſaura.

Ja! Du haſt Deine Treue wohl bewährt,
Und Du ſtehſt feſt, wenn auch der Glücksſtern wankt.

Admirante.

Fand ich in ihm doch Alles, Alles wieder,
Was ich verloren, eh ich es gekannt.
Das Leben hatte mich an öder Küſte,
Am unbekannten Strande ausgeſetzt:
Ein hülflos Kind! Das Thier des Waldes konnte
Mein junges unbeſchütztes Seyn vernichten,
Da nahm er mich an ſeinen Buſen auf,
Und ward dem Knaben Vater, ward dem Jüngling
Ein treu bewährter liebevoller Freund.

Iſaura, (zerſtreut fragend).

Und nie kam Kunde Dir von Deinen Eltern?

Admirante.

Auf welche Weiſe hätt' ich ſie erkannt,
Die mir des Lebens ſchönes Licht gezündet?
Ein ſchlichter goldner Ring mit blauem Stein,

Mit welchem ſpielend Poſa mich gefunden,
Iſt mir das einzge Denkmal jener Zeit.

**Iſaura**, (aufmerkſam).

Ein goldner Ring mit blauem Stein —

**Admirante**,

(den Ring darreichend).

Hier iſt er.

**Iſaura.**

Ha! Welche Ahnung —

**Admirante.**

Sollte —

**Iſaura.**

Selbſt ſein Alter —

**Admirante.**

Enträthſelt mir —

**Iſaura**,

Trägſt du am linken Arm
Dicht an der Hand, ein Maal in der Geſtalt
Von einer Kirſche?

**Admirante.**

Ja, ſo iſt's; doch ſagt —

**Iſaura**,

(mit offenen Armen auf ihn zueilend).

Mein Bruder: komm an dieſes Herz, mein Bruder!

**Admirante**, (zurückbebend).

Ich, Euer Bruder, ich?

Iſaura.

Der Todtgeglaubte,
Den treulos eine Zofe meiner Mutter
Auf ihrer Flucht mit einem Abentheurer
In einem Wald Valencias ausgeſetzt:
Sie ſelbſt entdeckt' es in der Todesſtunde.

Admirante.

Beim hohen Himmel — dort ward ich gefunden!

Iſaura.

Und zauderſt noch, an dieſes Herz zu eilen?

Admirante.

Du, meine Schweſter! Die Geliebte nicht —
Und darum rief's mit tauſend Sehnſuchtsſtimmen
Aus meinem Herzen mächtig hin zu Dir!
Und darum mußt' ich Dir ergeben ſeyn,
Obgleich ein Andrer von Dir heiß geliebt!
Und darum — doch was träum ich da — Du biſt
Ja meine Schweſter, meine theure Schweſter!

(Er eilt auf Iſaura zu, und drückt ſie mit Innigkeit an ſeine Bruſt).

O, Gott! Laß mich in der Umarmung ſterben!

## Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Poſa.

Poſa.

So find ich Euch im ſchönen Band verſchlungen,
Das Herzen für die Außenwelt vereint.

Im Innern leuchtet's hell als Demantkette
Und ſtrahlt hinauf bis in das Himmelsland.

Admirante.

O, Herr! Vernehmt es, ſie iſt meine Schweſter!

Iſaura.

Den Bruder fand ich, den ſo oft beweinten!

Admirante.

Die Stimme der Natur hatt' ich verkannt.

Iſaura.

Jetzt darf ich Deine reine Lieb' erwiedern.

Poſa, (zu Admirante).

Das Räthſel iſt gelöſt, Dein Traum erfüllt,
Und Niemand ſtehet ihrem Herzen näher,
Als Du.

Iſaura.

Mein theurer Bruder!

Admirante.

Meine Schweſter!

Poſa.

O, nehmt mich auf in dieſen ſchönen Bund,
Damit auf Erden ein Mal noch die Liebe
Mir lächle! Nehmt mich auf!

Admirante.

Mein edler Herr!

Iſaura, (zu Poſa).

So grüß ich Euch denn mit dem Brudernamen
Und ſcheide willig von dem ſüßen Wahn.

Ja, Bruder, jene Blüthen werf ich weg,
Die mir der Lenz im Zauberlicht gezeigt,
Und gründe mir das Recht auf Euer Herz.
Doch jetzt zum Wichtigen, das den Verzug
Des Augenblicks nicht duldet. Philipp kennt
Die Flamme, die Ihr nährt. Der letzte Brief,
Der nur zu klar die Deutung in ſich ſchließt,
Ward hinterliſtig von ihm aufgefangen;
Und alles iſt zu fürchten!

**Admirante.**

O, mein Gott!

**Poſa.**

Was fürchtet Ihr? Den Tod? Ihr Lieben ſeht
Nur des Gerippes widrige Geſtalt;
Den Jüngling nicht, der ſanft hinüberführt
Ins ſtille Land des Glückes und der Luſt.
Denn eine Liebe, wie die meine iſt,
Zählt ihre Dauer nicht nach Menſchenſatzung;
Nach Dem, was thöricht Sinnen ausgedacht,
Der Zeit unendlich Weſen auszumeſſen,
Nach Jahren, Monden, Stunden und Minuten.
Nein, ſolche Liebe blühet fort und fort
Und irrend Menſchentreiben bleibt ihr fremd.
Sie lebt nicht in der Zeit, die Zeit in ihr,
Daß, wenn ſie einſt die Ewigkeit erreicht,
Sie ſtets in ihr gelebt zu haben glaubt.

Admirante.

O, trotzt nicht der Gefahr!

Isaura.

Ihr ſeyd uns theuer!

Admirante.

Ein neues Band vereinigt Euch mit uns.

Isaura.

Die Schweſter zittert für den Bruder jetzt.

Poſa.

O, zittert nicht! Der Frühling kommt in Blüthen
Und breitet vor dem Blick die bunte Pracht.
Der Sommer ſteigt in ſeines Mittags Schwüle
Und aller Glanz des Lebens iſt erwacht.
Da öffnet ſich die finſtre Gruft der Stürme,
Verderblich rauſchen ſie durch Herbſtes Nacht,
Der Tod legt ſeine Hülle auf die Erde —
Doch bald erklingt dem Frühling neues Werde.

Isaura.

Ihr habt den Lebensſpiegel klar erſchauet,
Sein reines Bild uns glänzend aufgeſtellt,
Denn wie der weiten Schöpfung Räder rauſchen,
So dringt der Geiſt auch in die Menſchenwelt.
Doch faßt wohl die ein ahnungsvolles Grauen,
Die liebend ſich in Eure Bahn geſellt:
Und will der Freund nicht irdiſch mehr erſcheinen,
So müſſen ſie hier unten trauernd weinen.

Admirante.

O, das verhüte Gott! In meinen Adern
Fließt üppig noch des Lebens muthge Kraft.
Die Bruſt iſt Euer Schild und dieſe Arme
Sind Schwerdtes Klinge und des Speeres Schaft.
In meinem Blute muß der Feind ſich baden,
Eh er ein Haar von Euerm Haupt entrafft:
Dann eil' ich Euch voran zum Freiheitslande
Und ſchlinge dort die ewgen Liebesbande!

Poſa,

(ſich zu Beiden neigend).

Du armer Philipp mit des Indiens Schätzen! —
Bin ich nicht reicher um ein herrlich Gut?
Die Treue iſt der Liebe goldne Frucht.
Der Himmel hat die Bluthe rückbehalten,
Die Erde gibt, was ich noch nicht geſucht:
So will das Leben ſelig ſich geſtalten,
Und höhre Geiſter ſeh' ich göttlich walten!

(Gruppe.)

## Ende des dritten Aufzugs.

# Vierter Aufzug.

Das Innere der Kirche unſerer lieben Frauen von Atocha, feſtlich erleuchtet und ausgeſchmückt.

## Erſter Auftritt.

Die letzten Töne der Orgel und des Chorgeſangs verhallen hinter der Scene.

**Poſa,**

(allein; an einem Pfeiler im Hintergrunde gelehnt).

Verhallet iſt der Klang der Feiertöne,
Die mich in Zauberphantaſien gewiegt;
Stumm ſind die Zungen, die mit Geiſtermacht
Des Herzens zarte Fibern angeregt,
Die das Gemüth hinüber in ein Land
Geführet ahnungsvoller Herrlichkeit.
Das iſt das Land, wo meine Liebe lebt,
Das iſt das Reich, wo ihre Blüthe ſprießt.
Dort wohnt der Zauber, der ſie ewig feſſelt,
Vor dem kein Erdenzwang der Herzen gilt.
O, führet einſt, ihr ſüßen Wunderklänge,
Den freien Geiſt auf euern hehren Schwingen
Hinüber in das heiß erſehnte Land!

(Nach einigem Nachdenken.)

Bin ich nicht glücklich? Sie hat mir gelächelt,
Die keiner Sprache Wort genugſam preiſt.
Bin ich nicht glücklich? Sie durft' ich erretten
Aus trügeriſcher Fluthen Todesnacht!
O Glück, von hoher Schickſalsgunſt verhängt,
Bleib mir getreu, Begleiter meiner Liebe!

## Zweiter Auftritt.

Der Vorige. Donato.

(**Donato** hat ſich dem Marquis langſam genähert und iſt unbemerkt hin
ihn getreten).

**Donate.**

Memento mori!

**Poſa,**

(ſich raſch umwendend).

Seyd mir willkommen mit dem Todesgruße!
Er ſcheint mir Wohlklang aus dem Heimathsland.
Mich ſchreckt er nicht! Der Böswicht und der Thor
Erzittern vor dem dunkeln Wort, das ſich
Ins bunte Gaukelſpiel des Lebens drängt.
Wer klar erkannt, wie in dem ſchönen Lande,
Das uns des Todes ſchwarze Pforte birgt,
Das Glück erblüht, vom Leben uns verſagt,
Wer ſeine Hoffnung dort ſchon angebaut,
Den ſetzt der Todesbote nicht in Schrecken.

**Donato.**

Ihr ſteht vor mir in Kraft und Jugendblüthe,
Doch Euer Wort klingt wie aus Greiſes Mund.
Das Leben rinnt in tauſend goldnen Quellen
An Euch vorbei. Ihr dürft die ſüßen Gaben,
Die es in Ueberfülle Euch geweiht,
Nur faſſen, um es ſelber zu bekränzen:
Und Ihr verſchmäht den Schmuck, Ihr preiſt die Gruft,
Wo die Verweſung ihrer Opfer harrt?

**Poſa.**

Die Hülle ſinkt, der Geiſt wird feſſelfrei
Und findet überm Sternenzelt die Heimath!

**Donato.**

Wer macht Euch deſſen ſo gewiß? Die Furcht
Des Todes heckte ſolche Träumerein
Und überſpannte Phantaſie erhebt
Zweideutge Güter über Wirklichkeit.

**Poſa.**

Ich ſtaune! Ihr, ein gottgeweihter Prieſter,
Wagt, ſolche Rede hier im Heiligthum
Zu führen: fürchtet nicht den Donner Gottes,
Daß er des Frevlers Zunge lähmt auf Ewig.

**Donato.**

Die That nur wird geprüft; das Wort iſt Schall!
Ihr, der ſo ſtolz in Eurer Rede Fülle
Den höhern Werth des Jenſeits aufgeſtellt
Vor aller Herrlichkeit des Erdenſeyns:

Wer weiß, wenn Euch die ernſte Stunde ruft,
Wie Eure Seele dieſem Ruf erbebt!

Poſa.

Laßt die Gemüther Fremder ungetaſtet
Und blickt hinab in Euern eignen Geiſt!

Donato.

Denkt: alles was dem Herzen theuer iſt,
Zerſtiebt wie Spreu in dieſem Augenblicke.
Die Kette, von der Freundſchaft zart gewebt,
Zerſchneidet kalt des Todes ſtarre Hand;
Die Roſen, ſo die Liebe ausgeſtreut,
Verwelken vor dem Schauer ſeines Odems:
Nicht Ihr allein ſeyd die erkorne Beute,
Die ganze Schöpfung ſinkt mit Euch ins Grab.

Poſa.

Und Ihr, der ſich des Todes Boten nennt,
Ihr malt mit ſolchen Farben Euern Meiſter?

Donato.

Ich ward zu ſeinem Boten eingeweiht
In einer furchtbar ſchreckensvollen Stunde.
In einer Stunde, die für Andre wohl
Den Wahnſinn als Begleiter mitgeführt,
Ich ward zu ſeinem Boten eingeweiht,
(Mit erhobener Stimme).
Um ihn zu künden, eh er ſelbſt erſcheint.

Poſa, (aufmerkſam).

Und bringt Ihr ſolche Kunde?

**Donato.**

Ja, ſo iſt's!
Die Sonne, die Euch heute aufgeſtiegen,
Sie iſt die letzte, ſo Euch glänzend lächelt;
Die Pracht der Welt, den heitern Schmuck der Auen
Habt Ihr zum Letztenmale heut erſchaut;
Der Freundſchaft Stimme und der Liebe Koſen
Sind Euch zum Letztenmale heut erklungen:
Denn wie die Mitternacht den Fittich ſenket,
Hält Euch Verweſung feſt in kalten Armen.

(Ab).

## Dritter Auftritt.

**Poſa,** (allein).

Brav, alter Rabe! Dein Gedächtniß hat
Das eingelernte Stückchen treu behalten.
Gut warſt Du abgerichtet; ich erkenne
In deinem Krächzen Deinen großen Meiſter.
Doch wie Du glänzend auch das Leben preiſeſt,
Es ſinkt in Nacht beim Himmelslicht der Liebe!

Die Engel haben ſchon in holden Tönen
Prophetiſch meinem Geiſte vorgeſungen,
Daß, wenn der Tod ſein Opfer hält umſchlungen,
Er auch den Drang des Herzens wolle krönen.

Den Himmel mit der Erde zu verſöhnen:
Wie war ſolch ewig Wunderwerk gelungen?
Die Liebe hat den Blüthenzweig geſchlungen:
Unmächtig bleibt der Tod beim Glanz der Schönen.

Drum rauſche hin, du ſturmbewegtes Leben,
Vergehe, Dorn der ſüßen Liebesroſe,
Stirb, Natter, mit dem goldverfälſchten Schimmer!

Der ſanfte Tod macht jene Wogen eben:
Du, Liebesblume, wirſt die Dornenloſe!
Den Himmelsglanz erträgt die Täuſchung nimmer.

## Vierter Auftritt.

Der Vorige. Admirante.

**Admirante.**

Ha! Endlich find' ich Euch. Seitdem ich weiß,
Daß über Euerm Haupt an dünnen Fäden
Das Schwerdt, das tödtliche, gehalten wird,
Treibt mich die Angſt umher; ich muß Euch ſehn,
Muß um Euch ſeyn, damit ſich die Gefahr
Nicht heimtückiſch zu Euerm Leben ſchleiche.

**Poſa.**

Nun, ſo beruhge Dich und fürchte nichts mehr!
Die Fäden ſind gelöſt, es ſtürzt das Schwert —
Noch hemmt den Fall ein leiſer Widerſtand;

Doch bald gewinnt das ſteigende Gewicht,
Es reißt ſich los und jede Erdenfurcht,
Des Wahnes Truggeſtalten ſind zertrümmert.

Admirante.

O, mehret nicht die Pein in meinem Innern
Mit ſolcher Worte räthſelhaftem Sinn!
Was iſt geſchehn? Vertraut es Eurem Bruder!

Poſa.

O, weine nicht! Und laß den Thorenglauben
In Deinen unbefleckten Geiſt nicht ziehn:
Das arme Leben ſey der Perle werth,
Die unter ſeines Schmerzes Taucherglocke
Der Menſch als Thräne aus dem Herzen hebt.
Wir müſſen ſcheiden. Kurz iſt dieſe Trennung
Und ewig iſt das ſchöne Wiederſehn.
Ein Bote, deſſen Kunde ſelten trügt,
Hat mich zur letzten Reiſe abgerufen.

Admirante.

So hätte meine Schweſter recht geahnt?
Sie läßt Euch warnen, nannte einen Mönch —
Donato — irr' ich nicht — des Königs Werkzeug!

Poſa.

In zarter Frauenſeele wohnt die Ahnung,
Ein Saitenſpiel mit wunderbarem Laut.
Die Töne ruhen, Stille liegt auf ihnen,
Bis ſie belebt ein übermächtger Hauch:
Dann bebt das Spiel in grauenvollen Klängen,

Und muß ſich deutungsvoll ins Daſeyn drängen;
Auch wie's der Schweſter reinen Geiſt durchzogen,
Geſchah's: die Ahnung hatte nicht getrogen.

Admirante.

Mein theurer Herr, o ſo beſchwör' ich Euch!
Noch iſt es Zeit — entflieht; auf flüchtgen Rennern
Erreichen wir das Seegeſtade. Dort
Nimmt uns ein fremdes Fahrzeug gaſtlich auf
Und führt uns hin nach weit entlegner Küſte,
Wo Philipps Rachſucht keine Dolche findet!

Poſa.

Was ſprichſt Du da? Ich ſollte feig entfliehn,
So nah dem ſchön geträumten Glücke fliehn?
Als ich zuerſt ſie liebend angeſchaut,
Da hab ich mich dem Tode ſchon geweiht,
Der nur allein den Kranz für meine Liebe
Mir reichen kann; und hat des Schickſals Gunſt
Denn nicht das Ueberſchwengliche gewährt?
Hat an dem meinen nicht ihr Herz geruht,
Sie nicht mit ſüßer Huld mir zugelächelt?
Die Erde bietet keine Wonnen mehr;
So werd' ich ſie im Himmelslande finden!

Admirante.

Selbſt dieſe Liebe, iſt ſie nicht die Kette,
Die mächtig Euch an's Daſeyn ſchließt. Bedenkt,
Wenn Gegenliebe —

**Poſa.**

Schweig, und niemals wieder
Zur Lippe kehre dieſes Wort zurück!
Könnt ich ſie lieben mit der Allgewalt,
Die Todesfurcht und Erdenglück verſchmäht,
Wenn ihre Tugend einen Flecken trüge?
Ich muß ſie lieben, ſo ſteht's in den Sternen,
Doch ſie bewahren auch das Liebesglück,
Das in dem Keime ihrer Fügung liegt.
In ihrem Reich werd' ich die Blüthe pflücken!
Doch Dir, mein treuer Knabe, hält die Erde
Den Tempel ihrer Freuden glänzend offen.
Du mußt entfliehn! Die Luft, die mich umgibt,
Der Augenblick, der, eine leichte Welle,
Sich aus dem Strom der Zeiten näher drängt,
Sie bringen Tod. Vergiftet iſt die Luft,
Die leichte Welle ſteigt zur wilden Woge,
Und was mir naht, wird des Verderbens Beute!

**Admirante.**

Ich Euch verlaſſen? Habt denn Ihr das Kind,
Das arme, hülfsbedürftige verlaſſen?

**Poſa.**

Ein neues Daſeyn ſchlingt die Liebesbande
Dir um das Herz und macht die alten Rechte,
Die längſt entbehrten, heilgen wieder geltend.
Iſaura iſt der Klang aus früher Zeit,
Der heiter Deine Gegenwart durchtönt.

Noch ein Mal: meide den Geächteten!
Zur Schweſter geh; dort grünt der Lebensbaum,
Der lockend dir die goldnen Früchte zeigt.

**Admirante**, (bitter).

Die Schale glänzt! Im Innern wohnt der Wurm!
Wollt Ihr's vergeſſen, daß ich dieſe Schweſter
Um die Geliebte eingetauſcht? Daß ſie
Das Unerſetzliche nicht geben kann?
Und ſoll ich mich in ihre Nähe bannen,
Daß ich den ſüßgefüllten Becher immer
Erblicke und der Seele glühnden Durſt
Mit dem erſehnten Trank nicht ſtillen darf?
O, nein! So grauſam könnt Ihr nimmer ſeyn,
Solch ſchweres Opfer von mir zu verlangen.
Auch meine Liebe iſt den Sternen eigen,
Von ihnen fordr' ich einſt die Schuld zurück! —
Laßt uns vereint die Unglücksſtätte fliehn,
Laßt uns ein fernes Eiland ſuchen, wo
Ihr Eurer Lieb' in ſüßen Träumerein,
Verfolgt von keinem Haſſe, leben könnt,
Wo Ihr ein unſichtbares Zauberreich
In Eurem eignen Geiſte Euch errichtet.
Dort will auch ich die Schweſter lieben lernen!
Die Seele ſoll die liebliche Geſtalt
Von ihr getrennt ſich denken; einen Engel
Bekleid ich mit der ſchönen Hülle und
Was Phantaſie geſündigt, reinigt ſie

Dann ſelbſt dem Herzen, daß es lieben darf.
O, kommt! Laßt uns das ſchöne Eiland finden,
Wo Geiſter unſichtbare Kränze winden!
Poſa.
Laß ab von mir!
Admirante.
O, folgt dem Ruf des Bruders!
Poſa.
Dich übertönt der Liebe mächtge Stimme.
Admirante.
Auch Bruderlieb' iſt eine Himmelskraft!
Poſa.
Wie damals mich die Silberfluth gelockt,
Als lüſtern ſchon der Tod nach ihr gehaſcht,
So ruft's auch jetzt mit wunderbarem Laut
Hinab zum Strudel, zu den ſchwarzen Wogen;
Der Fluth entſteigt ein goldner Regenbogen
Und lächelnd winkt aus ihm die Himmelsbraut.
Admirante.
Soll ich aufs Neu denn eine Waiſe ſeyn?
Poſa.
Mein freier Geiſt wird ſchützend Dich umſchweben,
Ich fliehe nicht! Hier wurzeln meine Freuden,
Hier meine Lieb'; hier will ich fröhlich ſcheiden!

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Baſſompierre.

(Baſſompierre tritt eilig herein und wendet ſich haſtig zu Poſa,
Jemand, den er nach vielem Suchen gefunden).

**Baſſompierre.**

Ein ſonderbar Gerücht verbreitet ſich:
Euch geht es an!

**Poſa,** (lächelnd).

Will noch die müßge Welt
Im leichten Zungenſpiele mein gedenken?

**Baſſompierre.**

Donna Velasco, Oberhofmeiſtrin
Der Königin, ſoll einer ihrer Baſen
Und dieſe einer dritten und ſo weiter,
Die Sache unter heilgem Siegel der
Verſchwiegenheit vertrauet haben, bis
Sie denn durch ſolcher Reden Labirinth
Zu mir gekommen.

**Poſa.**

Und was kann das ſeyn?

**Baſſompierre.**

Man ſpricht von einem Bild, ſo Ihr verloren,
Der Zufall habe Donna de Velasco
Zur Finderin gemacht und, was unglaublich,
Dies Bild ſey das getreue Contrefei
Der Kön'gin. Tolles Zeug! Was etwa dran iſt,
Hoff ich von Euch nun wahrhaft zu vernehmen.

Poſa.

Ihr waret ſtets mein Freund; Ihr habt's bewieſen
Und kein Geheimniß hab' ich mehr für Euch.
Ja! Dieſes Bild in hochgeweihter Stunde
Vom Herzen dem Gedächtniß anvertraut,
Mit williger Hand aufs Pergament geworfen,
Das die Gemeinheit nun zur Scheibe macht,
Den Pfeil des giftgen Spottes hinzuſenden,
In dem ſich Grauſamkeit das Recht begründet,
Mit kaltem Hohn den Unſchuldgen zu richten —
Es trägt die Züge meiner Königin,
Der Herrlichſten, die Spaniens Reiche ſchaun!

Baſſompierre, (erſtarrt).

Beim Himmel! Dieſe Löſung war es nicht,
Die ich erwartete. Unglücklicher!
Und noch umſchließen Euch der Hauptſtadt Mauern?
Ihr habt noch nicht in ſchneller Flucht der Rache,
Der unverſöhnlichen des Königs Euch
Entzogen? Iſt es Euch denn unbekannt,
Daß Donna de Velasco, die Vertraute
Des Königs ſchon ſeit Jahren, nur dem Argwohn
Des eiferſüchtgen Philipp dient, daß ſie,
Mit gern entſtellender Geſchäftigkeit
Ihm hinterbringt, was irgend nur das Mißtraun
Des alternden Monarchen nähren kann?

Poſa.

Wohl iſt Don Philipps Herz der Grund, in dem

Der Läſtrung giftge Saaten Wurzel faſſen;
Die Pflanze wächſt: die Frucht heißt Meuchelmord.

**Admirante**, (zu Baſſompierre).

Ihr wißt das Aergſte nicht! O, helft mir bitten,
Daß er ſich rette! Schon iſt er bezeichnet,
Verfallen ſchon ſein Haupt. Ein Mönch, Donato,
Ward von dem Könige zu ihm geſandt —

**Baſſompierre**, (einfallend).

So hat der Todesbote Euch den Gruß gebracht?
Ein neues Opfer ſeiner blutgen Luſt
Sollt Ihr dem königlichen Tiger werden;
Allein er irrt! Beim Himmel, er betrügt ſich!
Ich will die ſichre Beute ihm entreißen.
Hört mich! Ich ſende heut Couriere ab,
Im Augenblick, die Päſſe ſind gefertigt,
Ihr tauſcht den Anzug, nehmt den beſten Renner
Aus meinem Stall und eilet ohne Anſtoß
Zu Frankreichs Grenzen, die Euch Schutz verleihn.

**Admirante.**

O folgt dem Rathe, den die Freundſchaft gibt,
Nehmt willig an die gottgeſandte Hülfe!
Mein treues Herz wird Eure Spur ſchon finden
Und bald begrüß' ich den Geretteten.

**Poſa.**

Was drängt Ihr mich? Hat ſich dies arme Leben
In ſolcher üppgen Pracht vor Euch entfaltet,
Daß Ihr es höher als die Liebe ſchätzt,

Die fort und fort zu allen Zeiten lebt?
Mich lockt nicht ſolch Gelüſt! Ich fliehe nicht.
Hier, wo der Liebe Sonne aufgegangen,
Will ich in ihren Strahlen glänzend fallen.

Ich habe nicht geklopft an jene Pforte,
Die uns den ewgen Blüthengarten deckt;
Ich bangte beim geheimnißvollen Worte,
Eh Liebe mich mit heilgem Ruf erweckt:
Da öffnen ſich von ſelbſt die ſchwarzen Thüren,
Das Reich des Glanzes ward von mir entdeckt. —
Ein ſtiller Jüngling, um mich einzuführen,
Begrüßet mich mit liebevollem Blick,
Er trägt die Fackel, will die Flamme ſchüren,
Sie wirft den Schein zum Lebenden zurück:
Hier muß ein fremdes Licht uns noch erhellen,
Sonſt ſiegt die Nacht vom tiefen Mißgeſchick;
Doch treten wir an jener Pforte Schwellen,
So löſcht der Jüngling ſanft die Fackel aus,
Denn dort umziehn uns ewge Glanzeswellen. —
Und durch die Pforte darf ich ohne Graus
Zur nie verwelkten Flur des Gartens ſchauen:
Da ruft die Sehnſucht aus dem niedern Haus
Mich hin zu jenen wundervollen Auen.
Wohl tauſend Blüthen zeigen ihre Pracht,
Das Erdenland erſcheint im düſtern Grauen.

Dort iſt die Roſe glänzender erwacht
Und neigt ſich liebend zu dem Veilchen nieder,
Die duftge Blüthe ſtiller Sommernacht
Eröffnet ihren Kelch dem Tage wieder;
Wohl über allen andern aber glänzt,
Doch nie erreicht von jedem Preis der Lieder,
Die Lilie. Wer dort mit ihr bekränzt
Zu werden hoffen kann, der geht zur Pforte
Des Todes fröhlich ein, zum Liebesporte.

Baſſompierre.
Was hör' ich, Ihr verſchmähet meine Hülfe!
Poſa.
Ich dank' Euch, Freund! Allein ich fliehe nicht:
Der Wille ſteht ſo feſt wie meine Liebe!
Admirante, (außer ſich).
So will ich denn das Letzte noch verſuchen
Und wider Euern Willen dien' ich Euch!
Ihr werft das Leben fort wie eine Laſt
Und ich vermag's nicht, ohne Euch zu tragen.
Da gilt es denn! Jetzt muß ich Alles wagen,
Den höchſten Edelſtein will ich erjagen
Und willig ſetz ich Blut und Leben ein.
(Indem er ſtarr vor ſich hin blickt, als ſähe er etwas Gräßliches, Furchterregendes).
Der Tiger kreiſt um ſeine Lagerſtätte,
Sein ſcharfes Auge ſpäht im blutgen Schein,

Ob Jemand ſich ihm nah gewaget hätte,
Der Rachen gähnt zur qualenvollen Pein;

(Aufblickend und mit erhobenem Muthe).

Es gilt den Kampf, es gilt die Lebenswette:
Ich ſterbe, oder muß Euch Retter ſeyn!

(Schnell ab).

**Poſa.**

Halt, Admirante, halt!

**Baſſompierre.**

Was mag er wollen?

(Beide eilen dem Admirante nach).

## Sechſter Auftritt.

Die Gallerie wie im dritten Aufzuge.

**Iſaura,**

(kommt nachdenkend aus einer Seitenthüre und zerpflückt eine Roſe, die ſie in der Hand trägt).

Auch deine Zeit iſt kommen, ſüße Roſe,
Und deine Blätter fallen in den Staub!
So wird das Liebesglück der Stürme Raub;
Auch deine Zeit iſt kommen, ſüße Roſe!
Ins Leben ſchreiten dunkle Schickſalslooſe,
Der Nord weht über abgeſtorbnes Laub;
Auch deine Zeit iſt kommen, ſüße Roſe,
Und deine Blätter fallen in den Staub!

## Siebenter Auftritt.

Die Vorige. Iſabella.

**Iſabella.**

Iſaura, ſieh! ich folge Deinen Schritten;
Mich läßt die Unruh nicht! Du trägſt ein Leid
Und birgſt der Freundin den geheimen Quell,
Aus dem die bittern Tropfen ſich entringen,
Den Frieden Deines Herzens zu vergiften.
Du biſt nicht mehr dieſelbe, die Du warſt;
Am reinen Himmel Deiner Freuden iſt
Des Unmuths trübe Wolke aufgeſtiegen. —
Was hat die zarte Blume Dir gethan,
Daß Du ſie ihres Blätterſchmucks beraubſt? —
Wodurch hat Deine Freundin Dich gekränkt,
Daß Du ihr treue Mittheilung verſagſt?
O, laß die Rinde Deines Herzens ſchmelzen
Und zeige mir die Wunde, daß der Balſam
Vom troſterfüllten Freundſchaftswort ſie heile.

**Iſaura.**

Ein bunt Gemälde iſt die weite Schöpfung,
Ein ſteter Wechſel jeglicher Geſtalt:
Bald grünt die Flur im reichen Morgenlichte,
Bald decken Schatten ſolches heitre Land;
Der Krieg durchtobt die Welt mit blutgen Schrecken,
Der Frieden bringt die Palme in das Haus;
Es iſt nicht Bleibendes und dieſem Walten

Ergibt ſich auch das ſchwache Menſchenherz.
Wie reich hat nicht ein freundliches Geſchick
Mich heut geſegnet! Einen Bruder, den
Ich längſt verloren gab, ja! todtgeglaubt,
Gewährt es mir durch unverhoffte Fügung.
So zieht es ſelbſt den Stachel aus der Wunde,
Den ſeine ſtrenge Hand hineingedrückt.

Iſabella.

Das iſt ein Strahl von mächtger Himmelshuld;
Der ſich wohlthätig in Dein Leben neigt;
Und doch vermag er nicht die Nacht zu lichten,
Die mit geheimen Grame Dein Gemüth
Umhüllt? Das muß ein tiefer Kummer ſeyn!
Mich trügſt Du nicht! Das Leid, ſo Dich verzehrt,
Es iſt das zarte Kind der Leidenſchaft,
Die Himmelskränze in das Leben ſchlingt
Und auch den Kelch der bittern Schmerzen reicht:
Du haſt den Kelch verſucht; die Liebe iſt's,
Sie legt den Trauerflor um Deine Freuden.
Haſt Du mit holdem Bangen mir vertraut,
Wie ihre Luſt ſich vor Dir aufgethan,
Und ließeſt Du das junge Glück mich theilen,
Das zu dem unbewachten Herzen ſchlich:
So hab' ich auch ein Recht auf dieſen Kummer,
Mit dem die Wandelbare Dich umſchlingt.

Iſaura.

Ich widerſtehe länger nicht! So wiſſt:

Für mich hat jene Flamme nicht gebrannt,
Die auf dem Altar ſeiner Liebe glänzte,
Die Strahlen, welche dieſes Licht geworfen,
Von mir im ſelgen Wahne aufgefangen,
Sie waren einer Anderen beſtimmt,
Und ſollten nur an mir vorüberwallen,
Da ſie den Weg zu meinem Herzen fanden.

Iſabella.

Von Poſa's Liebe ſprichſt Du: irr' ich nicht?

Iſaura.

Ich hab' ſie aufgegeben — dieſe Liebe,
Und eine reinre nimmt die Stelle ein.
Ich bin ihm Schweſter worden. Ja! mir ſchenkt
*Ein* Tag den großen Reichthum von zwei Brüdern.
Ob in dem ſchwachen Herzen wohl die Wunde
So ganz vernarben wird? Ich hoff es kaum.
Doch mir gebührt ein bittres Angedenken:
Wie konnt' es auch das ſtille Veilchen wagen,
Sich in der Näh' der königlichen Lilie
Geliebt zu glauben!

Iſabella.

Deiner Rede Sinn
Iſt mir ein Räthſel und indem Du ſo
Des Herzens Heimlichkeiten willſt entſchleiern,
Stellſt Du ein neu Geheimniß vor mir auf,
Das ſonderbare Zweifel in mir weckt.

Iſaura.

So hört; doch zürnt nicht dem Unglücklichen,
Der von dem ungewohnten Glanz geblendet
Die Sonne ſelbſt für jenen Stern gehalten,
Der ſeinem Leben Liebe ſtrahlen ſollte.
Gibt es aus grauer Zeit doch eine Sage,
Daß ſich ein Jüngling auf in kühnem Muthe
Zum Sonnengott geſchwungen; nicht um dort
Mit dem Unſterblichen ſein Reich zu theilen:
Das war es nicht! Ein unerforſchter Zug
Hob ihn hinauf, den Göttlichen zu lieben;
Allein die Gluth verſengte ſeine Flügel,
Und ſtatt das Licht im vollen Glanz zu ſchaun,
Stürzt er zerſchmettert in die Todesnacht.
Sagt: war der Jüngling nicht bedauernswerth?

Iſabella.

Das iſt die Fabel von dem Ikarus;
Doch welche Deutung gibſt Du dieſem Gleichniß?

Iſaura.

Ihr ſeyd die Sonne! Jener Ikarus —
Der Marquis iſt's! Euch galten ſeine Flammen,
Die Lilje war ihm Liebesſtern geworden,
Und ſeine Dichterleier klang für Euch.
So lieblich rauſchte dieſer Ton vorüber,
So ſchmeichleriſch drang er ins Herz hinein;
Gern gab ich mich der ſüßen Täuſchung hin!

Iſabella.
Ha, meine Ahnung!
Iſaura.
O, verzeihet ihm!
Kann ſich das Schiff zum ſichern Hafen lenken,
Wenn es des Sturmes Kraft ins weite Meer
Geſchleudert? Bleibt der Menſch Pilot des Herzens,
Das von der göttlichen Gewalt der Liebe,
Dem geiſtigen Magnet, gezogen wird?
Verzeihet, meine königliche Freundin!
Iſt Eure engelreine Seele doch
Ein Diamant, auf dem kein Flecken haftet:
Das hatte Poſa's Liebe wohl erkannt
Und ſich in ſtiller Demuth Euch geweiht.
Iſabella.
Du ſprichſt zu Gunſten deſſen, der ſo ſchwer,
So bitter Dich getäuſcht? Du treue Seele!
Ich bin ihm meines Lebens Rettung ſchuldig,
Ich zürn' ihm nicht, und gern verzeih ich ihm.
Allein er hat in mir die Frauenwürde,
Die Würde der Gemalin ſeines Königs
Verletzt und deshalb muß ich von ihm fodern,
Daß er an meinem Hof nicht mehr erſcheint.
Du, meine Freundin, kennſt jetzt meinen Willen
Und leicht ergibt ſich Dir Gelegenheit,
Dem Marquis Poſa ſolchen zu eröffnen.
Beruhige Dein Herz, Du theures Kind,

Und mühe Dich, die Täuſchung zu verſchmerzen.
Wohl iſt die Lieb ein hohes Lebensgut,
Doch reiner iſt ein ruhiges Gemüth!

Iſaura.

Ja! reiner iſt ein ruhiges Gemüth!
Doch wer dem holden Wunderbaum ſich nahte,
Der üppig in dem Hain der Liebe blüht,
Den lockt es ewig zum verborgnen Pfade!
Dort rauſchet in des Baumes Blüthenzweigen
Der zaubervollen Melodieen Heer,
Dort lauſchet ſtumm im aufmerkſamen Reigen
Die Nachtigall und klagt ihr Lied nicht mehr!
Dort blickt der Himmel leuchtender hernieder,
Kein Wölkchen trübt der heitern Bläue Glanz,
Es ſchmückt die Flur ein ewger Sommer wieder,
Er gibt die Frucht im reichen Blüthenkranz.

Iſabella.

Wohl wird die Frucht als *golden* uns genannt,
Doch wer den Boden, der ſie trägt, verkannt:
Der hat nur das Metall in ihr erſchaut,
Vor deſſen Froſt das arme Herz ergraut.

Iſaura.

Auch mir iſt jener Blüthenkranz erſchienen
Und ſchlang ſich willig um das weiche Herz;
Ein glänzend Kind mit überirdſchen Mienen
Bot mir die Frucht und zeigte himmelwärts.
Ich nahm die Frucht; doch wußt ich nicht zu deuten,

Wohin der Blick des Kindes ſollte leiten,
Ich fühlte nicht den tiefen Sinn dabei,
Daß hier auf Erden nicht mein Lieben ſey.
So wunderlieblich dufteten die Blüthen,
So ſtrahlend glänzte mir das Gold der Frucht.
Ich wußte meine Sehnſucht nicht zu hüten,
Daß ich die Frucht zu brechen nicht verſucht;
Doch eh ich noch dies höchſte Glück errungen,
Ward es von einer dunkeln Macht umſchlungen:
Die Blüthen welkten hin, die Frucht verdarb
Und jede Freude meines Lebens ſtarb.

Iſabella.

O! wenn die Freuden ſterben, lebt die Freude,
Die reinere, ein himmliſches Geſchmeide;
Dann ſtrahlt die Blüth in unvergangner Pracht,
Zum Leben iſt die goldne Frucht erwacht.

Iſaura.

Auch trat das Kind in ſeinem Himmelsglanze,
Mit ſanftem Blicke wieder vor mich hin,
Es zog mich vom verwelkten Blüthenkranze
Und goß mir heilge Worte in den Sinn:
„O, weine nicht! Das Herz, dem nicht hienieden
Das ſchöne Glück der Liebe iſt beſchieden,
Wird es erſchaun im Himmelsgarten dort;
Drum ſtrebe in das heitre Jenſeits fort.“
Die Worte gaben mir den Muth zum Leben,
Den reichen Schatz der Hoffnung mir zurück;

In ſeiner Kraft will ſich der Geiſt erheben,
Er blickt mit Stolz auf das zukünftge Glück.
Und — iſt auch jener Blüthenkranz vernichtet,
Hab ich auf jene goldne Frucht verzichtet —
So webt doch mancher zarten Blüthe Schein
Noch ſüßen Troſt ins arme Leben ein.

Iſabella.

Aus meinem Herzen ſchöpfe dieſes Gut!
Du biſt geläutert in der eignen Glut,
Und was die Liebe grauſam Dir verſagt,
Gibt Dir das Licht, das in der Freundſchaft tagt.
(Sie küßt Iſauren auf die Stirn und geht ab durch die Thüre zur Seite).

## Neunter Auftritt.

Die Vorige. Admirante, ſchnell aus dem Hintergrunde.

Iſaura,
(indem ſie ihm entgegeneilt).

Mein Bruder!

Admirante.

Theure Schweſter!

Iſaura.

An mein Herz!
Du biſt's! Du gibſt dem Leben ſeine Kronen,
Das ohne Dich den Werth verloren hätte.

Admirante,

(indem er Iſauren umarmt).

Ich ſehe Dich — Dein Herz ſchlägt an dem meinen —

(Mit dem Ausdruck der Bitterkeit).

Das Schweſterherz! — Laß ab, du giftge Natter,
Ich ſchlendre dich in die Vergangenheit! —
Ein günſtiges Geſchick hat mir den Pfad
Zu Dir gezeigt. O, Schweſter! Du mußt helfen,
Du mußt ihn retten aus des Tigers Klauen!

Iſaura.

Was iſt geſchehen? Du biſt außer Dir
Und Deine Pulſe ſchlagen fieberhaft!

Admirante.

Die Stunde eilt; der Tod zählt die Minuten —
Mein Herr — o! nicht mein Herr, mein Freund, mein Bruder
Der Deine auch —

Iſaura.

Was iſt mit ihm? Sprich ſchnell:
Mich tödtet dieſes Zaudern!

Admirante.

Seinem Leben
Droht Meuchelmord. Die Dolche ſind geſchliffen,
Banditen harrn des Winks zur blutgen That.
Der Mönch Donato, den Du warnend nannteſt,
Der Bote nicht des Todes, nein! des Mords,
Er hat verkündet —

**Iſaura,** (einfallend).

Gott! So iſt der Bruder
Verloren?

**Admirante.**

Er verſchmäht die Flucht. Kein Bitten
Kann ihn bewegen. Nur Ein Mittel gibts,
Ihn auf die ſichre Rettungsbahn zu führen;
Ein Strahl des Himmels hat den Geiſt erleuchtet,
Daß ich es fand: Du, Schweſter, mußt vollenden,
Mußt helfen zu dem Talisman der Rettung.

**Iſaura.**

Hab ich ihm doch des Herzens Glut geopfert,
Und glühe, neue Opfer ihm zu bringen!

**Admirante.**

O, da erkenn ich Deine Treue wieder,
Im Schweſterherzen den verwandten Zug!

**Iſaura.**

Was kann ich thun? Wie kann ich, Schwache, retten?

**Admirante.**

Du biſt nicht ſchwach! Der Wille macht Dich ſtark,
Und wahre Liebe iſt des Muthes Quell.
Eil zu der Königin; nur ihrem Wort
Kann es gelingen — doch nur ihr allein —
Den Bruder wegzutreiben von der Stätte,
Wo er um ihretwillen ſterben ſoll.

**Iſaura.**

Auf welche Weiſe kann die Königin —

Admirante.

Nur wenge Zeilen bring von ihrer Hand,
In denen ſie ausdrücklich ihm befiehlt,
Er ſoll ſich retten, ſoll auf ſchneller Flucht
Sein Leben ihrer Dankbarkeit erhalten.
Ich bring ihm dieſen Brief, er zögert nicht
Und Baſſompierre fördert ihn nach Frankreich.
O, eile, daß die Hülfe nicht zu ſpät!

Iſaura.

Ha! Bruder, ich beneide Dich darum,
Daß Deine Seele dieſen Weg gefunden;
Er führt durch Poſa's Herz zur ſchnellen Rettung.
Sie ward zu ſolchem Dienſte ihm verpflichtet,
Als er dem Arm des Todes ſie entwandt
Und — hat ſie ſeine Lieb auch ſtreng gerichtet —
So hält ſie doch des Dankes heilig Band.
Ich fliege hin zu ihr; ich kehre wieder
Und hülfreich blicket das Geſchick hernieder.

(Ab in die Seitenthüre.)

## Zehnter Auftritt.

Admirante, (allein).

So wird's gelingen! Ja: das iſt der Faden,
Der aus dem Labirinthe ſicher führt,
Wo ihn das Unthier zu verderben droht.
Die Liebe reicht die Hand, die Dunkel hellen
Sich vor dem Licht aus göttlichem Gefild,

Es ebnen ſich die wildbewegten Wellen,
Aus klarem Spiegel ſchaut das Himmelsbild,
Der Mord vermag ſein Opfer nicht zu fällen,
Er flieht vor dem erhobnen Liebesſchild
Und jenes Eiland, wo ſie Ruhe hoffen,
Steht den Geretteten dann glänzend offen.

## Eilfter Auftritt.

Der Vorige. Iſaura, ein Papier in der Hand tragend

**Admirante.**

Ha! Schweſter ſprich, biſt du der Rettungsengel?

**Iſaura.**

Hier bring ich Dir, von flüchtger Hand entworfen,
Das Wort der Königin, die hülfbegierig
Dem mächtgen Zug der Dankbarkeit gefolgt.
Hör, Admirante!

(Indem ſie das Papier entfaltet und lieſt).

„Flieht, ich bitte Euch,
Ja, ich befehls um meiner Dankbarkeit
Und um der Liebe Willen, die im Buſen
Der ſchweſterlichen Freundin für Euch lebt.
Nicht länger mehr verwahrt in Euerm Herzen
Das Angedenken Iſabellens.“

(Sie gibt dem Admirante das Papier).

Nimm!
Zum Bruder eile hin: er ſoll entfliehn,
Die Königin befiehlt! Fort, zaudre nicht!

Admirante.
Und haſt Du keinen Gruß mir mitzugeben?
Iſaura.
Er möge ſeine Liebe mir erhalten,
Die brüderliche; haſt Du mich verſtanden?
Admirante.
Du treues Herz!
Iſaura.
Er möge die nicht haſſen,
Die er zu lieben nicht vermocht.
Admirante.
O, Schweſter!
Iſaura.
Auch Du, den ich für kurze Zeit gefunden,
Ihn wieder an das Schickſal zu verlieren.
Leb wohl! Nimm dieſen Kuß vom Schweſtermunde,
Ein Denkmal der geweihten Abſchiedsſtunde.
Admirante.
So lebe wohl! Dort wo die Formen fallen
Wird Liebe ja der Mittelpunkt von Allen!

(Indem er nach dem Hintergrunde abeilen will, tritt ihm **Fuentes** mit Wache entgegen).

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen. Fuentes mit Wache.

**Fuentes**, (zu Admirante).

Halt! Ihr ſeyd mein Gefangner: Euern Degen!

**Admirante**,

(die Hand am Degen).

Wer wagt es, mir —

**Fuentes.**

Im Namen des Monarchen!

**Iſaura.**

Ihr irrt, Graf Fuentes, dieſer Jüngling ſoll —
Mein Bruder iſt's!

**Fuentes.**

Das dürfte ihn nicht ſchützen.

**Iſaura.**

Im Vorgemach der Königin.

**Fuentes.**

Der König
Befiehlt, wo es auch ſey, ihn feſt zu nehmen.

(Während dieſer und den folgenden Reden ſteht **Fuentes** zwiſchen **Iſaura** und dem **Admirante**, ſo daß Beide einander nicht nahe kommen können).

(Die Wache tritt vor).

**Iſaura**, (bei Seite).

Er iſt verloren und der Marquis mit ihm!

**Fuentes**, (zu Admirante).

Ergebt Euch!

**Admirante,**

(ſeinen Degen ziehend).

O, ſo leichten Kaufes nicht!
Wofür hätt ich ein Schwerdt mich zu vertheidgen?

**Iſaura,**

(die Arme nach ihm ausbreitend).

Mein Bruder!

**Fuentes.**

Raſender, Ihr könnt es wagen?

**Admirante.**

Du Schweſter weißt, welch heilges Pfand ich trage!
Da ſinkt der Preis des Lebens in den Staub.
Die Liebe weiht den Kampf, den ich jetzt ſchlage,
Lebendig werd ich nicht der Sklaven Raub.

**Fuentes.**

Tolldreiſter Knabe!

**Admirante.**

O, der Knabe reiſt
Zum Manne, wenn ihn das Verhängniß ruft.

**Iſaura.**

Mein Bruder, höre mich!

**Admirante.**

Ich höre nur
Die Stimme, die zu raſcher That mich mahnt!
Es lockt der Kranz, es winkt die Siegerkrone;
Ich faſſe ſie, dem Sklaventroß zum Hohne.

Fuentes.

Ergreift ihn!

Admirante.

Leben: lebe wohl. Bald bin ich
Dein Schutzgeiſt worden, theure Schweſter!

(Die Wache dringt auf Admirante ein, der ſich vertheidigt).

Iſaura,

(ſinkt ohnmächtig nieder).

Gott!

(In dieſem Augenblicke fällt Admirante).

Admirante.

Das iſt der Tod! Die Himmel ſinken nieder,
Und neu erblüht das Reich der Liebe wieder.

(Er ſtirbt).

(Gruppe).

## Ende des vierten Aufzugs.

# Fünfter Aufzug.

Zimmer des Königs.

## Erſter Auftritt.

Der König. Donna Catherina. Graf Fuentes.

**Der König,**
(zu Donna Catherina).

Bedenklich nennt Ihr die Unpäßlichkeit
Der Königin?

**Donna Catherina.**

Seit Ihre Majeſtät
Den Stärkungstrank genommen, von dem Leibarzt
Olivarez bereitet, ſind Symptome
Seltſamer Gattung eingetreten und
Beſorgniß um das Wohl der hohen Frau
Erfüllt die Dienerinnen ihres Hofs.

**Der König,** (für ſich).

Das Strafgericht beginnt! Die Opfer fallen,
Mit ihnen fällt die Schmach vom Diadem.
Sich zu entwürdigen, herab zu ſinken
Vom höchſten Thron der Welt zum niedern Knecht,
Den Löwen umzutauſchen für den Wurm,
Der nur geboren, tief im Staub zu kriechen,

Die edle Perle um den ſchlechten Sandſtein
Hinwegzugeben: Ha! Beim ewgen Gott!
Wer ſich zu ſolcher That vergeſſen kann,
Der taugt nicht auf den Thron, taugt nicht ins Leben!
(Laut).
Ein Schrecken war des Uebels erſter Grund?

**Donna Catherina.**

Als jener junge Thor, den ihren Bruder
Donna Iſaura nannte, ſeinen Tod
Durch eitlen Widerſtand im Vorgemach
Der Königin gefunden und der Lärm
Des Streits zu der Monarchin hingedrungen,
Eilt ſie herbei und ſieht im Blute ſchwimmend
Den Todten, ſieht, wie Donna de Peralto
Ohnmächtig hingeſunken liegt am Leichnam;
Ihr ſchwindelt und bewußtlos fällt ſie uns,
Die wir ihr nah geblieben, in die Arme.
Doch ſchnell vorüber ging die Anwandlung,
Nur eine leichte Schwäche blieb, allein
Die Krankheit regt ſich mit erneuter Kraft,
Und ohne Wirkung iſt des Arztes Hülfe.

**Der König.**

Es wird ſich beſſern und die ruhge Nacht,
Von keinem Schmerz geſtört, dem Sturme folgen.
Iſt doch der zarte Nervenbau der Frauen
So leicht gereizt, ein Blatt vom Wind bewegt!

Olivarez ſoll, wie ich ihm befohlen,
Nicht von der Kranken weichen. Sagt es ihm!
(Donna Catherina ab).

## Zweiter Auftritt.

Der König. Graf Fuentes.

**Der König**, (für ſich).

So weit wär es gekommen! Bald ſteh ich
Allein. In dieſer Einſamkeit allein,
Die mir ein Reich, deß unermeßne Grenzen
In jedes Welttheils fernſtes Land ſich drängen,
Faſt höhnend bietet. Ha! Beim hohen Himmel!
So ſoll der Thron ſich glänzender erheben,
Da keine Nebenſonne mich verdunkelt;
Des Szepters Macht ſoll unbedingter herrſchen,
Da was im Wege ſtand hinweggeräumt. —
Was konnte ſie im Grunde mir noch ſeyn?
Ich hab' ſie nie geliebt! Als meine Plane
Den Frieden mit dem fränkiſchen Reiche heiſchten,
War ſie ein theures Unterpfand! Wohl hätte
Der Infant gern für ſich den Bund geknüpft,
Um Frankreichs Macht den ehrgeizigen Entwürfen,
Die er verrätheriſch hegte, zu gewinnen:
Ja, damals ſprach die Politik! Doch jetzt?
Sie ſelber hat das Band gelöſt, das ſie
Dem größten Könige der Welt verknüpft,

Um eines Knechtes willen ihn verachtet —
Verachtung? Ha! Wer mich verachtet, der
Iſt Todes ſchuldig, und für meine Plane
Brauch ich ſchon längſtens ſie nicht mehr.
(Laut).
Graf Fuentes!

**Fuentes.**

Eur Majeſtät?

**Der König.**

Gebt mir das Blatt noch ein Mal,
So Ihr beim Diener des Marquis gefunden.
(**Fuentes** überreicht dem **Könige** das Schreiben der **Königin**, welches
**Iſaura** dem **Admirante** am Schluſſe des vierten Akts gab).
Wohl ſind es ihre Züge! Ihre Hand
Hat von der falſchen Seele nicht gelernt,
Sich zu verſtellen.
(Er lieſt).
„Flieht, ich bitte Euch,
Ja, ich befehls um meiner Dankbarkeit
Und um der Liebe willen, die“ — Hier macht
Verwiſchtes Blut die Schrift unleſerlich.
Doch weiter jetzt.
(Er lieſt fort).
„Verwahrt in Euerm Herzen
Das Angedenken Iſabellens.“ Klar,
Klar wie der Tag ſteht ihre Schande da.

(Nach einigem Nachdenken).
Um ihrer Dankbarkeit — das möchte hingehn:
Sie zahlt ihm ſo die Schuld zurück; doch um
Der Liebe Willen? — Ha! da läßt die Liebe
Sich den verſteckten Hinterhalt der Hoffnung,
Den Blick in jene Zeiten nach mir offen.
O, Ihr betrügt Euch! Ueber dieſe Ausſicht
Will ich Euch eine ſchwarze Hülle decken,
Die noch kein Sterblicher hinweggerückt.
(Zu Fuentes).
Wie ſteht's um den Marquis: iſt er gerichtet?

**Fuentes.**

Ein unſichtbares Netz hält ihn gefangen,
Bald fällt der Schlag. Entrinnen iſt unmöglich!

**Der König.**

Ich will nicht jenem ſchwachen Alten gleichen,
Der ſich, nachdem er eine Welt beherrſcht,
In klöſterliche Einſamkeit begab,
Um dort fruchtloſen Strebens ſich zu mühn,
Zwei Uhren Uebereinſtimmung zu lehren,
Und dann gewähnt, das ſey ein Bild der Menſchheit,
Die Eines Willen nimmer leiten könne.
Ich nannt' ihn meinen Vater, als er noch
Ein großer Kaiſer war. Er trat zurück
Und war von dieſem Augenblick für mich
Begraben; denn ich konnt' ihn nicht mehr achten.
Die Menſchheit ſoll ſich meinem Willen beugen,

Und wo ſich einer von der großen Maſſe,
Die ich nach meinem Willen formen will,
Im Thorendünkel losreißt, um ſich ſelbſt
Die Richtſchnur ſeines Wirkens aufzuſtellen,
Ein König neben mir, der wird für mich
Zur Uhr und ich zertrümmre die Maſchine.
So fiel der Egmont, ſo Don Carlos, und
Gibt es Verräther noch in meinen Reichen,
So hab ich Blitze auch auf ſie zu ſchleudern.

(Ein Geräuſch im Vorgemach. **Fuentes** eilt nach der Thüre des Hintergrundes um nachzuſehn).

**Fuentes,** (zurückkehrend).

Ihr' Majeſtät die Königin!

**Der König,**

(mit einiger Beſtürzung).

Was ſagt Ihr —

## Dritter Auftritt.

Die **Vorigen.** Die **Königin** tritt herein, geſtützt auf **Donna Catherina** und **Donna Iſaura.** Die **Königin** iſt blaß und legt während der folgenden Scene zum Oeftern Zeichen innerer Schmerzen an den Tag; auch **Donna Iſaura** trägt Spuren tiefen Kummers.

**Der König,**

(indem er der **Königin** einige Schritte entgegen geht).

Ihr ſchenkt mir den Beſuch, trotz eines Uebels,
Das man bedeutend nannte?

Die Königin,

(nachdem ſie ſich in einen Seſſel niedergelaſſen und ihre beiden Dame
zurückgetreten ſind).

Mein Gemal,
Vergebens ſuch ich mich zu überreden,
Die Krankheit, die mit ſcharfen Zangen ſchmerzlich
In meines Lebens ſchwache Fäden greift,
Sey nur vorübergehend. Nein! Was hier
Auf Erden von dem Wechſelflug der Zeit
Gegeben und hinweggenommen wird,
Stellt nicht ſo ernſt dem Geiſt ſich gegenüber;
Doch wie das Irdiſche ſelbſt vorüber eilend,
Wie Zeit und Leben nur geliehen ſind,
Um einen kurzen Raum hier zu durchziehn:
So iſt's mit dieſem Uebel und es ruht,
Wenn ſich des Körpers müde Bande löſen,
Damit auch er vom Erdenſturme ruhe.

Der König.

Gebt Euch nicht ſolchen düſtern Träumen hin;
Der kunſtverſtändige Olivarez
Hat wohl ſchon manchen böſen Lebensfeind,
Wenn er ſich aufgedrängt, hinweggeſcheucht.

Die Königin.

Es gibt, ſo ſcheint's mir, Fälle, wo die Kunſt
Oft ſelbſt als Feindin gegen die Natur
Und ihre Kräfte in die Schranken tritt.

(Mit Bedeutung).

Hat man doch Pflanzen, die von kluger Hand
Und gutem Willen angewandt ſich hülfreich
Erweiſen und, wenn Argliſt ſie gebraucht,
Tödtliche Kräfte, die geruht, entbinden.
So liegen Heil und Unheil bei einander
Auch in der Kunſt und die Natur empfängt
Oft feindlich, was die Erſte ihr gereicht.
Doch will ich nicht darüber klägeln. Nein!
Ich füge mich ergeben in das Loos,
Das mir beſchieden. Nur vor Euch möcht ich,
Mein königlicher Herr, gerechtfertigt
Erſcheinen, eh ich von dem Leben ſcheide.
Rein vor dem Blick der Welt und vor dem Euern
Zu ſtehn, war ſtets mein Stolz und dieſer ſoll
Mich in der letzten Stunde nicht verlaſſen.

Der König.

Wozu könnt Ihr der Rechtfertgung bedürfen?
Die Königinnen Spaniens ſind noch nie
Vom Pfad der Pflicht gewichen und ſie ſtehn
Weit über dem Verdacht.

Die Königin.

Oft kann der Schein,
Der Wahrheit trügeriſcher Affe, täuſchen,
Und unverdient beſchuldgen. Doch zur Sache:
In meinen Vorgemächern iſt ein Jüngling
Getödtet worden. Der Unglückliche

Erhob die Waffen, um ſich dem Befehl
Des Königes zu widerſetzen. Daß
Solch ein Befehl gegeben werden konnte,
Der ſelbſt, was immer heilig ward gehalten,
Das Innre meines Hauſes zu entweihn,
Erlaubte, das muß billig mich befremden
Und mir die Ahnung falſchen Argwohns geben.

**Der König,** (für ſich).

Wie ſich die Schlange windet, eh ſie ſticht.

**Die Königin.**

Der Jüngling, der gefallen, war ein Bruder
Der Donna de Peralto und der Diener
Des Marquis Poſa, der wohl nicht geglaubt,
Mir mit dem Leben, das er mir gerettet,
Ein ſolch vergängliches Geſchenk zu machen.

(Mit ſichtlicher Anſtrengung weiter redend).

Man hat bei jenem Todten einge Zeilen
Von meiner Hand, an den Marquis gerichtet,
Vielleicht gefunden. Dieſe Handlung will ich
Vor jeder falſchen Deutung ſicher ſtellen.

(Nicht ohne Beziehung).

Ein mächtger Feind, ſo ward mir hinterbracht,
Bedrohe Poſa's Leben; Mörderdolche
Umlauerten den kleinſten ſeiner Schritte,
Er wolle nicht entfliehn, vergebens habe
Die Freundſchaft ihn beſchworen, doch was dieſer
Mißlungen, ſey der Dankbarkeit vielleicht,

Wozu er mich verpflichtet, vorbehalten.
In dieſem Sinne ſchrieb ich jene Worte,
Ich ſchwör's beim ewgen Gott! in keinem andern. —
Es ward mir nicht vergönnt, ihm zu vergelten,
Was er an mir gethan und dieſe Schuld,
Euch übertrag ich ſie, mein Herr und König!
Ihr habt die Macht, den Unſchuldgen zu ſchützen,
Das ſchöne Vorrecht auf dem Herrſcherthron!
Ihr ſeyd der Erbe meiner Dankbarkeit:
Nehmt dieſe Schuld von meinem Angedenken.

Der König.

In Philipps Staaten lebt Gerechtigkeit:
Dem Würdigen gilt des Geſetzes Schutz.

Die Königin, (fortfahrend).

Und hat Euch der Marquis, was ich nicht weiß,
Beleidigt etwa, ſo verzeihet ihm,
(ſtark).
Wie ich auch Allen, die mich hier gekränkt
Und noch ſo ſchwer beleidigt, gern verzeihe.

(Die **Königin** erhebt ſich; die beiden Damen treten vor, um ſie zu unterſtützen).

Lebt wohl! Ich fühl's: noch wenge Augenblicke,
So flieht mein Geiſt aus dunkler Erdenbahn,
Schon weilt er auf der ſchmalen Nebelbrücke,
Die an das Jenſeit knüpft das Dieſſeit an;
Daß ich mich hier dem Irdiſchen entrücke,
Will ich mich jetzt dem Troſt des Glaubens nahn:

Ein Räthſel fand ich in dem Lebenstraume,
Bald iſt's gelöſt im goldnen Himmelsraume.

(Die **Königin** geht langſam, auf **Iſaura** und **Donna Catherina** geſtützt, ab. Der **König** begleitet ſie zum Hintergrunde).

## Vierter Auftritt.

Der **König** kehrt zurück. **Graf Fuentes.**

**Der König.**

Ich fürchte ſehr, die Königin ahnet wahr
Und ihre Stunde iſt nicht fern. Graf Fuentes,
Folgt ihr und wenn ſie das Verhängniß ruft,
So zeigt der Donna de Peralto an,
Daß ſie in dem Moment das Schloß verlaſſe,
Um in das Kloſter der Karmliterinnen
Sich zu begeben. Dort ſoll ſie erwarten,
Was ich verfügen werde.

**Fuentes.**

Ich gehorche.

(Der **König** ab durch eine Seitenthüre. **Fuentes** in den Hintergrund).

## Fünfter Auftritt.

Nacht. Freier Platz in Madrid. Rechts im Hintergrunde die Kirche unſerer lieben Frauen zu Atocha erleuchtet; im Mittelgrunde eine kurze Mauer, oben freier Himmel.

**Poſa** kommt aus der Kirche, in deren Fenſtern nach und nach das Licht verſchwindet. Einige Augenblicke ſpäter tritt auch **Donato** heraus, bleibt aber, ohne daß ihn der Marquis bemerkt, im Hintergrunde.

**Poſa.**

In deine Einſamkeit, du ſtille Nacht,
Will ich die letzten Odemzüge hauchen,
In deine Einſamkeit, du ſtille Nacht,
Die letzten Wünſche meiner Seele tauchen!
Noch weilt der Tod, noch ruft er nicht zum Lande,
In dem ſchon Admirante meiner harrt:
Du, treuer Knabe, haſt Dein Wort gelöſt
Und biſt vorangeeilt! Jetzt ſiehſt Du klar,
Ob eine Liebe Allen gilt, ob dort
Die Schweſter und die Braut dieſelbe ſind,
Ob Königinnen höhre Engel werden,
Als Sterbliche, aus dunkelm Stamm erzeugt. —
Warum hat Dich, Du unbefleckte Taube,
Der Tiger hingewürgt und mich, der lüſtern
Zum Edelſtein geblickt, den in ſein Neſt
Ein unerforſcht Verhängniß eingeſchoben,
Verſchont er noch?

**Donato,**

(der nach und nach dicht neben den Marquis getreten).

Der Augenblick iſt nah.

**Poſa.**

Ha! Todesbote: bind'ſt Du Deine Schritte
An meine Ferſen? Fürchteſt Du vielleicht,
Ich ſinn' auf Flucht und habe nur geheuchelt,
Als ich den Tod willkommen mir genannt?

**Donato.**

Die Kette, die Dich hält, iſt unzerreißbar!
Der Altar raucht, das Opfer iſt geſchmückt,
Die Prieſter ſchreiten durch das Dunkel her,
Die Erde wird vom Kuß der Mitternacht
Zum Tempel eingeweiht! Dein Zeiger fällt:

(indem er die rechte Hand gegen den Marquis erhebt).

Geh ein ins Leben aus der todten Welt!

(Er geht langſam zur Seite ab).

## Sechſter Auftritt.

Poſa. Etwas ſpäter zwei Vermummte von der Seite, wo Donato abgegangen.

**Poſa.**

Ja! Aus der todten Welt ins Liebesleben:
So rufen alle Sterne durch die Nacht!
Aus dieſem Seyn, zu träumriſch, um ein Leben,
Zu lebend, um ein bloßer Traum zu ſeyn!
Die Jugend reichte nur verblühte Kränze,

Kein Tag bezeichnet mir ein ſüſes Glück,
So heb ich denn zum ewgen Blüthenlenze
Vertrauensvoll den hoffnungsreichen Blick.
Neig dich herab, du ſterndurchwirkter Schleier,
Gieß Balſam in den bittern Erdenſchmerz,
Den Körper drücke nieder, daß ein freier
Entbundner Geiſt ſich kehre himmelwärts.
Wie ein Geſpenſt ſteht jetzt vor meiner Seele
Das Leben da; ich ſchwanke nicht, ich wähle:
Dich ruf ich, Tod! ſprich aus dein mächtig Wort,
Und führe mich aus deinem Lande fort.

(Die Glocke vom Kirchthurm ſchlägt dumpf die Mitternachtsſtunde. Indem er durch den Klang der Glocke aufmerkſam gemacht, hinausblickt).

Du leihſt ihm deine Zunge? Du der Zeit
Geweihte Dienerin! In dumpfem Schlägen
Führſt du dem Augenblicke mich entgegen.
Dein letzter Schlag vielleicht — ich bin bereit!
Rauſch her, du Glut, die dieſe Welt verzehrt,
Die jene ewge Liebesflamme nährt,
Hier bin ich, hier —

(In dieſem Augenblicke ertönt der letzte Schlag der Mitternachtsglocke, es fällt ein Schuß aus dem Hintergrunde, der Marquis ſinkt beſinnungslos nieder. Die beiden Vermummten eilen vor.)

**Ein Vermummter,**

(indem er ſich zum Marquis niederbeugt).

Er iſt zum Tod getroffen!
Hinweg von dieſem Ort!

(Beide ſchnell ab).

## Siebenter Auftritt.

**Poſa**, noch immer bewußtlos auf dem Boden. **Donna Iſaura**,
**Baſſompierre** geführt, zwei **Diener** mit Fackeln.

**Baſſompierre.**
Hier fiel der Schuß!
(Indem er nebſt den Andern in die Nähe des Marquis kommt, ſo daß das
der Fackeln auf dieſen fällt).
Wer iſt es — ha! der Marquis —

**Iſaura,**
(indem ſie neben Poſa niederkniet).
Ewger Gott!
Auch er gemordet! Auf der weiten Erde
Iſt nun kein Herz mehr, das dem meinen ſchlägt.

**Baſſompierre.**
Noch iſt der Lebensfunken nicht erloſchen,
Wenn Rettung möglich wär?
(Zu den Dienern).
Eilt fort: Schafft Hülfe!
(Die Diener ab).

**Iſaura**, (bitter).
Ihr glaubt an Rettung? Kennt Ihr den Tirannen
So ſchlecht? Wo Philipp trifft, da trifft er tödtlich!

**Baſſompierre.**
Er lebt, er ſchlägt die Augen auf —

**Iſaura.**
Gibt es noch Wunde

Poſa,

(aus ſeiner Betäubung erwachend, richtet ſich mit dem Oberleibe auf).

Noch einmal grüß ich dieſe Erdenwelt,
Vom Schweſtern: und vom Freundesarm umſchlungen!
Bei ſolcher Himmelsgnade Sonnenſtrahl
Blick ich noch ein Mal in das Nebelthal,
Wo ich gehofft, gelitten und gerungen.
O, Schweſter, weine nicht! Ich lebe fort
In Deinem Herzen, ſchöner als ich hier
Gelebt. Du ſtreuſt an dieſem ſtillen Ort
Mir Blüthen auf den Pfad. Auch grüße mir
Die königliche Freundin. Schweſter, hörſt Du?

Iſaura, (weinend).

Unglücklicher, ſie iſt vorangegangen.

Poſa,

(mit erhöhter Kraft).

Sie harret mein?

Baſſompierre,

(zum Himmel deutend).

Im Friedenslande dort!

Poſa.

Ha! ſchon ſo bald, ſo bald mit ihr vereint
Ein neuer Stern, der meinem Glück erſcheint.

(Indem er ſich höher aufrichtet).

Was rauſcht daher mit ſüßem Liebeskoſen?
Der Himmelsodem iſt's, ſein ſelig Wehn!

Der weißen Lilie bring' ich die Roſen,
Den Frühlingskranz zum frohen Auferſtehn;
Das iſt das leuchtende nach dunkeln Loſen:
Und das geweihte Wort iſt Wiederſehn!

(Am Horizont im Hintergrunde zeigt ſich ein Glanzespunkt, der ſic
einer Glorie bildet, in welcher **Iſabella** mit einem Lilienzweige in
erſcheint. Ganz aus der Ferne ertönt die Muſik, wie zu Anfang d
Aufzugs. **Iſaura** und **Baſſompierre** ſcheinen Beides ni
wahrzunehmen).

**Poſa,**

(nach einer Pauſe, in Verzückung und mit Viſion).

Was ich erſehnt, es will ſich klar geſtalten
Und Engelchöre ſchweben mild herab;
Die Himmel öffnen ſich und ſie entfalten,
Was Herrliches ihr ewig Haus umgab:
Ich ſeh die Strahlende die Lilje halten,
Sich lächelnd neigen zu dem Erdengrab.

(Die Geſtalt in der Glorie ſenkt ſanft den Lilienzweig nieder)

Die Lilje ſinkt; ſie küßt die Herzenswunde:
Ich gehe ein zum ewgen Liebesbunde!

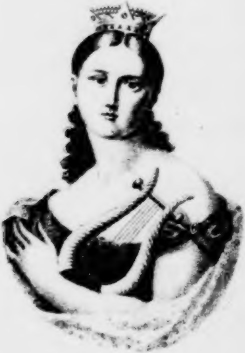
(Er ſinkt ſterbend zu

Gruppe.

## Der Vorhang fällt.

bald zu
er Hand
s vierten
st

ck.)



Frau Venus.

# Der treue Eckart.

## Romantiſches Trauerſpiel

in vier Akten

von

Dr. Georg Döring.

Mit einem Kupfer.

Frankfurt am Main
Verlag der Hermanniſchen Buchhandlung
1822.

BIBLIOTECA
DELLA
[illegible]

Der Verfaſſer dieſes Trauerſpieles hat hier einen Verſuch gemacht, der an poetiſchen Sagen ſo reichen Vorzeit unſeres Vaterlandes einen tragiſchen Stoff abzugewinnen und dieſen für die deutſche Bühne, in ihrem gegenwärtigen Zuſtande, zu bearbeiten.

Wir finden bereits in unſeres trefflichen L. Tiek's Phantaſus eine Novelle, der treue Eckart benannt, welche bei dem einfach rührenden

Gang der Begebenheit und in ihrer ächt deutſchen Beziehung als eine der ausgezeichnetſten unter den dort gebotenen Gaben angeſehen werden kann. Hiſtoriſche Nachrichten über jenen treuen Warner ſind in dem ſeltenen Werke, die Möhrin, Worms 1538. und in J. Agricola's anderm Theil gemeiner deutſcher Sprüchwörter, Eisleben 1530. enthalten.

Der letztgenannte Verfaſſer berichtet bei der Erklärung des Sprüchworts, Du biſt der treue Eckart, und warneſt Jedermann: der treue Eckart habe kurz nach dem Dietrich von Bern gelebt und ſey geweſen ein „Held von Briſach, Herr im Elſaß und Breißgaw, von dem Geſchlechte der Harlinge“ (Burgunden). Die jungen Harlinge, deren Vormund Eckart war, wurden von dem Frankenheerführer Ermenfried überfallen und erſchlagen; Eckart aber rächte den Mord der ihm anvertrauten Kinder und tödtete, mit Hülfe andrer Helden, den Ermenfried in freier Schlacht und „um dieſer That willen,“ ſo ſpricht Agricola, „iſt er alſo hoch bis an unſere Zeit, länger als tauſend Jahre gerühmet worden, und er iſt auch ſolches Lobs und Ruhms faſt wohl würdig, und ich wollt' daß viel Teutſcher wären, denen man ſolches Lob mit Ehren möchte nachſagen. Wo findet man jetzt Jemand, der ſich als ein Vormund fremder Kinder alſo hart annehme, ja der Vormund nimmt alſo Viel, daß dem Achtermunde (Mündel) nichts überkömmt ꝛc.“ Wegen ſolcher Treue wurde der Eckart in der Sage des Volks vor den Berg der „Fraw Venus“ geſetzt, um jedermänniglich vor der Lockung der Hölle und dem Schickſale des unglücklichen Tannhäuſers zu warnen. Zugleich zog er in einigen Gegenden Thüringens und des Harzes dem wilden Heere voran, und rieth den Leuten, aus dem Wege zu weichen, damit ſie nicht zu Schaden kämen.

Mit dem obengenannten Frau Venusberge, über welchen ein gewiſſer Kornemann *) ein

---

*) Mons Veneris: Fraw Veneris-Berg, das iſt ꝛc. Frankfurt a. M. 1714.

ganzes Buch geſchrieben, hatte es folgende Bewandniß. Die Minne- und Meiſterſänger des Mittelalters bildeten ſich eine Mythologie, wie ſie dieſelbe für den damaligen Zuſtand der Dichtkunſt gut fanden, und wie ſie ſich theilweiſe in den Sagen des Volks ſchon ſeit frühen Jahrhunderten von ſelbſt geſtaltet hatte. Hier herrſchten Sylphen, Nixen, Gnomen und Salamander, welche ſich, wie ſie Luſt daran hatten, verkörperten, in freundlichen Gegenden niederließen, und mit den Menſchen bald wohlgefällig, bald übelwollend verkehrten. Die weiblichen Elementargeiſter wendeten ins Beſondere ihre Zärtlichkeit den Sterblichen zu und als eine Beherrſcherin dieſer liebenden Weſen wurde, in ſeltſamer Ideen-Verkettung, die heidniſche Schönheitsgöttin Venus gedacht. Dieſe hatte in einem bezauberten Berge ihre Hofhaltung, bei welcher alle Luſt eines freudigen und liebebeglückten Lebens in Hülle und Fülle angetroffen wurde. Lockende Töne rauſchten aus dem Berge und riefen die Lüſternen zu den Herrlichkeiten, welche dort ihrer harrten. Unter den Bergen, welche der beſondern Ehre genoſſen, für den „Frau Venusberg“ gehalten zu werden, nennt man vorzüglich den Kyfhäuſer und den Hörſelberg bei Eiſenach. Die Ritter von Tannhauſen und Aribert von Saſſenheim ſind durch ihre Fahrten zu dem Venushofe bekannt worden und ihre Abentheuer lebten noch lange in Sagen und Geſängen in dem Gedächtniſſe und Munde des Volks. **Das Lied vom edlen Ritter Tannhäuſer** hat ſich bis auf unſere Zeit erhalten und verdient wohl, hier auf das Neue öffentlich mitgetheilt zu werden.

# Das Lied
## vom
# edlen Tannhäuſer.

### 1.

Nun will ich aber heben an,
Vom Tannhäuſer wöllen wir ſingen
Und was er Wunders hat gethan
Mit Fraw Venuſſinnen.

x

2.

Der Tannhäuſer war ein Ritter gut,
Er wollt groß Wunder ſchawen,
Da zog er in Fraw Venus-Berg
Zu andern ſchönen Frawen.

3.

Herr Tannhäuſer, ihr ſeyd mir lieb,
Daran ſollt ihr gedenken.
Ihr habt mir einen Eid geſchworen,
Ihr wollt nicht von mir wenken.

4.

Fraw Venus, ich habs nicht gethan,
Ich will das widerſprechen.
Wann niemand ſpricht das mehr dann ihr,
Gott helf mir zu den Rechten.

5.

Herr Tannhäuſer wie ſagt ihr nur,
Ihr ſollet bei uns bleiben,
Ich geb euch meiner Geſpielin ein,
Zu einem ehelichen Weibe.

6.

Nehm ich dann ein ander Weib,
Als ich hab in meinem Sinne,
So muß ich in der Höllen Glut
Da ewiglich verbrennen.

7.

Du ſagſt mir viel von der Höllen Glut,
Du haſt es doch nicht befunden,
Gedenk' an meinen rothen Mundt,
Der lacht zu allen Stunden.

8.

Was hilfft mich Ewer rother Mundt,
Er iſt mir gar unmehre,
Nun gib mir Urlaub Fraw Venus zart,
Durch aller Frawen Ehre.

9.

Herr Tannhäuſer, wollt ihr Urlaub han,
Ich will euch keinen geben,
Nun bleibet edler Tannhäuſer zart
Und friſchet ewer Leben.

10.

Mein Leben, das iſt worden krank,
Ich kann nicht länger bleiben,
Gebt mir Urlaub Frawe zart,
Von ewerem ſtolzen Leibe.

11.

Herr Tannhäuſer, nicht ſprechet alſo,
Ihr ſeyd nicht wohl bei Sinnen,
Nun laß uns in ein Kammer gahn,
Und ſpielen der heimlichen Minnen.

12.

Ewre Minne iſt mir worden leidt,
Ich hab in meinem Sinne,
O Venus edle Jungfrau zart,
Ihr ſeydt ein Teufelinne.

13.

Tannhäuſer, wie ſprecht ihr alſo,
Beſtehet ihr mich zu ſchelten.
Sollt ihr noch länger bei uns ſeyn,
Dies Wort müßt ihr entgelten.

14.

Tannhäuſer, wollt ihr Urlaub han,
Nehmbt Urlaub von den Greyßen,
Und wo ihr in dem Land umbfahrt,
Mein Lob das ſollt ihr preiſen.

15.

Der Tannhäuſer zog wieder auß dem Berg,
In Jammer und in Rewen,
Ich will gen Rom in die Stadt,
All auf den Bapſt vertrawen.

16.

Nun fahr ich fröhlich auf die Bahn,
Gott muß es immer walten,
Zu einem Bapſt der heißt Vrban,
Ob er mich wollt behalten.

17.

Herr Bapſt, geiſtlicher Vater mir,
Ich klag euch meine Sünde,
Die ich mein Tag begangen hab,
Als ich euch will verkünden.

18.

Ich bin geweſt ein ganzes Jahr
Bei Venus einer Frawen,
Nun will ich Beicht und Buß empfan,
Ob ich möcht Gott anſchawen.

19.

Der Bapſt hat einen Stecken weiß,
Der wardt vom dürren Zweige,
Wenn dieſer Stecken Blätter trägt,
So ſeynd dir dein Sünd verziehen.

20.

Sollt ich leben nicht mehr dann ein Jahr/
Ein Jahr auf dieſer Erden/
So wollt ich Rew und Buß empfan
Und Gottes Gnadt erwerben.

21.

Da zog er wider aus der Stadt
In Jammer und in Leiden/
Maria/ Mutter / reine Magd/
Muß ich mich von dir ſcheiden.

22.

So ziehe ich wieder in den Berg
Ewiglich und ohn Ende/
Zu Venus meiner Frawen zart/
Wo Gott mich will hin ſenden.

23.

Seydt willkommen Tannhäuſer gut,
Ich hab euch lang entboren,
Seydt willkommen, mein liebſter Herr
Und Held, mein auserkoren.

24.

Darnach wohl auf den dritten Tag,
Der Stecken hub an zu grünen,
Da ſandt man Boten in alle Landt,
Wohin der Tannhäuſer wär kommen.

25.

Da wardt er wider in den Berg.
Darinnen ſollt er nun bleiben,
So lang bis an den jüngſten Tag,
Wo ihn Gott will hinweiſen.

26.

Das ſoll nimmer kein Prieſter thun,
Dem Menſchen Mißtroſt geben.
Weil er dann Buß und Rew empfan,
Sein Sündt ſeyndt ihm vergeben.

Daß nun ſeit dem unglücklichen Schickſale des Tannhäuſers der treue Eckart vor dem Berge ſitzt und Jedermann warnt, iſt bereits angeführt worden. Aribert von Saſſenheim, einer der Erwählten, dem ſich die Pforten des bezauberten Berges offen zeigten, achtete aber nicht der Warnung des treuen Eckart und drang hinein. Hier ſah er, nach dem Gedichte, die Möhrin, die Frau Venus als eine ſchöne

Freundliche, gekleidet in ein roſenfarbenes Gewand, mit Perlen wohl verziert und geſchmückt, umhängt mit duftenden Blumengewinden, eine Krone von ſtrahlenden Edelſteinen auf dem Haupte, ein weißes mit Gold geſticktes Tüchlein in der rechten und eine Laute in der linken Hand. Einem frommen Einſiedel aber gelang es, den Ritter wieder aus dem Berge und durch Bußen und Weihen zu einem gottesfürchtigen Lebenswandel zurückzuführen.

Bei allen Turnieren, Volksfeſten und andern öffentlichen Luſtbarkeiten mußte ein Venushof und -Berg mit ſeinen Herrlichkeiten, als Symbol eines Sammelplatzes aller Freuden, dargeſtellt werden.

Die Bedeutung des treuen Eckarts, als eines beſonnenen Warners, wurde noch in ſpätern Zeiten in der deutſchen Literatur gebraucht; wie denn in dem Zeitraume von 1698 bis 1715 mehrere Werke unter den etwa ſo geſtellten Aufſchriften: des getreuen Eckarts entlaufener Apotheker, des getreuen Eckarts mediciniſcher Maulaffe u. ſ. w. erſchienen.

# Der treue Eckart.

---

## Romantiſches Trauerſpiel

## in vier Akten.

## Perſonen.

**Reimund**, Herr auf Wildeck.
**Bertha**, deſſen zweite Frau.
**Clara**, ſeine Tochter erſter Ehe.
**Cuno**, ſein vermeintlicher Neffe.
**Robert**, Burgwart.

## Fabelhafte Perſonen.

**Der treue Eckart.**
**Die Liebesgöttin Venus.**

Die Handlung fällt in die Zeit der Schwäbiſch-Deutſchen Kaiſer.

# Erſter Akt.

Zimmer auf Burg Wildeck mit einer mittlern und einer Seiten-Thüre; rechter Hand ein praktikables Fenſter. Das Zimmergeräth im altdeutſchen Geſchmack.

## Erſte Scene.

Bertha. Robert.

**Bertha** eilt unruhig vom Fenſter nach der Thüre; **Robert** tritt ihr entgegen.

**Bertha.**

Noch immer nicht?

**Robert.**

Vergebens ward der Forſt
Nach allen Seiten hin von uns durchſtrichen.
Wir ſandten weit den Schall des Hornes fort

Und lauſchten ſtill der aufgerufnen Antwort:
Die Hunde ſelbſt, das unvernünft'ge Thier,
Sie ſtimmten heiſern Laut's in unſer Schrein
Und horchten ſcharfen Sinnes in die Nacht:
Doch Alles ſchwieg. Nur von dem ſchwarzen Berge,
An dem ein alter Zauber hauſen ſoll,
Drang wilder Sturm herüber und das Laub
Der Bäume ſchien im Klageton zu rauſchen.

**Bertha.**

Mit welcher ſchweren Sorge muß ich doch
Das Glück bezahlen, Reimund's Frau zu ſeyn!
Wie mancher Tag ward einſam hier durchlebt,
Wie manche Nacht ward angſterfüllt durchwacht!
Was kümmert's ihn? Er ſieht kaum meine Thränen.
Ein finſtrer Geiſt hat ſein Gemüth gebannt
Und treibt ihn aus dem ſtillen Hauſe fort,
Und treibt ihn von dem Herzen ſeiner Gattin!

**Robert.**

Da habt Ihr ein gewichtig Wort geſprochen.
Ein Geiſt, ein zauberiſcher Geiſt hat ſich
Des Herrn bemächtigt. Immer war er ſtill,
In ſich gekehrt, allein voll *heitrer* Ruh;
Auch hatt' er Freud' an Gottes lieber Welt
Und hielt am Glauben. Ich darf das wohl ſagen,
Der ihn noch als ein kleines Kind gekannt;
Doch ſeit dem Tode ſeiner erſten Frau
Und ſeines Bruders, welche plötzlich beide
Verſtarben —

(er hält inne)

**Bertha.**

Weiter ſprich, Du treuer Diener,
Und fürchte nicht, daß ſolches Wort mich kränke.
Was ich gethan, ſeit ich mit ihm vermält,
Liegt mir ein klarer Spiegel in der Seele,
In den ich blicke ohne zu erröthen.
Nicht wahr: ſeit jener Zeit begann ſein Trübſinn?

**Robert.**

Nun, edle Frau, weil Ihr's befehlt, ſo wißt:
Er war der alte güt'ge Herr nicht mehr.
Dumpf ſchweigend ſaß er nun wohl Tage lang
Und hörte nicht dem Worte treuer Diener.
Dann plötzlich trieb's ihn fort durchs tiefſte Dickicht
Des Walds, wohin ich ihm von ferne nur
Oft nachzugehn gewagt; dort ſah ich ihn
Den düſtern Blick, von ungewohntem Feuer
Belebt, auf todte Gegenſtände wenden,
Nach jenem ſchwarzen Berg faſt ſehnſuchtsvoll;
Sah', wie er ſchien mit ſeltſamlichen Mienen
Melodiſchem Getön zu lauſchen, doch
Ich hörte nichts. Oft ſprach er vor ſich hin
Und breitete die Arme aus, als wollt' er
Umfaſſen irgend etwas Unſichtbares.
So trieb er's lange!

**Bertha.**

Sonderbar! Als ich

Damals ihn kennen lernte, ſchien es mir
Im erſten Augenblicke wohl, als ſtöre
Irgend ein trüb Geheimniß ſeine Ruh',
Dann aber war's, als hätten Lebenskraft
Und Lebensluſt ihn plötzlich neu durchglüht,
Und gern gewährt' ich liebend mich dem Freier.

**Robert.**

Ja, edle Frau! Mit Eurer Liebe zog
Auch neuer Frieden in das Herz des Ritters,
Wie in die Burg, da Ihr als Hausfrau kamt.
Ihr riethet ihm, des todten Bruders Waiſe
Mildthätig zu erziehn, Ihr wart der Tochter
Aus erſter Ehe eine zweite Mutter.

**Bertha.**

Laſſ' das!

**Robert.**

Ihr braucht Euch deſſen nicht zu ſchämen!
Der Herr war glücklicher und ſelten nur

Trübt' noch ein düſtrer Blick den heitern Tag.
So wuchſen Fräulein Clar' und Junker Cuno,
Des früh geſtorbnen Vaters Ebenbild,
Denn auch heran; da kam der böſe Geiſt
Aufs neu zurück in Ritter Reimunds Bruſt:
Der Junker mußte fort und keinen Frieden
Hat nun der Herr mehr auf der Ahnen Burg.

**Bertha.**

Wo haſt du geſtern Abends ihn verlaſſen?

**Robert.**

Im Grund, der nach dem ſchwarzen Berge führt.
O, edle Frau, ich kann es Euch nicht hehlen,
Mich ſchaudert's, wenn ich dieſen Namen nenne,
Und eine Ahnung faßt mich fürchterlich:
Gott wolle, daß mein alter Kopf ſich trügt!

**Bertha.**

Dir hat die langbewährte Treu ein Recht
Auf freies Wort gegeben und ich ſeh'

Dich gerne als ein Glied von unſrem Kreiſe.
Was Deinen Buſen ahnungsvoll durchzieht,
Vertrau es mir! Wenn's auch dem Gatten gilt,
So ſeh' ich lieber der Gefahr ins Auge,
Als daß ich dem Geſpenſt des Zweifels bebe.

**Robert.**

Der ſchwarze Berg — Ihr könnt ihn aus dem Fenſter
Dort ſchaun — iſt ſchon, ſo lang ich denken kann,
Ein Gegenſtand der ſchauerlichſten Sagen:
Als einſt das Licht vom heil'gen Kreuz auf Erden
Sich ausgebreitet, ſey in jenen Berg,
Durch frommer Männer gottgeweihte Kraft,
Die heidniſche Schönheitsgöttin Venus
Mit ihrem Hofſtaat eingeſchloſſen worden;
Sie ſey hineingebannt und führe dort
Wie ſonſt ihr Regiment in Füll und Jubel.
Drum nennt ihn noch das Volk nach ihrem Namen.

Bertha.

Ganz dunkel mahnet aus der frühſten Kindheit
Mich die Erinnrung einer ſolchen Sage.
Mir iſt der Berg nur grauenhaft erſchienen,
Weil, wenn der junge Lenz in friſcher Luſt
Die Aue ſchmückt, den Wald mit Laub bekleidet,
Die Bäume, die dort ſtehn, das Grün verſchmähn
Und ewig ſtarr und blätterlos, faſt drohend
Die ringserwachte Flur zu höhnen ſcheinen.

Robert.

Das iſt der Fluch, der alles Leben trifft.
Dort herrſcht Frau Venus bis zum heut'gen Tage
Und ſucht, verbunden mit des Satans Macht,
Noch manchen von dem rechten Pfad zu locken.
Wer nun vom Glauben — wie ſoll ich gleich ſagen?
Ja! wer am Glauben zweifelhaft geworden,
Wer irgend einer Sünde ſich bewußt,
Auf den ſoll ſie ein größres Recht beſitzen.

Den lockt es dann mit zaubriſchem Geſang,
Mit allen Künſten, welche zur Verführung
Der Hölle offen ſtehn, in jenen Berg.
Es zeigt den Eingang ihm ein glänzend Thor,
Die Neugier treibt ihn vorwärts, da vergißt ſich
Der Fuß, er tritt hinein — und ſchnell verfallen
Iſt dann der Menſch der hölliſchen Gewalt.

**Bertha.**

Und keine Rettung?

**Robert.**

Gottes große Gnade
Hat Manchen aus dem Berge wohl befreit.
Die Hölle hat ihr Opfer dann verloren,
Doch wer entrann, ſtirbt noch am ſelben Tag.

**Bertha.**

Ha! fahre fort: Du glaubſt doch nicht, daß Reimund —

### Robert.

O, daß ich's ahnen muß! Iſt er doch düſtrer,
Treibt's ihn doch häuf'ger jetzt in Sturm und Nacht
Zum Forſt am ſchwarzen Berg hinaus, als damals,
Da Bruder ihm und Gattin plötzlich ſtarben!
Ich darf nicht reden, denn der alte Diener
Iſt ſeinem harten Sinne fremd geworden;
Ich kann nur beten!

### Bertha.

Nein! ich mag's nicht denken,
Daß hier auf Erden noch die Macht der Hölle
Der heil'gen Kraft des Kreuzes trotzen könne.
Du gehſt zu weit! Dein allzugläub'ger Geiſt
Macht Dich beſorgt. Gemüthskrank iſt mein Herr;
Drum trag' ich Dir, dem treuen Diener, auf:
Folg' ſeinen Schritten aller Orten nach,
Daß ihn kein irdiſch Unglück treffe.

**Robert.**

Gern
Gehorch' ich, wie es Alter mir und Kraft
Vergönnen; aber zu dem Berge dort
Erlaubt mir mein Gewiſſen nicht, zu folgen.

**Bertha.**

Eil' auf die Warte! Zünd' ein Feuer an,
Daß ſich der Rauch zum Himmel weit erhebe;
Den Thürmer laß das Nothhorn blaſen; ſend'
Noch einmal aus die Knechte in den Forſt.
O, Reimund; wie zerſtörſt du meinen Frieden!

(Robert ab).

## Zweite Scene.

**Bertha,** (allein).

Du, treuer Diener, könnteſt Du ſein Herz
Wie ſeine Schritte wahren. Ja! ich fühl's
Zu tief, daß er von mir ſich abgewandt.

(Mit Erinnerung).

Wenn's wäre? Hat er nicht in Träumen oft,
Die willenlos das Innere verrathen,
Von einer Schuld, die ſchwer ihn drückt, geſprochen?
Gibt nicht die düſtre Unruh', die ihn treibt,
Den Traumesworten die Beſtätigung?
Und gäbe das der Hölle wohl ein Recht —

(Ihre Blicke fallen zufällig durch das Fenſter).

Ha! da fällt grad der erſte Blick der Sonne
Aus Wolken auf den finſtern Berg herab!
Wie er mir ſo ganz anders jetzt erſcheint;
Seit jenes Dieners Rede, die mit Furcht,
Ob ich es gleich verbarg, mein Herz erfüllt!
Das ſchwärzliche Geſtein glänzt ſcharf herüber,
Wie eines düſtern Auges falſcher Blick,
Der ſich in meine Seele bohren will.
Die dunkeln Fichten, todt im friſchen Leben,
Sie reichen mit den Aeſten nach mir her,

Als ſtrecke ihren Arm die Hölle aus,
Und dann —

(Von einem plötzlichen Gedanken ergriffen).

Was ſteigt da aus dem Grund der Seele
Erinnernd vor mir auf? Hat Reimund einſt,
Als er um meine Hand ſich noch bewarb,
Mir nicht erzählt, daß eine Prophezeihung
Aus grauer Vorzeit ihn und ſein Geſchlecht
Und jenen Berg betrifft? Und Robert nun —

(Man hört die rufenden Töne des Horns von der Warte, welche in Fanfaren-Weiſe bis zur Mitte der folgenden Scene fortklingen).

Ruft ihn herbei! Ruft ihn zu meinem Herzen,
Hier trotzt der Glauben jeder Höllenmacht;
Hier iſt die Schutzwehr innrer Pein und Schmerzen,
Hier iſt der Lieb' ein neues Glück erwacht!
Du: Frieden, neige dich zu ſeiner Seele,
Daß ſie nicht gegen Weib und Kind ſich ſtähle!

## Dritte Scene.

Die Vorige. Clara, aus einer Seitenthüre.

**Clara,** (freudig und ſchnell).

Das Warthorn tönt! Sprich, Mutter, kommen Gäſte?

**Bertha.**

Dein Vater blieb die Nacht hindurch im Forſt,
Vielleicht iſt er verirrt: ihm gilt der Ruf.

**Clara,** (für ſich).

So iſt es Cuno nicht!

**Bertha.**

Schon in der Früh
Erſcheinſt Du ſo ſorgſam angekleidet,
Im ungewohnten Schmuck: was deutet das?

**Clara.**

Vor Dir fällt jeder Schleier des Gefühls

Und meine ſtille Freude zeigt ſich gern
Vor Dir in der wahrhaftigen Geſtalt.

Bertha.

So laſſ' mich ſchnell ſie theilen; denn mein Herz
Bedarf von Außen wohl des freud'gen Anklang's.

Clara.

Du weißt, wie wir uns immer, Vetter Cuno
Und ich, als Kinder ſchon geliebt, wie wir
An jedem ſchönen Sommerabend dort
Im Garten bei dem Hügel uns gefunden,
Wo üppiger die Blumenſaat entſprießt,
Im kindſchen Spiele unſre Luſt zu ſuchen;
Auch weißt du noch, wie weh' es mir gethan —
Du ſelber mußteſt heiße Thränen weinen —
Als ihn der Vater aus der Burg geſchickt,
Um Ruhm in Waffenthat ſich zu erringen.
Zwei Jahre ſind's!

**Bertha,** (mit einem unterdrückten Seufzer).

Ach, ja! Hat jene Zeit
Doch meines Gatten Ruhe rückbehalten
Und liegt in ihr auch mein Glück doch begraben!

**Clara.**

Nun, ſieh! Als Cuno ſich vom Schloß entfernt,
Da nahm er eine weiße Taube mit,
Die ich erzogen, die mir zugethan,
Und ſprach, er ſende einſtens wieder ſie,
Als Boten ſeiner Liebe, ſeiner Rückkehr.
Des Mondes Aufgang lockte geſtern ſpät
Mich auf den Söller; ich war tief verſunken
Im ſchönen Anblick: plötzlich rauſcht es da
Zu mir herab und ſchmiegt geſpenſtig ſich
An meine Wange. Ich erſchrack, allein
Mein liebes Täubchen war's, das brachte mir,
An ſeinem Halſe treu verwahrt, die Kunde,
Daß Cuno heute, heute wieder kehre!

Bertha.

Wie heute? — Ohne ſeines Oheims Willen?

Clara.

O, Mutter, Mutter, freue Dich mit mir.
Der Frühling iſt gekommen und bekleidet
Den Hügel unſrer Luſt mit neuem Schmuck.
Die Roſe blickt zum Veilchen freundlich nieder,
Das Veilchen zu der Roſe ſinnig auf:
Mein Cuno kommt! Wir eilen zu der Stätte,
Wo uns das kind'ſche Glück ſo hold umfing,
Und bei dem Glanz der neu erwachten Blüthen,
Will das Geſchick den Trennungsſchmerz vergüten.

Bertha.

Du ſprichſt ſo glühend von der nahen Freude,
So aufgeregt, wie ich Dich nie gehört.

Clara.

Hörſt Du die Lerche, wie ſie freudig ruft?
Wie ſie in Lüften ihren Jubel ſingt?

Sie grüßt den linden Hauch des Frühlings, der
Ihr junges Grün und ſüße Lieder bringt.
Sie grüßt die Schöpfung, die ringsum ſich regt
Und Antwort ihr auf jede Frage gibt;
Sie ruft nach Liebe mit dem holden Sang
Und Gegenliebe iſt der Wiederklang.
Ich bin die Lerche; Cuno, meine Welt,
Hat Lieb' mit Lieb' im Einklang ſüß geſellt.

**Bertha.**

Laß' Schweſternliebe nicht zur Flamme werden,
Die Deiner Neigung Reinheit leicht verzehrt.

**Clara.**

Dir berg' ich's nicht! Ich liebe höher ihn,
Ich lieb' ihn heiliger, als einen Bruder!
Das hat ſo ſtill im Herzen ſich entrungen,
Das iſt ſo ſchnell mit Macht emporgeſtiegen,
Daß ich es ſelbſt nicht weiß, wie es geſchehn:
Doch iſt es ſo! Mein Leben, meine Liebe

Zu Cuno ſind nur Eins und unbegreiflich
Scheint mir es jetzt, daß es nicht ſtets geweſen!
Und ſeit ich des Gefühles mir bewußt,
Glänzt Alles mir im höhern Sonnenlichte.
Nicht mehr bin ich das blöde kind'ſche Mädchen,
Das ſich geſcheut, in Worten zu entfalten,
Was in dem Geiſt lebendig auferſtand;
Die Bruſt bewahrt nicht mehr das innre Wort,
Es wird zum Klang und rauſcht in Thaten fort.

**Bertha.**

Das Band des Blut's vereinigt Eure Herzen,
Doch es verbietet den geweihten Bund.

**Clara.**

Lebt Gottes Stellvertreter nicht auf Erden?
Kann Rom nicht löſen von dem harten Zwang?

**Bertha.**

Du weißt, der Vater heget Groll im Geiſt
Und wird der Rückkehr Deines Jünglings zürnen!

**Clara.**

Der Liebe Stimme wird ſein Herz erweichen
Und Liebe wird der Preis der Liebe ſeyn.

**Bertha.**

Dein Wunſch ſiegt über jedes Hinderniß!

**Clara.**

Des Glücklichen Geleit iſt froher Muth
Und Wiederſehn bringt mir der ſchöne Tag.

**Bertha.**

Birg Deiner Freude Uebermaaß dem Vater!
Vielleicht wirkt Ueberraſchung günſtiger,
Wenn er im Schmuck der reifen Männlichkeit
Den Neffen wiederſieht, den er als Kind
Geliebt, der ihm als Jüngling erſt mißfiel.
Mich haſt Du neuer Sorge hingegeben:
Auch Dir droht jetzt des Gatten finſtres Streben.

## Vierte Scene.

Die Vorigen. Reimund, Robert.
(Dieſer trägt Reimunds Armbruſt und Jagdtaſche).

**Bertha**, (dem Ritter entgegen).

Mein Reimund!

**Clara**, (ebenſo).

Vater!

**Reimund**, (ohne Ihrer zu achten).

(Zu Robert).

Leg' das Jagdzeug nieder!

(Robert gehorcht).

Entfern' Dich!

**Robert**, (nähert ſich ſchüchtern).

Edler Herr —

**Reimund**, (heftig).

Gilt mein Gebot
Nicht mehr in dieſer Burg? Bin ich nicht Herr
Von Wildeck mehr, daß mir der Diener trotzt?

**Robert.**

Ich meinte nur, dem alten treuen Knecht,
Dem ſeines Dienſtherrn Wohl am Herzen liegt,
Sey es vergönnt —

**Reimund.**

Hinweg! ſag' ich. Sogleich!
(Robert ab).

## Fünfte Scene.

Die Vorigen ohne Robert.

**Reimund,** (nach einer Pauſe).

Weß übergroße Sorgfalt gab den Rath,
Ein Feuer auf der Wart zu zünden? — Wer
Befahl, den Ruf nach Hülfe durchs Gebirg
Zu ſenden, daß ihn Echo tauſendfach
Dem Vorwitz'gen zurücke ſchickt? — Sind wir
Von Feinden überfallen? — Wird die Burg

Von Flammenglut verzehrt? — Die Nachbarn müſſen
Uns thörigt wähnen!

**Bertha.**

Nur die Angſt um Dich,
Sie, meiner Liebe all zu treue Schweſter,
Vermochte mich, den Ruf der Noth zu geben.
Die ſchrecklichſten Gebilde quälten mich
Die lange Nacht hindurch: bald ſah' ich, wie
Von wilden Thieren Du verfolgt, im Forſt
Verirrt, umſonſt nach einem Ausweg rangeſt;
Bald träumte mir, Du lägſt am tiefen Waldſtrom,
Von einem Sturz die Glieder wund geſchlagen:

(Mit Nachdruck)

Dann wieder war's, als dränge grauenvoll,
Unkenntlich ſich ein geiſterhaftes Weſen
Vom ſchwarzen Berge her —

**Reimund.**

Was ſoll der hier? —

Ich mag der Spielball nicht von Weiberfurcht
Und Weiberphantaſieen ſeyn. Da wird
Ein altes Märchen wieder aufgeputzt;
Allein, ſtatt daß ſie ſich den heitern Sinn
Draus nehmen ſollten, um die Phantaſie
Durch aufgefüllte Kräfte zu verjüngen,
So ſehn ſie nur den kleinen ſchwarzen Punkt,
Den Aberwitz zum Rieſen macht.

**Clara**, (mit bittendem Tone).

Mein Vater!

**Reimund.**

Mir iſt es freudig, wenn das Thier des Waldes
In dem gewagten Kampfe mit mir ringt,
Wenn meine Fauſt den blut'gen Zahn ihm raubt
Und den gepreßten Leib zu Tode drückt:
In ſolchem Werk erſcheint der Menſch erſt groß.
Er wirft das Leben hin, damit es ſelbſt
Sein eigner Preis, der Lohn des Siegers werde

Dann wird das arme Leben plötzlich reich
Und wird erſtrebt mit der vereinten Kraft.
Ich gehe meinen eignen Gang! Ich fürchte
Nicht Nacht, nicht Ungeſtüm der Waldesſtröme;
Was grauenhaft von Außen ſich ins Daſeyn
Will drängen, das entſetzt nicht meinen Sinn.
(abgewandt).
Im Innern wohnt der Feind!

**Bertha.**

O laß mich reden!
Laß ein Mal mich zu Deinem Herzen reden,
Wie ich's im Herzen tief und wahr empfinde.
Du biſt nicht jener ruhig heitre Mann,
Biſt nicht mein liebevoller Reimund mehr,
Der jede kleine Sorge ſonſt der Gattin,
Der ſeiner Bertha jeden Schmerz vertraut!
Was hat Dich angewandelt? Iſt es Krankheit,
Die von dem Körper aus ſich auf den Geiſt
Mit trüber Schwere legt? Ich will Dich pflegen,

Ich will in der Geneſung Deines Körpers
Dem Geiſt die alte Heiterkeit erſchaffen.
Plagt Dich ein Gram? Eröffne Dich der Tochter,
Der treuen Hausfrau. O, wir haben Troſt,
Wir haben Scherz, den düſtern Gaſt zu ſcheuchen!

(Sie nähert ſich ihm liebevoll, ſchlingt einen Arm um ihn und ſpricht mit gedämpfter Stimme).

Und drückt aus frühern Zeiten eine Laſt
Selbſt Dein Gewiſſen: tilgt nicht das Gebet,
Im innigen Vertraun zu Gott erhoben,
Selbſt eine Schuld —

**Clara**, (welche ſich zutraulich genähert).

Wir wollen mit Dir beten!
Sieh'! wenn ich ſo recht wahr zum Himmel denke,
Dann drängt das Herz ſich aus der Bruſt heraus,
Herauf, als wollt's die Körperfeſſel laſſen
Und ſelber ſich die Ruh' vom Himmel holen.
Und mehr! Der Himmel läßt ſich gütig nieder,
Er ſinkt ins Herz, das betend zu ihm ſprach:

Als Sonne glänzt dann innrer Seelenfrieden
Und die Gefühle werden milde Sterne,
Die ſanften Scheins das Leben überſtrahlen:
Das, Vater, iſt der Himmel in der Bruſt.
So mußt Du mit uns beten.

**Bertha.**

Reimund, höre!

**Reimund,** (wie aus einem tiefen Traume erwachend).

Ja, wer auf ſolche Weiſe beten könnte!
Und wer noch jene Kunſt verſtünde —

**Bertha.**

Welche?

**Reimund.**

Den Zeiger, der uns auf der großen Uhr
Der Zeit die Stunden weiſt, zurückzukehren!

(Vor ſich hinbrütend).

Und was iſt Zeit und was Vergangenheit?
Hat alles das der Menſch nicht ſelbſt erklügelt,

Hat er die Zeit in Stunden und Minuten
Sich nicht zerſtückelt, daß er nur das Leben,
Das jämmerliche, von dem Standpunkt meſſe?
Mich dünkt, es könnte leicht ein ſtarker Geiſt
Dies künſtliche Gebäu zerſtören, könnte
Vergangenheit und Gegenwart und Zukunft
In Eins verſchmelzen! — Auch die Zukunft?
Sie iſt der Punkt des Schreckens, dieſe Zukunft!
Vergangenheit erhebet das Gedächtniß
Zur ſteten Gegenwart; die Gegenwart
Bleibt feſt auch unter wankelmüth'ger Form;
Doch da erzeugen ſie ein Ungeheuer,
Ein furchtbar Weſen, das noch Niemand kennt,
Das ewig droht, das ſtets den Bogen ſpannt
Und ſeinen Gift ſchon vor dem Pfeile ſendet:
Und das iſt dieſe Zukunft! — Sonderbar!

**Bertha.**

Laß' die verwirrenden Gedanken ruhn.

**Clara.**

Genieße froh mit uns die Gegenwart.

**Reimund.**

Die Gegenwart! Giebt's eine Gegenwart?
Wie das ſich ewig nur im Kreiſe dreht!
Kaum denken wir, die Gegenwart ſey da,
So kommt die Schlange der Vergangenheit
Und drückt den Zahn der Reue in die Bruſt.
O, ſie iſt hinterliſtig! Sie harrt lange:
Dann plötzlich ſtürzt ſie ſich im Grimm aufs Opfer;
Und vor der Schlange der Vergangenheit,
Und vor dem Ungeheuer naher Zukunft
Iſt ſo die Gegenwart auf ew'ger Flucht.
Das iſt ein ewig unauflösbar Räthſel!

**Clara.**

Blick in die Schöpfung, wo der Frühling lacht:
Da ſind die trüben Räthſel all gelöſt.

Und was im Grab des Winters tief gelegen,
Erhebt ſich jung beim holden Licht der Sonne.

**Reimund**, (mit plötzlichem Auffahren).

Wie, Ihr noch hier? — Was habt Ihr hier zu
lauſchen?
Wollt Ihr aus aufgefangnen Worten euch
Zuſammenſetzen, was mich quälen könnte?
Wollt Ihr erforſchen, welche Schuld ich büße,
Um bei dem Vehmgericht mich anzuklagen,
Daß es die dunkeln Boten ſchicke? — Fort!
Schon längſt verhöhnt Natur die alten Schranken
Und nur wer einſam lebt, von Menſchen fern,
Iſt vor den Menſchen ſicher. — Fort! Laßt mich
Allein.

**Bertha.**

Komm, meine Tochter!

**Clara.**

Armer Vater!

(Bertha und Clara ins Nebenzimmer ab).

## Sechſte Scene.

**Reimund**, (allein).

Es läßt mich nicht mehr in der alten Burg!
Ein jed' Geräth ſcheint mir lebendig hier,
Ein jeder Stein ruft mir das Schreckenswort:
Der klanglos ſtumme Stein ruft Brudermörder

(Als erſchracke er ſelbſt über dieſen Ausruf).

Still, könnte doch der Stein zum Horcher werden
Und, da er ſpricht, die Klage weiter flüſtern.

(In Jammer ausbrechend).

Er war ja Zeuge meiner Schreckensthat
Und iſt ſeit jener Nacht erſt laut geworden!

(Mit ſteigender Kraft).

Da lob' ich's drauſſen mir im düſtern Forſt,
Da lob' ich's mehr mir noch im düſtern Grund,
Wo Ströme von dem Fels im Sturme rauſchen,
Wo mir der Zauberberg mit Liedern ſchmeichelt.
Ha! dieſe Lieder — iſt mir's doch, als klängen

Sie von dem Berge bis zur Burg herein.
Das lockt ſo ſüß, das lockt ſo wunderhold,
Und übertönt die Stimme vom Gewiſſen.
Dann wird mir's leicht; dann ſcheinet mir die Menſchheit
Verächtlicher und jedes Hohnes werth.
Heut Mitternacht: da ging's im Berge herrlich!
Ein prachtvoll weites Thor ſah ich geöffnet,
Geſtalten überirdiſch ſchön am Eingang,
Und der Geſang in ſüßen Klangeswellen
Zog auf mich ein, hinüber mich zu tragen.
Ich wollt' hinein! Da drängt ſich mir entgegen
Ein grauenhaft Geſpenſt, den Eingang wahrend,
Wie öfter ſchon; es riß mich eine Macht
Mit Rieſenſtärke in den Wald zurück.
Als ich mich ſammelte, da war es mir,
Es ſey die Macht nichts Andres, als der Trauring,
Den Bertha am Altare mir gegeben. —
Die alten Heidengötter müſſen dort

Ein herrlich ungetrübtes Leben führen!

(Düſterer).

Der Bruder iſt doch lange nun ſchon todt
Und immer ſpricht er hier im Herzen noch!
Mich blendete die Hölle, da mein Arm
Den Dolch gehoben. Ich traf ſeine Bruſt;
Doch meine hab' ich ſchrecklicher getroffen!

(Weich).

Er ſchlummert ſtill, er ſchlummert tief im Grunde
Ein Blumenhügel hebt ſich auf der Gruft.
Was unten mit Verweſung iſt im Bunde,
Tritt heiter blühend an die Lebensluft:
Und, wie in Blum' und Zweig die Winde rauſchen,
Iſt's mir, als müßt ich Klagetönen lauſchen!

(Er verſinkt in Nachdenken).

## Siebente Scene.

Der Vorige. Robert.

**Robert**, (mit unverhaltener Freude).

Zwei Gäſte reiten eben in die Burg.

**Reimund.**

Verirren ſich auch Menſchen noch zu uns?

**Robert.**

Herr, Euer Neffe —

**Reimund**, (bewegt).

Cuno?

**Robert.**

Ja, er iſt's.

**Reimund.**

In dieſem Augenblick —

**Robert.**

Ein Rittersmann

Von hohem muth'gen Aeußern iſt er worden,
Der liebe, junge Herr!

**Reimund.**

Und ſein Begleiter?

**Robert.**

Ein Greis im Silberhaar. Da ſind ſie ſchon!

(**Cuno** und **Eckart** treten ein; **Robert** ab.

## Achte Scene.

**Reimund. Cuno. Eckart.** (Dieſer iſt todten bleich und bewahrt, in ſo weit es zuläſſig iſt, einen und denſelben Ton der Stimme).

**Cuno,** (eilt auf Reimund zu).

Mein theurer Oheim!

**Reimund,** (wehrt kalt deſſen Umarmung ab).

Sey willkommen, Neffe!
Ich hätte Dich ſobald wohl nicht erwartet.

**Cuno.**

Zwei Jahre ſind es, daß ich Dich nicht ſah,
Dich, den ich einem Vater gleich verehre!

**Reimund**, (bei Seite).

Ich Vater ihm, der *vaterlos* ihn machte!
Und wie er doch, des Todten mahnend Bild,
In ernſter Männlichkeit jetzt vor mir ſteht!
Der Gang, die Züge! — Als ich ihn verſtieß,
Da drückte dieſe Aehnlichkeit mich ſchon.

(Laut zu Eckart).

Auch grüß ich Euch mein fremder Rittersmann.

**Cuno.**

O, ſieh' ihn nicht als einen Fremden an!
Ihm dank' ich Leben, o! ich dank' ihm mehr.
Er gab mir Troſt nach kummervollen Nächten,
Er hat den Ernſt des Daſeyns mir erſchloſſen.

**Eckart.**

Das Leben öffnet gern ſein Heiligthum

Dem, der's mit reinem, ſinn'gen Blick erſchaut.
Doch, laſtet ein Verbrechen auf der Seele,
So löſcht dem Geiſte die geweihte Glut.
Dann greift die Zeit mit ihrer kalten Hand
In das Gewiſſen, ruft Vergangenheit
Zur Gegenwart und ſtellt ein Schreckensbild
Der Zukunft drohend auf.

**Reimund**, (für ſich).

Weiß er von Dem?

**Eckart.**

Doch auch Verbrechen tilgt die Himmelshuld,
Wenn ſich der Geiſt im Glauben zu ihr wendet,
Wenn er ſich waffnet mit Gebetesmacht,
Sich rüſtet mit dem Panzer des Vertrauens,
Daß nicht die unterirdiſchen Gewalten,
Die ſtets auf Erden noch geſchäftig ſind,
Mit Lockung zaubervoll die Sinne feſſeln.

**Reimund**, (für ſich, indem er den Eckart mit prüfendem Blicke betrachtet).

Die ehrwürd'ge Geſtalt, die milde Rede
Gewinnen ihm mein Herz.

(Laut zu Eckart.

Wie nennt Ihr Euch?

**Eckart.**

Man nennt mich nur den Eckart.

**Reimund.**

Eu'r Geſchlecht?

**Eckart.**

Ach! Das iſt längſt begraben und verſchollen;
Ich bin der letztgebliebne meines Stamms.
Was gilt Euch auch des Namens leerer Schall?
Den Werth der Worte wägt auf geiſt'ger Wage,
Die Handlung ſey Bewährung ihres Werths.

**Cuno.**

Mein Glücksſtern hat den Ritter mir geſchickt:

Vor Monden war's. Mich überraſchte Nacht,
Als ich auf ungebahntem Pfad im Walde,
Des Wegs unkundig, meines Pferdes Leitung
Dem Zufall überließ. Im ſüßen Traume
Verloren, blickt' ich zu den Sternen auf,
Daß ſie die theure Heimath grüßen ſollten;
Da plötzlich rauſcht's im Dickicht. Waldbewohner,
Bewaffnet drangen räubriſch auf mich ein.
Ich kämpfte ritterlich, allein der Mehrzahl
Wär', ob auch nicht mein Muth, die Kraft gewichen,
Wenn nicht im Augenblick der höchſten Noth
Der Ritter wär als Retter mir erſchienen.
Die Feigen flohn. Er war mein guter Engel.

Eckart.

Euch wahrt' ich vor dem frühen Tod durch Mord,
Sie vor der ſchlimmern Reue nach der That.

**Reimund,** (zu Eckart).

Ihr ſeyd ein weiſer, welterfahrner Mann.

(Mit einem Seufzer).

Warum hab' ich nicht früher Euch gekannt?

**Cuno.**

Der Ritter zog mit mir nun eine Straße
Wohl viele Tage lang, bis endlich ihn
Ein andrer Zweck auf andre Bahn gerufen.
Erſt lange Zeit nachher führt' das Geſchick,
Im Vorbedachte neuer Gunſt für mich,
An eines Fluſſes Fährte uns zuſammen.
Du kannſt Dir meine Freude denken, Oheim,
Als ich den theuern Lebensretter ſah,
Ihn, dem ich bald das gleiche Gut noch einmal
Verdanken ſollte; denn kaum von dem Lande
Stieß unſer Fahrzeug ſchweer belaſtet ab,
So brach ein wüthend Ungewitter los,
Der Sturm ergriff den leichten Nachen, riß

Ihn mitten in den Strom zum wilden Strudel,
Der unſer Grab ward, hätt' er uns erfaßt.
Die Schiffer ſelbſt verzweifelten. Da trat
Der Ritter an das Steuer. Seine Kraft
Und Kunſterfahrenheit führt' uns gerettet
Zum andern Ufer hin.

**Reimund.**

Die Alten meinten,
Daß manchem wohl ein eigner Schutzgeiſt folge.
Wenn Dem ſo iſt, ſo ſeyd Ihr Cuno's Schutzgeiſt.

**Eckart.**

Wer aus der Lebenswogen finſterm Strudel
Das reine Seyn gerettet, fürchte nicht
Die Klippen, ſo dem Fluſſesbett' entſteigen;
Denn das Gewiſſen iſt ſein ächter Schutzgeiſt.

**Reimund,** (geſpannt).

Und wer *den* Schutz verloren?

**Eckart.**

Der vertraue
In Reue und Gebet auf höhre Gnade.

**Reimund**, (für ſich).

Ein jedes ſeiner Worte trifft mein Herz.
Mir iſt's, als hätt' ich früher ihn geſehn
In Träumen oder auch wohl ſonſt.

**Cuno**, (zu Reimund).

Nun, höre!
Ich reite heute Morgen heitern Sinns
Und hoffnungsvoll durch thaubeglänzte Auen.
Ich grüße froh die alte Heimath wieder:
Die Wieſen lächeln ſo vertraut mich an,
Die Blumen nicken mir willkommen zu
Und rings wird die Natur mir frohe Rede.
Ein Freund nur fehlte mir, mein Glück zu theilen;
Da plötzlich trabt der Ritter mir zur Seite,
Den ſeit der Stromgefahr ich nicht geſehn,

Als hätte ihn mein Wunſch herbei gebannt.
Da ſprachen wir manch traulich Wort zuſammen
Und mein Geheimſtes deckt' ich vor ihm auf.
Er will mein Dolmetſch ſeyn, er wird die Bitte,
Die heiligſte des Neffen vor Dich bringen.
Mein Oheim, lauſch' in Milde ſeiner Rede!

**Reimund**, (unruhig).

Was kannſt Du heiſchen, Neffe? Hab' ich Dir
Ein Leid gethan, das ich zu büßen hätte?
Ward Dir ein Eigenthum von mir veruntreut,
Deß Rückerſtattung Du verlangen konnteſt?

**Cuno.**

Zum Schlimmen deute nicht der Worte Sinn.

**Eckart.**

Nicht was verborgen liegt in dunkler Hülle,
Nicht was Vergangenheit mit Nacht bedeckt,
Vermag den Wunſch des Jünglings zu erregen.
Es wächſt im Reich des Lebens eine Blume,

Die es mit holdem Glanze überſtrahlt;
Die, wenn ſie recht erkannt, ſich fort und fort
Mit reichem Segen in das Daſeyn neigt.
Der Jugend beut ſie ſich mit höhrer Schöne
Und wird ihr bald das auserwählte Gut.
Die Liebe iſt's. Sie ſchafft des Neffen Sehnen:
Gebt mit der Tochter ſeinem Glück die Blume!

**Reimund**, (zu Cuno).

Verſteh' ich recht? Zur Gattin willſt Du Clara?

**Cuno.**

Du weißt es nicht, wie mich der Abſchied ſchmerzte,
Als Du mich damals in die Welt geſandt,
Daß ich in Ritterthaten mich bewähre.
Aus der Geſchwiſterliebe unſrer Kindheit
Hat eine andre Liebe ſich erſchwungen,
Die mich in jedes ferne Land begleitet
Und, was ich in der Fremde treu bewahrt,
Soll mir's die Heimath gütig nicht gewähren?

**Eckart**, (zu Reimund).

Ein Goldesblick, der ſich aus dunkelm Schachte
Hinauf zum Leben drängt, iſt dieſe Liebe.
Mit ſolchem Gold wird manche Schuld gezahlt,
Die aus dem Hintergrund der Zeiten ſpricht.
Prägt das Metall! Es macht die Stimmen
ſchweigen,
So nach der Sühne, nach der Buße rufen.

**Reimund**, (bei Seite).

Iſt dieſer Greis ein geiſterhaftes Weſen,
Daß ihm des Herzens Tiefen offen ſtehn?
Und dennoch — könnt' es ſeyn? Könnt' dieſer
Bund
Des todten Bruders Schatten mir verſöhnen? —
(Mit ausbrechender Freude).
Ja, wahrlich, ja! Das könnte! Das iſt Licht
In meiner Nacht! Dann ſchweigen dieſe Mauern,
Dann ſtirbt der Bruder auch in meinem Herzen,

Wie er im Leben längſtens ſchon erſtarb.
Dann bin ich wieder Herr in meinem Hauſe!

(Laut und freudig zu Cuno).

Du ſollſt ſie haben, Neffe, ſie iſt Dein!

(Zu Eckart).

Und Euch, Euch dank ich für den theuern Rath.

**Cuno.**

Mein Oheim —

**Reimund**, (öffnet die Nebenthüre).

Bertha, Clara, kommt herbei!

## Neunte Scene.

Die Vorigen, Bertha und Clara.

**Reimund**, (zu Bertha).

Willkommen ſpende dem Zurückgekehrten,
Dem Sohne: denn von heut' an gilt er uns
Nur unter dieſem Namen. Clara, Du
Begrüße Deinen Bräutigam!

**Clara.**

Wär's möglich?

**Cuno**, (indem er zu Clara eilt und ſie umarmt).

O Heißgeliebte, Du! O Heißerſehnte!
So halt' ich Dich in den beglückten Armen,
So iſt erfüllt, was mir in düſtern Nächten
Die Hoffnung troſtreich zugeflüſtert, was
In ſüßen Träumen ſie mich ahnen ließ!

(Zu Bertha).

Du, die ich Mutter nennen darf: verzeih'!
Auch Dir gilt dieſes Opfer der Gefühle.

**Bertha.**

Du warſt dem Herzen ſtets der liebe Sohn.

**Clara**, (zu Cuno).

Ich ſoll ſo glücklich ſeyn, ſoll Dich beſitzen!
Kaum glaubt es das Gemüth dem trunknen Sinn!
Die Wolken ſind entflohn, die Sonne lächelt
Hernieder auf ein ſtilles Friedensthal:

Im Thale prangt der Altar unſrer Liebe,
Der Vater ſegnet freudig unſern Bund;
Ein heitres Leben ſcheint ihm aufgegangen
Und aus den Augen wich der finſtre Blick.
O, Vater, ſprich: wem dank' ich ſolche Wonne?

**Reimund**, (mit einigem Erſtaunen).

Auch Dein Wunſch, Clara?

**Clara.**

Meines Lebens höchſter!

**Reimund**, (indem er auf Eckart deutet).

Dank' dieſem edlen Greis, der unſerm Cuno
Ein Retter war in doppelter Gefahr.
Er weiß des Herzens Saiten anzuſchlagen,
Daß ſich des Lebens rechter Ton entringt.
Er iſt's, der Eures Bundes Glück gegründet
Und mir den neuen Frieden hat verkündet.

Clara.

Wie nenn' ich Euch, daß dankerfüllt die Seele
Im reinen Drang der Freude ſich ergieße?

Eckart.

Der Eckart handelt um der Handlung Willen.
Was Gutes draus erwächſt, gehört der Saat,
Die jeder in das eigne Herz gelegt.

Bertha.

Ihr aber Alle denket nicht der Bande,
Die durch das Blut Verwandſchaft ſchlingt um
Beide.

Reimund, (finſter und für ſich).

Stürzt ſchon mein Freudentempel jetzt zuſammen?
Da hör' ich auch des Bruders Stimme wieder
Tief aus dem Herzen klagen und es ruft
Die Zaubermacht —

### Cuno.

Bedachtſam iſt die Liebe.
Vom Kaiſerhof ward einer meiner Freunde
Vor ein'gen Monden ſchon nach Rom geſandt.
Er, der beim heil'gen Vater wohl gelitten,
Will gern Dispenſation für mich bewirken.
Durch einen treuen Boten gab er jüngſt
Die ſchönſte Hoffnung mir und heute noch,
Ja heute harr' ich der Beſtätigung!

### Reimund.

O Neffe, Sohn! Du gibſt mir ſüßen Troſt.
Ich will vergelten Dir, ich will erſetzen
Den Vater, den Dein Auge nie erſchaut.
Ob ich auch früher hart Dir wohl geſchienen,
Ob Du die Liebe früher mußteſt miſſen,
Jetzt will ich Deine Liebe mir verdienen.
Der junge Frühling legt in Liebesluſt
Sich an den Buſen der erwachten Erde:

Ein neuer Lenz zieht ein in meine Bruſt
Und ruft dem todten Glück das mächt'ge Werde.

(Zu Cuno).

Du biſt mein Schutz bei ſteigender Gefahr!
In Deiner Lieb' erſcheint mein Innres klar.

**Bertha.**

Wie glücklich hat ſich Alles umgeſtaltet!
Die Liebenden vereint — Du heiter — frei —

**Clara.**

Ich ſagt' es ja, daß Lieb' allmächtig waltet
Und auch der Preis der ächten Liebe ſey!

**Cuno,** (zu Eckart).

Und Ihr, der dieſes ſchöne Glück entfaltet
Ihr ſtimmet nicht dem Chor der Freude bei?

**Eckart.**

Noch will kein Strahl die Zukunft überglänzen:
Ob Dornen oder Blumen ſie bekränzen.

Der Vorhang fällt.

# Zweiter Akt.

Dieſelbe Dekoration.

## Erſte Scene.

**Reimund,** (allein).

(Er tritt vom offnen Fenſter zurück, ſein Antlitz iſt um Vieles heitrer).

Schon ſieht des Bruders Grab nicht mehr ſo feindlich
Zu mir herauf und, die den Hügel ſchmücken,
Die Frühlingsblumen winken mir jetzt freundlich,
Als wollt' er mir Verzeihung durch ſie ſchicken.
Daß Blumen, ſo die neu erwachte Kraft
Der Erde ſich zum reinen Schmucke ſchafft,
Des Todten milde Sprecher zu mir ſind:
Iſt das nicht ſchon ein liebevolles Zeichen?
Das harte Herz wird in der Sühne lind,

Die ſtarre Bruſt will liebend ſich erweichen,
Und wo ſonſt ungezähmte Schmerzen toben,
Da ſenkt ein holder Frieden ſich von oben.

## Zweite Scene.

Der Vorige. Eckart.

**Reimund.**

Ihr ſeyd's! Wie preiſ' ich nur genug die Stunde,
Die ſegensreich zu meiner Burg Euch führte?
Aus vollem Herzen grüß' ich Euch noch einmal.

(Reimund bietet dem Eckart die Rechte; dieſer macht eine verneinende Bewegung mit dem Haupte).

Wie? Ihr verſagt die Rechte mir? Verachtet
Ihr mich?

**Eckart.**

Nicht kenn' ich dieſe irdſche Wallung.
Mich hält ein unverbrüchliches Gelübde,
Nicht Menſchliches, was lebet, zu berühren.

**Reimund.**

Ihr blicket um ſo tiefer in den Geiſt.
Ja! Ich geſteh's, es ward mir ſolch Vertraun,
Wie ich zu Euch empfinde, nimmer noch
Von irgend einem Menſchen eingeflößt.
Mir iſt's im Herzen, als vermöchtet Ihr,
Die Räthſel meines Lebens aufzuhellen,
Als wär' es Euch bewahrt, aus dunkeln Klüften
Mich an des heitern Tages Licht zu bringen.

**Eckart.**

Wer nach dem Lichte ſtrebt, der wird's erkennen:
Es ſtromt in Fülle aus dem Glanz der Sonne,
Es neigt ſich ſanft im ſüßen Sternenſchein.
Der ſchöne Tag in blühender Natur,
Die ſtille Nacht, in der die Weſte koſen,
Die zarte Ruh' im menſchlichen Gemüth,
Sie ſind die Kinder eines guten Vaters,
Der mild aus tauſend Strahlen niederblickt.

Reimund.

Erinnert Ihr Euch nicht, ob wir im Leben
Uns ſchon geſehn? Ihr ſcheint mir ſo bekannt!

Eckart.

Sind Leben doch und Traum ſo eng verwebt,
Daß ſelten eins vom andern wird geſchieden.
Denkt Euch in mir den treu bewährten Freund,
So wird ſich Eure Meinung nimmer trügen.

Reimund.

So ſey's! Und vor dem Freunde ſoll ſich nun
Die Bruſt entladen von dem harten Zwang,
Der ſie ſeit Jahren mancherlei belaſtet.
(Indem er einem Gedanken nachzuhängen ſcheint).
Ihr nennt Euch Eckart? Sonderbar! Der Name
Regt Stimmen in mir auf, die aus der Kindheit
Mich mahnen, als ob früher ſchon ein Eckart
In alter Zeit gewirkt für meinen Stamm.
Dann iſt es mir, als ſtünde jener Eckart

Auch mit dem Zauberberge in Bezug.
Ha! Sagt mir: kam in fernen Landen wohl
Euch Kunde von dem Berg?

**Eckart**, (deutet durchs Fenſter).

Dort ſteigt er ſchwarz
Aus düſterm Felſengrund zum Himmel auf.
Der Bann vom heil'gen Kreuze hält die Venus,
Die alte Heidengöttin drin gefangen.
Doch kämpft ſie mit den Himmelsmächten ſtets
Und ſendet ſüße Lockung auf die Erde.
O, wehe, wehe, dreifach wehe dem,
Der Ihrer Stimme lauſcht!

**Reimund**, (mit bebender Stimme).

So wär' es wahr?

**Eckart.**

Es iſt! und das Lebendige gedeiht
Dort nimmer auf dem Gott-verfluchten Boden.

Kein grüner Zweig rühmt dort des Schöpfers Macht,
Kein flüſternd Blättchen ſpricht zu ſeinem Lobe;
Der Süd, der von geweihtem Lande weht,
Der Weſt, der chriſtliche Gebiete grüßt,
Sie weichen ſcheu von jenen ſchwarzen Klüften,
Und nur der Nord ſchickt von dem kalten Pole,
Wo Götzenbilder alter Zeit noch herrſchen,
Den Sturm hinüber zu dem Zauberberg.
Nicht eher wird der Frühling dieſe Stätte
Bekleiden mit dem grünen Schmuck. Der Weſt,
Der Süd, ſie werden eher nicht den Gipfel
Umſpielen mit lebend'gem Odem, bis —

(Er hält plötzlich inne).

**Reimund**, (geſpannt).

Nun, bis —

**Eckart.**

Bis Euer Stamm erliſcht.

**Reimund**, (heftig bewegt).

Menſch oder Geiſt — wie ſoll ich Euch benennen!
Wer deckt Euch das Geheimſte auf?
Wie konntet Ihr entſchleiern, was *die* Bruſt
Allein und treu verwahrt, die Prophezeihung,
So meinem Ahn vor grauer Zeit geworden?

**Eckart.**

Geheim bleibt nie, was unter dieſen Sternen
Entſponnen ward. Wie ſollte auch das Herz,
Das ſchwankende ſo ſchwere Bürde tragen,
Da ſelbſt die ſtarke Erde ſie verſchmäht
Und, was einſt Nacht in ihren Schoos geſenkt,
Hinausſtößt an des Tages Klarheit.

**Reimund**, (ergriffen).

Ha!

**Eckart.**

Drum drängt der Schatten jenes Eckart ſich,
Der Euerm Urahn, dieſes Landes Herzog,

Gedient, und der Getreue zubenannt,
Aus Grabestiefen noch dem Lüſternen,
Den's zu dem Zauberberge lockt, entgegen
Und weiſt mit drohend klagender Geberde
Zurück ihn in das Reich der Himmelsſonne.

Reimund.

Das alſo iſt der treue Eckart?

Eckart.

Ja!
Von Gottes Huld zum Hüter dort beſtellt,
Treu kämpft er gegen Höllenmacht, wie einſt
Um ſeines Fürſten Leben.

Reimund.

Ihr ſcheint in die Geſchichte meines Hauſes
Auf wunderbare Weiſe eingeweiht.
Ihr wißt ſelbſt Dinge, die mir unbekannt,

Die mir entfallen. Was ſpricht doch die Sage
Von jenem Eckart —

**Eckart.**

Seines Leides Klage,
Des Wandels Kunde ſtille Eure Frage.

Kampfbegierig und zu muth'gen Thaten
Eilt der Herzog in die wilde Schlacht,
Hatte ſeine Helden nicht berathen,
Kam in Hinterhalt und Uebermacht.

Als die Seinen rings um ihn gefallen
Und er ſich dem Tod geweihet ſah,
Ließ er ſeinen Hülferuf erſchallen:
Treuer Eckart, wäreſt du mir nah!

Und da brauſt's durch Wald und durch Geſträuche,
Gleich der Löwin, die das Junge wahrt;
'S iſt der Eckart, häufet Leich' auf Leiche,
Bis er frei den theuern Herrn gewahrt.

Aber auf der Flucht gab jene Rotte
Seinem ält'ſten Sohn den Todesſchlag;
Eckart weint, doch dankt er ſeinem Gotte,
Daß für ſeinen Fürſt der Sohn erlag.

Hebt der Herzog ihn zu hohen Ehren,
Heben Neid ſich gegen ihn und Hohn,
Flüſtern: Eckart wolle ſich empören,
Strebe nach dem alten Fürſtenthron.

Und der Fürſt traut dieſen falſchen Reden,
Weiſt von ſeinem Hof den Eckart fort,
Läßt ihm beide Kinder grauſam tödten,
Auszurotten ſein Geſchlecht durch Mord.

Eckart, kühn und ſtark, ſo wie kein Andrer,
Heiſcht nicht Rache, bleibt der treue Mann,
Irrt in Waldesnacht, ein düſtrer Wandrer:
Ob er ſeinen Schmerz vergeſſen kann!

Einſt — der Abend war herabgeſunken —
Hört er tief im Dickicht Klagelaut, —
Hat beim Roſſe ohne Lebensfunken
Einen wunden Jägersmann erſchaut.

Ach! er kennt ihn? Kennet ſeinen Fürſten,
Seufzt und denket nicht, daß er ſich rächt,
Will nach Liebe, nicht nach Rache dürſten,
Hebt die Laſt und bleibt der treue Knecht.

Trägt ihn zu den fernen Jagdgenoſſen,
Dort erſt hebt der Herzog ſeinen Blick,
Sieht den Eckart, ſeine Thränen floſſen;
Einmal kehrt die Sprache noch zurück.

„Ob ich Dir erſchlagen Deine Lieben,
„Ausgeſtoßen Dich in Wüſtenein,
„Biſt Du doch der treue Eckart blieben,
„Wirſt ein Vater meinen Kindern ſeyn.“

Sprach's und ſtarb. Es ward ein treuer Wächter
Eckart nun der Hinterlaſſnen Kreis,
Fiel im Kampf für ſie als muth'ger Fechter
Und ſein Tod ward ihrer Rettung Preis.

Denn es ſandte damals ſchon die Hölle
Lockend einen Boten auf die Welt,
Der auf ſüßen Tones leichter Welle
Reine Herzen ſelbſt gefeſſelt hält.

Wo der Spielmann mit der goldnen Leier
Wandelt, rottet ſich der Kinder Schaar,
Folgt ihm nach zur unbekannten Feier,
Bietet ſich zum will'gen Opfer dar.

Auch des Eckarts anvertraute Kinder
Widerſtehn der holden Lockung nicht,
Die den alten treuen Ueberwinder
Selbſt in ihren Taumel mit verflicht.

So nun eilt der Troß zum Zauberberge,
Der ein glänzend Thor zum Eingang beut;
Graunvoll ſteht ein Volk mißförm'ger Zwerge,
Höhniſch zum Willkommen dort bereit.

Und der Spielmann wandelt in die Halle,
Und die Kinder ziehen luſtig nach:
Da erwacht der Eckart vor dem Falle,
Sieht der Hölle Sieg, der Unſchuld Schmach.

Reißt die Fürſtenkinder aus den Wogen,
Schlägt ein Kreuz und mahnet ſie zur Flucht;
Sie enteilen und herangezogen
Hat das Zwergvolk ſie umſonſt geſucht.

Muthig ſchläget mit dem guten Schwerdte
Eckart um ſich, bis die Kinder fern,
Kampfet gegen jene höll'ſche Heerde,
Bis in Nacht verſinkt ſein Lebensſtern.

Das iſt vom treuen Eckart jene Sage,
Wie ſie wahrhaftig ſich und ächt verhält;
Von ihm, deß Geiſt noch bis zum heut'gen Tage
Als Hüter vor den Zauberberg geſtellt,
Der Euerm Stamm ein treu ergebner Wächter,
Bis ſie erlöſchen, ſeines Fürſts Geſchlechter.

Reimund.

Wie Manches wird mir klar durch Eure Rede!
Schon als ein Kind hat mich's mit ſüßen Zungen,
Mit Wunderklängen zu dem Berg gerufen.
Früh ſtarben meine Eltern und die Liebe
Des Bruders, der nun todt, war nicht *der* Art,
Daß meinem Herzen ſie genügen konnte.
Da irrt' ich weinend oft im Wald umher
Und lauſchte dem Geſange aus dem Berge,
In den der Bäume Grün, der Blumen Pracht, der Glanz

Der Steine, lockend einzuſtimmen ſchienen.
Dann war's, als müßt ich hin, allein die Furcht
Hielt oft das kindiſche Gemüth gefeſſelt.

**Eckart.**

Nicht war's die Furcht, es war der Unſchuld Macht,
Die Euch vom Schrecklichen zurückgehalten.
Es war der Gottesgeiſt, der in den Kindern,
In den unwiſſenden beſchirmend waltet.

**Reimund.**

Und *darum* iſt nach mir die Hölle lüſtern,
Weil ſie die Ahnenkinder einſt verfehlt?
Und deßhalb ward ich wohl von ihr zur That
Verlockt, die ſchwer jetzt meine Seele drückt?
Sie könnte ſich betrügen! Ja, Ihr habt
Mit Muth und mit Vertrauen mich erfüllt,
Ihr knüpft den Bund, der meine Sorge ſtillt.

**Eckart.**

Führt mich zum Ahnenſaal. Noch manches dürfte
Sich dort erklären.

**Reimund.**

Folgt mir, edler Greis!
Verſagt Ihr gleich dem Herrn der Burg die Hand,
So ſey das Wort der Freundſchaft Unterpfand.

(Beide ab in den Hintergrund).

## Dritte Scene.

**Clara,** (freudig aus dem Nebengemach).

O, ſchöner Tag der neu erwachten Wonne,
Du Himmelsblüth' in meinem Lebenskranz!
Aus Deines Morgens Schoos entſteigt die Sonne
Der Lieb' in ihrem vollen Purpurglanz.
Im Buſen lebt ein wunderbarer Ruf,
Den ſich der Schmerz der öden Liebe ſchuf:

Der reicht wohl über Berg und Thales Weiten,
Um ſüßes Wiederſehn ihr zu bereiten.
Sehnſucht! So heißt der wunderbare Ruf,
Und von dem Herzen, wo er ſtark erklungen,
Iſt er in das verwandte Herz gedrungen. —
Da ſtreckt das Reich der ungemeſſnen Luft,
Das jeden Ton aufnimmt in ſeine Gruft,
Umſonſt die unſichtbaren Arme aus,
Um dieſen Laut, den ſüßen einzufangen;
Siegreich durchzieht er ihr kriſtallnes Haus
Und wird zum Orte ſeines Ziels gelangen.
Dann hat des ſtarken Lauts magnet'ſche Kraft
Das Herz, zu dem er klang, an ſich geſchloſſen
Und zu dem Ort, von dem er klang, gerafft,
Daß jene ſüße Liebensblüth' entſproſſen,
Die dieſen Tag im heitern Glanz der Sonne
Gerufen zu der neu erwachten Wonne.

## Vierte Scene.

Die Vorige. Cuno, (ernſt).

**Clara.**

Wo weilſt Du, Theurer? Ward mir doch ſo lange
Die holde Luſt des Anblicks wohl verſagt!
Jetzt geiz' ich nach Minuten.

**Cuno.**

Meine Clara,
Sollt ich nicht meinen Gruß der Stätte bringen,
Die unſrer Liebe Tempel einſt geweſen,
Dem Blumenhügel, wo ins junge Herz
Die heiligſten Gefühle ſich geſenkt?

**Clara.**

Ach! ſeine Blumen tranken meine Thränen,
Als ich, ſtatt Liebe, Sehnſucht bei ihm fand;
Als nur im trüben Spiegel meiner Zähren
Ich ſtets Dein heißgeliebtes Bild erſchaut.

**Cuno**, (im düſtern Nachſinnen).

Ja! dieſer Blumenhügel. — Wunderbar!

**Clara.**

Noch ſchwebt ein Wölkchen an dem heitern Himmel
Der Freude, die das Liebesglück erzeugt;
Was haben Dir die Blumen, die unſchuld'gen
Gethan, daß nur im ſchwermuthsvollen Laut
Sich die Erinnrung Deiner Bruſt entringt?

**Cuno.**

Die Blumen? — Nichts. Allein wem iſt es klar,
Welch fürchterlich geheimnißvoller Greul
Sich *unter* dieſer Blumenhülle birgt?
Iſt doch des Menſchen heitres Antlitz oft
Der bunte Leichenſtein auf einer Bruſt,
Die mancher Frevelthat zum Grab geworden;
Und könnte ſolche Lüge die Natur
In ihrem Lenzesſchmuck nicht wieder geben?

**Clara.**

Du biſt mir dunkel! Hat der Frühling nicht,
Wenn er des Winters ſtarre Kraft beſiegt,
Dort früher ſeine Pracht vor uns entfaltet,
Als irgendwo, daß ſich die junge Liebe
An ſeinen blüh'nden Buſen fand? Es iſt
Ein Wettſtreit unter ſeinen Kindern, wer
Den heitern Vater dort zuerſt verkünde:
Kaum ſieht das Glöckchen aus dem Schnee hervor
Und neben ihm vergeht die Glanzesdecke,
So kommt das treue Veilchen, bunte Tulpen
Und andre Blumen drängen ſich herbei;
Als Krone ſteigt der Roſe Gold empor,
Indeſſen rings umher der todte Garten
Dem Rufe der erwachten Welt noch ſchweigt.

**Cuno.**

Mir iſt es grauenhaft, daß dieſer Hügel,
Zum Hohne den Geſetzen der Natur,

Sich blühend hebt, wenn ſie noch kämpfend ringt.
Auch Deinem Vater ſchien es früher ſo;
Hat er doch öfters ſchon in tiefſter Wurzel
Zerſtören laſſen, was dort reich erblüht.
Allein umſonſt! Mit jedem neuen Lenze
Umgaben bunt den Hügel neue Kränze.

**Clara.**

Der ſchönen Liebe, die ſich dort entſponnen,
Sey er, ein ewig blühend Bild, gewonnen!

**Cuno**, (mit einiger Heftigkeit).

Das wahre Gott! Was ſich verbrecheriſch,
Sey's in Natur, ſey's in der Menſchen Kreis,
Zum Leben drängt, bleib' unſerm Bunde fern!

**Clara.**

Geht nicht Erinnrung mancher ſüßen Stunde,
Die dort uns ward, an Deinem Geiſt vorüber?

**Cuno.**

Sie trieb mich hin, den Hügel zu begrüßen,
Doch nicht mehr lockt mich ſeine Lieblichkeit:
Mir iſt, als hätt' ich einen Freund verloren!

**Clara.**

Löſ' dieſe Räthſel mir und offenbare
Der Braut, wie ſolches Grauen ſich entrang?
Mein Cuno, ſprich!

**Cuno.**

Iſt dieſer Hügel nie
Dir wie ein Grabeshügel vorgekommen?

**Clara.**

Wie? Du erſchreckſt mich!

**Cuno.**

Wär' es denn unmöglich,
Daß Todtes ſich anklagend aus der Gruft
Empor im heitern Glanz der Blüthen ſchwänge?

Clara.

Welch finſtrer Traum —

Cuno.

Ja, Träume ſind es, Träume!
In Träumen hat es furchtbar mich gemahnt,
Die Ruhe meiner Nächte mir geſtohlen.
Sieh'! jede Nacht, daß ich von Dir entfernt,
Wies Phantaſie mir jenen Blumenhügel
Und wenn ich dann im Traume glücklich wähnte,
Es würde mir Dein liebes Bild erſcheinen:
Dann öffnete der Hügel ſeine Decke
Und lang und blutig hob ſich ein Geſpenſt
Daraus empor, hielt in der Hand ein Schwerdt
Und deutete auf eine Schrift am Griffe;
Vergebens ſtrebt' ich, dieſe zu entziffern,
Der Schatten ſah mit trauernder Gebärde,
Daß ich's nicht konnte, zu mir hin und ſtärker
Rann ihm das Blut aus tiefer Herzenswunde,
Dann ſeufzt' er ſchwer, ſank wieder in die Gruft,

Die Blumendecke ſchloß ſich über ihm
Und durch die Luft klang höhniſches Gelächter;
Es flog ein Bild empor wie Nebelduft,
Das trug die Züge —
(Plötzlich abbrechend mit dem Ausdruck des Entſetzens)
Nein, ich ſag' es nimmer!

**Clara.**

Vollende, Cuno!

**Cuno.**

Deines Vaters Züge!

**Clara.**

Gott!

**Cuno.**

Fürchterlich entſtellt zur Teufelslarve;
Und aus dem Grabe rief es Mörder, Mörder!
Nun ſchwand das Ganze. Seine Rechte wollte
Das Leben, rief mich gütig aus dem Traum,
Deß trübes Bild die Seele ſo ergriffen,
Daß ſie kaum Wirklichkeit von Wahn getrennt.

**Clara.**

Allnächtlich ſagſt Du?

**Cuno.**

Ja, in jeder Nacht!
Es iſt kein Traum, wie ihn die Phantaſie
Geſchäftig an dem Geiſt vorüberführt,
Daß ſie mit buntem Gaukelſpiel uns necke.
Wie konnte auch der heitre Blumenhügel,
Der Liebe Stätte, grauſende Erinnrung
In die Gebilde meiner Nächte führen.
Es iſt ein Traum furchtbarer Geiſtermahnung,
Die mich beſtimmt, ein unheilſchwangres Räthſel
Zu löſen und beim ew'gen Gott! ich will es.

**Clara.**

O, laß es ruhn, Geliebter, laß es ruhn!
Sind wir nicht glücklich? Willſt Du aus der Gruft
Den unheilsvollen Geiſt heraufbeſchwören,
Vor dem ich ſchaudre, der das Glück der Herzen

Hernieder in die Gruft beſchwören könnte?
Was wir in kühnen Wünſchen ſtill geſät,
Das trägt dem Leben jetzt die goldne Frucht:
Laß aus der ſüßen Quelle ſeiner Gunſt
Den friedlichen Genuß uns glücklich ſchöpfen!

**Cuno.**

Wie gern, o Theure, lauſch' ich dieſer Rede,
In der ſich Deine zarte Liebe malt!
Sie war der Pol, der aus zwei holden Sternen
In meine Nacht die Strahlen ſüß geſandt:
Erinnrung, Hoffnung heißen dieſe Sterne!
Sie ſind verglüht, und eine Sonne glänzt
In Liebesluſt beglückend auf uns nieder.
Soll ich es dulden, daß ein ſchwarz Gewölk
Die Klarheit dieſer Sonne mir verdunkelt?

**Clara.**

Wird doch der Strahl des jungen Lenzes oft
Durch düſtrer Nebel wildes Spiel getrübt;

Allein der ewig rege Gang der Zeit
Führt ſchnell den trüben Tag an uns vorüber
Und zeigt im neuen Licht den Sonnenglanz.

**Cuno.**

O, Du haſt nicht gefühlt, haſt nicht erſchaut
Das Gräßlichſte, ſo noch mein Mund verſchwieg!

**Clara.**

So laß den bittern Kelch zum Grund mich leeren;
Denn gleiche Liebe heiſcht den gleichen Theil!

**Cuno.**

Ich habe meinen Vater nie gekannt.
Er ſoll, wie mir erzählt, auf nächt'ger Fahrt
Verunglückt ſeyn; man fand zum Mindeſten
An einer Klippe Fuß ſein Roß zerſchmettert;
Ihn ſelber ſuchte man vergebens auf,
Um in geweihter Erd' ihn zu beſtatten.
Drum kann nicht das Gedächtniß meines Vaters,

Wie er gelebt, in meiner Seele leben;
Doch hab' ich oft vor ſeinem theuern Bilde,
Von einem welſchen Maler treu entworfen,
Geweilt und mir die Züge in das Herz
Gegraben, daß ſie unvergänglich ſtehn;
Und dieſe Züge — Clara, ſchaudre nicht!
Sie ſind die Züge jenes Traumgeſpenſt's.

**Clara**, (bewegt).

Das iſt ein Geiſt der Hölle, der das Antlitz
Aus Deines Vaters Bilde ſich geſtohlen,
Um Dich zur übereilten That zu reizen,
Daß Du der Liebe heil'gen Ort entweiheſt!

**Cuno**, (ſanft mit dem Haupte ſchüttelnd).

So milde Trauer hegt die Hölle nicht,
Wie ſie der ruheloſe Schatten zeigt.
Sein Leiden iſt in meinen Geiſt gezogen,
Es iſt zu meinem eignen Gram geworden
Und könnt' es das, wenn nur ein Gaukelſpiel

Verdammter Mächte meinen Schlaf beherrſchte?
Es iſt des Vaters Stimme, die mich ruft,
Die aus dem Grab den Sohn zur Rache mahnt;
Es iſt des Vaters Geiſt, des Vaters, dem
Nicht Zufall, nein! dem Mord das Leben nahm,
Und dieſer Hügel —

Clara, (entſetzt).

Cuno!

Cuno.

Iſt ſein Grab!

Clara.

Welch fürchterlicher Wahn hat Dich bethört!

Cuno.

Mit Folterqualen hab' ich dieſen Wahn
In ſchreckensvollen Nächten mir erkauft.
Jetzt will ich Wahrheit ſchaun, will jetzt erkennen,
Ob er zu nichts, ob er Gewißheit wird!
Des Hügels Blüthendecke ſoll ſich heben,

Es ſoll der Geiſt aus ſeinem Grabe ſteigen
Und — war's ein Wahn, ſo heitert ſich das Leben
Und Blumen wird der Ort zum Kranze reichen.

### Fünfte Scene.

Die Vorigen. Bertha.

**Bertha.**

Wie ſich ein Paar von ſüßen Nachtigallen
Im Hain verbirgt und dann im Wechſelſang
Die ſtill gehegte Neigung hold vertauſcht,
So ſuchen Liebende die Einſamkeit
Zur Wechſel-Offenbarung der Gefühle.

**Cuno.**

Laß Mutterliebe ſich zum Bunde neigen,
Daß feſter ſich die Roſenkette ſchließt!

**Clara.**

Laß Deiner ſchönen Seele Klarheit leuchten,
Daß jede Wolke unſern Himmel flieht!

**Bertha.**

Der Liebende, dem langerſehntes Glück
In unerwarteter Gewährung kam,
Deß Seele Furcht und Hoffen Viel gereizt,
Sieht leichten Duft, vom Morgenhauch verjagt,
Oft für ein drohend Ungewitter an.

**Clara.**

Ein düſtrer Wahn hält Cunos Sinn gefangen,
Der traumerzeugt —

**Cuno,** (einfallend).

Mich quält die Ungewißheit
Der nahen Zukunft. Unaufhaltſam rollt
Das Rad der Zeit in dem gewalt'gen Lauf.
Allein wer weiß, was uns die Stunde bringt!

(Bei Seite zu Clara).

Hältſt Du für Wahn, was meinen Geiſt entſetzt,
So birg der Mutter des Geliebten Schwäche!

Clara, (Zu Cuno).

Wohl dürfte Troſt ihr mildes Wort Dir bringen!

Bertha.

Was fürchtet Ihr? Hat nicht des Schickſals Gunſt
Die Pforten dieſes Hauſes ſich geöffnet?
Der Geiſt des neuen Friedens zog herein;
Er wird ſich nicht auf Dornen betten wollen,
Er ſchafft ſich rings umher ein blühend Glück,
Daß ihm daraus das eigene entſtrahle:
Wir pflücken Blumen, die es freundlich beut
Und auf den Lebenspfad zum Schmucke ſtreut.

Clara.

Iſt Liebe denn nicht eine Himmelsmacht,
So alt wie Sonnenſtrahl und Wolkenduft?

Sie iſt's, die über unſerm Bunde wacht,
Die zu den Günſtlingen die Freude ruft.
Umſonſt entwirrt ſich ein Geſpenſt der Nacht,
Schwingt ſich empor aus unbewahrter Gruft:
Es ſtürzt zurück in die verlaſſne Bahn,
Dem Himmel bleibt die Erde unterthan.

Cuno.

Ja! wenn der Himmel ſolche Kunde ſendet
Aus eines Engels hochgeweihtem Munde,
Dann iſt die Seele ſchnell zur Luſt gewendet,
Im Herzen heilt die tief geſchlagne Wunde;
Der Hölle Macht wird eitel nur verſchwendet,
Sie flieht vor dem geſchloſſnen Liebesbunde
Und, die das Schickſal furchtbar will entdecken,
Die Greuel ſelbſt verlieren ihre Schrecken.

Clara, (zu Bertha).

O, bleibe Du der Schutz von dem Vereine,
Daß ihn die Weisheit und die Milde krönen!

**Cuno.**

Laß in der Mutterliebe holdem Scheine
Das Glück von unſrer Liebe ſich verſchönen!

**Bertha.**

Euch ſey mein Herz die reine Lichtesquelle,
Der Lieb' entſtrahlt in ungetrübter Helle.

## Sechſte Scene.

**Die Vorigen. Reimund,** eine Pergamentrolle mit einem großen herabhangenden Siegel in der Hand tragend. **Eckart.**

**Reimund,** (zu Cuno).

Ein Bote brachte dieſes Pergament;
Dir gilt die Sendung.

**Cuno.**

Ha! nun wird ſich's zeigen,
Ob Hoffnung nicht ein eitles Hirngeſpinnſt,

Ob Wirklichkeit dem Glanze iſt befreundet,
Den mir der Stern in trüber Nacht geſandt.

**Clara**, (zu Cuno).

Es iſt —

**Cuno.**

Die Nachricht von dem Freund aus Rom.

**Clara.**

So wende möglich Unheil ſich zum Heil
Und ihren Zauber laß die Liebe walten!

**Bertha.**

Sey, holder Friede, ferner uns geneigt!

**Reimund**, (zu Eckart, indem er auf das junge Paar deutet).

Seht dieſes Paar in Kraft und Jugendblüthe!
Da dürfte wohl der Berg noch lange harr'n,
Bis ſeine Bäume Laubesgrün umhüllt.

**Eckart.**

Zweideutig iſt der Spruch der Schickſalsmächte:
Das Ende gibt dem Sinne ſeine Rechte.

**Reimund.**

Wenn dieſer Brief das Wort der Gnade bringt,
So iſt die Schlange todt, die mich umſchlingt.

(Cuno hat indeſſen die Pergamentrolle geöffnet und geleſen. Er zittert heftig und ballt krampfhaft das Pergament zuſammen).

**Cuno.**

Ha!

**Clara.**

Er erblaßt.

**Bertha.**

Gott! Wär' es nicht?

**Reimund.**

Mein Sohn!

**Cuno.**

Dein Sohn? —

(Er ſchleudert die Pergamentrolle heftig zu Boden).

Verloren iſt das Spiel! Die Hoffnung
Bleibt eine trügeriſche Gauklerin.
Den Himmel nutzen ſeine Abgeſandten,
Der Herzen ſüße Erndte zu verderben:
Sie rufen ſeinen Blitz zum Bann herab
Und ſchleudern ihn ins ſtille Haus der Freude. —
Der Misbrauch ſey zu groß, die Zeit verlange
Vom heil'gen Vater Strenge. Ew'ger Gott!
Was Du ins Herz ſo ſilberrein gegoſſen,
Das prägen Deine Diener aus zum Misbrauch!

**Clara,** (iſt beſinnungslos auf einen Seſſel geſunken und verhüllt ihr Antlitz).

So fall' in Nacht, Du meines Lebens Sonne!

**Bertha,** (mit Clara beſchäftigt).

Mein Kind, ſey ſtark in dieſer Prüfungsſtunde!

**Cuno.**

Kann ſich die Taube ſchützen, wenn der Geier
Hernieder auf ſie ſtürzt aus hoher Luft,
Wo ihn ihr blödes Auge nicht gewahrt?
O, nein! Sie zittert unter ſeinen Klauen
Und gibt das ſüße Leben willig hin.

(Zu Clara gewendet).

O, ſchlummre ſanft, Du fleckenloſe Taube,
Und laß kein Tageslicht Dich grauſam wecken!
Mich hält noch eine heil'ge Pflicht zurück,
Der ich genügen will mit feſtem Muthe:
Dann ſtürm' ich in das wilde Leben fort
Und ſuche Tod und ſuche Liebesglück
Im Jenſeits, wo kein eitles Menſchenwort
Die Blüthen, ſo aus Himmelsgärten ſtammen,
Mit kalter Strenge fühllos mag verdammen.

**Eckart.**

Thörichter Jüngling! Wie? Du willſt dem Schickſal,

Dem mächt'gen trotzen, das zur nächſten Stunde
Dir Balſam auf die Wunde tröpfeln kann?
Vermag der Richter, der vom heil'gen Stuhl
Den Bannſtrahl wirft nach dem Geſetz des Glaubens,
Was jener Höh're, dem die Sterne lauſchen,
Der zwiſchen Auf- und Niedergang den Wechſel
Der irdiſchen Geſchicke eingelegt?
Vertrauen iſt der Grund, dem Glück entblüht:
Drum wanke nicht und hoffe fort und fort!

**Reimund,** (der bisher in ſtummer Verzweiflung dageſtanden und ſtarr auf einen Fleck geblickt).

Mein iſt der Fluch, der dieſen Schrecken ſchafft,
Der, wie die Peſt, erreicht, was mich umgiebt
Und niederreißt zum Abgrund der Verzweiflung.
Ich wollte ja das Gute, wollte gern
Verſöhnen die Vergangenheit, allein
Der Himmel weiſt mein Opfer kalt zurück

Und kann dem Mörder nimmermehr verzeihn.
So öffne, Hölle, deine Nachtespforten
Und nimm mich auf, den längſt gedungnen Knecht!
Du gabſt in meine Hand den Dolch zum Morden!
Jetzt fodr' ich auch von Dir mein altes Recht:
Du ſollſt den Frevel mit den Flammen decken,
In denen deine Lüſte ſich verſtecken.

(In wahnſinniger Verzückung).

Da lockt es wieder mit Sirenenſang
Und ruft im Hauche wolluſtvoller Lieder!
Dem ſüßen Laut entſtrömt ein wilder Drang,
Er treibt mich zu dem Ort der Freude nieder.
Hier grinſt der Tod mich an, hier drohen Banden,
Dort will ich in der Heimath endlich landen!

(Schnell ab).

**Cuno.**

Ha, meine Ahnung!

**Bertha**, (zwiſchen Clara und Reimund).

Gott!

**Eckart.**

Unglücklicher.

Der Vorhang fällt.

# Dritter Akt.

(Nacht).

Platz vor der Burg. Rechts im Hintergrunde die Burg mit einem hohen Thurme, auf welchem eine brennende Fackel ausgeſteckt iſt. Der Hintergrund wird durch eine Mauer, worin ein groſſes Gitterthor, geſchloſſen. Zu beiden Seiten des Vorgrundes: Wald.

## Erſte Scene.

**Cuno** und **Robert** aus der Burg. Letzterer trägt einen Spaten und eine Leuchte, welches Beides er ſogleich niederlegt.

**Cuno.**

Komm, Alter, folge mir!

**Robert.**

Was habt ihr vor,
Herr Ritter, daß in grauenvoller Nacht
Ihr mich vom Lager meiner Ruhe reißt?

**Cuno.**

Scheuſt Du die Nacht und haſt doch keine Träume,
Die an dem Mark des innern Lebens zehren?
Fürchte dich nicht; Du wirſt es tagen ſehn,
Das Licht wirſt Du erſchaun aus dunkler Gruft.

**Robert.**

Iſt es auch recht, was ihr im Sinne tragt?
Ein Wahn lockt Jugend oft zu ſchneller That.

**Cuno.**

Wenn Du dem Dienſte Gottes bei der Meſſe
Dich weihſt, ſo übſt Du nicht ſo Heiliges!

**Robert.**

Das Heil'ge birgt ſich vor dem Tage nicht.

**Cuno.**

Allein die Todten ſteigen nur empor
Aus ihren Gräbern, wenn das Leichenhuhn
Mit widrigem Gekrächz die Nacht verkündet,

Wenn aus geſpaltner Mau'r der Schuhu fliegt,
Im nächt'gen Schleier ſich den Raub zu ſuchen,
Wenn Mörderhände feige ſich erheben
Meuchlings auf Unbewehrte —

**Robert.**

Hu! mich ſchaudert.

**Cuno,** (ſanft).

Hör', Robert, kannteſt Du einſt meinen Vater?

**Robert.**

Als ich zur Burg kam, war es grad' der Tag,
An dem er in das fünfte Jahr getreten.
Da hab' ich mit dem Knaben dann geſpielt,
Dem Jüngling das Geſchick zum Kampf gelehrt,
Hab' treu dem Mann gedient, bis er die Burg
Verlaſſen, um mit der erwählten Hausfrau
Ein fern gelegnes Waldſchloß zu bewohnen.

**Cuno.**

O, meine Mutter! warum mahnſt Du mich
An die? Sie ſtarb vor Gram um ſeinen Tod.
So hat ein Mord — ob ihn der Zufall, ob
Ihn meuchleriſche Hand beging, iſt gleich —
Ein Mord hat mit dem tapfern Vater mir
Der Kindheit ſüße Pflegerin geraubt.
Fluch treffe dieſes Doppellebens Mörder! —
Sey luſtig, alter Mann, ein neues Handwerk
Hab' ich uns Beiden auserſehn: Wir werden
Jetzt Todtengräber; aber ſolche nicht,
Die, was das Leben ausſtößt, feuchter Erde
Vertraun, o nein! Wir holen aus der Gruft
Ihr lang bewahrtes Eigenthum hervor
Und führen Geiſter in das Leben ein:
Sag', Alter, iſt das nicht ein luſtig Handwerk?

**Robert.**

Herr Ritter, Eure Rede ſträubt meine Haar!

Cuno.

Wie, grauer Thor, Du preiſeſt Dich nicht glücklich,
Die Erde umzudrehn, aus ihrem Innern,
Wie einſt die Alten aus den Eingeweiden
Der Thiere, höhre Kunde Dir zu holen?
Mein Zauberwort belebt des Moders Staub
Und wandelt Blumen um in Todtenknochen:
Da wird die Roſe ſchnell zum kahlen Schädel,
Die Lilie ſtreckt das dürre Armgelenk,
Gewundnes Gras zeigt Dir ein Beingeripp
Und blühend ſteht das Reich des Todtes auf:
So zeit'ge ich des jüngſten Tags Gericht.
O glaube nicht, daß mich zu ſolchem Werk
Der eigne Wille treibt. Ich bin berufen,
Ich muß es thun, ob ich auch nimmer möchte! —
Die Liebe hatte mir den Kranz gewunden
Und jede Lebensknoſpe wollte blühn;

Verſöhnung war dem dunklen Schoos entbunden,
Wie Sterne mild aus Finſterniſſen glühn,
Und was das Herz gequält in düſtern Nächten,
Ich wollte ſchweigend nicht darüber rechten.
Da muß der Himmel ſelbſt den Kranz vernichten,
Auf jede Blüthe ſoll ich nun verzichten:
Die Rache ruft, die Gräber thun ſich auf,
Ein blutiges Geſpenſt beginnt den Lauf,
Drängt ſich ins Leben, dringt in meine Bruſt
Und tödtet dort den Keim der ſüßen Luſt.
Der Frühling mag die Erd' in Blüthen ſchmücken,
Der Frühling weckt für jedes Herz Entzücken,
Mir ſchickt er Leichen aus dem ſchwarzen Schoos:
Warum ward mir, warum nur mir dies Loos?

## Zweite Scene.

Die Vorigen. Eckart, von der Seite des Waldes.

(Er iſt hinter jene Beide getreten, ohne von ihnen bemerkt worden zu ſeyn).

**Eckart**, (zu Cuno).

Dein treuer Freund in Stunden der Gefahr,
Dein Kampfgefährte, wo's Dein Leben galt,
Will ich Dir hülfreich jetzt zur Seite ſtehn
Will mit Dir tragen, will mit Dir erkunden,
Was dieſe Nacht verhängnißvoll noch birgt.
Doch ſchmäh' den Frühling nicht, daß er ſtatt Blüthen,
Dir Leichenduft aus ſeiner Erde ſendet!
Wie ſoll die arme Erde ſich vertheid'gen,
Wenn das Verbrechen ſich berechtigt glaubt,
Zur Freundin ſie zu wählen, ſein Geheimſtes
In ihren Schoos vertrauend einzulegen?

**Cuno.**

Jetzt glaub' ich es! Ihr ſeyd mein guter Engel.
Das Schickſal ſpannt den Bogen, will den Pfeil
Der unbekannten Schrecken auf mich drücken:
Die Ahnung iſt ſein fürchterlicher Bote.
Da tretet Ihr mit mildem Troſt zu mir
Und ſeyd der Schild, der vor dem Pfeile wahrt.
Ob Euer Geiſt, ob eine höhre Macht
Euch zugeflüſtert, was mein Innres foltert,
Will ich nicht wiſſen: mir iſt es genug,
Daß ich in Euch den ächten Freund, den Helfer
Im wilden Sturm des Lebens aufgefunden.

(Zu Robert).

Geh', Burgwart, Dein bedarf ich nun nicht mehr!
Doch offenbare nicht, was Du gehört.

**Robert.**

Der Robert gilt für einen treuen Knecht.
Euch möge Gott in Euerm Werk' beſchirmen!

(Er geht in die Burg, läßt aber das Mitgebrachte zurück).

## Dritte Scene.

Cuno und Eckart.

**Cuno.**

So laß uns ſchreiten zu der That, die mir
Der Schreckensträume Deutung geben ſoll.
Du, ſtille Nacht, ſey des Beginnens Zeuge
Und blicke durch der Sterne klare Augen
Hinab zu mir, den Deine Macht beherrſcht! —
Mir iſt's ſo feſt im Buſen eingegraben,
So heilig ſteht's als Pflicht vor meinem Geiſt,
Daß ich dem Traum Erwachen ſchaffen muß,
Daß ich der Erde ihr Geheim abzwinge,
Daß ſich der Mord in Blut verſöhnen ſoll:
O, feſter ſteht der Stern am Pole nicht!

**Eckart.**

Und wenn nun Deine Ahnung wahr, wenn Du

Vergoſſnes Blut zu ſühnen, Blut vergießeſt,
Was geht dann mehr aus blut'ger Saat hervor?

**Cuno.**

Was dann? Wie fragt Ihr auch! Dies Abendroth
War meiner ſüßen Liebe Abſchiedsgruß.
Iſt meine Liebe todt: kann ich noch leben?
Der Krieg tritt goldner Fluren Früchte nieder,
Er jauchzt beim Jammer der gequälten Menſchheit
Und führt ein häßliches Geleit herbei
Von Hunger, Räuberei und wildem Brand;
Allein es gilt dem fremden Feinde, der
Sich gegenüber in der Rüſtung zeigt.
Das Schickſal nimmt das Leben in den Sold,
Daß es ſich ſelber liſtig überfallt,
Den waffenloſen, ſicher ruh'nden Freund,
Daß es den innern Bürgerkrieg entſpinne,
Daß es des Lebens ſchönſte Gaben ſelbſt
Im Brand der Leidenſchaft, in Raub des Rechts,

Von ſeinem Altar reißt und ſie verdirbt.
Drum will ich mir mein eignes Schickſal werden!
Der Krieg ſoll mir das Mittel ſeyn, dem Leben
Die Grenze ſeines Angriffs aufzuſtellen.

**Eckart.**

Den flieht der Tod, der ſehnſuchtsvoll ihn ſucht.
Was ſpielt die Jugend auch mit dieſer Kraft,
Die niederreißt, damit die Schöpfung Stoff
Zu der Errichtung neuen Baues habe.
Ein höhres Weſen, das ob unſrer Tage,
Das ob der Nächte, ob der Träume wacht,
Hat Ahnungsſchauer in Dir aufgerufen,
Will Deinen Arm, damit vor Deinem Geiſte
Des Zweifels Dunſt in Wirklichkeit ſich löſt.
Komm' denn! Der Hügel öffne ſeine Decke,
Die Todten ſtehen auf, doch fürchte nichts:

Was unerforſchte dunkle Mächte ſenden,
Kann oft im Leben ſich zum Lichte wenden.

**Cuno**, (indem er Leuchte und Schaufel nimmt).

Vor deiner Nähe fliehet jedes Grauen:
Ich bin gefaßt, das Schrecklichſte zu ſchauen!

(Beide ab durch das Gitterthor. Man ſieht ſie während der folgenden Scene tief im Hintergrunde an der Erde beſchäftigt).

## Vierte Scene.

**Reimund**, von der Seite des Waldes. Sein Aeußeres iſt verſtört und zeigt vom gewaltigen Sturm im Innern.

(Der Himmel hat ſich ſchwarz umzogen. Einzelne Blitze und Donnerſchläge: bis ſich nach und nach ein heftiges Gewitter bildet).

**Reimund.**

Noch ein Mal ſeh' ich Dich, o Burg der Ahnen!
Dich, ſüße Wiege unſchuldsvoller Zeit,

Dich, die auch meiner Unſchuld Sarg geworden.
Ein ſtürmiſch Wetter bildet ſich am Himmel:
Frühlingsgewitter deutet gutes Jahr!
Und mir allein ſollt' es nur Böſes bringen?

(Er blickt zur Burg).

Was lockſt Du, Flamme, von der hohen Zinne?
Vermagſt Du den gewicht'gen Stein der Schuld
Zum Diamant des reinen Sinns zu läutern?
Schon heben ſich die Wetter, Dich zu löſchen.
Dein Licht erſtirbt, wie meine Ruhe ſtarb,
Als ich das eigne Seyn mit Mord verdarb.
Biſt Du, Flamme, mir der Liebe Deutung,
Die das Herz der Gattin mir bewahrt?
Giebſt Du mir zum rechten Pfad die Leitung,
Wo das Leben mild ſich offenbart?
Wollt' ich doch im ſüßen Bund der Herzen
Sühnen jene blutbefleckte That,
Aber nicht verſiegt der Quell der Schmerzen
Und aus guter Abſicht reift Verrath.

Da ſingt die Hölle
Und ruft zur Stelle,
Wo ihre Macht
Glänzend erwacht.
Hier iſt es Nacht,
Dort aber Licht
Und es ſpricht,
Wer dort wandelt, nicht von Schuld.
Rache wendet ſich in Huld;
Himmel wird die Felſenkluft,
Sonnen ſtrahlen in der Gruft.
Wo das Schwarze glüht im Glanz,
Blüht auch meines Lebens Kranz.
Steine ſingen ſüßen Laut,
Starres Herz iſt aufgethaut,
Stürme werden ſanfter Hauch,
Wie der Sturm im Buſen auch,
Und vor Allem winkt ein Weib
Dort mit wunderholdem Leib —

**Bertha**, erſcheint auf der Zinne und ruft).

Reimund!

**Reimund.**

Das war Bertha's Stimme.
Ach! ſie ruft zur Rückkehr mich,
Doch der Himmel zürnt im Grimme
Und verſöhnet nimmer ſich.

(Indem er ſich wendet, erblickt er den Eckart und Cuno im Hintergrunde).

(Entſetzt)

Ha! Was erblick' ich? Ruft der Himmel ſchon,
Die Geiſter der Erſchlagnen aus dem Grabe,
So ſchütze, Hölle, du mich vor dem Himmel! —
Nein! Nein! Das kann nicht ſeyn, noch ſteht die Burg,
Noch ſteht der Wald, noch rinnet irdiſch Blut
In meinen Adern. Nein! Es kann nicht ſeyn!
Ob auch der Donner rollt, wie Ruf des Rächers,
Ob auch die Elemente trümmern wollen.

Das iſt ein Trugbild meiner Phantaſie,
Beherrſcht vom Sturm der aufgeregten Seele!
Und doch —

**Bertha**, (ruft vom Söller).
Reimund!

**Reimund.**
Schweig Du! Die Nähe ſoll
Mich überzeugen, ob die Leichen leben,
Ob dieſer Donner Gräber ſpaltete.
Wer ſeinen Muth im Brudermord geſtählt,
Scheut nicht, ſelbſt das Entſetzlichſte zu ſehn.
(Er eilt in den Hintergrund, ſtürzt aber gleich wieder vor).
Die Rache kommt! Es will nicht ihr Gericht
Den letzten Tag der ird'ſchen Zeit erwarten.
Der Sohn des todten Bruders zwingt die Erde,
Die langbewahrte Todtenſaat zu geben
Und jener falſche Greis iſt ſein Gehülfe!
Der Himmel ſpricht zu mir in ſeinem Donner,

Die Erde mahnet mich aus offner Gruft:
Mein Dämon ruft: ich folge ſeinem Worte,
Und eile zu des Zauberberges Pforte.

## Fünfte Scene.

**Der Vorige. Eckart,** aus dem Hintergrunde;
**Bertha,** auf der Warte.

(Fortwährendes Gewitter, welches erſt am Schluſſe dieſer Scene, wenn die Muſik eintritt, abnimmt und mit der folgenden ganz aufhört).

**Eckart.**

Hemm' Deinen Schritt und lauſche nicht der Wallung
Des Augenblicks. Der Augenblick entflieht,
Allein die That, ſo einmal ihm vertraut,
Steht ewig feſt.

**Reimund.**

Ha! Gleißneriſcher Alter:
Haſt Du darum mein arglos Herz betrogen,

Haſt Du verwandt Dein grauenvolles Wiſſen,
Um zu entdecken, was die Gruft verbarg?
Den zu verderben, der vertrauungsvoll
Und gaſtfreundlich Dir Herz und Burg geöffnet?
Ich bin ein arger Sünder. Ja! beim Himmel,
Der furchtbar grollt in dieſer Schreckensnacht;
Ich bin ein ſchwacher Menſch, doch ſtark genug,
Den Undank zu beſtrafen, die Verletzung
Des Gaſtrechts. Fahre hin!

(Er ſtößt mit dem Schwerdte nach dem Eckart, allein die Waffe ſtürzt zerſplittert zu Boden, ohne jenen zu verletzen).

Ha! Was iſt das?

## Eckart.

Dein guter Stern wahrt Dich vor neuem Frevel.
Sind auch die Himmelslichter jetzt bedeckt,
So ſtrahlt doch ihre Huld ins Menſchenleben.

(Starker Blitz).

Reimund.

Du biſt kein Sterblicher! Jetzt wird es klar,
Warum Erinnrung mich an Dich gemahnt.
Bei dieſes Blitzes falbem Wiederſcheine
Erkenn' ich Dich. Du biſt das Nachtgeſpenſt,
Das ich ſchon oft vor jenem Berg geſchaut,
In dem die Schönheitsgöttin meiner harrt.

Eckart.

Der treue Eckart wandelt auf der Erde
Und hütet Deinen Stamm, bis er erliſcht.

Reimund.

So iſt die Treu' zur feilen Dirne worden,
Die dem Verrath leichtſinnig ſich ergiebt!

Eckart.

Verkenne nicht des Warners ernſte Rede.

Reimund.

Ich trotze Dir! Du biſt kein Geiſt des Himmels.
Was hat der Himmel mit Verrath gemein?

Die Hölle hat Dich ausgeſpien! Jetzt glaub' ich,
Daß iene Bergesmacht vom Himmel ſtammt,
Da Du des Menſchen Schritte von ihr ſcheuchſt.

**Bertha,** (vom Söller).

Reimund!

**Eckart.**

Horch auf die Stimme Deiner Liebe,
Sie ruft zum Letztenmale Dich zurück.
Verſchließ der treuen Hausfrau nicht Dein Herz!
Kehr heim! Dort kann ein neues Leben ſich
Geſtalten aus des innern Geiſtes Buße.
Die reine Tochter und Dein edles Weib
Sind mächtige Vertreter Deiner Schuld.
Kehr heim!

(Bertha verſchwindet von der Warte).

**Reimund.**

Dir ſollt' ich trau'n, der bitter mich getäuſcht?
Ich bin kein ſolcher Thor! Der Grabeshügel

ſich geöffnet und aus ſeinem Innern
t eine Stimme gräßlich Brudermord!
jenem Berge aber geht die Sonne
s blühnden Jugendlebens vor mir auf.
r Schmerz und Tod; dort ungetrübte Wonne!
r wär' der Thor und ſchlöſſe nicht den Kauf?

(Ganz ferne Harmoniemuſik von Blaſeinſtrumenten).

**Reimund**, (in Verzückung).

ie Mitternacht iſt da. Hörſt Du das Singen,
Sie's zaubervoll vom Berg herüberzieht?
a drängt ſich jeder Ton hinab ins Herz,
erührt die Seelenkräfte, daß ſie ſelbſt
u gleichen Tönen werden, die ſo gern
Sich mit dem Wunderlaut des Bergs vermälten.
Der Duft der Blüthen ſpricht in ſüßen Klängen,
Aus Wolken tönen Sterne hold herab,
Die Zweige hauchen Wohllaut auf mich nieder
Und jede Stimme ruft zum Ort' der Lieder.

**Eckart.**

Die unterird'ſche Macht borgt in der Stunde,
Die ihr geweihet, jedes Zaubers Reiz,
Um die erkornen Opfer zu bethören.
Da muß der Ton, der irrend in dem Aether
Den gleichen Anklang ſucht, daß er erwacht,
Sich ſchmeichelnd drängen in das ſchwache Herz;
Da muß der offenbarte Schatz des Frühlings
Aus Blumen eine ſüße Hoffnung duften,
Aus Zweigen holde Ahnung niederrauſchen,
Und ſelbſt des Himmels Augen, ſelbſt die Sterne,
Sie ſenden gleißneriſchen Strahl herab.
O, lauſche nicht der Lockung! Kehre heim!

**Reimund**, (wie oben).

Du hälſt mich nimmer! Näher ſind die Wogen
Der Zauberweiſen auf mich eingezogen,
Sie ſtrömen glutherfüllt in dieſe Bruſt
Und öffnen ſie der lang entbehrten Luſt.

Erinnrung iſt beim holden Sang entſchlafen;
Ich träume nicht von Sünde mehr und Strafen
Und bin mir nur des nahen Glücks bewußt.
Mag Es dem Himmel, mag's der Hölle ſeyn,
Was mich verlockt! Ich folge dieſer Bahn,
Es zog der Geiſt auf Tönen ſchon voran;
Jetzt ſteht es feſt: ich will mein Selbſt befrein,
Und mich den unbekannten Mächten weihn!

(Er eilt ab nach der Waldſeite).

### Eckart.

Der Eckart wird der treue Hüter bleiben!
Tritt auch die Nacht nun in des Lebens Gut,
So zündet er dem Geiſt die Himmelsglut!

(Eckart dem Reimund nach).

## Sechſte Scene.

**Cuno**, aus dem Hintergrunde. Er trägt ein Schwerdt und eine verſchloſſene Blechkapſel in der Hand. Er ſieht mit wilden Blicken umher und iſt in heftiger Wallung. Die Harmoniemuſik ganz ſchwach.

**Cuno.**

Iſt Niemand hier! ich hörte Stimmen doch.
Der Brudermörder ſprach! Wo, feiger Mörder,
Wo haſt Du Dich verſteckt? Ich finde Dich,
Und trügſt Du Deine Unthat zu dem Pol,
Wo ew'ge Nacht den Glanz der Sonne ſcheucht!

(Indem er das mitgebrachte Schwerdt gegen den Schein der Fackel empor hält).

Hier ſteht er, den ich in dem Traume nie
Entziffern konnte — meines Vaters Namen:
Curt Wildeck! Nicht umſonſt haſt Du gemahnt,
Geiſt meines Vaters. Rache heiſcheſt Du!
Ich kenne Deinen Mörder und er lebt!

Der Vater gibt das Schwerdt mir in die Hand,
Es gilt mir ſeines Willens Unterpfand:
Die Rache kömmt vom Todtenreich geſandt!

(Schnell ab in die Burg).

## Siebente Scene.

### Das Innere des Zauberberges.

Eine glänzende Halle mit Marmorſäulen: Steinbilder aus dem alten Götterreiche zieren die Seiten und den Hintergrund. Im Hintergrund ein glänzender und hell erleuchteter Eingang linker Hand; ein andrer rechts führt in ein dunkles Felsgewölbe. Die Muſik, welche in den vorhergehenden Auftritten aus der Ferne gehört wurde, klingt jetzt von der linken Seite ganz nahe.

Nach einer Pauſe tritt die Venus aus dem Eingange links.*)

**Die Venus,** (ſie trägt eine Laute im Arm).

Schweigt, ihr Töne, die aus Grüften
Lockend in das Leben ſchifften,
Die aus glänzenden Kriſtallen,

---

*) Hier kann bei einer Bühne, welche Ballet beſitzt, ein mythologiſches Divertiſſement eingeflochten werden.

Zaubervoller wiederhallen!
Ihr habt eure Pflicht gethan
Und es nahn
Eines Erdenwohners Schritte.

(Sie legt die Laute zur Seite; die Muſik ſchweigt).

Als ich noch in Paphos Mitte,
An des ſchönen Eiland's Strand
Eine heitre Göttin ſtand,
Als im ew'gen Frühling dort,
Unverſehrt vom rauhen Nord,
Bunte Blüthen
Duftig glühten
Und ein klangreich Waldgefieder
Süße Lieder,
Sandte nieder;
Damals drängte immerdar
Sich die Schaar
Opferluſt'ger zu mir hin
Und die hohen Götter ſelbſt,

Mir verwandt durch Macht und Sinn,
Wollten zarte Freuden pflücken
In der Liebe Hochentzücken.
Was die Erde lebend trägt,
Der Olymp vergöttert hegt,
Huldigte der Macht des Schönen,
Mich zu krönen.

Jetzt gebannt
In die Wand
Dieſer dunkeln Felſenmauern,
Muß ich auf die Opfer lauern.
Ob ich auch des Waldes Grün
Mochte zu mir niederziehn,
Ob ich Tagesglanz und Luft
Eingebracht in dieſe Gruft,
Ob ich dieſen Felſenwänden
Trügeriſchen Schmuck mag ſpenden:
Tritt der Menſch nur willenlos

Ein in dieſes Berges Schoos
Und ich muß,
Zieht mein Gruß
Ihn zu dieſer Hallen Pracht,
Zittern ob der Kreuzesmacht.

## Achte Scene.

**Die Vorige. Reimund,** durch den Eingang rechts. Seine Haare hangen wild herab; ſein Aeußeres trägt die Spuren geiſtiger Zerrüttung.

**Die Venus,**
(tritt zur Seite).

Ha! Mein Opfer.

**Reimund,**
(ohne ſie zu bemerken).

Sind die Töne, die mich hergeſungen,
Schon verklungen?
Steine glänzten mir entgegen,
Leuchteten auf dunkeln Wegen
Und das Licht auf meinem Gang

Schien Geſang.
Seltſam, daß ſich Ton und Licht
So verflicht!

(Er blickt um ſich).

Hier iſt's prächtig
Und ſo mächtig,
Aber mild
Schaut der alten Götter Bild.

(Er ſieht die Venus).

Iſt's ein Traum, der ſolche Wunder
Vor die Phantaſie mir führt?
Oder iſt es Wirklichkeit,
Welche dieſe Reize beut?
Im Gedächtniß blitzt es auf,
Als hätt' ich von Dir gehört,
Doch der feindlich irre Lauf
Der Gedankenſchaar verwehrt,
Ihre Glieder zu entfalten
In Geſtalten.

### Die Venus.

Ich bin hier Gebieterin!
Du ſiehſt in der vordern Halle
Des Pallaſtes, den Kriſtalle,
Den der Edelſteine Kranz
Ausgeſchmückt mit Zauberglanz.
Siehſt Du iene heitre Pforte?
Sie führt zu dem Götterorte,
Wo die ew'ge Jugend blüht.
Freud'ger glüht
Dort das Seyn,
Als in eurer kalten Welt,
Wo die Pein
Stets die Luſt
In der Bruſt
Hält mit engem Netz umſtellt.
Hier bringt nur der Hauch des Südens
Süßen Duft zum Ort' des Friedens,
Auf die Au'

Sinkt kein böſer Abendthau,
Denn Aurora lächelt hold
Ewig zu der Blüthen Gold;
Hygiäens Heilesquelle
Rinnt in ungetrübter Helle;
Keine Klage,
Keine Plage
Dringt in das geheime Leben,
Das die Götter ſelber weben.

Reimund.

Und wie lange kann das dauern?

Die Venus.

Wir erkennen keine Zeit.

Reimund.

Das heißt: für die Ewigkeit?

Die Venus.

Nichts und Ewigkeit ſind Eins. —
Liebesfreuden, wie Du nimmer

Sie geahnet, bieten immer
Dir die reich bekränzten Schalen.
Göttermahlen
Rinnet ſüßen Nektars Fluth
Und die Glut,
Welche Sterbliche auf Erden,
Die in ihrer Flamme brennen,
Reue nennen,
Kann dort nie entzündet werden.
Keine ſtrenge Richter binden
Schwere Straf' an leichte Sünden,
Keine Schlange unter Blüthen
Kann mit ſcharfem Stachel wüthen;
Herzen, die das Erdenſeyn
Taucht in Pein,
Werden dort ein reiner Klang
Voll Geſang,
Und der Freude bunte Kränze
Blühen fort im ew'gen Lenze.

Reimund.

Brudermord
Gibt's wohl nicht an dieſem Ort?

Die Venus.

Wo der Tod hinweggebannt,
Wurde nimmer Mord gekannt.

Reimund.

Tief im Herzen das Gewiſſen
Quält nicht mehr mit Schlangenbiſſen?

Die Venus.

Hoch ſtehn eines Tempels Hallen,
Den Smaragden und Rubinen
Mit der Strahlen Glanz durchwallen,
Daß ſie ihm zum Schmucke dienen.
Biſt inmitten
Du des Tempels eingeſchritten,
Siehſt Du ſich die Säule heben,
Jetzt ein bloſes Klangesleben,

Memnon einſt, Aurorens Sohn.
Ewig von dem goldnen Thron
Blickt die Mutter ſehnend nieder,
Weckt mit Strahlen ſüße Lieder,
Daß der Sohn ihr Antwort gibt,
Wie er heiß zurück ſie liebt.
Wer nun des Geſanges Rauſchen
Mag mit Herz und Sinnen lauſchen,
Der wird Ruhe ſich erwerben:
Jeder Mislaut muß ihm ſterben.

### Reimund.

O, ſo nimm mich auf zum Bürger
Von dem holden Friedensreiche,
Daß nun auch in meinen Buſen
Süßer Friede niederſteige.
Laß die Blüthen, die das Leben
Mir verſagte, ſich erheben,
Laß die Freuden ſich aus Schrecken

Glänzend wecken,
Liebesluſt
Glühn an Deiner ſüßen Bruſt!
Laß den Nektarbecher winken,
Ew'gen Taumel zu ertrinken!
Laß der holden Töne Wallen
Das Gewiſſen überſchallen!
Nimm mich auf!
Und zum Kauf
Sey Dir Seel' und Leib und Leben
Huldigend dahin gegeben!

### Die Venus.

Gern eröffnen ſich die Pforten
Meines Reiches Deinen Worten;
Aber noch trennt eine Schranke
Unſern Bund. Zwar der Gedanke
Gibt der Sache nur die Kraft;
Aber, nicht hinweggeſchafft,

Kann ſich weder Wunſch noch Willen
Dir erfüllen.

Reimund.

Sprich!

Die Venus.

Du trägſt an Deiner Rechten
Einen Ring, um zu verflechten
Treue einem ird'ſchen Weib.
Willſt Du nun mit Seel' und Leib
Dich den Göttern angeloben,
So muß Niemand noch dort oben
Rechte haben auf Dein Herz.
Ohne Schmerz
Mußt Du von dem Ringe ſcheiden.

Reimund.

Berthas Trauring ſoll ich meiden?

Die Venus.

Thorenſinn nur kann Vertrauen

In dem Glanz des Goldes ſchauen.
Das Metall
Bringt den Fall
In die ſchwache Menſchenwelt,
Und ſie hält
So gewichtig ſolches Ding!
Zögre nicht! Gib den Ring!

Reimund, (heftig auffahrend).
Ha! Was war das? Hört' ich nicht
Bertha'n meinen Namen rufen
Durch des Berges Erzesſtufen?
Wie wenn ſchneidend Jammerklang
Aus beengtem Herzen drang!

Die Venus.
Stärke Dich in Deinem Entſchluß.
Wirf die eitle Feſſel ab,
Daß ſich aller Hochgenüſſe
Reiche Süße

Dir zu einem Kuſſe ſchlingt,
Der Dein ganzes Seyn durchdringt.
Oben wohnt ein armes Leben,
Jedem Sturme hingegeben,
Wo die mühevolle Tugend
Zwiſchen Luſt und Darben ſchwankt.
Hier hat Dich der ew'gen Jugend
Holder Blüthenkranz umrankt.
Keine Noth
Und kein Tod
Stören hier das reine Glück.
Helle Deines Geiſtes Blick:
Gib den Ring!

Reimund.

Dort die Strafen! Hier die Freude!
So verbünde dies uns Beide:
Nimm den Ring!

(Er will den Ring vom Finger ziehn, um ihn der Venus zu überreichen.)

## Neunte Scene.

**Die Vorigen. Eckart** durch den Eingang rechts. Er hält in der rechten Hand den Griff ſeines umgekehrten Schwerdts, welcher die Form eines Kreuzes bildet, hoch empor und der Venus entgegen.

**Die Venus**, (in höchſter Ueberraſchung).

Wie, Entſetzlicher, Du wagſt es —

**Eckart.**

Erleuchtet von des höchſten Lichtes Gnade,
Mit Kraft gerüſtet, dies Reich zu vernichten,
Steig' ich herab und banne Deinen Zauber
Durch dieſes Kreuzesbild, das alle Sünden
Der ſchwachen Menſchen läßt Verſöhnung finden.

**Die Venus**, (im beſchworenden Ton).

Roll' aus Grüften her, o Donner!
Und entfeßle Dich, o Blitz!
Schleudre dies geſpenſt'ge Trugbild

Zu gequälter Geiſter Sitz!
In den Grund,
Wo der Danaiden Bund
Fruchtlos ſtrebt, wo Tantalus
Ew'ge Gluth nicht löſchen kann,
Wo Ixion ew'ge Pein
Seiner kühnen Luſt gewann,
Wo auf nachtumwebten Thronen
Rachedürſtend Furien wohnen,
Von des Feuerfluſſes Wogen
Rings umzogen.
Schleudert ihn hinab, ihr Blitze!

### Eckart.

Es ſind die Geiſter Deines Dienſt's entbunden,
So in den Adern dieſes Berges hauſen;
Sie lauſchen fortan der Gewalt des Kreuzes
Und werden wieder ſich in freien Trieben,
Lebend'ge Säfte durch den Grund ergießen,

Daß oben Blüthe, Frucht und Zweige ſprießen.
Und dieſen Mann entreiß' ich Deinen Mächten;
Den kurzen Zwiſt noch mit der Zeit zu rechten,
Soll er den Kreis der Lieben wieder blicken,
Die heiter ihm den Lebensabſchied ſchmücken.

**Die Venus.**

Wer zur Welt aus dieſen Hallen
Rückkehrt, iſt dem Tod verfallen!

**Eckart.**

Dem Tode; nicht den hölliſchen Gewalten.
Und wie ich mich aus dieſer Gruft entferne,
So ſind die Feuergeiſter losgelaſſen
Und ſtrömen in Vernichtung ſprüh'nden Fluten
Durch dieſes Berges unterird'ſche Gänge.
Dein Reich iſt aus und nicht einmal die Hölle
Gönnt fürder Dir die eingeräumte Stelle.
Dich reißt zu ſeinem bodenloſen Grunde
Das Nichts in dieſer ſtrafgeweihten Stunde.

(Indem er Reimunds Hand nimmt, der bisher in einer ſprachloſen Betaubung da geſtanden.

Und Du, Du kehrſt zurück auf Gottes Erde,
Damit die Sühne Dir erfüllet werde.
Jetzt faſſ' ich Deine Hand und will Dich führen:
Den Todgeweihten darf der Tod berühren!

(Er geht raſch mit Reimund durch den Gang rechts ab).

**Die Venus**, (nach dem Gange links).

Noch beherrſchen dieſe Gründe
Hohe Götter.
Auf geſchwinde
Zu dem Kampfe,
Daß in Wetter
Sich die alte Macht verkünde!

(Sie eilt nach dem hellen Ausgange, allein ehe ſie dieſen erreicht, brechen von allen Seiten Flammen ein. Die Venus ſturzt zu Boden).

## Der Vorhang fällt.

# Vierter Akt.

Zimmer des erſten Akts.

## Erſte Scene.

**Cuno** allein. Er ſitzt auf einem Seſſel und ſtarrt das Schwerdt ſeines Vaters an, welches er mit beiden Händen an der Klinge hält. Die gefundene Blechkapſel ſteht auf einem Tiſche neben ihm.

**Cuno**, (ſich erhebend).

O, Nacht, Du ſchieneſt mit der Ewigkeit
Im Bund, um meine Qualen zu vermehren!
Dem Morde hold, verbargſt Du mir das Wild,
Das meine Rache jagt im dunkeln Forſt.
Vergebens mahnet dich aus tauſend Sternen
Der Himmel zu der Unſchuld heil'gem Schutz:
Zu ſüß iſt's Dir, das holde Licht zu höhnen.
Sey mir gegrüßt, o Tag, des Frevels Feind!

Du führſt den Mörder wohl dem Rächer zu.

(Nachdenkend).

Wie aber — iſt's denn ſicher, daß Reimund
Der Thäter iſt? Kann ich noch zweifeln! Selbſt
Hat er in jenem Schreckensaugenblick,
Der meiner Liebe ſüße Blüthen knickte,
Sich mit dem Mördernamen ja bezeichnet. —
Ihn ſoll ich tödten, der den Diamant
Zum Leben brachte, welcher ſeinen Glanz
Beſeel'gend in mein Leben ausgeſtrömt?
Wie ſtürmen Rach' und Lieb' in dieſer Bruſt!
Wie kämpft die Tochter für des Vaters Schuld,
Und auf dem Meere der Gefühle ſchwankt
Das Schiff der Thatbeſtimmung hin und her!
Sey Du der Steuermann, ehrwürd'ger Greis,
Der ſchützend mir ein Engel oft erſchienen!
Dich ſuch' ich auf. Du ſollſt Entſcheidung fällen
Beim Kampf, zu dem ſich Lieb' und Rache ſtellen.

(Er eilt mit dem Schwerdt ab; läßt aber die Blechkapſel zurück).

## Zweite Scene.

**Bertha. Clara,** (blaß und entſtellt). **Robert;** dieſe drei aus dem Seitengemach.

**Bertha,** (zu Robert).

Du ſelbſt geleiteteſt den jungen Ritter?

**Robert.**

Ich trug die Leuchte und den Spaten ihm;
Da kam der alte Herr, ſein Freund, und bot
Ihm ſeinen Dienſt und ich ward rückgeſandt.

**Clara.**

Sprich, Robert, haſt Du nicht bemerkt, ob Cuno
In heftiger Gemüthsbewegung war?
Ließ er nicht Worte fallen, wie von Mord,
Von Geiſtern, die in Träumen ſich gezeigt,
Von ſeinem Vater — o! was frag' ich nur?

Warum will ich den Becher überfüllen,
Den giftgehaltig mir das Schickſal reicht!

**Robert.**

Wohl kann ich ſolcher Reden mich entſinnen.
Ob ſeinen Vater ich im Leben kannte,
Verlangte er zu wiſſen, ſprach dann ſeltſam
Vom Auferſtehn der Todten, vom Gerichte,
Das er nun zeitige. Mein alter Kopf
Behielt nicht, was das Herz erbeben machte.
Doch, als ich mit der Morgenröthe ſchon
Im Garten war, fand ich ein offnes Grab:
Im Grunde lag verwittertes Gebein —

**Clara.**

Nicht weiter: Schweig! Es tödtet mich Dein Wort!

**Bertha**, (zu Clara).

Beruh'ge Dich, mein Kind, Du hörteſt ſelbſt,
Der alte Ritter blieb bei ihm. **Der** ſcheint

In ſeines Lebens vielgeſtalt'ger Dauer
Aus der Erfahrung Quell geſchöpft zu haben
Und kann ihm Rath in böſer Stunde geben.

**Clara.**

Wie kann das eitle Wort die Flamme löſchen,
Die plötzlich aus den friedlichen Gebäu
Zum Himmel ſchlägt und was dem Herzen theuer,
Jed' Angedenken aus der Kinderzeit,
Die Blüthenwelt des heitern Jugendlebens
Mit unbezwinglicher Gewalt zerſtört?
Ja! wenn das Haus zu Boden erſt gebrannt,
Wenn die Erinnrung auf den Gräbern wandelt,
In denen jedes heilige Gefühl
Nun ruht: dann iſt es wieder Friede worden.
Der Friede kommt wohl bald in meine Bruſt!

**Robert.**

Auch iſt der junge Herr zurück zur Burg
In dieſer Nacht gekehrt. Ich ſah' ihn nicht,

Doch hat er ſtürmiſch bei den wachen Knechten
Nach unſerm Herrn gefragt und iſt dann wieder
Hinaus geeilt. Herr Reimund kam noch nicht.

**Bertha.**

Von meinem Gatten bin ich das gewohnt.
Schon manche Nacht hat er im Forſt durchwacht:
Verlaß' uns jetzt und bring' bald gute Zeitung!

(Robert ab).

## Dritte Scene.

### Die Vorigen ohne Robert.

**Clara.**

O laß mich jetzt an Deinem Buſen weinen,
Laß' mich den Thau, der nun zum letztenmal
Die welke Blume grüßt, Dir anvertraun.
Du weiſt es auch: jetzt iſt die Hoffnung todt.
Stark ſchieneſt Du nur vor dem bangen Diener.

Jetzt miſche Deine Thränen zu den meinen,
Daß ſie vereint die Bitterkeit verlieren!

**Bertha.**

Ich fürchte Gräßliches. Wenn Cuno's Traum,
Den Du mir mitgetheilt, mehr als ein Spiel
Der neckenden Einbildungskraft geweſen;
Wenn Deines Vaters ausgeſtoßnes Wort
Den Unglückspfad zur Wahrheit uns gelichtet:
Dann ſteht es ſchlimm! Allein wenn Reimund gar
Verzweiflungsvoll den Lockungen gelauſcht,
Die dem Gefallnen gern die Hölle ſendet —

**Clara.**

O, Mutter, denk' nicht das Entſetzliche!

**Bertha.**

Wer ſtets das Schlimmſte ahnt, betrügt ſich ſelten.
Das Leben zeigt uns zwar die Blüthenflur,
Doch nicht die Schlange, die darunter lauert.

**Clara.**

Iſt es nicht ſchon genug, daß Dir der Gatte,
Der Vater mir im ſchrecklichen Verdacht
Des Brudermords erſcheint, daß dieſer Bruder
Der Vater des geliebten Jünglings iſt,
Der jetzt vielleicht das Schwerdt der Rache zückt
Auf meines Vaters ſchuldbedecktes Haupt?
Willſt Du auch noch die Höll' aus ihren Tiefen
Herauf beſchwören, daß ſie unſre Qualen,
Die Qualen der Unſchuldigen vermehre?

**Bertha,** (indem ihre Blicke zufällig durch das Fenſter fallen).

Täuſcht mich mein Auge!

**Clara.**

Was —

**Bertha.**

Sieh' jenen Berg,
Wie ihm mit einem Mal, in einer Nacht,

Der Schmuck des jungen Frühlings überkommen,
Ihm, der dem heißen Strahl des Lenzes immer
Getrotzt und keinen grünen Zweig geſandt.

**Clara.**

Scheint dieſer Frühling doch beſtimmt, der Erde,
Was ſie beſitzt, gewaltſam zu entreißen!

**Bertha.**

Wohl iſt es wunderbar! O, meine Tochter,
Ein banger Schauer zieht durch meine Bruſt!

**Clara.**

Vertraue mir!

**Bertha.**

Ja! könnt' ich klaren Blicks
Zur Tiefe niederſchaun, wo das Geheimniß
Ein unenthülltes Ungeheuer ruht.
Wer weiß, ob das nicht beſſer wär', ob dann

Der Rieſe meiner Furcht zum Zwerg nicht würde!
Dein Vater ſagte einſt von ienem Berg,
Daß eine graue Sage das Geſchlecht
Der Wildeck wunderſam mit ihm verflechte,
So daß, was Leben ihm, den Tod uns brächte.
Mehr wollt' er nie der Gattin offenbaren,
Und Ahnung läßt mich ieden Schreck gewahren.

### Clara.

Wie Nebelſtreif am heitern Himmelszelt,
So zog auch Ahnung einſt durch mein Gemüthe:
Wohl war das Herz mit Bangigkeit umſtellt,
Doch zeigte Hoffnung mir die ſüße Blüthe
Der Liebe, die aus Himmelsauen fällt,
Daß ſie das Glück im reinen Herzen blüthe,
Und dieſe Blüthe warf den reichen Samen
Daß ungerufen Freuden zu mir kamen.

Jetzt giebt's nicht Ahnung mehr, noch Traumgebild,
Sie treten in die Wirklichkeit, ins Leben!
Was dunkles Grauen war, es iſt erfüllt,
Wenn Leichen aus erſchloſſnen Grüften ſchweben.
Die Liebe lächelte ſo wundermild,
Da will ein Sturm aus Norden ſich erheben;
Die Liebe ſtirbt: Das Seyn verliert den Werth!
Was fürcht' ich noch, wo Liebe wird entbehrt?

Bertha,
(hat ſich dem Tiſche genähert, auf welchem ſich die Blechkapſel befindet, und nimmt dieſe zur Hand).

Welch ſeltſam alterthümliches Gefäß!
Nie ſah' ich dieſes, noch ein ähnliches
In unſrer Burg. Vom Roſte iſt's zernagt,
Als hätt' es Jahre lang an feuchter Stätte
Gelegen. Auf dem Deckel ſteht ein Namen,
Doch nicht erkennbar —

**Clara**, (nimmt die Kapſel).

Ich erkenne ihn!
Der Name des Großvaters: Hans von Wildeck!
(Sie öffnet die Kapſel und nimmt ein Pergament heraus).
Ein Pergament der Inhalt —

**Bertha.**

Lies die Aufſchrift.

**Clara.**

An meinen einz'gen Sohn, Reimund von Wildeck,
Nach meinem Tod, durch Niklas Hirt, Kaplan,
Wenn Reimund zwanzig Jahre hat erreicht.

**Bertha.**

Den einz'gen Sohn! Wie iſt das zu verſtehn?
Vom Kaplan Hirt erinnr' ich mich gehört
Zu haben, daß er unſres Cuno's Vater
Bis an ſein Ende treu ergeben war.

**Clara**, (entfaltet das Pergament und lieſt).

„Von Krankheit ſchwer befallen, dem Tode nicht mehr fern,
Will ich befrein die Seele von alter Sünde gern.
Der Bund der frohſten Ehe blieb lange kinderlos,
Da neigte ſich der Segen und meine Luſt war groß.
Ein Knabe ſah das Leben, allein am ſelben Tag
Rief ihn der Tod zurücke, das war mir herbe Schmach;
Denn ſtarb ich ohne Erben, ſo mußt mein ganzes Lebn
Den mir verhaßten Fürſten des Lands als Herren ſehn.
Nun ward zu gleicher Stunde ein' arme Rittersfrau,
Ulrichs von Thalheim Wittwe, dicht an der Burg im Gau,
Entledigt eines Knaben. Ich eilte zu ihr frei

Und legt' ihr, die im Sterben, mein todtes Kindlein bei.
Den Knaben friſch und munter von ihr nahm ich hinauf,
That ihn zu meiner Frauen, von Unmacht noch nicht auf,
Und dies in ſolcher Weiſe, daß niemand es erkannt.
Der Knab' in heil'ger Taufe ward Curt dann zubenannt
Und galt vor Aller Augen für meinen ächten Sohn.“

**Bertha.**

Welch Wunder führt uns die Entdeckung zu?

**Clara.**

Dies roſige Behältniß wird zur Sonne,
Die holden Strahls ein neues Glück erweckt.

(Sie fährt fort zu leſen).

„Da gab aufs Neu der Himmel nach Jahreslaufe ſchon
Ein Knäblein meiner Gattin. Die Mutter ſtarb zur Stund',
Allein der Knabe kräftig getauft ward Reinemund
Und ſteht im vierten Jahre ein tücht'ges Büblein jetzt.
Damit nun dieſem Knaben ſein Erbe nicht verletzt,
So ſoll, wenn die Gefahren entflohn der ſchwachen Zeit,
Ihm dieſe Schrift erweiſen des Anſpruchs Richtigkeit.
Doch mög' er dann in Liebe auch bleiben dem geneigt,
Der früher als ein Bruder ſich immer ihm erzeigt.

Die Wahrheit dieſer Worte beſchwört Han
Wildeck nun,
So wie er hofft, bald ſelig in Gott dem Herrn
zu ruhn.“

Dann folgt noch Tag und Jahreszahl, allein
Hier unten ſteht von andrer Hand —

Bertha.

Laſſ' hören!

Clara.

„Euch, Ritter Curt, zu Gunſten hat Niklaus
Hirt die Schrift
Dem Sohn nicht übergeben. Wann einſt der Tod
ihn trifft,
So werdet Ihr ſie finden in der Verlaſſenſchaft:
Dann thut nach Eurem Willen, nach innrem
Trieb und Kraft.“

**Bertha.**

So wär' die ſchwere Laſt des Brudermords
Vom Herzen meines Gatten abgewälzt!

**Clara.**

Jetzt, armer Vater, kann die Frucht der Sühne
Für Dich aus ſüßer Liebesblüthe reifen.
Jetzt kann ſich von der öden Brandesſtätte
Der Tempel unſres Doppelglücks erheben. —
O, ſey geſegnet mir, du altes Blatt!
Dein Wort legt Frieden auf empörte Wogen
Und ſicher ſchwimmt der heitre Lebenskahn
Auf klarer Fläche nun der Zukunft zu.
Lebloſes Pergament und doch beſeelt
Vom guten Geiſte der Vergangenheit,
Du biſt der Balſam auf die Herzenswunde,
Der ſüße Trank, der des Gewiſſens Glut,
Der den empörten Brand im Buſen löſcht.

**Bertha.**

Klar ſcheint's, daß Curt dies Blatt zurückgehalten;
Doch welcher Zufall —

**Clara.**

Nein! das iſt kein Zufall.
Die Macht, ſo jenen Berg in Grün gekleidet,
Daß er ſtatt Graun jetzt heitres Lächeln zeigt,
Die Macht, ſo durch die Stimme nächt'ger Träume
Erſchlagene aus ihren Gräbern rief:
Die Macht iſt es, ſo dies Geheim entdeckt,
Daß es beglückend in das Leben trete.
Jetzt ſende alle Deine Knechte aus
Und laß den Vater, den Geliebten ſuchen!
Die Stunde flieht, der Augenblick verwiſcht
Die günſt'gen Zeichen am erhellten Himmel;
O, ſäume nicht, daß für die kleinre Sünde
Vorſchnelle Rache nicht ihr Opfer finde!

## Vierte Scene.

**Die Vorigen. Reimund. Eckart** (Erſter todtenbleich; ſein Gang iſt ſchwankend und unſicher).

**Bertha.**

Gottlob!

**Clara.**

Ha! Endlich.

**Reimund.**

Fort! Mein Hauch iſt Tod.
Von meinen Lippen ſteigt Verweſung auf.
Nicht nahe ſich, wem noch der Lebensbecher
Den Tropfen Glücks für künft'ge Tage beut.

**Bertha.**

Was iſt geſchehn, daß Du mit Schreckensworten
Tochter und Gattin ſcheuchſt von Deiner Bruſt?

**Clara.**

O, Vater, blick aufs Neue froh ins Leben.

**Reimund.**

Ins Leben nicht, doch ſchau ich froh hinüber,
Wo mir ein andres Jenſeit nun erſcheint.
Mein Geiſt iſt frei geworden; umgewandelt
Iſt die Vergangenheit und ob die Zukunft
Mit Strafe und mit Rache ſonſt gedroht,
So hebt, wie Abendglanz nach trübem Tage
Vor mir die Gnade jetzt ihr leuchtend Haupt.
Ich wandelte in nächtig düſtrem Grauen
Von meiner Kindheit erſtgedachtem Tage:
Ich weiß nicht wie es kam, doch konnt ich nimmer
Gleich andern Kindern frei und fröhlich ſeyn.
Der Nebel, der mein junges Seyn umwebt,
Lag auf dem Mann als ſchwere Wetterwolke.
Jetzt iſt's vorbei! Die Wolke löſt ſich auf

Und freundlich lacht der Himmel mir herab.
Mir iſt, als wär' ich jetzt erſt neu geboren!

**Clara.**

Iſt deßhalb nur die Hoffnung rückgekehrt,
Daß graunvoll auch die Ahnung wieder rauſcht?

**Bertha**, (zu Eckart).

Was iſt geſchehn? Ihr waret um ihn: Sprecht!

**Eckart.**

Nicht was geſchehn, geziemt hier zu ergründen!
Wer mag, wenn Lichtesglanz nach langem Kampf
In Sieg und Heil der Finſterniß entſteigt,
Noch niederblicken in die dunkle Gruft,
Wo überwunden die vergangne Schmach,
Wo eingefeſſelt alte Frevel hauſen?
Dort ſey ihr ſtets verſchloſſnes Grab, gewahrt
Vom ſchweren Steine der Vergeſſenheit,
Und niemand wag' es, ihn hinweg zu wälzen,

Damit der Mißgeſtalten wilde Schaar
Nicht dräuend wieder in das Leben ziehe.

(Auf Reimund deutend).

Er hat geſiegt! Doch iſt's ein dunkles Wort
Für Euch, das ſeinen Siegeskranz bezeichnet!
Wer ſchon den Schleier hob, der weiß es wohl,
Daß aus dem ſcharfen Mißton Melodien
Des Himmels ſich in ew'ger Süß' entringen;
Doch wer noch vor dem Schleier ſteht, erbebt
Nicht vor der Wirklichkeit, nein vor dem Klange.
Er hat geſiegt! Noch wen'ge Augenblicke,
So iſt der Kranz erreicht! Der Kranz heißt Tod!

**Clara.**

Wie, Vater, ſterben —

**Bertha.**

Heil'ger Gott! Jetzt erſt
Seh' ich die Todtesbläſſe, dieſes Schwanken —

Iſt keine Hülfe möglich?

(Zu Clara).

Ruf den Arzt.

**Reimund.**

Dem frommt nicht ird'ſcher Rath, der den Gewalten
Der Unterwelt zum Tod verfallen iſt.

**Bertha**, (mit ahnender Erkenntniß).

Ha, iſt es das?

**Clara.**

O, nein! Mein Vater, nein!
Du darfſt nicht ſterben jetzt. Ein goldnes Thor
Eröffn' ich Dir zu neuem Blüthengarten.

**Reimund.**

Ganz recht! Das goldne Thor iſt mir eröffnet.
Der Garten liegt vor meinem Blicke da
Und manche Blüthe nickt den milden Gruß.

Die Liebesroſ' ſchlingt dornenloſe Zweige
Um zwei getrennte Bruderherzen dort;
Die Lilie läßt mich den verlornen Glanz
Der ſchönen Seelenreinheit wiederfinden
Und auch die Treue, ſo im Frauenherzen
Mir hold geweſen, gibt das ſtille Veilchen.
Die Sonn', in deren Strahl des Gartens Blüthen
Mit nie verwelkter Schönheit ſich umziehn,
Iſt Gottes Gnade, die zum goldnen Thor
Den reu'gen Erdenſünder hebt empor.

**Eckart.**

Der Tod iſt Heilung; ſeine Krankheit Leben.
Drum macht das Scheiden ihm nicht ſchwer.
Sagt ihm
Ein fröhlich Wort, wie man's dem Freunde gibt,
Der aus dem Land, wo ihm kein Glück gelächelt,
Zu dem, wo günſt'ge Sterne winken, flieht.

## Fünfte Scene.

**Die Vorigen. Cuno.** (Er tritt langſam und mit niedergeſchlagenem Blicke herein, das Schwerdt ſeines Vaters hält er mit der Spitze zum Boden geſenkt.

**Reimund.**

Da kommt der große Gläub'ger meines Lebens.

**Eckart,** (zu Cuno).

Die letzte Stunde eines Sterbenden
Sey heilig Dir.

**Clara.**

Er iſt mein Vater!

**Bertha.**

Cuno!

**Cuno,** (mit weicher Stimme).

O, fürchtet Nichts! Ich will nicht Rache nehmen.
Iſt er denn mehr *mein* Feind, als er der *ſein'ge*

Geweſen iſt! Mir ſchlug er einen Vater,
Sich einen Bruder —

**Reimund.**

Wecke nicht die Schauer
Des Lebens noch ein Mal in dieſer Bruſt.
Verſcheuche nicht den Frieden, der ſich endlich
Mit matten Schwingen zu mir niederläßt.

**Cuno.**

Ich kniete vor dem Bilde meines Vaters
Und betete zu ihm. Da ſchien es mir,
Als ſäh'n in unausſprechlich ſüßer Milde
Die lieben Züge auf den Sohn hernieder,
Als lächle er Verzeihung Dir herab.
(Er legt ſeines Vaters Schwerdt zu Reimunds Füßen).
Hier leg' ich meine blut'ge Vollmacht hin.
Jetzt hab' ich keinen Anſpruch mehr ans Leben:

Der Himmel hat die Sühne ſtreng verſchmäht.
Lebt wohl!

(Er wendet ſich zum Gehn).

Clara.

Mein Cuno, höre!

Bertha.

Bleib, mein Sohn!
Dein Vater war der Bruder Reimund's nicht.

Reimund.

Welch Licht —

Cuno.

Wär's möglich? Nein —

Bertha.

Lies dieſes Blatt.

Eckart? (ſtark).

Sein Vater war der Sohn Ulrichs von
Thalheim.

**Reimund,**

(er hat dem Cuno das Pergament entrißenund durchläuft es ſchnell. Dann laßt er matt beide Arme mit dem Blatte niederſinken).

So iſt's! Und ſchon erhellt im Roſenlicht
Die Huld des Himmels noch die letzten Schatten,
Die trüb auf meine Sterbeſtunde fielen.
Welch höhre Macht hat dieſes Blatt entdeckt?

**Bertha.**

Dies Blechgefäß enthielt —

**Cuno.**

Ich fand's im Grabe
Des Blumenhügels mit dem Schwerdt des Vaters.

**Eckart.**

Es iſt der Geiſt der Sühne, der Dir's brachte.
Der Zeuge ſey's, daß Thalheim Dir verziehn.

**Reimund.**

Und ich, ich bin kein Brudermörder nun?
O, wie dies ſüße Wort ſchon meine Seele
Mit Ahndung göttlicher Verzeihung füllt!

**Cuno,** (ſchmerzlich).

Wie fiel mein Vater!

**Reimund.**

Von der Macht der Hölle
Verblendet, hielt ich den Unſchuldigen
Für den Verführer des geliebten Weibes
Und, ehe noch der Geiſt die That bedacht,
Gab mir die Leidenſchaft das Schwerdt zur Hand.
(Mit trüber Erinnerung).
Auch meiner Gattin Seyn ſchwamm auf der Welle
Des Grames bald in's Todtenreich hinab.

**Eckart.**

So nimm den Kranz, den Dir der Engel reicht
Und ſetz' ihn auf das Haupt der Liebenden.
Kein Kirchenbann und keine Erdenmacht
Stehn mehr entgegen. Nun bereite Dir
Die himmliſche in ird'ſcher Sühne vor.

**Clara.**

O, ſegne Deine Kinder!

**Cuno.**

Gib dem Kreiſe
Der Deinen mich zurück!

**Bertha.**

Uns gib den Schutz
Für eine Zukunft ohne Deinen Beiſtand!

**Reimund.**

Seyd glücklich! Haltet Eure Herzen rein,
Daß ſich der Himmel nicht von ihnen wendet.

(Beklommener).

Ich fühl es deutlich, wie ſich nah und näher
Des Todes kalte Hand zum Herzen drängt.
Noch ein Mal will ich in die Schöpfung blicken,
Will einmal mit dem Hauch des jungen Lenzes
Den matten Odem meiner Bruſt noch ſtärken.

(Er tritt von Clara und Cuno geführt dem Fenſter näher).

Die alte Weiſſagung hat Wort gehalten;
Mein Stamm erliſcht und jener Berg ergrünt.
Sein Frühling zeigt den höhern Lenz mir an. —
Warum, o Sonne, birgſt du dich in Wolken?
O, neige deinen Segensſtrahl herab,
Den Erdenſtaub von meinem Geiſt zu trinken.
Die Wolken fliehn! Geliebte, lebet wohl!
Die Strahlen werden hell; der Blick wird trüber
Und auf den Strahlen fliegt der Geiſt hinüber.

(Er ſinkt ſterbend nieder).

**Bertha.**

Der Himmel ruft!

**Clara.**

Er ſtirbt!

**Cuno.**

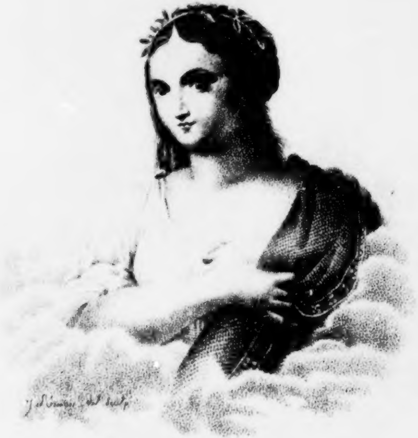
O, nein! Er ruht.

Eckart.

Noch greifen in das Leben dunkle Mächte
Und heiſchen ihre längſt vergeſſnen Rechte.
Der Himmel ſpricht: Die Nacht wird Sonnenglanz
Und aus dem Fluch entſprießt der Segenskranz.
Treu blieb der Eckart ſeiner Pflicht hienieden,
Nun winkt dem müden Geiſt der Himmelsfrieden.

Er wendet ſich.

Der Vorhang fällt.



Zenobia.

# Zenobia.

## Ein Trauerſpiel

in fünf Aufzügen

von

Dr. Georg Döring.

Mit einem Kupfer.

Frankfurt am Main
Verlag der Hermanniſchen Buchhandlung.
1823.

Seiner Königlichen Hoheit

**Carl August**

Großherzog von Sachſen-Weimar

ꝛc. ꝛc. ꝛc.

ehrfurchtsvoll gewidmet
vom Verfaſſer.

# Zueignung.

Es iſt ſeit vielen Jahren ein Ort im deutſchen Reich,
Wo Kunſt und Wiſſen fanden Vergunſt und Schutz zugleich.
Um einer Sonne Stralen wand ſich ein Sternenkranz,
Von einer Sonne Stralen erhielt er ſeinen Glanz.
Iſt mancher Stern gefallen, die Sonne leuchtet fort
Und ſchmückt mit ihrem Prangen, beglückt den ſchönen Ort.

Dahin, dahin mit Sehnen treibt mich der innr
Drang!
Der Sonne holdes Glänzen erweckt mich zum
Geſang,
Und bin auch ich gefeſſelt, ſo eile ſchnell, mei
Lied,
Ein Opfer ſtiller Ehrfurcht, zum glücklichen Ge
biet:
Die Sonne blickt zu Jedem mit Huld und Lieb
hin,
Drum wird auch wohl ihr Lächeln, mein Lied
dir zum Gewinn!

# Zenobia.

## Ein Trauerſpiel in fünf Akten.

# Perſonen.

Septimia Zenobia, Königin von Palmira.

Herennian, ein Jüngling von ſiebenzehn Jahren, ihr Sohn.

Longin, ein Weltweiſer.

Mäon, Verwandter der Zenobia, Feldherr.

Decius, römiſcher Feldherr.

Anführer der palmireniſchen Leibwache.

Hauptleute.

Palmireniſche Krieger.

Römiſche Krieger.

Der Schauplatz: Palmira. — Die Zeit: das dritte Jahrhundert.

# Erſter Akt.

Große mit orientaliſcher Pracht geſchmückte Säulenhalle. Durch die Säulenräume des Hintergrunds ſieht man Palmira.

## Erſte Scene.

**Zenobia** ſitzt auf einem Polſter, das Haupt in der auf einem Tiſche ruhenden Hand geſtützt; **Herennian** vor ihr.

**Herennian** (indem er eine Lyra, welche er gehalten, niederlegt).

O Mutter, trübe ferner nicht Dein Auge,
Das leuchtende, durch Thränen, die den Geiſt
In ſchwerer Wogen Laſt Dir überziehn.
Dein hoher Sinn verſchmähe dieſen Drang!

Laß mir die Thränen! Sieh, ich hauche ſie
In ſchmelzenden Geſängen wieder aus,
Und was zur Trauer ſo das Herz gegeben,
Das läutert mein Gemüth zu ſanfter Luſt.

(kurze Pauſe.)

Du ſchweigſt! — Soll ich die Leier greifen, ſoll
Ich Dir ein Lied zu ſüßem Troſte ſingen,
Das Deine Seele, wie auf Adlersflügeln,
Zu hohen Sonnenglanzes Reinheit hebt,
Damit ſie ſtrahlend in Dein Leben blicke?

(Zenobia macht eine verneinende Bewegung mit dem Haupte, indem er vor ihr niederkniet.)

Brich dieſe Stille; gieß in meine Bruſt
Den Schmerz, der mächtig durch die Deine zieht.

**Zenobia** (erhebt den Herennian).

Mein Sohn!

**Herennian.**

O ſprich!

**Zenobia** (aufſtehend).

Ich habe nur gelebt,
Um dieſes Reiches Größe zu begründen;
Sie war mein Traum der Nacht, mein Tagsgedanke.
Der Männer ſtolze Zier, mit der ſie prahlen,
Die Waffen nahm die ſchwache Frauenhand
Und wußte ſich im Kriegeswerk zu ſtählen;
Mein Geiſt ergründete die ſchwere Kunſt,
Der Völker Wohl nach gült'gem Recht zu wägen;
Dein Vater, Odenath, voll heißen Muths
Und jugendlicher Kraft, ſtand mir zur Seite:
Da fiel das Joch des herrſchbegier'gen Römers,
Der neiderfüllt zu jeder Gränze blickt,
Die ſeinem Adler ſich nicht beugen will,
Da huldigte der Orient unſerm Ruhme,
Und wie dort Rom, ſo ſtand nun hier Palmira,
Doch nicht erhoben durch Eroberung,
Nein, durch den freien Willen der Nationen!
Palmira ward der mächt'ge Wall, der ſie
Beſchützet vor des Abendlands Tyrannen.

Und dieſer hohe Bau, von mir mit Liebe
Gepflegt, der mich ſo manche ſchöne Stunde
Des Lebens koſtete — er ſollte fallen?
O ew'ge Götter! (Sie verhüllt ihr Haupt.)

**Herennian.**

Kaum erkenn' ich Dich
Im Vorgefühle ſolches Grauens wieder.
Wie, meine hohe Mutter, hat nicht Rom
Gezittert vor dem Klange Deiner Waffen?
Sind ſeine Legionen nicht geflohn
In freier Schlacht vor Deinem Kriegesmuth?
Und Du willſt fürchten, fürchten daß der Flüchtling
Zurück ſich kehre und den Siegeskranz
Von Deinem ruhmumſtrahlten Haupte reiße?
Wie, Mutter, könnteſt Du?

**Zenobia.**

Nicht alſo iſt's!
Der Feind, der draußen in der Schlacht ſich zeigt
Gerüſtet und geordnet, wie ſich's ziemt,

Der Feind, der bei dem nächt'gen Ueberfall
Urplötzlich in die ſich're Stätte dringt,
Er findet mich bereit und ſey es nur,
Daß in dem Kampf der Wehr mein Leben fließe:
(mit gepreßter Stimme)
Allein wenn ſich ein Glied vom eignen Herzen
Empört und zu dem Feinde übergeht,
Um das Betrogne tückiſch zu verrathen,
Daß Ehr' und Ruhm ſchon vor dem Tode ſterben,
Wo jede Gegenwehr nur eitel iſt,
Da ihr das eigne Herz den Muth benimmt:
O das thut weh, und ſo verwelkt mit einmal,
Gleichwie vom gift'gen Winde angehaucht,
Der Kranz, den ich auf meinem Haupt geſammelt
Damit er Dir die goldnen Früchte träge!

Herennian.

O zögre länger nicht und laß das Wort,
In dem ſich dieſes dunkle Räthſel birgt,
Der Lipp' entfliehn!

Zenobia.

So höre denn, mein Sohn,
Und miß, des Grames Tief' in meiner Seele.
Wie ſich der Geiſt oft kühn und mächtig hebt
Und über ſeine Zeitgenoſſen ragt,
Wenn Jünglingsfeuer, Männerſtärke noch
Die muthdurchglühte Stirn zum Himmel wenden:
So war er auch in deines Vaters Bruſt
Erwacht und ſtrebte nach dem Höchſten hin.
O jene Zeit! Im Wonnetaumel nur
Gedenk ich ihrer. Auf dem Siegeswagen
Zog ich aus jeder Schlacht mit ihm zurück;
Die Menge jauchzte ſeinen Ruhm zum Himmel,
Und auch des meinen wurde nicht vergeſſen.
Da klangen in dem Lande, das die Sonne
Mit ihrer Strahlen näherm Glanz begünſtigt,
Die Namen Odenath, Zenobia,
Um die Befreier von der langen Schmach,
Die muthigen Verfechter hoch zu preiſen.
Jetzt iſt es Anders! Anders: wehe mir!

Es ſtürzt des Ruhmes goldne Krone nieder,
In Trümmer fällt der Tempel meines Glücks,
Die Lieder, welche meine Macht geſungen,
Sie wenden ſich zum düſtern Trauerklang.
Der Jubel, der einſt meinen Namen auf
Zu den Unſterblichen getragen, ſchweigt.
Die Blicke, ſo an mir mit Luſt gehangen,
Sie kehren ſich verachtend weg. — Ihr Götter!
Werft euern Blitz herab, zerſchmettert mich,
Daß ſolche Schmach mich lebend nicht erreiche!

**Herennian.**

O Mutter, wecke nicht den Zorn der Ew'gen!
Leicht iſt gereizt, wer übermächtig waltet.

**Zenobia** (welche ſich geſammelt hat).

Nicht wandelt ſich, was oben in den Sternen
Das ew'ge Fatum eingeſchrieben hat;
Von dort glänzt dieſes Reiches Fall herab.
Ob auch im blut'gen Kampf ein ſtarkes Herz

Begehrt, den Himmliſchen zu widerſtreben:
Ob auch der Geiſt die Schmach nicht faſſen kann
Und ſelber zu den mächt'gen Sternen fleugt:
Das iſt nur eitel Menſchenwerk und Wille,
Unbiegſam bleibt des Schickſals ew'ger Gang.
So ſtellt es feindlich jetzt den ſonſt geliebten,
Mir den Gemal, den König gegenüber,
Verſchließt für ihn den ſüßen Quell des Heils,
Daß Krankheit ſeinen Körper hält in Banden
Und Geiſtesſchwäche aus dem gift'gen Samen
Zum Fluche mir, zum Heil des Römers reift.

**Herennian.**

Wie ſagteſt Du? Zum Heil des tiefverhaßten,
Des Feinds, der Deinen Streichen unterlag!

**Zenobia.**

Du biſt erſtaunt, Du zweifelſt, kannſt nicht glauben,
Was dieſer Mund erſchütternd Dir verkündet!
Und dennoch iſt's. Der Römer Decius

Naht ſchon als Feldherr, als Geſandter ſich
Den Mauern von Palmira. Im Geheim
Ward, wie mir treue Diener längſt verkündet,
Von ihm und Odenath ein Bund mit Rom,
Der uns dem Abendlande zinsbar macht,
Der unſre Städte ſeinen Heeren öffnet,
Voraus beſtimmt. Nun ſoll die Gegenwart
Des Römers heiligen den Bund der Schmach.

Herennian.

Mein Vater könnte? — Ew'ge Götter, nein!
Das kann mein Vater nicht! Fremd iſt mir noch
Das kriegeriſche Spiel der Waffen, fremd
Der Lorbeer, der dem Siegesruhm entſprießt,
Doch in dem Geiſte wallt es mächtig auf
Und preßt die Lebenskraft zum Schmerzenskrampf,
Wenn ich von Schmach, wenn ich von Knechtſchaft
höre.
Die Töne, die mir ſanft im Buſen ſchlummern,
Daß ſie in liebevoll geſchaffnen Liedern

Die Morgenröthe des Erwachens feiern,
Entringen ſich zum ſchmerzgebornen Mißlaut,
Und Dichtergluth, ſo mir die Götter ſchenkten,
Durchdringt in Flammenpein dann mein Gemüth.

**Zenobia.**

Mein theurer Sohn! Noch hab' ich Dich gewahrt,
Daß wilde Stürme nicht die zarten Blüthen
Im Garten Deines Jugendlenzes knickten.
Dir wollt ich dieſes Reiches Erbe ſichern
Und feſt begründen, unerſchütterlich,
Um Dir für jene Zeit, in der Du herrſchen,
In der Du dieſes Volk beglücken ſollſt,
Den ungetrübten Himmel auszuſpannen,
Aus deſſen Glanz der Spiegel deiner Luſt
Den heitern Strahl zum niedern Volke würfe.
Da flüſtert eine Macht der Unterwelt
Verrätheriſch Deinem kranken Vater ein:
Es ſey wohl beſſer, wenn der Römer Schutz
Den Thron des Orientes Dir verbürge.

Ha! Wer iſt ſtärker, als die Mutter, wenn
Das Wohl des Kindes auf dem Kampfplatz liegt?
Da ſtürzt die Macht des Feindes zitternd nieder,
Denn mit der Mutter kämpfen hohe Götter,
Auf daß in ihrer heißen Liebe nicht
Das heiligſte Gefühl zu Grunde gehe,
Das von den Himmliſchen herniederſtieg. —
Und dieſe Römer? — Treubruch war der Grund,
Auf welchem ihr Geſchlecht ſein Daſeyn baute,
Als ſie dem gaſtbefreundeten Sabiner
Beim heiligen Feſt die keuſchen Töchter raubten;
Erzeugt im Treubruch, aufgeblüht im Treubruch,
Sind ſie nach jedem Eigenthume lüſtern,
Das ſie die kleine That des — Treubruchs koſtet.

Herennian (ergreift die Leier und ſpricht begeiſtert).

Traue den Göttern!
Ueber der Sterne
Glänzendem Mantel

Herrſchet ihr ewiges Walten!
Dort, wo die Sonne
Hoch und unwandelbar,
Segensvoll niederblickt,
Herrſchet ihr ewiges Walten!
Tage und Nächte
Scheiden die Götter,
Daß dunkle Hülle
Berge das nahende Glück.
Drum blick zur Sonne,
Blick zu den Sternen!
Dort lebt und blüht,
Was Dir die Zukunft gewährt.
Denn von der Sonne,
Denn von den Sternen
Senden das Glück
Götter in ewigem Walten!

## Zweite Scene.

Die Vorigen. Longin.

**Longin.**

Jetzt, Königin, rüſt' Deinen Geiſt mit Muth,
Die unwillkommne Nachricht aufzunehmen.

**Herennian.**

Was kann mein weiſer Lehrer Böſes künden?

**Zenobia.**

Der Typhon iſt aufs Neu der Haft entflohn
Und jede reine Quelle iſt vergiftet!
Wer mag noch Gutes bringen, wenn Natur
Mit jedem Pulsſchlag Schrecken nur gebährt?
Sprich aus die Kunde. Wird die Qual der Bruſt
Zu weit, dann ſprenget ſie das enge Haus
Und läßt den Tod zur öden Stätte ein.

**Longin.**

Der Römer Abgeſandte Decius
Zieht eben durch die Thore von Palmira,
Und vor den Mauern blieb ſein Heer gelagert.

**Zenobia.**

Noch zaudert euer Blitz, ihr ew'gen Götter?

**Herennian.**

Du ſahſt ihn ſelbſt?

**Longin.**

Ich ſelbſt.

**Herennian.**

So iſt es wirklich!

**Zenobia.**

Ja, es iſt wirklich, Sohn! Und dieſes Haupt,
Das nur gewohnt, der Krone Laſt zu tragen,
Muß nun dem Joch der Schmach ſich beugen lernen;

Verſtoßen muß dies Herz den edeln Sinn,
Den es geheget für der Völker Glück,
Daß ihn das Beben knecht'ſcher Furcht erſetze.
Der Purpur — o! den laſſen ſie mir wohl —
Den glanzgefärbten Leichenſtein, der auf
Dem Grabe des zertretnen Glückes ſchlummert.

### Longin.

Zu preiſen iſt, wer nur in ſeinem Innern
Den Staat des ſtillen Glücks zu gründen hat;
Denn ewig feindlich bleibt die Wirklichkeit
Des Ideales göttlicher Vollendung.
Der Staat im Innern aber ſtehe feſt,
Ob Sturm von Außen auch das Seyn umrauſcht,
Ob wilde Kräfte losgelaſſen toben!
Da herrſchet der Gedanken, der erhabne,
Den keine Sklavenfeſſel halten kann,
Der, wenn der Körper nicht in gleicher Kraft
Dem ehernen Geſchick zu trotzen weiß,
Hinauf ſich ſchwingt, unſterblicher zu herrſchen.

## Zenobia.

Kann ich des Herzens übermächt'gen Drang
Bezwingen, der auch die Gedanken fort
Zur unbeſchränkten Macht des Thrones reißt?
O glaubt es mir! nicht leicht iſt eine Krone:
Da lagern ſich die Seufzer und die Sorgen
Der Völker auf das glänzende Metall
Und drücken ſchmerzhaft ſo die Laſt ins Haupt.
Allein ich fühl's lebendig in der Seele,
Zu dieſer Würde riefen mich die Götter.
Die Sonne glänzt mir nur, wo ich gebiete,
Wo ich gebiete, athm' ich frohe Luft;
Ich will den Ruf der Götter nicht verkennen!

(zu Longin)

Du haſt den Ruhm der kriegriſchen Hellenen,
Was Herrliches in Kunſt und Wiſſen ſie
Erdacht, vor meinem Geiſte aufgethan;
Kannſt Du den gleichen Drang in mir misbill'gen!
Ich hatte mir ein neu Athen geträumt,
Das, höher noch begünſtigt von den Ew'gen,

In dieſer Palmenſtadt ſollt' auferſtehn.
Da ſollten Kunſt und Wiſſen zart verbündet
Im Friedensſtrahle nach dem Schönen ſtreben:
Mein Traum iſt aus, und nur Athenäs Fall
Will in Palmira noch ſich wiederholen.

Herennian.

O Mutter, hoffe noch!

Longin.

Auch hohen Muth
Bezeigt, wer ſeinen Schmerz zu mäß'gen weiß;
Den Schierlingsbecher leerte Socrates
Und lächelte im bittern Todeskrampfe.

Zenobia.

Jetzt iſt's an Euch, an Dir mein Sohn, die Liebe,
An Dir, Longin, die Treue zu bewähren.
Eilt hin zum Odenath, laßt jed' Gefühl,
Das nach der Freiheit hohem Gute ſtrebt,

Im Drang der mächt'gen Rede ſich ergießen;
Laßt Eure Herzen ſtarke Sprecher werden,
Die ſeines Herzens Redekunſt beſiegen;
Laßt die Gedanken ſchnelle Blitze werden,
Die ſeines Geiſtes Gluth zu Boden ſchmettern;
O eilt und kehret bald mit guter Kunde
Zurück, daß meinem Herzen ſeine Ruh,
Daß meinem Geiſt die alte Freiheit werde.

(Herennian und Longin ab.)

## Dritte Scene.

Zenobia (allein).

Was ruf ich noch den Blitz der hohen Götter?
Sie ſandten längſt die Gluth in meine Bruſt.
Ich muß, gleich wie ſie droben allgewaltig
Gebieten, hier auf Erden herrſchen, oder
Von ihrer Flamme mich verzehren laſſen.

Wenn Odenath — er kränkelt ſchon ſeit Monden,
Gefährlich iſt ſein Uebel, ſpricht der Arzt —
Wenn er — ſtill meine Seele! Schaue nicht
Den Keim der Hoffnung in dem Tod des Gatten.
Es wähne nimmer Glückliches zu erndten,
Wer ausgeſät des Drachen gift'gen Zahn,
Sey's nur im ſtillen Reiche der Gedanken!
Doch wenn der ſtolze Römer — wenn es würde?
Ha! ſchützt mich, ihr Unſterblichen, ich flehe
Zu Euch: ſchützt mich vor Schmach und vor mir ſelbſt!

## Vierte Scene.

Die Vorige. Mäon.

**Mäon.**

Der Römer Feldherr tritt in den Pallaſt
Und heiſcht Gehör beim Könige.

Zenobia.

Wie, Mäon:
Kann Deine Zunge dieſe Kunde bringen,
Und lähmt ſie nicht der Schreck vor eignem Laut?

Mäon.

Im Innern ſtürmt's. Der Diener muß gehorchen.

Zenobia.

Ahnſt Du, was dieſer Decius bezweckt?

Mäon.

Soll ich noch zweifeln? Hat nicht Volk und Heer
Befehl, im Römer ſeinen Freund zu ſehn?
Und Römerfreundſchaft — ha! was heißt das Anders,
Als Römertirannei? —

Zenobia.

Dies iſt das Wort!
Mäon, ich kenne Dich! Du biſt mir treu

Und überdem mir durch das Blut verbündet;
Du haſſeſt auch den Römer, kannſt nicht dulden,
Daß ſeine Adler unſre Krieger höhnen:
Sag mir, was ſpricht das Volk, was thut das Heer?

**Mäon.**

Das Volk murrt laut: es wolle nicht den Bund,
Der es dem Fremden unterwürfig macht;
Noch ſteh' Palmira feſt, und ſeine Bürger,
Sie ſetzten willig Blut und Leben ein,
Daß nur die Freiheit nicht verloren werde;
Durch Wachen mußt ich den Geſandten ſchützen,
Sonſt hätte ihre Wuth ihn nicht verſchont.
Das Heer — graunvoller Anblick! Alte Krieger
Zertrümmern ihre Waffen; Siegeszeichen
Sind in den Staub getreten und verwünſchend
Nennt jeder Mund den Namen Odenath.

**Zenobia.**

So weit iſt es gekommen! Ew'ge Götter!

Und ich darf nicht das ſieggewohnte Schwerdt
Ergreifen und den heitern Ruf zur Schlacht
In ihre wild empörten Reihen ſenden?
Darf nicht die Schaar der Treuen um mich ſammeln,
Hinaus nicht ziehn, den übermüth'gen Adler
Herabzureißen, ihre Legionen
In blut'ger Luſt des Kampfes zu vernichten!
Bin ich Zenobia noch? Iſt dieſe Sonne
Dieſelbe, die einſt meinen Siegen glänzte?
Sind es dieſelben Mauern, die vom Jubel
Der herrlichſten Triumphe widerhallten?
Der Ruhm iſt todt; der Siegesglanz verlöſcht,
Und was einmal im Grab der Zeiten ruht,
Das ruft kein Gott zurück ins frohe Leben:
Denn ſelbſt die Götter beugen ſich dem Schickſal.

Mäon.

Wenn es ein Mittel gäbe? — Volk und Heer,
Sie ſtänden gleich und gern auf unſrer Seite:
Leicht überwältigt wird der ſichre Feind.

Zenobia.

Ich will ihn ſprechen dieſen Decius.
Er ſoll es fühlen, ſoll geſtehn, daß wenn
Den Glanz vom Oriente Männerſchmach
Erbleichen macht, noch Frauengröße iſt,
Die ſeine Stralen leuchtend wiedergibt.
Ich will ihn ſprechen, will den Schmeichelworten,
In die der Römer ſeine Tücke birgt,
Den Geiſt in freier Kraft entgegenſtellen,
Der das Gewebe dieſes Trugs durchſchaut,
Und Ketten in dem Band der Freundſchaft ſieht.
Geh, Mäon, führ ihn her! Ich will ihn ſprechen.
(Mäon ab).

## Fünfte Scene.

Zenobia (allein).

Auf zu den Göttern hob mich der Gedanke,
Einſt meine Siege zu den Mauern Roms
Zu tragen und die hohen Ruhmeszeichen

Zu pflanzen auf das ſtolze Capitol!
Kann ſolches Göttliche nur Täuſchung ſeyn?
O nein, ich fühl' es wahr, ich hab's erkannt:
Es kann kein eitles Bild des Truges ſeyn,
Und dieſem Glauben huldiget mein Leben.

## Sechſte Scene.

Die Vorige. Mäon führt den Decius herein; der erſtere entfernt ſich ſogleich wieder.

**Decius.**

So wird der langgenährte Wunſch erfüllt!
Dich darf mein Auge ſchaun, o hohe Herrin,
Die auferſtandene Semiramis.
Wie hab' ich dieſen Anblick doch erſehnt!
Man nennt Dich eine mächt'ge Kriegerin;
Man ſagt, Du übeſt alle Künſte, die
Von Göttern mild ins Leben eingewebt;
Du habeſt ſelbſt der Wiſſenſchaften Tiefe,
Der Sterne Höh' und ihren ew'gen Gang

Mit weiſem Forſcherblicke ausgemeſſen;
Doch jede Größe muth'ger Kriegesthat,
Kunſt, Wiſſenſchaft, des Lebens Glanzespunkte,
Sie ſchwinden vor dem Zauber Deines Anblicks.

Zenobia.

Wozu der Wortaufwand? Du biſt gekommen,
Palmira Deinem Rom zu unterwerfen.
Ihr nennt's ein Bündniß, und wohl iſt es ſo:
Gebunden wird dann jede hohe Kraft,
Gebunden ſelbſt der Muth in jeder Bruſt,
Daß ſie nicht wieder nach der Himmelsfrucht
Geſtolner Freiheit, alten Glückes ſtreben.

Decius.

Wie, Kön'gin, Du bezweifelſt unſre Treue?

Zenobia.

Der Punier Treue iſt auf Rom vererbt.

**Decius.**

Rom fühlt durch dieſes Bündniß ſich geehrt.

**Zenobia.**

Wohl iſt Euch Ruhm, was Andern Schande bringt.

**Decius.**

Mit Dir vereinigt ſich die Macht der Schönheit.

**Zenobia.**

O wär mein Wille frei: Rom ſollte zittern!

**Decius.**

Rom zittert nie.

**Zenobia.**

Wie? Iſt Dir die Geſchichte
Des eignen Landes alſo unbekannt?
Hat Rom nicht vor dem Hannibal gebebt,
Bis es durch Hinterliſt den Hohen zwang,

In ew'ger Freiheit Trank ſich zu berauſchen?
Hat es dem eignen Sohn Coriolan
Nicht ſeine Weiber flehend zugeſandt?
Haſt Du von Brennus, von Porſenna nicht,
Von Spartakus, dem wild empörten Sklaven,
Von Mithridat, dem muth'gen, nicht gehört?
Wo fielen Varus Legionen, die
Auguſt umſonſt mit Thränen rückverlangt?
Wo ſind die Heere, die das Schwerdt der Parther
Zertrümmert und vom Erdenraum vertilgt?
Ha! bei den Göttern, die Euch jetzt begünſt'gen,
Daß Odenath in Geiſtesſchwäche ſank,
Wär' Odenath der Held der frühern Zeit:
Nicht zittern ſollte Rom allein: auch fallen!

**Decius** (für ſich).

Welch eine Frau!

**Zenobia.**

Und nimmer denke, nimmer,

Daß dieſer Bund, den Argliſt hat gegründet,
Euch Glück für künft'ge Tage aufbewahrt!
Wenn es der Wille der Unſterblichen,
Daß Odenath zu ſeinen Vätern geht,
Wenn ich allein gebiete in Palmira:
Dann greif ich ſchnell und mit gewalt'ger Hand
Den Dornenkranz, der mich an Euch gefeſſelt,
Und ſchleudr' ihn weit vom wunden Herzen fort.
Dann ſollt Ihr mir entgelten, was ich jetzt
Zu meiner Schmach zu hindern nicht vermag;
Dann jagen meine Krieger, ihre Wuth,
Die lang verhaltene entfeſſelnd, Euch
Und Eure Söldner über's Meer zurück;
Dann ſoll, was Hannibal vergebens wollte,
Wozu Coriolan den Muth nicht hatte,
Was Midridat im eitlen Wunſch erſtrebt,
Das ſoll geſchehn, und meine Schaaren ſollen
Im Siegesflug durch Romas Straßen ziehn!
Schon ſeh' ich dieſes ſtolze Capitol
In Schutt zu meinen Füßen hingeſtürzt!

Schon ſeh ich, wie die Flamme Euer Rom
Vernichtet, wie der Rache Göttin endlich
Vergeltung ungezählter Frevel übt.
Ha! Götter, dieſe Wonne und dann — Tod!

Decius.

Beim Jupiter! Du, Königin, verkennſt
Das Volk, das Deine Tugend, Deinen Ruhm
In Waffenthaten willig anerkennt.
Du haſſeſt uns? Warum? Daß wir den Feind
Von unſern Mauern wußten ſtets zu ſcheuchen;
Daß, ob uns auch manch kleiner Unfall traf,
Der Sieg uns immer treu geblieben? Wir,
Wir ehren ſolche Würde ſelbſt an denen,
Die uns nicht lieben, und zu dem Beweiſe
Läßt Rom, das von Dir heiß gehaßte Rom,
Durch meinen Mund Dich grüßen als Auguſta.
So windet es den Lorbeer Deinem Haupte,
Und nennt Dich ſeine Bürgerin, gibt Dir
Den höchſten Preis nach ſeinem Imperator.

Jetzt wende Deinen Haß zum milden Sinn,
Und wenn Dein Fuß das hohe Kapitol
Betritt: ſo grüße Rom Dich als die Freundin,
So mög' es Dir den Siegeswagen kränzen,
Den Deine Macht im Orient errang,
Und den das Abendland zu ehren weiß.

### Zenobia.

Nicht kann ich groß den eiteln Schimmer achten,
Der mir vom fremden Glanze überkommt.
Die Sonne, welche unſre Fluren ſegnet,
Daß ſich die goldne Frucht in Füll' entringt,
Sie, die den glühndern Muth in unſrer Bruſt
Mit ihrem ew'gen Feuer angefacht,
Sie iſt die höchſte Göttin unſres Landes.
Sie ehr' ich, ſie, die nimmer fremdes Licht
Mag dulden, die im eignen Glanze nur
Verkündet ihre hohe Herrlichkeit;
Ihr will ich gleichen, will den Strahl des Ruhms
Aus meinem Werk, aus meiner Thatkraft ſenden,

Und kann ichs nicht, verbünden wider mich
Sich feindliche Gewalten: nun ſo geh' ich
Gleich ihr in meinem eignen Glanze unter.
Du kennſt den Geiſt, der dieſe Bruſt bewohnt:
Ich habe Dir das Innre offenbart,
Und was hier feindlich eingegraben iſt,
Das ſteht unwandelbar und ewig feſt.
Jetzt geh zum Odenath, thu' Deine Pflicht,
Ich halte an der meinigen.

(Gegen die Thür).

Mäon!

## Siebente Scene.

Die Vorigen. Mäon.

**Mäon.**

Dein Wille, Königin?

**Zenobia.**

Führ' den Geſandten

Zu meinem Gatten.

(zu Decius).

Dort wirſt Du vielleicht
Der Wünſche willige Erfüllung finden;
Allein vergiß es nicht: wenn naher Tod
Den König ſchon zum Ruhmestodten machte,
So ſteht Zenobia noch im vollen Leben,
Und dürſtet Ruhm, ſo lange ſie noch lebt.

**Mäon** (zu Decius).

Der König kann unmöglich — höhres Leiden
Hat plötzlich ſeine Krankheit ihm gebracht:
Allein Longin, von Odenath beauftragt,
Wird deſſen Wille Dir ſogleich eröffnen.
Befiehlſt Du, Herrin, daß Longin erſcheint?

**Zenobia.**

Laß ihn herein.

(Mäon ab).

## Achte Scene.

Zenobia. Decius.

**Zenobia.**

Du haſt es ſelbſt gehört!
Des Königs Leben iſt ein ſchwankend Rohr,
Das leicht jed' unvorhergeſehner Sturm
Aus eignem Innern niederſchmettern kann.

**Decius.**

Noch hoff ich, daß auch Deine Härte ſich
Zur Milde kehren werde.

**Zenobia.**

Hoffe nicht!

## Neunte Scene.

Die Vorigen. Longin. Mäon.

Longin.

Dich zu empfangen, Abgeſandter Roms,
Gebot der König mir. Ihn hält ein Uebel
Gefeſſelt an das Schmerzensbett, allein
In wen'gen Stunden denkt er, daß die Wuth
Der Krankheit nachgelaſſen. Bis dahin
Mögſt Du mit der Erklärung Dich begnügen,
Daß Odenath in Alles, was Dein Kaiſer
Bedingt, ſo weit es ihm bekannt iſt, willigt.

Zenobia (bei Seite).

Jetzt bleibe ſtark, mein Herz, vor dieſem Römer!

Decius.

Es iſt ein Bund des Heils für beide Welten,

Der nah und näher ſie zuſammenfügt.
Rom grüßt Palmira als die hohe Schweſter
Im Morgenlande und Palmira neigt
Zur mächt'gen Freundin ſich im Occident.
Da muß, wer feindlich blickt zur Doppelkrone,
Vor ihrer Macht ſich beugen in den Staub:
Der Erdkreis huldigt gern den beiden Reichen
Und jedes Volk wird ihnen unterthan.

**Longin.**

Nicht mir geziemet es, hier zu entſcheiden,
Ob das, was Odenath dem Reiche dienlich
Erachtet, wirklich ſolchen Vortheil bringt.
Genug, er will's! Ich ehre ſein Gebot,
Wie auch das eigne Herz darüber ſpreche!
Gefällt es Dir, ſo werd' ich Dich begleiten
Zu den Gemächern, die für Dich beſtimmt.

**Decius.**

Ich fühl's, daß ich hier nicht willkommen bin.

Mir ſagt es nicht allein, was Du verſchweigſt,
Mir ſagt es jeder Blick und jede Miene.

(In Beziehung auf Zenobia, welche die Zeit über von ihm abgewandt geſtanden.)

Doch was das Völkerrecht erheiſcht, was ſelbſt
Barbaren gern beachten, äußre Ehre,
Die dem Geſandten Romas wohl gebührt,
Sie glaubte ich erwarten hier zu dürfen.

(Decius und Longin ab.)

## Zehnte Scene.

Zenobia. Mäon.

Zenobia.

Du haſt's gehört! Die hellen Sterne ſinken
Und nieder ſchaut auf uns die Wolkennacht.
Was hilft es nun, daß ich in manchem Kampf
Das Seyn zum Preis des Sieges ausgeſetzt?
Ich ſchwang mich über mein Geſchlecht empor,

Geſeierten Heroen gleich zu ſtehn,
Doch daß ich ſolches hohe Ziel erreicht,
Hat mich wohl manches ſchmerzenvolle Opfer,
Manch tiefgewurzeltes Gefühl gekoſtet,
Das ich gewaltig aus dem Buſen riß.
Da mußte ich des Herzens zarte Fibern,
Die weichre Seele ſtählen, daß der Jammer
Der Sterbenden am Ohr vorüberglitt:
Daß ſich der Anblick blut'ger Gräul und Schrecken
Spurlos am trocknen Aug' vorüber drängte —
Und Alles das umſonſt! O ew'ge Götter!

### Mäon.

Wenn ſie es wollen, die Unſterblichen?
Der König kann nur wen'ge Tage noch,
Wie mir der Arzt vertraut, das Leben ſchaun —

### Zenobia.

Wie, wen'ge Tage, ſagſt Du?

**Mäon.**

Ja, ſo iſt's!

**Zenobia.**

O, daß ich dem den Tod jetzt wünſchen muß,
Für deſſen Leben ich ſo willig einſt
Das meine hingegeben!

**Mäon.**

Kurze Friſt
Iſt nur vergönnt, ſo wird der Bund geſchloſſen,
Des Decius Krieger ziehen in die Stadt
Und unſres Heeres Kraft iſt dann gelähmt.

**Zenobia.**

Gibts Hülfe nicht? Kein Opfer iſt zu groß!

**Mäon** (lauernd).

Sag', Königin, biſt Du der Meinung auch,

Das Wohl des Einzeln müſſe untergehn,
Wo es die höchſte Noth des Volks erheiſcht?

Zenobia.

Ich ſelber böt' die Bruſt dem Schwerdte dar,
Könnt' ſolche That dem Lande Rettung bringen!

Måon.

Wenn er, der wen'ge Tage nur noch lebt,
Um eine unbedeutend kurze Zeit,
Um Stunden etwa früher ſterben müßte?

Zenobia.

Wie, faß' ich recht den Sinn von dieſen Worten?

Måon.

Wenn Kunſt das, was Natur noch vorenthält,
Beeilte? Niemand ahnet dieſe That,
Dein iſt die Krone und das Reich gerettet.
Der Lorbeer blüht auf's Neue Deinem Haupt!

Zenobia (nach einer Pauſe).

Wie ich auch die Gedanken alle frage,
Sie wiſſen keinen andern Rath zu geben
Und rufen nach dem Mord des Odenath.
Du bebteſt vor dem Laute dieſes Worts,
Und hüllteſt ſeine Deutung ſchüchtern ein.
Ich ſprach es aus, damit ſein Schreckensklang
Mich warne, wenn des Vaterlandes Stimme
Nicht ſtärker zum empörten Herzen dringt;
Doch ob ich ängſtlich vor den Sinn das Wort,
Doch ob ich vor den Geiſt die That geſtellt,
Das Vaterland gebeut, die Milde ſchweigt.
Du hatteſt recht: die wen'gen Tage, die
Noch Odenath zu leben übrig hat,
Sie wiegen nicht das Glück des Landes auf.
Den Gatten geb' ich denn in Deine Hand,
Du gabſt den Rath, Du magſt die That vollbringen!

(Sie geht ab).

## Eilfte Scene.

Mäon (allein).

Nicht ſo gefährlich ſteht es um den König!
Doch nimmt er mich zum Arzt, dann hat der Tod
Den ſichern Raub und niemand iſt der Königin
Zum neuen Eh'bund näher dann als Mäen.

(Ab in den Hintergrund).

Der Vorhang fällt.

# Zweiter Akt.

## Erſte Scene.

**Zenobia** (eilt herein).

Ob es geſchehn? — Ob noch die Scheidewand
Des Augenblicks liegt zwiſchen Seelenreinheit
Und blutig ſchwerer Schuld des — Gattenmords? —
Wer gibt mir Licht auf dunkelm Meer, deß Wogen
Des Sturms empörende Gewalt gereizt,
Daß ſie ob meinem Haupt zuſammenwüthen?
Noch könnt' ich hindern wohl die ſchwarze That —
Vielleicht — Gebt mir ein Zeichen, ew'ge Götter!
Gebt mir ein Zeichen, wenn ihr zürnt, wenn nicht
Solch' Werk, in böſer Stunde ausgebrütet,
Den ſchönen Tag dem Vaterland gebährt.

(Sie kniet nieder).

O hört mich, ihr Unſterblichen

Und hellt dies Dunkel auf!
Die unermeßne Schöpfung wird
Euch Rede, wenn ihr ſprechen wollt.
Hört mich!
Der Sonnenſtrahl, der Wolken bricht,
Iſt Eures Willens Wort;
Der Donner kündet Eure Macht,
Der Blitz iſt Licht von Euch.
Senkt Euch im Sonnenglanz herab,
Durch Donner ſprecht zu mir,
Erhellt im Blitze meine Nacht,
Seyd gnädig! Hört auf mich!

(Sie verweilt in gebeugter Lage einige Augenblicke, dann ſteht ſie raſch auf).

Stumm ſind die Götter! Ihre Zungen ruhn;
Die Frage iſt umſonſt! Kalt bleiben ſie
Beim heißen Drang des innigſten Gebets.
Nun denn ſo ſey auch ſtumm, mein Herz, und ſchweige,
Des überläſt'gen Mitleids weiche Stimme!
Du, Gluth der alten Liebe ſtirb im Buſen

Und werde Eis aus mitternächt'gem Land! —
Daß ſie geſchwiegen bei der Bitte Wort,
Daß ſie kein hülfreich Zeichen mir geſandt:
Das iſt genug, die That gerecht zu heißen,
Genug, der Zukunft Heil mir zu verbürgen.
(Nach kurzer Pauſe).
Doch wenn ich ihre Stimme mißverſtände,
Wenn dieſes Schweigen nur Mißbill'gung wär',
Wenn das Geſchick, deß Wege ich durchkreuze,
An mir, am Vaterland den Irrthum rächte?
Ha! welche Eumenide ruft mich da
Schon mit dem Namen Clytemneſtra an?
Weh mir! Den Dolch des heißgeliebten Sohns,
Des ſüßen Kindes hab' ich ſelbſt geſchliffen,
Hab' ihn gerichtet auf die Mutterbruſt,
Daß Gattenmord die höchſte Strafe finde!
O, wie entrinn ich dieſem Labyrinth,
Wer gibt den Faden mir, ihr Himmliſchen? —
Wär' ich ein niedres Hirtenkind geboren,
Das nie zum Glanz der Krone aufgeblickt,

Wie könnt' ich glücklich ſeyn! Ich ſammelte
Der Aehren Fülle von der goldnen Flur,
Der Trauben Laſt von der gebeugten Rebe;
Mein größter Stolz, mein höchſter Ruhm wär dann,
In ſolchem Tagewerk den Preis zu tragen
Und ruhig beugte Abends ſich das Haupt
Dem Schlummergotte, der mich ewig flieht. —
Hat das Geſchicke ſelbſt mich doch berufen
Zum Throne! Muß ich doch auf ſein Gebot,
Was ich geliebt, auch untergehen laſſen!
Ich wollt es nicht! Da rufen Millionen,
Die an den Fuß des Thrones ſich gelagert,
Aus ſeinem Glanz das eigne Glück zu ſaugen,
Sie rufen unerbittlich ſtreng: Du mußt!

(Kurze Pauſe).

Ich muß? Ich muß? Zenobia ſollte müſſen!
Nun will ich nicht und dieſer feſte Wille
Wird mich vielleicht vor grauſem Fall bewahren.

(Sie eilt nach dem Hintergrunde. In dem Augenblicke ſtürzt ihr Herennian entgegen).

## Zweite Scene.

Zenobia. Herennian.

**Herennian** (höchſt bewegt).

O, Mutter! das Entſetzliche — mein Vater!

**Zenobia.**

Was —

**Herennian.**

Todt!!

**Zenobia** (für ſich).

So war's zu ſpät und ſelbſt die Götter
Sie wollten's. Das iſt ihr untrüglich Zeichen!

**Herennian.**

Wie ſoll ich ſagen, was ich ſah? Wie wird

Die Thräne, von dem Herzen ausgepreßt,
Erſticken jedes Wort! O, Mutter, todt! —
Mein Vater! todt! (Er verhüllt ſein Haupt).

**Zenobia.**

Bezwinge dieſen Schmerz!
Wohl drückt er auch in meine Bruſt den Stachel;
Allein die Götter wollten's ſo! Sie nahmen
Den ewigen Tribut vom Lebenden,
Mit dem es der Unſterblichkeit verpflichtet.

**Herennian.**

Kann ich bezwingen, was aus Herzenstiefen
Ein Sturm hervor in's ſtille Leben bricht?
Was alle Freuden mir daniederſchmettert,
Die zarten Blüthen, die vom früh'ſten Tage
Der Kindheit ich gepflegt, daß ſie dem Jüngling
So manche Frucht in holder Süße brächten!
Sie ſind dahin! Todt, mit dem Vater, todt!

Zenobia (mit Mühe ihre innern Gefühle bekämpfend).

Noch einmal, Sohn: Die Götter wollten's ſo! —
Wer war zugegen, als der König ſtarb?

Herennian.

Nur Mäon. Sein Geſchrei rief mich herbei,
Und ſeltſam ſchien es! Nicht als ob der Tod
Ein ſanfter Freund dem Vater überkommen,
Der mild zum letzten Schlummer ihm geſungen:
O, nein! Die Händ' im Krampfe zugeklemmt,
Entſtellt das Antlitz, mit verdrehtem Blick,
Die Lippen blaß, wie ſie der Zorn wohl färbt,
So lag er da, als hätt' er mit dem Tod
Gekämpft und wär' im Streben nach dem Sieg,
Der ihm im Leben treuer war, erlegen.
O, Mutter, Du ſahſt nicht das Schreckliche,
Sonſt würde ewig Dir die Phantaſie
Es wiederkehren laſſen vor das Auge
Des innern Geiſt's; dann würden Deine Thränen,

Die Zeugen dieſer angehäuften Pein,
Vom Herzen aufgerufen niederſtrömen
Und ſich in meine für den Todten miſchen.

## Zenobia.

Ruf' die Vernunft zu Hülfe, daß die Bilder
Der aufgeregten Phantaſie verſchwinden.
Nicht iſt es wohl gehandelt, das Gemüth,
Das jugendlich, lebendig glühen ſoll,
Ganz in den Schmerz um Todtes zu begraben.
Wer todt iſt, ruht! Ihn ſtört die Welt nicht mehr,
Nicht ruft ihn mehr das Schickſal in die Schranken,
Daß er im ſteten Kampfe es befehde
Und dennoch endlich der Beſiegte bleibe.
Wir aber leben noch. Uns darf kein Schmerz
Den Geiſt mit alſo mächt'ger Laſt beſchweren!
Wir müſſen kämpfen und daß ſolches Ringen
Nicht vor der Zeit den Fall uns ſelbſt bereitet,
Manch Vorurtheil, von der Gewohnheit uns
Zudringlich auferlegt, dem Sinn entfremden.

Herennian.

O, Mutter, komm' mit mir, blick auf den Vater!
Dann ſchweigt die kalte Rede der Vernunft.

Zenobia (zogernd).

Nicht ſolcher harten Prüfung ſey mein Herz
Dahingegeben. Nein! ich ſeh' ihn nicht,
Daß ich den Muth mir ſicherer bewahre.
Doch Du mein Sohn, ſchau' in das Leben! Schau'
Auf Deine Mutter, Du mein ſüßes Kind!
An dieſer Bruſt erſtehn die Blüthen wieder,
Die Du voreilig ſchon verloren gabſt.
Hier regt ſich jede Fiber im Gefühl
Für Dich allein. Hier bilden die Gedanken
Dir eine Zukunft ungetrübten Glücks.
O laß mich jede Freude, ſo die Welt,
So das Geſchick verſagt, in Deiner Liebe,
In Deinem ſchönen Herzen wieder finden.
Sieh! Jetzt ſteht auch des Ruhms geweihtes Haus
Vor meiner Thatkraft glänzend wieder offen,

Jetzt kann ich dieſe Krone feſter ſchmieden,
Daß ſie auf Deinem Haupt einſt ſicher hafte.
O, bleib' mir liebend treu und denke immer,
Daß, was ich auch gethan, für Dich geſchah;
Daß ob, wenn einſt ein grauenvoller Tag,
Was noch in Nacht begraben liegt, erhellt,
Ob mich die Welt dann auch verdammen möge,
Du nimmer, nimmer mich verdammen darfſt!

Herennian.

Ein dunkles Räthſel beut mir Deine Rede,
Allein das fühl' ich klar im Buſen hier:
Dein hoher Geiſt mißt anders Schmerz und Luſt,
Als dieſes Herz vermag, deß inn're Trauer
Den Wiederſchein ins weite Leben wirft.
Auch das begreif' ich, daß des Vaters Tod
Gelegen jetzt für Ehr' und Reich gekommen;
Doch nicht verlange das Unmögliche,
Daß ich den Keim des Schmerzes aus der Bruſt,
In die er ſich ſo tief gewurzelt, reiße.

Zertrümmern muß das Inſtrument, dann erſt
Stirbt auch der Ton in banger-Klage hin.

## Dritte Scene.

Die Vorigen. Longin.

**Longin.**

Schon hat auf ſchnellen Flügeln das Gerücht
Den Tod des Königs durch die Stadt getragen
Und was in Wünſchen ſtill die Bruſt verwahrt,
Das ſpricht nun Heer und Volk im Jubel aus.
Die Thränen, karg gezollt dem großen Todten,
Vertrocknen in dem Glanz der neuen Hoffnung,
Und Alles eint ſich zum Freudenruf:
Zenobia ſey jetzt Palmira's Herrſcherin!
Auf Dich blickt jetzt vertrauungsvoll das Reich,
Auf den bewährten Muth, auf Deine Weisheit:
Du wirſt das Joch des Römers nimmer dulden,

Wirſt, was in ſeiner Siechheit bangen Tagen
Dein Gatt' unrühmlich hinzugeben dachte,
Das höchſte Gut, die Freiheit, ſtark vertheid'gen.
(Beziehungsvoll).
Welch' ſchmerzhaft Opfer dieſer Tod Dich koſtet,
Das ruhe ein Geheimniß fort und fort
In Deinem Herzen. Selbſt der Strahl der Krone
Beſänft'ge nur den Schmerz, doch raube nimmer
Ihm die wohlthät'ge Hülle!

Zenobia (bei Seite).

Ha! er ahnt.

Longin.

Nimm meine Huld'gung denn die erſte an,
Die Dich in Deiner neuen Würde ehrt.
Nicht grüß' ich dieſes Land als meine Heimath,
Ein Fremdling bin ich hier, allein mein Herz,
Mein Geiſt, ſie haben hier ſich angebaut.
Athen, das mich geboren, wo einſt Plato

Das Göttlichſte gelehrt, iſt hingeſunken
In Römerknechtſchaft und in eigne Schmach.
Wohin ich blickte, ſah mein Auge nur
Habſüchtige Tirannen oder Sklaven.
Der Menſch ſchien wie verſchwunden von der Erde.
Da fand ich Dich. Du biſt es werth zu herrſchen,
Du kannſt nicht Knechtſchaft dulden, willſt den Sinn
Des Schönen, das nur frei gedeihen kann,
In Kunſt und Wiſſen Deinem Volk erſchließen.

(Er knieet nieder).

Ich huldige Dir, Kön'gin, die ſo groß,
Daß kleine Flecken nimmer an Dir haften
Und in mir huld'ge Dir die freie Welt!

**Herennian** (auf der andern Seite knieend).

Laß mich der Stellvertreter Deiner Völker,
Laß mich der Sprecher ihrer Liebe ſeyn.
Wo könnte dieſe Lieb' in heißrer Fülle
Sich regen, als in Deines Sohnes Bruſt?
Hier iſt der Brennpunkt, wo ſich alle Stralen,

Von den getreuen Herzen ausgeſandt,
Zu eines Lichts erhabnem Glanz verbinden.
Wohl wird noch manche Thräne um den Vater,
Von der Erinnerung ſchmerzhaft ausgepreßt,
Ihn trüben dieſen Glanz; doch glaube nicht,
Daß dann die Gluth, die tief im Innern wohnt,
Erlöſchen könne; nein! Ihr Licht iſt ewig,
Wie das der Sonne, ob ſie Wolken trüben.

**Zenobia** (welche Beide aufhebt).

Ich danke Dir, Longin, mein treuer Freund,
Auch Dir, mein heißgeliebter Sohn. Dies iſt
Ein ſchöner Augenblick, der manches Weh
Der Gegenwart in mildem Troſt verſüßt;
Er leuchte fort, der hellſte Edelſtein
Aus meiner Krone, in das Herrſcherleben;
Aus dieſer Krone, die ich nun für Dich,
Mein ſüßes Kind, auf meinem Haupt bewahre!
(Mit ſchwankender Stimme, welche nach u. nach feſter wird).
Das Daſeyn iſt des Todes ew'ge Beute

Und vor dem Strengen ſchwebts in ſteter Flucht;
Wer konnte auch den Odenath beſchützen,
Daß ihn die böſe Stunde nicht ereilt?
Da es der Götter Wille nun geweſen,
Er ſolle treten aus dem Wirkungskreiſe,
Den er zu überſchaun nicht mehr vermocht,
So laßt uns den Unſterblichen es danken,
Daß ſie ihn jetzt gerufen, wo ſein Leben
Dem Leben von Millionen Unglück drohte.
Drum weine ferner nicht, mein theurer Sohn,
Jetzt iſt das Leid des Landes nur Dein eignes,
Und ſeine Luſt die Saat zu Deiner Freude.
Mich ruft das Schickſal in den blut'gen Kampf,
Dort ſoll mein Schwerdt das lock're Band zerſchneiden,
Das ſchon der Römer um Palmira ſchlingt. —
Der Kampf beginnt, die Kette fällt und wieder
Erblüht der kaum gewelkte Lorbeerkranz.

Herennian.

Gewähre mir die oft verſagte Bitte:

O, nimm mich mit Dir in die wilde Schlacht!
Mein Arm iſt ſtark, leicht ſchwinget er das Schwerdt,
Und in mir drängts nach Ruhm im Waffenkampf.
An Deiner Seite laß mich fechten, laß
Mein Schild vor jedem Feindesſtreich Dich decken,
Wie einſt das Deine meinen Vater ſchützte.

**Zenobia** (ſchmerzlich für ſich).

Hab' ich auch ſeinen Vater ſo geſchützt?

(laut).

O nein, mein holder Knabe! Nein, Du bleibſt!
Verſchieden haben die Unſterblichen
Der Himmelsgaben Fülle ausgetheilt.
Dir ſchenkten ſie die ſüße Kunſt des Sanges,
Die nur im Frieden ihre Knospen treibt!
Wie könnt' ich ſelbſt im Kampf den Muth bewahren,
Wie könnt' ich kalten Blicks die Schaaren ordnen,
Wüßt' ich auch Dich bedroht von der Gefahr!
Dann würde jeder Pfeil nach Deiner Bruſt,
Dann würde jedes Schwerdt nach Deinem Herzen

Und jeder Speer nach Deinem Leben zielen.
Du bleibſt! Und wenn ich ſiegreich dann zurück
In meines Hauſes öde Stille kehre,
Dann läſſeſt Du die holde Leier tönen,
Und ſcheuchſt mit Liedeslaut die blut'gen Bilder,
Die aus der Schlacht die Seele heimgebracht.

Stimmen von Außen.

Heil der Zenobia!

Zenobia.

Was iſt —

Stimmen von Außen.

Heil! Heil!

Longin.

Des Volkes Jubelruf, der Dich begrüßt!

## Vierte Scene.

### Die Vorigen. Máon. Hauptleute.
### Krieger. Volk.

(Die Krieger und das Volk nehmen die beiden Seiten und den Hintergrund ein. Máon tritt mit den Hauptleuten vor).

**Máon.**

Erledigt iſt der Thron. Dich ruft das Volk,
O Königin, zum hohen Herrſcheramte!
Nur Dir allein, die tief im Quell der Weisheit
Geſchöpft, die ſelber aus der Sonnengluth
Des unbeſiegten Muthes Kraft geſaugt,
Dir nur allein gebührt des Orients Krone.
Dich kennt das Volk, das Du beherrſchen ſollſt:
Du haſt, was Herrliches der Frieden bringt
In ſeines Wohlſtands Blüthe mild erſtrebt;
Du ketteteſt den Sieg an ſeine Kämpfe,
Du warſt ſein Hort in jeglicher Gefahr.

So hat ſich Dankbarkeit für ſolche Huld
Dem innigen Vertrauen feſt geſellt,
Und jedes Herz und jede Lippe ruft:
Heil unſrer Königin Zenobia!

**Alle.**

Heil unſrer Kön'gin! Heil Zenobia!

**Mäon.**

Und daß Du nimmer dulden wirſt die Schmach
Vom abendländ'ſchen Fremdling uns geboten,
Das weiß das Volk, das wiſſen Deine Treuen.
Schon iſt das Schwerdt gezückt, die Krieger jauchzen,
Die Schaaren ordnen ſich von ſelbſt zum Kampf —
Und ſicher iſt der Sieg: Du führſt uns an!
Kein Bund mit Rom! Krieg dem Tirannen! Krieg!

**Die Hauptleute.**

Kein Bund mit Rom!

**Die Krieger.**

Krieg dem Tirannen!

**Das Volk.**

Krieg!

**Zenobia.**

Des Volkes Ruf ſey mir der Götter Stimme!
So nehm' ich denn mit unbeſchränktem Muthe
Die unbeſchränkte Macht des Thrones an.
Ihr habt das Wort geſagt: Krieg iſt die Loſung,
Und Blut bezeichnet ſchon die erſten Schritte
Auf dieſer neu betretnen Herrſcherbahn.
Das habt nicht Ihr, nicht mein Geiſt hat's entſchieden,
Das ew'ge Schickſal lenkt es ſelber ſo.
Wo Perſiens reiche Flur im Gold erglänzt,
Trug ich Palmira's Siegeszeichen hin;
Dort, wo einſt meine Ahnen ſtolz geherrſcht,
Der Ptolemäer großer Heldenſtamm,
Am Strand des Nils erhob ſich Euer Ruhm

Im Kampf mit den entarteten Egyptern;
Roms altes Joch hat Euer Muth vernichtet —
Und Freiheit gründete Palmiras Glück!
Da ſpinnt der Abendländer neue Fäden
Im heimlichen Gewebe des Betrugs
Und will in ihnen Eure Freiheit fangen;
Er ſchickt Geſandte, doch nicht friedlich, wie
Sich's ziemt, o, nein! Von Heeresmacht begleitet,
Daß ſie, wenn wir den falſchen Bund nicht willig
Im feigen Knechtesſinne ſchließen möchten,
Ihn mit den Waffen in der Hand erzwingen.
Sie ſollen uns zum Kampf gerüſtet finden,
Sie ſollen ſchauen, wie ein freies Volk
Den wohl errungnen Lorbeer tränkt mit Blut,
Daß er in aller Herrlichkeit entſprieße;
Sie ſollen fühlen, welche Todeswunden
Die Löwin, die gereizte, ſchlägt, wenn ihr
Der Feind das heißgeliebte Kind verſehrt.
Ja! hört es Alle, die Ihr mich umgebt,
Gefährten mir in mancher wilden Schlacht:

Hab' ich das übermüth'ge Rom bekämpft,
Hab' ich dies Reich in ſtolzer Sicherheit
Gegründet für Jahrhunderte, daß ſich
Kein Feind zu ſeiner mächt'gen Gränze wagt,
Dann heft' ich feſt auf dieſes Jünglings Haupt
Die Krone, daß er Euch in ſanfter Milde
Beherrſche, daß ſein zartbeſaitet Herz
Für Euer Wohl, für Euer Glück nur lebe —
Und ich bin Eure erſte Bürgerin.
Doch ſollten es die Schlachtengötter wollen,
Daß mich ein leicht Geſchoß, ein ſcharfes Schwerdt
Schnell beigeſellen den Unſterblichen,
Sollt' ich den theuern Sohn verlaſſen, eh'
Ich ihm der Krone Feſtigkeit errang:
O, dann bau' ich auf Euch, ihr werdet ihm
Mit Euerm Blut der Mutter Erbe bürgen;
Ihr ſeyd ihm treu zum Tod! Das ſchwört ihr mir?

**Alle** (außer Maon).

Treu bis zum Tode!

**Mäon** (für ſich).

Ha! Du kannſt dich trügen!

**Zenobia.**

Nun bin ich ſtark für eine halbe Welt
Und Alles fällt dem Siegerlauf danieder;
Noch ſteh' ich nicht auf dem Gefild des Kampfs,
Doch in der Bruſt lebt der gewiſſe Sieg.

(Geräuſch von Außen).

**Stimmen.**

Was will der Römer hier?

**Andre.**

Laßt ihn nicht ein!

## Fünfte Scene.

Die Vorigen. Decius (tritt faſt mit Gewalt vor).

**Decius.**

Wie? Iſt es Sitte worden in Palmira,
Daß man des Gaſtfreunds heil'ge Sicherheit,
Daß man des Abgeſandten Würde höhnt?

**Zenobia.**

Der Gaſtfreund, der vertrauungsvoll ſich naht
Und unſrer Flur des Friedens Segen bringt,
Er ſey willkommen in dem weiten Lande.
Doch wer von kriegeriſcher Macht begleitet
Ein ſchmachvoll Bündniß will erzwingen, der
Iſt unſer Feind.

**Decius.**

Dein Feind? O Königin,

Wie ſehr verkennſt Du mich! — Der ſchnelle Tod
Des Odenath wird, wie ich fürchten muß,
Des jungen Bundes Blüthenkeim erſticken.
Gib milderer Geſinnung Raum. Du biſt
Jetzt Herrſcherin; laß Deine ſchöne Hand
Das Band, in dem der Abend und der Morgen
Sich glänzend einigen, nur feſter knüpfen.
Was ſchmückt auch holder wohl der Frauen Geiſt,
Was ehret mehr ihn, als des Friedens Pflege?

Zenobia.

So iſt's! Und deshalb will ich meinem Reiche
Den Frieden feſt begründen mit dem Schwerdt.

Decius.

Die Götter ſtrafen ungerechten Krieg!

Zenobia.

So ſind die Götter auf Palmiras Seite.
Noch Eins! Wirſt Du noch, eh' die Sonne heute

In Weſten ihren Stralenkranz begräbt,
Mit Deinen Schaaren Dich zur Rückkehr wenden
Und eilen, daß Dich dieſes Landes Gränze
Vor der gerechten Wuth des Volkes wahrt:
Dann ſey vergeſſen das Vergangene,
Dann will ich nicht gedenken mehr der Schmach,
Die Rom durch Dich zu bieten uns gewagt.
Doch trotzeſt Du auf Deine Heeresmacht,
Soll Blut die Farbe Deiner Thaten ſeyn,
Dann ruh' ich nicht — bei den Unſterblichen!
Ich ruhe nicht bis Rom mich triumphirend
Den Einzug halten ſieht in ſeine Thore.
Nun iſt Dir klar, welch' gifterfüllte Frucht
Die Saat, ſo Du für Rom haſt ausgeſtreut,
Einſt Deinem Vaterlande tragen kann.
Dir gilt der Fluch, Dir gilt der Mutter Klage,
Wenn Rom daniederſtürzt, wenn Todesröcheln
Von ſeinen Trümmern auf zum Himmel ſteigt!

**Decius** (nach einer kurzen Pauſe).

Willſt Du geheim Gehör mir wohl vergönnen?

(Zenobia gibt den Uebrigen ein Zeichen, daß ſie ſich in den Hintergrund ziehen ſollen, welches auch geſchieht.)

Nicht iſt es mir erlaubt, o Königin,
Was Du erheiſcheſt, willig zu vollbringen.
Denn ob ich auch dem Zorn des Kaiſers trotze,
Ob auch die Heimath mich für manchen Dienſt,
Nicht ſo gelohnt, daß ich ihr Dank verſchulde,
So mahnt mich doch der Ehre Ruf im Innern.
Nur eine Stimme gibt's, die mächt'ger tönt,
Die unaufhaltſam aus dem Herzen quillt
Und jedes Wort im Geiſt verſtummen heißt:
Die Liebe ſpricht ihr himmliſches Gebot.
Ja, Königin! Laut ſey's geſagt vor Dir:
Ich liebe Dich!

**Zenobia.**

Ha, Uebermüthiger!

**Decius.**

Ich liebe Dich! Als ich vor Dich getreten,
Ahnt' ich noch nicht, wie ächte Frauenwürde,
Wie Frauenreiz mit Männermuth gepaart,
Im Glanze tiefen Weſens herrlich ſey'n.
Jetzt iſt mir dieſes Dunkel licht geworden;
Dich ſah' ich, Deinen Geiſt mußt' ich erkennen,
Bewundern Deines Muthes Götterfunken.

**Zenobia** (welche den Decius erfaßt und lauernd anblickt).

Zu welchem Zweck ſoll dies Geſtändniß führen?

**Decius.**

Dein Gatte Odenath iſt todt. Wie er
Zum Acheron den Weg fand, das iſt gleich
Und dieſe Bruſt bleibt meiner Zweifel Grab.
Was hält Dich ab, den neuen Bund zu ſchließen?
O, wähle mich zu Deines Ruhms Genoſſen!
Mein Heer, mir treu bewährt in mancher Schlacht,
Führ' ich Dir zu; vereinigt zieh'n wir

Gen Rom, der Sieg iſt uns gewiß und dann
Wird Deiner Seele heißer Durſt gelöſcht:
Roms Krone ſchmückt Dein ſchon gekröntes Haupt.

**Zenobia.**

Was gibt Dir Grund, ſo niedrig mich zu halten,
Daß Deine Lippe ſolchen Antrag wagt?
Nie hatt' ich mit Verräthern was gemein!
Und haſt Du denn vergeſſen, daß ich Dich,
Wie jeden andern Römer ewig haſſe?
Mußt Du mich auch, Dich noch verachten lehren?

**Decius.**

Ha, Stolze!

**Zenobia.**

Nimmer ſoll mir Hinterliſt
Den Siegespfad zu Eurem Reiche zeigen,
Mein eignes Schwerdt wird ihn zu öffnen wiſſen.

**Decius.**

Du könnteſt irren! Schon folgt Aurelian
Mir auf dem Fuße —

**Zenobia.**

Ha! Da find' ich ja
Den ächten Römer in Dir wieder. Freundſchaft
Und Bündniß heuchelt Euer Mund, wenn ſchon
Sich im Geheim die Heere feindlich nahn.
Es können fürder zwiſchen Dir und mir
Nur Waffen noch die blut'ge Rede führen:
Tief in der Seele widert mich das Wort,
Das Deiner Lippe gleißneriſch entfließt:
Drum laß es ruhn das eitle Zungenſpiel!
Dich treff' ich in der Schlacht, dort ſollſt Du mir
Für den Verrath, den an dem fränkſchen Gotten
Dein Rom geübt, die rechte Antwort geben.
Auch Deinen Kaiſer fürcht' ich nicht! Er komme,
Damit der Oſt in ſeiner Schaaren Blut,
In ſeinem eigenen ſich röther färbe!

**Decius.**

So wälz' ich jenen Fluch zurück auf Dich!
Ja, ſtolze Königin, die ihrem Haſſe,
Dem unverſöhnlichen nur fröhnet. Wenn
Palmira's Flammen auf zum Himmel ſchlagen,
Dann zehre dieſe Gluth Dein kaltes Herz!
Verſchmäht von Dir werd' ich verzweifelt kämpfen,
Drum baue nicht zu feſt auf Deinen Sieg.

**Zenobia.**

Glaubſt Du: ich handle blos nach meinem Willen,
Nach dem Gebot der innern Leidenſchaft?
Du irrſt!

Indem ſie ſich zum Hintergrunde wendet. Die Uebrigen treten in ihre frühere Stellung zurück.

Sagt! Was verlangt Ihr? Sprechet frei:
Bund mit den Römern oder Krieg?

**Alle.**

Den Krieg!

**Zenobia** (zu Decius).

Du haſt's gehört! Jetzt eile zu den Deinen
Und ordne Deine Schaaren ſchnell zum Kampf;
Denn wie der Adler aus der Sonnenhöhe
Herniederſtürzt auf die erkorne Beute,
So treff' ich Dich in dem Gewühl der Schlacht.

**Decius.**

Gerüſtet werd' ich Deines Angriffs harr'n.

(Schnell ab.)

## Sechſte Scene.

Die Vorigen, ohne Decius.

**Zenobia** (indem ſie mit Longin und Herennian vortritt).

Du wahreſt indeſſen mir den theuern Sohn,
Daß ihn ſein Muth nicht zu Gefahren reißt!

**Longin.**

Nicht ſichrer ruht er in dem Arm der Mutter.

### Herennian.

O, Mutter, laß mich mit Dir ziehn. Es ruft
Unwiderſtehlich aus der Bruſt mich hin.
Da winkt der Ruhm, durch muth'ge That erkämpft,
So herrlich ſich in ſeinem Götterglanze,
Und übermächtig lockt die goldne Frucht.
O laß mich mit! Hier iſts ſo todt und ſtill,
Wenn Deine Gegenwart in ſüßer Milde
Nicht meinen Tag belebt. Verſagſt Du auch
Der Hand des Jünglings das gewalt'ge Schwerdt,
So laß ſein Lied das Heer zum Kampf begeiſtern,
Wie jener griech'ſche Sänger einſt gethan.

### Zenobia.

Hier bleibt mit Dir mein beſſres Selbſt zurück,
Das nicht der Strom der Schlacht verletzen darf.

(Außerhalb der Scene ertönen die Töne der Tuba im erneuten Wirbel.)

### Zenobia (im Abgehn).

Hört Ihrs! Da ruft es mit metallnen Zungen

In heitern Klängen zu dem blut'gen Kampf.
Es gilt das Wohl des Vaterlands, das Glück
Des Lebens und der ungebeugten Freiheit.

(Niederknieend).

Blickt gnädig nieder, Ihr Unſterblichen,
Schenkt Eure Hülfe der gerechten Sache

(Mit bebender Stimme).

Und rechnet nicht, was Einzelne verbrechen
Dem Ganzen an!

(Sie ſteht auf und zieht ihr Schwert).

Hinaus! Dort winkt der Ruhm,
Dort glänzt der Siegeskranz. Sieg oder Tod!

(Sie eilt zum Hintergrunde. Herennian und Timolaus mit ihr.)

**Herennian.**

Die Götter wahren Dich!

**Alle.**

Sieg oder Tod!

(Lebendiges Getümmel).

**Der Vorhang fällt.**

# Dritter Akt.

## Erſte Scene.

Longin. Herennian aus dem Hintergrunde.

**Herennian.**

O, blut'ger Gräul der Schlacht! — Noch ſchwankt
der Sieg:
Mit gleicher Gunſt hält das Geſchick die Wage
Und keine Schale ſinkt. O, meine Mutter,
Dich mögen die Unſterblichen beſchützen,
Daß jedes Schwerdt, ſo Deinem Leben droht,
Daß jeder Pfeil, der auf Dich abgeſchoſſen,
Zur Blüthe wird in Deinem Siegeskranze!

**Longin.**

Die Sonne ſieht heut einen finſtern Tag.
Wie ſie ihn gern auch wohl erleuchten möchte,

Wie gern ſie mit dem unbeflecktem Glanze
Des Tod's, des Blutes Dunkel auch erhellte,
Es will ihr nicht gelingen. Die Dämonen
Sie wirken feindlich in den Menſchen fort
Und ſtürzen in die Finſterniß den Geiſt,
Um Menſchen durch die Gleichen zu vertilgen:
Das iſt die Erdenmacht, die ſie gewebt,
In welcher Blut den Glanz der Sonne ſcheucht.

**Herennian.**

Wohl hatte meine hohe Mutter Recht!
Nicht Jeglichem iſt es vergönnet, ſtark
Zu ſtehn, vom wilden Sturm der Schlacht umrauſcht.
Es ſandte wohl das Herz den Blick des Auges,
Daß er ſich achtſam auf die Mutter wende,
Sie zu begleiten in die Kampfgefahr;
Da aber drang das gräßliche Geſchrei
Der Sterbenden durchs Ohr zum Herzen nieder,
Daß es erbebte, und den Muth verlor,
Mein Auge ſchloß und mich von dannen trieb.

Nein! Wer dem ſüßen Ton der Leier horcht
Und gegen ihre Klänge die Gedanken
Des Innerſten erſchloſſen und getauſcht;
Wer in des Sonnengottes hellen Stralen
Auch ſeiner Lyra goldne Saiten ſieht,
Und ſie erbeben hört tief in der Seele:
Weß Herz ſelbſt eine Saite worden iſt,
Nur Liebe tönend gegen alle Weſen,
Der taugt nicht dort, wo grauſes Wehgeheul
Die zarten Saiten zu zerreißen droht.

## Longin.

O möge ſtets Dein unbefleckt Gemüth
Dem Zauber ſüßen Saitenſpieles lauſchen!
Die Welt, die Amphion zuerſt gegründet,
Die dann Homer mit hohem Heldenmuth,
Anakreon mit Freud' und Liebesluſt,
Die Sappho einſt mit Zärtlichkeit beſeelt,
Sie bietet Dir den ew'gen Blüthengarten.
Da bändigt ſich des Lebens wilder Strom

Zu einem Spiegel, der nur Freude glänzt,
Deß Wellen im Geſang vorüberrauſchen;
Da wird ein jeder Sturm zu mildem Hauch
Und dringt im ſüßen Dufte zarte Klänge;
Die Sonne, die zu dieſem Garten glänzt,
Wird nie von ſchwarzer Wolken Zug verdunkelt
Und rein bleibt ihrer Stralen Harmonie;
Der Sterne Silberſchein iſt zartes Lächeln
Und weckt ein ſolches leicht in Deiner Seele,
Das in der Lieder Wohllaut ſich entringt.
O lebe fort und fort, mein theurer Sohn,
In dieſer Welt und laß von Außen nimmer
Des Lebens Mißlaut Deinen Sang verſtimmen.

## Herennian.

Ich ſoll einſt herrſchen! O, mein weiſer Freund,
Wie kann ich herrſchen mir von Lieben trennen?
Ja! Alles was mir naht, umfaſſ' ich liebend,
Und meine Liebe ſoll in jedem Herzen,

Ich hoff' es, einſt ſo mächtig wiederklingen,
Daß ſie die Stelle des Gebets vertritt.

**Longin.**

Die Liebe iſt des Lebens zarte Blume,
Doch ohne Dornen gibt es keine Roſe!

**Herennian.**

Wie? Kann das geiſt'ge Götterkind betrügen?

**Longin.**

Von Menſchen wird das Göttliche befleckt.

**Herennian.**

Iſt's nicht erhaben über Erdenmacht?

**Longin.**

Hier unten trägt's des Lebens ſchwere Feſſeln.

Herennian.

Dort aber, dort?

Longin.

Dort geht der Tag ihm auf
In ſeinem ungetrübten Sonnenglanze.
Dort iſt die Lieb' ein Mittelpunkt, in dem
Sich aller Götter Herrliches vereint
Und, wie es Plato ahnte, wie es mir
So feſt im Buſen ſteht, der Götter Gott!

Herennian.

Auch meine Liebe iſt dort angebaut!
Sie ſchickt die Thränen um den theuern Vater,
Der den Unſterblichen jetzt zugehört,
Als ihren treuen Boten oft hinauf.
Sie ruft der Sonne ihre Klage zu,
Auf daß ihr mächtig Licht ſie weiter trage:
Sie flüſtert ihre Sehnſucht in die Sterne,

Daß ſie ihr Troſt in milden Stralen ſenden.

(Entfernter Siegesmarſch).

Ha! welche Töne?

**Longin.**

Das ſind Siegesklänge!

**Herennian.**

Die Mutter kehrt zurück.

**Longin.**

Der Feind entfloh!

**Herennian.**

Das Vaterland iſt frei!

**Longin.**

Das Recht bewahrt.

**Herennian** (begeiſtert).

Ja! es entrang ſich aus Himmelsgefilden
Freundlich die Göttin des Sieges herab:
Wo in dem Dunkel umgrüneter Haine
Daphne, die Flücht'ge, zum Lorbeer einſt ward,
Sank ſie hernieder und brach von dem Strande
Jugendlich-kräftig entſprießendes Laub.
Dann ſtieg ſie weiter zu blutigen Ebnen,
Sah dort die Freundin vom Kampfe umſtrickt.
Lächelt ihr liebreich und ſtreute den Lorbeer
Hin auf das Haupt, das ſie immer bekränzt.
Und vor dem Glanze aus göttlicher Gabe
Und vor dem Blicke der mächtigen Frau,
Sanken die Feinde wie Halme zum Grunde,
Welche das Meſſer des Schnitters erfaßt.
Liebliche Göttin, o wandle den Lorbeer
Nun in die friedliche Palme auch um!
Liebliche Göttin, vermäle dem Siege
Nun auch der Eintracht rein ſtralendes Glück!

(Der Marſch iſt naher gekommen. Siegsgeſchrei).

Sie naht! Sie naht! Longin, auf, ihr entgegen!
Die Mutter winkt! Sie ſehnt ſich zu dem Kind!
Nach blut'gem Kampfesſpiel ſoll ihr das Herz
Den reichen Schatz der zarten Liebe bieten.

(Beyde ab).

## Zweite Scene.

Marſch. Palmireniſche Krieger. Gefangene Römer. Zenobia auf dem Siegeswagen mit Herennian. Mäon. Krieger. Volk. Longin. Alles ordnet ſich zu den Seiten und im Hintergrunde.

**Krieger und Volk.**

Triumph! Zenobia, der Siegrin, Heil!

**Longin.**

Der Retterin des Vaterlandes Heil!

**Alle.**

Heil!

**Mäon.**

Ihr gebühret Triumph!

**Alle.**

Triumph! Triumph!

**Zenobia.**

Nicht mir, den Göttern weihet Euern Dank!
(Sie ſteigt nebſt Herennian von dem Siegeswagen).
Der Götter Auge lenkt der Schlachten Loos,
Wo ſie das Unrecht ſehn, da ſenden ſie
In ihren Blicken mächt'ge Blitze hin
Und ſchleudern in den Tod den Uebermüth'gen.
(Zu den Gefangenen).
Ihr habt's erprobt! Was trieb Euch tollkühn her,
Die Rache dieſes Landes aufzuregen?
Hat nicht der Götter Hand Euch reiche Gaben

In Euren eignen Gränzen ausgeſtreut?
Und wird nicht dadurch, daß Ihr ſie verſchmäht,
Der Zorn der Himmliſchen von Euch gereizt?
Feig hatte Euer Feldherr Euch verlaſſen,
So daß ihn kaum mein Blick von Fern gewahrt:
Ihr, feig wie er, Ihr wußtet nicht zu ſterben,
Der Knechtſchaft Schmach durch Tod nicht zu entgehn!

(Zu einigen ihrer Krieger).

Führt ſie hinweg! Vertheilt ſie unter's Volk;
Sie mögen Sklaven ſeyn, wie ſie gewollt.

(Die Gefangenen werden abgeführt).

**Herennian.**

Willkommen, o Mutter, am Buſen des Sohnes!
Willkommen, o Siegrin, dem freudigen Volk!
Dir lachen die Herzen, Dich preiſet der Jubel,
Der über die Lippen von Tauſenden wallt.
Wohl ſchwankte mein Geiſt zwiſchen Fürchten und Hoffen,

Da er in dem Sturme des Kampfs Dich gewußt,
Wohl drang in das Auge die Perle des Herzens,
So daß es nur trübe zum Himmel geblickt;
Denn hätte aus ſeinen tief nächtigen Klüften
Der Typhon mit tödtender Hand Dich erfaßt,
Geriſſen Dich ſeine Gewalt aus dem Leben,
Dein freundliches Bild meiner Liebe entwandt:
O dann wär die Blume des Daſeyns gefallen,
Die jetzt in der Liebe zu Dir nur noch blüht.
Ach! Ward doch der Vater ſchon von mir gerufen,
Und ſteht doch noch offen die Wunde des Herzens —

**Zenobia** (betroffen).

Genug, mein Sohn!

**Herennian** (fortfahrend).

Ich dank' Euch, ihr hohen unſterblichen Götter!
Bekränzet mit ewiger Jugend die Mutter,
Verwebt in den Kranz, was ihr Glückliches ſendet
Aus Himmelsgefilden ins Leben herab.

Beglückt in der Mutter den flehenden Sohn
Und Du, ſüße Mutter, laß' nur Deine Liebe!

(Er umarmt ſie).

Zenobia.

Wenn ſich die Sonne von dem Himmel löſte,
Wenn ſeine Sterne bleichend niederſänken
Und Nacht die Dämm'rung und den Tag verſcheuchte,
Dann pflanzte ich die Liebe, die zu Dir
In meinem Herzen wohnt, hinauf zum Himmel
Und heller als die Sonne gäb' ſie Dir
Den ungetrübten helden Frühlingstag,
Und milder als die Sterne gäb' ſie Dir
Die ſanfte Nacht, des Herzens ſtille Freundin.
Ich weiß es nicht, warum ein innrer Ruf
Mich ſtets zu zwei entfernten Polen treibt:
Und alles Streben nur nach ihnen lenkt!
Dich muß ich lieben mit der ſüßen Gluth,
Die eine Mutter Göttern ähnlich macht,

Den Glanz des Ruhmes mit der heißen Flamme,
(Im Innerſten ergriffen).
Aus der ſich oft die That der Unterwelt,
Die ſchwarze Nacht der Zukunft ſich erzeugt
So gleichet dieſe Bruſt nun dem Vulkan,
Auf deſſen einer Seite mild die Rebe,
Das Gold der Frücht' empor in Fülle ſtrebt,
Indem ſich auf der andern eine Oede
Im todten Graus dem ſcheuen Blicke zeigt,
Wo die Verwüſtung ihren Scepter ſchwingt.
Wenn einſt die Gluth ſich ſelbſt zu todt gebrannt,
Wenn die Vernichtungskraft im Innern ſtarb,
Dann wird zu allen Seiten ſüße Liebe
Empor ins Leben Himmelsfrüchte treiben.

Máon (nähert ſich der Königin).

Es iſt ſchon Aurelian, der Römer Kaiſer,
Mit einem Heer im Anzug. Einſtimmig
Wird dies von den Gefangnen ausgeſagt.
Was ſoll geſchehn? Willſt Du, daß wir entgegen

Mit aller Kriegesmacht, die wir in Eil
Verſammeln können, ſeinen Schaaren ziehn,
Dem Glück vertrauend, das uns lächelt? Oder
Scheint Dir es beſſer, hier ihn zu erwarten,
Wo hinter ſtarken Mauern unſre Wehr
Dem Feinde doppelt kann gefährlich werden,
Bis die entfernten Heere zu uns ſtoßen?
Sprich, Königin! Es wird dein weiſer Rath
Am Sicherſten zum Heil des Landes führen.

**Zenobia.**

Vor Allem anderen gebietet uns
Der Pflichten heiligſte, den Ueberreſten
Des Odenath zu weihn die letzte Ehre.
Sein Schatten möchte zürnen, möchte uns
Der Götter mächt'ge Huld in Groll verkehren,
Wenn wir der Hülle nicht den Frieden gäben!
Drum ruhe jeder rauhe Ton der Waffen,
Die Stadt ſey nur ein weites Trauerfeld.
Laßt düſtre Opfer auf zum Himmel rauchen,

Dem Todten zu gewinnen ſeine Gunſt.
Ich ſelbſt erbaue ihm an dieſer Stätte
Das letzte Prunkgerüſt, den ſtillen Thron,
Wo Königsſchmuck und Herrſchermacht den Abſchied
Vom ſturmbewegten Leben friedlich feiern.
Indeſſen eilen Boten fort und rufen
Die treuen Bundsgenoſſen uns herbei.
Die Medier drückt ſchon längſt der Römer Joch,
Die Perſer harren nur des Augenblicks,
Den alten Kampf furchtbarer zu erneuen;
Was noch von unſern Schaaren in entfernten
Provinzen ſteht, rückt her in gleicher Eil:
Dann, Aurelian, dann ſoll Dein ſtolz Gelüſt
Vor der gerechten Sache niederfallen,
Dann zittre, Rom! Dann kommt Zenobia.
O, wie mich der Gedanke hoch erfüllt,
Den Fuß zu ſetzen auf den ſtolzen Nacken
Des nie gebeugten Roms!

**Herennian.**

O, meine Mutter,
Laß Dir genügen unſer ſchönes Land
Und meine Liebe! Soll ich ewig denn
Nur zittern um Dein Leben, wenn Du kühn
Dich in den wilden Sturm der Schlachten wirfſt?

**Zenobia.**

Auf keinem Haupte iſt die Krone feſt,
Kein Eigenthum des Einzelnen iſt ſicher,
So lange Rom noch ſteht. Drum falle Rom!
Zeig Dich dem Volke, Du mein theurer Sohn;
Hinaus! Laß ſeinen Jubel Dich begrüßen.
Du biſt ſein Herrſcher einſt, darum ſey jetzt
Schon ſeine Luſt. Longin begleitet Dich.

(Zu den Kriegern).

In Euch hab' ich die tapfern Kampfgenoſſen,
Von mir erprobt in mancher harten Schlacht,
Die treuen Freunde wieder gern erkannt,
Legt jetzt die Waffen hin. Bereitet Euch

Zur Trauer. Für den ehrenvollen Lohn
Bürgt Euch Zenobia.

**Krieger.**

Der Kön'gin Heil!

**Andere.**

Triumph!

(Alle ab außer Zenobia und Mäon.)

## Dritte Scene.

**Zenobia. Mäon** im Hintergrunde, ohne von ihr geſehn zu werden.

**Zenobia.**

Triumph! Allein um welchen Preis?
Erſt mußt ich über jenes theure Gut
Des Herzens, die Gewohnheit alter Liebe,
Tief eingewurzelt durch verjährten Bund,

Den Sieg erringen und ſie hart verſtoßen,
Um auf der Bahn des Mordes weiter dann
Zu dem Triumphe kühn emporzuſteigen!
Mord! — Ha! wie dieſes Wort, der Lipp' entbebt,
Die Seel' im ungeheuern Krampf erfaßt! —
Ich ſollte zittern vor dem flücht'gen Laut
Des Wortes? Ich? Ich, die auf dem Geſild'
Des Kampfes unempfindlich an dem Jammer
Der Sterbenden vorüberging und kalt
Das Schwerdt geſtoßen in des Feindes Bruſt,
Ich — zittern? — Ach! Das iſt ein Andres. Dort
Im Kampfe ſtellt der Menſch dem Menſchen ſich
Genüber und ergibt ſich drein, den Tod
Zu finden, wie er auch zu geben ihn
Bereitet iſt. — Der Mörder aber ſchleicht
Auf unbewachtem Pfad dem Opfer nach
Und ſtößt es hintrücks nieder in den Abgrund.
Der Mörder hört wohl nicht die Klagetöne
Von Außen dann, allein dafür rächt ſich
Die That und läßt aus ſeinem eignen Innern

Den Mislaut ſchneidend in das Leben treten. —
Wie? Nannte nicht der Götter Schweigen, als
Ich zweifelnd ſie gefragt, das Werk gerecht?
Sie ließen es geſchehn, ob auch mein Wille
Nicht mehr ſo böſem Ziele nachgeſtrebt.
Weh mir! Weh mir! hätt' ich ſie misverſtanden!
Die Ahnung rauſchte mir im Sturm der Schlacht
Entgegen, als in jedem Jammerlaute
Des Odenathes Stimme mir erklang,
Als ich in den verzerrten Angeſichtern
Der Todten ſeine Züge nur erkannt!
O, Täuſchung, die aus tiefſtem Seelengrunde
So ſtill und ſo bedeutend zu uns ſpricht!
Da ſteht das Bild, feſt und unwandelbar,
Da brüllt der Ton, der nie wird überſchallt!
Ihr ew'gen Götter, reißt das Bild heraus,
Das, ob ich's auch verjage, ſtets kehrt wieder!
Befreit mich von dem wilden Schreckenslaut,
Betäubt mein Herz, daß es ihm nimmer lauſcht!
O, ſeyd mir gnädig, ihr Unſterblichen!

Tief in der Bruſt muß ich vor jedem Andern
Bewahren, was ſo gern hervor ſich drängte.
Jetzt zeige Dich, mein Muth! Das Schickſal ruft
Dich in die Schranken; hier wirſt Du geprüft,
Hier zeige Dich in Deiner ganzen Macht,
Wie ſie der Kampf mit Menſchen nie verlangt;
Hier zeige Dich, hier ſey der Sieger, hier:
Des Herzens Ruh als Preis Dir zu erringen!

**Mäon** (welcher ſich genähert hat).

Zenobia!

**Zenobia.**

Wer ſpricht?

(bei Seite).

Ha! mein Genoſſe.
Er, der die Schlange in den Buſen warf,
Die ſich im Morde ihres Gifts entledigt
Und nun den Stachel nach mir ſelber kehrt.

**Mäon.**

Iſt es vergönnt —

**Zenobia.**

Sprich, was iſt Dein Begehren?

**Mäon.**

Du ſiehſt nun auf dem Gipfel Deiner Wünſche!
Das Diadem bekränzt Dein Haupt: die Sonne
Der Herrſchermacht wirft ihre weiten Stralen
In Deines Lebens ruhmdurchflochtne Bahn;
Beſiegt ſind Deine Feinde; niemand wagt,
Den Glanz, der Dich umleuchtet, noch zu trüben.
Der Eine, der den reichen Blüthenbaum
Des Ruhms zu fällen dachte, iſt nicht mehr.

**Zenobia** (ſich abwendend).

Nicht mahne mich daran.

**Mäon.**

Du Königin,
Haſt nun erreicht, was auf der Erde Schönes,
Was Herrliches im bunten Reich des Lebens
Gefunden wird! Wie fern von Dir, wie dunkel
Steht aber Mäon, Dein bewährter Freund!
Kaum darf er lichtſcheu aus entlegnem Winkel
Den Blick zu Deinem Sonnenglanze heben,
Darf kaum mit leiſem Wort den Freundesrath
Zu Deinem Wohlergehn der blöden Lippe
Entſchlüpfen laſſen! (Er hält inne).

**Zenobia.**

Weiter ſprich!
(Für ſich).
Wohin
Führt das?

**Mäon.**

O ſchauteſt Du in meine Bruſt

Und laſeſt, wie in ew'ger Flammenſchrift
Die Schwüre der Anhänglichkeit und Treue
Dort feſt gegründet ſtehn, Du würdeſt gern
In Milde aus dem Staube mich erheben,
Daß ich dann kühn durch ſelbſtſtändige That
Das mächtige Gefühl des tiefſten Innern
Der Welt in ſeiner ganzen Kraft entfalte;
Daß ich dann zeige, wie mein ganzes Seyn
Nur Dir, o Königin, gewidmet iſt.

### Zenobia.

Noch faß' ich nicht, was Deine Rede deutet!
Du ſtändeſt fern von mir, ſagſt Du? Und biſt
Durch ein Verbrechen doch ſo feſt an mich
Gekettet, daß mich dieſe Kette drückt?
Du wärſt im Dunkel! Biſt Du nicht nach mir
Der Mächtigſte in dieſem weiten Reiche?

### Mäon.

Nach Dir! Das iſt es grad. Allein wo Du

Die hohe ungetrübte Sonne ſtrahlt,
Da muß ein jedes Licht, das nach Dir ſieht,
Verſinken in ſein unbedeutend Nichts;
Nur mit Dir, nur an Deiner Seite kann
Mäon die rechte Stelle finden, welche
Der ächtbewährten Treue wohl gebührt.
Ja! Du mußt mich zu Deiner Höh' erheben.
Hab' ich doch ſelbſt auf dieſen Glanzespunkt
Durch eine kühne Handlung Dich geſtellt.
Jetzt fodr' ich meinen Lohn, jetzt will ich erndten
Die Frucht aus meines Wagſtücks ſchwarzer Saat.
Dein Gatte muß ich ſeyn, ſoll ich dem Dunkel
Zum Licht entſteigen, wie es mir geziemt.

**Zenobia** (zurückſchaudernd).

Ha! Du, der Mörder meines Gatten — Du —

**Mäon.**

Bin ich mehr Mörder, als Du Mörderin?

**Zenobia.**

Hinweg!

**Mäon.**

Erſt will ich Antwort auf die Frage.
Ich hab' ein gült'ges Recht auf Deine Hand:
Du ſelbſt mit dem Befehl zum Gattenmorde
Haſt es mir eingeräumt; ich hab's verdient
Durch den Gehorſam, den ich Dir gezeigt.
Steh mir jetzt Rede: willſt Du Dich entſchließen
Den Thron mit mir zu theilen? Kön'gin, ſprich!

**Zenobia.**

Wohl weiß ich, daß ein mitternächtig Band
Uns zwei umſchlingt. Drum aber taugen wir
Vereint nicht an das helle Licht des Tages.
Da möchte uns die Hülle leicht entfallen
Und man uns ſehn in unſrer Schreckgeſtalt.
Wie kommt es auch, daß Du ſo heftig mich
Bedrängſt? Verwegener, wie wagſt Du kühn

In der Art mit Zenobien zu ſprechen?
Haſt Du vielleicht geträumt, Du hielteſt mich
So feſt und ſicher an des Frevels Kette,
Daß ich Dir zu entgehen nicht vermag?
Du irrſt! Der Leu zerreißet wild die Schranken
Und wirft den ſtrengen Wärter in den Staub.
Ha! wenn Du auch vor allem Volke mich
Des Gattenmordes zeihſt, wenn Du beſchwörſt,
Daß Du die Wahrheit ſagſt, ſo kann ein Wort,
Ein Wort von mir zum Lügener Dich machen
Und Dich zerreißt das Volk in ſeiner Wuth.

Mäon.

Es ſteht dahin, ob wohl des Volkes Eifer
So ſchnell und willig Deinem Wunſche diente;
Ob nicht zuvor der Körper Odenaths
Den gült'gen Aufſchluß geben müßte!

Zenobia.

Ha!

**Mäon.**

Dann wär nicht Mäon der Verbrecher, nein!
Was ging ihn auch der todte König an?
Du aber warſt ihm Gattin, wareſt ihm
Durch manches heil'ge Pfand, im Lauf der Jahre
Empfangen und geboten, ſchwer verpflichtet:
Und dennoch ſprachſt Du den Befehl des Mord's!

**Zenobia.**

Die Aerzte hatten ihn ſchon aufgegeben:
Das Opfer ward dem Vaterland gebracht!

**Mäon.**

Die Liebe zu dem Land entſchuldigt mich,
Mich, Königin, doch nimmer Dein Gebet.
Noch einmal ſey's geſagt: Du warſt ihm Gattin,
Dir war es Pflicht, vor jedem rauhen Hauch
Des Nords ihn zu bewahren, jeden Feind
Zu ſcheuchen von des Kranken Schlummerſtätte;
Du mußteſt wachen ob der kleinen Sorgen,

Die ſeines Daſeyns Ruhe trüben konnten
Und wenn der Mord ihm nahte, mußteſt Du
Das eigne Leben für das ſeine opfern!

**Zenobia.**

Wie! Du, der mich zu ſolcher That gereizt,
Der ſie vollbracht, Du wagſt den Zahn der Reue
Zu ſchärfen in der ſchmerzdurchbohrten Bruſt!

**Mäen.**

Auf ewig ſoll der düſtre Laut verſtummen,
Den dieſe That in das Gedächtniß ruft,
Ergibſt Du Dich dem Wunſch des Freundes!

**Zenobia** (mit einer Bewegung des Abſcheus).

Nimmer!

**Mäen.**

Steht dieſer Wille feſt?

Zenobia.

Unwandelbar!

Mäon.

So wiſſe denn, was Dir verborgen blieb.
Falſch wurdeſt Du von mir berichtet, da
Ich Dir die Nachricht von dem nahen Tode
Des Odenath gebracht. Frag' nur die Aerzte:
Sie gaben Hoffnung, ſie verſicherten
Nur kurze Friſt noch könne dieſes Uebel
Beſtehn und kräft'ger werde Odenath
An Geiſt und Körper als zuvor dann blühn:
Auch äußerte der König, eh' er noch
Des Giftes Folgen fühlte im Vertrauen:
Der Bund mit Rom ſey noch nicht abgeſchloſſen,
Leicht könne ſich der ſichre Feind betrügen
Und Schande ſtatt geträumter Schätze ernten.
Daß er Dir das verſchwieg, war ſein Verbrechen;
Du aber haſt es reichlich ihm vergolten
Und ihn zum ewig Schweigenden gemacht.

Um Deinetwillen hab' ich nicht die That
Des Mords vollbracht. Das glaube nicht. Ich ſelbſt,
Ich ſtrebte nach dem Throne dieſes Landes
Und wollte Dich als ſeine Mitgift nehmen;
Du machſt grauſam das Innre meiner Bruſt
Zur öden Wüſte ungeſtillter Sehnſucht,
Drum räch' ich mich und träufle ſchärfres Gift
Dir in die offne Wunde Deines Herzens.

### Zenobia.

Hört Ihr's, Ihr Götter? Hört Ihr das Geſtändniß
Des fürchterlichſten Frevels und es ſchmettern
Nicht Eure Donner den Verbrecher nieder?
Fluch Dir! Fluch Dir, daß Du mit ſolchen Schlingen
Die unbewachte Seele mir umſtrickt!
Fluch Dir! Daß Du Dich ſolcher niedren That
Noch rühmſt, um meine Qualen anzuhäufen!
Dir hab' ich mich vertrauet, Dir die Schwächen
Des Innern offenbart. Wer war mir näher
Als der verwandte Sproſſe aus dem Blut

Der Ptolemäer? — Und ſo tückiſch konnteſt
Du mich, die Blinde, leiten zu dem Abgrund?
Ha! nimmer ſollſt Du Dich des Werks erfreun!
Und wie das Gift, ſo Du in meine Seele
Gelegt, nun gräßlich ſchmerzend naget fort,
So ſchreit' ich weiter auf der düſtern Bahn!
Doch hüte Dich, daß Du mir fürder nicht
Begegneſt auf dem mordbefleckten Gange,
Denn leicht wohl könnte das Gelüſt mich faſſen,
In Deinem Blut des Gatten Tod zu ſühnen.
Was ich gethan — die ew'gen Götter wiſſen's —
Ich meint' es wohl damit dem Vaterlande!
Du aber haſt des Werkes reinem Sinn
Die Farbe Deiner Seele angelegt;
Nun ſteht es ſchwarz und ewig häßlich da,
Und wirft den trüben Schein auf meinen Geiſt;
Allein der Fluch, der Fluch, der jeden Mörder
Schwer, unabwendbar trifft, bleibt Dir allein.

(Sie geht ab.)

## Vierte Scene.

Mäon (allein).

Ich lache Deines Fluch's! Ha, Uebermüth'ge!
Du wagſt's zu drohen! Dieſes Pfeiles Spitze
Weiß ich zu Deiner eignen Bruſt zu kehren! —
Verſchmäht! Verſchmäht von ihr, von ihr! Dies
Wort
Sey tauſendfach dem Geiſte wiederholt,
Daß ich die Rache nähre, daß ich ſie
Zur Gluth anfache, die dann unaufhörlich
In ſcharfer Pein an *ihrem* Innern nagt.
Ich hätt' umſonſt verſchwiegen und geheim
Dem Meuchelmorde willig Hand geboten?
Ich hätte nur, damit ſie ſtolzer ſich
Auf ihrem Throne brüſte, ſolche That
Verübt und müßte nun von Ferne ſchaun,
Wie herrlich dieſes Zieles Sonne leuchte?
Du irrſt! Du irrſt! Bei allen dunkeln Mächten

Der Unterwelt, Du irrſt! Dein Uebermuth
Soll ſchwer gezüchtigt werden. Mäon geht
Auf weiterm Umweg nur dem Ziel entgegen!
Ich will in ihrem Heiligſten ſie foltern.
Des Kindes Liebe, die dies ſtolze Herz
Allein vermag zu ſanftem Ton zu ſtimmen,
Kehr' ich in Abſcheu. Ja! Der eigne Sohn
Soll ſie verfluchen, ſoll der Rache dienen.
Der Knabe ſelbſt, ein ſchwächlich ſchwankend Rohr,
Muß untergehn bei dieſem wilden Sturme.
Hab' ich den Grund zu ſolchem Bau gelegt,
Daß er ſich luſtig in die Höh' erhebt
Und ihres Glückes Grabmal wird auf ewig,
Dann geh' ich ſchnell dem Aurelian entgegen,
Entdecke ihm, auf welche leichte Weiſe
Palmira zu erobern ſey. Mir dürfte
Sein Dank gewähren, was mir undankbar
Zenobia verſagt: Des Reiches Krone.
Dann zittre, Stolze! — Ha, Herennian!

(Er geht zur Seite.)

## Fünfte Scene.

Der Vorige. Herennian.

Herennian (vortretend).

Wie doch ſo ſchwer aus dem Menſchengewühle
Sich auf die Seele ſein Drängen mir jetzt!
Schüchtern zerrinnen die Worte der Liebe,
Die in Gefühlen den Buſen durchſtrömt.
Bin ich allein — o! dann hebt ſich die Wonne
Tief aus dem innerſten Leben herauf,
Schlägt an die Saiten des zitternden Herzens,
Daß ſie erbeben im freundlichen Klang!
Rinnet, ihr Klänge, in Wellen zuſammen,
Bildet der Lieder hellrauſchenden Strom,
Irdiſche Wahrheit ſey göttliche Dichtung,
Göttliche Dichtung der Wahrheit Erguß!
Was iſt das Leben? Strömender Zeitlauf,
Der zu dem Meere des Todes ſich drängt.

Was iſt der Tod? Ach! Die Stralen des Abends
Locken ſo lieblich ins himmliſche Blau.
Himmliſches Blau! Biſt Du Abglanz des Todes,
Deuteſt Du glänzend ſein friedliches Reich,
O, dann erhebe in ſcheidenden Stralen
Milde den Geiſt deines Jünglings hinauf!

Mäen (tritt vor).

So bald ſchon meideſt Du des Volkes Jubel.

Herennian.

Nicht laute Freude kann mir Freude geben:
Im Stillen pflück' ich mir die ſüße Blüthe.

Mäen.

Wem iſt es unbekannt, daß Herennian
Von Göttern früh ſo hoch begünſtigt wurde!
Ihm liegt im Herzen all das Herrliche,
Was die Natur, was uns das Leben birgt,
Was wir, wir andern, ſchwer und langſam nur

Durch geiſtig Sinnen ſpät erkennen dürfen,
Ein klarer Spiegel da. O, nimmer möge
Ein böſer Geiſt, der leicht ins Leben tritt,
Der, nicht von Dir gewahrt, vielleicht ſchon da,
Den hellen Schein des Spiegels Dir verdunkeln!

### Herennian.

Dein Wunſch iſt gut, allein wer weiß, ob auch
Das, was Dir bös erſcheint, mir alſo dünkt!
Es ziehen Schwäne durch den klaren See
Und Ringe bilden ſich auf ihrer Bahn;
Der Schwan eilt weiter und ihn kümmert nicht,
Daß ſeiner Ringe Schmuck ſo bald verſchwindet:
Ihm g'nügt die eigne Reinheit und er geht
In ihrem Glanz der Heimath ſtets entgegen.
So, ſcheint's mir, ſoll der Menſch auch leichten Kummer
Dem Schlimmen weihn und in des Herzens Reinheit
Still durch den Sturm des wilden Lebens ziehn.

**Mäon.**

Doch wenn der Sturm das Schiff an Felſen wirft?

**Herennian.**

O dränge mich nicht mit ſo grauſen Bildern;
Du mahnſt mich an des Vaters ſchnellen Tod!
Ja! jener Augenblick, der mich von ihm
Getrennt, ſchien mir ein ſolcher heft'ger Sturm.

**Mäon.**

Bald aber — mit Erſtaunen muß ich's ahnen —
Ward dieſer Sturm von Dir beſänftigt. Warlich
Mit ſo viel zartem Sinn vereinigſt Du
Auch Geiſtesſtärke, die des Herzens Regung,
Ob ſie gleich übermächtig von dem Schickſal
Hervorgerufen wird, zur Ruhe weiſt.

**Herennian.**

Nicht iſt es das! O nein! Wohl bebet fort
Das Herz, ergriffen vom gewalt'gen Sturm!

Doch meiner hohen Mutter ſüße Liebe,
Ja! ſie vermag der wildbewegten Seele
Den Frieden rückzugeben; ſie allein
Kann das erſetzen, was mir unerſetzlich
Geſchienen.

**Mäon.**

Billig iſt's, daß ſie erſetzt!
Du liebſt ſie alſo ſehr, die hohe Mutter?

**Herennian.**

Nicht liebevoller drängen Töne ſich
Einander zur Vermälung ſüßen Wohllauts
Entgegen, als mein Herz ſich zu dem ihren.

**Mäon.**

So will ich Dir denn ein Geheimniß ſagen,
Das Deine Liebe furchtbar ſteigern ſoll!

**Herennian.**

Wie?

**Mäon.**

Deine hohe Mutter, die den Vater
So liebevoll Dir ſchon erſetzt — (hält inne).

**Herennian.**

Nun? weiter!

**Mäon.**

Sie war die Mörderin des Odenath.

**Herennian** (ſchreiend).

Mäon!

**Mäon.**

Du ſtaunſt! Du glaubſt es nicht? O frage
Nur Deine Mutter ſelbſt! Sag' ihr, Mäon
Hab' Dir's entdeckt! Sie läugnet's nicht, die Hohe!
Ja, Knabe! Bei dem Typhon! Noch ein Mal:
Zenobia war die Mördrin Deines Vaters!

(Mäon ab).

## Sechſte Scene.

**Herennian.**

Halt, Schrecklicher! — Nein, nein! Es kann nicht
ſeyn!
Und dennoch — In der eignen Bruſt erhebt
Sich plötzlich gegen ſie die Anklagſtimme.
Die Mutter — Odenaths Bund mit den Römern —
Sein ſchneller Tod — O weiche von mir, Argwohn,
Vergifte nicht den Quell des reinſten Glücks! —
Ich will die Mutter unumwunden fragen
Und ihrer Antwort ſoll der Zweifel fliehn!
Es kann nicht ſeyn! Doch wär es, wär es wirklich,
Dann ſind die Blüthen alle hingefallen,
Die noch das Daſeyn herrlich ausgeſchmückt,
Dann reißt des Herzens reingeſtimmte Saite
Und jeder ſüße Ton des Lebens flieht.

(Er geht langſam ab).

**Der Vorhang fällt.**

# Vierter Akt.

## Erſte Scene.

Im Hintergrunde der Katafalk des Odenath, ſchwarz und feuergelb behangen. Oben ein Bild der Sonne; an beiden Seiten brennen Fackeln.

**Zenobia.**

Zeigt ſchon ſo bald der Götter Rache ſich,
Daß ich den hohen Willen mißverſtanden?
Noch iſt die Leiche nicht der Gruft gegeben
Und feindlich kämpft bereits der Geiſt, der ſie
Bewohnet mit dem meinigen und will
Den alten Muth, den feſten Sinn zerſtören.
Ich duld' es nicht! Sie ſollen ſtark mich finden,
Stark bei dem Streit der innern Geiſtesmächte,
Stark in dem Kampfe, der von Außen ſtürmt!
Ha! mächtig flackert neu die Flamme auf,
Strömt in die Seele und ermuthigt ſie,

Den Göttern ſelbſt, den Ewigen, zu trotzen.
Du, wilde Gluth, Du leuchteſt ſtark und klar!
Da muß ſich auch die dunkle Nacht erhellen,
Die überläſtig ſich ins Leben drängt:
Da muß der Geiſt ſich zu dem Höchſten ſchwingen,
Zu der Unſterblichkeit des ew'gen Ruhms! —
Ha! Aurelian: Du ſchlingſt die ſtarken Arme
Der Heeresmacht um dieſe Palmenſtadt,
Doch juble nicht zu früh! Treu blieb der Muth
Noch meinem Geiſt und dieſem Muthe blieb
Auch ſtets der Preis des Kampfs, der Sieg, getreu.

## Zweite Scene.

Die Vorige. Ein Anführer der Leibwache, eine Pergamentrolle tragend

Anführer.

Ein Römerbote war am äußern Thor
Und wollte Einlaß, doch da Du geboten
Ihn zu verweigern, ward er rückgeſandt.

Zenobia.

Ganz Recht! Ich kenne dieſe Friedensboten!
Die Palme muß den Eintritt ihnen ſchaffen,
Doch iſt der Friede nicht ihr wahres Ziel.
Sie ſpähen lüſt'gen Blicks des Ortes Schwächen
Und ſuchen mit dem Spiel des falſchen Worts,
Die Feigen in Verräther umzuwandeln.
Habt Ihr gefragt, was jener Bote wollte?

Anführer.

Dies Blatt ließ er zurück. Es ſey ein Schreiben
Des Kaiſers Aurelian für Dich beſtimmt.

(E. übergibt der Königin das Pergament.)

Zenobia.

Wie ſieht das Heer des Feinds?

Anführer.

Im weiten Kreiſe
Umgibt es rings die Stadt.

Zenobia.

Und ſeine Anzahl?

Anführer.

An fünfzigtauſend Krieger mögen's ſeyn!

Zenobia.

Wir können nicht zur Schlacht im freien Felde
Der großen Uebermacht entgegenziehn,
Bis uns Entſatz durch äußre Hülfe wird;
So lange mag der Römer ſich die Stirn
An unſrer Mauern feſtem Wall zerſtoßen!
Sahſt Du den Mäon?

Anführer.

Schon ſeit Stunden wird
Vergebens er geſucht.

Zenobia.

Das iſt doch ſeltſam!

(Sie blickt in das Pergament.)

Ha! Welcher Stolz! Bin ich denn überwunden?
Bin ich nicht Siegrin? Raucht doch noch das Feld
Vom Blut der Römer, die im Kampfe fielen;
Sind doch die Graſeshalme noch gebeugt,
Die ihre Roſſe fliehend niedertraten!
Noch immer dünken ſie ſich Herrn der Erde
Und meinen mit dem Hauche ihres Odems,
Mit flücht'gem Zug der frechen Hand die Welt,
Vom Aufgang bis zum Niedergang zu leiten!
Die Thörichten! Schnell rauſcht die Zeit dahin
Und ſpühlt ihr Reich, ſo wie die Fluth den Sand
Vom lockern Ufer, zur Vernichtung fort.

## Dritte Scene.

Die Vorigen. Longin.

**Zenobia.**

Du kommſt zum rechten Augenblicke! —
(Zu dem Anführer.)
Du
Eil in die Stadt; verkündige dem Volk,
Die Zeit der Trauer ſey jetzt ausgeſetzt,
Es ſolle, wer die Waffen führen kann,
Die Mauern ſchützen helfen und von dort
Tod und Verderben auf die Feinde ſchleudern!
Beachte wohl, daß jede ſchwache Stelle
Nur mit bewährten Kriegern wird beſetzt.
Ich ſelbſt erſcheine dort in kurzer Friſt.

(Anführer ab.)

## Vierte Scene.

Zenobia. Longin.

**Zenobia** (indem ſie dem Longin das Pergament zum Leſen gibt).

Da lies, mit welcher Frechheit Aurelian
Den Königinnen will Geſetze ſchreiben.
Ergeben ſoll ich mich! Den Schmuck der Krone
Dem Kaiſer, meinem Herren, überliefern,
Da ich mich ihrer durch Verrätherei
Am Heere des Geſandten Decius
Unwerth gemacht! Das Leben wolle man
Mir ſchenken und noch überdem geſtatten,
Daß ich ein Städtchen mir im Römerreiche
Zu fernerm ſtillen Leben auserwähle. —
Es ward noch nie auf gleiche Art die Ehre
Tief in den Staub getreten, wie es jetzt
Vom Aurelian geſchehn! Drum will ich nicht

Mit Antwort ſeiner Schrift die Hand beflecken.
Doch einen Abgeſandten will ich ſchicken,
Der tief in des Tirannen ſtolze Seele
Den Zorn geſchmähter Königswürde ſchleudert.

**Longin.**

Laß mich, o Kön'gin, dieſer Bote ſeyn!
Wohl ziemt's dem Freund der Weisheit, jenes Licht,
Das er im Anſchaun unbefleckter Tugend,
In der Erkenntniß einer beſſern Welt
Dem Geiſt gezündet, dort auch zu verbreiten,
Wo in der Nacht der wilden Tirannei
Kein Wiederſchein des Götterglanzes leuchtet,
Aus dem die Liebe zu der Menſchheit quillt.
Nicht mit den Waffen konnt' ich für Dich ſtreiten:
Der Geiſt des Friedens in der Bruſt verbeut's;
Allein, was ſich aus ſtiller Herzenstiefe,
Wo die Gefühle leicht erweckbar ſchlummern,
In Ehrfurcht ob der Größe Deines Geiſtes,
In langgenährter Dankbarkeit entringt,

Das ſoll im Blitz der Rede für Dich ſtreiten,
Das ſoll dem Aurelian ein Bürge ſeyn
Von Deinem hohen Werthe, Königin!

Zenobia.

Du fürchteſt nicht, mein Freund, —

Longin.

Ich fürchte nichts!
Der Tod iſt unter Allem, was die Menſchen
Von Qualen je erſonnen, ſtets das Aergſte.
Wer nun das Leben bis zum tiefſten Grunde
In ſeinem eignen Weſen hat erkannt,
Wer fühlt, daß es der ird'ſche Kerker iſt,
Der von der Freiheit, von der göttlichen,
Die Seele trennt, der achtet nicht die Güter,
Die ihm die arme Erde bieten kann,
Für hoch genug, nur eine kleine Thräne
Zu weinen, wenn ihm dieſer Reiz verſchwindet,

Wenn ihm ein kurzer Schmerz das Reich der Freiheit,
Das er nur ewig hier geahnt, eröffnet.

**Zenobia.**

Du willſt? Nun denn, es ſey! Ich fühl' es tief,
Um wie unendlich höher jener Geiſt
Der Weisheit, der Dich führt, zu achten iſt,
Als dieſer Durſt nach Ruhm, der Ehrgeiz, der
Mich an den Erdenglanz der Krone feſſelt.
Allein gibt's nicht am Himmel ſelber Sterne,
Die eine Spanne Zeit durch mit den Stralen,
Die ſie verſenden, jeglich andres Licht
Zurück in unbemerktes Dunkel drängen
Und plötzlich dann ins todte Nichts verſinken?
Trag' ich den Himmel nicht wie Du im Buſen,
So denk' ich ſeinen Sternen doch zu gleichen
Und meiner Zeit ein Meteor zu leuchten.
Auch reicht der hohe Glanz des Ruhmes weiter,
Als jener Schein des ärmlichen Geſtirns,
Denn, wenn ſchon längſt der Körper Aſche ward,

Wenn auf der Oberfläche unſrer Erde
Ein andres Volk und andre Sitten blühn,
Geſchlechter auf Geſchlechter ſchon gefolgt
Und der Verſtand wohl ein Jahrtauſend zählt,
Dann leuchtet aus der längſtentſchlafnen Vorzeit
Der Stral des Ruhms noch immer in das Leben
Und würket fort und fort auf kühne Geiſter.

Longin.

Wohl leuchtet er und würket fort und fort,
Wenn keine Uebelthat den Glanz verdunkelt!

Zenobia.

Was ſprichſt Du davon auch? Die Menſchen können
Mich offen keines böſen Werkes zeihn.
Und fühl' ich in dem Dunkel des Geheims
Mich ſchuldig einer zweideutigen That,
So trag' ich ſchwer im Innern dieſe Laſt.
Mein Freund, wie wird nicht gut vermeinte Saat
Oft in den Boden eingelegt, daß ſich

Aus ihr die ſchöne Blüthe, holde Frucht
Erhebe, und ſchon nagte in dem Kern
Ein gifterfüllter Wurm. Verdamme nicht,
Was ahnungsvoll Dein weiſer Geiſt erkennt!
Hat Ruhmesdrang und heiße Kindesliebe,
Hat eines Frevlers ſchmählicher Verrath
Mich abgeführt auf die entlegne Bahn,
So wird vielleicht die Huld der Götter mir
Der Ruh verlaß'ne Stelle wieder zeigen,
Und ſey's auch dort in ihrem ſtillen Reiche!
Bleib Du mir treu! Sey nicht von jenem Troß,
Der nur die That und nicht die Abſicht wägt!

**Longin.**

Ich gehe, Dir die Treue zu bewähren.
Du weißt es, welcher blutige Tirann
Uns gegenüber ſteht! Ich fürcht ihn nicht!
Vielleicht daß ihn mein unerſchrocken Wort,
Daß die Bewunderung ihn vor Deiner Größe
Zurück noch vor dem Waffenkampfe ſcheucht;

Vielleicht, daß ich ein gnügend Opfer falle,
Die Gottheit mit Palmira zu verſöhnen!

**Zenobia.**

Nicht fürchte das! Ich habe den Geſandten
Im Decius geehrt. Auch Aurelian
Wird Deiner Würde hohen Schutz erkennen.
Doch ſag' ihm, daß nur Tapferkeit allein
Im Kriege gültig Rede führen könne;
Es habe einſt Cleopatra den Tod
Als Königin der Knechtſchaft vorgezogen,
Und wenn das Schickſal mich ſo hart bedränge,
So würd' ich ihrem hohen Beiſpiel folgen;
Allein der Perſer Beiſtand ſey uns nah,
Der Sarazen bewaffne ſich für uns,
Es zögen die Armenier ſchon heran:
Drum ſey mir ſeine Uebermacht nicht furchtbar.
Will er uns kurzen Waffenſtillſtand gönnen
Des Odenathes Leiche zu beſtatten,
So iſt es gut, wo nicht ſo treffe ihn

Der Zorn des ruheloſen Schatten! Ha!
Er iſt geflohn vor einer Räuberſchaar,
Die ihn in Siriens Gefilden traf!
Wie will ich ſeinen Hochmuth niedertreten,
Der ihn verleitet mir, als wär er Herr
Meines Geſchicks, ſo herbe Schmach zu bieten!
Leb' wohl, mein weiſer Freund, wir ſehn uns wieder!
(Zenobia ab).

## Fünfte Scene.

Longin (allein).

Wir ſähn uns wieder? Nein, o nein! So ruft
Tief aus dem Innern meines Genius Stimme,
Der das Gebot der hohen Götter bringt!
Nicht wieder kehrt, wen zu des Tigers Höle
Der Schritt geführt! — Die Menſchen nennen's Tod
Was meiner harrt und alle Bitterkeit,
Den furchtſamen Gemüthern je erdacht,

Wird ängſtlich in den flücht'gen Laut gelegt.
Ich grüße froh den Boten ew'ger Freiheit,
Der mich hinüber führt, hin in das Land,
Wo Socrates und Plato mich erwarten.
Was Ihr gelehrt, Ihr Göttlichen, ich hab's
Mit ſcharfem Blick erforſcht und habe dann
Das ächt Erkannte in den Grund der Seele
Gelegt, daß es der Geiſt in's Leben führe;
Jetzt ſoll's die letzte Handlung Euch bewähren!
Ihr blickt herab! — Ihr rufet mich hinauf!
Der Schüler wird bald Euer Bruder werden!

(Er bleibt in einer verzuckten Stellung ſtehn).

## Sechſte Scene.

Der Vorige. Herennian.

**Herennian** (ſanft und trübe).

Du ſprichſt wohl mit den Göttern?

**Longin.**

Ja! Mein Geiſt
War oben, wo die reinen Geiſter wohnen!
Dort iſt es licht! Wer dort gelandet iſt
Hat alle Dunkel, wie ein läſtig Kleid,
Hinabgeworfen auf die trübe Erde;
Da drückt kein Schmerz mehr dieſe ſchwachen Glieder,
Daß ſie, ein überladendes Gewicht,
Der Seele nicht die Luſt der Freiheit gönnen;
Da müſſen nicht Gefühle mehr in Worte
Sich hüllen, die doch nimmer ächt den Abglanz
Der Deutung wieder geben können. Nein!

Hell ſtralt, was wir empfinden, gleich der Sonne,
Und Geiſter einen ſich im geiſt'gen Seyn!
Mein Sohn, wir trennen uns. Wer kann es wiſſen,
Ob wir uns wiederſehn —

Herennian.

Du, mich verlaſſen?

Longin.

Ich muß! Es ſendet mich die Königin
Auf meinen Wunſch hinüber in das Lager
Des Aurelian. Dort will ich dem Tirannen
Ein Schreckensbild des eignen Innern zeigen!
Ja! Meine Stimme ſoll vom Orient
Bis zu dem Occident erklingen, ſoll
Nationen aus dem trägen Schlummer wecken,
In den ſie unter'm Sclavenjoch gefallen,
Und ſie aufrufen, muthig nach der Freiheit,
Der engen irdiſchen, zu ringen. Heil!
Heil mir! Wenn ich das kühn geſprochne Wort

Mit meinem Tod beſiegeln kann, daß es
Dann herrlicher in Thaten vorwärts rauſcht!

### Herennian.

Auch Du mir ſterben? Nein, o nein, mein Freund!
Was wird die Blume, die im Thale einſam,
Fern von der bunten Flur der andern ſteht,
Wenn ihr die Sonne, die ſie mild genährt,
Auf ewig hinter Wolken ſich verbirgt?
Vernichtung trifft ſie nicht mit einem Male:
Das wäre ſüß! Die arme Blume welkt
In ſtiller Sehnſucht hin und ſtirbt ſo langſam,
Daß ſie den Augenblick kaum noch bemerkt,
Der ſie aus dem gequälten Seyn erlöſt:
O, nein, mein Freund! Nicht wende Dich von mir,
Schon hat der Tod des Vaters dieſes Herz
Zur Oede mir gemacht; wer weiß, wie nah
Mir noch die Mutter ſteht? — O, nimm mir nicht
Den letzten grünen Zweig verarmter Hoffnung!

**Longin.**

Dir bleibt ein ſüßer Troſt! Greif in die Saiten
Und ruf den Ton hervor, daß er dem Geiſte
Den Liebesgruß geſchied'ner Freunde bringt.

**Herennian.**

Ach! Meiner Leier Saiten ſind geſprungen
Bei'm Schreckenslaut, der in das Leben drang!

**Longin.**

Der Genius wohnt in Dir! Er iſt unſterblich.

**Herennian.**

Kann er nicht zürnend weg das Antlitz wenden?

**Longin.**

Zur Liebe kehrt der Zorn des Göttlichen!

**Herennian.**

O, mög' er mich mit dieſer Kraft beſeelen,

Wenn die Entſchleierung des Augenblicks
Das Gräßliche bewährt!

Longin.

Wir müſſen ſcheiden!
Leb' wohl mein Sohn! O könnten Dir die Götter
Die ſchwere Prüfung ſparen, die ich ahne!
Laß, wie auch furchtbar eines Todten Hand
Die Liebe zu der Mutter aus dem Herzen
Dir reißen wollte, nimmer dieſes Gut,
Den höchſten Edelſtein der jungen Zeit,
Der weit hinüberglänzt in's ſpätſte Alter,
Dir rauben! Lebe wohl!

Herennian.

Ich habe Dich
Verſtanden! Lebe wohl!

(Longin ab.)

## Siebente Scene.

**Herennian** (allein).

So wär es dann!
So wär es wirklich!! Noch will ich's nicht glauben.
Sie ſelbſt ſoll mir des Zweifels dünnen Stab,
Auf den ſich noch die ſchwache Hoffnung ſtützt,
Zerbrechen! Ja ſie ſelber ſoll dies Herz,
Das Herz des Sohnes der Verzweiflung öffnen.

## Achte Scene.

Der Vorige. Zenobia.

**Herennian** (für ſich).

Ha! meine Mutter! Götter, gebt mir Kraft!

**Zenobia.**

Laß mich an Deiner Bruſt, mein theures Kind,

Den ſüßen Troſt der zarten Liebe ſchöpfen.
Ich weiß nicht, welche ſchauervolle Ahnung
Wie ein Geſpenſt des Abgrunds mich verfolgt!
Das niſtet ſich ſo tief ins Herz hinein,
Das zieht in trüber Wehmuth durch den Geiſt,
Das klammert ſich an jeden Hochgedanken
So läſtig an und reißet ihn gewichtig
Zu der erloſchnen Gluth in's leere Nichts —
O, gibt's denn keine Macht die mich beſchützt!
Bei Dir, bei Dir will ich mich wieder finden,
Beim holden Lichte Deiner Liebe will ich
Die Dunkelheit des Innern mir erhellen.
Komm an mein Herz! — Wie, Du bleibſt kalt,
Du wendeſt
Dich von mir ab? — Was iſt geſchehen, ſprich!

**Herennian.**

Iſt es die Stimme eines Todten, die
Anklagend ſich in Deiner Bruſt erhebt?

**Zenobia** (heftig und indem ſie ihr Antlitz verhüllt.)

Weh mir!

**Herennian.**

Du bebſt zuſammen? Iſt es wahr?
Nein, nein! Ich glaube nicht den äußern Zeichen,
Iſt doch der Himmel ſelber hell, wenn auch
Sein großes Auge uns die Wolken bergen!
Drum ſag' es mir mit Worten, die der Seele
Aufrichtige Vertreter ſollen ſeyn,
Sag' mir's — Doch nein! Noch nicht! Noch hab' ich ja
In Dir die reine fleckenloſe Mutter!
Ein Augenblick vielleicht und gräßlich hebt
Sich eine Scheidewand wohl zwiſchen uns,
Und ich verliere Dich —

(Er ſpricht die letzten Worte langſam u. fällt in Nachdenken.)

**Zenobia.**

Was ſinneſt Du?

Herennian.

Ich ſinne, ob's nicht beſſer wäre, ſtets
Des grauſen Zweifels Eiſenlaſt zu tragen,
Als ſchuldbeladen die zu finden, welche
Mir über Alles theuer iſt; doch, nein!
Hell muß es ſeyn, hell zwiſchen mir und Dir!
Denn ſeh' ich Dich im reinen Glanz der Unſchuld
Wie ſonſt vor meinem freud'gen Blicke ſtehn,
Dann jauchzt auch meine Seele wieder froh
Empor im Jubellaut.

Zenobia (bei Seite)

O wär das noch!

Herennian.

Kann ich Dich aber — nicht wie vormals ſchauen —
Nicht mit der Krone, die aus dem Bewußtſeyn
Des Herzens ſich erhebt, den Geiſt zu ſchmücken;
Muß ich Dich ſehn nun mit der irdiſchen,
Durch Schuld auf Deinem Haupt befeſtigten,

flecket mit dem Blut — o ew'ge Götter —

(Gelächter).

ann will ich alle meine Liebe ſammeln,
ann ſoll mir freudige Erinnerung
ſchöne Tage der vergangnen Zeit
ich die geſchwächte Liebe reizend bilden,
aß Du mir bleibſt, daß ich Dich mir bewahre.

(Sich zutraulich der Zenobia nähernd).

cht wahr? Du ließeſt *nicht* den Vater tödten!

**Zenobia** (heftig bei Seite).

erſchlinge mich, du Abgrund unter mir!

**Herennian.**

, Mutter, ſprich: Du ließeſt ihn nicht tödten?

**Zenobia.**

! Ja! Ich ließ ihn morden! Ja! Der Typhon
at ſeinen Boten zu mir ausgeſandt,
r mich umſtrickt, der mich in ſeinen Ketten

Geriſſen zu der mitternächt'gen That.
Ich rufe Euern Fluch auf dieſes Haupt,
Ihr ew'gen Götter, auf die Mörderin
Des Gatten — Auf! Vernichtet mich —

Herennian.

Halt, ein!

Zenobia.

Ich wähnt', Euch zu ergründen! Straft den Frevel,
Duldet es nicht, daß ſich die Sterbliche
Thörichten Stolzes voll erkühnen durfte,
In Euren ew'gen Rathſchluß ſich zu drängen,
Den ſie doch nimmer richtig deuten konnte!
Ihr habt ja tauſend mächtige Gewalten,
Den Frevler zu beſtrafen ſchnell bereit;
Bewaffnet Euch mit Eures Blitzes Gluth,
Stürzt Eurer Wogen wilde Kraft auf mich,
Den Fels erſchüttert in den tiefſten Feſten,
Zertrümmert dieſes Körpers ſchwachen Bau,

Daß ſeinen Staub die Sonnenſtralen trinken,
Daß ihn die Macht der Stürme weit verwehe —
Hört mich! Vernichtet mich!

**Herennian.**

Nein! hört ſie nicht!
Hört nicht, was der Verzweiflung Wahnſinn ruft!

**Zenobia.**

Noch halten ſie den mächt'gen Zorn zurück!
Nun denn: Du weißt es jetzt, was ich gethan,
Die höchſte Blüthe meines Lebens, welche
Die andern überglänzt, war Deine Liebe:
Sie iſt dahin! Was thu' ich noch im Leben?
(Indem ſie ihr Schwerdt dem Herennian reicht.)
Nimm dieſes Schwerdt! Durchbohre mir die Bruſt!

**Herennian.**

Ich will die Geiſel der Erinnen nicht

An meine Ferſe heften! Du haſt ſchon
Die Unterird'ſchen gegen uns gereizt!

**Zenobia.**

O, nein! Nicht gegen Dich, mein ſüßes Kind!
Wie hätten ſie die Macht, ſich Dir zu nahn,
Deß ganzes Daſeyn nur ein holder Klang,
Der Erde fremd, aus Himmelshöhen iſt!

(Indem ſie vor dem **Herennian** niederkniet).

Sieh mich vor Dir im Staube! Sieh! Die Mutter,
Die Königin, die ſtolze ruhmgekrönte,
Sie fleht vor Dir! O laß ihr Deine Liebe!
Und kannſt Du nicht in ſeiner ganzen Fülle,
Wie ehedem des Herzens goldnen Brunnen
Vor mir ergießen, o! ſo gönne mir
Nur karge Stralen, daß die wilde Gluth
Der Rachegöttin nicht ob meinem Haupte
Zuſammenſchlägt.

**Herennian**

Erhebe Dich!

**Zenobia.**

Nein! Nein!
Nicht eher ſteh' ich auf, nicht eher will ich
Dir in das heißgeliebte Antlitz ſchaun,
Nicht in des Auges ungetrübten Himmel,
Bis Du mir ſagſt, daß ich nicht ganz verarmt,
Die unausſprechlich Elende nicht bin!
O ſprich! Laß nicht wie eine Bettlerin
Mich von Dir gehn. Bedenke, daß dies Herz,
Das ſtolze Herz, das ſich ſo tief gebeugt,
Nicht länger leben kann, wenn Du es kalt
Und unbefriedigt von Dir ſtößeſt, denk',
Daß Ruhmſucht nicht allein, daß auch die Liebe
Zu Dir, zum Vaterlande mich verrathen.
O ſey nicht grauſam gegen Deine Mutter!

**Herennian** (ſie aufrichtend und an ſeinen Buſen drückend).

Ich kann Dich nicht verdammen. An mein Herz!
Hier will ich den Gedanken Deiner Schuld
Von dem Gefühl der Liebe ſcheiden lernen.

Hier ſpricht es laut für Dich: denn mächtig iſt
Der Liebe Kraft. Sie reicht dem Geiſte jetzt
Für die Erinnerung an jene That
Den ſüßen Schlaftrunk der Vergeſſenheit
Und wiſcht den Wurm von der benagten Blüthe.
Komm an mein Herz! Es bleibet Dir daſſelbe.

**Zenobia.**

Wie? Hör' ich recht? Bin ich ſo glücklich? Du
Bewahrſt mir alle Liebe? Alle? Willſt nicht,
Ob Du den Schwerdtesſtoß verſchmähſt zu geben,
Das Herz zerreiſſen mit dem Gift des Haſſes?
Wo find' ich Worte — o mein Kind! mein Sohn!
Nun zürnt ja auch der Gatte mir nicht mehr,
Du biſt mir der Verzeihung ſchöner Bürge,
Und da, wo Du den mächt'gen Schild der Liebe
Erhebſt, muß ſchnell die Rachegottheit fliehn!
Die alte Kraft ſtählt wieder meinen Sinn;
Der Muth, das ſcharfgeſchliffne Schwerdt im Innern,
Beſtimmt den Pfad des Herrſchens uns zu lichten,

Verſendet wieder ſchnell den kühnen Blitz.
Dir dank' ich es, mein Sohn, nur Dir allein:
Du haſt mich ſelbſt mir ſelbſt zurückgegeben.

**Herennian.**

Auch ich bin glücklicher, ſeitdem mir klar,
Daß über ächte Liebe kein Gefühl,
Aus düſtrer That geboren, ſiegen kann!

**Zenobia.**

Nicht mir gib alle Schuld! O wenn Du wüßteſt,
Wie dieſer Mäon, der verruchte, mich
Mit liſt'gem Netz umgarnt, bis ich das Werk
Geſchehen ließ —

**Herennian.**

Wie, Mäon?

**Zenobia.**

Er. Kein Andrer!

**Herennian.**

Und Mäon war's, der Dich verrieth, der mir
Mit Hohn entdeckt —

**Zenobia.**

Ich ahnte wohl die Tücke!
Mein Fluch trifft ihn, bis ihn die hohen Götter
Zur ew'gen Pein der Unterwelt verdammen!

**Herennian.**

Laß in der Bruſt die wilden Stimmen ſchweigen!
Ich geh', zu den Unſterblichen zu rufen
Für Dich. Sie mögen nicht mit Strenge — nein!
Mit Milde mögen ſie Dich richten, Mutter.
Ich fürchtete, der Laut des Liedes werde
Verſtummen in der ſchmerzgequälten Bruſt,
Allein ich fühl's, mir blieb dies hohe Gut.
Wenn Dich die ſchwarze Stunde dann umrauſcht
Wenn Dich die Schuld laut aus dem Innern mahnt,
Dann will ich auf den Wogen des Geſangs

Den Geiſt des Vaters uns hernieder rufen,
Daß er ſich Dir verſöhne.

**Zenobia.**

O mein Kind!

(Herennian ab).

## Neunte Scene.

Zenobia. Ein Anführer der Leibwache.

**Anführer.**

Ein Krieger, tief verhüllt, verlangt zu Dir!

**Zenobia.**

Laß ihn herein! Du weißt, der niedre Krieger
Iſt mir willkommen wie der Feldherr ſelbſt.

(Anführer ab).

## Zehnte Scene.

Die Vorige. **Decius**, in gemeiner Kriegertracht, tritt, das Antlitz mit dem Mantel bedeckt, vor.

**Zenobia.**

Warum verbirgſt Du mir Dein Angeſicht? —
Ich bin gewohnt, daß meine Krieger rühmlich
Dem Feinde bieten ihre offne Stirn;
Drum ſcheint mir's ſeltſam, daß Du vor der Kön'gin,
Der Freundin jedes Einzelnen im Heere,
Verhüllt Dich zeigſt?

**Decius** (noch immer verhüllt und mit gedämpfter Stimme).

Du ahnſt nicht die Gefahr.
Wer ſieht dafür, daß nicht zum Mord gedungen
Ein Römer den geheimen Pfad zur Stadt
Gefunden und durch Deine Wachen ſchlich?

**Zenobia** (zieht ſchnell ihr Schwerdt. Mit drohender Geberde).

Enthülle Dich. Sogleich!

(Decius läßt den Mantel ſinken).

Ha, Decius!

**Decius.**

Ja, Decius iſt's! Doch nicht in ſchwarzer Abſicht
Naht er ſich Dir, o nein! Ihn führt die Liebe,
Ihn führt der Stern, der ſich aus Deinem Blicke
Hinauf an ſeinen Himmel ſchwang, daß er
Ihm nun des Lebens ew'ger Leitſtern ſey!

**Zenobia.**

Biſt Du vom Aurelian geſandt? Doch, nein —
In dieſem Aufzug — und wer hätte ſich
Erdreiſtet, wider mein Verbot zu handeln —

**Decius.**

Du biſt verrathen, Königin! Mäen,
Dein Feldherr ſelbſt ging über zu dem Kaiſer.

**Zenobia.**

Der Schändliche! Er häuft das Maas der Frevel.

**Decius.**

Wie fähſt Du ſonſt mich hier, wär' jeder Zugang,
Selbſt der geheimſte uns nicht offenbar?
Du haſt mich überwunden in der Schlacht,
Doch Deine Schaaren nicht, noch auch Dein Schwerdt,
Dein Anblick war's allein; die Waffen konnten
Sich nimmer feindlich wider Dich erheben;
Und die Gewalt, die damals mich gelenkt,
Sie flößte jetzt das kühne Wagſtück ein,
Zu Dir zu dringen, Dich zu warnen —

**Zenobia.**

Wie?

**Decius.**

Schon neigt die Sonne ſich zum Niedergange:
Noch dieſe Nacht ſtürmt Aurelian Palmira!

**Zenobia.**

Er komme!

**Decius.**

Baue nicht auf Deine Macht!
Er wird den Deinen künden laſſen, wie
Dein Gatte ſtarb —

**Zenobia.**

Wer wagt es —

**Decius.**

Man klagt
Dich als die Mördrin an des Odenath,
Doch weil er ſelber auch als Mitgenoſſen

Der That ſich übereilt genannt, ließ ihn,
Nach dem Verrath, Aurelian enthaupten.

### Zenobia.

Ihm ward, was ihm gebührte! Ich erkenne
Die hehen Götter nur als meine Richter!
Sie wiſſen, wie aus ſchuldloſem Gemüth
Das Schickſal dunkle Werke ruft empor,
Sie ſchauen klar, wo Menſchenblick erblindet.
O, glaube nicht, daß über den Verrath
Mein Herz erbebt und der Muthloſigkeit
Den Eingang in die Seele öffnet! Nein!
Ich ſtehe ſtark noch, wie in jenen Tagen,
Wo mir der Siegesruhm im Lorbeerkranz
Zum erſtenmal das Haupt umglänzte, wo
Vor meinem Throne Kön'ge bettelten.
Longin kehrt bald zurück. Er bringt mir Kunde,
Ob Aurelian die Waffenruhe will —

**Decius.**

O, Königin! Longin kehrt nimmer wieder.
Die Worte, die er kühn zum Kaiſer ſprach,
Sie reizten des Tirannen wilden Blutdurſt,
Er ließ den Weiſen tödten —

**Zenobia.**

Unerhört!

**Decius.**

Groß aber iſt's, wie dieſer ſtarb, zu ſterben.
Ein heitres Lächeln auf dem edeln Antlitz
Trug ſeinen Geiſt zu den Unſterblichen.

**Zenobia** (nach kurzer Pauſe gefaßt).

Die Zeit will Opfer. Das Geſchicke kann
Nur blutig ſich verſöhnen. Bald ſteh' ich
Allein, doch größer ſoll die Welt mich ſehn,
Denn jemals! Aurelian, nur Dich, nur Dich
Wird dieſes Schwerdt aufſuchen in der Schlacht,

Und führen Dich die Götter mir entgegen,
Dann ſoll Dein Blut, aus tauſend Wunden ſtrömend,
Den Mord des edeln Freundes mir bezahlen —

**Decius.**

O, wage nimmer den ungleichen Kampf!
Vertraue mir! Ich liebe Dich! Dein Leben
Iſt theuer mir, ſo wie der Götter Huld.
Ich führe auf verborgnem Pfade Dich
Hinaus; dort harrt die mir ergebene Schaar;
In unſrer Mitte eilſt Du dann geſichert
Hin zu dem Lande Deiner Bundsgenoſſen —

**Zenobia.**

Halt ein! Ich danke Dir für Deine Warnung,
Ich weiß, was Du für mich gethan, zu würd'gen;
Allein ich fliehe nicht. Sollt' ich die Treuen,
Die ſich, den Tod nicht ſcheu'nd, um mich verſammelt

Schmachvoll verlaſſen? Nein, Zenobia,
Wird, wenn der Götter Wille dieſes Reich
Zum Untergange führt, zu ſterben wiſſen.

Decius.

So ſoll ich unerhört zurücke kehren?

Zenobia.

Noch ſteht der Pfad Dir frei, auf welchem Du
Zu mir gekommen; ungehindert ſchreite
Durch meine Wachen! Doch verſuche nicht,
Mit Römerargliſt Schwache zu verführen —

Decius.

Wie ſchmerzt es mich, daß Du mich ſtets verkennſt!
Du ſollſt die beßre Meinung von mir faſſen
Und bei den Römern einen treuern Freund,
Als unter Deinen eignen Schaaren finden!

Zenobia.

Dringt Aurelian tollkühn zu mir herein,
Wagt er's der Löwin Höle zu betreten,
So wird die Stunde ſchwarzer Mitternacht
Ihm auch die dunkle ſeines Todes werden.
Allein ſo weit kömmt's nicht und den Verſuch
Büßt er ſchon vor den Mauern von Palmira!
Leb' wohl! Ich kann mit einem Römer nie
Das enge Bündniß des Vertrauens ſchließen;
Ob ich Dir unrecht thue oder nicht,
Will ich nicht wägen auf der geiſt'gen Wage:
Du biſt ein Römer und ich muß Dich haſſen!

(Beide ab zu verſchiednen Seiten).

Der Vorhang fallt.

# Fünfter Akt.

## Erſte Scene.

Nacht. Die faſt niedergebrannten Fackeln am Katafalk des Odenath erleuchten nur ſparſam die Scene.

Zenobia. Anführer der Leibwache. Hauptleute.

**Anführer.**

Nah iſt ſchon Mitternacht! O Königin,
Warum ruft Dein Gebot in dunkler Stunde
Uns zu den Schauern dieſes Orts, wo noch
Der Geiſt des Odenaths um ſeine Hülle,
Die unbeſtattet ihn nicht frei läßt, ſchwebt?

**Zenobia.**

Es gilt den Schutz, das Heil des Vaterlandes!
Iſt jener uns geſichert, dies erkämpft,

So wird des Todten Geiſt die Heimath finden!
Was Jahrelang die Götter abgewendet,
Wozu in ſeiner ewig nächt'gen Oede
Umſonſt der Typhon ſich verſchwor, das wird
Zur drängenden Gefahr des Augenblicks.

**Anführer.**

Du fürchteſt, Königin —

**Ein Hauptmann.**

Vertraue uns!

**Zenobia.**

Ich fürchte Nichts und Euch vertrau' ich Alles.
So wiſſet denn: mir kam die ſichre Kunde,
Daß Aurelian bereits in dieſer Nacht
Den Angriff auf Palmira wagen wird.

**Anführer.**

Hat er den Waffenſtillſtand nicht gewährt?

Zenobia.

Und wäre von dem Römer kurze Ruh
Der Waffen zugeſagt, kannſt Du dem Worte
Des ewig lügneriſchen Feindes glauben?
Schon ward der ſchmählichſte Verrath geübt!
Longin iſt todt. Er fand den blut'gen Lohn
Für ſeine Tugend, für den hohen Muth
Der weiſen Rede bei dem Aurelian.
Auch Mäon ſtarb. Er hatte uns verlaſſen,
Um in der Römer Reihen gegen uns
Verbrecheriſch zu kämpfen. Der Verrath
Ward mit Verrath vom Feinde ſelbſt beſtraft.

Anführer.

Der Elende!

Hauptmann.

Wir hangen treu an Dir!

Anführer.

Mit unſerm Blute ſichern wir die Krone.

**Hauptmann.**

Dein iſt das Recht!

**Anführer.**

Beim Rechte bleibt der Sieg.

**Zenobia.**

Was will der Römer in den fernen Ländern
Des Orients, die eines andern Himmels
In höhrer Gluth entflammte Sonne grüßt?
Wie dieſe Gluth ſich auf die Felder ſenkt
Und was der Boden trägt, vollendet bildet,
So neigte ſie ſich mächtig in die Bruſt
Und ſchuf den Muth, der jedem Feinde trotzt.
Schenkt uns der Götter Huld noch dieſen Sieg,
So iſt der Römer letztes Heer vernichtet,
Und vor den Mauern unſrer Palmenſtadt
Wird ſchon das ſtolze Rom von uns erobert.
Eilt auf die Wälle, laßt die treuen Krieger

Als ſtärkeren Wall dem Feind entgegenſtehn.
Mich ruft ſogleich bei dem Beginn des Kampfs.

**Anführer.**

Heil Dir, o Königin!

**Die Hauptleute.**

Heil Dir und Sieg!

(Alle ab außer **Zenobia**.)

## Zweite Scene.

**Zenobia** (allein).

Tief in der Bruſt ruft es mit Geiſterſchauer:
Kein Sieg wird Deine Stirne mehr im Glanze
Des Lorbeers, der Dir treulos ward, umblühn;
Denn gegen Dich kämpft das Geſpenſt des Gatten. —
O, Sohnesliebe, unverwelkte Blüthe,
Herabgeſendet von den Himmliſchen,
Um meines Lebens rauhe Bahn zu ſchmücken,
Bleib Du mir Bürge meines eignen Muths!

## Dritte Scene.

Die Vorige. Herennian.

**Herennian** (ſtürzt aus einem Seitengemach).

Was treibt mich her? Sind es die Eumeniden,
Die mich zur Leiche meines Vaters peitſchen?
Ich mordete ihn nicht und wär es Sünde,
Die nicht zu haſſen, die ihn tödtete,
O ſo verzeiht mir meine Liebe, Götter?

**Zenobia.**

Mein theures Kind!

**Herennian.**

Hinweg! Auch Deine Blicke
Sprühn jene Gluth, die aus dem Abgrund ſtammt.
Dich kenn' ich nicht! — Zwar — dieſe Züge — nein
O nein, ſie ſind nicht meiner Mutter Züge,

Denn meine Mutter war ſo mild und ſanft
Und liebte mich und liebte meinen Vater.
Du aber biſt die furchtbare Geſtalt,
Die meines Vaters Herzblut ausgeſogen,
Die mit mir ſelber mich entzweit — hinweg!
Dein Anblick tödtet mich!

**Zenobia.**

Komm zu Dir ſelbſt!

(ihn umfangend).

Ein Wahn, ein Traumgeſicht hat Dich befangen;
Reiß aus dem Geiſte dieſes Schreckensbild —
Und ſchärfe nicht den Zahn des innern Schmerzes.
Sey mein geliebtes Kind, ich bin ja bei Dir,
Die Mutter, die Du liebſt, mein Herennian!

**Herennian** (wie aus einem tiefen Traume erwachend).

Wie? Du biſt wirklich meine Mutter! Nicht
Die Eumenide — O, verzeihe mir,
Wenn Dich mein willenloſes Wort gekränkt.

Allein, was ich erſchaut, das hat ſo ſchwer
Sich in mein Herz gelagert, hat die Bruſt
Mit ſcharfen Krallen ſchmerzvoll mir umpreßt,
Hat meinen Geiſt verwirrt — noch weiß ich kaum,
Ob Wahrheit oder Wahn den Blick gefeſſelt.

Zenobia.

So ſage mir —

Herennian.

Ja! Ich kann nicht die Bürde
Allein auf dem beengten Herzen tragen.
Du mußt erkennen, ob in Reizbarkeit
Nur das Gemüth des Jünglings die Gebilde
Des Traums für Wirklichkeit gehalten oder
Ob eine Macht, die Wahn und Leben leitet,
Der Zukunft düſtre Ahnung geben wollte.
Ich neigte mich zum Lager meiner Ruhe
Und dachte in den Lethefluß des Schlafs
Des Lebens düſtre Schrecken zu verſenken;

Da — ob der Schlummer ſchon die Phantaſie
Zur Herrſchrin der Gedanken eingeladen,
Ob noch das offne Auge auch den Geiſt
Im Daſeyn hielt, das iſt mir nicht mehr klar —
Da trat der Vater oder ſein Geſpenſt
In mein Gemach mit blut'ger Herzenswunde —

**Zenobia.**

Ich ſchlug die Wunde. Ach! Und trage ſelbſt
Jetzt ihren grimmen Schmerz in meiner Bruſt!
Doch fahre fort! Ich will die Qualen nähren,
Das ſey die Strafe der Verbrecherin!

**Herennian.**

Es neigte ſich die mächtige Geſtalt
Zu mir herab, der Schauer ihres Odems
Fuhr über meine Wange, und der Hauch
Ward plötzlich dumpfe Rede: Wehe, wehe!
Palmira fällt, bald ſeh' ich Dich, mein Sohn,
Doch Deine Mutter — weiter ſprach er nicht,

Denn wild wie aus des Abgrunds nächt'gen Schlünden
Rauſcht eine Schaar von Furien empor,
Und eine unter ihnen — o Entſetzen!
Umſchlingt den Vater, ſaugt das Blut der Wunde,
Das eine Purpurfluth hernieder rann —

Zenobia.

Halt ein! Halt ein! Das trägt kein Sterblicher!

Herennian.

Wie ich hieher gekommen, wie ich dann
An Deiner Bruſt die Freiſtatt aufgefunden,
Wo mich die gräßlichen Gebilde flohn,
Das iſt mir unbewußt. Allein ich fühl's,
Nicht kann ein eitler Trug der Phantaſie
So mächtig in das geiſt'ge Leben treten!
Die Götter legen in des Dichters Seele
Der ſüßen Lieder überird'ſchen Keim;
Warum nicht ſollten ſie die Ahnung ſenden,

Wenn ſie ihn ſelbſt zu ſich berufen wollen?
Dann ſingt der heitre Schwan zum letztenmal
Und zieht zu ihnen durch das blaue Meer,
Deß lichter Spiegel ewig ihn gelockt.
O, ſüße Mutter, und Dich ſollt ich nicht
Dort finden —

**Zenobia** (weich).

Nein, o nein, mein Kind, wir ſind
Getrennt für hier, getrennt für jenen Ort!
Ich war berauſcht vom Uebermaas der Wonne,
Und glaubte, Deine Liebe könne mich,
Die Schuldige, mit übermächt'ger Kraft
Hinauf zum Pfade Deiner Reinheit heben,
Sie könne, was dort herrlich ſich entringt,
Der Seele Stärke, die mir untreu werden,
Den heitern Blick der Hoffnung wieder geben.
Ich täuſchte mich durch dieſes Truggewebe,
Das mir voll ſchmeichleriſchen Troſts erſchien.
Nie kann der Tag ſich mit der Nacht vermälen,

Nie ſich der Tieger mit dem ſanften Lamm.
Was Du erſchaut, mag's Wahn geweſen ſeyn,
Mir gilt es Wirklichkeit! Wir ſind getrennt,
Und unſer Pfad führt nimmermehr zuſammen!
Ich ſeh' in eine düſtre Kluft hinab,
Wo ſich der Schlangen kreiſendes Gewimmel
Von blut'gen Herzen der Verbrecher nährt;
Das Unthier ſchickt den gluthérfüllten Blick
Hinauf zu mir, zu dem geweihten Opfer,
Es wetzt den Zahn, es ſchlägt ihn in die Bruſt
Und Deine Liebe kann den Schmerz nicht lindern!

**Herennian.**

Vergiß der Götter nicht, denn ſie ſind gnädig;
Das Unthier ſtirbt vor ihrer hohen Milde.

**Zenobia.**

Der Schleier fällt! Unheilvoll ſteht die Wahrheit
Vor meines Geiſtes innerm Auge dar;
Dir ward der Ausſpruch des Geſchicks enthüllt,

Du wurdeſt mir ſein auserwählter Bote.
Palmira, dieſe ruhmgekrönte Stadt,
Wollt' ich der Welt zur neuen Herrin geben.
Daß ich an dieſes Ziel den ganzen Drang
Des Daſeyns feſſelte, ja! daß ich ſelbſt
Darum die ew'gen Herrſcher misverſtand,
Das wird von ihnen jetzt beſtraft und noch
In dieſer Nacht bricht das Verderben ein.

**Herennian.**

O meine Mutter —

**Zenobia.**

Nahe nicht! Hinweg
Von der, die den Unſterblichen verhaßt!

## Vierte Scene.

Die Vorigen. Anführer.

**Anführer.**

Das Heer der Feinde ſtürmt von allen Seiten;
Schon überſteigen ſie in mächt'ger Zahl
Den ſchwach beſetzten Wall der ältern Stadt,
Die Unſern weichen —

**Zenobia.**

Fluch und Tod den Römern!
Dies ſey der Wahlſpruch, bis des Todes Hand
Den letzten Odem aus dem Buſen reißt!
Hinaus! Die Götter wollen mich nicht kennen,
Doch die Dämonen kämpfen jetzt mit mir
Und in dem Bunde mit der Unterwelt,
Den ich um ſchweren Seelenpreis erkauft,
Trotz ich der Erde, trotz ich kühn dem Himmel.

(Wendet ſich zum Gehen).

Herennian.

Und mich — mich läſſeſt troſtlos Du zurück!

Zenobia.

Leb wohl! Ich kann nicht mehr das Wort der Liebe
Mit jener Innigkeit, wie es vordem
Die Bruſt geſendet, Deiner Liebe bieten;
Denn zwiſchen uns liegt eine ſchwarze Kluft —
Hinaus, hinaus! Mich drücken dieſe Mauern,
Im Todeskampf find' ich das Leben wieder
Und wo die Nacht den dunkeln Bogen wölbt,
Da glänzt mein Tag im Sternenlicht herab.

(Zenobia und der Anführer ab).

## Fünfte Scene.

Herennian (allein).

Ha! Schrecklich! — Schrecklich! — Einſam ſteh'
ich hier;
Ein wilder Sturm hat alle fortgeſchleudert,

Die liebreich in mein Daſeyn ſich geneigt.
Lengin, mein weiſer Freund, Du biſt nicht mehr;
Du zogſt hinauf zu den Unſterblichen,
Wo das Erhabne ſich Dir göttlich zeigt!
O blick in dieſer angſterfüllten Stunde
In meine Seele, ſchicke milden Troſt
Dem Herzen, das von innerm Schauer bebt.
Mußte der Gifthauch des Grames
Schon meine Jugend durchziehn? —
Mußten die Blüthen des Lebens
Ach! ſchon ſo frühe vergehn? —
Wo iſt die Luſt, die in freudigen Liedern
Auf zu den Wolken ſich ſchwang?
Die ſich die Kraft zu dem himmliſchen Fluge
Selbſt aus den Gluthen der Sonne entwandt?
Wirf ſie hinweg dieſe drückende Schwere,
Armes, von Kummer beladenes Herz!
Iſt's doch das Loos aller irdiſchen Blüthen,
Daß ſie erſcheinen, erfreuen und gehn;
Kann doch die Gluth aus den Göttergefilden

Nimmer im Froſte des Lebens beſtehn!
Mutter, o Mutter, Du haſt dem Gemüthe
Grauſam die freundlichen Blüthen geraubt,
Du haſt mit nächtig geborenem Werke
Mir meine Sonne im Innern zerſtört!
Wohl war es Deine Liebe,
Die einſt das Kind gepflegt;
Die jedes kleine Leiden
Von ſeinem Lager wies.
Und was der Name, Mutter,
So Heil'ges in ſich ſchließt,
Das ſtammt nicht von der Erde,
Das ſtammt von Göttern her.
Du nahmſt in zarte Hände
Das ungewohnte Schwerdt,
Daß ſie den Sohn beſchützen
Und ſeinen künftigen Thron;
Doch weil Du ſie zum Morde,
Zum Gattenmorde hobſt,
So hat ſich alle Liebe

In ſchwarzes Blut verhüllt.
Und dringt nun meine Liebe
Durch dieſe Hülle durch,
So find ich dann den Vater,
Der Dich des Mordes zeiht!
Wie öde iſt's! — Die Fackeln brennen nieder!
Ha! wär's nicht beſſer, unten im Gewühl
Der Kämpfenden den ſichern Tod zu ſuchen,
Als hier der Ahnung jedes Schrecks zu ſtehn?
Die Unterwelt kennt ſolche Stille nicht:
Denn dort mahnt ſelbſt der Jammer der Gequälten
An Lebende, die hier ſchon ſchwer geduldet!
Wenn jetzt von dem Gerüſte dort die Leiche
Des Vaters graß und ſchrecklich ſich erhübe —

(mit ſteigender Beängſtigung).

Zu mir herniederſtiege — mich umfaßte —
Das ſtarre Herz an meine glühnde Bruſt
Gedrückt — wenn Wahnſinn dann auf Todesſchauern
Durch mein Gebein ſich drängte in den Geiſt,
Daß ſich — Entſetzlich! Nein, nein, nein! Mir zürnt

Der Vater nicht, ich bin unſchuldig ja
An ſeinem Tode! Nein er zürnt mir nicht,
Und ſeinem Schutze darf ich mich vertrauen!

(Er ſinkt bewußtlos an dem Katafalk nieder.)

## Sechſte Scene.

Der Vorige. Decius, Römer kommen vorſichtig durch den Seitengang.

**Decius.**

Wir ſind herein! Laßt jene wilde Horden
Die Stadt zu Mord und Plünderung durchſchwärmen!
Wir, meine edeln Freunde, dulden nicht,
Daß dieſe große Kön'gin untergeh'.
Wir führen ſie in unſrer Mitte kühn
Und unentdeckt in ihre Bundesſtaaten.
Sie iſt nicht hier — dort liegt Herennian,
Am Trauerbett des Vaters hingeſunken —

(Sie nähern ſich dem Katafalk.)

**Herennian** (richtet ſich empor).

Wer ſeyd ihr? — Römer? ha! Ihr wagt die Ruhe
Des großen Todten, der hier ſchläft, zu ſtören?

(Er tritt vor).

Fürchtet die Götter! Ihre Blitze ſtrafen
Solch frevelhaft Beginnen —

**Decius.**

Nichts beſorge!
Wir kommen, Dich und Deine hohe Mutter
Zu retten.

**Herennian.**

Du biſt Decius?

**Decius.**

Ich bin's!
Vertraue mir. Ich bin Dein Freund: ich ſchwör's
Bei den Unſterblichen!

**Herennian.**

Ihr habt geſiegt?

**Decius.**

Der Kaiſer ſiegt. Uns drängt der Augenblick
Zur ſchnellen Flucht. Sprich, wo iſt Deine Mutter?

**Herennian.**

Du ſuchſt ſie hier? Tobt unten nicht der Kampf,
Und war ſie jemals fern, wenn ihre Treuen
Dem Vaterlande Blut und Leben weihten?

(Waffengetoſe von Außen).

**Decius.**

Hinweg! Komm mit in dieſe dunkle Halle:
Denn nur Verborgenheit krönt unſer Werk!

(**Decius** mit **Herennian** und den **Römern** in den Seitengang rechts zurück).

## Siebente Scene.

(Das Waffengetöſe dauert in Unterbrechungen fort bis ans Ende).

**Zenobia** (ſtürzt erſchöpft, das Schwerdt in der Hand und mit fliegendem Haar herein).

Umſonſt! Umſonſt! — Der Widerſtand iſt eitel —
Der Zorn der Götter kämpfet mit dem Feind! —
Mein Sohn — wo iſt mein Sohn? — Hier ließ ich ihn;
Noch einmal muß ich in den heitern Himmel
Des Kindesauges ſehn, muß noch einmal
Mein nachtbedecktes Herz an ſeines drücken,
Daß noch *ein* ſüßer Strahl aus ſeinem Innern
Den letzten Augenblick erhellt! — Palmira!
Schon zehrt die Flamme Deinen ſtolzen Bau,
Und Ströme Bluts vermögen nicht den Brand
Zu löſchen. Wo — wo biſt Du, Herennian,
Wo find ich Dich, mein ſüßes Kind? Ihr Götter!
Laßt mich noch einmal Eure Gunſt erfahren
Und ſtraft nicht die Verbrecherin in der Mutter!

Gib Antwort mir, mein Sohn, mein Herennian!

(Mit der Gebärde des Lauſchens).

Stumm bleibt es, ſtumm wie in der öden Wüſte!
Wenn ſchon der Feind hieher —

(Sie eilt zu dem Eingange links und ruft in das anſtoßende Gemach).

Mein Kind! Mein Kind!
Auch hier nicht! Das iſt mehr als Todesqual —
Vielleicht trieb ihn die Angſt in jene Halle.
Dort wird er ſeyn. —

(Sie geht ſchnell zum Seiteneingange rechts; Decius tritt ihr entgegen.

Ha, Decius!

## Achte Scene.

Zenobia. Decius. Herennian. Römer.

**Decius.**

Dein Freund!

**Herennian** (drängt ſich hervor in die Arme ſeiner Mutter.)

O, meine Mutter!

**Zenobia.**

Dank, Dank Euch, ihr Götter!
Daß ihr ein Ohr noch für die Mutter habt. —
Doch dieſe Römer —

**Decius.**

Höre mich: ſchon hat
Der allgemeine Brand Dein Schloß ergriffen,
Die Krieger Aurelians nahn dieſer Stätte,
Du biſt verloren, finden ſie Dich hier.
Du weißt, wie ich Dir treu ergeben bin,
Und daß das Seyn mir ohne Dich verhaßt;
Komm, folge mir, ich will Dein Retter ſeyn,
Und dieſe Freunde werden Dich beſchützen.
Sie ſchwören es mit mir —

**Die Römer.**

Beim Jupiter!

(Der andere Brand ergreift nach und nach die Säulenwände des Hintergrundes und das Trauergerüſte des Odenath).

**Zenobia.**

Und Herennian?

**Decius.**

Er bleibt bei ſeiner Mutter!

**Zenobia.**

Ha, welches Licht in dieſer Unglücksnacht!
Da könnt ich meine Bundesfreunde ſammeln
Und wiederkehren —

**Herennian** (zu Zenobia).

Traue nicht dem Römer!
Du kannſt nicht fliehn, für Dich gibts keine Rettung
Auf Erden —

**Zenobia** (verhüllt ihr Antlitz).

Ha!

**Decius.**

Komm! Zaudre länger nicht!
Die Wuth der Flamme wälzt ſich nah und näher.
Noch iſt es möglich; doch der Augenblick,
Den wir verlieren, ſperrt den Rettungspfad.

**Zenobia** (zu Herennian).

Wohl kenn ich einen ſichern Pfad, auf dem
Ich Hülfe finde vor der Erdenqual.
Allein was wird aus Dir, mein ſüßes Kind?

**Herennian.**

Der Schwan zieht heim, wenn ſeine Lieder ſchweigen
Und in der Bruſt verſiegt der holde Quell,
Seit Lied' und wilde Schmerzen drinnen ſtreiten.

(Der vom Feuer verzehrte Katafalk ſtürzt in dieſem Augenblicke mit der hintern Säulenwand zuſammen. Man ſieht im Hintergrunde Palmira brennen).

**Zenobia.**

Ha, was iſt das?

**Decius.**

Hinweg!

**Herennian.**

Der Vater ruft!

**Zenobia.**

O ich verſtehe ihn! Es ſtürzt das Haus
Des Odenath in Trümmern jetzt zuſammen
Und kein Entrinnen gibts.

(Sie zieht, ohne daß es Decius und die Römer wahrnehmen, einen Dolch aus ihrem Gewande).

Sag mir, mein Sohn,
Ziehſt Du nicht einen flücht'gen Augenblick
Voll Schmerzes einem ganzen langen Leben
In Sklaverei verbracht, in Schande, vor?

Herennian.

Wohl deut ich mir Dein Wort! Auch mahnt es mich
Mit Götterkraft tief aus dem Innern, Dir
Voran zu eilen und des Vaters Milde
Dir zu bereiten — Gib die Waffe mir!

(Er nimmt ihr den Dolch und tritt begeiſtert vor).

Fröhlich ſcheiden die Sänger vom Leben,
Eilen der Heimath, der göttlichen zu;
Dort iſt der Frieden, dort wohnet die Freude,
Wo ſich in Klängen die Geiſter verſtehn!

(Er ſtößt ſich den Dolch in die Bruſt und ſinkt an dem Polſter nieder).

Der Tod iſt ſüß!

Decius.

Ha! welche That!

Zenobia (ſinkt neben Herennian nieder).

Mein Kind!

**Herennian.**

Der Vater hat verziehn! — Die Götter flüſtern
Mir freundlich ſelbſt es zu — wir ſehn uns wieder! —

(Er ſtirbt).

**Decius.**

Nur Helden ſterben ſolchen Tod!

**Zenobia** (ſich aufrichtend).

Und ich,
Ich ſollte leben?

(Starkes Waffengetöſe von Außen).

## Letzte Scene.

Die Vorigen. Eindringende Krieger des Aurelian.

**Krieger des Aurelian.**

Hier! hier muß ſie ſeyn!

**Zenobia.**

Sucht ihr Zenobien? Hier ſteht ſie Euch
Entgegen die geſchwor'ne Römerfeindin! —
Willkommen iſt mir jetzt der Kampf mit Euch!
Den höchſten Lorbeerkranz mir zu erringen,
Will ich dieß Schwerdt zum letzten Siege führen.
Was zögert Ihr? Mich meſſen Eure Blicke,
Iſt's Furcht, die vor der Einzelnen Euch hält?
Tirannenknechte beben; Krieger kämpfen. —

**Krieger des Aurelian.**

Dringt auf ſie ein. —

**Decius.**

Halt! ich beſchütze ſie.
Zu mir, ihr Freunde! Auf!

**Krieger des Aurelian.**

Wie, Feldherr, Du?

**Zenobia.**

Gib Raum! Was drängſt Du überläſtig noch
Dich zwiſchen mich und jene Sklavenbrut?
Hat mich's nach Römerfreundſchaft je gelüſtet?
Willſt Du den Weg zum Siege mir verrennen?
Ha! Bei den Göttern, ſo trifft Dich mein Schwerdt
Zuerſt. — Gib Raum!

(Sie dringt an Decius vorbei auf Aurelians Krieger ein. Gefecht. Ein Römer fällt, Zenobia wird todtlich verwundet).

Triumph! das iſt der Sieg,
Den keine Erdenmacht mir ſtreitig macht.

(Sie ſinkt erſchöpft an der Leiche Herennians nieder).

Ich komme Herennian, mein ſüßes Kind,
Dein Wort iſt mir des Wiederſehens Bürge.

**Decius.**

Sie ſtirbt —

**Zenobia.**

Mein letzter Hauch noch rufe Fluch
Auf Euch herab — auf Euern Kaiſer — Fluch!

(Sie ſtirbt.)

**Stimmen von Außen.**

Heil Aurelian, dem Imperator Heil!

**Decius.**

Ihr Götter! Wem ward hier das größre Heil?

(Gruppe.)

Der Vorhang fällt.

P.o.germ. 2054 c

# Freikugeln.

Proſaiſche und poetiſche Schüſſe
in
Erzählungen, Novellen und Gedichten

von

Dr. Georg Doering.

Kaſſel, 1824.
Verlag von J. J. Bohné.

Doerin

# Inhalt.

Seite.
1. Die blühende Aloe. . . . . . . . . . . . 1
2. Das Glück des Herzens. Gloſſe. . . . . . 15
3. Sprüche. . . . . . . . . . . . . . . . . 18
4. Zaubermord. Novelle. . . . . . . . . . 19
5. Roſen und Dornen. . . . . . . . . . . . 40
6. Naturandacht. . . . . . . . . . . . . . 41
7. Lebensbilder. . . . . . . . . . . . . . 43
8. Die doppelt Vermählte. Erzählung. . . . . 45
9. Gloſſe. (Soll ich das Geſchick ꝛc.) . . . . 83
10. Der Schlaf eines Kindes. . . . . . . . . 86
11. Die Welt im Auge. . . . . . . . . . . 88
12. Die Rache lebt. Erzählung. . . . . . . . 89
13. Blumen. Ein Sonnettenkranz. . . . . . . 108
14. Die zwei Weihnachten. Erzählung. . . . . 118
15. Trennung. Ein Triolettenkranz. . . . . . 131
16. Sandmanns-Lied. . . . . . . . . . . . 134
17. Sonnenuntergang. . . . . . . . . . . . 135
18. Die Blume von Ontamore, oder der Schutzgeiſt. Geſchichte und Mährchen. . . . . 136

# Die blühende Aloe.

Hofgärtner Heimbrand zog in ſeinen Gewächshäuſern gar manche ſchöne und ſeltene Blüthe, die ihm, der mit Leidenſchaft ſeine Kunſt trieb, große Freude machte; aber die reizendſte Blume in ſeinem Bezirke war in ſeinem holden Bruderskinde, dem ſiebenzehnjährigen Röschen, emporgewachſen. Seitdem dieſes liebliche Weſen in das jungfräuliche Alter eingetreten war, und, mit ſittſam auf ihre Arbeit geheftetem Blicke, das Fenſter der Heimbrand'ſchen Wohnung ſchmückte, wurde das Kunſtkabinet des Hofgärtners, wie dieſer ſein Treibhaus nannte, mit einem weit zahlreichern Beſuche junger und alter Herren vom Hofe und aus der Stadt beſchenkt, als früherhin. Aber der liſtige Alte bemerkte wohl, daß gar mancher Blick nur leicht über die ſeltene Blüthe des aſiatiſchen Piſang und über die herrlichſten, künſtlich erzielten Gewächſe beider Zonen hinweg gleitete, um ſich an dem Fenſter, wo Röschen ſaß, wie die Mücke in der Dionala muscipula, der Venusfliegenfalle, zu verfangen. Um ſich nun den oft überläſtigen Beſuch vom Halſe zu ſchaffen, und die Herren, welche ſeine edle Kunſt zum Deckmantel ihrer Lüſternheit gemacht, zu beſtrafen, verpflanzte der Hofgärtner die liebliche Nichte an ein andres Fenſter, das die Ausſicht in den Hof hatte; und dem Erſten, der nun über den Piſang hinaus nach dem holden Röschen ſich umſchaute, grinſte das häßliche, mit Rubinen der erſten Röthe hinreichend beſetzte Antlitz der alten Haushälterin Gertrud, welche ihr Spinnrad jetzt an dem Fenſter betrieb, höchſt abſchreckend entgegen. Da verſchwanden mit einemmale die Freunde der ſchönen Pflanzenwelt und der alte Heimbrand lachte ins Fäuſtchen über die wohlgelungene Liſt, welche ihm die ungebetenen Gäſte und dem unſchuldigen Röschen die Verſucher mit Brille und ohne Brille vor den Augen weggebracht hatte.

Röschen war die Tochter von des Hofgärtners jüngerm Bruder. Die Mutter des Mädchens verhauchte ihr Leben, als ſie dem Kinde das ſeinige gab, und der Vater verſank in Schwermuth über den Tod des blühenden heißgeliebten Weibes. Seine geiſtige Kraft war gelähmt, er vernachläßigte ſein Handlungsgeſchäft, und als er nach zwei Jahren in einige bedeutende Bankrotte verwickelt wurde, mußte auch er ſehen, wie heißhungerige Gläubiger die Reſte ſeines Vermögens unter ſich theilten. Da erweckte das gekränkte Ehrgefühl in ihm auf's Neue den Funken des ſchlummernden Geiſtes, er ermannte ſich und übergab dem ältern Bruder die Pflege ſeines einzigen Kindes, indem er ſich mit dem Schwure entfernte, ſein durch das Schickſal gebrandmarktes Angedenken in ſeiner Vaterſtadt erlöſchen zu laſſen. Nie hatte man ſeit jener Zeit wieder etwas von ihm gehört, und das Kind war unter des erfahrnen Oheims ſorgfältiger Pflege, von der viel verſprechenden Knospe zum lieblichen Röschen geworden, das, wie uns bereits bekannt iſt, auf die elegante Herrenwelt der Reſidenz ſeine Atractionskraft erſtreckte.

Unter Röschens Verehrern waren drei, die ſich nicht durch das flüchtige Manöver des Hofgärtners abfertigen ließen, ſondern bei ernſtlich gehegten Abſichten es für gut fanden, dem alten Heimbrand fortwährend in ſeinem Gewächshauſe die Cour zu machen. Freilich ſtarrte noch immer das ſchnöde Antlitz der häßlichen Gertrud vom Fenſter herab, und verzog ſich zur widrigen Frazze, wenn die Freundlichkeit über die Artigkeit der grüßenden vornehmen Herren zu Tage trat; allein zweien von dieſen eifrigen Botanik-Tartüffen war es mehr um den Beſitz der reichen Hinterlaſſenſchaft des faſt ſiebenzigjährigen Hofgärtners, deſſen beſtimmte Erbin die Nichte war, zu thun, als um den Anblick der lieblichen Jungfrau, und der dritte — ei nun! für den fand das gute Röschen ſchon dann und wann einen Augenblick, um ſich ihm während ſeines Beſuches, an einem Seitenfenſter, ſichtbar zu machen.

Die zwei Erſten waren der Armeeliferant Luchs und der Leibchirurgus Brandhahn. Beide waren Männer von geſetztem Alter und beträchtlicher Corpulenz; der Erſte hatte in ſeinem Geſchäft viel gewonnen, ſtand aber in dem böſen Rufe, daß die Armee um ſo mehr dabei verloren habe; der Zweite war dem holden Röschen in den Tod zuwider, weil er ihr ein Mal einen ſkelettirten Froſch zum Namenstagsgebinde überſendete. Mit dem Dritten aber war es ein anderes Ding. Der Regierungsſecretär Friedau mochte kaum fünf und zwanzig Jahre zählen, und hatte die ſchönſten blauen Augen, die je aus ein Paar blühender Wangen hervorglänzten, ſo ſchmachtend ſtets gegen Röschen aufgeſchlagen, wenn er ſie gegrüßt, daß er ſich, ohne weitere Diebskünſte, in der Jungfrau Herz geſtohlen, ehe es ihm und ihr ſelbſt klar bewußt. Auch ſchien ihm der alte Heimbrand zugeneigt, der in dem jungen Manne viel wahre Liebe zu ſeiner Pflanzenwelt zu finden vermeinte; er ſah aber nur die Maske, von der wahren Liebe zu Röschen, ſo täuſchend dargeſtellt.

Es traf ſich ſeltſam, daß Röschens drei Bewerber ſich gerade an einem und demſelben Tage, aber zu verſchiedenen Stunden, bei dem Hofgärtner einfanden, um das artige Blümchen aus dem engliſchen Park des freien Mädchenlebens zur Verſetzung in den häuslichen Garten des Eheſtandes zu verlangen. Der Alte lächelte bei jegligem Geſuch, und beſchied die drei Eheluſtigen nach drei Tagen wieder zur Antwort. Dann offenbarte er mit ſchlauer, faſt höhniſcher Miene einem Jedem ins Beſondere: wie er nicht geſonnen ſey, ſeine reiche und ſchöne Nichte ſo geringen Preiſes fort zu geben, und daß nur derjenige das blühende Röschen pflücken werde, der ihm an ſeinem nahen Geburtstage — eine blühend Aloe zum Geſchenk mache. Dieſes ſey ſein unumſtößlicher Wille.

Der Armeeliferant Luchs fuhr bei Anhörung dieſer ſeltſamen Bedingung ungeſtüm auf und meinte ob ſein geſpickter Geldſack nicht hundertmal meh werth ſey, als ſo eine lumpichte Aloe, die ihr heute noch weit bitterer vorkomme, als wenn er ſi zum Magenreizmittel im Likör ſich in der Apothek verabreichen laſſe? Der Alte aber blieb bei ſeinen Sinne. Der Leibchirurgus Brandhahn entgegnete er ſchätze die Aloe ungemein als wunderthätiges Arkanum, allein es ſey ihm ſehr wohl bekannt, da dieſe Pflanze in Europa höchſt ſelten ſey, und überdem alle hundert Jahre ihre Blüthe entfalten ſolle deshalb möge der Herr Hofgärtner dieſe fatale Condition erlaſſen! Der aber lächelte ſonderbar un ſprach: der wahrhaften und reinen Liebe würde e wohl gelingen, auch die blühende Aloe aufzufinden

Der Regierungsſecretär Friedau war der einzige der mit ſtummen Erglühen des Alten Rede anhörte ſich verbeugte und, indem er eine Thräne im Aug zerdrückte, das Zimmer verließ. Heimbrand abe ſah ihm gerührt nach und ſagte zu ſich ſelbſt: der findet die blühende Aloe, da wollt ich drauf wetten!

Aber am folgenden Tage glaubten die drei Freier ins Geſammt, ſie hätten die blühende Aloe gefunden, denn einem jeglichen von ihnen ſtieß, gleichſam wie durch Zufall, Mr. John, der Kammerdiener des Sir Bleakheed, eines reichen, ſeit ungefähr zwei Jahren nahe bei der Reſidenz auf dem Lande wohnenden Engländers, in der Straße auf und erzählte, daß in den Treibhäuſern ſeines Herrn nächſtens eine Aloe das ſeltene Schauſpiel ihrer Blüthenentfaltung geben würde; und da traf es ſich dann gerade wieder durch Zufall höchſt ſeltſam, daß die Natur dieſes Schauſpiel dem Geburtstage des alten Hofgärtners zu Ehren beſtimmt hatte. Ein jeder von den Dreien erſuchte übrigens den Mr. John höflichſt, ſich aus gewiſſen, vor der Hand noch unbekannten Gründen, gegen Niemanden etwas von der Sache verlauten zu laſſen. Der Armeeliferant, gewohnt vor der Allmacht des Goldes jedes Hinderniß ſchwinden zu ſehen, ſchrieb dem Engländer ein kurzes Billet, worin er ihm erklärte: er habe Luſt, die Aloe zu kaufen und der Sir möge nur den Preis beſtimmen; der Leibchirurgus erbot ſich in gewählten Zeilen zu einem Tauſch: er wolle nämlich das höchſt köſtliche Präparat einer jungen ungebornen Hiäne gegen die Aloe ſetzen, auch noch einige Mammuthsknochen, Wallfiſchkinnbacken und ſonſtige Kleinigkeiten in den Kauf geben; Friedau ſprach in einem glühenden Briefe von ſeiner Liebe, von dem einzigen Preiſe, für den das Glück ſeines Lebens feil ſey, und pochte ſtark auf die bekannte Großmuth des edlen Inſelvolkes. Allen Dreien aber ward ein höchſt lakoniſches Nein zur Antwort.

Luchs wüthete und ſchwur Rache, Brandhahn ſchlug an dieſem Tage einer Patientin zwei Adern durch und durch, und der Regierungsſecretär erhielt ſcharfe Verweiſe vom Präſidenten wegen Unachtſamkeit beim Protokoll. Von Röschen war nichts zu ſehen und zu hören, die Herren mochten noch ſo oft bei der Hofgärtnerei vorbei traben.

Alle Verſuche, welche von den drei Parteien bei dem alten Heimbrand wiederholt in der Güte gemacht wurden, blieben ohne Erfolg, und die Freier wurden nochmals von dem Hofgärtner auf ſeine ſeltſame Grille verwieſen. Da erkeimten im tief Innerſten der Luchs'ſchen und Brandhahn'ſchen Gemüther ſchwarze Plane, und in Beiden erhob ſich der kühne Gedanke, das goldene Flies des bittern hundertjährigen Gewächſes mit Liſt an ſich zu bringen. Sie umſchlichen jetzt zum Öſtern, ohne daß der Zufall einen den andern gewahren ließ, des Engländers Landgut und erſpäheten die Gelegenheit, wie man dem Gewächshauſe am beſten beikommen könne. Friedau dagegen verſank, je näher der gefürchtete Tag kam, an dem das Glück ſeiner Liebe unwiederbringlich verloren gehen ſollte, in tiefe Schwermuth, und ward oft halbe Tage und Nächte lang von ſeiner innern Unruhe im Felde umhergetrieben.

So traf es ſich, daß er in der Nacht vor dem verhängnißvollen Geburtstage ſich pötzlich, ohne daß er darauf geachtet, vor dem Landhauſe des Sir Bleakheed befand. Da erwachte in ihm mit aller Macht die Sehnſucht nach der Blüthe, die in ſein Leben die ſchönere Blüthe weben könne und ihm ſo grauſam verſagt ſey. Ein tiefer Seufzer entrang ſich ſeiner Bruſt, er verbarg das weinende Antlitz in ſeine Hände. Da klopfte ihm plötzlich jemand auf die Schulter, er blickte um ſich und erkannte im matten Mondlichte einen großen finſtern Mann, den er ſchon öfters auf ſeinen Spaziergängen geſehen und am heutigen Abend, als er aus dem Stadtthor gegangen auf den Schritten ihm folgend, und ihn ſcharf beobachtend, bemerkt hatte. Der Fremde redete ihn mit mildem Tone an, fragte nach dem Grund ſeines Kummers, und forſchte überhaupt ſo zart und theilnehmend nach ſeinen Verhältniſſen, daß Friedau von einem innern Drange zum rückſichtsloſen Zutrauen getrieben, ihm Alles entdeckte. „Ihnen iſt leicht zu helfen,“ entgegnete der Fremde, „Vertrauen verdient Beiſtand; ich will ihr Retter ſeyn.“ Friedau blickte ihn groß an, jener aber fuhr fort: „ich bin der Gärtner des Engländers, wir ſind in Zwieſpalt gerathen und morgen gehe ich aus dem Dienſt. Da könnte ich denn nun wohl der Begründer Ihres Glückes werden, wenn ich Ihnen das Gewächshaus öffnete, und die Aloe, die bis morgen Abend empor ſchießt, und ihre Blüthe öffnet, in die Hände ſpielte. Eine gute Belohnung hätte ich auch wohl von Ihnen zu erwarten.“ — Friedau unterbrach ihn heftig, erklärte ihn für einen Schurken, der ihn unter der Maske der Redlichkeit getäuſcht, und wollte ſich ſchleunigſt entfernen; allein der Fremde hielt ihn zurück und ſprach: „Nun dann, braver junger Mann, ſo kann vielleicht die blühende Aloe auf eine andere Weiſe erlangt werden. Sir Bleakhead iſt wohl nicht ſo unerbittlich; begleiten

Sie mich zu ihm!“ Der Regierungsſecretär folgte mechaniſch ſeinem Führer.

Während dieſe Szene auf der einen Seite des Gartens ſich ereignete, trug ſich auf der entgegengeſetzten eine andere der komiſchſten Gattung zu. Diebiſchen Gelüſtes voll, ſchlich an den umringenden Eiſengittern, unter dem Schleier der Nacht, der Armeeliferant Luchs umher, und erſpähete eine Stelle, wo er ohne großes Riſico überſteigen könne. Endlich glaubte er, dieſe gefunden zu haben, aber, o weh! als er oben war und eben den Sprung, der ihn ins Innere des Heiligthums tragen ſollte, gewagt hatte, da hielten die neidiſchen Eiſenſpitzen ihn am Mantel feſt, ſo daß er, zwiſchen Himmel und Erde ſchwebend, weder vor noch rückwärts konnte. Zugleich erhob ſich ein Gekreiſch in der Nähe, Bediente mit Fakeln ſprangen herbei, Mr. John an der Spitze. Luchs war in der Hölle. Da hörte er plötzlich das ſchallende Gelächter der Menge, welche in dem Leibchirurgus Brandhahn, den der Hofhund wüthend am Bein feſtgepackt, den Schreienden gefunden. Auch ihn hatte die Luſt, lange Finger nach der Aloe zu machen, herbeigeführt. Luchs freute ſich, ohngeachtet ſeiner eigenen mißlichen

Lage, über den Unſtern des Nebenbuhlers; aber ſein ſtiller Jubel war von kurzer Dauer! Mr. John ſelbſt entdeckte ihn und war grauſam genug, den Wohlbekannten dem Hohne der Dienerſchaft Preis zu geben, die ihn endlich, nachdem er einige Goldſtücke unter ſie geworfen, von ſeinem Belvedere herabholte. John aber kündigte Beiden an, daß er ſie zu ſeinem Herrn führen müſſe.

Friedau war unterdeſſen mit ſeinem Führer zu einem Pavillon gelangt, in welchen ihn dieſer einzutreten nöthigte. Wie erſtaunte er, als ihm in dem reich verzierten herrlichen Salon der Hofgärtner Heimbrand mit der ſchönen Nichte entgegen kam. Verwirrt blickte er den Fremden an, dieſer aber ſchloß ihn in die Arme, und ſprach gerührt: „Komm an mein Herz, mein Sohn! Ja, ſo nenne ich dich, denn nur du verdienſt meine Tochter, dein geliebtes Röschen.“ Da klärte ſich mit einem Male in wenigen Worten Alles auf: Der Fremde war Sir Bleakheed, und Sir Bleakheed Heimbrands vor langen Jahren in die weite Welt gegangener Bruder. In Indien hatte er bei einem reichen engliſchen Pflanzer gelebt, der, als er kinderlos ſtarb, ihn zum Erben ſeines ungeheuren Vermögens und ſeines Namens eingeſetzt hatte. So vom Glücke begünſtigt, kam er in die Nähe ſeiner Vaterſtadt zurück und offenbarte ſich nur dem klugen Bruder, bei dem er das zurückgelaſſene Kind als hold erblühte Jungfrau wiederfand; aber noch beſchloß er das Incognito zu wahren. Da fanden ſich die drei Freier; die Bedingung mit der blühenden Aloe wurde zum Scherz und zur Prüfung erfunden, und Mr. John mußte den Liebhabern das Märchen von der nahen Wunderblüthe im Garten ſeines Herrn aufhängen.

Friedau war in dieſer Zeit bei allen Erkundigungen und durch ſein eigenes edles Betragen bewährt gefunden worden, und da ihm Röschen ſelbſt recht herzlich gut war, ſo vereinigte der Vater die beiden glücklichen in der Stunde, die den jungen Mann ſo unerwartet zu der Geliebten führte.

Eine Nebenthür öffnete ſich; Luchs und Brandbahn traten in Mr. Johns Begleitung herein. Der Engländer lachte und rief ihnen zu: „Seyn Sie mir willkommen, meine Herren! Sie wünſchten die blühende Aloe zu ſehen, hier iſt ſie, meine Tochter. Eine andere kann ich Ihnen nicht zeigen, aber ich bin feſt der Meinung, daß ſolche

Mädchenwelt eben ſo ſelten ſind, als die der Aloe in der Pflanzenwelt. Allein dieſe Blüthe iſt bereits verſagt, in Herrn Friedau ſehen Sie den neuen Eigenthümer.“ Der Armeeliferant murmelte einen Fluch, der Leibchirurgus biß ſich auf die Lippen, der Hofgärtner aber rieb ſich mit feinem Lächeln die Hände und rief froh aus: „Hab' ich es nicht geſagt, der würde die blühende Aloe finden! Nun er hat ſie gefunden und noch dazu die reinſte, edelſte, die Aloe succotrina.“

# Das Glück des Herzens.

## Gloſſe.

> So weit dich ſchließt der Himmel ein,
> Gerath der Liebe Frucht,
> Und jedes Herz bekommt das Sein',
> Wenn es nur emſig ſucht.
>
> Tieck.

Wo du dein Hüttchen auch gefunden,
Es grüßt ein blaues Auge dich;
Vertrauend fühlſt du dich gebunden,
Denn Herz und Geiſt erheitern ſich.
Das Auge ſendet tauſend Strahlen
Und gibt den Segen ihnen ein;
Die Thränen, die ſich aus ihm ſtahlen,
Sie werden meiſt auch ſegnend ſeyn.
Drückt dich ein Kummer dieſer Erden,
So blickſt du zu dem Auge auf,
Du fühlſt: es wird bald anders werden,
Das Auge lenket deinen Lauf.
Und Allen, die hier unten ſtreiten,
Iſt dieſer Gottestroſt gemein:
Drum laſſe Hoffnung ſtets dich leiten,
So weit dich ſchließt der Himmel ein.

Und in des Auges Strahlenſchimmer
Iſt eine ſüße Frucht gedieh'n.
Du lebeſt, ſelbſt im Leben nimmer,
Wird dir nicht, was ſie birgt, verlieh'n.
Haſt du das Innerſte genoſſen,
So hebt dich's über Zeit und Welt,
Ein höhres Daſeyn iſt entſproſſen,
Vor dem Gemeines niederfällt.
Es iſt der Gottheit ird'ſches Zeichen,
Das dich begeiſtert und belebt,
Sie will dir geiſtig Hülfe reichen,
Damit ſie dich zu ſich erhebt:
Wer aus unſchuldigem Gemüthe
Des Lebens Deutung ſucht,
Dem reift im Dufte holder Blüthe,
Geräth der Liebe Frucht.
Ein Fleckchen iſt im tiefſten Grunde
Des Menſchenweſens auserwählt;
Wir geben ſelber von ihm Kunde,
Wie ſich's dem Geiſte anvermählt.
Das Fleckchen fühlt in zarten Bildern
Des Erdenwirkens rauhe Form,
Was unſrer höhnt, vermag's zu mildern,
Ein jeder gibt ihm ſelbſt die Norm.

Der Liebe Glück, der Sehnſucht Thränen,
Des Mitleids Ruf ſind dort bekannt,
Es kann wohl irren, kann auch wähnen,
Doch iſt's dem Göttlichen verwandt.
Oft möcht es jene Frucht erſtreben
Und ahnt: das Schickſal ſage nein;
Allein die Frucht hat Gott gegeben
Und jedes Herz bekommt das Sein'.
Haſt du des Auges Sinn verſtanden,
Den Sinn, der glänzend in ihm lebt,
Hat er in tauſend Strahlenbanden
Die Kraft des Geiſtes dir umwebt;
Ward dir die Götterfrucht zu Theile,
In jenes Auges Gluth gereift,
Die hier der Menſch auf kurze Weile,
Allein für ewig dort ergreift;
Iſt dir das Fleckchen eingewoben,
Der Wonne und des Leidens Quell,
Ein Samenkorn vom ew'gen Oben,
Ein Geiſtesauge trüb und hell:
Dann juble laut! Du durfteſt ſiegen
Ob Leid, ob Lebensflucht;
Den Himmel hat das Herz erſtiegen,
Wenn es nur emſig ſucht.

## Sprüche.

Iſt dir die Freudenſonne aufgezogen,
Vergiß der Wolken, die verflogen.

Wofür ſich gleich kein Mittel beut,
Das heilt die Zeit;
Und geht noch etwas daran ab,
So nimmt's das Grab.

Wird dir zu eng' die arme Welt,
Blick' nur hinauf an's Himmelszelt.

Ein Spiegel liegt im Herzensgrund',
Der zeigt dir jede Lebensſtund',
Gar Mancher möcht' ihn gerne miſſen:
Der Spiegel nennt ſich das Gewiſſen.

Scheint eine Sach' dir ſchlecht gethan,
So fang' nur wieder von vornen an,
Denn das viele Verbeſſern und Flicken
Möchte die Sache noch ganz zerſtücken.

# Zaubermord.

## Romantiſche Novelle.

### I.

Unmuthig ſtieg Eugenio in den bereit ſtehenden Reiſewagen; noch einen Kuß warf er hinauf zum Fenſter, aus dem eine weiß gekleidete Geſtalt ihm ein freundliches Lebewohl zurief; der Poſtillon ſchmetterte ein munteres Reiſeſtückchen in den friſchen Morgen, der ihn mit den tauſend Zungen ſeiner gefiederten Waldſänger accompagnirte, und raſch trabten die vier rüſtigen Füchſe den Schloßberg hinab.

In einem ſeltſamen Sturme wechſelnder Gefühle verließ Eugenio das Landgut des Marcheſe Circhelli. Die ſchöne Tochter des Hauſes hatte durch das Band der Verlobung ihr Herz an das ſeinige geknüpft, in dem Beſitze der heißgeliebten Florentine waren endlich ſeine heiligſten Wünſche gekrönt, und — noch wenige Wochen — ſo ſollte der Segen der Kirche auch zugleich der ſeines häuslichen Glücks werden. Da ſtarb plötzlich Eugenio's Oheim, der ſeit dem Tode ſeines Bruders die reiche Hinterlaſſenſchaft für den Neffen verwaltete. Die Nachricht von dieſem Ereigniſſe kam dem jungen Manne um ſo unangenehmer, indem der Oheim, ſo eben im Begriff geweſen, dem Mündigen das väterliche Vermögen zu übergeben. Nun traten allerlei Weitläuftigkeiten ein, welche gerade in der Blüthenzeit ſeines Liebesglückes die Anweſenheit des Eugenio in der Hauptſtadt verlangten. Der Marcheſe und die holde Braut ſahen die Nothwendigkeit der Entfernung ſelbſt ein, und drangen auf ſchnelle Abreiſe und um ſo baldigere Wiederkunft. Am Abende vor dem Tage der Trennung, als die Liebenden einige Momente traulicher Herzensergießung feierten, entdeckte Florentine dem theuren Freunde ihrer Seele: wie doch ſo trübe Ahnungen Tages über ſie plagten und in nächtlichen Träumen ſchwarze Gefährten fänden, welche beide dahin deuteten, daß ſie den Geliebten nie wiederſehen, daß ſie noch vor der Hochzeit hinab in die dunkle Gruft ſteigen werde, in der ſchon ſo manches glühende Herz erkaltet, ſchon ſo manche heiße Leidenſchaft eingegangen ſey zum ewigen Schlummer. Welche Mühe ſie ſich auch gäbe, mit welcher Feſtigkeit ſie auch wolle, ſo könne ſie dennoch von dem Gedanken des Todes ſich nicht losmachen!

Eugenio haßte von jeher recht innig jeden Glauben an die Einwirkung unbekannter Mächte auf das Leben und wußte bald, wenigſtens dem Scheine nach, mit der ſiegenden Beredſamkeit ſeiner Gründe, alle ängſtigende Zweifel aus der Seele Florentinens zu bannen. Ihn ſelbſt beunruhigte bei'm Abſchiede die Idee, daß der ſchleppende Geſchäftsgang in der Reſidenz ſeine Rückkehr verzögern und ihn auf mehrere Wochen — eben ſo viele Ewigkeiten — von dem erſehnten Gegenſtande ſeiner Wünſchen trennen könne.

## II.

Mit einbrechender Nacht langte Eugenio in der Hauptſtadt an. Wie ſo ganz anders erſchienen ihm doch jetzt die dumpfen Gaſſen, die himmelanſtrebenden Palläſte, als damals, wo er an der Seite Florentinens, in der erſten Ahnung beglückender Gegenliebe, dem Orte entgegen flog, an dem ihm das ſüßeſte Geſtändniß ein noch unentdecktes Dſchinniſtan von Liebesfreude und Herrlichkeit eröffnen ſollte. Da bog plötzlich der Wagen um ein Eck des königlichen Schloſſes.

Hier war der Tempel, in welchem Eugenio zum erſten Male der angebeteten Jungfrau durch ein ſeltſames Ereigniß nahe gekommen. Schon ſeit lange hatte der Jüngling die reizende Florentine mit liebenden Blicken geſchaut, und heftete ſeinen Schritt an ihre Ferſen; allein noch hatte er nicht gewagt, die im Stillen glühende Flamme zu offenbaren. Nun war die Zeit des Karnevals gekommen. Zum Geburtstage des Monarchen wurde am Hofe ein glänzender Maskenball veranſtaltet und der geſammte Adel der Hauptſtadt eingeladen.

Eugenio erſchien in dem Coſtüm eines Ritters vom heiligen Grabe, und war in der anſchließenden Tracht, die ſich den jugendlich kräftigen Formen ſo gemäß hingab, recht männlich anzuſehen. Sein liebendes Gemüth diente ihm zur Wünſchelruthe, die ihm bald in einer jungen Schäferin den geweihten Schatz ſeines Herzens kennen lehrte. Von dieſem Augenblicke an war der Jüngling wie feſt gebannt in die Nähe des ätheriſch hinſchwebenden Mädchens. Es trieb ihn mit unwiderſtehlicher Gewalt, ſie anzureden, ſich ihr zu offenbaren und dann entweder in dem ſüßen Worte ihrer Milde Seligkeit zu trinken, oder unterzugehen bei'm ſtrengen

Verſagen. Aber immer drängte ſich, wenn er nahe daran war, Florentinens Hand zu erfaſſen, eine große, ſchwarz gekleidete Geſtalt zwiſchen ſie und ihn. Er fing an, gegen den überläſtigen Fremden einen recht heftigen innerlichen Zorn zu faſſen; dieſer ſchien dagegen den Ritter vom heiligen Grabe mit den wildfunkelnden, pechſchwarzen Augen durchbohren zu wollen.

Plötzlich hatte Eugenio die Geliebte aus den Augen verloren; er ſah ſich raſch nach allen Seiten um: am andern Ende des Saals ſchritt die reizende Schäferin ſo eben durch die Thüre eines Nebenzimmers. So ſchnell ihm das Gedränge erlaubte, eilte Eugenio nach. Er trat in das nur ſchwach erleuchtete Gemach; aber welches Schauſpiel bot ſich ſeinen Blicken! Der ſchwarze Fremde war ihm zuvorgekommen, und ſtrebte, die ohnmächtige Florentine mit Gewalt zu einem anderen Ausgang im Hintergrunde des Zimmers zu ſchleppen. Wüthend ſprang Eugenio herbei und faßte den Fremden an der Gurgel; dieſer ließ die ſchöne Beute fahren und ſtieß mit einem ſchnell gezückten Dolche nach der Bruſt des Jünglings, die Waffe aber glitt ab an dem ſchlüpfrigen Stahlharniſche, und Eugenio hatte hinlängliche Kraft und Beſinnung, dem Blutdürſtigen das Stilet zu entreißen. Der Mörder aber entwandt ſich mit verzweifelter Gewalt und entſprang durch die Thüre im Hintergrunde.

Mehrere Masken eilten herbei, unter ihnen der Marcheſe Circhelli. Florentine kam bald aus der Ohnmacht wieder zu ſich und erzählte: Kaum ſey ſie in dieſes Gemach getreten, um etwas an ihrer Kleidung zu ordnen, ſo habe jener ſchwarze Fremde, der ſie ſchon auf dem Balle verfolgt, vor ihr geſtanden und mit fürchterlicher Stimme ihr zugerufen: „Du biſt die Braut, ich bin der Bräutigam, ewig „biſt du mein!“ Mit dieſen Worten hätte er ſie mit der Gewalt eines Raſenden umfaßt, ihr aber ſey die Beſinnung vergangen.

Dieſe Begebenheit eröffnete dem Eugenio, als Retter Florentinens, den freien Zugang in das Haus des Marcheſe; und in dem nähern Umgange mit der reizenden Tochter geſtaltete ſich bald das ſchöne Verhältniß, das wir bereits kennen.

Jede Bemühung, den ſchwarzen Unbekannten zu entdecken, um ihn wegen des beabſichtigten Frevels zur Strafe zu ziehen, blieb vergebens. Das dem Mörder abgenommene Stilet übergab Eugenio der polizeilichen Behörde; es war von ſeltſam künſtlicher Arbeit, und am Griffe befand ſich in Silber eingegraben der Name Albertus magnus.

## III.

Im Fluge waren bei'm Anblicke des königlichen Pallaſtes die Szenen der Vergangenheit an dem Geiſte Eugenio's vorüber gezogen. Der Wagen hielt an dem Hauſe ſeines verſtorbenen Oheims; ein alter Diener begrüßte, indem er eine Thräne im Auge zerdrückte, den jungen Herrn und führte ihn durch verödete Gänge in die Zimmer des Verblichenen, der ihm ein zweiter treuer Vater geweſen. Das Geräth ſtand noch in der nämlichen Ordnung, wie zu jener Zeit, als der Oheim hier gewirkt und gelebt hatte; ein angefangener Brief an den geliebten Neffen lag auf dem Schreibtiſche. In jeder Kleinigkeit war der Geiſt des ehemaligen Beſitzers erkennbar. Tief gerührt fühlte Eugenio, welchen großen Verluſt er in dem Tode ſeines letzten Verwandten erlitten.

Schon am folgenden Morgen berichtete ihm zu ſeiner großen Freude der von ihm bevollmächtigte Rechtsanwalt, daß der verſtorbene Oheim alle

Belege der geführten Vormundſchaft in der muſterhafteſten Ordnung hinterlaſſen habe, und daß ſeine Anweſenheit höchſtens nur auf acht Tage durchaus nöthig ſey.

Zufällig erkundigte ſich Eugenio bey dem Polizeidirector, den er Abends in einer Geſellſchaft antraf: ob kein Ereigniß eingetreten ſey, welches einiges Licht auf die ſeltſame Begebenheit jenes Ballabends werfen könne? — Der Polizeidirector verneinte und fügte hinzu: das corpus delicti, jener Dolch, mit dem der Fremde gedacht, ihm den Weg in das Jenſeits zu eröffnen, ſey ſogar auf eine höchſt ſonderbare und unerklärliche Weiſe abhanden gekommen. Man habe ihn, als ein höchſt wichtiges Argument, in dem eiſernen Behälter der Polizeikaſſe wohl verwahrt: da ſey eines Morgens der Kaſten offen befunden, ohne äußere Verletzung; von den anſehnlichen darin befindlichen Summen ſey nicht das Mindeſte entwendet geweſen, allein der Dolch habe gefehlt. Auch die feſt und künſtlich verſchloſſenen Thüren des Zimmers hätten keine Spur irgend einer Gewaltthätigkeit gezeigt, und durch ein offenſtehendes Fenſter könne der Dieb, da ſolchen Galgenvögeln gewöhnlich die Flügel fehlten, und das

Zimmer im vierten Stocke gelegen, ſchwerlich ſeinen Ein- und Ausgang gehalten haben.

Eugenio lächelte über dieſe Erzählung und war im Stillen der Meinung: es ſey die zierlich gearbeitete Waffe wohl ohne ſonderliche Hexerey in das Curioſitäten-Cabinet des kunſtliebenden Directors gewandert.

## IV.

Eugenio hatte gleich am Tage nach ſeiner Ankunft der geliebten Braut den glücklichen Stand ſeiner Angelegenheit und die baldige Rückkehr angezeigt. Er erhielt folgende Antwort:

„Mein Theuerer! Du malſt mit ſo reizenden Farben das nahe Wiederſehen, und ach! in meinem Geiſt will ſich keine frohe Ahnung geſtalten. Wohin ich blicke, ſcheint mir alles in die Farbe des Todes getaucht zu ſeyn, alle Töne rufen mich hinab in das Grab, und überall, in die Träume meines Wachens, wie meines Schlummers, drängt ſich die Geſtalt jenes ſchrecklichen Unbekannten, der einſt nach dem theuerſten aller Leben die mörderiſche Fauſt erhob und ſchreit mit der widrigen Stimme des Leichhuhns: „Du biſt die Braut, ich bin der

Bräutigam, ewig biſt du mein!“ Heute Nachts träumte mir, ich begegne dem Verhaßten auf einſamen Waldpfade, er ſtrecke die grimmige Fauſt nach mir aus und dränge mich zu einem bodenloſen Abgrunde, in dem er ſich mit mir hinabſtürtzte — der Fall war ohne Ende — und ich erwachte. Noch tönt ſein Hohngelächter, ſein wilder Ruf mir in der Seele nach! O komm, komm, mein Eugenio! und gieße ſüßen Troſt und Beruhigung in das Herz Deiner Florentine.“

Eugenio kannte das reizbare Gemüth ſeiner Braut, und vermochte ſich leicht zu erklären, wie jener fürchterliche Augenblick jetzt, wo die Entfernung des Gegenſtandes ihrer zarten Neigung ſie allen Einwirkungen der Phantaſie noch geneigter machte, in allerlei ſeltſamen Erſcheinungen vor ihren Geiſte trete. Er ſandte ihr ſogleich durch einen Eilboten einige Zeilen, in denen er ſie auf das Zärtlichſte bat, ſich zu beruhigen, und ihr verſprach, wo möglich ſchon am nächſten Tage zurück zu kehren. Auch gelang es ihm, die gerichtliche Behörde dahin zu vermögen, daß man ihm noch heute oder ſpäteſtens am Morgen des künftigen Tages die nöthige Urkunde einzuhändigen verſprach.

## V.

Heiter geſtimmt durch die frohe Hoffnung auf das nahe Wiederſehen, beſuchte Eugenio am Abend einen ſeiner ältern Freunde, bei welchem er unter mehreren Jugendbekannten einen Fremden fand, der durch ſeine erhabene Geſtalt, durch die geiſtvolle Art, mit der er ſich über alle Gegenſtände, welche den Gebildeten berühren, zu verbreiten wußte, ſeine ganze Aufmerkſamkeit erregte.

Dieſer Fremde wurde dem Eugenio unter dem Namen eines Herrn von Alberto vorgeſtellt.

Keiner von den Anweſenden trug zur Unterhaltung des Abends ſo viel bei, als Alberto, der ſich noch überdem im Verlauf ſeiner Rede mit der Annäherung eines beſondern Vertrauens faſt zu Eugenio ausſchließlich wendete. Und dennoch war es dem liebenden Jünglinge, wenn des Fremden ſtechender und ſcharfer Blick auf ihm verweilte, faſt grauenhaſt zu Muthe, und es wollte ſich in ſeiner ſonſt ſo vorurtheilsfreien Bruſt eine Ahnung regen, als lauſche hinter dem Blitze dieſer Augen irgend ein Verderben drohendes Ungeheuer. Eugenio zürnte auf ſich ſelbſt, daß in ihm dergleichen aufkommen könne, und zwang ſich, gegen Alberto zuvorkommend höflich zu ſeyn.

Kurz zuvor, ehe die Geſellſchaft ſich trennte, wurden die Erſcheinungen des Wunderbaren im Leben und ihre Möglichkeit der Gegenſtand des Geſprächs. Es iſt uns bereits bekannt, wie ſehr dem Eugenio der Glaube an alles Uebernatürliche zuwider war; auch bei dieſer Gelegenheit erklärte er ſich laut und heftig dagegen, und brachte die Vertheidiger deſſelben zum Schweigen.

Alberto war während dieſes Streits durchaus ſtill, und hatte ſich bereits entfernt, als Eugenio von der Geſellſchaft Abſchied nahm.

Der glückliche Bräutigam, dem in dem morgenden Tage die Sonne des Wiederſehens ſtrahlte, ſchritt heiter und fröhlich durch die ſtillen Gaſſen; da plötzlich erklang hart neben ihm aus dem Dunkel der Nacht eine Stimme mit der Frage: „Und ſeyd Ihr denn ernſtlich gewilligt, das Leben ſo ganz alles Wunderbaren zu entkleiden?“

Eugenio blickte auf und erkannte beim Scheine des Mondes den Alberto, der ruhig neben ihm herging. Geſtört in ſeinen heiligſten Gefühlen und verdrießlich erwiederte er:

„So lange, bis Ihr mich eines Andern überzeugt!“

„Und hättet Ihr den Muth, mir zu dieſer Ueberzeugung zu folgen?“ fuhr jener mit faſt höhniſcher Stimme fort, und die blitzenden Augen fielen ſtechend in den Blick Eugenio's.

Dieſer entgegnete höchſt aufgebracht darüber, daß Jemand an ſeinem oft bewährten Muthe zweifeln könne:

„Seyd Ihr ein ſolcher Hexenmeiſter, ſo bin ich ſchon geneigt, Euern Gaukeleien ein halbes Stündchen zu widmen.“

„So viel bedarf's nicht,“ murmelte Alberto verſtändlich in ſich hinein, und ſchritt voran durch die milde Sommernacht.

## VI.

In einer der menſchenleerſten Vorſtädte waren die beiden Nachtwandler an einem kleinen dunklen Hauſe angelangt. Alberto öffnete; ein alter Diener, deſſen Todtenbläſſe dem Eugenio auffiel, kam ihnen mit Licht entgegen, und führte ſie bis zur Thüre eines Zimmers im erſten Stocke. Hier nahm Alberto dem Alten das Licht ab, und befahl ihm, ſchlafen zu gehen.

Das Innere des Gemachs, in welches Eugenio jetzt trat, bot einen ſeltſamen Anblick. In der Mitte befand ſich ein runder Tiſch mit ſchwarzem Tuch überhangen; darauf ſtand ein goldner Becher von einfacher Arbeit. Ein großer metallener Hohlſpiegel in einem Winkel des Zimmers verbreitete, nachdem Alberto das Licht vor ihm niedergeſtellt, den Glanz des Tages. Ueber dem Hohlſpiegel hing ein blinkendes Meſſer.

„Seyd Ihr bereit?“ fragte Alberto mit eintönigem Laute.

„Ich bin's!“ erwiederte Eugenio leicht hin und faſt lächelnd.

„So beugt Euch dicht nieder über den goldenen Becher und ſchauet unverwandt hinein, indem ihr zugleich Euere Gedanken feſt auf den Gegenſtand heftet, von dem ihr Kunde zu haben wünſcht,“ entgegnete Alberto, der ſich dem Hohlſpiegel gegenüber geſtellt hatte und mit den großen ſchwarzen Augen ſcharf deſſen Mittelpunkt fixirte.

Eugenio folgte dem Geheiß. Da war es ihm, als entſtände nach und nach vor ſeinen Augen ein dichter Nebel, der Nebel zerrann und er ſah klar und deutlich ſeine geliebte Florentine in all ihrer Anmuth, wie ſie an der Seite ihres Vaters ſchäkernd von zwei ihm wohlbekannten Freundinnen im Thore des Schloſſes Abſchied nahm.

Das Bild verſchwand und Alberto rief:

„Seyd Ihr überzeugt?“

„Nein,“ erwiederte Eugenio, „optiſche Täuſchung iſt kein Wunder!“

„Nun, ſo will ich Euch ein Wunder in Euer Leben treten laſſen, das Euch von dem Unglauben auf ewig heilt! Nehmt dieſes Meſſer feſt in Eure Rechte und thut, wie ich Euch ſage.“

Eugenio faßte das Meſſer und Alberto trat dem Hohlſpiegel ſchräge gegenüber, indem er die Strahlen deſſelben auf ein in ſeiner Hand befindliches Miniaturgemälde fallen ließ, deſſen Züge Eugenio nicht zu erkennen vermochte.

„Stoßt mit der Spitze des Meſſers ſtark auf den Grund des goldnen Bechers!“ ſprach Alberto, indem krampfhafte Verzuckungen ſeinen Körper zu durchbeben ſchienen.

Eugenio gehorchte.

„Stärker!“ rief jener mit donnernder Stimme.

Da wiederholte Eugenio mit aller Kraft, die ihm zu Gebote ſtand, den Stoß, und fühlte und ſah, wie die Spitze des Meſſers durchdrang durch den Boden des goldenen Bechers. Er zog ſchnell den Stahl zurück; ſchwarzes Blut floß triefend herunter und aus weiter Ferne ſchlug an ſein Ohr ein wehmüthiger Laut, der tief in ſein Herz drang und alle Fibern deſſelben erbeben machte.

„Nun habt ihr genug!“ ſchrie mit triumphirendem Hohne Alberto. Sein teufliſches Gelächter ſchallte durch das Zimmer, das Licht verloſch, die Fenſter fuhren auf, wie von einem plötzlichen Sturme erſchüttert. Dem Eugenio ſchien es, als ſchwirre durch die Luft eine große ſchwarze Eule davon: Todtenſtille herrſchte plötzlich in dem Zimmer.

Krampfhaft hielt der Jüngling das blutige Meſſer in der Rechten; es war ihm, als habe er eine ungeheure That begangen. Da ſchlug die Glocke Mitternacht. Eugenio fand die Thüre des Zimmers, er eilte bebend die Treppe hinab, die Pforte des Hauſes ſtand offen, er ſtürmte hinaus und erhielt ſeine Beſinnung erſt in ſeiner Wohnung wieder. Dort erkannte er mit Schaudern das zauberiſche Meſſer, das er in der Betäubung mitgenommen, und warf es weit von ſich in einen Winkel des Gemachs.

## VII.

Mit der Morgenröthe ließ Eugenio den Reiſewagen vorfahren; nichts konnte ihn mehr zurückhalten. Auch über ſeinen Geiſt hatte ſich die Macht furchtbarer Ahnungen gelagert und trieb ihn hin zu der geliebten Braut, die er von irgend einem ſchrecklichen, ihm dunkeln Unheil, betroffen wähnte.

Die Fahrt war ihm zu langſam; ſchon auf der nächſten Station nahm er Courirpferde. Wie gerne wär' er mit der Eile des Sturmwindes geflogen! Der Jäger des Marcheſe Circhelli eilte an ihm vorüber, und erkannte den wüthend daher ſprengenden Jüngling nicht, deſſen Haare ein Spiel des Windes waren, deſſen ganze Geſtalt ein Bild der Verzweiflung abgab.

Nachmittags langte er auf dem Gute des Marcheſe an. Weder Florentine trat ihm entgegen, noch der Vater. Er ſtürmte die Treppe hinauf, durch die Gänge; Alles ſtill, wie im Grabe! Endlich begegnete er einer weinenden Zofe.

„Wo iſt Florentine?“ ſchrie er ſie an.

Entſetzt vor dem Schreckensbilde floh das Mädchen. Da riß Eugenio die Thüre des Wohnzimmers auf. Noch ſchützte ihn bei dem Anblicke, der ſich ihm darbot, eine hülfreiche Hand, daß die Furie des Wahnſinns nicht auf ihn eintrat.

Die Geliebte ſeiner Seele lag vor ihm — eine Leiche — in der linken Bruſt eine tiefe, klaffende Wunde; der alte Marcheſe ſaß weinend am Fuße des Sargs.

Sprachlos ſtarrte Eugenio das furchtbare Schauſpiel an. Der Marcheſe ſtand langſam auf und ſprach faſt lautlos:

„O! es gibt höhere, ſchreckliche Mächte, die das Heilige höhnen, und in deren Hand ſelbſt die Unſchuld gegeben iſt. Siehe ihr Opfer!“

Eine furchtbare Ahnung durchzuckte den unglücklichen Bräutigam.

„Wer — wer —“ mehr vermochte er nicht zu ſtammeln.

„Wer der Mörder iſt? das frage die da oben oder da unten. Geſtern, wenige Augenblicke vor Mitternacht, begleitete ich mit der Tochter zwei ihrer Freundinnen, die zum Beſuche da geweſen, bis unter das Portal des Hauſes. Die Mädchen ſcherzten und lachten. Florentine war glücklich im Vorgefühl der nahen Wiedervereinigung. Da ſank ſie plötzlich mit einem Schrei des Schmerzes todt zu Boden; wir hoben ſie auf: ſie ſchwamm im Blute, die tiefe Dolchwunde ſaß ihr mitten im Herzen. Die Kerzen erleuchteten uns wie am Tage, kein körperliches Weſen wurde geſehen!"

## VIII.

In ſtummer Verzweiflung warf ſich Eugenio auf die Leiche der Geliebten, kein Laut entging ſeinem Munde, keine Thräne entrann ſeinem Auge.

So fand ihn noch am folgenden Morgen der, aus der Hauptſtadt zurückkehrende Jäger Circhellis, der ihm die Nachricht des ſchrecklichen Ereigniſſes hatte bringen ſollen.

Der Jäger berichtete: an der Thüre von Eugenio's Wohnung habe ein großer, ſchwarz gekleideter Herr ihn angehalten und ihm geſagt, der Bräutigam ſey bereits auf dem Wege zur Braut, er ſolle dieſes Meſſer, welches Eugenio vergeſſen und höchſt nöthig habe, nur nachbringen.

Eugenio fuhr heftig bey dieſen Worten in die Höhe und entriß dem Jäger das Meſſer.

Es war dasſelbe, welches er geſtern Abend, ohne es zu wiſſen, aus dem Gemach Alberto's mitgenommen; noch waren die Spuren des daran klebenden Blutes erkennbar. Er machte den Verſuch: die Klinge paßte gerade in die Wunde Florentinens. Er hielt' das Meſſer hoch an den Strahl der Sonne; da fiel die Decke von ſeinen Augen: es war das Stilet, das ihm ſchon in jener Ballnacht den Tod gedroht, glänzend blinkte am Griffe der Name Albertus magnus, ein Hohngelächter drang in ſeine Ohren, und er erkannte die Stimme Alberto's, die ſchneidend und teufliſch bis in das Innerſte ſeiner Seele hinabrief: „Sie iſt die Braut, ich bin der Bräutigam, ewig iſt ſie mein.“

Da griff der Wahnſinn mit glühenden Krallen nach ſeinem Geiſte und riß ihn in ſein furchtbares Reich, wo die Macht der Gedanken verloren iſt und die Phantaſie in ſchrecklicher Willkühr ihren Zepter ſchwingt. Doch nur wenige Tage dauerte der Anfall. Die jugendliche Kraft war erſchöpft, und der milde Tod führte den Unglücklichen hinüber in ein Land, wo jede Liebe gekrönt wird und alle Wunder offenbar ſind.

Alberto war und blieb verſchwunden.

* * *

# Roſen und Dornen.

Die Roſen ſind gefallen,
Die Erde ward ihr Grab,
Die jetzt getreu bewahret,
Was ſie einſt liebreich gab.
Die Dornen ſind geblieben,
Sie ſchaffen manchen Schmerz,
Doch ſie, der Roſen Spuren,
Liebt noch das arme Herz.
Wenn einſt die Roſen fallen
Auf's arme Herz hinab:
Dann bleibt der Dorn hier oben,
Wo er die Wunden gab.

# Naturandacht.

Was ſingt ihr in den Zweigen,
Ihr muntern Vögelein,
Was wollt ihr fröhlich zeigen
In euren Melodein?

„Dem, der ſie uns gelehret,
Dem bringt ſie unſer Chor!
Ob er uns leicht entbehret,
Uns drängt's zu ihm empor.“

Ihr Blumen voller Düfte,
Ihr Blumen voller Glanz,
Was haucht ihr in die Lüfte,
Wie deut' ich euren Kranz?

„Wir duften nur aus Liebe,
Der Tag ſtrahlt in uns fort;
Die Farben ſind die Triebe,
Der Duft iſt unſer Wort.“

Was rieſelt von der Stelle,
Beweglicher Geſang?
Du biſt es, loſe Quelle,
In deinem flücht'gen Gang!

„Mich zieht die Erde nieder,
Mich trinkt der Himmel auf;
Gereinigt kehr' ich wieder
Vom frohen Heimathslauf.“

Ein Kindlein ſteht im Grunde
Und blickt die Sonne an:
Sprich, Kindlein, aus die Kunde,
Wer hat dir's angethan?

„Muß in die Sonne ſchauen,
Die gibt ein herrlich Licht,
Ein feſtiglich Vertrauen,
Und hält, was ſie verſpricht.“

Das Vög'lein und die Blume,
Die Quelle wie das Kind
Im Schöpfungs-Heiligthume
Gar fromme Beter ſind.

* * *

# Lebensbilder.

## I.

Es fällt ein Blättlein nieder
Aus freundlich grünem Raum;
Vergebens ſehnt es wieder
Sich auf den heitern Baum.

Da kommt der Sturm geflogen
Mit feindlich wilder Macht,
Hat's Blättlein fortgezogen
Auf Irrweg' und in Nacht.

So dünkt mich auch mein Leben!
Die heitre Kindheit wich:
In Stürmen muß es ſchweben,
Und findet nimmer ſich.

## II.

Wird nicht oft die reine Quelle
Durch des Bergſtroms wilden Fall
Wohl getrübt in ihrer Helle?

Ach, ſo drang auch trübe Welle
In den ſchimmernden Kriſtall
Von des Herzens klarer Stelle!

## III.

Doch will ich nicht verzagen,
Das Blättlein ſteht ja auf,
Beginnt nach wenig Tagen
Den friſchen Lebenslauf.

Die Quelle wieder rauſchet
Im reinen Silberſchein.
Und ich geh' umgetauſchet
Zu neuem Wirken ein.

# Die doppelt Vermählte.

## Den Tales of the manor nacherzählt.

Herr Collinſon war der Hauptgeiſtliche in einem anſehnlichen Flecken der Grafſchaft Hartford. Nicht der Eifer jener ſtrengen Non-Conformiſten, noch das bei andern engliſchen Geiſtlichen ſo gewöhnliche Streben nach politiſchem Einfluß regelten ſeine Wirkſamkeit. Er that nicht mehr und nicht weniger, als die Lehre ſeiner Kirche ihm auferlegte. Dieſe ſprach ſich in ſeinem ganzen Benehmen aus; dabei war er kalt gegen den Nächſten im Aeuſſern, abgemeſſen und trocken in ſeinem Betragen. Er hatte als Hageſtolz das vierzigſte Jahr erreicht. Fremd waren ihm jene aufmerkſame Zärtlichkeit, jene ſanfte Hingebung geblieben, welche ſich liebenden Menſchen in dem Kreiſe einer glücklichen Familie ſo leicht aneignen.

Die Stunden, welche Collinſon nicht der Erfüllung ſeiner Amtspflichten widmen mußte, brachte er mit der ſorgfältigen Erziehung zweier jungen Leute aus einem anſehnlichen Hauſe zu, deren Eltern ſie frühe als Waiſen zurückgelaſſen hatten. Der ältere dieſer beiden Zöglinge ſollte bald die Univerſität beziehen, um vielleicht dereinſt als Deputirter der Grafſchaft im Parlamente glänzen zu können; der jüngere war der Waffenbahn beſtimmt, und konnte durch den Einfluß mächtiger Verwandten ſicher auf eine baldige Anſtellung rechnen.

An vielen Dingen hatte Collinſon bisher nur wenigen Theil genommen; am ſchönen Geſchlechte aber gar keinen. Die Nemeſis war nicht fern, welche dieſe Gleichgültigkeit beſtrafen ſollte.

Eines Tages trat Frau Sowerby, eine Nachbarin des Geiſtlichen, in ſein Kabinet und erſuchte ihn, ſich mit ihr zu einer armen Kranken zu begeben, welche des Troſtes der Religion bedürfe. Dieſe Kranke ſey ihre Nichte, die Wittwe eines gewiſſen Cecil, der als Opfer einer zu Gunſten der Stuarts unternommenen Verſchwörung gefallen.

Collinſon beeilte ſich, dieſer Aufforderung Genüge zu leiſten. Er fand eine Frau von einem ſehr anſtändigen Aeußern, allein der Tod hatte bereits die Vorboten ſeiner nahen Ankunft in alle ihre Züge geſandt. Sie ſaß in einem Lehnſeſſel; ihre Kleidung war reinlich, das hinſinkende Haupt auf einige Kiſſen geſtützt. Zu ihren Füßen lag ihre Tochter, ein Mädchen von ſechszehn Jahren und ausgezeichneter Schönheit. In allen Mienen des anmüthigen Geſichts ſprach ſich die Furcht aus, die theure Mutter zu verlieren. Dem ſchönen Auge entrann, ohne daß dieſes es zu empfinden ſchien, eine große Thräne nach der andern; die Lippen bebten, aber kein Wort ging aus ihnen hervor. In einer Art von ſtummer Verzweiflung bildete das liebliche Weſen einen Blumenſtrauß, mit deſſen Duft der hinſterbenden Mutter noch eine ſüße Empfindung zu bewirken.

Frau Cecil war im Reichthume geboren. Das Mißgeſchick hatte ſie aus der Bahn geriſſen, welche ihr Natur und Erziehung angewieſen. Seit mehreren Jahren hatte ſie mit dem lieben Kinde kümmerlich von einem kleinen Einkommen gelebt, das mit ihrem Tode auf einen andern Zweig der Familie überging. So wurden ihre letzten Augenblicke durch die Sorge um Marien ſchrecklich verbittert. Sie ſah ſchon im Geiſte die arme Tochter allen Fallſtricken und Gefahren einer Welt hingegeben, welche ihr durchaus neu ſeyn mußte.

Dieſe Furcht ſtieg zu einem hohen Grade, wenn die Kranke zugleich Mariens Unſchuld und Schönheit in Betracht zog. — Frau Sowerby war die Vertraute dieſes Kummers geworden. Sie fühlte ſich der Mutter und Tochter gleich herzlich geneigt und ſann Tag und Nacht darauf, der letzten ein glückliches Loos für die Zukunft zu bereiten. Aus dieſem Grunde freuete ſie ſich innig über die Neigung, welche, wie ſie bald bemerkte, Herr Collinſon zu den beiden Unglücklichen empfand.

Frau Cecil wurde von Tage zu Tage ſchwächer. Der gefürchtete Moment trat ein. Sie ſtarb; doch hatte ſie vor ihrem Ende auch die Beruhigung, in Herrn Collinſon den Führer und Freund ihrer Tochter zu ſehen, welche auf der weiten Erde ſonſt keinen hülfreichen Bekannten oder Verwandten hatte.

Es kam dem redlichen Pfarrer nicht in den Sinn, daß er, mit ſeinen fünf und vierzig Jahren und der bisher geübten ſtrengen Selbſtverſagung, in der Nähe eines reizenden Mädchens von ſechszehn Jahren, einer andern Empfindung, als der einer theilnehmenden und dienſtwilligen Freundſchaft ausgeſetzt ſeyn könnte. Als ihm aber das veränderte Innere ſeines Herzens klar wurde, konnte er nicht unterlaſſen, mit ſich ſelbſt zu grollen. In ſeinen eigenen Augen ſtand er als ein Schwächling da. Er ſelbſt hatte gegen ſeine Grundſätze gefehlt, indem er ſich einer Leidenſchaft hingab, die ihm früher ſeiner nicht würdig geſchienen hatte. Was war zu thun? Um jeden Preis wollte Collinſon den Frieden in ſeinem Innern wieder herſtellen. Hierzu blieb ihm kein anderes Mittel, als — Marien zu heirathen. Dieſe Idee führte wieder neue Unruhen mit ſich: er fürchtete ſich lächerlich zu machen, Marie konnte ihn ausſchlagen und — in dieſem Falle — ihm ſogar ihre Freundſchaft entziehen. Von ſolchen Zweifeln belaſtet, verfiel der arme Collinſon in ein ſo ſeltſames und widriges Betragen, daß Marie von einem innern Abſcheu ergriffen wurde, den ſie kaum zu bergen vermochte. Der ſonſt ſo zurückhaltende Mann zeigte mit einem Male eine überaus linkiſche und täppiſche Zudringlichkeit.

Miß Cecil war von Frau Sowerby aufgenommen worden. Hier ſtand die unglückliche Waiſe ganz einſam. Keine Freundin war ihr nahe, der ſie ſich hätte mittheilen können. Herz und Geiſt fanden nirgends eine liebevolle Entgegnung. Der Verluſt der theuren Mutter hatte eine ſchreckliche Leere in

Marien's Seele zurückgelaſſen, und nichts konnte dieſe tief empfindliche Lücke ausfüllen. Früher hatte Miß Cecil eine Freundin gehabt, die Müllerstochter aus dem Flecken, in welchem ſie erzogen worden. Seit einem Jahre ſchon war dieſe nach London verheirathet. Der alte Müller war in ſeiner letzten tödtlichen Krankheit von Marien's Mutter verpflegt worden. Bei ſolchen Leiden kömmt man einander leicht näher. Jenny war immer bei Frau Cecil und ihrer Tochter willkommen geweſen. Marie hatte ein großes Vertrauen zu ihr gefaßt, und es ſchien ihr in ihrer gegenwärtigen Einſamkeit, daß, wenn ſie gegen dieſe liebe Jenny ihr kummervolles Herz ausſchütten könne, ſie eine große Erleichterung empfinden würde. Aber Jenny war fern; ſie dachte wohl wenig an die verlaſſene Marie Cecil.

Eines Tages kam Frau Sowerby zu Marien. Frau Sowerby war Collinſon's Vertraute geworden und konnte die Laſt des Geheimniſſes, welches ſie beſaß, nicht länger in ihrem Buſen tragen. Als habe ſie Marien ein großes Glück zu verkündigen, entdeckte ſie dem erſchrockenen Mädchen des Pfarrers Abſichten. Auch unterließ ſie nicht, bei dieſer Gelegenheit ihren guten Rath mit gewichtigen, nicht allzu zarten Gründen geltend zu machen, und ihre völlige Billigung an den Tag zu legen. Marie war überraſcht und voll Furcht. Sie konnte nicht antworten. Sie fühlte ſich in der Gewalt der Frau Sowerby, deren Charakter äußerſt heftig und herrſchſüchtig war. Sie verſchloß demnach ihren Widerwillen in ihr Inneres bis zu dem Augenblicke, wo Collinſon ſelbſt ſeinen Antrag wiederholte. „Nein, nein!“ rief da das geängſtete Mädchen mit aller Gewalt und Anſtrengung, deren ſie fähig war: „ich bin Ihnen dankbar, daß Sie ſich einer unglücklichen Waiſe annehmen, aber nimmer, nimmer kann ich in Ihr Begehren willigen!“

„Warum nicht?“ entgegnete Collinſon: „Du biſt noch ſehr jung, Du haſt immer entfernt von der Welt gelebt. Kein anderer kann ſchon die Neigung Deines Herzens gewonnen haben!“

Mit der treueſten Unſchuld in Stimme und Gebehrde verſicherte Marie, daß ihr außer Herrn Collinſon kein anderer Mann bekannt ſey. Dieſe offene Erklärung hatte die üble Folge, den Geiſtlichen in ſeinem Entſchluſſe zu befeſtigen. Frau Sowerby wurde die hartnäckigſte Vertheidigerin ſeines Willens und ſeiner Anſprüche. Von dieſem Augenblicke an war das verlaſſene Mädchen einer kränkenden und nagenden Verfolgung ausgeſetzt, welche Frau Sowerby, wie ſie meinte mit der beſten Abſicht, ordentlich in eine Art von Syſtem zu bringen wußte.

Bei einer großen Eitelkeit war Frau Sowerby liſtig und ränkeſüchtig, ohne übrigens im Geringſten zu ahnen und zu glauben, daß ſie auch nur irgend einen Fehler oder eine Schwäche beſitze. Sie wähnte, Marien mehr als Alles auf der Welt zu lieben. Marie, die arme Waiſe, konnte ihr Glück nur in der Verbindung mit dem wohlhabenden Pfarrer finden. Dahin mußte ſie ſelbſt wider ihren Willen gebracht werden. Tief im Hintergrunde von Frau Sowerby's Seele lauerte aber, ihr ſelbſt kaum bemerkbar, das eitle Gelüſt, alsdann ſelbſt eine wichtigere Perſon zu werden, und durch die junge Pfarrersfrau einen eben ſo nützlichen, als ehrebringenden Einfluß auf die Gemeinde zu erlangen. Die Chriſtenpflicht gebot überdem, ein ſo reizendes und unſchuldiges Mädchen baldmöglichſt den Gefahren zu entrücken, in welche ſie ihre Schönheit bringen könne. Da war denn natürlich kein beſſeres Mittel, als ſie mit einem Manne zu verbinden, dem es an Glücksgütern und an einer ehrenvollen Exiſtenz nicht fehlte!

Auch der Pfarrer meinte in ſeinem Benehmen nur den Grundſätzen der reinſten Moral gefolgt zu ſeyn. Er ſtrebte ja nur darnach, die liebenswürdige und tugendhafte Marie ſo glücklich zu machen, als das in ſeiner Gewalt ſtünde; aber in dem Maße, wie der ſchönen Waiſe Widerſtand ſich verlängerte, gewann ein bitterer Unmuth Macht über Collinſon's Charakter. Sein Groll mit ſich ſelbſt, daß er eine ſolche Schwäche nicht überwinden könne, nahm täglich zu und mit dieſem ſeine Unliebenswürdigkeit in Marien's Augen. Das arme Mädchen konnte ſich auf keine Weiſe ſeines bittern Tadels erwehren. Wenn er ſie niedergeſchlagen und in Thränen antraf, machte er ihr die heftigſten Vorwürfe, daß ſie ſich nicht in den Willen derjenigen fügen wolle, welchen ihre ſterbende Mutter ſie in ihren letzten Augenblicken überantwortet habe: nur unter dieſer Bedingung ſey ihr der Segen der Verewigten geworden. Hatte Marie ſich im Freien ergangen und war durch Bewegung und freie Luft das Roſenroth ihrer Wangen aufgefriſcht, der Glanz des ſchönen Auges erhöht worden, ſo ſchöpfte Collinſon mancherlei Argwohn und bemerkte ihr mit Bitterkeit: ein ſittſames und verſtändiges Mädchen müßte die Blicke aller Mannsperſonen meiden. Endlich verlangte er von ihr, daß ſie beim Kirchenbeſuche, wie bei den ſeltenen Spatziergängen mit Frau Sowerby ſich eines ſchwarzen Kopfüberwurfs bedienen ſolle, der damals die Stelle eines Schleiers vertrat. Die verlaſſene Marie duldete und ſchwieg. In einſamen Nächten klagte ſie dem herabbeſchworenen Geiſte der theuren Mutter das tiefe Leid ihres ganz verarmten Herzens.

Marie hatte immer von Seiten ihrer Mutter einer anſtändigen Freiheit und eines unbeſchränkten Vertrauens genoſſen. Die Werke unſerer beſten Schriftſteller wurden ihr von der verſtändigen Frau übergeben, damit ſie an ihnen den Geſchmack bilde und den Kreis ihrer Ideen erweitere. Mit vieler Liebe pflegte ſie damals in ihrem kleinen Garten allerlei Blumen und Früchte. Eine kleine Hecke von Canarienvögeln gewährte ihr das größte Vergnügen. Bei dieſer innern Zufriedenheit war auch ihr Geſundheitszuſtand der beſte. Alle Freuden jener Zeit waren mit einander verſchwunden. Nichts fand ſich bei Frau Sowerby, was nur als ein geringer Erſatz angenommen werden konnte. Mariens Geſundheit litt darunter. Sie wurde muthlos und verfiel in eine Unempfindlichkeit, welche für ihren Verſtand fürchten ließ. Sie war feſt überzeugt, daß ſie bald ſterben werde. Die Verbindung mit Collinſon, der immerwährende Gegenſtand aller Unterhaltungen mit Frau Sowerby, mußte ihren Tod herbeiführen: das glaubte ſie ſicher. Endlich bemächtigte ſich eine gänzliche Stumpfheit ihres Gemüths. Sie wurde gleichgültig gegen das Leben, gegen die Heirath ſelbſt, gegen den unglücklichen Augenblick, der für dieſe Feierlichkeit beſtimmt war. Ohne Widerſtand und ohne Freude empfing ſie die Hochzeitsgeſchenke, welche Frau Sowerby ausgewählt hatte. Frau Sowerby hielt den beunruhigenden Geſundheitszuſtand des Mädchens nur für eine Folge der Ungewißheit, welche mit dieſer verſchwinden würde. Die Beſchleunigung der Hochzeit war in ihren Augen das beſte Heilmittel für dieſes Uebel, und ſechs Monate nach dem Tode ihrer Mutter ſtand Miß Marie Cecil mit dem ältlichen Pfarrer Collinſon vor dem Traualtare.

Ganz in der Stille war dieſe Verbindung vollzogen worden. Aus der Kirche des kleinen Dorfs, in welchem Frau Sowerby wohnte, führte der Geiſtliche ſeine junge Gattin in die dunkle alterthümliche

Pfarrerwohnung. Die feuchte Zugluft, welche Marien aus den weiten Gängen entgegen kam, ſchien ihr der Hauch des Todes, ihr Loos das einer Sklavin, dieſes Haus ihr ewiges Gefängniß.

Collinſons Haushälterin erwartete ſie im Wohngemache. Nach den gebräuchlichen Glückswünſchen und Begrüßungen fragte ſie: ob die zwei Penſionärs des Pfarrers ihr aufwarten dürften?

„Ha, die lieben Kinder!“ fiel Collinſon nicht ohne einige Verlegenheit ein: „Ja, ja! Laßt ſie hereintreten!“

Die lieben Kinder waren zwei erwachſene junge Leute von einem höchſt anſprechenden Aeuſſern. Der ältere, von beinahe ſiebenzehn Jahren, beſaß, bei einem ſchlanken Körperbau, ein regelmäßig ſchön geſtaltetes Antlitz, welches durch einen leichten Zug von Schwermuth und Schwärmerei noch gewann; der jüngere dagegen war zwar klein, aber höchſt zierlich gebaut und empfahl ſich durch geiſtvolle Lebendigkeit in Blick und Miene. Dieſer näherte ſich ohne Umſtände der jungen Vermälten und brachte ihr mit Unbefangenheit ſeine Glückwünſche dar. Der ältere aber wurde bei dem Anblick einer ſo vollendeten Schönheit zur Salzſäule. In ſeinem Kopfe ſpukte ein Ideal von weiblicher Vollkommenheit, welches er nach den Dichtern des Alterthums gebildet hatte. Vergebens ſuchte er bisher nach einem entſprechenden Urbilde: jetzt ſtand es plötzlich vor ſeinen trunknen Blicken. Seine Glieder bebten; er konnte nicht ein Wort vorbringen. Eine Purpurgluth legte ſich über ſein Antlitz; eben ſo ſtand ihm Marie gegenüber. Sie war nicht minder überraſcht. Ihr Blick ruhte gefeſſelt auf dem Jünglinge, ihre Lippen blieben geſchloſſen.

In dieſem Augenblicke verwünſchte der unglückliche Collinſon ſeine lieben Kinder. Er glaubte die Macht einer innigen Sympathie in dieſer ſeltſamen Begegnung zu erkennen. Seine rege Einbildungskraft ſtellte ihm ſogleich eine ſchreckliche Zukunft dar. Dergleichen hatte er bei ſeiner rückſichtsloſen Leidenſchaftlichkeit nicht vorausgeſehen. Carl, welchen er bis jetzt als ſeinen Zögling väterlich geliebt hatte, verwandelte ſich in einem Augenblicke in einen beglückten Nebenbuhler, deſſen jüngerer Bruder in einen mitleidsloſen Spötter, der ihn zum Gegenſtande ſeines Witzes nehmen und auf alle Weiſe lächerlich machen würde. Die Eiferſucht peinigte ihn mit allen ihren Qualen; ſein Ehrgefühl war auf das Bitterſte verletzt; eine Sorge für die Zukunft jagte die andere. So geſchah es, daß er plötzlich alle Geiſtesgegenwart verlor. Er gerieth in die heftigſte Wuth, überhäufte die arme Marie mit gemeinen Schmähreden und beſchuldigte ſie eines verführeriſchen und anlockenden Benehmens gegen den jungen Menſchen.

Zum erſtenmale in ihrem Leben ſah ſich Marie mit einer ſolchen Härte und offenbaren Ungerechtigkeit behandelt. Die Stürme der vergangenen Tage hatten ohnehin ihr zartes Nervenſyſtem in ſeinen Grundfeſten erſchüttert. Die hohe Röthe des Geſichts ging plötzlich in eine Todtenbläſſe über; ſie warf einen ſterbenden Blick auf ihren Peiniger und ſank beſinnungslos zu Boden.

Bei dem Lärm, welchen Collinſon in ſeiner ungezügelten Wuth erhoben hatte, war Frau Sowerby ſogleich herbeigeeilt. Sie erkannte nun zu ſpät das Verkehrte ihres Benehmens und machte dem Pfarrer die heftigſten Vorwürfe. Aber ſo ward ein Band nicht wieder gelöſt, das ſie ſelbſt geſchäftig geknüpft hatte.

Durch ihre Sorgfalt kam Marie wieder zu ſich. Kaum aber erhob ſich ihr Blick und traf auf Collinſon, ſo fiel ſie in ihre Schwäche und völlige Bewußtloſigkeit zurück. Der Arzt wurde gerufen. Nur mit den größten Anſtrengungen gelang es dieſem, die Unglückliche wieder zum Bewußtſeyn zu bringen. Sein Scharfblick erkannte bald die Lage der Dinge. Er erklärte, daß wenn Marie ein drittes Mal von dieſem Zuſtande befallen würde, ihr Leben in Gefahr ſey; indem er der verſtändigen Haushälterin die Sorge um die Kranke übertrug, unterſagte er auf das Strengſte jedem Andern den Zugang. Dieſes Verbot traf ins Beſondere Frau Sowerby und Collinſon. Die Stimmen dieſer beiden Perſonen durften ſich nicht einmal in der Nähe von Mariens Zimmer hören laſſen. Würde man dieſe Vorſicht auſſer Acht ſetzen, fügte der Arzt hinzu, ſo ſey eine Gehirnentzündung und ein gewiſſer Tod unausbleiblich.

Durch die ſorgfältigſte Behandlung ſah ſich Marie dem Leben wiedergegeben. Zu ihrem größten Erſtaunen ſchien ihr Widerwillen gegen die Welt und ihre Freuden verſchwunden. Sie ſah mit Vergnügen in das Blau des heitern Himmels; das Spiel der Sonnenſtrahlen an der Decke ihres Gemachs beſchäftigte ihre Einbildungskraft; der Geſang der Vögel erweckte die Erinnerung einer glücklichen Kindheit und mit

Freude nahm ſie die duftenden Blumen auf, welche ihre liebevolle Pflegerin reichlich herbeibrachte. Nach und nach geſtaltete ſich in ihrem Geiſte das Bild des jungen Menſchen, deſſen Gegenwart ſie mit Entzücken und Verlegenheit erfüllt. Seine Stimme klang aus dem Garten herauf. In Mariens Bruſt war eine Saite, welche bei dieſem Tone widerbebte.

Während dieſer Zeit befand ſich Collinſon in einer ſchrecklichen Gemüthsverfaſſung. So lange Marie in Gefahr ſchwebte, klagte er ſich als den Mörder des innig geliebten Weſens an. Kaum aber ſchien die junge Gattin gerettet, ſo kehrte die Eiferſucht in aller ihrer Wuth und mit dem vollſtändigen Gefolge gehäſſiger Leidenſchaften in ſeine Seele zurück. Die gefährlichen Zöglinge mußten aus ſeiner Nähe: das war Collinſons feſter Entſchluß. Keine ökonomiſche Rückſicht konnte ihn hiervon abbringen. Zu ſeiner größten Beunruhigung fiel ſein Verdacht jetzt ſogar auf den würdigen Arzt. Zweimal verabſchiedete er den würdigen Mann, aber eben ſo oft rief er ihn zurück, damit er aufs Neue das Leben der angebeteten Gattin rette. Sein Gemüth war den heftigſten Bewegungen hingegeben. Er erkannte, daß er nur dann Frieden finden würde, wenn es ihm gelänge, ſeine junge Frau den Blicken aller andern Männer zu entziehen. Aus dieſem Grunde bereitete er alles vor, ſein Haus für die Zukunft zu einer unzugänglichen Feſtung zu machen, die er dann wohl gegen jeden Zudringlichen ſchützen wolle.

Der Vater der beiden Jünglinge, welche ſich unter Collinſon's Aufſicht befanden, hatte es zu einer Bedingung ſeines Vertrags gemacht, daß der Pfarrer ihm die Zöglinge nach ihrer vollendeten Bildung perſönlich wieder zuführe. Dieſer Verbindlichkeit konnte ſich Collinſon um ſo weniger entziehen, da der angeſehene Mann ihm durch ſeine Empfehlung zu baldiger Beförderung von großem Nutzen ſeyn konnte.

Die Reiſe wurde feſtgeſetzt. Nur nach wiederholtem Bitten erhielt Collinſon die Erlaubniß, ſeine Gattin vor der Abreiſe noch einmal zu ſehen. Sie empfing ihn milde und freundlich. Der Abſchied fiel über Collinſon's Erwartung befriedigend aus und er entfernte ſich mit den beſten Hoffnungen für die Zukunft. Dennoch gab er noch aus dem Wagen den ſtrengen Befehl, in keinem Falle während ſeiner Abweſenheit den Arzt zu rufen.

Marie ſah in dieſer Vorſicht nur eine Grauſamkeit eigner Art. Der Mann, der ihr ſeine Zeit, ſeine Sorgfalt mit ſo vieler Theilnahme gewidmet, dem ſie ein Leben zu danken hatte, das ihr wieder theuer zu werden begann, wurde mit Gewalt von ihr fern gehalten! Sie begriff das nicht. Ihr Herz, dem die Macht der Liebe noch fremd war, konnte die Wuth der Eiferſucht, ihre Willkürlichkeit, ihren Argwohn, ihre Ungerechtigkeiten weder verſtehen noch entſchuldigen. Der bitterſte Haß hätte kein feindſeligeres Benehmen erdenken können, als das ihres Mannes war. Wie vermochte das unerfahrene Mädchen auf den Grund ihrer Leiden zu ſchauen. Ihr ſchien es gewiß, daß ſie in die Hände eines eigenſüchtigen Tyrannen gefallen ſey, der ſich an den Leiden anderer ergötze und ſorgfältig das Opfer ſchmücke, ehe er es ſchlachte.

Collinſon's Abweſenheit wurde ganz wider ſeinen Willen um einige Tage verlängert. Ein ſterbender Oheim, deſſen einziger Erbe er war, rief ihn in ſeine Nähe. Marie hatte in dieſer Zeit ihre Kräfte wieder erlangt. Der Pfarrer ſandte eine Dienerin ſeines Verwandten mit einer Poſtkutſche, um ſeine junge Frau abzuholen. Er konnte Marien nicht länger miſſen. Sollte ſie aber noch nicht fähig ſeyn, die kleine Reiſe von etwa ſieben Stunden zu unternehmen, ſo hatte die Dienerin Auftrag, ſie zu Frau Sowerby zu führen, und dieſer im Namen des Pfarrers zu befehlen, die Anvertraute weder Tags noch Nachts aus den Augen zu verlieren. Das Alles erzählte die Frau ganz arglos. Sie hatte ein redliches und gutmüthiges Geſicht. Auf ihr Zureden entſchloß ſich Marie zur Abreiſe.

Die junge Frau war traurig und ſchweigſam. Der Anblick der freien Natur, welche den Frühling mit allem Reichthume ſeines Schmuckes bekleidete, erheiterte ſie nach und nach. Da hielt plötzlich ein munterer Knabe den Wagen an. Marie erkannte ihn. Es war Ely, der Bruder ihrer ſo oft erſehnten Freundin Jenny. Er übergab ihr einen Brief von dieſer. Schon ſeit vielen Tagen trage er das Schreiben mit ſich herum, fügte er hinzu; aber er habe ſich immer geſcheut in's Pfarrhaus zu gehen: Herr Collinſon ſey ſo gar bös!

Haſtig eröffnete Marie das Schreiben ihrer Freundin. Es enthielt die dringendſte Bitte: Marie möge nach dem Tode ihrer Mutter ja bei keinem andern ihren Aufenthalt nehmen, als bei ihrer alten Freundin, der jetzigen Frau Samſon.

Der Knabe hatte ſich ſogleich entfernt. Während der Weiterfahrt konnte Marie ihre Thränen nicht zurückhalten. Sie ſprach laut ihren Kummer darüber aus, daß ſie nicht vor ihrer Verheirathnug von dieſem Vorſchlage ihrer Freundin Kenntniß gehabt habe. Bis jetzt hatte noch niemand Theil an Marien's unglücklichem Looſe genommen; ihre Begleiterin war das erſte menſchliche Weſen, welches ein inniges und aufrichtiges Mitgefühl zeigte. Marie fühlte ſich von dieſer Theilnahme ſo ergriffen, daß ſie ihr ganzes Herz vor der Frau ausſchüttete. Auch dieſe hatte bemerkt, daß Collinſon in der letzten Zeit einige unerträgliche Gewohnheiten angenommen habe. Das Schickſal der armen Marie hatte ſie auf's Tiefſte bewegt. Sie ſprach jetzt mit vielem Eifer alles mögliche Üble von dem Pfarrer und fügte hinzu: „ich an ihrer Stelle würde mich von dieſem Tyrannen los zu machen ſuchen, und lieber mit Handarbeit meinen Unterhalt erwerben, als länger in ſeiner Nähe bleiben!“

Dieſer Gedanke war Marien neu. Er ſchien ihr aber ſo richtig, daß ſie ſich wunderte, nicht ſchon früher darauf verfallen zu ſeyn.

„Ja!“ rief ſie plötzlich aus: „ich will mich losreißen von dieſer Kette, die man mir wider meinen

Willen angelegt hat. Ich will arbeiten Tag und Nacht, um ein elendes Leben zu friſten: nur fern von dieſem Peiniger und ſicher vor ſeinen Verfolgungen!"

Ihre Begleiterin war tief gerührt. Sie verſprach, ihr in dieſem Vorhaben auf alle Weiſe zu dienen. Jeden Abend, ſo verſicherte ſie, fahre der Londner Poſtwagen an dem Hauſe von Collinſon's Oheim vorüber. Marie mußte nur den Muth haben, dieſe Fahrt allein zu unternehmen; ſchon am nächſten Morgen lange ſie in London bei ihrer Freundin an, wo Niemand ſie weder ſuchen noch finden werde.

Marie ſah ſich von ihrem Manne mit vieler Zärtlichkeit empfangen; aber ſie konnte ihren Abſcheu nicht verbergen. Darüber brach Collinſon auf's Neue in Wuth aus, und behandelte ſeine junge Gattin auf die unwürdigſte Weiſe. Von ihrer Reiſegefährtin unterſtützt, begab ſich Marie in ihr Zimmer. Hier wurde die Ausführung ihrer Flucht noch auf den heutigen Abend feſtgeſetzt.

Sie gelang ohne Hinderniß. Während Collinſon an dem Bette des kranken Verwandten beſchäftigt war, ſchlich Marie zitternd aus dem Hauſe, aber doch von der Hoffnung einer glücklichern Zukunft belebt. Ihre neue Freundin hatte ſie mit Geld und Wäſche verſehen. Ihr Geſicht war verhüllt, ihre ſchöne Geſtalt durch einen weiten Mantel entſtellt. Zu Marien's großer Beruhigung befand ſich in dem Wagen nur ein ältliches Frauenzimmer. Mit Thränen trennte ſich Marie von der gutmüthigen Frau, welche ihr durch Rath und That ſo uneigennützig gedient.

Eine Centnerlaſt fiel von der Bruſt der Flüchtigen, als die Pferde anzogen, um ſie für immer aus der Nähe eines Gatten zu bringen, der gegen ſie ein Ungeheuer geworden war. Keine Widerwärtigkeit ſtörte die Fahrt. Am nächſten Morgen langte Marie in London an. Ihre Reiſegefährtin nahm von dem Poſtbüreau in Piccadilly aus einen Miethwagen und ſetzte Marien vor dem Hauſe der Frau Samſon ab, von der ſie mit vieler Freude und Herzlichkeit empfangen wurde. Eine gleiche Aufnahme fand ſie bei Jenny's Gatten, einen ſehr ruhigen und thätigen Mann, der mit einer großen Gutmüthigkeit eine eben ſo große Gradheit verband.

Marien's Rathgeberin hatte ihr feſt eingebunden, Niemanden, wer es auch ſey, ihre Heirath ahnen zu laſſen. Sie galt alſo immer noch für Miß Cecil. Wenn es ihr auch wehe that, in dieſem Punkte ihre Freundin zu hintergehen, ſo ſah ſie doch ſelbſt zu ſehr die Nothwendigkeit einer ſolchen Geheimhaltung ein, um ſich nicht dieſem Zwange zu unterwerfen. Die Rückkehr zu ihrem Quäler war das Schrecklichſte, was ihr begegnen konnte. Alles mußte aufgeboten werden, dieſer zu entgehen. Zu jener Zeit las man nur die Heirathen angeſehener und bedeutender Perſonen in öffentlichen Blättern; Herr und Frau Samſon hatten überdem wenig Zeit, ihre Aufmerkſamkeit den tauſenderlei Bekanntmachungen zu ſchenken, welche täglich in London ausgegeben werden. Wie hätten ſie auch auf den Gedanken kommen können, ihre liebe Miß Marie Cecil ſey die entflohene Frau eines — Landgeiſtlichen. Ihren Freunden wurde ſie als eine Waiſe von guter Herkunft vorgeſtellt, welche bei irgend einer angeſehenen Dame als Geſellſchafterin unterzukommen wünſche.

Marie erlangte in dieſem friedlichen Aufenthalte bald ihre Geſundheit und ihre Kräfte wieder. In ihrem ganzen Glanze blühte auf's Neue ihre Schönheit empor. Sie war immer auf das Emſigſte bemüht, ihren wohlwollenden Freunden die innigſte

Dankbarkeit an den Tag zu legen und that dieſes mit einer ſolchen Anmuth, daß ihre Hausgenoſſen ſie täglich lieber gewannen. In den Laden durfte Marie nicht gehen: das litt Frau Samſon nicht. In der Stille eines Gartenzimmers war ſie fortwährend mit leichter Arbeit für die Familie Samſon beſchäftigt.

Seit einigen Jahren hatte Herr Samſon den erſten Stock ſeines Hauſes für einen beſtimmten Monat an den einzigen Sohn eines ſchottiſchen Großen vermiethet. Der alte Lord ſtarb und ſein Sohn, Lord Roſedew, ſollte auf den Rath der Aerzte ſich in das mittägliche Frankreich begeben. Das in ſeiner Familie erbliche Bruſtübel hatte ſeine Geſundheit zerrüttet. Lord Roſedew wollte wie gewöhnlich einen Monat in London zubringen, und dann mit der erſten Gelegenheit nach dem feſten Lande überſetzen.

Man bereitete Alles zu ſeinem Empfange. Marie hörte von Herrn und Frau Samſon ſo vieles Gute über Lord Roſedew, daß ſie nicht ohne Neugierde ſeiner Ankunft entgegenſah. Endlich war der Lord im Hauſe; aber mehrere Tage gingen vorüber, ohne daß Marie Gelegenheit fand, ihren Wunſch zu befriedigen.

Eines Morgens war ſie im Wohnzimmer der Familie beſchäftigt. Sie ſang dabei eine altengliſche Romanze für ſich hin. Es war ein rauher und neblicher Tag. Plötzlich trat ein junger Mann im Hauskleide in das Zimmer; er trug eine Schale mit Bouillon in der Hand und näherte ſich dem hell lodernden Caminfeuer. Als Marie und der junge Mann ſich erblickten, kamen beide in Verlegenheit. Er ſetzte ſich, nachdem er ſtammelnd einen Gruß hervorgebracht, zum Feuer; ſie betrieb um ſo emſiger ihr Geſchäft.

Jetzt hatte Marie Zeit, ihre Bemerkungen zu machen. Das war ohne Zweifel Lord Roſedew. Er trug tiefe Trauer, ſein kaſtanienbraunes Haar fiel nachläßig hernieder. Aus den vollkommen regelmäßigen Zügen des Antlitzes blickten die dunkeln, blauen Augen mit einem eignen Ausdrucke. Er war groß und ſchlank gewachſen; in dem Tone ſeiner Stimme, wie in ſeinen Mienen lag eine ungemeine Sanftmuth.

Nach und nach kam eine Art von Unterhaltung in den Gang. Lord Roſedew konnte bemerken, daß das reizende junge Frauenzimmer, mit dem er ſprach, von der Natur mit gleicher Huld geiſtig und körperlich ausgeſtattet ſey. Sie benahm ſich bei Allem mit ſo vielem Anſtande, daß der junge Irländer ſie mit Entzücken verließ.

Jeden Morgen genoß Lord Roſedew nun ſeine Bouillon in Mariens Geſellſchaft. Seine Abreiſe wurde immer weiter hinausgeſchoben, ſein Geſundheitszuſtand gab die erfreulichſte Hoffnung. Endlich war von der Abreiſe nicht mehr die Rede. Lord Roſedew und Marie fanden ein geheimes, aber um ſo größeres Wohlgefallen an einander. Dieſes ſtieg von Tage zu Tage. Es ſprach in Blicken, in kleinen Dienſtleiſtungen, in manchem empfangenen und erwiderten Drucke der Hand. Da ward Lord Roſedew plötzlich außer ſeinem Zimmer nicht mehr ſichtbar. Marie fühlte ſich von allen Empfindungen eines liebenden und beſorgten Gemüths ergriffen. Von dem Diener des Lords vernahm ſie, er ſey zwar nicht krank, aber in einem ſehr niedergeſchlagenen Geiſteszuſtande. Mehrere Tage blieb Lord Roſedew von Marien fern. Frau Samſon bemerkte bald eine Veränderung in Mariens ganzem Weſen. Dieſe war zerſtreut, bleich, in ſich gekehrt und muthlos. Die verſtändige Frau errieth leicht den Grund. Marie ſelbſt konnte ſich nicht verbergen, daß endlich die erſte Liebe ihr Inneres beherrſche.

Lord Roſedew erſchien wieder. Frau Samſon blieb nun immer zugegen, wenn er in das Wohngemach trat. Marie ward wieder heiter, ſie erzählte von ihren Eltern, von dem unglücklichen Looſe ihres Vaters, der als ein Anhänger der Stuarts gefallen. Lord Roſedew ſchenkte ihr das aufmerkſamſte Gehör. Er war ein Schotte; die Sache des vertriebenen Königſtammes lag ſeinem Herzen nahe. Mariens reiche Einbildungskraft vermochte ihren Vortrag ſo angenehm auszuſtatten, daß ſelbſt Frau Samſon großes Vergnügen daran fand.

Zu Mariens großem Leiden wurde Lord Roſedew von einem neuen Anfalle ſeines Bruſtfiebers ergriffen. Er erhielt von ſeiner Mutter und ſeinen Freunden die dringenſten Briefe mit der Bitte, ſeine Reiſe nach Nizza zu beſchleunigen. Lord Roſedew entſchloß ſich endlich hierzu, aber nicht ohne Marien wollte er reiſen, nur in ihrer Nähe hatte das Leben noch Freuden für ihn. Er vertraute ſich der Freundin ſeiner Geliebten und erklärte zugleich, daß ſein Entſchluß, ſich mit Marien zu verheirathen, unumſtößlich ſey, in wofern ſie nicht ſelbſt ſich dagegen erkläre. Frau Samſom hatte von dem Edelmuthe Lord Roſedew's nichts Anderes erwartet. Auch mußte ſie die Gründe billigen, welche Lord Roſedew bewogen, dieſe Verbindung anfangs vor den Seinigen geheim zu halten. Herr Samſon ſollte Marien nach Amiens begleiten; dort wolle der Lord ſie erwarten, um mit ihr den glücklichſten Augenblick ſeines Lebens zu begehen.

Als Marien der Antrag des Lord Roſedew mitgetheilt wurde, fühlte ſie ſich von einer freudigen Exaltation ergriffen. Die Gegenwart ſprach ſie an mit aller ihrer Herrlichkeit, die Ausſicht in die Zukunft war entzückend: da mußte denn wohl die Vergangenheit in ein Nichts verſinken, verſchwunden ſeyn für immer wie ein böſer Traum. Aber die Nemeſis ſchlummert wohl, doch ſtirbt ſie nicht.

Alles wurde nach dem Wunſche des Lords ausgeführt. Ein engliſcher Geiſtlicher vollzog die Trauung. Aber in den Taumel des Glückes, in das Entzücken der Liebe drängten ſich plötzlich die Furien einer frühern Zeit. Kaum hatte Marie das entſcheidende Ja ausgeſprochen, ſo ſank ſie, von ſchrecklichen Erinnerungen ergriffen, ihrem Gatten vor dem Altare beſinnungslos in die Arme. —

Dieſer Zufall blieb ohne Folgen. Die jungen Gatten begaben ſich nach Paris. Hier führte Lord

Roſedew ſeine reizende Gemalin in die glänzendſten Zirkel. Man ſollte ſie bewundern, ihn beneiden und als den glücklichſten Gatten erkennen! Marie fand wenige Freude an den Huldigungen der großen Welt; dagegen konnte jede Liebkoſung des Lord Roſedew, jeder kleine Beweis ſeiner Zärtlichkeit ſie mit neuem Entzücken erfüllen.

Von Paris reiſ'ten ſie zu der großen Weltſtadt an der Tiber. Hier brachten ſie den Winter zu. Marie, in den frühern geſelligen Kreiſen der Gegenſtand allgemeiner Bewunderung, gab ihm nie Gelegenheit zu der mindeſten eiferſüchtigen Unruhe; allein ein Zweifel anderer Art flößte ihm Beſorgniß ein. In den Geſellſchaften, welche die beiden Gatten beſuchten, fanden ſich oft katholiſche Geiſtliche vom höchſten Range, und von dem liebenswürdigſten Betragen. Nicht ſelten unterhielt man ſich über religiöſe Grundſätze. Mariens lebhafte Phantaſie hatte in den glänzenden Gebräuchen des römiſchen Cultus eine eigene Nahrung gefunden. Mit vieler Aufmerkſamkeit hörte ſie die geiſtreichen Erklärungen jener Geiſtlichen an. Lord Roſedew, deſſen Vorfahren längſt zu der proteſtantiſchen Kirche übergegangen waren, glaubte bei Marien eine emporkeimende Neigung zum Catholicismus zu erkennen. Durch eine plötzliche Abreiſe gedachte er, jeder böſen Folge zuvorzukommen. Marie hatte die Ausſicht, bald Mutter zu werden; man beſchloß, in Nizza, dem erſt beſtimmten Reiſeziel, ihre Niederkunft zu erwarten.

Hier ſah Lord Roſedew bald ein, daß ihn ſeine Meinung irre geführt. Marie hing mit unumſtößlicher Feſtigkeit an den Grundſätzen ihrer Kirche, aber eine tiefe Trauer bemächtigte ſich ihres ganzen Weſens. Oft ſchwammen ihre ſchönen Augen in Thränen, ohne daß ſie ſelbſt es bemerkte. Wenn Lord Roſedew ſie dann mit zärtlicher Beſorgniß an ſeine Bruſt ſchloß, ſo riß ſie wohl in ſtürmiſcher Heftigkeit ſich los und verſchloß ſich in ein entlegenes Gemach. Lord Roſedew vermehrte ſeine liebevolle Aufmerkſamkeit; er ſchrieb das Benehmen ſeiner Gattin der Furcht vor der Nähe des verhängnißvollen Augenblickes zu. Dieſer trat ein: Marie genas eines ſchwächlichen Knäbleins. Wider den Rath der Aerzte beſtand ſie darauf, das Kind ſelbſt zu ſtillen. Dieſes wurde täglich kränklicher und ſtarb nach drei Monden.

Die armen Eltern wurden in den tiefſten Kummer verſenkt. Marie bekam jetzt häufige Nervenzufälle, denen immer eine große Schwäche folgte; Lord Roſedew's Geſundheit verfiel mit der ſeiner Gattin. Schwermüthig und einſam ſchlichen ihre Tage dahin. Da wurde der Lord mit einemmale durch die größten Zeitereigniſſe zu einem plötzlichen und entſcheidenden Entſchluß bewogen.

Lord Roſedew erhielt von ſeinen Freunden die wichtigſten Nachrichten. Der Prätendent machte damals einen letzten Verſuch, ſich des Thrones ſeiner Vorfahren zu bemächtigen. Jeder bedeutende Mann ſchloß ſich einer von den beiden Parteien an. Lord Roſedew's lange Abweſenheit aus ſeinem Vaterlande, ſeine Heirath und ſein Aufenthalt in dem Lande, welches die Abſichten des Prätendenten begünſtigte, machten ihn in den Augen des Hofs verdächtig. Er beſchloß der Verläumdung keck entgegen zu treten und ſie durch ſeine Gegenwart Lügen zu ſtrafen.

Er eilte ſogleich zu Marien, um ihr ſeinen Plan, in den erſten Tagen nach England zurückzukehren, mitzutheilen. Eine Todesbläſſe überzog das Antlitz der reizenden Frau. Sie konnte dem Gatten nur abgebrochene Reden ohne Sinn erwiedern. Da drang dieſer mit aller Macht der liebevollſten Beredſamkeit in Marien, ſich endlich ihm zu vertrauen und den Schleier zu heben von dem furchtbaren Geheimniſſe, das ſie ja vereint leichter zu tragen vermöchten. Zu ſeinem Erſtaunen warf ſich Marie ihm mit verzweiflungsvollen Geberden zu Füßen und rief aus:

„Ja! Ich will die Bruſt entledigen der Laſt, die jedes frohe Lebensgefühl darniederdrückt. Ich will Dir Alles geſtehen; aber, das verſprich mir, Du mußt mich nicht haſſen! Dein Haß wäre ärger als Tod!“

Höchſt erſchrocken über dieſen heftigen Ausbruch, ſuchte Lord Roſedew ſeine Gattin mit den ſanfteſten Worten zu beruhigen. Sie möge nicht länger verbergen, was ſie quäle, fügte er hinzu: ſeiner Verzeihung könne ſie im Voraus gewiß ſeyn!

„Nun denn,“ ſprach Marie mit leiſer Stimme jetzt weiter: „Du ſollſt es wiſſen. Du magſt ermeſſen die Größe meines Elendes. Ich war ſchon verheirathet, ehe ich dich kannte, und jenes Band iſt noch nicht gelöſ't.“

„Unmöglich!“ ſchrie Lord Roſedew. „Du biſt nicht bei Dir, Marie. Eine ſchreckliche Selbſttäuſchung hintergeht Dich.“

Da ſchüttelte Marie ſanft das Haupt und berichtete nun mit größerer Gelaſſenheit ihr früheres Verhältniß zu Collinſon und ihre Flucht nach London. Sie ſelbſt machte ſich die heftigſten Vorwürfe, eine ſo wichtige Sache ihrem Gemal verheimlicht zu haben. Die Hoffnung, Mutter zu werden, ward ihr durch den ſchrecklichen Gedanken verbittert, daß ihr Kind unrechtmäßig ſeyn und dieſes ſchuldloſe Weſen ſo die Strafe ihrer Schwäche tragen würde. Während dieſer Erzählung hatte ſich die größte Leidenſchaftlichkeit wieder der armen Marie bemächtigt; ihre Rede ging in ein dumpfes Weinen über. Ihr Gatte überdachte mit Beſonnenheit alle Motive dieſes ſeltſamen Benehmens. Mariens einfache Erziehung, ihre unerfahrene Jugend, ihre Liebe zu ihm und das tiefe Leid, welches ſie ſo lange ſtill und geheim erduldet, ſprachen zu laut in ſeinem Herzen. Er ſchloß ſie mit der alten Zärtlichkeit an ſeine Bruſt und zeigte ihr die mildeſte Theilnahme. Seinen Liebkoſungen, ſeinem innigen Mitgefühl gelang es, ihrem Geiſte und ihrem Herzen einen Theil der langentbehrten Ruhe wiederzugeben. Jenes Band könne leicht getrennt werden, verſicherte er: ihm ſey für dieſen Zweck kein Opfer zu groß!

Nun legte auch Marie die lebhafteſte Sehnſucht nach dem Vaterlande an den Tag. In Collinſon's freiwilliger Entſagung hoffte ſie den innern Frieden und das Glück ihres Bundes mit Lord Roſedew wieder zu befeſtigen. Ungeachtet des bedenklichen Geſundheitszuſtandes, in dem ſich beide Gatten befanden, wurde die Reiſe nach England unternommen. Sie ſchifften ſich in einem niederländiſchen Hafen ein, um ſich nach des Lords Gütern in Eſſex, wo man ihn erwartete, zu begeben. Die Ueberfahrt wurde durch widrige Winde zu einer ungewöhnlich langen Dauer ausgedehnt. Indeſſen fühlte ſich Marie von Stunde zu Stunde übler; ſie wurde von einer allgemeinen Schwäche befallen, ſo daß ſie kaum noch reden und ſich bewegen konnte. Als endlich an einem heitern Mittage das Fahrzeug ſich den Küſten der Heimath näherte, ſchien Marie auf das Neue belebt. Sie verlangte auf das Verdeck getragen zu werden. Lord Roſedew, der ſie mit der zärtlichſten Beſorgniß gepflegt, genügte ihrem Verlangen. Da lagen mit einem Male die Küſten des theuern Vaterlandes ſonnebeglänzt vor der Kranken. Sie breitete die Arme nach dem Strande.

„Da iſt der geliebte Boden!“ ſprach ſie leiſe:

aber mein Fuß wird ihn nimmer betreten! Mich ruft es mit übermächtiger Gewalt in die rechte Heimath, zu der vorangegangenen Mutter!" Schwach drückte ſie Roſedew's Hand; ihr letzter Blick ruhte mit Innigkeit auf dem Gatten: der ſtille Genius tauchte ſeine Fackel in den rauſchenden Strom der Vernichtung. —

In dieſen Tagen hatte der Prätendent ſeine Landung bewerkſtelligt. Alle Gemüther waren empört; raſende Parteien ſtanden einander gegenüber. Noch blieb die Sache der Stuart's unentſchieden. Sie allein beſchäftigte die allgemeine Aufmerkſamkeit. Die Paſſagiere des Paketbootes, höchſt begierig, die neueſten Ereigniſſe der Zeit kennen zu lernen, achteten wenig auf das, was im Augenblicke der Landung ſich auf dem Schiffe begab. Lord Roſedew ſtand allein in ſeinem furchtbaren Schmerze, ohne Theilnahme, ohne Freund. Mit der höchſten Anſtrengung ſeiner Kräfte hielt er ſich aufrecht. Gegen Abend ließ er den Leichnam Mariens durch ſeine Diener in den am Hafen gelegenen Gaſthof bringen.

Die Ankunft des Lord Roſedew, welche am nächſten Morgen bekannt wurde, erregte Unruhe und Mißtrauen. Seine Familie war immer den

Stuart's geneigt geweſen: unter den gegenwärtigen Umſtänden war das genug, ihn verdächtig zu machen. Noch am nemlichen Morgen empfing er von verſchiedenen Seiten Warnungen. Er entſchloß ſich, die Beſtattung der Ueberreſte ſeiner theuern Gattin zu beſchleunigen und dann ſogleich nach ſeinen Gütern zu eilen. Mit übermenſchlicher Gewalt hielt er unter dieſen Stürmen ſich aufrecht. Es war das helle Leuchten eines bald verlöſchenden Lichts.

Es iſt bekannt, wie leicht und ſchnell in den Zeiten politiſcher Unruhen die abgeſchmackteſten und thörichteſten Gerüchte Glauben gewinnen. Während der Leichenzug, durch den Lord Roſedew das Andenken ſeiner Gemahlin zu ehren gedachte, ſich der geweihten Stätte näherte, verbreitete ſich mit reißender Geſchwindigkeit die Sage: in dem Sarge ſey keine Todte befindlich, ſondern er berge einen großen Schatz von Gold und Edelgeſteinen, welcher zu ſeiner Zeit von einem Boten des Prätendenten in Empfang genommen werden ſolle. Mehrere eifrige Gegner der Stuart's eilten ſogleich zu dem Major des Städtchens und nöthigten dieſen, ihnen zu folgen.

Lord Roſedew hatte keine Ahnung von dem

Vorgehenden. In dumpfer Verzweiflung folgte er den theuern Ueberreſten. Man trat in die Kirche; der dienſtthuende Geiſtliche ſtand harrend am Altare, um der Entſchlummerten den letzten Segen mit in die Gruft zu geben. Allein in dem Augenblicke, da der Sarg zu ſeinen Füßen niedergeſetzt wurde, eilte der Major mit Gerichtsdienern herbei und befahl im Namen des Königs, den Sarg zu öffnen.

Lord Roſedew widerſetzte ſich nicht. Alle Aeuſſerungen wilder Leidenſchaftlichkeit verſtummten bei dem Anblicke der noch immer reizenden Marie. Die Züge ihres Antlitzes hatte der Tod nicht entſtellt; der Frieden des Himmels, der jetzt in ihnen wohnte, hatte ſie verklärt. Aber mit einem Schrei der Ueberraſchung und des Entſetzens ſtürzte der Prieſter auf den Sarg zu.

„Marie! Meine Gattin!“ ſo rief er mit erſtickter Stimme und ſank ohne Beſinnung neben die Leiche nieder.

Es war Collinſon. Er wurde ohnmächtig hinweggetragen; ein andrer Geiſtliche brachte die Trauerceremonie zu Ende. —

Lord Roſedew überlebte ſeine Gemalin nur wenige Wochen. In ſeinem Teſtamente ſetzte er dem unglücklichen Collinſon eine Summe aus. Dieſer hatte den Lord bisher als den Feind ſeiner Ruhe und ſeines Glücks betrachtet; allein er gewöhnte ſich daran, ſeiner und der armen Marie mit Dankbarkeit und Mitleid zu gedenken.

◆

## Gloſſe.

Wie mit ſüßen Flötenſtimmen
Rufen alle goldnen Sterne:
Muß noch manche Wege ſchwimmen,
Deine Lieb' iſt in der Ferne.

Tieck.

Soll ich das Geſchick verklagen,
Mit dem Spruch der Zeiten rechten,
Daß, nur Liebesleid zu tragen,
Liebe wollte mich verflechten?
Oder ſoll ich ſtets in Thränen,
Von der Sehnſucht ausgeſogen,
Zwiſchen Wünſchen, zwiſchen Wähnen,
Jammern, daß ich ſo betrogen?
Oder muthig aufwärts ſtreben,
Felſenhöhen zu erklimmen?
Liebe ruft zum goldnen Leben,
Wie mit ſüßen Flötenſtimmen!

„Nun ſo ſtähl' dich mit den Waffen,
Die dir ſonſt die Bruſt umſchloſſen,
Muth nur kann das Glück erſchaffen,
Thränen nutzlos ſind vergoſſen.

Nimm die alten Waffen wieder,
Lebensdrang und Jugendfreude,
Becherluſt und Klang der Lieder,
Solche Waffen, ſolch' Geſchmeide.
Nimm die Waffen, dem Geſchicke
Trotze. Sieh', es winkt die Ferne
Und zum ſchönſten Lebensglücke
Rufen alle goldnen Sterne."

Ach! mir iſt der Muth erſtorben
In der Sehnſucht Thränenfluthen;
Waffen ſind im Roſt verdorben,
Da des Herzens Wunden bluten;
Ferne will vergebens locken,
Denn gelähmt ſind mir die Schwingen.
Auge werde nimmer trocken,
Nie werd' ich zum Siege dringen.
Eh' auf ſtillen Todeswegen,
Wo verhallt die Lebensſtimmen,
Sieg mir ſelber kommt entgegen,
Muß noch manche Woge ſchwimmen.

„Nun ſo will ich Worte nennen,
Die Begeiſt'rung in dir wecken,
Die zur Kraft in dir entbrennen,

Weit verſcheuchen Angſt und Schrecken;
Die in ſeinem düſtern Grabe
Deinem Muthe neues Leben
Künden, und der Waffen Habe
Wieder deinem Geiſte geben:
Die, auf Erden, ſo die Götter,
Strahlender als Sonn' und Sterne,
Zeigten unter Schickſalswetter,
Deine Lieb' iſt in der Ferne!

* * *

## Der Schlaf eines Kindes.

Iſt es nicht, als ſäheſt Du in den reinen Frühlingshimmel, wie er oft zu Anfange des Lenzes ſich als ein kriſtallenes Gewölbe über uns erhebt, wenn Du in das Antlitz eines ſchlummernden Kindes ſchaueſt, deſſen bewußtloſes Lächeln Dir den noch unbefleckten Glanz des inneren Himmels verräth? Noch hat der giftige Hauch der Leidenſchaften dieſen klaren Spiegel nicht getrübt; noch hat kein Sturm des Lebens den heitern Himmel mit Wolken umzogen; alle frohen Blüthen, welche den lieblichen Garten der kindiſchen Welt ſchmücken, ſtehen ungeknickt und unverwelkt, und mahnen uns zu wehmüthiger Sehnſucht nach der flüchtig entſchwundenen, frühen Vergangenheit. In dieſe Bruſt iſt noch kein Gedanken des allgemeinen Elendes gedrungen, das verderblich über die Erde durch die Herzen der Menſchenkinder zieht und ſie zu Leichenſteinen ihrer

Hoffnungen erkaltet und erhärtet; da hat noch keine Thräne, dem Gemüthe ſchmerzhaft entquollen, die unauslöſchbare Spur eingebrannt und — wenn ein Traum dieſe reine Phantaſie durchzieht, wenn dieſes ruhige Herz in raſcherer Erhebung ſchlägt: dann iſt es der Kuß eines Engels, der das junge Leben und das ſchuldloſe Herz ſegensvoll berührt.

# Die Welt im Auge.

Wie ſchön iſt doch die Gotteswelt
Vor meinem Blicke aufgeſtellt,
Und wo blieb alle dieſe Pracht,
Wär' es in meinem Auge Nacht?

Wär' es in meinem Auge Nacht,
Nicht Licht darinnen angefacht,
Dann ſäh' ich auch mein Bräutlein nicht,
Das liebe Engelsangeſicht.

Das Angeſicht, wohl ſchöner mir
Als aller Blüthenauen Zier,
Das Auge nicht, in dem die Welt
Noch ſchöner geiſtig dargeſtellt.

O Welt im Aug', du herrlich Licht,
Aus dem die Himmelswonne bricht,
O Welt im Auge, bleibe klar,
Und was du ſprichſt ſey treu und wahr.

# Die Rache lebt.

Der Freiherr von Daubenſee beſaß an dem Geſtade des baldiſchen Meeres, aus deſſen Schoos in dieſen Gegenden rieſige Felſengipfel zum Himmel ſteigen, ein Schloß, ihm angeſtammt aus den vergangenen Zeiten großherziger Ahnen. Hier lebte er mit ſeiner einzigen Tochter, einer reizenden Brunette von achtzehn Jahren. Aber der Freiherr hatte nicht die fromme Sitte der Vorfahren geerbt, noch ihre treue Anhänglichkeit an das deutſche Vaterland; frühe ſchon war er zu einem Verwandten nach Frankreich gezogen und hatte dort, während eines langjährigen Aufenthalts, eine Vorliebe für den glänzenden Ueberwurf des ausländiſchen Lebens und die leichte aber blendende Bildung jenes Volkes in ſich geſogen, welche ihn die eigene Heimath und die alte herkömmliche Art und Weiſe verachten lehrte. Als ſein Vater geſtorben, vermählte er ſich mit einer jungen Franzöſin und zog mit ihr auf die ererbten Güter. Manon aber unterlag dem rauhen Clima und ſtarb im erſten Wochenbette, das einem blühenden Töchterchen den Anblick des Lichts und der Welt eröffnete. In dieſem Abbilde der frühe geſchiedenen Mutter ſchwelgten des Freiherrn Erinnerungen und er gedachte, auch dereinſt die Unvergeßliche, ſowohl im Geiſte als Geſtalt, in der herangewachſenen Tochter wieder aufblühen zu ſehen. Deshalb ſandte er auch die kleine Iſaure frühzeitig in eine Erziehungsanſtalt der franzöſiſchen Hauptſtadt, aus der ſie erſt im ſiebenzehnten Jahre, geſchmückt mit allen Reizen holdſeliger Jungfräulichkeit, zum Vaterhaus zurückkehrte. Allein ihrer Liebenswürdigkeit fehlte die Blüthe des Gemüths, das Sinnige und Herzliche, ich darf wohl ſagen: das Deutſche. Jener trügliche Schimmer lieh ihr ſeine Strahlen, der in ſeiner blendenden Ueberraſchung zwar die Herzen beſiegt, allein mit des Unbeſtands Flüchtigkeit auch ſtets nach neuen Siegen jagte. Der Freiherr war glücklich in dem Beſitze ſeiner alſo ausgeſchmückten Tochter, und fand in ihrer äußern und innern Bildung alle ſeine Wünſche befriedigt. Abgeſchloſſen in dem Bezirke ſeines Gutes, gemieden von den ſchlicht und deutſch geſinnten Nachbarn, deren Umgang auch er nicht ſuchte, lebte er nur ihr, die dagegen in den Schätzen, der an Ausländern reichhaltigen Bibliothek, ergiebige Fundgruben für ihre Wiſſ- und Forſchbegierde fand. So waren zwei Jahre hingeſchwunden, und noch hatte Iſaurens Herz geſchwiegen. Für wen hätte es auch laut werden ſollen, da des Freiherrn Schloß eine Einſiedelei mitten in der ringsum treibenden und freudigen Welt war?

Da trat ein Ereigniß ein, welches dieſem Leben plötzlich eine andere Wendung gab. In einer dunkeln und ſtürmiſchen Nacht wurden die Bewohner des Schloſſes durch eine ausbrechende Feuersbrunſt erweckt, welche, ehe ſie gewahrt wurde, bereits den untern Stock des linken Schloßflügels — worin ein Saal mit den Gemälden der Vorfahren — verzehrt hatte. Das Geheul der Sturmglocke im nahe gelegenen Dorfe ſchallte durch die Lüfte und rief nach Hülfe und Rettung. Da eilte Alles herbei und ſelbſt die Gutsnachbarn, welche den Freiherrn immer gemieden, kamen zur menſchenfreundlichen That. Der Freiherr ordnete ſelbſt mit Ruhe und Geiſtesgegenwart die Löſchanſtalten, aber plötzlich rief er mit gräßlichem Tone: „Meine Tochter, wo iſt meine

Tochter?“ und forſchte mit Blicken der Verzweiflung nach der Vermißten, deren Schlafgemach ſich gerade über dem brennenden Theile des Gebäudes befand. Wie raſend lief er nach einer noch unverſehrt ſtehenden Seitentreppe und ſtürmte hinauf durch den glühenden Qualm in die Zimmer der Tochter, aber das Gemach war leer und ſchon krachte unter ihm das Gebälk und die Flamme leckte durch einzelne Riſſe im Fußboden. Er flog wieder hinab; da trat aus der Menge ein ſchöner junger Mann hervor und führte ihm die verloren gegebene Tochter, mit den Worten entgegen: „Hier, Herr Baron, iſt ihre Tochter. Ein Deutſcher hat ſie gerettet, halten Sie darum die Deutſchen in Zukunft nicht mehr ſo gering.“ Der Jüngling verſchwand, und mit Beſchämung hielt der Freiherr die Gerettete in ſeinen Armen. Bald wurde das Feuer gelöſcht, und jener linke Schloßflügel mit dem, von dem Freiherrn nicht ſonderlich geachteten Ahnenſaal und Iſaurens Zimmer war eine Beute der Flammen geworden.

Am folgenden Tage forſchte der Freiherr nach dem heldenmüthigen Jünglinge, der die ohnmächtige Tochter mitten aus den Flammen herausgekämpft, und erfuhr, daß Bruno von Silbeck, der jüngere

Sohn eines benachbarten reichen Gutsbeſitzers, die kühne That ausgeführt. Sobald es die Geſundheit Iſaurens, welche von dem Ereigniſſe heftig angegriffen worden war, erlaubte, fuhr Daubenſee mit der Tochter nach dem Gute des Herrn von Silbeck. Ein ehrwürdiger Greis im Silberhaare empfing die Gemeldeten, neben ihm ſtand mit niedergeſchlagenen Blicken der blühende Sohn, Iſaurens Retter. Noch wußte der Alte nichts von des Sohnes edler That; des Jünglings Beſcheidenheit hatte ihm nicht geſtattet, davon zu ſprechen. Des Freiherrn und der reizenden Tochter Dankſagungen gaben ihm die erſte Kunde. Gerührt umarmte er den geliebten Sohn, deſſen Herz durch den Anblick und die Nähe der ſchönen Iſaure, welche aus der blaſſen weiſſen Roſe jener gefahrvollen Nacht eine hochblühende Centifolie geworden war, in eine bis jetzt noch ungeahnte Wallung gerathen.

Von dieſem Augenblicke an beſuchte Bruno von Silbeck ſehr oft, und bald faſt täglich das Schloß des Freiherrn von Daubenſee. Iſaure hatte Gefallen an dem herrlichen Jünglinge, der in ihrer Lieblingsbeſchäftigung, der Muſik, ihr treuer und gefälliger Begleiter war; ihr frohes Gemüth ſehnte ſich nach Zerſtreuung, und ſo war Bruno, wenn ihm auch der Schimmer einer höhern geſellſchaftlichen Bildung fehlte, die in den Augen Iſaurens, ihrer Erziehung gemäß, den Werth des Menſchen beſtimmte, ihr immer eine angenehme Erſcheinung. Aber in des Jünglings Seele ſchlug die unauslöſchliche Flamme einer wahren Liebe, der erſten, die dieſes tief empfindende Herz bewegte, mit unnennbarer Gewalt empor. Iſaure ſchien ihm das Ideal zu ſeyn, daß ſchon längſt die herrlichſten Träume ſeines Herzens belebte, in Iſauren glaubte er ſie gefunden zu haben, die ihm das irdiſche Daſeyn zum Paradieſe zaubern ſollte. Er trug in ſeinem Buſen jene hohe Idee der Liebe, die in ihrer Reinheit und Tiefe uns Deutſchen vor allen andern Nationen eigen zu ſeyn ſcheint. Iſaure betrachtete dieſe Leidenſchaft dagegen, nach franzöſiſchen Grundſätzen, wie ein angenehmes Spielzeug, das man nach Gefallen aufnehmen und wieder wegwerfen könne.

Auch der alte Silbeck kam oft nach Daubenſee; ſeinem Scharfblicke war die Neigung des Sohnes nicht entgangen, und er erfreute ſich in dem Gedanken, die reizende Iſaure als ſeine künftige Schwiegertochter anſehen zu können. Der Freiherr nahm beide

Gäſte mit der Artigkeit auf, welche ihm ſein langer Auffenthalt in dem Lande, wo äuſſere Politur der Götze des Lebens iſt, eigen gemacht hatte, und zeigte ihnen die Zuvorkommenheit, welche dem Retter ſeiner Tochter und deſſen Vater gebührte; Iſauren traute er zu viel Klugheit zu, als daß ſie einem jungen Menſchen, der, wie der Freiherr wähnte, ihr an Geiſt weit nachſtehe, eine Blöſe ihres Herzens zeigen werde.

Der alte Silbeck hatte aus den Stürmen des Lebens ein heiteres Gemüth und ein reines Gewiſſen gerettet. Frühe ſchon hatte er mit ſeiner Gattin, nachdem dieſe ihm zwei Söhne geboren, ſich entzweit; die junge Frau opferte dem Luxus und der Verſchwendung, und ihr Gatte ſah in dem Fortgange einer ſolchen Handlungsweiſe dem Ruin ſeines Vermögens entgegen. Die ruhigen Vorſtellungen Silbeck's waren der ewige Zankapfel im häuslichen Leben; da entſchloſſen beide Gatten ſich, entfernt und getrennt von einander zu leben. Sie nahm den älteren Knaben, Eduard, zu ſich; er behielt den jüngeren, ſeinen Liebling Bruno. Frau von Silbeck begab ſich nach Lyon, zu einer verheiratheten Schweſter und lebte dort von ihrem Vermögen, ohne die von dem Gemal ihr ausgeſetzte Penſion anzunehmen. Sogar jede Verbindung durch Briefwechſel brach ſie ab. So war Bruno unter Aufſicht ſeines biedern Vaters herangewachſen, ohne ſeine Mutter zu kennen oder zu lieben. Iſaure hatte ſich nach und nach an die Geſellſchaft Bruno's ſo ſehr gewöhnt, daß es ihr eines Tages, an dem ſie mit ihm einen Spaziergang nach dem hohen Rauhenſtein, einer weit in das Meer hervorragenden Felſenklippe, verabredet hatte, auffallend war, ihn erſt wenige Augenblicke vor der beſtimmten Zeit eintreffen zu ſehen. Bruno war verſtört und ſein Äußeres verrieth die innere Bewegung deutlich; er hatte nach langem Kampfe endlich einen feſten Entſchluß gefaßt. Er wollte heute der Heißgeliebten ſeine Liebe geſtehen und in ihrem Geſtändniſſe Himmel oder Hölle finden. Ein heiterer Nachmittag, der einen herrlichen Sonnenuntergang verſprach, war der Begleiter der beiden jungen Leute. Als ſie auf der Höhe des Rauhenſteins angelangt waren, neigte ſich das Geſtirn des Tages zu ſeinem goldnen Grabe. Das unermeßliche Meer dehnte ſich tief unter ihren Füßen aus und die bewegten Wellen, von den Strahlen des fallenden Himmelslichtes durchbebt, glänzten herauf, als unzählige Diamanten des reinſten Waſſers. Fernherüber blickten die blauen Berge entlegener Inſelgruppen, Schiffe mit ſchwellenden Segeln, Bilder des Lebens, flogen im magiſchen Dufte auf der gekräuſelten Fläche hin, und ein leichtes Wetterleuchten in Süden erhöhete auf Augenblicke die hellen Tinten des Gemäldes. Iſaure hing mit feuchten Augen an dem herrlichen Schauſpiele, ſie war tief bewegt. Aber auf das Herz des liebenden Jünglings ſtürmte die Auſſenwelt, mit der Innenwelt im Bunde, heftig ein und der Drang der Seele trieb ihn zur Ausführung des feſt gefaßten Entſchlußes. Da ſtürzte er nieder zu den Füßen der Angebeteten und ſprach glühende Worte der innigſten Liebe. Er zog von dem Geheimniſſe ſeines Herzens den bergenden Schleier und legte es offen dar in ſeiner Reinheit und Milde. Die Jungfrau war erſchüttert durch die Größe des Augenblicks und ſank mit einem ſüßen Lächeln dem bebenden Jüngling an die Bruſt. Das Wort der Gegenliebe ſchwebte von ihren Lippen; da ging dem entzückten Bruno die Natur herrlicher auf, da ward der Abendſonnenſtrahl glänzender, die Lerche wirbelte triumphirender in den Lüften und in allen diamantenen Wellen ſpiegelte ſich das Glück ſeiner Liebe. Er zog einen goldenen Ring mit einem einfachen Steine von der Hand und zierte die Geliebte mit dieſem endloſen Bande der Treue. Auch Iſaure glaubte in dieſem Momente, ſie liebe den Jüngling, der ihr das Leben gerettet, und reichte dem überglücklichen einen Brillantring von ihrer Hand, den er auf ſeiner Bruſt verbarg, indem er in der Leidenſchaft höchſter Gluth den Himmel zum Zeugen ſeiner Liebe aufrief, die für das Leben feſt ſtehen und ſelbſt in dem Grabe kein Ziel finden ſolle. Wenige glückliche Tage folgten noch dieſem verhängnißvollen Abende. Iſaure erkannte nur zu bald, daß ſie ſich ſelbſt getäuſcht habe, indem ihr eine leichte Aufwallung des reizbaren Herzens als liebevoller Zuneigung erſchienen ſey. Sie nahm ſich ein kälteres Benehmen gegen den jungen Silbeck vor und das Schickſal ſelbſt ſchien ihr zu ſolchem die Hand zu bieten, und den von ihr triftig geachteten Grund zu geben. Der Uſurpator des franzöſiſchen Kaiſerreichs wollte auch noch dem letzten deutſchen Völkerſtamme die Sklavenfeſſel ſeines Willens überwerfen, und erklärte Boruſſiens edlem Herrſcher den Krieg. Da entbrannte in des muthigen Bruno's Herzen, der ſein Vater land gleich der Geliebten hoch hielt, die Begierde, mit in den blutigen Kampf zu eilen, für die heiligſten Rechte der Menſchheit. Der alte Silbeck bewilligte den Entſchluß des Jünglings, und ſendete ſogleich einen Eilboten an den Feldherrn, um ihm die Dienſte ſeines Sohnes anzutragen. Dieſen bat er, im Daubenſee'ſchen Hauſe nicht eher von ſolchem Vorhaben etwas merken zu laſſen, als die Nachricht von einer Aufnahme unter die Schaar der Vaterlandsvertheidiger eingetroffen ſey. Der weltkluge Alte fürchtete nicht mit Unrecht, der Freiherr möge aus Vorliebe für das Land jenſeits des Rheins, die Ehre und den Ruhm des Heimathlandes auſſer Augen ſetzen.

Mit Iſauren, die unverholen ihren Wunſch, die franzöſiſchen Waffen ſiegen zu ſehen, ausſprach, hatte Bruno zum Öftern harte Wortkämpfe, nach denen jedesmal der Thermometer von Iſaurens äußerer Freundlichkeit um einige Grade fiel. Der Freiherr ſprach nur mit Hohn von dem Unterfangen, den kampfgeübten Helden Galliens und ihrem Alexander, den, wie jenen des Alterthums, nur der Tod zu überwinden vermöge, ſich widerſetzen zu wollen. Als aber Bruno eines Tages in der vaterländiſchen

Offiziersuniform ſich Iſauren vorſtellte, und ihr erklärte: das Vaterland rufe zu ſeiner Vertheidigung und er hoffe, ihrer Liebe würdiger mit dem Lorbeerkranze des Ruhmes gekrönt zurück zu kehren; da erwiederte ihm die Jungfrau mit ſtolzer Kälte und bitterm Spott, indem ſie ihm den Ring, den er auf dem Rauhenſtein ihr gegeben, darreichte: ſie verlange dergleichen Bravour zwar nicht, allein da er denn doch ein Mal feſt entſchloſſen zu ſeyn ſcheine, ſich die Flügel an der Sonne verbrennen zu wollen, ſo löſe ſie mit Vergnügen jede Feſſel, die ihn etwa noch an der Erde halten könne. Bruno ſtand erſtarrt; dieſer Augenblick nahm den Schleier von dem Charakter Iſaurens und zeigte ihm den bodenloſen Abgrund, in den ihn ſeine Leidenſchaft geſtürzt. Zitternd hielt er den zurückgegebenen Ring in der Hand; da brach endlich die ſtarre Rinde vor ſeiner Seele und mit verzweiflungsvoller Stimme rief er aus: „So grauſam ward ich denn getäuſcht, ſo kalt und gefühllos im tief Innerſten meines Herzens verwundet! Fahre wohl, Du gleißneriſche Schönheit, die ich zu meiner Schmach dem Tode entriſſen. Aber hüte Dich, einem andern Dich zu eigen geben zu wollen. Der Ring, den

Du mir in jener geweihten Stunde gabſt, ruht auf meinem Herzen und feſſelt Dich an mich für die Erde und das Grab. Mein Geiſt ſoll Dich verfolgen, das Geſpenſt meiner Geſtalt Dich von jedem Bunde zurückſchrecken, und Dich hinüberrufen zur Hochzeit im Jenſeits.“

Bruno ſtürzte auſſer ſich fort. Iſaure war erſchüttert; allein ihr Leichtſinn und das ſtolze Gefühl, nun wieder frei zu ſeyn und unabhängig von einem Manne, der ihre Neigung allein und deſpotiſch beherrſchen wolle, und ſo wenig mit ihren Lebensanſichten übereinſtimmte, überwog jede andere Mahnung. Auch billigte ihr Vater, dem ſie ſich vertraute, ihre Verfahrungsweiſe. Lieb war es ihr, da ſie hörte, daß Bruno, ohne ſie noch einmal geſehen zu haben, zum Heere abgereiſet, und ſie jetzt deſſen läſtiger Nähe überhoben ſey.

Die Furie des Krieges ſchwang ihr bluttriefendes Schwert über Städte und Länder, das Unheil brach in ſeiner ſchrecklichſten Geſtalt über Tauſende herein, und jene verderbliche Schlacht wurde geſchlagen, in der Preußens edelſte Helden, vorangegangen von dem freiſinnigen und zu kühnen Louis Ferdinand, den Tod fanden und mit dem Ruhme des Vaterlandes erlogen. Auch Bruno von Silbeck ward unter den Gefallenen genannt; ihm hatte der Tod die geſuchte Freiſtätte für ſein zerriſſenes Herz eröffnet. Als ſein alter Vater die Trauerkunde vernahm, erlag die Kraft des Greiſes, und der Tod nahm mit milder Hand auch aus ſeinem gebeugten Leben den Stachel. Iſaure bedauerte zwar den frühe Geſchiedenen, aber die Freude über den Triumph der galliſchen Waffen hatte das Schloß des Freiherrn zu ihrem Tempel gemacht, in dem kein Gefühl der Trauer lange weilen konnte. Die fremden Gäſte, welche bald das Land überſchwemmten, und in Daubenſee die gefälligſte Aufnahme fanden, waren entzückt über den Geiſt und die Liebenswürdigkeit der Tochter, ſo wie über die feine Bildung und das zuvorkommende Betragen des Vaters. Das früher ſo ſtille Schloß war der Sammelplatz rauſchender Feſte geworden, bei denen Iſaure als Königin herrſchte, und in den Huldigungen ihrer Anbeter alle Anſprüche ihrer Eitelkeit befriedigt ſah.

Da neigte der ſegensvolle Genius des Friedens ſeine Palme und trocknete die Thränen und ſtillte die Seufzer ſo mancher Bruſt, in der die Ungewißheit über das Schickſal eines fernen Lieblings ihre Dornen grub.

In Silbeck wurden Anſtalten gemacht, den neuen Beſitzer der Güter, den ältern in Frankreich aufgewachſenen Bruder des gefallenen Bruno, zu empfangen. Ludwig von Silbeck hatte von ſeiner Mutter Gleichgültigkeit gegen den Schöpfer ſeiner Tage und den jüngern Bruder gelernt; frühe ſchon kämpfte er unter den Adlern der fränkiſchen Heere und war in dem letzten Feldzuge gegen ſein Heimathland zum Colonel befördert worden. Er erſchien in Silbeck und verfehlte nicht, den von ſeinen Kameraden ihm empfohlenen Nachbar auf Daubenſee und ſeine ſchöne Tochter zu beſuchen, bei denen er bald der tägliche Gaſt wurde.

Der Colonel hatte viel Aehnlichkeit mit ſeinem Bruder, nur erſchien er in der leichtern Beſtimmtheit des äußern Benehmens bei weitem reicher an Welterfahrung. Iſaure konnte ſich nicht bergen, daß der Anblick und der Umgang dieſes Mannes mit großer Macht auf ihr Herz wirkte, und in der unermüdeten, faſt zärtlichen Aufmerkſamkeit, welche der Colonel ihr erwies, erkannte ſie leicht, daß auch ſie ſeiner mehr als blos freundſchaftlicher Theilnahme nahe ſtände. Der Freiherr ſchien eine Verbindung ſeiner Tochter mit dem reichen, ſeinen

Anſichten durchaus entſprechenden Erben zu wünſchen, und erklärte ſich bei jeder Gelegenheit zu deſſen Gunſten.

Armer Bruno! dein redliches Gemüth, der Edelmuth, mit dem du in der Gefahr des eigenen Lebens der Flamme das Opfer entriſſen, die Verzweiflung, die dich in Kampf und Tod gejagt, waren vergeſſen; aber die Rachegeiſter leben noch und auf dem Spiele, das mit gebrochenen Herzen getrieben wird, ruht fort und fort ihr Fluch. Es war ein ſchöner Sommerabend, wie jener, an dem einſt Bruno auf der ſeeumſpülten Felſenklippe den Schwur der Liebe hinausgerufen in die ergrauende Natur. Der Colonel befand ſich in Iſaurens Zimmer, und beide ſahen durch das Fenſter die Schatten der Dämmerung ſich lagern über Land und Meer. Da ſprach der Colonel von ſeiner baldigen nothgedrungenen Rückkehr nach Frankreich, und umfaßte plötzlich die überraſchte Iſaure mit der Frage: ob ſie als die Seinige ihn begleiten wolle an die ſchönen Ufer der Rhone? Iſaure ſchwieg, obgleich die Regungen ihres Herzens ihr das einwilligende Ja zuflüſterten.

Aber der Colonel ward dringender, die Liebe ſprach lebendiger in ſeinen Worten um Gegenliebe, und mit einem ſanften Erröthen ſank Iſaure an ſeine Bruſt. Da war es als zöge eine ſchneidende Zugluft durch das Zimmer, ſo daß das innerſte Gebein der Jungfrau erbebte. Der aufgehende Vollmond ſandte ſeine Strahlen durch die großen Spiegelfenſter auf das Paar. Der Colonel ſteckte einen Ring von der Hand Iſaurens, die ihn geboten, an die ſeinige und ſprach, indem er einen gleichen ihr darreichte: „Sonderbar, daß ich heute gerade nur dieſen Ring den ich ſonſt nie trage, an meiner Hand finde, ohne zu wiſſen, wie er daran gekommen. Ein preußiſcher Offizier, der in der Schlacht wie ein raſender mich anfiel und von meiner Degenſpitze zum Tode verwundet niederſank, gab ihn mir ſterbend mit dem Auftrage, ihn einer theuern Perſon zuzuſchicken; den Namen aber, den er eben nennen wollte, nahm der Tod von ſeinen Lippen. Nun ſo möge denn er zum erſten und heiligſten Unterpfande meiner Liebe dienen!“ Iſaure blickte auf; da huſcht ſeltſam ein blutiger Schatten durch das Zimmer und geſtaltete ſich hinter dem Colonel zu dem Geſpenſte des gefallenen Bruno mit der breiten klaffenden Wunde auf der Bruſt, und hob drohend die Rechte empor. Die Jungfrau wollte aufſchreien, allein die Zunge verſagte ihr den Dienſt; da blickte ſie auf den dargereichten Ring und plötzlich durchbrach des Entſetzens höchſter Grad die Schranke des Erſtarrens und mit ſchneidendem Tone rief ſie dem Colonel zu:

„Brudermörder! Brudermörder! Dieſen Ring erhielt dein gefallener Bruder von mir zum Unterpfand der Treue. Du haſt ihn getödtet und ſein Schatten ſteigt klagend und drohend zwiſchen mir und Dir herauf. Hinweg, blutiges Geſpenſt, hinweg!“ Erſchöpft ſank die Jungfrau nieder; ihr Ausruf hatte die Dienerinnen herbeigeführt. In furchtbarer Wahrheit lag vor dem Colonel jetzt das ſchreckliche Gewebe des Schickſals, das ihn zum Brudermörder gemacht. Mit ſtarren Blicken und emporſteigendem Haare ſtürzte er hinaus, warf ſich auf ſein Pferd und ſprengte in das Dunkel der Nacht. Sein treuer Reitknecht folgte ihm.

Iſaure blieb in beſtändigen Phantaſien, furchtbare Krämpfe geſellten ſich hinzu; ſchon um Mitternacht hatte der Tod die liebliche Blüthe hinweggerafft. Aber ſie nicht allein, auch der Colonel war von den Furien der Rache ereilt worden. Sein Leichnam wurde zerſchmettert in den Abgründen des Raubenſteins gefunden. Der treue Reitknecht, der ihn am Abend begleitet, ſagte aus: Sein Herr habe das Pferd zum wilden Jagen angeſpornt, daß er ihm kaum habe folgen können; als er in die Gegend des Rauhenſteins gekommen, ſey er von dem Colonel angerufen worden: „ob er den preußiſchen Offizier der mit höhnender und auffordernder Miene vor ihnen her ſprenge, nicht ſähe?“ Er aber habe Niemanden bemerkt. Der Colonel wäre mit ſchrecklichen Verwünſchungen und gezücktem Degen dem Phantome nachgejagt und ſey bald von ihm abgekommen; da habe ihn die eigene Einbildungskraft wahrſcheinlich in die gräßliche Tiefe geſtürzt.

Der Freiherr von Daubenſee überlebte den Tod der geliebten Tochter nicht lange. So mußten zwei edle deutſche Häuſer ausſterben als Opfer einer verkehrten Auslandsliebe und Verachtung des treuen Heimathlandes.

# Blumen.

## Ein Sonettenkranz.

### 1. Roſe.

Ein Bild der Liebe, ſchon der Dornen wegen.
Ein Bild der Jungfrau, die den Glanz der Wangen
Von deinem Glanze wieder aufgefangen,
Ein Bild des Seyns, das Dorn und Blüth' umhegen.

Solch ehrend Gleichniß fort und fort zu pflegen
War je ſchon Dichterſtreben und Verlangen;
Doch manchem Dichter iſt es wohl entgangen:
Die Roſe prang' auch ihm ein Bild entgegen.

Ich will ſie mit dem Morgenroth vergleichen,
Wenn aus der Dämm'rung Glanzespunkt' erwachen,
Die jungen Knoſpen von dem heitern Tage:

Dann ſoll der Roſe Morgenroth mir reichen
Der Jungfrau Schönheit, Liebe anzufachen,
Das blühn'de Seyn, das keine Dornen trage!

### 2. Die Moosroſe.

Wie Morgenroth von Wolkenduft umflogen,
Blickt aus dem woll'gen Kelch von zartem Mooſe
Der Glanzespunkt der jung entſproſſ'nen Roſe,
Unſchuld'ge Lieb' von Schüchternheit umzogen.

Auch gleich dem Leben, dem nicht Gold gewogen,
Das ſtill zufrieden mit beſcheid'nem Looſe,
Des Dichters Spiegel, der aus dunkelm Schooſe
Der Kunſt erhebt den lichten Regenbogen.

Sey mir der Demant, der aus finſterm Schachte
Unſcheinbar tritt an's klare Licht der Sonne,
Die Perle aus verſchloſſ'nen Mutterſchalen.

Die Moosbedeckung, ſo dich zart bewachte,
Zerſpringt. Ein blühend Kind in holder Wonne
Erwachſt du bei des neuen Lichtes Strahlen.

### 3. Veilchen.

Daß ich von hoher Roſe gleich hernieder
Mich beuge, wo das Veilchen mild im Thale
Erglänzt im oft durchbroch'nen Sonnenſtrahle,
Ein feſt gebanntes Kolibrigefieder:

Iſt das nicht, wie der Dichter ſanfte Lieder,
Aus ſeines Lebens klar gebautem Saale
Zum fernen Kinderſtübchen mannichmale,
Ein Troſt der Gegenwart läßt kehren wieder?

Du holdes Veilchen, ew'ges Kind der Fluren!
Es kann ein ungeſchmücktes Glück erſcheinen
Im Thal vom eignen Glanze nur durchfloſſen.

Und näſſen dich des Thaues Silberſpuren,
Das ſind nur Thränen wie ſie Kinder weinen,
Faſt ſchon getrocknet, ehe ſie gefloſſen.

## 4. Tulpen.

Sind's Vögel, die ſich dort auf Halmen wiegen?
Sind's Blumen, denen nur die Flügel fehlen,
Daß nicht im bunten Schwarm die Luft ſie wählen,
Um dort im Farbenglanz ſich zu beſiegen?

Ach, nein! Sie ſind dem Erdenſchoos entſtiegen,
Sind jenen Blüthen gleich doch ohne Seelen:
Sie wollen nur dem Lichte ſich vermälen,
Allein dem Herzen haben ſie geſchwiegen.

Iſt denn nicht Duft der Blüthen zarte Rede,
Der aus dem Kelch des Herzens ſich entrungen
Zum Herzen im Gemiſch von ſüßen Trieben?

Ihr duftet nicht und Euer Herz iſt öde;
Kein Saatkorn des Gefühls iſt hingedrungen,
Ihr könnt nur glänzen, aber nimmer lieben.

---

## 5. Lilie.

Seht ihr die Segel auf dem Meere glänzen,
Sich Wellen kräuſelnd unter ihnen heben,
Gleich leichtem Tanz auf dunkelm Grabe ſchweben
Und fühlt ihr nicht den Sinn von ſolchen Tänzen?

Muß auch die Lilie noch in holden Lenzen
Zum Segel ſich des Blumenmeeres geben,
Wo duft'ge Wellen hin und wieder beben,
Die blanke Königin von ſolchen Kränzen?

Und könnt' ihr nun das Unſchuldsbild euch deuten:
Das weiße Segel auf empörter Welle,
Das duft'ge Segel in den Blüthenwogen?

Des Lebens Sturm will oft die Blum' erbeuten,
Das Liebesmeer ſpielt um die Glanzeshelle,
Sie hält der Reinheit Segel aufgezogen.

## 6. Nachtveilchen.

Du duft'ge Zunge ſüßer Sommernächte!
Erſt wenn des Abends milder Fittich rauſchet,
Haſt du dein blühend Leben eingetauſchet
Und ſtehſt faſt einſam wie das ewig Aechte.

Nicht eine Schweſter, ſo dir Liebe brächte!
Sie ſchlummern, ſind von Tagesluſt berauſchet.
Verlorner Klang, dem nie das Echo lauſchet,
An dem die Nacht das Glück des Tages rächte!

Nur Sterne wachen deinem Lebenstraume,
Und Geiſter, ſo die Mitternächte ſchufen,
Begrüßen deine dufterfüllten Schalen.

Auch hoffnungsloſe Liebe ſeufzt im Raume
Der Nacht und will nach Gegenliebe rufen,
Doch Antwort wollen nur die Sterne ſtrahlen.

### 7. Schneeglöckchen.

Sey mir gegrüßt! Umgeben rings vom Eiſe
Bringſt du ſchon Ahnung jener Blüthentage,
Wo Lerchenlied und Nachtigallenklage
Sich heben aus dem buſchumgrünten Gleiſe.

In dir regt die Natur ſich zart und leiſe;
Und Antwort gibt ſie jener erſten Frage,
Die ſehnend ich zum jungen Frühling wage,
Durch deinen Mund, du mutterloſe Waiſe.

Der Mutter hat die Zeit das Grab gebauet;
Sie ſtarb, um Leben in dir anzufachen,
Wie jene, die durch Tod ihr Kind erworben.

Nie hat ſie dich, nie haſt du ſie erſchauet;
Euch trennt ein ewig wechſelnd Auferwachen:
Sie ſtirbt, du lebſt; ſie lebt, du biſt geſtorben.

### 8. Aſtern.

Daß Blumenſaat ein Himmel iſt zu nennen,
Der Erde, die zum höhern neidiſch ſchaute,
Entgegen ihm zu ſtellen ſich getraute:
Wer kann vom Schmuck der Flur dies Gleichniß trennen?

Hier will auch Sternenglanz ſo freundlich brennen,
Der, da bei'm Tag, der höher ſtets ergraute,
Uns zum Erſatz den bunten Tempel baute,
In dem die Gunſt der Erde wir erkennen.

Doch ſollt' ich deshalb Neides ſie beſchuld'gen,
Daß ſie, was unerreichbar uns erſchienen,
Herab zum ſüßen Blumenbeet zog nieder?

O, nein! Sie will dem höchſten Himmel huld'gen:
Sie trinkt der Sterne Licht, will es verdienen,
Und gibt deshalb die hellen bunter wieder.

### 9. Vergißmeinnicht.

Siehſt Äuglein ſchweben dort am Baches Rande?
Wie deutſcher Jungfrau'n Blick ſo blau und heiter,
Iſt's deutſcher Minne zartgeſinnter Leiter,
Der aus dem Herzen zu der Flur ſich wandte.

Die grünen Blätter ſind der Schaam Geſandte;
Es weht der Weſt: ſie werden ſchützend Streiter
Und laſſen zu dem Äuglein ihn nicht weiter,
Das ſchüchtern ſeinen Blick am Boden bannte.

Hat Liebe doch die Blume ſich gefunden,
Die Dornenblüth' der Freuden und der Schmerzen,
Und keine gäb' es ſtillem Angedenken?

Das Äuglein hat den zarten Sinn entbunden,
Und was Gedächtniß tief geſenkt zum Herzen,
Das will's in ſeinem Glanz ermahnend ſchenken.

## 10. Nelke.

Aus dunkelm Schoße wird das Gold gewonnen,
Zu dunkelm Schoße nieder ſteigt das Leben;
Für Seyn wird Gold, für Gold wird Seyn gegeben:
O dunkles Grab! O trüber Goldes-Bronnen!

Ein freud'ger Gold gedeiht am Licht der Sonnen.
Das will der Weſt ſo ſchmeichleriſch umſchweben,
Will ſüßen Duft um ſüßen Kuß entheben
Und Lieb' iſt zwiſchen Blum' und Weſt entſponnen.

Ach! keine Lieb' bleibt rein von Andrer Neide,
Und wird dem Nebenbuhler Gunſt verſaget,
So droht ſein Haß oft zartem Glück Verderben.

Der Nord dringt zu der Blume goldnem Kleide;
Sie bleibt dem Weſte treu, ob Nord ſie plaget,
Und muß der treuen Liebe Opfer ſterben.

## 11. Sonnenwende.

Es hat wohl manche Königin der Erden
Die Freundin ſich aus niederm Staub erkohren:
Drum ſollte, die der Blume Glanz geboren,
Die Himmelskönigin nicht hold ihr werden?

Sie ruft zu dir mit leuchtenden Geberden.
Der zarte Strahl, der ſich von ihr verloren,
Hat ihr als treuer Bote zugeſchworen,
Er eilt herab durch weißer Wölkchen Heerden.

Dann öffneſt du im ſüßen Liebes-Herzen
Den Kelch, um jenen Boten aufzunehmen,
Zu fühlen ihn im ſanften Morgenthaue.

Allein, wie große Königinnen pflegen,
Will Sonne ſich der niedern Blum' oft ſchämen.
Und du ſtehſt trüb verſchloſſen auf der Aue.

### 12. Hiacinthen.

Ihr Glöckchen in der blumigen Gemeine,
Ihr ſüßen Andachtsſtimmen duft'ger Bitten.
Hold aufgehangen ſchwebt ihr in der Mitten
Vom Schweſternkreis, wie er im bunten Scheine.

Du weiße beteſt für der Unſchuld Reine,
Du rothe haſt für Liebesglut geſtritten,
Von blauer iſt die Treue wohl gelitten:
Roſ', Veilchen, Lilje gelten im Vereine.

Ihr ſelbſt ſeyd Leben aus dem Tod erſtanden,
Aus ſüßem Blut des Freund's vom Sonnengotte,
Als Hiacinth, der zarte Knab', erſtorben.

Der Gott, weil Ird'ſches liegt in Wechſels Banden,
Hat, ſich zur Freude und dem Tod zum Spotte,
Für ſeinen Jüngling blühend Seyn erworben.

## Die zwei Weihnachten.

Es war Weihnachten. Dieſe irdiſche Paradieſeszeit der Kinder hatte ſich in der Reſidenz, in welcher Guſtav's Vater, der penſionirte Calculator Treumann, von einem kleinen Gnadengehalte lebte, über die Häuſer der Reichen in all' ihrer bunten Herrlichkeit, über die der Dürftigen aber mit allen ſchönen Erinnerungen vergangener Freudentage und mit frohen Hoffnungen beſſerer Zeiten ergoſſen. Wen Gott mit irdiſchen Schätzen geſegnet hatte, der freute ſich ſeines Glücks; wer aber wenig oder nichts hatte, der dachte: ei nun, es wird wohl anders kommen.

Des Calculators Guſtav, ein gar friſcher und rothwangiger Knabe von zehn Jahren, war zwar auch von dem Vater mit einer ſchönen buntgemalten Naturgeſchichte, und von der Mutter, welche oft, um den ſpärlichen Unterhalt zu erzwingen, an feiner Nähterei bis ſpät in die Nacht arbeitete, mit einer anſehnlichen Düte köſtlicher Pfeffernüſſe bedacht worden; allein ſeine ganze Aufmerkſamkeit wurde bald auf die nahe gegenüberliegenden, hellerleuchteten Fenſter des Reichenwald'ſchen Hinterhauſes, von welchem des Calculators Wohnung nur durch ein gar enges Nebengäßchen getrennt war, gezogen. Da beſcheerte ſo eben der Commerzienrath Reichenwald, von dem es in der ganzen Stadt bekannt war, daß er Hunderttauſende im Vermögen habe, ſeinen Kindern. Ein gewaltiger Baum, der an Höhe und Breite beinahe das ganze Zimmer einnahm, war mit hundert Kerzen beſteckt und mit Spielereien und Geſchenken aller Art behängt. Die zwei Knaben des Commerzienraths, Wilhelm und Rudolph, ſprangen mit ihrer blondlockigen Schweſter, der achtjährigen Mathilde, in fröhlichem Jubel um den Baum und jauchzten bei jedesmaliger Entdeckung einer neuen, noch nicht geſehenen Gabe laut auf.

„Wie glücklich ſind doch die Reichen!" ſeufzte des Calculators Hausfrau, als die lauten Freudeäußerungen in der Nachbarſchaft auch zu ihren Ohren drangen. Eine Thräne fiel dabei auf ihr Nähzeug.

„Selig aber ſind die Armen", entgegnete der Calculator: „denn ſie werden das Himmelreich er-

erben!“ Guſtav war indeſſen in die ungeheizte Nebenkammer geſchlichen, um dort die Herrlichkeiten bei Commerzienraths, aus dem geöffneten Fenſter, beſſer beſchauen zu können. Er ſpielte wohl oft mit dem Reichenbach'ſchen Knaben auf der weiten Flur des großen Hauſes, allein wenn die Mathilde mit den ſchönen blonden Locken und mit den blauen treuen Taubenaugen herbeitrat, dann ließ er gern der wilden Brüder lärmende Spiele, und geſellte ſich zu der ſanften Mathilde, welche an den Berichten ſeines ſtillen häuslichen Lebens und an den Erzählungen von der innigen Liebe ſeiner ſorglichen Mutter auf das Angelegenlichſte Theil nahm.

Als nun Guſtav, nicht ohne einige Sehnſucht, nach dem hellſtrahlenden Zauberbaume blickte, der, eine Sonne in der Nacht, für das ſchmale und von keiner Laterne erhellte Gäßchen aufgegangen war, da öffnete ſich plötzlich auch eins der gegenüberliegenden Fenſter und heraus ſchaute das Engelsköpfchen der freundlichen Mathilde.

„Ei, du guter Guſtav!“ rief das liebliche Kind, „warum kommſt du denn nicht zu uns herüber, und läſſeſt dir auch beſcheeren vom Papa? Eile ſchnell hierher, ich habe auch etwas für dich bei Seite geſtellt: einen Huſarentrompeter und ein Dukatenmännchen."

Da ſprangen auch Mathildens Brüder an's Fenſter und riefen mit ſtürmiſcher Freude dem Spielgefährten; der Commerzienrath aber erſchien ſelbſt hinter beiden und beſchied mit freundlichen Worten den entzückten Knaben zum Beſcheeren.

Seelenvergnügt über die ihrem geliebten Kinde bevorſtehende Luſt, nahm nun Frau Gertrud, die Calculatorin, welche im Nebenzimmer alles mit anhörte, ihren Guſtav bei der Hand, und führte ihn, nachdem ſie ihm das blaue, mit blanken Knöpfen geſchmückte Sonntagsjäckchen angelegt, ſelbſt hinüber in das Reichenbach'ſche Haus.

In der taghellen Weihnachtsſtube war nun des Beſchauens für den erſtaunten Guſtav kein Ende. Es war dem Knaben, als ſey er in der Feenwelt, von welcher ihm die beleſene Mutter in manchem wunderbaren Märchen erzählt. Wilhelm und Rudolph wendeten ſich, nachdem ſie ihn mit ihren Geſchenken bekannt gemacht hatten, bald wieder von dem Spielgefährten zu dem Spielzeug und überließen ihn der kleinen Mathilde, welche ihn gleich zu dem Tiſche führte, auf welchem der Vater für ihren

Liebling Guſtav mancherlei Gaben beſcheert hatte. Unter andern lag ein verſiegeltes Päckchen dabei, mit der Überſchrift: Für Guſtav's Eltern. Mathilde ſchenkte dem Knaben mit vielem Wohlwollen noch allerlei Kleinigkeiten, ſteckte ihm bei'm Abſchied einen dünnen goldnen Reif an die Hand, wie ſie deren mehrere am heutigen Abende erhalten hatte, und bat ihn mit ſo vieler Innigkeit, er möge ihr immer recht gut bleiben, daß dem weichherzigen Guſtav die Thränen in die Augen traten.

Als aber daheim der Vater die verſiegelte Rolle eröffnete, und ein Dutzend blanker Goldſtücke klingend auf den Tiſch rollte, da rief der von Kummer und Sorgen vielbeſtürmte Mann:

„Gelobt ſey Gott der Herr! Denn er hat die Herzen der Reichen erweicht!“

---

Zwölf Jahre waren verfloſſen und das Weihnachtsfeſt ſendete auf's neue ſeine Freuden in die Kinderwelt, aus der ſie in reinem Abglanze in die mitempfindenden Herzen guter Eltern zogen.

Guſtav, jetzt ein reifer Jüngling, ſtand wieder, wie einſt, an dem kleinen Fenſter der engen Kammer und ſchaute, in Erinnerungen verloren, nach dem gegenüberliegenden Hauſe; aber ſtille war es dort und keine Spur der ehemaligen Herrlichkeit glänzte herüber. Auch in dem anſtoßenden Zimmer koſ'te nicht mehr, wie ſonſt, das trauliche Elternpaar; denn längſt ſchon deckte ein Leichenſtein die beiden Herzen, welche hierunten mit einander gelebt und gelitten, und geſorgt für ihren Guſtav.

Die Verhältniſſe in dem Reichenwald'ſchen Hauſe hatten ſich gleich nach jenem Weihnachtsabende ſehr verändert. Der Commerzienrath, ſchon ſeit einigen Jahren Wittwer, ſchritt, indem er ein armes, aber familienſtolzes Fräulein erwählte, zu einer zweiten Verbindung.

Da erhielt Mathilde ſogleich eine franzöſiſche Gouvernante; die zwei Knaben wurden einem Hofmeiſter übergeben, und allen dreien wurde von der hochfahrenden Stiefmutter ſtreng unterſagt, irgend eine Gemeinſchaft mit dem ärmern Guſtav zu unterhalten. Überhaupt geſtaltete ſich an der Stelle der ehemaligen bürgerlichen Wohlhabenheit im Hauſe des Commerzienraths ein luxuriöſes Leben, das beſonders die beiden Söhne mit in ſeinem Taumel riß. Mathilde aber blieb dem ſtillen, reinen Wohlwollen getreu, mit dem ſie zu allen Menſchen blickte, und wurde auch deshalb von der Stiefmutter auffallend vernachläſſigt. Mancher freundliche Gruß, den ſie dem alten Spielgefährten heimlich zuwarf, verſetzte dieſen zurück zu dem glücklichen Weihnachtsabende, und er drückte dann den kleinen goldnen Ring Mathildens, den er jetzt an einer ſeidnen Schnur auf dem Herzen trug, an ſeine Lippen. Mathilde war und blieb der Engel ſeiner Kindheit. Nach den fleißig benutzten Knabenjahren war Guſtav endlich reif für die Univerſität: da ſtarben plötzlich ſeine beiden Eltern an einem Tage, von einem milden Engel gleichzeitig abgerufen zur ewigen Vereinigung. Der erfahrungsloſe Jüngling wäre verloren geweſen, wenn nicht ein redlicher Schulmann, der ihm wohlwollte, wegen ſeines Fleißes und ſeiner geiſtigen Anlagen, ihm ein Stipendium verſchafft hätte, welches bei einigem Nebenerwerb die Koſten ſeiner akademiſchen Studien deckte. Auf der Univerſität wurde Guſtav als einer der ſittlichſten und talentvollſten Jünglinge, von Profeſſoren und gutgeſinnten Studenten geſchätzt. Am ſelben Orte trieben auch Wilhelm und Rudolph, die Söhne des Commerzienraths Reichenwald, ihre Studien; allein ſie kümmerten ſich nicht um den eingezogenen Guſtav und überließen ſich überhaupt einem wilden, ſittenloſen Leben. Da brach kurz zuvor, ehe Guſtav's Studien beendigt waren, das Unglück mit all ſeiner Macht ein über die Familie Reichenwald. Wilhelm wurde in einem von ihm leichtſinnig veranlaßten Duell getödtet; Rudolph ertrank bei'm Baden. Um die nämliche Zeit ſtarb in der Reſidenz die Commerzienräthin an einem heftigen Nervenfieber. Ihr Gemahl zog ſich den Verluſt des innig geliebten Weibes und der beiden Söhne ſo ſehr zu Herzen, daß er ſich der tiefſten Schwermuth ergab und die Sorge um ſein großes, ausgebreitetes Handlungsgeſchäft treuloſen Dienern überließ, welche in ſo unredlicher Art verfuhren, daß nach wenigen Monaten die Vermögensumſtände des Commerzienraths ſich in der größten Zerrüttung befanden. Da erwachte mit einem Male der alte kräftige Geiſt des Mannes auf's neue. Er verkaufte das palaſtähnliche Haus, brachte ſchleunig ſeine Angelegenheiten in Ordnung und verſchwand dann plötzlich mit ſeiner Tochter, ohne daß irgend jemand wußte, wohin er ſich gewendet habe. Nur eine Woche ſpäter, nachdem Mathilde und ihr Vater unſichtbar geworden, kehrte

Guſtav von der Univerſität wieder in die Hauptſtadt zurück und bezog die, zufällig leer ſtehende, Wohnung ſeiner verſtorbenen Eltern.

Er hatte Arzneiwiſſenſchaft ſtudiert, und ſeine ausgebreiteten Kenntniſſe, ſo wie einige glückliche Kuren bei angeſehenen, vielgeltenden Leuten brachten ihm in kurzer Zeit eine bedeutende Praxis zu Wege, und machten ihn zum beliebteſten Arzte der Hauptſtadt.

In dieſer Lage befand ſich Guſtav, als er am Weihnachtsabende traurig und ſehnſuchtsvoll hinüber zu den Fenſtern ſchaute, wo einſt ein liebliches Kind ſeine nachtumzogene Knabenzeit gelichtet, wo eine wohlthätige Hand ſeinen armen Eltern milde Unterſtützung geſpendet.

„O, du gute Mathilde," ſprach er, indem er den ſtets bewahrten kleinen goldnen Reif an ſeinen Mund drückte: „wo du auch weilſt, da mögen Engel Gottes dich unter ihren ſchirmenden Flügel nehmen, da möge heilige Erinnerung dich in dieſem Augenblicke gedenken laſſen jener Zeit, in welcher du der Engel des mittelloſen Knaben warſt!"

Guſtav wurde plötzlich in ſeiner ſüßen Schwärmerei geſtört. Eine ſchüchterne Hand klopfte an die Thüre des Nebenzimmers und herein trat ein ärmlich gekleideter Knabe. Er überreichte mit blödem Gruße dem Arzte ein, von weiblicher Hand zierlich beſchriebenes Papier. Guſtav las:

„Wenn der Keim des edeln Sinnes, der ſchon in dem Knaben lag, bei dem Manne zur ſchönen Frucht gediehen iſt, ſo wird gewiß die Anzeige, daß ein Leidender ſeiner Hülfe bedarf, ihn vermögen, dem Überbringer ſogleich zu folgen.

M. R.“

Von ſeltſamer Ahnung ergriffen, blickte Guſtav auf das Papier. Es war ihm, als dringe ein verwandter Geiſt aus dieſen Zügen in ſein Gemüth und ſpräche zu ihm, wie eine ſüße Erinnerung aus holden Tagen der Vergangenheit.

Da wurde es plötzlich hell in ihm. „M. R.“, rief er aus, „Mathilde Reichenwald! Sie iſt es, und keine andere; mein inneres Gefühl kann mich nicht trügen.“

Ohne den Knaben weiter zu befragen, folgte er ſchnell und ſtürmiſch ſeiner Führung. Sie waren durch viele Straßen der weitläuftigen Reſidenz gegangen, — allenthalben ſchaute das Chriſtfeſt aus den glänzend erleuchteten Fenſtern, — als ſie endlich vor einem kleinen unanſehnlichen Hauſe in einem abgelegenen Gäßchen der öden Vorſtadt ſtill ſtanden. Der Knabe klingelte. Es wurde von Innen geöffnet und Guſtav trat in ein düſter beleuchtetes Gemach, das nur ſparſam mit dem nöthigſten Hausgeräth verſehen war. Der Geiſt weiblicher Ordnung und Reinlichkeitsliebe herrſchte überall. Eine ſchlanke Mädchengeſtalt erhob ſich neben dem Lager, auf welchem ein ſchwerathmender Kranker ausgeſtreckt lag.

„Sie werden verzeihen,“ ſagte die Jungfrau, indem eine ſchwache Röthe über ihre bleiche Wange ſtieg, „daß ich ſie vielleicht von irgend einer Weihnachtsfeſtlichkeit abrief, allein mein armer Vater bedarf ſo dringend der ärztlichen Hülfe“ —

Hier erſtickten Thränen ihre Stimme. Guſtav's Ahnung war ſchnell in ihm zur ſichern Erkenntniß geworden: er hatte in die blauen Taubenaugen geſchaut, welche als zwei treue Sterne in ſeine Kindheit glänzten; er hatte den Klang der Stimme gehört, die aus ſeiner früheſten Zeit bis in das Mannesalter herübertönte; er hatte die Langerſehnte gefunden!

Gefaßt trat er an das Krankenlager. Blaß und abgezehrt lag hier der Commerzienrath; ſchon hatte der nahe Tod ſeine Stirn bezeichnet. Guſtav trat wieder zurück zu der weinenden Tochter, faßte ihre Hand und ſprach, mit demſelben traulichen Tone der Stimme, wie er einſt zu ihr geſprochen:

„Mathilde, in wenigen Augenblicken ſind Sie eine Waiſe. Beugen Sie ihr Haupt unter den Willen der Vorſehung. Bald hat Ihr Vater ausgelitten.“

„O, Gott!“ jammerte das troſtloſe Mädchen: „ſchon ſeit Tagen ſehe ich dieſem Schreckensaugenblicke entgegen.“

„O, meine Mathilde!“ ſagte Guſtav, „Dein Bild blieb unverwiſcht und treu in meinem Herzen. Du ſtehſt nicht allein auf dieſer Welt, wenn Du willſt: werde meine Gattin!“

Da erwachte noch einmal der Lebensfunken in dem ſterbenden Vater, die hagere Geſtalt erhob ſich auf der Lagerſtätte und ſprach mit ſtarker Stimme:

„Gott hat mein Gebet erhört. Ich laſſe mein Kind nicht hülflos zurück. Sie liebt Dich, Guſtav, noch aus den Tagen der Kindheit. Seyd glücklich und nehmt den Segen Eures ſterbenden Vaters.“

Guſtav und Mathilde knieeten nieder vor dem Sterbelager. Der Vater erhob ſegnend die Hände; dann ſank er matt zurück. Der Todesengel nahm mit milder Hand den Dorn des irdiſchen Schmerzens aus ſeiner wunden Bruſt und trug den entfeſſelten Geiſt hinüber in die ewig klare Weihenacht.

# Trennung.

## Ein Triolettenkranz.

---

1.

Ach, fern von ihr zu leben, die ich liebe!
Wie gibt der Buſen ſolchem Schmerze Raum!
Das iſt des Lebens unheilſchwangrer Traum;
Ach, fern von ihr zu leben, die ich liebe!
Daß ich der Qual noch nicht zur Beute bliebe,
Mein ſehnendes Gemüth begreift es kaum:
Ach, fern von ihr zu leben, die ich liebe!
Wie gibt der Buſen ſolchem Schmerze Raum!

2.

Bei ihr zu ſterben, hieß im Scherz nur ſterben,
Entfernt von ihr, wär *mehr* als Todesqual.
Den Himmel fand das Herz in ihrer Wahl,
Bei ihr zu ſterben, hieß im Scherz nur ſterben.
Entfernt von ihr droht ſchleichendes Verderben,
*Ihr Auge* gibt der Seligkeiten Strahl.

Bei ihr zu ſterben, hieß im Scherz nur ſterben;
Entfernt von ihr wär' mehr als Todesqual.

3.

Neun Tage noch, eh' ich ſie wiederfinde!
Neun ew'ge Tage noch! Du träge Zeit,
Du haſt kein Herz für Liebesſeligkeit.
Neun Tage noch, eh' ich ſie wiederfinde!
Wie ich Gedanken an Gedanken binde;
Für meine Sehnſucht liegt das Ziel noch weit.
Neun Tage noch, eh' ich ſie wiederfinde!
Neun ew'ge Tage noch! Du träge Zeit!

4.

Wo ließeſt du die leicht bewegten Schwingen,
Die wir dir angelegt mit leichter Hand,
Als uns ein Ort, ein Kuß zuſammenband?
Wo ließeſt du die leicht bewegten Schwingen?
Ich werde dich auf's Neue mir verdingen
Und Wiederſeh'n heißt das geweihte Pfand.
Wo ließeſt du die leicht bewegten Schwingen,
Die wir dir angelegt mit leichter Hand.

5.

Was ſtrahlſt du, Sonne, milde jetzt hernieder?
Hüll' dich in Wolken, in dein Trauerkleid!

Noch liegt auf meiner Liebe trübes Leid:
Was ſtrahlſt du, Sonne, milde jetzt hernieder?
Bringt doch die Zukunft erſt mir Liebe wieder
Im Herzen meiner wunderholden Maid:
Was ſtrahlſt du, Sonne, milde jetzt hernieder?
Hüll' dich in Wolken, in dein Trauerkleid!

## Sandmann's Lied.

Kauft meinen Sand! Kauft meinen Sand!
Blank muß das Leben ſeyn;
Blank ſey das Haus, blank ſey die Hand,
Gemach wie Herz ſey rein.

Die Luſt entflieht, die Zeit verrinnt
In's immer off'ne Grab,
Wer hier auf Erden gibt, gewinnt:
Drum kauft dem Armen ab.

Und denkt, daß, ob auch Herrlichkeit
Mit Kränzen euch umwand,
Bald nur, nach einer Spanne Zeit,
Euch bleibt ein Hügel Sand.

## Sonnenuntergang.

Die letzten Sonnenſtrahlen
Trinkt jener Fichtenwald,
Den ſie in Golde malen
Schon wieder und ſo bald.

Der Tag, der ſchnell verlaufen,
Sah manches ſüße Glück,
Sah Liebe Lieb' erkaufen
Für treuen Liebesblick.

Was mir der Tag gegeben,
O führ' es, holde Nacht,
Nun in das Traumesleben
Voll reicher Zauberpracht.

# Die Blume von Ontamore,

oder

# Der Schutzgeiſt.

## Geſchichte und Mährchen.

### 1.

### Kinderzeit. Jugend. Verſtoßung aus dem väterlichen Hauſe.

Der erſehnte Knabe war geboren, aber das Leben des Kindes brachte der Mutter den Tod. Sie vermochte, ſchon im Sterben, nur noch ein Maienlächeln des Kindes von dem kleinen Antlitze hinweg zu küſſen, dann trug ein Engel ihre Seele hinauf zum Throne des Allerbarmers.

Mit Widerwillen blickte ſeit dieſer Stunde der Vater auf den jungen Guido, deſſen Geburt ihm die heißgeliebte Gattin geraubt. Der Knabe, von den Hausbewohnern und Dienern, nach dem Beiſpiele ſeines Vaters, vernachläſſigt, wurde ſtörriſch und zuletzt unempfindlich gegen dieſe Behandlung.

Seine beiden älteren Schweſtern genoſſen alle Vorzüge einer ſorgfältigen Erziehung, ſie wurden von dem Vater geliebt; während Guido unter der ſtrengen Aufſicht eines fremden Söldlings ſich nur ſelten ihm nähern durfte.

„Warum mir dieſe Schmach?“ ſo redete der zurückgeſetzte Guido oft in einſamen Stunden zu ſich ſelbſt: „warum mir dieſe Zurückſetzung, welche wie ein giftiger Wurm an meinem Herzen nagt? Bin ich nicht unſchuldig an dem Leid, das man mich entgelten läßt und ſollte denn ſo frühe ſchon das Unglück mich mit einem abſchreckenden Zeichen geſtempelt haben, daß Alle mich haſſen und meiden?“ —

Je mehr der Knabe heranwuchs, deſto bittrer wurde die gekränkte Empfindung ſeines Innern. Aber es war auch, als habe das Unglück ihn in der That zu ſeinem Sohne auserſehn. Als der neunjährige Guido eines Tages mit der jüngern ſeiner beiden Schweſtern an dem großen Weiher des Gartens ſpielte, ſtieß er plötzlich durch eine unvorſichtige Bewegung das Mädchen in die Fluth. Die herbeieilende Hülfe kam zu ſpät; das Kind war ertrunken. Man trug den ohnmächtigen Guido zurück in das Haus; als er die Augen wieder aufſchlug, ſtand ſein Vater vor ihm und ſprach mit wehmüthigem Unwillen:

„Er lebt wieder auf, der Verderber meines Glücks. O hätte der Tod ihn ſo feſt in ſeinen Banden gehalten, wie meine unglückliche Tochter! Wer weiß, welcher Jammer der Zukunft dann von uns fern bliebe!“

Dieſe ſchrecklichen Worte blieben dem armen Guido unvergeßlich. Er trug ihren Schmerz mit ſich in die Stadt, wo der Vater, um den Unheilbringenden fern zu haben, ihn einer berühmten Erziehungsanſtalt anvertrauete. Hier erhielt Guido von allen Lehrern Zeugniſſe ſeines Fleißes und ſeiner guten Aufführung, nur, wurde bemerkt, ſey der junge Menſch zu ſehr in ſich gekehrt und beſitze keinen Freund unter den andern Schülern. Guido hatte die fixe Idee ergriffen, er ſey wirklich zum Unglücke Aller geboren, denen er ſich zugeſelle, und er ſey nun einmal beſtimmt, zu wandeln durch die Bahn des Lebens ohne Liebe.

Auf der Akademie, welche er dem Befehle ſeines Vaters gemäß beſuchte, nahm dieſe Menſchenſcheu noch zu. Er wurde deshalb von leichtſinnigen Studenten verſpottet, mußte ſich mit einem von dieſen ſchlagen, und hatte das Unglück ihn auf der Stelle zu tödten. Da wieß ihn die Relegation zurück in das elterliche Haus.

„Guido," ſprach der Vater, milder als der Jüngling gehofft hatte, bei der Rückkehr zu ihm: „Du ſcheinſt von dem Schickſale zur Zielſcheibe ſeines Zorns gewählt zu ſeyn, aber der Menſch vermag Großes. Suche dem Schickſal ſtark und feſt entgegen zu ſtehen, wolle das nur recht wahr und gewaltig, und Du wirſt ſiegreich hervorgehen aus dem ungleichen Kampfe!"

Guido ſank an die Bruſt ſeines Vaters. Er fühlte durch dieſes erſte Zeichen der väterlichen Theilnahme die Starrſucht ſeiner Seele überwältigt und vergoß einen Strom wohlthätiger Zähren.

Guido's Schweſter war zu einer reizenden Jungfrau emporgeblüht. Sie neigte ſich, die Vorurtheile der Kindheit bereuend, liebevoll zu dem trüben Bruder. Ein herrliches Loos der Zukunft ſchien ihr zu lächeln. Sie war verlobt mit dem Geliebten ihres Herzens, einem jungen Manne von Stande, deſſen edles Aeußere ganz dem verwandten Innern entſprach. Guido's Vater, ein Mann in ſeinen beſten Jahren, hatte ſich gleichermaßen entſchloſſen, ein neues Ehebündniß mit einer liebenswürdigen Wittwe aus der Nachbarſchaft einzugehen und die Verbindung beider Paare war auf einen Tag und zu einem gemeinſamen Feſte beſtimmt.

Da wurde am Tage vor der Hochzeit eine Luſtfahrt zu einem berühmten Ausſichtspunkte in der nahen Umgegend beſchloſſen. Guido hatte ein Paar junge Pferde von ſeinem Vater geſchenkt erhalten; dieſe wollte er bei der Fahrt kennen lernen. Niemand beſorgte Arges, denn der Roßhändler hatte verſichert, die Thiere ſeyen wohl eingeübt. Guido's Vater war zu Pferde. Der Jüngling ſelbſt lenkte die Roſſe vor dem leichten Wagen, in welchem ſich die künftige Mutter, die Schweſter und ihr glücklicher Bräutigam befanden. Ohne Unfall langte man am Orte der Beſtimmung an und brachte mehrere Stunden recht vergnügt hin. Als die Sonne ſich neigte, wandte ſich die Geſellſchaft wieder der Heimath zu. Man ſcherzte, man koſte und erfreute ſich des reinſten Glückes, in der Hoffnung auf die Wonnen des nächſten Tags. Plötzlich aber wurde dieſe Luſt gräßlich geſtört. Guido's Roſſe wurden ſcheu, in unaufhaltſamer Wildheit rannen ſie den abſchüſſigen Berg hinab, das Wehgeſchrei der beängſligten Frauen tönte ſchneidend durch die Lüfte. Da ſchlug der Wagen an ein vorſtehendes Felsſtück, die darinſitzenden wurden herausgeſchleudert, ſinnlos ſtürzte Guido vom Kutſcherſitze hinab. Die tollen Pferde flogen unaufhaltſam mit dem Wagen davon.

Als Guido's Vater auf ſchnaubendem Roſſe bei der Unglücksſtelle anlangte, fand er ein Leichenfeld. Braut und Tochter lagen mit zerſchmetterten Häuptern neben der verderblichen Felſenmaſſe, ihre Seelen waren entflohen. Wie wüthend ſprengte er nach dem heimathlichen Schloſſe und kehrte ſchnell mit dem Wundarzte zurück; allein jeder Rettungsverſuch blieb vergeblich. Der Tod hatte ſchnell und gierig die raubſüchtige Hand nach den blühenden Bräuten ausgeſtreckt. Der Jüngling, Guido's künftiger Schwager, wurde zwar wieder zum Daſeyn erweckt, aber die Erſchütterung des Falls, ſo wie das ſchreckliche Ereigniß ſelbſt hatten ſo furchtbar auf ihn gewirkt, daß ſein Geiſt in die Nacht des Wahnſinns und in den Strudel der völligen Zerrüttung verfiel.

Guido kam erſt ſpät aus ſeinem bewußtloſen Zuſtande wieder zu ſich. Er lag noch auf derſelben Stelle, wo die unglückliche Begebenheit vorgefallen war. Das Blut ſeiner Schweſter und ſeiner künftigen

Mutter befeuchtete den Boden um ihn her, doch über ihm ſtand der Mond am nächtlichen Himmel und beleuchtete mit mattem Lichte den Schreckensort, der ihm allen durch ihn veranlaßten Jammer in das Gedächtniß zurückrief.

Da trat mit zum Himmel geſträubten Haare und verzerrtem Antlitze ſein Vater vor ihn hin. Seine Augen ſprühten Blitze: er glich einem Engel des Gerichts.

„Wehe mir, daß ich dir das Leben gegeben,“ ſo ſprach er mit donnernder Stimme zu dem bebenden Jünglinge, „wehe mir, daß dich dieſe Hände nicht ſchon erwürgt, da du mit dem Muttermorde beladen unter der Larve der Unſchuld in der Wiege ſchlummerteſt! Fleuch weit hinweg aus dieſem Lande, der Fluch des Vaters peitſche dich raſtlos von den Stätten, wo Frieden und Glück verweilen! Der Fluch des Vaters rüttle dich empor aus nächtlichem Schlummer, wenn freundliche Traumgebilde dir die entbehrte Luſt der Wirklichkeit erſetzen wollen! Der Fluch des Vaters vergälle dir die Beruhigung, welche Unglückliche in dem Troſte der Religion finden! Er folge dir durch's Leben und liefre dich an ſeinem Ausgange in die Arme der Hölle! In den Qualen der letzten Stunde will ich dieſen Fluch wiederholen, daß er ſich gewichtiger an dein Leben hänge und all dein Streben zum Guten unnütz mache! Fort! fort aus der Nähe des Ungeheuers, deſſen verpeſtender Hauch Alles verdirbt, was liebend in ſeiner Nähe weilt!“

Der unglückliche Vater verſchwand. Er eilte im Fluge von dem Orte, wo er das ganze Glück ſeines Lebens im gräßlichen Untergange verloren hatte.

Von einer ſtumpfen Starrheit befallen, hatte Guido die ſchreckliche Verwünſchung, welche die Lippen des eigenen Vaters ausgeſprochen, angehört; aber das tief Innerſte ſeines Herzens war erſchüttert worden von der furchtbaren Rede und ein gewaltiger Sturm tobte in ſeiner Bruſt.

Endlich erhob er ſich vom Boden, zähnefletſchend blickte er empor in die ſternflammende Nacht und rief aus:

„Habt ihr's gehört, ihr Sterne, die ihr herniederglänzt, um zu beleuchten Recht und Unrecht auf dieſer Erde? — Haſt du's gehört, o Mond, deſſen ſanftes Licht Milde und Ruhe in das empörte Gemüth des Zürnenden ſenden ſollte? Ich bin verflucht, verflucht auf ewig, unſchuldig dem Verderben geweiht! Nun denn: ſo will ich ein Teufel werden! In der Stunde meiner Geburt hat mich das Schickſal den dämoniſchen Mächten angelobt und warum ſollte ich ſie betrügen um dieſe Gabe höherer Gewalten? Ja, Hölle! Du ſollſt jauchzen, wenn ich dereinſt ein Bürger deines flammenden Reichs werde, und deine Fürſten ſollen im Jubel den Genoſſen empfangen, der in Haß und Feindſchaft gegen die bübiſche Menſchheit ſie ſelbſt übertroffen!"

Da ertönte plötzlich neben dem Jünglinge ein tiefer lang gehaltener Seufzer. Er blickte hin zu der Stelle, von welcher der Laut kam. Wie aus dem Boden hervorgequollen, wankte eine weiße Nebelgeſtalt mit drohender Geberde auf den ſchaudergriffenen Guido zu — er erkannte die Züge der heute verunglückten Schweſter — das Grauſen des Todes umwehte ihn — noch einmal erklang wehmüthig und zum Herzen dringend der tiefe Seufzer: da ſchüttelte es den Jüngling wie Fieberfroſt, von Entſetzen und Todesangſt gepeitſcht, rannte er fort in das Dunkel des nahen Waldes.

---

## 2.

### Neue Bekanntſchaft. Verſuchung und Errettung.

Bald hatte der Zufall den zwecklos umherirrenden Guido auf einen vielbetretenen Fußpfad geführt, auf dem er nun ſchon ruhiger und gefaßter hinwandelte. Sein Inneres ſchien ihm völlig abgeſtorben jeder freundlichen Regung gegen die übrigen Menſchen; ein tödtlicher Haß hatte Raum gewonnen in der öden Bruſt. „Wie laſſ' ich nur dieſes thörichte und dem Böſen ſo leicht zugewandte Geſchlecht meine Feindſchaft recht glühend und ſchmerzhaft empfinden? Wie trifft nur meine verderbende Wuth ſo recht den Mittelpunkt ſeines Glücks, den Grundſtein ſeines Friedens?“ Das waren Guido's Gedanken, aus denen ſich allerlei regelloſe und menſchenfeindliche Plane für die Zukunft erzeugten.

Mit einemmale däuchte es dem Jünglinge, als wandle er nicht mehr allein durch die Schauer der Nacht. In dem Lichte des Mondes erkannte er eine ſeltſame Nebelgeſtalt, welche bald zerrann, bald ſich wieder bildete, und, ſeinem Aeußern völlig ähnlich, ſich dicht neben ihm fortbewegte. Starr blickte er jetzt auf den ſonderbaren Gefährten, der, je länger Guido ihn anhaltend betrachtete, an Form und Dichtigkeit gewann, und plötzlich ganz zu ſeinem Doppeltgänger geworden ihn folgendergeſtalt anredete:

„Hey! mein lieber Geſell und Bruder, was wanderſt du doch ſo einſam und betrübt durch den finſtern Wald? Sey fröhlich und guter Dinge. Das Leben hat der luſtigen Seiten mehr denn eine und haben wir das Glück des Tages verſcherzt, ſo können wir uns auch an den Freuden der Nacht erlaben. Laſſe den Kopf nicht ſo träumeriſch hangen und ſtarre mich nicht ſo verwundert an? Was iſt's denn nun mehr, daß dein eigenes Ich zu noch einem Ich geworden iſt und mit dir plaudert und dir Geſellſchaft leiſtet in dem Schauer der Nacht? Die Menſchen ſind ja ganz erſtaunlich verliebt in ihr werthes Selbſt und deshalb denk' ich, müßte es dir, Menſchlein, recht angenehm ſeyn, dich in all deiner Liebenswürdigkeit beiher ſchleudern zu ſehen!"

„Wer biſt du?" ſtammelte Guido, dem es, trotz der vor Kurzem gemachten faſt übermenſchlichen Erfahrungen, recht unheimlich wurde in der Nähe des ſeltſamen Nachtwandrers.

„Wer ich bin?“ lachte der Doppelgänger höhniſch auf. „Iſt dir etwa das Licht des Mondes nicht hell genug, um zu erkennen, daß ich Du bin? Wart', ich will dir eine Fackel anzünden, die deine Blindheit gleich vertreiben ſoll!“

Bei dieſen Worten ſchnippte er luſtig mit den Fingern und im ſelben Augenblicke ſtand eine alte Eiche in völligem Brand. Da ſah denn nun Guido recht deutlich ſeine eigene Geſtalt, in allen kleinen Einzelnheiten vor ſich. Aber auf dem Antlitze des Fremden ſchwebte ein Zug des Hohns und der Tücke, den Guido nicht an ſich kannte, und auf Jenes Stirne brannte ein ſeltſam geſtaltetes Feuermal.

„Gelt!“ ſo grinzte der Doppelgänger: „die Kleinigkeiten fallen dir beſchwerlich, welche mein Angeſicht vor deiner liebenswürdigen Phiſionomie voraus hat? Aber laß dich das nicht anfechten. Nicht lange wird es dauern, ſo haſt du dir auch dieſe beſondern Merkmale erworben, nach denen Mancher vergebens lüſtern iſt!“

„Du biſt kein Weſen dieſer Welt!“ ſprach nun Guido gefaßter: „du biſt ein Geiſt des Abgrunds, emporgeſandt meine Seele zu umſtricken!“

„Und was iſt es denn nun Großes, wenn ich

Ja hierzu ſage?“ erwiederte Guido's Ebenbild. Auf Erden nennt man mich jetzt Guido, unten werde ich Samael gerufen.“

Bei dem Klange des dämoniſchen Namens ſchlug eine Flamme aus dem Feuermale der Stirn; Guido prallte zurück und rief voll Abſcheu:

„Weiche von mir, Verſucher, ich habe nichts mit dir zu ſchaffen!“

Ein höhniſches Gelächter war die Antwort. Dann entgegnete der Bote des Abgrunds:

„Nichts mit mir zu ſchaffen? Meinſt du denn der Fluch deines Vaters hätte dich nicht ſchon als unſer Opfer bezeichnet? Haſt du nicht ſelbſt uns gerufen vor kurzer Zeitfriſt und dich gelobt als unſern Genoſſen? Sey kein Thor! Genieße alle Luſt des Lebens mit meinem Beiſtande und laſſe dir nicht grauen vor einem Jenſeits, das du doch nur aus zweifelhaften und deutungsloſen Ahnungen kennſt. Dich haben Schickſal und Geburt ſchon beſtimmt, in außerodentlicher Weiſe einzutreten in das Wirken der Menſchen, ſtrebe nicht vergebens, deinem unabänderlichen Looſe zu entgehen!“

Guido ſchwieg. Eine große Erſchöpfung bemächtigte ſich plötzlich ſeiner, er war nahe daran zu Boden zu ſinken. **Da ſtand mit einemmale, wie durch Zauber**gewalt hervorgerufen, vor ihm und ſeinem Genoſſen eine reich beſetzte Tafel. Köſtliche Gerüchte lockten die Eßluſt, ſchäumender Champagner brauſ'te in den Bechern.

„Du biſt ermattet,“ ſprach der Doppeltgänger: „erlabe dich an Speiſe und Trank, daß du wieder hell ſiehſt und hell denkſt. Dieſer Genuß verpflichtet dich zu nichts und du biſt nach ihm noch ſo frei wie vorher!“

Auf koſtbare Polſter ließen die Reiſegefährten ſich nieder. Bald hatte der Jüngling neue Kräfte gefunden in köſtlicher Speiſe und feurigem Weine. Glühend rann das Blut durch ſeine Adern, ſeine Phantaſie erhitzte ſich an den üppigen reizenden Bildern des Lebens, mit denen der Verſucher ſeine Zukunft ausſchmückte, wenn er ihm ſich ganz ergeben wolle für Zeit und Ewigkeit.

„Und was iſt denn dieſe Ewigkeit, die euch ſo endlos lang drückt?“ rief der Verſucher trügeriſch aus: „in ihr iſt keine Zeit, ohne Zeit gibts keine Dauer, und flüchtiger muß ſie daher ſeyn als die Minute, deren Vorüberrauſchen wir in deutlichen Schlägen abmeſſen können. Möchteſt du der Thor ſeyn, der ſich durch den verlarvten Popanz abſchrecken läßt von den offen da liegenden Herrlichkeiten des Lebens? Friſch auf, Camrad! ſtoß an mit mir: Die Liebe ſoll leben und ihr reich begränzter Freudenbecher!"

Zu neuen, ihm bisher unbekannten Gefühlen entzündet, leerte Guido den ſchäumenden Pokal. Mit einſchmeichelnder Rede und in der ſinnlichſten Darſtellung führte der Doppeltgänger ihm die Genüſſe der Liebe vor, welche ihn in den Armen der Frauen erwarteten. Das Paradies der Wolluſt lag ausgebreitet vor dem Jünglinge da. Seine Sinne wurden entflammt, ſeine Begierde nach dem noch fremden Glücke erwachte in voller Macht.

„Glaubſt du denn wirklich," ſo ſtammelte er überreizt, „daß mir, dem Verfluchten, auch ſolche Wonnen zu Theil werden könnten?"

„Zu jeder Luſt des Lebens eröffnet dir mein Wille die Thore," antwortete laurend der Böſe: „nur eine Kleinigkeit gibts noch zu beobachten, eine pure Formalität, welche eigentlich zur Befeſtigung unſerer Freundſchaft nicht weſentlich beiträgt. Ritze dir gefälligſt mit dieſer Nadel den linken Arm und unterſchreibe mit deinem Blute dieſes unbedeutende

Scheinchen. Es iſt nur um Lebens und Sterbens willen!"

Schon zuckte Guido's Rechte nach der Nadel und der gebotenen Schreibfeder, da hörte er plötzlich ganz nahe, aber von leiſer und bekannter Stimme ſeinen Namen rufen. Er blickte auf. Gerade gegen ihm über ſaß eine bleiche Leichengeſtalt, derer Züge aus ſeinen frühern Jahren mit einemmale erinnernd wieder herüberlebten in die Gegenwart. Er erkannte ſein jüngeres Schweſterlein, von ihm einſt unvorſichtig in die See geſtürzt. Trübe und wehmüthig ſah ihn das Kind an, ein lichter Schein ſchwebte um ſeinem Haupte. Da erklang wiederum die leiſe Stimme zu folgenden Worten:

„Guido ſey ſtandhaft. Gib der Hölle keine Macht über dich!" Der Doppeltgänger ſchien dieſes nicht zu hören. Als er aber den Jüngling ſtarr nach einer und derſelben Stelle blicken ſah, richtete er auch die Augen dahin. Ein Blick des Kindes begegnete ihm. Seine ganze Geſtalt erbebte vor dem Blicke. Da rief Guido, indem er ſich ermannte und emporſprang:

„Hebe dich weg, Dämon der Hölle! ich gebiete es dir im Namen Gottes!"

Und die Geſtalt des Verführers verſchwamm wie ein lichtes Gewölk in die Finſterniſſe der Nacht. Die Tafel mit allem, was auf ihr befindlich, verſchwand. Die Kindesgeſtalt war nicht mehr zu ſehen; ein glühender Johanniskäfer ſtieg zum Himmel. Guido aber verſank müde und erſchöpft, auf weichem Moos, zu einem tiefen Schlummer.

## 3.

## Traum. Ueberfall. Räubergenoſſenſchaft.

Bald hielt die Phantaſie mit gaukelnden Träumen ihren Einzug in das Gemüth des Jünglings. Sie führte ihn auf den Gipfel eines einſam zum Himmel emporſtrebenden Bergs. Ringsum hatte ſich ein weiter Waſſerſpiegel geſammelt, der durch unabläßlichen Zufluß von Strömen und Bächen immer höher ſtieg. Guido hörte den Jammer der Unglücklichen, welche tief unten im Thale ein Opfer der Ueberſchwemmung wurden. Aber nicht lange ſo drängte ſich auch zu ihm drohend und verderblich die Gefahr heran. Von allen Seiten ſtrömten in ſchwellenden Wogen die Gewäſſer zu dem einſamen Gipfel, der nur noch wie ein kleiner Fleck Landes aus dem ungeheuern Wellengrabe hervorragte. Schon wurden die Füße des Jünglings benetzt; immer ſchlüpfriger wurde der Boden; gewaltige Fluthen ſtrömten in aller Macht heran. Keine Hülfe ſchien es für Guido zu geben in dieſer höchſten Noth. Da mit einemmale eröffnete ſich der Himmel und es ſtiegen zwei glänzende Geſtalten hernieder zu dem Hülfloſen. Es waren die beiden verſtorbenen Schweſtern. Liebevoll umſchlangen ſie ihn und hoben ihn mit ſich auf zum Himmel, dem ſie wieder zuſchwebten, da ſtürzte ſich plötzlich eine dämoniſche Geſtalt zwiſchen ſie — Guido erkannte ſeine Züge mit dem Feuermale des Doppeltgängers — entriß mit übermächtiger Gewalt den Jüngling ſeinen himmliſchen Führern und fuhr mit ihm hinab in den bodenloſen Abgrund, aus dem unzählige verwirrte Stimmen der Wuth und der Verzweiflung an ſein Ohr ſchlugen. Eben erſchienen noch einmal die zwei Engelsgeſtalten, um einen neuen Kampf mit dem hölliſchen Samael zu beginnen; da wurde Guido aus dieſem furchtbaren Traume plötzlich durch Waffengeräuſch und lautes Reden erweckt. Er blickte auf und ſah ſich umgeben von einem Kreiſe widriger Geſtalten, mit deren Worten und wildem Aeuſſern er leicht errathen konnte, daß Raub und Mord ihr Handwerk ſey. Ein ſtruppiger Rothkopf hielt ihm die Blendlaterne in's Geſicht und ſprach umgewandt zu einem Hinterſtehenden.

„Hauptmann! der Burſche iſt erwacht aus ſeinem Todesſchlafe. Soll ich ihm den Garaus machen?“

„Stoß ihm den Dolch in die Gurgel!“ war die Antwort, und ſchon bereitete ſich Guido, den Todesſtoß zu empfangen. Da erhob der Hauptmann noch einmal die Stimme und rief:

„Doch halt! Der Bube iſt jung und ſcheint von guter Herkunft. Wer weiß, wie der uns noch nützen kann. Knebelt ihn und ſchleppt ihn mit!“

Guido fühlte wohl, daß hier jeder Widerſtand eitel ſeyn würde. Ueberdem war er unbewaffnet und noch ſehr erſchöpft von den ſchrecklichen Ereigniſſen des vorigen Tages. Er gab ſich alſo ruhig der unwürdigen Behandlung hin.

Auf einem engen Waldpfad, Bergſchluchten hinab und hinauf, bewegte ſich der Zug der ſchweigenden aber ſchnell vorwärts ſchreitenden Räuber. Guido ſtellte indeſſen die düſterſten Betrachtungen über ſeine Vergangenheit und ſeine Zukunft an.

Da hörte er plötzlich wieder ein bekanntes Flüſtern neben ſich und erblickte, bei dem matten Lichte der Blendlaterne, emſig mit fort ſchreitend dicht neben ſich den grauſigen Doppeltgänger.

„Nur ein Wort, nur einen Wink, daß du mein eigen ſeyn willſt,“ lautete die Rede des Verſuchers, „ſo biſt du befreit von deinen Banden und dieſe hier liegen zerſchmettert im Felſengrunde. Was ſoll dir das Leben unter Räubern? Du kannſt dich nicht ſicher erfreuen am luſtigen Tageslichte, nicht Wonne ſchöpfen aus dem fröhlichen Treiben der Welt, nicht das Glück der Liebe kennen lernen in den Armen reizbegabter Frauen. Entſchließe dich ſchnell! Sprich das beglückende Ja und ich führe dich ein in des Lebens Herrlichkeit.“

Stumm ſetzte Guido ſeinen Weg fort. Seine Seele ward ſchwankend, halb ſchon neigte ſein Willen ſich zu dem Begehr des Verſuchers, deſſen Gegenwart ſeine Begleiter nicht zu bemerken ſchienen.

„So ſprich doch,“ flüſterte dieſer ungeduldig. „Was iſt da zu überlegen. Elend, Schande und künftige Blutſchuld ſollſt du umtauſchen gegen Glück und Freude. Zaudre nicht!“

Mit einemmale flammte jetzt das Morgenroth in Oſten vor den Wanderern auf. Da glaubte Guido in einem lichten Purpurwölkchen das wehmüthige Antlitz ſeines jüngern Schweſterleins zu erſchauen. Die Scene der Nacht trat plötzlich vor ſeinen Geiſt und noch einmal ſcheuchte er den dämoniſchen Geſellen im Namen des Allmächtigen aus ſeiner Nähe.

Guido's Begleiter führten ihn jetzt hinab in ein tief zwiſchen Bergen eingeſenktes Thal. Sie hielten am Eingange einer finſtern Höle, über welche ſich eine große Felſenmaſſe emporſtreckte, von deren höchſten Fläche Bäume und Gräſer im luſtigen Grün hinabſchauten, in das enge Thal. Die Höle war mit einer Gitterthüre von ſtarken Eiſenſtäben verſchloſſen. Auf einen gellenden Pfiff der Räuber wurde in der Höle geantwortet; dann erſchien ein ſeltſam gekleidetes altes Weib mit widerlichen Geſichtszügen und öffnete von Innen das gewichtige Thor.

„Herein ihr Geſellen!“ rief ſie mit ſchneidender Stimme. „Habt ihr gute Beute eingefangen von den reichen Menſchenkindern und bringt ſie jetzt treu und redlich in das Gebiet der alten Wahrmunda? Oder ſeyd ihr rückgekommen arm und elend wie ihr auszogt, daß meine Seele euch verwünſche und meine Zunge euch plage?“

Finſter und ohne Antwort zu geben, folgten die Räuber der Alten durch den ſchmalen Felſengang zu einem größern Gewölbe. Hier warf ſich ſogleich der größte Theil von ihnen in den Winkeln nieder und überließ ſich dem Schlaf. Der Hauptmann aber ſtieß den gebundenen Guido vor die Alte hin und ſprach:

„Sieh, Mutter, das iſt die einzige Beute, die wir mit heimbringen von dem nächtlichen Zuge. Aber in wenigen Tagen ziehen wir wieder aus zu einem großen Unternehmen und dann bringen wir dir Gold und Herrlichkeiten mit in Hülle und Fülle!“

„Immer haſt du mir leere Verſprechungen, du erbärmlicher Burſche:„ zürnte die Alte. „Habe ich dich darum alle Kunſtgriffe der Dieberei gelehrt und ſchon als Kind dich in Grauſamkeit und Blutluſt gehärtet, daß du mir nicht die Zinſen einbringſt von dem Capitale, ſo ich eingelegt in deine Seele? Doch tritt her, du blanker Junge,“ ſo wendete ſie ſich nun zu Guido: „laß ſehen, welcher Geiſt in dir wohnt und was wir dereinſt von dir zu erwarten haben?“

Mit dieſen Worten entledigte ſie den Jüngling ſeiner Banden, nahm deſſen Rechte und ſchaute mit forſchendem Blicke hinein. Da legte ſich plötzlich ein hoher Ernſt über das Geſicht Wahrmunda's, ſie murmelte dumpfe und unverſtändliche Worte vor ſich hin und, indem ſie die Hand des Jünglings frei gab, ſprach ſie laut zu dem Hauptmanne:

„Hütet euch wohl, dieſem Jünglinge ein Leid zu thun. Eine andere Macht hat Gewalt über ihn als die eure. Ob er euch Glück oder Unheil bringt, das vermag ich nicht zu deuten, aber ſo viel iſt gewiß, daß kein gemeines Schickſal ihm bevorſteht."

Der Räuberhauptmann warf einen neugierigen Blick auf Guido, dann führte er ihn zu einer Schlafſtelle und hieß ihn ſich niederlegen. Guido ſank ermattet zum Boden und entſchlummerte.

Erſt gegen Mittag wurde es wieder lebendig in der Höle. Ein Piſtolenſchuß, den der Anführer abfeuerte über die Häupter ſeiner ſchlafenden Genoſſen hallte fürchterlich wieder in dem weiten Gewölbe und erweckte Alle in einem Augenblicke. Man lagerte ſich ſogleich um eine reich beſetzte Tafel, zu der auch Guido berufen wurde. Die Räuber ſangen bei dem Gelage allerlei wilde Lieder und erzählten manche blutige Begebenheit aus ihrem abſcheulichen Leben.

Ueber die Ehrfurcht, welche alle der alten Wahrmunda erwieſen, mußte Guido erſtaunen. Aus dem Benehmen der ſchrecklichen Rotte erkannte der Jüngling wohl, daß man ihr eine geheime Macht, eine Gemeinſchaft mit dunkeln Gewalten zutraute. Die Alte hatte ſich zu Guido's Seite niedergelaſſen. Noch hatte ſie nicht geredet. Plötzlich aber begann ſie:

„Was rühmt ihr euch doch ſolcher nichtswürdigen Dinge, als Mord und Diebſtahl ſind? Was haben dieſe Erbärmlichkeiten für Einfluß auf das Geſchick, auf die Welt? Da kann ich mich ganz anderer Thaten preiſen! Einſt ſchleppte ich bettelnd meine müden Glieder durch eine blühende Flur. Da rollte plötzlich eine glänzende Caroſſe an mir vorüber. Auf ſtrahlendem Sitze ſaß eine reichgekleidete Frau. Ich ſprach ſie um eine Gabe an; aber wild rannten die Roſſe an mir vorüber, die Räder warfen mich zu Boden. Kein Menſch kümmerte ſich um meinen Fall. Da erhob ich mich mit Gewalt und ſprach einen ſchrecklichen Fluch aus über jene Frau; daß die Frucht, welche ſie in ihrem Schooſe berge, ſie ſelbſt tödten ſolle, und alles verderben, was ſich dereinſt liebend dem aus dem Keim gereiſten Menſchen nahen werde.

Mein Fluch ward erfüllt; von dem Opfer ſelbſt hängt er jetzt ab, fortzuſchreiten auf der verwünſchten Bahn oder ſein Schickſal zu wenden zu Freude und Glück!“

Wahrmunda's graue Augen hatten ſich ſtarr auf Guido geheftet. Dieſer erbebte in ſeinem Innerſten. Ihm war als ſtelle ſeine grimmigſte Feindin ſich ihm jetzt gegenüber und fodre ihn zum entſcheidenden Kampfe. Da zuckte es plötzlich gewaltig in ihm. Er riß einem nahe ſitzenden Räuber ſchnell den Dolch aus dem Gürtel und ſtieß ihn mit dem Ausrufe:

„Ich bin das Opfer; ſtirb du grauſame Feindin!“ nach dem Herzen der Alten. Aber der Stahl zerſplitterte als ſey er auf harten Marmor getroffen und ein höhniſches Gelächter der Räuber ſchallte wild empor.

„Brav, mein Junge!“ ſprach grinſend die unverletzte Wahrmunda. „Du haſt dein Probeſtück gut beſtanden und dich würdig gezeigt, ein Glied unſerer Kette zu werden. Nehmt ihn ſogleich auf in unſern Bund. Laßt ihn ſchwören den Eid, der ihn uns zu eigen gibt!

Ehe noch Guido von der wunderbaren Erfahrung, welche er ſo eben gemacht hatte, wieder zu Bewußtſeyn kommen konnte, trat der Räuberhauptmann mit entblößtem Schwerdte vor den Jüngling hin und ſprach ihm die Worte eines furchtbaren Eides vor, welche Guido faſt gedankenlos wiederholte. Die Räuber hatten ſich in einen Kreis um ihn geſtellt, die Alte blickte höhniſch lächelnd zu ihm hin.

Als die Ceremonie vorüber war, entfernte ſich Wahrmunda. Das Gelag erhob ſich zu gräßlicher Wildheit. Jeder der Räuber brachte dem neuen Bruder den Becher des Willkomms zu. Guido's Lebensgeiſter entflammten ſich nach und nach. Er war ein Ausgeſtoßener der Menſchheit; hier hatte er Freunde und Genoſſen gefunden, mit ihrer Hülfe konnte er ſeinem tiefgewurzelten Haß gegen das menſchliche Geſchlecht völlige Genüge leiſten: ihm ſchien es, als habe das Schickſal ſelbſt ihn in dieſe Geſellſchaft geführt. —

## 4

### Warnung der Alten. Furchtbare Ueberraſchung. Ereigniſſe im Kerker.

Guido wandelte am folgenden Tage wie ein Träumender in den Gängen der Höle umher. Wenn er die Ereigniſſe überdachte, welche in ſo kurzer Zeit faſt wunderbar ſich in ſein Leben gedrängt hatten, ſo konnte er ſich der Frage an ſich ſelbſt nicht erwehren: „Wie? Iſt denn dieſes Alles wirklich geſchehen? Biſt du denn in der That noch derſelbe Guido, der du vor wenigen Tagen wareſt?“ Da gab ihm denn ſeine Beſinnung die ſchreckliche und aufklärende Antwort zurück, daß er nicht träume, daß ihn die Wirklichkeit ſelbſt in gräßliche Feſſeln geſchlagen habe.

Als die Dunkelheit der Nacht hereinbrach, rief der Räuberanführer die Bande durch einen Piſtolenſchuß in dem großen Gewölbe zuſammen.

„Friſch auf, meine Freunde,“ ſo redete er die Verſammlung an, „wir ziehen aus, einem reichen Praſſer die Verwaltung ſeines Vermögens zu erleichtern. Seyd kühn und muthig wie immer, und reiche Beute wird unſer Unternehmen lohnen!“

Die Räuber jubelten laut auf, der Hauptmann aber wandte ſich zu Guido:

„Du wirſt zum erſtenmale das blutige Handwerk kennen lernen. Wahre dich wohl irgend ein Zeichen der Feigheit oder gar der Reue zu geben. Mein Dolch würde dir im Augenblicke jede fernere Schwäche dieſer Art erſparen für immer!“

Guido empfing nicht ohne Beben die Waffen, welche ihm zugetheilt wurden. Der beſſere Genius in ihm wurde wach. Er ſah mit Schauder auf die Bahn, welche er nun beſchreiten wollte; Mord und Raub, Schändlichkeiten jeder Gattung grinſten ihm aus der Zukunft entgegen. Aber was ſollte er thun? die Uebermacht ſtand ihm gegenüber; für den Augenblick blieb ihm nichts übrig als ihr zu folgen.

Man bereitete ſich zum Auszuge. Als die Bande im Begriff war die Höle zu verlaſſen, trat die alte Wahrmunda noch einmal vor den Hauptmann hin und ſprach, indem ſie auf Guido deutete:

„Laß mir dieſen zurück! Ein nahes Unglück iſt in die Züge ſeines Antlitzes eingeſchrieben: noch in dieſer Nacht wird es ihn treffen. Du ſchonſt ſeiner Jugend, wenn du ihn für diesmal ausſchließeſt von dem blutigen Werke!"

Unmuthig runzelte der Anführer die Stirn und bedachte ſich einige Augenblicke lang. Dann entgegnete er:

„Es kann nicht ſeyn. Er muß mit! Iſt unſere Anzahl doch ſchon allzuſehr geſchwächt durch den Tod Lorenzo's und durch die Treuloſigkeit bübiſcher Cameraden! Was liegt auch groß an dem Burſchen? Will ihn der Rabenſtein, ſo mag er ihn haben!“

Guido war in ein ſo dumpfes Hinbrüten verſunken, daß er dieſe Aeußerungen gar nicht vernahm. In einer gleichen Starrſucht ſeines Geiſtes und ſchweigend zog er mit ſeinen Genoſſen durch die wilden Klüfte des Gebirgs, deren gefährliche Felſenpfade durch einzelne Blendlaternen nur wenig erhellt wurden. Es mochte gegen Mitternacht ſeyn, als man bei einem großen, in der tiefen Dunkelheit nicht erkennbaren Gebäude anlangte. Einige der Räuber waren ſogleich geſchäftig, mit Ditrich und Brecheiſen eine kleine und unſcheinbare Pforte zu eröffnen. Der Verſuch gelang ohne große Schwierigkeit. Nun eilte ſogleich der Hauptmann mit vielen ſeiner Gefährten in das Innere des Gebäudes, während Guido in der Geſellſchaft einiger andern in einem dunkeln Gange zurückbleiben mußte.

Der Jüngling hörte das Pochen ſeines Herzens. Die Grenze ſchien überſchritten, welche ihn vom Verbrechen trennte.

Da loderten plötzlich von allen Seiten Flammen empor. Die Räuber hatten das Gebäude in Brand geſteckt, um bei der allgemeinen Verwirrung eine reichere Beute zu machen. In furchtbarer Schönheit ſchlug die Glut zum Himmel auf, ein Geheul der Angſt und des Schreckens drang aus den innern Gemächern des Hauſes.

Fortgeriſſen von ſeinen Gefährten ſtürmte Guido mit dieſen eine Hintertreppe hinauf. Die nächſte Thüre wurde eingeſtoßen. Sie ſtanden in einem weiten Saale; der Schein des Brandes übergoß alle Gegenſtände mit dem hellſten Lichte des Tages.

„Erd und Himmel, wo bin ich!“ ſchrie Guido mit Donnerſtimme. Das Blut in ſeinen Adern erſtarrte zu Eis; er erkannte, daß er ſich in dem Schloſſe ſeines Vaters befand. In der Mitte des Saales ſtanden zwei offene Särge. In dieſen lagen zum Begräbniſſe geſchmückt die Leichen ſeiner Schweſter und der Braut ſeines Vaters.

Die Räuber ſelbſt fuhren entſetzt zurück bei dem unerwarteten Anblicke. Guido's Hand zuckte fieberhaft an dem Hahne ſeiner Piſtole, er richtete die Mündung nach ſeinem Herzen; da ſprang plötzlich eine Seitenthüre auf. Sein Vater trat bewaffnet heraus. Mit grimmigem Blick ſah er hin auf den Sohn und rief dann:

„Ha! Bube, biſt du auch noch zum Räuber und Mordbrenner geworden, um dieſe zu ſtören in ihrer Todesruhe und die vatermörderiſche Fauſt gegen mich zu erheben? Beim Himmel, das ſoll dir nicht gelingen; ich bin dein Vater: ich will dein Richter ſeyn!“

Ehe noch die Räuber es verhindern konnten, feuerte er ſein Piſtol auf den Sohn ab. Getroffen ſank Guido zu Boden; ſeine Blicke verdunkelten ſich, ſein Bewußtſeyn entfloh: der Fittich des Todesengels rauſchte an ſeinem Haupte vorüber. —

Lange Zeit war es dem Jünglinge nun, als befinde er ſich in einem tiefen und betäubenden Schlafe, der nur ſelten von Ereigniſſen heimgeſucht wurde, von denen es ihm nicht klar war, ob ſie der Wirklichkeit oder dem Traume angehörten. Eines Tages aber konnte er ſich frei emporrichten von ſeinem Lager, und mit voller Beſinnung die Umgebungen erkennen, in denen er ſich befand.

In einem kleinen Gemache, mehr einem Kerker als einem Wohnzimmer ähnlich, lag Guido auf einem karg aufgeſchütteten Strohlager. Eine düſter brennende Lampe warf nur ein mattes Licht auf die wenigen Gegenſtände, mit welchen das enge Gemach ausgeſtattet war. Ein einziges Fenſter, durch deſſen zerbrochene Scheiben eine feuchte und kalte Nachtluft hereindrang, war mit ſtarken Eiſenſtäben verwahrt.

Guido befand ſich allein in dem ihm wunderlich ſcheinenden Gemache. Er konnte nicht begreifen, wie er hierher gekommen ſey, ſo hatte ſich die Erinnerung des Geſchehenen aus ſeinem Gedächtniſſe entfernt. Da fühlte er plötzlich einen heftigen Kopfſchmerz. Unwillkührlich zuckte ſeine Rechte empor nach der ſchmerzenden Stelle. Er fand die Kopfwunde, den Verband und — Himmel! mit dieſer Erkenntniß ſtanden auch alle Schrecken der Vergangenheit wieder vor ſeinem Geiſte.

„Ja, nun ſehe ich es klar," ſo rief er aus, wohin mich das unglückliche Verhängniß gebracht hat, das wie ein blutſaugendes Ungeheuer nach meinem Herzblute gierig iſt! Auf dem Schaffotte ſoll mein Haupt fallen, ſo will es die dunkle Macht; als Vatermörder ſoll mich die Welt verabſcheuen, als Mordbrenner verdammen! Und dennoch bin ich unſchuldig, kein Verbrecher, nur ein Unglücklicher!"

„Wer wird das glauben, mein Lieber?" flüſterte ihm plötzlich eine bekannte Stimme zu. Guido blickte auf: Der Doppeltgänger Samael ſtand vor ihm.

„Du ſiehſt,“ ſo fuhr Samael fort, „daß ich der einzige Freund bin, der dir noch treu bleibt, wohin auch dein Verhängniß dich führen mag. Was widerſetzeſt du dich doch immer der nähern Verbindung mit mir? Sprich ein Wort und ich führe dich frei und ledig hinaus aus der engen Kerkerſchaft in die glänzende Sternennacht, wo eine milde Luft deine Kopfwunde in einem Augenblicke heilen ſoll und dich mit neuer Kraſt des Körpers und junger Heiterkeit der Seele erfüllen wird. Willſt du eine einſam vertrauerte Jugend mit dem Tode auf dem Hochgerichte endigen, ohne je dem Reichthum der Lebensfreuden, ohne das Glück der Liebe gekoſtet zu haben? Sey kein Thor! Morgen um dieſe Zeit ſteht dir keine Wahl mehr zu. Dann ſtarrt vom Rade des Hochgerichtes dein Kopf ſchon hernieder!“

Tief drang in die Seele Guido's dieſe Rede des Verführers, Schauer des Entſetzens zogen durch ſein Gebein. Morgen ſchon ſoll er endigen wie der niedrigſte Verbrecher, morgen ſchon in Schande und Schmach ſeine Jugend dem eiſernen Willen des Verhängniſſes opfern! Da wankte ſeine Stärke.

„Wie,“ entgegnet er mit bebender Stimme dem wutſchreienden Samael, „du könnteſt wirklich mich befreien aus dieſen Mauern, mich retten von dem unverdienten Gerichte?“

„Sprich das Wort, welches dich mir zu eigen gibt, ſprach hierauf alſogleich der Doppeltgänger, „und, trotz dieſer Mauern, trotz der Eiſenſtäbe, die deinen Kerker verſchließen, biſt du im Augenblick in jeder Gegend der Welt, wohin du dich wünſcheſt. Willſt du wandeln in dem üppigen Indien, wo jetzt die Milde des Abends ſich herabſenkt und mit ihrem ſpielenden Hauche tauſend herrliche Wohlgerüche aus Blumen und Geſträuchen in höherer Kraft entbindet, an jeden Genuß, der je den Sinnen ſchmeichelte, ſich in ungeahntem Reichthum bietet und jeden einzelnen Europäer zu einem König macht? Sprich das Wort und mit der Schnelle des Gedankens führe ich dich hin! Gelüſtet dich's, unter den Schönheiten Circaſſiens und Georgiens dir die Freundin zu ſuchen, welche dein Leben begränzt mit der Wonne der Liebe: Sprich das Wort und ehe noch der Ton deiner Stimme verklungen iſt, ſtehſt du in einem Kreiſe der vollkommenſten Schönheiten, welche je aus den ſchöpferiſchen Händen der Natur hervorgingen! Haſt du Neigung aus den Goldminen von Potoſi, aus den Diamantgruben von Golkonda die Schätze anzuhäufen, wie auch nie ein Sterblicher ſie vor dir beſeſſen, ſprich ein Wort und meine Macht ſoll ſelbſt den Durſt der gierigſten Habſucht befriedigen!“

Lockend klangen die Erbietungen Samaels. Er ließ den armen Gefangenen in alle möglichen Freuden einer glücklichen Zukunft ſchauen. Guido hatte bis jetzt, ob er gleich fromm und rein im Innern von jedem böſen Gedanken geblieben, nur die Bosheit des Schickſals kennen gelernt: konnte er hierin die Gerechtigkeit des Himmels bewundern? Wollten nicht die Gewalten des Abgrundes ſich weit liebevoller gegen ihn bezeigen? Und dabei der nahe drohende Verbrechertod — was Wunder! wenn ſeine Seele ſchwankte, wenn die Waagſchale zu Gunſten des Doppeltgängers ſich neigte.

Da tönte plötzlich von einem nahen Kirchthurme der Schlag der zwölften Stunde dumpf herab. Guido ſah, wie die Blicke Samaels ſich plötzlich ſtarr zu der entgegengeſetzten Seite ſeines Lagers wandten. Das Feuermal auf der Stirn des Verſuchers erglänzte im dunkelglühenden Feuer, ſeine Geſtalt wurde unſtät und wogte ſeltſam in einander, wie ein dunkles Gewölk am gewitterbezogenen Himmel. Und in demſelben Augenblicke hörte Guido die leiſe Stimme ſeines verſtorbenen Schweſterleins, wie ſie ihn bei Namen rief; er fühlte den Hauch eines geiſtigen Odems, er ſah die Geſtalt des Kindes, als er das Antlitz abwendete von dem grauſigen Doppeltgänger. Eine unbeſchreibliche Wehmuth ſprach aus den Geſichtszügen des Kindes; Guido fühlte ſich auf eine wunderbare Weiſe abgezogen von dem Einfluſſe des Verſuchers. Das wehmüthige Kindlein aber ſprach:

„Guido! ich bringe dir die Grüße der Mutter, du ſollſt ſtandhaft ſeyn. Auf deiner Bruſt trägſt du ein Amulet, das dich beſchützt gegen die Gewalt des Böſen!“

Schnell faßte Guido's Hand nach der Bruſt. Er riß ein Kreuz von Edelſtein hervor, auf dem das Bild des Erlöſers eingegraben war, und das er ſeit ſeiner Kindheit immer getragen. Als er dieſes Symbol des Heiligſten dem Dämon des Abgrunds entgegenhielt, da dehnte ſich dieſer plötzlich zu einer ungeheuren Rieſengeſtalt empor, neben ihm ſtand eben ſo rieſig die alte Wahrmunda: beide lachten höhniſch auf, aber auf einen Wink des Kindes verſchwanden ſie plötzlich den Blicken Guido's, und zwei Fledermäuſe ſchnurrten ängſtlich durch das Gitterfenſter davon.

„Du biſt gerettet!“ flüſterte das Kindlein.

Guido aber verſank in einen tiefen und wohlthätigen Schlummer.

## 5.

### Befreiung. Abſchied von der Heimath. Erſte Liebe.

Die Morgenſonne ſchien bereits recht heiter und luſtig durch die Gitterſtäbe des kleinen Fenſters, und brachte ſo den freudigen Gruß der neuerwachten Natur auch in die Gruft des einſamen Gefangenen, als Guido geſtärkt und faſt von allem Schmerze ſeiner Kopfwunde befreit erwachte.

Es war ihm, als ſey während dieſes Schlafs eine eigene und ihm bis dahin fremde Ruhe in ſein Gemüth gezogen. Klar lag es nun vor ſeinem Geiſte, daß von einer weiſen Vorſicht unmöglich einer unheilbringenden Gewalt ſo viel Macht über ihn eingeräumt ſeyn könne, als ihm dieſes ſelbſt aus ſeinen bisherigen Unglücksfällen und aus den verſuchenden Reden Samaels hatte einleuchtend ſcheinen wollen.

„Der Geiſt der Mutter wird mich ſchützend umſchweben; die Engelsſeelen der vorangegangenen Schweſtern werden nicht von mir weichen!“

Dieſer Ausruf, die Ueberſtrömung des innern Gefühls, war kaum über ſeine Lippen gegangen, als die Pforte ſeines Gefängniſſes geöffnet wurde, und, von dem Kerkermeiſter begleitet, mit freundlicher Miene ein Mann hereintrat, der ſich ihm ſelbſt als der Wundarzt vorſtellte, welcher ihn während einer ſechswöchentlichen Geiſtesabweſenheit behandelt habe. Mit freundlicher Milde unterſuchte der Wundarzt die Verletzung Guido's, und verſichert, ſie ſey gänzlich geheilt, auch das Fieber und die übergroße Reizbarkeit der Nerven ſeyen auf eine wunderbare Weiſe mit einemmale verſchwunden.

Es war dem Jünglinge ein höchſt angenehmes Gefühl, ſich mit einer Art von väterlicher Güte von einem Fremden behandelt zu ſehen. Herzlich drückte er dem Wundarzte die Hand und ſprach:

„Möge Euch der Himmel vergelten, was Ihr an mir gethan habt. Noch in meiner letzten Stunde wird mein Gebet dieſes erflehen, wenn Euch gleich nicht viel an den Wünſchen eines Unglücklichen gelegen ſeyn kann, deſſen Haupt ſchon dem Schaffot verfallen iſt.“

„Welcher heilloſe Wahn!“ rief der Wundarzt aus. „Eure Unſchuld iſt ja erwieſen, und noch heute wird Euch die Freiheit mit allen ihren bürgerlichen Rechten wieder zugeſprochen!“

„O, Himmel,“ brach Guido freuderglühend aus, „ſo war es ein Trug der Hölle.“ —

„Geſtern bereits,“ fiel ihm der Wundarzt in's Wort, der ihm nun als ein Engel Gottes erſchien, „wurde die ganze gefährliche Räuberbande gefänglich eingebracht, mit Ausnahme eines alten Weibes, das auf eine beinahe zauberiſche Weiſe den Soldaten unter den Händen wegkam. Gleich die erſten Verhöre der ſaubern Geſellen wieſen aus, daß Ihr unſchuldig und nur mit Gewalt von den Räubern zu der Unternehmung gegen das Schloß Eures Vaters mitgeſchleppt worden waret. Man erwartet nur meinen Bericht über den Zuſtand Eurer Geſundheit, um Euch ſogleich Eure Befreiung anzukündigen.“

Mit hülfreicher Eil entfernte ſich der Wundarzt, und überließ Guido'n ſeinem Erſtaunen und ſeinem Entzücken. Das war der Lohn ſeiner Standhaftigkeit, mit der er den Lockungen des Verführers unzugänglich geblieben, das war der Segen himmliſcher Mächte. Zum erſtenmale fühlte der Jüngling die Hand des Unglücks von ſeinem Scheitel genommen, zum erſtenmale hatte das Leben ihm in der Nacht ſeines Jammers eine Gunſt erwieſen. Er ſank nieder zu andächtigem Gebete; er ſchloß in Verzückung die Augen: da war es ihm, als ſehe er den Himmel offen, und zwiſchen den ſanft lächelnden Geſichtern der Schweſtern ſtrahle ein rührendes und erhabenes Antlitz in mütterlicher Milde zu ihm hernieder. —

Kaum hatte Guido ſich erhoben von ſeinem Gebete, ſo öffnete ſich wiederum die Thüre ſeines Gemaches und hereintraten zwei ehrwürdige Männer, die Richter, welche die Anerkenntniß ſeiner Unſchuld laut bezeugten, und ihm die Befreiung verkündeten.

Still hörte der Jüngling ſie an. Dann folgte er nicht ohne Erbeben dem ältern von ihnen, welcher ihn zu ſeinem Vater führte. Auf dem Siechlager befand ſich dieſer ſeit jener Schreckensnacht, in welcher die Räuber ſein Haus überfallen. Er fühlte die Annäherung des Todes; da verlangte er noch einmal nach dem unſchuldig erkannten Sohne.

Die Stimme der Natur war endlich in ihm erwacht, die Stimme des Rechts machte ihm Vorwürfe, daß er zufällige Ereigniſſe des Lebens dem armen Sohne zur Laſt gelegt, und in einer Stunde der Verzweiflung den väterlichen Fluch über ihn ausgeſprochen habe.

Als Guido vor den Vater hintrat, wollte dieſer in Thränen zerfließen; er verbarg ſein Antlitz, und nur mit Mühe und den zärtlichſten Beſchwörungen gelang es dem Jünglinge, ihn zu beruhigen.

„O, mein Sohn," rief der Vater mit vom Weinen unterbrochener Stimme, „wie habe ich doch hart und unbillig gegen dich gehandelt, da ich das Unheil meines Hauſes dir zugeſchrieben, und dich durch meinen Fluch gejagt in Unheil und Verzweiflung! Bald wird mein Haupt ruhen unter kühlem Mooſe, und mein Angedenken verſchwinden unter den Menſchen — ſey du milde gegen mich und gedenke meiner nicht im Groll, ſondern in Liebe!"

Der Jüngling ſank zu den Füßen ſeines Vaters nieder, und betheuerte das mit heißen Schwüren.

„Heute Nacht habe ich eine Erſcheinung gehabt," fuhr der Vater ängſtlich um ſich blickend fort, „oder war es ein Traum — ich weiß es nicht! Deine ſelige

Mutter erſchien mir und machte mir Vorwürfe und zeigt mir klar mein Unrecht — ich fühl' es, ihr himmliſcher Odem hat mich zum Tode geweiht! In wenigen Augenblicken werde ich nicht mehr ſeyn. Lebe wohl, mein Sohn. Mein Fluch verwandle ſich in den Segen des Himmels — das iſt die Hoffnung meiner letzten Stunde!"

Die Sprache verließ ihn; Nacht ſenkte ſich auf den Blick, und der Engel des Todes trug ſeinen Geiſt hinweg aus dem Lande der Stürme und des ewigen Kampfs.

Guido konnte den herzzerreißenden Gedanken nicht faſſen, daß ihm der Vater nun entriſſen ſey auf ewig, daß er nimmer das Leben des ehrwürdigen Blickes ſchauen, nie wieder dem mild ernſten Ton der väterlichen Rede lauſchen ſollte. Er überdeckte die kalte Hand mit glühenden Küſſen, ſeine Thränen floßen auf das bleiche Antlitz hernieder; aber hier wohnte keine Empfindung mehr, welche durch den Hauch des Kuſſes oder die Gluth der Thräne hätte erweckt werden können. Mit Gewalt mußte der Jüngling von der Leiche entfernt werden.

Erſt nachdem Guido's Vater mehrere Wochen ſchon in der Gruft ſeiner Vorfahren ſchlummerte, kehrte

Ruhe und Beſinnung in die Bruſt des Jünglings zurück. Er machte nun ſeine Plane für die Zukunft, in ſofern der kurzſichtige Menſch überhaupt ſein Leben in eine Zeit hineinbauen kann, die noch nicht iſt, und beſchloß auf Reiſen und in fernen Ländern den Frieden wieder zu ſuchen, der von einem ergrimmten Geſchick ſo grauſam ſeiner Jugend geraubt worden war.

Das Erbe, welches ſein Vater ihm hinterließ, war höchſt anſehnlich. Jene Räuber wurden in der Plünderung des überfallenen Guts durch herbeieilende und bewaffnete Landleute geſtört und ſo noch im Beginnen ihres Frevels verjagt. Zugleich gelang es der eifrigen Sorge dieſer Landleute, alle Gegenſtände von Werth aus den Flammen zu retten. Ueberdem war das verbrannte Gut nur eine der unbedeutendſten Beſitzungen von Guido's Vater.

Guido machte alle Grundſtücke zu Gelde, mit Ausnahme des von den Räubern verheerten Beſitzthums. Es war als flüſtere eine dunkle Ahnung ihm zu: dort, wo du die Hand des Unglücks ſo ſchwer und drückend empfunden; dort, wo ſie alle Blüthen aus dem Kranze deiner Jugend geriſſen, und dir nur die Dornen gelaſſen; dort, wo du von dem zürnenden Vater die fort und fort ſchmerzende Wunde empfangen: dort muß dir dereinſt das Glück erſetzen, was es dir früher entriß, dort muß es dir auf's Neue erblühen laſſen die Blumen, durch deren Raub es den Kranz deiner Freuden entblättert, dort muß es auch den brennenden Schmerz der Wunde von Vaterhand mit heilender Vergeſſenheit übergießen.

Vergebens ſuchte Guido eine Nachricht über den Bräutigam ſeiner unglücklichen Schweſter einzuziehen; er war aus der Gegend verſchwunden, ohne daß man erfahren konnte, was aus ihm geworden war.

Von allen Feſſeln befreit, welche ihn noch an die Heimath hätten binden können, eilte Guido nun in einen Seehafen. Mit dem Hauptmann des erſten ſegelfertigen Schiffes ſprach er ſeine Abfarth ab.; ihm war es gleich, welches Land ihn jetzt aufnehmen würde: drückend lag die Vergangenheit in dem Vaterlande auf ſeiner Bruſt, nach der Zukunft in einem fremden neuen Leben waren ſeine Wünſche, ſeine Hoffnungen gerichtet.

Heiter lächelte die Sonne aus ihrem azurnen Spiegel; ein günſtiger Wind erhob ſich, die Kanonenſchüſſe, welche dem Jüngling das Zeichen der Abfahrt waren, tönten vom Hafen herüber: da eilte

Guido fröhlich und begeiſtert aus der dumpfen Stadt nach dem rauſchenden Meere hin. Ein harrendes Boot nahm ihn auf und führte ihn dem erſehnten Schiffe zu. Glücklich ſprang der Jüngling die ſchwanke Brücke, welche aus dem Boote in das Schiff führte, hinan, indem er ausrief:

„Lebe wohl, Vaterland! dich laß ich hinter mir mit allen Sorgen des Lebens!“

Da erklang plötzlich ganz nahe bei ihm das höllische Gelächter des Doppeltgängers Samael und der alten Wahrmunda. Er hörte das Flüſtern ihrer Stimmen, wie ſie höhniſch zu ihm ſprachen:

„Fliehe, wohin du willſt, wir bleiben dir doch getreu! Wir ſind deine Freunde — wir folgen dir nach!“

Entſetzen faßte den überraſchten Guido. Zugleich aber war es ihm auch, als höre er die troſtſprechende Stimme ſeines Schweſterleins, als ſchaue deſſen Antlitz milde und freundlich aus der glänzenden Sonnenſcheibe herab.

Er betrat das Schiff. Sanfte und beruhigende Harfenklänge drangen aus der Kajüte ihm entgegen; der Silberklang einer weiblichen Stimme vermiſchte ſich in einem ſüßen Liede mit dieſen, und eine holde Ahnung zog ein in die Bruſt des Jünglings.

Erſtarrt aber blieb Guido auf der Schwelle der Kajüte ſtehen: die Sängerin, welche er hier erblickte, ſchien ganz das liebliche Antlitz des verſtorbenen Schweſterleins zu tragen, nur daß ſie in reifer und blühender Jugendfülle, voll Lebenskraft und Lebensheiterkeit, die den reizenden Sommertag ſelbſt beſchämte und die kindliche Unbefangenheit auch in das höhere Jugendalter mit hinübergenommen zu haben ſchien.

Guido wurde bei ihrem Anblicke von einer Empfindung ergriffen, welche er noch nie gekannt hatte: der Blitz der erſten Liebe war in ſein Herz gefallen und hatte hier eine Gluth entzündet, welche gewaltig und übermächtig ein neues Licht über ſein Leben verbreitete.

Ehe der Jüngling ſeine Faſſung wieder erhalten konnte, erklang der laute Jubel des Schiffsvolks: die Anker wurden gelichtet und das Fahrzeug ſchwebte hehr und groß im unaufhaltſamen Fluge hin über den weiten Ozean.

## 6.

### Fröhliche Fahrt. Sturm. Schiffbruch.

Durch Guido's Eintritt in das zierlich ausgeſchmückte Schiffsgemach wurde die Sängerin, welche in reizender Haltung hinter der alterthümlichen Harfe ſaß und von dort aus ihre Zaubertöne ſendete, in dem begonnenen Liede unterbrochen. Ein ältlicher Mann und eine Jungfrau von gleich ſcheinendem Alter befanden ſich in ihrer Geſellſchaft. Der Schiffshauptmann, welcher den Jüngling eingeführt hatte, nannte den Anweſenden deſſen Namen. Der ältliche Mann war ein Schottländer, Namens Mac O' Naugh, und die beiden Frauenzimmer wurden als ſeine Tochter und Nichte vorgeſtellt. Nachdem der Schiffshauptmann die erſte Bekanntſchaft unter ſeinen Paſſagieren eingeleitet hatte, entfernte er ſich ſogleich zu dringendern Geſchäften.

Guido hatte wohl bemerkt, wie die Nichte des Schottländers, welche wir bereits auch als liebliche Sängerin kennen, bei der Nennung ſeines Namens überraſcht ſchien und faſt heftig zuſammenſchrack. Allein bald hatte die liebliche Minona ihre Faſſung wiedergewonnen und unterhielt ſich, mit der ihr eigenen Anmuth, mit ihrer Freundin und Baſe, der fröhlichen Hannah.

Mac O' Naugh war nicht ganz zufrieden damit, daß man ſeine Nichte in ſeinem Lieblingsliede geſtört hatte. Er erſuchte ohne große Weitſchweifigkeit den noch blöden Guido ſich zu ſetzen, und drang dann in Minona, ihren Geſang nochmals zu beginnen. Auch Hannah bat die ſich ſträubende Minona mit zärtlichen Worten darum, und wenn Guido auch ſchwieg, ſo waren doch ſeine Blicke die Vertreter ſeiner Wünſche. Die Jungfrau alſo hob, nachdem ſie einige kräftige Accorde auf der Harfe hatte vorangehen laſſen, von Neuem an:

In Wolken gehüllt,
Von Wetter umthürmt,
Des Starken Bild,
Durch ſich ſelbſt beſchirmt,
Mit eiſernem Thore
Steht Schloß Ontamore.

Ein edles Geſchlecht,
In Alter und Macht,
Erglühend für's Recht,
Bewohnet voll Pracht

Die Felſen empore
Vom Schloß Ontamore.

Wer iſt wohl ſo kühn
Und wagt ſich heran?
Die Feinde, ſie fliehn
Auf ſchimpflicher Bahn
Die donnernden Rohre
Vom Schloß Ontamore.

Es naht ſich der Gaſt
Mit Freundesgeſicht;
Da hebet in Haſt
Der Riegel Gewicht
Der Wächter vom Thore
Im Schloß Ontamore.

Die Halle erklingt
Vom Bardengeſang,
Der Tanzreigen ſpringt
Die Halle entlang:
Der Herr ſingt im Chore
Vom Schloß Ontamore

Und als nun der Tag
Im Oſten erſcheint,
Da ruft das Gelag,
Beim Becher vereint:
Es lebe im Flore
Der Stamm Ontamore!

Der alte Herr hatte dieſem Geſange eine große Aufmerkſamkeit geſchenkt und zum Oeftern ſeinen Beifall durch Lächeln und wiederholtes Kopfnicken an den Tag gelegt. Als Minona geendet hatte, wendete er ſich zu Guido und ſprach:

„Ihr dürft Euch nicht wundern, daß dieſes Lied welches Euch wohl nicht beſonders anſprechen mag, einen ſo gar großen Reiz für mich hat: denn ich führe noch bei dem Namen Mac O' Naugh auch den von Ontamore und dieſes alte Schloß in den ſchottiſchen Hochlanden iſt das Stammhaus meines Geſchlechtes.“

Guido's Blicke waren während dem Liede nicht von dem anmuthigen Bilde der reizenden Jungfrau gewichen. Sein Gemüth weidete ſich an dem Anblicke dieſer Schönheit, welche alle überſtrahlte, die er noch von ihrem Geſchlechte kennen gelernt hatte. Lieblich fiel ein reicher Schmuck goldner Locken um den blendenden Nacken herab und begrenzte das holde Antlitz, das in ſeiner durchſichtigen Weiße der Lilie glich, auf welche ein leiſer Windeshauch den Blüthenſtaub der Roſe geweht. Aus den blauen Augen ſprach ein reiner, unverdorbner Geiſt und eine Fülle von Wahrhaftigkeit und Treue offenbarte ſich in dem Blicke, der manchmal von einer ſtill gehegten Wehmuth getrübt ſchien. Hierzu kam das reizende Ebenmaas aller Glieder und die ungeſuchte Anmuth, welche aus jeder Bewegung hervorleuchtete.

Saß nun Minona in dem Schmucke dieſer Reize an ihrer lieben Harfe und ließ den reinen Metallklang frei und herrlich ihrer Bruſt entſchweben, dann war ſie in der That eine Erſcheinung von faſt wunderbarer Schöne, der jedermann zu huldigen ſich gezwungen fühlte.

Nicht ſo reizend und talentbegabt war ihre Baſe Hannah. Allein dieſe beſaß dagegen einen großen Schatz unverwüſtlicher Heiterkeit, eine ungemeine Gabe, Alles mit geiſtvollem und zugleich naivem Witz zu übergießen, und eine allesopfernde Gutmüthigkeit und Liebe für Minona.

Der alte Mac O' Naugh Ontamore ſchien ein Mann von ſtrenger Rechtlichkeit, aber er war wenig geſprächig und verſchloſſen, wie die meiſten ſeiner Landsleute.

Guido fühlte ſich bald höchſt glücklich in dieſen Umgebungen. Eine ſolche heitere Gegenwart war ganz geeignet, die trüben Rückerinnerungen ſeiner Vergangenheit zu verſcheuchen; nur das erwachende Gefühl einer mächtigen Liebe konnte in ſeiner Stärke den böſen Geiſt des Trübſinnes bezwingen, der oft gewaltig in ſein Inneres drängen wollte.

Das Schiff, auf welchem ſich die Familie Duntamore und Guido befanden, war nach Oſtindien beſtimmt; allein Mac O' Naugh hatte die Abſicht, in der Nähe von London, wo das Fahrzeug anlegen wollte, ans Land zu ſteigen, und von dort über die merkwürdigſten Städte Großbrittaniens ſeine Reiſe fortzuſetzen nach der Heimath. Als Guido dieſen Reiſeplan des Schottländers vernommen hatte, beſchloß er ſogleich, dem neu aufgehenden Sterne zu folgen und die Familie zu begleiten, ſo weit ihm das vergönnt ſeyn würde.

Das heiterſte Wetter begünſtigte in den erſten Tagen die Seefahrer. Ein günſtiger Wind ſchwellte die Segel, um das Schiff dem Orte ſeiner Beſtimmung entgegenzuführen und kein dunkles Wölkchen erregte die Beſorgniß der Frauen, welche oſ an dem weiten Horizonte ſpähend ſich auf dem Verdecke ergingen. Guido war dann gewönlich ihr Begleiter, während Mac O' Naugh ſich in die Lectür der Chroniken ſeines Vaterlandes vertiefte.

Aber am Abende des dritten Tages verfinſterte ſich der Horizont und gewaltige Windſtöße von allen Seiten machten bald das Schiff zum Spielballe der Wellen. Die Frauen zeigten bei dieſem Unfalle eine größere Entſchloſſenheit, als Guido erwartet hatte. Die ganze Nacht hindurch dauerte das Unwetter; jeder Augenblick drohte den Tod in den Wellen herbeizuführen, jeder neue Windſtoß das hart beſchädigte Fahrzeug in die Kluft des gährenden Meeres zu begraben. Oft glaubte Guido mit dem Heulen des Sturmes vermiſcht das hölliſche Hohngelächter Samaels zu vernehmen; dann erbebte ſein Innerſtes und eiſiger Schauer durchrann ſein Gebein, allein ein milder und beruhigender Blick aus dem ſchönem Auge Minona's wandte bald ſeine Aufmerkſamkeit von dem wilden Getöſe ab und feſſelte ſie in der bezaubernden Nähe.

Trübe und ohne Hoffnung auf eine baldige Beendigung des Sturmes brach der Morgen an. Keine tröſtliche Röthe im Oſten verkündete Ruhe der Natur, keine höhere Macht wollte das aufgeregte Heer der Wogen ebnen. Nur der alte Herr von Ontamore ſchien über das unvorhergeſehene Ereigniß betroffen. Hannah ſuchte durch heitere Scherzreden jede Bangigkeit zu entfernen. Minona ſang oft recht muthig ihre freundlichſten Lieder in das Getöſe des Sturmes, und Guido fühlte ſich ſelig, in dem Bezirke eines engen Gemachs mit der Heißgeliebten vereinigt zu ſeyn, während um und unter ihm das Verderben in ſeiner ſchrecklichſten Geſtalt wüthete.

Einige Tage hindurch blieb das Schiff dem Drange des wilden Wetters und dem Aufruhre der Wogen Preis gegeben. Das Tauwerk ward zerriſſen, ein Theil der Maſten zertrümmert und der Hauptmann ſah ſich genöthigt, den Reiſenden zu erklären, daß der Sturmwind ihn aus der Richtung ſeiner Fahrt getrieben und wahrſcheinlich in die Nähe der felſigten Küſte von Schottland geſchleudert habe.

„Deſto beſſer“, ſprach lächelnd Hannah, „wir ſind dann der lieben Heimath um ſo näher.“

Mac O'Naugh ſchien aber gar nicht zufrieden damit, daß ſein Reiſeplan auf dieſe Weiſe durchkreuzt wurde. Er murmelte leiſe für ſich hin von wichtigen Geſchäften, welche er nun in London verſäumen müſſe, von angeſehenen Staatsmännern, deren Rath er nun dort nicht einholen könne, und von vereitelten politiſchen Zuſammenkünſten. Mac O'Naugh Ontamore aber war ein geheimer Anhänger des Prätendenten Eduard Stuart, dem überhaupt die Mehrzahl der ſchottiſchen Edlen ſehr ergeben war.

Während noch der Alte kopfſchüttelnd und verdrießlich über die erhaltene Nachricht in der Kajüte auf und niederſchritt, erklang plötzlich vom Verdecke das Geſchrei der Schiffsmannſchaft:

„Land! Land!“

Der Capitän eilte im Fluge hinauf und erkannte ſogleich, daß ſie ſich bei den hebridiſchen Inſeln befanden. Hier wurde die Lage des Schiffes um ſo gefährlicher, da die felſigen Küſten, die verborgenen Klippen und die ſtarke Brandung das Anlegen unmöglich machten, der Sturm dagegen das ihm völlig hingegebene Fahrzeug unaufhörlich dem Ufer zu peitſchte.

Mit dieſer ungünſtigen Nachricht kehrte Guido, welcher dem Hauptmanne gefolgt war, zu ſeinen Freunden zurück; allein während er noch die neuerhaltene Kunde mittheilte, ſtürzte plötzlich ein Matroſe zu ihnen in die Kajüte herab und rief mit verzweiflungsvoller Stimme:

„Ach! Wir ſind verloren. Rette ſich, wer kann!“

Alle eilten auf das Verdeck und erfuhren hier ſogleich den Grund der ſo ſchnell eingetretenen Gefahr. Das Schiff hatte an eine verborgene Klippe geſtoßen, ein weiter Leck hatte ſich im untern Theile geöffnet und das Waſſer drang unaufhaltſam ein.

Schon war die Schaluppe in die See gelaſſen. Der Hauptmann ſprang voran in das Fahrzeug, von dem man die Rettung aus dem nahen drohenden Untergange erwartete, ihm folgte ſogleich Mac O'Naugh mit ſeiner Tochter Hannah. Eben faßte Minona nach Guido's Hand, um durch ſeine Hülfe die Schaluppe zu erreichen, da wälzte ſich eine ungeheure Welle über das Schiff hin, ergriff die unglückliche Minona und riß ſie mit ſich hinab in den Abgrund.

„Minona, ich folge Dir!“ ſchrie Guido in Verzweiflung und ſprang der Sinkenden nach. Zu gleicher Zeit ſchleuderte die Welle, welche Minona'n hinabgeriſſen, die leichte Schaluppe in das weite Meer, die Trümmer des berſtenden Schiffes wurden von dem Ocean verſchlungen und das Todesgeſchrei des verunglückenden Schiffsvolks ſchlug empor zu dem nachtumzogenen Himmel.

---

## 7.

## Die Fingalshöhle. Todesgefahr. Rettung vom Himmel.

Welch iſt das tiefe Felſengrab, in das die Wogen ſchäumend ſich drängen und von deſſen unerſchütterlichen Pfeilern ſie, in dem eitel verſuchten Vernichtungskampfe, ſeit Jahrtauſenden unaufhörlich beſiegt zurückgeſchleudert werden? — Aus dem fernen Hintergrunde der weiten Halle rauſchen ſeltſame Melodieen hervor in das Getöſe der Wellenbrandung, wie klagende Menſchenſtimmen von gewaltigem Orgelklange begleitet. Der Mond zittert fort auf den bewegten Meereswogen, die ſich wie ein ſilberner Streif eindrängen in die ſchmale Kluft, und der blaſſe Schein des nächtlichen Begleiters der Erde erleuchtet ſeltſame Felſenmaſſen, von aufſtrebenden Baſaltſäulen gebildet. Ueber dieſen rundet ſich in den aufſteigenden Dünſten und den ewig von der Decke niederfallenden Tropfen der magiſche

Mondregenbogen, deſſen eigener Glanz die Säulengruppen mit einer zauberhaften Färbung übergießt. Das iſt die Fingalshöhle an der Küſte der ſchottländiſchen Inſel Staffa.

Was dringt für ein Stöhnen aus der Grotte tiefſtem Grunde herauf? Es iſt eine menſchliche Klage, ausgeſprochen in Seufzern, welche aber, ehe ſie das ferne Ohr eines theilnehmenden Weſens erreicht, längſt untergegangen iſt in dem wild tobenden Aufruhre der Natur. Da trägt eine hoch aufſchlagende Welle das bebende Licht des Mondes bis zum weiteſten Grunde der mächtigen Baſaltkluft und die hinterſte Wand wird, wie durch einen flüchtigen Blitz in ſchwarzer Wetternacht, plötzlich erhellt. Bleich und ohnmächtig liegen dort auf einer über die Wellen emporſtrebenden Felſenbank zwei jugendliche Geſtalten; der Engel des Todes ſcheint bereits erwartungsvoll ihnen zur Seite zu ſtehen, daß er ihre letzten Odemzüge der Erde, ihre Seele der Ewigkeit übergebe. Aber da erhebt ſich noch einmal die Kraft des Jünglings aus den Feſſeln der Schwäche und der Todesengel entfleucht und ſucht andere Opfer, die reif ſind ſeiner Sichel und müde des ſorgedurchflochtenen Daſeyns.

Die Lippen des Jünglings öffnen ſich und im matten Flüſtern rauſcht über ſie hin der Name: „Minona!“ Und was die Lippen ausgeſprochen im erſten Erwachen der Kräfte, das begehrt nun auch zu ſchauen das wiederbelebte Auge. Der Blick bricht hervor aus dem bisher geſchloſſenen Grabe der Augenlieder und neben ſich erſchaut der erkräftigte Guido die Geliebte in ihrem Ohnmachtsſchlummer, eine bleiche Lilie, wunderbar erglänzend in dem zauberhaften Scheine des Mondregenbogens.

„Sie iſt todt!“ ſo ſchallt ihm plötzlich eine Donnerſtimme entgegen aus dem Brauſen der Wogen.

„Todt!“ wiederholt er in wilder Verzweiflung. „Mein ſüße Blume geknickt im wilden Sturme! O dann nimm auch mich auf, willkommenes Verderben, und zerſchmettere in ſchneller Vernichtung meine Gebeine an dieſem Felſen!“

Schon iſt der Jüngling im Begriffe ſich hinabzuſtürzen in den Strudel der Wogen, da ringt ſich ein leiſer Seufzer empor aus dem bewegten Buſen der Jungfrau, und ſchlägt an ſein Ohr und dringt in ſein Herz zu neuer Hoffnung, zu neuer Freude am Daſeyn. Er faßt die Jungfrau in ſeine Arme, unter ſeinen Füßen toben die Wellen, über ſeinem

Haupte heulen die Stürme, allein was kümmert ihn die losgelaſſene Wuth der Natur? Er lauſcht den Odemzügen der Geliebten, er zählt die belebtern Schläge ihres Pulſes, er hängt an den zuckenden Wimpern ihrer Augen. Und als nun mit einemmale der Himmel aufgeht in dem eröffneten Blicke, als auch ſie erkennt, daß ſie an der Bruſt des bereits ſtill im Innern geliebten Freundes ruht, als nun von Beider Lippen die Namen: „Guido!“ — „Minona!“ — im ſüßen Wohlklange tönten, da vereinigte auch die Macht der Liebe die Seligen am Rande des Todes zu einem Alles ſagenden Kuſſe, und weihete den Bund der Herzen für eine Zukunft voll ſeltſamer Störungen und wunderbarer Ereigniſſe.

Und die Augenblicke rauſchten flüchtig vorüber, wie die Wellen an den unerſchütterten Felſengründen, und das Meer, gepeitſcht von dem wachſenden Sturme, dringt höher hinan zu dem rettenden Sitze der beiden Liebenden; aber ſie gedenken nicht des Fluges der Zeit, ſie hören nicht das nähere Brauſen des zornigen Elements. Ein ſeliges Entzücken hat ſich über ihr ganzes Weſen verbreitet, die Offenbarung heiliger Gefühle hat eine Glorie um ihre

Gemüther geſponnen, die ſie weit erhebt über Zeit und Gefahr. Da tritt plötzlich die hehre Scheibe des Mondes, ihnen gerade gegenüber, vor die weite Oeffnung der gewaltigen Felſenhalle. Guido erkennt zuerſt das Verderben, das zu den Füßen der Sorgloſen ſeine Netze ausgeſpannt und lüſtern die Krallen ausgeſtreckt nach ihm und ſeinem Liebſten. Ein Schrei des Entſetzens entfährt ſeiner Lippe; erſchrocken ſchaut Minona zu ihm empor.

„Blick um dich,“ ſo ſpricht er mit zitternder Stimme zu der Theuern, „bald werden dieſe Wogen größer und mächtiger zurückkehren, ſie werden uns hinabreißen in den Abgrund, dich von mir ſchleudern und neidiſch uns nicht einmal die Wonne des Todes in dem Vereine einer ſüßen Umarmung gönnen. Siehe! Immer höher drängt ſich die Fluth.“ —

„Jammre nicht, mein Guido,“ entgegnet die muthige Jungfrau, „ich will dich ſo feſt umſchließen, daß keine Gewalt der Elemente mich im Tod von dir zu trennen vermag. Sey ſtark! Wir ſterben vereinigt!“

Aber in verzweiflungsvoller Angſt ſinnt Guido vergeblich auf eine Möglichkeit, die Geliebte zu erretten, der Sturm ſeiner Seele tobt gewaltiger, als der in der Natur: da iſt es ihm mit einemmale, als höre er durch das ſchauerliche Getöſe der wilden Brandung, die Alles übertönende Stimme Samaels, wie ſie mahnet in dieſer höchſten Gefahr:

„Rufe nur mich! Ich bin dir nahe! Sey mein eigen und ich rette dich und die Geliebte!“

Doch im ſelben Augenblick erſchaut er auch dicht an ſeiner Seite die ätheriſche Geſtalt des ſchweſterlichen Engels. Freundlich winkt ihm dieſe, ihr zu folgen. Eine neue Hoffnung dringt ſegensvoll in ſein Inneres. Guido faßt die Hand der Geliebten und zieht ſie ſchweigend empor. Da ſchwebte der leichte Schatten an der Seitenwand der hochgewölbten Höle vorauf, unter ſeinen Tritten weichen die ſchäumenden Wogen zurück, ein trockener Fußpfad wird ſichtbar und Minona, welche die Erſcheinung nicht erblickt, läßt ſich in träumeriſcher Nachgibigkeit von dem Jünglinge auf dem Rettungspfade fortführen. Sie langten an dem weiten Ausgange der Halle an. Da brauſt ein wilder Sturm vorüber, eine ſchwarze Wolke fliegt in unaufhaltſamer Haſt über die Fläche des Meeres dahin und Guido glaubt in ihrer ſeltſamen Geſtaltung das wildverzerrte Antlitz des Doppeltgängers Samael in rieſiger Ausbreitung zu erkennen. Allein feſt hängt der Blick des Jünglings an dem ſtillen Gange der hülfreichen Schattengeſtalt. Ein ſchmaler Pfad windet ſich zwiſchen Felſen auf. Vorſichtig leitet Guido die Geliebte. Noch ein Augenblick und ſie ſind außer aller Gefahr, ſie ſtehen auf der Inſel, die, von Baſaltſäulen getragen, hoch aus dem Meere emporragt! Guido will niederſinken zum Dankesgebete, doch weiter winkt ihm der zarte Schutzgeiſt. Er folgt mit der, fortwährend in einer ſüßen und wunderbaren Bewußtloſigkeit, mitwandelnden Minona. Wohl eine Stunde dauert der Weg. Da verſchwindet plötzlich die himmliſche Geſtalt. Im Glanze der Morgenröthe ſtehen die beiden Liebenden an der Pforte einer einfachen Hütte, wie ſie die Eingebornen jener Inſel, ärmliche Fiſcher, zu bewohnen pflegen.

## 8.

### Der Fiſcher von Staffa. Angriff. Die Flucht eines Königs.

Sogleich klopfte Guido an die Thüre der Hütte, und bat mit flehender Stimme um Einlaß. Der

Froſt des Morgens durchſchauerte den zarten Körper Minona's; ein allgemeines Erbeben hatte ſich ihrer ganzen Perſon bemächtigt.

Ganz gegen die in Schottland hergebrachte und herrſchende Sitte der unbeſchränkteſten Gaſtfreiheit wurde auf Guido's wiederholte Bitte weder die Pforte geöffnet, noch irgend eine Antwort ertheilt. Man hörte nur ein unheimliches Flüſtern und ein unruhiges Hin- und Herlaufen im Innern der Wohnung.

Minona lag erſtarrt und beinahe odemlos in den Armen des Jünglings. Da rief dieſer mit gewaltiger Stimme aus, indem er noch einmal heftig an die verſchloſſen gebliebene Pforte pochte:

„So öffnet doch, um des Himmelswillen! Wenn ihr Menſchen ſeyd, laßt euch das Unglück zweier Schiffbrüchigen zu Herzen gehen und gewährt ihnen ein ſicheres Obdach!“

Auf dieſen dringenden Ausruf Guido's wurde nun das kleine Holzfenſter zur Seite der Thüre aufgeſchoben und der mit ſchwarzem, ſtruppigem Haar bedeckte Kopf eines Mannes wurde ſichtbar, der mit ſpähenden Blicken die frühen Ankömmlinge muſterte. Guido wiederholte ſeine Bitte und machte zugleich den Bewohner der Hütte auf den hülfloſen Zuſtand ſeiner Begleiterin aufmerkſam. Schnell ſchloß ſich das Fenſter. Die Thüre that ſich auf und der Fiſcher von Staffa, unverkennbare Gutmüthigkeit und Theilnahme an der ohnmächtigen Jungfrau im Antlitze, führte ſeine beiden Gäſte in das kleine wohl erwärmte Gemach.

Hier erlangte Minona nach und nach, durch Guido's und des hülfreichen Fiſchers Sorglichkeit, ihre Beſinnung wieder. Sie konnte ſich gar nicht finden in die Umgebungen, welche ſie erblickte; es war ihr, als habe ſie einen langen ſüßen Traum geträumt und nur mit großer Mühe vermochte ſie endlich den Augenblick in ihr Gedächtniß zurück zu rufen, in welchem eine grauſame Welle ſie von ihrem Oheim und der geliebten Hannah getrennt. Weiter aber konnte ihre Erinnerung ſie nicht führen. Sie behauptete dagegen, beſtimmt geſehen zu haben, wie Mac O'Naugh mit ſeiner Tochter und dem Schiffshauptmanne glücklich ans Land gekommen ſey, während ſie im Wirbel der Wogen ſich plötzlich von der Hand Guido's ergriffen gefühlt hatte. Guido hütete ſich wohl, ihren ſüßen Wahn zu vernichten, doch that es ihm zugleich wehe, dieſem auch die gegenſeitige Liebesoffenbarung und den Aufenthalt in der Fingalshöhle zum Opfer bringen zu müſſen, an welchen letztern der Jungfrau auf eine ſeltſame Weiſe jeder Gedanken verſchwunden war.

„Ja, mein Freund, mein Retter!“ ſo ſprach die Jungfrau, und ein lieblicher Hoffnungsſchimmer ſtrahlte aus dem ſchönen Auge, „wir müſſen nur Schloß Ontamore zu erreichen ſuchen. Dort erwarten uns die theuern Verwandten, und mit hoher Freude werden ſie den Erhalter meines Lebens wieder begrüßen!“

Der Fiſcher von Staffa, welcher das junge Paar einige Augenblicke allein gelaſſen hatte und in eine Nebenkammer gegangen war, trat jetzt wieder herein.

„Ihr müßt mir verzeihen“, redete er den Jüngling an, „daß ich nicht ſogleich, wie es bei uns Schotten die Gaſtlichkeit befiehlt, euch auf euern erſten Anruf die Pforte meiner Wohnung geöffnet, allein“ — ſo fuhr er leiſer fort — „ein wichtiger und hoher Fremder, auf deſſen Geheimhaltung alles ankömmt, hat die Nacht bei mir zugebracht. Noch ſchlummert er im kleinen Seitenzimmer. Ihr werdet ihn wohl nicht verrathen; ihr ſeyd ja ſelbſt unglücklich!“

Guido wollte den Fiſcher eben durch theure Verſicherungen beruhigen, als plötzlich von außen ſich flüchtige Schritte der Hütte näherten und ein dreimaliges ſchnelles Klopfen die Ankunft irgend einer Perſon anzeigte. Der Fiſcher ſchien die Art des Pochens zu kennen und öffnete ohne Weiteres die Thüre.

„Was bringſt du, Bube?“ fragte der Alte nicht ohne Spuren einer ängſtlichen Erwartung den ungefähr ſiebenzehnjährigen Fiſcherknaben, deſſen große Aehnlichkeit mit dem Hüttenbewohner ihn ſogleich als den Sohn deſſelben zu erkennen gab. Trotzig blickte der Knabe auf die Fremden, als ſeyen dieſe ihm ein Hinderniß, ſeinen Bericht ungeſcheut auszuſprechen. Der Fiſcher von Staffa aber rief ungeduldig:

„Will der Stockfiſch wohl reden! Hier lauern keine Verräther. Wen ich in meiner Hütte aufnehme, der meint es treu und redlich.“

Bei dieſen Worten warf er einen freundlichen Blick auf Guido, als wolle er ſich ſeiner Theilnahme und Willfährigkeit durch ſolches Vertrauen recht verſichern.

„Wir werden gleich noch mehr Beſuch erhalten“, entgegnete nun der Knabe; „vier Rothröcke ſind, ohne daß ich den herrannahenden Nachen bemerken konnte, hinter der ſchmalen Felſenwand gelandet. Mit gezogenen Degen kommen ſie auf unſere Hütte zu."

„Ihre Waffen fürcht' ich nicht", ſprach der Fiſcher von Staffa, indem er die Hüttenthüre von Innen ſtark verriegelte. „Aber ihrer ſind vier, und da muß ein vernünftiger Vertheidigungsplan entworfen werden." Nachdenkend ging der Alte in das Seitengemach.

Zitternd ſchmiegte ſich Minona an Guido. Er ſchlang ſeinen Arm um ſie; ſie duldete es. Er drückte einen Kuß auf die ſüßen Purpurlippen; ſie verweigerte ihn nicht. Ihre Liebe war aufs Neue beſiegelt! —

Der Fiſcherknabe hatte indeſſen ein gewichtiges Ruder von der Wand genommen und ſchwang es mit Kraft und Kampfluſt um ſein Haupt. Dazwiſchen ſchaute er zum Oeftern durch das vorſichtig geöffnete Fenſter, ob er den Zug der erwarteten Gegner erblicke und wie nahe dieſer etwa ſey.

Während dieſes in dem vordern Gemache geſchah, entſpann ſich in dem Nebenzimmer ein lautes Geſpräch zwiſchen dem Fiſcher von Staffa und dem Fremden, der, wie es ſchien, durch jenen erweckt worden war. Als des Fremden Stimme ſich erhob, horchte Minona überraſcht auf.

„Beim Himmel, mein Freund!“ ſo flüſterte ſie dem lauſchenden Guido zu, „ich kenne dieſe Stimme. Ich habe ſie gehört aus dem Munde eines Mannes, der von aller Herrlichkeit und allem Glanze der Welt umgeben war, als er triumphirend über die Häupter ſeiner Feinde hinwegſchritt — es iſt —“

Minona wurde in dieſem Augenblick durch einen gellenden Pfiff des Fiſcherknaben unterbrochen, mit dem er ſeinem Vater ein Zeichen gab, daß die Feinde nahe ſeyen. Der Alte trat ſogleich aus dem Seitengemach. Dann ergriff auch er ein Ruder und ſagte, indem er die Hütte verließ, zu Guido:

„Ich denke mit Hülfe meines Sohnes wohl jene vier Landkrebſe heimzuweiſen in ihre Heimath. Sollte ſich aber dennoch Gefahr zeigen, ſo rechne ich auf euern Beiſtand! es gilt ein hohes und theures Leben.“

Guido's Muth war bereits erwacht. Eine Rückſicht auf Minona ließ ihn noch ſchwanken; da aber ſprach die Jungfrau mit leiſen Worten zu ihm:

„Ja, mein Freund, es gilt ein hohes und theures Leben! Kämpfe mit dieſen wackern Schotten für die gute Sache. Ein leichter Sieg harret dein. Minona wird nicht zittern.“

Begeiſtert eilte Guido dem Fiſcher von Staffa nach. Er fand dieſen bereits im Wortwechſel mit den engliſchen Soldaten, welche mit Gewalt in die Hütte dringen wollten. Mit gezogenem Degen trat der Jüngling aus der Pforte. Bei ſeiner Erſcheinung wichen die Soldaten einige Schritte zurück und flüſterten ſtill mit einander. Einer von ihnen aber deutete mit der Hand auf Guido und rief laut:

„Der iſt es nicht. Es muß noch einer in dem Neſte ſtecken. Laßt uns den Eingang mit Gewalt erzwingen, wenn Güte nichts vermag über dieſe Schurken.“

Schon naheten ſich die vier Angreifenden mit gezuckten Schwerdtern den drei mutherfüllten Vertheidigern des Eingangs. Da öffnete ſich plötzlich das Fenſter und es erſchien in demſelben eine ernſte und bleiche Mannesgeſtalt, in jeder Hand eine aufgezogene Piſtole. Zwei Schüſſe fielen zugleich. Einer der Soldaten ſtürzte getroffen zu Boden; die übrigen drei, von paniſcher Furcht ergriffen, wendeten ſich eilig zur Flucht, indem ſie ihren verwundeten Landsmann mit fortſchleppten. Der Knabe folgte ihnen in einiger Entfernung nach und brachte bald die Nachricht zurück, daß jene ſich eilig in ihr Boot begeben hätten und von dannen gerudert ſeyen.

„Nun iſt er auch hier nicht mehr ſicher", murmelte der Fiſcher vor ſich hin, „noch heute muß er zu den Franzoſen nach Lochnarach."

Als Guido, von ſeltſamen Zweifeln bewegt und gereizt von einer leichtverzeihlichen Neubegierde, wieder in das Gemach zurückkehrte, fand er den Fremden in Minona's Nähe. Mit edlem Anſtande begrüßte der bleiche Mann den Eintretenden und dankte ihm für ſeine muthige Willfährigkeit. Obgleich er nur die Kleidung eines bergſchottiſchen Jägers trug, ſo leuchtete doch aus ſeinem Antlitze eine ehrfurchtgebietende Hoheit und ſein ganzes Benehmen hatte etwas ernſt Ritterliches.

„Wir ſind verrathen, lieber Jack!" ſo ſprach er zu dem Fiſcher von Staffa, „jene Memmen hätten gern die dreißig tauſend Pfund verdient, welche der Uſurpator auf unſer Haupt geſetzt. Es waren Engländer. Meine Schotten ſind getreu; unter ihnen findet ſich kein Verräther."

„Wenn der Herr will," entgegnete Jack mit einem tiefen Bücklinge, „ſo führe ich ihn ſogleich hinüber nach Man. Dort liegt die Brigg, welche ihn noch heute zu den franzöſiſchen Schiffen bei Lochnarach bringen kann. Dort iſt alle Gefahr vorüber.“

„Ihr habt Recht, braver Jack!“ erwiederte der Unbekannte. „Wir müſſen uns unſern Unterthanen erhalten. Ich will euern Rath in dieſem Augenblicke befolgen. — Lebt wohl, ſchöne Blume von Dutamore“, ſo wandte er ſich jetzt mit einem höchſt anmuthigen Lächeln an Minona, „ich habe eurer nicht vergeſſen. Als ihr die Zierde der glänzenden Bälle von Edinburg waret, gedachtet ihr wohl nicht, mich einſt in dieſer Verkleidung, flüchtig und geächtet wieder zu finden? — Ihr vergießt eine Thräne! Dieſe Perle iſt der ſchönſte Schmuck in der Krone eines entſetzten Königs. Lebt wohl! hoffentlich nicht für immer! Grüßt euern Oheim, den wackern O'Naugh. Vielleicht kommt die Zeit, in der ich ihm das Blut, ſo er für mich vergoß, und die Wunden, ſo er in meinem Dienſte erhielt, vergelten kann!“

Nach dieſen Worten verbeugte der Unbekannte ſich gegen Guido und verließ mit dem Fiſcher von Staffa die Hütte. Minona aber legte weinend ihr

Haupt an des noch immer erſtaunten Guido's Schulter und ſprach ſchluchzend:

„Guido, ahnſt du nicht, wer von uns ging?“

„Noch kann ich meine Zweifel nicht ordnen“, entgegnete der Jüngling, „allein ich ſehe dich in einer außerordentlichen Wallung. Kein gewöhnlicher Menſch kann es ſeyn, an deſſen Schickſal meine Minona einen ſo lebendigen Antheil nimmt.“

Da löſte die Jungfrau mit wenigen Worten das Räthſel und erwiederte:

„Es war Eduard Stuart, der rechtmäßige König dieſes Landes.“

## 9.

### Reiſe. Bange Ahnungen. Ueberfall.

Mag der unglückliche Prätendent eines Reiches, deſſen Beſitz ihm und ſeinem Geſchlechte von dem dunkel waltenden Schickſale für immer entnommen ward, den Freunden zueilen, welche in ängſtlicher Forſchung die Küſten Hyberniens umſchweben; mag er ſie finden und in ihrem Geleite ein fernes Land ſuchen, um dort neuen Hoffnungen nnd neuen Entwürſen zu leben: wir wollen den Jüngling Guido und Minonen, die holde Blume von Ontamore, begleiten; wollen lauſchen dem ſüßen Flüſtern der erwachten Liebe; wollen mit ihnen entgegengehen den Leiden und Freuden, welche die geheimnißvolle Zukunft für ſie in ihrem Schoße bewahrt!

Noch blickten die beiden Liebenden von Staffa's felſigem Geſtade ſinnend hernieder zu den ſchäumenden Wellen, die auf unſicherm Nachen den Erben eines Thrones hinweg getragen, als der Fiſcherknabe über das Geſtein des Ufers zu ihnen emporſtieg und ihnen anzeigte, er ſey bereit, ſie an die Küſte von Schottland überzuſetzen.

Guido und Minona beſtiegen den ſchwankenden Kahn. Die Gefahr, mit welcher die umſtürmenden Wogen ſie bedroheten, konnte keinen Eindruck auf ſie machen: die neu erwachte Liebe und eine ſüße Hoffnung erfüllten ſie mit hohem Muthe.

Bald erhoben ſich die mächtigen, oft abentheuerlich geſtalteten Gipfel des ſchottiſchen Hochlands in ſcharfen Umriſſen vor ihren Blicken. Sie erkannten die dunkeln Kränze der Fichtenwälder, die ſtolzen Felſenhäupter, welche ſich aus dieſen erheben und aus düſterm Wolkengebiet majeſtätiſch herabblicken zu der niedern Erde.

Sie landeten in einer kleinen ſchottiſchen Küſtenſtadt. Glücklicherweiſe hatte Guido ſeine Geldbörſe und ſein ſicher verwahrtes Taſchenbuch aus dem Schiffbruche gerettet. Man verweilte hier nur ſo lange Zeit, als Minona nöthig hatte, um ſich mit Kleidungsſtücken zu verſehen und eine Begleiterin zu dingen, welche die beſchwerliche Reiſe von einigen Tagen nach dem Felſenſchloſſe Ontamore nicht ſcheute.

Ein junges muntres Mädchen, die Tochter eines Küſtenfiſchers, nahm gern den Antrag an, und nach kurzer Friſt beſtiegen Minona, ihre Begleiterin Jenny und ihr Freund Guido drei kleine, rüſtige Gebirgspferde, um, von einem wegkundigen Führer geleitet, die kühne Wanderung über ſteile Felſenpfade und ausgetretene Waldſtröme zu beginnen. Minona lebte in freudiger Hoffnung, ihre Verwandten und vor allen andern die theure Hannah bald wieder zu umarmen, während Guido die harmloſe Jungfrau innig bedauerte, welche auf einen trüglichen Wahn ein ſo feſtes Vertrauen ſetzte.

Die herrlichen Gebirge des ſchottiſchen Hochlandes bieten einen unerſchöpflichen Reichthum großer und reizender Naturſzenen. Jede Viertelſtunde der

Tagesreiſe führte ihren eigenen Genuß mit ſich. Oft verſuchte Guido, wenn er mit Minona den Begleitern nun eine Strecke Wegs vorangeeilt war, ſeine Freundin durch zarte Andeutungen ſeiner Liebe zu neuen freundlichen Entgegnungen zu reizen, allein Minona war wie umgewandelt. Sie hatte das trauliche Du wieder in das fremde Ihr verwandelt, beharrte in einer ſeltſamen Schweigſamkeit und ſchien einer innern tiefen Trauer nachzuhängen. Vergebens forderte Guido ſie auf, durch Vertrauen und Mittheilung ihren Kummer zu erleichtern: ein leiſer Seufzer war die ganze Antwort, als er auf ſolche Weiſe in ſie drang. Hierauf hielt es der Jüngling für das Beſte, die theure Gefährtin, durch fortgeſetzte laute Bewunderung der großen Gebirgsumgebung, auf dieſe aufmerkſam zu machen, um ſie ſo von den trüben Gedanken abzuziehen. Dieſes gelang ihm über Erwarten und in einer ziemlich heitern Stimmung wurde die nun noch übrige Tagreiſe zurückgelegt.

Abends langte man in einem, anmuthig im tiefen Thalkeſſel gelegenen, Dörfchen an. Hier wurde übernachtet. In der Frühe des nächſten Morgens aber ſetzten die Wanderer ihre Reiſe weiter fort;

am folgenden Tage gedachten ſie, Schloß Ontamore zu erreichen.

Sie waren erſt einige Stunden von dem lieblichen Dörfchen entfernt, als Guido von dem Führer angeredet wurde und die Nachricht erhielt, daß ſie während der ganzen Tagreiſe keine menſchliche Wohnſtätten antreffen und wohl erſt mit dem Einbruche der Nacht zu einer einſamen, jenſeits des fernen Gebirgs befindlichen Hütte kommen würden. Bei dieſer Gelegenheit betrachtete Guido den Führer genauer als bisher. Er konnte ſich nicht bergen, daß in dieſen verzerrten Zügen, in den ſchwarzen, unſtät umher blitzenden Augen eine große Verſchmitztheit und Tücke zu Tage traten. Dem Führer ſchien Guido's ſtumme Unterſuchung ſeiner Perſon beſchwerlich zu fallen; er ſpornte plötzlich ſein Roß zu ſcharfem Trabe und hielt ſich von nun an in einer beſtimmten Entfernung von den Uebrigen voraus. Minona hatte Guido's Betrachtungen getheilt, allein zugleich noch eine andere, ſie mit Schreck erfüllende, Entdeckung gemacht.

„Mich dünkt,“ ſo ſprach ſie mit bebender Stimme zu ihrem Freunde, „ich ſah dieſen Menſchen bereits in dem Gefolge eines Mannes, deſſen widrige Nachſtellungen mich einſt auf das Aeußerſte verfolgten und deſſen Nähe nur gefährlich für unſere Sicherheit ſeyn könnte!“

„Beruhige dich, meine Geliebte,“ entgegnete Guido, „mein Arm wird dich ſchützen, mein Leben verbürgt deine Ruhe. Wer aber dürfte es wagen, friedfertige Wanderer zu beunruhigen? Wer iſt der, deſſen Angedenken meine Minona mit Furcht erfüllen kann?“

„Hört mich an,“ ſagte die Jungfrau. „Kaum hatte ich unter der Erziehung meiner verſtorbenen Tante, Hannah's Mutter, das fünfzehnte Jahr erreicht, ſo ſah ich mich ſchon von der zudringlichſten Liebe eines Nachbarſohns Henry Mac Green, verfolgt. Dieſer junge Mann war als der verwegenſte und unternehmendſte Wüſtling in der ganzen Gegend bekannt. Er hatte ſchon frühe ſeine Eltern verloren, und war, bei einem bedeutenden Vermögen, ſich ganz ſelbſt überlaſſen geblieben. Hieraus entſtanden ſeine ungeregelten Neigungen und der ſtürmiſche Drang, jeden tollen Einfall zu befriedigen, und, bei aufkeimenden Hinderniſſen, ihn nur um ſo hartnäckiger zu verfolgen. Wo es blutige Händel gab, da war Henry Mac Green gewiß der Anſtifter; wo irgend ein ſtilles Familienglück geſtört wurde, hatte gewiß der wilde Sohn vom Felſen, wie man ihn auch nach ſeinem Familienſchloſſe nannte, einen Antheil daran. Kein Verhältniß war ihm heilig; Tücke und Leidenſchaft beherrſchten in gleicher Macht ſein Gemüth. Seinen offenen Bewerbungen um mich ſetzte ich Kälte und Verachtung entgegen. Als er bei meinem Oheime um meine Hand anhielt, wurde er von dieſem unter dem Vorwande abgewieſen: der Unterſchied der Religionen — er iſt katholiſch, unſere Familie der engliſchen Kirche zugethan — mache für immer eine ſolche Verbindung unmöglich. Seit dieſer Zeit wurde er der unverſöhnlichſte Feind unſeres Hauſes. Mehrere Verſuche, mich mit Gewalt aus dem Schloſſe meines Oheims zu entführen, ſchlugen fehl. Als die Edeln des Hochlandes ſich vereinigten, die Rechte der Stuarts zu vertheidigen und den unglücklichen Eduard von Schottland auf den Thron ſeiner Väter zu heben, fand auch Henry Mac Green ſich zu dieſem Bunde. Nur zu frühe ward des Prätendenten unheilvolles Geſchick entſchieden. Mein Oheim flüchtete nach der Schlacht von Cülloden mit ſeiner Tochter und mir auf das feſte Land. Dort erhielt er, da er einer der Gemäßigten war, bald Verzeihung von der zur Duldſamkeit geneigten Regierung. Es ward ihm erlaubt, wieder in den Beſitz ſeiner Güter zu treten. Der wilde Mac Green verharrte aber in unſinniger Empörung. Seine Güter wurden ihm entriſſen, er ſelbſt gerichtet. An der Spitze eines Haufens von Abentheuerern, welche im Ganzen nichts Beſſeres als Räuber ſeyn ſollen, macht er die Straßen und Pfade des Hochlandes unſicher. Urtheilt jetzt ſelbſt, was ich zu befürchten hätte, wenn ich in die Hände dieſes Mannes fiel?"

„Wenn ihr es erlaubt, edle Lady", fiel jetzt die Dienerin Jenny mit ängſtlichem Redeton ein, „ſo will ich euch berichten, was ich Seltſames in der Nacht, die wir in jenem Dorfe zugebracht, wahrgenommen habe?"

„Sprich, ohne Scheu!" erwiederte Minona. „Deine Offenbarung könnte wohl nutzen."

„O ich fürchte nur zu ſehr", ſagte Jenny, „daß Eure böſen Ahnungen durch meinen Bericht vermehrt werden. Die ungewohnte Erhitzung auf der Reiſe raubte mir während der Nacht allen Schlaf. Ich trat an das Fenſter meiner Kammer und blickte hinaus in die lichte Mondnacht. Plötzlich ſah ich auf der Straße, welche wir heute Morgens gezogen ſind, einen Reiter ſich dem Gaſthofe nähern. Kein Hufſchlag verrieth dem Gehöre den Trab des Roſſes. Man mußte Sorge getragen haben, ſeine Füße mit Tuch oder Stroh zu umwinden, der Reiter hielt vor dem Hauſe und huſtete leiſe dreimal. Sogleich trat unſer Führer aus einem Seitenpförtchen, und ſprach angelegentlich mit dem Fremden, indem er mit lebhaften Bewegungen zum Oeftern nach dem Fenſter Eures Zimmers deutete. Endlich entfernte ſich der Reiter und rief mit erhobener Stimme, ſo daß ich ſeine Worte verſtehen konnte: „morgen alſo um dieſe Stunde iſt ſie mein! dein Lohn ſoll nicht ausbleiben!“ Eilig und ſtill, wie er gekommen, ritt es deſſelben Weges wieder zurück; unſer Führer ſchlich vorſichtig wieder ins Haus.“

„Beim Himmel, das iſt verdächtig!“ ſprach Guido, „ich will ein ernſtes Wort mit dem Burſchen reden, das ihm das Gelüſt vertreiben ſoll, uns zu verrathen.“

Guido trieb ſein Roß vorwärts und hatte bald den Führer eingeholt. Der Schottländer brummte, ohne ſich durch Guido's Ankunft ſtören zu laſſen, eine Nationalmelodie vor ſich hin.

„Höre“, ſo redete der Jüngling, nachdem er eine Weile ſtumm neben ſeinem Begleiter hergegangen, dieſen an, „mir ſcheint, du treibſt ein böſes Spiel mit uns und hegſt Verrath im tückiſchen Sinne; aber das ſey dir zur Warnung geſagt, beim erſten Zeichen eines Unfalls, deſſen Urſache deine Treuloſigkeit ſeyn könnte, zerſchmettert dir eine Kugel aus dieſem Piſtol den Hirnſchädel!“

Der Schotte erwiederte nichts. Auf einen Augenblick unterbrach er ſeinen Geſang; ein ſtechender Blick flog zu Guido herüber, dann ſah er wieder ſtarr und gleichmüthig auf den Weg und fuhr in ſeinem Liede fort.

Der Jüngling hielt ſich von dieſem Augenblicke an nur in geringer Entfernung von dem verdächtigen Führer, damit dieſer im unglücklichen Falle ſeiner Strafe nicht entgehen könne. Aengſtlich ſchloſſen Minona und ihre Begleiterin ſich an. So nahte der Abend und man befand ſich in einer wilden Felſengegend, in der ſich keine Ausſicht auf ſichere Unterkunft zeigte. Bald verhüllte dichte Finſterniß alle Gegenſtände. Man verlor den Pfad und der Führer erklärte, er wiſſe nun ſelbſt nicht mehr ſich in dieſen Felſengewinden zurecht zu finden. Die Frauen hatter ſich zitternd an Guido gedrängt: man wagte auch. ſich von der Stelle zu bewegen, da jeder Schritt vorwärts oder zur Seite in einen Abgrund führen konnte. Guido ſelbſt wußte nichts Beſſeres vorzuſchlagen, als an dieſem Orte den Anbruch des Morgens zu erwarten; Minona und Jenny ſollten auf einem dürftig bereiteten Lager ruhen, indem er neben dem Führer wachen wollte. Man ſchickte ſich an, dieſen Plan in das Werk zu ſetzen, als plötzlich über den Häuptern der Wanderer ein Gewitter ausbrach, mit all' der ſchrecklichen Gewalt und ſtürmiſchen Wuth, welche dieſe Naturerſcheinung in den Hochlanden mit ſich führt. Der Donner hallte furchtbar wieder in der weiten Reihe der Felsgeklüfte; Blitz folgte auf Blitz, aber das Leuchten des zürnenden Himmels diente zugleich, den Reiſenden einen ziemlich gebahnten Pfad und in nicht weiter Ferne die Umriſſe eines großen Gebäudes erkennen zu laſſen, auf welche jetzt der Führer aufmerkſam machte. Da dieſe Entdeckung des Schotten abſichtslos ſchien und der plötzlich in Strömen herniederrauſchende Regen einen Zufluchtsort für die Frauen nothwendig machte, ſo eilten die Wanderer dem Gebäude zu. Guido hielt ein geſpanntes Piſtol unter dem Mantel verborgen und blieb dem Führer hart zur Seite. Man hatte das Gebäude erreicht. Es waren nur Trümmer eines alten Schloſſes, wie ſich deren ſo viele in den ſchottiſchen Hochlanden befinden. Menſchliche Wohnungen ſchienen hier nicht aufgeſchlagen; wohl aber dürfte in irgend einer noch erhaltenen Halle ſich Schirm gegen Sturm und Wetter bieten.

Die Wanderer ſtiegen von ihren Roſſen und betraten, beim Scheine der Blitze, den Eingang der Ruine. Minona hatte Guido's Arm genommen; ſie zitterte heftig vor innerer Angſt und kältender Näſſe. Kaum aber war Guido mit den Jungfrauen unter Leitung des Führers, durch eine enge Pforte in einen weiten und bedeckten Vorplatz eingeſchritten, ſo hörte er, wie dicht hinter ihnen eine ſchwere Eiſenthüre in das Schloß geworfen wurde; ein durchdringender Pfiff erklang von der Stelle, wo ſich der ſchottiſche Führer befand, und im nämlichen Augenblicke erfüllte ſich die Halle mit Lichtesglanz. Ein Haufen bewaffneter Männer, unter der Anführung eines blaſſen, wild blickenden Jünglings, umringte die Eintretenden.

„Ewiger Gott, meine Ahnung!“ ſchrie Minona auf, „das iſt Henry Mac Green.“

Guido hatte ſein Piſtol auf den treuloſen Führer abgefeuert. Er ſah dieſen ſtürzen; allein zugleich wurde er ſelbſt mit übermächtiger Gewalt von hinten zu Boden geriſſen.

## 10.

### Der Räuberhäuptling. Todesnähe. Hülfe.

„Biſt du endlich in meiner Gewalt, du ſüß lockende Blume von Ontamore!“ rief jetzt der bleiche Henry Mac Green, indem ein ſchnelles Feuer in ſeinem düſtern Blicke aufloderte und er näher zu Minonen trat: „Du ſollſt mir nun nimmer entgehen und mir das einſame und unſtäte Leben verherrlichen, zu dem mich mein Geſchick verdammt.“

„Welches Recht habt ihr auf mich, Henry Mac Green?“ entgegnete Minona mit mühſam behaupteter Faſſung. „Wie könnt Ihr es wagen, mich und meine Begleiter mit Gewalt zurückzuhalten?“

„Weches Recht?“ lachte der Räuberhäuptling höhniſch auf, „thörichte Frage! Sieh dieſe Männer an, meine Freunde, alle erbietig, mit Blut und

Leben meinem Winke zu dienen! Ein jeder dieſer Tapfern iſt ein Grund meines Rechtes.“

„Fürchte die Rache des Geſetzes und meines Oheims!„ ſprach die geängſtete Jungfrau mit faſt verſagender Stimme.

„Das Geſetz?“ knirſchte Mac Green, indem er die Augenbraunen furchtbar verzog, „nun, mit dem wäre ich ſeit lange im Reinen! Und was Euern Oheim betrifft, den abtrünnigen Feigling, ſo kann ich ihn wohl verachten, aber nimmer fürchten.“

Hierauf wandte ſich der Häuptling zu einem ſeiner Genoſſen und flüſterte dieſem einige Worte in das Ohr, welche der letztere mit einem bereitwilligen Kopfnicken beantwortete und ſich entfernte.

Guido war indeſſen von denen, welche ihn hinterwärts niedergeworfen und ſeiner Waffen beraubt hatten, in ſo fern wieder frei gelaſſen worden, daß er, wenn auch von ihnen umgeben, doch wieder aufrecht auf ſeinen Füßen ſtehen konnte. Da hörte er plötzlich eine bekannte Stimme von einer Seite her leiſe zu ihm reden. Er ſah hin und ſchauderte: es war der Doppeltgänger Samael, der dicht neben ihm ſtand und ihn mit ſeinem eigenen Antlitze entgegenblickte. Im Aeußern ſah er ganz den andern Räubergeſellen ähnlich.

„Sprich ein Wort,“ ſo flüſterte der Geſandte des Abgrunds, „und im Augenblicke biſt du mit deiner Geliebten aus der Gewalt dieſer Böſewichter befreit. Sprich aus das entſcheidende: ich bin dein! Kein Gram ſoll fortan auf Erden deine Stirn mehr umwölken!“

„Sprich aus das Wort, ſprich aus!“ ſo gellte es dem Jünglinge von der andern Seite her in die Ohren und es war ihm, als erkenne er die Stimme der ſchrecklichen Wahrmunda. In dem nämlichen Momente rauſchte eine aufgeſtörte Nachteule über die Häupter der Verſammelten hinweg durch die weite Halle.

Aber Guido's ganze Aufmerkſamkeit wurde jetzt durch einen neuen Auftritt angezogen. Ein Mann, den er an ſeiner Kleidung für einen Prieſter der anglikaniſchen Kirche erkannte, trat, von einem Räuber begleitet, aus dem Innern des Gebäudes in die Halle. Der Mann ward bleich und zitterte ſehr. Eine ungemeine Furcht ſchien ſich ſeiner bemächtigt zu haben.

Henry Mac Green faßte mit Rauhheit Minona's Hand und zwang die Jungfrau, mit ihm vor den Prieſter zu treten, der ſeinen Platz hinter einem, von Holz und Steinen, wie es ſchien, ſchnell gebildeten Altar genommen hatte. Guido, deſſen Herz von tauſend Regungen durchſtrömt, ungeſtüm pochte, ſuchte vergebens, ſich näher an die Geliebte zu drängen. Die Umſtehenden hielten ihn feſt umſchloſſen.

„Hier ſteh ich und meine Braut!“ herrſchte Mac Green dem bebenden Geiſtlichen zu. „Gebt uns ſogleich den Segen des Himmels, ehrwürdiger Herr, oder — blickt nur aufwärts — Ihr ſeyd in der nächſten Viertelſtunde eine Leiche!“

Der Prieſter ſchlug ängſtlich ſeine Augen empor und ſah nun wie hart über ſeinem Haupte eine Schnur mit einer Schlinge ſchwebte. Ein zur Seite ſtehender Räuber war bereit, ihm, auf den erſten Wink des Häuptlings, die Schlinge überzuwerfen; zwei andere Böſewichter hielten das Ende der über einem Balken niederhängenden Schnur gefaßt, um ſie dann mit dem Unglücklichen emporzuziehen.

Trotz dieſen drohenden Anſtalten ſchien der Geiſtliche, indem er von Henry Mac Green zu einem heiligen Akte aufgefordert wurde, plötzlich von dem ganzen

Gefühle ſeiner Würde beſeelt. Er wandte ruhig ſein Antlitz hinweg von den Werkzeugen eines ſchmählichen Todes; ſeine Wangen färbten ſich mit einem lebendigen Roth; ſein Blick erglänzte muthig und ſeine ganze Geſtalt gewann eine ſtolze Haltung.

„Ich bin erbietig, Euch mit dieſer Jungfrau zu verbinden,“ entgegnete er mit Ruhe und Würde, „allein nur in dem Falle, daß die Jungfrau ſelbſt ſich zu dieſer Ehe willig erklärt. Zwang iſt meiner Kirche, wie meinem Amte fremd. Ihr könnt den Leib tödten, doch die Seele nicht!“

„Nimmer, nimmer!“ rief Minona laut aufkreiſchend und riß ſich gewaltſam von der Hand des Häuptlings los, „nimmer werde ich nach freier Wahl die Gattin dieſes Mannes. Das gelobe ich vor Gott, der uns ſieht und richtet!“

Mac Green ſchäumte vor Wuth. Er winkte ſeinen Genoſſen; dieſe ergriffen den unglücklichen Prieſter. In dieſem Augenblicke war es Guido'n gelungen, ſich von den nächſtſtehenden Räubern loszuwinden. Mit übermächtiger Gewalt drängte er ſich durch den Kreis, der die Geliebte, den wilden Räuberhäuptling und den Geiſtlichen umſchloſſen hielt. Einige Räuber, die ihn ergreifen wollten, ſchleuderte er mit Rieſenkraft zur Seite. Die Uebrigen ſtarrten, von Erſtaunen gefeſſelt, den kühnen Jüngling an, der es wagte, ihrem Herrn entgegen zu treten, deſſen einmal entbundener Zorn keine ſchonende Rückſicht kannte, deſſen Rachedurſt nur durch Blut geſtillt werden konnte.

„Halt ein!“ rief Guido mit Donnerton. „Welches große Werk iſt es auch, geſchützt von bewaffneter Uebermacht, einen wehrloſen Diener der Kirche zu vernichten, eine widerſtandloſe Jungfrau durch Zwang zu grämen! Solche That iſt eines feigen, aber keines tapfern Mannes würdig.“

Henry Mac Green ſtarrte den Jüngling, der es wagte, ihn mit ſolchen ſchmähenden Worten anzureden, groß und verwunderungsvoll an. Seine buſchichten Augenbraunen zogen ſich düſter zu den blitzeſprühenden Blicken herab; ſeine Hand faßte krampfhaft nach einer der, in ſeinem Gürtel befindlichen, Piſtolen. Die Räuber, welche den Geiſtlichen ergriffen hatten, ſtanden überraſcht mit der Hinrichtung an. Minona drängte ſich ängſtlich zu Guido und nahm, wie um Schutz flehend, deſſen Hand.

Guido aber, zu dem Räuberhäuptlinge gewendet, fuhr fort:

„Glüht noch ein Funken von Ehrgefühl in deiner Bruſt, iſt deine Seele nicht allem wahren Muthe fremd geworden: ſo kämpfe mit mir um den Beſitz dieſer Jungfrau, um das Leben des armen Prieſters, der dich nie beleidigt. Laß mir Waffen geben! Sie mögen entſcheiden!“

„Wie?“ entgegnete Mac Green, „ich ſollte noch um ein Gut kämpfen, das ich bereits in meiner Gewalt habe? Ich bin kein ſolcher Thor! — Und wer biſt denn du, daß du es wagſt, mir Geſetze vorſchreiben zu wollen? Biſt du nicht ſelbſt mein Gefangener? O, ich ahne!“ ſprach der Häuptling mit verbiſſenem Grimme weiter und indem er das ergriffene Piſtol aus dem Gürtel zog, „dein Herz hat ſich verſengt an den ſtrahlenden Blicken dieſer anlockenden Schönen; vielleicht hat eine freundliche Entgegnung dich zu der Tollkühnheit erdreiſtet, mit der du dich mir gegenüberſtellſt; aber — ſolche Wahnwitzige wie du taugen nicht ins Leben, ich fühle mich berufen, ſie auszuſtoßen!“

Nach dieſen Worten wollte Henry ſein Piſtol auf den ihn furchtlos anblickenden Guido abfeuern; doch ehe er dazu kam, ſtürzte ihm Minona mit verzweiflungsvoller Gebehrde zu Füßen.

„Schonung! Erbarmen!“ ſchrie die Jungfrau und hob ihre Hände flehend zu dem Räuberhäuptling empor. „Bei Allem, was dein Herz zu rühren vermag, bei der Gerechtigkeit des Ewigen, der dich ſieht und einſt richtet, beſchwöre ich dich, laß ab von dem ſchrecklichen Vorhaben! Dieſer Jüngling hat mir das Leben gerettet in gräßlicher Stunde, mein Herz iſt an ihn gekettet mit den Banden unauflöslicher Dankbarkeit. Laß dich rühren und ſchone ſein!“

Mit höhniſchem Lächeln blickte Henry Mac Green zu der Jungfrau herab.

„So iſt es wirklich!“ ſprach er nach einigem Beſinnen. „Du biſt dem thörichten Knaben in Gegenliebe geneigt? Und ich ſollte ſeiner ſchonen? Du ſelbſt haſt ſeinen Tod nun unvermeidlich beſtimmt!“

Der Räuberhäuptling hob auf's Neue die mit dem tödtlichen Geſchoſſe bewaffnete Hand. Da umſchlang Minona im wilden Krampfe ſeine Kniee und rief:

„Kann denn nichts dich zum Erbarmen bewegen? Vermag keine Regung des Beſſern dir Milde einzuflößen? Vielleicht läßt ſich deine Schonung erkaufen! Ja, ich will dein ſeyn, ich will dir angehören um dieſen Preis! Schenke dem Jünglinge Freiheit und Leben, und — nimm mich hin!“

„Nimmer, meine Minona, nimmer!“ ſchrie Guido im gewaltigen Schmerze auf. „Entwürdige dich nicht länger vor dieſem Frevler. Laß ihn mich tödten; ich fürchte nicht den letzten Augenblick!“

„Er verſchmäht dein Opfer!“ ſo wandte ſich jetzt Henry Mac Green zu der faſt bewußtloſen Minona, „auch ich verſchmähe es. Du gehörſt mir ohnehin an. Er ſtirbt!“

Henry's Piſtol ſtand mit der Mündung auf Guido's Herz gerichtet. Da flüſterte Samaels Stimme wieder in das Ohr des Jünglings:

„Sprich aus das Wort! Sey mein! Sprich aus, und deine Gegner ſollen dir zitternd zu Füßen ſinken!“

„Sprich aus!“ rauſchte es mit Wahrmundens Stimme durch die Lüfte.

Guido verachtete die Lockungen der unterirdiſchen Macht, die ſich ſeltſam in ſein Leben drängte; unerſchrocken blickte er dem Tod drohenden Gegner ins Auge.

„Lebe wohl, meine geliebte Minona!“ rief er mit feſter Stimme. Da blitzte es auf von dem

Geſchoſſe des Räuberhäuptlings, der Donner der Entladung hallte furchtbar wieder durch das weite Gewölbe; aber Guido trat unverletzt aus der Dampfwolke hervor, die ihn umgab. Er hatte deutlich geſehen, wie in dem todbringenden Augenblicke eine weiße, duftige Kindesgeſtalt zwiſchen ihm und Henry's Waffe hindurch geſchwebt war, ſeiner Bruſt zum Schilde dienend gegen die wirkungslos zu Boden ſinkende Kugel.

„Was iſt das?“ ſprach Mac Green zähneknirſchend. „Sind meine Waffen bezaubert, oder hat der Teufel ſich gegen mich auf die Seite dieſes Buben gewendet?“

Mit haſtiger Wuth riß er einem ſeiner Untergebenen ein Piſtol aus dem Gürtel und feuerte dieſes, dicht vor Guido'n hintretend, auf deſſen Bruſt ab; allein auch dieſesmal blieb der Jüngling unverwundet. Nur ſeinen Blicken ſichtbar, bildete wiederum der duftige Schatten eine undurchdringliche Scheidewand zwiſchen ihm und der Mündung des Feuergewehrs.

In halblauten, dumpfen Reden äußerte ſich das Staunen der im Kreiſe umherſtehenden Räuber. Mac Green hatte das abgefeuerte Piſtol fallen laſſen; ein gewaltiges Zittern bemächtigte ſich ſeines ganzen Körpers; das Feuer ſeines Blickes erloſch und nur mit Mühe ſtammelte er, indem er krampfhaft Guido's Hand faßte:

„Ha, ſo biſt du der, den das Geſchick beſtimmt hat, den bis jetzt unüberwindlichen Mac Green in der Blüthe ſeiner Jugend zu fällen? So hat es die Mutter vom Berge mir geweiſſagt in mitternächtlicher Stunde. Das erſte Zeichen der Warnung iſt eingetroffen. Laß ſehen, ob die Macht des Geſchickes meinem Willen widerſteht?“

Auf einen Wink des Räuberhäuptlings wurde Guido mit dem Geiſtlichen hinweggeführt. Die ohnmächtige Minona brachte Henry Mac Green ſelbſt, mit Hülfe eines ſeiner Genoſſen, in ein noch ziemlich gut erhaltenes Gemach des Gebäudes.

## 11.

### Kerkerſchaft. Befreiung. Wiederfinden.

Die Räuber, deren Aufſicht Guido übergeben war, führten ihn nebſt dem ſchweigend und ruhig duldenden Prieſter durch einen langen, ſchmalen

Gang. Der Jüngling war im Innerſten betroffen über des Häuptlings letzte Aeußerung und konnte ſich den Sinn ſeiner Rede nicht erklären. Dabei mußte ihn das Loos der nun von ihm getrennten Geliebten auf das Lebhafteſte beunruhigen. Tauſend ſtürmiſche Zweifel durchzogen ſeine Bruſt; er ſah kein Licht in dieſer Nacht des Verderbens.

Man verſchloß ihn nebſt ſeinem Unglücksgefährten in einen engen Kellerraum. Waſſer tropfte von den Wänden und benetzte ihre Füße; ein Modergeruch quoll ihnen beim Eintritt in das Gewölbe entgegen.

Die beiden Gefangenen hatten ſich auf zwei ſteinernen Sitzen niedergelaſſen, welche, weit von einander entfernt, in den zwei entgegengeſetzten Wänden des Gewölbes angebracht waren. Oben in dem höchſten Schwunge der Decke des Kellers befand ſich eine Oeffnung, ohne Zweifel das Werk gewaltſamer Zerſtörungen von außen oder der Alles vernichtenden Zeit. Durch dieſe Oeffnung ſchoß der Regen in Strömen herein; die hellleuchtenden Blitze des noch immer dauernden Gewitters ſandten zum Oeftern ihren glänzenden Schein in den Kerker und gaben dann den zwei Eingeſchloſſenen Gelegenheit, den ganzen Umfang ihrer ſchrecklichen Lage zu erkennen.

Guido blieb in ſich gekehrt und ſprach kein Wort. Eine dumpfe Verzweiflung hatte ſich ſeiner bemächtigt. Der Prieſter dagegen ergoß ſich mit aller Inbrunſt eines Gott und ſeine Vorſehung verehrenden Gemüthes in laute, feurige Gebete, welche theils um Erlöſung aus der Macht der Böſewichter, theils um deren Beſſerung und Verzeihung an dem Throne des Ewigen flehten.

Plötzlich unterbrach der Geiſtliche ſich ſelbſt in ſeiner Andacht und ſprach mit ermahnender Stimme zu Guido, deſſen innerer Schmerz um die Geliebte ſich in ein lautes und heftiges Weinen aufgelöst hatte:

„Warum vergießeſt du Thränen und ergibſt dich der Verzweiflung? Sind nicht die Haare gezählt auf deinem Haupte von dem Allmächtigen und kann auch ein einziges von ihnen verloren gehen, ohne ſeinen Willen? Vertraue auf ihn! Im feſten Vertrauen auf Gott ſtärkt ſich deine Seele und ermuthigt ſich, das Gräßlichſte zu ertragen. Siehe! von Natur bin ich furchtſam geboren; durch frühe Erziehung den Wallungen des Muthes entfremdet worden. Ich habe gezittert in Gegenwart der mordſüchtigen Böſewichter, die Gluth meiner Wangen hatte ſich in Todeskälte verwandelt: ſo mußte ſich der Körper der Macht der Natur und Gewohnheit unterwerfen; allein die Seele behielt ihre Selbſtherrſchaft, des nahen Todes Schrecken konnten ſie nicht beugen."

„Glaubt ihr, ich fürchte den Tod?" entgegnete Guido, indem er gewaltſam ſeine Thränen und ſein Schluchzen unterdrückte. „Ich dächte, ihr hättet euch vom Gegentheil überzeugen können. Aber Leben und Ehre der Geliebten ſind in der Gewalt eines rückſichtloſen Böſewichts: das iſt mehr als Tod!"

Der Prieſter ſeufzte und erwiederte langſam und halblaut, wie in ſich ſelbſt hinein ſprechend:

„So hat auch dich die Liebe bethört? Wie viele unglückliche Opfer wird noch dieſe Leidenſchaft machen!"

Mit dieſen Worten war die Unterredung der beiden Unglücksgefährten geendigt. Der Regen und das Gewitter hatten indeſſen aufgehört. Freundliche Sterne ſandten vom heiter gewordenen Himmel ihre grüßenden Strahlen herab und verbreiteten eine ſchwache Dämmerung in dem unterirdiſchen Gemache.

Es wurde nach und nach ganz ſtille; ſelbſt der Sturm legte ſich und man hörte nicht mehr das Rauſchen der von ihm bewegten Bäume. Bald bemerkte Guido, daß der Geiſtliche eingeſchlummert war. Er bewunderte des Mannes geiſtige Herrſchaft über ſich ſelbſt, ohne ſie nachahmen zu können.

Die Pforte wurde jetzt geöffnet. Schweigend ſtellte ein Räuber Speiſe und Trank auf einen in Guido's Nähe befindlichen Steinblock und entfernte ſich wieder, indem er die mitgebrachte Leuchte zurückließ und das Schloß der Thüre ſorglich von auſſen verſchloß. Der Prieſter war durch dieſes Geräuſch nicht erweckt worden.

Trotz der großen Erſchöpfungen, welche die nächſte Vergangenheit mit ſich geführt hatte, fühlte Guido keine Neigung, etwas von der überbrachten Speiſe zu genießen; allein ein plötzlicher, brennender Durſt bewog ihn, das Trinkgefäß zu ergreifen und dieſes zum Munde zu führen. Da rauſchte mit einemmale ein lichter Luftzug durch das Gemach; die Leuchte erloſch und es bildete ſich alſogleich ein ſeltſamer Lichtesſchein, in welchem der Jüngling die ätheriſche Geſtalt ſeines Schweſterleins erkannte. Die Geſtalt drohte abwehrend mit der Hand; zu Guido drangen in melodiſchem Laute die Worte:

„Trinke nicht, Bruder! Gift iſt in dieſem Gefäße.“

Schaudernd ließ Guido die Hand mit dem Becher ſinken. Die Geſtalt aber lächelte freundlich zu ihm hin und ſprach weiter:

„Folge mir! Ich will dich retten und alle, die hier unſchuldig leiden.“

Die Geſtalt bewegte ſich nach dem Eingange des Gefängniſſes. Die Pforte ſprang von ſelbſt auf. Hierauf deutete das glänzende Weſen nach dem ſchlafenden Prieſter. Guido verſtand den Wink. Er erweckte den Unglücksgefährten und flüſterte dem Staunenden zu:

„Eilt! Gottes Allmacht hat die Pforten unſeres Kerkers geſprengt. Laßt uns fliehen: es iſt kein Augenblick zu verlieren!“

Halb ſchlaftrunken folgte der Geiſtliche dem Jünglinge, deſſen Gewand er geküßt hatte, durch den aufwärts führenden Gang. Weit voran, dem Prieſter durch den ihm vorſchreitenden Guido verborgen, ſchwebte wie ein lichter Punkt die wunderbare Geſtalt und erhellte den Pfad. Durch die

Dämmerung hindurch, welche die ringsum befindlichen Gegenſtände umgab, erkannte Guido am Boden liegend die Räuber, in einem tiefen Schlummer verſunken. Von dem wunderbaren Führer geleitet, trat er nebſt ſeinem Gefährten bald durch eine Spalte in der Mauer des Gebäudes in das Freie. Der Vollmond ergoß ſein Licht über ſie und die ſeltſam geſtaltete Felſengegend. Der Prieſter ſchien das ätheriſche Weſen des rettenden Schweſterleins nicht zu bemerken, ſondern dieſe Hülfe in großer Noth der unmittelbaren Einwirkung einer gerechten Vorſehung zuzuſchreiben. Er ſank auf die Kniee und dankte im heißen Gebete dem Allmächtigen.

Des Schweſterleins Lichtgeſtalt befand ſich jetzt dicht neben Guido.

„Und Minona?“ ſprach dieſer in ängſtlicher Frage zu dem hülfreichen Weſen.

„Harre!“ lautete die Antwort und der holde Schutzgeiſt war verſchwunden. Aber ſchon nach wenigen Minuten kamen auch Minona und die arme Jenny aus dem Gebäude und geſellten ſich zu den bereits Befreiten.

„Wir ſind gerettet!“ ſagte Minona, indem ſie freudig Guido's Hand ergriff, „ein wunderbares

Kind hat die Pforten unſres Gefängniſſes geſprengt, mit ſeligen Worten mir deine Befreiung verkündet und uns hiehergeleitet. Allein wo iſt der freundliche Engel? Vor meinen Augen iſt er verſchwunden!“

Auch Guido ſah ſich vergebens nach der wohlbekannten Lichtgeſtalt um; er konnte ſie nirgends erblicken, doch war es ihm, als erhebe ſich in dieſem Augenblicke ein ſanft glänzender Punkt zu dem Gewölke des Himmels empor und verliere ſich in die unendlichen Räume der fernen Milchſtraße. Er umarmte froh die Geliebte; ſie duldete es ſchweigend.

Der Glanz des Mondes zeigte den Entflohenen einen gebahnten Pfad. Auf dieſem eilten ſie in flüchtigen Schritten von dem Aufenthalte der Böſewichter hinweg. Bald waren ſie wieder in jener Felſengegend, wo ſie das Gewitter überraſcht hatte, und fanden hier zu ihrer großen Freude ihre angebundenen Pferde wieder, und noch überdem das Roß des treuloſen Führers, welches auf Guido's Zureden der Geiſtliche beſtieg. Man kam jetzt, da das helle Licht des Vollmondes alle Windungen und abſchüſſigen Stellen des Felſenpfades unterſcheiden ließ, ohne ſonderliche Beſchwerde vorwärts. Der

Prieſter war der Gegend genau kundig. Als ihm Guido vertraut hatte, daß er mit ſeinen zwei Gefährtinnen nach Schloß Ontamore gedächte, ſchien er ſehr erfreut. Auch er, ſo lautete zugleich ſeine Aeußerung, habe im Sinne gehabt, den wackern Mac O'Naugh, mit welchem er einſt in Oxford ſtudirt, zu beſuchen, als er von jenen Räubern überfallen und in ihre Schlupfwinkel geſchleppt worden ſey. Minona war entzückt, da ſie einen Freund ihres Oheims in ihrer Nähe wußte. Sie ſchloß ſich mit vielem Vertrauen an Mr. Matters, wie ſich der Geiſtliche nannte, an und gab ſich dieſem gern als Nichte ſeines Jugendgenoſſen zu erkennen. Während beide ſich über den frohen Empfang unterhielten, der ihrer im Schloß Ontamore bei dem guten Oheim und der lieben Hannah warte, konnte ſich Guido des Gedankens an jenes ſchreckliche Ereigniß nicht erwehren, welches ihn und Minonen von jenen getrennt, und deſſen Opfer ohne Zweifel Hannah und ihr Vater geworden waren. Welche Prüfung, welches Leiden ſtand nicht der armen Minona ſtatt des geträumten ſchönen Wiederſehens bevor! So dachte der Jüngling; aber jene Macht, welche der

Menſchen Schickſale mit dem Hauche ihres Odems beherrſcht, hatte es anders geordnet.

Bei dem ſchnellen Trabe, zu dem man, ſo viel es der ungleiche Boden erlauben mochte, die Roſſe angetrieben hatte, langte man mit dem Aufgange der Sonne in einem kleinen, mit nur wenigen Hütten bebautem Thale an. Hier verweilte man nur ſo lange Zeit, als nöthig war, einige Erfriſchungen zu genießen und die ermüdeten Roſſe durch Ruhe und Nahrung zu ſtärken.

„Zwei Wege führen von hier", ſo ſprach der Geiſtliche, indem die Wanderer ihre Pferde zur Abreiſe antrieben, „nach Schloß Ontamore. Auf dem einen berühren wir mehrere Dörfer und einzeln gelegene Höfe; allein erſt morgen gegen Mittag dürften wir auf dieſem das Schloß erreichen. Der andere bringt uns auf engen Gebirgspfaden durch einſame und unbewohnte Gegenden, wenn wir raſch fürbaß ziehen, mit dem Untergange des Tagsgeſtirns zu dem erſehnten Ziele."

Alle ſtimmten für den letztern. Man war überzeugt, vor den Räubern einen hinlänglichen Vorſprung zu haben, um nichts mehr von ihren Nachſtellungen fürchten zu müſſen, beſonders wenn man in der geraden Richtung des Gebirgspfades ſich immer weiter von ihrer Lagerſtätte entfernte. Ueberdem beging man die Vorſicht, vor den Augen der Thalbewohner den erſtgemeldeten Weg einzuſchlagen und erſt ſpäter, in einiger Entfernung von den Hütten, ſich auf einem, dem Prieſter wohlbekannten Seitenpfade nach der erwählten Felſenſtraße zu wenden.

Hier hatten die Reiſenden Gelegenheit, die Natur in ihren furchtbarſten Geſtaltungen zu erſchauen und zu bewundern. Felſen über Felſen thürmten ſich empor, neben ihnen gähnten furchtbare Tiefen und Klüfte. Oft mußte man auf ſchwankenden Holzbrücken, kaum breit genug für einen Wanderer, über die ſchauerlichſten Abgründe, in deren unabſehbaren Schlünden wilde Berggewäſſer in tobenden Fällen herniederrauſchten. Gegen Mittag betrat man die höchſte Gegend des Gebirgs, wo einiger Schnee den Pfad verbarg und dieſer nur durch Holzſtäbe, welche von Entfernnng zu Entfernung eingepfählt waren, ſich bemerkbar machte. Hier that ſich eine weite Ausſicht vor den Blicken der Reiſenden auf. Ueber tieferliegende Berge, Thäler, Felder, Seen und Flüſſe hinweg überſah man die ganze Breite des ſchottiſchen Eilandes von einem Meere zum andern. Minona und Guido theilten ihr Entzücken. Der Prieſter ſprach tiefempfundene Worte über die unbegrenzte Macht des Ewigen.

Nicht ohne Beſchwerde eilten die Reiſenden aus der Region des ewigen Schnees herab. In einer einſamen Köhlerhütte genoſſen ſie einige Ruhe, deren beſonders die Dienerin Jenny benöthigt war. Man erwärmte ſich am lodernden Feuer und vernahm mit großer Freude, daß die Entfernung von Schloß Ontamore nur noch einige Stunden betrage. Ob aber Mac O'Naugh mit ſeiner Tochter dort angelangt ſey, wußte der Köhler nicht zu ſagen.

Von Sehnſucht getrieben ermahnte Minona bald zur weitern Reiſe. Guido gab ſeufzend ihrem Drängen nach und auf minder beſchwerlichem Pfade zogen nun die Wandrer ihrem Ziele entgegen. Man ſtieg in ein freundliches Thal hinab. Nach und nach ſchwanden die mächtigen Felſenwände. Am Rande eines Baches, zwiſchen aneinander drängenden, grünbebuſchten Hügeln lief der Pfad in Schlangenwindungen hindurch. Plötzlich traten die Hügel zu beiden Seiten zurück, die Gegend öffnete ſich und in einem weiten Thalkeſſel lag auf einem ſchroff aus der Fläche emporſteigenden Felſen, deſſen Grund ein breiter Fluß umſpülte, vom Glanze der Abendſonne übergoſſen, vor den Blicken der Reiſenden — Schloß Ontamore.

Alle waren von dem unerwarteten Anblicke überraſcht. Minona ſtieß einen Schrei des Entzückens aus; denn von der hohen Warte des Schloſſes wehete die blaue Fahne herab, ein Zeichen, daß der Beſitzer dort verweile. Die Roſſe wurden zum flüchtigſten Laufe gereizt. Allen voran flog Minona den Felſenpfad zu dem Aufenthalte der erſehnten Lieben hinan. Träumeriſch folgte Guido. Er konnte ſich Mac O'Naugh's und ſeiner Tochter Rettung aus jenem furchtbaren Schiffbruche nicht erklären; ſie, trotz des beruhigenden Zeichens, kaum glauben. Da wurden mit einemmale ſeine Zweifel gehoben, denn aus dem Thore des Schloſſes trat Hannah mit ihrem Vater der theuern Freundin und Verwandtin entgegen. Minona ſank in Hannah's Arme.

„So lebſt du?“ rief dieſe erſtaunt.

„Willkommen, du Todtgeglaubte!“ ſprach mit hoher Freude der Oheim. „Welche Macht ſtand dir bei, als wir dich von den Wellen des Meeres verſchlingen ſahen?“

„Hier iſt mein Retter, entgegnete Minona, indem ſie auf Guido deutete.

Mit ſchamerglühten Wangen trat dieſer näher. Mac O'Naugh und ſeine Tochter überſchütteten ihn mit Aeußerungen ihres innigſten Dankes. Da kam auch Mr. Matters, der Geiſtliche, herbei. Sogleich erkannte der Beſitzer des Schloſſes in ihm ſeinen lange vermißten Jugendfreund. Das Wiederſehen der beiden würdigen Männer war höchſt rührend; ſie konnten der langen Trennung nicht ohne Thränen gedenken.

Sämmtliche Bewohner des Schloſſes nahmen die verloren gegebene Minona mit lautem Jubel auf. Alle Diener liebten und ehrten ſie; alle wurden von ihr mit Güte und Freundlichkeit behandelt.

Die Abendſonne ſank jetzt hinter den benachbarten Bergen nieder, aber die Sonne der Freude und des Glückes ſtieg an dem Horizonte des Familienkreiſes auf Schloß Ontamore empor.

## 12.

## Der Ueberfall.

Mac O'Naugh war mit ſeiner Tochter Hannah in der That bei jenem Schiffbruche glücklich an das

Land geworfen worden. In der nahen Küſtenſtadt fand er Freunde, welche ihm die Beſtätigung der angenehmen Nachricht gaben, daß der Hof von London ihm ſeine früheren Verbindungen mit dem Prätendenten verziehen habe und ihm die Mittel an die Hand gaben, zu dem Schloſſe ſeiner Väter zu gelangen. Hier betrauerte er und Hannah mit tiefem Schmerze den Tod der geliebten Minona, als dieſe plötzlich mit ihrem Retter erſchien und freudiges Leben auf Schloß Ontamore einführte.

Guido war jetzt kein Fremder mehr in dem Kreiſe der ſchottiſchen Familie. Man behandelte ihn wie einen theuern Verwandten und auch Minona barg gleich am Tage der Ankunft nicht mehr ſo ängſtlich die liebevolle Neigung, welche ſie gegen ihn hegte, als ſie das früher gethan hatte. Mr. Matters hatte viel im Geheim mit ſeinem alten Freunde O'Naugh zu reden und ſo blieben die drei jungen Leute ſich ſelbſt überlaſſen. Die Abendſtunden flogen im ſüßen Geſpräch vorüber; entzückt erkannte Guido, daß er geliebt ſey. —

Mit glücklichen Träumen ſpielte ſeine Phantaſie, als er auf dem weichen Nachtlager die ſo nöthige Ruhe gefunden hatte. Da war es plötzlich, als ſtreiche eine kühlende Zugluft über ſein Antlitz: er erwachte. Vor ihm ſtand des Schweſterleins wohlbekannte Lichtgeſtalt.

„Guido, deine Seele iſt gerettet!“ flüſterte ſie mit ſanfter Flötenſtimme. „Du haſt den Verſuchungen widerſtanden, die der unglückſchwangere Augenblick deiner Geburt über dich verhängt hatte. Die Prüfung iſt vorüber. Nimmer werden die Gewalten der Unterwelt ſich wieder in dein Leben drängen. Du wirſt glücklich werden mit Minonen! Jetzt aber erhebe dich und eile, die Geliebte aus Feindeshänden zu retten. Sie ſchwebt in augenblicklicher Gefahr. Lebe wohl! Mich ſiehſt du nie wieder!“

Die Lichtgeſtalt verſchwand. Guido ſprang raſch von ſeinem Lager auf. Es war ihm, als höre er ferne Stimmen und Waffengeräuſch. Ohne weitere Ueberlegung warf er ein Gewand über, nahm ſein Schwerdt zur Hand und eilte in den vor dem Gemache hinlaufenden Gang, nach welchem auch Minona's Zimmer ging. Haſtig ſtürzte er einem Lichtſchimmer zu, den er von fern erblickte. Wie ward ihm, als er die Geliebte erblickte, welche, gebunden und mit verſtopftem Munde, von zwei fremden Männern fortgeſchleppt wurde!

Auf ſein mit Donnerſtimme ausgerufenes „Halt!“ ſetzten die Männer ihre Laſt nieder. Einer von ihnen wandte ſich gegen den Herbeieilenden, während der andere Minonen, die ſich ängſtlich von ihren Banden zu befreien ſuchte, bewachte. Guido erkannte ſeinen Feind, den Räuberhäuptling Mac Green.

„Böſewicht, du wagſt es, in dieſes Haus zu dringen?“ rief Guido und kehrte die Spitze des entblößten Schwerdtes wider ihn.

„Stehſt du mir auf das Neue entgegen?“ knirſchte wüthend Henry und zog einen ſcharfen Dolch. „Jetzt mußt du ſterben, was auch die Mutter vom Berge gefabelt hat!“

In blinder Wuth ſtürzte Mac Green auf ſeinen Gegner los. Aber er erreichte ihn nicht; unbeſonnen lief er in das gegen ihn gerichtete Schwerdt und fiel ſterbend zu Guido's Füßen nieder.

„Die Mutter vom Berge hat doch recht gehabt!“ Mit dieſen Worten hauchte er ſeine Seele aus.

Der Genoſſe des Räubers wollte fliehen, als er dieſen ſinken ſah, allein die durch das Geräuſch erweckten und herbeieilenden Schloßbewohner nahmen ihn feſt. Mac O'Naugh und Hannah kamen herzu, während Guido noch beſchäftigt war, Minona's Bande zu löſen. In dem Gefangenen erkannte man einen Diener des Hauſes, welchen Henry durch Beſtechung vermocht hatte, ihm in der Nacht die Pforte zu öffnen und bei dem Bubenſtücke behülflich zu ſeyn. Durch Hülfe eines Nachſchlüſſels waren ſie in Minona's Zimmer gedrungen, hatten die Jungfrau im Schlafe überraſcht und mit Gewalt fortgeſchleppt. Henry's Leichnam wurde bei Seite gebracht, der treuloſe Diener in den Kerker geführt.

Jetzt erſt erhielt die ohnmächtige Minona ihre Beſinnung wieder. Ihr ſchönes Auge weilte dankbar auf Guido'n und ihre erſten Worte waren:

„Wie oft werde ich noch in Euch meinen Retter ſehen!“

Dann fiel ſie ihrer Freundin in den Arm und wurde von dieſer und dem Oheim mit Liebkoſungen überhäuft. Nachdem Guido ſich überzeugt hatte, daß Minonens Geſundheit durch dieſes Ereigniß nicht tief erſchüttert worden, entfernte er ſich ſtill und ſuchte ſein Zimmer. Hier brachte er die übrigen Stunden der Nacht mit Entwürfen für die Zukunft, mit Planen der Liebe zu.

## 13.

### Schluß.

Jetzt verging eine ſchöne friedliche Zeit den Bewohnern von Ontamore. Guido wußte, daß er wieder geliebt ſey; doch ſcheuchte ihn eine, in Minonens Benehmen bemerkbare, Zurückgezogenheit, welche in den Stunden hohen Vertrauens plötzlich eintrat und das ſonſt heitere Weſen der Jungfrau in Trübſinn verkehrte, noch immer von der offenen Bewerbung um ihre Hand zurück.

Eines Tages erkundigte er ſich bei Hannah's Vater nach der Mutter vom Berge, deren der todte Henry Mac Green auf eine ſo räthſelhafte Weiſe gedacht hatte. O'Naugh antwortete:

„Das iſt eine alte, wohl hundertjährige Frau, die eine Stunde von hier im Gebirge wohnt und der von Jedermann übernatürliche Kräfte zugeſchrieben werden, die ſie jedoch immer zum Guten verwendet.“

Guido, deſſen Leben ſo vielfach abentheuerlich bewegt worden war, konnte den Wunſch nicht unterdrücken, die Alte aufzuſuchen und ſie über ſeine Zukunft zu befragen.

Schon am Morgen des nächſten Tages richtete er ſeinen Weg ins Gebirg, nach der Hütte der Mutter vom Berge. Köhler, welche im Walde beſchäftigt waren, hatten ihm den Pfad ſo genau beſchrieben, daß er nicht irre gehen konnte. Er fand auch richtig die Hütte, allein ſie war leer. Als er die ſeltſamen, in der Hütte befindlichen Geräthſchaften betrachtete, bemerkte er einen auf dem, in der Mitte des Gemachs ſtehenden, Tiſche befindlichen Zettel. Er hob ihn auf und las folgende Worte:

„Fremdling aus Deutſchland! Wann die Nacht des Wahnſinns von dem Lichte der Vernunft beſiegt iſt, dann wirſt du das Glück deines Lebens erreichen. Sprich und begehre! Nur dem Klopfenden wird aufgethan!“

Guido ſah ein, daß dieſe räthſelhaften Worte an ihn gerichtet waren. Er nahm den Zettel mit ſich und überdachte deſſen Inhalt während des Rückwegs. So viel ſchien ihm klar, daß die Mutter vom Berge ihm den Rath gebe, um Minonen anzuhalten. Er beſchloß ihrer Weiſung, die ſo ſehr mit ſeinen Wünſchen übereinſtimmte, zu folgen.

Bei ſeiner Ankunft auf dem Schloſſe fand er die Familie zum Frühſtück verſammelt. Er wagte das entſcheidende Wort und offenbarte ſeine Liebe und ſein Verlangen. Minona wurde bleich und ſah zur Erde. Hannah blickte ſie lächelnd an. Mac O'Naugh aber ging mit offenen Armen auf den Jüngling zu und ſagte:

„Meinen ganzen Segen habt ihr. Auch Minona iſt euch gut, wie ich glaube; nur von ihrem Bruder in Deutſchland hängt das Uebrige ab.“

„Wie, Minona hat einen Bruder in Deutſchland?“ fragte betroffen Guido.

„Sie ſelbſt iſt eine Deutſche;“ entgegnete Mac O'Naugh.

„Ja, ich bin eine Deutſche“, ſagte jetzt Minona, indem ſie ihre Blicke zärtlich zu Guido erhob, „aber ich bitte euch, fragt nicht nach meinem Familiennamen, bis ich die erwünſchten Nachrichten von meinem Bruder erhalte. Ich hoffe, ſie werden günſtig ſeyn: mein Herz iſt längſt euer Eigenthum.“

Guido war beglückt durch dieſe Erklärungen. Was konnte der fremde Bruder ſeinen Wünſchen entgegenzuſetzen haben? In Träumen der ſchönſten Zukunft wiegte ſich ſeine Seele. —

Aber viele Wochen vergingen und keine Briefe aus Deutſchland kamen. Guido wurde unruhig und unmuthig. Um ſich zu zerſtreuen gab er ſich jetzt oft dem Vergnügen der Jagd hin. Im Schloſſe hatte er keine Ruhe; auch Minona's Benehmen wurde täglich ängſtlicher und geſpannter.

Eines Abends ſpät kam er von der Jagd zurück. Als er in das allgemeine Geſellſchaftszimmer trat, kam Minona freudig auf ihn zu, einen jungen, bleichen Mann an der Hand.

„Hier iſt er ſelbſt, hier iſt mein Bruder!“ rief ſie mit jubelnder Stimme dem Geliebten entgegen; „er bringt uns ſeine Liebe, ſeine Einwilligung!“

Guido ſtarrte den Bruder Minona's regungslos an. Er erkannte den einſtigen Bräutigam ſeiner Schweſter in ihm, der, durch die Folgen jenes Falls aus dem Wagen, in Geiſteszerrüttung gerathen. Alles klärte ſich jetzt auf. Minona wußte Guido's frühere Schickſale und wie er die unſchuldige Urſache von dem Unglücke ihres Bruders geworden ſey. Deshalb war ſie zurückgezogen gegen ihn geblieben, bis die Leidenſchaft ſie überwältigt; deshalb hatte ſie ihren Familiennamen verſchwiegen; deshalb Nachricht von des Bruders, bereits begonnener, Wiederherſtellung und deſſen Einwilligung haben wollen. Mac O'Naugh's Schweſter war an einen Deutſchen verheirathet worden. Nach ihrem und ihres Gatten Tode blieb der Sohn bei einem väterlichen Verwandten in Deutſchland; die Tochter wurde von dem Oheim in Schottland übernommen.

Welche ſüße Empfindung war es für Guido, eins der Opfer ſeines Unſterns gerettet zu ſehen. Er umarmte den Schwager mit Entzücken. Mit freiem, liebenden Gefühl konnte er nun die Geliebte, die Braut an ſeine Bruſt drücken. Die Weiſſagung der Mutter vom Berge war erfüllt. —

Nicht Guido und die holde Blume von Ontamore allein, begleitet von dem Segen Mac O'Naugh's, gingen zu dem Traualtare. Auch Minona's Bruder fand in der gutmüthigen Hannah den nie gehofften Erſatz für die verlorene Braut. An einem Tage wurden die zwei glücklichen Paare, in der Schloßkapelle von Ontamore, durch den würdigen Mr. Matters, zur vereinigten Wallfahrt durch das Leben verbunden. Alle aber blieben in Schottland und verſchönten die letzten Lebensjahre des würdigen Mac O'Naugh Ontamore.

## Bei demſelben Verleger iſt erſchienen:

**Osmond**, oder der Sturm der Leidenſchaft. Ein Roman. Frei nach dem Engl., von Georg Lotz. 2 Thle. 8. 1823. 2 Rthlr. 16 gr. od. 4 fl. 48 kr.

Unter andern ſehr vortheilhaften Recenſionen im Converſations- und Literaturblatt, ſagt der Recenſent im literariſchen Beiblatt Nr. 5. zum Weimarſchen Journal für Literatur, Kunſt, Luxus und Moden 1823, unter andern in Bezug auf einen der darin vorkommenden weiblichen Charactere:

„Dieſe Roſe vermochte nur eine geübte, ſinnige Meiſterhand aus den Blättern und Blättchen eines geheimnißvoll zart gewebten Frauenherzens, nach allen Geſetzen der feinſten Pſychologen-Architektonik, ſo ſchöpferiſch zu bilden. — Ich hätte deshalb auch auf eine Frauenhand ſchließen mögen, wenn das Vorwort nicht von einem Verfaſſer ſpräche — ſo zart glücklich ſind die feinſten Herzfaſern eines innigen Frauen-Liebelebens in all' ihren Schwingungen, von dem erſten ſüßen Beben bis zum herzzerreißenden Ton der Verzweifelung, belauſcht."

Und am Schluſſe: „Dieſer Roman iſt übrigens bis in die kleinſten, ſcheinbar unweſentlichſten Theile hinab mit einer Liebe und Meiſter-Sorgfalt gearbeitet, wie ſie eines Walter Scott nicht unwürdig wäre, und verdient mit vollem Rechte den allgemeinſten Beifall, den das Original in England gefunden hat. Ich möchte die Erſcheinung ungemein nennen, ſo begreif' ich auch die gerechte Würdigung mit ein, die dem Bearbeiter des engliſchen Werkes, Hern Lotz, diesmal gebührt ꝛc." —

**Blumauer**, K., Erichs Erzählungen im geſelligen Abendkreiſe. 8. 1823.
1 Rthlr. 8 gr. oder 2 fl. 24 kr.

**Oehlenſchläger**, Tordenskiold. Drama mit Geſängen von G. Lotz. 8. 1823.
16 gr. oder 1 fl. 12 kr.

**Egloffſtein**, Chr. H. von, die Brüderverſöhnung, oder Ludwig und Heinrich, Landgrafen von Heſſen. Ein hiſtor. romantiſches Gemälde der Vorzeit. 8. Mit 1 Kupfer.
1 Rthlr. oder 1 fl. 48 kr.

— — Kleine Romane, Gedichte und Erzählungen, mit 1 Titel-Steindruck u. Kpfr. 8.
1 Rthlr. 8 gr. oder 2 fl. 24 kr.

**Schmieder**, Dr. K. Ch., Mythologie der Griechen und Römer, für Freunde der ſchönen Künſte, mit 33 Kupfern, 1 Attributen-Tafel und 2 Chärtchen von Griechenland und Italien. 8. 1821.
1 Rthlr. 4 gr. oder 2 fl. 6 kr.

— — Frau Holle, ein Volksmährchen vom Meisnerberge. 8. 8 gr. oder 36 kr.

**Schönwerk**, H., Denk an mich. Kränze der Liebe und Freundſchaft gewidmet. Stammbuchs-Aufſätze aus den vorzüglichſten Schriften der beſten Claſſiker. 12. mit Kupfrn. 1823. Fein Papier 16 gr. od. 1 fl. 12 kr.

daſſelbe ord. Papier 12 gr. od. 54 kr.

**Wilhelmi**, P., Ausflüge nach dem Niederrhein, der Weſer, Holland und dem Harz, mit Rückſicht auf Berathung angehender Fußreiſenden. 8. 1822. 16 gr. oder 1 fl. 12 kr.

# Der Hirtenkrieg.

## Novelle

in drei Theilen

von

Georg Döring.

Erſter Theil

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von J. D. Sauerländer.
1830.

Ich trat — ein blöder Jüngling —
Einſt in des Meiſters Haus:
Sprich, Meiſter! Soll ich wandern
Kuhn in die Welt hinaus?

„Die Jugend muß es wagen,
Dem Manne reift die Frucht!“
So lächelnd ſprach der Meiſter;
Drum hab' ich's auch verſucht.

Nun kommt nach vielen Jahren,
Der einſt ein Jüngling war,
Und beut dem edlen Meiſter,
Was ihm geworden, dar.

# Der Hirtenkrieg.

## Erſter Theil.

O kläglich Schauſpiel! o der blut'gen Zeit! –
Wenn Löwen um die Hölen ſich bekriegen,
Entgelten ihren Zwiſt harmloſe Lämmer.

Shakſpeare.

# Erſtes Kapitel.

Laßt die Rechnung der Tyrannen
Anwachſen, bis ein Tag die allgemeine
Und die beſondre Schuld auf einmal zahlt.

Das Jahr 1798 hatte den Boden des Schweizerlandes mit Blut gedüngt. Alles aufopfernder Heldenmuth, neu erwachender Freiheitsſinn, eine Verwegenheit, die durch den Einfluß der Prieſter genährt und zu fanatiſcher Wuth geſteigert worden, kämpften vergebens gegen die überlegene Waffenmacht der Neufranken und gegen — eigenen Zwieſpalt. Jeder der Kantone, die noch an die alte Schweizerfreiheit glaubten, wollte einzeln dem herandringenden Feinde widerſtehen und in dieſem Dünkel fiel einer nach dem andern unter ſeinem Siegerſchritte. So mußten ſich Bern, Freiburg und

Solethurn der fremden Oberherrſchaft beugen, ſo wurde Unterwalden mit Schwerdt und Flamme verwüſtet, ſo pflanzte Luzern aus eigenem Antriebe den Freiheitsbaum auf und zitternd ſah Zürich die fremden Krieger innerhalb ſeiner Mauern. Viele waren im Schweizerlande, die, unter dem alterthümlichen Drucke der Patriziergeſchlechter faſt erliegend, die neue Freiheit, welche aus Frankreich nahete, auch für ihre Befreierin anſahen, zu den Feinden übertraten und den Bürgerkrieg an die Heerde des Vaterlandes trugen. Da hatte dann das Land der Telle und Winkelriede gegen ſich ſelbſt gewüthet, da hatte es die tiefſte Wunde in ſeine eigene Bruſt geſchlagen. Das ſchwere und blutige Jahr war vergangen. Der Winter hatte mit ſeiner Schnee- und Eishülle die Leichen der Tauſende von Erſchlagenen gedeckt. Der Frühling kam wieder. Auf dem Lande ſchien die Ruhe des Todes zu liegen, während die fremden Machthaber die Städte und Flecken beſetzt hielten; aber es war auch nur die Stille des Scheintodes, unter der Rachbegierde, Bruderhaß und

Wuth der Unterdruckten heimlich lauerten. Das Land ſollte jetzt einig und untheilbar ſeyn, und ward die helvetiſche Republik genannt. Die Gemüther ſtanden nie feindſeliger einander gegenüber, als jetzt.

In dieſer Zeit, als im Monate März die Waſſer der Gebirge lebendiger zu rauſchen begannen, als in den Thälern und am Fuße der Berge einzelnes Grün aus dem Schnee hervorbrach, kam mit ruhigem, läſſigem Schritte aus dem Thale der wild rauſchenden Sihl, da wo es ſich gegen den berühmten Wallfahrtsort Einſiedeln hin öffnet, ein einzelner Wandersmann. Der Abend war nicht fern; die untergehende Sonne warf ihre letzten Strahlen auf die Gebäude des Kloſters und des Fleckens. Der Mann, der eben aus dem Sihlgrunde herabſtieg, beſaß eine Geſtalt, die durch ihre Höhe und Stärke jedem Achtung einflößen konnte, der ſich etwa in feindlichen Abſichten ihm näherte. Sie ging weit über das gewöhnliche Größenmaaß hinaus und würde wahrhaft rieſenmäßig erſchienen ſeyn, wenn er nicht, nach der Gewohnheit der Bergbewohner, den Rücken etwas gekrümmt und den Kopf auf die Bruſt niedergebeugt, getragen hätte. So war ſein Angeſicht nach dem Boden geſenkt, und er ſchien auch die Augen nach dieſem zu richten, während doch ſeine Blicke unter den ſtarken Augenbraunen raſch und forſchend nach Allem umherblitzten, was ihn umgab. Die tiefen Furchen auf der hohen, weit hervortretenden Stirn, würden ihm das Anſehen eines Fünfzigers gegeben haben, wenn nicht die noch jugendlichen, feſten und faſt ſtarren Züge ſeines Angeſichtes, das auf den ſonnengebräunten Wangen ſchimmernde Roth jenen Merkmalen des Alters widerſprochen und ſie eher als Verkündiger vieler überſtandenen Beſchwerden und trauriger Erfahrungen bezeichnet hätten. Sein Anzug war der eines ſchweizeriſchen Landmannes. Ueber die Schultern trug er eine Wandertaſche und den landesüblichen Stutzen. Seinen Leib umgab ein breiter Ledergurtel, unter deſſen hohem Wulſte ein aufmerkſamer Beobachter noch einen verborgenen Vorrath von Waffen vermuthen konnte.

Als der Wanderer im Begriff ſtand, den tannenbewachſenen Sihlgrund zu verlaſſen und den freien Raum zu betreten, von dem er den Wallfahrtsort überblicken konnte, beſchleunigte er ſeine Schritte und eilte raſch nach einem Gebüſche hin, das etwa zwanzig Schritte vom Rande der Tannenwaldung gelegen war. Hinter dieſes verbarg er ſich und war nun bemüht, indem er langſam und vorſichtig einige Zweige zurückbog, die Gegend um Kloſter und Flecken ſcharf zu beobachten, während er ſelbſt ſich vorſichtig jedem etwa lauernden Auge zu entziehen ſuchte. Seine Blicke ruheten beſonders auf dem Kloſter. Ein düſteres Feuer brannte in ihnen und der Ausdruck eines wilden Grimmes flog über ſein Angeſicht, als er die Brandtrümmern der Muttergotteskapelle erblickte, die, nach dem frommen Glauben der Landleute, von den Engeln ſelbſt geweiht worden und dennoch von der Verwüſtungswuth der Neufranken nicht verſchont geblieben war. Er biß die Zähne zuſammen und ſtieß den Kolben ſeines Stutzen, den er mechaniſch von der Schulter genommen hatte, auf den Boden, dann ſah er nach einer andern Stelle und als er hier eine franzöſiſche Wache ruhig auf und niedergehend erblickte, zuckte plötzlich und unwillkührlich die Hand mit dem Gewehre empor, es lag zum Anſchlage fertig an ſeiner Wange und man konnte es der Ruhe im Blicke, der Feſtigkeit in der Haltung des Mannes anſehen, daß, wenn jetzt ſein Finger den Hahn des Stutzen berührt hätte, es um das Leben des Franzoſen geſchehn ſeyn würde. Langſam aber ließ er die Waffe wieder ſinken, ſetzte den Hahn in Ruhe und ſagte mit einem bittern Lächeln für ſich hin:

„Es wäre nicht der erſte, dem ich auf zweihundert Schritte hinaus die bunte Cocarde an der Mütze mit der Kugel in's Hirn gedrückt hätte! Aber was hülf' es, wenn ich den einzelnen fortſchaffte und dann wie ein wüthender Wolf, der das Lamm erwürgt hat, wieder zurückflöge in die Wälder, die ſie nicht kennen, in die Gebirge, in die ſie ſich nicht wagen? Sie müſſen alle vertilgt werden, mit Feuer und Schwert, wie ſie Dörfer und Wohnungen vertilgt haben; keiner von den Mordbrennern und Mördern darf lebendig das Land der Freiheit verlaſſen, in dem ſie das Kind an der Mutter Bruſt, die jammernde Mutter, den wehrloſen Greis, das ſchwache Mädchen hohnlachend erwürgt.“

Der ſtarke Mann zitterte an allen Gliedern während er dieſe Worte in ſich hinein ſprach. Eine furchtbare Erinnerung ſchien ihn zu ergreifen. „Elevele Hergi!“ ſagte er in einem Tone, in dem ſich alle Schmerzen einer gefolterten Seele vereinigten. Dann warf er ſich zu Boden und drückte Stirn und Angeſicht in's feuchte Gras. So blieb er unbeweglich liegen. Von Zeit zu Zeit ließen ſich aus der Tiefe ſeiner Bruſt dumpfe, ſeltſame Laute vernehmen, die bald einer herzzerſchneidenden Klage, bald einer Aeußerung entſetzlicher Verzweiflung, der innerlich unterdrückten, um nichts mehr zu bezähmenden Wuth glichen. Nichts anders ſchien ihn jetzt zu beſchäftigen, als der ungeheuere Schmerz in ſeiner Bruſt. Die Sonne war hinter den weſtlichen Bergen verſchwunden, in der einbrechenden Dämmerung ſtanden die Kloſtergebäude, wie mächtige, drohende Schatten da, fernher ragten noch mit ſonnegerötheten Gipfeln die Bergcoloſſe des Haken und des Mythen, eine Stille lag auf der weiten Natur, die nur ſelten durch das ferntönende qui vive! der Schildwachen unterbrochen wurde.

Noch immer war der Mann auf den feuchten Boden geſtreckt und der Quell ſeiner innern Pein ſchien unerſchöpflich. Da ließen ſich mit einemmale leiſe, eilige Schritte von der Seite des Kloſters her vernehmen. Sie näherten ſich dem Orte, wo der Wandrer lag. Manchmal wurde das Geräuſch, das ſie verurſachten, unterbrochen und derjenige, von dem ſie herrührten, ſchien dann ſtehen zu bleiben und pfiff mit einem wunderlich ziſchenden Tone, der nur in einiger Nähe gehört werden konnte, durch die Dämmerung. Der Wanderer erhob ſich nicht; aber, indem er jeden Laut, der ſich ſeiner Bruſt noch entringen wollte, mit Gewalt zurückdrängte, wandte er langſam den Kopf und ſah nach der Stelle hin, wo der ziſchende Pfiff herkam. Seine rechte Hand fuhr nach dem Gürtel und ergriff den Stiel eines Meſſers, das er hier verborgen trug.

Indeſſen hatte derjenige, der ſich durch jenes Pfeifen zu irgend einer Abſicht bemerkbar machen wollte, den Ort erreicht, wo der Wanderer im Verſtecke des Gebüſches lauſchte. Hier blieb er ſtehen und klopfte in abgemeſſenen Zwiſchenräumen mehreremale leiſe in die Hände. Dieſes Zeichen ſchien den Liegenden völlig zu beruhigen und zu überzeugen, daß er es mit einem Freunde zu thun habe. Er nahm die Hand vom Meſſer und ſtand langſam auf. Jetzt bemerkte ihn auch der andere und trat, ihm die Hand bietend, raſch auf ihn zu.

„Guten Abend, Walter Brenni!“ ſagte mit einer feinen, faſt weiberhaften Stimme der neue Ankömmling. „Ich habe dir ſchon geſtern Abends aufgelauert hier am Tanneneck und mich wohl zwei Stunden lang umhergetrieben, wie ein unruhiger Waldſpuk, gehorcht und geſchaut und wieder gehorcht und geſchaut, aber wer ſich nicht ſehn ließ, war Walter Brenni, der Schütz von Stanzſtaad.“

„Nicht dieſen Namen mehr, wenn wir gut Freund bleiben ſollen!“ erwiederte finſter der Angeredete. „Ich weiß am Beſten, was mir das Schießen bei Stanzſtaad gekoſtet hat. Die Franzoſen, die damals meine Kugeln getroffen, brennen in der Hölle, aber die Hölle, die ſeitdem in mir brennt, iſt ärger als die, in der ſie die Teufel peinigen. Doch das geht dich nichts an, Bendel!“ fuhr er in einem ruhigeren Tone fort. „Richt' dein Geſchäft aus! Mache keine eiteln, unnöthigen Worte, ſprich was die frommen Herrn von mir begehren und was es Neues gibt in der Welt, das der guten Sache dienen kann.“

„Wir werden noch Zeit genug haben zum Plaudern, denn wir ſollen eine Reiſe mitſammen machen;“ verſetzte jener, der gegen den Wanderer, welchen wir unter dem Namen Walter Brenni näher kennen gelernt haben, wie ein Zwerg erſchien. „Du ſollſt mich ſicher zum Züricher See hinabgeleiten, Brenni, du ſollſt mich auf verborgenen Pfaden, die keiner beſſer kennt im ganzen Lande, als du, hinabführen; denn auf den großen Straßen über den Ezel und die Schindeleggi lauern noch immer hie und da Franzmänner. So iſt es der Wille der frommen Patres. Sie haben Geſchäfte da unten, nach der Grenze des Landes hin und wo fänden ſie einen gewandteren Boten, einen geſchickteren Geſchäftsführer, als eben **Gabriel Bendel**, der in allen Geſtalten zu erſcheinen, in allen Zungen zu reden vermag?“

„Oft nur zu Viel!“ warf **Brenni** ruhig hin. „Deine Plauderhaftigkeit kann einmal zum Verräther werden und deine alten Comödiantenkunſtſtücke täuſchen auch nicht jeden.“

„**Walter**,“ ſagte faſt beleidigt der kleine Mann, indem er ſich auf den Fußſpitzen erhob und einen gewaltig großen dreieckigen Hut, den er trug, keck auf ein Ohr ſchob, „du magſt wohl weiter ſehen, als irgend ein Mann in dem Lande zwiſchen dem Bodenſee und dem Leman, wenn es gilt eine Gems oder einen Franzoſen auf's Korn zu nehmen, aber in politiſchen

Dingen, in dem Leben und Treiben unter uns Staatsmännern biſt du noch blind, wie eine Eule am lichten Tage. Eben weil ich viel ſpreche, glauben die Leute, ich ſage Alles was ich weiß und ſey ſo ein treues Blut, das nichts bei ſich behalte und das Herz auf der Zunge trage. Aber proſit! Was niemand erfahren ſoll, das liegt in dieſer Bruſt verſchloſſen, wie in einer eiſernen Truhe, und ich habe oft mit einem Strome von Worten einem andern den Mund zugehalten und ihn auf andere Gedanken gebracht, der mir ſchon auf der Spur war und mich auszufragen im Sinne trug, wie ein ſpaniſcher Inquiſitor einen verdächtigen Ketzer. Und meine alten Commödiantenkunſtſtücke, wie du ſie zu nennen beliebſt, Brenni? Freund, die haben der gerechten Sache ſchon beſſere Früchte getragen, als manches Schweizermannes unerſchrockener Muth und weithin zielendes Auge. Wer war im vorigen Jahre, als der Tanz zwiſchen Freiheits- und Conſtitutionsmännern losging, aller Orten mitten unter den Franzoſen, bald als ein alter heimathloſer Zigeuner, bald als reiſender Schneidergeſell, bald als ein munterer Straßburger, der franzöſiſch und deutſch durcheinanderplauderte, die bunte Cocarde als einen Heiligenſchein und den Freiheitsbaum als den Baum alles Guten prieß? Wer brachte dann den Obmännern die ſicherſten und beſten Nachrichten von Zahl und Stellung der Feinde? Niemand anders, als Gabriel Bendel, der ehemalige Comödiantendirector, der viel Gutes ſonſt im Schweizerlande genoſſen hat und deshalb auch nicht von ihm läßt in der Noth. Sonſt war ein freies, fröhliches Leben in den Städten und Flecken und wo Gabriel hinkam mit ſeiner Bande und den General Schlenzheim austrommelte, den großen Abällino oder die wunderſchöne Inez de Kaſtro, da kamen die Batzen und Rappen geflogen und Alles hatte Liebe und Freundlichkeit zu dem Manne, der ſolche Herrlichkeiten brachte. Wie iſt es jetzt? die Paar Batzen und Rappen, welche die Franzoſen den Leuten übrig gelaſſen haben, reichen kaum hin, Sonntags ein Stück Käſe in's Haus zu ſchlachten und ein Paar Tropfen miſerabeln

Enzianwaſſers herbeizuſchaffen. Die Kunſt iſt unterdruckt, ſie kann nicht einmal nach Brod gehn, denn niemand hat welches. Dafür aber weiß ſie ſich zu rächen und hat ſie bisher nur auf Rathhausböden, in Schenken und Speichern ihr Weſen getrieben, ſo handelt ſie nun geheimnißvoll auf dem großen Welttheatrum mit zum Verderben derjenigen, die ihr Unglück bereiten wollten.“

Unter dieſer langen Rede hatte der ehemalige Schauſpieldirector ſich immer höher aufgerichtet und den feinen Ton ſeiner Stimme aus dem Diſcant zum Alt geſteigert. Der Mann aber, an den er ſeine Worte richtete, ſchien wenig auf dieſe zu hören. Er ſtand auf ſeinen Stutzen geſtützt in ein trübes Sinnen verloren da. Seine Blicke ruheten am Boden, ſeine Gedanken waren abweſend. Erſt als Bendel ſchwieg und eine Stille von mehreren Augenblicken zwiſchen den beiden Männern geherrſcht hatte, erhob ſich wie aus einem Traume erwachend, Walter aus ſeiner ruhenden Stellung und ſagte in halber Zerſtreuung:

„Warum ſoll ich denn gerade dieſesmal mit dir gehen, **Gabriel**? Warum vertraueſt du bei dieſem Gange nicht auf deine Künſte, wie ſonſt?“

„Das hat ſeine eigene Bewandniß,“ antwortete **Bendel**, indem er von den Fußſpitzen in ſein gewöhnliches unbedeutendes Körpermaaß zurückſank und einige Verlegenheit blicken ließ. „Erſtlich iſt meine diesmalige Sendung von großer Wichtigkeit, zweitens trage ich gefährliche Papiere bei mir und drittens iſt da mit einem neuen Regimente franzöſiſcher Blauröcke ein Menſch angelangt, dem ſehr daran gelegen iſt, mich auf eine honett practicable Weiſe aus der Welt zu ſchaffen und der einen ſo ſcharfen Blick beſitzt, daß vor ihm keines meiner Kunſtſtücke beſtehen und er immer in mir den alten **Gabriel Bendel**, unter jeglicher Geſtalt herausfinden würde. Sollteſt du's glauben, **Brenni**, daß dieſer Menſch mein eigener Stiefbruder, Monſieur Jean Bendel, der Sohn meines leiblichen Vaters aus einer ſpätern Ehe iſt? **Brenni**, ich möchte weinen, wenn ich daran denke, wenn ich mich anſehn muß, wie einen ausgeſtoßenen Karl Moor, wie einen verfolgten Julius von Tarent.“ Er ſchluchzte wirklich und mußte den Erguß ſeiner Thränen abwarten, die häufig über die eingefallenen Wangen herabrollten. Dann fuhr er fort: „ich bin mit einem gar zu weichen Herzen geboren für eine Zeit des Haders und der Kriege, wie dieſe iſt. Alles rührt mich, Alles packt mich gleich im Innern. Aber,“ ſprach er plötzlich, während er ſich noch die Thränen abtrocknete, lachend weiter, „der Monſieur Jean Bendel ſoll ſich doch anführen mit ſeinem werthen Stiefbruder. Er iſt klug und ich bin nicht dumm. Er ſteht als Sergeant in Dienſten der allein Freiheit ſpendenden Republik, ich bin Chargé d'affaires einer andern Macht. Er möchte gern mein Häuschen daheim im Münſtergäßel in Straßburg fiſchen als ein willkommnes Erbe, ich werde zu proteſtiren wiſſen in jeglicher Weiſe. Er meint, weil er ſo groß iſt, wie der Goliath und ich ſo klein bin, wie der David, ſo müßte er mich erdrücken; aber der David hatte eine Schleuder, die den Großhans vor die Stirn traf und ihm das Bischen Gehirn ausſchlug.“

Der kleine Mann war ganz eifrig geworden. **Brenni** hatte ihn gelaſſen angehört.

„Es iſt gut!“ ſagte er. „Du kannſt mit mir zum See hinab gehen, denn ich ſelbſt habe auch dort zu thun. Aber,“ fügte er hinzu, indem er den leichten grünen Rock, die dünnen Unterkleider **Bendels** mit einem ſpöttiſchen Blicke anſah, „deine Kleidung iſt nicht gemacht zu einer Wanderung, wie wir ſie vorhaben. Unſer Weg iſt rauh und die Nacht wird kalt. Du wirſt frieren.“

„Wir Leute vom Theater frieren nie,“ verſicherte **Gabriel**. „Wie manchen Winter habe ich in einer kalten Stube hingebracht, wie manche eiſige Januarnacht hatte ich nichts um mich zuzudecken, als einen Lappen von einer alten Couliſſe. Delikates Chrüſiwaſſer haben mir die frommen Väter mit auf den Weg gegeben. In dem Fläſchchen ſteckt ein warmer Ueberrock und ein Brennſtoff, der beſſer heizt, als trocknes Nadelholz vom vorigen Jahre her.“

Er hatte indeſſen einen leichten Ranzen, den er auf dem Rücken trug, höher aufgeſchnallt, ſo daß ihm deſſen Gewicht weniger beſchwerlich fallen konnte, und zeigte ſich nun, mit einem mächtigen Alpenſtocke bewaffnet, der weit über ſeine kleine hagere Geſtalt hinausragte, zu der nächtlichen Wanderung bereit. Walter Brenni aber machte noch keine Anſtalten, dieſe anzutreten. Er blickte, in ein ſchweigendes Sinnen verloren, vor ſich nieder und ſchien erſt nach einiger Zeit zu einem feſten Entſchluſſe gekommen zu ſeyn, den er nun dem ungeduldig werdenden Bendel mittheilte.

„Ich muß, ehe wir aufbrechen, einen der ehrwürdigen Herrn aus dem Kloſter ſprechen,“ ſagte er in einem ſehr beſtimmten Tone. „Am Beſten den Pater Cyprian, den ernſten, ruhigen Mann. Ich habe lange nicht gebeichtet und jedem Menſchen begegnet doch in dieſen Zeiten ſo Manches, das ihm ſchwer auf dem Herzen liegt und wovon ihn nur die heilige Kirche befreien kann.“

„Donner und Doria!“ rief der Comödiant

und ſprang mit einer entſetzensvollen Gebehrde einige Schritte zurück. „Du willſt dich in's Kloſter wagen, Brenni, und weißt doch, daß dein Leben gerichtet iſt, daß die Herren der Freiheit und Gleichheit deinen Kopf nach Dukaten abgeſchätzt haben? Du weißt, daß drinnen ein Commiſſär mit der rothen Mütze und mit der dreifarbigen Cocarde den frommen Patres gebietet, daß jeder Ausgang mit Schildwachen beſetzt iſt, daß in der Kirche Dragoner liegen und am Altare ihre Pferde aus der Krippe freſſen, du weißt das Alles und willſt jetzt zur Beichte und Abſolution gehen, als wenn es ein ruhiger, ſtiller Sonntag wäre, den jeder Chriſtenmenſch im Lande mit tauben Ohren und geſchloſſenen Augen feierte, um recht andächtig zu ſeyn im Innern?“

„Ich muß,“ erwiederte finſter Walter. „Es iſt jetzt ſo dunkel, daß uns die Schildwachen dort unten nicht ſehen, und wir ziehen Schuhe und Stiefel aus, daß ſie uns nicht hören können. Komm mit, Gabriel! Ich verberge mich in den Trümmern der eingeäſcherten

Muttergottescapelle und du beſcheideſt mir den frommen Pater dahin. Dir thut niemand etwas. Du kannſt frei aus- und eingehn im Kloſter, denn dich halten ſie für einen unſchädlichen Mann und weil du gut franzöſiſch plauderſt, ſo giltſt du ihnen halb und halb für ihresgleichen und wenn du fortfährſt, ihnen deine Lügen aufzubinden, ſo meinen ſie gar, ſie hätten einen Spion an dir gewonnen.“

„Das meinen ſie freilich!“ ſagte der kleine Mann, der ſich durch dieſe Anerkennung ſeines Talents geſchmeichelt fühlte und wohlgefällig in ſich hineinkicherte. „So komm denn, Brenni!“ fuhr er einwilligend fort. „Laß uns leiſe im Schatten der Anhöhe fortgehen, wir erreichen ſchon unbemerkt die Brandſtätte. Dort ſteht keine Schildwache, denn dort gibt es nichts mehr zu holen, alſo auch nichts zu verwahren. Nimm mir nur den Ranzen, den Stock und den Hut ab! Die Conſtitutionsſpitzbuben dürfen nicht ahnen, daß ich auswärts war, ſonſt iſt des Fragens kein Ende und wir werden länger aufgehalten, als wir's für unſere nächtliche Reiſe brauchen können!“

Nachdem die beiden Männer alle Vorſichtsmaßregeln genommen hatten, die von Walter angegeben worden waren, verließen ſie mit leichten, raſchen Schritten die Stelle hinter dem Gebüſche. Sie ſchlüpften unhörbar die Anhöhe hinab, während Brenni, der Schütz, ſeine hohe Geſtalt tief zum Boden hinabdrückte, um nicht gegen den Horizont des Hintergrundes bemerkt zu werden. Zu ihrem Glücke war es ein ſehr dunkler Abend. Der Himmel war mit Wolken bedeckt und der Aufgang des Mondes erſt gegen Mitternacht zu erwarten. Ohne ein Wort zu ſprechen, hatten ſie endlich die Trümmer der Capelle erreicht, Walter ließ ſich auf eine Stufe des zerbrochenen Altares nieder und Gabriel ſchlüpfte durch eine ſchmale Lücke der nach dem Kloſter zu gelegenen Mauer fort, um den Pater Cyprian herbeizuholen.

## Zweites Kapitel.

Der Wüſte kehr' ich meine Schritte zu.

In den Ruinen der Capelle herrſchte eine Stille, die durch nichts unterbrochen wurde. Walter Brenni war nun ſchon ſeit mehrern Monaten ein Gegenſtand der Aechtung und der Verfolgung. Man hatte ſeinen Muth, ſeine Stärke, ſeine unerſchütterliche Vaterlandsliebe kennen gelernt, man wußte, daß er bei dem Landvolke in großem Anſehn ſtand und das Feuer, das hier unter der Aſche glimmte, zur lichten Flamme anzuſchüren bemüht war; deshalb fürchtete man ihn und beſchloß, um dieſer läſtigen Furcht ledig zu werden, die Urſache derſelben zu vernichten. Er wurde für einen Landesverräther erklärt und auf ſeinem Kopfe ſtand ein hoher Preis. Freilich war keiner jener Landleute treulos genug, ihn zu verrathen und wenn auch ein Verräther ſich gefunden hätte, ſo war die Gefahr, ſich eines ſo kräftigen und verwegenen Mannes, wie **Walter**, zu bemächtigen, zu groß, als daß die Habſucht ſich ſelbſt durch die Hoffnung auf den Gewinn einer bedeutenden Summe Geldes hätte blenden laſſen. Aber unter den Franzoſen ſelbſt gab es viele, die der hohe Preis anlockte. Sie wußten ſeine Spur zu finden, ſie verfolgten ihn auf ungebahnten Gebirgspfaden, über die Wüſten der Gletſcher, zu ſeinen geheimen Schlupfwinkeln. Keinem gelang es, den klugen Schützen zu fangen. Viele wurden von ſeiner Kugel getroffen, ohne daß ſie wußten, woher dieſe kam; anderen, die ſchon glaubten, ihn in Händen zu haben, hohnlachte er von einer Klippe entgegen, die nach ihm niemand zu erſteigen den Muth hatte. Während in der rauhen Jahreszeit Alles in dem weiten Lande ruhig und ſtill war, führten er und noch einige andre Verwegene den Krieg allein für ſich fort. Dabei hatte er ſich zu der größten Vorſicht, zu der höchſten Aufmerkſamkeit auf ſich ſelbſt gewöhnt. Oft lagerte zufällig neben einem Strauche, hinter dem er verborgen war, eine Schaar Franzoſen, um von den Beſchwerden des Marſches auszuruhen. Dann war ſein Odem unhörbar, er ſelbſt blieb unbeweglich, wie ein Steinbild, und nicht das leiſeſte Geräuſch erweckte einen Verdacht.

Dieſer Gewohnheit treu, ſaß auch in dieſer abendlichen Stunde **Walter**, mit unhörbarem Odemzuge und ohne ſich zu regen, auf der Stufe des zertrümmerten Altars. Seine Rechte lag am Hahne des Stutzen, der zwiſchen ſeinen Knieen lehnte, ſeine Linke ſtützte den Kopf, durch den immer, wenn er allein war, quälende Erinnerungen zogen. Um ſich wenigſtens auf Augenblicke dieſen zu entziehen, ſchlug er die Augen auf und ſuchte die Gegenſtände, die ihn umgaben, zu erkennen. Er war nun ſchon genug an die Dunkelheit gewöhnt, um ſich in der Capelle ſelbſt wiederzufinden, um die Umriſſe der Umgebungen, die Gräuel der Verwüſtung, die ſich hier in aller Nacktheit darſtellten, deutlich zu ſehen. Wo er ſaß, hatte einſt der Geweihete des Herrn geſtanden und die Werke des wunderthätigen Marienbildes verkündigt, zu dem alljährlich Schaaren von Gläubigen wallfahrteten, bei dem Kranke ihre Geneſung, Krüppel die Kraft und Stärke ihrer Glieder zurück erhielten. Jetzt war die Stelle durch einen Schutthaufen bezeichnet. Jene Wände, die von Marmor und goldener Bekleidung geſtrahlt, zeigten jetzt die ſchwarze Spur der Flamme, die hier gewüthet, und ſtanden nur noch in Trümmern, die mit jedem Augenblicke den gänzlichen Einſturz droheten. Dort hatten einſt hunderte geknieet und hingeſunken in den Staub vor der Macht und Herrlichkeit der Muttergottes, von begeiſterungsvoller Andacht durchglüht, des Augenblicks geharrt, wo ſie ihre Wunderkraft verkündigen werde — jetzt waren die Marmorplatten des Fußbodens verſchwunden, ein ſchmutziges Waſſer hatte ſich in der Aushölung des Erdbodens geſammelt.

Walter wurde unter dieſen Betrachtungen von neuen bittern Empfindungen ergriffen. Er war in der Lehre der katholiſchen Kirche erzogen worden, er kannte kein Heil, als in ihrem Schooße, er verehrte ihre Lehren, als die Boten, ihr Oberhaupt, als den Stellvertreter Gottes auf Erden. Wie oft hatte er als Kind in dem Heiligthume, das hier eingeäſchert und zertrümmert lag, an den jährlichen Wallfahrtstagen an der Seite ſeiner Mutter geknieet, wie oft in entzückender Erwartung geharrt und dann die Decke der Capelle ſich öffnen, in himmliſchem Glanze Engel erſcheinen ſehen und mit heißer, ſeliger Gier nach den Blumen und Kränzen gehaſcht, welche die Engel auf die begeiſterte Menge herabfallen ließen! Er war ein Mann geworden und während die Erfahrung ihn gereift, hatte er auch einſehn gelernt, daß nicht alle Prieſter Boten des Herrn, daß ihre Thaten oft von ſehr irdiſchen Abſichten ausgegangen ſeyen; aber er war deshalb doch ein treuer Sohn der Kirche ſelbſt geblieben, er rechnete das Unrecht ihrer Diener nicht ihr an und immer herrſchte noch aus ſeiner Kindheit herüber jenes Vertrauen in ſeiner Bruſt, welches damals das heilige Marienbild ihm eingeflößt, der Glaube, ihr mit Leib und Leben dienen zu müſſen bis zu ſeinem letzten Odemzuge, um an der Seligkeit des Jenſeits Theil zu haben. Der Feind der Kirche war ſein eigener und ſein Mißgeſchick hatte ihm ein ſo herbes Loos zugeworfen, daß ein Haß ohne Gleichen gegen alle Franzoſen, die ihm jenes gebracht, daraus hervorging.

„Auch dieſen Frevel ſollen ſie büßen!“ ſagte er im Geiſte und mit dem Gefühle bitterer Rachſucht zu ſich ſelbſt. „Die Lawine ſoll über ſie einbrechen am hellen Sommertage und alle hinabreißen in die Vernichtung, in die Hölle zu den Teufeln, denen ſie gleichen, ohne Beichte und Abſolution!“

Leiſe ſchleichende Schritte ließen ſich von der Gegend her vernehmen, wo Bendel verſchwunden war. Brenni wandte das Haupt. Eine dunkle Geſtalt nahete ſich ihm und in den leiſe ausgeſprochenen Worten: „ich grüße dich per Mariam, sanctissimam matrem!“ erkannte er den Pater Cyprian. Er wollte antworten, aber der Pater flüſterte ihm entgegen, zu ſchweigen und führte ihn, nachdem er des Schützen Hand ergriffen, über Gerüll und Trümmer in einen Winkel der Ruine. Hier zeigte ſich ihnen beim Scheine einer kleinen Blendlaterne, welche der fromme Herr jetzt unter ſeinem Gewande hervornahm, eine ſchmale und niedrige Eiſenthüre, die, hinter einem Mauerpfeiler verſteckt, nicht leicht bemerkt werden konnte. Der Pater öffnete die enge Pforte und nur mit tief gebogenem Rücken vermochte der hochgewachſene Walter ſeinem Führer in ein kleines gewölbtes Gemach zu folgen, wo ein Altar mit einem Bilde der heiligen Jungfrau, ſo wie einige Bet- und Beichtſtühle den Schützen überzeugten, daß man bei aller Wachſamkeit der feindlichen Krieger eine Zuflucht für die zu gründen gewußt habe, welche hier an der ſeit Jahrhunderten geheiligten Stätte den gewohnten Troſt der Religion für ihr beunruhigtes Gemüth aufſuchten.

Der Pater zündete ſtill zwei Kerzen auf dem Altare an, dann verbarg er die Blendlaterne am Boden. Er deutete wehemüthig auf die düſtere, kärgliche Umgebung und ſagte in einem traurigen Tone:

„Es hat ſich Alles verändert, hier auf dieſer kleinen Stelle, wie in der weiten Eidgenoſſenſchaft. Sonſt war dieſes Gemach ein Behältniß, wo überflüßige Dinge, unbrauchbare Geräthe, die im Wege ſtanden, aufbewahrt wurden; jetzt iſt es zum Heiligthume geworden, wo die heilige Kirche ihren Segen ſpendet. Aber," fuhr er mit bewegter Stimme fort, „ihre Macht verkündigt ſich dennoch ebenſo mächtig hier im Dunkel der Verborgenheit, zwiſchen dieſen nackten feuchten Mauern, wie ſie es einſtens gethan in dem nun verwüſteten Gotteshauſe, bei dem Glanze von tauſend Kerzen und angerufen von der unzählbaren Schaar der Gläubigen. Darum," ſetzte er ſanfter hinzu, „kniee nieder, Sohn des Staubes, und lege die Sünden, die deine Bruſt belaſten, an das Mutterherz der heiligen Kirche, daß ich, als ihr unwürdiger Diener, dich davon löſe per sanctam Mariam."

Da beugte Walter Brenni ſeine Kniee vor dem menſchenfreundlichen Prieſter und Vieles, was ihm ſeit Monden ſchwer auf der Seele gelegen und das Herz beengt hatte, vertraute er ihm nun unter dem Siegel der Beichte. Aber welchen Troſt auch die Worte des Paters in ſein Herz flößten, ſo war doch eine Sache darin, die mit ſolcher Bitterkeit an ſeinem innerſten Lebensmarke nagte, daß die Schmerzen, die er empfand, durch kein Prieſterwort, durch keine Hoffnung, durch keine Täuſchung konnten gemildert werden! Er erhob ſich ſeufzend, als der Pater ihm die Abſolution ertheilt hatte. Er fühlte ſich beruhigter, aber nur inſofern jemals auf Erden noch eine Empfindung der Ruhe in ſein Gemüth einziehn konnte. Was er verloren hatte, blieb unerſetzlich; wie er es verloren hatte, das war die entſetzliche, flammende Erinnerung, vor der jede Freude des Lebens verdorrte und nur die Ausſicht auf Rache dem Daſeyn noch einigen Werth verlieh.

Die Kerzen erlöſchten unter der Hand des Paters und, indem er Brenni's Hand wieder faßte, ſagte er mit gedämpfter Stimme:

„Du warſt oben im Gebirge bei dem Verfolgten? Du haſt mit ihm die Lebensmittel und Waffen getheilt, die wir aus unſerer gegenwärtigen Armuth ſenden konnten? Sprich, mein

Sohn, wie geht es ihm, haben die Böſewichter, welche das Vaterland verwüſten und unſere Religion vernichten möchten, eine Spur ſeines Verſteckes gefunden?“

„Diejenigen, die ſich bis dahin wagten, leben nicht mehr,“ antwortete finſter der Befragte, indem er mit der Rechten bedeutungsvoll auf den Lauf ſeines Gewehres ſchlug. „Uebrigens geht es ihm, wie der gehetzten Gems, die endlich ermattet in einer unzugänglichen Verborgenheit die Ruhe findet, die kein Jäger ſtören kann. Er hofft auf beſſere Zeiten. Wer hofft nicht darauf? Alle,“ ſetzte er düſter hinzu, „nur ich nicht.“

Pater Cyprian ſchien die letzten Worte zu überhören. Indem er die Blendlaterne vom Boden aufnahm, fragte er weiter:

„Wo haſt du ihn verborgen, mein Sohn? Er iſt zwar ein Ketzer, aber an einem Ketzer, welcher der Sache der heiligen Kirche und des Vaterlandes mit ſolchem Eifer diente, wie er, nimmt auch wiederum die heilige Kirche einen mütterlichen Antheil.“

Der Schütz war über die Antwort, welche er geben ſollte, unſchlüſſig. Nach einigen Augenblicken der Stille verſetzte er mit einem Anfluge von Bitterkeit:

„Ich beichte nur meine Sünden, hochwürdiger Herr, nicht die Geheimniſſe eines andern, die keine Sünden ſind. Sonſt lag meine ganze Seele offen da vor dem Auge meines Beichtigers; ſeitdem aber der Pater Marianus am Tage der Rothenthurm's Schlacht die Schweizer Freiheit verrieth und meineidig den Paß auf dem Ezel mit ſeiner Kriegerſchaar verließ, ehe er noch einen Feind geſehen hatte, ſeitdem bin ich mißtrauiſch geworden und bekenne nur das, was das Heil meiner Seele betrifft.“

„Der Unglückliche!“ ſeufzte Cyprian und hob die Hand, um die Thüre des Gewölbes zu öffnen. Noch einmal aber hielt er inne und richtete, ehe er den Schützen entließ, die Frage an ihn: „und bringſt du ſonſt nichts aus der Welt mit, was die Hoffnung der Diener der Kirche und der Vaterlandsfreunde nähren könnte?“

„Meine Welt iſt die Wüſte und, wo das Eismeer ſtarrt, ſchlage ich oft meine Wohnung auf,“ erwiederte düſter Brenni. „Aber auch dort lauſche ich auf jeden fernen Laut, dort ſehe ich auf jedes Zeichen, welche eine Regung der Eidgenoſſen zur alten Freiheit verrathen. Ich bin über den Krispalt, den Gotthard und die Furka bis zum Lande Wallis vorgedrungen und dort erfuhr ich von treuen Sennhirten, daß Alles gährt in dem Thale, das die Rhone durchſtrömt, daß Oeſterreicher und Ruſſen ſich nähern aus Welſchland und Alles bereit iſt, beim erſten Erſcheinen dieſer Krieger auf den Bergen, die alte Maze von Wallis aufzurichten und die Franzoſen vor ihr furchtbares Blutgericht zu laden. Dann ging ich wieder zurück und wandte mich über den Baduz und den ungeheuren Dödi, auf Pfaden, die Gemsjäger ſelten betreten, in das Bündnerland. Dort kämpfen die Oeſterreicher noch immer tapfer und mit ihnen das Landvolk, das auch des neuen Regimentes nicht mag.“

„Und im Schwyzerlande, in Uri und Unterwalden," fiel lebhaft der Pater ein: „wie denken da die Landleute?"

„Auf Unterwalden liegt die Ruhe des Grabes," ſagte mit einem Seufzer der Schütz. „Die Armen hoffen und harren. Sie beugen ſich unter der harten Fauſt, unter der Uebermacht des Siegers; ſie hängen an ſo vielen Dingen, die ihnen lieb ſind durch Gewohnheit, an ihrem Hausweſen, an ihrem Viehſtand; aber ſie denken doch auch immer an die alte Freiheit und träumen von ihrer Wiederkehr. In Schwyz aber brennt die Gluth unter der Aſche; bald wird ſie ausbrechen, verderblich, vernichtend. Glaubt mir, hochwürdiger Herr, wenn die Stunde der Rache ſchlägt, die nach der ewigen Gerechtigkeit Gottes nicht mehr fern ſeyn kann, wenn vom Albis und Hütli am Zürcherſee, auf dem Haken und Mythen, auf dem Rigi und dem Stanzer Horn die Flamme luſtig von der Hochwacht auflodert in die Nacht, wie in den Zeiten des Tellen ein Zeichen der Freiheit und des Kampfes, dann bleibt keiner der Männer in dieſen Thälern müßig und ihr Arm wird furchtbar ſtrafend niederfallen auf die Feinde Gottes und der Menſchen.“

„Alſo geſchehe es per Mariam!“ beſchloß der Mönch, indem er dem Schützen ſeinen Segen ertheilte. Dann führte er ihn, indem er die Leuchte wieder unter ſeinem Gewande verbarg, zurück in die Ruine, wo ſchon **Gabriel Bendel** ungeduldig ſeiner harrte.

Ohne ein Wort weiter zu ſprechen, verließen ſie die Capelle. Ebenſo vorſichtig, wie ſie ſich dieſer genähert hatten, kehrten ſie zu jenem Gebüſche zurück, wo ſie zuerſt mit einander zuſammengetroffen waren. Von hier ſchlug **Walter** einen Weg ein, der über Steingerüll und immer zwiſchen Buſchwerk verborgen zum Ufer der Sihl hinabführte. Seinen ruhigen weit ausgreifenden Schritten mußte der kleinere Gefährte in einem fortwährenden Trabe folgen und **Gabriel's** lautes, kurzes Odemholen bewies hinlänglich, daß dieſe Art der Wanderung weder ſeiner Leibesconſtitution, noch ſeiner Gewohnheit entſprach. Er ſtrauchelte oft über Steine, die im Wege lagen, und die er bei einem ohnehin kurzen Geſichte in der Dämmerung nicht bemerkte. Dann mußte er ſich bei dem Aufenthalt, den dieſe Widerwärtigkeiten verurſachten, wieder um ſo mehr beeilen, den Schützen, der zu ſehr mit ſeinen Gedanken beſchäftigt war, um das Zurückbleiben des Reiſegenoſſen zu bemerken, einzuholen.

Sie ſtanden an dem Ufer der Sihl, aber es zeigte ſich keine Brücke, kein Steeg, der hinüberführte. Ueberlegend blieb Walter einige Minuten am Rande des ſchäumenden Stromes. Er blickte hinab und hinüber, er ſchien, ſo weit es die Dunkelheit erlaubte, ſeine Breite zu meſſen.

„Ein ſchöner Weg das!“ ſchalt indeſſen Gabriel. „Nicht genug, daß ich mir nun ſchon ſeit einer viertel Stunde die größte Mühe geben muß, Hals und Bein nicht zu brechen, nun ſoll ich auch noch die Waſſerprobe beſtehen, wie der heldenmüthige Prinz Tamino, ohne ſeine hulfreiche Zauberflöte zu beſitzen. Ja, wenn es hier ſo ein trocknes Waſſer wäre von Silberpapier und Zindel, wie es in den Tagen meines Glanzes durch meine Couliſſen rauſchte — dann ließe ich mir das Ding ſchon gefallen und wollte meine Sache paſſabel machen! Aber ſo ein naſſer, kalter, wirklicher Waldſtrom, ich möchte weinen, wenn ich daran denke, daß der Sohn meiner Mutter hier mit Lebensgefahr durchpaſſiren ſoll und weiter unten, wo der Steeg, der ehrliche dienſtwillige Steeg, hinüberführt, ein verdammter Franzoſe, mit einem geladenen Gewehre auf der Schulter und einem grimmigen qui vive auf der Zunge, ſteht!“

Die ſtets bereitwilligen Thränenſchleuſen des kleinen Mannes waren in der That nahe daran ſich zu öffnen und einem Erguße der Rührung über ſein unglückliches Schickſal Raum zu laſſen. Da fühlte er ſich aber plötzlich von einem Paare kräftiger Arme umfaßt und emporgehoben, wie ein Kind. Ein Schrei, den er auszuſtoßen im Begriff war, wurde durch eine leiſe Mahnung Walters unterdrückt und als er nun, von dem erſten Schrecken ſich erholend, erkannte, daß es der Schütz war, der ihn auf ſeine Schulter gehoben hatte und nun mit feſtem Schritt in das Bett des Stromes hinab-

ſtieg, um durchwatend das andere Ufer zu e
reichen, da verkehrte ſich jenes beginnende We
nen wieder in ein fröhliches Kichern und
würde ſein inniges Dankgefühl durch einen Ku
in das bärtige Antlitz Brenni's an den Ta
gelegt haben, wenn nicht derjenige, der ih
trug, unwillig und mit einer heftigen Bewegun
die ſeine leichte Laſt mit einem Falle bedrohet
ſich abgewandt hätte. Walters ſcharfes Au
erſpähete jeden hervorragenden Stein, jeden un
geſtürzten Baum, der zwiſchen den Wellen d
reißenden Stromes ſeinem Fuße einen feſte
Punkt bieten konnte. Oft aber mußte er bis a
die Kniee im Waſſer waten und der klei
Mann auf ſeinem Arme bebte erſchrocken un
furchtſam zuſammen, wenn er das Plätſchern i
Strome vernahm. Sie ſtanden vor dem jenſe
tigen Ufer, allein dieſes war ſo ſteil, da
Brenni mit ſeiner Laſt auf dem Arme es nic
zu erklimmen vermochte. Er bedachte ſich eine
Augenblick. Dann faßte er plötzlich den Ga
briel mit ſeinen mächtigen Händen unter beid
Arme und ſchwang ihn über ſein Haupt hin au

den trocknen Vorſprung des Ufers, wo nun dieſer, einige Beſchwerden über eine ſolche unerwartete Gewaltthat in ſich hineinmurmelnd, raſch ſich emporraffte. Er ſelbſt ſtieg ruhig und ohne ſich zu übereilen hinan.

**Bendel** ſtand oben am Rande des Fluſſes und blickte in die rauſchenden Wellen. Das angenehme Gefühl, glücklich und trocknen Fuſſes herübergekommen zu ſeyn, überwog den Unwillen, den er bei dem plötzlichen unſanften und erſchütternden Niederſitzen auf feſten Grund und Boden im erſten Augenblicke empfunden hatte. Er reichte dem Schützen ſeine Flaſche mit Chrüſſiwaſſer und ſagte:

„Ich muß geſtehen, **Walter**, du biſt ein Mann, der die raſchen Expeditionen liebt, aber es wäre nur zu wünſchen, daß du denjenigen, die ſie betroffen, zuvor einen kleinen Wink, eine gefällige Andeutung über deine nächſte Abſicht mittheilen möchteſt. Eine ſo plötzliche Verſetzung auf deine Rieſenſchulter, ein ſo unerwarteter Sprung auf das hohe Ufer, ſind Dinge, die einen Mann von minderer Geiſtesgegenwart, als mich, einen ſchweren Schreck und in Folge dieſes eine lebensgefährliche Krankheit zuziehn könnten. Aber gib mir die Flaſche zurück, Brenni! Ich ſehe, du trinkſt doch nicht, du kannſt vor lauter Nachdenken nicht dazu kommen und mir thut eine Stärkung noth auf die überſtandene Gefahr.“

Während der Comödiant die Flaſche an die Lippen ſetzte, um einen tüchtigen Zug zu thun, ſprach der Schütz halb laut und überlegend in ſich hinein:

„Wenn ich den ſichern, aber weit abführenden Weg durch das Wäggithal nehme, ſo komme ich vor Anbruch des Tages nicht am Seeufer an. Dann iſt Alles ſchon rege dort, dann kann ich nicht zu dem alten Herrn gelangen und wer weiß, wie mir die ſpitzbübiſchen Franzoſen den Rückweg verlegen würden! Nein, nein, das geht nicht! Wann die Sonne hinter den Bergen aufſteigt, dann muß ich ſchon wieder in Wäldern und Schluchten ſeyn, wo nur der Fuß des Einzelnen ſich hinverirrt. An der Sihl hinab über Stock und Stein — die Straße über den Ezel raſch durchſchnitten — dann mitten durch den Wald hinüber — das Wirthshaus und den gebahnten Weg rechts gelaſſen — ſo macht es ſich und um Mitternacht ſpäteſtens klopfe ich an's Fenſter des alten Herrn!"

**Bendel** hatte getrunken. Mit dem Feuer des Getränkes rann neuer Muth und neue Lebenskraft in ſeine Adern. Er ſchob die Flaſche in ſeinen Ranzen und ſagte ermunternd zu ſeinem Gefährten.

„Nun vorwärts im Sturmſchritte, Camerad! Ich fühle Muth in mir zu den kühnſten Unternehmungen, zu verwegenen Gaſtrollen auf der politiſchen Weltbühne und bin auch mit allen Requiſiten dazu, mit entſtellenden Perücken, falſchen Bärten und Schminken, die alle Couleuren führen, verſehen. **Brenni**, ich fürchte, du verſteheſt mich nicht und vermagſt nicht, die tiefſinnigen Dinge, die Geheimniſſe der Kunſt, die ich dir offenbare, gebührend zu würdigen; aber es kann eine Zeit kommen, in der du ſie erkennſt und mich dann bewunderſt als einen großen Mann. Jetzt vorwärts ohne Zaudern!

Ich fühle eine Armee in meiner Bruſt — Tod oder Freiheit! Wenigſtens ſollen ſie keinen lebendig haben.“*)

# Drittes Kapitel.

> Mein eignes Schreckniß irr' ich durch die Berge,
> Und fahre ſchaudernd vor mir ſelbſt zurück.

So lebendig und raſch nun auch **Gabriels** Gang wurde, ſo blieb **Brenni** mit ſeinen ruhigen weiten Schritten ihm immer zur Seite. Manchmal mußte doch **Brendel** in ſeinem Hüpfen und Springen eine Pauſe machen, um ſich zu erholen, dann war auch der Schütz gleich wieder eine Strecke voraus und der kleine Mann hatte wieder vollauf zu thun, ihn zu erreichen. **Walter** hatte ſich auf den einſamen Wanderungen, zu welchen ihn ſein Schickſal nöthigte, gewöhnt ſich ganz ſeinen Gedanken hinzugeben und ſich in dieſen nicht mehr ſtören zu laſſen, als es die Achtſamkeit auf den Weg, den er einzuſchlagen hatte, verlangte. Freilich wurde durch den bittern Schmerz, der an ſeinem Herzen nagte, dieſer Gedankenkreis ſehr beſchränkt und es waren nur immer dieſelben peinigenden Erinnerungen oder Pläne der Rache, die ſeinen Geiſt beſchäftigten; aber er war nun einmal wie feſt gebannt in dieſe Schranke und wollte ſie auch nicht übertreten, ſo beſtimmt ſie Alles ausſchloß, was auf Erden noch dem Menſchen erfreulich ſeyn kann. Brendels unaufhörliches Gerede fand keinen Eingang bei ihm. Er ſchritt ſchweigend fort auf dem Uferrande der Sihl, neben dem im tiefen Grunde über Stein und Klippen die ſchäumenden Wellen hinabrauſchten. Gabriel wurde es endlich um ſo mehr müde, ſeine Beredtſamkeit an taube Ohren zu verſchwenden, da die Unebenheiten des Weges, durch weit ausgewachſene Wurzeln der wilden Tannenwaldung, durch große, bei einem mächtigen Naturereigniſſe hierhergeſchleuderte Felsblöcke veranlaßt, ohnehin das Sprechen erſchwerten und die Aufmerkſamkeit der nächtlichen Wanderer in Anſpruch nahmen. Er keuchte jetzt hinter dem Schützen her, der, wenn auch die Hinderniſſe, die ſich oft ihm entgegen ſtellten, einen weiten Abweg von dem Ufer nothwendig machten, doch immer bedacht war, wieder an dieſes zurückzugelangen. An vielen Stellen lag noch Schnee. Dieſer war am Tage auf der Oberfläche geſchmolzen, jetzt aber bei dem eintretenden, ſchaurigen Nachtfroſte mit Glatteis überzogen. Oft mußte da der Schütz dem Reiſegefährten, deſſen Schritt nicht ſo feſt und ſicher war wie der des geübten Bergwanderers, die hülfreiche Hand bieten; einmal, als der kleine Mann ſchon zu Boden gefallen war und unaufhaltſam dem Abgrunde, in dem die Sihl rauſchte, entgegenglitt, konnte jener ihn nur durch einen mächtigen, zuvorkommenden Sprung von einem gefährlichen Sturze retten.

---

*) Worte aus Schillers Räubern.

Die Waldung, durch die ſie bisher hingeſchritten waren, wurde weniger dicht, ſie ſahen durch die Zwiſchenräume der Bäume den tiefblauen Himmel, von dem ſich das Gewölk verzogen hatte, einzelne Sterne glänzten freundlich herab. Gabriel ſchöpfte freier Odem. Der Weg ſchien gebahnter zu werden, die Felsblöcke waren verſchwunden und die Tannenwurzeln erſchwerten nicht mehr ſo ſehr die Schritte des kleinen Mannes. Er fühlte ſich vergnügt und wollte, von neuer redſeliger Laune ergriffen, anfangen zu ſprechen. Da aber raunte ihm Brenni mit leiſer, tief unterdrückter Stimme zu:

„Kein Wort Bendel, wenn dir deine Sicherheit lieb iſt! Wir ſind nahe an der Straße, die über den Ezel führt. Dort iſt die Brücke über die Sihl und dort ſteht auch ein verdammter qui vive, der uns alle Schildwachen und Pikets vom ganzen Ezel auf den Leib jagen würde, wenn er uns bemerkte!“

Er hatte mit der Hand links, die dunkle Schlucht hinabgedeutet, in der ſich die Sihl rauſchend fortbewegte. Jetzt wandte er ſeine Schritte zur rechten Seite am Rande des Waldes hin, der ſich in einiger Entfernung der großen Landſtraße mehr und mehr näherte. Bendel war klug genug, um einzuſehen, daß er unter dieſen Umſtänden ſeine Zunge feſſeln müſſe und nichts Beſſeres thun könne, als ſchweigend ſeine Schritte denen des kundigen Führers anſchließen. Sie mußten einen anſehnlichen Umweg machen, um eine Stelle zu erreichen, wo ſich die Waldung bis dicht an die Straße hinzog und jenſeits dieſer ſich eine Schlucht befand, in der ſie wohlverborgen beinahe bis auf die Höhe des Etzel gelangen konnten. Brenni kannte dieſe Gegenden ſo genau, daß er in der Wahl ſeines Weges nicht irren konnte. Jene Stelle, wo er gedachte die offene Straße zu überſchreiten, war wohl eine halbe Stunde von der Brucke und dem Wachpoſten entfernt. Von der Schildwache alſo hatten ſie nichts zu fürchten. Sie gingen raſch und ſtill vorwärts. Als ſie ſich der Straße näherten, glaubte Walter von dorther ein Geräuſch zu vernehmen. Er ſagte nichts, aber ergriff Bendel's Arm und zog den Gefährten, von dem ebenfalls einige verdächtige Laute gehört worden waren, tiefer ins Gebüſch. Langſam und vorſichtig, jeden Schritt bewachend, daß er ihre Gegenwart nicht verrathen möchte, ſchlichen ſie unter dem Schutze des Buſchwerks der Straße ſo nahe als möglich. Jetzt drang deutlich ein lautes Lachen von verſchiedenen Stimmen an ihr Ohr, jetzt unterſchieden ſie ein lebhaftes Hin- und Herreden in franzöſiſcher Sprache und als nun **Brenni** einen freien Blick durch das Geſträuch gewann, erkannte er einen Trupp von etwa zwölf franzöſiſchen Kriegern, die, auf den jenſeitigen Abhang der Straße gelagert, von ihrem Marſche auszuruhen ſchienen. Er ſah die Gewehre durch das Dunkel blitzen, das jetzt beim Sternenſcheine nicht mehr ſo dicht war, als früher; er unterſchied die einzelnen Geſtalten, unter denen beſonders eine von ungewöhnlicher Größe ſeine Aufmerkſamkeit auf ſich zog. Er vernahm am Meiſten die Stimme dieſes Mannes, der über die andern eine Art von Oberherrſchaft zu führen ſchien und deſſen Reden das Gelächter der übrigen zu Wege brachten.

**Brenni** verſtand nicht, was er ſagte, aber deſto mehr mußte Gabriel von dem Sinne ſeiner Worte, von der ganzen Erſcheinung ergriffen ſeyn. Er hatte den Arm des Schützen gefaßt, er klammerte ſich, wie in großer Beängſtigung, an dieſen und bebte an allen Gliedern. Walter ſtand unbeweglich. Er konnte ſich nicht erklären, wodurch die Empfindungen ſeines Gefährten in einen ſo großen Aufruhr verſetzt wurden, er ſah um ſo weniger ein, weshalb dieſer an einem Orte, der ihnen hinlängliche Sicherheit bot, alle Herrſchaft über ſich ſelbſt verloren hatte, da er wußte, daß Gabriel, bei manchen lächerlichen und ſeltſamen Eigenſchaften doch einen muthigen und ſelbſt verwegenen Character beſaß, den er in vielen Gelegenheiten bewährt hatte. Er würde ihn leiſe befragt haben, allein er wollte ſelbſt das unbedeutendſte Geräuſch vermeiden, er wollte lieber zu weit gehen in der Vorſicht, als durch eine kleine Vernachläſſigung derſelben das Gelingen ihres Unternehmens auf das Spiel ſetzen. Da aber brach Gabriel ſelbſt das Schweigen und flüſterte ſchluchzend zu Brenni's Ohr hinauf:

„Siehſt Du den Langen? Das iſt der Cain, deſſen Abel ich ſeyn werde. Das iſt der Monſieur Jean Bendel aus dem Münſtergäßchen in Straßburg.“

„Qui va là?“ brüllte in dieſem Augenblicke die gewaltige Stimme des Sergeanten. Er war aufgeſprungen, hatte ſein Gewehr ergriffen und that einige Schritte vorwärts nach dem Gebüſche hin. Der Schütz packte ſeinen Gefährten mit einem Arme um den Leib und drückte ihn ſo ſtark an ſich, daß dieſer, dem nun auch die Furcht den Mund verſchloß, nicht im Stande war, ſich zu bewegen und durch eine ſolche Bewegung ein Geräuſch zu veranlaſſen, das den Argwohn des Sergeanten beſtätigen konnte. Die übrigen Franzoſen waren ruhig auf ihren Plätzen geblieben. Bendel vernahm mit erwachender Hoffnung, daß ſie den gefürchteten Bruder wegen ſeiner Neigung, allenthalben Feinde zu wittern, beſpöttelten und verſichernd hinzuſetzten, keiner von ihnen habe das Mindeſte gehört und es müßte etwas von einem Sonntagskinde in ihm ſtecken, daß er hier, wo im vorigen Jahre blutig gekämpft worden, von den Geiſtern der Erſchlagenen beunruhigt werde. Der Sergeant aber trauete mehr ſeinem ſcharfen Gehör, als den Reden ſeiner Cameraden.

„Es gilt die Probe!“ ſagte er, indem er ſein Gewehr auf die verdächtige Stelle anlegte. „Die Paſſauer Kunſt iſt verloren gegangen und weilt etwas Lebendiges in dem Gebüſche, ſo werden wir gleich davon hören.“

Er drückte ab. Die Kugel flog über Bendel's Haupt hin, dicht an den Ohren des Schützen vorüber.

„Den Schuß bleibe ich dir ſchuldig;“ ſagte dieſer in ſich hinein. „Wir wollen ſehen, wer es beſſer kann; es ſoll ſich zeigen, ob die Münze, mit der ich dich wieder bezahle, nicht von beſſerm Schrot und Korne iſt, als die deinige!“

Eine erwartungsvolle Stille unter den Franzoſen folgte der Entladung des Gewehres. Alles blieb ruhig in dem Gebüſche, nichts verrieth die Gegenwart eines lebendigen Weſens. Nach einigen Augenblicken des Schweigens brachen die Kriegsmänner in ein lautes Gelächter aus und die Neckereien gegen den Sergeanten, der ſo unnütz ſein Pulver und Blei an das Geräuſch des Windes in den Blättern verſchwende, nahmen von Neuem ihren Anfang. Er ſchien nun auch von ſeinem Irthume überzeugt, ſtimmte in den Scherz ein und mahnte dann zum Aufbruche. Unter Lachen und Singen, unter dem Anſtimmen des bekannten Ça ira, zog der kriegeriſche Trupp weiter auf der Straße gegen Einſiedeln hin.

Die im Gebüſche verborgenen Wanderer blieben ſtill und lauſchend. Noch immer hing Bendel ſchwebend im Arme des Schützen, der ihn ſo feſt an ſich preßte, daß er nur mit Mühe Odem holen konnte. Endlich war der letzte Ton des Geſanges in weiter Ferne verhallt, Schweigen und Dunkel ruheten auf der weiten Gegend und Walter ließ nun den tief aufſeufzenden kleinen Gefährten von ſeinem Arm herab auf den Boden. Er deutete ihm an, das bisher beobachtete Schweigen noch ferner zu bewahren und ſchritt raſch über die Straße hin nach der jenſeits gelegenen Ebene, die bald in eine waldige Anhöhe uberging, wo er gewiß war, in die ſichere und gerade den Ezel hinaufführende Schlucht zu gelangen. **Gabriel** eilte mit leichten, hüpfenden Schritten hinter ihm her. Das unerwartete Zuſammentreffen mit dem Stiefbruder hatte einen tiefen Eindruck auf ihn gemacht. Daß dieſer, wenn auch ohne es zu wiſſen, nach ihm geſchoſſen, daß die Kugel aus dem bruderlichen Gewehre nahe über ſeinem Haupte hingeſtrichen war, erfüllte ihn mit wehmüthigen und ſchmerzlichen Empfindungen. Seine frohe Laune wollte nicht wiederkehren und als die Wanderer endlich die Schlucht erreichten, wo **Brenni** keine gefährliche Begegnung mehr befurchtete, und dieſer ihn nun kurz befragte: warum ihn bei der Gegenwart des Sergeanten eine Furcht ergriffen habe, die er ſonſt an ihm gar nicht kenne? antwortete er in einem ungewöhnlich ernſten Tone:

„Das iſt ein eigenes Ding mit dem Monſieur Jean Bendel. Ihm wäre es ganz recht, wenn ſeine Kugel mir das Lebensflämmchen ausgeblaſen hätte und ich bin überzeugt, er könnte mit der größten Ruhe von der Welt das Commando über diejenigen, die mich etwa als einen Spion füſeliren ſollten, übernehmen. Ich aber fühle immer noch eine Art von dummer Neigung zu ihm im Herzen, das Blut meines Vaters, das auch in ſeinen Adern fließt, regt ſich verwandtſchaftlich in den meinigen und ich wäre nicht im Stande ihm ein Leids zu thun. Deshalb iſt der Kampf ungleich. Er will mir an's Leben und ich will des ſeinigen ſchonen, er macht ſich nichts daraus, mir das brüderliche Blut abzuzapfen und ich habe Reſpect vor dem ſeinigen. Sieh, Brenni, da iſt es dann ganz natürlich, daß ich ein Zuſammentreffen fürchte, wobei mein Untergang und ſein Triumph gewiß wäre! Dann kommt noch eins hinzu;“ fuhr er leiſer und geheimnißvoll fort: „ich habe oft ſchlimme Tage gehabt in der Welt, wo es mit dem Comödienſpielen nicht recht fort wollte, wo niemand meine Späße bezahlen mochte und dann doch der Magen, der unerſättliche, entſetzliche Magen ſeine Anſprüche auf Befriedigung nicht aufgeben wollte. Da mußte ich denn zu allerhand andern Erwerbsmittelchen meine Zuflucht nehmen. Ich zog als Wunderdoctor durch Flecken und Dörfer und verkaufte Arzneien, die wenigſtens das vor denen der promovirten Doctoren voraus hatten, daß ſie keinen Schaden thun konnten. Walter,“ ſagte er mit einemmale lachend, „du glaubſt nicht, daß ich mit Mehl- und Brodkügelchen Leute von Krankheiten geheilt habe, an denen ſie in jedem Augenblicke zu ſterben fürchteten, und dennoch iſt es wahr! So iſt der Menſch der Sklav ſeiner Einbildungen und ſeines Wahns, ſo bin ich es ſelbſt, wie du gleich hören ſollſt. Es gab aber auch Zeiten, wo das Wunderdoctern nicht gehen wollte. Dann gab mir der Magen, der eine mächtige Erfindungskraft beſitzt, wenn er leer iſt, wieder andere Dinge ein. Ich ſagte den Leuten aus den Händen, ich ſagte ihnen aus der Karte wahr. Welchen Zulauf hatte ich von alten und jungen Weibern! Viele meiner Vorherſagungen trafen ein, aber das Schlimmſte war, daß ich nun ſelbſt anfing, an die Untrüglichkeit meines Kartenorakels zu glauben. Eines Abends war ich thörigt genug, mir die Karte zu ſchlagen und meine Zukunft vorauswiſſen zu wollen. Da lag ich denn da auf dem Tiſche vor mir, mit dem Monſieur Jean Bendel an meiner Seite und über uns beiden ſchwebte, in der Geſtalt veruchter Pikblätter, der Tod und der Mord. Brenni, wenn mir da nicht die Haut geſchaudert hätte, ſo müßte ich keine gehabt haben! Ich legte mir die Karte zwei-, dreimal nach allen Regeln der Kunſt — immer wieder der brudermörderiſche und erbſüchtige Jean, als boshafter Herzbube und ich neben ihm als Herzkönig und über unſern Häuptern Tod und Mord! Nun weißt du, warum ich zittere, wenn ich dem Stieflinge begegne. Ich habe am Rothenthurme und im Morgarten voriges Jahr, als wir aneinander waren mit den Franzmännern, gezeigt, daß ich mich vor dem Schießpulver nicht mehr fürchte, wie vor dem

Zahnpulver, daß ich vor einer Kanonenkugel ebenſowenig davon laufe, wie vor einer Seifenkugel. Ich bin klein und mager, und da denke ich immer, ich werde doch nicht ſo leicht getroffen, wie die Großen und Dicken. Ich habe im ſchärfſten Feuer meinen Spaß gemacht, als ſtände ich auf dem Theater, ich habe ein Liedchen geſungen, wenn die Kanonen und Flinten dazu accompagnirten. Aber Brudermord! Von der Hand eines Bruders zu fallen, von ſeiner Habſucht tödlich verfolgt zu werden — Brenni, wenn ich daran denke, ſo ſteigen mir die Thränen ins Auge, und ich ſehe den grauſamen Herzbuben vor mir und den ſchwarzen Tod und den ſchwarzen Mord! Und es kommt auch nicht anders, als daß er mich umbringt und das Häuschen in der Münſtergaſſe an ſich nimmt; denn ich wehre mich nicht gegen ihn und wenn ich manchmal von David und Goliath geplaudert und ihm mit der Schleuder gedroht habe, ſo war das nur eitel Rednerei! Mein Loos iſt geworfen. Was ich mir ſelbſt prophezeiht habe, trügt nimmer.“

„Thorheiten! Weiberwahn!“ ſagte in ſeinem gewöhnlichen, ſchwermüthigen Tone der Schütz. Mehr hielt er nicht für nöthig, auf die lange Erzählung ſeines Gefährten, der zuletzt in einen weinerlichen Ton verfallen war, zu erwiedern. Er verdoppelte ſeine Schritte, um den Gipfel des Berges, den er jetzt in geringer Entfernung, in dunkeln Umriſſen vor ſich erkannte, zu erreichen. Gabriel ſtrengte ſich an, ihm nahe zu bleiben und begann auf's Neue zu ſprechen:

„Ach, Herzensbrenni, es ſind doch nicht ſo ganz Thorheiten und Einbildungen, wie du glaubſt! Habe ich denn nicht, als wir dem Monſieur Jean gegenüber im Gebüſche verborgen ſtanden, deutlich vernommen, wie er ſeinen Cameraden von mir erzählte, wie er ſich der mancherlei tückiſchen Streiche rühmte, die er mir ſchon als ein Knabe geſpielt, wie er ihnen eine Beſchreibung meiner werthen Perſon gab, die als der genaueſte Steckbrief gelten kann und dann auf meine Rechnung ſchlechte Witze riß, über welche jene in das unmäßige Gelächter ausbrachen, das du vernommen haſt? Ergriff mich denn nicht in jenem Augenblicke ſchreckliches Entſetzen, das fieberhaft durch Mark und Gebein rann, als er in hämiſchem Jubel ſeinen Satansgenoſſen verkündigte, er habe mich nun feſt und ſicher, er wiſſe, daß ich im Kloſter Einſiedeln ſitze, wo ſie jetzt hinzögen, er wolle den Vogel im Käfticht fangen und das Spionenhandwerk mir legen, zu dem mich die kahlköpfigen Pfaffen — wie er die hochwürdigen Herrn nannte — gedungen hätten? Ach, Brenni —“

„Hoho! Eidgenoſſen hierher!“ rief in dieſem Augenblicke eine fürchterliche Stimme und die emporblickenden Wanderer ſahen auf dem nahen Gipfel des Etzel eine ſchwarze Geſtalt, die mit wilden Gebehrden eine brennende Kienfackel um ihr Haupt ſchwang und in tollen Sprüngen ſich von einer Stelle zur andern bewegte. Ein weiter, im Winde flatternder Mantel umgab die nächtliche Erſcheinung, ſie ſchien die Herankommenden bemerkt zu haben und ihnen den Weg verſperren zu wollen. **Walter**, deſſen Seele von abergläubiſcher Furcht nicht ganz frei war, blieb ſtehen und bekreuzigte ſich. Die Funken, welche von der flammenden Kienfackel ausſtrömend, die dunkele Geſtalt umſprüheten, gaben ihr ein dämoniſches Anſehn. Sie wiederholte immer mit weit hinſchallender Stimme jenen Ausruf, indem ſie ein wildes, unheimliches Gelächter dazwiſchen ausſtieß, das mehr einem Ausbruche willenloſer Verzweiflung, als etwa einem tollen Jubel glich. Noch ſtand der Schütz auf einer und derſelben Stelle und ſtarrte das wunderliche Weſen an. Da ergriff ihn **Bendel** beim Arme, ſchob ihn vorwärts und ſagte ruhig:

„Kennſt du **den** nicht? Das iſt der Pfarrer **Marianus**, der die Eidgenoſſenſchaft an Bruder Egalité und Liberté verrieth. Das Gewiſſen hat ihn gerührt und er iſt wahnſinnig geworden. Jetzt irrt er am Tage in den Wildniſſen des Wäggithales umher, er flieht alle Menſchen und Nachts treibt's ihn hierher auf den Ezel, wo er wieder gut machen möchte, was er damals geſündigt. Aber das Blut der Schweizer, das durch ſeinen Verrath vergoſſen worden, laſtet ihm immerfort auf dem Herzen und im Kopfe nagt ihm die Schlange, die er an jenem Tage ſelbſt in's Land gelockt und die nun ihre Wohnung in ſeinem Gehirn aufgeſchlagen hat. Komm nur mit, Benni! Der ſoll uns nicht hindern in unſerm Gange. Ich weiß den Spruch, der ihn bannt.“

Zögernden Schrittes trat der Schütz den Weg an, den ſie noch bis zum Gipfel des Berges zurückzulegen hatten. Bendel aber ſprang keck voraus, näherte ſich ohne Zagen dem Wahnſinnigen, deſſen Gebehrden und Ausrufungen immer lebendiger und wilder wurden, und ſtimmte, indem er dicht vor ihn hintrat, in hellen, wohlverſtändlichen Klängen das Volkslied an:

„Wilhelm, wo biſt du, der Telle?“

Da verwandelte ſich das Rufen und Schreien des tollen Marianus in ein entſetzliches Jammergeheul. Er ſchleuderte die Fackel weit von ſich hinweg, er erhob die Hände abwehrend gegen Bendel und eilte dann im Fluge an den beiden Wanderern vorüber hinab in's Thal, wo ſie bald ſeine dunkle Geſtalt aus den Augen verloren. Sein wüſtes Geheul verfolgte ſie noch lange und verhallte erſt, als ſie die Anhöhe überſchritten hatten und das ewige Lämpchen aus der Sanct Meinrads Capelle rechts herüberleuchten ſahen, in der Ferne.

„Ihn hat Gottes Gericht getroffen,“ ſagte ſehr ernſt der Schütz, während er und ſein Gefährte nun den Berg hinabzuſteigen begannen. „Möge es ſie alle treffen, alle,“ ſetzte er bitterer hinzu, „die das ruhige Hirtenvolk zum Kampfe um Freiheit und Leben gefordert, die mit Schwerdt und Flamme das Land verwüſtet, die des Kindes in der Wiege, die der wehrloſen Unſchuld, des hülfloſen Alters nicht geſchont haben!“

Seine Schritte beſchleunigten ſich und die Art, wie er die letzten Worte geſagt hatte, zeigte, daß ſich ſein Inneres in heftiger Bewegung befand. Der Mond ging jetzt auf und beleuchtete den Züricher See und den weiten Thalkeſſel, der ſich zu den Füßen der Wanderer ausbreitete. Die Eisgipfel des Glärniſch erglänzten in ſeinem Lichte und die Kette der waldigten Almannsgebirge trat in dunkeln Umriſſen hervor. Brenni hatte ſich in der Berechnung der Dauer ſeiner Wanderung nicht getäuſcht. Wären ihm nicht die Franzoſen unter dem Commando des Monſieur Jean Bendel in den Weg gekommen, hätte nicht die ſeltſame Erſcheinung des wahnſinnigen Marianus ihm einige Zeit aufgehalten, ſo würde er ſicher vor Mitternacht das Ziel ſeiner Reiſe erreicht haben. Nun aber ſah er ein, daß er, um ſeinen Rückweg zeitig und mit Sicherheit antreten zu können, ſeine Kräfte zu einer Anſtrengung aufbieten müſſe, der ſein kleiner und ſchwächerer Gefährte ſich nicht anſchließen könne. Er beſchloß um ſo mehr, ſich jetzt von ihm zu trennen, da dieſer nun den Weg zum Seeufer hinab nicht verfehlen, dann auf der vielbegangenen Straße nicht verdächtig erſcheinen konnte und keine Gewaltthat mehr zu fürchten hatte. Sie waren raſch einen Theil des Berges hinabgeſchritten. Jetzt ſtanden ſie an einer Stelle, wo der See mit einem Bogen ſich in das Land hineindrängte und ſelbſt den Scheidepunkt für diejenigen beſtimmt zu haben ſchien, die an ſeinem obern oder ſeinem untern Ende zu thun hatten. Der Schütz hemmte ſeine Schritte und ſagte zu ſeinem bisherigen Gefährten, indem er ihm die gewaltige Rechte darbot:

„Lebe wohl, Bendel! Hier trennen ſich unſere Wege. Der deinige führt dort hinab, der meinige hier hinauf. Ob wir uns wiederſehn, weiß ich nicht! Es liegt auch nichts daran, wie überhaupt an nichts, was das Leben noch bieten kann!“

Er riß ſich los und eilte mit weiten Schritten rechts hin nach der obern Gegend des See's. Gabriel ſah ihm nach. Die mächtige Geſtalt warf ihren dunkeln Schatten auf die Anhöhe hin, noch eine Zeitlang konnte ihn Bendel erblicken, dann verſchwand er im Thale.

„Um das Wiederſehn zwiſchen uns beiden iſt es freilich eine kitzliche Sache!“ ſprach der Comödiant für ſich, indem er eine entgegengeſetzte Richtung einſchlug. „Er iſt geächtet und ich bin verdächtig. Keinem von uns Beiden aſſecurir ich ſein Leben auf eine Woche lang. Aber ein prächtiger Menſch iſt er, der Brenni.

Felſenfeſt, treu, ſtark und kühn wie Karl Moor! Schade nur, daß er ſo melancholiſch geworden iſt, daß er keine Freude mehr am Leben hat und an der geiſtvollſten Unterhaltung ſo wenig Theil nimmt, wie ein albernes Murmelthier. Sonſt war er anders: frei und fröhlich, wie es die Söhne des Gebirgs meiſt ſind; aber der Tag von Stanzſtaad hat's ihm gethan und er hat dort ſein Glück todtgeſchoſſen. Auch ich bin kein übles Subject und die Nachwelt muß es noch rühmlich einmal erkennen, wie wir Beide mit Lebensgefahr der ſchweizeriſchen Freiheit gedient. Die frommen Herrn in Einſiedeln und Engelberg haben mir manches Gute in ihren guten Tagen erwieſen, jetzt, in ihrer ſchlimmen Zeit, thue ich nach Vermögen, ihnen wieder gute Tage zu verſchaffen. Deß' Brod ich eſſe, deß' Lied ich ſinge, und dem Bendel ſoll kein Menſch nachſagen, daß er ein undankbarer Schuft geworden ſey."

Indem er ſich dieſer Gewohnheit des Monologiſirens, die ihm noch aus ſeinem Theaterleben geblieben war, hingab, erreichte er das

Ufer des See's. Allenthalben herrſchte tiefe Stille. Auf der breiten Straße, die er nun betreten hatte, ſetzte er ſeinen Weg nach der Stadt Zürich fort.

## Viertes Kapitel.

Stauffachers Haus verbirgt ſich nicht. Zu äußerſt
Am offnen Heerweg ſteht's, ein wirthlich Dach
Für alle Wandrer, die des Weges fahren.

Am obern Theile des Züricherſee's ſtand, in der Nachbarſchaft anderer Wohngebäude nicht weit von jenen Flecken und Dörfern gelegen, die, einige Jahre früher, gegen die willkührliche Gewalt des Hauptortes Zürich ſich erhoben hatten, dann aber eben ſo gewaltthätig wieder unterdrückt worden waren, bis die drohende Annäherung der Neufranken die Züricher zu Milde und Gerechtigkeit nöthigte, ein Landhaus, das ſich durch ſeine Größe und ſeine ſtattlichen Umgebungen vor den andern in ſeiner

Nähe auszeichnete. Seine Lage an einer ſanft aufſteigenden Anhöhe, die ſich bis zu dem Punkte, wo es ſich befand, gerade genug erhob, um ihm eine freie Ausſicht über das Thalgelände bis zum See, dieſen hinauf- und hinabwärts, nach den ihn begrenzenden Gebirgsreihen, mit den freundlichen Rebenbergen an ihrem Fuße, und nach den fern emporragenden Fels- und Eishörnern des rieſigen Glärniſch zu gewähren, mußte von allen Freunden der Natur als höchſt reizend geprieſen und bewundert werden. Die Fronte des Landhauſes ſtand frei gegen den See hin, an ſeine Seiten ſchloß ſich, mit einer Mauer von unbeträchtlicher Höhe umgeben, ein geräumiger Garten, der auch im Rücken des Gebäudes nach der Anhöhe hin ſich ausdehnte und durch die Fülle der Baumwipfel, welche über die Mauer hervorragten, durch den Wohlgeruch der Blumen, den er im Frühlinge und im Sommer verbreitete, ſich als einen Aufenthalt von beſonderer Anmuth verkündigte.

An demſelben Abende, an dem wir bereits den Schützen Walter Brenni und ſeinen wunderlichen Gefährten auf ihrer abentheuerlichen Wanderung begleiteten, befand ſich gegen die zehnte Stunde in einem Salon des Erdgeſchoſſes dieſes Gebäudes, deſſen Fenſter und Glasthüre nach dem Garten hingingen, eine kleine Geſellſchaft, die aus den Mitgliedern der Familie und aus zwei Züricher Gäſten, welche erſt am heutigen Nachmittage eingetroffen waren, beſtand. In der Nähe des großen Porzellanofens, deſſen Feuer ſeit dem September vorigen Jahres noch nicht erloſchen war, ſaß in einem hohen Lehnſtuhle der Beſitzer des Hauſes, Herr Aloys Waßmer, ein Greis von nahe an ſiebenzig Jahren, der noch mit friſchem, lebendigem Blicke um ſich ſah und mit dem Feuer eines kräftigen Mannes ein Geſpräch unterhielt, deſſen Bedeutung ihn ſehr zu intereſſiren ſchien. Sein graues Haar, ſein männliches, ſtattliches Aeußere, geboten Ehrfurcht, während die Furchen der Stirn, die tiefliegenden Züge des Angeſichtes verriethen, daß über dieſes greiſe Haupt manche bittere Erfahrung des Lebens, ihre Spur ſchwer eindrückend, hingezogen ſey. Er war, da er ſich unter den Seinigen und mit alten Bekannten zuſammen befand, in einen bequemen Hausrock gekleidet und ſein ganzes Weſen legte dieſelbe Einfachheit an den Tag, die ſich in der Ausſtattung des geräumigen Zimmers zeigte. Alles war bequem, freundlich und in wohlgefälliger Ordnung eingerichtet, aber nirgends konnte ein Luxus, eine Verſchwendung bemerkt werden, die dem ſtrengen Beobachter überflüſſig erſchienen wären. Der Mann, mit welchem der greiſe Wirth in einer ſehr lebhaften Unterredung begriffen war, ſchien nur einige Jahre jünger, als er. Auch ſein Haupt trug ſchon greiſe Haare und indem dieſe, noch in ſeltenem Reichthume den Scheitel umgebend, zur Hälfte getheilt und nach beiden Seiten des Kopfes zurückgeſtrichen waren, theilten ſie dem Manne ein patriarchaliſches Anſehn mit, das durch die außerordentliche Sanftmuth der großen blauen Augen, die milden und edlen Züge des Antlitzes einen wohlthätigen Eindruck auf jeden machen mußte, der ſich ihm näherte. Er ſtand vor dem alten Waßmer, hörte mit ſanftem Lächeln deſſen, oft noch mit jugendlicher Leidenſchaftlichkeit ausgeſtoßene Reden an und ſuchte dann in einer ſehr ruhigen Weiſe, aber mit überzeugender Beredſamkeit und einem unnachahmlichen Wohllaute der Stimme, ſie, wo es nöthig ſchien, zu berichtigen oder wenigſtens die ſtrengen Anſichten des Greiſes auf mildere Grundſätze zurückzuführen. Seine Geſtalt war ſchlank und von nicht beſonderer Größe. Er trug bei einer eingefallenen, anſcheinend ſchwachen Bruſt den Kopf etwas vorgebeugt, was ſeiner freundlichen und Zutrauen erregenden Erſcheinung nicht zum Nachtheile gereichte. Seine Kleidung war die eines evangeliſchen Geiſtlichen, zwiſchen Amts- und Welttracht in der Mitte ſtehend. In ſeiner Haltung, in ſeinem ganzen Benehmen lag jene anſtändige Freiheit, die ſich nur in dem nähern Umgange mit der großen Welt gewinnen läßt.

Eine andere Gruppe zeigte ſich in einer nicht weit von dem mächtigen Ofen entfernten Fenſtervertiefung. Hier ſaß eine ältliche Dame, die mit großem Ernſte und in ein angeſtrengtes Nachdenken verſunken, bemüht war, einem hübſchen, jungen Manne den Sieg in einer Partie Dame ſtreitig zu machen. Es war Jungfer Brigitte, die Schweſter des Hausherrn. In ihrem Angeſichte zeigte ſich in entſchiedenen Zügen jene Bitterkeit gegen Welt und Leben, welche manchem alternden Mädchen, nachdem es in ſeinen Wünſchen und Hoffnungen getäuſcht worden iſt, eigen zu ſeyn pflegt. Nur wenn ihr irgend ein glücklicher Zug gelang und ſie dann auf den jungen Mann ihr gegenüber blickte, löſte ſich der herbe Ernſt in ein triumphirendes Lächeln, das auch wohl weiter in eine Miene des Wohlgefallens an dem angenehmen Aeußeren des Mitſpielers überging. Auf ihrem Schooße ruhete ein grämlicher, bejahrter Mops, der von Zeit zu Zeit den Kopf auf den Tiſch hinaufſtreckte und den hübſchen Mann, als ſähe er in ihm einen Nebenbuhler um die Gunſt ſeiner Dame, neidiſch anknurrte. Dieſer ſchien aber deshalb gar nicht böſe auf das Thier, ſtreichelte es, auf die Gefahr gebiſſen zu werden, während Brigitte nachdachte neben dem Tiſche hin und bot ihm ſelbſt zum Oeftern Zuckerbrod aus ſeiner Taſche, das er eigens, um den Widerſacher zu beſänftigen, mitgebracht haben mochte. Ein beſtändiges Lächeln ſchwebte auf dem Geſichte des jungen Mannes, der in ſeiner Kleidung und ſeinem Weſen als ein Stutzer jener Zeit auftrat. Indem er Brigitten, die ihn Vetter Landolin nannte, die ſchmeichelhafteſten Dinge über ihr friſches Ausſehn, über ihr geiſtvolles Spiel ſagte, offenbarte er eine Glattheit und Geſchmeidigkeit des Betragens, welche, mit ſeiner Perſönlichkeit gepaart, der ältlichen Dame als der Höhepunkt aller erreichbaren männlichen Liebenswürdigkeit erſchien. Sie bemerkte nicht, daß, während ſie ſich auf's Eifrigſte dem Nachdenken über das Spiel hingab, ſeine Blicke faſt immer auf einem der beiden jungen Frauenzimmer ruheten, die an einem kleinen Tiſche in der Mitte des Zimmers mit weiblichen Handarbeiten beſchäftigt waren und weder von dem Damenſpiele am Fenſter, noch von der Unterhaltung am Ofen angezogen wurden, ſondern einander flüſternd, wie es ſchien, höchſt intereſſante Mittheilungen zu machen hatten. Ein aufmerkſamer Beobachter hätte leicht erkannt, daß es dem Vetter Landolin darum zu thun war, ein oder das andere flüchtige Wort aus der Unterredung der beiden Mädchen zu erlauſchen, es wäre ihm aber auch eben ſo wenig verborgen geblieben, daß dem jungen Manne dieſes Bemühen noch nicht gelungen war und ſich in ſein glattes Lächeln ein Ausdruck des Mißvergnügens über das Vergebliche ſeiner bisherigen Forſchungen miſchte.

Die zwei jungen Damen ſetzten indeſſen, ohne zu ahnen, daß man ihren Worten und Gebehrden ein verfängliches Netz ſtelle, ihr trauliches Geſpräch fort. Die eine von ihnen war eine ſchlanke Blondine mit großen, ſchmachtenden blauen Augen, einem feinen gedehnten Angeſichte, auf deſſen Wangen ein ſanftes Roth und Weiß ſich höchſt anmuthig untereinander verband. Alle ihre Bewegungen waren ruhig und dem Auge wohlgefällig. Ein Zug von Schwermuth, der die ſchönen Augen umſpielte, verrieth, daß der innere Friede dieſes ſanften

Weſens durch irgend eine traurige Erfahrung durch einen dauernden Kummer geſtört wurde. Sie war es, die am Wenigſten von beiden ſprach und wenn ſie dann einige Worte an ihre Freundin richtete, ſo waren dieſe von einem ſo innigen Blicke des offenen, wahrheitsvollen Auges begleitet, daß man wohl ſah, dasjenige, was ſie ſagte, 'ging aus tiefen Empfindungen, aus dem ſtillen Heiligthum ihres Herzens hervor. Ihr galten die verſtohlen vom Spiele herüberſchweifenden Blicke des Vetters Landolin und wenn dieſe manchmal auf ihre Geſellſchafterin fielen, ſo war es nur, um aus den Reden dieſer, die mit großer Lebhaftigkeit das Geſpräch betrieb, vielleicht den Gegenſtand der Unterhaltung zu erlauern. Sie war nicht minder reizend als ihre junge Freundin, aber ſo wie ihre Lebhaftigkeit, wie ihr frohes, heiteres Weſen, das in Allem, was ſie ſagte, an den Tag trat, ganz der Benehmensweiſe jener widerſprach, ſo trug auch ihre Geſtalt, ihr Angeſicht ein anderes Gepräge der Anmuth, als dasjenige, welches jene auszeichnete. Sie war fullereicher und nicht ganz ſo groß, wie die Blondine, allein dennoch von einem ebenmäßigen Baue, der ſich in der Lebhaftigkeit ihrer Bewegungen höchſt anmuthig entfaltete. Kaſtanienbraune Locken umfloſſen leicht das jugendlich friſche Angeſicht, aus dem ein Paar dunkler Augen hervorblitzten, in denen Schalkhaftigkeit, Muthwille und Herzensgüte ihren Sitz aufgeſchlagen zu haben ſchienen. Die ſanft anſchwellenden Lippen ſprachen einen kleinen Trotz, eine gewiſſe Reizbarkeit des Charakters aus, die hinter der frohen, ſcherzhaften Laune verborgen, ſich als tiefliegende Eigenthümlichkeiten ihrer Seele ahnen ließen. Keine der beiden jungen Damen mochte das zwanzigſte Lebensjahr erreicht haben. In der erſten lernen wir Eliſabeth, die Tochter eines frühverſtorbenen Bruders des Herrn Waßmer kennen, welche dieſer von ihrem zarteſten Alter an, als eigenes Kind erzogen hatte; in der andern Luiſen, ebenfalls eine Waiſe, die ihren Vater, einen benachbarten Landpfarrer und Freund von Eliſabeths Oheim, verloren hatte, ehe ſie geboren wurde, und dann nach wenigen Jahren auch der kränkelnden Mutter durch den Tod beraubt worden war. Auch ihrer hatte ſich Herr Waßmer väterlich angenommen. Sie war mit Eliſabeth aufgewachſen, ſie konnte ſie wie ihre Schweſter anſehen und das treueſte Freundſchaftsband hielt die Herzen der beiden Mädchen vereinigt.

Während über dem Spieltiſche der feierliche Ernſt herrſchte, welchen Tante Brigitte dem bedeutungsvollen Kampfe widmete und den ſie auch von ihrem Gegner erheiſchte, während hier nur in einzelnen Pauſen der knurrende Mops das tiefe Schweigen unterbrach, während zugleich an dem Arbeitstiſchchen der jungen Damen das Geſpräch nur in einer leiſen, unvernehmlichen Weiſe ſich regte: wurde die Unterhaltung der beiden Männer, die in der Nähe des Ofens ihre Plätze eingenommen hatten, immer lauter und lebendiger.

„In vielen Dingen unterwerfe ich mich Ihrer beſſern Einſicht,“ ſagte erhitzt der alte Waßmer, „aber in dieſer Sache kann ich es nicht. Es gibt keine allgemeinen Geſetze, nach denen das Innere des Menſchen aus ſeinem Aeußern beurtheilt werden kann. Die Gefräßigkeit des Wolfs, die Feigheit des Haſen, die höhnende Bosheit des Affen, mag meinetwegen aus dieſer Thiere körperlicher Bildung erkannt werden; aber bei dem Menſchen iſt es ein anderes, als bei ſeelenloſen Geſchöpfen. Die Kultur nimmt den Menſchen in Empfang, wenn er in die Welt tritt, ſie ſchnitzt und polirt ſo lange an ihm, bis ſein ganzes urſprüngliches Weſen verwiſcht iſt und nun die Seele ihren eigenen Gang fortgeht, wie es von ihr die Anſprüche auf das dermaleinſtige Wohlergehn im Welttreiben verlangen, und der Körper ſich zierlich herrichtet nach den Geſetzen des Herkommens, des ſogenannten guten Anſtandes und feinen, geſelligen Lebens. An ein wahrheitsvolles Wechſelverhältniß zwiſchen beiden iſt da gar nicht zu denken. Unter der Larve der Schönheit kann die verächtlichſte Denkungsweiſe, unter der häßlichſten Form kann die edelſte Seele verborgen ſeyn. Wie ſchon geſagt: allgemeine Grundſätze laſſen ſich für ihre Kunſt der Phyſiognomik, wie Sie ſie nennen, durchaus nicht aufſtellen.

„Sagt denn nicht ſchon die heilige Schrift, daß wir uns vor denen hüten ſollen, die Gott gezeichnet hat?“ erwiederte in ſeinem ſanften, gewinnenden Tone der Geiſtliche. „Dieſe Zeichen eben ſind es, die wir zu verfolgen haben, um zu einer richtigen Erkenntniß des menſchlichen Innern durch die Form zu gelangen. Freilich iſt dieſe Kunſt nicht leicht, ihre Erforſchung und die Beſtimmung ihrer Regeln zum wenigſten bietet große Schwierigkeiten. Der Blick, der ſie übt, muß klar, der Verſtand, der ſie wägt, muß vorurtheilsfrei ſeyn. Aber das Antlitz des Menſchen, ſo ſchön, ſo herrlich zum Himmel gerichtet, iſt auch der Abglanz deſſen, was von dort kommt, nämlich der unſterblichen Seele. Wer erkennt nicht den Adel einer freien, erhabenen Stirn, den Ernſt und das Nachdenken in der wunderbar eingedrückten Stelle zwiſchen den Augen, die Treue und die Liebe in dem frei aufgeſchlagenen Auge ſelbſt, die Wahrhaftigkeit und die Rechtlichkeit in dem bedeutungsvollen Baue einer ſchönen Naſe, die Herzensgüte, welche die Lippe ſchwellt und das Kinn wölbt, den Muth, der in der feſten Grundlage der Wangen ſich unwiderſprechlich verkündigt? Dieſes ſind nur allgemeine Dinge, aber was läßt ſich aus ihnen nicht Weiteres ableiten, ſo wie aus ihren Gegenſätzen, aus jenen Mißbildungen, welche diejenigen tragen, die Gott gezeichnet hat? Nein, der Menſch iſt nicht ſo ſehr von der Vorſehung vernachläßigt, daß er in der Erkenntniß derjenigen, die er zu lieben oder zu fürchten hat, mehr im Dunkeln tappe, als jene Thiere, die Sie, Ihre Behauptungen zu beſtätigen, anführten.“

„Ich will glauben,“ verſetzte ruhiger der Herr vom Hauſe, „daß eine vielſeitige Erfahrung, daß ein genauerer Umgang mit Perſonen aus allen Ständen und Verhältniſſen, dem Einzelnen jene Menſchenkenntniß zu verleihen vermag, die ihn leichter als andere auf den erſten Blick unterſcheiden läßt, mit wem er es zu thun habe. Dennoch aber wird er ſich ſo oft täuſchen, daß er zuletzt jener Kenntniß ſelbſt nicht traut und das Einzige, was hier entſcheiden kann, den Aufſchluß, den ihm der Umgang mit der Perſon ſelbſt giebt, erwarten muß.“

„Das Alles kann vermieden werden,“ verſicherte lächelnd der Geiſtliche, „wenn der Menſchenkenner, von dem Sie ſprechen, ein wirklicher Menſchenkenner iſt, wenn er fort und fort, ohne Mißtrauen gegen ſich ſelbſt, beobachtet und die Reſultate ſeiner Beobachtungen auf Grundſätze und Beweiſe reducirt, die jedem einleuchten und jedem zu einer phyſiognomiſchen Richtſchnur dienen können. Der Krieg, den ich hier mit Ihnen führe, iſt mir nichts neues; ich habe ihn öffentlich vor aller Welt geführt. Ich geſtehe, daß auch ich mich in einzelnen Dingen getäuſcht haben mag, aber ich beſcheide mich hinwiederum gern, daß ich jener Menſchenkenner nicht bin und daß einer nach mir kommen kann, der den Bau vollendet, welchen ich angefangen habe. Davon bin ich überzeugt: Gottes Hand hat den Menſchen gebildet und ſein Wille kann kein Werk des Trugs und der Täuſchung in’s Leben gerufen haben!“

Er hatte dieſe letzten Worte in einem Tone der Begeiſterung geſprochen, der in der That hinreißend war. Sein alter Freund, obgleich durch dieſes Argument nicht überzeugt, erwiederte nichts aus Achtung vor dem geiſtlichen Stande ſeines Gaſtes, der, ſobald die Rede ſich auf Gegenſtände der Religion wandte, von der feinſten und reizbarſten Empfindlichkeit war. Während er einigemale mit gemeſſenen Schritten die Länge des Zimmers maß, ſah der greiſe Hausherr auf die Uhr und ſchien, als er dieſe ſchon über die zehnte Stunde hinausgerückt fand, von einer ungewöhnlichen Unruhe befallen. Er ſtand auf und geſellte ſich zu ſeinem geiſtlichen Freunde, indem er forſchende Blicke auf das Spiel zwiſchen Brigitten und dem Vetter Landolin warf, ob dieſes noch nicht bald geendigt ſey. Der Geiſtliche nahm den Faden der abgebrochenen Unterhaltung wieder auf und wandte ſich zu Waßmer mit den halblaut geſprochenen Worten:

„Sie brauchen, lieber Freund, die einzelnen Belege zu meinem Syſteme nicht weit zu ſuchen. Da ſind Ihre Pflegetöchter. In den Geſichtszügen dieſer jungen Frauenzimmer finden Sie gewiß den ſcharfen Ausdruck aller jenen ſchönen Seeleneigenſchaften wieder, von denen Sie überzeugt ſind, daß ſie ſie beſitzen. Dort iſt Ihr Vetter Landolin. Man kann keine edlere Geſichtsbildung ſehen. Allgemein iſt er beliebt, allenthalben gern gelitten, von ſeinen Mitbürgern hochgeachtet, wie er es verdient.“

Der alte Waßmer runzelte die Stirn und ſagte in einem Tone, deſſen Herbigkeit er nicht mildern konnte oder wollte:

„Für meine Mädchen ſtehe ich, daß ſie der guten Meinung, die Sie von Ihnen haben, entſprechen. Aber der Vetter Landolin?“ ſetzte er leiſer hinzu. „Er iſt nicht mein Mann, er iſt gerade einer von denen, deren Aeußeres die Lehre der Phyſiognomik über den Haufen wirft. Er iſt glänzend und glatt, wie eine Schlange, aber auch ebenſo liſtig und trügeriſch, wie dieſe. Seine Worte ſind doppelſinnig, er hat immer etwas im Hinterhalte und der Ruhe, mit der er uns aus ſeinen großen Augen anblickt, traue ich auch nicht mehr, wie dem Schlafe der Schlangen. Was nun gar," ſchloß er mit leichtem Spotte, „die Hochachtung ſeiner Züricher Mitbürger angeht, ſo müſſen Sie mir verzeihen, wenn ich, der von jenen Mitbürgern ſo viele Ungerechtigkeit erlitten hat, kein großes Gewicht darauf lege."

„Nicht böſe, beſter Mann, nicht bitter!" ſprach mit ungemeiner Gutmüthigkeit der Geiſtliche, indem er beſänftigend die Hand des Freundes ergriff. „Wir Alle wandern auf der Straße des Irrthums und deshalb iſt es an uns, zu dulden und zu verzeihen. Aber verkennen Sie Ihren Vetter nicht wegen ſeines glatten, geſelligen Benehmens. Das iſt nur die Welttünche, die wir eben hinwegdenken müſſen, um das Schöne und Edle, das Gott unverkennbar auf ſein Antlitz gegoſſen, zu erkennen und zu würdigen. Er iſt gewiß ein anderer Mann und die Zeit wird Sie davon überzeugen."

Waßmer ſchüttelte ungläubig das greiſe Haupt. In dieſem Augenblicke war das Spiel zu Ende und Tante Brigitte trat, höchſt vergnügt über einen unbedeutenden Gewinn, der ihr geworden war, zu den beiden Männern. Vetter **Landolin** war noch am Tiſche mit dem Mopſe beſchäftigt, der knurrend und biſſig ein Stück nach dem andern des ihm dargebotenen Zuckerbrodes hinunterwürgte. Er belegte das häßliche Thier mit den freundlichſten Namen, er ſchien ſich ganz dem Bemühen, ſeine Gunſt zu gewinnen, hinzugeben, dabei ruhete ſein Seitenblick aber auf den beiden Mädchen und er hielt den Kopf gegen ſie hingeneigt, um endlich doch vielleicht einige Worte aus ihrem Geſpräche aufzufangen. Die jungen Frauenzimmer nahmen jetzt ihre Arbeit zuſammen und ſtanden auf. Die Stunde war ſchon vorüber, in welcher der greiſe Hausherr ſich zur Ruhe zu begeben pflegte und nur die Anweſenheit der Gäſte hatte heute eine Ausnahme von der Regel, die ſonſt ſtrenge beobachtet wurde, veranlaßt. Man verſammelte ſich in ſeiner Nähe, um die gewöhnlichen Grüße, mit denen man ſich Abends trennte, zu wechſeln und auch Vetter **Landolin**, der heute keine weiten Fortſchritte in der Gunſt des Mopſes gemacht hatte, trat herbei. Er wandte ſich zu Eliſabeth und ſagte in einem ſehr verbindlichen Tone:

„Ich habe dich bewundern müſſen, liebes Bäschen! Mit welcher Sicherheit, mit welcher Kunſt wurde nicht von dir die Nadel zu einer ſehr ſchwierigen Stickerei geführt und zugleich ein Geſpräch unterhalten, das nach dem Eifer, welche beide Damen ihm widmeten, von dem höchſten Intereſſe für ſie ſeyn mußte.“

Dem forſchenden Blicke, den er bei dieſen Worten auf ſie richtete, entging nicht, daß eine leiſe Röthe ſich auf ihre Wangen legte und ſie unentſchloſſen war, welche Antwort ſie dem Vetter geben ſollte. Luiſe aber nahm ohne Zögern die Rede auf und erwiederte:

„Der Vetter iſt zu beſcheiden, wenn er ſich das Anſehn giebt, als ſey ihm der Gegenſtand unbekannt, der ein Paar arme einfache Landmädchen allein intereſſiren kann, wenn ihnen der Vogel Phönix von den jungen Herrn aus der Stadt zu Beſuche kommt. Da iſt kein Federchen, kein Färbchen, kein Fäſerchen, das ſie nicht anzuſtaunen und zu beſprechen hätten. Nicht wahr, Vetter, dieſe Cravatte iſt franzöſiſches Zeug, dieſes Gilet genueſiſcher Sammet, dieſes Tuch kommt aus den Niederlanden und die Agraffe von glänzenden Steinen — nein! ſie iſt gar zu herrlich und ſo groß, daß man verſucht iſt, an ihrer Aechtheit zu zweifeln.“

Sie hatte alles dieſes in dem treuherzigſten Tone von der Welt vorgebracht und der Vetter ſelbſt wäre beinahe verſucht geweſen, ihre Worte für aufrichtig zu halten, wenn nicht ein leichter Zug des Spottes um den hübſchen, trotzigen Mund ihn eines Beſſeren belehrt hätte. Er verbarg ſeine Empfindlichkeit und wandte ſich zu Tante Brigitte, die in einem belehrenden Tone das Mädchen verſicherte:

„Es iſt alles ächt an dem Vetter: ſeine Agraffe, wie ſein Gemüth, der genueſiſche Sammet, wie ſein artiges Benehmen. Zu meiner Zeit,“ fügte ſie in einem herben, verweiſenden Tone hinzu, „war es freilich nicht Sitte, daß ſich die jungen Mädchen in Gegenwart der Herrn über dieſe beſprachen und noch weniger ſagten ſie es ihnen nachher ſelbſt in's Geſicht. Man äußerte ſich unter vier Augen über dieſen oder jenen Chapeau, das Aergſte, was geſchehen konnte, war, daß man in geſchloſſenen Caffeegeſellſchaften, in die nie der Schritt einer Mannsperſon ſich wagte, ihr Gutes und Böſes erwog und dann ein Urtheil feſtſtellte, das nun von allen Caffeegenoſſinnen angenommen wurde. Damit war auch ſein Werth oder Unwerth in der guten Geſellſchaft beſtimmt. Ich bin überzeugt, daß damals der Vetter ein Phönir ſeines Geſchlechtes genannt worden wäre, wie du ihn jetzt genannt haſt, und es iſt immer beſſer, Ihr ſprecht mit einander von ihm, als von andern unnützen Dingen oder gar von verſchollenen Landſtreichern, an denen nichts ächt iſt, als ihre Leichtfertigkeit und ihr Uebermuth."

Sie reichte haſtig dem Bruder die Hand zur guten Nacht, der ſich jetzt mit dem Geiſtlichen zu den Damen wandte. Dabei warf ſie ihrer Nichte Eliſabeth, die zitternd und mit niedergeſchlagenen Augen daſtand, einen durchbohrenden Blick zu. Luiſe ergriff verſtohlen der

Freundin Hand und drückte ſie beruhigend. Von Landolin war die Betroffenheit, welche Eliſabeth bei den letzten Worten der Tante ergriffen hatte, wohl bemerkt worden. Ein leiſes Zucken ſeines Angeſichtes, ein ſchnell vorüberfliegender Ausdruck von Bitterkeit und gereizter Empfindlichkeit zeigten, daß die Anſpielungen, welche der Schluß jener Rede enthielt, ihm nicht fremd ſeyen. Gleich aber war ſein Antlitz wieder glatt, wie immer und mit einem gefälligen Lächeln trat er zu Herrn Waßmer, indem er ſagte:

„Von Vetter Lothar erzählt man ja die erfreulichſten Dinge, die Ihrem Vaterherzen gewiß ſchöne Augenblicke bereitet haben. Er ſchreitet immer vorwärts auf der Bahn des Ruhms und der Ehre. Er hat unter den Augen des franzöſiſchen Feldherrn ſelbſt gekämpft, er iſt in der kurzen Zeit ſeines Dienſtes ſchon bis zum Hauptmanne geſtiegen.“

Da lagerte ſich ein finſteres Gewölk auf die Stirn des Hausherrn, ſeine Lippen bebten, er wollte ſprechen, aber ein ſtarkes inneres Gefühl ſchien dieſen Vorſatz zu bekämpfen und nach einigen Augenblicken beängſtigender Stille preßte er nur mit unterdrücktem Unmuthe die Worte vor:

„Gute Nacht, Vetter! Gute Nacht, Schweſter! Gute Nacht, ihr Mädchen. Gott ſegne dich, Eliſabeth!“ ſetzte er in einem ruhigeren Tone hinzu, indem er das Mädchen, die ſeit ihrer Kindheit dieſen Segensſpruch gewohnt war, auf die Stirn küßte.“ Auch dich, Luiſe, denn ihr ſeyd jung und die Jugend, die noch ohne Erfahrung iſt, hat den Segen Gottes nöthig!“

Den Geiſtlichen, der ſich mit den übrigen entfernen wollte, hielt er zurück und bat ihn, ihm noch für ein halbes Stündchen ſeine Geſellſchaft zu ſchenken, da er über einige Sachen von Wichtigkeit mit ihm zu ſprechen habe.

# Fünftes Kapitel.

Gott
Iſt überall, wo man das Recht verwaltet.

Als Brigitte und die jungen Leute das Geſellſchaftszimmer verlaſſen hatten, trat Waßmer raſch zu den Fenſtern, durch die man in den Garten ſehen konnte, ließ die Vorhänge herab und verhüllte auch ebenſo die Glasthüre, die auf die vor dem Hauſe befindliche Terraſſe führte. Er verlöſchte alle Lichter bis auf eins und dieſes ſtellte er ſo, daß es durch eine kleine Spalte in einem der Vorhänge recht wohl von außen bemerkt werden konnte. Er hatte dieſe Anſtalten mit beſonderer Geſchäftigkeit getroffen und näherte ſich nun dem erſtaunten Freunde mit den Worten:

„Sie ſehen mich in dieſer Stunde, die ich ſonſt ſchon der Ruhe zu widmen pflege, in einer

Aufregung meiner Gefühle, die ich Ihnen mit wenigen Worten erklären will. Ich erwarte Nachricht, ich erwarte einen Boten von meinem Sohne. Ich werde endlich hören, wohin er ſich gewandt hat, was aus ihm geworden iſt."

„Von Lothar?" verſetzte mit Befremdung der Geiſtliche. „Hat nicht aber Landolin ſchon Ihnen eine Kunde gegeben, die dieſen betrifft? Ihm geht es wohl, man weiß in Zurich" —

„Nicht von dieſem!" unterbrach heftig und bitter der Greis den Freund. „Ich will nichts von ihm hören, ich erkenne ihn nicht als meinen Sohn an. Wie kann derjenige mein Kind ſeyn, der die Waffen des Feindes trägt und ſie in das blutende Herz des Vaterlandes ſchlägt? Sie werden mir ſagen, daß er eben meinetwegen, daß er empört über das Unrecht, welches mein Haupt getroffen, ſich der Frankenfreiheit, die Allen gleiche Rechte verſprach, in die Arme geworfen hatte, weil die Schweizerfreiheit ſo geſunken war, daß ſie die Wohlthaten des Rechts nur auf Auserwählte beſchränkte! Aber darf

Unrecht durch Unrecht gerächt werden? Ich ſehe ihn noch trotzig und mit wildem drohenden Blicke daſtehn, als die Abgeordneten von Stäfa und ich unter ihnen, weil wir unſere Anſprüche auf gleiches Recht mit den Städten aus alten wohl verbrieften Urkunden bewieſen hatten, gleich Verbrechern in die Kerker nach Zürich abgeführt wurden. In ſeinem Auge brannte das Verderben des Vaterlandes. „Lothar, Lothar," rief ich, „ich dulde für das Recht, dulde auch du!" Sein Bruder Vincenz ſtand neben ihm. Er hatte die truben Augen zu Boden gerichtet, dann blickte er wieder zum Himmel, als hoffe er von ihm die Gerechtigkeit, welche die Menſchen verſagten, dann auf zu der Mutter, die damals die Saat ihrer Todeskrankheit in ſich aufnahm, als wolle er ihr Troſt und Muth einflößen. Unbekümmert um ihn trat ich den Weg in das Gefängniß an. Aber Lothar und ſein drohender, verderblicher Blick, lag mir immer im Sinne. Jahrelang ſchmachtete ich im Kerker um des Rechtes willen, jahrelang fürchtete ich für Lothar und als endlich die Pforten meines Gefängniſſes geöffnet wurden, da ſtürmte auch die Erfüllung dieſer Furcht mit ſo vielen andern Schrecken auf mich ein. Er war zu dem Feinde des Vaterlandes übergetreten, er wollte ertrotzen, was er nicht erwarten konnte.“

„Richtet nicht mit Strenge, damit auch ihr nicht alſo gerichtet werdet!“ ſagte in einem ſanft verweiſenden Tone der Geiſtliche zu dem heftig bewegten Waßmer. „Ihr Sohn hat gefehlt, aber ſein Fehler iſt verzeihlich. Die Kindesliebe hat ihn irre geleitet und wenn wir den Gang der Ereigniſſe betrachten, ſo behauptet ſich dieſer Irrthum ſo folgerichtig in ſeinen Wirkungen auf die damaligen Machthaber, daß man ſich in der That verſucht fühlt, ihn eher als eine politiſche Berechnung anzuerkennen. Haben jene der Stimme der Bitte, den tadelnden Vorſtellungen, den Beweiſen von der Unſchuld der Gefangenen, die von allen Seiten zuſammenſtrömten, Gehör gegeben? Nein, ſie bleiben hartnäckig bei ihrer ungerechten Strenge, bis endlich das drohende Verderben, von den Neufranken über die Grenze des Schweizerlandes gebracht, ſie mit Angſt und Entſetzen ergriff, bis ſie ſich nun der Hülfe, der Vermittelung derjenigen benöthigt glaubten, die in ihren Kerkern ſchmachteten. Sehen Sie, mein Freund, hieraus, daß, wenn die Anſicht **Lothar's** auch nicht die rechte, ſie doch die richtige war."

„Alles was geſchehen iſt, wäre auch ohne ſeinen Verrath am Vaterlande geſchehen," ſprach kopfſchüttelnd der Hausherr. „Auch täuſchen Sie mich nicht mit dem beſcheidenen Vorgeben, daß ich meine Freiheit hauptſächlich dem Andrängen des Feindes zu verdanken habe. Sie, mein edler Freund, Sie und noch einige andere wackere Männer waren es, die den günſtigen Augenblick benutzten und durch kluge Maßregeln unſere Freilaſſung und manche Bewilligung, die man den Seegemeinden bisher ſtrenge verſagt hatte, bewirkten. Ich weiß, was ich Ihnen zu danken habe. Ohne Sie und Ihre Freunde hätte man ſich wohl nicht geſcheut, das Schwerdt, das über einem aus unſerer Mitte ſchon durch Henkershand auf öffentlichem Richtplatze geſchwungen worden war, auf unſere Häupter niederfallen zu laſſen. Als wir nun heimkehrten aus der grauſamen Kerkerhaft, als wir die freie Himmelsluft wieder athmeten und tauſend Freudenfeuer in den Thälern und auf den Bergen am See uns mit der herrlichen Ueberzeugung erfüllten, daß die verdammliche Ungerechtigkeit der Einzelnen von dem Rechtsgefühle der Menge überwogen werde, da fand ich mein Haus verödet, da war die Gattin, die es zu einem Sitze des Glucks und des Friedens gemacht hatte, heimgegangen und mein Sohn, mein älteſter, war ein Verräther des Vaterlandes, ein Diener ſeiner Feinde geworden."

Er wandte ſich ab, um die Thränen zu verbergen, die bei dieſen Erinnerungen in ſein Auge geſtiegen waren. Seine Stimme war weich und wehmüthig geworden, die Heftigkeit ſeiner innern Bewegung hatte ſich in ein ſanfteres Gefühl aufgelöſt. Mit Gewalt ſchien er ſich dann von einem Gegenſtande, deſſen Gedächtniß ihn ſo ſchwer verletzte, loszumachen, trat mit einigen raſchen Schritten zu der Glasthüre, durch die man in's Freie blicken konnte, und hob ein Wenig den Vorhang, um durch eine Spalte nach dem Garten hinzuſehen. Draußen aber herrſchte tiefe Dunkelheit, Alles war ſtill und man vernahm nur das Rauſchen des See's vom Ufer her. Der Geiſtliche trat ſeinem alten Freunde, als dieſer jetzt wieder mit ſichtbaren Spuren größerer Unruhe und geſpannter Erwartung zu ihm zurückkehrte, entgegen und ſagte begütigend:

„Laſſen Sie uns aufrichtig gegen einander ſeyn, lieber Waßmer! Hat nicht auch uns das Syrenenlied lockend getönt, als es zuerſt über Frankreichs Grenzen herüber drang und begeiſtrungsvoll von einem neuen Leben der Freiheit, Gleichheit und Gerechtigkeit ſprach? Was war unſere Freiheit, deren Flügel der alte Staub des Herkommens, deren Stärke die Macht einzelner Geſchlechter, deren friſches Leben die Seelenkrankheit der Aemter- und Stellenſucht gelähmt hatte, gegen das jugendlich erwachende Kind der Freiheit in Frankreich, das, ehe es ſeine Hände in Blut tauchte, ein reiches Füllvorn voll Blüthen zeigte, die herrliche Früchte verſprachen? Iſt nicht der Odem dieſer Freiheit, das neu erwachende Gefühl für ein gleiches Recht herüber über die Alpen gezogen in Ihr Inneres, in das der Ihnen geiſtesverwandten Männer, ſo daß ſie nun muthig ſich erhoben und im Namen Aller, die unter dem harten Zwange litten, verlangten was ihnen ſeit vielen Jahren wohl verbrieft und dennoch verſagt worden war?“

„Ja, ich geſtehe es,“ ſagte mit leuchtenden Blicken und in einem Tone, der an den Tag legte, daß er noch mit ganzer Seele in jener Zeit lebte, die ihn begeiſtrungsvoll ergriffen hatte, der Greis, „der Ruf, der damals durch alle Länder tönte, daß ſie ihre Stimme ſollten laut werden laſſen gegen verjährten Mißbrauch, gegen Unterdrückung und despotiſchen Zwang, ließ mir nicht Ruhe Tag und Nacht, bis ich muthig an das Werk ging, das ich im Sinne trug. Aber ich kämpfte für das Recht meines Landes, nicht gegen ſein Recht. Das iſt der Unterſchied zwiſchen mir und Lothar. Haben wir darum den Ruhm der Väter ererbt, daß wir ihn beflecken, daß wir ihn entehren durch unſere Handlungen? Wir ſind ſtolz, uns die Enkel der Tell, der Stauffacher, der Melchthal und Winkelriede zu nennen, und wir ſollten nicht fühlen, daß uns von ihnen das Erbe eines Herzens heimgefallen iſt, das für das Vaterland ſchlagen, das bereit ſeyn muß, für es zu verbluten? Wäre damals, als wir die alten Urkunden unſerer Gerechtſame aus der Bundeslade zu Stäfa hervorſuchten, um unſer Recht gegen die Zürichſche Zwangherrſchaft zu beweiſen, der Feind über unſere Landesgrenze drohend gezogen, hätte er damals ſchon unſere friedlichen Thäler mit Mord und Verwüſtung bedroht, dann hätte ich zu den ſchweizeriſchen Seegemeinden geſprochen: Laſſet uns ruhig ſeyn, laſſet uns treu zuſammenhalten mit den Städten, mit allen Völkern des Schweizerlandes, damit wir erſt den heimathlichen Boden reinigen von den fremden Unterdrückern und iſt dieſes geſchehen, dann wollen wir wieder zuſammenkommen, unſer Recht beſprechen, berathen und verlangen. Aber Lothar? — Sprechen Sie mir nicht mehr von ihm! Hätte ich nur dieſen einen Sohn, ſo wäre ich ein ſehr unglücklicher Vater. Vincenz iſt ein Flüchtling, ich weiß nicht, wo er in dieſem Augenblicke umherirrt, ob er ein Obdach hat, unter dem er ſicher weilen, eine Stelle, auf welche er zum ruhigen Schlummer ſein Haupt niederlegen kann. Aber mein Segen begleitet ihn, wo er auch iſt. Als ich hörte, daß er beim Rothenthurme und in Moorgarten rühmlich geſtritten hatte, als man mir ſpäter hinterbrachte, daß er, nachdem Schwyz und Unterwalden im Kampfe ehrenvoll unterlagen, noch immer mit einigen Verwegenen den kleinen Krieg fortſetze, daß dann dieſer Trupp von Tapfern zerſtreut worden ſey, daß man ſie verfolge und jage, wie wilde Thiere — da blieb ich dennoch ſtolz auf ihn, auf dieſen Sohn, der jener alten Heldenzeit nicht unwürdig iſt. Ich erwarte in dieſer Stunde Nachricht von ihm. Laſſen Sie mich die Botſchaft ſeines Todes vernehmen — Sie ſollen ſehen, daß ich nicht weine, aber Lothar, den Abgefallenen, den Unglücklichen, muß ich beweinen.“

Er ließ ſich erſchöpft in ſeinen Lehnſeſſel nieder. So ſehr er ſich bemühete, das Gedächtniß des älteſten Sohnes aus ſeiner Seele zu verbannen, ſo wollte ihm dieſes nicht gelingen. Wie manche Erinnerungen aus der Zeit, wo er noch ein Knabe geweſen, aus jenen Tagen, wo er als ein Jüngling die ſchönſten Hoffnungen im Herzen des Vaters erweckt, lehnten ſich nicht dagegen auf? Er hatte, nachdem er die Freiheit wieder erlangt, an den Sohn geſchrieben, er hatte ihn väterlich ermahnt, zurückzukehren in die Heimath und in das Elternhaus, er hatte ihn flehentlich gebeten, doch die Waffen, wenn er ſie nicht zur Vertheidigung des Vaterlandes tragen wolle, nicht gegen dieſes zu führen. Dieſer Brief war ohne Antwort geblieben und der ſtrenge Mann fühlte ſich um ſo mehr darüber empört, da er überzeugt war, daß er durch einen Freund richtig in Lothars Hände gekommen ſey. Mit düſterer Beſorgniß, mit ſchmerzlichen Empfindungen peinigte ihn der

Gedanke, daß des Krieges Loos die beiden Brüder einander gegenüber führen könne; denn die Ruhe, die jetzt auf dem Schweizerlande lag, war nur die Windſtille vor dem Sturme und es war gewiß, daß bei dem erſten Unfalle der Franzoſen, die von Schwaben, von Graubünden und von Italien her bedroht wurden, der Ruf zum Kampfe aus allen Thälern, von allen Höhen Helvetiens erklingen würde. Dann trat auch Vincenz unter den Kämpfern wieder auf, Vincenz, der jetzt, als überwieſen, nach geſchloſſenem Frieden noch gegen die Neufranken gefochten zu haben, ſchon in Contumaciam von einem Kriegsgerichte zum Tode verurtheilt worden war und als ein gerichteter Verbrecher verfolgt wurde. —

Dem lebhaften Geſpräche der beiden Männer folgte eine lange Stille. Beide ſchienen vermeiden zu wollen, den Gegenſtand, der ſchon zu ſo lebhaften Erörterungen Anlaß gegeben hatte, weiter zu verfolgen. Waßmers ganze Seele wurde jetzt von der Erwartung deſſen, was ihm die nächſte Stunde bringen würde, beherrſcht und der Geiſtliche, der die Gefühle, welche den Hausherrn in dieſem Augenblicke erfüllten, richtig erkannte, theilte ſie als ein treuer, wohlmeinender Freund. Er hatte ſich ſchweigend neben Waßmer geſetzt und hielt deſſen Rechte. Dieſer hatte keine weitere Gewißheit über die Botſchaft, welche ihm heute werden ſollte, als daß am Morgen deſſelben Tages ein Bettler bei ihm eingetreten war, der ihm zuflüſterte, er komme von Kloſter Einſiedeln und die Väter ließen ihm ſagen, heute um die Mitternachtsſtunde einen Freund ſeines Sohnes zu erwarten, der ihm auch Nachricht von dieſem bringen werde. Die räthſelhafte Art, wie dieſe Kunde an ihn gelangte, die Armſeligkeit des Ueberbringers, würden in jeder andern Zeit, als in dieſer, wo zu ſo manchen abentheuerlichen Mitteln der Mittheilung geſchritten werden mußte, dem Zweifel und dem Verdachte einer Täuſchung Raum gegeben haben; aber auch das hoffende Vaterherz ließ dieſe nicht aufkommen und er ſah mit Sicherheit dem mitternächtlichen, noch unbekannten Gaſte entgegen.

Der Aufgang des Mondes, der, als der Hausherr von innerer Unruhe getrieben, wiederum durch die Glasthüre in's Freie ſah, mit ſeinem milden Lichte den Garten und die ſich dieſem anſchließende Gebirgskette, beſchien, zeigte ihm an, daß nun jeder Augenblick ihm den erwarteten Beſuch bringen könne. Er ging ſehr bewegt im Zimmer auf und nieder. Oft blieb er ſtehen und lauſchte nach außen hin, ob er nicht Schritte, ob er nicht ein Geräuſch vernehme, das ihm die Annäherung des erſehnten Fremdlings verrathe. Einige Fragen, die der freundliche Geiſtliche in der guten Abſicht, ihn zu zerſtreuen und durch Hinlenkung ſeiner Aufmerkſamkeit auf andere Gegenſtände die Zeit der Erwartung abzukürzen, an ihn richtete, beantwortete er nur kurz, oder einſylbig, oder in einer Weiſe, welche an den Tag legte, daß er in dieſem Augenblicke nicht geſtimmt war, ihren Sinn zu faſſen. So verging noch eine peinliche halbe Stunde. Der Geiſtliche war zu einem Tiſche getreten und blätterte in einer Mappe mit Zeichnungen. Einige

Blätter ſchienen ihn beſonders anzuziehn und er näherte ſich mit dieſen dem Lichte am Fenſter, um ſie hier genauer zu beſehen, als plötzlich ein leiſes Klopfen an dieſes ihm die Ueberzeugung gab, daß der Bote, den ſein Freund ängſtlich erwartete, durch dieſes Geräuſch ſeine Gegenwart anzeigen wollte. Er ſah ſich nach Waßmer um. Dieſer aber war ſchon zu der Thüre geeilt, um ſie zu öffnen, und herein trat nun ein Mann von hohem, ſtarkem Körperbaue, deſſen Blicke forſchend im Zimmer umherflogen. Waßmer erkannte ihn. Es war Walter Brenni, der Schütz von Stanzſtaad.

# Sechstes Kapitel.

So ernſt, mein Freund? ich kenne dich nicht mehr.

Der Herr vom Hauſe ergriff raſch beide Hände des Eintretenden und zog ihn in die Mitte des Zimmers. Er war ſo bewegt und die lebhafteſten Empfindungen beſtürmten ſo gewaltig ſeine Seele, daß er erſt nach einigen Augenblicken Kraft genug in ſich finden konnte, ihnen Worte zu leihen.

„Was macht mein Sohn? Wo weilt er? Lebt er noch und wie geht es ihm?“

Dieſe Fragen drangen endlich über die bebenden Lippen des Greiſes. Argwöhniſch betrachtete **Walter** den Geiſtlichen. Die Gegenwart des fremden Mannes ſchien ihm bedenklich; er zögerte mit der Antwort. Der Geiſtliche hatte gleich bei ſeinem Eintritte ſich ihm genähert und ſchien mit Staunen und Ueberraſchung eine Erſcheinung wahrzunehmen, die in ihrem ganzen Weſen ſeinem phyſiognomiſchen Blicke etwas Außerordentliches bot. Seine Augen ruheten glänzend auf dem düſtern Angeſichte des Schützen, der Scharfblick des Forſchers ſprach aus ihnen, die Ueberlegung des Denkers trat in ſeinen eigenen Zügen hervor.

„Dieſer Mann iſt mein beſter Freund,“ ſprach jetzt Waßmer ungeduldig zu dem Schützen. „Vor ihm habe ich kein Geheimniß. Er darf Alles hören, was meinen Vincenz angeht.“

Brenni verbeugte ſich in der ungelenken Weiſe eines Landmanns gegen den Geiſtlichen hin und ſagte dann in ſeinem gewöhnlichen ruhigen und ſchwermüthigen Tone:

„Wir haben einen harten Winter gehabt: Euer Sohn und ich. Jetzt geht es ſchon beſſer. Wir wohnen hoch oben im Sihlthale, in einer Höhle des Diethelmfelſen. Dort wagt ſich keines Feindes Fuß hinauf, dort reichen ihre Gewehre nicht hin.“

„Er lebt!“ rief Waßmer, indem ein freudiges Entzücken aus ſeinem Auge leuchtete und er die Hand des alten Freundes ergriff.

„Hören Sie, er lebt, er duldet und trägt um des Vaterlandes Willen, bis deſſen beſſere Stunden gekommen ſind! Geſegnet, fort und fort geſegnet ſey mir dieſer Sohn! Sprich weiter, Brenni! Setze dich mit uns hierher an den Tiſch. Du wirſt müde ſeyn, du wirſt einer Erquickung bedürfen. Mache dir's bequem. Ich weiß, daß Vincenz lebt, ich kann nun ſchon warten!“

Während der Schütz mit ſtillen und langſamen Bewegungen Stutzen und Reiſetaſche ablegte, holte der Hausherr, deſſen ganzes Innere ſich in freudiger Wallung befand, Speiſe und Trank, die er bereit gehalten, aus einem nahen Wandſchranke herbei. Er ließ ſich mit Walter am Tiſche nieder; der Geiſtliche blieb ſtehen und lehnte, den Schützen immer ſcharf beobachtend, dieſem gegenüber an einen Stuhl. Waßmers Auge hing an dem Munde des Boten. Dieſer nahm, ohne die dargebotene Mahlzeit zu berühren, von Neuem das Wort, indem ein finſtrer Ernſt ſich auf ſeine Stirn lagerte:

„Ihr habt nichts von Eurem Sohne gehört ſeit den Unglückstagen von Unterwalden. Damals hat er geſtritten, wie einer der alten Helden. Viele waren, die ihm nicht nachſtanden, aber was half es? Der Muth mußte der Uebermacht erliegen, das Schwerdt tödtete Alles, was da lebte und ihm erreichbar war, die Flamme verwüſtete jegliches Eigenthum, das Verbrechen "

Eine furchtbare Erinnerung ſchien ihn in dieſem Augenblicke ſo gewaltig zu ergreifen, daß er nicht fortſprechen konnte. Seine ſtarke Bruſt hob ſich in mächtigen Odemzügen, er mußte eine Pauſe machen, in der man bemerken konnte, daß er ſich mit Gewalt zu beruhigen ſuchte.

„Genug," fuhr er dann in einem gepreßten Tone fort, „wenige Tage nach jener Schreckenszeit war ſchon wieder ein Häuflein verzweifelter Männer, die Alles verloren hatten, nur die Hoffnung auf die Freiheit des Vaterlandes nicht, unter Eurem Sohne verſammelt. Hoch oben in den Wüſten der Surenen fanden wir uns und verbanden uns durch einen heiligen Schwur, treu zuſammenzuhalten und die Greuel von Unterwalden zu rächen. In einer ſtillen Nacht ſtiegen wir über den Seliſsberg hinab zum Grütli und erneuerten dort bei den drei Bundesquellen unſern Schwur. Wir alle haben ihn treulich erfüllt. Am Urner See, an den Ufern des Schächenbaches, im hohen Muottathale haben die Franken die Rächer von Unterwalden kennen gelernt. Aber auch hier entſchied endlich die Uebermacht. Alle ſind ſie gefallen die treuen Männer, nur Euren Sohn und mich“ — ſetzte er mit einem tiefen Seufzer hinzu — „hat der Tod noch nicht gewollt.“

Er ſchwieg und blickte düſter vor ſich hin. Der Hausherr nöthigte ihn von den Nahrungsmitteln zu genießen, die er ſeinem Gaſte vorgeſetzt hatte. Er nahm ein wenig Speiſe und netzte die Lippen mit dem Weine, den ihm Waßmer zubrachte; dann holte er aus einem Verſtecke ſeines Kleides ein Papier hervor und überreichte dieſes dem alten Manne. Waßmer entfaltete es haſtig. Er erkannte die Schriftzüge ſeines Sohnes. Er las, von deſſen Hand mit Bleiſtift niedergeſchrieben, folgende Worte:

„Ich lebe an einem Orte der Freiheit, wo kein Zwingherr mich findet. Ich bin geſund und kräftig. Ein Freund ſteht mir zur Seite, der Alles mit mir theilt, Entbehrung und Geduld — nur die Hoffnung nicht. Er überbringt dieſe Zeilen. Ihm kann Alles vertraut werden. Ich nenne denjenigen nicht, an den ſie gerichtet ſind, denn ſie könnten in die Hand eines Feindes gerathen und die Bosheit könnte ſie gegen einen Mann gebrauchen, den ich ewig liebe und verehre. Es werden beſſere Zeiten kommen. Sie dringen heran aus den Ebenen Italiens, aus den Hochgebirgen des grauen Bundes und aus Deutſchland flammt auch die Sonne einer ſchönern Zukunft herüber. Bis dahin bewahre ich meine Wohnung da, wo die Gems ſich vor dem Jäger verbirgt, wo der Adler horſtet. Ich bedarf nur einer Sache. Mein Bote wird ſie nennen. Lebt wohl, alle die ich liebe! Mein Geiſt weilt unter Euch, meine That gehört dem Vaterlande. Lebet alle wohl!“

Mit feuchtem Blicke ſah der Hausherr noch eine Zeitlang auf die theuern Züge, nachdem er aus dem tief Innerſten aufflammendes Gebet, immer mit gleichem Gefühle genährt und wiederholt, ſeine Erfüllung zu finden vermöchte!“

Der Schütz blickte unruhig und ſcheu auf den Fremden, dem die wunderbare Gabe verliehen ſchien, in der Seele anderer zu leſen. Nach ſeinen beſchränkten Begriffen konnte eine ſolche Kenntniß nur aus der Uebung geheimnißvoller Wiſſenſchaften, die bei dem Volke unter dem Namen der ſchwarzen Kunſt berüchtigt ſind, hervorgehen. Er ſah forſchend nach dem Hausherrn. Die gute Meinung, welche ihm deſſen Empfehlung von dem unbekannten Manne beigebracht hatte, ſchien zu wanken. Waßmer ahnte, was ungefähr in der Seele des Landmannes vorgehen könne.

„Walter,“ ſagte er freundlich und begütigend, „du verſtehſt meinen Freund nicht! Er meint, daß du einen ſchweren Kummer erlitten haben müſſeſt und ich ſelbſt bemerke jetzt an dir eine Niedergeſchlagenheit, einen Verfall deines ſonſt ſo heitern und muthigen Weſens, den ich mir nicht zu erklären vermag. Es iſt wahr, ſeit länger als ſechs Monden habe ich dich nicht geſehen, du haſt Beſchwerden und Entbehrungen in dieſer Zeit ertragen, aber das vermag den Geiſt eines Mannes, wie du, nicht ſo tief zu beugen und es muß dir ein beſonderes Unglück begegnet ſeyn, das deine Seelenſtärke brechen, das dich in wenigen Monden ſo ſehr verändern konnte. Sprich, Walter, vertraue uns! Es giebt keinen Schmerz auf der Welt, der nicht in dem Troſte theilnehmender Freunde Mildrung fände.“

„Ihr habt ein Recht, Rede und Antwort von mir zu verlangen, Herr Waßmer;“ verſetzte tonlos der Schütz. „Ihr habt meinen Vater ſelig, als er den Meierhof am Egeri-See, wo jetzt Schwager und Schweſter hauſen, von Euch in Pacht hatte, in ſchweren Jahren mit Wohlthaten überhäuft, Ihr habt Gutes an mir gethan und Euere Söhne ſind mir wie jüngere Geſchwiſter geweſen. Ihr könnt Alles von mir verlangen und ich kann Euch nichts abſchlagen. Ich will Euch eine wunderliche, furchtbare Geſchichte erzählen; aber meine Zunge ſoll verdorren und die heilige Muttergottes mich dereinſt verläugnen, wann ſie dann je wieder über meine Lippe tritt.“

So ruhig der Ton ſeiner Rede war, ſo wild ſchien es indeſſen in ſeiner Seele zu ſtürmen. Er füllte haſtig einen Becher mit Wein und ſtürzte ihn hinab. Dann hob er mit gewaltſam errungener Faſſung und Kälte wieder an:

„Ehe noch die fremden Kriegsmänner, die des Tellen alte Freiheit durch ihre neue verdrängen wollten, das Schweizerland betreten hatten, lebte im friedlichen Egeri-Thale ein Landmann, der ſtill ſeinen Geſchäften nachging und daneben ſeine Freude daran fand, manchmal in die Hochgebirge zu wandern, um eine Gems zu erjagen. Er ſchoß ſicher und weit: davon ward ihm der Name des Schützen. Er dachte nie daran, daß dieſer einſt den Menſchen furchtbar werden könne; ſein Geſchoß hatte bis dahin niemand bedroht, als das Grattthier auf der Hochalp. Er hatte ein Mädchen in Unterwalden kennen gelernt, er war ihr gut geworden, wie ſie ihm: ſein ganzes Herz hing an em Mädchen. Sie hieß“ — hier hielt er lötzlich inne, es war, als ob die Wehmuth ihn berwältigte — „was liegt an dem Namen,“ uhr er nach einigen Augenblicken fort, „genug! r wurde einig mit ihr, er beſchloß, die Ufer es Egeriſee's zu verlaſſen und mit ihr in Unterwalden ein friedliches Eheleben anzufangen. Da kam der Krieg, da rief ihn die Stimme es Vaterlandes hinauf zum Rothenthurme, hinab n den Moorgarten. Er war keiner der letzten nter den Streitern. Die Sache der Freiheit wurde von dem Pfarrer Marianus verrathen, die Sieger vom Rothenthurme und vom Moorgarten mußten ſich unterwerfen. Der Schütz uhr über den See der Waldſtätte hinuber nach Unterwalden und klagte ſeinem Mädchen den Untergang des Vaterlandes. Sie war ein ſtarkes Weib und beide gaben ſich das Wort darauf, nicht eher den Bund, zu dem ſie ſich verlobt hatten, durch Prieſterwort weihen zu laſſen, bis der Boden der Heimath frei ſey von den fremden Zwingmännern. Der Schütz ging nun im Lande umher und warb im Stillen die muthigen Männer von Nid und Obwalden. Die Religion war unterdrückt, ihre Diener waren mißhandelt, die wunderthätigen Heiligenbilder geſchändet worden. In allen Herzen kochte die Sehnſucht nach Rache. Da ward endlich binnen wenigen Wochen das Werk vorbereitet, da brach der Sturm los, da wurde der Baum mit der rothen Mütze, den ſie, wie einſt der Geßler die Stange mit dem Hute von Oeſterreich, zur Verehrung des Volkes aufgepflanzt hatten, niedergeworfen, da wurden ſeine Wächter nach allen Weltgegenden verjagt. Die Feuer brannten auf den Hochwachten, die Herzen ſchlugen wieder frei und freudig. Aber die Fremden kehrten zurück mit Uebergewalt. Nun galt es den Kampf auf Leben und Tod. Alles ergriff die Waffen, was ſie führen konnte: Knaben, die kaum der Schule entronnen waren, Greiſe, deren männliche Kraft wieder erwachte, Prieſter, die für Gott und die heilige Kirche den Tod nicht ſcheueten. Ihr wißt ja, wie damals Alles ſich begeben, aber was ich Euch jetzt von dem Schützen erzählen will, das wißt Ihr noch nicht. Er war mit andern Männern in der Schanze, die ſie, um eine Landung zu verhindern, am Seeufer von Stanzſtaad aufgeworfen hatten. Ihre Kugeln trafen gut. Die Franzmänner, die auf Flößen und in Booten ſich naheten, mußten ihre Verwegenheit theuer bezahlen; der Verſuch hier zu landen, wollte ihnen nimmer gelingen. Die Männer in der Schanze waren unermüdlich und freueten ſich des glücklichen Erfolgs ihrer Thaten. Sie hatten ſcharfe Augen, die das Grattthier auf der Schneefläche, den Adler in den Lüften zu faſſen vermochten: wie hätten ſie den Todfeind gefehlt? Da" — hier begann die Stimme Walters unſicherer und bewegter zu werden — „da ſchlug plötzlich in ihrem Rücken die Flamme aus den verlaſſenen Heimathsörten empor, Stanz und Buochs brannten im lichten Feuer, die blutdürſtigen Feinde waren zu Land vorgedrungen, ſie waren an andern Stellen über den See gegangen, ſie ſtürmten jetzt im Rücken und von beiden Seiten heran. Die Männer in der Schanze ergriff der Gedanke an Weib und Kind, die daheim geblieben und der Grauſamkeit des Feindes preisgegeben waren, mit Entſetzen. Nur der Schütz dachte nichts, als Vaterland und Freiheit. Die Männer eilten aus der Schanze, den Bergpfad hinauf, um zu retten und zu ſchützen, wo noch Rettung und Schutz möglich ſeyen. Der Mann vom Egeriſee war jetzt allein, aber dieſe Einſamkeit machte ihn nicht muthlos. Er ſchoß fort und fort auf die Franzoſen, die vom Fuße des Pilatus her, über die Seeenge herüber wollten und nöthigte ſie, immer wieder hinter die verbergende Landſpitze zurückzukehren. Am Seeufer herauf, von Kirſiten her, zog indeſſen eine Schaar von Feinden immer näher. Sie waren der Schanze im Rücken, ihre Kugeln umſchwirrten den Schützen, er ſah ein, daß er dieſem Angriffe, der im Sturme nahete, nicht widerſtehen würde können. Schon vernahm er das Jubelgeſchrei der Blutſäufer, die des Sieges gewiß, heranſtürmten. Hier ſahen ſie den Eingang der Schanze offen, hier blickte kein todbringendes Geſchütz ihnen entgegen. Da ergriff den Schützen die Luſt zu einem letzten Wagſtück, da erfüllte ihn die Kraft der Verzweiflung. Er warf ſich nieder an einem Geſchütze und es gelang ihm, mit den Schultern dieſes bis zum Eingange zu ſchieben und es zu wenden, ſo daß die Mündung dem Feinde entgegentrotzte. Nicht fünfzig Schritte war er mehr entfernt. Da donnerte es noch einmal von der Schanze von Stanzſtaad und ein Hagel von Kartätſchen brachte Tod und Verderben in die Reihen der Anſtürmenden. Dann ſchwang ſich der Schütz auf die Bruſtwehr nach dem See hin und mit einem Sprunge, wie ihn einſt der Tell aus des Landvogts Schiff auf die Platte am Achſen gethan, erreichte er ſeinen unten liegenden Kahn und ruderte von unzähligen Flintenſchüßen verfolgt, ſchnell wie der Pfeil, in die ruhige Bucht von Alpnach. Keine der Kugeln, die ihm nachgeſendet wurden, traf ihn; er hatte das Unglück, mit dem Leben zu entkommen.“

Hier machte Walter eine Pauſe, in der er mit finſtern Blicken zur Erde ſah. Während er geſprochen hatte, war ſeine Stimme lebendiger und kräftiger geworden. Die Erinnerung an jene Tage des Unterganges und des Ruhmes hatte ihn mit einem Feuer ergriffen, vor dem die tiefe Schwermuth und der tödliche Gram, die ſonſt ſein Inneres beherrſchten, auf Augenblicke zurücktreten mußten. Man konnte erkennen, daß er das, was er berichtete, im Geiſte vor ſich ſah, daß er Theil genommen haben mußte an den Gefahren jener Zeit, daß ihm kein Kampf der ruhmvoll erliegenden Freiheit fremd geblieben ſey! Bei den letzten Worten aber ſchien die innere Kraft, die ihn bisher erhalten hatte, zu ſinken; er ſagte ſie mit ſchwacher, faſt gebrochener Stimme. Dann fiel er in jenes duſtere Schweigen, das niemand unterbrach, das die Erwartung auf den weitern Gang ſeiner Mittheilung auf das Höchſte ſpannte.

„Der Schütz, von dem ich Euch ſprach,“ fuhr er nach einiger Zeit in ſeinem gewöhnlichen ruhigen und melancholiſchen Tone fort, „dachte erſt, als ſein Fahrzeug leicht und ohne Schwanken über den Spiegel der Alpnacher Bucht hinglitt, an die Braut, die dort, von wo der Flammenſchein am Himmel und die ſchwarzen Rauchwolken die Gegenwart der Mörder verkündeten, allein mit der alten Mutter lebte. Entſetzen ergriff ſeine Seele, eine quälende Beſorgniß drang in ſeine Bruſt. Er lenkte den Kahn nach dem Roßberge, er ſprang haſtig beim Ausfluße des Mehlbachs an's Land und flog nun die dunkle Schlucht hinauf, über den Roßberg in das Thal von Stanz. Er mußte einen weiten Umweg machen, er mußte ſich einen Weg durch Geſträuch und über Geſtein bahnen, denn allenthalben, wo die betretenen Pfade ſich hinzogen, vernahm er ſchon den wilden Jubel und das Mordgeſchrei der Sieger. Der Meierhof, in dem ſein Mädchen wohnte, lag abgeſondert von dem Flecken Stanz, an einer Berghalde, die ſich an das höhere Gebirg anſchloß.“ Hier holte Brenni tief Odem, ſtand auf und trat, jedoch ohne die Blicke zu erheben, einige Schritte in's Zimmer zurück. Er hatte die Arme untergeſchlagen; daß indeſſen die feſtgeſchloſſenen Hände des tief ergriffenen Mannes ſich krampfhaft unter ſeine Schultern einpreßten, bemerkte niemand. Mit bebender Stimme ſprach er weiter: „Bäume und Geſträuch umgaben das kleine Gehöf, es konnte leicht von dem Feinde unentdeckt geblieben ſeyn. Die Dämmerung brach ſchon ein, als der Schütz von einer Anhöhe herab das wohlbekannte Dach entdeckte. Er ſah mit erwachender Hoffnung, daß es unverletzt war, die Mordbrenner hatten, wie er glaubte, den Weg dahin noch nicht gefunden. Unten im Thale wüthete indeſſen die Flamme ſchrecklich und ihre rothe Gluth ſchlug in den Abendhimmel auf. Ringsum wurde noch geſchoſſen, das Geſchrei der mißhandelten Weiber, der gepeinigten Greiſe dünkte ihm jetzt entſetzlicher, als früher, da es noch Tag geweſen. Seine Schritte flogen dem Meierhofe zu, den er, von Furcht und Hoffnung getrieben, in wenigen Augenblicken erreichte. Wenn er die Braut, wenn er ihre Mutter, vielleicht verborgen in einem Winkel der Wohnung noch fand, dann war es ihm ein Leichtes, ſie in die Gebirge an einen friedlichen und ſicheren Ort zu bringen. Er näherte ſich durch den kleinen Garten dem Hauſe, er trat durch die Hinterthüre ein — Alles war ſtill! Da blickte er um ſich, da ſah er in dem Dämmerſcheine des Abends die Thüren erbrochen und aus den Angeln geriſſen, Kiſten und Schränke zertrümmert, Hausgeräth am Boden zerſtreut — er eilte weiter, er trat auf den Vorplatz, das Röcheln eines Sterbenden drang an ſein Ohr — da lag die Braut in den letzten Zuckungen des Todes am Boden und neben ihr die Leiche der Mutter mit einer weiten blutigen Wunde in der Bruſt! Er warf ſich neben ſeinem Mädchen nieder, er rief ſie bei ihrem Namen, er ſchrie ihr den ſeinigen in's Ohr, er ſuchte nach einer Wunde, die etwa zu verbinden, die — es ſchien ja möglich — vielleicht nicht tödlich war. Er fand keine. Die Braut lag vor ihm, ein Bild des Entſetzens und des Grauens. Ihre Zähne waren feſt aufeinander gepreßt, ein tiefes Röcheln ſtieg aus ihrer Bruſt hervor, ihr ganzer Körper wurde von Zuckungen erſchüttert. Da öffnete ſie noch einmal die Augen. Sie erkannte den Bräutigam, ſie ſagte mit ſterbender Stimme einige Worte, die ihm ein ſchreckliches Licht gaben: dann verſchied ſie. Der Schütz trat hinaus vor die Wohnung. Noch war es nicht dunkel genug, daß ſein ſcharfes Auge nicht ein Wild in bedeutender Entfernung entdeckt und ſicher gefaßt hätte. Unten am flammenden Orte Stanz trieb ſich ein Haufen der Mordbrenner umher, an ſeiner Spitze ein Befehlshaber, deſſen glänzende Kleidung ſich beim Scheine des Feuers von denen der übrigen unterſchied. Die Entfernung war groß. Der Schütz ſetzte eine dreifache Ladung in ſeinen Stutzen. Wie ein Blitz vom Himmel traf die Kugel den Anführer der Mordbrenner und warf ihn zu Boden. „Das iſt ein Sühnopfer,“ ſagte der Schütz grimmig zu ſich ſelbſt, „hunderte, tauſende ſollen ihm nachfolgen!“ Er kehrte in das Haus zurück. Was er dachte, was er dort fühlte und ſich auf ewig in ſeinem Herzen feſtſetzte, drückt keines Menſchen Zunge aus. Er blieb ungeſtört bis Mitternacht. Dann machte er unter einem alten Ahorn ein Grab und begrub darin die Mutter, das Mädchen und — ſein Glück. Weiter habe ich Euch nichts zu ſagen. Das iſt die Geſchichte des Schützen von Stanzſtaad," ſetzte er gepreßt hinzu, „und der Schütz von Stanzſtaad bin ich und das Mädchen war — Clevele Hergi!" brach er im Tone des unſäglichſten Schmerzes aus und barg ſein Angeſicht in beide Hände.

Die beiden Freunde hatten, dieſe Entwickelung ſeiner Mittheilung ahnend, ſtill zugehört. Waßmer, der den Walter Brenni als Kind gekannt hatte und ihn als den Sohn ſeines Pachters, wie einen zu ſeiner Familie Gehörigen anſah, ſtand auf und trat zur Seite, um eine Thräne zu verbergen, die unter ſeinen greiſen Wimpern hervorrann.

Der Name des Schützen von Stanzſtaad war auch zu ſeinem Ohr gedrungen, er wußte, daß erſt der franzöſiſche Oberbefehlshaber ſich ſehr bemüht hatte, dieſen tapfern Mann zu bewegen, unter der ſogenannten helvetiſchen Legion Dienſte zu nehmen, daß er ihm in öffentlichen Bekanntmachungen einen hohen Sold geboten, dann aber, als er vernommen, daß dieſer gefährliche Schütz, im Bunde mit einigen andern verwegenen Männern, den Krieg noch immer fortführe, ihn gerichtet und einen Preis auf ſeinen Kopf geſetzt hatte. Nun ſah er dieſen Mann, den der Feind achtete und fürchtete, vor ſich, nun erkannte er, daß es kein anderer ſey, als **Walter Brenni**, den ſein unglückliches Loos zum Todfeinde der Franzoſen gemacht. Dem Geiſtlichen war es ebenſowohl von Bedeutung, einen Mann kennen zu lernen, deſſen Heldenthat am Ufer von Stanzſtaad ihn mit Bewunderung erfüllte, aber ſein weiches, theilnehmendes Gefühl, der lebendige Drang ſeiner Seele zu helfen und zu tröſten, ſein hoher, religiöſer Glaube, welcher der Allgewalt des Gebetes eine Hinauswirkung in die Ewigkeit und ſelbſt in das Geiſterreich zutraute — eine Schwärmerei, die ſich auf wunderbare Erfahrungen in ſeinem eigenen Leben gründete — gaben ſeinen Gedanken bald eine andere Richtung. Sein ſanftes, ſprechendes Angeſicht, das er meiſt zur Bruſt niedergebeugt trug, erhob ſich, ſein Blick ſah leuchtend aufwärts und eine ſeltſame

Verklärung umſpielte ſeine Züge. Er trat zu dem Schützen, nahm deſſen beide Hände, mit welchen dieſer noch ſein Angeſicht bedeckt hielt, zog ſie ſanft nieder, blickte ihm in die finſteren, von tödtlichem Gram und Verzweiflung zerriſſenen Züge und ſagte in einem feſten, eine unwiderſtehliche Ueberzeugung mit ſich führenden Tone:

„Sey ſtark, Mann! Laß dein Gebet aufflammen zum Throne deſſen, der mit ſeinem Odem das Wunderwerk der Welt belebt, er wird auch deine Seele mit Friede und Freude erfüllen! Nichts iſt dem Gebete unmöglich, das rein und innig aus der Bruſt des Redlichen emporſteigt.“

„Doch, doch!“ verſetzte traurig der Schütz. „Wie oft habe ich nicht um Mitternacht unter dem Ahorn geſeſſen, wo ſie begraben liegt, und die Hände gerungen und aus der Tiefe meines Elends zu Gott, zu der heiligen Jungfrau und dem Heilande gerufen, daß mir noch einmal das liebe, treue Angeſicht des Clevele erſcheinen, daß ſie mir noch einmal zulächeln möge, wie ſie mir im Leben zugelächelt hat, aber das Grab blieb verſchloſſen und es geſchah kein Wunder vom Himmel herab.

„Du wirſt ſie wiederſehen!“ erwiederte ſehr beſtimmt der Geiſtliche. „Laß' nicht ab vom Gebete, laß' nicht ab von der Hoffnung!“

Wie aus dem Munde eines Propheten drangen dieſe Worte in die Seele des Schützen. Er blickte erſt befremdet, dann ehrfurchtsvoll auf den Geiſtlichen, deſſen Angeſicht ihm mit einem Heiligenſcheine umgeben ſchien. Wie aus einem düſtern Wahn, der ihn gefangen gehalten, für den Augenblick zu ſich kommend, ſtrich er ſein dunkles Haar von der Stirn, hielt die Hand eine kurze Zeit ſinnend an dieſe und ſagte hierauf in einem gedämpften Tone:

„Meint Ihr wirklich, daß die Todten wiederkehren können, Herr? Haltet Ihr es für möglich, daß ich die Clevele noch einmal auf Erden erblicken möchte?“

„Du wirſt ſie wiederſehen!“ ſprach mit Prophetenſtimme und vollkommener Selbſtüberzeugung der Befragte. „Der Hauch des Frühlings weckt die Blume, die im Winterſchlafe gelegen, der Strahl der Sonne ruft die Erde ins Leben zurück, die das Todtenkleid ſchon bedeckte, die Tochter des Jairus iſt erſtanden und der Heiland der Welt ſprengte die Pforten ſeines Grabes, um noch zu belehren und zu beſeligen und dann ſeinen Platz an der Seite des Allmächtigen zu nehmen. Meinſt du die Kraft und der Wille Gottes habe ſich verändert ſeit jener Zeit? O nein, es geſchehen noch täglich Wunder von ſeiner Hand, aber die Menſchen ſind zu kurzſichtig geworden, ſie zu gewahren! Sie vertrauen zu wenig, um alle Kraft ihrer Seele, ihr ganzes Weſen, ihr Daſeyn in das Gebet zu legen, das allein hilft und dem Herrn die ſeinigen offenbart. Aber ſey auch ſtark, Mann des Unglücks, und reinige deine Seele von jeder gehäßigen Leidenſchaft! Sey wie jener Held des Alterthumes, wie Brutus, der den Schmerz um die todte Gattin tief in ſeiner Bruſt verbarg und deſſen That nur der Freiheit des Vaterlandes galt. Opfere den Feind nicht deiner Rache, opfere ihn nicht deinem eigenen blutigen Gelüſte! Nur wo es die Selbſterhaltung will, wo der Ruf der Heimath nach Freiheit es gebeut, da kämpfe, ſchlag' und triff! Verſprich mir das, Mann! Bedenke, daß das Gebet desjenigen, deſſen Seele die Rache beherrſcht, nicht rein zum Himmel dringen kann!"

„Ihr habt mir einen großen Troſt, eine große Hoffnung gegeben, Herr!" ſprach Walter, indem er in die geöffnete Hand des Geiſtlichen ſeine Rechte legte. „Dafür gelobe ich Euch, keinen Franzoſen mehr zu tödten, als im offenen Krieg und wo es die höchſte Noth verlangt. Freilich ſucht mich dieſe Noth oft heim, denn ſie jagen und umſtellen mich, wie eine gehetzte Gems, und der offene Krieg iſt auch nahe und wird hereindringen über alle Grenzen des Schweizerlandes, hervorgehen aus ſeinen Thälern, herabſtürmen von ſeinen Bergen. Ich danke Euch, Herr, für das große Wort, das Ihr zu mir geſprochen! Ihr habt mich beſſer gemacht in wenigen Augenblicken. Ihr habt den Stachel des Schmerzes geſtumpft, der in mein Herz bohrt, aber ganz, ganz —" ſetzte er mit einem Seufzer hinzu — „wird der Schmerz nie aufhören.“

Er nahm jetzt Gewehr und Reiſetaſche, die auf dem Tiſche vor ihm lagen, zur Hand und ſah unruhig und auffordernd nach dem Hausherrn, als erwarte er von dieſem nun die Aufträge, welche er ihm für den Sohn ertheilen möchte. Da näherte ſich ihm **Waßmer**, der indeſſen nachſinnend am Ofen geſtanden hatte, und ſagte, ſeine Hand auf den Arm des Schützen legend:

„Du kannſt heute nicht zurückkehren, **Walter**! Es liegt Vieles ſchwer auf meinem Vaterherzen, was ich dem Sohne mittheilen muß, dem einzigen Kinde, das mir geblieben iſt. Ich will ihm ſchreiben, ich bedarf Zeit hierzu, ich werde den Tag über dieſem Geſchäfte hinbringen. Dann muß ich auch darauf bedacht ſeyn, auf geheimen Wegen den Vorrath herbeizuſchaffen, deſſen Ihr bedürft. Die Herrn der Gleichheit,“ ſetzte er ſpöttiſch hinzu, „haben dafür geſorgt, daß uns nicht ein Schuß Pulver geblieben iſt, nicht ein Korn Schrotes, um die

Saat unſerer Felder vor einem naſeweiſen Sperlinge zu ſchützen. Aber ich habe Freunde und dieſe Freunde kennen ſchon die Mittel und Wege, um den Zwang, der auf uns laſtet, zu hintergehen, den Spionenblick, der uns belauert, zu täuſchen. Du biſt ſicher in meinem Hauſe und du kannſt ohne Mißtrauen innerhalb dieſer Mauern deine Schritte hinlenken, wo du willſt, würde ich ſagen, wenn nicht ein Mann als Gaſt bei mir weilte, dem ich nicht die aufrichtigſten und beſten Geſinnungen zutraue. Verzeihen Sie mir, mein Freund," wandte er ſich zu dem Geiſtlichen, „daß ich in dieſem Falle meine Anſicht über Landolin gelten laſſe, in dieſem wichtigen Falle, wo von einer kleinen Nachläßigkeit, von einem geringen Mangel an Vorſicht die Sicherheit meines Sohnes und dieſes wackern Mannes abhängt! Ich ſelbſt werde dich in ein Zimmer bringen," richtete er dann ſeine Rede wieder an den Schützen, „das niemand betritt, als ich. Es iſt mein Arbeitszimmer und der Weg dahin führt durch mein Schlafgemach. Das einzige darin befindliche

Fenſter geht in den Garten und liegt in einem Winkel, der von mehreren dicht nebeneinanderſtehenden Tannenbäumen verſteckt iſt. Komm', Walter! du wirſt der Ruhe bedürfen nach deiner beſchwerlichen Wanderung, und auch ich bin des langen Wachens nicht mehr ſo gewohnt, um nicht auch, trotz der Bewegung meines Gemüthes, der Natur ihren Zoll zu bezahlen."

Der Schütz nahm, gegen Waßmers Erwartung, keinen Anſtand ſich dieſem Vorſchlage zu fügen. Er ſah ein, daß es zu ſpät ſey, um noch vor Tagesanbruch die gefährlichſten Punkte ſeiner Wanderung zurückzulegen, niemand kannte beſſer, als er, die Nothwendigkeit ſich mit neuem Schießbedarfe zu verſehen und dann hatte er auch noch einen geheimen Auftrag von Vincenz, zu deſſen Ausführung, die er dem jungen Manne heilig gelobt hatte, ihm nicht Zeit geblieben wäre, wenn er noch die kurze Dauer der Morgendämmerung zum Beginne ſeiner Rückreiſe hätte benutzen wollen.

Nachdem der Herr vom Hauſe dem befreundeten Geiſtlichen gedankt hatte, ihm die Stunden, die er ſonſt der Ruhe zu widmen pflegte, geopfert zu haben und Walter demjenigen, der ihm wie ein Prophet der alten Zeit erſchienen war, mit einem vielſagenden Blicke des trüben Auges noch einmal die Hand geboten und von ihm einen herzlichen Druck der Rechten und den Wunſch eines bedeutungsvollen: „Lebe wohl und in Frieden!“ erhalten hatte, trennten ſich die drei Männer, jeder von andern Empfindungen, von eigenthümlichen Leiden, Sorgen, Erwartungen und Hoffnungen bewegt.

## Siebentes Kapitel.

Verbunden, werden auch die Schwachen mächtig.

Bald hatte die Ruhe, deren ungewöhnliche Entbehrung einem Manne von dem Alter des Herrn Waßmer hätte empfindlich ſeyn müſſen, wenn nicht höhere Intereſſen die Erheiſchungen der Natur bei dieſer Gelegenheit in den Hintergrund geſtellt hätten, ſich zu ſeinem Lager gefunden. Der Schütz ſaß indeſſen noch wach in dem kleinen Zimmer, das ihm angewieſen worden war, auf einem Ruhebette und ſchien in tiefes Nachdenken verſunken. Er hatte den Kopf in die rechte Hand geſtützt und blickte auf den Boden, wo das Licht des Mondes, durch die Tannenzweige vor dem Fenſter fallend, auf eine ſeltſame Weiſe ſpielte. Er dachte über die Worte nach, die der fremde Mann, den Herr Waßmer ſeinen Freund nannte, zu ihm geſprochen. „Wiederſehen!“ tönte es in ſeiner Seele und der Gedanke erfüllte ihn mit Entzücken. Die Grundſätze, nach denen er erzogen worden war, ſchloſſen den Glauben an Wunder nicht aus, ſie machten ihn ſelbſt zu einer Bedingung ſeiner religiöſen Ueberzeugung.

„Ich verlange ja nicht viel,“ ſagte er für ſich, „ich will ſie nur noch einmal ſehen! Mein Herz kann ſich nicht drein ergeben, ſie ſo ganz verloren zu haben, daß ſie mir nicht noch einmal zulächeln, daß ſie mich nicht noch einmal anblicken könne aus den lieben Augen. O Elevele Hergi, warum biſt du todt?" ſeufzte er aus tiefer Bruſt. „Die Berge ſtehen noch, die Ströme rauſchen, die Seen glänzen — Alles lebt und — Elevele —"

Er ſtand auf, indem er das zu mächtig in ihm werdende Gefühl unterdrückte. Nahe trat er dann an die Thüre des Zimmers, in welchem der Hausherr ruhete. Er überzeugte ſich, daß Waßmer in tiefem Schlafe lag, und ging nun zum Fenſter, deſſen Flügel er geräuſchlos öffnete. Es lag, wie ſein Wirth geſagt hatte, hinter Bäumen verborgen und konnte von keinem Theile des Gebäudes aus bemerkt werden. Der Schütz lauſchte vorſichtig in die Nacht, ob Alles draußen ſtill, ob bei dem Unternehmen, das er vorhatte, kein Verrath zu befürchten ſey? Nur das Plätſchern des Sees an das Geſtade, das Rauſchen des Märzwindes durch die Zweige waren hörbar. Er ſtieg vorſichtig über die Brüſtung, er ließ ſich langſam hinab und hatte, da die Höhe vom Boden nur wenige Fuß betrug, leicht den feſten Grund berührt. Leiſe ſchritt er vorwärts und ſuchte ſich, nachdem er den Vorſprung, hinter welchem ſein Gemach verborgen lag, umſchritten, immer im Schatten des Gebäudes zu halten. Ungefähr in der Mitte deſſelben, da, wo die Glasthüre in den Garten hinausging, blieb er auf der Terraſſe ſtehen und ließ ſeine Augen forſchend auf dem Hauſe ruhen. Oben in einem einzigen Fenſter brannte noch Licht. Ein dunkler Schatten bewegte ſich an der Decke des Zimmers. Der Schütz trat hinter einen Stamm, der ihn ganz verbarg, und begann nun die Fenſter des erſten Stockes, wie ſie von dem mittelſten, über der Glasthüre befindlichen, nach der rechten Seite hinliefen, zu zählen. Bald hatte er dasjenige, auf welches ſeine Abſicht gerichtet war, gefunden. Er verließ, indem er noch einmal ſich forſchend nach allen Seiten umblickte, ſeine Stelle und begab ſich mit raſchen Schritten unter das Fenſter. Hier ſtieg eine ſtarke Spalierwand, an welchen der Herr vom Hauſe zu ſeinem Vergnügen allerlei feine Früchte erzog, beinahe bis zu der halben Höhe des Gebäudes empor. Walter kletterte ohne Zögern an dieſer hinauf. Einige Sparren brachen unter ſeinem Gewichte und auf dieſes Geräuſch ſchien es ihm, als höre er in unbeträchtlicher Entfernung ein Fenſter öffnen. Sein Werk aber gebot ihm Eile. Er hatte das Fenſter des erſten Stockes, das er ſorgfältig unter ſo vielen andern zum Gegenſtande ſeines nächtlichen Beſuches gewählt, glücklich erreicht, er befeſtigte hier irgend eine Sache, an deren richtiger Ankunft in die rechten Hände ihm viel gelegen war, und ſtieg dann eben ſo vorſichtig, wie er ſich hinaufgeſchwungen hatte, wieder hinab. Ohne ſich umzuſehen, eilte er mit tief gebücktem Oberleibe, ſelbſt einem Schatten nicht unähnlich, unter dem Schutze des Dunkels, welches das Gebäude auf ihn warf, hinter die Tannengruppe zurück und gelangte ohne auf ein Hinderniß zu ſtoßen in ſein Gemach, wo er nun auch den Schlummer ſuchte, der ſich ſo ſelten zu ihm fand. —

Die Sonne des nächſten Tages ſtieg freundlich und erwärmend über die Schneegebirge von

Glarus und Schwyz empor und beleuchtete mit
ihrem erweckenden Frühlingslichte das ſchöne
Seeufer. Es war der erſte Tag, der ſich in
dieſem Jahre ſo heiter und belebend ankündigte,
er, wie ein grüßender Bote des Sommers,
ieſem vorauszog. Eliſabeth war gewohnt
rühe aufzuſtehen und dieſe Gewohnheit ver-
chaffte ihr, indem ſie ſich mit ſtiller Liebe dem
Eindrucke, den die heute ſich entfaltenden Reize
er Natur auf ſie machten, hingab, einen Ge-
uß, den ſie viele Monate hatte entbehren
üſſen. Alles ſchien ihr neu, was ſie ſo lange
icht, von einem heitern Sonnenblicke belebt,
eſehen hatte: das Grün, das unter der
chneedecke hervortrat, der Wald, der die
aſt des Schnees von ſich abgeſchüttelt hatte.
ie ſtand ſinnend am Fenſter und die Luſt,
elche ſie beim Anblicke der freundlichen Land-
haft empfunden hatte, löſte ſich durch ſo man-
e Gegenſtände, die ihr auffallen mußten, über-
leitet, in wehmüthige Erinnerungen auf. Seit
rer Kindheit war ſie immer ſanft, ernſt, ſtill
d von einer großen Weichheit der Gefühle

geweſen. Selten aber traten bei ihr die Empfindungen, die ſo leicht zu erregen waren, in's äußere Leben über; ſie verbarg ſie ſchweigend in ihrer Bruſt, ſie drängte die Ergüſſe, in denen jene ſich mittheilen wollten, zurück in ihre Seele und hatte ſo bei aller Reizbarkeit, welche die Natur in ſie gelegt hatte, eine Beherrſchung ihres Weſens gewonnen, welche die Stelle einer natürlichen Stärke in einem hohen Grade vertrat. Als ſie das jungfräuliche Alter erreichte, konnte ſie bemerken, daß ihr Oheim den Wunſch hegte, ſie dereinſt mit dem älteſten Sohne Lothar zu verbinden; ihr Herz aber fühlte ſich zu dem jüngern, Vincenz, hingezogen. Vincenz beſaß jene Ruhe, jenen Ernſt, die die Beſtandtheile ihres eigenen Charakters ausmachten; die Aehnlichkeit der Anſichten und Gefühle hatte ſie ſchon beide einander frühe genähert, während Lothar, der heftige und leicht bewegliche, ſich beſſer in der Nähe Luiſens, welcher immer ein Scherz auf den Lippen ſchwebte, deren Lebhaftigkeit ſeiner eigenen Raſchheit in allen Dingen mehr entſprach, gefiel. Ebenſo wie der alte Waßmer in Lothar und Eliſabeth, ſchon als ſie noch Kinder geweſen, ein heranwachſendes Ehepaar geſehen, ſo hatte er auch in derſelben Hoffnung Vincenz und Luiſen betrachtet. Wie oft war nicht von ihm mit ſeiner heimgegangenen Gattin eine ſchöne Zukunft beſprochen worden, in der dieſe Wünſche in Erfüllung gegangen ſeyn würden! Das Ehepaar ahnete nicht, daß damals ſchon die Neigungen, die in den jungen Leuten erwachten, dieſen Wünſchen entgegen arbeiteten. Der Vater hatte ſeine Söhne mit Strenge und zu den Gefühlen jener kindlichen Ehrfurcht erzogen, die von jeher die patriarchaliſche Sitte ſeiner Familie zum Geſetze erhoben hatte. Er dachte nicht daran, daß die Neigungen der Kinder anders wählen könnten, als er ſelbſt gethan hatte. Die Kinder beſaßen nicht den Muth, durch eine freiwillige Entdeckung den ſchönen Traum, den er in die Zukunft hinein träumte, zu vernichten. Da ging Lothar, durch die Ungerechtigkeit, welche der Vater erdulden mußte, gereizt, zu dem Feinde über, da fand der alte Waßmer, als er aus dem Kerker heimkehrte, die geliebte Gattin todt. Des älteſten Sohnes erwähnte der tiefgebeugte Vater jetzt nur ſehr ſelten, den Lieblingsgedanken, ihn mit Eliſabeth vermält zu ſehen, gab er auf, aber die Ausführung des oft mit der Heimgegangenen überlegten Planes, Vincenz mit Luiſen zu verbinden, lag ihm nun um ſo mehr am Herzen, da ſie ihm ein heiliges, von der Gattin hinterlaſſenes Erbe dünkte. Vincenz und die beiden Mädchen ſahen ein, daß ſie ihn in ſeinen zarteſten Empfindungen, in ſeiner ſchönſten Hoffnung verletzen würden, wenn ſie jetzt ſchon, wo ſein Gemüth ohnehin von ſo ſchweren Stürmen getroffen worden, ihm die Wahrheit entdecken wollten. In der geſchwiſterlichen Neigung, welche der jüngere Sohn und Luiſe gegeneinander hegten, glaubte er jene ſüßere Empfindung zu erkennen, die dem Paare dermaleinſt das Glück ihres Bundes ſichern könne. Eliſabeth betrachtete er mit Bedauern. Sie ſchien ihm eine Verlaſſene, eine Unglückliche, der frühe die Zukunft ihre Freuden verſchloſſen habe. Zwiſchen ſeine Entwürfe und ihre Ausführung trat der Krieg, der ſich über die Berge und durch die Thäler heranwälzte zu den Ufern des friedlichen Sees. Die Hirten waren aufgeſtanden und hatten die Waffen ergriffen. Das Alphorn hatte von den Höhen gerufen, die Flamme von den Gipfeln gewinkt. Da folgte, von dem Segen des Vaters begleitet, Vincenz dem Rufe von den Bergen und dem Gebote ſeines eigenen Herzens. Als er ſchied, erbleichte Eliſabeth, aber ſie weinte nicht; Luiſe zerfloß in Thränen. Jene bemeiſterte ihre Empfindungen, dieſe dachte an die Möglichkeit eines Zuſammentreffens zwiſchen dem jüngeren Bruder und dem von ihr heimlich geliebten Lothar. Der Vater legte auch das anders aus.

Die beiden Mädchen waren die gegenſeitigen Vertrauten ihrer Neigungen geworden. So wie ſie als Kinder ſich ſchon für Schweſtern anſahen, ſo mußte ihre innige Anhänglichkeit ſich in den Jahren vermehren, wo das Herz des Vertrauens bedarf, wo es zu Erkenntniſſen kommt, die in freundlicher Mittheilung das, was wohlthuend in ihnen liegt, entwickeln. Luiſe ſah Lothar's Vergehen bei Weitem nicht mit ſo ungünſtigem Auge an, wie der alte Waßmer. Nicht, daß ſie weniger ihr Vaterland geliebt hätte, als er. Nein! Sie glaubte nur, daß Lothar in dem Mittel, dieſem zu dienen, geirrt habe, allein ſie entſchuldigte dieſen Irrthum leicht, weil er durch Lothars Liebe zu dem Vater, durch ſeine Entrüſtung über die dem Greiſe widerfahrene Schmach veranlaßt worden war. Sie hoffte von Tag zu Tag auf ſeine Rückkehr, auf ſeine Verſöhnung mit dem Vater. Hatte auch ſie oft ihre trüben Stunden, in denen ſie die Sorge um des jungen Mannes Schickſal, die Furcht vor den Gefahren, die ihn bedroheten, beunruhigten, ſo gingen dieſe doch jetzt noch bald vorüber und ein dauernder Eindruck, wie er ſich in der Seele der tiefer empfindenden Eliſabeth wegen Vincenz und ſeiner freilich viel bedenklicheren Lage feſtgeſetzt hatte, blieb nicht darin zurück. Eliſabeth hatte nicht allein ihren ſtillen Kummer, ſie hatte auch die Zudringlichkeit der Tante Brigitte zu tragen, die, ſie jetzt frei von jeder Verbindlichkeit gegen Lothar anſehend, den Vetter Landolin zu ihrem Schützlinge gemacht hatte und dieſen „Ausbund aller männlichen Liebenswürdigkeit“, wie ſie ihn nannte, ernſtlich zu Eliſabeths künftigen Gatten zu machen geſonnen war. Sie rühmte ihn bei jeder Gelegenheit, ſie prieß ſeine Vorzüge, ſie prieß diejenige glücklich, die einen Mann mit ſolchen Eigenſchaften einſtens den ihrigen nennen würde, ſie ließ nicht undeutlich ihr Bedauern durchſchimmern, daß die Natur ſie leider zu frühe in's Leben gerufen habe, um ſelbſt eines ſolchen Glückes theilhaftig zu werden, ſie ging ſo weit, ahnen zu laſſen, daß Eliſabeth, wenn ſie den Wünſchen des Vetters Gehör gebe, ihr ganzes anſehnliches Vermögen dermaleinſt zu erwarten habe. Die Geduld, mit welcher Eliſabeth ſie anhörte, vermehrte ihre Zuverſicht, und wenn das ſanfte Kind, das der Schweſter ſeiner Mutter nicht wehe thun mochte, ihr nicht widerſprach, ſo ſah ſie in dieſer Hingebung eine

Einwilligung, zu der ſich zu verſtehen, Eliſabeth weit entfernt war. Vetter Landolin ſelbſt hegte keine ſo feſte Hoffnungen, wie ſeine Gönnerin. Trotz ihrer Ermunterung, trotz aller Liebenswürdigkeit, welche er aufbot, Eliſabeth zu gefallen, ſah er ſich von dieſer mit gleichgültiger Ruhe und von Luiſen mit einem Muthwillen behandelt, den jene nicht zu mißbilligen ſchien. Aber der Vetter war nicht der Mann, ſich hierdurch zurückſchrecken zu laſſen. Eliſabeth war ſchön, ſie konnte auf Reichthum rechnen, ſie beſaß einen ſanften, nachgiebigen Charakter, den er um ſo mehr bei ſeiner künftigen Lebensgefährtin wünſchte, da er ſich vorgenommen hatte, auch ferner als Ehemann in einer Freiheit und Ungebundenheit zu leben, deren Süßigkeiten er in ſeinem Junggeſellenſtande hatte ſchätzen gelernt. Er äußerte der Tante ſeine Vermuthung, daß Eliſabeths Neigung zu Lothar doch wohl nicht ſo ganz erſtorben ſeyn möge, wie Brigitte glaube, und daß es eben dieſe fortgeſetzte Neigung ſey, welche ſich ſeinen Bewerbungen entgegenſtelle.

Nun mußte das arme Mädchen manche bittere Anſpielung, manche hochtrabende, ſie ermahnende Redensart, die Brigitte aus den leidenſchaftlichen Aeußerungen ihres Bruders im Gedächtniſſe behalten hatte und oft wunderlich genug an der unrechten Stelle anwandte, vernehmen, und wenn dann Luiſe mit Feuer und Lebhaftigkeit die Sache des geſchmähten Lothars vertheidigte, ſo war Brigitte überzeugt, ſie ſpreche nur im Intereſſe ihrer Freundin. Dem Herrn vom Hauſe blieben alle dieſe Dinge fremd. Die Schweſter kannte ſeinen Widerwillen gegen Landolin zu gut, um vor der Zeit, ehe die jungen Leute mit einander einig ſeyen, mit ihrem Plane herauszutreten; die Mädchen hatten wiederum ihre beſondern Urſachen, den Scharfblick Waßmers nicht auf ihre Herzensangelegenheiten zu lenken.

Von dieſer Abſchweifung, welche zur Verſtändigung des Leſers nöthig ſchien, kehren wir in das jungfräuliche Gemach Eliſabeths zurück, die eben beſchäftigt war, den kleinen Blumenflor, den ſie den Winter hindurch in ihrem

Zimmer erzogen und gepflegt, zum erſtenmale dem ſtärkenden Strahle der warmen Frühlingsſonne auszuſetzen. Sie öffnete das Fenſter und zu ihrem Erſtaunen fiel von der Stelle, wo es zuſammengefügt geweſen, ein Papier zu ihren Füßen nieder. Welche freudige Ueberraſchung aber ergriff ſie, als ſie das Blatt aufgehoben hatte und nun in den ſchwachen Spuren eines Bleiſtiftes die Hand des geliebten Vincenz erkannte! Das Blut trat ihr zum Herzen und ſie mußte ſich auf einen Stuhl, zunächſt dem Fenſter niederlaſſen, um ſich zu erholen. Hatte ein Engel, hatte der Schutzgeiſt ihrer Liebe dieſe Botſchaft gebracht? Ihre Blicke flogen dankbar aufwärts. Da trafen ſie in das lauernde Geſicht Landolins, der ſchräg gegenüber im Fenſter ſeines im zweiten Stocke befindlichen Gemaches ſtand und jetzt dem Mädchen eine Verbeugung machte, in die ſich, bei aller Verbindlichkeit, die ihr beigelegt wurde, ein unverkennbarer Hohn miſchte. Eliſabeth trat erröthend vom Fenſter zurück. Aber der Gedanke, von dem Vetter bei der ſeltſamen Auffindung des Billets belauſcht worden zu ſeyn, konnte ihre Freude und ihren Drang, ſich recht bald mit dem Inhalte des Blattes vertraut zu machen, nicht mindern. Sie las die Betheurungen einer innigen und ewigen Liebe, ſie erſah, daß Vincenz ſich in ſeiner Lage ſo wohl und ſicher befinde, als möglich, daß er von der ſchönen Hoffnung beſeelt ſey, in kurzer Zeit das Vaterland frei von ſeinen Bedrängern zu ſehen und dann auch von der Güte ſeines Vaters die Billigung einer Liebe erwarte, der dieſer doch zuletzt, als ein ſtrenger Freund des Rechtes, wohl eine vorgefaßte Lieblingsidee opfern werde. Er ſprach mit glühender Sehnſucht von dem Wunſche, ſie, von der er nun ſo lange getrennt lebe, einmal wiederzuſehn, mit tiefem Schmerze von der Unwahrſcheinlichkeit, dieſen Wunſch zu befriedigen. Er bat ſie, dem Boten, welcher ihr dieſe Zeilen bringe, wenn die Umſtände erlaubten, daß er vor ihre Augen trete, ihr ganzes Vertrauen zu ſchenken, ihm eine Antwort, ein Zeichen von ihrer Hand mitzugeben, das ihm, in der Entfernung von ihr, zu einem freudigen

Troſte in ſeiner Einſamkeit gereichen werd Dann kam er noch einmal auf den Wunſch eine Zuſammenkunſt zurück. Was ihm vorher ein Chimäre gedünkt hatte, ſchien ihm jetzt thunlich Er erwähnte des Meierhofes am Egeriſee, des freundlichen jungen Ehepaares, das jetzt dor hauſete, er hielt es für kein zu großes Wageſtück, auf abgelegenen Pfaden in dieſes einſame Thal zu gelangen, um dort Eliſabeth — wenn ſie unter irgend einem Vorwande hinkommen könne — zu finden.

Ach, ſie ſelbſt hegte ja keinen höheren Wunſch, als den Freund der Kindheit, den Geliebten der Jugend, den theuren Dulder für die heilige Sache des Vaterlandes wiederzuſehen! Aber wenn ſie auch alle Schwierigkeiten, die einem ſolchen Unternehmen entgegenſtanden, überwand, wenn ſie den Oheim veranlaſſen konnte, ihr und der Freundin in dieſer ſtürmiſch bewegten Zeit einen Beſuch im Egerithale zu geſtatten, konnte ſie es wagen, den theuren Vincenz allen jenen Gefahren preiszugeben, die ihn da, wo der Menſchen Treiben ſich lebendiger regte, erwarteten? Und der Bote? Wo war er, wer war er? Von einer Unruhe ergriffen, wie ſie ſie noch nie empfunden hatte, ging ſie, das liebe und bedeutungsvolle Blatt betrachtend, im Zimmer auf und nieder, und ſo wurde ſie von Luiſen gefunden, die ſogleich Kenntniß von dem neuen, merkwürdigen Geheimniſſe erhielt, das nun zu einem Gegenſtande beſonderer Berathungen zwiſchen den beiden Mädchen wurde.

Luiſe war ſcharfblickender, als Eliſabeth. Sie hatte ſchon am geſtrigen Abende mit Befremden des Oheims — ſo nannte auch ſie gewöhnlich den Pflegevater — unruhiges und ungeduldiges Weſen bemerkt, ſie hatte es auffallend gefunden, daß er, ganz wider die ſonſtige Sitte des Hauſes, den befreundeten Geiſtlichen zu einem ſpätern Ausbleiben in ſeiner Geſellſchaft genöthigt hatte, ſie ſchloß aus dem Umſtande, daß ſie den Geiſtlichen, deſſen Zimmer nahe an dem ihrigen gelegen war, erſt gegen Morgen vom Erdgeſchoße heraufkommen hörte, es müßten Dinge von außerordentlicher

Wichtigkeit unter den beiden Freunden verhandelt worden ſeyn. Noch ein andrer Umſtand trug bei, ihren Vermuthungen eine beſtimmtere Richtung zu geben. Herr Waßmer genoß in der Regel in den Stunden zwiſchen der Mittags- und Abendmalzeit nie etwas. Geſtern hatte er ſich zur Vesper mit Speiſe und Wein ſo reichlich verſehen laſſen, daß Luiſe, der in dieſer Woche die Sorge für die Haushaltung oblag, ſich den außergewöhnlichen Appetit des Mannes nicht erklären konnte. Jetzt erinnerte ſie ſich noch, daß weder etwas von den Lebensmitteln, noch ſelbſt das Porzellan, auf welchem dieſe dem alten Herrn gebracht worden waren, zurückgekommen ſey. Sie erwog alle dieſe Umſtände in ihrem kleinen Köpfchen, zog dann ein ſehr bedenkliches Geſicht und ſagte mit angenommenem Ernſte zu der Freundin:

„Es iſt eine Verſchwörung im Werk. Nicht gegen dich, nicht gegen mich, auch nicht gegen die Tante und den überzuckerten Vetter, ſondern gegen nichts Geringeres, als gegen den Staat. Wende dein Auge nicht von mir, Eliſabeth, als ſpräche ich thörigtes, der Aufmerkſamkeit unwerthes Zeug! Richte deinen ſchmachtenden Blick nicht wieder zurück auf dieſe blaßen Zeilen, die doch nur immer das Nämliche wiederſagen, was ſie dir ſchon geſagt haben. Ja, Eliſabeth, der Ordnung der Dinge, der edeln Gleichheit, der trefflichen Freiheit, die uns Frankreich geſandt hat, drohet Gefahr in dieſen Mauern. Du ſtaunſt, du weißt nicht, wie ich das aus deinem Billet herausbuchſtabire? Ach, Liebſte, das Auge der Liebe iſt blind und eine gefühlloſe Köchin ſieht oft weiter, als die gebildetſte Dame, die in Liebe iſt. Hätte ich nicht jetzt die Kochwoche, ſo wüßte ich auch nichts. Nun aber weiß ich, daß ein fremder Mann im Hauſe iſt, daß dieſer einen geſunden Appetit beſitzt, daß er zu denjenigen gehört, die von der Freiheit und Gleichheit der Herrn Franzmänner nichts wiſſen wollen, daß er dem Oheim Kunde von Vincenz gebracht hat, daß er dieſen wahrſcheinlich ſelbſt genau kennt und daß auch er und kein anderer es iſt, der dir das charmante Billetdoux zwiſchen die Fugen deines

Fenſters practicirt hat. Wenn die Directoren der neugebackenen helvetiſchen Republik nicht aus allen dieſen Dingen eine gräuliche Verſchwörung zuſammenſpinnen, ſo verſtehe ich nichts von Politik in dieſen politiſchen Zeiten, wo jeder Bauernknabe auf der Alp entweder zu Ehren der neuen Helvetier oder der alten Eidgenoſſen in ſein Kuhhorn ſtößt. Der Oheim, ein ehemaliger Unzufriedener, der geiſtliche Herr, ein bekannter Eidgenoſſe, der fremde Mann von den Geächteten in den Bergen — wahrhaftig! Da ſind die drei Männer im Grütli beiſammen, und der Bund iſt beſchworen worden um Mitternacht bei Wein und Kalbsbraten."

„Du wirſt mich böſe machen mit deinem unnützen Geplauder!" verſetzte Eliſabeth, indem ſie der Freundin einen Blick zuwarf, der wohl die Bitte ihrer zu ſchonen und ſie bald von ihren Zweifeln zu befreien, keineswegs aber einen Vorwurf oder einen ihrem ſanften Gemüthe fremden Unwillen, ausſprach. „Du ſiehſt mich in der heftigſten Unruhe," fuhr ſie fort, „in der quälenden Ungewißheit, wie und wo ich den Boten finden ſoll, der an Vincenz meine Antwort überbringt, du gibſt dir das Anſehn, von ihm zu wiſſen, ſeinen Aufenthalt zu kennen und kannſt mich doch ohne Theilnahme meiner Sorge überlaſſen, während du dich an muthwilligen Plaudereien erfreuſt. Das iſt nicht ſchön, Luiſe!“

„Ach, Eliſabeth,“ erwiederte die Freundin, „wenn ich nicht überzeugt wäre, daß du gar nicht böſe werden könnteſt, ſo würde ich Manches unterlaſſen, wozu mich eben mein Vertrauen auf deine Geduld hinreißt! Aber ich will jetzt ernſthaft ſeyn, ich will aus der Tiefe meiner Erfahrungen ſchöpfen, was dir frommen kann. Ein fremder Mann alſo war um Mitternacht im Hauſe und im Garten, er iſt ein Bote von Vincenz, das beweiſt ſein Verkehr mit dem alten Herrn, er iſt ein vertrauter Freund von ihm, das beweiſt ſeine genaue Kenntniß des Locale, die ihm nur dein Liebſter in wohl überlegter Abſicht beigebracht haben kann, das beweiſt der offene Brief, den er ſo treu und klug in deine Hände ſpedirt hat. Ob er noch unter dieſem Dache weilt, das iſt die große Frage, und ich glaube ſie mit ja beantworten zu können. Ach, Eliſabeth, die Neugier iſt ein böſes Erbe unſeres Geſchlechtes noch vom Paradiesgärtlein her! Ich fühle, daß ich roth werde, aber ich kann dir doch nicht verſchweigen, wie ich heute in der Frühe, als ich im Salon aufräumte, an des Oheims Zimmerthüre gehorcht habe. Er war noch nicht aus ſeinem Zimmer gekommen und ich wußte ganz gewiß, daß auch niemand zu ihm hineingegangen war und dennoch hörte ich zwei Stimmen drinnen ſprechen und vernahm mit Erſtaunen den Namen Vincenz. Da beſchloß ich denn, mich für dich aufzuopfern und dir zu Liebe mein Gewiſſen mit der Sünde des Lauſchens zu beladen. Ich vernahm die zwei Stimmen noch lange, aber verſtehen konnte ich weiter nichts. Endlich hörte ich die Thüre von des Oheims Studierzimmer knarren und es wurde nun ganz ſtill im Schlafgemach. Ich war noch bei meiner Arbeit im Sälchen beſchäftigt, als der Oheim, mit allen Spuren einer durchwachten Nacht in ſeinem Angeſichte, herausttrat und mich bat, ihm Frühſtück zu beſorgen. Wieder etwas Neues, Außerordentliches! Der alte Herr klagte über eine unruhige Nacht, über einen ſeltſamen, unerklärlichen Appetit. Er mußte freilich mithungern für den Mann aus den Bergen, der ſich nicht bei dem gemeinſchaftlichen Frühſtück ſehen laſſen darf. Der gute Oheim ſchien ſehr verlegen, denn er konnte ſich wohl denken, daß ich, die recht gut weiß, wie ſehr er an der alten Gewohnheit, alle Hausgenoſſen beim Frühſtücke zuſammenzufinden, hängt, ſein Verlangen ſonderbar finden müſſe. Ich war nun aber ſchon mit meinen Gedanken im Reinen und ſtellte mich ſo einfältig an, wie es ihm gerade lieb war. Du wirſt ſehen, Eliſabeth, daß er zum Frühſtücke einen ebenſo guten Appetit mitbringt, wie gewöhnlich. Aus allen dieſen Dingen aber kann ein kluger Kopf ſchließen, daß der Mann, der Geächtete, der Bote und Freund deines Vincenz, noch immer im Hauſe ſteckt und im Arbeitszimmer des alten Herrn, wer weiß was für geheimnißvollen Studien obliegt.“

„Beſte Luiſe,“ ſagte bittend Eliſabeth, „du weißt dich in ſolche Verhältniſſe weit geſchickter zu finden, als ich, du biſt auch weit erfinderiſcher und wirſt gewiß Mittel und Wege erdenken, wie wir den Mann ſehen und ſprechen können! Ich bitte dich, ſinne darauf! Ich habe Vincenz ſo viel zu ſchreiben und wer weiß, wann je eine ſo günſtige Gelegenheit, eine Botſchaft an ihn gelangen zu laſſen, wiederkehrt. Meine Seele iſt immer bei ihm, meine Einbildungskraft läßt mich tauſend Gefahren mit ihm theilen, und während ich ſtill hier im Hauſe umherſchleiche und gedankenlos die gewohnten Geſchäfte vornehme, träume ich nur von ihm und ſeinem Schickſale. Welche Erleichterung für mein ſchweres Herz, wenn ich ihm jetzt endlich einmal ſo viele Beſorgniſſe, ſo manchen Kummer, ſo viele Zweifel, die es quälen, mittheilen kann! Stehe mir bei in dieſer Sache, Herzensluiſe, entziehe mir nur dieſesmal nicht deinen Rath und deine Hülfe!“

„Gewiß nicht!“ verſetzte Luiſe im gutmuthigſten Tone und drückte einen herzlichen

Kuß auf die Lippen der Freundin. „Laß mich nur machen. Es bildet ſich ſchon ein Plänchen in meinem Kopfe, und obſchon der alte Herr ſeinen geheimnißvollen Gaſt hinter Schloß und Riegel verwahrt hat, ſo wollen wir doch zu ihm gelangen und mit ihm überlegen und ihm die Briefe zuſtecken für Herrn Vincenz Waßmer, der nun ein Einſiedler in den Bergen geworden iſt. Mir ſelbſt geht das Gelüſte nach der Partie an den Egeriſee in meinen Gedanken um, und wir hätten dann einmal eine Abwechſelung in unſerm ſtillen, traurigen Leben bei der Tante und ihrem Mopſe. Das iſt aber eine Sache, die erſt in der Zeit reiſen muß und was März und April nicht bringen, kann wohl der freundliche Mai gewähren.“

Die Glocke zum gemeinſchaftlichen Frühſtücke ertönte und die beiden Mädchen begaben ſich hinab in den Salon, wo ſie ſchon ſämmtliche Hausgenoſſen, bis auf Herrn Waßmer, gegenwärtig fanden. Allein auch dieſer erſchien nach wenigen Minuten und war bemüht eine Heiterkeit zu zeigen, die mit dem düſtern Nachſinnen, in das er in unbewachten Augenblicken verſank, in offenbarem Widerſpruche ſtand.

## Achtes Kapitel.

Die Zeit bringt Rath. Erwartet's in Geduld,
Man muß dem Augenblick auch was vertrauen.

Bei dem Frühſtücke hatte der Geiſtliche, den alle Mitglieder des Waßmerſchen Hauſes als einen bewährten Freund der Familie liebten und ehrten, hauptſächlich die Koſten der Unterhaltung getragen. Er beobachtete, von den übrigen unbemerkt, ſeinen alten Freund, und wenn dieſer in jenes trübe Nachdenken verfiel, deſſen wir oben gedachten, nahm er ſogleich das Wort und wußte die allgemeine Aufmerkſamkeit auf den Inhalt ſeiner Rede zu lenken. Vetter Landolin zeigte ſich, wie gewöhnlich, mehr um die Tante bemüht, als um die beiden jungen Damen; doch bemerkte Luiſe, die nichts von dem, was um ſie her vorging, außer Acht ließ, recht wohl, daß unter ſeinem glatten, gefälligen Benehmen eine Unruhe und Zerſtreuung im Hintergrunde lag, die er ſich ſonſt, Brigitten gegenüber, nie zu Schulden kommen ließ. Er hatte geſtern die Abſicht geäußert, mit dem geiſtlichen Herrn am heutigen Morgen, gleich nach dem Frühſtücke, wieder nach Zürich zurückzukehren. Als dieſer aber aufbrach, um ſich bei der Familie zu verabſchieden, erklärte der junge Mann, daß er noch einen Tag im Waßmerſchen Hauſe zuzubringen gedenke, wenn anders ſein gütiger Wirth ihm die Erlaubniß hierzu nicht verweigere. Er ſchien die kalte Verbeugung, mit welcher der alte Herr in ſein Begehren willigte, zu überſehen, und wandte ſich ſogleich wieder zu der Tante, die ihn wegen des gefaßten Entſchluſſes belobte und ihm zuflüſterte, er ſolle in dieſer Zeit nicht verſäumen, ſeine Angelegenheit bei Eliſabeth zu fördern. Landolfn zuckte kaum merklich die Achſeln und erwiederte leiſe ſeiner Beſchützerin, er habe ihr in Beziehung auf Eliſabeth eine wichtige Mittheilung zu machen, die eigentlich auch die Urſache ſeines längern Verweilens ſey.

Ehe der Geiſtliche ſich entfernte, ergriff er noch einmal des alten Freundes Hand, führte ihn in ein Fenſter und ſagte in einem ermahnenden, aber zugleich höchſt wohlwollenden Tone:

„Es iſt meine Pflicht, Sie auf ſich ſelbſt aufmerkſam zu machen, lieber Waßmer. Ich bin Ihnen als Freund eine Warnung, als Mitbürger Rath und Beiſtand ſchuldig. Sie verſtehen zu wenig an ſich zu halten, zu wenig die Gefühle Ihres Innern in dieſen gefährlichen Zeiten zu verbergen. Glauben Sie mir, wir ſtehen an der Oeffnung eines Kraters, wo jeder Schritt bewacht werden muß, daß er nicht den Unvorſichtigen in ein gähnendes Flammenmeer wirft, das jeden Augenblick ausbrechen kann. Wir werden in kurzer Zeit wunderbare Dinge erleben auf dem Boden der alten Schweizerfreiheit. Von allen Seiten thürmen ſich die Unwetter, um verderblich einzubrechen. Und in dem Herzen unſeres Landes — ach! mein Freund, daß ich es ſagen muß, unter den Kindern der Eidgenoſſenſchaft iſt die Saat zum entſetzlichſten Unheile, zu einem Zwieſpalt, zu Parteienſucht und Bürgerkrieg ausgeſät. Da erwacht ſo mancher alte Haß, die verjährte Rache, der unterdrückte Neid, die widerwillig bezwungene Habſucht, und nimmt die Larve irgend eines Rechtes — denn wie Viele meinen nicht, Recht zu haben — vor, um ihre niedrigen Zwecke zu verfolgen. Da muß jeder Redliche ſehen, daß er wohl ſtehe, um nicht zu fallen. Ich beſchwöre Sie, lieber Waßmer, ſuchen Sie ſich gegen jeden, von welcher Partei er auch ſey, zu beherrſchen. Ich weiß, Sie fürchten den Tod nicht, aber hier handelt es ſich nicht um eine große Idee, für welche das Leben zu opfern wäre, hier ſind es Nichtswürdigkeiten, Getriebe unreiner Leidenſchaften, die doch mit der Zeit in ihr Nichts verſinken, und die Mühe nicht lohnen, daß ein Ehrenmann um ihretwillen auch nur ein Haar auf ſeinem Haupte in Gefahr bringt."

Des Hausherrn Stirn hatte ſich verfinſtert.

Er ſchien mit ſich ſelbſt zu Rathe zu gehen und ſtarrte durch das Fenſter, währrnd der Geiſtliche noch immer ſeine Hand gefaßt hielt und ihn mit jenem klaren Blicke des ſanften blauen Auges anſah, aus dem nur Gutmüthigkeit, Sorge für das Wohlergehen des Freundes ſprachen.

„Ich erkenne Ihre gute, freundliche Abſicht,“ verſetzte endlich der Wirth mit einem Händedrucke, „aber ich geſtehe Ihnen auch offenherzig, daß ich mich nicht entſchließen kann, Grundſätzen, denen ich ein langes Leben hindurch ſo manche Bequemlichkeit, ſo manche Freude des Daſeyns, ja, ſelbſt meine Ruhe, mein häusliches Glück zum Opfer gebracht habe, zu entſagen. Ich habe nicht genug in der großen Welt gelebt, um mich dem, was der Augenblick vielleicht lächerlich oder gar ſtrafbar mit ſich bringt, fügen zu lernen. Mein Leben war immer einfach, mein Blick auf das Wohl des Vaterlandes, auf das Bedürfniß meines Hauſes gerichtet. Das, was ich als Recht erkannt, galt mir als das Höchſte, jeder Entſagung auf irdiſchen Vortheil, jedes Wageſtückes werth. Ich kann jetzt nicht anders werden. Ich will mich nicht vordrängen mit meinen Anſichten, ich will meine Meinung nicht auf offenem Markte zur Schau tragen, denn ich ſehe ein, daß dieſes in einer Zeit, wo die Forderungen der Menge der Sprachverwirrung bei dem Thurmbau zu Babel gleichen, ein zweckloſes Unternehmen ſeyn würde. Bringt man es aber an mich, will man mich durch glänzende, aber leere Vorſpiegelungen, durch jene lockenden Aushängeſchilde einer Freiheit, die nach Blut dürſtet, einer Gleichheit, die nach dem Beſitze fremden Eigenthumes verlangt, von dem Rechte der jetzt übermächtigen Parthei überreden, dann halte ich es eines rechtſchaffenen Mannes für unwürdig, die Wahrheit, die ihn beſeelt, zu verſchweigen, ſeine beſſere Ueberzeugung zu verläugnen. Leben Sie wohl, mein Freund! Fürchten Sie nichts für mich! Dieſe grauen Haare ſcheinen niemand gefährlich.“

Mit dem Ausdrucke einer nicht gehobenen Beſorgniß, entfernte ſich der Geiſtliche von dem

Manne, deſſen unerſchütterliches Rechtgefühl e
achten mußte, deſſen leidenſchaftlicher Eifer ih
aber auch mit Grund befürchten ließ, er mög
ihn in Gefahren reißen, denen ſelbſt Beſonne
nere und Ruhigere in dieſen ſtürmiſchen Tage
ſelten entgingen. Indem er ſich zu Tante Br
gitten und den jungen Frauenzimmern wandt
um ſich auch bei dieſen zu verabſchieden, erho
ſich auf dem äußern Gange plötzlich ein Ge
räuſch, das die allgemeine Aufmerkſamkeit er
regte und den Geiſtlichen in der Ausführun
ſeines Vorſatzes ſtörte. Man hörte Gewehr
auf den Fußboden ſtoßen, man vernahm da
Sprechen lauter Stimmen in franzöſiſcher Spra
che. Ehe noch Vetter Landolin, der dienſ
fertig nach der Thüre eilte, dieſe erreichte, tra
ein Diener mit der Meldung herein: es ſey ein
franzöſiſche Einquartirung angelangt, bei wel
cher ſich auch ein Offizier befinde, der einen an
ſehnlichen Rang zu bekleiden ſcheine.

Der Offizier folgte dem Diener auf de
Fuße. Er ſchritt raſch in das Zimmer, er eilt
auf Herrn Waßmer zu; als er aber dieſe

erblaſſen und mit abwehrenden Händen ſich wegwenden ſah, blieb er plötzlich beſtürzt ſtehen, heftete die Blicke auf den Boden und ſuchte vergebens nach Worten, den Herrn vom Hauſe anzureden. Alle erkannten ihn jetzt. Es war Loth, der, ſeit der Vater in die Kerker von Zürich abgeführt worden war, dieſen zum erſtenmale wiederſah. Auf Luiſens Angeſicht brannte die Glut der Ueberraſchung. Die Freude des Wiederſehens, die Beſorgniß wegen des bevorſtehenden Ausganges dieſer unerwarteten Begebenheit, traten in ihrem ganzen Weſen an den Tag und wer ſie in dieſem Augenblicke auch nur oberflächlich betrachtet hätte, dem würde es nicht entgangen ſeyn, daß die Erſcheinung des jungen Kriegers eine Theilnahme in ihr erregt habe, die nur in den tiefſten und theuerſten Empfindungen des Herzens ihren Urſprung finden konnte. Alle aber waren zu ſehr auf die Entſcheidung der zwiſchen Vater und Sohn obſchwebenden Angelegenheit geſpannt, um Luiſen, die ſie in dieſer Scene für eine untergeordnete Perſon hielten, einige Aufmerkſamkeit

zu ſchenken. Nur **Eliſabeth**, die wußte, w
in dieſem Augenblicke in dem Innern ihr
Freundin vorgehen mochte, hatte der Nebenſt
henden Hand ergriffen und hielt ſie an i
Herz gedrückt. Zwei der Anweſenden war
außerdem durch den Beſuch **Lothars**, den ſ
ſchon unter ſich als gänzlich verbannt aus de
Herzen und Hauſe des Vaters anſahen, in i
ren Hoffnungen und Lieblingsplänen angegri
ſen. Noch war zwar nur Zorn, Unwille un
ſchwer beleidigte Vaterwürde in den Zügen de
Hausherrn zu leſen, aber wie leicht konnte nic
ein Augenblick, eine mögliche Aeußerung de
Reue von Seiten **Lothars** jene Empfindun
gen in Milde, in zurückkehrende Liebe verwan
deln? Tante **Brigitte** und **Landolin** wa
ſen einander bedeutungsvolle Blicke zu, ſie ſa
hen forſchend auf **Eliſabeth**, die ſie natür
licherweiſe am Meiſten betheiligt glauben muß
ten, aber ſie konnten aus dem Benehmen de
Mädchens, das ſeine gewöhnliche Ruhe nich
verlaſſen zu haben ſchien, nichts Genügende
entziffern. Der Geiſtliche war vorgetreten, doch

ſchien er unſchlüſſig, ob er die Rede nehmen, oder dem Gange der Sache ſelbſt ihre Entwickelung überlaſſen ſolle.

Lothar hatte endlich einige Faſſung gewonnen. Der Vater war ein Paar Schritte zurückgetreten, ſtand mit untergeſchlagenen Armen da und ſah finſter und kalt, als erwarte er des Sohnes Anrede, auf dieſen. Kein Ausdruck der Liebe, keine Hoffnung auf Verzeihung, keine Ahnung der Verſöhnung ſprach aus ſeinen Zügen. Er ſchien den Offizier, wie einen fremden, mehr noch wie einen feindlichen, als einen gleichgültigen Gaſt zu betrachten.

„Mein Vater,“ begann, als die herſchende Stille jedem der Anweſenden anfing peinlich zu fallen, Lothar, „es iſt nicht mein Wille —“

„Ich heiße Waßmer,“ fiel ihm der Alte mit herbem Tone in die Rede. „Ich bin der Beſitzer dieſes Landhauſes und weiß recht wohl, daß es mir obliegt, die Laſten des Krieges, die unſer Vaterland drücken, mit andern zu theilen. Was iſt Ihnen gefällig, Herr Capitain?“

Dieſer zurückſtoßende Empfang konnte den jungen Mann wohl verwirren, aber nicht entmuthigen. Er hatte ihn nicht anders erwartet, er hoffte den Unwillen, der ihm zum Grund lag, durch eine unterwürfige Offenbarung seine dauernden kindlichen Liebe, durch die Darstellung der Verhältniſſe, die ihn nun an die einmal ergriffene Parthey unauflöslich feſſelten, z beſiegen. Er hatte ſich auf dieſen Augenblic vorbereitet, er bezwang ſeinen Stolz, ſeine Heftigkeit, er wollte nicht einmal daran mahnen daß es ja um des Vaters Willen geweſen ſey warum er ſich zu denen, die Freiheit des Rechtes verſprachen, gewandt habe. Er wollte nu durch Demuth, durch ruhige Vorſtellungen di Verzeihung des ſtrengen Mannes zu erhalte ſuchen.

„Erlauben Sie mir,“ ſagte er, ſo ſanf als er vermochte und indem er, um Herr Waßmer nicht wieder zu reizen, vermied, ih mit dem theuern Vaternamen zu benennen, „da ich Ihnen die Gründe darlege, weshalb ich i einem Hauſe erſcheine, wo ich, wie leider mei Bewußtſeyn mir ſagt, nicht willkommen ſey kann. Es iſt das Haus meiner Kindheit, die Stätte meiner ſüßeſten Erinnerungen, der Ort wo immer — mochte ich auch noch ſo fern ſeyn — meine heiligſten Gefühle weilten," hier ſchweifte ſein Blick nach Luiſen, „und dennoch," fuhr er fort, „würde ich vermieden haben, ihn ohne Ihre Erlaubniß zu betreten, wenn nicht die Umſtände mich gebieteriſch dazu genöthigt hätten. Wir leben in einer Zeit, wo jeder Anlaß zu einem Verdachte gierig aufgenommen und zum Verderben des Verdächtigen benutzt wird. Man hat mir dieſes Haus zu meinem Aufenthalte angewieſen, ich konnte bemerken, daß beſondere Abſichten dieſe Beſtimmung leiteten, daß man Gerüchten ein williges Ohr geliehen habe, deren Grund man prüfen wolle. Wer ſich einmal thätig in öffentlichen Angelegenheiten gezeigt hat und ſich nicht offenbar zu der Meinung bekennt, die jetzt die Uebermacht bildet, der ſcheint dieſer gefährlich. Jene Männer, welche die Sprecher von Stäfa und die Vertreter der Seegemeinden zum Kerker verdammten, ſtehen jetzt an der Spitze der Verwaltung. Ihr alter Haß lebt noch. Was ich leichthin einwandte, um ihren Beſchluß zu ändern, wurde nicht beachtet; hätte ich ernſter widerſtanden, ſo würde jener Argwohn, deſſen gefährliche Folgen ich kenne, beſtätigt worden ſeyn und ich ſelbſt hätte mich als Urheber eines Unheils anſehen müſſen, welches das theuerſte Haupt treffen konnte. Ich habe nach meinem beſten Wiſſen, nach meiner beſten Ueberzeugung gehandelt und überlaſſe nun demjenigen, dem ſie allein zuſteht, die Entſcheidung.“

Sein Auge ſank zu Boden und er ſchien nun eine Antwort des Vaters zu erwarten, der aber fortwährend in einem finſtern Schweigen beharrte. Der Geiſtliche ſah unruhig nach ſeinem alten Freunde. Der Ernſt in ſeinen Zügen hatte ſich nicht gemildert, nichts zeigte an, daß ein Gefühl des Wohlwollens für den älteſten Sohn in ſeine Seele zurückgekehrt ſey.

„Warum haben Sie,“ begann jetzt, zu Lothar gewandt der Geiſtliche, der gern eine Verſöhnung herbeigeführt hätte, „den Brief Ihres Vaters, der doch ſicher in Ihre Hände kam, unbeantwortet gelaſſen? Was Heiliges einem Vater, einem Ehrenmanne am Herzen liegen kann, war in dieſem Briefe enthalten und Sie konnten ihn gleichgültig aufnehmen, ſie würdigten ſeine Aufforderungen in ſeine Arme, zu der Pflicht, die jeden treuen Schweizer beſeelen muß, zurückzukehren, keiner Beachtung? Ich bin überzeugt, daß Sie hier einen Umſtand anführen können, der Sie entſchuldigen, der Sie hoffentlich rechtfertigen wird!“

„Ich ehre in Ihnen einen alten Freund dieſes Hauſes,“ antwortete noch immer ruhig Lothar, „einen Freund, welchem ich das Höchſte verdanke, was ich ſelbſt, freilich auf irrthümlichem Wege, erzwecken wollte: die Freiheit des verehrten Mannes, dem ich mich noch nicht mit Liebe nahen darf. Hören Sie mich und dann urtheilen Sie! Ich war in die Reihen derjenigen getreten, welche Unterdrückung der Willkühr, Freiheit der Menſchenrechte verkündigten. Bald erkannte ich, daß mein Wahn mich verlockt, daß die Stimme der Lüge, die ich für die der Wahrheit gehalten, mich getäuſcht hatte.

Ich begriff zu ſpät dieſen Irrthum, aber ſeine Entdeckung erfüllte mich mit einem quälenden Gefühle, das ſich von Tag zu Tage vermehrte, das mich nimmer verläßt und warlich eine bloße Täuſchung zu hart beſtraft.“ Seine Stimme wurde jetzt bewegter und er konnte die Gelaſſenheit, die er bis jetzt gezeigt hatte, nicht ferner behaupten. „Ich ſah die Wohnungen meiner Landsleute in Flammen aufgehen, ich ward Zeuge, wie wehrloſe Greiſe, Weiber und Kinder fühllos niedergemetzelt wurden, ich wagte mein Leben, dieſen Grauſamkeiten Einhalt zu thun. Man hatte mich beobachtet, man ſchöpfte Verdacht gegen mich. Bald konnte ich bemerken, daß alle meine Schritte bewacht wurden. Da erſt erhielt ich jenen Brief. Wo nun einen treuen Boten hernehmen, der meine Antwort, der das Bekenntniß meiner Täuſchung überbracht hätte, in deſſen Händen mein Schreiben demjenigen, an den es gerichtet war, nicht gefährlich werden konnte? Die Männer des Landes ſahen mich für ihren Feind an, diejenigen, deren Kleid ich trug, trauten mir nicht. Und dann —“ ſetzte er in einem Tone hinzu, der ſchmerzhaft aus ſeiner bewegten Seele drang — „was hätte ich ſchreiben können, das dem Verlangen in jenem Briefe entſprochen, das die Beruhigung, die gewünſcht wurde, gegeben hätte. Ich bin einmal unauflöslich an die Sache geſchmiedet, die ich ergriffen habe, wie jener Held der alten Götterzeit an den Felſen, wo der Geier ſein Inneres zerfleiſcht.“

„Wie, Lothar,“ ſagte ergriffen der Geiſtliche, indem er ſich mit dem Ausdrucke inniger Theilnahme dem jungen Mann näherte, „Sie erkennen die Täuſchung an, in deren Netz ſie gefallen, Sie bereuen einen Uebertritt, der Sie von Allem, was Geburt, Erziehung und Familienbande Ihnen nahe gelegt, trennt, und dennoch wollen Sie der unwürdigen Feſſel ſich nicht entledigen? Was kann Sie zurückhalten, was kann Ihren freien Willen in dieſer Sache beſchränken?“

„Die Ehre!“ erwiederte ſehr beſtimmt Lothar. „Sie iſt das höchſte Gut eines Soldaten und alle andere Rückſichten müſſen ſich ihr unterwerfen. Kein theueres Gefühl des Herzens, keine Hoffnung einer ſchönen Zukunft, kein ſüßes Band kann gegen ihr Machtgebot beſtehen. Soll ich für einen Feigen gelten, für einen Verräther, einen Ehrloſen? Nimmermehr. Wann der Himmel den Segen des Friedens ausgießt über dieſes Land, wann das Schwerdt in der Scheide ruht, wann die Verſöhnung, welche tauſende wieder vereinigt, auch in die Wohnungen der Einzelnen dringt, dann lege ich dieſes Kleid ab, dann erſt darf ich den Geier bannen, der an meinem Herzen nagt. Komme Alles über mich, alles Leiden, was ſich auf eines Menſchen Bruſt häufen kann, ich werde es ertragen und entſagen; aber meine Ehre muß fleckenlos ſeyn, mein Name ſoll nicht zum Spott werden bei jenen, denen ich ſie, mit dem erſten Schritte zu ihnen, verpfändet habe!"

„Armer Lothar!" verſetzte der Geiſtliche und ſein Blick lag trübe auf dem Sohne des Freundes. „Dieſer Wahn iſt ſchrecklicher, als der erſte, dem Sie ſich entriſſen haben. O ich kenne ſeine unwiderſtehliche Gewalt, ich weiß, daß er tief in die Seele deſſen wurzelt, den er einmal ergriffen hat, und ihn oft im Tode erſt verläßt! Ich weiß auch, daß es vergeblich ſeyn würde, die Stimme dagegen zu erheben, ihn mit Gründen umſtürzen, ihn mit dem Lichte der Wahrheit erhellen zu wollen. Dieſe Soldatenehre iſt eine Sache, die Allem, was Vernunft, was Sitte und Religion gegen ſie einwenden, das Gehör verſagt. Sie ſteht tyranniſch für ſich da: abgeſchloſſen auf ihrem blutigen Throne, gebieteriſch jedes Opfer verlangend, ſey es auch das des Heiligſten. Noch einmal, Lothar, ich muß Sie bedauern, daß Ihr beſſeres Selbſt dieſem Götzen unterthan geworden iſt."

„Auch das muß ich ertragen," ſprach reſignirt der junge Mann: „noch mehr vielleicht," ſetzte er mit einem unruhigen Blick auf den Vater hinzu; „denn ich fürchte ſehr, hier nicht bei Allen die Theilnahme gefunden zu haben, die ich hoffen zu dürfen glaubte."

Der alte Waßmer, der bisher unbeweglich geſtanden und mit immer finſterer werdendem Ernſte die Aeußerungen des Sohnes vernommen hatte, trat jetzt vor und ſchien endlich das Schweigen, das er beobachtet hatte, brechen zu wollen. Aller Blicke richteten ſich auf ihn, die geſpannteſte Erwartung malte ſich in Aller Zügen.

„Ich habe einen Sohn,“ begann er in einem gepreßten, herben Tone, der die Anweſenden keine erfreuliche Aenderung ſeines Sinnes ahnen ließ, „den die Waffen, welche Sie tragen, Herr Capitain, bis in die verborgenſte Zuflucht, in Oeden der Felſen, in die Schneewüſten der Gletſcher verfolgen. Wenn Sie dieſem Sohne begegnen ſollten, Herr Capitain, ſo erſuche ich Sie, ſeiner zu ſchonen; denn er iſt ein wackrer Jüngling, auf dem der Segen ſeines Vaters ruht.“

„Das iſt zu viel!“ rief außer ſich **Lothar**. „Bin ich denn ein Peſtkranker, ein Geächteter der Menſchheit, von dem ſich ſelbſt derjenige mit Abſcheu wendet, den ihm die Natur am nächſten geſtellt hat? Was habe ich verbrochen, das einen Brudermörder in mir ahnen läßt? O er iſt glücklich dieſer Bruder, denn ihn hat kein unſeliger Wahn in der Tiefe ſeiner Bruſt ergriffen an ſeinem heiligſten Gefühle und fortgeriſſen in den Strudel, aus dem kein Entrinnen iſt! Er iſt glücklich, denn die Liebe des Vaters iſt ihm geblieben und ihr Sonnenſchein erwärmt ſeine Seele in dem ſtarren Winter der Eiswüſte! Aber ich beneide ihn nicht. Ich liebe ihn zu ſehr, um ihm nicht ein Glück zu gönnen, das er verdient. Wer weiß, ob er nicht ſiegreich aus dem Kampfe hervorgeht, der das Vaterland verwüſtet? Möge er es! Meine Wünſche begleiten ihn und ich kann der Sache nicht zürnen, gegen die ich gezwungen bin, zu fechten. Es giebt gute Schützen unter den Hirten, ich weiß, daß ſie nicht leicht ein Herz verfehlen, das unter dem Rocke ſchlägt, den ich trage. Der alte Freiheitsgeiſt gährt unter ihnen und wird bald ausbrechen zu wildem, nichts verſchonendem Kampfe. Dann bringt wohl die Kugel eines ſolchen Schützen dieſes Herz zur Ruhe, das nur aus Irrthum, nicht aus böſem Willen fehlte. Leben Sie wohl, mein Vater!“ fuhr er in einem ruhigern, beſtimmten Tone fort, „Ich verlaſſe dieſes Haus, in dem ich nicht gern gelitten bin, ich will kein Gefühl durch meine Anweſenheit verwunden, das, ſo ſtrenge es mich auch trifft, ich dennoch ehre. Aber ich kann nicht gehen, ich kann nicht vielleicht auf ewig ſcheiden, ohne das Bewußtſeyn mitzunehmen, eine Perſon bleibe im Vaterhauſe zurück, die den unglücklichen, verlorenen Sohn entſchuldige, deren Liebe und Treue ihm der einzige Troſt in ſeiner Verbannung ſeyn kann! Luiſe," wandte er ſich jetzt in einem zärtlichen Tone zu dieſer und bot ihr die bebende Rechte, „verdammſt auch du mich, haſt du mein Gedächtniß in deinem Herzen verlöſcht, wie es auslöſchen ſoll auf der Geſchlechtstafel der Waßmer?"

„Nein, Lothar!" ſagte entſchloſſen die junge Dame, indem ſie vortrat und ihre Hand in die dargebotene des Offiziers legte. „Mag es jedermann hören, daß ich dich liebe und dir treu zu bleiben gelobe für alle Zeit. Ein Augenblick, wie dieſer, zerreißt den Schleier jedes Geheimniſſes. Was wir uns tauſendmal verſprochen in unbelauſchten Stunden, das verſpreche ich hier auf's Neue vor Allen, die es hören wollen. Ich werde nie einem andern Manne angehören, als dir. Du trägſt ein unverſchuldetes Unglück, deshalb ſtemme dich muthig gegen dieſe Laſt und ſuche ſie dir durch Ruhe — iſt es möglich — durch Heiterkeit zu erleichtern. Was Andere nicht begreifen, das begreife ich recht wohl. Du kannſt jetzt nicht, ohne deine Ehre zu beflecken, auf deinem Wege umkehren. Ich weiß dein äußeres von deinem innern Leben zu trennen, ich weiß, daß dein Herz rein iſt und für die Sache des Vaterlandes ſchlägt, wie das meinige. Wer ſieht in die Zukunft, wer kann nur die nächſte Stunde vorausberechnen? Alles kann ſich umgeſtalten in einem Augenblicke, die Brüder, die das Schickſal von einander geſchieden, liegen ſich in den Armen, und das Vaterherz, das ſich abgewendet, öffnet ſich wieder der Milde und der Verzeihung. Glaube mir ſicher, Lothar, dieſe Zeit wird kommen. Sieh ihr heiter entgegen, wie ich, hoffe und erfülle, was dir deine Pflicht gebeut!“

Dieſe in einem ruhigen und beſtimmten Tone gegebene Erklärung verfehlte ihre Wirkung nicht auf den größten Theil der Anweſenden. Der Geiſtliche, der die Abſichten ſeines alten Freundes kannte und nicht anders glaubte, als daß dieſer auch über die Neigungen der jungen Leute mit ſich im Reinen geweſen ſey, blickte fragend und befremdet nach dieſem hin. Vetter Landolin und ſeine Beſchützerin ſahen ſich in Allem, was bisher ihre Berechnungen geleitet hatte, getäuſcht; der erſte wußte nicht, auf wen er jetzt ſeinen Verdacht richten ſollte, da es ihm doch unzweifelhaft ſchien, daß Eliſabeth ein geheimes Einverſtändniß mit irgend einem Manne habe. Dieſe war an der Seite ihrer Freundin vorgetreten, allein ihr gewöhnliches ſanftes Aeußere hatte ſich nicht verändert und nur ihr bittender, nach dem Herrn des Hauſes gewendeter Blick, ließ die Theilnahme erkennen, die ſie an dem Looſe Luiſens und Lothars nehme. Auf dem Angeſichte des alten Waßmer zeigte ſich ein bitteres Lächeln. Aber er hatte ſeine Stellung nicht verändert, er zeigte ſonſt durch nichts, daß er heftiger bewegt, ſtärker gereizt ſey. Dem mächtigen Gefühle der Entrüſtung und des Unwillens über die Erſcheinung Lothars in ſeinem Hauſe, ſchien das einer geſcheiterten Hoffnung, das, was die neue überraſchende Entdeckung veranlaſſen mußte, zu unterliegen.

Indeſſen hatte Lothar beide Hände Luiſens mit Innigkeit an ſeine Bruſt gedrückt und ſagte dann, von einer Freude belebt, die ſein Auge glänzen und ſeine Wange erröthen machte:

„Ich ſcheide mit einer großen Beruhigung in meiner Seele. Mir gewährt wohl ein freundlicher Nachbar ein Obdach, das mir hier verſagt wurde. Was der Himmel Gutes und Freudiges zu den Menſchen herniederſendet, das möge er dem Manne, den ich nicht mit dem theuren Namen, auf den die Natur, auf den mein Herz mich hinweiſ't, anreden darf, um ihn nicht zu verletzen, gewähren! Leben Sie alle wohl! Wir ſind uns ſicher, Luiſe, wir finden uns wieder, wo es auch ſey und ob auch deine Gefühle der Sache feindlich ſind, der ich dienen muß!“

Mit dieſen Worten verließ er eilig den Salon, ohne daß der ſtrenge Vater durch ein Wort, durch eine Bewegung den Wunſch verrathen hätte, ihn zurückzuhalten. Da trat der Geiſtliche zu ihm und ſagte mit ernſter Stimme:

„Hatten Sie kein Wort des Troſtes für ihn, keine Aeußrung der Milde, die den Unglücklichen erheben konnte?“

„Er iſt ein Feind des Vaterlandes;“ erwiederte finſter der Greis: „ich kenne ihn nicht. Er giebt vor, ſeinen Bruder zu lieben, und ſtiehlt ihm die Braut; ich muß ihn verachten.“

So hart und entſchieden dieſe Rede auch klang, ſo mochte doch in dieſen Augenblicken ſein Inneres von Zweifeln ergriffen ſeyn, die er vergebens zu bekämpfen ſuchte. Mußte nicht eine Stimme der Mahnung ſich in ſeiner Seele erheben, die ihm ſagte, daß er nie bedacht geweſen, die Neigungen der Mädchen und der jungen Männer, die er für einander beſtimmt hatte, zu erforſchen? Hier machte ihm das

Rechtsgefühl in ſeiner Bruſt, dem er alle Handlungen ſeines Lebens unterwerfen wollte, einen leiſen Vorwurf, wenn es ihn auch wiederum in Hinſicht auf Lothar's Abtrünnigkeit in dem Entſchluſſe: dieſen von ſich entfernt zu halten, befeſtigte. Er konnte nicht gerade in das offene Auge ſeines geiſtlichen Freundes blicken, er nahm noch einmal haſtig Abſchied von ihm und zog ſich dann, gegen alle Uebrigen ein finſteres Schweigen beobachtend, in ſein Zimmer zurück.

Die kleine Geſellſchaft, von verſchiedenen Gefühlen bewegt und Gedanken hingegeben, die alle, aber in ſehr getrennten Beziehungen, ihre Richtung in die Zukunft nahmen, löſte ſich jetzt auf. Der Geiſtliche beſtieg den Wagen, der ihn erwartete, um in die Stadt zu dringenden Berufsgeſchäften zurückzukehren; Tante Brigitte und ihr Günſtling begaben ſich in die Zimmer der ältlichen Dame, wo eine Conferenz über die außerordentliche Dinge, die ſich zugetragen hatten, gehalten werden ſollte.

## Neuntes Kapitel.

> Verrath und Argwohn lauſcht in allen Ecken;
> Bis in das Innerſte der Häuſer dringen
> Die Boten der Gewalt.

Der Abend dieſes Tages war ſehr milde. Die Waſſer rauſchten lebendiger von den Bergen herab, an dem Seeufer war während des warmen Tages die letzte Spur des Winterſchnees weggeſchmolzen.

Walter Brenni, dem es läſtig gefallen, wider ſeine Gewohnheit den ganzen Tag in der eingeſchloſſenen Zimmerluft ausharren zu müſſen, trat, als die Dämmerung einbrach, an's Fenſter, öffnete dieſes und überließ ſich, während er die friſche Luft in vollen Zügen einathmete, ſeinen Gedanken. Er hatte im Laufe des Tages von Herrn Waßmer erfahren, daß der Mann, der ihm prophetiſch das Wiederſeden mit Clevele Hergi verkündigt hatte, ein ketzeriſcher Geiſtlicher ſey und dieſer Umſtand machte ihn in dem Vertrauen irr, das er ſeiner tröſtenden Vorausſagung geſchenkt hatte. Er rief ſich die Worte des wunderbaren Mannes in ſein Gedächtniß zurück, er wiederholte ſich Alles, was er in der nächtlichen Unterredung vernommen hatte. Da war nichts, was der Lehre ſeines Glaubens widerſprochen hätte, da ſchien ihm Alles ſo heilig und der Seele erfreulich, als habe er es im Beichtſtuhle aus dem Munde eines geweiheten katholiſchen Prieſters gehört. Seine Zweifel fingen an, ſich zu beruhigen und als er nun am offenen Fenſter ſtand und endlich mit ſeiner Ueberlegung im Klaren war, da hatte die Ueberzeugung, der Mann meine es redlich, da hatte der tief in ſeine Seele greifende eigene Wunſch, jene prophetiſchen Worte möchten ſich erfüllen, geſiegt, und er ehrte nun denjenigen, den er in einem andern Falle, ſeinen Vorurtheilen gemäß, keines Vertrauens werth gehalten haben würde, wie einen Heiligen.

„Ja, ich werde ſie wiederſehen!“ ſagte er in ſich hinein. „Aber wann — wann? Jenes iſt die Hoffnung, die mein Herz jetzt neben der tiefen Trauer erfüllt, dieſes iſt die Frage, die meines Lebens Kräfte neu ſpannt in ſeliger Erwartung. Und wann ich ſie wieder geſehen habe, wann ſie mir wunderbar erſchienen iſt — wie? das wiſſen die Heiligen — was ſoll dann geſchehen, was iſt dann noch übrig zu tragen und zu leiden?“ Er ſah nachſinnend zu Boden. Nach einigen Augenblicken antwortete er ſich ſelbſt, das Haupt ruhig neigend: „Der Tod! Der Tod eines freien Schweizermannes im Kampfe gegen die Unterdrücker. Gott und die heilige Jungfrau gewähren mir dieſes Loos!“

Unter den Betrachtungen, denen ſich der Schütz hingab, hatte er unterlaſſen, ſeine Wachſamkeit in dem Grade nach Außen hin thätig zu zeigen, wie es ſonſt in ſeiner Gewohnheit lag. Er hatte ein leiſes Geräuſch in den niedern Zweigen der Tannen, er hatte leichte, ſchleichende Schritte, die zwiſchen den Bäumen naheten, nicht wahrgenommen. Jetzt ſtanden mit einemmale zwei Mädchen vor ſeinem Fenſter, die ihn erſt neugierig, dann überraſcht anſchauten. Er ſah ein, daß es zu ſpät ſey, ſich zurückzuziehn. Dann konnte er ſich auch denken, daß ihm von dieſem Beſuche keine Gefahr drohe. Die Dämmerung war noch leicht genug, um, wenn er nicht auch in einer der jungen Damen diejenige hätte vermuthen müſſen, der er das Schreiben von Vincenz überbracht hatte, ihn erkennen zu laſſen, er erblicke die Mädchen vor ſich, die oft als Kinder bei ſeinen Eltern in Egeri Wochen lang im Hauſe geweſen waren, die er vor zwei Jahren etwa zum letztenmale geſehen und die ſich ſeitdem nur wenig verändert hatten.

„Walter Brenni, du biſt es!“ ſagte Luiſe, die den Arm der zögernden Freundin hielt und dieſe näher an's Fenſter zog. „Kaum hätt' ich dich erkannt, ſo ſehr ſcheinſt du mir verändert. Du warſt der Bote, der dieſe Nacht zu einem gewiſſen Fenſter aufſtieg und ein Brieflein einſchob von dem Herzallerliebſten eines gewiſſen jungen Frauenzimmers; du weißt von

Vincenz zu erzählen, du kennſt ſeinen Aufent
halt, du kannſt tauſend Fragen beantworte
die dem gewiſſen jungen Frauenzimmer auf de
Lippen ſchweben, und zu denen ſie noch nic
Muth und Kraft in ſich findet. Erzähle m
erſt, lieber Brenni, und mache ſie ein wen
dreiſt durch deine Rede, denn, ich weiß, ſ
trägt gar Viel auf dem Herzen, was ſie ger
dir aufladen möchte, um es an jenen Herzalle
liebſten mitzunehmen.“

Während Eliſabeth der Freundin dur
Zupfen und Drucken ihre Unzufriedenheit üb
den Muthwillen, mit dem ſie eine ihr ſo wic
tige Sache behandeln konnte, zu erkennen ga
ſchien Brenni zu überlegen, was bei dieſ
Gelegenheit zu thun ſey. Erſt meinte er, es ſe
bedenklich, den Aufenthalt des gefährdeten Vin
cenz zwei jungen Mädchen, von denen ihm da
eine doch etwas leichtſinnig vorkam, zu en
decken, dann aber erinnerte er ſich der Zeit ſe
ner Liebe, dann wurde jene Bedenklichkeit dur
die Erwägung, welche Beruhigung Eliſabet
von ſeiner Mittheilung erwarte, und daß e

ihr von der höchſten Wichtigkeit ſeyn müſſe, die Sicherheit des Geliebten im Auge zu haben, überwogen. Er erzählte nun Alles, was ſeit den Unglückstagen von Unterwalden dem jüngern Sohne des Hauſes, in deſſen Geſellſchaft er von da an geblieben, begegnet war. Die Gefahren, denen ſie getrotzt, die Beſchwerden und Entbehrungen, die ſie ertragen hatten, ſtellte er in einem mildern Lichte dar, um der Gefühle Eliſabeths zu ſchonen. Er bemühete ſich, ihr den Aufenthaltsort im hohen Sihlthale, in den Felſen des Diethhelmberges, als heiter und angenehm, als eine friedliche und ſichere Stätte zu ſchildern, wo ſie in ungeſtörter Verborgenheit oft Freunde aus den Thälern ſehen, und, den Revieren der Gemſen nahe, eine Jagd betreiben könnten, die ihnen Vergnügen und eine ſchmackhafte Nahrung gewähre. Er geſtand ihr auch, daß Vincenz nicht immer in jener öden Einſamkeit weile. In dem Kleide eines Hirten von der Alp, deſſen Sprache und Benehmen er täuſchend nachzuahmen verſuche, ſteige er oft in die Thäler nieder, und habe ſchon manchmal mitten unter den Feinden des Landes Tage lang zugebracht, ohne daß dieſe geahnt, wen ſie unter ſich beherbergten. Dieſes aber ſey ein tiefes Geheimniß, das er — Walter Brenni — noch niemand entdeckt, als ihr allein, da er wohl wiſſe, daß zwiſchen zwei Perſonen, welche die Herzen zuſammengegeben für ihr Lebelang, die Freude und Noth miteinander gemeinſam tragen wollten, kein Geheimniß walten dürfe. Sie ſolle aber deshalb nicht bange ſeyn um Vincenz. Er benehme ſich ſo klug, daß er keinen Verdacht erregen könne, und wo er ſich unter die Franzmänner begebe, da ſeyen auch immer ſo viele Freundeshände in der Nähe, um ihm im Nothfalle beizuſtehn.

„Harret nur geduldig, Jungferle,“ ſetzte er in einem beruhigenden Tone, der das Schwermüthige, das immer ſeine Rede begleitete, beſonders eindringlich machte, hinzu: „Es wird bald eine glücklichere Zeit kommen für Euch und Junker Vincenz! Die Stunde iſt nicht fern, wo die Lawine, die ſchon über den Häuptern der fremden Zwingherrn ſchwebt, ſich losreißt und ſie unter ihrer Laſt begräbt. Die Hirten haben ſich Vieles müſſen gefallen laſſen, weil ſie verrathen wurden, aber das Joch, das ſie ruhig zu tragen ſcheinen, drückt ſchwer auf ihren Häuptern, und der Tag der Rache iſt bereitet, wo ſie es vernichtend niederſchmettern auf ihre Feinde. Die Stadtherrn drehen ſich nach jedem Winde, heute beugen ſie den Rücken vor der Freiheitsmütze, wenn es ihnen Vortheil oder Sicherheit bringt, morgen ſchütteln ſie freundlich dem Landmanne die Hand, wenn ſie merken, daß deſſen Sache gut ſteht. Auf der Alp, in den Thälern, wo keine dumpfe Städte mit beengenden Ringmauern, mit Gefängniſſen und Zwingthürmen ſtehen, lebt ein anderes Volk. Von dem Volke wird die neue Freiheit des Schweizerlandes ausgehn, dann herrſcht wieder der alte Friede, dann können alle glücklich werden, denen noch ein Glück für dieſes Leben aufbehalten iſt.“

Eliſabeth befand ſich in einer großen Gemüthsbewegung. Sie ahnete die Gefahren, denen Vincenz ausgeſetzt war, ſie konnte ſich nicht überzeugen, daß jene Wageſtücke, von denen Brenni leichthin ſprach, immer einen glücklichen Erfolg haben möchten; allein ſie wußte ihre Gefühle zu verbergen, und nur ein leiſes Zittern im Tone ihrer Stimme ließ, als ſie jetzt zu ſprechen begann, die Freundin vermuthen, daß ſie ſich im Innern tief ergriffen fühlte.

„Walter, du biſt ein Freund von Vincenz,“ ſprach ſie in ihrer gewöhnlichen ſanften Weiſe zu dieſem, „und von dir erwarte ich, daß du ſein Leben, ſeine Freiheit behüteſt, als gälte es dir ſelber. Sage ihm, daß ich ihn bitte, ſich nicht unnöthig der Gefahr auszuſetzen. Das Vaterland verlangt ſeinen Dienſt; wo es deſſen Noth erheiſcht, mag er kämpfen, er mag — wenn es ein ewiges Verhängniß ſo beſtimmt hat — ſterben für die heilige Sache der Heimath; ich werde ihn beweinen, ſo lange Gott mir Thränen verleiht, aber ich werde ſtolz auf ihn ſeyn, denn was er für ein ewiges Recht, für das kein Opfer zu groß iſt, erkannt hat, das ſehe auch ich ſo an. Was aber bleibt mir übrig, wenn er bei einem leichtſinnigen, zweckloſen Wageſtücke zu Grunde geht? Ach, dann hätte ich nur den Schmerz über ſeinen Verluſt und jener tröſtende Stolz wäre für mich verloren! Er ſoll nur nicht verſuchen, herab zum See zu kommen, um mich zu ſehen. Hier kennt ihn jedermann, und in dieſer Zeit, wo ſo viele nur auf ihren eigenen Vortheil bedacht ſind, ſchläft der Verräther nicht. Vielleicht führt uns irgend eine Gunſt des Schickſals dennoch zuſammen. Mein Oheim hat ſchon früher davon geſprochen, einmal nach dem Pachthofe am Egeriſee zu ſehen. Es iſt jetzt ruhiger geworden im Lande und vielleicht denkt er wieder einmal an dieſe Abſicht, und dann verſagt er uns Beiden die Bitte nicht, uns mitzunehmen. Sage ihm das Alles, Walter! Es iſt ſchon in dieſem Briefe enthalten, aber wie leicht könnteſt du nicht in eine Lage kommen, wo du den Brief vernichten müßteſt, um Vincenz nicht zu verrathen, und in deiner verſchwiegenen Bruſt iſt Alles gut aufgehoben.“

„Darauf verlaßt Euch, Jungferle!“ ſagte der Schütz, indem er das dargebotene Schreiben annahm und auf ſeiner Bruſt verwahrte. Er fühlte ſich zu dem jungen Frauenzimmer, das die Geliebte ſeines Genoſſen in Gefahren und in der Einſamkeit war, beſonders hingezogen. Der milde Klang ihrer Stimme machte ihn wehmüthig, denn er erinnerte ihn an Clevele Hergi, die auch ſo ſanft und ruhig geſprochen. „So lange Walter Brenni noch einen Tropfen Blut in ſeinen Adern fühlt,“ fuhr er betheuernd fort, „ſo lange noch ein Lebensfunken ſich in ihm regt, ſo gehört er dem Junker Vincenz. Glaubt mir, Jungferle, in der Oede und Wüſte ſchließen ſich zwei Männer, die Manches mit einander erfahren haben, enge zuſammen. Der Junker hält feſt an mir, wie ich an ihm. Aber jetzt entfernt Euch! Ich höre den alten Herrn im Nebenzimmer und die Stunde, die ich hier, wo man mich auch zu gut kennt, zu meiner Abreiſe benutzen muß, iſt nahe. Ich werde dem Junker Alles berichten, ich werde ihm auch ſagen, wie ſanft und gut ich Euch gefunden habe, und daß Ihr ihn ſo feſt in Eurem Herzen tragt, wie er es verdient.“

Der Schütz verſchwand vom Fenſter und die beiden jungen Frauenzimmer zogen ſich ſo leiſe durch das Dickigt zurück, wie ſie gekommen waren. Sie bemerkten nicht, daß eine dunkle Geſtalt mit unhörbaren Schritten ihnen nachſchlich, daß dieſe beim Ausgange des Tannengehölzes leichtfüßig zur Seite ſchlüpfte und nach der andern Seite des Hauſes hin ſich in die Dämmerung verlor.

Sie hatten ſchweigend ihren Weg bis in die Mitte des Gartens fortgeſetzt. Hier ſagte Luiſe, indem ſie den Arm der Freundin losgab, mit einem Anfluge von Unmuth:

„Deine Unterredung mit Walter Brenzi hat mich melancholiſch gemacht. Warum iſt mein Liebhaber nicht auch einer von den Geächteten, die eine Luſtpartie im Schnee und im Eiſe dem ruhigen Lager im warmen Quartier vorziehen, auf den ich auch einmal ſtolz ſeyn könnte, wenn ihn eben das Loos alles Irdiſchen träfe? Weiß der Himmel, ich liebe den Lothar recht von Herzen, ich ſehe ein, daß nun nicht mehr zurück kann, aber ich bin a von ganzer Seele ein freies Schweizermäd und habe einen Abſcheu vor der welſchen S und Sprache.“

„Du haſt dein Theil zu dulden und tragen, wie ich das meinige;“ verſetzte tröſt die Freundin. „Denke immer daran, daß arme Lothar nur aus Liebe zu ſeinem V in einen Irrthum verfallen iſt, der ihn jetzt ſehr ſchmerzt, und du wirſt dann auch ſeyn auf einen Mann, der ſeiner kindli Liebe bedauernswürdiges Opfer geworden i

„Ganz recht!“ erwiederte lebhaft Lui „ich will auch ſtolz ſeyn auf ihn. Aber beſ ich nur die Kunſt, ſo in Stille und Duld Alles ruhig im Herzen zu verbergen, wie Bei mir gährt es ewig, es will heraus ich muß mich in den Wirbel der Hausgeſch ſtürzen, um nicht in einem beſtändigen Kr mit Onkel und Tante zu leben, wenn jener zornig über Lothar äußert, und dieſe, lich nie in des alten Herrn Gegenwart, auf deinen Vincenz, wie auf einen thörichten Abentheurer ſtichelt."

„Du haſt dafür, wenn es der Augenblick erfordert, die Kraft des Handelns, die mir fehlt;" ſagte Eliſabeth, „und oft ſchon biſt du mir zur rechten Zeit zur Hülfe gekommen, wo ich mich nicht in die Verhältniſſe zu finden wußte."

„Deswegen müſſen wir eben immer zuſammenhalten!" entgegnete die Freundin, die ihre gewöhnliche Heiterkeit wieder gewonnen hatte, und zog hüpfend ihre Gefährtin in den Salon, wo ſie bald die Gegenwart der übrigen Hausgenoſſen erwarten durften.

# Zehntes Kapitel.

Es lebt ein andersdenkendes Geſchlecht.

Tante **Brigitte** ſtand im Begriffe, ſic
mit ihrem vierbeinigen Lieblinge im Arm
hinab in das Geſellſchaftszimmer zu b
geben, wohin wir bereits die beiden junge
Damen begleitet haben, als ein beſcheiden
Klopfen an die Thüre ihres Zimmers ihr d
Beſuch des Vetters **Landolin** ankündigte, d
irgend eine Sache von Bedeutung mitzutheil
haben mußte, da er bei minder wichtigen u
offenkundigen Dingen der Ankunft ſeiner B
ſchützerin im Salon geharrt haben würde. **Br**
**gitte** ſchob haſtig den widerſtrebenden und kau
renden Mops in ſeinen Pelzkorb zurück. Dan
ließ ſie ein klares: „herein!“ erklingen, deſſe
Ton dem Klopfenden im Voraus ſagte, wie a
genehm ſein Beſuch ſey.

Nicht mit jenem freien, zwangloſen Anſtande, mit der glänzenden glatten Miene, die ihm in der Regel eigen waren, ſondern gebückt und langſam, mit einem Anſtriche von Schwermuth, der auf das Mitgefühl der ältlichen Dame berechnet war, trat der Vetter in das Zimmer. Er näherte ſich langſam der Tante, küßte ihr mit einem Seufzer die welke Hand und bat in einem melancholiſchen Tone um Verzeihung, daß er noch einige Augenblicke ihrer koſtbaren Zeit in Anſpruch nehmen müſſe, um gegen die gütigſte Freundin, die ihm das Geſchick gewährt, ſein Herz von einer Laſt zu befreien, die ſie durch ihre Theilnahme, durch Rath und Hülfe ihm allein erleichtern könne.

Des Vetters Aeußeres hatte ſchon Brigitten beunruhigt; dieſe Worte mußten ihre Beſorgniß zu einem hohen Grade ſteigern. In ihrem Gemüthe, das durch manche Täuſchung und bittere Erfahrung der Jugend verödet worden war, lebte wenig Liebe zu ihresgleichen. Der Umgang mit dem Bruder war ihr mehr Gewohnheitsſache, als ein Bedürfniß des Herzens. Sie ertrug nur ungern und mit verhaltenem Groll, daß deſſen entſchiedenes Rechtsgefühl, deſſen ſtrenger Ernſt und durch keinen Widerſpruch zu erſchütternde Entſchloſſenheit, ihr in ſo manchen Dingen entgegentraten, die ſie gern durchgeſetzt hätte. Da die Gelegenheiten ſich immer vermehrten, in denen Herrn Waßmers beſſere Einſichten die Entwürfe der Schweſter verwarfen, ſo wurde jener innere Groll nach und nach zu einem bleibenden Gefühle in dem ohnehin herben Gemüthe Brigitten's. Sie haßte den Bruder nicht, aber ſie wurde kalt gegen ihn und wo es ihr gelingen konnte, irgend eine Sache, die ihm widerwärtig war, hinter ſeinem Rücken zu bewerkſtelligen, ſo war das ein heimliches Feſt für ſie und ſie erfreuete ſich ſolcher elender Triumphe. Die beiden Söhne des Hauſes hatte ſie nie leiden können, da es nach ihrer Meinung wilde, rohe und leichtſinnige Jungen waren, die keine Achtung gegen ihres Vaters Schweſter hegten und ihren, freilich oft ſonderbaren Begehren, ſelten Folge leiſteten. Wie gegen ihren Bruder, ſo ſtieg auch gegen die Neffen ihre bittere, widerwillige Geſinnung mit den Jahren. Sie fühlte ſich froh, die beiden jungen Männer außer dem Hauſe zu wiſſen, in Verhältniſſen, die ihnen vielleicht für immer die Rückkehr verbieten konnten. Die beiden Mädchen hatte ſie zu jeder Zeit wie Fremde, wie Eindrinlinge angeſehen, die unrechtmäßig eine Stelle eingenommen hatten, welche, wie ſie meinte, ihre eigenen Rechte beſchränke. Mit Eliſabeths Mutter, einer ſehr ſanften Frau, hatte ſie im Unfrieden gelebt und nach deren Tode ihren Groll auf die Tochter übergetragen; Luiſe ſchien ihr nun gar im höchſten Grade unerträglich, da dieſe, die der Familie gar nicht verwandt war und, nach ihrem Ausdrucke, das Gnadenbrod im Hauſe aß, dennoch eine Selbſtſtändigkeit behauptete, an der alle Verſuche Brigittens, ſie auf ihr eigentliches, untergebenes Verhältniß aufmerkſam zu machen, ſcheiterten. Nichts deſto weniger zeigte ſich die Tante immer bemüht, eine Art von mütterlichem Anſehn über die Mädchen zu behaupten. Es war ihr ſo ſüß, doch auf irgend jemand eine freilich ſehr beſchränkte Herrſchaft üben zu können, daß ſie nur deswegen die jungen Frauenzimmer ungern hätte miſſen mögen, wenn ſchon kein wohlwollendes Gefühl für ſie in ihrer Seele lebte.

So ſtand Brigitte in einem Alter, das die Mitte zwiſchen vierzig und fünfzig hielt, liebeleer und wenig geliebt in dem Hauſe ihres bei weitem ältern Bruders. Da kam Vetter Landolin von ſeinen Reiſen in's Ausland zurück. Schon als ein Kind hatte er ſich durch ein immer dienſtfertiges, einſchmeichleriſches Weſen, wenn er die Verwandten am Seeufer mit ſeinen Eltern beſuchte, in der Gunſt Brigittens, die bei ihm Alles fand, was ſie bei den Brudersſöhnen vermißte, feſtzuſetzen gewußt. Die boshaften, tückiſchen Streiche, die er ſeinen Altersgenoſſen ſpielte, kamen ſelten zu den Ohren der Eltern und wenn dieſe auch etwas davon erfuhren, ſo vermochte Landolin immer in den deshalb angeſtellten Unterſuchungen die Schuld auf Andere zu ſchieben und ſich als Opfer eines gegen ihn geſchmiedeten Complotts darzuſtellen. Die Eltern waren durch ſein ſanftes Betragen, durch den Gehorſam, den er zeigte, ohne ihn in den meiſten Fällen wirklich zu üben, ſchon im Voraus für ihn eigenommen. Dieſe Eigenſchaften des Knaben waren dem Jünglinge und jungen Manne eigen geblieben und bei der Erkenntniß ihres Vortheils im Umgange mit der großen Welt von ihm gepflegt und verfeinert worden. Welchen Eindruck hatte doch damals ſchon ſeine Wiedererſcheinung, die gerade in jene Zeit fiel, wo Herr Waßmer in den Kerkern von Zürich ſchmachtete und der leicht reizbare Lothar, der ernſt kräftige Vincenz das väterliche Haus noch nicht verlaſſen hatten, neben dieſen, ihrem eigenen Sinne folgenden Jünglingen, auf Tante Brigitte gemacht, die nun endlich einen jungen Mann fand, der ihr die Ehrerbietung, die ſie im Uebermaße verlangte, wirklich bewieß und nicht ſelten ein Gefühl ahnen ließ, das ſie in die glücklichſten Tage ihrer Jugend zurückverſetzte! Wir wiſſen, daß der Vetter von der Natur mit einem wohlgefälligen Aeußern bedacht worden war. Um ſo ſchmeichelhafter mußten dem alternden Mädchen ſeine Huldigungen ſeyn. Seine öftern Beſuche, ſeine fortgeſetzte Aufmerkſamkeit nahmen ſie ganz für ihn ein. Dennoch ſträubte ſich ihre Vernunft gegen den Gedanken, daß ſein Alter mit dem ihrigen ſich vertrage, daß ſie ſeine Bemühungen, ihre Gunſt zu gewinnen, auch als Bewerbungen um ihre Hand anſehn könne. Ein ſolche Idee war ihr ſeit vielen Jahren zu fremd geworden, als daß ſie Eingang bei ihr gefunden hätte. Der Vetter war das einzige Weſen, dem ſie wohlwollte, bei dem ſie Befriedigung der großen Anſprüche, die ſie machte, fand und als eine natürliche Folge ergab ſich, daß ſie nun darauf dachte, ihn zu belohnen, ihm ihr Vermögen nach ihrem Tode zuzuwenden, das ſie den Neffen, die ſie mit Unrecht ſich gewöhnt hatte, für ihre Feinde anzuſehen, nicht gönnte. Da ging Lothar zu den Franzoſen über, da wurde der Vater, der aus dem Gefängniß zurückkehrte, über dieſen Schritt des Sohnes von einem Unwillen ergriffen, den Brigitte mit ſtillem Wohlbehagen keimen und wachſen ſah. Eliſabeth's Hand ſchien jetzt frei und durch eine Verbindung des Mädchens mit Landolin konnte ſie die Verfügung, die ſie zu Gunſten des Letztern zu treffen im Sinne trug, in einem milden Lichte erſcheinen laſſen. Daher ihre Bemühungen, den liebenswürdigen Vetter dem jungen Frauenzimmer intereſſant zu machen, daher die Beſtürzung, die ſich in dem Augenblicke ihrer bemächtigte, als ſie Landolin mit allen Spuren eines tiefen Kummers ihr Zimmer betreten ſah.

Sie nöthigte ihn ſogleich zum Sitzen, ſie ließ ſich an ſeiner Seite nieder und befragte ihn mit der ängſtlichſten Sorgfalt: ob ihm etwas Unangenehmes begegnet ſey oder ob vielleicht eine Unpäßlichkeit ihn plötzlich befallen habe, wogegen in ihrer Hausapotheke ſich wohl Mittel und Hülfe finde? Der Vetter führte noch einmal ihre Hand zu ſeinen Lippen und ſagte dann in einem Tone der Trauer und des Grames:

„Theuerſtes Bäschen —“ ſo nannte er ſie gewöhnlich, wenn ſie allein waren, und Brigittens Mund verfehlte dann nie, ſich zu einem wohlgefälligen Lächeln zu verziehen — „wir müſſen einem ſchönen Plane entſagen, den ihre Güte für mich entworfen, den ihr hoher geiſtiger Ueberblick geordnet hatte. Nicht von Lothar kam der Bote, der in dieſer Nacht zu Eliſabeths Fenſter emporſtieg, nicht von ihm war der Brief, auf den am Morgen, als ich ſie beobachtete, ihre entzückten Blicke ruheten — dieſer Täuſchung hat uns ohnehin Lothar ſelbſt entnommen. Der Brief war von Vincenz, ſein Bote iſt ein Geächteter, ein Verfolgter gleich ihm: Walter Brenni, der mir wohlbekannte, unter dem neuen Regimente übel berüchtigte Schütz von Stanzſtaad, und derjenige, den Eliſabeth noch immer liebt und ewig zu lieben gelobt hat, iſt niemand anders, als der liebe Vetter Vincenz ſelbſt. Da ſehen Sie nun wohl ein, theuerſtes Bäschen, daß Ihre freundliche Vorſorge, daß meine Wünſche und Hoffnungen eine Saat ausgeſtreut haben, von der weder Blüthen noch Früchte zu erwarten ſind. Eliſabeths Liebe, des Vaters gänzliche Ergebenheit an dieſen Sohn bieten uns unüberwindliche Hinderniſſe.“

„Vetter,“ erwiederte Brigitte in einem Tone des Erſtaunens und des Unglaubens, „du biſt ſicherlich in einem Irrthume! Eliſabeth beſitzt nicht den Muth, daß ſie nach ihrem eigenen Willen gewählt haben könnte. Sie wußte, daß ihr Oheim ſie dem Lothar beſtimmte, ſie iſt in dieſem Glauben aus dem Kinde ein Mädchen geworden, ſie iſt auch zu verſtändig, um dem Landläufer, dem verlorenen Menſchen, der ſich unter das gemeine Volk, unter die Hirten gemiſcht hat, anzuhängen.“

„Ich bin nur zu ſehr davon überzeugt,“ verſetzte Landolin, indem er mit einem Seufzer die großen Augen zum Himmel aufſchlug, was ihm in dieſem Momente, nach Brigittens Ermeſſen, ein wahres Engelsanſehn gab. „Mich ſelbſt hat der Zufall zu einer Unterredung der Mädchen mit dem Boten, der noch hier im Hauſe weilt oder es vielleicht in dieſer Stunde verläßt, geführt. Eliſabeth wechſelt Briefe mit Vincenz, ſie hat dem

Boten mundliche Aufträge gegeben, die
zeigen mußten, wie wenig ich von ihr zu h
habe, ſie denkt darauf ihn an irgend e
Orte, deſſen Namen ich nicht verſtehen ko
eine Zuſammenkunft zu gewähren.“

„Alſo ein Complott,“ ſagte höhniſch läch
Landolins Gönnerin, „ein förmliches C
plott hier im Hauſe gegen den Herrn
Hauſe, gegen mich, gegen dich — gegen A
was Achtung und Rückſicht verdient. Da
ein entſcheidender Schritt geſchehen. Ich
ſogleich zu meinem Bruder, um ihm die g
Sache zu entdecken. In der erſten Aufwall
im heftigſten Zorne ergreift er vielleicht
harte Maßregel, die dem Jüngferchen für im
das Geluſt nach dem Vetter Hirten vert
und dem kecken Boten ſein geheimnißvolles
drängen in anderer Leute Wohnung legt.
die Ehre des Hauſes hält mein Bruder.
Fleckchen, das darauf haftet, reizt ihn zu ei
Unwillen, der uns nützlich ſeyn kann. So
ten wir die Waffen, die ſie gegen uns
braucht, auf ſie ſelbſt zurück und, du wirſt ſe

Vetter, daß uns die ganze Geſchichte zum Glücke ausſchlägt.“

Von dem Feuer ihrer Empfindungen ergriffen, hatte ſie ſich erhoben, den Mops mit einer ſo gewaltſamen Bewegung in ihren Arm gedrückt, daß er laut ſchrie, und wollte eben raſch der Zimmerthüre zuſchreiten, um dem Bruder die wichtige Entdeckung zu machen, als Landolin ihr nacheilte, ſie beſchwor, von dieſem Verſuche, der Alles verderben könne, abzuſtehen und ihn erſt ruhig bis zu Ende anzuhören. Seine Ermahnung bewirkte wenigſtens ſo viel, daß ſie einſtweilen ihren Platz an der Thüre nicht verließ, ungeduldig und fertig, dem jungen Manne in jedem Momente zu entſpringen, um den Augenblick, wo bei der noch wahrſcheinlichen Anweſenheit des fremden Boten im Hauſe, ihre Offenbarung am Meiſten wirken könne, nicht zu verfehlen.

Als nun aber der Vetter ihr mittheilte, daß Walter Brenni, deſſen auch ſie ſich recht wohl erinnerte, eigentlich ein Abgeſandter des Sohnes an Herrn Waßmer zu ſeyn ſcheine,

daß er den Auftrag an Eliſabeth nur neben
bei übernommen und ausgeführt haben mög
daß der Herr vom Hauſe ein Eindrängen i
ſein Geheimniß höchſt unangenehm empfinde
könne; da zog ſich Brigitte langſam von de
Thüre zurück, verſenkte den Mops wieder in di
Wärme ſeines Pelzkorbes und ſagte bedenklich

„Das iſt eine wunderliche Geſchichte, Ve
ter! Du haſt ganz recht, wenn du meinſt, da
es zu viel gewagt wäre, die Sache durch ein
unzeitige Eröffnung auf die Spitze zu ſtelle
Eliſabeth iſt des Alten einer Augapfel un
Vincenz der andere. Wer weiß, ob ihm d
Entdeckung eines Verſtändniſſes zwiſchen beid
nicht gerade recht käme, ob er dann nicht ſelb
ſich zum Mittelsmanne bei ihr und dem Lan
ſtreicher hergäbe und ſein Glück darin fänd
eine Heirath zu knüpfen, an die er bisher ni
gedacht hat. Es wäre ihm vielleicht ein recht
Balſam auf die Wunde, die Lothar ihm g
ſchlagen. Nein, nein, Vetter! Es iſt nichts m
dem entſcheidenden Schritte. Wir müſſen d
Sache abſehen, wir müſſen erwarten, ob un

nicht ein glücklicher Zufall zu Hülfe kommt, der uns von dem Landſtreicher befreit. Indeſſen will ich ſchon bei den Mädchen deine Angelegenheit vertreten. Ich will ſie mit hundert Augen bewachen und jedes Blättchen Papier ſoll mir von nun an verdächtig ſeyn.“

„Freilich,“ erwiederte Landolin im Tone der Ueberlegung, „wäre ein ſolcher Zufall, der uns von dem Vetter befreien könnte, ſehr wünſchenswerth. Sein thörigter Leichtſinn, ſeine erniedrigende Hingebung an die Sache der Bauern, ſein Verkennen der Macht, die, Alles überwältigend und beſiegend, über das Land hinſchreitet, ſein in der That ſtrafwürdiges Auflehnen gegen dieſe Macht, ſind Dinge, welche der Familie Schmach und Unglück drohen. Herr Waßmer begeht ein großes Unrecht und, wenn ich gerade herausſprechen ſoll, eine noch größere Unklugheit, den Lothar wie einen Verbrecher zu behandeln und ihm ſein Herz und ſeine Thüre zu verſchließen. Er ſollte ſich ein Wenig zu mäßigen wiſſen. Wie nun, wenn Lothar, im gerechten Unwillen über dieſe Beſchimpfung, die Geſinnungen des alten Herrn,

ſein Verſtändniß mit dem jüngern Sohne, da
er durch Luiſen gewiß erfahren wird, de
Behörden bekannt machte? Er beſitzt das näch
ſte Recht auf Vermögen und Eigenthum de
Waßmer, und es würde ihm nur dieſe Eröff
nung koſten, um hier als Herr und Meiſter z
ſchalten. In dieſen Zeiten muß man mit de
Strome ſchwimmen, wenn man nicht in ſeine
Wogen untergehen will. Geben Sie acht, theu
erſtes Bäschen, der Vincenz geht darin un
ter! Ja, ja,“ ſetzte er plötzlich heiter wer
dend hinzu, „er wird von den Wellen fortge
riſſen, er muß von ihnen verſchlungen werden
Sie haben in einem prophetiſchen Geiſte ge
ſprochen, meine treffliche Beſchützerin, als S
jenes glücklichen Zufalls, als Sie der zu ho
fenden Befreiung von dem Ueberläſtigen ge
dachten. Kommen Sie, Beſte! Laſſen Sie un
heiter und gelaſſen der Umgeſtaltung der Ding
entgegenſehn!“

Brigittens Hoffnung wurde durch de
Muth, den ihr Verbündeter zeigte, neu beleb
Sie war weit entfernt, zu ahnen, welche En

würfe dieſer im Stillen gebildet hatte, daß die früher dargelegte Entſchloſſenheit der Tante zu einem entſcheidenden Schritte ſeine Seele mit einem neuen Lichte erfüllt hatte, welches glänzend in ſeine Zukunft hinüberſtreifte. In ſeinem Innern, das längſt nur den Gefühlen der Selbſtſucht und des Eigennutzes offen ſtand, keimte ein Plan, vor deſſen leiſeſter Berührung ein edles Gemüth entſetzt zurückgebebt ſeyn würde. Wir müſſen geſtehen, daß Landolin erſt ſcheu und zögernd ſeiner Lockung Gehör gab, je mehr er ſich aber mit dem Weſen dieſes Entwurfs bekannt machte, je tiefer er in ſeine Einzelnheiten drang, je klarer er ſeine nothwendigen Folgen zu überſchauen glaubte: deſto mehr überzeugte er ſich, daß er nun den einzigen Weg gefunden habe, auf welchem er das Ziel ſeiner Wünſche ſicher erreichen werde. Seine Berechnung ging noch weiter. Indem er ſich durch die Ausführung dieſes Planes allein diente, konnte er ſich das Anſehn geben, nur im Intereſſe Derjenigen zu handeln, die jetzt das ſchwankende Schiff des Staates leiteten, er durfte hoffen, von dieſen als ein treuer Anhänger belohnt und zu Ehrenſtellen, nach denen ſein Egoismus mächtig verlangte, erhoben zu werden. Vincenz war das Hinderniß, das ihm allenthalben in ſeinen Weg trat. Es mußte weggeräumt werden um jeden Preiß, er war entſchloſſen, jene Befreiung von dem Gegner, die Tante Brigitte doch nur dem Zufalle heimſtellen wollte, ſelbſt herbeizuführen.

Indem er ſich mit der Freude eines vollkommnen Selbſtſüchtlings in die Zeit hinüberträumte, wo ihn die Folgen dieſes Unternehmens, das jede Regung der Verwandtenliebe, der Dankbarkeit und des Ehrgefühls in ſeiner Anlage ausſchloß, beglücken wurden, begab er ſich mit Brigitten in den Salon hinab, wo ſie die beiden jungen Damen, mit ihren gewöhnlichen Handarbeiten beſchäftigt und den Herrn vom Hauſe, durch eins der hohen Fenſter in die auf dem Garten und der Gegend liegenden Dunkelheit hinausſchauend, fanden. Die Tante nahm die Stelle, die ſie regelmäßig jeden Abend in einer der Fenſtervertiefungen behauptete, ein, rückte das Damenbrett zurecht und ſprach, während Landolin mit einigen ſüßen Worten ſich den Mädchen näherte, zu dem Lieblinge auf ihrem Schooße, der ihr eine geduldige Aufmerkſamkeit widmete. Ihre Blicke forſchten indeſſen nach dem Bruder, der unruhig und lauernd nicht fern von ihr ſtand.

„Dieſe Stickerei, liebe Eliſabeth,“ ſagte lächelnd Landolin, indem er ſich zu ihrer Arbeit hinabbeugte, „iſt eben ſo kunſtreich, wie verderblich. Glaube mir, aus jedem einzelnen Stiche, den du in den Grund thuſt, ſaugt dein Auge ein Gift, das dermaleinſt ſeine Heiterkeit trüben, ſeine Schönheit vermindern kann. Freilich muß ein Kunſtwerk, wie es ſich hier geſtaltet, dem Schöpfer deſſelben eine große Freude gewähren, ſchon in Hinſicht auf den Genuß, den es andern bereitet! Aber das Opfer, das du deshalb wagſt, iſt zu groß, und dein Unternehmen hat auch wiederum das Drückende für deine wahren Freunde, daß es ſie zu Beſorgniſſen um dein Wohl veranlaßt.“

Unter dieſen Worten hatte auch er ſeine

Blicke nach dem Herrn vom Hauſe ſchweifen laſſen, aus deſſen ganzem Benehmen er die Ueberzeugung ſchöpfte, daß der Bote von Vincenz ſich noch nicht aus dem Hauſe entfernt habe, daß aber der alte Herr den Moment erwarte, in welchem irgend ein Zeichen die gelungene Flucht des jetzt durch die Anweſenheit der franzöſiſchen Einquartirung gefährdeten Mannes ankündigen werde. Landolin ließ ſeine Augen, die eine ungewöhnliche Schärfe beſaßen, unvermerkt die nämliche Richtung in's Freie nehmen, welche Herr Waßmer zu verfolgen ſchien, und ſprach, ohne eine Antwort Eliſabeths abzuwarten, weiter zu dieſer:

„In der That iſt der Gegenſtand, den du zum Vorwurfe deiner Aufgabe gemacht haſt, höchſt intereſſant. Deine Meiſterhand hat das Räthſel, die Reize der Natur in einem leichten Gewebe täuſchend nachzuahmen, herrlich gelöſt. Wie mächtig und großartig erhebt ſich hier der characteriſtiſche Glärniſch, wie lieblich beſpülen die Wellen eines klaren Sees ein blühendes Ufer, wie anmuthig zeigt ſich hier unter dem

Ueberhange beſchattender Weiden das Denkmal, das ſeine Verehrer dem zarten Sänger der Idylle, unſerm Geßner, gewidmet haben! Ich habe oft dort geweilt in dem ſchönen Klönthale. Viele Abbildungen davon treiben ſich in den Läden unſerer Kunſthändler um, aber keine dieſer Darſtellungen hat mich ſo befriedigt, wie dieſe, die nun der Vollendung nahe iſt. Du mußt den Gegenſtand mit beſonderer Liebe, vielleicht gar in einer beſondern Beziehung aufgegriffen haben."

„Die Arbeit hat mir Freude gemacht," ſagte ruhig Eliſabeth, „aber von einer beſondern Beziehung weiß ich nichts. Schon die allgemeine, die einen Dichter unſeres Vaterlandes, den ich liebe und ehre, angeht, würde mir hinreichend dünken, wenn nicht hier noch überdem die Natur ſelbſt zu dem Verſuche aufforderte, ihre Schönheiten, wie es den wenig geübten Händen einer Stümperin möglich iſt, in einer ſchwachen Nachbildung wieder zu geben."

„Hohe Reize birgt das Klönthal," fuhr Landolin fort, indem er die letzten Worte des jungen Frauenzimmers zu überhören ſchien; „aber auch die benachbarten Thäler ſind reich an Naturwundern und großartigen Erſcheinungen. Da iſt das Wäggithal mit ſeinen grünen Alpen, da iſt vor Allem das romantiſche Sihlthal, das von Kloſter Einſiedeln an, bis zu den Quellen des Fluſſes, der es in wilden Fällen durchſtrömt, tauſend Merkwurdigkeiten, tauſend wenig gekannte Schönheiten enthält.“

Eliſabeth bückte ſich, um die Gluth, die bei der Erinnerung dieſer Zufluchtſtätte ihres Geliebten ihr Angeſicht übergoß, zu verbergen, tiefer auf den Stickrahmen nieder. Ihre Freundin ſah dagegen den Sprechenden ganz unbefangen und mit einer Miene an, als erwarte ſie aus ſeinem Munde eine weitere Schilderung des erwähnten Thales. Landolin, dem Eliſabeths innere Bewegung nicht entging, entſprach gern der Aufforderung, die in Luiſens Blicken lag. Er bedurfte zwar keiner wiederholten Beweiſe von Seiten Eliſabeths, um des Verſtändniſſes, das ſie mit Vincenz unterhielt, gewiß zu ſeyn; allein er weidete ſich gern an ihrer Verlegenheit, indem er zugleich der beobachtenden und aufhorchenden Brigitte Gelegenheit gab, ſich von der Wahrheit ſeiner Ausſage zu überzeugen. Luiſe ſtellte ſich abſichtlich begierig, die Fortſetzung ſeiner Rede zu hören. Das Geſpräch hatte eine Wendung genommen, die ihr verdächtig ſchien, es war ihr darum zu thun, den Vetter auszuforſchen, ob er wirklich zu einem beſondern Zwecke des Sihlthales gedacht habe, ob irgend ein die beiden Liebenden treffender Argwohn im Hintergrunde ſeiner Anſpielungen lauere. Indeſſen unterließ auch Landolin nicht, ſeine ſpähenden Blicke von Zeit zu Zeit nach dem Herrn des Hauſes zu ſenden, der noch immer harrend, und, wie es ſchien, von Ungeduld gepeinigt, in der Nähe des Fenſters ſtand.

„Ich kenne keinen Ort,“ hob der Vetter auf's Neue an, „der bei ſo großem Intereſſe, das er den Freunden der Natur bietet, auch zugleich von dieſen zu einer Zufluchtsſtätte für ſolche gebildet ſcheint, die ſich entweder ganz von dem Geräuſche der Welt zurückziehn wollen, oder aus irgend einem Anlaſſe eine ſichere Verborgenheit ſuchen müſſen. Das Tannendickigt des Thales, die vielen Schlupfwinkel hinter Klippen und Felſen, die Schluchten und höher führenden Engpäſſe — Alles iſt gemacht, um ſich der Aufmerkſamkeit Anderer zu entziehen und im Nothfalle glücklich zu entkommen. Tief im Hintergrunde des Thales erhebt ſich der rieſige Diethhelmsberg. Ein ſchaueriger, öder Fels! Aber hier finden ſich erſt die rechten Plätze für Leute, welche die Augen Anderer zu ſcheuen haben. Nur der Gemsjäger, nur derjenige, der mit ſchwindelfreiem Blicke über Abgrunden und Felſenklüften zu ſchweben vermag, dringt dort hinauf; freilich iſt die Noth eine große Lehrerin und jene Bedroheten müſſen ſich dann auch zu Verſuchen entſchließen, die ihnen bisher fremd blieben und bei denen ſie jedenfalls ihr Leben auf's Spiel ſetzen. Haben ſie aber einmal die unterirdiſchen Höhlen, die der Diethhelm in ſeinem Innern birgt, erreicht, ſo iſt deshalb die Gefahr noch nicht vorüber, ſie hat nur eine andere Geſtalt angenommen.

Denke dir, theuerſte Eliſabeth, in dieſen dunkeln weiten Gängen gibt es tiefe Abgründe, die ſich plötzlich vor dem Fuße des argloſen Wanderers eröffnen und ihn, ehe er die Gefahr ahnt, in ihre Nacht hinabreißen, die ihm zugleich zur ſchrecklichen Todesnacht wird. Mondmilch träufelt unaufhörlich von der Decke und den Wänden nieder und macht den Boden ſchlüpfrig. Ein unglücklicher Tritt und ſelbſt derjenige, der mit Licht verſehen iſt und nicht zum erſtenmale dieſe Welt des Grauens und des Todes betritt, liegt mit zerſchmettertem Gebein in einem Grabe, aus dem ihn keine irdiſche Gewalt wieder hervorbringt, damit ſeine Freunde, ſeine Verwandte, durch eine theilnehmende Leichenfeier ſein Gedächtniß ehren könnten!"

„Entſetzlich!" preßte Eliſabeth durch die halbgeöffneten, bebenden Lippen. Sie war aufgeſtanden und lehnte ſich an den Arm der Freundin, die einen verächtlichen und zornigen Blick auf Landolin warf. Jetzt waltete bei Luiſen kein Zweifel mehr, daß der hämiſche Vetter durch irgend eine Liſt ſich in ihr Geheimniß eingedrängt, und daß es ihm eine niedrig Freude gewährt habe, die Qual der arme Eliſabeth auf einen Grad zu ſteigern, w ſie nicht länger gegen die Gefühle, die ihr Seele beſtürmten, ankämpfen konnte. Eliſabeth war wirklich einer Ohnmacht nahe. Si mußte den Salon verlaſſen und zog ſich, vo Luiſen begleitet, in ihr Zimmer zurück. Landolin affektirte Beſtürzung und Befremden übe dieſes ihm, wie er ſagte, unerklärliche plötzlich Uebelbefinden; aber eine heimliche Schadenfreude, die Feier eines ſtillen Triumphes übe die unbewachten, überraſchten Empfindunge Eliſabeths, leuchtete daneben aus ſeine Zügen und wurde von Tante Brigitte, di ihm beifällig zunickte, wohl verſtanden. Landolin hatte indeſſen ſeine zweifache Aufmerkſamkeit nicht vermindert. Er ſah, wie Her Waßmer plötzlich mit einer raſchen Bewegun den Thau, den ſein Odem auf eine der Fenſterſcheiben gehaucht, hinwegwiſchte, wie er mi der angeſtrengteſten Bemühung, irgend eine Gegenſtand durch die Dunkelheit zu erkennen ſeine Blicke in's Freie richtete, er bemerkte einen ſchwarzen Schatten, der mit ungemeiner Schnelligkeit über den aus dem Salon in den Garten fallenden Lichtſchein hinſchlüpfte und ſich dann in die Dunkelheit der Nacht verlor. Mit einer zufriedenen Miene wandte ſich der Herr vom Hauſe in den Salon. Der Schütz hatte ſich glücklich entfernt, er war den Späherblicken der franzöſiſchen Einquartierung entgangen, aber nicht denen eines andern Gegners, der den feſten Entſchluß in ſeiner Seele trug, ihn mit dem Gefährten ſeiner Einſamkeit und ſeines ruheloſen Lebens zu verderben.

# Eilftes Kapitel.

## Der Tell holt ein verlornes Lamm vom Abgrund.

Nicht weit von einem der höchſten Gipfel des Diethelm, dieſes wild zerriſſenen Felſenkoloſſes im Hintergrunde des Sihlthales, ſtand ein junger Mann und ſah mit ernſten Blicken über die Schneefelder zu ſeinen Füßen, auf niedere Berge, auf tief einſchneidende Thäler und nach dem Silberſtreifen hin, der den See von Zürich bezeichnete. Er war hoch und ſchlank gewachſen; ohne daß er ſich zu bewegen brauchte, ſah man es ſeiner ganzen Haltung an, er beſitze jene körperliche Gewandtheit und Geſchmeidigkeit, die ſich nur in einer großen Uebung der Leibeskräfte gewinnen läßt. Eine gewiſſe Feſtigkeit in ſeiner Stellung, ein markiger Knochenbau gaben zu erkennen, daß ihn auch die

Natur durch die Verleihung einer ungewöhnlichen Stärke begünſtigt und zu jenen Uebungen beſonders geeignet habe. Seine Kleidung beſtand aus Gemsleder, ſchloß knapp an den ſchlanken Körper und ſchien für die leichtere Ertragung aller Beſchwerden, welche den Jäger des Gratthieres in den Hochgebirgen, unter ſo mannichfacher Geſtalt, oft unerwartet überraſchen, eigens bereitet. Seine Füße waren mit Eisſchuhen bekleidet, über ſeinen Rücken hing der Schießranzen herab und das Pulverhorn, an einer Schnur um den vorgebeugten Hals befeſtigt, wiegte ſich auf ſeiner Bruſt. Neben dem Ernſte auf ſeinem regelmäßig gebildeten Angeſichte, aus deſſen Augen Muth und Kühnheit blitzten, auf deſſen Stirn zugleich die Beſonnenheit thronte, trat ein leiſer Zug hervor, der auf ein tiefes, ſchmerzliches Gefühl ſchließen ließ, das in dieſem Augenblicke ſeine Seele erfüllte. Der junge Mann hatte ſein Gewehr, den gezogenen, weithin treffenden ſchweizeriſchen Stutzen, zur Erde geſtemmt, und lehnte ſich mit dem linken Arm auf den Lauf,

während ſeine rechte Hand ein kleines Fer
rohr aus der Jagdtaſche hervorholte und dieſ
nun dem Auge näherte. Er richtete es na
einer Gegend am Zürcherſee, ein Landhaus m
einer gartenartigen Umgebung ſtieg undeutli
vor ſeinem Blicke auf und, indem er es betrac
tete, umſpielte ein wehmüthiges Lächeln den edel
feingeſchnittenen Mund.

Es war Vincenz Waßmer, welche
der Gemsjagd nachgehend, an dieſer Stel
weilte, und ſich mit Empfindungen ſüßer un
trüber Erinnerungen in den Anblick der He
math, die ſein Fuß ſeit Jahr und Tag nic
betreten hatte, verlor. Zwiſchen dem heutige
Tage und Walter Brenni's Rückkehr vo
Hauſe ſeines Vaters lag nun der Zeitraum ei
nes Monats, in dem ſich nichts ereignet hatt
was in den Lebensverhältniſſen des geächtete
jungen Mannes eine Veränderung hervorbrin
gen konnte. Durch ſeine geheimen Verbindun
gen mit den vielen Unzufriedenen im Land
hatte er erfahren, daß, namentlich am Ufer de
Zürcherſee's, die Macht der Franzoſen ſich ver

mehre, daß die Graubündner und die Oeſterreicher unglücklich mit jenen gekämpſt hätten, daß aber auch von Italien herauf und von Deutſchland herab die Heere der Ruſſen und der Oeſterreicher den Feind ſchwer bedrängten und ihn endlich in die Gebirge treiben müßten, wo die Rache der Hirten ihn verderblich erwartete. Uri ſtand ſchlagfertig, in Appenzell waren ſchon die Waffen erhoben worden, in Graubünden fanden die Unterdrücker noch immer blutigen Widerſtand unter dem Landvolke, in Glarus und Schwyz befand ſich Vincenz ſelbſt unter denjenigen, welche die Vorbereitungen zum bald ausbrechenden Kampfe leiteten. Dieſe heimliche Thätigkeit wurde aber von Tag zu Tage ſchwieriger und gefährlicher. Es gab jetzt nur wenige Gegenden mehr, wo nicht ein Beobachtungspoſten der Franzoſen ſtand, und nur an den abgelegenſten Orten durften ſich unter dem Schutze der Nacht die Freunde des Vaterlandes zuſammenfinden.

Während die Blicke des jungen Mannes auf dem Landhauſe am Züricherſee ruheten, verbannte er alle Gedanken an den Kriegsſturm, der verheerend über die Berge und durch die Thäler des Schweizerlandes zog, aus ſeiner Seele. Er überließ ſich ganz den Gefühlen, welche der Gegenſtand, der ſo viele Anziehungskraft für ihn haben mußte, in ihm erregte. Auf ſeiner Bruſt ruhete das Schreiben des Vaters, der Brief der Geliebten. Wie oft hatte er ſich nicht ſchon an dem Anblicke der theuern Züge, des ernſt zur Pflicht der Landesvertheidigung auffordernden Tones in den Zeilen des Vaters, der ängſtlich-liebevollen Beſorgniß Eliſabeths um ſein Schickſal erfreut? Er wußte den Inhalt der Briefe auswendig, aber in jedem Augenblicke der Muße, in einer Stunde, wie die jetzige war, wo Friede und Stille ihn rings umgaben, wo die Klarheit des Himmels, der helle Blick der Sonne auch Heiterkeit in ſeine Seele goſſen, drängte es ihn, wiederum die geliebten Züge zu ſchauen und die Erinnerung an eine ſchöne Vergangenheit lebendiger und friſcher zu erregen. Er ließ die Hand mit dem Fernglaſe ſinken und ſetzte ſich auf einen Felſenvorſprung, der über einen Abgrund hinausragte. Unter ihm ſtarrten ſchroffe Felſenwände, gegenüber am hohen Glärniſch zerborſtene Gletſcherdecken empor und ganz in der Tiefe zeigte ſich ein jung ergrünendes Thälchen, von einem Bache, der ſeinen Quell aus den Gletſchern nahm, durchſtrömt, das, wie ein harmloſes Kind in das unbekannte Leben, in die Welt des Eiſes und der Oede, die ihn umgab, herauflächelte. Wer möchte es ſeinem Herzen verargen, daß ſeine Hand zuerſt nach dem Briefe ſeines Mädchens griff? Sonſt ernſt, faſt trotzig dem Leben entgegentretend und es in ſeinen gefährlichſten Erſcheinungen herausfordernd, glich Vincenz jetzt einem fröhlichen, mit allen Verhältniſſen ausgeſöhnten Jünglinge, deſſen Seele nur der Gedanke an ſeine Geliebte, an ein häusliches Glück, das er mit dieſer hofft, ausfüllt. Bei jeder Betheuerung von Liebe und Treue, welche der Brief enthielt, bei jeder zärtlichen Aeußerung, ſelbſt bei den Beſorgniſſen, welche dieſe Zärtlichkeit nur in einer andern Weiſe ausſprachen, lächelte er auf die Zeilen hinab und ſandte dann einen Blick des Dankes und der innigſten Gegenliebe, nach dem fernen Seeufer, wo Eliſabeth für ihn fühlte und um ihn ſorgte.

Sie und der Vater hatten ihm von der Erſcheinung Lothar's im Landhauſe geſchrieben. Er konnte dem Bruder nicht ſo ſchwer zürnen, wie der feſte, ſtrenge Vater. Immer hatte ſie ein inniges Band der Liebe verbunden und als Lothar, ohne jemanden zum Vertrauten ſeiner Abſicht zu machen, ſich heimlich entfernt, um die Kerkerhaft des Vaters zu löſen, da war der Feind, deſſen Hand ſpäter die alte Freiheit der Heimath zertrümmerte, noch fern und des Sohnes übereilte Handlung erſchien mehr als ein Opfer der kindlichen Liebe, denn als ein Treubruch an der Sache des Vaterlandes. Damals waren die weitern Plane der Franzoſen noch von einer glänzenden Wolke umhüllt, die manchen wie eine neue Sonne erſchien. Sie hatten kaum die Grenzen der Schweiz überſchritten, ſie verſprachen eine Freiheit und Gleichheit, welche die Anmaßung der patriciſchen Geſchlechter in ſo vielen Gegenden des

Vaterlandes zu einem leeren Wortprunke gemacht hatte, ihre Schwerdter waren noch nicht in das Blut der Widerſtandloſen getaucht, ihre Hände hatten noch nicht die Fackel zu Brand und Verwüſtung geſchwungen. Auch Vincenz hatte jenen lockenden Verheißungen wohlgefällig gelauſcht, wie ſein Bruder, und oft mit dieſem von den beßern Tagen, die kommen würden, geſprochen. Er hätte die Ungerechtigkeit, die ſeinen Vater von der kranken Mutter entfernt hielt, durch welche das Haus der Waßmer verwaiſt war, die der alten Verträge ſpottete, indem ſie dieſe gewaltſam brach, nicht empfinden müſſen, wenn er nicht jene Hoffnungen mit Lothar getheilt hätte. Aber er war ruhiger und beſonnener, als dieſer. Er erwartete geduldig, daß jene glänzenden Verheißungen ſich erfüllen würden und als dieſes nicht geſchah, als der Feind, der von Außen kam, ſchlimmer war, als der, welcher im Innern hauſte, da folgte er ſeinem eigenen Drange und dem Wunſche des Vaters und betrat den Weg, der ihn in die Lage, in der wir ihn finden, geführt hatte. Lothar konnte nicht mehr umkehren, wie tief ihn auch die Reue ergriffen habe mochte. Das ſah Vincenz ein. Auch haßte er viel zu ſehr jede Wandelbarkeit in der einmal eingeſchlagenen Handlungsweiſe eines Menſchen, um das von dem ältern Bruder zu verlangen. Jenes Ehrgefühl, dem Lothar ſic unterthan nannte, war ihm nicht fremd, und e lebte etwas in ſeiner Bruſt, das ihm ſagte, auch er würde die Anhänglichkeit an die Sache, welche er ergriffen hatte, trotz dem, daß ſi manches Tadelnswürdige mit ſich führte, wi z. B. die Herrſchſucht der Prieſter, die Hinneigung zu alten Mißbräuchen, die blinde Unterwürfigkeit des Volks in den Willen der Mönche, nur um den Preiß ſeines Lebens aufgeben. Er ſah ein, wie dasjenige, was man zuerſt aus einer ruhigen Verſtandesanſchauung zu einem Grundſatze in ſich erhoben habe, bald zu einem tief einwurzelnden Gefühle werde, deſſen Macht dann unwiderſtehlich herrſche.

Ueber den Brief des Vaters, der ihn zu dieſen Gedanken veranlaßte, war er wieder ernſt geworden. Er verbarg die Papiere auf ſeiner Bruſt und ſtand auf, um wieder dem Geſchäfte nachzugehn, das ihn auf dieſe Felſenhöhe geführt hatte. Noch einmal ſtreiften ſeine Blicke nach dem Züricherſee, dann flogen ſie forſchend nach der Seite des Glärniſch, von dem ſich eine Heerde Gemſen nach dem Diethelm verirrt hatte, deren Spuren Walter Brenni jetzt verfolgte, um ſie ihm ſchußrecht zuzutreiben. Ueber ſeinem Haupte ragte ein Fels empor, deſſen Senkung ſo abſchüßig war, daß kein Schnee auf ihm haftete. Nur eine ſchmale Vertiefung, eine Art von Rinne, welche Jahrhunderte hindurch das Regenwaſſer gebildet haben mochte, zeigte dem verwegenen Jäger die Möglichkeit, auf ſeine Spitze zu gelangen. Dort mußte er eine freie Ausſicht in die Gegend finden, in der er ſeinen Jagdgenoſſen vermuthete. Er betrat den engen Pfad mit der Feſtigkeit eines erfahrenen Alpenwandrers. Der Grund war gefroren, bei jedem Schritte mußten ſich die Stacheln der Eisſchuhe tief einbohren, erſt wenn ein Fuß ſeine ſichere Stelle gewonnen hatte,

durfte er es wagen, den andern weiter zu ſetzen
Der Pfad machte eine Biegung und zog ſich dann, in ſeiner unbedeutenden Vertiefung am Rande eines ſenkrecht abſteigenden Felſens hin, deſſen Wand von vielen ungeheuren Spalten zerriſſen war. Bald griffen einige dieſer Spalten in den Weg, den Vincenz zurückzulegen hatte, ein. Bei wenigen konnte er durch einen kühnen Sprung den jenſeitigen Rand gewinnen, über die andern, die gerade da den Pfad trafen, wo er einer ſteil ablaufenden Eistafel glich, mußte er auf Händen und Füßen hinüberkriechen. Die Gegend, die er früher vor Augen gehabt, lag ihm jetzt im Rücken. Er blickte in felſigte Abgründe, auf öde Bergengen, die ſich in den Diethelm gegraben zu haben ſchienen, herab. Beſſer links ſah er die grünenden Alpen des Sihlthales, einzelne Hütten im Grunde zerſtreut und weiter hin die beiden zackigten Mythen von Schwyz, jene wunderbar abgeriſſenen Felſenpiramiden, die den Himmel zu ſtürmen ſcheinen. Nur das Auge eines Gemsjägers konnte ruhig in den Abgrund ſchauen, über dem oft ſein

Kopf ſchweben mußte, indem der kriechende Körper eine neue Biegung des ſteilen Pfades zurückzulegen hatte. Endlich, mit einer letzten Anſtrengung, war der Gipfel des Felſens erreicht und Vincenz überblickte eben, indem er ſich vollends hinaufſchwingen wollte, die Schneefläche, die ſich hier ſeinem Auge auf einer geräumigen Ebene darbot: als er auch zugleich ein ſeltſames Ziſchen und Pfeifen vernahm und mit der Schnelligkeit des Windes eine Heerde Gemſen vor ſeinen Augen vorüberfliegen und nach den tiefern Felſenkluften des Gebirges hin verſchwinden ſah. Die Jagd war verloren. Vincenz ſchrieb dieſes Mißgeſchick dem Umſtande zu, daß ſich vor einigen Minuten der Wind gedreht und wahrſcheinlich die Spur ſeines Gefährten dem Wilde zugeführt hatte.

Er ſtand hier auf dem höchſten Gipfel des Diethelm. Noch nie hatte ſein Fuß dieſe Stelle betreten und er genoß nun, indem er an dieſem Orte Walter Brenni, der ohne Zweifel den flüchtigen Gemſen bald nachfolgen würde, erwartete, eines Anblicks, der ſeine Seele mit

Entzücken und Bewunderung erfüllte. Vor ihm ſtufte ſich der Diethelm amphitheatraliſch in wilden zerriſſenen Felſen ab, andere niedrigere Berge ſchienen ihm zum Schemel zu dienen; weiter rechts erhob ſich der öde, verwitterte Wäggis, mit Felſenzacken gekrönt, und vor ſeinem Fuße ein weites, heiteres Alpthal dem Zürcherſee zuſchiebend, dem Ufer, an dem alle ſchönen Erinnerungen lebten, über das hinaus ſich der Blick in weite Flächen verlor, welche die blauen Gebirge von Schwaben begrenzten; neben dem Wäggis glänzten wie leichte Silberwölkchen die Gipfel der Appenzeller Hochgebirge aus dem blauen Himmel herüber, dann nahm der ungeheuere Glärniſch mit ſeinem wunderlichen Vreneli's Gärteli und andern Gletſchern, mit ſeinen furchtbaren Schlünden und Abgründen einen weiten Raum ein, an deſſen Abhang ſich das ſtille Klönthal, mit ſeinem kleinen See und ſeinen freundlichen Alpen anmuthig lagerte; die Berge des Muottathales ſchloſſen ſich dieſem an und zogen ihre Felſenrücken bis zu den zwei Mythen hin, zwiſchen deren Spitzen ein Theil des Vierwaldſtädterſees und des ſeltſam geſtalteten Pilatus ſichtbar war; weiter rechts flog das Auge über die ganze Länge des Sihlthales bis zum Etzel, über ſeine Thalweitungen mit Alphütten und grünen Wieſen, über die düſtern, dann wieder eng zuſammentretenden Föhrenwälder, zwiſchen denen im tiefen Bette der Strom fortwogte. Des jungen Mannes ſcharfer Blick verfolgte ſein Bett, ſo weit er es erkennen konnte. Hatte er nicht oft, wenn er mit Eliſabeth und Luiſe zum Beſuche bei dem evangeliſchen Geiſtlichen in Zürich geweſen, mit den Mädchen auf jener reizenden Halbinſel geruht, welche der Zuſammenfluß der Sihl und der Limmath bildet? War nicht durch das bunte Leben der luſtwandelnden ſchönen Welt, die ſich dort in den Gängen und um das freundliche Denkmal Geßners am Ufer der Sihl bewegte, manche heitere Empfindung, mancher ſcherzhafte Gedanke in ihm und ſeinen Begleiterinnen erregt werden? Und konnte er es je vergeſſen, daß er einſt an einem ſchönen Sommerabend, ungeſehen und unbelauſcht im einſamen Gebüſche, dort das erſt Wort der Liebe zu Eliſabeth geſprochen un die ſüße Entgegnung ſeiner Neigung gefunde hatte?

Sein Auge ruhete noch auf dem Endpunkt am Horizont, wo ſich der Sihlgrund verſchwin dend in die Tiefe neigte und ein Lächeln um ſchwebte ſeine Lippen, als ein Geräuſch dich an ſeiner Seite, unter dem überhangenden Fel ſenrande, ſeine Aufmerkſamkeit erregte. Es klan faſt, wie Menſchenſtimmen, die in unartikulirte Tönen gegen einander ſprachen, dann auch wenn es ſich lauter erhob, wie ſcharfes, herbe Rabengekrächz. Vincenz konnte die Stelle von der es hertönte, nicht anders unterſuchen als indem er ſich auf den Schneeboden niederwarf und, mit dem Kopfe über einem entſetzlichen Abgrund ſchwebend, in die innere Biegung des Felſens zu blicken ſuchte. Seine Bewegungen waren, während er dieſes Unternehmen ausführte, ruhig, vorſichtig und ohne daß ein Laut ſeine Gegenwart verrathen hätte. Welche Ueberraſchung, als er jetzt hinabſah und ſeine Augen, nur etwa auf Mannesläng̃e von ihm entfernt, auf einem kleinen Felſenvorſprunge einem Adlerneſte begegneten, in welchem ſich zwei zarte Sprößlinge des Felſenkönigs mit einander zu unterhalten ſchienen! Die Jungen waren auf Moos und Zweige gebettet, kleine Knochen und blutige Federn, wahrſcheinlich der Abhub ihrer Tafel, lagen um ſie her. Vincenz war unſchlüßig, was er thun ſolle. Die Gefahr, zu dem Neſte zu gelangen, war groß; die Beute dagegen ohne Bedeutung. Er gedachte Eliſabeths Mahnungen, ihrer Bitte, ſein Leben nicht leichtſinnig auf das Spiel zu ſetzen. Aber den Jäger lockte dennoch der Ruhm der That, er konnte ſeine Blicke nicht abwenden von den krächzenden Königskindern, er dachte es ſich ſo ſchön, lebendig ein edles Wild zu fangen, das ſelten und nur durch einen Glücksfall der kühnſte Schütz erlegt. Da rauſchte es mächtig aus dem Sihlthale herauf, da ſchäumte es unter ihm, wie Windesbraut und Stromesfluth. Vincenz blickte haſtig und befremdet hin. Es war der alte Adler, der mit einer Beute in Schnabel

und Klauen aus der Tiefe herauftauchte
was er unten geraubt, in ſein Neſt nie
legen. Schnell und geräuſchlos zog der
ſeinen Kopf zurück und machte, ohne da
Wild aus den Augen zu verlieren, ſein G
ſchußfertig. Der Adler erhob ſich indeſſen
tig über den Felſenrand. Er kreißte übe
Neſte der lauter und lebendiger werd
Jungen. Jetzt erkannte Vincenz den G
ſtand, den ſein Schnabel und ſeine K
hielten. Ewiger Gott! Es war ein Kin
lebendiges, ſchreiendes Kind. Das Blu
dem jungen Mann, den noch nie eine G
erſchrocken gefunden hatte, zum Herzen.
Büchſe zuckte in ſeiner Hand, aber er
nicht ſchießen, jetzt nicht; denn hätte e
das Raubthier getroffen, ſo war das Kin
loren, zerſchmettert an den Klippen und i
Abgründen des Diethelm! Er knieete am
der ungeheuern Tiefe, er hielt den Ode
rück, Alles was in ihm lebte und fühlte,
den nächſten entſcheidenden Augenblicken
wandt. Da ſenkte ſich der Adler nieder

Felſenvertiefung zum Neſte der Jungen, da ſtieg er wieder auf in einer Kreisbewegung, aber ohne das Kind, das jetzt im nahen Neſte jammerte. Ein Blitz, ein Knall — und er ſtürzte mit zerſchmetterten Flügeln hinab von Felſen zu Felſen, die letzten Blicke nach dem Neſte mit den Jungen ſendend, das er nimmer wieder ſehen ſollte!

Vincenz ſchöpfte tief Odem; aber ſein Werk war erſt halb gethan. Schon lag er wieder, wie früher, mit der ganzen Länge ſeines Körpers auf dem ſchneebedeckten Felſenrande und blickte in das Neſt. Da zupfte die junge Adlerbrut mit den ſcharfen Schnäbeln an dem Kleidchen des Kindes, da konnte ſie mit jedem Augenblicke dieſem in die Augen bohren, aus denen es weinte. Das Kind ſchien ihn zu erkennen, es ſtreckte die Händchen zu ihm empor. Krampfhaft wühlte er mit der linken Hand tief im Schnee, während er mit dem Stutzen in der Rechten nach dem Neſte hinabzureichen ſtrebte. Es fehlte noch eine Armlänge, um das Ende des Gewehrs an die Adlerbrut zu bringen. Da faßte er mit der Kraft der Verzweiflung einen Stein unter dem Schnee, klammerte ſich feſt an dieſen und beugte ſich nun mit dem ganzen Oberleibe über den Abgrund hinab. Wenn der Stein wich, ſo war er verloren. Gott aber hatte ihn feſt in den Felſengrund gebannt! Mit dem Ende ſeines Stutzen ſchleuderte Vincenz die Adlerbrut in die Tiefe ihrem Erzeuger nach und als ob das Kind ſich nun frei von der nächſten Gefahr wüßte, als ob es die gänzliche Rettung voraus empfinde, ſah es jetzt dankbar lächelnd zu ihm auf.

Das lächelnde Kind in dem Neſte, in ſeinem reinlichen Kleidchen, von Blut und widrigen Ueberbleibſeln der Adlerſpeiſe umgeben, gewährte einen wunderbaren Anblick. Vincenz mußte wieder zu ihm hinablächeln, wie es ſo unbewußt der überſtandenen Gefahr, der Schreckniſſe der Gegenwart, dalag, in den Himmel blickte und mit den Händchen ſpielte. Dann traf er Anſtalt, es heraufzuholen. Freilich war dieſes eine verwegene Handlung, bei der er ſich, als er ſie der jungen Adler wegen begehen wollen, an Eliſabeths Mahnung erinnert hatte; allein hier trat ein andrer Fall ein, hier galt es ein Menſchenleben zu retten, einem verzweifelnden Mutterherzen Glück und Frieden wieder zu bringen! Er räumte raſch den tiefen Schnee von dem Felſenrande, er fand hier einen ſcharfen Vorſprung, an dem er ſich wohl zu halten gedachte, bis er ſchwebend mit den Fußſpitzen den ſchmalen Raum erreicht haben würde, der ſich zwiſchen dem Neſte und dem Abgrunde befand. Er ſah noch einmal hinab. Eine entſetzliche Tiefe gähnte ihm entgegen. Da dachte er wieder an Eliſabeth, an ſeinen Vater, auch an Lothar und es dünkte ihm, als wage er zu viel. Wie von einem guten Geiſte eingegeben, ergriff ihn jetzt der Gedanke, ob nicht tiefer hinab, aus jener eiſigen Rinne, die er mit ſo großer Beſchwerde zurückgelegt, vielleicht ſeitwärts der Stelle mit dem Neſte der Adlerbrut, das nun zu einer Kinderwiege geworden war, beizukommen ſey. Er legte die Jagdtaſche auf den Schneeboden, ſein Gewehr auf dieſe. So erleichtert konnte er mit minderer

Mühe und Gefahr ſich in die Vertiefung hinablaſſen, in der er jetzt ſein Haupt dicht an den Abgrund drängte, um das örtliche Verhältniß genau zu erkennen. Als das Kind ihn nicht mehr ſah, fing es wieder an zu weinen. Noch nie hatten ihn Thränen eines Kindes ſo tief gerührt, wie dieſe. Der Wind wehte ſcharf von den Eiswüſten des Glärniſch herüber und das arme Kind in ſeinem leichten Kleidchen mochte frieren! Jetzt befand er ſich an dem erſten der Felſenriſſe, die, wie wir früher erwähnten, in die Rinne einſchnitten. Hier mußte er verſuchen, zu dem Adlerneſte zu gelangen; über die Spalte hinaus verſchwand jede Möglichkeit. Indem er die Rechte gegen den Rand der Spalte ſtemmte, beugte er ſich vor, um einen freien Blick nach jener Stelle, zu der ein wunderbares Verhängniß ein zartes Kindesleben geführt hatte, zu gewinnen. Da bemerkte er einen ſchmalen Felſenſtreif, der, ſich erweiternd von dem obern Rande der Spalte, nach dem Lager des Kindes hinlief, da faßte er ſogleich den Entſchluß, auf dieſem, freilich noch immer ſehr gefährlichem Wege ſich ihm zu nähern. Mit einem kühnen Schwunge um das Eck der tiefen, dunkeln Kluft unter ihm, erreichten ſeine Füße glücklich den ſchmalen Vorſprung, aber nur auf den Fußſpitzen und mit dem Oberleibe nach der in's Innere ſich ſenkenden Beugung des Felſens geneigt, vermochte er ſich zu erhalten. Doch fühlte er jetzt ſchon, daß er das kühne Spiel gewonnen hatte. Nicht zum erſtenmale ſtand er an einer Stelle, wie dieſe, und bei ſeiner Ruhe und Beſonnenheit brauchte er nun nichts mehr zu fürchten. Bald wurde der Raum breit genug, daß er feſtern Schrittes und raſcher ſich ſeinem Ziele nähern konnte. Unwillkührlich fiel ſein Blick in die Tiefe zu ſeinen Füßen. Die Felswand, wohl tauſend Fuß hoch, ſtieg in mächtigen Stufen hinab in ein ödes Thal, das ein Chaos von Felſentrümmern und abgeriſſenem Geſtein zeigte. Ein Bergſtrom trieb ſeinen gähnenden Silberſchaum zwiſchen die Klippen hin und jenſeits des Waſſers ſtarrte wieder eine mächtige Steinwand empor. Aber dieſe Wand war niedriger, als die, auf der Vincenz ſich befand. Er ſah über ſie hin nach dem Zürcherſee, nach deſſen unterm Geſtade, wo des Vaters Wohnung lag. Eine freudige Empfindung drang in ſeine Seele. Es war ihm, als ſey jetzt Eliſabeth gegenwärtig bei dem Rettungswerke, zu dem die Vorſehung ihn berufen hatte. Im nächſten Augenblicke ſtand er vor dem Kinde, hielt es in ſeinen Armen und drückte es an ſeine Bruſt. Es weinte nun nicht mehr, es ſah ihn aus großen blauen Augen ruhig und erwartungsvoll an.

„Armes Kind!“ ſagte er: „du haſt eine große Erfahrung gemacht, ohne es zu wiſſen, allein welchen Jammer, welche Verzweiflung mögen diejenigen empfinden, die dir das Leben gaben und dich vielleicht vor ihren Augen von dem blutdürſtenden Raubthiere in ſein Felſenneſt tragen ſahen?“

Das Kind mochte ungefähr vier Monate zählen. Es war ein ſchönes Kind und trug eine ſaubere Kleidung, die an einzelnen Stellen, wo ſich die Klauen des Adlers eingegraben hatten, deſſen Spuren zeigte. Es lag ſtill in den Armen des jungen Mannes, als gehöre es dahin, und ſchien einſchlafen zu wollen. Vincenz begriff die Nothwendigkeit, es bald aus dieſer Region des Eiſes, in eine menſchliche Wohnung, an die Bruſt der Eltern zurückbringen zu müſſen. Was er für ſich allein gewagt hatte, ſchien ihm jetzt mit dem Kinde bedenklich. Und dennoch gab es keinen andern Weg, der von dieſer Stelle auf die Höhe führte, als der, welchen er hierher eingeſchlagen hatte. Er ſah überlegend zu dem überhangenden Felſen empor. Der Raum war ſo klein, der ihn von jenem ſichern Platze trennte, und dennoch ſo ſchwer zu erreichen! Da glaubte er oben Fußtritte zu vernehmen, da hörte er haſtig und bewegt ſeinen Namen rufen, da rief er wieder hinauf und nach wenigen Augenblicken ſah das ſchwermüthige Antlitz Walter Brenni's über den Felſenrand zu ihm herab.

„Heilige Mutter Gottes, was habt Ihr da?“ ſagte Walter, im Tone einer Erſchütterung, die bei dem in ſich gekehrten, traurigen Manne nur das Wunder des Anblicks, der ſich ihm bet, erregen konnte. „Ein Kind, ein hülfloſes Kind im Neſte des Geyers! Ich hörte Euren Schuß, ich ſah den Dampf aufſteigen an dieſer Stelle. Habt Ihr den Geyer getödtet, habt Ihr mit einem Meiſterſchuſſe das Raubthier erlegt, ohne daß dem armen Kinde ein Schaden dabei geſchehen iſt?“

Ehe Vincenz dieſe Fragen beantwortete, ließ er ſich von ſeinem Jagdgenoſſen das Ende eines der Stricke zuwerfen, mit welchen ſich die Gemsjäger auf ihren gefahrvollen Wegen für jeden Nothfall zu verſehen pflegen. Jetzt war die Rettung des Kindes leicht geworden. Indem der junge Mann den Schützen mit wenigen Worten von dem Vorgefallenen unterrichtete, zog er ſein gemsledernes Ueberwamms aus, wickelte das Kind vorſichtig hinein, ſo daß nur das kleine zarte Angeſicht hervorſah, und befeſtigte es dann an dem Stricke, den nun Walter langſam und den vorſpringenden Felſenrand vermeidend, in die Höhe zog. Vincenz folgte dem Kinde mit den Blicken. Er ſah es mit klopfendem Herzen in freier Luft über dem Abgrunde ſchweben, dann aber verſchwand es, und er konnte nun überzeugt ſeyn, daß es ſich gerettet in den Händen Walters befinde.

## Zwölftes Kapitel.

Wo iſt mein Kind? Laßt mich, ich muß es ſehn.

Als der junge Mann den unbequemen und gefährlichen Pfad, auf dem er zu dem nun verwaiſten Felſenſitze des Adlers gelangt war, wieder zurückgelegt und die Ebene auf dem Gipfel des Diethelm erreicht hatte, fand er hier den Schützen in den Anblick des Kindes verloren. Es ſchlief in ſeinem Arme und aus dem ſchwermüthigen Blicke Walters, der auf ihm ruhete, ſprach eine beſondere Theilnahme. Welche ſeltſame Scene, hier in einer Oede, die rings von Eishörnern und Felſenmaſſen umgeben war, fern von jedem geſelligen Aufenthalte, ein kleines menſchliches Weſen an der Bruſt eines athletiſchen Mannes zu ſehen, deſſen rauhes Aeußeres auf den erſten Blick verrieth, wie wenig er zu der Pflege eines ſo hülfbedürftigen Geſchöpfes geeignet ſey! Vincenz konnte ſich nicht enthalten, die wunderliche Gruppe einige Augenblicke zu betrachten, indem er ſich zugleich den Ausdruck tiefer Rührung, der unverkennbar in den Zügen des Schützen lag, nicht zu erklären vermochte

„Junker," brach endlich dieſer die Stille und ſeine Stimme zitterte, während er ſprach, „der ketzeriſche Geiſtliche, der bei Eurem Vater auf dem Landhaus weilte, hatte Recht: es geſchehen noch Wunder! Wißt Ihr, weſſen Kind Ihr rettetet? Es iſt das Kind meiner Schweſter, der Seppi Flüeli am Egeriſee, das ihr Gott geſchenkt hat im verwichenen Winter. Hier am Tüchel iſt das Kreuz und der Roſenkranz eingenäht, ihr Zeichen, das ich wohl kenne, und das Kind iſt von demſelben Alter, wie das ihrige ſeyn muß. Aber,“ fuhr er nachſinnend fort, „wie kommt es hierher, wie in die Felſen des Diethelm? Bis zum Egeri verfliegt ſich ein Adler nicht, um eine Nahrung für ſeine Brut auf dieſem Felsgrathe zu holen, die Schweſter muß ſich in der Nähe befinden, ſie muß zum Beſuche bei den Eltern ihres Mannes in's Sihlthal gekommen ſeyn und das um einer beſondern Urſache willen, denn in dieſer Zeit entfernt ſich niemand von Haus und Hof ohne Noth!“

Vincenz fühlte ſich bei der Entdeckung, welche die Worte Walter Brenni's enthielten, nicht wenig überraſcht. Er kannte Seppi. Sie ſtand in gleichem Alter mit ihm und ſie hatten oft als Kinder mit einander geſpielt. Ihr heiterer, aufgeweckter Sinn, ihre Freundlichkeit und Herzensgüte hatte ſie auch Eliſabeth und Luiſen nahe gebracht, die trotz der Ermahnungen Brigittens, man müſſe ſich nicht wegwerfen, ein inniges Freundſchaftsbündniß mit ihr eingegangen waren. Dieſes dauerte noch, als Seppi bereits den Namen der Frau Flüeli trug, und der Tag, an welchem ſie gewöhnlich zur Entrichtung des Pachtzinſes bei Herrn Waßmer erſchien, wurde von den Mädchen ungeduldig erwartet und fröhlich gefeiert. Mußte nun nicht des jungen Mannes Zufriedenheit mit ſeiner That, durch den Gedanken, er habe damit der Schweſter ſeines Unglücksgefährten, der Freundin ſeines Mädchens, den größten Dienſt geleiſtet, den ein Menſch dem andern verdanken kann, ſich um Vieles vermehren? Eine Heiterkeit, wie er ſie lange nicht empfunden hatte, verbreitete ſich über ſein ganzes Weſen. Er nahm das ſchlafende Kind von dem Arme des noch immer gedankenvoll zu dieſem niederblickenden Schützen, er ließ ſich von Walter Jagdtaſche und Gewehr überhängen, und ſchritt nun munter und raſch, immer aber bedacht, das Kind durch eine plötzliche heftige Bewegung nicht zu erwecken, den Berg hinab. Walter folgte mit großen, gemächlichen Schritten. Sie hatten, um die Spur der Gemſen nicht zu verlieren, weite Umwege am Rande der Abgründe, über ſchmale

Felſengrathe und durch tiefe Schneelager machen müſſen, ehe ſie den Gipfel des Diethelm erreichen konnten. Jetzt wählten ſie die Richtung, in der ſie am Nächſten in eine bekannte Gegend des Gebirges und von da hinab in das Sihlthal zu gelangen hofften. Auch hier ſtellten ſich ihnen Hinderniſſe entgegen, die nur durch Kraft und Gewandtheit überwunden werden konnten. Es gab Bergwaſſer zu durchwaten, Felſenriſſe zu überſpringen, und manchen glattgefrornen Schneeabhang, der nur durch ein kühnes Hinabgleiten, bei dem Vincenz das ſchlafende Kind, in beiden Händen ſchaukelnd, hoch emporhielt, zurückgelegt wurde. Der lange Alpſtock, der den Schützen auf ſeinen Bergwanderungen nie verließ, wurde oft von ihnen benutzt, um die ſeltene Laſt, die ſie mit ſich führten, an gefährlichen Stellen, wo des Wanderers ganze Aufmerkſamkeit auf ſich ſelbſt gerichtet ſeyn mußte, einander zuzureichen. So langten ſie endlich auf einer grünen Stelle an, die ein abgeſchloſſenes Thälchen für ſich bildete. Hier ſproßten am Rande der Schneelagen bunte

Frühlingsblumen und ein Quell, der unter d
Schneedecke hervorſtrömte, durchrieſelte freun
lich das Thälchen. Vincenz pflückte ein
Blumenſtrauß und ſteckte ihn an die Bruſt d
Kindes. Glich doch ſein Daſeyn einem neu
Lenze, der aus einer Welt der Oede, des dr
henden Verderbens, plötzlich blühend erſtan
Leichten Schrittes eilte er durch den lieblich
Grund. Niemand ſtörte das herrſchende Schwe
gen, denn wie immer ſchritt Walter in ſ
gekehrt und ſtill neben dem jungen Mann, de
er ſeinen Freund nennen durfte, her, und au
Vincenz hatte ſich in der Einſamkeit, in de
Geſellſchaft ſeines ſchweigſamen Gefährten, vo
dem er ſelten einen Anlaß zur Rede erhielt, a
eine Verſchloſſenheit gewöhnt, die dem Ernſ
in ſeinem ganzen Weſen recht wohl entſprac

Ohne daß einer es gegen den andern äußer
te, erkannten beide zugleich die Gegend, in de
ſie ſich befanden. Sie wußten, daß ſie nu
bald eine Sennhütte erreichen würden, wo ſi
dem Kinde, das indeſſen erwachen möchte, ein
Erquickung bieten konnten. Gegen die ſcharf

Gletſcherluft des Glärniſch deckte ſie das Gebirg in ihrem Rücken und auf dem Wege, der vor ihnen lag, durften ſie keine großen Beſchwerden mehr erwarten. Ehe ſie ein Ahornwäldchen betraten, durch welches der Pfad hinabführte, ſah Vincenz noch einmal zu dem Gipfel des Diethelm empor. Ein leichtes Gewölk lagerte ſich um dieſen, allein der junge Mann konnte noch recht wohl die Felſenwand erkennen, in welcher das nun von allen Bewohnern verlaſſene Adlerneſt ſtand. Das ganze Ereigniß zog noch einmal im Fluge durch ſeine Erinnerung, dann eilte er dem Schützen nach, der ſchon mit mächtigen Schritten in das ſchattige Wäldchen vorgedrungen war.

Erſt als ſie im Eingange der Sennhütte ſtanden, erwachte das Kind. Es fing an zu weinen und dieſer Ton rief ein junges Weib herbei, das eben in dem kleinen Nebengemache, wo Käſe und Butter bewahrt wurden, ſeinen gewöhnlichen Beſchäftigungen nachging. Sie trat heraus und erſtarrte, als ſie die beiden Gemſenjäger erblickte, von denen der eine, ein ſchöner junger Mann, das kleine Weſen hielt, deſſen Schreien irgend ein Verlangen, ein Begehren nach der Befriedigung eines Lebensbedürfniſſes ausdrückte. Während die zwei Männer an dem Feuer Platz nahmen, über dem im großen kupfernen Keſſel die Käſemilch kochte, theilte Vincenz in kurzen Worten der Frau das Ereigniß mit, welches ihn zum Träger und einſtweiligen Wärter des Kindes gemacht hatte. Er übergab ihr das Kind mit der Bitte, ſeine augenblickliche Pflege zu übernehmen, in der ſie gewiß erfahrner ſey, als er. Die Frau blickte das Kind mit Verwunderung an, bekreuzigte es und ſagte:

„Gott und die heilige Jungfrau Maria haben dich behütet, armes Würmli! Es iſt Großes an dir geſchehen in ſo zartem Alter und das kann dir als ein Zeichen gelten für dein Lebelang. Im Aarneſte haſt du gelegen neben der böſen Brut und der Mann iſt von der Mutter Gottes geſchickt worden, dich zu erlöſen von ihren Klauen, von ihrem ſcharfen Schnabel! Komm her, Würmli! Hier iſt der Haven mit

Geismilch. Trink einmal, es wird dich erlaben, wenn's dir auch nicht der Mutter Bruſt gibt, an die du noch gehörſt!"

Das Kind aber ſchien mit dieſer Nahrung ſchon vertraut. Es trank in haſtigen, langen Zügen; das Wohlbehagen, von dem es ſich während dieſes Genuſſes ergriffen fühlte, malte ſich in dem kleinen, zarten Angeſichte.

„Es iſt kein Kind aus dem Thale," begann wiederum die Frau, nachdem ſie es aufmerkſam betrachtet hatte, „der Raubvogel hat es wohl weiter hergeholt, und es wird ſchwer halten, ſeine Eltern auszufinden. Ich kenne alle Kinder im Sihlgrunde, aber dieſes gehört nicht zu ihnen."

„Es iſt das Kind der Seppi Flueli vom Egeriſee," ſagte der Schütz, indem er aufſtand. „Sie wird zum Beſuch im Thale ſeyn, bei ihrer Schwieger und Ihr könntet ihr gewiß einen großen Dienſt leiſten, wenn Ihr vorauseilen und ſie beruhigen wolltet wegen ihres Kindes. Wir zwei Männer müſſen zuſammenbleiben, denn es gibt noch einige Stellen auf dem

Wege, wo einer des andern Hülfe bedarf, um das kleine Geſchöpf pünktlich heimzubringen."

Die Frau ſah auf's Neue den Schützen verwundert an. Sie kannte ihn nicht und vermochte ſich nicht zu erklären, woran er das Kind, in deſſen Zügen noch ſo wenig Beſtimmtes hervortrat, als das Angehörige einer fern wohnenden Frau erkenne. Sie ſchüttelte gedankenvoll den Kopf, gab aber das Kind, das jetzt befriedigt ſchien, und recht heiter auf das lodernde Heerdfeuer blickte, in die Arme des jungen Mannes zurück und ſagte:

„Ich will es gern thun und verauslaufen, ſo ſchnell meine Füße vermögen. Die arme Mutter dauert mich tief im Herzen und wenn die lieben Heiligen ſie mir entgegenführen und ich ihr die Glücksbotſchaft bringen darf, ſo iſt das ein Gotteslohn, wie ich mir ihn nicht beſſer wünſchen kann. Schiebt nur den Riegel vor, wenn Ihr geht, damit die junge Geis, die noch nicht Beſcheid weiß im Gebirg und erſt nächſten Mai mit der Heerde zur Alp gehen wird, mir nicht etwa entläuft und ſich verirret."

Mit dieſen Worten verließ ſie die Hütte. Die Männer folgten ihr nach wenigen Augenblicken, aber ſie war ſchon in der Tiefe verſchwunden, in einer waldigen Schlucht, durch welche das Bächlein in den Grund hinabrieſelte. Walter ging neben Vincenz her, betrachtete oft das Kind, das dieſer trug, und das, von dem gemsledernen Kleide umgeben, lächelnd und freundlich aus dem ſeltſamen Gewande heraufblickend, einen ſehr lieblichen Anblick gewährte.

„Laſſet es mich ein wenig tragen, Junker Vincenz,“ ſagte endlich der Schütz in einem bittenden Tone, als ſie ſich bereits in einer anſehnlichen Entfernung von der Sennhütte befanden. „Es iſt meiner Schweſter Kind, das Blut meines Vaters rinnt in ſeinen Adern und ich möchte es doch auch einmal in meinen Armen halten, das Wunderkind, dem die heilige Jungfrau durch Euch das Leben behütet hat!“

Dieſe Bitte aus dem Munde eines Mannes, der ſonſt nur in ſeinen ſchwermüthigen Erinnerungen oder in dem rauhen Treiben der

Jagd und des Krieges lebte, klang ungemein rührend. Das Gefühl, welches ſie veranlaßte, war ſo natürlich, und dennoch kam deſſen Aeußerung ſeinem jüngern Gefährten ſo überraſchend, daß dieſer erſt nach einigen Augenblicken ihm das Kind mit den Worten in die Arme legte: „Du mußt es der Seppi übergeben, Walter! Du ſtehſt ihr näher, als ich, und aus des Bruders Hand wird ihr die Gabe noch herrlicher dünken, wie aus der eines bloßen Bekannten.“

„Nein, nein!“ erwiederte ruhig der Schütz und blickte düſter auf das Kind hinab. „Nach ſeinen Eltern ſeyd Ihr ihm jetzt der Nächſte, Junker Vincenz, denn Ihr habt ihm zum zweitenmale das Leben gegeben und durch ein hohes Wunder ſeyd Ihr ihm verbunden.“ Er ſchwieg einige Minuten lang, indem er ruhig fortſchritt. Dann ſah er wieder das Kind an und begann auf's Neue: „Es iſt in einer ſchönen Zeit geboren worden, das Kind, in einer Zeit, wo Vevele Hergt nicht mehr ſterben konnte, denn ſie war ſchon zuvor geſtorben und lag als das Kind zum erſtenmale die Augen öffnete, ſchon begraben unter dem Ahorn bei Stanz. Das glückliche Kind!“

Vincenz kannte den Schmerz, der die Seele ſeines Gefährten erfüllte. Er hatte ihn oft in dieſer traurigen Stimmung geſehen, er wußte, wie leicht eine Kleinigkeit ſeinen Gedanken die Richtung in jene entſetzliche Vergangenheit geben konnte, deren Erinnerung ſein Leben wie ein langſam tödtendes Gift durchzog. Er überließ es dann gewöhnlich der Zeit oder irgend einem zufällig eintretenden Umſtande, eine Aenderung in der Gemüthsverfaſſung des bedauernswerthen Mannes zu bewirken. Dieſesmal bedurfte es ſolcher Veranlaſſung nicht. Schon der Anblick des Kindes in ſeinem Arme, der Gedanke an die Zuſammenkunft mit der Schweſter, die nach dem grauſamſten Schmerze die höchſte Freude erleben ſollte, entzogen ihn ſeinem Grame.

Sie hatten die Schlucht mit dem Quellwaſſer durchſchritten, ſie hatten, an manchem Orte durch gegenſeitige Hülfleiſtung ſich das

Tragen des Kindes erleichtert und betraten ebe einen Wieſenabhang, von dem ſie einer freie Ausſicht in das vor ihren Füßen ſich hinbreitende Sihlthal genoſſen, als ſie Stimmen vo unten herauf vernahmen, Lachen und Weine im wunderlichen Gemiſch und dann wieder Ausrufungen, die wie Töne des höchſten Entzücken klangen und in denen Walter Brenni di Stimme ſeiner Schweſter Seppi zu erkenne glaubte. Ohne daß Vincenz Zeit hatte, e zu verhindern, legte der Schütz raſch das Kin in ſeinen Arm und eilte dann voraus, de Heranſteigenden entgegen. Nach wenigen Augenblicken erſchien er wieder, von Weibern un Kindern umgeben, denen er die Wundergeſchicht erzählen mußte. Seppi Flüeli war alle voran. Sie hörte nicht auf den Bericht de Bruders. Was galten ihr Worte in dem Augenblicke, wo ſie das einzige, ſchon an ein entſetzliches Verhängniß verloren gegebene Kind wiede in ihrem Arme halten, wo ſie ihm die mütterliche Nahrung reichen ſollte, die es ſchon ſ lange entbehrt hatte? Noch zeigten ſich di

Spuren der Verzweiflung, des höchſten Jammers in ihrem ganzen Weſen. Eine Leichenbläße bedeckte ihr Angeſicht, ihr dunkles Haar hing aufgelöſt um das rothe, ſilbergeſtickte Mieder herab, alle ihre Glieder befanden ſich in einer zitternden Bewegung. Mit irrenden Blicken ſtürzte ſie auf den Junker zu, nahm das Kind von ſeinem Arme und bedeckte es mit ihren Küſſen und ihren Thränen. Weder ihn, noch den Bruder ſchien ſie zu erkennen. Sie lebte in dieſen Augenblicken nur für das Wiedergeborene. Das Kind weinte, von den heftigen Liebkoſungen der Mutter bedrängt. Sie deutete das anders, ſie hielt für die Stimme des Bedürfniſſes, was die Aeußerung des augenblicklichen Schmerzes war. Ohne des Gedankens mächtig zu ſeyn, wie in dieſer ungeheuren Aufregung die Bruſt der Mutter ſelbſt dem Kinde Gift reichen müſſe, ſetzte ſie ſich in das Gras nieder, um ihm die gewohnte Nahrung zu bieten.

Da trat Vincenz zu ihr heran, hielt ſie zurück und ſagte mit ernſter Stimme:

„Du weißt nicht, was du thuſt, Seppi!

Willſt du das Kind tödten, das dir eben erſt Gott wieder geſchenkt hat? Es bedarf keiner Nahrung, es hat ſie erhalten in der letzten Alphütte und wenn du ihm einige Ruhe gönnſt, ſo wirſt du dich aus ſeinem zufriedenen Blicke, aus ſeinem Lächeln von der Wahrheit meiner Worte überzeugen.“

Die junge Frau ſtarrte ihn verwirrt an, aber ſie ſchien den Sinn ſeiner Rede zu begreifen. Sie legte das Kind in ihren Schooß und erwartete nun das Verſiegen ſeiner Thränen, das erſte Lächeln, das jene Verſicherung beſtätigen ſollte. Indeſſen verſammelten ſich die Weiber, die mit Seppi aus dem Thale heraufgekommen waren um Vincenz und betrachteten ihn voll Verwunderung. Sie hatten erſt von der Sennerin, dann genauer aus Walters Mittheilung erfahren, wie wunderbar die Rettung des Kindes bewerkſtelligt worden ſey und daß die Vorſehung den jungen Mann geſandt habe, dieſes Wunder zu bewirken. Sie kannten ihn nicht, obgleich er oft im Thale erſchienen war und dort mit den Männern manche ge-

geheimnißvolle Zuſammenkunft und Unterredung gehabt hatte; aber aus ſeinem vertrauten Verhältniſſe mit dem wohlbekannten Schützen von Stanzſtaad, aus der Vorſicht, mit welcher dieſer von ſeinem Gefährten ſprach, ahneten ſie, daß er zu jenen kühnen Männern gehöre, die noch immer im Stillen für die Freiheit des Vaterlandes thätig waren und von den Bedrückern gefürchtet und verfolgt wurden. Das gab ihm eine noch höhere Bedeutung in den Augen der Frauen. Im ganzen Sihlthale lebte, vom Greiſe bis zum Kinde hinab, niemand, der nicht den bitterſten Haß gegen die Fremden empfunden hätte, welche den ſtillen Frieden der Heimath geſtört und die Heiligthümer, die Jahrhunderte hindurch ein Gegenſtand der tiefſten Verehrung geweſen, durch Mord entweiht, durch Brand verwüſtet hatten. Lag nicht die Muttergottescapelle zu Einſiedeln in Trümmern und Aſche, mußten nicht die frommen Väter des Kloſters, die den Armen des Thales in mancher Noth als hülfreiche Boten der heiligen Jungfrau erſchienen waren, fortwährend unter dem ſchweren

Drucke der Feinde erſeufzen? Greift irgend etwas tiefer in das Herz des einfach erzogenen Landmannes, als die Verletzung der Gefühle, die in der Lehre ſeiner Religion durch Prieſter, deren Verehrung von den Eltern auf die Kinder fortgeerbt worden iſt, erzeugt und genährt worden ſind? In den Bewohnern des Sihlthals gährte Bitterkeit und Rache. Unter den Frauen gab es welche, die heldenmüthig des Augenblickes harrten, wo auch ſie ſich bewaffnen konnten, um mit den Männern gegen den verhaßten Feind auszuziehen. Sie gedachten der Appenzeller Hirtinnen, die einſt in der kräftigen Vorzeit an der Seite ihrer Männer ſiegreich gegen Oeſterreich gekämpft. In dieſem Thale hatten Vincenz und Walter keinen Verräther zu fürchten. Hier konnten ſie ſelbſt auf Schutz und Beiſtand in irgend einer gefährlichen Lage rechnen.

Seppi, die noch immer mit dem Kinde im Graſe ſaß und aus ſeinem Anblicke Frieden für ihr tief bewegtes Gemüth, Geiſtesklarheit und Beſinnung ſchöpfte, hatte bald die Freude es lächeln zu ſehen. Geſundheit, Wohlbehagen und Lebensfriſche malten ſich in dem kleinen, runden Angeſichte, das hülfloſe Weſen, dem noch vor wenigen Stunden die Klaue des Adlers gedroht hatte, lag anmuthig im Schooße der Mutter, wie eine Knospe der Alpenroſe im Schatten und Schutze des ſie umgegebenden Grüns. Seppi hatte noch Thränen im Auge, aber ſie lachte nun auch, ſtand auf, hob das Kind mit beiden Händen in die Höhe und betrachtete es mit ſeligen Blicken von unten, als ſehe ſie einen Engel vom Himmel ſich herabneigen. Dann trat ſie auf den Junker zu und reichte ihm die Hand. Sie konnte noch nicht ſprechen, aber ſie begriff und erkannte nun Alles und in ihrem Geiſte wiederholte ſich die Geſchichte, die früher die Hirtin von der Alp und Walter erzählt hatten.

Der Abend war nahe und man erkannte die Nothwendigkeit, ſich vollends in das Thal zu begeben, damit nicht das zarte Kind der ſpäter eintretenden rauhen Luft ausgeſetzt werde. Seppi ging zwiſchen ihrem Bruder und Vincenz. Nach und nach gewann ſie Worte, un ihren Dank auszuſprechen. Sie that dieſes mi der Lebhaftigkeit, die in ihrem Character lag und mit der ganzen Innigkeit der Gefühle, di eine Mutter für eine ſolche That erfüllen muß Dann erzählte auch ſie, wie der Raub des Kindes ſich begeben, wie ſie dieſes entſetzliche Ereigniß erſt bemerkt habe, als der Adler mi dem Kinde ſchon hoch in der Luft den Felſe des Gebirges zuſchwebte. Sie war, wie ſi dem erſtaunt aufhorchenden Junker zuflüſterte mit einem Auftrage an dieſen in das Sihltha gekommen. Man hatte ſie zu dieſem Zwecke i das Geheimniß ſeines Aufenthaltes eingeweih und, um nun den Junker aufzufinden, hatte ſi ſich mit dem Kinde, das ſie keiner andern Pflege anvertrauen wollte, in die Nähe des Diethhelm begeben, immer hoffend, irgend ein Zufall würde ihr Vincenz oder den Bruder entgegenführen Als ſie in der Mittagsſtunde auf einem Felſenſitze am Abhange des Gebirges ausruhete empfand ſie einen brennenden Durſt. Nich weit von ihr in einem Felſenbette rauſchte ei heller Bach, ein Gebirgswaſſer, das vom Diethelm herabkam, vorüber. Sie erkannte, daß ſie wohl hinab an das Ufer des Baches zu ſteigen vermöge, aber das Kind konnte ſie bei dieſem mühevollen Unternehmen nicht bei ſich behalten. Ohne eine Gefahr zu ahnen, ſetzte ſie es auf dem Mooſe an der Felſenbank nieder, lachte und ſpielte noch einige Augenblicke mit ihm — dann kletterte ſie, ſolcher Wanderungen gewohnt, leicht und furchtlos an der ſchräg niederlaufenden Felſenwand, wo Steine und Baumwurzeln ihr Beiſtand und Stütze boten, zu dem Bergwaſſer hinab. Kaum hatte ſie ſich an dem friſchen Quell erquickt und erhob eben den Fuß, um wieder auf die Höhe zu gelangen, als ſie ein wunderliches Geräuſch vernahm, das ſie gleich mit banger Ahnung und Beſorgniß um ihr Kind ergriff. So ſchnell ſie vermochte, klimmte ſie, der Hände und Füße ſich bedienend, an der Felſenwand empor. Noch barg dieſe ihr den Anblick des Kindes. Da hörte ſie es ſchreien, da vernahm ſie, wie der ſchreiende Ton ſich in die Ferne verlor, als würde das

Kind hinweggetragen. Die Verzweiflung vermehrte ihre Kräfte. Sie klammerte ſich an ſpitzvorſiehende Steine, die ihre Hände zerriſſen, ſie drang gerade aufwärts, ſtatt daß ſie früher den Weg in einer ſchräg ablaufenden, minder gefährlichen Richtung zurückgelegt hatte. Endlich ſtand ſie oben. Da ſah ſie den Adler über ihrem Haupte in der Luft ſchweben, da ſah ſie ihr einziges Kind, das der Räuber in ſeinen Klauen hielt und, dem Felſengipfel des Diethelm zu, entführte. Sie fühlte nicht den Schmerz ihrer Wunden, ſie ſah nicht das Blut, das von ihren Händen herabrann. Nur den entſetzlichen Schmerz im Herzen empfand ſie und die Bruſt war ihr zuſammengepreßt, als liege eine Centnerlaſt darauf. Außer ſich und mehr von unklaren Empfindungen, als von irgend einer beſtimmten Abſicht geleitet, rannte ſie in's Thal zurück zu menſchlichen Wohnungen. Ihr Anblick ergänzte Alles, was ſie nicht in Worten auszuſprechen vermochte. Das Ereigniß war ſchrecklich, ſeit Menſchengedenken nicht im Thale erhört. Die Männer bewaffneten ſich und zogen auf ungebahnten Wegen in den öden Schlund, aus welchem ſich der Felſen, dem, nach Seppi's verwirrter Angabe, das Raubthier zugeflogen ſeyn mußte, erhob. Mit geringer Hoffnung auf das Gelingen dieſes Verſuches, mit undeutlichen Begriffen, wie hier überhaupt eine Rettung bewerkſtelligt werden konnte, traten ſie den Weg an. Die unglückliche Mutter, die Frauen aus den Thalwohnungen, begleiteten ſie bis zu der Stelle, wo ſich die kühnen Männer in's Felſenthal begaben, wo ein andrer Seitenweg zu den Sennereien und Alphütten führte. Hier erlag Seppi's letzte Kraft dem Uebermaße ihres Jammers. Sie blieb auf einem Steine am Wege ſitzen und bedeckte ihr Angeſicht mit beiden Händen. So ſaß ſie regungslos wie eine Statüe und niemand mochte ſie anreden, denn niemand wußte einen Troſt für ſie. Von Zeit zu Zeit vernahm man ein dumpfes Schluchzen, das, von dem tiefſten Seelenſchmerze erzeugt, ſo ſchrecklich und ſchaurig klang, daß die umſtehenden Frauen für dem Verſtand der Unglücklichen zu fürchten anfingen. So ſaß ſie

ſtundenlang, ſo ſaß ſie noch, als die Hirti
von der Alp herabeilte, um die Freudenbothſchaft zu überbringen. Man mußte ihr dieſ
mehreremale wiederholen, man mußte ſie ih
zuſchreien, ehe ſie nur begreifen konnte, daß ſi
ihr Kind gerettet und lebendig wiederſehe
ſollte. Dann ſtürzte ſie fort, den Berg hina
und die übrigen Weiber ihr nach. Sie weint
und lachte durcheinander, ſie rief laut den Namen ihres Kindes und konnte man früher beſorgt ſeyn, daß der Schmerz verwirrend au
ihren Geiſt gewirkt habe, ſo ſchien dieſes jetz
von der Freude zu befürchten. Ehe ſie da
Kind ſelbſt ſah, wurde ihr Alles wieder wie ei
Traum, der aus Bildern des Entſetzens ſich i
erfreuliche, aber undeutliche Geſtalten auflöſt
Dämmerung umgab ſie, aber ein Lichtſchei
brach aus dieſer hervor, in welchem ſie eine
aufgehenden Tag des Entzückens ahnte. Si
wußte nicht, warum ſie weinte, warum ſie
lachte; ſie hatte keine Erkenntniſſe, nur Gefühle,
ein fremder Wille ſchien ſie zu beherrſchen. In
dieſem Zuſtande begegnete ſie dem Bruder, in

dieſem Zuſtande empfing ſie ihr Kind von Vincenz zurück. Als ſie dieſes ſah, zuckte der erſte erhellende Blitz in ihre Seele nieder. Der Anblick des von Gott wiedergeſchenkten Kindes erweckte ſie aus dem Traume in ein frohes Leben, das ihr, wie wir wiſſen, in dem gottgeſandten Rettungsengel einen Freund ihrer Kindheit und den Mann, den ſie ſuchte, zuführte.

Während dieſe Umſtände des Kinderraubes theils von Seppi, theils von den begleitenden Frauen erzählt wurden, gelangte man an die Stelle, wo die beiden Wege, jener, den die Männer eingeſchlagen hatten, und der, auf welchem der Zug von der Alp mit dem Kinde herabkam, ſich vereinigten. Stimmen klangen von der Felſenſchlucht herab und nach kurzer Zeit ſah man die Männer langſam und mit niedergeſchlagener Gebehrde aus der beginnenden Dämmerung hervortreten. Einige von ihnen trugen den getödteten Adler, den ſie am Fuße der Felſenwand gefunden hatten, aber die wunderbare Kunde der Rettung erfuhren ſie erſt jetzt. Den meiſten unter den Neuangelangten ſchienen die beiden Jäger bekannt. Sie umringten ſie, drückten ihnen die Hände, ſprachen leiſe mit ihnen und hatten das Anſehn, ihnen wichtige geheimnißvolle Eröffnungen zu machen. Vincenz hörte ihnen aufmerkſam zu. Oft ſchüttelte er bedenklich den Kopf, gerade wenn ſie in lebhafter, eifriger Freude ſchienen und warf einige ernſte Worte hin, die jedoch wenigen Eindruck auf ſie hervorbringen mochten. Sie ſprachen gleich haſtig weiter mit einem Feuer, das darthat, wie ſehr ihr ganzes Weſen von dem Gegenſtande ihrer Rede erfüllt war.

Die Frauen waren vorausgeeilt, um den Schwiegereltern Seppi's, denen das Gerücht des Enkels entſetzlichen Raub zugetragen haben mußte, die wiedergefundene Freude in's Haus zu bringen. Vor dem Hauſe ſtanden nun auch die Männer und ſprachen noch angelegentlich mit einander. Die jüngern unter ihnen beſchäftigten ſich indeſſen, den Adler an den rings um den erſten Stock des hölzernen Gebäudes laufenden, hervorſpringenden freien Gang — die Laube genannt — zu befeſtigen, ſo daß er mit dem Kopfe gegen den Boden und mit ausgebreiteten Flügeln herabhing: ein Siegszeichen für den, der ihn erlegt, ein wunderbares Denkmal für das Kind, dereinſt noch in ſeinem ſpäten Alter. Es wehete eine ſcharfe Luft das Thal hinab. Sie mußte im Laufe der Nacht ſchon das erlegte Thier bedeutend trocknen, ſo daß man morgen um ſo leichter an die Operation des Ausbalgens gehen konnte.

Von den Männern erfuhr der Junker, daß gegenwärtig keine Franzoſen im Thale weilten, daß man aber bedeutende Bewegungen unter ihnen, ein ſtarkes Hin- und Herziehen über den Haken, den Etzel und die Schindeleggi bemerke, über dieſe Bergpäſſe, welche die Cantone Schwyz und Zürich mit einander in Verbindung ſetzten. Die ältern Männer ſprachen dann wieder heimlich zu ihm und dem Schützen und als man ſich endlich trennte, ſagte Vincenz, indem er ſchon in Begriff ſtand, das Haus zu betreten, zu einem der ruhigern, der bei ihm zurückgeblieben war:

„Es iſt gut! An mir ſoll es nicht fehlen,

wenn die Flamme vom Mythen in die Na
aufſchlägt, oder ihr Rauch am Tage dunkel zu
Himmel emporſteigt; denn ich achte mein Leb
nicht höher, als das eines jeden andern, de
die Erinnerung an die Freiheit unſerer Völke
das Gefühl für die Ehre und das Recht d
Schweizerlandes die Waffen in die Hand gi
Aber die Uebereilung ſpielt ein gewagtes Spi
bei dem Alles verloren gehen kann, ſelbſt d
Hoffnung, ſich wieder zu erheben. Wir woll
die Sache reiflich berathen und beſprechen, w
wollen die Nachrichten der Kundſchafter prüf
und erwägen und iſt die rechte Zeit wirklich g
kommen, täuſcht uns nicht ein trügeriſches Lic
ſondern kündigt die Morgenröthe der Freih
wahrhaft einen herrlichen Tag an, dann ſ
das alte Schlachtlied vom Tellen durch Th
ler und über Berge jubeln, dann wollen w
auf ſie niederſtürzen, ſchlagen, ſiegen oder ſt
ben! Um Mitternacht das Weitere! Unt
dem alten Ahorn am Sihlufer finden w
uns."

Er reichte dem Alten noch einmal die Han

Dann ging dieſer weiter ins Thal hinab, während Vincenz und ſein düſterer Gefährte in dem Eingange der Wohnung verſchwanden.

## Dreizehntes Kapitel.

Nur wo die alte Treue heimlich wohnt,
Wo ſich die Falſchheit noch nicht hingefunden,
Da trübt kein Neid die Quelle unſres Glücks,
Und ewig hell entfliehen uns die Stunden.

Als der Junker das große braungetäfelte Zimmer betrat, das zum gewöhnlichen Aufenthalte der Hausgenoſſen diente, fand er dieſe ſämmtlich um das Kind beſchäftigt, dem ſie ihre Liebkoſungen im reichſten Maße ſpendeten. Nur die Mutter, die den Großeltern für einige Augenblicke den geretteten Liebling überlaſſen hatte, bemerkte ſeinen und Walters Eintritt. Der

Schütz ſchien wieder ganz ſeiner gewöhnlichen Schwermuth hingegeben, ſetzte ſich ſtill auf die Bank des großen, einen anſehnlichen Theil des Gemaches einnehmenden Ofens, und heftete die niedergeſchlagenen Blicke an den Boden. Die Schweſter kannte ſeinen Kummer. Er war in der letzten Zeit einigemale heimlich bei ihr zu Beſuch in Egeri geweſen und ſie hatte ſich beſchieden, ihn nicht mehr in ſeiner traurigen Gemüthsſtimmung zu ſtören, durch Fragen nicht den Schmerz zu vermehren, der an ſeinem Herzen nagte. Sie trat mit freudeleuchtendem Blicke, mit einem Angeſichte, aus dem jetzt die Mutterwonne, die ſie empfand, glänzend hervortrat, auf Vincenz zu, bot ihm in ihrer ſonſtigen muntern Weiſe die Hand zum Einſchlagen und ſagte dann, indem ſie ihn von den übrigen ab zum Fenſter hinzog:

„Wahrhaftig, Junker Vincenz, wenn es einen Lohn gibt für das, was Ihr an meinem Kinde gethan habt, ſo findet Ihr ihn in der Liebe der Jungfrau Eliſabeth! Ich war bei ihr, ich habe ſie geſehen und geſprochen. Sie denkt nur an Euch, ſie hat nur einen Wunſch, nämlich den, Euch endlich einmal wieder zu ſehen. Ihr dürft nicht zum Seeufer hinab, das weiß ſie, denn dort kennt Euch jedermann und die Leute ſind nicht ſo treu und gut ſchweizeriſch geſinnt, wie in den Gebirgen. Aber könnt Ihr nicht hinüber, ſo will ſie herüber! Ja, ja, Junker Vincenz! Sie will zu Euch mit der Jungfrau Luiſe, freilich nicht hinauf in die Höhlen des Diethelm und zu ſeinen garſtigen Adlerneſtern, aber wohl in das ſtille Egerithal, an den ruhigen See, den die grünen Alpen umgeben und an deſſen Ufer eine Mutter ihr Kind, ohne Furcht vor einem argen Räuber, in Gras und Blumen niederlegen darf."

„Seppi, du lohnſt mir herrlich mit dieſer Nachricht!" verſetzte, von froher Hoffnung ergriffen, der junge Mann. „Niemand weiß, wie ſchwer ich die Entbehrung ertragen habe, die mir das Schickſal auferlegt, indem es mich nun ſchon ein Jahrlang von Eliſabeth trennt. Du haſt ſie geſehen, Seppi, du biſt ein Weib, du mußt verſtehen, aus den Zügen, aus dem

Benehmen eines andern Weibes ihr Inneres zu beurtheilen. Ich weiß, daß ſie mich liebt mit unnennbarer Treue bis zum Tode. Aber neben der Pein der Trennung, iſt es mein tiefſter Kummer: wie ſie dieſe erträgt, ob ihre Seele nicht tief niedergebeugt iſt, ob ihre Tage nicht traurig hinſchleichen, ſtatt daß ſonſt eine ſtille Freude ihr ganzes Daſeyn durchzog, ein ſeliger Friede, wie er nur in ein ſo ſchönes Herz, als das ihrige iſt, ſich herabneigt. Sage mir, Seppi, ohne Hehl deine Meinung! Wie haſt du Eliſabeth gefunden, wie denkſt du von ihrer Gemüthsſtimmung?“

Die junge Frau ſenkte das Köpfchen, deſſen glänzendes dunkles Haar wieder mit der großen ſilbernen Nadel auf den Scheitel befeſtigt worden war, und entgegnete nach einigem Nachſinnen:

„Die Jungfrau iſt ein wackres Herz und ein ſtarkes Gemüth. Ihre Liebe kann nicht ohne Leiden ſeyn, eben ſo wenig wie die Eurige. Aber ſie trägt und wartet, ſie vertraut und hofft. Fürchtet nichts für ſie, Junker Vincenz!

Unter ihrem ſanften Aeußern, unter der Ruhe, mit der ſie Alles thut, verbirgt ſich eine Feſtigkeit, die nicht ſo leicht umzuſtürzen iſt. Ihr werdet es ſehen, wenn die beſſere Zeit kommt. Dann ſteht Eliſabeth wieder ſo ſtill glücklich da, wie ſie jetzt ſtill unglücklich ſcheint, dann iſt ſie auch ſtark und feſt genug, keine Spur des alten Grames mehr in ihrem Herzen zu dulden."

„Du haſt Recht, Seppi!" ſagte Vincenz, und lächelte durch das kleine Fenſter, vor dem er ſtand, in die Dunkelheit hinaus, als ſehe er dort eine traute, liebe Lichtgeſtalt vorüberſchweben. „Meine Eliſabeth iſt ein ſtarkes Mädchen. Als ich von ihr ging, weinte ſie nicht; ſie reichte mir die Hand und aus ihren Blicken las ich eine Zukunft voll ſtarker Duldung, ruhiger Ergebung und ſicherer Hoffnung auf einſtiges Glück. Am Abende vorher, als ich mit dem Vater verabredet hatte, daß ich zu Aloys Reding gehen wolle, um unter den Hirten gegen die neuen Geßler und Landenberge zu fechten, kam ſie zu mir und geſtand,

daß ſie Alles wiſſe, daß der Vater es ihr m
getheilt habe, und bat mich, ihretwegen ja ni
zu zögern oder zu fürchten. Seppi, es w
rührend und begeiſternd, ſie mit dem mild
Tone ihrer Rede, in ihrer ſanften Weiſe v
dem alten Ruhme des Vaterlandes, von d
Pflicht gegen dieſes, vom heiligen Opfer d
Blutes und des Lebens für Heimath und Fr
heit ſprechen zu hören! Tauſendmal in d
Einſamkeit oben auf den Bergen, in der St
meiner Höhlenwohnung, haben mir dieſe Wo
wiedergeklungen! Eliſabeth fühlt noch, w
ſie damals gefühlt hat: ſie iſt treu in der Li
zum Vaterlande, ſtark, durch dieſe zu trag
und zu dulden um meinetwillen!"

„Niemand kann beſſer ſchweizeriſch geſin
ſeyn am ganzen Seeufer, als ſie und etwa d
alte Herr;" ſprach eifrig Seppi. „Jungfr
Luiſe meint es auch gut, aber ihr Herz hän
an Junker Lothar, und wo das Herz h
will, da drängt auch das übrige nach, we
ſchon der Wille gut iſt und die beſſere Einſi
den rechten Weg zeigt. Aber eine gute Freu

din habt Ihr doch an ihr, und für die Jungfrau Eliſabeth ließe ſie ihr Leben! Die Leute im Hauſe erzählen Manches, was ſie erlauſcht und erlauert haben, und da wollen ſie denn auch wiſſen, daß ein Junker aus Zürich, der oft zum Beſuche dort iſt, gar eifrig den Artigen um Euere Liebſte mache, und daß Tante Brigitte ihren Kopf darauf ſetze, den Junker und ihre Nicht' als Eheleute zuſammenzubringen."

„Landolin?" fiel raſch und erſtaunt Vincenz ein.

„So nennt er ſich;" fuhr die junge Frau fort. „Er ſoll immer gar zierlich gekleidet gehen, nach allerlei wunderlichen Salben duften, und Worte im Munde führen, ſo ſüß wie Honig. Die Tante hat ihn gern wie ihren Augapfel, denn er bringt ihrem Mopſe immer ſüßes Backwerk mit und thut zärtlich gegen ſie, als wäre er blind, und wüßte nicht, wie lange es ſchon her iſt, daß ihr Geburtstag im Kalender ſteht. Das eben gefällt ihr, und ſie redet ihm immer zu Gunſten bei Jungfrau Eliſabeth und bedrängt das arme Kind auf al lerlei Weiſe, daß ſie verliebt ſoll werden in de ſüßen Junker. Dann aber nimmt ſich Jungfra Luiſe, der die Zunge wohl gelöſt iſt, wacke der geduldigen Freundin an und bringt di Tante zum Schweigen. Sie weiß auch den zu dringlichen Junker gar wohl abzuführen, un Euere Liebſte hat dann auf einige Zeit Ruhe weil die Tante den alten Herrn fürchtet, de auch den ſüßen Junker nicht leiden kann un ihn für einen ſchlechten Schweizermann hält.“

„Er irrt nicht,“ ſagte leichthin Vincenz „Landolin neigt immer nach der Seite, di ihm Vortheil bringen kann, und jetzt ſchein freilich die Wagſchale mit dem Freiheitsbaum und der rothen Mütze tief zu ſinken, während jene mit dem Ruhme der Vorfahren, mit de Freiheit, die wir in unſern Thälern und au unſern Bergen lieben, hochauf und ſchwankend in die Luft ſchnellt. Fliegt einſt jene Wagſchale in die Höhe, ſo denkt der edle Vetter ſich mit einem raſchen Sprunge auf die unſrige zu helfen, und ſo meint er, es müſſe ihm immer gut gehn und noch etwas Rechtes aus ihm werden im Staate. Eliſabeths Schönheit, ihre Tugend, ihre Sanftmuth, ſind Dinge, die ihn nicht reizen, denn er kann nichts lieben, als ſeine eigene Perſon, und irgend eine eigennützige Abſicht, die ich nicht errathe, muß ihm den Beſitz des Mädchens wünſchenswerth machen. Die Tante war mir nie gewogen, ebenſowenig wie dem Lothar. Mit Landolin beſchäftigte ſie ſich gern, ſchon als er noch ein Knabe war, denn damals bereits wußte er, ihren Anſprüchen auf eine gefällige Weiſe entgegen zu kommen. Mag ſie ihn begünſtigen, mag Landolin ſeine Bewerbungen fortſetzen! Meiner Eliſabeth bin ich gewiß.“

Die Theilnahme der Frauen an dem geretteten Kinde, um welches ſie im Hintergrunde des Zimmers verſammelt waren, ſchien ſich jetzt zu vermindern. Einzelne von ihnen traten in die Mitte des Gemaches und horchten neugierig hin, was wohl Seppi Flüeli mit dem ſchönen jungen Manne, der ſo etwas Vornehmes in ſeinem ganzen Weſen trug, zu verhandeln haben möge. Seppi zog ihn näher an's Fenſter und flüſterte leiſer:

„Ich muß Euch doch noch ſagen, wie es mit der Reiſe nach Egeri iſt und wie ſie ſich begeben kann. Eueres Vaters alte Gegner in Zürich tragen noch immer keine beſſere Geſinnungen gegen ihn im Herzen, als früherhin. Sie plagen und necken ihn, wie ſie wiſſen und können. Liegt in der ganzen Nachbarſchaft kein Mann von dem welſchen Volke im Quartier, ſo ſchicken ſie doch ihm das Haus voll, weil ſie hoffen, er möge in Streit mit ihnen gerathen, ſeine gut-vaterländiſche Geſinnung in der Hitze an den Tag legen, und deshalb in große Ungelegenheit kommen. Nun will der alte Herr ſelbſt nach Zürich, ſich beklagen und mit ſeinen Freunden dazu thun, daß ihm gleiches Recht wird mit den Nachbarn am See. Tante Brigitte mag indeſſen um keinen Preis im Hauſe bleiben, denn ſie fürchtet ſich vor den fremden Soldaten, deren Sprache ſie nicht verſteht, und die doch vor dem alten Herrn einen großen Reſpekt haben. Dann zieht es ſie auch nach

Zürich zu ihrem ſüßen Junker. Trotz ihrer Einwendungen und Gegenreden haben nun die Mädchen, die in keinem Falle allein zurück bleiben konnten, von Herrn Waßmer die Erlaubniß erhalten, während ſeiner Abweſenheit bei uns in Egeri zu wohnen, wo es jetzt gar ſtill und friedlich hergeht. Da ſtehn ſie unter dem Schutze meines Uli, und bald kommt noch jemand, dem wohl Jungfrau Eliſabeth auch ihre Sicherheit anvertrauen kann. Uli wollte heut über die Schindeleggi hinüber an den See, um, wenn Alles bei der Abrede geblieben iſt, die beiden Jungfrauen in's Egerithal abzuholen. Ich habe mich geſtern in der Frühe ſchon mit dem Kinde auf den Weg gemacht hieher in's Sihlthal, bin zur Nacht bei einer Baſe in Maria Einſiedeln geblieben und heute Morgen mit Sonnen-Aufgang zu den Schwiegern gewandert. Morgen gehe ich wieder nach Egeri hinab, damit die Frau im Hauſe nicht fehlt, wenn die lieben Gäſte kommen. Ihr aber müßt übermorgen Abend Euch zum Rothenthurm begeben, wo Ihr einen vertrauten Boten finden ſollt, der Euch ſagt, ob Euer Glücksſtern am Egeriſee leuchtet, ob dort zwei Augen nach dem Moorgarten hinblicken und nach einem Junker ſpähen, der mit raſchen muntern Schritten den Weg vom Rothenthurm herabkommen ſoll. Fehlt nur nicht, Junker! Vergeßt die Zeit nicht über der Freude und Hoffnung: übermorgen Abend im Rothenthurm!“

Nach dieſen Worten, die ſie in einem ſchalkhaften und neckenden Tone ausgeſprochen hatte, wandte ſie ſich zu den Frauen und von dieſen zu ihrem Kinde. Der Gedanke, die Geliebte nach langer Trennung wiederzuſehen, mit ihr ſchöne Stunden, vielleicht Tage eines ruhigen Glückes zu verleben, würde Vincenz mit Entzücken erfüllt haben, wenn er ihn in ſeiner ganzen Reinheit, ungeſtört und ſicher, in ſeine Seele hätte aufnehmen können. So aber regte ſich geheimnißvoll und ahnungsſchwer eine Beſorgniß in ſeinem Innern, daß dieſe Ruhe, die jetzt auf dem ſchönen Egerithale lag, nur eine ſcheinbare ſey, daß der Aufenthalt der beiden Mädchen dort durch Stürme des Kriegs und des Aufruhrs, die der Augenblick hervorzurufen vermochte, gefährdet werden und er mit allem Muthe, mit allem Beiſtande ſeiner Freunde vielleicht den Schmerz haben müßte, Eliſabeth und ihre Freundin von den Unannehmlichkeiten, die ein ſolches Verhältniß mit ſich führte, betroffen zu ſehn. Er kannte die Stimmung der Hirten im Thale von Einſiedeln, in Schwyz, in Egeri ſelbſt. Er wußte, daß ſie die im Innern kochende Wuth gegen ihre Bedränger nur mit Gewalt zurückzuhalten vermochten, daß dieſe aber in jedem Augenblicke ausbrechen konnte, früher als es die Klugheit gebot, zu ihrem eigenen Nachtheile. Gab die Verſammlung, zu der er heute um Mitternacht berufen worden war, enthielten die Reden der Männer, die ſie gehiemnißvoll an ihn gerichtet, nicht vollwichtige Gründe zu dieſer Beſorgniß? So wurde die Freude, mit der ihn in einer andern Zeit die Hoffnung des Wiederſehens erfüllt haben würde, häßlich getrübt, ſo bemächtigte ſich eine Unruhe, die den muthigen Mann, nur wenn es das Schickſal des geliebten Mädchens galt, ergreifen konnte, ſeiner Seele.

Er wurde bald den verſchiedenartigen Empfindungen, die ſein Gemüth bewegten, entriſſen. Die Frauen aus dem Thale verließen das Haus und, während Seppi ihr Kind zur Ruhe brachte, traten deſſen Großeltern zu ihm und brachten nun auch dem Retter des Enkels ihren Dank dar. Die Worte, in welchen die frommen Leute dieſen ausſprachen, glichen einem Gebete, wie ſie es an ihren Schutzheiligen zu richten pflegten. Sie konnten ſich nicht überzeugen, daß die Sache ſich auf natürlichem Wege begeben habe, ſie blieben bei der Behauptung, ein Engel oder die heilige Mutter Gottes ſelbſt, müſſe dem jungen Manne erſchienen ſeyn, ihn zu dem Adlerneſte geleitet haben und er wolle nur aus Beſcheidenheit nicht geſtehen, daß ihm eine ſo hohe Gnade zu Theil geworden ſey. Sie waren nach Einſiedeln eingepfarrt, ſie verehrten die Wunder, die dort ſeit Jahrhunderten geſchehen waren, ſie glaubten nicht anders, als alles Hülfreiche und Gute, was vom Himmel kommt, ſey ein Wunder.

„Die heilige Maria iſt ausgezogen aus

ihrem Hauſe, das Blut und Brand befleckt haben;" ſagte andächtig der Greis, der des Junkers Rechte gefaßt hielt, „aber ſie hat deshalb ihren Schutz nicht von denen genommen, unter welchen ſie lange friedlich und Glück verbreitend verweilte. Sie ſieht vom Himmel herab auf ihre Noth und Bedrängniß und kommt und hilft im rechten Augenblicke. Sie hat die Noth des armen Kindes erkannt, ſie hat dich herbeigerufen, ſie hat durch dich den Geyer zerſchmettert und in die Tiefe geſtürzt, ſie hat dir freundlich das Kind in den Arm gelegt und dich erwählt, es ſeiner Mutter und uns zurückzubringen. Sage mir nichts dagegen, junger Mann! Das Alter hat mehr Erfahrung, als die Jugend, und in einem langen Leben, in vielfachen Widerwärtigkeiten habe ich es erfahren, daß alles Gute, jede Hülfe in der Noth, von der lieben Mutter Gottes kommt."

Vincenz fühlte ſich nicht berufen, dem frommen Alten zu widerſprechen. Ihm ſchien der Verſuch, den Greis in einem Glauben wankend zu machen, der ihn beglückend durch das

Leben begleitet hatte und ihn ſanft und beſeligend über den Tod hinausführen würde, nicht thörigt allein, ſondern auch ſündlich. Von Neuem überzeugte er ſich aber von dem großen Einfluße, den Religion und Prieſtermacht auf die Hirten den katholiſchen Cantone übten, von jener gänzlichen Hingebung des Landmannes in den Willen der Geiſtlichen, die ihn zu kühner Todesverachtung zu fanatiſiren vermochten. Der Alte hatte ſeine Rede fortgeſetzt, ſprach wiederum von der Zerſtörung der Heiligthümer in Einſiedeln, von der Güte und Langmuth der heiligen Jungfrau, die ihrer Spötter und Läſterer noch ſchone, endlich aber doch ſtrafende und rächende Blitze ſenden werde zur Reinigung ihrer heiligen Stätte.

„Glaube mir, junger Mann,“ fugte er in einem prophetiſchen, ſeine volle Ueberzeugung ausſprechenden Tone fort, „der Geyer iſt nicht umſonſt niedergeſchleudert worden von dem Gipfel des Diethelm! Das iſt ein Zeichen, eine Vorbedeutung, die uns die Himmelskönigin gibt. Wie verderbliche Geyer haben ſich die Fremden in unſern Bergen angeſiedelt und ſpähen ringsum nach unſerm Eigenthume, daß ſie es rauben und als ihre Beute mit fortſchleppen. Aber wie jener Geyer getroffen und vernichtet iſt worden durch ihre Himmelsmacht, ſo wird auch das fremde Raubthier vor ihr niederfallen und verderben.“

Man ſetzte ſich zum Abendeſſen nieder, das aus den gewöhnlichen einfachen Nahrungsmitteln der Gebirgsbewohner beſtand. Ein Napf mit Zieger, der künſtlich zu einer hohen Piramide angehäuft war, friſche Nidli, dem Gaſte zu Ehren dargebracht, und der Ueberreſt eines Käſes, der an dem Hochzeitstage des Paares vor vierzig Jahren gemacht worden war, der ſeines Alters wegen für einen beſondern Leckerbiſſen galt und nur bei feſtlichen Gelegenheiten angeſchnitten wurde, waren die Gerichte, die der Appetit der Gemsjäger, durch lange Entbehrung, durch die ſcharfe Bergluft gereizt und erregt, keineswegs verſchmähte. **Seppi Flüeli** hatte ihre alte frohe Laune wieder gewonnen und brachte manche Erinnerung aus der luſtigen Kinderzeit zur Sprache, die ſelbſt auf dem ſchwermüthigen Angeſichte ihres Bruders ein Lächeln hervorlockte. Wie viele Freuden waren in jenen Tagen nicht von ihr, Vincenz und Walter gemeinſchaftlich genoſſen worden, wie oft hatten ſie ſich nicht zu einem muthwilligen, ſchalkhaften Streiche vereinigt, deſſen Gedächtniß jetzt die kleine Tiſchgeſellſchaft erfreute und erheiterte! Vincenz begann das Unternehmen Eliſabeths und Luiſens aus einem heitern Geſichtspunkte anzuſehn, Seppi's unbefangener, fröhlicher Sinn wirkte anſteckend auf ihn und bald drängte er die letzte Beſorgniß, die noch wie ein trüber Nebel vor der ſchönen Ausſicht auf die Zuſammenkunft im Egerithale ſchwebte, in den Hintergrund ſeiner Seele zurück.

Die alten Leute begaben ſich frühe zur Ruhe und Seppi flüſterte, als ſie dem Junker die Hand zum Abſchiede reichte, ihm noch einmal zu, des übermorgenden Abends und des Rothenthurmes nicht zu vergeſſen. Der Greis kehrte, als er ſich ſchon unter der Thüre des

Zimmers befand, noch einmal zurück, ſah die beiden Männer ernſthaft an und ermahnte ſie, jetzt noch ein Paar Stunden dem Schlafe zu widmen, den ſie wohl für den übrigen Theil der Nacht entbehren würden. Er ſchien in das Geheimniß der Zuſammenkunft unter dem alten Ahorn eingeweiht, ein muthiges Feuer glänzte aus ſeinen Blicken, das dem Junker ſagte, auch er würde nicht zurückbleiben, wenn nicht die Schwäche des Alters ſeine Liebe zum Vaterlande auf bloße Wünſche beſchränke.

Der junge Mann fand bald den Schlaf, den im Falle des Bedürfniſſes ſeine kräftige Natur nicht leicht zurückwieß. Walter Brenni hatte wieder ſeine alte Stelle auf der Ofenbank eingenommen. Nur ein leichter Schlummer deckte in öftern Unterbrechungen ſeine Augenlieder, aber dieſer gewährte ihm keine Erquickung, denn die Träume, die immer mit ihm kamen, waren beunruhigend und mahnten an eine traurige Vergangenheit.

# Vierzehntes Kapitel.

Was Ihr auch Schweres mögt zu leiden haben
Von Eurer Vögte Geiz und Uebermuth,
Tragt's in Geduld! Es kann ſich ändern —

Tiefer hinab im Sihlthale, nicht weit von dem Ufer des rauſchenden Stromes, befand ſich ein freier Raum, den vielleicht vor länger, als einem Jahrhunderte ſchon, Zufall oder Abſicht in den ſonſt dicht gewachſenen Föhrenwald eingeſchoben hatte. Von dieſem wurde er an der einen Seite, von einem halbkreisförmigen Felſenvorſprunge an der andern begränzt. Nur wenige Schritte durch die Waldung hatte man bis zum Ufer der Sihl, das hier ſich ſteil in die Tiefe hinabſtürzte, während es jenſeits ſich verflachte und, bei der noch geringen Breite des Waldſtromes, einem kühnen und kräftigen Manne die Möglichkeit, jenen zu überſpringen, darbot. Am Fuße des Felſens, deſſen wir oben gedachten, erhob ſich ein Ahorn, deſſen Alter die im Thale herrſchende Sage in die Zeit des Urſprungs der Schweizerfreiheit zurückverſetzen wollte, von dem ſie ſogar behauptete, der Tell habe, als er am Achſenberge dem Schiffe des Vogtes entſprungen und durch das Muotta- und Sihlthal über Steinen und Immenſee in die hohle Gaſſe geeilt ſey, unter ihm Ruhe und Erholung gefunden. Wir überlaſſen es der Einſicht des Leſers, die Wahrſcheinlichkeit dieſer Sage zu prüfen, obſchon wir ſelbſt aufrichtig geſtehen wollen, daß ſie uns aus vielen Gründen, namentlich des großen Umweges halber, den Tell dem Ahorn zu Gefallen hätte machen müſſen, höchſt zweifelhaft dünkt.

Genug! an dieſer, durch den Glauben geheiligten, Stelle wollten die Hirten aus dem Thale und andere Männer aus Einſiedeln und Schwyz um Mitternacht zuſammentreten und des Landes Noth beſprechen. Die meiſten unter ihnen mochten ſich nicht länger verſtellen, nicht länger mit Rache und Groll im Herzen den

Zwang und die Mißhandlungen der Fremden dulden. Sie hatten ſchon Schweres ertragen, ſie meinten, dem Schlimmſten entgegenzuſehn, wenn ſie ſich länger ſtill und thatenlos verhielten. Wie manche von ihnen mußten nicht ſchon ſtill knirſchende Zeugen ſeyn, wenn die übermüthigen Republikaner ihre Weiber und Kinder thätlich mißhandelten, ihren Viehſtand, den Reichthum des Hirten, vernichteten, die verehrten Heiligenbilder im frechen Hohne zerriſſen und beſleckten und, den Hausvater ſelbſt zu ihrem Diener entwürdigend, die Herrn im Hauſe ſpielten! Die Rache ſaß tief, aber gährend in dem ſtarken Herzen. Sie wollte überſchäumen, kein Damm ſchien ihr mehr widerſtehn zu können. Was Herrliches von den Thaten der Vorfahren in Urkunden und Berichten den Söhnen des Schweizerlandes überkommen war, das flammte in allen Gemüthern hoch auf, wie ein Signal von der Hochwacht, zu Kampf und Sieg, das ſollte nun ſich noch einmal begeben und wiederum den Namen der Schweizerkämpfer, die dem bisher noch von niemand bezwungenen Feind obgeſiegt, mit Ehre und Ruhm bedecken für andere, ſpätere Zeiten. Hatte es ein Gedächtniß gegeben für die Tell, die Stauffacher, Melchthal und Winkelried, warum ſollte es nicht auch denen werden, die jetzt das Land von einer ſchlimmern Zwingherrſchaft, als die damalige — ſchlimmer weil ſie die gegenwärtige, tief empfundene war — befreien würden? Wer den Schweizer Landmann kennt und weiß, wie ſehr er in dem Ruhme ſeiner Vorfahren lebt, wie ihm ein ſolches Gedächtniß als etwas Großes und Herrliches erſcheint, der ſieht leicht ein, daß eben aus jener Zeit die mächtigſte Triebfeder zu den Thaten des Muthes und der Kühnheit herüberreichte, die ſelbſt im Unterliegen die Ueberwinder mit Bewunderung erfüllten.

Als Vincenz und ſein ſchweigſamer Gefährte kurz vor Mitternacht an dem Orte der Verſammlung anlangten, fanden ſie erſt wenige Männer dort. Man hatte an den Stamm des Ahorn einige brennenden Kienfackeln befeſtigt, die ein ſchauriges Licht auf die düſtere Umgebung verbreiteten. Vor dem Ahorn war ein kleiner, von Erde aufgeworfener Hügel angebracht, faſt in der Geſtalt eines Altares. Der Schütz ging, ohne jemand zu begrüßen, zu einem Vorſprunge des Felſens und lehnte ſich an dieſen. Er und der Junker waren unbewaffnet, wie die übrigen Männer. Man hatte das ſo verabredet, um dadurch anzudeuten, daß man den Krieg nicht in die Heimath zu rufen, daß man ihm nur vertheidigend entgegenzutreten geſonnen ſey. Vincenz war ganz Herr ſeiner Gemüthsſtimmung. Bei dem Ernſte und der Ruhe, die ihn beſeelten, entging es ihm nicht, daß die Szene, die ihn umgab, von den Kienfackeln ſchwach beleuchtet, einen wunderlichen Anblick bot. Auf den Spitzen der Föhrenäſte ſchwamm und ſchwebte ein milder Schimmer, während in dem Innern des Gezweiges tiefe Dunkelheit herrſchte, dann wieder ſtufte ſich das Licht in verſchiedenen Schattirungen auf die den Abhang des Berges hinabſteigende Waldung ab, grub ſich tief und dämmerig verſchwindend in die Gänge, welche die Baumreihen bildeten, und brachte, indem die höhere Zweige vom

Winde bewegt wurden, wiederum ein anderes seltſam anzuſchauendes Spiel hervor. Einen ganz eigenen Anblick gewährte der Glimmer des Felſens und das Moos, das ſich an dieſem emporrankte. In jenem vervielfältigte ſich das Licht der Flamme in unzähligen Spiegelbildern und während es über das Grün des Mooſes hinſtrich, warf es deſſen Saphirſchimmer in den Glanz des Geſteins. Die Stille, die über dem Orte waltete und die nur durch das leiſe herübertönende Rauſchen der Sihl bedeutungsvoller, aber nicht geſtört wurde, vermehrte den ſchaurigen Reiz der nächtlichen Szene. Der junge Mann fühlte ſich von dieſer in einem Grade angeſprochen, der ihn die Vermehrung der Verſammlung nicht eher bemerken ließ, bis eben jener wohlthuenden Stille durch die lauten Reden der Anweſenden ein Ziel geſetzt wurde. Bald ſah er ſich nun auch von vielen der Neuangekommenen begrüßt und angeredet. Die Köpfe der meiſten waren erhitzt und Vincenz ſah wohl ein, daß hier auf eine vernünftige Berathung, auf eine zweckmäßige Ueberlegung wenig zu rechnen ſey. Man ſprach auf ihn ein, ohne ſeine Antwort zu erwarten; jeder ſchien überzeugt, daß ſeine Meinung die beſte ſey und zugleich völlig entſchloſſen, ſie keiner andern aufzuopfern. Auch um Walter hatte ſich ein dichter Haufe gedrängt, er aber blieb ſchweigend und unbeweglich in ſeiner Stellung, an den Felſen gelehnt, und lächelte nur manchmal bitter in ſich hinein, wenn einer der Sprechenden ſeinem Franzoſenhaße ohne alle Mäßigung Luft machte.

Dieſem Treiben, das zuletzt in einen wüſten Lärm ausartete, machte die Erſcheinung einiger neuen Ankömmlinge ein plötzliches Ende. An ihrer Spitze befand ſich ein Kloſtergeiſtlicher, der, von einem Knaben begleitet, zu der altarähnlichen Erhöhung vortrat. Ein Blick auf ihn belehrte den Schützen, daß es Pater Cyprian, ſein alter Freund aus Kloſter Einſiedeln, ſey. Sein Geſicht trug Spuren eines tiefen Kummers und auf ſeiner Stirn, die ſonſt Milde und Sanftmuth zeigte, ſtand jetzt eine Wolke des Unmuthes und, inſofern dieſer hier ſeinen Sitz aufſchlagen konnte, des Zorns.

Ringsum herrſchte eine erwartungsvolle Stille. Vincenz ſtand im Schatten eines Baumes, ſo daß er recht wohl Alles überblicken konnte, was ſich begab, ohne ſeine eigene Perſon beſonders zur Schau zu ſtellen. Er hatte ſich vorgenommen, mehr ein Zeuge der ganzen Verhandlung zu bleiben, als ſelbſt thätig daran Theil zu nehmen, wenn nicht etwa die Sache, der ſein Blut und Leben gewidmet waren, eine Einmiſchung von ſeiner Seite nothwendig machen möchte. Das Aeußere des Geiſtlichen beunruhigte ihn. Er kannte den Pater Cyprian, er wußte, daß er ſonſt ein Mann von gemäßigten Grundſätzen und einem ſanften, ruhigen Character ſey. Um ſo mehr fiel ihm die Veränderung auf, die er heute in ſeinem Weſen bemerkte und die auf nichts Gutes zu deuten ſchien. Entweder hatte er gemeſſene Befehle von ſeinen Obern, auf entſcheidende Schritte zu dringen, und ſeine eigene Anſicht ſtand mit dieſem Auftrage im Widerſpruche, oder ſeine Langmuth war nun auch erſchöpft und er hatte ſelbſt erkannt, daß die Flamme auflodern und ihren blutigen Wiederſchein auf Berge und Thäler werfen müſſe.

Während Vincenz, ohne zu einem beſtimmten Reſultate zu gelangen, dieſe Beträchtungen anſtellte, hatten die Begleiter des Geiſtlichen die heiligen Meßgefäße, die ſie unte ihren Kleidern verborgen trugen, hervorgenommen und vor dem Pater niedergeſtellt. Jetz begann unter freiem Himmel die heilige Handlung, zu der die Hirten ſchon ſeit lange nich mehr ins Kloſter wallfahrten durften. Die mitternächtliche Stunde, der Glanz der Sterne von dunkeln Himmel herab, die Stille der Nacht in welcher jedes Wort des Geiſtlichen ſonor un verſtändlich wiederklang, das wunderbar ſchauerige Licht, das über der Szene ſchwebte, gaben ihr etwas ungemein Erhabenes, Herzergreifendes. Alle knieeten nieder, nur Vincenz nicht der an ſeiner dunkeln Stelle die Macht de Augenblickes vielleicht tiefer empfand, als viel andere, aber ſich nicht veranlaßt fühlte, ih das Knie zu beugen.

Die Meſſe war vorüber. Die heiligen Ge

ſäße hatte man wieder ſtill verborgen und Alle erhoben ſich, die Blicke in großer Spannung auf den Pater Cyprian gerichtet, der mit der Gebehrde eines Betenden zum Himmel ſah und Kraft für das, was ihm in dieſem Augenblicke zu ſagen oblag, zu erflehen ſchien. Er hatte ſich geſammelt. Er begann mit ſanfter, bebender Stimme, die Tage des Leidens zu ſchildern, welche mit der Erſcheinung der fremden Kriegsvölker in das alte, ruhige Schweizerland gekommen, wie dieſe keiner Verträge geachtet, das eigene Wort nur gegeben hätten, um es zu brechen. Er ſprach von den Heldenthaten der Schweizermänner am Rothenthurm und im Moorgarten, er rief einzelne der anweſenden Männer, die dort gefochten, als Zeugen auf, daß er die Wahrheit rede. Dann gedachte er des Unglückes von Unterwalden und ſchilderte ſeine entſetzlichen Einzelnheiten mit grellen Farben. Vincenz glaubte zu bemerken, daß Pater Cyprian ſich ſorglich auf dieſe Rede vorbereitet habe, daß ſie ihm vielleicht größtentheils vorgeſchrieben worden ſey, denn ſie ſchien dem jungen Manne zu ſehr auf den Eindruck berechnet, den man beabſichtigte, als daß er ſie für den freien Erguß des Augenblickes halten konnte. Als der Geiſtliche von dem Verderben Unterwaldens ſprach, ſuchte ſein Auge einen Mann, den er auch hier als Zeugen aufrufen könne. Da fand es die dunkle rieſige Geſtalt des Schützen von Stanzſtaad, da nannte er den Namen Walter Brenni und Aller Blicke folgten dem ſeinigen nach dem ſtillen Manne hin, der düſter an der Felſenwand lehnte. Ein bitteres Lächeln ſchwebte in ſeinen bleichen, tief gefurchten Zügen. Die, welche ihm nahe ſtanden, ſahen ihn, als ſein Name genannt wurde, zuſammenzucken und glaubten einen Laut zu vernehmen, der ihnen halb wie ein aus tiefer Bruſt hervorgepreßter Seufzer, halb wie ein leiſe, wehemüthig und unverſtändlich ausgeſprochener Name klang. Er dachte an Cleveli Hergi. Ihr Name war, ihm ſelbſt unbewußt, über ſeine Lippen gegangen.

Pater Cyprian fuhr in ſeiner Rede fort. Er kam nun auf die Noth, die Bedrängniſſe und Mißhandlungen zu ſprechen, die ſie, die Väter des alten heiligen Wallfahrtortes Einſiedeln, ſelbſt erduldet hatten. Seine Stimme wurde ſanfter. Er ſprach im Tone der Wehmuth, in der Weiſe eines Martyrers, der für ſeinen Glauben Alles ergebungsvoll erträgt, was das Schickſal über ihn verhängt. Aber dieſe ſanfte Trauer, dieſe ruhige Selbſtaufopferung brachten einen tiefern Eindruck hervor, als früher die leidenſchaftliche Schilderung der Kämpfe und der Verwüſtung. Mehrern von den Männern ſtiegen Thränen in die Augen, einige knirſchten ergrimmt mit den Zähnen, wieder andere ergriffen ſich ſchweigend bei den Händen und warfen ſich bedeutungsvolle Blicke zu, als gelobten ſie einander, am Tage der Rache nicht ſäumig, nicht ſchonend, nicht milde zu ſeyn, ſondern vollwichtig zu vergelten. Jetzt erhob ſich die Stimme des Paters mächtiger, bald wurde ſie ergreifend und begeiſternd, als er von der Schändung des Heiligthumes ſelbſt ſprach, von der Entweihung des heiligen Brunnens, an dem Chriſtus, von langer Wandrung erſchöpft, einſt ſelbſt getrunken, von der Verwüſtung der Capelle, in welcher die heilige Jungfrau Maria unzähliche Wunder gethan, aus der kein Vertrauender, ohne Erhörung ſeines Gebetes, den Fuß heimwärts geſetzt habe.

„Sie ruft Euch, als ihre Kinder, die ſie alle gleich treu und zärtlich liebt;“ ſchloß Cyprian, der ſich in ein ihm ſonſt ungewöhnliches Feuer hineingeſprochen hatte, ſeine Rede: „ſie, die Euere Noth immer gelindert, die Balſam Euern Wunden, Troſt Euerm Grame brachte, ruft Euch nun in ihrer Noth, ſpricht Euch an um Balſam in ihrer ſchmählichen Verletzung, um Troſt in ihrer Verbannung. Wähnet aber deshalb nicht, die Himmelskönigin ſey machtlos geworden und vermöge nicht, durch einen Wink ihrer Hand, durch einen Hauch ihres Mundes ihre Feinde und die Bedränger der heiligen Kirche zu zerſtreuen, wie Spreu vor dem Winde zerſtiebt, zu vernichten, wie Holz in der Flamme Gluth zu Aſche zerfällt! Die Zeit der Prüfung iſt gekommen und die heilige Maria will diejenigen erkennen, die ſie ſchützte und liebte. Da hüte ſich jeder, daß er nicht läßig erſcheine in ihrem Dienſte, daß ihm irdiſche Güter nicht höher dünken, als die, welche ſie im ewig blühenden Himmelsgarten ihren Kindern aufbewahrt! Die Zeit iſt gekommen, wo nicht länger der Arm ruhig, das Gewehr ungebraucht, das Schwerdt in ſeiner Scheide bleiben ſoll. Da trete jeder kuhn hervor zum Streite für die Mutter Gottes, da gebe er freudiglich Blut und Leben hin; denn — ſchließt ſich ſein Auge der Welt des Staubes, ſo ſieht er im nämlichen Augenblicke das Himmelreich offen und die heilige Jungfrau die Arme gegen ihn hinbreiten, um ihn zu lieben und aufzunehmen als ihr theuerſtes Kind. Gehet hin ihr Männer, als Streiter der Himmelskönigin! Leget an die Waffen, ihr zum Ruhme und Schutze! Nehmet hin den Segen, den ich Euch ertheile zum freudigen Siegesgange: per Mariam, sanctissimam Virginem!“

Als der Pater geendigt hatte, trat eine allgemeine Stille von einigen Augenblicken ein. Dann brachen die Empfindungen, die bis jetzt in den Gemüthern der Anweſenden gewaltſam gefeſſelt worden waren, in den wildeſten Sturm aus. Einige von ihnen ergoſſen ſich in gräßliche Verwünſchungen und Flüche gegen die Franzoſen, andere murmelten Gebete zu der heiligen Jungfrau, in denen ſie Gelübde leiſteten, die ebenſowohl von ihrer tiefgewurzelten Rachſucht, wie von ihrem Fanatismus Zeugniß gaben und dem Geiſte eines chriſtlichen Gebetes völlig fremd waren, die meiſten riefen nach Waffen, um gleich auf der Stelle gegen das Kloſter aufzubrechen und es von der Gegenwart der Feinde, die es entweihten, zu reinigen. Dazwiſchen ſtimmten einige Männer aus Schwyz mit kräftiger Kehle ein ſchweizeriſches Freiheitslied an:

„Der Drache ward erſchlagen
Durch Struth von Winkelried;
Das war in alten Tagen,
Das iſt ein altes Lied.

Der Drache iſt gekommen
Auf's Neu in's Schweizerland,
Drum haben wir genommen
Gewehr und Schwerdt zur Hand.

Wir ſchlagen auch den Drachen,
Wie Struth von Winkelried;
Nie wird er mehr erwachen:
Das giebt ein neues Lied.“

Lange dauerte das Getöſe, das nutzloſe und verworrene Durcheinanderſchreien. Nur zwei Männer ſtanden ruhig, ohne Theil an dieſem wilden Treiben zu nehmen: Vincenz Waßmer und der Schütz von Stanzſtaad. Endlich mäßigte ſich auf die wiederholte Ermahnung des Geiſtlichen, auf ſein Verlangen, ihm ferner Gehör zu leihen, der tobende Lärm. Es bildeten ſich mehrere Gruppen der Gleichgeſinnten, es wurden noch einzelne heftige Aeußerungen vernommen, aber im Allgemeinen ſchien man doch geſtimmt, die weitern Mittheilungen, welche den Gegenſtand der Berathung betrafen, aufmerkſam anzuhören. Neben dem Geiſtlichen erſchienen jetzt einige Männer, die der Reihe nach den Erfolg ihrer Sendungen in die verſchiedenen Gegenden des Schweizerlandes berichteten. Was ſie beibrachten, beruhete meiſt auf leeren Gerüchten, die jedoch die Hoffnung, der Wunſch der Rache und Befreiung gern zur Gewißheit erhoben. Die Oeſterreicher ſollten aus Tyrol wieder in Rhätien vorgedrungen ſeyn, die Bündner mit ihnen vereinigt ſiegreich kämpfen, die Ruſſen, unter des alten Löwen Suwarow Anführung ſchon die Alpenkette, die das Schweizerland von Italien trennt, beſchritten haben. Von den Gebirgen Savoyens bis zu der Grenze von Tyrol ſtand, wenn man ihren Worten trauen konnte, Alles in Aufruhr. Dieſe Nachrichten erfüllten die Anweſenden mit wilder Freude. Sie lachten, ſie jauchzten, ſie umarmten ſich, ſie träumten von der nahen Zeit der Freiheit, des wiederkehrenden friedlichen Glücks. Da trat neben Pater Cyprian noch ein kleiner, beweglicher Mann hervor, in deſſen buntem, auffallendem Aeußern, in deſſen wunderlicher Lebendigkeit wir den ehemaligen Comödiantendirector Gabriel Bendel wiedererkennen. Als ſeine feine, ſchneidende Stimme ertönte, trat Vincenz, dem er als ein beſonders brauchbarer und kluger Kundſchafter bekannt war, mit vermehrter Aufmerkſamkeit näher.

Gabriel ſprach declamirend und in einer Weiſe, wie ſie die verſammelten Hirten gern hörten, zu dieſen.

„Im Beinhauſe zu Murten," ſagte er, „bleichen die Gebeine der erſchlagenen Burgunden; auf den Feldern bei Stockach in Schwaben könnt ihr die Leichen von vielen tauſend Franzoſen mit dem Beſen zuſammenkehren. Der wackre Erzherzog, aus ſchweizeriſchem Stamme, ein Habsbürger vom Wülpelsberge, hat unter ihnen aufgeräumt, daß es licht in ihren Reihen ausſieht, wie in einem Siebe. Geht nur hin und ſeht ſelbſt, wenn Ihr es einem Manne nicht glaubt, der am Schlachttage dort war und den edlen Habsburger im Glanze ſeines Ruhmes erblickt hat. Vivat das Haus Habsburg! Es iſt ein ſchweizeriſches Haus und alle ſchweizeriſchen Häuſer ſollen leben!"

Jubelnd ſtimmte die Verſammlung ein. Man rief dem Komödianten, der mit dem erhaltenen Beifalle ſehr zufrieden ſchien, Lob und Ermunterung zu, man bewieß ihm, als er den Mund zur Fortſetzung ſeines Berichts öffnete, dieſelbe Aufmerkſamkeit, wie früher dem Pater.

„Wer den Franzoſen abſtreitet, daß ſie gut laufen können, der kennt ſie nicht;“ fuhr er fort, während ein allgemeines Gelächter dieſe wohlberechnete Aeußerung begleitete. „Sie ſind dem edlen Habsburger davon gelaufen über den Rhein bis Zürich und ich glaube, ſie laufen weiter und immer weiter, aus dem Lande hinaus, wenn niemand der großen Eil, die ſie haben, Einhalt thut. Glaubt mir, Freunde und Brüder, auf dem Wege von Stockach nach Zürich ſtehn Schuhe und Stiefeln im niedrigen Preiſe, denn alle Wieſen und Straßen handeln mit denen, welche die Franzoſen in der Eil verloren haben! Die ſchwäbiſchen Bauern ſammeln ein auf Jahre hinaus, die Schuhmacher verkaufen ihr Werkzeug und ſinnen auf andern Erwerb. Es iſt rein aus mit der Franzoſenherrſchaft. Die Freiheitsmütze ſchwimmt in der Pfütze, der Freiheitsbaum hält ſich noch kaum. So habe ich's geſehn und geſagt, ich, Gabriel Bendel, Euer treuer Freund und Eidsgenoſſe!“

Auf's Neue erhob ſich wilder Lärm unter den Anweſenden. Einige ſprangen gegen den Altar vor und ermahnten mit donnernder Stimme, nun keinen Tag länger zu ſäumen und zu dulden, ſondern das Alphorn in der Frühe des Morgens von den Bergen hinab in die Thäler zum Kampfesrufe ertönen, von allen Hochwachten Flammen zum Wiederſchein in's ganze Land aufſteigen zu laſſen. „Sollen wir allein zurückbleiben,“ ſagten ſie, „und keinen Theil an dem Ruhme haben, der jetzt zu erndten iſt für ſpäte Zeiten? Sollen wir müßig bleiben und mit untergeſchlagenen Armen zuſehn, daß Andere uns das Gut zurückbringen, das wir von den Voreltern ererbt und das uns Verrath und Uebermacht ſchändlich geraubt haben? Weiß niemand mehr, wie das Schweizervolk bei Sempach und Sanct Jacob, bei Marignano und Giornico gekämpft! Die alte Zeit muß wieder neu werden. Wir ſind noch ſtark, wie die Väter; wir haben Waffen, wie ſie, wir wollen ſie brauchen und uns ſelber helfen, wie ſie es auch gethan.“

Da trat Vincenz ruhig und gelaſſen vo den Altar, ſo daß die volle Beleuchtung de Kienfackeln auf ſeine edle, Achtung gebietend Geſtalt fiel. Die Sprecher räumten ihm willi den Platz, von vielen der Anweſenden, die ih als einen der Hauptleute an den Tagen vo Rothenthurm und Moorgarten wieder erkannten, wurde ſein Name bedeutungsvoll und mi Zuſätzen, die ſeinen Muth und das Vertrauen, das man in ihn ſetzte, bezeugten, genannt, von andern, die im Thale wohnten, vernahm man Aeußerungen, die ihn als den verwegenen Adlerſchützen bezeichneten, deſſen glücklich gelungene That allein ſchon hinreichte, ihm die Bewunderung der Hirten, von denen die meiſten auch Jäger waren, zu gewinnen. Er wandte ſich nicht zu der Menge, ſondern zu Gabriel Bendel, der in der Nähe ſtand, und ſagte zu dieſem in einem lauten, Allen vernehmlichen Tone:

„Deine Nachrichten ſind erfreulich und ich zweiſle nicht an ihrer Wahrheit. Die Franzoſen fliehen und die Oeſterreicher dringen vor;

du bringſt uns ſchöne Hoffnungen, aber wir müſſen mehr wiſſen, um zu erkennen, wie nahe uns ihre Erfüllung ſteht. Wo befindet ſich jetzt das Hauptquartier der Franzoſen, wo das der Oeſterreicher?“

„Mein!“ rief **Bendel** mit einem ſtraßburgiſchen Volksworte, indem er den keckcn, dreigeſpitzten Hut auf ein Ohr ſchob: „wenn ich offen ſagen ſoll, was ich denke, ſo muß das Hauptquartier des welſchen Befehlshabers morgen oder in ein paar Tagen in Zürich eintreffen, die Oeſterreicher aber ſtehen, wie ich ganz ſicher weiß, ſchon dicht am Rheine und können in jeder Stunde herüberkommen, denn wer will's ihnen wehren, da die leichtfüßigen Republikaner an nichts anders denken, wie an's Laufen, und nicht eher ſtill ſtehen, als am Züricher Seeufer, wo ſie nicht weiter können.“

„Die Oeſterreicher werden über den Rhein gehen,“ entgegnete ſehr laut **Vincenz**, „wenn ſie es mit ihren Plänen übereinſtimmend finden, aber dieſe kennen wir nicht, und es iſt ebenſogut möglich, daß ſie ſich plötzlich gegen die Grenze Frankreichs wenden, als daß ſie von dieſer Seite das Schweizerland betreten. Dann ſind wir unſerm Schickſale überlaſſen und wehe unſern Vätern, wehe den Weibern und Kindern, wenn wir durch einen übereilten Schritt, durch einen thörigten Aufſtand zur unrechten Zeit die Uebermacht herbeirufen, daß ſie Thäler und Fluren mit den Gräueln der Verwüſtung durchzieht, wie ſie es in Ob- und Niedwalden gethan! Ehrwürdiger Herr," wandte er ſich in der Ueberzeugung zu Pater Cyprian, daß wenige Worte aus deſſen Munde einen mächtigern Eindruck auf die Menge, als ſeine eigenen, mit den beſten Gründen unterſtützten Vorſtellungen machen würden: „Ihr müßt ſelbſt einſehn, daß die Zeit noch nicht gekommen iſt, in der wir der heiligen Jungfrau wirkſam dienen können. Noch ſtehen wir und können uns muthig erheben zu ihrem Schutze; ſind wir aber einmal gefallen — und wir müſſen fallen, bei dem erſten unbeſonnenen Verſuche — ſo iſt Alles verloren, die einzige Hülfe, die letzte Hoffnung. Um Eueres eigenen Wohles, um des Heiligthumes willen, dem Ihr dient, beſchwöre ich Euch, ermahnt dieſe Leute zur Ruhe, zur Geduld nur noch auf kurze Zeit, zur ſtillen Erwartung der Ereigniſſe, welche die nächſte Zukunft entwickeln muß!“

Der Pater ſah ihn mit unſichern, ängſtlichen Blicken an. Dann ergriff er die Hand des jungen Mannes, zog ihn näher und flüſterte ihm zu:

„Ich darf nicht, mein Sohn! Ich habe gemeſſene Befehle. Die Noth im Kloſter ſteigt von Augenblick zu Augenblick, die grauſame Tücke der fremden, alles Heilige verhöhnenden Buben iſt nicht länger zu ertragen.“

Indeſſen ſprach ſich die Unzufriedenheit der Menge mit den Geſinnungen, die Vincenz an den Tag gelegt hatte, unverholen aus. Niemand wollte von Aufſchub, von längerem Erwarten des auswärtigen Beiſtandes hören. Der ſtolze Gedanke, ſich ſelbſt genug zu ſeyn, ſich ſelbſt alle Hülfe in der Noth zu verdanken, hatte die meiſten zu mächtig ergriffen, als daß irgend eine vernünftige Erwägung in ihnen aufkeimen konnte. Einige bemerkten jetzt den Schützen, der noch immer ſtill und unbeweglich an den Felſen lehnte. „Da iſt Walter Brenni,“ riefen ſie laut. „Er verſteht auch den Krieg, er ſoll ſprechen und rathen, er ſoll entſcheiden, ob es friſch drauf und dran gehn kann, oder ob wir noch länger wie die feigen Memmen in den Hütten und Kuhſtällen, bei den Weibern und Kindern, die Gnade andrer erwarten ſollen?“

Sie führten ihn zu der Stelle vor, die als die Rednerbühne des nächtlichen Verſammlungsortes angeſehen werden konnte. Hier ſtand er ruhig und überſah mit düſterm Blicke den Kreis, den ſchweigend und erwartungsvoll die Anweſenden um ihn bildeten. Dann ergriff er die Hand des Junkers, zog dieſen an ſeine Seite und ſagte mit eintöniger, ſtarker Stimme, der aber immer ihr gewöhnlicher Ausdruck von Schwermuth treu blieb:

„Nicht mich fraget, ſondern folget dieſem! Wenn die Flamme lodert, wenn der Blutſtrom ſich ergießen, wenn das Herz des Feindes dem

Schützen zum Ziele dienen ſoll, dann rufet auf, dann iſt Walter Brenni an ſeinem rechten Platze. Im Rathe tauge ich nicht, da iſt dieſer der rechte Mann, ein Anführer in alten Schlachten, der Adlerjäger vom Diethelm!“

Dieſe den meiſten unwillkommene Entſcheidung aus dem Munde eines Mannes, von deſſen bekannter Erbitterung, von deſſen tief eingewurzeltem Haße gegen die Republikaner ſie eine gänzliche Uebereinſtimmung mit ihren eigenen Anſichten erwarteten, würde neuen Widerſpruch erfahren haben, wenn nicht, ehe dieſer ſich noch äußern konnte, eine ebenſo überraſchende, als ſeltſame Erſcheinung die Aufmerkſamkeit aller Anweſenden gefeſſelt und der nächtlichen Szene eine völlig veränderte Geſtalt gegeben hätte.

# Fünfzehntes Kapitel.

Eilt, eilt! Sie ſind mir dicht ſchon an den Ferſen,
Des Landvogts Reiter kommen hinter mir.

Von der Höhe des Felſens, an deſſen Fuße ſich kräftig und ſchlank der alte Ahorn erhob, ſah man im Dämmerlichte der Kienflamme eine Geſtalt in dunkelm, weithinflatterndem Mantel mit wunderbarer Behendigkeit herniederklettern. Bald hüpfte ſie von Klippe zu Klippe, bald glitt ſie verwegen an einem Abhange herab, bald ſchwang ſie ſich in einem ungeheuern Sprunge über einen Spalt, deſſen Breite der von unten aufſtaunenden Menge nur durch einen wunderbaren Beiſtand überſchreitbar ſchien. Der ſchwarze Mantel, der ſie umgab, verbarg viele ihrer Bewegungen und bei der Schnelligkeit, mit der ſie den gefährlichen Weg zurücklegte, ſchien ſie zu ſchweben, ohne daß man zu erkennen vermochte, wie ſie ſich ihrer Hände und Füße bediente. Ihr Ruf, der ſchneidend und gewaltſam von der Höhe des Felſens erklang: „Habt Acht, Eidsgenoſſen! Der Warner ſpricht: Der Feind iſt nahe. Ihr ſeyd verrathen und das Verderben folgt dem Warner auf den Ferſen!“ hatte die Menge verwirrend ergriffen und in eine Beſtürzung verſetzt, die ſich bei dem wunderbaren Anblick, den das raſche Niederſteigen der ſeltſamen, dunkeln Geſtalt bot, in Staunen und Befremden auflöſte. **Vincenz** blickte unruhig auf den neuen Ankömmling und trat dem Baume näher, an dem die Kienbrände noch ein ſchwachleuchtendes Feuer unterhielten. Es war etwas in ſeiner Seele, das ihm ſagte, dieſe Stimme der Warnung, ſo wunderlich ſie ſich auch erhebe, ſey nicht zu verwerfen und der Verrath werde plötzlich einbrechen über die waffenloſe Verſammlung, wie jene ihn verkündete. **Gabriel** drängte ſich an ihn und flüſterte:

„Donner und Doria, das iſt der tollgewordene Prieſter **Marianus**, der die Einſiedler vom Ezel heimſchickte, gerade als ſie ſtehn und fechten ſollten. Nur ein Verrückter iſt im Stande, den Felſen herabzutanzen, wie er es thut. Aber es iſt doch eine eigene Sache, daß er gerade jetzt kommt und ſchreit und uns allarmirt. Verachtet nicht ganz ſeine Rede! Kinder und Narren ſagen die Wahrheit, ſo lautet ein altes Sprichwort, und: Beſſer bewahrt, als beklagt! mahnt uns ein andres.“

Es war in der That der ehemalige Pfarrer Marianus von Einſiedeln, der jetzt, den letzten Abhang des Felſens eilig herabſtürzend, in der Mitte der Anweſenden erſchien. Seine Züge waren bleich und verwildert, ſein Haar ſträubte ſich empor, ſeine Augen rollten unruhig in ihren Hölen, und das ganze Aeußere des Mannes, der ein grenzenloſes Vertrauen mit ſchwarzem Verrath gelohnt hatte, trug das Gepräge des Wahnſinns. Er lachte laut und widerlich auf, als er den Pater Cyprian bemerkte, der ihn erſchrocken anblickte.

„Biſt auch du da, Brüderchen,“ rief er, „und willſt deinen Schwachkopf zu Markte bringen den Käufern, die gleich erſcheinen werden? Ja, ja, ihr Leute, ihr ſeyd wieder verrathen, aber diesmal nicht von einem Prieſter, ſondern von dem Gottſeybeiuns ſelbſt, der den Freiheitsmützen euer Treiben ins Ohr geflüſtert hat! Gebt nur Acht! Gleich bricht das Gewitter los, der Blitz ſchlägt ein, aber mich trifft er nicht, mich nicht, denn ich bin feſt gegen Alles, gegen Feuer und Waſſer, gegen Eiſen und Stahl.“

Alle hatten ihn erkannt. Flüche und Verwünſchungen wurden laut, einige von den Männern, welche mit Knitteln verſehen waren, erhoben dieſe und wollten auf ihn eindringen. Aber ehe noch die Drohungen, die ihn beſtürmten, zu Thaten werden konnten, gingen die Worte ſeiner Warnung in Erfüllung. Von dem Felſen herab, aus dem Dickigt hervor, fielen Flintenſchüſſe und der Ruf: vive la Republique! bezeichnete hinlänglich diejenigen, welche feindlich die Ruhe der Nacht unterbrachen.

„Zerſtreut Euch über die Sihl hinüber!“ rief Vincenz im weithallenden Commandotone

Zugleich riß er die brennenden Fackeln herab und ſchleuderte ſie in eine Vertiefung mit Waſſer, wo ſie verlöſchten. Dunkelheit umgab mit einemmale Alles. Man vernahm nur das Geräuſch der in wilder Verwirrung fliehenden, waffenloſen Landleute, ein entſetzliches Hohngelächter, das Vincenz dem wahnſinnigen Marianus zuſchrieb, das Geſchrei und Waffengetöſe der herandringenden Feinde. Vincenz bewahrte in dieſem Augenblicke ſeine ganze Kälte und Beſonnenheit. Er ſchlich mit leiſem, aber raſchem Schritte, indem er ſich mit den Händen an der Felſenwand fortfühlte, von dem Ahorn bis zu der Stelle hin, wo, wie ihm ſchien, Walter Brenni früher geſtanden hatte. Er flüſterte deſſen Namen, er lauſchte auf Antwort; allein dieſe wurde ihm nicht und mitten unter den ſchwarzen Geſtalten, die jetzt den Sammelplatz einnahmen, die in franzöſiſcher Sprache tauſend Verwünſchungen gegen die feigen Kuhhirten ausſtießen, von keinem Commando geleitet, ihre Gewehre aufs Geradewohl, ob ſie Freund oder Feind träfen, abfeuerten, würde ſeine Lage ſehr bedenklich geworden ſeyn, wenn ihn ſeine Geiſtesgegenwart einen Moment verlaſſen hätte. Die dunkle Maſſe der Franzoſen drang an ihm vorüber, ohne ihn zu bemerken. Er erreichte glücklich das Ende des Felſenvorſprungs, wo dieſer ſich gegen das zurückſtehende Gebirg hinzog, und nun ſchlüpfte er hinter den Bäumen weg nach einer ebenen Gegend des Sihlſtroms hin, wo er dieſen leicht zu überſpringen gedachte. Er hörte in der Nähe den tactmäßigen Schritt der vordringenden Krieger, er hörte ihre Drohungen, ihre Verwünſchungen, daß ihnen die ſicher vermeinten Opfer entgangen waren. Eine andere Schaar Franzoſen, die mit ihnen zugleich über die Sihl herüber den Hirten in den Rücken fallen ſollte, mußte ſich verirrt haben und war im entſcheidenden Augenblicke nicht erſchienen. Vincenz war den Feinden, die ſich am Ufer der Sihl hinauf, deren Bett ſie nicht zu überſpringen wagten, in die obere Gegend des Thales zogen, oft ſo nahe, daß nur eine Reihe Bäume ihn von jenen trennte. Seine ſchlanke Geſtalt, ſeine

Gewandheit, ſein leichter Tritt und die Ueberzeugung, daß eine ſolche Kühnheit von keinem unter ihnen geahnt würde, gaben ihm die Fähigkeit und die Ruhe, deren ein Unternehmen dieſer Art bedurfte. Endlich ſchien es ihm rathſam zurückzubleiben. Diejenigen, welche auf dieſem Ufer des Fluſſes die obere bewohnte Thalgegend erreichen wollten, mußten einen großen Umweg machen, der ihnen von den Krümmungen des Strombettes vorgeſchrieben wurde. Suchte er an der Stelle, wo er ſich befand das jenſeitige Ufer zu erreichen, ſo konnte er eine halbe Stunde früher dort ſeyn, bei Seppi's Schwiegereltern Lärm machen, dieſe vorbereiten und, woran ihm viel gelegen war, ſeine und Walter Brenni's Kugelbüchſen in Sicherheit bringen. Einmal kam ihm der Gedanke, oben im Thale die Männer zu verſammeln, ſie raſch ſich bewaffnen zu laſſen und dem Feinde Widerſtand zu leiſten, er verwarf ihn aber ſogleich wieder als thörigt, denn wo waren die Zerſtreuten zu finden, wie hätte ein unbedeutender Haufen Landvolks, eilig und ſchlecht bewaffnet, den gut gerüſteten und übermächtigen Feind, der in jedem Augenblicke Verſtärkung erwarten durfte, zurückgehalten?

Er hörte die Feinde ſich immer weiter entfernen, er trat jetzt aus dem Dickigt hervor an's Ufer der Sihl, um, ſo viel es die Dunkelheit erlaubte, eine Stelle zu erſpähen, wo der Uferrand weit hervorragte und ihm Gelegenheit bot, ſicher auf den niedriger liegenden, gegenüber befindlichen Boden zu gelangen. Die herrſchende tiefe Finſterniß erſchwerte eine jede deutliche Wahrnehmung. Vincenz wußte, daß der Mond bald aufgehen müſſe, aber er durfte nicht ſäumen, denn jeder Augenblick brachte die Feinde dem Orte näher, den er vor ihnen erreichen wollte. Schon klangen Flintenſchüſſe vom obern Theile des Thales herab und wenn es gleich wahrſcheinlich war, daß dieſe von den Franzoſen herrührten und zwecklos in die Finſterniß geſandt wurden, ſo dünkte es ihm doch auch möglich, daß einige unbeſonnene Männer des Landes zu den Waffen gegriffen haben könnten, um einen Widerſtand zu leiſten, der nur

Verderben in ihre Wohnungen, Unglück zu den ihrigen bringen konnte. Von Beſorgniß und von dem Drange ergriffen, ſich dieſem unheilvollen Unternehmen zu widerſetzen, verſuchte er am Ufer hinabzuklettern, um tief unten den Strom zu durchwaten oder über Steine und Baumſtämme ihn zu überſchreiten. Bald aber überzeugte er ſich, daß dieſes an dem ſteil niederlaufenden, ſich nach Innen ſenkenden Ufer unmöglich ſey. Er ſah ſich genöthigt, wieder zurückzukehren, er entſchloß ſich nun, als er den obern Rand wieder erreicht hatte, ſeinem Glücke zu vertrauen und mit einem kühnen, weiten Sprunge die Kluft, welche in dunkler Tiefe der Strom durchrauſchte, zurückzulegen. Schon hatte er den muthigen Anlauf genommen, ſchon war er im Begriff, die verwegene That auszuführen, als er ſich plötzlich von hinten am Arm ergriffen fühlte und ihm, als er ſich überraſcht umblickte, der Schein eines bloßen Degens und die goldnen Verzierungen einer feindlichen Uniform durch die Dunkelheit entgegenglänzten.

„Ergieb dich oder du biſt des Todes!“

ſprach eine tiefe männliche Stimme und er ſah den Schimmer des Stahls über ſeiner Bruſt ſchweben. Er erkannte die dunkeln Umriſſe einer hohen Geſtalt, wie eine bekannte Erinnerung traf der Ton der Stimme ſein Ohr; aber in dieſem Augenblicke, wo der Tod dräuend nahe ſtand, blieb nicht Zeit zu überlegen und ſich in Nachſinnen zu verlieren. Hier galt es ein entſchiedenes, kühnes Handeln, hier mußte der Waffenloſe dem Bewaffneten durch Gewandtheit, Kraft und Entſchloſſenheit überlegen zu werden ſuchen. Mit einer raſchen Wendung machte Vincenz ſeinen Arm von der Hand des Gegners frei, im nämlichen Augenblicke umſchlang er ihn mit den nervigen Armen, ſo daß nun Bruſt an Bruſt lag, ein Antlitz dem andern, jedem unkenntlich, nahe ſtand und der Angreifende ſich ſeiner Waffe nicht mehr bedienen konnte. Er ſchien auch ihre Hülfe zu verſchmähen, als er bemerkte, daß er es mit einem Manne zu thun hatte, der nur der Hülfsmittel, die ihm Natur und Uebung gegeben, ſich zu ſeiner Vertheidigung bediente. Er ließ den

Degen fallen. Man hörte ihn von Stein zu Stein in das Flußbett ſtürzen. Jetzt zeigte ſich der Angreifende als einen ebenſo ſtarken und gewandten Ringer, wie ſein Gegner. Er wußte deſſen Bemühungen, einen Vortheil über ihn zu gewinnen, geſchickt zu vereiteln, er nahm aber auch wahr, daß jener mit ebenſo vieler Beſonnenheit und Kraft jeder Wendung, jeder veränderten, auf verderbliche Ueberraſchung berechneten Angriffsweiſe entgegentrat. Keiner von ihnen ſprach, nur ein tiefes Stöhnen, durch die beiderſeitigen Anſtrengungen hervorgebracht, drang aus der gepreßten Bruſt. Einer fühlte den warmen Odem des andern an ſeiner Wange, die Herzen ſchlugen gegen einander. Der Kampf dauerte ſchon mehrere Minuten, unentſchieden, keinem von beiden einen Vortheil bietend, auf einem kleinen Raume dicht am Rande des ſteil niederſtürzenden Ufers.

Da tönte ein wilder Geſang, in welchem beide das ça ira der Republikaner erkannten, da näherte ſich Waffengetöſe aus dem Thale herauf. Vincenz mußte in einer mächtigen Anſtrengung alle ſeine Kräfte aufbieten, um dem Augenblicke den Sieg abzuringen, ſonſt war er verloren. Er ließ plötzlich den Gegner, den er um den Leib geſchlungen hielt, los, drängte ihn mit einem heftigen Stoße gegen die Schultern von ſich ab, ergriff ihn dann wieder tiefer unten um die Kniee, hob ihn hoch auf und ſchwang nun den frei Schwebenden nach der Tiefe des Strombettes hin, in der Abſicht, ſich ſeiner auf dem einzigen Wege, der ihm jetzt möglich ſchien, zu entledigen. Aber auch der Gegner erkannte die Wichtigkeit des Momentes. Er ſah ein, daß er in dieſer äuſſerſten Gefahr dem Entſchluſſe, ſeinen Feind mit gleichen Waffen zu bekämpfen, untreu werden müſſe. Er zog ein Piſtol aus ſeinem Gürtel, er taſtete nach dem Haupte ſeines Bedrängers, er näherte dieſem das Schießgewehr, um, ehe noch der furchtbare Sturz in die Stromſchlucht ſtatt fand, ihm das Gehirn zu zerſchmettern. Aber ein einziger Augenblick, wie von dem Gebote eines höhern Weſens hervorgerufen, veränderte mit einemmale die Lage der Sache. Der Mond trat über die Bergwand jenſeits des Sihlſtromes hervor und ergoß ſein mildes Licht über die Gegend und über den Kampfplatz. Von einer gleichen Empfindung ergriffen, ſtarrten ſich, ehe einer von beiden den entſcheidenden Schritt gegen das Leben des andern unternahm, die beiden Gegner an. Sie erkannten ſich. Ein Schauer durchzuckte im nämlichen Augenblicke beide.

„Lothar!“ rief der eine und ließ kraftlos die Arme ſinken, die zum Brudermorde gehoben waren.

„Vincenz!“ ſprach mit verſagender Stimme der andere und ſchleuderte das Piſtol weit von ſich hinweg in den Strom. Immer näher tönte das ça ira der heranrückenden Franzoſen, deutlicher erklang das Geräuſch ihrer Waffen; aber die Brüder hörten nichts. Sie ſtanden einander gegenüber und ſahen ſich ſchweigend an. Der Gedanke ihres entſetzlichen Zuſammentreffens hatte ſich aller ihrer Seelenkräfte bemeiſtert.

Sie hatten am Rande eines Abgrundes geſtanden, in welchem das furchtbarſte Verbrechen auf ſein Opfer lauerte, aus dem für den Ueberlebenden ewige Gewiſſensqual, Reue ohne Maaß und Verſöhnung herausdrang. Endlich ſanken ſie einander in die Arme. Die Herzen ſchlugen wieder gegen einander, die Arme hielten ſich umſchlungen. Der Odem des Mundes berührte die Wange, aber es war jetzt die Liebe, die ſie einander nahe brachte, nicht der Haß und die Mordluſt. Lothar weinte laut, Vincenz preßte ihn inniger an ſich, aber ſein ſtarkes Gemüth war wiederum gefaßt und wußte ſich zu beherrſchen. Jetzt brach Lothar, von dem Lärm der näher kommenden Krieger gemahnt, das Stillſchweigen und ſagte ängſtlich:

„Bruder, du mußt fliehn! Der Wald, die Gebirge bieten dir Sicherheit. Ich vermochte nicht, dich zu ſchützen vor mir ſelber, wie könnte ich es vor jenen, die das Band des Blutes verhöhnen, die meine Fürſprache ſtrafbar finden würden? Glaube mir, dein Weg, wenn er dich auch in die Wüſte der Felſen, in das Gebiet des ewigen Eiſes führt, iſt ſchöner und freudiger, als der meine! Du biſt der Beneidenswerthe, ich ein elender Gegenſtand des Mitleids. Wir wollen vergeſſen, wie wir uns fanden, wir wollen an dieſes Wiederſehn denken, wie an einen ſchönen Augenblick unſeres Lebens, das ein Sonnenglanz traf, und nicht an die dunkle Wetterwolke, durch welche die Sonne ſich Bahn brechen mußte. Aber fliehe, Bruder! Kein Augenblick iſt mehr zu verlieren; wenn du mich, wenn du deine Eliſabeth liebſt, ſo verlaſſe dieſe Stelle und ſuche das Dunkel, die Einſamkeit des Waldes!"

Schon waren die Franzoſen, die das Thal heraufzogen, ſehr nahe. Eine Abtheilung hatte, von dem Lichte des aufgehenden Mondes begünſtigt, an einer ſchmalen Stelle den Strom überſchritten und rückte nun auch auf dieſer Seite heran.

„Lothar," ſagte in einem ſehr ernſten Tone Vincenz, indem er die Hand des Bruders zum Abſchiede ergriff, „dir liegt die traurige Pflicht ob, die Feinde unſeres Vaterlandes gegen die friedlichen Hütten ſeiner Bewohner zu führen. Denke daran, daß du ein Schweizer biſt! Schütze die Unſchuld, halte das Verderben von den Wohnungen des Friedens zurück, hemme die Gräuel, die fremder Muthwille, grauſamer Hohn auf die Häupter der Wehrloſen häufen möchte. Thue dazu, was in deinen Kräften ſteht, verſprich mir es, Lothar!“

„Ich will es!“ preßte aus tiefer Bruſt der Unglückliche hervor, der die Mahnung des Bruders, aber auch den Stachel, den ſie verhüllen ſollte, ſchmerzlich empfand.

„Oben im Thale,“ fuhr Vincenz fort, „findeſt du Seppi Füeli, die Freundin unſerer Kindheit, bei ihren Schwiegereltern. Verleihe ihr deinen Schutz, laſſe ſie ſicher gen Egeri hinabgeleiten.“

Lothar verſprach es mit einem ſtummen Kopfnicken. Da tönte ganz nahe bei ihnen das wilde, blutgierige ça ira. Noch einmal lagen ſich die Brüder in den Armen. Dann trennten ſie ſich. Vincenz verſchwand in das Dunkel des Waldes, während Lothar, von traurigen Gefühlen ergriffen, ſeinen Waffengenoſſen entgegenging.

# Der Hirtenkrieg.

---

## Novelle

in drei Theilen

von

Georg Döring.

---

Zweiter Theil.

---

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von J. D. Sauerländer.
1830.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

# Der Hirtenkrieg.

## Zweiter Theil.

O kläglich Schauſpiel! o der blut'gen Zeit! —
Wenn Löwen um die Hölen ſich bekriegen,
Entgelten ihren Zwiſt harmloſe Lämmer.

Shakſpeare.

## Erſtes Kapitel.

— Du biſt auch ſo ein dienſtfert'ger Schurke
Und brächteſt andere Leute gern ins Unglück.

Wie es ſich oft trifft, daß der launige Monat April einige reizende Tage ſeinem mit Recht geprieſenen Nachfolger zu entlehnen ſcheint, um das Unfreundliche ſeines gewöhnlichen Auftretens zu mildern und erträglicher zu machen, ſo war es auch in dieſem Jahre der Fall. Mehrere ſolcher Tage folgten einander und der belebende Sonnenſtrahl rief in den Thälern das Grün der Wieſen, der Felder und den leichten Frühlingsanflug der Knospen an den Bäumen hervor, während auf den Bergen noch der eiſige Winter ſtarrte, und von ihren Abhängen die verderbliche Lawine drohete. Alle Herzen öffneten ſich gern dem lieblichen Eindrucke des erwachenden Frühlings und ſo wie ſein milder Geiſt über die weite Natur hinzog, ſo drang in die Seele der Menſchen eine ſchöne Hoffnung auf baldige beſſere Zeiten.

Es war am Abende eines ſolchen reizenden Apriltages, daß ſich in dem Wirthshauſe zum Hirſch, im Dorfe Rothenthurm, einige Gäſte aus dem Orte ſelbſt und aus der Nachbarſchaft durch die Beredtſamkeit einer alten Frau, welche ihren Sitz hinter einem auf dem Tiſche befindlichen mächtigen Käſe eingenommen hatte, und dieſem mit einer, bei ihrem Geſchlechte ungewöhnlichen Eßluſt zuſprach, länger als es ſonſt ihre Weiſe war, gefeſſelt fühlten. Bei dem matten Scheine der von der Zimmerdecke niederhängenden Lampe, konnte man in den Geſichtszügen der Alten eine große Lebendigkeit wahrnehmen und obſchon das eine Auge — eines vermuthlichen Krankheitsübels wegen — mit einem ſchräg über die Stirn laufenden ſchwarzen Tuche bedeckt war, ſo ſchien doch das andere in ſeiner Aufmerkſamkeit, in ſeinem raſchen Umblicke auf Alles, was vorfiel, recht wohl den Dienſt zweier geſunder Augen zu verſehen. Sie trug eine tief auf dieſes eine freie Auge hinabfallende und noch einen Theil des Antlitzes beſchattende Haube, deren Aeußeres einen vielfachen, ſelten der Ausbeſſerung und Reinigung unterworfenen Gebrauch erkennen ließ. Ihr ganzer Anzug beſtand aus bunten Stücken, wie ſie theils der Zufall, theils die Milde anderer zuſammengeſtellt haben mochte. So waren auch einige unter dieſen auf eine ſichtbare Weiſe für den hohen Sommer berechnet, während die übrigen beſtimmt ſchienen, denjenigen, der ſie trug, gegen die rauhe Gewalt des Winters oder gegen die Eiskälte der Schnee- und Gletſcherregionen zu ſchützen. Auf der Bank, wo die Frau ſich niedergelaſſen hatte, lag dicht neben ihr ein unanſehnlicher Bündel, der ihre geringe Habe enthalten mochte.

So armſelig das Aeußere der Frau war, ſo wenig auch die anweſenden Gäſte früher auf ſie achteten, ſo wurden ſie doch bald durch den

Reiz des Geſprächs, das ſie mit dem einen und dem andern anknüpfte, in ihre Nähe gelockt und um ihren Tiſch verſammelt. Selbſt der Wirth, ein ſonſt ruhiger und gleichgültiger Mann, horchte von der Ofenbank aus ihren Worten und legte oft durch ein beifälliges Kopfnicken ſein Wohlgefallen an dieſen an den Tag. Eine Theilnahme an dem Chrüſiwaſſer der Gäſte, das dieſe ihr von Zeit zu Zeit dankbar zuſchoben, verſchmähete ſie nicht und ihr auffallendes Behagen an dieſem Genuſſe ſchien eine lange Vertrautheit mit ihm zu bekunden. Sie ſprach ſehr ſchnell, und obgleich manchmal ein ziemlich rauher Accent das, was ſie ſagte, begleitete, ſo hatte doch im Allgemeinen der Ton ihrer Stimme jenes Feine, Schneidende, das oft den ältern Frauen aus niedrigen Ständen eigen zu ſeyn pflegt.

Sie hatte von öffentlichen Begebenheiten und früheren Zeiten des Schweizerlandes geſprochen, ſie war dann zu denen der neuern Zeit übergegangen, zu Erinnerungen, welche Einzelne unter den Anweſenden perſönlich angingen, und im Allgemeinen jeden Schweizermann, der ein Herz voll Liebe und Treue zu dem Vaterlande in der Bruſt trug, mächtig ergreifen mußten.

„Wir kommen weit herum in der Welt, mein Mann und ich!“ fuhr die Frau im redſeligſten Tone fort. „Er nach Süd und ich nach Nord. Winters ſitzen wir daheim in unſerer Hütte am Brienzer See und ſchnitzen Teller, Löffel, Schalen und allerlei Dinge, die im Haushalte zu gebrauchen ſind, aus feſtem Ahornholze und die ſieben Würmer, mit denen der liebe Gott unſern Eheſtand geſegnet hat, müſſen mitarbeiten, wie es nach ihren ſchwachen Kräften geht. Sie ſchneiden erſt aus dem Groben und wir Alten legen dann das Feine, Liebliche, das, was der Sache ein ſchönes Anſehn gibt und ſie an den Mann bringt, hinein. Kommt das Frühjahr, ſchmilzt nur der erſte Schnee unten an den Berghalden, ſo zieht der Alte die Grimſelſtraße hinauf nach dem Welſchlande hin, ich nehme meinen Korb mit Waare auf den Rücken und gehe hinab in's Reich, über den Rheinſtrom in's Schwabenland. Die Würmer bleiben indeſſen bei den Nachbarn. So geht's Jahr aus, Jahr ein, aber nicht immer geht's mit dem Abſatze ſo gut, wie in dieſem Jahre. Sonſt mußte ich oft Monate herumziehn, ehe ich meine Waare los wurde. Diesſesmal war nach einer Woche kein Löffelſtiel mehr im Korbe, und das Glück habe ich allein den Herrn Franzoſen zu verdanken."

Die Frau machte hier eine Pauſe, als erwarte ſie, was ihre Zuhörer zu dieſer Aeußerung ſagen würden, und ließ indeſſen ihre liſtigen Blicke mit einer Schärfe, als wolle ſie die Gedanken der Anweſenden erſpähen, über ihre Züge hingleiten. In der That hatten ſich dieſe bei einer Erwähnung, die dem Feinde des Landes zum Lobe zu gereichen ſchien, ſämmtlich verfinſtert, und einer der ältern Männer verſetzte im Tone des Unwillens und des Spottes:

„Den Franzoſen habt Ihr etwas zu verdanken? — Da könnt Ihr wirklich von beſonderem Glück ſagen, und ich möchte eine Wette mit Euch eingehn, daß Ihr nicht leicht eine zweite Perſon im Schweizerlande finden möchtet, die ein Gleiches von ſich rühmen könnte!“

„Sie mußten wohl;“ kicherte die Frau, indem ſie ein anſehnliches Stück Käſe abſchnitt und ſich ihr Appetit, der eine Zeitlang geruht hatte und, wie einige unter den Anweſenden für ſich dachten, recht wohl geſtillt ſeyn konnte, aufs Neue zu beleben ſchien. „Die Oeſterreicher hatten ſie ſo unerwartet bei der Morgenſuppe im Lager bei Stockach heimgeſucht, daß ſie Löffel, Teller und Näpfe im Stich ließen, um nur das liebe Leben in Sicherheit zu bringen hinter den Rhein. Da war denn Frau Trudli vom Brienzerſee willkommen bei den Marketendern und Marketenderinnen. Die Waare ging reißend ab und ich bin jetzt auf der Heimkehr, um meinen Korb wieder zu füllen und den lieben Herrn Franzoſen wieder entgegen zu gehn, denn ich bin überzeugt, die Oeſterreicher verderben ihnen noch mehr wie einmal den Appetit zur Morgenſuppe und Löffel und Näpfe werden wieder rar im Lager der Freiheitsmützen!“

Die Gäſte ſahen ſich mit bedeutungsvollem Lächeln an. In den Blicken der jüngern Männer blitzte ein kühner, drohender Muth, und, indem ſie einander zunickten, ſchien jeder von dem Gedanken beſeelt, daß die Zeit nahe ſey, wo auch ſie viele Tage des Druckes, des Zwanges und der Verachtung den verhaßten Republikanern in Rechnung bringen könnten. Der Wirth näherte ſich nun auch dem Tiſche, betrachtete die Frau, die indeſſen ruhig und ungeſtört fortſpeiſte, mit vermehrter Aufmerkſamkeit und warf in einem gleichgültigen Tone die Frage hin:

„Im Sihlgrunde ſoll ja getagt worden ſeyn! Man ſpricht von ſeltſamen Dingen, von einer Störung der Sitzung durch die Franzoſen, von Blut, das vergoſſen wurde, von Raub und anderm Unglück hoch oben im Thale. Habt Ihr nicht davon gehört auf Eurem Wege, Frau?“

Die Frau warf einen ſpähenden Blick aus dem einen freien Auge auf den Wirth. Nach einigem Nachſinnen, das jedoch, da ſie ſich fortwährend dem Geſchäfte, ihren Appetit zu befriedigen, widmete, keinem der Anweſenden beſonders auffiel, verſetzte ſie:

„Man erzählte die Sache in Einſiedeln, als ich dort im Adler einſprach. Getagt iſt worden unter einem alten Ahorn im Sihlgrunde, das iſt richtig, aber es iſt zu keinem Beſchluße gekommen; denn, ehe abgeſtimmt werden konnte, brachen die Franzoſen ein über die friedlichen, unbewaffneten Leute und ſchoſſen unter ſie. Verwundet wurden zum Glück nur wenige und die Wunden waren von denen, die Abends heilen, wenn ſie Morgens beigebracht worden ſind. Ein entſchloſſener Mann — woher, weiß ich nicht! — hatte gleich beim erſten Schuſſe, der fiel, die Kienbrände verlöſcht und die rothen Mützen mußten nun in der finſtern Nacht befürchten, einander ſelbſt todt zu ſchießen, wenn ſie noch viel Pulver und Blei in's Ungewiſſe jagten. Die unbewaffneten Leute entkamen glücklich, keiner wurde getödtet, keiner gefangen. Oben im Thale lagerten ſich freilich am folgenden Tage die Herrn Franzoſen in die Wohnungen und Hütten ein, aber ſie waren dieſesmal beſonders beſcheiden, bezahlten Alles, was ſie verlangten, in klingender Münze und zogen friedlich wieder ab, ohne ein Lamm, ohne eine Geiß geſtohlen, ohne in den Käſekammern aufgeräumt zu haben. Das iſt ein wichtiges Zeichen der Zeit, ihr Leute! Das deutet auf Veränderung in großen Dingen, im Regiment und im Kriegslaufe. Wenn der Franzoſe nicht mehr ſtiehlt, ſo fürchtet er ſich, wenn er ſich fürchtet, ſo lauft er bald davon!“

Ein unbändiges Gelächter der Anweſenden begleitete dieſen handgreiflichen Scherz, der nicht leicht beſſer, als hier an ſeiner Stelle ſeyn konnte. Noch einmal ſah der Wirth neugierig und forſchend auf die Frau, dann ſagte er, indem er ihr mit den Augen ein Zeichen der Einverſtändigung zu geben ſchien:

„Ihr wißt ja Alles ſo genau von der Tagſatzung im Sihlgrunde, als wäret Ihr dabei geweſen. Man kann ſich wohl verlaſſen auf das, was Ihr geſagt habt?“

„Wenn Euch einer fragt, von wem Ihr es hörtet,“ verſetzte mit einem bedeutungsvollen Blicke die Frau, „ſo gebt ihm nur zur Antwort, die Frau Trubli vom Brienzerſee habe es geſagt. Dann weiß er ſchon, was er davon zu halten hat.“

Der Wirth begab ſich mit einem ſchlauen Lächeln, als wiſſe er nun auch, was er habe wiſſen wollen, zur Ofenbank zurück. Einigen der Männer aber ſchienen noch Fragen auf den Lippen zu ſchweben, deren genügende Beantwortung ſie von der Frau erwarten zu dürfen glaubten, als ein wildes Gelächter, ein mehrſtimmiges Geſpräch in franzöſiſcher Sprache auf dem Vorplatze laut, als die Thüre mit Geräuſch geöffnet wurde und vier franzöſiſche Krieger, die im Orte in Quartier lagen, in das Zimmer traten. Die Ankunft dieſer neuen Gäſte machte jeder weitern Mittheilung zwiſchen den Landleuten und der Frau vom Brienzerſee ein Ende. Mürriſch ſetzten ſich die Männer zu ihren Gläſern nieder und entfernten ſich, nachdem ſie dieſe geleert hatten, einer nach dem andern, der Frau freundlich zunickend, die Franzoſen keines Blickes würdigend. Dieſe lärmten indeſſen nach ihrer Weiſe und machten dem Wirthe, um geringer Dinge willen, große Beſchwerde. Das Angeſicht des ruheliebenden Mannes verfinſterte ſich mehr und mehr, aber er kannte die Art dieſer Gäſte zu gut, um eine Aeußerung des Unwillens laut werden zu laſſen.

„Es hat Alles ſeine Zeit!“ flüſterte er im Vorübergehn der Frau zu. „Es wird nun bald ein Jahr, daß ſie nicht ſo groß thaten hier im Orte, als der wackre Aloys Reding ſie zu Paaren trieb und es welche unter ihnen gab, die ſich aus Furcht in die Hühner- und Geißſtälle verſteckten. Heute mir, morgen dir! Es kann wieder kommen wie vor'm Jahr.“

Die Frau machte, ohne die Lippen zu öffnen, eine bedeutungsvolle Bewegung mit dem Kopfe. Sie hatte ſich langſam von ihrer Stelle weiter hinabgeſchoben auf der Bank, ſo daß ſie jetzt ganz im Schatten des großen Ofens ſaß und die lärmenden Gäſte genau beobachten konnte, ohne ſelbſt ihre Aufmerkſamkeit auf ſich zu ziehn. Sie mußte ihre Sprache verſtehen, ſie mußte ein beſonderes Intereſſe an dem finden, was jene verhandelten. Die Republikaner ſprachen von großen Siegen in Italien, von den Niederlagen der Oeſterreicher in Schwaben, und die Frau lächelte spöttiſch für ſich hin, als wiſſe ſie das Alles beſſer und erkenne in dieſen Reden nur eitel Ruhmredigkeit und Prahlerei. Als aber das weitere Geſpräch der Franzmänner auf den Stand der Dinge im Schweizerlande ſelbſt fiel, als ſie von der nahen Ankunft des Oberbefehlshaber mit einer großen Truppenmacht am Zürcherſee ſprachen, als ſie die in den benachbarten Orten zerſtreueten Abtheilungen aufzählten, da nahm die Frau leiſe ein Schiefertäfelchen unter ihrem Kleide hervor und bemerkte mit flüchtigen Zügen darauf, was ſie hörte. Sie that das ſo ruhig und ſtill für ſich hin, daß es keinen Argwohn erregen konnte. Die Unterhaltung der fremden Gäſte wurde immer lebhafter, wendete ſich aber mehr zu Einzelnheiten, welche die Sprechenden ſelbſt perſönlich betrafen, als zu den öffentlichen, das Land angehenden Verhältniſſen. Da ſchien ſich die Aufmerkſamkeit der Frau zu vermindern, da lehnte ſie ſich in eine Ecke, ſchloß die Augen und hatte bald das Anſehn einer tief und feſt Schlafenden.

Die Franzoſen waren ſo ſehr in ihr Geſpräch vertieft, daß ſie das Eintreten zweier Männer in ländlicher Tracht kaum bemerkten. Der eine von dieſen war ſtark und ſo groß gebaut, daß er nur gebückt durch die Zimmerthüre ſchreiten konnte, der andre, ſchlanker und jünger, zeigte ein freieres und lebhafteres Benehmen, als jener, obgleich auch auf ſeiner Stirn Ernſt und Beſonnenheit ihren Sitz aufgeſchlagen hatten. Während der erſte, die finſtern Blicke von den Franzoſen, auf die ſie gleich beim Eintritte gefallen waren, zurückziehend, ſich hinter einen Tiſch niederließ, der jenem, an welchem die Frau ſaß, gerade gegenüberſtand, aber durch die Länge des Zimmers von ihm getrennt wurde, beſtellte der andere, in dem Provincialdialecte dieſer Gegend, ein einfaches Abendeſſen bei dem Wirthe, der, nachdem er ihn einen Augenblick prüfend betrachtet, ſich mit Zeichen einer beſondern Ehrerbietung, die er jedoch der Aufmerkſamkeit der republikaniſchen Gäſte zu entziehen ſuchte, entfernte, um den erhaltenen Auftrag auszuführen.

Der junge Mann ließ, indem er ſich nach ſeinem Gefährten umwandte, ſeine Blicke über die Anweſenden hinſchweifen. Sie durchdrangen auch das Dunkel, in welches die Frau ſich zurückgezogen hatte und es blieb ihnen nicht verborgen, daß dieſe, als er ihr ſeine Aufmerkſamkeit widmete, raſch die Rechte erhob und, ohne ſonſt ihre ruhende Stellung zu verändern, nach der Thüre hindeutete. Mit einer unbedeutenden Bewegung ſeiner Hand gab derjenige, dem dieſes Zeichen gegolten hatte, zu erkennen, daß er es verſtanden habe, ſetzte ſich jedoch ruhig neben dem andern nieder und ſchien noch nicht für rathſam zu finden, dem Verlangen der Frau zu entſprechen. Sein Gefährte ſah indeſſen vor ſich nieder; wenn aber von Zeit zu Zeit ſein Auge auf die ſchreienden Franzmänner am benachbarten Tiſche traf, ſo ſprach aus ihm der bitterſte Ingrimm, ein tief eingewurzelter, Verderben drohender Haß.

Der Wirth hatte den beiden Landleuten

die beſtellte Abendmalzeit gebracht und eben ſo ſchweigend, wie bisher, begannen ſie ein Bedürfniß zu befriedigen, das an den ältern und ſtärkern Mann nur ſehr beſcheidene Anſprüche geltend zu machen ſchien. Der jüngere zeigte ſich thätiger bei dieſem Geſchäfte, allein er übte auch zugleich eine ſcharfe Aufmerkſamkeit auf Alles, was um ihn her vorging, und ließ, während er aß, die Franzoſen, die es ganz in der Regel finden mochten, daß ihre Anweſenheit die von ihnen bedrängten und vielfach mißhandelten Bewohner dieſes Landes verſtummen machte, keinen Augenblick unbeachtet. Die ungezwungene Weiſe, mit der er hierbei verfuhr, ſchützte ihn vor jedem Verdachte und er würde, wenn auch die feindlichen Gäſte weniger mit ſich ſelbſt beſchäftigt geweſen wären, dieſen nicht in der Eigenſchaft eines Alles bemerkenden Spähers erſchienen ſeyn.

Die Landleute hatten ihre Malzeit verzehrt; die Franzoſen ſetzten noch immer ihr lebhaftes Geſpräch fort und ſchienen nicht an den Aufbruch zu denken. Noch einige Minuten vergingen, in denen der jüngere Mann dem Wirthe nickte und ſchweigend auf das vor ihm aufgezählte Geld, den Betrag deſſen, was er mit ſeinem Geſellſchafter verzehrt, deutete. In dieſem Augenblicke erhob ſich ſtöhnend und keuchend, als ſey ſie von einem ſchmerzhaften Gebrechen heimgeſucht, die Frau im Hintergrunde des Zimmers. Sie belud ihre Schultern mit dem Bündel, ſie ſchwankte langſam und unſicher nach dem Ausgange des Zimmers hin und ſchien in der That ſo ſchwach und kraftlos, daß man fürchten konnte, ſie in jedem Augenblicke, außer Stand ſich weiter zu bewegen, zu Boden ſinken zu ſehen. Sie hatte noch nicht die Mitte des Zimmers erreicht, ſie befand ſich gerade an einer Stelle, wo das volle Licht der Lampe ihre niedergebeugte Geſtalt traf, als die Thüre des Gemaches ſtürmiſch aufgeriſſen wurde und in dieſer die hohe, mächtige Geſtalt eines franzöſiſchen Soldaten erſchien, in dem wir den Sergeanten Monſieur Jean Bendel, den gefürchteten Stiefbruder des ehemaligen Comödiantendirectors, Gabriel Bendel, wieder finden.

Ein jäher Schreck ſchien die Frau vom Brienzerſee zu durchzucken, als der aufwärts ſchielende Blick des einen freien Auges auf den Eintretenden fiel. Sie blieb an dem Orte ſtehen, wo ſie ſich befand, ſie machte, nach dem erſten Schauder, der ihr ganzes Weſen ergriffen hatte, keinen Verſuch, weder vor- noch rückwärts zu ſchreiten, ſie ſchien gebannt, wie ein kleines, wehrloſes Thier des Waldes bei dem Anblicke der giftigen Klapperſchlange oder des mordſüchtigen Tigers.

Der Sergeant hatte eine Stellung eingenommen, durch welche er die Frau von dem Ausgange des Gemaches trennte. Er ſchien ſie Anfangs nicht zu bemerken und die Erſchrockene benutzte, nachdem ſie einige Faſſung errungen hatte, dieſe ihr gewiß ſehr willkommene Nichtbeachtung ihrer Perſon, ſich langſam und leiſe hinter den großen Ofen zurückzuziehn. Die argwöhniſchen Blicke des Sergeanten ruheten einige Zeit auf den beiden ſchweizeriſchen Landleuten, als ihm aber nichts an dieſen auffiel, was ſie zu einem Gegenſtande weiterer Nachforſchung hätte machen können, wandte er ſich mit einigen Worten, die halb einen Fluch, halb eine Begrüßung enthielten, zu ſeinen Cameraden und theilte ihnen mit, daß er im Begriff ſtehe, dieſen Ort zu verlaſſen, und noch in der heutigen Nacht zu ſeinem Standquartiere, nach Kloſter Einſiedeln, zurückkehren werde. Er ſchimpfte auf die Einwohner des Dorfes, er ſchimpfte auf das ganze Schweizerland, er zeigte eine rohe Freude, wieder nach dem Kloſter zurückzukehren, wo er, wie er ſagte, ſchon Mittel finden werde, die geizigen Glatzköpfe zur Anzeige ihrer verborgenen Schätze, des heimlichen Weinkellers und der verſteckten Vorrathskammern zu bringen. Die Landleute ſaßen ruhig und ſtill und hatten das Anſehn, nichts von dem, was er ſagte, zu verſtehn.

„Trinkt mit uns, Bürger Sergeant!“ rief einer der früher angelangten fremden Gäſte und reichte ihm das gefüllte Glas hin. „Ihr habt einen weiten Weg vor und die Nacht dürfte friſch werden, wenn ſchon der Tag es gut gemeint hat mit Allen, die in dieſem verdammten

Berglande auf den Beinen ſeyn mußten. Es iſt kein Bourgogne und kein Champagne, ſondern ſchlechtes Enzianwaſſer, wie es das elende Land hervorbringt. Milch, Käſe und Branntwein — ſonſt iſt hier nichts zu haben! Aber trinkt nur, Bürger! Es erwärmt doch und wenn es einmal feurig durch die Adern rinnt, ſo iſt der ſchlechte Nachgeſchmack vorüber.“

„A la mort des tyrans!“ brüllte der Sergeant, indem er ſich wild nach den Schweizermännern umſah, die jedoch in ihrer völligen Stille und ſcheinbaren Theilnahmloſigkeit an dem Geſpräche verharrten. Er trat näher zum Tiſche und leerte das dargebotene Glas von ziemlich anſehnlicher Größe mit einem Zuge. Dieſer Augenblick ſchien der Frau, die ſich bisher unbeweglich hinter dem Ofen gehalten hatte, günſtig, hinter dem Rücken des Monſieur Jean Bendel die Thüre zu gewinnen und durch dieſe ſich aus der Nähe eines Mannes zu entfernen, deſſen Gegenwart ihr gegründete Urſache zu den peinlichſten Beſorgniſſen einflößen mochte. Sie ſchlich leiſe und in einer Geſchwindigkeit, die ſehr gegen die früher dargelegte Schwäche abſtach, vor, ſie war ſchon nahe an der Thüre und hatte die Hand erhoben, dieſe zu öffnen, als der Sergeant, durch das, wenn gleich nur unbedeutende Geräuſch in ſeinem Rücken aufmerkſam gemacht, ſich plötzlich umwandte, mit der Gier eines Habichts auf die Flüchtige losſtürzte, ſie heftig beim Arm ergriff und in die Mitte des Zimmers zurückriß.

„Wer ſchleicht da? Wer ſucht ſich hinterliſtig der Gegenwart eines Mannes zu entziehn, der recht wohl weiß, daß in dieſem ſpitzbübiſchen Lande keinem zwölfjährigen Buben, geſchweige einer alten Hexe, die zur Nachtszeit aus dem ſichern Wirthshauſe entwiſchen will, zu trauen iſt?“ ſchrie er in deutſcher Sprache. Der ältere Mann am Tiſche machte eine Gebehrde des Unwillens, der jüngere aber warf ihm einen bedeutenden Blick zu und ergriff, um ihn von einer übereilten Handlung zurückzuhalten, ungeſehn ſeine Hand. „Sag' deinen Spruch, Alte!“ fuhr der Sergeant mit drohender Stimme fort: „Wie nennſt du dich, wo kommſt du her, was iſt dein Gewerbe?“

Sein Auge ruhete durchbohrend auf der Frau, die vergebens ihren Arm aus ſeiner wahrhaft eiſernen Hand loszumachen ſuchte. Man ſah, daß die höchſte Angſt ihr ganzes Weſen erfüllte. Sie zitterte an allen Gliedern, ſie hielt ihr Geſicht gegen den Boden gerichtet, ſie mochte Urſache haben, dieſes dem Inquiſitorblicke ihres Bedrängers zu verbergen. Der Sergeant wartete einige Augenblicke auf Antwort aus ihrem Munde, als aber dieſe nicht erfolgte, drückte er den Arm der Frau gewaltſamer und ſagte verbiſſen:

„Ich will dir ſchon Rede abgewinnen, alte Schleicherin! Meinſt du, ich verſtünde die Kunſt nicht, ſelbſt dem Hartnäckigſten die Lippen zu öffnen, daß er mir ſeine Geheimniſſe herzählen muß durch's ganze Alphabet? Siehſt du dieſe Spitze, Alte?“ Er zog ſeinen Degen und ließ ihn dicht vor dem Auge der Frau umherfahren. „Mit dieſem Schlüßel habe ich die feſteſten Thüren geöffnet, hinter denen einer ſeine Heimlichkeiten verwahren wollte und wenn ich anfange, nur ein wenig damit an dir zu ſondiren und nachzuforſchen, ſo wett' ich drauf, giebſt du beßre Worte! Jetzt nicht länger gezaudert oder du machſt Bekanntſchaft mit meinem Degen! Zum letztenmale frage ich dich, was biſt du und was treibſt du?“

Die Frau hatte, während der Soldat ihren Arm ſo kräftig faßte, Zeichen eines empfindlichen Schmerzes von ſich gegeben. Der verſtärkte Druck ſeiner Fauſt vermehrte ihre Verſuche, ſich loszuringen, aber alle Bemühungen, ſich aus der Gewalt des rieſenhaften Kriegers zu befreien, blieben fruchtlos. Jetzt mochte ſie die Nothwendigkeit, das bisher beobachtete Stillſchweigen zu brechen, einſehn.

„Behüt's Gott, wie behandelt Ihr die Leute!“ ſagte ſie in einem Tone, der keck ſeyn ſollte, aber, von der innern Beängſtigung beherrſcht, zitternd und weinerlich ausfiel. „Ich bin die Frau Trudli vom Brienzerſee, handle mit Schnitzwaare und jedermann in der Gegend kennt mich als eine arme, unſchuldige Frau.“

Kaum vernahm der Sergeant die erſten Worte dieſer Rede, ſo brach er in ein wildes Hohngelächter aus. Die Soldaten ſprangen vom Tiſche auf und verſammelten ſich um ihn und das Weib. Unter den beiden Schweizermännern entſtand eine unruhige Bewegung. Der ältere hatte ſich halb von der Bank erhoben und ſah mit drohenden Blicken auf den Krieger, der ſich gegen das wehrloſe Weib eine ſolche Gewaltthätigkeit erlaubte. Er war im Begriff vorzuſchreiten, um ſich thätlich in die Sache zu miſchen, als ſein Begleiter ihm einige Worte zuflüſterte, die ihn zu beruhigen ſchienen und ihn veranlaßten, wieder ſtill ſeinen Platz einzunehmen.

„Alſo die Frau Trudli ſeyd Ihr," ſagte jetzt tückiſch der Sergeant, „und von Euerer Unſchuld wird in der ganzen Gegend geſprochen? Gebt acht, Cameraden," wandte er ſich zu dieſen, „wie die ſogenannte Frau Trudli, wenn ich erſt einige ihrer Zwiebelhäute von ihr losgeſchält habe, als ein Weſen von einer Natur, die ihrer Frauenſchaft, wie der gerühmten Unſchuld ganz entgegengeſetzt iſt, vor uns daſtehn wird. Kopf in die Höhe, Madame!“ rief er im Comandotone zu der immer heftiger zitternden Frau hinab, indem er ſeine Rechte, die ſich des Degens entledigt hatte, ihr unter das Kinn ſchob und mit einer rauhen Bewegung ihr Antlitz gegen das Licht der Lampe kehrte. „Frau Trudli muß verzeihen,“ fuhr er höhniſch fort, „wenn ich ihre Toilette in Unordnung bringe und zum Beiſpiel dieſe Haube, die das holdſeligſte Angeſicht verbirgt, hinwegſchaffe, dieſe ſchwarze Binde, hinter welcher ſich ein freundliches, liebevolles Auge unſerer Bewunderung entziehen will, bei Seite bringe. Ich will nicht Jean Bendel heißen, ich will nicht der lachende Erbe meines ältern Bruders werden, wenn nicht dieſes verbundene Auge mit dem andern an ſcharfem Späherblick wetteifert!“

Die Haube lag am Boden, die Binde ward von dem Auge, das ſie bisher bedeckt hatte, weggeriſſen und ein ſcharfgezeichnetes, männliches Angeſicht, deſſen ſtarker Bart durch die breiten Bänder der Kopfbedeckung verhüllt geweſen, kam zum Vorſchein. Die Franzoſen ſchloſſen einen engen Kreis um Beide, lachend und neugierig fragten ſie den Sergeanten nach dem nähern Verhältniſſe dieſer Maskerade. **Jean Bendel** aber ſtand jetzt ruhig und ſchweigend, mit untergeſchlagenen Armen vor ſeinem Opfer, das ihm nun nicht mehr entgehen konnte, und ſchien, indem er ſich an deſſen peinlicher Angſt weidete, einen Triumph zu feiern, der ſein ganzes Gemüth mit tückiſcher Freude erfüllte. Auf die Landleute brachte dieſe neue Wendung des Ereigniſſes keinen beſondern Eindruck hervor; ſie zeigten ſich ruhig und gelaſſen, wie gleichgültige Zeugen eines Vorfalls, der keine große Wichtigkeit für ſie hatte. Ebenſo legte auch der Wirth keine erhöhete Aufmerkſamkeit auf das, was ſich innerhalb des Gaſtzimmers begab, an den Tag, ſondern war vielmehr im Hintergrunde des Gemaches mit allerlei Dingen beſchäftigt, die in dem Kreiſe ſeines Berufes lagen. Von Zeit zu Zeit aber flogen doch, unbemerkt und behutſam, ſeine Blicke auf die Gruppe, aus deren Mitte die hohe Geſtalt des

Sergeanten, wie eine kräftige Eiche unter niedrigerm Gehölz hervorragte.

„Cameraden und Bürger,“ hob jetzt dieſer in einem boshaften Tone an, „ich habe die Ehre, Euch in der Perſon, deren Toilettenkünſte ich ſo eben vor Euch entſchleierte und die nun halb Weib, halb Mann vor Euch ſteht, einen wüthenden Ariſtokraten, den gefährlichſten Spion der Aufrührer in dieſem Lande: kurz! meinen Stiefbruder, den Sire **Gabriel Bendel**, vorzuſtellen. Vor der Pflicht gegen die Republik, ſchweigt die Stimme der Verwandtſchaft. Er hat das Vaterland verrathen auf tauſendfältige Weiſe, er hat ſich ſeinem Dienſte entzogen, um ſeine Liſt, ſeine Verſtellungsgabe feindlich dagegen zu verwenden, er wandert unter hundert verſchiedenen Verkleidungen umher, um den Samen des Verraths gegen die hohe Republik allenthalben auszuſtreuen, um ihre Plane, um die Stellungen der Armee zu erſpähen und den Aufrührern zu hinterbringen, um immerwährend Verbindungen unter ihnen zu bewerkſtelligen. Ich bringe dem Vaterlande ein großes Opfer, indem ich ihm den ärgſten Verräther in der Perſon eines Menſchen ausliefre, der gewiſſermaßen mein Bruder iſt. Aber Ihr habt Euch ſelbſt von ſeiner Strafbarkeit überzeugt. Ich gehorche dem Gebote der Pflicht, ich nehme ihn als meinen Arreſtanten mit nach Einſiedeln, übergebe ihn dem Kapitän, der ihn wahrſcheinlich vor ein Kriegsgericht ſtellt und dann — vive la republique!“ ſchloß er mit einem wilden Rufe ſeine Rede, indem er ein volles Glas von dem Tiſche ſeiner Cameraden herüberlangte und dieſen zubrachte.

„Vive la republique!“ ſtimmten Alle ein. „An die Laterne mit dem Spion!“ ſetzten einige hinzu.

„Bruder, Bruder,“ begann in einem verzweiflungsvollen Tone der ehemalige Comödiantendirector, „du kannſt es ſo weit nicht treiben! Haben wir nicht einen Vater gehabt, rinnt nicht ſein Blut in deinen Adern, wie in den meinigen? Erinnere dich doch nur deiner Kindheit! Ich war mehrere Jahre älter, als du, und dennoch habe ich mit dir geſpielt, als wäre auch ich ein kleiner Bub, und habe zugleich auf dich geachtet und geſorgt, daß du keinen Schaden nehmeſt. Was habe ich dir je Böſes gethan, das dich zu einer ſo ſchlimmen Vergeltung aufreizen könnte, wie du ſie im Sinne trägſt? Laß mich ruhig gehen, Bruder, ich beſchwöre dich darum bei dem Andenken unſeres Vaters! Meine Verkleidung war eine ganz unſchuldige Sache, ich wollte etwas verdienen bei den Hirten und Bauern durch Wahrſagen und Kartenſchlagen und da weiß ich aus Erfahrung, daß ein altes Weib mehr Glauben findet, als der verſtändigſte, ehrenhafteſte Mann."

„Lüge, Comödiantenliſt!" verſetzte hohnlachend der Stiefbruder. „Gieb dir keine Mühe, Kleiner! Vor mir waſcheſt du dich nicht rein. Was trägſt du denn da in deinem Bündel, warum drückſt du denn den Pack ſo emſig hinter dich, als ſey Leib und Leben daran gelegen, ihn vor meinem Blicke zu verbergen? Die Sache kommt mir verdächtig vor und muß näher unterſucht werden. Her mit dem Bündel! Ich wette drauf, Cameraden, wir finden hier noch ſo viel Verrath, wie die vier Zipfel dieſes Tuches in ſich faſſen können!“

**Gabriel** konnte nichts thun, den feindlich geſinnten Stiefbruder an der Ausführung ſeiner Abſicht zu verhindern. Dieſer riß den Bündel auf und zog unter andern Kleidungsſtücken, die ſich auf den Boden verſtreueten, einen abgetragenen, franzöſiſchen Uniformsrock hervor, deſſen Größe und Umfang der Geſtalt **Gabriels** durchaus angemeſſen ſchien.

„Da iſt die Löwenhaut, in die ſich das Müllerthier verſteckte,“ rief **Jean Bendel**: „da iſt ein neuer Beweis für die Unſchuld der Frau Trudli vom Brienzerſee! Bedürfen wir deren noch mehrere? Ich meine, wir hätten ihrer vollauf, und will nun auch keinen Augenblick zögern, die liebe Unſchuld an den Ort ihrer Beſtimmung zu transportiren.“

Von dem Gedanken, daß der eigne Bruder mit grauſamer Luſt ſein Verderben veranlaſſe, wurde der arme **Gabriel** ſo gewaltig ergriffen, daß er laut zu weinen anfing. Zu dieſen Aeußerungen ſeines Seelenſchmerzes ſtimmte das vermehrte Hohngelächter der Franzoſen widrig ein. Dieſes erregte in demjenigen, den wir nun als einen Gefangenen zu betrachten haben, Bitterkeit und Trotz. Er ſah ſeine Verhöhner mit drohenden Blicken an, hemmte den Strom ſeiner Thränen und ſagte in franzöſiſcher Sprache zu ihnen:

„Wenn Ihr glaubt, daß mich die Todesfurcht ſo weich macht und ich weine wie ein Kind, weil ich Euer Kriegsgericht und ſein Urtheil ſcheue, ſo befindet Ihr Euch auf einem gewaltigen Abwege von der Erkenntniß der Wahrheit.“ Bei dieſen Worten erhob er ſich auf die Fußſpitzen, blickte ſtolz um ſich und fuhr dann im Tone eines Pathos fort, der an ſeine frühere Laufbahn auf der Bühne erinnerte. „Gabriel Bendel weiß zu ſterben! Ihr habt den guten König Ludwig gemordet, die ſchöne Königin Maria Antoinette und tauſend andere blos darum, weil ſie an das Recht und die Tugend glaubten und ihren Geſetzen folgten in Werken und Handlungen. Auch von Gabriel Bendel wird die Nachwelt ſprechen, als einem

Märtyrer der Tugend und des Rechts. Er wird, wie jener große Mann, deſſen Name mir entfallen iſt, ruhig zum Tode gehen, um mit Plato und Sokrates zu Mittag zu ſpeiſen. Er wird nie in Abrede ſtellen, daß er am Rothenthurm und im Moorgarten gekämpft, wie Leonidas und Themiſtokles, daß er manchem Bluthunde von Jacobiner das Lebenslicht ausgeblaſen hat und manchem andern, der feige vor ihm entfloh, auf den Ferſen nachſetzte, wie der große Otto von Wittelsbach dem verrätheriſchen blauen Ritter. Nur daß ein Bruder den andern ſo grauſam und mordſüchtig verfolgt, wie Jean den Gabriel, das bricht mir das Herz! Es kann ihm ſelber auch keine gute Früchte bringen, denn ſeine Handlung iſt wider alles göttliche und menſchliche Geſetz. Deshalb weine ich mehr über ihn, als über mich, ich ſehe ihn als einen Verlorenen an, über den die ſtrafende Gerechtigkeit des Himmels einbrechen wird, wenn er es am Wenigſten vermuthet; ich beklage ihn aus treuem Bruderherzen, obgleich er mir das Gemüth eines Feindes und ſchrecklichen Widerſachers zeigt. Laßt Euch einen Vorſchlag machen, Leute, deſſen Annahme mich über die Zukunft des unglücklichen Bruders beruhigen kann! Euch will ich mich ergeben als Gefangenen, zu Eurem Offizier führt mich, von ihm laßt mich inquiriren und bedeutet den Monſieur Jean Bendel, daß er ruhig nach Hauſe gehe und ſich nicht weiter in die Sache miſche!"

Gegen das Ende ſeiner Rede hin ſchien ſein Trotz gebrochen. Die Thränen ſtiegen ihm wieder in die Augen und der Ton ſeiner Stimme fiel auf's Neue in's Weinerliche. Jean Bendel, der indeſſen die Werkzeuge, welche ihm zur ſichern Fortſchaffung ſeines Gefangenen nothwendig ſchienen, herbeigeſucht hatte, kehrte jetzt zu dieſem zurück und rief hohnlachend:

„Nichts da, Kleiner! Du biſt und bleibſt **mein** Arreſtant. Lange habe ich dir vergeblich nachgeſpürt und keine Mühe geſcheut, die Zeichen zu verfolgen, die mich auf einen Weg bringen möchten, wo ich dir begegnen könnte. Jetzt endlich iſt es mir gelungen und ich laſſe dich nicht wieder aus meiner Hand. Du möchteſt nur gern dich unter der Obhut anderer ſehen, die du leichter zu täuſchen wähnſt, als mich. Daraus wird nichts! Dieſesmal will ich mir das Haus im Münſtergäſſel zu Straßburg ſicher ſtellen, dieſesmal hilft dir keine Liſt, keine Ueberredung von dem Schickſale los, das jeden Spion, der ſich erwiſchen läßt, erwartet und um dir einen Vorgeſchmack von deiner nahen Himmelfahrt zu geben, um dich vorzubereiten auf den Luftſprung an die Laterne, habe ich mir eine ganz eigene Weiſe erſonnen, dich mit mir zu führen in's fromme Kloſter, wo deine alten Freunde, die hochwürdigen Schwarzröcke, dir mit geiſtlicher Speiſe in der letzten Stunde aushelfen können."

Gabriel ſagte nichts mehr. Er ſchien ſich in ſein Schickſal zu ergeben. Er duldete ruhig und ohne einen Verſuch zu machen, ſich der neuen Gewaltthätigkeit, die jetzt ſein ruchloſer Bruder gegen ihn zu üben begann, zu entziehen, daß dieſer ihm die Hände feſt über dem Rücken zuſammenſchnürte und ihm dann eine Schlinge, die er am untern Ende eines Strickes angebracht hatte, über den Hals warf, um ſich auf dieſe Weiſe des Beſitzes eines Gefangenen zu verſichern, deſſen körperliche Schwäche ohnehin gegen die Athletenkraft, welche die Geſtalt des Sergeanten verkündete, vergebens um den Gewinn der wiederzuerlangenden Freiheit gerungen haben würde.

„Es iſt nur, daß ich keine ſonderliche Mühe mit dem Transporte dieſes Wichts habe;“ ſagte Jean Bendel, indem er ſein grauſames Werk zu Stande brachte. „So brauche ich mir nur das andere Ende des Strickes um den Arm zu befeſtigen und kann dann ganz gelaſſen meines Weges gehen, während ich darauf rechnen darf, daß der Kleine ſich beeilt, gleichen Schritt mit mir zu halten. Die Schlinge am Halſe wird ihn immer zur rechten Zeit erinnern, daß es eine Thorheit wäre, ſich ſelbſt ranzioniren zu wollen, daß ihn dieſes Gelüſt früher hinüberſpediren möchte, als der Ausſpruch des Kriegsgerichtes. Jetzt vorwärts marſch, Kleiner! Es weht draußen eine friſche Luft und dein eigener Vortheil erheiſcht es, dich in einem muntern Trab dem Sturmſchritte eines Sergeanten der ſiegreichen republikaniſchen Armee anzuſchließen.“

Mit einer heftigen Bewegung trieb er ſeinen Gefangenen vor ſich nach der Thüre hin. Die Franzoſen umringten beide lachend und äußerten, ſie wollten den Bürger Sergeanten bis über das Dorf hinaus begleiten, um ſich noch ein Weilchen an dieſer ganz eigenen Art eines Gefangnentransport's zu ergötzen. Unter der Thüre warf Gabriel einen wehemüthigen, fragenden Blick auf die zwei Landleute am Tiſche. Seine Peiniger hatten ſich gerade nach dem Ausgange gewandt und konnten in dieſem Augenblicke das Benehmen der Schweizermänner nicht beobachten. Da legte der jüngere von dieſen raſch einen Finger auf die Lippen und machte mit dem Kopfe eine beruhigende Bewegung nach Gabriel hin, der den Troſt, welcher in ihr lag, zu begreifen ſchien, und von neuer, wenn gleich ſchwacher Hoffnung belebt, dem rückſichtslos fortſchreitenden Stiefbruder folgte.

Man hörte noch eine Zeitlang das Gelächter der Franzoſen von der Straße her, man vernahm einige Flüche, mit welchen der Sergeant Jean Bendel den unglücklichen Gabriel zum raſchern Vorwärtsgehen aufforderte; dann trat eine Stille ein, welche anzeigte, daß ſich der Gefangene mit ſeinen Begleitern bereits außer dem Bereiche des Gehöres derjenigen, die in dem Wirthshauſe zurückgeblieben waren und mit großer Anſtrengung nach Außen hin lauſchten, befinde.

## Zweites Kapitel.

> Wir wollen nicht frohlocken ſeines Falls,
> Nicht des empfang'nen Böſen jetzt gedenken —
> Fern ſey's von uns!

Indem wir den beängſtigten Comödiantendirector der Gewalt desjenigen überlaſſen, der, von der Natur ihm zum Beiſtande und zur Stütze in jeder Noth beſtimmt, aus niedrigem

Eigennutze und frühgenährter Tücke der edlern Regungen eines menſchlichen Gefühles ſpottete und ſich endlich an dem längſt erſtrebten Ziele ſeiner boshaften Abſichten angelangt glaubte, wollen wir ſehen, was die beiden ſchweizeriſchen Landleute, denen, allem Anſcheine nach, das Schickſal des Gefangenen nicht gleichgültig war, zu deſſen Erleichterung, zu deſſen plötzlich glücklicher Wendung unternehmen.

Kaum war der letzte Ton des fernher klingenden Hohngelächters verhallt, kaum hatten die Schweizermänner ſich überzeugt, daß nun nicht leicht mehr die Rückkehr eines der verhaßten Republikaner zu erwarten ſtehe, als der jüngere von beiden ſich raſch erhob und dem Wirthe, der noch horchend in der Mitte des Zimmers ſtand, zuwinkte näher zu treten.

„Aerni,“ ſagte er zu dieſem, der in gebückter Stellung herbeikam, „gehe hinaus und ſieh dich wohl um, ob die Franzoſen alle mitgezogen ſind zum Geleite ihres Cameraden, ob keiner mehr von ihnen in der Nähe des Hauſes weilt und lauert! Haben ſie dieſe Vorſicht verſäumt, ſo ſoll der arme Gabriel nicht lange in der Angſt ſchweben, von ſeinem böſen Bruder an den Strang geliefert zu werden. Gehe gleich, Aerni! du haſt ja ſonſt Luchsaugen und ſiehſt in der Finſterniß, wie andre beim hellen Tageslichte.“

Der Wirth war ſeit die Franzoſen ſein Haus verlaſſen, ein ganz andrer Mann geworden, als bisher. So gleichgültig, ruhig, gelaſſen und ſelbſt phlegmatiſch er ſich früher gezeigt, ſo lebendig, regſam und theilnehmend erſchien er jetzt. Seine Blicke ſprachen Entrüſtung über die Gewaltthat aus, die in ſeinem Hauſe geübt worden war, und indem er, die bisher bewältigten Gefühle freigebend, des jungen Mannes Hand ergriff, verſetzte er:

„Es ſoll im Augenblicke geſchehen, Junker Waßmer! Verlaßt Euch auf mich, daß ich ſelbſt im finſterſten Winkel, wohin ſich einer der republikaniſchen Moſje's verſteckt haben möchte, ihn auffinden und erkennen werde. Ihr thut ein gutes Werk an dem armen Gabriel, wenn Ihr ihm wieder zur Freiheit verhelft und die heilige Mutter Gottes von Einſiedeln wirds Euch vergelten, denn der **Gabriel** iſt ein treuer Diener ihrer Geweiheten! Wenn zwei Leute im Schweizerlande hier zu helfen vermögen, ſo ſeyd Ihr's und **Walter Brenni**, Euer Begleiter. Wäre der abſcheuliche Bruder **Gabriels** allein geweſen, ohne den Beiſtand der vier andern Franzmänner, ſo hätte die Sache gleich beim Anfange ihr Ende gefunden und ich wollte dem **Gabriel** wohl glücklich fortgeholfen haben. Noch einmal, Junker **Waßmer**, Ihr erwerbt Euch wiederum einen Himmelslohn, wie Ihr ſchon vorm Jahre an den Kriegstagen gethan, da Ihr mich den Händen der Republikaner entriſſet, die mich peinigten, um mir das Geſtändniß, wohin ich mein Geld verborgen habe, abzupreſſen!“

Er ſprach dieſe Worte in großer Haſt und entfernte ſich dann eilig, aber leiſe und indem er jedes Geräuſch, das das Oeffnen der Thüre hätte nach Außen hin verrathen können, ſorglich vermied. Ebenſo vorſichtig ſchlich er über den Gang nach dem Platze vor dem Hauſe, um hier das Geſchäft, mit dem man ihn beauftragt hatte, auf eine dem in ihn geſetzten Vertrauen entſprechende Weiſe, zu vollziehn.

„Walter Brenni," wandte ſich jetzt Vincenz — den wir mit ſeinem gewöhnlichen Gefährten in dem jüngern und ältern Landmanne wiederfinden — zu dieſem, „ich müßte mich ſehr irren, oder der Bote, den wir vom Egeriſee erwarten, iſt uns in der Perſon des liſtigen Gabriel entführt worden. Er gab mir Zeichen, die auf die Mittheilung eines Geheimniſſes deuteten, er winkte nach der Thüre hin, als wolle er, wenn ſpäter die Umſtände es geſtatteten, in einer Unterredung außerhalb des Hauſes ſich ſeines Auftrages gegen mich entledigen. Er iſt einer der unſrigen, er hat der guten Sache viele wichtige Dienſte geleiſtet, er hatte ſich noch überdem in meinem Geſchäfte hierher gewagt, wo er das Opfer der Bosheit eines unnatürlichen Bruders geworden iſt: wir müſſen Alles thun, ihn zu befreien, wir dürfen, ſobald wir erſt den Ausgang rein wiſſen, nicht zögern, ihm und ſeinem Quäler nachzueilen.“

Der Schütz war aufgeſtanden und erhob ſeinen Blick, aus welchem jene Schwermuth, die ihn nie verließ, neben einem leiſen Ausdruck von Bitterkeit ſprach, zu ſeinem Geſellſchafter und ſagte:

„Hättet Ihr mich nicht zurückgehalten, Junker, als mir der Zorn zu Kopfe ſtieg und ich vertreten wollte, um dem bedroheten Gabriel beizuſtehen, ſo wäre die Sache ſchon entſchieden. Aerni, der Wirth, hätte auch nicht müßig geſtanden und drei Schweizermänner nehmen es wohl mit fünf ſolcher Republiker *) auf. Mit dem langen Stiefbruder wäre ich ſchon bald fertig geworden, denn, wenn er mir an Größe und Stärke auch nichts nachgeben mag, ſo verſteht er ſich doch ſchwerlich auf's Schwingen, und mit einem Schwunge hätte ich ihn an den Boden gelegt, daß ihm Hören und Sehen vergangen wäre auf ein Paar Stunden hin. Aber

---

*) Spottname für Republikaner.

Ihr wolltet es nicht. Ihr mahntet zu Ruhe und Frieden, und wir mußten müßig zuſehen, als der Böſewicht den kleinen Gabriel, wie ein Schlachtthier, fortführte.“

„Wo blieb deine Beſonnenheit in jenem Augenblicke, Walter,“ erwiederte im Tone eines leichten Vorwurfs der junge Mann, „bei jener Aufwallung, die dich beinahe zu einer That hingeriſſen hätte, welche, ohne dem Gabriel zu nützen, uns beide in das Verderben geſtürzt haben würde? Mehrere hundert Franzoſen liegen hier im Orte und der Lärm, der einen ſolchen Streit nothwendig begleiten mußte, hätte ſie zum Beiſtande ihrer Cameraden, uns zum Untergang, herbeigeführt! Walter, wir müſſen auf dem Grunde und Boden, wo jetzt das ausländiſche Raubthier wüthet, ebenſo vorſichtig ſeyn, wie auf der Gemsjagd. Wenn wir auf dieſer vermeiden, durch das leiſeſte Geräuſch das flüchtige Thier zu verſcheuchen, ſo müſſen wir in gleicher Weiſe gegen das Raubthier auf der Huth ſeyn, um ſeine Uebermacht nicht herbeizuziehn. Dem Gabriel iſt deshalb doch die Hülfe nahe. Wir verlaſſen ihn nicht in ſeiner Noth und unſern angeſtrengten Schritten kann es bald gelingen, ihn und ſeinen Henker zu erreichen.“

**Walter** ſah einige Augenblicke düſter vor ſich nieder. Dann ſagte er, ohne das trübe Auge vom Boden zu erheben:

„Ihr habt Recht, Junker: ich bin ein anderer geworden, als ich war! Ich fühle es, daß ich von Tage zu Tage mehr von der ruhigen Kraft, die ſonſt meine Seele bewohnte, verliere. Ich ſoll das **Clevele** wiederſehen, wie mir der wunderbare Mann im Hauſe Eueres Vaters verkündigte, und ich denke nun immer an dieſes Wiederſehn und an den Tod, der mir eins mit ihm zu ſeyn ſcheint, und vergeſſe darüber mancher Dinge, die ſonſt meiner Aufmerkſamkeit nicht entgangen wären. Als wir an jenem Abende zuſammen in dem Hauſe im Sihlgrunde weilten, und Ihr eines ruhigen Schlummers genoſſet, da beſchlich auch mich auf eine kurze Zeit der Schlaf. Da träumte ich ſeltſame Dinge, da träumte ich von dem Wiederſehen der Clevele und der Traum war ſo lebhaft, daß er jetzt immer vor meinem Geiſte ſteht. Ich befand mich auf der Spitze des großen Mythen, dicht neben dem Kreuze, das verwegene Hände dort aufgepflanzt haben. Ich beugte mich vor und ſah die ſteile Felſenwand hinab nach der Stelle, wo der Flecken Schwyz, überragt von dem gewaltigen Bergrieſen, tief unten im Thale liegt. Aber ich konnte den Flecken nicht erkennen. Wie ein blutrother Nebel, den mein Auge nicht zu durchdringen vermochte, wallte es über ihn hin. Und mein Auge flog weiter über den See der Vierwaldſtädte nach den Bergen von Unterwalden. Da ſah ich den breiten, klaren See zuſammen trocknen zu einem Bächlein und die Berge von Unterwalden rückten näher und näher und dicht an die Felſenbruſt des Mythen drängte ſich das mächtige Horn von Stanz und von dem Stanzerhorn ſank Clevele Hergi in meine Arme. Dann war es, als dränge in meinem Rücken, vom Hacken herauf, ſich ein dunkles Rieſenbild, das plötzlich mit ſeinem Haupte bis zum Himmel anwuchs, ſich über Clevele und mich hinbeugte und ein ſchwarzes Leichentuch auf uns niederließ. In dieſem Augenblicke erwachte ich. Alles ſtand noch ſo lebendig vor meinem Auge, daß ich erſt nach und nach meine Umgebung wieder erkannte und mich überzeugte, nur geträumt zu haben. Mein Herz ſchlug noch ſo warm, ein wohlthätiges Gefühl mahnte noch ſo ſchön und freundlich in meiner Bruſt, daß ich mich ſchwer von dem Gedanken trennen konnte, Clevele Hergi habe nicht an ihr geruht, und das verheißene Wiederſehen ſey nicht wirklich erfolgt. Das liebliche Gefühl verſchwand nun freilich nur zu bald, und an ſeine Stelle trat jene unruhige Sehnſucht nach etwas Unbeſtimmtem, deren Erfüllung ich manchmal in Kampf und Streit, dann wieder in einer plötzlichen Ruhe, in ſtiller Erwartung der Zukunft, zu finden glaube. Es iſt eine alte Meinung und viele wackere Leute, deren Seele im Glauben an Gott und an die heilige Jungfrau geſtärkt iſt, hängen ihr an, daß nicht alle Träume als Ausgeburten eines unruhigen Blutes, als neckende und trügeriſche Wahnbilder anzuſehn ſind. Was haltet Ihr von meinem Traume, Junker? Ich habe ihn ſeitdem noch einmal geträumt, ebenſo wie das erſtemal, in keiner Kleinigkeit, nicht in dem geringſten Merkmale von ſeiner erſten Erſcheinung abweichend.“

Indem der Schütz ſprach, hatten ſich ſeine Blicke langſam von der Erde erhoben und hafteten jetzt, mit dem Ausdrucke der geſpannteſten Erwartung auf die zu erhaltende Antwort, an den Lippen des Junkers. Dieſer ſah ein, wie nachtheilig es für einen Mann ſeyn müſſe, der ohnehin täglich mehr in die ihn beherrſchende Schwermuth verſank, wenn er den Ueberreſt ſeiner Gemüthskraft ganz und gar an eine fixe Idee verliere, und war eben im Begriff, ſeinen Gefährten über dieſe Traumerſcheinung zu beruhigen und ſie ihm als etwas durchaus Zufälliges, dem er keine höhere Bedeutung beizulegen habe, darzuſtellen, als Aerni, der Wirth, von ſeiner Unterſuchung der Umgebungen des Hauſes zurückkehrte, und durch die Verſicherung, daß der Weg rein und kein welſcher Spürhund in der Nähe zu fürchten ſey, den Gedanken des jungen Mannes eine andere Richtung gab und ſie auf das lenkte, was die Noth des Augenblicks erforderte.

„Jetzt iſt es Zeit, Walter, ſagte Vincenz, indem er ſich zum Fortgehn rüſtete, „auf ein Abentheuer auszuziehn, das unſerm treuen Bundesgenoſſen hoffentlich aus der fatalen Schlinge helfen ſoll, mit der er gewiß in manche unangenehme Berührung geräth. Wir ſind unbewaffnet, aber wir bedürfen auch keiner Waffen, denn das kurze Seitengewehr des Franzoſen lohnt nicht die Mühe, nur ein Meſſer dagegen zu erheben. Komm, Walter! Es iſt nur noch eine Stunde vor Mitternacht, und ehe der Mond aufſteigt, müſſen wir das Werk begonnen und zu Ende gebracht haben.“

„Ihr ſolltet doch nicht ganz ohne Waffen gehen;“ ſagte vorſorglich Aerni und hielt den Junker zurück. „Ihr wißt wohl nichts davon, daß in der vorigen Nacht Euer und Walter's Stutzen durch einen Mann aus dem Sihlgrunde zu mir in's Haus gebracht wurden, mit der

Meldung, Ihr würdet Euch ſchon in den nächſten Tagen zeigen und dann ſollte ich Euch die Gewehre übergeben? Der Mann that ſehr geheimnißvoll und nur auf mein wiederholtes Einreden geſtand er mir, ein Offizier von den Republikanern ſelbſt habe ihm auf eine verſteckte, heimliche Weiſe die Waffen mit dem Auftrage, deſſen er ſich nun entledige, zugeſtellt. Nehmt ſie mit, Junker! In der ganzen Gegend iſt es unruhig, in aller Herzen gährt es und will ausbrechen; jeder Augenblick kann den Sturm herbeiführen und dann iſt es doch gut, mitten im Kampfe auch gerüſtet und ſtreitfähig dazuſtehn."

Vincenz fühlte ſich höchſt angenehm überraſcht, ſich wieder in dem Beſitze ſeines eigenen Schießgewehres zu wiſſen, das von jedem Alpjäger als ein theueres, mit ſeiner Perſon innig verbundenes Gut angeſehen wird. Auch Walter theilte dieſes Gefühl in einem Grade, wie ſeine trübe, nur an einem kleinen Kreis von Dingen theilnehmende Gemüthsſtimmung es ihm geſtattete. Vincenz dachte an Lothar. Kein anderer, als dieſer, konnte eine Aufmerkſamkeit für ihn und ſeinen Gefährten gehabt haben, in deren Ausübung er vielleicht zum erſtenmale wagte, jenen Grundſätzen einer Pflicht entgegen zu handeln, die ihn bis jetzt dem Vater und dem Bruder nur feindlich gegenüber gezeigt hatte. Er fühlte ſich gerührt von dieſem Beweiſe der überwiegenden Bruderliebe.

„Es wird einſt anders, es wird einſt beſſer werden, und über dieſes ganze Land, das jetzt der Haß der Partheien ſelbſt in den Grundfeſten der Blutsverwandtſchaft erſchüttert, wird ein Geiſt des Friedens wehen!“ ſagte er ſtill für ſich. Dann wandte er ſich zu Aerni und beauftragte dieſen, die Gewehre noch in dieſer Nacht durch einen ſichern Boten in's Egerithal zu Ulli Flüeli tragen zu laſſen. „Es iſt eine Empfindung in mir,“ ſetzte er hinzu, „welche dem Vorhaben, einem einzelnen, ſchlecht bewaffneten Feinde, gut gerüſtet mit dem ſicher treffenden Stutzen, nachzugehn, um einen Streit mit ihm auszumachen, ſich unwiderſtehlich entgegenſtellt. Unſerer ſind ſogar zwei gegen einen, aber ich hoffe, es wird nicht mehr, als Walter's oder meiner Kräfte bedürfen, die Sache zu Stande zu bringen, die uns jetzt auf den Weg gen Einſiedeln ruft. Gute Nacht, Aerni! Beſorge mir die Stutzen wohl!“

Mit dieſen Worten verließen die beiden Männer das Wirthshaus und begaben ſich raſch über die Straße hin, in den Schatten einer bis zum Ende des Ortes hinlaufenden Häuſerreihe. Hier in ein ſchwer durchdringliches Dunkel gehüllt, ſchritten ſie dem Ausgange des Dorfes zu. Sie hatten dieſen noch nicht erreicht, als ſie das laute Geſpräch der herannahenden Franzoſen vernahmen, die von dem Geleite, das ſie ihrem Cameraden gegeben hatten, zurückkehrten. Vincenz und Walter traten hinter den Vorſprung eines Hauſes, das ſie gänzlich verbarg. Die Franzoſen zogen vorüber, ohne ihre Gegenwart zu ahnen. Der Junker lauſchte ihnen noch einige Augenblicke nach.

„Jetzt raſch vorwärts!“ ſagte er dann zu dem Schützen. „Der Vorſprung, den der Herr

Jean Bendel vor uns voraus hat, darf nicht zu groß werden und es iſt jetzt noch gerade Zeit zur Ausführung eines kühnen Streiches, bevor wir den Weg in's Egerithal antreten, um im Laufe des Morgens dort zu ſeyn.“

Die Nacht war friſch und der Himmel mit Sternen beſäet. Ihr Licht verbreitete eine matte Dämmerung, in der man bis auf eine gewiſſe Entfernung hinaus ſelbſt unbedeutendere Gegenſtände erkennen konnte. Die beiden Männer gingen ſchweigend und, als der Ort Rothenthurm in ihrem Rücken lag, mit großen, weitausgreifenden Gebirgsſchritten, die breite Fahrſtraße hinan, über die ſonſt alljährlich viele tauſend Wallfahrer zu dem gnadenreichen Bilde der heiligen Jungfrau in Einſiedeln gezogen waren. Zu beiden Seiten des Weges ſtiegen in dunkeln Umriſſen die rieſigen Gebirgsmaſſen des ſich fernhin dehnenden Hacken und der Altmatt auf. Eine tiefe Stille herrſchte in der Natur. Man vernahm nur aus der Ferne das Rauſchen der Gebirgswaſſer, die hoch oben in den Eisregionen der Winter vorbereitet, der Frühling in's Leben ruft und die ausdaurende Hitze des Sommers wieder verſtummen macht. Die Ausſicht nach der Gegend, in welche der Schritt der Männer ſeine Richtung nahm, ward durch die anſteigende Straße beſchränkt. Sie wand ſich in Krümmungen aufwärts, man konnte mit den Blicken ihren Lauf verfolgen, aber nicht die Stelle bemerken, wo ſie ihren Höhepunkt erreichte.

Während die beiden nächtlichen Wandrer ſtumm und eilig neben einander fortſchritten, waren ſie von Gefühlen und Gedanken erfüllt, die, obſchon ſie jeden von beiden mit gleicher Gewalt ergriffen und beherrſchten, doch in ihren Quellen, in ihren Beziehungen durchaus verſchiedenartig waren. Für den jüngern unter ihnen gab es in dieſem Augenblicke keine Vergangenheit. Alle Uebel, alle Entbehrungen, welche ihm dieſe gebracht, waren vergeſſen und er ſah nur mit Empfindungen der Freude, mit der Beruhigung, welche ihm eine ſchöne Hoffnung gab, dem nächſten Tage entgegen, der ihn, wie Seppi's Nachricht ihn glauben, wie ſein eigenes Herz ihn vertrauen hieß, mit den Geſpielinnen ſeiner Kindheit, mit der Geliebten ſeiner Jugend zuſammenführen würde. Wie viele zärtliche Regungen ſeines Herzens, wie manche Geſinnung, die früher Eliſabeth mit ihm theilte, hatte er nicht während der langen Trennung ſtill, verſchloſſen und ohne den Troſt einer liebevollen Theilnahme in ſeiner Bruſt bewahrt und jetzt war nun die Zeit nahe, wo eine ſchöne Austauſchung der Empfindungen und Geſinnungen, wo die Gegenwart des liebenswürdigen ſanften Mädchens einen heitern Lichtpunkt in ſein Leben werfen ſollten! Er fühlte ſich froh bewegt, wie in den frühſten Tagen ſeiner Jugend, er dachte an keine Gefahr, die das gewagte Unternehmen der Mädchen zur Folge haben könne. Die Nähe der glücklichen Stunde verſcheuchte jede Bedenklichkeit, die ſich in den Vorgenuß ſeiner Freude hätte miſchen wollen und das abentheuerliche Unternehmen, dem er jetzt entgegenging, erſchien ihm mehr wie einer jener muthwilligen, kecken Streiche, die man ſich oft im angehenden Jünglingsalter erlaubt, denn als eine Sache, bei der wirklich eine ernſte Gefahr drohete. Sein ſtiller Gefährte träumte dagegen von der Vergangenheit und ſpann dieſen Traum über die Tage, die noch zwiſchen der Gegenwart und ſeinem Tode lagen, hin bis zu dieſem und bekränzte ihn wehemüthig mit welken Blüthen aus ſeinen frühern Tagen, die, wie er wähnte, der Hauch des Todes wieder beleben und erblühen machen müſſe. Auch er hatte geliebt, erſehnt und gehofft. Aber ſeine Liebe, ſein Sehnen und ſeine Hoffnung lagen in der Gruft und wenn dieſe auf ein wunderbares Gebot der Allmacht ſich öffnete, wenn geſchah, was ihm wie von der Stimme eines himmliſchen Engels in die Seele geflüſtert worden war, wenn der große Traum, der ſich zum Beherrſcher ſeiner Gedanken und Gefühle aufgeworfen, in Erfüllung ging; dann war ja — Walter dachte es mit Entzücken — das Höchſte, was ihm noch werden konnte, gewährt und das große Leichentuch aus jenem Traume möchte ſich über ihn und Clevele Hergi und die Bergrieſen des Schweizerlandes hinſtrecken! Bis dahin aber lauerte tief im Hintergrunde ſeiner Seele noch ein dunkler Dämon, der ihm Verderben zuflüſterte: der Dämon der Rache.

So legten die beiden Männer ohne durch irgend Etwas geſtört oder zu einer theilnehmenden Aufmerkſamkeit veranlaßt zu werden, eine ſtarke halbe Stunde Weges zurück. Sie näherten ſich dem Gipfel der Anhöhe und der ſteiler aufſteigende Berg warf einen dunklern Schatten über ſie hin. Walter ſah ſich um. Zwei ſchwarze Rieſengeſtalten ſtiegen in ſeinem Rücken am dämmerigen Horizonte empor: es waren die beiden Mythen. Er träumte ſich in ſeinem Traume dorthin, er ſah weiter, er ſah aus der Nacht in einen glänzenden Tag, der über die Berge Unterwaldens hereinbrach. Da vernahmen die zwei Wanderer zugleich ein Geräuſch in geringer Entfernung vor ihnen, da hörten ſie ſprechen, da konnten ſie zwei Stimmen unterſcheiden; eine flehende und weinerliche, eine rauh gebietende und höhniſche. Sie ſtanden an dem Platze ſtill, wo dieſe Töne ihr Gehör trafen. Vincenz hatte bald die Sprechenden erkannt. Es waren die beiden Stiefbrüder: Jean und Gabriel.

„Laßt mich es ausmachen mit dem langen Franzoſen!“ ſagte der Schütz, indem er ſich dehnte und die ganze Kraft, welche ſeine mächtige Geſtalt bewohnte, zu ſammeln ſchien. „Ihr ſeyd zu gut für dieſen Gegner und wir bringen die Sache raſcher zu Stande, wenn ich ſie unternehme, da es hier auf ein bloßes Ringen ankommt und ich in dieſer Kampfweiſe erfahrener und geübter bin, als Ihr. Ueberdem ſtehe ich noch in der Schuld des Monſieur Jean, denn an ihm lag es nicht, daß die Kugel, die er am Ezel in das Gebüſch abfeuerte, hinter dem Gabriel und ich verborgen ſtanden, mir nicht das Gehirn zerſchmetterte! Arg will ich es nicht mit ihm treiben, ich will ihn, wenn Alles nach meiner Abſicht geht, weder ſchwer verwunden noch gar tödten. Er ſoll nur außer Stand geſetzt werden, ſeine Gewaltthat gegen den armen Bruder auszuführen, und uns an unſern weitern Gängen zu verhindern.“

Vincenz überließ gern ſeinem Gefährten

einen Streithandel, deſſen Urſache doch eigentlich mehr in perſönlichen Rückſichten lag, als dem höhern Intereſſe der Angelegenheit, die ihr geheimnißvolles Band durch das ganze Schweizerland zog und alle Freiheit liebenden Herzen mit einander verknüpfte, angehörte. Er kannte Walter Brenni's große körperliche Stärke, die ſogar auf dem Boden Helvetiens, der nicht ſelten Männer von ungewöhnlicher Kraft hervorbringt, noch keinen Beſieger gefunden hatte, er wußte den hohen Grad von Gewandheit zu ſchätzen, welchen der Schütz mit jener Körperſtärke verband, er war überzeugt, daß, obgleich der Sergeant nichts weniger, als ein ganz zu verachtender Gegner zu ſeyn ſchien, Walter doch nur eines nicht vollen Aufgebots ſeiner Kräfte bedürfen würde, um jenen zu überwältigen. Während ſie leiſe und vorſichtigen Schrittes, gebückt und lauſchend, in einem Graben vorwärts drangen, der an der Seite des Weges hinlief und den untern Theil ihrer Geſtalten verbarg, bemerkten ſie, daß die Stimmen, welche ſie vernommen hatten, ſich nicht von der Stelle entfernten, von der ſie zuerſt ertönt waren. Jean und ſein Gefangener mußten alſo in der Nähe verweilen und die Urſache einer ſolchen Raſt, nach einer erſt ſo unbedeutenden Wanderung, mußte in der That in irgend einem beſondern, nicht wohl zu errathenden Umſtande begründet ſeyn. Bald ſtanden Vincenz und Walter Brenni den Redenden ſo nahe, daß ſie im ſchwachen Dämmerlichte der Sterne ihre dunkeln Geſtalten zu erkennen vermochten. Eine ſeltſame Scene, halb tragiſcher, halb komiſcher Natur, bot ſich jetzt den beiden Männern, welche, dicht neben den Brüdern, im Graben ſtanden, Alles ſahen und hörten, aber ſich wohl hüteten, auch nur durch das mindeſte Geräuſch ihre Gegenwart zu verrathen. Gabriel lag auf den Knieen vor dem Sergeanten und beſchwor dieſen bei Allem, was ihm noch heilig ſey, ſich nicht mit dem Blute des eigenen Bruders zu beflecken, ſich nicht mit einem Verbrechen zu beladen, für das es keine Verzeihung vor dem Stuhle des ewigen Richters gebe. Er wolle ihm ja gerne die Hälfte des Hauſes im Münſtergäſſel zu Straßburg, die ihm zuſtehe, abtreten, er wolle, was er ſonſt noch an Feldgütern in der Gemarkung der Stadt vom Vater ererbt, ihm als ein Geſchenk unter Lebenden zuwenden!

„Du mußt es anders anfangen, wenn du mich rühren willſt, Kleiner!“ verſetzte kalt und gelaſſen der Sergeant, der eben beſchäftigt war, Feuer für ſeine Tabakspfeife anzuſchlagen. „Daß du vor mir auf den Knieen herumrutſcheſt, kann mir ſchon gefallen, denn ich ſehe mich als einen Repräſentanten der Freiheit und Gleichheit an, dem ein ſolcher Tribut von einem Menſchen deiner Art recht wohl gebührt. Aber mit deinen Beſchwörungen iſt es nichts! Vor mir gilt nur eine Heilige und das iſt die heilige Republik, die du verrathen haſt und um derentwillen du baumeln mußt, wenn es dir nicht gelingt, beſſere Gründe, die mich rühren und meine Geſinnung ändern können, vorzubringen.“

„Habe ich nicht ſchon Alles geſagt,“ jammerte Gabriel, „was Eingang in das Herz eines Menſchen, dem nicht alles Gefühl fremd geworden iſt, finden und es mit Mitleid, mit gütigen Geſinnungen erfüllen kann? Wenn die Erinnrung an unſern Vater, der uns immer zur Eintracht ermahnte, wenn das Andenken an deine Mutter, die dir ſo oft deine Liebloſigkeit gegen mich verwies, dich nicht zu rühren vermögen, was ſoll ich dann noch auffinden, das ein grauſames, hartes Gemüth, wie das deinige, erweichen könnte?“

„Ich glaube ſelbſt, du würdeſt dich vergebens bemühen,“ erwiederte Jean, während er den entzündeten Schwamm auf ſeine Pfeife legte und dieſe durch einige ſtarke Züge in Brand zu ſetzen ſtrebte. „Aber verſuchen könnteſt du es doch! Dergleichen vertreibt die Zeit und wir haben noch eine anſehnliche Strecke Wegs zurückzulegen, ehe wir in's Quartier kommen. Fange nur wieder an, Brüderchen! Es fallen mir bei deinem Gewinſel auch allerlei luſtige und muthwillige Streiche aus meinen Jugendjahren wieder ein, zum Beiſpiel wie ich dich einſt, als Niemand außer uns beiden, ſich im Hauſe befand, auf einen hohen Schrank geſetzt hatte, und du dort vom Mittage bis zum

Abende in Geduld verharren mußteſt, bis die Mutter heimkam und dich vermittelſt einer Leiter erlöſte. Jetzt, Kleiner, kommt es mir vor, als ſäßeſt du wiederum auf einem ſolchen hohen Schranke und jammerteſt auch nach einer Mutter mit der Leiter, aber auf eine ſolche Hülfe iſt nicht mehr zu rechnen und wenn du von dem Schranke ſpringſt, ſo koſtet's dir das Leben.“

In dieſem Augenblicke machte Walter Brenni eine Bewegung, welche den Angriff, den er im Sinne trug, vorbereitete. Er trat auf den Rand des Grabens, er ſtand im Rücken des Sergeanten, der das unbedeutende Geräuſch, das durch die Annäherung ſeines Gegners verurſacht worden war, nicht vernommen hatte. Gabriel aber, der ein ſehr ſcharfes, in ſeinen Lebensverhältniſſen zur höchſten Feinheit gebildetes Gehör beſaß, ſchien, wie ſein plötzlich verändertes Benehmen, der gänzlich umgewandelte Character ſeiner Rede bewies, zu erkennen, daß ſich Freunde in der Nähe befanden, die zu ſeinem Beiſtande herbeigeeilt waren.

Er ſtand auf und ſagte jetzt ſeinerſeits in einem trotzigen, höhniſchen Tone:

„Es ſteht noch nicht ſo ſchlimm, wie du meinſt, Langer! In dieſen Gegenden fehlt es mir nicht an guten Freunden, die ein Laut von mir zur Hülfe herbeiruft und iſt auch irdiſcher Beiſtand fern, ſo horchen doch die Geiſter dieſer Berge auf mein Gebot und es koſtet mich nur wenige Worte, ſie zu meiner Befreiung aus den Felsklüften zu citiren. Erinnerſt du dich noch, wie ich dich, als du ein zwölfjähriger Knabe warſt, einmal in's Marionettentheater führte und dort der Doctor Fauſt, weil er verbotene Künſte getrieben, von geflügelten ſchwarzen Satansgeiſtern in die Hölle geſchleppt wurde? So ſoll es dir auch im nächſten Augenblicke gehen, Langer, und du wirſt dich zu deinem Schaden überzeugen, daß die Geiſter vor meiner Beſchwörung Reſpect haben. Holla! Aſtaroth, Iſchaboth, kommt herbei und drehet dem Sergeanten, Monſieur Jean Bendel, etwas Weniges den Hals um!“

Kaum hatte Gabriel dieſe Worte in

einem ſtarken, beſchwörenden Tone geſprochen, ſo fühlte auch der Franzoſe ſchon den mächtigen Druck einer Rieſenfauſt in ſeinem Nacken. Der Sergeant war nicht der Mann, der einen ſo empfindlichen Angriff der Wirkung unſichtbarer, übernatürlicher Mächte zuſchrieb, ſondern recht wohl in ihm die hervortretende Gegenwart eines bisher im Stillen lauernden irdiſchen Gegners erkannte.

„Verrath!" ſchrie er laut auf, indem er ſich mit einer heftigen Bewegung, die ſelbſt Walters kräftige Hand nicht erfolglos machen konnte, ſeiner Gewalt entzog und den Säbel aus der Scheide riß. Er ſprang zurück und Gabriel, deſſen Wohl davon abhing, daß er jeder Bewegung des Stiefbruders, der noch immer das eine Ende des Strickes um ſeinen linken Arm befeſtigt hielt, eilig folgte, mußte unfreiwillig dieſen Sprung mitmachen. Ehe aber der Sergeant ſich ſeines Säbels gegen den Feind, der ſich ihm jetzt in den dunkeln Umriſſen einer Mannesgeſtalt von einer körperlichen Größe zeigte, welche die ſeinige noch übertraf, bedienen konnte, fühlte er ſich von dem Gegner unterlaufen, ergriffen und zu einem Ringkampfe genöthigt, bei dem nur Kraft und Geſchicklichkeit den Ausgang entſcheiden konnten. Obgleich der Sergeant die Ueberlegenheit desjenigen, der ihn ſo unerwartet angegriffen hatte, bald aus der Tüchtigkeit, mit welcher ſeine Vertheidigungs- und Angriffsverſuche vereitelt wurden, erkannte, ſo unterwarf ſich doch ſein muthiger Charakter keinesweges der anſcheinenden Uebergewalt des Gegners, ſondern er hoffte noch immer durch ſeine Anſtrengungen den Kampf in die Länge zu ziehen, jenen zu ermüden, und, vielleicht auch durch einen Zufall begünſtigt, über ihn zu triumphiren. Gabriel, der in hüpfenden Bewegungen dem Hin- und Herdrängen der Ringenden ſich anſchließen mußte und ſeinen alten Freund, den Schützen von Stanzſtaad, längſt erkannt hatte, rief indeſſen ermunternd:

„Bravo, Aſtaroth! Pack' ihn nur tüchtig, den Langen! Er iſt feſt wie Stein und Fels, aber deine Gewalt iſt Stahl und Eiſen, und der kann nichts widerſtehen. Aber wo bleibt Iſchaboth, der Edle, daß er mich von der häßlichen Schlinge befreie? Herbei, Iſchaboth, herbei, oder ſie würgt mich!“ ſetzte er in einem ſchwachen, jammernden Tone hinzu. „Hilf ſchnell, Iſchaboth, ſonſt bin ich des Todes!“

In der That hatte ſich Gabriel, während er bemüht war, ſeinen Freund zur kräftigen Fortſetzung des Kampfes zu befeuern, vergeſſen, und war in eine Entfernung von den beiden Ringenden gerathen, die ihm jetzt bei einer durch den Streit veranlaßten raſchen Bewegung nachtheilig zu werden drohte. Da wurde Vincenz, den er mit Recht in der Nähe vermuthete, ſein Schutzengel. Dieſer trat im Augenblicke der höchſten Noth mit ſchnellen Schritten herbei, lockerte die Schlinge und befreiete, indem er ſie über Gabriels Kopf ſtreifte und weithin nach den Kämpfenden warf, den Bedrängten von dieſem gefährlichen Halsſchmucke. Zugleich aber meldete auch ein ſchwerer Fall, von einem tiefen Stöhnen begleitet, die Entſcheidung des Ringkampfes. Es war dem Schützen gelungen, nach der Weiſe der ſchweizeriſchen Schwinger, ſeinen Gegner feſt bei den Kleidungsſtücken zu ergreifen, die den untern Theil des Leibes umſchließen. Mit unwiderſtehlicher Gewalt erhob er ihn jetzt vom Boden, wiegte ihn einige Augenblicke in immer ſtärker werdenden Schwingungen hin und her und ſchleuderte dann den Widerſtandloſen mit einer Kraft zur Erde, daß er durch die Erſchütterung des Falles alles Bewußtſeyn, jeden ferneren Gebrauch ſeiner körperlichen Kräfte verlor. Als Walter ſich zu ihm niederbeugte, um den Zuſtand, in welchen ihn dieſer Ausgang des Streites verſetzt hatte, zu unterſuchen, vernahm er nach jenem tiefen Stöhnen, nur noch ein ſchwaches Athmen, das ſich müheſam der gepreßten Bruſt zu entringen ſchien. Alle Glieder lagen ſchlaff und regungslos, der Herzſchlag aber war noch ſehr lebendig, ein Nachhall der Anſtrengungen, welche zu dem ungleichen Ringkampfe aufgeboten worden waren.

Jetzt hüpfte Gabriel, deſſen Hände indeſſen Vincenz auch von ihren ſchmerzhaften

Banden erlöſt hatte, herbei. Er ſah den grimmigen Feind, den unnatürlichen Bruder zu ſeinen Füßen liegen, aber dieſer Anblick veränderte plötzlich ſeine Gemüthsſtimmung und erfüllte ihn, ſtatt mit der Luſt befriedigter Rache, mit Beſtürzung und wehmüthiger Theilnahme:

„Du haſt ihn getödtet, Walter,“ rief er in einem kläglichen Tone, „du haſt dem Sohne meines Vaters das Leben geraubt und ich kann dich nun nicht mehr anſehen als meinen Freund, ſondern muß dich meiden als einen, der mir meinen nächſten Blutsverwandten erſchlagen hat. O Jean, Jean, könnteſt du die Thränen fließen ſehen, die ich um deinetwillen vergieße, und könnteſt du dann wieder in's Leben erwachen, du würdeſt gewiß deinen Verfolgungen Einhalt thun und ein guter, chriſtlicher und moraliſcher Bruder werden! Achilles hat den Patroclus nicht mehr beweint, wie ich dich, die Thränen, die Don Pedro am Sarge der Inez de Caſtro vergießt, ſind nur ein ſickerndes Quellwäſſerlein gegen den Lorenzoſtrom, der meinen Augen neben deiner Leiche entquillt.“

Er hatte ſich bei dieſen Worten neben dem Bruder niedergeworfen, deſſen Hand ergriffen, und ſie an ſein Herz gedrückt. Wenn ſchon ſein Schmerz ſich jetzt nicht mehr in einer beſtimmten Klage äußerte, ſo jammerte er doch noch immer leiſe, in unartikulirten Tönen der Wehmuth für ſich hin. Seine lebhaften, leicht erregbaren Gefühle neigten, wie der Augenblick es wollte, ſich zu jeder Stimmung, aber der nächſte Augenblick konnte auch dieſer wieder eine andere Richtung geben und auf dem dunkeln Grunde der Trauer ein lichtes Freudenfeuer emporflammen laſſen.

Der Schütz hatte ſich indeſſen emporgerichtet, ſtand ruhig mit untergeſchlagenen Armen da und ſagte, mehr zu dem Junker, der ſich näherte, als zu dem weinenden Gabriel gewandt, in ſeinem gewöhnlichen düſtern Tone:

„Wenn wir noch einige Zeit hier verweilen, ſo können wir Zeugen ſeyn, wie der Ketzer, den ich mit Hülfe der heiligen Jungfrau, die er läſterte, zu Boden geſchwungen, ſich wieder erhebt und vielleicht den Kampf erneuern will der ihm einmal zum Nachtheile ausgeſchlagen iſt. Ich glaube nicht, daß es unſere Abſichten erfordern, dieſen Augenblick zu erwarten, Junker **Vincenz**! Bis in's **Egerithal** iſt der Weg noch beſchwerlich und ich ſollte meinen, Ihr würdet Euch dort lieber von der aufgehenden Sonne finden laſſen, als auf dem Joſtberge oder den Höhen des Moorgarten."

„Er wird wieder erwachen? Er kann ſich erheben in den nächſten Augenblicken?" rief ängſtlich **Gabriel**, indem er von dem Stiefbruder aufſprang, als habe dieſer ſchon die Hand bewegt, um ihn auf's Neue zu ergreifen. „Dann iſt freilich Alles gut, dann haben wir hier nichts weiter zu thun und wollen nun eilig die Wanderung antreten zu dem Orte, an den ich ohnehin, meinem Auftrage zu Folge, den Junker einladen ſoll. Ja, edler Herr," ſetzte er hinzu, „**Ulli Flüeli** hat mich an Euch abgeſchickt, Euch in ſein Haus nach Ober-Egeri zu beſtellen, und Ihr allein ſeyd an allem Unglücke ſchuld, das mich bei dem gefährlichen

Aufenthalt in Rothenthurm, wo die Welſchen zu Hunderten liegen, betroffen hat.“

„Wir haben dir auch wieder herausgeholfen,“ entgegnete Vincenz, „und ich werde ſchon Mittel zu finden wiſſen, dich für den erlittenen Schreck, für die ausgeſtandene Angſt zu entſchädigen. In dieſer Zeit iſt nur der ſeiner Freiheit gewiß, der den Tod nicht ſcheut, um ſie ſchöner und herrlicher zu genießen, als hier das Leben zu bieten vermag. Ich weiß, Gabriel, du fürchteſt ihn ſelbſt nicht, daß es dir aber das Herz brach, ihn von der Hand eines Bruders erleiden zu ſollen, das bringt dir Ehre und macht mich noch mehr zu deinem Freunde, als ich es bisher ſchon geweſen bin. Kommt nun, ihr Männer, laßt uns aufbrechen! In wenigen Stunden grauet der Morgen des ſchönſten Tages, den ich ſeit lange erlebe.“

Trotz dieſer Aufforderung blieb der Schütz noch unbeweglich vor der dunkeln Geſtalt des Sergeanten ſtehen, den ſeine gewaltige Kraft niedergeſtreckt hatte. Er ſchien ihn ſinnend zu betrachten und ſagte dann dumpf und halblaut:

„Ich habe dieſem Manne kein ſchwere Leid zugefügt, und bis zum nächſten Tage wir er wenig mehr empfinden von den Schmerze ſeines Falles. Aber wie eine ſchwarze Ahnun ſteigt es vor meiner Seele auf, daß wir no öfter feindlich zuſammentreffen, daß dieſes ein mal geſchehen wird, wo ihn dann keine friſ belebende Nachtluft in's Daſeyn zurückruft, w dann ſeine Kräfte an einen Schlummer gefeſſe werden, aus dem ſie nie wieder erwachen. D Kugel, die er am Ezel auf mich abſchoß, i zu nahe an meinem Leben vorübergeſtreift. M dieſem Schuſſe hat er mein Schickſal gegen da ſeinige herausgefordert und die Zeit muß le ren, wer Sieger bleibt."

Mit dieſen Worten folgte **Walter Brenni** mit großen Schritten den zwei andern Männern, die indeſſen den Rückweg, der zuglei auch nach einem ſpäter in's Egerithal ſich ſche denden Gebirgspfad führte, angetreten hatte Die dunkeln Bergmaſſen, welche früher in ſe nem Rücken lagen und jetzt an dem vor ihm befindlichen Horizonte ſich in ſchwarzen Umriſſe zeigten, ſchienen ihm mit jedem Schritte, den er vorwärts that, näher zu treten. Als er ſchon die Freunde wieder erreicht hatte, blieb ſein Auge noch immer an der ungeheuern Felspyramide des großen Mythen gefeſſelt, er glaubte das Kreuz auf ſeiner Spitze zu ſehen: dieſes Kreuz, in welchem der düſtere Träumer den Markſtein ſeines Lebens erblickte.

Indeſſen blieb der ohnmächtige Sergeant ſeinem Schickſale überlaſſen. Eine rauhe Luft, die vom Waldſtädter See herüberwehete, berührte ſeine Schläfe, aber vermochte nicht, ſeine Lebensgeiſter in einem Grade zu erregen, der ihm ein Gefühl des Bewußtſeyns gegeben hätte. Die erſte Empfindung, die ſich ihm, nach einem Zeitraume, deſſen Dauer er nicht zu beſtimmen vermochte, im Beginne des Erwachens erkennbar aufdrängte, war die eines Menſchen, dem eine ſchwere Laſt auf der Bruſt liegt, in deſſen Kopf es dumpf und betäubend hämmert, der, um in der Sprache des Aberglaubens zu reden, vom Alp gedrückt wird. Er vernahm aber auch plötzlich ein höhniſches Kichern, dicht vor ſeinem

Ohre, er fühlte Hände, die an ſeinem Haupte umhertaſteten, er empfand einen ſchmerzhaften Druck am Halſe, als ſuche irgend ein wildes Thier eine Stelle, wo es ſeinen verderblichen Zahn einſchlagen wollte. Mit Mühe öffnete er die Augen, aber eine Finſterniß umgab ihn, die, wie er ſich überzeugte, von einem Gegenſtande herrührte, der ſein Geſicht umhüllte. Jetzt gewann er den Gebrauch ſeiner Hände und Arme wieder. Er fühlte, daß ein körperliches Weſen auf ihm kniete, er befreiete ſein Geſicht von der dunkeln Hülle, er nahm eine Geſtalt in einem weiten ſchwarzen Mantel, der ſich über ihn und ſie hinbreitete, wahr, eine Geſtalt, die ſich jetzt bemühete, ihn feſt mit ihren Knochenarmen zu umklammern und dabei ihr Antlitz, ihren Mund tief in ſeinen Hals eingrub, als wolle ſie hier, gleich einem jener blutdürſtigen Vampyre, an ſeinem Lebensblute ſaugen.

„Nur ſtill, Citoyen Camerad,“ kicherte höhniſch die Geſtalt, als ſie bei ihrem Opfer eine Bewegung bemerkte, „nur ruhig und ſtill gehalten, dann thut es nicht wehe, und ein Menſch wie du, ſchläft hinüber in ſeine republikaniſche Seligkeit, er weiß nicht wie! Laß deine Hände nur in Ruhe und ergib dich geduldig darein! Wie du dich auch anſtrengſt, du vertreibſt mich doch nicht. Der Pfarrer Marianus iſt einmal geflohen vor den Franzoſen am Ezel und hat die Eidgenoſſenſchaft verrathen als ein Elender, aber eben deshalb muß er nun allnächtlich umherirren, ſeinen Fehl wieder gut machen, und jedem republikaniſchen Ketzer, den er auf ſeinen Wegen trifft, das Herzblut ausſaugen. Dagegen iſt nichts zu thun, Citoyen Camerad, wie du ſelbſt einſehen wirſt, und vernünftige Leute wie du und ich, unterwerfen ſich ruhig ihrem Schickſale, das ſie doch nicht ändern können!“

Während dieſer Rede hatte ſich der Oberleib des Wahnſinnigen etwas emporgerichtet und, indem er den rechten Arm unter der Schulter des Sergeanten hervorzog, erhielt dieſer einen freien Gebrauch ſeiner Kräfte, die ſich nun auch von Augenblick zu Augenblick mehr zu beleben begannen. Jean ergriff mit verzweifelter Gewalt ſeinen neuen Gegner, deſſen wunderliches

Benehmen ihn mit Furcht und Grauen erfüllte, und bemühete ſich, ihn von ſich wegzudrängen. Dieſer lachte und kicherte immerfort und in ſeiner Rechten blitzte plötzlich ein Meſſer dicht vor den Augen des Sergeanten, das er nach deſſen Halſe zuckte. An dieſem Augenblicke hing Tod oder Leben. Der Sergeant raffte alle ſeine Kräfte zuſammen, mit der linken Fauſt packte er den rechten Arm des Wahnſinnigen und drängte dieſen von ſich ab, ſeine eigene Rechte grub ſich tief, wie eine Geierkralle, in den Hals des Unglücklichen. Aber ſchwer, wie eine Centnerlaſt drückten noch immer die Kniee des Marianus, die ſich an die Bruſt des Kriegers anklammerten, auf dieſem.

„Citoyen Camerad,“ krächzte der Tolle, „all' dein Streben iſt eitel und du mußt bluten an dieſer Stelle unter dem freien Nachthimmel, deſſen Sterne aus Freude darüber heller leuchten, in Gegenwart der alten Gebirgshäupter, die mir ernſt zunicken und mein Werk ein gutes, der Freiheit und dem Vaterlande gedeihliches heißen. Du biſt gewiß ein arger Sünder und haſt dich tief verſenkt in den Sündenſchlamm dieſes Lebens, weil du ſo ſehr damit geizeſt und es nicht hergeben willſt auf freundliche Zuſprache. Aber der Tag des Gerichtes iſt da, Böſewicht!“ rief er plötzlich mit Donnerton. „Deine Stunde iſt gekommen, die Poſaune ruft, das Opfer muß fallen: du biſt gerichtet!“

Mit aller Wuth und Stärke des Wahnſinns erneuerte er ſeinen Angriff, dem der Sergeant, ſchon erſchöpft von dem frühern Kampfe, in dem er unterlegen war, im Nachtheile durch ſeine Lage unter dem Körpergewicht des Gegners, waffenlos gegen den Bewaffneten, nur ſchwachen, ſich auf Vertheidigung beſchränkenden Widerſtand entgegenſetzen konnte. Die Angſt des Todes, wie er ſie noch nie empfunden, kam über ihn, jene Verkündigung des nahen Gerichtes war entmuthigend in ſeine Seele gedrungen, nur der Inſtinct der Verzweiflung ſchützte ihn noch gegen das Meſſer ſeines Bedrängers. Er fühlte, daß ſeine letzte Kraft bald erlahmen, daß er der übermenſchlichen Stärke des Gegners nicht länger gewachſen, daß er vielleicht in wenigen Augenblicken ſchon ſeinem blutdürſtenden Gelüſte heimgefallen ſeyn würde. Da war es ihm, als vernehme er aus weiter Ferne die Stimme Gabriels, da dünkte es ihn, als höre er die Worte: „das iſt des Brudermordes Strafe, das iſt das Gericht, das über den unnatürlichſten Verbrecher einbricht!“ Dieſe Stimme ſeines eigenen Gewiſſens, die ein Wahn dem Sinnebefangenen als eine Mahnung von Außen erſcheinen ließ, traf ihn mit Schreck und Entſetzen. Seine Hände verloren ihre Spannkraft, er ließ ſie von dem Wahnſinnigen herabſinken und würde nun unfehlbar deſſen Opfer geworden ſeyn, wenn nicht in dieſem Augenblicke eine Erſcheinung, die in jedem andern Verhältniſſe von geringer Bedeutung geweſen wäre, die ganze Lage der Dinge verändert und den Marianus in der Ausführung ſeines verderblichen Unternehmens geſtört hätte.

Der Mond ſtieg in ſeinem vollen Glanze hinter den Berggipfeln von Schwyz empor. Sein hellſtrahlendes Licht zeigte dem Sergeanten ein hageres, todtenbleiches Angeſicht, mit funkelnden, Wahnſinn ſprühenden Augen, gerade dem ſeinigen gegenüber. Aber wie ſeine Kräfte durch jene Mahnung des Gewiſſens gelähmt worden waren, ſo ſchienen auch die ſeines geſpenſterartigen Gegners in dieſem Augenblicke von einer wunderbaren Gewalt ihrer Thätigkeit beraubt zu werden. Das Meſſer entfiel ſeiner Rechten, die Linke ließ ihr Opfer frei und, indem er ſein Geſicht mit beiden Händen bedeckte, ſchrie er in einem grellen, entſetzlichen Tone:

„Der Mond, der Mond! Hinweg, Marianus, oder du biſt verloren! Auf den Wegen, die du wandelſt, dürfen nicht Sonne, nicht Mond dir begegnen. Der Mond war dabei, als du ſchwarzen Verrath brüteteſt, die Sonne ſchien, als du ihn ausführteſt. Wo iſt eine Schlucht, die mich vor dieſen quälenden Strahlen verbirgt? Wo iſt eine Finſterniß ſchwarz genug, daß ſie mein Verbrechen verhüllt? Hinweg, hinweg! Der Mondmann reckt ſeinen langen Arm herab und will mich hinaufziehn in die verzehrende Glut, die ihn umgibt. Aber ich bin ſchneller, wie er. Sein Arm kann mich nicht erreichen, ſein Auge ſoll mich nicht finden!“

Er ſprang von dem Sergeanten fort, huſchte in den Graben an der Seite des Weges und rannte dann in tiefgebückter Stellung, immer den Schein des Mondes vermeidend, dem Gipfel der Anhöhe, den einige Bäume bedeckten, zu. Der Sergeant fühlte ſich frei. Mit der Empfindung dieſer Freiheit kehrte ſein alter Muth zurück; der heftigſte Zorn, eine blinde Wuth gegen denjenigen, der ihn heimtückiſch im Zuſtande der Ohnmacht überfallen hatte, bemächtigte ſich ſeiner. Er taumelte auf, er ſah den Säbel, den er im Ringkampfe als ein unnützes Werkzeug fortgeſchleudert hatte, zu ſeinen Füßen liegen, im nächſten Augenblicke eilte er mit hochgeſchwungener Waffe und ſo raſch, als es ihm ſeine körperlichen Mittel, die freilich den gewöhnlichen Grad ihrer Stärke noch nicht wieder erlangt hatten, erlaubten, dem Wahnſinnigen nach. Seine Rache ſchien ihm gewiß. Jetzt war er der Bewaffnete und jener der Waffenloſe, jetzt wurde er der Angreifende und jener befand ſich durch ſeine Flucht in dem tief liegenden Graben in einem ähnlichen Nachtheile, wie er ſelbſt früher unter der Laſt ſein Bedrängers. Bald ſah er ihn an der Seite des Weges, in deſſen Schatten forthuſchen. Aber ſo ſehr auch der Sergeant ſich beſtrebte ihn zu erreichen, ſo müheſam die Wanderung des Wahnſinnigen war, indem er, um von keinem Strahle des Mondes berührt zu werden, ſich auf Händen und Füßen forthalf, ſo fehlte es doch ſeinem Verfolger ſelbſt an hinreichender Kraft ihn zu erreichen. Jean wüthete und tobte. Er hieb in die leere Luft, er rief ſeinem Gegner mit Flüchen und Verwünſchungen, denen dieſer natürlich kein Gehör gab, zu, ihm zu ſtehen und nicht zu entlaufen, wie eine feige Memme. Endlich erreichten Flüchtling und Verfolger die waldbedeckte Anhöhe. Hier im Schatten der Bäume ſprang der Tolle aus dem Graben hervor, lachte wild und höhniſch nach dem Sergeanten hin und begann nun mit dieſem ein keckes, neckendes Spiel. Er blieb ſtehen und ſchien ihn ruhig zu erwarten, er ließ ihn bis auf wenige Schritte herankommen, dann aber plötzlich ertönte wieder ſein Spottgelächter und in wenigen, weiten Sprüngen befand er ſich aufs Neue in einer Entfernung von ſeinem Gegner, die dieſen zu wiederholten, durch eine ähnliche Neckerei vereitelten Anſtrengungen veranlaßte. Dieſe wilde Jagd würde einem einſamen, ruhig des Weges daher ſchreitenden Wandrer, wie ein toller Geſpenſterſpuck erſchienen ſeyn. Der Sergeant ſchäumte vor Wuth, aber endlich ſah er doch ein, daß ſeine Bemühungen ihn immer mehr erſchöpften, daß er Gefahr laufe, wenn es zuletzt zu einem Kampfe mit dem Wahnſinnigen — er erkannte nun ſeinen Feind als einen ſolchen — komme, mit ſeinen geſchwächten Kräften in dieſem zu unterliegen. Er ſchritt jetzt, während Marianus in wilden Sprüngen an ſeiner Seite ſich fortbewegte, beſonnener weiter und war froh, ſich bald das Gehölz lichten zu ſehen, bald wieder auf einer vom vollen Scheine des Mondes erhellten Straße zu wandern, wohin ihm der Wahnſinnige nicht zu folgen wagte.

---

# Drittes Kapitel.

Wo wär' die ſel'ge Inſel aufzufinden,
Wenn ſie nicht hier iſt in der Unſchuld Land?
Hier wo die alte Treue heimiſch wohnt,
Wo ſich die Falſchheit noch nicht hingefunden.

Am nördlichen Fuße des Roßberges, der durch ſeinen, die Thäler von Goldau und Lowerz verwüſtenden Felſenſturz in Tagen, welche uns näher liegen, als die Zeit dieſer Geſchichte, eine unglückliche Berühmtheit erhalten hat, dehnt ſich ein anmuthiges Wieſenthal hin, das von der Natur und der fleißigen Hand der Menſchen mit Reizen ausgeſtattet worden iſt, die ſich nicht leicht innerhalb eines ſo kleinen Bezirkes noch einmal vereinigt wiederfinden. In der Mitte des Thales zeigt ſich dem Blicke des, von einem der ringsumher aufſteigenden Berge, niederſchreitenden Wandrers die klare, ruhige Spiegelfläche des Egeriſee's, von welchem es den Namen trägt und der an heitern Tagen, wo er die Bläue des Himmels ſpiegelt, wie ein Theil von dieſem ſelbſt, der ſich einmal eines ſchönen irdiſchen Daſeyns erfreuen möchte, aus der grünen Alpenumgebung emporlächelt. Die Wieſen vom Abhange des Roß- oder Ruffiberges neigen ſich ſanft zu ſeinem Ufer herab, am nordweſtlichen Ende des Sees entſtrömt ihm die forellenreiche Lorze in einem Bergeinſchnitte, durch den ſich zugleich die Straße nach Zug und Zürich wendet, dann, faſt ganz im Norden des Thales erhebt ſich mit üppigen Wieſengeländen und reizenden Berghalden der hohe Gubel, der in einem weiten Halbkreiſe die Dörfer Ober- und Unter-Egeri umſchließt und an deſſen amphitheatraliſchen Abhängen einzeln und zerſtreuet die Häuſer dieſer Dörfer, in zierlichen, das Auge ergötzenden Gruppen hingeſäet ſind. So wie der kräftigere Strahl der Frühjahrsſonne dieſes ſanft aufſteigende Gebirg von der weißen Hülle, mit der es der Winter bedeckt hatte, befreit und ſein heiteres Grün mit den Erſtlingsblüthen, welche die erwachende Erde gibt, dem Auge wohlthätig entgegentritt; ſo bedecken zahlreiche Heerden des kräftigſten Viehſchlags, alle Abhänge und hervorſpringenden Hügel und ihr melodiſches Geläute erklingt von einem Seeufer bis zum andern, das einfache rege Leben der Alpenwirthſchaft verkündigend. Sennhütten lauſchen aus Gebüſchen und Vertiefungen und bis gegen den Gipfel des Berges zeigt ſich jene heitere Beweglichkeit, die eine Alpenlandſchaft, deren Character außerdem das Gepräge eines vollendeten Friedens in ſich trägt, mit jenen unnachahmlichen Reizen ſchmückt, die einem ſolchen Bilde am Beſten entſprechen. In die Töne der weidenden Heerden miſcht ſich von Zeit zu Zeit der melancholiſche, langgehaltene Ruf eines Alphorns, den die Echo in den Felſen, welche am ſüdöſtlichen Ende des Seegeſtades ſich erheben, in weichen, wehmüthigen Nachklängen wiederholt. Dieſe Felſen bilden die eine ſteile Seite des Kaiſerſtockes, der, eine mächtige Bergwand, in die ſelten von einem ſtürmiſchen Winde bewegten Wellen des Sees hinabſteigt und ſich an den höhern, aber ſanfter abgerundeten Roßberg lehnt. Von den Felſen des Kaiſerſtockes neigt ſich der Boden des Landes ſanft und abgerundet hinab zu einem weiten Bergthore, durch welches der Schiffende auf dem Egeriſee oder der Wanderer an ſeinen Ufern uber grüne Fluren, über niedrigere Berge hin, die mit ewigem Schnee und Eis bedeckten Gipfel des Scheerhorns und der Windgelle erblickt. Die andere Seite dieſes Thores wird von der Figler-Flur, dem Berge von Moorgarten und der Jeſter Höhe begrenzt. Am Fuße dieſer Berge, die in ſteilen, wunderlich geſtalteten Felsmaſſen, wie künſtlich übereinander geſchichtete Bollwerke, aus dem Grunde des Thales ſich erheben, rauſcht der wilde Trunsbach vorüber und befindet ſich der ewig denkwurdige, eigentliche Moorgarten, ein jetzt unbedeutender Sumpf, der im Anfange des vierzehnten Jahrhunderts Zeuge jener kaum begreiflichen Niederlage war, welche ein Heer von zwanzigtauſend Streitern, geführt durch den kriegserfahrenen Herzog Leopold von Oeſterreich, im Kampfe gegen dreizehnhundert Urner, Unterwaldner und

Schwyzer erlitt. Zum Andenken dieſes Tages wurde am Eingange dieſer von der Natur errichteten Befeſtigungen die Kapelle Sanct Jacob erbaut, in deren Nähe ein ſehr ſchmaler und beſchwerlicher Gebirgspfad nach dem Canton Schwyz, nach dem Orte Rothenthurm und dem Wallfahrtsflecken Einſiedeln hinaufführt.

Es gibt wenige Gebirgsthäler der Schweiz, die dem Blicke des Naturfreundes eine ſo reiche Mannigfaltigkeit von Gegenſtänden bieten, wie das einſame friedliche Egerithal. Alle wunderbaren Eigenthümlichkeiten der Alpennatur, von den unwirthbaren Gletſcherhäuptern an bis zu den freundlichen Wieſenufern der Seen herab mit den unzählichen Abſtufungen, die zwiſchen dieſen Endpunkten liegen, bilden ſich hier in einem kleinen Geſichtskreiſe zu einem bald großartigen und romantiſchen, bald lieblichen und idylliſchen Gemälde. Nichts kann die Seele des gefühlvollen Wanderers mit höherem Entzücken erfüllen, als ein reizender Abend des Spätfrühlings oder des angehenden Sommers, im leichtſchaukelnden Boote auf dem Spiegel des

Sees hingebracht. Ein neuer Blick in die He
math der Zukunft, in den Himmel ſcheint ſi
zu eröffnen, wenn am heitern Abendhorizon
die Sonne ſich zur Ruhe neigt und ihre ſchräge
ſcheidenden Strahlen das wunderherrliche Gli
hen der Alpen an den fernen Schneegipfel
hervorzaubern, dieſes unbeſchreiblich holde R
ſenlicht, das oben, wie eine ſich ſelbſt verklä
rende Himmelsöffnung, dem entzückten Auge e
ſcheint. Ein zweites milderes Licht ergießt ſi
aus dieſen Himmelsroſen auf die Gegenſtänd
die ihnen nahe ſind, und auch dieſe erglühen i
einem roſigen Scheine, dem zweiten Abglan
der verſchwindenden Königin des Tages. W
werden dieſe Empfindungen, welche die Seel
beglücken, noch vermehrt und erhoben, wen
nun das Glockengeläute der heimkehrenden Heer
den, der Ton des Alphorns, der ſie zuſammen
ruft, erklingt! Welcher neue Reiz verbreite
ſich über das ganze Gemälde in den wunde
baren Farben, den ſanften Lichtern und melan
choliſchen Schatten, welche der Abend — ei
ſinniger und kühner Maler — in es hinein

wirſt! Der Thau der Wieſen ſchimmert in Smaragdtropfen, ernſt und dunkel treten die Felſen hervor und hoch oben wachen jene Roſenaugen, die vom Himmel herabzublicken ſcheinen.

Eine ſolche Abendfeier hatten die beiden Freundinnen, Eliſabeth und Luiſe, am Tage ihrer Ankunft im Egerithale begangen. Der Tag war mild und heiter geweſen. Der Abend athmete eine friſche Kühle, die aber mehr belebte, als daß ſie den jungen Frauenzimmern, welche die gewöhnlichen Vorſichtsmaßregeln gegen ihren etwa nachtheiligen Eindruck beobachteten, hätte läſtig fallen können. Seppi und Ulli Flüeli, die, wie die meiſten Landleute der Schweiz, ein offenes und empfängliches Herz für die Schönheiten der Natur beſaßen, ließen, ehe die Sonne den Saum der weſtlichen Berge erreichte, die Einladung an ihre lieben Gäſte ergehen, ſich eine Fahrt auf dem See, bei welcher das Ehepaar die Schiffer abgeben wollte, gefallen zu laſſen. Die Mädchen willigten gern ein und folgten ihren Wirthen den Fußpfad hinab, der zwiſchen den duftenden Wieſen von dem am Bergabhange gelegenen Gehöf zum Seeufer führte. Eliſabeth ſchritt, wie von einem ſüßen Traume verklärt, einher. Die Hoffnung hatte ihrem ſanften Angeſichte einen Reiz zurückgegeben, den es lange, von Zweifel und Furcht beherrſcht, entbehren müſſen. Eine zarte Röthe belebte die Wangen, eine freudige Heiterkeit blickte aus dem ſchönen Auge. Luiſe ſchien dagegen nicht ſo froh, nicht ſo unbefangen, wie früherhin. Ihr Bemühen, ſich muthwillig, ſogar ausgelaſſen zu zeigen, war ſichtbar erzwungen und ein düſteres Wölkchen, das auf der ſonſt heitern Stirn ſchwebte, ließ ahnen, daß ihr Gemüth von einer trüben Stimmung ergriffen ſey, die ſie vergebens zu bekämpfen ſtrebe. Sie war nicht neidiſch auf das Glück, welches die Freundin erwartete, aber es ſchien ihr doch ſehr traurig, daß, während es Eliſabeth vergönnt war, den Freund ihres Herzens, wenn auch nur heimlich, wiederzuſehen, ihn von Allen, die ſie achten mußte, geliebt und bewundert zu wiſſen, Lothar ihr dagegen, als ein von dem Unwillen ſeines Va ters und ſeiner Landsleute Bezeichneter, fern ſtand und nach langer Trennung in das väterliche Haus zurückgekehrt war, um aus dieſem kalt und hart verwieſen zu werden. Sie wollte Eliſabeth dieſe Trauer nicht gern wahrnehmen laſſen; ſie fürchtete nicht, daß dieſe ſie mißdeuten möchte, allein ſie beſorgte, ihre Theilnahme zu erwecken, und indem ſie dieſe in Anſpruch nähme, das ſelige Gefühl, welches das ganze Weſen der Freundin durchſtrömte, zu vermindern.

Der Nachen lag am Geſtade, Ulli und Seppi ſchaukelten ſchon, zur Fahrt auffordernd, darin hin und her, und die beiden Freundinnen nahmen nun die Plätze ein, welche die Vorſorge ihrer Wirthin mit aller ländlichen Bequemlichkeit ausgeſtattet hatte. Neben der ſchönen Hoffnung, welche Eliſabeth belebte, wurde ihre Seele auch von der freundlichen Erwartung auf die nähern Mittheilungen, welche ihr Seppi Flüeli über ihre Zuſammenkunft mit Vincenz noch ſchuldig war, bewegt. Die Mädchen waren erſt vor wenigen Stunden in dem Meierhofe angelangt, und die Hausfrau, von mancherlei Sorgen und Geſchäften der Wirthſchaft gefeſſelt, hatte nur Eliſabeth raſch zugeflüſtert, daß Alles in der beſten Ordnung, der Junker kein Menſch, ſondern ein Engel ſey, und ſich ohnfehlbar am morgenden Tage im Egerigrunde einfinden werde. Vincenz ein Engel in Seppi's Augen? Eliſabeth wußte ſich dieſes wunderliche Lob nicht zu erklären, aber ſie ahnete, daß nur irgend eine Begebenheit von beſonderer Wichtigkeit, bei der Vincenz ſich thätig gezeigt, eine ſo fromme Katholikin, wie Seppi, welche Engeln und Heiligen die andächtigſte Verehrung widmete, bewegen könne, ihn den erſteren beizugeſellen.

Der leichte Nachen erreichte bald die Mitte des Sees. Ulli bedurfte nicht mehr des Beiſtandes ſeines Weibes, die ſich den Freundinnen gegenüber niederließ, und während ihr Mann mit flachen Ruderſchlägen das Fahrzeug langſam nach der öſtlichen Einſenkung des Ufers, zwiſchen dem Kaiſerſtock und dem Moorgarten, zutrieb, von ihrem Aufenthalt im Sihlgrunde, von ihrer Begegnung mit Vincenz und der wunderbaren Rettung ihres Kindes durch dieſen, zu erzählen begann. Alle Empfindungen, welche ein Mutterherz bei einer ſolchen Gedächtnißfeier beleben können, entſtrömten ihren Lippen in feurigen, dankbaren Worten. Sie malte jene Stunde, in der ſie, nach und nach zur Beſinnung kommend, ihr Kind wieder erkannt hatte, in der ſie endlich auch in deſſen Retter ihren Kindheitsgenoſſen Vincenz, in ſeinem Gefährten den eigenen Bruder wiederfand, mit Farben, die Eliſabeth entzückten, indem ſie ihr Herz mit neuem Stolze auf ihren Liebling erfüllten, die Luiſen, welche das Große, Edle dieſer Handlung auf das Lebhafteſte ergriff, faſt zu Thränen rührten.

Indeſſen begann jenes wundervolle Glühen der fernen Schneehäupter, das Seppi und Ulli, mit allen Vorzeichen dieſer Erſcheinung bekannt, vorausgeſehen hatten. Noch nie hatten die beiden Freundinnen dieſen Uebergang des grellen Schneelichtes in einen mildröthlichen

Schimmer, dieſe plötzliche Umwandlung, die der Abendſtrahl hervorbrachte, indem er den Gletſchergipfel zu einer reizenden Roſe erblühen ließ, ſo herrlich erblickt, wie an dieſem Abende. Dieſen Roſenſchein, wie jenen goldenen der ſcheidenden Sonne ſelbſt, ſpiegelte der See wieder, und mit beiden glänzend aus der Tiefe auftauchenden Lichtmaſſen, die grünen Abhänge der Berge, die Felſen, die ſich an dieſe ſchloſſen, und die ganze, bald ernſte, bald liebliche Umgebung, welche der Strahl des Abends mit ſanftem Reize übergoß.

Der Friede, der auf der Natur ruhete, wurde durch nichts geſtört. Noch waren die Heerden der Landleute nicht zur Alp getrieben worden, noch hatte die Unbeſtändigkeit der Jahreszeit die Alpweide, die gewöhnlich im nahen Maimonde begann, nicht geſtattet, und ſo blieben denn noch jene Stimmen der Heerden und des Alphorns, die in der ſchönen Jahreszeit an ſolchen Abenden ſich erheben, verſtummt. Von dieſem ringsum waltenden Frieden wurden die Gemüther der beiden jungen Mädchen in eine weiche Stimmung verſetzt, die freilich ſchon bei Eliſabeth den Grundton ihres geiſtigen Lebens bildete und vielleicht nur für eine kurze Zeit durch frohe Hoffnungen zu einer mehr nach Außen gerichteten Theilnahme erhoben worden war, bei Luiſen aber ganz durch die Macht des Augenblicks hervorgebracht wurde.

Nach einem kurzen Schweigen, während deſſen Seppi ihre Gäſte ganz dem Eindrucke, welchen die herrliche Naturſcene auf ſie übte, überließ, ſetzte ſie ihre Erzählung fort. Sie ſprach von der geheimnißvollen Verſammlung der Männer unter dem alten Ahorn im Sihlthale, ſie berichtete den nächtlichen Ueberfall, ſie kam aber dem Schreck der Mädchen zuvor, indem ſie dieſer Mittheilung die Nachricht vorausſchickte, daß niemand bedeutend verletzt oder gefangen worden ſey, daß Vincenz und **Walter** ungefährdet ihre Flucht bewerkſtelligt hätten. Von dem Kampfe der Brüder am reiſſenden Sihlſtrom, von dieſem entſetzlichen Ereigniß, das beinahe einen Bruder zum Mörder des andern, unabſichtlich, aber verhängnißvoll, gemacht hätte, wußte ſie nichts. Sie theilte nur weiter mit, welche Folgen jener Ueberfall der Franzoſen für ihre Eltern und ſie gehabt hatte.

„Es war eine häßliche Störung,“ ſagte ſie, „in einer Nacht, in der uns nach den ängſtigenden Ereigniſſen des Tages, wohl einige Ruhe zu gönnen geweſen wäre. Wir wurden plötzlich durch das Geſchrei: der Feind, der Feind! das die von der Satzung heim fliehenden Männer nach den Hütten und Wohnungen hinſandten, ſchrecklich aus unſerm Schlaf aufgeriſſen. Man fragte aus dem Fenſter, man hörte von den Vorübereilenden, wie die Verſammlung geſtört worden, wie die Männer ſich nach allen Richtungen zerſtreut hätten und die blutgierigen Ketzer nun ungehindert das Thal heraufzögen. Jedermann dachte an die Schreckenszeit von Unterwalden, jedermann glaubte eine ſolche Zeit nun auch für den Sihlgrund gekommen. Viele Leute flohen in den Hintergrund des Thales, nach den Bergen hin. Was ſollte aber ich thun mit dem kleinen Kinde, das eine ſchnelle Flucht hinderte, und das, kaum der Todesgefahr entriſſen, einem neuen verderblichen Feinde, dem Einfluſſe der rauhen und ſtrengen Nachtluft hätte ausgeſetzt werden müſſen? Wie konnte ich in dieſer Noth Ulli's hochbejahrte Eltern verlaſſen, welche, da alles Geſinde ſchon entflohen war, in ihrem hülfloſen Alter, in ihrer Schwäche, die ſie keines Entſchluſſes fähig machte, von den nahenden Republikanern mißverſtanden, vielleicht mißhandelt worden wären? Ich konnte mich nicht überzeugen, daß man hier gleiche Abſichten, wie gegen Unterwalden hege, da Niemand Widerſtand leiſtete, da die Männer flohen und Alles dem Beſuche der Fremden offen ſtand. Ich empfahl mein Kind, die Eltern und mich dem Schutze des lieben Gottes und der heiligen Jungfrau Maria und blieb. Bald hörte ich Flintenſchüſſe aus dem tiefer gelegenen Theile des Thales herauf. In kurzer Zeit aber ſchwiegen dieſe, und Alles wurde wieder ſtill. Die Schwieger ſaß mit ihrem Manne in einem Winkel des Zimmers und verſuchte zu beten, aber ſie vermochte nicht, ihre Gedanken zu ſammeln. Mir gab der Anblick meines Kindes, das auf meinem Schooße ſchlief, mehr Kraft und Beſonnenheit. Ich konnte mich im Gebete zu der heiligen Jungfrau wenden, ich empfand ihre tröſtende, ſchützende Nähe. Man hörte ſchon die Stimmen der Welſchen, die jetzt herankamen. Ein raſcher Schritt ertönte vor dem Hauſe, es wurde an den Laden geklopft und in unſerer Sprache, in einem Tone, der mir bekannt ſchien, erklang die Frage, ob dieſes die Wohnung des alten Flueli ſey? Ich bejahete zitternd. Da forderte der draußen Befindliche mich dringend auf, ſogleich zu öffnen, er betheuerte, daß Niemanden ein Uebles widerfahren ſolle, und daß er komme, jedem Unfuge, jedem Unheile vorzubeugen. Dieſe Verſicherung beruhigte mich einigermaßen. Ich ſchob den Riegel von der Thüre, ich trat erwartungsvoll zurück. Da erſchien in der Kleidung eines Anführers der Welſchen ein Mann, den wir alle kennen, ein unglücklicher Mann, der ſeinem Lande treulos geworden iſt, auf dem der Zorn ſeines Vaters ruht und der doch, ich möchte drauf wetten, noch das alte gute Herz unter dem neuen Rocke trägt —"

„Lothar!" rief in der höchſten Spannung Luiſe, und ſah mit ſtarren Augen fragend auf Seppi, welche dieſe plötzliche Wallung des Mädchens weniger zu befremden ſchien, als zu erwarten ſtand. Zugleich hatte Luiſe den Arm der Freundin ergriffen und drängte ſich, wie Theilnahme ſuchend, an dieſe.

„Es war Junker Lothar!" fuhr die junge Frau fort. „Er trat vor mich hin, er erkannte mich und ſagte in einem ſanften, beruhigenden Tone, daß die Leute im Thale nichts zu befürchten hätten, daß man nur käme, um nach den jungen Männern zu ſuchen, die ſich der Einſchreibung unter die Helvekler *) oder die achtzehn Dutzend **) entziehn wollten. Er verbürge ſich für die Ruhe und Sicherheit der übrigen Thalbewohner. Er ſchien traurig und in ſeinem Gemüthe ſehr bewegt. Bald verließ er unſere Wohnung, nachdem er eine Schutzwache vor die Thüre geſtellt hatte. Weiß der Himmel, wenn mir der eine Bruder am Tage, wie ein Bote der heiligen Mutter Gottes erſchienen war, ſo trat der andere, als eben ein ſolcher, in der Nacht vor mich hin! Ich hörte die fremden Krieger vorüberziehn. Es blieb aber Alles ſtill und geräuſchlos in der obern Thalgegend. Gewiß war Junker Lotha, dort geſchäftig und verhinderte jede Unordnung. Nach einer Stunde kam er zurück. Er ſetzte ſich ſchweigend auf den Stuhl am Fenſter nieder, wo am Abende vorher ſein Bruder geſeſſen hatte. Er ſchien in tiefe Gedanken verſunken, ſah immer auf den Boden und ſeufzte oft ſo tief auf, daß mir das Herz wehe that.

---

*) So wurde ſpottweiſe die helvetiſche Legion benannt.

**) Dieſes war der Schimpfname der achtzehn tauſend Mann Hülfstruppen für Frankreich.

Ein ſchwerer Seufzer Luiſens unterbrach in dieſem Augenblicke die Erzählerin. Sie hatte ihr Geſicht auf die Schulter der Freundin niedergeſenkt und ſchien nur mit Mühe die Thränen zurückhalten zu können, die ſich gewaltſam hervordrängen wollten. Eliſabeth drückte ihre Hand an ihre Bruſt und flüſterte ihr einige beruhigende Worte zu.

„Er ſaß lange ſtill und unbeweglich,“ fuhr Seppi fort, „dann ſtand er auf und trat zu dem Tiſche, auf welchem die Stutzen lagen, welche Junker Vincenz und Walter zurückgelaſſen hatten. Er betrachtete die Gewehre mit Aufmerkſamkeit und ſchien ſie zu erkennen. Lange hielt er das des Bruders in der Hand, ſah nach dem Namenszuge am Schloſſe und ſchüttelte, indem er es niederlegte, mit einer wehmüthigen Gebehrde den Kopf. Er kam mir in dieſem Augenblicke ſo unglücklich vor, daß ich dem Drange, ihn zu zerſtreuen und ſeinen Gedanken eine andere Richtung zu geben, nicht widerſtehen konnte. Ich erzählte ihm, daß ich vor wenigen Tagen im Hauſe ſeines Vaters geweſen ſey, ich ſprach von der Rüſtigkeit des alten Herrn, aber auch von dem vielen Verdruſſe, den ihm ſeine Gegner in Zürich verurſachten, dann von Euch, Ihr Jungfern, und noch vielen andern Dingen, die wirklich ſeinen Kummer zu mildern und frohe Erinnerungen in ſeiner Seele zu erwecken ſchienen. Er lächelte erſt ſtill und wehmuthig, dann ergriff ihn eine lebendigere Theilnahme und er ſelbſt fing an, nach allerlei Umſtänden zu fragen, über welche ich ihm gern Aufſchluß gab, da ich ſah, wie wohl ihm das Geſpräch von den Seinigen that. Noch weiß ich nicht, wie es geſchah, aber mit einemmale hatte ich Alles herausgeplaudert, was ich wohl beſſer verſchwiegen hätte: Herrn Waßmers und der Tante Brigitte Reiſe nach Zurich, Euern Beſuch bei uns im Egerithale und daß auch Junker Vincenz hierher kommen wurde, um wieder einmal einen Tag der Freude und des Glückes in der alten Weiſe, die in den ruhigen Zeiten in ſeines Vaters Hauſe gewaltet, zu verleben. Es war mir, als ich dieſes unbedenklich und arglos dem Lothar vertraute, als ſey er noch der ehemalige, als habe nichts ihn von uns entfernt und als ſtehe ihm ein Recht zu, an den Geheimniſſen der Familie ſo gut Theil zu haben, wie ſein Bruder Vincenz. Erſt als ich nichts mehr zu verſchweigen hatte, erkannte ich meine Uebereilung und mag wohl recht erſchrocken darein geſehen haben; denn Junker Lothar kam zu mir, reichte mir mit einem trüben Lächeln die Hand und ſagte freundlich: ich möge mich beruhigen und nicht fürchten, daß er die Freude, die den Bruder hier im Thale erwarte, ſtören würde. Er trage ſchwer genug an dem Kummer, der ihm auf dem Herzen liege, um dieſen durch eine Feindſeligkeit gegen den Bruder oder gar gegen den Vater, dem er ja eigentlich Alles geopfert, Liebe, Glück und Vaterland, noch zu vermehren. Dann bat er mich in einem rührenden Tone, dem ich nicht widerſtehen konnte, ihm noch mehr zu erzählen, von Dem, was ich im Landhauſe am See erfahren und geſehen, er gab mir die Verſicherung, daß ich ihm hierdurch eine freudige Stunde bereite, die noch lange hin ſein ſonſt freudenloſes Leben mit ihren Erinnerungen erheitern werde.“

Länger konnte Luiſe ihre Empfindungen nicht beherrſchen. Sie brach in ein lautes Weinen aus, ſie drängte ſich an die Bruſt der Freundin

„Nein, Eliſabeth,“ ſagte ſie ſchluchzend, „du haſt nichts von ihm zu befürchten! Lothar iſt ein edler Menſch, der aus einem Irrthume, welcher ſeinem Herzen ſo viel Ehre macht, als andern das beſonnere Vermeiden dieſes Irrthumes, gefehlt hat und nun dafür büßt, als habe er ein ſchweres Verbrechen begangen. Er hat niemanden verrathen, er wird niemanden verrathen! Vincenz iſt ſichrer in ſeiner Nähe, als in der einſamen Wildniß, wo freilich Menſchen ihn nicht bedrohen, aber die Natur ſelbſt Gefahren und Schreckniſſe anhäuft, die der Blick des Menſchen nicht erkennt, die ſeine Kraft nicht zu beſiegen vermag. Haſt du gehört,“ fuhr ſie, indem ſie ihre Thränen trocknete und ihre Stimme mehr Feſtigkeit gewann, fort, „wie Lothar die Wohnungen ſeiner Landsleute geſchützt, wie auch er, gleich einem Hülfe bringenden Engel, zu Seppi trat? Wie viele hat in jener Nacht vielleicht ſein Wort, ſeine furchtloſe That, ſein kühner Widerſtand vom Verderben gerettet, wie mancher Mutter ihr Kind erhalten, wie mancher Frau den Gatten, wie großes Elend, wie unnennbaren Jammer verhütet! Er ſteht unter den Feinden des Landes, aber er dient dieſem mehr, als die meiſten ſeiner Freunde. Wir dürfen ſtolz auf ihn ſeyn, als unſern Jugendfreund, als unſern Bruder!“

Sie hatte die letzten Worte mit einem ſeltſamen Trotze geſagt, als erwarte ſie einen Widerſpruch, dem ſie zu begegnen bereit ſey. Niemand aber machte eine Bemerkung, die ſie hierzu auffordern konnte. Ulli Flüeli, dem Luiſens Lobrede auf einen Mann, der doch trotz ſeiner nicht zu läugnenden guten Eigenſchaften, die Waffen gegen ſein Vaterland führte, nicht behagen konnte, begnügte ſich, ſeinen Unmuth durch eine finſtere Miene und ein Kopfſchütteln, das von dem erregten Mädchen überſehn wurde, an den Tag zu legen. Er bewegte haſtiger das Ruder, er machte eine heftige Schwenkung mit dem Kahne, die ihm Seppi, ſeine Verſtimmung nicht ahnend, mit lebhaften Worten verwies.

Eliſabeth blickte mit jenem ſanften Lächeln, das nie ſeinen wohlthätigen Eindruck auf die Freundin verfehlte, dieſe an, und ſagte in einem begütigenden Tone:

„Gewiß iſt Lothar ein edler Menſch. Glaube mir, daß auch tief im Herzen ſeines Vaters ein Gefühl lebt, das zu ſeinen Gunſten ſpricht und einſt die Verſöhnung zwiſchen beiden herbeiführen wird. Erfreue dich dieſer Hoffnung, liebe Luiſe, und ſuche in ihr deine alte Heiterkeit wieder zu gewinnen! Du wareſt ja immer die Muthige und Entſchloſſene von uns Beiden. Wie oft haſt du nicht durch Rath und That in entſcheidenden Augenblicken mir geholfen, wie oft hat deine frohe Laune nicht in ſchwermüthigen Stunden mich aufgerichtet und meine Seele mit Troſt erfüllt? Du mußt wieder die Alte werden! Deine Freundin bedarf einer Stütze, wie du ihr immer warſt.“

„Ich will es!“ verſetzte durch Thränen lächelnd Luiſe und drückte Eliſabeth's Hand. „Aber nun, liebe Seppi,“ wandte ſie ſich zu dieſer, „erzähle auch weiter, und berichte uns Alles, was dir noch mit Lothar begegnet iſt und was du ſonſt von ihm weiſt!“

„Ich ſehe wohl ein,“ erwiederte dieſe in einem Tone, der eine neckende Anſpielung enthielt, „daß Ihr dem Junker eine ſchweſterliche Neigung widmet, der man für die Gegenwart allen Vorſchub leiſten, und für die Zukunft den beſten Erfolg wünſchen muß. Ich glaube auch, daß der Junker von dieſen Empfindungen recht wohl unterrichtet iſt und ſie in gleichem Maße gegen Euch im Herzen bewahrt. In jener Nacht wenigſtens muß es übervoll davon geweſen ſeyn, denn als ich nur noch ein Weniges im Allgemeinen über die Familie geſprochen hatte, brachte er die Rede auf Euch und ich mußte ihm nun auf's Umſtändlichſte Alles von Euch erzählen, was ich wußte. Er konnte gar nicht müde werden zuzuhören, die düſtere Wolke auf ſeiner Stirn verſchwand immer mehr und am Ende wurde es ſo heiter in ſeinem Angeſichte, wie hier am ſchönen Abendhimmel. So hatten wir den Morgen herangeſchwatzt, die Eltern waren über unſerm Geſpräch eingeſchlafen und es wurde laut im Hauſe von den Knechten und Mägden, die, als ſie geſehn hatten, daß Alles in Ruhe und Frieden abging, wieder heimgekehrt waren. „Du mußt fort, Seppi,“ ſagte jetzt Junker Lothar zu mir, „du mußt nach Egeri zurück, um dein Haus für den Empfang deiner Gäſte zu bereiten. Ich ſelbſt will dir bis gen Einſiedeln das Geleit geben, denn es ſchwärmen auf dem Wege dahin vielleicht böſe Buben umher, die eine einſam Reiſende wohl beängſtigen können. Mache dich zur Wanderung fertig! Ich habe indeſſen noch ein Geſchäft, das mich einige Augenblicke von dir entfernt. Ein Geſchäft,“ ſetzte er, indem ſich ſeine Stirn wieder verdunkelte und ein tiefer Seufzer aus ſeiner Bruſt hervordrang, „das freilich nicht ganz mit der Strenge meiner Pflichten übereinſtimmt, zu dem mich aber mein Herz mit einer Gewalt treibt, der ich nicht zu widerſtehen vermag!“ Er nahm die Gewehre ſeines Bruders und Walters an ſich und ging mit ihnen hinaus. Als ich im Hinterzimmerchen meinen kleinen Bündel packte, hörte ich ihn draußen im Hofe mit einem Knechte des Vaters reden und dieſem den Auftrag geben, die beiden Stutzen in der nächſten Nacht zu dem Wirthe Aerni in Rothenthurm zu tragen, wo Junker Vincenz und Walter ſie ſchon zur rechten Zeit abholen würden. Er drückte dem Knechte ein Paar neue Thaler in die Hand und empfahl ihm, vor Allem recht verſchwiegen und heimlich zu Werke zu gehen. Dann kam er wieder zurück und ich trat, nachdem ich von den erwachenden Schwiegern Abſchied genommen, den Weg gen Einſiedeln mit ihm an. Er war wieder ſehr ſtill und traurig geworden. Ich kannte aber nun ſchon die Mittel, ihn zu beleben. Ich erzählte wieder von Jungfer Luiſen und das Mittelchen ſchlug herrlich an. Er wurde munter und geſprächiger. Er fragte mich nun auch genau nach den Umſtänden, welche die Rettung meines Kindes aus der Gewalt des Adlers durch Junker Vincenz begleitet hatten. Ich mußte ihm Alles, bis auf das Kleinſte berichten. „Den Adler,“ ſagte er, „müßt Ihr wohl aufbewahren für künftige Zeiten. Er iſt ein ſchönes Siegeszeichen, das der Familie bleiben und die That meines Bruders ſeinen Kindern und Enkeln verkündigen muß. Vincenz iſt ein trefflicher Menſch, wohlgeſinnt und tapfer und“ — ſetzte er mit einem Seufzer, den er gern unterdrücken zu wollen ſchien, hinzu — „ſehr glücklich!“ Wir hatten den Ausgang des Sihlthales erreicht und die dunkeln Brandmauern des Muttergotteshauſes lagen vor unſern Blicken. Er blieb ſtehen, nahm meine Hand und ſprach in einem ſo traurigen Tone, daß mir vor Rührung das Waſſer in die Augen trat: „Du wirſt ſie ſehen, Seppi, Alle, die ich liebe, du wirſt eines Glückes genießen, das, wenn es dich auch erfreut, doch keinen ſo hohen Werth für dich haben kann, als es für mich, wäre es mir beſchieden, haben würde. Grüße ſie Alle! Sage ihnen, daß das Bruderherz immer daſſelbe geblieben iſt, wie es war, als wir noch als Kinder zuſammenſpielten! Sage Luiſen, ſie möge jener Stunde gedenken, in der ich ſie endlich wiederſah und in der mich das ſtrenge Wort meines Vaters aus ihrer Nähe verbannte; Vincenz aber ſoll unſeres letzten Zuſammentreffens vergeſſen, er ſoll ſich meiner aus keiner andern Zeit erinnern, als eben aus jenen glücklichen Kinderjahren oder aus den Tagen, die meiner Entfernung aus dem väterlichen Hauſe vorangingen. Lebe wohl, Seppi! Noch einmal, grüße ſie Alle!“ Mit dieſen Worten wandte er ſich um und ging mit raſchen Schritten in den waldigen Thalgrund zurück. Bald war er hinter den Bäumen verſchwunden und mir war es, als ſähe ich einen guten Menſchen in ſein Unglück gehen, in eine Zukunft voll Jammer und Elend, aus der es keinen Ausgang gebe!“

Seppi ſchwieg und ſah in den Abendhimmel. Man konnte erkennen, daß die Erinnerungen, welche dieſe Mittheilung in ihr erwecken mußte, ihre Seele in eine weiche Stimmung verſetzt hatten. Auf Luiſens Angeſicht war eine dunkle Röthe geſtiegen, als die junge Frau der beſondern Bothſchaft erwähnte, welche Lothar an ſie gerichtet hatte. Sie ſah ihr Verhältniß zu dieſem verrathen, ſie war nicht entrüſtet darüber, aber jenes leicht verletzliche Gefühl, das die Seele eines tugendhaften, von der erſten Liebe erfüllten Mädchens bewohnt, war erregt und machte ſie erglühen. So traurig auch die Worte klangen, mit welchen Seppi ihre Erzählung geſchloſſen hatte, einen ſo tiefen Eindruck ſie auch auf das Herz Luiſens zu machen geeignet waren, ſo konnten ſie doch eine ſchöne Hoffnung, die ſich leiſe in dieſem regte, nicht verdrängen, ſondern mußten im Gegentheile vor ihr zurückweichen. Wußte jetzt nicht Lothar um ihre Anweſenheit im Egerithale? War es ihm nun nicht bekannt, daß Eliſabeth und ſie, ohne die herbe Aufſicht der Tante, ohne des Vaters abſchreckende Gegenwart, hier weilten und wandelten, daß ſie einer Freiheit genoſſen, die der kluge Liebende wohl benutzen konnte? Sie kannte ihn genug, um ihn des Verſuches, das Glück, welches den Bruder erwartete, zu theilen, für fähig zu halten, ſie wünſchte und hoffte und wie leicht überredet ſich nicht ein liebendes Herz von der nahen Erfüllung Deſſen, was es ſehnſuchtsvoll und hingebend empfindet?

Während Luiſe ſich dieſem ſchönen Traume in die Zukunft überließ und ihre Freundin, von Lothars unglücklichem Looſe gerührt, ſeiner mit Wehmuth gedachte, verlängerten ſich die Schatten der Berge auf dem See, die Sonne war verſchwunden, das Glühen der Alpen erlöſcht und eine ſanfte Dämmerung lagerte ſich auf das Thal und die zerſtreueten Wohnungen von Egeri. Das Ehepaar wandte den Kahn dem Ufer zu, von dem ein lieblicher Fußweg durch grünende Wieſen hinauf nach dem gaſtlichen Meierhofe führte. Mit verſchlungenen Händen betraten die Freundinnen den Pfad. Jede von ihnen war zu tief bewegt, zu ſehr ergriffen von den Empfindungen, die das, was ſie aus dem Munde Seppi's vernommen hatten, in ihnen erregen mußte, um zu irgend einer gleichgültigen Rede, wie ſie Ulli's Gegenwart, die freilich früher dem erſten Drange der Gefühle keine Hemmung entgegenſtellen konnte, jetzt geſtattete, den Eingang zu finden. Ohne daß dieſes Schweigen unterbrochen wurde, erreichte man die ländliche Wohnung. Nahe bei dieſer hatte ſich Eliſabeth plötzlich von Luiſen losgemacht und war ihr vorangeeilt in das Innere des Hauſes. Irgend ein neues, lebhaftes Gefühl ſchien ſich in ihre Seele zu drängen, ein überraſchender Gedanke ſich ihres Willens zu bemächtigen. Als Luiſe in das Zimmer trat, welches zu dem gewöhnlichen Verſammlungsorte der Familie diente, fand ſie die Freundin hier ſchon ſitzend, mit Seppi's Kind auf dem Schooße, dem ſie in Worten liebkoſte, welche die ganze Gewalt ihrer Empfindungen an den Tag legten. Luiſe blickte lächelnd auf das ſchöne Mädchen mit dem ſchönen Kinde. Sie ahnete, was in ihrer Seele vorging. Hatte denn eben dieſes Kind, zu dem ſich Eliſabeth jetzt mit einer Liebe neigte, die ſich weit inniger ausſprach, als ſie bei der Ankunft im Pachterhauſe gethan, nicht einſam und verlaſſen in ſchrecklicher Todesgefahr geſchwebt, aus der es die edle und muthige That des Mannes, dem Eliſabeths Herz angehörte, befreit? Hatte er es nicht mit kühner Todesgefahr aus dem Adlerneſte geholt, wo die blutdürſtige Brut nach ihm gehackt, hatte er es nicht ſchützend vom unwirthbaren Fels herabgebracht, hatte es nicht an ſeiner Bruſt geruht, hatte er nicht dieſes ſchwer bedrohte, hülfloſe Weſen in die Hand der verzweiflungsvollen Mutter zurückgegeben? Daß das Kind noch lebte, daß es heiter zu ſeinen Eltern, zu Eliſabeth, zu den Menſchen und der ſchönen Schöpfung herauflächelte, war ſein Werk! Sein Werk liebte ſie in dem Kinde, ſeine That pries und feierte ſie in ihrem Herzen, während ihr Mund das Kind mit ſüßen Namen nannte, während ihre Hand ihm Liebkoſungen ſpendete, die mit dem Gepräge der Freude über die Rettung der ſchon verloren gegebenen Adlerbeute, auch das einer zärtlichern, aus einem tiefern Quell entſpringenden Empfindung trugen.

Endlich nahm die Mutter, die freundlich dieſem Spiele zugeſehen hatte, das Kind aus den Armen Eliſabeths, um es zur Ruhe zu bringen.

„Wenn es älter iſt," ſagte Seppi, „ſo werde ich es beten lehren für Junker Vincenz.

Ich werde es hinaufbringen in das Sihlthal und ihm den Fels zeigen, wo es gelegen hat und wo es verloren geweſen wäre, hätte nicht die heilige Jungfrau Maria ſchon den Engel zu Hülfe und Rettung erwählt und ausgeſandt gehabt. Es ſoll das Wunder erkennen und ſich ſelbſt als ein Weſen anſehn, an dem die Gottesmutter durch den braven Junker ihre beſondere Liebe, ihren hohen Schutz bekundet hat. Umſonſt iſt das auch nicht geſchehen! Es iſt ein großes Zeichen, eine beſondere Bürgſchaft, daß mein Kind gedeihen wird an Seele und Leib, daß die heilige Maria es immer ihrer Neigung und ihres Beiſtandes würdig halten wird!“

Die glückliche Mutter entfernte ſich mit dem Gegenſtande einer Liebe, die ſeit jener entſetzlichen Gefahr an Stärke und Innigkeit zuzunehmen ſchien. Der Abend ging ruhig vorüber, ohne daß irgend eine Saite berührt worden wäre, deren Klang ſich verſtimmend in die Hoffnungen, welche Eliſabeth für den nächſten Tag mit einiger Sicherheit hegen konnte.

welche Luiſe freilich nur unbeſtimmt, aber nicht minder freudig heraufdämmern ſah, gemiſcht hätte. Noch in dem Schlummer der beiden Freundinnen lebten dieſe Hoffnungen fort und führten ihre freundlichen Traumbilder dem Beginne des Tages zu, von dem wir nun Gewährung oder Vereitlung ſo übereinſtimmender Wünſche zu erwarten haben.

## Viertes Kapitel.

Sein Athem iſt die Freiheit;
Er kann nicht leben in dem Hauch der Grüfte.

Der heitere Sonnenuntergang des geſtrigen Abends, der einen ſchönen Tag verkündigt hatte, täuſchte die Bewohner des Egerithales nicht. Ein leichter Nebel, der am frühen Morgen die Gipfel des Roßberges und des Kaiſerſtockes umſpielte, verſchwand bald und jenes friſche, jugendliche Leben, das der Morgen hervorruft und erſt die Nähe des Mittags wieder verſcheucht, zeigte ſich in den mannichfaltigen Reizen, mit welchen die Natur das friedliche Thal geſchmückt hat. An den Berghalden wurde es lebendig, in den Wieſen regte ſich die Thätigkeit der Bewohner. Einige Hirten, welche die letzten, ſchönen Tage des Aprils für Bürgen eines dauernden günſtigen Wetters annahmen, wagten es, ihre Kühe zur Alp zu treiben, denen die Geiſen mit den neckiſchen Jungen munter voranſprangen; andere, deren Handlungsweiſe von einer größern Vorſicht oder Furchtſamkeit beſtimmt wurde, führten ihre Heerden noch zu der niedern Wieſe am See, wo freilich Gras und Kräuter nicht ſo würzig wuchſen, als oben auf der Alp, wo ſie aber auch nicht ſo leicht die verderblichen Wirkungen einer plötzlichen Veränderung des Wetters, der Schneeſtürme oder Regengüſſe, treffen konnten. Der erſte Ton des Alphorns, das den Winter über klanglos in Ruhe geſtanden, drang an dieſem Morgen wieder von den Berggeländen in's Thal hinab und zugleich in manches Herz, wie eine bekannte

Stimme des Frühlings, mit der er alljährlich ſeine Freunde zu begrüßen pflegte. Wer kennt nicht die wunderbare Kraft, die in den einfachen Tönen des Alphorns liegt, mit der es den Schweizer, der in der Fremde weilt, ſehnſüchtig ergreift und alle reizenden Bilder der Heimath, die Gegend, in der er ſeine Kindheit verlebt, die Lieben, die er verlaſſen, vor ſeine Seele führt? Dieſe wunderbare Kraft iſt in jener Uebereinſtimmung des ſchlichten Inſtrumentes mit der Natur, die ſeine Töne durchziehn, begründet. Es iſt eine magiſche Gewalt, welche beide vereinigt und das ſchwankende Menſchenherz beherrſcht. Wie die Gipfel der Alpen fernher ragen und ſich im Verhältniße zu ihren Umgebungen groß zeigen, ſo dringt der mächtige Klang des Alphorns weit herüber, das Geräuſch des Tages, ſelbſt das Getöſe eines nicht zu gewaltigen Sturmes übertönend. Die Kraft der Alpen ſpricht aus ihm, welcher der Alpenſohn unterthan iſt. Es führt ihn aus der Ferne zurück in die Heimath und dann erſt klingt ihm der Ton wieder beruhigend und führt den Frieden in ſein Herz zurück, den das Alphorn ſelbſt nur in den Umgebungen der Heimath verleihen kann.

Die beiden Freundinnen hatten frühe ihr Lager und die Wohnung Ulli Flüeli's verlaſſen. Sie hatten ſchon zu oft im Egerigrunde geweilt, um nicht alle Wege genau zu kennen, um nicht den Pfad aufzufinden, auf welchem Eliſabeth der Ankunft ihres Freundes entgegenſehn konnte. Eliſabeth fühlte ſich am heutigen Morgen nicht ſo ruhig und ſicher in ihren Hoffnungen, wie am geſtrigen Abende. Je näher die Stunde kam, auf welche ſie hoffen durfte, deſtomehr wurde ihr Herz von Beſorgniſſen und Zweifeln erfüllt. Vincenz war in den bewohnten Gegenden, die er, um zu ihr zu gelangen, durchwandern mußte, den Verfolgungen ſeiner Feinde ausgeſetzt, diejenigen, welche die Macht in ihren Händen beſaßen, über ihn zu richten, hatten ihn als einen Landesverräther bezeichnet, er war ſchon verurtheilt, ehe man ihn gehört hatte! Eliſabeth vermochte nicht, die Gefühle, welche ſie beängſtigten, allein und ſtill im Herzen zu tragen. Sie ſuchte Troſt und Theilnahme bei der Freundin und fand in der That Luiſen in einer frohen, heitern Stimmung, die bald ihren günſtigen Einfluß auch auf ſie übte. Wir kennen Eliſabeths Freundin als ein Weſen von einer höchſt reizbaren, beweglichen Natur, das, bei einer Grundlage von Herzensgüte und edelm Sinne, von Kleinigkeiten des Augenblicks regiert, eben ſo leicht zur Freude, wie zur Trauer, zum Scherze, wie zur Rührung, geſtimmt wurde. Die leiſe, dämmerige Hoffnung, die am Abende vorher in ihre Seele gedrungen war, hatte ſich in ihrer lebhaften Phantaſie bald zur Gewißheit erhoben. Sie fühlte ſich nun überzeugt, Lothar könne die günſtige Gelegenheit, ſie zu ſehen, nicht unbenutzt vorübergehen laſſen, ſie ſah ihn im Geiſte ſchon vor ſich und ſo das Glück vermehren, das ſie ſonſt nur, in einem freilich geringen Grade, in dem Mitgefühle für die Freundin genoſſen haben würde. Während die Mädchen in die Nähe des feuchten Moorgartens gelangt waren und die Capelle Sanct

Jacob erreicht hatten, die am Eingange des Felſenpaſſes, deſſen wir oben gedachten, ſtand, wußte Luiſe ſo viel neckiſche Gegenſtände zur Sprache zu bringen, daß Eliſabeth endlich auch lächelte und ihre Aufmerkſamkeit, von den Beſorgniſſen ab, der Freundin zuwandte.

„Ich wollte, Vetter Landolin wäre bei uns,“ ſagte ſie, indem ſie vor Eliſabeth her in das Felſenlabyrinth ſprang. „Er könnte für ſeine Anmaßungen, ſeine Ränke nicht beſſer beſtraft werden, als wenn er Zeuge der Art und Weiſe ſeyn müßte, wie wir unſern ländlichen Aufenthalt in Egeri hinbringen. Ich traue ihm zwar böſen Willen genug zu, ſeinem Nebenbuhler alles Schlimme zuzufügen, aber das Beſte iſt, daß er Vincenz noch gar nicht als dieſen ahnt und, wenn das auch wäre, hier, wo wir uns unter lauter Freunden befinden, von jedem Unternehmen, das jenem Nachtheil bringen könnte, zurückſtehn müßte. Glaube mir, Eliſabeth, der Vetter iſt jetzt ſehr glücklich in ſeiner Einbildung. Er glaubt nun deiner gewiß zu ſeyn, er ſieht ſich ſchon für deinen Mann an, er denkt dich ſehr zu beglücken und wer weiß auch, welches Glück du von dir zurückſtößeſt, indem du ihn verſchmähſt!“

„Thörichtes Mädchen,“ verſetzte Eliſabeth im Tone eines leichten Vorwurfs, aber doch in einer Art, die bewies, daß ſie dieſe Neckerei nicht zu ſchwer aufnehme, „wie kannſt du nur ſolche leichtſinnige Reden führen? Es iſt ſchlimm genug, daß Landolin gerade mich mit ſeiner Gunſt verfolgt, mich, die nicht ſo gut die Worte, einen ſo zudringlichen Bewerber in die gebührenden Schranken zurückzuweiſen, zu ſetzen verſteht, wie du. Wäreſt du meine wahre Freundin, ſo hätteſt du längſt deine Vorzüge gegen den feinen Stadtjunker geltend gemacht, hätteſt ſeine Aufmerkſamkeit von mir auf dich gelenkt und könnteſt nun ſelbſt des Glückes, das ich, wie du meinſt, von mir zurückſtoße, theilhaftig werden.“

Nur die ungewöhnliche Erregung, in der ſich Eliſabeth befand und die ihrem ganzen Weſen eine lebendigere Spannkraft gab, konnte ſie veranlaſſen, in einen Ton des Scherzes einzuſtimmen, der ſonſt ihrer Mittheilungsweiſe durchaus fremd war. Sie fühlte ſich noch immer von wieder aufſteigenden Zweifeln, von trüber Sorge um Vincenz gequält. Dieſen Zuſtand ihres Innern wollte ſie bekämpfen, ſie wollte, wenn auch durch Dinge, die ihr außerdem geringfügig erſchienen, die Zeit beeilen, damit ſie, ohne es zu gewahren, mit einemmale an dem Punkte angelangt ſey, wo ſich jene Zweifel löſen, wo ihr wenige Augenblicke irgend eine Entſcheidung geben mußten.

Luiſe konnte ihr Befremden über Eliſabeths frohe Laune, die ſo überraſchend an den Tag trat, nicht verbergen. Allein ſie äußerte auch hier ihre Verwunderung in einem Benehmen und in Worten, die ihrem von Natur aus heitern Character getreu waren. Sie wandte ſich auf dem ſchmalen Felſenpfade nach der Freundin um, ſtützte ſich mit der einen Hand auf einen bemooſten Stein, blickte ſie mit angenommenem Ernſte ſtarr an und ſagte dann mit erhobener Hand zu der Harrenden:

„Die Liebe thut Wunder. Das ſehe ich

an dir, Eliſabeth! Du willſt dich dem ſüßen Stadtjunker — wie Seppi ihn nennt — nach der Weiſe geſchickter Taſchenſpieler unter der Hand fort escamotiren und ihm ſtatt deiner, der lockenden Alpenroſe, mich, den ſtechenden Dornenzweig, unterſchieben. Du fängſt es auch recht geſchickt an, indem du dich in mich verwandelſt, in meinen höchſt witzigen und geiſtreichen Redensarten glückliche Verſuche wagſt und von der Zeit und meinem Liebesgrame erwarteſt, ſie möchten mich zur Eliſabeth, zu der ſanften, nachgiebigen Dulderin, die du einſt warſt, umprägen. An dergleichen Ränke, an ſolche kühne Unternehmungen hätteſt du nicht gedacht, als wir noch ruhig daheim einen Tag, wie den andern verlebten, morgens beim Frühſtück den alten Herrn ſeine Vorleſungen über Recht und Freiheit halten hörten, Tante Brigitte in der Liebe zu ihrem Mopſe bewunderten, ihrer rühmlichen Erwähnungen Vetter Landolins nicht achteten, dann in dem gewohnten Trabb der Haushaltungsgeſchäfte über die Mittagszeit bis zum Abende hinſchritten, wo wieder das am Morgen hinlänglich Gehörte verhandelt wurde, bis wir endlich die erſehnte Ruhe fanden und nun von Dem träumten, wovon wir am Tage vor den Andern nicht hatten ſprechen dürfen. Hier iſt es anders. Hier ergreiſt dich der kühne Muth der Freiheit, hier begeiſtert dich die Erinnerung der Schlachten, die einſt hier geſchlagen wurden, hier erhebt dich der Gedanke an deine Liebe, die einer nahen Freude entgegenſieht. Verwegene Ideen keimen in dir auf, du willſt verbinden, was feindlich die Natur einander entgegengeſtellt hat, mein lebhaftes, aufgewecktes Weſen mit deiner Geduld, deiner Sanftmuth, mich ſelbſt mit dem Vetter Landolin, der noch kein gutes Wort aus meinem Munde vernommen, noch keinen Blick der Huld und Gunſt auf mich arme Sterbliche geworfen hat. Eliſabeth, ich fürchte, du verſteigſt dich zu weit! Deine Einbildungskraft ſpinnt da Dinge, die das Luchsauge des ſüßen Junkers bald durchſchauen und vereiteln wird!“

Sie hatte ſich bei dieſen Worten auf den bemooſ'ten Stein niedergeſetzt und blickte durch eine Lücke in den Felſen hinab auf den See, der einen völlig ruhigen, ſilberglänzenden Spiegel zeigte.

„Ach!“ ſagte Eliſabeth in einem Tone, der einen ganz andern Character trug, als der früher angenommene ſcherzhafte: „ich beſorge nur zu ſehr, des Vetters Luchsaugen haben ſchon mehr geſehen, als mir und Vincenz taugt. Erinnerſt du dich nicht jenes Abends, als er mich durch ſeine, langſam und mit künſtlicher Vorbereitung herbeigeführte Darſtellung der Gefahren, die den Wandrer in den Höhlen des Diethelm bedroheten, ſo lange quälte, bis ich es nicht länger aushalten konnte und halb ohnmächtig mein Zimmer ſuchte? Er hatte es darauf angelegt, mich zu peinigen, er wollte durch dieſe Folter ein Zeichen meiner Schwäche herauspreſſen, das ihm für ein Geſtändniß gelten konnte und er hat, wie du weißt, dieſen Zweck vollkommen erreicht. Du wirſt ſehen, Luiſe, daß wir mit dem Vetter noch nicht am Ende ſind! Er geht langſam und vorſichtig, aber mit unerſchütterlicher Beharrlichkeit ſeinem Ziele entgegen. Ich mag keinen Menſchen einer ſchlechten Denkungsart, der Bereitwilligkeit einen Kindheits- und Jugendgefährten zu verderben, beſchuldigen, aber von Landolin ahnt mir nichts Gutes für Vincenz. Er war ſchon als Knabe heuchleriſch und ränkeſüchtig, jedes Mittel, das ihn zur Erreichung ſeiner Abſichten führte, war ihm recht; er hat ſich als Mann nicht in ſeinen Geſinnungen verändert, nur die gewonnene Erfahrung lehrt ihn, heimlicher, behutſamer zu verfahren.“

„Laß uns ſchweigen von dem häßlichen Vetter!“ rief Luiſe, indem ſie aufſprang und den beſchwerlichen Weg aufwärts in das Klippengewinde fortſetzte. „Die Zeit wird kommen, wo ich dich an ihm rächen, wo ich ihm alles Uebel, das er dir gethan, tauſendfach vergelten kann. Ja, Eliſabeth, das will ich! Du ſiehſt mich mit einem Blicke des Vorwurfs an und meinſt, ſolche Gedanken geziemten einem Mädchen wenig, das in den verſöhnenden Grundſätzen des Chriſtenthums wohl unterrichtet worden iſt. Aber höre mich nur weiter! Der Vetter will heirathen, eigentlich nicht dich, ſondern das Geld der Tante, das du, wie ihm recht gut bekannt iſt, einmal erben wirſt; du ſcheinſt ihm nur eine angenehme Zugabe, ein hübſches Meuble, das einem zierlich eingerichteten Hauſe, wie einmal das ſeinige werden ſoll, zu einem beſondern Prunkſtücke gereichen dürfte. Iſt es nun nicht wohlgethan, nicht löblich von mir, wenn ich ihn auf dem kürzeſten, geradeſten Wege mitten in die Erfüllung ſeiner Wünſche bringe und ſo eine lange, müheſame Wanderung erſpare? Die Sucht, Heirathen zu ſtiften, die nach der Behauptung der böſen Männer unſerm Geſchlechte von uralten Tagen her eigen ſeyn ſoll, hat auch mich ergriffen, das Beiſpiel, das mir die ehrwürdige Tante Brigitte, indem ſie durchaus den Landolin zum Ehemann machen will, gibt, reißt mich zur Nachahmung fort und ich habe mir nun vorgenommen, die Tante ſelbſt noch zu verheirathen und an niemanden anders, als an ihren ſüßen Schützling ſelbſt, an Landolin, der dann den

Hauptgegenſtand ſeines Strebens erlangt hat und mit der Zugabe ſich einrichten mag, wie er will. Lache nicht, Eliſabeth," fuhr ſie in einem pathetiſchen Tone fort, „denn es regt ſich etwas Prophetiſches in mir, das mir ſagt, eine Zeit werde erſcheinen, die zu meiner eigenen Verwunderung meine Worte durch die Wirklichkeit beſtätigen wird! Lache nicht, denn die Sache iſt in der That beweinenswerth, was zu ſeiner Zeit niemand tiefer empfinden wird, als derjenige, den Brigitte mit den Geſchenken ihres Herzens, ihrer Hand und — ihres Vermögens beglückt hat. Sonſt trage ich nichts Uebles in Gedanken gegen den Landolin. Ihn als Brigittens Gatten zu ſehen, ſoll meine einzige Rache ſeyn. Doch nun genug von ihm! Kein Gedanke an den Schleicher ſoll mehr die Freude trüben, die dieſer Tag uns bringen wird!"

Sie hatten ſchon eine anſehnliche Höhe der Felſenbollwerke, die eine mächtige Umwälzung der Natur vor Jahrtauſenden hierher geſchleudert, erreicht. Sie traten auf eine Felſenerhöhung an der Seite des Weges und gewannen nun eine freie Ausſicht auf den See und den gegenüberliegenden Roßberg. Zu ihren Füßen ſtarrten ſonderbare Steinmaſſen in der Geſtalt ausgezackter, zur Vertheidigung eingerichteter Thürme empor, die ſie beim Heraufſteigen nicht bemerkt hatten, indem ſie ſie umgingen. Der Abgrund, in welchen dieſe Felſenmauern ſich ſenkten, war von ſchreckenerregender Tiefe. An dem Orte ſelbſt, wo ſie ſich befanden, herrſchte ein mattes, dämmerndes Licht, das von hoch anſteigenden, über die Wandrerinnen weit vorragenden Klippen veranlaßt wurde; um ſo reizender aber bot ſich der Blick auf die im Sonnenglanze heiter ſchimmernde Landſchaft, auf die grünen Bergabhänge, den anmuthigen See, die fernher grüßenden Strahlenhäupter der Schneeberge.

„Luiſe,“ begann Eliſabeth, und ihre Blicke ruheten mit einem Feuer, das ihnen ſelten eigen war, auf dem ſchönen Schauſpiele: „wenn ich hineinblicke in die freie Alpennatur und nun meine Seele von ihrer Größe ergrifſen und erhoben fühle, ſo kann ich mich überreden, daß ein ſtarker, kühner Mann, wie Vincenz, in der Einſamkeit der höchſten Berghöhen, in einer Umgebung, die das Gepräge der Wahrheit, die die Menſchen ſo oft verletzen, der Größe, die ſie nicht üben, trägt, manche Entſchädigung für viele Entbehrungen, nur nicht fur die ſeines treuen Herzens, gefunden hat. Daheim wäre ihm nimmer das Glück geworden, jenes ſchuldloſe Weſen den Klauen eines Raubthieres zu entreißen, das die geübten Augen des Alpjägers ſo oft täuſcht und ſeiner Verwegenheit ſpottet. Schon die Ueberwindung gewöhnlicher Gefahren in jenen ſchwer zugänglichen Gegenden, muß das Gemüth mit einer ungewöhnlichen Kraft ſtärken, muß dem Menſchen, der ſich dort als den eigentlichen Herrn der Natur erkennt, mit einem ſchönen und großen Selbſtbewußtſeyn erfüllen. Mein Herz klopft unruhig vor Freude, ihn wieder zu ſehn. Ich kann mir denken, daß der beſtändige Einfluß der Luft in einer rauhen Jahreszeit, die Ertragung ſo vieler Beſchwerden und

Entbehrungen ihre Spuren auf ſein Antlitz eingedrückt haben, daß vielleicht ſeine edle Geſtalt gebeugt, daß ſeine Züge ſchnell gealtert ſind. Aber ich ſehe in ihm einen Helden aus der alten Zeit, einen Schützen, wie Wilhelm Tell, einen Freund und Befreier des Vaterlandes, wie jene Männer waren, die ſich vor vielen hundert Jahren auf der Wieſe des Grütli verſammelten!“

„Du wirſt mir verzeihen, wenn ich dieſe Gluth der Begeiſterung nicht theile,“ verſetzte kaltſinnig Luiſe, die in dieſem Preiſe des jüngern Bruders den ältern, der nach andern Grundſätzen gehandelt hatte, zurückgeſtellt glaubte. „Mir wäre es lieber, mit dem Manne, den ich einmal zum künftigen Beherrſcher meines Geſchickes auserſehen habe, ruhig im Schooße der Häuslichkeit, daheim im bequemen Landgute am Züricherſee zu leben, als ihn oben in den Gletſchern und Schneebergen im Verkehr mit Adlern, Geiern und andern Raubthieren zu wiſſen. Das Glück hätte dir Vincenz bereiten können, wenn er gewollt hätte. Lothar war ſchon in die Reihen derjenigen, die Ihr die Feinde des Vaterlandes nennt, getreten, der alte Herr wollte nicht mehr von ihm reden hören und wandte ſeine ganze Liebe dem jüngern Sohne zu. Vincenz hätte nur ſprechen, nur das Geſtändniß ablegen dürfen, er liebe dich und finde in mir keine ſolche Anziehungskraft, welche die Beſtimmung des Vaters zu rechtfertigen vermöge, und ich bin überzeugt, nach einer kurzen Ueberlegung von Seiten des alten Herrn wäre ſeine Verſöhnung mit der Umgeſtaltung der Dinge, ſeine Einwilligung in das Bündniß zwiſchen dir und Vincenz erfolgt. So aber wird der junge Herr, ſtatt von dem Geluſt nach friedlicher Ruhe, vom Heldenfieber ergriffen, von der Sucht, ein großer Mann zu werden. Er zieht einen Hirtenrock an, geht unter die Bauern, ſchlägt wacker drein, und läßt ſich wieder ſchlagen und bringt es endlich ſo weit, daß keine bleibende Stätte, kein Ort, wo er ſicher ſein Haupt niederlegen kann, kein Freund, als ein geächteter Bauer —"

„Halt ein, Luiſe!" fiel hier in einem

Tone unbeſchreiblicher Sanftmuth, der die wunderbare Kraft der Bitte, die in ihm lag, ſogleich bewährte, indem er die Freundin verſtummen machte, Eliſabeth dieſer in die Rede. „Ich weiß recht wohl, daß die Gedanken und Empfindungen, welche dich beherrſchen, ganz anderer Natur ſind, als diejenigen, die du ſo eben ausgeſprochen haſt. Du biſt keine Feindin deines Vaterlandes, du verachteſt nicht ſeine Bewohner. Auch in deiner Bruſt lebt jenes heilige Gefühl für die Freiheit, das die Voreltern uns als ein ſchönes Erbe hinterlaſſen haben. Glaubſt du, ich hätte es vergeſſen, wie du in jener Stunde, als Vincenz zum Kampfe für die höchſten Güter, die der Menſch beſitzt, ausgezogen war, in meine Arme ſankeſt, und unter bittern Thränen den Lothar beklagteſt, daß ſein Name nicht genannt werde unter den Vertheidigern des Landes, ſondern unter ſeinen Feinden? Das war damals die Stimme der Wahrheit, was ich jetzt hörte, war die des Trugs. Irgend etwas in meiner Rede muß dich beleidigt haben, meine Aufwallung riß dich hin und du wollteſt mich ſtrafen, indem du deine Geſinnungen verläugneteſt! Iſt es nicht ſo, Luiſe?“

„Du haſt Recht, Eliſabeth!“ antwortete beſchämt die Freundin, ſah aber gleich wieder offen und vertrauungsvoll auf dieſe, nahm ihre Hand und fuhr fort: „Ich weiß, wie gern du verzeihſt und wie du nur in Liebe und Verſöhnung lebſt. Ich brauche dich alſo nicht zu bitten, die häßlichen Worte, die ich geſprochen, zu vergeſſen, und mir eine Neigung wieder zuzuwenden, die du mir gar nicht entzogen haſt. Du kannſt dir aber nicht denken, wie reizbar mich meine gegenwärtige Lage macht, wie ich immerwährend ſchwanke in Gefühlen und Anſichten, wie ich leider nur zu oft durch eine Kleinigkeit dem Frohſinne, der doch eigentlich meinem Charakter angeboren iſt, entriſſen werde, obgleich ich es mich Mühe genug koſten laſſe, ihn gegen die Angriffe dieſer Reizbarkeit zu behaupten. Doch, ich höre ſprechen! Ich höre deinen und meinen Namen rufen. Was gilt's, dieſer Ruf kündet Freude und Glück für dich in's Egerithal hinab!“

Die beiden Freundinnen, in deren Herzen mit dem kleinen Zwiſte ſelbſt, jede Erinnerung an dieſen erſtarb, eilten von der ſeitwärts liegenden Erhöhung, die ſie beſtiegen hatten, wieder auf den Pfad hinab. Eliſabeth hörte jetzt deutlich ihren Namen rufen. Aber der Ruf erklang nicht von oben herab, aus der Gegend, in welcher Vincenz erſcheinen mußte, er tönte von unten herauf, von dem Theile des Pfades, der wieder in's Thal zurückführte. Die Mädchen wähnten, während ihres Verweilens auf dem Felſenvorſprunge, während des eifrigen Geſprächs, das ſie dort geführt, möchten Vincenz und ſein Begleiter unbemerkt vorüber gegangen ſeyn, hätten dann wahrſcheinlich in geringer Entfernung ihre Stimme vernommen und, um ſie aufzufinden, nach ihnen gerufen. Sie ſtiegen raſch den Pfad hinab. Schritte erklangen jetzt vor ihnen, aber ſie konnten bei den Schlangenwindungen, welche der Weg machte, niemand ſehen. Es war möglich, daß der Ruſende, indem er ſich in ſeiner erſten Wahrnehmung getäuſcht glaubte, auch den hinabwärtsführenden Weg wieder eingeſchlagen hatte.

„Vincenz!“ rief da Eliſabeth, die dem freudigen Drange, den Mann ihrer Wahl wieder zu ſehen, nicht länger widerſtehn konnte, mit lauter Stimme. Sie war gehört worden, die Schritte näherten ſich und nach wenigen Augenblicken trat um eine Wendung des Pfades nicht die ſchlanke Geſtalt des jungen Waßmer, nicht die düſtere des Schützen von Stanzſtaad, ſondern die leichte, zierliche Figur des von Eliſabeth gefürchteten, von Luiſen ſcherzhaft und ſpöttiſch herbeigewünſchten — Vetters Landolin.

## Fünftes Kapitel.

Doch es ſoll anders werden, ich gelob' es,
Ich will ihn brechen, dieſen ſtarren Sinn.

Es iſt ſchwer zu entſcheiden, welche Empfindung bei dem unwillkommenen Anblicke des Vetters ſich überwiegender in Eliſabeths Seele drängte: die des Schrecks über die unerwartete, plötzliche Gegenwart eines Mannes, in deſſen Betragen ſie bisher nur feindliche Abſichten gegen ihre Ruhe, in deſſen Geſinnungsweiſe ſie eine Tücke erkannte, die jedem, der ſich jenen Abſichten entgegenſtellte, gefährlich zu werden drohete, oder die des Unmuths über das Zudrängen eines ſolchen Gaſtes zu einer Zeit, in der ſie die Freuden, die ihr die Gegenwart ihres Pflegebruders Vincenz bringen ſollte, ungeſtört und ungeſchmälert zu genießen gehofft hatte. Sie konnte nicht gleich in den erſten Augenblicken ihre gewohnte, ruhige Faſſung wieder gewinnen, und dem lauernden Auge Landolin's begegnete eine düſtere Wolke auf der Stirn des Mädchens, auf der ſonſt nur Sanftmuth und Klarheit strahlten. Luiſe konnte und wollte das unbehagliche Gefühl, das ihr der Anblick Landolin's wie einen bittern Wermuthstrank in die Seele goß, nicht mäßigen. Sie ſchlug nach einer häßlichen Stechfliege, die ſich in ſummenden Kreisbewegungen der Wange der Freundin näherte und ſagte, den Blick feſt und beſtimmt auf Landolin heftend:

„Das widrige Inſekt! Es gibt nichts häßlicheres, als ein ſolches Thier, das uns allenthalben hin verfolgt, allenthalben ſich zudrängt, um durch ſeinen Stachel zu verwunden, durch ſein Gift Schmerzen zu verurſachen. Nirgends iſt man vor ihm ſicher. Daheim weiß es jeden Augenblick, in dem ein Fenſter ſich öffnet, eine Thüre klafft, zu benutzen und ſich in das Innere der Häuſer zu ſtehlen, ſich dort feſtzuſetzen, und ſeine Angriffe meiſtens gegen eine beſtimmte

Perſon zu richten, die durch irgend eine Eigenſchaft, welche in den Augen einer ſolchen Creatur als ein Vorzug gilt, ſich auszeichnet; hier verfolgt es den harmloſen Wanderer in die Einſamkeit der Felſen hinauf, wo er endlich einmal Ruhe und Frieden vor dem ſchlechten Treiben ſo vieler Weltkinder zu finden hofft, und läßt ihn erkennen, daß es keinen Ort gibt, weder das Heiligthum des eigenen Hauſes, noch das weite Gebiet der freien Natur, wo der Menſch ſich der Zudringlichkeit eines ſolchen widrigen, heimtückiſchen, ſtechenden Geſchöpfes erwehren kann. Habe ich nicht Recht, Vetter **Landolin**? Verdient ein ſo unverſchämtes Weſen nicht vollkommen den Abſcheu, den ich gegen ſein Thun und Treiben recht tief und innig empfinde?“

**Landolin** hatte, ohne eine Miene zu verändern, mit jenem milden Lächeln, das die Mädchen ſelten aus ſeinen Zügen verſchwinden ſahen, die Worte **Luiſens** angehört. Noch während dieſe ſprach, gelang es ihm, das Inſekt, das **Eliſabeth** noch immer umſchwebte, mit einer leichten Bewegung der Hand zu haſchen. Er warf es zu Boden, tödtete es und erwiederte:

„Von dieſen Feinden kann man ſich mit einiger Gewandtheit leicht befreien. Aber es gibt ſchlimmere Geſchöpfe, die ſich, ſtatt in die Gemächer der Menſchen nur, in ihr Vertrauen ſtehlen, ſtatt im offenen Kriege, in dem „weiten Gebiete der freien Natur“, wie **Luiſe** ſich auszudrucken beliebt, ihre Angriffe zu bewerkſtelligen, ſie heimlich ausführen auf die redlichen Abſichten eines Andern, auf ſeine Ehre, auf ſeinen guten Namen. Sie ſind ſchwer zu erkennen, während dieſe elenden Inſekten ihre Natur und ihre Abſichten klar genug an den Tag legen, daß man ſie vereiteln kann. Jene wandeln oft in reizender Geſtalt einher, nennen ſich Freunde oder Freundinnen und ſtreuen ihre wuchernde, giftige Saat da aus, wo ein umſichtiger, wohlgeſinnter und verſtändiger Gärtner ein Feld beſtellen möchte, das einſt ſchöne Früchte tragen dürfte. Habe ich nicht Recht, **Luiſe**?“ ſetzte er, ohne irgend einen Ausdruck von Spott oder Hohn in den Ton ſeiner Stimme zu legen, hinzu: „Verdienen dieſe Weſen nicht weit mehr jenen Abſcheu, als die armen Inſekten, die nur dem Triebe folgen, den die Natur in ſie gelegt hat?“

Luiſe biß ſich in die Lippe, aber ſie konnte dem boshaften Vetter den Sieg noch nicht einräumen. Während dieſer ſich ihrer Freundin näherte und die Hand Eliſabeths an die Lippen zu führen ſuchte, was ſie jedoch durch eine raſche Bewegung vereitelte, ſagte jene in einem Tone, den ſie mit dem Ausdrucke der Treuherzigkeit auszuſtatten ſuchte:

„Du mußt nicht glauben, Landolin, daß ich dich etwa unter jener Stechfliege verſtanden haben will, die immer zur ungelegenen Zeit kommt und ſich allenthalben aufdringt und deren man ſich nicht zu erwehren vermag, wenn man nicht etwa deinen Muth, deine Geſchicklichkeit und das mörderiſche Talent beſitzt, das du an den Tag gelegt haſt. Wir haben von früher Kindheit an in einem zu nahen traulichen Verhältniſſe gelebt, um ſolcher Allegorien zu bedürfen, wenn wir einander die Wahrheit ſagen wollen. Lieber Landolin — würde ich dich geradezu anreden, wenn du zum Beiſpiele meiner Freundin Eliſabeth ſo ſehr zur Laſt fieleſt, wie jene Stechfliege — wie kannſt du nur ſo wenig Zartgefühl beſitzen, ein ſchwaches Frauenzimmer, dem die Natur ſo wenige Mittel der Vertheidigung verliehen, das ſie mit einem zu ſanften, gütigen Charakter ausgeſtattet hat, als daß es deine Zudringlichkeiten mit der Beſtimmtheit, der Entrüſtung, die ſie hervorzubringen geeignet ſind, zurückweiſe, wie kannſt du dieſes Weſen, gegen welches ſchon das Geſetz der Schicklichkeit und des Anſtandes Schonung und Achtung in deine Seele gelegt haben müßte, mit tauſend Angriffen, die ihm zur Laſt, zur Qual gereichen müſſen, verfolgen? Wo bleibt dein männlicher Stolz, den eine Verſchmähung empören, den ſie zu einem würdigen, ernſten Zurücktreten veranlaſſen ſollte? Wohin hat ſich jene Rechtlichkeit, jener edle Sinn verborgen, der jeden Schleichweg verachtet, der nicht heimlich zum Ziele zu gelangen ſucht, wo Verletzung des Andern, Beförderung der eigenen verdammungswürdigen Leidenſchaft harrt? Vielleicht hinter den Mops der Tante Brigitte, dem du Zuckerbrod reichſt, während du meiner Freundin Galle miſcheſt, oder hinter die Tante ſelbſt, die deine ſüßen Reden erfreuen, wie den Mops dein Zuckerbrod? — Sieh', lieber Landolin, ſo würde ich offen und ungeſcheut zu dir geſprochen haben, wenn mir es nur irgend im Sinne gelegen hätte, dir eine Ueberläſtigkeit, eine Zudringlichkeit, wie der Stechfliege, vorzuwerfen!"

Der Vetter hielt es nicht für rathſam, ein Geſpräch weiter zu verfolgen, in dem ſeine Gegnerin eine Reizbarkeit zeigte, die ſonſt nicht in ſo ſtarken, beißenden Ausdrücken an den Tag trat, und das ihn zu weit ab von dem Plane, den er auf das glückliche, nur durch den Zufall herbeigeführte Zuſammentreffen mit Eliſabeth an dieſem ländlichen Aufenthalte, wo er ungeſtört ſeine Bewerbungen fortſetzen zu können glaubte, gründete. Er ſah ein, daß es für ihn von großer Bedeutung ſey, ſich nicht ganz mit

Luiſen zu überwerfen, und ſuchte deshalb der Unterhaltung eine andere, friedlichere Richtung zu geben, indem er ſich mit den Worten zu Eliſabeth wandte:

„Wir haben uns noch nicht einmal begrüßt, liebe Eliſabeth, und es iſt doch in der That des Grußes werth, wenn man auf ſo abgelegenen, einſamen Gebirgspfaden, fern von der Heimath, einander unerwartet begegnet, wenn uns eine ſolche Begegnung als eine Fügung des Himmels erſcheinen kann, der wir folgen ſollten, in ihr eine ſchöne Hindeutung auf die Zukunft erkennend. Vor einer halben Stunde lange ich in Egeri an, ich vernehme die Anweſenheit der Freundinnen auf des Vaters Meierhofe, ich ſehe Euch in der Ferne dieſer Felſengegend zuwandeln und das Gefühl, das mich Euch folgen hieß, iſt gewiß ein verzeihliches und kein verdammungswerthes!“

„Ich begreife nur nicht,“ verſetzte, indem ſie es umging, den Vetter willkommen zu heißen, Eliſabeth, „wie du dich entſchließen konnteſt, Zürich zu einer Zeit zu verlaſſen, wo Tante

Brigitte ihre Wohnung bei deiner Mutter genommen hat, wo ſie bei den Verwirrungen, die auch dort der Geiſt der Partheien, die Zwietracht unter den Einwohnern veranlaßt, ganz beſonders auf deinen Schutz und deinen Beiſtand in irgend einer Unannehmlichkeit, die ſie oder meinen Oheim, der im Hauſe ſeines alten Freundes, des geiſtlichen Herrn, zu Beſuch eingekehrt iſt, treffen könnte, rechnet?"

„Wie," ſagte Landolin im Tone einer Betroffenheit, der hinlänglich bewieß, daß ſeinen Worten in der That Wahrheit zum Grunde liege, „Tante Brigitte befindet ſich in Zurich und dein Oheim, der verehrte Greis, hat ſeinen Aufenthalt der Ruhe, das friedliche Leben, deſſen er bedurfte und ſo ſehr gewohnt war, verlaſſen, um ſich in jenes Gewühl der Stadt, das du ganz richtig geſchildert haſt, zu ſtürzen? Ich weiß von dieſem Allem nichts. Ich bin ſchon ſeit länger als acht Tagen von Zürich entfernt."

„Herr Waßmer iſt dort und Jungfrau Brigitte," nahm Luiſe das Wort, „und wir ſind, wie du bereits in Egeri gehört, und dich ſpäter mit eigenen Augen zu überzeugen für gut gefunden haſt, hier im Thale, um uns während dem des ſtillen, einſamen Landlebens zu erfreuen. Was führt denn aber dich, du Muſterbild aller Modeherrn, du zartgeſchaffenes Weſen, das ſo leicht von einer rauhen Luft verletzt wird, in dieſen Grund, wo alle Bequemlichkeiten, deren du dich daheim erfreuſt, alle Leckerbiſſen, die dort deine Tafel zieren, ſich auf das Einfachſte, Nothwendigſte beſchränken? Was kann dich nur noch eine Sekunde hier feſſeln, da es dir bekannt iſt, daß Tante Brigitte mit ſehnſüchtigem Blicke aus deinem Hauſe auf deine Ankunft ausſchaut, daß die Steine des Damenbretts, bei dem ſie dich zum Kampfe erwartet, ſchon geordnet ſind, daß ihr Mops nach deiner Gegenwart, wie nach deinem Zuckerbrode, ſehnſüchtig knurrt?"

Luiſe hatte eine Stellung eingenommen, in der ſie den Vetter von ihrer Freundin ſchied, ſo daß dieſe ruhig den Felſenpfad weiter hinanſteigen konnte, ohne daß Landolin, von der ſtill ſtehen bleibenden Luiſe abgehalten, ihr auf dem ſchmalen, nur für eine Perſon Raum laſſenden Wege, zu folgen vermochte.

„Wie ſchon geſagt,“ antwortete er eilig und mit einiger Verlegenheit auf die von Luiſen an ihn gerichtete Frage, „nur der Zufall führt mich hierher. Wenigſtens regte ſich, als ich mich entſchloß, das Egerithal zu beſuchen, keine Ahnung, eine ſo theuere Verwandte, wie Eliſabeth, eine ſo gütige Freundin, wie dich, hier zu finden, in meiner Seele. Aber komm, Luiſe! Laß uns weitergehn! Eliſabeth iſt ſchon unſern Blicken entſchwunden, ſie iſt weit voraus, und es dürfte ſchwer halten, ſie auf dieſem abſcheulichen Wege ſo bald wieder einzuholen.“

„Ey, Landolin,“ verſetzte Luiſe, indem ſie mit gefliſſentlicher Langſamkeit einige Schritte aufwärts richtete und dann wieder ſtehn blieb, „du ſcheinſt während der kurzen Zeit, in der wir uns nicht geſehen haben, unter Barbaren, die nichts von den Vorzügen ahnen, welche uns eine höhere Kultur unſerer geſelligen Verhältniſſe gewährt, gelebt zu haben! Wo bleibt deine viel gerühmte Galanterie, die feine zartſinnige Rückſicht gegen Frauen, die dich immer ſo ſehr auszeichnete, da du es für ganz in der Regel hältſt, Eliſabeths Geſellſchaft der meinigen vorzuziehn, und du dir nicht einmal den Zwang auflegſt, mir das zu verſchweigen?“

„Luiſe iſt immer witzig, immer geiſtreich,“ erwiederte ausweichend Landolin, der anfing, in dem Benehmen des Mädchens die Abſicht, ihn von Eliſabeth zu entfernen, zu vermuthen, „aber ſie ſieht auch gewiß eben ſo gut, wie ich, ein, daß es gegen die Pflicht der Freundſchaft gehandelt wäre, wenn wir ein Mädchen, wie Eliſabeth, das der Bergwanderungen nicht gewohnt iſt, auf dieſem gefährlichen Pfade, deſſen eine Seite ſteil aufſteigende Felſenwände, deſſen andere klippenvolle Abgründe begrenzen, ſich ſelbſt überlaſſen wollten. Um Eliſabeths Willen bitte ich dich: laß uns ihr raſch nacheilen!“

„Das wollen wir!“ entgegnete in einem feſten Tone Luiſe und begann wiederum zu

Landolins Troſte ihren Weg den Berg hinan fortzuſetzen. Bald aber mußte der junge Mann ſich überzeugen, daß entweder wirkliche Ermudung oder der ſchadenfrohe neckende Geiſt, den ihn das Mädchen ſo oft empfinden ließ, oder gar eine geheime, ſchlimmere Abſicht, ſie bewog, ihren Schritten eine Schwerfälligkeit beizulegen, die jede Hoffnung, die Voraneilende, wenn dieſe nicht etwa aus eigenem Antriebe ſelbſt harren wollte, in der erſten halben Stunde zu erreichen, vereitelte. Um die Ungeduld Landolins zu vermehren und endlich auf den höchſten Grad zu treiben, blieb ſie in kleinen Zwiſchenräumen, die ein Kind unermüdet zurückgelegt haben würde, ſtehen, verſicherte, ſie müſſe erſt ausruhen, ehe ſie weiter gehn könne, und beantwortete alle Beſchwörungen des verzweifelnden Vetters mit jenem ſpöttiſchen Lachen, in welchem er den Ausdruck der unveränderlich feindſeligen Geſinnungen, welche ſie gegen ihn hegte, erkannte.

„Luiſe,“ ſagte er endlich, nachdem ein Ruf, den er nach Eliſabeth ſandte, unbeantwortet geblieben war, mit einer Heftigkeit, die zu ſeiner gewöhnlichen ſüßen Redeweiſe im lebhafteſten Widerſpruche ſtand, „du gefällſt dir darin, meiner zu höhnen, aber es könnte eine Zeit kommen, in der dich das gereuen dürfte! Ihr Alle verrechnet Euch in mir und die Zukunft wird es lehren. Weil ich ſanft und nachgiebig bin, weil ich es immer unter meiner Würde gehalten habe, böſe Reden mit gleichen zu erwiedern, weil ſo Manches mein Ohr getroffen hat, was ſchweren Nachtheil über Euer Haus bringen könnte und dennoch getreu von mir bewahrt worden iſt, weil ich mich immer als den gutmüthigen, nachgiebigen und geduldigen Landolin gezeigt habe, meint Ihr, daß man mich behandeln könne, wie es jede Laune Euch eingibt, wie ein muthwilliges oder gar ſtrafbares Gelüſt Euch antreibt. Die Zeit iſt nahe, wo Ihr den Landolin unter einer andern Geſtalt kennen lernen werdet,“ fuhr er in einem boshaften Tone fort, der zugleich den Ausdruck eines Stolzes enthielt, der bis jetzt Luiſen fremd an ihm geweſen war. „Und jetzt, Luiſe, bitte ich dich noch einmal, nicht länger meine Annäherung an Eliſabeth zu verhindern, ich dürfte ſonſt die Rückſichten aus den Augen ſetzen, die ich bis jetzt noch immer gegen dein Geſchlecht beobachtet habe!“

Das Mädchen war an einer Wendung des Pfades ſtehen geblieben und Landolin würde, wenn er ſich nicht ſo ſehr der Heftigkeit ſeiner, einmal den Damm der gewohnten Selbſtbeherrſchung überſchreitenden Leidenſchaft überlaſſen hätte, bemerkt haben, daß Luiſe durch die Erſcheinung eines jenſeits der Wendung des Weges befindlichen Gegenſtandes, der ſeinem eigenen Auge noch verborgen war, für einige Augenblicke in ein lebhaftes Erſtaunen, in eine Betroffenheit, die aber keineswegs irgend einen Unmuth an den Tag legte, verſetzt worden war, ſie ſah ſcharf hin und machte eine leichte grüßende Bewegung mit dem Kopfe. Dann wandte ſie ſich mit ſcheinbarer Aengſtlichkeit um, ſah beſtürzt auf den Vetter und ſagte in einem furchtſamen Tone, der jedoch den Spott, der eigentlich hinter ihm ſteckte, nicht verleugnen konnte:

„Landolin, du biſt ſchrecklich in deinem Zorne! Welcher böſe Geiſt hat ſich deiner bemächtigt, daß du grade mich zum Opfer eines Unmuths, eines ausbrechenden Grimmes erſehn haſt, der dich ſo ſehr entſtellt, daß Tante Brigitte in dieſem Augenblicke alle jene zarten Reize vermiſſen würde, die ſich ſonſt, wie ſie behauptet, in deiner Perſon vereinigen? Was habe ich arme Unſchuldige verbrochen, um hier einſam und verlaſſen, ohne einen männlichen, deines Angriffs würdigen Beiſtand von den Aeußerungen dieſer unerklärlichen Wuth getroffen zu werden? Liegt es an meinem Willen, daß Eliſabeth eine rüſtigere Bergwanderin iſt, als ich, kann ich ſelbſt mir Kräfte verleihen, die mir die Natur verſagt hat? Und dann, Landolin, muß ich dir geſtehen, daß mir Eliſabeths ganzes Betragen verdächtig ſcheint, daß ich ſtark muthmaße, ſie habe irgend einen geheimen Bewegungsgrund uns in einer ſo flüchtigen Weiſe vorzueilen, ſie wiſſe vielleicht, daß eben am Ausgange des Gebirgspfades Jemand harre, deſſen Nähe eine größere Anziehungskraft auf ſie übe, als ſelbſt deine und meine Gegenwart. Um mich nun davon zu überzeugen, will ich mich zu einer außerordentlichen Anſtrengung entſchließen. Ja, Landolin, dir zu gefallen will ich meine Kräfte auf die Probe ſtellen, ob ich trotz des ſtarken Vorſprungs, den Eliſabeth ſchon vor uns hat, ſie dennoch einzuholen vermag! Dich ſelbſt will ich nicht zwingen mich zu begleiten. Du haſt dein Unbehagen an meiner Geſellſchaft zu offen ausgeſprochen, als daß ich ſie dir aufdringen möchte. Aber ich laſſe dir eine andere zurück, eine Geſellſchaft, welche dir um ſo mehr gefallen wird, da ſie den Reiz der Neuheit, der Euch Stadtherrn ſo ſehr anzieht, für ſich hat. Lebe wohl, Landolin! Ich werde Eliſabeth von dir grüßen!“

Bei dieſen Worten war das ſchalkhafte Mädchen raſch um die Felſenecke verſchwunden. Landolin, noch mehr gereizt und erbittert, ſäumte keinen Augenblick, ihr zu folgen.

„Ihr Alle ſollt den Landolin kennen und fürchten lernen!“ ſagte er ergrimmt für ſich hin. „Ihr wißt nicht, welche Macht in ſeine Hände gelegt worden iſt. Wenn Ihr Euch nicht ihm fügt, ſo ſollt Ihr vor ihm zittern!“

Er wollte mit verdoppelten Schritten aufwärts eilen, er heftete den Blick an den Boden, um bei dieſer Eilfertigkeit jeden Fehltritt auf dem lockern Steingeröll des ungleichen Grundes zu vermeiden. Da warf plötzlich ein Gegenſtand, der ihm in den Weg trat, ſeinen dunkeln Schatten in dieſen, da erhob er das Auge und ſah dicht vor ſich, den Pfad verſperrend, die mächtigen Umriſſe des Schützen von Stanzſtaad, der mit untergeſchlagenen Armen und dem gewöhnlichen düſtern Blick ſeines Auges, der dem Stadtjunker drohend und Unheil verkündigend erſchien, ihn anſtarrte. Der Schütz ſtand unbeweglich, er hatte das Anſehn, als ſey er zum Wächter des Felſenpaſſes beſtellt und feſt geſonnen, dieſen einem jeden, den er nicht für berechtigt halte, ihn zu betreten, mit aller Kraft, die ſein rieſiger Gliederbau verbürgte, zu verſperren.

Es iſt unmöglich das Entſetzen zu beſchreiben, das bei dem überraſchenden Zuſammentreffen mit dieſem Manne, in allen Zügen, in der ganzen Perſon Landolins an den Tag trat. Er erkannte in ihm recht wohl denjenigen, den er in jener Nacht beim Erklettern von Eliſabeths Fenſter belauert, den er ſpäter, im Tannengebüſch verborgen, belauſcht, als einen Boten von Vincenz, als den geächteten Schützen von Stanzſtaad kennen gelernt hatte. Aber dieſe Ueberzeugung konnte es nicht allein ſeyn, die plötzlich alle Kräfte ſeiner Seele lähmte, ihn in einem ſo hohen Grade erſchütterte und alle Farbe von ſeiner Wange entweichen machte. Er mußte ſich eines heimtückiſchen, verderblichen Unternehmens gegen dieſen Mann anklagen, das böſe Gewiſſen wurde bei ſeinem Anblicke lebendig in ihm und jene Furcht, die einen feigen, im Verborgenen boshaft wirkenden Gegner ergreift, wenn die Erſcheinung des unbeſorgten, ſich ſicher wähnenden, aber im offnen, gleichen Kampfe übermächtigen Verfolgten unerwartet vor ihn tritt, hatte ſich ſeiner bemeiſtert. Gleich im erſten Augenblicke, der ihm die Geſtalt des finſtern Schützen zeigte, von dem die Sage ging, daß er jeden Franzoſen, jeden, welcher der neuen Umgeſtaltung der Dinge im Schweizerlande anhänge, mit blutdürſtigem, unverſöhnlichen Haſſe verfolgte, fuhr Landolins Hand mit einer unwillkührlichen und haſtigen Bewegung nach ſeiner Bruſttaſche, als habe er Sorge für einen Gegenſtand, der ſich hier befinde und in irgend einer Beziehung mit dem Schützen ſtehe, zu tragen. Eben ſo raſch, wie er die Hand erhoben hatte, ließ er ſie wieder ſinken. Seine Beſtürzung, der Augenblick, der ihm eine große, dringende Gefahr zu enthalten ſchien, geſtatteten ihm keine Ueberlegung. Er ſah noch einmal zu dem Schützen auf, er glaubte einen drohenden, gefährlichen Ausdruck in ſeinen Zügen zu leſen, hoch oben zwiſchen einer Lichtung der Felſen erſchien zum letztenmale das weiße Gewand der flüchtigen Luiſe, deren Spottgelächter er zu vernehmen wähnte: dann kehrte er dem Manne, deſſen Begegnung ihn in dieſen erregten Zuſtand verſetzt hatte, den Rücken und floh, indem er einige unverſtändliche Worte vor ſich hin murmelte, mit der Eil eines ertappten Verbrechers den Felſenpfad in das Egerithal hinab.

Walter Brenni blickte ihm ſinnend nach. Einige Worte, welche Luiſe ihm im Vorübereilen zugeflüſtert hatte, waren hinreichend geweſen, ihm Landolin als denjenigen zu bezeichnen, den Seppi mit dem Namen des ſüßen Junkers belegt, vor dem ſie, an jenem Abende in dem Hauſe im Sihlgrunde, Vincenz gewarnt hatte. Das Aeußere, das ſeltſame Benehmen des Zürichers waren nicht geeigten, den Argwohn, den Seppi ausgeſprochen, zu widerlegen. Der Scharfblick des Schützen erkannte in dem Weſen des Betretenen eine Schuldbewußtheit, die ſich überraſcht, vielleicht errathen ſah.

„Der führt nichts Gutes im Sinne!“ ſprach Walter halb laut zu ſich ſelbſt, indem er ſich umwandte und ſeine weiten Schritte dem obern Theile des Felſenpfades zulenkte. „Aber hier im Egerigrunde möchte er vergebens Gehülfen zu der Ausführung ſeiner böſen Abſichten werben wollen! Hier ſchlagen lauter treue Schweizerherzen und das Auge des Schützen ſoll über ſein Thun und Treiben wachen!“

## Sechstes Kapitel.

Gebt ihm die Hand! Sein wiederkehrend Herz
Verdient Vertrauen.

Inden wir hoffen, daß Eliſabeth durch eine erfreulichere Begegnung für die unwillkommene des Vetters Landolin, in den Höhen des Moorgarten Entſchädigung gefunden hat, erſuchen wir den freundlichen Leſer, uns in die ländliche Wohnung der Seppi Flüeli zu folgen, wo wir die junge Frau, nachdem ſie die Arbeiten des Tages unter das Hausgeſinde vertheilt hat, mit den Vorbereitungen für die Bewirthung ihrer Gäſte beſchäftigt finden. Aus ihrem friſchen, heitern Angeſichte ſtrahlte die

Freude, die ſie unter der Erfüllung dieſer kleinen Haushaltungspflichten darüber empfand, daß ſie Gäſten gewidmet waren, an die ſie nicht nur das Gefühl perſönlicher Zuneigung, ſondern auch das der in ihrer Familie fortgeerbten Dankbarkeit gegen Alle, welche zu dem Hauſe des Grundherrn gehörte, band. Ulli war hinaus auf den See gefahren, um einen Zug gegen die herrlichen Lachsforellen, deren kein See in der Schweiz köſtlichere enthält, als eben der kleine Waſſerſpiegel von Egeri, zu verſuchen. Nur ein junges Mädchen von etwa vierzehn Jahren, eine Schweſter Ulli's, war ihr zur Hülfe zurückgeblieben und ein trotzig und finſter blickender Knabe von gleichem Alter, der im Zutragen der Dinge, die etwa, um die Mahlzeit recht ſtattlich auszurüſten, aus andern Häuſern des Dorfes herbeigeſchafft werden mußten, ſich thätig zeigte. Er war eine Waiſe aus dem letzten Kampfe, den die Männer von Schwyz am Moorgarten und am Rothenthurme im vorigen Jahre ſiegreich geſtritten hatten. Seine Verwandten hatte das Elend des Krieges ſchwer getroffen, ſie irrten umher ohne Obdach, ſie waren ſelbſt Bettler, ſie konnten nichts thun für den elternloſen, verlaſſenen Knaben. Da brachte ihn eines Tages Ulli mit nach Hauſe, erzählte ſeinem Weibe das Unglück, das ihn verfolge, gedachte des Vaters als eines tapfern, ihm befreundet geweſenen Mannes, der dem Vaterlande große Dienſte geleiſtet habe, und es wurde nun gleich abgemacht, daß er als ein Genoſſe des Hauſes angeſehen, als ein Glied der kleinen Familie gehalten werden ſolle. Jageli — ſo nannte ſich der Knabe — that von dieſem Augenblicke an Alles, wodurch er glaubte, ſich den Pflegeeltern gefällig und angenehm erzeigen zu können; aber der finſtere Trotz, ein Grimm, der ſich tief in ſeine Seele eingewurzelt und hier nur mit Gewalt gebändigt werden zu können ſchien, wich nie aus ſeinem Blicke und aus ſeinen Zügen. Er war Zeuge ſchrecklicher Ereigniſſe geweſen und dieſe hatten einen allzutiefen Eindruck auf ein Gemüth, deſſen Empfänglichkeit eben aufzuleben begann, gemacht, als daß ſeine Seele ſich leicht einem heitern, beſänftigenden Einfluſſe hätte öffnen können. Nur wenn er mit Seppi's Kind ſpielte, wenn dieſes ihn in unbewußter Heiterkeit anlächelte, dann verſchwand auch wohl von ſeiner Stirn jener drohende Zug und ein trübes Lächeln zeigte ſich um den ſonſt, wie in tiefer Bitterkeit, zuſammengepreßten Mund. Man hätte ihn das verkleinerte Bild Walter Brenni's nennen können, wenn nicht dem düſteren Ernſte des Schützen etwas Weiches, Wehemüthiges beigemiſcht geweſen wäre, was ſich in dem Aeußern des Knaben nicht fand.

Seppi bewegte ſich mit großer Lebendigkeit um die lodernden Heerdfeuer in der geräumigen Küche, deren Wände eine Menge hell glänzenden Kupfer- und Zinngeſchirrs zeigten, das von dem Ordnungsgeiſte und der Reinlichkeitsliebe der Hausfrau ein rühmliches Zeugniß ablegte. Das junge Mädchen hatte vollauf zu thun, ihren Geboten Folge zu leiſten; der Knabe lehnte in einem Winkel, die weitern Aufträge der Pflegemutter erwartend. In dem heitern Gemüthszuſtande, in welchem ſich Seppi jetzt befand, ſummte ſie ein frohes Liedchen nach dem andern vor ſich hin, während ſie ihre Thätigkeit durchaus nicht und ihren Geſang nur dann unterbrach, wenn ſie des Beiſtandes ihrer Gehülfen bedurfte und dieſen eine Anweiſung zu ertheilen hatte.

„Jageli,“ ſagte ſie, indem ſie mit einemmale von dem Heerde zurücktrat und nach Außen hinhorchte, „es geht jemand auf dem Hausgange. Ich höre ſchwere Tritte und ein unſicheres Umhertappen, wie von Einem, der noch nicht bekannt iſt im Hauſe des **Ulli Flüeli** und nach den Bewohnern, mit denen er zu thun haben mag, ſucht. Sieh' hin, Knabe, wer es iſt! Findeſt du einen Armen, ſo weiſe ihn nicht zurück, denn heute ſoll niemand mit bekümmertem Herzen von der Schwelle dieſes Hauſes weichen.“

Der Knabe entfernte ſich und kehrte nach wenigen Augenblicken wieder. Er trug in jeder Hand ein Gewehr, ſeine Augen glänzten und hingen unverwandt an den Waffen.

„Es iſt der Knecht aus dem Wirthshauſe

in Rothenthurm,“ ſagte er. „Er bringe im Auftrage ſeines Herrn dieſe beiden Stutzen. Ihr wüßtet ſchon, was es für eine Bewandtniß damit hätte und wem ſie angehörten! Habt Ihr etwas zu beſtellen an den Mann?“

„Es iſt gut,“ verſetzte Seppi,“ ohne ſich die Zeit zu nehmen, einen Blick auf die Gewehre zu werfen. „Ich kann mir ſchon denken, was es für eine Sache iſt mit dieſen Stutzen und ſie ſollen in die Hände derjenigen kommen, die das nächſte Recht darauf beſitzen. Trage ſie hinein in's Wohnzimmer und bewahre ſie an einem ſichern Orte, daß nicht irgend jemand, der mit Feuergewehr nicht umzugehen weiß, einen Schaden durch ſie nimmt. Dem Manne gib ein Glas Chrüſiwaſſer und ein Stück Käſe. Er wird beides gebrauchen können, denn er hat doch in der Frühe des Tages ausgehen müſſen und die friſche Morgenluft zehrt.“

Jageli nahm die Stutzen auf ſeine Schultern und verließ die Küche, um den Auftrag, den er erhalten hatte, auszuführen. Die Hausfrau begann ihren Geſang nicht wieder, ſondern ſchien, während ſie mit fortwährender Emſigkeit in ihrem Berufe wirkte, von einer unangenehmen Erinnerung, von einem unbehaglichen Gefühle ergriffen, das ein trübes Wölkchen auf ihre Stirne hervorrief.

„Der widerwärtige Stadtjunker,“ grollte ſie im halblauten Selbſtgeſpräche. „Oben in den wilden Hochgebirgen, am Glärniſch, am Dödi und fern in den Gletſcherwüſten der Aarhörner ſoll es, wie die alten Leute verſichern, böſe Geiſter geben, die mit leichtſinnigen oder ſchlechten Menſchen einen Packt ſchließen um ihrer Seele willen und ihnen dann dienen zu ihren Abſichten, die Gemſen ihnen ſtellen zum Schuſſe, Kryſtallhölen öffnen und jenen helfen, ihre Schätze an's Tageslicht bringen. Wenn das wahr iſt, ſo ſieht der ſüße Vetter der Jungfrau Eliſabeth auch gewiß mit einem ſolchen böſen Geiſte im Bunde und dieſer hat ihn grad' heute hierhergeführt, um den jungen Leuten die Freude zu ſtören, und wer weiß, was für böſe Dinge anzuſtiften. Wenn er mir nur nicht wieder in's Haus tritt, wenn er nur nicht zu Mittage kommt und durch ſeine Gegenwart meinen lieben Gäſten Wermuth in die Speiſen, Galle in das Getränk miſcht. Am Ende fiele die Schuld auf meine Kochkunſt und jedermann würde glauben, ich hätte irgend etwas verſäumt, meine Nachläſſigkeit mache die Speiſen bitter, ich ſetzte den Freunden ungenießbares Getränk vor! Die heilige Jungfrau behüte jeden Chriſtenmenſchen vor ſolchen Schleichern, wie der Stadtjunker! Ich kann ihm nun einmal nicht trauen, weil er immer freundlich iſt, immer ſchmeichelt und lächelt, es mag ihm Gutes oder Schlimmes widerfahren. Wer ſich ſo im Aeußern anſtellt, der birgt gewiß Arges im Innern. Sprich, Mädchen," wandte ſie ſich dann laut an ihre Gehülfin, „haſt du nicht bemerkt, wohin er ſeine Schritte gerichtet hat, als er dieſes Haus verließ? Iſt er hinab an den untern See oder hinauf gen Sattel und Rothenthurm gegangen?"

„Jageli ſagt, antwortete das Mädchen, „er habe mit großer Eile den Weg nach dem Moorgarten eingeſchlagen. Der Knabe hat, als er früher von Euch in's Wirthshaus geſchickt wurde, um Wein zu holen, ihn auch dort ſchon geſehen. Er ſey nicht allein gekommen, verſichert Jageli, er führe zwei Männer mit ſich, die ſolche Zeichen an ihren Hüten tragen, wie die Frohnboten der neuen Regierung', die vor einigen Wochen im Thale waren, um, wie ſie es nannten, Steuergeld zu erheben. Jageli war voll Ingrimm, als er mir das erzählte. Er meinte, wenn er ſeines verſtorbenen Vaters Gewehr hätte, ſo wollte er wohl allen ſchlechten Abſichten, die gewiß den Herrn mit den glänzenden Knöpfen auf dem Rocke hierher führte, ſchon zuvorkommen. Er wiſſe mit der Armbruſt das Schwarze in der Scheibe zu treffen, er würde auch mit dem Stutzen den Fleck nicht verfehlen, den er ſich zum Ziele erwählt habe!“

„Um aller Heiligen Willen,“ rief Seppi und ließ vor Schrecken ein Gefäß mit Milch, das ſie zum Feuer ſetzen wollte, zur Erde fallen, „der Bub' wird doch keinen thörichten, tollen Streich anfangen, der uns alle in's Unglück ſtürzen könnte? Jageli, Jageli," ſchrie ſie dann zur Thüre hinaus, „komm ſchnell herbei, ich habe mit dir zu reden!"

Der Knabe folgte ſogleich dem Gebote ſeiner Pflegemutter. Er erſchien mit erhitztem Angeſichte, in ſeinem Auge loderte ein noch lebhafteres Feuer, als früher bei dem Anblicke der Gewehre ſich gezeigt hatte, der trotzige Zug um ſeinen Mund war höhniſcher, drohender.

„Du ſollſt hier bleiben, Jageli," wandte ſich Seppi in einem ernſten, befehlenden Tone zu ihm, „du ſollſt das Haus nicht anders verlaſſen, als wenn ich dir es ausdrücklich gebiete. Ich höre, du haſt drohende Worte gegen den Stadtjunker, der früher hier im Hauſe war und nach den Jungfern Eliſabeth und Luiſe fragte, ausgeſtoßen. Hüte dich, irgend etwas Böſes gegen ihn zu unternehmen. Er iſt ein Verwandter unſeres Freundes und Wohlthäters, des Herrn Waßmer, und man ſoll nicht ſagen können, daß jemand aus dem Hauſe der Flüeli Ehrfurcht und Dankbarkeit ſo weit aus dem

Auge zu ſetzen vermöge, um einen der Angehörigen des Mannes, dem wir Alles ſchuldig ſind, zu beleidigen.“

„Er wird ſich ſelbſt ſchon Uebles genug zufügen, der Helvekler!“ verſetzte höhniſch lächelnd der Knabe. „Er iſt gekommen, um mit nackter Hand in einen fremden Bienenſtock zu greifen, aber die Bienen werden den Fremdling ihren Stachel empfinden laſſen, und ich glaube nicht, daß er ein ſolches verwegenes Stück noch einmal verſucht.“

„Was willſt du damit ſagen, Jageli?“ erwiederte Seppi beruhigter, indem ſie emſig wieder in ihrer Beſchäftigung einzubringen ſuchte, was ſie verſäumt hatte. „Iſt dir irgend etwas bekannt geworden von den Abſichten des Stadtjunkers? Weißt du, was ihn hierher führt, ob er einen böſen Anſchlag im Sinne trägt, und gegen wen dieſer gerichtet iſt?“

Der Knabe trat geheimnißvoll näher, führte die Hausfrau zur Seite und ſagte dann in einem gedämpften Tone, ſo daß das Mädchen ſeine Worte nicht vernehmen konnte:

„Die Männer, die ihn begleiten, ſtanden auf der Treppe im Wirthshauſe, als ich im Kellergange auf den Knecht wartete, der mir den Wein zapfen ſollte. Sie konnten mich nicht ſehen, ſie vermutheten nicht, daß ihre Reden von einem belauſcht würden, dem kein Wort verloren ging. Der fremde Ketzer iſt ein Bote der neuen Regierung, die jetzt drüben in Luzern ſitzt und über das ganze Schweizerland gebieten möchte zum Nutzen der Welſchen, wenn das Schweizerland nur auch ſo geneigt zum Gehorſam wäre, wie ſie zum Befehlen. Er will ein Hirt werden für die jungen Männer des Landes, er will ſie aus den Alpen, wo ſie jetzt verborgen leben, herabtreiben und zuſammenbringen zu der Achtzehn-Dutzend Heerde, die ſich für die Welſchen ſchlachten laſſen ſoll. Aber dem Männlein mit den ſeidenen Strümpfen und den glänzenden Knöpfen wird es übel ergehen," ſetzte er mit einem bittern Lächeln hinzu: „wüßte es, was ich weiß, es ſetzte ſich im Augenblick wieder in ſein Berner Wägeli und gäbe dem Kutſcher einen neuen Thaler, daß er es ſo ſchnell, wie möglich, nach Luzern zurückführte.“

Seppi hatte, in ihre häuslichen Sorgen verloren, die letzten Worte, welche ohnehin von dem Knaben leiſer geſprochen wurden, nicht beachtet. Sie fühlte ſich beruhigt, daß Landolins Gegenwart nur einen allgemeinen Zweck habe, deſſen Erreichung ſchon ſo viele vor ihm vergeblich verſucht, daß nicht ein beſonderes Unternehmen verrätheriſcher Art gegen Vincenz und ihren Bruder, die, wie wir wiſſen, als Geächtete verfolgt wurden, ſeine Schritte in's Egerithal leite. Auch von dem Knaben fürchtete ſie nun nichts Arges mehr. Sie wiederholte ihr Gebot, nicht ohne ihre Erlaubniß in's Dorf zu gehen, ſie bedeutete ihn, ſich in's Schlafzimmer zu dem Kinde zu begeben, dem er mit großer Liebe zugethan war, und auf dieſes ſorgſam zu achten. Um aber auch keine Maßregel, welche die Vorſicht gebot, zu verſäumen, brach ſie ſich einige Augenblicke von ihren Geſchäften ab und eilte in's Wohnzimmer, um hier die gefährlichen Waffen, die leicht die tief im Gemüthe ſchlummernde Rachſucht Jageli's hätten reizen können, hinter Schloß und Riegel zu verwahren. Den Boten aus Rothenthurm fand ſie nicht mehr. Er hatte, wie ſie ſah, der Speiſe und dem Tranke mit einer Begierde, die nichts verſchont, zugeſprochen und darauf, ohne Abſchied zu nehmen, ſich entfernt. Sie bemerkte in ihrer Eilfertigkeit nicht, daß an der Stelle, wo er geſeſſen hatte, ein zuſammengefaltetes Papier lag, ſie räumte nur ſchnell das Eß- und Trinkgeſchirr von dem Tiſche, damit den zurückkehrenden Gäſten nichts in die Augen falle, was ihnen einen nachtheiligen Begriff von dem Ordnungsſinne der Hausfrau hätte beibringen können.

Während ſie nun wieder in der Küche regſam ihre Vorbereitungen zu dem Werke betrieb, deſſen gelungene Ausführung ihr als eine Ehrenſache erſchien, verſchwand nach und nach das düſtere Wölkchen von ihrer Stirn, ihre Heiterkeit kehrte zurück und ſie begann auf's Neue, jene Liedchen zu ſummen, in denen ſie durch den Gedanken an Landolins unerwartete Erſcheinung, an ſeine damals ihr gefährlich ſcheinenden Abſichten geſtört worden war. Sie hatte ſich von einem Freunde aus Schwyz einen Gemsſchinken zu verſchaffen gewußt, und ſtand eben im Begriff, dieſen mit grünen Blättern und Zweigen auszuſchmücken, als ſie Ulli's Stimme vom Eingange des Hauſes her vernahm und ihn bald ſelbſt in der Geſellſchaft eines Mannes erblickte, deſſen Gegenwart dem Hausherrn nicht erwünſcht ſeyn konnte, dem er aber doch aus vielen perſönlichen Rückſichten den Unmuth zu verbergen ſuchte, den ſie in ihm erregte.

„Du mußt mich auch ſchon als einen Gaſt aufnehmen, Seppi,“ ſprach mit einem trüben Lächeln Ulli's Begleiter, „wenn auch ſchon als keinen erwünſchten, wenigſtens nicht von Allen, vielleicht nur von Einer! Verſetzt Euch heute einmal zurück in eine Zeit, wo ich gern geſehen war hier im Hauſe. Vergeßt, was dazwiſchen liegt, damit auch ich es vergeſſe, denkt, es ſey ſo vieles gar nicht geſchehen, deſſen Erinnerungen ohnehin nicht erfreulich ſind und nur alte Wunden aufreißen, neue Schmerzen veranlaſſen!“

Es war Lothar, der vor der verlegenen Hausfrau Ulli Flüeli's ſtand. Er trug nicht das Kleid des Feindes, mit dem ſich ein Einzelner nicht gefahrlos außer den Städten und Dörfern, die von den Franzoſen beſetzt waren, zeigen durfte. Er war in einen ſchlichten Ueberrock gehüllt, deſſen einfacher, kunſtloſer Zuſchnitt ſeinem Aeußeren etwas Zweifelhaftes beilegte, ſo daß man ihn ebenſowohl für einen bemittelten Landmann, als für einen Bürgersmann aus irgend einem kleinen Orte halten konnte. Ulli ſtand ſchweigend und den Blick finſter an den Boden geheftet. Er ſchien es ſeiner Frau überlaſſen zu wollen, den Gaſt, dem er am Seeufer begegnet war, auf eine Weiſe zu empfangen, die alle widerſprechenden Rückſichten, welche ſich in dieſem Falle aufdrängen mußten, zu vereinigen vermöchte.

„Glaube mir, Seppi,“ fuhr Lothar mit einem Seufzer fort, „ich bin nicht anders geworden, wie ich damals war, da ich noch als ein Knabe mit dir und deinem Bruder ſpielte. Aber ein Fluch liegt auf meinem Schickſale, der Alles, was ich Gutes zu üben gedenke, in Unheil umgeſtaltet für die, denen ich nützen will, der die Arzenei, die ich biete, in freſſendes Gift verwandelt für jene und für mich ſelbſt. Ich irre umher, wie Cain, der den Bruder erſchlug, ohne ſeine Schuld in meiner Bruſt zu tragen, ich ſtehe bettelnd, wie der verlorne Sohn, vor dem Hauſe meines Vaters, ich begehre Einlaß und weiß noch nicht, ob ich zurückgewieſen oder aufgenommen werde. Seppi, du biſt ein Weib, und kennſt die Empfindungen, die mich hierherführen! Kannſt du mich von der Schwelle dieſes Hauſes zurückſtoßen, kannſt du mir eine kurze Freude vereiteln wollen, mit der ein günſtiger Augenblick die Qual meines Lebens erleichtern will?“

Bisher hatte Seppi vergebens in den Zügen ihres Mannes nach einem Merkmale geforſcht, das ihr andeuten konnte, welche Antwort ſie, um nicht gegen Ulli's Anſichten zu verſtoßen und um zugleich den Empfindungen, die in ihrem eigenen Herzen zu Gunſten des Jugendfreundes ſprachen, zu genügen, ertheilen ſollte. Jetzt glaubte ſie einen Ausdruck der Milde, ſogar einen Anflug von Rührung in Ulli's Antlitz zu bemerken. Sie ſchöpfte friſch Odem, und in einer Weiſe, die recht wohl an den Tag legte, daß ſie die Dienſte, die Lothar in der jüngſten Zeit ihr und den ihrigen geleiſtet hatte, nicht vergeſſen habe, ſagte ſie:

„Die Jungfrau Maria behüte, daß ich ſo arg gegen Euch verführe! Alles, was wir beſitzen, verdanken wir Eurem Vater und Euren Vorfahren, es iſt das Eigenthum Eueres Hauſes und wir ſahen es immer als ein ſolches an. Mögt Ihr Euch verändert haben, wir haben uns nicht verändert! Nur Euer Vater hat in dieſer Sache zu verfügen, aber wir nicht, und er hat uns nicht geboten, die Thüre ſeines Hauſes dem älteſten Sohne zu verſchließen, wenn er davor erſcheinen und Einlaß begehren ſollte. Im Sihlgrunde ſeyd Ihr ein ſchützender Engel geweſen für Ulli's Eltern, für mich und mein Kind und für hundert andere. Meint Ihr, das Gedächtniß einer Schweizerfrau erlöſche ſo bald für ſolche Hülfe in der Noth? Seyd uns willkommen, Junker Lothar! Wir wollen in Euch nur einen unſerer Freunde und Wohlthäter ſehen und alles Uebrige ſoll vergeſſen ſeyn an einem Tage, den wir heiter und freudig mit lieben Gäſten verleben wollen!“

Indem Seppi dem Lothar die Hand bot, unterließ ſie nicht, einen Seitenblick auf Ulli zu werfen, der ſie bald erkennen ließ, daß dieſer denn doch nicht ſo ganz einverſtanden mit der Art und Weiſe ſey, wie ſie einen Mann aufgenommen, der ſich als einen offenen Feind des Landes gezeigt hatte. Es ſchienen noch Zweifel und Bedenklichkeiten in ſeiner Seele zu walten, ohne deren Löſung ein ſo gerader, wahrheitsliebender Mann, wie der Pachter im Egerithale, nicht mit der Zufriedenheit und Beruhigung, die ihm Bedürfniß waren, gegen ſeinen Gaſt auftreten konnte. Er näherte ſich dem Junker, öffnete die Lippen, um zu ſprechen, zögerte dann wieder aus Furcht zu beleidigen, bis endlich der Drang ſeines Innern jede Rückſicht beſeitigte, und er nun in einem treuherzigen Tone an Lothar die Worte richtete:

„Junker Waßmer, Ihr habt einen Vater, deſſen Name im ganzen Schweizerlande gilt als der eines Ehrenmannes, von dem man weiß, daß er für das Recht und die Freiheit des Volkes Alles gewagt, der eben, weil er dem Volke das, was ihm gebührte, ſichern wollte, jahrelanges Elend und bittere Schmach im Kerker erdulden mußte. Die Bosheit ſeiner Feinde hatte ihn ſchwer getroffen, aber ſie konnte ſeine redlichen Geſinnungen für das Land nicht verändern. Er blieb feſt auch in der Noth des Gefängniſſes, ſtark, als er hörte, daß ſeine Lebensgefährtin aus Gram um ſein Mißgeſchick geſtorben. Am Züricherſee ward ſeine Befreiung mit unzähligen Freudenfeuern begangen. Sie loderten nicht nur auf den Hochwachten, ſie loderten in den Herzen der Landleute, und ſind ſeitdem nicht erloſchen, da Liebe und Ehrfurcht zu Eurem Vater ſie immerfort ſchüren. Auch hier am Egeriſee haben an jenem Tage unſere Feuer gebrannt, und wenn ſie nicht zu ihm hinüberleuchten konnten, ſo wußte er doch, daß das Freudenfeuer in unſern Herzen mit jedem andern wetteiferte. Wenn ich Eueres Vaters gedenke, Junker Waßmer, ſo fallen mir die würdigen Männer der alten Zeit, Werner Stauffacher und Walter Fürſt, ein, und ich denke, ſie müſſen geweſen ſeyn, wie er. Er iſt nicht meiner Religion, aber dennoch empfehle ich ihn täglich dem Schutze der Mutter Gottes und aller Heiligen und denke bei mir, daß ſie auch unter den Andersgläubigen diejenigen erkennen, die das Volk lieben und ſeine Rechte vertheidigen, zu denen ja auch die Ausübung ſeiner Religion gehört. Ihr habt auch einen Bruder, Junker Waßmer, und jedem ächten Schweizermanne ſchlägt das Herz höher, wenn er von ihm ſpricht. Er hat ſich nicht beſſer gehalten, als das Volk der Hirten, er hat ſich unter ſie gemiſcht und an den blutigen Tagen vom Rothenthurm, von Stanz und Uri mit denen gekämpft, welche allen andern im Streite vorangingen. Er war ein tapfrer und verſtändiger Anführer, er ſchonte dabei ſeines Lebens ſo wenig, wie der geringſte Hirt von der Alp. Er wird geehrt von dem Volke, gefürchtet von den Feinden. Sie haben ihn geächtet, wie Euern frühern Kindheitsgefährten, Walter Brenni, aber beide Männer können ruhig im ganzen Lande wandeln und finden unter dem Volke keinen Verräther. Nur wo die fremde Brut ſich eingeniſtet hat, nur vor jenen, die einen neuen Zwingbaum aufrichten, wie der Geßler, und ſtatt des Kaiſerhutes die Ketzermütze drauf pflanzen, daß wir ſie verehren ſollen, haben ſie ſich zu hüten. Die beiden Männer werden bald hier erſcheinen, Junker Waßmer. Sie kommen als meine Gäſte, mir liegt die Bürgſchaft für ihre Sicherheit ob. Habt auch Ihr mit friedlichen Geſinnungen gegen ſie dieſes Haus betreten?“

Bei dieſen Worten ruheten ſeine Blicke mit dem Ausdrucke zweifelhafter Erwartung auf Lothar, während er die vorwurfsvolle Miene, mit welcher Seppi zu ihm aufſah, nicht zu bemerken ſchien. Ulli war mit ſich ſelbſt im

Meinen, daß er, ſelbſt auf die Gefahr hin, in ſeinem unerwarteten Gaſte eine unangenehme Empfindung zu erregen, erſt eine verſichernde Antwort auf dieſe Frage, eine weitere Erklärung, deren Deutung er ſich noch vorbehielt, haben müſſe, ehe er ihn mit ungetrübtem Wohlwollen willkommen heißen konnte. In der That fühlte ſich Lothar durch das Mißtrauen, das der Landmann in ſeine friedlich angekündigte Erſcheinung ſetzte, tief in der Seele verletzt. Eine dunkle Röthe überflog ſein bleiches Angeſicht, eine heftige Aufwallung ſchien im Begriff ſich in bittern, vorwurfsvollen Worten zu äußern; aber der Blick des Auges trübte ſich bald wieder, jene ſchnell auftauchende Gluth verſchwand ebenſo ſchnell, wie ſie ſich gezeigt hatte, ſinnend legte der junge Mann die Hand an die Stirn und ſprach in einem ſanften Tone:

„Ich habe ja gebeten, daß Alles vergeſſen ſeyn möge, was zwiſchen dem heutigen Tage und jener Knabenzeit liegt, in der Seppi und ihr Bruder keinen Unterſchied zwiſchen mir und Vincenz kannten. Glaube mir, Ulli, daß niemand mehr bemüht iſt, die entſetzlichen Jahre, die dazwiſchen liegen, aus ſeiner Erinnrung zu verbannen, als ich. Ich will nur heute einmal wieder fröhlich ſeyn, wie in den Tagen der Kindheit, in Vincenz ſehe ich nur einen Bruder, in Walter einen alten Freund wieder. Sprich, Ulli, hältſt du mich fähig, einen oder den andern zu verrathen?“

„Nein, Junker Waßmer!“ antwortete entſchloſſen der Pachter. „Ich glaube nicht, daß meine Gäſte durch Euere Anweſenheit bedroht ſind, ich bedurfte nur Eueres Wortes, damit auch der letzte kleine Zweifel gehoben würde. Dieſe Zeit iſt eine traurige, entſetzliche für das ganze Schweizerland. Es iſt nichts Unerhörtes, daß Eltern ihre Kinder, dieſe jene und ein Bruder den anderen zu verderben ſuchen. Aber Euerer Verſicherung will ich trauen, denn Ihr ſeyd ein Waßmer und noch nie hat einer aus dieſem Geſchlechte ſein Wort gebrochen. Noch eine Frage erlaubt mir, Junker!“ ſprach ſehr gutmüthig der Landmann weiter und ergriff Lothar's Hand, der ſie ihm ohne Weigerung überließ. „Ihr handelt ſelbſt, wenn Ihr mit dem Feinde bewaffnet in die Thäler des Landes dringt, an dieſem wie ein Freund, Ihr ſchützt die Hirten, Ihr ſorgt für die Sicherheit der Weiber und Kinder. Ihr thut vielleicht mehr, als diejenigen gut heißen dürften, deren Sache Ihr Euere Dienſte gewidmet habt. Dabei ſcheint Ihr nicht glücklich, nicht zufrieden mit Euerm Looſe. Ihr könnt es auch nicht ſeyn, wenn Ihr Eures edeln Vaters und Eures wackern Bruders gedenkt. Wenn ich gerade herausſprechen darf, ſo meine ich, die Reue habe ſich Euerer bemächtigt! Warum wendet Ihr Euch nicht wieder zu uns, an die Euch Eure Geburt, Euer früheres Leben mit einem feſten Bande verbunden hatten? Seyd verſichert, Junker Waßmer, die Hirten würden Euch willkommen heißen, ſie würden Euch lieben und ehren, wie einen Bruder und jede Bruſt wäre ein Schild, Euch zu ſchützen bereit. Es kann ſich Vieles ändern im Lande in kurzer Zeit," fuhr er in gedämpfterm Tone fort: „glaubt mir, dieſer Schlaf, in welchem das ſchwer mißhandelte und bedrückte Landvolk zu liegen ſcheint, iſt keine wahre Ruhe. Er täuſcht die Zwingherrn, aber das Erwachen aus ihm iſt nahe und wird denen Verderben bringen, welche die alte Schweizerkraft gelähmt und keiner Thaten, wie ſie unſere Vorzeit erzählt, mehr fähig wähnen.“

Lothar ſchritt einigemale nachdenklich in dem Gemache auf und nieder. Er beſann ſich, wie er dem Landmanne, deſſen Geſinnungen er achten mußte, die Unmöglichkeit ſeiner Rückkehr, die Nothwendigkeit, welche ihn an die einmal betretene Bahn feſſelte, am Beſten veranſchaulichen könne. Schon ſchmeichelte ſich Ulli, durch ſeine Beredſamkeit eine Umwandlung in den Grundſätzen, welche den Junker leiteten, bewirkt zu haben, ſchon warf er einige frohe, ſiegverkundende Blicke auf Seppi, als Lothar vor ihm ſtehen blieb und in einem ernſten, feſten Tone fragte:

„Du warſt einer von den Männern, die vor dem Kampfe im Moorgarten ſich durch einen Eid verbunden hatten, das Panner von Schwyz bis zum letzten Odemzuge zu vertheidigen?“

„Ich war dabei,“ antwortete **Ulli** und die Freude, welche ihm die Erinnerung an dieſe That verurſachte, glänzte in ſeinen Blicken. „Der Ketzer waren viele, welche uns das Panner zu entreißen ſuchten. Unter ihren Kugeln, unter ihren Bayonnetten ſah ich meine Gefährten fallen: nur ich und ein Mann aus Schwyz blieben aufrecht. Wir bluteten auch, die Kugeln hatten uns nicht verſchont; aber wir brachten das Panner glücklich wieder zurück. Der Mann aus Schwyz iſt an ſeinen Wunden geſtorben und ich allein bin nun noch übrig von den Pannerträgern.“

„Sage mir, **Ulli**,“ begann wiederum im fragenden Tone **Lothar**, „wenn dich, nachdem du den Eid geleiſtet, dein Weib, deine Eltern, deine Geſchwiſter beſchworen hätten, von dem gefährlichen Werke zurückzutreten und aus alter Liebe zu ihnen deine Geſinnungen zu verändern, wenn ſie dir vorgeſtellt hätten, daß am Ende doch die Uebermacht ſiegen, daß das Opfer, welches du mit deinem Leben zu bringen gedachteſt, doch nur ein eitles ſey: würdeſt du dich dann ihrem Verlangen unterworfen, würdeſt du das Panner verlaſſen haben, das durch deinen Eid eng mit deinem Leben verflochten war, um der freilich mächtigen Stimme der Liebe oder gar der verwerflichen, die dir rieth, deinem eigenen Vortheil zu bewahren, zu folgen?

**Ulli** ſah einige Augenblicke ſchweigend und finſter zur Erde. Er beſaß einen zu geſunden, offenen Verſtand, um nicht die Beziehung zu begreifen, in der **Lothar** ſeine eigene gegenwärtige Lage zu dem Verhältniſſe, das ihn damals unauflöslich gebunden, zeigen wolle. Er erkannte des Junkers Abſicht, er konnte ſich nicht verbergen, daß auch dieſer durch eine Gewalt dem einmal erwählten Looſe unterworfen ſey, die jener gleich kommen dürfte, welche ihn unter allen Umſtänden an das Panner von Schwyz gefeſſelt haben würde. Er wußte nichts mehr zu ſagen, um jene Mahnung, von der er ſchon einen glücklichen Einfluß auf **Lothars** Gemüth zu bemerken geglaubt, weiter zu unterſtützen. Er gab auch jeden fernern Verſuch auf, reichte dem Junker die Hand und ſprach, das unangenehme

Gefühl, welches die Vereitlung einer frohen Hoffnung in ihm erregte, unterdrückend, mit jener Gutmüthigkeit, welche einen Hauptzug in dem Character des ſchweizeriſchen Landmannes bildet:

„Wir mögen wohl beide Recht haben, Junker Waßmer, obgleich unſere Wege nach verſchiedenen Zielen führen! Aber ich fürchte ſehr, daß der Euerige ſteiniger und gefährlicher iſt, als der meinige. Ich fürchte, daß, ob ihr auch auf ihm fortzuwandern genöthigt ſeyd, Ihr es nur mit Zwang und innerm Widerſtreben thut, während Euer Bruder, geächtet und verfolgt, Heiterkeit und Frieden in ſeiner Seele trägt! Aber ſeyd mir deshalb dennoch willkommen in dieſem Hauſe und an meinem Tiſche. Es kommt wohl eine beſſere Zeit, die Euch von dem Zwange befreit, der Euch jetzt zur Laſt fällt. Bleibt bei dem Vorſatze, heute alles Schlimme, alles Traurige zu vergeſſen, was auf Euerer Seele liegt und laßt die Freude bei Euch ein, die Ihr ja ſelbſt wünſcht und hier ſucht. Da, Seppi,“ wandte er ſich zu dieſer und leerte den reichen Inhalt ſeines Netzes aus, „da ſind herrliche Forellen, ſo groß und fett, wie ſie der See nur aufzuweiſen hat.“

Von keinem der Anweſenden war der Knabe Jageli bemerkt worden, der gleich beim Anfange der Unterredung, welche zwiſchen Lothar und dem Ehepaare ſtatt fand, in die Küche getreten war und Alles, was hier verhandelt worden, gehört hatte. Er ſah mit finſtern, argwöhniſchen Blicken auf Lothar. Als er jetzt vortrat und dem Landmanne ſchweigend ein Papier überreichte, deſſen Inhalt dieſer haſtig durchlief, grüßte er den Gaſt nicht, ſondern wandte ſich, mit dem unverholenen Ausdrucke einer Feindſeligkeit, welche dieſem galt, wieder zur Thüre, um ſich zu entfernen. Ulli's Ruf aber beſchied ihn zurück und indem der Pachter das erhaltene Papier ſorgfältig in ſeiner Bruſttaſche verwahrte, fragte er den Knaben:

„Wo haſt du die Schrift gefunden, Jageli? Wer hat ſie gebracht und in deine Hände gegeben, daß du ſie mir zuſtellen ſollteſt?“

„Niemand!“ antwortete Jageli, indem

er das dunkle Auge an den Boden heftete. „Sie lag drinn auf der Bank im Wohnzimmer, an der Stelle, wo früher der Bote von Rothenthurm geſeſſen. Er hat ſie vielleicht verloren und ſie iſt gar nicht an Euch gerichtet. Ihr müßt's am beſten wiſſen: Ihr habt ſie ja geleſen und geſehen, ob Euch ihr Inhalt angeht!“

Ulli fand nicht für nöthig, die Rede über dieſen Gegenſtand weiter fortzuſetzen. Seine Miene war über dem Leſen des Blattes heiterer geworden, er hatte das Anſehn eines Menſchen, welcher der Erfüllung einer Lieblingshoffnung entgegenſieht. Er ging in der Küche auf und nieder, rieb ſich fröhlich die Hände und ermunterte in einem lebhaften Tone die Hausfrau, heute nichts zu ſparen, was zu einer würdigen Bewirthung der gern geſehenen Gäſte, zur Vermehrung der geſelligen Freude beitragen könne.

„Jageli,“ rief indeſſen Seppi, die bereits mit der Zubereitung des von ihrem Manne eingebrachten Fanges beſchäftigt war, „geh' hin und ſchau' aus, ob die Jungfern noch nicht zurückkehren von ihrer Wandrung nach dem Meergarten und ob ſie nicht etwa noch andere liebe Gäſte mitbringen? Es iſt nicht fern mehr bis zu Mittag und noch Mancherlei muß gethan werden, ehe wir uns zu Tiſche ſetzen können.“

„Ich lugte am Fenſter, ehe ich hierherkam,“ erwiederte der Knabe, immer den finſtern Trotz bewahrend, den ſein ganzes Weſen in einem höhern Grade ausſprach, als es früher der Fall geweſen, da Lothar noch nicht im Hauſe erſchienen war: „ich habe die Jungfern geſehen und noch zwei Männer mit ihnen. Sie kommen den Wieſenpfad herab und können, wenn ſie ſich nicht unter Weges aufhalten, in weniger als einer halben Stunde hier ſeyn.“

Während Seppi, durch die empfangene Nachricht gemahnt, ihre Thätigkeit verdoppelte und ihre Gehülfin bedeutete, den in den Nebengebäuden des Hauſes beſchäftigten weiblichen Theil des Geſindes zu ihrem Beiſtande herbeizurufen, verließ der Knabe, mit einem Blicke des Haſſes und der Drohung auf Lothar, die Küche. Dieſer hatte ſeiner nur ſo viel geachtet, um die Botſchaft, welche er von der Annäherung der Mädchen brachte, zu vernehmen. Lothars Herz pochte ungeſtüm, als ihm die Gewißheit ward, in wenigen Augenblicken Luiſen wiederzuſehen und dem Bruder, mit dem er zuletzt im unſeligen Kampfe zuſammengekommen, als Freund entgegen zu treten. Er eilte aus dem Hauſe und ſchlug den Weg nach dem Moorgarten ein. Nur in einer geringen Entfernung ſah er diejenigen vor ſich, mit denen ihn die Gefühle der Natur, die Erinnerungen früherer Tage vereinigten, hinter ihnen die mächtige Geſtalt des Schützen von Stanzſtaad! Luiſe eilte allen voran. Ihr Herz mußte ihn ſelbſt unter ſeiner Verkleidung, an dieſem Orte, wo ſie ſeine Gegenwart nicht vermuthen konnte, erkannt haben!

## Siebentes Kapitel.

Ein neu Geſetz will ich in dieſem Lande
Verkündigen.

Das Entſetzen, welches Landolin bei dem unerwarteten Anblicke Walter Brenni's ergriff, als er ſo eben beſchloſſen hatte, das Hinderniß, das ſich in der Perſon Luiſens ſtörend zwiſchen ihn und Eliſabeth drängte, mit Gewalt aus dem Wege zu räumen, indem er zum erſtenmale in ſeinem Leben gegen eine der jungen Damen, die er in dem Landhauſe am Züricherſee mit ſo vieler zarter Rückſicht behandelte, die bisher geſchickt verborgene Leidenſchaftlichkeit ſeines Characters an den Tag treten ließ, hatte, wie wir wiſſen, nicht in irgend einer drohenden Gebehrde, in einem Unheil verkündenden Worte des Schützen ſeinen Grund, ſondern konnte nur von einer Erregung, die in jenem Augenblicke in der Seele Landolins ſelbſt vorging, erzeugt werden. Er floh, ohne ſeine Gedanken zu einem Entſchluſſe ſammeln zu können, den Felſenpfad hinab. Immer glaubte er die Schritte des Schützen hinter ſich zu hören, dann war es ihm, als würde er bei Namen gerufen, dann ſchien es ihm wieder, als vernehme er ein Hohngelächter von oben herab, das in den Spalten der Felſenwände widerhallte. Nichts konnte die Eile ſeiner Flucht mäßigen. So wenig er ſonſt gewohnt war, einen ſo gefährlichen Boden mit einer Schnelligkeit zu überfliegen, die dem geübteſten Bergwandrer Ehre gemacht haben würde, ſo führte ihn doch bei dieſer Gelegenheit die Kraft, welche oft eine übertriebene Furcht verleiht, der Inſtinct, der ſelbſt, wo die Furcht verblendet, den Menſchen noch lenkt, glücklich den ſteilen Bergpfad hinab. Er ſtand unten und ſchöpfte zum erſtenmale freien Odem. Die Kapelle Sanct Jacob mit den Häuſern eines nahen kleinen Dorfes lag hinter ihm. Noch wenige Augenblicke und er ſtand im Freien, der Egeriſee mit dem offenen

Thale lag vor ſeinem Blicke und ſpiegelte die Bergwände, die ſich mächtig um ihn erhoben. Er ſah den ſchönen Wieſengrund hinab, zu den Häuſern von Egeri, er ſah die ſanft gewölbten Berghalden, die ſich reizend im Hintergrunde in einen weiten Halbkreis hindehnten.

Landolin beſaß wenig Sinn für die Schönheiten der Natur und wenn er vor andern eine Bewunderung ihrer Größe an den Tag legte, ſo geſchah dieſes nur, weil, wie er glaubte, der Ton des gebildeten Lebens jedem Manne von Welt dieſes zur Pflicht machte oder weil er ſich ſelbſt durch eine ſolche vorgebliche Begeiſterung intereſſant machen und einen perſönlichen Zweck dadurch erreichen wollte. Er pflegte deshalb die Eigenthümlichkeiten einer Gegend, die in dem Rufe beſonderer Reize ſtand, mit Aufmerkſamkeit zu beobachten und ſie genau ſeinem Gedächtniſſe, das von ungewöhnlicher Stärke war, einzuprägen, um das auf dieſe Weiſe Ergriffene und Bewahrte gelegentlich zu einer enthuſiaſtiſchen Beſchreibung zu verwenden. Er hatte ſich vorgenommen, dieſes ſeltſame Studium während des Aufenthaltes im Egerithale, zu dem ihn eine geheimnißvolle Urſache veranlaßte, auch auf dieſes zu erſtrecken; allein das Zuſammentreffen mit dem Schützen, alle Folgerungen, welche er aus deſſen Gegenwart zu einer Zeit, wo Eliſabeth und Luiſe, unbewacht von Herrn Waßmer und Brigitten, hier weilten, ſchließen konnte, nahmen jetzt ſeine Denkkraft auf eine Weiſe in Anſpruch, die jede Berückſichtigung irgend einer andern Sache ausſchloß.

Indem er, überzeugt daß Walter Brenni ihm nicht folge, beruhigter auf dem Pfade, der durch die Wieſe führte, nach den Wohnungen am Egeri zurückſchritt, gelang es ihm, ſich vollends zu faſſen und ſeine Gedanken zu einer geordneten Ueberlegung zu ſammeln.

„Ich war ein Thor,“ ſagte er zu ſich ſelbſt, „von dem plötzlichen Anblicke des Landſtreichers mich in eine Beſtürzung verſetzen zu laſſen, die mir alle Beſinnung raubte und mich zu einer Flucht bewog, über welche die Mädchen meiner ſpotten werden, die jener Elende ſelbſt lächerlich finden muß! Wie konnte er wiſſen, daß ſein Schickſal in meiner Hand liegt, daß ich auf meiner Bruſt die Urkunde trage, die mich zum Herrn ſeiner Freiheit und ſeines Lebens, zum Herrn des Geſchickes noch eines andern macht, der meinen Abſichten mehr im Wege ſteht, als der armſelige Gemsjäger? Aber ihn ſoll meine Macht zuerſt erreichen, ihn ſoll ſie zuerſt verderblich treffen, den andern zu einer Warnung, zu einer Belehrung, einen Mann nicht zu verachten, deſſen Werth ſelbſt von denjenigen erkannt und hoch gehalten wird, die jetzt das ſchwankende Schiff des Staates nach ihrem Willen lenken. Der ſtarre Sinn dieſer thörichten Anhänger des Alten muß gebrochen werden. Nur aus dem Neuen geht ein friſches, reiches Leben hervor, und du, Landolin, biſt beſtimmt, dieſes Leben mit zu geſtalten, auf daß es auch dich weit über jene erhebt, die ſich trotzig und höhnend bisher deinen Planen widerſetzt.“

Das alte Lächeln, das nur durch eine heftige Gemüthserſchütterung von ſeinem Antlitze hatte entfernt werden können, trat wieder in ſeinen Zügen hervor. Sein Schritt wurde raſcher und belebter, die Ausſicht auf einen Triumph, der ſeine Gegner demüthigen, der Eliſabethen mit einer Erkenntniß der Wichtigkeit ſeiner Perſon erfüllen ſollte, ſprach aus ſeinem Blicke. In ſeiner Seele waltete kein Zweifel, daß, wo der Schütz von Stanzſtaad ſich gezeigt habe, auch ſein unzertrennlicher Gefährte, Vincenz, nicht fern ſeyn könne. Er hatte, als er die Unterredung der Mädchen mit Walter Brenni im Garten des Landhauſes am See belauſcht, genug gehört, um über das zwiſchen den beiden Männern obwaltende Verhältniß im Klaren zu ſeyn. Eliſabeth und Luiſe hatten ihre guten Gründe gehabt, den alten Herrn und Tante Brigitten zu der Reiſe nach Zürich zu bewegen, während ſie einem Stelldichein entgegengingen, deſſen ſchon in jener Unterredung, von der er ein verborgener Zeuge geweſen, freilich nur leichthin und als eines möglichen Unternehmens gedacht worden war. Er ſah ein, daß dieſe Zuſammenkunft eine abgekartete Sache ſey, daß Eliſabeth, von der Sehnſucht, mit Vincenz, den ſie erwartete, zuſammenzutreffen, gedrängt, alle Rückſichten des Anſtandes gegen ihn außer Augen geſetzt und ihn dem Spotte der ränkevollen Luiſe überlaſſen habe, die mit froher Bereitwilligkeit dieſen Anlaß, ihn zu demüthigen, aufnahm. Einen Augenblick ergriff ihn der Gedanke, ſich an allen zu rächen, mit unwiderſtehlicher Gewalt. Er hatte die Macht dazu in Händen, er konnte Vincenz denjenigen überliefern, von denen er überzeugt war, daß ſie ſein Todesurtheil ausſprechen würden, er konnte dann einer vollſtändigen Siegesfreude über Eliſabeth, die ſeinen Bewerbungen kalt entgegenkam, über den alten Waßmer, der ihm wenig Neigung bewies, über Luiſen, die er als ſeine ärgſte Feindin anſah, über den verhaßten Nebenbuhler ſelbſt genießen. Es war ihm gelungen, ſich durch Empfehlungen bedeutender Männer bei der helvetiſchen Regierung, die gegenwärtig ihren Sitz in Luzern hatte, einzuführen, von dieſer in der That mit jener Sendung, deren Inhalt der Knabe Jageli erlauſcht hatte, beauftragt zu werden und ſich durch ſeine Eröffnung, die heimlichen Schlupfwinkel der beiden Geächteten, Vincenz Waßmer's und Walter Brenni's, ſeyen ihm bekannt, Verhaftsbefehle gegen dieſe zu erwirken. Mit ſolchen Vollmachten ausgerüſtet, betrat er das Egerithal, in welches zu der nämlichen Zeit Vincenz und Walter, ohne eine Gefahr zu ahnen, herabſtiegen, um einen friedlichen Tag unter den ihrigen hinzubringen. Konnte er nun nicht dieſen in einen Tag des Entſetzens für die Geächteten, in einen Tag der Verzweiflung für die Mädchen verwandeln? Er ſchwankte; allein eine kurze, ruhige Ueberlegung brachte ihn bald zu dem ſchon früher gefaßten Entſchluſſe zurück. Eliſabeths Beſitz, durch das Erbe, welches ſie von Tante Brigitten zu erwarten hatte, durch das bedeutendere Vermögen des alten Waßmer wichtig gemacht, das ihr, wenn Vincenz auf eine Weiſe beſeitigt worden, die keinen Verdacht gegen ihn erregte, auch zufallen mußte, war noch immer das Hauptziel ſeines

Strebens. Lothars Anſprüche ſchienen ihm keiner Beachtung werth. Er ſah ihn ſchon ſo gut, wie enterbt an. Unter dieſen Umſtänden mußte er Alles zu vermeiden ſuchen, was ihn in offener Feindſchaft mit der Familie zeigte. Noch war der Augenblick nicht erſchienen, wo die Mine, die unter Vincenz Füßen ſchlummerte, in ihr verderbliches Leben erwachen durfte, noch mußte er ſich in der Ausführung ſeiner Plane beſchränken und mit einer Vorſicht zu Werke gehen, deren Uebung ihm ſchwer fiel, aber, wie er ſich ſchmeichelte, auch ihre Abſicht nicht verfehlen konnte. Dagegen ſollte Walter Brenni der Gegenſtand eines Unternehmens werden, zu dem ihn ſeine neu erlangte Würde als Beamter der helvetiſchen Regierung die Mittel in die Hände gab. Die Perſon des Schützen von Stanzſtaad galt in den Augen der Machthaber noch für bei Weitem gefährlicher, als die des geächteten Vincenz. Indem ſich Landolin ſeiner bemächtigte, war er überzeugt, ſich ein großes Verdienſt um die neue Verwaltung der Dinge zu erwerben, das gewiß durch weitere

Beförderung anerkannt werden würde, und er konnte zugleich die Verhaftung des gefürchteten Schützen auf eine Weiſe bewerkſtelligen, die ihn in den Augen ſeiner Verwandten als einen unpartheiſchen Mann erſcheinen ließ, der nur der traurigen Nothwendigkeit, welche ihm die Pflicht auferlege, folge, ohne daß die höhere Bedeutung, welche ihm ſeine gegenwärtige Stellung gab, dadurch beeinträchtigt worden und minder erkennbar, mindere Achtung gebietend, hervorgetreten wäre.

Mit ſich ſelbſt einig über dieſen Entwurf, näherte er ſich den Wohnungen von Ober-Egeri. Hier durfte er den Beiſtand, deſſen er zu ſeinem Vorhaben benöthigt war, nicht hoffen. Er wußte, daß Walter Brenni aus dem Thale gebürtig ſey, es war zu fürchten, daß Freunde und Verwandte ſich um ihn ſammeln, daß ſie der Verhaftung Hinderniſſe entgegenſtellen, daß ſie dieſe vielleicht vereiteln dürften. Er mußte, wie er einſah, ſein Unternehmen durch die Hülfe einer bewaffneten Macht unterſtützen. Eile und Vorſicht konnten es allein gelingen machen. Jene iener der helvetiſchen Regierung, die er mit h führte, waren in dieſem Falle nur ſchwache Stützen ſeiner Befehle, aber er konnte ſie ge-rauchen, diejenigen, die ſeinem Gebote Ach-ung verſchaffen ſollten, herbeizurufen. Sein lan war reif. Er verdoppelte ſeine Schritte, nicht durch eine Verſäumniß die Ausführung lbſt unmöglich zu machen.

Als er, ſich Alles wiederholend, was er jetzt thun habe, und die Art und Weiſe, wie er egen den Schützen auftreten wolle, voraus be-chnend, den erſten Häuſern von Egeri nahe m, trat ihm ein Landmann entgegen, der ihn it ſcheuen und fragenden Blicken betrachtete. andolin blieb ſtehen. Der Landmann ſchien m etwas vertrauen zu wollen, ohne noch in inem Innern überzeugt zu ſeyn, ob er ſeine otſchaft auch an den rechten Mann bringe. ndlich fragte er:

„Seyd Ihr ein Schweizer, Herr? Ein äch-r Schweizer, der es mit dem Lande wohl eint und ihm die gute alte Zeit wieder brin-en möchte, in der kein Ketzer den freien Boden betrat und ſeinen Spott mit der Religion trieb, in der wir unſere Heerden und unſern Hausſtand ſicher wußten vor den Eingriffen fremder Diebe?“

„Es kann keinen beſſern Schweizer geben im ganze Lande, als ich;“ antwortete haſtig Landolin, der gleich ahnte, daß hier etwas verborgen ſey, deſſen nähere Erörterung ihm als Beamten der Regierung obliege. „Aber was ſoll deine Frage?“ fuhr er fort. „Warum hältſt du mich in meinem Wege auf und was haſt du den ächten Schweizermännern mitzutheilen?“

Statt aller Antwort ſchob ihm der Mann ein Papier in die Hand, das er unter ſeiner Jacke hervornahm, wo er, wie der Junker bemerken konnte, noch mehrere ähnliche verborgen trug. Dann entfernte er ſich mit den Schritten eines Mannes, der jeder weitern Erklärung, jeder fernern Mittheilung überhoben ſeyn will.

„Schelme und Schurken!“ rief Landolin, nachdem er einen Blick auf den gedruckten Inhalt des Blattes geworfen hatte. „Eine Aufforderung des öſterreichiſchen Heerführers an das Schweizer Landvolk, zu den Waffen zu greifen, das Schwerdt der Empörung im Herzen des Landes zu erheben, die beſſere Ordnung der Dinge umzuſtürzen, während jene verhaßten Oeſterreicher über die Grenzen eindringen und das Verderben des Krieges auf's Neue zu uns bringen wollen! Unter jeder Geſtalt ſchreitet Verrath durch dieſes Land. Die elenden Hirten ſind verblendet, ſie wollen nicht einſehn, was ihr Glück erfordert, ſie ſelbſt reißen die Pfeiler ihrer Wohnungen um, daß dieſe über ihnen zuſammenſtürzen! Aber welcher glückliche Zufall, der dieſes wichtige Actenſtück gerade in meine Hand gab! Die hohe Regierung ſoll es erhalten, ſie ſoll ſich überzeugen, daß meinem Scharfblicke kein Schleichweg, kein noch ſo heimlich angelegter ränkevoller Verſuch der Rebellen entgeht.“

Er geſellte das Papier zu den andern wichtigen Dokumenten, die er in einer verborgenen Taſche ſeines Kleides mit ſich führte. Seine Phantaſie träumte von einer glänzenden Zukunft, die ſich ihm eröffnet habe, und in der er von Stufe zu Stufe bis zu den höchſten Ehrenſtellen emporſteigen werde. In dieſem ſüßen Traume wurde er erſt geſtört, als er vor dem Gaſthofe anlangte, wo ihn ſeine Untergebenen erwarteten und um die Befehle, die er ihnen etwa zu ertheilen habe, befragten. Er gab ihnen einen geheimnißvollen Wink, ihm in ein Hinterzimmer zu folgen, deſſen Thüre er von Innen verſchloß und verriegelte. Nach kurzer Zeit ſah man einen der beiden Diener zurückkehren, ein Pferd beſteigen und in großer Eile ſich auf dem nach Zug führenden Wege entfernen.

## Achtes Kapitel.

Kommt, führt uns an! Wir folgen Euch. Warum
Bis morgen ſparen, was wir heut' vermögen?

Wir haben Lothar verlaſſen, als er eben im Begriff ſtand, ſich denjenigen zu nähern, die, ſobald ſie überzeugt waren, den Bruder und Kindheitsgefährten vor ſich zu ſehen, Alles vergeſſend, die Arme nach ihm hinbreiteten und ihm ſchon fern herüber ein freudiges Willkommen zuriefen. Luiſe, welche die erſte bei ihm geweſen war, hatte ſeine Hand ergriffen und führte ihn den Uebrigen zu. Mit einer Freudenthräne im Auge blickte ſie zu ihm auf, der ihr nur ein wehemüthiges Lächeln zur Antwort geben konnte. Vincenz reichte ihm die Hand und ſah ihn bedeutungsvoll an. Beide Männer gedachten in dieſem Augenblicke der ſchrecklichen nächtlichen Scene im Sihlgrunde, wo der Dämon des Brudermordes nahe über ihren Häuptern hinrauſchte und nur durch den plötzlich hervorbrechenden Glanz des Himmelslichtes entdeckt und verſcheucht wurde. Eliſabeth hing am Arme des jüngern Bruders. Sie erinnerte ſich des Verdachtes gegen Lothar, dem ſie am Morgen ein, wenn auch nur leiſes, Gehör verliehen hatte, ſie erröthete und ſchlug, dieſer kleinen Schuld ſich bewußt, die Augen vor dem Herankommenden nieder. Ihre zarte Empfindung hatte damals dem erſten Gedanken, der ſich ihr aufdrängte, daß die Sicherheit ihres Vincenz bedroht ſey, nicht widerſtehen können; jetzt war es dieſelbe Weichheit ihres Gefühls, die ihr ein Unrecht gegen Lothar vorwarf, die ihr ſagte, daß ſie einer Verzeihung von ſeiner Seite bedürfe. Dennoch wagte ſie nicht, dieſen Wunſch laut werden zu laſſen. Selbſt durch das Geſtändniß ihres kleinen Vergehens fürchtete ſie zu verletzen und beſchloß, lieber durch eine vermehrte Freundlichkeit, durch ein liebevolles Zuvorkommen, das wieder gut zu machen, was ſie verſchuldet zu haben glaubte.

Lothar ſah ſich von Menſchen umgeben, die ſich beeiferten, ihn die Kluft vergeſſen zu machen, die ſein unglückliches Schickſal zwiſchen ihn und ſie geworfen. Frühe Liebe aus alten Tagen, feſte Treue eines edlen Mädchens und die Macht des Blutes, die ſich ſelten verläugnet, bildeten über dieſe Kluft eine Brücke, auf der eine ſchöne Scene des Wiederſehns gefeiert wurde. Nur der Schütz nahm keinen Theil an dieſer Feier. Sein finſterer Blick vermied dem Auge Lothars zu begegnen, er ſchritt an den übrigen vorüber dem Dorfe zu, ohne daß in der freudigen Bewegung, die ſie ergriffen hatte, ſeine Entfernung bemerkt worden wäre. Die Empfindungen, die bei dem Anblicke Lothars in ſeiner Seele erwachten, übten eine zu große Macht auf ihn, als daß er ihnen hätte widerſtehn können. Jene Schreckenszeit, die alle Freuden, alle Hoffnungen ſeines Lebens zerſtört hatte, ſtieg im dunkeln Bilde vor ſeiner Seele auf und verdrängte den Gedanken an die Verkundigung des wunderbaren Mannes im Landhauſe am See, an den ſeltſamen Traum, über den Walter jetzt, wie wir wiſſen, ſo gern brütete, den düſtern Wahn von Beruhigung, den er in ſeine Bruſt aufgenommen hatte. Das Leben der Vergangenheit war furchtbar in ihm rege gemacht worden. Er empfand das Bedürfniß, ſich von den übrigen zu entfernen, um in Stille und Einſamkeit ſich zu ſammeln und nach und nach ſeinen Geiſt wieder unter die Feſſeln der Wahnbilder zu beugen, in deren Umgang er den einzigen Troſt fand, den er noch für ſich in der Zukunft aufbewahrt glaubte. Dieſes ſtarke Gemüth ſtand am Rande eines dunkeln Abgrundes, es war nahe daran, in eine Nacht zu verſinken, vor welcher der verſtändige Menſch mit Entſetzen zurückbebt. Nur eine mächtige Erſchütterung, eine große, unwiderſtehliche Aufforderung, ſich zu erheben, vermochte es zu retten — vielleicht nicht mehr für immer, vielleicht nur auf eine kurze Friſt!

Nachdem Eliſabeth die erſte freundliche Begrüßung an Lothar gerichtet hatte, zeigte ſich in den ſanften Zügen ihres Angeſichtes wieder jene milde Verklärung, welche die Zuſammenkunft, die trauliche Unterredung mit Vincenz auf dieſes hervorgerufen hatte. Ihr ganzes Weſen ſtellte das Bild eines vollendeten Friedens dar. Kein Wunſch keimte mehr in ihrer Seele, keine weitere Hoffnung machte ſich geltend; für den Augenblick beſaß ſie Alles, was ihren beſcheidenen Anſprüchen auf Lebensfreuden genügte. Dieſes Gefühl, das in ihrem Aeußern mit jener Ruhe hervortrat, welche den Grundzug ihres Charakters bildete, ließ ſich in der lebhaftern Luiſe, als ein raſch emporflammendes, ihr ganzes Innere mächtig ergreifendes erkennen. Während ihr noch die Thränen in den Augen ſtanden, ſprach ſie lachend von den bevorſtehenden Stunden, wie ſie dieſe froh verleben, wie ſie keiner ſtörenden Erinnerung Eingang in ihren frohen Kreis verſtatten wollten.

„Dieſer Tag," ſagte ſie, während die kleine Geſellſchaft von dem gebahnten Pfade ab in die Wieſe lenkte, um erſt nach einem beträchtlichen Umwege zu Ulli's Meierhof zu gelangen, „iſt wie ein plötzliches Glück vom Himmel in unſer Leben niedergefallen. Wir halten es heute wieder, wie damals, als wir noch Kinder waren. Vincenz hat ſeine Spielgefährtin in Eliſabeth gefunden, Lothar in mir. Nichts ſoll mir meine Freude ſtören, nicht einmal das widrige Geſicht Landolins, wenn es mir noch einmal in den Weg kommen ſollte."

„Die Anweſenheit des ſchleichenden Vetters gefällt mir nicht," bemerkte Vincenz, indem ein augenblicklicher Ernſt über ſeine Züge flog. „Ich kann mir nicht denken, was ihn hierher führt, wenn es nicht die Betriebſamkeit der Tante Brigitte iſt, welche dieſen ſtillen ländlichen Aufenthalt, die Einſamkeit, in der unſere Freundinnen hier leben, die vielleicht erwachende Luſt nach irgend einer Zerſtreuung, der Ausführung ſeiner und ihrer Abſichten für günſtig hält. Im Uebrigen vermag er nicht mehr, als etwa unſere geſellige Freude zu vermindern, wenn wir anders ſelbſt uns nicht auch dieſer Unannehmlichkeit durch den feſten Entſchluß, ſeine Zudringlichkeit unbeachtet zu laſſen, überheben. Unſere Sicherheit kann nicht durch ihn gefährdet werden; im Egerithale lebt kein Mann, in dem nicht Walter Brenni und ich einen Freund in jeder Noth zählten.“

„Wehe ihm,“ fuhr Lothar heftig empor, „wenn er nur den Verſuch wagen ſollte! Heute ſtehe ich hier als ein Freund und Bruder, keine Pflicht gebietet über mich, ich bin frei, ich bin Herr meiner Handlungen. Als Bruder werde ich deine Sache, als Freund die des Schützen führen. Wir ſind lange genug getrennt geweſen, um zu empfinden, wie ſchön es iſt, wenn zwei Bruderherzen in einer Vereinigung ſich zuſammen finden, die, wie eine und dieſelbe Kraft, einem äußern Feinde feſt entgegenſtehen kann. O, daß es nicht immer ſo ſeyn darf, daß es nicht immer ſo bleiben kann!“ ſetzte er hinzu, indem der Ton leidenſchaftlicher Wallung, in dem er geſprochen hatte, einen ſchwermüthigen Ausdruck annahm.

„Wir wollen nichts fürchten, wir wollen

nur hoffen;“ bat Eliſabeth. „Welche Urſache den Vetter Landolin hierhergeführt hat, weiß ich nicht, aber mich dünkt, daß eben, wenn er Zeuge unſerer Eintracht, der völligen Uebereinſtimmung, welche in unſern Gefühlen waltet, iſt, dieſe Erkenntniß ihn zu dem Entſchluſſe bewegen müßte, von ſeinen nutzloſen Bewerbungen zurück zu ſtehn, daß ſie ſelbſt edlere Empfindungen, die doch gewiß nicht ſo ganz in ſeiner Bruſt erſtorben ſind: eine wohlwollende Theilnahme, eine verwandtſchaftliche Neigung beleben müßte.“

„Du beurtheilſt ihn nach dem Maßſtabe, den du an dich ſelbſt zu legen gewohnt biſt, Eliſabeth;“ verſetzte kopfſchüttelnd Luiſe. „Landolin iſt einer Belebung dieſer Art nicht fähig. In ihm wohnt nur jene Eigenſucht, die Alles heiligt, wenn es ihm zum Vortheile gereichen kann. Das Goldkörnchen, das ihm in weiter Ferne entgegenglänzt, vermag in ſeinem augenblicklichen Schimmer den Gang ſeiner Handlungen zu beſtimmen, bis er, auf welchen Umwegen, durch welche Ränke es auch ſey, zu dem Ziele gekommen iſt, das ihm eben jenes Goldkörnchen gezeigt hat. Doch was beſchäftigen wir uns mit ihm in einer Zeit, die wir beſſer anwenden können? Ich bin überzeugt, daß du dich gewiß in Fragen und Erkundigungen, welche du dir vorgenommen hatteſt, an Vincenz zu richten, noch nicht erſchöpfteſt; und ich — nun ich habe auch mit Lothar ſo Manches zu beſprechen, was jedem andern, als uns beiden, unwichtig und kindiſch erſcheinen muß."

Bei dieſen Worten beſchleunigte ſie ihre Schritte. Lothar hielt noch immer ihre Hand und blieb ihr zur Seite, während Eliſabeth und Vincenz ihren Weg langſamer fortſetzten, ſo daß bald ein anſehnlicher Zwiſchenraum zwiſchen den beiden Paaren lag. Vincenz ſah mit einem trüben Blicke dem Bruder nach; ſeine Gefährtin bemerkte dieſes Zeichen einer wehemüthigen Theilnahme nicht, ſie betrachtete lächelnd das voranſchreitende Paar, deſſen lebhafte Bewegungen ihr ſagten, daß eine Unterredung, deren Gegenſtand ihnen beiden ſehr wichtig ſeyn müſſe, im vollen Gange ſey.

„Welches edle Herz, welcher muthige Geiſt,“ begann nach einem kurzen Schweigen in einem ernſten Tone Vincenz, „iſt nicht in Lothar der guten Sache verloren gegangen! Und welche Laſt des Unglücks, der unverdienten Schmach, muß er nicht ſelbſt durch ein trauriges Daſeyn ſchleppen, bei allen Eigenſchaften, die ihm Anſpruch auf Glück und Ehre geben, die ihm die Bewunderung ſeiner Landsleute verſchaffen würden, wenn er in der Zeit der Noth zu ihnen, ſtatt in den Reihen der Feinde geſtanden hätte! Er iſt ſehr zu bedauern, aber das Land auch, das ſeiner entbehrt. Der Wahn, der ihn fortriß, war kurz, die Enttäuſchung herbe, ſein ganzes Leben verbitternd. Glaube mir, Eliſabeth, die Zeit iſt nahe, wo das Vaterland ſolcher Männer bedarf! Wir ſtehen auf einem Vulkan, die Gluth gährt in ſeinen Tiefen, jeden Augenblick kann ſie ausbrechen; ihren Lauf, ihr Ziel kann niemand berechnen. Ich muß noch offener zu dir ſprechen, ich will dir nichts verſchweigen. Ich kenne dich genug, um zu wiſſen, daß ich hierbei nichts wage, daß du bei dieſer Sanftmuth, bei dieſem ſtillen Frieden deiner Seele, eine Feſtigkeit, einen Muth beſitzeſt, wie ſie dieſe Zeit, indem ſie uns auf ſchwere Proben ſtellt, erfordert. Der heutige Tag kann verhängnißvoll werden für das Vaterland, für uns, die wir innig in ſein Geſchick verſchlungen ſind. Boten durchziehn das Land mit Aufrufungen an ſeine Bewohner, gegen diejenigen die Waffen zu erheben und ſie gewaltſam zu vertreiben, die das Volk mit Recht ſeine neuen Zwingherrn nennt. Sie ſind hoch hinauf in die einſamen Gebirgsthäler gedrungen, wo die jungen Männer des Landes ſich verborgen hielten, um im rechten Augenblicke hervorzubrechen. Im Stillen ſteht Alles gerüſtet, einzelne Schaaren dringen ſchon aus den Gebirgsſchluchten vor, und der wilde Muth, der alle beſeelt, hört auf keine Stimme der ermahnenden Vorſicht. Wenn nun der heutige Abend die Flamme von den Hochwachten aufſchlagen ſieht, wenn das Alphorn zum Kampfe für Alles, was theuer iſt, ruft, wenn die bewaffneten Gebirgsmänner herabziehn und ihr wilder Schlachtgeſang dein Ohr trifft, ſprich, Eliſabeth! wirſt du dann nicht beben, wird dein Herz nicht mich anklagen, dich in die Nähe einer Gefahr gebracht zu haben, in der ich dich ſelbſt nur wenig zu ſchützen vermag?“

Eliſabeth blieb ſtehen, legte ihre Hand leiſe auf den Arm des Freundes und ſah mit Blicken zu ihm auf, in denen die Milde, die ſie ſonſt beſeelte, in einen feuerigen Ausdruck des Muthes und der Begeiſterung übergegangen war. Es ſchien, als würde in dieſem Augenblicke ihre Stirn noch heiterer, als gewöhnlich, als gewinne ſie eine wunderbare, durchſichtige Klarheit. Ihre Wange bedeckte eine hohe Röthe und den ſchönen Mund umſpielte der Zug eines Selbſtgefühls, der ihr etwas Stolzes, Kühnes, Amazonenartiges verlieh.

„Siehe, Vincenz,“ ſagte ſie in einem ruhigen, ſehr entſchloſſenen Tone, „als du im wilden Treiben des Krieges jeder Gefahr blosgeſtellt warſt, als du flüchtig umherirrend mit den Verfolgern oft auf Wegen, die ſonſt nur der Alphirt oder der Gemsjäger betritt, um den Schritt vorwärts oder rückwärts kämpfen mußteſt, da habe ich immer nur an dich gedacht, und mir alle bedrängenden Verhältniſſe, alle Gefahren, die dich bedrohen könnten, recht lebhaft vorgeſtellt. Es war nicht ein flüchtiger Reiz der Phantaſie, der mich hinriß; ich leitete dieſe Vorſtellungen mit Ruhe und Beſonnenheit, ich fand ein Vergnügen daran, mich zu prüfen, ob ich wohl ſtark genug wäre, mit dir alle Uebel, welche in deiner Lage zu befürchten waren, ruhig zu tragen, kalt und furchtlos den Schrecken, die der Aufſtand des Volkes gegen die Zwingherrſchaft mit ſich führen muß, entgegen zu ſehn. Ich vermag es, Vincenz! Du haſt mich immer friedlich und duldſam geſehn, aber ich glaube, ohne deshalb in den Verdacht des Selbſtdünkels zu gerathen, behaupten zu können, daß eben der Friede des Innern, die ſtille Duldung äußerlicher Beläſtigungen, eine Kraft erfordern, die nicht vielen meines Geſchlechtes eigen iſt. Der Augenblick kann mich überraſchen, die Ueberraſchung verwirren; allein was ich lange bedacht, was ich Monate hindurch treulich in mir getragen, und dann zu einem feſten Entſchluſſe in die Tiefe meiner Seele verſenkt habe, das iſt keinem Wandel mehr unterworfen, das iſt in mein Leben, in mein Handeln, in mein Dulden unauflöslich verflochten.“

Vincenz betrachtete das Mädchen mit Blicken des Entzückens und der Bewunderung. Es war nichts Neues in dieſem Kampfe für die Güter, welche der Menſch als ſeine heiligſten zu betrachten gewohnt iſt, für Religion und Freiheit, Weiber und Mädchen die Waffen ergreifen zu ſehn, die ſie rühmlich führten bis zum letzten Augenblicke des kühn geopferten Lebens. Das hatten die Tage von Rothenthurm und Unterwalden gelehrt. Aber ein Mädchen, wie Eliſabeth, erzogen in der friedlichen Stille des häuslichen Lebens, ausgeſtattet mit einem Charakter, der ſich in Sanftmuth und Liebe zu allen Menſchen neigte, fremd bisher jedem wilden Treiben der Welt, nicht gereizt durch Eingriffe in perſönliche Rechte, ſondern nur beſtimmt durch die Gerechtigkeit der Sache, durch treue Anhänglichkeit an den Mann, den ſie liebte, jene Sanftmuth zu unerſchütterlicher Kraft, jene Liebe zu kühnem Muth erheben zu ſehn: das mußte auf Vincenz einen Eindruck hervorbringen, für deſſen Aeußerungen er im erſten Augenblicke keine Worte fand.

Während Eliſabeth ihren Weg fortſetzte und Vincenz an ihrer Seite hinſchritt, herrſchte für einige Augenblicke zwiſchen beiden ein ungeſtörtes Schweigen. Lothar und Luiſe waren weit voraus; ſie ſchienen ganz in das Geſpräch, das ſie mit einander angeknüpft hatten, verloren, ſie ſahen ſich nicht um und mochten wohl in dieſer Stunde Alles, was ſie umgab, das Paar, das ihnen folgte, vergeſſen haben.

„Eliſabeth,“ hob Vincenz, in deſſen Seele ſich während der obwaltenden Stille einige Zweifel erhoben, die mit jenen Gefühlen der Bewunderung ſtritten, an, „haſt du dich auch nicht getäuſcht, als du die Gefahren und Bedrängniſſe des Krieges in Bildern vor deine Seele führteſt, die der Wahrheit zu entſprechen ſchienen? Du kennſt dieſe Dinge nur aus den Erzählungen Andrer, du haſt ihre ſchreckliche Wirklichkeit nicht erſchaut. Schon das Getöſe der Waffen, das Geſchrei der Kampfluſtigen, von denen ſo viele ihren natürlichen Muth noch durch künſtliche Reizmittel zu erheben ſuchen, das unruhige Treiben ringsum, alle dieſe Vorzeichen des ausbrechenden Sturmes ſind geeignet, ein Frauengemüth zu erſchüttern, zu betäuben. Von dem Entſetzlichen, was der Kampf ſelbſt mit ſich führt, will ich gar nicht ſprechen. Fern möge deinem Blicke ein Schlachtfeld bleiben, wo der Tod das Geringſte der Uebel iſt, das denjenigen, dem ein unglückliches Loos beſtimmt wurde, treffen kann! Von den Schreckensbildern, die ſich hier zeigen, von dem tauſendfachen Elend, das in herzzerſchneidenden Klageſtimmen zum Himmel ſchreit, in blutigen, klaffenden Wunden die Veranlaſſer beſchuldigt, wendet ſelbſt der, dem ſolche Szenen nicht fremd ſind, gern ſeinen Blick. Eliſabeth, ich bin überzeugt, daß du jene Feſtigkeit, die ich bewundre, wirklich empfindeſt; aber dieſe Empfindung — wird ſie vor dem Eindrucke der Wahrheit, der Sache ſelbſt, wenn ſie auf dich eindringt, beſtehn?“

„Fürchte nicht, daß ich ſchwanken könne!“ verſetzte ſanft, aber ſehr feſt das Mädchen. „Ich habe mich gewöhnt, erſt nach langen Prüfungen meine Entſchlüſſe zu faſſen und bin dann ihrer gewiß. So darfſt du auch meine Anweſenheit hier im Egerigrunde nicht als einen Schritt des Leichtſinns, als eine Richtachtung des Gebotes deines Vaters anſehen, in dem ich auch den meinigen erkenne. Ich habe ſeinen Willen mit deinem Wunſch gegeneinander gehalten, ich habe erwogen, ob ich jenem zuwider handle, indem ich dieſen erfülle. Der Oheim hat mir nicht verboten, dich zu ſehn. Er hatte mich einſt dem Lothar beſtimmt, allein dieſe Abſicht iſt durch Dinge, die nicht von uns beiden abhingen, vereitelt worden. Ich habe Pflichten gegen ihn, aber ich habe deren auch gegen dich. Du wandelſt auf dem Pfade des Rechts, allein dieſer Pfad iſt gefährlich geworden und ein ſchneller Tod kann dich auf ihm ergreifen.

Du ſiehſt, daß ich ſtark genug bin, den Gedanken des Aergſten zu denken. Wollte nun mein unglückliches Verhängniß, daß ich dich in der Mitte deines Heldenlaufes verlöre, und ich hätte dir den Wunſch, deſſen Erfüllung dieſe Zuſammenkunft iſt, verſagt, ſo läge ein Vorwurf auf meinem Herzen, der es ſchwerer danieder drücken würde, als die Trauer über den unerſetzlichen Verluſt. Ich ſpreche ruhig mit dir über die Möglichkeit einer ſolchen Zukunft, denn ich habe ſie oft gedacht, erwogen und mich auf ſie vorbereitet. Aber indem ich beſchloß, einem Verlangen, das mein eigenes Herz gewiß ebenſo lebhaft, wie das deinige, empfand, zu willfahren, ſah ich auch ein, daß wir unſerm Vater nicht länger ein Geheimniß von den Gefühlen, die uns mit einander verbinden, machen dürfen. Sie ſind nicht allein mein, ſie ſind auch dein Eigenthum; ſonſt hätte er ſie ſchon erfahren, ehe er mit Tante Brigitte das Landhaus verließ und mir durch ſeine Reiſe nach Zürich es möglich machte, jetzt dieſen Gegenſtand mit dir zu beſprechen. Laß uns nicht länger die Heimlichen gegen ihn ſpielen: erlaube mir, bei der erſten Gelegenheit ihm Alles zu entdecken!“

„Was dir dein Herz ſagt, iſt gewiß das Rechte;“ verſetzte Vinceuz mit einer Miene, in der ſich ſeine Liebe und Hochachtung unverholen ausſprachen: „es kann nicht irren, wo es über ein Gebot der Pflicht entſcheidet! Wer weiß, wann mir der Himmel die Gunſt gewährt, den Vater wiederzuſehen, ob, ehe Verhältniſſe eintreten, die dieſes erlauben dürften, nicht ſein hohes Alter, ſo rüſtig es ſich auch darſtellt, dem Laufe der Natur unterliegt, ob nicht ſelbſt mein Loos, das von ſo manchem unerwarteten Ereigniſſe gelenkt werden kann, mich früher abruft, als den verehrten Greis! Offenbare ihm unſere Liebe, unſere Hoffnungen. Sage ihm, es ſey nicht Widerſetzlichkeit gegen ſeine Beſtimmung, die wir geübt, ſondern jener ſympathetiſche Zug, dem das Menſchenherz vergebens Widerſtand zu leiſten ſucht, habe uns einander nahe gebracht, ehe wir ſeinen Willen, ſeine Abſichten für die Zukunft kannten. Wir wollten auch nicht gegen ſein Gebot handeln, wir legten die Entſcheidung unſres Glückes in ſeine Hände nieder, an ſein Herz! Er iſt ſtrenge, aber auch gerecht. Vielleicht erregt es einen kurzen Unwillen in ihm, daß wir ihm ſo lange unſer Vertrauen entzogen, allein ich bin überzeugt, daß er zuletzt die Billigung unſerer Wünſche ausſprechen, daß er in unſerm Glücke das Seinige finden wird!“

Unter dieſem Geſpräche waren ſie in die Nähe von Ulli's Wohnung gekommen. Lothar und Luiſe hatten bereits eine kleine Baumpflanzung erreicht, die ſich an die Hintergebäude des Meierhofes anſchloß. Sie wandelten unter den Fruchtbäumen, die ſchon durch den Anflug eines ſanften Grüns das baldige Erſcheinen ihres Frühlingsſchmuckes verkündigten, hin und hielten von Zeit zu Zeit an, um das nachfolgende Paar zu erwarten und mit dieſem zugleich das gaſtliche Haus zu betreten.

Als Vincenz im Begriff war, mit ſeiner Begleiterin den Wieſengrund zu verlaſſen, um ſeinen Schritt in dieſen Hausgarten Ulli Flüeli's zu lenken, hinkte ihm aus einem nahe gelegenen Gebüſch ein lahmer Bettler entgegen. Der Bettler wandte ſich nicht, nach der ſonſtigen Art dieſer Leute, die in dem weiblichen Geſchlecht eine größere Neigung, Wohlthaten zu ſpenden, vorausſetzen, als in dem männlichen, an Eliſabeth, ſondern drängte ſich in einer Weiſe, die Vincenz auffiel, an dieſen. Der ſchnarrende Ton der Stimme, in welchem er eine Gabe verlangte, hatte etwas Unnatürliches, Gezwungenes. Vincenz blickte den Bettler ſcharf an. In dieſem Augenblick nahm er wahr, daß er ihm winke, daß er ſich bemühe, ihm durch Zeichen begreiflich zu machen, er habe ihm irgend Etwas mitzutheilen, was ſeiner Gefährtin verborgen bleiben müſſe. Die Lage, in welcher ſich der junge Mann befand, gab einer ſolchen Andeutung eine hinlängliche Wichtigkeit, die er nicht unbeachtet laſſen durfte. Er entſchuldigte ſich mit wenigen Worten gegen Eliſabeth, bat ſie vorauszugehn und folgte dem Manne in das Gebüſch, der nun, indem er den natürlichen Ton ſeiner Stimme annahm, ſich als ſeinen alten Bekannten, Gabriel Bendel, zu erkennen gab.

„Man hetzt mich, wie ein Pferd,“ ſagte haſtig der ehemalige Comödiant, „aber ich halte es doch aus, denn ich habe ganz andere Dinge ertragen in frühern Tagen, wo ich an einem Abende als König Philipp von Schwaben ſchach und matt und überdem noch mauſetodt gemacht wurde, um am nächſten wieder als Bettelſtudent fröhlich und munter mein Auferſtehungsfeſt zu feiern. Dieſe Nacht ſpielte ich die Rolle eines alten Weibes und wurde von meinem zuckerſüßen Bruder mit dem Stricke um den Hals zum Galgen geführt, bei dem zum Glück das bekannte Nurnberger Sprichwort in Anwendung kam, das auch in Schillers Räubern den trefflichen Roller von einem raſchen Lebensende zwiſchen Himmel und Erde erlöſ't. Jetzt trete ich als lahmer Bettler auf, um Euch eine Kunde zu bringen, die im Laufe dieſes Morgens von noch hundert andern in alle Gegenden des Landes getragen wird. Es geht los, Junker! In den Bergen regt ſich's, in den Thälern hat's nicht mehr Ruhe und die geiſtlichen Herrn wollen nicht länger mehr geduldig Schmach und Entbehrung tragen. Der Oeſterreicher kommt und ruft zu den Waffen, in Appenzell ſind die Hirten aufgeſtanden, Graubünden erhebt ſich auch wieder und Schwyz, das im Kampfe immer voranſtand, will auch dieſesmal nicht zurückbleiben. Die Wächter ſind beſtellt, die auf den Hochwachten lauern und, wenn das erſte Feuer von den Höhen zunächſt Einſiedeln emporlodert, auf allen Bergen die Flammen luſtig zum Himmel aufſchlagen laſſen. Tauſende werden dann zuſammenſtrömen auf den Höhen des Hacken. Ihr ſollt Euere Freude haben, Junker, über die kernhafte Mannſchaft, über den kräftigen Menſchenſchlag, den Ihr dort findet. Ihr wart einer ihrer Anführer am Rothenthurme, ſie hängen Euch an mit Leib und Seele und wollen Euch wieder haben, um unter Euch zu fechten. Heute, morgen, jeden Tag kann es losgehn! Haltet die Augen offen, Junker, wenn die Dämmerung einbricht, ſchaut fleißig nach den Berggipfeln und wenn nur ein Rauch, ein kleines Flämmchen, wie es ein Talglicht erzeugt, ſich ſehen läßt, ſo werft den Stutzen auf den Rücken und Ihr und Euer treuer Walter — marſch hinauf in's Lager! Donner und Doria," ſetzte er in froher Beweglichkeit hinzu, „es wird wieder lebendig werden im Schweizerlande, wenn es Todte unter den Republikanern ſetzt, die Freiheit kehrt zurück und das Verdienſt, für ſie gehandelt und geduldet zu haben, wird ſeine Belohnung finden."

Vincenz bemerkte wohl, daß Gabriels Lebendigkeit noch durch den Genuß eines Frühſtücks, bei welchem er den Gebrauch geiſtiger Getränke nicht verſchmäht haben mochte, über ihren gewöhnlichen Standpunkt erhoben ſey. Dennoch enthielt ſeine Botſchaft, die von Vincenz mit dem, was ihm perſönlich bekannt worden war, zuſammengeſtellt wurde, unleugbare Thatſachen. Ein trübes Gefühl, wie die Ahnung eines bevorſtehenden Unglücks, bemächtigte ſich ſeiner Seele. Er ſah ein, daß ein Volksaufſtand in dieſer Zeit, wo ſich die Maſſe der feindlichen Heere nach dem Mittelpunkte des Landes drängte, ein eitles, thörichtes Unternehmen ſey, daß Muth und Freiheitsliebe, im unrechten Augenblicke thätig geworden, der Uebermacht erliegen müſſe, daß dann alle Willkühr, alle Bosheit des gereizten Feindes das ſchon erſchöpfte Land mit tieferm, unabſehbarem Elende überziehn müſſe. Aber alle Vorſtellungen, die beſonnene und ruhige Vaterlandsfreunde gegen ein übereiltes Verfahren in öffentlichen Zuſammenkünften, in geheimen Berathungen gemacht hatten, waren ohne Erfolg geblieben, oft den Gutgeſinnten falſch und nachtheilig ausgelegt worden. Prieſtereinfluß und der Fanatismus des Landvolkes ſelbſt wieſen jede wohlmeinende Mahnung zurück und es blieb nichts übrig, als ſich in die Beſtimmungen jener Prieſter, die einen unbeſchränkten Einfluß auf den gemeinen Mann beſaßen, zu ergeben, wenn man ſich nicht ganz von der Sache des Vaterlandes zurückziehen und das irre geleitete Volk ſeinem Schickſale überlaſſen wollte.

„Wer kann den Strom, der einmal ſeine Dämme durchbrochen hat, aufhalten im reißenden Laufe?“ ſagte nach einem kurzen Nachdenken, mehr zu ſich ſelbſt als zu **Gabriel** gewandt, **Vincenz**. „Vergebens ſind die Bemühungen Einzelner, ihn abzulenken von den Hütten des Friedens und des Glückes, über die er ſich verderblich hinwälzt; ſeine Wogen zerſtören Alles, bis ſie das Meer finden, die Uebergewalt des eigenen Elements, in dem ſie untergehen. Es gehört kein großer Prophetengeiſt dazu, um denjenigen, die jetzt den Schein des Friedens und einer völligen Ergebung in das Joch der Fremden abwerfen, ein gleiches Schickſal vorauszuſagen. Ein kurzer Triumph, ein flüchtiger Siegesrauſch, eine lange Reue werden die Folgen des leichtſinnig begonnenen Handelns in einer Sache ſeyn, die der ernſten Berathung, der beſonnenſten Anordnung mehr bedarf als jede andre.“

„Die Rede der frommen Herrn, die noch in der Nähe von Kloſter **Einſiedeln** verborgen hauſen und wie die Vögel der Weisheit, nur bei Nacht ihre Zufluchtsſtätten verlaſſen, lautet ganz anders;“ erwiederte **Bendel**, indem er mit ſeiner Krücke ſpielte. „Sie meinen, daß wir das beſte Hülfscorps auf unſerer Seite hätten, nämlich die heilige Jungfrau und alle übrigen Heiligen, die im Kalender ſtehn. Sie ſind es müde, länger in einer Unterdrückung zu leben, die ihnen ſelbſt Hinderniſſe in den Weg legt, den heiligen Pflichten ihres Amtes öffentlich nachzugehn; es bricht ihnen das Herz, die ſchönen Beſitzungen der heiligen Kirche in den Händen der Ketzer zu ſehen, die ſo weltlich damit verfahren, wie die Gauner in London und Paris mit den Schubſäcken derjenigen, die ſie beſtehlen. Glaubt mir, Junker Waßmer, die frommen Herrn haben viele gute Freunde, die ihre Klagen, ihre Wünſche und Hoffnungen, ihre Gebote und Ermahnungen zu den Ohren derjenigen bringen, die ihr Unglück mit Zorn und Wuth erfüllt, die ihrer Seligkeit gewiß ſind, wenn ſie mit dem Stutzen oder der Hellebarde in der Hand im Kampfe zum Schutze, zur Ehre der Religion ſterben. Ihr ſeht die Sache nur von ihrer ſchwarzen Seite an und ſie trägt doch auch eine ganz liebliche, die hell und luſtig blickt, wie der

Spiegel einer fröhlichen Zukunft! Mit den Paar Franzoſen, die zwiſchen dem Etzel und dem Vierwaldſtädterſee die Herrn ſpielen, werden unſere Männer und jungen Leute ſchon fertig; den übrigen geben die vorrückenden Oeſterreicher alle Hände voll zu thun. Mir ſcheint Alles ſchon ſo gut, wie abgemacht; im Geiſte ſehe ich die alte Zeit ſich erneuern, wo der Schweizermann Herr ſeines Hauſes und ſeiner Heerde war, wo das Vieh auf der Alp ruhig und ſicher weiden konnte, ohne daß der Hirt fürchten mußte, ein Republikaner, dem es nach Fleiſch lüſte, komme frech daher und ſteche ihm die beſte Kuh vor den Augen todt; Gabriel Bendel wird wieder im ganzen Lande ungehindert und unbelauert wandeln können, man wird ihn bald an der Spitze einer Truppe von Thaliens Kindern ſehen und diejenigen, die wiſſen, wie er für die Befreiung des Schweizerlandes mit Gefahr ſeines Lebens gewirkt hat, werden dem alten Freunde mit Herz und Händen Beifall ſpenden und auch ihre Seckel nicht vor ihm verſchließen. Vivat die gute alte Zeit! Sie muß, ſie ſoll wiederkehren — Ihr werdet es ſehen, Junker, und dann an Gabriel Bendel denken, der ſie im Egerithale vorausgeſagt hat! Eine Prophezeiung gilt die andere und ich glaube jetzt mich in einem höhern Zuſtande der Begeiſterung zu befinden, als Ihr, Junker Waßmer!“

Vincenz hatte den Worten des Redſeligen nur eine geringe Aufmerkſamkeit geliehen. Wichtigere Dinge beſchäftigten ſeine Gedanken. Er ſah diejenige, die er liebte, von den Gefahren, welche der Krieg mit ſich führt, bedroht, ſie mochte hier im Thale bleiben, oder nach den Ufern des heimathlichen Sees zurückkehren. Dieſe mußten, wie ihm ſeine militäriſche Erfahrung ſagte, bald der Schauplatz noch größerer, alles Elend, jedes Verderben des Krieges in einem höhern Grade mit ſich führender Ereigniſſe werden, als der kleinere Krieg zwiſchen den Landleuten und ihren Bedrückern veranlaſſen konnte. Menſchliche Vorſicht, Vorbereitungen zur Abwendung künftigen Unheils waren hier unnütz; nur Muth und Beſonnenheit vermochten in dem Augenblicke ſelbſt, wo die Gefahr eintrat, dieſer zu begegnen. Was konnte alſo unter dieſen Verhältniſſen rathſamer ſcheinen, als daß Vincenz durch weitere Eröffnungen die Freude des heutigen Tages nicht ſtörte, daß er gelaſſen erwartete, was die nächſte Zukunft bringen werde und dann die Umſtände, welche Eliſabeth in die Nähe der Begebenheiten führte, bei denen er eine bedeutende Rolle zu übernehmen beſtimmt war, dahin zu benutzen, in jeder günſtigen Stunde ein Auge auf das geliebte Mädchen zu haben, für ihre Sicherheit zu wachen und im Augenblicke der Noth zu ihrem Schutze herbeizufliegen? Dieſer Entſchluß, dieſe Anſicht der Dinge beruhigte ihn. Er wandte ſich zu Gabriel, der erwartungsvoll und mit fragendem Blicke vor ihm ſtand, indem er ſagte:

„Die frommen Väter, denen du dienſt, kennen mich und das Volk weiß, daß ich nicht fehle, wenn der Kriegsſturm losgelaſſen von den Bergen herniederbrauſ't in die Thäler und Ebenen. Sie wollen ihn haben, ſein verderblicher Odem wird über ſie hinziehn und ihnen das Letzte rauben, die Hoffnung zu einer glücklichern Zeit für die Befreiung des Landes ihr Leben zu wagen. Jetzt wird mit dem Heile des Schweizervolkes ein ſtrafbares, muthwilliges Spiel getrieben, das ſeine Zuchtmeiſter ſtreng genug rächen werden. Wenige Monate, vielleicht nur Wochen ſpäter hätte dieſer Sturm alle Berge und Thäler der Heimath von der böſen Krankheit reinigen können, die ſich in ſie eingefreſſen hat! So iſt es immer, wo der Leidenſchaft im ſchwachen Menſchenherzen mehr Gehör geliehen wird, als den Forderungen für das wahre Wohl einer Sache, die ich mit tiefem Schmerz nun als verloren betrachte! Doch genug der vergeblichen Klagen! Ich werde kommen, Gabriel! Das erſte Flammenzeichen von den Bergen ſoll mir auf dem Wege zu meinen alten Kampfgefährten leuchten.“

Er war im Begriff, ſich von Gabriel zu entfernen. Dieſer nahm wiederum das ganze Aeußere eines lahmen Bettlers an, das er während der Unterredung mit Vincenz vernachläßigt hatte, und ſuchte zugleich in die Züge ſeines Angeſichtes jenen Ausdruck der Demuth und des körperlichen Schmerzes zu legen, den ſeine Rolle erforderte. Noch einmal ſah ſich **Vincenz** nach ihm um. Jetzt erſt fiel dem jungen Manne die Verkleidung, welche **Bendel** gewählt hatte, auf; er erkannte in ihr die Beobachtung einer Vorſicht, die er hier im Thale, wo weder Feinde noch Verräther lauerten, überflüßig glaubte. Er kehrte zu **Gabriel** zurück und befragte ihn wegen der Urſache, die ihn zu einer ſolchen Mummerei bewogen habe. Dieſer ſah ihn mit einem liſtigen Lächeln an, deutete nach den Wohnungen von **Egeri** hin und erwiederte:

„Dort hält ſich einer auf, der das Papier, das ihn zu einem Commiſſär der helvetiſchen Regierung ernennt, in der Taſche trägt und noch andere Vollmachten, mit denen er die jungen Leute eintreiben will unter die ſogenannte Legion und zu den Hülfstruppen. Es wird ihm gehn, wie dem politiſchen Zinngieſer in der Comödie. Er hält ſich für den Burgermeiſter und man wird ihn in dieſem Wahne ſo lange bei der Naſe herumführen, bis er aus ihm erwacht und jedem Bauernbuben zuſchreit: Heinrich, willſt du Bürgermeiſter ſeyn? O, die frommen Herrn beſitzen ein feines Gehör und hören bis in die Cabinette der hochverehrlichen Männer von der helvetiſchen Regierung hinein! Wir wiſſen Alles, wir benutzen Alles zu unſern Zwecken. Vor dem Commiſſär hätte ich mich nun wohl wenig zu fürchten, denn der iſt ein blutjunger Menſch, ein Züricher Stadtkind, das den Gabriel Bendel ſo wenig kennt, wie das Schickſal, das ihn hinter den Bergen erwartet. Aber meine Freunde ſelbſt könnten mir gefährlich werden, wenn ſie unvorbereitet und arglos, den Luzerner Wolf im Schafspelze nicht vermuthend, mich unter meinem wahren Namen begrüßten und willkommen hießen. Das könnte mir im Wirthshauſe begegnen, wo ich Geſchäfte habe, auf offner Straße, wo die Diener der Commiſſärs ſich herumtreiben. Und Ihr wißt, Junker, mein Name hat einen übeln Klang vor den Freunden der Fremden! Der Züricher ſoll mich ſchon näher kennen lernen. Bei ihm habe ich auch eine Rolle zu ſpielen zu ſeiner Zeit, etwa wie die, welche der heldenmüthige Graf Fiesko von Lavagna bei dem plumpen Gianettino Doria ſpielte. Lebt wohl, edler Junker! Tauſend Dinge habe ich noch zu beſorgen: im Pfarrhauſe, wie im Wirthshauſe, in den Alphütten, wie in den Thalwohnungen!"

Mit dieſen Worten hinkte er eilig und ſo gewandt, als verſetze die Natur ihn wirklich in die Nothwendigkeit, ſich künſtlicher Glieder zu bedienen und als ſey er in deren Gebrauch ſeit Jahren geübt, aus der Baumpflanzung heraus. Ein finſter blickender Knabe ſprang an Vincenz vorüber und eilte ihm nach. Der junge Mann bemerkte noch, daß beide ſich auf das Lebhafteſte mit einander beſprachen. Dann lenkte er ſeine Schritte der Wohnung zu, in der ihn der gaſtfreie Sinn eines Elternpaares, das ihm das Leben, den Wiederbeſitz ſeines Lieblings verdankte, die zärtliche Neigung eines edeln Mädchens und die Liebe eines unglücklichen Bruders erwarteten. Gabriels Mittheilung hatte ihm reichlichen Stoff zum Nachdenken gegeben. Er kannte nun die Urſachen, welche Landolin in das Egerithal geführt hatten, er ſah ein, daß es dieſem darum zu thun war, eine Stellung im Staate zu gewinnen, die, wenn auch nicht den ſtrengen Begriffen von Ehre, doch ſeinem Vortheile entſprach. Bisher war der Vetter ihm eine gleichgültige Perſon geweſen, jetzt erſchien dieſer mit einemmale, nicht blos in Hinſicht auf ſein Verhältniß zu dem Lande, ſondern auch in den perſönlichen Beziehungen, die ſich zwiſchen den beiden Nebenbuhlern geſtalteten, bedeutend. Früher war nur ſeine Abſicht, jetzt war ſein Einfluß zu fürchten. Dennoch konnte Vincenz ſich nicht der Ueberzeugung hingeben, ein Verwandter und Jugendfreund, ein Menſch, der im Hauſe ſeines Vaters einen bedeutenden Theil ſeines Lebens zugebracht hatte, vermöge ſo ſehr jeder edeln Regung zu entſagen, daß er mit dem Gedanken an Verrath gegen denjenigen umgehe, den ihm alle jene Verhältniſſe ſo nahe ſtellten. Er bezwang mit Gewalt das dunkle Gefühl, das ihn in ſeinem Innern vor Landolin warnte. Er trat mit heitrer Stirn in die Thüre des Hauſes, wo ihn

Elisabeth mit Seppi's Kind auf dem Arme erwartete und die freundliche Wirthin ſelbſt lächelnd willkommen hieß.

# Neuntes Kapitel.

Da ſteht dein Haus — — — —
Von ſchönem Stammholz iſt es neu gezimmert
Und nach dem Richtmaß ordentlich gefügt.

Die ländlichen Wohnungen in den Alpgegenden der Schweiz zeigen in ihrem Aeußern eine Leichtigkeit des Baues, welche dem Auge des Fremden höchſt gefällig erſcheint, und im Innern eine verſtändige Anordnung aller Verhältniſſe, wie ſie den beſchränkten Bedürfniſſen der Eigenthümer und ihren beſcheidenen Anſprüchen auf Bequemlichkeit, vollkommen Genüge leiſtet. Die Wände des Hauſes ſind aus Holzſtämmen zuſammengefügt, die oft noch nach Außen hin die Rinde, mit der ſie die Natur bekleidete, tragen; Schlingpflanzen treiben ihr grünes Gewinde an dieſen Wänden hinauf und bilden freundliche Rahmen um die Schiebfenſter, die, nach den Verhältniſſen des Hauſes, bald kleiner, bald größer ſind, welche, je nachdem es die Umſtände des Eigenthümers erlauben, breite Tafelſcheiben oder kleine runde, durch Blei mit einander verbundene Gläſer enthalten. Gewöhnlich beſteht ein ſolches Haus nur aus dem Erdgeſchoſſe und einem Stockwerke, über welches das breit überſtehende Schindeldach ſeinen Schutz gegen Schnee und Regen, ſeinen Schatten gegen die ſenkrechten Strahlen der Mittagsſonne bietet. Die Gemächer im Erdgeſchoſſe werden in der Regel von der Familie benutzt: das Wohnzimmer mit dem ungeheuern Porzellanofen, in welchem nie, ſelbſt in den heißeſten Tagen des Juli's und Auguſts, das Feuer erliſcht, die Küche und die Schlafkammern. Im erſten Stock findet ſich in den meiſten dieſer Häuſer ein Gaſtzimmer für Beſuchende, in deſſen Nähe einzelne Schlafgemächer die hoch aufgethürmten Betten für eine ſolche Vermehrung der Hausgenoſſenſchaft bewahren und zugleich den Fremden die Bequemlichkeiten bieten, mit welchen der wenig erfindriſche Sinn der Wirthe ihre gaſtfreie Bereitwilligkeit an den Tag zu legen bemüht iſt. Die Wände der Zimmer beſtehen wiederum nur aus einfachen Holzdielen, welche die Zeit braun gebeizt hat und die Sorgſamkeit der Hausfrau immer in einem gewiſſen Glanze erhält. Der Ort aber, welchen von allen Gemächern des Hauſes ſchon an heitern Frühlingstagen und im Laufe des Sommers faſt immer zu den geſelligen Zuſammenkünften bei den Mittags- und Abendmalzeiten, außer dieſen Stunden von der thätigen Hausfrau auch zu der Förderung ihrer vielfachen Geſchäfte im Bezirke des Hauſes ſelbſt benutzt wird, iſt die ſogenannte Laube: eine Art von Balcon, der unter dem Schirme des weitüberreichenden, von ſchweren Steinen, welche müheſam hinaufgebracht worden ſind, gegen die Angriffe der ſtürmiſchen Winde bewahrten Daches, oft um das ganze Haus, oft nur an einer Seite deſſelben hinläuft. Dieſer Ort iſt geräumig, bietet gewöhnlich eine reizende Ausſicht in die Umgegend und zugleich die Annehmlichkeit der freien Luft zu genießen, ohne den Beſchwerden, die eine plötzlich Veränderung des Wetters mit ſich führt, ausgeſetzt zu ſeyn.

Wir haben bereits erwähnt, daß der Tag, der unſere Freunde und Freundinnen im Egerthale vereinigt findet, einer der letzten des unbeſtändigen Aprilmonats war. Allein eben dieſem Character der Unbeſtändigkeit konnte es verdankt werden, daß dieſer Tag und einige ſeiner Vorgänger, einer wilden und ſtürmiſchen Schneezeit plötzlich folgend, alle Reize, welche der reiſende Mai entwickelt, in ſich verband. Eine milde Südluft wehete in das Thal und die Strahlen der Sonne, deren Eindruck in der durchaus reinen Atmoſphäre durch kein Wölkchen, durch keine aufſteigenden Dünſte geſchwächt wurden, zeigten eine Kraft, welche ſich allem Lebenden in der Natur wohlthätig mittheilte.

Bei dieſer Begünſtigung, durch welche der Himmel ſelbſt die Freuden des heutigen Tages erhöhen zu wollen ſchien, hatten es Seppi

Flüeli und ihr Mann für paſſend gehalten, die Mittagstafel in der Laube, welche das ganze Haus umgab, und zwar in demjenigen Theile derſelben, von welchem man auf den See, auf den Roßberg, den Kaiſerſtock und die fernen Schneeberge blickte, bereiten zu laſſen. Es konnte nicht leicht ein Ort gefunden werden, wo ſich dem Auge ein reizenderer und mannigfaltigerer Wechſel von Szenen bot. Die Natur entfaltete in unzählichen Bildern die vielfachen Abſtufungen ihrer Eigenthümlichkeit, von dem ſanft idylliſchen Reize des Wieſengrundes an, bis hinauf zu der wilden Erhabenheit der Felſen- und Eisgipfel.

Seppi Flüeli nahm es ihren Gäſten nicht übel, daß ſie im Beginne der Mahlzeit ihre Aufmerkſamkeit mehr dem ſchönen Schauſpiele, welche ſich vor ihren Blicken eröffnete, widmeten, als den Speiſen ſelbſt, in deren Zubereitung die Hausfrau den Beweis zu führen gedachte, daß die Lehren der Kochkunſt, die ſie von Zeit zu Zeit in dem Landhauſe am See erhalten hatte, nicht unbeachtet an ihren Ohren vorübergegangen ſeyen. Der behagliche Gedanke, ſo liebe Gäſte zu bewirthen, erfüllte ihr ganzes Weſen mit Frohſinn. Dabei wurde ſie immerfort von der Sorge für ihre Bequemlichkeit, von dem unruhigen Gedanken, es ſey irgend Etwas verſäumt worden, rege gehalten, ſo daß ſie ſelbſt wenigen Theil an der geſelligen Unterhaltung nahm, ſondern faſt immer ſich auf dem Wege zur Küche, von dieſer zur Laube befand. Wann ſie aber erſchien, ſo ſtrahlte ihr Angeſicht im Glanze der aufrichtigſten Freude, ſie nickte ihrem Manne mit einem frohen Lächeln zu und die Blicke, welche ſie über die ganze Tiſchgenoſſenſchaft ſandte, ſprachen auf das Lebhafteſte den hohen Grad ihrer Zufriedenheit aus. Einer beſondern Aufmerkſamkeit von ihrer Seite durfte ſich Vincenz erfreuen. Ueber dem Sitze, den er eingenommen hatte, ſchwebten, mit einem grünen Bande an der Wand befeſtigt, drei große Schwungfedern des Adlers, aus deſſen Tod bringender Gewalt er durch einen glücklichen Schuß das Kind des dankbaren Ehepaares befreit hatte. Seppi dachte an die kommenden

Tage, als ſie das Haus ihrer Schwiegereltern im Sihlgrunde verließ. Sie wollte dem Sieger das Siegeszeichen bringen, ſie wollte ihn ehren, wie es ihr dankbares Gefühl ihr eingab. Deshalb hatte ſie die Federn mit herabgetragen und das Kind, das früher des Adlers Raub geweſen, hatte arglos und lächelnd damit geſpielt. Eliſabeth führte, als ſie den Schmuck über dem Sitze erblickte, den Geliebten ſelbſt zu dieſem; der Bruder reichte ihm die Hand, indem er mit einem Ausdruck auf die Federn ſah, der deutlich zu erkennen gab, daß er mit der Bedeutung, die in ihnen lag, vertraut ſey.

„Ihm gebührt die Sieger-, dir gebührt die Bürgerkrone;“ ſagte heimlich Luiſe zu Lothar, indem ſie ſich ihm zur Seite ſetzte. „Er hat jene durch eine edle und lebensgefährliche That, du haſt dieſe durch den Schutz der Bedrängten, der unſchuldigen Kinder, der wehrloſen Weiber und Greiſe, durch die Sicherung ihres Eigenthums verdient!“

Ein mildes Lächeln flog über das Angeſicht Lothars. Er erkannte die liebevolle Abſicht

Luiſens, ihm für einen Vorzug den der Bruder erhielt, und der nach ihrer Meinung ihm ebenſowohl gebührte, Erſatz geben zu wollen. Dieſer Gedanke erheiterte ihn. Bald übten die Erinnerungen vergangener Tage, ſo mancher Scene der Kindheit, welche von Vincenz und Eliſabeth zur Sprache gebracht wurden, ihren unwiderſtehlichen Einfluß auf ihn und belebten ihn zu einem Frohſinn, der ſich im gleichen Maße der glücklichen Luiſe mittheilte. Ihre Empfindungen waren die Nachklänge derjenigen, die Lothar an den Tag legte, ihre Freude ſpiegelte die ſeinige wieder. Alles wurde vermieden, was nur leiſe hin hätte verletzen können und Lothar ſaß unter den ſeinigen, wie einer, der ſich nie aus ihrem Kreiſe verloren hatte, der immer von dem Bande der Liebe, das ſie vereinigte, umſchlungen geblieben war.

Wie ein fremdartiges, unheimliches Weſen erſchien Walter Brenni in dieſem Bunde frohſinniger Menſchen Er ſaß zwiſchen Vincenz und ſeinem Schwager Ulli. Sein Auge ſchweifte nicht über den engen Bezirk des Sänlenganges hinaus. Für ihn beſaß die Natur keine Reize mehr: was die Welt Reiches und Herrliches hatte, war mit Elevele Hergt in's Grab geſtiegen. Er berührte kaum die Speiſen, die ihm geboten wurden. Sein Blick war niedergeſenkt, ſein Geiſt ſchien abweſend und mit Dingen beſchäftigt, die in keiner Beziehung zu der Unterhaltung der übrigen ſtanden. Vergebens blieb Eliſabeths Bemühen, ihn in das Geſpräch, das doch auch ſeine Kinderzeit betraf, hineinzuziehn. Eine einſylbige Antwort, ein kurzes Aufhorchen war Alles, was ſie ihm zu entlocken vermochte. Immer wieder verſank er in ſein dumpfes Brüten und wenn von Zeit zu Zeit ein Seufzer, den er nicht unterdrücken konnte, ſeiner Bruſt entſtieg, ſo ſprach dieſer eine ſo tiefe und ſchmerzliche Empfindung aus, daß ſich die Mädchen, die ſeine Geſchichte nicht kannten, überraſchend davon ergriffen und für einige Augenblicke in ihrer Freude, in dem Genuſſe der ſchönen Gegenwart geſtört fühlten. Bald aber hatten ſie ſich in die Weiſe des ſchwermüthigen Mannes gefunden. Sie überließen ihn ſeiner Trauer, die, wie ſie wohl einſahen, zu tief in ſein Herz griff, um einigen freundlichen, ermunternden Worten zu weichen, und gaben ſich gern den heitern Eindrücken hin, welche die Nähe der beiden Brüder auf ſie hervorbrachte.

So würde die geſellige Freude, welche unter dem gaſtfreien Dache Ulli Flükli's ihren Sitz aufgeſchlagen hatte, ihre Herrſchaft den ganzen Lauf des Tages über geübt haben, wenn nicht der Ausbruch einer nur ſchwach bekämpften Leidenſchaft von Seiten eines bisher wenig beachteten Hausgenoſſen, ſie verletzend unterbrochen und die Tücke, die den günſtig vermeinten Augenblick, ſich ihres Opfers zu bemächtigen, erſieht, im Hintergrunde gelauert hätte.

Man war eben in einem lebhaften Geſpräch über das frühere Leben im Vaterhauſe, über den verehrten Greis ſelbſt begriffen, und Vincenz erhob das Glas, um es auf ſein Wohl zu leeren, als Seppi, welche während dieſes Geſpräches hereintrat, den Knaben Jageli, dem mit der jungen Schweſter Ulli's die Bedienung der Gäſte übertragen worden war, darauf aufmerkſam machte, daß er den Junker Lothar bei ſeinem letzten Umgange um den Tiſch überſehen habe. Der Knabe ſah ſie finſter an. Dann warf er einen trotzigen, feindſeligen Blick auf Lothar und ſagte ſo laut, daß es zu den Ohren aller Anweſenden drang:

„Ich bediene Keinen, der das Vaterland verrathen hat. Für Walter Brenni, für den Adlerſchutzen dort, für Euch und Euren Mann gehe ich in's Feuer, für den Ketzer da—“ hier wieß er mit einer verächtlichen Gebehrde auf Lothar — „rege ich keinen Finger.“

Der Knabe hatte eine herausfordernde Stellung angenommen und ſchien ruhig erwarten zu wollen, was von Seiten des Beleidigten nun erfolgen werde. Dieſer ſah ihn ſtarr an, die Gluth des Zorns ſtieg auf ſeine Wange, ſein Auge flammte und ſeine Rechte zuckte im erſten Augenblicke nach der Stelle, wo er den Degen zu tragen pflegte. Als er aber wahrnahm, daß derjenige, welcher jene verletzenden Worte ausgeſprochen hatte, nur ein Knabe war, der ſeine Beachtung nicht verdiene und keine Genugthuung gewähren könne, bekämpfte er ſeine Gefühle und mäßigte ſie dahin, daß er dem Wirthe vom Hauſe einen vorwurfsvollen Blick zuwarf, in dem er deutlich die Frage leſen konnte: ob es in ſeinem Willen liege, ſeine Gäſte auf eine ſolche tadelnswürdige Weiſe von den Untergebenen angegriffen zu ſehen? Die Mädchen waren im höchſten Grade betroffen über dieſe unerwartete, unangenehme Störung. Eliſabeth ſah ängſtlich vor ſich nieder. Sie empfand in dieſem Augenblicke alles Bittre, was ſich in der Bruſt Lothars anhäufen mußte; ihr zartes und richtiges Mitgefühl verſetzte ſie in die peinlichſte Lage, die jedoch nur in einer leiſen Veränderung ihrer von Ruhe und Sanftmuth beherrſchten Züge von einem aufmerkſamen Beobachter gewahrt werden konnte. Dagegen war Luiſe ein ſprechendes Bild des geiſtigen Aufruhrs. Sie zitterte an allen Gliedern, ihre bebenden Hände ergriffen Lothars Rechte, ſtreichelten ſie und liebkosten ihm, als wolle ſie gut machen, was der Beleidiger verbrochen.

Nach dem Knaben flogen zornig ihre Blicke, dann erhoben ſie ſich wieder beruhigend zu Lothar, und ohne zu wiſſen, was ſie eigentlich ſagte, ſtieß ſie die Worte heraus:

„Achte nicht auf ihn! Er iſt wahnſinnig.“

Vincenz ſprach nichts. Er hatte das Glas, das er eben, um auf das Wohl ſeines Vaters zu trinken, erhoben, langſam niedergeſetzt und blickte nun ernſt und erwartungsvoll auf Ulli, dem es als Herrn vom Hauſe oblag, den ſchweren Verſtoß, welchen der Knabe gegen die Gaſtfreiheit begangen, zu ahnden. In der nämlichen Ueberzeugung enthielt ſich Seppi jeder Rüge. Sie fühlte, daß die Worte einer Frau hier nicht an ihrer rechten Stelle waren, daß eine Entſcheidung deſſen, der dem Hauswesen als ſein oberſtes Haupt vorſtand, in dieſer Angelegenheit verfügen müſſen.

In dem Gemüthe Ulli's herrſchten widerſtreitende Empfindungen. Es war ihm ſchmerzlich, daß Lothar, dem er einmal durch ſein Wort die Rechte eines Gaſtes geſichert hatte, den rohen Ausbruch einer Leidenſchaft empfinden mußte, die er denn doch, wenn er die frühern Schickſale Jageli's und ein entſetzliches Ereigniß, wovon der Knabe Zeuge geweſen war, erwog, um ſo weniger ganz verdammen konnte, als er ſelbſt in der Gegenwart Lothars nicht alle unangenehme Erinnerungen, welche dieſe hervorzubringen geeignet war, aus ſeiner Seele zu entfernen vermochte. Er ſah, daß Aller Blicke auf ihn gerichtet waren, er erkannte, daß er einen Entſchluß faſſen müſſe, der ihn in der Eigenſchaft eines Wirthes vom Hauſe rechtfertige, ohne daß er ihn nöthige, dem Selbſtgefühle eines freien Schweizermannes zu nahe zu treten. Den Blick finſter zur Erde gerichtet, erhob er ſich von ſeinem Platze. Das herrſchende Schweigen, die erwartungsvolle Spannung hatte ſchon einige Zeit gedauert. Ulli ſchien noch nicht mit ſich über die Worte einig, welche er ſprechen ſollte. Endlich öffnete er die Lippen und ſagte in einem ſtrengen, gebieteriſchen Tone:

„Du haſt den Frieden des Hauſes gebrochen, Jageli: das verdient ſchwere Strafe.

Morgen werde ich weiter mit dir rechten darüber. Jetzt entferne dich und laß dich heute vor meinem Angeſichte nicht wieder ſehen!“

Jageli wandte ſich, ohne ſeine trotzige Miene zu verändern, um, und begab ſich hinweg. Einige Worte, welche er im Fortgehn dumpf in ſich hineinſprach, konnte Seppi, die ihm am nächſten ſtand, nicht verſtehen, ſie klangen aber wie eine Drohung, die ein Blick gegen denjenigen, deſſen Anweſenheit ſeine wilde Gemüthsart rege gemacht hatte, begleitete.

Mit der Entfernung Jageli’s konnte ſich der früher herrſchende geſellige Frohſinn nicht ſogleich wieder herſtellen. Alle fühlten, daß die Verhältniſſe, welche ſcheidend zwiſchen ſie und Lothar traten, von einer zu wichtigen, bedeutungsvollen Art ſeyen, um durch einen bloßen Vorſatz, durch eine freundliche Uebereinkunft zwiſchen ihnen ſelbſt zur Seite geſchoben werden zu können. Jede Kleinigkeit, ſo mancher nicht vorherzuſehende Zufall vermochte hier zu verwunden, und die beſten Vorſätze fruchtlos zu machen. Niemand empfand das peinlicher, als Lothar ſelbſt, und mit ihm Luiſe. Was ihm gelungen war, zu vergeſſen, was er mit ernſter Kraft von der freudigen Gegenwart hinweggewieſen hatte: das war mit einemmale durch des Knaben ſtrengen Vorwurf, durch deſſen gehäſſiges Benehmen, in ſein Gedächtniß zum Leben, in ſeine Seele zum quälenden Bewußtſeyn zurückgerufen worden. Er lächelte bitter in ſich hinein. Bisher hatten doch nur Männer ihm ihre Mißbilligung gezeigt: jetzt dünkte er ſich zum Gegenſtande des Hohnes eines Knaben herabgeſunken!

„Junker Vincenz,“ unterbrach Ulli, nach einigen Minuten, das drückende Schweigen, welches Allen läſtig fiel, mit Ausnahme des Schützen, der durch kein Zeichen der Aufmerkſamkeit einige Theilnahme an dem Vorgange an den Tag gelegt hatte, „man darf dem Jageli ſchon etwas zu gut halten, wenn man Alles bedenkt, was er durch die Gegenwart der Fremden im Lande erlitten hat. Er iſt der Sohn eines Mannes, deſſen Angedenken im Herzen jedes Schweizers einen Fluch gegen die Welſchen aufruft, und deſſen Namen ſelbſt der Friedlichſte nicht hört, ohne eine Luſt nach Rache zu empfinden. Ihr kennt die Geſchichte des Mannes, aber Ihr wißt nicht, daß Jageli ſein Kind iſt. In wenigen Tagen wird es ein Jahr, daß die Schlacht am Rothenthurme geſchlagen wurde. Jageli's Vater ſtritt unter dem kleinen Häuflein der bei der Schindeleggi zurückgebliebenen Helden. Der Knabe war mit ihm, trug ihm die Stutzen nach, deren er mehrere bei ſich führte, und beſchäftigte ſich mit dem Wiederladen der abgeſchoſſenen Gewehre. Ihr wißt, daß Weiber und Kinder bei ſolchen Hülfsleiſtungen thätig waren. Das Häuflein an der Schindeleggi focht wacker, aber die Uebermacht brach endlich ſeine Stärke. Der Mann mit dem Knaben wurde von den Uebrigen abgedrängt, von den Welſchen umringt und mit dem Tode bedroht, wenn er ſich nicht willig erkläre, ihnen einen Bergpfad zu zeigen, auf dem ſie einem andern Haufen Schwyzer in den Rücken kommen konnten. „Feuer!“ commandirte der furchtloſe Mann und im nächſten Augenblicke warfen ihn die Kugeln der Feinde todt zur Erde. *) Bei dieſem Ereigniſſe war der Knabe zugegen, er hat die Welſchen ſeinen Vater kaltblütig morden, er hat deſſen letzte Todeszuckungen geſehen. Wenige Tage darauf ſtand er am Grabe ſeiner Mutter, die, in der Verzweiflung über das Schickſal ihres Mannes, der Gebote der heiligen Religion vergaß, und ſich in einer unglücklichen Stunde ſelbſt das Leben nahm. Ich bin überzeugt,“ ſetzte Ulli mit einem feſten Blick auf denjenigen, dem des Knaben feindſelige Rede gegolten hatte, hinzu, „ſelbſt Junker Lothar wird nun milder über Jageli's Betragen urtheilen und ihm vielleicht verzeihen, daß er ſich, von ſolchen Erinnerungen gereizt, zu einer Beleidigung meines Gaſtes vergeſſen konnte!“

Lothar hatte dem Pachter mit ſteigender Aufmerkſamkeit zugehört. Zuletzt glänzten ſeine Augen und man konnte es ihm anſehn,

---

*) Geſchichtlich.

daß er weit entfernt war, einen Groll gegen Jageli in ſeiner Seele zu tragen.

„Er iſt ein wackerer Junge!“ rief er im Gegentheile aus. „Mir kommt es beim Himmel nicht zu, ihn deshalb zu verdammen, weil er in der Erinnerung an das Unglück ſeiner Eltern mir einen Haß gezeigt hat, der freilich den Unſchuldigen trifft! Wer, von ſolchen Gefühlen geleitet, irrt, der wird immer einen Vertheidiger in mir finden, denn —“ ſchloß er in einem düſtern, wieder an ſein eigenes Unglück erinnernden Tone ſeine Rede — „ich ſelbſt würde mich ſehr elend fühlen, wenn ich nicht hoffen dürfte, daß es Menſchen gebe, welche die Pflichten, die Liebe eines Kindes als die Bürgſchaft der redlichen Abſichten, die ſeine Handlungen beſtimmen, annehmen.“

Die Wendung, welche Lothars Erklärung einer Angelegenheit gab, die noch ſo eben den Ton der Geſelligkeit auf lange hin zu verſtimmen gedroht hatte, erfreute Alle. Ihm ſelbſt war es bisher drückend geweſen, daß man mit ſichtbarer Gefliſſentlichkeit ſeinetwegen vermied.

von der vorjährigen kriegeriſchen Zeit, von den Heldenthaten der Schwyzer und Unterwaldner zu reden, deren Erwähnung ſonſt, wie er wußte, die Zuſammenkünfte der Landleute mit freudigen und ſtolzen Erinnerungen erfüllte. Freilich warf auch das Unglück jener Tage einen dunkeln Schatten, aber deſto herrlicher glänzte der Ruhm derjenigen, die ſich geopfert hatten, hervor! Lothar bewunderte ſie, ob er gleich der fremden Sache diente; er hätte kein Schweizer ſeyn müſſen, wenn er nicht den Stolz, den jene Erinnerungen in ſeinen Landsleuten erweckten, getheilt hätte. Er ſelbſt war es jetzt, der das Geſpräch auf jene Zeit lenkte, der Ulli, in deſſen Angeſicht zum erſtenmale während der Malzeit ein Strahl lebhafter Freude emporleuchtete, aufforderte, von den Thaten zu erzählen, die auf's Neue den Schweizernamen verherrlicht hatten. Ulli ſah forſchend auf ſeinen Schwager; dieſer aber ſchien ſo tief in ſich ſelbſt verſunken, daß nicht zu befürchten war, er möge durch den Gegenſtand des Geſprächs ſich ſchmerzlich berührt, zu bittern Erinnerungen veranlaßt fühlen.

Manches Ereigniß kam nun zur Rede, das den Mädchen unbekannt war. Ihr vaterländiſches Gefühl konnte ſich nicht verläugnen und als ſie nun vernahmen, daß Frauen und Jungfrauen mit im Kampfe geſtanden, daß ſie gefallen waren mit freudigem Muthe, daß ſie noch im Tode der Freiheit des Vaterlandes ihre letzten Wünſche dargebracht hatten, da ergriff ſie eine hohe Begeiſterung, da nahm Eliſabeth die Hand ihres Vincenz und ſah ihn mit einem Blicke an, der verkündete, auch ſie ſey eines ſolchen Selbſtopfers fähig, da ſagte Luiſe mit leiſer, aber bewegter Stimme zu Lothar:

„Es iſt doch ein ſchöner Gedanke, Lothar, auf dieſe Weiſe zu ſterben! Der Tod hat unſer Leben geheiligt und es lebt noch lange in der Zukunft fort, während ein enges, häusliches Daſeyn ſpurlos und ohne rühmlichen Nachhall von der Erde verſchwindet.“

„Es iſt etwas Großes!“ verſetzte feurig

**Lothar.** „Was hat ein Weib nicht Alles zu vergeſſen, um mit gefaßtem Muthe da aufzutreten, wo ſelbſt im entſcheidenden Augenblicke der Mann mehr ſeyn muß, als ein Menſch, der nimmer das Gefühl ſeiner Sterblichkeit aus ſeinem Weſen verbannen kann? Ihre Liebe zu den Kindern, zu Eltern und Geſchwiſtern iſt eine andere, als die des Mannes; ſie fühlt tieſer, ſie hat Alles inniger ergriffen, ſie lebt ganz in dieſem kleinen Kreiſe der Liebe, während der Mann nur zu ſeiner Freude, zu ſeiner Erholung hineintritt. Welche Kraft, welcher Muth, welches weit mächtigere Vaterlandsgefühl, das ſie bewegen kann, dieſen Kreis zu verlaſſen, um in eine Welt zu treten, die ſich ihr nur öffnet, um ihr Gräßlichkeiten, welche ſie nicht ahnt, einen Hohn, der ſo tief unter ihrem Muthe ſteht, wie das Laſter unter der Tugend, zu zeigen! Dann hat ſie noch die Schwäche ihres Geſchlechts, die Mitgabe der Natur, zu bezwingen. Sie ſteht in einem dreifachen Kampfe: mit ihrer Liebe, mit ihrer Weiblichkeit, mit dem — Feinde. Ehre dieſen

Frauen: Niemand wird ihren Tugenden ein rühmliches Gedächtniß verſagen!“

Ulli erhob freudig ſein Glas und ſtieß mit Lothar an, der ihm das ſeinige darbrachte. Keiner der Anweſenden ſchloß ſich von der ehrenden Gedächtnißfeier aus. Selbſt Walter Brenni, der durch nichts eine Theilnahme an der Unterhaltung verrathen hatte, ergriff mechaniſch ſein Glas und führte es an die Lippen. Es lag etwas Wunderliches in dieſer Bewegung, die nur von Vincenz bemerkt wurde. Sie ſchien nicht ein Werk der Erkenntniß deſſen, was eben vorging, zu ſeyn, ſie ſchien ihr Entſtehen in einem dunkeln Triebe zu finden, der mächtiger war, als jede äußerliche Wahrnehmung. In dem ganzen Weſen des Schützen ſprach ſich eine Gleichgültigkeit, eine Erſchlaffung, ein Lebensüberdruß aus, der Vincenz mit banger Sorge um den treuen Gefährten erfüllte. So tief gebeugt, ſo ganz der Außenwelt entzogen, hatte er ihn noch nie geſehen. Wie ſchrecklich, wenn dieſer träumeriſche Zuſtand ſich nach und nach alle Seelenkräfte unterwarf, wenn er die Thätigkeit eines Mannes lähmte, von dem das Land noch ſo Großes zu erwarten hatte, wenn er ihm ſelbſt einen Freund entriß, der in keiner Gefahr, in keiner noch ſo entſetzlichen Lage von ſeiner Seite gewichen war! Es dünkte Vincenz, daß kein Augenblick verloren werden dürfe, um Waltern aus einem dunkeln Meere des Wahnes, in das er immer tiefer verſank, rettend empor zu reißen. Es gab ein Mittel, ihn zu erwecken, ein Wort, das ihn plötzlich in die Wirklichkeit zurückführen konnte. Aber der Aufruf, der in dieſem Worte an den Träumer erging, war ſchrecklich, er mußte es ſeyn, um ſein ganzes Weſen ſo zu erſchüttern, daß es in einer glücklichen Veränderung kräftig wieder aufzuleben vermochte. Vincenz entſchloß ſich, das Wort zu wagen. Er neigte ſich gegen Seppi hin, die jetzt, da die Malzeit zu Ende ging und ihre Sorgfalt in einem mindern Grade erheiſchte, ſich neben ihren Mann niedergelaſſen hatte, und ſagte ſehr laut:

„Wenn wir in dieſer Stunde ein Erinneıungsfeſt zur Ehre derjenigen begehen, die in jenen Tagen als Opfer der Uebermacht fielen, ſo dürfen wir auch nicht der heldenmüthigen achtzehn Unterwaldner Jungfrauen vergeſſen, die an der Capelle der Winkelriede kämpften und ſtarben, nicht anderer edeler Mädchen, welche auf der Schwelle ihrer Wohnungen, für die greiſen Eltern ſtreitend, den Tod fanden, nicht einer, deren Verluſt wir beſonders betrauern: ich meine jene Unglückliche, welche die Kindesliebe bei der ſiechen Mutter zurückhielt, Walter Brenni's Braut, Clevele Hergi!"

Wie ein Donnerſchlag aus heiterer Luft in das friedliche, unbeſorgte Treiben der Menſchen, traf dieſer Name, den Vincenz mit erhobener Stimme und beſonderer Betonung ausgeſprochen hatte, in die Seele desjenigen, welcher bis zu dieſem Augenblicke ein ſtummes Bild der tief in ſich gekehrten Trauer, ein empfindungsloſer Zeuge der ihn umgebenden Scene geweſen war. Mit dem Laute des Namens, der über ſeines Freundes Lippe ging, richtete er ſich raſch von ſeinem Sitze auf, ſtand in ſeiner ganzen Größe aufrecht da, erhob den Kopf und ließ die Blicke, die ſtatt des bisher matten und trüben Glanzes, Feuer ſprüheten, mit einem kühnen, herausfordernden Ausdrucke von einem Mitgliede auf das andere der betroffenen Verſammlung ſchweifen:

„Wer möchte ſagen,“ hob er in einem tiefen, bebenden Tone an, der Alle wunderbar ergriff, „daß Clevele Hergi nicht die gleiche Liebe zum Vaterlande in ihrer Bruſt getragen habe, wie jene Weiber, die ſie mit dem Tode im Kampfe beſiegelten? In keiner Gegend des Schweizerlandes, nicht auf den Alpen der Berge, nicht auf den Wieſen der Thäler, gab es ein Mädchen, das freudiger für die Freiheit geſtorben wäre, als Clevele Hergi. Sie beſaß alle Tugenden, alle Vorzüge, die je das Herz einer Schweizerjungfrau geſchmückt. Sie war liebevoll und treu, ſie war tapfer und kühn. Sie ſtand nicht zu den Jungfrauen, die das todte Denkmal der Winkelriede vertheidigten, ſie war mit dem Feuergewehre, das ſie wohl zu behandeln verſtand, gen Stanz geeilt, um die Lebenden, um Greiſe und Kinder zu ſchützen. Da ſah ſie eine Schaar jener ewig verdammten Ketzer nach der Wohnung hineilen, in der die Mutter allein geblieben war, ſie flog zurück, ſie wollte retten, helfen —" ſeine Stimme war leiſer und zitternder geworden. Einige Augenblicke ſchwieg er jetzt ganz. Dann fuhr er plötzlich auf, ſah wild um ſich her und ſprach in einem ſeltſamen, gellenden Tone weiter: „ſie iſt geſtorben rein und unbefleckt, wie jener Jungfrauen eine. Ihrer Tugend ſoll nicht vergeſſen werden, wenn von andern rühmlich geſprochen wird, und ſollte es einen geben auf der weiten Erde, der es wagte, ihres Gedächtniſſes zu ſchmähen, ſo lebt noch Walter Brenni, dieſe unverdiente Schmach zu rächen."

Die Gefühle, welche ſich in ſeiner Bruſt erhoben hatten, waren zu ſtürmiſch und mächtig, als daß er dem Drange, ſich ungeſtört ihnen zu überlaſſen, hätte widerſtehen können. Er entfernte ſich von der Geſellſchaft und ging mit großen Schritten nach dem Theile der Laube, von dem eine Treppe in's Freie hinabführte. Vincenz blickte ihm, zufrieden über das Gelingen ſeines Verſuches, nach. Er war überzeugt, daß nun Walter Brenni auf mehrere Tage hin gegen das Verſinken in ſeine Träume geſichert ſey, das dieſe gewaltſame Erſchütterung in ihm fortwirken, und daß, wenn in dieſer Zeit, wie es zu erwarten war, der Ruf zum Kampfe von den Bergen in die Thäler hinabdringe, die alte Kraft des Schützen ſich wieder beleben und entfalten werde. Ulli und Seppi ſaßen mit niedergeſchlagenen Blicken da. Sie hatten in Walters Betragen nichts Ungewöhnliches gefunden, ſie konnten ſich nicht erklären, was Vincenz bewogen haben möchte, jene entſetzliche Erinnerung in dem ſchwermüthigen Manne zu erwecken, die ſeine Freunde und Verwandte immer mit ſchonender Vorſicht zu berühren vermieden. Von Lothar und den jungen Frauenzimmern war dagegen die Aeußerung des Vincenz als eine ganz natürliche, im Laufe der Unterhaltung liegende, aufgenommen worden und nur die tiefe, ſein ganzes Weſen ſichtbar ergreifende Wirkung, welche ſie auf Walter Brenni hervorbrachte, der mit einemmale durch ſie aus einer ſtarren Bildſäule zu einem leidenſchaftlichen Redner belebt wurde, konnte ihnen bedeutungsvoll erſcheinen.

Es befand ſich niemand in der Geſellſchaft, deſſen Blicke nicht noch einmal ſich auf die Geſtalt des Schützen gerichtet hätten, der eben im Begriff ſtand, nach einem Theile des Ganges einzulenken, wo er nicht ferner geſehen werden konnte. Er hatte ſchon das Eck, das ihn den Augen der Uebrigen verbarg, umſchritten, und Vincenz wollte eben dem gaſtfreien Ehepaare die Urſachen darlegen, die ſein Benehmen veranlaßt, als man unerwartet den Schützen wieder erſcheinen ſah, an ſeiner Seite den Vetter Landolin, der einige unruhige, faſt ſchüchterne Blicke auf die Anweſenden warf, und welchem bereits Worte einer Sanftmuth, die er nicht empfand, einer Entſchuldigung, die er erlog, auf den Lippen zu ſchweben ſchienen. Walter Brenni ſah mit einem ſpöttiſchen Lächeln, das auf ſeinem finſtern, in dieſem Augenblicke leidenſchaftlich bewegten, Antlitze einen gefährlichen und drohenden Character annahm, auf ihn und die beiden Frohnboten, die ihm folgten, herab. Landolin aber, zu ſehr mit denen beſchäftigt, welche er jetzt durch einen Beweis ſeiner Macht zu ſchrecken und zu einer achtungsvollen Anerkennung der Wichtigkeit ſeiner Perſon zu bringen beabſichtigte, bemerkte dieſes Lächeln nicht, das allen Uebrigen zu ſagen ſchien, es ſey dem Schützen, wenn er anders wolle, ein Leichtes, ſich von einem Geſellſchafter loszumachen, der mit beſondern Abſichten auf ihn das Haus ſeines Schwagers betreten hatte.

# Zehntes Kapitel.

Ihr habt's Mandat verletzt; Ihr müßt uns folgen!

Die Erſcheinung **Landolin's** konnte auf die Verſammlung nur einen unangenehmen Eindruck hervorbringen. Sie kam nicht unerwartet, ſie war von mehrern der Anweſenden gefürchtet worden. Die Begleitung, in der jetzt der Vetter auftrat, war nicht geeignet, dieſe Furcht zu vermindern. Sie gab ihm das Anſehen, als komme er nicht als Gaſt des Hauſes, als ein Freund und Verwandter derjenigen, die hier ſchon freundliche Aufnahme gefunden hatten, ſondern in dem Auftrage Fremder, welche vielleicht durch ihn eine neue Handlung der Tyrannei zu üben gedachten. Man hatte ſchon weit über die gewöhnliche Zeit bei Tiſche geſeſſen und der Eintritt **Landolin's** und ſeines Gefolges, die Wiederkehr **Walter Brenni's** galten Allen für ein Zeichen, ſich zu erheben. Eliſabeth faßte beſorgt den Arm ihres Nachbars, aber die Ruhe und Gelaſſenheit, die ſie in ſeinen Zügen wahrnahm, theilte ſich auch ihr mit und ſie ſchritt an ſeiner Seite dem Vetter entgegen, der den Jugendgefährten, welcher ſpäter ſeiner Bosheit zum Opfer fallen ſollte, lächelnd begrüßte. Lothar wurde in ſeiner Verkleidung nicht von ihm erkannt, auch mußte ſeine geiſtige Aufmerkſamkeit jetzt zu ſehr auf andere Dinge gerichtet ſeyn, als daß er einen unbedeutend ſcheinenden Landmann einer nähern Beachtung und Unterſuchung gewürdigt hätte.

Indem er an Ulli, der ſeine Anrede zu erwarten ſchien, leicht vorüberſchritt, wandte er ſich ſogleich zu Eliſabeth und Vincenz:

„Ich muß es ſehr bedauern,“ ſagte er in einem Tone, der an den Tag legen ſollte, wie ſchwer es ihm falle, etwas Unangenehmes ausſprechen zu müſſen, „daß Pflichten, zu deren Erfüllung mich die heilige Sache des Vaterlandes beruft, mich abgehalten haben, an Euerm Kreiſe Theil zu nehmen und einen ſo theuern

Freund und Verwandten, wie Vincenz, früher und bei einem erfreulichern Anlaſſe wiederzuſehen. Eben dieſe Pflichten führen mich aber jetzt in Euere Nähe und wenn ich leider in ihrer Erfüllung Euch nicht willkommen erſcheinen kann, ſo fällt das gewiß keinem läſtiger, als mir ſelbſt. Ich ſtehe nicht in meiner eigenen Sache, ich ſtehe im Auftrage der Staatsbehörde hier, die mich zu einem unwürdigen Vollſtrecker der Befehle, durch welche ſie den Unruhen, den Umtrieben Schlechtgeſinnter und den Verblendungen der Irregeleiteten ein Ziel zu ſetzen gedenkt, ernannt hat. Ja, Vetter, ſo iſt es! Eine hohe helvetiſche Regierung bedient ſich meiner in ihrer väterlichen Fürſorge für das Land, ſie hat mich mit einer Macht bekleidet, die ich zu jenen heilbringenden Zwecken nach meinem Ermeſſen benutzen darf und meine angelegentlichſte Pflicht muß es ſeyn, dem Vertrauen, das man in mich ſetzt, zu entſprechen.“

Hier hielt er inne und warf einige verſtohlene Blicke auf Eliſabeth und Vincenz, um ſich ihrer Beſtürzung zu erfreuen und ſeines

Triumphs zu genieſſen. Nur Eliſabeth zeigte eine augenblickliche Verlegenheit; Vincenz ſtand ihm ruhig und ernſt gegenüber. Sein Blick ruhete durchbohrend auf Landolin, der vergebens Kraft in ſich zu finden ſuchte, nach ſeiner gewohnten Weiſe frei und ungezwungen um ſich zu ſehn.

„Die Erhebung zu deiner neuen Würde iſt mir bekannt;“ ſprach jetzt Vincenz in einem Tone, der wenig Bedeutung auf den Charakter, in welchem Landolin auftrat, zu legen ſchien. „Jene Herren, welche ſtatt der alten Freiheit, die dem Lande Jahrhunderte hindurch gefrommt, ihm eine neüe, mit einer ſogenannten Gleichheit verſchwiſterte, aufdringen möchten, ſuchten nach Leuten, denen das Volk und ſein Wohl gleichgültig genug ſeyen, um ſich zu Werkzeugen ihres Willens herzugeben. Da fanden ſie denn unter einigen andern auch dich, Vetter, und ich bin überzeugt, daß ſie in ihrer Wahl nicht fehlgegriffen haben, daß deine Handlungen ihre Hoffnungen von dir rechtfertigen werden!“

Landolin, der mit dem Eindrucke, welchen ſein Auftreten in der Würde eines Regierungsbevollmächtigten hervorbrachte, wenig zufrieden war, fühlte wohl den bittern Spott, welchen die Worte ſeines Nebenbuhlers enthielten, allein er glaubte es ſeinem Verhältniſſe zu den Anweſenden noch immer ſchuldig zu ſeyn, unter der Larve der Schonung und Verwandtenliebe ſeine wahren Geſinnungen zu verbergen.

„Es geziemt mir nicht,“ erwiederte er mit Zurückhaltung und indem er vergebens verſuchte, ſeine Blicke zu Vincenz zu erheben, „die Abſichten meiner hohen Obern anders zu beurtheilen, wie mein unbeſchränktes Vertrauen in ihre Weisheit mir ſie zu beurtheilen gebietet. Ich weiß einmal, daß ſie im Verein mit unſerer mächtigen Verbündeten, der hohen und untheilbaren franzöſiſchen Republik, dem Vaterlande Glück und Frieden, ein friſch aufblühendes Leben der Freiheit, in der alle Schweizermänner ſich als Brüder nahe ſtehen, verleihen wollen: das iſt mir genug, das macht mich ſtolz darauf, zu einem Mittel auserſehen worden zu ſeyn, das zu der Erreichung des ſchönen, heiligen Zweckes mitwirken darf.“

„Herr,“ ſagte jetzt Ulli, der ſich vordrängte und nicht länger ſeinen Unwillen, ſich als Wirth vom Hauſe übergangen zu ſehen, bezwingen konnte, „mit dieſen Reden, ſo ſchön ſie auch klingen mögen, hat man uns ſeit Jahr und Tag ſchon ſo freigebig bedient, daß wir deren noch auf lange hin im Vorrath haben und jeden neuen Zuſchuß der Art recht wohl entbehren können! Es iſt Euch vielleicht unbekannt, daß ich der Pachter dieſes Hofes bin, daß ich über Sicherheit und Ehre dieſes Hauſes zu wachen habe, daß mir das Recht zuſteht, jeden, der hier fremd und ungeladen erſcheint, zu fragen: was begehrſt du, welche Abſicht führt dich her, kommſt du als ein Freund oder ein Feind des Hauſes? Dieſe Fragen ergehen dann hiermit auch an Euch und ich rechne drauf, daß Ihr ſie mir ohne Zögern beantwortet!“

Landolin warf einen verächtlichen Blick auf den Landmann. Es befremdete ihn, auch bei dieſem keine Spur jener Ehrfurcht zu bemerken, die, wie er glaubte, ſeine gegenwärtige Stellung gebieten mußte.

„Guter Freund," ſagte er nachläßig, „e hätte dir freilich mehr geziemt, in Ruhe un Demuth unſere Erklärung zu erwarten, als ſi auf dieſe ungeſtüme Weiſe zu fordern, um ſ eher, da es nur von unſerm Berichte abhängt auch dich in einer Angelegenheit als Mitſchuldigen erſcheinen zu laſſen, die von der größten Wichtigkeit für die Ruhe und das Wohl der helvetiſchen Republik iſt. Steht hier nicht in unſerer Gegenwart ein bekannter Landesverräther, ein Geächteter, dem kein guter Bürger Helvetiens ein Obdach gewähren, den er nicht mit Speiſe und Trank erquicken, deſſen Anweſenheit er nicht den Behörden verbergen darf, ohne der ſchweren Ahndung des Geſetzes zu verfallen?"

Während er dieſe Worte ſprach, flogen ſeine Blicke mit dem Ausdrucke einer Unbeſtimmtheit, der ſchwer errathen ließ, welchen von beiden er meine, Vincenz Waßmer oder Walter Brenni, von dieſem auf jenen und von jenem auf dieſen zurück. Er weidete ſich an der Beſtürzung, die ſich jetzt offen in dem Angeſichte Eliſabeths zeigte, an der Unruhe, mit welcher Luiſe, die Blicke zornig auf ihn gerichtet, vortrat. Auf dem Angeſichte ſeines Nebenbuhlers ſchwebte ein leiſes, ſpöttiſches Lächeln, das ihn erbitterte, aber doch nicht vermögen konnte, dem Plane einer langſam ſchleichenden und vorſichtigern Rache, die er gegen dieſen entworfen hatte, zu entſagen, um ſich augenblicklich eine Genugthuung zu verſchaffen, die andere Abſichten, andere Hoffnungen zu vereiteln vermochte. Er ſchwieg, nachdem er jene Worte, deren Sinn, wie er wähnte, den Hausherrn mit Furcht und Schrecken erfüllen mußte, geſprochen hatte, einige Augenblicke, um der Rede, die ihnen folgen ſollte, ein größeres Gewicht zu geben. Dann trat er, den Kopf erhoben, die Bruſt herausgerückt und mit ſtrengen Blicken die hohe Geſtalt des Schützen meſſend, auf dieſen zu und ſagte ſehr laut:

„Walter Brenni, ich verhafte dich im Namen der hohen helvetiſchen Republik. Sie hat dich ihres Bürgerrechtes verluſtig, ſie hat dich des Schutzes, den ſie allen Kindern, die in ihr eine Mutter ehren, angedeihen läßt, unwürdig erklärt, ſie übergiebt dich der Strafe des Geſetzes, das die Hochverräther trifft! Leute, bemächtigt Euch ſeiner!“

Er begleitete dieſen Befehl mit einem Winke gegen die Frohnboten hin, der jedoch nicht die Wirkung hervorbrachte, welche ſich **Landolin** verſprach. **Walter Brenni**, noch immer höhniſch und verächtlich auf die beiden Handlanger einer Gerechtigkeit, die ihm als der ungerechteſte Zwang erſchien, herabblickend, dehnte nur die ſtarken Arme, als wolle er ihre Kraft zu einer etwaigen Gegenwehr prüfen, und dieſe Bewegung war hinreichend, das Gefolge **Landolins** einige Schritte von ihm zurückzuſcheuchen und in einer völligen Unthätigkeit zu erhalten.

„Das alſo iſt das Wort des Räthſels, welches du gekommen biſt uns aufzugeben!“ ſprach **Vincenz**, indem ein bitteres Gefühl ihn zu ergreifen ſchien. „Ich fürchte, **Landolin**, man beehrt dich mit Aufträgen, deren Ausführung über deine Kräfte geht. Sieh' ſelbſt, wie unentſchloſſen die Diener deiner Gewalt dieſem Löwen, der nur die Mähne zu ſchütteln braucht, um ihre Geſichter erbleichen, ihre Glieder erbeben zu machen, gegenüberſtehn! Sie wagen es nicht, ihn zu berühren, ſie treten furchtſam vor ihm zurück, als beſäße ſein Odem ſchon die Kraft, ſie niederzuwerfen. Ich meine es gut mit dir, Landolin, und rathe dir deinen Auftrag bei einer andern Gelegenheit, in einem günſtigern Zeitpunkte zu vollſtrecken, etwa wenn Walter Brenni einmal tiefer ſchläft, als gewöhnlich, ſo daß ihn das leiſe Geräuſch, mit dem die flüchtige Gems über die Schneefelder eilt, nicht erweckt, oder wenn du von jener Armee der Achtzehndutzend-Männer umgeben biſt, zu deren Aufgebot von Bergen und aus Thälern dich deine Regierung abgeſandt hat.“

Landolin war gegen Ausbrüche des Zornes und des Unwillens gewaffnet, er hätte ſie ſelbſt nicht ungern gehört, da in ihnen ſogar die Anerkennung ſeiner Bedeutenheit enthalten ſeyn konnte; aber dieſer Spott verletzte ſeinen Dünkel zu ſehr, als daß er ſich fortwährend in dem Gleiſe einer ruhigen Würde erhalten konnte, welches er für den Gang ſeines Benehmens ſich vorgezeichnet hatte. Er erhob zum erſtenmale die Augen auf Vincenz, ließ ſeinen Blick drohend auf ihm weilen und ſagte boshaft:

„Ein guter Rath iſt des andern werth, Vetter! Ich wollte dir alſo freundlich eröffnen, daß es deiner Sache, die ohnehin in keinem günſtigen Lichte bei der hohen Regierung ſteht, zum großen Vortheile gereichen würde, wenn du den vertraulichen Umgang mit ſolchen Männern, welche mich und die Achtzehndutzend-Armee zu fürchten haben, entſagen wollteſt. Uebrigens irrſt du, wenn du meine Macht zu gering anſchlägſt um dieſen Landſtreicher einzufangen. Nicht ich habe vor ihm, er hat vor mir zu zittern!“

In dieſem Augenblicke trat Walter Brenni vor. Das Gefühl, in ſeinen Aeußerungen vielleicht zu weit gegangen und den gefährlichen Schützen zu einer Thätlichkeit gegen ſeine Perſon gereizt zu haben, ergriff plötzlich Landolin mit beängſtigender Gewalt. Er wollte raſch zurückſchreiten, aber ſchon lag die ſtarke Hand

**Walters** auf ſeiner Schulter und bannte ihn an die Stelle, wo er ſich befand.

„Wer ſagt dir, daß **Walter Brenni** der Mann ſey, der vor irgend einer Gefahr erbebe?“ hob er in einem gemäßigten Tone an, in welchem nur der Ausdruck einer Verachtung lag, die leichthin einen Gegenſtand trifft, den ſie keiner tiefern Bezeichnung werth hält. „Biſt du auf den Pfaden der Gebirge mit ihm gewandelt und haſt ihn erblaſſen ſehen, wenn auf dem ſchmalen Felſengrathe ihm der hungrige Bär entgegentrat? Haſt du an ſeiner Seite geſtanden und dich überzeugt, daß Furcht ihn ergriff, wenn die Uebermacht des Feindes ihn umdrang und er mit dem Kolben ſich den Ausweg bahnen mußte? Deine Hand iſt weich, wie die eines Stadtmädchens, dein Haar duftet nach Salben, wie der Beutel eines Haarkräuslers — geh' heim, Knabe! Prahle nicht, daß Männer vor dir gezittert hätten!“

„Bravo, **Walter Brenni**!“ rief **Luiſe**, die ſchon lange wie auf heißen Kohlen geſtanden und einen Augenblick erwartet hatte, in welchem ſie ihrem Zorne gegen Landolin freien Lauf laſſen konnte. „Du haſt den Vetter nach dem Leben geſchildert, gerade ſo, wie er ſeyn muß, damit Tante Brigitte die Krone aller jungen Herrn in ihm erkennt. Er beſitzt die weiche Hand, welche ſanfter und zierlicher ihren Mops zu ſtreicheln verſteht, als jede andere, er vereinigt alle Wohlgerüche Italiens in ſeinem Lockenbau, ſo daß die Tante ſchon unter lauter Orangen und Lorbeern zu wandeln vermeint, wenn er ſich in ihrer Nähe befindet. Wie wird ſie nun nicht erſtaunen, wie wird ſie nicht ihn höher ſchätzen und verehren, wenn ſie vernimmt, zu welchem wichtigen Amte im Staate er befördert worden iſt, wie er dieſes mit Gewiſſenhaftigkeit und Treue verwaltet, wie er als Scherge die unterſte Stufe ſeiner Laufbahn zu einem glänzenden Ziele betreten hat!“

Landolin ſchoß einen tückiſchen Blick auf das Mädchen; aber noch lag die Hand des Schützen auf ſeiner Schulter, er fürchtete mit jedem Augenblicke ſie drückender und ſchmerzlicher zu empfinden, er wagte nicht die Lippen zu öffnen, aus Furcht durch ein übel gewähltes Wort den Grimm desjenigen zu reizen, von deſſen Rieſenkraft der Ruf ſchon die furchtbarſten Thatſachen auch zu ſeinem Ohre gebracht hatte. Er blickte verſtohlen auf Eliſabeth und Vincenz, die leiſe und angelegentlich zuſammen ſprachen. Das Mädchen ſchien ängſtlich, ihre Gebehrde legte Beſorgniß für den jungen Mann an den Tag. Vincenz aber hatte das Anſehn, den Gegenſtand, welchen ihre Unterhaltung betraf, mit unbefangener Ruhe zu behandeln und vermochte ſeinen Worten eine Kraft zu verleihen, die bald auch das Mädchen mit beruhigender Ueberzeugung erfüllte und den Ausdruck des ungetrübten innern Friedens, den irgend ein mächtig aufwallendes Gefühl geſtört hatte, auf ihr Angeſicht zurückführte.

„Landolin,“ begann Vincenz, indem er ſich dem Vetter näherte und Walter Brenni, auf einen Wink ſeines Freundes, in den Hintergrund trat, „du ſpielſt vergebens Verſteckens mit mir! Derſelbe Strahl der Achtung, der nach dem Haupte Walter Brenni's geſchleuzeit wurde, iſt auch auf mich gerichtet worden, man hat uns Beide aus der Gemeinſchaft der Menſchen, in die Wildniß vertreiben wollen, wo man hoffte, daß uns Hunger und Elend, daß uns die Beſchwerden einer rauhen Jahreszeit einen Untergang bereiten würden, der dich der Schmach überhoben hätte, als Vollſtrecker ungerechter Gewaltthaten vor deinen Verwandten zu erſcheinen. Der Name des Schützen und der meinige wurden immer zuſammen genannt von den Freunden, wie von den Feinden des Landes, von jenen in einem guten Sinne, von dieſen in einer Bedeutung, die uns zwei Männer als ein einziges zu vertilgendes Uebel bezeichnete! Sey aufrichtig, Vetter! Uebertreibe deinen Zartſinn, deine Verwandtenliebe nicht! Du ſagſt, du führſt einen Verhaftbefehl gegen Walter Brenni mit dir: wenn das iſt, ſo trägſt du auch einen gleichen gegen mich in der Taſche. Verſtelle dich nicht länger, opfere dein eigenes Fortkommen nicht den ſchonenden Rückſichten, welche dir ein liebevolles Herz eingiebt, auf: verhafte auch mich mit dem Schützen zugleich, führe uns vor deine Regierung und erndte im vollen Maaße den Lohn, der deiner Heldenthat gebührt.“

Lothar ſtand noch immer ruhig und zurückgezogen hinter Luiſen. Er ſchien nur im äußerſten Falle ſich in dieſe Angelegenheit, aus welcher der Schütz ja durch eine nur geringe Anſtrengung ſeiner Kräfte frei und ſiegreich hervorgehn konnte, wenn er wollte, miſchen zu wollen. Die Aufforderung, die Vincenz an Landolin richtete, erweckte ihn aus dieſer Ruhe. Er warf einen fragenden Blick auf den Bruder, auf Eliſabeth. Dieſe aber zeigte eine ſo vollkommene Gelaſſenheit, daß Lothar zu vermuthen begann, hinter dem Benehmen ſeines Bruders müſſe irgend eine Abſicht verſteckt liegen, die ſich vielleicht in der Folge entſchleiern werde.

So tief auch Landolin in alle Künſte der Verſtellung eingeweiht war, ſo traf ihn doch die Wahrheit, welche in den Worten ſeines Nebenbuhlers lag, ſo unerwartet und mächtig, daß er ergriffen von der peinlichſten Verlegenheit, mit der plötzlich aufſteigenden dunkeln Gluth des Schuldbewußtſeyns auf ſeinen Wangen, vergebens nach Worten, die ihn gegen jenen Verdacht rechtfertigen ſollten, rang. Erſt nach dem Verlauf einiger Minuten, die unter einem erwartungsvollen Schweigen vorübergingen, gewann er ſeine Faſſung wieder und verſetzte in einem Tone tief empfundener Kränkung und Beleidigung:

„Du thuſt mir Unrecht, Vincenz! Du verfährſt gegen mich, nicht wie ein guter Verwandter, nicht wie ein alter Freund. Du ſchreibſt mir böſe Abſichten zu, während ich nur Gutes gegen dich im Sinne trage. Ich weiß nichts von deiner Achtung, ich will nichts von ihr wiſſen. Dieſe Erklärung ſey dir und allen genug, um die Redlichkeit meiner Geſinnungen zu verbürgen!“

„Vetter,“ erwiederte lächelnd Vincenz, „ich begreife recht wohl, daß dir Alles daran liegen muß, vor den Augen der Welt als ein rechtlicher Mann, als ein treuer Verwandter zu erſcheinen, während du vor denjenigen, die dich mit Ehre und Würde bekleidet haben, als ein feuriger Anhänger ihrer Parthei, als ein eifriger Förderer ihrer Abſichten auftreten mußt. Ich will dir in beiden Dingen behülflich ſeyn. Walter Brenni hat in der höchſten Noth den letzten Biſſen Brod mit mir getheilt, er iſt in keiner Gefahr, die mich bedrohete, von meiner Seite gewichen. Es wäre undankbar von mir, wollte ich ihn jetzt der Willkühr unſerer Feinde allein überlaſſen, wollte ich jetzt den Beſonnenen, Zurückhaltenden, dem nur an ſeiner eigenen Sicherheit gelegen iſt, ſpielen! Ich gehe mit, wohin du ihn führſt! Ich erkläre mich als einen freiwilligen Mitgefangenen, wenn du deine Drohung wahr machſt und den Schützen wirklich verhafteſt.“

Ein Strahl der Freude flog über Landolins Angeſicht. Er wußte ſich aber gleich wieder zu beherrſchen und antwortete eifrig und mahnend:

„Vincenz, ich warne dich! Verſtehe mich wohl: ich will dich nicht als einen Geächteten kennen, andere aber dürften nicht von denſelben

Anſichten geleitet werden, die mich hierzu veranlaſſen. Daſſelbe Schickſal, das **Walter Brenni** erwartet, könnte auch dich treffen. Ich will nicht an deinem Unglücke ſchuld ſeyn.“

„Ich erkläre dich außer aller Schuld, **Landolin**!“ ſagte mit der Betonung eines leichten Spottes **Vincenz**. „Du ſollſt auch in Zukunft in Aller Augen als der wackere Mann gelten, wie bisher. Bei meinem Entſchluß bleibt es übrigens! Verhafte nur den **Walter Brenni**, aber laß dir vorher von ihm die Verſicherung geben, daß er ruhig ſich deinem Beginnen unterwerfen will, wie ein unmündiges Kind, führe ihn aus dieſem Hauſe, ohne daß die Knechte und ſelbſt die Mägde Hand an dich und deine Diener legen und ohne große Mühe das Verhältniß umkehren, geleite ihn ſicher durch das Egerithal, wo hundert Arme ſich zu ſeiner Befreiung erheben werden, an einen Ort, der dir hinlängliche Unterſtützung, deinen Gefangenen zu bewahren bietet, und ich gelobe dir bei dem Heiligſten, das ich kenne, bei meiner Liebe zu **Eliſabeth**, mich durch nichts abhalten zu laſſen, dir zu folgen und mit **Walter** vor jene Richter zu treten, die uns beide ſchon im Voraus verurtheilt haben.“

„Deine Tollkühnheit iſt mir unbegreiflich!“ rief mit angenommenem Erſtaunen, aber zugleich auch mit dem Gefühle der innigſten Freude, den Hauptzweck ſeines Strebens, ohne ſein Zuthun, ohne daß man ihm einen Vorwurf machen konnte, ſo leicht und bald erreicht zu ſehn, **Landolin**. „Ich habe dich gewarnt und ich waſche meine Hände in Unſchuld. Meinen Rath verwirfſt du und ſo ſchiebe ich denn alle Folgen deiner übereilten Handlung auf dich ſelbſt zurück. Jedermann iſt Zeuge, daß ich gethan habe, was die Pflicht eines Verwandten, eines Freundes erfordert, dieſen Mann aber“ — hier deutete er auf den Schützen — „frei gehen zu laſſen, wäre gegen mein Gewiſſen, gegen meinen Eid und ſo vollziehe ich denn hiermit ſeine Verhaftung, gleichviel ob er ſich in Güte ihr unterwerfe oder durch Anwendung der Gewalt ihr unterworfen werde!“

Bei dieſen Worten winkte er auf's Neue

ſeinen Begleitern, die jedoch dieſesmal nicht Miene machten, ihre Hände gegen denjenigen zu erheben, der ſchon mit einer unbedeutenden Bewegung ſie in Furcht und Schrecken zu ſetzen vermochte, ſondern vielmehr den Wink, welchen ſie erhalten, nach jener Gegend der Laube hin, die den Augen der Verſammlung verborgen war und den Ausgang des Gemaches bildete, wiederholten. Im nächſten Augenblicke vernahm man das Auftreten feſter, beſtimmter Schritte, den Klang von Waffen, der in die Züge der Frauen den Ausdruck lebhafter Beſorgniß, in die der Männer denjenigen einer ſpannenden Erwartung hervorrief. Landolin lächelte noch immer, aber in dieſem Lächeln lag der Hohn einer Schadenfreude, der zu ſagen ſchien, daß er nun ſeines Sieges gewiß ſey.

Es bedurfte nur einer kurzen Zeit, um die Szene auf eine Weiſe zu verändern, in welcher ſich mit einemmale die Lage Walter Brenni's ebenſo kritiſch, als die Erklärung, welche unter andern Umſtänden Vincenz von ſich gegeben hatte, in ihren Folgen gefährlich zeigte. Vier franzöſiſche Krieger, mit allen Waffen verſehen, welche ſie im Dienſte zu tragen pflegten, erſchienen im Hintergrunde, ſtellten ſich hier in Reih und Glied auf und verſperrten ſo den einzigen Ausgang, der von der Laube hinab in's Freie führte. Der Schütz maß ſie mit finſterm Blicke. Er trat einen Schritt näher an das niedere Holzgeländer, welches die Laube umgab, er ſchien den Raum zu erwägen, der ihn von dem feſten Grund und Boden trennte. Seine linke Hand griff in den Gürtel, wo er Meſſer und Piſtolen verborgen trug, aber ſein Auge richtete ſich auch fragend auf Vincenz, der in dieſem Augenblicke jedoch nur Aufmerkſamkeit für Eliſabeth beſaß und ihr Beruhigungsgründe zuflüſterte, obſchon er ſelbſt den Ausgang dieſes Ereigniſſes, das ein Augenblick ſo ſeltſam umgeſtaltet hatte, nicht vorausſah.

„Das iſt der Mann!“ wandte ſich jetzt Landolin in einem gebietriſchen Tone zu den Soldaten, indem er durch eine Bewegung ſeiner Hand ihre Aufmerkſamkeit auf den Schützen lenkte. „Das iſt der Landesverräther, auf deſſen Verhaftung ein Preis geſetzt iſt, den es wohl die Mühe lohnt zu verdienen. Bemächtigt Euch ſeiner und führt ihn hinweg!“

Landolin gab dieſen Befehl mit einer Entſchloſſenheit und Beſtimmtheit, die ſich auf den Beiſtand der bewaffneten Macht, welche ihm zu Gebote ſtand, gründeten. Wie ſehr ſah er ſich aber mit einemmale in ſeinen Hoffnungen getäuſcht, in ſeiner Thätigkeit gehemmt, als das laute: „Halt!“ einer Stimme, die ihm nicht unbekannt war, die franzöſiſchen Krieger plötzlich in eine Unthätigkeit verſetzte, welche ſeiner Forderung zu ſpotten ſchien, als ſie in ehrerbietiger Stellung an dem Orte verharrten, wo ſie zuerſt ſich aufgeſtellt hatten, und ihre Blicke die Richtung nach jener Gegend des Gemachs nahmen, aus der das verhängnißvolle: Halt! erklungen war.

Ehe noch Landolin von ſeiner Betroffenheit ſich ſo weit erholen konnte, um den Urheber dieſer Vereitelung ſeiner Gebote zu erforſchen, ſchritt Lothar, unter deſſen geöffnetem Ueberrock jetzt die Uniform eines franzöſiſchen Offiziers zu erkennen war, ohne ihn eines Blickes zu würdigen, an ihm vorüber zu den harrenden Soldaten. Er trat dicht vor ſie und betrachtete ſie mit durchbohrenden Blicken. Es waren Leute von ſeiner eigenen Compagnie, die zu einem auf dem Wege nach Zug befindlichen Poſten gehörten. Eine kurze Unterredung mit ihnen gab ihm die Ueberzeugung, daß der Unteroffizier, welcher dieſen Poſten commandirte, ſich durch die Hoffnung auf einen Geldgewinn, den Landolin ihm durch ſeinen Untergebenen hatte vorſpiegeln laſſen, geblendet, ſeiner Pflicht in einem Grade vergeſſen konnte, der ihn der ſchweren Strafe einer ohne den Befehl ſeines Obern begangener Eigenmächtigkeit ausſetzte. Landolin traf die bittere Beſchämung, daß Lothar, ohne ſeiner im Mindeſten zu achten, die Soldaten entließ und mit einem Verweiſe für den Unteroffizier an den Ort zurückſandte, deſſen Obhut ihrer Wachſamkeit anvertraut war.

Noch ſtand Landolin mit an den Boden

gehefteten Blicken, unſchlüſſig, was er nun zu beginnen habe, um ſein Anſehn in den Augen derjenigen zu retten, die ſpöttiſch lächelnd auf ihn blickten, die, ſtatt ſeine Macht zu empfinden und ſie ehrend anzuerkennen, Zeugen einer Demüthigung geworden waren, der er nicht auszuweichen vermochte; als eine neue Erſcheinung, ein kleiner Mann, in die Amtstracht der niedern Regierungsboten gekleidet, ſich durch die abmarſchirenden Soldaten herandrängte und angelegentlich, aber leiſe zu ihm ſprach. Vincenz warf dem Schützen, der noch immer am Geländer der Laube lehnte, einen bedeutungsvollen Blick zu. Beide erkannten in dem Boten, auf deſſen Mittheilungen ſich Landolins Züge ſichtlich erheiterten, ihren alten Freund, den klugen Beförderer der Sache der Freiheit, Gabriel Bendel. Auch dem Hausherrn und ſeiner Frau ſchien deſſen Perſon nicht fremd. Seppi lächelte nach Ulli hin, als wolle ſie ſagen: jetzt übt er gewiß wieder einmal einen von ſeinen alten Schelmenſtreichen, jetzt lockt er ein Fiſchlein in's Garn, das ſich nicht ſo leicht wieder losmachen wird!

Landolin hatte indeſſen mit großer Aufmerkſamkeit auf die Reden des kleinen Mannes, der, während er ſprach, verſchmitzte Blicke im Kreiſe umher ſandte, gehört. Er trat, nachdem Gabriel geendigt hatte und in eine ehrerbietige Entfernung zurückgewichen war, in ſtolzer Haltung vor. Seine Züge ließen keine Spur jener Verlegenheit mehr erblicken, die ihn bei Lothars unerwartetem Dazwiſchentreten ergriffen hatte. Er ſchien jetzt mit andern Dingen, mit wichtigern Unternehmungen beſchäftigt.

„Ich weiche der Gewalt,“ ſagte er, „ohne die Anſprüche, welche das Geſetz auf die Perſon Walter Brenni's macht, aufzugeben. Ich habe Alles gethan, was in meinen Kräften ſtand, um meiner Pflicht zu genügen, und wenn ich daran durch Umſtände verhindert wurde, die außer meinem Wirkungskreiſe liegen, ſo fällt das demjenigen zur Laſt, der, ſtatt mich durch die Gegenwart ſeiner Untergebenen zu unterſtützen, wie es ihm ſeine Stellung gebot, mich dieſes Beiſtandes in einer Sache, welche der franzöſiſche Oberbefehlshaber ſo ernſt anſehn wird, wie eine hohe helvetiſche Regierung, beraubte.“

„Deine Drohungen ſind lächerlich;“ verſetzte Lothar in einem Tone, der verrieth, daß ein leichter Anlaß ihn zu einem Ausbruche der Heftigkeit gegen den Vetter hinreißen könne. „Du haſt es gewagt, durch Geldverſprechungen einige meiner Leute zu verführen, daß ſie ihren Poſten verließen. Soll ich dich dieſer Felonie anklagen, ſoll ich die Strenge der Kriegsgeſetze gegen dich aufrufen?“

Landolin ſtand beſtürzt vor Lothar. Dieſe Deutung ſeines Benehmens überraſchte ihn um ſo mehr, da er einſah, daß er gegen eine Anklage dieſer Art keine hinreichenden Rechtfertigungsgründe vorzubringen vermochte. Erſt nach einigen Augenblicken fühlte er ſich hinlänglich geſammelt, um zu erwiedern:

„Ich hoffe, in einer Angelegenheit, die nicht von meinem verſönlichen Willen abhing, ſondern nur durch die Pflichten, welche mir mein Amt auferlegt, geregelt werden konnte, zarte Rückſichten bewieſen zu haben, die mich jetzt mit dem Vertrauen erfüllen, man möge ſie mit verwandtſchaftlicher Liebe würdigen, man möge auch mir, ſollte ich irgend worin aus Dienſteifer gefehlt haben, ähnliche Rückſichten angedeihen laſſen. Ich habe dich früher nicht bemerkt, Lothar, deshalb begrüße ich dich erſt jetzt, wo mich der Drang höchſt wichtiger Geſchäfte zugleich nöthigt, dir Lebewohl zu ſagen. Wie bin ich doch zu beklagen, daß mir die erſte Uebung der neu übernommenen Pflichten den Zwang auferlegt, mich aus einem Kreiſe von Lieben zu entfernen, in deſſen Mitte die ſchönſten Erinnerungen wieder aufblühen, der ſich hier zuſammengefunden zu haben ſcheint, um im Genuſſe der reinſten Freude einen heitern Tag zu verleben! Ich muß ſcheiden, ſo wehe es mir auch thut. Ich nehme nur den Troſt mit mir, daß man in dieſem Kreiſe den Vetter Landolin als keinen ganz unwerthen Verwandten vermiſſen wird."

Mit ſeinem gewöhnlichen glatten Lächeln, das ſich, während er ſprach, wieder in den Zügen ſeines Antlitzes eingefunden hatte, entfernte er ſich eilig. Ihm folgten ſeine Untergebenen, zu denen ſich auch **Gabriel Bendel** zu zählen ſchien, der, indem er zuletzt das Gemach verließ, einen liſtigen Blick des Triumphs auf **Vincenz** warf. Niemand hatte dem Vetter geantwortet, niemand ſeinen Gruß erwiedert. Nur **Ulli Flücli**, der die Abſichten **Gabriels** genauer kennen mochte als die übrigen, ſagte in einem ſchadenfrohen Tone halb laut für ſich hin:

„Glück auf die Reiſe, ſchmucker Herr! Das Hirtenhemdli wird Euch gut ſtehn, und wenn Ihr die Senſe auf der Schulter herbeiſchleppt, um da zu mähen, wo das Gras zu üppig emporſchießt, ſo werdet Ihr an andere Dinge zu denken haben, als an die Verhaftung eines ehrlichen Schweizermannes!“

# Eilftes Kapitel.

Steigt auf die Hochwacht, blaſ't in Euer Horn,
Daß es weit ſchmetternd in die Berge ſchalle
Und, jedes Echo in den Felſenklüften
Aufweckend, ſchnell die Männer des Gebirgs
Zuſammenrufe!

Der ſchöne Abend, welcher dem heitern Tage folgte, lockte Alle hinab auf den Wieſengrund. Man beſchloß, den Lothar, deſſen Zeit gemeſſen war, über den See hin, nach deſſen oberen Ufer zu begleiten.

„Jageli!“ rief Ulli in's Haus zurück nach dem Knaben, der die Schlüſſel zu den angeſchloſſenen Kähnen in ſeinem Gewahrſam zu haben pflegte. Jageli war nirgends zu finden. Endlich erzählte eine der Hausmägde, ſie habe ihn ſchon vor geraumer Zeit das Haus verlaſſen und an's Seeufer hinab eilen ſehen, wo er den kleinen Fiſchernachen, deſſen er ſich gewöhnlich bediente, beſtiegen habe und raſch vom Lande geſtoßen ſey. In dem Glauben, daß er in einem Auftrage des Herrn verſandt werde, habe ſie ihm keine weitere Aufmerkſamkeit geſchenkt, und nur noch bemerkt, daß er ſeine Fahrt nach dem Fuße des gegenüberliegenden Roßberges gerichtet habe.

„Es gehen Dinge vor, die ein neues großes Ereigniß anzeigen;“ ſagte Ulli bedeutungsvoll zu ſeiner Frau, die ihm gefolgt war. „Der Jageli iſt ſonſt ein braver Knabe, gehorcht, wo nicht ſeine traurigen Erinnerungen ſich dazwiſchen drängen, auf's Wort, und würde nicht ohne unſere Erlaubniß dieſe Fahrt unternommen haben, wenn er nicht von denjenigen, deren Wort allein mehr bei ihm gilt, als das unſrige, von den geiſtlichen Herrn, in irgend einer wichtigen Abſicht dazu veranlaßt worden wäre. Gib Acht, Frau die Lawine bricht bald los und ſtürzt ſich von den Bergen hinab in die Thäler, aber nicht, um wie ſonſt zu verwüſten und zu vernichten, ſondern um diejenigen, die nicht hierher gehören, hinauszuſtäuben und den alten Boden der Freiheit von Tyrannei und Bosheit, die ihn beflecken, zu reinigen!“

Er hatte die Schlüſſel, die er ſuchte, gefunden und eilte jetzt hinaus, an den langſam vorſchreitenden Paaren vorüber zum Seeufer hinab, um den zierlichen Nachen, der für den Gebrauch der angeſehnern Gäſte, die nicht ſelten in dem gaſtfreien Hauſe Ulli Flüeli's einſprachen, beſtimmt war, loszuketten. Die jungen Leute beſprachen indeſſen die mannichfachen Ereigniſſe des Tages. Alle vereinigten ſich dahin, Landolins Betragen empörend zu finden und Luiſe äußerte offen ihren Argwohn, daß er an jenem Tage, den Walter Brenni in dem Landhauſe am Zürcherſee zugebracht, den Schützen belauert und damals ſchon ſich vorgenommen habe, ihn ſeine Rache empfinden zu laſſen.

„Glaubt mir,“ ſagte Vincenz, „ſein Plan greift tiefer und der Name Walter Brenni's war nur das Loſungswort zur Eröffnung einer feindſeligen Thätigkeit, die mich und Eliſabeth treffen ſoll, indem ſie, wie er wähnt, ihm die Bahn zur Erreichung ſeiner habſüchtigen Zwecke bricht! Habt Ihr nicht bemerkt, welcher Blitz der Freude, welche ſchnell wieder in ihre Schranken verwieſene Siegesluſt, aus ſeinem Blicke ſtrahlte, als ich, um ihn auf die Probe zu ſtellen, erklärte, ich würde Walter Brenni unter keiner Bedingung verlaſſen, ich ſey Willens, ihn vor die Richter zu begleiten, die, wie er recht wohl weiß, nichts Angelegentlicheres zu thun haben würden, als zwei ſo gefährliche Rebellen, wie wir ſind, in den nächſten vierundzwanzig Stunden erſchießen zu laſſen? Armer Landolin! Was würde aus dir und deinen Helfershelfern geworden ſeyn, hätten wir uns ruhig deinem Willen unterworfen? Die Hirten von Egeri verſtehen keinen Spaß in ſolchen Dingen, und der erſte Verſuch, die Macht deines neuen Amtes gelten zu machen, würde nur für dich von traurigen Folgen geweſen ſeyn!“

Die kleine Geſellſchaft weilte auf der Wieſe, um ſich dem ſchönen Eindruck, den die Lieblichkeit des Abends, die Anmuth der Umgegend auf ſie hervorbrachte, zu überlaſſen. Die Mädchen, welche ſchon am geſtrigen Abende die Freuden einer ſolchen Luſtwandlung genoſſen hatten, fanden, daß ſich heute von den Bergen eine regere Lebendigkeit verkündige, ſie machten darauf aufmerkſam, daß auch in den Wieſenabhängen am Fuße der Berge ſich viele Menſchen hin und her bewegten oder in einzelnen traulichen Gruppen zuſammenſtanden. Vincenz warf einen düſtern, ahnungsvollen Blick auf dieſe Gruppen. Er kannte die Bedeutung der kurzen, aufrufenden Fanfarenklänge des Alphorns, die von den Bergen herab ertönten. Er hatte ſie an den Tagen von Rothenthurm und Stanz gehört. Er kannte die Bewohner des Thales hinlänglich, um zu wiſſen, daß es ihre Gewohnheit nicht mit ſich brachte, müßig am Abende in den Wieſen umherzuſchlendern und die Zeit in unnützen Plaudereien zu verbringen. Vom Wirthshauſe her tönte ein wüſtes Geſchrei und wildes Singen. Alles Zeichen, in denen ſeine Erfahrung eine tiefere Bedeutung fand, als ſie ſich den übrigen darlegte, welche in dieſem Treiben nur die Aeußerungen einer erhöheten, freudigen Aufregung erkannten, die, wie ſie meinten, die fortgeſetzte heitere Witterung, der Umſtand, daß dieſe das Treiben der Heerden in die Alp begünſtige, veranlaßten. Während die beiden Mädchen mit Lothar ſtehen blieben und dieſen auf das wunderbare Roſenlicht aufmerkſam machten, welches der glühende Wiederſchein der Schneegipfel auf die Scene warf, ging Vincenz mit raſchen Schritten hinab zum Seeufer, wo Ulli, nachdem er das kleine, artige Fahrzeug, welches die Geſellſchaft beſteigen ſollte, losgemacht, mit untergeſchlagenen Armen ſtand und in dieſem Augenblicke an ganz andere Dinge, wie die bevorſtehende Luſtfahrt, zu denken ſchien. In ſeinen Zügen lebte eine erwartungsvolle Unruhe, ſeine Blicke ſchweiften forſchend nach den Gruppen an den Wieſengeländen, dann horchte er wieder aufmerkſam nach dem Lärm hin, der vom Wirthshauſe herüberſchallte.

„Ulli,“ ſagte Vincenz mit gedämpfter

Stimme, indem er die Hand des Landmannes ergriff, „meinſt du nicht auch, daß wenn die Sonne hinter jenen weſtlichen Bergen, zu deren Saum ſie ſich ſchon hinabneigt, verſchwunden iſt, daß wenn die Schatten dieſer Berge ſich auf das Thal lagern, wir ein andres Licht, einen andern Glanz aufſteigen ſehen, von dem wir alle wünſchen müſſen, daß er eine neue Sonne für's Vaterland wird?“

„Gabriel Bendel iſt nicht umſonſt im Thale geweſen;“ erwiederte Ulli. „Er iſt ſchnellfüßig, gewandt und liſtig, wie kein anderer Bote der frommen Herrn. Ich wette drauf, wenige Wohnungen ſind von ihm unbeſucht geblieben, und die Männer, bei denen er ſelbſt nicht war, haben durch andere die Kunde bekommen, die ihnen werden ſollte. Wer kann aber wiſſen, ob heute, morgen oder übermorgen das Licht von den Hochwachten leuchtet? Das iſt allein denen bekannt, welchen die heilige Mutter Gottes ihren Willen eröffnet, die uns als ſtreitfertige Werkzeuge aufgefordert haben und uns in jedem Augenblicke zum Kampfe gerüſtet finden.“

Vincenz blickte ſchweigend zu den Gipfeln der Berge auf, als wolle er dort nach irgend einem Gegenſtande ſuchen, der ſeine Vermuthung rechtfertigen könne; allein die Entfernung machte eine jede Unterſuchung dieſer Art vergeblich, und es zeigte ſich in dieſen höhern Regionen eine Ruhe, die jeden andern, als ihn, der ſchon hinlängliche Gründe zu ernſten Beſorgniſſen hatte, getäuſcht haben würde. Jene Bitterkeit, die ihn immer ergriff, wenn er an das Unglück dachte, dem ein treffliches, aber irre geleitetes Volk, durch eine leichtſinnige Beſchleunigung entſcheidender Maßregeln, entgegengeführt wurde, erwachte wieder in ſeiner Seele, und er konnte ſich nicht enthalten, ſie gegen Ulli laut werden zu laſſen.

„Du wirſt ſehen,“ ſprach er mit finſterem Ernſte, daß die Selbſtliebe Euerer frommen Herrn Alles verdirbt, was in langer und ſchwerer Duldung zur endlichen Befreiung des Landes vorbereitet wurde. Einer kurzen Freude folgt langes Elend, und die Kraft der Hirten wird ſo tief gebeugt werden, daß ſie ſich nie wieder erheben kann."

„Junker," erwiederte treuherzig der Landmann, „wir und unſere Vorfahren haben ſeit Jahrhunderten den geiſtlichen Vätern, die für das Heil unſerer Seele ſorgen, ein unbeſchränktes Vertrauen geſchenkt und uns wohl dabei befunden. Warum ſollten wir jetzt, wo wir ihres Rathes ſo ſehr bedürfen, dieſen zurückweiſen? Ihr kennt auch nicht das Elend der Hirten in ſeiner ganzen drückenden Größe. Ihr wißt nicht, daß es auf der Menge des Volkes zu ſchwer laſtet, um noch länger ertragen werden zu können. Hier im Egerithale haben wir es nicht ſo hart empfunden, wie andere, aber geht nur nach Schwyz, nach Art, Lowerz und in's Muottathal! Da werdet Ihr von entſetzlichen, unmenſchlichen Gräueln hören, und Eure Hand wird nach dem Stutzen, nach jeder Waffe, die Ihr im erſten Augenblicke findet, greifen, um dieſe Gräuel zu rächen. Ihr thut Euch ſelbſt Schaden, indem Ihr immer nur zur Vorſicht und längerer Duldung rathet. Man kennt Euch und iſt gewiß, daß Ihr, wenn der Schlag fallen ſoll, unter denjenigen ſteht, die ihn am beſten zu leiten vermögen; aber man entfernt Euch aus dem Rathe, weil man Euere Mahnung, noch länger das Unerträgliche zu dulden, nicht hören mag, und daher kommt es, daß Ihr in einer Zeit, wie die jetzige, wo jeder Abend den Flammenruf von den Bergen bringen kann, nicht mehr wißt, als unſer einer, der keine andere Hülfe kennt, als in ſeinem Stutzen, und gelaſſen das Zeichen erwartet, das ihm dieſen in die Hand gibt.“

„Es iſt wahr,“ ſagte Vincenz, indem er ſich ruhig und mit einer Würde aufrichtete, in der ſich ein Selbſtgefühl, das er nicht verbergen zu müſſen für nöthig hielt, ausſprach, „man hat mich aus den Berathungen verdrängt, weil ich nie den eigenſüchtigen Abſichten Einzelner das Wohl des Ganzen aufopfern wollte. Ich habe geſprochen, wie mein Gewiſſen mir gebot, ich werde bis zu meinem letzten Odemzuge ſo ſprechen, aber das arme Volk werde ich auch nicht verlaſſen, denn es iſt auch ein Verdienſt, den Freund, den man nicht retten kann, in's Verderben zu begleiten."

Er wandte ſich nach den Uebrigen hin, die ſich jetzt näherten. Er erkannte in Lothars und Luiſens Zügen jenes ſchmerzliche Gefühl, das dem Augenblicke der Trennung vorhergehen mußte. Seine Blicke flogen nach der ländlichen Wohnung, die ſie verlaſſen hatten. Dort ſtand Seppi in der Thüre, mit ihrem Kinde auf dem Arme, und ſah dem Bruder nach, der ſeine Schritte in's Dorf gelenkt hatte und eben hinter einem der erſten Häuſer verſchwand.

Luiſe hielt Lothar zurück, ſo daß ſich bald ein kleiner Raum zwiſchen ihnen und Eliſabeth befand, die dem jüngern Bruder entgegenging.

„Der heutige Tag," begann Luiſe mit bebender Stimme, „hat uns eine Freude gebracht, die wir lange entbehren mußten, aber es ſcheint einmal das Loos aller Freuden zu ſeyn, daß ihnen ein Schmerz folgt, der ſo tief in das Herz greift, daß die Nachempfindung der gewonnenen Freude es nicht dagegen zu ſchützen vermag. Noch wenige Augenblicke ſind uns übrig — dann müſſen wir uns trennen — wer weiß auf wie lange, vielleicht auf immer!"

Ihre Augen füllten ſich mit Thränen. Sie war zu reizbar, zu krankhaft ergriffen in ihrem ganzen Weſen, um dem Vorſatze, ſich ſtark zu zeigen, getreu bleiben zu können.

„Es gibt einen Gedanken," erwiederte Debar mit einem Anfluge von Bitterkeit, „der uns dieſe Trennung erleichtern kann, wenn er auch wiederum anderer Seits Gefühle erregt, die gewiß nichts Erfreuliches, Beglückendes mit ſich führen. Können wir mehr geſchieden werden, als uns der ſtrenge Sinn meines Vaters ſchon geſchieden hat, macht dieſe Trennung die Kluft größer, die ein verhängnißvoller Augenblick, ein übereilter Entſchluß, der keiner böſen Abſicht entſprang, zwiſchen dein Leben und das meinige warf? Die Zukunft, die vor uns liegt, gleicht einer dunkeln Nacht, deren Morgen nicht abzuſehen iſt. Faſſe Muth, Luiſe

Auch in nächtlicher Finſterniß hat oft ſchon der verirrte Wanderer den rechten Pfad gefunden, der ihn zuletzt zu ſeinem Glücke, zu einem Aufenthalte des Friedens führte, wie ihn ſein Herz wünſchte.“

„Dich hält ein ſtrenger Geiſt in ſeinen Feſſeln;“ antwortete kopfſchüttelnd das Mädchen: „ein Geiſt, der alle Hoffnungen, alle großen und herrlichen Anſichten, welchen ſich in deiner frühen Jugend deine Seele ſo gern hingab, vernichtet! Es iſt der böſe Geiſt der Soldatenehre. Ich weiß, daß das Große und Schöne, welches die Vergangenheit unſeres Vaterlandes enthält, nicht umſonſt für dich da geweſen iſt, daß du ſein Angedenken in deiner Bruſt bewahrſt und einſt dich in dem Gedanken erfreuteſt, dem Heimathlande zu dienen, wie die Männer der alten Zeit. Du wollteſt es, aber du haſt dich in dem Mittel vergriffen. O, Lothar, ich war damals kaum dem Kindesalter entwachſen, allein hätteſt du mich gefragt, ich glaube, meine Worte wären ſtark genug geweſen, dich zurückzuhalten! Jetzt hält dich der böſe Geiſt, den nicht dein, nicht mein Wille zu bannen vermag. Auch in meine Seele hat er einen Zwieſpalt geworfen, aus dem ſich oft mit Mühe nur das Rechte emporringt. So will das Herz ſich gern in Allem demjenigen beigeſellen, dem es einmal ſeine Neigung geſchenkt hat, allein es iſt gut, daß der Verſtand es hütet, denn die Wahrheit ſteht doch höher, als alles Uebrige, weit über unſern Neigungen, über unſern Wünſchen. Hoffe auch du, Lothar! Wir vermögen nicht, jenem böſen Geiſte die Feſſel, an der er dich hält, zu entringen, aber Derjenige, deſſen Auge dein Herz ſieht und es prüft, vermag es. Wenn er den guten Geiſt des Friedens ſendet, wenn ſein Odem beſeligend, wie die Frühlingsluft über die Auen, durch die Gemüther der Menſchen zieht und ſie beſänftigt, ſie vereinigt in der Liebe, die von ihm ausgeht, dann wird deine Feſſel locker, du kannſt ſie abwerfen und der Dämon flieht, und deines Vaters Herz wird jenem Geiſte der Liebe, der nach der langen Nacht einen ſchönen Tag herbeiführt, nicht verſchloſſen bleiben!“

Luiſe hatte ſich über ſich ſelbſt erhoben, indem ſie dieſe Worte ſprach. Kein Zug jenes leichten, lebhaften Sinnes, jener Gewohnheit, ernſte Dinge ſelbſt ſcherzhaft zu betreiben, die in frühern Tagen ihr eigen geweſen, ſprach aus dem Angeſichte, das von einer ſanften Röthe, wie von einer Verklärung, umfloſſen, zum Himmel gerichtet war. Der Ernſt des Lebens hatte angefangen, ſie zu ergreifen. Jene Sorgloſigkeit, die ſie noch während des ruhig in ſeinem alten Gleiſe fortgehenden Treibens im Waßmerſchen Hauſe, bewahren konnte, wo ſo viele Dinge in der vertrauten Umgebung, die Gegenwart der Menſchen, die ſie von Kindheit her kannte, ſie unterſtützten, war von ihr gewichen. Sie ſah nicht mehr die Dinge von dem heitern Glanze, den ihre Phantaſie ihnen verlieh, umgeben; ſie ſah ſie, wie ſie waren. Die Entfernung aus dem Hauſe, wo ſie Kindheit und Jugend verlebt, hatte ihre Umwandlung begonnen, die Erfahrungen des heutigen Tages hatten ſie vollendet. Was noch Neckendes über und gegen Landolin heute über ihre Lippen gegangen war, konnte wie der letzte Abſchied von der alten Gewohnheit betrachtet werden. Sie ſah ein, daß jener leichte, fröhliche Sinn nicht hinreiche, ſie gegen die Stürme, welche ihr Leben bedroheten, zu ſchützen, daß ſie ſich mit Muth und Ernſt, mit Ruhe und Ueberlegung wappnen müſſe, um ihnen zu begegnen.

Auf Lothar hatte ihre Rede einen tiefen Eindruck hervorgebracht. Er ſtand erſtaunt vor ihr und betrachtete ſie wie ein Weſen, das mit einemmale ſeine bisher verborgene, höhere Natur entſchleiert. Sie war ihm noch nie ſo reizend, ſo bedeutungsvoll und achtungswerth erſchienen.

„Du haſt Recht, Luiſe,“ ſagte er in einem Tone, der darlegte, daß ihn der Sinn ihrer Worte tröſtend ergriffen und mit neuer Hoffnung belebt hatte: „es giebt eine Macht, die uns helfen kann und auf die wir rechnen wollen für eine beſſere Zukunft. Unſerer Liebe hat nur ein kurzer, verborgener Lenz geblüht, aber ein Sommer wird kommen, reich an ſchönern

Blüthen, welche die Vaterhand pflegt und die Gegenwart des Bruders verſchönert!“

Dieſer näherte ſich jetzt mit Eliſabeth dem Paare, das in einer neuaufgehenden Hoffnung Kraft, die bevorſtehende Trennung minder ſchmerzlich zu empfinden, gewonnen hatte. Man glaubte nun nicht länger zögern zu dürfen, die beabſichtigte Seefahrt anzutreten, denn die Sonne war indeſſen dem Rande der weſtlichen Berge beträchtlich näher gerückt und mit ihrem Untergange, mit dem baldigen Eintritte der Dämmerung wich der Reiz von der Gegend, deſſen man ſich noch einmal, vor dem Abſchiede von Lothar, gemeinſchaftlich erfreuen wollte. Die Töne der Alphörner klangen noch immer von den Bergen, das rege Leben in den Wieſen und an den Abhängen ſchien ſich zu vermehren, jenes wilde Getöſe aus dem Orte wurde lauter und ſtürmiſcher. Einen friedlichen Gegenſatz zu dieſem lebendigen Treiben der Menſchen bildete in ihrer ernſten Größe, in der milden Lieblichkeit, die ſich an dieſe reihete, die Natur. Unwandelbar in ihrer mächtigen Haltung blickte ſie, wie eine ernſte und dennoch gütige Gottheit in das ſchwache, ſchwankende Menſchenleben, es trotz aller ſtürmiſchen Regungen, trotz aller innern Zwietracht, zuletzt beruhigend und an ihre Mutterbruſt zurücknehmend.

Eben hatte Vincenz die kleine Geſellſchaft aufgefordert, ihm zu dem Nachen zu folgen, in welchem ſchon Ulli Flüeli ihrer harrte, als eine Erſcheinung, die Allen unerwartet kam, da ſie in dieſer Zeit zu den ſeltenern im Thale gehörte, ihre Aufmerkſamkeit in Anſpruch nahm und ihre Schritte hemmte. Ein leichtes „Berner Wägeli“ rollte, nur von einem Pferde gezogen, raſch aus dem Dorfe heran, gerade auf Ulli's Wohnung zu. Hier hielt es und man konnte aus Seppi's lebhaften, frohen Bewegungen erkennen, daß diejenigen, welche es brachte, ihr nicht unbekannt waren, daß ſie ſie mit herzlichem Gruße willkommen hieß. Ulli ſprang mit einem Rufe der Verwunderung und der Neugierde aus dem Nachen an's Land und eilte dem Hauſe zu.

Noch ſtanden die Brüder mit den Freundinnen, ihren unbeſtimmten Vermuthungen Raum gebend, am Ufer und ſahen nach dem Meierhofe, wo bereits die neuen Ankömmlinge ausgeſtiegen waren, als einer von dieſen, ein hochgewachſener Mann, deſſen Kleidung den Zuſchnitt einer frühern Zeit trug und ſo auf ein bereits vorgerücktes Alter ſchließen ließ, mit raſchen, rüſtigen Schritten und ausgebreiteten Armen über die Wieſe zu ihnen heraneilte und mit dem Ausrufe: „Vincenz, Vincenz!“ die Gegenwart desjenigen verkündigte, der an dieſem Tage von keinem der Gäſte im Egerthale erwartet worden war und deſſen Nähe alle auf das Höchſte überraſchen mußte.

Schon bei dem erſten Rufe machte ſich Vincenz von Eliſabeth los und flog dem Manne entgegen. In wenigen Augenblicken lag er in ſeinen Armen. Das Herz des Sohnes ſchlug, nach langer, gefahrvoller Trennung, an dem des Vaters, das Auge des Sohnes hing in trunkener Freude an demjenigen, das über ſeine

Kindheit und Jugend gewacht, es ſah mit froher Rührung auf dieſe kräftige Geſtalt, die nicht die Duldung unverſchuldeter Kerkerhaft, nicht der Gram um das, an einem gebrochenen Herzen geſtorbene Weib, nicht die Laſt der hohen Jahre hatten beugen können.

Eliſabeth und Luiſe, jede von Empfindungen, wie ſie ihre verſchiedenartige Lage mit ſich brachte, ergriffen, näherten ſich ſchüchtern der Gruppe. Beide waren ſich einer Schuld gegen den Pflegevater bewußt, beide konnten den nächſten Augenblicken mit Beſorgniß entgegenſehen; aber um wie viel mehr hatte nicht Luiſe zu fürchten, deren Freund von dem ſtrengen Vater ſeiner Kindesrechte verluſtig erklärt worden, die ſchon Zeuge eines Auftritts geweſen war, in dem ſich die unverſöhnlichen Geſinnungen des Greiſes ſo feſt und ernſt ausgeſprochen hatten, daß ſie wenig auf eine Regung der Verzeihung und Milde rechnen konnte? Sie warf einen ängſtlichen Blick auf Lothar. Er war zurückgetreten, er ſtand abgewandt, ſo daß ſeine Geſichtszüge dem Vater verborgen blieben. Und dennoch rief deſſen Gegenwart in ſeine Seele alle Empfindungen auf, die einen guten Sohn in einem ſolchen Augenblicke ergreifen mußten, dennoch hätte er ſich gern an ſein Herz geworfen und ausgerufen: „Auch ich bin dein Sohn, auch ich war dir einſt theuer! Du haſt mir lange gezürnt, aber laß nun die Zeit der Verzeihung gekommen ſeyn, laß mich nicht auf den Pfad zurückkehren, wo in jedem Augenblicke der Tod geſchäftig iſt, ohne deine Liebe, ohne deinen Segen!“ —

Die erſten ſtürmiſchen Minuten des Wiederſehens waren vorübergegangen. Ruhiger hatte Herr **Waßmer** die jungen Frauenzimmer begrüßt, bedeutungslos war ſein Blick über **Lothar** hingeſtreift, den er für einen gewöhnlichen Landmann anſah. Jetzt ergriff er die Hand des jüngern Sohnes, preßte ſie heftig in der ſeinigen und ſagte in einer Aufregung, welche Allen auffiel:

„Es gilt mir für einen Beweis der göttlichen Gerechtigkeit, die ſich derjenigen annimmt, welche die Bosheit der Menſchen unterdrückt, daß ich dich hier finde, mein Sohn, hier, wo ich nicht hoffen durfte, ſchon mit dir zuſammenzutreffen. Wir haben lange getrennt gelebt, wir werden nun mit einander leben. Ja, mein Sohn, du ſiehſt auch in mir einen Geächteten, einen Flüchtling, der die Wohnſtätte ſeiner Väter nicht betreten darf, den die tyranniſche Willführ der Fremden zwingt, ſein Daſeyn zu verbergen oder es dem Schutze derjenigen anzuvertrauen, die nicht lange mehr ſäumen werden, die unwürdige Feſſel abzuwerfen! Laß mich ausreden, Vincenz!“ fuhr er fort, indem er dem Sohne, der ſeine Befremdung an den Tag legen wollte, einen Wink gab zu ſchweigen. „Mein empörtes Innere wird ſich beruhigen, indem ich mich einem Genoſſen meines Looſes vertraue, mein tief verletztes Rechtsgefühl ringt nach Worten, jene Werke des Despotismus als das anzuklagen, was ſie ſind, als Verbrechen gegen die geſammte Menſchheit. Sie treffen einzelne, aber der Grundſatz, von dem ſie ausgehn, iſt der der unverantwortlichſten Willführ, welche kein perſönliches Recht, nicht die Unſchuld jener einzelnen berückſichtigt. Ich habe mich einem harten, ungerechten Urtheilsſpruche unterworfen, ich habe ruhig und ohne zu murren Leiden getragen, welche Selbſtſucht und Eigennutz gewiſſenloſer Menſchen über mich verhängt, aber dieſe Verfügungen gingen von meiner angeborenen, rechtmäßigen Obrigkeit aus, mir kam es nicht zu, Unrecht mit Unrecht zu vergelten. Hier iſt es ein anderes! Wer giebt dieſen Fremden das Recht, in unſerm Lande zu gebieten, das ſie nicht kennt, wer darf denjenigen gehorchen, die ihren Willen zum Geſetz erheben und ſo frevelhaft die heiligſten Bande zerreißen, welche die Menſchen unter einander verknüpfen? Da wäre es Sünde, ſich ſklaviſch zu unterwerfen, es hieße ſich zum Werkzeuge des Verbrechens erniedrigen!“

Während der Greis, von der leidenſchaftlichſten Wallung ergriffen, dieſe Worte an Vincenz richtete, waren von der Erhöhung, auf welcher Ulli's Wohnung lag, noch zwei andere Peſonen herabgeſchritten, die ſich in Herrn Waßmers Begleitung befanden. Ulli und Seppi folgten ihnen, indem die letztere, mit einer ſchalkhaften Gebehrde nach den Mädchen hin, auf Tante Brigitte mit ihrem unzertrennlichen Gefährten, dem Mopshunde, deutete. Die Tante warf einen bitterböſen Blick auf Vincenz, würdigte weder ihn, noch die Mädchen, die ſie in einem heimlichen Einverſtändniſſe mit dem Neffen glaubte, einer Begrüßung und nahm mit gerunzelter Stirn und zuſammengekniffenen Lippen ihre Stelle neben dem Bruder ein. Sie ſchien erwarten zu wollen, was aus dieſem ſeltſamen Zuſammentreffen entſtehn werde, ehe ſie ſelbſt den műheſam bezwungenen Unwillen ausſprechen wolle. Ihr Begleiter, der evangeliſche Geiſtliche, deſſen wir uns noch aus jener Nacht, in welcher Walter Brenni das Landhaus am Züricherſee beſuchte, erinnern, ſchritt mit einem freundlichen Lächeln auf Vincenz zu und ſagte, nachdem er eine leichte Verbeugung an die Mädchen gerichtet hatte, in ſeinem gewöhnlichen Tone der Ruhe und Sanftmuth:

„Ihr Vater, lieber Vincenz, befindet ſich in einem Zuſtande der Reizbarkeit, der ihm vielleicht nicht geſtattet, Ihnen die Lage der Dinge, wie ſie iſt, klar vor Augen zu ſtellen. Haben uns doch Alle die Ereigniſſe der letzten Zeit mehr oder minder heftig ergriffen, ſo daß es nicht zu verwundern iſt, wenn wir uns in das Neue, Unerhörte nicht gleich finden, wenn wir es nicht klar überſchauen können. Die Sache iſt in aller Kürze dieſe: Das Hauptquartier der Franzoſen, wie es ſcheint, von den Oeſterreichern gedrängt, iſt in Zürich eingerückt. Man kennt die Stimmung des Landes, man fürchtet ſie. Nun glaubt der Oberbefehlshaber der franzöſiſchen Truppen es ſeiner Sicherheit ſchuldig zu ſeyn, die angeſehnſten, vom Volke am meiſten geliebten Männer als Geiſeln, als Bürgen ſeiner Unterwürfigkeit nach Frankreich abführen müſſen zu laſſen. Daß ſein Auge, wenn von den Würdigſten des Vaterlandes die Rede war, auf meinen Freund fallen mußte, ſcheint natürlich, doch habe ich guten Grund zu glauben, daß auch hier die Einflüſtrungen alter Gegner das Ihrige thaten. Zum Glück erfuhr ich das Geheimniß noch frühe genug, um eine raſche Entfernung zu veranſtalten, welche alle Entwürfe unſrer Feinde vereitelt. So, mein junger Freund, kommt es, daß wir uns im Egerithale wiederſehen, wo ich freilich auf Ihre Anweſenheit nicht rechnete, daß ich Ihnen hier den Vater zuführe, der jetzt mit dem Sohne, der ihm theuer iſt, Schutz und Obdach ſucht, wo dieſer beides bisher gefunden!“

In den Zügen der zwei jungen Frauenzimmer malte ſich die lebhafteſte Theilnahme an dem Schickſale des Pflegevaters. Sie vergaßen ihrer eigenen Bedrängniß, ſie traten ihm mit allen Zeichen einer innigen kindlichen Liebe näher und Eliſabeth ergriff mit beiden Händen ſeine Rechte, indem ſie dieſe mit der Beſorgniß einer guten Tochter an ihre Bruſt drückte. Ein Seufzer, den nur Luiſe vernahm, drang aus Lothars Bruſt. Er ſtand noch immer den Rücken nach den Uebrigen gewandt, er ſah auf den Spiegel des Sees, der mehr und mehr von der zunehmenden Dämmerung eingehüllt wurde.

„Es gibt keine Hütte eines noch ſo armen Hirten,“ ſprach **Vincenz** in einem freudig verſichernden Tone zu dem Greiſe, „wo nicht Ihnen, mein Vater, eine Heimath ſich öffnete. Das Volk kennt ſeine Freunde und jene Feuer, welche damals, als Sie den Kerker verließen, von den Höhen des Züricher Seeufers aufſchlugen, haben weithin geleuchtet in das ganze Schweizerland. Die nächſte Zeit kann heftige Stürme bringen, aber für Sie findet ſich immerhin doch ein ſicherer, verborgener Haven der Ruhe.“

„Ich verlange nicht nach Ruhe;“ erwiederte feſt und beſtimmt der Vater, indem er die Einladung bei ihnen zu bleiben, die **Ulli** und **Seppi** eben dringend ausſprechen wollten, laut zu werden verhinderte. „Meine einzige Hoffnung, mein höchſter Wunſch iſt, daß die Hirten nicht länger das Joch tragen, das auf ihnen liegt, daß ſie es abwerfen und dem Feinde kühn die Stirn zeigen, der jetzt mit einem verächtlichen Hohnlächeln auf ein Volk blickt, das er ſchwach glaubt, weil er es zu unterdrücken vermochte. Vincenz, mein Arm iſt noch ſtark und wenn mein Auge auch nicht mehr den Scharfblick beſitzt, der es in frühern Tagen auszeichnete, ſo iſt es doch noch klar genug, auf eine gute Strecke hin den Freund vom Feinde zu unterſcheiden. Ich will nicht müßig ſeyn in dem Kampfe, der uns die heiligſten Rechte wiedergewinnen muß. Ich will mitſtreiten in den Reihen der Hirten, ich will nicht beſſer ſeyn, als einer von ihnen, jede Beſchwerde, jede Gefahr will ich mit ihnen theilen."

„Mein Himmel!" begann jetzt Tante Brigitte, welche in dieſer Erklärung Urſache zu perſönlichen Beſorgniſſen fand: „wenn auch dich der Schwindel ergreift, Bruder, wenn du in deinen alten Tagen noch unter die Hirten gehſt, was ſoll denn aus uns werden, aus uns Frauenzimmern, die dann jedes Schutzes, jedes männlichen Beiſtandes beraubt ſind?"

„Ihr könnt ruhig in unſer Landhaus zurückkehren;" verſetzte Herr Waßmer in einem bittern Tone. „Derjenige, der ſich von meinem Herzen, wie von ſeinem Vaterlande losgeriſſen hat, wird bald genug dort erſcheinen und als Herr eines Beſitzthumes auftreten, das der Wille der Gewalthaber dem flüchtigen Vater abſpricht. Er ſteht uns als ein Fremder gegenüber, aber dennoch glaube ich ihn nicht ſo ganz entartet, daß er ſeinen Haß gegen das Vaterland Euch entgelten laſſen wird. Luiſe vermag ja Vieles über ihn. Er wird Euch hoffentlich den gefälligen, freundlichen Wirth zeigen, ſo lange es jener Wahnbegriff von Ehre geſtattet, dem er Alles aufopfert.“

Luiſe ſah ängſtlich auf Lothar. Er hatte ſich umgewandt, er trat jetzt vor.

„Es macht mich glücklich, mein Vater,“ ſagte er in einem Tone, dem er die möglichſte Sanftmuth zu verleihen ſuchte, „in einem Falle, der ſo tief zu beklagen iſt, wie der allgemeine Zuſtand des Heimathlandes, vielleicht Einiges thun zu können, um Ihnen zu beweiſen, daß keins der Bande, mit welchem die Natur uns umſchlang, von meiner Seite als aufgelöſt, als leichter, wie es früher war, angeſehen wird. Sollte meiner Stellung eine Sache zu

Gunſten kommen, die gewiß niemanden mit ſchmerzlicherer Theilnahme erfüllt, als mich, ſo werde ich mich bemühen, ganz in Ihrem Sinne zu verfahren, ich werde ein Verwalter Ihres Eigenthums ſeyn, dem man, wenn er einſt Rechnung ſeines Wirkens ablegt, keinen Vorwurf der Untreue machen kann.“

Das Erſtaunen, welches die neuen Ankömmlinge bei der plötzlichen Erſcheinung Lothars ergriffen hatte, zeigte ſich deutlich in ihren Mienen. Tante Brigitte ſchien am Erſten mit ſich im Reinen über das gemeinſame Einverſtändniß, das hier gewaltet haben müſſe. Ihr ſpöttiſcher Blick traf die Mädchen, die zu Boden ſahen und auf deren Wangen die Gluth der Verlegenheit brannte.

„Wie kommt der hierher?“ fragte in einem ſtrengen Tone Herr Waßmer und ſeine Blicke flogen bei dieſer Frage forſchend auf Vincenz und die jungen Frauenzimmer. „Was führt dich,“ fuhr er zu jenem gewandt fort, „mit demjenigen zuſammen, der ſich durch ſeine Handlungen ſelbſt von jeder Gemeinſchaft mit den ächten Söhnen des Vaterlandes ausgeſchloſſen hat, der, um ſein Werk zu krönen, dir auf Schleichwegen die Braut ſtahl, welche ich dir beſtimmte?“

„Nein, nein!“ rief von edlem Feuer ergriffen Vincenz: „das hat er nicht gethan, deſſen iſt er nimmer fähig. Ich ſelbſt bin hier der Schuldige. Ja, mein Vater, ich ſelbſt habe es, obgleich ich Ihre Wünſche kannte, vernachläßigt, mich um Luiſen zu bewerben, weil mich die Neigung meines Herzens zu Eliſabeth zog, weil ich bei ihr eine Erwiederung fand, die ich bei Luiſen nicht hoffen durfte. Verzeihen Sie uns, mein Vater, aber grollen Sie auch nicht wegen dieſer Sache auf Lothar, den ohnehin Ihr Zorn ſchwer genug trifft! Unſere Empfindungen ſind mächtiger, als der beſte Wille, und Sie erkennen gewiß auch das Recht des Herzens als ein Geſetz der Natur an.“

„Das wußte ich längſt!“ bemerkte in einem herben Tone Brigitte gegen den Bruder, den ſie zu reizen beabſichtigte. „Du glaubteſt dich ruhig und ſicher in deinen Planen und hielteſt ſie ſo gut, wie erreicht, während man dich täuſchte und hinter deinem Rücken ein heilloſes Spiel trieb. Der Menſch, den du ſelbſt eine Nacht in deinem Schreibzimmer beherbergteſt, hat die Briefe hin und her getragen. Ueber deinen Sohn habe ich nichts zu ſagen. Du ſiehſt ihn gern auf dem Wege, den er betreten hat, und er mag es meinetwegen zu einem Hirtengeneral bringen, was, wie es ſcheint, ſein höchſter Ehrgeiz iſt. Aber Eliſabeth iſt mir werth. Ich habe ſie erzogen, ich habe Mutterſtelle an ihr vertreten und denke auch auf ihre Verſorgung, wie eine Mutter. Sie ſoll nicht unglücklich, ſie ſoll nicht eine elende Hirtenfrau werden, nicht die bedauernswerthe Frau eines Mannes, der nicht hat, wo er ſein Haupt hinlegen kann.“

Herr Waßmer blickte, einem tiefen Nachdenken hingegeben, vor ſich nieder. Vergebens bemühete ſich Brigitte, aus ſeinen Zügen eine Erklärung ſeiner Geſinnungen zu entziffern. Dem ſcharfer blickenden Geiſtlichen entging es nicht, daß ſich in dem Herzen ſeines alten

Freundes ein hartnäckiger Kampf der früh genährten Lieblingsideen mit ſeiner Neigung für den jüngern Sohn, mit der aufkeimenden Regung, deſſen Wünſchen zu genügen, entſponnen hatte.

„Ich ſehe, was in Ihnen vorgeht;“ ſagte er halblaut zu Herrn Waßmer. „Warum ſträuben Sie ſich, den beſſern Empfindungen nachzugeben, warum verharren Sie hartnäckig bei jenen Abſichten, deren Erfüllung ſchon von den Herzen der jungen Leute in das Gebiet der Unmöglichkeit verwieſen worden iſt? Sie denken zu gut, zu gerecht, um irgend einen ganz Fremden zu zwingen, ſich ihrem Willen unbedingt zu unterwerfen: wie könnten ſie einen ſolchen Zwang auf ihren eigenen Sohn üben wollen? Mag die Zeit, die allgemeine Wohlthäterin des Menſchengeſchlechts es übernehmen, die Schickſale Lothars und Luiſens zu ordnen! Eliſabeth und Vincenz kann Ihr Wort beglücken und ich glaube nicht, daß es einen ſchönern Augenblick geben kann, als einen ſolchen, in welchem das Vaterherz von dieſem Rechte Gebrauch macht.“

Immer dichter hatte ſich indeſſen der Schleier der Dämmerung auf das Thal gelegt. Man ſah nicht mehr die Menſchengruppen an den Berghalden, aber der heitere, belebende Ton des Alphorns klang noch herüber und der tobende Geſang, der ſich aus der Gegend des Wirthshauſes hören ließ, hatte nichts an ſeiner Stärke verloren. Die Bergmaſſen zeigten ſich in dunkeln, rieſigen Umriſſen und der Spiegel des Sees verſchwamm, in einer kurzen Entfernung vor der am Ufer befindlichen Geſellſchaft, in ein düſtres, nebelhaftes Grau.

Man harrte noch auf eine Entſcheidung aus dem Munde des Mannes, der wie ein zum Richteramte berufener Patriarch in der Mitte der Seinigen ſtand, als plötzlich die ganze Lage der Dinge eine Wendung nahm, die nur Vincenz geahnt, niemand aber mit Beſtimmtheit vorausgeſehen hatte. Von der dunkeln Fläche des Sees leuchtete mit einemmale ein Feuerſchein empor, den alle im erſten Augenblicke, wie ein Naturwunder anſtaunten, dann aber als das Spiegelbild eines Glanzes erkannten, der aus einer höhern Region herabfiel. Ihre Blicke flogen nach den Berggipfeln. Da lag nach der Gegend von Einſiedeln, nach dem Joſtberge hin eine feurige Gluth am Himmel, da ſtieg die Flammenſäule vom Kaiſerſtock empor, da loderte ſie von der Felſenhöhe des Moorgarten in die dunkele Nacht hinauf, da ſah ſie von dem breiten Gipfel des mächtigen Roßberges hinab in's Thal, wie ein Mahner zur Rache, zum kühnen, blutigen Ringen nach Freiheit!

„Das iſt Jageli's Feuer!“ rief jubelnd Ulli, als die Flamme vom Roßberge emporſchlug, „darum iſt er heimlich fort, darum iſt er allein mit dem Kahn über den See! Junker Vincenz, jetzt iſt die Stunde gekommen, wo wir wieder den Welſchen gegenüber treten, wie vor'm Jahr am Rotheuthurme. Sie ſollen ſehen, daß das Geſchlecht der Tellen noch nicht ausgeſtorben iſt: Hoch Schweizerland, hoch Freiheit!“

In dieſem Augenblicke erfüllte ein allgemeines Freudengeſchrei das ganze Thal. Tauſend Stimmen von den Berghalden, aus den Wieſen, aus dem Orte, vereinigten ſich in dieſen Jubelruf. Die Alphörner ſchallten in einer und derſelben Weiſe zugleich weit hin durch die

Nacht, die eigenthümliche, auffordernde Melodie des Hirtengeſanges tönte wunderlich dazwiſchen und das Ganze bot ein Gemälde, deſſen Lebendigkeit, deſſen hohe Bedeutung geeignet waren, das Herz eines Vaterlandsfreundes mit Begeiſterung zu erfüllen.

„Mein Vater,“ ſagte Vincenz, indem er die Hand des Greiſes ergriff, „der Sinn dieſer Feuerzeichen auf den Hochwachten, dieſes Jubelrufes, dieſer Töne des Alphorns, kann ihnen nicht fremd ſeyn. Was ſie vor Jahrhunderten bedeuteten, bedeuten ſie noch heute. Die Hirten wollen nicht länger den Zwang, den ihnen jene Fremdlinge auflegen, geduldig ertragen, ſie greifen nach den Waffen, die ſie zu führen wiſſen, die Sonne des morgenden Tages wird einen blutbefleckten Boden beſcheinen. Was Sie hier ſehen und hören, begibt ſich in dieſer Stunde in vielen andern Thälern, und die treuen Hirten, die längſt den Bund beſchworen haben, ziehen im Dunkel der Nacht auf die Berghöhen, um von dort auf ihre grauſamen Bedränger niederzuſtürzen. Wenn der Morgen dämmert, wenn ſein erſter Glanz über die

Berge hereinbricht, dann werden ſie ſich vereinigen und Tauſende werden, bittern Grimm, unerſchütterlichen Muth und kühne Todesverachtung im Herzen, den blutigen Gang antreten. Ich bin der Verbündeten einer, mein Vater, und darf dort nicht fehlen, aber Sie — ich beſchwöre Sie, bleiben Sie mit Eliſabeth und Luiſen in Ulli's Wohnung zurück, halten Sie ſich fern von jenem Getümmel, in welchem die Looſe ungleich vertheilt werden, erſparen Sie mir die Nothwendigkeit, für Ihr Leben zittern zu müſſen, während meine Pflicht es von mir verlangt, mit dem aufmerkſamen Auge eines Anführers über den Gang des Kampfes zu wachen!"

„Der Rath Ihres Sohnes iſt gut;" wandte ſich der Geiſtliche zu ſeinem Freunde. „Sie haben dem Vaterlande ſchon der Opfer genug gebracht, Sie haben Ihre Pflichten gegen dieſes in reichem Maße erfüllt; erwarten Sie jetzt hier in Ruhe und Sicherheit die nächſten Ereigniſſe!"

„Meint Ihr," ſagte der Greis mit einem Feuer, das ſeines hohen Alters zu ſpotten ſchien, „ich könne dieſe Flammen zum Himmel aufleuchten ſehen, dieſe Töne von den Bergen hören, ohne daß die Kraft meiner Jugend in mir erwachte, ohne daß ſie mich aufriefen, dieſe Kraft für die gute Sache zu verwenden? Ich habe nie ein höheres Gut gekannt, als die Heimath; ſollte ich jetzt, nachdem eine lange Reihe von Jahren hindurch dieſe Heimath mir ihre Wohlthaten gewährt, ihre Freuden bewilligt hat, undankbar werden gegen ſie und müßig zuſehen, wenn der Kampf um ihre heiligen Rechte beginnt? Nimmermehr. Ich bin kein Siecher, kein Schwächling, ich fände für eine ſolche Unthätigkeit nicht einmal eine Entſchuldigung vor andern, geſchweige vor mir ſelber. Die Feinde des Landes ſelbſt haben mich hierher verwieſen, ſie haben mich gezwungen, eine Freiſtätte zu ſuchen, wo ich nun in den Wirkungskreis treten muß, den mir die Vorſehung beſtimmt. Sie befinden ſich in einem andern Verhältniſſe, lieber Freund," wandte er ſich beſonders zu dem Geiſtlichen, „Sie können in Ihrer Vaterſtadt mehr wirken, als hier; Ihr Rath, Ihre Hülfe, Ihr Schutz ſind dort unentbehrlich."

Die Hirten mit den Alphörnern waren von den Bergen herabgeſtiegen, die lauter werdenden Töne verkündigten ihre Annäherung. Man ſah brennende Fackeln ſich gegen das Dorf bewegen, man bemerkte ſchon eine geordnete Schaar, die, ebenfalls mit Fackeln verſehen, von den Wohnungen heranzog. Dieſe Schaar hatte ein Lied angeſtimmt, das ernſt und feierlich klang, Ihr voran ging eine mächtige dunkle Geſtalt: Vincenz erkannte beim Scheine der Fackeln ſeinen Freund: Walter Brenni.

Indeſſen ſchien Niemand, als Luiſe, die ſich unbemerkt dem Lothar zu nähern ſuchte, um ihn zu ermahnen, auf ſeine Sicherheit zu denken, deſſen Gegenwart zu beachten. Er ſtand noch immer ſeinem Vater gegenüber. Während er, ſo viel es die Dämmerung erlaubte, mit aufmerkſamen Blicken die Züge des Greiſes durchſpähete, um ſie recht treu ſeinem Gedächtniſſe einzuprägen für die Zeit, in der er ihm wieder fern ſeyn würde, ſchien Alles, was um ihn her vorging, nur einen geringen Eindruc auf ihn zu machen. Da rollte aber plötzlich aus der Gegend von Schwyz her ein dumpfer, flüc tiger Donner über den See und endigte mit einem Schlage, der ſich zitternd in den Klüften der Berge wiederholte. Es war das erſte Loſungszeichen, daß diejenigen, in deren Reihen Lothar zu fechten genöthigt war, die Feuer auf den Bergen ſahen und ihre Bedeutung erkannten. Lothar zuckte zuſammen. Dann faßte er plötzlich, beinahe gewaltſam, die Rechte ſeines Vaters, hielt ſie, die jener ihm entringen wollte, mit beiden Händen feſt, und ſagte in einem dringenden, bittenden Tone:

„O, laſſen Sie mir dieſe theuere Hand, mein Vater, die Augenblicke ſind gezählt, die ich noch in Ihrer Nähe zubringen darf und dann — wer weiß, was die Zukunft Schreckliches verbirgt, welches größere Entſetzen ſie einſt enthüllen wird, als ſelbſt die Gegenwart ſchon bietet! Dieſe Stunde hat in mein Leben neue quälende Empfindungen geworfen. Ich kam hierher, um mein ödes Daſeyn mit einer flüchtigen Freude zu bereichern, ich gehe ganz elend, ganz arm wieder fort. Ich wagte wieder zu hoffen, ich wagte an eine glückliche Zukunft zu denken; aber ich bin grauſam beſtraft worden für dieſen Wahn. Haben Sie den Donnerruf gehört, der mich von Ihrer Seite ruft, mein Vater, um mich Ihnen und dem Bruder feindlich gegenüber zu ſtellen? Das iſt die Stimme des Verhängniſſes, die furchtbar und gebieteriſch in mein Leben ſchallt, das iſt der Hohn der Hölle, die ihren Triumph feiert, indem ſie den Mord zwiſchen diejenigen ſchleudert, die der Himmel zur liebevollen Vereinigung beſtimmte. O, mein Vater," fuhr Lothar in einem Tone fort, der die gewaltigſte Aufregung ſeiner Gefühle an den Tag legte, „retten Sie mich vor dem Gebote, das in dieſem Rufe liegt. Sie haben die Tage meiner Kindheit beſchützt, Ihr Rath hat meine erſte Jugend gelenkt: wiſſen Sie kein Mittel, mich dieſem entſetzlichen Zwange, der ſchrecklichen Möglichkeit, ein Vater- oder ein Brudermörder zu werden, zu entziehn?"

„Ich weiß eins!" erwiederte ſtark und entſchloſſen der Greis, indem er jetzt die Hände des Sohnes gewaltig ergriff und hielt: „Du biſt mein Gefangener. Im Namen des Volkes, im Namen des Vaterlandes, unter deſſen Streiter ich mich zähle, verhafte ich jetzt ſeinen Feind;

der wiedergewonnene Sohn ſoll dem Herzen des Vaters willkommen ſeyn!“

Da rollte ein zweiter Donner über die Berge und über den See heran.

„Ich darf nicht!“ rief außer ſich Lothar. „Bis zum letzten Blutstropfen bin ich der Sklav meiner Ehre. Sie müßten den Krieger, der ſich feig und ohne Widerſtand ergäbe, verachten! Waffen habe ich nicht gegen Sie, mein Vater, aber deren bedarf es auch nicht in dieſem Augenblicke. Ich habe genug gehört, um zu wiſſen, daß noch ein Gefühl der Liebe für mich in Ihrem Herzen lebt, ich habe Ihre gute Abſicht erkannt, ich habe Viel gewonnen in dieſer Erkenntniß. Die Macht meines unglücklichen Schickſals reißt mich fort. Leben Sie wohl, mein Vater! Gott ſchütze Ihre Tage! Lebt Alle wohl! Vielleicht bringt der morgende Tag eine Kugel, die dieſem Herzen den verlornen Frieden wieder gibt!“

Er wand ſich ſanft, aber mit überlegener Jugendkraft von dem Vater los. Wenige Schritte brachten ihn zum Geſtade. Hier warf er ſich in den Nachen, den Ulli bereits losgekettet hatte, man hörte die raſchen Schläge des Ruders und ſah bald das kleine Fahrzeug wie einen dunkeln Punkt in die tiefe Dämmerung, die auf dem See lag, verſchwinden.

„Ich meinte es wohl mit ihm,“ ſagte gerührt der Greis, „ich wollte ihn an meine Bruſt, in unſere Mitte zurückführen, ich wollte in dieſer großen, dem Vaterlande geheiligten Stunde ein Doppelfeſt begehn, eins der Verſöhnung und eins der Weihe eines Bundes, den hoffentlich bald eine glücklichere Zeit noch enger befeſtigen wird. Ja, Eliſabeth und Vincenz, ich willige in Euere Wünſche! Dieſe Feuer, welche die Liebe zur Freiheit auf den Bergen angezündet hat, dieſer Jubel, der zum Ruhme des Vaterlandes ringsum ertönt, ſeyen Zeugen des Segens, den ich Euch ertheile! An meine Bruſt, meine Kinder! Es iſt ein großer Augenblick, der Euere Zukunft beſtimmt; wahrt ſein Angedenken immer treu im Herzen!“

Eliſabeth und Vincenz ſanken in die geöffneten Arme des Greiſes. Beifällig hatte der Geiſtliche ſeine Rechte auf die Schulter des alten Freundes gelegt; finſter und von bittern

Empfindungen ergriffen, in welche ſich Beſorgniſſe um ihre eigene Perſon miſchten, ſtand Tante **Brigitte** zur Seite, Blicke des Unmuths bald auf das glückliche Paar, Blicke der Furcht bald auf die nun ſchon ganz nahe befindliche Schaar der Landleute werfend, aus deren Mitte der Name **Vincenz Waßmer** im Tone einer herzlichen Begrüßung, eines freudigen Vertrauens genannt wurde.

Nur Eine ſtand verlaſſen und vergeſſen nahe an der Stelle, wo die Wellen das Ufer beſpülten. Es war die weinende **Luiſe**. Fernher vom See glaubte ſie noch ein ſchwaches, zitterndes: „Lebewohl!“ zu vernehmen, noch einmal drang es wie leiſer Ruderſchlag, der den Freund ihrer Seele immer weiter von ihr entfernte, zu ihrem Gehör: dann ruhete tiefe Stille, ernſte Finſterniß auf dem See und vergebens ſuchte das unglückliche Mädchen, noch ein ſchwaches Geräuſch aus jener Gegend zu erlauſchen, vergebens bemühete ſie ſich, mit ſpähenden Blicken die Dunkelheit, aus der leiſe und wehmüthig die Wellen heraufflüſterten, zu durchdringen.

# Der Hirtenkrieg.

---

## Novelle

in drei Theilen

von

**Georg Döring.**

---

Dritter Theil.

---

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von J. D. Sauerländer.
1830.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

# Der Hirtenkrieg.

## Dritter Theil.

O kläglich Schauſpiel! o der blut'gen Zeit! —
Wenn Löwen um die Hölen ſich bekriegen,
Entgelten ihren Zwiſt harmloſe Lämmer.

Shakſpeare.

# Erſtes Kapitel.

Ihr Matten, lebt wohl,
Ihr ſonnigen Weiden!

Auf dem Thale, das der Abend mit wildem Jubel und kriegeriſchem Getöſe erfüllt hatte, ruhete um die Mitternachtsſtunde tiefe Stille. Viele der Feuer auf den Bergen waren ſchon erloſchen, andere dem Erlöſchen nahe. Vom Roßberge leckte noch von Zeit zu Zeit die Flamme auf, wie ein belebender Nachruf an diejenigen, die zum Kampf ausgezogen waren; vom Kaiſerſtock warf ſie einen matten Schein hernieder, der ſich bleich und zitternd im See wiederſpiegelte. Einzelne Lichter brannten noch in den zerſtreuten Wohnungen an den Bergabhängen. Auch aus dem Hauſe **Ullis** fiel durch ein Fenſter des erſten Stocks der Strahl eines Lichtes, um welches ſich undeutliche Geſtalten bewegten, die von irgend einer dringenden Veranlaſſung raſch hin- und hergetrieben wurden. Im Allgemeinen waren aus dem Thale ſelbſt alle Spuren verſchwunden, die auf die Ereigniſſe des vergangenen Abends hindeuten konnten. Die Natur behauptete ihr ewiges Recht, und die ernſte Ruhe der mitternächtlichen Stunde ſprach aus der befriedeten, ſtill ſchlummernden Gegend.

So näherte ſich die erſte Stunde nach Mitternacht, als ſich ein Plätſchern vom See vernehmen ließ, ein Nachen anlegte und eine leichte, gewandte Knabengeſtalt an's Ufer ſprang. Es war **Jageli**, der von ſeinem Geſchäfte, das Feuer auf dem Roßberge zu entzünden und zu unterhalten, zurückkam. Er ſtand mit untergeſchlagenen Armen am Ufer und ſah trotzig umher:

„Sie ſind fort!“ ſagte er dann bitter in ſich hinein. „Sie ſind fort ohne mich, ſie meinen, ein Knabe könne nicht viel thun, wo um Leben und Tod gewürfelt wird, ſie glauben wohl gar, ich fürchte mich, und haben mich deshalb daheim gelaſſen. Aber ſie ſollen ſehen, daß ſie ſich geirrt haben! Der Tanz in Schwyz geht erſt am Tage los und bis dahin bin ich längſt bei ihnen."

Er flog wie ein dunkler, unheimlicher Schatten über die Wieſe hin, der Pachterwohnung zu. Hier überſtieg er mit Leichtigkeit die Umzäunung, welche die kleine Baumpflanzung einſchloß, dann eilte er zu den Fenſtern, die aus dem Schlafzimmer der Hausfrau nach dem Garten hingingen und klopfte hier ungeſtüm und haſtig an den verſchloſſenen Laden.

„Wer iſt da?" erklang Seppi's Stimme noch munter heraus. „Wer verlangt Einlaß zu ſo ſpäter Stunde?"

„Jageli iſt es!" erwiederte dringend der Knabe. „Laſſet mich ein, Frau Seppi, nur auf einige Augenblicke! Ich will nur den Stutzen von meinem Vater ſelig holen und das Pulverhorn nebſt dem Kugelſack, und dann gleich wieder fort, den übrigen nach."

Der Knabe hörte Seppi laut auflachen im Zimmer.

„Du ſprichſt ja, wie der Herr vom Hauſe!“ rief ſie dann, indem ihre Schritte ſich ſchon in dem Gange, der durch das Erdgeſchoß lief, vernehmen ließen. „Wart' erſt, bis dir der Bart gekommen iſt, lern' erſt folgen und gehorchen, wie ſich's ziemt, und dann meinetwegen magſt du ſelbſt über dich und deine Handlungen verfügen!“

Sie hatte geöffnet und Jageli war eingetreten. Er wollte raſch an ihr vorüber, die Treppe hinauf nach ſeiner Kammer, wo er das einzige Erbe ſeines Vaters, den Stutzen, bewahrte.

„Nicht ſo flüchtig, Jageli!“ ſagte Seppi, indem ſie ihn zurückhielt. Tritt herein mit mir in's Gemach, denn ich habe mit dir zu reden! Ich habe dir einen Auftrag zu geben, bei deſſen Ausführung ich ganz auf deine Geſchicklichkeit und deinen Muth rechne, und den ich keinem andern Knaben deines Alters ſo leicht anvertrauen würde.“

Jageli ließ ſich mit einigem Widerſtreben in das Zimmer führen, wo Seppi's Kind ruhig in ſeiner Wiege ſchlummerte. Er ſtand erwartungsvoll vor der Hausfrau und aus ſeinen Zügen ſprach die Ungeduld, einen Aufenthalt recht bald beendigt zu ſehen, der ſich unerwartet zwiſchen ſeine Abſichten und ihre Verwirklichung drängte. Seine Blicke waren finſterer, als gewöhnlich, es dünkte ihm, als gehe in jedem Augenblicke, den er hier verweile, eine Gelegenheit zur Rache an den verhaßten Mördern ſeines Vaters vorüber. Es trieb ihn gewaltig fort, aber die Achtung vor der Frau, die ſeine Mutter geworden war und ihn faſt gütiger und liebevoller behandelte, als früher die wirkliche Mutter, hielt ihn noch mächtiger zurück.

„Du weißt, Jageli,“ hob Seppi nach einigem Beſinnen, das dem Knaben eine neue Qual bereitete, an, „daß zwei Jungfern bei mir zu Gaſt ſind, die ich freundlich im Herzen trage und denen ich Alles von der Welt zu Gefallen thäte. Die zwei Jungfern wollen nun mit Tagesanbruch von hier verreiſen gen Schwyz, ſie wollen zu den Hirten, bei denen ſie ihre Angehörigen haben, ſie wollen bei dieſen bleiben, um in dem Falle, daß einer von ihnen verwundet würde, ihn zu pflegen und für ſeine Heilung zu ſorgen."

„Die feinen Jungfern, die hier zu Mittag waren?" fragte im Tone des Zweifels Jageli. „Ich ſollte nicht meinen, daß ihre Ohren an den Knall der Stutzen, an das Geſchrei der Krieger gewöhnt wären, daß ſie Blut und friſche Wunden ſehen könnten, ohne in Schwäche zu fallen."

„Das kümmert dich nicht, Knabe!" entgegnete ernſt die Hausfrau. „Du haſt meinen Willen zu vernehmen und ihm zu gehorchen. Gib alſo wohl acht auf meine Worte und halte dich bereit, Alles genau zu vollbringen, wie ich es dir angebe. Bis gegen Morgen kannſt du hier ruhen auf der Ofenbank, dann mache dich fertig, die Jungfern zu begleiten. Du nimmſt deinen Stutzen mit, du ladeſt ihn ſcharf, aber du gebrauchſt ihn nicht anders, als zum Schutze derjenigen, die ich deiner Führung anvertraue, wenigſtens," ſetzte ſie verbeſſernd hinzu, „nicht eher, bis du ſie zu ihren Angehörigen gebracht haſt. Dann will ich dich nicht hindern, an dem

Streite Theil zu nehmen, denn ich weiß, es würde nur ein vergebliches Bemühen ſeyn, dich zurückzuhalten. Du kennſt den Sammelplatz der Hirten, du kennſt alle Wege und Gebirgspfade, du wirſt ſie führen, ohne zu irren, und im Uebrigen verlaſſe ich mich auf deine Erfahrung, die das Unglück ſchon frühe gereift hat.“

„Frau,“ ſagte der Knabe mit dem Ausdrucke eines Unmuths, der tief in ſeine Seele zu greifen ſchien, „Ihr habt mir noch nie Etwas geboten, was mich mit ſolchem Widerwillen erfüllt hätte, wie dieſer Auftrag. Alle ſind ſchon hinaus gegen die Ketzer und Jageli, der mehr mit dieſen auszumachen hat, wie jeder andere, ſoll noch müßig daheim bleiben? Ich bin nur ein Knabe, aber ich weiß doch den Stutzen zu führen, ich habe meinen Vater ſterben ſehen, und von ihm Sterben gelernt, wie er. Glaubt nicht, Frau, daß ich dort ſo ganz entbehrlich bin! Und dann — iſt nicht eine von den Jungfern dem Ketzer zugethan, der mit hier am Mittagstiſche ſaß und dem ich nicht dienen wollte, als ein Knecht? Iſt ſie beſſer, als er, daß ich ſie geleiten und noch überdem ihr Beiſtand leiſten ſoll, in irgend einer Gefahr, mit Leib und Leben?“

„Mit der einen,“ antwortete ausweichend Seppi, „iſt Junker Vincenz, den du als einen ſo wackern Schweizermann kennſt, wie es wenige giebt im Lande, Hochzeiter; die andere ſteht ihm nahe, wie eine eigene Schweſter. Der Junker und ſein alter Vater ſind mit den Männern des Thales ausgezogen gen Schwyz, die Jungfern, beſorgt für das Leben des greiſen Herrn und des Hochzeiters, auch von Eifer für die gute Sache getrieben, begehren ihnen zu folgen und dein Werk ſoll es nun ſeyn, ſie ſicher zu geleiten und ſo dem Junker Vincenz einen großen Dienſt zu erweiſen.“

„Für den Junker will ich es thun!“ verſetzte mürriſch Jageli, indem er ſich niederließ und den Kopf zum Schlafen auf die Bruſt ſenkte. „Sie werden mir doch auch nicht alle Franzoſen wegſchießen, ehe ich komme,“ ſetzte er, mehr zu ſich ſelbſt ſprechend, hinzu, „ſie werden doch einige übrig laſſen für meinen Stutzen!“

Nach wenigen Minuten verrieth ſein ſchwerer Odemzug, daß er eingeſchlafen war. Seppi beſchäftigte ſich noch angelegentlich mit einigen Dingen, die ſie ihren Freundinnen nothwendig mit auf den Weg geben zu müſſen glaubte: ſie legte Wundpflaſter zurecht, zarte Leinwand und was ſonſt in Fällen, die ſich im Gefechte ereignen, dienlich ſeyn konnte. Dann nahm auch ſie ihren Platz an der Wiege des Kindes ein und fiel bald in einen ſanften, ruhigen Schlummer. Das Bewußtſeyn, daß ihr Mann einen gefährlichen, blutigen Gang angetreten habe, von dem er vielleicht nie wieder zurückkehrte, daß ſie in wenigen Stunden ſchon eine Wittwe, ihr Kind eine Waiſe ſeyn könnte, vermochte nicht, ſie von der Befriedigung eines Bedürfniſſes zurückzuhalten, das, durch die Anſtrengungen des Tages mehr als gewöhnlich erregt, ſeine Anſprüche geltend machte. Sie fühlte ſich aber überzeugt, daß Alles gekommen ſey, wie es habe kommen müſſen, daß Ulli nicht fehlen dürfe bei dieſer wichtigen Sache, daß ſie ihr Schickſal mit ſo vielen andern Frauen des Thales theile und daß im Uebrigen die heilige Jungfrau Maria ihre Streiter ſchützen werde!

Der erſte Strahl der Sonne, der ſich durch eine Spalte des Ladens ſtahl, fiel auf das Angeſicht des Kindes und erweckte es. Ein leiſer Ton, den es ausſtieß, war genug, auch von den Augen der Mutter den Schlaf zu verſcheuchen und ſie ſogleich in ihre gewohnte, friſche Lebendigkeit zu verſetzen. Das Kind war bald wieder zur Ruhe gebracht. Seppi verlöſchte das matt glimmende Nachtlicht, öffnete leiſe den andern, vom Bette des Kindes mehr entfernten Laden und trat dann vor Jageli, der noch immer feſt ſchlief.

„Mit dem Knaben nimmt es doch einmal kein gutes Ende!“ ſagte ſie kopfſchüttelnd für ſich. „Die tiefen Falten zwiſchen den beiden Augenbrauen deuten nichts Gutes, und wo in ſolcher Jugend einmal eine ſchlimme Leidenſchaft, Haß oder Rache, ſich eingefreſſen hat, da ruhet ſie nicht eher, bis ſie an den Fäden des Lebens nagt und dieſe zerreißt.“

Sie wandte ihr Angeſicht lauſchend nach oben.

Sie glaubte Tritte zu vernehmen und unterſchied bald deutlich das Hin- und Hertrippeln der beiden Mädchen, dazwiſchen aber auch, wie es ihr ſchien, den feſten Schritt eines Mannes. Der Freund des Herrn Waßmer, der ihn hieher geleitet hatte, der evangeliſche Geiſtliche aus Zürich, war über Nacht im Hauſe geblieben und ihn hatte wahrſcheinlich der Morgen, der die ſchöne Gegend mit neuen Reizen ſchmückte, ſchon ans Fenſter gelockt. Von Tante Brigitten, die ebenfalls ihr Nachtlager in der Pachterwohnung genommen, ſtand nicht zu erwarten, daß die Anmuth eines Frühlingsmorgens mächtig genug auf ſie wirke, um ſie zu dem Entſchluſſe zu erheben, die Süßigkeiten eines leichten, von lieblichen Morgenträumen durchwebten Nachſchlummers einem nutzloſen Naturgenuſſe zu opfern.

Seppi beugte ſich über ihr Kind und als ſie gewiß war, daß es feſt ſchlief, verließ ſie das Zimmer, ſchob den innern Riegel von der Hausthüre, und trat, die friſche, erquickende Morgenluft in langen Zügen einathmend, auf den Platz vor der Wohnung. An den Höhen und auf dem See zeigten ſich alle Eigenthümlichkeiten, welche oft der frühe Morgen in dieſe Berggegenden einführt und welche ſich in den wunderlichſten Geſtaltungen dem Auge des Naturfreundes bieten. Dichte Nebelmaſſen lagen auf dem untern Theile des Sees, wohin ſie ein friſcher Oſtwind getrieben hatte, und aus ihnen ſtiegen einzelne, leichtere Gebilde empor, die an den Abhängen der Berge auf- und niedertanzten und in ſeltſamen Formen, bald wie drohende Rieſen, bald wie fabelhafte Thiere, Drachen und geflügelte Schlangen, ſichtbar wurden. Hatte der Wind ſie in eine Bergkluft gedrängt, in welche der belebende Strahl der Morgenſonne noch nicht fiel, ſo weilten ſie hier gewöhnlich lange, ſtiegen kletternd auf und nieder, dehnten ſich und ſtreckten Arme und Füße aus, als wollten ſie ſich mit dieſen an das Felsgeſtein anklammern; ſchwebten ſie aber, der Wirkung der Sonne ausgeſetzt, an den äußern Wänden des Gebirgs, ſo wurden ſie bald leichter und ätheriſcher, löſten ſich in zarten Duft auf und verſchwammen, noch im Vergehen vom

Morgenglanze goldig übergoſſen, in kurzer Zeit ganz und gar. Die einzelnen Stellen des Sees, welche frei von jenen Nebelmaſſen geblieben waren, erſchienen in einem höhern Glanze und auf den Wieſen lagen unzählige Edelſteine ausgeſtreut, die der Morgen gar wohlfeil hat und deren reines Waſſer ſelbſt des Glanzes, den der berühmte Regentendiamant in ſich trägt, ſpottete.

Die junge Frau betrachtete das Schauſpiel mit Gefühlen, wie ſie einer Bewohnerin dieſer Gegend, die in ihrer Mitte aufgewachſen und erzogen war, eigen ſeyn mußten. Sie erkannte nicht die höhern, künſtleriſchen Beziehungen, welche empfindende und empfindſame Reiſende zu entzücken pflegen, ſie ſah Alles in dem Lichte der alten Gewohnheit und wenn ſich ihr irgend eine neue Bemerkung aufdrängte, ſo war dieſe doch gewiß auf früher geſchöpfte, tief eingewurzelte Meinungen gegründet.

„Die Schrättli haben dieſe Nacht einmal wieder tüchtig getanzt auf den Wieſen;“ ſagte ſie lächelnd, indem ihr Auge über den ſchillernden Schmuck hinglitt. „Sie haben viele verloren von ihren Edelſteinen und die armen Schelme werden nun lange in den Werkeltagskleidern gehen müſſen, ehe ſie die Feiertagsröckchen wieder glänzend aufgeputzt mit ihren Demanten, Saphiren und Rubinen. Dort über die langen, blaſſen Streifen im Graſe ſind ihre zarten Füßchen hingeglitten und wo die Rundung ſich zeigt, haben ſie im Kreiſe geſtanden und berathen, wie ſie ſich die Freude der Nacht einrichten ſollten. Die guten Schrättli! Sie haben immer ein freundliches Herz zu wohlgeſinnten Menſchen und wenn ſie die Nacht hindurch recht ordentlich getanzt und geſprungen haben, ſo deutet das einen glücklichen Tag.“

„Wer ſind denn dieſe Schrättli, die ſo gern tanzen und guten Menſchen Glück bringen wollen?“ fragte eine ſanfte Stimme dicht an Seppi's Ohr. Sie wandte ſich um und ihr Lächeln wurde noch freundlicher, als ſie hinter ſich zwei Hirtenknaben erblickte, deren zarte Geſichtszüge vermuthen ließen, daß ſie ſich wenig den Beſchwerden, welche ihr Stand mit ſich brachte, ausgeſetzt hatten. Unter der Strohkappe drängte ſich bei dem einen eine Fülle blonder, bei dem andern eine Fülle dunkler Locken auf die weiße, glänzende Stirn hervor. Das Hirtenhemd ſchloß knapp um den blendenden Hals an und wenn der ganze Theil der Kleidung, bis gegen die Füße herab, es zweifelhaft ließ, welchem Geſchlechte dieſe zarten Geſtalten angehörten, ſo wurde dieſer Zweifel durch die hier unter dem Hirtengewande hervortretende weite, weiße Frauenbekleidung gelöſt.

„Ihr könntet wahrhaftig für Bübli gelten, wenn nicht die langen, modiſchen Stadtkleider Alles verdürben!“ redete Seppi die beiden Mädchen an, die zu ihrer Wanderung fertig, herabgekommen waren. „Freilich nicht für ſolche, die den ganzen Sommer über Sommerhitze und Regen, Sturm und Wetter auf der Alp ausgeſtanden haben, ſondern für zarte Hätſchelkinder vom Aetti und vom Mütterli, die wohl verwahrt ſind worden gegen Wind und Wetter und nur an die Luft kamen, wenn's weder zu warm, noch zu kalt war, ſondern gerad recht, um ſolchen weichen Sammetgeſichtlein keinen Schaden zu bringen.

Von den Schrättli begehret Ihr Etwas zu wiſſen, Jungfer Eliſabeth? Sicherlich wollt Ihr der guten, kleinen Männlein Gunſt erflehen für die Wandrung, die Ihr vorhabt und auch für den Hochzeiter, der ihres Schutzes noch mehr bedarf? Die Schrättli ſind freundliche Weſen, winzig und klein, wie neugeborne Kindlein, aber, wie die alten Leute ſagen, tragen ſie dieſe Geſtalt viele tauſend Jahre lang und wiſſen ſie auch vor menſchlichen Blicken unſichtbar zu machen, wenn ſie es gut finden. Sie ſind wohlmeinende Geiſter, die in den Berghölen und den dunkelſten Waldungen leben, aber dennoch in ſchönen Nächten manchmal auf die Wieſen herabkommen, dort tanzen und ſich erfreuen und in dem glänzenden Schmucke der Thautropfen den Menſchen ein Zeichen zurücklaſſen, daß ſie ihnen Glück bringen wollen. Sonſt gingen ſie viel vertraulicher mit uns irdiſchen Geſchöpfen um, aber ſeitdem die Welt täglich verderbter wird, ſeitdem Haber und Zwietracht, ſtatt Liebe und Eintracht regieren, haben ſie ſich ganz in ihre ſtillen und heimlichen Wohnungen zurückgezogen.

Man ſieht ſie nicht mehr, man kann ſie nicht mehr um ihren guten Rath fragen und nur aus den Spuren, die ſie hinterlaſſen, erkennt man den Ort, wo ihre zahlreiche Gemeinde Nachts verſammelt war."

„Wie," fragte erſtaunt Eliſabeth, „haben ſie ſich denn ſonſt in erkennbarer Geſtalt den Menſchen gezeigt, mit ihnen geſprochen und ihnen rathend beigeſtanden zu nützlichen Dingen?"

„Freilich!" antwortete geheimnißvoll und ernſter werdend die Hausfrau. „Woher wüßte man denn ſonſt, wie ſie ausſähen und daß ſie Gutes im Sinne trügen gegen die Menſchen? Mein Großvater ſelig hat mir erzählt, und der hat es wieder von ſeinem Großvater ſelig gehabt, daß vor mehr als hundert Jahren in unſerer Familie ein Schrättli einheimiſch war, deſſen Gegenwart das erſte Glück und den erſten Segen in's Haus gebracht hat, die, gedankt ſey der heiligen Jungfrau! ſeitdem nicht von uns gewichen ſind. Es war ein kleines Männlein mit einem langen weißen Bart, ganz grau gekleidet und mit einer Mütze auf dem Kopfe, die es nur ein wenig herabzuziehen brauchte, um vor denen, von denen es nicht geſehn werden wollte, unſichtbar zu ſeyn. Das waren aber Alle, außer dem Herrn vom Hauſe, ſeiner Frau und einer alten Magd, die dem Schrättli manchmal ſüße Weinbeern und, wenn ſie deren aus Zug oder Schwyz habhaft werden konnte, Roſinen und Zuckermandeln zuſteckte, von denen es gar gern naſchte. Auch zu den Zeiten, wenn das Schrättli unſichtbar war, arbeitete es doch friſch mit im Haushalte, ſo daß das Geſinde nicht begreifen konnte, wie ſich vor ſeinem Auge eine Sache förderte, ohne daß jemand Hand anlegte und während es ſelbſt mit andern Dingen beſchäftigt war. Abends, wenn die Dienſtleute zur Ruhe waren, hielt es ſich zu dem Herrn und der Frau vom Hauſe, ſaß zwiſchen ihnen auf der Ofenbank und ſprach vom nächſten Jahre und wie man Alles wohl einrichten müße, daß es Vortheil für die Wirthſchaft bringe und Gedeihen im Haushalte. Es war ein rechtes treues Schrättli, ein ſogenanntes Hausſchrättli, gewohnt an denjenigen, denen es einmal ſeine Neigung geſchenkt hat, treu zu hangen, wie ein ehrlicher Haushund, der nichts Schlimmes einläßt in ſeines Herrn Wohnung.“

„Und hat denn Euch dieſes Schrättli ganz ſeinen Beiſtand entzogen? Iſt es nicht erblich geworden in der Familie?“ fragte lächelnd Eliſabeth, indem ſie Luiſen, welche tief bekümmert ſchien, durch einen Druck der Hand und eine freundliche Gebehrde aufmunterte, dieſem Geſpräche eine Aufmerkſamkeit, die ſie zerſtreuen konnte, zu leihen.

„Wer kann das wiſſen!“ antwortete in einem Tone, der an den Tag legte, daß ſie mehr an die Möglichkeit, wie an die Unmöglichkeit der Sache glaube, die junge Frau. „Alles fördert ſich gut und raſch in unſerm Haushalte, Vieles gedeiht uns, was andern Nachbarn zum Schaden ausſchlägt und das Schrättli kann ſich blos unſerm Geſichte und unſerm Gehör entzogen haben, während es noch immer den Enkeln alles Gute erweiſt, was es den Vorfahren erwieſen hat. Laßt es nun genug ſeyn mit der Auskunft, die ich Euch gegeben habe, Jungfer Eliſabeth! Die Schrättli lieben es nicht, daß man viel von ihnen rede und unſer gutes, altes Hausſchrättli könnte mit der Kappe, die es über die Ohren gezogen hat, grade in dieſem Augenblick neben uns geſtanden und Alles mit angehört haben! Tretet herein, ihr Jungfern, und laßt Euch einen warmen Frühtrunk gefallen! Es macht friſch dieſen Morgen und Ihr habt einen Weg vor, der Euch, die ſolcher Gänge nicht gewohnt ſind, Kraft und Anſtrengung genug koſten wird."

Eliſabeth und Luiſe folgten der freundlichen Einladung. Im Wohnzimmer war es zu dieſer frühen Stunde, wo das Hausgeſinde erſt mit ſeinen Dienſtleiſtungen in den Ställen und im Hofe beſchäftigt war, noch kalt und Seppi hatte abſichtlich vermieden, es zu einer ungewöhnlich frühen Erſcheinung im Hauptgebäude zu ermahnen, um ihre beiden Freundinnen in der ſeltſamen Verkleidung, die ſie zu ihrer Sicherheit und zur Verbürgung ihrer patriotiſchen Geſinnungen wählen mußten, ohne Zeugen aus dem Hauſe zu ſchaffen. Sie traten in das Schlafgemach und erblickten hier ſogleich Jageli, der an der Wiege des Kindes, tief herabgebeugt über dieſes, in einer betenden Stellung ſtand. Kaum vernahm er das Geräuſch der Eintretenden hinter ſich, als er ſich mit der Miene der Beſchämung, ſich ſo überraſcht zu ſehen, von dem kleinen Lager entfernte und ſich finſter und trotzig wie immer in einen Winkel zurückzog.

Bei ſeinem Anblicke empfand Luiſe das unangenehme Gefühl, das die Erinnerung an die von dem Knaben geäußerten feindſeligen Geſinnungen gegen Lothar in ihr erregen mußte.

„Ich weiß nicht,“ ſagte ſie leiſe zu ihrer Freundin, „woher es kommt, aber in der Nähe dieſes Knaben befällt mich ein unangenehmes, beängſtigendes Gefühl, von dem ich mich vergebens loszumachen ſtrebe. Das Finſtere, Tückiſche in ſeinem Blicke, der ſich nur von der Erde erhebt, um den, auf welchen er ſich richtet, mit einem unheimlichen, drohenden Ausdrucke zu treffen, die ſtarre Haltung ſeines ganzen Weſens und dann wiederum, wenn er einmal dieſe aufgiebt, das Beſtimmte in ſeinen Bewegungen, die Entſchloſſenheit in Allem, was er thut, ſind Dinge, die man ſo wenig gewohnt iſt, mit ſeinem Alter vereinigt zu finden, daß dieſe ſeltſame Miſchung Empfindungen der Furcht, wie vor einem räthſelhaften, Gefahr drohenden Weſen hervorbringen muß!“

„Du vergiſſeſt,“ antwortete ebenſo leiſe, aber in einem ſehr ruhigen und ſanften Tone Eliſabeth, „wie ſchwer dieſen Knaben das Unglück getroffen hat, wie es in einem entſetzlichen Augenblicke alle frohen Empfindungen, alle glücklichen Anſprüche, die ſeinen Jahren angehören, in den bitterſten Gram verwandeln, durch eine Erfahrung verdrängen mußte, die ihn frühe alterte und ſein düſtres, zurückſtoſſendes Benehmen wohl entſchuldigen kann.“

Luiſe ſchüttelte den Kopf, ſah noch immer nach dem Knaben hin, deſſen Blicke indeſſen heimlich auf ihr geruht hatten und jetzt ſcheu vor den ihrigen zurückwichen und verſetzte dann, ohne durch den Ausdruck ihrer Rede eine vermehrte Zuverſicht an den Tag zu legen:

„Ich habe es nicht vergeſſen, Eliſabeth! Die Erinnerung an ſein trauriges Schickſal hat ſich tief in meine Seele gegraben und ich kann mir nichts Furchtbareres denken, als den Auftritt, von dem er Zeuge ſeyn mußte. Aber eben dieſe ſchreckliche Erfahrung, die ihm frühe aufgedrängte Gewohnheit, Menſchenblut fließen zu ſehen, haben dieſen Knaben gewiß jetzt ſchon mit einer Gleichgültigkeit gegen die Begehung grauſamer und tückiſcher Handlungen erfüllt, die auf andre eben das Entſetzen hervorzubringen vermögen, das ihn bei dem Tode ſeines Vaters ergreifen mußte. Ich will es dir nicht verbergen, Eliſabeth, ich fürchte von dem Knaben für Lothar. Jener feindſelige Ausdruck, der in ſei- Blicken, ſeinen Gebehrden lag, als er ſeinen Widerwillen, ihm bei Tiſche eine Gefälligkeit zu erweiſen, ausſprach, trug das Gepräge einer tödlichen, mörderiſchen Abſicht. Er enthielt allen Haß, allen Grimm und Rachedurſt, den ihm ſeine böſe Vergangenheit eingepflanzt haben mag. Du wirſt mich thöricht finden, Eliſabeth, daß ich vor einem Knaben zittre, aber wenn du wüßteſt, wie tief ſein drohender Blick, der damals den Lothar traf, in meine Seele gedrungen iſt, wie er ſich dort feſtgeſetzt hat und unaufhörlich Mord und Verderben verkündet, ſo würdeſt du mit mir fürchten, mit mir dem Knaben mißtrauen.“

„Arme Luiſe,“ ſagte im Tone des Mitleidens und der Güte die Freundin, „wie ſehr hat eine kurze Zeit dich verändert! Was ſonſt leicht an deinem Sinne vorüberzog, mit einer flüchtigen Bemerkung berührt und, wenn du es als etwas Unangenehmes erkannteſt, raſch hinweggeſchoben wurde, das nimmſt du jetzt beſorgnißvoll in dein Gemüth auf, pflegſt es ängſtlich zu deiner eigenen Qual und folterſt deine Seele beſtändig mit Bildern entſetzlicher Dinge, welche die Zukunft bringen kann. Freilich iſt ſie Bewahrerin aller Geheimniße, aber warum ſoll ſie denn grade dir ihre ſchrecklichſten enthüllen? Du mußt dich gewöhnen, dich wie eine jener Kranken anzuſehen, die ihren eigenen Empfindungen nicht trauen dürfen, da eben ihre Krankheit ſie geneigt macht, jeder kleinen, bedeutungsloſen Regung eine wichtige, unheilvolle Urſache unterzulegen, du mußt dich zwingen, den Rieſen deiner Furcht zu einem Zwerg zu verkleinern und, iſt das geſchehen, ſo wird es dir auch wohl glücken, ihn endlich ganz in ſein urſprüngliches Nichts zu verweiſen.“

Eliſabeth hatte ſich, ſo viel es ihre eigene Lage, ihre eigene Beſorgniß um Vincenz geſtattete, bemüht, einen Ton des Scherzes anzuſtimmen, von dem ſie hoffte, er werde einen günſtigen Eindruck auf Luiſen machen. Sie ſah ihren Zweck verfehlt. Die Freundin hatte ſich niedergelaſſen, ſtützte ſorgenvoll den Kopf in die niedliche Hand und ſchien für nichts andres, als ihre trüben Ahnungen, Empfindung zu haben.

Das Frühmahl, das Seppi brachte und bei welchem der köſtliche weiße Honig eine Hauptrolle ſpielte, ging ſchnell vorüber. Die Freundinnen hielten jede weitere Zögerung ihren Abſichten für nachtheilig und erklärten ſich bereit, ihre Wanderung anzutreten, indem ſie die junge Frau aufforderten, ihnen den Führer, von dem ſie geſprochen, mitzugeben. Da deutete Seppi auf Jageli, der indeſſen oben geweſen war und ſich mit dem Stutzen bewaffnet hatte, und ſagte:

„Der Knabe wird Euch ſicher geleiten zu dem Orte, wo Ihr Herrn Waßmer mit Junker Vincenz finden werdet. Er kennt alle Richtpfade in der Gegend, er weiß genau den Verſammlungsort der Hirten, er iſt treu und muthig und wird Euch ſelbſt in einem Nothfalle wacker zur Seite ſtehen, wie ein Mann. Vertrauet ihm getroſt! Seppi hat Euch zu lieb, um Eurer Sicherheit einen Boten zu überlaſſen, auf den ſie nicht feſt rechnen könnte.“

„Er ſoll uns führen?“ flüſterte Luiſe beſorgt der Freundin zu. „Warum gerade er, deſſen Gegenwart mir ſo ſchwer zu ertragen fällt, deſſen Blick die ſchwarzeſten Ahnungen in meine Seele wirft? Nur der Gedanke konnte mich einigermaßen beruhigen, daß ein weiter Raum ihn von Lothar trennte, und nun müſſen wir ſelbſt die Veranlaſſung ſeyn, ihn dieſem nahe, ihn dieſem vielleicht feindlich gegenüber zu bringen!“

„Regt ſich ſchon wieder die Krankheit in deinem Innern?“ ſagte mild lächelnd Eliſabeth und ſtrich ihr ſanft mit der flachen Hand über die Stirn, als wollte ſie die düſtern Falten von dieſer hinwegwiſchen. „Bekämpfe ſie ernſtlich, ſuche dich mit andern hoffnungsvollen Gedanken zu beleben und zu erheben. Von dem Knaben haben wir nichts zu fürchten. Er betete, als wir eintraten. Wer ſo innig beten kann, wie er es that in jenem Augenblicke, der birgt keine verderblichen, rachſüchtigen Plane in ſeiner Seele!“

Seppi gab ihnen das Geleit bis vor die Hausthüre. Hier rief ſie noch einmal den Knaben Jageli zurück, ſteckte ihm eine Flaſche Wein und ein Stück kalten Gemsbraten, ſorglich in Papier eingewickelt, zu und ſagte: „Das gieb dem Aetti, wenn du ihn ſiehſt. Es ſey noch von geſtern übrig geblieben, es ſolle ihm wohlbekommen und Seppi laſſe ihn grüßen.“ Indeſſen waren die jungen Frauenzimmer durch die unerwartete Erſcheinung des Geiſtlichen, der ſchon am frühen Morgen auf der Wieſe luſtwandelte, überraſcht worden. Im erſten Augenblicke erkannte er ſie in den Hirtenhemden nicht. Als er näher trat, war ſein Befremden größer, als das ihrige.

„Wollen meine jungen Freundinnen,“ ſagte er in ſeiner gewöhnlichen herzlichen Weiſe und indem ein mildes Lächeln auf ſein Angeſicht trat, „im Hirtengewande auf die Alp ziehn und dort den jungen Mai erwarten, deſſen Ankunft in wenigen Tagen die Natur feiert? Wollen ſie vielleicht dort den Frieden ſuchen, der aus den Thälern gewichen iſt und ein idylliſches Leben der Liebe und Eintracht beginnen, wie es unſer Freund Geßner ſo zart und anmuthig in ſeinen Dichtungen beſchreibt? Ach, ſie mögen bedenken, wie weit in einem gewiſſen Sinne die Dichtung von der Wahrheit entfernt iſt, daß die Statue, die unter der Hand des Künſtlers die Form des Lebens und mit dieſer den Anſchein des Götterfunkens, der dem Menſchen innewohnt, gewonnen hat, aus der Werkſtätte der Natur als ein roher, dem Auge unerfreulicher Block hervorgegangen iſt, daß oft die Dichtung nur als ein ſchönes Räthſel gelten kann, das bei ſeiner Auflöſung ein ganz anderes, als das erwünſchte Wort giebt! Auch iſt in der letzten Zeit die Idyllennatur unſerer Heimath nicht rein genug erhalten worden. Das Epos tritt zu kräftig, zu herriſch hervor, es ſcheint faſt zu fürchten, daß unſre ſonſt friedlichen Alphörner auf lange hin in Kriegstrommeten verwandelt worden ſind und am Ende," ſetzte er mit zweifelhaften Blicken auf die Mädchen und als erhelle ſich jetzt in ihm eine Ahnung ihrer wahren Abſicht, hinzu, „ſehe ich hier vor zwei jungen Damen, die in dem Hirtenkleide nicht das Gewand des Friedens, nicht das idylliſcher Schäferinnen, ſondern das heldenmüthiger Amazonen angelegt haben!"

„Es wäre Unrecht, einem ſo bewährten Freunde unſeres Hauſes, wie Sie ſind, die Wahrheit zu verbergen!" antwortete ſchüchtern Eliſabeth, indem ſie, den Arm der Freundin nehmend, mit dieſer dem voranſchreitenden Jageli folgte und, von dem Geiſtlichen begleitet den Weg, der ſie ihrem Ziele entgegenführte, einſchlug. „Diejenigen, die unſerm Herzen am Nächſten liegen,“ fuhr ſie fort, während im Verlaufe der Rede ihre Stimme an Feſtigkeit gewann, „ſind zu einem Kampfe ausgezogen, bei dem ſie alles Unheil, das der Krieg in ſo vielfacher ſchrecklicher Geſtalt mit ſich führt, erfahren können. Wie vermöchten wir ruhig, wie vermöchten wir nur einen Augenblick ohne Qual, ohne die entſetzlichſten Ahnungen und Zweifel hier zu harren? Sie beſitzen ein gefühlvolles Herz, Sie haben oft an dem Lager ſchwerer Kranken und Sterbenden geſtanden — iſt nicht die Pflege, die jenen von liebevoller Hand geleiſtet wird, iſt nicht die Gegenwart nahe befreundeter Weſen in der letzten Stunde, ein Troſt, wie der Himmel keinen ähnlichen dann zu gewähren hat, ein Heil, das die Schmerzen der Krankheit lindert und ſelbſt den Tod verſüßt? Ich bin Waßmers Nichte, ich bin die Braut ſeines Sohnes! Wie viele andere Weiber ſind nicht ihren Männern, wie viele Töchter ihren Vätern, Schweſtern ihren Brüdern dorthin gefolgt, wohin mich die Pflicht ruft? Luiſe gehorcht derſelben Stimme. Mein Oheim iſt ihr ein Vater geweſen, wie mir, und daß derjenige, dem ſie ihre Neigung geſchenkt hat, von dem Zorne des Vaters ſchwer getroffen, dieſem gegenüberſteht, in einem Verhältniſſe, wo ſein Muth erlöſchen, wo die Kraft zur Selbſtvertheidigung erlahmen muß: das kann ihre Beſorgniß nur vermehren, das würde die Folter peinlicher Erwartungen in einem ruhigen, unthätigen Zuſtande für ſie nur noch ſchrecklicher machen."

Der Geiſtliche blickte auf Luiſen. Er hatte bisher, aus einer alten Vorliebe für das ſanftere Weſen Eliſabeths, ſich vorzugsweiſe zu dieſer gewandt. Jetzt erſt erkannte er die Umwandlung, die während einer Nacht in Luiſens Aeußerm vorgegangen war. Das Mädchen trug die Zeichen einer Niedergeſchlagenheit, die tief in ihre Seele gegriffen haben mußte. Sie war ſehr bleich, ihr ſonſt lebhaftes, klar blickendes Auge war wie von einem Thränennebel umhüllt, der in jedem Augenblicke in einen reichlichen Erguß auszuſtrömen drohte. Sie nahm ſeine Hand ſah ihn aus dem trüben Augen traurig an und ſagte:

„Meinen und Lothars Bund hat freilich die Einwilligung des Vaters nicht geheiligt, aber die Macht, welche die Natur in ihn gelegt, feſſelt mich und gebietet über mich. Ich werde Herrn Waßmer und Vincenz, den ich wie einen Bruder liebe, wenn ſie ein Unglück treffen ſollte, treu beiſtehen, aber nichts ſoll mich auch abhalten, in die Reihen dek Feinde hinüberzufliehen und dem Lothar meine Sorge zu widmen, wenn das Mißgeſchick ihn zum Opfer erwählt hätte. Er iſt ſchlimmer daran, als jene. Vincenz und ſein Vater ſind von Freunden umgeben, die ſie in keiner Noth verlaſſen, ſie finden in jeder Alphütte eine gaſtliche Aufnahme, eine liebevolle Pflege. Wer ſind diejenigen, unter denen Lothar kämpft? Nur die Strenge des Dienſtverhältniſſes knüpft ſie aneinander, ſie ſehen den Lothar vielleicht gar als einen Fremden an, der ſich ihnen aufgedrängt hat, ſie erfreuen ſich vielleicht der Wunden, die ihn unthätig machen könnten, ſeines Todes, der den

Fremdling von ihnen entfernt! Niemand hegt dort ein wohlwollendes Gefühl für ihn, das, wenn die Umſtände es erforderten, zur That würde und wenn er, er allein in der Kleidung des verhaßten Feindes, verwundet, ſchwach und keiner Gegenwehr fähig, an die Thüre eines Hirten klopfte, wenn er hier Pflege und Erholung, vielleicht auch ein ruhiges Sterbelager ſuchte — o mein Gott! ich darf es nicht denken, wie ſchrecklich er enttäuſcht, welcher Empfang, welches Schickſal ihm zu Theil werden würde.“

So ſehr ſie auch im Innern von den lebhafteſten Empfindungen beſtürmt wurde, ſo war ſie doch ſtark genug, die Thränen, die hervorbrechen wollten, zu bekämpfen. Immer lagen ihre Augen nur wie hinter einem düſtern Schleier, hinter dem aber auch kein Blick der Hoffnung, kein leichter Glanz eines freudigen Gefühles hervorbrechen wollte.

Der Geiſtliche ſah mit Rührung auf die beiden Mädchen. Er ſtand jetzt mit ihnen an einer Stelle, wo der Pfad ſich in zwei Wege trennte, deren einer nach den Bergen, welche ſich im Hintergrunde erhoben, führte, während der andre in einer Abirrung von der geraden Richtung, nach dem Dorfe zurücklenkte. Er ergriff wie zum Abſchiede ihre Hände und ſprach, indem er ſich der Freiheit ſie zu dutzen, die ihm als einem alten Freunde ihrer Kindheit wohl zukam, bediente, in einem feierlichen Tone:

„Du, Eliſabeth, gehſt einen großen und du, Luiſe, einen ſchweren Gang. Ich will nicht darüber ſprechen, in wie fern es Eurem Geſchlechte geziemt, Euch in dieſes Gewühl des Streites zu miſchen, aber wer die Gefühle, die Euch leiten, zu tadeln vermag, der iſt kein Menſchenfreund, deſſen Bruſt hat nie andere Empfindungen gekannt, als ſolche die das Wohlergehen ſeiner eigenen Perſon beabſichtigten. In dieſer Zeit wird das Außerordentliche zum Gewöhnlichen, der Maaßſtab des Herkommens darf nicht an die Handlungen gelegt werden, die ſie hervorruft. Es iſt genug, wenn ſie das wahrhaft Gute beabſichtigen und ob es nun beſſer ſey, in dem zierlichen Schritte, in der vorbedachten Weiſe, welche die ſogenannten Ehrenwächterinnen in unſerem

Frauenvolk als unerſchütterliche Regel feſtſetzen möchten, oder in dem kühnen, raſch zum Ziele führenden Gange eines muthigen Jägers, zum Werke zu ſchreiten, darüber kann wohl da, wo Entſchloſſenheit und ſchnelle That allein hilft, Zögern und rückſichtsvolle Bedenklichkeit Alles zu verderben vermag, kein Zweifel obwalten. Ich nehme es über mich, Tante Brigitte zu begütigen. Sie hat ſchon geſtern Abend erklärt, daß ſie um keinen Preis hier bleiben wolle, wo ſie keinen Augenblick ſicher ſey, ſich inmitten einer Schaar ſchmutziger Hirten zu befinden, von dieſen vertraulich angeredet zu werden und ihre Hand zum Gruße in die eines ſolchen Menſchen zu legen, der im Stande wäre, ſie zum Zeichen ſeiner Freundſchaft ſo derb zu drücken, daß ſie Zeter ſchreien möchte. Sie kehrt mit mir nach Zürich zurück und ich denke dort um ſo eher, ſie mit Euerm Unternehmen zu verſöhnen, da ich hoffen darf, daß auch das Benehmen Landolins, dem ſie, wie wir wiſſen, ſehr geneigt iſt, einigen Eindruck auf ſie machen wird. Er iſt ſchon ſeit mehreren Tagen auf eine geheimnißvolle

Weiſe aus Zürich verſchwunden und alle Umſtände vereinigen ſich, mich glauben zu machen, daß ihm die Vorbereitungen zu dieſem Aufſtand der Landleute nicht fremd geblieben ſind, daß er vielleicht einer von denjenigen war, die an verborgenen Fäden die Sache lenkten, und daß er nun kühn und tapfer hervortritt, die Sache offen zu vertheidigen, für die er geheimnißvoll gewirkt. Ja, ich habe mich nicht geirrt in ihm, wenn ich ihn oft gegen den Wiederwillen meines alten Freundes in Schutz nahm; die Natur bewährt auch jetzt wieder ihre große Wahrheit, daß das Gepräge des Innern und des Aeußern Eins und Daſſelbe ſey!"

**Eliſabeth** ſchlug die Augen zu Boden. Es that ihr wehe, den verehrten Mann einem Wahne zu entreißen, der ſeine Lieblingsideen ſchmeichelte, allein ſie hielt ſich wiederum gegen ihren Oheim, gegen ſich ſelbſt verpflichtet, die Wahrheit zu entdecken. Mit wenigen ſchonenden Worten erzählte ſie, was ſie von **Landolin** wußte. Sie that dieſes mit jener Ruhe und Offenheit, mit aller Einfachheit und Klarheit, welche die Wahrheit verbürgen. Beſtürzung und Kummer zeigten ſich in dem Angeſichte des Geiſtlichen, als er eine Mittheilung vernahm, die nicht allein ſeine früher genährten Hoffnungen, ſondern auf's Neue auch einen Theil des Syſtems umſtürzte, durch das er eine, wie er glaubte, das Menſchengeſchlecht beglückende Offenbarung verbreiten wollen.

„Ich habe viele ſchöne Träume geträumt während eines langen Lebens;“ ſagte er nach einer Pauſe. „Viele ſind lebendig geworden in allen ihren Einzelnheiten, in allen freundlichen Gaben, die ſie früher in Schattenbildern gezeigt hatten; andere gewährten nur theilweiſe, was ſie verſprachen; einige waren jenen neckenden Weſen der Mährchen gleich, die in freundlicher Geſtalt ſich uns ſchmeichleriſch nähern und dann plötzlich ſich in Ungeheuer verwandeln. Zu dieſen letztern rechne ich meinen Traum von Landolin! Ich will ihn vergeſſen, ich will mich mit dem feſten Vorſatze waffnen, dieſer bittern Erinnerung keinen Eintritt in meine Seele zu geſtatten. Und nun, meine Kinder — ſo darf ich alter Mann Euch wohl nennen — lebt wohl! Nehmt den Segen eines wohlmeinenden Freundes mit auf Euern Weg und mit welchen Dornen er auch beſtreut, mit welchen Hinderniſſen er beſät, mit welchen Gefahren er bedroht ſeyn mag, vertraut immer auf denjenigen, deſſen Auge die Pfade des Menſchen nimmer verläßt, deſſen Wink ihre Geſchicke ordnet!"

Die Mädchen ſchieden voll Rührung von dem alten Freunde. Er blieb noch lange an der Stelle ſtehen, wo ſie ihn verließen, und ſeine Blicke folgten den leichten, anmuthigen Geſtalten, die jetzt, ihrem finſtern Begleiter ſich anſchließend, die erſte Stafel des nach Schwyz führenden Bergpfades betraten.

## Zweites Kapitel.

Du haſt aus meinem Frieden mich heraus
Geſchreckt; in gährend Drachengift haſt du
Die Milch der frommen Denkart mir verwandelt.

Der Ort, an welchem ſich im Laufe der Nacht und gegen den Anbruch des Tages ein großer Theil der Schweizermänner aus den Thälern und höhern Gebirgsgegenden verſammelt hatte, um durch einen mächtigen, unvorhergeſehenen Angriff das Joch, das ſie unerträglich drückte, abzuwerfen, bot ſchon durch die Eigenthümlichkeiten, mit welchen die Natur ihn ausgeſtattet, eine Szene, deren Erhabenheit die Seele mit ungewöhnlichen Empfindungen der Kraft und des Ernſtes zu erfüllen geeignet war. Ein weiter, einfacher Wieſenteppich dehnte ſich nach höhern Gebirgen hin, die ihn theils in runden, anmuthigen Formen, theils in wunderlichen, ſchroffen und ſeltſam ausgezackten Gebilden umgaben, während ſie durch einzelne Lücken dem Blicke Freiheit ließen, nach hellglänzenden Seen in der Tiefe, nach gegenüberliegenden Bergen, die ſich in ähnlichen Verhältniſſen zeigten, nach fernern Alpengipfeln, deren Stirnen mit Schnee und Eiskronen geſchmückt waren, zu ſchweifen. Dieſe Stelle war der Bergübergang des Hacken, eine Stunde über dem Flecken Schwyz gelegen, reich an Alpweiden und Heerden, welche von Schwyz und andern benachbarten Orten hinaufgeſandt wurden, um ſich mit kräftigen Bergkräutern zu nähren. Durch dieſe Alpengegend führte der Pfad von Schwyz nach Einſiedeln, den die Schritte vieler Tauſende von Wallfahrern geheiligt hatten, der dem Freunde der Natur ſo viel Bewundernswürdiges eröffnete, was er ſelbſt ſchon für ein von ihr mütterlich geweihetes Heiligthum annahm. Wenn nach der Seite von Einſiedeln und nach der Gegend von Rothenthurm hin die grünen Alpen ſanft und gewölbt aufſtiegen, dem Auge einen wohlgefälligen Punkt des Verweilens bietend, ſo wurde nach der entgegengeſetzten Richtung der Horizont durch die dunklen Felſenmaſſen des Ybergs, anderer aus dem Hintergrunde des Sihlthales aufſteigender Gipfel von abentheuerlichem Anſehn und durch die nackten, kegelförmigen Rieſengebilde der beiden Mythen, deren einer mit ſteil abgeriſſener, drohend überhangender Felſenwand über dem Flecken Schwyz ſchwebt, begränzt. Neben dieſem großen Mythen aber eröffnete ſich ein reizender Blick auf den Vierwaldſtädterſee, über ſeinen Spiegel hin nach dem ernſt mahnenden Grütli, nach dem höher liegenden Seelisberge, nach den Gipfeln und in die Thäler von Unterwalden, an welche ſich der mächtige Pilatus mit ſeinen ſcharfen Auszackungen, mit vielen Felſenſpitzen ſchließt, welche die wunderlichen Geſtalten fabelhafter Thiere nachzuahmen ſcheinen. Weiter rechts lächelte, wie der Gruß eines alten Freundes, das liebliche Thal von Lowerz mit ſeinem See herauf, den damals der verderbliche Felſenſturz des Roßberges noch nicht zum Theile ausgefüllt, und an einer Seite des Uferrandes mit häßlichem, zerzerriſſenem Steingerüll umgeben hatte. Er und ſein Nachbar, der majeſtätiſche Rigi, ſchienen im

Gegentheile das kleine Thal ſchützend zu umgeben, den See, deſſen Ufer freundliche Dörfer und Häuſer ſchmückten, mit dem reizenden Eilande Schwanau in ſeiner Mitte. Hier weilte ein Geiſt des Friedens, der beſänftigend zu dem Menſchenherzen ſprach, während jene Berge und Felſen Giganten glichen, die den Himmel ſtürmten, indem ſie, der friedlichen Ruhe in den Thälern ſpottend, zum Kampfe, zum mächtigen Ringen mit feindlichen Gewalten aufforderten.

Auf den ſanften Abhängen der Alpgegend, deren Lage und Ausſichten wir ſo eben zu beſchreiben verſucht haben, zeigte ſich in den erſten Stunden des Tages ein reges Menſchengewühl, wie es wohl noch nie dieſe reizende Landſchaft belebt hatte. Noch rauchten an einzelnen Stellen die Ueberreſte eines Feuers, um welches Gruppen von Männern und Weibern, dieſe bewaffnet und in Hirtenhemden gekleidet, wie jene, einen Theil der Nacht zugebracht hatten und noch lagerten, während in ihrer Nähe ein Haufen laut ſprechender und lachender Männer beſchäftigt war, ihre Gewehre zu unterſuchen und zu dem bevorſtehenden Kampfe in einen gebrauchfähigen Zuſtand zu bringen. Ihre Scherze waren dem geringen Grade von Bildung, deren ſie genoſſen, angemeſſen und enthielten faſt immer einen Spott, eine verächtliche Aeußerung gegen die Ketzer und Republiker, von denen der eine immer eine größere Anzahl, als der andere, über ſich zu nehmen, ſich vermaß. Knaben liefen hin und her und trugen die Stutzen der Väter, die, um in ihrer tödlichen Thätigkeit eiliger und fördernder zu ſeyn, als andere, mehrere Gewehre mitgebracht hatten, welche die Knaben während des Gefechtes ihnen zureichen ſollten, indeſſen ſie die abgeſchoſſenen wieder mit Pulver und Blei verſahen. Nicht alle waren ſo gut bewaffnet, wie dieſe Männer, die eines gewiſſen Wohlſtandes genoſſen oder ſich vorzugsweiſe mit der Gebirgsjagd beſchäftigten. Man ſah anſehnliche Haufen, die mit allerlei alterthümlichen, den Zeughäuſern entnommenen oder durch ein Jahrhundert in den Familien bewahrten Todeswerkzeugen, mit Morgenſternen, Keulen und Hellebarden verſehen waren, andere wieder, welche die friedlichen Werkzeuge ihrer ländlichen Beſchäftigungen, Senſen und Heugabeln, jetzt in Mittel des Verderbens und der Vernichtung verwandelt hatten. Um das an dem Gebirgspaſſe befindliche Wirthshaus waren viele Hunderte gelagert, die vaterländiſche Freiheitslieder anſtimmten und oft in einen wilden Jubel ausbrachen, deſſen ſtürmiſcher Lärm das weite Berggelände erfüllte und in entferntere Felſenſchluchten drang. Alle waren in Hirtenhemden*) gekleidet, allein dieſe weite Kleidung ſelbſt vermochte nicht ganz die ſchönen, regelmäßigen Umriſſe der kräftigen Geſtalten zu verbergen, welche dem Meiſel eines Phidias, dem Pinſel eines Apelles zu Modellen hätten dienen können. Dieſelbe ruhige Kraft, wie bei den Männern, ſprach ſich auch bei den Weibern aus, nur daß ſie hier mit jener Anmuth gepaart war, die unter den ländlichen Schönen der Schweiz nicht ſelten gefunden wird und ſich insbeſondere durch runde, gefällige Bewegungen an den Tag legt. In ihren Geſichtszügen war kein Ausdruck einer Beſorgniß, einer Furcht, welche die Lage der Dinge ſo natürlich mit ſich brachte, zu leſen; es ſprach eher eine noch lebhaftere Erregung, eine höhere Begeiſterung aus ihnen, als aus denen der Männer, welche von dem Eindrucke des Augenblicks, von den Gegenſtänden, die ihr Geſpräch betraf, beſtimmt wurden. Die Knaben, die in nicht geringer Anzahl ſich durch die einzelnen Gruppen drängten, bald hier, bald dort verweilten und wo der Lärm am wildeſten tobte, ihre Luſt fanden, ſchienen den ganzen Auftritt, in den ſie mitverwebt waren, als ein muthwilliges Spiel zu betrachten, deſſen ſchwere, unglückliche Folgen ſie nicht ahnten, für deſſen gefährliche Bedeutung in der Zukunft ihre Väter vielleicht eben ſo verblendet waren, wie ſie ſelbſt. Ein feſtes Vertrauen, die Ueberzeugung, daß ihr Unternehmen nicht mißlingen, daß es die endliche Befreiung des Vaterlandes vom Drucke der Fremden bewirken müſſe, beſeelte die ganze Verſammlung, zu der ſich nahe an zweitauſend Landleute, die jungen Männer, die ſich vor den

---

*) Von dieſer Kleidung wurde der Aufſtand der Schwyzer, den wir hier in leichten Umriſſen darſtellen, der Hirtenhemdlikrieg benannt.

Geboten der helvetiſchen Regierung bisher in den Hochalpen verborgen gehalten, die Hirten, welche um des großen Werkes willen ihre Wohnungen verlaſſen, zuſammengefunden hatten.

Wenn ſich ein Bild, wie wir es eben aufſtellten, in der Erſcheinung der großen Maſſe zeigte, ſo fanden ſich doch auch wiederum in dieſem Gemälde viele untere Abtheilungen und einzelne Geſtalten, die als Charakterzüge des Ganzen angenommen werden konnten. Der kriegeriſche Zweck, zu dem man ſich hier vereinigt hatte, ſchloß die Gegenwart derjenigen, die eigentlich ihr Amt beſtimmte, Frieden und Eintracht zu predigen, nicht aus. Man bemerkte mehrere Geiſtliche in der Ordenstracht der Kapuziner, die ſich geſchäftig durch die Menge bewegten, bald bei dieſem, bald bei jenem Haufen verweilten und ihn nicht verließen, ohne durch eine fanatiſirende Rede neue Nahrung der Rache und des Grimms in die Bruſt ihrer Zuhörer geworfen zu haben. Einige dieſer Mönche hatten ihren feſten Platz auf Erhöhungen des Bodens genommen, verſammelten hier einen ſtets wechſelnden und ſich erneuernden Kreis guter Gläubigen um ſich, denen ſie allen Segen, alle Himmelsgaben, welche die heilige Jungfrau Maria aus ihrem wunderbaren, nie verſiegenden Füllhorne ſpendet, zum Lohne für die Ausrottung, für die gänzliche Vernichtung der verruchten Ketzer, der gottesläſternden Feinde ihrer heiligen Perſon, verkündeten. Jene Amulete, Heiligenbilder, Roſenkränze, Legenden und Gebetbücher, welche ſonſt Gegenſtände eines Handels abgaben, der an den Wallfahrtstagen mit großem Erfolge in Einſiedeln getrieben wurde, dienten heute zu Geſchenken, mit welchen die Menge erfreut und zugleich enger verpflichtet werden ſollte. Auf einer andern Seite übten dieſe geiſtlichen Herren ihre Thätigkeit in einer ſtillern, aber bedeutungsvollern Weiſe, die vielleicht tiefer in die Herzen der rückſichtslos vertrauenden Landleute griff, als es die donnernde Rede, die begeiſtrungsvolle Erweckung thun konnten. Es gewährte einen Anblick eigener Art, an einzelnen Stellen die mächtigen Geſtalten der Bergbewohner zur Erde niedergeworfen zu ſehen, wie ſie in tiefer Zerknirſchung den Mönchen, die ruhig zuſammengekauert auf einem niedern Grashügel vor ihnen ſaßen, beichteten und von ihnen Abſolution der begangenen und in den nächſten Tagen noch zu begehenden Sünden erhielten. Der Mann, der noch eben demüthig im Staube gelegen hatte, erhob ſich dann ſtolzer, blickte auffordernd um ſich und ſchlug trotzig auf die Waffe, die er führte, als wolle er anzeigen, er ſey bereit, Blut und Leben für diejenigen zu opfern, in deren Händen ſein Friedensvertrag, ſeine Verſöhnung mit dem Himmel lag. Kaum war dieſe Stelle von einem der Hirten verlaſſen worden, ſo drängte ſich auch ſchon ein anderer herzu, um des gleichen Heils theilhaftig zu werden und Viele ſtanden noch in der Ferne, lauernd und erwartend, daß die Reihe an ſie kommen werde. Ein eigener Beichtplatz dieſer Art war für die Frauen gebildet worden, die noch größere Begierde als die Männer zeigten, ſich der Laſt, die ihr Gewiſſen drückte, zu entledigen oder es geſchickt zu machen, wiederum neue, bedeutendere Laſten zu übernehmen. Wenn ſie den Ort, wo ihnen der Troſt, den ſie ſuchten, geworden war, wieder verließen, ſo ſah man eine hohe Gluth auf ihren Angeſichtern, man ſah ſie eifrig ſich nach denjenigen hindrängen, die ihnen verwandt waren oder ſonſt in einer Beziehung nahe ſtanden, und dieſe in großer Bewegung anreden, um ſie in einen noch höhern Grad der Leidenſchaftlichkeit zu verſetzen. Die Männer aber ſchienen dieſer neuen Erregung nicht zu bedürfen. Sie hörten finſter an, was ihnen geſagt wurde, ſie ſtießen wohl die Kolben ihrer Stutzen trotzig auf den Boden, allein ihre Seele mochte des Racheburſtes ſchon ſo voll ſeyn, daß ſie keinen neuen Zuwachs deſſelben mehr aufnehmen konnte, und ihre Entſchlüſſe waren bereits ſo unabänderlich gefaßt, daß dieſe letzte Aufforderung keinen Reiz mehr für ſie hatte und in ihrem Aeußern wenigſtens keine Veränderung hervorbrachte. So waren alle Hebel in Bewegung, den Sieg in einem Kampfe vorzubereiten, über deſſen Ausgang, bei der geringen Anzahl des ringsumſchloſſenen Feindes, kaum ein Zweifel walten konnte!

Nicht weit von dem großen Haufen, der das Wirthshaus umlagert hatte, ſtanden auf einer Erhöhung, von der man einiger Ausſicht auf das

Thal von Schwyz und Brunnen genoß, mehrere Männer, die ſich von den übrigen dadurch auszeichneten, daß ſie keine Hirtenhemden, ſondern eine einfache, knapp anliegende Jagdkleidung trugen. Es waren die Anführer. Ihnen zur Seite befanden ſich einige Geiſtliche, welche dem Auftrage, der ihnen von ihrem Obern geworden, jede Mahnung zum Frieden, zum Aufſchaube, zur Erwartung günſtigerer Zeiten zu hintertreiben, mit dem Eifer von Leuten entſprachen, welche feſt entſchloſſen ſind, den Druck, der ſchon ſeit lange auf ihnen laſtet, die Entbehrung, die man ihnen auferlegt, nicht ferner zu ertragen. Selbſt Pater Cyprianus, der unter ihnen war, ſchien jene Langmuth, jene Geduld, welche er bisher in mannichfachen Prüfungen bewieſen hatte, gänzlich abgelegt und höhern Rückſichten untergeordnet zu haben. Er ſtand vor Vincenz und ſprach in einer ſeltſamen Aufregung, die etwas krankhaftes an ſich trug, zu dieſem. Auf einem Schemel neben dem Junker ſaß Herr Waßmer, der jetzt empfand, daß er ſeinen Kräften zu viel vertraut habe, daß ſeinem Geiſte wohl noch die

Kraft der Jugend inne wohne, ſein Körper aber unter der ungewohnten Anſtrengung und Entbehrung der Nachtruhe leide.

„Verlaßt Euch drauf, Junker Waßmer,“ ſagte Pater Cyprianus in verkündigendem Tone, „daß der Beiſtand der Heiligen und vor Allen der wunderthätigen Mutter Gottes dieſen Tag zu einem glorreichen und entſcheidenden für die glückliche Zukunft des Landes macht. Lange habe auch ich geglaubt, durch Demuth und Geduld, durch Tragen und Ergebung ſey, wie in faſt allen Leiden des Lebens, ein Ende, eine glückliche Veränderung zu gewinnen. Aber hier ſind es nicht blos Leiden der Menſchen, es ſind Leiden der hohen Kirche, die bekämpft werden müſſen. Die heilige Jungfrau ruft ihre Streiter auf und ſendet ſie zu ihrer Vertheidigung in den Kampf. Kann da der Sieg fehlen, kann, was die Gottesmutter will, durch Menſchenkraft umgeſtürzt werden? Hier handelt es ſich nicht mehr um Hoffnungen, die vielleicht trügen, um Verſprechungen, die täuſchen könnten! Das Werk ſelbſt iſt da, das Heer, welches die Himmelskönigin verſammelt hat, umgibt uns, der Sieg, die Wiedergeburt der Heiligthümer, des Schweizerlandes iſt ſchon vollbracht, während wir hier noch in unnützen Wortkämpfen uns umhertummeln.“

Vincenz ſah forſchend auf den Sprecher. Bald hatte er ſich überzeugt, daß dieſer ſeine Worte nicht fremden Einflüſterungen lieh, ſondern in dieſem Augenblicke ganz von den Gefühlen und Anſichten, die er an den Tag legte, durchdrungen war. Ihm ſchien, daß in dem Sturme, der ſich jetzt erhoben, der fromme Mann nicht Herr ſeiner Beſonnenheit, ſeiner Gemüthskraft geblieben ſey, daß ihn die Macht dieſes Sturmes ſeinen alten Gewohnheiten, ſeinen natürlichen Empfindungen entriſſen und in einen Zuſtand der Leidenſchaftlichkeit verſetzt habe, der ihm von Natur fremd war und wie eine krankhafte Erſcheinung in ihm hervortrat. Das ganze Weſen des geiſtlichen Herrn ſprach ſich in dieſer Weiſe aus. Seine Wangen glüheten, ſein Auge blickte irr und feurig und ſeine Hände zitterten.

„Ich will es zum Letztenmale unternehmen,“ ſagte Vincenz, indem er ſich von ihm abwandte, zu den andern Anführern, „zur Ruhe, zur Geduld, zur Erwartung günſtigerer Zeiten zu ermahnen. Ich weiß, daß meine Worte mit dem Winde verhallen werden, aber ich weiß auch, was das Vaterland von mir fordert, ich darf nicht ſchweigen, wo ich nach einer kurzen Siegesfreude das Elend in einer viel ſchrecklichern Geſtalt ſich nähern ſehe, als man es in den Thälern, auf den Bergen der Heimath bisher gekannt. Ja, wir werden ſiegen am heutigen Tage, wir werden dieſe Handvoll Feinde, über denen wir wie eine dräuende Wetterwolke ſchweben, ohne große Mühe aus dem Thale von Schwyz verjagen! Aber das Thal von Schwyz iſt nicht das Schweizerland. Wißt Ihr nicht, daß gerade jetzt ein Heer von vielen Tauſenden unſerer Feinde in unſerm Rücken ſteht, daß es nur eines Tagemarſches bedarf, ſie hierher zu führen, daß dann die letzte Anſtrengung, die alte Freiheit ſelbſt zu erringen, ihr Grab gefunden hat, und wir geduldig, wie Lämmer an der Schlachtbank, uns in Alles ergeben müſſen, was andere, die den Grund und Boden unſeres Landes erwählt haben, ihre Kämpfe auszufechten, über uns verfügen wollen? Jede Knechtſchaft iſt ſchmählich, von wem ſie auch komme! Stehen wir aber im rechten Augenblicke gerüſtet, ſo ziehen die Kämpfe der Fremden unſchädlich an uns vorüber, wir gewinnen an Bedeutung, indem wir den Anſchein haben, der ſchwankenden Wage den Ausſchlag geben zu können, wir vermögen uns ſelbſt zu erhalten, ohne die Hülfe anderer. Noch iſt es Zeit, meine Freunde, die kriegeriſchen Waffen wieder in die friedlichen Wohnungen und Hütten zurückzutragen. Man wird gern von dieſem Aufſtande, von dieſer drohenden Bewegung unter den Hirten keine Kunde nehmen, man wird ſich unwiſſend zeigen, um durch ein verwegenes Wiſſen die Gefahr nicht von Neuem aufzurufen. Hört auf dieſe Warnung, ich beſchwöre Euch um des Glückes, um der Zukunft der Tauſende willen, welche die ſchrecklichen Folgen tragen müſſen! Verſchließt Euer Ohr nicht meinen Worten, ſie möchten ſonſt einſt wie die Stimmen rächender Geiſter in Euer Gewiſſen ſchallen und Euch alles Unheil, alles Elend, das entſtehn wird, zum Vorwurf machen.“

Vincenz hatte mit der Begeiſterung der Wahrheit, mit der Kraft der Empfindungen geſprochen, die ihn ergriffen, wenn er der Gräuel, welche die Zukunft dem irregeleiteten Hirtenvolke bringen mußte, gedachte. Er bemerkte in den Zügen der übrigen Anführer einen Ausdruck des Beifalls, der Uebereinſtimmung mit ſeinen Anſichten, der ihn einige Augenblicke mit der Hoffnung täuſchte, es werde ihm gelingen, noch jetzt ein Unternehmen rückgängig zu machen, von deſſen traurigen Folgen er in ſeinem tief Innerſten feſt überzeugt war.

Da trat aus der Mitte des Haufens ein hochgewachſener Mönch von finſterm, ſtolzem Anſehn hervor, maß ihn mit durchbohrenden Blicken vom Kopf zu den Füßen und ſagte in einem erbitterten Tone:

„Ihr gehört nicht dem Schooße der alleinſeligmachenden Kirche an, Junker Waßmer. Deshalb finde ich es auch ganz natürlich, daß Euch ihre Leiden wenig kümmern. Dieſe guten Leute, die Ihr hier verſammelt ſeht, denken anders. Sie wollen lieber ſelbſt entbehren, als daß ſie das Heiligthum länger der Schmach und Verachtung heimfallen ſehen, ſie wollen Gut, Blut und Leben dran ſetzen, die Gottesläſtrer zu vertreiben, ſie finden in dem Entſchluſſe, der heiligen Jungfrau ſtreitfertig zu dienen ſchon die Bürgſchaft eines glücklichen Erfolgs. Das iſt der Lohn, den der Glaube an das Heilige in ſich trägt, das iſt das Vertrauen des Muthes, den Ihr vergebens durch Euer thörichtes, unzeitiges Friedenswort zu lähmen ſucht. Blickt um Euch und ſagt mir, was Ihr da ſeht? Iſt ein einziges Antlitz, auf dem ſich Furcht, auf dem ſich eine Beſorgniß um das bevorſtehende Werk zeigt? Aller Blicke ſtrahlen Kampfluſt, Siegeshoffnung, Todesverachtung! Geht hin und verſucht es, dieſe Männer zurückzuhalten! Eure Mühe wird vergeblich ſeyn, ſie werden Euch ſagen: Ihr ſeyd keiner von den Unſrigen, Ihr handelt aus andern Rückſichten, wie wir, man weiß, daß Ihr einen Bruder habt, der ein Verräther am Vaterlande geworden iſt, der dort unten in den Reihen der Feinde ſteht, Ihr wollt ſeiner ſchonen, Ihr habt ihn noch kürzlich geſehn und geſprochen, wer weiß, zu welcher Abſicht, zu welchem Zwecke, der dem Vaterlande verderblich ſeyn kann —“

„Es iſt genug!“ unterbrach den tückiſchen Redner eine ſtarke, ernſte Stimme, deren gebietender Ausdruck jenen, der eines ſolchen Tones nicht gewohnt war, mit Staunen und Unwillen erfüllte. Die Anführer aber gaben ehrerbietig Raum, als jetzt der greiſe Waßmer in ihre Mitte trat und mit einem feſten Blicke auf den Mönch fortfuhr: „Wer kann behaupten, daß er für das Vaterland mehr gethan und gewagt, mehr freiwillig geopfert, entbehrt und ertragen hätte, als mein Sohn?“ Seine Blicke gingen fragend im Kreiſe umher und kehrten, da Alle ſchwiegen, zu dem Mönch zurück. „Wo wart Ihr, ehrwürdiger Herr,“ ſprach er weiter, „als Vincenz von einer Zufluchtsſtätte zur andern vertrieben, immer kämpfend und unbeſiegt, mit wenigen andern kühnen Männern verbunden, den Krieg im Namen des Vaterlandes fortſetzte, den im Auge des Rechtlichen kein erzwungener Vertrag endigen konnte? Nur Einer hielt treu bei ihm aus, nur Einer blieb ihm zur Seite, als er in den Wüſten der Hochgebirge, die Beſchwerden eines ſtrengen Winters ertragen, den Gefahren trotzen mußte, welche ſich tauſendfach ihm boten! Ich bin ſein Vater, ich darf für dieſen Sohn ſprechen, ich nenne ihn mit Stolz unter den Edeln, die keine perſönliche Rückſicht, die nur das reinſte Vaterlandsgefühl leitete. Die Feinde haben ihn gerichtet. Sein Leben iſt ſchon verfallen, während andere das ihrige kaum wagen, während ſie immer noch auf eine Zuflucht rechnen, die ihnen im Nothfalle offen ſteht. Wer kann ihn verdächtigen? Jenen Unglücklichen der ſich ſeinen Bruder nennt, will ich nicht vertheidigen. Ich gäbe die wenigen Lebensjahre hin, die mir noch übrig ſind, wenn ich es könnte! Aber daß man uns hier ſieht, daß Vater und Bruder im Verbande mit denen ſtreiten wollen, die jenen Unglücklichen bedrohen, iſt das keine hinlängliche Bürgſchaft für unſere gute Abſicht? Solltet Ihr jetzt das nicht auch meinen, ehrwürdiger Herr?"

Der Pater ſchlug verlegen die Blicke zu Boden. Er fühlte ſich beſchämt, aber er konnte ſich nicht entſchließen, es zu ſcheinen. Er ſuchte nach einer Antwort und würde wahrſcheinlich durch eine bittere Entgegnung den feurigen Greis noch mehr gereizt haben, wenn nicht in dieſem Augenblicke die Vorpoſten, die auf den gen Schwyz hin gelegenen Anhöhen ausgeſtellt geweſen, herbeigeeilt wären und eine Nachricht überbracht hätten, welche der ohnehin zweckloſen Berathung ein Ende machte und unter der ganzen zahlreichen Verſammlung eine erhöhete Lebendigkeit verbreitete. Ulli Flüeli, der unter jenen Männern eilig mit herbeikam, rief ſchon aus der Ferne dem Junker zu:

„Es regt ſich im Thale! Sie haben ſich aufgemacht und wollen's mit uns verſuchen. Sie ziehn durch den Hohlweg heran im hellen Hauf, ihre Gewehre ſind blank geputzt und ſie führen auch Kanonen gegen uns, die ſie mit unſern eigenen Thieren beſpannt haben.“

Ein wildes Jauchzen ertönte aus tauſend Kehlen. Die Geſchäftigkeit der Mönche verdoppelte ſich, die Anführer eilten zu den einzelnen Schaaren, die ſich raſch bildeten, das Loos zum Kampfe war gefallen, unaufhaltſam und unabänderlich ſeine Folgen hinter ſich herreißend.

„Walter Brenni!“ rief ſehr laut Vincenz, deſſen ganzes Weſen ſich plötzlich umgewandelt hatte, indem es aus der bisher bewahrten ernſten Ruhe in die höchſte Lebendigkeit, in eine Spannung überging, die von der Begeiſterung des Augenblicks erregt wurde. Der Schütz hatte nicht weit von ihm geſtanden und unverwandt hinüber in die Gebirge Unterwaldens geblickt, aus denen es ihn wie leiſer Grabesruf lockend anrief. Er kam jetzt mit raſchen, weiten Schritten herbei und ſah, ohne daß eine Veränderung in ſeinem ſchwermüthigen Angeſichte eine außerordentliche innere Bewegung angezeigt hätte, fragend auf Vincenz.

„Haſt du die Männer ausgeſucht,“ redete dieſer ihn in dringendem Tone an, „auf deren Muth wir uns noch von alten Tagen her verlaſſen können? Sind ſie bereit, mir zu folgen auf einen Zug, wo Blut und Wunden, aber auch unſterblicher Ruhm, zu finden ſind?“

Schweigend deutete der Schütz auf eine dichtgeſchloſſene Schaar ernſter, finſtrer Männer, die ſich in geringer Entfernung aufgeſtellt hatten. Sie waren ſämmtlich mit Stutzen bewaffnet. Entſchloſſenheit und Todesverachtung ſprachen aus ihren Blicken.

„Meine alten Freunde!“ rief Vincenz. „Ich kenne noch jeden unter ihnen. Es ſind die Männer von Schwyz, die an den fürchterlichen Tagen in Unterwalden mit uns waren und aus der allgemeinen Niederlage ihr Panner fechtend in die Heimath retteten. Es ſind wackere Leute. Mit ihnen läßt ſich ſchon etwas wagen und die da unten werden es ſchwer empfinden. Wir wollen ihnen auf Pfaden beikommen, die ſonſt nur die Geis betritt, wir wollen ſie umklammern mit kräftigem Schweizerarm, wir wollen ſie treiben als tüchtige Hirten die Alp hinan, wo Andere ſie empfangen ſollen.“

Er flog zu den übrigen Anführern und theilte dieſen ſeinen Plan mit. Alle waren damit einverſtanden. Man ſah ein, daß das kühne Unternehmen, über die Felſen des Hacken hinabzuklettern und dem Feind von einer Seite, wo er keine Gefahr fürchtete, in den Rücken zu fallen, unter der Leitung eines ſo bewährten Anführers, wie Vincenz, entſcheidend wirken müſſe. Man überließ ihm gern deſſen Ausführung, da es mit Gefahren verknüpft war, denen andere ſich nicht ſo leicht ausſetzen mochten.

Während ringsum das wildeſte Getöſe herrſchte, ein Theil der Hirten laut ſang, ein anderer jubelte und ſchimpfte, ein dritter nutzlos die Gewehre in die Luft abfeuerte, eilte Vincenz nach der Schaar, welche ſein Freund, der Schütz, verſammelt hatte. Da hörte er mit einemmale in einer kläglichen Weiſe ſeinen Namen rufen, da erkannte er, von neckenden Männern, Weibern und Kindern umgeben, den Vetter Landolin und ſeine beiden Diener. Man hatte ſie mit Hirtenhemden bekleidet, man hatte ihnen Senſen in die Hand gegeben, man hatte ſie zu dem Range von Cavalleriſten erhoben, indem man ſie auf Ochſen geſetzt, deren jeder von zwei handfeſten Männern geführt wurde.

„Jetzt hat der hochedle Commiſſär der helvetiſchen Regierung ſeinen Zweck erreicht," rief **Gabriel Bendel**, der aus dem Haufen vortrat, dem Junker zu, „jetzt ſieht er die Blüthe der Schweizerjugend um ſich verſammelt und ſich ſelbſt erhoben über alle, als einen reſpectablen Ritter — freilich nur von der traurigen Geſtalt! Ich habe ihm die Mahlzeit zugerichtet, die er jetzt verſpeiſet. Nicht mehr als ſechs Schüſſeln: ſagt der ſelige, unſterbliche Großmann und an dieſes Princip habe ich mich gehalten. Erſt präſentirte ich ihm die ſüße Suppe der Schmeichelei, dann ein angenehmes Ragout der ſchönen Täuſchung, daß ihn freundliche Collegen hier erwarteten, drittens einen reizenden Biſſen Lüge, daß die jungen Leute ſich willig zeigten, Helvekler und Achtzehndutzendmänner zu werden, viertens führte ich ihn durch das ſüße Compot der Hoffnung auf Ehre und Belohnungen vom Wege der Sicherheit ab, fünftens regalirte ich ihn mit dem Schwarzwilde der Empörung und endlich ſechſtens ſetzte ich ihm, wie es bei den Kaiſerkrönungen zu Frankfurt geſchieht, einen ganzen Ochſen vor, der aber leider nicht gebraten werden konnte und nun ſtatt zum Aufſatz, zum Aufſitz dienen muß.“

„Vincenz,“ ſagte Landolin, als ihn endlich Bendels Redſeligkeit zu Wort kommen ließ, in einem Tone, dem er vergebens bemüht war, einige Feſtigkeit beizulegen, „du kannſt unmöglich mich dem Muthwillen, den Mißhandlungen dieſer Leute überlaſſen wollen. Wir ſind Verwandte, wir haben als Kinder zuſammen geſpielt, ich fühle mich frei von jeder feindſeligen Geſinnung gegen dich und daß ich in der Erfullung meiner Amtspflichten mich thätig bezeigt, kannſt du mir nicht als ein Verbrechen auslegen. Mache mich los von ihnen! Ich verſpreche dir meine Gegendienſte. Glaube mir, ſie ſind nicht zu verachten und wenn die Strafe, die nicht ausbleibt, ſpät oder früh dieſe Meutrer trifft, ſo werde ich dankbar deſſen gedenken, der mich aus ihrer Gewalt befreiete.“

„Er will drohen, der Helvetkler, er ſchimpft, er ſpricht von Meuterei und Strafe!“ riefen viele Stimmen in einem Tone, der Landolin mit

Entſetzen durchdrang. „Nieder mit ihm! Nieder mit dem Verräther, dem abſcheulichen Ketzer!“

Vincenz warf ſich zwiſchen ihn und die ergrimmten Hirten. Er ſah ein, daß Landolin ſich dieſes Schickſal durch eigene Schuld bereitet habe, daß es ihn nicht unverdient treffe, aber er konnte ſich doch einer Regung des Mitleids mit dem bedrängten Vetter nicht erwehren.

„Halte dich ſtill und ruhig: das iſt das Einzige, was ich dir rathen kann;“ flüſterte er ihm zu. „Ergieb dich geduldig in dein Schickſal und hüte dich, dieſe Leute zu reizen, die wahrlich jetzt nicht in der Stimmung ſind, eine Schmähung unbeſtraft hinzunehmen. Ich kann offen nichts für dich thun. Wer vermag die Lawine aufzuhalten, die einmal im Falle begriffen iſt? Noch einmal: trage und dulde! Wann das Schickſal des Tages entſchieden iſt, dann ſehn wir uns wieder, dann werde ich dir vielleicht nützlicher ſeyn können, als in dieſem Augenblicke.“

Er eilte, nachdem er auch zu Gabriel einige Worte leiſe geſprochen hatte, weiter. Dieſer trat nun neben Landolin, legte nachläſſig den

Arm um den Hals des Thieres, welches den unglücklichen Regierungscommiſſär trug, und ſagte, indem er eine Fratze ſchnitt, über deren komiſchen Ausdruck ſich manches noch ſo eben dräuende Antlitz unter den Landleuten erheiterte, zu dieſen:

„Macht mir meinen Ritter von der traurigen Geſtalt nicht noch trauriger, als er ſchon iſt; Ihr dürft nicht vergeſſen, daß er beſtimmt iſt, durch ſeine bloße Erſcheinung Schreck und Entſetzen unter den Feinden zu verbreiten. Er und ſeine zwei Gehülfen bilden das einzige Cavalleriecorps, das wir haben, und wenn das blaß und zitternd vor den Feind tritt, was ſoll er dann erſt von uns halten, die wir nur zu Fuße ſind und uns im Nothfalle nicht einmal hinter ein Paar Ochſenhörner verſtecken können, wie dieſe guten Leute?“

Dieſer Scherz war ganz geeignet, diejenigen, denen er galt, in eine muntere Laune zu verſetzen. Sie lachten und vergaßen der beleidigenden Worte, die **Landolin** gegen ſie geſprochen hatte. Dieſer war froh, nicht mehr ihren Drohungen; ſondern nur ihrem Muthwillen ausgeſetzt zu ſeyn. Er zwang ſich jetzt ſelbſt, bei ihren oft unfeinen Späßen mitzulachen und heiter zu ſcheinen, während er im Herzen ihnen und auch Vincenz, der, wie er glaubte, ſich ſeiner hätte nachdrucksvoller annehmen können, ſchwere Rache gelobte.

Indeſſen war dieſer bei der Schaar, die ihn erwartete, um zu der Ausführung ihres kühnen Unternehmens zu ſchreiten, angelangt. Sein Vater, Ulli Flůeli und Walter Brenni traten ihm entgegen.

„Vincenz,“ ſagte der erſtere, indem er ihm die Hand reichte, „ich bin nur gekommen, dich noch einmal zu begrüßen, ehe wir uns trennen. Wollte ich dem Drange meines Herzens folgen, ſo zöge ich mit dir und den deinigen; aber ich habe im Laufe dieſer Nacht meinen Kräften mißtrauen gelernt, ich fürchte eher, dir auf dem beſchwerlichen Pfade, den du zu nehmen haſt, zur Laſt zu fallen, als ich hoffen darf, dir nützlich zu ſeyn. Es iſt beſſer, wenn ich bei dem großen Haufen bleibe. Auf dem gebahnten Wege drängt einer den andern mit fort und ich fühle mich ohnehin ſtark genug, bei dieſem minder beſchwerlichen Unternehmen dem Vaterlande noch gute Dienſte leiſten zu können. Dann —" fuhr er leiſer und mit ſchwankender Stimme fort — „haben wir auch zu bedenken, daß ein Unglücklicher uns gegenüberſteht, der zwar unſere Liebe verſcherzt hat, aber doch durch die Bande der Natur, die Menſchen nicht zu zerreißen vermögen, uns nahe iſt. Wir können auf ihn blicken, wir können ſeine Tage vielleicht ſchützen: du auf deinem Wege, ich auf dem meinigen!"

Vincenz ſah mit Rührung auf den Greis. Dieſer ſchlug die Augen zu Boden, als ſchäme er ſich, das über ſein ſtrenges Rechtsgefühl ſiegende Vatergefühl erkannt zu ſehen. Bald aber erhob er ſie wieder und ließ ſie mit gewöhnlicher Feſtigkeit denen des Sohnes begegnen.

„Ich dachte an deine und ſeine Mutter," fuhr er in einem bewegten Tone fort. „Ich gedachte einer Stunde, in der ich mit der Heimgegangenen über Euch und Eure Zukunft ſprach. Sie zeigte wenig Beſorgniß für dich, aber deſto mehr für Lothar. Sie bat mich, ſeiner raſchen Leidenſchaftlichkeit Ernſt und Stärke entgegenzuſtellen, aber auch, wenn er fehle, nicht ganz der Schonung und Milde zu vergeſſen. Es iſt ſeltſam, daß mir die Unterredung jener Stunde erſt jetzt einfällt. Sollte das die Nähe einer Gefahr, in welcher der Tod jede Hoffnung auf eine irdiſche Verſöhnung vereiteln kann, mit ſich bringen? Sollte ein leiſes Vorgefühl eines Unglücks, das — deinen Bruder treffen kann, mich an jene Stunde, an die ſanfte Ermahnung einer liebevollen Mutter erinnert haben?"

Noch nie hatte Vincenz ſeinen Vater in einer ſo weichen Stimmung geſehn. Er wollte antworten, allein in dieſem Augenblicke erhob ſich von allen Seiten der Ruf der Alphörner zum Aufbruche. Die Schaaren der Hirten ſtrömten unter frohem Geſange von den Wieſengeländen herab, Alles ordnete ſich, ſo viel es der Augenblick und die wenige Uebung der Landleute geſtattete; Prieſter, Weiber und Kinder drängten ſich zu den einzelnen Haufen, bei denen jene ihre Beichtſöhne, dieſe ihre Männer und Väter wußten. Vincenz war von ſeinem Vater getrennt worden, ohne ihm noch einmal Lebewohl ſagen zu können. Für ihn und die ſeinigen galt kein längeres Zögern. Sie hatten den weitern und beſchwerlichern Weg zurückzulegen, ſie hatten dabei die ſchwierige Aufgabe, im rechten Augenblicke erſcheinen, kämpfen und entſcheiden zu müſſen. Die finſtern Männer ſahen in das Antlitz ihres jugendlichen Anführers und fanden hier die Bürgſchaft des Siegs, der ihrer harrte. Seine Augen glänzten, auf ſeine Wangen war eine hohe Gluth getreten und um ſeinen Mund ſpielte ein leichtes Lächeln:

„Wir haben in Unterwalden zuſammen geſtanden und gefochten!" ſagte er, den Platz vor ſeiner Schaar einnehmend: „Heute iſt der Himmel heiterer, als damals! Wer aus jenen Tagen her eine Schuld an den Feind abzutragen hat, der findet heute gute Gelegenheit. Kommt, meine Freunde! Unſere Zeit iſt kurz, unſer Weg iſt beſchwerlich und wenn die Andern die Feinde fortjagen, ehe wir kommen, ſo wird unſere Schuld immer größer und wer weiß, wann wir ſie dann bezahlen können!"

Er ging mit raſchen Schritten einer Felſenſpalte zu, deren ſteinbedeckter Boden ſich in's Thal hinabſenkte. Hier mußte ſich der Haufen auflöſen und einzeln verſchwanden nach und nach die Männer in der Tiefe der engen Kluft, die ſie wie ein düſteres Grab aufnahm.

Der Alpengrund des Hacken zeigte indeſſen noch immer ein reges Leben. Der erſte wilde Tumult war einer beſſern Ordnung gewichen, welche die Anführer herzuſtellen ſuchten. Das ſtürmiſche Jauchzen, das tolle Durcheinanderſingen der verſchiedenſten Volkslieder war in einen einſtimmigen Geſang, der ernſt und feierlich die Alpen durchhallte, übergegangen und während die einzelnen Abtheilungen nun die Hackenſtraße hinab in's Thal von Schwyz zogen, wurden in jenem Geſange die Worte des allgemein beliebten Volksliedes vernehmbar:

Wilhelm, wo biſt du, der Telle?
Lehre uns den beſten Schuß,
Der an jener blut'gen Stelle
Alle Feinde fällen muß!

Wilhelm, ſprich, wo ſind die Pfeile
Die geſtürzt die Zwingherrſchaft,
Die, wie mächt'ge Donnerkeile,
Brachen auch der Burgen Kraft?

Bring uns dieſe Pfeile wieder,
Mit den Pfeilen auch dein Glück,
Wirf ſie uns vom Himmel nieder,
Deine Freiheit gieb zurück!

Immer ſind wir deine Söhne,
Dein Blut iſt auch unſer Blut;
Ob der Feind uns noch verhöhne,
Dein Muth iſt auch unſer Muth.

Und er ſoll den Muth empfinden
Aus der alten Tellenzeit,
Fahren hin in ſeinen Stunden,
Die der Ketzer nicht bereut.

Uns beſchützt noch, die dich ſchirmte,
Sie, die Himmelskönigin,
Die die Wellen um dich thürmte,
Dann dich trug zum Lande hin.

Ihr zur Ehre, ihr zum Ruhme
Ziehn wir in den blut'gen Strauß,
Und in ihrem Heiligthume
Theilt ſie einſt den Lohn uns aus.

Stutzen drohen, Morgenſterne
Blinken in der Sonne Licht,
Aus der Nähe, aus der Ferne,
Hirtenkraft hervor jetzt bricht.

Hirten wiſſen wohl zu treiben
Heerden von der Alp in's Haus,
Aber auch den Feind zu ſtäuben,
Aus dem Freiheitsland hinaus!

Die einzelnen Strophen dieſes Lieds wurden durch einſtimmige Chöre der Alphörner, die in der melancholiſchen, jedes Schweizerherz tief ergreifenden Weiſe der Kuhreigen ertönten, unterbrochen. Bald aber klang auch dieſer Geſang nur noch ſchwach und fern aus dem Thale herauf, während der Ruf der Alphörner noch hell und weithin gehört wurde, und man unter den letzten Geſtalten, die in dem Paſſe verſchwanden, den unglücklichen Landolin, nebſt Gabriel Bendel und einigen Knaben erkannte, welche letztere bemüht waren, das ruhige, friedliebende Thier, auf dem der Stadtjunker thronte, mit Dorngeſträuchen und andern ſchmerzenden Werkzeugen zu ungewöhnlichen Anſtrengungen zu reizen.

# Drittes Kapitel.

Das Werk iſt angefangen, nicht vollendet.

Die hoch gelegene Alpgegend, die noch ſo eben von dem Getöſe einer kriegeriſchen Unternehmung belebt wurde, welche in ihrem Charakter ſo ſehr von demjenigen ähnlicher Bewegungen unter disciplinirten Truppen verſchieden war, zeigte jetzt wieder ein Bild der Erhabenheit und des Friedens, das nur die Natur in ihrer ernſten Würde hervorzubringen vermag. Wo noch eben die Stimme roher Leidenſchaften ungezügelt und ſtürmiſch erklungen war, herrſchte jetzt ein Schweigen, welches die hohen Bergrieſen, die vom Himmel herab auf die grünen Abhänge ſahen, zu gebieten ſchienen; wo tödtliche Waffen im Strahle der Morgenſonne erglänzt waren, trat jetzt das ſanfte Grün der Wieſen hervor und von den Bergen naheten ſchon wieder mit ihrem melodiſchen Geläute die Heerden, die der Unfriede, die Streitluſt der Menſchen von ihren gewohnten Weideplätzen vertrieben hatten.

So fanden die jungen Frauenzimmer, die aus dem Thale von Egeri heraufſtiegen, das Alpthal des Hacken. Ihr Führer war ihnen vorausgeeilt und betrachtete, auf ſeinen Stutzen gelehnt, finſter den Ort, wo er ſich in ſeinen Hoffnungen getäuſcht ſah. Eliſabeth und Luiſe konnten, ſo ſehr auch ihre Empfindungen ſie bewegten und weiter drängten, ſich nicht enthalten, der Anmuth und Größe der Natur, die hier waltete, den Zoll ihrer Bewunderung abzutragen. Sie ſahen hier ein neues, fremdartiges Gemälde. Die gigantiſchen, wunderlichen Felshöhen, welche ſie bisher nur aus einer Ferne erblickt, die ſie ihrem Auge unbeſtimmt erſcheinen ließ, traten ihnen ſo nahe, daß ſie jede einzelne Kluft, jede mächtige Spalte genau zu erkennen vermochten und nun zum erſtenmale mit den Gebilden einer Urwelt vertraut wurden, welche in dieſen die Spuren ihrer ungeheuren Kraft zurückgelaſſen hat. Sie ſtanden noch in Bewunderung verloren, als der Knabe Jageli von dem Wirthshauſe wiederkehrte, zu dem er nach einigem Nachdenken geeilt war, und mürriſch ſagte:

„Thüren und Fenſterläden ſind verſchloſſen. Alle ſind ſchon hinab auf die Ketzer los und wir müſſen beſſere Kräfte dran ſetzen, als bisher, wenn wir noch vor dem letzten Schuſſe, der einen Blaurock trifft, im Thale anlangen wollen. Geht nur raſch den Weg hinab, der hier grad' aus in's Thal führt! Ich will indeſſen dort von der Spitze hinablugen in den Grund von Schwyz, wie weit ſie ſind, ob die Stutzen ſchon gut lichten unter den Welſchen, ob die Morgenſterne ihnen heim leuchten und die Senſen tüchtig mähen unter dem fremden Unkraute, das im Schweizerlande aufgeſchoſſen iſt?“

Er ſprang von den Mädchen fort, einer Anhöhe zu, die links an dem Wege, den ſie eingeſchlagen hatten, ſich erhob.

„Luiſe, ich habe mich lange ſtark erhalten,“ begann Eliſabeth, während ſie, dem Rathe des Knaben folgend, mit eiligen Schritten ihren Gang fortſetzten, „aber je näher wir einem Auftritte kommen, den ſo viel Entſetzliches bezeichnet, was dem Blicke eines Weibes, was ihrer Seele ewig fremd bleiben ſollte; deſto mehr fühle ich mich beunruhigt. Ich hoffe, daß dieſe Regung nur vorübergehend, daß ſie nur eine Frucht der Zweifel iſt, die immer marternder ſind, als jede noch ſo ſchreckliche Gewißheit. Ich habe auch alle Erfahrungen, die mich am heutigen Tage treffen können, ſchon zu oft meiner Phantaſie vorgeführt, mich zu ſehr mit ihrer Bedeutung vertraut gemacht, als daß die Wirklichkeit ſelbſt mich mit einer Kraft ergreifen könnte, wie es die unbeſtimmte Erwartung thut. Seit vielen Monaten beſchäftigt ſich mein Geiſt mit den Bildern, die ich in wenigen Stunden nun vielleicht in's Leben treten ſehe. Sie ſollen, ſie dürfen mich nicht ſchwach finden, aber dieſer Zeitraum, der noch zwiſchen ihnen und dem Jetzt liegt — wäre er vorüber!“

„Was du in Monden errungen,“ verſetzte in einem Tone wieder belebter Seelenſtärke die Freundin, „das habe ich verſucht, während dieſes Ganges zu gewinnen. Ich bin freilich eine andere geworden, als ich früher war und es ſcheint mir kaum möglich, daß ich jemals wieder jene Heiterkeit des Geiſtes erlange, die ich gegen den boshaften Landolin geſtern Morgens nur noch mühſam erzwingen konnte, daß die Keckheit, der Muth, wieder in meine Seele zurückkehren, die der Bedrängniß des Augenblicks zu trotzen vermochten. Meine Lebhaftigkeit, mein kecker Trotz waren immer nur flüchtige Erzeugniſſe der Gelegenheit und dem lange dauernden Eindrucke eines unangenehmen, traurigen Verhältniſſes erlag meine Seele immer. Schon als Kind war ich ſo. Wie oft habe ich nicht unſere gütige Pflegemutter durch ein keckes, unüberlegtes Wort gekränkt! Wenn dann der Oheim durch einen augenblicklichen, ſcharfen Verweis mich beſtrafte, ſo war ich wohl leichtſinnig genug, ihm wenig oder gar kein Gehör zu verleihen. Aber den ſtillen und dauernden Kummer der Frau, die ich doch im Grunde recht innig liebte und verehrte, konnte ich nicht gleichgültig ertragen. Hatte er einen Tag gewährt, ſo blieb die Wirkung, die er auf mich machte, Wochenlang beharrlich. Erinnerſt du dich nicht, mich oft in dieſe Schwermuth verſenkt geſehen zu haben, in dieſem Zuſtande, dem mich nicht die wohlmeinenden Liebkoſungen der würdigen Frau zu entreißen vermochten?“

„Es iſt wahr!“ erwiederte ſinnend Eliſabeth: „einem plötzlichen, noch ſo heftigen Eindrucke, der mich erſchütterte, konnteſt du immer kühn entgegentreten und wir haben oft davon geſprochen, daß mich weniger die Dauer einer unglücklichen Lage niederbeuge, als Dich.“

„So iſt es nun auch,“ ſagte Luiſe, „in dem unſeligen Verhältniſſe, das zwiſchen Lothar und ſeinem Vater waltet. Ich nahm es Anfangs leicht und erkannte wohl nicht ganz ſeine ſchwere Bedeutung. Als Lothar im Landhauſe erſchien und vergebens um Verſöhnung mit dem ſtrengen Manne bat, da rief die Macht des Augenblicks meinen Muth hervor. Du weißt, wie ich mich damals offen, vielleicht zu lebhaft ausſprach! Seitdem aber iſt Alles noch ſchlimmer geworden, als es war. Vergebens habe ich meine ganze Kraft aufgeboten, dem dauernden Eindrucke nicht zu erliegen. Mein Muth ward gebrochen, der Auftritt am geſtrigen Abend lähmte meine letzte Kraft. Jetzt nehme ich zu Mitteln, die mir gewaltſam ſcheinen, meine Zuflucht, um dem zu begegnen, was mich erwartet. Ich ſtelle mir das Schrecklichſte, Lothar, von ſeinem eigenen Vater getroffen, in ſeinem Blute ſchwimmend, vor, um das minder Arge, was die Vorſehung verhängen mag, zu ertragen. Ich beſinne mich auf alle Uebel, alle Gräuel, die im Kriege etwas Gewöhnliches ſind, ich ſuche mir ein lebendiges Bild davon zu machen, um meinen Blick nicht entſetzt abwenden zu müſſen, wo meine Pflege, mein Beiſtand vielleicht nöthig ſind.“

„Vorwärts, ihr ſäumigen Hirten, vorwärts!“ unterbrach plötzlich eine ſeltſam gellende Stimme das ruhige Geſpräch der beiden Mädchen. Zugleich ſprang eine hagere Mannsgeſtalt in einem weit zurückgeſchlagenen, dem Spiele des Windes preisgegebenen dunkeln Mantel, aus einem nahen Gebüſche hervor ihnen in den Weg. Die Mädchen fuhren entſetzt vor der unerwarteten Erſcheinung zurück. Das Angeſicht des Mannes war von abſchreckender Magerkeit, lang gedehnt und todtenbleich, von wilden Leidenſchaften zerriſſen und verzerrt, ſeine Augen traten weit aus ihren Höhlungen hervor und trugen jenen unſichern flackernden Glanz, der den Wahnſinn bezeichnet. „Ihr zaudert,“ fuhr er heftiger fort und erhob drohend die dürren Knochenhände gegen die erſchrockenen Frauenzimmer, „ihr tragt nicht einmal Waffen, um für die Eidgenoſſenſchaft zu ſtreiten und zu ſiegen? Ich ahne Verrath. Hütet Euch, hütet Euch vor den böſen Einflüſterungen der Feigheit, hütet Euch, die Sache des Vaterlandes um irgend eines irdiſchen Gewinnes willen in entſcheidenden Augenblicken zu verlaſſen! Ihr müßt dann bei dem Pfarrer Marianus bleiben, den der Teufel verlockte und nun beſeſſen hält, ihr müßt mit dem Marianus in die Wäggiwildniß und Mitternachts mit ihm tanzen den Fackeltanz auf dem Ezel!“

So ſehr die zwei jungen Frauenzimmer durch die Erſcheinung dieſes wunderlichen und furchtbaren Weſens in Schreck verſetzt worden waren, ſo lag doch in den wild entſtellten Geſichtszügen des Mannes, neben dem Ausdrucke des Wahnſinnes, etwas Rührendes, Wehmüthiges und Reuevolles, das ihre Theilnahme erweckte und ihre Blicke an den Unglücklichen feſſelte. Sie zitterten, aber vermochten doch nicht zu einer Flucht ſich zu entſchließen, die ohnehin bei der Behendigkeit und augenſcheinlichen Kraft des Unbekannten ein eitles Unternehmen geweſen ſeyn würde. Er ſchien jetzt ruhiger, raffte ſeinen Mantel zuſammen und ſetzte ſich mitten in den Weg nieder:

„Seyd ohne Furcht, ihr Knaben!“ fuhr er, indem ſeine Hände mechaniſch einige Steine aufnahmen und mit dieſen ſpielten, in einem ſanften Tone fort: „Ich thue Euch nichts, wenn Ihr das Vaterland nicht verrathen wollt und ich glaube nicht, daß Ihr dergleichen im Sinn tragt, denn Ihr ſeyd noch zu jung dazu und der Verrath reift erſt mit den Jahren. Wart Ihr auch wohl ſchon auf dem Ezel, wo der Pfarrer Marianus die Schweizerfreiheit in's Grab läutete? Es iſt nun wohl ſchon lange her, aber mir dünkt es, als wenn dieſe Unglücksſtunde ewig dauerte, als ob ſie keine Zukunft hätte und nie zur Vergangenheit würde! Horch, unten im Thale läutet's! Da ſoll ein Kindlein geboren werden, die neue Schweizerfreiheit. Laßt ſie läuten! Das Kindlein kommt zur Welt, aber ſein Leben währt nur wenige Tage. Das Kindlein wird fröhlich ſeyn und luſtig in die Welt ſchreien und die Leute werden ſich ſeiner Kraft erfreuen, aber wenn es dann ſtirbt, wenn es von vielen Tauſenden zu Grabe gebracht wird, dann iſt die Trauer im weiten Schweizerlande allgemein und die Hirten werden erfahren, daß das ſtarke Kind ihr Glück und ihr Heil, ihr Hab' und Gut mit in das Grab genommen hat."

Er ſchwieg einige Augenblicke und ſah nachſinnend auf die Steine, mit denen er noch immer bewußtlos ſpielte. Die Mädchen wollten einen Verſuch machen, an ihm vorüberzukommen, allein er wies ſie mit beiden erhobenen Händen zurück und ſprach in einem umgewandelten, melodiſchen Tone weiter:

„Seht über mich hinaus, ihr Hirtenknaben, nach den grünen Bergen von Unterwalden! Dort liegt ein einſames Thälchen, deſſen Wieſengrund ein ruhiges Bächlein durchfließt und das rings mit lieblichen Alpen umgeben iſt. Dort lebte einſt ein frommer Mann, der Bruder Claus. Er trug nicht die Frömmigkeit blos zur Schau, wie es ſo viele andre gethan haben und noch thun, er trug ſie im Herzen. Viele Leute wallten zu ſeiner Hütte, denn ihm war göttliche Kraft verliehen wegen ſeines frommen Lebenswandels und wo er die Hand auflegte, da wichen Krankheit und andre körperliche Gebrechen; Er heilte aber nicht blos die Siechen an Leib, ſondern auch die an Geiſt. Sein Wort der Liebe beſchwor den Sturm, der ſich in feindſeligen Gemüthern erhoben hatte, und wenn die Schweizermänner in toller Wuth einander gegenüber traten und die Waffen erhoben, um Freundes- und Brudermord durch das weite Land zu tragen, dann erſchien er wie ein Engel des Segens, und die noch eben an Mord und Blutvergießen dachten, vereinigte ſeine Mahnung in Liebe und Eintracht. Zu Sachſeln in der Kirche hängt noch ſein härenes Kleid und tauſend Lippen küſſen es in dankbarer Erinnerung und tauſend Herzen ſchlagen höher unter dem frommen Kuße. Warum ſind wir nicht alle geworden, wie der fromme Bruder Claus, wir, die wir gleich ihm berufen waren, Liebe und Eintracht zu predigen? Warum haben wir zu Mord und Blutvergießen aufgefordert, da es uns oblag, beides zu verhüten oder zu vermindern? Die alte Schlange ward lebendig in uns," ſchrie er, ſich ſelbſt antwortend, in jenem gellenden, Entſetzen erregenden Tone und ſprang mit einer wilden Bewegung auf, „die alte Schlange kam in unſere Herzen und grub ſich feſt hinein mit den Giftzähnen des Hochmuths und des Eigennutzes, der Herrſchſucht und des Haſſes. Die alte Schlange iſt an Allem ſchuld. Wir fühlten nicht, daß ſie uns tief im Herzen ſaß, denn ihr Odem fächelte uns in eine ſanfte Bewußtloſigkeit, während ſie fort und fort im Innern nagte und ihr Gift ergoß. Die alte Schlange ſoll büßen. Auf, ihr treuen Hirten, zum Kampfe gegen die tauſendjährige Feindin des Menſchengeſchlechts! Hört Ihr ſie ziſchen, hört Ihr ſie klappern mit den giftbergenden Ringen? Laßt uns muthig mit ihr ſtreiten, ſie muß erliegen und verderben, und dann wird es wieder beſſer in der Welt, dann treiben die Heerden wieder ſicher an den Bergen, dann ertönen die Alphörner wieder in ſanften fröhlichen Weiſen, dann lächelt die heilige Gottesmutter wieder huldreich von ihrem neuerbauten Throne, den die Ketzer vergebens umſtürzten.“

Was der Unglückliche für das Ziſchen und Klappern der Schlange, die ſein Gewiſſen quälte, hielt, war ein heftiges Gewehrfeuer, das plötzlich aus dem Thale heraufſchallte. Die Angſt, die Ungeduld der beiden jungen Frauenzimmer, denen der Wahnſinnige noch immer den Weg verſperrte, ſtieg von Augenblick zu Augenblick. Jetzt miſchten ſich auch die einzelnen Donnerſchläge der Kanonen in das Gewehrfeuer und der Pulverdampf ſtieg in dunkeln Wolken aus dem tief liegenden, dem Auge der Mädchen noch verborgenen Thale herauf. Sie fühlten, daß eine ſchwere Stunde ihres Lebens gekommen war. Jeder Augenblick bedrohete ein theures Leben.

Die raſch aufeinander folgenden Schüſſe dünkten ihnen wie flüchtig zugezählte Pulsſchläge, in denen ſich die Herzen ihrer Angehörigen noch bewegten, um vielleicht im nächſten Momente ſtill zu ſtehen — und immer bannte ſie noch der böſe Dämon, der ſich ihnen in den Weg geworfen hatte, und ſie nicht von der Stelle ließ, indem er regungslos in das Thal hinab ſtarrte und lauſchte!

Da erſchien endlich zu ihrem Troſte der Knabe Jageli auf einer Anhöhe zur Seite des Weges. Seine Wangen glühten, ſeine Augen blitzten, er ſchien von wilder Ungeduld, an dem Kampfe Theil zu nehmen, beſeelt zu ſeyn. Er warf einen Blick in den Hohlweg, wo die beiden geängſtigten Mädchen ſich dem Wahnſinnigen gegenüber befanden und um Hülfe zu ihm heraufwinkten. Er erkannte den Unglücklichen, er ſchlug ein ſchallendes, rohes Gelächter auf.

„Hey, toller Marianus, was willſt du hier?“ rief er höhniſch hinab. „Hier iſt nicht die Sanct Meinradus-Capelle auf dem Ezel, wo du die Schweizerfreiheit verſpielteſt, hier iſt nichts zu verrathen, denn du biſt allein hier und deiner Hülfe können heute die Hirten entbehren. Hebe dich weg oder ich ſage das Sprüchlein, das dich bannt und deine Seele quält, wie die feuerige Lohe der Hölle die Verdammten!"

Der Wahnſinnige ſchien ihn nicht zu hören. Er ſah immer nach der Gegend, wo das Schieſſen jetzt heftiger wurde, er hatte eine aufmerkſame Miene angenommen, als ſey ihm viel daran gelegen, jeden einzelnen Ton, der im Thale laut wurde, genau zu vernehmen.

„Er will es nicht beſſer haben," rief jetzt der Knabe, „und da muß ich ihm wohl wehe thun mit dem Spruche, den er nicht ertragen kann. Halloh, Marianus, kennſt du das Lied:

Wilhelm, wo biſt du der Telle?"

Auch dieſesmal verfehlten dieſe Worte, welche Jageli mit heller, lauter Stimme in den Hohlweg hinabſang, die Wirkung nicht, die uns noch von der nächtlichen Wanderung Gabriel Bendels mit Walter Brenni erinnerlich iſt. Wie von dem Schlage einer unſichtbaren, mächtigen Hand getroffen, fuhr Marianus zuſammen, blickte hinauf nach der Anhöhe, wo der finſtere Knabe mit dem Stutzen bewaffnet ſtand und ſtürzte dann mit einem ſchmerzlichen, die Mädchen tief erſchütternden Geheul in das Gebüſch zurück. Noch lange hörte man in der Ferne dieſen Wehelaut aus dem Thale herauf, in das der Wahnſinnige über Klippen und Felſenabhänge, auf einem Wege, den kein Vernünftiger zu betreten gewagt haben würde, hinabeilte, bis endlich dieſer traurige Ton in dem Getöſe des Schieſſens verhallte und von den zitternden Frauenzimmern nicht mehr vernommen wurde.

„Sie ſind aneinander!“ ſagte der Knabe, indem er die ſteile Wand zur Seite des Hohlweges mit Blitzesſchnelle hinabglitt und unerwartet vor den Mädchen ſtand. „Aus der Hackenſtraße ſind die Ketzer glücklich herausgeſchlagen und vom Berg herab iſt ihnen eine Schaar kühner Schützen in den Rücken gekommen, die wohl aufräumt in ihren Reihen. Aus dem Muottathal dringen Haufen von Hirten hervor und es bleibt den Welſchen nichts übrig, als ihr Blut herzugeben oder Waſſer zu trinken im Vierwaldſtädterſee. Kommt, ihr Jungfern! Wir müſſen unſere Schritte verdoppeln, wenn wir den Tanz noch in der Nähe ſehen wollen. Ihr ſeyd ja Schweizermaidli und die ſcheuen das Feuer nicht, das den Feind des Vaterlandes verzehrt!"

Es ſchien Luiſen, als werfe der Knabe bei dieſen Worten einen finſtern, boshaften Blick auf ſie. Beide Mädchen erkannten einen Zug von Grauſamkeit, von einer, wie es ihnen dünkte, blutdürſtigen Freude in ſeinem Angeſichte, der es noch mehr entſtellte, als der bisher dargelegte düſtere, drohende Trotz.

„Wir ſind Schweizerinnen und ſind ſtolz darauf, uns ſo zu nennen," erwiederte Luiſe mit einer Heftigkeit, die von ihrem Widerwillen gegen Jageli, von ihrem Unmuthe über deſſen Worte, in denen für ſie ein bitterer Hohn lag, erzeugt wurde. „Wir lieben beide das Vaterland, wir verabſcheuen das Joch, unter welches die freien Männer ihre Nacken beugen ſollen, aber wir verabſcheuen auch das rohe Gelüſt, das ſich an blutigen Opfern erfreut, das über dem todten Feinde ein Jubelfeſt begeht. Es iſt ſchlimm genug, daß Blut fließen muß. Freilich kann nur ſo die alte Freiheit, das Ehrwürdigſte und Heiligſte wieder errungen werden! Aber niemand mag ſich dieſer Nothwendigkeit erfreuen, jeden Gutgeſinnten muß Schmerz und Trauer ergreifen, daß Menſchenglück durch Menſchenblut erkauft werden muß. Und nun genug deiner Bemerkungen, Knabe! Dein Geſchäft iſt es, uns zu führen, nicht durch dein unnützes Gerede uns zu beläſtigen.“

Der Knabe lächelte höhniſch vor ſich nieder, allein er entgegnete nichts. Er war jetzt ſchon mit ſeinen Gedanken unten im Thale bei den Streitenden. Sein Gang beſchleunigte ſich ſo ſehr, daß die Mädchen Mühe hatten, ihm zu folgen und ihn im Auge zu behalten. Während ſie mit flüchtigen Schritten den ſteilen Weg hinabeilten, ſagte Luiſe:

„Ich konnte nicht länger ſchweigen! Dieſer Knabe hat Etwas in ſeinem Weſen, in ſeiner Art zu ſprechen, in den Blicken, die er tückiſch ausſendet, das mich ſchon den ganzen Weg über quält und zu einem Ausbruche meiner Empfindungen reizt, dem ich nicht länger Einhalt zu thun vermochte. Jetzt iſt mir beſſer, jetzt athme ich freier und ſelbſt das Getöſe aus dem Thale herauf macht nicht mehr einen ſo ſchrecklichen Eindruck auf mich, wie bisher.“

Eliſabeth erwiederte nichts. Jeder Augenblick konnte jetzt die Gegend unter ihnen aufthun und eine Szene kriegeriſcher Verwirrung zeigen, welche durch den Reiz ihrer Neuheit nicht für die Empfindungen der Beſorgniß, die ſie einflößen mußte, zu entſchädigen vermochte. Das Mädchen ſchien heute eine ungewöhnliche Kraft zu beſitzen. Sie war immer Luiſen voran, dem Knaben Jageli nahe, ſo daß ſie das halblaute Selbſtgeſpräch, welches dieſer mit ſich führte, und das nicht ohne Intereſſe für ſie war, hören konnte.

„Die feigen Schelme!“ ſagte Jageli, indem er immer haſtig vorwärts eilte, zu ſich ſelbſt: „Sie halten feſt zuſammen, weil ſie ſich fürchten, Mann gegen Mann zu kämpfen, wo bald unſere Leute den dürren Welſchen ein Schwingfeſt geben würden, von dem noch lange geſprochen werden ſollte auf der Alp. Horch! das war wieder ein Schießen von den Ketzern. Sie ſchießen zugleich, aber ſie treffen nicht viel, denn ihre Augen ſind ſchwach, wie die einer alten Frau und ihre Gewehre ſind krumm, wie die Stecken der Geisbuben. Ha, da höre ich unſere Stutzen! Das iſt ein anderer Klang! Das knittert und knattert in einzelnen Schüſſen eine Viertelſtunde lang und jeder Schuß trifft ſeinen Mann und der Schütz konnte es vorausſagen, welchen Knopf am Rocke ſeine Kugel eindrücken ſollte. Da antworten die Welſchen wieder, aber ihr Feuer iſt ſchwächer, ſie ſind weiter zurück gen Brunnen hin, ſie weichen! Die verdammten Kanonen! Wie ſie donnern und nachhallen durch die Berge hin, als wollte ein Gewitter vom Himmel ſein Wort mit drein ſprechen! Sie führen einen böſen Hagel, der manchen wackern Hirten meuchleriſch niederſtrecken kann in dem Augenblicke, wo er ſeinen Feind aufs Korn genommen hat, und er ſicher iſt, ihm das Lebenslicht auszublaſen. Jetzt ſchießt es weiter links. Das ſind Stutzen, das iſt ein Angriff der Schweizermänner! Sie bringen näher heran aus dem Muottathale, von der Frohnalp herab und aus dem Siſigergrunde hervor. Horch! Wie die Ketzer getrieben werden von den Hirten! Sie feuern immer matter, immer ferner tönt ihr Schießen. Sie ſind wie eine Heerde Hämmel und was der Leithammel thut, das äffen ſie im Augenblicke alle mit einander nach. Es muß nur knallen im nämlichen Augenblick aus allen Röhren, ob aber jeder gehörig ſich ein Ziel für ſeinen Schuß geſucht hat, darauf kommt's nicht an, denn ſie meinen, ſie hätten Pulver und Blei wohlfeil, weil ſie Beides ſtehlen!“

Ein entſetzlicher Donnerſchlag aus dem Thale, von welchem die Atmoſphäre bis zu der Stelle des Gebirgs herauf, wo die Wandrer ſich befanden, erſchüttert wurde, unterbrach das Selbſtgeſpräch Jageli's. Die Mädchen hemmten beſtürzt ihre Schritte, auch der Knabe blieb ſtehn und ſann einige Augenblicke nach.

„Das muß ein Pulverkarren geweſen ſeyn, der wie ein feuriger Drache gen Himmel gefahren iſt,“ ſagte er dann. „Da mag es zerſchmetterte Arme und Beine genug unter den Ketzern geben, denn bei ihnen iſt er aufgeflogen, ſie nur ſchleppen ſo viel Pulver mit ſich, weil ſie ihrem eigenen Muthe und ihrer eigenen Kraft nicht vertrauen. Sind auch von den Hirten mit dabei geweſen, ſo finden ſie gute Aufnahme bei den Heiligen und die Muttergottes hält ſie nun in ihren Armen und will ihnen wohl, als ihren treuen Kindern.“

Er bekreuzigte ſich und eilte dann wieder im Fluge vorwärts. In großer Aufregung folgten ihm die jungen Frauenzimmer. Ein Bild des Entſetzens mehr war vor ihre Stelle getreten und ohne daran zu denken, daß der Anblick der Wirklichkeit noch weit ſchrecklicher ſeyn müſſe, folgten ſie nur dem Drange ihrer Ungeduld, dem Gebote ihres Herzens, das die peinigenden Zweifel über das Geſchick ihrer Lieben kaum noch länger ertragen konnte.

Bald erreichten ſie eine Wendung des Weges, die zu einer offenen Stelle führte, von der ſie nun in ſeinem ganzen Umfange das kriegeriſche Ereigniß, das ſich im Thale begab, überſchauen konnten. Welche Szene der Verwirrung, des Grauens und eines wilden Tumults, der allein hinreichend war, ein zartes Frauengemüth zu betäuben und aller Beſonnenheit zu berauben! Nur in einer viertelſtündigen Entfernung etwa lag der Flecken Schwyz, maleriſch an den Berghalden hingebreitet, vor den Blicken der Freundinnen, deren Fuß an dieſe Stelle gefeſſelt blieb. In den Wegen, welche ſich zwiſchen den Häuſern hinzogen, herrſchte ein vollkommener Friede und nichts ließ in dieſer Entfernung erkennen, daß hier noch vor kurzer Zeit der Kampf blutig gewüthet, daß er hier begonnen habe und dann weiter hinweg, ſeiner Entſcheidung näher gedrängt worden ſey. Aber gleich hinter den letzten Gebäuden von Schwyz erhob ſich eine Dampfwolke, die ſich über das Thal hin gen Brunnen am Vierwaldſtädterſee ausbreitete, die ihre langen grauen Arme in die Seitenthäler zur Linken ausſtreckte. Hoch über die Dampfwolke herab ſahen ſtill und ernſt die Gipfel der Frohnalp, des Achſen, der Mythen und der ſilberglänzenden Windgelle. In ihrer unwandelbaren Ruhe lag eine ſtolze Verachtung des wilden, irren Treibens zu ihren Füßen, der Vernichtungswuth, die ein und daſſelbe Geſchlecht ergriffen hatte. Oft wallte an einzelnen Stellen der graue Schleier, der auf der Szene im Thale lag, empor, er zerriß, vom Winde ergriffen, in weite Spalten und dann zeigten ſich die blitzenden Gewehre der noch immer tapfern Widerſtand leiſtenden Franzoſen, ihre dunkeln Maſſen, gemiſcht mit denen der Hirten, langſam von der Uebermacht gegen das Seeufer hingedrängt. Ueber einer Stelle ſchwebte hoch oben in der Luft eine dunkle Rauchwolke. Unten war ein Raum frei, den man zur Hälfte überblicken konnte. Da lag ein ſchwarzer Trümmerhaufe, da lag eine dunkle Maſſe, die das Anſehn vieler aufeinander gethürmten Leichen hatte; da war jene furchtbare Exploſion erfolgt, deren Getöſe die Freundinnen mit Entſetzen erfüllte!

Sie ſtanden mit verſchlungenen Händen und ſahen ſchweigend auf den wogenden Kampf. Jeder freie Blick durch den Dampfſchleier wurde haſtig aufgefaßt, um zu einer genaueren Gewißheit über den Stand der Sache zu gelangen.

Aber nicht was die Mädchen ſahen, das was ſie hörten, war geeignet, ihre Feſtigkeit zu erſchüttern! Wenn der betäubende Lärm des Schießens für einige Augenblicke ſchwieg, dann drang es herauf aus dem Thale wie Wehegeſchrei der Verwundeten und Sterbenden. Mochte die gereizte Phantaſie der Mädchen hier die Schrecken der Wirklichkeit vermehren, mochte ſie ihnen das ferne Kampfgeſchrei der Hirten als jene herzergreifenden Klagelaute unterſchieben, genug! ſie fühlten ſich bei dieſen Tönen von einem Schauder durchbebt, der ihren beſten Muth lähmen zu wollen ſchien. Hat einmal die Phantaſie ihre Macht thätig werden laſſen, ſo kennt ſie in deren Uebung keine Schranken mehr. Sie überfliegt alle, weil ihre Heimath das All iſt, es genügt ihr nicht das Schreckliche, es erfreut ſie nur, das Schrecklichſte hervorzuzaubern. So erwies ſie ſich auch in ihrer Wirkung auf die beiden Freundinnen. Konnte nicht in dieſem Augenblicke der edle Greis, den ſie wie einen Vater ehrten, von Wunden ſchwer getroffen, in ſeinem Blute gebadet, ſeine Schmerzenslaute jenen beigeſellen, die im tief erſchütternden Chore von dem Kampfplatze herausdrangen? Wer bürgte dafür, daß dieſer einzelne, verirrte Klageton ſich nicht der Bruſt des geliebten Vincenz, nicht der des ebenſo geliebten und unglücklichen Lothar's entrang? Die Mädchen zitterten. Sie fühlten ihren Muth von Augenblick zu Augenblick abnehmen und Eliſabeth erkannte zuerſt, daß es beſſer ſey, dieſem Auftritt der Verwirrung nahe zu treten, ſich in ſeine Schreckniſſe zu miſchen, um die Wahrheit zu erfahren, als hier ein grauenvolles Räthſel vor Augen zu haben, deſſen zweifelhafte Auflöſung die Seele auf eine grauſame Folter ſpannte.

„Hier iſt nicht gut weilen!“ ſagte ſie zu Luiſen, indem ſie vom Rande des Abhanges zurücktrat und die Freundin mit ſich zog. „Dieſe Bilder, wie ſie ſich aus dem Dampfe einzeln hervordrängen, geben uns doch nur einen undeutlichen Begriff des Ganzen, ſie führen uns zu keiner Erkenntniß, die uns frommt, und das entſetzliche Getöſe, alle dieſe Töne, deren Urſprung wir nicht mit Gewißheit einſehn, ſind gemacht, uns in einem Augenblicke zu verwirren, wo wir unſerer vollen Beſonnenheit und Geiſtesgegenwart bedürfen. Komm, Luiſe! Wir haben vielleicht ſchon zu lange gezaudert und da gefehlt, wo unſere Hülfe nöthig war.“

Sie ſprach dieſe Worte mit ihrer gewöhnlichen Ruhe und Sanftmuth. Wer ſie nicht näher kannte, hätte nimmer geahnt, daß dieſe zarte Geſtalt, daß dieſes liebliche Weſen, deſſen Rede ſo mild klang, ſich im Innern ſo ſtark zu machen gewußt habe, wie es ein Unternehmen, vor dem gewiß viele ihres Geſchlechts zurückgeſchreckt ſeyn würden, erheiſchte. Indem ſie mit der Freundin den Hügel hinabſtieg, bemerkten beide, daß ihr Führer, von ſeiner Ungeduld, an dem Kampfe Theil zu nehmen, überwältigt, ſie verlaſſen hatte und ſchon weit voran, den erſten Häuſern von Schwyz nahe war. Sie konnten nicht mehr irren, ſie ſahen ihr Ziel vor Augen und beſchleunigten nun auch ihre Schritte, die ſie bald an den Fuß der Gebirge, in den ſchönen Wieſengrund, der ſich längs des Hacken und der Mythen hindehnt, brachten.

## Viertes Kapitel.

Wir wagten es, ein ſchwaches Volk der Hirten,
In Kampf zu gehen mit dem Herrn der Welt!

Vincenz hatte mit der auserwählten Schaar tapfrer Männer, die ihn begleitete, alle Schwierigkeiten, welche der gefährliche Felſenpaß bot, glücklich überwunden. Als ſie aus der düſtern Schlucht, die ſie bis dahin verborgen, heraustraten, ſahen ſie eben die Hirten von der Hackenſtraße herabſtürmen, ſie hörten noch den vaterländiſchen Geſang aus ihren hintern Reihen hervortönen und den Ruf der Alphörner, der begeiſtrungsvoll in ihre Seele drang. Die Augen der Männer blitzten, ſie unterſuchten die Schlöſſer ihrer Stutzen und blickten fragend auf ihren Anführer. Dieſer hatte eine erhabene Stelle auf einem vorſpringenden Stein eingenommen. Er erforſchte mit kundigem Blicke den Stand der

Angelegenheiten. Einige Erdwälle, welche die Franzoſen in Eil aufgeworfen und mit den wenigen Feldſtücken, die ſie mit ſich führten, beſetzt hatten, droheten den Hirten, die in dichten Maſſen aus dem Hohlwege hervorſtrömten, ſehr gefährlich zu werden. Der Feind hatte das Terrain mit Umſicht benutzt, eine kleine Schaar konnte ſich hier lange der Uebermacht erwehren und ihre Anſtrengungen vereiteln. Vincenz glaubte unter den erſten Männern, die vom Halken herabdrangen, die hohe Geſtalt ſeines Vaters zu erkennen. Sein Herz klopfte ungeſtüm, er ſah mit Beſorgniß auf die Geſchütze, die bereit waren, jeden Augenblick Tod und Verderben den Angreifenden entgegenzuſenden. Da blitzte es auf von ihnen, da durchhallte ihr Donner das weite Thal. Odemlos ſtand Vincenz und harrte, bis der verhüllende Dampf aufgeſtiegen war. Er durfte freier athmen, er ſah wieder jene hohe Geſtalt, die jetzt in ſtürmiſcher Eile mit den übrigen auf die Erdwälle eindrang.

„Es iſt Zeit!“ rief er den ſeinigen zu, indem er von der Erhöhung herabſprang. „Es gilt jetzt einen Wettlauf zu thun, wie ihn die Gemſen machen, wenn ihnen die Jagd auf den Ferſen ſitzt. Mir nach, meine Freunde! Dieſer Graben läuft gerade gegen die Wälle hin und von ihm verborgen, ſind wir dem Feind im Rücken, ehe er zum zweitenmale ſeine Stücke auf unſere Kampfgenoſſen abfeuert!“

Er ſprang zuerſt in den Graben, deſſen Seitenwände ihn beinahe bis zur Bruſt verdeckten. Mit tief gekrümmtem Rücken flog er nun in einer Schnelligkeit, wie ſie Uebung und Jugendkraft ihm geſtatteten, durch den engen Raum und über den ſchmalen Grund, deſſen Unebenheiten ihn nicht aufhalten konnten. Walter Brenni, Ulli Flüeli und die übrigen Schützen folgten ſeinem Beiſpiele. Die Stille, welche über dieſem Unternehmen waltete, wurde nur durch das Geräuſch der Schritte und das keuchende Odemholen der Männer unterbrochen. Um ſo lauter ging es jenſeits am Hackenpaſſe her. Da knallten unaufhörlich die Stutzen der Hirten, da war ihr Geſang in ein wildes Geſchrei übergegangen, da antwortete ihnen das regelmäßige Feuer der Feinde.

Der Raum, den Vincenz und die ſeinigen zu durcheilen hatten, ehe ſie im Rücken der Wälle anlangten, war nicht bedeutend; der eilige Flug, mit dem ſie ihn zurücklegten, brachte ſie in kurzer Zeit an die Stelle, welche Vincenz zum Angriffe beſtimmt hatte. Der Feind war zu ſehr mit den Hirten, die von dem Gebirge her andrangen, beſchäftigt, um die Ankunft der kleinen, aber große Gefahr drohenden Schaar zu bemerken. Geräuſchlos entſtieg ſie dem Grunde, der ſie bisher verborgen gehalten hatte. Sie befand ſich in einer Entfernung von etwa fünfzig Schritten von den Wällen, ſie ſtand da wie eine dunkle Wetterwolke, die Stutzen waren angeſchlagen und der Befehl des Führers wurde erwartet, um die ſicher treffende Kugel auszuſenden.

„Walter Brenni und ich nehmen die Männer bei den zwei Kanonen auf's Korn,“ ſagte haſtig Vincenz. „Sonſt zählt ein jeder von der Rechten zur Linken ſeinen Mann, und es müßte ſchlimm ſeyn, wenn fünfzig geübte

Gemsſchützen nicht fünfzig Blauröcke auf dieſe Schußweite treffen ſollten.“

Der Dampf hatte ſich erhoben und ließ einen freien Blick auf die Wälle. Vincenz ſah deutlich, wie die Kanoniere die glühenden Lunten erhoben hatten und im Begriff waren, ſie auf die Zündlöcher niederfallen zu laſſen. Wenn jetzt die Geſchütze ſich entladeten, ſo mußte ihre Wirkung ſchrecklich ſeyn, da die Stürmenden ſich in einer Nähe befanden, die ſie einem ſichern Verderben ausſetzte. Jetzt ſah er noch einmal die hohe Geſtalt des Vaters in den vordern Reihen, er ſah das Silberhaar des ehrwürdigen Hauptes im Sonnenlicht erglänzen. Da wurde ſein Schuß das Zeichen zum allgemeinen Angriff der ſeinigen, da waren die Männer bei den Geſchützen gefallen, da bedeckten noch viele andre, die eben noch kühn und trotzig dem Sturme geſtanden, mit ihren Leichen den Boden.

Ein froher, allgemeiner Ruf der Alphörner beantwortete das Feuer der kühnen Schützen. Unter den Feinden hatte dieſer unerwartete Angriff Beſtürzung und Verwirrung verbreitet.

Sie ſahen ein, daß ſie dem doppelten Andrange nicht widerſtehen konnten, ſie beſchloſſen, ſich auf die Abtheilungen zurückzuziehn, die von Schwyz bis gegen das Seeufer bei Brunnen aufgeſtellt waren, und führten dieſen Entſchluß mit einer Ruhe und Ordnung aus, die nur die Beſonnenheit und Kriegserfahrung ihrer Anführer möglich machten.

Während ſie in einer Ehrfurcht gebietenden Haltung, die Mündung der Geſchütze nach ihren Gegnern gekehrt, ihren Rückzug bewerkſtelligten, drangen die Hirten von allen Seiten mit Jubelgeſchrei über die Wälle ein. Hier lagen viele Verwundete und Sterbende zwiſchen Todten, deren Leiden ein früheres und glücklicheres Ende gehabt hatten. Die wüthenden Landleute kannten jetzt keine Mäßigung mehr. Dem Rohen iſt nichts heilig, wenn er einmal die Feſſel, welche ein feindliches Lebensverhältniß ſeiner Leidenſchaften anlegt, abgeſtreift hat. Sie ſtürzten ſich auf die Wehrloſen, unter denen ſo manche nur durch eine leichte Verletzung zurückgehalten worden, ſich ihren Gefährten anzuſchließen, ſie thaten es mit der Blutgier von Raubthieren, denen ihr Opfer nicht entgehn kann, ſie mißhandelten ſelbſt in blinder Wuth die Leichen, die nichts mehr empfinden konnten. Weiber waren mit ihnen, die, zur Schande ihres Geſchlechts, ſie noch in Grauſamkeit überboten, die ihre eigenen Kinder aufforderten, ihnen in dem Geſchäfte, die Wehrloſen zu Tode zu martern, beizuſtehn. Nur wenige der Gefangenen wurden durch die Anführer mit Lebensgefahr und indem ſie ſich den Beſchimpfungen der rohen Menge ausſetzten, gerettet. Unter dieſer Beſchäftigung begegneten ſich Vincenz und ſein Vater. Der Greis reichte dem Sohne die Hand und ſagte mit glänzenden Blicken:

„Lothar war nicht bei dieſen. Ein verwundeter Franzoſe, dem ich das Leben rettete, hat mir Nachricht von ihm gegeben. Er ſteht drunten am See, er bewahrt dort die Fahrzeuge, die man für die beabſichtigte Einſchiffung zuſammengebracht hat. O, Vincenz, laß unſere Augen wachſam, laß unſere Arme thätig ſeyn für ihn! Die Stimme der Natur iſt laut geworden in mir und wenn ich den Unglücklichen auch nicht zu entſchuldigen, nicht zu rechtfertigen vermag, ſo hat mich doch die ungeheuerſte Vaterangſt ergriffen um das Geſchick, das ihn in jedem Augenblicke treffen, das dem Kinde, dem deine Mutter auch Mutter war, Verderben bringen kann. Dieſe Vaterangſt ſpannt alle meine Nerven zu einer Kraft, die jedem äußern Eindrucke trotzt. Laß uns immer voran ſeyn, mein Sohn, in den erſten Reihen der Streitenden! Mein Leben hat jetzt keinen Werth für mich, ich habe nur Gedanken für das ſeinige und wenn er uns ſieht, wenn er den Vater und den Bruder ſich gegenüber erblickt, dann kann er nicht bleiben, dann treibt es ihn fort von dem ſchrecklichen Zuſammentreffen und dieſer Augenblick, ſeine Macht über das Herz des Sohnes und Bruders, gereicht ihm zur Rettung!“

Es war nicht Zeit ſich in weitere Ueberlegungen einzulaſſen. Vincenz fühlte Alles, was ſein Vater empfand; er fühlte mehr, denn die Theilnahme an dem Greiſe, in deſſen Seele endlich die Strenge, mit der er die Rechte des Vaterlandes gegen das eigene Blut geſchützt hatte, zu weichen begann, konnte ihm ſelbſt in dieſen ſtürmiſchen Augenblicken nicht fremd bleiben.

„Wir wollen über Lothar wachen und ihn erhalten, wenn wir es vermögen!“ antwortete er gerührt dem Vater. „Was auch geſchehe, der Gedanke an ihn ſoll mir immer gegenwärtig bleiben!“

Indeſſen hatte der Aufenthalt der Hirten innerhalb dieſer Erdwälle dem Feinde einen Vortheil gewährt, den er wohl zu nutzen verſtand. Nur von einzelnen, vorſpringenden Schützen beunruhigt, erreichte er den Flecken Schwyz und ſchien hier in einer drohenden Stellung einen neuen Angriff erwarten zu wollen. Von den Anführern geſammelt und hierzu aufgefordert, verließen die Hirten bald den eroberten Punkt und drangen in ſtürmiſcher Eile gegen die Stelle vor, wo die Gegner ſich wiederum feſtgeſetzt hatten. Frohlockend tönten die Alphörner durch das Thalgelände und tauſend Stimmen vereinigten ſich zum Schlachtgeſange, indem ſie die Strophe des uns bereits bekannten Liedes wiederholten:

„Hirten wiſſen wohl zu treiben
Heerden von der Alp in's Haus,
Aber auch den Feind zu ſtäuben
Aus dem Freiheitsland hinaus."

Ein mörderiſches Feuer empfing ſie, als ſie in dichten Maſſen dem Feinde nahe gekommen waren. Die Geſchütze ſprüheten einen Kartätſchenhagel, das regelmäßige Gewehrfeuer wirkte in der geringen Entfernung verderblich. Die Hirten wankten. Viele der ihrigen waren gefallen, viele lagen ſterbend am Boden und empfingen von den Mönchen, die den Zug begleiteten, das heilige Sacrament. Waßmer ſah den Sohn an ſeiner Seite ſchwanken und bleich werden.

„Biſt du verwundet, Vincenz?" rief er, indem ſeine Blicke mit dem Ausdrucke väterlicher Beſorgniß über ihn hinflogen.

„Es iſt nichts!" antwortete der Sohn und lächelte. Eine Kugel hatte ihn am linken Arme geſtreift, er verbarg dem Vater das Blut, das aus der Wunde niedertropfte.

Indeſſen hatten die Hirten, durch den Verluſt, den ſie erlitten, klüger gemacht, ſich raſch in eine weite Linie ausgedehnt, um nun die Stellung des Feindes von mehrern Seiten anzugreifen. Zugleich vernahm man ein lebhaftes Schießen aus dem links gelegenen Muottathale herauf und ſah von dorther eine ſtarke Abtheilung friſcher Landleute hervorbrechen. Die Franzoſen mußten ſich, wollten ſie nicht vom Seeufer abgeſchnitten werden, zu einem zweiten Rückzuge entſchließen. Bei dieſem hatten ſie nicht ganz daſſelbe Glück, wie bei dem erſten. Hart auf dem Fuße drangen ihnen die Hirten nach. Durch die Straßen von Schwyz zog ſich ein mörderiſcher Kampf, aus den Fenſtern der Häuſer wurde von den Weibern und Kindern herabgeſchoſſen und mancher Franzoſe in der Mitte der ſeinigen zu Boden geſtreckt. Sie wütheten, aber es blieb nicht Zeit zur Rache, die Gefahr drängte und jeder Augenblick des Verzugs konnte demjenigen, der ihn wagte, verderblich werden. Endlich erreichten ſie den Ausgang des Ortes. Hier überließen ſie es einem ſtarken Poſten, der bisher keinen Theil an dem Gefechte genommen hatte, ihren Rückzug zu decken und bewegten ſich in einer Eile, die einer Flucht immer ähnlicher ward, dem Seeufer von Brunnen zu. Die Hirten, von Wuth und Rachedurſt beſeelt, von fanatiſchen Mönchen angefeuert, ſtürmten ihnen nach, ohne ſich bei dem Poſten aufzuhalten. Den Angriff gegen dieſen überließen ſie den Nachkommenden. Sie wollten alle Welſchen vernichten, keiner ſollte einen rettenden Kahn erreichen, auf dem er die Nachricht ihrer Niederlage in das franzöſiſche Hauptquartier überbringen konnte.

Unaufhaltſam drängte ſich das Wogen des Kampfes dem Vierwaldſtädterſee zu. Aber jener Poſten, den man Anfangs gering geachtet, ließ bald die vorüberſtürmenden Hirten ſeine Wichtigkeit erkennen. Es gab bedeutende Lücken in ihren Reihen und einer ihrer Anführer hielt die leidenſchaftlich entflammten Streiter vom weitern Vordringen zurück, um erſt den gefährlichen Feind im Rücken zu vernichten. In wenigen Augenblicken war der Poſten von der Uebermacht umzingelt. Die Hirten thaten keinen Schuß. Mit Keulen und Kolben wurden die Feinde niedergeſchmettert und bald ſtand nur einer von ihnen noch auf einem Hügel vor Leichen, ein Krieger von hoher, mächtiger Geſtalt, der mit einer Kraft und Gewandtheit, vor der die Landleute ſelbſt Achtung hatten, in raſchen Kreiſen das umgekehrte Gewehr um ſich herſchwang und ſein Leben theuer verkaufen zu wollen ſchien.

„Schießet ihn nieder!“ riefen viele Stimmen. „Nein, nein!“ ſchrieen andre dagegen. „Was ſoll der Ketzer vor den übrigen voraus haben? Der Kolben iſt gut genug für ihn.“

Da drängte ſich Gabriel Bendel durch die Menge, ſah den Kämpfenden einige Augenblicke ſtarr an und rief dann:

„Haltet ein, ihr Leute! Der iſt mein, den muß ich lebendig haben. Wir haben eine alte Sache mit einander auszumachen, die ſchon ſo viele Jahre zählt, wie er ſelbſt, und wenn noch Recht und Billigkeit unter den Hirten lebt, ſo macht ihn mir keiner ſtreitig. Ich gebe euch für ihn drei andre, noch dazu Cavalleriſten: den Regierungscommiſſär mit ſeinen Frohnknechten. Aber an's Leben dürft ihr denen auch nicht. Ich habe eine gewiſſe Bürgſchaft für ſie übernommen, ich habe ſie durch Liſt hierhergelockt und ſie ſind geſtraft genug dadurch, daß ſie wie blinde Murmelthiere in die Falle gegangen ſind. Ich denke, wir ſperren ſie alle vier zuſammen in einen wohlverwahrten Keller ein. Da finden ſie Zeit, es unter ſich in's Reine zu bringen, wer am Wenigſten werth iſt, ein Helvekler oder ein franzöſiſcher Ketzer?"

Mit einem rohen Beifallsgelächter ward dieſe Aeußerung **Gabriels** von der Menge aufgenommen, deren Aufmerkſamkeit ſich jetzt theilte, indem ſie ſich auch nach **Landolin** und ſeinen Begleitern wandte, die außerhalb des Kreiſes, mit allen Zeichen der Todesangſt und Verzweiflung in ihren Geſichtszügen, hielten.

„Du ſiehſt, Langer," ſagte jetzt **Gabriel** franzöſiſch zu dem kühnen Soldaten, in dem er gleich Anfangs ſeinen Stiefbruder **Jean** erkannt hatte, „daß es um dich geſchehn iſt, wenn ich nicht dem Antriebe meines guten Herzens folge und alles Ueble, was du mir angethan, ſelbſt den ſataniſchen Strick, an dem du mich zur Schlachtbank führen wollteſt, vergeſſe und dir aus der Klemme helfe! Uebergieb mir dein Gewehr und komm herab! Ich gebe dir Pardon, ich ſichre dir dein Leben und verlange zum Gegendienſte nichts von dir, als daß du mich in Zukunft ruhig meines Weges gehen läſſeſt und nicht aus übermäßiger Begier nach dem halben Hauſe im Münſtergäßel zu Straßburg, brudermörderiſchen Gedanken Gehör giebſt.“

Er hatte ſich unter dieſen Worten dem Sergeanten genähert. Dieſer ſtand noch immer in einer drohenden Stellung auf dem Leichenhügel, hielt den Kolben ſeines Gewehrs zum Schlage bereit hoch über ſeinem Kopfe erhoben und ſah mit finſtern Blicken auf den Stiefbruder herab.

„Es geht mir bitter in die Seele,“ antwortete er endlich, „daß ich Pardon von dir nehmen ſoll, Kleiner, und ich würde wohl, ehe ich dieſe bittere Arznei ſchlucke, verſuchen mich durchzuſchlagen, als ein ehrlicher Soldat, wenn nicht dieſer verdammten Kühtreiber ſo viele wären und zwei Arme von ihnen immer für viere gelten könnten! Zum Entſatze iſt auch keine Ausſicht da, Alles zieht nach dem Seeufer hin und Jean

Bendel ſteht hier verlaſſen, wie auf einer wüſten Inſel. Und dennoch — Gabriel, es iſt zu hart in deine Hände zu fallen, der Gedanke quält mich und nagt, wie ein giftiger Wurm, an meinem Herzen. Hier liegen ſo viele wackre Burſche, Soldaten, die gegen andre Feinde geſtanden, wie gegen elende Kühtreiber — warum ſoll Jean Bendel, der in ſo mancher Schlacht mit ihnen gefochten, nicht bei ihnen liegen im Tode?"

Er ſtrich ſeinen Schnauzbart und blickte mit einem Anfluge von Rührung auf die blutigen Leichname ſeiner Kameraden, die um ihn zerſtreut lagen. Die Hirten wurden ungeduldig. Ein drohendes Murmeln lief durch ihre Reihen.

„Um Gotteswillen, Bruder," bat ängſtlich Gabriel, „zaudre nicht, ſonſt biſt du verloren! Die günſtige Stimmung, die mir gelungen iſt bei dieſen Männern zu erregen, kann nicht von langer Dauer ſeyn, denn die Racheglut in ihren Herzen iſt nur unterdrückt, aber nicht gelöſcht. Ich meine es gut mit dir, ich will dir kein Böſes vergelten, ich will nur helfen, ich will dein Leben retten und dich aus dieſer gefährlichen Lage befreien! Soyons amis, Cinna! ſagt der franzöſiſche Comödienſchreiber und ich ſage es dir, damit du mir vertrauſt und dich nicht aus Widerwillen gegen mich in das unvermeidliche Verderben ſtürzeſt.“

Das Ausſehn der Hirten, welche den Sergeanten umgaben, hatte einen gefährlichen Charakter angenommen. Einige von ihnen ſchwangen die Morgenſterne nach ſeinem Haupte, andre richteten die Spitzen der Hellebarden nach ſeiner Bruſt. Er warf einen ruhigen aber verdrießlichen Blick auf ſie herab. Dann überreichte er dem Stiefbruder ſein Gewehr und ſagte in einem mürriſchen Tone:

„Da haſt du mich, Kleiner! Ich ſehe wohl ein, es geht nicht anders, wenn ich noch länger meinen Theil von den Freuden des Lebens nehmen will, die ein Soldat auf ſeinen rauhen Wegen ſpärlich genug findet. Ich will dir einmal vertrauen, ich will denken, daß dich die Luſt nach meinem halben Hauſe im Münſtergäſſel zu Straßburg nicht ſo ſehr kitzelt, wie mich die nach dem deinigen. Gieb' mir erträgliches Quartier und miß' auch die Mund-

Rationen nicht zu knapp zu, denn es iſt dir aus alten Zeiten her bekannt, daß Jean Bendel mit einem geſunden Appetit von der Natur begabt worden iſt.“

Gabriel bemächtigte ſich ſogleich ſeines Gefangenen. Es war die höchſte Zeit, dieſen dem vermehrten Unwillen der Hirten, der in jedem Augenblicke auszubrechen drohete, zu entziehn. Ohne die Achtung, welche man vor Gabriel als einen vertrauten Boten und Geſchäftsführer der geiſtlichen Herrn hegte, würden die Hirten ſchwerlich den Sergeanten, der keineswegs die Niedergeſchlagenheit eines Gefangenen zeigte, ſondern vielmehr mit trotzigen Blicken um ſich ſah, ruhig habe ziehn laſſen. So aber durfte Gabriel raſch eine Wache unter bekannten Kloſterleuten von Einſiedeln auswählen und ſtellte ſich ſelbſt an ihre Spitze, um den Ritter von der traurigen Geſtalt — wie er, nicht mit Unrecht, noch immer Landolin nannte — nebſt deſſen Knappen und dem gefangenen Stiefbruder nach Schwyz zurück, in ein ſicheres Gewahrſam, zu geleiten.

Als ſie über den Marktplatz des Fleckens kamen, ſahen ſie einen Haufen von Knaben beſchäftigt, den Freiheitsbaum, den hier die Franzoſen aufgerichtet hatten, zu fällen. Unter ihnen befand ſich Jageli, der mit finſterm Ernſte, neben dem eine höhniſche Freude aus ſeinen Zügen ſprach, das Unternehmen leitete. Indem ſie vorüberſchritten, ſtürzte der Baum zu ihren Füßen nieder und die jubelnde Knabenſchaar warf ſich mit wilder Luſt auf die Freiheitsmütze und die übrigen Attribute der franzöſiſchen Tagesgöttin, welche die Spitze des Baumes ſchmückten. Dieſer Anblick erfüllte die Seele des Sergeanten mit einem Unwillen, deſſen er nicht Herr zu bleiben vermochte. Er ſtieß einen wilden Fluch aus und fuhr dann in ſich hineinſprechend, aber laut genug, daß Gabriel es vernehmen konnte, fort:

„Es wird ſie gereuen in wenigen Tagen und man wird dann die Väter derjenigen, die jetzt ihren Muthwillen hier üben, mit Peitſchenſchlägen herbeitreiben, den Baum wieder aufzurichten. Bin ich dann dabei, ſo ſollen mir die Buben auch jubeln und ſingen oder ich will nie wieder den Ladſtock über eines widerſpänſtigen Schweizerbauern Rücken ſchwingen. Was will dieſe Handvoll Kuhhirten mit ihren Senſen, Heugabeln und Knitteln gegen eine ganze wohlgeordnete Armee? Was können dieſe —"

„Sie haben auch Stutzen;" fiel Gabriel ihm bedeutungsvoll in die Rede. „Sieh dort den Knaben," ſprach er weiter und deutete auf Jageli, „ſieh, wie er ſeinen Stutzen, gleich einem erfahrnen Schützen, unterſucht, wie er die Ladung erforſcht und ſich überzeugt, ob trockenes Pulver auf der Pfanne liegt? Sein Auge hat dich gefunden, es ruht auf dir, als ſuche er nach der Stelle, die er gedächte zum Ziele ſeiner Kugel zu machen. Komm raſch mit, Langer, um die Hausecke, daß er dich aus dem Geſichte verliert! Solchen Knaben iſt nicht zu trauen und beſonders dieſem nicht, der eine alte ſchwere Schuld an die Franzmänner abzutragen hat."

Indem Gabriel mit ſeinen Gefangenen nach einer andern Gegend des Ortes einbog, ſah er zu ſeinem Erſtaunen die beiden jungen Frauenzimmer, welche er am geſtrigen Tage in der Geſellſchaft des Junker Vincenz in Ulli Flüeli's Hauſe angetroffen hatte, mit raſchen, lebendigen Schritten die Hackenſtraße herabkommen und ſich dem Knaben Jageli beigeſellen. Ungeachtet ihrer Verkleidung erkannte er ſie ſogleich, er ſah, wie ſie jetzt, von dem Knaben begleitet, eilig den Weg nach Brunnen einſchlugen, auf dem in dieſen Augenblicken hitzig gekämpft wurde, er ſchüttelte den Kopf und meinte ſolche Stadtpüppchen ſollten lieber ruhig daheim bleiben und einander ſchaurige Ritterromane und Schlachtengemälde vorleſen, bei denen ihnen in aller Sicherheit die Haut fröſteln und das Herz höher klopfen könne, als ſolche Dinge erleben wollen, die immer in der Wirklichkeit einige Unannehmlichkeiten mit ſich führten, welche ſich auf dem Papiere nicht finden. Landolin hatte die Mädchen nicht bemerkt. Er war zu ſehr mit ſeiner eigenen Lage beſchäftigt, zu tief und gewaltig ergriffen von Allem, was er ſeit ſeiner Entfernung von Egeri erlebt hatte, um über ſeinen gewöhnlichen Scharfblick, ſeine gewöhnliche Geiſtesgegenwart gebieten zu können.

Der Kampf hatte ſich indeſſen immer näher nach dem Seeufer hingezogen. Die Franzoſen ſtritten gegen die von allen Seiten eindringende Uebermacht, wie Krieger, die einen alten wohlerworbenen Ruhm zu bewahren haben und durch eine überlegene Erfahrung das, was ihnen an Zahl abging, zu erſetzen wiſſen. An den Brücken von Schönenbuch und Ibach, unter denen, durch die Gebirgswaſſer des Frühlings verſtärkt, die reißende Muotta dem Vierwaldſtädter See zueilte, wüthete ein mörderiſcher Kampf. Die ſtandhafte Vertheidigung dieſer Punkte vermochte allein die Einſchiffung der Franzoſen bei Brunnen zu ſichern. Viele fanden hier ihren Tod in den Wellen des reißenden Stromes. Die Ordnung und Ruhe, in welcher die geübten Truppen der Feinde ſtritten, bildete einen ſeltſamen Contraſt gegen das wilde Getöſe, welches die Angriffe der Hirten begleitete, gegen die Aeußerungen ihrer Wuth, die, indem ihnen das Gelingen der Unternehmung ihrer Gegner wahrſcheinlich wurde, mit jedem Augenblick ſtieg. Die leichten Bande der Ordnung, welche ſie bisher ſchwach genug zuſammen gehalten, waren gänzlich aufgelöſt. Niemand hörte mehr auf die Stimme der Anführer, jeder folgte dem ſtürmiſchen Triebe der entfeſſelten Leidenſchaft. In blinder Wuth ſchwärmten einzelne Haufen an dem Strome-auf und nieder, um eine ſeichte Stelle zu ſuchen, die ihnen zu einem Uebergangspunkte dienen konnte. Endlich ward eine ſolche gefunden. Ein Signal der Alphörner benachrichtigte die Zurückgebliebenen von der glücklichen Entdeckung. Aber ſchon ſahen die Gegner den Zweck, der ihnen bei Vertheidigung der Brücken vor Augen lag, erreicht, ſie zogen ſich raſch, aber immer fechtend auf das Hauptcorps zurück, deſſen Einſchiffung indeſſen einen ruhigen Fortgang gehabt hatte. Die Hirten ſtürmten ihnen mit furchtbarem Geſchrei nach. Unter ihren fortwährenden wüthenden Angriffen ſchmolzen dieſe kleinen Abtheilungen bis auf Wenige zuſammen, die endlich das Ufer erreichten und in den letzten Nachen, die in dieſer Abſicht zurückgelaſſen worden waren, vom Lande fließen. Noch befand ſich das kleine Geſchwader, welches die fliehenden Feinde trug, nur in einer geringen Entfernung vom Ufer, die Kugeln ſeiner Stücke ſchlugen verderblich in die dicht gedrängten Reihen der Landleute und dieſe ſandten wiederum einen ſichern Tod auf Einzelne, die dem Bereiche ihrer Stutzen ausgeſetzt waren.

Vincenz und ſein Vater ſtanden am See-Ufer, in ihrer Nähe Walter Brenni, der ſich nie weit von ſeinem Freunde und Unglücksgefährten entfernte, und Ulli Flüeli. Die Blicke des Greiſes flogen unruhig und forſchend von einem Schiffe zum andern. Sie ſuchten nach Lothar, ſie ſollten ihm Gewißheit bringen, daß der Sohn nicht unter denen ſey, die der Tod heute in grauſamer Erndte hinweggenommen hatte. Er forſchte vergebens. Da berührte Vincenz den Arm ſeines Vaters, da deutete er ſchweigend nach einem der Nachen, welche die letzten Franzoſen, die am Lande gekämpft hatten, zu den größern Fahrzeugen führten. In der Mitte einer Anzahl von Kriegern, welche der enge Raum des Nachens kaum zu faſſen vermochte, ſtand aufrecht Lothar. Er ſchien Befehle zu ertheilen, er ſchien den Lauf des Fahrzeugs zu beſtimmen. Dieſer Anblick ergriff den Greis mit den widerſprechendſten Empfindungen. Er ſah freudig den Sohn dem Verderben des heutigen Tages entronnen, aber er fürchtete zugleich noch für ihn, ſo lange ſein Leben den ſicher treffenden Schützen zum Ziele dienen konnte. Aengſtlich hingen ſeine Blicke an der hohen, jeder Kugel ausgeſetzten Geſtalt. Aber das Feuer der Hirten wurde jetzt ſchwächer, viele von ihnen hatten im leichtſinnigen Uebermuthe, andre im angeſtrengten Kampfe ihren Vorrath an Pulver und Blei verſchoſſen. Walter Brenni und Ulli Flüeli hatten den Lothar erkannt, aber ihre Ehrfurcht vor dem Manne, deſſen Vorfahren die ihrigen, der ſelbſt ihre Eltern und ſie mit Wohlthaten überhäuft hatten, gebot ihnen, in dem Feinde, ſeines Sohnes zu ſchonen. Sie hatten ihre Gewehre gegen den Boden geſtützt, ſie ſahen unthätig auf die Entwickelung eines Unternehmens, zu deſſen glücklichem Ausgange ſie bereits als treue Schweizermänner hinlänglich das Ihrige beigetragen hatten.

„Vincenz, du blutest!“ ſprach in dieſem Augenblicke eine ſanfte, weiche Stimme, die ſeine Seele mit ſüßem Schauer erfüllte, zu dem jungen Manne. Zugleich fühlte er ſeine Hand ergriffen, aber ſo leiſe dieſe Berührung auch war, ſo zuckte ſie doch ſchmerzhaft durch den verwundeten Arm. Er ſah hinab, er ſah in das Angeſicht Eliſabeths, die auf das Blut an ſeinem Arme blickte und bleich daſtand, wie ein ſchönes Bild des Todes. Neben ihr erkannte er Luiſen. Ihr ſtarrer Blick haftete an Lothar, ſie ſchien weder Auge noch Ohr für die Schrecken zu haben, die ſie umgaben, nur eine Empfindung, eine Erwartung hatte ſich ihres ganzen Weſens bemeiſtert. Vincenz wollte ſprechen, er wollte ſeinem Erſtaunen, ſeinem Schreck Worte leihen. Da donnerten noch einmal die Geſchütze von den Schiffen herüber und Ulli Flüeli ſank tödlich getroffen, in ſeinem Blute zu den Füßen derjenigen nieder, in deren

Andenken er ſeit geſtern als ein gütiger Wirth, als ein befreundeter, wohlwollender Mann lebte.

„Ulli, Ulli!“ rief Vincenz, indem er ſich zu ihm niederbeugte und die ſchlaff herabgeſunkene Hand ergriff. „Gieb ein Lebenszeichen von dir, laß uns hoffen, daß noch Rettung möglich iſt!“

Die Augen des Sterbenden, aus deſſen Bruſt ein reicher Blutſtrom quoll, ſchloßen ſich, noch ein Zuck, noch eine leiſe Bewegung, dann hatte er aufgehört zu athmen!

„Er iſt todt!“ ſagte finſter der Schütz. „Auch dieſen mußte ich ſterben ſehen, und ich — ich lebe noch immer!“

Da drängte ſich zwiſchen die entſetzten Mädchen hindurch der Knabe Jageli. Sein Angeſicht war verzerrt, aus ſeinem Auge ſprach der Mord, er hielt den Stutzen hoch über den Kopf erhoben. Ehe noch jemand ſeine Abſicht ahnete, ſprang er vom Uferrand hinab in das ſeichte Waſſer, hier watete er vor, bis es ihm an die Bruſt trat und legte nun ſein Gewehr an auf Lothar, der ihm das ſicherſte Ziel bot, den nächſten Gegenſtand, um für den Tod des Pflegevaters Rache zu nehmen.

„Halt ein!“ rief Vincenz, der ſich in dieſem Augenblicke erhob und die Gefahr, welche den Bruder bedrohete, erkannte, in einem Tone, der durch das Getöſe, das ihn rings umgab, vernommen werden konnte. Aber ſchon hatte die verhängnißvolle Kugel ihren Lauf verlaſſen, das Opfer ſank und ein allgemeiner Jubel der Hirten feierte das Gelingen dieſer That.

„Das iſt Gottes Gericht!“ rief der verzweiflungsvolle Vater, deſſen Stimme in dem Jauchzen der Menge verhallte. Er erhob beide Hände, er breitete ſie nach dem Fahrzeuge hin, das ſich jetzt raſcher vom Lande entfernte. „Hier muß das Gericht der Menſchen aufhören, hier iſt die Grenze ihrer Leidenſchaften, ihrer Irrthümer!“ fuhr er ſchreiend fort. „Hier verzeihe ich dir, Lothar! Ich habe dir gezürnt, aber ich ſegne dich jetzt. Klage mich nicht an vor dem Geiſte deiner Mutter!“

Luiſe hatte den Geliebten fallen ſehen, dann wurde es dunkel vor ihren Augen. Mit ſchwacher, nur der Freundin hörbarer Stimme ſagte ſie:

„Ich wußte es wohl, daß der Knabe ſein böſer Engel ſey!“

Dann ſank ſie beſinnungslos in Eliſabeths Arme, die ſelbſt kaum ihrer Gedanken mächtig, ſie, von Vincenz unterſtützt, aus dem Gedränge brachte. Walter Brenni trat zu dem Greiſe und erwartete den Augenblick, wo dieſer, ruhiger geworden, ſeiner Dienſte bedürfen könnte. Die Alphörner ſchallten in frohen, ſiegverkündenden Weiſen durch den Thalgrund.

# Fünftes Kapitel.

Raſch tritt der Tod den Menſchen an;
Es iſt ihm keine Friſt gegeben.
Er ſtürzt ihn mitten in der Bahn,
Er reißt ihn fort vom vollen Leben.

Während der übrige Theil des Tages von der größeren Menge der Hirten in wilder Luſt, in einem Taumel leidenſchaftlicher Freude, deren Genüſſe ihren rohen Begierden entſprachen, hingebracht wurde, beſchäftigte ſich unter Leitung einiger Anführer die Minderzahl mit der Beerdigung der Todten, mit der Bewahrung der wenigen Gefangenen, welche der Blutdurſt der Landleute verſchont hatte. Nur mit Mühe und eigener Gefahr konnten die Beſſergeſinnten ihre Gefangenen durch die Haufen der Hirten, die, indem ſie einander ihre Thaten erzählten, ſich in eine vermehrte Leidenſchaftlichkeit verſetzten, ſicher hindurch geleiten. Nicht immer gelang auch dieſes und mancher der Feinde, über den ſein Glücksſtern während des Gefechtes geleuchtet hatte, wurde jetzt ein trauriges Opfer der Mißhandlungen, in deren Uebung gegen Wehrloſe nur ein von Natur grauſames oder vom Sturme der einmal entfeſſelten, rachſüchtigen Empfindungen hingeriſſenes Gemüth ſich gefallen kann. Allenthalben ließen ſich Bilder eines regen Lebens wahrnehmen, das mit den vorhergegangenen Ereigniſſen in näherer Beziehung ſtand, ſo ſehr es auch oft mit dieſen zu contraſtiren ſchien. An dem niedergeſtürzten Freiheitsbaume hatten ſich viele Hirten verſammelt und waren unter lautem Jubel, der in den wiederholten Gaben geiſtiger Getränke, welche die Frauen aus den nahen Wirthshäuſern herbeibrachten, reichliche Nahrung erhielt, beſchäftigt, ihn zu zerſtückeln, um einen Scheiterhaufen zu bilden, deſſen Flamme den herannahenden Abend erhellen ſollte. Nicht weit von ihnen hatte ein Haufen wilder Jungen die Freiheitsmütze an einen Pfahl befeſtigt, ſchoß nach ihr mit Bogen und Pfeil, und derjenige, der ſie traf, erhielt einen rühmlichen Namen aus der

Vorzeit, den des Tellen, Walther Fürſt's, Arnolds von Winkelried und anderer Helden, die in den Erinnerungen und Gefühlen des Schweizer Hirtenvolkes fortleben. Am Lauteſten ging es in den Wirthshäuſern und deren Nachbarſchaft her. Da wurde gezecht, geſungen und ſelbſt getanzt, da vernahm man ein Jauchzen, das wohl der Feier eines muntern Kirchweihfeſtes entſprochen hätte, nicht aber dem Abende eines Tages, der an traurigen Ereigniſſen ſo reich geweſen war, geziemte.

Fernab von dieſen Szenen einer wüſten Leidenſchaftlichkeit, in einem der letzten Häuſer des Fleckens, finden wir bei einer einſam lebenden bejahrten Wittwe diejenigen wieder, welche wir von Schreck und Entſetzen, von Verzweiflung und Trauer ergriffen, am Ufer des See's verließen. Vincenz kannte die Frau aus frühern Zeiten. Ihr Mann, der indeſſen geſtorben war, hatte mit ihm am Rothenthurme gefochten, ſie verdankte von dem Beginnen ihres Wittwenſtandes her dem Junker manche Wohlthat, welche dieſer von den Unterſtützungen ſeiner Freunde und ſeines Vaters leicht entübrigen konnte, um ihre augenblickliche Noth zu mildern. In dieſem Hauſe wurde kein Ton jener Freude laut, die an andern Stellen des Ortes ſo geräuſchvoll waltete. Ulli's Leiche war in einem der Gemächer niedergelegt worden, bis ihr, wenn ein ruhigerer Geiſt unter die Einwohner zurückgekehrt ſeyn würde, auf eine gebührende Weiſe die letzte Ehre erzeigt werden konnte. Aber nicht der Ernſt, welchen unter gebildeten Leuten die Nähe eines Todten hervorzurufen vermag, war es allein, der die kleine, ſchweigende Verſammlung in der Wohnſtube des Hauſes beherrſchte; es waren ſchmerzlichere, tiefer in ihre Gemüther eingreiſende Empfindungen, welche einem Gegenſtande, den die Liebe ihren Herzen nahe geſtellt hatte, galten! Wer noch am heutigen Morgen jene jungfräuliche Geſtalt, die bleich, mit gedehnten Wangen, blauen Lippen und tiefliegenden, glanzloſen Augen am Fenſter ſaß und zum Boden ſtarrte, geſehen hatte, der mußte ſich unwillkührlich fragen: wie? Iſt es möglich, daß im Fluge weniger Stunden alle Reize, welche die Natur in eins ihrer Lieblingsgeſchöpfe legte, ſo ganz verblühen können, daß auch keine leiſe Spur von ihnen bleibt? Wo iſt der lebendige Blick, der dieſes Auge beſeelte, wo iſt der Purpur dieſes Mundes, wo ſind die Roſen dieſer Wangen? Welcher Sturm hat alle Blüthen, die hier einheimiſch waren, mit ſich fortgeriſſen und keine zurückgelaſſen, die noch Kunde gäbe von den andern, wie eine kurze, von Geſchlecht auf Geſchlecht fortgeerbte Sage leiſe an eine große Begebenheit mahnt, die ſonſt mit aller ihrer eigenthümlichen Herrlichkeit im Gedächtniſſe der Geſchichte untergegangen iſt? — Es bedarf wohl kaum der Erklärung, daß es Luiſe war, die zu dieſen Beobachtungen und Fragen Anlaß gab. Sie hatte, ſeitdem ſie aus ihrer Ohnmacht erwacht war, noch nicht wieder geſprochen. Was man zu ihr ſagte, ſchien ſie wohl zu vernehmen, aber nicht zu verſtehen. Sie beantwortete keine der Fragen, die man wegen ihres Befindens an ſie richtete; ſie blickte denjenigen an, der zu ihr ſprach, aber ihre Geſichtszüge veränderten ſich nicht in ihrer traurigen Entſtellung. Ruhig ließ ſie ſich führen, wohin man wollte. Ihre Geiſteskräfte ſchienen gelähmt, die Empfänglichkeit für ſinnliche Wahrnehmungen hatte ein einziger, gräßlicher Eindruck in ihrer gewöhnlichen Thätigkeit geſtört.

Mit einer Geiſtesgegenwart und Faſſung, welche Vincenz bewundern mußte, benahm ſich dagegen Eliſabeth. Sie hatte die Wunde des jungen Mannes, den ſie jetzt ihren Bräutigam nennen durfte, von Blut gereinigt, ſie hatte ſie, die gefährlicher ausſah, als ſie in der That war, ohne zu zittern, verbunden und ſich dann zu Luiſen begeben, um dieſe durch einen Troſt aus dem vertrauten Munde ihrer beſten Freundin wieder aufzurichten, um zu verſuchen, ſie der drückenden Geiſtesſtumpfheit, in der ſie noch immer beharrte, zu entreißen. Sie liebkoſte ihr, ſie nannte ſie mit den freundlichſten Namen, ſie erinnerte ſie an frohe Szenen aus den Tagen der Kindheit, ſie that und ſagte Alles, wodurch ſie einen günſtigen Eindruck auf die Unglückliche hervorzubringen hoffte. Nichts wollte ihr gelingen. Keine Bewegung Luiſens zeigte, daß ſie die Freundin auch nur erkenne, ſie blieb unempfindlich gegen ihre Liebkoſungen, ſie hatte kein Ohr für ihre freundlichen Worte. Eben ſo wenig aber legte ſie auch eine Neigung an den Tag, ſich dieſer wohlwollenden Annäherung zu entziehn. Eine völlige Gleichgültigkeit hatte ſich ihres ganzen Weſens bemächtigt. Das Entſetzen eines Augenblickes hatte ſie ſo gewaltig und feſt ergriffen, daß es jede andere Empfindung, die des Grames, wie die der Freude, ausſchloß und nur ſeine grauenhafte Erſtarrung geiſtig und körperlich fortwirken ließ.

Indeſſen ſchritt der alte Waßmer, der ſich ſeines tiefen Seelenleidens nur zu ſehr bewußt war, in heftiger Bewegung auf und nieder. Vincenz wollte ſich ihm nähern und ſeinem Herzen, das ſelbſt der Schmerz zerriß, einige Troſtgründe abnöthigen, wie ſie der Forderung des Augenblicks entſprechen konnten. Der Vater aber wieß ihn mit einem Winke zurück und ſagte mit bebender Stimme:

„Es ſind jetzt mehr, als fünfundzwanzig Jahre, als ich den neugebornen Knaben Lothar aus den Armen ſeiner Mutter empfing; heute

ußte ich Zeuge ſeyn, wie ihn plötzlich der Tod
us dem Anfange ſeiner Laufbahn riß. Damals
abe ich ihn geſegnet zum Leben, heute ſegnete
h ihn zum Tode. Aber was liegt nicht Trau-
ges und Grauſames dazwiſchen? Lange Tren-
ung und herber Zwiſt, tiefer Irrthum und —
h muß es bekennen, Vincenz — arge Unver-
hnlichkeit. Das Recht iſt nicht immer das Rechte,
ie ich ein langes Leben hindurch gemeint. Es
bt auch ein Recht der Gefühle, das hoch über
m des Verſtandes ſteht, aber erſt dann mit ſei-
m Lichte erhellend eintritt, wo der Verſtand
cht mehr ausreicht, wo ſein Scheinglanz ver-
windet in eine Nacht, die keinen Tag mehr
ffen läßt. Warum habe ich das zu ſpät er-
nnt, warum dann erſt, als die Hand des Soh-
s, die ich verſöhnend ergreifen wollte, im Tode
kaltete?“

„Nicht Alle, die fallen, ſind todt!“ erhob
h eine ſchwermüthige Stimme aus einem Win-
l des Zimmers. „Die Hand des Knaben zit-
te, als er zielte, ſein Auge war umdüſtert
d ſein ganzes Weſen in einer leidenſchaftlichen

Bewegung, die nicht für das ſichere Eintreffen einer Kugel an ihrem Ziele bürgt. Beklagt die Todten, die ſtarr und kalt vor Euren Augen liegen, beklagt Ulli Flüeli, aber für den Sohn ſpart Eure Klage, die dem Himmel ungerecht ſcheinen kann, wenn ſie ungegründet iſt!"

„Wer ſpricht?" ſagte der Greis und wandte ſich haſtig um. Er blickte in das düſtere Auge Walter Brenni's, der in ſeiner gewöhnlichen geräuſchloſen Weiſe ſchon vor einiger Zeit aus dem Nebengemache, in welchem Ulli's Leiche lag, getreten war und ſtill den dunkeln Platz im Winkel eingenommen hatte.

„Ein Mann," antwortete er jetzt, „der Leiden genug erfahren hat, um andern, die minder Schweres erdulden, einen guten Rath zu ertheilen. Warum wollt Ihr um denjenigen trauern, den Ihr nur fallen, aber nicht ſterben ſahet? Erwartet die Zukunft, die Alles aufklärt, was noch zweifelhaft iſt! Ich habe es Euch ſchon geſagt, daß der Schuß des Knaben nicht ſicher war. Ich ſah ſein Rohr ſchwanken und auf dem Sandboden des See's hatte er keinen feſten Widerhalt.

Er zielte auf das Leben desjenigen, den er zum Sühnopfer für den Tod ſeines Pflegevaters erwählt hatte, aber eben deswegen mußte er es verfehlen, denn er war in jenem Augenblicke ſeines Zieles nicht ſicher. Glaubt mir, Herr! Euer Sohn mag ſchwer verwundet ſeyn, aber todt war er nicht, als die Schiffe mit den fliehenden Ketzern ſich vom Ufer entfernten.“

Bei den erſten Worten, die aus dem Munde des Schützen kamen, hatte, wie von einem elektriſchen Schlage getroffen, Luiſens Hand in der ihrer Freundin gezuckt. Zugleich belebten ſich ihre Blicke, ſie ſah nach dem Sprechenden und Alles zeigte an, daß der Sinn jener Rede nicht ganz für ſie verloren geweſen war. So lange Walter ſprach, hatte ſie das Anſehn einer Harthörigen, die mit großer Anſtrengung ſich eines jeden Wortes der fremden Rede zu bemächtigen ſucht und dennoch zu keinem vollkommenen Verſtändniſſe zu gelangen vermag. Als er nun aber ſchwieg und Vincenz mit Eifer den erhaltenen Anlaß ergriff, um ſeinen Vater von der Wahrſcheinlichkeit der Hoffnungen, welche der Schütz ihnen eröffnet hatte, zu überzeugen; da verſank ſie wieder in ihre frühere Gleichgültigkeit, da wurde der Blick wieder ſtarr und leblos und alle Bitten, ſelbſt die Thränen Eliſabeths waren nicht im Stande, die Spur einer geiſtigen Regung, eines augenblicklichen Selbſtbewußtſeyns in dieſes erſchlaffte Antlitz zurückzurufen.

Eine glücklichere Umwandlung war indeſſen mit dem alten Waßmer vorgegangen. Sein reger Geiſt hatte den Gedanken, daß Lothar noch leben, daß er wieder geneſen könne, mit Lebhaftigkeit aufgenommen. Er ergriff die Hand des Sohnes, er führte ihn zur Seite, ſo daß niemand ihr Geſpräch vernehmen konnte und ſagte in großer Bewegung:

„Nicht wahr, Vincenz, du willſt mich nicht täuſchen, indem du die Meinung dieſes Mannes auch als die deinige ausſprichſt? Du hältſt es für möglich, für wahrſcheinlich ſogar, daß dir der Bruder, mir der Sohn erhalten ſey? O, mein Sohn, wenn du wüßteſt, welche Beruhigung dieſe Hoffnung in meine Bruſt gießt, wie ſie den innern Frieden mit mir ſelbſt herzuſtellen anfängt, du würdeſt dann auch die Furcht, ſie wieder zu verlieren, ſie grauſam betrogen zu ſehen, mir nicht als eine Schwäche auslegen!“

„Wer wollte das?“ verſetzte Vincenz im Tone einer kindlichen Liebe, deren Innigkeit in dieſem Augenblicke ſein ganzes Weſen an den Tag legte. „Aber wir dürfen uns auch nicht verblenden und in einer Sache, die ihre Licht- und ihre Nachtſeite hat, nur die erſte ſehen wollen! Es wäre thöricht, den Abgrund, der neben einem Blumenbeete gähnt, ſich ſelbſt durch eine Hülle reizender Blumen zu bedecken, um ſeiner zu vergeſſen und im unbewachten Augenblicke deſto gewiſſer hinabzuſtürzen! Machen Sie ſich ſtark, machen Sie ſich auf Alles gefaßt, mein Vater! Um ſo ruhiger können Sie Allem entgegenſehn. Jene Kugel, die der unglückliche, von leidenſchaftlicher Rachſucht ergriffene Knabe auf Lothar abſendete, mag ihr Ziel verfehlt, mag eine Stelle getroffen haben, wo ſie nicht im Augenblicke tödtlich wirken konnte; aber wer bürgt uns dafür, daß ſie dem Bruder nicht eine gefährliche Verwundung brachte, deren Folgen zu jeder Sorge Anlaß geben können, deren Pflege eine nur vielleicht ſehr leichte, unzulängliche iſt? Ich will durch dieſe Zweifel, die ich mich auszuſprechen gedrängt fühle, Sie nicht auf's Neue beunruhigen, ich will Sie, mein theurer Vater, auf die Nothwendigkeit aufmerkſam machen, die eigene innere Kraft, die Sie ſchon ſo rühmlich bewährten, wieder zu erheben und ſelbſtſtändig jeder Enthüllung der Zukunft entgegenzutreten. Verzeihen Sie mir, wenn ich hier in der Eigenſchaft eines Rathgebers zu ihnen ſpreche! Aber wir leben in einem ſtürmiſchen Treiben der Begebenheiten, das Außerordentliches erzeugt und Ungewöhnliches entſchuldigt. Ein Jahr iſt jetzt ſo reich an Erfahrungen, wie ſonſt ein Jahrhundert. Ihr Wohl, Ihr Leben iſt mir theuer, mein Vater! Deshalb beſchwöre ich Sie, jedes Ereigniß gerüſtet zu erwarten und zu bedenken, wie viel wir, nach dem traurigen Auftritte, deſſen Zeugen wir ſeyn mußten, ſchon dadurch gewonnen haben, daß wir an Lothar's Tode zweifeln dürfen!“

Der Greis ſah ernſt und nachſinnend vor ſich nieder. Er erkannte die Wahrheit, die in den Worten des Sohnes lag. Es war immer ſein Stolz geweſen, in jeder Lage des Lebens beſonnen und ſtark, die Seinigen durch Geiſtesgegenwart und Kraft ſchützend, zu erſcheinen. Nur ein ſo außerordentliches Ereigniß, wie das, welches ſich am heutigen Tage unter ſeinen Augen zugetragen hatte, vorbereitet durch den Streit erſchütternder Empfindungen, begleitet von Erinnerungen, welche die noch immer dauernde Liebe zu der heimgegangenen Gattin mächtig machte, konnte ihn mit einer Muthloſigkeit erfüllen, deren er ſich jetzt ſchämte. Er richtete ſich auf, drückte die Hand des Sohnes und ſagte im Tone einer Faſſung, die noch das Gepräge des Zwangs, aber auch zugleich das des feſten Willens, ſich zu erheben, trug:

„Eine ſchwere Prüfung liegt auf meinem Haupte. Ich will mich bemühen, ſie zu beſtehen, wie es einem Manne, den das Schickſal nicht zum erſtenmale zum Gegenſtande ſeiner Verfolgungen auserſieht, geziemt. Ich will das bittere

Gefühl der Reue bekämpfen, ich will die quälende Stimme der Selbſtanklage verſtummen machen. Aber, Vincenz, blicke dorthin! Blick auf jene Unglückliche, die Alles verloren hat, ſelbſt das Bewußtſeyn ihres Unglücks, die keiner Erkenntniß mehr fähig iſt, auch der nicht des vielleicht wiederkehrenden Glücks! Ihr Anblick muß die Kraft des Feſteſten erſchüttern. Wir haben ſie geſehen, wie ſie war, und — was iſt ſie jetzt? Dieſer Zuſtand iſt ſchlimmer, als der Tod, denn wenn die Bande des Körpers brechen, ſo ſchwingt ſich der freie Geiſt entfeſſelt auf; aber hier — hier iſt das höhere menſchliche Leben hinabgeſunken zu einem Pflanzendaſeyn, hier iſt der Geiſt geſtorben vor dem Körper, hier iſt das bedauernswertheſte Bild der Erſchlaffung aller Seelenfähigkeiten!“

Vincenz warf einen forſchenden Blick auf Luiſen. Sie ſaß noch immer ſtumpf und gleichgültig da, aber dem ſcharfen Auge des jungen Mannes entging ein leiſes Zittern nicht, das ſich um den Mund zeigte.

„Sie werden ſehen, mein Vater,“ hob er

nach einem kurzen Schweigen an, „Luiſe erholt ſich eher, als wir es erwarten! Sie war nicht unempfindlich bei den Hoffnung erregenden Aeußerungen **Walter Brenni's**, ihre Geiſteskräfte werden vielleicht erſt nach und nach zurückkehren, vielleicht auch, wenn irgend ein bedeutungsvolles Ereigniß eintritt, für das noch eine Empfindlichkeit in ihr ſchlummert, plötzlich. Bei ihrer Lebhaftigkeit ſcheint es mir ganz natürlich, daß jener ſchreckliche Augenblick furchtbar auf ſie wirken mußte, wie er es gethan hat, aber ebenſo wahrſcheinlich iſt es mir auch, daß auf eine Weiſe, deren Beſtimmung freilich in **Luiſens** gegenwärtigem Zuſtande verborgen liegt, ein unerwarteter, raſcher Uebertritt in ihr früheres Geiſtesverhältniß ſtatt finden wird.“

„Ich glaube, ſie kommt zu ſich!“ ſagte **Eliſabeth** und ein Freudenſtrahl ihres ſanften Auges begegnete dem fragenden Blicke des alten **Baßmer**. „Ihre Hand erwärmt ſich, ſie hat die meinige gedrückt, ſie hat mich erkannt, denn ihr Auge weilt jetzt feſt auf mir mit dem Ausdrucke einer erwachenden Erinnerung. **Luiſe**, liebe Luiſe," wandte ſie ſich in dem zärtlichſten Tone zu dieſer, „beſinne dich, rede zu mir! du biſt unter Freunden, unter denen, die dich lieben! Der Oheim iſt hier, Vincenz ſteht vor dir, deine Eliſabeth ſitzt dir zur Seite —"

„Lothar nicht?" ſchrie in einem herzzerreißenden Tone das unglückliche Mädchen. Ihre wild belebten Blicke flogen nach allen Seiten umher, ihre Bruſt bewegte ſich ſtürmiſch und eine dunkle Gluth verdrängte plötzlich die Leichenbläſſe ihres Angeſichtes. Dieſe Erſcheinung war nur vorübergehend. Nach wenigen Augenblicken ſah die Arme wieder ſtarr und unempfindlich zur Erde, jene Röthe der Wangen verſchwand ſo ſchnell, wie ſie gekommen war, alle Züge trugen wieder den Ausdruck der gänzlichen Erſchlaffung und Gleichgültigkeit, die von dem Geiſte aus auf den Körper wirkte. Sie verrieth durch nichts, daß ſie die liebevolle Zurede der Freundin, in welcher dieſe jene günſtigen Zeichen der wiederkehrenden Beſinnung zu feſſeln bemüht war, vernehme, ihre Hand lag wieder kalt und empfindungslos in der Eliſabeths, die vergebens einen Gegendruck, eine leiſe Regung in den erſtorbenen Gliedern erſehnte.

„Erſchrick nicht vor dieſen Erſcheinungen!“ ſagte Vincenz, indem er ſich beſorgt der Geliebten näherte. „Alles müßte mich trügen, wenn ſie nicht eine glückliche Vorbedeutung enthalten, wenn wir ſie nicht als Criſen anſehn dürfen, in denen ſich die urſprüngliche Kraft der Natur wieder regt, um in ihr gewohntes Gleichgewicht zurückzukehren.“ —

Der Abend war ſchon weit vorgeſchritten, allein ungeachtet der wiederholten Einladungen ihrer Wirthin, ſich zur Ruhe zu begeben, fühlte niemand das Bedürfniß, dieſe aufzuſuchen. Walter Brenni hatte ſich entfernt, um die übliche Wache bei der Leiche ſeines Schwagers zu halten. Neben Eliſabeth, die noch immer Luiſen in ihren Armen hielt, hatte ſich Vincenz niedergelaſſen. Der alte Herr ſtand bald nachdenkend an dem großen eichenen Tiſch in der Mitte des Zimmers, bald ſchritt er haſtig auf und nieder, indem von Zeit zu Zeit ſein Blick auf die Trauergeſtalt Luiſens fiel. So kam Mitternacht heran. Es war ſtill geworden im Flecken und die letzten Töne eines wilden Jubels, den man bisher aus der Ferne vernommen hatte, waren verhallt. Da klopfte es an die Thüre des Hauſes, erſt leiſe, dann lauter, raſcher und dringender. Bei dem erſten Tone, den der unerwartete Beſuch vernehmen ließ, bebte Luiſe mit einer heftigen Bewegung zuſammen. Dann belebte ſich plötzlich ihr ganzes Weſen. Sie entzog ihre Hand der Freundin, ſie ſtand auf, indem ihre Geſtalt ſich gerade emporrichtete, ſie trat in die Mitte des Zimmers und ſah erwartungsvoll auf die Thüre, durch welche der nächtliche Gaſt eintreten mußte. Dieſe plötzliche Veränderung ihres ganzen Weſens konnte nicht anders, als einen wunderlichen Eindruck auf die Anweſenden hervorbringen. Die mitternächtliche Stunde, dieſe ſeltſame Belebung durch den hohl durch die Nacht klingenden Schlag an die Thüre, die Art und Weiſe ſelbſt, wie Luiſe, beide Hände vorgerichtet, mit hingebeugtem Oberleibe erſchien, die matte Beleuchtung durch eine ſchwach brennende Lampe, gaben der ganzen Szene etwas

Grauenhaftes, das beſonders Eliſabeth, die ſich näher an Vincenz ſchloß, empfand.

Indeſſen hatte ſich jenes Klopfen wiederholt. Die Frau vom Hauſe war hinausgegangen, um zu öffnen, und kehrte jetzt in Begleitung einer Perſon zurück, deren Erſcheinung alle überraſchte. Es war Seppi Flüeli mit ihrem Kinde. Sie trat mit ruhigem, gemeſſenem Schritte herein, ſah im Zimmer umher und grüßte Alle. Es zeigte ſich keine beſondere Veränderung in ihrem Aeußern. Man ſah, ſie hatte geweint, man hörte noch an dem raſchen und tiefen Odemholen, daß ſie den Weg aus ihrer Heimath hierher in großer Eile zurückgelegt hatte; allein aus ihrem ganzen Benehmen ſprach eine Faſſung, Entſchloſſenheit und Entſagung, welche nur aus einem ſehr ſtarken, das Unvermeidliche richtig würdigendem Gemüthe hervorgehn konnte.

Kaum hatte Luiſe die Unglücksgefährtin, für die ſie Seppi halten mußte, erblickt, als ein Strom wohlthätiger Thränen über ihre Wangen rann und die letzte Feſſel der Betäubung, deren Gefangene ſie bisher geweſen war, löſte. Sie ſchloß die bedauernswerthe Frau in ihre Arme, ſie bedeckte ihr Angeſicht mit ihren Küſſen und ihren Thränen, aber ſie ſprach noch immer nicht, ſie fühlte und erkannte ihren Schmerz, ſie fand nur nicht Worte, ihn zu bezeichnen. Seppi wußte, was in dieſem Augenblicke Luiſe empfand. Der Knabe Jageli hatte ihr die Todesbotſchaft von ihrem Manne überbracht, er hatte erzählt, wie und an wem er Ulli's Fall gerächt. Sie blickte Luiſen mitleidig an, auch in ihre Augen traten Zähren, aber in wenigen Augenblicken hatte ſie ihre Kraft wieder gewonnen und indem ſie der ſich nähernden Eliſabeth das unruhig werdende Kind hinreichte, ſagte ſie mit einem feſten Blicke auf Luiſen:

„Die Heiligen hatten mir ihn gegeben, ſie haben ihn wieder genommen. Er iſt zu ihnen gegangen in ihrem Dienſte, er wird wohl aufgenommen ſeyn von der hohen Muttergottes und dort bitten für mich und ſein Kind. Er war ein treues Blut, er hat mich nie gekränkt weder durch ein ſchweres Wort, noch durch eine harte Handlung, er war fromm und ſtarb in der Liebe zum Vaterlande und es muß ihm deshalb wohlergehen und die himmliſche Seligkeit kann ihm nicht fehlen. Seht, Jungfer Luiſe, das iſt mein Troſt! Gewiß findet Ihr in Euerm Glauben auch eine ſolche Beruhigung, wenn Ihr ſie nur aufſuchen und aufnehmen wollt in Euer Gemüth, wie das die Pflicht gegen Gott und gegen Euch ſelbſt gebietet!“

Es ließ ſich erkennen, daß die Kraft in der Stimme Seppi's ein Werk ihres ſtarken Willens, ihrer Selbſtbeherrſchung war. Als ſie jetzt nach der Leiche ihres Mannes fragte, ſprach ſie leiſer und unſicherer. Die Beſitzerin des Hauſes deutete ſchweigend auf die Kammer, wo ſchon Walter Brenni das traurige Geſchäft der Todtenwache übte. Luiſe ſchien Seppi's Ermahnungen wohl verſtanden zu haben; die Ergebung derjenigen, die mehr verloren, als ſie, ergriff ſie mächtig und erhebend. Sie wurde ſtill, ſie nahm Seppi's Arm und ging mit ihr in das anſtoßende Gemach. Vincenz hielt Eliſabeth, die folgen wollte, zurück.

„Laß ſie mit der armen Frau, deren Anhäherung ſchon wunderbar auf ſie wirkte, deren Gegenwart ihre Erſtarrung zu löſen vermochte, allein!“ ſagte er. „Ich hoffe, daß, wenn ſie wiederkehrt, ihre Seele wieder frei, ihr Geiſt wieder klar ſeyn wird! Das plötzliche Klopfen in dieſer Stunde, welche ſelbſt für den gebildeten Menſchen etwas Schaueriges in ſich trägt, warf den erſten Funken der Belebung in ihr Inneres, die Erſcheinung derjenigen, die in ihrem größern Unglücke mächtiger vor ſie hintrat, als das eigene Unglück in ihrer Bruſt ſtand, fachte jenen Funken zur Gluth an und nun wird das Beiſpiel einer kräftigen und frommen Entſagung dieſe Gluth beſänftigen und ſie zu der Milde eines ſtillen Kummers zurückführen. Vielleicht reift auch in ihrer Seele irgend ein ſtarker, großer Entſchluß! Sieh dieſes kleine Weſen, das ſchon ein wunderbares Ereigniß uns nahe brachte und das jetzt durch ein gemeinſames Unglück uns noch näher ſteht! Es lächelt, es weiß noch nichts von dem Elend, das ſtets lauernd über die Menſchheit hinzieht, oder in ſeinem Gemüthe, das dem Himmel verwandter iſt als das unſrige, vermag es die Unerheblichkeiten, die wir für jenes halten, beſſer zu würdigen und leichter zu ertragen. Wie ſorgſam hat es, troß der Eile, mit der ſie den ſchrecklichen Gang zu der Leiche ihres Mannes antrat, die Mutter gegen den Eindruck der Nachtluft verwahrt! Sie konnte ſich nicht von ihm trennen, ſie beſitzt von dem Todten nun nichts mehr, als dieſes heilige Erbe und die feſtſtehende Erinnerung ſeiner Treue, ſeiner redlichen Liebe."

„Dieſem Kinde ſoll es nicht an einem Vater fehlen, ſo lange der Name Waßmer noch einem Lebenden angehört;" erhob der Greis ſeine Stimme, indem er ſich näherte und ſeine Hand wie ſegnend, nach dem Kinde ausſtreckte. „Sein Geſchlecht und das unſrige ſind durch ein wunderbares Verhängniß mit einander verbunden. Sie haben Glück und Emporblühen mit einander getheilt, ſie theilen jetzt auch das Unglück. Ich will ſein Vater ſeyn und, wann der letzte meiner Tage gezählt worden iſt, wann ich abtrete von dem Schauplatze, auf dem die Menſchen ein thörichtes und ſündiges Spiel treiben, dann, Vincenz, fällt dir die Pflicht zu, für es zu ſorgen.“

Er nahm es in ſeine Arme und küßte es auf die Stirn. Es war ein rührender Anblick, als ſich das greiſe Haupt des hochgewachſenen Mannes zu dem bewußtlos mit ſeinem Händchen ſpielenden Kinde niederbeugte.

„Der Tod deines Vaters,“ fuhr er fort, „bewaffnete den Arm, der die mörderiſche Kugel nach meinem Sohne ſandte, aber dieſe ſchreckliche Erinnerung ſoll nie feindſelig zwiſchen uns treten, ſie ſoll nur an die Gleichheit unſrer Looſe, nur an ein innigeres Zuſammenhalten, das die Vorſehung ſelbſt geweiht, ermahnen!“

Er gab das Kind in Eliſabeths Hände zurück, die es hielt und an ihre Bruſt drückte, wie eine Mutter. Im Nebengemache war es indeſſen ſtill geblieben. Was hier vorging, trug nicht das Gepräge eines wilden, überſtrömenden Schmerzes; es trug den Charakter einer tiefen, friedlichen und ernſten Trauer, wie ſie einem Todten, der unbeſcholten gelebt hatte und rühmlich geſtorben war, gebührte.

Als Seppi, von Luiſen begleitet, in das kleine, ſchwach erleuchtete Gemach trat, fielen ihre Blicke zuerſt auf Walter Brenni, der zur Seite des Todten ſaß und in einem kleinen Gebetbuche las, deſſen Aeußeres verrieth, daß es ſeinem Beſitzer ſchon ſeit einer Reihe von Jahren zum täglichen Gebrauche diene. Sie reichte ſchweigend dem Bruder die Hand, der ſie ebenſo ſtumm annahm und dann mit einem Seufzer auf die Leiche deutete. Seppi näherte ſich, ohne daß eine merkliche Aenderung in ihrem Aeußern vorgegangen wäre, der Stelle, wo das Haupt des Todten lag. Hier kniete ſie nieder, ſah ihm einige Augenblicke ernſt in das ruhige Angeſicht und faltete dann die Hände zum Gebete. Auch Luiſens Hände fügten ſich in einander, ſie wollte für Lothar beten, für ſeine Ruhe, für ſeine Seligkeit. Aber ſie konnte nicht die Gedanken finden, um dieſe Bitte zuſammenzubringen. Unwillkührlich drängten ſich ihr allerlei Gebete aus ihrer Kindheit, die ſie Lothars Mutter gelehrt hatte, in der Sinne und ſie richtete dieſe an die Gottheit, in denen langes Wohlergehn, Glück und Frieden auf Erden erfleht wurden, ſtatt jener, welche der Ruhe, dem Heile eines Todten gelten ſollten. Nach und nach begann ſie die Bedeutung dieſer Gebete zu begreifen. Wie eine leiſe, troſtreiche Ahnung keimte es in ihrem Innern auf, daß dieſe Unfähigkeit für den Todten zu beten, ihr vielleicht von der Gottheit als eine Bürgſchaft, daß Lothar noch lebe, in die Seele gelegt werde. Jetzt erklangen in ihrer Erinnerung wieder jene Worte Walter Brenni's, die ſie wunderbar in dem frühern Zuſtande der Erſtarrung getroffen. Sie traten wie eine Flammenſchrift auf dunkelm Grunde aus einer grauen, trüben Zeit, von der ſie ſonſt keine Erkenntniß mehr hatte, hervor. Sie ſah nach dem Schützen. Sein Anblick vergegenwärtigte ihr die ganze Gewalt jenes Momentes und von einer neu auflebenden Hoffnung ergriffen, von der Sehnſucht geführt, einer Pflicht zu genügen, die ihr der Himmel durch die Stimme ihres Herzens zu gebieten ſchien, verließ ſie das Trauergemach und kehrte zu den ihrigen zurück.

Allen fiel die wohlthätige Veränderung auf, die ſich mit ihr begeben hatte. Eliſabeth gab das Kind, das ſie gehalten, an die Frau vom Hauſe, und ſchloß Luiſen, die jetzt ihre Liebkoſungen in der alten freundlichen Weiſe erwiederte, in ihre Arme. Nach einigen Augenblicken aber wandte ſich Luiſe von ihr ab, trat zu dem Pflegevater und ſprach in einem Tone, deſſen Feſtigkeit alle überraſchte:

„Ich habe den Tod geſehen und wie eine große, unläugbare Offenbarung iſt es über mich gekommen, daß Lothar nicht todt, nicht ſtarr und kalt, wie jener unglückliche Ulli Flüeli, ſeyn kann. Mir iſt, als wäre es unmöglich, daß ich noch lebte, wenn Lothar geſtorben wäre! Nicht wahr, Oheim, Sie zürnen ihm nicht mehr, Sie haben demjenigen verziehen, den Sie für todt hielten, Sie nehmen das Wort der Verſöhnung nicht zurück, wenn er in das Leben wiederkehrt, Sie entziehen auch unſerer Liebe ihren Segen nicht, der ſie weiht zu ihren heiligſten Pflichten?“

Ihre Blicke ruheten erwartungsvoll auf dem Angeſichte des Greiſes. Eine große Spannung, die ſeine Antwort löſen mußte, ſprach aus ihren Zügen.

„Wenn er lebt,“ verſetzte der alte Waßmer mit einem Blicke nach oben, „ſo hat der Himmel Großes an mir gethan und ich müßte taub gegen ſeine Stimme ſeyn, wenn ich ihr Gebot der Verſöhnung nicht achten wollte. Auch mein Wort iſt ein heiliges, ich habe es gegeben und, ob auch die Umſtände ſich verändern, unter denen es geſchah, ſo bleibt doch das Wort eines rechtlichen Mannes immer daſſelbe. Das Unglück hatte unſere Herzen von einander entfernt; es kehrte in einer ſchrecklichern Geſtalt wieder, um ſie auf's Neue zu vereinigen. Ja, Luiſe, Lothar iſt wieder mein lieber Sohn, ich denke alle Verhältniſſe hinweg, die gegen die wiedergeborene Vaterliebe ſprechen könnten, ich nenne dich meine Tochter und ſegne einen Bund, über dem noch Leben und Tod in einem Streite grauſamer Zweifel ſchweben!“

„Gottlob!“ ſagte mit einem tiefen Seufzer Luiſe und es war, als wälze ſich eine ſchwere Laſt von ihrer Bruſt. „So bin ich dann nun berechtigt, eine Wanderung anzutreten, zu der mir das Beiſpiel Seppi's den erſten Gedanken eingeflößt hat, die mir als die Erfüllung einer heiligen Pflicht erſcheinen muß. Ich will Lothar aufſuchen! Iſt er todt, ſo ſehe ich mich als ſeine Wittwe an, die über ihn trauern, die ſeine irdiſchen Ueberreſte zum Grabe geleiten muß; lebt er noch, vielleicht ſchwer verwundet, von aller Hülfe und Sorgfalt verlaſſen, ſo will ich ſeiner pflegen, wie es derjenigen geziemt, die beſtimmt iſt, jedes Leiden, wie jede Freude des Lebens mit ihm zu theilen."

Sie ſprach dieſen Entſchluß mit einer Beſtimmtheit aus, die ſeine Unerſchütterlichkeit verkündigte. Bald auch überzeugten ſich die Uebrigen, daß es eine vergebliche Mühe ſey, ſie von deſſen Ausführung abhalten zu wollen und es blieb nun nichts zu thun, als zu überlegen, welche Mittel und Wege am Beſten zum Ziele führen könnten. Vincenz, deſſen Leben an Erfahrungen ſo reich war und deshalb auch am Leichteſten jene Hülfsquellen eröffnen konnte, die in außerordentlichen Fällen dienten, war ſchon nach kurzer Zeit über das ſchwierig ſcheinende Unternehmen mit ſich im Reinen. Er verſprach bis zum Anbruche des Morgens Alles zu Luiſens Abreiſe vorzubereiten, er verließ das Haus, um, wie er ſagte, Erkundigungen einzuziehen, wohin ſich die fliehenden Feinde gewendet hätten, und die nöthigen Anſtalten, welche das Gelingen von Luiſens Plan bezweckten, und zugleich ihre perſönliche Sicherheit zum Gegenſtande hatten, zu treffen.

Für den alten Waßmer lag in dem Gedanken, daß der hoffentlich nur verwundete Lothar eine treue und liebevolle Pflegerin erhalten ſolle, etwas ſehr Beruhigendes. Er konnte ſich nicht bergen, daß der Entſchluß, den Luiſe gefaßt hatte, die Frucht einer innigen und edeln Liebe ſey, daß ſie eine Bahn betrete, die, indem ſie nicht ohne Gefahren war, nur auf eine unſichre Hoffnung hin an's Ziel führe. Eliſabeth ſah in Luiſens Unternehmen eine Handlung, die ihr die natürliche Folge einer ſtarken und unwandelbaren Liebe dünkte, zu der auch ſie im gleichen Falle ſich ohne Zaudern entſchloſſen haben würde und welche nur deshalb ſie in eine ungewöhnliche Bewegung verſetzte, weil ſie für die Freundin fürchtete, weil ſie, ſo vielen Beſorgniſſen um dieſe hingegeben, ſich von ihr trennen ſollte. Aber Luiſe ſelbſt ſchien, ſeitdem ſie ihrer Beſtimmung, ihrer That gewiß war, muthig, ſtark und ſelbſt heiter geworden zu ſeyn. Ihre Augen leuchteten, ihr Angeſicht war von friſcher Kraft belebt, ihre ganze Haltung feſt und ruhig. Alle Bemerkungen, die Eliſabeth, ſie auf zufällige Hinderniſſe und Unannehmlichkeiten, welche ihre Wanderung bieten dürfte, aufmerkſam machend, an ſie richtete, beantwortete ſie mit einer Ruhe und Klarheit, welche die Freundin überzeugten, daß es ihr nicht an geiſtigen Hülfsmitteln fehlen werde, ihrem Zwecke nahe zu kommen.

Im Nebengemache, wo Seppi und Walter noch immer bei dem Todten weilten, herrſchte indeſſen eine völlige Ruhe und Stille. Die beklagenswerthe Wittwe Ulli's war noch nicht wieder zum Vorſchein gekommen, als die Dämmerung des Morgens eintrat und Vincenz in Begleitung eines Mannes zurückkehrte, den er

Luiſen als ihren Begleiter, als einen vertrauten Bekannten vorſtellte, der ſie ſicher zu Lothar bringen werde und auf den ſie ſich in allen Fällen verlaſſen könne. Die Mädchen waren befremdet, in dem Manne, für deſſen Treue das Wort des Pflegebruders bürgte, denjenigen wieder zu erkennen, der in der Eigenſchaft eines Dieners der helvetiſchen Regierung, Landolin aus dem Pachthofe am Egeriſee abgerufen hatte, als er eben durch die verfehlte Verhaftung Walter Brenni's, durch Lothars Dazwiſchenkunft, eine tiefe Beſchämung erlitt. Der Mann trug daſſelbe Kleid, welches er damals getragen hatte, er war mit allen Zeichen eines Boten des unter dem Landvolke ſo ſehr verhaßten Directoriums ausgeſtattet. Er bemerkte die forſchenden Blicke der jungen Frauenzimmer. Er ſah ſelbſt an ſich herab, lachte und ſprach:

„Haltet Euch nicht an die Schale, ſondern an den Kern! Stille Waſſer ſind betrüglich und Gabriel Bendel kann ſo ſtumm ſeyn, wie ein Fiſch, wann es darauf ankommt, den Republikanern Wind vorzumachen. Dieſer Rock ſoll uns durchhelfen, wo es, wie in dem ſchönen Kriegsliede, heißt: Feinde rings um! und ich fürchte alle Späheraugen der fremden Ketzer nicht, ſeitdem ein gewiſſer Sergeant, der leider einen für ſeine ſchlechte Perſon zu guten Namen trägt, dahier wohlverwahrt iſt im ſichern Keller, hinter Schloß und Riegel. Aber laßt uns nicht zaudern, Jungferle! Noch iſt es ſtill im Thale und auch die Hirten brauchen nicht zu wiſſen, wohin Gabriel ſeine Feder bläst und mit wem er aus iſt auf eine geheime Expedition. Geſtern Abends ſpät iſt ein Nachen von Flüelen am Seeufer eingetroffen. Ich kenne den Schiffer und es ſoll mir nicht ſchwer werden, ihn zu gewinnen, daß er uns gen Küßnacht führt, wohin die Franzmänner ihre Flucht gerichtet haben. Vertraut nur feſt auf Gabriel Bendel! Er wird Euer treuer Ritter ſeyn und im Feuer und Waſſer Euch zur Seite bleiben, wie der heldenmüthige Prinz Tamino ſeiner Pamina.“

Vincenz verbürgte ſich nochmals für Gabriels Umſicht und Redlichkeit, dann rieth er ſelbſt Luiſen zur Eile, die in wenigen Augenblicken reiſefertig vor dem alten Waßmer ſtand.

„Sie ſollen von mir hören;“ ſagte ſie in einem Ton, indem ſie des Greiſes Hand ergriff, um ſie zu ihren Lippen zu führen, der aber dieſe Abſicht vereitelte und das Pflegekind auf die Stirn küßte. „Sie ſollen,“ fuhr ſie fort, „ſobald ſich irgend eine Möglichkeit dazu bietet, erfahren, ob und wie ich Lothar gefunden habe. Welchen Troſt, welche Freude bringe ich ihm mit, wenn er noch am Leben iſt, wenn noch die Rede ſeiner Luiſe in ſein Ohr, in ſeine Seele dringt! Iſt er dann auch krank und verwundet, ſo muß er geneſen, ſo muß der Gedanke mit dem Vater verſöhnt, von ihm geſegnet zu ſeyn, ihn mit friſcher Kraft zum Leben erfüllen. Bedarf er meiner nicht mehr, ſo kehre ich zu Ihnen zurück. Hier iſt mein Platz, bis Sie ſelbſt mich demjenigen, den Sie wieder an ihr Vaterherz aufgenommen haben, als unzertrennliche Lebensgefährtin zuführen.“

Der Abſchied war kurz, ergreifend, aber ohne Thränen. Noch lange ſahen Eliſabeth und Vincenz den beiden raſch hinſchreitenden Geſtalten nach, die endlich in den Morgennebel, der auf den Wieſen lag, aber, ſchon leichter und duftiger werdend, einen heitern Tag vorausſagte, verſchwanden.

## Sechſtes Kapitel.

Raſtlos muß ich ein flüchtig' Ziel verfolgen.

Der ſtürmiſche Jubel der ſiegestrunkenen Hirten dauerte noch den größten Theil des folgenden Tages. Nur wenige von ihnen waren durch die dringenden Vorſtellungen der Befehlshaber dahin zu bringen, daß ſie die nothwendigſten Wachpoſten gegen den Haken, gegen Steinen und das Seeufer hin, beſetzten. Als der Abend herannahete, verließen ganze Schaaren von ihnen den Flecken Schwyz, um in ihre Heimath zurückzukehren, wohin ſie ihre ländliche Beſchäftigungen und ein Verlangen, das ſich, ſelbſt in einer geringen Entfernung von der Wohnſtätte, in dem Schweizer Landmanne heimwehartig ausſpricht, riefen. Man hörte in verſchiedenen Zeiträumen die Melodieen der Kuhreigen, die in einzelnen

Thälern, aus welchen die Hirten zuſammengeſtrömt, einheimiſch waren, von den Alphörnern erklingen, man konnte deutlich bemerken, wie der belebende Ruf diejenigen, denen er vertraut war, gewaltig ergriff und unaufhaltſam nach der Heimath zog, an die er mahnte.

**Vincenz**, der zu einer Berathung mit den andern Anführern berufen worden, kehrte am Abende unmuthig zu ſeinem Vater und **Eliſabeth** zurück.

„Dieſes thöricht begonnene Unternehmen,“ ſagte er, „ſcheint noch ſchmählicher endigen zu wollen, als ich befürchtete. Man glaubt mit dieſer Handvoll Franzoſen, welche vor der Uebergewalt weichen mußte, ihre ganze Macht bezwungen zu haben, man träumt von gewonnener Freiheit und Sicherheit, die nach dieſen Heldenthaten niemand mehr anzutaſten wagen werde, man geht ruhig heim, weil die Zeit da iſt, die Kühe auf die Alp zu treiben, Tage lang mit untergeſchlagenen Armen in der Sennhüttte zu ſtehn und in den Topf zu ſehn, wo der Käſe kocht. In wenigen Tagen werden ſie die Folgen dieſes unbeſonnenen, abentheuerlichen Angriffes erfahren. Wir hätten mit der Menſchenanzahl, die beiſammen war, die feſteſten Punkte beſetzen, wir hätten uns halten, wir hätten dem Feinde Achtung einflöſen und ein ehrenvolles, Gut und Leben ſicherndes Abkommen treffen können. So aber iſt Alles verloren. Man geht nach Hauſe, um ſich einzeln abſchlachten zu laſſen, um da von den Feinde gefunden zu werden, wo kein Widerſtand möglich iſt."

„Du biſt erbittert, mein Sohn," verſetzte der alte **Waßmer**, „und die Erbittrung macht oft ungerecht. Dieſe Männer, die ſich jetzt in ihre Heimath zurückbegeben, ſind Familienväter; die Sorge für ein weites Hausweſen erheiſcht Ihre Gegenwart. Glaube mir, wenn man ihrer auf dem Schlachtfelde bedarf, ſo werden ſie bei dem erſten Ruf wieder bereit ſeyn, Blut und Leben dem Vaterlande zu opfern!"

„Ihr Wille iſt gut, ihr Muth findet nicht ſeinesgleichen," entgegnete ruhiger der Sohn, „aber ich fürchte ſehr, daß man uns ein zweites Mal nicht die Zeit laſſen wird, uns zu ſammeln und zu rüſten. Wir wollen uns auf Alles gefaßt halten! Wir haben die Freuden der Sieger genoſſen, auch die Leiden der Beſiegten können uns treffen.“

Er wandte ſich zu Eliſabeth und bemühete ſich, ihr, die beſorgt ſeine Rede angehört hatte, in einem ſcherzhaften Tone einige Scenen aus dem wilden Volkstreiben dieſer Tage darzuſtellen. Er erzählte, daß man nicht nur an ſeine eigene Freude, ſondern auch an die Beglückung andrer gedacht, indem man den größten Theil der Gefangenen, unter dieſen auch Landolin und ſeine Leute, ſo wie den Sergeanten Jean Bendel, habe entkommen laſſen. Die Wache, welche die Thüre des Gefängniſſes bewahrt, ſey von dem melodiſchen Klange der Gläſer im nahen Wirthshauſe unwiderſtehlich angezogen worden, ſie habe es für hinreichend gehalten, ihren Stutzen an der Wand neben der Gefängnißthüre aufzuſtellen, um durch dieſen ſich ſelbſt und ihre Wachſamkeit repräſentiren zu laſſen, und als ſie wieder zurückgekehrt, ſey ſie nicht wenig erſtaunt geweſen, die Thüre erbrochen, die Gefangenen entflohn und den Stutzen verſchwunden zu ſehn. Man hatte zwar den Gefangenen gleich nachgeſetzt, aber bis jetzt noch keine Spur von ihnen gefunden.

Am Abendtiſche kam man mit Seppi und ihrem Bruder zuſammen. Dieſer zeigte eine Unruhe, die ihm nicht gewöhnlich war. Er verließ oft ſeine Stelle und ging hinaus, wo ihn Vincenz, der ihm einmal nachfolgte, in einem träumeriſchen Hinſchauen nach den Gebirgen Unterwaldens, deren dunkle Umriſſe im Mondenſcheine mächtig hervortraten, fand. Seppi erſchien völlig gefaßt. Sie war ernſt, aber beſonnen, traurig, ohne ihre Geiſteskraft an dieſe Trauer zu verlieren. Sie ſprach zu Herrn Waßmer über die künftige Einrichtung ihres Hausweſens, ſie fragte ihn um Rath, ſie erlangte die beruhigende Gewißheit, daß, inſofern ihr bisheriger Grundherr unter den gegenwärtigen Verhältniſſen etwas hierüber beſtimmen konnte, ſie immer in dem Pachtbeſitze der Meierei am Egeriſee bleiben werde. Eliſabeth hatte Seppi bisher nur als ein unbeſorgtes, freundliches und heiteres Weſen gekannt, jetzt lernte ſie die junge

Wittwe als eine Frau von einem ſtarken Gemüthe, von einer Ruhe und Feſtigkeit des Characters, die nicht gewöhnlich waren, mehr lieben und höher achten.

Der nächſte Morgen war für das Begräbniß Ulli Flüeli's beſtimmt. Seppi folgte mit ihrem Kinde auf dem Arm der Leiche. Neben der Wittwe ging Walter Brenni, deſſen düſtre Blicke feſt an dem Sarge hingen, während Seppi's Augen oft von dieſem ab ſich auf das Kind wandten, als ſuche und hoffe ſie in ihm einigen Erſatz für den Verlornen. Sie war ſehr blaß, aber ihr Gang war feſt und man ſah ſie dann erſt weinen, als der Sarg in die Grube geſenkt wurde, als die Erdſchollen dumpf auf ihn niederfielen und Pater Cyprian über dem geſchloſſenen Grabe einige Worte, die das Gedächtniß des Verſtorbenen ehrten, ſprach. In einem weiten Kreiſe ſtanden die Freunde und Bekannten aus dem Egerithale, die freudig herbeigekommen waren zum Kampfe und nun trauernd über den Verluſt eines lieben Nachbarn wieder zurückkehrten. Vincenz und ſein Vater hatten neben der Wittwe und ihrem Bruder ihre Stellen eingenommen. Die ganze Scene war geeignet, einen großen, zugleich ſchönen und erhebenden Eindruck hervorzubringen. In dieſer reichen, herrlichen Natur, die ringsum ihre ſchützenden Wächter aufgeſtellt zu haben ſchien, leuchtete auf einem Wieſenabhange der freundliche Kirchhof von Schwyz, mit ſeinen blumengeſchmückten, vergoldeten Kreuzen ſo lieblich empor, wie ein Kind, das vertrauungsvoll in den Himmel hinauflächelt, das, des Erdentands vergeſſend, ſeine Händchen zu ihm erhebt, um ihn zu ſich herabzuziehn oder ſich zu ihm hinaufzuſchwingen. Mit friſchen Grün, Blumen, welche die Kloſterfrauen und ihre Schülerinnen gar künſtlich verfertigt, bunten Bändern und Gold geſchmückt, glich Alles eher einer ſchönen, höhren Geburtstagsfreude, als einem Trauerplatze, einer Todtenſtätte, die ja immer auch als Saatfeld eines neuen Lebens angeſehen werden kann.

Die Männer aus dem Eherithale hatten nur den Schluß der Feierlichkeit abgewartet, um die Rückkehr in ihre Heimath anzutreten.

Zu ihnen geſellte ſich Seppi, die, wie ſie ſagte, nun die doppelte Elternſorge für das Kind zu tragen hatte und, indem ſie dem Verlornen ein treues Andenken in ihrem Herzen bewahrte, nichts unterlaſſen wollte, was dem Zurückgebliebenen zu Nutzen und Wohlergehen gereichen konnte.

„Der Hausherr fehlt nun für immer," ſagte ſie zu Eliſabeth, von der ſie im Vorübergehn einen herzlichen Abſchied nahm, „ſein Auge hat der Tod geſchloſſen und es kann nicht mehr wachen über Ordnung und Gehorſam des Geſindes; da muß nun der Blick der Hausfrau um ſo aufmerkſamer ſeyn und wenn es ihr auch manchmal ſchwer fällt, ſo ſtärkt ſie der Gedanke an ſein Kind, für das ſie ſorgt und ſchafft. Lebt wohl, Jungfrau Eliſabeth! die heilige Jungfrau laſſe es Euch wohlergehen und Euerm Hochzeiter."

Ehe ſie ſich entfernte, warf der Greis gegen ſeinen Sohn die Frage hin, ob es nicht beſſer gethan ſey, ſich ebenfalls zurück ins Egerithal zu begeben, als hier am fremden Orte, unter Fremden zu weilen? Vincenz aber ſchüttelte bitter lächelnd das Haupt.

„Wie ſich Alles anläßt,“ erwiederte er, „ſo werden wir uns bald nirgends beſſer befinden, als da, wo uns die meiſten Wege zur Flucht offen ſtehn, und das iſt hier, wo die Nähe des Sees, die vielen Thäler und Bergſchluchten ein verborgenes Entkommen begünſtigen. Wie leicht trägt uns ein Kahn, den der Einzelne zu lenken vermag, hinüber an das jenſeitige Ufer, wo wir in den hohen Alpthälern der Surenen eine Sicherheit finden, die keines Feindes Auge erſpäht, oder hinab nach Uri, wo uns nur wenige Stunden Wegs von der Grenze Italiens trennen? Iſt uns die Flucht zu Waſſer verſperrt oder ziehen wir die zu Lande vor, ſo führt uns eine Bergwandrung, deren Beſchwerden Eliſabeth wohl zu ertragen vermag, in den abgelegenen Hintergrund des Sihlthales. Dort habe ich ſichre Freunde, dort finden wir Verſtecke, wo uns niemand aufſucht!“

Sie ſtanden vor dem Hauſe, deſſen Beſitzerin ſie als gerngeſehene Gäſte aufgenommen hatte, und verfolgten mit ihren Blicken den ſchon fernen Zug der Landleute, in deren Mitte Seppi, ihren Gram gegen die Außenwelt feſt verſchloſſen im Herzen, dem heimathlichen Thale zuſchritt. Nicht wie die andern Hirten, mit Tanz und Klang der Alphörner, zog die Schaar aus Egeri heim. Eine ernſte Trauer herrſchte in ihren Reihen und wenn etwas laut wurde, ſo war es das Murmeln eines Gebetes zum Heile der Seele deſſen, der ſo unverwartet aus ihrer Mitte geriſſen worden war.

Noch ſahen Eliſabeth, der alte Waßmer und Vincenz nach der Gegend hin, wo vor einigen Augenblicken der Zug verſchwunden war, als Walter Brenni, mit Stutzen und Waidtaſche gerüſtet, vor ſie hintrat und, indem ein unruhiges Feuer aus ſeinem ſonſt düſtern Blicke leuchtete, zu dem Junker ſagte:

„Es hält mich nicht mehr hier! Ich habe keine Ruhe, ich fühle mich beängſtigt und immer iſt es mir, als müßte der Mythen über mir zuſammenbrechen und mich nur allein unter ſeinem ungeheuren Grabhügel begraben! Seht hin, ob er nicht wankt, ob er ſich nicht ſenkt und nach mir herabreicht? Bei allen Heil'gen, ich werde furchtſam, wie ein Kind, wenn ich noch länger bleibe! Dieſer Mythen ſteht da, wie ein grauer, geſpenſterartiger Rieſe und das Kreuz auf ſeinem Gipfel kommt mir vor, wie das Kreuz auf meinem Grabe. Ich will aber dort nicht liegen, wenn ich todt bin. Seht die freundlichen Berge von Unterwalden, wie ſie locken und laden im Sonnenglanze! Dahin ruft es, dahin zieht es mich! Dort," fuhr er ruhiger und wehmüthig fort, „ſteht ein alter Ahorn — ihr wißt, wer darunter ſchlummert, nun ſchon Monate lang — dort ſteigt ein Hauch des Friedens und der Ruhe aus einer Grabſtätte empor, nach dem ſich mein Herz ſehnt, weil er ihm Kraft giebt, noch länger zu tragen und zu kämpfen. Ich muß zu dem alten Ahorn wallfahrten. Als ich Ulli Flüeli fallen ſah, da kam es mir in den Sinn, daß es mir ebenſo gehen könne wie ihm, daß mich des Feindes Kugel unerwartet abrufen könne, ehe ich noch einmal in Unterwalden war und auf dem Grabhügel gebetet.

unter dem das Herz ruht, das ein Stück von dem meinigen war. Ich muß hin. In wenigen Tagen bin ich zurück oder auch früher, wenn vielleicht auf's neue die Flammen von den Hochwachten aufſchlagen und wieder zum Freiheits- und Rachekampfe auffordern.“

Vincenz hatte ſich ſo ſehr an Walters Geſellſchaft gewöhnt, daß ihm dieſe Eröffnung unangenehm ergreifen mußte. Er hatte auf ſeinen Beiſtand in den Ereigniſſen der nächſten Zeit, die er als Gefahr bringend erkannte, gerechnet, er hatte ſich ſelbſt feſter und kräftiger gefühlt, indem er einen Mann in ſeiner Nähe wußte, der ihm helfen konnte diejenigen beſchützen, für deren Sicherheit er allein eine Sorge, eine Furcht empfinden konnte. Dennoch ſah er ein, daß ihm kein Recht zuſtehe, den ſchwermüthigen Mann von einem Unternehmen zurückzuhalten, in dem er wähnte, eine Beruhigung zu finden, die ſich auf immer von ihm gewandt hatte, eine Seelenkraft, die nur im wilden Schlachtgetümmel, in Augenblicken hoher Gefahr ſich vorübergehend zu erheben vermochte.

„Geh' mit Gott, Walter!“ ſagte Vincenz und reichte ihm die Hand, „gehe hin, wohin es dich ruft und möge dir der Himmel den Troſt in's Herz ſenden, deſſen du bedarfſt! Aber vergiß auch unſrer nicht. Glaube mir, die Freiheitsflamme iſt für immer erlöſcht auf dieſen Bergen und dem kurzen Tag folgt eine Nacht von langer Dauer, voll böſer Träume und Erfahrungen. Harre nicht, bis ein Licht von der Hochwacht dich in unſere Nähe ruft! Wenn ein düſtres Gerücht zu dir dringt, daß der Feind in ungeheurer Uebermacht, wie eine Wetterwolke, gegen welche die Menſchen keine Waffen haben, über die Berge heranzieht, um ſich verheerend in die Thäler zu ergießen, um einen kurzen Siegesrauſch mit ſchwerem, dauernden Elende zu beſtrafen, dann gedenke unſerer, dann eile, fliege herbei, denn.“ ſchloß er ſo leiſe ſeine Rede, daß nur Walter ſie vernehmen konnte, „ich ſtehe jetzt nicht allein: Vater und Braut habe ich zu führen und zu vertheidigen!“

Der Schütz antwortete nichts, aber er drückte des Junkers Hand in einer Weiſe und begleitete dieſen Druck mit einem Blicke, welche die Verſicherung enthielten, daß man im Nothfalle ſeiner Nähe, ſeiner Hülfe gewiß ſeyn könne. Dann trat er ſeinen Weg gegen das Seeufer hin an, mit raſchern Schritten, als gewöhnlich, in einer Eile, die ſeine innere Bewegung an den Tag legte.

Von der Schönheit des Morgens zu einer Wanderung durch das reizende Thal angezogen, folgten Vincenz und Eliſabeth dieſer freundlichen Einladung, während der alte Waßmer ſich in das Haus begab, um hier einen Brief an ſeinen Freund, den Geiſtlichen in Zürich, zu ſchreiben, zu deſſen Beförderung er in den nächſten Tagen Gelegenheit zu finden hoffte.

Das junge Paar vergaß in der großartigen und dennoch anmuthigen Umgebung der Sorgen des Augenblicks und überließ ſich ganz dem mächtigen Eindrucke, dem ſich ohnehin ein gefühlvolles Herz nicht leicht verſchließen konnte.

„Die richtige Betrachtung und Würdigung der Schönheiten der Natur,“ hob Vincenz an, indem er an der Seite ſeiner Braut ſeine Schritte jenem romantiſch gelegenen Landhauſe, Siti genannt, zulenkte, von welchem ein anmuthiger Waldweg zu einer einſamen Kapelle und Einſiedelei führt, wo die entzückendſte Ausſicht dem Auge des Naturfreundes ſich eröffnet, „iſt ein großer Vorzug der gebildeten Klaſſe vor dem rohen Haufen, der eben in einer friſchen, blumigen Wieſe nichts ſieht, als einen gedeckten guten Tiſch für ſeinen Viehſtand und nach dem perſpektiviſchen Reize einer Gegend nur die Entfernung bis zu einem gewiſſen Ziele, das er eben zu erreichen beabſichtigt, zu ermeſſen verſucht. Mein einſames, ſtilles Leben in den Hochalpen hat mich dieſen Vorzug ſchätzen gelehrt. Schon das Bewußtſeyn, daß ich im Stande war, jede wunderbare Scene der Natur, da wo ſie ihre Gletſcherwüſten, mit den koloſſalen, farbenſpielenden Eisbergen zeigt, wie da, wo ſich plötzlich neben einer ſolchen ſtarren und lebloſen Welt, ein lachendes freundliches Alpthal mit friedlichen Hütten und glücklichen Menſchen bietet, als eine harmoniſche Kunſtſchöpfung betrachten zu können, brachte mich im Geiſte denjenigen näher, die ich liebte und die ebenſo dachten und empfanden wie ich.

Ich kann dir ſagen, Eliſabeth, ich habe oft auf einem moosbedeckten Stein gelagert, mitten in einem Eismeer, durch deſſen tiefe, roſenrothe Spalten ein Gletſcherwaſſer rauſchte, nur die gewaltigen Maſſen der Urfelſen und Eisberge vor meinen Augen, ſo glückliche Momente verlebt, wie ſie mir, getrennt von dir und entfernt aus dem väterlichen Hauſe, nur werden konnten. Der Friede auf jenen Höhen, der ſich der Seele mittheilt, iſt ein unbeſchreiblich ſchönes Gefühl. Man findet ſich hinweggerückt aus dem kleinlichen Treiben der Menſchen, erhoben über die Schwächen, die uns regieren und beläſtigen. Und dieſes iſt dennoch nur die Empfindung, die aus dem Bilde auf uns übergeht, nicht ſeine Erkenntniß. Stundenlang hat es mich ergötzt, die großartigen Darſtellungen der Natur in ihre Einzelnheiten zu verfolgen und zu bewundern. Nichts iſt intereſſanter, als das reiche, wechſelvolle Spiel des Lichtes an den Schnee- und Eiszirkeln. Ein leichter Nebel, der in der Atmoſphäre aufſteigt und den dort unſer Auge nicht bemerkt, bringt das wunderlichſte Farbenbild auf jenem hellglänzenden Grunde hervor. Ein Eisberg, der eben noch zu einer ungeheuren Wand mit andern verſchmolzen erſchien, zeigt ſich im nächſten Augenblicke ſcharf abgeſchnitten auf einem bläulich glänzenden Grunde, den ein andrer bildet, auf welchen die Sonne durch ein Wölkchen niederſcheint und, wie durch ein magiſches Wirken veranlaßt, tritt nun plötzlich ein weites Amphitheater koloſſaler Bergſtufen, jede in einem eigenem Farbenlichte, da hervor, wo noch vor kurzem nur eine einzige, weißglänzende Wand zu erblicken war. Die Strahlen der Sonne haben ſich in dem Wolkenduſte gebrochen, ſie fallen abgeſondert und ſondernd nieder und die verſchiedenen Eislagen jener Bergſtufen ſpiegeln ſie in mañichfaltigen Farben wieder. Wenn nun in dieſer ruhigen, nur in Licht und Farben lebenden Landſchaft plötzlich eine Heerde Gemſen erſcheint, deren flüchtiger Fuß leicht über die Schneefläche hinſchwebt und das zarte, ſchöne Thier mit Windeseile in ferne Bergſchluchten trägt, oder wenn das Geräuſch eines über unſerm Haupte kreiſenden Adlers uns der Betrachtung der wunderbaren Scene entreißt, oder wenn auch in noch höhern Regionen, wo weder Gemſe noch Adler mehr ihre Wohnungen aufſchlagen, nur ein verirrter Schmetterling uns begegnet, dann, Eliſabeth, erinnert uns dieſes Bild eines regen Lebens an das Leben ſelbſt, an die Menſchen, die tief unten heimiſch ſind und die bei allen ihren Schwächen, ihren Fehlern doch immer dem Herzen vertraut bleiben und es zu ſich hinziehn, weil es auch dieſen Fehlern und Schwächen nicht fremd iſt!“

„Ich glaube nicht, Vincenz,“ erwiederte Eliſabeth, den dämmerigen Waldweg betretend, den ſie während dieſer Rede erreicht hatten, „daß dieſe mächtigen und großen Ausſtellungen der Natur einen ſo wohlthätigen Eindruck auf mich machen dürften, wie ein ſanfteres, vertrauteres Bild, in welchem ich auch das Treiben der Menſchen gern ſehe, ohne gleich an ſeine Irrwege zu denken. Jene Einſamkeit in der Eiswüſte, jene ungeheure Berggipfel, die ſich uns dort nahe drängen, möchten eine ängſtliche Empfindung in meiner Bruſt erwecken, während doch eine vollkommene Freiheit der Gefühle ein nothwendiges Erforderniß der Empfänglichkeit für ſie iſt. In grünen Wieſenthälern, an ſanftgewölbten Bergen, an dem Ufer eines ruhigen See's, der gegen jeden Sturm geſchützt iſt, fühle ich mich heimiſch und ein ſolches Bild der Heimathlichkeit nehme ich gern in mein Herz auf, indem ich mich zugleich an ſeinen Reizen, die mir reicher ſcheinen, als jene deiner Landſchaft, mit dem Blicke einer Freundin der Kunſt, die gern durch dieſe ihre Erinnerungen an die Natur ſelbſt nährt, ergötze.“

„Du kennſt den Zauber noch nicht, den jenes erhabene Schauſpiel auf unſre Seele übt;“ verſetzte Vincenz. „Auf jenen einſamen Höhen ſtehn wir dem Himmel näher und es dünkt uns, als ſey ſchon ein Theil unſrer irdiſchen Feſſel abgeſtreift. Dort iſt die vollkommene Freiheit zu Hauſe, die unſre Gefühle reinigt, denn kein Schmerzenslaut des Lebens über Gewaltthat und Unterdrückung bringt dort hinauf.“

„Laß mir mein Paradies auf Erden,“ ſagte lächelnd das Mädchen, „und ich will dir das deinige, das du zwiſchen Himmel und Erde angebaut haſt, nicht antaſten! Mit dem Muthe, mit der Verwegenheit der Männer ſtimmt es überein, daß ſie das Außerordentliche, der Sinne ſich Bemächtigende, lieben. Wir Frauen mögen uns mit unſern Liebhabereien nicht gern weit von unſerm häuslichen Kreiſe entfernen und erfreuen uns gern derjenigen Dinge, die von dieſem, oder von einem ähnlichen Verhältniſſe aus, unſer Auge erreichen kann."

„So wirſt du hier eine Befriedigung finden, wie ſie in deinen Wünſchen liegt;" verſetzte der junge Mann und führte die Braut auf eine freie Stelle hinaus, wo, neben einer Kapelle und der einfachen Wohnung eines Waldbruders, das Auge der reizendſten Ausſicht in eine weite, idylliſche Gegend genoß.

Eliſabeth ſtand in freudige Bewunderung verloren. Ueber friſch ergrünende, von ländlichen Wohnungen und Knospen treibenden Obſtbäumen geſchmückte Fluren, ſchweifte das Auge in ein ſchönes Thal, das von thätigen Menſchen und weidenden Heerden belebt wurde. Dann zog es der Silberſpiegel des Lowerzerſee's, der grasreiche Rigi, der waldige Roßberg an, welche zu beiden Seiten des lieblichen See's aufſtiegen und eine ungeheuere Pforte bildeten, durch die man nach den blauen Bergen von Zug, Luzern und Aargau hinüberblickte. Bei einer kleinen Wendung trat neben dem ſchönen, ſanftgebildeten Rigi der Vierwaldſtädterſee hervor, und hinter ihm erſchienen die Berge Unterwaldens, das Buochſer- und Stanzerhorn bis hinauf zu dem gletſcherumgebenen Titlis. Es war ein Bild, das jenem Frieden, der dem ſanften Charakter Eliſabeths entſprach, vertraut war, ohne in eine zu große Weichheit überzugehn, der wiederum die ruhige Stärke ihres Gemüthes nicht wohlwollte.

„Wir bewohnen ein ſchönes Land,“ begann nach einer kurzen Stille Vincenz, „ein Land, das durch die Thaten unſerer Väter geheiligt iſt, das ſie, wohin wir blicken, in unſere Erinnerung zurückrufen würde, wenn wir ihrer je vergeſſen könnten. Ueberall iſt heiliger, von der Freiheit, von der Geſchichte geweiheter Boden. Dort liegt Steinen, wo Werner Stauffacher und ſeine Frau Margaretha Herlobig wohnten und dieſe in die Seele ihres Mannes den erſten Gedanken, die Tyrannei der Vögte zu ſtürzen, warf. Siehſt du dort jenſeits des Waldſtädterſee's den dunkeln Einſchnitt in eine kleine Bucht, die ein mächtiger Berg überragt? Das iſt das Grütli, wo die drei Männer tagten, und über ihm ſchwebt der hohe Seelisberg mit einem wunderbaren See auf ſeinem Gipfel, von dem niemand weiß, woher er ſeine Waſſer nimmt. Jene dunkle Felſenmaſſe dieſſeits des See's iſt der Achſen. An ſeinem Fuße liegt die Tellenplatte. Da wagte der kühne Schütz den rettenden, gewaltigen Sprung, da ſchleuderte er des Geßners Fahrzeug weit hinaus in den See, ein Spiel der Winde und Wellen! Und dort drüben die Berge von Unterwalden! In ihnen lebte das Geſchlecht der Winkelriede, deren Söhne den Drachen tödteten und die Schlacht von Sempach gewannen! Dort ward Arnold von Melchthal geboren, dort ſind noch die Trümmer des Zwinghofes zu ſehen, die er brach, dort wirkte der fromme Bruder Claus, deſſen Rath und Beiſpiel dem Vaterlande Segen brachte. Ja, Eliſabeth, es iſt ein ſchönes Land, aber auf dem ſchönen Lande laſtet das Unglück und ich ſehe nun ein, daß die alte Einigkeit, die alte Kraft es abzuwälzen in den Söhnen des Landes erſtorben iſt! Ich habe nach einem ſchönen Ziele geſtrebt, aber es verſchwindet, wie ein Traum, und die Wirklichkeit, die ich zu erkennen anfange, bietet keinen Erſatz für das, was ich nothgedrungen aufgebe. Wir haben für Andere getragen und gekämpft! Fremde Herren werden den Boden dieſes Landes zum Tummelplatze ihrer Kämpfe machen, es wird unſäglich elend werden, dem Volke wird keine Stimme über ſich zuſtehn und man wird ſeiner ſo wenig achten, wie der Wanderer eines Wurms achtet, den ſein Fuß zertritt."

Während er ſich abwandte und von Eliſabeth begleitet am Rande der Waldung in das Thal hinabſtieg, ſuchte das Mädchen durch Betrachtungen heiterer Art ihn von den melancholiſchen Gedanken abzubringen, in die ein Blick auf die Lage des Heimathlandes ihn verſetzt hatte. Es war ihr beinahe gelungen, als ſie, von einer andern Seite in den Flecken Schwyz zurückkehrend, an dem Kapuzinerkloſter ein reges Leben bemerkten, deſſen Bedeutung Vincenz bald erkannte. Die frommen Väter waren wieder eingezogen in das Haus, aus dem ſie das Gebot der bisherigen Gewalthaber verwieſen; Männer, Greiſe, Weiber und Kinder waren emſig beſchäftigt, ihnen allen Hausrath, deſſen ſie bedurften, und eine Fülle von Lebensmitteln zuzutragen, die wenigſtens an Ueberfluß grenzte.

„Das ſind diejenigen,“ ſagte unwillig Vincenz, indem er haſtiger in den Flecken hinabſchritt, „die Alles, was aus dem Muthe und der Kraft des Landmannes Tüchtiges für das Land hervorgehen konnte, verdorben haben. Ihre ſtarre Selbſtſucht, ihr blinder Haß, ihr unzeitiger Glaubenseifer lehnten ſich gegen jeden beſſern Rath auf und opferten diejenigen, von denen ſie für unmittelbare Werkzeuge eines göttlichen Willens angeſehen wurden. Jetzt wähnen ſie ſich wieder in ſicherer, unerſchütterlicher Herrſchaft. Die Verblendeten! Wenige Tagen werden hinreichen, ſie dieſen ſtolzen Träumen zu entreißen.

Wenige Tage, Eliſabeth!“ wiederholte er bedeutungsvoll. „Auch uns trifft, was dieſe nahe Zukunft bringen wird,“ ſetzte er düſter hinzu.

„Du weißt, daß ich bereit bin, jede Beſchwerde, jede Entbehrung mit dir zu ertragen,“ antwortete zärtlich Eliſabeth. „Du haſt geſehn, welche Kraft in Luiſen die Liebe erzeugte. Hältſt du meine Liebe minder ſtark, als die ihrige?“

Da erheiterte ſich das Angeſicht des jungen Mannes, er lächelte freundlich zu der ſchönen Braut hinab, die mit ſanften, aber feſtem Blicke zu ihm aufſah, und ſagte im Tone einer beruhigenden Ueberzeugung:

„Wir werden auch in dieſem Sturme nicht untergehn! Wer kann ſtärker ſeyn im Dulden und Harren, als du, meine Eliſabeth, mit dem Frieden, mit dem feſten Gottvertrauen in deiner Seele?“

Sie hatten ihre Wohnung erreicht. Der Vater trat ihnen entgegen und bei dem Anblicke der jungen Leute wich für einige Augenblicke der Ausdruck der Beſorgniß wegen des Schickſals Lothar's von ſeinem Angeſichte, um dem der Freude über das blühende Brautpaar Raum zu geben.

## Siebentes Kapitel.

Zu ſchiffen in dem wüth'gen See; das heißt
Nicht Gott vertrauen, das heißt Gott verſuchen.

Dem frohen Taumel, welcher der leicht errungene Sieg über ihre Bedränger veranlaßte, mußte bei dem verſtändigern Theile der Landleute bald ein ernſtes Nachdenken folgen, das ſie das Mißliche ihrer Lage erkennen, die Rückwirkungen ihrer Handlungsweiſe fürchten ließ. Vergebens erwartete man eine Nachricht von neuen Siegen der Oeſterreicher, vergebens die Kunde, daß die Franzoſen von jenen gedrängt, das Schweizergebiet verlaſſen hätten. Keine der Hoffnungen, mit denen man ihnen geſchmeichelt hatte, ging in Erfüllung. So kam es, daß am nächſten Tage eine dumpfe, ahnungsvolle Stille auf dem Flecken und dem Thale von Schwyz lag. Schweigend und nachdenklich ſah man die Hirten nach dem Kloſter der Kapuziner gehen, um in den Verſicherungen der frommen Väter neues Vertrauen, neuen Muth zu finden. Der Tag, der dieſem folgte, war der erſte des Maien. Sonſt regte ſich in frohen Klängen, in dem muntern Treiben der Hirten und Heerden, die zum erſtenmale zur Alp zogen, an dieſem Tage ein heitres, friſcherwachendes Frühlingsleben in dem reizenden Thalgrunde; heute aber ſchwiegen die Alphörner, die Hirten ſtanden finſter in der Thüre ihrer Wohnungen und ſahen beſorgnißvoll nach dem Hakenpaſſe hinauf, die Heerden wurden von den Knaben immer in der Nähe der Häuſer gehalten.

Am Abende dieſes Tages kam Vincenz, der auf Erkundigungen ausgegangen, in großer Bewegung zu ſeinem Vater und Eliſabeth zurück.

„Das Unglück bricht ein,“ ſagte er, „und es bleibt uns nichts übrig, als durch die Flucht ihm auszuweichen. Vom Züricherſee zieht eine Uebermacht der Feinde gen Einſiedeln heran, der nur die thörichſte Verwegenheit ſich widerſetzen könnte. Die Rache iſt ſchnell und ihr Gang iſt zermalmend. Jeder Widerſtand wird auch unmöglich durch das raſche Vordringen der Feinde, die ſchon alle feſten Punkte beſetzt haben. Kommen Sie, mein Vater, komm, Eliſabeth! Wir wollen den See hinab nach Altdorf, von dort können wir, wenn es die Umſtände erfordern, nach Graubünden und weiter nach Deutſchland, wo unſere Freunde uns Schutz und Unterſtützung nicht verſagen werden!“

„Wie,“ entgegnete finſter der Greis, „ſollen wir die erſten ſeyn, eine Sache zu verlaſſen, die uns recht und heilig dünkt? „Sollen wir einer Gefahr aus dem Wege gehen, der andre vielleicht ſich muthig ſtellen?“

„O, mein Vater,“ verſetzte Vincenz, „ich habe in der letzten Zeit ſo bittere Erfahrungen gemacht, daß ich mich oft zweifelnd frage, ob denn dieſe Sache, in ihrem Urquell recht und heilig, aber durch diejenigen, die ſie zu ihren eigenſüchtigen Abſichten mißbraucht, entſtellt, noch der Opfer werth iſt, die ein Mann, dem es um das Gottesgeſchenk der Freiheit gilt, mit ſeinem Blute und Leben bringen kann? Ich bin aus dem ſchönen Traume meiner Jugend erwacht und, gereift in den zahlreichen Erfahrungen einer kurzen Zeit, ſehe ich vor mir eine häßliche, höhnende Wirklichkeit. Nicht für die Freiheit, nicht für das Vaterland habe ich gekämpft, geblutet, entbehrt und entſagt; nein, für eine Sklaverei andrer Art, für eine ſolche, die nicht nur die Perſon und das Eigenthum bedroht, ſondern auch die heiligſten Güter des Menſchen, ſeinen Geiſt und ſeine Gefühle, in ihre Feſſeln ſchlägt! Dieſe Sklaverei ſcheint mir die ſchimpflichſte von allen. Der ächte Freund des Vaterlandes ſteht auf einem öden Flecke der Vereinſamung, auf einer wüſten Inſel, welche die Wellen, die von allen Seiten anſchlagen, zu überſtrömen drohen. Er kann den Gedanken nicht ertragen, die ſchöne Heimath unter der Herrſchaft der Fremden zu ſehen, er erkennt mit blutendem Herzen den Zwieſpalt, der ihre Söhne gegeneinander bewaffnet, er kann ſeinen Arm nicht den Anſprüchen derjenigen leihen, die freilich die alte Freiheit im Munde führen, aber nur ſich meinen und den Zwang, den ſie den Geiſtern auferlegen wollen. Ihm bleibt nichts übrig, als trauernd das Vaterland zu verlaſſen und in der Ferne deſſen beſſere Zukunft zu erwarten, denn wie er ihm auch dienen, wie er für es handeln möchte, ſo dient er dem Unrechte, der Willkühr und der Selbſtſucht."

„Sollte es dahin gekommen ſeyn?" erwiederte nach einigem Nachdenken der alte Waßmer. „Sollte der Wahn und der Despotismus eine ſo unumſchränkte Herrſchaft gewonnen haben, daß ſie auch das Gute, es zum Verderben wendend, in ihren Kreis riſſen?"

„Es iſt dahin gekommen!" ſagte in einem traurigen Tone der Sohn. „Alle Anſtrengungen, welche aus dem urſprünglichen Muthe und der Kraft des Volkes hervorgehn, werden unter der Leitung derjenigen, deren Gebote es ſich unbedingt unterwirft, zu einem Quell unverſieglichen Elends. Es wäre Sünde, länger mit jenen verbunden zu bleiben, die dieſes Elend herbeiführen, nachdem wir ihr Treiben und Trachten erkannt haben. Wir wollen dieſe Sünde fern von uns halten, mein Vater! Laſſen Sie uns auswandern — ja, mein Vater, dieſes iſt das bittre Wort — laſſen Sie uns in der Ferne Wünſche für die Heimath pflegen, die ihr wenigſtens keinen Unſegen bringen, wie unſere Thaten!“

Eliſabeth hatte im Laufe der letzten drei Tage bemerkt, daß der Geiſt ihres Geliebten in einem Kampfe von Zweifeln befangen ſey, deſſen Reſultat der Vorſchlag war, den er jetzt ſeinem Vater machte. Sie hätte nicht lieben müſſen, wie ſie liebte, ſie hätte ſich nicht nach dem Glücke eines friedlichen Hauslebens ſehnen müſſen, wie es ihr mit Vincenz in ihren ſchönſten Hoffnungen vorſchwebte, wenn nicht dieſer Entſchluß plötzlich erheiternd und belebend in ihre Seele gedrungen wäre! Aber ſie gedachte auch Luiſens. Wer war gewiß, daß Lothars Schickſal die günſtige Wendung genommen hatte, mit der man ſich ſchmeichelte? Und ſelbſt in dieſem Falle — konnte Luiſe länger bei dem Geneſenden bleiben, als es deſſen Pflege erforderte und erlaubte? Sie theilte dem Bräutigame ihre Einwendungen mit. Sie verbarg nicht, wie ſie der Blick in die Zukunft, die ſein Wort eröffnet hatte, entzückte, ſie ſprach aber auch ernſt von der Pflicht, die Freundin nicht in ihrer ungewiſſen Lage zu verlaſſen.

„Sorge nicht um Luiſen!“ ſagte in einem beruhigenden Tone Vincenz. „Ihr wie uns legt das Schickſal herbe Erfahrungen auf, aber auch ſie wird in dieſer Schule auf ſich vertrauen, ſich ſelbſt helfen lernen. Hat der Himmel unſere Wünſche erhört, iſt Lothar noch am Leben und gelingt es ihrer Pflege, ihm dieſes zu erhalten, ſo bin ich überzeugt, daß er ſie unſerm geiſtlichen Freunde in Zürich zuführt, wenn er ihrer nicht mehr bedarf; hat aber jene verhängnißvolle Kugel ſeinem Leben ein frühes Ziel geſteckt, dann iſt der vertraute Führer, den ich ihr mitgegeben, bereits angewieſen, ſie in dem Falle, daß die Rückkehr hierher gefährlich ſcheinen möge, ebenfalls zu jenem Freunde zu geleiten. Er ſoll bald von uns hören, bald unſern künftigen Aufenthalt erfahren. Du ſiehſt, Liebe, daß ich Luiſen nicht vergeſſen habe, aber hilf mir nun auch den Vater dahin bringen, in meinen Vorſchlag einzuwilligen!“

„Es bedarf der Mitwirkung Eliſabeths

nicht, um meinen Entſchluß zu beſtimmen,“ ſprach der Greis, indem er dem Sohne näher trat. „Es iſt hart, in meinen Jahren das Land verlaſſen zu müſſen, dem meine ganze Vergangenheit angehört, in dem die Kindheit ihre Freuden, die Jugend ihre Belehrung, die Zeit des Mannes ihre Erfahrungen fand und in dem nun dem Alter nicht die Stätte ſeiner Erinnerungen bleiben ſoll. In dem Worte Vaterland liegt für den Schweizer eine höhere Bedeutung, als für andre Völker. Welches von dieſen hätte eine Vergangenheit aufzuweiſen, wie die unſrige, welches von dieſen bewohnt ein Land, das durch ſeine Schönheit, durch ſeine Größe ſeine Kinder liebevoll und unwiderſtehlich an ſich zieht, wie das unſrige? Doch genug hiervon! Ich bin entſchloſſen, die Heimath zu fliehn. Ich muß mich dazu entſchließen, wenn ich nicht der Gefahr ausgeſetzt bleiben will, ihr durch die Unrechtlichkeit der Fremden mit Gewalt entriſſen zu werden. Aber nicht eher, als bis gewiſſe Bedingungen erfüllt ſind, überſchreite ich die Grenze der Heimath, nicht eher, bis ich über Lothars Geſchick auf die eine oder die andre Weiſe beruhigt bin, bis Luiſe ſich wieder zu uns gefunden hat, die ich als ein eigenes Kind zu halten ihrem ſterbenden Vater verſprochen habe und die, wenn ſie ihrer ſchweſterlichen Pflicht gegen Lothar Genüge geleiſtet hat, erſt dann mich wieder verläßt, wenn ſie in den Beſitz, in den Schutz eines Gatten übergeht!“

„Es giebt der verborgenen Zufluchtsſtätten noch genug,“ erwiederte Vincenz, „die vor dem Namen Wäßmer ſich aufthun und zu denen dem Verrathe, der Bosheit kein Weg offen ſteht. Freilich trug ich es anders im Sinne und ich fürchte, daß dieſe Veränderung meines Planes manche Gefahr, manche Schwierigkeit mit ſich führt! Jene Zufluchtsſtätten ſind nicht ſo leicht zu finden, nicht ſo ſicher wieder zu verlaſſen, wie furchtlos in ihnen verweilen iſt. Aber Sie wünſchen es ſo, mein Vater, und haben wir einmal ein feſtes Ziel vor Augen, ſo ringen auch feſter Wille, Kraft und Beſonnenheit ſich zu ihm hindurch.“

Es wurde nun keine Zeit mehr verloren, die

Wanderung zum Seeufer anzutreten. Man bedurfte hierzu keiner großen Vorbereitungen. Nach einem kurzen, dankbaren Abſchiede von der Wirthin, verließ man das Haus, in welchem man Trauriges und Seltſames, die Todtenfeier eines treuen Freundes, die Trennung von der Pflegetochter und Pflegeſchweſter, nachdem dieſe einen ſchweren Gemüthsſturm überſtanden, erlebt hatte. Eliſabeth trug über ihrer Trauerkleidung das Hirtenhemd, mit dem ſie aus Egeri herübergewandert war. Im Orte begegnete ſie nur wenigen Menſchen, deren finſteres Ausſehn ihre Beſorgniß für den nächſten Tag ausſprach. Die Sonne ſank eben hinter den Gipfeln des Rigi nieder, als ſie die letzten Häuſer des Fleckens hinter ſich ließen. Die beiden Männer waren ernſt und ſtill. Der Entſchluß, den ſie gefaßt hatten, gab ihnen Manches zu denken, zu überlegen für ſeine Ausführung. Nur Eliſabeth, voll Hoffnung auf die Zeit, die ſie erſehnte, genoß einer Freiheit des Gemüthes, die ſie fähig machte, ſich auch den Eindrücken des Augenblicks hinzugeben. Sie wanderte, mit ihrem Alpenſtocke verſehen, raſch und rüſtig an der Seite der Männer hin. Sie genoß der Reize, welche der ſchöne Abend in reicher Fülle bot, ihre Blicke hingen an den Strahlen der ſcheidenden Sonne, dann weilten ſie an den runden Abhängen des anmuthigen Rigi, wo ſie in frühern Jahren auf den ſchönen Punkten des Schweſterborns, des Känzeli und dem mächtigen Gipfel der Stafel, im Verein mit ihrer Lieben, glückliche Augenblicke gefunden hatte.

Der reißende Strom der Muotta lag hinter den Wandrern und ſie näherten ſich dem Seeufer. Hier änderte ſich plötzlich die Ruhe der Luft, welche in dem Theile des Thales, den ſie durchſchritten hatten, herrſchte und ein heftiger, aber lauer Wind ſtrich ihnen aus dem, gegen den Achſenberg hingelegenen Siſigerthale, entgegen. Vincenz blickte beſorgt nach dieſer Seite.

„Das iſt der Föhn, der graue Thalvogt, wie ihn die Schiffer nennen,“ ſagte er. „Wenn ihn die Gipfel des Gotthart frei gelaſſen haben und er durch die Reußſchlucht herabtobt, dann iſt an keine Fahrt gen Uri zu denken!“

Die Ungeduld, ſich über dieſe Vermuthung aufzuklären, beſchleunigte ihre Schritte. Sie durcheilten das Dörflein Brunnen, ſie ſtanden am Seeufer und ſahen nun die Beſorgniß des jungen Mannes in einem Grade erfüllt, der jede Ausſicht, noch an dieſem Abende den See zu beſchiffen, vereitelte. Seine Wellen waren in wilder Bewegung. Nach der Gegend von Uri hin ſah man eine graue Nebelmaſſe ſich langſam zu ihm herabneigen, während der Föhn in furchtbarer Ungebundenheit die Wogen aufregte und zu ſtürmiſch aufſprühenden Waſſermaſſen thürmte, in die ſich kein Schifflein hinein wagen konnte. Und dieſes war erſt der Anfang ſeines empörten und empörenden Lebens. Mit jedem Augenblicke wuchs ſein dumpfes Heulen, mit jedem Augenblicke vermehrten ſich ſeine Stöße und nahm ihre Kraft zu, mit jedem Augenblicke tobten die Wellen fürchterlicher und ſtiegen zu gewaltigern Hinderniſſen empor.

**Vincenz** hatte mit einigen Männern, die am Ufer ſtanden und das Anſehn von Schiffern hatten, ein Geſpräch begonnen. Er befragte ſie um die Möglichkeit, noch an dieſem Abende eine Fahrt nach Flüelen anzutreten, er äußerte ſelbſt ſeine Zweifel, aber er hätte auch gern gehört, daß ihm widerſprochen worden wäre. Die Männer ſahen ihn finſter an und einer von ihnen antwortete:

„Nur wer die Mutter Gottes und die Heiligen verſuchen will, der wagt ſich, wenn der Odem des grauen Thalvogts, wie heute, vom Gotthart herabweht, auf den See! Ein guter Chriſt bleibt am Lande und betet für diejenigen, die er überraſcht hat, daß ihnen die Heiligen eine ſichere Stelle zum Landen zeigen, daß ſie ihr Schifflein zurückhalten von den Klippen des Hackemeſſers, des Bugis-Grat, des Kolm und des Teufelsmünſters. Seht Ihr dort die Nußſchale im See tanzen mit dem einzelnen Manne, der aber ſein Ruder kräftig und kühn zu führen verſteht? Man erkennt das Ding kaum in der Dämmerung, aber wie es ſich ſenkt und wieder hebt, ſo iſt nur ein tüchtiger Schiffer im Stande ein Fahrzeug zu führen. Er kommt vom untern See. Dort hatte er gut ſchiffen, dort kommt der graue Vogt nicht hin, aber jetzt — jetzt packt er ihn mit gewaltigem Arme, jetzt ſchleudert er ihn mächtig herum, jetzt muß das Ruder ſcharf widerhalten, ſonſt iſt er verloren und der Thalvogt wirft ihn an die Seelisbergs-Spitz, die kein Erbarmen kennt und wo Mann und Nachen zerſchmettern!"

Aller Blicke waren nach dem kleinen Fahrzeuge gerichtet, das wie ein dunkler Punkt, mit dem die dämmerigen Wellen ihr Spiel trieben, erſchien. Aber es kam, trotz des feindſeligen Widerſtandes des grauen Thalherrn immer näher, es prallte nur vor einer mächtigen Woge zurück, um mehrere minder mächtige ſiegreich zu überfliegen, es war bald dem Ufer ſo nahe, daß es keine Gefahr mehr zu fürchten hatte.

„Gabriel Bendel!" rief Vincenz erſtaunt und erwartungsvoll, als der Führer des Nachens dieſen am Ufer befeſtigte und ſelbſt heraufſprang, wo ihn die Glückwünſche und Belobungen der verſammelten Schiffer empfingen. Eliſabeth und ihr Oheim erkannten jetzt den Mann, in deſſen Begleitung ſie Luiſe verlaſſen hatte, ſie fühlten ſich ſehr bewegt, ſie ſahen in einer gewaltſamen Spannung von Furcht und Hoffnung dem Augenblicke entgegen, wo eine Eröffnung aus ſeinem Munde ſie ihren Zweifeln entreißen mußte. Indeſſen holte Gabriel, deſſen Kräfte die gewaltige Anſtrengung erſchöpft hatte, tief Odem und ſagte zu den Umſtehenden:

„Ich habe ſchon manche angenehmere Stunden erlebt, als die, welche ich eben überſtanden. Der graue Thalvogt iſt heute in ſchlimmer Laune und ich möchte um kein Gut der Welt es wagen, gen Flüelen hinabzuſchiffen, von wannen er kommt und ſeinen guten Freunden, den Felſenherrn am Seeufer, in die Hände arbeitet. Heut iſt gut ſeyn am Lande — morgen aber — wer weiß, ob es da nicht noch ſtürmiſcher auf dem feſten Grunde und Boden hergeht, als jetzt auf dem See, und ob der Vogt, der dann kommt, nicht weit Böſeres im Sinne trägt, als der graue Herr vom Berge!“

Da hörte er ſeinen Namen rufen. Er wiſchte ſich das Waſſer aus den Augen, nicht eben Thränen, die ſich bei einer traurigen Betrachtung ergoſſen hätten, ſondern das Seewaſſer, mit dem er während ſeiner Fahrt reichlich überſpült worden war. Er blickte auf und ſah nun Vincenz, den alten Waßmer und Eliſabeth vor ſich ſtehn. Raſch zog er den Junker, dem ſich Vater und Braut anſchloſſen, fort und ſagte:

„Alles iſt gut gegangen und die Comödie läßt ſich, was Euch betrifft, zu einem guten Ende an. In Küßnacht trafen wir die Spur der Franzmänner, dann zog ſie ſich durch die hole Gaſſe nach Immenſee am Zugerſee. Schon in Küßnacht war ein Wagen für einen Offizier, der ſchwer in der linken Schulter verwundet ſey, gefordert worden. Wir ließen uns den Offizier beſchreiben, wir fragten den Mann aus, dem der Wagen gehörte und der ihn nach Immenſee geführt hatte. Er erzählte, daß der Offizier deutſch zu ihm geſprochen, daß er ſehr matt geſchienen habe und, was er ſonſt noch von ſeinem Aeußern berichtete, gab uns die Ueberzeugung, daß der Verwundete kein andrer ſey, als eben Euer Bruder Lothar. Habt Ihr je das herrliche Stück, die Räuber, geſehen? Wie die Amalie in dieſem

Stücke, als ſie erfährt, daß der todtgeglaubte Karl noch lebt, ſo fuhr mit einemmale das Jungferle, das Ihr mir anvertraut, friſch, lebendig und kräftig auf. Sie flog ſo raſch durch die hole Gaſſe, daß ich Mühe hatte, ihr zu folgen. In Immenſee fanden wir noch einige Nachzügler der Franzmänner, die großen Reſpekt vor meinem Helvekler Amtskleide zeigten. Von dieſen erfuhren wir, daß der große Haufe ſeinen Weg zu Lande fortgeſetzt habe, während der verwundete Offizier, der das Fahren nicht vertragen können, zu Waſſer nach Zug geſchafft ſey. Dort ſollte er Pflege finden bei den alten Kloſterfrauen, denen noch vergönnt worden war, in ihrer heiligen Wohnung zu bleiben. Von den Nachzüglern erfuhren wir auch den Namen des Offiziers. Es war richtig: es war Junker Lothar. Nun ſah ich mein Geſchäft als geendigt an, nun mußte ich an andere wichtige Dinge denken, mit denen ich von anderer Seite beauftragt war. Ich übergab das Jungferle vertrauten Leuten, ſie gab mir tauſend herzliche Grüße an Euch mit und ich ſah ſie noch in einem ſichern

Boote vom Lande ſtoßen, das ſeinen Weg nach Zug nahm. Da habt Ihr die Geſchichte unſrer Reiſe und unſrer Abentheuer. Stände es mit allen Dingen ſo gut, wie mit Euerm Bruder, ſo hätte der Tag von Schwyz keine ſo gar ſchlimme Bedeutung, ſo aber fürchte ich, unſere neugeborene Freiheit bedroht eine Kugel, die ſie nicht in die Schulter, ſondern geradezu in's Herz treffen wird."

Die Kunde, daß Lothar lebe, daß ſeine Verwundung nicht wohl das Aergſte befürchten laſſe, daß er ſich jetzt, wenn nicht ein kaum denkbares Hinderniß eingetreten ſey, unter der Pflege eines Weſens befand, dem ſeine Tage über Alles theuer waren, erfüllte die Flüchtlinge mit einer Freude, welche ſie um ſo wohlthuender empfanden, da ſie ſich nun von der Laſt einer großen Beſorgniß, die ſie auf ihrer bevorſtehenden Wanderung begleitet hätte, befreit fühlten. Der alte Waßmer ſagte nichts, aber er ergriff die Rechte der ſanft lächelnden Eliſabeth und ſah mit einem Blicke, in dem das innigſte Dankgebet lag, zum Himmel.

„Laßt uns dieſe frohe Nachricht,“ ſprach Vincenz, indem er vor beide trat, „als eine günſtige Vorbedeutung für uns ſelbſt anſehn! Lothar hat ſein Aſyl gefunden, wo ihm der Friede und die Liebe nahe ſtehen, auch uns wird es an einer ruhigen Zuflucht nicht fehlen, wo wir das Ende der Stürme, die das Vaterland verwüſten, erwarten.“

Dann nahm er den Gabriel bei Seite und ſprach lange und eifrig mit ihm. Was er jetzt von dieſem erfuhr, mochte nicht ſo erfreulich ſeyn, als das Frühere. Er kehrte mit trübem Blicke und beſorgter Miene zurück. Er zwang ſich, in einem ruhigen Tone den ſeinigen anzuzeigen, daß es nach den erhaltenen Nachrichten rathſamer ſey, einen verborgenen Aufenthalt in den höhern Gebirgen auf einem Landwege aufzuſuchen, als ſich dem See anzuvertrauen, deſſen Unruhe einen Charakter annehme, der auf eine Dauer des Sturmes von mehrern Tagen ſchließen laſſe. Gabriel hatte ihm mitgetheilt, daß die franzöſiſche Heeresmacht, die über Einſiedeln heranziehe, noch weit beträchtlicher ſey, als man in dem Thale von Schwyz wiſſe, daß ſie zahlreiche Abtheilungen in alle jene Gegenden ſende, deren Bewohner zum Aufſtande gen Schwyz gezogen ſeyen und daß die rächende Hand der gereizten Feinde dort ſchon verderblich und Schrecken verbreitend walte.

Man ſah ſich genöthigt, in dem Dorfe Brunnen zu übernachten. Gabriel war, als ein treuer Diener der Geiſtlichen nach Schwyz geeilt, um dieſe zu warnen, hatte aber verſprochen, mit dem erſten Morgengrauen in Begleitung eines erfahrenen Führers mit zwei Saumroſſen für Herrn Waßmer und Eliſabeth zurückzukehren und bei der Abreiſe der Flüchtlinge gegenwärtig zu ſeyn, um durch Rath und That, wie er es vermöge, zu helfen.

Die Nacht hindurch brauste der Föhn mit entſetzlichem Ungeſtüm über den See hin. Sein Toſen, wie das Rauſchen der empörten Wogen, hielt den Schlaf von den Augen der drei Menſchen fern, die wohl für die Beſchwerden, die ihnen bevorſtanden, einer erneuerten Kraft bedurften. Es ſchien, als könne der graue Thalvogt für dieſesmal des Zürnens nicht ſatt werden, denn als der Morgen herandämmerte, begab er ſich nicht, wie es ſonſt meiſt in ſeiner Gewohnheit lag, zur Ruhe, ſondern erhob vielmehr ſeine Stimme mit friſcher, neu verjüngter Wuth.

**Gabriel** hielt Wort. Er ſtand in der Frühſtunde des Tages mit zwei tüchtigen Saumroſſen, von denen eins mit einem Frauenſattel verſehen war, vor der Thüre des Wirthshauſes. Sein Begleiter war ein Landmann, deſſen Ausſehn Vertrauen erweckte.

„Ihr thut wohl daran, ein Spiel, das nicht mehr gewonnen werden kann, aufzugeben,“ flüſterte er dem Junker zu, indem der alte Herr und **Eliſabeth**, die nicht zum erſtenmale dieſe Art zu reiſen verſuchte, ihre Pferde beſtiegen. „Es iſt Alles in Verwirrung, Beſinnungsloſigkeit und Zwieſpalt. Niemand weiß zu rathen, niemand zu helfen! Wie beim Thurmbaue zu Babel verwirren ſich die Sprachen, keiner verſteht den andern und wenn der eine zu den Waffen ſchreit, ſo ruft ein andrer Pardon, ein dritter erklärt die nahe Ankunft der Franzmänner für eitel Lüge und Unmöglichkeit, ein vierter freut ſich auf das Märtyrerthum, das er nun hoffentlich erlangen werde, ein fünfter verſichert lächelnd, Alles beruhe nur auf einer Täuſchung und man werde, ſtatt der verruchten Jacobiner, plötzlich die werthen Kaiſerlichen erſcheinen ſehn. Kurz! Es geht hier, wie in dem Luſtſpiele: Irrthum in allen Ecken, aber ich fürchte ſehr, aus dem Luſtſpiele wird ein Trauerſpiel, und ich würde das Ende nicht abwarten, wenn ich es nicht für meine Schuldigkeit hielt, einem oder dem andern der geiſtlichen Herrn aus der Noth zu helfen."

„Du bleibſt alſo hier im Thale?" fragte haſtig Vincenz und blickte nach ſeinen Begleitern, die ſchon langſam dem Muottathale zuritten.

„So lange ich nichts von der Gegenwart des trefflichen Mosje Jean Bendel, den man dummer Weiſe hat entwiſchen laſſen, wahrnehme," antwortete Gabriel, „ſo lange behaupte ich meinen Poſten hier im Schwyzergrunde. Ach, Junker, wie hätte ich den Langen, den ich jetzt wieder immer im Geiſte, wie einen ungeheuren Raubvogel, über meinen Kopfe kreiſen ſehe, feſthalten, pflegen und in einer wohlthuenden Unthätigkeit erhalten wollen, wäre er nicht mit dem Ritter von der traurigen Geſtalt durchgegangen! Wo es Klöſter giebt, da giebt es auch geheime, tief verborgene Kämmerlein, aus denen kein Ruf hinauf zu den Lebendigen dringt, die kein Franzoſenauge erſpäht und zu denen in ſtiller Mitternacht ein vertrauter Mann unbemerkt ſeinen Weg findet, um dem Gefangenen Speiſe und Trank zu bringen. Zu Leid hätt' ich dem Langen nichts gethan, im Gegentheile würde ich mir es vom Munde abgeſparrt haben, ihm immer treffliche Biſſen und Lieblingsſpeiſen als ein guter Bruder zu ſchicken, aber ſitzen hätte er mir müſſen im heimlichen Kämmerlein, bis es Friede und das Schweizerland rein geworden wäre von dem Ketzergeſchmeiſe. So iſt mein ſchöner Plan nun zu Waſſer gegangen, verronnen wie eine Seifenblaſe."

Vincenz hielt ſich nicht damit auf, den geſchwätzigen Gabriel zu tröſten. Er händigte ihm eine Belohnung für geleiſtete Dienſte ein, die der ehemalige Schauſpieldirector mit zufriedenem Lächeln in ſeine Taſche ſchob, er hinterließ ihm einige Aufträge für Walter Brenni und, im Falle er eine Botſchaft an dieſe gelangen laſſen könne, für Luiſen — dann entfernte er ſich mit eiligen Schritten und folgte den andern beiden Flüchtlingen, die er erſt in der Nähe der rauſchenden Muotta wieder einholte. Eliſabeth lächelte ihm freundlich zu und reichte ihm die Hand vom Pferde herab. Sie bemühte ſich, während der alte Herr mit dem Führer der Saumroſſe in einem landwirthſchaftlichen Geſpräche begriffen war, den Geliebten von den trüben Gedanken, mit denen er beſchäftigt ſchien, abzulenken. Die Gegend, welche ſich, indem ſie tiefer in den Thalgrund eindrangen, in einer eigenthümlichen Art entfaltete, bot ihr reichen Stoff zu Bemerkungen, welchem eine Naturfreund, wie Vincenz, noch überdem, wenn ſie aus dem Munde der Braut kamen, anziehend erſcheinen mußten. Bald machte ſie ihn auf den Strom, der ſein Felſenbett durchſtrömte und bei einer Senkung des Bodens in Kriſtalblaſen aufſtäubte, die Edelſteinen glichen, mit denen er ſpielte, bald auf die friſch grünenden Wieſen, die knoſpenden Bäume der reich von den Bergen herabſteigenden Buchenwaldungen, bald auf die Gießbäche, die wie glänzende Schleier von den Bergen rauſchten, bald auf die an den Abhängen zerſtreut liegenden, maleriſche Punkte bildenden Wohnungen, bald auf das, im Hintergrunde des Thales wild aufſteigende Hochgebirg des Pragels aufmerkſam, deſſen wüſte Felſentrümmer ſeltſam im Lichte der aufgehenden Sonne ſchillerten und erglänzten, deſſen ſchneebedecktes Haupt in das Thal herabſchaute, als wolle es dieſes ſchirmen und bewachen. Vincenz gab ſich willig den Anregungen des Geſprächs hin und empfand auch nach kurzer Zeit eine Heiterkeit, die, in der zweifelhaften Lage, in der er ſich befand, nur die Nähe der Geliebten, nur ihr freundliches, Frieden und Ruhe verbreitendes Weſen einflößen konnte.

Sie hatten einigemale den Strom überſchritten. Jetzt wandten ſie ſich, ohne bei den gaſtfreien Kloſterfrauen im Dorfe Muotta einzuſprechen, ſchon vor dieſem links die Berge hinauf, in einen Pfad, der zwiſchen rauhen, nackten Felſenklippen an der öſtlichen Abdachung des Mythen über einen Bergrücken führt, deſſen rauhe und gefährliche Höhen nur der Hirt und der Jäger, ſeltner aber der Saumrößler mit ſeinen Thieren zu betreten unternimmt. **Eliſabeth** erblaßte, als das Pferd, das ſie beſtiegen hatte, an einer Stelle, wo an der einen Seite ſich eine ſteil aufſtrebende Felſenmaſſe erhob, an der andern ein gähnender Abgrund ſich zeigte, ſo nahe an dieſem hinſchritt, daß nur ein unbedeutendes Ausgleiten, eine handbreite Abweichung vom Wege ſie und das Thier in die Tiefe geſchleudert haben würde. Als aber **Vincenz** ſie verſicherte, daß das in der Art dieſer Thiere liege, die gewohnt ſeyen, die Bergpäſſe mit Laſten, welche an beiden Seiten herabhingen, zu überſchreiten und, um nicht an den Felſenwänden anzuſtoßen, den freiern Gang in der Nähe des Abgrundes wählten, als er hinzufügte, daß man, wenn man ſie nur ruhig gewähren laſſe, ohne alle Beſorgniß ihrem ſichern Schritte vertrauen könne, da kehrte die Röthe ihrer Wangen, die frühere Ruhe ihrer Seele zurück.

Die Flüchtlinge ſahen jetzt aus einer beträchtlichen Höhe in das Thal von Muotta herab. Ihnen gerade gegenüber öffnete ſich das Biſithal, aus deſſen dunkelm Tannengrunde die dort entſpringende Muotta, bald von Baumgruppen verſteckt, bald in ſtürmiſcher Eile vor dem Blicke vorübertanzend, jugendlich friſch hervorrauſcht. Sie eilten weiter. Der Weg zog ſich in Krümmungen den Berg hinan, ſie ſahen ſich bald rings von Wald und Felſen umgeben, die ihnen jede freie Ausſicht verſperrten. Bei einer einſam liegenden Alphütte machten ſie Halt. Sie hatten in der Friſche des Morgens ohne große Beſchwerden ſchon einen Weg von mehreren Stunden zurückgelegt. Das ſtürmiſche Getöſe des Föhns war verhallt, als ſie das Muottathal betraten und in dieſer Gegend, die der graue Thalvogt des Gottharts nicht erreichen konnte, herrſchte vollkommene Windſtille. Jetzt fühlten ſie einige Ermüdung und das Bedürfniß, ſich zu erquicken. In der Alpenhütte fanden ſie niemand und es war wahrſcheinlich, daß ihr Bewohner mit ſeiner Heerde nach einer weidenreichen Stelle gezogen ſey. Auf einem Tiſche in der Mitte der Hütte aber ſtand friſche Milch, Käſe und Brod und ein Fläſchchen mit Chrüſiwaſſer.

„Wie,“ ſagte Herr Waßmer angenehm überraſcht, „iſt es nicht, als hätten wohlwollende Berggeiſter unſere Ankunft vorausgewußt und Alles bereitet zu einer Bewirthung, wie ſie ſich in ihrem Gebiete nur wünſchen läßt? Faſt möchte man ſich ſcheuen, dieſe Speiſen zu berühren, faſt könnte man fürchten, ſie bei einer begehrlichen Annäherung verſchwinden zu ſehen.“

„Die Elfen, Schrättli oder Gnomen,“ antwortete lächelnd Vincenz, „welche uns hier ſo zuvorkommend ihre Gaben bieten, ſind ſehr körperlicher Natur. Greifen Sie getroſt zu, mein Vater! Fürchten Sie nicht, daß dieſe Nahrungsmittel ſich bei einer Berührung in einen Teufelsſpuck verwandeln oder in Rauch und Flammen aufgehen. Milch, Käſe und Brod ſind ächte Muottathaler Produkte und die Kirſchen, aus welchen dieſes Chrüſiwaſſer bereitet worden, ſind auch wohl nicht weit von hier, an den Abhängen von Schwyz oder in den Gartenfeldern von Baar gewachſen. Sie müſſen wiſſen, daß die Gaſtfreiheit eine angeerbte Tugend der Muottathaler iſt, daß ſie ſelbſt dann, wenn ihr Geſchäft ſie in entlegene Berggegenden führt, Nahrungsmittel und Erquickungen in ihren Sennhüten für diejenigen zurückzulaſſen, die während ihrer Abweſenheit hier eintreten könnten. Wir ehren dieſe Tugend am Beſten, wenn wir das unſrige dazu thun, daß ſie ihrer Abſicht entſpreche!"

Der Führer, mit den Gebräuchen des Landes vertraut, hatte bereits, ohne dieſe Aufforderung zu erwarten, den Flüchtlingen den Beweis gegeben, daß dem vorgefundenen Frühmale durchaus keine magiſche Eigenſchaft beiwohne. Alle ließen es ſich wohl ſeyn und die einfachen Speiſen wurden durch den Gedanken gewürzt, daß ein edler, uneigennütziger Sinn ſie dem Bedürfniſſe unbekannter Wandrer, die vielleicht nie Gelegenheit fanden, ihren Dank auszuſprechen, widme.

Als man ſich bereitete, den Weg, deſſen minder beſchwerlicher Theil hinter den Flüchtlingen lag, fortzuſetzen, ſagte Vincenz:

„Ich werde Sie, mein Vater, und dich, Eliſabeth, bald in eine neue großartige Welt einführen, die ich lange bewohnte, in der ich mich, ſo viel das die Entbehrungen meines Herzens erlaubten, heimiſch fühlte. Du lächelſt, Eliſabeth! du ahnſt ſchon, was ich dir zeigen werde, du haſt dich ſchon dagegen ausgeſprochen. Aber erwarte nur die Wirklichkeit und vielleicht ändert ſich deine Anſicht. Der Lenz, der ſchon unſere Thäler beſucht, iſt noch ein Fremdling hoch oben im Gebirge. Wir werden dort noch durch Schneefelder wandern und den ewigen Winter der Hochgebirge in einer Nähe anſtaunen, welche ſeine ganze erhabene Natur vor unſern Blicken entfaltet.“

Sie durchzogen kleines Föhrengehölz, in welchem einzelne, moosbedeckte Felsblöcke von ſeltſamer, mannigfacher Geſtalt ihnen auffielen.

Dann traten ſie auf eine weite, in der jungen Kraft des Frühlings ergrünende Wieſe. Es war eine Alp, die ſich nach dem höhern Theile des Gebirges dehnte. Bald ſahen ſie ſich von Kühen umgeben, deren melodiſches Glockengeläut ein wohlthuendes Leben in dieſe Einſamkeit brachte, die Thiere blieben am Wege ſtehen und ſahen ſie aus den großen Augen mit gutmüthiger Verwunderung an. Der Hirt war nirgends zu erblicken. Beſſer hinauf ſtießen ſie auf Geiſen, die zerſtreut umherliefen, aber als ſie die Wandrer bemerkten, ſich geſellig an dieſe anſchloßen und ſie bis zu jener Schneeregion begleiteten, von der Vincenz früher geſprochen hatte. Ihr Weg führte hier durch eine Einſenkung des Gebirgs, in der ihnen keine andre Ausſicht blieb, als die auf den ſonnenbeglänzten Schnee. Das grelle Licht, das hier allenthalben hervortrat, wirkte nachtheilig auf Eliſabeths Augen; aber auch hierauf war Vincenz ſchon im Voraus bedacht geweſen und der grüne Schleier, den er aus ſeiner Waidtaſche nahm und ihr überwarf, ließ ſie bald alle Gegenſtände in einer milden, magiſchen Färbung erblicken. So legten ſie die Schlucht, die ſich zuletzt ſehr ſteil zum Höhenpunkte des Gebirgspaſſes hinaufzog, zurück und Vincenz forderte nun ſeine Begleiter auf, ihm nach einer ſeitwärts vom Wege liegenden kleinen Anhöhe zu folgen. Sie verließen den Pfad, der durch einzelne, in geringen Zwiſchenräumen aufgeſteckte Pfähle bezeichnet wurde, und ſtanden nach kurzer Zeit auf einer Stelle, wo ſich ihnen ein Anblick bot, deſſen Erhabenheit einen unwiderſtehlichen Eindruck auf jeden Freund der Natur machen mußte.

Nach Oſt und Süd ſahen ſie in jene Welt des ewigen Eiſes, die ſtarr und ruhig auf den ruheloſen Wechſel unter ihr herabblickt, der das Alles ein bedeutungsloſes, verächtliches Spiel ſcheint. Sie ſahen die Schneehäupter des Pragel und des Mieſſern, ohne ihre dunkeln Felſenfüße, ſie ſahen den breiten Glärniſch und ſeine herabhängenden Glätſcher, von denen einer den ſeltſamen Namen des Vrenelis Gärteli führt, als lade er gleichſam ſpottweiſe zum Beſuche ſeiner Eisbrüche, Abgründe und Zackenfelder ein, ſie ſahen zwiſchen und über dieſen Bergen, duftig wie Himmelsgewölk, die höhern Gipfel des Selbſanft, des Scheerhorn und des Dödi, alle mit Eis und Schnee bedeckt, hervorragen, ſie ſahen in eine Region des Glanzes, die eine Größe, eine Macht der Erde ausſprach, welche an die lichtſpendende Macht des Himmels gränzte. Aber ſo viel auch Eliſabeth bewundern mußte, ſo fühlte ſie ſich doch nicht hier heimiſch. Sie ergriff vom Pferde herab die Hand des Bräutigams und nöthigte ihn, ſich nach der entgegengeſetzen Seite zu wenden. Da deutete, indem ihre Blicke glänzten, ihre Hand nach dem fernen Silberblicke, den der Zürcherſee herüberſandte, nach den grünenden, mit Sennhütten beſäeten Alpen des Sihlthales und, zu dem Geliebten aufſehend, ſagte ſie:

„Unter Menſchen, Vincenz, iſt meine Heimath. Die gewaltige Größe, in der ſich dort die Natur zeigt, bewundre ich, aber ich kann ſie nicht lieben. Sie hat nichts Bekanntes, nichts Vertrautes für mich, ſie mahnt an nichts, was in frühen, ſchönen Tagen mein Leben beglückte, ſie ſteht da erhaben, mächtig, aber in ſich abgeſchloſſen, die wohlthuenden Empfindungen des menſchlichen Herzens von ſich zurückweiſend. Blicke ich aber hier in dieſes Thal mit ſeinen lachenden Wieſenabhängen, mit den Alpwohnungen und tiefer hinab ſeinen ſtattlichen Gebäuden, weiterhin in eine wohnliche Ebene, auf den See deſſen Ufer tauſend frohe Menſchen umwohnen, dann iſt mir's wohl, dann erfreut mich die Vergangenheit, dann hoffe ich in die Zukunft."

„Aber," bemerkte **Vincenz**, „dort rechts iſt noch ein Schneegipfel, dem du gewiß nicht grollen wirſt, wenn du eine nähere Bekanntſchaft mit ihm machſt. Es iſt der Diethelm. Noch liegt er unter der weißen Hülle des Winters, aber in wenigen Tagen vielleicht ſchon zeigt er ſich in ſeiner finſtern, zerriſſenen Felſengeſtalt. Sein Fuß reicht in das Thal hinab, auf dem unſer Auge ruht. Dieſe Seite iſt mit grünen Matten, mit reichen Waldungen umhüllt, aber jenſeits und auf dem Wege dahin ſteigen, wilde, unregelmäßige Felſenmaſſen himmelan und in ihnen finden ſich jene wunderbaren Hölen, dir mir oft Schutz und Sicherheit vor meinen Verfolgern gewährten.“

Eliſabeth ſah mit großer Aufmerkſamkeit nach dem Berge. Alles, was Vincenz dort ertragen, entbehrt und gelitten hatte, ging an ihrem Geiſte vorüber. Der alte Waßmer betrachtete den Berg durch des Sohnes Jagdfernrohr.

„Die Natur hat dir einen Ehrentempel erbaut,“ ſagte er dann, „wie ihn kein ehrſüchtiger König, kein ſiegestrunkener Erorberer aufzuweiſen hat. Du ſelbſt haſt ihn geweiht durch die Opfer, die du einer Freiheit brachteſt, zu deren Erkenntniß die Menſchen noch nicht reif geworden ſind. Wenn wir auch fern ſind, Vincenz, in einem fremden Lande, wo man unſre alten Freiheitsgeſchichten gern als unterhaltende Märchen, eher als poetiſche Erfindungen, wie als Ereigniſſe der Wirklichkeit anſieht, nicht darum, weil man ihre Gewißheit bezweifelt, ſondern weil ſich lieber die Phantaſie, als das Herz damit beſchäftigt, — ſo werden unſere Erinnerungen doch in dieſen fortleben und wenn dein

Vater oft von den alten ruhmvollen Tagen, von ihren Helden, von den Stätten, wo ſich ihre Kraft bewährt, ſpricht, dann geht auch wohl der Name Vincenz über ſeine Lippen und er nennt den Rothenthurm und gedenkt, wie eines Ruhmesdenkmales, des mächtigen Diethelm im Sihlthale.“

Er wandte ſein Pferd und lenkte deſſen Schritte auf den Pfad zurück, den ſie verlaſſen hatten. Die Uebrigen folgten. Mittag war ſchon vorüber und die Strahlen der Sonne, an den Felſenwänden der Schlucht, die ſie jetzt hinabwärts nach dem Sihlthale führte, abprallend, fingen an, ihnen beſchwerlich zu fallen. Der Weg bot außerdem wenige Annehmlichkeiten und nur ſelten wurde ihnen, bei einer ſeiner Wendungen, eine offene Ausſicht in den Grund oder auf den gegenüberliegenden Diethelm, am dem ſie nun die einzeln zerſtreuten Sennhütten deutlich erkannten. Noch lange vor Abend trafen ſie im dem hochgelegenen Alpdörfchen, wo Vincenz zu übernachten beabſichtigte, ein. Es beſtand aus einer geringen Anzahl von Wohnungen, die im bedeutenden Zwiſchenräumen an den Abhang des Gebirgs gelagert waren. Vincenz hatte hier Freunde und Bekannte. Die Flüchtlinge ſahen ſich mit einer Herzlichkeit aufgenommen, die ſich nur in jenen entlegenen Alpgegenden findet, die der Fuß des fremden Reiſenden ſelten betritt. Das Thälchen, in deſſen Umkreis die Hirten ſich angeſiedelt hatten, lag nicht fern von jener Schneegegend, welche die Reiſenden hinter ſich gelaſſen; aber es bildete für ſich einen lieblichen, abgeſchloſſenen Raum, über deſſen ſanft anſteigende Alpenwieſen kein rauheres Gebild der Gebirgswelt hereinblickte, in dem eine milde Lenzluft den jungen Frühling verkündigte. Hier fühlte ſich Eliſabeth wohl, hier war ſie heimiſch. Während Vincenz den Führer aus Schwyz verabſchiedete und einen Boten im Geheim beauftragte, in's Sihlthal hinabzugehn und dort nach Neuigkeiten von den Republikanern zu forſchen, bewog ſie den alten Herrn, mit ihr das anmuthige Thal zu durchſtreifen. Allenthalben ſchien ihr der Geiſt des Friedens zu herrſchen, der ſo ſehr ihrer eigenen Seelenſtimmung entſprach. Sie bemühete ſich, auch den Pflegevater für dieſe Ruhe empfänglich zu machen, allein er ſchien zu ſehr von den Erfahrungen der letzten Tage, von den Ausſichten in die Zukunft ergriffen, als daß ſie einen glücklichen Erfolg ihres Strebens hätte erwarten können. Bald geſellte ſich **Vincenz** zu ihnen und erſt nachdem die Sonne hinter den grünen Hügeln untergegangen war, begaben ſie ſich zu den gaſtfreien Hirten zurück. Die meiſten Männer aus dem kleinen Thale hatten an dem Aufſtande von Schwyz Theil genommen. Einige von ihnen beſuchten **Vincenz** und gedachten in froher Erinnerung ihres Sieges. Sie waren feſt überzeugt, nun die Freiheit des Schweizerlandes erkämpft, den ketzeriſchen Feind für immer aus der Heimath entfernt zu haben.

Die Flüchtlinge überließen es der Wirklichkeit, ſie aus dem ſchönen Traum zu erwecken. Dieſe brach denn auch, noch ehe der nächſte Tag ſein erſtes Dämmern ganz entfaltet hatte, ängſtigend und Verderben verkündigend in das hochgelegene Bergthal ein. Des Junkers Bote kehrte zurück, ihm folgten viele Weiber, Greiſe und Kinder aus dem Sihlgrunde, die ſich hinauf in die

Verborgenheit der Berge flüchteten. Die Feinde waren in großer Anzahl in's Thal gerückt. Sie brachen in alle Wohnungen, ſie achteten keines Eigenthumes, ſie verhehlten nicht, daß ſie gekommen ſeyen, zu ſtrafen und zu rächen. Die Männer hatten, bei der erſten Kunde ihrer Annäherung, die Heerden weiter hinauf in die Alpen getrieben, den Wehrloſen blieb nichts übrig, als ihre Schritte von Haus und Hof zu wenden. Aber auch in dem kleinen Bergdorfe, das ſie nun erreicht hatten, waren ſie nicht ſicher. Die fremden Krieger rückten nach, ſie ſchienen ihre Opfer bis zu ihren letzten Zufluchtsſtätten verfolgen zu wollen. Die Leute aus dem Sihlgrunde eilten weiter und ihnen ſchloſſen ſich viele Bewohner des Thales, eilig das Nothwendigſte und Werthvollſte ihrer Habe zuſammenraffend, an.

Eliſabeth war mit ruhigen, fragenden Blicken vor Vincenz getreten, der Vater hatte beſorgnißvoll ſeine Hand ergriffen. Sie waren ihren Wirthen, die ſchon das Haus verlaſſen und ſich dem erſten Zuge der Fliehenden angeſchloſſen hatten, in's Freie gefolgt. Hier aber hätte Vincenz den Vater und die Braut zurückgehalten, hier ſtand er einige Zeit in Nachſinnen verloren und ſagte dann muthig und entſchloſſen:

„Wir dürfen weder vorwärts noch rückwärts! Zur Seite führt unſer Weg durch verborgene Felſenklüfte, über heimliche, von Wald und Buſchwerk verſteckte Pfade, über Klippen und an Abgründen hin, über ungebahnte Wege, die nur weniger Menſchen Fuß je betreten und welche nur die Noth, die dringende Gefahr denjenigen, dem ſie nicht bekannt waren, entdecken laſſen konnten. Ich bin dieſen Weg oft gewandelt bei Tage und bei Nacht. Jede Stelle iſt mir bekannt. Ich darf nicht fürchten, zu irren oder an einen Punkt zu gerathen, wo Gefahr lauert. Kommen Sie, mein Vater, komm, Eliſabeth! Ich führe Euch zu den Felſenaſylen des Diethhelm, zu jenen Hölen, wo ich und Walter Brenni ſchon oft die Ruhe fanden, die uns unter Menſchen verſagt wurde. Dort ſind wir ſicher, dort können wir das Vorübergehn des Sturms erwarten und dann bei freundlichen

Hirten, hoch oben in den Alpgegenden, eine heitre, bequemere Freiſtätte ſuchen.“

Sie verließen das Dorf, ſie richteten ihre Schritte einer Schlucht zu, aus der ein dunkler Föhrenwald ihnen entgegenblickte. Indem ſie dieſen betraten, ſah Vincenz noch einmal zurück. Es war die höchſte Zeit zur Flucht geweſen. Schon glänzten von den jenſeitigen Anhöhen die Gewehre der Feinde, welche das Gebirg erſtiegen, herüber. Vincenz trieb zur Eile. Die Schlucht, in der ein kleines Bergwaſſer rann, führte abwärts. Sie wanderten jetzt im dunkeln Schatten der Bäume. Der Weg war mit Moos und herabgefallenen Tannengezweig bedeckt, bald ſchlüpfrig und glatt, bald nachgebend und elaſtiſch. Schüſſe tönten aus der Gegend, die ſie verlaſſen hatten, ihnen nach, aber da dort durchaus keine Anſtalten zum Widerſtande ſtatt gefunden, ſo mochte dieſes Feuer eher dem Muthwillen der Feinde, als einer verderblichen Abſicht zugeſchrieben werden. Indeſſen bot Vincenz mit aufmerkſamer Sorgfalt ſeinen Begleitern jeden Beiſtand, deſſen er ſie bedürftig glaubte.

Der alte Herr aber wies dieſe Hülfsleiſtungen zurück. Er fühlte ſich ſtark genug, die Hinderniſſe, welche ſich vorfanden, ohne fremden Beiſtand zu überwinden, es machte ihm Vergnügen, ſich noch Meiſter einer ſolchen Kraft zu finden. Auch Eliſabeth benutzte ſelten die Gefälligkeit ihres Bräutigams. Sie zeigte eine große Kraft und Ausdauer, ſie vermied, wo es ſich nur thun ließ, irgend eine Zögerung zu veranlaſſen, die bei der nothwendigen Annahme einer fremden Unterſtützung ſtatt fand. Manchmal lichtete ſich die Waldung und durch einen Einſchnitt des Gebirges ſah man aus der Schlucht hinaus, aber immer in eine geringe Entfernung, auf Felſentrümmer und Schneegipfel. So gelangten die Flüchtlinge nach einer zweiſtündigen, eiligen Wanderung an einen bedeutendern Bergſtrom, in den ſich das Bächlein, das ſie die Schlucht herab begleitet hatte, ergoß.

„Das iſt die Sihl!" ſagte Vincenz. „Hier iſt ſie noch jung, hell und durchſichtig, friſch entquollen aus dem ungeheuern Waſſerreiche im Innern der Berge. Das iſt der Strom, der durch ein reizendes Thal fließt, in dem jetzt das Elend des Krieges ſeine Wohnung aufgeſchlagen hat, der unſer Seeufer begrüßt, ohne ſich mit dem See ſelbſt zu vermälen, der die ähnlichere, vertrautere Limmat dem mächtigern Nebenbuhler vorzieht.“

Wir wiſſen, welche Erinnerungen die liebende Braut bei dem Anblicke dieſes Fluſſes ergreifen mußten. Sie blickte lächelnd zu Vincenz hinauf, der ihre Empfindungen erkannte und theilte, ſie fühlten ſich in dieſem Augenblicke beide auf die ſchöne Halbinſel verſetzt, die Zeuge ihres erſten Geſtändniſſes geweſen war.

Sie mußten den Fluß überſchreiten, aber da er in dieſer Jahreszeit, wo der Schnee in den höhern Gebirgen ſchmolz, ſehr angeſchwollen war, ſo fand erſt nach langem Suchen Vincenz eine Stelle, die ihm zu dem Unternehmen geeignet ſchien. Hier lag ein Föhrenſtamm, den der Sturm entwurzelt hatte, queer über dem Strombette. Er mochte ſchon von andern zu einer Brücke benutzt worden ſeyn, denn ſein oberer Theil war geebnet und ließ denjenigen, der ſonſt einen ſchwindelfreien Blick und feſten Fuß beſaß, ohne große Schwierigkeit zu dem andern Ufer gelangen. Vincenz hätte für ſeine Perſon ſich keine beſſere Brücke gewünſcht. Auch für den Vater, der eine unerwartete Kraft und Gewandtheit an den Tag legte, fürchtete er nicht. Aber Eliſabeth! War ihr Auge gewöhnt, in den Felſenſchlund hinabzuſchauen, in deſſen Tiefe die wild empörten Wellen hinrauſchten, ohne daß es ſich getrübt, ohne daß es ſich verdunkelt hätte? Konnte ſie in Augenblicken, wo ſie ihrer ganzen Kraft und Beſonnenheit bedurfte, ohne in ihrem Innerſten tief erſchüttert zu werden, den Sturm der Wogen, ihr mächtiges Schlagen an die Klippen der Felſen vernehmen? Weiter unten war das Waſſer ſo ruhig, das ſich hier empört und drohend zeigte, aber dort war keine Brücke, dort hatte der Sturm, wohlthätig in ſeinem Wüthen, nicht einen ſolchen Stamm niedergeſchleudert, wie hier. Es blieb Vincenz nur eine Wahl. Er mußte die Braut hinübertragen. Aber ſie verwarf dieſen Vorſchlag und, ehe noch der geängſtigte Bräutigam ſie zurückhalten konnte, hatte ſie den Stamm betreten und ſchwebte leicht, wie eine Aethergeſtalt, darauf hin. Vincenz folgte ihr mit ausgeſtreckten Armen, mit denen er helfen wollte, wenn ſie ausglitt, und dennoch es nicht hätte können, da ſie, flüchtig und raſch, ihm ſchon weit voran war. Am jenſeitigen Ufer reichte ſie ihm lächelnd die Hand entgegen. Dann deutete ſie nach dem Vater, der ruhig und feſt in der Mitte der ſchmalen Brücke ſtand und mit einem Ernſte in die ſtürmenden Wogen blickte, der anzeigte, daß er ihnen eine tiefere Bedeutung, vielleicht ein Bild ſeines Lebens unterlegte.

Sie hatten nun ſchon den untern Theil des Diethhelm, an welchem ein Arm der Sihl entſpringt, betreten und ihr Weg führte ſie wieder aufwärts. Er wurde jetzt beſchwerlicher, als bisher. Nichts ließ erkennen, daß hier menſchliche Schritte vor ihnen gewandelt ſeyen, hier fand ſich keine Spur eines gebahnten Pfades und die Umwege, die ſie zu machen hatten, um eine Klippe oder einen Abgrund zu umſchreiten, ließen ſie nur langſam dem Ziele nahe kommen. Die nackten Rieſenglieder, welche auf dieſer Seite der

Diethhelm in das Thal ſtreckte, boten keinen erfreulichen Anblick. Sie zeigten dunkle Riſſe, weit aufklaffende Spalten, ſteile Felswände und hoch über ihnen ſchwebte, ſich nach den Flüchtlingen hinabneigend, ein ſchneebedecktes Felshorn, das in jedem Augenblicke herabſtürzen zu wollen ſchien.

Indem Vincenz ſich bemühete, Vater und Braut glücklich und ſo bequem es die Umſtände geſtatteten, an Abgründen, über unebene Stellen hinweg zu geleiten, konnte er ſich nicht verheimlichen, daß es eine Gefahr gebe, der ſie ausgeſetzt waren und mit jedem Schritte näher traten. Noch war die Zeit nicht vorüber, in welcher in dieſem wilden Hintergrunde des Sihlthales die Stürze der Lawinen nichts Ungewöhnliches waren, noch konnte, von irgend einer Erſchütterung der Luft getroffen, ſich oben ein Staubwölkchen von Schnee ablöſen, dem ſich ſogleich tauſend andre beigeſellten und mit ihm zu einer ungeheuern Maſſe wurden, die, von Augenblick zu Augenblick anwachſend, herabſtürmte in das Thal, ihnen den Weg verſperrend, oder ſie ſelbſt unter ihrem undurchdringlichen Grabhügel begrabend. Er verſchloß dieſe Beſorgniß tief in ſeine Bruſt, er ſchien heiter, wie es Eliſabeth wirklich war, die ſich bald an die Beſchwerden des Weges gewöhnt hatte, mit ruhigem Blicke in die Abgründe an ihrer Seite ſah und vorſichtig und ſicher in die Fußtapfen des alten Waßmer trat, der, wieder mit den Uebungen ſeiner jugendlichen und männlichen Jahre befreundet werdend, feſt und mit beſtimmtem Schritte voranſtieg. Beide empfanden noch keine bedeutende Ermüdung. Die Spannung, welche ihre geiſtigen Kräfte erhob, hatte ſich den körperlichen mitgetheilt und erhielt ſie in einer Stärke, die wohl zu einem noch größern Unternehmen ausgereicht hätte.

Die Flüchtlinge betraten jetzt eine kleine, von Felſen und Tannen dicht beſchattete Ebene, die noch mit tiefem Schnee bedeckt war. Zu ſeinem Befremden bemerkte Vincenz, deſſen Aufmerkſamkeit auf Alles gerichtet war, hier die friſchen Eindrücke eines Fuſſes, der mit weiten Schritten die Ebene durchmeſſen hatte. Er beugte ſich hinab und unterſuchte ſie näher:

„Beim Himmel,“ ſagte er in einem Tone

der Ueberraſchung und des Erſtaunens, die den erfahrenen Mann nicht leicht ergriffen, zu ſeinen Begleitern, „wenn ich nicht wüßte, daß Walter Brenni eine Wallfahrt zu dem Grabe unter dem Ahorn bei Stanz angetreten hätte, ſo würde ich behaupten, dieſe Spur rühre von keinem andern her, als von ihm! Und dennoch — ſelbſt der Ueberzeugung entgegen, daß er jenſeits jener Berge, jenſeits des Sees weilt, muß ich dieſen Eindruck eines menſchlichen Fuſſes für den des Schrittes meines Freundes halten, wie ich ihn unzähliche Male auf der Gemsjagd gefunden und erkannt. Freilich,“ ſetzte er überlegend hinzu, „könnte eine Aehnlichkeit, eine gleiche Bildung mich täuſchen — in jedem Falle aber,“ ſchloß er ſeine Rede, „haben wir von demjenigen, der uns hier vorangegangen iſt, nichts zu fürchten; denn er iſt ein Schweizer, ein Landmann oder ein Alpjäger, dem der Verrath ebenſo fremd iſt, wie die Luſt, den Franzoſen einen Dienſt zu erzeigen.“

Vincenz hatte ganz recht. Der Verrath lauerte nicht vor ihm, er lauerte hinter ihm, er lauerte zur Seite, im dunkeln Verſtecke der Felſen, in den Schlünden, die aus dem bewohnten Thale aufwärts in dieſe wüſte Gegend des Diethhelm führten. Er war um ſo drohender, da niemand ihn ahnte, um ſo gefährlicher, da er erſt da ſich kund geben ſollte, wo kein Rückweg des Entrinnens mehr offen ſtand!

Arglos überſchritten die Flüchtlinge das Schneefeld. Jene Spur begleitete ſie bis zu ſeinem Ende. Hier bog der Weg, den ſie zurückgelegt hatten, in eine Felſenſchlucht ein, die aus einem niedern Theile des Sihlthales ſich emporzog und nun zwiſchen zwei hohen, kahlen Klippenwänden, die ſteil aus ihr aufſtiegen, nach der Stelle des Gebirgs führte, die Vincenz zu einem einſtweiligen Aſyl für ſich und die ſeinigen auserſehen hatte. Der Weg von den Felſenwänden begrenzt, war ſo eng, daß die Wandrer ihn nur einzeln betreten konnten. Viele Steine lagen am Boden und das Steigen über dieſe, den ſteilen Berg hinan, konnte nicht anders als langſam und nach einzelnen Zwiſchenräumen der Erholung, deren Eliſabeth und ihr Oheim bedurften, von ſtatten gehn. Vincenz hatte eben ſeinen Beglei-

rn mitgetheilt, daß es nur noch einer kleinen
nſtrengung bedürfe, um ein freiliegendes Fel-
ngrath zu erreichen, von dem ſie das Ziel ih-
r Wanderung erblicken könnten, als er plötzlich,
ie durch eine Zaubermacht an den Boden gefeſ-
lt, ſtill ſtand, erblaßte und den andern, die ihn
efremdet anſahen, ein ängſtliches Zeichen gab,
enfalls ruhig zu verharren und ihn ungeſtört
uf das, was ihn zu erſchrecken ſchien, horchen
laſſen. Da vernahmen ſie Hohngelächter,
ilde Stimmen und Flüche in der Sprache der
remden von unten herauf.

„Vorwärts! Vorwärts!“ drängte **Vin-**
**enz**, indem er den Stutzen von ſeiner Schul-
r riß. „Bosheit oder Zufall führt den Feind
uf unſern Weg. Wenn wir nur die Höhle er-
ichen, ehe er uns einholt! Dort ſeid Ihr ſicher,
ort vertheidige ich Euch gegen fünfzig Angrei-
nde, dort vermag ein Einzelner der Uebermacht
greich zu widerſtehn!“

„Vergieße kein Menſchenblut um unſretwil-
n!“ ſagte **Eliſabeth** und eilte, ſeiner Mah-
ng folgend, wie ein geſcheuchtes Reh voran.

„In jener Höhle giebt es gewiß Verſtecke, die dir bekannt ſind, die kein andrer auffindet! Aber, Vincenz, wenn du mich liebſt, ſo erhebe, um mich zu retten, nicht gegen andre die tödtliche Waffe!"

Der junge Mann hörte ſie nicht. Seine ganze Aufmerkſamkeit war den Verfolgern zugewandt. Die Krümmungen des Weges verbargen ſie ſeinen Blicken, aber er vernahm ihre Stimmen, er hörte ſie eins jener Freiheitslieder ſingen, die dem Schweizervolke mit traurigen Erfahrungen im Gedächtniſſe geblieben waren, er hörte, daß ſie näher kamen, er konnte nicht zweifeln, daß irgend eine feindliche Abſicht ſie in dieſes öde, verborgene Felſengebiet führe. Jetzt hatten die Flüchtlinge das Ende der Schlucht erreicht, jetzt lag das Felſengrath vor ihnen, zu deſſen beiden Seiten ungeheuere Abgründe heraufgähnten, indem jenſeits dem Blicke, mächtige, himmelanſteigende Felſenwände entgegentraten. Sie ſahen am Ende des ſchmalen Felſendammes, nur durch einen unbedeutenden, aber breitern Steinwall von dieſem getrennt, den Eingang der Höhle, ſie ſahen, hoch über dieſe ſchwebend, jenes herabneigende Felſenhaupt, mit der Schneelaſt auf ſeinem Scheitel, wieder. Eliſabeth flog leicht und ohne Zögern über das Grath; aber den Greis ergriff in der Mitte des gefährlichen Paſſes, da wo er am ſchmalſten war, wo kein Geſträuch, kein einziger Gegenſtand einen Haltpunkt bot, ein Schwindel, deſſen er nicht Herr zu werden vermochte. Er zitterte, er ſchwankte, er konnte weder vor- noch rückwärts. Da faßte der Sohn mit der Kraft der Verzweiflung ihn um den Leib, hob ihn auf ſeine Schulter und trug ihn raſchen und feſten Schrittes hinüber.

Sie ſtanden vor der Höhle, ſie waren im Begriff, dieſen Zufluchtsort zu betreten. Kein andrer Ausweg zeigte ſich, über der Höhle erhob ſich die Felſenwand, zur Seite fiel der Blick in ſchreckliche Abgründe, hinter den Flüchtlingen lag das Felſengrath und der Weg, auf dem die Verfolger ihnen nachdrangen.

„Wer will einkehren in meinen Bergpallaſt?“ rief in dieſem Augenblicke eine dumpfe Stimme und in dem Eingange der Höhle erſchien der tolle Marianus, den Vincenz und Eliſabeth ſchon kannten, in deſſen Zügen und Geſtalt Herrn Waßmer ein Bild des Wahnſinns vor Augen trat. „Wer will unter dem Dache des Felſens, über dem die Lawine drohend und mit dem Gruße des Verderbens herabblickt, mit demjenigen weilen, der das Zeichen Cains, des Brudermörders, an ſeiner Stirn trägt? Ho, ho! Es ſind Ritter und Frauen, die auf Abentheuer ausziehn, Reiſende, die ſich nicht fürchten vor verzauberten Schlöſſern und verzauberten Menſchen, vor tollgewordnen Pfarrern und verrätheriſchen Einſiedlern. Aber was iſt das für ein zweiter Zug, der lärmend und wild aus dem dunkeln Grunde hervorſteigt? Das ſind Teufel und Höllengeiſter, Furien und dämoniſche Geſpenſter. Das ſind Weſen, mit denen Marianus gern verkehrt, alte Freunde vom Ezel und von der Schindeleggi!“

Vincenz hatte in der ängſtlichſten Spannung darauf geharrt, daß der Wahnſinnige den Eingang der Höhle frei geben ſollte. Jetzt eilte

Marianus mit wilden Sprüngen und Gebehrden dem Felſengrathe zu.

„Hinein, hinein!“ rief der junge Mann, indem ſein Blick nach der Schlucht hinabflog und er, aus dieſer hervordringend, eine Anzahl Franzoſen wahrnahm, die unter Lärm und Schreien nach den Flüchtlingen empordeuteten und ihre Gewehre hoben, um ſie nach ihnen zu richten. Er erkannte den Sergeanten Jean Bendel an ihrer Spitze und mit ihnen — er traute kaum ſeinen Augen — den Vetter Landolin, der zwiſchen zwei Soldaten in einer Weiſe ging, die es zweifelhaft ließ, ob er ſie als ein Freier oder als ein Gefangener begleitete.

Vincenz ſtand in dem Eingange der Höhle, unter ihrem vorſpringenden Felſendache. Sein Vater und Eliſabeth hatten ſich in ihr Dunkel zurückgezogen. Des jungen Mannes Auge ruhete feſt auf den Feinden, der Stutzen lag angeſchlagen an der Wange, bereit den erſten, der das Felſengrath betreten würde, mit dem tödtlichen Blei in den Abgrund zu ſchmettern. Da hörte er einen lauten, gellenden Pfiff, der ihm wohlbekannt war. Er ſah auf, er ſah die mächtige Geſtalt **Walter Brenni's** auf dem Rande des jenſeitigen Felſens, er ſah die Waffe des Schützen gegen die Verfolger im Grunde gerichtet. Eben hatte der Wahnſinnige das Grath erreicht, er flog in entſetzlichen, Grauſen erregenden Sprüngen über die Felſenmauer, der ſchwarze Mantel flatterte weithin in die Lüfte — da entlud ſich mit einem Knall, den das Gebirg vielfach wiederholte, das Gewehr des Schützen und einer der Franzoſen, an **Landolins** Seite, ſtürzte getroffen zu Boden. Aber es war, als wolle das Rollen des Donners, deſſen Wiederhall **Walters** Schuß im Gebirg geweckt, nicht aufhören. **Vincenz** hörte es über ſeinem Haupte, er hörte wie es ſich vermehrte, wie ein Sturmesbrauſen ſich ſeinem immer wachſenden Getöſe zugeſellte, er ſah **Walter Brenni**, der mit einer Gebehrde des Entſetzens ſeinen Stutzen zur Erde fallen ließ, er ſah einen Schleier von Schnee, der immer dichter wurde, vor ſich niederfallen — dann ſah er nichts mehr, es wurde Nacht vor ſeinen Blicken und er fühlte ſich von einer Gewalt, der jeder menſchliche Widerſtand weichen mußte, in das Innere der Höhle zurückgeworfen und zu Boden geſchleudert.

Die Lawine, die auf dem Felſenhaupte ſchlummerte, war durch den Schuß des Schützen aus ihrem Schlaf erweckt worden. Den Donner ihres Falles hatte Vincenz vernommen, ſie hatte ihre Scheidewand zwiſchen die Flüchtlinge und die Gefahr, die ſie bedrohete, geworfen, aber auch zwiſchen ſie und das Leben und das beglückende Licht des Tages. Ein weites Grabtuch lag ſie über die Höhle und über das Felſengrath hingeſtreckt, von dem ſie in den unermeßlichen Abgrund reichte. Unter ihr hatte nun das ruheloſe Herz des unglücklichen Marianus die Ruhe gefunden, die es ſich im Leben ſelbſt geraubt hatte, unter ihr mußten nun auch bald diejenigen ein ſicheres Aſyl gegen die Tücke der Menſchen finden, die es hier vergebens geſucht hatten.

Walter Brenni hatte nur wenige Augenblicke noch auf dem Felſenrande verweilt und finſter auf die Schreckensſzene zu ſeinen Füſſen geblickt. Dann raffte er ſeinen Stutzen auf und verſchwand nach der höhern Gegend des Gebirges hin. Unten am Ausgange der Schlucht ſtanden ſchweigend und ernſt die Verfolger. Hier erſchien ihnen das Verderben in einer neuen, in einer erhabenen und großen Geſtalt, die ſie mit einem Gefühle der Ehrfurcht gegen eine Macht, die mit einem Hauche ihres Odems alles Menſchenthun vereitelt, erfüllte. Landolin ſtand zitternd an der Seite ſeines Begleiters und zugleich vor dem Sterbenden, den Walters Kugel getroffen. Seine Blicke irrten von dieſem auf die Lawine, von ihr nach dem Sterbenden zurück. Nicht die Schrecken des Augenblicks waren es allein, die auf ihn einſtürmten. Ihn hatte ſein böſes Gewiſſen ergriffen.. Er mußte ſich des Verraths gegen einen Verwandten und Jugendgenoſſen anklagen, er war es, der die Vermuthung, der Geächtete werde ſich auf der nothwendig gewordenen Flucht nach dem alten Verſtecke wenden, das ihm ſchon früher Sicherheit gewährt, rege gemacht hatte. Man glaubte ihm nicht ganz, man fürchtete eine Hinterliſt. Deshalb war er mehr wie ein Gefangener, denn als ein Freund und Führer behandelt worden. Jetzt ſah er ſeine Pläne in einem größern Umfange, als er gewollt, als er gewünſcht hatte, erfüllt. Vincenz konnte ihm nicht mehr ſchaden, der alte Waßmer ihm nicht ferner grollen, aber auch Eliſabeth war verloren. Er ſtarrte eine Zeitlang finſter auf die ruhende, mächtige Lawine. Dann fühlte er ſich bald leichter, freier und ſündenloſer. War er es doch nun nicht, der den Untergang der Flüchtlinge veranlaßt hatte, konnte er doch nun die Schuld auf das, was er die Vorſehung nannte, ſchieben, die im verhängnißvollen Augenblicke ihren Todesboten losgelaſſen, noch ehe das Werk ſeines Verrathes zur Reife kommen konnte! Beruhigt kehrte er mit ſeinen Begleitern in's Thal zurück. Er betrachtete jetzt die Zukunft in einem andern Lichte, das ihm noch glänzender erſchien, als jenes, welches ſeinem Eigennutze am Ziele der auf den Beſitz Eliſabeths gegründeten Entwürfe vorgeſchwebt hatte.

## Achtes Kapitel.

Dem Friedlichen gewährt man gern den Frieden.

Wir müſſen unſere Leſer bitten, einen Zeitraum von zwei Monaten zu überſpringen, in welchem die Lage des Schweizerlandes eine durchaus andere, aber für den wahren Patrioten nicht erfreulichere Geſtalt angenommen hatte. Die öſterreichiſchen Heere waren ſiegreich vorgedrungen bis zum Züricherſee, ſie hatten die Stadt Zürich beſetzt, ſie ſtanden längs dem rechten Seeufer, während die Republikaner das linke beſetzt hielten. Einzelne Abtheilungen der Deutſchen drangen in die kleinen Kantone vor, wo es, unter andern auch bei Brunnen und im Egerithale, zu blutigen Gefechten kam. Niemand litt unter dieſen kriegeriſchen Ereigniſſen mehr, als der Landmann, in deſſen Wohnung der Fremde den Herrn ſpielte, deſſen Eigenthum von Freund und

Feind aufgezehrt wurde, der die niedrigſten Sklavendienſte verrichten mußte und mit tödtlichem aber wehrloſem Grimm im Herzen ſeine Heerde ſchlachten und das was die Gier der Fremden verſchont, der Seuche zum Opfer fallen ſah, die ſie mit in's Land gebracht hatten. Die Zeit war gekommen, die Vincenz vorausgeſagt hatte. Es ſtand dem Schweizer keine Stimme mehr über ſich zu. Man nahm diejenigen nicht als Waffengenoſſen an, die man als Sklaven nicht entbehren wollte. Armuth, Krankheit, Bedrängniß und Elend aller Art waren in die Häuſer derjenigen eingezogen, die noch vor wenigen Wochen mit einer geringen Anſtrengung ihre Freiheit und Selbſtſtändigkeit errungen zu haben glaubten.

In dieſer Zeit, wo die Natur den Reichthum ihrer Schönheiten in dem herrlichen Lande entfaltete, während die Menſchen ſich bemüheten, es zu verwüſten, war es, daß von den Bergen des hintern Wäggithales zwei Frauen mit einem männlichen Begleiter herabſtiegen, von denen die eine ein ſchönes und ſtarkes Kind trug, das lächelnd in das zu den Füßen der Wandrer ſich eröffnende grüne Thal und auf ſeinen kleinen See blickte. Oft ſchloß es auch die Augen vor dem glänzenden Lichte, das von den Eisgipfeln eines gegenüberliegenden, mächtigen Gebirges, welche die Strahlen der ſchon nach Weſten ſich neigenden Sonne wiederſpiegelten, herabfiel. Als man aber immer tiefer in's Thal kam und nun die Blicke des Kindes auf deſſen lieblichen Wieſenabhängen weilten, da ſah es lächelnd bald von dieſen auf ſeine Trägerin, bald wieder zurück, als wolle es ihr ſein Wohlgefallen an der Scene mittheilen.

„Hier darf ich Euch verlaſſen!“ ſagte der Mann, indem er vor einem Wieſenpfade, der nach dem Hintergrunde des Thales zu führen ſchien, ſtehen blieb. „Ihr könnt nun nicht mehr irren. Wenn Ihr dort die dunkle Felſenecke hinter Euch gelaſſen habt, ſo ſeht Ihr auf einer kleinen Anhöhe gerade vor Euch die Wohnung, in der Ihr diejenigen findet, die in der Meinung der Menſchen für todt gelten und nur durch ein Wunder erhalten werden konnten. Mich ruft die Pflicht zu den Armen und Elenden zurück, die des Troſtes und der Pflege bedürfen.“

Der Mann, welcher dieſe Worte ſprach, trug die Kleidung eines Landmannes, allein er bewegte ſich in dieſer auf eine linkiſche und unbehülfliche Weiſe, die vermuthen ließ, daß er einer andern, minder freien Tracht gewohnt ſey. In ſeinem Angeſichte zeigte ſich eine ſanfte Trauer und tiefe Spuren des Grames waren auf Stirn und Wangen eingedrückt.

„Segnet mein Kind, hochwürdiger Herr, ehe wir uns trennen!“ ſagte die eine der Frauen, welche das Kind trug, indem ſie es ihm hinhielt. Er legte ſeine Hand auf die Stirn des Kindes und ſprach halblaut ein kurzes Gebet, in dem er es dem Schutze der Mutter Gottes und der Heiligen empfahl. Dann wandte er ſich mit einem trüben Lächeln und den Worten zu den Frauen: „Es iſt ſchlimm geworden auf der Welt und der Segen Gottes muß heimlich durch die Länder ſchleichen und darf nur im Dunkel und in Verborgenheit den Gläubigen geſpendet werden, die ſonſt beim Lichte des Tages zu tauſenden an ſeine feſtlich geſchmückten Altäre eilten. Mein Herz iſt krank und mein Haupt iſt müde. Bald werde ich mich niederlegen, um Geneſung und Ruhe zu finden durch den Tod und wenn Ihr dann an einem einſamen Grabhügel auf dem Gottesacker einer Dorfkirche vorübergeht und Ihr hört, daß dort meine Ueberreſte beſtattet worden ſind — nicht in dem zerſtörten Heiligthume, dem ich diente — dann ſprecht ein Gebet für das Seelenwohl des Pater Cyprianus und gedenkt ſeiner in Liebe.“

Er entfernte ſich mit einer Thräne im Auge und war bald hinter einem vortretenden Hügel den Blicken der nachſehenden Frauen verſchwunden. Dieſe ſetzten ſtill ihren Weg fort. Diejenige, welche das Kind mit mütterlicher Zärtlichkeit an ihre Bruſt drückte, ſchien nur um wenige Jahre älter als ihre Begleiterin, allein in ihrem ganzen Weſen lag jene ausgeſprochene Beſtimmtheit einer Gattin und Mutter, welche die Frau von der Jungfrau unterſcheiden läßt. Ihr Antlitz war bleich und ernſt; in ihren Mienen trat eine trotzige Entſchloſſenheit an den Tag und ihre Tracht, wie ihre Haltung bezeichneten ſie als eine der ländlichen Bewohnerinnen dieſer Gegenden. Zarter und edler war die andre gebaut. Auch ſie trug nur eine einfache ländliche Kleidung, allein ſie bewegte ſich in dieſer ſo leicht und anmuthig, daß man wohl ſah, eine ſorgfältigere Erziehung, ein gewählter Umgang habe dieſes Weſen gebildet. Man fand leicht, daß auch in ihren Zügen die Spuren einer ſtillen Schwermuth lagen, aber mit dieſer ſchien ein urſprünglich heitrer Geiſt zu ringen und die frohen Blicke, die ſie nach jener Gegend warf, die ihnen der Pater als das Ziel ihrer Wanderung bezeichnet hatte, ließen hoffen, daß am Ende dieſe Heiterkeit ſiegen werde. Aus ihren Zügen, aus ihrer Haltung ſprach eine reine, anmuthige Jungfräulichkeit, die, von der Friſche der Jugend unterſtützt, ſie zu einer ſehr reizenden Erſcheinung machte.

„Nichts hat ſich in dieſem ſtillen Thale verändert,“ unterbrach ſie nach einiger Zeit das herrſchende Schweigen, „während rings um ſo Vieles anders geworden iſt. Noch ſtehn die

Hütten in ihrer Friedlichkeit, ungeſtört und unbedrängt ziehn die Hirten mit den Heerden zur Alp und in die Wellen des lieblichen Sees hat ſich noch kein Blut der Verwundeten und Erſchlagenen gemiſcht. Wer hätte gedacht," ſetzte ſie ſinnend hinzu, „daß dieſes Klönthal einſt ein Punkt der Wiedervereinigung und des Wiederſehens ſeyn würde!"

„Im Egerithale ſieht es freilich ſchlimmer aus, als hier!" ſagte die Frau und eine finſtere Wolke flog über ihre Stirn. „Da haben ſie Alles geraubt und zerſtört, das Vieh getödtet und die Wohnungen verödet. Es iſt nun keine Heimath mehr dort und diejenigen, die ſich dort wohl fanden, müſſen nun anderwärts eine Stätte ſuchen. Es iſt auch gut ſo. Der fremde Ort mahnt ſie nicht immer an das, was ſie verloren haben."

Ein tiefer Seufzer folgte dieſen Worten.

„Denk an dein Kind, denk an die Zukunft!" tröſtete die Jüngere. „Welche wunderbare Dinge haben wir nicht in der letzten Zeit erlebt, wie hat uns nicht der Himmel ſeinen Schutz und ſeine Gunſt offenbaret? Meinſt du, es könne nicht auch für dich eine glücklichere Zeit kommen?"

„Ulli iſt todt;" erwiederte finſter die Frau, in der wir jetzt Seppi Flüeli, wie in ihrer Begleiterin Luiſen erkennen: „Euer Lothar lebt und iſt geneſen. Die Todten ruft kein Wunder in das Leben zurück und jene, die Euch und mir lieb ſind, konnten ihrem Grabe nur entſteigen, weil ſie das Leben noch hielt und der Tod noch nicht wollte."

„Und dennoch hat Gott ſie auf eine wunderbare Weiſe gerettet!" ſagte in einem bewegten Tone Luiſe. „Er warf die Lawine über ſie, damit ſie nicht in die böſe Macht der Menſchen fielen, er ſchickte deinen Bruder Walter, die lebendig Begrabenen an das Licht des Tages zurückzuführen."

Sie hatten die Felſenwendung erreicht, von der ſie nun die Schlucht überblicken konnten, in deren Hintergrunde, von einem Buchenhaine umgeben, eine kleine freundliche Wohnung ſtand. Mit klopfendem Herzen, mit leuchtenden Blicken eilte Luiſe ihrer Begleiterin vor. Als ſie oben anlangte, als ſie odemſchöpfend einige Augenblicke ruhete, öffnete ſich die Thüre der Hütte. Eliſabeth trat heraus, erkannte die Freundin und ſank ihr mit einem Freudenſchrei in die Arme. Bald erſchienen auch Vincenz und der alte Waßmer, alle in ländlicher Tracht, wie Hirten des einſam gelegenen, ſchönen Thales. Die Freude wurde allgemein. Selbſt Ulli's Wittwe verbannte auf einige Zeit den Ernſt, der in ihr Leben getreten war, aus ihrer Bruſt und lächelte dankbar, als der alte Herr, ſeines Verſprechens ſich erinnernd, das vaterloſe Kind in ſeine Arme nahm.

Nun wurden die Ereigniſſe der letzten Zeit erörtert, es wurde erzählt und berichtigt, was man bisher nur auf einem unſichern Wege, nur theilweiſe durch vertraute Boten hatte mittheilen können.

Wir kehren, um dem Leſer über die wunderbar ſcheinende Weiſe, wie die unter der Lawine Verſchütteten aus ihrer ängſtlichen Lage befreit wurden, einen genügenden Aufſchluß zu geben, zu dem Zeitpunkte zurück, in welchem **Walter Brenni** um die Grabſtätte der Geliebten zu beſuchen, ſich von ſeinem alten Freunde trennte. Er hatte ſchon in Unterwalden die Annäherung der feindlichen Uebermacht gen Schwyz erfahren, er war, der Verſicherung, welche er **Vincenz** gegeben, eingedenk, ſogleich über den See an das Geſtade von Brunnen zurückgekehrt, er hatte hier, während ſchon die Gewehre der Feinde vom Hacken und Sattel herabblickten, **Gabriel Bendel** gefunden und von ihm, nach des Junkers Auftrag vernommen, wohin dieſer mit Vater und Braut ſeine Flucht gelenkt. Indem er die Nacht zu ſeiner Wandrung benutzte und ſeinen Weg über Felſenkämme nahm, die nur ein ſo kühner Mann, wie er, zu betreten wagen konnte, gelang es ihm, den Flüchtlingen zuvorzukommen. Er fand ſie, um ſie nahe von ihren Verfolgern bedrängt, um ſie von der Lawine begraben zu ſehen, die er ſelbſt, durch ſeinen wohlgemeinten Schuß in ihr verderbliches Leben gerufen zu haben, ſich anklagen mußte. Da fiel ihm ein, daß einige der Hölen des Diethelm im Innern des Gebirges mit einander in Verbindung ſtünden, daß ihre Verzweigungen ſich zuſammen fanden und wie ein unbeſtimmter, nebelvoller Traum ſtieg eine Erinnerung in ſeiner Seele auf, als ſey er ſelbſt einmal aus dieſer Höle, freilich mit unſäglicher Beſchwerde und Gefahr, kriechend unter dem niedern Dache, an Abgründen hinweg, zu einer andern Oeffnung des Gebirgs gelangt, die jenſeits dieſes Grundes, jenſeits des mächtigen Felshornes lag. Von dieſer ſchwachen Erinnerung geleitet, flog er den Berggipfel hinab nach der Gegend, in der er jene Hölenöffnung zu finden hoffte. Er dachte nur an Vincenz, an deſſen Kummer um den Vater und die Geliebte. Das Glück, das ſich ſo ſelten zu ihm wandte, begünſtigte ihn dieſesmal. Er fand den Eingang einer Höle, die ihm die richtige ſchien. Ehe er weiter vordrang, zündete er mit Hülfe ſeines Stutzen das Licht an, mit dem er ſich für das Leben in der Höle, auf das ihn Gabriel vorbereitet, verſehn hatte. Indem er nun mehr und mehr in das Innere der Höle gelangte, belebten ſich ſeine Erinnerungen und er war bald überzeugt, daß er auf dieſem Wege ſeine Freunde erreichen oder ihnen begegnen müſſe. Nichts quälte ihn mehr, als der Gedanke, daß Vincenz dieſen Ausgang vielleicht nicht kenne, ſich mit den ſeinigen in eine der vielen Nebenhölen verirren und dort in einem Abgrund das Verderben finden könne, dem er dann nutzlos geſtrebt habe ihn zu entreißen. Bald ſtand er ſelbſt vor mehreren Gängen und war zweifelhaft, welchen er wählen ſolle, um an ſein Ziel zu gelangen. In dieſer Verlegenheit griff er zu einem Hülfsmittel, das ihm das geeignetſte ſchien, Vincenz eine Kunde von ſich zu geben. Er ſchoß ſeinen Stutzen ab, er ließ dem Knalle, der dumpf durch die Gänge dröhnte nach einiger Zeit jenen gellenden Jagdpfiff folgen, der ſeinem alten Gefährten oft auf ihren Bergwanderungen zum Zeichen gedient hatte. Welche Freude für ihn, als er nach dem Verlaufe einiger Minuten einen antwortenden Schuß vernahm, den er trotz der Dämpfung durch das enge Gewölbe, für den ſeinem Ohre wohl vertrauten Knall von des Junkers Stutzen erkannte. Ihm war es nicht entgangen, aus welcher der Hölenwindungen die Erſchütterung der Luft, die ihn berührt, hervorgekommen, aus welcher das Getöſe des Schußes zu ihm gedrungen war. Er hatte nun eine Richtſchnur für ſeinen Weg. Er ging raſcher vorwärts, er überſchritt Abgründe und ſtand nun bald an einer Stelle, wo das Gewölbe ſich ſo tief herabſenkte, daß er nur kriechend weiter kommen konnte. Da hörte er hinter der niederſteigenden Wand der Decke Menſchenſtimmen, da hörte er Vincenz ſeinen Namen rufen. Er antwortete, er ſchob die Leuchte, die er trug, am Boden hin, um ſie jenen, die vielleicht ohne Licht waren, entgegenſcheinen zu laſſen. Daß ſie ihn in ihrer Nähe hörten, daß es ein Irrthum geweſen war, wenn ſie früher gefürchtet hatten, ſein Schuß ſey außerhalb des Berges, vielleicht dicht an dem Höhlengange, aber doch undurchdringlich von ihm getrennt, gefallen und ebenſo habe nur durch eine Scheidewand der bekannte Jagdpfiff das Ohr des Junkers getroffen, erfüllte ſie mit der freudigen Gewißheit der Rettung. Bald ſah Walter Brenni die einzelnen Geſtalten, wie aus dem Grabe, vor ſich aufſteigen, bald hatten ſie nun die Höle verlaſſen, in der ſich Eliſabeth ſchwer beängſtigt fühlte, bald hob ſich ihre Bruſt freier in der belebenden Himmelsluft, die draußen herrſchte. Sie fanden ein freundliches Aſyl: erſt hoch oben in den Alpweiden des Glärniſch, dann tiefer hinab in der Hütte nahe am reizenden Klönthal, das noch ruhig und abgeſondert von den Stürmen des Krieges, eine Friedens-Oaſe, mitten in dem bewegten Lande lag. Von hier aus ging Walter oft unter dem Schutze der Nacht hinüber in den Sihlgrund zu ſeinen Freunden und Verwandten. Er wußte ſichere Boten aufzufinden, die ſeine Aufträge nach dem Frauenkloſter in Zug brachten und durch welche man bald erfuhr, daß Lothar, unter Luiſens treuer Pflege, täglich ſeiner Geneſung näher ſchreite, daß auch Seppi Flüeli, durch die Feinde von Haus und Hof vertrieben, dort weile und ihre Freundin Luiſe in der Sorge um Lothar beſtens unterſtütze. Pater Cyprian, den der Schütz bei vertrauten Leuten im Sihlgrunde verſteckt gefunden hatte, war es, der die Botſchaften, welche vom Zug kamen, in Empfang nahm und ſie weiter an **Walter Brenni**, wenn dieſer verſtohlen in der Nacht erſchien, ausrichtete. Er hatte ſich auch verbindlich gemacht, die beiden Frauen, nach **Lothars** vollſtändiger Geneſung zu dem Aufenthalte der Flüchtlinge zu führen, und ſich, wie wir wiſſen, dieſes Auftrags mit Gewiſſenhaftigkeit entledigt.

**Eliſabeth** war ſehr erfreut, in den Zügen der Freundin wieder ein Aufkeimen jener Heiterkeit zu finden, die ſie in früheren Zeiten beſeelt hatte.

„Es iſt nun Alles gut!“ ſagte lächelnd **Luiſe**. „Selbſt daß **Lothar** verwundet worden, können wir jetzt als eine Gunſt des Himmels anſehn, denn ohne dieſe Schickung müßte er noch fortſtreiten für eine Sache, die ſeinem Herzen fremd geworden iſt. So aber können ſie den Invaliden mit dem lahmen linken Arme nicht brauchen, er hat ſeinen Abſchied erhalten und iſt nach dem Landhauſe am See gereiſt, um dort zum Rechten zu ſehn und des Vaters Gut getreu zu verwalten.“

Sie ſah froh um ſich und las in den Mienen der Anweſenden neben der Theilnahme an dem Mißgeſchicke, das Lothar ſo frühe getroffen, auch die Zufriedenheit mit den Folgen, welche dieſes auf ſeine kriegeriſche Laufbahn gehabt hatte.

„Er hat leichten Preiſes den Frieden ſeiner Seele wiedergewonnen;“ hob nach einer kleinen Pauſe Herr Waßmer an. „Die Schule, die er durchwandern mußte, war die der peinlichſten Erfahrung, aber ihm iſt noch ein glückliches Loos gefallen aus dem großen Rade, in dem die Schickſale der Menſchen gemiſcht werden, und er darf nicht klagen, ſondern danken und preiſen. Was iſt ein lahmer Arm gegen ein zerriſſenes Herz, gegen ein zuckendes Gewiſſen, gegen die entſetzliche Möglichkeit, Vater und Bruder zu morden? Jetzt ſegne ich die Kugel, der ich damals fluchte, jetzt erſt genieße ich alles Glückes der Verſöhnung, zu der in jenem Augenblicke mein Herz mich drängte.“

Er ging einige Augenblicke in großer Bewegung im Innern der Hütte, das ſie betreten hatten, auf und nieder. Dann blieb er vor Vincenz ſteh'n, ergriff deſſen beide Hände und ſprach in einem entſchloſſenen Tone:

„Alles iſt erfüllt, wie ich es wünſchte, und ich bleibe nun nicht länger in dieſem unglücklichen Lande. Wir wiſſen, warum wir es verlaſſen. Nicht aus Kaltſinn, nicht aus Feigheit, nicht weil wir müde geworden wären, für ſein Volk zu dulden, zu opfern und zu wirken. Wir gehn, weil wir ihm nicht helfen können, weil jede Thätigkeit, die ſein Heil beabſichtigt, ihm zum Schaden ausſchlägt, weil unſere Gegenwart ſelbſt dieſe verderbliche Verwirrung vermehrt. Aber ich gehe nicht wie ein Heimathloſer, der keine Stätte hat, die er ſein nennt, keine Wohnung, von der er ſich nicht verabſchieden möchte auf ein froheres Wiederſehn! Ehe ich von meinem Vaterlande ſcheide, will ich noch einmal das Erbe meiner Väter begrüßen, ich will den wiedergewonnenen Sohn an meine Bruſt drücken, ich will — Ja, Vincenz," unterbrach er ſich ſelbſt, „wir wollen in der Stille und der Verborgenheit der Nacht dieſen theuern Ort beſuchen und der erſte Strahl der

Sonne ſoll uns dann auf dem See finden, an deſſen jenſeitigem Ufer uns nicht mehr die Bosheit unſerer Feinde erreichen kann.“

„Sie vergeſſen, daß man uns zu den Todten zählt;“ verſetzte ruhig der Sohn. „Ueber das Grab hinaus berechnet der Eigennutz nicht ſeine Pläne und ſelbſt der Haß tritt vor der Todespforte zurück. Ich glaube, daß wir dieſe Wandrung ohne Gefahr unternehmen können, wenn wir nur immer vorſichtig darauf bedacht ſind, uns nicht als Lebende zu verrathen. Hier hält uns nichts zurück. Dieſe Hütte laſſen wir ſo leicht hinter uns, wie ſie uns eingeräumt wurde, dieſes Thal giebt uns ſchöne Erinnerungen mit, ohne eine Feſſel zu haben, an der es uns hielte.“

Gegen Abend kam Walter Brenai. Er war am See geweſen und brachte Fiſche mit, die er dort gefangen hatte. Die Geſchwiſter begrüßten ſich mit trüber Freundlichkeit und ohne viele Worte. Nachts, da ſchon alle zur Ruhe gegangen waren, hatte der alte Herr noch eine lange, geheime Unterredung mit dem Schützen.

Als Seppi in der erſten Dämmrung des Morgens aus einem unruhigen Traum erwachte, trat der Bruder in Reiſekleidung in ihre Kammer und ſagte:

„Du wirſt mit dem alten Herrn und ſeinen Kindern in's fremde Land ziehn, ich aber bleibe hier, denn ich muß bald ſterben, weil ich nicht länger ſo leben kann, und meine Gebeine ſoll die Erde des Schweizerlandes decken. Vielleicht ſehe ich dich noch einmal wieder, vielleicht auch nicht! Ich höre jezt immer eine Stimme, die ich wohl kenne, mich bei Namen rufen und es iſt mir, als riefe ſie mich von der Erde weg, an einen andern Ort, wo ich wiederfinde, was ich verloren habe. Glaube mir Seppi, die Clevele denkt an mich in ihrer Seligkeit und will mich nicht länger miſſen! Aber was ich dir ſagen wollte deines Kindes wegen! Vom Vater ſelig hatte ich noch ein ſchön Stück Geld und auch die Clevele hatte ſich Etwas zuſammengeſpart. Das liegt neben ihrem Grabe, auch unter dem Ahorne verſcharrt, deſſen Schatten auf das Grab fällt. Das Geld gehört deinem Kinde.

Ich brauche nichts mehr, für mich hat kein irdiſches Gut einen Werth. Die heilige Mutter Gottes möge es dem Kinde ſegnen!“

Ehe Seppi ihm antworten konnte, hatte er die Kammer verlaſſen. Sie hörte, wie er ſich aus dem Hauſe entfernte, ſie vernahm den Klang ſeiner Schritte, die ſich in's Thal lenkten, dann verhallten ſie in der Ferne und Alles wurde wieder ſtill und ruhig.

---

# Neuntes Kapitel.

Treu halten feſt zuſammen — feſt und ewig!

Lothar war wie ein Geſpenſt in dem Landhauſe ſeines Vaters erſchienen. Schon in ſeinem Gefängniſſe zu Schwyz hatte Landolin gehört, daß er, von einer Kugel getroffen, gefallen ſey. ſpätere Nachrichten verſicherten, er habe auf der Stelle ſeinen Geiſt aufgegeben. Ihn, wie ſeinen Bruder, wie Herrn Waßmer und Eliſabeth hielt Landolin für todt, Brigitten jetzt für die einzige Erbin des großen Geſammtvermögens und wohl des Wageſtückswerth, ſeine Lebensbahn mit der ihrigen zu vereinigen. Mit dieſen Abſichten und Hoffnungen war er nach Zürich geeilt und hatte ſie von dem Vorgefallenen unterrichtet. Sie legte Trauer an, ſie fühlte ſich in der That durch das Außerordentliche dieſes Familienereigniſſes ergriffen, aber ſie bemerkte auch mit innerm Vergnügen, daß die Aufmerkſamkeit des gern gelittenen Vetters ſich vermehrte, daß ſeine Sorgfalt einen zärtlichen Charakter annahm, daß er ihr jetzt dieſelben Gefühle, die einſt ihrer Nichte gegolten, zu widmen ſchien. Das Unglück, welches ihn während ſeiner kurzen Amtsführung getroffen, hatte ihn zu ſehr zu einem Gegenſtande des Spottes gemacht, als daß man ihn länger in einem Poſten laſſen konnte, zu deſſen genügender Verwaltung ein Anſehn der Perſon gehörte, das **Landolin**, mehr oder weniger durch ſeine Schuld, verſcherzt hatte. So konnte er ſeine ganze Zeit **Brigitten** zuwenden, ſo fühlte er ſich nun auch nicht mehr durch den Reiz wichtiger Ehrenämter, von dem ſolidern Streben nach Reichthum abgehalten. Er wußte **Brigitten** zu bewegen, in ſeiner Begleitung das Landhaus, das ſie mit geheimem Vergnügen jetzt das **ihrige** nennen hörte, zu beſuchen. Hier gelang es ihm ſeine Eroberung ganz zu Stande zu bringen, hier gelang es ihm, die nur ſchwach ſeinen Bewerbungen entgegengeſtellte Weigerung, die leichte Einwendung, die Brigitte auf den Unterſchied der Jahre gründete, zu beſeitigen, und das eifrig geſuchte Jawort zu erhalten. Da trat plötzlich Lothar in das friſch erblühende Glück des Paares. Ein Theil von Landolins ſchönen Hoffnungen verſchwand, wie ein Nebelgebild, aber der andre, derjenige, der Brigittens eigenthümlichem Vermögen galt, ſchien ihm noch immer bedeutend genug, in ſeinem Wageſtück zu verharren. Das Paar konnte nicht ohne Bitterkeit einen andern da als Herrn erblicken, wo es ſelbſt zu herrſchen gehofft hatte. Es zog ſich nach Zürich zurück und Lothar, der ſeine Unwürdigkeit erkannt hatte, bemühete ſich nicht es zurückzuhalten.

Wir finden ihn am Abende eines trüben Julitages in dem untern Salon des Landhauſes, der uns bereits aus jenen Tagen, in welchen die anmuthigen Geſtalten Eliſabeths und Luiſens ſich hier bewegten, bekannt iſt. Die Vorhänge ſind niedergelaſſen, wie damals, als Herr

Waßmer den Schützen von Stanzſtaad erwartete, allein auch dieſen ſehn wir in dem Gemache, ſchwermüthig an der Wand lehnend und das düſtre Auge auf den Boden heftend. Lothar ſelbſt ſchreitet bewegt auf und nieder, aber ſeine Unruhe ſcheint mehr eine freudige, erwartungsvolle, als eine ängſtliche, die nächſten Augenblicke ſcheuende. In den Winkeln des Zimmers ſind mehrere Reiſegeräthſchaften zerſtreut und gepackte Koffer ſtehn am Boden.

„Wir können alſo feſt auf den Mann vertrauen,“ hob nach einem langen Schweigen Lothar an, indem er vor Walter ſtehn blieb, „wir dürfen auf ſeine Verſchwiegenheit rechnen, auf ſeine Klugheit und ſeine Redlichkeit?“

„Wenn ich ihn nicht für ebenſo redlich, für einen ebenſo guten Freund des Junker Vincenz hielt, als mich ſelbſt,“ antwortete der Schütz, indem er ſeine Stellung nicht veränderte, „wenn ich dabei nicht glaubte, daß er weit geſchickter zu der Ausführung eines Auftrags ſey, der mehr Verſchlagenheit, mehr Weltklugheit erfordert, als ich beſitze; ſo würde ich ihn gewiß nicht auserwählt und zu einem Geſchäfte aufgefordert haben, an deſſen geheimer, pünktlicher Beſorgung Euerm Vater ſo viel liegt. Er iſt klug und gewandt, er ſpricht franzöſiſch und hat ſchon öfters den Scharfblick der Ketzer getäuſcht, er war es, der den Züricher Junker unter die Hütten führte, wo dieſer mit für die gute Sache ausziehn mußte, er geleitete Jungfer Luiſen ſicher an den Ort, von dem ſie dann ohne Gefahr zu Euch kommen konnte.“

„Dieſe Umſtände bürgen allerdings für den Mann,“ erwiederte Lothar, indem er ſeine unruhige Wanderung durch das Gemach auf's Neue antrat. „Er trägt einen Brief von meinem Vater, er wird einen Gaſt herführen, der mir ſehr willkommen ſeyn wird, deſſen Gegenwart mein Vater in der Abſchiedſtunde für ſehr wichtig und nothwendig hält, ſagteſt du?“

„So iſt es!“ verſetzte lakoniſch Walter. „Der Gaſt wird Euch willkommen ſeyn.“

„Seltſam!“ ſprach Lothar. „Mein Vater läßt mich auf die Freude des Wiederſehens bereiten, er läßt mir ſagen, ich ſolle mich auf eine noch höhere gefaßt machen und dieſe ganze Sendung iſt mit einem Schleier des Geheimniſſes und des Räthſelhaften umhüllt, den ich nicht zu durchdringen vermag. Ich weiß nur, daß die Botſchaft des Manaes Verſchwiegenheit, Liſt und Treue erfordert, daß von ihrem Gelingen viel abhängt, daß mein Vater die Stunde des Abſchieds von aller Trauer, die ihr ſo natürlich eigen ſeyn muß, befreien und zu einer glücklichen, freudigen machen will! Ich tappe im Dunkeln und dennoch bin ich froh bewegt, voll glücklicher Hoffnungen auf das Wort des Vaters hin, das mich nie getäuſcht hat. Ich fühle mich jetzt ſeiner würdig, ich werde zum erſtenmale den verſöhnten Vater an meine Bruſt drücken.“

Lothar war ein andrer geworden, ſeitdem ſein körperliches Mißgeſchick ihm die Freiheit ſeiner Seele, ihn ſich ſelbſt zurückgegeben hatte. Noch trug er den gelähmten Arm in der Binde, noch zeigte eine Bläſſe ſeines Angeſichtes von dem ſchweren Wundlager, aber ſeine Stirn glänzte heiter, ſein Blick leuchtete froh und hell, ſeine Lippen umſchwebte ein Lächeln, das dem eines

Bräutigams glich, der zur Hochzeit ſchreitet. Er hatte ſich überzeugt, daß der Weg, auf welchem Herr Waßmer mit Vincenz und den Frauenzimmern ſich zu dem Landhauſe begeben wollte, außerhalb der franzöſiſchen Vorpoſtenlinie liege, wie das Landhaus ſelbſt, er durfte nichts fürchten für ſeine Lieben, er durfte nur hoffen, ſie bald wiederzuſehen und mit ihnen — die Geliebte. Dem Gedanken, daß Luiſe ihn wieder verlaſſen und mit den Uebrigen in ein fremdes Land ziehn werde, ſchob er weit von ſich hinweg; es war ihm, als ſey dieſes gar nicht möglich, als müſſe das heimlich gehaltene Unternehmen des Vaters — wie? wußte er freilich noch nicht — dieſen bittern Schmerz ihm erſparen.

Mehrere Stunden vergingen, ohne daß ſich irgend Etwas ereignet hätte, was die innere Bewegung des jungen Mannes vermindern, was ſeinen ſeltſam erregten Erwartungen entſprechen konnte. Er ſah oft durch die Glasthüre in den Garten. Der Himmel war dicht mit Wolken umzogen, es herrſchte eine Finſterniß draußen, die den Flüchtlingen höchſt günſtig war. Man vernahm das Rauſchen des Sees, das Brechen ſeiner Wellen am Ufer, allein dieſe Bewegung war nicht von drohender Stärke, ſie konnte einer Fahrt über den See, der Ankunft des unbekannten Gaſtes, der von dorther kommen ſollte, nicht hinderlich ſeyn.

Endlich vernahm **Lothar** ein Geräuſch auf dem äußern Gange, das ihm die Annäherung eines Beſuches anzeigte. Er eilte zur Thüre und öffnete ſie in großer Spannung. Er trat überraſcht zurück, denn der Fremde, der Unbekannte, der auf eine ſo geheimnißvolle Weiſe eingeladen und zum Landhauſe geführt worden war, der jetzt in der geöffneten Thüre erſchien, war niemand anders, als der alte Freund des Hauſes, der evangeliſche Geiſtliche aus Zürich. Ihm folgte ſein Führer, in dem unſere Leſer gewiß ſchon **Gabriel Bendel** vermuthet haben und der ſich ſogleich zu **Walter Brenni** geſellte, indem er ein leiſes, aber, wie es in ſeiner Gewohnheit lag, wortreiches Geſpräch begann.

Der Geiſtliche reichte dem **Lothar** mit einem ruhigen Lächeln die Hand und der ſanfte

Blick ſeines ſprechenden Auges weilte froh auf dem jungen Manne.

„Es iſt ſchön,“ ſagte er, „in dieſer Zeit der allgemeinen Uneinigkeit einen kleinen Kreis zu finden, der ſich in Liebe und Verſöhnung vereinigt, der im Unglücke zum Guten gereift iſt, um den die Stunde der Trennung ein innigeres geiſtiges Band ſchlingt. Der Zweck alles Irdiſchen iſt ein ſchöner, reiner, aber von Einzelnen wird er eher erreicht, wie von der Geſammtheit, weil mit der Maſſe, die vorwärts ſoll, auch die Maſſe der Schwächen, die ſie zurückhält, ſich vermehrt. Sie ſind nun gelandet, lieber Lothar, auf der Inſel des Friedens. Sie können, glücklich ſich gerettet zu wiſſen, auf die Stürme zurückſehn, die Ihre Fahrt beunruhigt! Der Irrthum, dem ſie ſo große Opfer gebracht, wird Ihnen ſelbſt zum Segen, denn er berechtigt Sie, das Eigenthum Ihres Vaters dieſem zu bewahren, bis jene Zeit kommt, von der ich ſprach, in der die Geſammtheit ſich beruhigen, in der das Streiten der Leidenſchaften ſich ausgeglichen haben wird. Wir wollen nicht trauern, daß wir nun auf Lange hin diejenigen nicht ſehen werden, die uns theuer ſind. Laſſen Sie uns denken, daß nur die Ferne ſie beglücken kann, laſſen Sie uns in dem Bewußtſeyn, daß die Trennung von ihnen eine wohlthätige Nothwendigkeit iſt, unſere Beruhigung finden!"

Lothar ſah mit innigem Vergnügen den alten, bewährten Freund des Hauſes wieder. Es ſchien ihm ganz natürlich, daß ſein Vater denjenigen, der ihm ſchon als Jüngling befreundet geweſen, an den er ſich als Mann inniger geſchloſſen, der ihm bis ins Greiſenalter ein treuer Freund geblieben, noch einmal ſehen wolle, ehe er die Heimath verlaſſe, ehe er in ein fremdes Land auswandre, wo ihn wohl der theure Freund nicht leicht aufſuchen konnte. Beide waren hochbejahrt, der Tod konnte zwiſchen ſie treten und das Wiederſehn auf das Jenſeits hinausſchieben. Trotz dieſer natürlichen Veranlaſſung, ſchien ihm doch die Erſcheinung des Geiſtlichen noch eine beſondere Bedeutung zu haben. Er gedachte der Botſchaft des Vaters, daß er ſich auf eine noch höhere Freude, als die des Wiederſehns, bereiten ſolle; jetzt ahnte er ein Glück, das er, aus Furcht, es möge ſich dennoch in nichts auflöſen, ſich ſelbſt nicht zu geſtehn wagte.

Der Geiſtliche hatte den Schützen bemerkt und erkannt. Er trat vor ihn, reichte ihm mit einem bedeutungsvollen Blicke die Hand und ſagte:

„Deine Zeit iſt noch nicht gekommen, du Trauriger! du blickſt noch trübe und irdiſch, nicht verklärt, himmliſch und frei, ſo daß dir das Gefühl werden könnte, das dich beruhigen wird. Bleibe nur ſtark im Glauben und in der Hoffnung! Die Erde giebt die Schmerzen, der Himmel giebt den Balſam. Es iſt eine Kraft, die den Himmel herniederzuziehn, die ſeinen Segen zu erringen vermag in jeglicher Geſtalt. Aber derjenige, der ſie üben will, muß rein, muß frei ſeyn von jeder irdiſchen Leidenſchaft. Kannſt du dieſe von dir abſtreifen, kannſt du die Bosheit Fremder, die dich getroffen, die Rachſucht, die dich trübt, die Kampfluſt, die auch der Erde angehört, ſie mag einer guten oder einer ſchlechten Sache gelten, vergeſſen, kannſt du ganz nur fühlen, rein fühlen, daß vor dem Ewigen kein Ding unmöglich iſt: dann bete, du Trauriger, bete mit aller Kraft und Inbrunſt, die dir inne wohnen, und dir wird geholfen werden!"

„Ich habe ſchon davon geträumt," ſagte Walter, ohne den Blick zu erheben. „Ich träume noch manchmal davon und ich glaube, wenn nun Junker Vincenz fort iſt und meine Schweſter und Herr Waßmer, wenn ich ganz allein bin, ganz allein in den Thälern und auf den Bergen wandere, dann werde ich auch im Wachen immer dieſen Traum haben, bis er ſich erfüllt oder der Menſch nicht mehr träumt. Ich haſſe diejenigen nicht mehr, die mich unſäglich unglücklich gemacht, ich verlange nicht mehr nach Rache; aber vom Kampfe laſſen mit den Ketzern, mit den Feinden der Religion und der heiligen Jungfrau? Nein, Herr, das darf Walter Brenni nicht! Denn das Heil der Seele iſt das vornehmſte und ihm iſt jede andre Hoffnung, jeder andre Wunſch unterworfen."

Kopfſchüttelnd wandte ſich der Geiſtliche von ihm ab. Er überzeugte ſich, daß es ſeiner Lehre von der weit ausgedehnten Kraft des Gebetes nicht möglich ſey, die Vorurtheile zu überwinden, welche Unterricht und Erziehung frühe in die Seele des Schützen gepflanzt hatten. Er gab jeden weitern Verſuch auf, er beſchied ſich um ſo mehr, den Mann, dem er ſeinen Antheil nicht verſagen konnte, dem tröſtenden Einfluſſe der Zeit zu überlaſſen, da gerade jetzt ſein Geiſt und ſein Herz ſorgend mit denjenigen beſchäftigt waren, die ihm die Gewohnheit vieler Jahre, ſo manche ſchöne Erinnerungen und mächtige Gefühle, nächſt ſeiner eigenen Familie, am Theuerſten machten. Er geſellte ſich wieder zu **Lothar** und war bald mit dieſem in ein anziehendes Geſpräch verknüpft, das — wie es nicht anders ſeyn konnte — die neueſten Ereigniſſe im Vaterlande zum Gegenſtand hatte.

So kam Mitternacht heran. **Gabriel Bendel** war, als ſich ihm in **Walter Brenni** ein wenig geneigter Theilnehmer ſeiner redſeligen Unterhaltung zeigte, in den Garten gegangen, um hier nach den Erwarteten zu lauſchen und dann ihre Ankunft zu verkündigen. Er ſchlich an den Hecken hin, er ſtrengte ſein ohnehin ſcharfes Gehör an, damit ihm kein noch ſo leiſes Geräuſch verloren gehe, er hatte endlich die Freude, an der Hinterthüre des Gartens Schritte und flüſternde Frauenſtimmen zu vernehmen.

„Sie kommen, ſie kommen!“ rief er mit unterdrückter Stimme in den Salon. „Nicht wie der ſelige König Lear mit einem prunkenden Hofſtaate von fünfzig Rittern, Knappen und Schalksnarren, kommt der alte Herr; nein! einfach und ſchlicht wie ein Patriarch aus dem alten Teſtamente, nur von den Blutsfreunden begleitet und einer armen Wittwe. Dafür aber wird ihm auch gern aufgethan und, ich wette darauf, es fließen Thränen der Rührung, wenn er wieder fort will!“

Man hörte nicht auf die Worte des Schwätzers. Schon hatten ſich Vater und Sohn gefunden, ſchon ſtand Luiſe freudebebend neben den innig Vereinigten, ſchon waren Eliſabeth und Vincenz in den Salon getreten und hatten den alten Freund vom Hauſe, deſſen Erſcheinung ſie in einem hohen Grade überraſchte, freudig begrüßt. Mit ihnen war Seppi gekommen, der ſich nicht von den Auswanderern trennen wollte. Ihr Kind trug ſie wohlverwahrt gegen die rauhe Nachtluft. Es war der einzige, aber auch der höchſte Schatz, der ihr von ihrem ſtillen Glücke im Egerithale geblieben war. Sie ging zu ihrem Bruder, ſie freuete ſich, ihn noch einmal zu ſehn, aber Walter Brenni war ſo ſehr von ſeinen düſtern Gedanken und phantaſtiſchen Träumen befangen, daß die Anweſenheit der Schweſter wenig Eindruck auf ihn machte.

Als nun Herr Waßmer von Luiſen und Lothar gefolgt, in dem Gemache erſchien und mit ernſten Blicken um ſich ſah, da konnte jeder erkennen, daß ihm der Abſchied von der Heimath doch ſchwer falle und in dieſer Stunde wohl manches Bild der Erinnerung vor ſeinem Geiſte vorüberziehn, das ihm den Ort, der es bewahrte, theuer machen mußte. Er ſchien ſich mit Gewalt von dieſen Erinnerungen loszureißen. Er reichte dem Geiſtlichen die Hand, er führte ihn in den Hintergrund des Zimmers und ſprach angelegentlich und heimlich mit ihm, während die jungen

Leute in ihrer Freude über das Wiederſehen, die nahe Zeit einer Trennung, die Jahrelang dauern konnte, vergaſſen.

Endlich trat Herr Waßmer mit dem Geiſtlichen zu ihnen. Seine Miene war feierlich, ſein ganzes Weſen verkündigte, daß er im Begriff ſey, irgend einen großen Entſchluß auszuſprechen. Das Geſpräch der jungen Leute ſchwieg, ſie ſtanden erwartungsvoll um den Vater, der nun in einem ruhigen, gütigen Tone begann:

„Der Zeitpunkt iſt da, in dem ich mein Haus verlaſſe, und die Pflicht eines guten Hausvaters erheiſcht, daß ich es wohl beſtelle, ehe ich ſcheide. Der Heimath gehört ein großer Theil des Lebens und indem ich mich von ihr trenne, löſe ich auch dieſen Theil meines Lebens von mir und, wie ein Sterbender ſein Teſtament macht, muß ein Scheidender ſeine Anordnungen treffen, daß die Heimath, der er ſo viel verdankt, nicht verwaiſt und verödet bleibe. Du, Lothar, wirſt ihrer pflegen und mit dir Luiſe. Ja, meine Tochter,“ wandte er ſich zu dieſer, „du wirſt als Lothars Gattin, als Frau dieſes Hauſes zu-

zurückbleiben, du ſollſt uns nicht in eine Fremde begleiten, wo dein Herz immer von einer ſchmerzlichen Entbehrung gequält würde! Dieſes Haus iſt auch deine Heimath geworden, Luiſe, es hat deine Kindheit gepflegt, deine Wünſche geboren und deine ſchönſten Hoffnungen. Du wirſt das Haus der Waßmer wohl wahren, daß ich die Heimath erkenne, wenn ich wieder kehre, denn dieſe Gnade erwarte ich von dem Höchſten, daß er mich nicht im fremden Lande ſterben läßt. Aber auch meinem Vincenz bin ich einen Erſatz ſchuldig für das, was er, wahrſcheinlich mehr um meinet- als um ſeinetwillen, aufgiebt. Auch ſeine Wünſche ſollen in dieſer Stunde Erfüllung finden und in dem ſchönen Bewußtſeyn eines neuen Glückes ertragen wir dann die Trennung leichter und minder ſchmerzhaft. Das, meine Kinder, war mein Geheimniß ſeit jenem Augenblicke, in dem ich mich entſchloß, mein Vaterland zu verlaſſen und unſer alter Freund iſt nicht allein gekommen, um auch ſeinen Theil an der Trauer des Abſchieds zu haben, nein! um Euere Verbindungen zu weihen durch den Segen der Kirche, durch die Macht, die ihm ſein heiliges Amt giebt.“

Ein freudiges Erſtaunen hatte die beiden Paare ergriffen. Dennoch mußten die Mädchen, jenen unerklärlichen Gefühlen der Wehemuth und Rührung unterthan, die faſt jede jungfräuliche Braut in einer ſolchen Stunde empfindet, Thränen vergießen, die tief aus ihrer Seele kamen. Sie ſchloſſen ſich enger an einander, ſie ſahen ſich weinend an und jeder war es, als trenne ſie ſich jetzt von einem alten wohlbekannten Gute, um ein neues, weit höheres zu gewinnen, das aber doch wie ein Räthſel, wie eine Erſcheinung herrlicher, aber noch nicht vertrauter Art vor ihnen ſtand. Indeſſen hatten ſich Lothar und Vincenz bemüht, ihren Dank gegen den Vater auszuſprechen. Sie befanden ſich in der lebhafteſten Bewegung und wie bei den Bräuten die Rührung überwallte, ſo war es bei den jungen Männern die Freude, die keine Grenzen kannte. Aber die Zeit flog ſchnell vorüber und drängte. Der Geiſtliche hatte, während die Mädchen mit ſich, die Söhne mit dem Vater beſchäftigt waren, einen kleinen Hausaltar herbeibringen laſſen und ehe noch Eliſabeth und Luiſe ihre Thränen zu hemmen, ehe Vincenz und Lothar ihre Freude zu beſänftigen vermochten, war das beglückende und Glück verlangende Ja ſchon ausgeſprochen und der Doppelbund geſchloſſen.

„Die heilige Jungfrau beſchütze und erhalte Euch Eure Männer!“ ſagte Seppi und reichte den nun vermälten Freundinnen ihre beiden Hände. „Der Jungfer Eliſabeth Glück werde ich ſehen und von dem der Jungfer Luiſe wird mir auch wohl durch Herrn Waßmer eine Kunde werden: für Beides will ich beten!“

Sie zog ſich ernſt an die Stelle zurück, wo ihr Kind auf einem Kiſſen ſchlummerte. Sie konnte nicht mehr mit leichtem, frohen Herzen in irgend ein beginnendes Ehebündniß ſehen und was ſie von dem Glücke der Paare geſprochen, das hatte ſie mehr ihnen zu gefallen, als aus innerer Ueberzeugung geſagt. War doch ihr kurzes Glück ſo ſchrecklich geſtört und geendigt worden! Sie war ruhig und feſt, gerüſtet auf weiteres

Unheil, aber wenig mehr hoffend auf Freuden und Annehmlichkeiten des Lebens.

Walter Brenni hatte ſich während der heiligen Handlung erhoben. Er faltete die Hände, aber ſeine Blicke ſchweiften irr umher und ſein Geiſt ſchien abweſend. Jetzt ließ er ſich wieder ſtill nieder, er richtete an niemand einen Glückwunſch, nicht einmal an Vincenz, auf den er nur, als dieſer feſt und beſtimmt das Treue gelobende Ja geſprochen, ſeinen Blick geheftet.

Ueber dem einfachen Male, das Lothar hatte bereiten laſſen, ſchwebte ein Geiſt der Rührung, der alle ſtill machte und ſelbſt der Freude, die raſch und bewältigend in den kleinen Kreis getreten war, einen Anſtrich von Wehemuth gab. Man wollte nicht des nahen Abſchieds gedenken, aber man ahnte, man fühlte ihn. Der alte Herr berührte die Speiſen nicht, ſeine Blicke gingen langſam im Salon umher und ruheten auf jedem einzelnen Punkte, auf den altgewohnten Gegenſtänden, als wolle er dieſe recht tief und feſt ſeinem Gedächtniſſe einprägen. Einmal fragte er den Geiſtlichen nach ſeiner Schweſter, als er aber hörte, in welchem Verhältniſſe dieſe zu **Landolin** ſtehe und wie das Gerücht beide, als einig mit einander zu einer künftigen Verbindung erkläre, ließ er dieſes Geſpräch fallen und begann auf's Neue, ſich ſeinen ſtillen Beobachtungen hinzugeben

So kam die erſte Dämmerung des Morgens heran. Schon waren **Gabriel Bendel** und **Walter Brenni** ebenſo eifrig, als geräuſchlos beſchäftigt geweſen, die vorhandenen Reiſegeräthſchaften, nebſt den gepackten Koffern hinaus, in den am Seeufer anliegenden Nachen zu tragen. Jetzt ſtand der Geiſtliche von ſeinem Sitze auf und ſeine ernſte, bedeutungsvolle Miene ward den Uebrigen ein Zeichen, daß der Augenblick des Abſchieds gekommen ſey. Schluchzend lag **Luiſe** in den Armen ihrer Freundin, die, ſelbſt tief ergriffen, ſich beſtrebte, ihr Muth einzuſprechen und ſie darauf aufmerkſam machte, daß ihr **der** bleibe, von dem ſie Erſatz für Alles zu erwarten habe.

Die Männer waren in ſich gekehrt und ernſt. **Lothar** und ſeine junge Frau begleiteten die

Uebrigen zum Seeufer hinab. Noch aus dem Nachen herüber, den auch der Geiſtliche zu ſeiner Rückkehr beſtiegen hatte, reichte Herr **Waßmer** dem ältern Sohne die Hand und erſt, als das Boot vom Lande abſtieß, trennten ſich die Hände, deren eine noch einmal Liebe und Verſöhnung verſichert, deren andere ſie empfangen und erkannt hatte.

Zwei ſo rüſtige Schiffer, wie **Walter** und **Gabriel** führten das kleine Fahrzeug raſch über die Breite des Sees. Bald waren die vom Lande winkenden Tücher **Lothars** und **Luiſens** in der Dämmerung nicht mehr zu erkennen; aber die ſchon im Sonnenlichte ſtrahlenden Eisgipfel begrüßten aus der Ferne die Flüchtlinge, wie tröſtende Himmelsboten. Am jenſeitigen Ufer fanden ſie eine wohlbeſpannte Reiſekutſche, die der Geiſtliche beſorgt hatte.

„Hier iſt unſer Scheidepunkt!“ ſagte dieſer jetzt. „Ein Scheidepunkt,“ ſprach er mit großem Ernſte weiter, „von dem ich weiß, daß er für das irdiſche Leben ſeine Bedeutung hat. Leben Sie wohl, mein Freund, mein guter, treuer

Waßmer! Hier ſind Papiere, Päſſe von dem öſterreichiſchen Feldherrn, die Ihnen jede Erleichterung ihrer Reiſe, ſelbſt Hülfe und Beiſtand der militäriſchen Unterbehörden zuſichern. Lebt alle wohl, Ihr theuern Freunde! Kehrt bald, kehrt glücklich in die Heimath wieder! Und nun genug — wir wollen den Druck dieſes Augenblickes nicht noch vermehren, wir wollen nicht Laſt auf Laſt unſern Herzen auflegen!“

Er ſchob haſtig die Auswandrer in den Wagen. **Walter Brenni** reichte noch einmal allen die Hand, wobei ſein düſtrer Blick ſeinem alten Gefährten, der ihn verſtand, Alles ſagte, was ſein Mund verſchwieg. **Gabriel** ſprang ſchluchzend vom obern Theile der Kutſche, wo er noch gepackt hatte. Dann ſchritt der Geiſtliche mit einer Eile, durch die er ſeine innere Erregung zu bekämpfen ſuchte, das Seeufer hinab, ſeinem Wohnorte zu; die Schiffer ſprangen in den Nachen, der mit der unbedeutenden Laſt und von rüſtigen Armen bewegt, leicht über die Wellen tanzte, und das Raſſeln des forteilenden Wagens verlor ſich, ſchwach und immer ſchwächer werdend, bald ganz in der Ferne.

# Zehntes Kapitel.

Seyd einig — einig — einig!

Es war ſeit dieſem Ereigniſſe mehr als Jahresfriſt vergangen, als gegen den Mittag eines heißen Sommertages ein junger Mann, in einem einfachen, aber feinen Jagdanzuge in das Wirthshaus eines tyroliſchen Dorfes trat und einen friſchen Trunk verlangte. Die Wirthin begrüßte ihn, wie einen alten Bekannten, die Kinder ſprangen ihm entgegen und er überließ dem älteſten von ihnen ſeinen Stutzen zum Spiel, nachdem er ſich überzeugt hatte, daß er nicht geladen ſey. Indem er ſich auf eine Bank an dem rebenumkränzten Fenſter niederlaſſen wollte, ſprang plötzlich aus einem Winkel des Zimmers ein Wandrer auf ihn zu, deſſen ganzes Aeußere die tiefſte Armuth verrieth, ergriff mit beiden Händen ſeine Rechte, drückte ſie an ſeine Bruſt und fing an laut zu weinen.

„Junker Vincenz!“ rief er ſchluchzend und ſah mit den thränenden Augen, gegen die das wunderlich gebildete Angeſicht ſeltſam abſtach, zu dem jungen Manne hinauf.

„Gabriel Bendel — du?“ erwiederte dieſer überraſcht und ließ den alten Bekannten neben ſich niederſitzen. „Wie kommſt du hierher, was bringſt du Neues aus dem Schweizerlande?“

„Nichts Gutes, Junker!“ entgegnete der ehemalige Comödiant. „Die Spanier haben ſchrecklich in Peru gehauſ't, wie uns der unſterbliche Herr von Kotzebue in ſeiner Comödie deutlich zeigt, aber dem armen Schweizerlande iſt es nicht beſſer gegangen unter den Verwüſtungen der fremden Heere. Elend, Jammer und die höchſte Noth findet Ihr auf dem Lande allenthalben, ganze Schaaren verwaiſ'ter Kinder irren halbnackt umher, diejenigen, die ſonſt ihre eigene Alp, ihre eigene Heerde beſaßen, ſind jetzt Knechte der Wenigen geworden, die noch ein Eigenthum bewahrt.“

„Ich weiß es!“ verſetzte mit einem tiefen Seufzer Vincenz. „Und dennoch hat dieſes Elend meine Landsleute nicht belehrt, daß ſie nur in der Eintracht Stärke, ſich ſeiner zu erwehren, finden können. Aber ſchweige jetzt!“ fügte er leiſer hinzu, indem ſeine Blicke auf die Gäſte deuteten, die jetzt, nach der Arbeit am ſchwülen Morgen Ruhe und Erquickung ſuchend, in das Zimmer traten. „Ich habe mit dir von Dingen zu ſprechen, die nicht vor den Ohren der Fremden laut zu werden brauchen. Du begleiteſt mich zu meiner Wohnung, wenn du willſt, du wirſt auch dort meinen Vater und meine Eliſabeth wiederfinden.“

„Lieber Himmel, ich verlange es ja nicht beſſer und deshalb komme ich eben her!“ ſagte Gabriel. „Meine Zeit iſt vorüber im Schweizerlande, die alten Freunde ſind entweder todt oder fort, ich ſtand gar ſo allein und da trieb es mich Euch aufzuſuchen, denn ich weiß, Ihr duldet den

**Gabriel Bendel** wohl in Euerm Hauſe und laßt ihn auch nicht verhungern!“

**Vincenz** lächelte ihm verſichernd zu. Dann beendigte er ſeinen Aufenthalt im Gaſthauſe ſo bald als möglich und ſchlug mit **Gabriel** einen ſchattigen Waldweg ein, der zu dem Jagdhauſe, das er mit den ſeinigen bewohnte, führte.

„Aus meines Bruders Briefen,“ begann **Vincenz**, während ſie raſch fortſchritten, „iſt mir Vieles bekannt geworden, was daheim vorgegangen iſt. Die fremden Krieger aus dem Innern Rußlands, Völker aus den Steppen Aſiens, Oeſterreicher und Franzoſen ſind über unſern Boden verheerend hingeſchritten und noch zeigt das Elend der Bewohner ihre Spuren. Jetzt wüthet der Bürgerkrieg. Jetzt zerfleiſcht der Schweizer ſeine eigene Bruſt und wird nicht eher ruhen, bis das ungeſtüme Herz ſich verblutet hat. Armes, unglückliches Land! Doch das ſind Dinge, die offen vor der Welt daliegen, die von Munde zu Munde gehen und die ich nicht erſt aus **Lothars** Briefen zu erfahren brauchte. Aber daß unſer

Freund, der edle Geiſtliche in Zürich, unſäglich leidet an der Wunde, die ein feiger Meuchelmörder ihm an dem Schlachttage von Zürich, als er eben ein Werk der Barmherzigkeit beging, beibrachte, daß er in langſamer Qual dahinſtirbt, daß Landolin mit der Tante ſich vermält hat und im traurigſten Zwieſpalt lebt — das ſind betrübende Nachrichten, die mir ſein letztes Schreiben brachte. Von dir erwarte ich jetzt Auskunft über Andres. Walter Brenni iſt verſchollen für mich, ſeit ich den Boden der Heimath verließ. Was iſt aus ihm geworden? Wie lebt mein alter Kriegs- und Unglücksgenoſſe?"

„Er lebt nicht mehr!" verſetzte in einem ſehr traurigen und weichen Tone, wie ihn der Junker nie aus dem Munde Gabriels vernommen hatte, dieſer. „Er und der wunderliche Knabe Jageli und auch der lange Sergeant, Jean Bendel, aus dem Münſtergäſſel zu Straßburg, ſind heimgegangen in derſelben Stunde."

Er erzählte nun mit Rührung, aber dennoch in ſeiner redſeligen Weiſe, was wir hier in der

Kürze dem Leſer mittheilen. Zu dem Schützen hatte ſich bald der Knabe Jageli, der ſeit dem Tode ſeines Pflegevaters unſtät umherſchweifte, geſellt. Beide konnten nicht unthätig bleiben in den kriegeriſchen Reibungen, die unaufhörlich zwiſchen den Franzoſen und den Oeſterreichern ſtatt fanden. Da rückte der alte, wunderliche Held Suwarow aus Italien über die Alpen heran. Walter Brenni und ſein junger Gefährte eilten ihm entgegen, ſie waren bei den Führern, welche die ganze Armee, mit Geſchützen und Munition, über den Jägerpfad des Kinzigkulms in das Muottathal hinab, zum Angriffe gegen Schwyz, brachten. Aber Korſakow hatte die Schlacht von Zürich ſchon verloren. Der greiſe Held mußte ſein kühnes Angriffsunternehmen aufgeben und einen noch kühnern Rückzug beginnen. Unter denjenigen, welche dieſen mit wunderbarer Tapferkeit deckten, ſtritten auch Walter und Jageli gegen den ſtürmenden Feind. Endlich ſahen ſie ſich abgeſchnitten, verfolgt, gedrängt über Felſen und Klippen hinauf nach dem Gipfel des großen Mythen. Es war der Sergeant Bendel, der in Walter Brenni ſeinen alten Gegner von Rothenthurm wieder erkannt hatte und nun mit einer Erbitterung, die allen Gefahren trotzte, ſeine Cameraden aufforderte, mit ihm die Fliehenden über Wege, die von Abgründen umgeben, mit jedem Augenblicke das ſchrecklichſte Verderben droheten, zu verfolgen. Sie drangen immer höher in die Felſenöde des Mythen. Die letzte Kugel, die Walter zu verſchießen hatte, ſtreckte den Bruder Gabriels nieder. Im nämlichen Augenblicke fiel an ſeiner Seite der Knabe Jageli. Der Schütz ſtand nun hoch oben auf dem Felſengipfel, dicht neben dem Kreuze, das über den ſenkrechten Abgrund, der ſich gen Schwyz hinabſtürzt, hinragt. Er hielt das Kreuz mit einem Arme umſchlungen, er ſchien die Feinde, denen er keinen Widerſtand mehr entgegenzuſetzen hatte, ruhig zu erwarten. Da fiel mit einem Male ſein Blick auf die Berge von Unterwalden, er ließ von dem Kreuze, er breitete die Arme nach jenen Bergen hin, der Stutzen entfiel ſeiner Hand in den Abgrund und er ſelbſt — man wußte nicht, ob freiwillig, ob von einem Schwindel hingeriſſen — ſtürzte ihm nach. —

„So haben es diejenigen erzählt,“ fügte, indem er mühesam ſeine Thränen zurückhielt, Gabriel hinzu, „die ihm gegenüberſtanden in ſeiner letzten Stunde. Ich habe mir es oft erzählen laſſen, ſeinet- und des Langen wegen, den ich doch bedauern muß, obſchon er mir arg genug mitgeſpielt, als er noch am Leben war. Ja, Junker Vincenz, die Gebeine Euers alten Gefährten bleichen in den Spalten des Mythen und keines Menſchen Fuß wird je die Stelle betreten, wo er ſeinen letzten Odemzug aufgegeben hat!“

„Er konnte nur Ruhe im Tode finden!“ ſagte nach einer Pauſe Vincenz mit einem Seufzer. „Sein Traum iſt erfüllt. Das war noch das Glücklichſte, was ihm am Schluſſe ſeiner traurigen Laufbahn begegnen konnte.“

Sie erreichten das Landhaus. Eine blühende Frau, mit einem Säuglinge auf dem Arme, trat Vincenz entgegen und reichte ihm lächelnd das

Kind. Es war ſeine Eliſabeth. Sein Angeſicht erheiterte ſich und er fühlte ſich, von dem Anblicke ſeines Erſtgebornen erfreut, bald ruhig genug geſtimmt, um ihr und dem herbeikommenden Vater, der noch immer rüſtig und friſch einherſchritt, das Ende Walter Brenni's als ein Ereigniß darzuſtellen, das für ihn eine Wohlthat geweſen ſey, obſchon es ſeinen Freunden als etwas Entſetzliches und höchſt Beklagenswerthes erſcheinen müſſe. Seiner Schweſter Seppi wurde die Trauerkunde mit Vorſicht beigebracht, ſie nahm ſie aber auch mit jener Stärke der Seele auf, wie damals den Tod ihres Mannes. Gabriel blieb als ein Hausgenoſſe, der ſich zu vielen Dingen anſtellig zeigte, in der Wohnung der Ausgewanderten.

---

Wir entlehnen nun die Worte eines hochgeachteten Geſchichtsſchreibers, um den Zuſtand der Schweiz zu bezeichnen, welcher, nachdem ein mehrjähriger Bürgerkrieg durch die Vermittlung des erſten Conſuls der franzöſiſchen Republick ſein Ende gefunden hatte, eintrat.

„Nun blieb Stille im Lande und es folgte eine lange Reihe friedlicher und freudiger Jahre. Die Zeiten der Umwälzung und bürgerlichen Kriege hatten die Kraft der Schweizer erweckt. Sie bewegten ſich mit neuem Leben, wie bisher nie geſehn worden. In den Stürmen unter einander bekannt geworden, ſtanden ſie einander nicht mehr fremd, wie vorzeiten. Was einem Kanton widerfuhr, das rührte jetzt den Sinn aller. Vielerlei Schriften, Tageblätter und Zeitungen, vor Zeiten von ſcheuen Regierungen unterdrückt, belehrten das Volk von wiſſenswürdigen Dingen, zogen die Aufmerkſamkeit deſſelben zu den öffentlichen Angelegenheiten und nährten und verbreiteten einen vormals unbekannten Gemeingeiſt. Schweizer aus allen Kantonen bildeten Geſellſchaften zur Beförderung gemeinnütziger Sachen, zur Erhebung der Wiſſenſchaften und Künſte und zur Stärkung der Eintracht und der Vaterlandsliebe.“

In dieſer Zeit des Friedens kehrte auch Herr Waßmer mit den ſeinigen in die Heimath zurück. Er betrat das Erbe ſeiner Väter und erfreuete ſich ſeines Gedeihens unter der Pflege Lothars. Jetzt genoß er eines Glückes, wie er es ſich für ſein Alter gewünſcht hatte. Die Söhne ſtanden ehrenvoll als Hausväter an ihren Stellen, die Töchter waren wackre Hausfrauen und Mütter, die Enkel liebten den Großvater, der gern ſeinen eigenthümlichen Ernſt ablegte, um ſich ihres Frohſinns zu erfreuen und mit ihnen Kind zu ſeyn. Seppi Flüeli, deren Knabe das Abbild des Vaters zu werden verſprach, hatte ihren Kummer überwunden. Auch ſie fand jetzt manchen frohen Augenblick, indem ſie wieder mit alter Thätigkeit die Pachtung im Egerithale betrieb, die ihr Herr Waßmer gleich bei der Heimkehr wieder übertragen hatte. Gabriel hatte ſich der Familie unentbehrlich gemacht und konnte auf ihr Wohlwollen bis an ſeinen Tod rechnen. Aber den treuen Freund, den edeln Geiſtlichen in Zürich fanden ſie nicht mehr unter den Lebenden. Er war nach einem langen, qualvollen Krankenlager an den Folgen ſeiner Wunden geſtorben. Erſt in einem ſehr hohen Alter folgte ihm Herr Waßmer, von Kindern und zahlreichen Enkeln betrauert.

Von demſelben Verfaſſer ſind folgende Schriften in dem Verlage von J. D. Sauerländer in Frankfurt a. M. erſchienen, und durch alle ſolide Buchhandlungen zu beziehen.

## Stimmen des Lebens.

Drei Erzählungen von Dr. Georg Döring.
8. Rthlr. 1. 16 ggr. oder fl. 2. 48 kr.

Die anziehende, geiſt- und gemüthreiche Weiſe des Herrn Verfaſſers iſt der deutſchen Leſewelt zu bekannt, als daß wir ſie auf dieſe lieblichen Erzählungen erſt aufmerkſam zu machen brauchten.

## Phantaſiegemälde für 1829.

Von Dr. Georg Döring. 8. Gebunden, mit einem Kupfer von Fleiſchmann. Rthlr. 1. 12 ggr. oder fl. 2. 45.

Dieſes Werk erfreut ſich ſchon ſeit einer Reihe von Jahren einer ſo ausgezeichneten Gunſt des Publikums, daß es überflüſſig ſcheinen dürfte, dieſen neueſten Jahrgang noch beſonders zu empfehlen. Dennoch halten wir es für unſere Pflicht, darauf aufmerkſam zu machen, daß die reiche Phantaſie des Verfaſſers ſich hier in einer Fülle entfaltet, wie noch in keinem der früheren Jahrgänge, indem ſie bald das Meer, bald England und Frankreich, bald ſelbſt das üppig herrliche Oſtindien zum Schauplatze ihrer höchſt anziehenden Darſtellungen macht.

# Sonnenberg.

Eine Novelle in drei Theilen von Dr. Georg Döring. 3 Theile. 12. Geh. Rthlr. 4. 20 ggr. oder fl. 8 24 kr.

Wir dürfen dieſes neue Produkt des beliebten Verfaſſers, mit um ſo größerem Rechte der Theilnahme des Publikums empfehlen, da hier das Intereſſe der Dichtung ſelbſt und zugleich die Wahl des hiſtoriſchen Hintergrundes, auf welchem jene erſcheint, von hoher Bedeutung für den deutſchen Leſer ſind. Wenn Walter Scott mit vorziehender Liebe die frühere Geſchichte ſeiner Heimath benutzte, um ſie mit ſeinen Dichtungen zu verſchmelzen und ſie in dieſen zu verlebendigen, ſo iſt daſſelbe in Hinſicht auf die Geſchichte unſeres Vaterlandes gewiß mit nicht weniger Liebe von unſerm Verfaſſer in der gegenwärtigen Novelle geſchehen. Uns ſcheint das Zeitalter, der Kampf und Untergang Adolphs von Naſſau mit lebendiger Erkenntniß aufgefaßt und dargeſtellt, die handelnden Perſonen ſcharf und anziehend gezeichnet, die Hauptgeſchichte — der rein romantiſche Theil des Werkes — von außerordentlichem, fortwährend ſpannendem Intereſſe, und die Darſtellung des Ganzen ſo blühend und anſprechend, wie ſie die Leſewelt von dem Verfaſſer zu erwarten berechtigt iſt. Wir erwähnen nur noch, daß dieſes — nach den ſeit Walter Scott angenommenen Beſtimmungen — die erſte hiſtoriſche Novelle ſeyn dürfte, die, indem die reizendſten Gegenden unſeres Vaterlandes ihr zur Scene dienen, einen allgemein wichtigen Zeitabſchnitt umfaßt, da Hauffs Lichtenſtein ſein Intereſſe nur aus der würtembergiſchen Geſchichte ſchöpft und Spindlers Jude überhaupt mehr in den Sittenzuſtand, als in die Geſchichte Deutſchlands ſelbſt eingreift.

---

# Die Mumie von Rotterdam.

Novelle von Dr. Georg Döring. 2 Theile.
Geh. Rthlr. 3. 4 ggr. oder fl. 5. 30 kr.

Hier übergeben wir dem Publikum eine größten Theils humoriſtiſche Novelle, die nur leiſe an das Hiſtoriſche hinſtreift, und in der durchaus neuen, originalen Idee des Ganzen ihren Stützpunkt findet. Ein buntes Leben ergötzlicher Geſtalten, eine friſche, bezeichnungsvolle Charakteriſtik, die mannigfaltigſte anſprechendſte Scenerie, ein immer ſteigendes Intereſſe der Handlung, die ſich durch eine Fülle ſeltſamer und doch folgereicher Begebenheiten hindurch bewegt, ſind die Eigenthümlichkeiten dieſes Werkchens, das in der neueſten Romanenliteratur gewiß als eine in ſeiner Art durchaus neue Erſcheinung begrüßt werden wird.

# Phantaſiegemälde für 1830.

Von Dr. Georg Döring. 8. Mit einem Titelkupfer von Fleiſchmann. Cartonirt Rthlr. 1.
12 ggr. oder fl. 2. 45 kr.

So wie der Verfaſſer dieſes Werkes, in früheren Jahrgängen oft mit kühnem und kräftigem Pinſel das Leben und die Natur unter fremden Zonen, wahr und lebensfriſch, dargeſtellt hat, ſo malt er in dieſem Jahrgange mit gleich lebendigen und treffenden Farben das Leben unſerer höheren geſelligen Kreiſe, mit ſeinen anziehenden Geſtalten und ſeinen abſtoſſenden Zerrbildern, mit ſeinem blendenden Glanze und ſeinen entſtellenden Flecken. Dabei wird ein friedliches und freundliches Gemüthsleben nicht vernachläſſigt, in das wir aus jenem rauſchenden, täuſchenden Treiben gern eintreten.

erner erſchienen in demſelben Verlage folgende empfehlenswerthe Schriften.

---

## Lord Byrons ſämmtliche Werke,

erausgegeben von Dr. Adrian. 12 Theile, geheftet, mit dem Bildniß Byrons, einem facſimile ſeiner Schrift und einer Anſicht von Newſtead-Abtey. Subſcriptionspreis auf geglättetes Velinpapier mit den erſten Kupferabdrücken. Rthlr. 8. 12ggr. od. 14 fl., auf weißes Druckpap. Rthr. 6. 18ggr. od. 11 fl.

Der nach Shakſpeare größte engliſche Dichter ver-
tente eine poetiſche Ueberſetzung in die deutſche Sprache.
ie gegenwärtige Sammlung ſoll alle Werke des edlen
ords umfaſſen: jedes in der Form des Originals, alle
it der Treue, die erreichbar iſt, wenn der Geiſt nicht
n Stoffe untergehen ſoll. Nicht ein Ueberſetzer war
ieſem Unternehmen gewachſen: vereinte Kräfte werden
s zu Stande bringen. Eine Reihe geſchätzter Namen
ürgt für die Gewiſſenhaftigkeit der Ausführung; näm-
ch die der Herren Profeſſor Adrian, Dr. Baer-
iann, Graf v. Haugwitz, Th. Hell, Profeſſor
annegießer, Legations-Rath v. Meyer, Pro-
ſſor Wolff u. A. Vorerſt ſind vier Bände erſchienen,
ie übrigen folgen in kurzen Zwiſchenräumen. Auf Cor-
ectheit und würdige äußere Ausſtattung iſt die möglichſte
Sorge verwendet. Einer Anpreiſung bedarf es nicht.
Byrons Name ſpricht lauter, als jedes Lob. Die Freunde
er Poeſie, die den Dichter nicht in der Urſprache leſen,
verden ſein Abbild im Deutſchen bald lieb gewinnen,
ie Kenner der engliſchen Sprache einen neuen Genuß
n der Vergleichung finden und ſich überzeugen, daß Ton
nd Geiſt des Originals glücklich erreicht ſind.

# Nal und Damajanti.

Eine indiſche Geſchichte von Friedrich Rückert.
12. Geh. Rthlr. 1. 18 ggr. oder fl. 2. 48 kr.

Das Publikum erhält hier eine, von dem rühmlich bekannten Dichter Rückert, mit aller ihm in ſo ſeltenem Grade eigenen Sprachfertigkeit und Reimfülle übertragene indiſche Dichtung, bei der aber alles Fremdartige, ohne Studium der indiſchen Poeſie Unverſtändliche vermieden iſt, ſo daß ſie als eine ſinnige Liebeserzählung erſcheint, über welche ſich nur ein leiſer fremdartiger aber lieblichſüßer Duft ausbreitet und ſie umweht. Das mythologiſche, völlig verſtändlich, erſcheint in der Figur, welche am bedeutendſten eingreift, nur als Allegorie des böſen Gelüſtens, welches in unſrer Bruſt wohnt. Liebe, in bezaubernder Schilderung, ihre Leiden und Treue bilden den Inhalt des Büchleins, und wem Sinn für wahre Poeſie einwohnt, wird an dieſer Dichtung, und wem Sinn für Sprachſchönheit und Ausdruck einwohnt, wird an Rückerts Verſen ein Vergnügen genießen, wie es ſelten geboten wird.

---

# Erzählungen

von Johanna Schopenhauer. 8 Theile. Zweite wohlfeilere Ausgabe. 8. Auf Velinpap. Rthlr. 10. oder fl. 18. Auf Druckpap. Rthlr. 8 oder fl. 14.

Inhalt:

Frühlingsliebe. — Der Günſtling. — Haß und Liebe. — Die Reiſe nach Flandern. — Sommerliebe. — Leontine und Natalia. — Claire. — Der Schnee. — Die erſte Liebe. — Anton Solario. — Die Freunde. — Joſebeth. — Die Brunnengäſte. — Die arme Margareth. — Der Balkon. — Der Blumenſtrauß.

# Bilder aus England.

Von Profeſſor Adrian. Zwei Theile. Mit Kupfern. 8. Geh. Rthlr. 3. 12 ggr. od. fl. 6.

Dieſes Werk ward in den bedeutendſten kritiſchen Journalen auf das Ehrenvollſte beurtheilt; ſ. u. a. das Berliner Converſationsblatt, die Halliſche und Leipziger Literaturzeitung, weshalb hier nur deſſen Inhalt angeführt werden ſoll.

Inhalt des erſten Theils: 1) Calais. 2) Das Dampfboot. 3) Dover. 4) Reiſe nach London. 5) Ankunft in London. 6) Wohnungen. 7) Der Morgen. 8) Der Abend. 9. Die Nacht. 10) London im Frühling und im Herbſte. 11) Die Kaufläden. 12) Die Londnerinnen. 13) Spaziergang in London. 14) Vauxhall. 15) Das Geſinde. 16) Die Matroſen. 17) Franzoſen und Engländer. 18) Die öffentlichen Wagen. 19) Scenen vor Gericht. 20) Nachtſcenen in den Straßen von London. 21) Das Spätjahr. 22) Die Weſtminſter Abtei. 23) Die Theater. 24) Die Londner Brücke.

Inhalt des zweiten Theiles: 1) Der St. Valentins-Tag. 2) Der erſte Mai. 3) Ein Sonntag in England. 4) Ein Nachmittag zu Hampton Court. 5) Der Greis in Dulwich College. 6) Der Alterthümler. 7) Thomas Marſhall, Eſq. 8) Ausflug nach Norfolk. 9) Herr North. 10) Die Dichterhalle. 11) Der geheimnißvolle Wagen. 12) Die Kunſt in London. 13) Das Tunnel. 14) Ueberfahrt nach Boulogne. Anhang: I. Vauxhall-Geſänge. II. Valentines.

---

# Gönnerſchaft.

Roman von Maria Edgeworth. Aus dem Engliſchen überſetzt von Luiſe Marezoll. 4. Thle. 8. Rthlr. 4. 12 ggr. oder 7 fl. 48 kr.

# Das Kunſthaus.

## Novelle

in drei Theilen

von

Georg Döring.

> Die Nachwelt lobt nicht nur das Gute,
> Sie ſchreibt die Feigheit bei dem Muthe,
> Die Tugend bei den Laſtern ein.
>
> A. v. Haller.

Erſter Theil.

Frankfurt a. M. 1831.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.

# Erſtes Kapitel.

Herz, laß dich nicht zerſpalten
Durch Feindes Liſt und Spott;
Gott wird es wohl verwalten,
Er iſt der Freiheit Gott.
**Th. Körner.**

Am ſpäten Abende eines Februartages, der in Sturm und Regen die ganze Strenge der Jahreszeit gezeigt und erſt mit eintretender Dunkelheit einen mildern Charakter angenommen hatte, ging in einer der Hauptſtraßen einer deutſchen Reſidenz ein junger Mann von edlem Anſtande unruhig vor einem ſtattlichen Hauſe, deſſen erſter Stock hell erleuchtet war, auf und nieder. So leiſe ſein Fuß auch auftrat, ſo waren doch ſeine Schritte bis in eine gewiſſe Entfernung vernehmlich, da in den benachbarten Straßen eine

Todtenſtille herrſchte, die nur ſelten durch den fernen Ruf eines qui vit? unterbrochen wurde. Der junge Mann hatte frühe eine wilde und kriegeriſche Zeit durchlebt. Sein Fürſt war ein Bundesgenoſſe König Friedrich des Zweiten, der nun ſchon mehrere Jahre den vereinigten Angriffen ſeiner Feinde ſiegreich widerſtand und jenen großen Kampf kämpfte, den die Geſchichte unter dem Namen des ſiebenjährigen zu ſeinem Ruhme aufgezeichnet hat. Die Reſidenz, in welche wir unſere Leſer eingeführt haben, war meiſt in den Händen der Franzoſen, unter Broglio und Soubiſe, geweſen, ſelten aber von den Alliirten des großen Königs beſetzt und nur einige Zeit behauptet worden. Jetzt herrſchten hier und im ganzen Lande jene Fremden, die, aller menſchlichen Gefühle, aller ſittlichen Rechte ſpottend, den Bürger ſeines Eigenthums beraubten, ihm durch Mißhandlungen ſeinen letzten Nothpfenning entriſſen und von dem wehrloſen Bauer durch immer neu erſonnene Qualen, die ſie beluſtigten, den Reſt vom Marke des Landes ausſogen. Wem, der ſich mit der

Geſchichte jener Zeit beſchäftigt hat, ſind die Vampyre unbekannt geblieben, die unter den Namen von Generalpächtern von dem franzöſiſchen Miniſterium in die eroberten Provinzen geſandt wurden, um dieſe ſyſtematiſch in Wüſteneien, in Einöden zu verwandeln, wie es einſt Louvois wilder und ſtürmiſcher mit der Pfalz vollbracht?

Der junge Mann, von dem wir ſprechen, war mit bittrem Haſſe gegen die Feinde ſeines Landes erfüllt. Ihre Grauſamkeiten empörten ihn, ihr Uebermuth, den er ſelbſt oft erfahren müſſen, verwundete ihn, der hölliſche Spott, mit dem ſie ihre Mißhandlungen paarten, nährte und ſteigerte dieſe Empfindungen, die dennoch die Klugheit gebot, tief im Innern zu verbergen.

In dieſem Augenblicke aber hatte der ſpäte Luſtwandler keine Erinnerung für dieſe Uebel, kein Bewußtſeyn für die traurige Lage der öffentlichen und bürgerlichen Verhältniſſe. Seine Blicke hingen an den erleuchteten Fenſtern des ſtattlichen Hauſes, ſeine Schritte hielten oft vor dieſem an, er lauſchte hinauf, er räuſperte ſich leiſe in der Nähe eines im Erdgeſchoſſe befindlichen Fenſters, das in ein dunkles, ſchmales Nebengäßchen ging. Schon oft hatte er dieſe Zeichen ſeiner Gegenwart gegeben, allein ſie ſchienen nicht bemerkt zu werden. Ungeduldig begann er aufs Neue ſein Auf- und Niederſchreiten vor dem Hauſe. Sein Herz, ſeine innigſten Gefühle waren oben, wo die Kerzen niederſtrahlten. Dort lebte und wandelte diejenige, die der heißgeliebte Gegenſtand ſeiner Sehnſucht war, die ihm eine ſtille Gegenliebe ſchenkte und der er nicht öffentlich huldigen durfte, da ihr ſtolzer Vater recht wohl die Kluft der Standesverſchiedenheit zwiſchen beiden erkannte. Auch er erkannte dieſe, aber er vermochte nicht der Geliebten deshalb zu entſagen. Er war feurig, er war ehrgeizig. Er hoffte ſich emporzuringen, er hatte den Vorſatz, es mit Gefahr ſeines Lebens zu thun, um dann ruhig und mit Anſprüchen, wie ſie die Verhältniſſe jener Zeit beſtimmten, um das Mädchen ſeiner Wahl werben zu können. Noch war er ohne Amt und lebte bei ſeinen Eltern. Den

Unterdrückern ſeines Heimathlandes mochte er nicht dienen.

Es ſchlug eilf Uhr von dem Thurme der nahen Garniſonskirche. Die Luft wurde ſchärfer und durchſchauerte empfindlich den jungen Mann, deſſen Anzug auch keineswegs dazu gemacht war, ihn gegen die herben Eindrücke der ſchon vorgerückten Jahrszeit zu ſchützen. Er ſchien vom Balle zu kommen, oder dahin gehen zu wollen. Seine Kleidung, ſein ganzes Aeußeres war nach den Geſetzen der damals neueſten Mode geordnet. Er ging mit entblößtem Kopfe, allein ſein reiches Haupthaar prangte in einem hohen, füllereichen Lockenbau, den unzählige Nadeln zuſammenhielten und eine blendendweiße Hülle von Puder umgab. Seine Kleidung, leicht und anſtändig zugeſchnitten, beſtand in einem dichten, himmelblauſeidenen Zeuge, auf dem große, mit farbigem Glaſe ausgelegte Perlemutterknöpfe hervorglänzten. Unter dem Rocke zeigte ſich die weißatlaßene Weſte, mit ſehr anſehnlichen Vergißmeinnicht geſtickt. Die Schuhe zierten große ſilberne Schnallen, an der Seite ſchwebte ein leichter Stahldegen, der linke Arm hielt jenes zweck- und gebrauchloſe Ding, das unter dem Namen eines Chapeau-bas viele Jahre lang hier ſeinen Platz behauptete.

Alles dieſes konnte bei dem herrſchenden hellen Mondlichte recht wohl von einem Mädchen bemerkt werden, das jetzt leiſe jenes in das Nebengäßchen führende Fenſter öffnete und, nachdem es ſich überzeugt hatte, derjenige, den es ſuche, befinde ſich wirklich in der Nähe, auch mit großer Vorſicht jenes Zeichen gab, das der junge Mann bisher vergeblich mehreremale wiederholt hatte. Mit wenigen raſchen Sprüngen ſtand er nun ſogleich am Fenſter.

„Ei, Muſje Julius,“ flüſterte das Mädchen, indem es halblaut in ſich hinein kicherte, „Sie ſehen ja aus, als wollten Sie zur Hochzeit gehen, als erwarteten Sie die Braut, um ſie zum Traualtare zu führen gegen Mitternacht, wo's nicht geheuer iſt und die alten Kirchengänger, die vor mehr als hundert Jahren geſtorben ſind, wiederkommen und ihre Andachtsſtunde halten ſollen! Was hat denn das zu bedeuten? Iſt etwas Beſondres los in der Stadt oder in der Familie?“

„Verſchone Sie mich mit Ihrem Geſchwätze, Christiane!“ erwiederte ernſt und finſter der junge Mann. „Iſt es meine Schuld, daß ich meine jüngſte Tante Agathe zum Balle führen mußte auf den Stadtbau, damit ſie dort ihren Schatz, den Doctor Fidelis, finde und mit ihm tanze nach Herzensluſt? Halte Sie mich nicht auf, denn ich muß wieder hin, die Tante abzuholen. Was macht Julie, was bringt Sie mir Neues von ihr?“

„Das arme Kind!“ ſagte in einem bedauerlichen Tone die Magd. „Was gäbe ſie wohl darum, wenn ſie hier ſtatt meiner am Fenſter ſtehen und mit dem herzlieben Musje Julius plaudern könnte? Ihr Geſchwätz würde auch gewiß lieber gehört, als das einer armen Dienſtmagd! Sie hat jetzt eben eine herbe Stunde, ſie hat einen ganzen böſen Abend gehabt. Der welſche Commiſſarius, den die Leute hier nur gemeinhin den Blutſauger nennen, iſt wieder oben und quält die gute Mamſell recht ſehr mit ſeinen Zudringlichkeiten."

„Der Generalcommiſſär Foulon?" fiel Julius heftig ein und ein finſterer Blick ſeines dunkeln Auges flog drohend nach dem obern Stock.

„Richtig!" erwiederte Chriſtiane. „Wir können jeden Tag dem Augenblick entgegenſehen, wo er bei dem Herrn Geheimerath um die Tochter werben wird. Sie wiſſen ſo gut, wie ich, Muſje Julius, daß der alte Herr die Franzoſen in der Seele haßt, aber er darf ſich das nicht merken laſſen, er muß die Galle in ſich verbeißen, wie jeder andere, und dem welſchen Blutſauger ein freundliches Geſicht machen und den beſten Wein vorſetzen. Er muß ruhig zuſehen, wenn er der Tochter ſchön thut, aber das bin ich auch gewiß, daß, wenn der Welſche vor ihn hintritt und ſagt: geben Sie mir die Mamſell zu meiner Madam, er ihm einen tiefen Diener macht und antwortet: daraus kann nichts werden, Muſje le Commiſſär! Was haben wir aber davon? Sie kriegen ſie auch nicht, Muſje

Julius, denn da iſt der Herr zu vornehm dazu, Ihr Vater iſt nur Hofintendant und Sie ſelbſt ſind, mit Reſpect zu melden, noch nichts!"

„Freilich, freilich!" verſetzte leichthin der junge Mann. „Die Namen Julie Forſthelm und Julius Tiefenau klängen wohl nicht ſo übel gegeneinander, aber der Geheimerath und der Hofintendant, die Geheimerathstochter und der Muſje Habenichts paſſen nicht für einander in den Augen der Welt. Doch das iſt eine längſt ausgemachte Sache. Aus Julius Tiefenau muß etwas ganz Andres werden, wenn er um Julie Forſthelm werben will. Jetzt ſage Sie mir, Chriſtiane, ob ſie keine weitere Botſchaft für mich hat, ob Sie nicht von Ihrer Mamſell beauftragt iſt, mir eins von den Büchern zurückzugeben, die ich ihr geliehen habe?"

„Da iſt die ſchwediſche Gräfin!" ſagte Chriſtiane, indem ſie dem jungen Manne ein Buch hinausreichte, das er haſtig an ſich nahm. „Es muß ſehr ſchön darin zu leſen ſeyn, denn ich habe oft geſehen, daß die Mamſell bis zu

Thränen gerührt war. Ich ſoll auch fragen, ob Sie ihr nichts Neues mitgebracht haben zum Leſen, denn die Abende ſind noch immer ſehr lang, der alte Herr hat alle Hände voll zu thun an ſeinem Schreibpulte und von den welſchen Büchern in der Hausbibliothek mag ſie nichts wiſſen."

Schon hatte Julius ein Buch aus ſeiner Rocktaſche hervor geholt, deſſen Goldſchnitt durch das Dunkel ſchimmerte und welches mit einem ebenſo glänzenden Futteral bedeckt war. Er gab es eilig Chriſtianen.

„Bringe Sie es Ihrer Mamſell mit meinen beſten Grüßen!" ſprach er dann ſo haſtig, als treibe ihn eine beſondere Urſache, die Unterredung ſo bald als möglich abzubrechen. „Sage Sie ihr, daß ich ſie bald zu ſehen hoffte, am Fenſter, oder beim Spaziergange auf dem Walle oder in der franzöſiſchen Comödie, die in einigen Tagen anfangen wird. Adieu, Chriſtiane, auf Wiederſehn!"

Mit dieſen Worten ließ er eine anſehnliche Silbermünze in die Hand der Magd, die ſie nicht verſchmähete, gleiten und ſchritt dann haſtig die Straße hinab, nach der Gegend hin, wo der alte Stadtbau, in welchem in dieſen Stunden Tanz und Freude herrſchten, lag.

Chriſtiane kehrte in ihre Küche zurück. Sie verbarg ſchmunzelnd das Geldſtück in der großen ledernen Taſche, die ſie an der rechten Seite trug. Dann betrachtete ſie das erhaltene Buch und buchſtabirte ſich den auf dem Rücken befindlichen Titel heraus.

„Der Meſſias von Klopfſtock!“ ſagte ſie kopfſchüttelnd zu ſich ſelbſt. „Das wird wohl eigentlich ein Buch für die Juden ſeyn, die den Meſſias alle Tage erwarten. Wie kann der Muſje Julius ſo etwas meiner Mamſell geben, da wir ſchon unſern lieben Herrn Chriſtus haben und den Juden gern ihren Meſſias laſſen? Gewiß iſt's auch von einem Juden geſchrieben worden, denn Klopfſtock iſt kein chriſtlicher Name und kann niemand gefallen, der weiß, wie manchmal die welſchen Spitzbuben den Klopfſtock auf den Rücken unſrer ehrbaren

Bürger fallen laſſen, um Geld und Geldeswerth zu erpreſſen.“

So unzufrieden auch die alte Magd, welche die Tochter vom Hauſe ſchon als Kind auf den Knieen gewiegt hatte, mit der von Julius getroffenen Wahl dieſes Buches war, ſo ſchlich ſie doch ſogleich ſtill zu dem Schlafzimmer Juliens hinauf und legte es auf dem Nachttiſchchen nieder, wo dieſe es, wann ſie zur Ruhe ging, nothwendig finden mußte. —

Indeſſen hatte der junge Tiefenau eine Stelle erreicht, wo er mit Hülfe eines Lichtſcheines, der aus dem Fenſter eines Erdgeſchoſſes in die Straße fiel, der Sehnſucht genügen konnte, die ihn ſchon, ſeit er von Chriſtianen Gellerts ſchwediſche Gräfin zurück erhalten hatte, quälte. Er befand ſich in der Nähe des Stadtbaues, die luſtige Tanzmuſik klang herüber und ſchien den jugendlichen Tänzer einzuladen, an den Freuden, die ſie bereitete, Theil zu nehmen; er aber mochte wenig auf ſie hören, er war beſchäftigt ein Papier, das er zwiſchen den Blättern des Buches aufgefunden hatte, zu entfalten und ſich mit ſeinem Inhalte vertraut zu machen. Ein Ausdruck der Freude brachte höheres Leben in ſeine edeln Geſichtszüge, als er die Handſchrift ſeiner Geliebten erblickte. Er las den Brief, den ſie flüchtig und heimlich geſchrieben hatte, mehreremale durch. Dieſer enthielt nichts, als die gewöhnlichen Dinge, die Liebende in einer Lage, wie die der beiden jungen Leute war, einander zu ſagen haben, Verſicherungen der Liebe und Treue, Aufforderungen auf die Zukunft zu vertrauen, auf eine mögliche Sinnesänderung des alten Geheimeraths, dann wiederum im Gegenſatz zu dieſen Klagen über die Gegenwart. Aber Alles, was Julie ſagte, war von zarter weiblicher Empfindung beſeelt, von Schüchternheit gezügelt, von jungfräulichem Sinne geadelt. Sie und Julius und deſſen Tante Agathe, die einige Jahre jünger war, als er, hatten als Nachbarskinder mit einander geſpielt und die Neigung, die damals erwachte, konnte nicht erlöſchen, als der Geheimerath, der — ein früher Wittwer — ſelbſt ein ſcharfes Auge auf die Tochter hatte, für gut fand, die innigern Verhältniſſe der zu jungen Leuten heranwachſenden Kinder zu trennen. Er that dieſen Schritt zu ſpät. Schon hatten Julie und Julius die gegenſeitige Liebe erkannt, ſchon war ihnen jenes Licht über die Beſtimmung ihres Lebens aufgegangen, dem ſie nun feſt und unabänderlich vertrauen zu müſſen glaubten. Bei dem Ernſte, mit welchem der alte Forſthelm die Beſuche des jungen Mannes in ſeinem Hauſe abgelehnt hatte, konnte dieſer nur auf geheimen Wegen das fernere Verſtändniß mit Julien unterhalten. Chriſtiane liebte ihr Julchen zu ſehr, um ihr nicht in allen Dingen ergeben zu ſeyn. Dann hatte auch Tante Agathe von Zeit zu Zeit Zugang zu der Geheimeraths-tochter, doch nur, wie der Geheimerath ausdrücklich bedingt hatte, in dem Verhältniſſe einer Perſon, welche der Tochter Handarbeiten gegen Bezahlung lieferte. Der beſcheidenen Agathe war das ſehr gleichgültig. Sah ſie ſich nur einige Augenblicke allein mit Julien, ſo war aller läſtige Zwang, den ſie ſich in Gegenwart anderer auflegen mußten, verſchwunden, und die alte Herzlichkeit, mit tauſend ſchönen Erinnerungen der vergangenen Tage, wurde wieder laut.

Alle dieſe Dinge waren in dem Briefe, den Julius jetzt vor Augen hatte, zart und anmuthig berührt. Am Schluße aber gedachte Julie der wachſenden Zudringlichkeit des unausſtehlichen Foulon, dieſes grauſamen Feindes ihres Vaterlandes, der mit unabläßiger Argliſt ſein Netz immer dichter um ſie ſpinne. Sie war bis jetzt überzeugt geweſen, daß der Vater ein viel zu guter Patriot ſey, daß er den verächtlichen Character des franzöſiſchen Generalcommiſſars zu tief durchſchaue, um das einzige Kind ihm zu opfern; aber ſeit einigen Tagen, ſeit der Zeit, daß Foulon ſeine Abſichten auf Julien bemerkbarer machte, wollte ihr des Geheimeraths Zuvorkommenheit gegen ihn zweideutig und drohend erſcheinen, ſo daß ſie nicht zu unterſcheiden vermochte, ob ein wirkliches Eingehen in die Wünſche des Franzoſen oder eine die Verhältniſſe des Augenblicks berückſichtigende Politik die Schritte des Vaters regte. Der Geheimerath ſelbſt war zu ernſt, zu verſchloſſen, um die beängſtigte Tochter einen Blick in ſein Inneres thun zu laſſen, der ihr eine Gewißheit gegeben hätte.

„Entſetzlicher Foulon!“ ſagte Julius erbittert zu ſich ſelbſt, nachdem er den Schlußſatz des Briefes noch einmal langſam geleſen und das Papier mit den theuren Schriftzügen auf ſeiner Bruſt verwahrt hatte. „Ich muß ihn haſſen als denjenigen, der mein Vaterland mit unerhörter Grauſamkeit verwüſtet, der über meine unglücklichen Landsleute die Geiſel des Zwangs und der tyranniſchen Bosheit ſchwingt; ich muß ihn verwünſchen, ich muß ihn fürchten als meinen Nebenbuhler, als den Bedränger des edeln und theuerſten Weſens und — Alles das, ohne handeln, ohne etwas dawider thun zu können, mit gebundenen Händen, mit gefeſſeltem Geiſte!“

In dieſe trüben Gedanken verloren, näherte ſich der junge Mann dem hellerleuchteten Hauſe, in welchem Freude und Jubel ihren Sitz aufgeſchlagen zu haben ſchienen. Er warf einen finſtern Blick hinauf. Die Gefühle, die ſich ſeiner bemächtigt hatten, ſtimmten nicht zu dieſen Tönen der Luſt, ſein Inneres war von Schmerzen zerriſſen, während das äußere Leben ihm Lockungen zurief, die wie bitterer Hohn, wie Jauchzen eines ſchadenfrohen Dämons in ſein Herz drangen.

„Bon soir, mon cher Tiefenau!“ rief ihn in dieſem Augenblicke eine unangenehm tönende Stimme an und zugleich fühlte er den Arm eines ihm nachſchreitenden Mannes, den dieſer vertraulich unter den ſeinigen ſchob. Er wandte ſich um und ſah in das widrig lächelnde Angeſicht des verabſcheueten Foulon. Seine erſte Bewegung war ſich loszumachen, aber Foulon hielt ihn feſt und er ſelbſt gab nach kurzem Bedenken nach, begierig zu erfahren, warum der Franzoſe in dieſer nächtlichen Stunde ſeine Geſellſchaft wünſche. Er bezwang ſeine Gefühle, er bemühete ſich ruhig zu erſcheinen und erwiederte nun den Gruß Foulons kalt, aber mit Artigkeit.

„Monſieur Tiefenau,“ hob jetzt Foulon

an, indem er ſeine kleine, unterſetzte Figur zu dehnen und in einiges Gleichmaaß mit ſeines Begleiters hoher Geſtalt zu bringen ſuchte, „ich habe ſchon längſt die Occaſion zu einem Entretien unter vier Augen mit Ihnen gewünſcht und dieſe kann ſich nicht beſſer finden, als gerade jetzt, wo uns nicht leicht jemand ſtören und belauſchen wird. Sie ſind ein junger Mann, dem ich immer ein großes Eſtime geſchenkt habe, Sie wiſſen die Vorzüge, die hohe Cultur, die unſere Nation vor allen übrigen der Welt behauptet, zu würdigen, Sie leſen Racine und Voltaire — kurz! Sie nähern ſich in Geiſt, Bildung und Geſinnung ſo ſehr uns und den unſrigen, daß es unſere Pflicht iſt, auch Etwas für Sie zu thun und den Heranſchreitenden mit offenen Armen zu empfangen.“

In dieſem Augenblicke gingen die beiden Männer dicht unter den glänzenden Fenſtern des Ballſaales vorüber. Julius bemerkte, daß die kleinen, falſchen Augen des Commiſſars forſchend zu ihm aufſchielten. Er beantwortete deſſen verbindlich ſcheinende Rede mit einer ſtummen Verbeugung und ſchlug dann, in großer Spannung auf die weitere Mittheilung Foulons, mit dieſem die am Fluſſe hinabführende Straße ein.

„Mon cher Tiefenau,“ fuhr der Franzoſe nun vertraulicher fort, „erlauben Sie mir, daß ich Ihnen einen guten Rath gebe, daß ich Sie auf einen Fehler aufmerkſam mache, den Sie durchaus ablegen müſſen, wenn Sie eine glänzende Carriere machen wollen. Auf dieſe gibt Ihnen Ihre Erziehung, Ihr Verſtand, Ihr ganzes Weſen Anſpruch. Aber Sie ſind zu ſentimental, zu gefühlvoll, zu ſehr Sklave der äußern Eindrücke, um irgend einen Zweck kräftig zu verfolgen. Sehen Sie einmal mich an: mich hat noch nie etwas gerührt, die Gewalt der Sentiments kenne ich nicht, ob diejenigen, mit denen ich zu thun habe, lachen oder weinen, iſt mir gleichgültig! Dabei aber bin ich auch ein Mann von ein paar Mal hunderttauſend Thalern geworden, ich habe meinem Könige die größten Dienſte geleiſtet, ich habe —“

„Sie haben Ihr Gewiſſen für ihn aufgeopfert!“ fiel ihm Julius bitter in die Rede. „Man weiß das, man erkennt es allgemein an.“

„Wiederum eine ſentimentale Aufwallung!“ verſetzte ruhig, aber in einem verweiſenden Tone der Generalcommiſſar. „Glauben Sie mir, mein junger Freund, dieſe Zuckungen des Gefühls ſind krankhafte Erſcheinungen, die eine geſunde Natur von ſich fern halten muß. So iſt es auch mit Ihrer kleinen Liebesaffaire zu Demoiſelle Forſthelm. Was bezwecken Sie damit, wohin ſoll ſie führen? Der Vater iſt viel zu ſtolz, viel zu reich, um die Tochter zu meſſalliiren, und dann ſtehe ich Ihnen auch als Nebenbuhler gegenüber, ich, den der Alte nicht zurückzuweiſen wagen wird, wenn ihm ſein Glück und — ſein Leben lieb iſt.“

Er ſprach die letzten Worte in einem verbiſſenen, drohenden Tone. Ein tückiſches Lächeln flog über ſein Angeſicht; gleich darauf aber fuhr er geſchmeidig zu Julius, der kaum mehr Herr ſeines Zornes war, fort:

„Ich ſpreche offen zu Ihnen. Ich kenne Ihre Bewerbungen, ich weiß um Ihre geheimen

Gänge hinter dem Rücken des alten Geheimeraths. Unterlaſſen Sie dieſe Kinderei, mit der ich, frei geſtanden, bisher Mitleiden gehabt habe. Meine Abſichten auf Julie ſind ſo ernſtlich, daß ich nicht ferner Ihre Annäherungen an die Demoiſelle dulden werde. Sie wiſſen, was ich vermag, Sie wiſſen aus Beiſpielen, daß es mir ein Leichtes wäre, Sie unſchädlich zu machen, mich ſchwer an Ihnen zu rächen. Aber ich trage nichts Böſes gegen Sie im Sinne, ich ſchätze Ihre Talente, ich weiß, daß Sie ehrgeizig ſind, und will Ihnen Gelegenheit geben, von Stufe zu Stufe emporzuſteigen, ſo hoch, als ich, vielleicht noch höher!“

Sie ſtanden am Eck eines dunkeln Gäßchens, das von dem Fluſſe ab in die winklige Altſtadt führte. Unter der letzten Rede Foulons hatte ihm Julius ſeinen Arm mit einer heftigen Bewegung entzogen. Der junge Mann kämpfte mit ſich ſelbſt, ob er ſich den Regungen der Leidenſchaft, die ſich ſtürmiſch in ihm erhoben, ohne ferneren Widerſtand hingeben, oder ob er ſich noch länger verſtellen, ob er die Gereiztheit und Erbitterung ſeines Innern noch länger vor dem verhaßten Gegner verbergen ſollte. Foulon, der ihn in der hier herrſchenden Dunkelheit nur unſicher beobachten konnte, ließ ihm nicht lange Zeit zu überlegen.

„Ihr Vater,“ hob er mit gedämpfter Stimme auf's Neue an, „iſt ein Günſtling des geweſenen Fürſten dieſes Landes. Seine Stellung hält ihn im Mittelſtande, aber er genoß das völlige Vertrauen des ci-devant Souveräns. Ich ſpreche von dem Fürſten, als einem Mann ohne Land, denn ich bin feſt überzeugt, daß der König, mein Herr, alle Eroberungen, die wir in Deutſchland gemacht haben, zu einer franzöſiſchen Provinz erheben wird. Ihr Vater alſo iſt ein Günſtling dieſes Ci-devant, der mit dem Corps des kleinen Herzogs von Braunſchweig auf Abentheuer aus iſt. Machen Sie Ihren Vater glauben, daß Patriotismus Sie zu dem Ci-devant hintreibt, daß Sie mit Gefahr Ihres Lebens ſich durch unſere Armeen zu ihm durchſchleichen wollen. Ihr Vater wird Ihnen kein Hinderniß in den Weg legen. Von mir erhalten Sie gute Päſſe, vollgültige Empfehlungsbriefe an unſere Befehlshaber und natürlicherweiſe ein anſtändiges Reiſegeld. Es kann nicht fehlen, daß Sie von dem Ci-devant günſtig aufgenommen werden. Er wird das Vertrauen, das er dem Vater ſchenkte, auf den Sohn erſtrecken, Sie werden in alle Pläne, in alle Unternehmungen, die der Feind ſich vorſetzt, eingeweiht werden, und an Ihnen iſt es dann, auf geheimen Wegen unſerm General en Chef oder einem andern franzöſiſchen Befehlshaber, der Ihnen zunächſt iſt, eine genaue Mittheilung über das, was gerade im Werke iſt, zu machen. Jeder Bericht wird mit hundert Louis bezahlt, ohne die Ausſicht, die Sie auf Beförderung haben. Bedenken Sie ſich nicht, Monſieur Tiefenau, ſchlagen Sie ein! Glauben Sie mir, auf dieſem Wege kann man es weit bringen! Ich ſelbſt habe ihn gemacht."

Da fühlte ſich der Generalcommiſſar mit einem Male von Julius beiden Händen an den Schultern rieſenkräftig ergriffen. Außer ſich vor Wuth ſchüttelte der junge Mann den

Ueberraſchten ſo gewaltig, daß dieſem der Hut entfiel und er nicht einmal zum Verſuche des Widerſtandes kommen konnte.

„Das wagſt du, mir zu bieten?“ rief er dann mit einer Stimme, welche die große innere Erregung zu erſticken drohete. „Du, auf dem der Fluch eines ganzen Landes ruht, den die Thränen der Wittwen und Waiſen, deren Gatten und Väter du zum Tode gemißhandelt haſt, vor dem Throne Gottes anklagen, deſſen Name mit Schmach bedeckt, deſſen ganzes Leben ein Verbrechen iſt, du wagſt es, einen unbeſcholtenen Jüngling dir gleichſtellen zu wollen, ihn zum Verräther ſeines Fürſten und der gerechten Sache zu erniedrigen? Hörſt du dort die Wellen des Fluſſes rauſchen? Was hindert mich, daß ich nicht die Strafe des Himmels, die gerechte Rache für mein Vaterland übernehme und dich, Schwächling, in die Fluth hinabſchleudere, die dein Gedächtniß begräbt?“

„Monſieur Tiefenau,“ ächzte Foulon, dem es in den Händen des ergrimmten jungen Mannes, deſſen Uebermacht er erkannte, gar nicht wohl zu Muthe war: „Sie werden nicht zum Mörder an mir werden. Wenn Sie ſich beleidigt glauben, ſo werden Sie als ein Mann von Ehre Satisfaction von mir verlangen.“

„Sprich nicht von Ehre!“ erwiederte Julius, ohne ſeinen Gegner loszulaſſen. „Ein Mann von Ehre ſchont des Beſiegten, ein Mann von Ehre ſtiehlt nicht, er raubt, er plündert nicht. Und das Alles haſt du gethan und thuſt es noch täglich. Meinſt du, das Jammergeſchrei derer, die du gequält, ſey nicht hinausgedrungen in die Welt und töne anklagend auf deinen Ferſen hinter dir her? Haſt du die Mütter vergeſſen, denen du den Säugling von der Bruſt reißen ließeſt, um ſie zu zwingen, den verborgenen Sparpfennig zu entdecken, den deine gierige Hand zu dem andern Raube trug? Sind jene unzähligen Unthaten, jene Grauſamkeiten, die dir die Hölle eingab, um den wohlhabenden Bürger zum Bettler zu machen, den armen Landmann ſeiner geringen Habe zu berauben, vor deinem Gewiſſen ungeſchehen? Jetzt lebſt du im Uebermuthe, jetzt iſt es die Fülle, das verſchwenderiſche Uebermaaß des Lebensgenuſſes, der deine Seele nicht zur Ruhe, deinen Geiſt nicht zu einem Rückblick auf deine Vergangenheit gelangen läßt. Aber es kommt eine andere Zeit, auch an dir wird die Stunde der Vergeltung nicht vorbeigehen, ohne ſich ſchwer empfinden zu laſſen. Dann zittre, Böſewicht! Dann erſteht die Vergangenheit in deiner Seele und regt ſich und wird lebendig und alle jene Gemißhandelten, alle Schlachtopfer deiner Grauſamkeit und Habſucht liegen auf **der** Wagſchaale, auf deren andrer Hälfte du zu leicht befunden wirſt. Ich ſpreche nicht für mich in dieſem Augenblicke, ich ſpreche für mein Vaterland. Werden Sie menſchlich, **Foulon**! Rauben Sie den Elenden nicht das letzte Stück ſchlechten Brodes, das ihnen geblieben iſt, nicht das unzureichende Obdach, nicht die Lumpen, mit denen ſie ſich gegen die Härte der Jahreszeit zu ſchützen ſuchen. Sie haben Ihrem Könige unermeßliche Summen aus einem armen Lande geſandt, Sie ſelbſt ſind reich geworden: laſſen Sie das genug ſeyn, verlangen Sie nicht **mehr** und der Fluch, mit dem Ihr Name genannt wird, kann ſich mildern, er kann vielleicht bald ganz ſchweigen.“

Die Heftigkeit des jungen Mannes hatte während dieſer Rede abgenommen. Durch den Erguß nach Außen hin beruhigte ſich der Sturm in ſeiner Seele. Die Erinnerung an das Elend ſeiner Landsleute hatte ihn weich gemacht. Er hoffte durch eine milde Ermahnung in dieſem Augenblicke Gutes für ſie zu bewirken, er ſah faſt bittend in Foulons Angeſicht und hatte die ſtarken, preſſenden Hände von den Schultern des Franzoſen ſinken laſſen.

Der Generalcommiſſar raffte ſich zuſammen, trat einen Schritt zurück, legte nun die frei gewordene Hand an den Degen und ſagte in ſeinem gewöhnlichen ſpöttiſchen Tone:

„Ah ça, Monsieur Tiefenau! iſt Ihre vortreffliche Predigt nun zu Ende? Haben Sie die Boutique Ihrer Unhöflichkeit ausgeleert, um die Ihrer Sentimentalität, Ihrer Menſchenliebe und Menſchenbeglückung aufzuſchlagen? Ich bin weder ein Freund des Einen noch des

Andern. Ich bin tout simplement ein gehorſamer Diener meines Herrn, des Königs, ich erfülle in Allem ſeine Befehle und erkläre mich hiermit nochmals erbötig, Ihnen auf alle Ihre Beſchuldigungen mich als einen homme d'honneur, mit dem Degen in der Hand gegenüberzuſtellen.“

„Es ſey!“ verſetzte nach einem kurzen Nachdenken Julius. „Ich bin ein Feind dieſer Entſcheidungen durch einen Zweikampf, bei dem oft eine erworbene Gewandtheit, eine erlernte Geſchicklichkeit die ungerechte Sache triumphiren läßt. Aber der Stimme der wahren Ehre bleibt Ihr Ohr verſchloſſen und ſo mögen denn die Grundſätze eines Wahnes mir dazu dienen, vielleicht mein Vaterland von ſeinem ärgſten Feinde zu befreien.“

„Und Sie ſelbſt von Ihrem Nebenbuhler bei der ſchönen Julie!“ höhnte der Franzoſe; aber ſchon hatte der junge Mann ſeinen Degen entblößt, ſtand ihm in Fechterpoſition gegenüber und rief:

„Fallen Sie aus, Foulon! Ich laſſe Ihnen den erſten Angriff, aber dann wahren Sie ſich, denn ich ſehe es auf Ihr Leben ab.“

„Gott behüte, daß wir wie die Buſchklepper auf einander losgingen!“ entgegnete der Generalcommiſſar, indem er zur Seite trat und ſeine Hand vom Degen nahm. „Eine Affaire d'Honneur erheiſcht Vorbereitungen, Secundanten und alle Förmlichkeiten, welche die Geſetze der Ehre beſtimmt haben. Betrunkene Handwerksburſchen raufen ſich in toller Wuth auf offener Straße, aber Männer von Stande reden beſonnen und mit Artigkeit die Zeit und den Ort des Zuſammentreffens, die Art der Waffen und des Kampfes ab. Wenn es Ihnen alſo beliebt, mon cher Tiefenau, ſo wollen wir uns heute über acht Tage, Morgens um ſieben Uhr im Holzgraben am Schloßwalle mit den nöthigen Secundanten und ſpitzen Degen finden. Bis dahin gehört meine Perſon dem Dienſte des Königs zu wichtigen, unaufſchiebbaren Geſchäften, dann aber kann ich über mich disponiren. Treffen wir uns in dieſer Zeit an einem öffentlichen Orte oder in einer Geſellſchaft, ſo erwarte ich von Ihnen savoir faire, daß Sie thun, als ſey nichts zwiſchen uns vorgefallen, als verbinde uns das beſte Einverſtändniß: wenigſtens in ſo fern es die Pflicht des Anſtandes und des gebildeten geſelligen Tones erheiſcht."

„Lächerliche Verſtellung!" ſagte der junge Deutſche und ſchob langſam den Degen in die Scheide. „Zwei Menſchen, die übereingekommen ſind, einander die Hälſe zu brechen, die mit der Abſicht zu tödten herumgehen, ſollen ſich freundlich anſehen vor andern, ſich guten Tag, guten Abend und wohl zu leben wünſchen. Eine ſolche Lüge nennt man feine Sitte, eine ſolche Thorheit ſcheint ſelbſt klugen Leuten als etwas Verſtändiges, Lebenswürdiges. Aber ich füge mich in Ihr Verlangen, Foulon! Ueber acht Tage finden Sie mich zu der beſtimmten Stunde an dem genannten Orte. Ich füge mich aus einem wichtigen, meiner Anſicht von Ehre und Rechtlichkeit nahe liegenden Grunde. Wir ſind hier allein. Es wäre möglich, daß ich Sie auf dieſer Stelle tödtete. Man könnte uns bemerkt, man könnte uns zuſammen geſehen haben und der Verdacht eines Meuchelmordes, eines heimtückiſchen Verrathes könnte mich treffen. Dasſelbe wäre der Fall mit Ihnen, wenn ich unterläge und Sie bedürfen wahrlich nicht neuer Beſchuldigungen, um in den Augen der Welt gehäſſig zu erſcheinen. Alſo über acht Tage! Es iſt freilich eine lange, lange Zeit, aber ſie wird auch vorübergehen, wie ſo Vieles andere Uebel, das Sie uns ſchon bereiteten. Auf Wiederſehn, Foulon, aber wo möglich nicht eher, als heute über acht Tage!"

Er wandte dem Franzoſen den Rücken und ſchlug mit raſchen Schritten eine naheliegende Straße ein, die ihn auf den Platz vor dem Ballhauſe führte. Foulon ſah ihm mit einem drohenden, argliſtigen Blicke nach.

„Der Fanfaron!" ſagte er für ſich hin, indem er langſam ſeiner Wohnung zuging. „Wenn ein ſolches deutſches Thier die Sprache des erſten Volks von Europa ein Wenig zu buchſtabieren weiß, wenn es ein Paar Seiten unſrer unſterblichen Poeten geleſen hat, dann glaubt es gleich unſersgleichen zu ſeyn, will ſich gebehrden, wie ein homme de qualité, will ſich beleidigt finden, wenn man es mit einem Antrage beehrt, der ihm Geld einbringt. Aber wie ein ächter Tölpel iſt er in die Falle gegangen, die ich ihm geſtellt: der neue Mucius Scävola. Spricht zu mir, zu des Königs Generalcommiſſar, von Patriotismus, von zarten Sentimens! Ah, Mademoiselle Julie, dieſer Seladon ſoll mir nicht länger auf dem Wege in Ihr Herzchen hinderlich ſeyn! Tödten will ich ihn nicht, eben ſo wenig, wie ich mich von ihm will tödten laſſen; aber es gibt andere Mittel, ſolche vorlaute Schwätzer zum Schweigen zu bringen, ſie zu züchtigen für ihren Uebermuth, ihnen Reſpect einzuflößen vor dem Generalcommiſſar des Königs.“

Während er ſo zu ſich ſelbſt ſprach, hatte in ſeiner ſchwarzen Seele ſich ſchon ein argliſtiger Plan zum Verderben des jungen Mannes gebildet, der zu redlich und offen dem Gegner ſeine Geſinnungen gezeigt. Er lächelte, als er in die Thüre ſeiner Wohnung trat, wo die

Diener ihm ſogleich mit brennenden Kerzen entgegen eilten; aber in dieſem Lächeln lag die Bosheit eines Teufels, der ſeines Opfers gewiß iſt.

## Zweites Kapitel.

> Wie einſam iſt's im Saal! die Schritte klingen,
> Die Fürſtenbilder ſchaun mir drohend nach.
> F. Kind.

Die Reſidenz, in welche wir unſere Leſer eingeführt haben, war, wie damals die meiſten Städte von einiger Bedeutung, mit ſtarken Feſtungswerken umgeben. Dieſe waren, ſeitdem ſich die Franzoſen im Beſitze des Landes und der Hauptſtadt befanden, anſehnlich vermehrt worden, und hatten bereits einigen flüchtigen Angriffen der verbündeten Truppen unter dem Herzoge von Braunſchweig getrotzt. Täglich wurde noch an Graben und Verſchanzungen gearbeitet; angeſehene Bürger trieb man zu dieſem Dienſte gewaltthätig herbei. Selbſt einer ernſten Belagerung konnte nun die Stadt widerſtehen und in dieſer Ueberzeugung ſtieg der Uebermuth der Feinde immer höher, beſtärkten ſie ſich immer mehr in dem Glauben, ihre deutſchen Eroberungen für beſtändige Erwerbungen anzuſehen. Sie hatten eine Comödiantentruppe aus Frankreich kommen laſſen, ſie bemüheten ſich franzöſiſchen Ton, franzöſiſche Sitte einheimiſch zu machen. Zwiſchen den Einwohnern ſelbſt herrſchte eine wunderliche Spaltung. Alles, was zum Hofe des jetzt anweſenden Fürſten gehörte, alle Angeſtellte der Collegien, die in mehr oder minder nahen Verhältniſſen zu dem Hofperſonale ſtanden, hatten einen Anflug von franzöſiſcher Bildung, von franzöſiſcher Sitte im Umgange, von geringerer oder größerer Kenntniß der Sprache. War doch ſchon ſeit Ludwig des Vierzehnten Zeiten die franzöſiſche Sprache allgemein als die der guten Geſellſchaft, und beſonders der Höfe, anerkannt worden, geſtand man ſich doch frei, daß in Kunſt und Wiſſenſchaft Paris die Geſetzgeberin von Europa ſey! Selbſt Männer, die für geiſtvoll und verſtändig galten, ſchämten ſich ihre Mutterſprache zu reden; die Volksſprache der Lakaien und Mägde, die bei dieſen Leuten dienten, wurde auf die lächerlichſte Weiſe mit franzöſiſchen Brocken, die ſie aus dem Munde der Herrſchaft aufgefangen, vermiſcht. Nur die jüngere Generation dieſer Kaſten fing an, ein freies, neu beginnendes deutſches Leben in Kunſt und Wiſſen zu ahnen und gelten zu laſſen. Gellert's, Hagedorn's, Kleiſt's und vor allen Klopſtock's Dichtungen verhallten nicht ungehört vor ihrem Ohr, nicht unempfunden in ihrem Herzen. Mitten unter Stürmen des Krieges erwachte die deutſche Muſe aus ihrem langen Schlafe, aus ihrem langen Traume, in dem ſie nur ſelten und unverſtanden, wie eine Geiſterſtimme, geſprochen. Wenn nun dieſe junge Welt mit der Liebe zu deutſchem Wiſſen und deutſcher Kunſt einen tief empfundenen Haß gegen einen grauſamen Feind verband, ſo wurde dieſer Haß in einem nicht geringeren Grade von den Aeltern gehegt, nur mit dem Unterſchiede, daß ſie ihrer Vorliebe für die Feinheiten der franzöſiſchen Geſelligkeit, für franzöſiſche Literatur und Kunſt treu und ergeben blieben und ſie ſelbſt mit dem größten Eifer gegen die jüngern Neuerer, die, nach ihrer Meinung, dem Barbarismus huldigten, vertheidigten. Die übrigen Claſſen der Einwohnerſchaft, Handwerker und ihre Geſellen, Kaufleute und Krämer, ſchloſſen ſich in ſo fern jener jüngern Welt an, daß ſie den Welſchen, der ihr Eigenthum raubte, ſie ſelbſt mißhandelte, mit ihnen, wie mit Sklaven verfuhr, ſie in noch ärgerm Uebermuthe wie Thiere anſah, ſtill aber glühend haßten, ohne ihm irgend eine gute und achtungswerthe Seite abgewinnen zu können. Sie waren unterdrückt, ſie waren gebeugt, aber unter der Eiſenhand, die auf ihnen lag, glimmte ein ſtilles Feuer, das zu ſeiner Zeit verderblich emporlodern konnte.

Von dieſer Darſtellung der Stimmung und der Verhältniſſe, welche in der Stadt herrſchten, wenden wir uns zu einem Familienkreis, in deſſen Leben die öffentlichen Regungen der Zeit auch theilweiſe ihr Recht behaupten. Er iſt im Erdgeſchoſſe eines alterthümlichen, großen Gebäudes verſammelt, das in der Nähe der Feſtungswerke gelegen iſt und ſeiner Beſtimmung wegen den Namen des „Kunſthauſes“ führt. Dieſes Haus war von einem der frühern Fürſten des Landes erbaut worden, um zu einer Unterrichtsanſtalt für junge Edelleute zu dienen, die hier erzogen und gebildet wurden. Es hatte große, weitläufige Säle, viele kleine Zimmerabtheilungen, gleich Kloſterzellen, und zeigte überhaupt im Innern ſeines Baues eine Menge verwickelter Verhältniſſe, in die man erſt durch einen längern Aufenthalt und eine ſehr genaue Bekanntſchaft ſich finden lernte. Es war ganz von Steinen gebaut, mehrere Stockwerke hoch, mit großen Bogenfenſtern, und bildete ein anſehnliches Viereck, das in eine runde Kuppel auslief, auf der ſich noch ein kleines, rundes Thürmchen erhob. Unter den niedern Klaſſen der Stadt herrſchte der Glaube, daß aus den Kellern des Hauſes geheime Gänge unter den Wällen hinweg ins Freie führten, daß überhaupt in dem Gebäude ſich viele verborgene Verſtecke fänden und, was natürlich in einem ſo alten, wunderlichen Hauſe nicht fehlen durfte, es darin umginge. Das Gebäude war ſchon ſeit vielen Jahren ſeiner urſprünglichen Beſtimmung entzogen. Der Großvater des jetzigen Fürſten war ein Herr von großer wiſſenſchaftlicher Bildung geweſen und hatte dabei auch den Künſten eine beſondere Neigung gewidmet. Beides nährte er auf ſeinen Reiſen in faſt allen Ländern Europa's. Als er von dieſen zurückkehrte, brachte er eine Menge Kunſtgegenſtände mit: antike Statuen, andere Werke der Bildhauerkunſt, Gemmen, Moſaiken und koſtbare Gemälde. Jene Unterrichtsanſtalt, welche ſein Ahn gegründet, wurde nur ſpärlich beſucht, er fand ſie ihrem Verfalle nahe, er hielt es für das Beſte, ſie gänzlich aufzulöſen. Nun wurden die weiten Räume des Gebäudes dazu benutzt, die Kunſtgegenſtände, welche dem Fürſten aus Italien gefolgt waren, aufzunehmen.

In einem großen Saale des Erdgeſchoſſes erhoben ſich auf ihren Piedeſtalen die antiken Göttergeſtalten des Donnergottes, der Minerva, der Diana, des Aeskulaps und anderer mythiſchen Weſen, welche das alte Griechenland der Verbildlichung durch den Meiſel werth gehalten hatte. Sie ſahen herab, wie der Traum einer alten vergangenen Welt voll wunderlicher Herrlichkeit, wie fremd und ſtaunend in das enge Leben, in die ängſtliche Wirklichkeit, die ſie umgab. An den Seitenwänden zeigten ſich Büſten, Nachbildungen in Gyps, dann Basreliefs aus älterer und neuerer Zeit. In andern Zimmern waren die Moſaiken aufgeſtellt, unter denen mehre Meiſterwerke, neben leichtern Arbeiten der Florentiniſchen Schule, prangten. Ein eigenes Cabinet enthielt die Gemmen. Hier konnte man eine reiche Zuſammenſtellung aus der beſten Zeit dieſer ſchwierigen Kunſt finden, wo im kleinſten Punkte die höchſte Kraft gepaart war und der Kenner mit Entzücken das feinſte Geäder des Steins, zu künſtleriſchen Zwecken benutzt, erkannte. Mehrere

Säle des erſten Stockes waren mit den Gemälden angefüllt. Der Fürſt, ein feiner Kenner der Kunſt, hatte ſie ſelbſt in Italien, in Frankreich und in den Niederlanden gekauft. Er war ſo glücklich geweſen, in dem erſten Lande die reiche Sammlung eines Privatmannes, der mit Geſchmack und Einſicht geſammelt, zu erlangen, er hatte durch einen gleichen Glücksfall in den Niederlanden eine bedeutende Anzahl von Werken der erſten Meiſter, van Dyk, Rubens, Rembrandt und anderer erworben. Den Gemächern, welche die Gemälde enthielten, gegenüber, nur durch einen ſchmalen Gang von ihnen getrennt, befand ſich eine Sammlung der wunderlichſten Art, die wohl geeignet war, denjenigen, der, unbekannt mit ihr, in abendlicher Dämmerung zu ihr trat, in Schrecken zu verſetzen. Es war dieſes eine Wachsfigurenſammlung, welche ſämmtliche Fürſten des Landes in Lebensgröße, ſeit der Reformation, zeigte. Man hatte nach dem Tode eines jeden die Wachslarve auf ſeinem Angeſichte abgedrückt, um eine vollſtändige Aehnlichkeit zu erlangen, aber die

Leichenſtarrheit der Züge hatte ſich dann auch auf das Wachsbild übertragen und gab ihm etwas Grauenhaftes, Geſpenſterartiges, das ſeinen widerwärtigen Eindruck nicht verleugnen konnte. Männer und Frauen ſaßen im weiten Halbkreiſe da in den Kleidungsſtücken, die ſie bei Lebzeit getragen, alle, bis auf den letztverſtorbenen Fürſten, der einige Jahre vor dem Einbruche des Krieges im Auslande das Zeitliche mit dem Ewigen gewechſelt. Hinter ihnen ſtanden große Schränke mit Koſtbarkeiten: goldenen Credenzſchüſſeln, Pokalen mit Schaumünzen eingelegt, Degengefäßen mit Edelgeſteinen: kurz, mit ſolchen Dingen, deren ſich die hohen Herrſchaften einſt bedient haben mochten. Das zweite Stockwerk faßte eine große Naturalienſammlung in ſich: ausgeſtopfte Thiere, einheimiſche und fremde Schmetterlinge, Inſekten und Amphybien, getrocknet und in Spiritus, Fiſche und Mineralien. Hier hatte man ſchon der kleinen, zellenartigen Zimmer ſich bedienen müſſen und es war in der That eine ſeltſame Wandrung, die aus einem engen Raume, in welchem Herr Löwe mit Gemalin und Sprößlingen reſidirte, in einen eben ſo engen mit einer Leopardenfamilie führte, aus dem es dann in ähnlicher Fortſetzung bei Wolf, Hyäne, Luchs und Schakal zum Beſuche ging. Hier folgte eine Ueberraſchung der anderen. Dennoch war das Wunderſame — ſo wurde es von dem Auge des Volkes geſehen — dieſes Gebäudes noch nicht zu Ende. Es reichte vom Grunde ſeines Baues bis zu dem letzten Dachziegel hinauf. In jener Kuppel, deren wir ſchon gedachten, befand ſich nämlich auch eine Sammlung von künſtlichen Uhrwerken, an welchen zu den Zeiten Tycho de Brahe's einer der Fürſten, ein Freund der Himmelskunde und Aſtrologie, in ſo fern es aſtronomiſche Verhältniſſe in künſtlichen Nachbildungen betraf, ſelbſt gearbeitet hatte. Hier herrſchte ein ſtets reges Leben. Die Pendeln einer großen Uhr, den Münſter zu Straßburg vorſtellend, ſchwangen ſich unaufhörlich, der Hahn krähete zu ſeiner Zeit, die Apoſtel erſchienen und ſchlugen die Stunden; ein Perpetuum mobile, das ſo lange ging, wie es aufgezogen war, ſchwirrte mit dem Uebermaße ſeiner Räder; eine andere Uhr ſchoß alle Stunde ein Piſtol los, wiederum eine andere ſtimmte alle viertel Stunde ein Glockenſpiel an. Daß Alles dieſes beſtändig im Gange war, dafür wurde mit großer Aufmerkſamkeit geſorgt. Neben dieſem Saale befand ſich noch ein kleines Gemach, in das durch ein hochgelegenes Dachfenſter nur ein ſpärliches Licht einfiel. Selten und nur auf beſonderes Verlangen wurde es geöffnet. Im dämmerigen Schatten zeigten ſich dann drei übelgeformte Menſchengeſtalten, mit dünnen vorgebogenen Hälſen, mit aufgedunſenen Geſichtern, aus denen Glasaugen ſtarr hervorblickten, mit Schildern auf der eingeſunkenen Bruſt, die eine halberloſchene Inſchrift trugen. Die Geſtalten regten ſich nicht, ſie blieben immer in derſelben Haltung, ſie ſtarrten immer auf einen Fleck. Wer ſie näher betrachtete, fand daß ſie ausgeſtopft waren, er las, daß er in der einen einen gehenkten Wilddieb vor ſich ſehe, in der andern einen hingerichteten Vatermörder, in der dritten einen enthaupteten Falſchmünzer — und wandte ſich voll Ekel ab. — In dem kleinen, luſtigen Thürmchen, das das Gebäude krönte, wurden aſtronomiſche Inſtrumente aufbewahrt und der Profeſſor der Aſtronomie, der aus dem frühern Poſten eines Hofaſtrologen hervorgegangen war, machte hier ſeine Beobachtungen. — Der ausbrechende Krieg hatte die koſtbaren Sammlungen, die hier vereinigt waren, zerriſſen. Alle Gegenſtände von Werth waren fortgeſchafft oder auf andere unbekannte Weiſe in Sicherheit gebracht werden. So vermißte man die Meiſterſtücke der Malerei, die herrlichſten Cameen, die ſeltenen Goldgefäße mit ihren Edelſteinen. Die mächtigen Marmorbilder der griechiſchen Götter und Heroen waren zurückgeblieben. Ihr Transport war zu mißlich und damals exiſtirte noch nicht jene Ausartung des Vandalismus, welche ihre Wegführung befürchten ließ.

Wenn wir unſere Leſer durch dieſe Abſchweifung ſcheinbar von dem Familienkreiſe ablenkten, in den wir ſie einzuführen verſprachen, ſo geſchah es nur, um ſie mit den ſeltſamen Umgebungen bekannt zu machen, in welchen die Glieder dieſes Kreiſes ſich bewegen, in welchen einzelne von ihnen geboren und aufgewachſen ſind, und weil das Innere dieſes Gebäudes theilweiſe der Schauplatz der Begebenheiten, für welche wir zu intereſſiren wünſchen, ſeyn dürfte.

Das Zimmer, in welchem die Familie, wie gewöhnlich, zum gemeinſamen Frühſtücke zuſammen gekommen war, hatte eine bedeutende Höhe und wurde durch ein einziges Fenſter, das nahe vom Boden bis zur Decke ging, hinlänglich erleuchtet. Die Möbel waren ſchwerfällig, aber ſtark von Eichenholz gearbeitet und mit einem feſten, glänzenden Zitze überzogen. Ein Glasſchrank neben einer Seitenthüre zeigte in ſeinem Innern als Prachtſtück ein Service von chineſiſchem Porzellan, dazwiſchen zum höhern Schmucke einige glänzende Seemuſcheln und ein Paar kleine Pagoden, die, wenn jemand ſtark durch das Zimmer ſchritt, mit dem Kopfe wackelten. In der Mitte des Zimmers war ein Tiſch mit nicht ſehr feinem, aber blendendweißem Tiſchzeuge gedeckt. Hier ſtand ſchon Alles zum Frühſtücke bereit und die verſammelten Anweſenden ſchienen nur noch auf eine Hauptperſon zu warten, um dieſes zu beginnen. Unter denjenigen, welche hier harrten, zeichnete ſich beſonders ein hochgewachſener Mann von mittlern Jahren aus, der mit ſtolzer Haltung und großen Schritten das Zimmer maß, indem eine Wolke von Unmuth und Verdruß ſo ſtarr und dunkel auf ſeiner Stirne lag, als habe ſie ſich für immer da eingebürgert. Er trug ein Hauskleid von ſehr feinem Zeuge, war ſchon vollſtändig friſirt, prangte an den Händen mit mehreren koſtbaren Ringen und ſchnupfte oft aus einer goldenen Tabatiere, die das Bildniß eines mit Stern und Orden bekleideten Mannes zeigte. Er ſchien in ſeinen düſtern Gedanken ſich oft ſelbſt zu unterbrechen, indem er anfing irgend eine franzöſiſche Opernarie der damaligen Zeit mit einer nicht unangenehmen Stimme zu trällern, bald aber, ſich ſeinem Unmuthe und vielleicht auch ſeiner Ungeduld hingebend, wieder ſchwieg. Dieſer Mann war der Hofintendant Heinrich

Tiefenau, der, mit der Entfernung ſeines fürſtlichen Gönners und der Auflöſung des Hofſtaates, ſeine Wirkſamkeit, die ſich auf die ökonomiſchen Verhältniſſe des Hofes bezog, und ſeine Wohnung im fürſtlichen Schloſſe verloren hatte. Ihn quälte die Unthätigkeit, in der er ſich befand, ſeinen hochſtrebenden Geiſt erfüllte es mit Bitterkeit, daß er nicht den Einfluß üben konnte, den er auf den entfernten Fürſten beſaß, daß er mit Frau und Kind zu ſeinem Vater Sebaſtian, der als Kaſtellan des Kunſthauſes dieſes bewohnte, ziehen müſſen und hier in einer Beſchränkung lebte, deren er nicht gewohnt war. Ein glücklicher Zufall hatte ihn zum Günſtling des Fürſten gemacht. Frühe war er ſchon aus dem väterlichen Hauſe gewandert, um in der Fremde ein Schickſal zu finden, wie ſein Ehrgeiz es wünſchte. Er war von einem angenehmen, empfehlenden Aeußern, er beſaß einen ſcharfen Verſtand und hatte dieſen, ſchon ſeit frühe ſeine ehrgeizigen Plane berückſichtigend, nach den Verhältniſſen der damaligen Zeit ausgebildet. Aus eben dieſem Grunde hatte er die Künſte nicht vernachläſſigt: er zeichnete und malte mit vielem Geſchick, er ſang recht angenehm und begleitete ſich dazu auf der Theorbe, einem vielbeliebten Modeinſtrumente. Alle Anlagen, mit welchen die Natur ihn ausgeſtattet, alle Talente, die er ſich durch Fleiß erworben, brachten ihn nicht an das erſehnte Ziel. Er kehrte mißmuthig in das väterliche Haus zurück. Da traf es ſich, daß er eines Tages im fürſtlichen Park luſtwandelte, als gerade auch der Fürſt anweſend war. Einer der Hirſche, die mit anderm Wild dort in einer Umzäunung gehalten wurden, war, durch die Neckereien eines Wärters wild gemacht, durchgebrochen, gerieth auf den Weg, wo der Fürſt nichts ahnend, wandelte und ſtürzte mit geſenktem Geweihe, zum Angriffe fertig, auf den erſchrockenen und beſinnungsloſen Mann los. Die Höflinge flohen, der Fürſt gab ſich verloren. Aber Tiefenau, der ſich in der Nähe befand, erkannte, daß dieſes der Moment ſey, den ihm das Schickſal hinwerfe, damit er ſelbſt ſeine künftige Laufbahn beſtimme. Er ſtürzte vor, er warf ſich zwiſchen den Fürſten und das Thier, er klammerte ſich an deſſen Geweihe mit der ganzen Schwere ſeines Körpers und ließ ſich von ihm fortſchleifen, bis die nacheilenden Jäger herbeikamen und es tödteten. Tiefenau hatte richtig geahnt. Sein Glück war gemacht. Er erhielt in kurzer Zeit den einträglichen Poſten eines Hofintendanten, auf dem er freilich in der Reihe der bürgerlich Bedienſteten ſtand, aber täglich den Fürſten ſprach, immer mehr von ihm begünſtigt wurde und endlich ſein ganzes Vertrauen gewann. Jedermann beugte ſich vor ihm, deſſen Einfluß bald erkannt wurde, und ſeine Eitelkeit fand an der Stelle, die er einnahm, volle Befriedigung. Was Wunder, daß dieſer Mann, Alles entbehrend, was ſeinen Anſprüchen auf Lebensglück genügen konnte, verdrießlich und mürriſch wurde! Selbſt die ſanften Anreden, die eine der beiden Frauen, die ſchon ihren Sitz am Frühſtückstiſche eingenommen hatten, in franzöſiſcher Sprache an ihn richtete, konnten ihn nicht zerſtreuen und wurden ſelten beachtet. Es war eine Frau von wenig mehr, als vierzig Jahren, ſehr anſtändig gekleidet und in jeder Bewegung, in jedem Worte eine höhere Bildung darlegend. Nicht derſelbe Fall war es mit der ihr gegenüber befindlichen Matrone. Dieſe war zwar auch ſehr reinlich, aber in ein groberes Zeug und nach einem alten Schnitte gekleidet. Sie konnte einſt ſchön geweſen ſeyn, aber ihr ganzes Weſen ſchien immer ſonderbar gereizt, Alles was ſie that, geſchah mit Haſt und wenn ſie nach der nahen Küche hinſprach, in der man durch die Glasthüre zwei andere Frauenzimmer am Feuer beſchäftigt ſah, klang der Ton ihrer Stimme gellend und widerwärtig. Jene war die Frau des Hofintendanten, eine geweſene Kammerfrau der Fürſtin, dieſe ſeine Stiefmutter, die rechte Mutter Agathens, welche, wie wir wiſſen, Julius am vorigen Abende auf den Ball geführt hatte. Julius ſelbſt ſaß in der Fenſterniſche und las in einem Buche, auf welches von Zeit zu Zeit der Vater unzufriedene Blicke warf. Der junge Mann ſchien ſehr vertieft in ſeine Lectüre. Er las haſtig, er überflog mit feurigen

Blicken die Seiten und mochte zum Schluſſe ſtreben, von dem ihn nur noch wenige Blätter trennten.

Jetzt ſtellte ſich der Vater dicht vor ihn, ſchüttelte den Kopf und begann nach einer Pauſe:

„Du könnteſt deine Zeit beſſer anwenden, mein Sohn! Ich tadle nicht, daß du lieſeſt, aber was du lieſeſt, tadle ich. A quoi bon dieſe Lectüre, die eines gebildeten Mannes, eines jungen Mannes, der ſein Glück in der Welt machen ſoll und muß, unwürdig iſt? Die Zeiten ändern ſich. Soyez persuadé, mon fils, daß auch Tage wiederkommen, in denen die Protection deines Vaters von Bedeutung ſeyn wird, in denen er dich pouſſiren kann, wenn du dich capable gemacht haſt, irgend ein Ehrenamt in der Nähe des Fürſten zu bekleiden. Dazu mußt du aber der Neigung entſagen, in den jämmerlichen essais unſrer deutſchen Pedanten etwas Außerordentliches erkennen zu wollen! Du mußt die Sprache der Höfe, die Sprache der gebildeten Welt, enfin die franzöſiſche Sprache dir in allen Feinheiten zu eigen zu machen ſuchen, du mußt nicht allein franzöſiſch parliren, du mußt franzöſiſch denken, du mußt dich gewöhnen Alles, was in Rappert mit Kunſt und Wiſſenſchaft ſteht, aus dem franzöſiſchen Point de vue zu betrachten.“

„Nimmermehr, mein Vater!“ antwortete mit einiger Gereiztheit Julius. „Ich kann mich nicht mit den Anſichten eines Volks befreunden, das uns nicht allein bekriegt, das noch viel Schlimmeres thut, indem es Grauſamkeiten gegen uns übt, die hinlänglich bezeugen, daß es uns nicht anders anſieht, denn als Thiere, die man mißhandeln kann, wie man will.“

„Was thut das zur Sache?“ lächelte ſpöttiſch der Hofintendant. „Wir können ſie haſſen, wir können ihnen entgegen ſeyn, en secret ou publiquement, wie wir es vermögen, aber dabei doch anerkennen, daß ſie uns in den belles lettres unendlich überlegen ſind. Das Beiſpiel des grand Fréderic kann uns darin leiten. Er ſchlägt ſie, aber er ehrt ihre ſchönen

Geiſter, er ſpricht und ſchreibt nur ihre Sprache, er mepriſirt mit Recht die deutſche Unbehülflichkeit in geiſtigen Produkten, während er die deutſche Kraft, die deutſche Tapferkeit recht wohl in ſeinen Kriegen zu brauchen weiß.“

„Das iſt eben das Unglück unſrer guten Sache, daß ein ſo großer König ſie nicht kennen und nicht würdigen mag;“ entgegnete feuriger der Sohn. „Die Vorurtheile ſeiner Jugend, der Ekel, den ihm das Treiben Gottſcheds und ſeiner Schule einflößen mußte, machen ihn gegen alle übrigen Beſtrebungen ungerecht. Aber die deutſche Muſe tritt ſiegreich aus Unterdrückung, aus Stürmen des Krieges, aus ungerechter Verachtung hervor und das bezeugt eben ihren göttlichen Urſprung. Hier iſt der Codrus des Herrn von Cronegk, mein Vater, der Verſuch eines fünf und zwaniggjährigen, zu frühe verblichenen Jünglings. Hören Sie dieſe Stelle, an der ich eben ſtehe, und urtheilen Sie ſelbſt, ob irgend ein Trauerſpiel der geprieſenen Racine, Corneille und Voltaire, rührendere und tiefer ergreifende Gedanken enthält, als die, welche

Eliſinde dem ſterbenden Codrus, der ſich für ſein Vaterland aufgeopfert, darlegt.“

Er erhob das Buch und las:

»Es ſoll dir meine Treu ein ewigs Denkmal baun;
Kein Bürger in Athen ſoll's ohne Thränen ſchaun!
Die Jungfraun ſollen es mit friſchen Roſen krönen,
Man ſoll dir Lieder weihn, doch oft geſtört von Thränen!
Es ſoll dein Vaterland dir jährlich Weihrauch ſtreun;
Beſchütz dein Vaterland, du ſollſt ſein Schutzgeiſt ſeyn!«

Julius wollte, von ſeiner Begeiſterung fortgeriſſen, noch weiter leſen, allein ſein Vater unterbrach ihn verdrießlich:

„Es iſt genug, mein Sohn! Ich will nicht läugnen, daß wohl auch ein Deutſcher einmal zu einem nobeln Sentiment ſich erheben kann, aber der barbariſche Uebellaut der Sprache wird ihm immer hinderlich ſeyn, dieſes zu exprimiren —“

„Gewiß nicht!“ rief Julius, indem er ſein Buch in die Taſche ſchob und aufſprang. „Leſen Sie Klopſtock, Kleiſt, Gleim —“

„Ich bin zu alt, um noch in die Schule zu gehen," ſprach empfindlich der Vater, „in der man zu meiner Zeit lehrte, daß es undelicat ſey, wenn Kinder ihre Eltern unterbrächen. Ich bin zu feſt in Ueberzeugungen geworden, die ich mit den erſten Geiſtern des Jahrhunderts theile, um mich durch deine ſtürmiſchen Anpreiſungen der beaux esprits allemands umſtimmen zu laſſen. Meine Ermahnungen bezwecken dein Glück, deine Zukunft, ich habe dir die Mittel zu parveniren gezeigt, du biſt reif genug ſie zu benutzen oder ſie zu verwerfen."

„Laß doch unſern Julius, lieber Mann!" hob jetzt in einem bittenden Tone die ſanfte Frau an. „Er hat ſeine eigene Weiſe und ich glaube nicht, daß es ihm übel zu nehmen iſt, wenn er aus Liebe zu ſeinem Vaterlande auch in einen Irrthum verfällt. Du weißt ja aus Erfahrung, lieber Henri, daß die Bemühungen der Menſchen, ihr Schickſal zu beſtimmen, meiſt eitel ſind und daß die Gunſt des Himmels das Beſte dazu thun muß. Ich ſelbſt bin von franzöſiſcher Herkunft, aber ich kann nicht Alles preißen und ſegnen, was das Vaterland meiner

Eltern hervorgebracht hat. Iſt die Aufhebung des Edicts von Nantes, die meine Vorfahren und ſo viele Tauſende redlicher Bürger aus Frankreich verwies, wohl verträglich mit der hohen Geiſtesbildung, mit der Aufklärung, die dem siècle de Louis quatorze eigen geweſen ſeyn ſollen?“

Der Hofintendant ſchritt wieder das Zimmer auf und nieder, erwiederte nichts, ſondern trällerte ein Liedchen, wie er gewöhnlich that, wenn er es nicht der Mühe werth hielt, eine Rede zu beantworten.

„Komm du zu mir, Juliuschen, und laß dich loben!“ rief in ihrer gellenden Weiſe die ältere Frau dem Stiefenkel zu: „Du haſt ganz Recht, daß du das franzöſiſche Kauderwelſch nicht leiden magſt. Man hört es jetzt ſo auf allen Gaſſen und, Gott ſey es geklagt, man findet nicht eine Magd mehr, die guten Tag und Lebewohl bietet, ſondern es heißt immer bon jour und adieu! Seitdem wir welſch geworden ſind, iſt Alles ſchlimmer. Fleiſch und Gemüſe iſt kaum zu haben, das Geld für den lieben Caffee und Zucker kaum zu erſchwingen. Sprich du deutſch, Julinschen, ſprich du, wie dir der Schnabel gewachſen iſt. Mein Vater ſeliger war Zunftmeiſter bei den Kupferſchmieden, war weit in der Welt herumgekommen, aber das blieb ſeine Rede bis an ſein ſeliges Ende: Nimm dich in Acht, Eliſabeth, vor den Scharwenzlern, die bei jedem dritten Worte ein welſches einflicken, hinter dem Welſchen ſteckt der Satan und lauert auf die arme Seele. Er hatte ganz Recht, der Vater ſelig. Ich war damals noch jung und darf es wohl rühmen, daß man mich in der Stadt nur die ſchöne Meyerin hieß. Da kamen denn die Herrn vom Hofe zu der ſchönen Meyerin und ſprachen von Amour und inclination und wie alle die ſchönen Worte noch heißen mochten; ich aber ſah den Gottſeybeiuns mit dem Pferdefuße und den Hörnern hinter den ſchönen Worten herausgucken und verſchloß den Herrn vom Hofe die Thüre. Und daß die welſche Sprache gerade zu Comödien und ſolchen Narrentheydingen am beſten taugt," wandte ſie ſich jetzt zu dem Hofintendanten, „iſt ein klarer Beweis von ihrer Sündlichkeit. Was geſchieht anders in den Comödien, als daß man ſich verſtellt, daß Eltern und Vormünder von den jungen Leuten betrogen werden, daß das Geſinde, ſo ein Mucje Crispin oder eine Mamſell Liſette, die jungen Leute verführt? Das Alles aber kann nur in der ſündlichen welſchen Sprache geſchehen, die ehrliche deutſche gibt ſich nicht dazu her. Habe ich Recht oder Unrecht, Herr Sohn?“

Der Hofintendant verbeugte ſich gegen die Stiefmutter in einer Weiſe, die an den Tag legte, daß er im Innern freilich eine ganz andere Meinung hege, im gegenwärtigen Augenblicke aber durch wichtige Rückſichten bewogen werde, dieſe zu verbergen. Er hatte es immer für gut befunden, eine gewiſſe Grenzlinie des ernſten Anſtandes zwiſchen ſich und die zweite Frau ſeines Vaters zu ziehen und feſtzuhalten, da er die Stiefmutter zwar für eine Frau von großer Gutmüthigkeit hielt, aber ſie ihm zu wenig Erziehung und Bildung zu haben ſchien, um nur einigermaßen ihn zu begreifen. Er ehrte und liebte ſeinen Vater, obgleich er mit ſeinen Meinungen, die ihm veraltet dünkten, ſelten einverſtanden war, er erkannte, daß der alte Mann von der jüngern Frau auf das Sorgſlichſte gepflegt werde und widmete ihr deshalb eine gewiſſe Dankbarkeit, die er jedoch immer in ihren Aeußerungen einer Beſchränkung unterwarf, welche er, um durch zu vertrauliche Annäherung nicht leichter Gelegenheit zu einem Friedensbruche zu geben, für nothwendig hielt. Im Uebrigen betrachtete er ſich jetzt auch mit den Seinigen als Gäſte im väterlichen Hauſe und hatte um ſo mehr darauf zu ſehen, ein erträgliches Einverſtändniß zu erhalten.

Ein Geräuſch, das in der nahen Küche entſtand, erſparte ohnehin dem Hofintendanten jede weitere Erklärung. Aller Blicke richteten ſich nach der Glasthüre und hinter dieſer erſchien in dieſem Augenblicke die ſtattliche, Ehrfurcht gebietende Geſtalt des alten Tiefenau, des von Allen hochgehaltenen Vaters der Familie.

---

# Drittes Kapitel.

Ich folge feſt den Schritten meiner Väter.
Collin.

Als er hereintrat, erhoben ſich die beiden Frauen von ihren Sitzen und Alle traten ihm entgegen. Der Hofintendant verbeugte ſich ehrfurchtsvoll gegen den Greis; Julius, der in ihm ein Muſterbild der alten deutſchen Treue, Rechtlichkeit und Kraft liebte und mit einer Art von Begeiſterung ehrte, küßte ihm die Hand. Eliſabeth, ſeine Frau, nahm ihm Hut und Stock ab und verſchloß den letzten, der von ungewöhnlicher Höhe und oben mit einem großen ſilbernen Knopf verſehen war, ſogleich in einen nahen Schrank. Sebaſtians ſtattliche Geſtalt, die ſich um Kopfeshöhe aus der Gruppe derer, die ihn umringten, erhob, trug das Gepräge einer noch ungeſchwächten Kraft, einer Würde, die nur aus einem vollkommen ruhigen

Bewußtſeyn, aus der Ueberzeugung, immer nur das Gute und Rechte zu wollen, hervorgehen konnte. Seine Schultern waren breit, ſeine Bruſt erhoben, ſein ganzer Knochenbau ſtark und feſt. Er war ein ſchöner Greis. Aus den vollen, noch ſanft gerötheten Wangen, erhob ſich kräftig und leicht gebogen die Naſe, über der ein Paar große blaue Augen freundlich und heiter hervorſahen. Seine Stirn war hoch und von dem Scheitel neigte ſich zu beiden Seiten eine große Lockenperücke, der höchſte männliche Kopfputz der damaligen Zeit, die über der Schulter, nach Bruſt und Rücken ſich theilte und das Würdige ſeiner Erſcheinung erhöhete. Sein Anzug war ſchwarz: das Oberkleid von Tuch, das Unterkleid von Sammet. Dabei trug er ſeidene Strümpfe und Schuhe, auf denen große ſilberne Schnallen prangten. Sein ganzes Aeußeres ließ vermuthen, daß er ſchon frühe, zu irgend einer feierlichen Gelegenheit, ausgegangen geweſen ſey.

Der Greis ließ ſich in den Lehnſeſſel am obern Ende des Tiſches nieder, die übrigen nahmen die Plätze ein, welche ihnen Alter und Stellung in der Familie anwieſen, und es erſchienen nun noch zwei Perſonen, die bisher die Bereitung des Frühſtücks, mit der ſie beſchäftigt geweſen, entfernt gehalten hatte. Es waren Antonie und Agathe, jene des Greiſes ältere Tochter aus ſeiner erſten Ehe, dieſe das einzige Kind aus der zweiten. Antonie brachte den Caffee und ſtellte ihn vor die Stiefmutter hin, Agathe das Warmbier, das der Greis an jedem Morgen genoß und gern von den Händen des jüngſten, ſeinem Herzen vielleicht am nächſten liegenden Kindes bereitet wußte. Antonie, ein Mädchen von etwa dreißig Jahren, trug eine von denjenigen Phyſionomien, in denen ſich Launenhaftigkeit, ein gewiſſes Maaß von Eitelkeit und Anſprüchen und zugleich auch einiger Leichtſinn an den Tag legen.

Sebaſtian legte, ehe er ſein Frühſtück begann, mit freundlichem Lächeln ein zuſammengewickeltes Papier vor ſeine Frau hin, die es haſtig öffnete und mit ſehr zufriedener Miene ein Goldſtück, das ſie darin fand, in ihre Seitentaſche gleiten ließ. Der Hofintendant warf einen verdrießlichen Blick auf das Geld, ſuchte aber dann ſeine Züge zu erheitern und ſprach zu dem Greiſe gewandt:

„Sie ſollten aber bei Ihren hohen Jahren das läſtige Geſchäft eines Leichenbegleiters, das ohnehin die Familie nicht ſehr honorirt, abgeben! Schon die Sorge für Ihre Geſundheit macht Ihnen das zur Pflicht. Wie leicht können Sie ſich nicht an einem friſchen Morgen enrhümiren, wie ſehr ſetzen Sie ſich nicht noch andern Accidents aus, die Ihren Angehörigen nicht gleichgültig ſeyn können.“

Der Alte trank ruhig eine Schale Warmbier. Dann ſagte er, die klaren blauen Augen feſt auf den Sohn gerichtet:

„Nenne mich nicht Sie, ſondern Er, wie du es thateſt, als du noch als Knabe und Jüngling in meinem Hauſe wohnteſt! Du weißt, daß ich die neumodiſchen Einführungen und Aenderungen nicht leiden kann. Ich habe manchmal darüber hinausgehört, als du deinen eigenen Haushalt, deine eigene Wirthſchaft hatteſt. Jetzt aber biſt du wieder in meinem Hauſe als mein Kind und da verlange ich den alten Reſpect von Dir. Sie klingt mir läppiſch, Ihr nennt man das Geſinde und die Juden, aber Er iſt gut und ehrfurchtsvoll, denn ſeit vielen hundert Jahren redete ſo das Kind ſeinen Vater an. Deine Sorge für meine Geſundheit iſt löblich, daß du aber mit Verachtung auf einen Dienſt herabſiehſt, den ich nun ſchon ſeit einem Viertel Jahrhundert meinen Mitbürgern leiſte, zu dem mich ihr Vertrauen auserſehen hat und den ich für ſehr ehrenwerth halte, kann mich nicht erfreuen. Du meinſt, ein Hofintendant werde dadurch entehrt, wenn ſein Vater Leichenmarſchall ſey? Reiße die Hochmuthswurzel aus deinem Herzen, Heinrich! Wir leben in wilden Zeiten des Krieges und mancher Feldmarſchall wird zu einem Leichenmarſchall, wenn er ſeine Soldaten gegen den Feind führt. Da iſt mir meine Marſchallswürde lieber. Wenn der Menſch ausgekämpft hat mit Sorge und Leid, wenn das ungeſtüme Herz nicht mehr ſchlägt, wenn er verſöhnt iſt mit der Vergangenheit, dann führe ich ihn nicht zum Tode, nein! zum Leben, zum Leben des Friedens und der Seligkeit. O ich bin auch ſtolz auf meinen Marſchallsſtab!“ fuhr er, den heitern Blick zum Himmel erhoben, fort. „Glaube mir, Heinrich, dieſes Amt hat ſeine großen, entſcheidenden Augenblicke, die den Menſchen erheben und beſſer machen. Wie Manchen, der mich im Leben ohne Urſache angefeindet, habe ich ſchon zum Grabe geleitet! Auf dem Wege dahin verſöhnte ich mich mit ihm und wenn ſie ihn in die Grube ſenkten, war ich gut Freund mit ihm geworden, wie mit einem Bruder.“

Er ſchwieg und der Hofintendant ſchlug ſeine Blicke beſchämt zu Boden. Julius ſah mit einer freudigen Empfindung auf den ſchönen Greis, der von dem Gefühle ſeiner Amtswürde begeiſtert war. Frau Eliſabeth hatte indeſſen das Goldſtück wieder hervorgeſucht, betrachtete es aufmerkſam und ſagte:

„Die Douceurs, die da einlaufen, ſind denn doch auch nicht zu verachten, beſonders in dieſen Zeiten, wo keine Beſoldung regelmäßig ausgezahlt wird, wo das Brod täglich kleiner und ein Ei mit einem Groſchen bezahlt wird. Ohne die Leichengelder wüßte ich nicht, wie wir beſtehen ſollten. Wir ſind jetzt viele Perſonen am Tiſche und die Jungfer Töchter wollen doch auch, wenn ſie ausgehen, den neueſten Staat mitmachen, um Fremden und Einheimiſchen in die Augen zu ſtechen.“

„Daß Gott erbarm!“ ſagte halblaut die ältere Tochter Antonie. „Ich weiß nicht, wie ich die abgetragenen Fähnchen noch drehen und wenden ſoll, um nur ein Wenig à la mode zu ſeyn und den fremden Messieurs kein Ridicüle zu geben. Man contentirt ſich gern, aber etwas Neues möchte ich auch wohl einmal wieder haben.“

Agathe ſprach nichts, aber der Blick, mit dem ſie auf ihr ausgewaſchnes Zitzkleidchen herab ſah, ſagte Alles. Die Frau des Hofintendanten bewahrte, wie gewöhnlich, ihre ſanfte Ruhe und lächelte nach ihrem Manne hin, um dieſem, wo möglich, einen heitern Blick abzugewinnen. Sie wußte, daß es dieſen ſchwer drückte, dem Vater mit den Seinigen zur Laſt zu fallen, ſie kannte den hohen Grad ſeines Stolzes, der ihn dieſes Verhältniß mehr empfinden ließ, als jeden andern, der ihn nur mit der Hoffnung tröſtete, die Zeit werde zurückkehren, in der er Alles übermäßig vergelten, alles Genoſſene reichlich zurückzahlen könne. Er hatte, um ſelbſt immer noch mit dem früheren Anſtande aufzutreten, um Frau und Sohn ebenſo öffentlich erſcheinen zu laſſen, die Capitalien, die er geſpart, eingezogen, dann das Entbehrlichſte verkauft, ſpäter auch das, was vor den Augen der Welt vermißt werden durfte. Pretioſen, Ringe mit edeln Steinen, Schmuck ſeiner Frau, die goldene Tabatiere, mit dem Bildniſſe des Fürſten, welche er von dieſem als ein Geſchenk der Gnade erhalten, konnte er ſich nicht entſchließen zu veräußern. Man ſollte immer noch den wohlhabenden Mann in ihm ſehen, man ſollte ahnen, daß derjenige, der einſt ſo viel über den Fürſten des Landes vermocht, wieder die Stelle einnehmen könne, in der er damals geehrt und ſelbſt gefürchtet war. Sein Inneres war erbittert, aber nicht kraftlos geworden. Er kannte die Welt genug, um zu wiſſen, wie ſehr der äußere Schein ihre Geſinnungen leitet.

„Julius,“ hob nach einer kurzen Pauſe, in welcher der Großvater ſein Frühſtück, dem er in der Regel ſehr wenig Zeit widmete, geendigt hatte, dieſer gegen den Enkel an: „auch dein Treiben kann ich nicht loben. Man ſagt dir in der Stadt nach, daß du der Jungfer Forſthelm zu gefallen gehſt, daß ihr Vater, der Geheimerath, nicht damit zufrieden iſt und du ſo das Mädchen zu Ungehorſam und Betrug gegen denjenigen verleiteſt, dem ſie das Leben verdankt. Du biſt ſonſt ein braver Junge, Julius, aber der Hochmuthsteufel oder der Teufel der Habſucht iſt in dich gefahren. Der alte Forſthelm iſt Geheimerath und ein Mann von hunderttauſend Thalern, du biſt der Junker von Amtlos und Habenichts. Warum willſt du denn werben um ſein Kind? Oder willſt du zum ſchlechten Kerl an ihm werden, willſt du ihm das Mädchen verführen hinter ſeinem Rücken und Tochter und Vater unglücklich machen?“

Der Greis war heftig geworden unter dieſer Rede. Seine lebhaften Augen ruheten fragend auf dem Enkel, deſſen Angeſicht erſt von einer dunkeln Röthe überzogen worden war, der die Blicke verwirrt niedergeſchlagen hatte, aber den Alten faſt mit einem Ausdrucke des Vorwurfs anſah:

„Nein, nein, Großvater! Er kann mir ſo Arges nicht zutrauen!“ rief **Julius** in einem Tone, der an den Tag legte, wie tief ihn jener Argwohn verletzte. „**Julie Forſthelm**, **Agathe** und ich haben ſchon als Kinder eine enge Freundſchaft geſchloſſen. Keins konnte ſich getrennt von dem andern denken. Ich habe **Julchen** lieb behalten und ſie weiß es. Ich geſtehe offen, daß ich nur von ihr allein das Glück meines Lebens erwarten kann, aber ich werde es nie anders, als auf einem rechtlichen Wege zu erlangen ſuchen, nie ohne die Einwilligung ihres Vaters, ſo wahr mir Gott helfe!“

**Julius** war ſehr bewegt geworden. Niemand anders hätte ihm ſo wehe thun können, als gerade der Großvater, den er ſo ſehr verehrte. Er ging haſtig im Zimmer auf und nieder, dann trat er an das Fenſter und preßte das glühende Geſicht an die feuchten Scheiben.

„Herr Vater,“ begann jetzt in einem empfindlichen Tone der Hofintendant, „Sie — oder wenn es denn durchaus ſeyn ſoll — **Er** verkennt die Poſition meines Sohns zu dem Geheimerathe. Ich kenne die Demarchen, welche Julius der Mademoiſelle Forſthelm zu gefallen thut, und mißbillige ſie nicht. Was kann der Geheimerath gegen eine Alliance zwiſchen den beiden jungen Leuten einzuwenden haben, wenn Alles wieder im alten statu quo iſt, wenn Sereniſſimus retournirt iſt, wenn ich wieder in die devoirs meines Amtes eingeſetzt bin, die mich alle Tage das Ohr, ja! ich darf wohl ſagen, das Herz des Herrn offen finden laſſen? Dann bleibt auch Julius nicht mehr der Junker von Amtlos und Habenichts, dann ſoll er bald ein Cavalier en bonne fortune ſeyn, dem kein Geheimerath ſeine Tochter abſchlägt.“

„Ich kenne Julchen Forſthelm ſehr genau;“ ſagte jetzt Agathe, die es ſchmerzte, auch die Freundin in einem bösliche Verdachte zu wiſſen, mit ſchüchterner Stimme. „Sie iſt ebenſo gut, wie ſchön. Sie wird immer dem Willen des Vaters gehorchen, ſie wird gewiß nie ihrer Pflicht vergeſſen.“

„Regt ſich mein blödes Täubchen auch bei ſolchen Angelegenheiten?“ verſetzte überraſcht der Greis und ſah das Mädchen, deſſen Blicke ſchnell zu Boden ſanken, forſchend an. „Wir haben uns vergeſſen und in Gegenwart des Kindes von Dingen geſprochen,“ fuhr er fort, „die es vor dem fünf und zwanzigſten Jahre nicht erfahren ſollte, oder weiß es vielleicht ſchon mehr davon als nöthig, aus den Romanbüchern, die Julius in das Haus ſchleppt? Lies du die Küchenrecepte, die deine Mutter aufgeſammelt hat. Die ſind dir nützlicher, als die aſiatiſche Baniſe, die Inſel Felſenburg und wie ſonſt die Dinge alle heißen mögen!“

Frau Eliſabeth miſchte ſich jetzt auch in die Rede und meinte, ſie ſehe doch keine Unmöglichkeit darin, daß Mamſell Forſthelm

Frau Tiefenau werde und Julius ſey ein ſo wohlgebildeter Menſch und ſo klug und beleſen, daß keine Geheimerathstochter ſich ſeiner zu ſchämen brauche. Die Frau des Hofintendanten lächelte mit mütterlichem Wohlgefallen nach dem Sohne hin und Antonie ſang, indem ſie durch das Fenſter ſah und den Gruß eines vorübergehenden, etwas phantaſtiſch gekleideten Herrn angelegentlich erwiederte, mit halblauter Stimme:

„L'amour est le roi du monde,
L'amour est le roi des coeurs.“

„Ich ſehe wohl, daß ich überſtimmt bin;“ ſagte mit heiterer Miene Sebaſtian, indem er aufſtand, welchem Beiſpiele die übrigen folgten. „Heinrich ſchlägt mich mit dem Sereniſſimus aus dem Felde, Julius mit ſeinen redlichen Abſichten, Agathe mit ihrer Schutzrede für die vornehme Mamſell, meine Frau mit ihrer Luſt Heirathen zu ſtiften, die allen Weibern eigen iſt, die Frau Tochter mit ihrer Liebe zu dem Herzensſöhnchen und Antonie mit einem welſchen Verſe, der wohl noch ſeine beſondere

Bedeutung haben mag. Sprich, Antonie; wer war denn das, der eben vorüberging und dem du einen Knix machteſt, ſo tief, daß ich fürchtete, du werdeſt nicht ohne Unfall wieder in die Höhe kommen?“

„Unſer Hausfreund, der Chevalier de Ramotiers!“ verſetzte in einem ſcharfen Tone die ältere Tochter, während ſie haſtig das Frühſtücksgeſchirr zuſammenräumte, um es nach der Küche zu tragen.

„Gott behüte mich vor einem ſo windigen Hausfreunde!“ ſprach kopfſchüttelnd und verdrießlich der Greis. „Er mag uns immerhin von Zeit zu Zeit beſuchen, weil Heinrich ſich gern mit ihm unterhält und jener doch einigen Erſatz in dem Umgange mit dem Herrn Chevalier findet für die andre feine Geſellſchaft, die er jetzt entbehren muß. Heinrich liebt die franzöſiſchen Comödien und der welſche Ritter weiß ſie faſt alle auswendig. Er mag von Paris, von der Marquiſe von Pompadour, von dem Hofe zu Verſailles ſchwadroniren, ſo viel er will; aber mein Freund, mein Herzens- oder mein Hausfreund wird ein Franzoſe nimmermehr, ſeit ich den tapfern Schwedenkönig, Carl den Zwölften, von den zwei Franzoſen, Megret und Siquier todt aus den Laufgräben vor Friedrichshall bringen ſah. Ich war damals Unteroffizier unter den ſchwediſchen Jägern, ich ſah die Buben beim Fackelſchein, ſie trugen das Zeichen Cains an der Stirn —"

Der Greis war im Begriff, die Geſchichte ſeiner Jugend, die alle bereits unzählichemale aus ſeinem Munde vernommen hatten, zu wiederholen, als geklopft wurde und, an der hinausſchreitenden Antonie vorüber, der junge Arzt, Doctor Fidelis, hereintrat und ſich mit einer Schüchternheit gegen die Anweſenden verneigte, welche man ſonſt nicht an ihm zu bemerken gewohnt war. Sein Blick traf flüchtig Agathen. Dieſe erröthete bis über das Kinn herab und eilte dann, als rufe ſie irgend eine häusliche Beſchäftigung hinweg, der Schweſter nach. Julius war bei dem Eintritte ſeines Freundes dieſem raſch entgegengegangen, hielt aber, als beſinne er ſich plötzlich auf etwas, ſeine

Schritte mit einemmale zurück, flüſterte der Mutter einige Worte in die Ohren und entfernte ſich hierauf, freundlich nach Fidelis hingrüßend, mit dieſer in's Nebenzimmer. So kam es denn, daß der junge Arzt ſich jetzt mit dem Herrn vom Hauſe, mit deſſen Frau und dem Hofintendanten allein zuſammen fand.

## Viertes Kapitel.

Ich hör', es ſey groß Leiden,
Sich lieben und ſich ſcheiden.
**Sibylle Schwarz.** † 1638.

Dem Scharfblicke des Hofintendanten entging es nicht, daß dem Beſuche des Doctors heute eine beſondere Urſache zum Grunde liegen müſſe, die dem jungen Manne ſeine gewohnte Unbefangenheit raubte und welche jener zu errathen glaubte. **Heinrich** nahm, nachdem er einige gleichgültige Worte mit ihm gewechſelt hatte, ein Buch zur Hand und ſetzte ſich am Fenſter nieder, um durch ſeine anſcheinende Theilnahmloſigkeit dem Arzte freieres Feld zu der Eröffnung zu laſſen, die, wie er ſich überzeugt glaubte, nun gegen den Herrn vom Hauſe ſtatt finden werde. Dieſer hatte den Doctor nach ſeiner Weiſe treuherzig willkommen geheißen. Frau Eliſabeth aber nahm bald das Wort, um den Hausarzt, zu dem alle großes Vertrauen hatten, über das Befinden ihres Schooskindes Agathe zu conſultiren. Sie klagte ihm, daß das Mädchen gar nicht mehr mit dem guten Appetite, wie ehemals eſſe, daß es nicht mehr ſo lebhaft und heiter ſey, öfters die Farbe wechsle, und einen unruhigen, von Träumen geſtörten Schlaf habe. Der junge Arzt wurde noch verlegener, als bisher. Er faßte ſich aber bald wieder und antwortete:

„Dieſes ſind allerdings Symptomata, welche auf ein verborgenes Uebel würden ſchließen laſſen, wenn nicht die Conſtitution der Jungfer Agathe von der Natur ſo wohl bedacht wäre, daß ſich dieſes nicht annehmen läßt. Wir können ſie dem vorübergehenden Einfluſſe der Jahreszeit zuſchreiben und ich fühle mich um ſo mehr geneigt, dieſes zu thun, da ich denſelben Fall bei einem anderen jungen Frauenzimmer meiner Praxis, der Mademoiſelle Forſthelm, beobachte. Im Uebrigen würde ich doch rathen, Jungfer Agathen den häufigen Genuß der freien Luft, öfteres Ausgehen und mehr Zerſtreuungen, als gewöhnlich, zu empfehlen."

„Das will ich ihr gleich ſagen;" verſetzte die Mutter und ſchritt nach der Thüre, „ich kann es nicht leiden, wenn die jungen Mädchen ſo gar zart und zimperlich thun und ſich verwöhnen im Küchenrauch und in der Stubenluft. Sie ſoll gleich mit mir in den Garten gehn. Es gibt ſchon allerlei zu thun draußen und die Bewegung in der freien Luft wird ihr die Backen roth färben und ihr guten Appetit machen."

Der junge Arzt ſah der Forteilenden mit einem Blicke nach, der ſeine Zufriedenheit mit ihrer Entfernung ausdrückte. Er mußte ſich jetzt zu dem Greiſe niederſetzen. Die Tagesbegebenheiten kamen zur Sprache. Fidelis, der bei Vornehm und Gering herumkam, deſſen ausgezeichnete Geſchicklichkeit ihn ſelbſt zu den Oberoffizieren der Feinde führte, erfuhr Manches, was dem großen Haufen verborgen blieb. Leider hatte er jetzt wenig Gutes zu berichten! Friedrich der Große hatte Schweidnitz durch Laudons kuhne Ueberrumplung verloren, er ſtand jetzt bedrängt von ſeinen zahlreichen Feinden, Oeſtreichern, Ruſſen und Schweden. Noch wußte man in dem vom Feinde bewachten Orte nichts von dem bereits erfolgten Tode der ruſſiſchen Kaiſerin Eliſabeth, der Thronbeſteigung Peter des Dritten und daß durch dieſe die Angelegenheiten des Königs eine unerwartet günſtige Wendung genommen hatten. Beſſer lauteten die Nachrichten aus der Nähe. Der Sieg, den der Herzog von Braunſchweig, bei Villinghauſen über die Franzoſen erfochten, zeigte ſich in günſtigen Folgen. Die Feinde hatten engere Stellungen eingenommen, die Verbündeten waren vorgerückt. Freilich hatte der eintretende Winter weitere Unternehmungen gehemmt, aber man hoffte Großes von dem Feldzuge, der nun bald eröffnet werden mußte.

„Der Preußenkönig kann nicht untergehn;“ ſagte mit glänzenden Blicken der Alte. „Er weiß ſich immer zu helfen und wenn man glaubt, er ſitze tief im Unglücke, er ſey nun verloren ganz und gar, ſo fliegt plötzlich die Kunde von einem großen Siege, den er erfochten, über die Länder daher und ſeine Feinde verkriechen ſich in die Wälder und in die Gebirge. Mein Schwedenheld war ein großer König, aber Friedrich iſt größer. Mit wie vielen Feinden hat er nicht zu kämpfen und wie bietet er ihnen Trotz und ſeine Caſſen ſind immer gefüllt und ſein Schatz reich an Gold und Silber! Da braucht kein Leder zu Geld geprägt zu werden, wie damals in Schweden, da werden keine tollen Streiche gemacht, die einen großen König zum Gaſte des Großtürken in Bender machen konnten!“

„Gewiß nicht, wertheſter Herr Kaſtellan!“ anwortete Fidelis, indem wieder der Ausdruck einer Verlegenheit in ſeine Züge trat, der an den Tag legte, daß er jetzt im Begriff ſey, die bisher verborgen gehaltene Abſicht ſeines

Beſuches zu entſchleiern. „König Friedrich kennt das Finanzweſen genau und er iſt zu umſichtig, ſeine höchſte Perſon auf eine unnütze, tollkühne Weiſe der Gefahr auszuſetzen. Aber wenn jetzt allerdings die Zeit ſo bewegt iſt, wenn in unſerm eigenen Lande und in den Ländern, die uns umgeben, ſo viele ſeltſame Begebenheiten vorfallen, daß wir die Blicke immer nach Außen richten möchten, ſo gibt es doch auch gewiſſe Umſtände, die uns nöthigen können, in unſer eigenes Herz zu ſehn und auf das zu achten, was uns perſönlich Noth thut. Lange ſchon habe ich einen gewiſſen Mangel, eine gewiſſe Leere in meinem Hausweſen verſpürt, die ich nicht zu erklären wußte, bis es mir denn endlich wie ein Licht aufgegangen iſt, daß dieſe Unbehaglichkeit aus der Abweſenheit des eigentlichen spiritus rector einer jeden guten Haushaltung, einer Ehefrau, die da belebt, beglückt und erhält, herrührt. Demnach habe ich mich alſo entſchloſſen, in den Stand der heiligen Ehe zu treten.“

Mit einem ſchweren Seufzer, als habe er

bereits eine große Laſt von ſeiner Bruſt gewälzt, hielt Fidelis inne und ſah den alten Tieſenau ängſtlich und forſchend an. Dieſer aber legte die Rechte auf ſeine Schulter und ſagte heiter lächelnd:

„Er kann nichts Geſcheidteres thun, Herr Doctor! Er iſt ein Mann, der ſein gutes Auskommen hat, Er ſteht den dreißigern näher, wie den zwanzigern, an Kranken fehlt es in unſern Tagen nicht und die Frau, die Er bekommt, findet ſchon ein volles Haus, ein gemachtes, wohlgeordnetes Hauswesen. Hat Er denn bereits ſeine Wahl getroffen? Ich bin Ihm gut und möchte Ihn gern wohlverſorgt wiſſen, ich gönne Ihm eine Frau, die ebenſo feſt im Chriſtenthume iſt, wie in der Führung eines Haushaltes, die Ihn im Herzen lieb und Gott vor Augen hat immerdar.“

„Ich habe gewählt;“ antwortete gepreßt Fidelis, den der längſt geſcheute Augenblick der Entdeckung ſo furchtſam machte, daß man den ſonſt entſchiedenen Arzt am Krankenbette, den entſchloſſenen Mann in wichtigen und gefährlichen Augenblicken nicht wieder in ihm erkannte. „Ich habe gewählt,“ fuhr er fort und große Schweißtropfen traten auf ſeine Stirn, „und glaube in dem Gegenſtande meiner Wahl Alles vereinigt zu finden, was Er, werther Herr Kaſtellan, zum Glücke einer Ehe für nothwendig hält.“

„So mache Er der Sache ein Ende!“ rief im Tone fröhlicher Aufmunterung der heitere Greis. „Gehe Er hin und frage Er das Mädchen, ob ſie Neigung zu Ihm hat, werbe Er bei ihren Eltern um ſie und iſt der Vater ein rechtſchaffner Mann, will die Mutter das Glück ihres Kindes, ſo wird ſie ihm gewiß nicht abgeſchlagen werden!“

„Wie gern möchte ich das,“ ſagte ſehr leiſe und mit einem unterdrückten Seufzer der Doctor, „wenn nicht ein Umſtand wäre!“

Der Hofintendant hatte unter dieſem Geſpräche ſchon öfters Zeichen der Ungeduld gegeben. Jetzt ſtand er auf, trat ans Fenſter und trommelte leiſe an die Scheiben.

„Doch ein Hinderniß?“ verſetzte befremdet der alte Tiefenau. „Was kann das ſeyn? Er macht ſich auch wohl nur ſchwarze Gedanken, Herr Doctor, und ſchlägt ſich mit Hirngeſpinnſten herum. Vertraue Er mir Alles: vielleicht kann ich Ihm rathen, Ihm helfen!“

„Wenn jemand es kann, ſo kann Er es!“ ſagte ermuthigt und mit lebhafter Bewegung Fidelis. „Er iſt ein Mann von großer Erfahrung, Er hat das Leben in vielerlei Geſtalten geſehen, Sein Wort ſoll entſcheiden, ob ich den Schritt wage, oder nicht. Das Mädchen, mit dem ich glücklich zu werden hoffe, iſt vortrefflich erzogen, ſie muß eine vollkommene Hausfrau werden, ihre Eltern ſind achtungswürdige, herrliche Leute, aber,“ ſetzte er mit ſchwacher, zitternder Stimme hinzu, „wir ſind verſchiedener Religion. Soll ich nun um ſie anhalten oder nicht?“

„Nimmermehr!“ entgegnete, ohne ſich einen Augenblick zu bedenken, mit Ernſt und Beſtimmtheit der Greis. „Nur gleich und gleich geſellt ſich gut und wo liegt für jeden redlichen Menſchen ein höheres Gut, als in ſeiner Religion, die ihn mit Gott verbindet und zur Seligkeit führt? Es gibt freilich Leichtſinnige, die da meinen, daß jeder auf ſeine Weiſe ſelig werden könne, aber dann iſt die Weiſe auch eine beſondere, die ſich von einer andern abſondert und ſo ſtehen dann Mann und Frau, die in Allem das Einigſte ſeyn ſollen, getrennt da, auf Erden und für die Ewigkeit. Das iſt meine Meinung von der Sache, Herr Doctor! Er iſt ein braver Mann, ich achte Ihn und habe Ihn gern; aber Er iſt ein Lutheraner und ich bin ein Calviniſt. Als ein rechtſchaffener Mann und Vater müßte ich Ihm bei allem Reſpecte meine Antonie — von Agathen kann keine Rede ſeyn, denn die iſt noch ein Kind — abſchlagen, wenn es ihm etwa eingefallen wäre, ſich in die zu verlieben. Dafür ſtehn mir aber Antoniens dreißig Jahre und ihre Luſt am welſchen Firlefanz, die ihm ſo wenig behagen kann, wie mir.“

Der Hofintendant trommelte heftiger an das Fenſter. Fidelis aber nahm Hut und Stock, verbeugte ſich mit einer Thräne im Auge und ſagte in einem ſchmerzlichen Tone:

„Er hat mein Urtheil geſprochen, Herr Kaſtellan! Meine Hoffnungen ſind vernichtet, meine Wünſche ſind begraben. Es iſt jetzt ſehr viel zu thun bei den Kranken in der Stadt und in den Lazarethen. Ich weiß nicht, wenn es meine Zeit wieder erlaubt, Ihn zu beſuchen. Sollte Er meiner bedürfen für Seine Perſon oder ein Mitglied der Familie, werther Herr, ſo laſſe Er mich rufen. Ich werde mich zu jeder Stunde des Tages und der Nacht bereit finden laſſen.“

Mit dieſen Worten verließ der Doctor eilig das Zimmer. Der Greis ſah ihm mit theilnehmenden Blicken nach.

„Es thut mir leid um den Doctor,“ ſagte er dann zu ſeinem Sohne, der ſein Angeſicht noch immer dem Fenſter zugewandt hatte, „daß ihm die Liebe einen ſo dummen Streich geſpielt hat, aber weiß Gott! wenn er mein eigenes Kind wäre, ſo könnte ich ihm nicht anders rathen.“

„Mich dünkt, Herr Vater,“ verſetzte in einem etwas ſpitzigen Tone der Hofintendant, „wir leben jetzt in einem aufgeklärten Jahrhundert, in dem wir uns mehr an das Reelle, als an die Form halten müſſen. Die Religion hält das Volk mit ihrem Zügel, uns muß das Sentiment der Ehre und der Honnettetät regieren, die Nobleſſe der Seele, welche uns eine höhere Bildung gibt. Alles Uebrige ſind nur leere Worte, gleichſam spectres, um, wie ſchon geſagt, den Pöbel in Furcht zu jagen.“

„Das ſind die frechen Lehren der welſchen Freigeiſter,“ erwiederte entrüſtet der Greis. „Halte du es, womit du willſt. Du biſt alt genug, um ſelbſt über dein Seelenheil nachdenken zu können; ich aber bleibe bei meinem Satze: nur gleich und gleich geſellt ſich gut!“

Er hatte den Sohn ſcharf und ernſt angeſehen. Jetzt begab er ſich mit großen Schritten und allen Zeichen innerer Bewegung in das Nebengemach, um die ſtattliche Amtstracht mit einem bequemen Hauskleide zu vertauſchen. —

Indeſſen war Fidelis durch die Küche auf den weiten Hausflur gelangt, ohne jemand zu begegnen. Es war ihm lieb, daß ihm Agathe nicht in den Weg kam. Er hätte dem geliebten Mädchen ſeinen Schmerz nicht verbergen können. Als er an dem Saale vorüber ging, in welchem die antiken Statuen aufgeſtellt waren, vernahm er flüſternde Stimmen. Sein Blick fiel durch die halboffene Thüre und er bemerkte zwei Geſtalten, die, ſchlecht verborgen hinter einer der Marmorgruppen, im vertraulichſten Geſpräche mit einander ſchienen. Ein zweiter Blick belehrte ihn, daß hier Antonie und der ſogenannte Freund des Hauſes, Chevalier de Ramotiers, ſich ein Stelldichein gegeben hatten. Kopfſchüttelnd entfernte er ſich, indem er überzeugt war, daß er nicht bemerkt worden ſey. Bald nahm auch ſeine eigene unglückliche Lage ſeine Gedanken und Empfindungen ſo ſehr in Anſpruch, daß er dieſer Szene vergaß und ſich ganz dem Schmerze über das verlorene Glück, mit deſſen Gewinn er ſich bisher geſchmeichelt hatte, hingab.

# Fünftes Kapitel.

Zum Mährchen iſt die Zeit geworden,
Wo ſüße Liebe mich beglückt;
Doch ſind noch nicht an allen Orten
Die zarten Blüthen abgepflückt.
W. Kilzer.

Der Hofintendant konnte es nicht über ſich gewinnen, ſeiner Frau und ſeinem Sohne den Unwillen zu verhehlen, den die abergläubiſche Denkungsweiſe — wie er ſie nannte — ſeines Vaters in ihm erregt hatte. Er las die franzöſiſchen Philoſophen, er hatte ſich durch ihre blendenden Declamationen gern bewegen laſſen, einer Vernunftreligion zu huldigen, worin ihm damals das Beiſpiel ſo vieler Großen und namentlich des allbewunderten Friedrich des einzigen voranging; er that es mit um ſo größerer Hingebung, da es eine Sache der Mode war, der zu fröhnen ihn ſeine Eitelkeit immer antrieb. Er wurde ärgerlich über ſeine Frau, die, ſonſt nur Nachgiebigkeit und Sanftmuth, doch zu ſehr in den ſtrengen Grundſätzen des Calvinismus erzogen war, um die Geſinnungen des alten Tiefenau ganz und gar zu mißbilligen; er begütigte ſich erſt wieder, als er vernahm, daß Julius ihm beipflichtete, der, wenn er auch nicht mit Verachtung, wie der Hofintendant, auf Andersdenkende herabſah, doch den aufgeklärtern Anſichten der Zeit genug huldigte, um in der ſtrengen Religionsſcheidung, welche der Großvater machte, ein Vorurtheil zu erkennen.

„Er hat es nicht gemerkt, daß der Doctor auf Agathen anſpielte,“ ſagte eifrig Heinrich, „aber wenn ihm auch Fidelis gerade herausgeſagt hätte: gebe Er mir ſeine Tochter, Herr Kaſtellan, ich will ſie glücklich machen, ſie ſoll es gut bei mir haben als eheliche Hausfrau! ſo wäre es dasſelbe geweſen und noch ſchlimmer, denn der Docter hätte nach dieſem refus nicht mehr das Haus beſuchen können. So aber iſt noch nicht alle Hoffnung verloren. Die jungen Leuten werden ſich ſehen und ihre

Inclination wird ſteigen, ſtatt fallen. Agathe wird ſich ihrem Kummer überlaſſen, der Vater wird ihn bemerken und wenn ſich dann die Sache in ihrer wahren Geſtalt, von Agathens Thränen unterſtützt, offenbart, ſo thut die Weichheit, die foiblesse de coeur, an welcher der Herr Vater doch einigermaßen leidet, vielleicht mehr, als die Vernunft über ſeine veralteten Anſichten vermag. Man muß dem Mädchen dieſe Ideen beibringen, man muß den geſunkenen Muth des Doctors zu erheben ſuchen.“

„Agathe dauert mich;“ hob nach einer Pauſe Julius Mutter an. „Sie hat noch ſo wenig Uebel in der Welt erlebt, daß ihr junges Herz ſchwer unter einer Entſagung leiden wird, an deren Nothwendigkeit ſie wohl nicht gedacht hat. Aber ich will ihr Kraft einſprechen, ich will ſie auf die Lehren der Religion aufmerkſam machen, die uns gebieten, uns in die Prüfungen des Himmels geduldig zu ergeben, um ſo mehr da, wo wir ſie des Glaubens wegen zu ertragen haben.“

„Das verbitte ich mir, Madame!“ entgegnete auffahrend der Hofintendant. „Ich laſſe die Sache darum noch gar nicht fallen, weil die erſten Approchen verunglückt ſind. Wir laſſen ſie nun einen andern Gang gehen, wir erwarten von der Zeit, was der erſte Augenblick nicht gegeben hat und thun im Stillen dazu, was an uns iſt. Kann Agathe eine beſſere Partie machen, als den Doctor? Iſt es nicht unſere Pflicht für des Mädchens Wohlfahrt zu ſorgen, wenn ſuperſtitioſe Ideen ſich ihrem Glücke widerſetzen? Der Doctor iſt ein geſchickter Mann, äſtimirt von Hohen und Geringen. Seine Kunſt führt ihn zu Freund und Feind, von allen Seiten regnet es Goldſtücke in ſeine Kaſſe. Dann, „fuhr er fort, indem er ſich ſtolzer aufrichtete, „bin ich auch noch nicht als ein todter Mann, als ein homme de rien zu conſideriren. Wenn die gerechte Sache victoriſirt, wenn der Feind uns verlaſſen muß und der prince regnant wieder in dem alten Schloſſe ſeiner Ahnen reſidirt, dann ſpreche auch ich ein Wort wieder mit, dann kann ich einen Verwandten, der ſolche Meriten beſitzt, wie der

Doctor, heben, zum Leibarzt, zum Geheimerath vielleicht. Qu'en pensez vous, mes enfans! Agathe eine Geheimeräthin — durch mich!"

Die Hoffnung auf die Wiederkehr ſeines alten Glücksſterns hatte ihn ſehr bewegt. Er ſah mit feuchten, glänzenden Blicken auf Frau und Sohn, um in ihren Zügen ſchon ein Zugeſtändniß des Triumphes, den er einſt zu feiern hoffte, zu leſen. Die ſanfte Frau, die gewohnt war, ſich in Allem ſeinem oft herrſchſüchtigen Willen zu unterwerfen, hatte ſich niedergeſetzt und eine weibliche Arbeit zur Hand genommen; Julius aber ſchlich jetzt leiſe fort, um Agathen aufzuſuchen und das arme Kind mit der ungünſtigen Entſcheidung ihres Schickſals, die der Greis, ohne zu wiſſen, wen ſie betreffe, gefällt hatte, bekannt zu machen. Sie hatte um die Abſicht des Doctors gewußt, von Furcht und Hoffnung bewegt, war ſie der Mutter in den Hausgarten gefolgt, wo ſie, nachdem ſich Frau Eliſabeth entfernt, in unruhiger Bewegung auf und abging. Jetzt ſah ſie Julius nahen. Ihr Herz ſchlug heftiger, ſie wollte ihm entgegen, allein da erkannte ſie ſchon aus ſeiner trüben Miene, welche niederſchlagende Nachricht ſie zu erwarten habe. Sie wandte ſich um, damit ſie dem Nahenden ihre ausbrechenden Thränen verberge; aber ſie rannen noch, als er neben ſie trat, als er theilnehmend ihre Hand ergriff und ſagte:

„Es iſt noch nicht Alles verloren, liebe Agathe! Nur des Unterſchieds der Religion wegen iſt der Großvater dem Doctor entgegen, der dich nicht einmal als den Gegenſtand ſeiner Werbung genannt, ſondern den alten Mann nur im Allgemeinen für einen ſolchen Fall um Rath gefragt hat. Ich kenne den Großvater. Die Sache iſt ihm im erſten Augenblicke entſetzlich vorgekommen, er wird ſie aber öfters in ſeine Gedanken zurückrufen, er wird ſie näher überlegen und ich müßte mich ſehr in meiner Meinung von ſeinem Charakter irren, wenn ſein klarer Verſtand nicht zuletzt den Sieg über alle Vorurtheile davon trüge, beſonders wenn er einmal erfährt, daß der redliche Fidelis lich gemeint hat, ſein Lieblingskind, dem er gewiß einen ſo tüchtigen und rechtſchaffenen Mann, wie unſern Freund, wünſcht.“

Julius ſprach nicht ganz nach ſeiner Ueberzeugung, indem er auf dieſe Weiſe Agathen zu beruhigen ſuchte. Er wußte, daß ſein Großvater bei manchen Irrthümern, in die er durch ſein Zurückbleiben hinter der Zeit, verfallen war, der Stimme der Vernunft Gehör gegeben und alte, wenn auch tief eingewurzelte Meinungen verlaſſen hatte; allein hier betraf es eine Sache, die in ſein tief innerſtes Leben verflochten war, die dem Heiligthume ſeines Glaubens, der ihn vertrauensvoll dem Tode entgegen und über dieſen hinaus ſehen ließ, angehörte. Er glaubte nur ſchwach an eine Veränderung ſeiner Geſinnungen, aber er wollte Agathen nicht den letzten Troſt rauben, er ſuchte ſich ſelbſt, um ſeines Freundes Fidelis willen, zu überreden, es könne in dieſer Zeit der Ueberraſchungen etwas ganz Beſonderes, Außerordentliches eintreten, was plötzlich die Liebenden zum Ziele führe. Wurden doch auch ſeine Hoffnungen von ſehr ſchwachen Fäden gehalten, mußte er ſich doch an dieſe klammern, um nicht das einzige Glück, das die Zukunft ihm bewahrte, aufzugeben!

Agathe hatte mit mädchenhafter Blödigkeit die Augen niedergeſchlagen. Noch hingen Thränen an ihren Wimpern und die Bewegung ihrer Seele zeigte ſich in ihrem ganzen Weſen.

„Julius," begann ſie, indem ein ſchwerer Seufzer ihre Bruſt hob, „ich will dir ſagen, was mich in dieſem Augenblicke noch mehr quält, als meines Vaters Erklärung, die nur das irdiſche Heil bedroht. Ich will dir die Zweifel entdecken, die ſich in meinem Gewiſſen erheben; denn wir ſind immer mit einander geweſen, wie Bruder und Schweſter, und wo könnte die Schweſter beſſer Rath und Troſt finden, als am Bruderherzen? Mein Vater iſt ein Mann, den jedermann ehrt wegen ſeiner Rechtlichkeit, ſeiner Gottesfurcht, ſeinen Erfahrungen. Er iſt hochbejahrt und denkt oft an Tod und Jenſeits und ſieht jenem, möchte ich ſagen, faſt täglich ins Auge, wenn er den Verſtorbenen das Geleit zur letzten Ruheſtätte gibt. Wenn er nun Recht hätte? Wenn nur ein Glauben die wahre Seligkeit geben könnte und Fidelis nicht ſelig würde, weil er im unrechten Glauben lebt!“

Mit großer Spannung ſah ſie den jungen Mann an, in deſſen Einſichten ſie ein beſonderes Vertrauen ſetzte. Es war zu bemerken, daß alle ihre Gefühle, ihre Hoffnungen und Erwartungen an der Löſung dieſer Frage hingen, daß ſie ſelbſt ihre Liebe dem Drange nach Beruhigung über das himmliſche Heil ihres Herzensfreundes unterwarf.

„Suche dich zu faſſen, liebe Agathe,“ antwortete Julius, ergriff ihre Hand und führte ſie langſam den Garten hinab. „Wenn du deine Gedanken in Frieden geſammelt haſt, ſo wird es dir nicht ſchwer fallen, dir ſelbſt dieſe Frage zu deinem Troſte zu beantworten. Gott iſt gerecht und nicht an unſern Worten, an unſern Werken wird er uns erkennen.“

Dieſe Erinnerung an einen bibliſchen Spruch, der das trübe Räthſel mit einemmale vollkommen zu löſen ſchien, verfehlte ihre Wirkung auf Agathen nicht. Ihre Wangen rötheten ſich, ihre Blicke glänzten.

„Du haſt Recht, Julius!“ ſagte ſie in ſanfter Bewegung. „Und wenn jemand durch ſeine Werke, dadurch daß er Heilung den Kranken, Leben denjenigen, die man ſchon dem Tode hingegeben, Wohlthaten der Armen bringt, ein ſchönes Plätzchen im Paradieſe verdient, ſo iſt es Fidelis. Keine Stunde der Nacht hält ihn ab, kein Weg iſt ihm zu weit, wenn es gilt Hülfe zu bringen. Dabei kennt er keinen Eigennutz. Er gibt den letzten Pfennig hin, um dem Armen Arznei, um ihm, wenn er geneſet, eine Stärkung zu verſchaffen. Ich will dem Vater nicht entgegen ſeyn, es iſt meine Pflicht, ſeinem Willen zu gehorchen. Ich will mich bemühen, den Doctor aus meinem Herzen zu entfernen und ihn mir zu denken, wie einen fremden Mann; aber ich glaube nicht, daß ich es vermag. Ach, Julius, wir ſind recht zu beklagen alle beide. Wer hätte das beim geſtrigen Tanze gedacht!“

Der junge Mann ſuchte aufs Neue die jungere Tante zu tröſten. Er führte ſie auf ihre früheren Gedanken, auf die Ueberzeugung zurück, daß **Fidelis** durch ſeine Werke Gott und Menſchen gefallen müſſe. Mit religiöſer Freudigkeit ging ſie wieder in dieſe Anſicht ein. Sie ſchöpfte aus ihr neue Hoffnung. Sie ſprach davon, daß das Auge und Ohr des Vaters nicht immer dieſer Erkenntniß verſchloſſen bleiben könne, ſie äußerte ſelbſt einige Freude darüber, daß der Doctor doch noch immer in dringenden Fällen das Haus beſuchen werde, daß ſie dann freilich kein Wort der Liebe mehr mit einander wechſeln dürften, aber ſie ihn doch ſehe, daß ſein treues Gemüth ihr nicht ganz entfremdet werde und ſie ſich mehr und mehr in ihrer Hoffnung auf ſein künftiges Seelenheil beſtärken könne. **Julius** ſtörte ſie nicht in dieſen Träumen, die ihre Unerfahrenheit ſo ſchön ausmalte. Er war überzeugt, daß die Zeit ſie eines Andern belehren und ihr die Schlange, die hier unter Blumen lauerte, zeigen würde. Er führte ſie ins Haus, zu ihren gewöhnlichen Geſchäften zurück. Hier kam ihr die Mutter mit forſchenden Blicken entgegen. Eliſabeth ſprach nichts, aber der Greis hatte ihr ſeine Unterredung mit dem Doctor mitgetheilt und mit dem Scharfblicke, der in ſolchen Dingen den Frauen eigen iſt, hatte ſie ſogleich das ganze Verhältniß erkannt. Ohne dem Alten ihre Gedanken zu äußern, begnügte ſie ſich, Agathen zu beobachten. Sie ſah ſie ungewöhnlich erregt und erhitzt, ſie gewahrte die Spuren von Thränen auf den Wangen des Mädchens, und dieſes war genug, ihre Vermuthungen zur Gewißheit zu erheben.

## Sechſtes Kapitel.

> Viele Gäſte wünſch' ich mir
> Heut zu meinem Tiſche.
> Göthe.

In einer nahe an einem der Hauptthore der Reſidenz, aber noch im Innern derſelben gelegenen Schenke hatte ſich am Nachmittage dieſes Tages eine Geſellſchaft arbeitsſcheuer Handwerksleute und anderer Müßiggänger verſammelt, um, ſo viel es die Verhältniſſe erlaubten, zu politiſiren und daneben dem belobten Gerſtenſafte des Wirthes ſein Recht anzuthun. Oben an dem langen Tiſche, den die Geſellſchaft beſetzt hatte, nahm ein Mann von martialiſchem Ausſehen ſeine Stelle ein. Er mochte zwiſchen vierzig und fünfzig ſtehen. Sein Schädel war kahl, aber hinter den Ohren lagen einige ſogenannte Canonenlocken, die ſorgſam aufgeſteckt und gepudert waren. Unter den dichten Augenwimpern blitzte ein Paar liſtiger Augen hervor, ſein ſtarkknochiges Angeſicht zeigte unzählige, von einem wüſten, unruhigen Leben gezogene Furchen, neben denen doch auch eine gewiſſe Jovialität erkennbar war, die den Mann nur in ſeltenen Augenblicken verlaſſen mochte. Ein ſtarker Schnauzbart beſchattete die wulſtigen Lippen, die ihre ſtete Beweglichkeit zwiſchen Reden und Trinken theilten. Er trug franzöſiſche Uniform und einige Auszeichnungen an dieſer, ſo wie der kurze braune Stock, der von einem der Knöpfe auf der Bruſt herniederhing, kündigten jedermänniglich an, daß er die Würde eines Corporals bekleide. An ihn richteten ſich die meiſten Reden der Anweſenden und er führte auch das große Wort, indem er die Ehre ſeines Platzes mit Anſtand und Gravität zu behaupten ſtrebte. Er trank kein Bier. Ein großes Glas mit Branntwein ſtand vor ihm auf dem Tiſche. So fleißig er dieſem auch zuſprach, ſo ſchien doch der Feuergeiſt des Getränkes über ſeine abgehärteten Nerven alle Macht verloren zu haben. Seine Stimmung blieb ſich immer gleich, er lächelte nicht mehr und nicht weniger, als früher, er ſprach mit einem gewiſſen Pathos, wo es ihm dem Gegenſtande angemeſſen ſchien, er flocht ſeinen Scherz ein, wenn der Humor ſich in ihm regte, er konnte auch bitter und höhniſch ſeyn, wenn er gereizt wurde. Man traute ihm nicht ſehr, aber man war gern in ſeiner Geſellſchaft, weil er viel zu erzählen wußte, was immer unterhaltend war, wenn es auch nicht jedesmal den Stempel der Wahrheit trug. Man kannte ihn unter dem Namen des Corporals Treuſchelm, er ließ aber nicht undeutlich merken, daß er auch ſchon andere Namen getragen, allein ſeinen eigentlichen Familiennamen längſt in Vergeſſenheit begraben habe. Er war ein Deutſcher aus den Reichslanden. Er hatte in der preußiſchen Armee gedient, war aber deſertirt und hatte wiederum Dienſte bei den Franzoſen genommen, um hier mit andern Ueberläufern die Soldaten in der preußiſchen Art des Exerzirens zu unterrichten.

„Wie ich Euch ſage, Ihr Leute, ehrbare Schloſſer und Schreiner, Pumpenmacher und

Säcklermeiſter,“ fuhr er in einer angefangenen Rede fort, indem er einen großen Zug aus ſeinem Glaſe that, „der König Friedrich wäre ſchon längſt von dem Daun zu Schanden geſchlagen und von den ruſſiſchen Kannibalen aufgeſpeiſt worden, wenn ihm nicht der Gottſeybeiuns den Daumen hielt, der Fürſt der Finſterniß, mit dem er einen Pact geſchloſſen hat, als er Krone und Scepter übernahm. Millionen Teufelchen haben ihm geholfen, als er bei Roßbach den Prinzen von Soubiſe zu einem kleinen Rückzuge nöthigte. Er iſt ſtich-, hieb- und kugelfeſt. Ich muß es wiſſen, denn ich ſtand neben ihm, als das Bajonett eines öſterreichiſchen Grenadiers auf ſeiner Bruſt zerſtiebte, wie ein dürrer Stecken, als ein Croate ſich auf ſeiner Schulter eine tiefe Scharte in den Säbel hieb, als der König lächelnd eine Kanonenkugel auffing und zum Zeitvertreib, während er ſeine Ordren gab, Fangball damit ſpielte. Der Papſt hat zwar dem Feldmarſchall Daun einen geweiheten Degen geſchenkt, um die Teufelchen zu bekämpfen; das verſchlägt ihnen aber nichts, denn ſie ſind lutheriſch, und die katholiſche Weihe hat keine Kraft an ihnen.“

Er mußte bemerken, daß manche der Anweſenden ihn bedenklich anſahen. Um ihnen nicht Zeit zu laſſen, ſich in ihrem Unglauben zu befeſtigen, hielt er es am Beſten, auf einen andern Gegenſtand überzugehen.

„Gelt, Schloſſermeiſter,“ rief er einem hagern, blaſſen Manne zu, „Er hätte ſchon Luſt, ſo einen Pact mit dem Schwarzen zu ſchließen und möchte gern wiſſen, durch welche Mittelchen man der holliſchen Majeſtät auf einem Kreuzwege oder in einem Beinhauſe begegnen kann, um ihr die arme Seele zu verſchreiben, damit die Majeſtät Ihm dagegen Sein Handwerkszeug wiederverſchaffte, das Er verſetzt hat gegen Bier und Brandtwein und friſchen Credit. Ich will's Ihm ſagen, wie er an den Teufel kommen kann. Höre Er mir aber fein aufmerkſam zu, und vergeß Er kein Pünktchen von meiner Inſtruction. In der Walpurgisnacht, wenn ſein Frau nicht daheim iſt, ſondern auf dem Beſenſtiele in den Lüften herumreitet, mache Er ſich ganz ſtillſchweigend dran, ein halb Dutzend guter Hauptſchlüſſel von verſchiedener Größe und ebenſo viele Dietriche zu verfertigen. Er muß aber nüchtern geblieben ſeyn den ganzen Tag, was ihm freilich hart angehen wird, das Werkzeug, das Er zu der Arbeit gebraucht, muß geborgt oder geſtohlen ſeyn und, wie ſchon geſagt, kein Wörtchen, kein O oder Ach darf über ſeine Lippen gehen. Hat Er dann die Hauptſchlüſſel und Dietriche glücklich zu Stande gebracht, ſo mache er ſich nach Mitternacht auf, ſchleiche Er an die Hinterthüren von reicher Leute Häuſer, verſuche Er ſeine Hauptſchlüſſel und Dietriche ſo lange, bis einer öffnet, ſteige Er ſachte die Treppe hinan, zu den Zimmern, wo Er weiß, daß Geld und Geldeswerth verwahrt wird, öffne Er wiederum, erſtrecke Er ſeine Oeffnungskünſte auf Koffer und Chatoullen, ſacke Er ein, was Er kann und vermag und — wenn Ihn dann nicht der Teufel hat, wenn der Pact dann nicht für und fertig iſt, dann iſt Er nicht werth, daß Ihn der Teufel holt!“

Der Corporal ließ dieſem derben Witze ein ſchallendes Gelächter folgen, in das mehrere der Anweſenden einſtimmten.

„Mein Bier ſoll mir zu Gift werden,“ ſagte mit roth erglühendem Angeſichte der gereizte Schloſſer, „wenn ich es noch für eine Sünde halte, mit dem Junker Volland einen Vertrag auf Leben und Sterben zu machen! Was die großen Herrn ſich erlauben, darf unſer eins auch thun, und wenn am Ende unſer eins in die Hölle fährt, ſo iſt es nicht ſo ſchlimm, wie bei jenen, denn es macht keinen ſo großen Skandal. Ich bin ein armer Teufel geworden durch die großen Herren, warum ſollte mich nun ihr Freund, der Schwarze, nicht zur Vergeltung reich machen? Vivat der König von Frankreich, aber wenn ich daran denke, daß er mir meine zwei Jungen unter die Soldaten genommen hat und dann noch die Geſellen, daß ich mit der lahmen linken Hand, die ich mir einmal beim Glatteiſe gebrochen, allein nicht weiter arbeiten konnte und nun ein Lump und Saufaus geworden bin, dann wünſche ich ihm Rattengift und Operment in den Leib, ihm und ſeiner Pompadeur, die ihren Spaß am Kriege und am Elend der Menſchen hat!“

„Um Gotteswillen, Gevatter, ſchweig Er!“ ſchrie ſein Nachbar, ein kleiner, furchtſamer Schneider, der zugleich aufſtand und ihm den Mund zuhielt. „Er kann uns alle ins Malheur ſtürzen mit ſeinem böſen Mundwerke und ehe wir's uns verſehen, werden wir aufgepackt, fortgeſchleppt und in die Baſtille geſteckt!“

„Da kann ich's nicht ſchlimmer haben, als ich es hier habe!“ ſagte trotzig der Schloſſer, der ſich **Brander** nannte, indem er mit einer heftigen Bewegung der Rechten die überläſtige Hand des Schneiders entfernte. „Ich trinke jetzt am letzten Maaße Bier, das mir der Wirth kreditiren will, und morgen geht's an's Waſſer und Brod, und wenn ich mir kein Stück Brod erbetteln kann, ſo muß ich mit dem puren Waſſer vorlieb nehmen. Dabei wird man einen Tag über den andern zum Schanzen getrieben, wie das liebe Vieh zur Weide, nur mit dem Unterſchiede, daß das liebe Vieh etwas davon hat, unſer einer aber mit der trockenen Gurgel und den leeren Magen Abends heimgeſchickt wird. Was iſt das für ein miſerables Leben! Ich will raiſonniren, damit ſie mich einſtecken, denn wenn ſie mich einſtecken, ſo müſſen ſie mir zu eſſen geben und im Loche brauche ich nicht zu ſchanzen. Auf den offenen Markt will ich mich hinſtellen und laut ſchreien: Vivat der König von Frankreich, aber es iſt eine Schande, daß er die deutſchen Landeskinder unter ſeine welſchen Soldaten ſteckt! Gegen wen ſollen ſie fechten? Gegen ihre eigenen Landsleute, vielleicht gegen einen Bruder oder Vetter und wenn's einem von ihnen einfällt, daß das wider Gottes Gebot geht und er ſich ſelbſt ranzionirt und ſo dumm iſt, ſich wieder erwiſchen zu laſſen, ſo knüpfen ſie ihn auf, daß er nicht wieder ſolche patriotiſche Geſinnungen bekömmt. Vivat der König von Frankreich, aber was ſchlecht iſt, iſt ſchlecht und am Galgen wird kein Unrecht weiß gebrannt!“

Er hatte mit der Fauſt auf den Tiſch geſchlagen und ſah wild um ſich. Der Corporal

lte bedenklich mit dem Kopfe und ſprach
ätiſch:

ſchloſſermeiſter, Er iſt ein desperater
und in der Desperation hat man manch-
ute Gedanken, dieſesmal aber iſt Er auf
olzwege! Der Soldat hat kein Vater-
keine Brüder, keine Vettern. Die Fahne,
er geſchworen hat, muß ihm für Alles
und das Stück Holz mit dem Lappen
nuß ihm lieber ſeyn, als die Mutter, die
die Welt geſetzt, als das Mädel, dem
Trauringlein geſchenkt hat. Zwei Dinge
ihn treu an dem Stück Holz erhalten:
re und der Stock. Die Ehre iſt für die
re, der Stock für die Gemeinen. Sieht
chloſſermeiſter: das iſt die Lehre vom Fah-
, der jedem Soldaten lieber ſeyn muß,
n Leben!“

arum iſt Er denn ſelbſt drei- oder vier-
eſertirt, Mosje Treuſchelm?“ höhnte
der, indem er den Corporal ſchnöde an-
„Warum iſt Ihm denn ſein Leben lie-
weſen, als das Stück Holz mit dem Lap-

pen dran? Hat Er vielleicht dem Fahneneide zu Liebe, ihn recht oft gebrochen, um ihn recht oft wieder ſchwören zu können?“

Der Corporal gerieth in Verlegenheit. Ein raſcher Zug aus ſeinem Glaſe aber gab ihm bald ſeine Faſſung zurück.

„Hölle und Laudon, Schloſſermeiſter, das verſteht Er wiederum nicht!“ verſetzte er mit erhöhetem Ernſte, zog die buſchigen Augenbrauen zuſammen und ſtrich ſich den Schnauzbart. „Es iſt auch freilich nicht von ihm zu verlangen, daß er neben ſeinem Handwerke noch Einiges in der edeln Logika und andern Wiſſenſchaften gethan habe. Ich aber bin durch eine Jeſuitenſchule gelaufen und habe diſtinguiren gelernt. Ich weiß zu diſtinguiren, daß jede Sache in der Welt und in der Natur ihre zwei Seiten hat, eine ſchlimme und eine gute. Die, welche uns Vortheil bringt, iſt die gute; die, welche uns in Schaden verſetzt, iſt die ſchlimme. Daß wir die ſchlimme meiden, und die gute aufſuchen, iſt Gottes Gebot, denn dieſes beſagt: du ſollſt deinen Nächſten lieben, als dich ſelbſt!

was wiederum nichts anders beſagen will, als: du ſollſt dich lieben, wie deinen Nächſten! Den Nächſten aber ſoll ich ſehr lieben, folglich mich auch. Wen ich nun liebe, dem ſoll ich nur Gutes erweiſen: ergo, ſo lange der Fahneneid mir gut, d. h. von Nutzen iſt, ſo lange halte ich ihn; kehrt er aber die ſchlimme Seite heraus, ſo breche ich ihn. Gezwungener Eid iſt Gott leid! das iſt dann das Sprüchlein, das nebſt jenen Beweisſtücken unſer Gewiſſen beruhigt. Faſt jeder Fahneneid iſt ein gezwungener; wir dürfen ihn alſo geruhig brechen und nicht fürchten, daß uns dermaleinſt das Himmelspförtlein deshalb verſchloſſen ſeyn wird.“

„Mosje Treuſchelm,“ ſagte ſpöttiſch lächelnd Brander, „nehme Er mir's nicht übel, aber ſeine Diſtinguirungen, oder wie Er die Dinge heißen mag, kommen mir vor, wie die Dietriche und Nachſchlüſſel, die er mir angerathen hat, um in des Teufels Küche zu kommen. Er ſtellt ſich, als ſchlöſſen ſie den Himmel auf, ich meine aber, ſie führen Ihn an keinen andern Ort, als eben auch an den, wohin Er mich gern haben wollte.“

„Urtheile Er über Bier und Brandtwein, aber nicht über ſolche Dinge!“ entgegnete vornehm der Corporal. „Er kennt die Welt nicht, Schloſſermeiſter, Er rennt allenthalben mit den Kopf grad aus und ſtößt ſich ſein Bischen Gehirn ein, ehe Er merkt, daß man mit einem kleinen Umwege, mit einer kleinen Ausbiegung ſicher zum Ziele gelangen kann. Mich hat ſchon frühe das Schickſal in die Schule genommen und herumgeworfen und geſchüttelt in allen Verhältniſſen. Bald war ich oben, bald war ich unten. Dadurch lernt man den Rummel in der Welt kennen, dadurch lernt man ſich in Alles finden, dadurch wird man ein gemachter Mann, der allenthalben an der rechten Stelle ſteht. Tauſend wunderliche Dinge hat der Treuſchelm erlebt, von denen Ihr Euch auf der Schneiderpritſche und dem Schuſterſchemel nichts träumen laßt. Wenn ich Euch nur erzählte, wie ich unter die Soldaten gekommen bin, wie mich die preußiſchen Werber hintergangen und gefangen haben, ſo hättet Ihr ſchon genug, Euern Weibern und Kindern die Abende kurz zu machen auf vier Wochen hin!“

„Erzähl Er, erzähl Er!“ baten viele Stimmen. Schon oft hatte der Corporal auf dieſes wunderbare Abentheuer mit großer Wichtigkeit hingedeutet und die Neugier der Anweſenden gereizt. Wenn ſie aber dann in ihn gedrungen waren, um etwas Näheres zu erfahren, ſo hatte er ſich in ein geheimnißvolles Schweigen gehüllt, um durch ein weiteres Verſchieben und Hinhalten die Wichtigkeit ſeiner Perſon zu erhöhen und die Theilnahme, die man ihm widmete, zu ſteigern. Heute aber mochte es ihm rathſam ſcheinen, den ungünſtigen Eindrücken, welche die wiederholten Angriffe des Schloſſermeiſters bei einigen der Gäſte hervorgebracht hatten, etwas Ungewöhnliches, Bedeutungsvolles entgegenzuſtellen und er erklärte ſich, nachdem er noch ein Glas geiſtigen Getränks commandirt hatte, bereit, die Wünſche der Verſammlung zu befriedigen. Er lehnte ſich in den Seſſel zurück, hob ſtolz den Kopf mit den Canonenlocken, maß die

Geſellſchaft mit einem großen, Reſpect gebietenden Blicke, räusperte ſich und ſchickte ſich an, eine Mittheilung zu eröffnen, die von ſeinen Trinkgenoſſen ſchon ſo lange gewünſcht worden war.

## Siebentes Kapitel.

Das Schickſal theilet ſeine Gaben
Mit ungerechter Hand;
Was würdiges Verdienſt ſoll haben,
Bekommt oft Unverſtand.
Cantaten zum Scherz und Vergnügen. 1761.

„Leute!“ hob Treuſchelm an, indem er den Ton ſeiner Rede ſehr ſanft ſtimmte und mit einem plötzlich hervortretenden, gewinnenden Lächeln einen nach dem andern ansah, „wer mich jetzt betrachtet und aus meiner gegenwärtigen körperlichen Beſchaffenheit den Schluß zieht, daß ich in meiner Jugend ein hübſcher Kerl geweſen ſey, der irrt nicht! In meinem achtzehnten Jahre ſchon äugelten mir die Mädchen nach, im zwanzigſten liefen ſie mir nach und dann hingen ſie mir an, daß ich oft nicht wußte, wo ich mich hinretten ſollte vor dem Weibsgedränge. Lächle Er nicht malitiös, Schloſſermeiſter! Was ich erzähle iſt die lautre Wahrheit und wer mir nur ein Wörtchen an der Erzählung bezweifelt, mit dem fange ich dieſesmal Händel an, ſo wahr ich Sr. Königlichen Majeſtät von Frankreich diene!"

„Vivat der König von Frankreich," rief Brander, deſſen rauher Sinn ſich nicht durch die Drohungen des Corporals einſchüchtern ließ, „aber denken kann ich, was ich will! Niemand hat mir hier zu befehlen, denn ich zehre für mein Geld oder auf meinen Credit. So lange mich der Wirth hier ruhig ſitzen läßt und mir zu trinken gibt, ſo bin ich ſo gut, wie jeder andre. Ich ſchneide mein Geſicht, wie ich will: malitiös oder nicht malitiös, und wem das nicht gefällt, der braucht mich ja nicht anzuſehn, der kann da auf den Schneider oder dort auf den Pumpenmacher ſchauen, die ſo lammfromm dreinſehn, wie eine Heerde Schafe, die von der Weide kommt.“

„Still mit dem Geſchwätz!“ riefen viele Stimmen durcheinander. „Der Brander iſt ein Händelmacher. Er ſoll ſchweigen! Der Corporal ſoll erzählen!“

„Ich kann auch ſchweigen!“ ſprach trotzig der Schloſſermeiſter in ſich hinein, indem er trank: „aber mein Bier ſoll mir zu Gift werden, wenn ich nicht denke, was ich will!“

„Alſo, wie ich ſagte, Ihr ehrbaren Bürger und Honoratioren,“ fuhr Treuſchelm fort, ohne den Schloſſermeiſter weiter eines Blickes zu würdigen, „ich hatte es dem Weibsvolke gleichſam von Kindesbeinen ſchon angethan und meine Gevatterin ſelig, die eine ſehr kluge Frau war, behauptete immer, die Wehemutter, die, wie alle ihresgleichen, etwas Hexerei getrieben, habe ſchon in der Wiege mir einen Zauber mitgegeben, der auf eine Reihe von Jahren hin mich ſo anzüglich für die Weiber mache. Ich kann noch jetzt um ſo weniger in die Meinung meiner Pathin Mißtrauen ſetzen, da jene Wehemutter, als ich ein Knabe von zwölf Jahren war, in meiner Heimath, einem ſchwäbiſchen Reichsſtädtchen, bei lebendigem Leibe als eine Hexe verbrannt wurde. Ja, Leute, ich habe geſehn, daß man ſie erſt auf dem Waſſer herumſchwimmen ließ, um die Hexenprobe mit ihr zu machen, und daß man, als ſie da nicht untergehn wollte, die arme Seele in Feuer und Flammen läuterte, worauf ſie dann freilich gen Himmel gefahren! Ich war alſo verhext in meiner frühen Jugend, ich blieb verhext bis in's Mannesalter, bis etwa in mein ſechsunddreißigſtes Jahr. Da verlor ſich aber mit einemmale der Zauber, die ganze Sache kehrte ſich um, das Weibsvolk, das mir bisher nachgelaufen, prätendirte nun, ich ſolle ihm nachlaufen. Das war ein bittrer Apfel, in den ich beißen ſollte. Ich hatte mich nun ſchon ſo an den Umgang mit Frauensleuten gewöhnt, daß ich nicht von ihnen laſſen konnte. Ein Mann, wie ich, war nicht gewohnt, der zweite oder dritte zu ſeyn in irgend einer Geſellſchaft, am wenigſten beim Weibsvolke. Mit der Verhexung war's am Ende, das merkte ich deutlich, und ich mußte nun zu andern Mitteln greifen. Ich diente damals grade als Schreiber bei einem einzelnen Herrn, einem alten Patricier. Der Herr war ſehr reich, hatte ein prächtiges Haus, koſtbare Pferde im Stalle und zwei Staatskutſchen in der Remiſe. Von ſeinem Gelde aber machte er für ſich keinen Gebrauch, denn was er erwarb, verwahrte er feſt in Kiſten und Kaſten, ſein Haus hielt er vor allen Beſuchern verſchloſſen, die Pferde ließ er ſteif werden im Stalle und die Caroſſen verſchimmeln in der Remiſe. Er trug nur eine Sache im Sinne, er wollte den Stein der Weiſen finden, Gold machen und das Lebenselirir herausbringen. Da ſaß er dann den ganzen lieben Tag und die halbe Nacht über in einem geheimnißvoll verſchloſſenen Zimmer im Hinterhauſe, das ich nie betreten durfte, und laborirte mit einem alten Magiſter, den er aus dem Lande Italien, wo die Goldmacher zu Hauſe ſind, mit heimgebracht hatte."

„Pardonnir Er, Herr Corporal," hob leiſe und indem er ſein Angeſicht in ſüßliche Falten zu legen verſuchte, der Schloſſermeiſter an, „daß ich Ihn unterbreche! Aber es iſt Ihm wohl gelungen, Eins und das Andre zu erhorchen und zu erlauſchen von dem Goldmachen, oder ein Stückchen von dem Steine der Weiſen zu erwiſchen. Wenn Er nun einem armen Teufel, wie ich bin, davon mittheilte, was könnte ihm das groß ſchaden?“

In **Branders** Augen glänzte eine Flamme der Begierde nach Geld und Gut, die in dem Bewußtſeyn ſeiner gänzlichen Armuth volle Nahrung fand. Er blickte ſtarr auf den Corporal, er ſchien in ängſtlicher Spannung der Antwort zu harren, die ihm werden mußte.

„Wir ſprechen ein andermal davon!“ erwiederte mit einem bedeutungsvollen Winke **Treuſchelm**, dem es willkommen war, ſich ſeinem gewöhnlichen Widerſacher gegenüber wichtig machen zu können: „ein andermal, wenn wir allein ſind! Er iſt ja ein Mann vom Fach, Er hat ja ſein Lebelang im Feuer gearbeitet und ſo kann es Ihm an den nöthigen Vorkenntniſſen nicht fehlen. Um in unſerer Geſchichte vorwärts zu kommen,“ fuhr er nun lauter fort, „ſo will ich offenherzig geſtehn, daß ich mir die Liebhaberei meines Principals zu Nutze machte und zu meinen Abſichten auf das Frauenvolk verwandte. Mein alter Patricier hatte ein artiges Nebengeſchäft, das ihm vielleicht ebenſo viel abwarf, als ſein Goldmachen. Er lieh auf Pfänder und ich war es, dem er in dieſer Sache ſein ganzes Vertrauen ſchenkte, der die Pfänder taxirte und die Caſſa beſorgte, der Alles einſchrieb und ihm an einem beſtimmten Wochentage Rechnung ablegte. Ich war ſo ganz ungebunden in dieſem Geſchäftszweige, daß ich ganze Tage müßiggehn konnte, wenn ich wollte. Auch mag ich nicht läugnen, daß es dabei manches Geſchenk, manches Procentchen abgab und daß ich vielleicht nicht allzugewiſſenhaft in der Rechnungsaufſtellung gegen meinen Herrn verfuhr. Ueberhaupt iſt das Gewiſſen auch eine von den Sachen, die ihre zwei Seiten haben. So lange es uns taugt, ſo lange müſſen wir es wohl halten und pflegen, wird es uns aber läſtig, ſo werfen wir es ab. Auf dieſe Weiſe habe ich mir immer ein gutes Gewiſſen bewahrt oder gar keins, was immer beſſer iſt, als ein ſchlechtes. Ich wußte lange nicht, wie ich es anfangen ſollte, um die Neigung des Frauenvolkes wieder auf mich zu lenken, wie ich ſie ſonſt beſeſſen hatte. Da gab mir das Bedauern die rechten Mittel an die Hand. Meines Herrn Pferde dauerten mich, daß ſie unthätig im Stall ſtanden, meines Herrn Caroſſen erregten mein Mitleid, weil ſie ungebraucht mürb und hinfällig wurden. Ich wußte mich mit dem Kutſcher zu verſtändigen, der eine luſtige Haut und ein durchtriebener Schalk war. Sonnabends und Sonntags blieben mein Herr und ſein Magiſter regelmäßig im Hinterhauſe beim Goldkochen verſchloſſen. Sonnabens und Sonntags fingen wir nun an, der Kutſcher und ich, die Freiherrn zu ſpielen. Aus meiner Sparbüchſe hatte ich uns vornehme Anzüge machen laſſen, Chapeaubas und Degen kamen dazu, und ich kann Euch verſichern, Leute, daß wir beide ausſahen, wie was Rechtes. Wir zogen nun die ſteifen Gäule aus dem Stalle, wir ſpannten den Staatswagen an und führen hinaus über die Grenze, in ein fremdes reichsſtädtiſches Gebiet, wo man uns nicht kannte. Des Herrn alte Haushälterin wurde durch Geſchenke zum Schweigen gebracht. Mein Gefährte nannte ſich Baron von Bock, ich Baron von Feder. An Vergnügungsorten, wo ſich die ſchöne Welt der benachbarten Orte verſammelte, fehlte es nicht. Alle Teufel, was machten da die beiden Barone für Aufſehn! Leute, ich kann Euch ſagen, ich glaubte die ſchöne Zeit wiedergekehrt, wo noch die Hexenkraft der Wehmutter auf mich wirkte. Baron Feder wurde an allen Ecken verlangt, links zog mich eine Braune, rechts eine Blonde. Ich war noch immer ein hübſcher Kerl, beſonders in den ſchönen Kleidern. Die preußiſchen Werber, die zwar nicht offen ihr Geſchäft treiben durften, aber doch, gegen gute Abgaben, von den Obrigkeiten geduldet wurden, warfen bald ein Auge auf mich und meinen Cameraden. Ich merkte es den Spürhunden an, daß ſie unſre Baronſchaft durchſchauten, aber allen Netzen, in denen ſie uns zu fangen gedachten, wußten wir ſchlau zu entgehn. Eine Lumperei trieb mich endlich doch hinein, mich und den edeln Herrn von **Bock**, den ich mit ins Unglück riß: eine elende Kleinigkeit, die Euch gewiß allen ſchon einmal geworden iſt, ohne daß ſie mehr als eine kleine Erſchütterung auf Euch hervorgebracht hat: eine Ohrfeige!“

Er hielt inne, um ſich einige Augenblicke zu erholen und durch einen friſchen Trunk zur Fortſetzung ſeiner Erzählung zu ſtärken. Die Meiſten der Anweſenden ſcherzten indeſſen über die beiden Barone und ihre beziehungsvollen Namen. Nur der Schloſſermeiſter ſaß, den Kopf in beide Hände geſtützt, tief nachdenklich da und hatte vor den Augen ſeiner Phantaſie die Goldklumpen, die er dereinſt mit Hülfe des Corporals machen werde und den geheimnißvollen Stein der Weiſen, der, wie er meinte, ewige Geſundheit und ewiges Leben verbürge und wenigſtens die Gabe des Unſichtbarmachens und der Verwirklichung des Hinwünſchens an jeden beliebigen Ort, wie Fortunati Hütlein, mittheile.

„Freunde und Honoratioren,“ begann **Treuſchelm**, nachdem er ſich gehörig erkräftigt hatte, auf's Neue und indem er einen hohen Ernſt in ſeine Mienen legte, „das Schickſal eines jeden Menſchen iſt über ſeinem Haupte in den Sternen eingeſchrieben und die Gelehrten, die es da zu leſen verſtehen, heißen Aſtrologen. Aber alles Leſen, alle Gelehrſamkeit hilft am Ende doch nichts, denn was dort eingeſchrieben ſteht, kann niemand ändern und wenn er es noch ſo ſicher vorauswüßte. So ſtand ich dort ſchon ſeit meiner Geburt als königlich preußiſcher Infanteriſt eingetragen und ich mußte es werden, ſo wenig ich auch in meiner damaligen Baronſchaft Luſt in mir verſpürte. Ich mußte es werden, weil ich mich in eine Colombine verliebte und einem Juden eine Ohrfeige gab. Es war auf einem Jahrmarkte, wo von Bock und ich wiederum beſonders glänzten und große Parade machten. Wir wollten eben weiter fahren zu einem Balle im nächſten Städtchen, als ein aufgeſchlagenes Brettergerüſt auf dem Markte unſere Aufmerkſamkeit erregte, uns noch einmal auszuſteigen bewog und unſere Schritte an ſich lockte. Ein Wurmdoctor hatte auf dem Gerüſte ſeinen Laden aufgeſchlagen, ein Hanswurſt mit Pritſche und Narrenkappe rief unaufhörlich die dummen Bauern herbei und ſchwatzte ihnen ſeine Pillen und Latwergen auf, die gegen alle Krankheiten und ſelbſt gegen den Tod erprobt waren. Ihr könnt Euch denken, Leute, daß die beiden Barone mit dem Hanswurſt und den Pillen nichts zu ſchaffen haben mochten, aber ein Mädchen, in bunter Colombinenkleidung, unterſtützte durch ihre Anweſenheit die Einladungen des Hanswurſts, ein Mädchen, ſo ſchön, daß mir noch jetzt in der Erinnerung an ſie der Brandtwein, den ich auf ihre Geſundheit trinke, beſſer ſchmeckt, als jeder andere! Mein Bock mußte mit mir auf das Gerüſt ſteigen, wo wir als große Herren wenig Umſtände machten und ſogleich mit dem Mädel ein Geſpräch anknüpften. Hatte ſie mich erſt durch ihre körperliche Geſtalt entzückt, ſo beherte ſie mich nun ganz und gar durch ihrer Witz, durch ihren Spiritus. Ich war außer mir, ich bat ſie nebſt dem Wurmdoctor und dem Hanswurſt zum Nachteſſen. Da trat ein fataler Jude herbei, ein Kerl, ſo dick wie ein Weinfaß, der immer mit dem Gelde in ſeiner Taſche klimperte. Ich hatte ihn ſchon öfters auf meinen Streifzügen geſehen, ich wußte, daß er reich war, und dem Weibsvolke eben ſo eifrig nachlief, wie ich und mein Camerad. Er behauptete, daß Mamſell Colombine ihm ſchon früher die Ehre zum Nachteſſen verſprochen habe, und wollte das Mädel für ſich behalten. „Jud,“ ſagte ich ganz ruhig, „bedenk' wer du biſt, mach' Mores und drück' dich, ſonſt bekommt es dir übel!“ Er raiſonnirte aber immerfort und wollte ſein Recht behaupten, bis ich endlich die Geduld verlor, ihm eine tüchtige Ohrfeige gab und ihn die Treppe hinabſchob, die unter das Volk führte, das ihn mit höhniſchem Jubel empfing und tauſend Spottreden über ihn ergehen ließ. Den Abend vergeß' ich mein Lebelang nicht. Im Paradieſe kann es nicht luſtiger hergehen, als damals mit dem Wurmdoctor, Colombinen und dem Hanswurſt. Ich ſah dann das Mädel noch einigemale, bis ſie aus der Gegend wegzog und ich mich mit dem alten Spruche tröſten mußte: aus den Augen, aus dem Sinn! Unſere Lebensart ging ihren ungeſtörten Gang, ohne daß der alte Herr bei ſeinen Tiegeln und Retorten das Geringſte merkte. Wir ſtießen jetzt oft auf den Juden, den ich damals ſo unfreundlich abgefertigt hatte. Er that ungemein höflich, grüßte ſchon aus der Ferne und ſchien vom beſten Willen, nähere Bekanntſchaft mit uns zu ſchließen, beſeelt. Anfangs fiel uns das auf, dann aber meinten wir in unſerer Verblendung, den Juden locke unſere Baronſchaft an. Meine Sparbüchſe, die bisher den Aufwand, den wir nothwendig machen mußten, beſtritten, erſchöpfte ſich endlich. Dieſer Umſtand trug dazu bei, daß wir, als der Jude ſich noch mehr näherte, und uns bat, an ſeinem Wein und ſeinen Speiſen Theil zu nehmen, ſeiner Einladung folgten. Wir kamen nun öfter zuſammen. Der Jude bezahlte immer die Zeche und ſchien uns ein guter Kerl, der für die Ehre, mit uns umgehen zu dürfen, keine Ausgabe ſcheute. Wir waren ganz auf den Kopf geſchlagen, wir waren ſo blind, wie die Nachteulen am hellen Tage. Oft ſchon hatte der Judas Iſchariot uns das Leben bei den königlich preußiſchen Armeen voller Herrlichkeit und Freuden geſchildert. Er rückte endlich mehr heraus mit der Farbe. Er meinte, ſolchen Herrn wie uns, könne es gar nicht fehlen, ſogleich Hauptmannspatente zu erhalten, in Zeit von einem Jahre zum Obriſten zu avanciren, wovon es dann nur ein Katzenſprung zum General und Feldmarſchall ſey. Wir Eſel merkten noch immer nichts, das Gerede fing ſogar an uns zu behagen und ich beredete mich ſchon mit dem Bock, wie es am Beſten gethan ſeyn würde, unſere Baronſchaft in eine Hauptmannſchaft zu überſetzen, da es doch hier mit der erſten nicht ewig dauern könne. Der Bock gab mir ganz recht. Bei der nächſten Zuſammenkunft mit unſerm Freunde Aaron ließen wir uns merken, daß wir ſeine Gedanken ſo übel nicht fänden, daß wir außerordentliche Dinge von der Beute gehört hätten, die man im preußiſchen Militärdienſte ohne große Mühe machen könne, wo es ſogar Pfeifer und Tambeure bei den Leibcompagnieen gäbe, die ihre zwölftauſend Thaler im Vermögen hätten, und daß wir alſo als

Capitaine noch ganz andere Dinge erwarteten. Dahin hatte uns der verdammte Jude haben wollen. Er lächelte ſchlau, er that, als wenn er die Compagnieen nur aus den Aermeln zu ſchütteln hätte. In der nächſten Stunde ſchon brachte er einen hübſchen großen Mann zu uns, den er Herr Obriſtlieutenant titulirte. „Wo wollen Sie dienen, meine Herren?“ fragte der Mann. „Leute, wie Sie, ſind meinem Herrn, dem Könige, immer willkommen. Sie haben nur zu wählen! Bei der Infanterie, bei der Cavallerie, Huſarenrittmeiſter oder Grenadiercapitain? Man wird ſich ein Vergnügen daraus machen, Sie nach Stand und Würden aufzunehmen.“ — Der Bock konnte ſich nicht länger halten. „Dragonercapitain!“ rief er und wurde kirſchbraun vor Luſt, als ihm der Obriſtlieutenant ſogleich das Patent hinwarf, in das er nur noch ſeinen Namen eintrug. „Huſarenrittmeiſter!“ rief ich und in zwei Minuten hatte ich das Patent im Sack. Der Bock und ich waren ſelig. Wir ſahen ſchon die Beute im Geiſte vor uns, die wir machen würden: lauter

Juwelen und Goldklumpen. Der Jude ließ an dieſem Tage auftiſchen, was nur Delicates aufzutreiben war. In der Verzückung fiel ich ihm um den Hals und bat ihm tauſendmal die Ohrfeige ab, die ich ihm einſtens um der ſchönen Colombine willen gegeben. Er verſicherte ſehr freundlich, daß er dieſe Ohrfeige nicht genung rühmen könne, da ſie ihm die Ehre unſerer näheren Bekanntſchaft gebracht, daß er weiter keine Revange ſuche, als in dem Dienſte, den er uns ſo eben geleiſtet habe. Ich möchte mich durchſuchteln, wenn ich daran denke, wie wir uns damals von dem malitiöſen Meſopotamier prellen ließen! Er hatte uns dem Obriſtlieutenant als Barone vorgeſtellt und wir wollten natürlicher Weiſe alles thun, unſern Adel aufrecht zu halten. Auf des Obriſtlieutenants Aeußerung, daß man von Leuten unſeres Standes erwarte, wir würden auf unſere eigenen Koſten zur Armee reiſen, ließen wir uns ſogleich willig dazu finden, wir erhielten einen Paß und eine Route bis zum erſten preußiſchen Grenzorte, wir ſollten, wie unſere Gönner verſicherten, dort bei dem Commandanten die Namen unſerer Regimenter erfahren, zu denen wir dann ſogleich abgehen müßten. Der Capitain von Bock und der Rittmeiſter von Feder kehrten freudetrunken in ihre Heimath zurück. Schon am nächſten Sonnabend fuhren wir aber wiederum ab auf Nimmerwiederkehr. Für einen wohlgeſpikten Beutel hatte ich im Laufe der letzten Woche, wo gerade viele Intereſſen einkamen, geſorgt. Ich wollte anfangen, ein ſchlechtes Gewiſſen zu bekommen, aber ich ſchlug es mir aus dem Sinne und dachte: der Alte kocht ja Gold das ganze Jahr hindurch, da iſt es ihm eine Kleinigkeit, einen Teller voll mehr, als gewöhnlich, zuzurichten. Ich habe nie wieder etwas von ihm gehört. Vielleicht hat er den Stein der Weiſen gefunden und lebt nun fort in alle Ewigkeit als Freund mit dem ewigen Jud', vielleicht hat er auch ein Unglück gehabt und iſt mit Tiegeln, Keſſeln und Retorten im Geſchwindſchritt gen Himmel gezogen. Unſer Weg führte uns durch den Ort, den unſer Jude bewohnte. Er lag dick und breit im Fenſter, im bunten kalmanknen Schlafrock. Er winkte uns mit beiden Händen, lachte ganz unmäßig und rief: „Glückliche Reiſe, meine Herrn Barone! laſſen Sie es ſich immer gut gehen! Sie werden an den Aaron denken, davon bin ich überzeugt, Sie werden den Aaron nie vergeſſen!“ Die Canaille höhnte uns, aber wir wußtens nicht und dachten noch an ſie mit einem dankbaren Herzen. Auf der Reiſe lebten wir flott, wie es königlich preußiſchen Offizieren anſtand. Als ich eine Stunde von dem Grenzorte, wo wir unſere Inſtruktion erhalten ſollten, unſere Kaſſe unterſuchte, war ſie ſo leer, wie da des Schneiders Bierglas. Das rührte uns nicht ſonderlich, denn wir ſollten ja noch am nämlichen Tage Gage, Compagniegelder, Etappengelder und wie ſie der Obriſtlieutenant alle genannt hatte, empfangen. Wir kamen an, wir meldeten uns ſogleich bei dem Commandanten und übergaben unſere Patente. Er warf einen ſpöttiſchen Blick darauf, dann ſah er in einen Brief, der neben ihm auf dem Tiſche lag. Ohne uns weiter einer Rede zu würdigen, rief er einen Unteroffizier herbei und befahl ihm, uns unter die neuangekommenen Rekruten zu ſtecken und die Fuchtel nicht zu ſparen bei dem Exercitium, da wir ein Paar durchtriebene Schelme ſeyen. Wir waren wie vom Himmel gefallen. Wir beriefen uns auf unſere Baronſchaft, auf unſere Patente. „Himmelhunde,“ fuhr er uns an, „meint Ihr, man kenne Euch nicht? Spitzbuben und Lumpen ſeyd Ihr, die die Livree abgeworfen, ihren Herrn beſtohlen haben und mit ſeiner Kutſche und ſeinen Pferden durchgegangen ſind! An den Galgen gehörtet Ihr in Friedenszeiten, im Kriege ſeyd Ihr Futter für's Pulver.“ Zum Ueberfluſſe nannte er uns bei unſern wahren Namen und nun gingen uns mit einemmale die Augen auf. Wir ſahen ein, daß uns der rachſüchtige Jude an die Werber verkauft, daß er uns mit dem Handgelde traktirt hatte. Als wir abgeführt wurden, hörten wir noch, wie der Commandant befahl, Kutſche und Pferde zu verkaufen und den Erlös an den alten Goldmacher in meiner Heimath zu überſenden. Wir waren noch ſo ſehr an die Baronſchaft gewöhnt,

daß wir uns anfangs gar nicht in den ſtreng
Dienſt, in das Kamaſchenweſen, in das Co
misleben finden konnten. Aber, Leute, da ler
ich zum erſtenmal den mächtigen Eindruck,
der Stock auf die Seele des Menſchen zu üb
vermag, aus eigener Erfahrung kennen.
Bock hielt nur einen Tag wider, ich ſper
mich drei Tage lang: dann war aber auch je
Erinnerung an meinen alten Adel aus mein
Gedächtniſſe verſchwunden, dann machte ich r
ßende Fortſchritte in der Kunſt des Ein u
zwanzig zwei, im Schwenken, im Gewehrpr
ſentiren, kurz in allen Handgriffen des Exz
citiums. Mein Commisbrod fing an mir w
der feinſte Biscuit zu ſchmecken, und ich kam
der großen Erkenntniß, daß, wie der Stock d
beſte Lehrmeiſter, der Hunger der beſte Ko
ſey! Von nun an ging alles den gewöhnliche
Soldatenweg: es gab Strapatzen und Schläg
im Ueberfluß, aber die geträumte Beute wollt
nirgends zur Wirklichkeit werden.“

## Achtes Kapitel.

Ich kann Wunden aufweiſen, die euch
unter vier Augen zu Dienſte ſtehen ſollen.
Shakſpeare.

Der Corporal ſchwieg und trank. Die Zungen der Anweſenden löſten ſich und mancher von ihnen hatte nun irgend ein komiſches Stückchen, wie die preußiſchen Werber durch Liſt und Ränke ihre Opfer zu födern wußten, vorzubringen. Mit den Geſtändniſſen, die der Corporal hinſichtlich ſeines Benehmens gegen ſeinen Dienſtherrn gemacht hatte, ſchien es niemand genau zu nehmen. War doch die Zeit in ihren großen Intereſſen zu ſehr bewegt, erzeugte ſich doch aus dieſer Bewegung ein viel zu allſeitig buntes, den Forderungen einer ſtrengen Moral nicht immer entſprechendes Leben, als daß man die Privathandlungen ſolcher militäriſchen Abentheurer, wie Treuſchelm war, auf der Goldwage gewogen hätte! Man traute ihnen ohn hin nie viel Gutes zu, wie hätte da das Böſ das ſie von ſich ſelbſt geſtanden, ſehr auffall können? Auch ließ die Anziehungskraft d lebendig fortgeſetzten Unterhaltung das früh Gehörte bald vergeſſen und vereinigte die Au merkſamkeit Aller auf den Gegenſtänden, vo denen ſie ausging. Nur Brander, der Schlo ſermeiſter, ſtarrte noch immer ſchweigend un in ſich gekehrt vor ſich hin. „Goldmacher Goldmachen!“ war der einzige Gedanke, der ſeine Seele Raum gab. Welche Folgen, welch herrlichen Ausſichten eröffneten ſich nicht fü den, der dieſe Kunſt, ſicherlich eine Kleinigkei für den Wiſſenden, verſtand. Den Corporal den er bisher oft für einen Windbeutel gehalten, hielt er jetzt für einen großen Mann. Sein ganzer Scharfſinn war in dem Gedanken, daß es ihm vielleicht gelingen könne, miſerabeles Eiſen, verächtliches Kupfer in das edelſte Metall zu verwandeln, untergegangen. Er nahm ſich vor, von nun an jeden alten Nagel, jedes verroſtete Schloß, jedes Stückchen alten

Eiſens, deſſen er habhaft werden könne, ſorglich aufzubewahren, denn in allen dieſen unſcheinbaren Dingen lag ja der Keim zum künftigen Golde verborgen!

Indeſſen hatte ſich die Geſellſchaft um ein Individuum vermehrt, das leiſe hereingeſchlichen war und ſich ſtill auf einen ſchmalen Sitz zwiſchen dem Corporal und deſſen Nachbar eingeſchoben hatte. Es war ein hagerer, langer Mann von etwa ſechzig Jahren und ſein weißbeſtaubtes Kleid, ſowie der Puderbeutel, den er unter dem Arme trug, gaben hinlänglich zu erkennen, welcher täglichen Beſchäftigung er ſich gewidmet hatte. Er hieß Le Coeur, war ein Franzoſe und ſchon ſeit mehr als dreißig Jahren in der Reſidenz anſäſſig, allein ungeachtet dieſes langen Aufenthaltes, hatte es ihm noch nicht gelingen wollen, in der Landesſprache auf eine nur einigermaßen erträgliche Weiſe heimiſch zu werden.

„Bon Jour, Muſje Likör!“ — ſo nannte ihn das gemeine Volk — erklang es von allen Seiten, als man ihn bemerkte. „Was bringt

Er Neues, was hat Er gehört beim Commandanten, wie geht's mit den Welthändeln?“

„Ich nichts wiſſen,“ antwortete ängſtlich der Friſeur, der in einer ſo zahlreichen Verſammlung jede politiſche Aeußerung ſcheuete, „ich nichts wiſſen wollen, wenn ich auch etwas wüßte! Schlimme, malheureuſe Zeit für die Neuigkeitswiſſer! Ich neulich geſehn habe, wie ein Neuigkeitswiſſer mit fünfundzwanzig Schlägen ſeyn bezahlt worden durch den Profoß, weil er Alles geſagt, was er gewußt. Ich nichts wiſſen für niemanden, ich ganz dumm, ganz bête ſeyn.“

Die Uebrigen lachten über dieſe Behauptung, die im größten Eifer ausgeſprochen wurde, und ließen nun den Alten in Frieden, indem ſie wieder auf ihr früheres Geſpräch zurückkamen; der Corporal aber raunte ihm mit einem ernſten Geſichte in's Ohr:

„Sollte Er wirklich nichts wiſſen, Likör? Es verlautet doch Allerlei und in den Chambern und Antichambern muß Er doch Manches aufſchnappen!“

„Entre nous, Monsieur Treuſchelm,“ antwortete der Friſeur ſo leiſe, daß der Corporal alle Mühe anwenden mußte, ihn zu verſtehn, „der Krieg ein böſes Geſicht machen gegen Frankreich und Oeſterreich. Die alte Majeſtät von Rußland geſtorben ſeyn und der junge Peter nun auf dem Throne ſitzen. Der junge Peter aber haben den König Frederic ſehr lieb, der junge Peter ſeine Soldaten werden umwenden laſſen und mit die Prussiens ziehn gegen die Herrn Franzoſen und Oeſterreicher.“

„Höllenele —“ Dieſen halben, faſt zu laut ausgeſtoßenen Fluch verſchluckte der Corporal ſchnell, um der allgemeinen Aufmerkſamkeit, die er ſchon erregt hatte, zu entgehn. Er that, als habe ihn eine zudringliche Fliege dazu gereizt, ſah dann ſehr gleichgültig auf den Tiſch und ſprach erſt, als alle wieder unter ſich beſchäftigt waren, in ſich hinein: „das iſt eine Capitalneuigkeit, eine Begebenheit, die mich meinen Dienſt bei den Welſchen von der ſchlimmen Seite anſehn läßt. Da müſſen wir auf eine andre Zukunft denken, auf andre Wege. Der

Weg in's braunſchweigiſche Lager iſt nicht weit, die Sache des Königs und des Braunſchweigers zeigt ſich von ihrer guten Seite — wo's gut iſt, da iſt Treuſchelms Vaterland!"

Die Köpfe der Anweſenden hatten ſich während des Trinkens und Redens immer mehr erhitzt. Alle wollten zugleich ſprechen und es würde eine entſetzliche Verwirrung, vielleicht ein handgreiflicher Zwiſt entſtanden ſeyn, wenn nicht einer der Vernünftigern den Vorſchlag gemacht hätte, Treuſchelm möge nun, nachdem er erzählt, wie er in den preußiſchen Dienſt gekommen, auch erzählen, wie er wieder herausgekommen ſey.

„Ich will es thun;" ſagte der Corporal: „erſtlich weil die Geſchichte nicht lang iſt, zweitens weil ich noch einen Reſt im Glaſe habe, der unter dem Reden beſſer hinunterglitſcht, als wenn man ſtill daſitzt, wie ein Sauertopf oder wie der Schloſſermeiſter. Hör' Er, Brander, Er muß mit zuhören, wenn ich erzählen ſoll! Er iſt freilich oft grob genug, aber Er iſt doch auch ein geſcheidter Kerl, und ich hab's gern, wenn mir ein geſcheidter Kerl zuhört.“

„Red' Er nur!“ antwortete, wie aus einem Traum erwachend, der Schloſſermeiſter. „Ich will ſchon aufpaſſen, beſonders wenn Er an den Stein der Weiſen kommt! Wer den hat, der ſitzt auf Nummero Sicher und kann dem welſchen Commiſſar, der ihm die zwei Jungen wegnehmen will unter's Kriegsvolk, ein Schnippchen ſchlagen und ſich mit ihnen unſichtbar machen, und den Commiſſar ohrfeigen aus freier Luft, daß es eine Freude iſt. Warum habe ich damals die Kunſt nicht gewußt? Warum war ich damals noch nicht ſo geſcheidt, wie ich nun noch werden kann? Noch eine halbe Kanne Bier, Herr Wirth! Und wenn es mir zu Gift würde, ſo muß ich den Aerger hinuntertrinken!“

Man war das excentriſche Weſen Branders ſchon zu ſehr gewöhnt, um ſich dadurch groß ſtören zu laſſen. Verdrießlich brachte der Wirth den verlangten Trank und zeichnete ihn durch einen neuen Kreideſtrich auf das ſchwarze

Brett ein, wo des Schloſſers Name über einer langen Reihe von Strichen prangte.

„Ich hatte ſchon viel Pulver gerochen, viel Schlachten gewinnen und verlieren helfen,“ hob Treuſchelm ſeine neue Erzählung an, „aber die Beute, die mir geworden, konnte ich im Torniſter herumtragen, ohne daß ſie einigen Raum eingenommen oder mich ſonſt beläſtigt hätte. Ich erwartete beſſere Zeiten, ich hoffte von Tage zu Tage dem preußiſchen Militärdienſte ſeine gute Seite abſehn zu können. Den Bock hatte eine öſterreichiſche Kanonenkugel ſchon bei Hochkirch ſchlafen gelegt. Ich hatte troß dem, daß ich immer im ärgſten Feuer ſtand, nur Lumpereien, Kontuſionen und Ritze in der Haut davon getragen. Ob die Wehemutter, die ſie als Hexe in meiner Vaterſtadt verbrannten, mich eben auch auf Kriegsfälle hin in der Wiege beſprochen hat, weiß ich nicht, aber daß alle meine Cameraden behaupteten, ich ſey ebenſo gut ſtich- und kugelfeſt, wie der König, und daß ich nach jeder Bataille ein halbes Dutzend platt gequetſchte Bleikugeln in meiner Bruſttaſche fand, das iſt authentiſch. Genug, ich wurde berühmt in der Armee wegen meiner Tapferkeit und wenn ich auch nur Gemeiner war und blieb, ſo kannte mich doch jedermann und ſelbſt die Marketenderinnen, wenn ich Abends an ihren Zeltern vorüberging, deuteten mit Fingern auf mich und ſagten: das iſt der beſte Mann in der Armee, der verdiente ebenſogut Feldmarſchall zu ſeyn, wie mancher Prinz und Herzog. Es konnte nicht fehlen, daß der Hochmuth anfing mich zu kitzeln. Ein wunderbarer Zufall aber machte mich erſt eigentlich ſtolz und wurde, da ich meinen Stolz nicht befriedigt ſah, am Ende Schuld, daß mir das preußiſche Weſen ſo ganz von ſeiner ſchlechten Seite erſchien, daß ich mich entſchloß, mich ſelbſt zu ranzioniren. Wir hatten einige Tage bei einem Pfarrer in Schleſien im Quartiere gelegen: ich und noch andre vier Mann von meiner Compagnie. Kaum hatten wir den Ort verlaſſen, ſo lief bei unſerm Obriſten die Anzeige ein, daß dem Pfarrer fünf ſilberne Löffel fehlten und daß er uns im Verdachte habe, wir hätten ſie in der Zerſtreuung mitgehn heißen. Der Böſe hatte ſein Spiel, denn es traf ſich grade, daß der Pfarrer ein weitläufiger Anverwandter von unſerm Feldprediger war, der bei dem Obriſten einen großen Stein im Brette hatte. Halt! wurde mit einemmale commandirt und wir fünf unſchuldige, argloſe Menſchen mußten aus Reih und Glied treten. Unſre Torniſter wurden geöffnet, unterſucht und ein unglücklicher, unerklärlicher Zufall wollte, daß ſich in jedem der Torniſter einer der ſilbernen Löffel mit dem Namenszuge des Pfaffen fand. Nun ſollten wir die Diebe geweſen ſeyn, nun nahm man den leidigen Zufall als einen vollen Beweis unſerer Schuld an. Kinder, das war himmelſchreiende Ungerechtigkeit! Wir wurden geſchloſſen zum nächſten Standquartiere transportirt, wir hatten uns nichts Gutes zu verſehn, da gerade uns der Obriſt nicht beſonders trauete. Wie ich geahnt hatte, ſo geſchah es. Zum Gaſſenlaufen auf Leben und Tod verurtheilte uns das Kriegsgericht. Man könne nicht milder verfahren, hieß es, da eben in unſrer Compagnie ſeit kurzer

Zeit mehrere ſolcher Exceſſe vorgefallen wären und man ein Exempel ſtatuiren müſſe. Ehrbare Bürger und Meiſter, da lernte ich zum erſtenmale in meinem Leben die ſchlechte Seite der ſilbernen Löffel kennen! Ich nahm mir vor, nie wieder einem ſolchen gleißenden Dinge zu trauen und habe meinen Vorſatz ſo gut gehalten, daß ich mich bis auf den heutigen Tag mit hölzernen oder zinnernen Löffeln behelfe. Wozu nützten aber dieſe Betrachtungen jetzt? Es mußte Gaſſen gelaufen ſeyn und da kam es darauf an, was mein Rücken, der freilich ſchon ſehr geübt auf Schläge war, auch hierin aushalten könne. Meine Cameraden liefen vor mir. Sie ſanken beim zwanzigſtenmale hin, wie die Fliegen, dann wurden ſie an den Pfahl gebunden und erhielten den Rückſtand, bei dem einer nach dem andern die arme Seele ausblies. Ich wurde erbittert, ich wurde grimmig. Hölle und Laudon! Sollte denn der Menſch das nicht aushalten können? dachte ich, ſchob eine Flintenkugel in den Mund, in die ich meine Zähne eindrückte, und fing nun meinen entſetzlichen Lauf an, indem ich wie raſend durch die Reihen rannte. Ich hörte nichts, ich ſah nichts, ich fühlte nur, wie nach und nach der Rücken mir anfing zu brennen, wie dieſes Brennen in eine furchtbare verzehrende Glut überging, die in den Körper drang, Herz, Lungen und Eingeweide ergriff und die Zunge am Gaumen kleben machte. Vorwärts! Rückwärts! das waren meine Gedanken und dann wieder: jetzt ſind es ſechzehn-, jetzt achtzehn-, jetzt zwanzigmal! Da weckte mich mit einemmale der Ruf: der König! der durch die Reihen flog, aus meiner Betäubung. Ich war gerade am Ende der Bahn, um einen neuen Lauf zu beginnen, die Kniee ſchwankten unter mir, ich fühlte die Entkräftung zunehmen, aber ich ermannte mich, ich ſah auf, ich ſah in das Auge des Königs, der ganz nahe an mir mit ſeinen Generalen und Adjudanten hielt. Leute, Ihr habt gehört von dem Blicke des Preußenkönigs, daß ſeine Kraft niemand auszuhalten vermöchte, daß er bis in die Seele bohre und jedem den Muth nehme: der Treuſchelm aber hielt den Blick aus, er ſah den

König ebenſo ſtarr an, wie der ihn und als er nun ſeine entſetzlichen Schmerzen tiefer empfand, biß er wilder in die Kugel und dachte, vor dem darfſt du dir keine Schande machen, du mußt munter zu Ende laufen, du mußt ihm zeigen, daß es auch unter den Spießruthenläufern Helden gibt! Und wieder fing ich an, wie raſend durch die Reihen zu ſtürmen und der Gedanke, in Gegenwart des großen Königs Spießruthen zu laufen, gab mir die Kraft, die Sache ganz und gar durchzumachen. Da ſtand ich endlich bluttriefend an dem Pfahl, an dem meine Cameraden geſtorben waren, und warf einen triumphirenden Blick auf den verwunderten König, der noch hielt. Die Soldaten rühmten mich laut, eine mitleidige Marketenderin brachte mir ein Glas Branntwein. Ich war dem Zuſammenſtürzen nahe; aber ich ſammelte die letzten Kräfte, um mich noch zu halten. „Vivat, es lebe der König!“ rief ich, ſo laut ich vermochte, und ſtürzte das Glas Branntwein hinunter. Ich hörte noch, wie ſich der König meinen Namen nennen ließ, ich ſah, wie er ihn in ſeine Schreibtafel eintrug, dann lenkte er um und ich ſank ohne Beſinnung neben dem Pfahle nieder.“

Die Erinnerung an dieſe Begebenheit ſchien ſelbſt die ſtarken Nerven des Corporals angegriffen zu haben. Er ſchwieg einige Augenblicke und die übrigen Gäſte, auf die das Entſetzliche dieſer Mittheilung ſeine Wirkung nicht verfehlen konnte, fühlten ſich nicht bewogen, die herrſchende Stille zu unterbrechen.

„Vierzehn Tage lag ich im Lazareth,“ fuhr Treuſchelm, nachdem er getrunken hatte, fort, „dann ging ich wieder friſch und munter in's Feld, voll neuer, ſicherer Hoffnungen, daß es mir nun gar nicht fehlen könne, daß ſich nun unverweilt die gute Seite des Dienſtes herauskehren werde. Der König hatte mich ja geſehn in meiner brillanten Carriere, er hatte meinen Heldenmuth bewundern müſſen, er hatte ſich meinen Namen gemerkt: gewiß mußte ich in den nächſten Tagen zum Unteroffizier avanciren, denn Friedrich, dachte ich, war nicht der Mann, eine ſolche Bravour unbelohnt zu laſſen. Aber es vergingen Tage, es vergingen Wochen und das Avancement wollte immer nicht kommen. Da verlor ich endlich die Geduld. Ich trat den Capitän an und fragte ihn, ob er denn gar nichts habe munkeln gehört von meiner Beförderung, ob ich nicht bald die Flinte gegen den Stock vertauſchen würde? Der Capitän betrachtete mich vom Kopf bis zum Fuße und ſagte dann ſpöttiſch: er wiſſe ſich nicht zu erinnern, wodurch ich eine ſolche Auszeichnung verdient habe und ich möchte ihm doch mittheilen, welche Anſprüche mich zu dieſer Erwartung berechtigten? Das war ſtark. Der Capitän, der ſelbſt commandirt hatte bei meinem blutigen Spaziergange, der damals einmal über das andere ausgerufen hatte: „das iſt ein Höllenelementer!“ wollte nun nichts wiſſen von meiner Bravour! „Herr Capitän,“ gab ich zur Antwort, „Spießruthenlaufen iſt ein Spaß, aber Spießruthen auf Leben und Tod iſt eine Heldenthat. Fragen Sie einmal nach, wie viele in der Armee es mir gleich gethan und noch ein Glas Branntwein auf die Geſundheit des

Königs getrunken haben, als die Geſchichte vorbei war? Ich wette darauf, kein halbes Dutzend, und wenn dieſe Extramänner deshalb nicht wenigſtens zu Unteroffizieren avancirt ſind, ſo gibt es keine Gerechtigkeit im Generalſtabe. Batterieen ſtürmen, den Kanonen in die glühenden Mündungen ſehn, die Bruſt den Bajonnetten der Feinde entgegenwerfen, das iſt Kleinigkeit gegen den Lauf auf Leben und Tod. Der König hat mich laufen ſehn, der König weiß die Bravour zu ſchätzen, der König wird mich ſicherlich avanciren laſſen, wenn ihn nicht Neid und Cabale davon abwenden!“ Meine Worte hatten den Capitän ſo gewaltig getroffen, daß er lange daſtand und nicht wußte, was er ſagen ſollte. Endlich fing er an zu lachen, wie ein Narr, er lachte mehrere Minuten lang, ohne das Auge von mir wegzuwenden. Dann wurde er ruhiger, ſah mich ernſthaft an und ſagte: „du biſt übergeſchnappt, Kerl! Seit wann iſt Spießruthenlaufen etwas Verdienſtvolles? An den Galgen hätteſt du gehört, ſammt deiner ganzen Sippſchaft und da es nur beim Laufen ſein Bewenden gehabt hat, ſo kannſt du froh ſeyn, daß du noch beim Regimente geblieben und nicht unter die Sträflinge auf der Feſtung geſteckt worden biſt!“ Hölle und Laudon, was war das? Den bravſten Kerl der ganzen Armee wagte man, ſo zu beſchimpfen? Ich warf dem Capitän einen Blick zu, der ihm Alles ſagte, was in meiner Seele vorging. Mein Entſchluß war gefaßt. Deſertiren, deſertiren, rief mir nun Tag und Nacht die Stimme meines Schickſals in's Ohr. Leute, das Schickſal iſt ein mächtiges Ding und holt den Menſchen mit ſeinen langen Beinen ein, wohin er ſich auch wenden mag und deshalb heißt's im Sprüchwort: ſeinem Schickſal kann niemand entgehn! Ich entging ihm auch nicht, aber dem preußiſchen Dienſte entging ich, denn ich ſah ein, daß bei der Undankbarkeit, die man gegen mich übte, der nicht mein Schickſal ſey. Aber es war keine Kleinigkeit, aus dem verſchanzten Lager, in dem wir damals ſtanden, glücklich zu entwiſchen. Endlich gelang es mir doch, denn wo es einen Ausweg, nur ſo groß wie ein Mauſelech gibt, ſo weiß ihn der Treuſchelm gewiß zu finden und zu benutzen. Eines Abends traf ich in einem Gebüſche auf ein altes Weib, das Obſt in's Lager gebracht hatte. In dem alten Weibe erkannte ich gleich meinen Schutzengel. Mit dem Degen in der Hand zwang ich ſie, mir den entbehrlichſten Theil ihrer Kleidungsſtücke zu überlaſſen und wenige Minuten darauf marſchirte ich als Obſtverkäuferin mit dem Korbe auf dem Rücken durch alle Wachen und Vorpoſten. Die eintretende Dämmerung begünſtigte mich und während das erſchrockene Weib ohnmächtig an der Stelle blieb, wo ich ihr zum Erſatz Hut und Uniform gelaſſen hatte, gelangte ich glücklich zu den Oeſterreichern, die mich als Ueberläufer freundſchaftlich aufnahmen. So verlor König Friedrich einen der beſten Leute ſeiner Armee, weil er ſein Verdienſt verkannt, weil er es unbelohnt gelaſſen hatte. Bei den Oeſterreichern aber hielt ich es kein Vierteljahr aus. Da wurde mir zu viel gebetet und der Feldpater wollte mich durchaus bekehren und aus einem verdammten Ketzer einen alleinſeligen

Katholiken machen. Ich ranzionirte mich wiederum und verſuchte es bei den Reichstruppen. Da war aber Alles ſo auf das Stehlen und Plündern abgerichtet, daß für einen Anfänger, wie mich, nichts übrig blieb. Bei den Herrn Franzoſen habe ich endlich das Plätzchen gefunden, das mir gebührt. Da brauche ich den läſtigen Schießprügel nicht mehr zu tragen, ſondern ich commandire den Stock, da hat man meine Meriten erkannt und derjenige, der ſonſt als Gemeiner ſeine Prügel geduldig faſſen mußte, iſt nun da, um Andere in Reih und Glied, in Marſch und Halt, kurz in das ganze Exercitium hineinzuprügeln.“

„Mon Dieu, was ſeyn da vorgefallen?“ ſchrie in dieſem Augenblicke der Friſeur und dieſer Ruf, wie der entſetzliche Lärm, der ſich mit einemmale in der Straße vor dem Hauſe erhob, führte alle Gäſte an die Fenſter. Man ſah Bürger und Soldaten durcheinander ſtürzen, man vernahm die Flüche der letztern, man ſah alle nach einer Richtung hineilen, als ſeyen ſie in der Verfolgung eines Flüchtlings begriffen.

„Hölle und Laudon, da muß ich dabei ſeyn!“ rief Treuſchelm und drückte den Hut tief in die buſchigen Augenbrauen. „Da iſt ein Militärſpektakel los, ein Aufruhr oder gar ein Ueberfall. Aber ich höre die Allarmtrommel noch nicht, die Trompeten ſind ſtill —“

„Der kommt nicht weit!“ ſagte jetzt mit einer Stentorſtimme ein vierſchrötiger Schmidt, der hereintrat und durch ſeine Worte, ſowie durch ſeine Erſcheinung die Aufmerkſamkeit der Gäſte erregte. „Dummer Teufel! deſertirt am hellen Tage, mitten in der Stadt aus der Compagnie heraus. Wo will er denn hin? Durch die Thore, wo ihn zwanzig gekreuzte Gewehre erwarten oder über die Wälle hinab, wo er Hals und Bein bricht, oder im Waſſer ſo lange herumzappelt, bis ihm die Seele ausfährt? Sein Junge iſt es, Brander, ſein jüngſter, Conrad, und wenn Er ihn zu dem dummen Streiche beredet hat, ſo hat Er eine ſchwere Verantwortung auf ſich geladen!“

Der Schloſſermeiſter war aufgeſprungen und ſah den Ueberbringer der unglücklichen Neuigkeit ſtarr und wild an. Seine Wangen wurden leichenblaß, ſein Mund zuckte und ein heiſeres Lachen tönte tief und dumpf aus ſeiner Kehle herauf. Convulſiviſch hielten ſeine Hände den Tiſch gefaßt, er ſchien ſich feſtzuklammern, um nicht durch den Schlag, der ihn ſo ſchwer und plötzlich getroffen, zu Boden geſchmettert zu werden.

„Ich bedauere Ihn, Schloſſermeiſter,“ ſprach im Vorübergehen der Corporal, der ſich mit den Uebrigen nach der Thüre drängte, „aber ſein Junge muß hängen! So will es das Fahnenrecht und an Entkommen iſt gar nicht zu denken. Das iſt die ſchlimme Seite von der Sache. Faſſe Er ſich, Schloſſermeiſter! Denke Er, daß ſein Conrad nicht der erſte und einzige iſt.“

Da belebten ſich mit einemmale Branders Geſichtszüge, eine hohe Röthe kehrte auf ſeine Wangen zurück, ſeine Augen fuhren flammend umher, man konnte erkennen, wie eine ungeheuere Anſtrengung ſeine Muskeln erkräftigte, wie die erwachende Wuth ihm Stärke verlieh, dem Sturme zu trotzen.

„Vivat der König von Frankreich!“ brüllte er mit Löwenſtimme und ſchleuderte, nachdem er den Reſt in ſeinem Glaſe hinuntergeſtürzt, dieſes zur Erde, daß es in unzählige Stücke zerſplitterte. „Wenn er mir aber meinen Jungen hängen läßt, ſo ſoll ihn der Teufel holen und müßte ich meine arme Seele dem Höllenhunde als Dreingabe verſchreiben. Ich gehe mit Euch, ihr Leute! Ich will doch ſehen, was ſie mit ihm anfangen!“

Indem er alle, die ihm im Wege ſtanden, mit unwiderſtehlicher Kraft zur Seite warf, ſtürzte er aus der Thüre. Man hörte ſeinen wilden Ruf noch von der Straße, man vernahm auch noch eine kurze Zeit den Lärm der nacheilenden Gäſte, dann aber wurde es ſtill und es blieb niemand zurück in der Schenke, als der Wirth, der, verdrießlich über das unerwartete Ereigniß, welches ihm ſeine Kunden entführt, die Scherben von der Erde und die leeren Gläſer von den Tiſchen hinwegräumte.

## Neuntes Kapitel.

> Armuth iſt die größte Plage,
> Reichthum iſt das höchſte Gut.
> Göthe.

Die Abenddämmerung war ſchon nahe, als der Geheimerath Forſthelm, der den größten Theil des Tages bei verſchloſſenen Thüren in ſeinem Cabinette gearbeitet hatte, ſeine Schreibereien zurückſchob, haſtig aufſtand und mit allen Zeichen der Ungeduld auf die Uhr blickte. Der Geheimerath war ein Mann von etwa fünfzig Jahren, hochgewachſen und hager, von ſehr ernſten, ſtrengen Geſichtszügen. Er hatte ſeine Laufbahn im Juſtizfache gemacht, aber in ſpätern Jahren durch ſeine Redlichkeit, durch ſeinen Eifer für das Wohl des Landes im Rathe des Fürſten eine Stimme gewonnen, die faſt in allen Gegenſtänden der Staatsverwaltung, wo ein ſchwieriger Fall zu löſen war, für entſcheidend galt. Niemand kannte die Verhältniſſe des Landes, ſeine Hülfsquellen in Induſtrie, Ackerbau und minder wichtigen Beziehungen ſo genau, als er. Deshalb war er auch den Fremden, die das Fürſtenthum jetzt überſchwemmten, um es auszuſaugen, von unſchätzbarem Werthe. Sie ließen ihn in ſeinem Poſten, ſie ſchmeichelten ihm und ſchonten ſeiner in jeglicher Weiſe, um von ihm Eröffnungen zu erhalten, die ihrem feindſeligen Syſtem nützlich ſeyn konnten. Er aber wußte ſein Benehmen gegen ſie mit einer Klugheit, Vorſicht und Beſonnenheit zu regeln, die ſie immer glauben machten, er ſey einer ihrer treueſten Anhänger, während er im Verborgenen ſeinen Einfluß dahin verwandte, dem unglücklichen Lande ſo viele Erleichterungen zu verſchaffen, als möglich. Er offenbarte den franzöſiſchen Commiſſarien nicht mehr, als was ſie nach ſeinen Zwecken wiſſen ſollten und was ſie auch, bei genauerer Kenntniß der Landesſprache von andern hätten erfahren können, immer aber in einer geheimnißvollen und wichtigen Weiſe, die ihr Vertrauen in ihn beſtärken mußte. Der

Fürſt ſchätzte ihn ſo ſehr, daß er ihm mehreremale angeboten hatte, ihn in den Adelſtand erheben zu laſſen, aber aus einem eigenen Stolze verbat er ſich dieſe Gnade, indem er vorzog, der erſte Bürgerliche des Landes, ſtatt deſſen letzter Adeliche zu ſeyn. Er legte großen Werth darauf, daß er über alle Stufen des Dienſtes ſich durch ſein Verdienſt emporgeſchwungen hatte, er war ſtolz auf ſeine Stellung und verbarg dieſen Stolz nicht. Dem Hofintendanten Tiefenau war er abgeneigt, weil dieſer ganz im Gegenſatze zu ihm, mit einem Glücksſprunge auf einen Platz gelangt war, wo das Ohr des Fürſten ſich vertraulich ihm öffnete, wo dieſer, wie er glaubte, manchem ſeiner Plane, der nur in der Ausführung vielleicht zu haſtig betrieben wurde, unerwartete Hinderniſſe in den Weg ſtellte. Er blickte, als ein Mann, der ſeine Erhebung nur ſeinem Fleiße, ſeinem langjährigen Dienſte verdankte, ſtolz und kalt auf den Emporkömmling herab, deſſen Scharfblick und ausgebreitete Kenntniſſe, deſſen Kunſt die Launen des Fürſten zu guten Zwecken zu benutzen, er jedoch erkannte. Er bezeigte ſich auch deshalb nie feindlich gegen ihn, er war überzeugt, daß ein anderer, in einer ſo einflußreichen Stellung, vielleicht ſchaden, ſtatt nützen würde; allein er betrachtete den Hofintendanten immer als einen, der tief unter ihm ſtehe und ſuchte ihn das bei mehreren Gelegenheiten, wo ihm deſſen Stolz entgegen trat, empfinden zu laſſen. Wir wiſſen bereits, daß er den nähern Umgang zwiſchen den Kindern beider Familien unterſagt hatte und finden nun die Gründe hierzu in der Characterſchilderung des Mannes erörtert.

Er ſchritt in ſeinem Cabinette in der Haltung eines Mannes auf und nieder, der nach des Tages Laſt nun Ruhe ſucht, dieſe aber erſt nach einem kleinem Geſchäfte, das ihm noch bevorſteht und deſſen Verzögerung ſeine Ungeduld erregt, zu finden hoffen darf. Seine Blicke flogen oft nach der Thüre, er blieb von Zeit zu Zeit ſtehen, um nach einem Geräuſche zu lauſchen, das ihm die Annäherung des erwarteten Beſuches verkündigen möchte. Indeſſen brach die Dunkelheit völlig ein. Er ſchellte nach

Licht und der greiſe Kammerdiener, der dieſes brachte, meldete zugleich den däniſchen Major von Greifenfeld, der um die Ehre vorgelaſſen zu werden bitte.

„Angenommen!“ rief der Geheimerath mit einer Haſt, die deutlich erkennen ließ, daß der Gemeldete auch zugleich der Erſehnte ſey. Er lehnte ſich an ſeinen Schreibtiſch, ſeine Blicke waren mit einem beſondern Ausdrucke auf die Thüre gerichtet, durch welche der Major eintreten mußte. Dieſer erſchien, von dem Kammerdiener gefolgt, in voller Uniform. Er war ein Mann von ungewöhnlicher Größe, ſtark und breitſchultrig. Auf ſeinem Angeſichte hatten die Blattern die Spuren ihrer Verwüſtung in einem Maaße zurückgelaſſen, daß es einer mit Narben gänzlich bedeckten Larve glich, auf der nicht leicht der Ausdruck irgend einer innern Bewegung erkennbar hervortreten konnte. Durch den Puder ſeiner Locken ſchimmerte rothes Haar. Er ſchien im kräftigſten Mannesalter zu ſtehen und trat mit Freiheit und Entſchloſſenheit auf.

Während der Kammerdiener, auf das Gebot ſeines Herrn, beſchäftigt war, die Jalouſieladen zu ſchließen und noch einige andere kleine Geſchäfte im Zimmer zu beſorgen, knüpften die beiden Männer eine leichte, unbedeutende Unterredung an. Sie benahmen ſich gegeneinander, wie Leute, die ſich in ſtandesgleichen Verhältniſſen nahe ſind, wie ſolche, die unter ſich ein gleiches Recht, in der vornehmen Geſellſchaft einen gewiſſen Rang zu behaupten, anerkennen.

Kaum aber hatte ſich der alte Diener entfernt, als der Geheimerath raſch ſeine Stelle verließ, ſich in das Vorzimmer begab, um ſich zu überzeugen, daß ſich niemand mehr hier befinde, und deſſen Thüre leiſe von Innen verriegelte und verſchloß. Dann kehrte er zurück ins Cabinet und ließ ſich, ohne den Major zum Sitzen zu nöthigen, dieſem gegenüber in einen Seſſel nieder. Das ganze Aeußere des Majors zeigte ſich jetzt in einer völligen Umgeſtaltung. Der Kopf, den er in ſtolzer militäriſcher Haltung hoch emporgetragen, war zur Bruſt geneigt, ſeine ganze Geſtalt in jene ehrerbietige Beugung gebracht, die der Untergebene gegen den Vorgeſetzten annimmt, ſein ganzes Weſen zeigte, daß er von dem Geheimerathe die Aufforderung zur Rede erwarte. Er war einige Schritte zurückgetreten, er ſtand in einer Entfernung von dem Hausherrn, die ebenſo wie ſeine Haltung, ein Gefühl der Unterwürfigkeit und ſchuldiger Demuth ausdrückte.

Der Geheimerath öffnete indeſſen ein geheimes Schiebfach ſeines Schreibtiſches, nahm aus dieſem einige Papiere, in denen er blätterte, und ſagte dann mit unterdrückter, halblauter Stimme:

„Was Er da geſammelt und mir übergeben hat, lieber Greif, iſt allerdings von großer Wichtigkeit. Es kann entſcheidend wirken, wenn der rechte Augenblick gekommen iſt, davon Gebrauch zu machen. Aber ſind wir gewiß, daß dieſer Augenblick da iſt, können wir durch eine Selbſttäuſchung nicht andere zu einer unglücklichen, Alles, was bisher errungen wurde, bedrohenden Täuſchung verleiten?“

„Ew. Excellenz erlauben, daß ich verneine;“

verſetzte der Angeredete, indem er ſeine rauhe Stimme geſchmeidig und ſanft zu machen, bemüht war. „Der rechte Augenblick iſt da. Die Beobachtungen, welche ich gemacht, habe ich einer ſorgfältigen Prüfung unterworfen: ſie täuſchen mich nicht. Ich brauche es Ew. Excellenz nicht zu ſagen, wie es mir gelungen iſt, unter der Uniform, die ich am Beſten für meine Zwecke hielt, das Vertrauen des Commandanten, des Bruders des feindlichen Heerführers, ſo wie der übrigen Oberoffiziere und des Generalcommiſſars zu gewinnen. Die wichtigſten Geheimniſſe ſind in meiner Gewalt, man hat mich ſelbſt in vielen Dingen um Rath gefragt, den ich nach Gutdünken, wie er unſern Abſichten günſtig ſeyn konnte, ertheilte.“

„Ich weiß das;“ fiel der Geheimerath dem Sprechenden ungeduldig in die Rede. „Wir haben das ſchon oft verhandelt, und die Tüchtigkeit zu Seinem Geſchäfte, die Klugheit und Vorſicht, mit der Er ſich in ſchwierigen Verhältniſſen benommen hat, iſt gewürdigt und gehörigen Ortes berühmt worden.“

Der Mann, den wir noch den Major benennen wollen, obgleich der Schleier des Geheimniſſes, das ihn umgibt, für uns einigermaßen gelöſt worden, verbeugte ſich tiefer mit einem ſelbſtzufriedenen Lächeln, das ſeinem ſtarren Angeſichte etwas Widriges gab.

„Es iſt nicht ſchwer, dieſe Franzoſen zu überliſten;" ſagte er dann, indem er den Blick ein Wenig erhob. „Es bedurfte nur ſo vieler Kenntniſſe von dem Zuſtande der däniſchen Armee, wie der ehemalige däniſche Compagniechirurgus Greif in ſeinem beſchränkten Geſichtskreiſe zu ſammeln vermochte, um ihn als Major, als eine Art von geheimen Abgeſandten, den die Regierung, aus politiſchen Gründen, nicht öffentlich eingeſtehen mochte, gelten zu laſſen. Mein Vater war Prediger einer franzöſiſchen reformirten Gemeinde. Deshalb kann ich das Franzöſiſch als meine Mutterſprache betrachten und wenn mir dieſer Umſtand zu meinen Zwecken günſtig war, ſo kann er nur als ein Zufall, nicht als mein Verdienſt angeſehen werden."

„Sey Er nicht allzu beſcheiden!“ erwiederte Forſthelm mit einem ironiſchen Lächeln, das ſeinem liſtigen Geſellſchafter die Verſicherung gab, jener ſetze nur ein ſehr geringes Vertrauen in dieſe vergebliche Demuth. „Wir wiſſen, was wir an Ihm haben, wir kennen Ihn als einen der verſchlagenſten und erfahrenſten Kundſchafter und Er iſt uns ein theurer Mann in jeder Hinſicht. Doch jetzt zur Sache! Was bringen die Nachrichten aus Norden, wie weit iſt Er in ſeinen Bemühungen?“

Der Kundſchafter trat, ohne ſeine ehrerbietige Haltung aufzugeben, ganz nahe zu dem Geheimerathe und ſagte ſehr leiſe:

„Es ſind heute Morgen Depeſchen aus Paris eingetroffen, die Alles beſtätigen, was zu erwarten war. Bis jetzt war der Tod der Kaiſerin von Rußland und die Thronbeſteigung Peter des Dritten in hieſiger Stadt noch das Geheimniß der Eingeweiheten; heute verbreitet ſich die Nachricht unter allen Ständen, die treuen Landeskinder ſchöpfen neue Hoffnung, denn ſie ſehen den großen König von ſeiner mächtigſten Feindin befreit. Die Depeſchen aus Paris melden noch Wichtigeres. Dort weiß man von Petersburg aus, daß der junge Zaar ſeinen Truppen ſchon jede fernere Feindſeligkeit gegen die Preußen unterſagt hat, ja! daß ſie bei Eröffnung der nahen Campagne ſich mit dieſen vereinigen werden."

„Das iſt ein Großes!" rief Forſthelm aufſtehend. Seine Augen waren glänzend zum Himmel erhoben, er ſah einige Augenblicke ſtill hinauf, während dem ihn Greif nicht zu ſtören wagte. „Sprech Er weiter!" fuhr er dann fort. „Alles iſt daran gelegen, ob jetzt, jetzt grade ſeine Projecte zur Reife gekommen ſind?"

„Alles iſt reif, Ew. Excellenz," antwortete der Kundſchafter, „und mein ferneres Verweilen hier wäre unnütz, ſelbſt gefährlich. Der Plan, wie der Feind den nächſten Feldzug führen will, befindet ſich in meinen Händen. Der Tag, die Orte der Eröffnung ſind genau beſtimmt; ich beſitze Angaben, welche die Stärke aller Regimenter enthalten, die Namen ihrer Befehlshaber und Offiziere, Aufſchlüſſe über die einſeinen Waffenplätze, kurz! Alles, was die Alliirten nur wünſchen können, um mit ſicherm Erfolge zu den Waffen zu greifen. Es bleibt mir nun nichts übrig, als mich zu entfernen, um das Hauptquartier der Verbündeten mit meinen Documenten zu erreichen, wo ich noch Vieles mündlich zu berichten habe, was ich dem Papiere nicht anvertrauen mochte.“

„Eine ſchwierige Sache!“ bemerkte der Geheimerath: „wahrlich! keins der geringſten Stücke, die Ihm ſeine Aufgabe in den Weg wirft. Wie denkt Er durchzukommen durch die vielen kleinen Corps, die zwiſchen unſerer Stadt und dem herzoglichen Hauptquartiere herumſchwärmen, wie kann Er hoffen, ſo viele ſcharfblickende Augen zu hintergehen, ſo viele argwöhniſche Gemüther zu täuſchen?“

„Ein wenig Dreiſtigkeit hilft da ſchon durch, Excellenz!“ erwiederte der ehemalige Chirurg, indem jenes widrige Lächeln in ſeine Züge zurückkehrte. „Hat dieſe doch die klugen Herrn, die oben am Ruder des Kriegsſchiffes ſitzen, hinters Licht geführt, wie ſollte ſie die kleinen, die nur ſo weit ſehen, als ihre Hand reicht, nicht blind machen ganz und gar?“

„Er könnte ſich irren und ich rathe Ihm, auf ſeiner Hut zu ſeyn!“ ſagte kopfſchüttelnd Forſthelm. „Hier war Er durch beſondere Empfehlungen glücklich eingebürgert, man gewann, durch dieſe Empfehlungen gut geſtimmt, Vertrauen zu Ihm, man ſah den däniſchen Major faſt für einen franzöſiſchen Offizier an. Die Streifcorps, auf welche Er ſtoßen kann, betrachten Ihn anders und kein günſtiges Vorurtheil ſpricht für Ihn. Dann muß Er auch bedenken, daß Er Papiere bei ſich trägt, die Ihn an die Feinde und an den Galgen verrathen können.“

Das Angeſicht des Kundſchafters verfinſterte ſich. Er zögerte einige Augenblicke mit der Antwort. Dann nahm er wieder ſeine frühere unterwürfige Miene an und ſagte, indem er einen ſchielenden Blick nach Forſthelm ſandte:

„Es gibt Dinge, über die man in ſeinem Innern mit ſich einig ſeyn muß, um, wenn ſie der Zufall plötzlich als Ziel unſres Lebens vor uns hinſtellt, nicht vor ihnen zu erſchrecken. Manche Leute können mit Ruhe daran denken, nach einem langen Krankenlager in ihrem Bette zu ſterben, ſie würden aber mit Furcht und Bangen dem Tode auf dem Schlachtfelde entgegenſehen; andere halten wiederum das Sterben auf dem ſogenannten Bette der Ehre für eine ganz erbauliche, ſogar für eine verdienſtvolle Sache, während ſie ſich die Haare ausraufen würden, wenn der Hängemann mit der hanfenen Ehrenbinde ſie am dreibeinigen Gebäude auf dem einſamen Hügel erwartete. Was mich betrifft, ſo bin ich über dieſe Unterſcheidungen, welche ſchwachſinnige Menſchen zu machen belieben, hinaus. Wir müſſen einmal ſterben, das iſt gewiß. Ueber die Zeit können wir nicht beſtimmen; das Wie iſt gleichgültig. Alles kommt darauf an, das Leben, ſo lange es dauert, angenehm zu genießen; deshalb iſt es unſere Pflicht, die Mittel zu dieſem Genuſſe in der Weiſe, die ſie am vollſtändigſten gibt und unſren Fähigkeiten am angemeſſenſten iſt, aufzuſuchen und zu erwerben. Das iſt meine

Lebens- und Sterbensphiloſophie, Herr Geheimerath, ſie hat mich noch nie im Stiche gelaſſen, ſie lehrt mich dienen, ſie lehrt mich verſtellen, ſie lehrt mich, ſelbſt an den Galgen mit Ruhe und Furchtloſigkeit zu denken."

„Er iſt ein Freigeiſt!" ſprach unwillig der Geheimerath. „Bei dieſen Grundſätzen wäre ja zu befürchten, daß Er uns eben ſo gut an den Feind verriethe, wie er uns dient, wenn ihm jener mehr böte?"

„Nein!" antwortete mit Feſtigkeit Greif, indem ſeine Stimme aus den Grenzen der erkünſtelten Sanftmuth trat, die er bisher beobachtet hatte. „Ich haſſe die Franzoſen, ich verachte ſie, wenn ich gleich mütterlicher Seits von ihnen abſtamme. Aber eben darum haſſe ich ſie. Als ich noch ein Kind war, empörten die Erzählungen von den Dragonaden, von den Unmenſchlichkeiten, mit denen meine proteſtantiſchen Voreltern aus ihrem Vaterlande vertrieben worden, meine Seele bis zur Wuth. Ich weiß, daß ich damals ſchon die kleinen Fäuſte ballte, und vor Schmerz, daß ich jene nicht rächen konnte, bitterlich weinte. Meine Mutter war eine lebhafte, heftige Frau. Sie hatte als Mädchen ihren Vater gepflegt, der durch die Folgen der in jener Zeit erlittenen Mißhandlungen dreißig Jahre ſeines Lebens lang an ein ſchmerzliches Krankenlager gefeſſelt wurde, von dem erſt der Tod ihn erlöſte. Ihr Haß, ihre tödtliche Bitterkeit gegen Alles, was einen franzöſiſchen Namen führte, ging auf mich über. O, Herr Geheimerath, ich hätte längſt die Waffen ergriffen und mich im offenen Felde denjenigen gegenübergeſtellt, deren Geſchichte ſich mit jenen niederträchtigen Grauſamkeiten befleckt hat: aber konnte ich ihnen da ſchaden, wie ich es in meiner jetzigen Stellung vermag? Ich konnte tödten einzelne — viele; allein jetzt bin ich im Stande ganze Armeen zu opfern, der Thron von Frankreich kann durch mich erſchüttert werden, ich kann — vergelten.“

Er hatte den Blick feſt auf den Boden geheftet, mit beiden Händen hielt er den Hut vor ſich hingeſtreckt, ſeine innere Empfindung ſchien mächtig, doch äußerte er ſie weiter durch kein lebhaftes Zeichen. Zum erſtenmale fühlte ſich **Forſthelm** von einem entfernten Gefühle der Achtung gegen den Kundſchafter ergriffen. Das Motiv, welches er eben zur Erörterung der Wahl ſeines Berufs offenbart hatte, entſtammte wenigſtens einem edlem Gefühle, der Liebe zum Rechte und zu ſeinen Verwandten, wenn es ſchon in Haß und Rache ſich verirrt hatte.

„Und deshalb alſo,“ fragte theilnehmender der Geheimerath, „hat Er alſo im Grunde das Metier ergriffen, das Er treibt?“

„Deshalb,“ verſetzte wiederum mit jener erkünſtelten Demuth in der Stimme **Greif**, „und weil ſeine Ausbeute den Begriffen von Lebensphiloſophie, welche ich mir gebildet habe, entſpricht. Nur aus einer klugen Vereinigung unſerer Neigungen, unſrer Forderungen an die Welt mit dem, was die Nothwendigkeit gebietet, kann eine völlige Zufriedenheit unſeres Innern entſtehen. Dieſe beſitze ich, dieſe muß ich beſitzen, wenn ich nicht bei jedem Schritte wanken, nicht im Wachen und Träumen immer den

Galgen vor mir ſehen will, deſſen Ew. Excellenz vorher zu erwähnen die Gnade hatten."

„Er iſt ein ſonderbarer Philoſoph!" ſagte mit einem herben Lächeln der Geheimerath. „Sein Leben alſo iſt nur ein Practicum, wie man ſeinen Vortheil mit ſeiner Leidenſchaft verknüpfen ſoll."

„Was ſonſt meine Sicherheit betrifft auf dieſer Reiſe," fuhr der Kundſchafter fort, indem er ſich das Anſehen gab, als überhöre er dieſe Bemerkung, „ſo bin ich mit Päſſen aller Partheien hinlänglich verſehen. Ein Paß des Marſchall d'Estrées deckt mich gegen die Franzoſen, ein anderer des Heerführers der Verbündeten gegen dieſe, ſelbſt ein däniſches Certificat, das im Nothfalle dienen kann, befindet ſich in meinen Händen. Es bleibt mir nun nichts übrig, als mit Ew. Excellenz abzuſchließen."

Bei dieſen Worten nahm er einen Foliobogen aus ſeiner Rocktaſche und überreichte ihn dem Geheimerathe. Dieſer trat näher mit dem Papiere zum Lichte und überflog die einzelnen, darin enthaltenen Rubriken mit einem Ernſte und einer Mißbilligung in den Zügen, die von Augenblick zu Augenblick ſtieg.

„Er wird etwas ſtark in ſeinen Forderungen!“ ſprach er dann mit Empfindlichkeit. „Was ſind das für Anſätze, Muſje Greif? — „Für einen Händedruck an die Kammerjungfer der Commandantin, worauf ſie die Stärke der Beſatzung genau angegeben: zehn Ducaten.“ Seit wann ſtehen die Händedrücke bei Kammerjungfern ſo hoch im Preiſe? Und dann weiter: „Für ein Frühſtück, dem Generalcommiſſar und Generalquartiermeiſter gegeben, wobei ich die Cantonirungen der Truppen herausgebracht: fünfzig Ducaten.“ Wahrhaftig, Muſje Greif, wenn ich Alles zuſammenrechne, ſo genießt er einer jährlichen Beſoldung, die meine um das Doppelte überſteigt!“

„Ew. Excellenz möchten auch gewiß nicht an meiner Stelle ſeyn;“ erwiederte ſehr kaltblütig der Kundſchafter: „Es iſt, wie ſchon geſagt, nicht jedem Menſchen gegeben, immer mit einem Stricke um den Hals umherzugehen und großes Riſico verlangt großen Lohn. Diejenigen, die mich hierher geſandt, haben das auch recht wohl eingeſehen und mir contractmäßig bewilligt, daß mir von meinen Forderungen nichts abgehandelt werde.“

„Er hätte ſich die Mühe ſparen können, mich daran zu erinnern!“ ſagte Forſthelm, indem er ein Behältniß ſeines Schreibtiſches öffnete, das einen reichen Inhalt an Geldrollen zeigte. „Es war eine Thorheit von mir, einen Mann von ſeinen Grundſätzen an Recht und Billigkeit erinnern zu wollen. Ich weiß ſelbſt nicht, wie ich heute in einen Irrthum verfallen konnte, der mich noch nie angewandelt hat. Hier iſt der Betrag ſeiner Forderung und hier ein Paket, das er in die eigenen Hände meines Landesfürſten niederlegen muß. Sein Inhalt iſt von hoher Wichtigkeit: Er bürgt mit ſeinem Leben dafür. Sonſt wüßte ich Ihm weiter nichts zu ſagen, Muſje Greif, als noch einmal Ihm Vorſicht zu empfehlen, da ein einziger unbedachter Schritt Ihn, mich und noch viele Andere ins Verderben ſtürzen kann.“

„Sorgen Ew. Excellenz nicht!“ verſetzte

Greif, und ſchob mit jenem affröſen Lächeln, das er ſchon früher gezeigt hatte, die empfangenen Geldrollen in ſeine Taſchen. „Theuer iſt der Greif, aber treu ergeben der Sache, der er ſich einmal gewidmet hat, wie das Gold, das er empfängt! Eher würde ich dieſe Papiere verſchlucken, als daß ich ſie der Gefahr ausſetzte, in feindliche Hände zu gerathen.“

Der Geheimerath hielt es nicht für nöthig, die Zuſammenkunft mit dem vorgeblichen däniſchen Major weiter auszudehnen. Nachdem er ihm flüchtig noch einige mündliche Aufträge ertheilt, ging er raſch in das Vorzimmer, öffnete hier ebenſo leiſe wieder Riegel und Schloß, wie er ſie vorher abgeſchloſſen hatte, kehrte dann ſchnell zurück und ſchellte dem Kammerdiener, der ſogleich mit zwei Armleuchtern erſchien, um dem fremden, vornehmen Beſuche hinabzuleuchten. Mit der Vertraulichkeit eines Mannes von Welt und als hege er die natürliche Erwartung, der Geheimerath werde ihn bis zur Thüre des Vorzimmers begleiten, nahm Greif, von einer kleinen Malice ergriffen, den

Arm des Geheimeraths und führte ihn, der kein offenes Widerſtreben zeigen durfte, durch die Antichambre. Forſthelm verbiß ſeinen Zorn, während der Major laut von ſeiner Abreiſe ſprach und ſich dem fernern Wohlwollen des Freundes empfahl. Ja, als beide an der Thüre, die ſie bald trennen ſollte, ſtanden, trieb er ſeine Rache über die Geringſchätzung, mit der ihn der Geheimerath unter vier Augen behandelte, ſo weit, daß er ihn mit einer leichten und raſchen Körperwendung umarmte und zwei lange Abſchiedsküße auf die Wangen des Mannes drückte, der indeſſen mit der größten Anſtrengung den Ausbruch ſeines Zorns zurückzuhalten bemüht war! Endlich entfernte ſich Greif unter tauſend Verſicherungen ſeiner Ergebenheit, ſeiner Bereitwilligkeit, dem Geheimerathe in allen vorkommenden Fällen nützlich zu ſeyn. Dieſer eilte in ſein Kabinet zurück, um jede Spur der unfreiwilligen Umarmung durch eine ſorgfältige Reinigung zu entfernen, indem er an eine Zukunft dachte, wo ihm ſeine Aufopferungen für das Vaterland beſſere Früchte, als die Küſſe eines Menſchen, den er verachtete, eintragen würden.

## Zehntes Kapitel.

> Mein Unmuth ändert nicht die Ordnung aller Dinge,
> Wenn ich voll Ungeduld die wunden Hände ringe.
> J. P. Uz.

Während der Geheimerath Forſthelm in der Abgeſchiedenheit ſeines Cabinets eine geheimnißvolle Unterredung hatte, deren Inhalt jedes fremde Ohr ſcheuen mußte, erhielt ſeine Tochter Julie einen Beſuch, den ſie jedesmal, wenn er kam, von Herzen willkommen hieß, und wenn er ging, ſich mit Bedauern entfernen ſah. Es war ihre Freundin Agathe. Julie war betroffen, als ſie das liebe Mädchen bleich, mit trauriger Gebehrde und rothgeweinten Augen erblickte. Die Heiterkeit, welche gewöhnlich ihr Inneres beherrſchte, wich für einige

Augenblicke der Theilnahme, an dem noch unbekannten Mißgeſchicke, das ihre Freundin betroffen haben mußte, ſie führte dieſe mit ängſtlicher Spannung zu einem Sitze an ihrer Seite. Dann aber war ſie auch ſchon wieder gefaßt, lächelte die kummervolle Agathe an und ſagte, indem ſie ihr mit der Fläche der Hand leicht über die Stirn fuhr:

„Dieſe Falten gelten nicht, wenn wir zwei beiſammen ſind. Iſt dir auch ein Uebles begegnet, ſo mußt du das vergeſſen, rein weg aus deinen Gedanken verbannen, wenn du mich wieder ſiehſt. Da müſſen dir ganz andere Dinge in den Sinn kommen, fröhliche, luſtige Dinge aus unſerer Kinderzeit, wie wir Comödie geſpielt und dein Bruder den Hanswurſt machte, wie wir uns lange, lange vor einem Geſpenſt gefürchtet, das jeden Abend in einer beſtimmten Ecke des Hofs ſaß, uns mit glühenden Augen anſtarrte und, weil es eine Haube mit Roſabändern trug, von uns für eine verwünſchte Prinzeſſin gehalten wurde, bis es herauskam, daß Julius uns einen Poſſen geſpielt und den Hauskater ſo herausgeputzt hatte. Weißt du noch, wie wir den Kater in ſeinem Kopfputze dann mit hinausnahmen und zwiſchen uns an den Tiſch ſetzten, wie Julius in ſeinem Namen eine Rede hielt und die Geſchichte ſeiner Verzauberung ſo drollig erzählte, daß uns beiden vor Lachen die Thränen in die Augen ſtiegen? Ach, das waren ſchöne Zeiten, meine Agathe!"

Das heitere Mädchen konnte ſich eines leichten Seufzers nicht erwehren, als ſie dieſer Vergangenheit gedachte. Dann blickte ſie wieder auf die Freundin und fuhr, als ſie bemerkte, daß ihre Worte noch keinen erfreulichen Eindruck auf dieſe gemacht, im ſcherzhaften Tone fort:

„Wahrhaftig, es muß Arges ſeyn, was dich ſo ernſt und traurig macht, daß ich dir, bei aller Mühe und Anſtrengung, kein Lächeln abzugewinnen vermag, es muß mehr ſeyn, als das Nachgefühl eines etwaigen Unwillens deines Vaters, den er dir über eine angebrannte Suppe an den Tag gelegt oder einiges Schmählens der

Frau Mutter, weil du ihr etwa beim Bügeln das neue zitzene Kleid verſengt, indem deine Gedanken an einem ganz andern Orte, wie in den Falten des Kleides, nämlich bei einem gewiſſen jungen, hübſchen, ſchlanken, ſanften Doctor der Medicin, Namens Fidelis, ſich gerade damals aufgehalten haben. Ja, ja, der Doctor iſt ein gefährlicher Mann, der die ganz abſonderliche Eigenſchaft in ſich beſitzt, Mädchenherzen an ſich zu ziehn, wie der Magnet das Eiſen! Da zieht er nun auch an dem Herzchen meiner Agathe, und zieht es vielleicht fort und gänzlich von mir ab, indem ſie, ſtatt gern und freudig bei der alten Freundin zu ſitzen, den Doctor lieber mit Hallers Verſen auf den Lippen vor ſich ſehen möchte:

„Komm, Doris, komm zu jenen Buchen,
Laß uns den ſtillen Grund beſuchen,
Wo nichts ſich regt, als ich und du!“

Als ich und du!“ ſprach Julie mit komiſchem Pathos weiter. „Ich, des Herrn Kunſthausverwalters, wie auch Leichenmarſchalls Tiefenau eheleibliches Töchterlein, und du, der wohlgelahrte, wohlbeliebte, wohlgeehrte Herr Fidelis, Medecinä Doctor, wie auch Practicus ordinarius. Welche Seligkeit, wenn im Glanze dieſer Würden und Titulaturen dein Ich und ſein Du von der Kanzel geworfen werden, wenn es dann bald darauf frohe Hochzeit gibt und ewige Anhängigkeit an deinen mediciniſchen Magnetſtein!“

„Das wird nie geſchehen!“ brach Agathe in Thränen aus, die ſie bis dahin gewaltſam an ſich gehalten hatte. „Wir ſind getrennt für immerdar: Fidelis und ich. Die Scheidewand, die ſich zwiſchen uns erhoben hat, kann nie fallen, ſein Weg geht jenſeits, der meinige führt dieſſeits und ob wir, wenn wir einmal geſtorben ſind, an einem Ziele ankommen, das weiß nur Gott!“

Julie hatte nicht geglaubt, daß der Kummer der Freundin ſo tief gehe. Sie kannte Agathen, als ein weiches, zart empfindendes Weſen, das oft ſeine Stunden der Schwermuth hatte, aus der es ihr gelang, ſie durch leichten Scherz und Neckereien emporzureißen. Auch diedesmal hatte ſie gehofft, daß der Verſuch von einem glücklichen Erfolg gekrönt werde, aber jetzt überzeugte ſie ſich, daß irgend ein bedeutungsſchweres Ereigniß vorgefallen ſeyn müſſe, gegen deſſen Eindruck auf Agathen ihre Bemühung vergeblich ankämpfe. Sie ſetzte ſich ihr nun traulich näher, ſprach ihr Tröſtung zu, die auf mehrere Fälle paßte, und fragte ſie dann mit ſchweſterlicher Liebe über ihren Gram aus, den das gebeugte Mädchen, um durch Mittheilung Erleichterung zu finden, gern geſtand. Die Freundin hörte ſtill zu, aber das höhere Roth, das auf ihre Wangen trat, zeigte, daß es nicht ohne innere Erregung geſchah. Als Agathe geendigt hatte und ein neuer Strom von Thränen ſich aus ihren Augen ergoß, hob Julie in einem gereizten Tone an:

„Höre, Kind, ich habe deinen Vater ſehr lieb und weihe ihm alle Ehrfurcht, die ich dem Vater meiner Freundin ſchuldig bin. Ich erinnere mich noch recht gut, wie er oft, wenn ich zu Beſuch bei Euch war, unter uns Kinder trat mit ſeinem ſchönen Greiſenangeſichte, mit einem wohlwollenden Lächeln auf dieſem, das mich immer erfreute. Er miſchte ſich dann wohl in unſre kindiſchen Spiele, gab uns irgend ein neues an oder erzählte eine merkwürdige Geſchichte aus ſeinem Jugendleben von dem heldenmüthigen Schwedenkönig oder dem großen Ruſſenzaar: wie jener ſich mit einer Handvoll Leute gegen zehntauſend Türken gewehrt, wie dieſer in Holland als Zimmermannsgeſelle gearbeitet habe. Dann ſtanden wir um ihn herum und unſre Blicke hingen an den Lippen des alten Mannes. Später, wenn ich ihn vor einem Leichenzuge daher ſchreiten geſehen in ſeiner ſchwarzen Amtstracht, mit der großen, wolkenartigen Alongeperücke, mit dem hohen Marſchallsſtabe und dem großen ſilbernen Knopfe oben darauf und die vielen ſchwarzen Leichengänger mit dem Sarge hinter ihm, dann iſt er mir oft vorgekommen, wie ein Bote Gottes, den dieſer ſende, um Kranke und Elende aus ihrem Jammerleben abzurufen und in die friedliche Glückſeligkeit zu führen. Wenn er nun aber meint, daß nur ein Theil der Geſtorbenen, denen er vortritt, dieſe Glückſeligkeit erreicht, ſo verſchwindet meine ganze ſchöne Einbildung von ſeinem Wirken. Gotteshaus ſteht jedem offen, der nach ſeinem Willen gethan hat und ſelbſt mein Vater, der gewiß ſtrenge Grundſätze hegt, würde an des Doctors Lutherthum keinen Anſtoß finden.“

„Ach, wir ſind eben beide nicht glücklich!“ verſetzte Agathe, indem es ihr gelang, den Ausbruch ihres Schmerzes einigermaßen zu bekämpfen. „Ich wage nicht zu entſcheiden, ob mein Vater Recht hat oder Unrecht, aber es dünkt mich oft, ein Mann von einem ſo hohen Alter, von ſo vielen Erfahrungen könne in einer ſo wichtigen Sache nicht leicht irren, und doch wenn ich wieder Fidelis Redlichkeit betrachte, ſeine uneigennützige Menſchenliebe, die Dienſte, die er den Kranken leiſtet, die Hülfe, die er den Armen bringt, ſo ſchwankt mein Vertrauen in des Vaters Ueberzeugungen. Da befinde ich mich denn in einem traurigen Zwiſte mit mir ſelbſt und wenn ich auch manchmal auf einer oder der andern Seite Gewißheit erlangt zu haben glaube, ſo kehren doch immer wieder die alten quälenden Zweifel zurück. Du ſagſt mir, daß dein Vater einen Lutheraner mit einem Calviniſten völlig gleichſtelle? Hat aber dein Vater nicht wieder andere Gründe, dich von Julius zu trennen, über deren Richtigkeit ſich auch oft Zweifel in uns erheben, und wenn er ſich nun in dieſen irrte, könnte er denn nicht ebenſowohl in jenen irren, die ſeine Religionsanſichten betreffen?“

Julie wurde nachdenklich. Sie hatte die Hand der Freundin ergriffen; beide Mädchen ſahen trübe vor ſich nieder. Da riß ſich Julie plötzlich gewaltſam aus dieſem Zuſtande auf und ſagte, indem ſie den alten ſcherzhaften Ton anzuſtimmen ſuchte:

„Es will ſich für Mädchen, wie wir, die, nach dem Ausſpruche deiner wohlweiſen Stiefſchweſter Antonie, kaum den Kinderſchuhen entlaufen ſind, nicht ſchicken, ſich in dergleichen Grübeleien zu vertiefen. Sey fröhlich, Agathe, ſey heiter! So lange wir die Hoffnung nicht verlieren, ſo lange iſt nichts verloren. Habe ich doch doppeltes Leid zu tragen und du nur einfaches. Dir iſt der Schatz verloren, wie mir auch, aber mich bedrängt noch überdem ein andrer Bewerber, der abſcheuliche Foulon. Wenn ich ihn über die Straße herankommen ſehe, ſo möchte ich mich gleich gegen ihn verwahren hinter Schloß und Riegel, aber ich darf nicht. Der Vater will, ich ſoll freundlich gegen ihn ſeyn, ich ſoll ſogar ſeine Bewerbungen dulden, freilich ohne ſie aufzumuntern oder ihm Hoffnung zu geben. Als ich ihn neulich fragte, ob er denn in der That Willens ſey, mich dem widrigen Franzoſen aufzuopfern, nahm er mich in ſeine Arme und ſagte: ich ſey ſein liebes Kind, ich ſolle doch ſo Schlimmes nicht von ihm denken, aber ich möge ihm nur den Gefallen thun, meine Rolle noch eine Zeitlang gegen den Generalcommiſſar, für den er beſondre Rückſichten haben müſſe, fortzuſpielen. Das könnte nun immer hingehn, aber Foulon wird mit jedem Tage zudringlicher und widerwärtiger! Oft kann ich mich nur mit der größun Gewalt bezwingen, ihm den Abſcheu, den ch gegen ihn empfinde, zu verbergen. Ich liebe nein Vaterland und muß ſeinem grauſamſten Feinde ein geneigtes Ohr leihen; ich muß ihn in meiner Nähe, ich muß ſeine Schmeicheleien dulden — ſieh, Mädchen! das haſt du, neben dem eigenen Liebesunglück nicht zu ertragen und dennoch ſuche ich mich heiter zu erhalten, dennoch laß ich den Muth und die Hoffnung nicht ſinken. Ich will dir ein ſchönes Gedicht zu leſen geben, das dich gewiß ermuntern wird. Es iſt die Kunſt ſtets fröhlich zu ſeyn, von dem trefflichen Dichter Uz. Da kann die Seele neue Kraft, neues Leben ſchöpfen. Dann will ich dir auch ein Liedchen mittheilen auf die Hoffnung. Es iſt von einem gewiſſen jungen Manne, der dein Bruder ſeyn könnte, wenn er nicht das Glück hätte, in dir eine minderjährige Tante zu verehren. Das Liedchen iſt mir erſt geſtern Abend auf den Flügeln einer Taube zugekommen, die Taube aber war unſre alte Magd Chriſtiane, der Julius es durch das Küchenfenſter zugeſchoben. Jetzt höre mir aber aufmerkſam zu und bewahre Alles in einem feinen, vertrauungsvollen Herzen.“

Sie nahm nach dieſen Worten ein zartes Seidenpapier aus dem Verſtecke ihres Buſentuches und las:

„Wo ſind die Thoren, wo die Weiſen,
Die nicht den Werth der Hoffnung preiſen,
Nicht ihr unwandelbares Glück?
Es fliehn die Güter dieſer Erden,
Palläſte müſſen Trümmer werden,
Doch Hoffnung bleibet ſtets zurück.

Sie ſteiget aus dem Aſchenhügel
Und ſchwebt mit jungem Phönixflügel
In's friſche Leben wieder auf.
Da hat der Tod ſein Recht verloren,
Sie iſt das Kindlein neu geboren
Und ohne Ende iſt ihr Lauf.

Dem Armen, der im Kerker klaget,
Hat ſie nicht ihren Troſt verſaget:
Als Freiheit lächelt ſie ihm zu.
Der Kranke, der ſich blaß und hager
Umherwälzt auf dem Schmerzenslager,
Erblickt in ihr den Geiſt der Ruh.

Dem Helden, dem in Kampfesſtunden
Der Kranz des Sieges ward entwunden,
Zeigt friſchen Lorbeer ihre Hand,
Und wenn, erregt von wilden Stürmen,
Sich Wellen um den Seemann thürmen,
Wird ſie ihm das erſehnte Land.

Wer kann die Leiden alle zählen,
Die hier die Menſchenherzen quälen,
Wer blicket in der Seelen Grund?
Nur eine Macht will dorten weilen,
Um alle Schmerzen ſanft zu heilen:
Die Hoffnung gibt ſich tröſtend kund.

Drum, Chloe, laß auch voll Vertrauen
Uns ferner auf die Hoffnung ſchauen,
Wie auf des Lebens guten Geiſt:
Sie gibt uns Muth, gibt uns Vergnügen,
Bis ſie mit himmliſch-ſchönen Zügen
Als Liebesglück ſich uns erweiſt.“ *)

---

*) Es bedarf wohl kaum der Bemerkung, daß man geſucht hat, dieſes Gedicht in Form und Inhalt dem Geſchmacke der damaligen Zeit anzunähern. Daſſelbe iſt mit den übrigen, in dieſer Novelle enthaltenen poetiſchen Verſuchen der Fall.

**Julie** hatte geendigt und ſchob das Papier in ſein Verſteck zurück.

„Ein ſchönes Lied!“ ſagte **Agathe**, die ſich wirklich durch den Inhalt des Gedichts erkräftigt fühlte, indem ſie die letzten Thränen von ihren Wangen trocknete. „Ich hätte es dem **Julius** nicht zugetraut, daß er einem ſo tief in die Seele ſprechen könnte, wie er es in den Verſen gethan hat. Warum zeigt er mir ſo etwas nicht, wenn er es gemacht hat? Er weiß doch recht gut, wie es mit mir ſteht und daß ich einen ſolchen Troſt gebrauchen kann, je eher, je lieber!“

„Dafür ſollſt du es von meiner Hand in Abſchrift haben,“ verſetzte **Julie**, „aber unter einigen Bedingungen: du mußt es auswendig lernen vom Anfange bis zum Ende und mir verſprechen, es jedesmal ein Viertelſtündchen vor dem Frühſtücke und ein Viertelſtündchen vor dem Schlafengehn laut herzuſagen in der Stille deines Kämmerleins. Dann mußt du weiter noch immer während dem Herſagen an deinen Herzallerliebſten denken; dann verlange ich ferner von dir, daß du jedesmal, wenn dir Gewiſſensſcrupel von wegen der Religionsverſchiedenheit aufſteigen, die letzte Strophe des Gedichtes ſo lange in ermahnungsvollem Tone dir ſelbſt vorſagſt, bis alle jene Scrupel verſchwunden ſind und du nur noch an das „Liebesglück“ denkſt! Gelobſt du das, Kind?“

Agathen wurde die Antwort erſpart, denn in dieſem Augenblicke erhob ſich ein Geräuſch an einer Seitenthüre, welches die nahe Erſcheinung des Geheimeraths verkündigte. Juliens Freundin erinnerte ſich ſogleich, daß ſie von dem ſtolzen Manne nicht in einer Lage betroffen werden durfte, die ihr vertrauliches Verhältniß mit ſeiner Tochter zu deutlich zu erkennen gegeben haben würde. Sie ſtand raſch auf, trat einige Schritte von Julien zurück und ſchien nun in der That, in ihrem von Natur demüthigem Weſen, auf die Befehle der Geheimerathstochter zu harren.

Die Spuren des Unwillens, der ſich bei der ungeziemenden Art und Weiſe, womit Greif ſich von dem Geheimerathe verabſchiedet, in der

Seele des letzten erzeugt hatte, ſchwebten noch auf ſeiner Stirn, als er jetzt in das Zimmer ſchritt und ſich der Tochter, die ihm entgegenkam, näherte. Er verweilte nur wenige Augenblicke. Agathen grüßte er leicht, ohne weiter nach dem Zweck ihrer Gegenwart zu fragen. Er ſchien zerſtreut, er ſchien mit Gedanken beſchäftigt, die ihn von der Wirklichkeit entfernten. Nach wenigen gleichgültigen Worten, die er mit Julien wechſelte, verließ er die Mädchen, um ſich in eine Geſellſchaft bei dem Commandanten zu begeben, aus der er, wie er hinwarf, vor Mitternacht nicht zurückkehren werde.

„Victoria!" rief Julie, als ſeine Schritte auf den unterſten Stufen der Treppe verhallten, indem ſie der Freundin um den Hals fiel: „ſo haben wir endlich einmal einen Abend für uns, den wir gut benutzen wollen; da können wir endlich das Plänchen zu Stande bringen, nach deſſen Ausführung mich ſchon lange lüſtet, da können wir zur Frau Rudhard in die Fiſchergaſſe gehn und uns wahrſagen laſſen nach Herzensluſt. Chriſtiane ſoll uns begleiten. In einer Stunde iſt Alles abgemacht und dann bringen wir dich zu Hauſe und niemand weiß, wo wir geweſen ſind und welche Kenntniß von unſrer Zukunft wir indeſſen eingeſammelt haben!“

Die blöde Agathe wäre beinahe erſchrokken. Freilich hatte die Freundin ſchon früher mit ihr davon geredet, daß ſie einmal in einer günſtigen Stunde die Frau Rudhard, das Orakel aller derjenigen, die mit Zweifeln in die Zukunft ſahen und gern eine Aufklärung über dieſe haben mochten, beſuchen wollten; Agathe aber hatte nie mit Beſtimmtheit daran gedacht, daß dieſe Beredungen ernſtliche Folgen haben, daß Juliens Wunſch in die Wirklichkeit übergehen würde. Wie Manches war nicht ſchon zwiſchen ihnen verhandelt und wieder vergeſſen worden, wie viele Wünſche waren ihnen nicht ſchon als eitle Träume erſchienen, die keine Erfüllung zu gewärtigen haben? Das Mädchen war überraſcht, ſie wurde ängſtlich. Es war etwas in ihrer Seele, das von dem Schritte abmahnte, zu dem die Freundin aufforderte.

Sie ergriff Juliens Hand, ſah ihr furchtſam in die Augen und ſagte mit ſchüchterner Stimme:

„Sprich, Julie, iſt es nicht ſündlich und heißt es nicht Gott verſuchen, wenn man auf ſolchem Wege zu erforſchen ſtrebt, was er uns weiſe verbergen will?“

Julie mußte lächeln. Sie ſtreichelte Agathens Wange, die von einem lebhaften Roth brannte, küßte freundlich ihren Mund und erwiederte dann heiter:

„Wie kannſt du nur ſo unbegreiflich fromm ſeyn, Herzenskind, den lieben Gott mit der Frau Rudhard zu verwechſeln? Die Frau Rudhard wollen wir in Verſuchung führen, uns ergötzen an dem, was ſie aus dem Kaffeeſatze und aus den Karten herausbuchſtabirt, uns Stoff zur Unterhaltung holen bei ihr für manchen Nachmittag; aber nichts glauben von ihrem Geſchwätz, als was in Julius ſchönes Lied von der Hoffnung hineinpaßt, das heißt, in unſre eignen Wünſche und Hoffnungen.“

Agathe, ſelbſt von dem Erbtheile ihres Geſchlechts, von Neugierde ergriffen, ließ ſich durch die Vorſtellungen der Freundin beſchwichtigen. Chriſtiane wurde gerufen, mit dem geheimnißvollen Vorhaben bekannt gemacht, und bald wanderten die beiden jungen Mädchen, von der Magd, welche eine Laterne voraustrug, geleitet, durch viele einſame Gaſſen und Gäßchen in die Altſtadt, wo in der entlegenen Fiſchergaſſe die berühmte und berüchtigte Frau Rudhard ihren beſcheidenen Wohnſitz aufgeſchlagen hatte.

## Eilftes Kapitel.

Bei nächt'ger Weiſ'
Im Sternenſchein,
Was ſchleicht ſich leiſ'
In den Saal herein?
Fouqué.

Indem wir den Leſer bitten, uns in die Spelunke der Wahrſagerin zu folgen, halten wir es für gerathen, ihn durch einige leichte Umriſſe vorläufig mit der Frau bekannt zu machen, deren magiſche Kenntniſſe das Herz ſo mancher Schönen mit Hoffnung oder Furcht erfüllten. Frau Rudhard war von niederer Geburt und hatte eine Erziehung genoſſen, welche dieſer entſprach. Um ſo mehr aber hatte ſie bei einem von Natur ſcharfen Verſtande, dieſen in mannigfaltigen Erfahrungen gebildet, welche ihr ein vielbewegtes Leben gebracht. Frühe verwaiſt war ſie einem Charlatan in die Hände gefallen, der mit ihr Meſſen und Märkte beſuchte und auf dieſen allerlei Wunderkuren verrichtete. Auf dieſen Zügen erwarb ſie ſich einen großen Vorrath an Menſchenkenntniß, ſie erlernte Manches, was ſie, da ſie es als nützlich erkannte, wohl in ihrem Gedächtniſſe aufbewahrte, um es dereinſt klug zu verwenden. Die Einſicht in das Leben und Treiben der Welt, die ſie ſich gewonnen hatte, ſagte ihr bald, daß eine fernere Verbindung mit ihrem bisherigen Geſellſchafter zu keinem Glücke führen könne. Sie trennte ſich von ihm und ſchloß ſich als Marketenderin einem Freicorps an, das bei dem damals wüthenden erſten ſchleſiſchen Kriege mehr auf Beute, als auf Sieg ausging. Die biographiſchen Notizen, welche uns zu Händen gekommen ſind, beſagen nicht, in wie fern Frau Rudhard an den glücklichen oder unglücklichen Erfolgen des Freicorps Theil genommen. Sie laſſen ſie uns nach geendigtem Kriege als Haushälterin eines katholiſchen Geiſtlichen in einer freien Reichsſtadt wiederfinden. Hier verweilte ſie bis zum Tode ihres Herrn, der ihr ein anſehnliches Legat ausſetzte, mit dem ſie in ihre Vaterſtadt zurückkehrte, um einen Dienſt als Köchin bei einem alten angeſehenen Arzte, einem ſtrengen Hageſtolzen, anzunehmen. Von dieſem ſprach ſie immer in einem Tone der Ehrfurcht, mit geheimnißvollen Andeutungen auf ein höheres Wiſſen, das ihr nicht ganz verborgen geblieben ſey. Auch ihn verpflegte ſie bis an ſein Ende und erſt dann, zwiſchen ihrem vierzigſten und fünfzigſten Jahre, dachte ſie daran, mit ihrer Hand irgend einen Sterblichen zu beglücken, der ſich bald in der Perſon des Herrn Rudhard, eines armen, aber noch ſtattlichen Apothekergehülfen fand. Frau Rudhard hatte nun die Abſicht, eine eigene Apotheke anzulegen, ehe es aber dahin kam, war eines Morgens Herr Rudhard mit den Erſparniſſen ſeiner Ehehälfte verſchwunden und niemand konnte Auskunft geben, wohin er ſich gewendet habe. Die zärtliche Gattin, deren Herz, deren Sehnſucht ihm folgte, ließ Vorladungen ergehen, ſie ſandte dem Flüchtlinge ſogar Steckbriefe nach. Da kam nach Verlauf eines Jahres die Nachricht, daß Herr Rudhard in einer kleinen Stadt Schwabens an einem hitzigen Fieber geſtorben ſey. Zugleich wurde der Reſt ſeiner Habſeligkeiten, den die Begräbnißkoſten gelaſſen hatten, mitgeſandt. Aus dieſer Sendung ſchöpfte Frau Rudhard einigen Troſt für den Verluſt, der ſie zu einer trauernden Wittwe gemacht. Sie fand noch manches ſchöne, werthvolle Andenken aus ihren frühern glücklichen Tagen bei dem Pfarrer und dem Doctor. Sie ſah jetzt ein, daß ſie darauf bedacht ſeyn müſſe, ſich ein ſicheres, einträgliches Gewerbe zu begründen. Der Menſchen Thorheiten kannte ſie und auf dieſe bauete ſie ihren

Plan. Bald war es ſtadtbekannt, daß niemand geſchickter aus den Lineamenten der Hand und des Antlitzes, aus dem Kaffeeſatze und den Karten wahrſage, als Frau Rudhard im Fiſchergäßchen. Vieles, ſelbſt Unglaubliches was ſie verkündet, war in Erfüllung gegangen. Dabei machte ſie ſympathetiſche Kuren von wunderbarem Erfolge, und auf einer andern Seite hob ſie wieder durch leichte Hausmittel Uebel, die Jahre lang der Kunſt des Arztes Trotz geboten hatten. Man nannte ſie mit Recht die kluge Frau. Sie wußte die Anwendung nützlicher Kenntniſſe mit dem Vortheile, den ſie von den Schwächen der Menſchen zog, klug zu vereinigen.

Vor dem ſchmalen, niedrigen Häuschen, das dieſe Dame allein bewohnte, um nicht ihre Kunden der Aufmerkſamkeit anderer Hausleute auszuſetzen, finden wir Julien und Agathen wieder. Agathe hielt ſich feſt an dem Arm ihrer Freundin und zitterte bei allen Ermunterungen, welche jene an ſie richtete, wie Eſpenlaub. Sie fuhr heftig zuſammen, als Chriſtiane jetzt an die verſchloſſene Thüre klopfte, ſie hing ſich feſter an die Freundin, als die Thüre ſich öffnete und eine zwergartige Knabengeſtalt erſchien, die nach ihrem Begehren fragte. Chriſtiane ſprach leiſe mit dem Knaben. Es ſchienen einige Hinderniſſe ſtatt zu finden, welche die Unterhandlung in die Länge zogen. Ein Stück Geld aber, das die Magd dem Jungen in die Hand drückte, beſeitigte alle fernern Weitläufigkeiten. Die Jungfern möchten eintreten, ſagte er, ſie müßten ſich jedoch gedulden, bis zwei andere Beſuche abgefertigt ſeyen, die ſich bei Frau Rudhard gerade um dieſe Stunde hätten anſagen laſſen. Nachdem der Knabe die ſtarke, eichene Hausthüre ſorgſältig wieder von Innen verriegelt und verſchloſſen hatte, führte er die Mädchen, welche beide, die eine in ängſtlicher, die andere nur in unruhiger Bewegung auf die Dinge, die da kommen ſollten, geſpannt waren, eine ſchmale Treppe hinauf. Chriſtiane folgte. Sie betraten einen engen Gang, der zwiſchen zwei Thüren hindurch führte. Hinter der einen hörten ſie eine rauhe männliche Stimme ſingen. Es war ein franzöſiſches Lied, das man hier angeſtimmt hatte und deſſen unmelodiſche Klänge einer Kehle zu entquellen ſchienen, die in dieſem Augenblicke nicht ganz ihrer mächtig war oder durchaus von keinem muſikaliſchen Sinne regiert wurde. Julien kam die Stimme bekannt vor. Sie wollte ſtehen bleiben und durch ein aufmerkſameres Hören ihre Vermuthungen berichtigen; allein der Knabe zog ſie, indem er mit einem mißbilligenden Blicke auf die Thüre ſah, raſch weiter bis an das Ende des Ganges, wo er eine nur angelegte Thüre aufſchob und die Beſuchenden zum Eintreten nöthigte.

Sie ſahen ſich in einem ſehr kleinen Gemache, das mit einem ungeheueren Bette und mehr als überflüſſigen Hausgeräthſchaften verſehen, höchſtens Platz für die drei Menſchen, die nun darin weilen ſollten, bot.

„Das iſt Frau Rudhards eigenes Schlafzimmer," ſagte ſehr leiſe der Knabe, „und ich bitte Euch, haltet Euch recht ruhig hier! Das Beſuchzimmer ſtößt gleich an dieſes und ich möchte um Alles in der Welt nicht, daß die Frau erführe, ich hätte Euch hierhergebracht. Aber die andern beiden Wartzimmer ſind beſetzt und ich wollte Euch doch nicht gern abweiſen, denn ein gutes Wort" — bei dieſen Worten ſchielte er auf das Geldſtück in ſeiner Hand — „findet bei mir immer eine gute Statt."

Er zündete aus Chriſtianens Laterne eine Oellampe an, die auf einem Tiſche ſtand. Dann ſchlich er auf den Fußſpitzen hinaus und überließ die Frauenzimmer dem Nachdenken über ihre Lage und den Betrachtungen, die ſie in dieſen Umgebungen anſtellen mochten. Die alte Magd ließ ſich ſogleich in einen großen, alterthümlichen Armſeſſel, der in einem Winkel des Zimmers ſtand, nieder und ſchlief bald ein. Agathe ſtand in der Mitte des Zimmers und fing nach und nach an, eine Faſſung zu gewinnen, die ſie doch in der nahen Zuſammenkunft mit der Wahrſagerin nöthig zu haben glaubte. Sie fühlte, wie ihr Herz ruhiger ſchlug, indem ſie daran dachte, daß durchaus keine böſe Abſicht ſie hierherführe, ſie überzeugte ſich, daß ſie, was auch Frau Rudhard verkündigen möge, nur als einen Scherz, als ein für die Zukunft bedeutungsloſes Spiel aufnehmen müſſe. Ihre lebhafte Freundin hielt indeſſen eine genaue Muſterung über alle Gegenſtände, welche in dem Zimmerchen angehäuft waren.

„Wenn Frau Rudhards Geſtalt der Größe und Breite dieſer Bettſtelle angemeſſen iſt,“ ziſchelte ſie der Freundin zu, „ſo können wir uns bereit halten, von einer jüngern Schweſter des Rieſen Goliath die gute Wahrheit zu hören. Die Kaffeetaſſe, aus der ſie uns wahrſagt, muß dann zum wenigſten die Größe eines Waſchkeſſels haben, die Karten, die ſie auflegt, ſind von einem gleichmäßigen Umfange und zu dem Tiſche, auf dem ſie ihre Künſte macht, hat der Tiſchler gewiß einen ganzen Eichſtamm verwandt. Uebrigens ſind die Federn in den Betten gut, lauter weicher, junger Flaum und der Nachttrunk iſt auch von der vorſichtigen Frau nicht vergeſſen worden.“

Bei dieſen Worten zeigte ſie eine gefüllte

Flaſche vor, die ſie unter dem Kopfkiſſen gefunden hatte. Agathe mußte lachen und die letzte Furcht vor der Prophetin ſchwand aus ihrer Seele.

„Sie weiß ſich zu begeiſtern, die Frau Rudhard,“ fuhr Julie fort, indem ſie die Flaſche wieder an ihre Stelle verbarg. „Sie kennt die die Kräfte der Natur und verſteht ſie zu benutzen. Was haben wir nicht Großes von ihrer Inſpiration zu erwarten, wie wird ſie uns nicht einen ſilbernen Lebensbaum mit goldenen Früchten hinſtellen, die wir nur zu pflücken brauchen, um ſie zu beſitzen! Laß uns nur einig bleiben, liebe Agathe! Laß uns nicht etwa in Neid und Habſucht entbrennen, wenn der goldne Apfel der einen etwas größer ausfällt, wie der der andern! Aber was iſt das?“ ſagte Julie mit einemmale, ihre Stimme noch mehr dämpfend, als bisher, und die Freundin herbeiwinkend. „Hier iſt ein geheimer Logenplatz, von dem wir in das Allerheiligſte der Frau Rudhard blicken, wo wir ihre Hexencomödie unbemerkt belauſchen können.“

Das muthwillige Mädchen war, indem ſie alle Winkelchen und alle in dem Gemache befindlichen Gegenſtände neugierig unterſuchte, an eine Stelle gelangt, wo ſie ein Fenſterchen fand, das, hinter alten Kleidern und Tüchern verborgen, die Ausſicht in ein Nebenzimmer frei gab. Dieſes war von anſehnlichem Umfange, durch einen dreiarmigen Leuchter, der auf einem dem Fenſter nahe befindlichen Tiſche ſtand, hell erleuchtet und auch nach dem Maaßſtabe der vermuthlichen Vermögensverhältniſſe der Frau Rudhard ganz anſtändig möblirt. Der untere Theil des Zimmers, der an das Verſteck der beiden Mädchen gränzte, lag in Dunkelheit, indem ein großer Schirm nach dieſer Seite hin die Lampe deckte. Die Lauſcherinnen befanden ſich aber nahe genug, um alle Gegenſtände, welche hier ihre Aufmerkſamkeit feſſelten, genau zu erkennen. Julie hatte das zarte Händchen auf Agathens Mund gelegt und deutete mit dem Zeigefinger auf eine Frau, die auf einem erhabenen Stuhle hinter dem Tiſch ſaß und, indem ſie einige Papiere durchblätterte, ſich und ihre Geſichtszüge den Beobachtungen der Freundinnen bloßſtellte. Allen Vermuthungen zu Folge konnte dieſes niemand anders als Frau Rudhard ſeyn. Sie trug eine Haube, deren Beſatz tief auf die Stirn herabfiel und den größten Theil derſelben verbarg. Die Farbe ihrer Augen, der Ausdruck, der dieſe beſeelen mochte, waren nicht zu erkennen, da ſich auf der kleinen, aufgeſtülpten Naſe eine mächtige Brille erhob, hinter der jene ihr Spiel trieben. Ihre Wangen waren fleiſchig, um den Mund und in den Falten des Doppelkinnes zeigte ſich ein Ausdruck von Gutmüthigkeit, der jedoch durch die Gemeinheit der Formen und durch ein liſtiges Lächeln, das in dem Winkel der linken Wange Raum gewonnen hatte, ſehr gemildert wurde. Da ſie ſaß, konnte man ihre Geſtalt nicht genau erkennen, doch ſchien es, ihr Körperbau gehöre zu jenen gedrungenen, unterſetzten, deren Stärke und Feſtigkeit der Schwäche des Alters, den Beſchwerden und feindlichen Angriffen des Lebens kräftig zu widerſtehen vermögen. Sie las eifrig in den Papieren, die ihre Hand hielt. Außer ihr und einem großen Kater — einem nothwendigen Attribut ihrer künſtleriſchen Wirkſamkeit —, der an ihrer Seite ſaß und anmuthig ſchnurrte, befand ſich ſonſt kein lebendiges Weſen in dem Gemache. Auf dem Tiſche, an dem ſie ſaß, lagen auf einer ſchneeweißen Leinwanddecke mehrere Spiele Karten. Eine große zinnerne Caffeekanne nebſt mehreren Taſſen von japaniſchem Porzellan ſtand neben dem Leuchter und einige andere Gegenſtände, deren Bedeutung die Mädchen nicht errathen konnten, nahmen den übrigen, noch freien Raum ein. Jenſeits des Tiſches waren einige Stühle aufgeſtellt, auf welche der volle Glanz der auf dem Armleuchter befindlichen Lichter fiel. Sie mochten für diejenigen beſtimmt ſeyn, die ſich hier die Kenntniß der Zukunft holen wollten, und welche an dieſer Stelle ganz der Beobachtung der Wahrſagerin ausgeſetzt waren, die, von Dämmerung umgeben, ſelbſt nur zu undeutlichen Wahrnehmungen Gelegenheit bot.

„Ich hätte geglaubt, daß ſie älter ausſähe, und runzlicher und häßlicher wäre, als ſie iſt,“ flüſterte Julie ihrer Freundin mit ungemeiner Vorſicht zu. „Sie ſieht auch lange nicht ſo geſcheidt aus, wie ich mir eingebildet habe. Einen derben, geſunden Verſtand mag ſie beſitzen, aber das Ernſte, Nachdenkliche, Kluge einer Wahrſagerin oder die Tücke, der Scharfſinn und das Höhniſche einer Hexe fehlen ihr ganz und gar. Um eine Sybille vorzuſtellen, iſt ſie nicht würdig genug und um auf einem Beſenſtiele oder ihrem Kater die Fahrt nach dem Blorberge zu machen, iſt ſie zu ſchwerfällig. Wir werden ja ſehen, was ſie kann! Wir ſtehen hier auf einem herrlichen Lauerpoſten und können in aller Sicherheit und Verborgenheit auskundſchaften, was den beiden frühern Beſuchen begegnet, ehe wir den Schauplatz ihrer Offenbarungen betreten.“

Agathe hatte ſich ganz nahe an ihre Freundin geſchmiegt und ſah über ihre Schulter, durch den ſchmalen Spalt des Vorhangs, in das erleuchtete Zimmer. Die Alte ſchien jetzt mit dem, was ſie aus den Papieren erſehen wollen, im

Reinen. Sie ſchob dieſe unter die Decke des Tiſches und ſchlug dann mit einem Hammer dreimal an die zinnerne Kanne, die einen ſeltſamen, dumpf dröhnenden Klang von ſich gab.

„Klappern gehört zum Handwerk!“ ziſchelte Julie. „Eine gewöhnliche Schelle hätte das Nämliche gethan, aber ſo lautet es ſchauriger, geheimnißvoll und auf etwas Außerordentliches vorbereitend, das am Ende auf dem Grunde der Kaffeekanne ſitzt.“

Der Klang hatte den Knaben herbeigerufen. Er trat mit fragender Gebehrde durch eine Thüre ein, die ſich dem Sitze der Frau Rudhard gerade gegenüber befand. Die Alte winkte nur und ſogleich zog ſich der Knabe wieder zurück, um einem Frauenzimmer und einem Herrn, die in einem Vorgemache gewartet haben mochten, den Eingang zu verſtatten. Agathe hatte Mühe einen Schrei des Schreckens, der Ueberraſchung und des höchſten Erſtaunens zurückzuhalten. Julie drückte ihr die Hand feſter auf den Mund. Das eintretende Paar war niemand anders, als Antonie, Agathens

Stiefſchweſter, und der ſogenannte Hausfreund, Chevaliers de Ramotiers.

„Das iſt ein glücklicher Zufall;“ ſagte, ihre Stimme immer ſo viel, als möglich, mäßigend, Agathens Freundin. „So kommen wir hinter die Herzensangelegenheiten deiner wohlweiſen Schweſter, ſo werden wir Geheimniſſe erfahren, die gewiß die Mühe des Lauſchens lohnen. Aber mich wundert nur, daß Antonie dergleichen Kinderpoſſen noch ihrer würdig findet und ſie gleich ſo ernſt und ſelbſtſtändig behandelt, daß ſie den Galan mitführt an einen Ort, wo ſie vielleicht nichts Gutes über ihn erfährt. Wer iſt denn der Glückliche, den ihr Herz erwählt hat, wo ſtammt das ſeltene Kräutlein her, auf das eine Antonie mit liebevollen Blicken ſieht.

„Ach, liebe Julie, ich vergehe faſt vor Scham!“ verſetzte Agathe ſo leiſe, daß die Freundin alle Mühe anwenden mußte, ſie zu verſtehen. „Wie kann Antonie ſich ſo weit vergeſſen, mit einem Manne, den ſie doch nur wenig kennt, an einen ſolchen Ort zu gehen?

Es iſt der Chevalier de Ramotiers. Er beſucht von Zeit zu Zeit meinen Bruder Heinrich, aber nie hätte ich gedacht, daß beſondere Abſichten auf Antonie ihn in unſer Haus führten und daß die Schweſter dieſe begünſtigte.“

„Ein Chevalier?“ entgegnete kopfſchüttelnd die Geheimerathstochter: „Er hat mir gar nicht das Anſehen danach. Sein Weſen trägt auch nicht die leiſeſte Spur einer guten Erziehung, er weiß ſich nicht anſtändig zu halten, ſeine Bewegungen ſind gemein und nichts verräth die ungezwungene, graciöſe Leichtigkeit, die ſonſt den jungen Fanzoſen aus guten Häuſern eigen iſt. Sieh, er verſteht ja nicht einmal zu ſitzen! Wie ein Bauer hat er eine Spitze des Stuhles eingenommen und zwiſchen ihm und Antonien zeigt ſich eine anſehnliche Kluft. Wenn hier nicht der Schein ganz und gar trügt, ſo muß ich mich wundern, daß ein ſo geſcheidter Mann, wie dein Bruder Heinrich, ſich gerade dieſen Geſellſchafter auserwählt hat.“

„Du weißt, wie gern Heinrich ſich von Allem unterhält, was Frankreich betrifft;“ flüſterte Agathe: „da weiß denn der Chevalier überall Auskunft zu geben, tauſend neue Dinge, tauſend Anekdoten zu erzählen —“

„Still!“ fiel ihr Julie in die Rede und beide Freundinnen widmeten nun ihre ganze Aufmerkſamkeit der Scene, die ſich vor ihnen im Nebenzimmer eröffnete.

## Zwölftes Kapitel.

Und kömmt das trübe Wetter mit dem Regen
Dir eben auch nicht ſonderlich gelegen:
Nimm's, Lieber, nur ganz ruhig hin!
A. Gebauer.

Nachdem das Paar, welches mit Hülfe der Frau Rudhard den Vorhang, der ſeine Zukunft bedeckte, heben wollte, ſich niedergelaſſen hatte, herrſchte noch eine Zeit lang ein tiefes Schweigen, das, wie es Julien ſchien, die

Wahrſagerin dazu benutzte, die ihr gegenüber ſitzenden zwei Perſonen mit prüfenden Blicken zu beobachten. Weder Antonie noch der Chevalier unterbrachen dieſe Stille, obgleich beide ihre innere Unruhe und Verlegenheit nicht verbergen konnten. Beſonders chien der Chevalier von der letztern gequält u werden. Er äußerte ſie durch eine faſt unnterbrochene Beweglichkeit, hatte bald hier ald da etwas an ſeinen Kleidern zu zupfen, em Degen, der ihm beſchwerlich fiel, eine anere Lage anzuweiſen, den kleinen Federhut us einer Hand in die andere übergehen zu aſſen. So wollte es ihm auch nicht gelingen, ine Füße in ein ruhiges, ihn befriedigendes erhältniß zu bringen. Er machte zu dieſem wecke die verſchiedenartigſten Verſuche, bis dlich ſeinen Wünſchen ein taktmäßiges Tromeln mit den Fußſpitzen auf dem Boden am eiſten zu entſprechen ſchien. Dabei flogen ine Blicke unſtät umher und, wenn in der hat Frau Rudhard eine ſo tiefe Menſchennntniß beſaß, wie man ihr zuſchrieb, ſo konnte ſie entdecken, daß in der Seele des Franzoſen eine Furcht vor den zu erwartenden Offenbarungen ſich angeſiedelt hatte, die in keinem feſten, guten Gewiſſen ihren Grund haben konnte.

„Es wird wohl am Beſten ſeyn,“ begann endlich die Wahrſagerin in einem rauhen, ziemlich gemeinen Tone, „wenn wir den Chapeau zuerſt die Revüe paſſiren laſſen und hernach die Mademoiſelle. Die Herrſchaften verzeihen, wenn mir manchmal ein militäriſches Wort entfällt, aber das habe ich mir in meinen frühern Lebensjahren, als ich viel mit den Herrn vom Militär zu thun hatte, ſo angewöhnt und ich kann mich nicht davon losmachen. Den Chapeau möchte ich aber gern zuerſt vor die Fronte haben, weil die Complexionen und Temperamente verſchieden ſind, weil eine lebhafte oder auch eine furchtſame Complexion durch die Ungeduld leicht übertrieben werden kann, ſo daß es dann eine ſtörende Wirkung auf meine Operationen hat, welches Alles mitſammen in Verbindung ſteht. Dieſes iſt abſonderlich der

Fall bei den Chapeaux, mit denen ich lieber das kleine Manövre, als das große vornehme. Das kleine Manövre iſt die Offenbarung aus den Lineamenten der Hand, das große iſt die Darſtellung aus den Karten, die ich kunſtmäßig in Reih und Glied aufmarſchiren laſſe. Vor den Karten haben die Chapeaux keinen Reſpekt, keine Subordination. Das Manövre dauert ihnen zu lange und ſie vertreiben ſich die Zeit damit, daß ſie ſich über den Herzkönig, über die Eckſteindame und andere Perſonen, deren Macht über das menſchliche Leben von unſer einem nur zu oft erkannt worden iſt, mokiren. Das kann ich nicht leiden. Deshalb nehme ich das kleine Manövre mit ihnen vor, wo die Affaire gleich entſchieden iſt und ein kurzer Commandoſpruch ſie die gute Wahrheit lehrt.“

Nach dieſem Eingange forderte Frau Rudbard den Chevalier auf, ſich ihr zu nähern und ihr die linke Hand, als diejenige, die dem Herzen am nächſten liege und alſo am ſicherſten die Zeichen des Schickſals, das jeder Menſch bei der Geburt in ſeinem eigenen Herzen mit zur Welt bringe, offenbare, darzureichen. Der Chevalier ſtand auf und näherte ſich mit unſicherm Schritte der Wahrſagerin. Dieſe nahm die dargebotene Hand, an deren Finger mehrere große, mit glänzenden Steinen beſetzte Ringe ſich befanden, und betrachtete erſt aufmerkſam die äußere Seite.

„Wenn der Chevalier nicht ächter iſt, wie die Steine an ſeinen Ringen,“ flüſterte indeſſen Julie ihrer Freundin zu, „ſo ſteht es ſchlecht um ſeinen Adel. Sieh nur dieſe unverſchämten Diamanten, dieſe prahlenden Rubinen! Wie viel fehlt denn, ſo könnte man Straßen mit ihnen pflaſtern? Das iſt Comödiantenſtaat, der an keinen ſoliden Finger paßt. Die Frau Rudhard ſcheint auch dergleichen zu vermuthen, denn warum würde ſie ſonſt ſo ſcharf auf die äußere Hand ſehen, da die tiefſchauende Chiromantie es nur mit der innern zu thun hat?“

Dieſe Erkenntniß ſchien auch jetzt in der Wahrſagerin die Oberhand zu gewinnen. Sie wendete die Hand des Chevaliers und blickte nun, indem ſie ſich tief mit dem Angeſichte auf dieſe niederbeugte, in ihr Inneres. Dieſe Lage mochte dem Franzoſen peinigend ſeyn. Seine Hand zitterte, er ſah unruhig auf die Frau, deren ſcharfe, durchdringende Beobachtungen ihn ohne Ende dünken mochten.

„Eine abſonderliche Verſchlingung der Lineamente!“ ſagte in kurzen, abgebrochenen Reden Frau Rudhard. „Alles durcheinander, wie eine Armee bei einer Retirade! — Lange Lebenslinie, aber ſeltſamlich unterbrochen! — Wie die Glücksſtrichlein hüpfen, bald kurz und bald lang, als wäre heute Freuden- und morgen Hunger- und Kummertag! Leichtes Geſindel: Croaten und Panduren! — Da deutet's auf Hochzeit, aber gleich wieder galoppirt ein Querſtrich hinein, von dem ich nicht weiß, was ich aus ihm machen ſoll. Gutes ſteckt nicht dahinter und es mag ein verkappter Feind ſeyn, der die Hochzeit attakirt. — Zittre Er doch nicht ſo, Musje! Ein gutes Gewiſſen zittert nicht. — Was ſehe ich aber da? Da kribbelt's und wibbelt's ſo bunt durcheinander, daß ich mich auf einzelne Demonſtrationen nicht einlaſſen kann; das iſt einer von den Caſus, von denen mein verſtorbener Doctor ſagte, es ſey ein Caſus criticus. Da kann ich nur Alles zuſammenfaſſen in einen Spruch, in den Schluß vom kleinen Manöver. Höre Er wohl zu, Muſje, was ich ſage und wenn Ihr daran gelegen iſt, Mademoiſelle, ſchenke Sie auch meinem Rapporte Ihre Aufmerkſamkeit! Mein Sprüchlein aber lautet: wenn du biſt, was du ſcheinſt, ſo wird dir werden, was du verdienſt! Das iſt das Ende vom Manöver und weiter weiß ich Ihm nichts zu ſagen, Muſje."

„Das kann ſich ein Jeder ſelbſt ſagen!" ſprach halblaut und höhniſch Antonie. „Deshalb hätten wir die Frau Rudhard nicht zu incommodiren gebraucht."

Dieſe hatte indeſſen die Hand des Chevaliers haſtig von ſich weggeſchoben, der keineswegs ihren Ausſpruch ſo bedeutungslos und verächtlich zu betrachten ſchien, wie Antonie. Etwas Demüthiges, Niedergedrücktes war in ſeinem ganzen Weſen zu bemerken. Er nahm ganz ſtill ſeinen Platz wieder ein, verhielt ſich nun auch ſehr ruhig und ſah während der weitern Verhandlungen, dem Anſcheine nach, in tiefes Nachdenken verſunken, vor ſich nieder.

„Sie iſt klüger, als ich dachte!“ raunte Julie Agathen zu. „Sie hat den Chevalier und ſeine falſchen Ringe durchſchaut.“

Frau Rudhard hatte Antoniens verletzende Aeußerung wohl vernommen. Indem ſie die Karten zur Hand nahm und dieſe miſchte, ſagte ſie:

„Was kann ich dazu, wenn der Mademoiſelle das Manöver, wie es ſich ausgeſtellt hat, nicht behagt? Die gute Wahrheit iſt nicht immer die angenehme, aber ich werde bezahlt, daß ich ſie ſage, wie ich ſie finde, und die Rudhard iſt ehrlich und plänkelt und ſcharwenzelt nicht. Ich weiß wohl, daß die Leute, wenn ſie mir Appreчen machen, immer gern mit dem Sacke voll Hoffnungen, voll Liebesglück und voll Eigenlobes nach Hauſe gehen möchten, um ſich auf luſtige Winterquartiere in der Zukunft vorzubereiten, aber wo nichts iſt, hat der Kaiſer ſein Recht verloren. Kann ich Victorien und Glorien in die Hand hineinhexen, wenn auf den Lineamenten betrügeriſche Kobelde, wie auf dem Seile, tanzen? Kann ich Sonnenſchein auf den Flecken bringen, wo Alles Nebel und Verwirrung iſt, wie in der Affaire bei Hochkirch? Der Chapeau muß für dieſesmal vorlieb nehmen: ich habe das Manöver nach der Kunſt gerichtet und mir nichts vorzuwerfen."

Sie hatte während dieſer Rede mit großem Eifer, der eben ſo wohl ihrer Entrüſtung, wie der Liebe zu ihrer Kunſt angehören mochte, die Karten gemiſcht und ließ nun Antonie, die mit ihrem Stuhle näher gerückt war, dieſe nach gewiſſen Kunſtregeln mehreremale abheben. Dann richtete ſie ſich ernſt und gravitätiſch in ihrem Seſſel auf und begann das „große Manöver," aus welchem die Begleiterin des Chevaliers den Stern oder Unſtern, der über ihrer Liebe und ihrer Zukunft waltete, kennen lernen wollte.

Hier ſchien Frau Rudhard ſyſtematiſcher zu Werke zu gehen, als bei dem frühern chiromantiſchen Verſuche. Sie legte langſam und mit nachdenklicher Miene die Kartenblätter, eins nach dem andern, offen auf den Tiſch. Sie befolgte hierbei eine gewiſſe Ordnung, ſo daß erſt aus den niedergelegten Blättern ein kleiner Kreis entſtand, dann um dieſen ſich ein größerer zog und ſo fort und fort immer größere Kreiſe einander umſchlangen, bis zuletzt das Ganze die Geſtalt einer großen, bunten Cirkelfläche hatte. Dann ließ ſie ſich, als verſchmähe ſie ein geheimnißvolles Dunkel, in einem belehrenden Tone vernehmen:

„Hier liegt Alles offen vor Ihr da, Mademoiſelle, und ich will Ihr auch kein Geheimniß davon machen, wie Alles ſich verhält und woher es kommt, daß ein elendes Kartenſpiel der Zukunft einen Spiegel vorhalten kann. Iſt es nicht von jeher erwieſen, offenſiv und defenſiv, daß alles Treiben der Welt nur ein Spiel iſt, in welchem der eine König oder Bauer iſt und die andern darum und dazwiſchen liegen, wie die übrigen Blätter eines Kartenſpiels? Wie im Kartenſpiele, ſo gibt es auch im Leben Victorien und Malheure, Attaken, Retiraden und Hinterhalte. Man ſollte ordentlich glauben, die Karten wären erſchaffen, um das Leben vorzuſtellen und wenn auch nicht es zu reguliren, doch es zu demonſtriren. Ich habe Euch die magna charta gelegt, wie ſie mein ſeliger Doctor immer nannte und von der er behauptete, ſie ſey in England erfunden worden. Sie ſtellt den Lebenszirkel dar, den der Menſch zu durchlaufen hat, ſein Avancement im Dienſte hier auf Erden von dem erſten Feldbettlein an, das ihm die lieben Eltern geben, bis zu der letzten Ehre, die ihm über ſeinem Sarge erwieſen wird: ſey es, daß Grenadiere oder Musketiere ihm ins Grabe ſchießen oder ein friedlicher Prediger ſein Gebet darauf hält. Aus dieſem Cirkel kann ich Ihr Alles ſagen, was Sie angeht, Mademoiſelle, Vergangenheit und Zukunft, wie Sie es commandirt.“

„Nichts von der Vergangenheit!“ ſagte haſtig Antonie. „Was kann ich Neues von ihr hören, da ich ſie erlebt habe und mein Gedächtniß treu genug iſt, mich wieder in ſie zurückzuführen, wenn ich mich mit ihr beſchäftigen will. Decouvrir Sie mir die Zukunft, aber genau und ausführlich, nicht ſo in der Quinteſſenz, wie Sie den Herrn Chevalier bedient hat.“

„Ich gebe was ich finde!“ erwiederte trocken die Frau. „Der Lebenscirkel iſt bei einem Menſchen reich an Affairen und Avantüren, bei dem andern iſt er ein ödes Sandfeld, gleich den Wüſten Arabiens. Sey Sie aber mit dem zufrieden, was ich Ihr offenbare, Mademoiſelle, denn anders, wie es ſich in der Action darthut, kann ichs Ihr nicht vertragen. Hier liegt das Haus, in dem Sie geboren worden iſt und in dem Sie noch auf Poſten ſteht und noch viel Liebes und Gutes erfahren wird. Brave Menſchen, Männer und Frauen, haben ſich um Sie verſammelt und Alle wollen Ihr Glück bis in Ihr ſpäteſtes Alter. Aber da liegt der Schippenbauer in Ihrer Nähe im Hinterhalte, wie ein falſcher Freund, denn Bosheit, Betrug und heuchleriſches Weſen marſchiren neben ihm her. Er kann Ihr nichts anhaben, ſein Feldgeſchrei wird verrathen und er muß retiriren auf ſchimpflicher Flucht und verſchwindet nun ganz aus Ihrem Lebenscirkel; dann kommt Friede und

Ruhe für allezeit und wenn Sie ſelbſt nur Waffenſtillſtand in Ihrem Gemüthe erhält, ſo wirds Ihr gut gehen bis zur letzten Ablöſung in den Himmel. Beſſer kann Sie's nicht verlangen, Mademoiſelle, und ich hoffe, Sie wird's der Frau Rudhard danken, daß ſie Ihr eine ſo gute Wahrheit geſagt hat!“

„Aber die Heirath, die Heirath?“ fiel Antonie eifrig und halblaut, doch ſo, daß es die nahen Lauſcherinnen vernehmen konnten, der Wahrſagerin in die Rede. „Wie ſteht es mit der?“

„Sie ſtirbt als eine alte Jungfer!“ verſetzte trocken und nachdrücklich, allein mit der gehörigen Diskretion im Tone, Frau Rudhard, indem ſie ruhig die Karten zuſammenſchob.

Die horchende Julie hatte Mühe, ihr Lachen zu verbeißen. Antonie ſprang auf und ſtieß mit einer heftigen Bewegung ihren Stuhl zurück. Sie ſprach einige unverſtändliche Worte in ſich hinein, die ſie mit einer zornigen Gebehrde begleitete. Dann winkte ſie dem Chevalier, warf verächtlich ein Stück Geld auf den Tiſch, und verließ eilig mit jenem das Zimmer.

„Die arme Schweſter!“ ziſchelte bedauernd Agathe ihrer Freundin zu. Frau Rudhard aber ſah den Forteilenden ſpöttiſch nach und ſagte, während ſie die Kartenſpiele auf ihrem Tiſche wieder in eine gewiſſe ſymetriſche Lage brachte, zu ſich ſelbſt:

„Das iſt auch ein Chevalier von der Elle oder vom Bügeleiſen, wie ſie zu dutzenden aus dem Welſchlande kommen. Auf der Grenze, meinen ſie, legten ſie den alten Menſchen ab und zögen einen neuen an. Freibeuterei iſt ihr Weſen und darauf ſind ihre Attaken gerichtet. Aber die Frau Rudhard läßt ſich nichts vorplänkeln. Wir haben Tambours bei unſerm Freicorps gehabt, die beſſer einen Chevalier vorſtellen konnten, wie dieſer Haſe, der vor den Blicken einer alten Frau das Canonenfieber bekam. Und ſeine Diamanten und Karfunkeln! Wenn er ſie zum Trödler trägt, ſo gibt der ihm nicht ſo viel dafür, daß es ein warmes Mittageſſen ausmacht!“

Es freuete Julien, daß in der ſogenannten Wahrſagerin ein gewiſſes Rechtlichkeitsgefühl verwaltete, welches ſie den Monſieur de Ramotiers und auch Antonien, zu deren Frommen, hatte empfinden laſſen.

„Ich kenne ſie nun und weiß mich gegen ſie zu nehmen;“ ſagte ſie leiſe zu Agathen. „Sie kann uns die Wahrheit ſagen, ſie kann uns nützlich ſeyn, denn es iſt ſelten, Leute zu finden, die klug genug ſind, uns zu durchſchauen und dabei auch den Willen haben, offenherzig gegen uns zu ſeyn.“

Indeſſen hatte Frau Rudhard, um ſich zu den „Manövern und Actionen,“ die ihr noch bevorſtanden, zu ſtärken, zu ihrem gewöhnlichen Hausmittel ihre Zuflucht genommen. Unter dem mächtigen Lehnſeſſel, den ihre wohlbeleibte Geſtalt einnahm, befand ſich wohlverborgen ein kleiner Flaſchenkeller, der diejenigen Sorten geiſtiger Getränke enthielt, denen Frau Rudhard noch aus frühern Zeiten, aus ihrem militäriſchen Leben her, mit beſonderer Vorliebe ergeben war. Sie holte eine kleine Flaſche herauf, hielt ſie gegen das Licht und ſprach, ehe ſie dieſe zum Munde führte, um die alte Bekanntſchaft mit ihrem Inhalte zu erneuern:

„Das iſt Nr. III., der ſchwarze Huſar, wie ich ihn gern nenne, da er eine Courage in die Adern gießt, wie ſie nur die ſchwarzen Todtenköpfe beſitzen. Wenn mir nicht der Schock mit dem tollen Franzoſen bevorſtände, ſo hätte ich ihn auf ein andresmal aufgeſpart; aber er muß mir gegen den Franzoſen helfen, dem ich einmal die Hölle heiß machen will mit der guten Wahrheit und der ſchlechten. Ich kann die welſchen Spitzbuben nicht leiden, die nur herkommen, um zu ſtehlen und zu plündern und es iſt eine wahre Victorie für die Frau Rudhard, daß ſie einmal einen ſolchen Generalſpitzbuben vor ihre Fronte bekömmt.“

Bei dieſen letzten Worten erklang ſchon der Schlag des Hammers an der Kaffeekanne. Der geheimnißvolle Knabe ſah durch die halbgeöffnete Thüre, verſchwand aber ſogleich wieder auf das Gebot ſeiner Meiſterin: „der Franzoſe!“ Gleich darauf hörte man lautſchallende

Schritte von außen; jene rauhe Stimme, deren Geſang die Mädchen früher gehört hatten, ließ ſich wieder vernehmen, die Thüre wurde heftig aufgeſtoßen und hereintrat, den Hut auf dem Kopfe, mit glühendem Antlitze, wild herum irrenden Augen und überhaupt in einem Zuſtande, der verrieth, daß er ſo eben von einem üppigen Mahle komme, wo er den Gaben des Weingottes reichlich zugeſprochen habe, der Generalcommiſſar Foulon.

„Warlich!“ flüſterte Julie überraſcht ihrer Geſellſchafterin zu: „das Schickſal ſpielt uns heute eine Comödie vor, wie wir ſie nicht beſſer wünſchen können. In den Perſonen finden wir lauter alte Bekannte und das Stück, welches aufgeführt wird, ſpielt Szenen in unſer eigenes Leben hinein. Mein Anbeter Foulon auch ein Gläubiger an die Wunderſprüche der Frau Rudhard! Wer hätte das gedacht! Wir ſind zur glücklichen Stunde gekommen, Mädchen, und ich werde da hinter allerlei Geheimniſſe kommen, die mich angehn.“

Der Generalcommiſſar ſchien bei ſeinem Eintritte in das delphiſche Heiligthum der Frau Rudhard, keineswegeſ von dem Gefühle der Bangniß und des Zagens ergriffen zu ſeyn, welches früher ſein Landsmann nicht hatte verbergen können. Er warf ſich ohne Umſtände auf einen der beiden Stühle nieder, indem er ſich mit dem Ellenbogen auf den andern lehnte und rief dann in einem gebieteriſchen und zugleich verächtlichen Tone:

„Ah ça, alte Hexe, jetzt laß hören, was du kannſt! Du brauchſt keine Beſchwörungen zu machen, keine Geiſter zu zitiren, kurz! nichts von dem Hokuspokus vorzubringen, durch den Euresgleichen dem Pöbel imponirt. Wir Franzoſen ſind zu aufgeklärt, um noch an Geſpenſter zu glauben, wir laſſen den dummen Deutſchen ihren Aberglauben, aber ihr Geld müſſen ſie herausrücken, denn das iſt eine Macht, an die wir glauben. Vive la France! Nur in Frankreich iſt die Aufklärung zu Hauſe.“

„Aber was beliebt denn eigentlich dem Musje?“ verſetzte Frau Rudhard, indem ſie den Ton ihrer Stimme zur möglichſten Höflichkeit und Süße zu verfeinern ſuchte, wobei doch immer etwas Spitzes durchklang. „Was ſucht er im Hauſe einer armen Wittwe, wenn er die Rencontren, die ihm da kommen können, nur für falſche Attaken anſieht?“

„Dumme Frage?“ ſagte **Foulon**, indem er ſich noch bequemer auf den beiden Stühlen ausſtreckte, ohne mit ſeinen Spornen der glänzend weißen Ueberzüge zu ſchonen, was Frau **Rudhard**, die viel auf ihre Möbel hielt, mit bitterm Grimme erfüllte. „Wahrſagen ſollſt du mir, Alte, denn wenn ich auch alle Geſpenſter für Traumbilder, für Einbildungen von Thoren und Gecken halte, ſo bin ich doch noch ſtark genug im Chriſtenthume, um an den Teufel zu glauben und daran, daß ſolche alte Weiber, wie du biſt, mit ihm im Bunde ſtehen!“

„Zu viel Ehre, zu ſchmeichelhaft!“ erwiederte die Hausbewohnerin, die immer mehr Kraft, ſich ſelbſt zu beherrſchen, gewann, mit ungemeiner Süßigkeit. „Daß ein Herr von ſo hoher Qualität ſich nur herablaſſen kann, mein geringes Haus mit ſeiner Gegenwart zu beehten, iſt ſchon eine große Victorie für mich, gleichſam wie die Bataille bei Roßbach eine Victorie für den Preußenkönig war!"

„Diable, was ſprichſt du von der Bataille bei Roßbach?" fuhr der Generalcommiſſar grimmig auf. „Da hat auch der Teufel dem kleinen Marquis von Brandenburg geholfen, ſonſt wäre kein Huf von einem Pferde von ſeiner verwünſchten Cavallerie, kein Ladſtock in einer Flinte ſeiner Infanterie davon gekommen! Noch ein ſolches Wort, alte Hexe, und ich laſſe dich an einen Ort bringen, wo du bei Waſſer und Brod dein ganzes Lebelang über die Bataille bei Roßbach nachdenken kannſt."

„Nichts für ungut, gnädiger Muſje!" verſetzte ſehr demüthig Frau Rudhard. „Es geſchah nur um des Vergleichs Willen. Es iſt meine Art nicht, vornehme Kunden auf eine unhöfliche Weiſe zu attakiren und wenn ich worin fehlen ſollte in der gehörigen Subordination, ſo bitte ich, mir es als einer armen, unwiſſenden Frau nicht übel zu deuten."

Foulon ſchien beſänftigt durch dieſe Erklärung. Er ſtreckte ſich wieder, wie früher, auf die Stühle hin und ſagte in einem nachläſſigen Tone:

„Was ich von dir wiſſen will, alte Höllenbraut, iſt eigentlich eine Kleinigkeit, eine wahre Bagatell, die ein Anfänger in der Wahrſagerkunſt löſen kann. Ich will dir ſagen, wie die Angelegenheit ſteht. Ich bin verliebt — nein, nein!“ lachte er dazwiſchen, „ich bin nicht verliebt, wenigſtens nicht in ein Frauenzimmer, nur in ihr Geld und Gut, bei dem ich dann ihre Jugend und ihre paſſable Figur mit in den Kauf nehme. Ein franzöſiſcher Generalcommiſſar kann gar nicht verliebt ſeyn, er hat nur immer daran zu denken, wie er zu dreierlei Dingen kommt, erſtlich zu Geld, zweitens zu Geld und drittens wieder zu Geld.“

Foulon, der, wenn er in dieſen Augenblicken ganz Herr ſeiner ſelbſt geweſen wäre, der Frau Rudhard ſeine Geſinnungen nicht ſo offen an den Tag gelegt haben würde, belachte laut ſeinen Witz. Im kleinen Nebengemache herrſchte unter den zwei Lauſcherinnen eine völlige Stille und die geſpannteſte Aufmerkſamkeit. Agathe hatte Julien angeſtoſſen; dieſe beantwortete die Mahnung nur mit einem raſchen Gegendrucke, ſie war ganz Auge, ganz Ohr für das Ereigniß, deſſen Zeuge ſie auf eine ſo wunderliche Weiſe geworden war.

„Verziehe der gnädige Herr nur ein kleines Augenblickchen, ein unbedeutendes Sekündchen!“ hob Frau Rudhard ſo ungemein mild an, daß der Ton ihrer ſonſt rauhen Stimme zu einem kaum verſtändlichen Liſpeln wurde. „Ich will nur die Vorrichtung zu meiner magiſchen Operation treffen, zu der, die ich das künſtliche Manöver zu nennen pflege.“ Bei dieſen Worten zog ſie unter der Decke des Tiſches, die vielleicht noch manches Werkzeug ihres geheimnißvollen Apparats verbarg, einen kleinen Hohlſpiegel hervor, den ſie vor ſich niederlegte. „Dieſer Spiegel, der um Mitternacht in der Tag- und Nachtgleiche aus edeln Metallen gegoſſen iſt,“ fuhr ſie dann fort, „läßt ſich von niemanden commandiren, wie von mir. Andre Leute erblicken nur ſich ſelbſt darin, vor meinen Augen aber marſchiren die Gedanken anderer, ihre künftigen Schickſale, ihre Victorien und Malheure vorüber. Während Ihr ſprecht, gnädiger Musje, brauche ich nur all mein Sinnen und Trachten auf Euch zu richten und dabei unverwandt in den Spiegel zu blicken, als wollte ich ihn durch und durch ſehn. Je mehr Ihr redet, deſto deutlicher wird mir Alles. Ich ſehe, was Ihr im Sinne habt, ich erkenne Alles was ich wiſſen will und kann Euch dann auf ein Haar ſagen, was Ihr wiſſen wollt. Darum ſeyd nur ſo gut, gnädiger Musje, und ranzionnirt Euere Lippen ganz und gar, damit ich recht deutlich Alles wahrnehme, was Euch betrifft."

„Sie iſt klug, wie die Schlangen," ſagte Julie ihrer Freundin in's Ohr. „Jetzt erſt lerne ich ſie recht kennen; ich hätte nicht geglaubt, daß dieſe alltäglichen Geſichtszüge eine ſolche Schlauheit verdeckten."

„Thue, was du willſt, Alte," rief indeſſen Foulon, „aber hüte dich, mich täuſchen zu wollen! — Alſo ich ſagte dir, daß ich gern das

Geld eines ſchönen Mädchens heirathen möchte, ber das ſagte ich dir noch nicht, daß ſie eine Geheimerathstochter iſt und daß ich aus ihrem Benehmen nicht recht klug werden kann, ob ſie, wenn ich um ſie werbe, ja ſagt oder nein. Freilich kümmert mich das am Ende nicht groß, enn ein franzöſiſcher Generalcommiſſar hat Mittel in Händen, ſelbſt das Herz der ſprö-eſten Schönen ſich geneigt zu machen; aber ich möchte gern in dieſer Sache einen Eclat vermeiden, ich möchte gern auf einem guten Fuß mit dem Alten bleiben, der mir in andern Din-en noch ſehr nützlich ſeyn kann. Darüber ſollſt u mir nun Aufſchluß geben, alte Hexe, und wenn du das aus deinem Spiegel herausſiehſt, o ſollſt du die Ehre haben, das Porträt Seiner Majeſtät, Ludwig des Fünfzehnten, in Gold u empfangen.“

„Iſt das Mädchen tugendhaft, das Ihr meint?“ fragte die Rudhard, während die bisherige Süßlichkeit ihrer Stimme ſchon bis u der halben Rauhheit ihrer gewöhnlichen Rede ich herabſtimmte; ſie ſchlug dabei kein Auge von dem Spiegel empor, der ihre Blicke ganz und gar zu feſſeln ſchien.

„Ma foi, ich weiß es nicht!“ antwortete im Tone der höchſten Gleichgültigkeit der Franzoſe. „Die Leute ſagen es; ich verſtehe mich nicht darauf.“

„Unverſchämter!“ ſagte entrüſtet Julie, die kaum Faſſung genug behielt, ſich nicht in ihrer Verborgenheit zu verrathen.

„Dann bekommt Ihr ſie nicht!“ fuhr Frau Rudhard jetzt mit dem ganzen Ungeſtüm ihrer natürlichen Rauhheit heraus, die, plötzlich entfeſſelt, ihr Recht im vollen Maaße behauptete. „Sie nimmt Euch nicht und überhaupt Ihr bekommt ſie auch nicht,“ ſprach ſie in einer Haſtigkeit und einem Rednerfluſſe, der dem erſtaunten Foulon nicht geſtattete, ſie zu unterbrechen, weiter. „Ich ſehe das Mädchen hier in meinem Spiegel. Ich ſehe ſie ſo deutlich, daß ich Euch ein Bild von ihr entwerfen kann, ſo ſicher, wie der große Friedrich den Plan von einer Bataille. Sie iſt groß und ſchlank gewachſen. Ihre Geſichtszüge ſind regelmäßig und edel; in der linken Wange trägt ſie ein Grübchen und im Kinn auch eins. Sie hat braune Haare, ſie pudert ſie faſt gar nicht, weil ſie der lieben Natur ihr Recht laſſen will. Ihre Augen ſind dunkel, lebhaft und verſtändig. Die pure Gutmüthigkeit ſieht aus dem hübſchen Geſichtchen und ihre Stirn iſt ſo glänzend weiß, wie die Unſchuld. Deshalb bekommt Ihr ſie auch nicht. Denn es mag nun einmal jetzt bunt durcheinander gehn in der Welt, wie in einem Scharmützel zwiſchen Heiden und Croaten, ſo iſt der liebe Gott doch viel zu gerecht dazu, ein ſo rechtſchaffenes Kind in's gänzliche Malheur zu ſtürzen, das heißt, auf Euern Bagagewagen zu ſetzen, in dem Ihr nur Schlechtigkeit, geſtohlenes Gut und Blutſchuld mit Euch führt. So ſpricht die Frau Rudhard, ſo iſt es die gute Wahrheit und die lieſt ſie all hier aus dem Spiegel weg."

Die Wahrſagerin war in ein außerordentliches Feuer gerathen. Wahrſcheinlich hatte ſie die Stärkung, die ſie, ehe Foulon eintrat, zu ſich genommen, nicht gehörig ermeſſen, ſie hatte den Muth, mit dem ſie in die „Affäre“ gehn wollte, zu ſehr erhöht, ſo daß er jetzt in Verwegenheit überging und alle gehäſſigen Gefühle, die ſie gegen den Feind des Vaterlandes hegte, im Vollerguſſe ihre Dämme durchbrechen ließ. Sie mußte nur einige Augenblicke Odem ſchöpfen. Sie war noch nicht zu Ende, ſie ſammelte alle Kräfte, um noch einen recht erfolgreichen Angriff auf den Feind zu machen. Foulon konnte ſich nicht von ſeinem Erſtaunen erholen, daß ein Weib, die er einer Bettlerin gleichſchätzte, ihn auf eine ſo unerhörte Weiſe zu beleidigen wagte. Er ſaß halb aufrecht auf dem Lager, das er ſich aus den zwei Stühlen gebildet hatte, er ſah mit gläſernen, ſtarren Augen, wie träumend, auf die Frau, er ſchien ſich noch nicht überzeugen zu können, daß das, was ihm begegnete, Wirklichkeit ſey.

Agathe hatte indeſſen, als Frau Rudhard diejenige beſchrieb, welche ſie als den Gegenſtand von Foulons Bewerbung im Spiegel zu ſehn vorgab, die Freundin gezupft und dieſer zugeflüſtert:

„Sie muß dich kennen, liebe Julie! Sie malt dich ganz, wie du biſt. Sie vergißt ſelbſt die ſchönen Grübchen in Mund und Wange nicht, ſie weiß ſogar, daß du den Puder nicht liebſt.“

„Sie iſt werth, daß man ſie in Gold faßt, die Frau Rudhard!“ erwiederte leiſe Julie. „Ihr Spiegel trifft die Wahrheit auf's Haar, aber nicht der, den ſie vor ſich liegen hat, ſondern der, den ſie dem Foulon vorhält. Doch ſtill! Sie regt die Lippen auf's Neue, Foulons Strafgericht iſt noch nicht aus.“

In der That legte ſich Frau Rudhard in dieſem Augenblicke mit beiden Armen vor auf den Tiſch, ſah den Franzoſen mit funkelnden Augen durch die Brille ſtarr an und begann wiederum in der vorigen Heftigkeit und in einem noch nachdrücklichern Tone:

„Die Frau Rudhard hat Euch nun geſagt, was nicht aus Euch wird, jetzt will ſie Euch aber auch offenbaren, was aus Euch wird. Dazu braucht ſie nicht in den Spiegel zu ſehn, das kann ſie von Euren Geſichtszügen ableſen.

Vielleicht gefällt's Euch nicht und Ihr allarmi
Euch darüber, aber die Frau Rudhard ha
ſchon mehr als einen Allarm erlebt und doc
die Courage nicht verloren. Hört mich au
merkſam an, denn ich will Euch den Vo
hang von Eurer Zukunft ziehen und ſie Euch
deutlich zeigen, wie man die Exequirung ein
Delinquenten ſieht, wenn man nur drei Schrit
vom Hochgerichte ſteht. Ihr werdet noch fern
ſtehlen, wie Ihr bisher geſtohlen habt. I
werdet fortfahren, die Menſchen zu ſchinde
den Armen das Mark auszuſaugen, die Woh
habenden arm zu machen. Euerm König we
det Ihr einen Theil vom Diebſtahle geben, zw
Theile werdet Ihr aber für Euch behalten. I
werdet lügen, betrügen, mißhandeln und, wen
es Euer Vortheil iſt, ſelbſt morden. Kurz
iſt keine Schändlichkeit, keine Grauſamkeit un
Niederträchtigkeit, die Euch zu ſchändlich,
grauſam oder zu niederträchtig wäre. I
glaubt, Ihr ſäßet in der Victorie, aber d
Henker mit dem Strick lauert hinter der Vict
rie. Wenn Ihr das geſtohlene Gut verpraß

wenn Ihr im Wohlleben ſchwelgt, wenn Ihr Euch in Euerm Paris der Abſcheulichkeiten rühmt, die Ihr an den armen Deutſchen begangen, dann erwacht plötzlich der liebe Gott aus ſeiner Langmuth, die himmliſche Trompete erklingt, ſeine Schwadronen rücken in's Feld und einer der erſten, dem ſie den Garaus machen, ſeyd Ihr, gnädiger Musje!"

Von Wort zu Wort hatte ſich das Feuer der Frau Rudhard vermehrt. Zuletzt hatte ſich ein bittrer Hohn in ihre Rede gemiſcht.

„Mir den Garaus machen?" ſagte jetzt mit verhaltener Wuth Foulon. „Wie, auf welche Weiſe?"

„Am Galgen!"*) erwiederte kalt und ſtark die Wahrſagerin. Zugleich erhob ſie ſich von ihrem Sitze und ſah den Franzoſen unerſchrokken an. Sie ſtand mit beiden Händen auf Tiſch geſtützt, ſie ſchien durch die Anſtreng erſchöpft und ihre Arme zitterten.

---

*) Der Name und die Perſon Foulons ſind nicht erdichtet. Er war wirklich Generalcommiſſar in einem der von den Franzoſen, während des ſiebenjährigen Krieges, eroberten Länder, ſaugte dieſes mit ſyſtematiſcher Grauſamkeit aus und ſtarb, als eins der erſten Opfer der franzöſiſchen Revolution von 1789, an der Laterne.

„Das koſtet dir das Leben, alte He ſchrie außer ſich der Generalcommiſſar. ſprang auf, er faßte mit der Hand nach Griffe des Degens. Seine Wangen bran in der dunkeln Gluth des heftig erregten Z aus ſeinen kleinen, ſtechenden Augen ſprüh Blitze auf die wehrloſe Frau. Seine W die keine Grenzen mehr zu kennen ſchien, Erregtheit, in die ihn der Genuß geiſtiger tränke ohnehin verſetzt hatte, bedroheten Wahrſagerin mit der augenſcheinlichſten Ge Schon war Foulons Degen gezückt, öffneten ſich die Lippen der beiden lauſche Mädchen zum Angſt- und Hülfegeſchrei; plötzlich ein alter Freund der Frau Rudh der bisher von niemanden beachtet worden, ihr Beſchützer auftrat und der ganzen Lage Dinge eine andere Geſtalt gab.

Wir haben ſchon früher, als wir die gebungen beſchrieben, unter denen wir die S ſalsdeuterin fanden, des Katers gedacht, der behaglich und ſchnurrend ſeinen Platz an ihrer Seite eingenommen, und bis jetzt ruhig und ohne eine Störung zu veranlaſſen, behauptet hatte. Als aber die Umſtände ſich plötzlich veränderten, als er die feindſeligen Abſichten erkannte, die der Franzoſe gegen ſeine Gebieterin richtete, als deſſen blanker Stahl klirrend aus der Scheide flog, als er ſelbſt mit wilder Gebehrde gegen Frau Rudhard vortrat: da ließ ſich mit einemmale der Kater in verwegnen, zornigen Tönen vernehmen, im Nu hatte er ſich mit einem gewaltigen Sprunge von der Erde auf den Tiſch verpflanzt, mit funkelnden Blicken, mit hochgekrümmtem Rücken, emporgeſträubtem Haare und hoch erhobenem Schweife ſtand er drohend da: in einer Stellung, wie ſie nur die Ergrimmung eines in ſeinen theuerſten Gefühlen gereizten Katers zeigen kann. Foulon hätte erſt mit ihm einen Strauß beſtehen müſſen, ehe er die Strafe, die er der Alten zudachte, in Ausübung gebracht hätte. Das erhitzte Angeſicht der Frau Rudhard, mit der großen Brille auf der keinesweges wohlgeformten Naſe, ihr und des Katers gleichmäßige Hinſtarren auf den wüthenden Franzoſen, da ganze Bild der Zurüſtung zu dem ſeltſamſte Streite von der Welt, war bei aller Beängſtigung, die es erregen mußte, doch auch zugleic im höchſten Grade komiſch.

An der Lächerlichkeit des Schauſpiels ſche terte Foulons Wuth. Die Weinlaune gewan den Sieg über den Weinzorn. Er warf de Degen in die Scheide zurück und brach in ei unmäßiges Gelächter aus. Bald betrachtete e den pruſtenden Kater, der ſeine drohende Stellung nicht aufgab, bald das glühende Angeſich der Frau Rudhard. Die luſtige Stimmung welche das wunderliche Bild in ihm erregte ſchien kein Ende nehmen zu wollen. Als es ih nach einiger Zeit gelang, das Gelächter, z dem er immer wieder auf's Neue veranlaß wurde, zu unterdrücken, betrachtete er noch einige Augenblicke ſchweigend die Gruppe un ſagte dann:

„Diable! Das Thier iſt geſcheidter, als ich

Es hat mich von einer Thorheit zurückgehalten, die mir ein unauslöſchliches Ridicül angehängt haben würde. Mein Degen beſudelt mit dem Blute einer alten Hexe, einer unverſchämten Betrügerin, eines Weibes, das als Quackſalberin und Krankheitsbeſprecherin in der ganzen Statd bekannt iſt! Ma foi, ich hätte mich blamirt vor allen Leuten von Ehre! Aber du, Alte,“ wandte er ſich mit ſcharfer, warnender Stimme zu der Wahrſagerin, „hüte dich, gegen irgend jemand dich deiner Kühnheit zu berühmen! Du kennſt den Foulon genau, das haben deine Reden bewieſen, aber aus dieſer Kenntniß ſeines Weſens kannſt du auch abnehmen, was dich erwartet, wenn du gegen ſeinen Willen handelſt. Dieſesmal verdankſt du dein Leben der Tapferkeit deines Schooßthieres, ein zweitesmal rettet dich niemand. Da nimm dieſes Geld! Kauf' deinem Kater Zuckerbrod dafür! Er hat es reichlich um dich verdient!“

Bei dieſen Worten warf er ein Goldſtück auf den Tiſch. Dann ging er mit feſterm Schritte der Thüre zu, als er gekommen war.

Jetzt erſt ſchien der Eindruck, welchen die Offe
barungen der Frau Rudhard auf ihn g
macht hatten, zu einer ernſtern Erkenntniß
ihm zu gelangen. So ſehr auch Foulon ſi
das Anſehn eines aufgeklärten Mannes, ſelb
eines Freigeiſtes zu geben bemüht war, ſo wur
ſeine Seele doch von dem Glauben an Träum
Ahnungen und Vorherſagungen beherrſcht.
entfernte ſich mit beunruhigenden, unheimlich
Gefühlen; daß ein elendes Weib, wie di
Frau Rudhard, den Muth beſeſſen hat
ihm die Größe ſeiner Schandthaten zu enthi
len, ihm den ſchimpflichen Tod des Verbreche
zu verkündigen, das dünkte ihm gewiſſermaß
die Wahrheit ihrer Prophezeihungen zu verbi
gen. Er dachte mit Bitterkeit, mit einem Re
zur Nachſucht an ſie zurück.

Als der Franzoſe das Zimmer verlaſſen hat
blieb Frau Rudhard noch in ihrer aufgeri
teten Stellung, der Kater bewegte ſich nicht a
ſeiner drohenden Poſition auf dem Tiſche,
ſchien auf die etwaige Rückkehr des Feindes g
rüſtet bleiben zu wollen. Statt deſſen ab

trat der verwachſene Knabe herein und meldete ſeiner Herrin, daß noch zwei junge Frauenzimmer draußen ſeyen, welche eine Unterhaltung mit der Wahrſagerin wünſchten.

„Nein, Lucian!“ antwortete mit ſchwacher, erſchöpfter Stimme Frau Rudhard. „Heute kann ich niemand mehr ſehn, heute bin ich nicht im Stande, noch ein Mannöver vorzunehmen. Die Affäre mit dem Franzoſen war zu ſtark, der „ſchwarze Huſar“ hat mich zu weit fortgeriſſen in's Feuer, ich muß mich hüten vor ihm, der Burſche wird mir zu gewaltig. Aber du hätteſt ihn ſehn ſollen, Lucian, wie er ſich vor mir zurückzog in die Retranchements, wie er vor dem Murner Chamade ſchlug, wie er endlich zur Retirade griff: der welſche Blutſauger! Nun, er vergißt die Frau Rudhard ſo bald nicht, deſſen bin ich gewiß. Er wird von ihr träumen, von der verlorenen Braut, von den mißhandelten Menſchen und vom Galgen. Der ſteht ihm ſo deutlich auf der Stirn gezeichnet, wie dem Cain das Zeichen des Brudermordes. Wenn er Schlimmes gegen mich im

Hinterhalte hat und ſich nicht ſcheuet, eine alte Frau zu attakiren, ſo muß ich mich drein ergeben. Das Geld nimm und trag es morgen in's Waiſenhaus. Ich mag das Geld nicht, an dem die Thränen und das Blut der Armuth klebt. Ich habe eine Victorie gefeiert, aber die Victorie liegt mir ſchwer in allen Gliedern."

Sie ſank matt in ihren Seſſel zurück. Der Kater glaubte es ſich nun erlauben zu dürfen, den Platz auf ihrem Schooße einzunehmen, wo er mit allen zärtlichen Liebkoſungen, welche ſeiner Herrin die Dankbarkeit eingab, empfangen wurde.

„Es iſt eine wackere Frau!" ſagte Julie, indem ſie ſich mit der Freundin aus ihrem Lauſchwinkel zurückzog. „Es ſoll ihr Schade nicht ſeyn, daß ihre Redlichkeit das Geld des erbärmlichen Foulon verſchmäht."

Julie hatte ſich mit einem Theile ihrer Sparpfennige verſehn. Sie nahm ein Goldſtück von dem Werthe desjenigen, welches Frau Rudhard dem Waiſenhauſe beſtimmt hatte, und ſchob es unter ein Geſangbuch, das auf dem

Tiſchchen vor dem Bette lag. Dann traten die beiden Freundinnen mit ihrer Begleiterin, die indeſſen in einen leichten Schlummer verſenkt geweſen, auf den Vorplatz, wo ſie der Knabe der Frau Rudhard empfing und ſie mit vielen Entſchuldigungen, daß ſeine Meiſterin wegen Unwohlſeyn ſie heute unmöglich empfangen könne, zur Hausthüre führte.

„Ich bin ganz zufrieden mit dem, was wir geſehn und gehört haben;“ ſagte Julie zu ihrer Freundin, als ſie durch das ſtille Fiſchergäßchen ſchritten. „Ich kenne nun die Abſichten des ſchändlichen Foulon genauer, ich kann nun überlegen, wie ich mein ferneres Benehmen gegen ihn einrichte. Du haſt wunderliche und merkwürdige Dinge über deine Jungfer Stiefſchweſter erfahren, du kannſt im Nothfalle die Aufmerkſamkeit der Verwandten auf den Herrn Chevalier lenken, dem ich nicht viel Gutes zutraue. Was wollten wir mehr verlangen? Uns hätte Frau Rudhard, wie ich ſie nun kenne, wahrſcheinlich die Dinge geſagt, die ihr Menſchenkenntniß und vielleicht auch die Kenntniß

unſerer Perſonen, die ihr nicht fehlen mag,
gegeben hätte. Von höherm Wiſſen, von e
Prophezeiungsgabe kann hier nicht die R
ſeyn. Ich habe genug, ich bin vollkommen
frieden mit der Frau Rudhard.“

## Dreizehntes Kapitel.

> Doch ſiehe! da ſtehet ein winziger Wicht,
> Ein Zwerglein ſo zierlich mit Ampelen-L
> Mit Rednergeberden und Sprechergewicht
> Zum Fuß' des ermüdeten Grafen.
>
> Göth

Julie und ihr Dienſtmädchen begleit
Agathen bis an ihre Wohnung. Als ſie
dem freien Platze vor dem Kunſthauſe anla
ten und dieſes im Glanze des Mondes, der
ihnen in den engen Gäßchen, die ſie bis
durchſchritten, verborgen, vor ſich liegen ſa
konnte Julie dem wunderlichen Eindruck,

die dunkle, ſich in ſeltſamen Verhältniſſen am Himmel ſcharf abgränzende Steinmaſſe auf ſie machte, nicht widerſtehen. Dieſe vielen Spitzen und Winkel, dieſe Thürmchen und Einſchnitte, die mächtig hohen Fenſter, welche die Höhe der Gemächer anzeigten, die mannichfaltigen, hervorſpringenden Ecken in der weit ausgebreiteten Maſſe des Daches, auf der ſich die hochgewölbte Kuppel mit ihrem kleinen Thürmchen erhob, deſſen viele Glasfenſter, vom Monde durchleuchtet, es wie eine vom Himmel herabſchimmernde Laterne erſcheinen ließen: Alles gab dem Gebäude etwas Fremdartiges, aus einer frühern Zeit Herſtammendes, aus der kein lebender Zeuge mehr ſein Entſtehen verkündigen konnte.

„Ich muß geſtehen,“ hob Julie an, indem ſie die Freundin veranlaßte, an der Stelle, wo ſie ſich befanden, zu verweilen, „daß ich nicht ſo ruhig, wie du, Agathe, in dem alten, weiträumigen Hauſe wohnen würde. Wenn ich es betrachte, wie es ſich jetzt in auffallenden Formen darſtellt, in ſeltſamen Verhältniſſen des

Aeußern, die auf ebenſo ſeltſame Verhältniſſe des Innern ſchließen laſſen, wenn ich der langen, öden und düſtren Gänge gedenke, in deren Dämmerung wir uns als Kinder mit ſüß ſchaurigen Empfindungen ſo oft ſpielend umhertrieben, der mächtigen Marmorgeſtalten, die ich im Geiſte oft von ihren Piedeſtalen zu uns herabſchreiten ſah, der ausgeſtopften wilden Thiere, denen meine reizbare Phantaſie Leben gab, der häßlichen, gelben Wachsfiguren, die, wenn ich meine Blicke auf ſie heften mußte — und ſie bannten dieſe unwiderſtehlich — ſich aufzurichten, die Arme nach mir zu erheben, ihre Augen drohend auf mich zu heften ſchienen; dann ergreift mich ein unheimliches Gefühl und ſo ſtark und ruhig ich vielleicht in wirklichen Gefahren des Lebens ſtehen kann, ſo kindiſch und muthlos würde ich den Bildern meiner aufgeregten Phantaſie gegenüber erſcheinen. Ich habe dir ſchon oft die Ruhe, die friedliche Stille deines Gemüthes beneidet, Agathe! Dein Herz iſt nichts weniger, als kalt, du biſt empfänglich für die Freude, wie für den Schmerz, du haſt ein Lächeln für jene, du haſt Thränen für dieſen; aber deine Sanftmuth, die Schüchternheit deines Charakters gibt beiden etwas Anmuthiges, was wenige Menſchen, wenige Mädchen beſitzen. Du biſt Herrin über deine Phantaſie und darin liegt dieſe ſtill wirkende Kraft. Bin ich einmal erregt, laſſe ich es ſo weit kommen, daß die Heiterkeit, die ich oft zum Weilen zwingen muß, ſich von mir wendet; dann bin ich auch überzeugt, daß in Unglücksfällen, die mir Gottlob noch fern geblieben ſind, meine Phantaſie mich zu einem excentriſchen, gewagten, vielleicht mein Verderben herbeiführenden Schritt hinreißen könnte."

Sie ſeufzte leiſe bei dieſen Worten. Sie dachte an ihr Verhältniß zu Julius, an den ſtreng ausgeſprochenen Widerwillen ihres Vaters gegen eine Verbindung mit dem geliebten jungen Manne, an die Möglichkeit, daß ihre unglückliche Liebe einen ſo herben Charakter annehmen könne, daß ſie ſich zu einer jener excentriſchen Maßregeln durch ihre Phantaſie verleiten laſſe. Wir haben Julien bisher beſonnen und ſtark geſehen, allein die Verſuchungen, die ihren Geiſtes- und Seeleneigenſchaften gefährlich ſeyn konnten, waren ihr auch noch fern geblieben. Sie war verſtändig genug, ihre Schwäche zu erkennen, ſie war deshalb immer gegen ſie gerüſtet, gegen ſie auf ihrer Hut.

„So viel iſt gewiß,“ ſagte jetzt Chriſtiane, die während der Rede ihrer Gebieterin das dunkle Gebäude mit einer Miſchung von Furcht und Neugierde betrachtet hatte, „daß es in dem alten Hauſe umgeht. Solche Häuſer mit langen düſtern Gängen, vielen unbewohnten Zimmern und tauſend Eckchen und Winkelchen unter dem Dache ſind ganz gemacht zu einem ungeſtörten und plaiſirlichen Aufenthalt für Geſpenſter. Mein Großvater ſelig hatte eine Muhme ſelig, die in ihren frühern Jahren, wo das Haus noch eine Schule für vornehme Junker von Adel war, darin diente. Die wußte Wunderdinge von dem Spukgeſindel zu erzählen, das in dem Hauſe umherwanderte. Die Muhme war mit der Reinigung der Gänge und Zimmer beauftragt und da fand ſie denn oft noch die

Mitternachtsſtunde allein wach in dem ſchaurigen Gebäude. Sie war eine couragirte Perſon, denn ihr Vater war Feldwebel geweſen. Wandelte ſie es aber denn doch einmal an in ihrer Einſamkeit, wie eine Schwachheit, ſo ließ ſie den Beſen deſto wackerer handthieren, ſo fegte ſie deſto eifriger mit dem Scheuerlumpen umher und ſtimmte dabei ein munteres Soldatenlied an, wie vom „Prinz Eugen, der edle Ritter“ oder „Guſtav Adolph, Schwedenkönig, Du biſt viel, der Tilly wenig!“ Genug ſie that Alles, um ſich den Muth zu erhalten, aber eben damit —“ ſetzte Chriſtiane vertraulicher und leiſe hinzu — „lockte ſie die Geiſter herbei.“

Chriſtiane hielt inne, als wolle ſie durch eine Fortſetzung ihrer Erzählung die beiden Mädchen nicht etwa beunruhigen oder vielleicht die im nahen Kunſthauſe noch waltenden ſpukhaften Mächte aufreizen. Julie und Agathe aber, die ſich von den angenehmen Schauern ergriffen fühlten, welche ſie in ihrer Kindheit bei der Anhörung eines Mährchens empfunden hatten, drangen in ſie, ihnen die ganze wunderbare Begebenheit mitzutheilen, die um ſo größeres Intereſſe für ſie hatte, da der Schauplatz vor ihren Augen lag, da dieſer in den Wechſeln, welche der Schein des Mondes, die Schatten des Abends ihm verliehen, einen romantiſchen Charakter beſaß, der die Begierde nach einer ſolchen Erzählung vermehren, ihren Eindruck erhöhen mußte.

„Wenn die Mamſells es abſolument befehlen,“ begann auf ihre wiederholten Aufforderungen Christiane auf's Neue, „ſo will ich's Ihnen denn erzählen, genau mit den Worten, wie es mir mein Großvater ſelig, als ich noch ein Kind war, erzählt hat. Er war ein redlicher Mann, der nie eine Unwahrheit ſagte, bis auf ein einzigesmal, wo ihn ſeine Frau ſchmälte, weil er im Bierhauſe geweſen war, er es aber kecklich ableugnete aus purer Liebe zum Frieden. Das war eine wunderliche Geſchichte und wenn ich daran denke — “

„Bleib Sie bei Ihrer Spukgeſchichte!“ fiel Julie raſch der redſeligen Magd in's Wort, der es erging, wie manchem gelehrten Autor, der über die Noten den Text vergißt. „Wir wollen hören, was Ihre Muhme im Kunſthauſe, aber nicht was Ihr Großvater im Bierhauſe erlebte.“

„Richtig, Mamſell! Da liegt der Treffer;“ verſetzte die alte Magd. „Die Muhme war alſo auch einsmal um Mitternacht in dem alten Hauſe dort noch mit Fegen und Scheuern beſchäftigt. Ihr Beſen flog munter hin und her, ihr Scheuerlappen verfehlte kein Winkelchen. Als der erſte Schlag der Mitternachtsglocke erſchallte und durch die weiten Gänge dröhnte, begann ſie, wie gewöhnlich, mit klarer, durchdringlicher und ſchmetternder Stimme ihr Lieblingslied zu ſingen:

Prinz Eugen, der edle Ritter,
Wollt' dem Kaiſer liefern wieder
Stadt und Feſtung Belgerad.

Kaum war ſie bei der Stadt und Feſtung Belgerad angelangt, ſo hörte ſie ein ſeltſames Geräuſch hinter ſich, ein wunderliches Kichern und Lachen, wie von ganz kleinen Kindern.

Meines Großvaters Muhme war nicht ſchwach genug, davor zu erſchrecken. Sie erhob ihre Stimme noch gewaltiger und lauter und ſchielte unter dem Arm, der den Beſen hielt, hindurch nach der Stelle hin, wo ſich das Kichern und Lachen bemerkbar machte. Sie bemerkte nun auch in dem ſchwachen Lichte, das die in ziemlicher Entfernung befindliche Lampe verbreitete, daß ſich irgend etwas da regte, herumhuſchte und krabbelte. Mäuſe waren es nicht, denn das Lachen wurde vernehmlicher, ſie glaubte ſogar feine Menſchenſtimmen zu hören, die unter einander ſprachen, aber was ſie wollten, konnte die Muhme nicht verſtehen. Das Herz fing ihr an zu klopfen, allein das Lied vom tapfern Prinzen Eugenius, das ſie fortſang, erkräftigte auch ihren Muth. „Wenn ich euch nur beim Lichte habe," dachte ſie, „und deutlich ſehen kann, was eigentlich hinter euch ſteckt, ſo findet ſich das Uebrige ſchon!" Sie ſchritt nun, immer ihren Beſen rüſtig führend und dazu ſingend, der Lampe, die auf dem Boden ſtand, näher. Wie ſie vermuthet hatte, ſo geſchah es. Die kichernden, lachenden und krabbelnden Weſen folgten ihr auf dem Fuße. Sie hatte ſie bald ſo weit, daß der volle Schein des Lichtes auf ſie fiel und jetzt ſah ſie auf dieſelbe unbemerkte Weiſe, wie vorher, unter dem Arme durch hinter ſich. Aber der Beſen entfiel ihrer Hand und ihr Lied verſtummte, als ſie nun gewahr wurde, daß ſie es mit übernatürlichen Weſen, mit Geiſtern zu thun hatte. Sie erkannte zwei kleine Geſtalten, jede ein Paar Hände hoch, ein Männchen und ein Weibchen, die über ihren Geſang ſehr erfreut ſchienen und nach ſeiner Melodie mit einander tanzten. Die kleinen Figürchen waren nach altfränkiſcher Weiſe angekleidet, aber in koſtbarem Sammet und Seide und ihre Kleidchen waren mit Gold und Perlen geſtickt. Die Muhme ſtand mit offenem Munde da, zitternd an Arm und Bein und wußte nicht, was ſie thun und was ſie ſagen ſollte. Der Prinz Eugen kam ihr wieder in den Sinn und ſie dachte daran, wie oft ihr das kräftige Lied Courage gegeben in der Mitternachtsſtunde und wollte es wieder anſtimmen, aber, ſo ſehr ſie ſich auch anſtrengte, ſo war ſie doch nicht im Stande einen Ton hervorzubringen. Da kletterte eins von den winzigen Weſen, das Männlein, mit unbeſchreiblicher Geſchwindigkeit an dem nahen Thürpfoſten in die Höhe, ſo geſchickt wie ein Mäuschen, und ſagte, indem es ſich dem Angeſichte der Muhme gegenüber anklammerte, mit einer ſehr feinen Stimme, welche die Muhme nur in ſolcher Nähe vernehmen konnte: „Fürchte dich nicht, Jungemagd! Wir ſind von guter Natur und thun Niemand etwas zu Leid. Du haſt gewiß ſchon von den Wichtelmännchen gehört und zu dieſem Volke gehören wir. Wir ſind in dieſes Haus gezogen, als der erſte Grundſtein gelegt war und haben es ſeitdem nicht wieder verlaſſen. Am Tage ſieht uns niemand und nur in der Adventzeit iſt es uns erlaubt, in der Nacht aus unſrer Unſichtbarkeit hervorzugehen. Aber auch dann hüten wir uns vor den Menſchen. Sie ſind zu rauh, wild und ſtürmiſch für unſer zartes Weſen. Wir bringen ihnen Glück, wo wir in ihrer Nähe hauſen, aber wir wünſchen nichts dafur, als daß ſie uns ungeſtört laſſen. Zu dir hat uns dein lieblicher Geſang, dem wir lange ſchon unſichtbar zugehört, hingezogen. Wenn wir dich ſingen hörten, ſo war es immer ein Feſt für uns und du hatteſt oft Tauſend von uns zu deinen Zuhörern, ohne es zu wiſſen. Heute aber kommen wir noch außerdem, als eine Geſandtſchaft von unſerm Könige: meine Frau und ich. Er gibt ſeiner jungen Gemalin, die heute gerade tauſend Jahre alt iſt, ein Feſt und da läßt er dich bitten, es durch deinen Geſang zu verſchönern. Dein Schaden ſolls nicht ſeyn, wenn du auch den Nutzen erſt nach einiger Zeit in Hochzeit und Hausweſen gewahr wirſt. Komm mit, Jungemagd, wir wollen dich führen! Aber kein Wort darfſt du ſprechen im Königsſaale, nur ſingen und wieder ſingen, bis man dir winkt, daß es genug iſt.“ Die Muhme war nach und nach bei dem genauern Anblicke des kleinen Mannes von ihrer erſten Angſt wieder zu ſich gekommen. Er war recht lieblich anzuſehen, hatte klare freundliche Aeuglein und gutmüthige, lächelnde Mienen. Das Lob, welches er der nächtlichen Sängerin über ihren Geſang ertheilt, hatte ſchon eine ſehr wohlgefällige Wirkung auf ſie hervorgebracht, als nun aber gar das Wichtelmännchen auf eine baldige Hochzeit anſpielte, die ihr zum Glück aus der Gefälligkeit, die man von ihr verlangte, erwachſen könne, da verſchrieb ſie ſich den kleinen wunderbaren Geſchöpfen mit Leib und Seel. Sie hatte einen Schatz, der war Bierbauer, aber ſehr zurückgekommen in ſeiner Handthierung. Die Hoffnung dieſen zu heirathen, die ſie ſchon mit ſchwerem Herzen aufgegeben hatte, machte ſie ſo verwegen, in das Begehren der Geiſter einzuwilligen. Dann hatte ſie auch ſeit ihrer Kindheit von den Wichtelmännchen, von denen die alten Leute ſo viel zu erzählen wußten, nur Liebes und Gutes gehört: wie ſie Kranken auf wunderbare Weiſe geholfen, wie ſie Armen geheimnißvoll manchen Pfenning ins Haus gebracht. Genug, die Muhme entſchloß ſich, zu folgen! Da führten ſie das Männchen und das Frauchen durch ein Thüre in der Wand, die ſie nie bemerkt hatte, eine ſchmale Treppe hinab. Die Treppe mochte wohl die ganze Höhe des Hauſes hinab und ſelbſt noch bis unter die Keller gehen. Ein andres hätte wohl angefangen, wieder die Courage zu verlieren und zu zittern, aber meines Großvaters ſelig Muhme blieb ſtandhaft und dachte immer an die Hochzeit, an ihren Bierbrauer und an den Prinzen Eugen. Sie gelangten endlich ans Ende der Treppe und kamen nun in einen engen gewölbten Gang. Die Muhme hörte ein ſeltſames Geraſchel und Gehaſpel in der Nähe, aber ſie ſah nichts. Da ermahnte ſie das Wichtelmännchen, ihre Lampe, die ſie mitgenommen hatte, in den Gang niederzuſtellen und nun den Gedanken recht feſt zu halten, daß ſie kein Wort ſprechen, ſondern nur ſingen dürfe, denn ſie würden gleich in den großen Königsſaal eintreten. Die Muhme hatte ſich während der Wanderung durch den niedrigen gewölbten Gang ſehr bücken müſſen, um nicht an die von ganz kleinen Steinen zuſammengemauerte Decke mit dem Kopfe anzuſtoßen. Als jetzt das Wichtelmännchen die Thüre des Prunkſals öffnete und ſie eintreten hieß, mußte ſie ſich noch kleiner zu machen ſuchen, da hier die ganze Einrichtung nicht für Geſchöpfe unſerer irdiſchen Art getroffen war. Sie ſah ſich in dieſer gezwängten Stellung um und erblickte nun beim Lichte vieler Fackeln und Kerzen in einem Raume, der nur bei ſo kleinen Creaturen für einen Saal gelten konnte, eine Menge Tiſchchen, die mit Speiſen in ganz kleinen goldnen und ſilbernen Gefäßen beſetzt waren, aus denen viele Wichtelmännchen und Wichtelweibchen mit herzhaftem Appetite ſchmauſeten. Unten am Ende des ſogenannten Saals ſaßen an einem einzelnen Tiſchchen König und Königin, die ſich durch ihre goldne Krönchen auszeichneten. Der Eintritt der Muhme erweckte allgemeine Freude. Das Ziſcheln wurde lebendiger, die Regſamkeit erhöhete ſich unter den kleinen Schmauſern, alle kicherten und lachten froh durch einander und deuteten mit vergnügten Gebehrden auf die Muhme. Dieſe dachte: du kannſt doch nicht ſingen, wenn du ſo gebückt daſtehen mußt, du willſt dich alſo niederſetzen, wenn es gleich gegen den Reſpekt vor hohen Herrſchaften verſtoßen mag. Sie ließ ſich auch, da ſie nirgends einen Stuhl bemerkte, der für ſie gepaßt hätte, auf den koſtbaren Teppich, der den Fußboden bedeckte, ſogleich ohne Umſtände nieder und begann nun mit ihrer hellen, durchdringenden Stimme dem kleinen Spukvolke das Lob ihres Lieblings: des Prinzen Eugenius, zu verkündigen. Es wurde mit einemmale ganz ſtill an allen Tiſchchen, die Speiſen blieben unberührt, die Becher eben ſo und die kleinen Creaturen ſaßen im verzückten Horchen ſtill und bewegungslos da, als wären ſie leblos oder verſteinert. Da ſtand mit einemmale der König auf, ergriff die Königin an der Hand und ſing an eine zierliche Menuett mit ihr aufzuführen. Es war Raum genug hierzu zwiſchen den Tiſchen, die auch nun ſogleich, nachdem der König das Zeichen gegeben hatte, von geſchäftigen Wichtelmännchen weggeräumt wurden, ſo daß die ganze Geſellſchaft dem Beiſpiele der Herrſchaft und gewiß auch ihrem eigenen Gelüſtchen folgen konnte. Der Muhme Stimme hallte ſchmetternd in dem Gewölbe wieder, die zierliche Menuett ging in einen wilden Schritt über und als nun die Stelle des Lieds kam, wo es heißt:

Der Conſtabler auf der Schanze
Spielt jetzt luſtig auf zum Tanze
Mit Kanonen groß und klein —

Da fingen die Kobolde an, wie toll herumzuſpringen. Da ſchmetterten und ſchnurrten ſie in widerlichen, heißern Tönen durcheinander, daß der Muhme angſt und bange wurde und ihre Stimme zu zittern begann. Das tolle Weſen dauerte aber nicht lange, denn als nun der traurige Satz anhob:

Prinz Ludwig mußte aufgeben
Seinen Geiſt und junges Leben,
Ward getroffen von dem Blei —

Da wurde der ganze Saal von Seufzern und Wehklagen erfüllt, da hörte das Wichtelvolk auf zu tanzen und alle hatten ihre Schnupftücher in der Hand und trockneten die Thränen damit, die ihnen ſtromweiſe über die Wangen liefen.

Es ging der Muhme ſelig ſelbſt zu Herzen. Sie ſah ein, daß die Geiſter chriſtliche Geſinnungen hatten und Mitleid und Menſchenliebe in ſich trugen. Sie ließ, um die gute Laune zurückzuführen, die früher geherrſcht hatte, nun einige luſtige Stückchen folgen. Bald war Tanz und Fröhlichkeit wieder in der Reihe und als die Muhme das alte Großvaterlied zu ſingen anfing, da nickten König und Königin ſo lebhaft dazu mit den Köpfen, daß ihnen die Krönchen herabfielen, die ihnen aber gleich wieder von dienſtthuenden Wichtelmännchen zugebracht und aufgeſetzt wurden. Die Muhme hatte nun ſchon lange geſungen und der Hals wurde ihr trocken. Da überkam ſie mit einemmale eine Neigung zum Schlafe, der ſie nicht widerſtehen konnte. Der Kopf wurde ihr müde und ſchwer, er ſank ihr auf die Bruſt herab, die Töne erſtarben ihr im Munde und ehe ſie es ſich verſah, war ſie eingeſchlafen. Als ſie erwachte, fand ſie ſich auf dem Fußboden des Ganges, den ſie um Mitternacht gereinigt hatte. Die Lampe ſtand neben ihr und war dem Verlöſchen nah, der Beſen lag ihr zu Füßen und was ſie ſonſt noch zu ihrem Geſchäfte gebraucht hatte, fand ſich Alles in gehöriger Ordnung vor. Sie wußte nicht, ob ſie die Geſchichte mit den Wichtelmännchen wirklich erlebt oder nur geträumt hatte. Die Muhme ſelig war eine ſehr lebhafte, thätige Perſon, der es noch nie begegnet war, über ihrer Arbeit einzuſchlafen. Sie wollte die Thüre aufſuchen, durch die ſie über die ſchmale Treppe hinunter in das Reich der Wichtelmännchen gekommen, aber ſie konnte ſie nirgends finden. Da hörte ſie den Hahn krähen, da ſchlug die Glocke die vierte Morgenſtunde. Eilig wollte ſie nun ihre Arbeit zu Ende bringen, aber ſiehe! Alles war ſchon gethan, alles ſo ſauber und nett gereinigt, daß es wie geleckt ausſah, daß die Muhme mit Erſtaunen nun erkannte, ſie habe nicht geträumt, und während ſie für die Wichtelmännchen geſungen, hatten dieſe für ſie gearbeitet. Um dieſe Zeit geſchah es, daß die adliche Schule, die ſich in dem Hauſe befand, einen neuen Gouverneur erhielt. Der alte Gouverneur war ein ſtiller und mäßiger Mann geweſen, der neue war gerade das Gegentheil. Er ſah faſt täglich ſeine Freunde und Bekannte bei ſich, gab dieſen Feſte und Schmauſereien und ſchwelgte mit ihnen die Nacht durch bis gegen den Morgen hin. Die jungen Leute, die er eigentlich zum Guten anführen ſollte, trieben es nun auch nicht beſſer. Sie verſammelten ſich heimlich in ihren Zimmern, ſpielten und würfelten und thaten ihr Möglichſtes, mit ihrem Gouverneur im gleichen Schritt zu bleiben. Der Muhme gefiel die Wirthſchaft gar nicht mehr, aber ſie wurde gut bezahlt und konnte ſich Etwas erſparen, das ihr zu Statten kommen ſollte, wenn ſie den Bierbrauer heirathen würde, wie ihr die Wichtelmännchen verſprochen hatten. Sie war oft um Mitternacht wieder in ihrem Berufe mit Beſen und Scheuerlumpen beſchäftigt und dachte immer, es möchte, ſo lange die Adventszeit noch dauerte, doch einmal wieder eins von den guten Wichtelmännchen erſcheinen, denn ſie hatte in ihrer Erinnerung die kleinen Creaturen recht lieb gewonnen und fürchtete ſich gar nicht vor ihnen. Sie ſang ihre Lieder friſch und klar in die Nacht hinein, ſie hoffte ſie dadurch herbeizurufen, aber die Adventszeit nahete ſich ihrem Ende und wer nicht kam, waren die Wichtelmännchen. Da ließ ſie einsmalen der neue Gouverneur rufen und verbot ihr, bei Nachtszeit zu ſingen, weil es ihn ſtöre und ſeine Gelagsgenoſſen in ihren Geſprächen. Die Muhme gehorchte mit ſchwerem Herzen. Der Beſen, der ſich ſonſt munter und hüpfend nach dem Takte geregt hatte, kroch jetzt langſam über den Boden hin, die Arbeitszeit wurde der Muhme entſetzlich lang und das Herz wurde ihr täglich ſchwerer, da ſie ſtatt zu ſingen, nun immer den Bierbrauer im Sinne hatte, der noch in ſeiner Armuth ſteckte, und an kein Heirathen denken konnte. So kam der letzte Advent herbei und ſie handthierte um Mitternacht wieder ſchwermüthig mit dem Beſen, da jammerte und ächzte plötzlich eine feine, zarte Stimme vor ihr und die Muhme merkte gleich, daß es ein Wichtelmännchen war. Sie bückte ſich herab und ſah nun dasſelbe Männchen, das ſie damals zum Singen abgeholt hatte. Es war ſehr verändert. Es zeigte eine traurige und kummervolle Miene, ſeine Wangen waren bleich und abgehärmt und unaufhörlich floſſen Thränen aus den Aeuglein, die es klagend auf die Muhme heftete. Dieſe war Anfangs ſehr erſchrocken, dann ſetzte ſie ſich auf die Erde zu der kleinen Creatur nieder und fragte, was ihr fehle und ſuchte ihr Troſt einzuſprechen. „Wir ziehen weg von hier," ſagte jammervoll das Wichtelmännchen, „wir werden vertrieben aus dem Hauſe, dem wir ſo lange Glück und Frieden erhalten, wir können nicht bleiben, wo es wild und ungeſittet hergeht, wo die Gaben des Himmels und der Erde, ohne Dank und Mäßigkeit, verpraßt werden, wo Flüche und Läſterungen erſchallen, wo keine Nacht Ruhe iſt, die wir zu unſerm ſtillen Nachtleben nöthig haben. Du ſollſt uns noch einen Liebesdienſt erweiſen. Du ſollſt uns ausziehen helfen, du biſt groß und ſtark, du kannſt mit einemmale tragen, woran unſerer Viele in vielen Gängen zu tragen hätten. Es iſt auch nicht weit von hier, bis wohin du uns dieſen Liebesdienſt erweiſen ſollſt. Außer dieſem Hauſe haben wir einen andern Träger, der uns Alles treulich beſorgt.“ Der Muhme ging es zu Herzen, daß ſie nun für immer die Hoffnung aufgeben ſollte, die artigen kleinen Dinge wiederzuſehen. Sie weinte ein Stückchen mit dem Wichtelmännchen, dann folgte ſie ihm wieder durch die wunderbare Thüre, die ihr Begleiter gleich zu finden wußte, die ſchmale Treppe hinab und durch den engen Gang in den ſogenannten Königsſaal. Hier waren die Wichtelmännchen und Wichtelweibchen alle verſammelt und Alle klagten ganz erbärmlich, daß ſie nun die alte Heimath verlaſſen und in die Fremde wandern müßten. In einem Waſchkorbe lagen ſchon alle ihre Herrlichkeiten eingepackt: die goldnen und ſilbernen Schüſſeln, die Becher, ſämmtliches Tafelgeſchirr, was die Muhme damals bei der Feſtlichkeit bemerkt hatte, und noch viele andere Dinge, die ſie im gewöhnlichen Leben gebrauchen mochten. Von wenigen düſter brennenden Lichtern war das Gewölbe nur nothdürftig erleuchtet. Auf ihres Führers Verlangen ſchwang die Muhme den Waſchkorb mit ſeinem ſämmtlichen Inhalte leicht auf ihre Schultern und folgte jenem weiter durch ein Gewölbe, das dem, aus welchem ſie gekommen waren, entgegengeſetzt lag. Das ganze Wichtelvolk, den König und die Königin an der Spitze, zog hintennach. Die Muhme mußte natürlich ſehr langſam gehen, um mit den winzigen Creaturen, die nur kleine Schrittchen machen konnten, im gleichen Gange zu bleiben. Der Weg führte langſam bergan und ehe ſie es ſich verſah, ſtanden ſie unter freiem Himmel, wo ſie ein kalter Wind und ein ſchauriger Regen gar unſanft in Empfang nahmen. Ein großer, finſter ausſehender Mann, der hier auf Schildwache zu ſtehen ſchien, ließ ſich ſogleich den Korb der Muhme einhändigen und verſchwand mit ihm in die Dunkelheit. Die Muhme glaubte bemerkt zu haben, wie eine Menge der Wichtelmännchen, unter dieſen auch König und Königin an ihm hinaufgekrabbelt ſeyen und wie er dieſe Laſt noch raſchen Schrittes mit fortgetragen habe. Sie wurde von ihrem Führer am

Kleide gezupft und in das Gewölbe zurückgezogen, wo noch ein einſames, kleines Lämpchen von denjenigen brannte, welche die kleinen Wandrer zur Erhellung ihres Weges aus dem Saale mitgenommen hatten. „Der König und die Königin,“ ſagte das Wichtelmännchen, „ſind dir ſehr gewogen und als ein Zeichen ihrer Dankbarkeit ſchicken ſie dir dieſes Ringlein, deſſen geringſte Eigenſchaft das Gold iſt, aus dem es beſteht. Es beſitzt wunderbare Kräfte und ſo lange du es trägſt, wird das Glück ſich zu dir wenden und dir treu ſeyn in Heirathsſachen, im Eheſtande und im Haushalte. Denke oft an uns, aber ſprich Niemanden von den Dingen, die du mit uns erlebt haſt. Wir finden nun nicht eher Ruhe, bis fließendes Waſſer zwiſchen uns und dieſem Hauſe liegt und ſo gutes Quartier wird uns ſo leicht nicht wieder werden, wie wir hier gehabt. Das ſchöne Lied vom Prinzen Eugenius laß mir doch aufſchreiben und ſteck es in das erſte beſte Mäuſeloch: es kommt dann ſchon glücklich an mich an. Der König möchte es gern haben, weil es ſo ſchön iſt und als ein Angedenken von dir!“ Indeſſen hatte die Muhme das Ringlein angeſteckt, das freilich nur an ihren kleinen Finger paßte, aber da auch wie angegoſſen ſaß. Dann empfand ſie wieder mit einemmale eine Müdigkeit, die ſich unwiderſtehlich ihres ganzen Weſens bemächtigte. Sie hörte die letzten Worte des Wichtelmännchens in tiefer Betäubung, wie aus weiter Ferne. Langſam ſank ſie an der ſchräg ablaufenden Wand des Gewölbes zu Boden; im nächſten Augenblicke lag ſie im tiefſten Schlafe. Es ging ihr wie damals, als ſie beim Feſte der Wichtelmännchen ihnen zum Tanze aufgeſungen hatte. Beim Erwachen fand ſie ſich an dem Platze, wo das Wichtelmännchen ſie abgeholt hatte, neben dem Beſen und dem Waſchzuber wieder. Sie rieb ſich die Augen und dachte auch dieſesmal, ſie habe geträumt, aber das goldne Ringlein, das ihr im Lampenſchein entgegenblitzte, überzeugte ſie vom Gegentheile. Am nächſten Morgen ſollte ſie den Glauben an die guten Wichtelmännchen noch näher an's Herz gelegt bekommen. Ihr Schatz, der Vierbrauer, beſuchte ſie und zeigte ihr an, daß ein reicher Oheim von ihm geſtorben ſey und ihm ein hübſches Stück Geld vermacht habe, ſo daß er nun Meiſter werden und an das Heirathen denken konnte. Die Muhme ſelig wußte, daß ſie das ihrem Ringlein zu verdanken hatte, aber ſie ſagte niemanden etwas davon, nicht einmal dem Bierbrauer. Alles ging nun ſo luſtig und gut von Statten, wie ſie es nur wünſchen konnte. Sie wurde Braut und bald darauf Frau Meiſterin. In ihrem Gewerbe verdienten die jungen Leute viel Geld, denn jedermann rühmte ihr Bier; und der Zuſpruch der Gäſte vermehrte ſich mit jedem Tage. Nach einigen Jahren waren auch friſche geſunde Kinder da und Alles ſtand im beſten Flore. Doch ſoll die Muhme ſelig, wie mir der Großvater ſelig erzählte, damals angefangen haben, ihre Blicke auf einen Gehülfen in ihrem Geſchäfte, der jünger und hübſcher, als ihr Mann geweſen, zu richten. Ob die Wichtelmännchen das übel aufgenommen, weiß ich nicht: kurz ihr Geſchenk, das goldne Ringlein, welches die Muhme bis jetzt am kleinen Finger getragen, ſchien immer weiter zu werden, ſo daß ſie es von einem Finger zum andern, bis zum Daumen hinauf, ſpazieren laſſen mußte. Hier fing es auch bald an, unſicher hin und her zu ſchweben, bis es endlich einmal, als die Muhme wiederum beim Kehren des großen Fruchtbodens in ihrem Hauſe mit lauter Stimme den Prinzen Eugenius ſang und dabei den Beſen wacker umherſpaziren ließ, unerwartet vom Daumen abglitſchte, auf den Boden hinrollte und verſchwand. Die Muhme war ſehr erſchrocken über dieſen Zufall und ſuchte nach dem Ringlein, wie nach einer Stecknadel. Es ließ ſich nirgends finden. Kein Winkelchen unter dem Dache, kein Ritzchen im Fußboden blieb undurchſtöbert: alle Mühe, alles Suchen war vergebens. Da entdeckte die Muhme in einer fernen Ecke ein Mäuſeloch. Sie legte ſich auf den Boden, ſie ſah hinein und glaubte in einer kleinen Vertiefung etwas glitzern zu ſehen, wie den Ring. Mit einer Ruthe aus dem Reiſerbeſen hoffte ſie ihn zu erhaſchen. Indem ſie aber eben ans Werk gehen wollte, war es ihr, als ſehe ſie aus der tiefen Dunkelheit des Mäuſelochs ein Händchen hervorſteigen, ſo klein wie das eines Wichtelmännchens. Das Händchen ergriff den Ring, weg war er, und wie die Muhme auch in ſich jammern und klagen mochte, er kam nicht wieder. Von nun an ging Alles hinter ſich in ihrem Leben und in ihrem Hausweſen. Der junge Geſell, ein grober, ſchlechtdenkender Burſche, bekam die Oberherrſchaft im Hauſe und vertrieb durch ſein plumpes Weſen die Gäſte. Das Bier wurde ſo ſchlecht, daß es von niemand mehr über die Straße geholt wurde, der Meiſter ergab ſich dem Brandweintrinken, die Kinder, die bisher geſund und hübſch geweſen waren, erkrankten und ſtarben kurze Zeit nach einander. Bald folgte ihnen auch der Vater, der immer unmäßiger geworden, ins Grab. Die Muhme ſelig war nun ganz allein, denn der junge Geſell war gleich, als er den Verfall des Hausweſens in ſeinem ganzen Elende eingeſehen, weiter gezogen. Sie nahm ſich ihr großes Unglück ſehr zu Herzen, ſie wurde krank an Körper und

Gemüth und als ſie auf dem Sterbebette lag, da offenbarte ſie zum erſtenmale ihre Wundergeſchichte mit den Wichtelmännchen einem Menſchen, meinem Großvater ſelig, zu dem ſie großes Vertrauen hatte. Sie entdeckte ihm die Zauberkraft des Ringes und ihre letzten Worte enthielten eine Verwünſchung des Mäuſelochs, das ihn und ihr Glück und Mann und Kinder ſo grauſam verſchlungen. So habe ich die Sache aus des Großvaters Munde gehört und ſo habe ich ſie den Mamſellen erzählt, weil ſie es durchaus befohlen haben.“

Während Chriſtiane mit dem Behagen, welches alte Mägde empfinden, wenn ſie ihren Pflegebefohlenen irgend eine ſchauerige Geſchichte erzählen, die abentheuerlichen Erfahrungen der Muhme ihres Großvaters, im Umgange mit den Wichtelmännchen, berichtete, hatten ſich die beiden Mädchen auf den ſteinernen Rand des Brunnens niedergeſetzt, der den Mittelpunkt des viereckigen Platzes bezeichnete, deſſen eine Seite die Fronte des Kunſthauſes bildete. Es war ein lauer Abend. Der Tag war einer jener ſchönen Februartage geweſen, die eine Ahnung des nahenden Frühlings in ſich zu tragen ſcheinen. Eine milde Südluft zog über den Hügel hin, an dem die Stadt erbaut war, und dieſer belebende Odem der Natur beſeelte auch die Menſchen zu frohern Empfindungen, zu neuen Hoffnungen. Julie hatte die Hand der Freundin ergriffen und ſie während Chriſtianens Mittheilung feſtgehalten. Wie oft hatten beide nicht als Kinder von den Wichtelmännchen, die als Localgeiſter der Gegend, in welcher die Reſidenz lag, nicht leicht in irgend einem Ammenmärchen fehlen durften, gehört? Die Lieblichkeit ihres Weſens, die Güte ihrer Geſinnungen gegen die Menſchen hatten die Kinder damals mit lebhafter Zuneigung erfüllt und ſie weinten immer, wenn ihnen dann geſagt wurde, die Wichtelmännchen ſeyen ſchon lange ausgewandert über den Fluß, niemand wiſſe, wohin? ſie ſeyen jammernd und klagend fortgezogen in einer dunkeln, regneriſchen Nacht, unbekannte Fährleute hätten die Nachen, in denen es vondem kleinen Volke gewimmelt, übergeſetzt und am Morgen habe man auf den Wieſen am Ufer des Fluſſes allerlei winzige Gegenſtände, kleine Hüte, Regenſchirme, Schuhe und dergleichen, die ſie verloren haben mußten, gefunden, welches denn das erſte Anzeichen ihres Abzugs geweſen ſey. In den Häuſern, in denen ſie, wie man genau wußte, früher umgegangen waren, hatte ſich aber ihre Entfernung auf eine weit ſchlimmere Weiſe beurkundet. Unerwartete Krankheiten und Sterbfälle traten ein, nichts wollte mehr in dem Grade gedeihen, wie bisher, die Arbeit förderte ſich nicht, das Vieh magerte ab und viele andre Zweige der Haushaltung, in denen die freundlichen Wichtelmännchen ſich auf eine unſichtbare Weiſe geſchäftig erwieſen, verloren von Tage zu Tage mehr an Ertrag und Bedeutung. Dieſe Erinnerungen, denen ſich viele andere, lieblichere anreiheten, waren in den Mädchen erwacht. Sie ſaßen, ihnen hingegeben, noch eine Zeitlang ſchweigend, nachdem Chriſtiane ihre Erzählung geendigt, auf dem Brunnenrande. Dann erhob ſich Julie zuerſt und ſagte zu der Freundin, die ihrem Beiſpiele folgte:

„So artig auch die Märchen von dieſen Wichtelmännchen klingen, ſo bin ich doch recht froh, nicht mit dir an dieſem Abende noch dein Kunſthaus betreten zu müſſen. Es iſt mir, als blickten aus allen dunkeln Eckchen und Winkelchen Wichtelmännchen hervor, winkten und grüßten und wackelten mit den Köpfchen. Wer weiß, ob damals nicht, als der große Haufe ausgezogen, eine Familie oder ein Paar, aus Liebe zu dem alten Aufenthalte, zurückgeblieben ſind? Wer weiß, ob es dir nicht einmal begegnet, daß, wenn du in der Dämmerung durch die großen Gänge ſchlüpfſt, ein halbes Dutzend Wichtelmännchen ſich an dein Kleid feſtklammert und du ſie erſt findeſt und erkennſt in deinem einſamen Schlafkämmerlein, wo dann die kleinen Kobolde dich zum Tode erſchrecken könnten. Mich ſchaudert, wenn ich daran denke! Sprich, Agathe, fürchteſt du dich denn gar nicht?“

„Ich habe in dieſen Dingen nie eine Furcht gekannt;“ verſetzte in ihrer ruhigen Weiſe, aber in einem Anfluge von Schwermuth, welche erſt die Ereigniſſe vom heutigen Morgen in ihre Seele gelegt hatten, Agathe. „Ich bin in dieſem Hauſe geboren und aufgewachſen, mit allen Gegenſtänden, die es enthält, bin ich ſeit meiner früheſten Kindheit vertraut und dadurch, daß ich, ſobald ich nur ein wenig herangewachſen war, zu jeder Stunde des Tages und auch oft noch am ſpäten Abende mich allein in den Zimmern, wo ſich die Kunſtſachen oder die ausgeſtopften Thiere befinden, aufhalten mußte, um, nach dem Willen des Vaters, der Magd, die da gereinigt hatte, die Arbeit nachzuſehn, und nachzuhelfen, wo es nöthig war, bin ich immer in dieſer Vertraulichkeit mit ihnen geblieben. Ihr Anblick iſt mir zu gewöhnlich, als daß er meine Einbildungskraft erregen oder gar irr machen könnte. Schweſter Antonie iſt reizbarer und einmal machte ſie mir den Schreck und fiel in Ohnmacht über eine Täuſchung, der ſie ſich hingab.“

„Das mußt du mir noch raſch erzählen;“ ſagte dringend Julie. „Ich möchte gar zu gern noch etwas Schaueriges mit nach Hauſe nehmen.“

„Ich glaube nicht, daß du dann große Befriedigung finden wirſt;“ erwiederte Agathe; „da die Sache ganz einfach iſt. Es war in einer ſtürmiſchen Nacht, als der Vater erwachte und das Geklapper von Fenſtern vernahm, die, wahrſcheinlich durch den Zug des Windes, heftig auf- und zugeſchlagen wurden. Dem Sturme hatte ſich auch Regen beigeſellt und es konnte leicht der Fall ſeyn, daß jene Fenſter in einem Gemache offen ſtanden, wo der eindringende Regen Gegenſtände von Wichtigkeit beſchädigen konnte. Der Vater befahl Antonien, nachzuſehen und Alles in die gehörige Ordnung zu bringen. Sie kam zitternd zu mir und bat ſehr, ich möchte ſie begleiten, was ich ihr natürlicherweiſe nicht abſchlug. Unter dem Schutze und mit dem Beiſtande einer Laterne traten wir unſere nächtliche Wanderung an. Wir brauchten nicht lange nach dem Orte zu ſuchen, wo die Urſache der Störung unſerer Nachtruhe ſtatt fand. Das zunehmende Getöſe leitete uns zu dem Zimmer, in dem die Wachsfiguren aufbewahrt werden. „Da gehe ich nicht hinein!“ ſagte entſchloſſen Antonie. „Wenn du es wagen willſt, magſt du es thun, ich bleibe auf der Schwelle ſtehn, aber hinein gehe ich durchaus nicht; lieber will ich den Zorn des Vaters aushalten, als durch die lange Reihe der häßlichen Wachsbilder mit den gläſernen Augen ſchreiten, um am Ende des Zimmers die Fenſter zu ſchließen. Schon am Tage graut es mich bei ihnen und nun jetzt gar um Mitternacht, bei dem matten Laternenſchein — nein, nein! ich gehe nicht hinein!“ Ich nahm den Schlüſſel aus ihrer zitternden Hand, ſchloß auf und ſchritt ruhig in das Zimmer, indem ich mir ſelbſt auf dem Wege leuchtete. Antonie blieb unter der Thüre zurück und lehnte an einem Pfoſten. Als ich ſo zwiſchen den wächſernen Fürſten hindurchging und das unſichere Lampenlicht über die gelben Geſichter flog, da ſchienen dieſe wohl manchmal zu zucken, da war es mir, als bewegten ſie die Augen und es regte ſich doch ein wenig furchtſam in meinem Herzen.

Ich aber dachte an den lieben Gott und daß der allenthalben bei mir ſey und ſo brachte ich glücklich mein Werk zu Stande. Indem ich mich umwandte, um wieder die Thüre zu erreichen, hörte ich plötzlich Antonien laut aufſchreien: „er verdreht die Augen, er ſteht auf, er kommt gerade auf mich zu, ich bin verloren!“ Im nämlichen Augenblicke ſah ich ſie zur Erde ſinken. Ich war erſchrocken und im erſten Augenblicke ſah ich mich nach den Wachsfiguren um, ob wirklich eine von ihnen Leben und Bewegung erhalten habe? Dann aber war ich ſogleich wieder gefaßt und eilte zu Antonien. Ich fand ſie bewußtlos und ſo wenig fähig, ſich ihrer Kräfte gehörig zu bedienen, daß ich ſie nur mit großer Anſtrengung hinab in ihr Schlafzimmer bringen konnte. Erſt nach einiger Zeit kam ſie wieder zu ſich. Ich blieb die ganze Nacht bei ihr, aber vergebens ſuchte ich ſie zu überzeugen, daß ſie ſich getäuſcht, daß meine Geſtalt, mein Fußtritt dieſe Täuſchung veranlaßt habe. Sie beharrte darauf, deutlich geſehen zu haben, wie die oberſte Figur in der

Reihe mit einemmale die Augen verdreht, dieſe dann ſtarr auf ſie gerichtet, ſich langſam erhoben habe und auf ſie losgeſchritten ſey. Nichts konnte ſie von dieſem Glauben abbringen. Noch bis auf den heutigen Tag iſt ſie von der Wahrheit der Sache überzeugt. Sie hat ſeit jener Zeit das Wachsfigurenzimmer gemieden und beträte es auch um keinen Preis wieder.“

„Mich ſchaudert!“ ſagte Julie, indem ſie den Mantel enger um ſich ſchlug. „So wenig ich auch ſonſt mit deiner Stiefſchweſter harmoniren mag, ſo halte ich mich dieſesmal doch ganz auf ihrer Seite. Ich glaube gern, daß ſie ſich getäuſcht hat, aber eine ſolche Täuſchung wäre auch für mich genug, um mich auf Zeitlebens von einem fernern Beſuche des bewußten Zimmers zurückzuhalten. Ich mag nicht weiter daran denken, ſonſt ſtehn mir die widerwärtigen Wachsherren und Wachsdamen gleich vor Augen, ich ſehe ſie die Geſichter verzerren, mich angrinſen — nein, nein! Ich will nichts von ihnen wiſſen. Gute Nacht, Agathe, gute

Nacht, Kind! Laſſ' dir's wohlgehn in deinem ſpukhaften Hauſe!“

Julie trat raſch den Rückweg nach ihrer Wohnung an, indem ſie ſich in den Arm Chriſtianens hing. Ruhig näherte ſich Agathe dem Gebäude, in dem ihr frommer, friedlicher Sinn ſie keine Gegenſtände der Furcht ahnen ließ.

## Vierzehntes Kapitel.

> Aber nein, des Landes Dränger
> Hauſen drin nun, leichenkalt,
> Immer räubriſcher und ſtrenger,
> Schwach und widrig von Geſtalt.
> W. v. Schütz.

Wenn ein ſanftes und friedliches Gemüth, wie das Agathens, von einem unerwarteten, herben Schlage des Schickſals getroffen wird, ſo ergibt es ſich duldend darein und ſieht ihn wie eine Sendung des Himmels an, gegen die es ſündlich wäre zu trotzen, oder ſich den ſtürmiſchen Ausbrüchen des Unmuthes hinzugeben. Ein ſolches Gemüth empfindet den Stachel des Schmerzes vielleicht tiefer, als dasjenige, das ſich zu heftigen Wallungen hinreißen läßt, allein wenn dieſes im Gange der Zeit früher oder ſpäter Heilung findet, ſo trauert jenes noch immer in ſtiller Duldung fort, indem es die zum Leiden, aber nicht zur Entfernung eines Kummers geeignete Kraft beſitzt. Agathe hatte mit der Trennung, die das Wort des Vaters über ſie und Fidelis ausgeſprochen, ihr Loos erkannt. Wäre ihre Neigung zu dem jungen Arzte aus einer zufälligen Begegnung in geſellſchaftlichen Verhältniſſen entſtanden, wäre ſie blos durch eine dann fortſchreitende Bekanntſchaft, wie ſie ſich in ſolchen Verhältniſſen ergibt, genährt worden; ſo hätte Agathe vielleicht Stärke genug in ſich gefunden, ſie zu bezwingen und wieder das unbefangene Mädchen zu werden, wie früher. Aber dieſe Liebe war zu tief in ihre Seele gewurzelt. Wenn Agathe ſie auch erſt vor noch nicht langer Zeit als das, was ſie war, als das Gefühl, das ihr ganzes Leben erfüllen würde, erkannte, ſo lag doch ihr Grund in Umſtänden, die ſchon, ehe ſie ein reifes Alter erreicht hatte, eingetreten waren und das Herz eines ſo zart empfindenden Weſens in ſeiner künftigen Richtung beſtimmen mußte. Der Vater ihres Geliebten war ebenfalls Arzt geweſen. In ſeiner Praxis, die er dem Sohne hinterließ, befand ſich auch die Familie Tiefenau. Der junge Fidelis war erſt vor zwei Jahren von Akademieen zurückgekehrt, man achtete ihn aber allgemein als einen Mann von großer wiſſenſchaftlicher Kenntniß, der durch einen eigenthümlichen Scharfblick den Mangel an Erfahrung erſetze. Er vollbrachte mehrere glückliche Curen, in kurzer Zeit war ſein Ruf als einer der vorzüglichſten Aerzte der Reſidenz gegründet. Da erkrankte Julius Tiefenau an einem gefährlichen Nervenfieber. Fidelis rettete ihn vom Rande des Grabes. Die engere Freundſchaft zwiſchen beiden jungen Männern war eine Frucht dieſer Cur, aber damals auch fing Agathe, die Julius ſchweſterlich liebte, ſchon an, den jungen Arzt als den Schutzengel des Hauſes zu betrachten. Sie ſollte ihm noch näher treten, ſie ſollte ihm zu noch höherer Dankbarkeit verpflichtet werden. Der alte Tiefenau wurde von einem plötzlichen Uebelbefinden ergriffen, das alle Zeichen eines Schlagfluſſes trug. Dieſer Unfall verſetzte die ganze Familie in die höchſte Beſtürzung. Das Leben des ehrwürdigen Greiſes ſchien ſo innig verflochten mit dem Leben eines jeden einzelnen Mitgliedes der Familie, daß der Gedanke ihn zu verlieren, ſie mit Entſetzen ergriff, und beſonders bei den Frauen die Kraft zum Handeln, welche die Pflege des kranken Mannes erheiſchte, lähmte. Nur Agathe, das eben in die jungfräulichen Jahre übertretende Kind, vermochte eine äußere Gelaſſenheit zu bewahren, die ihr geſtattete, am Lager des Vaters in hülfreicher Thätigkeit zu erſcheinen. Hier wurde Fidelis zum erſtenmale aufmerkſam auf ſie. Er ſah wohl, daß die innigſte Theilnahme in ihr waltete, daß ihre Seele von Kummer und Furcht erfüllt war, daß ihre eigene Geſundheit unter den Angriffen dieſer herben Empfindungen litt, aber er erkannte und bewunderte auch die Stärke des Gemüthes, mit der ſie ſich gefaßt, in der Gegenwart des Kranken ruhig und ſelbſt heiter zeigen konnte. Die kräftige Natur des alten Tiefenau ſiegte über den ſchweren Krankheitsanfall, aber nun waren auch durch die dauernden Anſtrengungen Agathens körperliche Hülfsmittel erſchöpft und ſie ſelbſt ſank auf das Krankenbett, wo ſie nun ein Gegenſtand der Beſorgniß und Pflege der ihrigen wurde. Jetzt fühlte Fidelis, wie theuer ſie ihm in jener Zeit, wo ſie beide ihre Sorgfalt am Lager des Greiſes vereinigt hatten, geworden ſey. Bei einer kleinen Vermehrung ihres Uebels zitterte er für ihr Leben, noch nie hatte ein Leidender ſeine Seele in einem ſo ſtürmiſchen Wechſel von Furcht und Hoffnung erhalten, wie Agathe. Ihre unerſchöpfliche Geduld, ihre Gottergebung, als ſie der Criſis nahe war, endlich ihre ruhige Heiterkeit, da die erſten Spuren der Geneſung ſich zeigten, mußten einen tiefen Eindruck auf das Gemüth des jungen Arztes machen, der jene ſchönen Seeleneigenſchaften ſelbſt in einem hohen Grade beſaß. Wie er in dieſer Zeit Agathen bewundern, achten und lieben gelernt; ſo war ihr in ſeiner zarten Theilnahme, ſeiner treuen Hülfsleiſtung, in allen Aeußerungen ſeines Gefühls die Ueberzeugung hervorgegangen, daß Fidelis der Schutzengel ihres Lebens bleiben müſſe, wenn dieſes in einem Glücke, wie ſie es wünſchte, verlaufen ſollte. Die Liebe des jungen Paares war feſt gegründet, ehe ſie noch geſtanden worden. Auch dieſe Stunde kam: ruhig und heiter, wie es im Character Beider lag, nicht in jenem ſtürmiſchen Drange, der meiſt die Herzensoffenbarungen Liebender herbeiführt oder begleitet. Wir wiſſen, wie Agathe ſich genöthigt ſah, dem einzigen Glücke, das ſie hoffte, zu entſagen, wie ſie ſich dieſer Entſagung demüthig und duldend unterworfen, ohne ſich jedoch gegen ihren Schmerz härten zu können. Trauer hatte ſich ihres ganzen Weſens bemächtigt und von dieſer erfüllt, langte ſie in der elterlichen Wohnung an, wo ſie eine Szene erwartete, die keineswegs geeignet war, ſie zu erheitern und ihr das Leben in einem ſchönern Lichte erſcheinen zu laſſen.

Sie fand alle in Beſtürzung und Verwirrung. Nur der alte Tiefenau, der ſich ſehr frühe zur Ruhe zu begeben pflegte, war nicht mehr anweſend. Die Frauen liefen beſorgt und geſchäftig hin und her, aus dem Nebenzimmer in die Küche und wieder zurück; Antonie trug Thee herbei, der in dieſem ſchlichten Haushalte in der Regel nur als Arzneimittel gebraucht wurde, Frau Eliſabeth brachte, nach ihrer Weiſe lebhaft und in einem etwas ärgerlichen Tone unverſtändlich vor ſich hinſprechend, warme Kräuteraufſchläge und verſchwand mit dieſen in das Nebenzimmer. Die beiden Frauen ſchienen Agathens Eintritt wenig zu beachten, und als dieſe ſie beſtürzt nach der Urſache der herrſchenden Unruhe fragte, wieſen ſie das Mädchen an den Hofintendanten und Julius. Erſterer ſaß verdrießlich an einem Tiſche und hatte den Kopf in die Hand geſtützt, der andere maß mit langen, haſtigen Schritten das Zimmer, indem ſein Angeſicht Zorn und Entrüſtung auf die lebhafteſte Weiſe ausſprach. Er ergriff Agathens Hand und führte ſie von der Thüre des Nebenzimmers an die entgegengeſetzte Seite. Agathe vernahm jetzt ein ängſtliches Stöhnen, mit unterdrücktem Weinen vermiſcht, das aus dem Nebenzimmer drang. Ihre Bangniß vermehrte ſich, ſie fürchtete für den Vater, den ſie nicht ſah, auch für Julius Mutter, die nicht im Wohngemache war. Mit Schreck und Beſorgniß in ihren Geſichtszügen blickte ſie fragend zu Julius auf.

„Beruhige dich, Agathe!“ ſagte dieſer, indem er die heftige Erregung ſeines Innern zu bewältigen ſuchte. „Die Schmerzenstöne, die du hörſt, gehn von keinem Mitgliede der Familie aus, Martha, unſere Magd, iſt plötzlich krank geworden, der Anfall iſt heftig, aber vorübergehend. Fidelis iſt drin und hat das Nöthige verordnet, meine Mutter, die ſanfte, liebevolle Frau, zu der das Mädchen immer eine beſondere Zuneigung gezeigt, hält ſie in ihren Armen und ſpricht ihr Troſt, ſpricht ihr Ruhe ein. Die arme Martha! Ihr körperlicher Zuſtand iſt nicht gefährlich, aber ich fürchte ſehr, daß ihr Gemüth lange noch unter dem Schmerze, den ihr der heutige Tag bereitet hat, leiden wird. O es iſt entſetzlich, wie dieſe Fremden, die jedes Recht der Menſchheit mit Füßen treten, mit unerhörter Grauſamkeit in alle Verhältniſſe, in alle Claſſen der unglücklichen Bevölkerung des eroberten Landes greifen! Nichts iſt ihnen heilig. Wir ſind keine Franzoſen: das iſt ihnen genug, um uns zu behandeln, als wenn wir keine Menſchen wären. Sie erheben ihr Vaterland, ſie lieben es über Alles, ſie preiſen es als ein irdiſches Paradies, aber ſie wollen nicht, daß auch wir das unſrige lieben, ſie bezeichnen dieſe Liebe als ein todteswürdiges Verbrechen, ſie morden ein Kind darum, weil es gern auf dem Schooße ſeiner Mutter weilt. Habſucht iſt ihre Leidenſchaft, Niederträchtigkeit und Gewalt ſind die Mittel, jene zu befriedigen. Aber die Zeit der Vergeltung wird kommen, mächtig — ſtrafend — vernichtend!“

„Ich kann dir nicht Unrecht geben, mein Sohn!“ hob der Hofintendant in einem gereizten Tone an, der bei dem berechnenden Manne etwas Ungewöhnliches war. „Unſer Land iſt ſchon früher von Kriegen heimgeſucht worden, man weiß, daß wo Bataillen vorfallen, auch die Bewohner, der Bürger und Landmann, ſchwer moleſtirt werden, man erzählt ſich deteſtable Dinge aus den Zeiten des dreißigjährigen Krieges — aber niemals noch iſt die Mißhandlung einer Nation, ihre Beraubung bis auf den letzten Pfennig, bis auf das letzte Brod in ein künſtliches, höhnendes und erniedrigendes Systême gebracht worden, wie hier. Wir haben uns ruhig unterworfen, wir glaubten der Großmuth der Sieger vertrauen zu dürfen, um ſo mehr, da dieſe Sieger sans contredit das Volk waren, von dem alle Cultur von Europa ausgegangen iſt, das uns der Barbarei entriſſen hat und dem wir uns dafür verpflichtet fühlten. Der Krieg war da, wir eſtimirten uns glücklich, diejenigen als Feinde zu beſitzen, die zu Sentiments der Ehre und der Tugend durch ihre großen Männer angeleitet waren. Aber ich überzeuge mich nun, daß dieſe Sentiments nur in den Werken ihrer Corneille und Racine, in dem Munde der Nation, aber nicht in ihrem Herzen zu finden ſind.“

Das Ereigniß, welches Agathen die Familie in dieſem Zuſtande der Unruhe und Verwirrung finden ließ, war noch immer für ſie ein Räthſel. Die Aeußerungen des 'Stiefbruders und des Neffen ließen ſie etwas Seltſames ahnen, ſie enthielten bedeutungsvolle Winke, ohne ihnen jedoch eine hinreichende Erklärung beizufügen. Martha diente ſchon ſeit einigen Jahren im Tiefenau'ſchen Hauſe. Alle hatten ſie wegen ihres ſtillen Weſens, ihrer Thätigkeit, ihrer Treue und Anhänglichkeit an die Familie lieb gewonnen. Man behandelte ſie mehr wie eine Angehörige, der man wohl will, denn als eine Magd. Selbſt Mutter Eliſabeth ließ, durch die guten Eigenſchaften des Mädchens gewonnen, ſie ihre herbe Laune nur wenig empfinden und Antoniens Stolz mäßigte ſich bei der ihr von Natur eigenen Demuth, mit der Martha allen entgegenkam. Am Nächſten ſtand ſie der ſanften Mutter des Julius, der ſie alle ihre kleinen Angelegenheiten anvertraute, und Agathen, die in Hinſicht des Alters und des Characters ihr am Meiſten entſprach. Natürlich mußte Agathe unter dieſen Verhältniſſen in einem hohen Grade über den Unfall betroffen ſeyn, der dem armen Mädchen begegnet war. Bei der Anweſenheit des Doctors im Krankenzimmer, fühlte ſie ſich durch ihre Schüchternheit, durch die traurige Stellung der Umſtände, abgehalten, dieſes zu betreten. Sie wandte ſich alſo, um endlich das Nähere der Sache zu erfahren, wiederholt an Julius, der während der Rede des Vaters düſter in ſich gekehrt geſtanden, und bat ihn um Aufſchluß.

„Du ſollſt Alles wiſſen, Agathe,“ entgegnete der junge Mann, „du ſollſt eine traurige Geſchichte von einem neuen Opfer hören, das der Bosheit und Grauſamkeit unſrer Feinde fallen wird! Doch das iſt nichts Ungewöhnliches, das kann dich nur deshalb tiefer ergreifen, weil wir das Opfer kennen, weil ſein Mißgeſchick ſich bis in unſer Haus empfindlich macht. Erinnerſt du dich noch eines hübſchen, blonden Knaben aus der Nachbarſchaft, der manchmal mit uns ſpielte, als wir noch kleine Kinder waren?“

„Conrad Brander, des Schloſſermeiſters Sohn,“ fiel Agathe ein, „er iſt auch ſpäter von Zeit zu Zeit in's Haus gekommen, um Marthen zu beſuchen, die ſeine Verwandte iſt. Er war ein wackerer Menſch und es iſt ewig Schade um ihn, daß ſie ihn unter die Soldaten geſteckt haben.“

„Ein Schade iſt es und eine Schande!“ ſagte bitter Julius. „Aber das iſt noch nicht das Aergſte. Der junge Menſch beſaß mehr Bildung, als man gewöhnlich unter Leuten ſeines Standes findet. Sein Vater, der früher in guten Umſtänden war und ſich erſt aus Verzweiflung, weil man ihm beide Söhne genommen, dem Trunke ergeben hat, ließ ihn gut erziehn und unterrichten. Bei den ſchrecklichen

Mißhandlungen, welche die Rekruten erdulden müſſen, iſt des jungen Mannes Selbſtgefühl erwacht. Heute verurtheilte man ihn ungerechter Weiſe zu einer Anzahl Stockſchläge. Er wollte ſich einer Strafe, die er nicht verdient zu haben glaubte, nicht unterwerfen, er entſprang aus Reih' und Glied und es gelang ihm, einen Vorſprung vor denjenigen zu gewinnen, die gleich, wie gierige Wölfe, hinter ihm her waren. Seine Gewandheit, ſeine Schnelligkeit, ſeine genaue Kenntniß aller kleinen Gäßchen, Winkel und Durchgänge retteten ihn eine Zeitlang vor der Wuth ſeiner Verfolger. Aber dieſe ſchreckliche Jagd konnte nicht lange dauern. Es galt eine Stelle zu finden, wo er in's offne Feld fliehen, dann die nahe Waldung erreichen und ſich dort verbergen konnte. Aber wie ſoll ihm das gelingen? Die Wachen an den Thoren ſind ſtark beſetzt, vielleicht ſind dieſe auch ſchon geſchloſſen. Da faßt Conrad einen verwegenen Entſchluß. Verfolgt von den Soldaten, von einer Menge Volks, die, begierig auf den Ausgang der Sache, ſich jenen angeſchloſſen, eilt er, von der Verzweiflung beflügelt, auf den Wall, erſieht hier eine Stelle, wo er glaubt den kühnen Sprung in den trocknen Graben wagen zu dürfen — Schüſſe fallen jetzt hinter ihm, die Kugeln fliegen an ſeinem Kopfe vorüber — es iſt die höchſte Zeit, ohne ſich weiter zu bedenken, ſpringt er in den Abgrund. Aber ſein guter Genius hatte ihn bei dem verwegenen Unternehmen nicht begleitet. Ihm ward keine Rettung, weder durch den Tod, noch durch die Flucht. Eine unbedeutende Verletzung, eine Verrenkung des Fußes, die ihn aber außer Stand ſetzte, ſich von der Stelle zu bewegen, gab ihn in die Gewalt ſeiner Feinde zurück. Ich ſah ihn, als ſie ihn auf einer Bahre in's Lazareth trugen. Ihr höhniſcher Muthwillen vermehrte die Leiden des Unglücklichen. „Ob er denn wiſſe, was er gewonnen habe am Ziel ſeines Wettlaufes, noch außer dem verwundeten Fuße?“ fragten ſie ihn: „ob er etwa glaube, der Hanf müſſe noch geſäet werden für den Strick, den er ſich erjagt habe?“ Das Volk murrte; ohne den Zwang der Uebermacht, die es fürchtet, würde es den Gefangenen befreit haben. O, **Agathe**! es war eine ſchreckliche Szene, als dann der Vater **Conrads** ſich durch die Leute drängte, als er mit ſtieren Blicken auf den Sohn ſah, einen Soldaten gewaltſam zur Seite ſtieß, **Conrads** Hand ergriff und mit der Wildheit des Wahnſinns ausrief: „Vivat der König von Frankreich, aber du mußt hängen, mein Junge, das iſt ſo das Soldatengeſetz, das iſt die Gnade des allergnädigſten Königs! Er hat ſeine Leute nur lieb, wenn er ſie am Galgen ſieht, er möchte uns alle mit dieſer Liebe beglücken, uns und das ganze Land und dann hätten wir wenigſtens gute Geſellſchaft von den lieben Herren Franzoſen, die im Lande hauſen. Sie ſollen leben — am Galgen, wie wir!“ Die ſchauderhafte Wahrheit, die in dieſen Worten des Wahnſinns lag, ergriff Alle mit Entſetzen. Die Soldaten machten Anſtalt, ſich des alten Mannes zu bemächtigen, aber mehrere vom Volke riſſen ihn gewaltſam fort und drängten ihn in eine Nebengaſſe. Da führte ihr Unglücksſtern die arme Martha des Weges daher. Sie hörte von den Umſtehenden, was ſich begeben, ſie ſah ihren Verwandten, gebunden auf der Bahre, von allen Seiten ſtürmte die Verkündigung des ſchrecklichen Schickſals, das ihm bevorſtehe, auf ſie ein — ich hörte ein herzzerſchneidendes Jammergeſchrei aus ihrem Munde, ich ſah ſie zu Boden ſinken, ich eilte zu ihr und habe ſie dann mit Hülfe einiger andern gutwilligen Leute nach Hauſe gebracht. Hier liegt ſie nun ſchon ſeit länger als einer Stunde in heftigen Krämpfen und Zuckungen. Sie kommt nur zu ſich, um ſich an jenes entſetzliche Schauſpiel zu erinnern. Der Anblick des armen Mädchens muß jedes Gefühl empören, wenn man der Urſachen gedenkt, die ſolche Leiden bewirken. O mein Vaterland, mein armes gequältes Vaterland!"

Julius ſchwieg im Uebermaße ſeiner Gefühle. Er drückte die geballte Hand an die glühende Stirn, er dachte in dieſem Augenblick nicht ohne eine wohlgefällige Empfindung an jene Stunde, die ihn zum Zweikampfe mit

Toulon führen würde, in der es ihm gelingen konnte, die Schmach ſeiner Heimath an einem ihrer grauſamſten Bedränger zu rächen.

„Die unglückliche Martha!“ ſagte Agathe, indem ſie, von dem Inhalte der Erzählung ſehr angegriffen, ſich niederließ. „Der junge Brander iſt ihr Bräutigam, er war ſchon mit ihr verlobt, ehe man ihn zwang, Soldat zu werden.“

„Ich habe es mir gedacht,“ verſetzte Julius, aus ſeinem Brüten auffahrend, „daß auch hier wiederum irgend eine zarte Empfindung verletzt, ein geſchloſſenes Band zerriſſen worden ſey. Es iſt das Schickſal dieſes unglücklichen Landes, daß es ruhig dulden muß, wie es mit kanibaliſcher Luſt, mit einem wahren Hohne von ſeinen Feinden zerfleiſcht wird. Seine Bewohner ſind Lämmer geworden, die man zur Schlachtbank führt. Man geſteht ihnen weder Menſchenwerth, noch Menſchenrechte zu. Aber es tagt prophetiſch im Norden. Eine neue Sonne iſt dort aufgeſtiegen, ſie wird uns einen neuen, ſchönen Tag bringen.“

„Gebe Gott, daß du wahr ſprichſt, mein Sohn!“ fügte mit einem Seufzer der Hofintendant hinzu. „Die Situation, in der wir uns befinden, iſt wahrhaft inſupportable. Ich bin zu einer Unthätigkeit verdammt, die mich krank macht, ich ſehe mit Schmerz ein, daß ich in einem langen Irrthume gelebt habe, indem ich der Nation, welche ihre Geiſtesbildung über ganz Europa verbreitete, auch eine gleiche Bildung des Herzens zutraute. Ich fühle, daß dieſe Erfahrungen meine bisherige Standhaftigkeit erſchüttern, daß ſie mich im Innern tourbiren und meine Seele mit ſchwarzer Melancholie umziehen. Wo ſind meine Hoffnungen, meine Entwürfe, die ich vor dieſem Kriege bildete, und auf deren glückliches Gelingen ich mit Sicherheit rechnen konnte? Diejenigen, die ich ehrte, die ich als Modele des menſchlichen Handelns anſah, haben ſie vernichtet. Ich fühle das, ich fange aber auch an zu ahnen, daß ich mein Vaterland zu gering eſtimirt habe, daß ich — es wird mir ſchwer zu bekennen — ein Unrecht beging, indem ich aus Verachtung gegen die deutſche Geiſteskultur, verſchmäht habe, mich mit ihr bekannt zu machen. Du ſollſt mir von deinen Büchern geben, Julius, ich will verſuchen, ob ich ihren Inhalt goutiren, ob ich das Gute finden kann, das, wie du ſagſt, in ihnen enthalten iſt.“

„Thun Sie das, mein Vater!“ ſagte Julius in einer freudigen Erregung, wie ſie der Augenblick geſtatten konnte und die Ausſicht auf eine Veränderung in den Geſinnungen des Vaters in ihm hervorbringen mußte. „O, die deutſche Muſe iſt keine Zierpuppe, keine Kokette, die an den Höfen der Könige und Fürſten um Gunſt bettelt oder ſie auf noch ſchlimmerm Wege erlangen mag. Sie iſt eine ſtarke Jungfrau, auf dem Felde des Krieges, unter dem Geräuſche der Waffen geboren. In wenigen Jahren iſt ſie gereift, während Stürme um ſie wütheten, unter dem Donner der Kanonen, der ſie begeiſterte, unter den Blitzen der Schlacht, die ihr Feuer in ihre Adern goſſen. Was ſie iſt, verdankt ſie ſich allein. Der größte Mann des Jahrhunderts, Friedrich der Einzige, hat ihr ſeine Ohren, hat ihr ſein Herz verſchloſſen; aber ſie iſt auch groß, ſie zeigt ihre Größe dadurch, daß ſie ihn liebt, daß ſie ihm Geſänge weiht, die unſterblich ſind und ſeinen Ruhm unſterblich machen. Leſen Sie Gleims Schlachtgeſänge, laſſen Sie ſich von dem Jubel des Siegs, der ſie erfüllt, hinreißen, erkennen Sie, wie ein deutſcher Dichter vermag, den Ruhm ſeines Helden zu preiſen, ſo daß er unſere Bruſt mit Anbetung erfüllt. Was ſind Boileau's und ſelbſt Racine's Hymnen zum Lobe ihres Königs? Gliederpuppen, die auf Stelzen gehen, die da ſchmeicheln, wo ſie erheben ſollen, die in einem leeren Wortſpiele das Weſen der Dichtkunſt ſuchen! Dann, mein Vater, wenden Sie ſich zu Klopſtock, dieſem tiefen, ernſten Geiſte, der die Himmel ermißt und die Abgründe der Finſterniß, der die alte Kraft des Vaterlandes ſingt, um zu junger, neugeborener zu begeiſtern. Wo iſt irgend ein Volk, das ein Werk aufzuweiſen vermag, wie den Meſſias? Es ſteht da in ſeiner Würde, ſeiner Hoheit, ſeiner Himmelsgewalt, die, ſich erkennend, mit gerechtem Stolze um ſich herblickt und da fragt: wem iſt es gelungen, wie mir, das Heiligſte, das Göttliche und Ewige zu ergreifen und es den Menſchen vertraut zu machen, als ein Theil von ihrem eigenem Seyn, es an ihre Bruſt zu legen, es mit ſeinem Flügeln über Zeit und Raum hinwegzutragen? Dieſer einzige große Geiſt wiegt alle Poeten des geprieſenen Siècle de Louis XIV. auf. Sie werden Wieland kennen lernen, der alle Feſſeln unſerer Sprache geſprengt hat und ſie in leichter Anmuth tändeln läßt, wie ein fröhliches Mädchen. Sie werden den Forſchergeiſt Winkelmanns bewundern. Sie werden durch den kritiſchen Scharfſinn und Witz des unnachahmlichen Leſſing Voltaire's Schwächen gebührend würdigen lernen, Sie werden bei ſeiner Miß Sarah Sampſon eine Rührung empfinden, wie ſie keine franzöſiſche Tragödie hervorzubringen vermag. O, mein Vater, wie freue ich mich, daß Sie endlich Vorurtheilen entſagen, die Sie des Genuſſes unſrer herrlichen vaterländiſchen Geiſtesſchätze beraubt haben!“

„Genug, mein Sohn!“ fiel der Hofintendant ein. „Erſt will ich prüfen, was das Neue mir bringt, ehe ich dem gewohnten Alten entſage. Ich bin nicht mehr jung genug, um ohne Ueberlegung eine Carriere zu betreten, die ich nicht genau kenne. Auch tönt mir dein Lob zu hoch, zu gewaltig, als daß es mir nicht ſuſpect erſcheinen ſollte. Laß mich ſelbſt urtheilen; ich verſichere dich, ich werde nach conscience verfahren.“

Indeſſen war es zu Agathens großer Beruhigung ſtiller geworden im Krankenzimmer. Das Aechzen und Stöhnen hatte aufgehört, man vernahm nur noch ein leiſes Ziſcheln zwiſchen Frau Eliſabeth, dem Doctor und Antonien. Nach einiger Zeit traten dieſe vorſichtig heraus und ſchloſſen, ſo geräuſchlos als möglich, die Thüre hinter ſich. Fidelis gerieth in Verlegenheit, als er Agathen erblickte. Dieſe erglühete und griff nach einer Handarbeit, die in der Nähe lag. Beide waren ſehr bewegt bei dieſem erſten Wiederſehen nach ihrem letzten Zuſammenſeyn, als noch ihre Hoffnungen in der ſchönſten Blüthe ſtanden, die nun verwelkt waren, als ſie die Erfüllung von Wünſchen träumten, die hinter den Nebeln einer düſtern Zukunft verſchwand. Es war, als beginne ein neuer Lebensabſchnitt für beide. Die Freude lag hinter ihnen, ein begrabenes, hoffnungsvolles Kind; die Trauer ſtand vor ihnen, ein düſtres Weib in grauem Gewande, mit bleichen Lippen ihre Opfer begrüßend. Bei dem ſanften, faſt mädchenhaften Weſen des Arztes trug ſein Schmerz beinahe denſelben Character, wie der Schmerz Agathens. Aber ihm dienten noch ſeine Erfahrungen da, wo ihre Waffen gegen den Kummer nur Demuth und Gebet ſeyn konnten. So vermochte er auch jetzt, ſich bald zu faſſen, und ſagte, indem er ſich dem Hofintendanten näherte:

„Es geht beſſer mit dem armen Kinde. Sie ſchläft und eine ungeſtörte Ruhe iſt das beſte Heilmittel in ihrem Zuſtande. Ich hoffe, ſie wird geſtärkt erwachen, und wenn morgen auch ähnliche Zufälle eintreten, wie heute, ſo dürften ſie nicht ſo heftig ſeyn. Freilich iſt die Lage, in der ſie ſich befindet, nach Allem, was ich aus ihrem Irrereden ſchließen konnte, eine entſetzliche; aber ich vertraue viel auf ihre ungeſchwächte Jugendkraft, auf eine Seelenſtärke, die in der Regel nicht bei dieſen Leuten durch ein Uebermaaß an Phantaſie gelähmt wird, und vor Allem auf ein tiefes, religiöſes Gefühl, das ſich ſelbſt im Paroxismus des Fiebers nicht verläugnete.“

Fidelis entfernte ſich, indem er einen trüben Blick auf Agathen warf, den nur dieſe bemerkte. Nach einem einfachen, ſehr ſtillen Nachteſſen trennten ſich auch die Mitglieder der Familie, um Ruhe und Erholung auf die ſtürmiſchen Ereigniſſe des heutigen Abends zu ſuchen. Nur Agathe und Julius Mutter blieben zurück. Sie hatten es über ſich genommen, abwechſelnd am Lager der Kranken zu wachen und ihr die Dienſte zu leiſten, deren ſie in ihrem Zuſtande benöthigt ſeyn konnte.

---

## Fünfzehntes Kapitel.

Herr Thibalt blickt ihn ernſtlich an:
„Laßt uns mitſammen fahren
In dieſe Schlacht! Was jeder kann,
Mag bald ſich offenbaren.

Fouqué.

Julius betrachtete das Duell und deſſen Folgen von einer zu ernſten Seite, um ſich einer Sorgloſigkeit zu überlaſſen, die den Tag, der über Tod und Leben entſcheiden kann, gleichgültig herankommen ſieht, die nicht der zärtlichen Banden gedenkt, welche den Menſchen an andere ſeines Gleichen feſſelt, die in der geträumten Sicherheit des Triumphs nicht fürchtet, durch einen plötzlichen, gewaltſamen Schlag von vielen ſüßen Gewohnheiten, von ſchönen Träumen, die das Leben als Wahrheiten gibt, losgeriſſen zu werden. Er liebte ſein Vaterland mit allem Feuer eines jungen, kräftigen Gemüths. Daß ſeine Jünglingsjahre es in den

Banden der Schmach und Knechtſchaft fanden, vermehrte dieſe glühende Liebe, aber mit ihr nährte es auch die Bitterkeit gegen ſeine Unterdrücker. Er hatte auf der Akademie, die er nach der Beſtimmung ſeines Vaters beſuchte, mit andern edeln jungen Männern einen ſtillen Bund geſchloſſen, der ſie in der Liebe zum Vaterlande einigte. In den Verſammlungen dieſes Jünglingsbundes war die frühere Geſchichte des Vaterlandes, ſein alter Ruhm, ſeine Herrlichkeit in Kunſt, Wiſſen und Kampfwerken, Gegenſtand der Unterhaltung und Belehrung geweſen. Man leerte den Becher der Vergangenheit, um Kraft und Hoffnung 'für die Zukunft aus ihm zu ſchöpfen. Für dieſe Jünglinge war die Hermannsſchlacht nicht vergebens gekämpft worden, die Zeiten der Carolinger, der Hohenſtaufen, der Habsburger und der geiſtesbefreienden Reformation gingen an ihren Seelen vorüber und thaten, was die jämmerliche Gegenwart nicht konnte: ſie veredelten ſie. Die Thorheiten des Auslandes, welche von Fürſten und ihren Augendienern an den Höfen eingeführt und von dieſen in die höhern und mittlern Klaſſen der Geſellſchaft verbreitet worden waren, verachtete dieſer Bund von Freunden, er wandte ſich mit Ekel von den Werken deutſcher Dichter und Gelehrten, die der ausländiſchen Geiſtestirannei, welche dem körnigen Charakter des Volkes ſo wenig entſprach, aus Liebe zu dem nun ſchon gewohnten Schlendrian, oder vielleicht gar um elender Gunſtbezeugungen Willen, fröhnten. Er ahnte, er verlangte Beſſeres, ohne jedoch dieſes, wohin er auch ſeine Blicke wandte, zu finden. Da brach, durch eine blutige Morgenröthe, jener herrliche, junge Tag der deutſchen Kunſt und Literatur an, den Julius ſeinem Vater, um deſſen erwachende Neigung, ſich mit den Geiſteswerken des Vaterlandes bekannt zu machen, zu erhöhen, in lebendigen Zügen, wie er ihn empfand und erkannt hatte, ſchilderte. Die Jünglinge mußten ſich trennen, aber jeder nahm die begeiſternde Ueberzeugung in ſeine Heimath mit zurück, daß bald kein Gebiet der Kunſt und Wiſſenſchaft ſeyn werde, in welchem der Deutſche nicht andern Nationen gleich kommen, nicht ſie überfliegen werde. Schon wurde der Kriegsruhm Friedrichs und ſeiner Heerführer für ein gemeinſames Gut des Vaterlandes, ſelbſt in den vom Feinde bedrängten Ländern angeſehen. Jeder ſeiner Siege wurde im heimlichen Kreiſe der Familien gefeiert. Dem Kriegsruhme geſellte ſich nun auch derjenige, den der Genius der Künſte und des Wiſſens auf friedlicherm Wege gewann. Alles kündigte die nahe Größe des Vaterlandes an, in der es frei, jung und kräftig erblühend, andern Ländern entgegentreten würde.

Stark durch die Gaben der Gegenwart, feſt vertrauend auf die Verſprechungen der Zukunft, begeiſtert für Beides, erſchien Julius in der Heimath. Freilich mußte da die franzöſiſche Bildung des Vaters erkältend auf ihn wirken, freilich mußte die Tyrannei und Grauſamkeit der Fremden, die er nun in der Nähe erblickte, ihn tiefer erbittern; aber er fand auch wieder Troſt und Mitgefühl bei Julien, die gleich mit ihm empfand und dachte, bei Agathen, deren ganzes Weſen ächte deutſche Weiblichkeit athmete, bei Fidelis, deſſen Liebe zum Vaterlande ungemein ſtark und feſt war, wenn ſie auch in einem ſanftern Feuer, als bei Julius, brannte, bei der trefflichen Mutter, die nur Friede und Liebe zu der ganzen Menſchheit in ihrer Bruſt trug und vor Allem in der Nähe des Großvaters, deſſen Würdigkeit, deſſen gerader, geſunder Verſtand, Mannhaftigkeit und Redlichkeit auf einer langen, wechſelvollen Laufbahn, ihm eine frühere, beſſere Zeit des Vaterlandes darzuſtellen ſchien, die noch durch keine Nachäfferei des Auslandes verkrüppelt worden war. Frau Eliſabeth war eine neutrale Perſon, die nur für die Sorge um das Hausweſen, um den Zuſtand der Finanzen und einige wenige Zweige der gewöhnlichen Stadtgeſpräche Sinn hatte. Was Julius an ihr erfreute, war ihre unermüdliche Thätigkeit, ihre Alles berückſichtigende Sorgfalt für das Wohlergehen und die Bequemlichkeit des alten Tiefenau, und er überſah in dieſer Rückſicht gern manches Herbe, Scharfe und Verletzende in ihrem Betragen. Seine ältere Tante Antonie hatte ſich mit entſchiedener Vorliebe eine franzöſirte Bildung anzueignen bemüht. Sie glaubte dieſe in einem Grade der Vollkommenheit, der ſie mit jeder Pariſer Dame könne wetteifern laſſen, zu beſitzen, ſie ſprach lieber franzöſiſch, als deutſch, ſie hatte in der Lectüre älterer franzöſiſcher Romane von Calprenede und ſeinesgleichen, ſich in ihrem Innern Ideen von einer Welt, wie ſie gar nicht exiſtirte, gebildet, ſie war feſt überzeugt, das Abentheuerliche jener Romane werde in ihr Leben treten, und hatte um ſo eher den Bewerbungen des Chevalier de Ramotiers Gehör gegeben, da ſie, nun ſchon über dreißig Jahre alt, vergeblich auf andere gewartet. Sie war genöthigt, ihre Geſinnungen, ſo wie ihre Ausſichten ſo viel als möglich in ihrer Seele zu verbergen, indem ſie von dem ernſten, die Verſchiedenheit der Stände, wie wir wiſſen, ſcharf beachtenden Vater, nicht leicht eine Billigung ihrer Neigung hoffen durfte.

In dieſen Umgebungen und Verhältniſſen, in einer Charakterſtimmung und Gemüthslage, wie wir ſie geſchildert, befand ſich Julius, als ihm nur noch wenige Tage bis zu demjenigen bevorſtanden, an welchem er mit Foulon feindlich zuſammentreffen ſollte. Es wurde in ſeinem Innern ein Gefühl laut, das den Zweikampf, nach Grundſätzen der Moral beurtheilt, nicht billigen konnte, aber eine gewiſſe Hinneigung zu jenen Zeiten der Ritterlichkeit, in denen gewiſſermaaßen auch der Zweikampf als Poeſie erſchien, die Liebe zu ſeinem Vaterlande, gegen deſſen unmenſchlichen Quäler er die Waffen erheben ſollte, der Gedanke an die von Foulon erlittne Ehrenverletzung und vielleicht auch die im Hintergrunde ſeiner Seele ſchlummernde Erbitterung gegen einen Nebenbuhler, machten jenes Gefühl verſtummen. Die Nothwendigkeit dieſes Zweikampfes ſtand feſt vor ſeinem Geiſte. Er mußte daran denken, ſich einen Secundanten zu ſuchen. Unter den jungen Männern der Reſidenz hatte er, außer Fidelis, keinen gefunden, mit dem er ſich ſo innig befreunden hätte können, um einen ſolchen Dienſt zu verlangen. An Fidelis wollte er ſich aber nicht wenden, weil er wußte, dieſer würde

Alles aufbieten, eine Verſöhnung herbeizuführen, und weil es ihm auch nicht Recht gethan dünkte, in eine Sache, wo der Tod des Einen oder des Andern die Flucht der Secundanten veranlaſſen konnte, einen Arzt zu verwickeln, auf deſſen Thätigkeit, auf deſſen Hülfe und Nähe ſo viele hundert Leidende gerechtere Anſprüche hatten, als er auf ſeinen Beiſtand in einer dem Berufe des Freundes fremden Angelegenheit. Nach langer Ueberlegung ſah er ein, daß ihm nichts übrig bleibe, als den Chevalier de Ramotiers anzugehen, ſo ſehr es auch ſeinen Gefühlen widerſtrebte, in dieſer Angelegenheit einen Franzoſen an ſeine Seite zu ſtellen. Von dieſem war am Sicherſten eine Gewährung ſeines Verlangens zu erwarten. Der Chevalier beſuchte von Zeit zu Zeit ſeinen Vater, er war dieſem Verbindlichkeiten ſchuldig, er zeigte gegen alle Mitglieder des Tiefenau'ſchen Hauſes eine große Zuthätigkeit und, ſo wenig auch ſein ganzes Weſen den Beifall des jungen Mannes hatte, ſo mußte doch dieſer berückſichtigen, daß ein Franzoſe, deſſen Stand es mit ſich brachte, in Ehrenhändeln bewandert zu ſeyn, und dem an einer Veränderung ſeines Aufenthaltes wenig liegen konnte, leichter, als jeder andere, an einer ſolchen Sache Antheil nehmen konnte. Ueberdem hatte auch Julius nie gehört, daß der Chevalier in irgend einem freundſchaftlichen Verhältniſſe zu Foulon ſtehe. Er ſtimmte im Gegentheile oft in den Tadel mit ein, der im traulichen Familienkreiſe über die Verwaltung des Generalcommiſſars ausgeſprochen wurde, und da dieſer Tadel ganz aus ſeinem freien Willen hervorging, ſo fühlte ſich niemand veranlaßt, ihn für eine Heuchelei, für eine Liebedienerei, was er eigentlich war, zu halten.

Julius glaubte ſich feſt auf die Zuſage ſeines Beiſtandes verlaſſen zu können; aber eine andere Angelegenheit lag ihm näher am Herzen. Er ſah ein, daß der Ausgang des Duells, das er nicht, wie ein Spiel, ſondern als einen ernſten Kampf auf Leben und Tod behandeln wollte, ihn in jedem Falle, ſey es durch ſeinen Tod, ſey es durch eine nothwendige Flucht, von ſeinen Lieben und ſeiner Geliebten entfernen mußte. Er wollte nicht aus dem Leben oder nicht aus Juliens Nähe ſcheiden, ohne ſie noch einmal geſehen, noch einmal geſprochen zu haben. Wie ſelten wurde ihm nicht ein ſolches Glück zu Theil und wie hätte unter ſeinen letzten Wünſchen dieſer nicht der mächtigſte ſeyn ſollen? Er liebte feſt und ſtark, mit dem Feuer, das ſeiner Seele eigen war, das, wo er ſich von der Gerechtigkeit ſeiner Sache überzeugt glaubte, durch keine fremde Gewalt gedämpft werden konnte. Sein Stolz ſtand dem des Geheimeraths entgegen, er räumte der Standeswürde des Mannes keinen Vorzug über ſeine eigene Menſchenwürde ein und den Reichthum des alten Forſthelm hatte er beſchloſſen zurückzuweiſen, ſobald ihm eine günſtige Lage die ernſtliche Bewerbung um Julien erlauben würden. Er ehrte den Geheimerath, obgleich dieſer ihm als ein Räthſel erſchien. Forſthelm war, vor den Mißgeſchicken, die das Land unter die Gewalt der Feinde gebracht, einer von den Wenigen geweſen, welche, treu dem rechtmäßigen Herrſcher dienend, aber nicht in alle ſeine Liebhabereien ſich fügend, ausländiſche Sitte und Art von ſich fern gehalten. Er hatte ſeine Tochter ganz deutſch erzogen, er hatte ſie mit inniger Liebe zum Vaterlande zu erfüllen gewußt, er hatte ihren Geiſt deutſch gebildet, indem er ſie auf die kräftige dichteriſche Sprache Luthers aufmerkſam machte, indem er ſie Flemming, Opitz und andre großen Geiſter einer beſſern Periode kennen lehrte. Dieſer Mann, der die Treue am Vaterlande immer als eine der erſten bürgerlichen Tugenden gerühmt, der ſeine Lehre durch ſeine Handlungen bewährt hatte, war nun mit einemmale ein ganz Anderer geworden. Viele der höhern Staatsbeamten, der unaufhörlichen Plackereien der Franzoſen, ihrer Aufforderungen zum Verderben des Landes mitzuwirken müde, hatten ihren Abſchied genommen. Der Geheimerath blieb an ſeinem Platze, er ſchien ſogar im beſten Einverſtändniſſe mit den gegenwärtigen Machthabern. Er beſuchte ihre Cirkel, er gab ihnen Geſellſchaften, er arbeitete mit ihnen und wer nicht feſt der Redlichkeit vertrauete, die er früher bewährt hatte, konnte leicht in Verſuchung geführt werden, zu glauben, er diene ihrem entſetzlichen Ausſaugungsſyſteme, um auch ſeinen Theil von der Beute zu gewinnen. Niemand vermochte ihm etwas Beſtimmtes zur Laſt zu legen, er aber war auch nicht bemüht, ſich von Verdacht frei zu halten. Julius hatte ſchon einigemale mit Julien über die ſeltſame Veränderung, die in dem Charakter ihres Vaters vorgegangen zu ſeyn ſchien, geſprochen, allein ſie wußte ihm keinen Aufſchluß zu geben; er glaubte einzuſehen, daß ſie ſelbſt ebenſo befrembet darüber ſey, wie er. Freilich hatte Julie eine Ahnung, wie Alles ſich verhalten könne, wie Alles ſich ganz den Umſtänden gemäß erklären laſſe; allein was ihr dieſe Ahnung ſagte, war ſo wichtig, gehörte ſo ganz dem Vater an, daß ſie es für eine Verletzung ihrer Kindespflicht gehalten haben würde, es ſelbſt auch dem Geliebten nur durch eine leiſe Erwähnung errathen zu laſſen.

Unſerm jungen Freunde bot ſich nur eine Gelegenheit, ſeinen innigſten Wunſch erfüllt zu ſehen. Die franzöſiſchen Schauſpieler, welche vor einigen Tagen angelangt waren, hatten ihre Vorſtellungen eröffnet. Julie beſuchte dieſe; ihr Vater, von der Menge ſeiner Geſchäfte zurückgehalten, hatte ſie noch nicht begleitet. Auf dem Heimwege konnte es Julius vielleicht gelingen, eine kurze Unterredung mit dem geliebten Mädchen zu erhalten, die er als ein ſchönes Andenken mit in die Ferne, oder als eine freundliche Gabe mit in das Grab nehmen wollte. In dieſer Hoffnung begab er ſich in das Theater. Seine Sehnſucht hatte ihn in der Stunde getäuſcht, er fand das Haus noch ſtill und dämmerig, nur wenige Anweſende, zu frühe Gekommene, wie er, bewegten ſich zwiſchen den Bänken des Parterre. Unter ihnen erkannte er den Chevalier de Ramotiers. Er trat auf ihn zu, ergriff ſeine Hand und ſagte, indem er ihn nach dem Ausgange führte:

„Kommen Sie mit mir, Chevalier! Nur für einige Augenblicke erbitte ich mir Ihre Gegenwart. Ich habe zwei Worte mit Ihnen zu ſprechen, ich habe eine Erklärung von Ihnen zu verlangen, die mir höchſt wichtig iſt, da ſi eine Angelegenheit der Ehre betrifft.“

Das böſe Gewiſſen des Chevalier regte ſich. Er dachte an Antonien, er glaubte ſein Verſtändniß mit ihr entdeckt, er fürchtete noch weitere, ſchlimmere Entdeckungen, welche die Rach des jungen Mannes gegen ihn gereizt haben möchten. In Julius Benehmen glaubte er die Vorbereitungen einer Ausforderung zu erkennen. Bebend folgte er ihm. Immer war ihm das ernſte Weſen, die Anhänglichkeit an ſein Vaterland, die wenige Neigung zu franzöſiſcher Bildung, welche der Sohn des Hofintendanten unverholen an den Tag gelegt hatte, ein Stein des Anſtoßes geweſen; er glaubte in allen dieſen Dingen etwas Gefährliches, Feindliches zu ſehen, das ihn bedrohete. Jetzt war der Augenblick gekommen, wo dieſe Feindſeligkeit in's Leben treten ſollte, jetzt ſchien dem Muthe des Chevalier eine Prüfung bevorzuſtehen, der er ſelbſt ſich nicht gewachſen fühlte.

Die beiden Männer hatten den Mittelpunkt des offenen Platzes erreicht, der vor dem Theater lag. In der Seele des Chevalier herrſchte nur Furcht und ängſtliche Erwartung der Dinge, die da kommen ſollten. Nichts war ihm peinlicher geweſen, als das feierliche Schweigen, welches ſein Begleiter bisher bewahrt hatte. Vergebens hatte er verſucht, ihn durch einzelne, hingeworfene Bemerkungen, die er mit ſchwer errungener Gleichgültigkeit über die frühe Milde des Wetters, über die Darſtellungen der Schauſpielergeſellſchaft hingeworfen, zur Rede zu bringen. Julius hatte ſein finſteres Schweigen beibehalten und brach es erſt jetzt, indem er ſtehen blieb und auch den Chevalier vom Weitergehen zurückhielt.

„Sie wiſſen, Chevalier,“ ſagte er jetzt, „daß es Beleidigungen gibt, für die ein Mann von Ehre nur Genugthuung mit dem Degen in der Hand verlangen kann. Ein Schimpf, der tief verletzend in die Rechtlichkeit des Beleidigten greift, iſt nach unſern Begriffen, oder vielmehr nach den Begriffen unſrer Zeit, nicht anders, als mit Blut abzuwaſchen. Ich hoffe, Sie ſind über dieſen Punkt mit mir einverſtanden, denn

Ihre Stellung in der Welt muß Ihnen ſch
bei mancher Gelegenheit eine ſolche Ueberze
gung gegeben haben?“

„Freilich, freilich!“ erwiederte verlegen
Chevalier. „Meine reizbare Empfindung, mei
ſtrenge Anſicht über das point d'honneur hab
mich wohl ſchon in hundert Duells verwicke
bei denen ich immer das Glück hatte, als S
ger den Kampfplatz zu behaupten. Aber es ſi
gerade dieſe Erfahrungen, die mich nun — w
ſoll ich gleich ſagen — vorſichtiger und zurü
haltender in Sachen des Zweikampfs gemac
haben. Ich meine, es gibt unter hundert Fä
len neun und neunzig, bei denen eine ruhig
mündliche Erklärung Alles ausgleichen könn
und ich meines Theils würde in einem ſolch
Falle, wenn ich auch vielleicht eine geringe B
leidigung zu riskiren hätte, lieber irgend ei
Prätenſion aufgeben, einen alten Plan ſchwi
den laſſen, ehe ich mein Gewiſſen der Gefah
ausſetzte, es wiederum mit dem Tode eine
Menſchen zu beladen. Denn ſo viel iſt gewiſ

wer mir als Feind entgegentritt, iſt ein verlorner Mann.“

Er ſprach die letzten Worte mit aller Kraft, welche ihm in dieſem Augenblicke zu Gebote ſtand. Er hoffte den vermeinten Gegner zu ſchrecken, indem er ihm zugleich zu verſtehen geben wollte, daß er zu jedem friedlichen Opfer geneigt ſey. Julius aber ſchien weder die eine, noch die andere Abſicht des Chevalier zu verſtehen, denn er verſetzte mit einem Ernſte und einer Kälte, die dem Franzoſen ſchwer auf die beängſtigte Seele fielen:

„Hier iſt keiner von jenen neun und neunzig Fällen vorhanden. Die Beleidigung wurde klar ausgeſprochen, die Thatſache läßt keine andere Deutung, als die der abſichtlichen Beſchimpfung zu. Es muß Blut fließen und Sie, Chevalier, erſuche ich, mir bei dieſer Gelegenheit als Kampfzeuge zu dienen!“

„Von Herzen gern!“ antwortete raſch und mit freier Stimme Ramotiers, dem in dieſem Augenblicke eine Centnerlaſt von der Bruſt genommen wurde. „Sie haben nur zu befehlen, mein theurer Freund, Sie brauchen mir nur Zeit und Ort zu nennen. Die barbariſche Sitte, daß auch die Secundanten bei ſolchen Gelegenheiten ſich mit einander meſſen mußten, iſt Gottlob! ſchon ſeit mehreren Jahren aus der Mode gekommen, was mir nur deshalb lieb iſt, weil ich Ihnen nun im glücklichen oder im unglücklichen Fall deſto ſicherer meinen Beiſtand widmen kann. Aber wer iſt Ihr Gegner, wer iſt derjenige, der einen Mann von Ihren Verdienſten, von Ihrer Qualität ſo eclatant zu beleidigen wagen konnte?“

Julius bedachte ſich einige Augenblicke. Er hatte ſchon einige Proben von der Geſchwätzigkeit des Chevaliers, er wünſchte nicht, daß durch ſeine Schuld Juliens Namen in einer zweideutigen Beziehung genannt würde, was leicht der Fall ſeyn konnte, wenn in der Stadt verlautete, er habe ein Duell mit Foulon. Beide waren bekannt als Bewerber um die Gunſt der Geheimerathstochter: natürlicherweiſe hätte man ihr Verhältniß als Nebenbuhler dem Zweikampfe zum Grunde gelegt.

„Sie müſſen mir erlauben,“ ſagte er nach einer Pauſe, „daß ich Ihnen den Namen meines Gegners noch verſchweige. Ich befinde mich in einer wunderlichen Lage, in der ich nicht Herr über meinen Willen bin. So viel aber glaube ich Ihnen verbürgen zu können, daß er nicht zu dem Kreiſe Ihrer nächſten Freunde gehört, um ſo mehr, da Sie ſelbſt ſchon ſich oft mißbilligend über ihn und ſeine Handlungen geäußert haben.“

„Wer könnte mir näher ſtehen, als ein Mitglied des Tiefenau'ſchen Hauſes?“ rief mit Emphaſe der Chevalier, indem er Julius in ſeine Arme ſchloß. „Wen könnte es geben, dem ich nicht gern als Stütze eines Sproſſen dieſes Stammes gegenüber träte, dieſes Stammes, welchem anzugehören einem Jeden zur höchſten Ehre gereichen muß? Sey Ihr Gegner, wer er wolle, ich bin Ihr Secundant, ich weiche nicht von Ihrer Seite!“

Der Chevalier hatte das Unglück, daß ſeine, wie er glaubte, feinen Andeutungen von Julius heute nicht begriffen wurden. Dieſer ſah in jener Aeußerung, durch welche Ramotiers auf ein künftiges verwandtſchaftliches Verhältniß mit ihm anſpielen wollte, nur eine gewöhnliche, etwas übertriebene Höflichkeitsformel. Er drückte dem Chevalier die Hand, verſprach ihm an einem der nächſten Tage alles Nähere, was ihm wiſſenswerth ſeyn könne, mitzutheilen und führte ihn, zufrieden dieſe Angelegenheit nun geordnet zu haben, zum Theater zurück. Indem ſie ſich durch die Menge, die jetzt beim baldigen Anfange des Schauſpiels den Eingang ſuchte, drängten, empfand Julius eine leiſe, aber wunderbar bis in die Tiefe ſeiner Seele dringende Berührung. Er blickte auf. Julie, in einen feinen Seidenmantel gehüllt, rauſchte an ihm vorüber. Ihr Auge traf das ſeinige, ein leichtes, ihm nur bemerkbares Lächeln, der flüchtige Gruß der Liebe, umſpielte ihre Lippen. Sie wurden durch den Andrang der immer anwachſenden Menge getrennt; bald aber hatte Julius ſeine Stelle im Parterre gefunden, von der aus er Julien, die in einer Loge des erſten Ranges ſaß, genau beobachten konnte. Ihr

Blick ſagte ihm, daß auch ſie ihn bemerke; der Zufall wollte, daß es heute der Anregungen genug geben mußte, welche die gegenſeitige Aufmerkſamkeit der beiden Liebenden bewirkten.

Man gab den Cid des Corneille, das einzige unſerm jungen Freunde bekannte franzöſiſche Trauerſpiel, das, den romantiſchen Geiſt, den der ſpaniſche Urſprung ihm eingelegt, nicht verleugnend und den engherzigen Feſſeln einer ſteifen Regelmäßigkeit noch nicht durchaus unterworfen, ſeinen freien Begriffen von Poeſie einigermaßen entſprach. Aber es war nicht das Stück ſelbſt, das ihn heute anzog. Ihm gegenüber ſaß Julie, er dachte daran, daß dieſer Abend vielleicht die Abſchiedsſtunde zwiſchen ihm und ihr auf immerdar enthalten könne, daß die, welche heute noch lächelnd und liebevoll zu ihm herabblicke, in wenigen Tagen vielleicht ſeinen Tod beweinen, den Untergang ihrer Liebe und ihrer Hoffnungen betrauern werde. Da tönten einzelne Stellen des Trauerſpiels ernſt und ergreifend in ſeine Seele, da nahm er mit einem male wahr, wie hier die Dichtung Verhältniſſe darſtelle, die in manchen Beziehungen den ſeinigen glichen. Ximene und Rodrigo trennte erſt des Vaters Vorurtheil gegen den jungen Helden, dann der glücklich-unglückliche Ausgang des Zweikampfs. Wie viele Empfindungen wurden bis dahin in ſeiner Bruſt mächtig erregt, die geſchlummert hatten, die ihn jetzt ſeine nahe Zukunft finſter, drohend und verhängnißvoll erblicken ließen! Er ſah auch Julien ernſt werden. Sie mochte theilweiſe mit ihm empfinden, aber nicht ſo tief wie er, denn der Zweikampf und ſeine möglichen Folgen lagen doch außerhalb ihrer Deutungen. Die Wendung des Stükkes nach dem Duell zwiſchen Ximenens Vater und dem Eid, welche nun den Inhalt in ein Gebiet überführte, das in ſeinen Erſcheinungen ſeltener einzelne Momente ſeiner Lage wiederſpiegelte, machte ihn wieder feſter und ruhiger. Er konnte nun überdenken, wie weit er in der Unterredung, welche er hoffte, ſich Julien offenbaren dürfe, was er ſie ſollte ahnen, was er ſie ſollte fürchten laſſen. In einem Zwiſchenakte trat **Fidelis** zu ihm. Das ruhige Angeſicht des Freundes trug Spuren ſeines ſtillen Kummers. Er fragte mit einem trüben Lächeln nach **Agathen**, er hörte, daß ſie nicht zugegen ſey und ſagte dann, nachdem er ſich verſichert hatte, daß ſeine Rede nur von dem naheſtehenden **Julius** vernommen werden könne:

„Es iſt eine ſchwere Prüfung für mich, daß ich **Agathen** noch immer täglich ſehen, daß ich täglich auf's Neue die Vorzüge bewundern muß, die mein Herz an ſie feſſeln. Das Verdammungsurtheil über meine Liebe iſt geſprochen, ich wollte ihr auch entſagen, aber wie vermag ich es, da meine Pflicht mich in die Nähe derjenigen führt, deren Anblick meine Neigung erhalten und nähren muß? Und dennoch darf ich das Vertrauen, das **Agathens** Vater, das Ihr Alle dem Arzte ſchenkt, nicht von mir zurückweiſen. Glaube mir, **Julius**, in den Frieden meiner Seele, den du mir ſo oft beneidet, miſcht ſich jetzt ein recht herbes, bitteres Gefühl!“

„Bin ich denn glücklicher, als du?“ erwiederte der Freund. „Du haſt einen großen Troſt, der dieſe bittre Empfindung verſüßen, der für die Entſagung dich entſchädigen kann. Das Wohl der leidenden Menſchheit iſt deine große Aufgabe. Indem du dieſe löſeſt, mußt du dich geſtärkt, mußt du dich erhaben fühlen. Aber ich,“ ſetzte er finſter hinzu, „bin ganz arm, wenn ich nicht Julien beſitze, und dieſer Beſitz ſteht mir jetzt ferner, als jemals.“

Er hatte, ſeit Fidelis ihn vom Sterbelager gerettet und ſein treueſter Freund geworden war, nie ein Geheimniß vor dieſem gehabt. Es drängte ihn auch jetzt, ſich ihm zu entdecken, es ſchien ihm ſtrafbar, dem bewährten Freunde eine Sache, die ihn in kurzer Zeit aus dem Leben abrufen, oder von ihm und den ſeinigen entfernen konnte, zu verſchweigen. Unter dem Siegel des Geheimniſſes entdeckte er ihm ſein Zuſammentreffen mit Foulon, die Folgen, welche es gehabt, und daß er die Abſicht habe, im Falle er ſiegreich aus dem Zweikampfe trete, ſich in die Nähe des Landesfürſten zu flüchten und als Volontär dort Militärdienſte zu nehmen.

Fidelis hatte ihn ruhig und ohne ihn zu unterbrechen angehört. Jetzt ſagte er in einem ernſtern, feſtern Tone, als gewöhnlich:

„Ich bin ein Gegner des Duells, möge ihm zum Grunde liegen; was da wolle. Aber die Sache iſt zu weit gediehen, als daß eine friedliche Auseinanderſetzung noch ſtatt finden, daß der entſcheidende, blutige Schritt könnte vermieden werden. Ich weiß, wie du ſelbſt über den Zweikampf denkſt, und daß du ihn bei deinen Anſichten dennoch unternehmen willſt, überzeugt mich, wie eitel jeder Verſuch, dich davon zurückzuhalten, ſeyn würde. Aber ich warne dich vor Foulon. Ich kenne ihn genau, denn ich bin ſein Arzt. Ich kann mir nicht denken, daß dieſer Uebermüthige, der ſich für den unumſchränkten Gebieter des eroberten Landes hält, ſich in ſeiner eigenen Meinung ſo ſehr herabſetzen wird, einem jungen, vor ſeinem Urtheile bedeutungsloſen Menſchen, wie dir, Genugthuung mit den Waffen in der Hand zu geben. Ihm ſtehn hundert Mittel zu Gebote, dich unſchädlich zu machen. Sein Gewiſſen verwirft keins. Noch einmal, Julius, ich warne dich vor Verrath! Sieh' ihn dort, wie er ſich brüſtet, wie er ſich ſpreizt in der fürſtlichen Loge und mit Hohn herabſieht auf die Menge, die er verachtet! Du biſt einer aus dieſer Menge. Lies in ſeinem Angeſichte, ob hier nur eine leiſe Neigung wohnt, ſich ihr gleich zu ſtellen!"

„In der Loge unſres Fürſten?" ſprach Julius, indem ſeine innere Entrüſtung durch eine dunkle Röthe, die auf ſeine Wangen trat, ſich verkündigte. Jetzt erſt bemerkte er die Gegenwart des Generalcommiſſars, der in einer nachläſſigen, unanſtändigen Haltung, den Platz eingenommen hatte, den ſonſt der regierende Fürſt des Landes behauptete. Er ſah mit einem ſpöttiſchen Lächeln in's Parterre hinab. Julius glaubte wahrzunehmen, daß ſeine Blicke auf ihm ruheten. „Wahrhaftig!" fuhr der junge Mann erhitzt fort: „Es iſt Zeit, daß dieſe Frechheit, dieſer Frevel beſtraft werden. Ich ſehe mich grade nicht für denjenigen an, den der Himmel zum Werkzeug ſeines Strafgerichts erwählt hat, aber die Liebe zu meinem Vaterlande läßt mir dennoch dieſen Zweikampf in einem andern, als dem gewöhnlichen Lichte erſcheinen. Wie niedrig, wie erbärmlich, wie ganz entartet von den Geſchlechtern unſrer Vorfahren müſſen uns dieſe Ausländer halten, daß wir die Schmach, die ſie auf uns häufen, geduldig ertragen, wie Lämmer die Scheere des Hirten. Ich kann fallen, Fidelis, aber glaube mir, mein Freund, ein ſolcher Tod iſt auch Etwas werth.“

„Zum drittenmale warne ich dich!“ ſagte bedeutungsvoll der Arzt, den in dieſem Augenblicke ein Bekannter von der Seite unſres jungen Freundes rief.

## Sechzehntes Kapitel.

„Wohinaus, wohinaus, Walgers mein Held?“ —
„In's Feld, ſchön' Hildegund mein, in's Feld.“
Fouqué.

Das Schauſpiel war ſeinem Ende nahe. Julius verließ den Saal, um die Begegnung mit Julien nicht zu verfehlen. Als er über den Platz vor dem Comödienhauſe ging, bemerkte er zwei Männer, die, während ſie auf- und niederſchritten, ſich ziemlich laut und eifrig mit einander unterhielten. Er würde, nur dem Gedanken an Julien hingegeben, wenig auf ſie geachtet haben, wenn er nicht geglaubt hätte, aus dem Munde des einen von ihnen ſeinen Namen zu vernehmen, wenn er nicht, indem er an ihnen vorüberſtreifte, die Stimmen Foulons und des Chevaliers de Ramotiers zu erkennen vermeint hätte.

„Sie werden mir gehorchen oder Sie ſind verloren!“ hörte er denjenigen ſagen, den er für den Generalcommiſſar hielt. „Ihre Larve fällt und die Welt ſoll Sie als einen Betrüger, als einen falſchen Spieler im Hazardſpiele des Lebens kennen lernen.“

Der Andre antwortete ſehr demüthig und leiſe, ſo daß Julius ihn nicht verſtand. Doch glaubte er ſich zu überzeugen, daß er geirrt habe, daß der Ton dieſer Stimme nicht dem Chevalier angehöre und nur Foulon mit Beſtimmtheit für einen der beiden Männer gelten könne. Im Uebrigen erlaubte ihm auch ſeine Eile nicht, dieſe Sache, die ihm ohnehin unbedeutend ſchien, einer näheren Aufmerkſamkeit zu würdigen. Er ſchritt raſch zu einer ſtillen, entlegenen Straße, durch welche der Weg Juliens führte, und vergaß bald jene Aeußerung Foulons, deren Sinn er doch durch kein Nachdenken zu enträthſeln vermocht hätte.

Er ſtand an eine alte Linde, deren Wipfel ſich über einen Brunnen wölbte, gelehnt und harrte. Dieſe Stelle war ihm wohlbekannt und traulich. Oft ſchon hatte er Julien, wenn ſie

Abends aus einer Geſellſchaft zurückkehrte, hier erwartet, ſie im Scheine des Mondes vorübergehn oder wie einen Schatten in der Dunkelheit hinſchweben ſehn. Aber er hatte noch nie gewagt, ſie bei einer ſolchen Gelegenheit anzureden, er hatte ſich begnügt, den Klang ihres Schrittes, vielleicht ein Wort, das ſie zu der begleitenden Chriſtiane ſprach, zu vernehmen, mit ſeinen Blicken die Umriſſe der geliebten Geſtalt zu verfolgen. Momente der Vergangenheit, die er an dieſem lieben Plätzchen erlebt, traten vor ſeine Seele. Der Mond ſchien ſo hell, die Abendluft wehete ſo lind, wie es ſchon oft geſchehn, wenn er der Sehnſucht hingegeben, hier gewartet hatte. Ein Liedchen kam ihm in den Sinn, das er in einer ſolchen Stunde an dieſer Stelle gedichtet. Er ſprach es unwillkürlich leiſe für ſich hin:

„Wo mag doch meine Chloe weilen,
Da meine Sehnſucht her ſie ruft?
Die Zeit entflieht, die Stunden eilen,
Und kühler weht die Abendluft.

O hörte ſie des Herzens Stimme,
Sie ſchwebte ſicher gleich heran,
Sie wär' nicht mehr die Strenge, Schlimme,
Sie hörte meine Seufzer an!

So ſchweben ſie zum Lindenbache
Und flüſtern mit den Blättern dort,
Und ich — ich halte meine Wache,
Nur ſie zu ſehn, geduldig fort.

So gehn ſie in die Lüfte über —
O tragt ſie an ihr liebes Herz!
Dann werd' auch ich ihr immer lieber,
Denn wir verſtehen unſern Schmerz.

Es iſt nur jungfräuliches Zagen,
Wenn hier ſie meinem Wort nicht lauſcht,
Wo anders darf ich's zu ihr ſagen,
Wo nicht die Luft, die Linde rauſcht.

Wo anders darf ich auch wohl hören,
Daß ſie mich treu und wahrhaft liebt;
Dann will ich gern den Schutz entbehren,
Den mir die alte Linde giebt.

Doch horch! Es rauſchen ihre Schritte
Daher jetzt durch die ſtille Nacht:
Sie wandelt in der Straße Mitte,
Ich habe nicht umſonſt gewacht."

In dieſem Augenblicke erfüllte der Zufall, was die letzten Worte des Gedichtes ausſprachen. Er vernahm den leichten, ſchwebenden Tritt Juliens, den feſtern Gang ihrer treuen Begleiterin, er ſah die zarte Geſtalt, ſorglich in den Seidenmantel gehüllt, mit Eile herankommen und ihr folgend die befreundete Chriſtiane. Da dünkte es ihn aber auch, er höre den Schritt eines dritten, er lauſchte nach dieſem hin, er wollte lieber ſeine Hoffnung auf eine letzte Unterredung mit Julien opfern, als dieſe einer Beſchämung vor einem vielleicht bekannten Zeugen ausſetzen. Allein der Schritt des Fremden verſtummte, ohne Zweifel hatte er ſich in eine Seitengaſſe gewandt und Julius ſah nun kein Hinderniß vor ſich, der Geliebten ſich zu nähern.

Als ſie ihn erkannte, zeigte ſie ganz die Ueberraſchung, die er erwartete; ſie war einſilbig, ſie deutete darauf hin, daß ſie ſchon früher bei ähnlichen Gelegenheiten ſich habe merken laſſen, wie ſie dieſe geſuchten Begegnungen nicht liebe.

„Julie,“ ſagte der junge Mann, „es

gibt Verhältniſſe, welche eine Sache heiligen, die in dem gewöhnlichen Gange der Dinge unſern edlern Gefühlen widerſtrebt. Ich bin jetzt von einem ſolchen Verhältniſſe bedrängt, ich muß auf die Gefahr hin, dir zu mißfallen, dich um eine Unterredung bitten. Ich habe mich in ein großes Spiel eingelaſſen, das über meine Zukunft entſcheidet. Der Würfel wird bald fallen, aber was er bringt, liegt noch in dem dunkeln Schooße der nächſten Tage. Dich hat die Liebe in mein Leben verflochten, du darfſt nicht ſo ganz außerhalb meines Vertrauens ſtehn, daß dich eine Begebenheit, die mich beträfe und plötzlich in unſer Daſeyn träte, mit Schreck und Entſetzen, wie ein grauenvolles Räthſel, erfüllte. Du mußt vorbereitet ſeyn, du mußt ruhig der Möglichkeit einer Trennung entgegenſehn, du mußt dich gefaßt machen, vielleicht noch Herberes zu erleben. Deshalb, Julie, habe ich dich hier erwartet: ich wollte dich, ehe ich dich verlaſſen muß, noch einmal ſehn, ich wollte einige freundliche Worte des Abſchieds von dir hören."

Das Mädchen hatte alle Faſſung verloren.

Dieſe Erklärung kam ſo unerwartet, nichts war vorangegangen, was ihr nur eine leiſe Ahnung ihres Inhalts hätte geben können, daß ſie ſich einige Augenblicke lang von einem böſen Traum befangen wähnte und erſt nach und nach Ruhe und Beſonnenheit wieder gewann. Dann nahm ſie raſch den Arm des jungen Mannes und lenkte, von einem plötzlichen Entſchluſſe ergriffen, in die nächſte Nebenſtraße ein, um auf einem Umwege zum väterlichen Hauſe Zeit zu gewinnen, dieſes drohende Geheimniß näher kennen zu lernen. Sie zitterte, ihre Bruſt wurde von unruhigen Odemzügen gehoben, ihre Stirn brannte, ihr Schritt war haſtig und drängend. Die alte Chriſtiane folgte mechaniſch ihrer Gebieterin. Niemand bemerkte, daß noch weit hinter dieſer eine dunkle Geſtalt nachſchlich, welche die Voraneilenden beobachtete und nach dem Wege, welchen dieſe nahmen, ihre Schritte regelte.

Julie führte ihren Freund durch einige ſtille Straßen nach einem offenen, hochgelegenen Platze der Stadt, der mit Bäumen bepflanzt war, welche regelmäßige Alleen bildeten, um in Sommertagen den Reſidenzbewohnern zum Spaziergange zu dienen. Von hier aus hatte man über die flache Bruſtwehr des Walls hin eine freie Ausſicht in den Thalkeſſel, den die Reſidenz mit ihren Feſtungswerken beherrſchte. Das magiſche Licht des Mondes verlieh den Umriſſen der ohnehin reizenden Gegend einen neuen Schmuck. Wie ein matter Silberſtreif durch einen duftigen Schleier glänzte der Fluß aus der Tiefe herauf, der ſich zwiſchen dunkeln Waldungen in das Thal ſchlängelte, um hier an ſanft abhängenden Wieſenufern vorüber der Reſidenz zuzueilen, die er in zwei ungleiche Theile trennte. Weithin noch konnte man dann ſeinen fernern Lauf entdecken. Der Silberſtreif wurde zum Nebelſtreif, bis er wieder in den Schluchten finſtrer Gebirgswaldungen verſchwand. Hinter dem Fluſſe dehnte ſich eine weite Ebene, in der einige dunkle Punkte die Dörfchen bezeichneten, durch welche ſie belebt wurde. Rings um dieſe Ebene breiteten dunkle Gebirgsmaſſen ihre koloſſalen Arme aus und umſchloſſen ſie im weiten Halbzirkel. Gegen die Mitte der Gebirge hin erhob fern im Hintergrunde ein einzeln ſtehender Berg über alle ſein Haupt. Es war der höchſte Berg des Landes, die Reſidenzbewohner kannten ihn wohl. In der ſchönen Zeit des Jahres, in einer friedlichern Periode wurden oft fröhliche Reiſen, zu denen Männer und Frauen ſich vereinigten, nach dieſem Berge unternommen, deſſen wunderliche Naturſchönheiten jeden mit Bewundrung erfüllten und der in ſeinen dunkeln, aus einer frühen Vorzeit ſtammenden Sagen eine beſondre mythiſche Bedeutung hatte.

Die Mondſcheinlandſchaft, welche vor dem Paare lag, brachte auf die Gemüther beider jungen Leute eine außerordentliche Wirkung hervor. In dieſer ſchönen, großartigen Umgebung erhob ſich ihre Kraft und Julie fühlte ſich jetzt ſtark genug, ihren Freund zu nähern Erläuterungen aufzufordern.

„Ich habe dich hierher geführt,“ ſagte ſie, „weil ich hoher, mächtiger Erinnerungen bedarf, das, was deine Erklärung dunkel vermuthen läßt, beſtimmt vernehmen und ruhig ertragen zu können. Unſer Leben iſt bisher nur ein kindiſches Spiel geweſen, Julius, aber ich glaube, daß jetzt ein ernſter Geiſt ſich in dieſes Spiel miſcht, der eine unruhevolle, ſtürmiſche Zukunft bringt. Siehſt du dort die dunkle Waldſchlucht, in welche der Fluß ſich verliert? Dort beginnt jene große Waldung, die ſich über eine weite Strecke Landes hinzieht und nicht fern von dem Weſerſtrom die Gegenden verſteckt, in welchen Herrmann der römiſchen Tyrannei ihr Ziel ſetzte. Dorthin will ich blicken, während du zu mir ſprichſt, denn ich ahne, was deine Seele bewegt, welcher Vorſatz in deinem Innern gereiſt iſt. Dorthin will ich blicken, damit ich mich recht erkräftige in der Größe des Gedankens, für die Freiheit des Vaterlandes zu ſtreiten, dem Geliebten, der ſiegreich zurückkehrt, den Eichenkranz zu reichen, oder auf ſein Grab Cypreſſen zu ſtreuen. Du biſt ein kalter, ſtarker Mann, Julius, du kannſt den großen Gedanken mit Ruhe faſſen und mit Kraft ausführen. Das Mädchen aber muß ſich zu ihm erheben, ſie wird zur Schwärmerin, indem ſie ihn ergreiſt, aber ſie kann auch ſo feſt ſeyn, wie ein Mann, denn ihre Schwärmerei wird durch die Treue und die Liebe belebt. Nicht wahr, mein Julius, ich habe dich recht verſtanden, ich habe den Plan, der lange ſtill in deinem Herzen geruht hat und nun zur Ausführung kommen ſoll, errathen? Du willſt mich verlaſſen, um der Sache des Vaterlandes zu dienen, du willſt deinem Mädchen einen Helden zurückbringen, dem ſie der Vater dann nicht verſagen darf?"

Julius war überraſcht durch die Art und Weiſe, wie Julie ſeine Aeußerungen deutete. Er fand in ihr ſelbſt hier unerwartet eine Hülfe, ſie mit dem Gedanken an die Trennung zu befreunden, es mußte ihm lieb ſeyn, aus ihrer eigenen Seele eine Anſicht der Zukunft, wie ſie ſich in einem Falle wenigſtens geſtalten konnte, hervorgehn zu ſehn. Ohnehin war es ſein feſter Vorſatz, das Duell mit Foulon zu verſchweigen; er wollte ihr nur ſolche Erklärungen geben, welche hinreichend waren, ſeine Entfernung zu rechtfertigen. Fiel er von Foulons Hand, dann verkündigte ja doch das Unglück ſich ſelber, deſſen beängſtigende Ahnung dem geliebten Mädchen erſpart werden konnte.

„Du haſt Recht, Julie,“ ſagte er mit einem Gefühle der Rührung, das er nicht ganz zu verbergen vermochte, „ich will gegen den Feind des Landes kämpfen. Ein Herz, das ſein Vaterland liebt, kann die Schmach, welche die Fremden auf jedes Kind der Heimath häufen, nicht länger ruhig ertragen. Was du auch von mir hören magſt, Liebe, ſo glaube immer, daß nur die letzte Nothwendigkeit, die dringendſte Gewalt der Umſtände, die vollkommene Ueberzeugung, nicht anders handeln zu können, meine Schritte gelenkt hat. Mein Weg iſt der der Gefahr, mein Ziel vielleicht ein früher Tod. Aber, bei Gott, Julie, du müßteſt mich verachten, wenn mich die Gefahr, wenn mich der Tod hier zurückſchreckten! Ich nehme ein Bild des blühenden Lebens, ich nehme dein liebes Bild in meiner Seele mit in die Ferne. Ich werde darum nicht beben, ich werde darum dem drohenden Tode nicht aus dem Wege treten; dieſes Bild ſey mir das der lockenden Siegesgöttin, es ſoll mich begeiſtern, es ſoll mir den Lorbeer nach dem Kampfe, die Myrthe nach der Trennung zeigen!"

Chriſtiane ſchlich herbei und flüſterte den jungen Leuten zu, daß ein Fremder, in einen Mantel gehüllt, ihnen gefolgt ſey und ſie, hinter einem Baume verſteckt, zu beobachten ſcheine; aber ſie wurde von ihnen nicht vernommen. Beide waren zu mächtig von einer Begeiſterung ergriffen, die ſich ſchon früher durch das Leſen der friſch auferblühenden Dichter, beſonders durch die vaterländiſchen Lieder Gleims und Klopſtocks, genährt hatte, die in ihrer innigen, jedem Hinderniſſe trotzenden Liebe eine Beimiſchung romantiſcher Schwärmerei erhielt und ſelbſt in dem Gedanken an die Trennung etwas Reizendes fand, weil ein Opfer, das dem Vaterlande gebracht wurde, im Hintergrunde zu liegen ſchien.

„Deine Entdeckung hat mich überraſcht, aber ſie erſchreckt mich nicht;" hob nach einem kurzen Schweigen, währenddem ihre Blicke fortwährend an der dunkeln Waldſpitze hingen, Julie an. „Ich denke in die Vergangenheit zurück, ich ſehe ihre großen Bilder, ſie entzücken mich und ſchwellen meine Bruſt mit dem ſchönen Gefühle, daß ich auf dich ſtolz ſeyn kann. Ja, mein Arminius, ich liebe dich, wenn es möglich iſt, noch mehr um deines Entſchluſſes willen! Laß mich dich mit dem Namen des alten Cheruskerhelden nennen und lächle nicht über mich. Ich ſchwärme, aber gewiß iſt nicht jede Schwärmerei zu verachten. Es iſt mir, als ſey der dunkle Vorhang, der auf der Vergangenheit ruht, vor meinen Blicken aufgerollt und ich ſähe in die dunkeln Waldgründe, in denen Varus mit ſeinen Legionen lagert. Sie führen Ketten mit ſich, um die Deutſchen, deren Beſiegung ſie für etwas Leichtes halten, zu feſſeln; aber oben auf den Spitzen der Berge zeigt ſich ſchon die hohe Geſtalt Herrmanns, wie er ſeine Befehle gibt, wie er die Schaaren ordnet, wie er ſie durch Wort und Gebehrde begeiſtert für Vaterland und Freiheit. Oben ſteht auch Thusnelda und ermuthigt ihn und bekämpft durch ihre Heiterkeit jeden Gedanken an ſie, der ſich trübe in der Bruſt des Gatten erheben will. Und Herrmann und die ſeinigen ſtürzen herab und vernichten diejenigen, die ihnen Sklavenketten bringen wollten. Wie es damals geſchehn iſt, ſo wird es ſich auch wieder neu in jenen Wäldern begeben. Dort ſteht auch jetzt der Feind mit ſeinen Schlachthaufen, von dort geht ſeine tyranniſche Willkühr über das ganze Land. Bald wird ſeine Zeit kommen. Ich ſehe ſeine Schaaren in wilder Flucht aus jenen dunkeln Schluchten hervorquellen, vergebens ſucht er ſein zerbrochenes Panner wieder zu erheben — er muß fliehen — fliehen — weithin in ſein Land zurück, um ſeine Schmach zu verbergen, mit der bitteren Erinnerung an ſeine fehlgeſchlagenen, ſtolzen Entwürfe.“

Sie ſtand in der Stellung einer Begeiſterten. Mit glänzenden Augen ſah ſie den Fluß hinab, der jetzt von dem höher ſteigenden Monde heller beleuchtet wurde, nach den Waldgebirgen, in die er ſich verlor und die ſich nach jenen Gegenden hindehnten, die ſie ihre erregte Phantaſie hatte erblicken laſſen. Ihre linke Hand hielt Julius Rechte, während ſie die andere zu bedeutungsvoller Bezeichnung jener Stelle erhob. Ein Lächeln umſpielte ihren fein geſchnittenen Mund und es dünkte Julius, er habe das geliebte Mädchen noch nie ſo ſchön geſehen, wie in dieſem Augenblicke. Sein Inneres war indeſſen ein Tummelplatz widerſprechender, mit einander kämpfender Gefühle. Der große Geſichtspunkt, aus dem Julie ſein Unternehmen aufgefaßt hatte, wurde ihm zu einem Gegenſtande der Beunruhigung. Er machte ſich Vorwürfe, ein Lob nicht zu verdienen, das ihm hier ſo reich geſpendet wurde. War es doch eigentlich nur ein kleinlicher Zwiſt im Vergleich zu dem, was Julie im Sinne trug, nur der Reiz einer perſönlichen Beleidigung, der, wenn das Glück ihn begünſtigte, ihn zu der Nothwendigkeit, dem Vaterlande ſeinen Arm weihen zu müſſen, drängte; nicht eine Frucht der reifen Ueberlegung, des eigenen freien Willens! Er war beſchämt und durfte ſich doch nicht entdecken, wie er gern gewollt hätte, er konnte nur auf einem ausweichenden Wege das Verdienſt, welches ihm Julie beilegte, zu vermindern ſuchen.

„Du ſtellſt mich und meine Handlungsweiſe bei Weitem zu hoch;“ ſagte er mit niedergeſchlagenem Blicke und einiger Verlegenheit. „Es gibt ſo viele Dinge, die mich von hier forttreiben, daß mein Anſchließen an die Sache des Vaterlandes nur einen ſehr geringen Werth hat. Hier bin ich ein Müßiggänger, der ſeinen Verwandten zur Laſt fällt, hier ſchöpfe ich fortwährend Bitterkeit aus den Werken der Unterdrükkung unſrer Feinde, ohne mit männlicher Thatkraft dagegen auftreten zu können. Wie iſt nicht ſelbſt das ſeltene Glück dich zu ſehen, mit ſo vielem Herben verbunden, daß die Freude uns nur karg, daß die Hoffnung uns nur trübe erſcheint? Glaube mir, Julie, wie dich, ſo hat es auch oft mich bitter verletzt, daß wir heimlich, hinter dem Rücken deines Vaters eine Liebe fortführen, die zu mächtig iſt, als daß wir ihr entſagen könnten. Freilich glaube ich auch wiederum, daß wir ein Recht auf unſrer

Seite haben, welches uns entſchuldigt, wenn wir der Willkühr, dem Hochmuthe des Standes und des Reichthums uns nicht unbedingt unterwerfen. Es iſt dein Vater, von dem ich ſpreche, aber die Bedeutung dieſes Augenblickes läßt nicht zu, die Wahrheit zu verſchweigen oder in gleißende Worte zu verhüllen. Jenes Recht erkenne ich und doch bin ich wiederum nicht Herr genug meines Stolzes, um nicht auch das Schmähliche eines geheimen Verſtändniſſes ſchmerzlich zu empfinden. Wir beide gewinnen in dieſer Beziehung, wenn ich mich entferne. Du biſt meiner Treue gewiß, ich der deinigen. Unſre Liebe iſt dann frei, ſie kann frei und hoffnungsvoll denken an den Entfernten, ſie kann reiner und edler in unſern Herzen walten, ohne eine herbe Beimiſchung. Glaube mir, Julie, wir werden uns glücklicher fühlen in der Trennung. Und wenn dieſe Trennung uns goldne Früchte trägt, wenn das Schickſal günſtiger gegen mich iſt, als ich es verdiene, dann, Julie, werden wir oft lächelnd dieſer Stunde gedenken und der Begeiſterung, zu der ſie uns ſpannte."

Dieſes gekünſtelte Raiſonnement, dieſe gewaltſame Wendung der Sache nach einer ſcherzhaften Seite machten wenigen Eindruck auf das Mädchen. Sie war zu ſehr ergriffen von ihrer frühern Stimmung, ſie war noch immer erfüllt von Erinnerungen an eine große Vorzeit, von Hoffnungen auf eine gleiche Zukunft.

„Ich bedarf keines ermuthigenden Zuſpruchs,“ verſetzte ſie, „und noch weniger bedarf ich eines Troſtes, der mich zerſtreuen und von der Hauptſache abbringen ſoll. Ich habe Alles gefaßt und bin auf Alles gefaßt. Wir wollen dieſe Stunde für die Scheideſtunde annehmen, die unſer Geſchick beſtimmt hat. Wir könnten den Augenblick der Trennung vielleicht weiter hinausſchieben, wir würden wohl eine Gelegenheit finden, uns noch einmal zu ſehn, noch einmal zu ſprechen; allein was hülfe das? Es wäre dann doch immer das Nämliche, dieſelbe Zukunft ſtünde vor uns, dieſelben Kämpfe würden wiederum gekämpft und wer weiß, ob uns dann der Sieg ſo leicht würde, wie er uns jetzt geworden iſt. Lebe wohl, Julius! Meine

Wünſche begleiten dich, aber du haſt einen Führer, der die Tiefen der Seelen durchforſcht und ein edles Unternehmen nicht ohne ſeinen Schutz läßt. Ich ſehe dich als meinen Ritter an, der für mich in den Kampf zieht, denn es ſind ja auch meine Wünſche, meine Hoffnungen, die du verfichtſt. Nimm dieſes Pfand von der Hand deiner Dame! Bewahre es treu, wie die ritterlichen Helden es hielten mit den Gaben ihrer Damen. Und ſiehſt du die Sonne am vaterländiſchen Himmel heller leuchten, verkündigt ſie die Zeit der Befreiung, dann ſende mir ein Zeichen, nimm es von dem Pfande, das ich dir vertraue — dann laſſe auch mich deine Hoffnung theilen, mit der des nahen Wiederſehens mich beleben.“

Es iſt uns ſchon aus einer Unterredung Juliens mit Agathen bekannt, daß jene bei unerwarteten Vorfällen, die ihr Gemüth ſehr ergriffen, ihrer Phantaſie eine große Macht über ſich einräumte. Sie befand ſich jetzt in einem ſolchen Zuſtande, ſie war von einem patriotiſchen Eifer hingeriſſen, der ſie die Größe des

Opfers, das ihre Zärtlichkeit brachte, nicht erkennen ließ. Während ſie jene letzten Worte ſprach, hatte ſie eine himmelblaue Schärpe, die ſie trug, losgeknüpft. Sie hielt ſie in der Rechten, ſie blickte auf ſie nieder.

„Das iſt das Pfand, mein Freund,“ ſprach ſie dann, „das ich dir mit in die Stürme des Kriegs gebe. Die Sitte duldet nicht mehr, es offen zu tragen, ſich und der Dame zur Ehre. Trage es verborgen, trage es glücklich und die ſchützende Hand eines Engels möge es bewahren, daß keiner deiner Blutstropfen es benetzt. Aber ich will nicht von einem Unheile ſprechen, das eintreffen könnte, ich will in dieſem Augenblicke nur an Sieg, an frohes Wiederſehn denken. Lebe wohl, Julius! Dein Geheimniß bleibt das meinige, es geht nicht über meine Lippen.“

Ein ritterlicher Geiſt hatte den jungen Mann ergriffen. Er nahm die Schärpe und drückte ſie mit Entzücken an ſeine Bruſt. Dann verbarg er ſie, ergriff Juliens Hand und wollte noch einmal ſprechen. Das Mädchen aber verhinderte ihn, indem ſie, ihm zuvorkommend, haſtig ſagte:

„Nichts mehr, mein theurer Freund! Nichts mehr, als noch ein Lebewohl! Das Herz kann leicht [illegible] unſre Schwachheit verrathen und wir wollen uns dieſer Gefahr nicht ausſetzen. Gib mir Nachricht von dir, wenn es ſich thun läßt, aber auch ohne dieſe will ich ſtets auf dich und unſern Glücksſtern vertrauen.“

Sie ſchien zu frieren. Sie wickelte ſich feſter in ihren Mantel, ſie reichte ihm aus dieſem die zitternde Rechte zum Abſchiede.

„Lebe wohl!“ ſagte mit gepreßter Stimme Julius, indem er die dargebotene Hand an ſeine Lippen drückte. Julie entzog ſie ihm, ſchlüpfte ſchnell zu Chriſtianen und eilte, indem ſie den Arm der treuen Dienerin ergriff, der Straße zu, die am Nächſten nach ihrer Wohnung führte.

So lange er ſie vernehmen konnte, lauſchte der junge Mann ihren Schritten. Dann drückte er die Schärpe, die er unter ſeinem Kleide verborgen trug, innig an ſeine Bruſt und entfernte ſich mit ſchwermüthigen Empfindungen von der Stelle, wo er vielleicht auf lange hin das letzte Wort der Liebe gehört, den letzten Blick der Geliebten empfangen hatte.

Er hatte erſt wenige Schritte gethan, als jene dunkle Geſtalt, die früher Chriſtiane bemerkt hatte, aus ihrem Verſtecke hinter einem Baume hervortrat und ihm folgte. Es ſchien nicht mehr in der Abſicht des Verhüllten zu liegen, unſerm jungen Freunde verborgen zu bleiben, er ließ im Gegentheile ſeine Schritte ſo laut erklingen, er räuſperte ſich ſo bedeutſam, daß Julius in ſeiner Gedankenvertiefung geſtört und auf ihn aufmerkſam werden mußte. Sogleich erkannte nun unſer junger Freund, daß ſeine Zuſammenkunft mit Julien einen fremden, zudringlichen Zeugen gehabt hatte. Er trat, empört über dieſe Unverſchämtheit, raſch auf den Verhüllten los, der ihm ſeinerſeits nicht ausweichen zu wollen ſchien, war aber nicht wenig erſtaunt, einen alten Bekannten in ihm zu finden.

„Sie ſind es, Ramotiers?“ ſagte er betreten. „Sind Sie uns — ſind Sie mir nachgeſchlichen, um mich zu belauſchen? Was kann Sie bewegen, den Spion in einer Angelegenheit zu machen, die für Sie nicht das geringſte Intereſſe hat, die im Gegentheile Ihnen heilig ſeyn muß, da ſie das Geheimniß eines Ihrer Freunde iſt?“

„Dieu m'en garde!“ verſetzte der Franzoſe, indem er ſich vertraut und nachläßig an Julius Arm hing. „Nicht allein Ihr Rendezvous, ſondern jedes Rendezvous iſt für mich ein Blümchen Rühr' mich nicht an, eine ſüße Frucht mit Nadelſpitzen beſetzt, an denen ich mir die Finger nicht bleſſiren mag. Ich ſelbſt habe ſchon zu oft in dem Feuer zweier ſchönen Augen geſtanden, ich habe zu tief ihre beſeligende Macht beim Sternenlichte empfunden, um Jemanden in einer ähnlichen Lage ſeine Freude zu verderben. Seyn Sie glücklich, mon ami, genieſſen Sie Ihres Glückes, aber wenn Sie Ihr Weg zufällig einmal in das Gehege eines andern armen Teufels führt, ſo ſtören Sie ihn auch nicht, ſo zeigen Sie ihm eine gleiche Delicateſſe, wie ich Ihnen. Freilich bin ich Ihnen nachgegangen, freilich war ich Ihr Schatten ſchon ſeit jenem bedeutungsvollen Brunnen unter dem Lindenbaume, aber aus meiner Zurückhaltung, aus meinem künſtlichen Vermeiden, Ihnen oder der chère dame bemerkbar zu werden, können Sie ſchließen, daß es mir nicht darum zu thun war, Ihrer Zuſammenkunft läſtig zu fallen.“

„Aber was wollen Sie denn eigentlich?“ erwiederte ärgerlich über des Chevaliers Geſchwätz und Benehmen der junge Mann. „Irgend eine Abſicht muß doch dieſem ſeltſamen Betragen zum Grunde liegen und ich wäre begierig, ſie kennen zu lernen!“

„Die beſte!“ antwortete in einem feierlichen Tone Ramotiers. Er führte, während er über die Art und Weiſe, wie er dieſes Geſpräch fortſetzen ſollte, nachzudenken ſchien, unſern Freund, der ſich ſeiner Leitung nachläſſig hingab, am Walle hinab nach einem dunkeln, gewölbten und bedeckten Gange, der auf der andern Seite gegen das Innere der Stadt hin auslief. „Ich will,“ fuhr er nach einem kurzen

Schweigen fort, „noch einmal zur Verſöhnung rathen. Um Ihres eigenen Wohles, um Ihrer Zukunft Willen müſſen Sie mich anhören und ſich auf friedliche Geſinnungen bringen laſſen. Sie ſind jung, Sie ſind reizbar und heftig; ohne dies würden Sie ſich gewiß nicht in einen gefährlichen Ehrenhandel mit dem mächtigen Foulon eingelaſſen haben.“

„Mit Foulon?“ entgegnete im Tone des höchſten Erſtaunens Julius, der ſich recht wohl bewußt war, den Namen ſeines Gegners dem Chevalier verſchwiegen zu haben. „Woher wiſſen Sie denn, daß ich es mit Foulon zu thun habe?“

„Sie nannten ihn ja ſelbſt!“ ſagte mit unerſchütterlicher Frechheit der Franzoſe. „Wie würde ich auch ſonſt, wenn ich den Namen Ihres Feindes nicht gewußt hätte, mich dazu verſtanden haben, Ihr Secundant zu ſeyn. Ich ſah die Sache vor ein Paar Stunden leichtſinniger an, als jetzt. Das muß ausgeglichen werden, das darf Ihretwegen zu keinem Eclat kommen.“

„Lügner!“ ſprach Julius halblaut in ſich hinein. Er erinnerte ſich jetzt der beiden Männer, die er im eifrigen Geſpräche auf dem Comödienplatze bemerkt hatte. Der eine war ſicher Foulon geweſen; jetzt ſchien es ihm auch gewiß, daß dieſen Ramotiers damals begleitet, daß beide zu der Ausführung irgend eines Planes ſich gegen ihn vereinigt hatten. Er verſchloß die zornige Aufwallung, die ſich in ihm erhob, gewaltſam in ſeine Bruſt, er wollte erwarten, wohinaus die Abſicht der zwei Verbündeten gehen würde.

„Laſſen Sie mich die Mittelsperſon zwiſchen Ihnen beiden machen!“ ſprach in einem beſänftigenden Tone der Chevalier weiter. „Ma foi, ich meine es gut mit Ihnen, ich bitte Sie dringend, meinem Rathe zu folgen, Sie könnten es ſonſt bereuen. Es iſt wahr, Foulon hat viele ſchlimme Seiten, aber auch ſeine guten. Er iſt zum Beiſpiel verſöhnlich und nachgiebig. Sie, mon ami, müſſen geſtehen, daß Sie ihn ſchwer, daß Sie ihn ganz entſetzlich beleidigt haben. Und dennoch wollte ich darauf wetten, der Generalcommiſſär würde ſich mit Ihnen ausſöhnen, wenn Sie den rechten Weg einſchlagen wollten."

„Sie wiſſen ja ganz erſtaunlich viel von meinem Zwiſte mit Foulon," erwiederte ſpöttiſch der junge Mann, „und ich habe davon doch nur zu Einem geſprochen, von dem ich überzeugt bin, daß er meine Worte zu keines andern Sterblichen Ohren hat gelangen laſſen! Doch das iſt gleichgültig. Sagen Sie mir jetzt, mein Vortrefflicher, welches der rechte Weg iſt, die Gunſt des hochgewaltigen Herrn Generalcommiſſärs wieder zu erhalten, wie kann ich das Glück erlangen, eine Szene der Verſöhnung mit ihm zu feiern?"

Sie ſtanden am Eingange des langen dunkeln Ganges. Hier hielt der Chevalier ſeinen Begleiter zurück und ſagte in zufriedenem Tone:

„Es freut mich, Sie meinem Vorſchlage ſo geneigt zu finden. Sie haben gewiß ſelbſt überlegt, Sie haben eingeſehen, daß es gefährlich iſt, einen Foulon zum Feinde zu haben. Wozu auch ein Duell, bei dem alle Vortheile auf der Seite des Gegners ſind? Foulon ſteht, wie der Ritter St. Georg, er ſticht Sie beim erſten Gange todt und lacht ſich in's Fäuſtchen, geht nach Hauſe und nimmt ein delicates Frühſtück auf die Bewegung in der freien Morgenluft, denn wer will ihm was anhaben, wer fragt darnach, ob Sr. Majeſtät Generalcommiſſar in den eroberten Ländern einen hoffnungsvollen jungen Mann aus dieſen mehr von der Welt gebracht hat, oder nicht? Er iſt dafür da, dieſe Provinzen arm an Gold und Menſchen zu machen und ein ſolches perſönliches Riſico im Dienſte des Königs wird ihm noch als ein beſonderes Opfer angerechnet. Ich nehme es über mich, Sie noch heute Abend mit Foulon zuſammenzubringen. Er wird ſtutzen, er wird Sie vielleicht ſeinen Zorn merken laſſen, aber ſtoßen Sie ſich nicht daran; treten Sie ihm näher, fein demüthig, fein beſcheiden, ſprechen Sie von Ihrer Unbeſonnenheit, von Ihrer Reue, von Ihrer Verehrung vor der Perſon des Herrn Generalcommiſſars: kurz! bitten Sie ihn in geziemender Weiſe um Verzeihung — voilà tout was er verlangt — Alles wird vergeben und vergeſſen, wir ſoupiren mit einander und beim Champagner wird Freundſchaft auf Leben und Sterben getrunken."

„Sagen Sie mir, Herr von Ramatlers," verſetzte mit müheſam errungener Ruhe Julius, „haben Sie Vollmacht von dem Generalcommiſſar, mir dieſen Vorſchlag zu thun?"

„Die vollſtändigſte!" fuhr der Chevalier haſtig heraus. „Foulon verlangt nicht mehr, als die Kleinigkeit, die ich nannte. Thun Sie ihm den Gefallen, geben Sie nach in dieſer Sache und der Friedensfuß zwiſchen Ihnen Beiden iſt wieder hergeſtellt!"

„Elender," rief Julius, der ſich nicht länger mäßigen konnte, „du verräthſt mich, du mißbrauchſt mein Vertrauen, um mich durch eitle Drohungen auf den Weg der Schmach und Schande zu führen! Züchtigen ſollte man dich, wie einen unreifen Knaben, aber ich verachte dich zu tief, um mich an dir zu vergreifen. Doch deinem Herrn und Meiſter ſage, daß ich ſeine Anmaßung eben ſo lächerlich finde, wie niederträchtig, da ſich hinter ihr nichts anders verbirgt, als ſeine Feigheit. Nur die Waffen können zwiſchen uns entſcheiden, nur mit Blut iſt die Beleidigung zu verſöhnen, die er mir zugefügt hat. Du — geh! Deines Beiſtandes ſich in einer Ehrenſache bedienen, hieße ihr den Stempel der Schande aufdrücken!“

Mit dieſen Worten wollte er in den gewölbten Gang treten; Ramotiers aber hielt ihn zurück und ſagte in einem gedämpften, dringenden und ängſtlichen Tone:

„Pour l'amour de Dieu, Monsieur Tieſenau, weiſen Sie mich nicht ſo trotzig, nicht ſo heftig zurück. Sie wiſſen nicht, was auf dem Spiele ſteht: Ihr ganzes Lebensglück, das Wohl der Ihrigen, die Ruhe einer jungen Dame, die ich nicht kenne, aber mit der Sie eine affaire de coeur zu haben ſcheinen! Sie haben mir harte Dinge geſagt, Sie haben mich beſchimpft, aber ich will Alles vergeſſen, um Ihnen zu dienen. Sie ſind ein junger Mann, den ich achte, ich verehre Ihre Familie, ich liebe — mon Dieu, bringen Sie mich nicht zur Verzweiflung! Um meiner Ruhe, um meines

Glückes Willen: bitten Sie den Foulon um Verzeihung."

„Nimmermehr!" entgegnete ſtark und beſtimmt Julius. Zugleich riß er ſich mit Gewalt von dem Franzoſen los und ging raſchen Schrittes in den gewölbten Gang, deſſen jenſeitiges Ende durch den matten Dämmerſchein einer aus den Straßen der Stadt herüberleuchtenden Laterne bezeichnet wurde.

„Il est perdu!" rief verzweiflungsvoll der Chevalier. Im nämlichen Augenblicke vernahm Julius ein Geräuſch hinter ſich und neben ſich. Mehrere Männer, die ſich in der Dunkelheit verborgen gehalten, fielen über ihn her. Einige Augenblicke lang vermochte ſeine jugendliche Kraft, ſeine Gewandtheit, ſich ihrer zu erwehren. Er ſchrie Mord, er rief nach Hülfe. Da wurde ihm ein ſchweres Tuch um Kopf und Angeſicht geworfen. Sein Ruf verhallte, ſein Widerſtand war vergebens. Er fühlte ſich von hinten zu Boden geriſſen, ſeine unbekannten Gegner banden ihm Hände und Füße. Indem ſie ihn aufhoben und fortſchleppten, vernahm er Foulons Stimme, der höhniſch und ingrimmig ihm in's Ohr flüſterte:

„So mache ich den Ehrenhandel mit dir aus, thörigter Bube!“

# Das Kunſthaus.

## Novelle

in drei Theilen

von

**Georg Döring.**

> Die Nachwelt lobt nicht nur das Gute,
> Sie ſchreibt die Feigheit bei dem Muthe,
> Die Tugend bei den Laſtern ein.
>
> A. v. Haller.

Zweiter Theil.

Frankfurt a. M. 1831.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

# Erſtes Kapitel.

Das Volk ſteht auf, der Sturm bricht los,
Wer legt noch die Hände feig in den Schoos?
Th. Körner.

Im Hauſe des alten Kaſtellans und Leichenmarſchalls **Sebaſtian Tiefenau** herrſchte eine ſtrenge Ordnung, der ſich alle Mitglieder der Familie, ſo wie auch diejenigen, welche für die Zeit der Unruhen und des Krieges hier eine Zuflucht gefunden hatten, willig unterwarfen. Es mußte daher bei allen Unruhe und Beſorgniß erregen, als **Julius** am Abende des Tages, wo er, wie man wußte, das Schauſpiel beſucht hatte, nicht um die gewohnte Stunde zurückkehrte. Seine Mutter war bei der geneſenden **Marthe** noch ſpät aufgeblieben und harrte mit mütterlicher Bangniß der Nachhauſekunft ihres lieben einzigen Kindes. Aber Mitternacht war vorüber, Julius erſchien nicht und die Mutter begab ſich mit ſchwerem Herzen in ihr Schlafgemach, um hier keine Ruhe zu finden. Es war das erſte Mal, daß Julius ſich auf eine ſolche Weiſe vermiſſen ließ; in ähnlichen Fällen hatte man immer zu Hauſe gewußt, wo er weilte und was ihn abhalte: nie war er über Nacht abweſend geblieben. Die Mutter kannte ihren Sohn zu gut, um irgend eine Vermuthung zu nähren, welche dieſem nachtheilig geweſen wäre. Sie ſorgte nur, ob ihm ein Unfall begegnet wäre, nicht daß ihn ein Leichtſinn, eine Unbeſonnenheit von der gewohnten Bahn des Rechts geführt hätte.

Als man ſich am andern Morgen zum Frühſtücke verſammelte, fehlte Julius noch immer. Seine Mutter und Agathe waren bekümmert, voll banger, zweifelhafter Ahnungen. Sie ließen ſie nicht laut werden, um Frau Eliſabeth nicht zu größerer Heftigkeit zu reizen, die ohnehin ſchon manches bittre und verletzende Wort über Julius fallen ließ, der, ihrer Ueberzeugung nach, ſich andern thörigten jungen Leuten und Nachtſchwärmern angeſchloſſen hatte. Antonie ſchien die ganze Sache ſehr leicht zu nehmen. Sie ging hin und her und trällerte, nach ihrer Gewohnheit, ein franzöſiſches Liedchen nach dem andern. Der Hofintendant ſaß in einem Winkel des Zimmers und ſchien mit Leſen beſchäftigt. Ein aufmerkſamer Beobachter konnte aber recht wohl wahrnehmen, daß er die Blätter ſeines Buches nicht umſchlug, daß die Blicke, welche unter den tiefen Furchen ſeiner Stirn, unter den herabgezogenen Augenbrauen, durch das Fenſter hinaus auf die Straße fielen, Unwillen und ungeduldige Erwartung verriethen.

Unter dieſen Umſtänden ſchien der plötzliche Eintritt des alten Tiefenau, der von der Erfüllung einer ſeiner Amtspflichten zurückkehrte, den größten Theil der Anweſenden in Verlegenheit zu ſetzen. Seine Frau murmelte die Aeußerungen ihres gegen Julius gerichteten Grolls leiſer für ſich hin, die Mutter des abweſenden jungen Mannes und Agathe ſuchten ihren

Kummer zu verbergen, indem ſie eine Beſchäftigung vornahmen, der Intendant legte ſein Buch bei Seite und Antonie ließ ihren Geſang verſtummen. Als der Greis, nachdem er die beſchwerliche Tracht ſeines Amtes abgelegt und ſeinen Platz am obern Ende des Tiſches eingenommen hatte, ſeine heitern Blicke über den Familienkreis hinſchweifen ließ, bemerkte er ſogleich, daß eine allgemeine Verſtimmung herrſchte, die von nichts anderm, als der ganz ungewöhnlichen Abweſenheit eines Mitgliedes vom Hauſe herrühren konnte. Julius und Agathe lagen ſeinem Herzen am nächſten. Sie waren die zwei Jüngſten und der alte Mann betrachtete ſie noch immer als ſolche, die eines beſondern Rathes und Beiſtandes bedurften. Auf ſeine Frage nach dem Enkel, nahm Frau Eliſabeth ſogleich das Wort, indem ſie das Außenbleiben des Vermißten als einen leichtſinnigen Jugendſtreich darſtellte und hierbei ihre herben und bittern Bemerkungen nicht ſparte. Der Alte ſchüttelte den Kopf und ſagte, ehe noch Julius Mutter, welche die Vertheidigung des Sohnes übernehmen zu wollen ſchien, zur Rede kommen konnte, mit ernſtem, verweiſendem Tone:

„Richtet nicht mit Strenge, auf daß nicht ihr mit Strenge gerichtet werdet! Was hat ſich bisher in dem Betragen unſers Julius gezeigt, das uns bewegen könnte, ihn ungehört zu verdammen? Er war immer ein braver Junge, er hat uns nie durch einen ſchlechten Streich betrübt und weit eher will ich glauben, daß ihm ein Unglück begegnet iſt, als daß ihn, einer Thorheit wegen, ſein eigener Wille von den Seinigen entfernt hält.“

Die Schwiegertochter fing an zu weinen. Ihre Vermuthungen richteten ſich nur zu ſehr auf eine ſo traurige Vorſtellung. In ihrem Mutterherzen war ſie feſt überzeugt, daß Julius jeden Anlaß ſie zu beunruhigen und zu betrüben, vermeiden würde, wo dieſes anders in ſeiner Macht ſtand. Eine fremde Gewaltthat alſo konnte ihn allein entfernt halten. Und doch flüſterte ihr die Hoffnung wieder andere, wenn auch unklare Möglichkeiten zu, aus denen ſie dann Troſt ſchöpfte und eine plötzliche glückliche Enträthſelung der Sache erwartete. Sie beſaß zu viel Religion, um ſich ganz beugen zu laſſen, und dann auch zugleich eine zu große Mutterliebe, um ſich durchaus ſtark machen zu können. Agathe vergaß ihrer eigenen Beſorgniß und dachte nur an Julien. Sie fühlte voraus alle Schmerzen, alle peinlichen Zweifel, welche die liebende Freundin bei der Kunde eines ſo unerwarteten Ereigniſſes ergreifen mußten. Und dennoch war es ihr, als finde eine geheime Verbindung zwiſchen Julius Verſchwinden und ſeinem Verhältniſſe mit Julien ſtatt, als könne bei der Freundin ein Geheimniß ruhen, das die Auflöſung des Räthſels enthalte.

„Der Herr Vater,“ bemerkte indeſſen mit ſcharfer Betonung der Intendant und indem er einen vorwurfsvollen Blick nach der Stiefmutter ſandte, „ſcheint mir den Charakter unſers Julius ganz richtig aufgefaßt zu haben, da er ihn eines malhonneten Streiches für unfähig hält. Seine edeln Leidenſchaften fürchte ich mehr, als unedle, von denen er bis jetzt noch keinen Beweiß gegeben hat. Ich leſe jetzt die deutſchen Bücher, welche ſeine Lieblingslectüre ſind. Es iſt nicht zu läugnen, daß hier eine Größe der Sentiments, ein Schwung in der Rhetorik ſich finden, die ich den deutſchen Autoren nimmermehr zugetraut hätte. Ich fange an ſie zu reſpectiren, ich vergleiche ſie mit den Franzoſen, ich begegne Vielem, was feuriger, mächtiger ergreift, als ſelbſt Racine und Corneille. Sie rufen zur Vaterlandsliebe, zum Kampf gegen die Feinde der Heimath mit einer Gewalt auf, die tief in das Herz dringt, und ſelbſt einem ruhigen, überlegenden Manne, wie mir, das Gelüſt erweckt, ein Schwert zur Hand zu nehmen und dreinzuſchlagen in den heilloſen Franzoſenunfug. Wahrhaftig, das thun ſie! Was müſſen ſie nun gar bei Julius effectuiren? Er weiß, Herr Vater, mit welchen Geſinnungen er von der Akademie zurückkam, wie da Alles in ihm patriotiſches Feuer und patriotiſche Flamme war, wie wir Mühe hatten zu löſchen, damit der Brand nicht nach Außen um ſich griffe. Ich habe wohl bemerkt, daß er nicht völlig gelöſcht, daß er nur unterdrückt war. Im Stillen hat ihn Julius genährt durch ſeine Poeten, durch eifrige Theilnahme an den politiſchen und kriegeriſchen Conſtellationen. Mit dem Haß im Herzen, mit dem Drange den Verhaßten ſtreitend gegenüberzuſtehen, mußte er ſich nun hier, Frieden und Freundlichkeit im Geſichte, unter ihnen umhertreiben. Wie leicht kann da nicht ein ſcharfes Lüftchen das glimmende Feuer erweckt, es zum wilden Brande angefacht und ein Unheil veranlaßt haben, das uns jetzt in die Beſorgniß verſetzt, die wir empfinden?“

Die Möglichkeit eines feindlichen Zuſammentreffens zwiſchen Julius und einem der Unterdrücker des Landes leuchtete jedem ein. Auch Frau Eliſabeth würdigte ſie mit Ernſt und bereuete nun die Uebereilung, die ſie den Stiefenkel, der ihr ſonſt recht lieb war, hatte verdammen laſſen.

„Ich will nicht ſagen,“ hob ſie in einem kleinlauten Tone an, „daß Julius gerade ein ſchlechter Menſch wäre. Ich meinte nur: Jugend hat nicht Tugend und auch die Beſten können einmal irren. Es mag auch wohl anders ſeyn, zum Beiſpiel, wie der Herr Sohn ſagt, und dann möge der Herrgott den Spitzbuben-Franzoſen auch dieſen Streich auf ihre große Rechnung ſchreiben, wie ſo viele tauſend andere!“

Der Zuſtand, in welchem ſich die Familie befand, wår höchſt unbehaglich. Nur Frau Eliſabeth, durch langjährige Gewohnheiten in die Bahn, die ſie täglich zu durchmeſſen hatte, feſt geſtellt und Antonie, welche ſich bei ihrem natürlichen Leichtſinne über Vieles hinausſetzte, was andere ſchwer ergriff, waren im Stande, mit der gewöhnlichen Beſonnenheit ihren täglichen Geſchäften nachzugehen. Die liebevolle Mutter des Vermißten bemühete ſich, mit anſcheinender Ruhe eine Handarbeit vorzunehmen, allein ihre Thränen fielen bald auf dieſe und ſie mußte ſie zurücklegen.

In dieſem läſtigen und zweifelhaften Verhältniſſe war allen der Eintritt des Doctors Fidelis, der ſeinen Morgenbeſuch bei der kranken Martha abſtattete, willkommen. Als einem treuen und bewährten Freunde des Hauſes theilte man ihm ſogleich die Urſache mit, welche die Familie mit Kummer und Beſorgniß erfüllte. Er hörte dem Berichte aufmerkſam zu. In ſeinen Zügen trat der Ausdruck eines ernſten Nachdenkens hervor und ſeine Stirn verfinſterte ſich. Er dachte an Foulon, an deſſen bevorſtehenden Zweikampf mit Julius, an ſeine trübe Ahnung, welche ihn bewogen hatte, den Freund vor der Hinterliſt des Generalcommiſſars zu warnen. Sein Argwohn mußte gegen dieſen rege werden. Dennoch ſträubte ſich der Gedanke, daß ein Militär, ein Angehöriger der Nation, die den Zweikampf zum Ehrengeſetze erhoben hatte, zu einem niederträchtigen Mittel, dieſem zu entgehen, greifen könne, gegen den Drang, eine ſolche Ueberzeugung anzunehmen. Er beſchloß Foulon, dem er ohnehin einen ärztlichen Beſuch zu machen hatte, zu ſondiren. Sein Verhältniß zu dieſem hatte ihm ſchon oft Gelegenheit gegeben, manchem Bedrängten zu dienen. Er mußte daher leiſe und vorſichtig zu

Werke gehen, denn verderben wollte er es nicht gern mit dem mächtigen Manne. Ueberhaupt lag es in dem Charakter des Arztes, wie wir auch aus ſeinem Benehmen gegen den alten Tiefenau hinſichtlich ſeiner Neigung zu Agathen geſehen haben, eher Alles ſorglich zu prüfen, wie es ſeinen Abſichten entgegenkommen möchte, als einen entſcheidenden Schritt zu thun.

Er ſuchte die Familie im Allgemeinen zu beruhigen. Er verſprach in der Stille ſelbſt alle nöthigen Erkundigungen einzuziehen und ſetzte ſich durchaus wider den Vorſchlag des Hofintendanten, die Sache bei der Polizei anzuzeigen.

„Wozu ſoll das führen in einem oder dem andern Falle?“ fragte er. „Entweder iſt dieſe geheimnißvolle Abweſenheit unſers Julius ſein eigenes, wohl überdachtes Werk oder ſie rührt von einem Feinde her, der mächtig iſt und ſeine Maaßregeln ſo zu nehmen weiß, daß unſre ſchwache Polizei ihm nichts anhaben kann. Wir ſtören alſo unſern Julius in irgend einem Geſchäfte, das ihm ſehr wichtig iſt, da er die

Nothwendigkeit einſah, es uns allen zu verheimlichen, oder geben durch die Einmiſchung der ſonſt auch nutzloſen Polizei der Sache eine Oeffentlichkeit, die beſſer vermieden wird. Laſſen Sie mich machen! Wenn eine Spur in dieſem Labyrinthe, das tauſend Zugänge und wir wiſſen noch nicht, welchen Ausgang hat, zu finden iſt, ſo finde ich ſie auf. Dafür bürgt Ihnen meine Liebe zu Julius, dazu geben mir meine vielen Bekanntſchaften, ſo manche Verhältniſſe, in die mich mein Stand verflicht, gegründete Hoffnung."

Agathe hatte nicht den Muth, die Gelegenheit zu ſuchen, dem Doctor heimlich ihre Vermuthung, daß Julie vielleicht mehr wiſſe und Aufſchluß geben könne, mitzutheilen. Während er bei Marthen beſchäftigt war und dann die Familie, nachdem er noch einige kräftige Troſtesworte geſprochen, mit einem bedeutungsvollen Blick auf die verlorne Geliebte verließ, faßte dieſe den feſten Entſchluß, noch heute um jeden Preiß eine Unterredung mit Julien zu erlangen, von der ſie Beruhigung für ſich und alle hoffte.

**Fidelis** begab ſich aus dem Kunſthauſe ſogleich zu dem Generalcommiſſar. Er überlegte auf dem Wege noch einmal ſein Vorhaben, zeichnete ſich den Gang ſeiner leiſen Nachforſchungen vor, indem er den Vorſatz in ſich bekräftigte, jeden auffallenden Schritt, der zu einem Bruche mit **Foulon** führen könne, bis auf die äußerſte Nothwendigkeit hin, zu vermeiden. Freilich ſah er es für eine heilige Pflicht an, die Sache des Freundes deshalb nicht zu verlaſſen und wenn die Lage der Dinge ein kräftiges Handeln erheiſchen ſollte, dieſes eintreten zu laſſen, allein er wollte, wie ein kluger Feldherr, ſeine Mittel für den rechten Augenblick, wo ſie ſiegreich wirken konnten, aufſparen.

Der Generalcommiſſar ſaß beim Frühſtücke, als **Fidelis** bei ihm eintrat. Er ſchien ſehr aufgeräumt und bot dem Arzte Auſtern und Champagner, welches Beides dieſer aber ausſchlug.

„Ah ça, Docteur,“ ſagte mit großer Behaglichkeit **Foulon**, „ich glaube, wenn ich noch lange unter Eurem friſchen, zehrenden

Clima zubringe, ſo kennt mein Appetit keine Grenzen mehr und ich ſchlinge nach und nach das ganze Land hinab. Dann hätten die Patrioten Recht, die mir ſeit lange ſchon meine große Zehrluſt zum Vorwurfe machen und behaupten, die Bewohner dieſer Provinz hätten eben deshalb nichts zu eſſen, weil ich Alles ſelber zu mir nähme. Aber, beſter Freund, was fehlt Ihnen? Sie ſehen zerſtreut, Sie ſehen verdrießlich, Sie ſehen ſelbſt etwas ſchwermüthig aus! Das iſt nichts für einen Arzt! Der muß immer froher und guter Dinge ſeyn, immer das Haupt voll Lorbeerkränze tragen, die er in den Siegen über ſeinen Gegner, den Tod, errungen. Gleichgültig, ob dieſe Lorbeerkränze ächt oder gemacht ſind! Gleichgültig, ob dieſe Siege wahr oder falſch ſind! Der Arzt iſt ein Monarch über Leben und Sterben und kann in ſeinem Reiche proklamiren, was er will, wie es die Herrſcher der Erde thun, die ſo manche Niederlage mit einem Te deum feiern. Aber ernſtlich, Docteur, was fehlt Ihnen, was vermag Ihnen die friedliche, gute Laune zu rauben?“

Der Arzt wollte antworten, allein die Unterredung wurde durch den Eintritt einer Ordonnanz unterbrochen, welche den Schloſſermeiſter **Brander** meldete, der heulend und wehklagend im Vorzimmer ſtehe und eine Fürbitte für ſeinen gefangenen Sohn einlegen wolle.

Wüthend ſprang **Foulon** auf, warf Meſſer und Gabel zur Seite und rief:

„Werft den betrunkenen Schelm aus dem Hauſe, wenn er nicht auf die erſte Weiſung, wie ein gehetztes Wild, ſich fortmacht! Ich kenne den alten Schurken wohl. Er ſteht auf meiner Liſte als ein Unruheſtifter, als ein gefährlicher Raiſonneur in Wirthshäuſern und Kneipen. Sagt ihm, daß ſeinen Sohn nichts retten könne auf der Welt, daß er hängen müſſe, ſobald ſein Fuß ſo weit wieder hergeſtellt ſey, daß er zum Galgen marſchiren könne, daß Gott ſelbſt nicht den Strick von ſeinem Halſe wenden könne, der ſchon für dieſen geflochten iſt. Sagt ihm das und ſagt ihm auch, er ſolle ſeinen läſterlichen Mund hüten, daß ihm ſelbſt nicht dieſer geſtopft werde für immer. Bei der Ehre meines Königs, dieſes Volk ſoll nur mit Zittern und Zagen daran denken, daß ſein Leben ein Geſchenk von uns, den Siegern, iſt, oder ich will nicht Foulon heißen!“

Die Ordonnanz entfernte ſich. Fidelis war empört über die Unmenſchlichkeit, mit der Foulon den unglücklichen Mann behandelte, über die verachtungsvolle und grauſame Weiſe, mit der er von einem Volke ſprach, dem der Arzt ſelbſt angehörte. Mußte er ſich nicht der armen Martha, der Verlobten des zum Tode verurtheilten Deſerteurs erinnern? Ein ſchmerzliches Gefühl ergriff ihn. So ungünſtig auch die Umſtände ſchienen, ſo konnte er ſich doch nicht enthalten, den Verſuch zu wagen, Foulon zu günſtigern Geſinnungen gegen den jungen Brander zu ſtimmen.

„Sollten Sie glauben,“ nahm er leicht lächelnd das Wort, „daß es mit in der Abſicht meines Beſuchs liegt, ein Fürwort für den armen Jungen an Sie zu richten, den ein ſtrenges Geſetz zum Tode verdammt? Ich kenne ihn ſelbſt nicht, ich habe ihn nie geſehn, allein ich bin der Arzt eines jungen, hübſchen Mädchens, das ſchon mit ihm verlobt war, ehe er in Reih und Glied marſchirte und das Gewehr präſentirte. Das arme Ding iſt über den fehlgeſchlagenen Entweichungsverſuch ihres Geliebten todtkrank geworden. Sie ſieht ihn tauſendmal ſterben in ihren Fieberbildern, ſie iſt der Verzweiflung nahe. Erbarmen Sie ſich ihrer! Sie können das Wort der Gnade ſprechen. Schenken Sie dem Burſchen das Leben und die Freiheit!“

Der Generalcommiſſar lachte laut auf und ſtürzte ein Glas Champagner hinab.

„Sie mögen ein geſchickter Arzt ſeyn, Docteur,“ ſagte er dann, „Sie mögen alle Geheimniſſe Galens und Hippocrates beſitzen, aber zu einem Generalcommiſſar Sr. Majeſtät des allerchriſtlichſten Königs hätten ſie gepaßt, wie ein ſchwindſüchtiges Mädchen zum Commandanten eines Freicorps. Sie bilden ſich wohl gar ein, daß ich hierher geſchickt worden bin, Hochzeiten zu ſchließen und dafür zu ſorgen, daß die heirathsluſtigen Dirnen dieſes Landes Männer bekommen? Für uns haben nur die Männer

Werth, die wir den Feinden Frankreichs, als Streiter entgegenſtellen können, und wen ſein Loos zu dieſer Ehre ruft und er macht ſich ihrer unwürdig, wie Ihr Schützling, der iſt dem Strange verfallen ohne Gnade und Barmherzigkeit. Nichts mehr davon! Das Urtheil iſt unwiderruflich.“

Foulons Erklärung konnte dem Arzte nicht genügen. Er ſah ganz natürlich die Sache aus einem andern Geſichtspunkte an, als der Generalcommiſſar, der in dem Auftrage eines Miniſteriums hier ſtand, das ihm Verwüſtung und Ausſaugung des Landes, Unterjochung und tyranniſche Behandlung ſeiner Bewohner zur Pflicht gemacht hatte. Man hatte in Paris den Mann wohl gekannt, den man zur Ausführung dieſer Abſichten erwählte. Man wußte, daß ſein Herz unzugänglich der Stimme des Mitleids ſey, daß er in einer Stellung, die ihm Gelegenheit gab, mit der genauen Erfüllung ſeiner Aufträge, auch ſeine eigene Habſucht zu befriedigen, keine Schonung üben würde. Der Arzt erkannte, daß er die Sache des jungen Branders fallen laſſen müſſe, um dem Hauptzwecke, der ihm im Sinne lag, näher zu kommen.

Nachdem er die gewöhnlichen Fragen über Foulons Geſundheitsumſtände gethan und dieſer ihn verſichert hatte, daß er ſich nach der leichten Verkältung, welche Fidelis Kunſt gehoben, wieder vollkommen wohl und in der heiterſten Stimmung von der Welt befinde, ſagte mit einem leichten Seufzer der Doctor:

„Ich wollte, ich könnte dasſelbe von mir rühmen; ich wollte, ich befände mich in dieſer Heiterkeit des Geiſtes, die keinem Menſchen nothwendiger iſt, als einem Arzte, welcher ohnehin gegen ſo viele Gegenſtände des Schreckens und des Elends mit Kraft gerüſtet ſeyn muß. Allein das Schickſal eines meiner Freunde beunruhigt mich und ſtört mich in meiner gewöhnlichen, innern Standhaftigkeit. Er iſt auf eine plötzliche, wunderliche Weiſe verſchwunden und niemand weiß, was aus ihm geworden iſt. Auf ſeine Familie hat dieſe ſeltſame Begebenheit den tiefſten Eindruck gemacht. Die Mutter weint und ringt die Hände, die übrigen

Verwandten befinden ſich in der höchſten Beſtürzung. Alle kennen den Character des jungen Mannes genau genug, um überzeugt zu ſeyn, daß eine Regung des Leichtſinns ihn nicht verleiten könne, einen ſo traurigen Zuſtand über ſie herbeizuführen. Sie ahnen das Werk eines geheimen Feindes, ſie vermuthen irgend eine Schandthat, die, aus Feigheit entſprungen, den jungen Mann unſchädlich machen ſollte.“

In ſeinem Eifer war Fidelis unwillkürlich weiter gegangen, als es ſeine Abſicht war. Der Generalcommiſſar, der ihn bis dahin mit anſcheinender Gleichgültigkeit angehört, wandte ſich plötzlich ab, warf die Serviette, die er in der Hand hielt, mit einer unruhigen Bewegung auf den Tiſch und that einige Schritte nach dem Fenſter hin. Des Arztes forſchende Blicke folgten ihm. In dieſem Augenblicke gewann Fidelis die Ueberzeugung, daß Foulon dem Schickſale ſeines Freundes nicht fremd ſey. Er fühlte, daß es ihm ſchwer werden dürfte, unter dieſen Umſtänden ſeine Faſſung zu behaupten, daß eine geringe Anreizung Foulons ihn leicht hinreißen könne, ſeinem Unwillen Luft zu machen, ſeine Anklage laut auszuſprechen.

„Ich verſtehe Sie nicht genau, Docteur!“ ſprach Foulon, indem er Fidelis mit unſichern Blicken anſah. „Fürchten Sie, daß Ihr Freund durch einen Meuchelmord aus dem Wege geräumt worden ſey? Ich will ſogleich Befehl geben, der Sache nachzuforſchen. Wir haben hier franzöſiſche Polizei. Die Kunſt eines Le Noir und Sartines kann, wie mir ſcheint, in dieſem rohen Lande nicht lange im Dunkeln gehn. Doch von wem ſprechen Sie? Wer iſt der Vermißte, deſſen Schickſal Sie ſo ſehr intereſſirt?“

Seine Augen konnten den Blicken Fidelis, die ſcharf auf ihm ruheten, nicht mit Beſtimmtheit begegnen. Er nahm eine goldne Tabatiere zur Hand und betrachtete das Emailgemälde des Deckels.

„Mein Freund, deſſen zweifelhaftes Geſchick mich beunruhigt, iſt der junge Tiefenau,“ verſetzte der Arzt, ohne ſeinen Blick von Foulon zu verwenden. „Er iſt fort, ſpurlos verſchwunden. Wir haben nur Vermuthungen über ſein Unglück, allein dieſe Vermuthungen könnten doch zur Entdeckung der Wahrheit führen.“

„Und welche Vermuthungen haben Sie?“ fragte haſtig der Generalcommiſſar. Eine leiſe Röthe trat auf ſeine ſonſt bleiche Wangen, die zuſammengekniffenen Lippen zuckten.

„Julius hat vor einigen Tagen,“ ſagte Fidelis in einem leiſern, vertraulichen Tone, „einem ſeiner Freunde entdeckt, daß ihm eine Ehrenſache bevorſtehe. Sein Gegner ſey einer Ihrer Landsleute. Ob er dem Freunde auch deſſen Namen mitgetheilt, weiß ich nicht, doch hat dieſer ſich bis jetzt geweigert, ihn zu nennen. Wenn nun dieſer Gegner aus Feigheit, aus Furcht vor dem möglichen Tode, Mittel geſucht und gefunden hätte, den argloſen Tiefenau vor dem Duell unſchädlich zu machen —“.

„Nimmermehr!“ rief aufbrauſend und mit erzwungnem Hochmuthe Foulon. „Ein Franzoſe und eine feige Memme — wie fände ſich das zuſammen?“

„Und dennoch iſt es hier der Fall;“ entgegnete feſt der Arzt. „Jener Freund, dem Julius ſich vertraut, hat zu verſtehen gegeben, daß er den Namen des Gegners wiſſe und daß er bereit ſey, ihn im äußerſten Falle zu nennen, damit er als ein Niederträchtiger, als eine Memme am Pranger der öffentlichen Meinung ſtehe.“

Das ganze Weſen des Generalcommiſſars veränderte ſich. Sein Blick wurde finſter, ſeine Hände preßten die Tabatiere, welche ſie hielten, krampfhaft. Er ſah einige Momente ſtarr zur Erde, ging dann raſch ein Paarmal im Zimmer auf und nieder und blieb endlich mit einem höhniſchen Lächeln vor Fidelis ſtehn.

„Der junge Tiefenau iſt ein überſpannter Kopf;“ ſagte er mit heiſerer, gepreßter Stimme, „Jedermann weiß das, jedermann weiß, daß er thörigter Streiche fähig iſt, durch die er ſich ſelbſt ein etwaiges Mißgeſchick zugezogen haben kann. Ich möchte demjenigen, dem er ſich vertraut hat, nicht rathen, einen bedeutenden Mann zu compromittiren. Wir ſind jetzt Herrn im Lande: ein aufrühreriſcher Sklav iſt vogelfrei!“

„Tieſenau's Freund fürchtet nichts, wenn es die Sache des Rechts und der Wahrheit gilt;" verſetzte der Arzt. „Er appellirt auch nicht an eine gütige Geſinnung der Franzoſen für einen ſeiner Landsleute, er appellirt an das Ehrgefühl, das ihnen im Allgemeinen eigen iſt und ſie gewiß beſtimmen wird, einem Entarteten ihren Unwillen empfinden zu laſſen."

„Mit Ihrem Ehrgefühl!" ſagte mit Verachtung in Blick und Miene der Generalcommiſſar. „Es gilt zwiſchen uns Franzoſen, aber diejenigen, denen wir mit ihrem eigenen Blute Geſetze vorſchreiben, haben keinen Theil daran. Stellen Sie ſich zum Beiſpiele vor," ſprach er ſehr bedeutungsvoll weiter, „der junge Tieſenau und ich, die man als Nebenbuhler um die Gunſt der Demoiſelle Forſthelm anſieht, hätten uns entzweit, es wäre zu harten Ausdrücken gekommen und er hätte mich gefordert. Welcher Thor wäre ich, mich zu ſtellen? Ich, der Generalcommiſſar des Königs von Frankreich, gegen einen Junker Habenichts? Glauben Sie, daß einer meiner Landsleute aufſtehen und mich der Feigheit beſchuldigen würde, wenn ich dieſes Duell ausſchlüge, wenn ich meinen Einfluß anwendete, den anmoßenden Herausforderer zu beſtrafen? Führen Sie dieſes Beiſpiel dem Vertrauten des jungen Tiefenau an, ſagen Sie ihm, daß es gewiſſe Händel gebe, in die man ſich nicht ohne perſönliche Gefahr miſchen könne. Haben Sie mich verſtanden, Docteur?“

„Ich weiß genug, um meine Maßregeln zu nehmen;“ erwiederte kalt der Arzt. Er ſtand auf und ſchob den Stuhl zurück. Dann verbeugte er ſich leicht gegen Foulon und verließ, ohne weiter ein Wort an ihn zu richten, das Zimmer. Er nahm eine beſtimmte Ueberzeugung, aber wenig Hoffnung mit zurück. Foulons unerſchütterliche Frechheit hatte ſeinen Plan, ihn zu einer Nachgiebigkeit, zu einer Entdeckung zu nöthigen, ſcheitern gemacht. Was nun zum Nutzen ſeines Freundes geſchehen konnte, beruhete auf unſichern Erwartungen, auf Entwürfen, die der Zufall beſtimmen, die eine glückliche Entdeckung herbeiführen konnte. Wenig genug, um die Hoffnung des Beunruhigten einigermaßen aufrecht zu halten! —

In der Wohnung der **Tiefenau** herrſchten indeſſen bis zum Nachmittage hin dieſelbe Unruhe, dieſelben Beſorgniſſe, wie früher. Gegen Mittag hatte ſich der Chevalier **de Ramotiers** eingefunden. Die Nachricht von dem wunderlichen Ereigniſſe ſchien ihn in die größte Beſtürzung zu verſetzen. Er zeigte ſeine Theilnahme auf eine ſo leidenſchaftliche Weiſe, wie man kaum erwarten konnte. Hundert mögliche Erklärungen gingen über ſeine Lippen, die aber alle, wenn man ſie näher betrachtete, nicht Stand hielten. Er führte Beiſpiele aus franzöſiſchen Memoiren an, wo ſchöne junge Männer von verliebten Damen gewaltſam entführt und in geheimen Prunkgemächern in Hülle und Fülle der Freude zurückgehalten worden ſeyen, er ſprach von andern Fällen, in denen man den Geraubten zu geheimen, wichtigen diplomatiſchen Sendungen, zu verborgenen Kabinetsarbeiten, welche die höchſte Verheimlichung erheiſchten, benutzt habe. Das Alles wollte aber hier nicht paſſen. Der Chevalier ſah ſich mit ſeinen Troſtgründen zurückgewieſen und nahm endlich, nicht ohne einige Verwirrung, die er ſchon von Anfang gezeigt hatte, ſeine Zuflucht zu Antonien, die ihn ſogleich bat, den cours de litterature, den er mit ihr angefangen, fortzuſetzen. Dieſes geſchah in einem benachbarten Kabinette, wo Julius Mutter und Agathe mit häuslichen Arbeiten beſchäftigt waren. Agathe erinnerte ſich bei dem Anblicke des Chevaliers jenes unerwarteten Zuſammentreffens im Hauſe der Frau Rudhard; allein Beſorgniſſe ernſterer Art erfüllten jetzt zu ſehr ihre Seele, um ſie über dieſe Sache weiter nachdenken zu laſſen.

Nachmittags ging ſie unter einem Vorwande zu Julien. Sie fand dieſe allein. Die Freundin ſchien ſehr heiter geſtimmt und kam ihr, die Worte eines damals gebräuchlichen Liedes trillernd, mit offnen Armen entgegen:

„Mein Schatz zieht kühn hinaus in's Feld
Für König Friedrichs Recht;
Er kämpft, er ſiegt und wird ein Held,
Gefällt mir dann erſt recht.

Und bringt er eine Wunde mit,
Mein Herz- und Seelenſchatz,
Dann iſt in ſeinen Armen erſt
Der rechte Ehrenplatz.“

„Du kommſt gerade zur guten Stunde, Ag the;“ fuhr ſie fröhlich fort, indem ſie die Freun din zu einem Sitze im Fenſter führte, dem g genüber ſie ihre Stelle einnahm. „Der Vat iſt über Land, wir können unter uns recht trau lich und vergnügt ſeyn, mit einander plaudern was wir wollen, und bei dem ſchönen Wett auch wohl ein Stündchen ſpazieren gehn!“

„Ach, Julie,“ ſagte Agathe, „in dei ner Seele muß es ganz anders ausſehn, wi bei mir, ſonſt würdeſt du nicht ſo laut und hei ter ſeyn, ſo fröhlich und ſelbſt ausgelaſſen! Un dennoch rührt die Sorge, die mich quält, vo einem Menſchen her, deſſen Schickſal dir eben ſo theuer iſt, als einem von ſeinen Freunde und Verwandten.“ Sie erzählte nun die räth ſelhafte Begebenheit, welche die ganze Tiefenau' ſche Familie mit Beſorgniß und Kummer er füllte. Sie fügte dann hinzu, daß es wie ein

Gewißheit in ihrem Gemüthe lebe, die Freundin müſſe eine Erklärung geben können, müſſe etwas Genaueres und Beſtimmteres wiſſen. Sie ſah Julien in ängſtlicher Erwartung an. Dieſe wurde nur ernſter, aber ſchien wenig betroffen über das Mitgetheilte. „Schon ſo bald!“ flüſterte ſie für ſich hin. Dann ergriff ſie Agathens Hand, lächelte wieder und ſagte: „Ich weiß freilich Allerlei, was dir in dieſer Sache dienen könnte, allein ich darf es nicht ausplaudern. So viel magſt du wiſſen und auch den andern ſagen, daß Julius auf einem ſchönen, guten Wege wandelt und daß ich ihn deshalb umgetauft habe und ihn nun in meinem Herzen Arminius nenne, wie den alten deutſchen Volksbefreier, den die Dichter beſingen. Nimmſt du nun dieſen Namenswechſel und das Lied, mit dem ich dich willkommen hieß, zuſammen, ſo haſt du den Aufſchluß des Räthſels und wirſt dich, wenn du anders eine ächte Freundin des Vaterlandes biſt, über deines brüderlichen Neffen Abweſenheit beruhigen!“

Agathe dachte einige Augenblicke über die

Worte ihrer Freundin nach. Als ſie deren Si
begriffen und ſich von der Ueberraſchung erho
hatte, welche ihr dieſe Erkenntniß bringen mußt
antwortete ſie mit bewegter Stimme:

„Ich glaube dich zu verſtehn, Julie; d
Schrecken der Gegenwart, die Furcht vor eine
entſetzlichen Ereigniſſe, das Julius ſchon b
troffen haben könnte, wird durch dieſe E
klärung gehoben. Aber wie zweifelhaft un
drohend ſteht dennoch die Zukunft vor uns
Wie ſchwer wird es Julius werden, zu den
jenigen zu gelangen, mit denen er ſich für ein
hohe Sache vereinigen will, und welchen Ge
fahren iſt er bis dahin nicht ausgeſetzt? Dan
der Krieg ſelbſt! Ich werde von keiner Schlacht
von keinem Scharmützel mehr ſprechen hören
ohne nicht im Geiſte Julius gleich unter de
Leichen zu erblicken oder unter den Unglücklichen
die mit verwundeten, verſtümmelten Gliedern
vom Kampfplatze gebracht werden.“

„Süß, Mädchen, iſt der Tod für's Vaterland!“ verſetzte Julie mit einem ſchwärmeriſchen Blicke gen Himmel. „Warum aber ſoll ich mir gleich das Schlimmſte denken?“ fuhr ſie muntrer fort, „warum das Unerwünſchte mir ausmalen, deſſen Wirklichkeit arg genug iſt, um im Voraus ſchon zu allerlei Vorſpieglungen und Ahnungen zu reizen? Ich denke mir die Sache anders! Ich ſehe mit dem Blicke meines Geiſtes lieber die Rückkehr des Geliebten: wie ſeine Stirn im Glanze des Sieges ſtrahlt, wie ſein Auge freudeglänzend umherforſcht und mich — mich, die Glückliche ſucht. Ja, Agathe, er wird zurückkommen unter den Siegern, die Bedränger werden vor ihm fliehn, mit Ruhm und Ehre gekrönt wird er zurückkommen, an der Seite des rechtmäßigen Fürſten und keiner im Lande wird dann zu hoch ſtehn, ihm die Hand ſeiner Tochter zu verweigern!“

Agathe ſchien mit dem raſchen Entſchluſſe, den Julius genommen hatte, ſich immer noch nicht befreunden zu können. Auf ihrer Stirn ſchwebte ein Wölkchen, von dem man nicht wußte, ob man es der Sorge oder dem Verdruſſe zuſchreiben ſollte. Sie ſchüttelte das Köpfchen und ſagte: „Es iſt nicht ſchön von ihm.

daß er Keinem im Hauſe von ſeiner Abſicht ein Sterbenswörtchen vertraut hat. Da ſind wir in einen größern Schreck, in eine größere Angſt gerathen, als eigentlich noth war. Hätte er auch mir, ſeinen Eltern und meinem Vater nichts ſagen wollen: warum aber hat er gegen ſeinen treuen Freund, den Doctor Fidelis, geſchwiegen? Der lebt nun auch in der größten Bekümmerniß um ſeinetwillen und macht ſich, weiß Gott, welche ſchreckliche Vorſtellungen!“

„Der arme Doctor!“ neckte Julie. „Ich möchte ihm ein Recept ſchreiben gegen dieſe ſchwarzen Anfälle. Recipe von dem Kräutlein Herzenstroſt aus dem Purpurmunde der Jungfer Agathe Tiefenau, dazu etwas von dem Hoffnungsglanze aus den Vergißmeinnicht ihrer Augen, endlich einige Tropfen Roſenhonig aus der wohlverwahrten Hausapotheke ihres Gemüthes: das Ganze wohl umgerüttelt und jeden Morgen und Abend nach Belieben davon genommen und das Doctorlein iſt curirt! Ernſtlich geſprochen, liebes Mädchen, ſo kannſt du mir aber glauben, daß Julius ſeine guten

Gründe gehabt hat, dem ſonſt recht getreuen Fidelis dieſesmal nichts anzuvertrauen. Was hätte der Doctor eiligeres zu thun gehabt, als das Geheimniß meiner und ſeiner lieben Agathe zuzuraunen, und was hätte dieſe dann anders für ihre Pflicht gehalten, als ſobald, wie möglich, Julius Mutter, den alten Papa und die ganze Familie davon in Kenntniß zu ſetzen? Dann wären alle auf den armen Menſchen eingeſtürmt, mit Ermahnungen, Bitten und ſelbſt elterlichen Geboten, und er hätte müſſen von ſeinem wohl überlegten Plane, von dem, was ſein Gefühl und ſeine Ehre ihm zur Pflicht machte, abſtehn oder mit einem ſchweren Herzen an ein Werk gehn, das vor Allem einen heitern Muth erfordert.“

Die Freundinnen ſprachen noch Mancherlei über dieſe Sache, was im Grunde in ihren von einander abweichenden Anſichten nichts änderte. Julie war nur ſieges-, nur hoffnungstrunken, Agathe, welche die Zufriedenheit ihres häuslichen Kreiſes mehr berückſichtigte, konnte ſich von dem Gedanken, wie ſchwer ihnen allen die

Entbehrung des gewohnten, lieben Verwandten fallen würde, von den Befürchtungen, die ſein Entſchluß für die Zukunft erregen mußte, nicht losmachen. Sie hatte bei dieſer Lage noch den Kummer ihrer Liebe zu tragen, ihre Entſagung, die ſich ihr manchmal recht bitter an's Herz legte.

Der Tag wurde von Stunde zu Stunde heiterer und Julie brachte den ſchon beſprochenen Spaziergang wieder in Anregung. Da jeder Feind jetzt weit entfernt war, ſo betrachtete man die Feſtung im Friedensſtande und es war den Einwohnern erlaubt, auf den hochgelegenen Wällen zu luſtwandeln. Die beiden Mädchen hüllten ſich in ihre Mantillen und Julie, die Agathens Arm genommen hatte, lenkte ihren Schritt nach einem der Wälle, von dem ſie dieſelbe Ausſicht hatte, die ſich ihr am geſtrigen Abende bei der Zuſammenkunft mit Julius zeigte. Der Blick war hier noch ausgedehnter, noch reicher. Auf der andern Seite ſah man in das Innere der Schanzen hinab. Hier befanden ſich Plätze, wo Recruten exercirt wurden, hier konnte man die düſtern, mit ſchweren eiſernen Pforten verwahrten Eingänge in die Caſematten unter den Wällen bemerken, wo Kriegsgefangene und widerſpenſtige junge Soldaten feſtgehalten wurden, die man mit Gewalt ausgehoben hatte und welche ſich ihrem Schickſale noch nicht freiwillig unterwerfen wollten, oder welche man beſtimmt hatte, zu einem andern Waffenplatze abgeführt zu werden.

Julie ſchritt bis zu dem äußerſten Ende einer Wallſpitze vor, wo die Gegend, die ſie überſchauen wollte, in einem weiten und reichen Panorama vor ihren Blicken lag. Sie ſchien Agathens Gegenwart vergeſſen zu haben. Ihre Augen ruheten wieder auf jener dunkeln Schlucht, wo der Fluß ſich in die Gründe der Waldgebirge verlor. Ihre Gedanken trieben mit den Wellen. Dorthin mußte Julius ſeinen Weg genommen haben, er wanderte vielleicht in dieſem Augenblicke über die ferne Höhe eines Berges, die wie Nebelduft in den Lüften ſchwebte. Agathe ſtörte ſie nicht. Dieſes ſanfte Mädchen gab bei dem Anblicke einer Landſchaft, die noch das melancholiſche Gepräge des langſam weichenden Winters trug, ſich trüben und wehmüthigen Empfindungen hin, zu denen die Verhältniſſe ihres jungen Lebens ihr hinlänglichen Anlaß boten. Beide überließen ſich dem Spiele ihrer Einbildungskraft und ihrer Gefühle, beide achteten wenig auf das, was ſonſt um ſie her vorging.

„Wie doch die Entfernung eines einzigen Weſens aus unſerer Nähe mit einemmale unſre Anſichten über die ganze Lage unſeres Lebens verändern kann!“ unterbrach endlich Julie die Stille, indem ſie ihre Blicke von jenem einzelnen Punkte abzog und über den weiten Bergkeſſel, der vor ihnen lag, hinſchweifen ließ. „In dieſem Raume lag ehemals meine Welt. Ich dachte gar nicht daran, daß dieſe ſcharfen Bergabſchnitte ein anderes Land hinter ſich verbergen könnten, wo es auch Glück und Freude gäbe. Nur an dieſem Fluſſe, nur an dieſen Anhöhen, in dieſen Wieſengründen, in der Stadt, die mitten in dieſen Herrlichkeiten meiner Vergangenheit liegt, fanden meine Wünſche ihre

Heimath. Die blauen Berge hatten keine Sehnſucht für mich, die ziehenden Wolken erregten keine Wanderluſt in meiner Seele. Wie es immer geweſen, dachte ich, müßte es auch fort und fort ſeyn, nur daß in dieſen Umgebungen meine Wünſche, meine Hoffnungen gewährt würden! Eine einzige Stunde hat mir gezeigt, daß dieſe Ueberzeugung ein Traum war und hat mich aus ihm erweckt. Hier iſt meine Heimath, hier iſt meine Welt nicht mehr. Mit den Wellen des Fluſſes möchte ich fortſtrömen, die Gipfel der Berge ziehen mich an, wie in der alten Fabel der Magnetfelſen die Schiffe, jedes Wölkchen ruft mir zu: komm mit, komm mit! wir führen dich in ein ſchön'res Land, wir kennen die Sehnſucht deines Herzens, wir kennen deine Wünſche und wollen ſie erfüllen!"

„Nein, Julie," erwiederte Agathe, „ich könnte nicht dieſe Gedanken in mir aufkommen laſſen und wenn ich auch in derſelben Lage wäre, wie du! Wäre ich hierzu fähig, ſo müßte ich ja verzweifeln, denn mir winkt keine Hoffnung, weder in der Ferne noch in der Nähe! Aber es gibt noch andere Pflichten, an denen wir feſt halten müſſen, wie an Grundſteinen unſres Lebens. Wir haben beide Väter, die ein Recht auf unſre Liebe, auf unſre Treue beſitzen, es leben Andere, die zu Anſprüchen auf unſre Hingebung, auf unſern Beiſtand in Fällen der Noth berechtigt ſind. Dann haben wir auch die Religion, die uns befriedigen, die uns tröſten muß, die uns ſagt, daß wir durch Prüfungen zur Herrlichkeit eingehen.“

„Meinſt du,“ verſetzte Julie mit einem kleinen Anfluge von Gereiztheit, „daß meine rege Phantaſie, meine Lebhaftigkeit mich abhielten, auf die Stimme der Religion, auf das Gebot der Kindespflicht zu hören, wenn dieſe laut würden? Du irrſt, Agathe! Meinen Glauben trage ich im Herzen, ſeine Stärke kann niemand beurtheilen. Was meinen Vater betrifft, ſo iſt er in meiner Nähe, thätig und kräftig, wie ich ihn immer gekannt habe, liebevoll in der Weiſe, die ich ſeit früher Kindheit an ihm gewohnt bin. Hätte er ſeinen Schritt heimlich von mir gewandt, wäre ſein Weg von Gefahren bedroht, wie der unſers Julius, würde mir ſein Bild in jedem Augenblicke anders von meinem Geiſte gezeigt, bald zum Tode müde und ohne Erquickung durch eine düſtre Waldwildniß ſich fortſchleppend, bald krank und elend auf einem erbärmlichen Lager, bei armen Leuten, die ſelbſt kaum hätten, ihr Leben zu friſten, bald gefangen von erbitterten Feinden, zum Tode verurtheilt, zum Richtplatz geſchleppt — o Agathe! Du ſollteſt dann ſehen, wie ein ſolches Verhältniß meine ganze Seele, meine ganze Thätigkeit mit ſich fortreißen würde. Da brauchte ich nicht zu zaudern. Da gälte es keine Rückſicht vor der Welt, keine mädchenhafte Blödigkeit — die Tochter könnte handeln, wo die Liebende nur wünſchen darf.“

Sie hatten unter dieſem Geſpräche die Stelle verlaſſen, wo ſich ihnen die Ausſicht bot, die den erſten Anlaß zu Juliens Aeußerungen gab. Sie ſtanden jetzt neben der Schildwache, welche den Wall beſetzt hielt. Es war ein junger Menſch von blühender Geſichtsfarbe, von deutſchem Ausſehen. Einige Ausrufungen des

Unwillens, die in der Landesſprache, wie es ſchien, unwillkührlich über ſeine Lippen gingen, lenkten die Aufmerkſamkeit der Mädchen auf ihn. Er ſtand am Rande des Walles und ſah in eine der zwiſchen den Schanzen gelegenen Vertiefungen hinab. Was er dort wahrnahm, ſchien ſeinen Unwillen zu erregen. Die Blicke der Mädchen folgten den ſeinigen, das Getöſe, welches von unten herauf drang, konnte ihnen ohnehin nicht verborgen bleiben. Es war eine traurige Szene, die ſich ihnen hier zeigte. Ein Commando Franzoſen war in eine Doppelreihe vor der Thüre einer der Caſematten aufgeſtellt. Dieſes nahm einen Haufen Unglücklicher in Empfang, die, Schatten ähnlich, aus dem feuchten dunkeln Aufenthalte hervortraten. Die meiſten von ihnen waren mit Lumpen bedeckt und aus ihren Zügen ſprach unterdrückte Wuth und Verzweiflung. Ein Unteroffizier ſtand am Eingange und ſchien ſie abzuzählen. Es war bekannt genug, daß man ſolche Schaaren gepreßter Landeskinder gern aus der Reſidenz fortſchaffte, um ihnen an andern Orten, wo ſie weniger auffielen, den nöthigen Unterricht im Dienſte zu geben.

„So haben ſie es mir auch gemacht;“ hörten die beiden jungen Frauenzimmer den wachthabenden Soldaten verbiſſen für ſich hinſprechen. „Erſt mit Gewalt von Haus und Hof, dann in eine ſolche Mordhöle, dann unter den Stock und unter Mißhandlungen aller Art! Aber es hat jeder ſeine Zeit. Stehen wir einmal vor dem Feinde, dann fehlt meine Kugel auch nicht und der Hauptmann hat am Längſten gelebt.“

„Laß uns dieſen Ort verlaſſen!“ bat Agathe die Freundin. „Dieſer Anblick iſt gar zu traurig. Wie tief wird hier Gottes Ebenbild entwürdigt, wie ſehr beladen ſich diejenigen mit Sünde, die ihresgleichen mit ſolcher Schmach, mit ſolchem Elende heimſuchen.“

„Gleich, gleich!“ antwortete, ohne jedoch ihre Stelle zu verlaſſen, in ſeltſamer Haſt Julie. „Du kannſt nicht denken, wie mich dieſe Schändlichkeit empört. Es iſt mir, als müßten in jedem Augenblicke die Unglücklichen, von dem

Gedanken ihres Elendes, ihrer entſetzlichen Sclaverei, zum Aeußerſten gedrängt, über ihre Peiniger herfallen, ihnen die Waffen entreißen und ſie tödten oder im ungleichen Kampfe einen ſchnellen, rühmlichen Untergang ſuchen!“

Es war, als könnte ſie ſich von dem jammervollen Schauſpiele nicht losmachen. **Agathe** hatte ihre Hand ergriffen, um ſie fortzuziehen, aber, indem ſie widerſtand, flogen ihre Blicke immer wieder hinab zu dem Bilde des Elends und der Verzweiflung. Wie die Klapperſchlange durch ihr Anſtarren ihre Opfer bannen ſoll, ſo übte das Ereigniß in der Tiefe der Schanze eine gleiche Gewalt auf **Julien**. Sie wollte fort und konnte nicht. Eine unerklärliche Macht hielt ſie gefeſſelt, eine unerklärliche Macht lenkte ihre Blicke auf die dunkle Pforte, aus der die Unglücklichen, einer nach dem andern, traten. Da wurde ſie mit einemmale blaß, wie eine Leiche, da zuckte der Blitz eines Krampfes, den **Agathe**, welche ſie an ſich zog, mit empfand, durch ihren ganzen Körper, da ſagte ſie faſt tonlos und wie ein flehendes Kind:

„Agathe, erweck' mich doch aus dem böſen Traume! Er zeigt mir Julius unter den Elenden, ich ſehe ihn hervortreten aus der Höle des Jammers, er ſieht auch uns, er winkt — halte mich, Agathe, ich verliere die Beſinnung, mir ſchwindelt, Alles wird grau, Alles wird Nacht!“

Während Agathe, von Beſtürzung ergriffen, die ſinkende Freundin zu unterſtützen ſuchte, fielen ihre Blicke hinab. Da ſtand wirklich Julius unter den Unglücklichen, zwiſchen den Schergen und Henkern. Er ſah die Mädchen, er erhob ſeine Hände zu ihnen und rief mit einer Stimme, die ſchmetternd herausdrang:

„Foulon! Foulon! Er iſt der Böſewicht, der mich in dieſen Zuſtand verſetzt hat.“

Der Unteroffizier ſtieß ihn heftig vorwärts und hob den Stock gegen ihn. Da übermannte den jungen Mann das Gefühl ſeiner Menſchenwürde und ſeiner Kraft. Im nächſten Augenblicke hatte er den Unteroffizier an der Gurgel gepackt, im andern lag er zu ſeinen Füßen. Er wollte ſich auf ihn ſtürzen, er war auſſer ſich, ſeine Wuth kannte keine Grenzen. Aber die Helfershelfer des Niedergeworfenen blieben auch nicht müßig. Ein Theil von ihnen ſchlug die geladenen Gewehre auf die übrigen Gefangenen an, um dieſe im Zaum zu halten, andere warfen ſich auf den Einzelnen und bemächtigten ſich, trotz des angeſtrengteſten Widerſtandes, bald ſeiner. Er ward aus der Reihe geſchleppt, gebunden und in beſondere Verwahrung genommen."

„Der arme Teufel!" ſagte die theilnehmende Schildwache. „Dem iſt nun auch der Galgen ſo gewiß, wie dem Hauptmann meine Kugel!"

Nur Agathe vernahm in halber Sinnesverwirrung dieſen gräßlichen Ausſpruch. Die Freundin lag, von der Ohnmacht überwältigt, zu ihren Füßen. Sie befand ſich in einem ſchrecklichen Zuſtande: zwiſchen der Erkenntniß eines großen Unglücks und der Nothwendigkeit, dieſem ein Aufgebot ihrer ſämmtlichen Geiſteskräfte entgegenzuſtellen, um in Hinſicht auf die arme Erkrankte die erforderliche Hülfe zu bewirken. Sie ſchöpfte Kraft und Standhaftigkeit aus ihrer religiöſen Ueberzeugung. Bald kamen einige Frauen herbei und vereinigten ihre menſchenfreundliche Thätigkeit mit der Agathens. Ein Wagen wurde geholt und die noch immer Ohnmächtige hineingebracht. Indem Agathe die Stelle neben Julien einnahm, warf ſie noch einen ſchmerzlichen Blick auf Julius. Er ſchien gefaßt und reſignirt. Die Hohn- und Spottreden, durch welche die Franzoſen ihn demüthigen wollten, ſchienen keinen Eindruck auf ihn zu machen.

## Zweites Kapitel.

Es iſt ein Gott, zu ſtrafen und zu rächen.
Schiller.

Die Entdeckung, daß Julius auf eine verrätheriſche und gewaltſame Weiſe unter die Soldaten geſteckt worden ſey, mußte ſchon im Tiefenau'ſchen Hauſe einen Eindruck hervorbringen, der ſchwer zu beſchreiben iſt; um wie viel größer aber wurde der Jammer, die Verwirrung und Verzweiflung, als man die Folgen von Julius ſubordinationswidrigem Betragen erwog, als man von allen Freunden, die ihre Theilnahme bezeigten, die ſchreckliche Verſicherung erhielt, daß ihn daſſelbe Schickſal, wie den jungen Brander, erwarte. Die erſte Nachricht war durch fremde Leute zu der Familie gelangt. Agathe, mit der Freundin, die noch am nämlichen Abende in ein heftiges Nervenfieber verfiel, beſchäftigt, kehrte erſt ſpät nach Hauſe zurück. Jetzt erſt vermochte das arme Kind ſeinen eigenen Gefühlen zu leben, jetzt brachen die Thränen hervor, die ſie bei der Sorge, bei dem Beiſtande um die Freundin zurückgehalten hatte. Sie erzählte nun unter Schluchzen, unter häufigen Unterbrechungen Alles, was ſie wußte. Mit Entſetzen vernahm man die Anklage, die Julius gegen den allgewaltigen Foulon ausgeſprochen hatte. Während Frau Eliſabeth mit Heftigkeit und unerſchöpflichem Redeerguß ihren Haß gegen alle

Welſchen, ihren Zorn über Foulons Tücke darlegte und Antonie Alles von der Verwendung des Hausfreundes, Chevalier de Ramotiers, hoffte, ſaß Julius Mutter bleich und ohne ein Wort zu reden, in einem Winkel des Zimmers und betete. Große Thränen rannen langſam über ihre Wangen, aber ſie bemerkte ſie nicht. Die Heftigkeit der Frau Eliſabeth ſchien ihr läſtig. Sie zuckte oft bei den lauteſten Ausbrüchen ſchmerzlich zuſammen und ſchwankte endlich ſtill und nur von Agathen bemerkt, die zu ihrer Unterſtützung herbeieilte, in's Nebengemach.

Haſtigen Schrittes ging Heinrich auf und nieder. Seine Stirn war finſter, ſein Mund zuſammen gekniffen, die geballten Hände hielt ein krampfhaftes Gefühl auf ſeine Bruſt gepreßt. Endlich blieb er vor ſeinem Vater ſtehen, der mitten unter dieſen Stürmen ruhig, ernſt und ergeben in ſeinem Lehnſeſſel ſaß und die aufgeſchlagene Bibel vor ſich hatte.

„Das iſt der Streich eines Niederträchtigen, eines Elenden und Feigen!“ ſagte er verbiſſen.

„Julius und Foulon ſind Rivale bei der Demoiſelle Forſthelm; der Generalcommiſſar hat dieſe Intrike geſpielt, um nicht ferner durch den glücklichen Nebenbuhler moleſtirt zu werden. Aber er ſoll die Früchte dieſer Trahiſon nicht ruhig genießen: ich will ſelbſt zu ihm, ich will ihn zur Rede ſtellen, ich werde mehr thun, ich werde ſeine Seele auf eine Goldprobe legen, die er vor ſeinen Landsleuten beſtehen muß, wenn er ſich nicht auf das Verächtlichſte compromittiren will.“

Der Hofintendant ſchien einen Entſchluß gefaßt zu haben. Er war ein Mann von Kraft und Muth. Dieſe Eigenſchaften hatte er bis jetzt nur zu Erreichung ſeiner ehrgeizigen Zwecke geltend gemacht; allein der Fall, der nun plötzlich, ſeine heiligſten Empfindungen aufregend, eingetreten war, gab ihnen eine neue Richtung. Das Hofleben hatte ihn vorſichtig gemacht, hatte ihm ein leichtfertiges Weſen im Aeußern gegeben; aber diejenigen irrten ſehr, die ihn tieferer, ſtarker Empfindungen unfähig hielten.

„Du gehſt nicht, du darfſt nicht gehen!“

erwiederte nach einer kurzen Pauſe der alte Tiefenau. „Du biſt zu ſehr erhitzt, du verblendeſt dich über die Lage der Dinge. Man durfte Julius nicht zum Rekruten nehmen, denn die Stadt hat alte Rechte, welche die Söhne der Hof- und Staatsbeamten frei ſprechen. Dieſe Rechte ſollten billig von den gegenwärtigen Beſitzern des Landes anerkannt worden ſeyn, aber ich zweifle daran, daß eine ſolche Billigkeit in ihrem Charakter liegt. So wie die Sache jetzt ſteht, iſt Julius ein todeswürdiger Verbrecher. Er war einmal Rekrut, ob mit Recht oder mit Unrecht, das iſt gleich, er durfte ſich nicht an ſeinem Vorgeſetzten vergreifen, er wußte, daß ein ſolches Beginnen der ſchwerſten Ahndung des Geſetzes unterliege. Jetzt haben wir nur von einer mächtigen Verwendung oder von der Gnade des Gegners Etwas zu hoffen. Es iſt herb, dieſe anzuflehen, aber es ſteht uns kein anderer Weg frei und was thut man nicht für ein Kind, für einen Enkel? Ich will in der Frühe des morgenden Tages ſelbſt zu dem Generalcommiſſar. Ich bin ein alter Mann: vielleicht machen meine Jahre, meine grauen Haare einen Eindruck auf ihn. Die unglückliche, unbeſonnene Leidenſchaft zu der Jungfer Forſthelm ha dieſen ganzen Jammer herbeigeführt. Ich hab dagegen geſprochen, ich habe gewarnt, aber wi es gewöhnlich der Stimme des Alters geht, ſ ging es auch der meinigen: ſie verhallte in de Wüſte."

„Herr Vater," entgegnete eifrig der He intendant, „ich wollte mit Seiner Erlaubni Ihm abrathen von dem Verſuche, dem Foulo zu imponiren. Er iſt ein abgehärteter Böſewich Nur durch ſtarke Mittel iſt ihm beizukomme Er würde Ihn vielleicht verhöhnen, Ihn de Spotte der Domeſtiken preißgeben."

„Das vermag er nicht;" ſagte ruhig d Greis. „Wer ſo nahe am Grabe ſteht, w ich, den trifft der Menſchen Hohn nicht me und die Frechheit ſcheitert an der ſtandhaft Ruhe, die ſchon aus dem Jenſeits zu ihm he überreicht. Ich fürchte weder den welſchen G neralcommiſſar, noch ſeine Creaturen, ich ha nie einen Menſchen gefürchtet: nur Gott! A

König Karl der Zwölfte ſich in dem Hauſe bei Bender mit einer Handvoll Menſchen gegen zehntauſend Türken vertheidigte, ſtand ich mit der brennenden Lunte am Pulvermagazine und hätte der König: Feuer! commandirt, ſo flog ſie hinein und wir alle in Sturmeseil gen Himmel. Eine ſolche brennende Lunte will ich dem Foulon in ſein Gewiſſen werfen. Läßt Gott ſie zünden, ſo iſt es gut; läßt er ſie nicht zünden, ſo — geſchehe ſein Wille!"

Er ſtand auf, nahm die Bibel unter den Arm und zog ſich in ſein Schlafzimmer zurück. Es dauerte noch lange Zeit, ehe der Hofintendant ſich geſtimmt fand, eine Ruhe zu ſuchen, die, wie er vorausſah, ihm und den übrigen Hausgenoſſen verſagt bleiben würde. Endlich fügte er ſich in die gewohnte Ordnung der Dinge und ein ſcheinbarer Friede wenigſtens herrſchte jetzt in dem Hauſe, das von ſo ſchweren Störungen und Bekümmerniſſen heimgeſucht wurde.

Schon in der Frühe des Morgens ſtand der Greis in ſeiner Amtstracht, mit dem hohen Marſchallsſtabe, auf dem der große ſilberne

Knopf prangte, bereit, ſeinen Gang anzutreten. Die Züge ſeines ſchönen Greiſenantlitzes waren ruhig, nur hatte die Heiterkeit, die gewöhnlich auf ſeiner Stirn wohnte, einem würdigen Ernſte Platz gemacht.

„Bete Sie für mein Vorhaben, Frau Tochter!“ ſagte er zu Julius Mutter, die ſtill traurig vor ihm ſtand. „Es iſt keine Kleinigkeit in das Lager der Philiſter zu gehen und ſie zum Guten zu nöthigen, ohne das Schwerdt gegen ſie zu erheben. Sie iſt eine fromme Frau und das Gebet der Frommen iſt dem Himmel lieb; Sie betet als eine tief bekümmerte und bedrängte Mutter, es kann Ihrem Gebete nicht an Kraft, an Wirkſamkeit fehlen.“

Mit der Haltung, als ſchreite er einem Leichenzuge vor, ging er langſam durch die noch wenig belebten Straßen. Einzelne Leute, die ihm begegneten, ſahen ihn verwundert an, denn man war nicht gewohnt, ihn in dieſer Stunde und im völligen Ornate anders, als in der Erfüllung ſeiner Dienſtverpflichtungen zu ſehen. So kam er an die Wohnung Foulons. Die dienſtthuende Schildwache hielt ihn nicht an, auf der breiten Treppe begegnete er niemanden, das ganze Haus ſchien wie ausgeſtorben. In einem geräumigen Vorſaal, den er betrat, ſahen ihn ernſt die Bilder der alten Regenten von den hohen Wänden herab an. Das Haus hatte ſonſt den Sitzungen eines herrſchaftlichen Collegiums gedient, bis ſich der Generalcommiſſar deſſelben zu ſeinem Gebrauche bemächtigt. Wie zum Hohne hatte er die Bilder hängen laſſen, indem er unter ihren Augen ſeine Vollmachten zu dem entſetzlichen Elende, das über das Land gebracht wurde, gab. Der alte Tiefenau verweilte eine kurze Zeit in dieſem Zimmer. Ernſthafte Betrachtungen über die Vergänglichkeit alles Irdiſchen erhoben ſich in ſeiner Seele. Auch derjenige, der das Glück ſeiner Familie vernichtet hatte und deſſen Gewiſſen er jetzt rühren wollte, war dieſem allgewaltigen Gange der Zeit unterworfen. Hätte der kräftige Sinn des Greiſes noch einer Steigerung bedurft, ſo wäre ſie ihm durch dieſe Betrachtungen geworden.

Mehrere Thüren gingen aus dieſem Vorſaale in benachbarte Gemächer. Er verſuchte einige zu öffnen; ſie waren verſchloſſen. Endlich gelangte er zu einer, hinter der er ein Geräuſch zu vernehmen glaubte. Sie gab ſeinem Drucke nach und er ſah ſich plötzlich demjenigen gegenüber, den er ſuchte und welchen ſeine unerwartete Gegenwart, wie die Erſcheinung eines Geſpenſtes, zu ergreifen und zu erſchüttern ſchien.

Es war ein allgemein herrſchender Aberglaube unter dem Volke, daß irgend jemand, in deſſen Wohnung der Leichenmarſchall, in der Tracht ſeiner Amtswürde, unberufen und überraſchend eintrete, einem nahen Tode verfallen ſey. Es mag dahin geſtellt bleiben, ob Foulon dieſes Vorurtheil kannte, ob er ſelbſt davon angeſteckt war oder nicht, genug, indem er, durch das Geräuſch des Kommenden aus einem leichten Morgenſchlummer erweckt, von den Kiſſen ſeines Lagers auffuhr, ſtarrte er mit allen Zeichen des Schrecks und des Entſetzens die hohe, ehrwürdige Erſcheinung an, die ihm nahe, gerade gegenüber ſtand. In dem ganzen Weſen des Greiſes lag etwas Großes, Bedeutungsvolles, das dem Generalcommiſſar, der eben einem unruhigen, beängſtigenden Traum entriſſen worden, wie die Botſchaft einer höhern Macht erſchien. Die Worte, die der Alte jetzt mit gemeſſener, tiefdröhnender Stimme ſprach: „Ich bin der Leichenmarſchall Tiefenau!“ durchbebten ihn wie die Schauer des nahenden Gerichtes. Er konnte nicht ſprechen, er winkte nur mit den Händen hinweg, als wolle er ſich eines gefährlichen Angriffs, einer drohenden Annährung erwehren.

„Sie müſſen mich hören!“ ſagte feſt und beſtimmt der Alte. „Sie haben mich aufgefordert zum Sprechen, Sie haben eine Ladung an mich geſtellt, der ich nicht widerſtehen darf.“

„Ich kenne Euch nicht, ich weiß nicht, was Ihr wollt;“ ſtammelte der Generalcommiſſar, der ſich zu faſſen begann. „Wer hat Euch hier eingelaſſen, weshalb habt Ihr Euch hier hereingedrängt?“

Der Greis nahm einen Seſſel, ſetzte ſich dem Liegenden ruhig gegenüber und antwortete:

„Des Eindrängens bedurfte es nicht, denn niemand iſt mir auf meinem Wege begegnet. Warum ich hier bin, habe ich Ihnen ſchon geſagt: Sie ſelbſt haben mich hierher berufen. Nicht durch Ihre Worte, nicht durch eine Botſchaft, ſondern durch Ihre Handlungsweiſe. Mein Enkel, Julius Tiefenau, iſt von Ihnen verlockt, verrathen, genug! Durch Ihre Ränke iſt er unter die unglücklichen Landeskinder gekommen, die man geſtern fortgeſchickt hat, um ſie zum Kriege gegen ihren eigenen Fürſten abzurichten. Mein Enkel war empört über dieſe Schande, er vergriff ſich an dem Unteroffizier und liegt nun hier gebunden im Gefängniß, um den Tod eines Verbrechers zu ſterben. Das iſt Ihr Werk, Herr Generalcommiſſar, und dieſes Werk hat mich zu Ihnen her beſchieden.“

„Wer ſagt, daß ich Schuld daran habe?“ erwiederte verlegen Foulon und ſchlug die Blicke zu Erde.

„Sie ſelbſt!“ entgegnete mit Kraft der Greis. „Ihr Auge vermag nicht den Blick des meinigen, in dem die Wahrheit liegt, zu ertragen, Ihre Stimme zittert, indem Ihre Worte die Anklage vernichten wollen, die ich ausſprach, in den Falten Ihrer Stirn liegt ein Bekenntniß, welches das böſe Gewiſſen nicht zu weigern vermag. Ich bin achtzig Jahre alt, Herr Generalcommiſſär, und die Erfahrung hat mich gelehrt, in den Zügen der Menſchen zu leſen, wenn ein bedeutungsvoller Augenblick ihnen nahe tritt. Aber die Anklage gegen Sie iſt noch feſter begründet: vor vielen Menſchen hat Julius Sie laut als ſeinen Verderber bezeichnet.“

„Boshaft genug von meinem alten Nebenbuhler bei Demoiſelle Forſthelm!“ lachte gezwungen der Franzoſe. „Da hat der junge Thor im Weinrauſche ſich von den Werbern überliſten laſſen, er hat capitulirt, was weiß ich auf welche Bedingungen, hernach im nüchternen Zuſtande gereut ihn die Sache, er zürnt mit ſich ſelbſt, aber läßt ſeine Wuth an andern aus, und in der Unbeſonnenheit gerade an demjenigen, den er, ohne die ſchwerſte Strafe des Geſetzes zu erleiden, nicht beleidigen darf. So verhält ſich die Sache, mein alter Herr. Ihr ſeht, daß Euer Enkel ſein Unheil ſich ſelbſt zugezogen hat, daß ich, bei einer ſo klar darliegenden Thatſache, den Gang des Kriegsgerichtes weder ſtören noch hindern darf.“

„So verhält ſich die Sache nicht!“ verſetzte ſehr ſtark der alte Tieſenau, indem er aufſtand und mit dem hohen Stabe in der Hand dicht vor den Liegenden hintrat. Foulon erſchrack. Er hob die zitternde Hand nach dem Schellenzuge. „Wen fürchten Sie, daß Sie Hülfe herbeirufen wollen?“ fuhr mitleidig lächelnd der Greis fort. „Einen alten Mann, der ſchon mit einem Fuße im Grabe ſteht? Nein, Herr Generalcommiſſär! Etwas andres macht Sie erbeben, ein Anderes, vor dem aber keiner Ihrer Diener, keiner Ihrer Freunde Sie zu ſchützen vermag. Es iſt das Bewußtſeyn der Schuld, nicht der großen Schuld, deren Sie Hunderttauſende anklagen, welchen Sie Obdach und Nahrung genommen, welche, von Ihnen beraubt, wie lebendige Leichen in den verwüſteten Feldern umherirren. Was kümmert Sie dieſer Jammer, da Sie das Gebot Ihres großen Königs für ſich haben, da Sie mit dieſem leichtſinnig genug jeden innern Vorwurf zurückweiſen können? Die kleinere Anklage, die auf Ihrer Ehre liegt, dieſe perſönliche Schuld, die kein Monarch gegen ihre eigene Mahnung verantwortet, drückt Sie ſchwerer. Ich bin Soldat geweſen, Herr Foulon, ich kenne den kitzlichen Punkt der Ehre. Wenn nun die Offiziere Ihrer Armee mit Fingern auf Sie weiſen, ſich von Ihnen zurückziehn und ſagen: er hat ſich vor ſeinem Nebenbuhler gefürchtet, er hat eine Zuſammenkunft mit den Waffen in der Hand geſcheut, zu der es unter den obwaltenden Umſtänden leicht kommen durfte, und deshalb hat er ſich des Gegners auf eine ehrloſe Weiſe entledigt? Sie ſind ein Franzoſe, Herr Foulon, könnte Ihr Stolz eine ſolche Erniedrigung ertragen?“

Der Generalcommiſſar fühlte ſich bedrängt und verlegen. Er wußte nicht, was er antworten ſollte, er fürchtete, der Greis wiſſe mehr, als es wirklich der Fall war. Der Alte wartete einige Augenblicke vergebens auf Antwort; dann fuhr er mit ſanfter, würdiger Stimme fort:

„Ihre Leidenſchaft, Herr Generalcommiſſar, hat Sie in eine üble Lage gebracht, aus der Sie ſich um jeden Preis ſich loszumachen ſuchen müſſen. Aber die Sache iſt nicht ſchwer, das Mittel liegt nahe. Es läßt Sie im Lichte der Großmuth erſcheinen, es nimmt jeden Flecken von Ihrer Ehre, indem es zugleich Sie mit Ihrem Gegner verſöhnt und uns den Frieden zurückgibt, den Ihre Uebereilung von uns genommen. Verwenden Sie ſich mit dem ganzen Gewichte Ihres Anſehns für Julius, ſtellen Sie ſeine gewaltſame Anwerbung als eine Ungerechtigkeit, ſein Vergehn als eine nothwendige Folge dieſer Ungerechtigkeit dar und bei der Macht, die in Ihre Hände gelegt worden iſt, muß es Ihnen gelingen, den ſchuldloſen Jüngling nicht allein von der Strafe, ſondern auch von einer Feſſel loszumachen, in die man ihn tückiſcher Weiſe geſchmiedet hat. Von Ihnen iſt das Uebel ausgegangen; Ihre Pflicht iſt es, ſeine Folgen aufzuheben.“

Der Generalcommiſſar, der ſich jetzt überzeugt glaubte, daß das projectirte Duell mit

Julius ein Geheimniß geblieben ſey, warf einen giftigen Blick auf den Alten. Sein Stolz fühlte ſich empört. Die erſte Beſtürzung war vorüber, der Zorn über die Zudringlichkeit des Alten erwachte.

„Dankt es meiner guten Laune,“ ſagte er in einem ſchneidenden, drohenden Tone,“ daß ich Euch bis dahin ruhig angehört habe. Euere Beſchuldigungen ſind Lügen, Euer ganzes Betragen iſt das eines groben, zudringlichen Menſchen. Was Euern Enkel betrifft, ſo mag er die Suppe, die er ſich ſelbſt eingerührt hat, auch auseſſen. Ich hätte viel zu thun, wenn ich mich aller leichtſinnigen, liederlichen jungen Leute, die ſich als Futter für's Pulver verkaufen, annehmen wollte, wenn ſie der Handel gereut. Euer graues Haar macht Euch ſehr kühn, alter Mann, aber vor der Strafe Eurer Frechheit dürfte es Euch nicht immer ſchützen! Jetzt entfernt Euch. Ihr ſeyd ein Unverſchämter!“

„Ich bin der Leichenmarſchall Tiefenau;“ wiederholte mit hohem Ernſte der Alte und trat einige Schritte zurück. „Viele Hunderte, deren

Herzen ausgeſchlagen hatten unter den Stürmen des Lebens,“ fuhr er fort, „habe ich zu Grabe geleitet. ich bin ihnen vorgeſchritten zu ihrer letzten Ruheſtätte. Niemand ſoll mich abhalten, dieſe Ehre meinem Enkel zu erweiſen, und wenn ich ihm auch zum Galgen vorſchreiten müßte. Wenn aber die Leute aus dem Volke, das mit hinausſtrömet, dann verwundert fragen und Erklärung haben wollen, dann werde ich ihnen ſagen: der junge Mann, den ſie nun bald aufknüpfen, iſt mein Enkel, aber kein Verbrecher, er iſt ein edler, rechtſchaffner Jüngling. Der Galgen, an den er kommt, wird durch ihn zu einer Ehrenpforte; der Sarg, in den einmal ſein Henker Foulon kommt, wird durch dieſen zu einem Galgen. Gott befohlen, Herr! Vor Gottes Richtſtuhl finden wir uns wieder.“

Foulon ſah ihn entſetzt an. Die Prophezeihung der Frau Rudhard, mit der die Worte des Alten übereinſtimmten, fiel ihm ein und lähmte auf einige Augenblicke ſeine Beſinnung. Dann fuhr er wild auf und riß gewaltig an der Klingel. Die Diener eilten herbei. Sie ſahen erſchrocken ihren Herrn in einem Zuſtande, der an Wahnſinn zu grenzen ſchien.

„Werft den alten Schurken zur Treppe hinab, hetzt ihn mit Hunden aus dem Hauſe!“ ſchäumte der Generalcommiſſar. „Er hat den König geläſtert, er hat mich beleidigt — fort mit ihm! Er verdient keine Schonung.“

Aber niemand wagte es den Alten zu berühren. Die Diener waren ſämmtlich aus der Reſidenz gebürtig, ſämmtlich erſt ſeit kurzer Zeit angenommen. Sie kannten den Greis, der Aberglaube, den ſeine Erſcheinung begleitete, war ihnen nicht fremd. „Es iſt der Leichenmarſchall!“ flüſterte einer dem andern zu. „Wer ihn angreift, den holt er zuerſt ab.“

Mit dem Ausdrucke unſäglicher Verachtung traf des alten Tiefenau Blick noch einmal den Generalcommiſſar.

„Sie ſind wirklich noch elender, als ich Sie mir vorgeſtellt habe;“ ſagte er dann. „Einen ſchwachen Greis zu mißhandeln, commandiren Sie Ihre ganze Hausgenoſſenſchaft. Nicht zu ſeinem Profoß hätte Sie der Schwedenkönig gemacht!“

Ruhig und ungefährdet ſchritt er durch die Reihen der Diener hin. Niemand wagte ihm zu folgen. Er hörte den wüthenden Foulon hinter ſich her lärmen und ſchimpfen; aber dabei blieb es auch, und gelaſſen, ſich dem Willen der Vorſehung unterwerfend, trat er den Weg nach ſeiner Wohnung an.

## Drittes Kapitel.

> Er macht des Platzes Vorrecht ſich zu Nutz,
> Sein zaghaft Herz ließ' ihn das ſonſt nicht ſagen.
>
> Shakſpeare.

Hier fand er in der Mitte der ſeinigen den Doctor Fidelis. Sein Aeußeres verkündigte dieſem, wie den Uebrigen, daß ſein Gang fruchtlos geweſen ſey. Man befragte ihn auch nicht weiter. Alle waren in großer Bewegung, denn der Arzt, der nun jede Rückſicht gegen den Generalcommiſſar bei Seite ſtellte, der nun mit dem ehrloſen Verderber ſeines Freundes öffentlich brechen wollte, hatte Alles erzählt, was ihm Julius am vorgeſtrigen Abende vertraute, den Anlaß des verabredeten Zweikampfs, Foulons entehrende Vorſchläge, die der junge Mann nicht anders, als durch eine Ausfoderung beantworten zu können geglaubt hatte. Foulons Niederträchtigkeit ſtand außer Zweifel. Er hatte ſeine Gewalt gemißbraucht, um ſeiner Feigheit zu dienen, er hatte ſeinen Nebenbuhler und Gegner in eine Lage verſetzen wollen, die ihn aus dem Gedächtniſſe der Menſchen, aus Juliens Herzen, nach ſeinen Hoffnungen vielleicht aus dem Leben entfernen ſollte.

„Eine Stimme vom Himmel muß es mir eingegeben haben,“ ſagte der alte Tiefenau, „daß es ſich ſo verhalte. Ich habe in dieſem Sinne mit ihm geſprochen, ich habe ſein Ehrgefühl zu reizen geſucht — aber er beſitzt keine Ehre, er beſitzt kein Gewiſſen. Wie fremde, äußere Mächte klopfen ſie manchmal gewaltig an ſeine Seele, allein bald ſteckt er wieder ſo tief in ſeiner Schlechtigkeit, wie in einer Feſtung, wo ihm Ehre und Gewiſſen nicht beikommen können. Was ich gethan habe war eitel; von ihm dürfen wir nichts für Julius erwarten.“

„Ich will anders mit ihm ſprechen!“ ſagte der Hofintendant, der eine ſeltſame Unruhe und Beweglichkeit zeigte, verbiſſen zu ſich ſelbſt. „Kennt er die Ehre nicht, ſo kennt er doch die Furcht. Einen Gegner iſt er los, aber ein anderer wird ſich ihm ſtellen, den er nicht zu desavouiren, nicht ſo leicht zu desarmiren vermag. Für den Sohn tritt der Vater ein. Oeffentlich, vor aller Welt, vor der Elite der Standesperſonen. Dann wollen wir ſehen, welche Contenance Sie halten, Monſieur Foulon, wie Sie die bittre Pille hinunterſchlucken werden.“

Niemand hatte auf ſein leiſes Selbſtgeſpräch gehört. Die allgemeine Aufmerkſamkeit war dem Doctor gewidmet, der eben von Julien kam und auf Agathens blöde Anfrage über den Krankheitszuſtand der Freundin berichtete.

Mit beſorgtem Antlitze und Achſelzucken erzählte er, daß ſie noch immer in einem Wechſel von Phantaſien und Ohnmachten liege, daß ſie in jenen den ſchrecklichen Anblick, der ſie ſo gewaltig erſchüttert, vor Augen habe, daß dieſe oft ſie in eine Schwäche verſetzten, die zu den größten Beſorgniſſen Urſache gebe. In der Nacht war der Geheimerath von ſeinem Ausfluge zurückgekehrt und hatte das geliebte einzige Kind in dieſer entſetzlichen Lage gefunden. Sie, die er blühend, in der Fülle der Geſundheit und Schönheit vor wenigen Stunden verlaſſen, ſah er als ein Bild des Wahnſinns, verzerrt, elend und in einzelnen Augenblicken dem Tode nahe wieder! Aus den Reden, welche ſie in der Fieberhitze ſprach, konnte er ſo ziemlich auf die Wahrheit ſchließen. Fidelis ſah keinen Grund, jetzt noch etwas zu verbergen.

„Mein Freund iſt ſo gut, wie todt,“ ſagte er, „und jeder Gedanke an eine Verbindung, die Sie nicht billigen, fällt nun von ſelbſt weg. Er iſt das Opfer dieſer Liebe geworden und was der große Richter über Tod und Leben über Ihre Tochter entſcheiden wird, kann noch kein menſchlicher Scharfſinn vorausbeſtimmen. Gebe der Himmel, daß die ſchreckliche Begebenheit, deren Zeuge die arme Julie ſeyn mußte, nur ihren Körper getroffen hat, daß dieſe Geiſtesverwirrung nur Folge der körperlichen Erſchütterung iſt und mit der Krankheit vorübergeht, nicht aber mit entſetzlicher Selbſtſtändigkeit in ihr Leben, in ihre Zukunft tritt!“

Die Idee dieſer Möglichkeit ergriff die Seele des ſtarken Mannes mit lähmender Gewalt. Sein herbes, trocknes Weſen hatte nie ahnen laſſen, wie ſehr er die einzige Tochter liebe. Er ſuchte ſich ſelbſt die Macht dieſer Empfindung zu verbergen, um durch ſie nicht in ſeinen Grundſätzen angegriffen und erſchüttert zu werden. Jetzt war dieſer Muth, dieſe Kraft vernichtet. Er ſank in einen Seſſel und fing an laut zu weinen. Erſt als er aus Fidelis Munde den Namen des Generalcommiſſars vernahm, ſchien wieder ein Gefühl für äußere Mittheilungen in ihm rege zu werden. Er hörte mit großer Aufmerkſamkeit die Erzählung des

Arztes, er ſchien hier einen Anker zu finden, an den er ſich gegen die Stürme ſeines Innern halten konnte.

„Schändlich, ſchändlich!“ brach er aus, als Fidelis geendigt hatte. „Dieſer welſche Seelenverkäufer darf nie die Schwelle meines Hauſes wieder betreten! Wo ſein Fuß hintritt, da weilt der Fluch, wo er erſcheint, da ſchleicht die Bosheit und die Tücke. Glücklicherweiſe,“ ſprach er leiſer für ſich, „bedarf ich ſeiner nicht mehr. Das Hauptwerk iſt geſchehn: die Gewalt der Böſen iſt hoffentlich in kurzer Zeit ganz vernichtet.“

Der Arzt, der dieſe Worte vernahm, wollte ſie ſich nicht erklären. Er ehrte viel zu ſehr die Geheimniſſe anderer, um einen Zufall, um den Drang der Umſtände zu benutzen, ſich ihrer zu bemächtigen. Er bewunderte die zärtliche Aufmerkſamkeit, mit welcher der Mann, den er bisher nur für einen ſtarren Juriſten gehalten, ſich der Sorge, der Pflege um das kranke Kind annahm. Nichts, deſſen die Kranke bedürfen konnte, blieb ſeiner immerwährenden Beobachtung verborgen und Alles wurde ſo zart, geräuſchlos und angemeſſen gethan, als habe Forſthelm ſein Lebelang mit der Pflege von Kranken zugebracht. Fidelis wich die ganze Nacht hindurch nicht von Juliens Lager. Erſt jetzt, da ſie aus einer ſchweren Ohnmacht in einen leichtern Schlummer überzugehen ſchien, hatte er ſie verlaſſen, überzeugt, daß ihre Pflege keinen beſſern Händen, als denen des Vaters anvertraut bleiben könne.

Agathe wurde ſehr traurig bei dieſen Mittheilungen, die wenigen Troſt boten. So tief ſie das Leiden, das in dem Mißgeſchicke ihres Julius die ganze Familie getroffen, beugen mußte, ſo beſchloß ſie doch, ſich ſobald als möglich zu der unglücklichern Freundin zu begeben, auf die Gefahr hin, durch ein Gebot des Geheimeraths zurückgewieſen, als eine zudringliche Perſon behandelt zu werden.

Fidelis trat zu Julius Mutter, in der er die bedaurenswertheſte von Allen erkannte. Sie ließ ihren Schmerz nicht laut werden, ſie hatte ſeine Eröffnungen ſchweigend angehört, ſie weinte nicht und ſah nur immerfort, wie in tiefen Gedanken, vor ſich nieder. Aber ihre Züge, ſonſt nur der Abglanz der Sanftmuth und Güte, zeigten das Bild des tiefſten Grames, wie er ſich nur in das Innere einer ſchönen Seele feſtgeſetzt haben kann. Sie hatte die Hände gefaltet, ſie ſchien beten zu wollen, aber die Gedanken zum Gebete nicht ſammeln zu können. Als ſich der Doctor ihr näherte, ſah ſie mit einem trüben Lächeln zu ihm auf:

„Sie wollen mir vielleicht etwas verſchreiben?“ ſagte ſie ſo leiſe, daß nur er es vernehmen konnte. „Thun Sie das nicht! Mir iſt ganz wohl. Gott ſtärkt mich. Er wird mich nicht verlaſſen.“

„Halten Sie dieſes Vertrauen feſt!“ antwortete der Doctor, indem er mit Innigkeit ihre Hand ergriff. Er beugte ſich dann zu ihr nieder und flüſterte ihr geheimnißvoll zu: „Glauben Sie mir, es iſt auch noch nicht Alles verloren! Solche Fälle kommen mir vor, wie eine ſchwere Krankheit, in der oft eine entſetzliche Criſis Alles zum Glücke entſcheidet. Ich kenne noch Mittel, Ihren Sohn zu retten, aber Niemand darf das wiſſen. Noch einmal: bleiben Sie ſtark im Vertrauen! Was ein Freund wagt, was ein Freund erſinnt für den andern, das thue ich für Julius."

Ein neuer Hoffnungsſtrahl leuchtete aus dem Auge der kummervollen Frau hervor. Welche unerwartete Ausſicht, welches beglückende Räthſel! Fidelis dünkte ſie eine himmliſche Erſcheinung, ſie hielt ſeine Hand voll Dankbarkeit gefaßt, ſie blickte ihn voll Spannung an, ſie wollte ihn nicht los laſſen. Der Arzt aber wand ſanft ſeine Hand aus der ihrigen und verließ, von ſeinem Berufe gemahnt, eine Familie, deren Sorgen ihn die Freundſchaft und die Liebe zu theilen veranlaßten. —

Es war ſeit der Entfernung Fidelis eine geraume Zeit verfloſſen und die Mittagsſtunde nahete heran, als der Hofintendant, zum Erſtaunen der Seinigen, in voller Gallauniform aus ſeinem Zimmer trat. Er hatte dieſe zum letzten Male getragen, als er ſich von ſeinem Fürſten verabſchiedete, er erſchien Allen fremd, mit einem Ernſte und einer Würde, die ſeine hohe, ſchlanke Geſtalt imponirend machte. Seine Eitelkeit hatte ihn veranlaßt, dieſer Uniform allen Glanz, deren ſie ohne Ueberladung fähig war, zu geben, und die Huld ſeines hohen Gönners hatte ihm das geſtattet. Der alte Tiefenau war nicht zugegen. Die Uebrigen wagten nicht, ihn über den Zweck dieſes ſeltſamen Auftretens zu befragen. Sie ahnten wohl, daß es Julius betreffe, aber der Ernſt auf Heinrichs Stirn hielt ſie von jeder neugierigen Erkundigung ab, indem ſie einſahen, daß dieſe nur einen Verweis oder eine ausweichende Antwort zur Folge haben würde.

Mit einem ſonderbaren, bittern Lächeln verabſchiedete er ſich von den ſeinigen. Seine Schritte führten ihn zu dem Gefängniſſe, in welchem, wie er wußte, Julius verwahrt gehalten wurde. Er verlangte Eintritt, er verlangte eine Unterredung mit ſeinem Sohne. Beides wurde ihm mit dem Bemerken abgeſchlagen, daß auf beſondern Befehl des königlichen Generalcommiſſars, niemand, wer es auch ſey, zu dem Arreſtanten Einlaß erhalten dürfe. Jenes bittre Lächeln umſchwebte auf's Neue ſeine Lippen. Ohne etwas zu erwiedern zog er ſich zurück. Mehrere Bürger, die ihm begegneten, grüßten ihn ehrfurchtsvoll. Es erfreuete ihn, ſein Gedächtniß aus einer beſſern Zeit noch in der Erinnerung wackrer Leute fortleben zu ſehen, er fühlte ſeinen Muth erhoben, ſeine Kraft vermehrt. So näherte er ſich dem großen, vor dem Reſidenzſchloſſe gelegenen Paradeplatze, wo eben die Wachen abzogen und die höhern Offiziere noch im geſelligen Kreiſe zuſammenſtanden.

Unter ihnen befand ſich Foulon. Er ſchien in der heiterſten Laune, er lachte und ſcherzte nach allen Seiten hin und bemühete ſich, jedem etwas Verbindliches zu ſagen, weil er ſich unter der obſchwebenden Lage der Dinge gern Freunde gewinnen wollte. Die Erſcheinung des Hofintendanten lenkte die allgemeine Aufmerkſamkeit von ihm ab auf dieſen. In der Ferne hielten ihn alle für einen Fremden und der Glanz ſeiner Hofuniform, welche ſie nicht kannten, beſtärkte ſie in dieſer Meinung. Als er ſo nahe war, daß Einige, welche den unterrichteten und feinen Mann ſchon früher in Geſellſchaften geſehen und achten gelernt hatten, ihn erkannten, traten ihm dieſe entgegen, begrüßten ihn und führten ihn in den Kreis ihrer Cameraden ein. Foulon erblaßte. Er ahnte nichts Gutes. Das feierliche Auftreten des Mannes, der drohende Blick, der ihn aus dem großen ſprechenden Auge traf, ließen ihn eine bedeutungsvolle Cataſtrophe befürchten. Auch die übrigen Offiziere, welche hier verſammelt ſtanden, ſchienen über die ungewöhnliche Erſcheinung betroffen. Ein tiefes Schweigen herrſchte und alle erwarteten voller Spannung eine Erklärung, die ſie befriedigen konnte.

„Meine Herrn,“ begann ruhig der Hofintendant und fuhr im reinſten, gebildetſten Franzöſiſch fort, „Sie können es mit Recht für eine Sonderbarkeit anſehn, daß ich mich unberufen in Ihren Kreis eindränge und ich fühle recht wohl, daß ich mich deshalb vor Ihnen zu rechtfertigen habe. Es iſt nicht mein freier Wille, wenn ich hier erſcheine. Die Ehre meines Hauies iſt durch einen aus Ihrer Mitte verletzt, er hat durch ſeine Ränke der Genugthuung, welche er mit den Waffen in der Hand zu geben verſprochen, auszuweichen gewußt und an mir, als Vater desjenigen, den er als ſeinen Gegner beſeitigt hat, iſt jetzt die Reihe, einen Kampf auszufechten, deſſen Urſache eine unerhörte Beſchimpfung meines Sohnes war.“

Die Blicke der meiſten Anweſenden richteten ſich auf Foulon, der vergebens einige Faſſung zu behaupten ſuchte. Fidelis hatte bereits im Laufe des Morgens an einigen öffentlichen Orten Alles erzählt, wie es ſich verhielt, und wie ein Lauffeuer hatte das Gerücht die Sache von Ohr zu Ohr getragen. Mehrere der franzöſiſchen Oberoffiziere wollten es nicht gern mit dem mächtigen Foulon verderben und würden die Geſchichte, wenn ſie nur Gerücht geblieben wäre, gern ignorirt haben; jetzt aber trat ſie thätig, ihr eigenes Ehrgefühl auffordernd, in's Leben und, jenem folgend, zogen ſie ſich ſcheu von dem verlegenen Generalcommiſſar zurück.

„Sie, Herr Foulon, ſind es, den ich

meine!“ fuhr indeſſen der Hofintendant fort, indem er dem Angeredeten näher trat. „Sie haben meinen Sohn den Werbern in die Hände gebracht, weil Sie das Duell mit ihm fürchteten, Sie ſind der Urheber ſeines unglücklichen Schickſals, ſeines ſchmählichen Todes! Ich frage Sie, meine Herrn, ob Herr Foulon mir die Genugthuung verweigern kann, die ich von ihm verlange?“

„Nein, nein!“ riefen einige der jüngern mit Heftigkeit. „Er darf es nicht, wenn nicht ſeine Ehre zu einem Gegenſtande des Spotts werden ſoll, wenn er nicht den Namen eines Franzoſen beſchimpfen will.“

Die ältern Männer zuckten die Achſeln, aber ihre Mienen, ihre Entfernung von dem Generalcommiſſar beſagten, daß ſie der nämlichen Meinung ſeyen.

„Alles iſt Lüge, Alles iſt Verläumdung!“ ſtammelte jetzt Foulon. Seine Hände zitterten, ſeine ganze Geſtalt zeigte ein Bild der Vernichtung. „Thorenerfindung eines erbosten Vaters, der nicht weiß, auf wen er die Wuth, die er gegen uns Alle, meine Landsleute, in ſich trägt, richten ſoll und in ſeiner Tücke mich zum Opfer ſeiner Rache erſehn hat! Wer mag einem ſolchen Lügner glauben, der nur gern ſeinen liederlichen Sohn als ſchuldloſes Opfer einer rein erdichteten Cabale darſtellen möchte!“

„Jetzt, Herr Foulon,“ nahm ſehr ernſt und kaltblutig der Hofintendant wiederum das Wort, „bleibt uns durchaus nichts anders übrig, als uns zu ſchlagen. Sie haben mich nun auch zum Ueberfluſſe perſönlich beleidigt, Sie haben mich einen Lügner, einen Verläumder geſchimpft. In den Blicken dieſer Herrn leſen Sie die Entſcheidung, daß es nicht anders ſeyn kann. In wenigen Minuten thun wir die Sache ab. Dort unter der Colonnade iſt ein verſteckter Raum, beſſer noch in einer der Wallſchanzen. Ich führe Piſtolen bei mir, wir ſchießen uns über's Schnupftuch: einer von uns Beiden muß bleiben und den Forderungen der Ehre iſt ihr Genüge geſchehn.“

Der Muth und die Kaltblütigkeit, womit der Hofintendant die Sache behandelte, gewannen ihm den Beifall der Offiziere. Mehrere unter ihnen, welche den Generalcommiſſar haßten oder beneideten, blickten mit höhniſchem Lächeln auf dieſen. Einige wenige traten ihm näher und flüſterten ihm zu, durch ein entſchloſſenes, muthiges Betragen ſeine Ehre zu retten. Er hatte einige Faſſung wieder gewonnen, er ſchien zu überlegen.

„Meine Herrn,“ hob er mit einemmale an, indem er dem Tone ſeiner Stimme eine gewiſſe Haltung und ſeinem Aeußern eine gewiſſe Würde zu geben ſuchte, „ich befinde mich nicht in demſelben Verhältniſſe, wie Sie, daß ich über meine Perſon ſchalten und walten könnte, wie ich wollte. Wäre das der Fall, ſo ſollte dieſer Herr nicht lange auf mich warten, ſo würden wir jetzt ſtatt Worte, Kugeln mit einander wechſeln. Ich weiß, was mir die Ehre gebietet, aber ich weiß auch, was ich dem Dienſte des Königs ſchuldig bin. Die wichtigſten Intereſſen der Krone ruhen auf mir und erwarten von mir Erledigung. Manche Dinge ſind ſo verwickelt, daß nur ich allein bei ihrer genauen Kenntniß ſie zu entwickeln vermag. Noch einmal: ich bin nicht Herr meiner Perſon und meines Lebens, aber ich werde nach Verſailles berichten über dieſe Angelegenheit, ich werde das Capitel des Ordens vom heiligen Ludwig, deſſen Mitglied zu ſeyn ich die Ehre habe, befragen, ob die Ehre verlange, daß ich die Intereſſen der Monarchie gegen die Thorheit eines Händelſuchers auf das Spiel ſetze. Bis dahin bitte ich jedes Urtheil zu dispenſiren.“

Man mußte ſich mit dieſer Erklärung, die doch nicht ganz ausweichend war, im Allgemeinen befriedigen. Freilich ſchien das vertrauliche Vernehmen zwiſchen dem Generalcommiſſar und den Offiziers aufgehoben, denn dieſe wandten ſich von ihm ab und beſprachen ſich unter einander, während einige von ihnen dem Hofintendanten näher traten. Dieſer warf mit lächelndem Munde einige Worte gegen ſie hin und ſprach dann, noch einmal ſich an Foulon richtend, mit großer Höflichkeit:

„Wann darf ich hoffen, daß das Problem Ihrer Ehre von Verſailles aus entſchieden ſeyn wird? In wie kurzer oder in wie langer Zeit vielmehr?“

„In vier bis fünf Wochen!“ verſetzte raſch Foulon und ging ſeinem Wagen zu, der indeſſen vorgefahren war.

„Charmant!“ rief ihm der Hofintendant nach. „Ich werde dann wieder anfragen und bei den Piſtolen und dem Schnupftuche bleibt es bis dahin.“

Der Hofintendant wurde, als er ſich entfernte, von den höhern Offizieren mit der größten Achtung behandelt. Er hörte ſeinen Muth, ſeine ehrenvolle, ruhige Art, dieſe Angelegenheit durchzuführen, laut beloben, er hörte, wie Alle gegen Foulon aufgebracht waren und ſich das Wort gaben, jeden Umgang mit ihm zu meiden, bis auch nicht mehr der mindeſte Zweifel, der mindeſte Flecken an deſſen Ehre haftete. Seine Eitelkeit, ſein Stolz feierten einen Triumph, während ſein Vaterherz mit Trauer und Bitterkeit erfüllt war; und dennoch iſt der Menſch ſchwach genug, auf Augenblicke hin in einer ſolchen thörichten Freude einen Erſatz für ein zerſtörtes, wahres Glück, für die gebrochenen Heiligthümer zu finden, welche die allmächtige Natur ſelbſt in ſeine Seele gelegt hat. Er langte mit ſtrahlendem Angeſichte zu Hauſe an, allein was er da berichtete, war weit entfernt, Glück und Frieden in den Familienkreis zurückzubringen.

## Viertes Kapitel.

> Ohne Heimath muß der Soldat
> Auf dem Erdboden flüchtig ſchwärmen.
> **Schiller.**

Wir muſen, um dem Gange der Begebenheiten treu zu bleiben, den geneigten Leſer erſuchen, uns wiederum einmal in das Fiſchergäßchen, in die Nähe der Wohnung der Frau **Rudhard** zu begleiten. Hier iſt es ſtill und einſam. Der Abend iſt ſchon eingebrochen und das wenige

Sternenlicht, welches die Giebel der hohen Häuſer in die enge Straße fallen laſſen, dient nur wenig zur Erhellung, zur nothdürftigſten Erkenntniß der Gegenſtände.

Es war ungefähr gegen die achte Abendſtunde, daß Frau Rudhard von einer Wanderung in's Feld, die ſie den ganzen Tag auſſerhalb der Stadt gehalten hatte, zurückkehrte. Sie trug die Erſtlinge des Märzen, die ſie zu ihren heilkräftigen Hausmitteln gebrauchte, heim: jungen Löwenzahn, Schafgarbe, die ſich noch ſehr ſpärlich zeigte, Gunndelrebe, die nur in einzelnen ſeltenen Blättchen erſt aus dem kaum frühlingskräftigen Erdboden hervorkroch. Sie näherte ſich ſehr nachdenklich ihrer Wohnung, denn ein Freund, den ſie unter den niedern Polizeibeamten beſaß, hatte ihr am heutigen Morgen erſt die Verſicherung gegeben, daß auf Veranlaſſung des Generalcommiſſars Foulon, er und ſeine Collegen Befehl erhalten, auf das Weſen und Treiben der Frau Rudhard ſcharf zu paſſen und ſie bei dem geringſten Anzeichen, daß ſie Leute aus der Stadt durch ihre vorgeblichen Prophezeihungen täuſche oder ihnen unerlaubt Heilmittel ausliefere, zur gefänglichen Haft zu bringen. Sie ſah recht wohl ein, daß ſie an jenem Abende den Generalcommiſſar zu ſchwer gereizt habe, daß er ſelbſt nicht verſchmähe, eine ſo unbedeutende Perſon, wie ſie, zum Gegenſtande ſeiner Rachſucht zu machen.

Indem Frau Rudhard dieſen beunruhigenden Betrachtungen nachhing, hörte ſie vor einem der ihrer Wohnung zunächſt gelegenen Häuſer, oder vielmehr vor einer elenden, verfallenden Hütte, ein dumpfes Murmeln und ein Geräuſch, als werde auf einem körnigen Sandſteine eine Säbelklinge oder ein Meſſer gewetzt. Mit leiſem Katzentritte ſchlich ſie heran. Sie erkannte nun einen Mann, der knieend vor einer Steinbank mit dem ſchon bezeichneten Werke beſchäftigt war.

„Vivat der König von Frankreich,“ hörte ſie ihn ſprechen, „aber wenn ich ſeinem Generalcommiſſar das Meſſer in's Herz ſtoße und daran denke, daß er mich heute Morgen, als ich in der Verzweiflung Hülfe bei ihm ſuchte, aus dem Hauſe hat werfen laſſen und an meinen **Conrad**, den er durchaus will am Galgen ſehn, dann werde ich auch einen frohen Augenblick haben. Hernach werden ſie mir ein großes, ſtattliches Geleit zum Rabenſteine geben, der **Brander** wird noch zu guter Letzt große Ehre davon tragen, der Stadtpfarrer wird zu ſeiner Rechten ſitzen und ſich freundlich mit ihm unterhalten. Aber auf dem Rabenſteine empfängt ihn dann höflich der Mann im rothen Wamſe und wenn er niederkniet und jener das blanke Richtſchwert hebt, dann ruft er noch einmal: Vivat der König von Frankreich! und weiß, was er dabei denkt."

„Um Gotteswillen, Nachbar!" ſagte mit gedämpfter Stimme Frau **Rudhard**, indem ſie zu ihm trat, „was führt Er für läſterliche, gefährliche Reden! Nehme Er ſich in Acht, denn es iſt grade die Stunde, wo die Spürhunde der Polizei umherſchleichen und horchen und ſchnüffeln, ob ſie einen finden, den ſie anbringen, ob ſie eine ehrliche Perſon, die ſich kümmerlich durchſchlägt, in's Unglück ſtürzen können.

Was wetzt Er und ſpitzt Er Mordmeſſer? Bringt Er einen ums Leben, ſo kommt ein andrer wieder und treibt's noch ärger, als der erſte. Weiß Er was? Trete Er mit mir herein in meine Wohnung, da will ich Ihm einen Stärkungstrank geben, der Ihn auf beſſere Gedanken bringt, da wollen wir mitſammen überlegen, durch welche Mannoeuvres wir Etwas für Ihn thun können.“

„Ein Glas Branntwein?“ verſetzte aufhorchend der Schloſſer. „Das kann ich brauchen in meiner Desperation. Aber was fällt mir denn da ein?“ rief er plötzlich aufſpringend in einem Tone wilder Freude aus. „Sie iſt ja die Frau Rudhard, von der die ganze Stadt ſagt, daß ſie hexen kann! Ich gehe mit Ihr, Frau Rudhard. Sie muß mir, als einem alten getreuen Nachbarn, auch einmal Eins hexen! Sie ſoll mir den Jungen, den Conrad, aus dem Gefängniſſe heraushexen, aus der Stadt, aus dem Lande. Laſſe Sie ihn auf dem Beſenſtiele oder auf Ihrem Kater fortreiten, das iſt mir gleichgültig, aber dieſesmal darf Sie mit Ihrer Kunſt nicht hinter dem Berge halten, dieſesmal muß Sie dem Junker Volland ſchon ein beſondres gutes Wort geben, daß er tüchtig hilft aus dem Fundamente. Dann laſſe ich auch dem Foulon das Leben und der Stadtpfarrer und der Mann im rothen Wamſe, mit dem Richtſchwerte, brauchen ſich nicht zu bemühen des Schloſſermeiſters Brander wegen!“

„Komm Er nur mit herein!“ drängte ängſtlich Frau Rudhard, die einige dunkle Geſtalten wahrnahm, welche leicht Diener der gefürchteten Polizei ſeyn konnten. Komm Er nur mit! Oben wollen wir ein Weiteres beſprechen! Hier könnten wir noch ein tolles Scharmützel erleben!“

„Hexen wollen wir!“ murmelte Brander, indem er ſich von der Frau fortziehn ließ. „Hexen, dem Könige von Frankreich und ſeinem Generalcommiſſare zum Trotz! Es gibt große Potentaten in der Welt, aber der Junker mit der Hahnenfeder auf der Mütze iſt auch nicht zu verachten und ſchlägt ihnen allen ein Schnippchen, wenn er auf die rechte Weiſe dazu berufen wird. Vivat der Junker und Vivat die Frau Rudhard!“

Es war indeſſen der Frau gelungen, den aufgeregten Nachbarn glücklich in die Thüre ihres Häuschens zu bringen, die ſie haſtig hinter ihm verſchloß. Sie führte ihn an ihrer Hand die Treppe hinauf, wo ſie der Knabe Lucian mit einer düſter brennenden Lampe empfing. Der Schloſſermeiſter machte dem mißgeſtalteten Knaben eine tiefe Verbeugung. Dann ſah er ihn genauer an und ſagte kopfſchüttelnd:

„Nein, das iſt er noch nicht, der hölliſche Junker! Ein Ableger von ihm mag's ſeyn, denn er trägt allerlei verdächtige Abzeichen an ſich, aber der Muſje Volland ſelbſt muß ſtattlicher, heroiſcher und vornehmer ausſehn. Alles hat ſeinen Rang in der Welt und ſeine Unterſcheidung. Der Brander iſt ein Lump und ſieht aus wie ein Lump; der Höllenfürſt muß doch etwas Fürſtliches an ſich haben.“

Er folgte der Frau Rudhard in ihr wohl erleuchtetes und behagliches Staatsgemach. Bald ſaß er hinter einem herzſtärkenden Tranke, den die kunſtverſtändige Wittwe ſelbſt zubereitet hatte. Sie nippte davon und brachte dem Meiſter den ſilbernen Becher zu.

„Delikat!“ ſagte Brander, nachdem er getrunken hatte: „aber nun laſſe Sie uns an die Hauptſache gehn. Schaffe Sie meinen Conrad her, reibe Sie den Beſenſtiel mit Hexenſalbe tüchtig ein und laſſe Sie den Jungen durch's Fenſter oder durch den Schornſtein davon reiten in alle Welt und in alle Freiheit!“

„Jetzt habe ich genug ſeines tollen Geſchwätzes!“ erwiederte faſt böſe Frau Rudhard. „Wie kann Er denn noch ſo weit zurück ſeyn in der Cultur, daß Er an Hexen und Teufelskünſte glaubt? Ich bin eine ehrliche Frau und was ich von Dingen verſtehe, die den Leuten wunderbar vorkommen, das liegt in meiner Erfahrung, in meinem Verſtande und meiner Menſchenkenntniß; den Teufel aber brauche ich nicht zum Succurs. .Die Menſchen ſind ſchwach und ihre Schwachheiten zu ſeinem Vortheile benutzen, iſt keine Hexerei. Der Teufel iſt ganz und gar außer Credit gekommen, ſeitdem unſre Militärs ihn jeden Augenblick auffordern, er ſolle ſie holen und es kein Beiſpiel gibt, daß er eine ſolche Einladung angenommen habe. Den Marſchall von Luxemburg hat er freilich geholt, wie alle Welt weiß, aber das iſt ſchon lange her und geſchah noch in den abergläubiſchen Zeiten. Jetzt ſind wir aufgeklärt, jetzt wiſſen wir, wie Alles zugeht und daß keine Wunder mehr geſchehen unter dem Monde.“

„Keine Wunder mehr?“ ſagte kleinlaut der Schloſſer. „So wäre es auch wohl nichts mit dem Goldmachen, dem Lebenselixir und dem Steine der Weiſen?“

„Seifenblaſen, Einbildungen und Betrug, verrückte Mannoeuvres!“ lachte Frau Rudhard, indem ſie den Becher hob. „Dieſes Aquavit iſt das wahre Lebenselixir, ein koſtbarer Demant iſt der Stein der Weiſen, und Gold kann man allein machen aus der Dummheit der Menſchen.“

„Alſo Alles nichts!“ ſtammelte troſtlos Brander. „Keine Hexerei und kein Junker Volland, kein Ritt auf dem Beſenſtiele, keine

Errettung meines armen Jungen! Wofür hat Sie mich denn hierhergebracht, Frau Rudhard, warum hat Sie mich nicht bei'm Meſſerſchleifen gelaſſen?“

„Trinke Er, Meiſter!“ erwiederte ſehr gutmüthig die Wittwe. „Laſſe Er ſich mein Aquavit wohl ſchmecken! Das erheitert ihn und bringt Ihn auf andre Anſichten vom Leben, das gibt Ihm chriſtliche Geſinnungen, das macht Ihn ſtark wie eine Feſtung und zieht Ihn von Mordgedanken ab. Was ſeinen Conrad betrifft, ſo iſt er noch nicht todt und kein Doctor darf die Hoffnung verlieren, ſo lange der Patient noch athmet. Wer weiß was über Nacht, was noch dieſen Abend geſchehen kann! Glaube Er mir, ich habe nicht immer in Ruhe und Zufriedenheit, im warmem Zimmer, bei täglichem Auskommen geſeſſen. Oft war der letzte Heller ausgegeben, Hunger und Kummer zogen heran, der Winter war da, kein Stückchen Holz im ganzen Hauſe. Dann dachte ich freilich nicht, wie Er, an Mord und Todtſchlag und an den Gottſeybeiuns; nein! ich dachte an den lieben Gott, den ich in einem verwirrten und wilden Leben nie ganz vergeſſen, und betete nach meiner Weiſe zu ihm. Und ſeine Hülfe iſt nie ausgeblieben! Entweder klopfte eine freundliche Hand an meine Thüre und brachte eine milde Gabe oder brachte Arbeit und gab einſtweilen einen Zehrpfennig drauf. Ich bin ein ſündiges Weib, das ſeinen gehörigen Pack Fehler und Verſtöße gegen des Herrn Willen mit ſich herumträgt, aber eben deshalb wende ich mich um ſo inniger an ihn, daß er mir verzeihe in ſeiner großen Güte. Beten muß Er noch lernen, Brander! dann klopft auch gewiß das Glück einmal an ſeine Thüre.“

Der Schloſſermeiſter hatte unwillkührlich die Hände gefaltet und die Blicke emporgerichtet. Da klopfte es in der That leiſe an die Thüre des Zimmers.

„Der liebe Gott kommt!“ ſtotterte bebend der Schloſſermeiſter. Es war aber nur der Knabe Lucian, der raſch hinter den Stuhl ſeiner Herrin ſchlüpfte und dieſer etwas zuflüſterte. Die Miene der Frau Rudhard erheiterte ſich ungemein.

„Es könnte ſein Bote ſeyn!“ ſagte ſie bedeutungsvoll. „Er erwählt ſeine Werkzeuge oft wunderbar und dann iſt es uns aufgegeben, ſie zu erkennen. Geh Er ein wenig zur Seite, Nachbar! Lucian wird Ihn führen. Nehm' Er ſich den Becher mit, damit Er einen Zeitvertreib hat. Trink er mäßig und mit Verſtand, denn er könnte den Verſtand noch ſehr nöthig gebrauchen am heutigen Abende. Das iſt ein wunderliches Zuſammentreffen des Schickſals,“ ſprach ſie dann in ſich hinein, „da liegt eine Bedeutung drin, die ich feſthalten muß, die ihren großen Nutzen haben kann!“

Brander entfernte ſich langſam durch eine Seitenthüre, indem er große, neugierige Blicke auf die Frau Rudhard warf und auf die Hauptthüre, durch welche der ſegenbringende Gottesbote eintreten ſollte. In ſeiner Seele war es ſo verwirrt, wie in ſeinem Geiſte. Wilde Neigungen, Trotz und Bitterkeit ſtritten mit der aufgehenden Erkenntniß eines Beſſern. Er ſah ſeine alten Träume von Satansgewalt und Goldmachen durch die Erklärung der Frau **Rudhard** vernichtet, er konnte aber, durch ein wüſtes Leben verwildert, noch zu keiner feſten, guten und beruhigenden Ueberzeugung gelangen. Nur die Gewalt des göttlichen Namens tönte, wie eine tröſtende Stimme, aus ſeiner Kindheit zu ihm herüber, aber wie durch ein wüſtes Getöſe, nicht in ihrer Klarheit, nicht im vollſtändigen Siege über ſo Vieles, was ihr noch widerſprach.

Kaum hatte er das Gemach verlaſſen, ſo legte ſich das Angeſicht der Frau **Rudhard** in liſtige Falten. Der Korporal **Treuſchelm** war ihr gemeldet worden. Er wollte, wie **Lucian** hinterbrachte, in einer wichtigen Angelegenheit die gute Wahrheit von der Prophetin erfahren. Er war ein alter Kunde von ihr, aber da er ihr bei ſeinem letzten Beſuche, wo ſie ihm guten Rath geben müſſen, wie er ein Fäßchen Branntwein, das er aus dem Magazine entwendet, ſicher verſtecke, die acht Groſchen Legegeld ſchuldig geblieben, ſo hatte ſie nicht gehofft, ihn ſobald wieder bei ſich zu ſehen. Ein bedeutender Bewegungsgrund mußte ihn daher zu ihr führen. Sie rief den Kater neben ſich auf ſeinen gewöhnlichen Sitz, ſie nahm die verhängnißvollen Karten unter dem Tiſche hervor, ſetzte die Brille auf und erwartete nun dieſen Beſuch in dem herkömmlichen Apparat ihrer prophetiſchen Würde.

„Ich komme hauptſächlich,“ ſagte der Corporal ſchon im Hereintreten, indem er Stock und Hut auf einen Stuhl zunächſt der Thüre niederlegte, „eine alte Schuld wieder gut zu machen. Wir Leute vom Soldatenſtande ſind vergeßlicher Natur, aber mit einemmale kommt oft das gute Gedächtniß zum Durchbruch und dann drücken die acht Groſchen Schuldgeld ſchwer auf der Ehre, bis ſie an den rechten Mann oder an die rechte Frau gekommen ſind. Sie kennt ja dieſe ſchlimme Seite des Militärſtandes aus Erfahrung! Sie hat mitgemacht, mitgedient und Pulver gerochen in der Campagne. In Ihrer Marketenderbude mußte Sie auch oft weiß anſtreichen mit der Kreide und es gibt gewiß viele Striche auf Ihrem Brette, die noch nicht bezahlt ſind!“

Bei dieſen Worten näherte er ſich dem Tiſche und ſchob der Frau Rudhard das Geld hin, die es mit anſcheinender Nachläſſigkeit annahm. Sie ſprach nichts, ſondern harrte in Ruhe deſſen, was Treuſchelm vorbringen würde. Sie hatte in vieljährigen Erfahrungen die Ueberzeugung gewonnen, daß Leute von niederem Stande und gemeiner Erziehung weit eher und in größerem Umfange mit einer Sache hervortreten, die ſie beunruhigt, über deren offene Mittheilung ſie noch einige Zweifel hegen, als wenn man ſie befragt, wo ſie dann gewöhnlich argwöhniſch und bedächtig nur halbe Entdeckungen machen oder ſich das Nöthigſte mühſam auspreſſen laſſen.

Der Korporal hatte ſich langſam auf den Sitz, der Frau Rudhard gegenüber, niedergelaſſen, wo vor wenigen Tagen Foulon ein eben ſo lächerliches, als ihn im Innern empörendes Abentheuer erlebt hatte. Er ſchien ſich in großer Verlegenheit zu befinden. Er huſtete, er räusperte ſich, er ſcharrte mit den Füßen, er ſtieß einzelne unartikulirte Töne aus, die ſeine Ungeduld an den Tag legten, aber nichts konnte die Frau Rudhard bewegen, das herrſchende Schweigen zu brechen. Sie ſchien überhaupt die Gegenwart Treuſchelm's ganz vergeſſen zu haben. Sie ſtrich den Rücken des ſchnurrenden **Katers**, ſie ließ die Karten durch die gewandten Finger laufen, ſie zupfte die Falten des feinen Tafeltuches zurecht.

„Frau Rudhard," begann endlich der gepeinigte Corporal, „Sie iſt eine Frau, die große Wiſſenſchaft beſitzt und deshalb nennt man Sie auch mit Recht die weiſe Frau. Wenn Sie mir aber ſagen kann, was ich jetzt im Sinne trage, worauf mein ganzes Tichten und Denken geht, weshalb ich mir Raths bei Ihr erholen will, dann iſt die alte ſybilliniſche Hexe nur eine Stümperin gegen Sie geweſen und der Albertus magnus nur ein Haſenfuß!"

Die Wahrſagerin kannte den Character des Corporals, ſie wußte die Hauptumſtände ſeines Lebenslaufes. Aus ihrem ſchattigen Verſtecke hervor beobachtete ſie ihn einige Augenblicke mit geſchärfter Aufmerkſamkeit. Sie erkannte, daß ein Entſchluß, der noch nicht zur Reiſe gekommen, ſeine Seele bewegte, ſie ſah ein, daß dieſer von wichtigen Folgen für ihn ſeyn konnte, da der Corporal ſonſt ein Mann von Muth und Unerſchrockenheit war.

„Deſertiren will Er!“ ſagte ſie dann lakoniſch und trocken. „Das leſe ich ihm von der Stirne ab. Weiter iſt es nichts.“

„Hölle und Laudon!“ rief Treuſchelm und fuhr wild von ſeinem Sitze auf. „Das kann Ihr nur der Schwarze verrathen haben. Oder wirklich, Frau Rudhard, beſitzt Sie die Kunſt, dem Menſchen durch den Hirnſchädel durch in den Hirnkaſten zu ſehen und dort ſeine Gedanken, wie ſie in Reih und Glied aufmarſchirt ſtehn, zu erblicken?“

„Das kann Ihm einerlei ſeyn!“ verſetzte kurz die Wittwe. „Genug, daß ich weiß, was ich weiß!“

„Freilich weiß Sie genug!“ brummte der Corporal und nahm langſam wieder ſeinen Platz ein. „Aber Deſertiren iſt nicht das rechte

Wort;“ ſprach er lauter weiter. „Pfui Teufel, wer mag deſertiren? Hinter dem Deſertiren zeigt ſich eine ſchlechte Ausſicht auf Gefängniß und Kriegsgericht, auf den Regimentsauditeur, der den Stab bricht, auf den Armenſünderhügel und den Galgen. Ranzioniren will ich mich und da ſehe ich in eine ſchöne freie Gegend, auf Berg und Wald, wo es der Verſtecke genug gibt, und ſelbſt auf die offene See mit ſegelfertigen Schiffen, mit guter Reiſegelegenheit in alle Welttheile. Ranzioniren iſt die gute Seite von der Sache, Deſertiren die ſchlimme. Sie iſt eine kluge Frau, Madame Rudhard, aber Sie hat noch nicht diſtinguiren gelernt, Sie hat keine Logik bei den Jeſuiten gelernt!“

„Ich will nichts wiſſen von den Jeſuiten und ihren Künſten!“ verſetzte verdrießlich die Wahrſagerin. „Rück' Er jetzt heraus mit der Farbe, ſage Er ohne Umſtände, was er will!“

„Sie weiß es ja,“ erwiederte Treuſchelm und rückte vertraulich näher, „Sie hat jetzt mein Geheimniß über Leben und Tod in Ihrer

Hand. Nun ſoll Sie mir ſagen, wie ich die Sache am Beſten einrichte, ob ich ſie unternehme bei ab- oder bei zunehmendem Monde, wann die Conſtellation am günſtigſten dazu iſt, wann die Geiſterchen in der Luft ſchweben, die es mit dem Braunſchweiger und dem Preußenkönig halten und ob ſie einen armen Teufel, der ſich ſelbſt ranzionirt, in ihren Schutz nehmen und unter welchen Bedingungen?“

„Warum iſt er denn mit einemmale ſo hitzig auf's Ranzioniren?“ warf Frau Rudhard hin. „Ich meine doch, die Herrn Franzoſen hielten ihn gut genug in Fourage und Montur?“

„Es gibt eine Zukunft, Frau Rudhard,“ ſprach ſalbungsvoll der Corporal, „und ein kluger Mann bedenkt die Zukunft. Mit der Franzoſenherrlichkeit iſt's bald am Ende und dann laufen ſie zurück über'n Rhein und laſſen uns denen zur beliebigen Beute, die uns dann als Ausreißer anſehn und uns die Exercierkünſte, die wir den Welſchen beigebracht, am Leben anrechnen. Der ruſſiſche Peter ſitzt jetzt auf dem Throne, bald aber wird er aufſtehn und mit dem preußiſchen Fritz heranmarſchirt kommen. Dann iſt alles vorbei, Franzoſenherrlichkeit, Oeſtreichermacht und die Comödie mit den Reichstruppen. Solchen Dingen kommt ein kluger Mann zuvor, denn er weiß die gute Seite der Zukunft zu erkennen. Solche Dinge überlegt er mit noch klügern Leuten und deshalb ſieht Sie mich hier bei ſich, Frau Rudhard!“

Er verbeugte ſich bei den letzten Worten gegen die Wittwe hin. Dieſe ſchien in ein tiefes Nachdenken über ſeine Angelegenheit zu verſinken, denn ſie ſprach lange nichts, miſchte langſam und bedächtig die Karten und betrachtete von Zeit zu Zeit diejenige, die ſich grade unten befand.

„Es iſt eine gefährliche Operation, die Er da vor hat, Corperal!“ hob ſie nach einer langen Pauſe in einem bedeutungsvollen Tone an. „Pardon hat Er nicht zu hoffen, wenn Ihm das Ranzioniren verunglückt, Pardon hat Er nicht zu hoffen, wenn die Welſchen Retirade trommeln und Ihn der Preuß' oder der Braunſchweiger erwiſcht. Ich muß das große Mannoeuvre vornehmen, um Ihm in einer Sache, die an den Hals geht, die gute Wahrheit zu ſagen. Da kann kein Plänkeln, kein Scharmuziren, kein Tirailliren helfen: wir müſſen grade auf den Feind losrücken!“

Sie rückte hitzig ihren Stuhl näher an den Tiſch, ſie legte die Karten in kleinen, dann immer größer werdenden Kreiſen auf. Der Corporal war ganz Aufmerkſamkeit. Seine Blicke ruheten durchbohrend auf den bunten Kreiſen, die ſich vor ſeinem Auge ausbreiteten, allein er vermochte dieſe Sanskritt der Wahrſagerkunſt nicht zu entziffern.

Frau Rudhard ſchien den aufliegenden Kartenſpiegel mit großer Sorgfalt zu ſtudiren. Sie mochte ein überraſchendes, befremdendes Reſultat erlangt haben. Kopfſchüttelnd ſchob ſie die Blätter wieder in einander und begann von Neuem dasſelbe Spiel. Treuſchelm ſaß wie auf Kohlen. Mit gierigem Auge verfolgte er die Finger der Wittwe, betrachtete er jedes Blatt, das ſie umwandte. Der Kreis hatte ſich gebildet, Frau Rudhard ſchüttelte wieder nach langen Ueberlegungen den Kopf und ſchob die Karten wieder zuſammen.

„Hölle und Laudon!“ murmelte der Corporal in ſich hinein, „die Affaire ſcheint ſchief zu gehn, wenn nicht das dritte Mannoeuvre beſſer ausſchlägt, als die beiden erſten!“

Der Kreis lag nun zum drittenmale, das Kopfſchütteln der Wahrſagerin wiederholte ſich, aber ſie ließ den Kartenſpiegel ausgebreitet liegen, frei vor ihrem Blicke und dem des Corporals.

„Wenn er die weiße Magie verſtände, Corporal Treuſchelm,“ ſagte ſie in einem feierlichen Tone, „ſo wüßte er jetzt ſchon ſo gut, wie er dran iſt, wie ich es weiß. Es iſt mir manchmal ganz unbegreiflich, daß die Menſchen mit einer ſolchen Stockblindheit geſchlagen ſind, daß ſie nicht einſehn, was offen vor ihnen daliegt in großer Parade, daß ſie nicht hören, was auf ſie heranzieht mit voller Janitſcharen-Militärmuſik. Blick er einmal auf die Karten! Da liegt er als Kreuzkönig und über ihm eine Victorie, die nichts anders ſeyn kann, als der glückliche Ausgang ſeiner Ranzionirung. Sieht er wohl das Kreuzdaus über Seinem Kopfe? Das iſt die Victorie, das iſt die gelungene Flucht!"

„So war ich lebe, da liegt's!" ſprach freudig Treuſchelm. „Alſo meint Sie, daß es gut gehn wird, Frau Rudhard?"

„Es muß gut gehn!" verſetzte beſtimmt die Wahrſagerin. „Dreimal habe ich das Mannoeuvre gemacht, dreimal ſind alle Perſonnagen ſo aufmarſchirt, wie jetzt. Aber es ſind Bedingungen dabei, Bedingungen, wie wenn eine Feſtung kapitulirt! Ohne die Bedingungen kommt Er nicht glücklich aus der Stadt, ohne die Bedingungen iſt es, als wenn eine Scheidewand zwiſchen Ihm und dem Braunſchweiger ſtünde."

„Bedingungen?" erwiederte unruhig der Corporal. „Doch nicht etwa ein Pact mit dem Höllenhunde, Unterſchrift mit dem Herzblute —"

„Schweig Er mit dem dummen Zeuge!" fuhr ihn die Wittwe unwillig an. „Wenn Ihn der Böſe möchte, ſo hätte er ſchon längſt ein Häkchen an ihm finden können! Sieht er denn hier nicht neben dem Kreuzkönige auch den Kreuzbauer als Geſellſchafter? Der muß mit Ihm, der wird Sein Schutzgeiſt ſeyn in allen Seinen Nöthen in allen Rencontern mit dem Feinde!“

„Der Kreuzbauer mein Schutzgeiſt!“ ſagte verblüfft Treuſchelm. „Wie begreife ich das, wie kann das dumme Kartenblatt mir anders dienen, als etwa im Pharoſpiele oder im beſten Bauer?“

„Der arme Junge!“ fuhr, ohne auf den Corporal zu hören, Frau Rudhard im Tone des Bedauerns fort. „Er iſt übel dran und die Schippen Sieben ſteht ihm als der Galgen und das Schippendaus als der blaſſe Tod drohend gegenüber! Aber der Kreuzkönig wird ihn ranzioniren von beiden und er wird dafür wiederum dem Kreuzkönige eine getreue Alliance ſeyn, ohne die er nun und nimmermehr die Freiheit erreichen könnte. Ja, Corporal Treuſchelm, ſo iſt es!“ wandte ſie ſich zu dieſem. „Er muß einen Delinquenten mit ſich nehmen, dem der Galgen und der Tod ſchon gewiß ſind. Ein

Ding hilft dem andern, ſo geht's in der Welt und ſo ſteht's, wie er ſelbſt ſieht, auch hier in der Karte. Es iſt eine wunderliche Sache um einen ſolchen Delinquenten und Jedermann weiß, wie man bei Kranken, die kein Arzt mehr retten konnte, durch den kleinen Finger von einem Gehenkten, durch ein paar Blutstropfen von einem Gerichteten, das Unglaubliche gethan hat. Er iſt ein ſolcher Patient, Corporal! Der Dienſt bei den Franzoſen iſt ſeine Krankheit und ſein Doctor, ſeine Arznei zugleich iſt der Delinquent."

„Eine ſchlimme Commiſſion das!" verſetzte der Corporal, indem er verlegen an ſeinem Schnauzbarte ſtrich. „Ich könnte es wohl machen, aber ich müßte es heute thun, denn dieſe Nacht habe ich die Viſitation der Gefängniſſe. Die Ranzionirung möchte ich aber doch vor Morgen Abends nicht riskiren, weil Morgen früh Löhnung gefaßt wird."

„Das braucht Er mir nicht zu ſagen!" erwiederte derb Frau Rudhard: „Das liegt hier Alles in den Karten. Er hat einen Delinquenten, der grade für die Sache paßt, Er ſchafft ihn aus dem Carcer, Er bringt ihn ſtill hierher und bei Frau Rudhard ſoll der arme Kreuzbauer ſo ſicher aufgehoben ſeyn, wie ein Jud in Abrahams Schoos, bis Er ihn Morgen Abends zur Ranzionirung abholt.“

Der Corporal ſchien noch immer verlegen.

„Frau Rudhard,“ begann er nach einer Pauſe, „ich habe jetzt nur noch einen Gewiſſensſcrupel in der Wahl des Delinquenten. Zwei ſitzen auf Leben und Tod: ein vornehmer und ein geringer, ein Hofintendantenſohn und ein Schloſſermeiſtersjunge. Welchen von Beiden ſieht Sie in der Karte, welcher von Beiden iſt mein Schutzgeiſt?“

„Die Armuth hat Gott lieb!“ antwortete die Wittwe und verdrehete die Augen gen Himmel. „Der Schloſſermeiſtersjunge iſt Sein Engel, Corporal Treuſchelm. Er wird Ihm das Pförtlein in das gelobte Land, in die Freiheit, in das braunſchweigiſche Lager aufſchließen. Er hat für Ihn den Himmelsſchlüſſel, wunderliche ſympathetiſche Bande müſſen zwiſchen Euch Beiden beſtehn! Der Junge muß mit Ihm. Kann Er dem andern aber auch aus dem Priſon helfen, ſo iſt es eben wohl ein gutes Werk und wird Ihm Segen bringen in Seinem Mannoeuvre.“

Der Corporal ſtand auf und wollte Geld auf den Tiſch legen. Die Wahrſagerin aber verhinderte ihn und ſprach:

„Dieſesmal iſt es gratis geſchehn, Corporal! Zieht er einmal hier ein mit dem Braunſchweiger, ſo kann Er mir einen Schinken oder ein paar Würſte vom nächſten Dorfe mitbringen. Was Er nicht nimmt, laſſen die andern doch nicht zurück. Der Soldat kann nicht hungern, beſonders wenn er als ein Befreier des Vaterlandes aufmarſchirt.“

Unter der Thüre blieb Treuſchelm noch einmal ſtehen. Irgend eine Bedenklichkeit ſchien ihn aufzuhalten. Seine Stirn legte ſich in ſchwere Falten, ſeine Hand drehete wieder am Knebelbarte, eine gewiſſe Unentſchloſſenheit ſprach aus ſeinen Zügen.

„Eben, Frau Rudhard,“ ſagte er zurückkehrend, „fällt mir ein Umſtand ein, der mich im vorliegenden Falle zum Diſtinguiren nöthigt. Ich diſtinguire nämlich das Gefängniß, daß ich vermöge der mir anvertrauten Gewalt eröffnen kann, von den Ketten, an welche der Delinquent angeſchloſſen iſt und die ich nicht zu löſen vermag. Dieſe Ketten ſind die ſchlimme Seite der Sache. Sie ſind an die Mauer feſt geſchmiedet, ſie weichen keiner menſchlichen Gewalt. Man hat den Delinquenten in's Spital gebracht, weil die übrigen Gefängniſſe zu voll ſind und weil er ſich das Bein locker geſprungen hatte den Wall hinab. Das wäre ein Vortheil für uns, denn zum Spitale gibt es viele Ein- und Ausgänge; aber die Ketten, die Ketten —"

„Dafür gibt es Feilen," unterbrach ihn ruhig die Wahrſagerin, „und wenn Er die Bedeutung der Kreuzneun verſtände, ſo würde Er die erforderliche Feile ſchon hier in Seiner Nachbarſchaft geſehen haben. Die Operation ſoll gut gehen, denn ich ſchicke ihm Succurs. Laſſe Er ſich in einer halben Stunde am Spitalbrunnen finden. Da wird ein Mann zu Ihm treten und ſprechen: Gut Glück im Fiſchergäßchen! Frage Er den Mann weiter nichts, rede Er nicht viel mit ihm. Bringe Er ihn nur ſchweigend in das Priſon und Er wird ſehen, wie der Mann die Ketten rechts und links fliegen läßt, wie er eiſerne Gitter durchſägt, wenn's ſeyn muß, und den Delinquenten die Retirade leicht und ſicher macht."

„Hölle und Laudon!" rief eifrig der Corporal, „ich will ihn hineinbringen und wenn er der Schwarze ſelbſt wäre. Ich will nicht länger in der Franzoſenwirthſchaft mitmachen, ich will und muß fort um jeden Preiß. Iſt der Mann, den Ihr mir ſchickt, ein tüchtiger Schloſſermeiſter, ſo brechen wir durch die große Waſſerleitung ein, dann haben wir keine Schildwache zu paſſiren und der Treuſchelm kann nachher ganz friedlich und tranquill zur Viſitation kommen und Zeter ſchreien, wenn er den Vogel ausgeflogen findet. Frau Rudhard, es muß gehn! Das Spital iſt unſer Glück."

Mit dieſen Worten entfernte er ſich, indem er den Hut verwegen auf den Kopf ſtülpte und dabei, als gehe er einem Feinde entgegen, mit der Rechten auf den Degen ſchlug. Frau Rudhard ſchob den Kater von ſeinem Sitze, ging nachdenklich einige Male im Zimmer auf und nieder und ſprach dann, an der Thüre ſtehen bleibend, zu ſich ſelbſt:

„Jetzt muß der alte Brander ſein Beſtes thun. Er hat ſein Handwerkszeug verſetzt, aber er ſoll es einlöſen und das Geld, was ich ihm dazu gebe, will ich meinetwegen auf den verlornen Poſten ſetzen. Man hat doch ein Herz, wenn man auch Marketenderin geweſen iſt, man kann ein junges, unſchuldiges Blut nicht um ein Paar Groſchen willen mit gutem Gewiſſen am Galgen baumeln ſehn.“

Nachdem ſie den Kater an ſich gelockt und das Gemach, das zu ihren geheimnißvollen Operationen beſtimmt war, ſorgfältig verſchloſſen hatte, begab ſie ſich zu Brander, den ſie in einem ſtumpfen, ſtarren Hinbrüten fand. —

Indeſſen iſt es zur Vervollſtändigung dieſer Geſchichte nothwendig, daß wir, wenn auch nur auf einige Augenblicke, dem Corporal

Treuſchelm folgen, der mit haſtigen Schritten die Wohnung der Wahrſagerin verließ, um, bevor er an ſein großes Unternehmen ging, in der beliebten Schenkſtube, wo wir ſeine erſte Bekanntſchaft machten, ein Muth und Geiſt belebendes Stärkungsmittel zu ſich zunehmen. Er hatte aber erſt wenige Schritte dieſem Ziele entgegen gethan, als ihm ein Mann in anſtändiger Kleidung in den Weg trat und, die Hand auf ſeinen Arm legend, ihn zurückhielt. Der Corporal ſtutzte. Er faßte ſtark die zudringliche Hand, eine drohende Anrede ſchwebte auf ſeinen Lippen.

„Still, Corporal!“ ſagte in dieſem Augenblicke eine ſanfte, ruhige Mannsſtimme. „Ich bin Ihm auf dem Fuße gefolgt; Er hat mich lange warten laſſen, aber nun muß er mir Rede ſtehn. Eine wichtige Angelegenheit führt mich auf Seinen Weg. An einem ſtillern, ſicherern Orte muß ich mit Ihm ſprechen. Komm Er mit! Er kennt mich doch noch?“

„Aus Millionen wollte ich Sie um Mitternacht herausfinden!“ erwiederte emphatiſch der

Corporal und nahm den Hut ab. „Sie ſind mein Lebensretter, Sie haben über mich zu gebieten, über Ehre, Blut und Leben!“

„So komm' Er!“ verſetzte der Mann, ſchob ſeinen Arm unter den des Corporals und zog ihn in eine Seitenſtraße, wo die beiden dunkeln Geſtalten ſich bald in die Schatten der Nacht verloren.

## Fünftes Kapitel.

> Ich kenn' ein Blümlein wunderſchön
> Und trage darnach Verlangen;
> Ich möcht' es gerne zu ſuchen gehn,
> Allein ich bin gefangen.
>
> Göthe.

Wir haben Julius Tiefenau zuletzt in einem Augenblicke der Verzweiflung, man könnte ſagen, der Vernichtung geſehen, in welchem ihm das Leben als ein unerträglicher Druck, der Tod als ein willkommener Erlöſer erſcheinen mußte.

Als er aus dem Kerker trat, in dem man ihn, ſeit der Verrätherei, die ihn der Freiheit beraubt, feſtgehalten hatte, blendete ihn das Tageslicht, allein plötzlich ſah er hoch über ſich, wie in einer Verklärung, die Geſtalt und das Angeſicht der Geliebten, er ſah ſie zu Boden ſinken, er glaubte ſie geſtorben vor Schreck und von einem Wahnſinne des Momentes hingeriſſen, wüthete er in vergeblichen Anſtrengungen gegen ſeine Peiniger. Er ward überwältigt, er trug aus dem Ringkampfe eine Verletzung des linken Arms, eine Lähmung davon, die ihn der Behandlung eines Chirurgus unterwarf. Er wurde in eins der feſten Gewölbe des Lazareths gebracht und hier an eiſerne Ringe in der Mauer feſtgekettet. Die Luft war feucht, das Behältniß dunkel, der Fußboden von Backſteinen, die aber hohl klangen, ſo daß man einen freien Raum unter ihnen vermuthen konnte.

Gleich bei'm Eintritte in die obern Gemächer des Spitals ſchon hatte ein Feldſcherer den verrenkten Arm unterſucht und wieder in die richtige Lage gebracht. Der junge Mann empfand noch Schmerzen, allein, indem er ſich, von den ſchweren Ketten vielfach behelligt, ſo bequem, als es gehn wollte, auf den Strohbündel, den man ihm untergeſchoben hatte, zu legen ſuchte nnd endlich eine Art von Ruheſtätte gefunden hatte, wurden alle ſeine Gedanken von der Erinnerung an Julien, von den Folgen, welche dieſe überraſchende, ſchreckliche Begegnung auf ſie haben mußte, in Anſpruch genommen. Er gerieth in einen Zuſtand der peinigendſten Zweifel. Dann drängte ſich auch die Gewißheit der ſchrecklichen Zukunft, der entehrenden Strafe, die ihm bevorſtand, ſeiner Seele auf. Er zitterte für ſeine Perſon nicht davor, er ſah ſich für eins der zahlloſen Opfer an, welche die wilde Grauſamkeit der Zeit verſchlang, aber ſeine Eltern — vor allen die ſanfte, tief empfindende Mutter, der Großvater und Agathe und dann — Julie! ſie ſollten den bittern Kelch leeren, ſie ſollten den Jammer, die Verzweiflung mit ſich tragen in alle Zukunft, welche der Gedanke an ſein ſchmähliches Ende immer neu in ihnen gebären mußte!

Er würde ſich dieſen quälenden Empfindungen ganz und gar hingegeben haben, wenn er ſich nicht plötzlich überzeugt hätte, daß er nicht allein, daß er nicht der einzige Unglückliche in dieſem Kerker ſey. Dieſe Bemerkung gab ſeiner Aufmerkſamkeit ſogleich eine andre Richtung. Ein leiſer Seufzer war zu ſeinem Ohre gedrungen, ein zweiter, lauterer folgte aus dem gegenüberliegenden Winkel des Gemachs, er hörte ein leiſes Geräuſch im Stroh und dann eine ſchwache traurige Stimme, welche ſang:

»Ach, Martha, liebes Bräutchen mein,
Der Pfarrer ſollt' uns ſegnen ein.
Jetzt trennt das feſte Herzensband
Der Henker mit grauſamer Hand.«

„Conrad Brander!" rief Julius, den Spielgefährten der Kindheit erkennend. „Müſſen wir uns hier wiederfinden? Wir waren lange nicht beiſammen, ſeit den Tagen unſrer Kindheit nicht, wo wir uns an allerlei muntern und heitern Spielen erfreuten und jetzt treffen wir nun wieder aufeinander in Ketten, die jener glücklichen, freien Zeit ſo fremd waren, den nahen Tod vor Augen, an den unſer kindlicher Sinn damals nie dachte. So treibt das Leben ein verwirrtes Spiel mit uns und wir müſſen es ertragen, obgleich dieſes Spiel das Herz zerreißt und Schmerzen erſchafft, die tauſendmal ärger ſind, wie der Tod!“

Conrad konnte gar nicht begreifen, daß vornehmer Leute Kind, wie Julius, demſelben Schickſale, wie er, entgegenſehn könne. Zuletzt entrüſtete er ſich darüber und ſagte:

„Wenn unſer eins hängen muß, ſo iſt das nicht ſo ganz aus ſeinem Schickſale heraus, da wir doch da ſind uns zu plagen und zu placken, um das Bischen Leben zu erhalten. Was liegt an ſo einem Bischen Leben mit Hunger und Kummer und einer trocknen Brodrinde? Wir werden auch nicht von Kindheit an ſo hitzig auf die Ehre gerichtet, daß wir den Tod durch ein Endchen Strick für ſchlechter hielten, als den in der Krankheit auf dem Stroh. Aber ein vornehmer, junger Herr, wie Sie, der Alles hat, was er begehrt, ein Mann von Stand und Ehre mit einer ſchönen Familie — den hängen zu wollen, das iſt vor Gott nicht erlaubt, das iſt eine Schande bei Heiden und Türken, geſchweige in der Chriſtenwelt!“

Es wollte unſerm jungen Freunde nicht gelingen, den ſeltſamen Burſchen hierüber zu beruhigen. Als er ihn darauf aufmerkſam machte, daß ja gerade der Tod ſie einem Zuſtande zuführe, in dem ſie alle gleich ſeyen, entgegnete er in einem widerwilligen Tone:

„Das kann ich auch nicht glauben. Freilich hat mir's der Pfarrer oft geſagt in der Kinderlehre, aber, das Wort des Pfarrers in Ehren, ſo könnte es mir gar nicht gefallen in einem ſolchen Zuſtande. Ich weiß mir nichts Glücklicheres und Schöneres, als was ich genoſſen, ehe die Welſchen mich mit Gewalt an's Kalbsfell feſt gebunden. Wenn's damals Sonn- oder Feiertag war, ſo erhielt Martha von Ihrer Großmutter wohl einmal Erlaubniß zum Ausgehn. Dann nahm ich ſie beim Arm und ſpazierte mit ihr auf den Wällen herum. Wir ſetzten uns nieder und betrachteten die geputzten vornehmen Herrſchaften, wir hatten ein recht inniges, ſeliges Vergnügen an ihrem Anblicke. Wenn ſich Alles ſo reich, bunt und vornehm vor unſern Augen hin und her bewegte, ſo waren wir ganz glücklich, drückten einander die Hände und ſahen uns an mit Augen, die voll Freudenthränen ſtanden. An einem Orte, wo alle Menſchen einander gleich ſind, kann ſo ein Glück nicht ſtatt finden. Dann wäre ich geputzt, wie der Geheimerath, oder der Geheimerath ging einher, wie ein armer Schloſſergeſell, dann wären Damen und Mägd' einerlei und niemand hätte Freud' an des andern Staat. Nein, Muſje Julius, ſo iſt mein Wunſch nicht für's andre Leben! Ich will meines Standes bleiben, ein armer Schloſſergeſell, der's dort zum Meiſter zu bringen hofft und ſeine Meiſterin, Frau Martha, auf den himmliſchen Feſtungswällen ſpazieren führt. Ach, wenn ich's hier noch einmal könnte, wenn ich hier noch einmal ſo heiter und ſorglos, wie ſonſt, an einem ſchönen Sonn- oder Feſttage mit Marthen promeniren könnte —"

Die Wehmuth übermannte ihn. Er konnte nicht mehr ſprechen und fing an, laut zu weinen. So fand ſich denn Julius mit einem Unglücksgefährten zuſammen, der nicht nur gleiches Lebens-, ſondern auch gleiches Liebesleid zu tragen hatte. Er hatte Mühe ſich ſtark zu erhalten, er ſuchte, um dieſes zu thun, ſeine Theilnahme am fremden Kummer zu erhöhen, indem er dieſen zugleich mildern wollte. Er ſprach zu dem armen Conrad von Marthen, er erzählte, wie ſie die ganze Familie liebe, wie ſie dieſe als ein Mitglied und nicht als eine Fremde anſehe und für ihr ganzes Leben anſehn werde.

„Das iſt mir ein großer Troſt;" ſagte beruhigter der junge Menſch. „So wird ſie in der Liebe andrer Leute finden, was ich ihr ſo gern gegeben hätte und nicht geben kann: ein friedliches, häusliches Leben, Sorge für ihr Wohl und eine Zuthätigkeit, wie ſie ihr ſanftes Gemüth bedarf. Die guten Leute werden ſie auch tröſten über mein Unglück, vergeſſen wird ſie mich nicht, aber meiner gedenken mit ſtiller Treue und Hoffnung. Ach, Muſje **Julius**, Sie wiſſen nicht, wie es unſer einem iſt, wenn er ſeinen Schatz im Herzen trägt! Ich trug die **Martha** immerfort im Herzen, als ich zum Exerzieren getrieben wurde und wenn's wieder heimging in die Caſerne, wo wir eingeſchloſſen wurden, weil man uns nicht traute. Da konnte ich's nicht länger aushalten, da drängte es mich aus dem Herzen heraus, daß ich die **Martha** einmal wiederſehen müſſe und ich lief, als wir vom Exerzieren zurückkamen, fort aus Reih und Glied, wie toll und beſeſſen, und kam nicht eher wieder zu mir, als bis ich im Wallgraben lag und die Franzoſen höhnend um mich ſtanden, um den Deſerteur in's Gefängniß zu bringen. Es iſt wohl ſüß, es iſt aber auch ſchwer, einen Schatz im Herzen zu tragen!"

**Conrad** wußte nicht, daß er in der Seele ſeines Leidensgenoſſen eine Saite berührt hatte, die einen ſchmerzlichen Klang von ſich gab.

Seine naiven Geſtändniſſe tönten in Julius Herzen wieder. Eine ſchöne Erinnerung der Liebe nach der andern zog durch ſein Inneres, während die traurigen Empfindungen und Erkenntniſſe der Gegenwart ihre dunkeln Schatten in jene Bilder warfen. Jeder der beiden Unglücklichen ſchien ſich ſeinen eigenen Gedanken zu überlaſſen, und ſo überraſchte ſie der Schlaf oder die Erſchöpfung, die Erlahmung unter den Beſchwerden des irdiſchen [illegible].

Jeder noch ſo troſtloſe Zuſtand kann irgend ein Mittel finden, das ihn erleichtert, das auf Augenblicke ſein Schreckliches verbirgt. So war es auch mit der Kerkerhaft der beiden jungen Leute. Einem jeden von ihnen gab das Bewußtſeyn, nicht allein zu ſeyn, in dem Geſellſchafter einen Gefährten der Kindheit zu beſitzen, etwas Heiteres, dem Leben Befreundetes, das die Todesgedanken, wenn ſie ſich aufdrängen wollten, zurückwies. Sie hatten matt und dämmerig durch eine kleine Oeffnung in der Höhe des Gewölbes den Tag erſcheinen ſehn. Er wurde für ſie nicht heller, denn der ſchmale

Raum ließ nur wenig Licht hindurch. Ein Vogel kam geflogen, ſetzte ſich auf den Rand der Oeffnung und zwitſcherte in das Gefängniß hinab. Sie ergriffen die heitere Bedeutung dieſer Erſcheinung. **Julius** erinnerte ſich, wie ſie zuſammen hatten Fallen auf Vögel geſtellt, wie ſie aber beim Losmachen immer ſo ungeſchickt geweſen, die kleinen Gefangenen frei davon fliegen zu laſſen. Andre luſtigere Dinge kamen zur Sprache und ſo geſchah es denn, daß der Wärter, der den Delinquenten Waſſer und Brod brachte, dieſe zu ſeinem Erſtaunen in einer ſehr fröhlichen Stimmung fand. Er ſah ſie bedenklich an. Er fürchtete, ihr Verſtand habe gelitten und zog ſich raſch und ſcheu zurück.

Indeſſen konnten bei der drückenden Wahrheit der Gegenwart dieſe faſt gewaltſamen Erregungen des letzten Lebensfrohſinns nicht von Dauer ſeyn. Der nothwendige Wechſel trat ein und jeder überließ ſich dann der Trauer, die ſeine Sinnesart und ſein Verhältniß mit ſich brachte. **Julius** hätte Alles um eine Nachricht von **Julien** gegeben. Der Augenblick, in welchem er ſie niederſinken ſah, war ihm immer gegenwärtig. Und er kannte nicht die Folgen dieſer Ohnmacht, ſeine Phantaſie zeigte ihm das ſchreckliche Bild der geſtorbenen Geliebten oder, wenn ſie ſich beruhigte, das der ſchwer Erkrankten! Conrad ließ ſeinen Schmerz, wenn er ihn übermannte, im Geſange aus. Seine Lieder, die er ſich ſelbſt im Gefängniſſe gemacht hatte, trugen aber ſo gräßlich das Gepräge ſeiner Lage, daß ſie die Haare des Zuhörers ſträuben machten und ſein Gebein durchſchauerten. Er ſang immer von ſeiner Hochzeit am Rabenſteine, von ſeiner Einſegnung unterm Galgen, von der großen Zahl der Hochzeitsgäſte, die freilich nur aus Raben und Krähen beſtehen würden. Es trat hierin Etwas von dem wilden Character ſeines Vaters an den Tag.

Unter dieſen Wechſelfällen kam der Abend heran, brach die Nacht ein. Die gänzliche Dunkelheit, welche in dem Gefängniſſe herrſchte, theilte ihren Ernſt, ihre Ruhe ſeinen Bewohnern mit. Keiner von beiden ſchien mehr die obwaltende Stille unterbrechen zu wollen, in der man ein Heimchen im fernen Gemäuer, das Hin- und Hergehen auf den Gängen, ein Geräuſch, wie das eines in geringer Weite fließenden Waſſers, vernahm. Da hörten plötzlich beide junge Leute zugleich ein lautes, ſtarkes Klopfen unter ihren Füßen. Der Schall war bedeutungsvoll, nahe und überraſchend. Beide ſprangen, als rufe ſie dieſes Zeichen, ſo viel es ihre Ketten erlauben wollten, empor. Sie lauſchten mit aller Anſtrengung ihrer Sinne. Es blieb ein Weilchen ſtill, dann wiederholte ſich das Klopfen, dann hörten ſie dumpf aus der Erde hervor die Namen Julius und Conrad von verſchiedenen Stimmen erklingen. Neu belebend und erquickend drang, wie ein Lichtſtrahl der Gedanke der Freiheit in Julius Seele! Während Conrad mit Aengſtlichkeit Alles für einen Spuk erklärte, ſchlug Julius, ſo hart er vermochte, mit den ſchweren Ketten wider den dröhnenden Backſteinboden. Gleich folgte wiederum ein Klopfen zum Zeichen, daß man ihn gehört habe. Zu rufen wagte er nicht, aus Furcht, man möge ihn in den äußern Gängen vernehmen. Conrad wollte ſich nicht zufrieden geben. Die Furcht hatte ſich ganz ſeiner bemeiſtert, er zitterte an allen Gliedern und warnte in thörigter Geſchwätzigkeit Julius vor den böſen Geiſtern, die ſie in Verſuchung führen wollten. Julius wies ihn endlich kräftig zur Ruhe und hörte nun ganz deutlich, daß unter ihnen gearbeitet wurde, daß man beſchäftigt war, eine Oeffnung in den leicht gebauten Fußboden zu brechen.

„Freue dich mit mir, Conrad!“ flüſterte er dem Cameraden hinüber. „Es ſind gute Geiſter, die ſich unſrer annehmen, Freunde, welche kommen uns zu befreien!“

„Ach Gott, wenn das wäre!“ ſchluchzte der Jüngling, den die Freude, deren Wahrheit ſich auch ihm jetzt unwiderſtehlich aufdrängte, faſt zu ſehr überraſchte. „Wenn ich doch dereinſt noch einmal mit Marthen, als Frau Meiſterin, auf dem Walle ſpazieren gehen ſollte —“

In dieſem Augenblicke ſprang eine breite Backſteinplatte in der Mitte des Fußbodens von einander. Eine Hand, die eine Blendlaterne hinaufſchob, wurde ſichtbar. Julius und Conrad's Namen wurden halblaut genannt, erſterer von einer Stimme, die dem jungen Tiefenau eine Botin der treueſten Freundſchaft war, letzterer aus unruhiger, wildbewegter Vaterbruſt. Die jungen Leute antworteten laut genug, aber doch vorſichtig. Neben der ſchon weggeſchafften Backſteinplatte wurde noch eine zweite ausgehoben. Das Alles ging nicht ohne Geräuſch, welches noch durch den jungen Brander vermehrt wurde, der außer ſich vor Freude in ſeinen Ketten, in der gekrümmten Stellung, zu der ihn dieſe zwangen, hin und her ſprang.

„Um Gotteswillen: Ruhe!“ gebot Julius, indem er die Annäherung der Schildwache auf dem äußern Gange vernahm. „Man hört uns, man ſchöpft Verdacht.“

Eine Todtenſtille folgte dieſen Worten. Die Schildwache kam heran. Sie horchte an der Thüre, ſie verſuchte, ob Riegel und Schloß wohl verwahrt ſeyen, dann trat ſie wieder ihren Rückweg an, indem ſie ein Liedchen für ſich hintrillerte. In dieſer kurzen Zeit hatten die Gefangenen und ihre Befreier in tödtlicher Beſorgniß geſchwebt. Julius erholte ſich bald, er gewann alle Gegenwart ſeines Geiſtes wieder.

„Sing', Conrad!“ rief er mit gedämpfter Stimme ſeinem Gefährten zu. „Sing' ſo laut du kannſt eins von deinen gewöhnlichen Liedern, das iſt ihnen etwas Bekanntes, das fällt ihnen nicht auf und unter deinem Singen können unſere Freunde ſich ohne Furcht heraufarbeiten!“

Conrad ließ ſich das nicht zweimal ſagen. Aus voller Kehle hob er an:

„Meine Gäſte
Bei dem Feſte
Sind nur Kräh'n und Raben;
Aber jeder
Soll auf's Beſte
Doch zu eſſen haben.

Großer Rabe,
Alter Knabe,
Führſt die Braut zu Tiſche,
Sorgſt für jeden,
Daß er habe
Kuchen, Fleiſch und Fiſche.

Kommt der Dicke
Mit dem Stricke,
Will den Bräut'gam kriegen:
Werden alle
Wir dann flügge,
In die Welt zu fliegen."

Die Oeffnung hatte ſich indeſſen genug erweitert, um einen Menſchen durchzulaſſen. Ein Kopf mit wildem, ſchwarzem und ſtruppigem Haare kam zum Vorſchein, ein verzerrtes Angeſicht, das Julius nicht kannte und aus dem ein Paar dunkel glühender Augen allenthalben umherfuhren. Bald ſchwang ſich auch ein hagrer Körper nach, der mit einem ſchlechten Tuchrocke bedeckt war. Der Mann ſtand aufrecht in dem Gemache und ſah von einem der Gefangenen auf den andern, bis er plötzlich auf Conrad losſtürzte und mit heiſerer Stimme ſprach:

„Vivat der König von Frankreich! Da iſt mein Junge, da iſt mein Conrad und jetzt will ich ihn losfeilen vom Galgen und er ſoll friſch und frei auf die Wanderſchaft ziehn, in das weite Luftregiment, wo ihm der Corporal

Stock und der Unteroffizier Schlag nichts anhaben können und er fechten geht, wo kein Blut dabei vergoſſen wird. Komm' her, Herzensjunge! Erſt die Handringe, dann die Beinſchellen, dann einen Schluck Magenelixir aus dem Keller der Frau Rudhard und dann friſch auf und davon!“

Julius erklärte ſich nun wohl, daß er Conrad's Vater vor ſich ſehe, aber eine zweite Mannsgeſtalt, die ſich leicht und gewandt durch die Oeffnung emporſchwang, erregte mehr ſeine Aufmerkſamkeit. In wenigen Augenblicken fühlte er ſich von ihr umarmt, die Stimme des wackern Fidelis drang in ſein Ohr, er lag an der Bruſt ſeines treueſten Freundes. In gedrängter Kürze theilte ihm der Arzt mit, daß die Möglichkeit ihn zu retten nur auf einem Dienſte beruht habe, den er einem Unteroffizier geleiſtet, indem er dieſen bei ſchwerer Erkrankung ärztlich behandelt und glücklich gerettet habe. Er habe den Mann aufgeſucht und gefunden, ein günſtiger Zufall ſey ihm zu Hülfe gekommen, da der Unteroffizier bereits auf dem

Wege geweſen, den jungen Brander, der daſſelbe Gefängniß bewohne, aus Freundſchaft für deſſen Vater zu befreien. So ſey er nun hier, ſo genieße er in dieſem Augenblicke einer Freude, die keine Schätze der Welt aufzuwiegen vermöchten!

Der junge Tiefenau hatte wenig auf dieſe Erklärung gehört. Eine wichtigere, ſein Herz angehende Frage beſchäftigte ihn.

„Und Julie?“ unterbrach er ſeinen Freund. „Welchen Eindruck hat jene entſetzliche Begegnung auf ſie gemacht?“

„Sie iſt krank,“ antwortete Fidelis: „aber ich hoffe außer Gefahr,“ ſetzte er in einem Tone hinzu, dem er Beſtimmtheit zu geben ſuchte. „Fürchte nichts für ſie, beruhige dich ihretwegen, denn niemand kann beſorgter für ihr Wohl und ihr Leben ſeyn, als ich!“

Indeſſen hatte ſich auf der andern Seite ein Streit zwiſchen Vater und Sohn erhoben, der faſt zu laut und lebhaft zu werden drohete. Conrad wollte durchaus nicht dulden, daß ſein Vater ihn früher als ſeinen Gefährten losfeile.

Zuerſt müſſe der junge Herr — ſo nannte er Julius — frei ſeyn, dann komme die Reihe an ihn, wie es ſich gebühre und wie es Stand und Würde mit ſich bringe in der Welt.

„Unterm Galgen iſt keiner vornehmer, als der andre!“ murrte der Schloſſermeiſter durch die Zähne. „Der Strick macht alle gleich, den Edelmann und den Bauernjungen!“

„Nein, nein, Vater!“ erwiederte eifrig Conrad. „Ehre dem Ehre gebührt. So iſt's in der Ordnung und ſo will ich's halten bis an mein Ende. Ich hätte mich auch nicht vor dem Musje Julius aufhängen laſſen und jetzt will ich nicht der Ketten ledig ſeyn, ehe er nicht frank und frei vor mir daſteht.“

„Meinetwegen denn!“ brummte der Schloſſermeiſter. „Da! Trink' indeſſen. Es iſt ein guter Tropfen, den die Nachbarin gebraut hat und nichts von hölliſchem Feuer dran, nach ihrer Verſicherung!“

Raſch wandte er ſich nun zu Julius, ſchob den Doctor ohne Umſtände bei Seite und feilte mit einer Haſt in die Handſchellen hinein, die ſeine innere Ungeduld, bald zu dem Sohne zurückzukehren, deutlich an den Tag legte. Noch nie hatte Meiſter Brander irgend eine Arbeit ſo eilig gefördert, wie dieſe. Wenige Minuten reichten hin, die Hände von den Ketten zu befreien, in gleicher Zeit fielen die eiſernen Bänder von den Füßen.

„Das iſt eine Victorie, wie die Frau Rudhard es nennt;“ ſagte er im leiſen Jubel. „Jetzt kommt die zweite und beſte, jetzt geht des Vaters Feile an des Sohnes Kette und das iſt ein löblicheres Stück Arbeit, als Meſſer ſchleifen auf das Herz eines welſchen Spitzbuben!“

Indeſſen verſuchte Julius die Thätigkeit des linken Arms, der ihn noch immer ſehr ſchmerzte. Er fühlte ihn noch matt, noch etwas gelähmt. Fidelis verſicherte, daß ſich das in einigen Tagen von ſelbſt verlieren werde und trieb den Freund, den offenſtehenden Rettungsweg anzutreten. In dieſem Augenblicke hatte auch der Schloſſermeiſter ſein zweites Befreiungswerk zu Stande gebracht. Da konnte er ſich nicht länger mäßigen, nicht länger bezwingen.

„Vivat der König von Frankreich!“ brüllte er in einem Tone, der alle Gemächer des weiträumigen Gebäudes durchdringen mußte, indem er dem Sohne um den Hals fiel und ihn mit einer Art von Wuth abküßte. „Mein Junge iſt frei, die ganze Welt iſt frei! Vivat der König von Frankreich!“

Dieſes gräßliche Geſchrei brachte alle Schildwachen auf den Gängen in vollſtändigen Allarm. Man hörte Gewehre abfeuern, man hörte nach den Schließern rufen.

„Fort, fort!“ rief Treuſchelms Stimme aus der Oeffnung herauf. „Fort im Augenblicke oder wir ſind alle verloren!“

Fidelis drängte den Freund an die Oeffnung, er nöthigte ihn hinabzuſteigen. Julius hörte Waſſer unter ſich rauſchen, aber er fühlte auch, daß ſeine Füße die Schultern eines Mannes berührten, der ihn raſch herabzog und mit deſſen Hülfe er den Fußboden, einen ſchmalen Gang an der Seite der Waſſerleitung erreichte.

Auf gleiche Weiſe kam Fidelis mit den beiden andern unten an. Hier galt kein Zögern, kein Verweilen. Man war dem Galgen entgangen, man konnte aber auch den Weg zu ihm zurück wieder antreten müſſen. Schon glaubte man die Riegel an der Thüre des Gefängniſſes, die Schlüſſel in den Schlöſſern ſich bewegen zu hören. Die Todesangſt peitſchte vorwärts, das Licht der Blendlaterne erhellte den Weg der armen Sünder. Glücklich erreichte man den Ausgang der Waſſerleitung: eine breite Gitterpforte, aus der Branders Feile ſchon beim Einbruche einen Stab entfernt hatte, ſo daß jetzt leicht einer nach dem andern durch die entſtandene Erweiterung hindurchſchlüpfen konnte. Aber zugleich hörte man auch von Innen Toben, Schimpfen und heftige Flüche. Die Entweichung der Gefangenen war entdeckt, die Art und Weiſe, wie ſie bewerkſtelligt worden, konnte ebenſo wenig ein Geheimniß bleiben. Ein helles Licht brach aus der Tiefe der Catacombe, die Verfolger waren den Flüchtlingen auf der Ferſe.

Dieſe gewannen indeſſen die Erhöhung zu beiden Seiten der hier offenen Waſſerleitung. Fidelis und ſein Freund hatten ſich auf das linke Ufer, der Corporal und Conrad auf das rechte geſchwungen. Hier war nicht Zeit zu Ueberlegung und Beredung, jeder ſuchte ſich zu retten, wie er konnte. Unter den vielen Straßen, die ſich hier kreuzten, wählte der Arzt diejenige, die am nächſten nach dem Kunſthauſe führte. Er zog den Freund mit fort, er forderte ihn zur höchſten Eile auf und gab ihm ſelbſt das Beiſpiel, indem er mit Kraft und Gewandtheit, immer im Schatten der Häuſer ſich haltend, voranlief. Julius ſuchte ihm gleichzukommen und ſo waren ſie in kurzer Zeit weit entfernt von dem Orte gefährlicher Aufregung und konnten ruhiger, wie gewöhnliche Abendwanderer, ihres Wegs fortſchreiten.

Nicht ſo glücklich erging es den andern Flüchtlingen. Treuſchelm und Conrad hatten, wie wir wiſſen, zwar glücklich die Höhe erreicht und rannten in der feſten Ueberzeugung, daß der Schloſſermeiſter ihnen folge, dem erſten beſten dunkeln Winkelgäßchen zu. Dieſer aber war noch immer in unnützen Verſuchen, ſich auf den hohen Rand zu ſchwingen, begriffen. Seine Kräfte verſagten ihm den Dienſt, der gewaltſamen Ueberſpannung folgte die Erſchlaffung, alle Anſtrengungen, einen feſten Haltpunkt auf dem Ufer zu gewinnen, blieben vergebens. Er ſah den Sohn, er ſah den Corporal in der Finſterniß verſchwinden. Da unterwarf er ſich geruhig der Nothwendigkeit. Er ſetzte ſich auf die Steinplatten nieder, ſchlürfte behaglich den Reſt aus der Flaſche der Frau Rudhard hinab und ſah freundlich und friedlich die lärmenden Verfolger herankommen. Bei dem Scheine der Laterne, welche ſie trugen, ward er ſogleich entdeckt und feſtgenommen. Man ſtürmte mit Fragen, mit Drohungen auf ihn ein. Er ſah alle lächelnd an und ſagte:

„Ich habe meinen Jungen befreit, das leugne ich gar nicht und weil's in Einem hinging, ſeinen Cameraden dazu. Nun könnt ihr mich einſtecken, nun werde ich freie Wohnung haben und freie Koſt, wie ich mir ſchon lange gewünſcht. Vivat der König von Frankreich: ich werde eingeſteckt!“

Man führte ihn fort und verſparte jede weitere Vernehmung auf den nächſten Tag, weil man ſich zu überzeugen glaubte, daß er ſich in einem Zuſtande des Rauſches befinde, in welchem er keiner vernünftigen Antwort fähig ſey. Vergebens ließ man einige Wachen die nächſtgelegenen Straßen durchſtreifen: von den Entflohenen wurde keine Spur gefunden.

## Sechſtes Kapitel.

Schlafen! Vielleicht auch träumen! Ja, da liegt's:
Was in dem Schlaf für Träume kommen mögen —
Shakeſpeare.

Das ſonſt ſtarke Gemüth des Geheimeraths Forſthelm war durch den beklagenswerthen Zuſtand ſeines einzigen Kindes, durch die Begebenheit, welche dieſen herbeigeführt, tief bewegt worden. Jetzt erſt lernte er die ganze Stärke der Neigung, welche Julie ihrem frühern Kindheitsgefährten geſchenkt hatte, würdigen, er ſah ein, daß ein mindres Wohlwollen, unter den obwaltenden Verhältniſſen, freilich eine ſchmerzliche Theilnahme, aber nicht eine ſolche außerordentliche Erſchütterung ihres ganzen Weſens zur Folge gehabt haben würde. Aus dem, was Julie in der Fieberhitze entdeckte, konnte er ſeine Vermuthungen ergänzen. Während er ein Verſtändniß, welches ſeine Grundſätze bisher nicht billigen konnten, welches mancherlei Rückſichten ihm verwerflich erſcheinen ließen, abgebrochen wähnte, war es im Stillen fortgeſetzt worden und zu einem feſten Bunde gereift, welchen gewaltſam zu trennen, ſeinem Vaterherzen höchſt ſchmerzlich fallen mußte. Er war kräftig in der Bewerkſtelligung ſeines Willens, aber auch weich in der Liebe zu ſeiner Tochter: jetzt beſonders, da er ſie als eine Leidende vor ſich ſah, als ein unglückſeliges Opfer der Zeit, um das ſich Leben und Tod, wie um eine zweifelhafte Beute, ſtritten. Man hatte ihm die Szene auf dem Paradeplatze, das muthige und feſte Auftreten des Hofintendanten, das feige Zurückziehn Foulons berichtet. Bei ſeinen Anſichten mußte er freilich das Unternehmen des Hofintendanten als etwas Abentheuerliches, der ſtrengen Forderung des Geſetzes Entgegenſtehendes beurtheilen; allein er erkannte doch auch, daß ihm eine Achtung gebietende Seelenkraft, eine Vaterliebe und ein Ehrgefühl zum Grunde lägen, die er dem Manne nicht zugetraut hatte. Immer war ihm der Hofintendant nur als ein Liebediener des Fürſten, als ein Ehrgeiziger, als ein Ränkemacher erſchienen; jetzt ſchöpfte er zum erſtenmale Argwohn, daß er ſich in dieſem ſchnellen Urtheile geirrt habe, daß manches Schlimme, was er auf Rechnung des Hofintendanten geſetzt hatte, wohl aus andrer Quelle gefloſſen ſeyn könne.

Bei dieſer veränderten Meinung fand Agathe, als ſie Nachmittags kam und ſich ſchüchtern nach Juliens Befinden erkundigte, die wohlwollendſte Aufnahme. Der Geheimerath kam ihr ſelbſt entgegen, ſprach ſein Vergnügen aus, daß die liebſte Freundin ſeiner Tochter dieſe beſuche und äußerte die Hoffnung, die Kranke werde, wenn ſie aus dem noch immer dauernden Schlafe erwache, Agathen vielleicht erkennen und aus ihrer Nähe eine Beruhigung ſchöpfen, die den beſten Einfluß auf eine günſtige Wendung der Krankheit haben könne. Er führte ſie ſelbſt in das Krankenzimmer. Agathe konnte ihre Thränen nicht verbergen, als ſie das unglückliche Mädchen bleich und regungslos, wie eine Todte, liegen ſah. Die Angſt übernahm ſie. Während der Geheimerath im ſtummen Schmerze ſich abwandte, ergriff ſie haſtig die ſchlaff herabhängende Hand der Kranken. Dieſe war eiskalt; aber ſie fühlte den langſamen Schlag des Pulſes, ſie vernahm den leiſen Hauch des Odems, ſie war nun überzeugt, daß Julie noch lebe und was konnte aus dem ſchwächſten Odem des Lebens, von Gott geſegnet und erhoben, nicht Freudiges, Herrliches hervorgehn für die Zukunft?

Agathe ſetzte ſich ſtill ſelig neben dem Lager der Freundin nieder. Es dünkte ſie, als ſey mit der Erkenntniß, die ſie eben gewonnen hatte, auch ein Vertrauen auf einen glücklichen Ausgang aller entſetzlichen Zweifel, welche der Drang der Begebenheiten in ihre Seele geführt hatte, über ſie gekommen. Es war ihre tiefe Religioſität, ihre feſte Hoffnung auf Gottes Beiſtand, die ihr Gemüth befriedigend durchdrangen. Sie verlor ſich nicht in ein troſtloſes, zergliederndes Grübeln der Verhältniſſe, ſie dachte ſie mehr als ein allgemeines Mißgeſchick, denn als verſchiedene, aus getrennten Quellen entſpringende Bedrängniſſe und ſetzte dieſes Leid unter den Willen Gottes, der endlich, wie ſie feſt in ſich zu empfinden glaubte, alle Räthſel herrlich und freudig auflöſen werde.

So ſaß ſie ſtill lächelnd und froh träumend da, als die Blicke des Geheimeraths, indem er ſich umwandte, auf ſie fielen. Er mußte erſtaunt ſeyn, ſie lächelnd neben der Freundin zu ſehen, für deren Geneſung noch keine Hoffnung ſprach, die mehr das Anſehn hatte, dem Tode verfallen zu ſeyn, als dem Leben noch einen Anſpruch einzuräumen. Sein Blick wurde finſter und mißbilligend.

„Jungfer Tiefenau,“ ſagte er leiſe im Tone des Vorwurfs, „Sie kann froh ſeyn, Sie kann lächeln und da — “ er wieß auf die Kranke.

„Ich lächle im Vertrauen auf Gott!“ erwiederte erröthend und verlegen, ſich mißverſtanden zu ſehn, Agathe. „Es iſt mir mit einemmale die Gewißheit in's Herz gekommen, daß Alles gut gehn wird. Ja, Herr Geheimerath! Ich bin von einem wahren, unerſchütterlichen Vertrauen ergriffen. Julie wird geneſen und Julius wird nicht als ein Verbrecher ſterben. Deshalb fühle ich eine ſelige Heiterkeit über mein ganzes Weſens verbreitet, die ich nicht verbergen kann, einen Frieden, den ich Ihnen, als Juliens Vater, auch gern einflößen möchte.“

Der Geheimerath trat beſchämt von dem frommen Kinde zurück. Seine herbe Anſchauung der Welt hatte ihn hier zu einem böſen Mißgriffe verleitet, den er um ſo reuevoller empfand, da in der That das ſchöne Vertrauen Agathens auch ihm ſich mitzutheilen begann. Er ging ſchweigend einigemale im Zimmer auf und nieder. Er dachte darüber nach, wie er den unangenehmen Eindruck, den ſein ungeeigneter Argwohn gemacht haben müſſe, wieder gut machen könne. Eine wahre Achtung vor dem Mädchen, das ihm in wenigen Worten eine große Lehre gegeben, ergriff ihn. Nach einigem Ueberlegen verließ er das Zimmer. Agathe benutzte ſeine Abweſenheit, um die Kiſſen unter dem Kopfe der ſchlafenden Freundin bequemer zu zupfen, um einiges Andre beſſer an dem Lager zu ordnen, was ſie bisher in der Gegenwart des Geheimeraths nicht den Muth gehabt hatte zu thun. Dieſer kehrte bald zurück. Er trug einen ſilbernen Schlüſſelhaken mit einigen Rubinen beſetzt, wie ihn damals vornehme Frauen zu gebrauchen pflegten, in der Hand, wandte ſich zu Agathen und ſagte:

„Ich habe Sie beleidigt, Mademoiſelle Tiefenau, aber ich weiß, Sie verzeihen mir gern. Sie haben mich dagegen auf eine Kraft aufmerkſam gemacht, die ich im Strudel irdiſcher Geſchäfte nur zu ſehr vergeſſen hatte, auf eine Kraft, die uns allein unter der Laſt des Kummers aufrecht zu halten vermag: auf das Vertrauen zu Gott! Ich kann Ihnen nicht genug danken dafür; aber ein kleines Andenken an dieſe Stunde müſſen Sie mir und Julien zu gefallen ſchon annehmen, wäre es auch nur zum Zeichen Ihrer Verzeihung. Es iſt eine Kleinigkeit aus der Hinterlaſſenſchaft meiner ſeligen Frau.“

Mit dieſen Worten reichte ihr Forſthelm den Schlüſſelhaken dar. Agathe wußte nicht, was ſie thun, was ſie ſagen ſollte. Sie war in der Beſtürzung aufgeſtanden und ſtand zitternd vor dem Geheimerathe. Mehr als ſein Geſchenk überraſchte es ſie, daß er ſie mit Mademoiſelle und in der Weiſe, als habe er eine ſtandesgleiche, nicht eine untergeordnete Perſon vor ſich, anredete. Sie kannte ſeinen Stolz, ſie wußte, wie ſcharf er gern die Abſtufungen der Stände bemerklich machte, ſie ſah ein, daß er ihr einen beſondern Beweiß ſeines

Wohlwollens gebe, indem er ſie in ſeinen Augen gleichſam jetzt erſt zu der Freundin ſeiner Tochter erhob. Ohne Worte zum Danke zu finden, nahm ſie das Geſchenk an. Der Geheimerath warf noch einen Blick auf die fortſchlummernde Kranke; dann ſetzte er ſich in einen Lehnſeſſel und fühlte ſich ruhig, feſt genug in ſeiner Hoffnung, ein daliegendes Buch zur Hand zu nehmen und die Zeit mit Leſen zu verkürzen. Es war Klopſtock's Meſſias, den Julie, wie wir wiſſen, vor einigen Tagen von Julius erhalten hatte. Forſthelm fühlte ſich durch die Größe des Stoffs, durch die Erhabenheit des Ausdrucks gefeſſelt. Bald aber wurde ſeine Aufmerkſamkeit durch ein loſes beſchriebenes Blatt, das er in dem Buche eingeklemmt fand, von dieſem ſelbſt abgezogen. Er erkannte, nachdem er einige Blicke darauf geworfen hatte, daß es ein Schreiben des jungen Tiefenau an ſeine Tochter war. Ihre willenloſen Offenbarungen und Fidelis Beſtätigung derſelben hatten ihn ſchon überzeugt, daß ein geheimes Verſtändniß zwiſchen Beiden beſtanden; die wiederholte Entdeckung desſelben konnte alſo nicht ſeinen Unwillen erregen. Im Gegentheile aber ſah er ſich auf eine angenehme Weiſe überraſcht, hier nicht auf ein gewöhnliches Liebesgeſchwätz zu treffen. Er fand Aeußerungen über den Zuſtand der Literatur, die von einem tiefen, lebendigen Studium zeugten, über die Lage des Vaterlandes, in denen eine glühende Liebe zu dieſem, klare Anſichten und Hoffnungen für die Zukunft hervortraten, Geſinnungen, die ihn als Juliens Vater ehrten und, indem ſie die Characterfeſtigkeit und den Stolz des jungen Mannes, ſeinen Vorſatz, die Einwilligung Forſthelm's zu verdienen, ausſprachen, mit ſeinem eigenen Weſen, mit der Art, wie er in einer ähnlichen Lage gehandelt haben würde, übereinſtimmten. Er geſtand ſich, daß Julie durch einen ſolchen Briefwechſel belehrt worden ſey, daß ſie durch ihn an Geiſtes- und Herzensbildung habe gewinnen müſſen. Schon hatte er angefangen, dem Vater ſeine Achtung zu widmen; jetzt erkannte er auch in dem Sohne einen redlichen, trefflichen jungen

Mann. Seine Vorurtheile wankten: er bedauerte den unglücklichen Julius, den er nun für ein Opfer ſeiner Vaterlandsliebe hielt, er mochte ſich aber noch nicht ſelbſt bekennen, ob er bei einer günſtigen Geſtaltung der Verhältniſſe ſchon ſeinen Grundſätzen hätte entgegenhandeln und ſeine Einwilligung zu einer Verbindung des jungen Paares hätte geben können.

Unter dieſen Umſtänden ließ ſich Foulon melden. Agathe erſchrack; der Geheimerath that in heftiger Entrüſtung einige Schritte nach der Thüre hin. Dann aber beſann er ſich und befahl Chriſtianen, die allein von der Dienerſchaft das Krankenzimmer betreten durfte, den Generalcommiſſar mit der Bemerkung abzuweiſen, daß der Herr vom Hauſe zu ſehr an dem Lager der todtkranken Tochter beſchäftigt ſey, um irgend einen Beſuch anzunehmen. Chriſtiane kam zurück und erzählte, daß der Franzoſe ſich zögernd und ungern entfernt habe. Er hätte gar zu gern, wenn auch nur wenige Worte, mit dem Herrn Geheimerathe geſprochen, er hätte ihr vertraulich Geld geboten, um von ihr zu hören, welcher Urſache man die plötzliche Erkrankung der Mademoiſelle Forſthelm zuſchreibe und als ſie, die wohl wiſſe, daß er an allem Elende ſchuld ſey, ihm ſchweigend den Rücken gekehrt, hätte er auf-franzöſiſch geſchimpft und unter Drohungen das Haus verlaſſen.

„Der Elende!“ ſagte Forſthelm halblaut für ſich: „er ſoll es nie wieder betreten!“

Er nahm ſich vor, noch an demſelben Abende ein Billet an ihn zu ſchreiben, worin er ihm ſagen wollte, daß er nach den Entdeckungen und Ereigniſſen des heutigen Tages nicht anders, als in Geſchäften mit ihm zu thun haben könne und ihn in Hinſicht auf dieſe erſuche, ihm immer die gelegenen Stunden zu beſtimmen, wo ſie ſich in den geeigneten Collegialgebäuden treffen wollten. Alle weitere Begegnungen bitte er ihn zu vermeiden, da die Verhältniſſe, wie ſie ſich namentlich durch einen Unfall und durch die Krankheit ſeiner Tochter geſtaltet hätten, ihnen Beiden dieſe nicht wünſchenswerth machen könnten.

Gegen Abend wurde der Schlaf der Kranken unruhiger. Nach einigen heftigen Bewegungen erwachte ſie. Sie erkannte den Vater, ſie erkannte die Freundin und lächelte nach Beiden ſchmerzlich hin. Sie bewegte die Lippen, aber ſie hatte nicht Kraft genug zu ſprechen. Leiſe drückte ſie Agathens Hand. Sie fühlte eine ungemeine Leere, etwas Todtes und Oedes in ſich, daß ihr zwar Beſinnung, ihre Lage zu erkennen, aber nicht Kraft ließ, ſie tief zu empfinden. Dabei aber regte ſich vernehmlich in ihr etwas Fremdes, Unheimliches. Es war die Macht der Krankheit, die ſich zu einem Fieberanfalle rüſtete. Dieſe ſammelte die vorhandenen Kräfte, um ſie in ihren entſetzlichen Ausbrüchen zu verſchwenden. Die Kranke fühlte ſich ſtärker, aber dieſe Empfindung war beängſtigend, ſie wurde quälend. Ihr Pulſe ſchlugen heftig, der Odem hob gewaltig die Bruſt, das eben noch leichenblaſſe Angeſicht zeigte eine dunkle Gluth: alle Symptome eines nahenden Paroxismus traten ein. Des Geheimeraths erfahrner Blick wußte ſie wohl zu würdigen, während Agathe, unbekannt mit ihnen, Spuren der Belebung und der keimenden Geneſung zu finden glaubte, die ſie erfreuten.

Sie wurde nur zu bald dieſer ſchönen Täuſchung entriſſen. Mit einemmale richtete ſich die beklagenswerthe Freundin mit dem obern Theile ihres Körpers vom Lager auf, ſah mit irren Blicken um ſich, betrachtete genau die Umgebungen und ſprach, nach einem heiſern Lachen, in einem tiefen, haſtigen Tone:

„Niemand kennt mich hier! Die dichte Waldung umgibt mich, der Waſſerfall ſtürzt über mein Haupt herab, das wilde Thier des Waldes geht zahm an mir vorüber und verletzt mich nicht, denn es achtet mein Unglück. Ich bin Thusnelda, die Cheruskerfürſtin. Sie haben meinen Arminius gefangen, ſie haben ihn fortgeſchleppt, ſie wollen ihn den fremden, unbarmherzigen Göttern opfern. Ihn opfern? Ha, ſie ſollen es nicht, ſie werden es nicht! Ich allein werde ihn befreien. Ich habe ihn aufgefordert, das verhaßte Sklavenjoch abzuwerfen, den Streitkolben zu erheben, die Böſewichter aus der Heimath zu verjagen. Da haben ſie ihn in einen Hinterhalt gelockt und gefangen und wollen ihn tödten — ihn tödten? Thoren, dieſe Römer! Er iſt unſterblich, er lebt noch Jahrtauſende fort.“

Wie eine Begeiſterte ſah ſie vor ſich hin. Sie hatte die Hände bedeutungsvoll hinausgeſtreckt, ſie verharrte einige Augenblicke in dieſer Stellung, dann ſanken die Arme matt herab und nachdenkend blickte ſie vor ſich nieder Agathe, der dieſe Krankheitserſcheinung etwas ganz Neues war, gewann es in ihrer Angſt und Beſtürzung dennoch über ſich, ihr freundlich und troſtvoll zuzureden. Aber die Kranke hörte ſie nicht.

„Joulon heißt der Anführer der Legionen;“ fuhr ſie fort. „Er warb einſt um mich, aber das deutſche Mädchen verſchmähete den Fremdling und wählte den jungen Cheruskerfürſten. Wie ſteht mir das Eichenlaub auf der Stirn? — So muß die Braut geſchmückt ſeyn, ſo erwartet ſie den Bräutigam! Wenn er geopfert iſt, kommt er zurück mit dem Strick um den Hals, aber die Braut löſt die garſtige Halskette und legt ihm einen Perlenſchmuck um und im heiligen Haine ſegnen uns die Prieſter ein. Nein, nein,“ brach ſie plötzlich in herzzerreißenden Jammer aus, „im heiligen Haine werde ich ihn beweinen und beklagen. Sie werden ihn dorthin bringen, ſtarr und kalt, als eine Leiche. Ich werde meine Locken auf ſeinen Hügel ſtreuen, ich werde mein Haupt mit Aſche bedecken, nie werde ich wieder lächeln und wann im Frühlinge das junge Eichenlaub kommt, dann iſt mein Kranz verwelkt und ich welke ſeinen Blättern nach und ſie ſollen mich mit ihnen in die Erde verſcharren, nahe an dem Hügel meines Bräutigams, aber nicht in dieſen, denn wir waren ja erſt Brautleute.“

Ihre Phantaſieen wurden verwirrter, ausſchweifender. Sie ſank in die Kiſſen zurück, denn ihre körperlichen Kräfte hielten ſie nicht mehr aufrecht. Agathe wurde in ihrer ängſtlichen Gutmüthigkeit nicht müde, ihr zuzuſprechen, ſo wenig ſie auch ein Zeichen des Verſtehens von Seiten der Kranken erhielt. Von Vaterangſt gequält war Forſthelm ein Zeuge der traurigen Szene. Wie ein Engel des Troſtes und der Hülfe erſchien ihm jetzt Fidelis, der eintrat und mit behaglicher Ueberraſchung Agathen an der Seite der Kranken erblickte. Das Mädchen erröthete und trat zurück.

„Bleib, bleib!“ ſagte Julie, die in dieſem Augenblick einen Schimmer von Erkenntniß zu haben ſchien. „Warum willſt du fliehn, du Glückliche? Dir gönnt das Leben noch den Anblick deſſen, den du liebſt, ſeine Nähe und ſeinen Umgang. Nimm die Gaben, die es dir bietet! Was braucht dich das Wölkchen zu kümmern, das ſich zwiſchen ihn und dich drängen will? Dunſtgebild, Menſchenwahn! Es iſt nur eine Sonne und vor der müſſen alle Nebel verſchwinden, alle Wölkchen zerrinnen. Sonne — ſchöne Sonne — beleuchte mich, erwärme mein Herz, ſchmilz die Eisrinde, die es umgeben hat!“

Sie ſchwieg und ſchloß die Augen. Beide Hände lagen krampfhaft zuſammengeballt auf der Stelle des Herzens. Die Lippen bewegten ſich noch, die Wangen zuckten, ihre dunkle Gluth und die der Stirn, ſo wie andre Merkmale, zeigten dem Arzte, daß der Anfall fortdauere, indem er jetzt mehr im Innern wüthe. Ihre Worte hatten ihn verlegen gemacht, noch mehr aber **Agathens** Erſchrecken, die, nun ſchon Alles an den Geheimerath verrathen glaubend, unruhig und ängſtlich in einen entfernten Theil des Zimmers geeilt war. Dieſes Betragen mußte **Forſthelm** aufmerkſam machen und eine Ahnung der Wahrheit in ihm erregen, an die er, von **Juliens** irrer Rede nicht verführt, nicht gedacht hatte.

Er ſtand ſorgenvoll neben dem Arzte, deſſen Hand mit der innern Fläche auf der brennenden Stirn **Juliens** ruhete, während er mit ſcharf beobachtendem Blicke ihre Züge betrachtete. **Forſthelm** erhielt auf ſeine ängſtlichen Fragen zur Antwort, daß ſich beruhigende Symptome unterſcheiden ließen, daß aber über den Gang der Krankheit im Allgemeinen, über ihre eigentliche Natur noch durchaus nichts zu beſtimmen ſey. Ob der ganze Zuſtand ſich als eine blos krampfhafte Erregung oder als ein tiefer greifendes Nervenfieber ausweiſen werde, darüber könne noch Niemand urtheilen. Nach dieſen Worten ſchien er ein abſichtliches, ſtrenges Schweigen zu beobachten. Er hatte fortwährend in der oben angegebenen Weiſe die Hand auf der Stirn der Kranken liegen, er blickte mit ſeinem gewöhnlichen milden Ernſte auf ſie herab. Agathe hatte ſich in jenem fernen Winkel niedergeſetzt und nahm von dortaus Theil an dem, was mit der Kranken und um dieſe her vorging. So verliefen mehrere Minuten. Der Odem Juliens war nach und nach ruhiger geworden, die dunkle Röthe des Angeſichts war in eine ſanftere übergegangen, ſie lag ſtill und unbeweglich da, wie eine ſanft Schlummernde.

„Sie ſchläft;" ſagte leiſe der Arzt, indem er von dem Krankenbette zurücktrat und den Geheimerath an eine entfernte Stelle, in die Nähe Agathens, führte. „Daß dieſer Schlaf, trotz der eben noch ſo heftig vorwaltenden Aufregung der Krankheitskräfte, ſich einfinden konnte, darf uns als ein günſtiges Zeichen gelten. Sie werden ſehn, Herr Geheimerath, daß ſie aus dieſem Schlafe zu einem heitern Bewußtſeyn erwacht, wir dürfen jetzt hoffen, wenn wir vor einer Viertelſtunde noch fürchten mußten!"

Forſthelm drückte in dankbarer Rührung Fidelis Hand.

„Und ſollten Sie," verſetzte er dann bedeutungsvoll, „keinen nähern Antheil an dieſem wohlthätigen Schlummer haben? Dürfte ich dem Auflegen Ihrer Hand nicht — wie ſoll ich mich ausdrücken — eine gewiſſermaßen magigiſche Wirkung zuſchreiben?"

Fidelis wurde unruhig. Es ſchien ihm unangenehm, dieſen Gegenſtand von dem Geheimerathe berührt zu ſehn. Dann aber faßte er ſich und erwiederte ernſt:

„Ihr Scharfblick hat meine Kunſt durchſchaut. Warum ſollte ich auch einem ernſten Beobachter der Menſchheit, einem Forſcher der Geſchichte, einem religiöſen Manne, wie Sie ſind, verbergen, was er durch eigene Anſtrengung erfahren könnte, wenn er dieſe anwenden wollte? Nur dem großen Haufen oberflächlicher Menſchen, meinen Collegen, die Alles, wozu ſie nicht den Schlüſſel in den Arzneibüchſen finden, für Charlatanerie, für Leutebetrug oder im glücklichen Falle für Selbſttäuſchung erklären, will ich dieſe wunderbare Erfahrung verheimlichen und deshalb, Herr Geheimerath, ſehe ich mich genöthigt, ſie im Allgemeinen ganz und gar zu verſchweigen. Sie ſind die erſte Ausnahme, die ich mache. Ein Zufall ließ mich wahrnehmen, daß ein ruhiges Auflegen der Hand bei heftigem Kopfſchmerze der Kranken, die damit geplagt war, Linderung verſchaffte. Die Kranke bemerkte das bald ſelbſt. Sie bat mich nun oft, dieſe Manipulation zu wiederholen und immer zeigte ſich dieſelbe Wirkung. Bald erweiterte ſich dieſe Erfahrung. Gefährlichen Fieberkranken, meiſtens aber Frauenzimmern, brachte das ſtille Liegenlaſſen der Hand auf der Stirn eine mir unerklärliche Ruhe, ein Aufhören des Paroxismus und in vielen Fällen einen natürlichen, erquickenden Schlaf. Jetzt dachte ich ernſt über dieſe Sache nach. Mir fielen die wunderbaren Heilungen des Erlöſers, ähnliche Werke aus den Büchern des alten

Teſtaments, der wirkungsreiche Segen der Erzväter ein. Immer war es hier die Hand und ihr Auflegen, oft nur ihr Ausſtrecken geweſen, die den großen Erfolg gehabt hatte. Ich glaubte nun einzuſehn, daß die Sache nichts Neues, daß ihre Kraft früher ſchon bekannt geweſen ſey, obgleich ſie mir unerklärlich, wie eine Art von göttlicher Verkündigung erſchien. Unter dieſem Geſichtspunkte betrachte ich ſie noch, aber hüte mich wohl, ſie bekannt werden zu laſſen. Wie gern würde man dieſen Anlaß benutzen, mich als einen Thoren, als einen Schwärmer hinzuſtellen, meinen Wirkungskreis zu ſchmälern. Einer beſſern, heller denkenden Zeit mag die Erweiterung, die wiſſenſchaftliche Ausführung dieſer Entdeckung, die ſich nothwendig wiederholen muß, aufbehalten bleiben. Ich fühle mich nicht berufen, mich nutzlos als Opfer hinzugeben. Auf Ihre Verſchwiegenheit rechne ich, Herr Geheimerath!“

„Auch der unſrer Demoiſelle Tiefenau werden Sie gewiß ſeyn können!“ verſetzte mit einem ſeltſamen Lächeln Forſthelm. Fidelis griff verwirrt nach Hut und Stock. Er fühlte, daß er vor einem Dritten Agathens Gegenwart zu wenig beachtet, daß er, indem er ganz rückſichtlos und offen geſprochen, ein zwiſchen ihm und ihr obwaltendes vertrauliches Verhältniß offenbart habe, das ihm keinen Zwang des Schweigens und der Verheimlichung auferlege.

Er trat noch einmal zum Bette der Kranken und beobachtete ſie. Dann empfahl er völlige Ruhe im Zimmer und in deſſen nächſten Umgebungen und entfernte ſich, indem er nochmals gegen den Geheimerath ſeine Hoffnung auf einen glücklichen Ausgang ausſprach.

Agathe nahm ihre alte Stelle neben Julien wieder ein und ſah ihr in das geliebte Angeſicht, das ihr jetzt beſonders ſchön, wie in einer Verklärung vorkam. Alles war ſelige Ruhe und Friede in dieſen Zügen und den Mund umſpielte ein mildes, freundliches Lächeln. Sie träumt, dachte Agathe, ſie träumt von Glück und Liebe mit Julius. Die Arme! Zu welcher ſchrecklichen Erkenntniß wird ſie erwachen?

Während die treue Freundin den Schlummer der Kranken bewachte, begab ſich der Geheimerath in ein Nebenzimmer, um, wenn es ſein Gemüthszuſtand geſtattete, einige dringende Geſchäfte abzuthun. Agathe war noch immer von ihrem Gottvertrauen beſeelt. Der Schlaf Juliens, der Beſſerung zu verſprechen ſchien, konnte es nur vermehren und erheben. Die Kranke ſchlief lange. Schon waren ſeit Fidelis Entfernung beinahe zwei Stunden verfloſſen und noch verrieth keine leiſe Bewegung die Nähe des Erwachens. Immer blieben die Geſichtszüge heiter, ſelig und verklärt. Agathe konnte die Augen nicht von ihnen abwenden. So müſſen die Engel ausſehn, dachte ſie, wenn ſie mit dem Tode zu uns treten, dieſem das Irdiſche laſſen und die Seele hinauftragen in's Himmelreich.

Da donnerten mit einemmale zwei Kanonenſchüſſe vom Walle herüber und verkündigten die Flucht eines Deſerteurs. Agathe erwartete erſchrocken das Erwachen der Freundin; Forſthelm eilte eben ſo aus dem Nebenzimmer herbei und blickte ängſtlich auf die Tochter. Dieſe aber ſchlief ruhig fort, das Lächeln wurde heitrer, ihr Geſicht, ihre Stirn verklärter. Noch zwei Kanonenſchüſſe erſchütterten das Gemach: zu der Verfolgung von zwei unglücklichen Flüchtlingen wurde die Umgebung der Feſtung aufgefordert.

Julie erwachte immer nicht. Sie lächelte noch freudiger, ſie ſchien in dem anmuthigſten Traume zu ſchweben. Jetzt bewegten ſich ihre Lippen, jetzt begann ſie, zu des Geheimeraths und Agathens Erſtaunen, mit verſchloſſenen Augen zu ſprechen:

„Es iſt Alles gut gegangen. Dort wandelt er am Arme ſeines beſten Freundes ſicher und frei durch einen glänzenden Laubengang hin. O wie herrlich, wie ſchön iſt der Laubengang! Tauſend farbige Lichter ſchimmern durch die Zweige, ich höre Vögel ſingen und das Rauſchen des Waſſers und aus dem Strahle der Lichter glänzt Freiheit, aus dem Geſang der Vögel, aus dem Geräuſch der Quellen tönt Freiheit. Es iſt Alles gut gegangen, es wird Alles gut gehn! Wie ſchön iſt der Lichterglanz!

Er wird matter und matter! Er verſchwindet — Gottlob! Alles iſt gut.“

Sie ſchwieg wieder und ſchlief ruhig fort. Der Geheimerath trat nachdenklich zum Fenſter und ſah nach den Sternen, die durch den leichten Mouſſelinvorhang bleich hindurchſchimmerten. Dieſes ſeltſame Sprechen, weit zuſammenhängender, wie ſonſt irgend eine Traumrede, ſein prophetiſcher Inhalt, der eine erfreuliche Beziehung auf das, was die Kanonenſchüſſe verkündigten, haben konnte, ergriffen ihn mit wunderbarer Gewalt. Er glaubte in der Entdeckung des Doctors jetzt ſchon weiter zu blicken, er war aber zu beunruhigt, um dieſen plötzlichen „Lichtblick“, wie er ihn gegen ſich ſelbſt nannte, jetzt weiter zu verfolgen. Er ſehnte ſich nach einer Gewißheit, nach einer Beſtätigung ſeiner Ahnungen.

Heftig wurde da mit einemmale die Thüre aufgeriſſen und gegen Forſthelms ſtrenges Gebot eilte Chriſtiane geräuſchvoll, in großer, freudiger Bewegung herein. Sie flog gerade auf Julien zu, ergriff, ohne zu bemerken, daß ſie ſchlief, ihre Hand und rief, dieſe preſſend und küſſend:

„Victoria! Victoria! Der junge Herr Tiefenau ſind gerettet. Haben ſie wohl die Kanonenſchüſſe gehört, Herzensmammſellchen? Die bedeuteten ihn und den Sohn des Schloſſermeiſters Brander, der mit ihm in einem und demſelben Priſon geſeſſen. Beide ſind glücklich deſertirt. Der Perückenmacher Likör hat eben die freudige Nachricht in's Haus gebracht. Die Leute haben ſich zu Hunderten vor dem Spital, wo ſie eingeſteckt geweſen, verſammelt und ſpotten und höhnen die Welſchen, die nun ſich ſelbſt hängen können, wenn ſie Jemand am Galgen haben wollen. Verſtehn Sie mich wohl, Mammſellchen? Mosje Julius iſt in Freiheit.“

In ihrem Jubel hatte die alte treue Magd nicht an die Gegenwart des Geheimeraths gedacht. Ihr lag blos ihr liebes Julchen im Sinne und die Ueberzeugung, daß eine ſo glückliche Nachricht dieſe auf der Stelle friſch und geſund machen müſſe. Die Kranke hatte, aus ihrem ſanften Schlummer plötzlich emporgeriſſen, Chriſtianen erſchrecken angeſehn. Dann begriff ſie nach und nach die frohe Kunde, welche dieſe brachte. Sie fühlte ſich beruhigt, aber auch zugleich unendlich ſchwach.

„Gott Lob!“ ſagte ſie kaum hörbar und ſank dann in eine Ohnmacht, die ſogleich Agathens und des Geheimeraths Hülfleiſtungen an ihr Lager riefen.

## Siebentes Kapitel.

Ein geht er zu der Pforten
Mit ſolchen Zweifelsworten;
Doch wen erblickt er dorten?
Iſt auch ſein Auge klar?
G. Schwab.

Noch bevor jene Canonenſchüſſe den Reſidenzbewohnern und den Landleuten in der Umgebung die Flucht zweier Deſerteurs verkündigten, befand ſich der größte Theil der Tiefenau'ſchen Familie in dem gewöhnlichen Wohngemache verſammelt. Der alte Tiefenau las laut aus der Bibel vor von den Bedrängniſſen der Iſraeliten in Egypten und ihrer endlichen, wunderbaren Befreiung durch den Seher Moſes. Nur Agathe und Antonie waren nicht gegenwärtig. Erſtere wurde, wie wir wiſſen, von der Sorge um die kranke Freundin noch bei dieſer zurückgehalten, die andre hatte eine Zuſammenkunft mit dem Chevalier de Ramotiers zu ermitteln gewußt, den ſie zu Gunſten ihres Neffen Julius in Wirkſamkeit zu ſetzen gedachte. Frau Eliſabeth, von den Arbeiten des Tages ermüdet, nickte ihrem Manne gegenüber öfters ein, während Julius bekümmerte Mutter eine deſto aufmerkſamere Zuhörerin abgab und einzelne Stellen, die ihr Beruhigung einflößten, zu wiederholen bat. Früherhin hatte ſich der Hofintendant von dieſen Vorleſungen, bei denen ihn ſein zerſtreutes Weſen wenig Erbauung finden ließ, faſt immer entfernt zu halten gewußt; dieſesmal aber war er mit ſeinem

Stuhle ganz nahe an den Vater gerückt, ſchien von vielen Kernſprüchen mächtig ergriffen und überhaupt in der Mittheilung dieſes Bruchſtükkes große, überraſchende Wahrheiten zu finden. So vermag das Unglück oft eine ſtarre Rinde von der Seele zu löſen, die dem Beſſern den Eingang zu ihr verwehrte, das nun in ſeiner vollen erhebenden Kraft einſtrömt.

Im Hintergrunde des Zimmers ſaß Martha, die Magd, und weinte. Sie war der völligen Geneſung nahe. Ihre kräftige, jugendliche Natur hatte geſiegt und Fidelis Kunſt den Weg zu dieſem Siege gebahnt, die Regungen, die ihn erringen konnten, unterſtützt. Sie ließ das Spinnrad, an dem ſie beſchäftigt geweſen, ruhen. Sie war ganz Ohr für die Beiſpiele, für die Lehren, für die Hoffnungen der heiligen Schrift. Warum ſollte Gott nicht eben ſo gut noch jetzt Wunder thun können, wie damals? dachte ſie. Er iſt noch derſelbe gute und allmächtige Gott, er verläßt uns nicht und hilft auch einem armen Dienſtboten und einem geringen Handwerksgeſellen in ihrem Unglücke ſo gern, wie einem Könige. Sie wurde immer feſter in ihrer Zuverſicht, ſie weinte vor freudiger Hoffnung auf Hülfe.

Jetzt ſchwieg der Greis und legte ein Zeichen in's Buch, um morgen an derſelben Stelle fortzufahren. Seit vielen Jahren hatte der Kummer ſein ehrwürdiges Angeſicht nicht getrübt, ſeine hohe Haltung nicht gebeugt, wie heute. Er ſtand auf und ſprach den Abendſegen. Alle waren ſeinem Beiſpiele gefolgt und näher zu ihm getreten. Da ſprach er auch mit bebender, gerührter Stimme den Segen über ſeinen Enkel Julius, der in der Gewalt der Ungerechten ſchmachte, er bat Gott, ihm Muth und Kraft zu ſeinem letzten Gange zu ſchenken, ihn gütig aufzunehmen in ſeine Himmelsſeligkeit. Die Mutter konnte es nicht länger ertragen. Laut ſchluchzend ſchwankte ſie in ein dunkles Nebenzimmer, wo ſie, aus bedrängtem Mutterherzen um Errettung des Lieblings flehend, vor einem Stuhle niederſank. Da vernahm ſie plötzlich ein Klopfen am Fenſterladen. Sie erhob ſich, ſie horchte hin, ob ſie ſich nicht getäuſcht habe

Dieſes Zimmer ging in einen abgelegenen, engen Seitenraum, den ſelten jemand betrat. Indem ſie aufgeſtanden war, ſtieß ſie an den Stuhl, vor dem ſie kniete, und verurſachte hierdurch ein Geräuſch. Das Klopfen wiederholte ſich ſtärker. Sie glaubte Stimmen zu vernehmen und als ſie nun, von einem unerklärlichen Drange getrieben und auf eine ebenſo unerklärliche Weiſe, ohne alle Furcht, das innere Fenſter eröffnete, hörte ſie deutlich vor dem Laden Fidelis Stimme, der dringend ſagte:

„Um Gotteswillen macht auf! Ich bringe den Segen, ich bringe das Glück in's Haus Macht nur auf und Ihr werdet alle überraſchende Freude haben und großes Entzücken.“

Das Mutterherz klopfte ſtürmiſch. Was konnte der treue Fidelis, der die Noth der Familie genauer kannte, wie irgend jemand, anders bringen, als frohe Nachricht von Julius? Aber er war nicht allein. Das hörte die Mutter an dem Flüſtern außerhalb, während ihre zitternde Hand den Riegel des Fenſterladens ſuchte und nicht fand. Endlich gelang es ihr, zu öffnen. Sie trat zurück. Ihr Auge ſpähete ſehnſüchtig durch die Finſterniß. Da ſprangen zwei dunkle Geſtalten durch das Fenſter in das Gemach, da fühlte die Mutter ſich umarmt, da lag ſie an einem Herzen, das verwandt an das ihrige ſchlug und ſie brauchte nichts mehr zu ſehn und zu hören, ſie wußte, daß es die Arme ihres Sohnes waren, die ſie umſchloſſen hielten, ſie konnte nicht ſprechen, aber ſie konnte weinen und dieſe Thränen ſagten mehr, und waren ihrem Herzen in dieſem Augenblicke eine größere Erleichterung, als jede Rede.

„Fort, fort zu den Uebrigen!“ drängte der Doctor, nachdem er ſorgfältig den Laden wieder geſchloſſen hatte. „Alle haben gelitten, alle müſſen ſich freuen. Daß die Freude zuerſt an die Mutter gekommen, iſt ein Werk der göttlichen Gerechtigkeit, denn ihr Schmerz mußte der tiefſte, ihr Lohn aber auch der größte ſeyn. Kommt, kommt! Die andern wollen auch ihr Theil.“

Julius Erſcheinung unter den ſeinigen

wirkte wie die eines aus dem Grabe Erſtandenen. Der alte Tiefenau kam am wenigſten aus ſeiner Faſſung, während ſeine Frau nur mit Mühe verhindert werden konnte, in die lebhafteſten Aeußerungen des Freudenſchrecks auszubrechen, die leicht, da der Flüchtling gewiß verfolgt und aufgeſucht wurde, gefährlich werden konnten. Julius Vater befand ſich in großer Erregung, aber er ſprach nichts, er ſchien Aufklärung zu erwarten, er war ſchon beunruhigt in den Gedanken an die Vorbereitungen, welche für die nächſte Zukunft zu machen, an die Hülfsmittel, welche zu ergreifen würden ſeyn. Der Sohn ſtand zwiſchen ihm und der Mutter, von denen jedes ſich einer ſeiner Hände bemächtigt hatte. Der alte Tiefenau war vor ihn getreten, legte ſeine Rechte auf des Enkels Stirn und ſagte bedeutungsvoll:

„Gottes Segen hat dich gefunden ſchon auf Erden. Er begehrt deiner noch nicht in ſeinem Reiche.“

Nun erzählte Fidelis im Fluge die Geſchichte der Rettung. Alle erlebten jetzt die Befürchtungen und Hoffnungen jener seltsamen Begebenheit, jener Befreiung, die nun vollbracht und glücklich gelungen war. Niemand kann sich die Freude der armen Martha vorstellen, als diese hörte, daß auch ihr Conrad gerettet war, daß dieser vielleicht, schon glücklicher, als Julius, die Festungswerke der Residenz hinter sich habe. Sie weinte und lachte im wunderlichen Wechsel der Empfindungen, sie warf sich Julius Mutter um den Hals, die sie liebevoll aufnahm und jetzt die stürmischen Gefühle ihrer Freude zu mäßigen suchte, wie früher die ihres Kummers.

Man war ruhiger geworden, die Männer wollten nun besprechen, was für den Augenblick das Nothwendigste sey, als jene Canonenschüsse, welche die Entweichung der zwei Gefangenen bezeichneten, ertönten. Die Frauen bebten zusammen; Julius lächelte und sagte:

„Das bedeutet mich. Man setzt das Landvolk in Bewegung, um mich wieder einzufangen, während ich ruhig und glücklich bei den meinigen weile. Laßt sie nur suchen draußen im Felde und in den Gärten. Für Conrad habe ich keine Sorge, der kennt alle Wege und Stege und wenn er auch einem Bauern aus einem der benachbarten Orte begegnet: ein Landsmann verräth den andern nicht!“

„Immerhin,“ nahm Fidelis das Wort, „mag uns dieſer Schall ein Zeichen der Warnung ſeyn, eine Mahnung, uns auf Alles fertig zu halten! Welcher Gedanke kann unſern Feinden näher liegen, als daß Julius ſeine erſte Zufluchtsſtätte hier geſucht habe? Ich ſelbſt habe dieſes Gebäude mit ſeinen vielen Verſtecken, mit den heimlichen Gängen, von denen man erzählt, in die Berechnung meines Planes zu Julius Flucht eingeſchloſſen. Ich war ſo gedrängt, ſo beeilt, daß ich noch nicht auf Mittel ſinnen konnte, ihn ſicher aus der Feſtung zu bringen. Bis dahin muß er ſich hier verborgen halten. Man wird nicht ſäumen, ihm nachzuforſchen, man kommt vielleicht in dieſer Stunde ſchon. Zögern Sie nicht, eine geheime Stelle auszumachen, wo ihn kein Späherblick erforſcht. Gewiß ſind ſolche Winkel hier vorhanden und ich müßte mich ſehr irren, wenn ich Ihn ſelbſt, Herr Caſtellan, nicht ſchon auf eine geheimnißvolle Weiſe davon ſprechen gehört hätte.“

Der alte Tiefenau wurde unruhig bei dieſen Worten. Er ging verlegen im Zimmer auf und nieder, er ſchien dann in ein ernſtes Nachdenken zu verfallen. Jedermann erwartete eine Erklärung aus ſeinem Munde, als dieſe mit einemmale durch ein gewaltiges Getöſe an der Hausthüre abgeſchnitten wurde, als man Kolbenſtöße gegen dieſe und das laute Gebot, man ſolle ſogleich öffnen im Namen des Königs, vernahm.

Alles gerieth in Beſtürzung. Man ſah erſchrocken einander an, ohne einen Entſchluß faſſen zu können.

„Verſteckt ihn nur für den Augenblick, wohin Ihr wollt!“ rief Fidelis. „Ich muß fort, ſonſt fällt Verdacht auf mich und Alles iſt verloren.“

„Kommen Sie mit, Muſje Julius!“ ſagte eilig Martha, indem ſie des jungen Mannes Hand ergriff, eine Lampe nahm und ihn fortzog. „Wir wollen die Welſchen ſchon anführen, wir wollen ihnen eine Naſe drehn, die ſie gewiß nicht merken ſollen. Sie haben mich genug geängſtigt. Ich bin ihnen wenigſtens einen Schelmenſtreich ſchuldig, über den wir alle noch einmal lachen werden.“

Julius folgte ihr mechaniſch, während das Toben an der Hausthüre immer ärger wurde. Die Mutter rang die Hände, Frau Eliſabeth ſchrie und ſchalt durch einander, der Hofintendant ſchien außer Faſſung. So war Julius mit Marthen verſchwunden, ehe es die übrigen faſt bemerkten.

„Meine Pflicht gebietet mir zu öffnen,“ ſagte jetzt mit vollkommner Faſſung der alte Tiefenau, „aber ſie gebietet mir nicht, meinen Enkel zu verrathen.“

Er nahm die Schlüſſel des Hauſes von der Wand. Dann empfahl er mit ſtrengem Ernſte den Frauen, ſich ruhig zu zeigen, eine Handarbeit vorzunehmen und alle Regungen der Leidenſchaft, die ſich in ihnen erheben könnten, wohl zu beherrſchen.

„Frau Tochter,“ ermahnte er Julius Mutter, „ich brauche Ihr nicht zu ſagen, wie hoch die Augenblicke, in denen Sie der Verſuchung Stand halten muß, im Preiſe ſtehn. Was der Menſch Liebes und Theures haben kann, liegt hier auf der Waagſchale, aber eine Thräne von Ihr, ein Seufzer im unrechten Augenblicke, kann ein Gewicht werden, das ſie zu Ihrem Nachtheile, zu Ihrem Unglücke ſinken macht. Dir,“ wandte er ſich noch ernſter zu ſeiner Frau, „befehle ich nur ſtrenges Schweigen an. Deine Zunge beherrſche, auf daß ſie ſich nicht als dein Feind wider dich kehre!“

Mit raſchen, jugendlichen Schritten, als gehe er muthig einem Feinde entgegen, entfernte er ſich, indem Fidelis ihm folgte. Die Frauen thaten zagend, wie er ihnen geheißen, wobei jedoch Frau Eliſabeth ſich nicht verſagen konnte, eine und die andere beſchwerende Aeußerung über das heroiſche Benehmen des Alten laut werden zu laſſen. Der Hofintendant lehnte an einem Vorſprunge der Wand. Seine Miene war kalt und bitter. Er dachte an den Urheber aller dieſer Unruhen, an jene Zeit, wo es ihm vergönnt ſeyn würde, mit dem Degen in der Hand Vergeltung für die ertragenen Leiden zu erhalten.

Das Geräuſch hatte ſich jetzt in das Haus gezogen und kam näher. Man hörte Waffenlärm auf dem Vorplatze, rauhe Stimmen in der angrenzenden Küche. Agathe und Antonie eilten in großer Verwirrung herein. Sie waren an der Hausthüre mit der Wache zuſammengetroffen, ſie hatten das Haus von Soldaten umgeben gefunden. Auf Fidelis Verſicherung, den der Anführer der Patrouille zu kennen und zu achten ſchien, daß ſie zu der hier wohnenden Familie gehörten, wurden ſie eingelaſſen. Sie waren voll Beſtürzung. Mehr durch Zeichen als durch Worte erfuhren ſie raſch, was vorgegangen, was zu befürchten war. Agathe gewann bald ihre Geiſtesgegenwart wieder. War ſie doch ſchon im Hauſe des Geheimeraths von der Hauptſache unterrichtet worden, ergriff ſie doch ſogleich die Ueberzeugung, daß hier die Larve der Ruhe durchaus nothwendig ſey! Sie verbarg jede aufkeimende Beſorgniß tief im Innern, ſie ſprach von Julien und ihrer Hoffnung auf deren Geneſung. Antonie bedurfte bei ihrem natürlichen Leichtſinne keines großen Zwanges, um ſorglos zu erſcheinen. Indem eine Soldatenwache, unter Anführung eines Unteroffiziers in die Thüre trat, fing ſie an zu ſingen und im Zimmer herum zu hanthieren, als ſey ſie ganz in ihrem gewöhnlichen Thätigkeitsgange. Der alte Tiefenau ſchritt den Soldaten vor und ſagte zu demjenigen, der ſie anführte:

„Thut was Eure Pflicht Euch vorſchreibt. Hier ſind die Wohnzimmer, nachher werde ich Euch die übrigen Gemächer des Hauſes eröffnen.“

„Hölle und Laudon! das erwarten wir!“ verſetzte in einem barſchen Tone der Anführer, in welchem wir unſern alten Bekannten, den Corporal Treuſchelm, wieder finden. Er hatte den Hut nicht abgenommen, er drückte ihn mit einer haſtigen Bewegung feſter in die Stirn und nahm ganz behaglich in dem Lehnſeſſel Platz, der ſonſt der Sitz des alten Tiefenau zu ſeyn pflegte. „Ihr ſeyd der Kaſtellan dieſes Hauſes, dieſes Schloſſes oder dieſer Feſtung, wie man das Gebäude recht wohl nennen könnte;“ wandte er ſich nun zu dieſem: „aber Ihr ſeyd auch der Großvater des jungen Menſchen, der kühn und verwegen, aber glücklicher als der Rittmeiſter Trenk in Magdeburg, aus ſeinem Priſon gebrochen iſt und ſich ſelbſt ranzionirt hat. Als Kaſtellan müßt Ihr mir zu Dienſten ſtehn, als Großvater habt Ihr nichts mit mir zu ſchaffen. Verſteht Ihr mich, könnt Ihr diſtinguiren? Distinguendum est daß Ihr als Kaſtellan mir keinen Winkel Eueres Hauſes verheimlicht, als Großvater mir aber von nichts Rechenſchaft zu geben braucht, was Euer großväterliches Herz angeht. Ihr ſeyd auch unſchuldig an der Befreiung des Delinquenten, das ſehe ich Euch an. Man ſieht, daß Ihr Soldat geweſen ſeyd an der nobeln Haltung und wo noble Haltung iſt, iſt auch Nobleſſe der Geſinnung, die ihre Schuldigkeit kennt gegen den König und gegen ſich ſelbſt. Verſteht Ihr mich, Herr? Ihr habt den Ausreißer nicht verſteckt, das weiß ich recht wohl, allein diejenigen, die es gethan haben, mögen nur auf ihrer Hut ſeyn und ihm ein recht heimliches, verborgenes Plätzchen, hoch oben hinauf im Oberboden eines geräumigen Hauſes, im Taubenſchlage etwa, anweiſen, denn ſich Ranzioniren iſt die gute Seite vom Deſertiren, erwiſcht werden aber die ſchlimme!“

Antonie, in dieſem Augenblicke das Nöthige erkennend, brachte eine Flaſche Wein und etwas kalte Speiſe, welche ſie vor dem Corporal niederſtellte. Dieſer ſchien noch keine Anſtalt machen zu wollen, ſeine Nachforſchungen fortzuſetzen. Er betrachtete den Wein am Lichte, er zerlegte langſam die Speiſen, es war erſichtlich, daß er den Zweck hatte zu zögern, vielleicht Zeit zu einem ſichern Verbergen des Flüchtlings zu laſſen. Dieſen Gedanken faßte der Scharfblick des Hofintendanten auf. Es lag in dem Auge des Corporals etwas ſo Liſtiges und Lauerndes, daß man nicht leicht in Verſuchung gerathen konnte, zu glauben, er kenne ſeine Dienſtpflicht zu wenig, um in dem gegenwärtigen Falle nicht Eile und Eifer für nothwendige Erforderniſſe zu halten. Der Corporal trank und ſpeiſte ſehr langſam, während die Soldaten die Thüre beſetzt hielten. Er ſprach dazwiſchen von der Strenge der Geſetze, von dem Ernſte ſeiner Pflicht, die ihm gebiete, ruhige Bürger, von deren Unſchuld er perſönlich überzeugt ſey, in ihrem friedlichen Leben zu ſtören, wie ihm das bei einem empfindlichen Gemüthe ſehr ſchwer falle und wie es ihm beſonders jetzt ſehr hart angehe, hier im Hauſe zum Bedanke mich für genoſſene Güte als ein läſtiger Kobold noch herumſpuken zu müſſen.

Unter ſolchen Reden hatte er nach und nach die Flaſche geleert und den größten Theil der Speiſen zu ſich genommen. Er ſtand auf, nahm wieder eine ſehr barſche Stimme an und rief den Soldaten zu:

„Kinder, haltet mir wohl die Thüre beſetzt, während ich die weitere Viſitation vornehme! Kein Zimmer, kein Kämmerlein, kein Winkel, kein Eckchen darf verſchont bleiben, denn wir ſind im Dienſte des Königs und vive le Roi“

— er hob ein Wenig den Hut — „iſt unſre Loſung!“

Indem er ſich zu den Frauen wandte und eins der auf dem Tiſche ſtehenden Lichter ergriff, ſchien es Agathen, als verwandle ſich ſeine eben noch ſo finſtre drohende Miene in eine freundliche, lächelnde, als blinzle er ihr bedeutungsvoll zu, als wolle er ihr hiermit zu verſtehen geben, ſie hätten von ihm wenig zu befürchten. Seine Unterſuchung der Nebenzimmer war ſehr flüchtig und kurz. Er öffnete nur die Thüren, warf einen leichten Blick hinein und zog ſich dann, unter der Verſicherung, keine lebendige Seele halte ſich hier verborgen, wieder zurück. Indeſſen hatte Antonie auch die Soldaten bewirthet, die, dem Beiſpiele ihres Anführers folgend, die unerwartete Collation nicht verſchmäheten. Der Corporal trat jetzt zu ihnen, legte ſein Antlitz in ſehr ernſte Falten, räusperte ſich und hielt folgende Anrede:

„Cameraden, Waffenbrüder! Der ſchwerſte Theil unſrer Unternehmung liegt noch vor uns, ja! ein gefährliches Werk, wie Ihr noch nie beſtanden habt! Dieſes Haus iſt vor uralten Zeiten erbaut worden und man will behaupten, daß der Böſe, der Gottſeybeiuns Theil an dem Bau gehabt habe. Deshalb ſoll es noch immer hier ſpuken und umgehn, beſonders in den obern Gemächern, von wo der Fürſt der Finſterniß ſein Werk überſehn hat. Laßt uns vorſichtig ſeyn, aber auch muthig! Denkt an den Stock und der Gedanke wird Euch zu Löwen machen. Aber ich, Euer Corporal, werde das ſchwerſte Stück der Arbeit übernehmen und wo ich ſehe, daß ich es allein ausmachen kann, könnt Ihr ruhig und ſicher vor der Thüre ſtehn bleiben. So iſt unſre Diſpoſition getroffen. Jetzt marſch vorwärts, dem Schwarzen zu Leibe."

Die Leute, an welche der Corporal dieſe Rede gerichtet hatte, ſchienen nicht ſonderlich davon erbaut. Es waren junge Soldaten vom Lande, in Aberglauben und Beſchränktheit auferzogen. Sie hätten weit lieber mit einem Gegner von tüchtigem Fleiſch und Bein zu thun gehabt, als mit Koboldea, gegen welche, wie ſie ja wußten, alle irdiſchen Waffen nichts vermochten. Uns iſt es offenbar, daß der liſtige Treuſchelm hinreichende Gründe hatte, der Flucht des Delinquenten allen möglichen Vorſchub zu leiſten. Daher ſeine verſteckten Warnungen an die Familie, ſeine oberflächliche Unterſuchung, ſeine Aufforderung an die Cameraden, welche, unter dem Scheine der Ermuthigung, ganz das Gegentheil bewirken ſollte und in der That bewirkte.

Der alte Tiefenau, zu verſtändig, um nicht das Seltſame dieſes Benehmens zu erkennen, konnte es ſich doch nicht erklären. Von wunderlichen Gedanken ergriffen, leuchtete er dem Corporal vor, dem die Soldaten ſcheu und einzeln, manche Aeußerung der Furcht einander zuraunend, folgten. Die Frauen blieben zagend zurück und ſelbſt Agathe, die ſich die Zeichen, welche Treuſchelm gegeben, ſehr günſtig auslegte, konnte ſich der Befürchtung nicht erwehren, Martha möge nicht Zeit oder Erfindungskraft genug beſeſſen haben, um Julius ſo zu verſtecken, daß er nicht bei einer auch wohlwollend geleiteten Nachforſchung entdeckt werden müſſe. Der Hofintendant zeigte ſich dagegen völlig beruhigt. Er trat zu den andern, tröſtete ſie und verſicherte, er habe ſeine beſtimmten Anzeigen, daß Alles gut und glücklich gehn werde.

Indeſſen hatte die Patrouille die Gemächer im Erdgeſchoſſe unterſucht. Die koloſſalen Geſtalten der alten Steinbilder flößten den wunderlich von ihrem Anblicke ergriffenen Rekruten eine Scheu ein, in der ſie gern ſich vor der Thüre auf einen Haufen zuſammendrängten, während der Corporal, deſſen Furchtloſigkeit ſie ſtill bewunderten, wie ein Held hineinſchritt und zwiſchen den Statuen des Jupiter, der Minerva und andrer griechiſchen Götter ſeine forſchenden Blicke ſchweifen ließ. Wie hier ging es auch bei der Unterſuchung der übrigen Gemächer her. Vor den ausgeſtopften Thieren, deren Geſtalt ihnen fremd und ſchrecklich war, prallten die Soldaten ängſtlich zurück und ſelbſt Treuſchelm that nur einige vorſichtige Schritte in die aneinanderſtoßenden engen und düſtern Zimmer, um ſogleich wieder umzukehren. Dem alten **Tiefenau**, der in großer Sorge um den Enkel geſchwebt hatte, wurde das Herz leichter. Er ſah ein, daß unter dieſen Umſtänden, bei dieſer leichtſinnigen Weiſe, eine militäriſche Maaßregel auszuführen, dieſe unmöglich gelingen könne.

Aus den obern Gängen des Hauſes begab man ſich in den erſten Stock zurück. Hier fand man **Martha** auf eine unverfängliche Weiſe beſchäftigt. Sie ſchien ſehr verwundert über den unerwarteten Beſuch, ließ ſich aber in ihrer Arbeit nicht ſtören, ſondern ſetzte ſie friſch und luſtig fort.

Der Corporal blieb ſtehen und betrachtete aufmerkſam das regſame Kind. Er ſtrich ſich den Schnauzbart, lächelte und ſagte:

„Auf Corporalsparole! Ich kenne eine Jungfer in Ihrem Alter, von Ihrer Geſtalt und ungefähr auch von Ihrer Geſichtsbildung, die heute nicht ſo vergnügt ſeyn würde, wie ſie iſt, wenn ſie nicht wüßte, daß ein gewiſſer **Conrad Brander** aus ſeinem Käfficht frei und ledig davon geflogen iſt, wie ein Sperling, der ſich aus der Schlinge losgemacht hat. Hölle und Laudon! Das Mädel hörte ein ganzes te Deum, als die Canonen losplatzten, und nun hat ſie gut lachen und kichern, wenn ſie die Blauröcke ſieht, die der Conrad zum Narrn gehabt hat.“

Martha erglühete über und über. Sie beugte ſich tief herab, um ihre Verlegenheit zu verbergen. War der Mann ein Freund oder ein Feind? Das Räthſel vermochte ſie ſich nicht zu löſen.

Der Corporal öffnete, nachdem er ſich mit einiger Schadenfreude von der beabſichtigten Wirkung ſeiner Rede überzeugt hatte, die nächſte Thüre. Jetzt kam die Reihe, betroffen und befremdet zurückzubeben, an ihn, denn er ſah ſich mit einemmale in eine Geſellſchaft ernſter Geſtalten verſetzt, die, in einer ſtattlichen Tracht früherer Jahrhunderte, ſämmtlich finſter und drohend auf ihn blickten. Sie waren ſchwarz gekleidet, meiſtens mit goldnen Ketten geſchmückt und ſchienen im Begriff, ſich von den Sitzen, die ſie einnahmen, zu erheben. Erſt nach einer geraumen Zeit zögernder Beobachtung, ſah er ein, daß er Wachsfiguren vor ſich habe, daß der unſichere Schein des Lichtes ihn zu dem augenblicklichen Wahn verleitet, als bewegten ſie ſich, als dreheten ſich die weißen Augäpfel in den gelblichen Angeſichtern.

„Zurück, Kinder!“ ſagte er in einem bedeutungsvollen Tone zu ſeinen Begleitern. „Das iſt eine Affaire für mich, für mich ganz allein. Hölle und Laudon! Man ſoll nicht ſagen, daß Treuſchelm vor irgend einer Gefahr zurückgeſchreckt ſey. Seht dieſe Knaſterbärte mit den grimmigen Geſichtern, mit den blitzenden Augen, mit den langen ſpaniſchen Stoßdegen an ihren Seiten! Sie ſind nicht aus dieſer Zeit, ſie gehören dem vorigen Säculum, dem dreißigjährigen Kriege, dem Guſtav Adolph und Orenſtiern an. Wenn ſie jetzt aufſtunden und auf uns losrückten? Fürchtet Euch nicht, Kinder! Bleibt nur draußen und haltet die Bajonette gegen die Thüre ausgeſtreckt. Ich will hinein, ich will mir die Burſche doch näher beſichtigen.“

Die Rekruten bewunderten ſämmtlich den

hohen Muth ihres Corporals, der ſo keck in die Mitte der ſchauerlichen Verſammlung ſchritt, als ging es zum Exercitium. Die ängſtlichen Blicke, welche Martha ihm nachſchickte, waren nicht ohne beſondere Bedeutung. Sie ſchlich an den alten Tiefenau, der ruhig an einen Thürpfoſten lehnte, heran und raunte ihm flüchtig einige Worte zu. Das Licht, das er hielt, zitterte in der Hand des Greiſes. Er blickte aufmerkſam, geſpannt und ängſtlich in den Hintergrund des Saales. Ihn ſchwindelte, denn dort ſaß, an der Stelle des Stammvaters des fürſtlichen Geſchlechtes, ſein Enkel Julius Tiefenau, gekleidet in den alterthümlichen Anzug des fürſtlichen Herrn, den hohen elfenbeinernen Stab mit ſilbernem Knopfe in der Rechten, der ihn als Vorgänger der Uebrigen bezeichnete, die goldne Fürſtenkette auf der Bruſt, das Barett mit der Schwungfeder auf dem Haupte.

Der Alte ſah den Corporal grade auf den Enkel losgehn. Noch nie waren ſein Muth, ſeine Standhaftigkeit auf eine ſo ſchwere Probe geſtellt worden. Er raffte ſeine ganze Mannhaftigkeit zuſammen. Er wollte verſuchen, die Aufmerkſamkeit des Unterſuchenden auf andre Gegenſtände zu lenken. Mit raſchen, großen Schritten holte er ihn ein, nahm ihn unter den Arm und führte ihn zu einer der Figuren, die mit den koſtbarſten Edelſteinen geſchmückt war. Er rühmte ihm die Schönheit der Steine, er erklärte ihm die verſchiedenen Gattungen, er wollte ſich hierauf in eine weitläufige Geſchichte des fürſtlichen Hauſes verbreiten.

„Charmant!“ ſagte ablehnend der Corporal und machte ſich von dem Verwalter los. „Die Steine mögen wunderſchön ſeyn, die Perſon aller Achtung werth, mich aber zieht mehr das Lebendige und das, was ihm am Nächſten kommt, an. Seht einmal da oben den ehrwürdigen Stammvater des fürſtlichen Geſchlechtes! Betrachtet ihn, wie Ihr wollt und er wird Euch nicht wie unedles gelbliches Wachs, ſondern wie wirkliches, edles Fleiſch und Blut erſcheinen, es muß Euch dünken, daß in dieſen Adern Blut rolle, daß aus dieſen Augen ein ebendiges Licht hervorſchaue. Und ſo ein junger, ſchmucker Herr! Er iſt gewiß in der Blüthe ſeiner Jahre geſtorben und dann gleich abkon-erfeyt worden, damit er recht anmuthig und ieblich den Reihen eröffne. Wir müſſen nähere Bekanntſchaft mit einander machen, junger Herr, wir müſſen uns einmal in der Nähe etrachten!“

Alles ſchien verloren. Der alte Tiefenau ank, überwältigt von ſeinen Empfindungen, in en nächſten Seſſel; Martha ſtürzte die Treppe inab, um die unſelige Entdeckung ſchon der Familie zu verkündigen.

Treuſchelm ſtand lächelnd vor dem jun-en Manne, der ihm zornige Blicke über die utzloſe Qual, die er dem verehrten Großvater ereitete, zuwarf.

„Halten Sie ſich ruhig, junger Herr!“ flü-erte der Corporal. Ihr Leben hängt an einer Bewegung. Unter jenen Dummköpfen gibt es och einen oder den andern, der geſcheidt genug wäre, wenn ſeiner Dummheit zu viel zugemu-het würde, Verdacht zu ſchöpfen. Sonſt ſteht Alles gut. Den alten Brander haben ſie erwiſcht, aber das thut uns nichts. Er plaudert nichts aus und wenn ſie ihn todtſchlügen. Höchſtens kommt er in's Zuchthaus und das hat er ſich ſchon lange gewünſcht, um frei Logis und freie Koſt zu haben. Nur ruhig, nur ſtill, junger Herr! Vorſicht iſt die Loſung. Alles hängt davon ab.“

Er ſtrich aus Muthwillen dem jungen Mann mit der flachen Hand über die Stirn. Dann trat er zurück und ſagte mit ſcharfer Betonung zu dem Greiſe, der neues Leben empfand:

„Wir kennen uns nun ſchon, der junge Herr und ich. Ich habe ihm geſagt, daß ich der Corporal Treuſchelm bin und er hat mir zur Antwort gegeben, daß er von dieſem berühmten Kriegshelden ſchon gehört habe, daß deſſen gute Geſinnungen ihm wohl bekannt ſeyen und er das Beſte von ihm hoffe. Hölle und Laudon! Der junge Stammvater ſoll ſich nicht betrügen in dem Corporal Treuſchelm!“

Kaum hatte der alte Tieſenau den Namen des Corporals gehört, ſo war auch jede weitere Furcht aus ſeiner Seele verſchwunden. War denn der Corporal Treuſchelm, nach des Doctors Fidelis Erzählung, nicht eben derjenige, der, aus Dankbarkeit, weil ihn der Doctor von ſchwerer Krankheit befreit, auf deſſen Andringen den Kerker des jungen Tiefenau geöffnet und dieſem den Weg zur Flucht gebahnt hatte? Konnte jetzt der Corporal demjenigen, dem er auf ſolche Weiſe gedient, verderblich werden wollen? Nein, nein! klang es mit vollkommener Ueberzeugung im Innern des Greiſes. Er verließ beruhigt mit Treuſchelm das Gemach, er verſchloß es bedachtſam hinter ſich und gab dem heraufeilenden Hofintendanten, den Martha's unzeitige Nachricht herbeigerufen hatte, einen Wink, daß Alles wohl ſtehe und nichts zu befürchten ſey.

Die Unterſuchung ward nun ohne weitern bedeutenden Aufenthalt zu Ende geführt. Als der Corporal ſich anſchickte das Haus zu verlaſſen, gab ihm der alte Tiefenau das Geleit bis zur Thüre.

„Ich wünſche Euch Glück," ſagte hier Treuſchelm, „daß Ihr ſo wohl beſtanden habt in der Viſitation. Aber Ihr müßt diſtinguiren! Ich bin ein ſtrenger Viſitator, doch könnte es ſich ereignen, daß im Laufe der Nacht noch ſtrengere Viſitatoren bei Euch einſprächen, mit ſchärferm Blicke, mit gröbern Manieren und vor Allem mit böſem Willen. Das Haus bleibt bewacht die ganze Nacht hindurch, ſo daß keine Maus unbemerkt hinein oder heraus kann. Vor jedem Fenſter ſteht eine Schildwache und jede hat ſcharf geladen. So iſt's durch den geſtrengen Herrn Generalcommiſſar ſelbſt angeordnet worden und das iſt die ſchlimme Seite von der Sache. Danach richtet Euch! Gott befohlen, Herr Kaſtellan."

Der Greis drückte ihm beim Scheiden einen Thaler in die Hand, den er nicht zurückwieß. Durch die geöffnete Thüre ſah jener, daß eine anſehnliche Wache vor dem Hauſe aufgeſtellt war. Er verſchloß und verriegelte, um gegen jede Ueberraſchung geſichert zu ſeyn, die Thüre von innen und begab ſich dann zu ſeiner Familie, die, von Furcht und Hoffnung bewegt, eben erſt durch die Eröffnung des Hofintendanten einigen Troſt erhalten hatte. Was er mittheilte, erweckte allgemeine Freude. Man prieß Martha's Gegenwart des Geiſtes, ihre Erfindungskraft und Gewandtheit im kritiſchen Augenblicke. Jetzt konnte man ſich auch des Corporals Benehmen, ſein Zögern, ſeine Warnungen erklären. Seine eigene Sicherheit war in das Gelingen von Julius Rettung verflochten. Alle wollten jetzt den Geretteten ſehen. Die Mutter ſprach am wenigſten, aber ihr ganzes Weſen drückte die innigſte Sehnſucht nach dem Anblicke des einzigen Kindes aus.

„Es iſt am Beſten, daß es jetzt geſchieht!" ſprach nach kurzem Ueberlegen der Greis. „Geſchehn muß es, denn das Muttergefühl hat ſeine Rechte, der Vater verlangt nach dem Sohne, der, wie ein aus dem Grabe Erſtandener, wieder unter uns getreten iſt, und wir alle tragen begründete Forderungen der Liebe nach ihm in unſern Herzen. Wir dürfen nicht zu ihm, denn hier iſt die Stelle, wo wir gleichſam als Vertheidiger eines wichtigen Werkes die Angriffe der Feinde erwarten müſſen. So bunt iſt es nicht um mich her zugegangen ſeit meiner Jugendzeit, aber nach der überſtandenen Gefahr fühle ich mich auch wieder ſtark, wie damals. Agathe, gehe du zu Julius hinauf und hole ihn herab. Hier wollen wir, alle Sorge für die Zukunft vergeſſend, ein kurzes Feſt der Freude begehn. Dann verberge ich meinen Julius an einem Ort, den Niemand kennt, wie ich, den Ihr alle niemals kennen lernen werdet, da die Dienſtpflicht mir ſeine Entdeckung verbietet und nur die höchſte Noth mich bewegen kann, ihn dem Verfolgten zu öffnen.“

Agathe entfernte ſich, um mit frohem Gemüthe dem Gebote ihres Vaters Folge zu leiſten. Frau Eliſabeth beeilte ſich das Beſte, was ſie an Speiſe und Trank im Hauſe hatte, herbeizubringen, damit, wie ſie ſagte, der arme Junge, nach überſtandenem Hunger und Kummer, ſich wieder einmal ſatt eſſen könne.

# Achtes Kapitel.

Don Maſſias aus Gallizien
Mit dem Namen: der Verliebte,
Saß im Thurm zu Arjonilla,
Klagend um die Treugeliebte.
L. Uhland.

Agathens und Julius Ankunft fand nicht ſo bald ſtatt, wie ſie von den Zurückgebliebenen erſehnt wurde. Zwar traf ſie den jungen Mann ſchon ſeines alterthümlichen Coſtüms entledigt und in ſeiner gewöhnlichen Kleidung an, allein er hatte nun ſo viele Fragen nach Julien zu thun, Agathe mußte ihm Alles, was ſie dort erfahren und bemerkt hatte, ſo genau berichten, daß Minuten darüber verfloſſen, die den unten Harrenden zu Stunden wurden. Immer ſchien ihm noch Juliens Zuſtand zu bedenklich, als daß er ſich einer ganz ſorgenfreien Hoffnung hätte hingeben können. Doch rechnete er nun darauf, daß das Bewußtſeyn, ihn der nächſten Gefahr entflohen zu ſehen, viel zu ihrer Erholung, zu ihrer Geneſung beitragen würde. Wie angenehm aber überraſchte ihn Agathe durch die Mittheilung von Forſthelm's veränderten, gütigern Geſinnungen! Die Freundlichkeit, die er Agathen bewieſen, der erhöhete anſtändige Ton, mit dem er ſie behandelt, das Geſchenk, welches er ihr gemacht, dünkten ihm Bürgſchaften auch einer günſtigern Meinung über ſeine Perſon.

Sie waren unter dieſen Mittheilungen die hohe ſteinerne Treppe hinabgeſchritten. Auf der unterſten Stufe hielt Julius ſeine Begleiterin zurück und ſagte:

„Unſer gegenwärtiger Zuſtand, der Gang unſeres Lebens, wie er ſich jetzt ausbildet, ſcheint mir ein kleines Bild des allgemeinen Daſeyns, des allgemeinen Fortſchreitens alles Irdiſchen. Aus Kleinem erzeugt ſich Großes, durch Nebel gehn wir zum Lichte. Foulons Schändlichkeit iſt am Ende der geheimnißvolle Faden, der Alles, was ſich bisher unfreundlich trennte, glücklich vereinigt. Aber Kämpfe ſind noch bis dahin zu beſtehen, manche Furcht iſt zu entkräften, manche Hoffnung zu beleben. Dem Muthigen gehört die Welt, der Feige verliert ſich an ſie. Laſſ' uns die Hoffnung, das Vertrauen bewahren!"

Im Kreiſe der Seinigen befand ſich Julius unbeſchreiblich wohl. Er mußte die Geſchichte ſeiner Rettung noch einmal wiederholen. Alle prießen Fidelis und ſeine treue Freundſchaft. Agathen ſtanden die Thränen in den Augen. Sie entfernte ſich, um ſie zu verbergen. Man gab ſich ſo ganz dem Eindrucke dieſes freudigen Ereigniſſes hin, daß Niemand genau nach dem Verrathe ſich erkundigte, der Julius in Foulons Gewalt gebracht hatte und ſo des Chevalier de Ramotiers Theilnahme an dieſem unerörtert blieb. Die Mutter, ſo ſehr ſie in ihrer Seele bewegt war, verhielt ſich doch am ruhigſten. Sie hatte ſich dem Sohne gegenüber geſetzt, ſah ihn faſt unverwandt an, als wolle ſie ſeine Züge, ſein ganzes Bild ſo feſt in ihr Herz aufnehmen, daß es ihr für eine Zeit der Trennung, die ſie als gewiß vorausſehn konnte, zum Erſatze des Entbehrten dienen könne. Die Großmutter war freudig regſam nach ihrer Weiſe, belebte und ermunterte durch Zeichen zum Eſſen und Trinken, während der Hofintendant es als eine ſeinem Sohne gebührende Satisfaction anſah, dieſem auf eine beſcheidene Weiſe von ſeiner mit Foulon am heutigen Morgen, in Gegenwart der oberſten Militärbehörden, ſtatt gefundenen Zuſammenkunft Kenntniß zu geben. Julius fühlte ſich durch dieſen Beweiß der Liebe ſeines Vaters tief gerührt, indem er zugleich ſeine kalte, ehrenvolle Art, in dieſer Sache zu Werke zu gehn, bewunderte. Er ſah ein, daß auch er in der Beurtheilung ſeines Vaters bisher in einem großen Irrthume geſchwebt habe. Das glatte Aeußere von des Hofintendanten franzöſiſcher Bildung, deſſen ſtill, aber feſt gehegter Grundſatz, vor den Menſchen ohne Neigung, ohne tiefe Gefühle, ohne Leidenſchaften erſcheinen zu müſſen, wenn auch dieſe noch ſo ſehr im Innern ſtürmten, hatten ihn getäuſcht. Er würde ihn gern um Verzeihung gebeten haben, allein er fürchtete, ihn durch das Geſtändniß ſeines bisherigen Verkennens zu kränken.

Die Nothwendigkeit, daß Julius ſo bald als möglich auf eine verborgene, geheimnißvolle Weiſe die Reſidenz verlaſſen müſſe, kam nun zur Sprache. Niemand wußte hier eigentlich zu rathen. Julius vertröſtete auf Fidelis, der verſprochen habe, auch hier ein Hülfsmittel ausfindig zu machen. Indeſſen war die Zeit um mehr als eine Stunde vorgerückt. Man hörte von einem Raume zum andern die Schildwachen in geringer Entfernung einander zurufen, man mußte in jedem Augenblicke eines wiederholten Beſuchs der welſchen Unterdrücker gewärtig ſeyn.

„Es iſt Zeit!“ ſagte in einem feierlichen Tone der alte Tiefenau und nahm ein Licht vom Tiſche. „Für dich, Julius, unternehme ich etwas, wozu mich ſonſt keine Verſprechungen, keine Belohnungen der Welt vermocht hätten. Komm mit! Ihr andern, verabſchiedet Euch von ihm, denn wer weiß, ob Ihr ihn vor ſeiner gänzlichen Entfernung noch wiederſeht.

Ihn treibt es in die Welt, Euch hält es am Hauſe zurück. Ob ſich die Gelegenheit noch einmal findet, daß ich ihn zu Euch wiederbringen kann, iſt unbeſtimmt, daß ich Euch nicht in ſein Verſteck führen darf, iſt gewiß. Vielleicht muß er ſich wie ein Dieb in der Nacht aus dem Hauſe, das die Seinigen bewohnen, ſchleichen und wir dürfen uns noch glücklich ſchätzen, wenn es gelingt. Vielleicht drängen ihn die Verfolger hinweg und es bleibt keine Zeit zu einem Lebewohl, zu einem letzten Händedrucke. Aber wir ſind deshalb nicht geſchieden für immer. Das Auge Eines wacht über uns, ſeine Hand leitet uns, ſein Wink verſammelt uns in alter Liebe und Treue.“

Er trat zu dem Schreibepulte, in welchem er die Schlüſſel der vielen Gemächer des Hauſes zu verwahren pflegte. Während eine traurige Szene des Abſchieds zwiſchen Julius und den Frauen ſtatt fand, öffnete er mit Vorſicht und indem er durch ſeine hohe Geſtalt ſein Thun verbarg, ein geheimes Schubfach. Hier las er unbemerkt die Aufſchriften der Pergamentſtreifen, mit denen mehrere Schlüſſel verſehen waren, die durch ihr roſtiges Aeußere verriethen, wie ſelten ſie gebraucht wurden. Endlich ſchien er denjenigen zu finden, den er ſuchte. Alles wurde wieder ſorgfältig in die frühere Ordnung gebracht; dann wandte er ſich um und ermahnte noch einmal zur Eile. Julius riß ſich faſt gewaltſam los aus den Armen, die ihn hielten, und noch ein allgemeines Lebewohl tönte ihm nach, als er an der Hand des Großvaters einer unbekannten Beſtimmung einem geheimnißvollen Aufenthalte entgegenging.

Schweigend erſtiegen die beiden Männer die breite ſteinerne Treppe, welche zu dem obern Theile des Gebäudes führte. Die Schritte des Greiſes waren raſch und feſt, er fühlte die Gefahr des Verzugs, die Nothwendigkeit der Beſchleunigung einer rettenden, ſichernden Maßregel. Julius war voll Neugierde auf das Aſyl, das man ihm anweiſen würde. Er hatte als Knabe und Jüngling das Gebäude, deſſen ganze wunderliche Einrichtung ihn ſchon damals anzog und zu vielfachen Unterſuchungen reizte, wie er glaubte, ſo genau durchforſcht, daß ihm kein Winkelchen verborgen geblieben ſeyn könne. Dennoch aber mußte er aus den Anſtalten des Großvaters ſchließen, ihm werde jetzt ein Geheimniß eröffnet, eine Entdeckung gemacht werden, von der er bis jetzt keine Ahnung gehabt habe.

Sie hatten den oberſten Stock des Hauſes erreicht, ſie traten in das Zimmer der Kuppel, wo die Uhren aufbehalten waren, wo die Pendeln ſchwirrten, wo jene wunderliche Geſtalt mit dem Uhrwerk im Innern alle Stunden ihre Piſtole abfeuerte, wo in unbedeutendern Zwiſchenräumen die Glockenſpiele erklangen und jeden Morgen der Hahn des Modells vom Straßburger Münſter ſeinen krähenden Ruf ertönen ließ. Dieſes Summen und Schwirren lebloſer Dinge hatte etwas Unheimliches. Dem aufgeregten Gemüthe unſers jungen Freundes war es, als wirke hier eine dämoniſche Natur, die drohe und warne, der aber nicht zu trauen ſey, indem ſie leicht nur verlocken, nicht helfen könne wollen.

Auch dieſes Gemach blieb hinter ihnen und ſie ſtanden nun den drei häßlichen, ausgeſtopften Menſchengeſtalten gegenüber, die durch die verbleichten Schilder auf ihrer Bruſt demjenigen, dem es nicht widerte, dieſe näher zu unterſuchen, als Verbrecher, welche vor mehr als hundert Jahren hingerichtet worden waren, bekannt wurden.

„Wir ſind nahe am Ziele unſrer Wanderung;“ nahm der alte Tiefenau das Wort. „Die fürſtliche Inſtruction, welche mir beim Antritte meines Amtes eingehändigt worden, unterſagt dem Kaſtellan des Kunſthauſes ausdrücklich, die geheime Stätte, die dir Sicherheit geben ſoll, anders als auf höhern Befehl zu eröffnen. Aber wo iſt die Macht des fürſtlichen Willens, wo das Band, das noch ſtreng an dieſen feſſeln könnte? Die Noth iſt unſre Beherrſcherin geworden. Als ich mit dem Schwedenkönig in dem kleinen Hauſe bei Bender lag, wo die Heiden uns beſtürmten, da aßen wir alle zuſammen Kartoffeln aus einem Napfe, Er, ſein Kanzler, ſeine Generale und wir, die Gemeinen und die Hofdiener. Noth kennt kein Gebot. Dieſer gehenkte Wilddieb ſoll uns helfen, er iſt jetzt unſer beſter Alliirter gegen die Franzoſen.“

Mit Erſtaunen ſah Julius auf der Stelle, von welcher der Greis mit rüſtiger Hand den widrigen Menſchenbalg ſammt ſeinem Piedeſtale zur Seite ſchob, eine kleine viereckige Fallthüre erſcheinen, die einen Zugang in die Tiefe verſchloß. Es koſtete den alten Tiefenau einige Anſtrengung, das eingeroſtete Schloß zu eröffnen und die Thüre, die ſehr verquollen ſchien, aus ihren Fugen zu heben. Statt des Modergeruchs, der, wie Julius erwartete, aus dem lange verſperrt geweſenen Gemache aufſteigen würde, wehete ſie eine friſche, belebende Luft an. Bei dem matten Scheine des flackernden Lichtes bemerkte er eine Leiter, die in das Aſyl, deſſen Inneres er noch nicht weiter erkennen konnte, hinabführte.

„Da hinab müſſen wir!“ ſagte der Großvater. „Von dieſem Gemache ſind mir, als ich die Stelle erhielt, wunderliche Dinge zu Ohren gekommen, warum es eigentlich verheimlicht werde. Ein verfolgtes Liebespaar ſoll hier ein Verſteck gefunden und aus dieſem auf eine unbegreifliche Weiſe verſchwunden ſeyn. Die fürſtliche Familie wäre in die Sache verwickelt geweſen, hernach habe ſich das Ganze als eine Spukgeſchichte, die viel Aufſehn erregt, von Munde zu Munde gebracht und man habe nun für das Beſte gehalten, das räthſelhafte Gemach in gänzliche Vergeſſenheit zu bringen. Du fürchteſt dich ja nicht vor Geſpenſtern, Julius! Die Lebenden ſind dir gefährlicher, als die Todten."

Im Gegentheile hatte des Großvaters Eröffnung dem Aufenthalte, den Julius jetzt auf unbeſtimmte Zeit bewohnen ſollte, einen neuen Reiz verliehen. Liebte er doch ſelber, war doch auch ſeine Liebe und die ihr entſprechende Gegenliebe ein geheimes Band, das bisher, wenn auch nicht in einer Verborgenheit, wie dieſe, doch in der ihrer Herzen hatte gepflegt werden müſſen! Von ſeltſamen, romantiſchen Ideen über die frühern Bewohner dieſer

Zufluchtsſtätte ergriffen, folgte er dem Greiſe, der bereits den Weg in die Tiefe angetreten hatte. Sie befanden ſich bald auf dem Boden eines geräumigen Gemaches, das, allem Anſcheine nach, ſich unter einer Wölbung des weit ausgebreiteten Daches befand. Oben in der gewölbten Decke waren zwei Fenſteröffnungen, durch welche die Nachtluft einſtrömte. Man konnte ſie, vermittelſt langer Stäbe, die von ihnen herabhingen, verſchließen. Der Greis that dieſes, indem er ſagte:

„Dieſe Fenſter ſind ſo künſtlich angebracht, daß man ſie von außen auf keinerlei Weiſe wahrzunehmen vermag. Von unten und oben werden ſie durch Mauervorſprünge verdeckt, die den Blick des Nachforſchenden täuſchen, von den Seiten ſchützt ſie das hinlänglich überſtehende Dach. Den eigentlichen Zweck dieſes Zimmers kenne ich nicht. Vielleicht hat man in Kriegszeiten Schätze hierhergeflüchtet, vielleicht ſelbſt Schutz vor dem Feinde geſucht.“

Unter dem Verſprechen, in wenigen Augenblicken noch einmal wiederzukehren, verließ der alte Tiefenau ſeinen Enkel. Vorſichtig aber verſchloß er die Fallthüre und Julius hörte ihn das Piedeſtal mit dem ausgeſtopften Wilddiebe wieder darauf ſchieben. Er benutzte dieſe Zeit, nähere Bekanntſchaft mit dem Aufenthalte, den ihm die ſeltſamen Fügungen ſeines Schickſals einſtweilen angewieſen hatten, zu machen. Die Wände waren nackt und kahl. Spinnen hatten ſich in den Winkeln angebaut und in ungeſtörter Ruhe ihr Gewebe weithin erſtreckt. In der Mitte des Gemaches ſtand ein Tiſch von alterthümlicher Form, mit ſtarken ſchweren Füßen und mächtigen Leiſten, welche im Vierecke dieſe verbanden. Ein hoher Großvaterſtuhl nahm eine Stelle vor dem Tiſche ein. Er war mit Leder überzogen, ließ aber allenthalben Spuren der vernichtenden Zeit und der Unbeachtung, mit welcher man ihn dieſer überlaſſen, ſehen. Von ihm fielen die Blicke des jungen Mannes auf ein ſchwerfälliges, eiſernes Feldbett. Wer hier Ruhe ſuchen wollte, mußte ſich eine unbequeme Lage auf ſchmalen Gurten gefallen laſſen, der er gewiß gern den Sitz in dem geräumigen

Seſſel vorzog. In einem Eck des Zimmers war eine große Menge Gerüll, aus mancherlei Gegenſtänden beſtehend, zu einer Maſſe angehäuft, die über die Hälfte der Zimmerhöhe hinanreichte. Es waren zerbrochen Meubeln, alte Käſtchen, mehrere eiſerne und blecherne Dinge, die man beim erſten Anblicke, da ſie durch die größern, oben aufliegenden Gegenſtände mehr oder weniger verborgen waren, nicht genau zu erkennen vermochte.

„Und hier alſo hätte ein liebendes Paar,“ ſagte Julius zu ſich ſelbſt, indem er ſeine Umgebungen noch einmal im Allgemeinen überſah, „gelebt, gelitten, gehofft und vielleicht eines Glückes genoſſen, das ihm das Leben unter ſeinesgleichen nicht gewährte. Trauriger Gedanke, daß der Menſch allenthalben Feind des Menſchen iſt! Vergraben, verborgen muß man vor denen ſeyn, die mit gleichen Anſprüchen, wie wir, geboren worden, die gleiche Gefühle, gleiche Neigungen, gleiche Wünſche in ſich tragen und dennoch ihre Luſt darin ſuchen, andern die Erfüllung dieſer Wünſche unmöglich zu machen. Wie mancher Seufzer mag dieſe Wände berührt, wie manches Gebet der Sehnſucht von ihnen wiederhallt ſeyn, ehe jene Liebe, die ſich doch unmöglich für immer auf dieſen engen Raum beſchränken konnte, ihre Freiheit gefunden. Und ich? Ich, der neue Bewohner dieſer Stätte, welche Sorgen bringe ich nicht mit hinein, welche ungewiſſe, trübe Ausſichten für die Zukunft, oder vielmehr gar keine Zukunft, nur eine zwangvolle Gegenwart, die mich hierher bannt!“

Er verfiel in trübe Gedanken. Juliens Bild, wie ſie bleich und abgehärmt um ſeinetwillen ſich auf dem Krankenlager befand, trat vor ſeine Seele. Wie dünkte es ihn ſchmerzlich, daß er nun, ſobald es die Gunſt des Schickſals geſtatten wolle, fliehen müſſe, ohne ſich ſelbſt von ihrem Zuſtande, von den Gefahren, welchen dieſer unterlag, von den Hoffnungen, die er gab, überzeugen zu können! Als er ſie das letztemal ſprach, hatten ſie Abſchied von einander genommen, aber damals lagen dieſer Trennung ganz andere Dinge zum Grunde, damals ſchien ſie Ausſichten zu eröffnen, die Julien begeiſtern konnten, während nun Furcht und Zweifel um den Entfernten in ihre Seele treten mußten. Julius ſelbſt fühlte ſich in dem Gleichgewichte ſeiner Seele geſtört, weil er bei ſeiner Willenskraft ſich in ſeiner Thätigkeit gehemmt ſah. Er war bald voll Hoffnung und freudiger Zuverſicht, bald im höchſten Grade verdrießlich und beängſtigt. Dieſe zerriſſene Gemüthsſtimmung erkannte er und dieſe Erkenntniß erfüllte ihn nun auch noch mit Unwillen gegen ſich ſelbſt, gegen ſeine Schwäche, ohne daß er ſie zu bekämpfen vermocht hätte.

In dieſem unangenehmen Seelenzuſtande wurde er zu ſeiner Zufriedenheit durch die Rückkehr des Großvaters geſtört. Der alte Mann war ſchwer beladen mit mancherlei Gegenſtänden, deren Julius in ſeiner abgeſchloſſenen Einſamkeit bedürfen konnte. Der Enkel mußte ihm behülflich ſeyn, Alles die ſchmale Leiter glücklich herabzubringen.

„Du mußt dich hier anſehn, wie im Belagerungszuſtande, etwa wie König Carl der Zwölfte bei Bender;“ ſagte er mit einem Anſtuge von Heiterkeit, indem er nicht unterlaſſen konnte, ſeine Lieblingserinnerungen zu berühren. „Hier iſt Mundvorrath, Speiſe und Trank! hier ſind Waffen und Munition: ein Paar Kuchenreuter'ſche Piſtolen mit genugſamer Ladung, ein Hau- und Stoßdegen, den ich ſelbſt im ſchwediſchen Kriegsdienſte nicht mit Unehre geführt, Alles für den Nothfall, den Gott abwenden möge! Hier ſind auch Mittel zu friedlicher Beſchäftigung, zur Zerſtreuung in der Einſamkeit: Schreibzeug und Papier, Bücher, von denen ich nicht urtheilen kann, da ich in der neuen Poeterei ganz zurück bin und das letzte der Art, das ich mich erinnere geleſen zu haben, des längſt verſtorbenen Herrn von Lohenſtein Arminius und Thusnelda war, woran ich jedoch keinen ſonderlichen Geſchmack finden konnte. Jetzt gehab dich wohl, mein Julius! Die Feinde ſind vor den Thoren, ich muß ihnen entgegentreten, wenn ſie eindringen. Sey gutes Muthes! Alles wird beſſer mit der Zeit!“

Als Julius den Namen Arminius hörte, konnte er einen tiefen Seufzer nicht bezwingen.

Er dachte an Juliens Schwärmereien bei der letzten Zuſammenkunft mit ihr und dieſer Gedanke war ganz geeignet, ihn zu den frühern trüben Betrachtungen zurückzuführen. Da fiel die Fallthüre hinter dem alten Tiefenau, da ſchob ſich der ſchwere Riegel ihres Schloſſes vor, da hörte er das gewichtige Piedeſtal mit der ausgeſtopften Menſchengeſtalt ſeine alte Stelle einnehmen. „Wenn der Greis jetzt plötzlich ſtürbe, wenn die Natur, wie ſie es ſo oft thut, mit einemmale unerwartet ihre Rechte auf den bejahrten Mann geltend machte, wenn ſie ihn aus dem Leben und dem Kreiſe der Seinigen haſtig hinwegriſſe, mit dem Geheimniſſe meines Aufenthaltes in ſeiner Bruſt, das dann mit ihm begraben würde und mich dem entſetzlichſten Tode preißgäbe?“ Dieſer plötzlich aufſteigenden Idee ſchloſſen ſich alle Folgen an, welche aus ihr hervorgehn konnten. Julius malte ſich aus, wie ſeine Mutter, ſein Vater, die übrigen Verwandten und Fidelis verzweiflungsvoll im weiten Hauſe umherirrten, ihn ſuchten und nicht finden konnten, wie ſie alle Winkel durchforſchten, nie aber die einzige, rechte Stelle ihrer Aufmerkſamkeit würdigten, wie er ihre Stimmen, die in vereinigter Kraft nach ihm riefen, vernahm, ſelbſt aber, von Entbehrung erſchöpft, heiſer durch frühere vergebliche Anſtrengungen, dem Tode ſchon nahe, ſich nicht vernehmbar zu machen vermochte, wie ihn dann langſam der Hunger verzehren und er dem Angedenken der Menſchen erloſchen ſeyn würde, bis einſt ein Zufall Sterbliche, die vielleicht noch geboren werden müßten, hierherführe und ſie ſein Geripp, ſein Teſtament, das er aufſetzen wollte, finden ließen.

Dieſe Aufregung ſeiner Gedanken brachte ihn in einen Zuſtand, der an Wahnſinn grenzte. Er rannte, um ſich ihm zu entreißen, haſtig im Gemache auf und nieder, er ſuchte ſich empfindungslos gegen ein quälendes Hämmern im Kopfe, gegen das Klopfen ſeines Herzens, das ihm die Bruſt beengte, zu machen, er ſuchte mit ſeinem Geiſte hundert fremdartige Dinge zu ergreifen, um ſich feſt an ihnen zu halten, um zu ihnen von jener peinigenden Angſt zu flüchten.

Ein Getöſe, dem gedämpften Schuſſe einer Piſtole ähnlich, machte dieſem ſchrecklichen Zuſtande ein Ende. Julius horchte, ſeine Aufmerkſamkeit ward nach Außen gelenkt. Was er mit aller Kraft ſeiner Seele nicht hatte bewirken können, brachte das Werk eines Augenblicks, das ihn überraſchte, zu Stande. Er lauſchte angeſtrengter. Da vernahm er durch die Stille der Nacht das Schwirren der Pendeln im benachbarten Uhrenzimmer, da hörte er die bekannte Weiſe des Glockenſpiels, da wußte er auch, daß mit dem Schuſſe ſich jene wunderliche Uhr, die auch wir bereits kennen, hatte vernehmen laſſen. Dieſes täuſchende Leben, in welchem ſich die Maſchinen bewegten, brachte einigen Troſt in ſeine Seele. „So lange dieſe Uhren gehen,“ dachte er, „ſo lange iſt auch der Großvater noch nicht geſtorben. Wer würde ſie aufziehn, wenn er heimginge, den nicht mehr eine Aufſicht von Oben, den nur eine vieljährige Gewohnheit dieſe Werke im Gange erhalten läßt? Nicht der Vater, den dann die Anordnung eines ſtattlichen Begräbniſſes ganz und gar beſchäftigte, nicht **Agathe**, die allzu tief in Trauer und Kummer verſenkt wäre, um daran zu denken, nicht die Großmutter, die vor Weinen und lautem Jammern nicht zu ſich ſelbſt käme, nicht **Antonie**, die nur an die Einrichtung des Trauerſtaates zu denken hätte! Ich beſitze nun einen ſichern Maaßſtab, der mir im unglücklichen Falle die Gewißheit des Entſetzlichſten zeigt. So lange die Hämmer dieſer Uhren noch ausheben und ſchlagen, ſo lange dieſe Räder noch knarren, dieſe Pendeln ſich ſchwingen, die Glocken ſpielen, der Schuß erſchallt und das Krähen des Hahnes den Morgen bezeichnet, ſo lange iſt auch mein Leben geſichert gegen einen Untergang in Mangel und Verzweiflung.“

Er warf ſich um Vieles beruhigt in den Lehnſeſſel und verſuchte einzuſchlafen. Er war angegriffen und müde. Bald legten ſich die Wallungen des Blutes und die Natur behauptete ihre Rechte. Lange war ſein Schlummer nur eine dumpfe Betäubung, in der er oft über ſeinem Verſtecke ſchwere Fußtritte, Waffengeräuſch und laute, lärmende Stimmen zu hören glaubte. Er wollte ſich ermuntern, um ſich davon zu überzeugen, allein der Schlaf beſaß doch ſchon zu viel Gewalt über ihn, um ſeinem Willen dieſe Freiheit zu laſſen. Das Bewußtſeyn der Gegenwart wurde immer unbeſtimmter, jede Wahrnehmung verſchwand und es bemächtigte ſich ſeiner ein feſter Schlaf, wie ihn Jugend und Geſundheit erquickend bieten.

## Neuntes Kapitel.

Der Wunder ſind ſo viele,
Noch iſt der Geiſt nicht klar,
Sind wir nur erſt am Ziele,
Stellt viel ſich heller dar.
Nänny.

Als Julius erwachte, war es heller Tag. Das Zwitſchern zweier Vögel, die auf dem Rande der einen Fenſteröffnung ſaßen und aus ihrer

Freiheit gar keck in ſeine kerkerartige Wohnung herabblickten, begrüßte ihn. Die Sehnſucht nach Freiheit regte ſich in ſeiner Bruſt.

„Wie iſt doch der Menſch ſo gar beengt und bedingt durch das Leben;“ ſagte er zu ſich, während er den fortfliegenden Vögeln nachſah. „Er überſieht es bis in die Ewigkeit, er durchforſcht es in ſeinen Tiefen und was hat er damit gewonnen? Geiſt und Körper bleiben Sklaven jedes irdiſchen Zufalls, den Blick, der in die Ewigkeit dringt, trübt ein jämmerlicher Moment, den Bau des Körpers, den er erforſcht zu haben glaubt, kann er nicht gegen die Einwirkung einer böſen Luft, ſeine Freiheit nicht gegen den böſen Willen eines Thoren oder Schurken bewahren.“

Er hatte einen ſeltſamen Traum gehabt, deſſen er ſich jetzt erinnerte und der wunderlich genug mit den Erſcheinungen der Gegenwart zuſammenhing. Ihm träumte, er befände ſich in demſelben Gemache, das ihn jetzt die Nothwendigkeit zu bewohnen zwang, er ſäße in dem Lehnſeſſel, der ihm die Nacht hindurch zum Ruhelager gedient, er ſey tief mit Leſen eines Buches beſchäftigt geweſen, deſſen fremdgeſtaltige Charactere ihm nicht immer verſtändlich geworden, ob ihn gleich das Einzelne, was er begriffen, auf das Höchſte angezogen habe. Unter dem Leſen ſchien es ihm manchmal, als finde er hier ein abentheuerliches Ereigniß aus ſeinem eigenen Leben aufgezeichnet, das ihm noch nicht begegnet ſey, aber ihm in der Zukunft noch begegnen würde. Er war auf das Angelegentlichſte mit der Entzifferung der Schriftzüge beſchäftigt, als ihn plötzlich ein heller Schein aus dem Winkel des Zimmers, wo jene verſchiedenartigen Gegenſtände aufgehäuft lagen, in ſeiner Arbeit ſtörte. Er ſah genauer hin und bemerkte nun in einer Art von Glorie eine zarte, weiße Frauengeſtalt. Sie trug einen Palmenzweig in der Hand, einen Myrthenkranz auf der Stirn. Sie lächelte ihn an, ſchien zu ihm hin zu wollen, aber durch eine unſichtbare Macht daran verhindert zu werden. Es dünkte ihn, als trüge die Geſtalt Juliens Züge. Da trat mit einemmale ſein Großvater, im vollen Ornate des

Leichenmarſchalls, herzu, ohne daß Julius einſah, woher er gekommen ſey. Der Greis nahm die Hand des weiblichen Weſens und führte es aus dem lichten Scheine näher zu Julius. Jetzt blickte dieſen die Frauengeſtalt bedeutungsvoll an. Sie hob den Palmenzweig und zeigte mit dieſem auf den Winkel, aus dem ſie gekommen war. Dann lispelte ſie: „Hier iſt eine Zuflucht, ein Rettungsweg für die verfolgte Liebe. Nur dem Forſchenden lächelt das Glück. Suche und du wirſt finden!“ Nach dieſen Worten hatte ſie wieder dem Leichenmarſchalle ihre Hand gereicht. Dieſer führte ſie in die Glorie zurück, zog reſpectvoll den Hut und dann war Alles verſchwunden. Julius ſaß wieder allein vor dem alten Buche mit den ſeltſamen Characteren. Er grübelte auf's Neue über dieſen, aber nun wollte ihm gar nichts mehr klar werden. Der Traum verlor ſich in einen feſten Schlaf, der, wie wir ſchon meldeten, ihn bis zum Morgen gefangen hielt.

Julius war, als er von Akademieen zurückkehrte, ein hartnäckiger Gegner aller Traumdeutungen, aller prophetiſchen Beziehungen, die ſich in Träumen offenbaren ſollten, geweſen. Zu ſeinem Befremden mußte er wahrnehmen, daß Fidelis über dieſe Dinge einer entgegengeſetzten Meinung ſey. „Ich habe geurtheilt, wie du,“ ſagte der Arzt, „ehe mich die Erfahrung eines Andern belehrt hatte. Es ſchien mir lächerlich, aus Träumen, die durch die Begegniſſe des Tages, oft ſelbſt durch Diätfehler und andre Verirrungen veranlaßt werden, eine übernatürliche, die Zukunft durchdringende Macht, hervorheben zu wollen. Im Allgemeinen denke ich noch, wie damals. Allein ich habe Träume kennen gelernt, die nothwendig einer andern Natur ſind, wie die erwähnten, die in einem kranken oder reizbaren Zuſtande von einer tief im Innern der Seele herrſchenden Kraft erzeugt werden. Sie treten ſelbſtſtändig hervor, ſie ſind Spiegel entweder einer künftigen Wirklichkeit oder einer im Verborgenen ruhenden Wahrheit der Gegenwart, wovon der Träumende keine Ahnung haben kann.“ Fidelis hatte dann einige der Erfahrungen, die in dieſem Gebiete ihm geworden waren, angeführt. Er erzählte von einer Kranken, die träumend den Tag ihres erſten Ausganges, nach der Geneſung, mit Allem was ihr da begegnet war, erfahren hatte. Er ſprach von einer andern, welche die Sterbeſtunde einer nahe verwandten Perſon richtig geträumt, von einer dritten, die das Zimmer, welches ſie als Gouvernante in einer ihr gänzlich unbekannten, weit entfernten Stadt bewohnen würde, mit allen Kleinigkeiten, die es enthielt, geſehen hatte. Er gedachte noch andrer Träume, die eine höhere Beziehung in ſich trugen. Er hatte ſich von dieſem Allen ſelbſt überzeugt, es war ihm mitgetheilt worden, ehe es eintraf. Dennoch mochte ihm Julius keinen rechten Glauben ſchenken. Dieſer hielt den Freund für eine Art von Pietiſten, der ſich zu der neuen Secte des Grafen von Sinzendorf neige, für einen ſtillen Swedenborgianer, der ſich ſelbſt täuſche.

So ſtanden die beiden Freunde ſich in ihren Anſichten einander gegenüber, als Julius durch den wunderlichen Traum, den er in dieſer Nacht geträumt, in ſeinem Glauben irr gemacht wurde. Das Bild, welches ſich im Schlafe in ſeinem Innern entfaltet, konnte, wie er lebhaft zu fühlen glaubte, keine bloße Täuſchung der Phantaſie, ſeine Winke konnten nicht bloße, leere Traumſpielereien ſeyn. Ihm fiel ein, was ihm Fidelis über die Bedingniſſe, unter welchen ſolche bedeutungsvolle Träume erſchienen, geſagt hatte. Befand er ſich denn nicht durch das Wunderliche, Ungewiſſe ſeiner Lage in jenen reizbaren, faſt kränklichen Zuſtand verſetzt, der Träume gewiſſer Art zu einem Spiegel der Wahrheit machen ſollte? Wenn hierbei ein höheres Walten des Schickſals ſtatt finden konnte, wenn dieſes in ernſten, entſcheidenden Momenten auftreten und eine hülfreiche, geiſtige Welt, wie einen Lichtblitz durch den Riß eines dunkeln Vorhangs, offenbaren ſollte, ſo war gewiß ein ſolcher Moment jetzt in Julius Leben vorhanden, bedrängend und höhern Beiſtand erheiſchend.

Der junge Mann war ſehr bewegt. Alles, was ihm in der letzten Zeit begegnet war, mußte hierzu beitragen. Es drängte ihn, jenes alte Gerüll im Winkel zu durchwühlen; der Wink, den die Traumgeſtalt gegeben, ließ ihn, wenn nicht überhaupt Alles ein thörichter Selbſtbetrug war, hier eine Erklärung hoffen. So ſehr, wie er früher den Behauptungen des Arztes entgegengeſtanden, ſo feſt war er jetzt ein Anhänger derſelben geworden. In wenigen Augenblicken hatte er, indem er den großen Seſſel als eine Art von Leiter gebrauchte, das gröbere, zerbrochene Holzwerk, das die Spitze der wunderlich zuſammengetragenen Pyramide bildete, bei Seite geſchafft. Jetzt konnte er auf dem Fußboden ſtehend ſeine Unterſuchungen fortſetzen. Viele unerhebliche Dinge kamen ihm in die Hand, alte Papiere und Pergamentſtücke, mit ſeltſamen Schriftzügen beſchrieben, deren Inhalt immer, wenn er ſie mühevoll geleſen hatte, die darüber verlorene Zeit nicht lohnte. Geduldig fuhr er in ſeinen Nachforſchungen fort. Eine lebendige Ueberzeugung in ſeiner Seele ſagte ihm, daß das Ende ſeines Treibens nicht fruchtlos ſeyn würde, daß es ein zwar geahntes, aber noch nicht erkanntes Heil mit ſich bringen müſſe. Er arbeitete, trotz der Wolke von Staub, die ſich erhob und nach und nach das ganze Gemach einnahm, unverdroſſen weiter. Noch waren viele Gegenſtände angehäuft, ehe er auf dem Grunde anlangen konnte und dieſe kleineren Gegenſtände hatten ſämmtlich irgend etwas Auffallendes an ſich, ein alterthümliches, ſymboliſches Zierrath oder dergleichen, was ihn anzog, was ihm eine Entdeckung verſprach, aber ihn, nach einer ſorgfältigen Unterſuchung belehrte, daß er ſich abermals getäuſcht habe.

Da gerieth ihm eine Kapſel von Blech in die Hand. Sie war mit einer verblichenen, ſeidnen Schnur umwunden und von dieſer hing ein Siegel herab, das durch Reibung an andern Gegenſtänden ſchon ſehr gelitten hatte, aber als Sinnbild einen mächtigen Stoßdegen mit einem Kranze umgeben noch deutlich genug erkennen ließ. Auf dem Deckel der Kapſel war in erhöheter Arbeit ein Löwe im freien Felde, mit der Grafenkrone auf dem Haupte, zu ſehen. Julius empfand die größte Begierde, den Inhalt der Kapſel zu erfahren. Er ſchüttelte ſie, er glaubte das Rauſchen eines Papieres oder eines Pergamentes zu vernehmen. Er überlegte, ob er ein Recht habe ſie zu eröffnen. Bald war jeder Zweifel über die Rechtmäßigkeit dieſer Handlung aus ſeiner Seele verbannt: die Kapſel fand ſich als ein herrnloſes Gut, ſie war dem Zufalle preisgegeben, ſie zeigte, bei näherer, ſcharfer Beobachtung einen ſchmalen, um den Deckel laufenden Pergamentſtreifen mit der Aufſchrift in italieniſcher Sprache: dem künftigen Finder.

Ohne weitern Anſtand eröffnete Julius jetzt das Siegel. Die Schnur löſte ſich leicht, aber der Deckel war eingeroſtet. Vergebens blieben alle Bemühungen des jungen Mannes, ohne ein gewaltſames Verfahren zu dem Inhalte zu gelangen. Er mußte den Deckel zerbrechen. Nun fand er eine Pergamentrolle, ſorglich mit einem ſeidenen Bande umwickelt, deſſen himmelblaue Farbe mehr errathen, als erkannt werden konnte. Mit Heißhunger fiel er über die Schrift her, welche ſie enthielt und welche, je weiter er kam, ihm deſto wichtiger erſcheinen mußte. Die Züge waren zierlich und rein, das Ganze in italieniſcher Sprache abgefaßt. Schon frühe hatte ſich Julius in dieſer geübt und ſpäter, da er die Bekanntſchaft der italieniſchen Dichter gemacht, ſie lebhaft fortgetrieben. Jetzt ſollte das, was ihm zur Unterhaltung und Belehrung gedient, bedeutungsvoll und wichtig in ſein Leben eingreifen. Folgendes war der Inhalt der in Briefform eingekleideten Schrift.

„C. am 20. des Auguſtmonats 1633,

Wer du auch ſeyſt, Fremdling, welchem dereinſt dieſe Blätter der Zufall übergibt, gedenke in Liebe eines dann vielleicht ſchon Hingeſchiedenen und laſſe in dieſem Falle einige Seelenmeſſen für ihn leſen. Es iſt möglich, daß dieſe Schrift von großem Nutzen für dich iſt, daß ſie dich an Leib und Leben erhält, und ich geſtehe gern, daß der Zweck, um deſſenwillen ich ſie aufgeſetzt, kein andrer iſt, als einem meiner vielleicht unglücklichen Nachfolger, einem armen Flüchtlinge zu dienen und hierdurch Gott, der mich und eine ſehr theuere Perſon aus großer Bedrängniß gerettet, thätlich zu danken. Mein Name iſt Ambroſio Tanni, von Geburt bin ich ein Italiener und meines Gewerbes ein Fechtmeiſter. Dabei aber habe ich auch nicht unterlaſſen, mich anderer angenehmer Künſte zu befleißigen, wie z. B. der Dichtkunſt, des Malens und des Lautenſpielens. Ich hatte ſchon in meiner Vaterſtadt Bologna, ſo wie in andern großen Städten Italiens mir den Ruf einiger Geſchicklichkeit in der edeln Fechtkunſt erwerben, als ich auf eine ehrenvolle Weiſe nach Deutſchland, an den Hof des in dieſer Reſidenz lebenden Landesfürſten berufen wurde. Ich kam hierher und das offene, treuherzige Weſen der Deutſchen gefiel mir. Nur das behagte mir nicht, daß der Adel ſein Haupt ſo ſtolz gegen alle Bürgerliche trug, daß man, da das Land und der Hof ſich der ketzeriſchen lutheriſchen Lehre ergeben hatte, vielfach meines Glaubens ſpottete und mich durchaus, jedoch erfolglos, zum Ketzerthume überreden wollte. Sonſt erzeigte man mir viel Ehre, man ernannte mich zum Gouvernator der adlichen Junkerſchule, in der ich ohnehin ſchon den hochwichtigen Fechtunterricht ertheilte und gab mir in dieſer Eigenſchaft die Erlaubniß, am Hofe zu erſcheinen. Da ich nun bereits in meinem Vaterlande gewohnt geweſen, in der Geſellſchaft der Prinzipi und Nobili zu leben, ſo konnte es mir nicht ſchwer fallen, mich an dem deutſchen Hofe in wohlanſtändigen Manieren darzuſtellen. Bald bemerkte ich, daß die Frauen mir gewogener waren, als die Männer. Sie hatten, auf welche Weiſe, iſt mir unbekannt geblieben, herausgebracht, daß ich neben der edeln Fechtkunſt noch andre wohlgefällige Geſellſchaftsgaben beſitze. Nun mußte ich denn bald, auf das Gebot der durchlauchtigen Fürſtin oder einer der jungen Prinzeſſinnen, ein Sonett in der Weiſe Petrarca's dichten, oder eine beliebige Perſon leicht portraitiren oder den Abend durch Lautenſpielen verkürzen. Das Alles ſahen die Männer, meiſtens der Soldateska angehörig und von rauhen Sitten, mit ſcheelen Blicken an. Sie glaubten ſich durch mich aus der Gunſt der Frauen verdrängt, ſie hielten ſolche läppiſche Dinge, wie ſie meine auf die Kurzweil der Geſellſchaft gerichteten Bemühungen nannten, einer ernſten Aufmerkſamkeit, die ihnen das Frauenzimmer widmete, nicht würdig. Ihre gehäſſigen Blicke, ihre hämiſchen Anſpielungen konnten mich aber nicht irren; denn unter den Frauen des Hofes war eine, deren leiſes Lächeln, deren geringſtes Zeichen des Wohlgefallens mich im vollen Maße entſchädigte für alle Unbill, welche ich erleiden mußte, deren freundlicher Blick, deren gütiges Wort mich entzückte und mich in ſüßer Seligkeit zu den Sternen erhob. Es war ein Kammerfräulein der Fürſtin, Eleonore von Stella genannt, aus einer armen, aber altadelichen Familie des Landes. Ihr Wuchs war ſchlank und edel, ihr Angeſicht reizend und erhaben gebildet, wie das einer Madonna des Raphael von Urbino, aber auch der Zug des Kummers und des Leidens war ihm nicht fremd und die Bläſſe, die, es verklärend, auf ihm lag, zeugte von einer ſtill getragenen Herzenstrauer. Ich ſuchte und fand bald Gelegenheit, die Schlange, die an dieſer Blume nagte, zu erkennen. Es war die Reue: Reue über eine Sünde, die ſie nicht ſelbſt, die andere an ihr begangen hatten. Als ſie ein Mädchen von vierzehn Jahren geweſen, war ihre Familie, die bisher dem Glauben der alleinſeligmachenden Kirche treu geblieben, zum Lutherthume übergetreten. Der ältere Bruder, ein leichtſinniger Kriegsmann, hatte es freiwillig gethan, ſie, ein unmündiges Kind, hatte mit innerm Widerſtreben gehorcht. War es nun nicht eine Schickung vom Himmel, eine Begnadigung der Heiligen gleichſam, daß an dem Hofe, wo man der erhabenen Kirche nur in Spott gedachte, mitten unter Ketzern, unter der Aufſicht eines ſtrengen, ketzeriſch geſinnten Bruders, die Sehnſucht nach der verlornen Religion, um die man ſie beſtohlen hatte, in ihrer Seele erwachte? Das war ihr geheimer Harm, das war der ſtille Gram, der ihre Wangen bleichte, das ſchöne Auge trübte, die hohe Stirn furchte, das war aber auch wohl die Macht, die zugleich mit dem ſympathetiſchen Gefühle der Liebe, ihr Herz und ihre verborgenen Wünſche zu mir wandte. Wir begegneten uns bald zu einſamen Zuſammenkünften, wir traten einander näher. Ich ſuchte ſie in ihrem neu erwachten Vertrauen zu der alleinigen Macht der römiſchen Kirche zu beſtärken, ich erhielt von ihr die Verſicherung, daß ſie, ſobald die Möglichkeit ſich biete, in deren Schooß zurückkehren werde. Sie gedachte immer mit freudiger Ehrfurcht ihrer Großeltern, die ein Jahr vor jenem Uebertritte der Familie geſtorben waren. Dieſe hatten ſtreng an der heiligen Lehre der Kirche gehangen, ſie hatten dieſe in das Herz des Kindes gepflanzt, ſie hatten in ſeligem Vertrauen auf ſie den großen Schritt in's Jenſeits gethan. Ihr Bild ſtand fortwährend vor Eleonorens Seele und ſie wurden wie Heilige von ihr verehrt. Oeffentlich durften in dieſer Reſidenz, unter den gegenwärtigen Zeitläufen, die feierlichen Gebräuche der katholiſchen Kirche nicht begangen werden; allein ich kannte einen Geiſtlichen, der ſich vor den Verfolgungen der Ketzer zu verbergen gewußt hatte, der ſtill und heimlich in einem Häuschen neben dem ehemaligen Carmeliterkloſter wohnte und hier den Gläubigen die Beichte abnahm und von Zeit zu Zeit einer kleinen Verſammlung die Meſſe las. Zu dieſem führte ich eines Abends Eleonoren. Sie war vorbereitet, ſie kehrte mit Freuden in die Arme der Kirche, die dieſe ihr öffnete, zurück. Dieſes Ereigniß ſtellte unſre Herzen nun einander noch näher, brachte unſre Seelen in eine noch innigere Harmonie. Wir fühlten uns durch das Geheimniß, welches wir beide zu bewahren hatten, in Eins verſchmolzen, wir ſahen ein, daß wir ohne einander nicht leben konnten. An eine Einwilligung in unſre etwaige Verbindung von Seiten des Hofes, der Eltern, die auf ihrem Landgute lebten, und des adelſtolzen Bruders war nicht zu denken. Und dennoch ſtieg in Eleonorens Innerm der Wunſch, mit mir in rechtmäßiger Ehe in einem Lande zu leben, wo unſre heilige Religion glänzend und frei, wie die Sonne, herrſchte, immer höher. Den heiligen Vater, den Stellvertreter Gottes auf Erden von Angeſicht zu ſchauen, aus ſeinem

Munde entſündigt zu werden von dem erzwungenen Fehltritte, das dünkte ihr durchaus nothwendig zu ihrer Beruhigung, das ſchien ihr eine Bedingniß ihrer dereinſtigen Seligkeit. Unſre heimlichen Zuſammenkünfte erfüllte ſie mit Weinen und Klagen, die Sühne aus dem Munde eines bloßen Prieſters konnte ſie nicht befriedigen. Da faßten wir den Entſchluß, mit einander zu fliehen und in meine Heimath, das ſchöne Italien, das unter dem Schirme der wahren Religion ſo herrlich erblüht, zu wandern. Aber das durfte nur geſchehen, nachdem uns ein heiliges Sacrament für immer mit einander verbunden. Jener Prieſter im Häuschen neben dem Carmeliterkloſter kam unſern Wünſchen bereitwillig entgegen. Er weihete den Bund, den, wie er ſagte, die hohen Heiligen ſelbſt beabſichtigt zu haben ſchienen. Er gab uns Briefe nach Welſchland mit, er machte mir einen treuen Diener dahin aus. Die Nacht, welche unſre Flucht verbergen ſollte, war beſtimmt. Eleonore beſaß einen zu hohen ſtandhaf'ten Geiſt, um vor dem Schritte, den ſie einmal beſchloſſen hatte, zu bangen und zu zagen. Ich fand ſie zu der beſtimmten Stunde an einem abgelegenen Hinterpförtchen des Schloſſes. Unſere Pferde erwarteten uns mit dem treuen Diener nahe bei einem der Stadtthore, deſſen Eröffnung bei dem Schließer, der auch der kleinen, geheimen katholiſchen Gemeinde angehörte, ſchon ermittelt war. Wir hatten Alles wohl berechnet, nur an einen möglichen Verrath hatten wir nicht gedacht. Und dennoch belauerte dieſer in der entſcheidenden Stunde unſre Schritte. Nur erſt eine kurze Strecke hatten wir zu unſerm Ziele zurückgelegt, als wir Waffenlärm, laute Stimmen und Pferdegetrappel von dorther vernahmen. Es war Eleonorens Bruder, der ſchreiend und ſcheltend unſere Namen nannte, es war der treue Diener, deſſen man ſich bemächtigt hatte und der nun eben ſo laut ſchrie, wahrſcheinlich um uns zu warnen. Eine Kammermagd Eleonorens, die wir durch reiche Geſchenke gewonnen zu haben glaubten, mußte uns verrathen haben, eine undankbare Dirne, die meine Gattin dem Elende entriſſen hatte.

Auch von dem Schloſſe herüber erklang in dieſem Augenblicke drohender Lärm. Wir ſahen uns gedrängt, verfolgt. Wo wir uns hinwandten, ließen ſich des Bruders Verbündete hören. Endlich fanden wir uns, wir wußten ſelbſt nicht wie, vor der Thüre der adlichen Junkerſchule, die ich als Gouvernator bewohnte. Die Verfolger drängten immer näher, ſie ſchienen uns bemerkt zu haben. Wir waren genöthigt in das Haus zu flüchten, deſſen Thüre ich feſt hinter mir verſchloß und verriegelte. Was blieb mir anders übrig, um Eleonoren vor Beſchimpfungen, vor Mißhandlungen zu retten? Ich ſelbſt hätte mit dem Degen in der Hand wohl einen ehrlichen Tod unter der Uebermacht gefunden, aber meine Gattin und ihr Loos nach meinem Tode? Da war Flucht ehrenvoller, als Widerſtand. Während ich Eleonoren durch die Dunkelheit die Treppen hinauf nach meinem Zimmer zog, mußten wir ſchon den Sturm der Gegner, ihr ſchreckliches Toben an der Hauspforte vernehmen. Kaum war es mir gelungen eine Kerze zu entzünden, als die Thüre

unten furchtbar krachte und zuſammenſtürzt
„Komm mit, Eleonore!“ rief ich; „ich füh
dich an einen Ort, wo keines Sterblichen Bo
heit, keines grauſamen Bruders Rache un
ſucht!“ Da führte ich ſie hierher. Dieſ
wunderlich verborgene Gemach hatte mir er
kurz vorher ein alter Diener des Hauſes a
ſeinem Sterbebette bezeichnet. Seiner Behaup
tung nach war es nur ihm allein und dem Fü
ſten des Landes, den jetzt der Krieg fern hiel
bekannt. Wir hörten die Verfolger über unſer
Häuptern wandeln, während wir in voller S
cherheit uns befanden, wir hörten ſie laut ſpr
chen, wir konnten verſtehen, daß alle zuletzt i
die Behauptung meines Schwagers einſtimmte
man müſſe ſich geirrt haben, als man unſr
Flucht in das Haus bemerkt haben wollte, ma
müſſe ſich nun beeilen, uns anderweitig aufzu
ſuchen. Sie entfernten ſich, allein ich durft
mich dennoch nicht aus meinem Verſtecke her
vorwagen. Sicherlich hatte die plötzliche Stö
rung der häuslichen Ruhe alle ſonſtigen Lehrer
die jungen Leute, die hier Wohnung und Un

terricht genoſſen, ſo wie die zahlreiche Bedienung aufgeſtört. Sie waren durch die Einbrechenden von Allem unterrichtet worden, meine Perſon galt ihnen für geächtet. Was konnte ich nun anders thun, als mich ſtill verhalten und die erſte Wuth des Sturmes vorüberrauſchen laſſen? Ich mußte den Muth meiner Gattin bewundern, die ſich mit erhabener Gelaſſenheit in dieſe Lage fügte. „Wir ſind den Verfolgungen der Menſchen entgangen,“ ſagte ſie, „jetzt ſtehen wir in der Hand Gottes und ſeiner Heiligen und ſie werden an uns thun, was uns gut iſt und unſerm Seelenheile frommt.“ Sie konnte ſchlafen, während ich in ängſtlicher Sorge um ſie wachte. Den andern Tag brachten wir ohne Nahrungsmittel hin. Erſt als die Glocke einer nahen Kirche in der folgenden Nacht die Mitternachtsſtunde anzeigte, wagte ich mich hinauf in die Gänge des Hauſes. Alles war ſtill, alle lagen im feſten Schlafe. Ich erreichte glücklich mein Zimmer. Hier nahm ich, was ich an Geld und Geldeswerth beſaß zu mir, andre Kleinigkeiten, die uns dienen konnten, vergaß ich auch nicht; nur das Nothwendigſte, das, was jetzt alle Koſtbarkeiten der Welt an Werth überſtieg, Speiſe und Trank, bemühete ich mich vergebens aufzufinden. Speiſekammern und Küche waren zu gut verwahrt, als daß ich zu ihnen hätte eindringen können. Traurig kehrte ich zu Eleonoren zurück. Ich brachte ihr nur eine Flaſche Waſſer und ein Stück trocknes Brod, die der Zufall in mein Zimmer geführt hatte, mit zurück. Trotz meines Widerſpruchs mußte ich dieſe elende Mahlzeit mit ihr theilen. Ich war ſehr niedergeſchlagen; ſie aber blieb fröhlich und guter Dinge und ermahnte mich eindringlich zum Vertrauen auf Gottes und der Heiligen Hülfe. Sie brachte faſt den ganzen nächſten Tag im Gebete zu, während ich vergeblich auf Hülfe ſann. Ich ſah, daß eine zunehmende Schwäche ſich ihrer bemächtigte, daß die Folgen der Unruhe, der Beängſtigung und Entbehrung eintraten; ich ſah es — ohne helfen zu können. Sie klagte nicht — ſie widerſprach mir, wenn ich meine Beſorgniß um ihr Wohlbefinden äußerte. So kam wieder Mitternacht heran. Als ich von Angſt und Noth getrieben, den geſtrigen Gang zu wiederholen mich bereitete, ſagte ſie zu mir: „gehe, mein Ambroſio, mit Hoffnung und freudigem Vertrauen im Herzen. Der heilige Bernhardus verkündigt uns, daß die heilige Jungfrau noch nie ein Gebet, das aus der Tiefe einer gläubigen Seele an ſie gerichtet worden, unerhört gelaſſen habe: ich will zu ihr beten, ich weiß, daß mein Gebet ſie erreicht und von ihr gütig aufgenommen wird.“ Sie ſank auf die Kniee, ihre Wange röthete, ihr Blick belebte ſich. Ich ſchlich hinauf, ich eilte an alle Stellen, wo ich hoffen konnte, meinen einzigen Wunſch erfüllt zu ſehn. Kein Winkel blieb undurchforſcht, die Verzweiflung ermahnte mich zu gewaltſamen Verſuchen, die rückkehrende Beſinnung hielt mich davon ab. Mit leeren Händen, Todesangſt im Herzen mußte ich zu Eleonoren zurückkehren. Sie aber trat mir freundlich lächelnd, mit verklärtem Angeſichte entgegen. „Der heilige Bernhardus hat Recht,“ ſagte ſie, „die Mutter Gottes hat mein Gebet erhört.“ Nach dieſen Worten führte ſie mich, ſchwankend in ihrer körperlichen Schwäch in einen Winkel des Gemaches, wo ſich m zum Erſtaunen eine Oeffnung im Fußboden zeigt von der viele Stufen in eine unbekannte Tie hinabzuführen ſchienen. Noch während des G betes war es wie eine himmliſche Offenbarun in ihre Seele gekommen, daß ſich in unſer Aufenthaltsorte ſelbſt die Mittel der Errettun fänden und daß dieſes Gemach ein Weg zu ein weitern Ziele, nicht aber das Ziel ſelbſt ſe Unwillkührlich mußten ſich ihre Blicke auf ein kleinen ſchwarzen Punkt in einem Winkel richte den ſie bisher noch nicht bemerkt hatte. S rief noch einmal die Hülfe der heiligen Jun frau an, dann begann ſie ihre Unterſuchun Sie drehte und ſchob an dem Punkte, der d Geſtalt eines großen Nagels hatte und von E ſen war. Unter dieſen Bemühungen bemerkt ſie, leicht in den Kopf des Nagels eingezeichne den Buchſtaben R. „Rechts!“ dachte ſie un indem ſie nun den Nagelknopf nach der rechte Seite drückte und dieſer dem Drucke wich, hör ſie plötzlich unter ſich zur Seite ein ſeltſame

Schwirren von Rädern, eine breite Steinplatte ſenkte ſich, ſchob ſich hinweg und zeigte dann durch die entſtandene Oeffnung den Weg in die dunkle Tiefe, deren Beſtimmung ſie ihr Gottvertrauen, mich die Hoffnung als zu unſrer Rettung führend, erkennen ließ. Ich ſtand, während ſie mir dieſes erzählte, wie ein Träumender vor ihr; ich ſah auf die Treppe, die hinabführte und wurde beſonnener, indem ich mich von der Wirklichkeit des ganzen Ereigniſſes überzeugte. Nun forderte ich ſie auf, mit mir den Gang anzutreten, den die heilige Himmelskönigin ſelbſt uns gebahnt. Sie ſchüttelte wehmüthig mit dem Kopfe und ſprach: „Du mußt allein gehn, Ambroſio! Du mußt den Rettungsweg unterſuchen und mir, wo möglich, eine Stärkung mit zurückbringen. Ich fühle mich zu ſchwach, um auch nur wenige Schritte zu thun, aber um dein Unternehmen zu ſegnen durch das Beſte, durch fortgeſetztes Gebet zur heiligen Mutter, bin ich ſtark genug.“ So ſchwer es mir ſiel, mich unter dieſen Umſtänden von ihr zu trennen, ſo ließ mir doch die Nothwendigkeit keine andre Wahl. Ich verſah mich mit Allem, was zu meiner unterirdiſchen Reiſe dienlich ſeyn konnte, vor Allem mit Kerzen und Feuerzeug, welches beides ich früher aus meinem Zimmer mitgebracht. Ich nahm auch Waffen zu mir und ſo, von Eleonorens Segenswünſchen begleitet, trat ich meine wunderliche Reiſe an. Die ſchmale Wendeltreppe, die ich hinabſtieg, ſchien kein Ende nehmen zu wollen. Oft traf mich ein Luftzug, der durch Oeffnungen, die ich nicht bemerken konnte, hereinſtrömen mußte. Es herrſchte hier durchaus kein Moderduft; ich konnte frei und erquickend athmen. Endlich langte ich am Fuße der Treppe an. Ich mußte mich einige Augenblicke niederſetzen, um auszuruhen. Gewiß reichte die Wendelſtiege durch die ganze Höhe des Gebäudes hinab und noch tiefer in den ſchmalen unterirdiſchen Gang, den ich jetzt vor mir ſah. Oft, während des Hinabſteigens, hörte ich Geräuſch neben mir, wie das ſchwere Odemholen von Schlafenden. Daraus konnte ich ſchließen, daß nur eine dünne Wand mich von den Wohngemächern des Hauſes trennte. Nach wenigen Augenblicken der Erholung und den Beiſtand der Heiligen anrufend, betrat ich nun den unterirdiſchen Gang. Er dehnte ſich weithin, ſtieg bald in die Höhe, ſenkte ſich bald in die Tiefe und mußte, wie jene Wendeltreppe, verborgene Luftöffnungen haben. Ich dachte nur immer an **Eleonoren**, an ihr Harren und Hoffen und eilte in wilder Haſt vorwärts. Kein Nebengewölbe fand ſich, das mich hätte irre leiten können. Ora pro nobis, sancta Maria! ſprach ich immer vor mich hin und meine ganze Seele wandte ſich nach und nach zu der Himmelskönigin. Ihre Hand führte mich, ihr Schutz begleitete mich. Nach einer mehr als viertelſtündigen Wanderung erhob ſich der Gang ſteil aufwärts. Ich ſtand vor einigen Stufen, über meinem Haupte ſah ich in der Decke eine Fallthüre, jenſeits derſelben vielleicht die Freiheit, die Rettung lag. Aber durfte ich den Verſuch wagen, ſie zu öffnen? Konnte ich nicht eher in die Hände eigennütziger Verräther, als edler, wohlgeſinnter Menſchen gerathen? Ich kroch leiſe die Stufen hinan, ich legte mein Ohr an die Thüre. Da hörte ich ſprechen, da vernahm ich Stimmen, die mir wie der Geſang von Engeln erklangen, da überzeugte ich mich, daß ich nur durch ein dünnes Brett von der Wohnung des ehrwürdigen Prieſters getrennt ſey, der Eleonoren dem Schooße der alleinſeligmachenden Kirche wiedergegeben, der unſerm Bündniſſe die Weihe der heiligen Kirche ertheilt hatte. Er ſprach mit ſeinem Sacriſtan, der unter dem Aeußern eines ſchlichten Bürgersmannes die kleine Wohnung mit ihm theilte. Ich vergaß mich in meiner Freude, ich klopfte ſtark an die Thüre, die ich vergebens zu heben verſuchte, ich rief laut den frommen Mann bei Namen. Eine Todtenſtille erfolgte plötzlich oben. Der unerwartete Lärm mußte ſie erſchreckt haben, er ließ ſie vielleicht Verfolgungen ihrer Feinde fürchten. Da nannte ich meinen Namen, da ſchilderte ich kurz aber eindringlich meine und Eleonorens Lage, da bat ich flehentlich um Einlaß. Jetzt hatte man mich erkannt, jetzt ſah man die Sache, wie ſie war. Ich hörte einen ſchweren Gegenſtand über meinem Haupte wegſchieben, gleich darauf wurde die Thüre geöffnet und ich befand mich in der Geſellſchaft meiner beſten Freunde. Sie hatten von unſern Abentheuern gehört, von unſerm wunderlichen Verſchwinden, ſie glaubten uns ſchon fern von der Reſidenz. Lange Erklärungen, langes Zögern waren hier nicht an der Zeit. Eleonorens Zuſtand erheiſchte unſre Hülfe. Nur das Nothwendige wurde hin und her geredet, dann begleitete mich der würdige Geiſtliche auf dem Rückwege, er verſah ſich mit Stärkungsmitteln, er legte die innigſte Theilnahme an unſern ſeltſamen Schickſalen an den Tag. Während unſrer Rückwanderung erfuhr ich, daß das Daſeyn des unterirdiſchen Ganges ihm wohl bekannt geweſen ſey, daß aber in den alten Archiven des Karmeliterkloſters keine Spur ſich finde, zu welchem Zwecke er angelegt worden. Früher hätten die Patres den Unterricht der adlichen Schule beſorgt und es laſſe ſich vielleicht annehmen, daß dieſer Gang dem Superior zu überraſchenden Beſuchen und Unterſuchungen gedient habe. Ich war erſtaunt, Eleonoren blühender und kräftiger zu finden, als ich ſie ſeit lange geſehn hatte. „Das Gebet hat mich wunderbar geſtärkt,“ ſagte ſie, „und ich kann Euch nun folgen, wohin Ihr wollt!“ Dennoch nahm ſie einige Tropfen von dem Elixire unſeres hochwürdigen Freundes. Nun verließen wir den Aufenthalt, in dem ich uns ſchon als lebendig Begrabene betrachtet hatte. Eleonore ſchien heiter und ſelig. Sie legte den beſchwerlichen Weg mit Leichtigkeit zurück und jetzt in dem Augenblicke, wo ich dieſe Zeilen, zur Ehre Gottes und der heiligen Jungfrau, aus Dankbarkeit und in der Hoffnung, einem unglücklichen Nachfolger zu nützen, aufzeichne, ſitzen wir im behaglichen, ſichern Zimmer des frommen Mannes, das wir am heutigen Abende verlaſſen werden, um, nach wohlgetroffenen Vorkehrungen, die Reiſe nach dem ſchönen Vaterlande anzutreten. Ich muß noch einmal in unſer altes Verſteck zurück. Geld und Gut habe ich dort vergeſſen, das uns auf der weiten Reiſe nothwendig iſt. Dann lege ich auch dieſes Pergament dort nieder. Gott gebe es in die rechten Hände, wo es Heil und Segen bringt! Italien, Italien, wie ſoll mich der ſüße Odem deiner Lüfte beſeligend anwehen, wie will ich in Sanct Petri unendlichem Dom anbetend niederknieen, Gott, die Himmelskönigin und die hohen Heiligen öffentlich preiſen! Und Eleonore? — Sie wird ganz glücklich ſeyn."

Minuten vergingen. Julius ſtarrte auf die Pergamentrolle, wie Jemand, dem etwas Unbegreifliches begegnet, dem eine Erſcheinung aus der Geiſterwelt entgegentritt. Er öffnete ſie noch einmal, er las wiederholt einige Stellen, die ihm von Wichtigkeit waren. Noch dünkte ihn Alles, wie eine wunderliche Neckerei, wie ein Hohn, mit dem das Schickſal ſeiner ſpottete.

„Das kann leicht entſchieden werden!" ſagte er ſo laut, daß es von den Wänden des Gemaches wiederhallte. Er war gereizt, ſein ganzes Innere war von einer heftigen Bewegung ergriffen. Nach kurzem Forſchen überzeugte er ſich, daß in den drei Winkeln des Gemaches, die dem Blicke frei lagen, keine Spur zu finden ſey, die auf eine weitere Entdeckung führen könne. Wo ſollte nun, war jener künſtliche Mechanismus wirklich vorhanden, dieſer anders verborgen ſeyn, als auch in dem Eck, welches das wunderbare Manuſcript mit ſeiner noch ungewiſſen Offenbarung gegeben hatte? Mit einer fieberhaften Haſt räumte nun Julius hinweg, was noch den Boden bedeckte, was noch den Blick an die Wände verhinderte. In wenigen Augenblicken war es geſchehn. Er ſah den verhängnißvollen Nagel, er erkannte auf dem Knopfe den eingegrabenen Buchſtaben R. Seine zitternde Hand drückte und ſchob, nach einer gewaltſamen Anſtrengung wich der Nagel, die Räder rollten, wahrſcheinlich durch lange Ruhe ihrer Bewegung fremder geworden, langſam unter und neben ihm, die Platte wich ſchwerfällig aus ihren Fugen, er erkannte die oberſten Stufen der Wendeltreppe, tiefer unten verhinderte die Dunkelheit jede weitere Wahrnehmung.

„Bei Gott, nicht alle Träume ſind eitle Ausgeburten der Phantaſie!“ rief der Jüngling und ſtarrte gedankenvoll in die Tiefe, die einſt einem bedrängten Gattenpaare Rettung gewährt hatte, die ihn, einen eben ſo ſchwer Verfolgten, in die Freiheit, in ein neues Leben führen konnte.

## Zehntes Kapitel.

> Es ſäuſeln die Winde
> Es rührt ſich der Schiffer:
> Geſchwinde, geſchwinde!
>
> Göthe.

Im Hauſe des Geheimeraths Forſthelm hatte ſich indeſſen die Beſorgniß um den Zuſtand Juliens vermindert. Dem Abende, welcher der Kranken eine hoffnungsvolle Nachricht gebracht, war eine Nacht gefolgt, in der ſich nur ſeltene Störungen einer wohlthätigen Ruhe einfanden. Der Vater verließ das Krankenbett nicht. Als Fidelis am Morgen erſchien, fand er die Geſtaltung der Krankheit ſo günſtig, daß er verſichern durfte, es ſey nun kein gefährliches, das Leben bedrohendes Uebel mehr zu fürchten, obgleich periodiſche Anfälle in der Abendzeit noch nicht ausbleiben dürften. Julie war ruhig, ſie ſchien ſelbſt heiter; allein in ihren Blicken, in ihren Zügen konnte Fidelis den Wunſch entdecken, von ihm etwas über den Freund ihrer Seele, über deſſen weitere Rettung zu vernehmen. Auch dem Vater mochte dieſe ſtille Sehnſucht nicht verborgen bleiben. Er hatte Mitleid mit dem kranken Kinde, er wandte ſich ab zu einem fernſtehenden Tiſche und nahm dort ein Papier zur Hand, von deſſen Inhalt er ſehr angezogen ſchien.

„Er iſt in Sicherheit!“ flüſterte Fidelis Julien zu. „Er befindet ſich bei den Seinigen und in dem weiten Kunſthauſe gibt es Winkel genug, die ihn vor jedem Späherblicke verbergen. Beruhigen ſie ſich, theure Freundin! Viele Menſchen haben ſich zu ſeiner vollſtändigen Rettung vereinigt und Einen“ — hier warf er einen bedeutenden Blick auf den Geheimerath — „hoffe ich noch dafür zu gewinnen.“

„Wenn ſein Wohl in Ihren Händen iſt,“ verſetzte leiſe und mit einem ſanften Lächeln Julie,“ ſo habe ich nichts mehr für ihn zu fürchten. Ich will alles Böſe der Vergangenheit vergeſſen, ich will alle ängſtlichen Zweifel für die Zukunft verbannen. Ich will mich nun ruhig dem Vertrauen, der Ueberzeugung hingeben, daß er in Freiheit, daß er Herr ſeines Willens iſt. Wohin ihn dieſer führt, weiß ich ſchon, und wenn ihm auf der Bahn ein früher Tod in den Weg tritt, ſo wird das Leben zwar keine Reize, aber auch keinen Schmerz mehr für mich haben.“

Der Arzt verſtand ſie. Er drückte ihr die Hand und trat zu dem Geheimerathe. Er hatte eine Bitte an dieſen, deren Gegenſtand ihm ſehr wichtig war; doch ſchien es bei der zweifelhaften Stellung, die Forſthelm zwiſchen den Fremden und den Vaterlandsfreunden einnahm, einer großen Vorſicht zu bedürfen, den Inhalt dieſes Gefühls in Rede zu bringen. Fidelis fühlte ſich verlegen. Er traute ſich ein ſehr geringes diplomatiſches Talent zu, er war immer entſchiedener im Handeln, als in der Rede. Mit einiger Mühe gewann er es über ſich, von dem Geheimerathe eine Unterredung unter vier Augen zu verlangen, welche dieſer ſogleich gewährte. Chriſtiane wurde zur Bedienung der Kranken hereingerufen und Forſthelm führte den Doctor in ein anſtoßendes Cabinet. Der Geheimerath ſchien beſtürzt; er war um die Tochter beſorgt und mochte eine betrübende Eröffnung befürchten, deren Inhalt der Arzt wahrſcheinlich der Kranken verbergen wollte.

Um ſo erfreulicher mußte es ihm ſeyn, als Fidelis die Unterredung mit den Worten begann:

„Was ich Ihnen zu ſagen habe, Herr Geheimerath, betrifft die Ehre und das Leben eines meiner beſten Freunde. Sie ſehen hieraus, daß es nicht meine, daß es die Angelegenheit eines Andern iſt, die ich vertrauungsvoll an ihr Herz lege. Der Fall iſt eben ſo ſchwierig, als dringend. Nur unter dem Schleier des tiefſten

Geheimniſſes kann hier genützt, können jene unſchätzbaren Güter eines edlen jungen Mannes gerettet werden.“

Er hatte mit großer Beklemmung geſprochen. Der Geheimerath bemerkte ſeine Verlegenheit und verſetzte in einem ermuthigenden Tone:

„Reden Sie frei, lieber Fidelis! Wie können Sie an meinem guten Willen, Ihnen in einer Sache, die Ihnen für etwas Großes gilt, zu dienen, zweifeln? Haben Sie mich nicht zu einem Schuldner gemacht, der nie die Bürde, die Sie ſeinem Herzen auferlegten, abzutragen vermag? Mein Beiſtand iſt Ihnen gewiß in jeder rechtlichen Sache und eine andere werden Sie von mir nicht verlangen.

„Verzeihen Sie, Herr Geheimerath,“ erwiederte der Arzt mit noch immer ſchwankender Stimme, „Sie leben in engen Verbindungen mit dem fremden Gouvernement. Es könnten Dinge zur Sprache kommen, die vor dem Richterſtuhle eben dieſes fremden Gouvernements als Verbrechen gelten, während eine reine Moral, ein edles Gefühl ſie billigt.“

„Die Gefühle können irren, eben ſo gut wie die Gouvernements,“ ſagte mit herber Betonung der Geheimerath, „das Recht ſteht über Allem. Wo das Recht ſpricht, gelten bei mir keine Rückſichten auf eine andre menſchliche Gewalt, oder gar auf Schwächen des menſchlichen Herzens, in welche alle Gefühle leicht ausarten können. Ich weiß, daß Viele mich verdammen, daß man mein Benehmen zum mindeſten zweifelhaft findet, aber ich bin mit meinem Gewiſſen, ich bin mit dem Rechte im Reinen. Sie ſind ein redlicher Mann. Sprechen ſie ohne Scheu. Mein gegenwärtiges Wirken wird die Zukunft rechtfertigen.“

Unter dieſer Rede war die Haltung des Geheimeraths würdevoller geworden, aus dem Ausdrucke, mit dem er ſprach, leuchtete ein ſtolzes Selbſtgefühl hervor. Dabei aber erheiterten ſich ſeine Geſichtszüge, er führte den Doctor zu einem Sitze und ließ ſich ihm gegenüber nieder.

Fidelis zögerte nun nicht ferner, ſeinem Gönner die Angelegenheit, die jetzt ſeine Seele beſchäftigte und für deren glückliche Beendigung er deſſen Rath und Hülfe wünſchte, mitzutheilen. Er entdeckte ihm, daß Julius Tiefenau auf ſeine Veranlaſſung aus dem Gefängniſſe entkommen ſey, in welchem er einem ſchmachvollen Tode entgegenſah, daß der junge Mann glücklich das Haus ſeines Großvaters erreicht habe, daß er aber, ſo lange er ſich noch innerhalb der Feſtungswerke befinde, in beſtändiger Gefahr ſchwebe, auf's Neue in die Gewalt und unter den Urtheilsſpruch ſeines rachſüchtigen Gegners zu fallen.

„Sie, Herr Geheimerath," ſchloß Fidelis ſeine Eröffnung, „ſind es nun, von deſſen Beiſtand ich die Erfüllung meiner Hoffnungen erwarte. Eben jene Verbindungen mit den franzöſiſchen Behörden können es ihnen nicht ſchwer machen, auf irgend einem Wege, unter einer Verkleidung, unter welchem Vorwande Sie wollen, meinem Freunde Mittel, die Reſidenz zu verlaſſen, zu verſchaffen. Ich will mir nicht anmaßen, Ihnen Vorſchläge über die Art und Weiſe, wie dieſes geſchehen mag, zu thun. Sie kennen die Verhältniſſe beſſer, als ich. Sie wiſſen, wie weit Sie gehen können, um zu helfen, ohne ſich ſelbſt einer Verlegenheit auszuſetzen. Ich habe Ihnen Alles entdeckt, ich habe mein volles Vertrauen in Ihr Herz gelegt. Entſcheiden Sie nun. Bewilligen Sie oder verwerfen Sie — verrathen werden Sie uns nicht!“

Der Gedanke an die Lage ſeines Freundes hatte Fidelis hingeriſſen. Er ſprach lebendig, mit Feuer und ergreifend. Dennoch ſchien die Wirkung, welche ſeine Rede auf den Geheimerath gemacht hatte, noch zweifelhaft. Dieſer war aufgeſtanden und ging nachdenklich im Zimmer auf und nieder. Den Arzt drängte der Augenblick.

„Ein Menſchenleben iſt kein Spiel, das man der Vergeſſenheit überläßt, ſobald man es verloren glaubt;“ hob er bewegter auf's Neue an. „Mein Stand gibt mir Gelegenheit, ſeinen ganzen Werth zu erkennen, wie ſich dieſer bildet von der Wiege bis zum Grabe. Ich will jetzt nicht von meinem Freunde, ich will von dem Menſchen überhaupt ſprechen. Welche Sorgen ſchon vor ſeiner Geburt, welche Bedrängniß, welcher Schmerz der Mutter bei dieſer, welche Zweifel, welche Beunruhigungen in der erſten Zeit, wo der Tod mit dem Leben gleiche Rechte auf den Säugling behauptet, welche Prüfungen des Elternherzens, der Geiſteskraft derſelben bei der Erziehung des Knaben, bei der Wahl ſeiner Beſtimmungen, bei ſo vielen Dingen, die ſo mancherlei ſind, wie die Falten des Schickſals! Ich will nicht weiter rechnen. Hier ſtehe ich ſchon an einem Ziele, wo ein Menſchenleben ein unſchätzbares Gut geworden iſt. Und in dem vorliegenden Falle, Herr Geheimerath? Der junge Mann, von dem ich ſpreche, iſt ein edler Menſch, er iſt der einzige Sohn würdiger Eltern, das lebendige Gefühl für eine heilige Sache hat den Haß eines verächtlichen Böſewichts gegen ihn erweckt, der Name deſſen, der ihn verfolgt, iſt längſt ein Gegenſtand des gerechten Fluches von Tauſenden — welcher gute Deutſche, welcher Freund des Vaterlandes möchte da nicht helfen?“

Er hatte die Hand des Geheimerathes ergriffen. Dieſer blickte ihn lächelnd an und ſagte: „Sie irren, lieber Fidelis, wenn Sie glauben, daß ich darüber einen Augenblick zweifelhaft war. Ich geſtehe offen, daß ich die barbariſchen Entſcheidungen durch den Degen nicht liebe, Sie kennen meine Grundſätze, nach denen man auf dem Wege Rechtens Genugthuung für ein erlittenes Uebel ſuchen ſoll. Dann hat Ihr Freund,“ fuhr er bedeutungsvoller fort, „auch gegen mich einen kleinen Krieg im Stillen geführt, den ein Andrer nicht ſo leicht vergeſſen würde. Doch genug hiervon! Jene erſte Angelegenheit findet ihre Entſchuldigung in den Umſtänden, über die andre habe ich meine eignen Gedanken. Ein Zufall will, daß ich Ihnen zu Ihrem Zwecke behülflich ſeyn kann. Sie ſollen einige Zeilen von mir erhalten. Dem Manne, an den ich Sie verweiſe, wird Ihr Freund als Reiſegeſellſchafter willkommen ſeyn, wenn dieſem anders die Maske, unter der er ihn begleiten muß, anſteht.“

Der Geheimerath trat an den Schreibpult

und warf mit raſcher Hand einige Zeilen hin. Dann überreichte er das Papier offen dem Arzte und ſprach:

„Leſen Sie! Sie werden daraus erkennen, in welcher Eigenſchaft der junge Tiefenau ſich ſicher entfernen kann.“

Die Aufſchrift lautete an den königlich däniſchen Major von Greifenfeld. Der Inhalt des Schreibens beſtand nur aus folgenden wenigen Zeilen:

„Ihre Abreiſe, Herr Major, hat ſich, wie Sie mir ſagten, bis jetzt durch den Mangel eines Reitknechts verzögert. Der junge Mann, welchen Ihnen Herr Doctor Fidelis zuführen wird, iſt ganz geeignet, den Functionen einer ſolchen Stelle zu entſprechen. Es iſt mir lieb, wenn Sie gleich mit ihm abreiſen, auch bitte ich für ihn um eine ausgezeichnet freundliche Behandlung, da er von guter Familie iſt und nur durch die Umſtände gezwungen wird, in dieſe Laufbahn einzutreten.“

Der lakoniſche, faſt gebieteriſche Ton dieſes offenen Schreibens, ſo wie der Umſtand, daß der Geheimerath ſeinen Namen nicht unterzeichnet hatte, fielen dem Arzte auf. Er machte ſeinen Gönner auf Beides aufmerkſam.

„Ich ſtehe mit dem Major auf einem gewiſſen Fuße, der mir eine ſolche unumwundene Sprache gegen ihn erlaubt;“ erwiederte kalt und beſtimmt Forſthelm. „Uebrigens kennt er meine Handſchrift; er wird keinen Augenblick an der Richtigkeit des Schreibens zweifeln.“

Fidelis begab ſich, ehe er das Haus verließ, noch einmal an Juliens Krankenlager. Sie hatte indeſſen mit zitternder Hand, mit ſchwachen Bleiſtiftzügen, einige Zeilen an Julius geſchrieben. Sie gab ſie dem Arzte und ſagte leiſe:

„Wenn unſer Freund, wer weiß auf wie lange, von uns ſcheidet, ſo geben Sie ihm meinen letzten Abſchiedsgruß mit auf den Weg. Wir haben nun beide den Tod in der Nähe geſehn und wiſſen, daß ſein Antlitz nicht ſo ſchrecklich iſt, wie es uns von Kindheit an eine thörichte Menſchenfurcht geſchildert. Sagen Sie ihm, daß mir jener Abend, wo wir uns Herrmann und Thusnelda nannten, unvergeßlich iſt. Es war freilich nur eine Schwärmerei, aber jedes ſolches Herausgehn aus uns ſelbſt hat ſein Herrliches, denn es liegt ihm ein großes Gefühl zum Grunde, das nicht vom Irdiſchen ſtammt, weil es ſich über Jahrtauſende erhalten konnte. Sagen Sie ihm nicht, was ich um ſeinetwillen gelitten habe. Er möchte mich für ſchwach halten, er möchte fürchten für mich während ſeiner Wanderung, auf der er der Gemüthsruhe und ungeſtörten Kraft bedarf. Er würde auch irren in ſeiner Meinung über mich. Das Entſetzen überwältigt auch wohl eine ſtarke Seele, welche eine Gefahr, die ſie nahen ſieht, nicht zittern macht."

Sie hatte zu viel geſprochen. Sie war angegriffen und lehnte ſich in die Kiſſen zurück. Fidelis reichte ihr einige ſtärkende Tropfen, empfahl Ruhe und entfernte ſich. Nur im Fluge machte er einige der nothwendigſten Krankenbeſuche. Dann eilte er zu dem Major von Greifenfeld, den er in einem beinahe völlig ausgeräumten Zimmer, auf einem gepackten Mantelſacke ſitzend fand.

Die faſt grinſende Freundlichkeit des Mannes, ſein lauernder Blick und die ſchroffen Bewegungen, die nicht mit ſeiner feinen, weltmänniſchen Rede übereinſtimmten, mißfielen dem Arzte. Aber es blieb hier keine Wahl, die einzige Hoffnung beruhete auf ſeinem Eingehn in den Vorſchlag des Geheimeraths. Er las deſſen Schreiben zweimal bedächtig durch. Dann wandte er ſich mit einem Lächeln, deſſen Ausdruck unentſchieden war, zu Fidelis und ſprach:

„Sr. Excellenz Wünſche ſind mir Befehl. Ich kann in der That die Güte des Herrn Geheimeraths nicht genug bewundern, die ſich herabläßt, auch in dieſer Hinſicht für mich beſorgt zu ſeyn. Freilich fällt es in dieſem menſchenarmen Lande gegenwärtig ſchwer, ein taugliches Subject zu ſeiner Bedienung auf der Reiſe zu finden. Man hat alle junge Leute hinter das Kalbsfell geſteckt, was aus der Fremde einwandert, iſt loſes Geſindel, vor dem weder Börſe noch Mantelſack ſicher ſind. Um ſo mehr bin ich Sr. Excellenz verpflichtet. Alſo von Stande iſt der junge Mann, ich kann vielleicht auf ihn mehr wie auf einen Geſellſchafter, als auf einen Diener rechnen?“

Der Major ſchielte bei dieſer Frage ſo liſtig zu dem Arzte hin, daß dieſer, ihre Verfänglichkeit erkennend, ausweichend antwortete:

„Zum Mindeſten hat er einer ziemlich guten Erziehung genoſſen, die ihn höher ſtellt, als ſolche Leute gewöhnlich in ihrer geiſtigen Bildung ſtehn. Es wird Ihnen vielleicht nicht unangenehm ſeyn, die Einſamkeit, die Stille der Reiſe durch Geſpräche zu beleben und da werden Sie in Ihrem neuen Diener wenigſtens keinen ganz rohen Gefährten finden. Was ſeine Pflichten betrifft, ſo wird er ſtreng und pünktlich in deren Erfüllung ſeyn, dafür bin ich Bürge.“

„Wir werden uns ſchon mit einander vertragen!“ verſetzte mit einem ſchlauen Lächeln der Kundſchafter, deſſen Muthmaßungen über den ihm von dem Geheimerathe beigegebenen Diener der Wahrheit ziemlich nahe kamen. „Ich werde nichts von ihm verlangen, was ihm unangenehm oder läſtig ſeyn könnte; es war mir wirklich darum zu thun, mehr einen Reiſegefährten, als einen Untergebenen zu finden und es ſoll mich freuen, wenn er ſich ſo wenig in mir irrt, wie ich, nach der Mittheilung des Herrn Geheimerathes, mich in ihm zu irren glaube. Was mein Pferd betrifft, ſo beſorge ich es in der Regel in den Hauptſachen ſelbſt, für das Uebrige finden ſich aller Orte bereitwillige Leute. Wir wollen ſchon recht gute Freunde mit einander werden: ich und mein Reitknecht!“ ſetzte er, indem er die Hand des Arztes ergriff, dieſe vertraulich ſchüttelte und ihn mit durchbohrenden Blicken anſah, hinzu.

Fidelis wurde durch dieſes außerordentlich zuvorkommende Betragen in Verlegenheit geſetzt. Nur die Verſicherung des Geheimeraths, daß er volles Vertrauen zu dem Major haben könne, vermochte einen aufkeimenden Argwohn zu zerſtreuen. Zu Allem zeigte ſich Greifenfeld höchſt bereitwillig. Fidelis, dem noch ſo viele Dinge oblagen, um den Freund nun zu ſeinem neuen Beſchützer zu bringen, redete mit dieſem ab, daß er morgen in der erſten Frühe des Tages mit dem jungen Manne erſcheinen wolle, wo dann unverzüglich die Reiſe angetreten werden ſolle. Wie er das möglich machen könne, war ihm freilich ſelbſt noch ein Räthſel, aber ein langer Nachmittag, ein Abend und eine Nacht lagen noch vor ihm und wie Viel konnten nicht in dieſem Zeitraume ein feſter Wille, ein liebendes Freundesherz und eine entſchiedene Thätigkeit bewirken! Mit einem dankbaren Gefühle trennte er ſich von dem Major, der ihm jetzt bei weitem nicht mehr ſo widrig, als am Anfange ihrer Zuſammenkunft erſchien.

„Bringen Sie Ihren Schützling, oder, wenn Sie vielleicht lieber wollen, Ihren Freund,“ ſagte dieſer, indem er ihm das Geleit gab, „wann Sie wollen, um Mitternacht oder wann der Hahn kräht! Bei mir findet er ein ſicheres Aſyl, denn wenn ich meine Uniform vor die Thüre hänge, ſo ſind wir auf däniſchem Grunde und Boden, in neutralem Lande.“

# Eilftes Kapitel.

Das alte Märchen, unſrer Ahnen Thaten,
Von ihnen ſelbſt auf Pergament geſchrieben,
Soll ſehr, ſehr unterhaltend ſeyn und ſeltſam.
Oehlenſchläger.

Die Bewohner des Kunſthauſes vergaßen unter dieſen Umſtänden der vielfach getheilten Sorgen, die im gewöhnlichen Leben den Einzelnen erfüllten, um ihre vereinigte Theilnahme auf den gefährdeten Enkel des Hauſes zu wenden. Frau Eliſabeth fühlte ſich in der herkömmlichen Weiſe, wie ſie ihre häuslichen Einrichtungen traf, geſtört, ſie war herber als ſonſt, ohne dadurch eine größere Befriedigung zu finden; Julius Mutter ſchien in ihrem äuſſern Betragen ganz ſo ruhig und geduldig, wie immer, aber wer ihr näher trat, bemerkte wohl die Thränen, die ihr Auge trübten: ihre ganze Seele war an dem unbekannten Orte, wo Julius jetzt weilte, ſie ſah ihn in ſeiner Einſamkeit, in einem kleinen düſtern Gemache, traurig und ohne einen Troſt, wie ſie dieſen ihm ſo gern geboten hätte; der Hofintendant gedachte zum erſtenmale ſeit der Entfernung des Landesfürſten nicht mehr ſeiner glänzenden Vergangenheit, ſeines jetzigen bedrängten Verhältniſſes, ſeiner Hoffnungen, in denen er den verlorenen Glanz zurückkehren ſah: er war einmal ganz Vater, er gedachte nur des Sohnes und ſeiner Rettung, die immer ſchwieriger und dennoch immer nothwendiger wurde. Selbſt die Mädchen hatten jetzt nur Gedanken und Beſorgniſſe für den räthſelhaft verſteckten Julius. In dem Herzen der gutmüthigen Agathe war es innige Schweſterliebe zu ihm und Julien, die ſie jetzt nichts Andres empfinden ließ; bei Antonien wirkte aber die Spannung, wie das Alles endigen, was der alte Tiefenau mit Julius angefangen habe und was ſich ſonſt noch aus der wunderlichen Sache entwickeln werde, weit mehr als ein ſchönes, tiefes Gefühl, und machte ſie ſo zerſtreut, daß ſie ſogar den Augenblick, wo der Chevalier de Ramotiers ihr zu Ehren am Fenſter vorüberzugehn pflegte, verpaßte. Der hohe Ernſt, welchen der alte Herr vom Hauſe an den Tag legte, hielt jeden ab, eine Frage nach Julius zu thun. Der Greis ſchien ſich ſelbſt zu mißtrauen und mit ſtrenger Achtſamkeit jedes Wort aus ſeinem Munde zu bewachen, damit er nicht weiter verrathe, was nur der unwiderſtehliche Drang des Verhältniſſes ihn ſchon an Julius hatte entdecken laſſen.

Als Fidelis, nachdem er den däniſchen Major verlaſſen, ſich dem Kunſthauſe näherte, fand er dieſes von Soldaten zahlreich beſetzt und die Wachen verdoppelt. Man verweigerte ihm den Einlaß. Erſt durch die Fürſprache eines vorübergehenden Offiziers, der ihn kannte, konnte er ihn erhalten. Zugleich erfuhr er, daß die Maßregeln deshalb geſchärft worden ſeyen, weil der Unteroffizier Treuſchelm, der die erſte Viſitation des Hauſes geleitet, am Morgen deſertirt ſey und ſtark im Verdacht ſtehe, die Entweichung des jungen Tiefenau aus dem Gefängniſſe begünſtigt zu haben. Foulon biete Alles, was in ſeiner Macht ſey, auf, den Flüchtling wieder einzufangen, um, wie er geäußert, ehe er den Vater erſteche, den Sohn doch noch an den Galgen zu bringen. Mit Beſorgniß ſah Fidelis die getroffenen Maßregeln. Wie ſollte er ſein Wort gegen Greifenfeld löſen, wie ſollte er den Freund aus dieſem Kreiſe von Feinden, der ihn eingeſchloſſen hielt, bringen, wie ihre Wachſamkeit täuſchen, wie ſich ſelbſt durch die Rettung ſeines Julius den verlorenen Seelenfrieden zurückgeben? Auf dem großen Hausgange fand er wiederum Wachen ausgeſtellt. Jede Möglichkeit, das ſonſt ſo wohl angelegte Unternehmen weiter zu führen, ſchien verſperrt. Mißmuthig trat er in das Wohnzimmer, wo die Familie verſammelt war. Er beantwortete nur flüchtig, aber beruhigend Agathens Fragen nach Julien. Dann nahm er ſogleich den Arm des alten Tiefenau und zog den Greis in ein Seitenzimmer, wo dieſer, wenn er ungeſtört ſeyn wollte, ſich aufzuhalten pflegte.

„Ich muß Julius ſehen und ſprechen!“

ſagte er haſtig. „Die Gefahr ſteigt mit jedem Augenblick und kein Aſyl, das wir ihm hier gewähren können, iſt ſicher genug, ihn gegen die Verfolgungen ſeines tückiſchen Widerſachers zu ſchützen. Führe Er mich zu ihm, Herr Kaſtellan! Alles iſt zu ſeiner Flucht aus der Stadt vorbereitet; die einzige Schwierigkeit bleibt nur, dieſe Söldner der Machthaber zu täuſchen und ihn durch ihre Mitte hindurch zu einem Freunde, auf den wir uns verlaſſen können, zu führen. Er kennt dieſes wunderliche Gebäude mit ſeinen geheimen Verhältniſſen genau. Zeigt ſich uns da keine Hoffnung, kein verborgener Ausgang —“

Der Greis machte eine verneinende Bewegung mit dem Haupte.

„So müſſen wir eine Verkleidung wagen!“ fuhr Fidelis fort. „Aber die Hauptſache iſt, daß ich mich mit ihm verſtändige. Führe Er mich zu ihm, Herr Verwalter!“

„Ich darf nicht!“ verſetzte ernſt der Greis, indem er, ermüdet durch ſo viele Ereigniſſe, die ihn unerwartet trafen, ſich niederließ. „Ich habe dem Enkel zu Gefallen zum Erſtenmale meine Pflicht gebrochen und ihn an einen Ort in Sicherheit gebracht, den zu verſchweigen mir meine Inſtruction gebot. Ich bin uneins mit mir, ob ich ſelbſt in dieſer großen Noth Recht daran gethan habe; ich will durch einen zweiten Verrath dieſen Streit in meiner Seele nicht vermehren.“

Der Arzt fand hier ein Hinderniß, an das er nicht gedacht hatte.

„O mein Gott,“ ſagte er mit ungewöhnlicher Lebhaftigkeit, „jede Sache wird durch die Umſtände verändert! So iſt es auch mit Seiner Inſtruction, die für die Dienſtverhältniſſe unter dem alten Fürſtenhauſe gültig iſt. Jetzt ihr gewiſſenhaft anhängen und gehorchen, hieße dem Feinde dienen!“

„Dem Feinde dienen?“ wiederholte der Alte, indem er aufſtand und ihm ein neues Licht über die Sache aufzugehn ſchien.

„Allerdings!“ antwortete Fidelis. „Iſt es nicht eine Unterwürfigkeit unter den Willen des Feindes, die dieſer gar nicht einmal von Ihm verlangt, wenn Er einen wackern jungen

Mann, wie Seinen Enkel, verhindert, zu den Fahnen des rechtmäßigen Landesherrn zu eilen? Und tritt Ihm denn bei dem Namen Enkel nicht die erſte, heiligſte Pflicht des Menſchen, die, welche die Natur und die Liebe in das Menſchenherz legt, gebieteriſch vor die Seele? Will Er die Mutter verzweifeln machen, die Seele des Vaters mit endloſem Kummer erfüllen und ſich für die Tage, die Ihm Gott noch zumißt, zu einem Gegenſtande der eigenen Gewiſſensvorwürfe machen? O, Herr Verwalter, es gibt höhere Pflichten, die uns der liebe Gott in ſeiner Inſtruction mit auf die Welt gibt, als die ſind, welche ein Canzleiſecretär dem Schreiber in die Feder dictirt!"

Der unerwartete Widerſtand hatte, wie es ſonſt ſanftmüthigen Menſchen in ſolchen Fällen oft zu gehn pflegt, den jungen Arzt in ein ungewöhnliches Feuer geſetzt. Er wußte die Koſtbarkeit jedes Augenblickes zu würdigen, ihn drängte die Nothwendigkeit zu handeln, er mußte um jeden Preis die Hinderniſſe beſeitigen, die ihm entgegentreten konnten. Während er zu dem Alten ſprach, hatte ſich ſeine Wange dunkel geröthet, ſeine Augen blitzten und ſein ganzes Weſen zeigte die ungeduldige Lebendigkeit eines Mannes, der die ganze Gefahr der Zögerung erkennt.

„Er hat hart zu mir geſprochen, Herr Doctor,“ erwiederte nach einem kurzen Schweigen der Greis, „aber Er hat Recht! Ich bin achtzig Jahre alt. In dieſem Alter fällt es ſchwer von Grundſätzen zu laſſen, an denen man ſein halbes Leben hindurch gehalten. Aber noch einmal: Er hat Recht! Der König von Frankreich iſt nicht mein Herr und kann es nimmer werden und wenn er ſein ganzes Volk herausſchickte in unſer armes Land. Dem Fürſten habe ich Pflicht und Treue geſchworen. Ein Eid kann nicht vernichtet werden, durch keinen neuen Machthaber, nicht durch Kanonen und Bajonnette. Er hat mir die richtige Erklärung gegeben. Komm' Er mit! Ich bringe Ihn zu Julius.“

Sie gingen eine Seitentreppe hinauf, wo ſie das Zuſammentreffen mit den Soldaten, die das Erdgeſchoß faſt ganz in Beſitz genommen hatten, vermieden, in den obern Theil des Hauſes. Hier war es ſtill, hier hatte man nicht für nöthig gefunden, Wachen aufzuſtellen, da durch die Beſetzung des untern Raumes jede Communikation nach Außen gehemmt ſchien. Fidelis folgte mit einigem Befremden dem alten Manne bis zu den höchſten, unter dem Dache gelegenen Gemächern. Mit Eckel ſtand er vor den bekannten, widrigen Geſtalten der drei ausgeſtopften Verbrecher; als aber jetzt der Leichenmarſchall, auch hier auf eine gewiſſe Weiſe ſein Todtenamt verſehend, die eine derſelben zur Seite ſchob, die verborgene Fallthüre öffnete und, die Leiter betretend, ſagte:

„Mein Julius hat einen wunderlichen, furchtbaren Wächter, von einem Corps, das kein König und Kaiſer mehr in ſeinen Armeen zählt“ —

Da warf Fidelis einen dankbaren Blick auf den unglücklichen Wilddieb und ſtieg, indem er freundlicher auch deſſen beide Gefährten anſah, raſch hinab, dem Alten nach.

Sie fanden Julius ruhig im Lehnſeſſel ſitzend. Das verhängnißvolle Pergament, das wir ſchon kennen, lag aufgeſchlagen vor ihm. Er verrieth bei ihrer Ankunft keine beſondere Ueberraſchung, er ſchien die beiden Männer erwartet zu haben und mit Gedanken beſchäftigt, welche in dieſem Augenblicke ſeine Seele jeder andern Rückſicht entfremden mochten. Fidelis berichtete in Haſt, was er mit dem Beiſtande des Geheimeraths bewirkt habe, er gedachte Juliens und der glücklichen Wendung ihrer Krankheit. Dieſes war die Saite, die, wenn ſie berührt wurde, in dem Herzen des jungen Mannes wiederklingen mußte. Er ſprang mit freudegerötheten Wangen auf und drückte, dankbar gegen ſeinen Freund und Juliens Arzt, deſſen Hand an ſein Herz. Der Großvater nahm indeſſen, ohne dieſe Bewegung zu bemerken, den Platz im Sorgenſtuhle ein.

„Eröffnete ſich nur auch für deine Rettung eine günſtige Ausſicht!“ ſagte dann unmuthig Fidelis. „Alles hat ſich ſo herrlich gefügt, von ſelbſt faſt ſind mir die Mittel entgegengekommen, dich hinauszuführen in ein freies, neues Leben, wo du den Jammer des Vaterlandes nicht ſiehſt, wo kein mächtiger, gewiſſenloſer Verderber dich bedroht, wo deine Seele, dein ganzes Weſen neue Kraft, neue Hoffnung ſchöpfen muß! Aber wie dich herausbringen aus dieſen Mauern, die uns eng umſchließen, die von Hunderten bewacht werden, welche dein Unglück wollen, die mir wie ein Zauberkreis erſcheinen, in den du machtlos gebannt biſt?“

„Und wenn ich nun der Zaubrer wäre, der dieſen Kreis zu öffnen vermöchte?“ entgegnete lächelnd Julius. „Siehe,“ fuhr er fort, indem er auf das Pergament deutete, „da liegen die dunkeln Weiſſagungen, die myſtiſchen Offenbarungen des Noſtradamus. Im Traume iſt mir die Gabe geworden, ſie zu entziffern und was ich aus ihnen erlernt habe, ſetzt mich in den Stand, jenen Hunderten, die mich bewachen, zum Trotze, unſichtbar aus ihrer Mitte hervorzuſchreiten, Euch ſelbſt zu entweichen, wenn ich Luſt hätte, kurz! die Freiheit zu erlangen, wenn alle Umſtände ſich glücklich fügen!

Du ſiehſt mich ungläubig an Fidelis; Er, Großvater, betrachtet mich mit mißtrauiſcher Verwunderung, wie einen Thoren, dem die Angſt das bischen Gehirn verrückt hat. Aber Ihr werdet meine magiſchen Künſte ſchon verehren lernen, wenn Ihr ſie ſeht. Ich ſtrecke einen Finger aus und dieſes kerkerartige Gemach wird zum Eingange des Tempels der Freiheit, ich ſpreche mein Abracadabra und unſichtbare Geiſter werden losgelaſſen, Ihr hört und ſeht ihr wunderbares Wirken, Ihr erſtaunt über die Willigkeit, mit der ſie mir ihre Dienſte leiſten, aber Ihr fangt auch an zu begreifen, Ihr erblickt ein wunderliches dunkles Reich, das jedoch Julius mit Hülfe der Weiſſagungen des Noſtradamus zu erhellen vermag.“

Nachdem er dieſe Worte in einem ſcherzhaften Tone geſprochen, der die beiden Beſuchenden in der gegenwärtigen Lage der Umſtände in der That befremden mußte, trat er raſch in jenen Winkel, wo ſich die geheimnißvolle Maſchine befand, und ſchob, indem er, lächelnd gegen Fidelis gewandt, mit ſcharfer Betonung das myſtiſche „Abracadabra“ ſprach, unbemerkt den Nagel zur Seite. Bei dem Schwirren und Summen der Räder, das ſich nun erhob, eilten die beiden Männer erſtaunt herbei. Sie ſahen den Boden ſich öffnen, ſie blickten in die ſchwarze Tiefe, ihr Auge unterſchied nach und nach die Stufen, die da hinabführten. In Fidelis Seele erhob ſich gleich der Gedanke einer möglichen Rettung auf dieſer finſtern Bahn, den Julius frühere Rede ſchon angedeutet hatte. Der alte Tiefenau aber ſtand da mit gefalteten Händen, das Haupt gebeugt und das Angeſicht von einer ſchönen Verklärung der Andacht übergoſſen. Auch ihn durchſchauerte eine neu erwachende Hoffnung, aber die erſte Regung in der Seele des Greiſes mußte dankbar ſich zu dem erheben, der dem Hochbejahrten am nächſten ſtand.

Indeſſen nahm Julius den Freund bei der Hand und führte ihn zu dem Tiſche zurück. Er übergab ihm die Pergamentrolle und ſagte:

„Hier ſind die Offenbarungen, die mich in dieſes Zauberreich eingeweiht haben. Wenn auch der alte ehrwürdige Noſtradamus ſelbſt nicht aus dem Grabe geſtiegen iſt, um mir gefällig zu ſeyn, ſo hat ſich doch zu dieſem Zweck eine andre längſt im Todeskampfe verſtummte Stimme wieder erhoben. Lies laut, Fidelis! Das ſchwache Auge des Großvaters würde die alterthümlichen Schriftzüge nicht unterſcheiden können."

Fidelis hatte mit flüchtigem Auge und eilfertiger Zunge geleſen; der Aufmerkſamkeit des alten Tiefenau war kein Wörtchen des Manuſcripts entgangen.

„Du biſt ein Liebling Gottes, mein Julius!" ſprach der Greis, während der Arzt noch für ſich mit großer Aufmerkſamkeit den Schluß des Berichtes ſtudirte. „Er offenbart ſich dir im Sturme, der dich umgibt, er iſt, wie dem Propheten der heiligen Schrift, dir der brennende Buſch, der dich aus der Wüſte leitet. Dir wird es unter ſeinem Schutze wohlgehn auf Erden. Wandre hinaus in die Welt mit getroſtem Muthe! Ich war faſt noch ein Knabe, als ich in das Kriegsgetümmel, in die wilden Verwirrungen der damaligen Zeit kam. Aber wie oft habe ich ſeine Hülfe, ſeine Macht erkannt? Die Kugel des Ruſſen traf meine Bruſt, aber ſie flog unſchädlich von einer Spange ab; Durſt und Hunger zehrten an mir in der ſchrecklichen Ukraine und ich war dem Verſchmachten nahe, da ließ Er eine wilde Taube, die ein ferner unbekannter Jäger am Flügel getroffen, zu meinen Füßen niederfallen; über meinem Kopfe ſchwebten die Sichelſchwerdter der Türken und eine Haubitze fiel in unſre Mitte und zerſchmetterte die Feinde, meiner aber verſchonte ſie. Wer muß da nicht das ſchirmende Wohlwollen des Allmächtigen erkennen? Du, mein Enkel, theilſt es mit mir: Seine Hand hat dich aus dem Kerker geführt, ſie zeigt dir den Weg, den du ferner zur Freiheit, zum Glücke wandeln ſollſt.“

Der Blick des Alten war, von einer milden Verklärung umfloſſen, nach oben gerichtet. Seine beiden Hände hielten die des Enkels, der in ehrfurchtsvoller Haltung vor ihm ſtand. Julius fühlte ſich in dieſem Augenblicke von einer traurigen Ahnung ergriffen. Die Trennung von den Seinigen ſchien nahe, ſchien gewiß. Ihre Dauer war nicht zu beſtimmen, ſie konnte ſich auf Monate beſchränken, ſie konnte ſich auf Jahre ausdehnen. Wenn nun der Großvater ſtarb indeſſen? Wenn dieſe ehrfurchtgebietende Geſtalt voll Redlichkeit und Treue, die ein heiliges Eigenthum ſeines bisherigen Lebens war, ihm nicht wieder entgegentreten, ihm genommen ſeyn ſollte für immerdar? Er fühlte tief, was er dann entbehren würde. Er beugte ſein Angeſicht auf beide Hände herab, er küßte ſie, einige Thränen, welche die tiefe Rührung aus ſeinen Augen preßte, brannten auf ihnen.

„Du denkſt an meinen Tod, Julius!“ ſagte mit beſonderer Weichheit der alte Tiefenau. „Aber fürchte nicht, daß wir uns nicht zuvor noch einmal wiederſehen! Dafür hat uns der liebe Gott zu lieb, wie er uns ja auf's Neue bewieſen hat.“

Fidelis war indeſſen mit ſeinen weitern Erörterungen des Manuſcripts in's Reine gekommen. Sein ganzes Streben war jetzt auf das Practiſche, auf die Art der Thätigkeit, die den Freund retten konnte, gerichtet. Er kannte das Häuschen neben dem ehemaligen Carmeliterkloſter recht wohl, er wußte, wer es jetzt bewohnte, er konnte aus dieſer Kenntniß Hoffnung ſchöpfen, hier jedes Hinderniß, das ſich erheben dürfte, aus dem Wege zu räumen.

„Alles kommt darauf an,“ begann er mit jener Haſt, die ihm die Erkenntniß des Dranges der Umſtände einflößte, „ob der unterirdiſche Gang noch im Gange, ob die geheime Treppe nicht zuſammengebrochen iſt, ob die Gewölbe nicht verſchüttet ſind? Wenn du mir das ſagen kannſt, Julius, wenn wir nur in Zeit von einer Stunde hierüber Gewißheit haben können, ſo verbürge ich dir meine ärztliche und bürgerliche Ehre, daß du morgen in der Frühe des Tages als Jokey des königlich däniſchen Majors von Greifenfeld in aller Sicherheit die Reſidenz verläſſeſt, daß du als Schweif dieſes Cometen oder Wandelſterns frei durch die Welt ziehn kannſt.“

„Dieſe Gewißheit beſitzen wir bereits;“

antwortete Julius. „Glaubſt du, ich hätte meine Zeit im Müſſiggange hingebracht? Ich habe dieſe neue Welt unter unſern Füßen unterſucht bis an ihre Grenze. Ich ſtand auf den Stufen, die hinauf in ein fremdes Gebiet führen: weiter wagte ich mich nicht. Bis dorthin aber iſt alles noch in dem Zuſtande, wie es mein Freund, der ſehr ehrenwerthe italieniſche Fechtmeiſter, Ambroſio Tanni, gefunden, wie er es mit ſeiner chriſtlich catholiſch geſinnten Ehehälfte, Eleonore, durchwandert.“

„So iſt die Criſis glücklich überſtanden!“ ſagte der Doctor und rieb ſich freudig die Hände. „Du biſt ein Patient der Verfolgung und des Unglücks, der von Glück ſagen kann. Wo die Krankheit einen Angriff verſuchen will, treten ihr gleich übermächtige, man kann ſie wohl magiſche Kräfte nennen, entgegen, um ihre bösliчhen Abſichten zu vereiteln. Was nun noch zu thun iſt, das iſt meine Sorge. Ich habe auch meinen Noſtradamus oder Albertus magnus an der Hand, der mir zaubern und hexen helfen muß. Du haſt nun nichts mehr zu thun, als in Ruhe zu verharren und auszuhalten. Du kannſt ſchon Verſe machen auf die Freiheit, wenn Du willſt, du kannſt auch Julien beſingen," fügte er leiſer und ihm die Zeilen der Geliebten in die Hand ſpielend, hinzu: „hier iſt Stoff, hier iſt Nahrung und Erholung für deine Muſe."

Julius zuckte zuſammen; langſam ſchob er die Hand mit dem Billet in die Bruſttaſche. Es ging ihm nahe, den ehrwürdigen Großvater zu täuſchen, aber das Geheimniß war nicht allein ſein Eigenthum, er hatte Juliens Liebe zu ehren.

„Um Mitternacht," ſprach nun Fidelis Abſchied nehmend, „muß Alles bereit, Alles fertig ſeyn. Wenn du dann eine Geiſterſtimme aus dieſem Grabe herauf vernimmſt, wenn du in dem ſchauerlichen Rufe: „Julius Tiefenau, des Ambroſio Tanni Nachfolger, ſteige herab in die Unterwelt!" meine Stimme zu erkennen glaubſt, dann zögere keinen Augenblick, dann dringe durch die Finſterniß des Tartarus in die Freundesarme, die dich erwarten."

„Und wie willſt du das zu Stande bringen?“ fragte erſtaunt Julius. „Wie kannſt Du Alles ſo ſicher vorausbeſtimmen?“

„Das iſt meine Sorge!“ rief Fidelis ſchon von der Leiter herab. „Ein guter Medicus muß von dem Erfolge ſeiner Mittel überzeugt ſeyn.“

„Ich bringe dir die Eltern noch einmal zum Abſchiede!“ ſprach leiſe der alte Tiefenau, indem er dem Arzte folgte. „Der Mutter würde es zu ſchwer fallen, dich ohne ihren Segen in der Fremde zu wiſſen.“

So endigte heiter und hoffnungsvoll eine Zuſammenkunft, von der man einerſeits durchaus kein tröſtliches Ergebniß erwartete, während andrerſeits noch beunruhigende Zweifel obwalteten, die, wider Vermuthen, durch ſie eine befriedigende Auflöſung erhielten.

# Zwölftes Kapitel.

> Ah! que je Vous adore —
> J' kann nir davor!
>
> Volkslied.

In dem nun ſchon ſehr verfallenen Häuschen neben dem ehemaligen Carmeliterkloſter wohnte, oder wollte vielmehr heute zu wohnen aufhören, der Perückenmachermeiſter **Lecoeur**, deſſen ſich der geneigte Leſer noch als eines Trinkgenoſſen des Corporals **Treuſchelm** und des Schloſſermeiſters **Brander**, ſo wie als des Boten, der die erſte Kunde von der glücklichen Befreiung des jungen **Tiefenau** aus dem Gefängniſſe in das Haus des Geheimeraths brachte, erinnert. Er war beſchäftigt einiges wenige niet- und nagelfeſte Holzwerk von den Wänden loszuſchlagen, einige ſchlecht- Kupferſtiche abzuhängen und dieſe Gegenſtände zu einigen andern in einen Korb zu legen, den er mit ſeinem ärmlichen Inhalte und einem zuſammengebundenen Bette, als ſein gänzliches und vollſtändiges Vermögen, an eine andre Wohnſtelle, die er aber noch nicht gefunden hatte, mitzunehmen gedachte. Er ſah ſehr verſtört aus. Die zierliche Friſur, mit der er ſonſt zu prunken pflegte, hatte ſich aufgelöſt und umgab in ſtruppigen Borſten ſein rothglänzendes Angeſicht, ſeine Blicke fuhren wildforſchend umher, ein alter, vielfach durchlöcherter Mantel umhüllte die hagre Geſtalt. Dieſer flog weit nach hinten hinweg, als er jetzt von dem Stuhle, auf dem er ſtand, herabſprang und, mit gewohnter Lebhaftigkeit dieſe Sprünge fortſetzend, in einen Winkel eilte, um von dort den Perückenſtock hervor zu den übrigen Dingen, die ihn begleiten ſollten, zu holen.

„Marlborough s'en va-t-en guerre!“ wollte er ſingen, aber ſein Singen ward zu einem Seufzer. „Der Err Marſchall gut hatten marſchir in den Krieg,“ fuhr er in ſeinem Jargon, der ihm zur Gedanken- und Leibſprache geworden war, fort, „denn er wiſſend war wohin er dirigir ſeinen Marſchallsſtab, ich aber ein pauvre diable ſeyn, der nicht weiß, wohin ſtellen dieſen Abend ſeinen Perückenſtock. Ich vielleicht campiren mit ihm müſſen auf der freien Straße, a la belle étoile, ihn nehmen in meinen Arm, wie Wickelkind, und Puderſchachtel tractiren müſſen en Kopfkiſſen, weil die gute Bett nicht ſeyn gemacht für die harte matelas von Pflaſterſteinen auf der Straß.“

Indem er ſich dieſen trüben Betrachtungen über ſeine nächſte Zukunft hingab, hatte er ein wiederholtes Klopfen an die Hausthüre überhört. Jetzt klopfte es zum drittenmale ſehr ſtark, ſein Name wurde gerufen und Beides vernehmend fiel es ihm ein, daß er gedankenlos den Riegel vor die Thüre eines Hauſes geſchoben, in dem ſo viel wie nichts zu holen war.

„Ich mich haben noch einmal als Err gegezeigt!“ ſagte er, ſich ſtolzer aufrichtend und während er hineilte, um zu öffnen. Ein ſeltener Beſuch, der Doctor Fidelis, der ihn vor einem Jahre von ſchwerer Krankheit geheilt und großmüthig nicht allein jede Belohnung, ſelbſt ein koſtenfreies Friſiren, daß ihm Lecoeur mit dankbarem Herzen angebbten, ausgeſchlagen, ſondern auch die nöthigen Medicamente bezahlt hatte, trat ihm entgegen. Mit ehrfurchtsvollen Verbeugungen wich der Haarkräusler rückwärts und führte den unerwarteten Gaſt in das einzige nicht ganz verfallene Gemach des Hauſes im Erdgeſchoſſe. Fidelis warf verwunderte Blicke auf die hier herrſchende Verwirrung.

„Monsieur le Docteur mich hier ſehen auf der Retirade,“ hob mit einiger Verlegenheit der Franzoſe an. „Ich der Uebermacht der Creditoren weiche, ehe es zur Bataille kommt. Morgen werden ſie entrir und das Häuschen in Poſſeſſion nehmen, wo Monſieur Lecoeur zwanzig Jahre logirt und Freud' und Leid gelebt hat, wo Madame Lecoeur ihm ſeyn geraubt durch die cruelle mort, wo ſeine zwei petits enfans ſeyn eingeſchlafen, um nicht mehr aufzuwachen. Das wehe thun, Monsieur le Docteur, einem alten Manne, wenn er nicht mehr ſehen ſoll die endroits, wo ſeine liebe

Frau herumpromenirt, wo ſeine Kindlein geſprungen und geſpielt haben; aber die sauvages-créanciers nichts darnach fragen, ſie ihn herauswerfen würden aus der elenden Baracke, wenn er es erwartete, allein das er nicht thun, weil er ſeyn ein homme d'honneur, ein Français.“

Er hatte ſich auf den Bündel mit Betten niedergeſetzt und winkte mit Thränen im Auge dem Doctor, Platz auf dem vorhandenen einzigen Stuhle zu nehmen. Fidelis war indeſſen beſchäftigt geweſen, die Verhältniſſe des Gemaches mit forſchenden Blicken zu unterſuchen: Eine der Wände wurde faſt ganz von einer ſtarken eichenen Bettlade eingenommen, deren Brettbeſchlag bis nahe an den Boden hinabreichte. Hier mußte, wenn überhaupt der geheimnißvolle Ausgang noch ſtatt fand, dieſer verborgen ſeyn, hier mußte die völlige Auflöſung des Räthſels ſich finden, das die wunderbare Entdeckung im Kunſthauſe aufgegeben hatte. Lecoeur bemerkte die Richtung ſeiner Blicke und ſagte:

„Die Bettlade ich nicht mitgehn heißen darf als ein ehrlicher Mann. Sie ein Mobiliarſtück ſeyn des Hauſes, ſie nach dem Kaufcontracte bei dieſem verbleiben müſſen als ein Gut, das unveräußerlich. O, Monsieur le Docteur, Sie verzeihen, wenn ich weine, denn in dieſer Bettlade Madame Lecoeur ihren Geiſt aufgegeben haben!"

Er brach in der That in Thränen aus. Fidelis trat näher zu ihm, ergriff theilnehmend ſeine hagre Hand und ſprach:

„Beruhige Er ſich, Lecoeur, und erzähle Er mir, wie das Alles gekommen iſt, weshalb es ihm ſo übel geht und Er ſo tief in den Schulden ſteckt. Ich habe Ihn immer für einen wohlhabenden Mann, oder wenigſtens für einen ſolchen gehalten, der ſein nothwendiges Auskommen hat."

„Das Gott erbarm!" ſeufzte der Perückenmacher. „Ehe ich noch die Ehre genoſſen, meine vornehmen Herrn Compatrioten vom Gouvernement zu perückiren, Alles ſeyn gut gegangen. Aber da arriviret die Errn von Broglio, von Foulon und viele andre, die alle haben wollen ſchön gemacht ſeyn von Monſieur Lecoeur, da Monſieur Lecoeur ſeyn ſtolz geworden, hochmüthig und bête und haben die honnêtes gens vom Bürgerſtande abgeſchaffen, um deſto beſſer zu ſervir die nobles compatriotes. Die honnêtes gens vom Bürgerſtande aber gut und prompt bezahlt haben, die nobles compatriotes Alles ſchuldig geblieben, dabei grob geweſen ſeyn, wenn die taille à la Pompadour, die boucles à la Choiseul nicht gleich angeſeſſen haben, wie angegoſſen. Wenn Monſieur Lecoeur ſein Compte präſentirt, ſie es bezahlt haben mit leere Worte und ſchöne Hoffnungen. Da nun aber Monſieur Lecoeur mit einem hungrigen Magen verſehen ſeyn, den leere Worte und ſchöne Hoffnungen nicht ſatt machen, er zu alten Freunden gehen müſſen, um Geld zu borgen für Brod. So haben er nach und nach die alte Freundſchaft aufgegeſſen, denn da die alten Freunde nicht wiedergeſehn haben ihr Geld, ſie neue Feinde geworden ſind, ſie mich haben verklagt, ſie mir morgen laſſen verkaufen das Stückchen Haus an den Meiſtbietenden.“

„Armer Lecoeur!“ ſagte Fidelis, indem er auf die Lage des Haarkräuslers den weitern Plan zur Rettung ſeines Freundes baute. „Wie viel iſt er denn ſchuldig auf die Ruine? Viel kann es nicht ſeyn, denn die armſelige Hütte iſt ja dem Einſturze nahe!“

„Quarante écus!“ verſetzte mit wichtiger Miene der Franzoſe. „Peu à peu haben ſich die Summe angehäuft, Monsieur le Docteur.“

„Warum gibt Er ſein Bett nicht hin, das muß ja vierzig Thaler werth ſeyn?“ warf Fidelis hin, der noch immer über ſeinen Entwurf nachſann.

„Pardonnez-moi, Monsieur le Docteur!“, erwiederte entſchieden und ernſthaft Lecoeur. „Ich das nur laſſen mit meinem Leben. Madame Lecoeur ſeyn darauf geſtorben, meine petits enfans ich haben todt darauf liegen ſehn, wie die blaſſen lieben Englein, ich auch darauf ſterben will en bon époux, en bon père und en bon chrétien.“

„Ich will Ihm einen Vorſchlag machen, Lecoeur!“ hob der Arzt in einem leichten, ſcherzhaften Tone an. „Ich habe zu einem gewiſſen Geſchäfte für drei Tage etwa eine ſtille, abgelegene Wohnung nöthig. Sein Häuschen iſt gerade für meinen Zweck geeignet. Vermiethe Er es mir auf die drei Tage. Ich zahle Ihm dafür vierzig Thaler, unter der Bedingung, daß er ſogleich ſeine Gläubiger mit dem Gelde befriedigt, daß ich von dieſem Augenblicke an Herr des Hauſes bin und daß Er keinem menſchlichen Weſen auch nur ein Wörtchen von der Sache verräth.“

Lecoeur ſah den Arzt wie ein Menſch an, der nicht begreifen kann, was er gehört hat. Endlich ſammelte er ſich und antwortete:

„Monsieur le Docteur, Sie ein ange ſeyn oder Sie mich foppen wollen? Quarante écus für drei Tage? Ich wieder Err ſeyn ſollen nach drei Tagen des kleinen Häuschens, wo ich mit meiner Familie einſt glückliche Menage getrieben, ich die neuen Feinde wieder zu alten Freunden machen können, ich wieder eine Stätte haben ſollen für mich und meinen Perückenſtock —

cela est impossible! Vous vous mocquez de moi, Monsieur le Docteur!“

Fidelis hatte indeſſen einige Zeilen auf ein Blatt aus ſeinem Taſchenbuche niedergeſchrieben.

„Die Sache iſt abgemacht;“ ſagte er dann zu dem Franzoſen. „Hier hat Er vier Louisd'or, mit denen Er ſich ohne Verzug das weitere Eigenthum des Häuschens ſichert. Von wem das Geld kommt, entdeckt Er keinem Menſchen, darauf verlaſſe ich mich. Mit dieſen Zeilen begebe Er ſich in meine Wohnung und händige Er ſie meinem alten Diener ein. Er ſoll Ihm einen Aufenthalt für die drei Tage anweiſen und ſich ſogleich hierher zu mir verfügen. Jetzt zögre Er nicht länger, gehe Er und richte Er Alles ſchnell aus, was ich Ihm aufgetragen habe!“

Der Anblick des Goldes belehrte den armen alten Mann von der Wahrheit, von der ganzen Größe ſeines Glücks. Seine Gefühle überwältigten ihn. Ehe es der Arzt verhindern konnte, lag er vor dieſem auf den Knieen und bedeckte deſſen Hände mit Küſſen und Thränen.

„Wenn jetzt Madame Lecoeur," rief er ſchluchzend, „im Himmel, wo ſie gewiß Aufnahme gefunden haben, in der Nähe des bon Dieu ſeyn, ſo werden ſie ſicherlich mit ihren beiden petits anges vor Monseigneur niederknieen, wie ich vor Monsieur le Docteur und werden zu Monseigneur beten für Monsieur le Docteur, daß die bénédiction du grand Dieu auf ihn herabſteige und ihn accompagnire pendant toute sa vie. Nun ich nicht mehr ſeyn ein pauvre diable, nun ich die Practique von den vornehmen Compatrioten werde aufgeben und ich mich wieder adreſſir an die bonté der honnêtes gens vom Bürgerſtande. O Monsieur le Docteur, ich nicht weiß, was ich ſprechen, aber ich wohl weiß, was ich fühlen! Und ich mich werden gouvernir, wie ein Mann, ich nicht werden verrathen meinen Wohlthäter, weil ich nicht darf, obſchon es mir ſpringen möchte machen die Bruſt."

„Es iſt gut, Lecoeur!" ſagte freundlich

Fidelis, indem er den Franzoſen nöthigte aufzuſtehn. „Trete Er jetzt ſeine Gänge an. Es iſt mir daran gelegen, meinen Diener bald hier zu ſehn."

Der lebhafte Alte war außer ſich vor freudiger Ueberraſchung. Er nahm ſeinen Perückenſtock in den Arm und drückte ihn zärtlich an ſeine Bruſt. Er nannte ihn ſeinen lieben Freund, der ihn begleiten müſſe, das Werkzeug, das den Künſtler bei ſeiner Arbeit begeiſtre und erhebe. Als er ſich endlich entfernt und der Arzt das Haus wieder wohl von innen verriegelt und verſchloſſen hatte, begab ſich dieſer mit Haſt an ein Werk, deſſen Erfolg die letzten Zweifel, auf eine oder die andre Weiſe, entſcheiden mußte.

Im Erdgeſchoſſe des Häuschens befand ſich nur das einzige Gemach, in welchem er die Unterredung mit Lecoeur gehabt hatte. Wir wiſſen, daß ſeine Aufmerkſamkeit durch die ſchwere, alterthümliche Bettlade erregt wurde, die allein im Stande ſchien, das Geheimniß, deſſen Entdeckung er ſuchte, zu verbergen. Das gewichtige eichene Geſtell widerſetzte ſich allen ſeinen Bemühungen, es von der Stelle zu bewegen. Er warf ſich zur Erde, um ſich zu überzeugen, ob es vielleicht eingefugt, ob gewaltſame Mittel zur Betreibung ſeines Unternehmens nothwendig ſeyen. Da bemerkte er, daß die Füße der Bettlade mit eiſernen Rollen verſehen, daß dieſe aber durch eine beſondere Vorrichtung feſtgeſtellt waren, ſo daß ſie in dieſem Zuſtande die Bewegung des Möbels hemmten, ſtatt ſie zu begünſtigen. Er ſah ſogleich ein, was hier zu thun ſey, er löste die Stifte, welche die Räder hielten und nun war es ihm ein Leichtes, die Bettlade von ihrer Stelle fort, bis in die Mitte des Zimmers zu rollen. Da erblickte er die Fallthüre, deren der Signor Ambroſio Tanni gedacht hatte, da erhob ſie ſich, nachdem er den Riegel, der ſie verſchloß, hinweggeſchoben, auf eine leichte Anſtrengung von ſeiner Seite, da erblickte er die bedeutungsvollen Stufen, da ſah er hinab in den unterirdiſchen Gang.

„Wir haben gewonnen!“ jauchzte er freudig auf. Dann brachte er Alles wieder in die alte

Ordnung und lagerte ſich, ſtill zufrieden im Innern, auf die Betten des alten Lecoeur, die Ankunft ſeines treuen Dieners zu weiterm Handeln, wie es die Umſtände geboten, erwartend.

## Dreizehntes Kapitel.

Komm' herauf, Jammermann! — Thurmbewohner!
Schiller.

Es bildet ſich leicht unter guten Menſchen, wenn ſie in friedlichen und engen Verhältniſſen eine Zeitlang mit einander leben, ein Band, das jedem Einzelnen ſchwer fällt, zu zerreißen, mit deſſen Auflöſung er einen Theil ſeines Lebens, das durch ihr nahes Wohlwollen erſt werth geworden, hinzugeben glaubt. Dieſes empfand unſer Julius, je näher die Stunde kam, in der er ſich dem Kreiſe der Theuren, dem der ehrwürdige Großvater, wie ein Patriarch aus der erſten kindlichen Zeit der Welt, vorſtand, trennen ſollte. Im Hauſe ſeines Vaters war das Leben in einem wildrauſchenden Strome hingefloſſen, jeder Tag hatte neue Erſcheinungen, neue Zerſtreuungen geboren, jeder Abend eine Schaar von Gäſten herbeigeführt, die an dem jungen Manne, der ſolche oberflächliche Vergnügungen nicht liebte, wie die Geſtalten eines Schauſpieles vorüberſchwebten und von ihm ebenſo betrachtet und beurtheilt wurden. Man konnte in dieſem Strudel des Lebens einer des andern nicht froh werden, man lernte ſich nicht genau kennen, weil immer fremde Geſtalten ſich vor die, welche man gern lieben wollte, drängten, man wurde fortgeſchoben, wo man gern geweilt hätte, man trennte ſich zuletzt leicht, weil man ſich fremd geblieben war. So etwa hatte einſt das Verhältniß zwiſchen dem Hofintendanten und ſeinem Sohne geſtanden und in einer ähnlichen Weiſe auch zwiſchen Julius und ſeiner Mutter, da dieſe vor der ſteten Sorge um das große, zerſtreuete Hausweſen von einem innigen, liebevollen Familienleben, das ſie gern vorgezogen hätte, faſt gewaltſam abgezogen wurde. Wie anders hatte ſich Alles während des Aufenthaltes bei'm Großvater ausgebildet! Hier kannte man jene Parforcejagd der Vergnügungen nicht, wie ſie die Furcht der großen Welt vor dem Drange der allmächtig fortſchreitenden Zeit erheiſcht, um ſich über dieſe, die ſie der Vernichtung immer näher führt, zu täuſchen, man gab und wollte Liebe, in der Weiſe, welche die Natur oder die Erziehung einem jeden in die Seele gelegt, ſie erzeugte ſich in der Nothwendigkeit des täglichen engen Zuſammenlebens von ſelbſt, in der Gewohnheit, die Schwächen der andern zu ertragen, indem man für die ſeinigen gleiche Nachſicht fand. In dieſem ruhigen, bisher ungetrübten Daſeyn hatte ſich die Mutterliebe zu Julius ganz entfalten können, hier lernte der junge Mann die vielen trefflichen Eigenſchaften ſeines Vaters, die in jenem Treiben, wo er nur als vollendeter Weltmann zu gelten ſtrebte, verſchwanden, erſt kennen, er fühlte ſich nun mit innigen Banden der Liebe und Hochachtung an diejenigen gefeſſelt, die er früher ohne große Ueberwindung verlaſſen konnte, weil jedem in der Maſſe von Zerſtreuungen, ſeine Entfernung nur wie eine neue Zerſtreuung erſchien. Und wie vieles Andre war ihm noch lieber und theurer geworden in dem alten Hauſe, mit dieſem ſelbſt? Der Großvater mit ſeiner Würdigkeit und Redlichkeit, die ſich in großen, wie in den kleinſten Verhältniſſen immer gleich offenbarten, die Großmutter, geſchäftig und ſorglich, wenn auch nicht ohne Launen und einem oft ſeltſamen Selbſtwillen, den jedoch des Großvaters Wort zu beſchränken vermochte, Agathe mit dem Herzen voll Liebe, Treue und frommer Ergebung, ſogar Antonie mit ihrer Vorliebe für ausländiſche Sitte und Luſt, mit ihrem Leichtſinn, der doch auch manchmal einen heitern Blick in eine trübe Stunde warf, und überhaupt, wie ſie war und durch die Gewohnheit ein unentbehrlich ſcheinendes Glied in dem Kreiſe geworden zu ſeyn ſchien.

Seine Empfindungen zu Julien hatte Julius abgeſchloſſen. Hier konnte er die Geliebte doch nicht erwerben, in dem Sturme des kriegeriſchen Lebens konnte er ſie eher gewinnen. Die Zeilen, welche Fidelis ihm eingehändigt, überzeugten ihn, daß ſie der Geneſung entgegengehe, daß ihr Geiſt wieder ſo ſtark, wie ihr Herz treu ſey. Aber er mußte ſich doch geſtehen, daß die Entfernung von ihr die Trauer vermehre, die ihn um ſeine Eltern, um ſeine Verwandten erfüllte. Die Einſamkeit ſeiner Lage war nicht geeignet, ihn von trüben Gedanken abzuziehn. Er verſuchte, dieſes aus innerer, gewaltſam erweckter Kraft zu thun und dichtete für denjenigen, der etwa, nach Ambroſio Tanni und ihm hier eine Freiſtätte finden, einen Weg zur weitern Flucht erſehnen möchte, einige Zeilen, die er mit der Pergamentrolle des Fechtmeiſters zurückzulaſſen beſchloß. Jene beſtanden im Folgenden:

„Wer du auch ſeyſt, der dieſe Stätte,
Von Noth gedrängt, nach mir betritt,
Ob dich bedräut die Sklavenkette,
Ob Schimpf, den nicht die Ehre litt;
Ob dich die Liebe hergeleitet

In dieſes friedliche Aſyl,
Ob dir der Haß dies Loos bereitet,
Ob ſonſt ein wildes Schickſalsſpiel —
Verzage nicht! Denn eine Stimme
Erhebt ſich aus dem Todtenreich,
Ein Geiſterwort, das alles Schlimme
In Glück und Freude wandelt gleich;
Und es umgeben dich Geſtalten
Gewebt aus zartem Geiſterlicht,
Um freundlich über dich zu walten,
Daß neuer Tag in's Leben bricht.
So hab' ich ſelber es erfahren,
Der dieſe Schrift dir hinterläßt,
Zurücke gab das Grab nach Jahren,
Was es hielt viele Jahre feſt.
Aus ſeinem Schooß erblühet Leben,
Wo ſonſt nur aufſteigt Moderduft.
Verzage nicht! Dir wird gegeben
Die Freiheit aus der Todtengruft."

Die eilfte Abendſtunde war nahe, als er dieſe Zeilen geendigt hatte und mit einer Falte des Pergaments feſt ineinander bog. Um ihn war es ſo ſtill, daß er den Schlag der Pendeln im benachbarten Uhrenzimmer genau nachzählen konnte. In der Ferne vernahm er das Schreien der Nachtvögel, die in dem alten Gemäuer lebendig wurden, den Ruf der Schildwachen, die das Haus umgaben. Er konnte durch die Oeffnungen in der Decke die Sterne am Himmel ſehn. „Bald, bald!“ ſeufzte er ſehnſuchtsvoll, „werde ich ſie in der Freiheit erblicken. Der Dom des Himmels, der die Wohnung iſt, die Gott den Menſchen gegeben, ſein ewiges Obdach, ſein glänzendes Haus, wird wieder auch meine Heimath ſeyn. Freiheit! Freiheit! Du nur biſt Leben.“

Es war ihm in der That gelungen, ſich der beengenden, traurigen Stimmung zu entreißen, die ihn früher beherrſcht hatte. Er ſah wieder mit jugendlicher Begeiſterung in ſeine Zukunft. Er trat zu der verborgenen Treppe und öffnete ihren Eingang. Noch war Alles ſtill: kein Fußtritt von unten, kein Klang einer fernen menſchlichen Stimme. Wie mit Zauberkraft bannte die finſtre Tiefe ſeine Blicke an ſich! Was lag nicht Alles hinter dieſer Dunkelheit verborgen, welche Reichthümer für eine fühlende Seele ſollten nicht aus dieſem Schachte emporgehoben werden? Wunderbare Bilder ſtiegen vor der Phantaſie des Jünglings auf. Er ſah Schlachtfelder vor ſich, die mit den Leichnamen der beſiegten Feinde bedeckt waren, er wandelte in uralten Eichenwäldern, deren Zweige ſtürmiſch rauſchten, bis er in dieſem Rauſchen eine Rede erkannte, die von den Thaten Herrmanns und dem Untergange des Varus erzählte, er ſah die Reihen der Sieger zurückkehren in die Vaterſtadt und ſich ſelbſt unter ihnen, an ſeiner Hand führte er Julien, aber ein Leichenzug kam ihnen entgegen — da wurde er plötzlich dieſen Träumen entriſſen, da hörte er ſeinen Namen von oben rufen und ſah, indem er emporblickte, den Großvater auf den erſten Sproſſen der Leiter ſtehn, der ihm winkte, hinaufzukommen.

Im Uhrenzimmer fand er ſeine Eltern. Weiter hatte der alte Tiefenau die eigenen Kinder, da es für ſie nicht die Nothwendigkeit gebot, nicht in ſein pflichtmäßiges Geheimniß einweihen wollen, die Mutter ſah blaß aus, hatte rothgeweinte Augen, aber jetzt weinte ſie nicht mehr, nur eine rührende Duldung, eine wehmüthige Ergebung ſprachen aus ihrem ganzen Weſen. Der Vater ſchien zerſtreut, er wollte den Eindruck des Augenblicks mit Gewalt bekämpfen, allein der Sieg wurde ihm durch die Stärke der erregten Empfindungen ſchwer gemacht. Seinen Stolz ergriffen die Erinnerungen zu mächtig. Er, der früher durch ein Wort, durch eine leiſe Andeutung, dem Landesfürſten im günſtigen Augenblicke hingeworfen, Entſchlüſſe veranlaßt hatte, an denen alle Kunſt der Höflinge geſcheitert war, ſtand jetzt ſo machtlos, unbedeutend und klein da, daß er den einzigen Sohn nicht gegen einen ſchimpflichen Tod ſichern konnte, daß er dieſen wie einen Verbrecher fliehen ſehn mußte. Das erbitterte ihn tief. Welche Hoffnungen hatte er nicht auf die Zukunft dieſes Sohnes geſetzt, wie hatte ſein Einfluß ihn zu den höchſten Würden emporheben ſollen! Von dieſen Gedanken gequält, wandelte er unruhig zwiſchen den Uhren, deren eintöniges Geräuſch etwas Seltſames, fremdartig Lebendiges in die Szene miſchte, auf und nieder. Dann blieb er von Zeit zu Zeit vor einer oder der andern ſtehn, betrachtete gedankenlos das hundertmal Geſehene und vernahm dazwiſchen einzelne Worte der Mutter, die mit liebevoller Sorge dem Sohne Ermahnungen für Geſundheit und Leben mit auf den Weg gab.

Ein jeder Abſchied von geliebten Perſonen iſt dem Sterben, eine Trennung dem Tode verwandt. Das letzte Wort muß bei jenem geſprochen, die Augen müſſen für den Geliebten, von dem man geht, zugedrückt, die Hand für ihn ſtarr werden, die ganze Perſönlichkeit wird von der Entfernung, wie von einem Grabe aufgenommen. Und die Dauer der Trennung iſt auch ungewiß, wie jene durch den Tod, ſie wird oft zu dieſem und Viel iſt nicht dabei verloren. Bei'm Wiederſehen aber wird gewonnen, denn wie viele Dinge, welche auf Erden immer ſich zwiſchen die Menſchen drängen, fallen dann nicht weg, ſo daß die innigſte Annäherung der Lieben erſt erfolgen kann? Zwiſchen Eltern und Kind ſteht immer die Kluft der Jahre, welche die Ewigkeit nicht kennt, zwiſchen Liebenden die Lockung der Sinne, zwiſchen Gatten die oft getrennte Sorge des Daſeyns, zwiſchen dem Greiſe und ſeinen Sprößlingen die veränderliche Geſtalt des Irdiſchen, zwiſchen Allen die Scheidewand der Perſönlichkeit. Deshalb ſollte der Abſchied bei'm Sterben uns leichter fallen, wie der zu einer Reiſe, noch mehr, weil der letzte nur das Spiegelbild des erſten iſt, matt und unklar, nicht wie jener in himmliſche Reinheit und göttliche Bedeutung eingehend.

Dieſe Gedanken hatten ſich in Julius erzeugt, als er Abends allein ſich ſelbſt überlaſſen geweſen. Jetzt kehrten ſie in der alten Reihefolge wieder und wirkten auf ihn, ſeiner Mutter gegenüber. Während ſie über der Anempfehlung von mancherlei guten Regeln, die er auf der Reiſe anwenden ſollte, faſt ihres Kummers vergaß, fühlte er erſt die Schmerzen des dem Sterben verwandten Abſchiedes, gedachte er der todähnlichen Trennung mit bitterer Empfindung und endlich, friedlicher und ſeliger, des möglichen Todes ſelbſt und des vereinigenden Wiederfindens nach ihm. Er liebkoste der lieben Mutter, wie ein Kind, ſo daß dieſe endlich aufhörte zu reden, und ſeine Liebkoſungen erwiederte. Es war ihm, als müſſe er noch einmal die alte Zeit, die Kinderjahre, in denen wir Liebe nehmen und geben ſo lebendig, wie wir es ſpäter nicht mehr vermögen, wieder aufleben laſſen. Er zog die Mutter auf einen Stuhl, ſetzte ſich dicht neben ſie und legte ſeinen Kopf leiſe auf ihre Schulter. Sie ſchloß ihn in ihren Arm und wurde nun wieder geſprächig. Alles wurde aufgezählt, was ſie ihm in einem kleinen Mantelſacke, der am Boden lag, mitgegeben hatte. Er hörte nicht, was ſie ſprach, er fühlte ſich nur glücklich, ſelig, wie ein Kind, das alle Sicherheit, allen Frieden des Lebens an der Mutterbruſt findet. Die beiden ältern Männer ſtörten nicht. Sie ehrten die letzte Stunde, die der Hingebung des Mutterherzens vergönnt war.

Da ſchwirrte es plötzlich lauter rings umher, die Hämmer der Uhren hoben aus, die wunderliche Uhr mit der Piſtole drückte ab: die Mitternachtsſtunde war da.

„Julius!“ erklang es von unten herauf

dumpf und hohl. Man erkannte Fidelis Stimme, jetzt erſt wußte man mit Gewißheit, daß ſein Werk gelungen, daß die Flucht möglich ſey. Der Drang des Augenblicks ſteigerte die Empfindungen jedes Einzelnen. Die Mutter wandte ſich ab, um durch den Anblick ihrer Thränen, die nun unaufhaltſam hervorbrachen, dem Sohne nicht die Entfernung zu erſchweren. Der Vater trat raſch auf Julius zu, führte ihn auf die Seite und ſprach in großer Bewegung:

„Mein Sohn, der Weg, den du nimmſt, kann kein andrer ſeyn, als der in das quartier général unſres gnädigſten Landesfürſten. Er weiß, daß er keinen treuern Diener hat, als mich, er hat mir ſeine Gnade conſervirt; auch das wirſt du empfinden, wenn du dich als meinen Sohn vor ihm decouvrirſt. Dieſes unterthänige Schreiben wird dich legitimiren. Was das Wort des Vaters nicht zu thun vermag, das werden ſeine Schriftzüge bewirken. Ich beneide dich, daß du den Herrn von Angeſicht zu Angeſicht ſehen wirſt, aber ich hoffe viel von dieſer entrevue für deine Zukunft. Wir kennen uns jetzt beſſer, als früher, ich habe mich mit deinen Liebhabereien, mit den neuern Beſtrebungen der Deutſchen in der Literatur bekannt gemacht, ich geſtehe, daß ich deine Studien, daß ich die Gegenſtände derſelben mit Unrecht meprisirt habe. Ich bin noch nicht alt, ich werde noch Manches lernen und die Zeit wird hoffentlich wiederkehren, in der mein Einfluß deutſchen Künſtlern und Gelehrten von Nutzen ſeyn kann. Ich war dir dieſe Confeſſion ſchuldig, denn meine Vorurtheile werden dir oft wehe gethan haben. Das ſey vergeſſen! Ich gebe dir jetzt dieſe Erklärung, um mich nicht Gefühlen allzuſehr hinzugeben, die ich nicht für männlich halte. Adieu, mein Sohn! An Foulon vergelte ich, was er an deiner Ehre geſündigt hat: ſeine Friſt läuft bald herum."

Julius war von dem Geſtändniſſe, welches der Vater ſeinem Stolze, ſeiner Vorliebe für das Ausland abgerungen hatte, tief gerührt. Im Augenblicke der Trennung konnte er keinen größern Beweis von Liebe, als dieſen geben, in welchem er einen Theil ſeiner geiſtigen Eigenthümlichkeit opferte, und der des Sohnes unterordnete. Der Abſchied von der Mutter war ſtürmiſcher, aber er mußte beſchränkt werden, denn wieder tönte ernſter und mahnender der Ruf nach Julius von unten herauf.

„Hier gilt kein ferneres Zögern!“ ſagte der alte Tiefenau, indem er zwiſchen Sohn und Mutter trat und das Elternpaar nach der Thüre drängte. „Gott gebietet die Trennung; Er führt uns wieder zuſammen.“

Das letzte Lebewohl ertönte, der Greis verſchloß das Zimmer hinter den Fortſchreitenden, dann folgte er dem Enkel, der, mit ſeinem kleinen Reiſeſacke verſehen, ſchon die Leiter in das verborgene Gemach hinabſtieg. Es dünkte unſerm jungen Freunde, als liege die Heimath bereits hinter ihm, da das Liebſte, was ſie ihm bewahrte, nun zum Letztenmale geſehen, die letzten Verſicherungen der Liebe gegeben und empfangen worden waren. Seine Bruſt war beengt, ſein ganzes Weſen geſpannt. Noch eine der lieben Geſtalten traf ſein Auge; war dieſe nun auch verſchwunden, ſo kam er ſich ganz wie ein der Fremde, einem undeutlichen, dämmerigen Daſeyn Hingegebenen vor.

„Mitternacht iſt vorüber!“ rief ihm Fidelis zu, der mit halbem Leibe aus der zum unterirdiſchen Gange führenden Oeffnung hervorragte. „Der Weg iſt gebahnt, die Geiſter der ſchauerigen Stunde ſind uns geneigt, Ambroſie Tanni und Eleonore von Stella werden, jede Gefahr entfernend, uns voran ſchweben. Komm, Julius! Ein andrer Schutzengel iſt uns noch erſtanden, von dem ich dir unterwegs erzählen will: er iſt ſeines Handwerks ein Perückenmacher, ſeiner Neigung ein Trinker, ſeinem Schickſale nach ein Schuldenmacher.“

Julius erkannte des treuen Freundes gute Meinung, der einen ihm fremdartigen Ton des Scherzes annahm, um die Trennung zu erleichtern; aber ſie verfehlte ihre Wirkung auf ihn. Seine Wehemuth vermehrte ſich, er gedachte mit Liebe der liebevollen Bemühungen Aller um ihn, unter denen die des Arztes, die Eigenthümlichkeit ſeines Characters zu verleugnen, ihm als keine der unbedeutendſten erſcheinen mußte. Der Großvater ergriff jetzt ſeine beiden Hände, ſah ihm ſtarr in die Augen und ſagte mit gebrochener Stimme:

„Ich habe dir wenig zu ſagen, Julius! Bleib' ein guter Deutſcher, ſey ſtark in der Gefahr, behutſam im Glück, redlich in Allem! Der Segen eines alten Mannes begleitet dich, ſein Gebet für dich wird Gott erhören. Lebe wohl!“

Raſch und entſchloſſen wandte er ſich von ihm; Julius näherte ſich der Oeffnung, aus der ſein Freund verſchwunden war. Da kehrte er noch einmal um, ging wieder zu dem Großvater, faßte noch einmal deſſen Hände und ſagte:

„Ich habe Ihm noch ein Paar wichtige Worte an das Herz zu legen, eine Bitte im Scheiden, Großvater. Erinnere Er ſich immer, daß es Fidelis iſt, dem wir Alles zu danken haben, daß ich ohne dieſen treuen Freund, wie ein Dieb, am Galgen ſterben müßte, daß Er, daß Vater und Mutter in Verzweiflung gerathen ſeyn würden —“

„Das vergeſſe ich ihm nie,“ unterbrach der

Greis den Jüngling, „aber vergelten kann ich es ihm nicht.“

„Doch, doch!“ verſetzte leiſer Julius, damit Fidelis, der vielleicht noch nahe war, es nicht vernehme. „Fidelis liebt Agathen und Agathe ihn. Auf ſie zielte ſeine Frage um Rath, als er Ihm ſeine Neigung zu einem Mädchen von andrer Religion entdeckte. Sie iſt der Gegenſtand ſeiner Wünſche, mit ihr allein hofft er das Glück ſeines Lebens zu finden. Bedenke Er das, Großvater, und bedenke Er, was Fidelis für uns gethan hat. Er weiß nun das Geheimniß; Er wird nun ſchon von ſelbſt erkennen, was hier recht und gut iſt.“

Aus weiter Entfernung erklang wiederum die Stimme des Arztes, der um Eile mahnte. Ohne Zögern betrat nun Julius den Weg der Rettung, während der Greis, überraſcht durch die unerwartete Entdeckung, angegriffen von den vorhergegangenen Ereigniſſen, jene zu ſondern und klar zu machen ſich bemühte.

## Vierzehntes Kapitel.

Von dem lieben, lieben Thal
Muß ich ſcheiden,
Muß hinziehn in ferne, ferne Weiten
Mit des heißen Schmerzes Qual.
**Beſſelt.**

Am folgenden Morgen, eben als ein matter Lichtſtreif in Oſten den nahen Anbruch des Tages verkündigte, war vor der Wohnung des däniſchen Majors von Greifenfeld ein junger Menſch von ſchlankem Baue beſchäftigt, zwei muthige, kräftige Roſſe fertig aufzuzäumen, die mit Scharren und Wiehern ihre Ungeduld, bald in Thätigkeit zu kommen, an den Tag legten. Der junge Mann ſchien mit ſeinem Geſchäfte vertraut, Alles ging ihm flink von der Hand, er befeſtigte die Mantelſäcke mit Gewandtheit, er unterſuchte, ehe er die Piſtolen in die Halfter ſteckte, jene aufmerkſam, ob ſie gut geladen ſeyn, ob friſches Pulver ſich auf den Pfannen befinde. Er trug eine Bedientenkleidung, die zugleich einen militäriſchen Zuſchnitt hatte, einen Reiterſäbel an der Seite und ſtatt des Hutes eine leichte Mütze, deren Schirm einen Theil ſeines Angeſichtes im Schatten verbarg. Noch war es nicht hell genug, um deſſen Züge genau zu unterſcheiden, doch ließ der Schein der Laterne, bei dem er bis jetzt jene Vorbereitungen getroffen, eine dunkle bräunliche Geſichtsfarbe und einen ſtarken Bart, der faſt die ganze untere Hälfte des Antlitzes bedeckte, wahrnehmen.

Der Major, in einen Reiſemantel gehüllt, trat jetzt in die Thüre des Hauſes. Er muſterte mit einem ſcharfen Blicke die Pferde, er unterſuchte Zeug und Sattelwerk näher und ſagte dann in einem ironiſchen Tone:

„Wahrhaftig, Erich, Ihr müßt ſchon öfter bei Cavallerieoffizieren im Dienſte geſtanden haben, denn Alles iſt ſo genau, ſauber und feſt angelegt, wie es nur von einer Hand, die mit ſolchen Dingen genau vertraut iſt, erwartet werden kann. Wenn Ihr eben ſo klug, vorſichtig und muthig ſeyd, wie erfahren in Eurer Dienſtpflicht, ſo wollen wir ſchon ungefährdet und ſicher ein ſchönes Stück in die Welt hineinreiſen, zu einem Ziele, das, wenn ich nicht irre, ein gemeinſchaftliches iſt. Jetzt ſagt der Stadt und Allem, was Euch drin lieb iſt, Ade! Wir müſſen fort. Ehe jener Dämmerſtreif zur Helle, zum Tageslichte wird, müſſen die Feſtungswerke hinter uns liegen."

Der Diener hielt es nicht für rathſam, auf jene Lobeserhebungen etwas zu erwiedern. Er folgte dem Beiſpiele ſeines Herrn, ſchwang ſich leicht in den Sattel und ritt nun, wie es ſein Verhältniß gebot, in einiger Entfernung hinter dem Major her. Ihr Weg führte an dem Hauſe des Geheimeraths Forſthelm vorüber. In einem Fenſter des erſten Stocks braunte noch ein ſchwachdämmerndes Licht.

„Da liegt die ſchöne Julie krank;" ſagte Greifenfeld, indem er ſein Pferd anhielt, ſo daß ſein neuer Diener dicht an ihn herankam. „Das arme Mädchen! Ihr Schickſal geht mir zu Herzen, wenn ich auch wenig die romantiſchen Empfindungen kenne, die es veranlaßt haben. Sie war immer ſo heiter und guter Dinge, ſie war gewiß auch recht froh an jenem Abende, da ſie mit einemmale den Erwählten ihres Herzens unter den Rekruten erblicken mußte. Das war freilich ein Blitzſtrahl aus heiterm Himmel. Ihr ſeufzt ja, **Erich**!" fuhr er mit ſcharfer Betonung fort. „Laßt Ihr vielleicht auch eine Liebſte zurück, die um Euch beſorgt iſt und auch krank liegt aus Furcht vor Eurer Zukunft? Was hat ſie da zu fürchten? Ihr ſeyd kein Deſerteur, kein Verbrecher gegen die Subordination, der ſchon der Todesſtrafe verfallen war, kein verfolgter **Flüchtling**, wie der junge **Tiefenau**. Ihr ſeyd," ſchloß er mit feſter verſichernder Stimme, „ein Diener und Begleiter des däniſchen Majors von **Greifenfeld**, frei und ſorglos könnt Ihr alle Thore paſſiren und Euer Herr iſt gerüſtet, jedem Unfalle befriedigend zu begegnen."

Er ließ den Zügel ſeines Pferdes wieder nach, ſo daß bald der geziemende Raum zwiſchen ihm und dem jungen Manne lag. Dieſer blickte ſo lange nach dem erleuchteten Fenſter in des Geheimeraths Hauſe, bis es durch eine Wendung in eine Seitenſtraße ihm verborgen wurde. Er ſah jetzt nachdenkend und träumeriſch vor ſich nieder und erwachte aus dieſem Zuſtande erſt, als die Wache am Hauptthore den beiden Reitern Halt gebot und ein Unteroffizier zu dem Major herantrat, um die nöthige Auskunft zu erhalten. Noch war nur die erſte Dämmerung eingetreten. Man unterſchied die Umriſſe der Gebäude und nahen Feſtungswerke, ohne jedoch die Einzelnheiten wahrnehmen zu können.

Während der Unteroffizier an ein erleuchtetes Fenſter der Wachtſtube zurückgetreten war, um die Papiere des Majors zu unterſuchen, kam raſch aus einem Nebengäßchen, das längs dem Walle zu den Wohnungen armer Leute führte, ein Mann dahergeſchritten. Er blieb ſtehen und ſchien die beiden Reiter aufmerkſam zu betrachten. Dann trat er dicht zu dem Major und begrüßte ihn. — Es war der Doctor Fidelis.

„Woher ſo früh?“ rief Greifenfeld, indem er ihm die Hand bot. „Freilich ſollte ich gar nicht fragen, denn für einen Jünger Aeskulap's gibt es kein Früh oder Spät. Er iſt wie ein guter Soldat, der jeden Augenblick in Waffen ſtehn kann, er muß immer bereit ſeyn, ſeinen ewigen Feind, den Tod, zu bekämpfen.“

„Eben will ich zu einem Kranken,“ erwiederte bedeutungsvoll der Arzt, „der ſich in einer höchſt kritiſchen Lage befindet. Leben und Tod ſtreiten ſich um ihn. Die nächſten Augenblicke werden mich belehren, wer obſiegt.“

„Ich wette darauf, die gute Natur des Kranken,“ verſetzte der Major, „und die richtigen Dispoſitionen, die ſich vorfinden.“

In dieſem Augenblicke kehrte der Unteroffizier zurück. Mit dem militäriſchen Reſpecte, den ein Offizier von dem Range des Majors erwarten konnte, händigte er dieſem ſeine Papiere wieder ein. Die Thorflügel wurden geöffnet und mit einem vertraulichen: „Adieu, lieber Doctor! Sie werden ſehn, daß Ihr

Kranker gut davon kömmt!“ wollte der Däne ſeinen Weg fortſetzen, als er bemerkte, daß ſein Diener angehalten und eine genauere Unterſuchung mit dieſem vorgenommen werden ſollte. Er lenkte ſein Pferd haſtig zwiſchen den Unteroffizier und den jungen Mann.

„Der Menſch iſt ein Däne!“ rief er dann zu jenem hinab. „Er ſpricht weder deutſch noch franzöſiſch. Uebrigens ſteht er in meinen Dienſten, Ihr habt ihn in meinem Paſſe bezeichnet gefunden und ich bin für ihn verantwortlich.“

Die Dreiſtigkeit des Majors, ſein Rang und ſein imponirendes Weſen verfehlten ihre Wirkung auf den Subalternen nicht. Er wich ehrerbietig zurück und ließ demjenigen, der ſeinen Dienſteifer ſo gut zu beſchränken verſtanden hatte, und ſeinem Begleiter den Ausgang aus der Feſtung frei.

„Glückliche Reiſe!“ rief Fidelis und ein Centnergewicht fiel ihm von der Bruſt. „Ich glaube, Sie haben Recht, Herr Major: meinem Kranken geht es um Vieles beſſer.“

Als der junge Mann an ihm vorüberritt,

drückte er ihm raſch und verſtohlen die Hand. Dann ſah er noch, wie ſich beide Thorflügel hinter den Reiſenden ſchloſſen und begab ſich hierauf leichten Schrittes und leichten Gemüthes in ſeine Wohnung, um, nach ſo vielfältigen Anſtrengungen der treueſten Freundesliebe, dem frühen Morgen noch einige Stunden der Ruhe abzugewinnen.

Die beiden Reiter ſetzten indeſſen ihren Weg durch die Vorſtadt, in der nur erſt wenige Bewohner, um frühen ländlichen Beſchäftigungen nachzugehen, ſich zeigten, fort. Jetzt erſt fing es an ſich zu erhellen und der junge Mann, in welchem unſre Leſer bereits Julius Tieſenau erkannt haben, konnte nun zum erſtenmale den Begleiter, den ſeine ſeltſame Lage auch zu ſeinem einſtweiligen Gebieter gemacht hatte, genau betrachten. Es mußte ihn befremden, daß dieſer zwar das Benehmen eines Mannes zeigte, der im Reiten geübt und ſicher iſt, allein keineswegs den ruhigen, edeln Anſtand, welcher von einem Offizier zu erwarten war. Er ſaß, tief in ſeinem Mantel gehüllt, in gebeugter

Stellung, lehnte ſich feſt in die Steigbügel und mit beiden Händen auf den Hals des Pferdes, ſo daß es ſchien, als opfre er ſeiner Bequemlichkeit gern einen äußern Schein, der ihm beſchwerlich fiel. Julius hatte einer zu guten Erziehung genoſſen und war in ſeiner Univerſitätszeit zu vertraut mit Leuten von Stande umgegangen, um nicht das Widerſprechende zwiſchen dieſer Weiſe des Majors und ſeinem Stande zu empfinden. Ein Edelmann, der von früher Jugend an in ritterlichen Dingen geübt worden, mußte ſich, ſeiner Meinung nach, ſo leicht in alle Regeln des Anſtandes fügen, daß ſie ihm natürlich und folglich auch bequem ſaßen. Nun fand er aber das Gegentheil bei dem Major und dieſes erweckte in ihm, ſelbſt jetzt, wo Gedanken von weit größerer Wichtigkeit ihn beſchäftigen konnten, ein Gefühl des Mißbehagens.

Sie hatten die Vorſtadt, ſie hatten das nächſtgelegene Dorf hinter ſich gelaſſen, ohne daß Herr oder Diener das herrſchende Schweigen unterbrochen hätte. Der Morgen war heiter. Nach und nach war aus den düſtern Umriſſen der Gegend die ganze, weit ausgebreitete Landſchaft in ihren einzelnen Schönheiten hervorgetreten. In den Gründen des großen Thalkeſſels und an ſeinen Abhängen zeigte ſich ſchon friſches Grün, die Wälder, die in dem dunkeln Gewande des Winters bis jetzt eine eintönige, unerfreuliche Maſſe geboten, offenbarten einzelne Stellen, von den erſten Schößlingen des jungen Laubes freundlich gefärbt, die rothen Dächer der Stadt, über die Wälle hervorragend, glänzten heiter im Morgenlichte und hinter der Stadt, die ſich an einen Hügel hinausdehnte, erweiterte ſich ein mächtiges Gebirg, das mit zwei Rieſenarmen das weite Thal von Weſten aus umſchloß. Oft ſah Julius hinter ſich. Die Fenſter der hohen Kuppel des Kunſthauſes erglänzten im Morgenlichte, von Juliens Wohnung aber, die tief im Innern der Stadt lag, konnte er nichts entdecken.

Durch Fidelis hatte der junge Mann erfahren, daß die Reiſe des Majors nahe am Hauptquartiere der Verbündeten hinführe, wo es ihm dann leicht werden konnte, dieſes zu erreichen. Die große Straße dahin lag vor ihnen. Sie ging über einen hohen Bergrücken am linken Ufer des Flußes, durch viele Dörfer und Flecken, durch Städte, in welchen starke Beſatzungen von Franzoſen lagen. Hier war auch der große Militärweg. Sie konnten gewärtig ſeyn, vielen Abtheilungen von Franzoſen zu begegnen, Julius mußte beſorgen, mancher Nachfrage, mancher gefährlichen Unterſuchung, bei der leicht die Bürgſchaft des Majors verworfen werden konnte, ausgeſetzt zu ſeyn. Auf der andern Seite des Flußes zog ſich eins der bedeutendſten Waldgebirge hin. Höhen wechſelten mit Tiefen, dichte Waldungen reiheten ſich an einander und keine eigentliche Straße, oft nur wenig betretene Fußwege, führten über Berg und Thal nach den Ufern eines größern Fluſſes, in welchen der erſtere ſich ergoß.

Die beiden Reiſenden hatten auf jener großen Straße ſchon einige Stunden Weges zurückgelegt, ohne daß ihnen etwas Beſonderes begegnet wäre, als ſie einen Berggipfel erreichten, von dem ſie noch einmal die Ausſicht in den großen Thalkeſſel, in welchem die Reſidenz lag, erhielten. Es war ein freier Raum, auf dem ſie ſich befanden, nur auf einer Seite von Gebüſch und Waldung begränzt, zwiſchen dem ſich eine enge, ſteile und unwegſame Schlucht nach dem Ufer des Fluſſes hinabſenkte. Der Blick, den ſie in die verlaſſene Gegend frei hatten, ſchweifte über niedrigere Anhöhen hin, deren Nacktheit jeden Gegenſtand, der ſich dort zeigte, bemerken ließ. Zwiſchen dieſen Anhöhen lagen einige Thäler, die von ihnen verborgen wurden, ſo daß das Gebirge hier in einer amphitheatraliſchen Weiſe emporſtieg. Auf einer der höhern, nicht auf der höchſten Stufe dieſes Amphitheaters hielt jetzt der Major ſein Pferd an und ſchien, indem er durch die Schlucht nach dem unten ſtrömenden Fluß hinabblickte, die Annäherung ſeines Begleiters zu erwarten. Dieſer zögerte mehr, als nöthig. Er ließ das Pferd im ruhigen Schritte gehn, während er ſich umgewandt hatte und nach der Heimath, die jetzt faſt nur wie ein leuchtender Punkt in dem großen Gemälde erſchien, zurückblickte. War es nicht vielleicht der letzte leuchtende Punkt, der auf lange Zeit in ſein Leben glänzte? Hingen nicht mit ſeinen Blicken ſeine heiligſten Gefühle an dieſem Punkte?

Der ermunternde Zuruf des Majors ſtörte ihn in ſeinem Nachſinnen. Er empfing den jungen Mann mit einem Lächeln, in welchem ein freundlicher Spott lag und ſagte:

„Es ſcheint, daß wir Beide von Empfindungen ergriffen ſind, die ihren Urſprung aus der Reſidenz herſchreiben: ich von ſolchen, die aus dem gänzlichen Mangel eines Frühſtücks entſtehen, wie ich es gewohnt bin täglich einzunehmen und welches mir die Frühe unſrer Abreiſe am heutigen Morgen entzogen hat; Ihr, mein lieber Erich, von tiefern und zugleich erhabenern Gefühlen, die das Herz durchſchauern, die einem jungen Manne von Eurer Art wie ein Geſetz der Religion erſcheinen, aber ſich doch von dieſem dadurch unterſcheiden, daß ſie leichter einer Veränderung unterworfen ſind. Ich geſtehe es Euch offen, daß es mir dem

Menſchen am paſſendſten und vortheilhafteſten erſcheint, ſich heiter den Umſtänden zu unterwerfen, wie ſie ſich gerade fügen, in jeder Lage des Lebens ſeine Süßigkeiten, und wenn ihrer noch ſo wenige ſind, von der Oberfläche abzuſchäumen, mit dieſen den Krug unſrer Genüſſe zu füllen, bis ihn ein Zufall zerbricht. Erhabene Sentiments ſind nicht meine Sache. Sie führen oft in ein Reich der Unmöglichkeit, wo uns alle Wünſche verſagt ſind, während meine Empfindungen ſich recht wohl mit dem Leben abrechnen laſſen. Ihr werdet Euch gleich davon überzeugen. Meine Sehnſucht wird vollkommen durch das Frühſtück befriedigt werden, das ich ſorglich eingepackt habe, während ſein Mitgenuß für die Eurige vielleicht nur ein ſchwacher Ableiter iſt, deſſen Wirkung nach weniger Dauer aufhört."

Er ſtieg unter den letzten Worten vom Pferde und führte es einige Schritte vom Wege ab, hinter eine Reihe von Holzſtößen, welche zunächſt der nach dem Fluße hinabſteigenden Schlucht angehäuft waren. Auf ſein Geheiß that ſein Begleiter ein Gleiches. Ohne deſſen Dienſte in Anſpruch zu nehmen, hatte der Major indeſſen ſchon eine Flaſche Wein und einige kalte Speiſen ausgepackt, mit denen er ſich auf den freien Platz zurückbegab, von welchem ſie den Weg nach der Reſidenz überſchauen konnten. Er warf einen raſchen, ſcharfen Blick auf die zurückgelegte Bahn, dann ließ er ſich auf einen umgeſtürzten Baumſtamm nieder und forderte ſeinen Reiſegefährten auf, die Stelle an ſeiner Seite einzunehmen. Der junge Mann folgte der Aufforderung, nicht ohne einige Verlegenheit zu zeigen. Er fühlte, daß ihm der Däne für einen Bedienten, für welchen er doch in deſſen Augen gelten wolle, zu ſehr auszeichne, eine unangenehme Ahnung, als vermuthe jener etwas Andres hinter ihm, mußte ſich ihm aufdrängen und ihn für ſeine Sicherheit während der fernern Reiſe beſorgt machen.

„Ihr werdet ſehn,“ hob der Major, deſſen Scharfblicke dieſe Bedenklichkeiten nicht entgingen, in einem ſcherzhaften Tone an, indem er dem Begleiter mit allem Anſtande eines Weltmannes in einem kleinem ſilbernen Becher Wein darbot und ihm den feinſten Biſſen ſeines kalten Geflügels vorlegte, „Ihr werdet Euch überzeugen, daß mit mir ganz gut leben iſt. Ceremonien liebe ich nicht und ich wünſche, daß Ihr mich für Euresgleichen anſeht. Mein hoher Gönner, der Geheimerath Forſthelm, hat Euch mir ſo angelegentlich empfohlen, daß ich Euch nothwendig für Einen halten muß, der in ſeiner Freundſchaft hoch angeſchrieben ſteht; wenn ich wagen darf, die gütigen Geſinnungen, die mir der Geheimerath oft gezeigt, als Aeußerungen ſeiner Freundſchaft zu betrachten, ſo ſtehn wir ſchon um deſſenwillen gewiſſermaßen gleich, da wir Beide einen und denſelben Freund beſitzen.“

Das Benehmen des Majors verwirrte den jungen Tiefenau immer mehr. Wenn er auch erwarten durfte, daß dieſer mit großer Achtung von dem Geheimerathe ſprechen würde, ſo konnte er ſich doch dieſe Art von Rede, die mehr der Unterwürfigkeit eines Subalternen angehörte, nicht erklären.

„Es iſt wahr,“ antwortete er nach einigem Zögern, „daß der Herr Geheimerath bei einer und der andern Gelegenheit viele Güte für mich an den Tag gelegt hat, aber wie könnte deshalb ein Menſch meines Standes ſich unterfangen, auf die Freundſchaft eines ſo hochſtehenden Herrn Anſpruch zu machen.“

„Mein lieber Freund,“ verſetzte der Major, indem er einen beſondern Ausdruck auf dieſe Worte legte, „es iſt ein altes Sprüchwort, daß man, um ſich genau kennen zu lernen, einander heirathen oder mit einander reiſen müſſe. Ich liebe die alten Sprüchwörter und glaube gern, daß wir in einigen Tagen, auch ohne irgend eine Erklärung, einer mit dem andern im Reinen ſeyn, die Falten unſrer Gemüther, wie unſrer geheimen Rocktaſchen, kennen würden. Aber in dem Falle, wie wir uns gegenüberſtehn, ſcheint es mir dennoch beſſer, gleich von Anfang offen zu Werke zu gehn. Alſo grade herausgeſprochen, mein lieber Erich — wie ich Sie wahrſcheinlich zum letztenmale unter vier Augen nenne — Sie ſind nicht der, für den Sie ſich ausgeben. Warum wollen Sie den Heimlichen, den Verſchwiegenen gegen mich machen? Sie haben geſehen, daß ich in Ihre Abſichten eingehe, mein Benehmen am Thore der Reſidenz, das Sie vor einer gefährlichen Unterſuchung ſchützte, muß Sie überzeugt haben, daß ich Ihre Lage zum mindeſten ahne, Sie können ſich nicht bergen, daß ich es ehrlich mit Ihnen meine. Ich ahne Ihre Lage, ich vermuthe, wer Sie ſeyn können, aber mit Beſtimmtheit weiß ich es nicht. Soll ich Ihnen nun allen Schutz zu erweiſen im Stande ſeyn, deſſen Sie bedürfen, ſoll ich ſelbſt mit einer gewiſſen Sicherheit, die auch ich in manchen Beziehungen für meine Perſon beachten muß, meinen Weg in Ihrer Geſellſchaft fortſetzen können, ſo muß ich Näheres über Sie erfahren, ſo dürfen Sie mir nicht länger ein Räthſel ſeyn?“

Der Däne hatte während dieſer Rede, die nach Allem, was vorangegangen war, unſrem jungen Freunde nicht unerwartet kam, der Speiſe und dem Wein mit einer gewiſſen Gier zugeſprochen, welche bewieß, daß er gewohnt ſey, nicht blos die Süßigkeiten von der Oberfläche des Lebens abzuſchäumen, ſondern auch das Feſtere, Nachhaltendere unter der Oberfläche ſeiner Aufmerkſamkeit zu würdigen. Er hatte Anfangs ruhig und mit feinem Anſtande dieſes Geſchäft betrieben, dann aber ſchien mit der Fortſetzung des Genuſſes die Natur ſich gern zu entzügeln und einen Zwang, der ihr läſtig war, abzuwerfen. Seine Kinnladen waren in beſtändiger, haſtiger Bewegung, das, was der Mund in ſich aufnahm, raſch zu zermalmen, er vergaß ſich ſo ſehr über dem Eifer, der ihn ergriffen hatte, daß er den Fingern eine mehr als ſchickliche Theilnahme an ſeiner Thätigkeit einräumte. Dieſe Dinge fielen wiederum dem jungen Tiefenau unangenehm auf und beſtätigten ſeine ſchon früher gemachte Bemerkung, daß der Major wahrſcheinlich ein Emporkömmling ſey, deſſen Erziehung jener Sorgfalt entbehrt habe, welche in ihren Folgen ein ganzes Menſchenleben wohlthätig bezeichnet.

„Herr Major,“ ſagte er, indem dieſe Betrachtung ſich ihm aufdrängte, „Sie haben ſich ſo glücklich in Ihren Vermuthungen gezeigt, Sie haben aus der Schale eines armen Lakayen ſo ſcharfſichtig den Kern irgend eines bedeutenden, vielleicht in Ihren Augen gefährlichen Menſchen ausfindig gemacht, daß es Ihnen nicht ſchwer fallen kann, die wahre Bedeutung des Räthſels, wie Sie mich zu nennen belieben, zu erkennen. Verſuchen Sie es! Ich räume Ihnen vorläufig ein, daß ich nicht der bin, der ich ſcheinen wollte, ich mag gegen Sie nicht läugnen, was Ihr eigener Scharfblick Ihnen offenbart hat, aber zugleich müſſen Sie mir zu gut halten, wenn ich aus eigenem Antriebe nichts Weiteres eingeſtehe. Errathen Sie die Wahrheit, ſo werden Sie mich meinem Character getreu finden: ich werde nicht läugnen. Erwarten Sie aber dagegen nicht gleiches Vertrauen von mir. Es könnte ſeyn, daß auch mir in Ihnen manches Räthſelhafte erſchiene, ohne daß ich mich jedoch veranlaßt fühlte, es auszuſprechen.“

Der Däne ſtutzte. Er ſandte einen forſchenden Blick auf ſeinen Reiſegefährten, er ſchien in deſſen Zügen leſen zu wollen, ob dieſer ſein gefährliches Geheimniß kenne; allein der junge Mann ſah jetzt wieder ſo aufmerkſam nach der fernen Stadt zurück, daß die Zweifel, welche ſich in der Bruſt des Majors erhoben, keine befriedigende Erkenntniß fanden. Zu fürchten glaubte er dennoch nichts von ihm zu haben. Hatte ihn der Geheimerath in ſein engeres Vertrauen gezogen, ſo war das ein Beweiß, daß er ſeiner ſicher war und ſchon um Forſthelm's Sicherheit willen mußte der junge Mann auch das Geheimniß des Dänen vor jeder Entdeckung wahren. Aber er glaubte nun näher auf der Spur desjenigen zu ſeyn, der ſich unter dem Incognito eines Dieners ihm zugeſellt hatte, er war faſt ſicher in der Enträthſelung, die er ausſprechen würde, nicht irre zu gehn. Der Ernſt, der einige Augenblicke lang in ſeinen Zügen geherrſcht, ging wieder in das frühere ironiſche Lächeln über und, während er ſeinem Appetite eine kurze Raſt, ſich zu neuen Angriffen zu erkräftigen, einräumte, ſprach er

„Ich hoffe in der Aufgabe, die Sie mir vorlegen, nicht weniger glücklich zu ſeyn, als ich, wie Sie ſelbſt eingeſtanden, in meinen Vermuthungen bin. Ich will nicht, wie ein Hexenmeiſter, vor Sie hintreten und Ihnen ſagen: Sie ſind der und der! obſchon ich es könnte; Sie ſelbſt aber ſollen durch eine Folge von Schlüſſen, welche ich Ihnen mittheile, überzeugt werden, daß aus dem ſogenannten Reitknechte Erich durchaus keine andere Perſönlichkeit herauszufinden iſt, als Ihre wirkliche. Ich will Sie auf einen Weg der Folgerungen führen, auf dem Sie mir nicht entgehn können, auf dem Sie bei aller Vorſicht von Ihrer Seite verrathen ſind.“

Unruhig und befremdet ſah der junge Mann ſeinen Begleiter an. Er war ſich bewußt, durch keine Aeußerung, durch keine Unbeſonnenheit, durch kein Vergeſſen ſeiner Rolle einen Verdacht erweckt zu haben. Fidelis, der beſonnene, Alles ſorglich überlegende Mann, war gewiß mit einer Vorſicht zu Werke gegangen, die eben ſo wenig dem Major eine Vermuthung über ſeinen Stand und Namen geben konnte. Er verſuchte, den Gegenſtand der Unterredung in das Scherzhafte zu ziehn.

„Es iſt mindeſtens klar,“ verſetzte er, „daß Sie bei der Entdeckung, die Sie ſich vorgeſetzt haben zu machen, nicht das Schickſal derjenigen befürchten, die das Räthſel der Sphinx nicht zu löſen vermochten. Wir wollen Bedingungen eingehn für den Fall des Gelingens oder des Mißlingens. Errathen Sie, ſo erhalten Sie, wie ſchon geſagt, ein vollſtändiges Geſtändniß von mir; irre ich aber, ſo bleibe ich für Sie auf unſrer fernern Reiſe der Reitknecht Erich und Sie bemühen ſich nicht weiter, mein Incognito zu durchdringen.“

„Topp!“ erwiederte der Däne. „Allein ich bin meiner Sache gewiß und Sie ſollen gleich ſehen, wie ich Ihre Individualität aus den Zwiebelſchalen herausſchäle, mit denen Sie ſelbige umhüllt haben. Der Geheimerath Forſthelm hat eine Tochter, ein liebenswürdiges Kind —“

„Was thut Julie zur Sache?“ fiel mit

einiger Heftigkeit der junge Mann ein. „Die Erwähnung dieſer jungen Dame kann zu nichts führen, ich liebe es nicht, wenn unbeſcholtener Frauenzimmer bei einer Gelegenheit gedacht wird, deren fernere Beziehungen noch ungewiß ſind. Ehre den Damen! war ein ſchönes, ritterliches Geſetz unſrer Vorfahren und dieſe Ehre iſt ſo zart, daß die leiſeſte Berührung ihr nachtheilig werden kann.“

„Mein Herr Reitknecht Erich,“ entgegnete ſcharf der Major, „würde ich ſagen, wenn ich anders Luſt hätte, Sie als dieſen hinzunehmen, Ihr befleißigt Euch einer Unverſchämtheit, die Euern Herrn und Gebieter mit gerechtem Zorn erfüllen muß; ſo aber begnüge ich mich, Sie vor Selbſtverrath, vor einer Aufwallung der Gefühle zu warnen, die Ihr ärgſter Feind werden kann, indem ſie der leichteſten Entdeckung Sie preißgibt.“

Des Majors Reiſegefährte ſah die Wahrheit dieſer Bemerkung ein; er ſchlug die Augen zu Boden und zeigte das Weſen eines Menſchen, der mit ſich ſelbſt zürnt.

„Wir wollen uns freundlich verſtändigen,“ fuhr in einem gutmüthigen Tone der Däne fort und ergriff des jungen Mannes Hand. „Ich will Ihnen nützen, ich habe nur die Abſicht, dem Vertrauen, das der Geheimerath in mich ſetzt, zu entſprechen. Aus dieſem Grunde ſollen Sie auch aufrichtig erfahren, was ich über Sie denke und denken muß. Hören Sie mich an! Ich erinnere mich kaum, gegen den Geheimerath hingeworfen zu haben, daß ich eines Reitknechts bedarf, daß ich überhaupt geſonnen bin, mich für meine Reiſe mit einem Gefährten zu verſehn. Nun erhalte ich plötzlich von dem Geheimerathe durch den Doctor Fidelis, einen Mann, der in der Regel mit ſolchen Aufträgen ſich nicht behelligen kann, ein kurzes Schreiben, in welchem er mir Sie auf's Angelegentlichſte zum Diener empfiehlt und mit einer ſeltſamen Beſtimmtheit eine freundliche Behandlung für ſeinen Empfohlenen verlangt, da er ein junger Mann von Erziehung und guter Familie ſey, den nur die Umſtände in dieſe Lage brächten. Bemerken Sie Alles genau, mein

Freund! Der Geheimerath Forſthelm, einer der angeſehenſten Männer des Landes, gleich werth gehalten von dem frühern Fürſten, wie von den jetzigen Machthabern, gibt ſich dazu her, für einen — Reitknecht faſt ängſtlich zur Erreichung einer ſehr unbedeutenden Stelle beſorgt zu ſeyn? Das kann kein gewöhnlicher Reitknecht ſeyn; dieſer junge Mann, für den ein Forſthelm ſich ſo intereſſirt, muß eine beſondere Bedeutung haben. Ich ſtehe in gewiſſen Verbindungen mit dem Geheimerathe, die mich unbedingt in ſeinen Vorſchlag willigen laſſen; allein es iſt natürlich, daß mich die Seltſamkeit der Sache zum Nachdenken bewegt. Die Theilnahme, welche Ihnen der Doctor Fidelis zeigt, muß meine Neugierde vermehren; einige auf's Geradewohl hingeworfene Bemerkungen, die ihn verwirren, leiten mich auf die rechte Spur. Der Doctor iſt Hausarzt bei dem Geheimerathe, Demoiſelle Julie — ich muß dieſen Namen nennen trotz Ihrer Proteſtation — liegt ſchwer erkrankt danieder, die halbe Stadt weiß warum, aber die halbe Stadt weiß auch, daß derjenige, deſſen überraſchender Anblick in einem unglücklichen Verhältniſſe die Tochter des Geheimeraths mit Entſetzen traf, aus ſeinem Gefängniſſe gebrochen iſt, wo er einem ſchmachvollen Ende entgegenſah, daß er ſchwerlich Gelegenheit gefunden hatte, die Stadt zu verlaſſen, daß es das ängſtliche Bemühen ſeiner Freunde ſeyn mußte, dieſes zu bewirken. Nun war es auch bekannt, daß der junge Mann, von dem ich ſpreche, ſich um die Gunſt der ſchönen Julie bewerbe. Der Vater ſchien ihm nicht geneigt, er ſchien mehr einen andern Bewerber, den hochmögenden franzöſiſchen Generalcommiſſar Foulon, zu begünſtigen. Aber das Letzte konnte recht wohl nur Schein ſeyn, wie das Erſte, denn Niemand weiß beſſer, als ich, daß der Geheimerath Urſache hatte, ſich mit Foulon in einem gewiſſermaßen freundſchaftlichen Verhältniſſe, wenn auch nur im Aeußern, zu erhalten. Jetzt ſpringt eine Mine, die Foulon tückiſch unter den Füßen ſeines Nebenbuhlers angelegt hat. Die Trümmer, die ſie herumſchleudert, verwunden ſchmerzlich das

Herz der ſchönen Julie. Ihr Zuſtand, ihre Bitten vielleicht bedrängten den Vater, der bei aller juriſtiſchen Herbigkeit ein Mann von Gefühl ſeyn mag. Er zeigt ſich dem lieben Unglücklichen geneigter, er thut Alles, ihn aus dem Bereiche ſeiner Feinde zu bringen, er empfiehlt ihn mir zum Diener und Sie — Sie ſind dieſer Unglückliche, Sie ſind der junge Tiefenau!"

Julius war durch die Folgerungen, welche den Dänen zur Ueberzeugung der Wahrheit leiteten, ſchon zu lange auf dieſen Ausſpruch vorbereitet, um durch ihn ſehr überraſcht zu werden. Er empfand einigen Verdruß darüber, daß man ſeines Verhältniſſes zu Julien, wie einer ſtadtbekannten Sache gedachte, aber eine kurze Ueberlegung belehrte ihn, daß es am Rathſamſten ſey, das Unangenehme, was in der Mittheilung des Majors für ihn lag, zu verbergen und nach dem bekannten Sprüchworte, gute Miene zum böſen Spiele zu machen.

„Ich ergebe mich Ihrem Scharfſinne, Herr Major!" ſagte er mit einem gezwungenen Lächeln. „Es würde in der That ſchwer ſeyn, ſelbſt unter noch verwickeltern Umſtänden Ihrer ſcharf zerſchneidenden Logik zu entgehn. Ich läugne es nicht: ich bin derjenige, den Sie genannt haben. Mit meinem Namen wiſſen Sie auch, welchen Verlegenheiten, welcher Verantwortung Sie ſich ausſetzen, indem Sie mich in Ihrer Begleitung dulden. Eine Täuſchung ſoll Sie nicht binden, ein Verſprechen, das Sie vielleicht gaben, ehe Sie irgend einen Argwohn ſchöpften, darf Sie nicht feſſeln. Seyn Sie aufrichtig, Herr Major! Sagen Sie ohne Umſtände, ob meine Begleitung Ihnen läſtig iſt, ob die Folgen, die aus ihr für Sie entſtehn können, von Ihnen vorausgeſehen, von Ihnen erwartet ſind? Es bedarf nur eines Winks von Ihnen, ſo ſchlage ich einen Weg ein, der von dem Ihrigen abführt und werde dennoch nie ohne Dankbarkeit des großen Dienſtes gedenken, den Sie mir leiſteten, indem Sie mich aus den Mauern der Reſidenz führten.“

Ein ſeltſames, faſt verächtliches Lächeln flog über das genarbte Angeſicht des Dänen.

„Junger Mann,“ ſagte er dann, „mein

Leben iſt reich an gefahrvollen Erfahrungen aller Art. Was mir Ihre Geſellſchaft drohen kann, iſt Spielwerk gegen die Dinge, denen ich durch Liſt, durch Muth, durch Verwegenheit ſchon ſiegreich getrotzt habe. Verwegenheit iſt die geiſtige Macht, die, wo Alles nicht ausreicht, zuletzt durchhilft. Je ausſchweifender, je unerwarteter, deſto ſicherer in ihrem Erfolge! Unter hundert Wagſtücken gelingen neun und neunzig und brechen wir beim hundertſten den Hals, ſo hat es unſer Geſchick nicht anders gewollt und das Ziel iſt erreicht, das unſrer Laufbahn geſteckt war.“

Er ſtand im Begriff, das Syſtem ſeiner Lebensklugheit, welches uns ſchon aus einer Unterredung mit Forſthelm bekannt iſt, weiter auszuführen, als ein plötzliches Geräuſch in nicht weiter Entfernung die Aufmerkſamkeit der beiden Reiſenden in Anſpruch nahm. Während jener Unterredung, welche beide Theile gleich intereſſirte, hatte man nicht mit gleicher Achtſamkeit, wie früher, die Straße, welche von der Reſidenz herführte und in der Frühe des

Morgens von den zwei Männern zurückgelegt worden war, gehütet. So war es gekommen, daß über die untern Hügel eine Schaar Reiter ſich unbemerkt nähern konnte, die jetzt an der obern Anhöhe erſchien und durch ein tumultuariſches Schreien ihre Gegenwart verkündigte. Man konnte verſtehen, daß ſie in franzöſiſcher Sprache ſich eifrig unterhielten, man konnte bemerken, daß irgend ein wichtiger Gegenſtand ſie alle ergriffen hatte, und zu heftigen, leidenſchaftlichen Aeußerungen bewog. Hinter ihnen, am Fuße der Anhöhe, ließ ſich ein zweiter Haufe ſehen, nicht ſo zahlreich, wie der erſte, aber in derſelben Uniform, mit Degen und Karabiner bewaffnet.

„Das iſt Marechauſſee!“ rief halblaut der Major, indem er ſehr bewegt aufſprang und ſeinen Begleiter raſch mit emporzog. „Das iſt mehr, als eine halbe Compagnie; nicht ohne eine außerordentliche Urſache wird eine ſo zahlreiche Macht dieſer privilegirten Straßendiebe des Königs von Frankreich ausgeſchickt. Wir wollen das Zuſammentreffen mit ihnen vermeiden. Kommen Sie ſchnell hinter jene Holzſtöße zu unſern Pferden!“

Vorſichtig warf der Däne die Ueberreſte des Frühſtückes, die ſie hätten verrathen können, zur Seite.

„Mit dieſen Spürhunden iſt nicht zu ſpaßen;“ ſagte er, „eine Kleinigkeit zeigt ihnen die Fährte des Wildes, das ſie jagen.“

In gebückter Stellung und mit eiligen Schritten begab er ſich hinter die lange Reihe der Holzſtöße, wo die beiden Pferde angebunden ſtanden. **Julius** folgte ihm auf gleiche Weiſe. Die unverkennbare Beſtürzung, welche den Major ergriffen hatte, war ihm unerklärlich. Beſorgniß ſeinetwegen konnte, wie der Jüngling meinte, ihn nicht zu einem Benehmen veranlaſſen, das mit der Achtung, welche ſein Stand einflößen mußte, mit dem Erfolg, den ſein Schutz ſchon am Thore der Reſidenz offenbart hatte, in Widerſpruch ſtand. Dennoch hatte der junge Mann ſelbſt zu viel zu fürchten, um nicht mit den genommenen Vorſichtsmaßregeln einverſtanden zu ſeyn. Wie leicht konnte ſich unter jenen Dienern des Geſetzes ein Scharfblickender befinden, den ſein falſcher Bart, ſeine künſtliche Geſichtsfarbe nicht täuſchte! Er beſchloß, ſich ganz den Anordnungen des Dänen zu unterwerfen, der ſich ſchon als ſeinen aufrichtigen Freund, als einen klugen, vorſichtigen Mann gezeigt hatte. Er ſah wie jener, als die Reiterſchaar auf der Landſtraße ſich in gleicher Richtung mit ihnen befand, den linken Fuß in den Steigbügel ſeines Pferdes ſetzte, um ſich bei'm erſten Anlaſſe aufzuſchwingen, er verſtand den Wink, den ihm ſchweigend ſein Gefährte gab und folgte deſſen Beiſpiel. Es waren Augenblicke ängſtlicher Spannung, die jetzt erfolgten. Julius ſuchte in den Zügen ſeines Begleiters zu leſen, aber die Narbendecke, welche deſſen Angeſicht zeigte, blieb unbeweglich und ſchien den innern Regungen, deren Verräther ſonſt das Antlitz iſt, undurchdringlich. Seine kleinen, ſcharfen Augen blickten aber ſorgſam hütend nach dem Reiterhaufen, der langſam vom Fuße der Anhöhe heranſtieg, während er mit aller Anſtrengung, deren die Sinne fähig ſind, nach der Schaar hinherchte, die jetzt nur durch die Reihe der Holzſtöße von ihnen getrennt war. Dieſe Lage war peinlich. Alles kam auf die Ruhe der Pferde an, ein leiſes Geräuſch, ein Scharren konnte die Aufmerkſamkeit der Reiter erregen und die beiden Wandrer einer Gefahr bloßſtellen, die Julius zwar nicht in ihrem vollen Umfange erkannte, welche aber, da ſie die Feſtigkeit eines ſo entſchloſſenen Mannes, wie des Dänen, erſchütterte, von ſehr ernſter Bedeutung ſeyn mußte.

Indeſſen machte ein Theil der Reiter der Marechauſſee, welche zuerſt auf der Anhöhe angelangt waren, an der Stelle Halt, wo der Major und ſein Gefährte noch vor wenigen Augenblicken getafelt hatten. Die übrigen ritten weiter, während der Anführer dieſer Abtheilung vom Pferde ſtieg, ſich mit dieſem beſchäftigte und die Ankunft der aus dem Grunde ſich nähernden Cameraden erwarten zu wollen ſchien.

„Die Marquiſe geht nicht lange mehr mit!“ ſagte er ſo laut zu ſeinen Begleitern, daß dem lauſchenden Dänen und unſerm jungen Freunde keins ſeiner Worte entging. „Das Thier wird täglich magrer, der Sattelgurt will nicht mehr ſchließen auf den dürren Rippen und nach einer Viertelſtunde Trab keucht ſie, als wären ihre Lungen durchlöchert, wie ein Sieb. Sie war einſt ſo hübſch und zierlich, wie das beſte Pferd im Stalle eines Kriegslieferanten. Ich ritt ſie zum erſtenmale an einem Feſttage in Verſailles und als ich dem Könige und der Marquiſe von Pompadour begegnete, da gab ich ihr die heilige Taufe und die Marquiſe mußte bei ihr zu Gevatter ſtehen, ohne zu ahnen, an welcher wichtigen Handlung ſie in dem Augenblicke Theil nehme. Arme, nette Marquiſe! Das wird mir ein ſaurer Gang ſeyn, wenn ich dich zum Meiſter Abdecker bringe.“

„Vorwärts, vorwärts, Wachtmeiſter!“ mahnte einer der Uebrigen. „Sputet Euch, daß man uns nicht zuvorkommt. Hundert Louisd'ors ſind zu verdienen. Wer den Dänen einbringt, todt oder lebendig, dem werden ſie auf der Stelle ausgezahlt. Laßt uns den koſtbaren Fang nicht von andern wegſchnappen.“

Ueberraſcht blickte Julius nach dem Major hin. Dieſen ſchien ſeine Kaltblütigkeit nicht verlaſſen zu haben. Ein höhniſches Lächeln ſchwebte um ſeine Lippen, während er ruhig ſeinem Gefährten zunickte.

„Sie haben gut hundert Louisd'ors ausſetzen, die Herrn vom Stabe!“ erwiederte mit dem frühern Pflegma der Wachtmeiſter. „Wer wird ihnen den Hallunken zurückbringen, wenn er nicht mehr kann, als Brod eſſen? Dieſe Dänen wohnen am Nordpole, wo ſie mit den böſen Geiſtern auf einem ſo vertrauten Fuß leben, wie unſereins mit ſeinen Cameraden. Habe ich ihn denn nicht oft geſehen den Major von Greifenfeld, wie eben jene Herrn vom Stabe ſich vertraulich mit ihm beſprachen, ihm die Hand reichten und ihn ihren guten Freund nannten? Muß ihn nicht ein hölliſches Blendwerk geſchützt haben, daß ihm ſo kluge Leute nicht das Spionenhandwerk anſahen? Aber ich ſage Euch, Freunde von der königlichen Marechauſſee, der Kerl hatte ein Geſicht ſo feſt und ſtarr wie Eiſen, das in der Hölle geglüht worden iſt, tauſend Falten lagen darin und in jeder ſaß gewiß ein unſichtbarer Dämon, der ihn beſchützte. Die rothe Uniform war mir verdächtig, denn roth iſt des Teufels Farbe. Das Antlitz mochte ich aber nicht mehr anſehn, denn die dunkeln Augen des Hexenmeiſters drangen wie Feuer in's Innere und waren im Stande, einem allen Appetit zu verderben.“

Der Wachtmeiſter ſchwieg. Er mochte grade mit der nothwendigen Verbeſſerung eines wichtigen Theiles ſeines Pferdezeuges beſchäftigt ſeyn, ſo daß er dieſem für einige Augenblicke ſeine ganze Aufmerkſamkeit widmete. Julius ſah nun mit einemmale den Character ſeines Gefährten in ſeinem wahren Lichte. Eine Folgereihe von Gedanken flog mit Blitzesſchnelle durch ſeinen Geiſt, während der Däne, die drohende Gefahr zu leicht nehmend, beobachtend auf ihn blickte, um den Eindruck, den dieſe Entdeckung auf den jungen Mann machte, zu erkennen. Julius glaubte nun den Aufſchluß über das zwiſchen dem Geheimerathe und dem Major herrſchende vertrauliche Verhältniß gefunden zu haben, er war jetzt plötzlich über einen Irrthum enttäuſcht, den er mit ſo vielen Andern Jahrelang, zum Nachtheile von Juliens Vater, gehegt hatte. Die Lage, in der ſie ſich befanden, ließ ihm nur Zeit, dieſe Gedanken im Fluge, wie ſie ſich darboten, aufzunehmen. Wichtigere Dinge zogen ihn an, die Gefahr des Augenblicks erheiſchte eine ruhige Sammlung aller Seelenkräfte, eine ungeſtörte Gegenwart des Geiſtes.

Die Untergebenen des Wachtmeiſters, welchen eine Mittheilung, in denen die Dämonen vom Nordpole eine Hauptrolle ſpielten, höchſt intereſſant ſchien, hatten indeſſen vergebens weitere Aufſchlüſſe erwartet.

„Und wie iſt es denn gekommen,“ unterbrach jetzt der Ungeduldigſte von ihnen das Schweigen, „daß der hölliſche Spion, trotz der Hülfe ſeiner Teufel, dennoch verrathen worden iſt?“

„Das will ich Euch ſagen, ihr Freunde von der königlichen Marechauſſee;“ erwiederte der Wachtmeiſter, indem er bedächtig Anſtalt machte, ſeine Marquiſe wieder zu beſteigen. „Jedermann hat einmal einen vergeßlichen Augenblick, ſo auch der Satan vom Nordpole. Er war dieſen Morgen mit dem erſten Hahnenruf fortgereiſt und hatte wichtige Papiere, Correſpondenzen und dergleichen hinter den Bildern an den Wänden, wo er ſie verborgen, in der Eile zurückgelaſſen. Eine halbe Stunde ſpäter zieht der Chevalier de Ramotiers, der lange auf die Erledigung des Quartiers gewartet, ein. Der Chevalier de Ramotiers iſt ein Franzoſe, folglich ein Mann von Geſchmack. Die altfränkiſchen Bilder gefallen ihm nicht, er reißt ſie herab und findet die ganze hölliſche Beſcheerung. Da gab es ein Rennen unter den Stabs- und Oberoffizieren. Alle Plane, alle Dispoſitionen ſoll der däniſche Dämon herausſpionnirt, in Abſchrift erwiſcht und im Sack mit fortgeſchleppt haben. Nun wißt Ihr, warum wir in zehn Minuten ſattelfertig ſeyn mußten, nun wißt Ihr, was die hundert Louisd'ors zu bedeuten haben; aber wem es gelingt, ſie zu verdienen, dem gebe ich noch meine Jahreslöhnung obendrein, ſo wahr die Marquiſe einſt das ſchönſte Pferd der Marechauſſee war und jetzt nur noch eine erbärmliche Mähre iſt.“

Er ſchwang ſich bei dieſen Worten auf das ſchwache, wankende Thier. Julius bemerkte, wie während der Eröffnung des Wachtmeiſters an ſeine Leute, als dieſer die Umſtände berührte, durch welche der Major verrathen worden war, ſein Gefährte nicht mehr Herr ſeiner Gefühle blieb, ſondern in Gebehrden ausbrach, die allen Unwillen eines Menſchen, der gegen ſich ſelbſt erboſt iſt, an den Tag legten. Er knirſchte mit den Zähnen, er ſchlug ſich mit der geballten Fauſt vor die Stirn, er blickte wild nach Julius, als wolle er gern laut ſich ſelbſt anklagen, wenn die Umſtände es geſtatteten. Dieſer Aufwallung wurde jedoch plötzlich durch eine Umgeſtaltung der Szene ein Ende gemacht, welche unſere Abentheurer mit den Gefahren, die ſie bis jetzt nur bedroht hatten, wirklich umgab.

Der Reiterhaufe, welcher ſich erſt am Fuße der Anhöhe gezeigt hatte und dann langſam heraufgezogen war, befand ſich nur noch etwa hundert Schritte weit von den Holzſtößen, hinter denen die Flüchtlinge verborgen ſtanden, entfernt. Bei der Aufmerkſamkeit, zu der die Erzählung des Wachtmeiſters den Major bewog, verſäumte dieſer die Sicherheit ſeiner eigenen Perſon in dem Grade wahrzunehmen, wie es die Umſtände erforderten. Er ſtand den Blicken der Heranziehenden preisgegeben, während er darauf bedacht war, denjenigen derer, die ihm näher waren, nicht ausgeſetzt zu ſeyn. Von dieſer Unachtſamkeit wurde er durch einen gefährlichen Boten benachrichtigt. Eine Kugel ſchwirrte an ſeinem Kopfe vorüber und ſchlug in einen nahen Stamm, zugleich erklang der Schuß und aus zwanzig Kehlen das Geſchrei:

„Der Däne! Der Däne! Dort hinter dem Holzſtoße ſteht er verborgen! Dort iſt der Rothrock. Drauf und dran!“

Dieſer Ruf erweckte auch den Wachtmeiſter und ſeine Leute aus ihrer bisherigen Unthätigkeit. Während die von unten heraufkommenden Reiter von der Straße abwichen und, in das

Gehölz ſprengend, den Verfolgten jeden Weg zur Rettung abzuſchneiden beabſichtigten, hörte man die Bewegungen der nächſtbefindlichen Reiter, ihre Ausrufungen, ihre Drohungen, man ſah die, welche vorangeeilt waren, durch den Schuß aufmerkſam gemacht und auf den Ruf und die Winke ihrer Cameraden, ſich in den obern Theil des Gehölzes zerſtreuen. Mehrere Schüſſe fielen, allein bei'm erſten hatte ſich der Kundſchafter ſchon in den Sattel geſchwungen und Julius, der beſchloß, in Allem dem Beiſpiele ſeines Begleiters zu folgen, daſſelbe gethan. Ein Blick, den der Däne um ſich warf, belehrte ihn, wo hier allein Rettung zu hoffen ſey, wo noch ein möglicher Weg zur Flucht offen ſtehe. Von beiden Seiten ſahen ſich die Abentheurer angegriffen, von vorn bedrohete ſie der Feind ganz in der Nähe.

„Die Schlucht hinab!“ rief der Major ſeinem Gefährten mit gedämpfter Stimme zu. „Der Weg iſt gefährlich, aber beſſer den Hals riskirt, als ihn mit Gewißheit zum Galgen getragen!

Unſere Pferde ſind ſtark, ſie ſind auf ſolche Wagſtücke eingeübt.“

Julius warf einen Blick auf die Schlucht. Er fühlte ſich von Schauder ergriffen, als er in die Tiefe ſah. Sie war höchſt abſchüſſig und ſpiegelglatt; die Bauleute aus der Umgegend hatten ſie benutzt, um Holzſtämme an das Ufer des Fluſſes gleiten zu laſſen, von wo ſie dann weiter auf dem Strome nach bewohnten Orten geflößt wurden. Es ſchien unmöglich, daß die Pferde hier Fuß faſſen konnten, aber ſchon ſah Julius an dem Beiſpiele des Majors, der hier jene Verwegenheit, die er früher ſo ſehr geprieſen hatte, durch die That geltend machte, wie alle Kunſt des Reiters auf dieſer gefahrvollen Bahn unnütz ſey und nur dem Inſtinkte der Thiere ſelbſt die Ausführung des Wageſtücks überlaſſen werden müſſe. Der Däne drängte ſein Pferd dicht an die obere Mündung der Holzleitung. In dem klugen Thiere erwachte mit dem Anblicke des gefährlichen Pfades, den es zurückzulegen hatte, die Erkenntniß der Art und Weiſe, wie es hier zu verfahren habe. Es ſetzte ſich auf die Gruppe und fuhr nun mit Blitzesſchnelle die abſchüſſige Rinne hinab, während eine Wolke von aufwogendem Staube es und ſeinen Reiter umhüllte. Die Kühnheit des Unternehmens war außerordentlich, aber was blieb denen, welche ſich in dieſer verzweiflungsvollen Lage befanden, anders übrig, als ihr Leben auf einen glücklichen Wurf zu ſetzen? Die Schüſſe vermehrten ſich, die wilden Geſtalten der Reiter mit geſchwungenen Säbeln drangen näher und näher, ſchon erſchien der Wachtmeiſter auf ſeiner Marquiſe an dem einen Ende der aufgereiheten Holzſtöße: da empfahl Julius ſeine Seele Gott und glitt nun, wie früher auch der Däne, im unaufhaltſamen Fluge die Holzleitung hinab. Es ſchwirrte vor ſeinen Ohren, eine gewaltſame Betäubung ergriff ihn, in der er nur noch die Schüſſe, die hinter ihm fielen, vernahm, bis ein ungeheuerer, heftig anprallender Stoß auf den Boden ihn aus dieſer erweckte und er ſich über dem gefallenen Pferde ſtehend, an der Seite des Dänen wiederfand. Alles dieſes war das Werk weniger Augenblicke, Entſchluß und That waren faſt eins geworden.

„Sie haben Ehre von Ihrem Probeſtücke!“ ſagte mit einem kalten Lächeln der Kundſchafter, den Julius, nachdem er ſich geſammelt hatte, an der Seite ſeines niedergeſunkenen, blutbedeckten Thieres, beſchäftigt ſah, mit großer Eile den Mantelſack von deſſen Rücken loszumachen. „Mein Pferd iſt durch den Hals geſchoſſen, das Ihrige iſt, wie ich eben bemerke, am Schulterblatte verwundet, uns haben die Kugeln der löblichen Marechauſſee verſchont. Aber halten Sie ſich zur Seite, gehn Sie von der Oeffnung der Schlucht, daß die Schützen oben Sie nicht zum Ziele nehmen können! Die Pferde ſind uns überflüſſig. Wir müſſen über den Fluß zu gelangen ſuchen, nehmen Sie Ihren Mantelſack zu ſich und die Piſtolen, deren wir vielleicht noch bedürfen. Wie ſie ſchreien, lärmen und ſchießen, dieſe Schufte, die ſich dazu hergeben, dem Henker in die Hand zu arbeiten! Wie ſie aufwärts und abwärts ſprengen oben am Rande der Anhöhe, ohne daß ein

Einziger den Muth hätte, uns auf dem Wege, den wir eingeſchlagen, zu verfolgen.“

„Doch, doch!“ rief Julius, der einen Blick aufwärts ſandte. „Wir werden gleich Geſellſchaft haben. Eben rüſtet ſich einer zu der halsbrechenden Fahrt. Wehe ihm, wenn ſein Pferd nicht Knochen hat, wie dieſe Holſteiner!“

Es war der Wachtmeiſter, der in dieſem Augenblicke am obern Rande der Schlucht erſchien. Die Entdeckung, daß der Däne wirklich ein Menſch von Fleiſch und Blut und nicht ein Dämon vom Nordpole ſey, hatte ſeinen perſönlichen Muth, die Hoffnung auf die ausgeſetzte Belohnung ſeine Luſt gereizt, noch einmal der treuen Marquiſe ein Wageſtück zuzumuthen, das ſie in den Zeiten ihrer Jugend vielleicht mit Gewandtheit überwunden haben würde.

„Va banque!“ rief er ſeinen Cameraden zu. „Es gilt den Hals oder hundert Louisd'ors. Wer theilen will, folge mir nach.“

Die Marquiſe wurde trotz alles Sträubens von ihrer Seite mit ſcharfem Spornſtiche in die abſchüſſige Rinne gebracht. Sie ſtrengte ihre letzten Kräfte an, um die unfreiwillige Fahrt zu vermeiden, aber der Wille des Reiters, ihr eignes Gewicht, das ſie abwärts trieb, waren ſtärker, als ſie. Hin- und hergeworfen von den Baumwurzeln, an die ſie in ihrem ſchwankenden Fluge ſtieß und welche den kühnen Wachtmeiſter mit Quetſchungen bedeckten, langte ſie unten an. Hier aber von dem heftigen Anpralle am Boden zu gewaltig erſchüttert, überſchlug ſie ſich und blieb mit ihrem Reiter, der unter ſie gerathen war und durch den ſtarken Fall in eine tiefe Ohnmacht verſetzt wurde, regungslos liegen. Die oben zurückgebliebenen Diener der Marechauſſee ſahen mit Entſetzen den Unfall ihres unglücklichen Wachtmeiſters. Keiner wagte ihm zu folgen.

Des Dänen erſte Bewegung war, als er einen ſeiner Verfolger in dieſer Nähe erblickte, die Mündung ſeines Piſtols auf ihn zu richten. Im nächſten Augenblicke aber ſah er ein, daß dieſer Feind nicht mehr ſchaden könne. Er warf ſcharfe, forſchende Blicke um ſich und nach den Anhöhen hinauf. Sie befanden ſich in dem

Thalgrunde, durch welchen der Fluß ſtrömte. Dichtes Geſtrüpp und Dornengeſträuch, das ſich auf dieſer Seite bis an das Ufer dehnte, machte es unmöglich, ſich hier der Pferde zu bedienen. An beiden Seiten der Schlucht ragten Felſenblöcke empor, zwiſchen denen der Boden eben ſo ſteil ablief, wie in der Holzleitung. Dürres Laub und Abfall vom Nadelgehölz machten es überdem noch gefährlicher ihn zu Pferde zu betreten, da hier bei einem Fehltritt den Verunglückenden Zerſchmetterung an den allenthalben aufſteigenden Felſenblöcken bedrohete. Hier wagte ſich kein Mann zu Roß herab, allein des Kundſchafters geübtes Auge bemerkte einzelne Geſtalten, die vorſichtig zu Fuße zwiſchen den Felſenblöcken niederſtiegen und wenn auch langſam, ſo drang mit ihnen die Gefahr immer näher. Auf dem niedern Theile der Anhöhe, der weniger dicht mit Bäumen bewachſen war, zeigten ſich in größerer Entfernung mehrere Reiter, die den Rückweg abſchnitten, während ſchon von jener Abtheilung, die dem Wachtmeiſter vorauszog, am entgegengeſetzten Ende des Thalgrundes die Flucht nach vorwärts verſperrt wurde. Von drei Seiten ſahen ſich unſre Abentheurer umringt, nur der Fluß und das jenſeitige undurchdringliche Waldgebiet mit ſeinem hochgewölbten Bergrücken lagen frei vor ihnen. Immer noch fielen Schüſſe von den Anhöhen, theils auf das Geradewohl, theils durch die rothe Uniform des Majors gelenkt, die durch einzelne lichte Stellen der Waldung durchſchimmerte.

Indeſſen hatten ſich der Däne und unſer junge Freund mit ihren Mantelſäcken und Piſtolen bepackt.

„Können Sie ſchwimmen?“ fragte haſtig der Erſte, indem er ſeinen Gefährten eilig durch das Geſtrüpp nach dem Fluße hinzog. Auf Julius Verneinung erwiederte er: „Deſto beſſer! Ich verſtehe dieſe Kunſt eben ſo wenig und dieſe beiderſeitige Unkenntniß iſt ein Band, das uns um ſo enger zu einem Vertheidigungsbündniſſe auf Leben und Tod vereinigt. Unſere Feinde ſind zahlreich, ſchließt ſich der verhängnißvolle Kreis, den ſie um uns ziehen, ſo ſind wir verloren. Aber ich vertraue noch immer auf mein gutes Glück! Nur einen Nachen, groß genug um zwei Menſchen zu faſſen, ſo lache ich aller ihrer Anſtrengungen, ſo können dieſe Handlanger der königlichen Gerechtigkeit unverrichteter Sache zurückkehren und berichten, wie ſie der Dämon vom Nordpole zu Narren gehabt hat!“

Auf des Kundſchafters Mahnung ſprangen die beiden Flüchtlinge von dem hohen Uferrande auf den ſandigen Grund hinab, den die Wellen an die Seite des Flußbettes geſpült hatten. Hier waren ſie bis zur Bruſt gegen die Kugeln der näher dringenden Verfolger geſchützt, hier konnte man, da das überhängende Weidengeſträuch des Ufers ſie von Zeit zu Zeit verbarg, ihre Bewegungen nicht ſo genau beobachten. In gebückter Stellung ſchritten Beide ſo raſch fort, als es der ſandige Boden verſtattete. Jetzt mußten ſie bei einer Krümmung des Fluſſes um eine vorſtehende Landzunge biegen. Vergebens forſchten ihre Blicke nach einem hülfreichen Nachen, aber den Kreis der Verfolger ſahen ſie, als ſie es wagten, flüchtig die Köpfe zu erheben, ſich immer enger ſchließen, ſie hörten ihren Jubelruf über den koſtbaren Fang, der ihnen nun nicht entgehn könne. Für den nächſten Augenblick ſchien ihnen ein Gebüſch, das ſich in den Fluß hineinzog, einen unbedeutenden Schutz zu gewähren. Sie waren im Begriff unter die Zweige zu ſchlüpfen, als ein donnerndes: Halt! auf dem Uferrande über ihnen ihre Schritte hemmte. Sie blickten auf: ein Reiter der Marechauſſee ſtand oben und hatte ſeine Büchſe auf ſie angeſchlagen. Ein Schuß aus des Majors Piſtol ſtreckte ihn zu Boden, aber hinter ihm naheten mit wilden Geſchrei viele andere, der Augenblick ſchien gekommen, in welchem alle bisherigen Anſtrengungen, alles Glück, das bisher ihr Unternehmen begleitet, ſich nur als ein neckendes Spiel des Schickſals offenbaren ſollten. Da erklang Julius Stimme, der indeſſen durch das Geſträuch bis dicht an den Fluß vorgedrungen war, dem Kundſchafter wie der Ruf eines Engels.

„Herbei, herbei!“ ſchrie der Jüngling. „Wenn Rettung möglich iſt, ſo findet ſie ſich hier.“

Unter einem Regen von Kugeln, gegen den ſein guter Stern ihn ſchirmte, flog der Däne zu ſeinem Gefährten. Dieſer ſtand aufrecht in einem kleinen Nachen, der hier verborgen unter dem Gezweige gelegen hatte. Im nächſten Augenblicke befand ſich der Kundſchafter an ſeiner Seite. Ein Streich des Degens trennte raſch den Strick, der das Fahrzeug am Lande befeſtigte. Sie ſtießen ab, ſie griffen mit mächtigen Ruderſchlägen in die Wellen und jetzt erſt, als ſie hinter der Landzunge hervorkamen, bemerkten ihre Verfolger, daß die Opfer, deren ſie ſich ſchon ſicher bemächtigt zu haben glaubten, im Begriffe waren, ihnen zu entgehn. Ein lautes, ſchallendes Hohngelächter des Dänen drang zu ihren Ohren. Sie verdoppelten ihre Schüſſe, andre rannten am Ufer hin und her und ſuchten vergebens nach einem Fahrzeuge, das ſie in den Stand ſetzen konnte, ſich der verlornen Beute wieder zu bemächtigen. Der Klang der Feuergewehre hallte in dem weiten Gebirgskreiſe donnernd wieder, aber keine der Kugeln verletzte die Flüchtlinge. Sie erreichten glücklich das jenſeitige Ufer.

**Bei J. D. Sauerländer in Frankfurt am Main iſt erſchienen und in allen ſoliden Buchhandlungen zu erhalten:**

**Döring**, Georg, die freie Flur am Main, eine poetiſche Skizze. gr. 8. Geh. 5 Sgr. oder 18 kr.

— — Stimmen des Lebens. Drei Erzählungen. 8. Rthlr. 1. 20 Sgr. oder fl. 2. 48 kr.

Die anziehende, geiſt- und gemüthreiche Weiſe des Hrn. Vfs. iſt der deutſchen Leſewelt zu bekannt, als daß wir ſie auf dieſe lieblichen Erzählungen erſt aufmerkſam zu machen brauchten.

**Döring**, Georg, Phantaſiegemälde für 1829. 8. Geb. Mit 1 Kupfer von Fleiſchmann. Rthlr. 1. 15 Sgr. oder fl. 2. 45 kr.

Dieſes Werk erfreut ſich ſchon ſeit einer Reihe von Jahren einer ſo ausgezeichneten Gunſt des Publikums, daß es überflüſſig ſcheinen dürfte, dieſen Jahrgang noch beſonders zu empfehlen. Dennoch halten wir es für unſere Pflicht, darauf aufmerkſam zu machen, daß die reiche Phantaſie des Verfaſſers ſich hier in einer Fülle entfaltet, wie noch in keinem der früheren Jahrgänge, indem ſie, bald das Meer, bald England und Frankreich, bald ſelbſt das üppig herrliche Oſtindien zum Schauplatze ihrer höchſt anziehenden Darſtellungen macht.

**Döring**, Georg, Phantaſiegemälde für 1830. Mit einem Titelkupfer von Fleiſchmann. Cartonirt Rthlr. 1. 15 Sgr. oder fl. 2. 45 kr.

So wie der Verfaſſer dieſes Werkes in früheren Jahrgängen das Leben und die Natur unter fremden Zonen, wahr und lebensfriſch, dargeſtellt hat, ſo malt er in dieſem Jahrgange mit gleich lebendigen und treffenden Farben das Leben unſerer höheren geſelligen Kreiſe, mit ſeinen anziehenden Geſtalten und ſeinen abſtoßenden Zerrbildern, mit ſeinem blendenden Glanze und ſeinen entſtellenden Flecken. Dabei wird ein freundliches Gemüthsleben nicht vernachläſſigt, in das wir aus jenem rauſchenden, täuſchenden Treiben gern eintreten.

Döring, Georg, Phantaſiegemälde für 1831. Mit einem Titelkupfer von Fleiſchmann. Cartonirt Rthlr. 1. 15 Sgr. oder fl. 2. 45 kr.

Döring, Georg, Sonnenberg. Eine Novelle in drei Theilen. 12. Geh. Rthlr. 4. 25 Sgr. oder fl. 8. 24 kr.

Wir dürfen dieſes neue Product des beliebten Herrn Verfaſſers, mit um ſo größerem Rechte empfehlen, da hier das Interreſſe der Dichtung ſelbſt und zugleich die Wahl des hiſtoriſchen Hintergrundes, auf welchem jene erſcheint, von hoher Bedeutung für den deutſchen Leſer ſind. Es iſt dies wohl die erſte hiſtoriſche Novelle, die, indem die reizendſten Gegenden unſers Vaterlandes ihr zur Scene dienen, einen allgemein wichtigen Zeitabſchnitt umfaßt.

Döring, Georg, Die Mumie von Rotterdam. Eine Novelle. 2 Theile. 12. Geh. Rthlr. 3. 5 Sgr. oder fl. 5. 30 kr.

Hier übergeben wir dem Publikum eine größten Theils humoriſtiſche Novelle, die nur leiſe an das Hiſtoriſche hinſtreift, und in der durchaus neuen, originalen Idee des Ganzen ihren Stützpunkt findet. Ein buntes Leben ergötzlicher Geſtalten, eine friſche, bezeichnungsvolle Charakteriſtik, die mannigfaltigſte, anſprechendſte Scenerie, ein immer ſteigendes Intereſſe der Handlung, die ſich durch eine Fülle ſeltſamer und doch folgereicher Begebenheiten hindurch bewegt, ſind die Eigenthümlichkeiten dieſes Werkes, das in der neueſten Romanenliteratur gewiß als eine in ſeiner Art durchaus neue Erſcheinung begrüßt werden wird.

Döring, Georg, der Hirtenkrieg. Novelle in 3 Theilen. 12. Geh. Rthlr. 4. 25 Sgr. oder fl. 8. 24 kr.

Wir ſind gewiß, daß diejenigen, welche ihr Wohlwollen den Phantaſiegemälden, den Novellen **Sonnenberg** und der **Mumie von Rotterdam** deſſelben Verfaſſers geſchenkt, dieſes auch auf ein neues Erzeugniß ſeiner Feder erſtrecken werden, das, indem es in der Schweiz ſpielt und die Kämpfe einer uns nahen Zeit ſchildert, ein beſonderes, jeden Gebildeten hoch anſprechendes Intereſſe gewähren dürfte.

**Döring**, Georg, **Novellen**. 4 Theile. Ausgabe auf **Velinpapier** Rthlr. 6. od. fl. 10. 48 kr. Auf **Druckpapier** Rthlr. 5. od. fl. 9.

**Inhalt**: Das innere Geſicht. — Mariens Bäumchen. — Die Böhmen. — Der Führer im Haslithale. — Das Hirtenmädchen von Catania. — Die Auswanderer. — St. Jacobsabend. — Der Bildhauer in Tyrol. —

**Auffenberg**, Freiherr von, der Renegat von Granada. Dramatiſches Nachtgemälde in 5 Abtheilungen. Geh. Rthlr. 1. 18 ggr. od. fl. 3.

**Oettinger**, E. M., das ſchwarze Geſpenſt. Taſchenbuch für Satire, Ironie und Perſiflage ohne Goldſchnitt, für 1831. Mit 1 Muſikbeilage. 2 Abthlg. Geb. Rthlr. 2. 8 ggr. od. fl. 4.

**Adrian**, Dr., Bilder aus England. Zwei Theile mit 6 Kupfern. Geh. Rthlr. 3. 15 Sgr. oder fl. 6.

Die **Halliſche**, **Jenaiſche** und **Leipziger Literatur-Zeitungen**, das **Berliner Converſationsblatt**, die **Blätter für literariſche Unterhaltung**, **Hesperus** u. A. haben ſich über dieſes Werk auf das Vortheilhafteſte ausgeſprochen. Das ausgezeichnete Darſteller-Talent, die leichte, lebendige Schilderungsgabe des Verfaſſers, der reizende Wechſel der Gegenſtände, das Intereſſe, das den Leſer vom Anfang bis zum Ende feſſelt, und der elegante Styl ſowie die Wahl der Gegenſtände, die treue, ſtets aus dem Leben gegriffene Darſtellung des anziehenden Landes, in welches uns der Verfaſſer einführt, in welchem er uns heimiſch macht, die liebenswürdigen und wunderlichen Charaktere, mit welchen er verkehrt und die er ſo treffend ſchildert, — alles das ſind Vorzüge, welche die eben ſo unterhaltenden, als lehrreichen Bilder aus England auszeichnen und ihnen in gebildeten Kreiſen einen ſo großen Beifall gewonnen haben.

**Byron's** ſämmtliche Werke, herausgegeben von Dr. Adrian. 12 Theile. Geh. Mit dem Bildniß Byron's, einem fac simile ſeiner Schrift und einer Anſicht von Newſtead-Abtey. Subſcriptionspreis auf geglättetes Velinpapier mit den erſten Kupferabdrücken. Rthlr. 8. 22½ Sgr. oder fl. 14. Auf weißes Druckpapier Rthlr. 6. 22½ Sgr. od. fl. 11.

Der nach Shakeſpeare größte engliſche Dichter verdiente eine poetiſche Ueberſetzung in die deutſche Sprache. Die gegenwärtige Sammlung ſoll alle Werke des edeln Lords umfaſſen: jedes in der Form des Originals, alle mit der Treue, die erreichbar iſt, wenn der Geiſt nicht im Stoffe untergehen ſoll. Nicht ein Ueberſetzer war dieſem Unternehmen gewachſen: vereinte Kräfte werden es zu Stande bringen. Eine Reihe geſchätzter Namen bürgt für die Gewiſſenhaftigkeit der Ausführung; nämlich die der Herren Profeſſor Adrian, Dr. Baermann, Graf von Haugwitz, Theodor Hell, Profeſſor Kannegießer, Legations-Rath von Meyer, Profeſſor Wolff und Anderer. Vorerſt ſind vier Bände erſchienen, die übrigen folgen in kurzen Zwiſchenräumen. Auf Correctheit und würdige äußere Ausſtattung iſt die möglichſte Sorge verwendet. Einer Anpreißung bedarf es nicht. Byron's Name ſpricht lauter als jedes Lob. Die Freunde der Poeſie, die den Dichter nicht in der Urſprache leſen, werden ſein Abbild im Deutſchen bald lieb gewinnen, die Kenner der engliſchen Sprache einen neuen Gemuß in der Vergleichung finden und ſich überzeugen, daß Ton und Geiſt des Originals glücklich erreicht ſind.

**Schopenhauer, J.,** Novellen. Zwei Theile. gr. 12. Geh. Rthlr. 3. oder fl. 5.

Inhalt: Die Genialen. — Des Adlers Horſt. — Die Schweſtern. — Die Liebesheirath.

**Cooper's** ſämmtliche Werke. 63 Bändchen. Ausgabe auf Druckvelinpapier Rthlr. 11. 10 Sgr. oder fl. 17. 48 kr. Auf Druckpapier Rthr. 7. 17½ Sgr. oder fl. 12. 12 kr.

Dieſelben enthalten: Der Spion. — Der Letzte der Mohikaner. — Die Anſiedler. — Der Lootſe. — Lionel Lincoln. — Die Steppe (Prearie). — Der rothe Freibeuter. — Die Nordamerikaner. — Die Grenzbewohner, oder die Beweinte von Wiſh-Ton-Wiſh. — Die Waſſernire.

**Irving's, W.,** ſämmtliche Werke. 40 Bändchen. Ausgabe auf Druckvelinpapier Rthlr. 7. 15 Sgr. oder fl. 12. 30 kr. Auf Druckpapier Rthlr. 5. 10 Sgr. oder fl. 8. 42 kr.

Dieſelben enthalten: Das Skizzenbuch. — Erzählungen eines Reiſenden. — Bracebridge-Hall. — Eingemachtes. — Die Geſchichte des Lebens und der Reiſen Chriſtoph's Columbus. — Die Eroberung von Granada. — Humoriſtiſche Geſchichte von New-York.

Geiſt, Originalität, Lebendigkeit der Darſtellung, Neuheit und Reiz der Scenerie, Kraft und Wahrheit der Charakterſchilderung und der Sittengemälde aus der neuen Welt feſſeln, entzücken den Leſer in den Werken Cooper's, während Waſhington Irving durch unnachahmliche Laune, freien Sinn, ſcharfe Beobachtungsgabe, tiefes Gemüth und lebhafte Phantaſie den Geiſt ſtets rege erhält und die Aufmerkſamkeit ſpannt. Die Werke dieſer beiden neueſten und geiſtreichſten Schriftſteller des Auslandes haben ſich daher bei den Gebildeten einer höchſt günſtigen Aufnahme zu erfreuen. Die Überſetzungen bei dieſer wohlfeilen Taſchenausgabe ſind, dem Ausſpruche der kritiſchen Blätter zufolge, als höchſt gelungen anerkannt, ſo daß ſich dieſe Ausgabe in jeder Hinſicht auf das Vortheilhafteſte empfiehlt.

**Adrian**, Prof., Neueſtes Gemälde von London und ſeinen Umgebungen. Handbuch für Reiſende nach London. Mit einem Wegweiſer von Frankfurt am Main über Mainz, Coblenz, Köln. Nymwegen und Rotterdam nach London, ſodann von London über Harvich nach Hamburg, über Oſtende nach Brüſſel und über Dover und Calais, Brighton und Dieppe nach Paris. — Beigegeben iſt: Eine Reiſekarte, der Plan und das Panorama von London, ſo wie eine Karte der Umgebungen von London. In Etui gebunden Rthlr. 3. 5 Sgr. oder fl. 5. 30 kr.

Kein Land in Europa bietet auf einem verhältnißmäßig ſo kleinen Flächenraume ſo viel Herrliches, Intereſſantes, Merkwürdiges und Großes, wie England, und keine Stadt der Welt kann ſich auch nur entfernt London gleichſtellen. Eine Reiſe nach England, und namentlich nach London, iſt nun durch die Dampfſchifffahrt, welche uns England näher gerückt hat und den Verkehr zwiſchen Deutſchen und Engländern täglich mehr belebt, ſowohl kürzer und bequemer, als auch genußreicher und belehrender als irgend eine andere. Damit nun der Reiſeluſtige in den Stand geſetzt werde, ſich zu einem ſolchen Ausfluge vorzubereiten, und in London und deſſen Umgebungen einen zuverläſſigen Wegweiſer und Führer habe, iſt das obengenannte Werk verfaßt worden. Wir können verbürgen, daß es ſich ähnlichen engliſchen und franzöſiſchen Werken nicht nur gleichſtellen darf, ondern ſie in Hinſicht einer zweckmäßigen Anordnung des Materials, Gedrängtheit der Darſtellung, Genauigkeit und Vollſtändigkeit des Details u. ſ. f. weit übertrifft.

**Schopenhauer**, J., Erzählungen. Acht Theile. **Zweite wohlfeilere Ausgabe.** Auf

Velinpapier Rthlr. 10. 25 Sgr. oder fl. 19. 24 kr. Auf Druckpapier Rthlr. 8. oder fl. 14.

Inhalt: Frühlingsliebe. — Der Günſtling. — Haß und Liebe. — Die Reiſe nach Flandern. — Sommerliebe. — Leontine und Natalie. — Claire. — Der Schnee. — Die erſte Liebe. — Anton Solario. — Die Freunde. — Joſebeth. — Die Brunnengäſte. — Die arme Margareth. — Der Balkon. — Der Blumenſtrauß.

**Adrian**, Dr., die Prieſterinnen der Griechen. 8. Geh. 22½ Sgr. oder fl. 1. 12 kr.

Der Gegenſtand, den der als Schriftſteller rühmlichſt bekannte Verfaſſer in dieſem Werke behandelt, iſt zu anziehend und wichtig, als daß es einer empfehlenden Anzeige bedürfte, um daſſelbe in den Kreiſen der Gelehrten und Gebildeten einzuführen.

**Adrian**, Dr., Erzählungen. Inhalt: 1) Die drei Schweſtern. 2) Emmy. 3) Die ſchöne Pilgerin. 4) Azariel und Azala. 5) Geſchichte der Prinzeſſin Florine. 6) Alfouran. 7) Molly. 8. Rthlr. 1. oder fl. 1. 40 kr.

**Bandello's** Novellen. 3 Theile. **Zweite** vermehrte Auflage. 3 Thlr. oder fl. 5.

**Catullus**, überſetzt von **Conrad Schwenck**. Anhang: Sechſter Geſang der Odyſſee. gr. 12. Auf geglättetem Velin. Rthlr. 1. oder fl. 1. 48 kr. Auf Druckpap. 20 Sgr. od. fl. 1. 12 kr.

**Edgeworth**, Maria, die Gönnerſchaft. Aus dem Engliſchen von **Louiſe Marezoll**. Vier Theile. 8. Rthr. 4. 15 Sgr. od. fl. 7. 48 kr.

Dieſer neueſte Roman der allgemein beliebten Verfaſſerin hat ſich des ungetheilten Beifalls zu erfreuen gehabt.

**Evelina** und **Johanna**, die Heldinnen des fünfzehnten Jahrhunderts. Ein hiſtoriſcher Roman in zwölf Büchern. 3 Thle. 8. Rthlr. 2. 7½ Sgr. oder fl. 3. 48 kr.

Dieſer geſchichtliche Roman, welchen auch die Britten einer Uebertragung in ihre Sprache werth hielten, umfaßt eine der denkwürdigſten Begebenheiten, die beinahe ſeit vierhundert Jahren allgemeines Intereſſe erregten.

**Fiſcher, C. A.**, Hyacinthen in meinem Kerker gezogen. 8. Rthlr. 1. oder fl. 1. 45 kr.

Dieſe Hyacinthen ſind die erſte literariſche Production, welche der geiſtreiche Verfaſſer, ſeit 25 Jahren ein Liebling der gebildeten Leſewelt, nach ſeiner Befreiung aus der Feſte Marienburg in die Hände des Publikums gab.

**Fiſcher, C. A.**, Neue Kriegs- und Reiſefahrten oder Romantiſche Kriegs- und Lebensabentheuer. Zwei Theile. 8. Rthlr. 3. 15 Sgr. od. fl. 6.

Dem allgemein geſchätzten Verfaſſer ſtand ein Schatz literariſcher Quellen des Auslandes zu Gebote, welche er auf ſeine bekannt anmuthige Weiſe verarbeitete und zum Eigenthume unſerer Literatur machte. Wenn ſeine früheren Kriegs- und Reiſefahrten ſich durch Eleganz, Wärme und Wahrheit der Darſtellung auszeichneten, ſo verbindet dieſe neue Sammlung mit der Leichtigkeit und dem Glanz der Diction und der Treue der Ausführung noch das Anziehende, daß ſie Stoffe behandelt, die allgemein menſchlich, und hiſtoriſch betrachtet, von dem höchſten Intereſſe ſind.

**Gruner, G. A.**, Friedemann und die Seinen, oder das Gottesreich auf Erden. Ein Familienbuch zur Veredlung des häuslichen und bürgerlichen Lebens. 4 Thle. gr. 12. Geheftet Rthlr. 3. 15 Sgr. oder fl. 6.

Der Zweck erheiternder Unterhaltung iſt kein unverdienſtlicher in unſerer Zeit. Es iſt erfreulich, daß die Schrift, welche wir hiemit im größeren Kreiſe zur Kunde bringen, dieſen Zweck, nach dem einſtimmigen Zeugniſſe der nicht Wenigen, in deren Händen ſie ſich bereits befindet, in den verſchiedenſten Familien ſchon erreicht hat. Es iſt erfreulich um des weiteren und höheren Zieles willen, welches ihr aufgeſtellt iſt.

Sie will die Schönheit des Chriſtenthums durch die wahre und unverkünſtelte Darſtellung eines häuslichen Lebens in allen Ständen der bürgerlichen Geſellſchaft, das ein tieferes und gehaltreicheres iſt, als das gewöhnliche, wie es aber gar wohl überall gelebt werden könnte, in einem Lichte zeigen, welches das Wort des abgezogenen Begriffes nicht zu geben vermag.

**Hänle, G. F.**, die gläſerne Maske. Ein Gemälde aus den Kriminalakten des ſiebzehnten Jahrhunderts. 8. Zweite Ausgabe. 26¼ S. oder fl. 1. 30 kr.

Der Verfaſſer hat den Stoff zu dieſer ſkizzirten Geſchichte aus den franzöſiſchen Kriminalakten des ſiebenzehnten Jahrhunderts gezogen, und ſie in das Gewand gehüllt in welchem die handelnden Perſonen unter den Augen ihrer Zeitgenoſſen gewandelt ſind, und es ihrer Kataſtrophe überlaſſen, ſie zu entkleiden.

**König, H.**, die Wallfahrt. Eine Novelle. 12. Geheftet. Rthlr. 1. 10 Sgr. od. fl. 2. 24 kr.

Aus der Niederung eines geheimen Vergehens führt uns die anmuthige Erzählung zur Höhe eines Halsberges und zum Ueberblick alles Wallfahrenden auf Erden. — Einheit der Idee in ihrer verſchiedenen Lichtbrechung, heitre Darſtellung bei tiefer Bedeutſamkeit und die dem Verfaſſer eigne Ironie zeichnen dieſes Büchlein aus, das der Leſer nicht ohne Erquickung durch guten Humor und erfreuliche Anſichten des Lebens weglegen wird. Der verkappte Jeſuit knüpft die Fabel an die jüngſte Zeit an.

**Rückert, Fr.**, Nal und Damajanti. Eine indiſche Geſchichte. 12. Geh. Rthlr. 1. 22½ Sg. oder fl. 2. 43 kr.

Das Publikum erhält hier eine, von dem rühmlich bekannten Dichter **Rückert**, mit aller ihm in ſo ſeltenem Grade eigenen Sprachfertigkeit und Reimfülle übertragene indiſche Dichtung, bei der aber alles Fremdartige, ohne Studium der indiſchen Poeſie Unverſtändliche, vermieden iſt, ſo daß ſie als eine ſinnige Liebeserzählung erſcheint, über welche ſich nur ein leiſer fremdartiger aber lieblich ſüßer Duft ausbreitet und ſie umweht. Das mythologiſche, völlig verſtändlich, erſcheint in der Figur, welche am bedeutendſten eingreift, nur als Allegorie des böſen Gelüſtes, welches in unſrer Bruſt wohnt. Liebe, in bezaubernder Schilderung ihre Leiden und Treue bilden den Inhalt des Büchleins und wem Sinn für wahre Poeſie einwohnt, wird an dieſe Dichtung, und wem Sinn für Sprachſchönheit und Ausdruck inwohnt, wird an Rückerts Verſen ein Vergnügen finden wie es ſelten geboten wird.

**Scott's, Walter, Werke.** Supplement-Bändchen zu ſämmtlichen Ausgaben, enthaltend: Halidon-Höhe. Drama in 2 Acten. 12. Geh. 7½ Sgr. oder 24 kr.

Die engliſchen Kritiker haben dieſes Produkt Walter Scott's mit Enthuſiasmus aufgenommen, und mit Recht, denn es möchte nicht leicht eine intereſſantere Darſtellung ſchottiſcher Sitten und Charaktere aus der Feder dieſes berühmten Dichters gefloſſen ſeyn.

**Starkloff, L.,** Erzählungen. 8. Rthlr. 1. 20 Sgr. oder fl. 2. 48 kr.

Ein reicher Humor, Kenntniß des menſchlichen Herzens und lebendige fortreißende Darſtellungsgabe ſind allgemein anerkannte Vorzüge des geſchätzten Hrn. Verfaſſers; unſere Erzählungen gehören überdies noch zu dem Vorzüglichſten, was, nach dem Urtheil von Kennern, aus ſeiner Feder gefloſſen iſt.

**Weitzel, J.,** Napoleon durch ſich ſelbſt gerichtet. 12. Geh. 20 Sgr. oder fl. 1. 12 kr.

Der uns längſt durch die Tiefe, die Kraft und den Freimuth ſeines ſachkundigen Urtheils bewährte Verfaſſer dieſer Schrift, ließ die Lobſpender und die Schmäher vorerſt in hellen Haufen vorüberziehen, bevor er das ſprechende Bild des ſo viel beſprochenen und ſo wirre beurtheilten Napoleon, wie es, den Hauptzügen ſeines Thuns und ſeiner Aeußerung nach, im treuen Spiegel der Geſchichte ſich zeigt, aufſtellte, und aus verſchiedenen neuen Geſichtspunkten es betrachten lehrte. So ſteht er, mit ernſter Beobachtung, an der Seite des noch für Wahrheit und Menſchenrecht begeiſterten Jünglings, wie er eine Preis-Aufgabe bearbeitet; ſo ſucht er den Mann auf in dem Kreiſe ſeiner Familie und folgt ihm auf ſeiner weltgeſchichtlichen Heldenbahn, mit lebendiger Farbengebung die ergreifende Erſcheinung der perſönlichen Nähe des Kaiſers vergegenwärtigend, welche dem Verfaſſer ſelbſt unter verſchiedenen Verhältniſſen und Umſtänden, zu verſchiedenen Zeiten geworden.

**Abraham a Santa Clara**, Merk's! Ein curiöſes Memento für alle Stände aller Orten. Zur Ergötzung der heutigen Leſewelt wieder an's Licht geſtellt durch Dr. Heinmar. Mit dem Bildniſſe des Verfaſſers. gr. 12. Geh. Rthlr. 1. oder fl. 1. 45 kr.

— — Auch eine Heerpredigt wider den Türken, oder: Auf, auf, ihr Chriſten! Das iſt: eine bewegliche Anfriſchung der chriſtlichen Waffen wider den türkiſchen Erbfeind, in Eil' ohne Weil' zuſammengetragen. gr. 12. Geheftet. $22\frac{1}{2}$ Sgr. oder fl. 1. 30 kr.

Es ſind dies zwei der witzigſten Schriften von Abraham a Santa Clara, und zwar diejenigen, welche ſeit hundert Jahren nicht wieder hervortraten, und die hier nach der erſten Ausgabe als ein zuſammenhängendes Ganzes in lesbarer Erneuerung erſcheinen.

**Adrian**, Prof., Skizzen aus England. Erſter Theil. Mit 3 Kupfern. Geh. Rthlr. 1. 18 ggr. oder fl. 3.

Dieſe Skizzen reihen ſich an die früher erſchienenen »Bilder aus England« von Adrian. 2 Theile.

**Schopenhauer**, Johanna, ſämmtliche Schriften. 21 Bände, mit dem Bildniſſe der Verfaſſerin. Leipzig: F. A. Brockhaus. Frankfurt am Main: J. D. Sauerländer, Subſcriptionspreiſe auf Velin. Rthlr. 12. oder fl. 21. 36 kr.

Mit Ende dieſes Jahrs hört dieſer Preis auf, und tritt ein um die Hälfte erhöheter Ladenpreis ein.

**Serrius**, Dr. A., Eloa. Weiheſtunden der Andacht und des Gebets. Mit 1 Kupfer von Fleiſchmann. Geh. 12 ggr. od. 48 kr.

Dieſes Werkchen athmet die reinſte Gottesfurcht, und ſpricht dieſe in poetiſchen und melodiſchen Klängen aus, ſo daß neben der Erhebung des Gemüths auch die Bildung des Geiſtes gefördert wird.

**Weitzel**, J., Scherz und Ernſt zur Charakteriſtik unſerer Zeit. Geh. Rthlr. 1. 18 ggr. od. fl. 3.

Dieſe Schrift iſt beſonders in gegenwärtiger Zeit für jeden Gebildeten vom höchſten Intereſſe.

**Kupfersammlung zu Cooper's Werken.** Erste Lieferung in 12 Blätter zum Spion, Letzten der Mohikaner, Ansiedler, Lootsen, Lionel Lincoln u. zur Steppe. 20 ggr. oder fl. 1. 24 kr.

**Kupfersammlung zu W. Irving's Werken.** Erste Lieferung in 8 Blätter zum Skizzenbuch, Bracebridge-Hall, Eingemachtes und zu den Erzählungen eines Reisenden. 16 ggr. oder fl. 1. 12 kr.

Dieſe meiſterhaft ausgeführten Kupferſtiche eignen ſich ganz vorzüglich zu Titelkupfern vor die Werke ſelbſt. **Cooper's** Werke, 63 Bändchen, koſten auf Velin Rth. 11. 10 Sgr. oder fl. 17 48 kr.; auf Druckpap. Rth. 7. 17½ Sgr. oder fl. 12. 12 kr. **Irving's** Werke, 40 Bd. koſten auf Velin Rthlr. 7. 12 ggr. oder fl. 12. 30 kr; auf Druckpapier Rthlr. 5. 8 ggr. oder fl. 8. 42 kr.

# Das Kunſthaus.

## Novelle

in drei Theilen

von

**Georg Döring.**

> Die Nachwelt lobt nicht nur das Gute,
> Sie ſchreibt die Feigheit bei dem Muthe,
> Die Tugend bei den Laſtern ein.
>
> A. v. Haller.

Dritter Theil.

Frankfurt a. M. 1831.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.

# Erſtes Kapitel.

Wie ſoll ich fliehen?
Wälderwärts ziehen?
Göthe.

Der dichte Wald, welcher die Abentheurer aufnahm, verbarg ſie bald den Blicken ihrer Verfolger. Sie vernahmen noch einige Zeit ihr Lärmen und Schießen, dann wurde es ſtill und nur das Rauſchen der dürren Blätter, die den Boden bedeckten, über den ſie hinſchritten, war hörbar. Mit raſchen, weit ausgreifenden Schritten ſtieg der Kundſchafter den Berg hinan, wo dieſer ſich am ſteilſten erhob. Julius folgte ihm keuchend. Der Weg war uneben, viele Baumwurzeln kreuzten ſich über ihn hin und oft trafen ſie auf weite Erdriſſe, welche die Bergſtröme gebildet hatten und die ſie auf Umwegen umgehen mußten. Noch waren die Bäume nicht belaubt, noch bot ihnen kein grünes Dickigt Schutz und Sicherheit gegen neue Verfolger, die ihre Spur auffinden konnten, dar; aber die eng aneinander ſtehenden Baumſtämme, die Unebenheiten des Bodens, der ſich, indem er im Allgemeinen zu einem hohen Berggipfel aufſtieg, von Zeit zu Zeit in kleinen Vertiefungen zeigte, gewährten dennoch Vortheile, die ihnen im Falle der Noth ſehr zu ſtatten kommen konnten. Julius bewunderte, während ſein Gefährte nur darauf bedacht ſchien, einen immer weitern Raum zurückzulegen, die gewaltigen Maſſen majeſtätiſcher Eichenſtämme, die ſich in wunderlichen Gruppen aneinanderreiheten, ſo daß ihre hoch und weit auslaufenden Aeſte wie Arme in einander griffen und allerlei wunderliche Gebilde zeigten, in welche ſein reger Geiſt irgend eine phantaſtiſche Deutung legte. Eine milde Dämmerung herrſchte auf ihren Pfaden, die dann wieder mit der Stille des Waldes vereinigt einen friedlichen, beruhigenden Eindruck auf Julius hervorbrachte.

Sie hatten bereits eine beträchtliche Höhe des

Bergrückens erſtiegen, als der Däne zweifelhaft ſchien, nach welcher Weltgegend er jetzt ſeine Schritte lenken ſolle. Die Umgebungen waren wilder geworden, Bergwaſſer rauſchten ihnen zur Seite nieder, in mancher tiefen Schlucht, zu der kein Strahl der Sonne drang, zeigten ſich noch Schneelagen, eine mildere Frühlingsluft erwartend, die ſie ſchmelzen ſollte. Das Gekreiſch der Krähen ließ ſich in den Baumwipfeln vernehmen, aber noch kein anmuthiger Waldſänger erfreute den Wandrer durch ſeine Lieder. Während der Kundſchafter ſeine Unterſuchungen anſtellte und jeden Baumſtamm mit Genauigkeit betrachtete, lehnte Julius gedankenvoll an einer ſchlanken Fichte, deren Wipfel von einem ſanften Winde leicht hin und her bewegt wurde. Wie hatte der Gang ſeines Lebens ſo plötzlich eine ganz andre Richtung genommen, als ſein früheres ſtilles, faſt nur auf ſich ſelbſt und Julien beſchränktes Wirken hatte erwarten laſſen! Aus einem ruhigen, wiſſenſchaftlichen Leben fand er ſich herausgeriſſen in eine Welt voll Gefahren, die ihm neu waren, in einen Kampf mit dem Schickſale, zu dem ſeine Kräfte noch ſo wenig erprobt waren. Er wußte nicht, ob er ſich zu dem Gefährten und Rathgeber, den er in dem Dänen beſaß, Glück wünſchen durfte. Für den Augenblick vereinigte ſie die Noth, allein konnte er in jeder Lage auf einen Menſchen von ſo zweideutigem Character, auf einen Spion, der um eines Geldlohns willen jede beliebige Larve vornahm, der ſich auf alle Künſte der Täuſchung in Rede und Gebehrde verſtand, mit Sicherheit vertrauen? Er beſchloß, ſich ihm nicht mehr anzuſchließen, als es gerade die Verhältniſſe gebieten würden und immer ein gewiſſes Fremdethun gegen ihn zu beobachten, das auch den Dänen abhalten müſſe, ſich ihm etwa als Freund aufdringen zu wollen.

Dieſer hatte indeſſen die Runde bei allen in der Nähe befindlichen Baumſtämmen gemacht. Sein Kopfſchütteln zeigte an, daß ſeine bisherigen Unterſuchungen fruchtlos geblieben waren. Er ſah nach dem Stande der Sonne, dann nahm er einen Taſchencompaß, den er bei ſich führte, zur Hand, um ſich bei dieſem Rathes zu erholen.

„Sie ſehen,“ ſagte er, während er ſeine Beobachtungen anſtellte, zu Julius, „daß meine Einrichtung nicht allein auf eine bequeme Reiſe zu Pferde, auf offener Landſtraße, wo man nicht irren kann, getroffen iſt. Ich habe die Möglichkeit einer Fußwanderung in dieſem Gebirge, in Gegenden, die mir noch unbekannt ſind, vorausgeſehen. Nur noch eine oder zwei Stunden weſtwärts, ſo finde ich ſchon meine Merkmale wieder, ſo bin ich auf einem Grunde und Boden, den ich nicht zum erſtenmale betrete, und hoffe uns ein erträgliches Nachtquartier verſchaffen zu können.“

„Aber ſind wir auch ſicher,“ verſetzte Julius, „daß unſre Verfolger uns auf dieſem Wege nicht beunruhigen werden? Haben ſie indeſſen nicht Gelegenheit gefunden, über den Fluß zu ſetzen und den Weg, den wir einzuſchlagen gedenken, zu verſperren?“

„Herr Tiefenau,“ antwortete mit einem widrigen Lächeln der Däne, „Sie wiſſen nun, wer ich bin. Ein unerwartetes Ereigniß hat Sie davon in Kenntniß geſetzt und Sie haben nicht nöthig gehabt, ſich zu ſcharfſinnigen Folgerungen anzuſtrengen, um über meine Perſon aufgeklärt zu werden, wie es mir mit der Ihrigen ergangen iſt. Ich bin ein Spion, aber beruhigen Sie ſich hierüber. Das Ziel meiner Entwürfe, meiner Entdeckungen iſt erreicht. Sie können nur ein Gegenſtand meiner Sorgfalt, meiner Bemühung für Ihre Sicherheit ſeyn; denn Sie dienen der Sache, der auch ich diene, Sie werden von denjenigen verfolgt, denen ich bis zu meinem Tode Haß und Feindſchaft geſchworen habe und wenn ich ſelbſt meine Verbindung mit Ihnen unter dem Geſichtspunkte des Eigennutzes betrachten wollte, ſo könnte ich hoffen, von Ihrem Fürſten für meine Anhänglichkeit an Ihre Perſon belohnt zu werden. Ich rechne aber darauf nicht, ich verlange es nicht! Es gewährt mir ſchon Vergnügen, jenem ſchändlichen Foulon einen Streich zu ſpielen, den er nicht ſo bald verſchmerzen wird, indem ich ihm eins ſeiner Opfer entreiße. Im Uebrigen weiß ich recht wohl, Herr Tiefenau, daß Sie ein junger Mann von ſtiller, ſittlicher Erziehung, von ernſten, ſtrengen Grundſätzen ſind und mit einem Menſchen meiner Art wenig gemein haben möchten Seyn Sie verſichert, daß ich die Linie, die uns trennt, nicht überſchreiten, daß ich Niemand eine Annäherung abnöthigen werde, die er nicht geneigt iſt, mir von ſelbſt zu ſchenken. Was übrigens Ihre Sorge wegen unſerer Verfolger betrifft, ſo müßte ich mein Metier ſchlecht verſtehen, wenn ich nicht jeden Augenblick ihrer Thätigkeit, ihres etwaigen Fortſchreitens zu beſtimmen vermöchte. Sie müſſen einen Bogen von mehrern Stunden umſchreiben, wozu ſie der Lauf des Fluſſes nöthigt, während wir auf geradem Wege in weniger als einer Stunde denſelben Raum zurücklegen; dann fragt es ſich, ob ſie das Dorf, zu dem ſie gelangen, nicht von allen Einwohnern entblöſ't finden, welche die Grauſamkeit ihrer Krieger vertrieben hat, ob ſich ihnen ein Mittel bietet, dieſes Ufer des Fluſſes zu erreichen. Dann ſteht ihnen der dichte Wald, der unebene Boden feindlich entgegen. Wenige wagen ſich zu Pferde herein, keiner von ihnen läßt bei der geringen Hoffnung auf einen glücklichen Fang ſein Pferd zurück. Jetzt iſt es nahe an Mittag. Gegen Abend etwa könnten die Verwegenſten von ihnen bis hierher gedrungen ſeyn, allein hier iſt der Markſtein ihrer Menſchenjagd; die Gefahren, die Schwierigkeiten, welche jetzt unſer Weg bietet, ſchrecken die Helden der königlichen Marechauſſee zurück.“

Julius fühlte ſich durch die Verſicherungen des Kundſchafters beruhigt, während er zugleich den Scharfblick bewunderte, mit welchem jener die Gedanken, die er ſicher im Grunde ſeiner Seele bewahrt glaubte, durchſchaute. Er nahm ſich vor, von nun an ganz in dem Verhältniſſe gewöhnlicher Reiſegefährten mit dem Dänen zu leben und jede Anſpielung, jede ferne Hindeutung auf ſeine geheime Wirkſamkeit zu vermeiden. Er folgte ihm, indem er an einer ſchrägen Erdwand hinabkletterte, wo er oft an vortretenden Baumwurzeln ſich anklammern mußte, um keinen gefährlichen Fall zu thun, in die Tiefe eines ausgetrockneten Strombettes. Hier ſahen ſie ſich genöthigt, ihren Weg langſam fortzuſetzen. Große Steine, mächtige Haufen von Schutt, welchen die Waſſer aus den höhern Gegenden des Gebirges herabgeführt hatten, ſtellten ſich ihnen oft entgegen und verzögerten ihre Wanderung, indem ſie ſie erſchwerten. Unſer junger Freund ſuchte ſich den feſten, weiten Schritt ſeines Begleiters zu eigen zu machen, der, wie es ſchien, in der Bekämpfung ſolcher Schwierigkeiten erfahren, ihnen mit Leichtigkeit trotzte. Das Strombett, in welchem ſie fortſchritten, wurde endlich ſo ſteil, daß ſie ſich der Hände und Füße bedienen mußten, um ſeine Wand zu erklimmen. Der Kundſchafter lenkte jetzt ab aus dieſem. Sie erreichten den obern Rand, ſie fanden einen ebenern Boden, die Waldung lichtete ſich und bald ſtanden ſie auf einer hohen Terraſſe, von der ſie einer weiten Ausſicht in's Land genoſſen.

Hier raſteten die Abentheurer einige Augenblicke, um Odem zu ſchöpfen. Der Däne deutete lächelnd und ſchweigend nach einem lichten Punkte in der Ferne, tief unten im Thale. Julius erkannte die glänzenden Häuſer, die Thürme der Reſidenz. Sein Herz klopfte fühlbar. Er konnte die Blicke nicht abwenden. War nicht dort alle

Liebe, alle Treue, die er in der Welt hoffen durfte? War er nicht ein Verwieſener von dieſen ſchönſten Früchten des Lebens? Er fühlte, wie ſich ein bittrer Hohn in ſeiner Seele zuſammenzog. Warum war gerade er erwählt, dieſem Glücke des Daſeyns den Rücken zu kehren, warum mußte er ein Spielball des Ungefährs ſeyn, das geheimnißvoll über ſeiner Zukunft ſchwebte? Seine Bitterkeit ging in Wehmuth über. Er ſah noch lange hin, er gedachte aller derjenigen, die er liebte. Als er ſich dann langſam wieder umwandte zu ſeinem Gefährten, war er nicht wenig erſtaunt, ſtatt deſſen einen ganz fremden Menſchen an ſeiner Seite zu erblicken. Raſch trat er einige Schritte zurück und legte die Hand an das Piſtol. Eben ſo ſchnell aber hatte auch die Rechte des Andern ſeinen Arm ergriffen und hielt ihn mit eiſerner Gewalt. Dann erſchallte ein lautes Gelächter aus dem Munde des ſeltſamen Fremden und Julius ſah nun wohl ein, daß dieſer Fremde kein anderer als der wohlbekannte Däne ſey, der die Zeit der Betrachtungen, welche er der Heimath gewidmet, zu einer eben ſo gewandten als künſtlichen Metamorphoſe benutzt hatte.

„Sie ſehen,“ ſagte der Kundſchafter in einem gänzlich veränderten, faſt weinerlichen Tone, indem er die Blicke niederſchlug und eine gekrümmte Stellung angenommen hatte, „einen armen Mann vor ſich, den penſionirten Compagniechirurgus Greif aus Apenrade im Däniſchen. Haben Sie vielleicht einen Auftrag für ihn, ein Geſchäft, das in ſein Fach einſchlägt? Omnia sua secum portans führt er auch ſein Beſteck mit ſich und kann Sie bedienen im Augenblicke mit Aderlaß oder Verband.“ Wirklich nahm der Däne bei dieſen Worten ein chirurgiſches Beſteck aus einer der ungeheuren Rocktaſchen in ſeinem Kleide, das, nachdem er es, wie Julius bald bemerkte, umgewandt angezogen hatte, ſtatt der rothen Uniform einen abgeſchabten grünen Ueberrock zeigte. Eben ſo ſtellte ſich die Mütze, die vorher mit glänzenden Goldtroddeln geprangt hatte, jetzt als ein Kleidungsſtück dar, das dem Laden irgend eines verarmten Trödlers entführt ſeyn mochte. Am meiſten aber trug die gänzliche Veränderung in ſeinen Geſichtszügen dazu bei, ihn unkenntlich zu machen. Die ſonſt feſten, narbigen Wangen hingen ſchlaff herab, der Mund war zu einer unmäßigen Breite gedehnt, alles Feuer, aller Scharfblick, der die Augen ſonſt characteriſirte, ſchien aus ihnen entwichen. „Es ſind ſchlimme Zeiten," fuhr er in jener weinerlichen Weiſe fort, während er einige Schritte that, mit denen er ein auffallendes Hinken zeigte, „und ſo gerne ich auch wieder Dienſte nähme, ſo erlaubt es doch das häßliche Zipperlein nicht. Haben Sie vielleicht Zweifel über meine Perſon, mein Herr? Hier iſt mein Paß, hier werden Sie mich verzeichnet finden nach Leib und Leben, nach Stand und Würden, als einen Jünger des Hyppocrates."

Das Papier, welches unſer junger Freund aus den Händen des Kundſchafters empfing, entſprach in der That, bis auf die geringſten Einzelnheiten, ſeiner gegenwärtigen Umgeſtaltung. Es war gehörig beurkundet, ſelbſt von franzöſiſchen Behörden unterzeichnet und wenn die Siegel, welche es trug, ein Werk der Nachahmung waren, ſo mußte Julius die Hand bewundern, welche dieſes hervorgebracht hatte.

„Sie ſcheinen in der That für die Stellung, welche Sie in der Welt einnehmen, geboren,“ bemerkte er, indem er ſeinem Begleiter das Papier zurückgab. „Welcher Unterſchied zwiſchen dem Major von Greifenfeld und dem Chirurgus Greif! Dort das Anſehn des Muthes, feſte Haltung, militäriſche Würde; hier die Gedrücktheit der Armuth, das demüthige Betragen eines brodloſen Mannes, eine Erſchlaffung der Lebenskräfte, wie ſie Unglück und Entbehrung hervorzubringen vermögen. Aber wer ſind Sie nun eigentlich? Mich dünkt, wir ſtehen in einem Verhältniſſe zu einander, bei dem es gerathen wäre, jede Maske fallen zu laſſen.“

„Sie haben Recht!“ erwiederte der Däne und ſchlug einen Seitenweg ein, der von der Terraſſe hinab in einen tiefen Thalgrund führte. Er hatte ſich wieder gerade aufgerichtet, ſein Schritt war feſt und ſicher, ſeine Haltung die frühere vor jener wunderlichen Metamorphoſe. „Zwiſchen uns kann das Incognito fallen, ich muß es ſogar fallen laſſen," fuhr er mit dem alten ſpöttiſchen Lächeln fort, „damit manche Schritte, die mir die Zukunft gebieten kann, Ihnen einer hohen Militärperſon und eines Mannes von Stande nicht unwürdig erſcheinen. Ich bin in der That der ehemalige Compagniechirurgus Greif, ich habe als ſolcher in meiner Jugend in däniſchen Dienſten geſtanden und bin dann durch manche Verwicklungen des Schickſals an die Stelle gelangt, wo ich mich jetzt befinde. Es iſt in den Augen der Welt ein verächtlicher, ſchmachvoller Platz, aber ich ſehe ihn mit andern Augen an, wie der große Haufen, ich bin ſeit meiner Kindheit mit Gefühlen genährt, in meiner Jugend mit einem Haß erfüllt worden, die mir grade einen ſolchen Wirkungskreis wünſchenswerth und meiner würdig erſcheinen ließen. Vielleicht in kurzer Zeit ſchon findet ſich Muße, Ihnen mehr von meinen Schickſalen mitzutheilen. Sie werden mich näher kennen lernen und dann einen Mann, deſſen Handlungsweiſe Ihnen jetzt verdammlich erſcheint, vielleicht milder beurtheilen."

Er beſchleunigte ſeine Schritte in's Thal hinab, wie Jemand, der die innere Bewegung, welche ihn ergriffen, durch eine erhöhete Thätigkeit nach außen ableiten möchte. Sie hatten bald den Fuß der Anhöhe erreicht und ſahen ſich nun in einem ſchmalen Grunde, durch welchen ein Bach von anſehnlicher Breite hinrauſchte. Gegenüber ſtiegen wieder Bergwände auf und wohin der Blick ſich wandte, zeigte die Natur ſich in einer wilden, rauhen Geſtalt, die Niemand einladen konnte, ſich hier anzuſiedeln. Verwitterte Baumſtämme, die der Sturm gebrochen, Erdriſſe, von Regen und Bergwaſſern eingegraben, bemooste Felſenſtücke, boten ſich hier dem Auge des Wanderers und erſchwerten ſein Fortkommen.

Der Kundſchafter ſchien einige Augenblicke unſchlüſſig, ob er gleich da, wo ſie zuerſt das Ufer des Baches erreichten, den Verſuch machen ſolle, ihn zu durchwaden, dann aber wandte er ſeinen Schritt zur Seite und folgte dem Laufe der Wellen, die über den abſchüſſigen, ſteinigen Grund, wie ein flüchtiger Silberſchaum, einem unbekannten Ziele zueilten. Endlich ſtand er bei einer Stelle ſtill, wo der Zufall einen ſtarken, hohen Baumſtamm ſo niedergeworfen hatte, daß er von einem Ufer bis ans andre reichte, und eine Art von Brücke, die freilich nur von kühnen Männern betreten werden konnte, bildete.

„Ich kenne dieſe Wälder genau,“ hob Greif — wie wir ihn nun ein für allemal bei ſeinem wahren Namen nennen wollen — nachdenklich an, „denn ich habe ſie zu jeder Jahreszeit durchſtreift, ſie haben mir Sicherheit bei gefährlichen Unternehmungen gewährt, ſie ſcheinen mir wie alte Freunde, denen ich feſt vertrauen darf. Aber von der Seite, von welcher wir ſie heute betreten, bin ich noch nicht in ihr Dickigt gedrungen. Hier kann ich nicht darauf rechnen, bekannte Merkmale zu finden, hier muß ich nach allgemeinen Regeln die Richtung unſeres Weges beſtimmen, um auf die alte Bahn zu gelangen. Ich beſitze ein wunderliches Glück, vielleicht einen eigenen Inſtinct zu ſolchen Unternehmungen. Der Stand der Sonne, die Belehrung des Compaſſes ſind die gewöhnlichen Hülfsmittel für einen Jeden, aber wie wenig reichen ſie in dieſen Wildniſſen aus, wo der Blick beſchränkt iſt, wo eine kleine Abweichung von der Linie uns zu einem ganz andern Punkte, als dem beabſichtigten führt. Folgen Sie mir getroſt! Wie eine ferne Erinnerung ſteigt es in mir auf, daß ich den einzeln ſtehenden Baum auf jenem Berggipfel, ſchon aus einem jenſeitigen Thalgrunde geſehen habe. Dort bin ich wie zu Hauſe, dort finden wir eine Stätte, wo wir ungeſtört und ſicher einige Stunden ruhen können.“

Mit der Leichtigkeit und Feſtigkeit eines gewandten Equilibriſten betrat der Kundſchafter die ſchwankende Brücke und hatte nach wenigen Augenblicken das andre Ufer erreicht. Langſam und bedächtig folgte ihm Julius. Sie ſchritten nun wiederum aufwärts in das Gebirg, das auch hier dieſelbe Zerriſſenheit des Bodens, dieſelbe Steilheit und alle Hinderniſſe darbot, welche ſich ſchon ihrer frühern Wanderung entgegengeſtellt hatten. Nach einer Stunde müheſeligen Kletterns war der einzeln ſtehende Baum auf dem Gipfel des Berges erreicht. Es bedurfte nur eines raſchen Ueberblickes des Dänen, um dieſen zu überzeugen, daß er nicht geirrt hatte, daß in einer der vielen Schluchten und Klüfte, die ſich hier zu den Füßen der Wandrer eröffneten, der Ort gelegen ſey, wo er und ſein Gefährte unbeſorgt verweilen konnten. Die Gegend hatte jetzt einen ganz andern Character angenommen. Sie ſtanden in der Mitte eines Gebirges, von deſſen weiten Verzweigungen ſie einen Theil überblicken konnten. Alles war Wildniß und Oede, die Spuren menſchlicher Wohnungen waren verſchwunden, ſie ſahen nicht mehr den ſchiffbaren Fluß, der ihnen Schutz vor den Verfolgungen der Marechauſſee gewährt hatte. Tiefe Einſchnitte in den Abhängen der Berge gaben die Stellen an, wo beim Schmelzen des Schnees die Bergwaſſer gewüthet hatten, aus manchen Schluchten ſah man ſie noch niederſtrömen, Steine und Bäume mit ſich fortführen, und dann durch enge Thäler, die ſie verwüſteten, einem unbekannten Ziele entgegeneilen.

Unſre Abentheurer verweilten nur kurze Zeit auf der Anhöhe. Ihr Standpunkt war gefährlich. Vermittelſt eines Fernrohrs konnten ſie von ihren etwaigen Verfolgern entdeckt werden, und es mußte ihnen daran gelegen ſeyn, keine Spur des Weges, den ſie eingeſchlagen, zurückzulaſſen. Sie eilten mit weiten Schritten den Berg hinab. Bald nahm ſie eine Waldung auf, deren Stämme ſich ſo dicht zuſammendrängten, daß ſie nur einzeln hinter einander fortſchreiten konnten. Der Däne war der erſte. Er ging ſo beſtimmt und ſicher in dieſes dämmerige Gebiet hinein, daß Julius nicht zweifeln konnte, er habe die Richtung ihres Weges mit einer Gewißheit erfaßt, die keinem Gedanken an einen möglichen Irrthum Raum gebe.

„Die nordamerikaniſchen Wälder,“ hob Greif, ohne in der Geſchwindigkeit ſeines Fortſchreitens nachzulaſſen, an, „mögen bei Weitem ausgebreiteter ſeyn und gefährlicher durch die Raubthiere und giftigen Schlangen, die ſie bewohnen; allein wer in dem Dunkel dieſer Waldgebirge wandern will, ohne ſie genau zu kennen und ohne überhaupt einige Erfahrung in dieſer Art des Reiſens zu beſitzen, der dürfte ſich oft in einem großen, neckenden Kreiſe bewegen, ehe er das Ziel ſeiner Wanderung erreichte. Er dürfte Gefahr laufen Hungers zu ſterben, denn die Gaſtfreiheit dieſer Wildniſſe bietet in einer Jahreszeit, wie dieſe, nur dürre Blätter und nicht einmal Wurzeln von Kräutern, welche die mächtigen, eng in einander geflochtenen Wurzeln der Stämme nicht dulden.“

In dieſem Augenblicke ertönte nicht fern von den Reiſenden ein ſeltſames Getöſe, wie das Brechen junger Baumſtämme, dazwiſchen ein wildes Schnauben und Grunzen, ein Stampfen und Scharren, als würde der Boden aufgewühlt. Es näherte ſich ihnen in einem kurzen, ſchnellen Trabe, ſie ſahen in geringer Entfernung zwiſchen den Baumſtämmen hindurch, Staubwolken und Gewirr von dürrer Blättern aufſteigen. Ueberraſcht blieb Julius ſtehen und zog unwillkührlich ſein Piſtol. Aber der Kundſchafter hielt ſeine Hand, drängte ihn hinter einen breiten Baumſtamm und ſagte in einem haſtigen Tone:

„Halten Sie ſich ſtill und ſchießen Sie um Gotteswillen nicht. Das hieße die ganze Wuth dieſer gefährlichen Waldgeſellſchaft auf uns lenken. Es iſt eine Heerde Eber, die ſich nach ihrem

Lagerplatze begiebt. Nur ruhig hinter dieſem Baumſtamm geblieben, bis das wüthende Heer vorüber iſt. Keine Bewegung, nicht das kleinſte Geräuſch darf unſre Gegenwart verrathen!“

Den Odem zurückhaltend und in der Starrheit zweier Steinbilder verharrend, ſtanden unſere Abentheurer hinter den Bäumen, die ſie ſchützten, und beobachteten den Ausgang dieſer Szene, die ſo unerwartet ſich ihren Reiſebegebenheiten einſchaltete. Wie mit Sturmeseile drangen indeſſen die ſchnaubenden Thiere näher. Bald brachen ſie, immer trabend, ſtampfend und ſcharrend rings zwiſchen den Bäumen hervor, der Staub, den ſie erregten, die Erde, die Blätter, die ſie aufwühlten, umgaben wie ein dichter Nebel die Reiſenden, welche aus dieſem nur dann und wann eine ſchwarze Geſtalt, ein wildes Haupt mit ſchrecklichen Hauern auftauchen ſahen. Eben ſo ſchnell, wie das furchtbare Heer ſich ihnen genähert und ſie erreicht hatte, entfernte es ſich auch wieder, das Trappeln, das Schnauben und Grunzen verlor ſich in der Ferne, nach wenigen Augenblicken trat eine gänzliche Stille ein und von dem unvorhergeſehenen, ſeltſamen Beſuch blieb den Wanderern nichts läſtig, als der Staub, der ſie noch immer umgab. Dieſer Ungemächlichkeit waren ſie bald durch ein raſches Fortſchreiten, zu welchem Julius durch das Beiſpiel des Dänen ermuntert wurde, entgangen.

„Sie ſehen, daß auch dieſe Wälder ihre Gefahren haben,“ ſagte Greif, während der Wanderung. „Eine geringe Vorſicht reicht hin, ſie unwirkſam zu machen, aber dafür ſtehe ich Ihnen, wäre einer dieſer ſchrecklichen Waldbewohner durch einen unüberlegten Piſtolenſchuß von unſrer Seite nur leicht verwundet worden, ſo lägen wir jetzt zerfleiſcht hier am Boden, glücklich, wenn die Hauer dieſer fürchterlichen Thiere unſerm Leben auf der Stelle ein Ende gemacht hätten. Aber dafür ſind wir beide nicht beſtimmt,“ ſetzte er mit einem erwachenden, bittern Hohne hinzu: „dem Spion iſt der Tod am Galgen weit gewiſſer und Sie werden einmal, nachdem Sie das Glück der Liebe und Ehe im reichlichen Maaße genoſſen, als ein verehrter Familienvater auf dem Krankenbette verſcheiden.“

Er ſchritt raſcher in den Wald. Düſtre Gedanken ſchienen ſich ſeiner zu bemächtigen, denn er brach das herrſchende Schweigen erſt nach einer halbſtündigen Wanderung, als ſie an einer offenen Stelle anlangten, die mitten im Walde einen runden Raum von nicht großem Umfange bildete, über deſſen Boden ein ſchmaler, wenig betretener Pfad lief.

„Hier finden Sie einen Theil meiner Heimath,“ bemerkte er mit einem noch immer ironiſchen, aber nicht mehr bittern Lächeln. „So wie hier, iſt ſie auf einem Raum von vielen Meilen zerſtreut und ich würde ſchon, wenn ſich das Alles zuſammenfügen ließe, Herr eines recht artigen Beſitzthums ſeyn. Sie ſollen meinen Sommerpalaſt ſehn und dort bewirthet werden, wie ein König, nehmlich, wie ein Theaterkönig, wenn er ſeinen Flitterſtaat abgelegt hat und zu Hauſe in der ärmlichen Wohnung mit der traurigen Ehehälfte ſich zuſammen findet.“

Nach wenigen Schritten, welche von dem Fußpfade ſeitwärts hinter eine Baumgruppe abwichen, ſtanden ſie vor einer niedrigen Erdhütte.

Dieſe glich einem großen Bienenkorbe. Durch einen ſchmalen Eingang ſah man in das Innere, das durch eine unregelmäßige Oeffnung in der Decke, die zugleich zum Rauchfange und zum Fenſter zu dienen ſchien, eine ſpärliche Erleuchtung erhielt. Das Dach war gewölbt und gegen den Einfluß des Regens und des Schnees durch einige Lagen Moos und Stroh geſchützt. Den Eingang bildeten zwei rohe Holzpfeiler, über denen ein dritter ſich kreuzte.

„Treten Sie ohne Umſtände ein,“ ſprach mit einer einladenden Bewegung der Hand der Däne. „Wir wollen ſehen, in welchem Zuſtande ſich unſere Möbeln befinden, wir wollen alle Bequemlichkeiten des Aufenthaltes kennen lernen und benutzen, wo wir genöthigt ſind, den Eintritt der Dunkelheit zu erwarten!“

---

## Zweites Kapitel.

„Gut, mein Lieb' ich tauf' Dich: Rache,
Und ich bin ein Braut'gam Dir.

Fouqué.

Der Kundſchafter ſchien, als er das Innere ſeines „Sommerpalaſtes" genauer unterſuchte, nicht ganz mit den Ergebniſſen ſeiner Forſchung zufrieden. Freilich beſtanden die ſogenannten Möbeln nur aus zwei Erdbänken, die ſich an den Wänden des kleinen Gebäudes hinzogen, und aus einem großen Holzblocke in der Mitte des Gemaches, der bei vorkommenden Gelegenheiten die Stelle eines Tiſches vertreten zu ſollen ſchien; allein ſelbſt dieſe wenigen und einfachen Gegenſtände hatten die Tücke des Waldgeiſtes feindlich gegen ſich erregt, ſo daß ein Theil der Bänke umgewühlt war und der Holzblock niedergeworfen am Boden lag. Selbſt an den Erdwänden hatte ſich ſeine Vernichtungswuth verſucht, aber dieſe boten ihr, durch die eigenthümliche Stärke ihrer Bauart, einen zu großen Widerſtand, als daß ſie mehr als einige Spuren ihrer vergeblichen Bemühungen zurückgelaſſen hätte.

Indem der Däne ſich ſogleich beſchäftigte, dem Mangel an Bequemlichkeit, welcher aus dieſer Verwüſtung hervorging, abzuhelfen, ſagte im Tone des Scherzes Julius:

„Wie es ſcheint, ſo theilen Sie die Herrſchaft über Ihre zerſtreut liegenden Beſitzthümer noch mit vielen Andern. Eine große heraldiſche Geſammtgenoſſenſchaft mag hier ihre Feudalrechte üben: ein Greif ſteht an der Spitze; Fuchs, Wolf und Eber ſind Theilhaber an der weitläufigen Herrſchaft!“

„Für dieſesmal haben nur die letzten ſich unberufener Weiſe in meine Angelegenheiten gemiſcht;“ erwiederte ernſter, als der junge Tiefenau erwarten durfte, der Kundſchafter. „Aber glauben Sie mir, eine ſolche Genoſſenſchaft iſt beſſer, als gar keine, als eine völlige Einſamkeit, als das gänzliche Zurückgewieſenſeyn auf ſich ſelbſt. Während unſrer Wandrung iſt eine entſetzliche Erinnerung in mir erwacht. Ich war einmal allein, Herr Tiefenau! Verſtehen Sie mich recht: ganz allein, verlaſſen von den Menſchen, abgeſchnitten von allem Lebenden, heimgegeben mir und der langſam heranſchreitenden Vernichtung, vergeſſen, wie ich wähnte, von Gott ſelbſt! Dagegen iſt es ein Spaß, mit Ebern und andern grimmigen Thieren des Waldes zu verkehren. Ich will Ihnen nachher die Geſchichte erzählen, zur angenehmen Unterhaltung, zur Zeitverkürzung bis die Stunde kommt, die uns abruft. Mein Sopha iſt indeſſen ſchon wieder hergeſtellt. Betrachten Sie ſeine ſchwellenden Moospolſter, laſſen Sie es ſich auf ihnen gefallen und finden Sie die Erquickung, deren Sie nach der Jagd, auf der wir das Wild waren, gewiß bedürfen.“

Ohne eine Wiederholung dieſer Einladung zu erwarten, leiſtete Julius ihr Folge. Freilich fühlte er ſich zu ſehr durch die unruhigen Begebenheiten des Tages erregt, zu ſehr durch abentheuerliche Bilder, welche, von jenen erzeugt, ſeine Phantaſie durchflogen, gereizt, um auf den Beſuch eines ſtärkenden Schlummers hoffen zu dürfen; allein ſeine Glieder, die zu ungewöhnlichen Dienſtleiſtungen genöthigt worden, bedurften der Ruhe, der Vorbereitung zu fernern, noch unbekannten Anſtrengungen. Indeſſen hatte der Däne in einem Winkel des düſtern Gemachs einen platten Stein von der Seitenwand gelöſ't und brachte nun mit triumphirender Gebehrde eine Flaſche zum Vorſchein, die er in einem hier verborgenen kleinen Behälter vorfand.

„Dieſen Schatz haben unſere wilden Waldgenoſſen nicht ausgeſpürt und unverletzt gelaſſen;" rief er, indem er die Flaſche gegen die helle Oeffnung des Eingangs hielt. „Noch fangen ſich die Strahlen des Lichts in der köſtlichen Flüſſigkeit, die er enthält, in dem Lichte, das ſeine Strahlen belebend in Geiſt und Körper wirft. Es iſt trefflicher Schidammer, den ich auf einer Reiſe, die ich im vorigen Jahre in meinen Geſchäften, die Ihnen ja bekannt ſind, Herr Tiefenau, nach Holland machte, ſelbſt von dort mitgebracht habe. Aber bewundern Sie nicht die erfolgereiche Praxis meiner Lebensphiloſophie? In guten Zeiten ſorge ich für die böſen, die da kommen könnten und der Ausübung dieſes Grundſatzes haben wir jetzt dieſe Herzſtärkung zu verdanken. Doch keine Freud ohne Leid!" fügte er hinzu, indem er einen faſt unkenntlichen Gegenſtand aus dem Behälter nahm: „an meinem Zwieback hat die unerſättliche Dame Zeit ihren alten Zahn in Thätigkeit geſetzt: er iſt im Thauwetter verdorben und wir müſſen uns für jetzt mit einem bloßen Erquickungstranke begnügen."

Julius nippte nur an der Flaſche, welche ihm der Kundſchafter überreichte. Er genoß in der Regel nie von ſolchen geiſtigen Getränken und fühlte ſich auch nicht ſo ſehr ermattet, um in dieſem Augenblicke ſeine Zuflucht zu einem ungewöhnlichen Reizmittel zu nehmen. Der Chirurgus erfreute ſich dagegen ſeines Fundes in langen Zügen, die dem Inhalte der Flaſche einen baldigen Untergang drohten. Dann ſtreckte er ſich auf die andere Erdbank und nahm wiederum das Wort:

„Ich habe Ihnen verſprochen, eine Begebenheit aus meinem Leben zu erzählen, eine Erfahrung, die gewiß außer mir kein Sterblicher gemacht hat. Dieſe Begebenheit enthält freilich nichts, als einige Stunden in der Einſamkeit verlebt — aber in welcher Einſamkeit? Doch ich will dem Gange dieſer Geſchichte nicht vorgreifen. Wenn ich ſie noch ſo einfach und ſchlicht erzähle, ſo enthält ſie des Entſetzlichen genug um das Herz eines jeden Menſchen erbeben zu machen, um von ſeinen Augen den Schlaf weit hinweg zu ſcheuchen, und wenn er auch mit noch ſo großer Gewalt ſich ihnen aufdrängen möchte. Indem ich Ihnen dieſes außerordentliche Ereigniß mittheile, indem ich Ihnen ein Vertrauen zuwende, deſſen Sie vielleicht nicht begehren, ſtrebe ich eigentlich dieſe Wirkung zu erreichen. Wir beide dürfen nicht ſchlafen, während der kurzen Zeit, die wir hier zubringen. Wir müſſen wachen, denn für uns wacht kein treuer Freund. Ein Jäger, den ſein Schritt zufällig oder abſichtlich hierherführt, kann zum Verräther an uns werden, ein Armer, der dürres Reiſig und Laub hier im Walde ſucht! Wir ſind hier nicht fern von Menſchenwohnungen. Noch einmal: wir müſſen wachen, Liſt, Gewandtheit, Muth und Verwegenheit müſſen auf dem Poſten ſtehen, um im rechten Augenblicke zu dienen. Doch nun noch einen Schluck aus dieſer Leben ſpendenden Flaſche, dann zu meiner Geſchichte! Sie werden ſich überzeugen, daß ihre bloße Erzählung, die Erinnerung an das Erlebte einer ſtärkenden Vorbereitung bedürfen, wie der Geiſt dieſes Gefäßes, der nichts mit dem Phlegma ſeiner Fabrikanten gemein hat, ſie liefert.“

Er trank noch einmal, während Julius, in eine neugierige Spannung verſetzt, den Anfang ſeiner Mittheilung erwartete.

„Ich war fünfzehn Jahre alt,“ begann nach einer kurzen Pauſe der Kundſchafter, „als meine Eltern ſchnell hintereinander ſtarben und ich mich als eine Waiſe in der Welt ſah, die nirgends einen Freund, nirgends ein Hülfsmittel, ihr Leben zu friſten, beſaß. Mein Vater, den in der letzten Zeit ſeines Lebens ein Schlagfluß getroffen, hatte durch dieſen Unfall ſeinen Dienſt — er war Prediger bei einer kleinen franzöſiſch reformirten Gemeine geweſen — verloren und wir hatten uns auf ein entlegenes Dorf zurückgezogen, weil wir hier bei dem geringen Erwerbe meiner Mutter durch Handarbeit eher auskommen konnten. Von meinem Vater ererbte ich die Fertigkeit, mich der franzöſiſchen Sprache. gleich meiner Mutterſprache bedienen zu können; von meiner Mutter einen bittern, tödtlichen Haß gegen alle Franzoſen. Ihre Eltern waren in Frankreich heimiſch geweſen, ſie hatten dort glücklich und friedlich gelebt, bis Ludwig der vierzehnte ſeine furchtbaren Dragonaden gegen die harmloſen Calviniſten geſandt. Da wurde ſie, als ein Kind, ſchrecklich mißhandelt, ſie ſah zwei ihrer Brüder unter den Peitſchenhieben der Schergen des großen Königs ihren Geiſt aufgeben, ſie ſah die Eltern quälen, die nichts zwingen konnte, ihren Glauben abzuſchwören. ſie verließ mit ihnen das Vaterland, um dieſes im fremden däniſchen Lande zu haſſen, um, als ſie Frau und Mutter geworden, auch mich es haſſen und verfluchen zu lehren. Sie verfolgte dieſes Ziel bis zu ihrem Tode, ſie ſah es, als ſie ſtarb, erreicht. Für mich war nach dem Tode meiner Eltern nur eine Hoffnung übrig und dieſe lag fern, fern im hohen Norwegen. Dort lebte der einzige Verwandte, von dem ich jemals hatte ſprechen hören. Es war ein Vetter meines Vaters, ein Landmann, von dem das Gerücht ſagte, daß er ſich im Beſitze eines anſehnlichen Vermögens befinde. Ich beſchloß zu ihm zu reiſen. Ich war jung und kräftig, vielleicht konnte er mich in ſeiner Landwirthſchaft, die ich mir ſehr groß und ausgebreitet dachte, gebrauchen. Niemand hielt mich zurück. Die Obrigkeit meines Dorfes und die der benachbarten guten Stadt Apenrade wußte, daß mit mir nichts verloren ging und ſo konnte ich kein Intereſſe für ſie haben. Auf dem Schiffe, das mich mitnahm, verrichtete ich, zur Bezahlung meiner Koſt und Ueberfahrt Schiffsjungendienſt. Ich genoß zum erſtenmale einer Selbſtſtändigkeit, die mich erfreute, ich hatte zum erſtenmale Gelegenheit, Menſchen zu beobachten, deren ganzes Weſen von dem derjenigen abwich, in deren Umgebungen ich bisher gelebt hatte. Hier entdeckte ich in mir die Luſt, den Handlungen andrer, ihren Intriguen, ihren Geheimniſſen nachzuſpüren. Ich ſuchte jede Gelegenkeit, ſie zu belauſchen, ſie aus verborgenen Winkeln zu beobachten, den Gang ihrer Unternehmungen zu erlauern, eifrig auf: blos zu meinem Vergnügen, ohne irgend eine Anwendung davon zu machen. Sie mögen alſo ganz Recht haben, wenn Sie mich zum Kundſchafter von der Natur beſtimmt glauben. Mit neuen Erfahrungen, mit einer neuen Richtung meines Geiſtes bereichert, langte ich an dem Strande an, wo meines Vetters Wohnung gelegen war. Ich ſah mit Erſtaunen die mächtigen Gebirge Norwegens, ihre Schneehäupter, ihre Felſenwände. Durch ein weites, hohes Thor, das dieſe bildeten, fuhren wir in den Hafen ein. Hier ſtanden nur einige düſtre, ſchwarze Hütten, die mir keine günſtige Meinung über den Wohlſtand der Landesbewohner einflößen konnten. Die Leute, die uns entgegenkamen, waren armſelig bekleidet, ihre Haltung gebeugt, ihre Geſichtsfarbe kränklich. Als ich das Innere ihrer Hütten betrat, in denen Kinder und Hausthiere, gedörrte Fiſche und geräuchertes Fleiſch in einem Raume vereinigt waren, ergriff mich ein ungemeiner Widerwillen. Bei deinem reichen Vetter, dachte ich, mußt du es beſſer finden. Als ich nach ihm fragte, erfuhr ich, daß er eine Meile tiefer im Lande wohne. Der Weg, der mich dahin führte, war rauh und ungebahnt. Immer hatte ich zwei hohe Berggipfel vor mir, die, mit ewigem Schnee bedeckt, bis in die Wolken ragten. Zwiſchen den zwei Rieſen lief eine breite Schlucht aufwärts, in der, an den Fuß der Berge gelehnt, der Hof meines Vetters ſtehen ſollte. Ich fing nun wohl an einzuſehen, daß ich mir einen zu hohen Begriff von dem Beſitzthume des Verwandten, wie von der Fruchtbarkeit des Landes gemacht hatte; dennoch erfreute ſich mein jugendlicher Sinn an der erhabenen Größe der Gegenſtände, meine Bruſt athmete freier, meine Seele vertraute feſter auf die Zukunft, als in der nebeligen Moorgegend von Apenrade. Endlich ſah ich die erſehnte Zuflucht vor mir. So ſehr auch ſchon meine Erwartungen herabgeſtimmt worden waren, ſo ſtand doch die Wirklichkeit noch unter dieſen. Freilich war die Wohnung des Vetters etwas größer und ausgedehnter, als die Fiſcherhütten am Ufer; allein ſonſt unterſchied ſie ſich nicht weſentlich von dieſen. Man konnte das Dach von Birkenrinde mit den Händen erreichen, durch das geöffnete Fenſter ſah man gedörrte Fiſche und andre Victualien von der Decke herabhängen, Hühner und Gänſe benutzten es nach Belieben zum Ein- und Ausgange. Einige Augenblicke ſtand ich unſchlüßig vor der angelehnten Hausthüre, ob ich eintreten oder nach dem Schiffe zurückkehren und mich dort als Matroſe anwerben laſſen ſolle? Aber der Zwang des Schiffslebens war mir ſchon unerträglich geworden. Die Erinnerung daran entſchied meinen Entſchluß, ich konnte es hier nicht ſchlimmer finden, als dort, und in jedem Falle blieb mir für die Zukunft eine ſolche Wendung meines Schickſals noch übrig. Die Aufnahme, welche ich fand, war ſehr freundlich. Mein Vetter, ein großer, breitſchultriger Mann, hatte kaum meinen Namen, kaum die Nachricht von dem Tode meiner Eltern vernommen, als er mir die gewaltige Hand entgegenſtreckte und, ohne meine Bitte zu erwarten, mich als Hausgenoſſen willkommen hieß. Ich ſah jetzt bald ein, daß ich mich durch den erſten Eindruck hatte täuſchen laſſen, daß die Landwirthſchaft, die Nilſen, mein Vetter, betrieb, bedeutender ſey, wie ich gedacht hatte, und daß er wohl unter ſeinen Nachbarn als ein vermögender Mann gelten könne. Unſere Hausgenoſſenſchaft beſtand, die Dienſtleute ausgenommen, aus vier Perſonen. Aus dem Vetter, ſeiner Tochter Eſther, einem fremden Knaben von meinem Alter, den er zu ſich genommen hatte, und mir. Eſther war ein Jahr jünger, als ich und konnte nur im Verhältniſſe zu den ſehr häßlichen Strandbewohnerinnen, für einigermaßen liebenswürdig gelten. Ihre häusliche Thätigkeit aber war muſterhaft und in ihrem ganzen Weſen lag etwas Keckes, Beſtimmtes, das mir gefiel. Den fremden Knaben hatte Nilſen, als das einzige gerettete menſchliche Weſen, von einem geſtrandeten Schiffe, zu ſich genommen. Er war ein Franzoſe und nannte ſich François. Das erſte konnte ihm nun freilich zu keiner großen Empfehlung bei mir dienen und ich fühlte gleich Anfangs den gewohnten Widerwillen, den mir meine Mutter eingepflanzt hatte. Aber er beſaß etwas ſo Gefälliges, Einſchmeichelndes in ſeinem Betragen, daß ich ſchon nach wenigen Tagen mit ihm vertraut wurde. Das Mitleid trug viel hierzu bei. Er war nun ſchon über ein Jahr im Hauſe meines Vetters und vermochte kaum die nothwendigſten Dinge in däniſcher Sprache, die man dort recht gut verſtand, zu benennen. Wie ſehr mußte es ihm nun willkommen ſeyn, nicht allein einen Dolmetſcher, ſondern auch einen Genoſſen von gleichem Alter zu finden, gegen den er ſich über Alles ausſprechen, von dem er Belehrung erhalten, in deſſen Umgang er jetzt viele Stunden erfreulich ausfüllen konnte! Wir ſchloſſen bald eine ſo enge Freundſchaft, wie ich nie geglaubt hätte, daß ſie zwiſchen einem Franzoſen und mir zu Stande kommen könne. Sein Vater war Capitän jenes untergegangenen Fahrzeugs geweſen: er ſtand wie ich, allein in der Welt. Wir gingen nun zuſammen auf die Jagd, zum Fiſchen und zu andern Beſchäftigungen, wie ſie die Jugend jenes Landes zu üben pflegt. Unter dieſen war eine der gefährlichſten, aber auch der gewinnreichſten das Einſammeln der Eiderdunen, die von den Küſtenfahrern ſehr geſucht und theuer bezahlt werden. Hoch an den Gipfeln der Felſen, aber vorſichtig und erfahren genug, um nicht bis zu ihren Spitzen aufzuſteigen, baut die Eidergans ihre Neſter an. Sie rupft ſich ſelbſt die zarten Federn aus der Bruſt, um die Wohnung ihrer künftigen Jungen weich und erwärmend einzurichten; aber der Eigennutz der Menſchen läßt ſie erſt nach mehrfachen Bemühungen dahin gelangen. Zweimal werden ihr die köſtlichen Eier und die zarten Federn des Neſtes geraubt. Von der Spitze des Felſens, an einen Strick befeſtigt, läßt ſich der verwegene Menſch zu ihrer Wohnung herab, die ſie vergeblich gegen ihn geſichert glaubte. Erſt den dritten Bau, das dritte Brüten geſtattet man ihr, um ſie nicht ganz zu verſcheuchen. Wer eine Eidergans tödtet, wird ſchwer durch das Geſetz beſtraft. Immer hält ſie ſich an der Seeküſte auf und die Felſen, an welche ſie ihre Neſter heftet, ſteigen ſenkrecht aus den Wellen empor. Ein däniſcher Dichter nennt ſie das Muſter der Mutterliebe und wenn man ihre Geduld, ihre Selbſtaufopferung, ihren nie verſiegenden Eifer erwägt, ſo muß man ihm recht geben. Ich hatte meine beſondere Luſt an dieſer Eiderjagd, wie ſie dort genannt wird. Die Kühnheit des Unternehmens reizte mich, den Gewinn, der daraus erwuchs, wußte ich zu ſchätzen. François war dem Schwindel unterworfen, allein er begleitete mich doch immer, war hülfreich beim Hinablaſſen zu der Stelle, die ein Neſt enthielt, und bei der Rückkehr, die ohne den Beiſtand eines Andern gar nicht bewerkſtelligt werden konnte. Ich theilte dagegen redlich die Beute meiner Jagd mit ihm, ich war damals noch thörigt genug, an die Dankbarkeit, an die wahrhafte Neigung eines Freundes zu glauben. Eſther erhielt immer die Eier von mir, die als ein ſeltener Leckerbiſſen dort geſchätzt werden und zu denen ſie, wie ich bald bemerkte, eine große Liebhaberei beſaß. Ein Zug des Neides, der ſich, wenn das Mädchen dieſe Gaben aus meinen Händen empfing, in dem Antlitze meines Genoſſen offenbarte, konnte meinem Scharfblicke nicht entgehen. Ich kümmerte mich aber wenig darum, denn ich hatte den Vorzug ihr ein ſolches Geſchenk zu machen, mit Gefahr meines Lebens erworben, und hielt dieſe Wallung für vorübergehend, da ſich ihm nach einem kurzen Nachdenken eine beßere Ueberzeugung aufdrängen mußte. Der Winter kam und unſre Wohnung wurde bis zum Dache mit Schnee bedeckt. Wie die Maulwürfe aus der Erde, krochen wir aus der Oeffnung hervor, die wir vom Eingange aus durch den dichten Schnee gebrochen. Meine Hauptbeſchäftigung während des Winters war, Eſther in mancherlei Dingen zu unterrichten, in denen ſie bisher vernachläſſigt worden war. Ich half ihr im Leſen und Schreiben nach, ſie lernte etwas zeichnen und machte in der franzöſiſchen Sprache außerordentliche Fortſchritte, zu denen freilich der Umgang mit François und die Nothwendigkeit, mehr vielleicht noch die Luſt, ſich mit dieſem zu verſtändigen, das Meiſte beitragen mochten. Sonſt nahm ich an allen Wintervergnügungen der Jugend Theil: am Schlittenfahren und Schrittſchuhlaufen, an der Jagd auf die Bären, welche die Kälte aus den höheren Gegenden des Gebirges in unſere Thäler herabtrieb. Es war Gefahr dabei und das reizte mich ſchon. François dagegen blieb lieber daheim bei'm warmen Ofen, bei dem alten Nilſen und Eſther. Später erſt fand ich den Schlüſſel zu dieſer Zurückgezogenheit von Zerſtreuungen, die ihm bei ſeiner Lebhaftigkeit und ſeinem natürlichen Muthe nicht gleichgültig ſeyn konnten. Ich habe Ihnen den Gang meiner damaligen Lebensverhältniſſe geſchildert, der ſich nun, ohne weſentliche Veränderung, einige Jahre lang gleich blieb. François und ich wuchſen zu Jünglingen, Eſther zur Jungfrau heran. Sie war nicht ſchön geworden, aber immer die Hübſchere unter den Häßlichen. Die jungen Burſche aus dem Thale ſahen das recht wohl ein, ſie mochten auch erkennen, daß die Beſitzthümer des Vaters, welche einmal ihr Erbe wurden, wohl einer Bewerbung werth ſeyen, und drängten ſich bei allen Gelegenheiten, die es geſtatteten, an Eſther. Sie behandelte die meiſten von ihnen mit Gleichgültigkeit, einige ſogar mit einem Spotte, der erbittern mußte und kein gutes Herz verrieth. Ich und François wurden einer gleichmäßigen Aufmerkſamkeit von ihr gewürdigt, gegen uns ſprach ſie offen aus, was ſie an einem und dem andern Freier auszuſetzen habe, immer in einer muthwilligen, ſcharfen Weiſe, die jede kleine Schwäche aufzufinden und zu rügen bemüht war. François ſtimmte mit Freuden in dieſe Unterhaltungen ein und wußte immer etwas Bitteres, Witziges hinzuzuthun, was den Freier noch lächerlicher erſcheinen ließ; mir gefiel dieſes ganze Weſen nicht, aber ich empfand auch ſchon eine Regung in meinem Herzen, die zu Gunſten Eſthers ſprach und mich abhielt, meinem Tadel Worte zu leihen. Ja, Herr Tiefenau, ich war verliebt! als achtzehnjähriger Jüngling zum erſtenmale in meinem Leben. Bald erkannte ich mit dem Scharfblicke der Eiferſucht, daß es meinem Freunde François nicht beſſer ging, daß auch auf ihn die erblühenden Reize Eſthers einen außerordentlichen Eindruck machten. Ich muß noch jetzt darüber lachen, wenn ich bedenke, wie dieſe kleine, runde Mädchengeſtalt, mit den aufgeworfenen Lippen, den vollen, bräunlichen Wangen und dem röthlichen Haare mir damals als eine Schönheit erſten Ranges erſchien, wie François und ich nach einem freundlichen Lächeln von ihr geizten, wie uns ihre Freundlichkeit, die ſie immer klug abwog, für den Augenblick beglücken konnte! Ich möchte lachen und dennoch ergreift mich eine wehmüthige Empfindung dabei, weil die erſte Liebe doch eine der ſchönſten Erinnerungen des ganzen Lebens bleibt. Der Franzoſe und ich waren noch immer Freunde, wie zuvor. Von meiner Seite war dieſe Freundſchaft durchaus aufrichtig gemeint, denn ich war entſchloſſen, wenn ſich Eſther vielleicht einmal zu ſeinen Gunſten entſcheiden würde, dieſe Entſcheidung ruhig anzuerkennen und dann in der Ferne Vergeſſenheit und Heilung meines Liebesjammers zu ſuchen. François ſchien in ſeinem Innern nicht ſo ruhig wie ich. Er war oft ungewöhnlich finſter, reizbar und heftig; beſonders wenn Eſther irgend ein kleines Geſchenk, ſeltene Alpenblumen, ein Band, das ich im nächſten Flecken gekauft, einen ſeinen Fuchspelz, den ich auf der Jagd erbeutet, beifällig aufgenommen hatte. Ich ſprach mit ihm darüber; allein er leugnete Alles ab, nannte mich einen Träumer, der ſich mit grundloſen Grillen plage. meinte, Eſther ſey gegen uns Beide eben ſo gleichgültig, wie gegen die übrigen jungen Männer des Thales und es ſcheine überhaupt nicht, als ob ſchon der Rechte gekommen ſey, der ihr Herz wahrhaft zu rühren vermöge. Genug! Er zeigte von dieſem Augenblicke an wieder die alten freundſchaftlichen Geſinnungen und ich erwiederte ſie frei und arglos. Der alte Nilſen bekümmerte ſich um das Treiben ſeiner Tochter weiter nicht. Er erkannte die Ueberlegenheit ihres Verſtandes willig an, er ließ ſich von ihr leiten wie ein Kind, und würde gewiß jeden Freier, dem ſie ihre Neigung geſchenkt hätte, willkommen geheißen haben. Eſther fing an, bei allen dieſen Huldigungen hochmüthig zu werden. Sie betrug ſich täglich trotziger gegen ihre Bewerber, ſie erſtreckte dieſes Benehmen ſelbſt auf François und mich. Dieſer wurde dadurch irre gemacht. Er bemerkte nur den Uebermuth, den ſie gegen ihn an den Tag legte, nicht, daß ich mich keiner beſſern Begegnung zu erfreuen hatte. Obſchon er ſich bemühete, die alte Freundlichkeit darzulegen, ſo mußte ich doch oft genug ſeine zornigen Blicke, die mich mit boshaftem Ausdrucke trafen, erkennen, ich mußte einſehen, daß eine grundloſe Eiferſucht ihn plage. Auch Eſther hatte die nämliche Bemerkung gemacht. Sie benutzte ſie aber nur dazu, um eine bösartige Neckerei gegen François zu üben, ſie zeigte mir jetzt in der That die Vorliebe, von welcher der Franzoſe bisher nur geträumt hatte. Ich durchſchaute das ganze Spiel und wenn mir irgend etwas unangenehm auffiel an dem ſonſt herzlieben Schätzlein, ſo war es dieſes eitle Treiben. Aber ganz gegen meine Erwartung wurde es von François mit anſcheinender Gelaſſenheit aufgenommen, er wurde wieder heiter und fröhlich wie zuvor, es gelang ihm mich ſo zu täuſchen, daß ich endlich nicht anders glauben konnte, als er habe eben ſo wohl wie ich eingeſehen, Eſther wolle in ihrem Muthwillen nur verſuchen, wie lange ſeine Geduld einer ſolchen Prüfung ſich unterwerfe. O, Herr Tiefenau, Sie kennen das Herz eines Franzoſen noch nicht! Es iſt unergründlich an Verruchtheit, an ſchwarzer Tücke und brütendem Verrath. Die Erfahrung, die Sie gemacht haben, iſt nur ein Kinderſpiel gegen meines vermeinten Freundes wohl erſonnenen, lange in der falſchen Seele verborgenen Frevel. Die Schlange ziſchte nicht, ehe ſie ſtach; ſie blendete, ſie verlockte durch ihre gleißenden Farben.“

## Drittes Kapitel.

Kommt, Herr! Hier iſt der Ort. Steht ſtill!
Wie grauenvoll
Und ſchwindelnd iſt's, den Blick ſo tief zu werfen!
Die Kräh'n und Dohlen, die die Mitt' umflattern,
Sehn kaum ſo groß, als Käfer; halb hinab
Hängt einer, Fenchel leſend — Schrecklich Handwerk!
Shakeſpeare.

Nach einer kleinen Pauſe, in der er Odem höpfte und nicht unterlaſſen konnte, der Flaſche zuſprechen, fuhr der Däne erregter fort:

„Wir hatten einen ſehr ſtrengen Winter geabt. Weit ſpäter als gewöhnlich ſchmolz der Schnee in den Thälern und an den niedern Bergbhängen, langſam färbte ſich die Erde mit Grün und die ſchwache Gewalt der Sonnenſtrahlen rief eben ſo zögernd die jungen Knospen der Bäume hervor. Eine Woche nach der andern ging vorüber, der Sommer war da, aber mit ungewöhnlichen, drohenden Erſcheinungen. Eine plötzliche, ſtarke Hitze in den Thälern trat ein, während in den höhern Berggegenden die mächtig angehäuften Schneemaſſen ſich noch nicht löſen wollten. Wo ſonſt im Frühjahre ſchon Bergſtröme rauſchten, da zeigten ſich jetzt noch die lockeren, zerriſſenen Strombette; an den Felſengipfeln, welche über der Schlucht ſchwebten, in der unſre Wohnung lag, hingen, wie ungeheuere, hervorragende Rieſenleiber, Anhäufungen von Schnee, die das Anſehn hatten, als wollten ſie jeden Augenblick auf das Thal herabſtürzen und es unter einem weit hingebreiteten Mantel begraben. Die Nachbarn kamen und machten den Vetter Nilſen auf die drohende Gefahr aufmerkſam, François und ich ſahen die Wahrheit ihrer Behauptungen ein und ermahnten mit ihnen den Alten, für eine kurze Zeit, bis ſich die Sache entſchieden habe, einen andern Hof, den er einige Stunden tiefer im Lande beſaß, zu beziehen. Nilſen ſchien geneigt, dieſen vernünftigen Vorſtellungen Gehör zu geben; der Tochter Widerſpruchsgeiſt ſtimmte ihn aber bald wieder um. Sie ſpottete unſrer Feigheit, wie ſie eine natürliche Vorſicht nannte, ſie behauptete, der Schnee werde ruhig ſchmelzen und verfließen, wie in jedem Jahr, ſie machte einen ſo ſcharfen Muthwillen gegen uns geltend, daß wir gern ſchwiegen und nun auch ſorglos, wie ſie, anfingen, die über unſern Köpfen im Sonnenlichte hell glänzenden Eisgewölbe als artige Erſcheinungen zu betrachten. Im Uebrigen blieben unſre Verhältniſſe die alten. Da nahm mich eines Tages François bei Seite und vertraute mir, er habe ein neues Eiderneſt entdeckt. Noch hatte mir der Sommer keinen Gewinn dieſer Art gebracht, meine Geſchenke an Eſther waren ſpärlich geweſen, die Hoffnung, die mir durch François Entdeckung gemacht wurde, mußte mich daher in einem höhern Grade als ſonſt erfreuen. Ich bat ihn, das Unternehmen verſchwiegen zu halten, denn ich wollte Eſther mit den Eiern und einem andern Geſchenke zugleich überraſchen. Er leiſtete mir dieſes Verſprechen mit einer Haſt und einem höhniſchen Lächeln, deſſen ich mich erſt ſpäter entſann, als mir ſeine Bedeutung klar wurde. Noch am Nachmittage des nämlichen Tages gingen wir an das Wageſtück. Wir hatten, als wir höher kamen, Mühe, durch die Schlucht, in welcher ein tiefer Schnee lag, aufwärts zu klimmen. Die Sonne ſchien ſehr heiß, der Schnee war von ihr erweicht, ſo daß wir bei jedem Schritte tief einſanken. Unſer Fortkommen wurde durch die Gegenſtände, mit denen wir belaſtet waren, beſonders erſchwert. François trug den Pfahl, der in die Spitze des Felſens, von dem ich mich herablaſſen ſollte, eingerammt werden mußte, und die Hacke, die zu deſſen Befeſtigung diente; ich ſchleppte das Tau, das mich halten ſollte und das Rad, mit deſſen Hülfe jenes auf- und abgewunden wurde. Endlich war dieſer beſchwerliche Theil des Weges überwunden. Schweigend ſchritt François vor mir her nach einer Gegend in die ich ſelten gekommen war. Ein fernes Brauſen verkündigte, daß die Brandung des Meeres dort einen ungewöhnlich wilden Character trüge. Bei einer Wendung des Pfades erblickten wir eine rieſige Felſenmaſſe, die von den Einwohnern der Teufelskaſten genannt wurde und der ſie ſich zu nähern gern vermieden, weil der Aberglaube herrſchte, ihre Spalten ſeyen von böſen Geiſtern bewohnt. Dieſer Fels, der eine Höhe von beinahe tauſend Fuß hatte, fiel ſenkrecht in's Meer, das dort in einem ungeheuern Keſſel von Klippen einen wilden, immer ſchäumenden und toſenden Strudel bildete. Selbſt dem verwegendſten Jäger nicht war es in den Sinn gekommen, hier ſich zum Einſammeln der Eiderdunen und Eier hinabzulaſſen. Das Brauſen der Wellen war ſinnebetäubend, die mächtige Klippe ſprang ſo weit in die See vor, das demjenigen, der an ihr ſchwebte, jeder Anblick des Landes entzogen wurde, daß er ganz dem Eindrucke der ſchrecklichen Scene unter und vor ſich hingegeben war. François führte mich nicht gerade auf die Klippe, er führte mich zur Seite nach einer Stelle, von wo ſich bis zu einem gewiſſen Punkte, der minder ſteil hinablief, eine Art natürlicher Treppe gebildet hatte.

Wir kletterten langſam einige der Stufen hinab. Dann deutete François auf einen Fleck in der Nähe, gerade unter der Spitze des Felſens und über dem Strudel, der ſo gewaltig brüllte, daß jeder Laut der menſchlichen Rede unvernehmlich war. Gierig faßte mein Blick auf, was ſeine Hand bezeichnete. Nur etwa zehen Fuß ſeitwärts von dieſer Klippenleiter, aber von ihr aus unerreichbar, ſchwebte in einer Spalte das Neſt der Eider. Sie bemerkte uns in dieſem Augenblicke, ſie war im Brüten begriffen und erkannte ihre Feinde: von der ihr natürlichen Furcht ergriffen, flog ſie auf. Ich konnte die Eier im Neſte, ich konnte die herrlichen Dunen mit bloſem Auge erkennen. Nichts vermochte nun mich von dem Unternehmen, mir Beides zu gewinnen, abzuhalten. Zwiſchen der Klippe, auf der wir uns befanden, und dem Orte, wo ſich der Vogel angebaut hatte, war ein tiefer Felſeneinſchnitt und der Strudel tobte aus dem Abgrunde empor. Mit einer Stange von mäßiger Länge wäre das Neſt zu erreichen geweſen, aber was wäre bei der Zerſtörung desſelben an koſtbaren Dunen verloren gegangen, wie wäre es möglich geweſen, die Eier, Eſthers Leckerbiſſen, unzerbrochen zu erlangen? Es blieb nichts übrig, als den gewöhnlichen Weg einzuſchlagen. Durch Zeichen benachrichtigte ich hiervon meinen Gefährten. Wir eilten zurück und nach einer kurzen, angeſtrengten Arbeit, bei der ſich François außerordentlich thätig bewieß, waren alle nothwendigen Vorkehrungen getroffen. Der Pfahl ſtand unerſchütterlich feſt im Felſengrunde, er hielt das Rad, um welches das Tau geſchlungen war und das man durch einen einfachen Mechanismus im Augenblicke anhalten konnte, die breiten Arm- und Leibbänder, in denen der Jäger ſchwebend hing, wurden bei vorſichtiger Unterſuchung unzerreißbar gefunden und ich vertrauete mich nun ſorglos einem Unternehmen, daß mir ſchon zu oft gelungen war, als daß es, ſelbſt unter der ſchrecklichen Geſtalt, wie es ſich heute zeigte, nur eine geringe Regung von Furcht in mir hätte erzeugen können. Wie eine Schürze hatte ich den Sack umgürtet, der die Federn aufzunehmen beſtimmt war, eine dünne Schnur hatte ich um den linken Arm befeſtigt, welche François halten ſollte und durch welche ich ihm, da meinen Ruf das Toſen der Wellen verſchlungen haben würde, ein Zeichen geben wollte, wenn es Zeit ſey anzuhalten oder ſpäter mich wieder heraufzuwinden. So ſchwebte ich langſam hinab, mich mit einem eiſernen Stäbchen von den ſcharfen Ecken des Felſens zurückdrängend, die mich, bei einem unvorſichtigen Zuſammentreffen, tödtlich verletzen konnten. Es war eine bedeutende Tiefe. Immer näher brauste der entſetzliche Strudel vor meinen Ohren, ich hatte alle Kraft, alle Beſonnenheit nöthig, um nicht durch das Getöſe in meinen Gedanken verwirrt zu werden. Da ſah ich das Eiderneſt vor mir und das verabredete Zeichen bewirkte im Augenblick den Stillſtand meiner Fahrt. Ich konnte mich mit den Fußſpitzen an einen kleinen Felſenvorſprung feſtklammern, ich konnte nun ungeſtört das Einſammeln der Dunen beginnen. Die Beute war ſo reich, wie ich ſie noch nie gefunden. Bald ſtrotzte mein Säckchen von koſtbaren, zarten Eiderfedern, zwiſchen welche ich, vorſichtig eins vom andern getrennt, die für Eſther beſtimmten Eier niedergelegt hatte. Alles war gewonnen, was zu gewinnen war, ich nahm mir vor den Beſuch zu wiederholen, ſobald die alte Eider wieder auf's Neue gebaut und gebrütet haben würde, die während meiner Beſchäftigung ängſtlich und unruhig den Felſen umflattert hatte. Die Dämmerung nahete, es erhob ſich ein feuchter, durchnäſſender Seewind, es war Zeit zurückzukehren. Ich zog an der Schnur, die François benachrichtigen ſollte. Zu meinem Erſtaunen fiel ſie locker herab; meine Bewegung hatte keinen Widerſtand gefunden. Was konnte da geſchehen ſeyn, was konnte meinen Gefährten entfernt haben, daß er nicht im rechten Augenblicke zur Hand war? Entſetzliche Gedanken fuhren mit Blitzeseile durch meinen Kopf, aber nicht der entſetzlichſte, nicht der der Wahrheit. Konnte nicht François von einem Unfalle betroffen worden ſeyn, konnte ihn nicht ein plötzliches Uebelſeyn, eine Ohnmacht oder vielleicht gar der — Tod ergriffen haben und ich hing hier verlaſſen, ohne Hoffnung auf Erlöſung, da Niemand von unſerm Unternehmen wußte und der Aberglaube Jeden von dieſer Stelle entfernt hielt, ich hing hier über dem entſetzlich tobenden Strudel, dem ſchrecklichſten Verderben Preis gegeben? Die Haare ſträubten ſich auf meinem Haupte. Ein kalter Schweiß bedeckte mich über den ganzen Körper in einem Augenblicke. Ich erhob meine Stimme, ich ſchrie laut und verzweiflungsvoll nach François, ich ſchüttelte an dem Tau, um ihn aufmerkſam zu machen: meine Stimme verhallte im Gebraus der Wellen, oben regte ſich nichts. Da ſah ich, als meine Blicke wild umherſtierten, etwas Weißes an dem herabgefallenen Ende der Schnur, vom Winde bewegt, hin und her tanzen. Mit einer Haſt, als könne der geringe Gegenſtand mir Erlöſung bringen, zog ich ihn an mich. Es war ein Papier, mit Bleiſtift beſchrieben — von François Hand. Noch war die Dämmerung nicht tief genug, daß ich nicht hätte leſen, daß ich das Geſtändniß der abſcheulichſten Büberei, die je geübt worden, nicht hätte erkennen können. „Lebe wohl, Verhaßter!“ ſchrieb François. „Ich laſſe dich, wo du biſt: dort lebe wohl, wenn ein Wunder dein Leben will. Dieſen Augenblick habe ich lange vorbereitet, ich habe ihn lange im Stillen erſehnt. Haſt du nicht geahnt, daß es ſo mit uns enden müſſe, ſo verſtehſt du ſchlecht in den Herzen der Menſchen zu leſen! Niemand ſteht mir nun im Wege bei Eſther, ſie wird dir nicht mehr freundlich lächeln, nicht deine Geſchenke mit einem Wohlwollen aufnehmen, das wie brennendes Gift in meine Seele fiel. Morden wollte ich dich nicht — aber deinem Schickſale dich hingeben, dieſer Macht, die nun über dich verfügen mag, wie ſie will! Laſſe dir bis dahin die Zeit nicht lang werden und wenn du in Hunger und Verzweiflung eins der Eier leerſt, die du der ſchönen Eſther beſtimmteſt, dann denke an ſie und an — mich!" O, meine Mutter, meine Mutter! das waren die erſten Worte, die ſich, nachdem ich die Wirklichkeit und ihr furchtbares Verbrechen erkannt, meiner gepreßten Bruſt entrangen. Warum hatte ich nicht treu geübt, was ich ihr gelobt, warum war ich nicht ihren Warnungen treu geblieben, warum hatte ich mich und mein Leben einem Franzoſen vertraut? Späte, fruchtloſe Reue! Ich zerriß das Papier mit den

Zähnen, ich ſpie es in den Strudel hinab. Dann faßte es mich von Innen, wie ein Krampf: ich mußte hell auflachen; dann aber ſtand wieder die Wahrheit in ihrer vernichtenden, durch keinen Ausdruck genug zu bezeichnenden Schreckensgeſtalt vor meinen Augen und ein Fieberfroſt durchbebte mich, daß das Tau, an dem ich hing, durch meine Erſchütterung hin und her bewegt wurde. Dieſer Zuſtand, Herr Tiefenau, war der Anfang jener entſetzlichen Einſamkeit, von der ich Ihnen ſprach, in welcher der Menſch verſucht werden konnte, Allem, was er je Heiliges gekannt hatte, zu fluchen.“

Dieſe Erinnerungen mußten den Dänen auf das heftigſte erregen. Er ſtand auf und trat in den Eingang der Hütte. Die Sonne war im Untergehn, eine kühle Luft wehete ihm entgegen und erquickte ihn. Nach einigen Augenblicken kehrte er auf ſeinen Platz zurück und fuhr gegen ſeinen Zuhörer gewendet, deſſen Theilnahme im höchſten Grade gefeſſelt war, fort:

„Es ſchien nun gewiß: ich war verloren. Wie im Wahnſinne erkannte ich das, der brüllende Strudel rief es mir zu, der Wind, der ſich ſtürmiſcher erhob, trug das entſetzliche Wort des Todes an mein Ohr, aus der Dunkelheit, die der Dämmerung folgte, ſtreckte ein rieſiges Geripp ſeine Knochenarme nach mir aus. Ich ſchloß die Augen, aber da wurde es noch ärger. Tauſend Ungeheuer beſaß das Meer, die alle nach mir hungerten. Mit langen Scheeren, mit krabbelnden Tauſendfüßen reichten ſie nach mir herauf, ſie umklammerten mich, ſie riſſen an mir — da ſchlug ich die Augen wieder auf und wollte doch lieber einſam in die Nacht ſtarren, als unter dieſen gräßlichen Geſchöpfen meiner Phantaſie leben. Bald hatte mich der kalte, feuchte Nebel, der dick ſich vom Himmel nach dem Meere herabſenkte, gänzlich durchnäßt; der Wind aus Weſten wurde zum Sturme, aber er traf mich nicht in ſeiner vollen Kraft, denn ich wurde durch jenen treppenartigen Vorſprung, von dem ich zuerſt das Neſt der Eider entdeckt, vor ihm geſchützt. Aber es fror mich entſetzlich in den feuchten Kleidern. Nur der Kopf brannte wie im Fieber und aus dem Herzen drängte fortwährend ein Strom von Feuer zu ihm hinauf. Es wurde immer dunkler, aber vor meinen Augen ſchlugen Flammen auf, Gluthen, die aus meinem brennenden, fiebernden Gehirn kamen. Ich ſuchte mich zu beruhigen, ich bemühte mich einen klaren Gedanken zu faſſen. Ich hatte lange nicht gebetet. Der erſte helle Gedanke, der, wie ein junges Morgenlicht, in meiner Seele anbrach, war ein Gebet, das ich in meiner Kindheit gebetet hatte. Es paßte nicht auf meine ſchreckliche Lage, aber es beruhigte, es erquickte mich doch. Ich konnte nun überlegen, ich gewann Herrſchaft genug über mich, um meine Sinne für einige Augenblicke dem Heulen des Strudels und der Stürme zu verſchließen. Ich wandte meinen Blick nach dem Meere: es war weithin von der dunkeln, grauen Nebelſchicht bedeckt; ich ſah hinauf zum Himmel: kein Stern leuchtete durch die dichte, finſtre Maſſe hindurch. Nur mir nahe zur Seite konnte ich den rieſigen Umriß des Felſenvorſprungs erkennen, auf dem ich mit dem Böſewicht François geſtanden hatte. Die Dunkelheit täuſchte ſehr. Die Felſenſtufen ſchienen ſo nahe, Rettung auf ihnen mir ſo gewiß — ich ſtreckte die Arme nach ihnen aus, ich glaubte ſie zu ergreifen — thörichter Wahn! Ein Hakenſtock von einigen Fuß Länge hätte mich retten können; des Menſchen Arm, den der Erfindungsgeiſt über Weltmeere reichen läßt, ſank hier, der Natur gegenüber und ſeiner eigenen Schwäche hingegeben, hülflos und untauglich herab. Da fiel es plötzlich wie ein Blitz in meine Seele, daß ich an dem Taue, das mich hielt, ſelbſt hinauf zu der Klippenſpitze klettern könne. Ich dachte nicht an die ungeheuere Höhe, an die Jämmerlichkeit der menſchlichen Kräfte, ich dachte nur an die Möglichkeit der Rettung. Ich machte den Verſuch, ich ſchwang mich auf, ich umklammerte das Tau mit Händen und Füßen, es gelang mir, eine anſehnliche Höhe, wie ich glaubte, über meinem Standpunkte zu erreichen; dann ruhete ich aus, dann blickte ich hinauf — ach, wie weit, wie unerreichbar weit lag noch das Ziel von mir! Ich verzagte noch nicht. Ich arbeitete fort, ich ſtemmte mich bald an vordrängende Felſen, ich klimmte dann wieder mit

Händen und Füßen. Blut troff von meinen Händen, Blut rann in meine Schuhe. Ich ſah wieder empor. Unmöglich, unmöglich! der Raum, der hinter mir lag, den ich mit Aufopferung faſt aller Kräfte gewonnen hatte, war ſo unbedeutend, die Bahn vor mir ſo unendlich weit — ich wollte noch höher, es ging nicht mehr. Die Arme erlahmten, die Kniee verloren die Kraft des Umklammerns, langſam — immer noch in ohnmächtigen Verſuchen, mich zu erhalten — glitt ich zu meiner alten Stelle hinab. Die Verzweiflung gab mir neue Kräfte. Ich ſchöpfte Odem, ich raſtete einige Augenblicke, dann ging ich von neuem an's Werk. Erbärmlicher Menſchendünkel! Immer ſchwächer wurden meine Anſtrengungen, jedesmal glitt ich herab, das leztemal ſo müde und todtmatt, daß, als ich an meinem unglückſeligen Aufenthalte bei dem Eiderneſte anlangte, mein Kopf kraftlos, ohnmächtig und ohne Beſinnung auf die Bruſt niederſank und ich in einen tiefen, betäubenden Schlaf fiel. Ein furchtbarer Donnerſchlag, eine Helligkeit, die Meer und Himmel erleuchtete, erweckte mich aus dieſem.

Der Nebel war verflogen. Aus Weſten zog eine dunkle Wetterwolke, in der ſich Blitze kreuzten und Donnerſchläge mit einander ſprachen, heran; weither vom nördlichen Himmel flammte ein Nordlicht herüber, deſſen züngelnde Strahlen bis an die Wetterwolke leckten, das in tauſend Farben ſpielte und in ihrem Abglanze das wogende Meer und den brüllenden Strudel zeigte. Es war mir, als ſey das Weltgericht über mich eingebrochen und der Richter des Alls müſſe nun aus ſeinem glänzenden Thore im Norden hervortreten, um zu ſprechen und zu richten. Aber die finſtre Donnerwolke breitete ſich gewaltiger aus und verſchlang die Strahlen des glänzenden Lichtes. Nur die mächtigen Kräfte der Natur walteten und handelten hier: ich, der Menſch, war allein, allein in entſetzlicher Einſamkeit. Da kamen, wie ein Geſchenk von einem geheimnißvollen Wohlthäter geſandt, heitere Bilder der Kindheit in meine Seele. Ich ſah mich am Weihnachtsbaume, ich ſah den Vater und die Mutter noch in unſrer wohlhabenden Zeit, ich hatte Freunde, ich hatte Spielcameraden um mich — Thor! lachte da plötzlich und wild eine Satansſtimme aus einem furchtbaren Donnerſchlage mich an: blick um dich! Du biſt in der Oede der Verzweiflung, erreicht dich der Blitz nicht, zerſchmettert der Sturm dich nicht am Felſen, ſo bleibſt du dem Hunger, der dich aufnagt, der langſam an dir zehren wird, wenn die Raubvögel nicht etwa an dem Lebendigen ſchon thun, was ſie ſonſt nur dem Todten leiſten. Die See, welche eben noch das Nordlicht mit Tagesglanz übergoſſen hatte, tauchte immer tiefer in den finſtern, weiter um ſich greifenden Schatten der Wetterwolke. Noch ſah das Nordlicht wie ein blutrother, verſinkender Mond herüber, im nächſten Augenblicke verſchwand es: Alles war ſchwarz, nichts Sehbares in der weiten Schöpfung, aber deſto mehr zu hören aus dem Gebrüll des Strudels und dem Donner des Gewitters. Das dauerte nur einige Momente. Dann brachen wieder die Blitze los am Dunkel des Himmels und im Spiegel des Meeres, dann zog eine Windsbraut mit entſetzlichem Gebrüll heran, vor dem der Strudel und die Wellen verſtummten. Der Sturm erreichte mich, der Wind hatte ſich gedreht. Er machte mich zu ſeinem Spiel, er drohete mich an die Felſen zu ſchleudern. In wahnſinniger Angſt umklammerte ich das Zweiggeflecht des Eiderneſtes. Es zerſtreuete ſich bei meiner Berührung, die einzelnen Zweige wurden vom Winde hinweggeführt, aber ich fand eine kleine Oeffnung hinter ihm im Felſen, wo ich ſchmerzhaft zuſammengekauert, den Kopf tief auf die Bruſt gedrückt, ſitzen konnte. Dahin flüchtete ich mich vor dem Sturme. Er brauste mir noch immer ſchrecklich entgegen in meiner jämmerlichen Wohnung, aber er konnte ſich meiner nicht bemeiſtern. Meine Lage war qualvoll: die Kniee mußte ich ſo anziehen, daß ſie peinigend die Stirn preßten, die das Obertheil des Felſens auf ſie niederzwang. Mein Rücken war unnatürlich gekrümmt; ich litt Schmerzen wie ein Gefolterter. Nach Außen ſah ich nun nichts mehr, nicht die von Blitzen durchkreuzte Wolkendecke, nicht das die Blitze wiederſpiegelnde empörte Meer. Meine Augen waren auf mich und meinen dunkeln Behälter gerichtet, nur der Glanz des Blitzes huſchte oft in dieſes und zeigte ihnen mich ſelbſt geſpenſterartig, wie einen verdammten Bergkobold. Aber deſto mehr ſah ich nach Innen. Während der Sturm wüthete, der Donner tobte und der Strudel brüllte, lag es in mir, wie das weite, offne Meer. Das Meer regte ſich nicht, ſeine Wellen waren geſtorben, ſeine Oberfläche ruhig und ſtill, wie ein Leichnam. Ein bläuliches Licht — woher es kam, wußte ich nicht — lag matt auf der todten Fläche und ließ mich einzeln hingeſtreuete Klippen und Sandbänke, öde Inſeln, ſteile Ufer von Kreidefelſen erblicken. Da regte es ſich mit einemmale in dem Meere; aber es waren nicht ſeine Wogen. Todtengerippe tauchten hervor, Geſtalten, halb von Fiſchen aufgefreſſen, Leichname mit Spuren der Verweſung, andere, die noch unverletzt ſchienen, wie lebend! Es waren Greiſe, Männer, Weiber und Kinder: es war die ungeheuere Schaar derjenigen, die das Meer aus ihrer Laufbahn, als ſeine Beute räuberiſch an ſich geriſſen. Alle ſtrebten das Land zu erreichen, aber ſie glitten von den ſteilen Kreidefelſen, von den ſchlüpfrigen Klippen, von den Korallenriffen an den öden

Inſeln immer wieder hinab. Das Meer blieb ſtarr und unbeweglich: es lag da, wie eine unerbittliche Nothwendigkeit, wie der feſte, unabänderliche Wille des Todes. Da jammerten und klagten die Geſtalten, da ſtießen ſie herzzerreißende Töne aus. Sie verlangten das, was ſie im Leben zurückgelaſſen hatten, der Greis weinte nach ſeinen Kindern, der Mann nach der Frau, der Jüngling nach der Braut, das Kind nach den Eltern. Aber ein ungeheueres Hohnlachen durchſchmetterte plötzlich die Schöpfung. Als habe es dieſes Zeichen erwartet, gerieth das Meer in eine wilde Bewegung, ſeine Wellen erhoben ſich haushoch, ſie verſchlangen wiederum die Weſen, die ſich für Augenblicke ihrer Macht entzogen hatten, ſie begruben ſie in ihre dunkle Tiefe. Alles rauſchte mit ihnen hinab: die zehrenden Seekrebſe, die an ihnen hingen, die Hayfiſche, die einzelne gepackt hatten. Ich erwachte, ich hatte wieder in einem betäubenden Schlafe gelegen, den ſelbſt das Rollen des Donners nicht löſen konnte, ich hatte ſchrecklich geträumt. Jetzt fühlte ich entſetzliche Schmerzen, die meine qualvolle Lage mit ſich brachte. Das Gewitter war vorüber, der Sturm hatte aufgehört, aber ein dichter, warmer Platzregen fiel aus dem Gewölk, das den ganzen Horizont bedeckte. Dennoch wollte ich mich lieber dieſem ausſetzen, als länger die Schmerzen ertragen, die ein weiteres Verharren in dem engen Behälter von Augenblick zu Augenblick vermehrte. Ich ließ mich langſam herab, jede Bewegung der eingezwängten Glieder bereitete mir eine neue Qual. Endlich hatte ich mich wieder in mein altes Verhältniß, in das eines lebendig Gehängten, gefunden. Können Sie glauben, Herr Tiefenau, daß es mir in den erſten Augenblicken ordentlich behaglich zu Muthe war? Der laue Regen, der in einer ſchwülen Atmoſphäre in dichten Tropfen auf mich herabfiel, der von der Felſenſpitze wie ein Bach auf mich niederſtrömte, konnte dieſe ſeltſame Empfindung nicht ſchmälern. Ich war doch im Stande meine Arme zu bewegen, den Kopf frei zu halten, mit unbeengter Bruſt Odem zu ſchöpfen. Aber was ſollte aus mir werden? Daran durfte ich nicht denken. Mit Gewalt ſuchte ich mich in eine empfindungsloſe, gedankenleere Stimmung zu bringen. Aber wo wäre der Menſch, der in einem ſolchen Grade dem Eindrucke einer Wirklichkeit entgegenzukämpfen vermöchte, wie die war, die mich umgab. Ich konnte lachen, ich konnte ſingen in meiner Verzweiflung, aber die Gefühle, welche dieſe Stimmen aus mir hervorpreßten, waren die eines Wahnſinnigen. Die Stimmen ergötzten mich, denn in meiner tödtlichen Verlaſſenheit gab es Augenblicke, wo ſie mich wie die eines fremden, eines unſichtbaren Geſellſchafters dünkten. Der Regen verwandelte ſich bald in einen Erguß, der dem eines Wolkenbruchs glich. Alles triefte an mir, meine Kleider, der Sack mit Dunen, den ich trug, waren voll Waſſer geſogen. Ich wurde immer ſchwerer, die Bänder um Arme und Leib rollten ſich, vom Regen zuſammengezogen, in Stricke zuſammen, ſie ſchnitten ſchmerzhaft ein, ſo daß ich es bald auch als ein Gehängter nicht mehr aushalten konnte. Ich kroch in meinen alten ſchrecklichen Aufenthalt zurück, um wenigſtens im Wechſel einige Erholung zu finden. Dann löste ich mühſam den Sack mit Eiderdunen vom Halſe. Ich wollte mich ſeiner Laſt entledigen. Er dünkte mich, wie ein Feind, wie ein Gehülfe meines Verderbens. War es denn nicht die Habgier nach ſeinem Inhalte geweſen, die dem Böſewicht zum Mittel, ſeinen Frevel zu bewerkſtelligen, dienen mußte? Einige Augenblicke zauderte ich und überlegte, ob ich nicht die Eier herausnehmen und aufbewahren ſollte zur Friſtung meines Lebens. Da fiel mir François Hohn ein. Du haſt dich getäuſcht, Bube! rief ich wild hinaus in die Nacht und ſchleuderte den Sack mit ſeinem Inhalte weit von mir, hinab in den Strudel. Höhnende Bilder der Phantaſie kamen wieder über mich. Ich ſah Eſther mit François in der traulichen Stellung zweier Liebenden. Er erzählte ihr, wie er mich verlockt, wie er mich angeführt habe, wie ſie nun meiner los und ledig ſeyen und ohne weiter von mir verhindert zu werden, ihren Liebesbund ſchließen könnten. Eſther lächelte wohlgefällig dazu und meinte, man könne es nicht beſſer wünſchen und es ſey wirklich ein kluges Stückchen, das er da gegen mich ausgeführt habe.

Ich war in der That dem Wahnſinne nahe. Ich wußte die Wahrheit nicht mehr von den Spielen der Phantaſie zu trennen. Nein, nein! ſchrie ich laut, das läßt der Herr des Himmels nicht zu, er iſt der Richter über Lebende und Todte, ſein Gericht kann euch treffen, wenn ihr es am Wenigſten vermuthet. Da gab plötzlich ein ungeheurer Donnerſchlag, wie in dieſer Nacht des Schreckens noch keiner ertönt war, mir meine ganze Beſinnung zurück. Von ſeiner Gewalt erzitterte der Felſen, in deſſen Höhlung ich kauerte, der Strudel tobte fürchterlicher, er rollte lange in den Gebirgen nach und in einzelnen Tönen, die eine ferne Echo wiederzugeben ſchien. Ich zitterte, denn der Boden, auf dem ich ſaß, die Wand, an die ich lehnte, die Decke, die meinen Kopf preßte, bebten noch fort und fort in ſeltſamer Erſchütterung. Ich ſprang ängſtlich heraus, ich ſah verſtört um mich. Keine Wetterwolke ſtand am düſtern Himmel, kein Blitz ging dem ſchrecklichen Donnerrollen voran, kein zweites folgte dem erſten. Aber als habe dieſes Ereigniß einen gewaltigen Griff in die Schöpfung gethan, ſo hörte jetzt plötzlich der eben noch in Strömen herabſtürzende Regen auf, die graue Himmelsdecke riß auseinander, durch viele Spalten ſchimmerten die Sterne herab und in wenigen Augenblicken war alles Gewölk verflogen. Es wurde mir freier in der Bruſt, als ich jetzt das reine Himmelsgewölbe über mir ſah; ich rief dem Monde ein heißeres Willkommen zu, der bleich gegen mir über, am Rande der Wellen ſchwebte und im Untergange begriffen war. Das Meer war noch in heftiger Aufregung. Mond und Sterne hielten in dem ſchwankenden Spiegel einen tollen Tanz, in den es mich lockte mich hinabzuſtürzen. Zum erſtenmale ergriff mich der Gedanke des Selbſtmordes, um dem langſamen Hungertode zu entgehn. Mit wahnſinniger Luſt faßte ich ihn auf. Ich ſah in den Strudel unter mir: da flogen die Sterne, da hüpfte der Mond, und Silberſchaum und Perlenglanz und Alles ſchien ſo lieb und freundlich, ſo ſchmeichleriſch, ſo lockend — das iſt Freiheit, das iſt Befreiung von Todesangſt und Hungertod! rief ich laut hinab. Mit wilder Haſt ſuchte ich nach meinem Meſſer, um den Gürtel, um die Bänder zu durchſchneiden, die mich hielten. In dieſen Augenblicken dünkte es mich etwas Herrliches, von Felſen zu Felſen, von Klippe zu Klippe niederzuſtürzen, ſelbſt mein Blut verſpritzt, meine Glieder zerſchellt zu ſehn — denn ich war dann nicht mehr der unglückſelige Hungermann am Felſen — *ich war überhaupt nicht mehr!* Es ſchien mir, ich könne das Alles ſehen und erleben und mich darüber freuen. Mein Herz ſchlug ungeſtüm, meine Hände zitterten. So faßte ich das Meſſer, ſo ſuchte ich es zu eröffnen. Aber — trat in dieſem Augenblicke ein Engel zu mir? Ich bin nicht abergläubiſch, aber *das* glaube ich. Unſichtbar ſchwebte mein guter Geiſt herab und nahm das Meſſer aus meinen Händen und warf es in den Strudel. Die Verzweiflung bemächtigte ſich meiner. Ich riß an dem Gürtel, ich zog an den Bändern: lächerliches Bemühen! Sie waren unzerreißbar, auf meinem Rücken waren ſie zuſammengeſchnürt, wo meine Hand nicht hingelangen konnte. Du ſollſt leben! rief es da plötzlich in meine Seele. Du mußt und du wirſt leben, ein Wunder geſchieht, dich zu erretten! Ich wurde ruhiger, ein ſchaueriges religiöſes Vertrauen bemächtigte ſich meiner Seele. Es machte in dieſer Lage einen wunderbaren Eindruck auf einen Menſchen, der nun ſchon ſeit mehreren Jahren ſelten einen Gedanken an Gott, an Unſterblichkeit und Ewigkeit gehegt hatte. Eine tiefe Ehrfurcht vor dieſem Vertrauen ergriff und durchbebte mich. Ich kam mir wie ein doppeltes Weſen vor. Wie eins, das verlaſſen in Verzweiflung und Jammer am Felſen hing, und zugleich wie ein andres, das jenem Troſt, das ihm die Ueberzeugung einſprach: Gott werde helfen. Ich glaubte nun nicht anders, als Er, der Ewige ſelbſt, werde, wenn es an der Zeit ſey, aus dem geöffneten Himmel hervortreten, ſein Blick muſſe meine Banden brechen, auf dieſem Blicke werde ich an den Ort der Sicherheit getragen werden. Aber der irdiſche Schmerz peinigte mich ſehr während dieſer Erwartung eines Wunders. Ich konnte kaum das Einſchneiden der Stränge, den ſchrecklichen Sitz in der Felſenhöhlung mehr aushalten. Da verſchwand der Mond hinter den zitternden Wellen, eine Morgenluft, erfriſchend nach der ſeltſamen Schwüle der Nacht, wehete mich an. Der Mond war fort, aber ein anderer wunderlicher Lichtpunkt tanzte auf den Wogen. Er zog heran, er flammte ſeltſam auf, er verbreitete einen glänzenden Kreis um ſich. Da kam er näher, da ſah ich, daß es ein brennendes Schiff war. Noch ſchien ſein oberer Theil unverletzt, es flog mit vollen Segeln dem Lande zu, die Hoffnung ſchwellte ſie, das Gebet wollte ſie beeilen; aber jene ward nicht erfüllt, dieſes nicht erhört. Ein glänzender Lichtſchein, deſſen Mittelpunkt das Schiff war, flammte mit einemmale auf, das Meer ward in einem weiten Kreiſe erhellt, der Schein ſchlug zum Himmel empor, brennende Balken, Taue und Maſten tanzten in den Lüften, dazwiſchen war es mir, als vermöchte ich zerriſſene menſchliche Gliedmaßen, Leichname mit verzerrten Angeſichtern zu erkennen — ein furchtbarer Knall, das Toſen der Brandung übertönend, erfolgte, dann ward es wieder dunkel auf dem Meere, die bleichen Sterne hüpften, wie zuvor, auf den Wellen, der Strudel rauſchte in ſeiner alten Weiſe. Der Tod hatte ein großes Leichenfeſt begangen und nur eine Spur davon hinterlaſſen — und dieſe nagte an meiner Seele. Mein letztes Gut, mein letztes Glück, mein Gottvertrauen war gebrochen. Jene hatten gehofft, gerungen in Verzweiflung, gebetet wie ich, vertraut wie ich und dennoch —! Ich gab mich einer gänzlichen Abgeſtorbenheit meiner Gefühle, einem Stumpfſinn hin, der ſich meiner bemächtigte. Schlaff, regungslos, wie ein Geſtorbener hing ich da und dachte und fühlte nichts mehr. Da erbleichten die Sterne, da dämmerte der Himmel, da röthete es ſich ſchwach im Oſten. Der Morgen kam. Ich ſah mit matten, halbgeöffneten Augen ſein Erſcheinen. Es war mir gleichgültig. Ich war nun Allem abgeſtorben, ich war ganz einſam: nicht einmal die Empfindung des Schmerzes hatte ich mehr zum Geſellſchafter. Ein dunkler Gegenſtand, der vor meinem niedergeſenkten Blicke hin und herſchwebte, weckte mich ſchwach aus dieſem Stumpfſinne. Es war die Eider, die ich beraubt hatte, die, von

Mutterliebe getrieben, ein neues Neſt bauen wollte. Meine Blicke hefteten ſich unwillkührlich an ihre Bewegungen. Sie umflatterte mich unruhig, bald ſchwebte ſie mir gegenüber, bald umkreiste ihr Flug den Felſen über mir. Seltſamer Hohn des Schickſals! Sie, die ich beleidigt, der ich das Theuerſte genommen, mußte meine Retterin werden. Ich hatte eine Zeitlang ihrem Spiele zugeſehen, als ich plötzlich einen heftigen Ruck nach oben an dem Taue empfand, das mich hielt. Ein Schlag durchzuckte mein ganzes Weſen. Der Freudenſchreck machte mich ſtarr. Langſam konnte ich nur den Kopf heben, das Angeſicht nach oben lenken. Da ſah ich mehrere Leute hinabblicken mit dunkeln gebräunten Zügen, mit wildem, ſtruppig niederhängendem Haare. Ich erhob die Hände zu ihnen in flehender Bewegung, ich gab die ſchwachen Lebenszeichen, die ich geben konnte. Sie ſchienen das erwartet zu haben, ſie verſchwanden vom Felſenrande, ich fühlte mich gehoben, raſch, beſeligend, aus dem Tode in's Leben! Ich ſtand oben auf dem Felſen, ich fühlte den feſten Boden unter mir, ich konnte noch erkennen, daß mich eine Familie wandernder Nordlappen umgab, dann ſchwamm es wie eine goldene Verklärung vor meinen Augen und ich ſank beſinnungslos nieder. — Ich erwachte unter den Bemühungen der mitleidigen Leute, mich ins Leben zurückzubringen. Wir konnten uns nicht mit einander verſtändigen vor dem Getöſe des Strudels. Sie legten mich in ihren Schlitten, bedeckten mich mit einem warmen Bärenpelze und führten mich der Gegend zu, nach der ich hindeutete. Sie ſchienen arm, ſie hatten weder Rennthiere noch Hunde, ſie ſelbſt zogen den Schlitten. Es waren zwei Männer und zwei Weiber, einige Kinder liefen nebenbei, einen Säugling trug eine der Frauen auf den Rücken gebunden. Als wir an eine Stelle gekommen waren, wo uns das Toben der Brandung nicht mehr erreichte, wurde unſre Fahrt ausgeſetzt und die Männer traten zu mir. Sie waren in Seehundsfelle gekleidet und trugen Bogen und Pfeil: ein Zeichen, daß ſie zu den wandernden Lappen gehörten, die von dem Ertrage ihrer Jagd leben. Einer von ihnen ſprach gebrochen däniſch. Aus ſeiner Mittheilung erfuhr ich, daß ſie aus den Hochgebirgen herabflüchteten, daß in der Nacht dort Schneeſtürze erfolgt ſeyen, die ihren ganzen Viehſtand an Rennthieren vernichtet hätten. Auf ihrer Wanderung nach den ſichern Thälern, hatten ſie die Eider den Felſen, an dem ich Unglückſeliger ſchwebte, umkreiſen ſehen. Sie hofften ein Neſt zu entdecken, ſie fanden aber ſchon die Vorrichtung eines Jägers und dann ſahen ſie mich, den ſie gleich als einen Verunglückten erkannten, aber ſchon für geſtorben hielten. Ich fing wieder an zu leben. Ich konnte mich aufrichten, ich konnte in dem Schlitten ſitzen. Wir fuhren weiter. Ich dachte an François, das Blut kochte in meinen Adern. Man erzählt von edelmüthigen Menſchen, Herr Tiefenau, die es über ſich gewinnen konnten, den Süßigkeiten der Rache zu entſagen, wenn ſie ſich ihnen bot. Ich beſaß dieſen Edelmuth nicht. Meine einzige Empfindung, die Kraft, die mich belebte, war Hoffnung auf Rache, Sehnſucht nach Rache. Erſt drängte es mich, das Herzblut des Böſewichts mit eigener Hand zu vergießen; dann wurde ich kälter, überlegender. Die Geſetze ſprachen über ein ſolches Verbrechen die härteſte Todesſtrafe: ſie ſollten meiner Rache dienen. Um mich ihrer zu verſichern, foderte ich die wandernden Lappen, die mir zeugen ſollten, auf, mich in die Wohnung Nilſens zu begleiten, wo ſie gaſtliche Aufnahme finden würden. Sie willigten gern ein. Thörichte Träume der Menſchen, armſelige Entwürfe, die ein Augenblick vernichtet! Wir hatten eine Wendung auf der Höhe erreicht, wir konnten in das Thal hinabblicken. Wo war Nilſens Meierhof, wo waren die lachenden Wieſen, das freundliche Gehölz, die Fiſcherhütten am Ufer? Mit Ausrufungen des Entſetzens blieben meine Begleiter an die Stelle gebannt, wo wir uns befanden. Ein weites, furchtbares Bild der Zerſtörung lag vor uns. Die drohenden Felſenſpitzen mit den Schneemaſſen waren hinabgeſtürzt in das Thal, Alles verwüſtend, Alles begrabend bis über das Ufer des Meeres hinab. Einzelne Baumſtämme ragten aus den Felſentrümmern hervor, entblätterte Baumſpitzen aus den Schneelagen. Ich konnte nicht ſprechen: die

Kehle war mir wie zugeſchnürt. Das war der einzelne gewaltige Donnerſchlag geweſen, dem kein zweiter folgte, den kein Blitz verkündigt hatte, das war jenes furchtbare Ereigniß der Natur geweſen, von dem die Felſen erzitterten und das Meer hoch aufſchäumte! Jetzt dachte ich nicht an mich, nicht mehr an François, ich dachte nur an Eſther. Ein ſeltſamer preſſender Schmerz ergriff mich in der Gegend des Herzens. Dann traten mir Thränen in die Augen. Der Schmerz löſte ſich, aber ich mußte mich bekämpfen, daß ich nicht weinte. „Da war meine Heimath,“ ſagte ich zu den Lappen, „da lebte ich mit meinen Verwandten. Die Heimath liegt nun im Grabe und die Verwandten mit ihr.“ Die guten Leute nahmen innigen Theil an meinem Schmerze. Wir eilten hinab in das Thal, wir wollten nachgraben, helfen, wenn Hülfe möglich war. Hülfe? — hier? — Die Grabesdecke über Nilſens Meierei war zu einem Hügel von Schutt und Felſentrümmern angehäuft, über hundert Fuß tief ſchlummerten die Opfer dieſer entſetzlichen Nacht. Die menſchliche Ohnmacht erkannte ſich. Sie ſtand ab von einem eiteln Unternehmen. Ich erkletterte den Hügel, ich ſetzte mich auf einen Stein, der, wie ein Denkmal der hier Begrabenen, von ſeiner Spitze emporragte. Die Lappen ſchienen zweifelhaft, ob ſie allein fortziehn, oder meinen Entſchluß, ſie weiter zu begleiten, erwarten ſollten. Ich winkte ihnen zu, mich zu verlaſſen. Sie nahmen ihren Weg in das Innere des Landes; bald waren ſie vor meinen Blicken, die ihnen unwillkührlich folgten, verſchwunden. Eine ſehr ernſte Stunde kam über mich. Ich dachte nur eine Sache, aber eine Alles umfaſſende: die Erbärmlichkeit des menſchlichen Treibens. Eine leiſe Regung der Natur, ein kleiner Schritt, den ſie vorwärts that, vermochte Entwürfe, die auf Jahre hinaus berechnet waren, in einem Augenblicke zu vernichten, vor ihr waren Liebe und Haß gleich, Gutes und Böſes, ſie ſchleuderte verachtungsvoll Eins mit dem Andern in das Nichts. Der ungeheuere Hohn, der ſich hierin ausſprach, dünkte mich etwas Erhabenes. Er drang in mein Inneres, er fing an, mich belebend zu ergreifen, er erfüllte bald

ein ganzes Weſen. Alle, die ich in den letzten
ahren geſehen und gekannt, waren unterlegen,
elbſt der tückiſche Böſewicht, der ſein Verbrechen
chon vollendet glaubte und mich, den Ausgeſto-
enen, mich, den Alles dem entſetzlichſten Ver-
erben preiszugeben ſchien, hatte jener Hohn der
Natur erhalten und gerettet! Sollte ich ihn nicht
hren, ſollte ich ihn nicht in mich aufnehmen,
ie Menſchenkraft es zu thun vermag? Ich that
s, Herr Tiefenau. Ich bin der Geſinnung
reu geblieben, die mir jene ernſte Stunde ein-
löſte. Ich verachte die Menſchheit, aber ich kann
en Einzelnen ſchätzen. Haſſen kann ich nur
Nationen. Aber es iſt Zeit, unſre Wandrung
ortzuſetzen. Sie haben nun ein Bruchſtück aus
einem Leben vernommen; Sie können mich da-
ach beurtheilen. Vielleicht erzähle ich Ihnen ein
ndres Mal, durch welche Umſtände ich nach Cop-
enhagen, in das Haus und die Lehre eines
lten Chirurgen kam; doch es lohnt kaum die
Mühe, Sie mit Begebenheiten bekannt zu machen
ie nur das Gepräge der Alltäglichkeit tragen.“

„Und Eſther —“ fragte theilnehmend Julius, indem er nach dem Beiſpiele ſeines Gefährten aufſtand und ſich zur weitern Reiſe anſchickte: „ſie war wirklich todt, begraben unter dem Bergſturze? Niemand wurde gerettet?“

„Niemand;“ verſetzte düſter der Däne. „Ihr heitrer Sinn, ihr Trotz, ihre Sprödigkeit, Alles lag im tiefen Grabe mit der leicht beweglichen Geſtalt, die ſo viele anlockte. Dem Böſewicht François war ein Glück zu Theil geworden, das er nicht verdiente: er war mit ihr geſtorben. Ich habe nie wieder geliebt ſeitdem. Wie hätte ich es auch noch thun können,“ fügte er mit einem bittern Lächeln hinzu, „da mir die Natur ja nun ihre große Lehre von der Erbärmlichkeit alles Menſchlichen gegeben hatte, wie hätte ich ein menſchliches Weſen in meine Seele einlaſſen können, da dieſe von jenem Hohne erfüllt worden war? Sie ſind glücklich, Herr Tiefenau! Sie träumen noch, ich bin erwacht. Wir wollen nicht rechten über unſere Anſichten. In einem Ziele vereinigen ſich alle: im Tode. Bis dahin,“ ſchloß er mit erzwungener Heiterkeit, „nehme ich Alles, was das Leben Angenehmes hat, als mein

Eigenthum in Anſpruch, ich genieße es, wo es in Fülle ſich bietet, ich nehme auch vorlieb, wenn nur Broſamen vom Tiſche der reichen Schöpfung für mich herabfallen: die Strafe des Spions kann ich nicht bedeutend fürchten, denn wer eine ſo ſchauerliche Hängepartie mitgemacht hat, wie ich, dem flößt der Anblick eines gewöhnlichen Galgens wenig Schrecken ein.“

Sie verließen die Hütte und traten hinaus in den Wald. Eine Dunkelheit, in der ſie nur mit Mühe den Fußpfad zu erkennen vermochten, den ſie jetzt einſchlugen, umgab ſie. Julius mußte den ſeltſamen Mann, in deſſen Geſellſchaft ihn die Vorſorge ſeiner Freunde gebracht hatte, bemitleiden. Ein edler Keim lag unter der harten, ſcharfeckigen und dabei gleißenden Hülle, welche wunderliche Lebenserfahrungen über ſeine Seele gelegt hatten; aber der Keim war niedergepreßt, dem Erſterben nahe, er konnte nicht mehr Blüthen treiben, er konnte keine Frucht für die Zukunft bringen. Anfangs fühlte ſich unſer junger Freund verſucht, die Irrthümer ſeines Begleiters zu erhellen, das Eis des Egoismus von ſeinem Herzen zu ſchmelzen und ihn zu überzeugen, wie die Natur nicht blos im Schrecken, ſondern auch in Alles umfaſſender Liebe zu der Menſchheit ſich neige; allein ein kurzes Nachdenken belehrte ihn, daß ſeine Mühe vergeblich ſeyn würde. Der Däne hatte mit ſchweren Opfern ſeinen Glauben erkauft, er hatte viele Jahre lang ſeine Handlungsweiſe durch ihn leiten laſſen, er wagte um ſeinetwillen Leben und Ehre, er war feſt und gewiß, auf einer Stufe der Lebensanſchauung zu ſtehen, die ihm alle Befriedigung gewährte, welche er wünſchte: was konnten die Ermahnungen eines jungen Mannes, den er für ſeinen Schützling anſah, von dem er glauben mußte, daß er ihm eben um des Uebergewichtes willen, das ihm ſeine Erfahrungen gaben, anvertraut worden ſey, auf ſein im Irrthume erhärtetes Gemüth für einen Eindruck machen?

# Viertes Kapitel.

Der Wind der weiht,
De Uihle de ſchreit,
Der Mon noch immer net ufegoht
Und nienen am Himmel ke Sternli ſtoht.
Allemanniſch. Hoffmann von
Fallersleben.

Es waren, noch während Julius und der Däne ſich in der Hütte befanden, Wolken am Himmel aufgeſtiegen, die jetzt ſein ganzes Gewölbe verbargen und eine Dunkelheit verurſachten, welche den Wandrern höchſt läſtig fiel. Greif ſchien den Weg, den ſie nahmen, genau zu kennen und ſein jüngerer Gefährte war bedacht, der hohen Geſtalt, die wie ein ſchwarzer Schatten vor ihm hinſchwebte, immer nahe zu bleiben. Sie mochten ungefähr eine halbe Stunde Weges zurückgelegt haben, als die Stille des Abends durch den Schlag einer Glocke unterbrochen wurde, welche in nicht großer Entfernung von ihnen ertönte und die Stunde anzeigte. Ihr folgten mehrere andere, ſo daß Julius erkannte, ſie befänden ſich in der Nähe eines bedeutenden Ortes, wo immer Gefahr für ſie zu befürchten war, da allenthalben franzöſiſche Garniſonen lagen. Julius äußerte dieſe Beſorgniß ſeinem Begleiter.

„Freilich iſt der Zauber, der dem Namen und Charakter des Major's von Greifenfeld eigen war, jetzt verſchwunden;" antwortete der Kundſchafter. „Das Blendwerk liegt nun offen vor ihren Blicken und ſie ärgern ſich der Täuſchung. Welcher Jubel für Herrn Foulon, für den Commandanten und ſeine Frau Gemalin, die, ohne es zu ahnen, oft mir gute Dienſte geleiſtet, wenn der betrügeriſche Däne, der Geſellſchafter an langen Winterabenden, der mit ſo gefälliger Miene ſein Geld in Pharo und im Tarok zu verlieren wußte, wieder eingebracht würde in die Reſidenz, begleitet von einer Ehrenwache der Marechauſſee Sr. Majeſtät! Dieſes erſehnte Schauſpiel wird ihnen nicht werden. Beruhigen Sie ſich, Herr Tiefenau! Die Nähe des Städtchens, deſſen Glockengeläute Sie hören, bringt uns keine Gefahr. Es liegt jenſeits des Stromes, die Communication mit dieſem Ufer iſt unbedeutend, da dieſe Wälder keine bewohnten Orte von einiger Wichtigkeit enthalten. Sie werden dieſes Glockengeläute vielleicht noch oft hören. Ich führe Sie zu einem Aufenthalte, wo wir genöthigt ſeyn dürften einige Zeit zu verweilen; er liegt nicht weit von hier, allein er bietet uns Verborgenheit und vollkommene Sicherheit.“

Unſerm jungen Freunde blieb keine andere Wahl, als ſich der Führung des Kundſchafters blindlings zu überlaſſen. Seitdem dieſer ihm jene entſetzliche Begebenheit aus ſeinem Leben mitgetheilt hatte, deren Folgen die Richtung ſeiner Laufbahn entſchieden, fühlte er ein größeres Vertrauen zu ihm, als früher, da er ihn noch der gewöhnlichen Gattung ſeiner Genoſſen zugeſellte, die, von dem Reize des Goldes bewogen, eben ſo leicht die Geſinnungen, wie die Parthey, der ſie dienen, wechſeln. Seine Unruhe wich den Verſicherungen des Dänen, er folgte ihm vertrauungsvoll, aber von einer ſehr natürlichen Neugierde bewegt: wie die Abentheuer dieſes Tages endigen würden.

Nach wenigen Schritten gelangten ſie an eine Stelle, wo Greif ſtehen blieb. Der Pfad neigte ſich hier abwärts, nach einer Gegend hin, aus der Julius das Rauſchen des Fluſſes zu vernehmen glaubte. Der Däne wandte ſich nach der entgegengeſetzten Seite, indem er ſagte:

„Dieſe Finſterniß iſt undurchdringlich und dennoch muß ich die Merkmale aufſuchen, denen wir jetzt zu folgen haben, wenn wir die Nacht nicht im Walde zubringen wollen. Es ſind Kleinigkeiten, nur mir und einigen Vertrauten kennbar: Einſchnitte in Bäume, abgebrochenes Gezweig, das niemanden auffällt, aber uns in dieſer Stunde von unſchätzbarem Vortheile.“

Die ungeheuern Taſchen ſeines Doppelkleides enthielten unter vielen andern Dingen, die dem Kundſchafter in ſeinen Verhältniſſen von Nutzen ſeyn konnten, auch ein Feuerzeug und eine Blendlaterne. Bald brannte in dieſer ein lichtes Flämmzen und die beiden Wanderer verließen nun den bisher betretenen Fußpfad, um einen Hügel zu erklettern, der mit moosbedeckten Steinmaſſen bedeckt, ihrem Vordringen bedeutendere Schwierigkeiten entgegenſetzte. Der Blick des Dänen glitt nur im Fluge an den Bäumen und Geſträuchen hin, dann hatte er ſogleich die bekannten Zeichen entdeckt und verfolgte mit Sicherheit die eingeſchlagene Richtung. Aus jener Gegend, in der früher das Glockengeläute erſchallte, trug der Wind das Geräuſch eines bewohnten Ortes an ihr Ohr. Sie hörten Hunde bellen, Wagen fahren, ſelbſt das qui vit der Schildwachen, die das jenſeitige Ufer beſetzt hielten. Der Däne ſchenkte dieſen Tönen wenig Aufmerkſamkeit, als aber die Abentheurer anfingen von dem Hügel herabzuſteigen, als ſie wieder einen ebenen Boden im Walde betraten und es jetzt in ihrer Nähe raſchelte und ziſchelte, wie Menſchenſtimmen, da hemmte er plötzlich ſeinen Schritt, zog raſch ein Piſtol und rief, ſeine Leuchte nach der Stelle richtend, wo das Geräuſch hertönte, in einem entſchiedenen, kräftigen Tone:

„Halt! Wer da? antwortet ſogleich oder ich ſchieße!“

Auch Julius hatte ſein Piſtol zur Hand genommen. Er lauſchte mit großer Anſtrengung auf den Erfolg des Rufs; allein es kam keine Antwort, es rauſchte nur noch leiſe und fern im Dickigt, dann wurde es ganz ſtill.

„Es iſt nicht rathſam,“ ſagte mit unterdrückter Stimme der Däne, den dieſes Ereigniß zu beunruhigen ſchien, „daß wir auf ein ſo unſicheres Anzeichen hin eine Verfolgung anſtellen, bei der wir, wenn wir Feinde vor uns haben, im offenbaren Nachtheile ſind. Unſer Licht verräth uns und ohne Licht finden wir nichts. Vielleicht ſind es auch nur Holzdiebe, die wir mehr erſchreckt haben, als ſie uns; vielleicht war es auch irgend ein Thier, das der Lichtglanz auftrieb und verjagte. Am Beſten iſt es, wir ſetzen unſern Weg ohne Licht fort. Wir ſind ohnehin unſerm Ziele ganz nahe. Halten Sie ſich nur dicht hinter mir. Gleich haben wir den Ort unſerer heutigen Beſtimmung erreicht.“

In der dichten Finſterniß, welche ſie wieder umgab, bedurfte Julius in der That aller Anſtrengung ſeiner Sinne, um nicht von ſeinem Begleiter abzuirren. Bald aber blieb dieſer ſtehen, ergriff den Arm des nahetretenden jungen Mannes und flüſterte:

„Hier können Sie die Mauer des Pallaſtes fühlen, in dem wir jetzt eine Wohnung beziehen werden. Laſſen Sie mich nicht los. Wir müſſen uns an dieſer Mauer nach dem Eingange hingreifen, wo ſogleich die zierliche Wirthin zu unſerem Empfange erſcheinen wird. Hier ſind wir ſchon, hier iſt die eichene Thüre, die bald auf mein Gebot ſich öffnen wird, aber vergeſſen Sie nicht ſich zu bücken, wenn Sie eintreten, denn die Decke unſres Triumphbogens hat ſich etwas geſenkt, jeder, der durch ihn eingeht, muß ſelbſt wider Willen der Höflichkeit ſeinen Tribut zahlen.“

So viel Julius in der Dunkelheit erkennen konnte, hatten ſie ein niedriges, weitläuftiges Gebäude vor ſich. Ein leiſer, aber ſchneidender Pfiff ſeines Begleiters brachte eine unruhige Bewegung im Innern deſſelben hervor. Man vernahm Stimmen in der Ferne, man hörte das dumpfe Gebell von Hunden, deſſen Ausbruch durch Gebot oder Zwang unterdrückt ſchien. Zwiſchen den Ritzen der Thüren hindurch gewahrten ſie einen Lichtſchein, der ſich näherte. Sie hörten eine keuchende weibliche Stimme, wie dieſe die Hunde zu beruhigen ſuchte; ein langſamer, ſchleichender Schritt wurde jenſeits der Thüre vernehmlich, die grollenden Hunde ſchienen nur noch durch dieſe von den Wandrern entfernt, als jene Stimme ſich dicht am Eingange in heiſerm Tone zu den Außenſtehenden wandte:

„Wer verlangt noch in dieſer ſpäten Stunde Einlaß bei Oger Täſchy? Iſt's Heide oder Türk?“

„Heide!“ antwortete ohne Zagen der Däne. „Der Türk ſoll begraben werden zehn Klaftern tief unter dieſem Boden.“

Während von Innen ſchwere Riegel hinweggeſchoben wurden, ſagte der Kundſchafter eilig und leiſe zu ſeinem Gefährten:

„Sie ſehen, daß wir unſere geheimnißvollen Paßworte haben, die nicht ſo leicht jemand erräth. Die Familie Oger Täſchy kennt ihre Freunde und nimmt auch diejenigen gefällig auf, die von dieſen eingeführt werden.“

Indeſſen öffnete ſich der Eingang, in welchem ein altes Weib von abſchreckender Häßlichkeit erſchien. Ihr Anzug beſtand mehr aus einer leichten Zuſammenſetzung der Ueberbleibſel von alten abgetragenen Kleidungsſtücken, als daß er in Farbe und Zuſchnitt einen ſelbſtſtändigen Charakter getragen hätte. Eine ſchmutzige Haube bedeckte die obere Hälfte ihres braungelben Angeſichtes, zwei graue lebendige Augen blitzten unter jener hervor und eine ſpitz über dem zahnloſen Munde hervorragende Naſe, gab ihr, mit jenen Eigenthümlichkeiten vereinigt, ganz das Aeußere, welches der Aberglaube des gemeinen Mannes den Hexen beizulegen pflegt. Ihre Rechte hielt eine brennende Kienfackel, mit der ſie die beiden Ankömmlinge beleuchtete. Ihr zur Seite ſtanden zwei ungeheuere Doggen, die mit funkelnden Augen auf Julius blickten, ihm drohend die Zähne wieſen und nur durch die oft wiederholten Gebote und Fußtritte der Frau zu beruhigen waren. Als ſie den Dänen erblickte, verbeugte ſie ſich tief und demüthig.

„Ew. Excellenz,“ ſagte ſie, „hat uns lange nicht mit Dero Beſuche beehrt und die Wohlthaten der ſilbernen Hand ſind von uns fern geblieben. Der gnädige Herr ſey willkommen im Hauſe Oger Täſchy's, der gnädige Herr möge finden, wen er ſucht, der gnädige Herr möge lange weilen unter dem Dache, das ſeine Gegenwart ſegnet? Geſtern noch ſagte ich zu Stephan, dem Buben: du wirſt ſehen, daß wir Beſuch bekommen morgen oder übermorgen, denn es brannten drei Sterne am Dochte der Lampe und die Verkündigung iſt untrüglich. Aber was für ein junges, blankes Blut bringt Ihr da mit Euch? Iſt er auch ſauber im Innern, wie im Aeußern? Kennt die Excellenz ſein Herz, hat ſie geleſen im Buche ſeiner Seele und dort nicht eingeſchrieben gefunden Verrath, welſchen Sinn und Veränderlichkeit?“

„Wer in meiner Geſellſchaft kommt,“ antwortete finſter der Däne, „um deſſen gute Geſinnungen braucht Mutter Täſchy nicht beſorgt zu ſeyn. Kümmere dich darum, uns eine gute Abendmahlzeit zu bereiten, ſorge für ein bequemes Nachtlager und vor Allem, halte jetzt deine Beſtien in Ruhe, die, wo ſie einen Fremden wittern, ihre Fleiſchesluſt nicht bezwingen können.“

Die Doggen drängten ſich wirklich auf eine drohende Weiſe an Julius. Einige Schläge aber, die ihnen Mutter Täſchy mit der brennenden Kienfackel verſetzte, ſcheuchten ſie in den Hof zurück, wo ſie winſelnd ein Verſteck ſuchten. Die beiden Männer traten in einen weiten Raum. Während die Alte den Eingang wieder ſorgfältig mit Riegeln und Schlöſſern verwahrte, unterſuchte Julius mit aufmerkſamen Blicken die Umgebungen, die, von dem rothen Flackerſchein des Kienbrandes ſeltſam beleuchtet, eine ſchauerliche Scene boten. Nur die Ringmauern eines Gebäudes, das ehemals ganz ſtattlich geweſen ſeyn mochte, ſtanden noch; das Uebrige hatte eine Feuersbrunſt verwüſtet. Wohin das Auge ſich wandte, traf es auf Spuren dieſes ſchrecklichen Ereigniſſes. Ausgebrannte Balken lagen am Boden, in den ſchwarzen Höhlungen der

Mauerwände erhob ſich der Brandſchutt in großen, unregelmäßigen Haufen, hier waren die Dächer gänzlich eingeſtürzt, dort erhob ſich noch ein Theil von ihnen, der unſicher in den Lüften zu ſchweben ſchien, mit hochaufſteigenden, ſeltſam gebildeten Schornſteinen. Das Ganze ſchien ein Fabrikgebäude oder eine Oekonomie von ausgedehntem Umfange geweſen zu ſeyn. Noch bemerkte man hier und da an den hochaufſtrebenden, oft in klaffende Spalten zerriſſenen Mauerwänden Oefen und Rauchfänge von wunderlicher Geſtalt. Alles Holzwerk aber war, ſo weit Julius ſehen konnte, niedergebrannt. Die Flamme hatte nach dem Innern des Hofes hin ſo arg gewüthet, daß hier die Mauern nicht allein durch ihre Gewalt gebrochen, ſondern gänzlich niedergeſtürzt waren. Das Gerippe des Gebäudes lag offen: ein ſchauerliches Bild der Verwüſtung. Außer den beiden ungeheuren Hunden, die wieder winſelnd herbeikrochen und ſich an die Alte ſchmiegten, war weiter kein Hausthier zu ſehen. An die Stelle der Wohlhabenheit, die einſt dieſe weiträumigen Gebäude bewohnt haben mochte, war völlige Armuth getreten, die allenthalben nackt zur Schau ſtand, an die Stelle eines gewiß lebendigen und thätigen Treibens eine Todtenſtille, eine ſchauerige Oede. Die alte Frau, deren abſchreckende Häßlichkeit von der Fackel, die ſie trug, bis in die kleinſten Einzelnheiten beleuchtet wurde, ſchien, indem ſie durch die Haufen der ausgebrannten ſchwarzen Balken voranſchritt, eher einem phantaſtiſchen Spukbilde, wie einem menſchlichen Weſen ähnlich.

Die beiden Abentheurer folgten der Richtung, die ſie einſchlug: der Däne unbekümmert und ſorglos, wie ein Mann, dem die Verhältniſſe, in denen er ſich befindet, völlig vertraut ſind; Julius zweifelhaft und in unruhiger Spannung, zu welchen Folgen die wunderlichen Erſcheinungen des Augenblicks führen würden. Sie hatten den Hof durchſchritten und wandten ſich in einen ſchmalen Gang, der zwiſchen zwei hohen Mauern hinlief. Bald befanden ſie ſich vor einem thurmähnlichen Gebäude, aus deſſen oberm Theile ein Licht herabſchimmerte. Auch zu dieſem war die Flamme gedrungen. Das Erdgeſchoß war gänzlich ausgebrannt, die noch ſtehenden höhern Stockwerke wurden durch ſtarke Baumſtämme geſtützt und eine leichte ſchwankende Leiter führte zu einer Fallthüre hinauf, die im Boden der oben befindlichen Gemächer angebracht war.

„Die Excellenz muß nun ſchon belieben, da hinauf zu ſpazieren, und ſo auch das liebe blanke Blut mit dem blanken Herzen!“ grinſte die Alte, indem ſie ſich ceremoniös neben die Leiter ſtellte und hinaufleuchtete. „Die Excellenz kennt ja den Weg. Es iſt nicht das erſtemal, daß ſie ihn macht und ſie hat ihn ſchon gefunden in ſtockdunkler Nacht, bei Schneegeſtöber und beim Heulen der Windsbraut.“

„Sie müſſen mich hier ſchon als Excellenz hinnehmen!“ flüſterte der Kundſchafter ſeinem Begleiter zu. „Dieſe Leute legen mir eine hohe Bedeutung bei und ich habe beſſere Gründe, als die einer lächerlichen Eitelkeit, ſie nicht in ihrem Glauben zu ſtören.“

Nach dieſer leichten Aufklärung, welche der Däne dem jungen Manne ſchuldig zu ſeyn glauben mochte, ſchwang er ſich mit Gewandtheit die

Leiter hinauf und war bald durch die Fallthüre verſchwunden. Indem Julius ihm folgte, ſah er, wie die Alte ihren zwei Leibwächtern, den mächtigen Doggen, noch einige Liebkoſungen ſpendete, wie dieſe dann zur Bewachung des Hauſes eifrig hin- und herſtrichen und die Alte, indem ſie die Kienfackel gegen den Boden ſtieß, dieſe verlöſchte. Der junge Mann fühlte ſich unbefangen genug, dieſe Scene mit künſtleriſchem Sinne aufzufaſſen. Es war das vollendetſte Bild von Rembrand oder Schalkens, das gefunden werden konnte. Nach wenigen Augenblicken ſtand er nun oben im Innern des Thurmes, an der Seite des Dänen, in einem Gemache, deſſen Bewohner, deſſen Einrichtung und finſter ärmliches Weſen, ganz dem Aeußern des Weibes entſprachen, das jetzt keuchend herankam und ſich bemühete, die Leiter, die ihnen zum Aufſteigen gedient hatte, nachzuziehn und ſie dann an einer langen Wand des Gemaches niederlegte. Die Fallthüre wurde geſchloſſen und Julius ſah ſich mit einemmale in einer Lage, die ihm ſo drohend und gefährlich ſchien, daß er haſtig nach ſeinem Terzerol und einem Stilet griff, welches er unter ſeinen Kleidern verborgen trug.

„Biſt du raſend, Oger?“ rief der Däne, indem er ſich zwiſchen den Jüngling und einen wild ausſehenden Mann warf, der ruhig in einem Winkel gelegen hatte, dann aber plötzlich aufgeſprungen war und, ein langes Meſſer zukkend, auf Julius losſtürzte. „Iſt das die Art, wie du die Freunde, die ich bei dir einführe, empfängſt? Dieſer junge Mann muß dir lieb ſeyn, wie ich, du mußt ihn ehren, wie mich; denn auch er iſt verfolgt von den Menſchen, er iſt aus ihren Kerkern entflohen, wo ihn der Tod erwartete. Sein Vater iſt der Freund des Landesfürſten. Bald wird eine Zeit kommen, wo man ihn in der Nähe des Thrones ſehen wird.“

Der Mann rieb ſich die Augen. Er ließ das Meſſer fallen und taumelte auf den Dänen zu. Mit kriechender Demuth küßte er dieſem die Hand und ſagte:

„Excellenz vergieb! Oger hat geſchlafen und hat Alles wieder geträumt, was ihm in jener Nacht begegnet, als die Welſchen ſeinen Hof verbrannt und ſein Mädchen, die Sepherl mit fortgeführt haben. Da erwachte er und es zuckte in ihm, wie Rache, und er ſah deinen Freund für einen Welſchen an und ſein Meſſer erhob ſich unwillkührlich nach der Bruſt des vermeinten Feindes. Vergieb auch du, junger Fremder!“ wandte er ſich an Julius, indem er ihm ebenfalls die Hand küſſen wollte, was aber dieſer raſch verhinderte. „Sey willkommen in den Ruinen dieſes Hauſes! Iß mein Salz, iß mein Brod mit mir und lege unbeſorgt dein Haupt zum Schlafe nieder: Oger Täſchy wird jedes Haar auf deinem Scheitel bewahren.“

„Seyd in Zukunft ein beſſerer Wächter Eurer ſelbſt!“ erwiederte Julius, der den feindſeligen Empfang noch nicht verſchmerzen konnte. „Auch mir fehlt es nicht an Waffen und ſo ungern ich ſie gebrauche, ſo wäre doch ein Schritt näher der zu Euerm Tode geweſen.“

Der Mann murmelte einige unverſtändliche Worte in ſich hinein und ſchlich dann in den Winkel zurück, wo er ſich auf den bloßen Erdboden wieder niederlegte. Sein ganzes Aeußere war mürriſch und finſter. Seine Kleidung glich, mit dem Unterſchiede, den ſein Geſchlecht nöthig machte, im Weſentlichen der ſeiner Lebensgefährtin. Sie war an mehrern Orten durchlöchert, ſchlecht zuſammengeflickt und eine Compoſition jener verſchiedenen Stoffe, die auch zu Mutter Täſchy's Anzug beigetragen hatten. An ſeine Stelle trat ein Knabe vor, den Julius bisher nicht bemerkt hatte. Er mochte ungefähr in einem Alter von fünfzehn Jahren ſtehen; ſein Antlitz war gebräunt und trug mehr die verſchmitzten Züge der Alten, als die ſtarren, tückiſchen des Hausherrn. Seine Blicke liſtig und forſchend, ruheten lange auf Julius. Er wandte ſich dann an den Kundſchafter und fragte dieſen in der demüthigen Weiſe, welche auch die übrigen Bewohner des Hauſes gegen ihren Bekannten an den Tag legten: ob er etwas zu befehlen habe?

„Gehe zu deiner Mutter, Stephan," erwiederte Greif, „und hilf ihr, die Einrichtung des Staatsgemaches zu Ende bringen. Wir bedürfen der Ruhe, wir wünſchten bald mehr Bequemlichkeit zu finden, als hier Eure Spelunke bietet."

Jetzt erſt bemerkte der junge Tiefenau, daß die Alte ſich entfernt hatte. Er ſah den Knaben durch eine Seitenthüre verſchwinden, die ſo künſtlich in das dunkle Getäfel der Wand gefugt war, daß nur derjenige, der ihr geheimnißvolles Daſeyn kannte, ſie zu finden vermochte. Noch kam ihm Alles wunderlich, traumartig und mährchenhaft vor.

„Sie haben in der That ſeltſame Freunde!“ ſagte er mit einem Anfluge von Bitterkeit halb laut, daß der Mann im Winkel ihn nicht verſtehen konnte, zu dem Chirurgen. „Das Meſſer auf die Bruſt des Gaſtes gezückt, empfangen ſie ihn und wenn ihnen gleich drauf die Mordluſt vergangen iſt, ſo ſuchen ſie ſeine Verzeihung durch hündiſche Schmeicheleien zu gewinnen.“

Der Kundſchafter zog ihn mehr zur Seite und verſetzte achſelzuckend:

„Sie müſſen dieſen Leuten Manches zu gut halten, was theils in ihren Nationalgebräuchen, theils in dem großen Unglücke, das ſie getroffen hat, begründet iſt. Der Mann iſt aus Ungarn, an der ſiebenbürgiſchen Grenze gebürtig. Seine

Frau ſtammt von jenem Volke ab, das ſelbſt ſeine Heimath nicht kennt und ſie deshalb in allen Weltgegenden ſucht und findet: ſie iſt eine Zigeunerin. Als er vor mehr, als zwanzig Jahren, in dieſes Land kam, ertheilte man ihm, nachdem man ſich von ſeiner Sachkenntniß überzeugt hatte, die Erlaubniß eine Glasfabrik zu errichten. In dieſen Wäldern lernte er Madame Täſchy kennen, fühlte ſich von ihren Reizen überwunden und ſchloß, nachdem er ſie ihrer Bande abgekauft hatte, das zärtlichſte Ehebündniß mit ihr. Eine Tochter und ein Sohn waren die Früchte dieſes glücklichen Bundes. Oger Täſchy wußte ſein Geſchäft ſo wohl zu leiten und ſeiner Waare einen ſo reichlichen Abſatz zu verſchaffen, daß er bald für einen wohlhabenden Mann gelten konnte. Sie ſelbſt haben ſich aus dem weiten Raum welchen die Trümmer begrenzen, überzeugt, daß ſeine Anſtalt von großer Ausdehnung war. Er lebte nach ſeiner Art glücklich, freundlich und betriebſam. Da kamen die Franzoſen in's Land: mit ihnen Elend und Verwüſtung. In einer finſtern Winternacht brach ein Freicorps von ihnen hier ein, raubte Alles was zu rauben war, warf den Brand in die Gebäude, tödtete muthwillig das Vieh, zerſtörte was der Brand verſchonte, und führte die achtzehnjährige Tochter Oger Täſchy's, trotz alles Widerſtandes, trotz alles Flehens der Eltern um Erbarmen, mit ſich fort. Oger war ein Bettler, aber er wäre es gern geweſen, hätten ſie ihm nur das Kind gelaſſen. Sie ſollen,“ ſetzte er leiſer hinzu, „wie die Unmenſchen das oft mit unglücklichen Frauen zu ihrer Augenweide gethan, das Mädchen ſpäter, als ſie ihrer müde geweſen, Spießruthen haben laufen laſſen und daran iſt die Unglückliche geſtorben.“

So leiſe Greif dieſe Worte geſprochen hatte, ſo waren ſie doch von dem Manne im Winkel, der nicht wieder einſchlafen konnte, vernommen worden. Er ſprang auf, trat mit geſenktem Haupte zu ſeinen Gäſten und ſagte, indem er die Hände krampfhaft in einander wand, verbiſſen und mit wilder, halb wahnſinniger Miene:

„Du haſt Recht, Excellenz! Sie haben ſie todt gepeitſcht. Es iſt gut, daß ſie es gethan haben, denn nun ſteht ſie doch wieder rein und fleckenlos vor Gott Vater und kann klagen und kann bitten, daß alle Welſchen Gift trinken, wenn ihnen Waſſer gereicht wird, daß ihre Seelen in den Flammenpfuhl hinab müſſen, um dort vom Satan mit Höllenpein gequält zu werden. Weißt du wohl, Excellenz, daß ich auch von Zeit zu Zeit Beſuch erhalte von einem und dem andern Welſchen, der ſich im Walde verirrt hat? Gott Vater ſchickt ſie mir dann auf der Tochter Bitten. Ich nehme ſie auf mit freundlichem Willkomm, aber keiner erhält ein Lebewohl von mir mit auf den Weg. Erſt vorige Woche langte einer um Mitternacht hier an. Er iſt gekommen, aber nicht wieder fortgegangen. Oger Táſchy hatte ihm kein Salz vorgeſtellt in ſeinem Hauſe, Oger Táſchy war nicht ſein Gaſtfreund — er iſt nicht wieder fortgegangen!“

Julius ſchauderte. Das Geſicht Ogers hatte ſich bei den letzten Worten zu einem grimmigen, blutdürſtigen Ausdruck verzogen. Er lächelte tückiſch in ſich hinein, er nahm das Meſſer von der Erde, das er früher hatte fallen laſſen und wiſchte daran, als wolle er Blutstropfen weg wiſchen. Langſam ſchlich er dann wieder in den Winkel und lagerte ſich an ſeine alte Stelle.

„Sie ſehen, daß wir wenigſtens hier nichts zu fürchten haben;“ ſagte der Däne mit einem leichtfertigen Lächeln zu Julius, das dieſem mißfiel. „Kämen unſere Verfolger, ſo müßten ſie den alten Oger in Stücke hauen, ehe ſie in das Staatsgemach gelangten, das wir nun beziehen wollen. Folgen Sie mir und ſuchen Sie ſich auf andre, heitre Gedanken zu bringen. Wir werden noch oft auf ſolche traurige Bilder des Krieges ſtoßen. Sie müſſen ſich daran gewöhnen.“

Dieſe Ausſicht vermehrte die ernſte Stimmung des jungen Mannes, der oft zurück nach dem Kreiſe ſeiner Familie, nach ſeiner Geliebten dachte, wo friedliche Beſchäftigungen ſeine Seele erfreuten und ſeinen Geiſt nährten, wo eine tugendhafte Entgegnung ſeiner Neigung ihn mit Entzücken erfüllt, ſeine Liebe mit Ehrfurcht vereinigt hatte. Gedankenvoll ſchritt er dem Kundſchafter nach in das Zimmer, welches dieſer das Staatsgemach nannte. Wie ſehr ſah er ſich überraſcht, als er hier eine Bequemlichkeit, einen Luxus fand, der ſelbſt in den erſten Häuſern der Reſidenz das Lob des Reichthums und einer geſchmackvollen Wahl erhalten haben würde, der hier auf der Stätte des Brandes und der Verwüſtung, wie eine ſegensvolle Oaſe in den Sandöden Afrika's erſchien? Seine Blicke hingen erſtaunt an den ſchweren ſeidenen Vorhängen, welche die Fenſter des ziemlich geräumigen Gemachs bedeckten, an den Sammetpolſtern des Divans und der Seſſel, an den zierlichen Möbeln, die Alles boten, was das Bedürfniß und die Gemächlichkeit erfordern konnten. Wo es ſich mit der geſchmackvollen Ausſtattung des Ganzen vereinigen ließ, waren goldene und ſeidene Stickereien angebracht, ohne daß ſie durch Ueberladung den Blick des Kenners beleidigten. Vor dem Divan ſtand ein Tiſch, mit Damaſtgebild gedeckt, mit zwei Couverten und ſilbernen Beſtecken. Auf dem Tiſch aber war nur ein großes Salzfaß und ein großes Brod zu erblicken, neben dieſen zwei ſilberne Armleuchter mit brennenden Wachskerzen.

Der Däne weidete ſich mit Behaglichkeit an der Bewunderung ſeines Begleiters, der ſeine Zufriedenheit, ſich plötzlich in eine ſo wohnliche Lage verſetzt zu ſehen, in lauten Ausrufungen äußerte. Die Frau vom Hauſe war indeſſen beſchäftigt, die Vorhänge der Fenſter dicht zu verſchließen; der Knabe Stephan knieete am Boden, um eine Kohlengluth im ſchwarzen Marmorkamine anzufachen.

„Hier heiße ich Sie in meinem Gebiete willkommen!“ hob nach einer kurzen Stille der Kundſchafter an. „Sie kennen meinen Geſchmack für die feinen Genüſſe des Lebens, für eine behagliche, wo möglich koſtbare Einrichtung. Dieſes Zimmer mit Allem, was ſich darin befindet, iſt meine Schöpfung. Mein Beruf, deſſen Ausgedehntheit Ihnen vielleicht ſpäter ſich ganz offenbaren wird, hat mich oft Wochen lang in dieſe Gegend gebannt. Hier war dann meine Reſidenz, hier ſuchte ich dann an Abenden und in Nächten, nach den Beſchwerden gefahrvoller Tage, Ruhe und friedlichen Lebensgenuß. Theilen Sie Beides mit mir, ſo lange es ſeyn muß; die Zeit wird wiederkehren, wo wir auch Mühen und Sorgen zu theilen haben.“

Ein weiter Vorhang, der eine Niſche im Hintergrunde des Zimmers verbarg, rauſchte auf eine Bewegung der Alten, die ſich ihm genähert hatte, auseinander. Julius erblickte ein Bett, das mit fürſtlicher Pracht zugerichtet war. Der Vorhang theilte ſich in zwei Hälften, die oben von einem vergoldeten Greif gehalten wurden.

„Mein Wappen!“ ſagte lächelnd der Wundarzt. „Ein wunderliches Fabelgebild iſt der Beſchützer dieſer geheimnißvollen Stätte.“

Die Frau ſchien nun mit ihren Einrichtungen zu Stande gekommen zu ſeyn, und trat mit fragender Miene vor den Dänen. Dieſer warf einige Thalerſtücke auf den Tiſch, welche Frau Täſchy gierig an ſich nahm; dann erſt ſchien er mit unangenehmer Ueberraſchung die Kargheit des Mahles wahrzunehmen, das ſich hier ſeinen Blicken darbot, und ſagte finſter:

„Was ſoll das heißen, daß Ihr uns nichts Beſſeres auftiſcht, als Euer hartes Brod zum Gruße, Euer Salz zum Bürgen Eurer Gaſtfreundſchaft? Hatte ich Euch nicht wiſſen laſſen, daß ich heute Abend vielleicht bei Euch einſprechen würde? Habt Ihr nicht mein Zeichen erhalten für den Italiener Carlino, wogegen er Euch ſeine Weine und Speiſen ausliefern würde? Morgen war Alles Euer, wenn ich nicht kam, das wußtet Ihr. Ich will nicht hoffen, daß Euch heute ſchon ein Gelüſt zu Burgunder und Champagner, zu Rebhuhnpaſtete und Caviar verführt hat!“

„Beim alten Gotte meiner Väter nicht!“ erwiederte betheuernd die Frau. „Aber,“ fuhr ſie, die gebräunten Hände ſich verlegen reibend, fort, „es ſind wunderbare Umſtände eingetreten, Excellenz, es ſind ſeltſame Gäſte bei Nacht und Nebel gekommen, die ſich aller der herrlichen Dinge bemächtigt haben, übernatürliche Gäſte, Excellenz, gegen die jeder menſchliche Widerſtand vergebens geweſen wäre!“

Der Wundarzt ſtutzte. Julius, der ebenſo wie ſein Geſellſchafter auf die Gunſt der Mutter Täſchy mit einigen Geldſtücken pränumerirt hatte, trat in neugieriger Spannung näher. Eine Mittheilung dieſer Art mußte den beiden Abentheurern, die auf jede leiſe Spur von Gefahr zu achten hatten, von Wichtigkeit ſeyn.

„Wie,“ fragte haſtig der Däne, der ſich jenes Geräuſches im Walde ſogleich erinnerte, „es iſt nicht geheuer in der Umgegend? Hat ſich etwas Verdächtiges im Walde ſehen laſſen?“

„Es iſt nicht geheuer!“ antwortete leiſe und behutſam das Weib, indem es ſich ängſtlich umſah, als befürchte ſie ſelbſt hier das Eindringen der übernatürlichen Gäſte, von denen ſie geſprochen hatte. „Aber menſchliche Vorſicht hilft da nicht. Beſchwörung und Bezauberung könnten eher helfen, allein ich habe die Künſte nicht getrieben, ſeit ich von meinen Leuten fort bin, ich könnte leicht etwas vergeſſen haben und das geringſte Verſehen in ſolcherlei Dingen macht den böſen Geiſt grimmig, ſo daß Mutter Täſchy an einem umgedreheten Halſe ihr Ende finden könnte. Fragt nur den Stephan, blanke Exzellenz! Er kann Euch ſagen, wer ihm begegnet iſt, wer ihm die Leckerbiſſen und den Wein vom Italiener Carlino abgenommen hat.“

„Die Währwölfe haben es gethan;“ ſagte

ſeck der Knabe, indem er ſich aufrichtete und dicht vor den Kundſchafter hinſtellte. „Ich hatte Alles wohl beſorgt und eingepackt, wie es die Excellenz befohlen hatte. Geſtern Mittags kam Eure Bothſchaft, Abends war ich bei dem Italiener. Glücklich kam ich mit dem vollgeſtopften Korbe an den Nachen und über den Fluß. Ich ging friſch und munter durch den Wald, denn ich ahnete nichts Arges. Es war Mondſchein. Es gab Stellen, wo es auf meinem Wege ſo hell war, wie am lichten Tage. Da fühlte ich plötzlich, wie eine große Hand mit Krallen mir in den Nacken griff. Ich wollte ſchreien, aber die Kehle war mir zugeſchnürt. „Ich bin der Währwolf!“ rief eine fürchterliche Stimme dicht an meinem Ohre. „Gib her, was du haſt oder ich drehe dir den Hals um.“ Da ſtand auch ſchon, während dieſer Währwolf mich hielt und zwickte, ein andrer Währwolf vor mir in erſchrecklicher Geſtalt. Er ſah aus wie ein großes, aufrecht ſtehendes Thier und trug Hörner auf dem Kopfe. „Ich bin der Währwolf, ich drehe Dir den Hals um!“ ſchrie mir immer Der von hin-

ten in's Ohr und lag auf mir, wie eine Centne
laſt. Ich fiel zu Boden. Der Währwolf hie
mich immer feſt. Unterdeſſen hatte der andr
meinen Korb ausgeräumt und war mit Allen
was drinnen geweſen, brüllend in den Wald g
laufen. Sein Camerad gab mir noch einen Sto
mit dem Kopfe auf die Erde, daß mir Höre
und Sehen verging. Dann mag er dem ande
nachgelaufen ſeyn, denn als ich wieder zu m
kam, war ich allein und hatte den leeren Ko
in der Hand. Ich fühlte am ganzen Leibe Schme
zen, aber die Excellenz kann glauben, daß mei
Beine dennoch nicht faul blieben. Odemlos ka
ich hier an, aber mit dem leeren Korbe. D
Vater wollte mich ſchlagen, aber da er hört
wie es mir ergangen, ließ er die aufgehobe
Hand wieder ſinken, ſchüttelte den Kopf u
ſagte: „Ich kenne ihn wohl, den böſen Wäh
wolf. In Siebenbürgen ſpuckt er oft in d
Wäldern und es iſt nichts gegen ihn zu thu
als durch Zauber und Beſprechen.“

Die zwei Abentheurer blickten, während di
ſer Erzählung, einander mit ſteigendem Erſtaune

an. Die Züge des Dänen wurden finſtrer; Julius konnte bei allem Befremden ein Lächeln nicht unterdrücken, daß der abergläubiſchen Furcht dieſer ſonſt, wie es ſchien, muthigen und ſelbſt verwegenen Waldbewohner galt. „Dieſes Ereigniß,“ bemerkte nach einigem Nachſinnen der Däne, „iſt von größerer Bedeutung für uns, als ihm der bloße Verluſt einer guten Abendmahlzeit, die ich außerdem nach Verdienſt zu ſchätzen weiß, giebt. Aber,“ wandte er ſich dann mit einiger Heftigkeit gegen die Frau und den Knaben, „warum ſeyd Ihr nicht wieder hinaus gegangen in den Wald, Ihr und Oger Täſchy, mit Schießgewehr verſehen und von den Hunden begleitet? Eure Doggen würden dieſe Währwölfe bald aufgeſpürt, Ihr würdet ihre menſchliche Natur und Euern lächerlichen Aberglauben erkannt haben.“

„Hunde gegen Währwölfe?“ ſchrie mit einer Gebehrde des Entſetzens die Alte. „Meint Ew. Excellenz, die Hunde hätten keine Hälſe zum Umdrehn? Und Schießgewehr gegen Geſpenſter? Die Kugeln wären auf uns zurückgeflogen und wir hätten uns ſelbſt todtgeſchoſſen und müßten dann auch umgehn in Ewigkeit als Währwölfe. O weh, die Excellenz hat keine Religion, ſie glaubt nicht an Kobolde und Währwölfe!“

„Dieſe Währwölfe,“ ſagte, ohne auf das Gerede der Frau zu achten, bedenklich der Kundſchafter zu Julius, „erregen gewiß größere Beſorgniß in mir, als in der Seele der Madame Táſchy! Allein vor der Hand bleibt uns nichts übrig, als uns in das Unvermeidliche zu fügen und mit der Gaſtfreundſchaft des Hauſes Oger Táſchy, mit Brod und Salz vorlieb zu nehmen. In einer halben Stunde könnten wir ein treffliches Souper hier haben, allein ich bin überzeugt, um keinen Preiß iſt der Junge zu bewegen, heute zur Abendzeit einen Gang nach dem Flecken zu wagen.“

„Ich will Ihnen einen Vorſchlag machen,“ verſetzte entſchloſſen der junge Tiefenau. „Wir müſſen, wenn wir die Nacht hier in Ruhe hinbringen wollen, durchaus das Weſen dieſer beunruhigenden Geiſter näher kennen lernen. Die Dunkelheit begünſtigt ein ſolches Unternehmen. Wir ſind wohl bewaffnet, wir ſind die Ueberraſchenden, wir ſtehn im offenbaren Vortheile gegen die unbekannten Gegner. Mich reizt die Seltſamkeit des Abentheuers; Sie dürfen bei dem nicht zu bezweifelnden Erfolge auf ein gutes Souper rechnen. Wir wollen den Knaben begleiten, ſo weit es unſre Sicherheit erlaubt, wir wollen uns in jener Gegend, wo er geſtern angegriffen wurde, in einen Hinterhalt legen!“

„Wahrhaftig!“ rief der Däne: „Ihr Einfall iſt nicht übel. Dieſes Unternehmen kann uns einen Gewinn bringen für unſere Sicherheit und unſerm Appetit eine Entſagung erſparen. Friſch auf, Stephan, nimm deinen Korb zur Hand! Hier iſt eine neue Karte für Carlino. Unter unſerm Schutze wirſt du hoffentlich die Bährwölfe nicht fürchten?“

Ungeachtet einiger Einwendungen von Seiten der Mutter, zeigte ſich doch der Knabe geneigt, der Aufforderung des Kundſchafters Folge zu leiſten. Die Reden der Männer hatten ſeinen natürlichen Muth erweckt. Er ſchien ſich zu ſchämen, eine Furcht geäußert zu haben, die denen belachenswerth dünkte. Faſt trotzig wieß er die Beſorgniſſe, welche die Alte an den Tag legte, die Vorſtellungen, durch welche ſie ihn abhalten wollte, zurück.

„Wenn ich nun den Hals umgedreht haben will, was gehts Euch an?“ ſagte er. „Wird es mir ſo arg getrieben, ſo geht es der Excellenz und dem fremden Manne nicht beſſer und was ihnen paſſirt, damit kann auch wohl ein armer Bub’ wie ich zufrieden ſeyn. Um alles in der Welt blieb ich jezt nicht daheim. Sie ſollen ſehen, daß Stephan Täſchy keine feige Memme iſt!“

Nach wenigen Augenblicken war er bereit, ſich den beiden Wandrern anzuſchließen. Greif hatte indeſſen einen Vorhang zurückgeſchoben und eins der Fenſter, das eine Thüre bildete, geöffnet. Beim Scheine der Wachskerzen bemerkte Julius, daß auf dieſer Seite das thurmähnliche Haus in eine Aushölung des Berges hineingebaut war und die Bewohner mit wenigen Schritten den dichten Wald erreichen konnten, der im Nothfalle Verborgenheit und Sicherheit gewährte.

„Wir wollen den Herrn Oger Täſchy nicht noch einmal in ſeiner Ruhe ſtören!" ſprach der Chirurg, indem er auf dieſen Ausgang deutete. „Nimm die Blendlaterne mit, Junge, aber laß ihr Licht nicht eher in das Freie ſcheinen, bis ich dir es heiße."

Die Alte weinte und jammerte hinter dem Knaben her, aber dieſer, taub und gefühllos gegen Ermahnungen und Bitten, ſchritt haſtig den Männern voran, welche, der vielfachen Abentheuer des Tages noch nicht müde, einem neuen räthſelhaften Unternehmen entgegengingen.

## Fünftes Kapitel.

> Da kamen des Nachts ſieben Währwölf' zu mir,
> Waren ſieben ſieben Weiber vom Dorf.
> Göthe.

Immer noch war der Himmel von einem dichten Gewölk bedeckt, das ſeine Sterne verbarg. Die drei Wandrer ſuchten ihren Weg in der

Dunkelheit an den Mauern der zerſtörten Glashütte hin, ein flüchtiger Blick aus der Blendlaterne zeigte ihnen die fernere Richtung, die ſie zu nehmen hatten, und ſo betraten ſie den Wald, in welchem eine völlige Stille ſie umgab. Keiner von ihnen ſprach. Jeder hatte ſeine beſondern Gedanken über das kühn begonnene Unternehmen, jeder betrachtete es aus ſeinem eigenen Geſichtspunkte. Wenn Julius Philoſophie ſich ſchmeichelte, hier einen Sieg über den Aberglauben zu gewinnen, wenn er hoffte, irgend einen lächerlichen Irrthum oder einen Schelmenſtreich in ſeiner wahren Geſtalt darzuſtellen, ſo betrachtete der Däne die Sache ernſter, immer in Beziehung auf ſeine Verhältniſſe und ſeine Wirkſamkeit. Vielfache Erfahrungen auf ſeiner gefährlichen Laufbahn hatten es ihm zur Gewohnheit gemacht, jeder Kleinigkeit, ſobald ſie aus dem ordentlichen Gange der Dinge wich, wenn auch die Wahrſcheinlichkeit dafür ſprach, ſie gehöre dem Zufalle an, genau nachzuſpüren, bis er ihren Grund aufgefunden und ſich überzeugt hatte, in wie fern ſie ihn betreffe, oder nicht.

Und hier handelte es ſich um mehr, als um Kleinigkeiten. Der Italiener Carlino ſtand in enger Verbindung mit ihm und ſeinen Planen. Es waren nicht blos Lebensmittel, die er von ihm in ſeiner Waldeinſamkeit empfing; es waren oft Mittheilungen geheimer Oberbehörden, neue Inſtructionen, welche die bisherigen plötzlich veränderten, Papiere, welche in den Händen der Welſchen großes Unheil ſtiften konnten. Die Furcht, daß Auflaurer aufgeſtellt ſeyn könnten, um ſich ſolcher Documente zu bemächtigen, beunruhigte ihn. Er mußte wiſſen, was eigentlich Wahres der wunderlichen Begebenheit, welche den Knaben entſetzt hatte, zum Grunde liege; ſeine Sicherheit, ſeine fernere Abſichten geboten es. — Stephan ſchritt, ganz ſeinem Trotze hingegeben, voran. Ihm war nun völlig gleichgültig, was ſich ereignen könne, er hatte ſich vorgeſetzt, jede Aufwallung von Beſorgniß zu unterdrücken, er fürchtete ſelbſt das Halsumdrehen nicht mehr, da einmal ſein feſter, ſtörriſcher Character das Uebergewicht über die abergläubiſchen Begriffe, die ihm ſeine Eltern ſeit früher Kindheit eingepflanzt, gewonnen hatte. So erreichten ſie jene Stelle, wo ſchon einmal am heutigen Abende die Aufmerkſamkeit des jungen Tiefenau und ſeines Begleiters durch ein verdächtiges Geräuſch erregt worden war.

„Hier war es, wo mich die Währwölfe überfielen und beraubten;“ flüſterte jetzt Stephan dem Kundſchafter zu. „Was wollt Ihr, daß ich jetzt thue? Ihr könnt mich dem Teufel entgegenſchicken und ich zaudre nicht. Ihr wißt doch ſchon von andern Gelegenheiten her, daß Stephan ſich vor Menſchen nicht fürchtet; jetzt hat er auch die Furcht vor den böſen Geiſtern der Finſterniß bezwungen, jetzt will er die Währwölfe mit lautem Rufe herausfordern, wenn es die Excellenz verlangt.“

„Thue, was ich dir ſage;“ erwiederte leiſe und ſtreng der Däne, „aber nicht mehr und nicht weniger! Laſſe Deine Laterne jetzt hell leuchten in den Wald, geh' muntern Schritts zum Orte, zum Italiener Carlino. Singe laut und luſtig ein Liedchen, ſo lange du im Walde biſt. Ebenſo kehre zurück, wenn dir Carlino deinen

Korb gefüllt hat. Für das Uebrige laſſe uns ſorgen.“

Der Knabe that, wie ihm geheißen war. Er wandte ſeinen Schritt in den größern Fußpfad, der von hier zum Fluſſe hinabführte, ließ den Schein der Leuchte vor ſich her wandeln und ſang wacker drauf los. Hinter einem dicken Eichenſtamme erwarteten die beiden Abentheurer den Erfolg dieſer Kriegsliſt. Beide ſahen ein, daß die Vermeidung eines jeden Geräuſches für ſie von höchſter Wichtigkeit ſey, daß die unbekannten Gegner die Falle, die ihnen geſtellt war, nicht ahnen durften, wenn ſie glücklich hineingehn ſollten.

Noch tönte Stephans Lied aus der Ferne herüber, noch konnte er nicht den Ausgang des Waldes erreicht haben, als ſich ſchon ein Geräuſch in dem Buſchwerke vernehmen ließ, das, den zwei Nachtwandrern gegenüber, die Lücken zwiſchen den hoch aufſteigenden Bäumen ausfüllte. Eins oder mehrere lebendige Weſen näherten ſich langſam und vorſichtig. Dennoch konnten ſie nicht vermeiden, daß nicht unter ihren Schritten das dürre Laub am Boden gerauſcht hätte, daß nicht das Abbrechen des Gezweigs, durch das ſie ſich den Weg bahnen mußten, laut geworden wäre. Julius ſtieß den Dänen an.

„Halten Sie ihre Piſtolen bereit!“ flüſterte dieſer kaum hörbar. „Im höchſten Nothfalle aber nur dürfen wir ſchießen. Wer weiß, wie viele andre noch im Hinterhalte lauern. Iſt es möglich, ſo müſſen wir ſtill und ruhig die Rückkehr des Knaben erwarten, wir müſſen ſehen, ob ſich nicht dann etwas ereignet, woraus wir die Stärke dieſer ſeltſamen Buſchklepper ermeſſen können.“

Das Geräuſch von der andern Seite näherte ſich indeſſen mehr und mehr. Julius glaubte zwei dunkle Geſtalten zu erkennen, die bis dicht an ſie heranſchlichen und ſich dann, ſelbſt Verborgenheit ſuchend, an den Boden kauerten. Er wagte nicht, ſeine Wahrnehmung dem Dänen mitzutheilen, indem jetzt die Entfernung, die ſie von den ſogenannten Währwölfen trennte, ſo unbedeutend war, daß ſelbſt ein leiſer Ton leicht hätte zum Verräther werden können. Sein Herz ſchlug unruhig. Es dünkte ihn unerträglich, in dieſer Unthätigkeit zu verharren, während ihm die Auflöſung des Räthſels ſo nahe lag. Ein raſcher Angriff konnte mit einemmale alle Zweifel endigen, dieſe wunderlichen Wegelagrer entlarven und eine Entſcheidung bringen, die ihre Ruhe für die Nacht verbürgte. Da erinnerte ihn ein ſtarker Händedruck des Kundſchafters, der ſeine Ungeduld bemerken mochte, daß es noch nicht Zeit ſey, Angriffsweiſe zu verfahren. Er ſuchte ſich zu bezwingen, er heftete ſeine Blicke angeſtrengt auf die beiden beweglichen, dunkeln Gegenſtände, um ſich über ihre eigentliche Weſenheit zu belehren. Dieſer Verſuch führte zu nichts. Die Finſterniß war zu tief, als daß Julius irgend eine Einzelnheit zu erkennen vermochte. Die wunderlichen Nachtwandler aber verriethen in ihrer Sorgloſigkeit ſich ſelbſt. Sie fingen an mit einander zu flüſtern und wenn auch die beiden Verbündeten nicht verſtehen konnten, was ſie ſprachen, ſo wurde doch hierdurch jeder Zweifel an ihrer Menſchennatur, wenn überhaupt ein ſolcher anders, als in den Köpfen der Familie Täſchy ſtatt finden konnte, mit einemmale gehoben. Das Flüſtern dauerte nur kurze Zeit. Dann wurde es wieder ſtill und nur einzelne Bewegungen der Buſchmänner verriethen durch das Geräuſch, welches ſie verurſachten, daß jene ihre alte Stelle nicht verlaſſen hatten. Es ſchien gewiß, daß ſie dem Knaben Stephan auflauerten, daß ſie ein zweites Plünderungsunternehmen, dem vom geſtrigen Abende gleich, beabſichtigten.

So verging eine peinigende Viertelſtunde, die unſerm jungen Freunde endlos ſchien. Da erklang mit einemmale aus der Ferne Stephans luſtiger Geſang, einzelne Strahlen ſeiner Laterne drangen durch den Wald, man vernahm die raſchen, lebendigen Schritte, mit denen er ſich näherte. Die zwei dunkeln Geſtalten wurden unruhiger. Sie trennten ſich und ſchlüpften durch das raſchelnde Geſträuch, die eine nach dem obern, die andere nach dem untern Theile des Pfades. Der Däne ſtieß Julius an:

„Halten Sie ſich mit dem Dolche fertig!" raunte er ihm zu. „Der Piſtolen bedürfen wir nicht, denn es ſind ihrer nur zwei. Alles ſo geräuſchlos, wie möglich! Die Schurken dürfen nicht den Muth haben, nach Beiſtand zu rufen!"

Stephan war nun ganz nahe. Sie konnten ihn bei dem Scheine der Leuchte deutlich ſehen, wie er feſten, raſchen Schrittes herankam, ſie konnten ſeine funkelnden Blicke bemerken, die, ohne daß er das Haupt wendete, forſchend umherfuhren, ſie verſtanden die Worte ſeines Liedes, ſie hörten, daß ſeine Stimme nicht zitterte. Es lag etwas Sichres, Aufforderndes in ſeinem ganzen Weſen, was die lauernden Währwölfe hätte ſtutzig machen müſſen, wenn ſie nur eine leiſe Ahnung von der Gefahr, welche über ihren Häuptern ſchwebte, gehabt hätten. Er trug ſchwer an ſeinem Korbe, ſeine Laſt war allerdings lockend genug, ein Paar hungriger Buſchklepper zu einer Handlung der Verwegenheit zu veranlaſſen. Jetzt dicht neben dem Stamme, hinter welchem ſeine zwei Verbündeten verborgen waren, blieb er wie ausruhend ſtehen. Da ſchien es den Wegelagerern Zeit, loszubrechen.

„Hauhau! Willewau! Der Währwolf!" ſchrieen ſie mit fürchterlichem Gebrüll. „Gieb her was du haſt! Gib Speis' und Trank! Der Währwolf iſt hungrig, der Währwolf iſt durſtig.“

Zugleich ſprang eine der zwei Geſtalten dem Knaben auf den Rücken, die andre, welche in ein Fell mit Hörnern gehüllt und ſchrecklich genug anzuſehn war, unternahm ihren Angriff von vorn und ſuchte dem jungen Menſchen mit Gewalt den Korb zu entreißen, deſſen Beſitz dieſer jedoch mit einer Anſtrengung vertheidigte, welche ſehr gegen die geſtern gezeigte Muthloſigkeit abſtach. Er ertrug ruhig die Laſt auf den Schultern, die Fauſtgriffe, die von hinten gegen ſeine Gurgel gerichtet wurden; ſeine ganze Kraft verwendete er gegen denjenigen, der ihm die Frucht ſeines Ganges ſtreitig machen, der ſich Caviar und Auſtern, Burgunder und Champagner auf eine räuberiſche Weiſe aneignen wollte.

Von dieſem ungleichen Kampfe wurde er durch die plötzliche Erſcheinung ſeiner zwei Gefährten auf dem nächtlichen Schauplatze erlöſt. Dieſe waren leiſe hervorgeſchlichen. Der Kundſchafter hatte ſich das räthſelhafte Weſen im Bocksfelle, der junge Tiefenau, den dunkeln Huckepack zum Gegenſtand ſeines Angriffes erſehen. Sie wurden in der Hitze, mit welcher Stephans Gegner ihre Bemühungen betrieben, von ihnen nicht bemerkt. Faſt zu gleicher Zeit ſahen ſich beide Buſchklepper von kräftigen Armen niedergeworfen, ſie fühlten den Druck harter und mächtiger Kniee auf ihrer Bruſt, ſie ſahen blinkende, ſcharfe Meſſer in ſtarken Mannesfäuſten über ſich ſchweben. Die Ueberraſchung lähmte ſo ſehr alle Kraft zum Widerſtande in ihnen, daß ſie wie hülfloſe Schlachtopfer unter den Händen ihrer Bedränger ſeufzten.

„Wenn Ihr ſchreit, ſeyd ihr des Todes!“ ſagte mit gedämpfter drohender Stimme der Däne. „Was hat Euch hierher getrieben, warum haltet Ihr Euch hier im Walde verborgen? Bekennt Alles oder Ihr ſeyd verloren! Steht Ihr im Solde der Franzoſen, um hier zu ſpioniren? Wie groß iſt Eure Anzahl, wo haltet Ihr Euch auf?“

Der Unglückliche, den der Kundſchafter mit einer Kraft gepackt hielt, welche die Beſorgniß für ſeine perſönliche Sicherheit vielleicht das nöthige Maaß überſchreiten ließ, vermochte nicht zu antworten. Seine Bruſt ward zu ſchwer gedrückt, ſein Odem gehemmt. Er ſtöhnte angſtvoll, er wand ſich unter den Händen des Gegners, er hatte Bocksfell und Bockslarve fallen laſſen und zeigte ein friſches, jugendliches, aber durch die Bedrängniß des Augenblicks verzerrtes Geſicht. Auf ihn und ſeinen Genoſſen fiel jetzt, als der Knabe Stephan zur Seite ſprang und die Laterne gegen die Kampfſtätte richtete, deren volles Licht. Aber auch Julius wurde von deſſen Glanze getroffen und der Mann unter ihm begann tief Odem zu holen und ſagte vernehmlich, aber in gepreßten Tönen:

„Hölle und Laudon, ſeyd Ihr beſeſſen, daß Ihr Eurem beſten Freunde das Lebenslicht ausblaſen wollt um ein Paar erbärmlicher Schinken und Würſte Willen, die er hier auf Kriegsmanier requirirt? Habe ich Euch darum mit eigener Gefahr vom Galgen errettet und als eine Durchlaucht von Wachs reſpectirt, daß Ihr mir jezt an die Gurgel wollt mit Euerm verwünſchten Meſſer da? Könnt Ihr nicht diſtinguiren, Mosie Tiefenau, beſitzt Ihr keine Logik, weil Euch Freund und Feind gleich gilt unter Euern Fäuſten?“

Erſtaunt ließ Julius den aufgehobenen Arm mit dem Meſſer ſinken. Er erkannte in dem Sprechenden ſeinen Retter aus dem Gefängniſſe, ſeinen Freund in der Noth, als Martha ihn, um ihn gegen die Nachforſchungen der Verfolger zu ſichern, in die Copie einer höchſtſeligen Durchlaucht verwandelt hatte. Er ſprang empor, er half dem zürnenden Corporal vom Boden auf.

„Ihr ſeyd es, Corporal Treuſchelm?“ rief er im Tone des Bedauerns. „Nehmt es nicht übel, daß ich Euch etwas hart angegriffen habe, allein wer ſich ſelbſt für einen Währwolf ausgibt, muß ſchon darauf gefaßt ſeyn, ſich etwas gefallen zu laſſen. Aber,“ ſetzte er haſtig hinzu, indem eine plötzliche Vermuthung durch ſeine Seele flog, „wer iſt Euer Gefährte, doch nicht —“

„Conrad Brander, Euer Leidensgenoſſe, Mosje Tiefenau!“ unterbrach ihn verdrießlich der Corporal, indem er an den verrenkten

Gliedern dehnte und zog. „Er ſtöhnt noch unter den kräftigen Liebkoſungen Eures Verbündeten. Thut ein gutes Werk und erlöſt ihn!“

„Kennen Sie mich denn nicht mehr, Moſje Julius?“ rief jetzt auch der Schloſſergeſell, deſſen Lage der Kundſchafter, nachdem er aus der Unterredung des jungen Tiefenau und ſeines Gegners eine friedliche Ausgleichung der Sache hoffen konnte, erleichtert hatte: „ich bin ja Ihr Spielkamerad, Conrad, und Martha's Herzallerliebſter. Legen Sie ein gutes Wort für mich ein bei dem geſtrengen Herrn, der mir ſo ſchwer auf der Bruſt liegt, wie ein Ambos, ſagen Sie ihm, daß ich Ihr guter Freund bin, daß wir Freud und Leid zuſammen durchgemacht, daß wir im Gefängniſſe einen innigen Bund geſchloſſen haben und ich nicht allein gehn wollte, ohne Sie, als die Freiheit aus der Waſſerleitung heraufgeſtiegen kam.“

Wenige Worte von Seiten unſeres jungen Freundes reichten hin, die Sache aufzuklären. Zwar blickte der Däne, der den entlarvten Währwolf frei ließ, noch immer mit argwöhniſchem

Auge auf die zwei Männer, die ihm unbekannt waren, er hielt noch, nachdem er den Dolch wieder verborgen, wie ſpielend den Griff eines Piſtols gefaßt; allein je tiefer er in die Verhältniſſe drang, in welchen Julius zu den vermeinten Buſchkleppern ſtand, je feſter er ſich überzeugte, daß dieſe die Verfolgung der Welſchen ebenſo ſehr zu ſcheuen hatten, wie er ſelbſt, deſto mehr beruhigte er ſich, deſto mehr gewann er an Sicherheitsgefühl und beſtärkte er ſich in dem Glauben, dieſe Begegnung könne für die Zukunft eher von Nutzen, als von Nachtheil ſeyn. Der Knabe Stephan, höchſt überraſcht durch den Ausgang des Unternehmens, befremdet über die Vertraulichkeit, mit welcher ſeine frühern Bundesgenoſſen ſich den Gegnern näherten, verſtand wenig von der ganzen Verhandlung und ſah, indem er zu den übrigen trat, trotzig und rachſüchtig diejenigen an, denen es geſtern gelungen war, durch ein Poſſenſpiel ſeinen natürlichen Muth zu bewältigen.

Indeſſen hatten die zwei Deſerteure die Schickſale, welche ihnen ſeit ihrer Flucht aus der Reſidenz begegnet waren, berichtet. Sie konnten mit Sicherheit nicht weiter, als bis in dieſe Gegend vordringen. Sie hatten den Verſuch gemacht, an dem großen Fluſſe, der hier durch die Vereinigung zweier kleineren entſtand, durch das Waldgebirg hinabzuſchreiten und ſich ſo dem Heere der Verbündeten zu nähern; allein wo ſie ſich hingewandt, war ihnen durch wohlmeinende Landleute mitgetheilt worden, daß die Franzoſen ſich über die ganze Gegend weithin verbreiteten und, wie es ſchien, ihren Feinden entgegenrückten. Dazu kam noch, daß die blätterloſen Waldungen nicht den Schutz boten, wie in einer ſpätern Jahreszeit. Sie ſahen ſich genöthigt zurückzukehren und ein Verſteck zu ſuchen, in dem ſie unentdeckt bis zum Eintritt der wärmeren Jahreszeit weilen konnten. Dieſes fanden ſie in einer trocknen und warmen Erdhöhle, welche etwa nur in einer Entfernung von einer Viertelſtunde von der zerſtörten Glashütte, in einem kleinen, zwiſchen Felſen und Bäumen verborgenen Thalgrunde lag. Geſtern hatte ſie der Hunger aus dieſem Zufluchtsorte hervorgetrieben. Sie hatten den Knaden mit dem Korbe durch den Wald nach dem Flecken gehen ſehen, die Hoffnung, daß er gerade das, woran ſie im Augenblicke empfindlichen Mangel litten, mit zurückbringen würde, bewog ſie zu einer Handlung, deren weitere Ausführung durch ein zufällig im Gebüſche aufgefundenes Bocksfell beſtimmt wurde.

„Noth kennt kein Gebot!“ ſetzte der Corporal ſeinem Berichte hinzu. „Wir hungerten, wie die Währwölfe, warum ſollten wir das Gefühl, das uns im Innern ergriffen hatte, nicht nach Außen herauskehren? Und aus dem Korbe des Jungen lugte beim Scheine ſeiner Laterne ſo lockend und freundlich ein Schinkenbein und der Hals einer Flaſche, daß die edelſte Seele in dieſem Augenblicke nicht hätte der Verſuchung widerſtehn können. Hölle und Laudon! Ich hatte Mühe, den unſchuldigen Burſchen, den Conrad Brander, in den Bockspelz zu bringen. Er behauptete immer: Stehlen ſey gegen die Gebote Gottes, bis es mir endlich gelang, ihm die nöthige Deſtinguirung zwiſchen Stehlen und Fouragiren beizubringen, ihn zu überzeugen, daß Stehlen die ſchlimme, Fouragiren aber die gute Seite von der Sache ſey!"

„Ach, liebſter Moſje Julius," ſagte jetzt in einem kläglichen Tone, indem er blöde die Hand des jungen Tiefenau ergriff, der Schloſſergeſell, „es iſt eine fatale Sache um das Deſerteursleben, aber doch nicht ſo ſchlimm, wie das Angeſchloſſenſeyn im Gefängniſſe mit der Ausſicht auf den Tod, auf den Hängemann, auf die Ewigkeit und den Beſuch der Krähen und Raben nach dem Tode! So darf ich doch noch einmal hoffen, meinen liebſten Wunſch auf Erden erfüllt zu ſehn und kann, wenn ich auf dem Moos und den Blättern in der Höhle einſchlafe, davon träumen, wie ich und Martha, als Herr Meiſter und Frau Meiſterin, auf den Wällen meiner Vaterſtadt promeniren gehn und wie die ſchönen, geputzten Leute ſehen, die ſich da im bunten Gedränge auf und niedertreiben. Mehr verlange ich ja nicht auf der Welt! Alles gute Eſſen und Trinken, was man — wie der Corporal ſpricht — zuſammenfouragiren kann, iſt nichts gegen eine Schüſſel Kartoffeln, die ich in Marthchens Geſellſchaft verzehre.“

„Schloſſergeſell,“ ſprach kopfſchüttelnd Trenſchelm, „Er liegt noch im Erdenſchlamm, wie ein unreifer Maikäfer, dem erſt die Flügel wachſen müſſen! Mache Er erſt ein Paar Campagnen mit für Gott, Fürſt und Vaterland, dann wird Er aus einem andern Tone pfeifen. Es giebt allenthalben Frauenvolk und ein hübſcher, junger Burſch, wie Er, darf nie verlegen ſeyn um einen Schatz: aber Eſſen und Trinken ſind Gottesgaben, die ſich nicht ſo auf der Straße herumtreiben. Und Diſtinguiren lernen muß Er vor Allem, Logik profitiren in meiner Geſellſchaft. Er muß eine Kartoffel von einem Rehſchenkel, eine Runkelrübe von einer Leipziger Lerche unterſcheiden lernen. Ich hätte Ihm noch manches Practicum über dieſe Gegenſtände beigebracht,“ ſchloß er mit einem bedeutungsvollen Blick auf Stephans Korb, „wenn nicht unſre Bährwolfsnatur ein ſo gar frühzeitiges und plötzliches Ende erreicht hätte.“

Der Kundſchafter hatte dieſen letzten Reden ſeiner beiden neuen Bekannten wenig Aufmerkſamkeit geſchenkt. Er ſtand nachdenkend da un ſein raſtloſer Geiſt ſchien mit einem Plane beſchäftigt, der die Benutzung dieſer Männer z ſeinen Abſichten zum Gegenſtande haben mochte Als jetzt der Corporal ſchwieg, erwachte er au ſeinem Nachſinnen und begann mit leiſem Tone in welchem ſich aber eine Beſtimmtheit ausſprach die auf Leute, wie Conrad und den Corporal ihren Eindruck nicht verfehlen konnte:

„Es iſt nicht gut, daß wir lange zuſamme hier verharren. Begebt Euch wieder an Euer frühern Aufenthaltsort zurück. Ich kenne ih Ihr ſeyd dort ſicher. Ihr ſeyd geſchützt gege Kälte und Näſſe. Man wird für Euch ſorgen man wird Euch wiſſen laſſen, wann es Zeit iſ die Wälder zu betreten und diejenigen, zu dene Ihr verlangt, aufzuſuchen. Ihr werdet nich allein ziehn: wir zwei werden Euch begleiten Haltet Euch ruhig und verborgen. An Lebensmitteln ſoll es Euch nicht fehlen; durch den Knaben Stephan werdet Ihr erhalten, was Ih bedürfet. Für die nächſten Tage ſeyd Ihr noc wohl verſorgt von geſtern her und ich begreife nicht, was Euch zu einem wiederholten Anſchlage auf den Speiſekorb des Jungen bewegen konnte!“

„Der Herr iſt, wenn ich anders recht zu diſtinguiren verſtehe, Militär;“ antwortete der Corporal, indem er in ſubordinirter Haltung ſeine Mütze zog. „Der Herr wird wiſſen, daß man in Feſtungen, denen, wie unſrer Höhle, leicht alle Zufuhr abzuſchneiden iſt, Magazine anzulegen pflegt: dergleichen hatte ich auch als ein guter Soldat, der die Umſtände berechnet und die Fälle, welche dieſe herbeiführen können, im Sinne!“

„Nicht übel, Corporal Treuſchelm!“ lächelte der Däne, „aber jetzt lebt wohl und laßt es Euch wohl behagen bei Eurer kalten Küche von Geſtern. Im Uebrigen verlaßt Euch auf uns: es ſoll Euch an nichts fehlen und wann die rechte Zeit kommt, ziehn wir als treue Verbündete mitſammen weiter!“

Julius mußte noch einige Fragen des verliebten Conrad's, welche Marthen betrafen, beantworten. Dann huſchten die zwei geweſenen Währwölfe in den Wald zurück, ihrer verborgenen Wohnung zu. Stephan, der Knabe, der noch immer nicht Herr ſeines Unmuths über die Täuſchung, deren Gegenſtand er geweſen, werden konnte, warf ingrimmig das alte Bocksfell, das ihm am Boden im Wege lag mit dem Fuße zur Seite und ſprach mürriſch für ſich hin:

„Um des elenden Pelzes Willen bin ich in Furcht und Entſetzen gerathen; hätte ich das gewußt, ſo hätte ich ſo lange geſchrieen und um mich geſchlagen, bis der Vater mit den Hunden herbeigeeilt wäre, und dann hätten wir ſehen wollen, wer die Schinken und Würſte bekommen hätte?“

„Die Hunde;“ warf kaltblütig der Kundſchafter hin, indem er raſch den Rückweg nach der Glashütte antrat. „Sollen wir übrigens gute Freunde bleiben, Moſje Stephan Täſchy, ſo rathe ich dir wohlmeinend, die ganze Enträthſelung der Sache daheim zu verſchweigen und in Allem, was die zwei Männer angeht, genau meine Befehle zu befolgen.“

Der Heimweg ward ſchnell und ohne weitre Abentheuer zurückgelegt. Als Julius und ſein Gefährte ſich wieder im Thurmgemache befanden und Mutter Täſchy, die aus Reſpect vor der Excellenz nicht nach dem Erfolge des Unternehmens zu fragen wagte, ſondern dieſen nur aus der glücklich heimgebrachten Ladung von Lebensmitteln verwundrungsvoll erkannte, ſich mit ihrem Sohne entfernt hatte, griff der Däne haſtig nach einem kleinen Brode von beſondrer Geſtalt, das ſich nebſt mehrern andern in dem Korbe vorfand. Er ſchien erſtaunt, als er es zuerſt erblickte. Beim Aufbrechen fiel ihm aus dem Innern des Brodes ſogleich ein Zettel in die Hand, den er raſch entfaltete und deſſen Inhalt ſeine ganze Aufmerkſamkeit zu feſſeln ſchien. Sein junger Reiſegefährte fing an zu erkennen, daß dieſer Mann einen weit größern Wirkungskreis beſitze, als er ihm bis jetzt zugeſchrieben, daß er nicht blos das wenig ehrenvolle Gewerbe eines Spions treibe, ſondern ſeine Thätigkeit ſich auch auf andere, den Heerführern der verbündeten Truppen vielleicht ſehr wichtige Unternehmungen erſtrecke. Nachdem Greif die Zeilen, welche er empfangen, zu wiederholten Malen überleſen hatte, verbarg er den Zettel tief in einer verborgenen Bruſttaſche, wandte ſich zu Julius und ſagte mit jenem widerlichen Lächeln, das in unſerm jungen Freunde immer ein unangenehmes Gefühl erregte:

„Wir finden jetzt Muße, die nähere Bekanntſchaft des Täſchy'ſchen Ehepaares zu machen und, wenn wir wollen, mit dem alten Franzoſenfeinde Oger ein enges Freundſchaftsband zu knüpfen. Ich habe Sie ſchon darauf vorbereitet, daß unſer Aufenthalt in dieſem Hauſe von längerer Dauer ſeyn dürfte. Die Entdeckungen, welche wir von Ihrem Freunde Treuſchelm erhielten, beſtärkten mich in meinen Vermuthungen, dieſe Zeilen von ſicherer, gewichtiger Hand erheben jene zur Gewißheit. Wir können keinen Schritt weiter thun, wenn wir uns nicht abſichtlich unſern Todfeinden überliefern wollen. Hier, an dieſem ſichern Orte, der uns Verborgenheit bietet und im Nothfalle eine Flucht begünſtigt, müſſen wir bleiben, bis die Wälder ſich mit Grün bedecken, bis die Welſchen, ihren Operationsplanen zu Folge, die mir bekannt ſind, ſich nach andern Gegenden gezogen haben. Alle meine frühern Entwürfe ſind vernichtet durch die unſinnige Vergeßlichkeit, die mich jene wichtigen Papiere in der Reſidenz zurücklaſſen ließ, durch den tollen Verrath, den der Chirurg Greif an dem Major von Greifenfeld beging. Aber man muß ſich in die Umſtände fügen. Wir werden hier kein unangenehmes Leben führen, wir werden gut eſſen und trinken, wir werden manchmal Pickenick haben mit unſern guten Freunden in der Währwolfshöhle!“

Unſer junger Freund ſah ein, daß man ſich der Gewalt der Umſtände unterwerfen müſſe. Freilich war die Beſchränkung auf den Umgang mit der Familie Täſchy ihm nicht eben willkommen, aber dagegen wurde dieſe Unannehmlichkeit durch den Gedanken, daß er nun noch eine Zeitlang in der Nähe der geliebten Julie weilen, daß ihm ein Zufall Nachricht von ihr bringen könne, bei Weitem überwogen. Er ſetzte ſich vergnügt mit dem Dänen zu der feinen Abendmahlzeit nieder, welche dieſer durch manche heitre Mittheilung aus ſeinen vielſeitigen Erfahrungen zu beleben verſtand und die Mitternachtſtunde kam heran, ohne daß Julius eine Ermüdung, die nach den manichfaltigen Beſchwerden des Tages ſo natürlich war, empfunden hätte. Aber der Däne, der gegen das Ende des Soupers ſtiller und ernſter geworden, erhob ſich plötzlich und ſagte, indem er auf das hohe Himmelbett in der Vertiefung des Zimmers deutete:

„Begeben Sie ſich zur Ruhe, Herr Tiefenau! Die Ereigniſſe des vergangenen Tages waren mannichfaltig und anſtrengend. Suchen Sie das tolle Treiben der letzten Zeit zu vergeſſen, ſchöpfen Sie in dieſer Einſamkeit Kraft, andern Gefahren, zu denen Sie das Vaterland rufen kann, zu begegnen.“

Julius verſtand nicht ganz den Sinn dieſer Worte; allein er weigerte ſich, das bequeme Lager, das ihm der Kundſchafter bot, anzunehmen und äußerte, er werde auf dem Sopha die nöthige Erholung finden, während Greif auf den Dunen jenes Bettes dem Schlummer das gewohnte Opfer bringen möge.

„Ich ſchlafe nie auf Dunen!“ entgegnete mit einem bittern, trüben Lächeln der Däne. „Wollen Sie, daß ich von jener entſetzlichen Nacht, von dem Buben François und der armen Eſther Nilſen träume? Noch nie habe ich dieſes Lager berührt, es iſt ein Gaſtbett und ich kann Ihnen die Verſicherung geben, daß ſich ſchon Leute ſeiner bedient haben, die gewohnt waren, mit Königen und Fürſten umzugehn.“

Er wandte ſich um und ſchien ſich ernſt mit Papieren beſchäftigen zu wollen, die er aus verborgenen, tief im Innern ſeiner Kleidung angebrachten Taſchen hervorholte. Julius fand nun für gut, der Aufforderung ſeines Geſellſchafters zu entſprechen. Er nahm den Ehrenplatz auf dem ſtattlichen Lager ein und entſchlief bald. Aber es war kein ruhiger, erquicklicher Schlaf, der ihn heimſuchte. Oft erwachte er und ſah dann den Dänen noch immer am Tiſche ſitzen, emſig ſchreibend und das Geſchriebene mit andern Papieren vergleichend. Gegen Morgen wurde er durch ein Geflüſter in ſeiner Nähe wiederum im Schlummer geſtört. Er ſah den Knaben Stephan und den Kundſchafter im eifrigen Geſpräch. Beide ſtanden vor der verborgenen Thüre, die in den Wald führte, und dieſe war geöffnet. Der Knabe trug einen kleinen Torniſter auf dem Rücken und einen Knotenſtock in der Rechten. Er empfing von dem Dänen ein kleines Papierpaket, das er im Innern ſeiner Mütze, die zu einem ſolchen Verſteck beſonders eingerichtet ſchien, verbarg, dann ſchob ihn Greif hinaus und verſchloß und verriegelte die Thüre ſorgfältig hinter ihm. Mit einem ſchweren Seufzer, als wälze er eine Laſt von ſeiner Bruſt, trat nun der Däne noch einmal zum Tiſche, ſchlürfte ſehr behaglich ein großes Glas Burgunder hinab und legte ſich dann auch auf dem Sopha zur Ruhe, von dem ſich bald die tiefen Odemzüge eines Schläfers, der ganz dem ſüßen Genuſſe der Erholung hingegeben iſt, vernehmen ließen.

## Sechſtes Kapitel.

Wie dein Name auch heißt, Gott, Jupiter!
oder Jehovah!
Romulus oder Abrahams Gott —
Klopſtock.

Nachdem wir den Helden dieſer Geſchichte und ſeinen wunderlichen Begleiter an einen Ort geführt haben, wo ſeine Sicherheit, und ſein Leben gegen die Verfolgungen ſeiner Gegner geſchützt ſcheinen, halten wir es für unſere Pflicht, in die Reſidenz, und zu jenen Perſonen zurückzukehren, deren Schickſale auf das Innigſte in die Begebenheiten, für welche wir das Intereſſe unſerer Leſer zu gewinnen ſuchen, verflochten ſind. Wir haben Julien geneſend, Agathen in ſtill ergebener Entſagung, Julius Mutter in rührender Trauer, den alten Tiefenau, durch des Enkels Entdeckung, daß der treffliche Fidelis Agathen hoffnungslos liebe, in ſeinem gewohnten Seelengleichmuthe geſtört, den Hofintendanten in feſter Erwartung der Genugthuung, die ihm Foulon ſchuldig war, den Geheimerath voll erwachenden Wohlwollens zu Julius und endlich den Arzt mit dem ſeligen Gefühle, den glücklichen Ausgang einer edeln Handlung erlebt zu haben, verlaſſen; wir finden ſie in denſelben Gemüthsverhältniſſen wieder, nur daß jene durch die Ueberzeugung von der gelungenen Rettung des Allen theuern Julius ſich mehr erhoben fühlen, während der Arzt in die geregelte Wirkſamkeit ſeines täglichen Lebens zurückkehrend, den Schmerz, von Agathen für immer getrennt zu bleiben, ſie als eine, die ſeinem Herzen und ſeinen theuerſten Wünſchen verloren iſt, anſehn zu müſſen, tiefer empfindet, während Forſthelm von quälenden Zweifeln, in wie fern die Entdeckungen, welche der Chevalier de Ramotiers in Greifs verlaſſener Wohnung gemacht, ihn betreffen, beunruhigt wird. Vergebens ſuchte er durch treu ergebene Leute, deren er in den Umgebungen der gegenwärtigen Machthaber ſich mehrere gewonnen hatte, einen nähern Aufſchluß zu erhalten; nichts wollte verlauten, die franzöſiſchen Oberbehörden betrugen ſich mit derſelben Hochachtung gegen ihn, wie bisher, und nur in Foulons Blicken, in ſeinen hämiſchen Zügen glaubte er, wenn ihn Geſchäftsverhältniſſe mit dem Generalcommiſſär zuſammenführten, einen heimlichen Triumph, eine ſtille Schadenfreude zu leſen, die ſeine Zweifel vermehrten, ohne ſie jedoch auf eine und die andre Weiſe aufzuklären.

Der Chevalier de Ramotiers erhielt zur Belohnung jener zufälligen Entdeckung eine kleine Anſtellung auf dem Bureau des Generalcommiſſärs. Bald aber überzeugte ſich Foulon, daß er in ihm einen willigen Diener beſitze, der ihm auch in perſönlichen Angelegenheiten von Nutzen ſeyn könne. Er gebrauchte ihn nun zu allerlei Aufträgen, die einen Vertrauten von weitem Gewiſſen erforderten, er belohnte ihn ſo gut, daß ſich Ramotiers ſeinem neu gewonnenen Gönner mit Leib und Seele verſchrieb. In dieſen neuen Verhältniſſen ſetzte der Chevalier ſeine Bewerbungen um Antonien angeſtrengter, als jemals, fort. Theils machte ihm ein Gebot

Foulons dieſes zur Pflicht, der gern einen geheimen Aufpaſſer und Zuträger im Hauſe der Tiefenau ſich erhielt; theils folgte er hierin ſeiner eigenen Neigung, ſeinem Gelüſte nach dem nicht ganz unbedeutenden Vermögen, das Antonie von ihrer verſtorbenen Mutter ererbt und von welchem er bereits dem thörichten Mädchen manches anſehnliche Darlehn zu entlocken gewußt hatte. Das Bubenſtück, durch welches er den jungen Tiefenau in die Hände der von Foulon beſtellten Werber geſpielt hatte, war glücklich unentdeckt geblieben. In der Eile mit welcher Julius Flucht bewerkſtelligt wurde, in der Verwirrung, welche ſie begleitete, hatte jener nur ſeines Mißgeſchickes in weiten Umriſſen gedacht und um ſo weniger des Chevaliers erwähnt, weil es ihn bei einem ruhigen Nachſinnen dünkte, Ramotiers könne in der That mehr aus Gutmüthigkeit zu einer Verſöhnung mit Foulon gerathen haben, denn als ein abſichtlicher Theilnehmer an deſſen Verbrechen. Der Chevalier fand aber dennoch, ſeit Julius Entfernung, eine ſehr kalte Aufnahme in der

Tiefenau'ſchen Familie. Der greiſe Kaſtellan hatte ihn nie leiden können und nannte ihn in ſeinem häuslichen Kreiſe, zum Verdruſſe der ältern Tochter, nur den franzöſiſchen Windbeutel; Heinrich Tiefenau fühlte ſich jetzt durch die Neuheit und den Reiz der deutſchen Literatur zu ſehr angezogen, um bei den Declamationen, welche Ramotiers aus franzöſiſchen Poeten und Proſaikern auftiſchte, daſſelbe Entzücken zu zeigen, wie früher; Agathe und die beiden Frauen hatten ſich immer neutral gehalten und nur Antonie offenbarte ihm ein Wohlwollen, das von Tag zu Tag zu ſteigen ſchien und ſeinen Speculationen auf ihr mütterliches Erbe die günſtigſten Ausſichten eröffnete. Ramotiers war ein ſehr leichtſinniger Menſch; ſeitdem er ſich einmal in Foulons Hände gegeben, war dieſer Leichtſinn zur Gewiſſenloſigkeit geworden. Er ſah eine Zukunft vor ſich, welche, wie er glaubte, die Gunſt ſeines neuen Beſchützers mit Auszeichnungen, Beförderungen und Reichthum ausfüllen würde. Er hatte bisher in Armuth und Nichtachtung gelebt. Wie konnte er in ſeiner Characterſchwäche, in ſeinem Leichtſinne, der ſeine Laufbahn ſchon mit einer Menge begangener Thorheiten bezeichnete, ſolchen Hoffnungen widerſtehn, wenn es nur einen Schritt vom Schlechten zum Schlechtern galt?

Indeſſen wurden die Beſuche des Doctors Fidelis im Kunſthauſe immer ſeltener. Alle Mitglieder der Hausgenoſſenſchaft empfanden die Entbehrung eines ſo treuen und bewährten Freundes ſchmerzlich, Alle kannten die Urſache, welche ihn abhielt, den alten vertraulichen Umgang fortzuſetzen, allein, wenn die Rede auf ihn kam und jeder ſein Bedauern, ihn zu vermiſſen, an den Tag legte, ſo wurde doch aus Schonung gegen den Greis und gegen Agathen ſorglich vermieden, jener Urſache zu gedenken. Agathe verließ dann gewöhnlich das Zimmer und wann ſie zurückkehrte, konnte man Thränenſpuren in ihren Augen bemerken. Sie hatte nie große Lebhaftigkeit gezeigt, aber ſtille Heiterkeit hatte ſich in ihrem ganzen Weſen ausgeſprochen. Jetzt war dieſe Heiterkeit verſchwunden. Sie erſchien als eine ſanfte Dulderin, ruhig und ohne Murren ergeben in ihr Schickſal. Nur wenn der Blick des Greiſes manchmal ernſt und forſchend auf ihr ruhete, dann erzwang ſie wiederum jenes freundliche Lächeln, das in hoffnungsvollen Tagen ihren Mund immer umſchwebte. Es konnte aber niemanden täuſchen, dieſes Lächeln. Es war ein Sonnenblick am trüben Abendhimmel und die Nacht zog drüber hin mit ihrem ſtillen, ruhigen Ernſte.

Der alte Tiefenau mochte dieſe Verſtimmung in der Seele ſeines jüngſten Kindes, ſeines Lieblings, nicht länger ertragen. Er beſchloß eine Ausgleichung, eine Beendigung des Zwieſpalts, der Fidelis aus dem Hauſe entfernte und allen drückend fiel, zu verſuchen. Der verſtändige Greis ſah ein, daß in einer Lage, wie die gegenwärtige, wo die ganze Familie durch die Ungewißheit, in der ſie über die fernern Schickſale ihres Julius ſchwebte, durch die geringe Hoffnung, in der nächſten Zeit eine Nachricht von ihm zu erhalten, beunruhigt wurde, man eines wohlthuend eingreifenden Ereigniſſes bedurfte, um nicht den Muth zum Leben zu verlieren, und er erkannte zugleich, daß eine Verbindung des Doctors mit Agathen, wenn das Hinderniß, das ihr entgegenſtand, gehoben werden konnte, die glücklichſte Verwandlung herbeiführen werde. Das Mädchen dauerte ihn. Anfangs hatte er es unbegreiflich gefunden, daß ſie, die ihm noch ein Kind ſchien, ſchon eine ernſtliche Neigung empfinde; dann aber hatte er an ſich zurückgedacht, an ſeine erſte Frau, die nur ſechszehn Jahre gezählt, als er ſich mit ihr verheirathet, dann war es ihm einleuchtend geworden, daß Agathe, einige Jahre älter, wohl auch ſchon einen rechtſchaffnen Mann, wie den Doctor, mit freundlichem Auge anſehen könne. Eines Morgens ließ er ihn zu ſich beſcheiden. Fidelis, ängſtlich beſorgt, es möge ein Glied der Familie, die er ſo ſehr liebte und ſchätzte, vielleicht Agathe ſelbſt, von einem Krankheitsanfalle heimgeſucht worden ſeyn, kam ſchleunig herbei. Er fand den alten Sebaſtian allein, mit allen Zeichen des Wohlbefindens, ihm treuherzig aber ernſt die Hand aus ſeinem Lehnſeſſel entgegenreichend.

„Setze Er ſich zu mir, Herr Doctor,“ hob der Greis an, „und halte Er ſich gefaßt, vor der erſten halben Stunde nicht von mir loszukommen. Er hat uns lange verſäumt, Er iſt in der Stadt vielleicht oft unnöthig umhergeſchwärmt und hat die Leute im Kunſthauſe vergeſſen, die ihn doch ſo gern ſehn.“

„Ach nein, Herr Kaſtellan!“ erwiederte mit einem Seufzer Fidelis. „Ich denke immer an Ihn und die Seinigen, vielleicht nur zu viel; allein oft tritt eine gebieteriſche Nothwendigkeit zwiſchen unſre Handlungen und unſre theuerſten Wünſche, ſo daß dieſe in Widerſpruch mit einander gerathen. Aber es iſt doch Alles wohl hier im Hauſe, Frau Eliſabeth — Agathe —“

„Allen geht es wohl,“ verſetzte der Alte, „wenn anders körperliche Geſundheit zum Wohlergehn hinreicht. Ich meine aber, in dem geſunden Körper müſſe auch eine geſunde Seele wohnen und da macht mir denn mein jüngſtes Mädchen, Agathe, keine geringe Sorge.“

Der Doctor erbleichte. Er rückte beſorgt dem

Alten, dem er ſich gegenüber geſetzt hatte, näher und ſagte mit leiſer, zitternder Stimme:

„In wie fern, Herr Kaſtellan? — Leidet die Jungfrau Tochter an Melancholie, an ſchweren, trüben Gedanken, weint ſie vielleicht oft und weiß ſie keine Urſache anzugeben, warum? Iſt ihr der Umgang mit Andern zuwider, ſucht ſie die Einſamkeit und hat ſie vielleicht gar ſchon mancherlei ſeltſame Ideen, die zu einer Manie ausarten können? Alle Symptomata müſſen da berückſichtigt werden, die Seele iſt ein zartes Weſen, das ein leiſer Anlaß von Außen aus ſeinem richtigen Ebenmaße drängen, das, wenn es einmal afficirt iſt, wiederum auch den geſundeſten Körper in Siechthum verſetzen kann.“

„Wir wollen aufrichtig gegen einander ſeyn, Herr Doctor!“ antwortete nach einem kurzen Nachdenken Sebaſtian. „Agathens Gemüthsleiden iſt Folge ihrer Neigung zu Ihm, es iſt keine Seelenkrankheit, die aus ſich ſelbſt entſtanden iſt, es iſt ein Uebel, das Er, wie ich glaube, mit dem Mädchen theilt, nur daß Er als Mann es beſſer zu ertragen und zu verbergen weiß.“

**Fidelis** ſtand auf, verbarg ſein Antlitz in das Schnupftuch und trat verlegen an's Fenſter. Es war ihm, wie einem, der auf einem Verbrechen ertappt worden iſt, ſein früheres, verſtecktes Ausforſchen des Greiſes erſchien ihm jetzt als eine ſchwere Schuld.

„Höre Er mich ruhig an,“ fuhr der alte **Tiefenau** fort, „und ſchäme Er ſich nicht. Er hat auch nicht Urſache dazu, denn als ein Mann von Rechtlichkeit hat Er, nachdem Er einmal die Anſicht des Vaters über die obwaltenden Verhältniſſe vernommen, nicht weiter verſucht, ſich dem Mädchen zu nähern oder ſie gar zum Ungehorſam aufzureizen. Er iſt ein treuer Freund des Hauſes geblieben, Er hat unſerm **Julius** Ehre und Leben gerettet, Er hat dann in ſeinem Edelmuthe ſich ſelbſt die Freude, **Agathen** zu ſehen, verſagt, um das arme Mädchen nicht noch mehr zu betrüben, um ſie den Schmerz der Trennung nicht tiefer empfinden zu laſſen.“

Dem Greiſe waren Thränen in die Augen

getreten. Er machte eine kurze Pauſe, dann ſprach er gerührt weiter:

„Ich müßte ein unredlicher, ſelbſtſüchtiger Mann ſeyn, wenn ich das Alles nicht dankbar würdigte, wenn ich es Ihm nicht hoch anrechnete. Achtzig Jahre ſind an dieſem grauen Haupte vorübergegangen, es iſt ungebeugt geblieben in vielfachen Stürmen des Lebens, es hat ſich nicht geſenkt unter dem Stolze, unter dem Uebermuthe der Feinde, es ſoll nun auch in die Gruft gelegt werden, ohne daß die Laſt der Undankbarkeit es niedergedrückt hätte. Als Er mich zuerſt um einen Rath fragte in ſeiner Herzensſache, als er mir von der Verſchiedenheit der Religionen ſprach, die zwiſchen Ihm und dem Mädchen, zu dem Er Neigung trüge, obwalte, da ahnete ich freilich nicht, daß ich eine Entſcheidung über meine eigene Tochter ausſpräche, ein Wort, deſſen Bedeutung auch tief in mein eigenes Herz eingriffe: aber was einmal Recht iſt, bleibt Recht für den einen wie für den andern. Als Julius von mir ſchied, war ſein letztes Wort die Entdeckung, daß Er, Herr Doctor, damals von ſich ſelbſt und Agathen geſprochen habe. Seit der Zeit fühle ich einen Stachel in meiner Seele, nicht weil ich an der Wahrheit meines Ausſpruches etwa zweifelte, ſondern weil er gerade Ihn trifft, Ihn, dem ich alles Gute erzeigen möchte, was auf der Welt nur aufzufinden iſt, Ihn, von dem ich überzeugt bin, daß Er Agathen glücklich machen würde, wenn dieſe unſelige Verſchiedenheit der Religionen nicht wäre.“

„Laſſe Er uns von dieſem Gegenſtande abbrechen, Herr Kaſtellan!“ ſagte ſchmerzlich bewegt Fidelis. „Es iſt einmal nicht anders und kann nicht anders werden. Ich habe mich ſchon an den Gedanken gewöhnt, mein ganzes Leben in einer traurigen Entbehrung hinzubringen und Gott wird mir helfen, ſie zu ertragen.“

„Warum könnte es nicht anders werden?“ verſetzte gutmüthig der Greis, indem er eine Hand des Doctors ergriff. „Ich habe über die Sache ernſtlich nachgedacht, ich habe es mich den Schlaf mancher Nacht koſten laſſen und glaube, ein Auskunftsmittel gefunden zu haben, das uns Alle zum Glücke vereinigt, wenn Er nur will!“

„Welche Frage!“ rief eifrig Fidelis. „Ich ſollte einem Vorſchlage entgegen ſeyn, der die ſchönſten Hoffnungen, denen ich ſchon trauernd entſagt, verwirklichen kann? Ich ſelbſt ſollte mein Glück von mir zurückſtoßen, ich nicht in Alles willigen, was mir den Beſitz der vortrefflichen Agathe verſchaffen kann? Spreche Er weiter, Herr Kaſtellan! Er hat mein Herz mit neuem Vertrauen, mit neuer Hoffnung erfüllt. Er hat mich aus Trübſal zur Freude, aus dem herben Gefühle der Entſagung zu ſeliger Ahnung erhoben.“

Die Augen des jungen Mannes leuchteten vor Entzücken. Mit beiden Händen hatte er die Rechte des Greiſes gefaßt, ſeine Wangen färbte ein hohes Roth, in freudiger Spannung erwartete er die weitere Mittheilung von Agathens Vater.

„Er iſt noch jung, Herr Doctor,“ nahm dieſer wiederum, jedoch nicht mit derſelben Feſtigkeit, wie früher das Wort, „Er kann leichter

Seine Meinungen ändern, als ein Mann von achtzig Jahren, der in den ſeinigen Beruhigung und Muth für den nahen Schritt in die Ewigkeit findet. Ich weiß, daß Er ein Alter, welches in Rechtlichkeit und Gottesfurcht erreicht wurde, ehrt, daß Er nicht den Leichtſinn anderer junger Leute beſitzt, welche vieljährige Erfahrungen für nichts halten und der Lehren, die aus ihnen hervorgehen, ſpotten. Aus meinen Erfahrungen, die mich oft dem Tode, der Gefangenſchaft, der Mißhandlung durch ergrimmte, heidniſche Feinde nahe gebracht haben, die mich erkennen ließen, daß vor dem Odem des Herrn Alle gleich ſind, Könige, wie Sklaven, Reiche wie Arme, die mich einen großen, weltberühmten König in einem Augenblicke noch blühend in Mannskraft, gebieteriſch und begierig die Welt zu erobern, und im nächſten als eine unmächtige, ſtarre Leiche erblicken ließen, habe ich die Ueberzeugung geſchöpft, daß mein Religionsglaube eine feſte und ſichere Stütze in allen Erſchütterungen des Lebens iſt. Ja, Herr Doctor, dieſer Glaube,“ fuhr mit Begeiſterung im Blicke Sebaſtian fort,

„iſt ein Ausfluß des Herrn ſelber, ſonſt könnte er nicht dieſes Gottesvertrauen in ſich tragen! Er iſt das Kind ſeiner Gnade, das unſer Haupt umſchwebt in allen Nöthen des irdiſchen Lebens, das Muth in unſre Herzen bringt, ſie zu ertragen, das mir tauſendmal, wenn ich den todten menſchlichen Leib zu ſeiner letzten Ruheſtätte begleitete, zugeflüſtert hat: es iſt nur die Hülle von Staub, die ihr in die Erde ſchüttet, und die Seele fliegt zum Himmel auf in den Schoos der göttlichen Gnade, bei der ſie Seligkeit findet und die von Jahrtauſenden her ihr Schickſal vorausbeſtimmt hat. Es kann keinen mehr beſeligenden, keinen mehr verſöhnenden, keinen erhebenden und mit feſtem Vertrauen belebenden Glauben geben, als dieſen: Alles was uns begegnet, hat die Hand der Gottheit vorausgezeichnet und ihre Liebe, ihre Weisheit führt es zum beſeligenden Ziele. Warum will Er, Herr Doctor, dieſe Stütze für Leben und Sterben von ſich weiſen, wenn ſie Ihm die Dankbarkeit, wenn ſie Ihm die Liebe bietet? Ich ſpreche wie ein Vater zu ſeinem Kinde. Ich ſehe ein, daß Er im Irrthum wandelt und will ihn zum Heile der Wahrheit führen. Unſre verſchiedenen Religionsbegriffe ſtimmen in vielen Dingen mit einander überein, in der Hauptſache aber weichen ſie von einander ab, in **der** Hauptſache die den Menſchen zu einem beſtändigen Geſchöpfe Gottes macht, die uns ihn als einen gnadenreichen Vater anſehn läßt, der alle Schritte ſeines Kindes leitet. Dieſes Vertrauen hegt **Agathe**, zu dieſem Vertrauen iſt ſie erzogen worden. Welcher Schmerz für das arme Kind, wenn es den Mann, den es zum treuen Gefährten ſeines Lebens erwählt, auf dem Wege des Irrthums fernab von dem Ziele gehen ſähe, deſſen Erreichung ihm ſein Glaube ſichert! **Agathe** würde ſich unglücklich fühlen und zu ihrem Unglücke kann ich nie meine Einwilligung geben. Aber, Herr Doctor, Er iſt ein verſtändiger Mann, Er vermag den Gründen, die ich ihm dargelegt habe, nichts entgegenzuſetzen, ſie müſſen Eingang in ſeine Seele gefunden haben: wähle Er nun auch das Rechte ſchon um Seiner ſelbſt willen! Werde Er Einer der unſrigen und der Segen eines frohen

Vaters ſoll Seinen und Agathens Bund krönen.“

Während der greiſe Kaſtellan mit jugendlichem Feuer ſeinen Bekehrungsverſuch gegen Fidelis betrieb, hatte ihn dieſer erſt ſtaunend angeſehn, war dann wieder bleich geworden, ließ langſam ſeine Hände aus der Rechten des Alten ſinken und bezeichnete manche Stelle ſeiner Rede durch ein leiſes Kopfſchütteln. Er ſah ſich mit einemmale vom Gipfel ſeiner Hoffnungen in den frühern, trüben Zuſtand der Entſagung zurückgeworfen. Eine bittre Wehmuth erfüllte ſein Herz, eine Thräne ſtieg in ſein Auge, jene ſuchte er zu bekämpfen, dieſe zu verbergen. Es that ihm leid, nun auch von ſeiner Seite den Traum des ehrwürdigen Vaters ſeiner Geliebten zerſtören zu müſſen, den dieſer ſchon für Wirklichkeit, für einen unbeſchränkten Sieg der Wahrheit über den Irrthum anzuſehn ſchien. Er beſchloß es ſo ſchonend wie möglich zu thun. Mit ſanftem, aber feſtem Tone entgegnete er:

„Ich bin überzeugt, Herr Kaſtellan, daß man in keinem Glauben rechtſchaffener leben und ſeliger ſterben kann, als Er in dem Seinigen. Er hat das Leben in tauſend verſchiedenen Geſtalten geſehn, Er hat das Gute daraus zu ſammeln gewußt zu ſeinem zeitlichen und ewigen Wohlergehn, ich geſtehe es offen, daß ich gegen Niemanden unter meinen Bekannten, auch wenn Er nicht Agathens Vater wäre, eine größere Ehrerbietung empfinden könnte, als gegen Ihn. Aber es iſt auch gewiß, daß ein anderer Glaube dem edeln Menſchen genügen, daß er ihn mit eben ſo feſtem Vertrauen auf Gott und Seligkeit erfüllen kann, wie Ihn der Seinige."

„Nein, nein!" unterbrach heftig und unmuthig Sebaſtian den Doctor. „Nur die Er erwählt hat, werden in ſeine Seligkeit eingehn."

„Mein Beruf hat mir," fuhr, durch die Unterbrechung gereizt, Fidelis mit erhöhter Lebhaftigkeit fort, „oft Gelegenheit gegeben, den wunderbaren Troſt, der in den letzten Augenblicken der Sterbenden, aus dem Jenſeits herüber in ihre Seele zu wehen ſchien, zu belauſchen. Ich habe nicht bemerkt, daß das höchſte Weſen, welches dieſen Troſt ſandte, einen Unterſchied zwiſchen den verſchiedenen Religionspartheien machte. Es war, als wenn die Gleichheit, die unter allen Menſchen vor Gott beſteht, ſich ſchon herabneige, um den Zwang des irdiſchen Kleides mit abſtreifen zu helfen. Calviniſten, Lutheraner, Katholiken, ſelbſt Juden, alle blickten ſelig lächelnd mit demſelben Ausdrucke des Vertrauens zum Himmel hinauf. Das machte, ſie hatten gelebt, wie Er, ehrwürdiger Mann, ſie hatten unwandelbar im Rechte beſtanden, in der Liebe und in der Wahrheit.“

„Auch Juden?„ ſagte mit einem Ausdrucke des Abſcheu's der Greis. „Sie, die unſern Herrn und Heiland verleugnen, der, eben weil ſie ihn verleugnen, ihre Sünden nicht verſöhnt hat durch ſeinen Tod?“

„Der Heiland war die Liebe;“ verſetzte ſehr mild Fidelis. „Er liebt auch diejenigen, die ihn haſſen, die, welche ihn nicht kennen: er iſt der Vermittler zwiſchen der geſammten Menſchheit und Gott. Höre Er mich ruhig an, Herr Kaſtellan, und ich glaube, meine Geſinnungen werden Ihm klarer werden. Ich will

Ihm ein Beiſpiel geben, das meinem Geiſte ganz gegenwärtig iſt, weil ich es erſt vor wenigen Tagen erlebte. Ich ſtand am Sterbebette einer jungen Frau. Alles was die Kunſt bieten konnte, war erſchöpft, das ſchwindende Leben nicht mehr zu erhalten. Die Frau hatte jahrelange Leiden mit unſäglicher Geduld ertragen, ſie hatte ihre Eltern, ihren Mann, ihre Kinder ihre Freunde nie mit dem ganzen Umfange ihrer Schmerzen bekannt gemacht, denn immer beſaß ſie ein Lächeln des Troſtes für ihre Umgebungen; in den Augenblicken, wo Qualen ſie folterten, ſchwebte ein Wort der Beruhigung für Andere auf ihren Lippen. Aller Ueberfluß, den der Reichthum beut, Alles, was entgegenkommende Liebe gewährt, feſſelten ſie an das Leben; aber für ſie war dieſe Feſſel ein leichtes Band, denn in Gott erkannte ſie den Urquell und die Heimath aller Liebe, ſie war gewiß, in ihm mit allen Lieben vereinigt zu werden. Sie ſah ihrem Tode lächelnd entgegen. Sie ſprach freundlich zu allen Naheſtehenden und als ich ihr in einem Augenblicke wo wir allein waren, meine Bewundrung äußerte ſagte ſie: „ich habe kein Verdienſt dabei, ich thue nur was die Stimme Gottes in meine Seele ſpricht: liebe deinen Nächſten, als dich ſelbſt. Ich ſehe meiner Auflöſung ergebungsvoll und in Frieden entgegen, weil ich weiß, daß ſie der Wille meines Gottes iſt, weil ſie mich zu einem vollkommenern Weſen macht. Soll ich dieſelbe Hoffnung, denſelben Frieden nicht denen die ich liebe, weil ſie meine Nächſten ſind, mitzutheilen ſuchen? Es wäre Sünde, wenn ich anders handelte, und die Unterlaſſung einer Sünde iſt kein Verdienſt." — Sie ſtarb mit der Verklärung eines Engels, ſie war der Rückkehr zu Gott gewiß. Und dieſe Frau, Herr Kaſtellan, war keine Calviniſtin, keine Lutheranerin, keine Katholikin — ſie war eine Jüdin, ſie glaubte nicht an die göttliche Sendung des Heilands, aber ſie mußte dieſe dennoch empfinden, weil ſie ſich über Alle erſtreckt."

Der Greis war aufgeſtanden und ſchritt einigemale bewegt im Zimmer auf und nieder. In ſeiner Seele kämpfte der Widerwille, den ihm Erziehung und Gewohnheit gegen das Judenthum eingepflanzt hatten, gegen die Ueberzeugung, die ſich in dem Berichte des Arztes ausſprach. Endlich glaubte er einen Ausweg gefunden zu haben. Er blieb vor Fidelis ſtehn und ſagte:

„Seine Erzählung rührt mich, allein ſie kann meinen Glauben nicht erſchüttern. Sie gibt ein Beiſpiel wie ein unglückliches Weib ſich ein ganzes Leben hindurch ſelbſt täuſchen kann mit ſchmeichleriſchen Hoffnungen, die der Tod zerſtört, wie ſie noch an deſſen Pforte von einer kranken, erregten Einbildungskraft in ihren Irrthümern geiſtig belebt werden kann, ſo daß ſie ſich für eine Erwählte hält, während ſie doch eine Verlorene iſt.“

„Nein, nein!“ ſprach entſchieden der Doktor. „Im Sterben erlöſcht die Kraft der Einbildungen und dagegen erhöht ſich die Erkenntniß der Seele. Das lehren mich vielfache Erfahrungen am Krankenbette. Der Sterbende gehört ſchon der Ewigkeit mehr an, als dem Irdiſchen, und oft läßt jene ihn durch einen Riß in dem dunkeln Vorhange, hinter dem ſie ſich uns verbirgt, die Herrlichkeit und Wahrheit des Himmels ſchauen. Woher wäre ſonſt dieſe Ruhe, ja ſelbſt die Freudigkeit erklärbar, mit welcher viele Menſchen von allen theuern Gewohnheiten, von geliebten Perſonen, an welche die Bande des Blutes ſie knüpften, von tauſend blühenden Hoffnungen ſcheiden? Es giebt ein Reich Gottes, das ſie erkannt haben, ein Reich der Liebe, von Jeſu gegründet, das Allen ohne Ausnahme irgend eines Religionsbekenntniſſes offen ſteht.“

„Ich kann Ihn nicht einen Freigeiſt ſchelten,“ verſetzte nach einigem Nachdenken Sebaſtian, „denn Er glaubt an einen Gott und an den Sohn Gottes, als ſeinen Vermittler. Bei allen Verſchiedenheiten unſerer Anſichten, ſind wir einander näher gekommen, als ich früher hoffen durfte und ich glaube nicht, daß Er jetzt noch etwas Erhebliches gegen meinen Vorſchlag einwenden kann. Er ſieht mich verwundert an, lieber Herr Doctor, aber ich meine es ernſtlich. Er hat nichts gegen mein Glaubensbekenntniß. Er hält es für ebenſo gut, als das Seinige. Was alſo könnte ihn abhalten, ſich zu den Anhängern Calvins zu bekennen? Nach Seinem eigenen Geſtändniſſe kann Ihm dieſer Uebertritt nicht als Sünde erſcheinen, mich beruhigt er über Seine Zukunft, in Sein eigenes Herz, in das der armen Agathe führt er Glück und Frieden zurück.“

„Nimmermehr!“ entgegnete aufwallend Fidelis. „Ich kenne Agathen. Sie würde mich verachten, wäre ich einer ſolchen geiſtigen Erniedrigung fähig. Mißverſtehe Er mich nicht, Herr Tiefenau! Ich will in dieſer Aeußerung nicht Seinen Glauben beleidigen, ich will nur meine Weigerung rechtfertigen. Ich halte es für eine Erniedrigung unſers beſſern unſterblichen Theils, wenn wir dieſen letztern leichtſinnig den Stab wegwerfen laſſen, der ihn in Allem, wo er wanken konnte, im Elend, wie in der Freude, in traurigen und ſchweren, aller Standhaftigkeit bedürfenden Berufspflichten, ſelbſt indem er dem Theuerſten auf Erden entſagte, als treue Stütze, als ein Freund, den ihm Gott beigegeben, diente. Ich würde es für eine ruchloſe Beleidigung derjenigen halten, welche die nämliche Lehre, wie ich, bekennen, wenn ich ohne die Entdeckung eines Irrthums, der in ihr ſelbſt liegen müßte, ihr den Rücken kehrte. Ich erſchiene in meiner Seele undankbar gegen die Gottheit, deren Geſchenk ſich mir ſegensreich bewährt hat, ich würde mich einer Reue hingeben, die mich mein ganzes Leben hindurch quälen und meinen Tod erſchweren möchte. Das kann Er nicht wollen, Herr Kaſtellan!“ fuhr er ſehr ernſt, indem er aufſtand, fort. „Ihm ſelbſt iſt das Bewußtſeyn, mit Ruhe auf ein redlich durchlebtes Daſeyn zurückblicken zu können, zu viel werth, um es mir entreißen zu wollen. Ich muß die letzte Hoffnung auf den Beſitz Agathens aufgeben; ich liebe und achte ſie, wie ich nie ein Frauenzimmer mehr lieben und achten werde; ich verzichte auf mein ganzes Lebensglück: aber ich bewahre die Ruhe meines Gewiſſens. Und dann, Herr Kaſtellan, noch Eins! Er iſt Vater, Er erfreut ſich Seiner Kinder, Er hat ſie in dem Glaubensbekenntniſſe, das Ihn in den Stürmen des Lebens aufrecht erhalten hat, das Ihn in der Stunde des Todes ſtark machen wird, erzogen: welche Schmach, welches bittre Herzeleid für Ihn, wenn Eins von ſeinen Kindern dieſes Glaubensbekenntniß verächtlich von ſich ſchöbe aus bloßer Selbſtſucht, nur um ſeine Laufbahn mit einem zeitlichen, für einen ſolchen Schwächling ſehr ungewiſſen Glücke zu ſchmücken? Ich will das Gedächtniß meiner Eltern nicht beflecken, thäte ich es, ſo beginge ich eine Lüge. Ich bin überzeugt, daß ſie ſelig heimgegangen ſind. Welcher Frevel, wenn ich dieſe Ueberzeugung mir gewaltſam hinwegzuläugnen ſuchte! Ehre den Todten, Ehre ihnen vor allen von ihren Kindern!“

„Wir wollen ohne Groll ſcheiden!“ ſagte weich der Greis, indem er dem Arzte, der ſich zum Fortgehn anſchickte, die Hand reichte und mit einiger Verlegenheit zu ihm hinblickte. „Ich habe es gut gemeint, aber ich ſehe nun wohl ein, daß er ebenſowenig Seinen Glauben ändern kann, wie ich. Wir wollen uns demüthig in das Geſchick fügen, das Gott über uns verhängt. Auch Agathe muß es. Sie wird in der Religion Stärke dazu finden.“

So endigte dieſe Unterredung, von der ſich der alte Tiefenau einen ganz andern Erfolg verſprochen hatte. Die Kluft zwiſchen Agathen und Fidelis ſchien weiter, als jemals. Auf ihrer künftigen Lebensbahn ſahen ſie die traurige Oede der Entſagung.

## Siebentes Kapitel.

> Sieh! Wie ich dieſen Mantel durch hier reiße —
> Alſo zerreiß' ich meine Liebe —
> Was draus erfolgt, das werf ich Dir zu, Dir!
> Grillparzer.

Indeſſen war Julie geneſen. Ihre heitre Laune kehrte zurück, ſie fing an Alles wieder in dem glücklichen Lichte zu betrachten, das günſtige Verhältniſſe der Geburt, des Standes und des Reichthums auf ihre frühere Tage geworfen, ſie bemühete ſich den Vater zu zerſtreuen, auf deſſen Stirn ſich jetzt öfter als ſonſt finſtre Wölkchen der Beſorgniß oder eines andern Gemüthsdruckes zeigten. Mit Agathen, die, ſeit der Krankheit Juliens, von Forſthelm als deren beſte Freundin betrachtet wurde und welche nun keines beſondern Vorwandes mehr zu ihren Beſuchen bedurfte, war ſie oft beiſammen. Dann ſprachen die beiden Mädchen faſt immer von Julius und wenn auch die Tochter des Geheimeraths, um, wie ſie glaubte, Agathen gefällig zu ſeyn, die Unterredung auf Fidelis überzulenken ſuchte, ſo ging die Freundin hierauf ſo wenig ein, ſo ſchien bei einer ſolchen Erwähnung ihr ſtiller Kummer ſo ſehr zu ſteigen, daß Julie bald die Ueberzeugung erlangte, Agathe ſey bei aller Ergebung zu tief von ihrem Leiden ergriffen, um nicht ſelbſt die leiſeſte Berührung deſſelben ſchmerzhaft zu empfinden. So kehrte dann der Faden ihrer Geſpräche zu Julius zurück, er war der Held der ſchweſterlichen Mittheilungen, Julie wußte mit ihrer lebhaften Phantaſie Begebenheiten, große und muthige Handlungen in eine geträumte Laufbahn, wie ihr Liebling ſie jetzt durchwandle, ſo anziehend zu weben, daß Agathe mit der größten Theilnahme zuhörte und ſich oft vergaß, indem ſie die lebendigen Einbildungen ihrer Freundin für Wirklichkeit nahm. Es waren frohe Stunden für

Julien, Agathen beruhigten ſie, während ſie ihr eine Zerſtreuung boten, die ſie von ihrem inneren Kummer auf einige Zeit abzog.

Foulon hatte, nachdem er einigemale abgewieſen worden, das Haus nicht wieder betreten. Er und der Geheimerath behandelten einander, wenn Geſchäfte ſie zuſammen führten, mit kalter Höflichkeit. Der Franzoſe ließ, wie wir ſchon erwähnten, durch dieſe manchmal einen Hohn hindurchblicken, ein geheimnißvolles drohendes Weſen, das eben jene Stimmungen der Unruhe und Beſorgniß in Forſtheim hervorbrachte. Julie dankte dem Himmel, daß ſie von dem Zwange befreit war, den niedrigen, nun verhaßten Menſchen mit äußerem Wohlwollen in ihrem Hauſe zu empfangen, die zudringlichen Bewerbungen, die ihr oft ſo läſtig gefallen, zu dulden. Sie konnte nur mit Abſcheu an ihn denken. Hätte ſie in Julius auch einen gänzlich Fremden geſehen, ſo würde doch des Franzoſen gemeines und ränkevolles Benehmen gegen einen Nebenbuhler ihren reinen Sinn tief empört, ſo würde ſeine Feigheit vor dieſem und dem

Hofintendanten gegenüber ihre ganze Verachtung auf ſich geladen haben; ſo aber waren durch Foulon auch die heiligſten Gefühle ihres Innern verletzt worden, ſo ſah ſie in ihm einen perſönlichen Feind, der kein noch ſo niedriges Mittel verſchmähete, ſeine eigenſüchtigen Zwecke zu erreichen. Dennoch paarte ſich mit dieſen Empfindungen des Abſcheu's und der Verachtung eine ſeltſame Furcht, ein beklemmendes Gefühl, als habe ſie von dem Generalcommiſſär noch ein großes Unheil zu erwarten. Dieſe Aengſtlichkeit wurde durch das Betragen des Vaters genährt, der ſelbſt mit ängſtlicher Gefliſſentlichkeit jede Erwähnung Foulons zu vermeiden ſuchte und wenn zufällig ſeiner gedacht wurde, gleich von jener düſtern Laune ergriffen ſchien, die jetzt nicht ſelten ſeine Seele trübte. Julie hatte von jeher ihren Vater, als einen ſtarken, ſelbſt in mißlichen Verhältniſſen ruhigen und beſonnenen Mann gekannt. Mußte ſie ſich jetzt nicht durch eine ſo plötzliche Verwandlung ſeines Characters, die nur Folge bedenklicher, äußerer Umſtände ſeyn konnte, beunruhigt fühlen?

So vergingen mehrere Wochen, ohne daß ſich irgend eine Veränderung in der Lage der Dinge ereignete. Der Frühling offenbarte ſich in ſeiner jugendlichen Friſche, das ſchöne Thal, in welchem die Reſidenz gelegen war, mit dem Kranze von Bergen, der es umgab, entfaltete alle ſeine Reize und ſo wie die Natur ein ſchönes, heitres Leben ausſprach, entkeimten auch in den Herzen der Menſchen neue Hoffnungen, frohe Bilder der Zukunft, welche von jener den reichen Farbenſchmelz entlehnten. Julie kehrte in der Abenddämmerung, welche einem ſolchen Frühlingstage folgte, der das ganze Gepräge dieſer jugendlichen Anmuth getragen hatte, in ihre Wohnung zurück. Seit ihrer frühen Kindheit hatte ſie das Tiefenauſche Haus nicht mehr beſucht. Heute war ſie von ihrem Vater ſelbſt zu einem ſolchen Beſuche aufgefordert worden und zur freudigen Ueberraſchung Agathens im Kunſthauſe erſchienen. Sie ſah ſich liebevoll wie ein Mitglied der Familie aufgenommen und wenn der ernſte Großvater und Frau Eliſabeth die Ehrerbietung, welche ſie der Geheimrathstochter ſchuldig zu ſeyn glaubten, ſtreng zu beobachten bemüht waren, ſo ſchimmerte doch aus dem Benehmen der letztern von Zeit zu Zeit eine gewiſſe Vertraulichkeit hervor, die Julien erkennen ließ, daß der lebhaften Frau, die ihre Gefühle nur ſchwer zu verbergen vermochte, ihr Verhältniß zu dem Enkel nicht ganz fremd ſey. Am Meiſten fühlte ſie ſich zu der ſanften Mutter ihres jungen Freundes, die ſie zum erſtenmale ſah, hingezogen. Der Name Julius wurde nicht von ihnen ausgeſprochen, aber ſie ſahen einander verſtehend an, die Mutter zog das Mädchen mit Thränen in den Augen an ihre Bruſt und Julien war es, als ob in dieſem Augenblicke der Geiſt des mütterlichen Segens in ihr Inneres dringe. Die Förmlichkeit des Hofintendanten überſah Julie gern. Seine muthige Handlungsweiſe gegen Foulon, in der ſich zugleich eine ſtarke, väterliche Liebe ausgeſprochen, hatte ihm ihre Achtung gewonnen, ſie fühlte ſich in dieſem Kreiſe, dem heute zufällig Antonie fehlte, ganz heimiſch, ganz froh. Agathe hatte ſie ſpäter hinauf in das Zimmer mit den Wachsbildern geführt, wo Julius in der größten Gefahr ſchwebte und wie durch ein Wunder den Nachſtellungen ſeiner Verfolger entging. Lange ſtand Julie in Nachdenken verſunken vor der ſtarren, gelben Geſtalt, deren Stelle damals der Geliebte eingenommen hatte. Dann konnte ſie ihre weitere Neugierde nicht bezwingen und drang in Agathen, ihr zu ſagen, auf welchem Wege Julius ſeine fernere Flucht aus dem Hauſe bewerkſtelligt habe. Oft ſchon hatte Agathe verſichert, daß ſie hiervon nichts wiſſe, daß ihr Vater und Julius Eltern ein ſtrenges Schweigen über dieſes Ereigniß beobachteten; allein ihre Freundin hatte ſich einmal in den Kopf geſetzt, Agathe wolle die Verſchwiegene gegen ſie ſpielen, ſie habe wahrſcheinlich ein Verſprechen des Schweigens geleiſtet, das aber doch vor einer Freundſchaft, wie die ihrige, nicht beſtehen dürfe, das gegen Julien, die ſich als die Verlobte des Entfernten betrachtete, um ſo weniger gültig ſeyn könne, da hier ein jeder Verrath ein Verrath am eigenen Glücke, am Heiligthume ihres Lebens geweſen ſeyn würde. Jetzt aber proteſtirte Agathe ſo ernſt und feierlich gegen die Beſchuldigung einer Verheimlichung vor der Freundin, jetzt zeigte ſie eine ſo ſchmerzliche Trauer über den oft wiederkehrenden Argwohn, daß Julie ſich gern von ihrem Irrthume überzeugte und, um die Freundin in eine heitere Stimmung zurückzuführen, lächelnd ausrief:

„So will denn ich dir das große Geheimniß offenbaren. Niemand hat es mir vertraut, nirgends hat ſich mir eine Spur dieſes Wunderwerks gezeigt; allein ich habe es durch eigenes Nachdenken an das Licht gefördert und an dir iſt es nun, dem Scharfſinne deiner Freundin den Zoll der gebührenden Bewunderung abzutragen. Höre alſo und ſtaune: ſtaune über meine Enträthſelungsgabe und deine Verblendung! Freilich würde meine Chriſtiane den Schlüſſel zu allen dieſen Dingen ebenſo leicht und vielleicht noch leichter als ich gefunden haben, allein dadurch kann mein Verdienſt nicht geſchmälert werden, denn Chriſtiane iſt eine ſehr vernünftige Perſon, Chriſtiane hat ihre eigenen Anſichten, die da oft Anwendung finden, wo unſer Geiſteslicht nicht mehr leuchten will. Erinnerſt du Dich noch deſſen, was ſie uns von den Wichtelmännchen erzählte?"

Auf Agathens Bejahung fuhr ihre Freundin fort:

„Nun denn, ſo haſt du auch das Wort des Räthſels. Die Wichtelmännchen ſind wiedergekehrt und haben Julius unter ihre mächtige Protection genommen, ſie haben ihn durch die Mauern fortgeführt und wer weiß, ob er nicht jetzt noch bei ihnen im unterirdiſchen Prunkſaale ſitzt und ihnen das Lied von „Prinz Eugenius, dem edeln Ritter" oder ſonſt einen alten Heldengeſang vorſingen muß?"

Julie ſah ihren Zweck erreicht. Die Freundin lächelte ſie ſanft an und jede Erinnerung an den erlittenen Verdacht ſchien aus Agathens Seele verſchwunden zu ſeyn. In ſtiller Heiterkeit wurde der Nachmittag hingebracht. Beim Abſchiede dünkte es Julien, als trenne ſie ſich von ihrer eigentlichen häuslichen Heimath, die ſie hier gefunden, als werde ſie aber einſt wiederkehren, um ſelbſt zu dem Kreiſe, der ihr ſo vertraut geworden, zu gehören. Dieſes liebevolle Familienleben erſchien ihr um ſo beglückender, da ſie es bei ſich, in ihrem eigenen Hauſe vermißte. Sie war frühe eine mutterloſe Waiſe geworden, ſie hatte nie Geſchwiſter gehabt und, wie ſie den Vater auch ehrte und liebte, ſo lag doch in deſſen ganzem Weſen zu viel Ernſt, er war zu ſehr mit ſeinen Berufspflichten beſchäftigt, um dem heranblühenden Mädchen erſetzen zu können, was ſie durch den Verluſt der Mutter, durch den Mangel an Geſchwiſtern und andern nahen Verwandten entbehrte.

In frohen Erinnerungen an die ſchön verlebten Stunden betrat ſie wiederum das väterliche Haus. Als ſie die oberſten Stufen der Treppe erreichte, die zu dem Gange mit ihren und des Vaters Zimmern führte, ſah ſie, beim Scheine der den Coridor erhellenden Lampe, zu ihrem Erſtaunen, einen Jungen von zerlumptem, ſchmuzzigem Anſehn aus dem Cabinet des Geheimeraths treten. Sie hörte, wie der Vater durch die halbgeöffnete Thüre dem Jungen noch einige Worte nachrief, denen dieſer lauſchte, ſie ſah dann den ſeltſamen Fremdling mit Haſt und dreiſter Eile auf ſich losſchreiten. Sie wollte ihm ausweichen, der Knabe aber vertrat ihr den Weg, betrachtete ſie forſchend von oben bis unten und ſagte mit gedämpfter Stimme:

„Sie iſt es und keine Andre. An Sie lautet meine Beſtellung und der junge Herr, der ſie mir gegeben, ſoll ſchon erkennen, daß Stephan Täſchy ſie an die Rechte gerichtet hat, wenn ich Sie ihm beſchreibe. Da iſt ein Zettel an Sie, blanke Jungfer. Ich wette drauf, Sie lächelt und ſieht einen armen Jungen nicht mehr ſo bös an, wenn Sie nur die Aufſchrift geleſen hat. Der junge Herr läßt Sie grüßen viel tauſendmal und, wie meine Mutter meint, aus einem verliebten und getreuen Herzen. Meine Mutter verſteht ſich drauf, denn ſie iſt eine von denen, die aus dem Egyptierlande gekommen ſind und die gute Wahrheit zu ſagen wiſſen.“

Julie hörte befremdet die Rede des Knaben, die, in einem wunderlichen Bauerndialekte geſprochen, ihr kaum verſtändlich war. Jetzt fielen ihre Blicke auf den Brief, den er ihr zudringlich in die Hände geſchoben hatte. Alles Blut ſtrömte ihr zum Herzen. Sie erkannte die Hand des geliebten Freundes, ſie vergaß den Boten, ſie vergaß, wo ſie war, und eilte zu der Lampe, um bei deren Schein ſich mit dem Inhalte des theuern Schreibens bekannt zu machen. Stephan betrachtete lächelnd einige Augenblicke die liebliche Erſcheinung, die ſelbſt auf ſeine rohen Gefühle einen wohlthätigen Eindruck machte; dann glitt er raſch und leiſe am Treppengeländer hinab und verließ das Haus, ohne daß Julie ſeine Entfernung bemerkte.

Die Aufſchrift des Briefes lautete: „An Thusnelden!“ und Julie wurde durch ſie ſogleich an die letzte Unterredung erinnert, welche ſie mit dem Geliebten gehabt hatte. Mit zitternden Händen öffnete ſie. Alles ſchwamm vor ihren Blicken in einem glänzenden Lichte, denn Thränen der Freude waren ihr bei der Erkenntniß, daß ihr Liebling gerettet und in Sicherheit ſey, in die Augen getreten. Endlich konnte ſie leſen.

„Arminius iſt frei,“ meldete das Schreiben, „er iſt ſeinen Verfolgern ſiegreich entgangen, er hat die Zeit der Gefahr in verborgener Einſamkeit zugebracht, er wird nun ausziehen gegen die Legionen der Vaterlandsbedränger und bald, bald — wollen es die Götter! — mit den ſieggekrönten Kriegern der Heimath zu Thusnelden zurückkehren. Treue Freunde begleiten ihn, auf die er zählen kann: einer, den Thusneldens Vater ihm zum Rathe mitgegeben, ein andrer, der mit ihm Freuden der Kindheit und Schmach des Gefängniſſes getheilt, ein dritter, der ihn aus dieſer letzten erlöſte. Gefahren ſind noch zu beſtehen, Mühſeligkeiten zu überwinden; aber wo Liebe, Muth und Hoffnung die Seele beleben, da vermindert ſich die Gefahr, da verſchwindet die Mühſeligkeit. Thusnelde darf ſich freuen. Varus weicht mit ſeinen Legionen, er zieht gen Weſten. Noch eine Siegesſchlacht, ſo iſt das Joch der Fremden abgeworfen. Arminius grüßt und liebt alle Freunde, die daheim ſeiner gedenken. Thusnelde mag heiter der Zukunft entgegenſehn: alle Wünſche werden ſich erfüllen, alle ſchönen Träume wahr werden.“

Das Schreiben war vom geſtrigen Tage gezeichnet. Fern alſo konnte Julius nicht ſeyn, er mußte die ganze Zeit über höchſtens in der Entfernung einer kleinen Tagereiſe von der Reſidenz geweilt haben. Seiner eigenen Verſicherung nach war er von treuen Freunden umgeben. Sein Brief athmete eine Heiterkeit und einen Muth, die Julien ungemein beruhigten. Sie ſah leicht ein, daß er, bedacht gegen einen Zufall, der ſeine Zeilen in fremde Hände ſpielen konnte, jene ſchwärmeriſche Vergleichung mit ihm und Arminius, die ſie in der Stunde des Abſchieds gemacht, als eine Art nur für ſie Beide verſtändlicher Chiffreſchrift benutzt hatte. Sie las den Brief zu wiederholten Malen, ſie drückte ihn an ihr Herz und gedachte der Freude, die ſie durch deſſen Mittheilung an die Bewohner des Kunſthauſes erregen würde. Dann blickte ſie ſich nach demjenigen um, der ihn überbracht hatte. Sie wollte, wenn auch nur einige flüchtige Zeilen, oder geſtattete das des Boten Eile nicht, dieſem ein Zeichen ihrer Liebe und ihres Wohlergehens an Julius mitgeben. Aber der Knabe war verſchwunden, ohne ſeinen Botenlohn zu erwarten. Sie ſah die Treppe hinab: auch dieſe war leer, ſo wie der Vorplatz unten im Hauſe.

Verdrießlich über dieſen Umſtand, der ihre Pläne durchkreuzte, betrat ſie ihr Zimmer. Welche neue Ueberraſchung aber erwartete ſie hier, als ihr in dieſem ein Mann entgegenkam, den ſie im erſten Augenblicke und vom Dämmerlichte getäuſcht, für den Doctor Fidelis hielt. Sie wollte dennoch befremdet zurückweichen und nach Licht rufen, als ſie ſchon ihre Hand von dem ſeltſamen Gaſte ergriffen fühlte und deſſen Bemühung wahrnahm, ſie tiefer in das Gemach zu führen. Jetzt erſchrack ſie ernſtlich. Sie wollte ſich losreißen, ſie beſtrebte ſich, mit der Linken den Klingelzug zu erreichen, um Chriſtianen herbeizurufen. Da vernahm ſie Foulons Stimme, da erkannte ſie den Verhaßten, der ſie mit folgenden Worten anredete:

„Beruhigen Sie ſich, Mademoiſelle, und dulden Sie nur auf eine kurze Zeit gelaſſen meine Gegenwart! Ich weiß Alles, was Sie mir ſagen können, ich weiß, daß Sie ſich mit Recht über die Zudringlichkeit beſchweren können, mit der ich mich hier eingeführt habe; aber ich bin nicht gekommen, um meinen Wünſchen zu dienen, ich bin gekommen, um, wenn Sie wollen, Ihnen den größten Dienſt zu leiſten, den Ihnen wohl je ein Sterblicher wird leiſten können. Es bedarf nur einer kurzen Unterredung zwiſchen uns. Ich hoffe, wir werden uns verſtändigen.“

In der Art und Weiſe, wie der Generalcommiſſär dieſe Anrede ſprach, lag etwas Bedrohliches und Bedeutungsvolles, das **Julien** mit bangen Ahnungen erfüllte. Sie wußte nicht wie es kam, daß ihr ſogleich die trübe Gemüthsſtimmung, die Unruhe und Beſorgniß einfiel, worin ſie ſeit einiger Zeit den Vater öfters fand, ſie wußte nicht, warum ihr eine innere Stimme ſagte, dieſer Zuſtand möge mit dem ſeltſamen Beſuche **Foulons** in einer gewiſſen Beziehung ſtehen. Einem innern, nicht deutlichen Triebe folgend, ließ ſie ſich von dem Generalcommiſſär zu einem Sitze führen, dem gegenüber er ſelbſt eine Stelle einnahm. Dann aber, wie aus einem Traume erwachend, machte ſie gleich wieder eine Bewegung ſich zu erheben, dann dünkte es ſie eine Erniedrigung einem ſo verächtlichen Menſchen, wie Foulon, ohne Widerſtand nachzugeben.

„Sie wiſſen,“ ſagte ſie in einem kalten und ſtolzen Tone zu dem Franzoſen, der ſie, jedoch durchaus ohne Zwang, zurückzuhalten ſuchte, „daß mein Vater Ihre Beſuche überhaupt verbeten hat. Es geziemt ſich nicht, daß ich hinter ſeinem Rücken Sie bei mir ſehe. Erlauben Sie, daß ich mich entferne, um ihn von Ihrer Gegenwart zu benachrichtigen.“

Julie hatte dieſe Worte mit müheſam erkämpfter Ruhe vorgebracht. Alle Erinnerungen an die bittern Empfindungen, an Seelenqualen und körperliche Leiden, die Foulons Bosheit ihr bereitet, waren, während ſie ſprach, in ihr erwacht. Sie zitterte heftig, ſie machte eine Gebehrde, ſich raſch von ihm loszureißen.

„Ich kenne dieſes Verbot Ihres Vaters,“ erwiederte der Franzoſe, immer bemüht, ſie auf eine gefällige Weiſe zum Bleiben zu bewegen, „aber ich bin überzeugt, daß er es nicht ertheilt haben würde, wenn er mit klarem, ruhigem Blicke ſeine Lage überdacht, wenn er dieſe ſo genau gekannt hätte, wie ich ſie kenne. Seyn Sie ſanft, ſeyn Sie nachgiebig gegen Ihren Verehrer, ſchöne Julie,“ fuhr er mit einem Anfluge leiſen Spottes fort, „und es wird Sie gewiß nicht gereuen! Ich weiß, daß Sie die Sprache der Zärtlichkeit aus meinem Munde nicht lieben, aber halten Sie ſich verſichert, daß ich eine andre Sprache führen werde, der Sie gewiß Gehör ſchenken.“

Während dieſer letzten Aeußerungen war ſein Ton übermüthiger geworden, er hielt Juliens Rechte ſtark gefaßt und ſchien keineswegs geneigt, ſie gutwillig freigeben zu wollen. Auch Julie fühlte ſich in einem höhern Grade gereizt, das gewaltſame Verfahren Foulons empörte ſie.

„Laſſen Sie mich!“ ſprach ſie heftig und gebieteriſch. „Laſſen Sie mich oder ich rufe das Geſinde zuſammen, um mir Schutz gegen Sie zu verſchaffen. Sie erlauben ſich Freiheiten gegen mich, deren ſich noch Niemand bedient hat.“

„Dafür bin ich auch der Generalcommiſſär Foulon,“ hohnlachte der Franzoſe, dem es läſtig fiel, die Larve der Höflichkeit da, wo er ſich verachtet und beleidigt ſah, noch länger beizubehalten. „Dafür bin ich der Mann, den Se Allerchriſtlichſte Majeſtät, der König von Frankreich, hierhergeſetzt hat, um aus der Blüthe der männlichen Jugend dieſes Landes die Armeen vollzählig zu machen, um es als eine franzöſiſche Provinz zu verwalten, um Spione und Hochverräther zu richten nach Kriegsgeſetz. Jetzt, Mademoiſelle, hören Sie mich in dem Tone ſprechen, zu dem mich meine Stellung, zu dem mich Ihre Lage berechtigt. Ich bin nicht mehr der ſchmachtende Bewerber einer frühern Zeit, der nach einem gütigen Blicke Ihres Auges ſeufzte; nicht mehr der blöde Liebhaber, den Ihr Sprödethun zurückwieß. Nein, ſchöne Julie! Die Zeiten haben ſich geändert. Sie ſollen mich lieben müſſen, Sie ſollen ſich glücklich halten, die meinige zu werden, wenn Sie nicht anders den Kopf Ihres Vaters auf dem Schaffot erblicken, wenn Sie nicht ſelbſt ſich in Schande und Verzweiflung ſtürzen wollen.“

Julie ſaß erſtarrt. Sie ahnte Wahrheit in den Worten ihres verhaßten Feindes, ſie hatte ja ſchon längſt vermuthet, daß um einer edeln Abſicht Willen ihr Vater ſich ſcheinbar den Bedrückern des Landes angeſchloſſen habe!

„Ich leſe Entſetzen, ich leſe Beängſtigung in Ihren Zügen;“ fuhr der Generalcommiſſär ſpöttiſch fort: „ich verlange nichts andres. Dieſe Empfindungen ſind der erſte Keim der Liebe, die mir die ſchöne Julie ſchenken wird, ſie ſind die Grundpfeiler des Glücks, das mir die Zukunft bewahrt. Die Vergangenheit hat mich belehrt, daß ich nicht beſtimmt bin, auf dem gewöhnlichen Wege, den Liebende einſchlagen, zu meinem Ziele zu gelangen. Ich muß meine eigenen Pfade gehen, ich muß jene Mittel zur Erreichung meiner Abſichten gebrauchen, welche die Schwäche und die Verbrechen der Menſchen mir darbieten. Ja, Mademoiſelle, auf dieſem Wege nähere ich mich Ihrem Herzen. Ich bin faſt ſicher, daß ich es rühren, daß ich es für mich gewinnen werde. Das Verbrechen ſoll unſre Seelen aneinanderknüpfen: nicht das Ihrige, nicht das meinige: nein! Das eines dritten, das Ihres — Vaters.“

Die Schlange hatte lange gedroht, ehe ſie den

Giftzahn in das Herz ihres Opfers ſchlug. Jetzt gedachte der hämiſche Böſewicht, ſich an deſſen Schmerzen, an deſſen Jammer zu weiden; allein er ſah ſich getäuſcht. Das harte Wort, das der Franzoſe gegen den verehrten Vater geſprochen, riß Julien aus dem Zuſtande der Betäubung, in den ſie die frühere ſchreckliche Drohung verſetzt hatte, empor. In ihrem heiligſten Gefühle angegriffen, richtete ſie ſich ſtolz auf und ſagte:

„Nur derjenige, der ſeine Luſt findet, mit Verbrechen zu ſpielen, iſt des Frevels fähig, einen edeln Mann, wie meinen Vater, einer Schandthat zu beſchuldigen. Er trete hinaus auf den offenen Markt, vor allem Volke ſpreche der Verläumder ſeine Anklage aus: Niemand wird ihm glauben, mit Verachtung, mit Schmach bedeckt wird er ſich und ſeine Lüge vor jedem Rechtlichen verbergen müſſen!“

„Und dennoch, ſchöne Julie,“ nahm hämiſch lächelnd Foulon wiederum das Wort, „iſt mein alter Freund, der Geheimerath Forſtheim, nahe daran, ſeinen Kopf als einer, den das Geſetz verdammt, zum Richtplatze zu tragen. Ob

Sie und Ihre Landsleute ſeine That nicht als ein Verbrechen erkennen, das iſt gleichgültig; wir aber wiſſen den Hochverrath zu würdigen, unſere Geſetze richten ihn und nur eine Strafe, die keine Milderung erfahren kann, wird in dieſer gefährlichen Zeit ihn treffen. Ich will Ihnen Alles entdecken, Mademoiſelle, und Sie ſelbſt ſollen dann entſcheiden über die Zukunft Ihres Vaters, über Ihre eigene und über die meinige. Verſuchen Sie einmal, die Vorurtheile, die Sie gegen mich im Herzen tragen, auf kurze Zeit zu verbannen; bemühen Sie ſich, meine Perſon in einem günſtigen Lichte, wie es dieſe etwa vor zwanzig Jahren beſchienen, jung und nicht übel gebaut, zu erblicken, damit es Ihnen um ſo leichter werde, ein Opfer zu bringen, welches Ihnen ohnehin die Nothwendigkeit auferlegt. Jetzt zur Sache! Ihr Vater hat die Geneigtheit, das Vertrauen, das man ihm geſchenkt, im weiteſten Sinne des Wortes mißbraucht. Den größten Theil der Gelder, welche ſein Verwaltungszweig abwarf, ſandte er auf geheimen Wegen demjenigen, den er noch thörichterweiſe ſeinen Landesfürſten nennt, der aber nie wieder den Fürſtenhut ſeiner Väter tragen wird, während wir getäuſcht, während wir mit kleinen, unbedeutenden Geldbeträgen, unter allerlei Vorwänden, abgeſpeiſt wurden. Er hat noch mehr gethan, was ſein Haupt dem Richtblock verfallen macht. Er hat durch ſeine Boten geſucht im Rücken der Armeen Freicorps zu bilden, welche unſre Truppen beunruhigen, der abgeſendeten Vorräthe ſich bemächtigen ſollten. Er hat unſre Operationsplane erlauſcht, er hat Theil genommen an dem Treiben eines kühnen Spions, der mit beiſpielloſer Kunſt unſre klügſten Köpfe in ſeinen Schlingen gefangen. Die Beweisſtücke zu dieſen Anklagen befinden ſich in meinen Händen. Noch habe ich ſie zurückgehalten, noch kennt ſie niemand als ich; aber ſeit Wochen ſchon iſt jeder Schritt des Hochverräthers bewacht, mein Auge hütet ihn, die Flucht iſt unmöglich. Ueberzeuge dich nun ſelbſt, Mädchen,“ fuhr er vertraulich näher rückend und ſeine Hand auf Juliens Arm legend, fort, „daß dein Vater verloren iſt, wenn ich meinen Schutz von ihm nehme. Sein Leben liegt in dieſer kleinen Hand, ſchöne Julie! Gewähre ſie mir, laß ſie am Altare mit der meinigen verbinden und jene Beweißſtücke lodern in Flammen auf, dein Vater iſt gerettet und ſteht, von mir geſchützt, feſter als je. Dir bleibt keine andre Wahl! Hier Ehre, Reichthum, ein ergebenes Herz und das Leben des Vaters; dort ſein Tod auf dem Schaffot, Elend und Armuth, Schmach vor der Welt und der entſetzliche Gedanke, daß du durch deine Weigerung die Mörderin deines Vaters geworden biſt."

Julie ſchauderte zuſammen: nicht vor dieſem ſchrecklichen Bilde, ſondern vor der Möglichkeit, daß Foulon die Wahrheit ſpreche. Sie war zu ſehr mit dem Character ihres Vaters vertraut, um nicht ſchon längſt die Anhänglichkeit, welche er den Machthabern des Tages zeigte, mit Mißtrauen betrachtet zu haben, um nicht hinter dieſer ein ruhiges und ernſtes Fortſchreiten auf der Bahn der Treue, die er dem Landesfürſten beeidigt hatte, ahnungsvoll wahrzunehmen. Sie ſtand jetzt auf dem Punkte einer großen Entſcheidung. Sie fühlte aber auch, daß dieſe nicht allein von ihr abhänge. Würde ihr Vater das Opfer annehmen wollen, das ſie mit ihrem Lebensglücke für ſeine Erhaltung zu bringen, ſich entſchließen möchte? Würde er mit dem ernſten Blicke auf das Leben, mit ſeiner ſtoiſchen Verachtung des Todes nicht eine Verbindung, wie die ihrige mit Foulon, mit ſeinem Fluche, mit der Entziehung ſeiner Vaterliebe für immerdar begleitet haben? Nur dieſe Bedenken erregten einen Kampf in ihrem Innern. Sie dachte nicht an Julius, nicht an ſeine, nicht an ihre Liebe. Sie war bereit jedes Opfer zu bringen, gefaßt die Sklavin eines Böſewichts zu werden, von dem ſie wußte, daß er ihrer blos um des Mammons Willen, den ſie ihm zubringen könnte, begehre. Da wurde ſie plötzlich von dem Gedanken ergriffen, daß Foulons Entdeckungen ungegründet, daß ſie nur eitle Drohungen ſeyn möchten, um ſie zu einem übereilten Entſchluſſe zu drängen, daß die dem Vater eigene Vorſicht und Klugheit gewiß ſeine wichtigſten Geheimniſſe dem Auge ſelbſt des feinſten Spähers verborgen gehalten haben würden. Indem ſie dieſen wohlthuenden Gedanken mit erwachendem Muthe verfolgte, unterbrach der Generalcommiſſär, der ihre Bedenklichkeiten anders deutete, die herrſchende Stille und begann aufs Neue:

„Was zögerſt du, Mädchen, die Hand deines Schutzgeiſtes zu ergreifen, die er dir im Sturme des Unglücks darreicht? Feſſelt Dich noch eine zärtliche Neigung an den Knaben, der da im thörichten Uebermuthe meinte, meinem weitreichenden Arme zu entgehen? Hoffe nicht mehr auf ihn; traure um ihn, wenn du willſt. Er iſt todt. An demſelben Tage, wo es ihm gelang aus der Stadt zu entkommen, wurde er ſchon von der herumſtreiſenden Marechauſſee entdeckt, verfolgt und erreicht. Er wehrte ſich mit dem Muthe eines Verzweifelten, aber er unterlag der Uebermacht: der Säbelhieb eines Gegners ſpaltete ihm den Kopf.“

Dieſe handgreifliche Lüge gab plötzlich Julien ihre ganze Faſſung zurück. Sie glaubte nun hell zu ſehn, hell ein ganzes Gewebe des abſcheulichſten Trugs zu durchſchauen. Unerwartet riß ſie ſich von Foulon los, ſprang auf und ſagte, in die Mitte des Zimmers zurücktretend, in frohlockendem Tone:

„Jetzt erſt erkenne ich Ihre ganze Erbärmlichkeit. Der Tod des jungen Tiefenau iſt eine Lüge, meines Vaters ſogenannter Hochverrath eine leere Erdichtung. Julius lebt noch am heutigen Tage, er iſt frei, er iſt in Sicherheit vor Ihren Schergen: davon bin ich überzeugt, wie von meinem eigenen Leben; ich, mein Herr, beſitze Beweißſtücke, die Sie als einen elenden Lügner hinſtellen. Nur zu lange habe ich Ihre Gegenwart geduldet, habe ich Reden angehört, mit denen nur die Rohheit ein weibliches Weſen verletzen mag. Ich will nichts mehr hören. Verlaſſen Sie mich im Augenblicke, oder ich verlaſſe Sie und ſchicke Ihnen die Hausbedienten zu Ihrer Geſellſchaft. Noch nie habe ich einen Menſchen ſo tief verachtet, wie ich Sie verachte: weitere Erörterungen können zwiſchen uns nicht ſtatt finden.“

Julie hatte die Empörung, die ihre Seele erfüllte, nicht bezwingen können: ſie mußte ihr Worte leihen. Sie fühlte, daß ſie zu weit gegangen ſey, daß ſie kälter, ſtolzer und kürzer hätte verfahren, nicht ihre Empfindungen ſo offen vor dem verworfenen Gegner hätte darlegen ſollen. Aber wer vermag in einer ſolchen Aufwallung das rechte Maaß zu finden, wer überſchreitet da nicht leicht die ſchmale Grenze des Nothwendigen?

Sie näherte ſich der Thüre, ſie ſtand im Begriff, ihr Wort wahr zu machen, als Foulon, den die Wuth ſprach- und faſſungslos gemacht hatte, herbeiſtürmte, den Griff der Thüre faßte und mit heiſerer, boshafter Stimme ſagte:

„Du verachteſt mich, du ſollſt vor mir zittern lernen! Jetzt ſeyd Ihr verloren, dein Vater und du, jetzt errettet Euch nichts mehr, jetzt kannſt du auf den Knieen vor mir um eine Gunſt flehen und mein Fuß wird dich hinwegſtoßen.“

Dieſes waren ſeine letzten Worte. Julie hörte ihn die Treppe hinabſtürmen, ſie hörte wie er mit Getöſe die Hausthüre hinter ſich zuwarf. Das arme Mädchen fühlte ſich angegriffen, ſie ließ ſich nieder, um einige Erholung zu ſchöpfen, um Ruhe und Faſſung zu erringen. Dann wollte ſie zu ihrem Vater und dieſem Alles entdecken. Sie wollte ſich nicht in ſein Vertrauen drängen, ſie wollte ihm nur Foulons Ränke mittheilen, deſſen niedrige Täuſchungsverſuche, und dann dem Vater ſelbſt es überlaſſen, dieſe zu beurtheilen und ſeine Maßregeln zu ergreifen. Indem das eben Erlebte noch einmal an ihrer Seele vorüberging, konnte ſie es richtiger würdigen, mit andern Umſtänden, mit vorhergegangenen Begebenheiten und Verhältniſſen vergleichen. Neue Zweifel fingen an ſie zu peinigen. Foulon hatte in Beziehung auf Julius gelogen, mußte aber darum auch das, was er von ihrem Vater mitgetheilt, eine Unwahrheit ſeyn? Sie fühlte ſich ſehr beängſtigt. Sie ſah ein, daß wenn hier nur eine kleine Spur von Wahrheit zum Grunde liege, kein Augenblick verloren werden dürfe, zu warnen, zu retten. Die Kindesliebe machte ſie ſtark. Sie konnte ſich raſch erheben, ſie verließ eilig das Gemach, um den Vater aufzuſuchen.

Als ſie im Begriff war die Thüre ſeines Zimmers zu öffnen, trat ihr der Geheimerath entgegen. Er war in Ueberrock und Mantel gekleidet, eine Pelzmütze bedeckte ſeinen Kopf, der alte Kammerdiener, mit einem kleinen Koffer auf der Schulter, folgte ihm: er ſchien ganz zu einer plötzlichen Abreiſe gerüſtet. Julie ſchrack betroffen zurück. Wie ein Blitz erhellte der Gedanke ihre Seele, daß Foulon wahr geſprochen habe, daß ihr Vater ſeine Lage kenne, daß er durch dieſe ſchnelle Entfernung, ſich der Rache ſeiner Ankläger, die auch zugleich ſeine Richter waren, entziehen wolle. Forſthelm ſchien gefaßt, kalt und ernſt wie gewöhnlich, nur durch die obwaltenden Verhältniſſe zur Eile gedrängt.

„Ich muß fort von hier, meine Tochter,“ ſagte er, indem er Juliens Arm nahm und ſie die Treppe hinabführte, „ich muß dich verlaſſen, hoffentlich nur auf kurze Zeit. Verbanne jede Unruhe über dieſe ſchnelle Abreiſe, erhalte dich ſtark, was auch geſchehen mag, erhebe dich über jedes unerwartete Mißgeſchick! Wir leben in einer Zeit, wo eine eiſerne Ruthe über jedem Redlichen ſchwebt. Sie droht auf mich niederzufallen: ich muß ihr zu entgehn ſuchen.“

„Ja, mein Vater,“ unterbrach ihn mit bebender Stimme Julie „ich ſehe ein, daß Sie fliehen müſſen; aber warum wollen Sie mich zurücklaſſen, warum wollen Sie Ihrem Kinde verweigern, Sie zu begleiten, Ihrer zu pflegen, wenn Sie deſſen bedürfen, Sie zu erheitern auf Ihrer einſamen Wandrung?“

„Eine Reiſe, wie ſie mir die Nothwendigkeit vorſchreibt,“ erwiederte der Geheimerath und ſchritt haſtig in den dunkeln Hof, über den der Weg zu einem hintern Ausgange des Hauſes führte, „iſt nicht für Frauen geeignet. Auch darf ich keinen Augenblick zögern, der Wagen hält vor der hintern Einfahrt, in einer Viertelſtunde werden die Stadtthore geſchloſſen. Du kannſt ruhig und ſicher hier bleiben. Dich beſchuldigt man keines Vergehens gegen den allerchriſtlichſten Monarchen, keines Hochverraths an den Räubern und Verderbern dieſes Landes.“

„Ich weiß Alles!“ verſetzte leiſe, damit der naheſtehende Kammerdiener ihre Worte nicht vernehme, Julie. „Foulon war bei mir. Der Böſewicht hatte ſich in meinem Zimmer verborgen, unter ſchrecklichen Drohungen entdeckte er mir Ihre Lage.“

Dieſe Eröffnung machte den Geheimerath ſtutzen. Er hemmte ſeine Schritte und horchte aufmerkſam auf die weitere Erzählung der Tochter, die ihm im Fluge Alles mittheilte, was zwiſchen ihr und dem Generalcommiſſär vorgegangen war. Nur von Julius und der Bothſchaft, die ihr von dieſem gekommen, ſchwieg ſie: dieſer Punkt betraf nur ihre Liebe, über welche ſich die Geſinnungen Forſthelms noch nicht beſtimmt ausgeſprochen hatten, wenn er ſchon dem jungen Tiefenau nicht mehr ſo ungeneigt ſchien, wie früher. Indem Julie erzählte, bemerkte ſie, daß der Bericht dieſer ſeltſamen Begebenheit eine große innere Bewegung in ihrem Vater hervorbringe. Sein Arm, auf dem ihre Hand lag, begann zu zittern, er ergriff ſtark ihre freie Rechte und ſprach, als ſie geendigt hatte, feſt und gebieteriſch:

„Wenn je eine Stunde der Verſuchung kommen könnte, Julie, in der dich die Kindesliebe überwältigte, in der du dich der Rettung deines Vaters aus Foulons und ſeiner Helſershelfer Gewalt zum Opfer bringen möchteſt, ſo widerſtehe dieſer Verſuchung. Du würdeſt mich in Verzweiflung ſtürzen, du hatteſt ganz recht, wenn du glaubteſt, daß mein Fluch ein ſolches Opfer begleiten würde! Ich bin ein treuer Diener meines Fürſten, ein Freund meines Landes, ein heimlicher Helfer in ſeiner Noth geblieben, während dieſe Fremdlinge mich einen der ihrigen wähnten. Ich mußte ſie täuſchen, um die Plane ihrer Grauſamkeit zu vereiteln, wo es möglich war, um den letzten Sparpfennig des Armen vor ihrer Habſucht zu retten, um ihren Unternehmungen gegen unſern Landesfürſten entgegenzuwirken. Mein Glück, meine Freiheit, mein Leben durfte ich zu dieſem Zwecke auf das Spiel ſetzen, aber nicht das Schickſal eines andern, nicht das deinige, Julie. Du kennſt mich, meine Tochter, du weißt wie feſt ich in den Grenzen eines Entſchluſſes ſtehe, den ich einmal mit kalter Ueberlegung ergriffen habe. In meiner Anſicht finde ich Beruhigung, Feſtigkeit, ſelbſt dem Tode zu trotzen. Sollteſt du durch einen Ungehorſam, durch eine wohlgemeinte, aber leichtſinnige Aufopferung die Idee, in der ich mir würdig, ja, ich will es geſtehn, ſelbſt groß erſcheine, erniedrigen, mich zu einem ſchmachvollen Leben verdammen wollen, Julie, — dann — warlich, dann wäre ich eines Selbſtmordes fähig und du trügeſt deſſen Schuld ewig in deiner Bruſt! Doch genug. Ich kenne dich, Julie, du wirſt mir gehorchen.“

„Ich werde, mein Vater!“ ſchluchzte die Tochter, indem ſie ſeine Hand mit Küſſen bedeckte. „Aber Gott wird Sie beſchützen, er wird Sie ſicher an einen Ort geleiten, wo der Arm der Verfolger Sie nicht erreicht, er wird mich bald wieder mit Ihnen vereinigen!“

„Lebe wohl, mein Kind!“ ſagte der Geheimerath und drückte den Abſchiedskuß auf Juliens Lippen. Während er der Hinterthüre zuſchritt, fuhr er fort: „Sie werden dich hoffentlich in Frieden, ſie werden dich ungeſtört in deinem häuslichen Thun laſſen. Sollten ſie aber die Unmenſchlichkeit ſo weit treiben, dich aus deinem Eigenthume zu ſtoßen, ſollten ſie ein ſchwaches weibliches Weſen für ein Vergehen, das ihm fremd iſt, leiden laſſen, dann meine Julie — dann flüchte zu den Tiefenau's. Sie ſind redliche, edle Menſchen, in Agathen beſitzeſt du eine Schweſter, ich weiß keinen Ort, wo du beſſer aufgehoben ſeyn könnteſt.“

Sie hatten die hintere Einfahrt erreicht. In dunkeln Umriſſen zeigte ſich vor dieſer der bereitſtehende Wagen. Kaum aber hatte der Geheimerath einige Schritte auf die freie Straße hinausgethan, als er ſich von finſtern Geſtalten umgeben ſah, als ihn einige von dieſen anhielten und mit dem Rufe: „Im Namen des Königs: Ihr ſeyd unſer Gefangener!“ ſich ſeiner bemächtigten.

„Zu ſpät!“ ſchrie troſtlos Julie und ſank dem ängſtlich herbeitretenden Kammerdiener, der im erſten Schreck ſchon den Reiſekoffer hatte zur Erde gleiten laſſen, ohnmächtig in die Arme. Sie bemerkte nicht mehr die Schaar von Gerichtsdienern, die ſich neben ihr hinweg in das Haus drängte, ſie ſah nicht die hohe Geſtalt des Vaters im Mondſcheine, feſt und ungebeugt zwiſchen ſeinen Wächtern fortſchreiten.

## Achtes Kapitel.

Die Welt, ſo Gut' als Böſes hegt und pflegt ſie,
Viel Gut' und Böſes auf dem Nacken trägt ſie,
Auf dieſem blauen Vorhang, Tag und Nacht,
Hat ſie viel Gaukelſpiel hervorgebracht.
F. Rückert.

Noch ſpät am Abende ſaß die Familie Tiefenau im traulichen Kreiſe um den großen Tiſch im Wohnzimmer verſammelt, an welchem der greiſe Caſtellan den Vorſitz einnahm. Der Alte hatte, was er ſehr gern that, von frühern Zeiten geſprochen, Heinrich legte ehrerbietig das Buch, in welchem er blätterte, zur Seite, um dem Vater die ſchuldige Aufmerkſamkeit zu ſchenken, während die Frauen, mit angemeſſenen Handarbeiten beſchäftigt, die ſchon oft gehörten Erzählungen des Großvaters, ihm zu gefallen, als etwas Neues, ſie Ueberraſchendes, mit eingemiſchten Ausrufungen der Verwundrung, hinnahmen. Nicht weit von dem Tiſche, in geringer

Entfernung hinter den übrigen Frauen, ſaß die Hausmagd, Martha, und ſpann. Sie ſchien wenig auf das, was geſprochen wurde, zu hören, ſondern mehr in einem ſtillen Nachſinnen begriffen zu ſeyn. Erſt als das Geſpräch eine andre Wendung nahm, als man des fernen Julius gedachte, als die verſchiedenen Vermuthungen eines jeden über ſeinen gegenwärtigen Aufenthalt und ſeine möglichen Schickſale, als Wünſche und Hoffnungen, Beſorgniſſe und Befürchtungen für ihn laut wurden: da mochte auch Martha ſich zu einer vermehrten Theilnahme an den Reden der Herrſchaft bewogen fühlen, da ſah ſie oft zu den Uebrigen hin und die fleißige Hand gönnte ſich von Zeit zu Zeit einige Raſt.

„Es iſt mir immer,“ ſagte ſie, als eine augenblickliche Stille unter den Redenden eingetreten war, „als wären die Schickſale unſers jungen Herrn und meines Vetters, Conrad Brander, wie unauflöslich aneinandergeknüpft, daß es einen hinziehe, wo es den andern hinzieht, daß Beide mit einander Glück und Unglück ertragen und einer dem andern hilft, wie er kann und wie er es einſieht. Von Kindheit auf iſt ihre Conſtellation ſo. Sie haben mit einander geſpielt als kleine Jungen, während Mosje Julius auf der Univerſität war, zog Conrad auf der Wanderſchaft umher, dann ſind ſie beide gewaltſam unter das Soldatenvolk geſteckt worden, ſie wollten beide deſertiren, ſie haben zuſammen in dem nämlichen Gefängniſſe geſeſſen, ſie ſollten die nämliche Strafe erleiden, aber auf einem und demſelben Wege, durch den Beiſtand ihrer beiderſeitigen Freunde ſind ſie frei geworden. Sie müſſen es nun einmal mit einander halten: das iſt ihre Conſtellation ſo."

Die Frauen konnten ſich bei Martha's Aeußerung eines Lächelns nicht erwehren. Wir wiſſen, daß dem treuen Mädchen das Recht eingeräumt war, ſich für etwas mehr, als einen gewöhnlichen Dienſtboten zu halten und ſeitdem ſie Julius den großen Dienſt geleiſtet, ihn durch eine raſche Verkappung gegen die Nachforſchungen ſeiner Verfolger ſicher zu ſtellen, gehörte ſie der Familie noch näher an. Sie durfte ſich alſo im engen häuslichen Vereine ſchon ein Wort erlauben. Nur mußte es jedem auffallen, aus dem Munde des ſonſt einfachen Mädchens eine ſo ſeltſame Schlußfolgerung, mit einem aſtrologiſchen Kunſtausdrucke geſchmückt, zu vernehmen.

„Ei, Martha,“ rief mit einer heitern Gebehrde der greiſe Hausherr, „wo habt Ihr denn mit einemmale dieſe Gelehrſamkeit her? Ihr wißt ja eins aus dem andern herzuleiten, wie ein Profeſſor auf dem Katheder. Wer hat Euch denn eigentlich die hochwichtige Lehre von der Conſtellation beigebracht?“

Martha zögerte mit der Antwort.

„Die weiſe Frau im Fiſchergäßchen;“ ſagte ſie dann, indem ſie einen mißtrauiſchen Blick auf den Hofintendanten, den ſie für einen Freigeiſt hielt, warf. Agathe und Antonie errötheten beide zu gleicher Zeit. Jede gedachte ihres Beſuchs, jede der wunderlichen und die ältere Schweſter auch der unangenehmen Dinge, die ſie dort vernommen hatte. „Niemand kann der Frau Rudhard ſtreitig machen,“ fuhr indeſſen Martha eifrig fort, „daß ſie beſondre Naturkräfte kennt, daß ſie durch Sympathie und Kräuter tränke Krankheiten heilt, die kein Doctor curiren kann, daß ſie in die Zukunft zu ſehen und verborgene Dinge an das Licht zu bringen vermag. Sie hat mir auf ein Härchen erzählt, wie Alles zugegangen iſt bei der Befreiung unſres jungen Herrn und des Conrads, ſie hat es aus den Karten herabgeleſen, wie aus einem Gebetbuche, daß auch der Herr Doctor Fidelis dabei geweſen, daß der alte Brander erſt ſeinen Sohn von der Kette habe losfeilen wollen, daß aber Conrad, der gute Junge, es nicht gelitten, ſondern durchaus darauf beſtanden habe, erſt den Mosje Julius befreit zu ſehn.“

Der Greis ſchüttelte befremdet den Kopf. In der That hatte ihm Julius dieſe Einzelnheiten ſeines Ausbruchs aus dem Gefängniſſe mitgetheilt, aber niemand von den Uebrigen kannte ſie, denn dieſe Mittheilung hatte unter vier Augen in dem geheimen Aſyle des Flüchtlings ſtattgefunden.

„Das iſt noch nicht Alles!“ fügte das Mädchen in ſeinem Eifer hinzu. „Als ſie die Geſchichte von dem jungen Herrn und Conrad heruntergeleſen hatte, betrachtete ſie noch einmal ſehr genau eine Conſtellation, wie ſie ſagte, di den Schluß des Ganzen machte. Da erſah ſi dann, in welchem Zimmerchen der alte Brander im Zuchthauſe ſitze bei Waſſer und Brod, daß es gleicher Erde liege und hinten nach dem Walle hinausgehe, daß der alte Mann beinahe verzweifle nach einem Schluck Brandwein, den er ſeit vielen Wochen nicht geſchmeckt. Sie iſ auch eine gute Frau, die Frau Rudhard. Sie gab mir ein Fläſchchen mit einer köſtlichen Herzſtärkung, wie ſie ſie nannte, ſie ſagte, daß es ihr ſelbſt übel gehe jetzt, da die franzöſiſche Polizei ihr den Erwerb zu ſchmälern ſuche auf alle Weiſe, daß ſie es ſich aber gern am Munde abdarben wolle, um einem ſo braven Manne, wie dem alten Brander, eine Erquickung in ſeinem Elende zu verſchaffen. Dann berichtete ſie mir genau den Weg, auf dem ich dem Schloſſermeiſter das Fläſchchen zuſtellen könne. Ich habe es ihm gebracht und habe ihn vor Freude lachen und weinen durcheinander gehört. Ich bin dann öfter Abends an ſeinem Fenſter geweſen und durch die Eiſenſtäbe hat er immer einen Erquick kungstrank von mir erhalten, denn ich dachte, du mußt ihm doch dankbar ſeyn, weil er — weil er —" hier ſtockte ihre Stimme und ſie ſchlug verlegen die Augen nieder — „weil er doch ſo viel zur Befreiung unſers jungen Herrn beigetragen hat."

„Das iſt eine ſchlechte Wohlthat, die Ihr ihm da erweiſet, Martha!" ſagte mißbilligend der Alte. „Es iſt ſtadtbekannt, daß der Schloſſermeiſter ſich in der letzten Zeit übermäßig dem Trunke ergeben, daß er ſein Geſchäft darüber vernachläßigt hat und ſeine Geſundheit zu Grunde richtet. Ich will Euch erlauben, ihm fernerhin eine Herzſtärkung zuzuſtecken, aber von einer andern Art. Ihr dürft ihm einigemale in der Woche Fleiſchſpeiſe aus unſerer Küche bringen, aber unter der Bedingung, daß keine Erquickung, wie ſie die Frau Rudhard Euch mitgegeben und wie Ihr ſie dann aus Euern eigenen Sparpfennigen aufgebracht, ſie begleitet. Die Entbehrung wird den Mann heilen und wenn ihm einmal mit uns allen die Freiheit wird, ſo ſegnet er noch ſeinen Aufenthalt im Zuchthauſe."

Martha wollte danken, allein in dieſem Augenblicke wurde die häusliche Ruhe des Kreiſes durch die unerwartete Erſcheinung zweier Perſonen geſtört, welche nur irgend ein außerordentliches Ereigniß zu dieſer Stunde in das Kunſthaus führen konnte. Julie, bleich und mit dem Ausdrucke ſtumpfer Verzweiſlung in ihrem Angeſichte, trat, auf die treue Dienerin Chriſtiane geſtützt, herein. Alle erhoben ſich von ihren Sitzen, alle ſtarrten befremdet und ein Unglück ahnend, die zitternde Geſtalt an, die jetzt weinend in die Arme der herbeieilenden Agathe ſank. Die Männer näherten ſich ihr und führten ſie zu einem Seſſel, ſie aber wand ſich, ehe ſie ſich niederließ, aus den Armen der Freundin und ſagte, durch Thränen zu dem alten Tiefenau und dem Hofintendanten aufblickend:

„Hierher hat mich mein Vater gewieſen, hierher weiſt mich mein Herz! Ich bin eine Verlaſſene, ich bin eine Verſtoßene. Meinen Vater haben ſie in ihre Kerker geſchleppt, mich haben ſie auf die Straße geſtoßen, hülflos, elend — wie eine Verworfene, die das Mitleid der Vorübergehenden anflehen mag. O nehmt mich auf unter Euch, ſeht mich als ein Kind, als eine Schweſter an!“

Sie konnte nicht weiter ſprechen. Thränen erſtickten ihre Stimme und der Schwäche nachgebend, die ſie ergriff, ſank ſie in den Seſſel nieder. Julius Mutter und Agathe nahmen ſie zwiſchen ſich, liebkoſten ihr und ſprachen ihr Troſt zu, obgleich ſie noch nicht ganz den Umfang des Unglücks kannten, das ſie getroffen. Frau Eliſabeth eilte indeſſen zu einem Wandſchränkchen, welches eine kleine Hausapotheke enthielt und brachte ſtärkende Tropfen, die bald eine günſtige belebende Wirkung auf Julien äußerten. Während ſo die Frauen ſich um die Leidende beſchäftigten, traten die Männer zu Chriſtianen, die, nachdem ſie einen ſchweren Bündel, den ſie auf ihrem Rücken befeſtigt hatte, mit Hülfe Marthens niedergelegt, Alles berichtete, was an dem heutigen verhängnißvollen Abende im Hauſe des Geheimeraths ſich zugetragen hatte. Nach Forſthelms Verhaftung waren die Schergen in das Innere des Hauſes gedrungen. Unter Anleitung eines Franzoſen, den, wie Chriſtiane mit einem bedeutungsvollen Blicke auf Antonien einſchaltete, „ſie wohl kenne,“ erbrach man mit Gewalt die Thüren der Zimmer, die Papiere des Geheimeraths wurden fortgeſchafft, in allen andern Gemächern die genaueſte Nachforſchung nach ſonſt etwa verborgenen Schriften angeſtellt und zuletzt allen Hausbewohnern angedeutet, ſich zu entfernen, indem das ganze Haus unter das Siegel des Königs gelegt werden müſſe. Julie ſaß indeſſen in ſtarrer Bewußtloſigkeit auf einer ſteinernen Bank im untern Hausraume. Sie vermochte nicht für ſich zu ſprechen, aber Chriſtiane that es und mit ihr vereinigten ſich die Bitten aller Diener vom Hauſe, welche die gute, freundliche Mamſell über Alles ehrten und liebten. Der Franzoſe blieb unerbittlich. Forſthelms geſammtes Vermögen ſey unter Sequeſter geſetzt, äußerte er, und ſein ganzes Eigenthum reiche noch nicht hin, den Schaden, den er den Caſſen des Königs zugefügt, zu vergütigen. Er verfuhr rauh und unbarmherzig, er drohete mit Gewalt, wenn man nicht ſogleich ſich den empfangenen Weiſungen unterwerfe. Da gelang es der klugen und muthigen Chriſtiane noch zuſammenzuraffen, was Julie an Geld und Koſtbarkeiten beſaß. Sie hatte einen harten Kampf gegen die Gerichtsdiener, die ſie daran verhindern wollten, zu beſtehen, allein ihre ſcharfe Zunge, ihre Hartnäckigkeit und ſelbſt auch ihre handgreifliche Thätigkeit fochten ihre Sache ſiegreich durch. Als alle Zimmer mit dem königlichen Siegel belegt waren, als das Geſinde weinend um die bleiche Julie verſammelt ſtand und der Franzoſe ſich hindurchdrängte, mit höhniſcher Galanterie Julien den Arm bietend, um ſie aus ihrem Eigenthume zu entfernen, um ſie in den Zuſtand einer heimathloſen Straßenbettlerin zu verſetzen, da fühlte ſich Chriſtiane von ihrem Zorn überwältigt. Während ihre Zunge ihn nicht mit den feinſten Ehrentiteln überſchüttete, ſtieß ihre Hand ihn ſo kräftig zurück, daß er wider die Wand taumelte und beinahe zur Erde gefallen wäre. Sie nahm den Arm ihrer Mamſell, die andern Dienſtboten drängten ſich lärmend zwiſchen den tobenden Franzoſen und die treue Magd, der Kammerdiener belud ſie mit dem Bündel und ſo hielt ſie mit Julien, die betäubt ihre Schritte den eilenden Chriſtianens anſchloß, triumphirend ihren Auszug aus dem Hauſe, in dem ſie viele Jahre lang als eine thätige, redliche Schaffnerin gewaltet.

Die Verhältniſſe, welche Julius und Agathen ſchon in ihren Kinderjahren mit Forſthelms Tochter verbunden hatten, die ſpätere Doppelneigung des jungen Mannes und Juliens, das in der letzten Zeit ſo enge geknüpfte Freundſchaftsband zwiſchen Julien und Agathen, boten hinlängliche Gründe, um die Familie für das Betrübende dieſer Entdeckungen auf eine ſchmerzliche Weiſe empfänglich zu machen. Der alte Caſtellan trat in feierlicher Haltung zu Julien, die ſich unter dem Beiſtande der Frauen erholt hatte, legte ſegnend ſeine Hände auf ihr Haupt und ſprach:

„Du trittſt in mein Haus als ein Gaſt, den mir das Unglück bringt, aber ſey mir willkommen, wie ein Bote des Glücks. Du ſollſt den

Vater nicht vermiſſen, ſo lange du unter meinem Dache weilſt, ſo lange der Richter über Leben und Tod mich frei auf Erden wandeln läßt. Du biſt mir theurer geworden im Mißgeſchicke, als du es ſeyn konnteſt im Glanze des Reichthums. Du biſt näher zu mir getreten, ich kann dich nun wie mein Kind anſehn, ich werde es unter jeder Schickung, ſo wahr mir Gott helfe!“

Von Allen ſah ſich Julie auf das Liebevollſte aufgenommen. Sie kam jetzt wieder zu ſich, ſie erkannte die Lage ihres unglücklichen Vaters, ſie ſah ein, daß ſie denjenigen, die ſie jetzt als eine Angehörige der Familie betrachteten, ein vollſtändiges Vertrauen ſchuldig ſey. Was ſie von den Handlungen, die von Seiten der fremden Eroberer ihrem Vater als Verbrechen zur Laſt gelegt wurden, wußte, erzählte ſie ohne Rückhalt. Sie fand Troſt in den Aeußerungen der Uebrigen, welche des Geheimeraths Vaterlandsliebe, ſeine Treue an dem Landesherrn, ſeine Entſchloſſenheit und Seelenſtärke prieſen. Nur Antonie ſtimmte nicht hierin ein. Sie müßte nicht die reizbaren, leicht erreglichen Gefühle, welche der Natur des Weibes eigen ſind, beſeſſen haben, wenn ſie hätte kalt und unempfindlich bei dem ſchweren Mißgeſchicke Juliens bleiben können; allein durch ihre Neigung zu dem Chevalier de Ramotiers war ſie wiederum viel zu ſehr an das Intereſſe der franzöſiſchen Sache geknüpft, um nicht Forſthelms That wirklich für ein Verbrechen, die Strafe, welche ihn bedrohete, für gerecht anzuſehn.

Der Hofintendant hatte nur einige Worte hingeworfen, aber dieſe waren ſcharf und beſtimmt genug, um ſeine Ehrfurcht vor dem Character des Geheimerathes, ſeinen bittern Groll gegen Foulon zu bezeichnen. In ſeiner Seele keimte ein Plan, der, wenn er zur Ausführung kam, wie er meinte, Julien, die er ſchon als ſeine künftige Schwiegertochter betrachtete, den Vater frei und ledig wiedergeben ſollte. Er hatte den Zweikampf mit Foulon nicht vergeſſen. Schon war der Zeitpunkt vorüber, wo der Generalcommiſſär ſeine Erklärung zu geben verſprochen. Der Hofintendant hatte ſich nicht zudringlich, nicht als einen hitzigen Raufbold zeigen wollen; aber jetzt erforderte es ſeine eigene Ehre, die Sache wieder zur Sprache zu bringen. Er äußerte nichts hierüber, er beſchloß auf eine Weiſe zu handeln, in der er ſeinen Muth und ſein diplomatiſches Talent, auf das er einigermaßen eitel war, zugleich geltend machen konnte.

Julie hatte noch einen Schmerz zu beſtehen, der aber bei der tiefen Empfindung des großen Kummers, welchen ihr der heutige Tag gebracht hatte, einen nicht ſo bedeutenden Eindruck auf ſie hervorbrachte, wie er in einer glücklichern Lage gethan haben würde. Es war die Trennung von der treuen Chriſtiane. Alle Bitten der Tiefenauſchen Familie vermochten nicht, ſie zu bewegen, die Gaſtfreundſchaft, welche ihre Gebieterin hier fand, mit dieſer zu theilen. Sie wiſſe nun, ſagte ſie, daß ihre Mamſell ſo gut aufgehoben ſey, wie ſie es nur wünſchen könne, ihrer Dienſte bedürfe Julie nicht mehr, ſie wolle zu ihrer Schweſter auf's nächſte Dorf und von dort von Zeit zu Zeit hereinkommen und nachſehen, wie es Julie erginge und ihrem Vater, dem der gerechte Himmel ſchon gegen ſeine Feinde beiſtehn werde. Nichts konnte ſie von der Ausführung dieſes Entſchluſſes abhalten. Unter Thränen entfernte ſie ſich und wäre beinahe böſe geworden, als Julie ihr einiges Geld für ihren nächſten Unterhalt aufdringen wollte. Mit Wehmuth ſah die Geheimerathstochter die alte Dienerin, die ihr oft eine Freundin geweſen, ſcheiden. Julius war fort, ihr Vater eingekerkert, Chriſtiane verließ ſie — von allen Lieben, deren Umgang ſie bisher erfreut hatte, blieb ihr nur Agathe, aber mit dieſer ein Schweſterherz, in das ſie vertrauungsvoll ihre geheimſten Gedanken und Empfindungen niederlegen konnte, wo ſie in der treueſten Theilnahme Erleichterung deſſen, was ſchwer auf ihr laſtete, fand.

Es wurde ſpät, ehe ſich die Hausgenoſſenſchaft trennte, um ſich zur Ruhe zu begeben. Jeder bemühete ſich nach ſeiner Weiſe, Julien Troſt für den Augenblick und Hoffnung für die Zukunft einzuſprechen. Alle ſchienen darin übereinzukommen, daß ein Kriegsgericht, wie es Foulon hier zu ernennen berechtigt war, nicht über einen ſo wichtigen Mann, wie der Geheimerath, entſcheiden könne, daß höhere Befehle, vielleicht ſelbſt von Paris, eingeholt werden müßten, daß bis dahin Zeit gewonnen ſey und das Glück der vaterländiſchen Waffen indeſſen eine Entſcheidung herbeiführen könne, welche die ganze Lage der Dinge umgeſtalte. Dieſe Hoffnungen waren freilich ſehr weitſichtig: aber wie zweifelhaft und dämmernd auch ein Schimmer von Licht auf unbekannter, gefährlicher Bahn ſey, wer erfreut ſich nicht ſeiner, wer überläßt ſich nicht gern und mit erwachendem Vertrauen ſeiner Leitung?

Erſt als Julie mit Agathen allein war, offenbarte ſie die von Julius erhaltene Kunde. Gern hätte ſie die Familie früher damit erfreut, allein ein ſehr natürliches Zartgefühl beſtimmte ſie, ſich nur der Herzensfreundin zu vertrauen, um auf eine Weiſe, welche Julien nicht verletzte, weitern Gebrauch davon zu machen. Der Schlummer neigte ſich nicht zu ihrem Lager. Sie war nicht mehr erregt, nicht mehr empört in ihrer Seele, ſie hatte, durch Foulon vorbereitet, dem erſten Eindrucke des Augenblicks widerſtehen können, ſie hatte den Andrang des Entſetzens überwunden, ſie beſchäftigte ſich die ganze Nacht hindurch mit ernſten Gedanken über das, was zu thun ſey, über die Mittel zu ihrem Vater zu gelangen, um ihm in der Einſamkeit ſeines Gefängniſſes ihre Liebe zu zeigen, um den Forderungen ihres eigenen Herzens zu genügen. Wenn ihre Gedanken ſie weiter führen wollten, ſuchte ſie ihnen mit Gewalt Einhalt zu thun, ſie rang danach, ſich den düſtern Hintergrund zu verbergen, in dem Foulon hohnlachend ſtand, wo ein ſchwarzes Brettergerüſt aufgeſchlagen war, wo ſie den Scharfrichter mit dem, über dem ehrwürdigen Haupte ihres Vaters geſchwungenen Beile zu erkennen glaubte.

Am Morgen erſchien ſie ſpäter beim Frühſtücke, als Agathe. Dieſe kannte den Grund, warum die Freundin zögerte, und hatte ſchon, ehe ſie ſich einfand, den Uebrigen die guten Nachrichten von Julius mitgetheilt. Sie las in den Blicken der freundlichen Menſchen, welchen willkommenen Einſtand ſie für ihr neues Hausgenoſſenrecht gebracht habe. Es ſchien ihr eine heilige Pflicht, ſich jetzt ganz wie eine Angehörige der Familie zu betrachten, und dieſe gebot ihr, das Ergebniß ihres nächtlichen Nachdenkens ohne Rückhalt zu eröffnen. Sie hatte beſchloſſen, ſich bei dem Commandanten melden zu laſſen, ſie wollte von dieſem mit allem Eifer, welchen die kindliche Liebe ihr eingab, die Erlaubniß erbitten, ihren Vater zu ſehn. Während man noch hierüber ſprach und berieth, trat mit allen Zeichen der ſchmerzlichſten Theilnahme Fidelis herein. Er war ſehr bewegt, er kam ſo eben von dem Commandanten. Erſt am heutigen Morgen hatte er das ſchreckliche Ereigniß erfahren, hatte er vernommen, daß Julie bei den Eltern derjenigen, die er entſagend liebte und betrauerte, eine Zuflucht geſucht. Er war ſogleich zum Commandanten, der ſich ſeiner als Arztes bediente, geeilt und hatte verlangt, den Geheimerath in ſeinem Gefängniſſe zu beſuchen, da er deſſen Hausarzt ſey und gewiß der Schreck auf die Geſundheit des Verhafteten nachtheilig gewirkt habe. Dieſes Geſuch wurde ſtreng abgeſchlagen. Der Commandant ſelbſt erklärte dem Doctor die Lage der Dinge und daß ihm ſeine Pflicht gebiete, ſo zu handeln. Das Verfahren gegen Forſthelm, den beſonders die Bürgerſchaft ſehr achtete, weil ſie oft ſeine wohlwollende Vermittlung erkannt hatte, der unter den Armen, welche er im Stillen reichlich unterſtützt, viele dankbare Anhänger zählte, hatte unruhige Bewegungen bei dem Volke veranlaßt. Man hatte ſich vor dem Gefängniſſe verſammelt, man hatte ihm ein Lebehoch gebracht und nur mit Mühe war der Volkshaufe, ohne daß gewaltſame Auftritte entſtanden, zerſtreut worden. Der Commandant ſah ſich genöthigt, die Wache vor dem Gefängniſſe zu verdoppeln, er ertheilte den Befehl, Niemand, wer es auch ſey, zu dem Gefangenen zu laſſen.

„Und dennoch wird er vielleicht dem Flehen einer Tochter nicht widerſtehen!“ ſagte ernſt Julie. „Ich weiß, daß die Geſetze der Fremden meinen Vater verdammen, aber es gibt Geſetze, die über allen ſtehen, welche Menſchen entwerfen, Geſetze, nach welchen die Natur die Empfindungen der Menſchen lenkt. Der Commandant iſt Vater, er iſt fern von ſeinen Kindern, er kann den Kummer ahnen, der meine

Seele zerreißt. Wer weiß, ob ich nicht Zögerung in der Unterſuchung, Aufſchub des Urtheils erlange und dann von einer höhern, von der höchſten Stelle eine Losſprechung bewirke, die ſie Gnade nennen mögen, die wir aber als Gerechtigkeit des Himmels aufnehmen wollen. Begleiten Sie mich, Herr Doctor! Seyn Sie überzeugt, daß ich auch eine Demüthigung ertragen kann, wenn ich damit eine Gunſt für meinen Vater erkaufe."

Fidelis zeigte ſich ſogleich willfährig, den Wunſch Juliens zu erfüllen, obgleich er einſah, daß dieſe Bemühung ohne Erfolg bleiben müßte. Die Machthaber des Tages waren im höchſten Grade entrüſtet gegen den Geheimerath, der ſie, nach ihrer Behauptung, auf die ſchimpflichſte Weiſe getäuſcht und zum Gegenſtande ſeines Verraths gemacht habe. Während der Hofintendant ihn bei Seite zog und mit der eingegangenen frohen Kunde von Julius bekannt machte, bereitete ſich Julie zu dem Gange, der einem andern weiblichen Weſen ſchwer gefallen ſeyn würde, von ihr aber, bei einer immer mehr anwachſenden Faſſung und Geiſtesſtärke eifrig betrieben wurde. Sie konnte lächelnd Abſchied nehmen, ſie konnte ſelbſt mit Ruhe von der möglichen Vereitlung ihrer Hoffnung ſprechen.

Kaum hatte ſie ſich mit Fidelis entfernt, ſo ſchrieb der Hofintendant an Foulon. In einem höflichen, aber ernſten Tone machte er ihn darauf aufmerkſam, daß die Zeit, in welcher er eine Beſtimmung wegen des zwiſchen ihnen obſchwebenden Ehrenhandels von ihm zu erwarten gehabt, längſt verſtrichen ſey und daß er nun, um ſeine weitern Maaßregeln zu nehmen, umgebend eine unumwundene Erklärung verlange. Zum Schluſſe ließ er einfließen, daß es freilich eine Gefälligkeit von Seiten des Generalcommiſſärs gebe, welche ihn bewegen könne, die Sache gänzlich fallen zu laſſen, und er würde ſich näher hierüber ausſprechen, ſobald er der Bereitwilligkeit ſeines Gegners gewiß ſey.

Dieſen Brief ſchickte er ſogleich ab und erwartete nun mit Ungeduld den Erfolg. Früher als man erwartete, kehrte Julie zurück. Sie hatte den Commandanten geſprochen, allein nichts bewirkt. Er hatte ſie mit Theilnahme, ſelbſt mit Rührung angehört, allein es laſte, wie er ſagte, in dieſer Sache eine zu große Verantwortlichkeit auf ihm, als daß er von den einmal angeordneten Beſtimmungen abgehn und ſelbſt zu Gunſten der Tochter eine Ausnahme machen könne. Auf ihre Frage, welches das Schickſal ihres Vaters ſeyn könne, hatte ſie eine ausweichende Antwort erhalten; allein ſie erkannte durch dieſe hindurch die drohende, ſchreckliche Wahrheit, jene Wahrheit, die der verruchte Foulon grauſam gegen ſie ausgeſprochen hatte.

Zum Erſtaunen Aller zeigte Julie keine größere Niedergeſchlagenheit, als bisher. Was ſie einſt Agathen über ihren eigenen Charakter geäußert, bewährte ſich jetzt. Nachdem ſie den erſten Sturm ertragen, wurde ſie immer ſtärker in ſich, während ſie ruhig ſchien, arbeitete raſtlos ihre Phantaſie in der Entwerfung möglicher Rettungsverſuche, in Planen, durch Mauern und Riegel zu ihrem Vater zu gelangen. Dieſe Entwürfe ſtärkten ihre Hoffnung, belebten ihr Vertrauen auf die Zukunft. Eine vorübergehende unangenehme Empfindung wurde ihr durch die Erſcheinung des Chevalier de Ramotiers bereitet, der Nachmittags einen Beſuch bei der Familie machte. Sie maß ihn mit einem verächtlichen Blicke, verließ in Begleitung Agathens das Zimmer und entdeckte dieſer nun, daß er es geweſen, der die Papiere Forſthelms unterſucht, der ſie höhniſch aus dem väterlichen Hauſe vertrieben habe. Die ſanfte Agathe bat ſie um fernere Bewahrung dieſes Geheimniſſes. Sie dachte an Antoniens Liebe, es würde ſie geſchmerzt haben, wenn die Schweſter durch ihrer Freundin Anweſenheit im väterlichen Hauſe in ihren tiefſten Empfindungen verletzt worden wäre. Julie war auch weit entfernt, dieſes zu thun.

„Ich bin in Euer Haus gekommen, als eine unglückliche Verlaſſene,“ ſagte ſie, „die eine Stätte ſucht, wohin ſie ihr Haupt lege, nicht um jemanden zu beleidigen, oder zu betrüben. Ich habe Schwereres zu ertragen, als den Anblick dieſes Menſchen, meine Gegenwart iſt drückender, als es meine Erinnerungen ſind.“

Indeſſen fühlte ſich auch Ramotiers durch Juliens Anweſenheit im Tiefenauſchen Hauſe unangenehm überraſcht. Er fand Gelegenheit, mit Antonien allein zu ſeyn und bemerkte dieſer, wie unvorſichtig es von Seiten ihrer Familie ſey, der offenkundigen Feindin des mächtigen Foulon, der überdem ſchon zu ſehr Urſache habe, der Familie zu zürnen, eine Zuflucht zu gewähren. Sein Einfluß auf Foulon ſey zwar groß, allein bei ſo offenbar feindſeligen Schritten gegen den Generalcommiſſär, werde er bald nicht mehr vermögen, ihn geltend zu machen. Antonie widerſprach nicht, doch konnte ſie ihre Empfindungen nicht ſo weit verläugnen, daß ſie nicht offen ausgeſprochen hätte, es würde eine Unbarmherzigkeit geweſen ſeyn, das verſtoßene, heimathloſe Mädchen nicht aufzunehmen. Sie führte das Geſpräch zu einem für ſie wichtigern Punkte über, ſie ermahnte den Chevalier, jetzt ernſtlich auf ihre beabſichtigte Verbindung zu denken, ſie ließ ihn hören, daß ſie ſonſt fürchten müſſe, die bedeutenden Opfer, welche ſie gebracht, an einen Undankbaren verſchwendet zu haben.

Aber die Schmeichelworte des Franzoſen beruhigten ſie bald wieder. Er verſicherte, nur einige Papiere aus ſeiner Heimath zu erwarten, um dann ſogleich als ein anſtändiger Bewerber aufzutreten, er wußte das ſchwache Mädchen ſo ſehr wieder zu ſeinen Gunſten einzunehmen, daß ſie ihm, als er ſich entfernte, ein neues, anſehnliches Darlehn, beinahe den Reſt ihres Erbes, aufdrang.

Mehrere Tage vergingen in ſtiller, trüber Erwartung. Der Hofintendant ſchrieb, da er keine Antwort von Foulon erhielt, noch einmal an dieſen und ſagte nun deutlich, daß die Bedingung, unter welcher er ſeine Herausforderung zurücknehmen wolle, die Niederſchlagung der gegen Forſthelm gerichteten, gewiß grundloſen Anklage ſey, daß er die Rettung eines Unſchuldigen als eine ehrenvolle Satisfaction anſehn wolle, im Falle der Weigerung aber ſich dieſe mit dem Degen in der Hand, wo es auch ſey, verſchaffen werde. Auf dieſen Brief erhielt er ebenſowenig Antwort, wie auf den frühern. Er wurde verdrießlich, daß er mit ſeiner Diplomatik ſo wenig ausrichte, es blieb ihm nun nichts übrig, als ſeiner eignen Ehre zu gefallen, wiederum einen auffallenden, öffentlichen Schritt zu thun. Am nächſten Morgen erſchien er in großer Uniform wieder auf der Parade, wie damals, als er den Generalcommiſſär herausgefordert hatte. Man empfing ihn mit Achtung, man hörte ſeiner Erzählung von Foulons fortwährender Weigerung, die ſein Schweigen auf zwei Briefe vollſtändig an den Tag lege, gefällig an, man nahm ihn aber auch freundlich bei Seite und entdeckte ihm, daß durch die neueſten kriegeriſchen Ereigniſſe, welche ſich näher nach der Reſidenz drängten, eine Criſis bevorzuſtehen ſcheine, in der Foulon eine ausgedehntere Macht, als je, entwickeln könne und in der es höchſt gefährlich ſey, ihn gegen ſich zu reizen.

Das konnte den unerſchütterlichen Hofintendanten in dem Gange ſeines Benehmens nicht irren. Sein ganzes Leben hatte bewieſen, daß er mit unveränderlicher Feſtigkeit einem einmal erkorenen Ziele entgegenſchreite. Er trat in den Kreis der Offiziere zurück und erklärte laut den

Generalcommiſſär **Foulon** für eine feige Memme, die des Degens eines Ehrenmannes nicht würdig ſey, ſondern verdiene, durch Knechteshände mit dem Stock gezüchtigt zu werden. Er ſprach dieſe Erklärung ſo ruhig, als hätte er ſie in den vier Wänden ſeines Zimmers laut werden laſſen und hatte wenigſtens die Genugthuung, als er ſich entfernte, die ihm nachfolgenden Lobſprüche des verſammelten Officiercorps zu vernehmen. Sein Stolz war befriedigt, aber ein tiefer liegendes, edleres Motiv, die Hoffnung **Julien** zu nützen, hatte ſeinen Zweck verfehlt. **Foulon** ließ ſich in dieſen Tagen nirgends öffentlich ſehn; aber dennoch erfuhr er durch ſeine Zuträger, daß ſeine Landsleute wegen dieſer Zurückgezogenheit ſeiner ſpotteten, daß er das Märchen der Stadt ſey. Er fürchtete in der That den entſchloſſenen Muth des Hofintendanten, er fühlte ſich auf das Aeußerſte gegen dieſen erbittert und entwarf ſchon im Stillen einen Plan der Rache, der ihm in ſeiner amtlichen Stellung nicht fehlſchlagen konnte.

Indeſſen zeigte **Julie** bei aller Liebe, die ſie von den Bewohnern des Kunſthauſes erfuhr einen finſtern Ernſt, eine geheimnißvolle Zurückgezogenheit, die von Tage zu Tage zunahmen. Das immerwährende Nachdenken über ihre Lage wurde zu einem düſtern Brüten. Wie auch ihre lebhafte Phantaſie unermüdlich im Schaffen neuer Entwürfe war, ſo mußte ſie es um ſo mehr erbittern, allenthalben auf unüberwindliche Hinderniſſe zu ſtoßen. Die fortſchreitende Zeit ſchien ſie umzuwandeln, ihr Vertrauen zu verſcheuchen, ſie menſchenfeindlich zu ſtimmen. An jedem Abend, bei ungünſtiger, wie bei günſtiger Witterung, verließ ſie ſtill und heimlich das Kunſthaus. Niemand wußte, wohin ſie ging. Alle ahnten es. Oft kehrte ſie erſt ſpät zurück, ſie ſank dann auch wohl weinend an die Bruſt Agathens oder in die Arme von Julius Mutter, allein ſie entdeckte nicht, wo ſie geweſen war. Konnte es einen andern Ort geben, der die Schritte der liebevollen Tochter an ſich zog, als das Gefängniß ihres Vaters? Dieſes lag in einem einſamen, dunkeln Theile der Stadt. Dort wandelte Julie auf und nieder, dort ſtand ſie lauſchend nach einem Tone, der ihr verrathen könne, wo der Vater weile, dort blickte ſie ſehnſüchtig nach dem düſtern Lichtſchimmer hinter den kleinen, mit dichten Eiſengittern verwahrten Fenſtern hinauf. Sie hatte ſchon Manches verſucht, Manches gehofft, aber ihr Vertrauen auf menſchliche Hülfe war, da alle ihre Verſuche fehlſchlugen, beinahe erloſchen. Vergebens hatte ſie die Wächter des Gefängniſſes, die ihr von Zeit zu Zeit in den Weg kamen, durch bedeutende Geldanerbietungen zu gewinnen, durch ihre Bitten, durch ihre Entdeckung, daß ſie die Tochter des Gefangenen ſey, zu rühren geſucht. Die Thüre des Kerkers blieb für ſie verſchloſſen, aber unermüdet begann ſie an jedem Abende auf's Neue ihre Wandrung, die ſie wenigſtens in die Nähe des Gegenſtandes ihrer Sehnſucht verſetzte.

So vergingen mehr als vierzehn Tage. Ueber die Angelegenheit Forſhelms verlautete nichts. Man ſchien ſie als ein ſtrenges Geheimniß behandeln zu wollen. Da fand ſich eines Sonnabends, gegen die Abenddämmerung hin, der Perückenmacher Lecoeur in der Wohnung des alten Tiefenau ein. Es war dieſes der Tag, an welchem er die Staatsperücke des alten Herrn für den übrigen Theil der Woche kunſtmäßig zuſtutzen mußte. Julie war noch nicht ausgegangen. Kaum erblickte ſie Lecoeur, der auch ihren Vater bedient hatte, ſo trat er ihr unter vielen Bücklingen weinend und ſchluchzend näher und ſagte:

„O Mademoiſelle, ich heute ein Spectacle erlebt habe, das ich nie zu ſehen gehofft, das mir gedrungen jus'qu' au fond du cœur! Ich lieber gewollt hätten, daß meine alten Augen erblinden, ehe ſie geſehen Das. O pauvre Mademoiselle Julie! O pauvre fille d'un père malheureux!“

„Was iſt mit meinem Vater?“ fragte Julie, indem das wenige Roth, das jetzt noch ihre Wange belebte, ganz von dieſer verſchwand. „Was hat Er geſehen, Lecoeur? Was hat Er erfahren? Sprech Er frei: ich will Alles wiſſen.“

„Mademoiſelle befehlen, ich gehorchen!“ antwortete Lecoeur. „Ich geſehn haben wie Monsieur le conseiller intime ſeyn aus die Gefängniß herausſpaziert, wie ſie haben majeſtattlich um ſich geblickt, wie ſie ſeyn geweſen bien portant, sans peur et sans reproche, wie der Chevalier Bayard in der Comödie. Ich mein Compliment gemacht haben und remarquirt, daß Monſieur es geſehn und lächelnd wiedergegeben. Viele Leute herbeigelaufen ſeyn, haben geflucht und geſcholten gegen die Français, haben wollen prendre d'assaut Monsieur le conseiller intime. Aber die Marechauſſee ſie haben machen [illegible] mit die bloßen Säbel, Monsieur le conseiller intime ſeyn raſch in eine Kutſche geſtiegen und die Kutſche davon geflogen, ſo geſchwind, wie der Wind, mit einer großen Garde Hommes von die Marechauſſee."

Julie ſtand einige Augenblicke ſprachlos. Aengſtlich ſahen Alle auf ſie. Bald aber hatte ſie jene bittere Seelenſtärke wieder errungen, die ſie jetzt dem Drange des Unglücks entgegenſtellte. Finſter, aber haſtig ſagte ſie:

„Und weiß man nicht, wohin man ihn gebracht hat? Vielleicht in ein andres, ſtrengeres Gefängniß?"

„Pas du tout, Mademoiselle Julie!" erwiederte leiſe und mit geheimnißvoller Gebehrde nähertretend der Haarkräusler. „Der Err Vater werden transportir in die quartier général, der conseil de guerre d'ici ſich haben erklärt incompétent in dieſer affaire importante, Alles dem Errn Maréchal de camp übergeben worden ſeyn. Ich das ſehr genau wiſſen von meinem guten Freund, dem valet de chambre des Monſieur Foulon, den ich noch immer ſervir, weilen ich lebe in der Hoffnung, er werden enfin payer ses dettes. Der valet de chambre mir gegeben haben ſeine parole d'honneur, daß er die Wahrheit ſprechen, und mir zugleich decouvrirt, ſein Err ſeyen ſehr unzufrieden mit dieſem Arrangement."

Während der Hofintendant den Perückenmacher näher befragte und allen einleuchtend wurde, daß man in der That von Seiten der fremden Behörden dieſe Auskunft ergriffen habe, um ſich eines Handels zu entledigen, der gefährliche Unruhen unter den Bewohnern der Hauptſtadt veranlaſſen konnte, verſank Julie in ein tiefes Nachdenken. Erſt als Lecoeur wieder das Wort nahm, auf das grauſame Betragen ſeiner eigenen Landsleute gegen die ärmern Bewohner der Stadt ſchmähete und Dinge zur Sprache brachte, welche günſtig in einen Entwurf zu greifen ſchienen, der ſich bereits in ihrer regen Phantaſie zu bilden anfing, horchte ſie wieder mit geſpannter Aufmerſamkeit auf.

„Um ein exemple zu geben,“ fuhr der Haarkräusler, indem er eifrig die vollſten und reichſten Locken an Sebaſtians Perücke anzubringen ſuchte, fort, „ein exemple, wie die Armuth und die innocence maltraitirt ſeyn, ich nur wollen ſprechen von meiner bonne amie, Madame Rudhard, einer femme honnête und de beaucoup d'esprit. Sie eine Wittwe ſeyn im Fiſchergäßchen, ſie ſubſiſtir von Curiren der pauvres malades mit Kräutergetränk und guten Sprüchen, ſie erfahren ſeyn in mancherlei science von der Necromantie und weißen Magie, im Kartenſchlagen und im Kaffeeſatze. Eines Abends begiebt ſich's, daß Monſieur Foulon arrivirt in ihrem hôtel, um zu erfahren son avénir. Madame Rudhard machen, comme elle dit, die große Operation, ſie darin finden die ganze carrière de Monsieur Foulon, ſie zuletzt ihn ſehen zappeln am Galgen. Monſieur Foulon entrir in Wuth, er will ermorden Madame Rudhard, aber son chat ihr ſauvir das Leben. Seit der Zeit Monsieur le commissaire général iſt geworden der Todfeind von Madame Rudhard, die doch innocente ſeyn geweſen, weil ſie haben ſagen müſſen, was die große Operation repräſentirt. Monſieur Foulon ſie verfolgen mit allen Chicanen und Intriguen. Wenn Niemand ſeyn einquartirt geweſen, die pauvre Madame Rudhard haben bekommen Garniſon von fünf — ſechs Mann; Monſieur Foulon ſie durch die police empechirt haben, zu verkaufen Kräutergetränk, zu exercir die bonne magie. Madame Rudhard se trouve au désespoir, ſie nicht mehr weiß, wovon ſubſiſtir. Aber ſie ſeyn eine femme von Courage und Reſolution. Sie morgen frühe abreiſen au quartier général. Ihre Schweſter dort dienen in der cuisine des maréchal de camp, Madame Rudhard durch die Protection de Mademoiselle sa soeur dort erhalten werden einen sauve conduit, eine carte de su-

[illegible] comme Monſieur Lecoeur, ſie werden accompagnée zurückkehren in ihr hôtel im Fiſchergäßchen.“

Während dieſer langen Rede waren ſeiner Hand ſchwellende Locken entquollen, welche die mächtige Alongeperücke bedeckten. Niemand hatte ſeinen Worten eine größere Theilnahme gewidmet, als Julie. Indem er der Abſicht der Frau Rudhard gedachte, erglänzten ihre Augen, ſie ſtand auf und in ihrer ganzen Haltung zeigte ſich eine Feſtigkeit, welche Agathen, die ſie beobachtete, überraſchen mußte. Lecoeur ſchwieg und Julie näherte ſich der Thüre. Alle, ſelbſt Agathe, die jene Feſtigkeit einer gewaltſam aufgebotenen, nur für Augenblicke ausdauernden Willenskraft zuſchrieb, glaubten, ſie wolle ſich in die Einſamkeit ihres Zimmers zurückziehn, um dort ungeſtört ihrem Kummer nachzuhängen. Deshalb folgte ihr, als ſie ſich entfernte, auch die Freundin nicht. Man hoffte Alles von der Seelenſtärke, die ſie in der letzten Zeit gezeigt hatte, man wollte dem geheimen Erguſſe ihres Kummers kein Hinderniß in den Weg legen, damit ſich dieſer wandre, damit vielleicht auch aus den einſamen Berathungen mit ſich ſelbſt jenes Vertrauen wieder hervorgehe, das in den letzten Tagen Julie den wohlmeinenden Freunden und Freundinnen entzogen zu haben ſchien.

Der Abend verging in unruhiger Geſchäftigkeit. Jeder ſuchte ſich auf irgend eine Weiſe zu zerſtreuen, allein es wollte Nichts recht gelingen, denn immer traten die Gedanken an Julien und ihren Vater ſtörend dazwiſchen und das Bild des armen Mädchens, wie ſie weinend und flehend, ohne Hoffnung, ohne Hülfe in ihrer Einſamkeit weile, konnte niemand aus ſeiner Seele verbannen. So kam die Stunde heran, in der die Familie ſich zur Abendmahlzeit zu verſammeln pflegte. Man harrte über die gewöhnliche Zeit; Julie erſchien nicht. Das war beſonders dem alten Tiefenau peinlich, der bei ſolchen Gelegenheiten gern Alle die er zum Hausſtande zählte, um ſich verſammelt ſah. Die Geheimerathstochter in ihrem Unglücke galt ihm, wie ein eigenes Kind. Ihn beunruhigte ihre lang dauernde Abweſenheit, er fürchtete, es möge ihr ein Uebel zugeſtoßen ſeyn und konnte endlich, bei aller Achtung vor ihrem Schmerze, dem Drange, etwas von ihr zu erfahren, nicht länger widerſtehn. Agathe erhielt den Auftrag ſich zu ihr zu begeben. Welche Beſtürzung aber ergriff nicht Alle, als das Mädchen erſchrocken zurückkehrte und berichtete, Julie ſey mit Allem, was ihr angehöre, verſchwunden und nirgends eine Spur, was aus ihr geworden, zu finden! Dieſes Ereigniß riß die Familie ganz und gar aus ihrem gewohnten Gleiſe. Frau Eliſabeth wollte das ganze Haus durchſuchen, aber Heinrichs Bemerkung, daß Juliens Geräth nicht auch verſchwunden ſeyn würde, wenn ſie ſich nicht abſichtlich entfernt hätte, brachte ſie von dieſem Gedanken zurück. Endlich warf Martha's Rückkehr von einem Ausgange einen Schimmer von Licht, der freilich nicht weit reichte, in dieſe verwirrte Angelegenheit. Das Mädchen war an einer Stelle, wo mehrere Straßen ſich kreuzten und die Altſtadt von der Neuſtadt ſich trennte, einem Mann und einem Frauenzimmer begegnet, in welchem letztern ſie ſogleich Julien zu erkennen glaubte. Der Mann trug einen Pack, das Frauenzimmer war in einen Mantel gehüllt. Beide gingen mit eiligen Schritten der Altſtadt zu. Martha war ſchon im Begriffe geweſen, das Frauenzimmer anzureden, als ihr plötzlich einfiel, daß ſie ſich täuſchen müſſe, daß ja Julie in ſolcher Begleitung unmöglich um dieſe Stunde die Straßen der Stadt durchwandern würde. Ohne weiter an die Sache zu denken, hatte ſie ihren Weg nach Hauſe fortgeſetzt, wo ſie nun die Ueberzeugung erhielt, daß ſie ganz recht geſehn habe, daß Julie in der That jene Vermummte geweſen ſey.

Durch Martha's Entdeckung hatte man nichts gewonnen, als die Gewißheit einer abſichtlichen Entfernung, deren Urſache und Zweck unerklärlich ſchien. Wohin konnte ſie ſich wenden wollen, welchen Unannehmlichkeiten, welchen Gefahren vielleicht ſetzte ſie ſich nicht durch einen unbeſonnenen Schritt aus, der, wenn man ihn auch nicht begreifen konnte, doch in jedem Falle für ein weibliches Weſen ein Wageſtück ſeyn mochte. Während Julius Mutter und Aga-

the einer ſtillen Betrübniß nachgaben, wide
ſprach der Hofintendant geradezu der Anklag
welche Julien eine Uebereilung zuſchrieb.

„Sie iſt zu klug, ſie iſt zu beſonnen un
ſtark in ihren Entſchlüſſen, um nicht über ih
Abſicht im Klaren zu ſeyn;“ ſagte er. „Laſ
ſie nur gewähren! Es wird ſich zeigen, daß e
wohlberechneter Plan ihr Verfahren leitet.“

Es gelang ihm nicht, Frau Eliſabeth dur
eine Bemerkung zu beruhigen. Sie ſchalt a
Meiſten auf Juliens Heimlichthun, ſie gin
ſo weit, ihr Undankbarkeit vorzuwerfen und hatt
wenigſtens was den erſten Punkt betraf, de
alten Tiefenau auf ihrer Seite. Endlich ve
einigten ſich doch Aller Empfindungen in ei
allgemeine Beſorgniß um ſie, man berieth un
beſprach ihr Unglück, man entwarf tauſend Ve
muthungen über das Räthſel ihrer Entfernun
Mitternacht war vorüber und man trennte ſi
noch immer zu ſehr bewegt, um auf die gewohn
Nachtruhe rechnen zu können.

Agathe ſaß noch lange, ihren Empfindun
gen hingegeben, wach im einſamen Stübche

Welche trübe Stunden hatte ihr nicht die jüngſte Zeit gebracht, welche Wünſche, welche Hoffnungen hatte ſie nicht zerſtört! Julius war aus dem Kreiſe ſeiner Lieben geriſſen, Julie war fort, Fidelis für ſie verloren. Wohin ſie dachte, begegneten ihr nur Schmerz und Betrübniß. Erſt gegen Morgen ſuchte ſie ihr Lager, aber hier traf ſie eine neue Ueberraſchung. Auf ihrem Kopfkiſſen fand ſie einige Zeilen von Julien. Endlich eine Erklärung, endlich eine Enträthſelung der wunderlichen Begebenheit! Sie irrte. Juliens Zettel enthielt nur folgendes.

„Ich muß fort, ich muß Euch verlaſſen! Dank dir, Dank allen den Deinen für ihre Liebe. Mich ruft ein großes Werk in die Ferne. Gott wird mir helfen, es zu Stande zu bringen. Zürnt mir nicht, wenn ich es Euch verſchweige. Wozu den Freunden Beſorgniſſe erwecken, lieber ſie beruhigen durch die Verſicherung, daß ich die Bahn der Pflicht wandele, auf der mich unſichtbare Engel geleiten. Wann ich Euch wiederſehe, ob ich Euch je wiederſehe, das weiß nur der, in deſſen Schutz ich mich jetzt ganz und gar ergebe."

Agathe bedeckte das Blatt mit ihren Küſſen und Thränen. Sie ahnte, welches große Werk, welche heilige Pflicht die Freundin in die Ferne rufe. —

Um dieſelbe frühe Morgenſtunde, in der Agathe den Verluſt Juliens beweinte und ſich über ihre unſichere Zukunft ängſtigte, wurde ſtill und heimlich vor dem Hauſe der Frau Rudhard im Fiſchergäßlen ein Fuhrwerk bepackt, das weder ganz die Eigenſchaften einer Kutſche, noch die eines Karrens beſaß. Es würde dieſem letzten am Meiſten ähnlich geſehn haben, wenn nicht eine gewölbte Decke von Wachstuch, einige weich gepolſterte Sitze unter dieſer, eine höhere Beſtimmung ausgeſprochen hätten. Der Knabe Lucian hatte ein Pferd von übelm Anſehn eingeſpannt und ſchwang ſich nun, während zwei verhüllte Frauen unter der Begleitung eines Mannes aus der Hausthüre traten, auf den Sitz des Führers. Die eine der Frauen verſchloß ſorglich die Hausthüre und ſagte zu dem Manne:

„Die welſchen Spitzbuben könnten mir das Haus attakiren. Dafür will ich thun durch

Schloß und Riegel. Recognoscir Er von Zeit zu Zeit, Mosje Likör, und iſt irgend eine verdächtige Operation vorgegangen, ſo laſſe Er das Ding repariren: ich zahle Alles doppelt wieder.“

Der Mann, in dem unſre alte Bekannte, Frau Rudhard, uns den ebenſo bekannten Perückenmacher vorführt, hörte wenig auf ihre Worte. Er ſtand ehrfurchtsvoll bereit, dem andern Frauenzimmer das Beſteigen des Fuhrwerks ſo gemächlich als möglich zu machen. Dieſe ſchwang ſich, die Hülfe Lecoeurs ablehnend, leicht in den Sitz. Sie ſprach nichts, allein ein ſchwerer Seufzer entrang ſich ihrer Bruſt. Dann tönte es wie ein leiſes Weinen aus dem Innern des Wagens, das die Weinende vergebens ganz zu unterdrücken ſuchte, Frau Rudhard nahm den Platz an ihrer Seite ein und Lecoeur flüſterte der Unbekannten noch im Abfahren zu:

„Ich ſtumm ſeyn, wie das Grab. Ich glückliche Reiſe wünſche: bon voyage!“

Lucian ließ das Pferd die Berührung ſeiner Peitſche empfinden und das Fuhrwerk durchrollte jetzt mit einer Schnelligkeit die Straßen der Reſidenz, welche den nachſchauenden Haarkräusler überraſchte.

„Pardieu!“ ſagte er zu ſich ſelbſt, indem er den knappen Rock feſter knöpfte, um ſich gegen die Friſche der Morgenluft zu wahren: „Der alte Polack beſitzen für ſeine Jahre noch beaucoup de feu. Madame **Rudhard** ihn erbeutet haben au milieu du feu in einer großen Bataille; das feu noch immer fortbrennen in dem enragirten Polonais.“

Der Franzoſe belächelte ſelbſt wohlgefällig ſeinen Calambour und begab ſich, während er mit dem Gelde in der Taſche klimperte, das ihm ſeine Dienſtleiſtungen vom geſtrigen Abende und heutigen Morgen eingetragen hatten, gähnend nach ſeiner kleinen, durch die Großmuth des Doctor **Fidelis** ihm erhaltenen Behauſung.

## Neuntes Kapitel.

Siehe! Der Winter iſt vergangen,
Der Regen iſt weg und dahin,
Die Blumen zeigen ſich auf dem Gefilde,
Die Zeit der Geſänge iſt da.
Hohes Lied.

An einem heitern Maimorgen durchſchritten vier rüſtige Wandrer jenes große Waldgebiet, das ſich zwiſchen Rhein und Weſer weit hinab nach Norden und weit zur Seite nach Weſten ausdehnt. Ringsum zeigte ſich die Natur in unzähligen friſchen Farben, ringsum rief ſie aus tauſend Stimmen neues Leben, neue Freude und neuen Muth in das Menſchenherz, das der Winter ſtarr und ſchmerzlich umfangen hatte. Es war noch ſehr frühe. Die Sonne ſpielte erſt mit ſanften Lichtern in den friſch grünen Wipfeln der höchſten Bäume, die Vögel ſchienen erſt ihre Stimmen einzeln zum Liede zu verſuchen, in das ſie bald tauſendſtimmig ſich vereinigten, Thautröpfchen glänzten von den Zweigen herab, von dem Mooſe herauf, das große Felſenblöcke, die ein mächtiges Naturereigniß hergeſchleudert haben mußte, bedeckte.

Die vier Männer ſchienen erſt heute, ſchienen erſt vor wenigen Minuten vielleicht ihre Wandrung angetreten zu haben. Drei von ihnen trugen Jägerkleidung, eine Art von Uniform, die ſich jedoch von dem ſteifen Zuſchnitt der damaligen Militärtracht vortheilhaft auszeichnete. Alles war auf Bequemlichkeit, auf leichtes Fortkommen berechnet, während auch das Aeußere dem Auge eine angenehme Erſcheinung bot. Sie waren mit Doppelbüchſen und Hirſchfängern bewaffnet. Einer von ihnen beſaß in einer ſilbernen Schnur auf der Schulter eine Zierde, die ihn von den zwei andern unterſchied. Seine Haltung war auch edler, ſein Schritt ſtolzer. Noch haftete kein Stäubchen an den Kleidungsſtücken, welche durchaus neu zu ſeyn ſchienen, das Stahl der Büchſen und der Hirſchfänger glänzte noch in einer Politur, wie ſie der Laden eines Waffenſchmidts zeigt, Camaſchen und Schuhe waren noch unbefleckt: Alles, wie eben aus den Händen der Künſtler und Handwerker hervorgegangen, die mit der Verfertigung ſolcher Gegenſtände ſich beſchäftigen.

In dem vierten Manne dieſer kleinen Reiſegeſellſchaft werden unſere Leſer, indem wir ihnen berichten, daß er eine glänzende rothe Uniform mit goldnen Epaulets, einen Degen mit reichem Porteepee trug, und die kleinen Augen des benarbten Angeſichtes raſtlos umherfahren ließ, ſogleich den Freund und Beſchützer des jungen Tiefenau, den Dänen Greif, erkennen, der, von dem Dickigt des Waldes begünſtigt, ſich vielleicht völlig ſicher wiſſend vor augenblicklichen Nachſtellungen ſeiner Feinde, von einem wichtigen Zwecke etwa geleitet, wiederum als Major von Greifenfeld auftritt. An ſeiner Seite ſchritt jener junge Mann einher, deſſen Schulter mit einer ſilbernen Schnur geziert war; ihnen folgten die beiden andern, ein älterer und ein jüngerer Mann, welche in einem untergeordneten Verhältniſſe zu jenen zu ſtehen ſchienen. Sie ſprachen nur leiſe miteinander, während jene ſich laut unterhielten, ihre Haltung war militäriſch, doch trug ſie nicht das Gepräge einer feinen Erziehung, wie die des Wandrers an der Seite des Dänen. Es ſcheint wohl kaum nöthig zu erwähnen, daß dieſe kleine Genoſſenſchaft keine andre war, als diejenige, welche in geheimnißvoller Verborgenheit einige Zeit bei dem verarmten Glasfabrikanten, Oger Täſchy, und in der Erdhöhle, welche in der Nähe ſeiner verwüſteten Wohnſtätte lag, zugebracht hatte. Aus ihrer Verpuppung war ſie glänzend hervorgegangen, Julius, wie ein junger, jagdgewohnter Herr des Waldes, Conrad, friſch und fröhlich ſich in der ſtattlichen Kleidung und in der Freiheit bewegend, der Corporal Treuſchelm, wohlgemuth, ſelbſtgefällig und zufrieden, als habe er im vollen Maaße, was er geſucht, früher gefunden, wie er hoffen durfte.

„Ich bin begierig," ſagte Julius, nachdem die Wohnung Oger Täſchy's ungefähr eine Viertelſtunde hinter ihnen lag, zu ſeinem Gefährten, „wie dieſes Verhältniß, in das ich mich auf Ihre Verſicherungen hin, wie ein Blinder, von Ihnen habe führen laſſen, ſich enträthſeln wird. Ich läugne nicht, daß der Reiz der Neuheit, der es umgibt, mich anzieht, daß ich mir in dem Gedanken gefalle, zu etwas Bedeutendem beſtimmt zu ſeyn, den Sie in mir erregt haben. Dann aber belebt mich auch das Gefühl, wieder in Freiheit handeln zu können, wieder eine Selbſtſtändigkeit zu beſitzen, die in dem müßigen Leben bei Oger Täſchy einzuſchlummern ſchien.“

„Sie werden dieſe Selbſtſtändigkeit bald in einem Grade erhalten,“ erwiederte bedeutungsvoll der Däne, „der alle Ihre Seelenkräfte, beſonders Ihre Beſonnenheit, Ihren Muth und oft auch Ihre Verwegenheit in Anſpruch nehmen dürfte. Ich habe Sie näher kennen gelernt. Ich weiß, daß Sie alle dieſe Eigenſchaften beſitzen. Jetzt bin ich Ihnen, ſind Sie ſich ſelbſt noch ein Räthſel: in wenigen Stunden wird ſich Alles erklären.“

„Sie waren mir ſchon bei Oger Täſchy ein Räthſel;“ verſicherte der junge Mann. „Was hatten dieſe vielen Boten, die nächtlicher Weile kamen und gingen, was die langen, geheimniß ſen Unterredungen mit ihnen zu bedeuten? rum mußte ich ewig die lange Weile, die quälte, nur mit den Lebensbeſchreibungen berü ter Partheigänger, mit der Darſtellung i Unternehmungen, deren eines öſterreichiſchen riſten Menzel, ſeines Nachfolgers Tr und andrer, mir zu vertreiben ſuchen, wäh es Ihnen doch ein Leichtes geweſen wäre, beſſere, lehrreichere Bücher aus dem nahen St chen zu verſchaffen? Ich habe ſie auswendig lernt, ich weiß jetzt ſo genau Beſcheid mit a Kriegsliſten eines Anführers von einem Freico als hätte ich ſelbſt eine ſolche Laufbahn durc macht.“

„So iſt mein Zweck erreicht;“ antwor kalt der Kundſchafter. „Sie haben die Wirkſ keit des Menſchen von einer neuen Seite ken gelernt und Niemand kann wiſſen, wie bald eine ſolche neu gewonnene Belehrung zum zen gereicht. Ich brauche Ihnen nicht zu derholen, daß ich mich aller ſogenannten erh nen Empfindungen, mit denen die Menſchen

Ehre erweiſen, entſchlagen habe. In meine Jugend haben zu große Verſtimmungen gegriffen, mein Haß gegen eine ganze Nation iſt zu überwiegend, mein Egoismus, den ich gern bekenne, zu groß, um mich mit Sentimentalitäten, die oft Aufopferungen erfordern, zu beſchäftigen. Aber ich weiß doch diejenigen zu würdigen, die jene erhabenen Empfindungen beſitzen, ich achte ſie in Beziehung auf den großen Zweck, der mein Streben mit dem ihrigen vereinigt. Sie ſind ein glühender Freund Ihres Vaterlandes, ein treuer Anhänger Ihres Fürſten, Sie haben Urſachen, die tief im Grunde Ihres Herzens liegen, ſich auf irgend einem Wege emporzuſchwingen, Sie ehren das Recht über Alles — Sie werden ſich bald an einer Stelle ſehen, die ganz Ihren Wünſchen, Ihren erhabenen Empfindungen entſpricht, und das Alles,“ fügte er in dem alten ironiſchen Ton, der Julius immer abſtieß, hinzu, „hat Ihnen Ihre Bekanntſchaft mit einem Verworfenen, mit einem Spione verſchafft.“

Die Unterhaltung ſtockte für einige Zeit. Julius aber hatte, während des Zuſammenlebens im Oger Täſchy's Wohnung, eine Zuneigung für den Dänen gefaßt, die bald ihm die bittre Beimiſchung, welche jener ſo gern ſeinen Aeußerungen gab, indem er das Wohlthuende, was ſie ſonſt enthielten, vernichtete, in einem mildern Lichte betrachten ließ. Er konnte jetzt dem Drange, ihn zu einer edlern Auffaſſung des Lebens zu bekehren, nicht widerſtehn.

„Sie ſind zerriſſen in Ihrem Innern, Herr Greif, und deßhalb verkennen Sie ſich ſelbſt;" ſagte er. „Sie beſitzen viele jener Eigenſchaften, deren Sie gedachten, und es iſt nur zur Gewohnheit bei Ihnen geworden, ihrer zu ſpotten, der Gewohnheit hat ſich die Täuſchung beigeſellt und Sie glauben, überzeugt zu ſeyn, wo Sie ſich nur ſelbſt betrügen. Ihre Lebensverhältniſſe haben Ihnen oft Zeiten gebracht, in denen Sie entbehren, vielleicht darben mußten; dann kamen wieder andere Tage, wo Sie ſich für jene Zeiten entſchädigen konnten, wo Ihnen nach der Entbehrung das Wohlleben als etwas ſehr Herrliches erſcheinen mußte und nun beredeten Sie ſich, es ſey einer der hohen Zwecke des irdiſchen Daſeyns. Ich ſpreche offen zu Ihnen, weil ich eben jene Eigenſchaften, die Sie verläugnen wollen, in Ihnen achte, weil ich Ihnen die Rettung meiner Ehre und meines Lebens zu danken habe. Ich bin Ihr Freund geworden und deßhalb wünſche ich Ihr beſſres Selbſt aus dem traurigen Wahne, in das Sie es verhüllen, zu retten.“

„Und wozu ſollte das nützen, wenn auch Alles wirklich ſo wäre, wie Sie ſagen?“ verſetzte nach einer kurzen Pauſe trübe der Kundſchafter. „Habe ich mein Leben verfehlt, ſo iſt es nun einmal ſo tief in dieſen Irrweg eingefahren, daß nichts ihm eine andre Richtung geben kann. Sie meinen es gut mit mir und das freut mich. Längſt ſchon hatte ich auf die Theilnahme Anderer verzichtet.“

Daß dieſe Ihnen wohlthut, iſt ein Beweis, daß Sie die Menſchheit nicht ſo tief verachten, wie Sie ſelbſt wiederum nur wähnen!“ ſprach lebhafter der junge Mann. „Aber Ihr Schickſal, Ihre Zukunft intereſſirt mich weit mehr, als das Gelüſt, meine Meinung ſiegreich gegen Sie durchzuführen. Warum ſollten Sie bei Ihren Talenten, bei Ihren Erfahrungen, bei Ihrer ausgebreiteten Bekanntſchaft nicht einen andern, ehrenvollern Beruf wählen können, der Sie mit den Banden der allgemeinen geſelligen Vereinigung umſchließt, während Sie jetzt fern von dieſer, einſam und hinausgeſchoben ſtehen?“

„Wählen?“ wiederholte ſpöttiſch lächelnd der Däne. „Wer kann ſein Schickſal wählen? Das iſt der Meeresſtrom, der uns unwiderſtehlich fortreißt, der uns bald zu den glückſeligen Inſeln treibt, bald an Klippen und Sandbänke wirft, uns hochauf erhebt, uns wiederum tief hinabſinken läßt. Alles iſt voraus beſtimmt, was uns im Leben begegnet, Herr Tiefenau! Schon über meiner Wiege ſchwebte der dunkle Geiſt, der die Fäden meines Schickſals lenkt —“

„Sie haben Recht!“ fiel Julius eifrig ein. „Aber dieſer dunkle Geiſt war kein andrer, als das Rachegefühl Ihrer Mutter, das ſie auch früh in Ihre Seele grub.“

„Nein! Nein!“ widerſprach heftig Greif. „Auch ſie konnte nicht anders handeln, denn es war ihre Beſtimmung ſo. Mühe ſich der Menſch, wie er will, verſchwende er ſeine Geiſteskraft bis zur Stumpfheit, ſeine Körperkraft bis zum Siechthum, er vermag nichts gegen die Gewalt, die ihn und die ganze Welt beherrſcht. Das iſt die ſtarre Nothwendigkeit. Dieſe Nothwendigkeit beſtimmt das Daſeyn und die Wirkſamkeit alles Vorhandenen, mag man ſie nun Schickſal oder — Vorſehung nennen. Glauben Sie mir, ich habe nicht umſonſt unter tauſend verſchiedenen Verhältniſſen, den Gang des Lebens beobachtet und belauert. Zu welchem Weſen der Menſch betet, zu welchem er fleht in ſeinem Elende, unter welchem Namen er es anrufe — es iſt immer nur die Nothwendigkeit, die ſein Gebet erhört oder verwirft. Was ſie über mich beſtimmt hat, erkenne ich klar, und ich bin nicht der Thor, meine Zeit, meine Kraft im eiteln Widerſtande zu vergeuden. Meine Bahn iſt abgeſteckt; ich kann nicht heraus. Sie ſprachen von Gönnern, die ich beſitzen ſoll, die mir zu einem andern Berufe verhelfen könnten! Welcher Irrthum, Her Tiefenau! Ich nütze dieſen Gönnern, ſie bedienen ſich meiner als eines brauchbaren Werkzeuges ihrer Entwürfe, ſie bezahlen mich gut dafür — aber den Spion können ſie nicht lieben, ſie fürchten ihn, ſie entfernen ihn, wenn er etwas andres will, als für ſie ſpioniren.“

In dieſen Worten lag eine Wahrheit, die Julius nicht zu entkräften vermochte. Dann war er auch überzeugt, daß alle weitern Verſuche an dem Starrſinn, mit welchem der Däne ſeine Lehre von der Beſtimmung durch die Nothwendigkeit feſthielt, ſcheitern würden. Während er beſchloß, dieſen Gegenſtand nicht ferner zu berühren, bemerkte er, daß die Geſichtszüge ſeines Gefährten ſich immer mehr verdüſterten, daß er ſich einer Nachläßigkeit in Gang und Haltung hingab, welche ein gänzliches Verſinken in ſeine Gedanken ahnen ließen. Sie ſchritten noch eine Weile in dieſes dumpfe Schweigen verſenkt fort, indeſſen der Corporal und Conrad frölich hinter ihnen drein plauderten. Dann nahm wiederum der Kundſchafter das Wort und ſagte, indem er Julius Hand ergriff und krampfhaft preßte, mit gedämpfter Stimme:

„Ich habe Ihnen auch noch ein andres Geſtändniß zu machen, Herr Tiefenau! Ich glaube auch an Geſpenſter. Ein dunkler Schatten wandelt durch mein Leben und der flüſtert mir ewig zu: nicht umſonſt haſt du Todesqualen am Felſen des Teufelskaſten, ſchwebend über dem Strudel des Meeres, erfahren, du wirſt ſterben zwiſchen Himmel und Erde, das Loos, das dir damals gedräut, geht an dir in Erfüllung! Oft, wenn dieſer Schatten, wie ein Nebelgebild durch die Dämmerung an mir vorüberfliegt, glaube ich die Geſtalt des tückiſchen Knaben François zu entdecken. Es iſt ein wüſtes Bild,“ ſchloß er raſch ſeine Rede, „eine wüſte Erinnerung, aber Sie ſollen ſehn, daß auch hier die Nothwendigkeit meine Ahnung erfüllen wird. Ich habe ſie zu tief belauſcht, um nicht ihre Vorzeichen zu erkennen. Mag es ſeyn! Sie ſoll mich gerüſtet finden, wie einſt den großen König Heinrich von Frankreich, der lange bevor er ihn erreichte, das Geſpenſt von Ravaillac's Dolch in ſeiner Bruſt fühlte.“

Als habe er ſich eines Theiles einer Laſt ent-

ledigt, deren alleiniges Tragen ihm bisher zu ſchw
gefallen, ſchritt nun der Däne eiliger und lei
ter weiter. Julius überließ ſich dem Na
denken über ſo Manches, was er in der Geſe
ſchaft mit dieſem ſeltſamen Manne erfahren hat
was er von ſeinem Wirkungskreiſe vermuth
mußte. Dieſer war, wie es ſchien, ſehr aus
dehnt und man bediente ſich Greifs nicht allei
um geheime Nachrichten über den Stand,
Anzahl und die Entwürfe der Feinde zu erh
ten, ſondern auch, um im Rücken der franzö
ſchen Truppen Anordnungen zu treffen, wel
dieſen große Nachtheile bringen mußten. Vi
Männer, meiſtens Förſter, denen man anſa
daß ſie früher Soldaten geweſen, ihre Gehülf
und Lehrlinge hatten ſich auf Oger Täſchy'
Hofe bei ihm eingefunden, geheime Anweiſung
und anſehnliche Geldſummen empfangen. Wen
Julius ihn darüber gefragt, hatte er zur An
wort gegeben: „Das ſind treue Landeskinde
wie Sie. Sie werden einſt nähere Bekanntſcha
mit ihnen machen. Noch iſt mir nicht erlaub
mehr zu ſagen.“ Von ienen war dem Däne

immer eine ausgezeichnete Ehrerbietung bewieſen worden. Sie nannten ihn, wie Oger Täſchy's Angehörige „Excellenz," ſie ſchienen ihn als einen militäriſchen Oberbefehlshaber zu betrachten. Hatte Julius auch dieſen Punkt berührt, ſo ward ihm die, mit dem bekannten ironiſchen Lächeln gegebene, Antwort ertheilt: „Die Menge will Macht und Anſehn, wenn ſie gehorchen ſoll. Man ſtelle ihr einen glänzenden Popanz hin, und ſie wird ihn anbeten, während ſie die nackte Geſtalt der Wahrheit keines Blickes würdigt."

Ueber alle dieſe ſeltſamen Dinge ſollte er nun heute, nach dem Verſprechen des Dänen, Erklärung erhalten. Er ſollte erfahren, warum er ein Kleid angelegt habe, das ihm, freilich ſeinem Willen nicht entgegen, den Anſchein einer kriegeriſchen Beſtimmung gab, während es ihn von den zwei andern Gefährten, die freilich auch nur ſo viel wußten, daß ſie heute die Erfüllung ihrer Wünſche erlangen würden, durch eine einfache, aber dennoch bedeutungsvolle Auszeichnung unterſchied. Was Wunder, wenn ſein Herz höher pochte, wenn ſein ganzes Weſen erregt und auf das, was die nächſten Stunden bringen würden, geſpannt war!

Das heiterſte Wetter begünſtigte ihre Morgenwanderung. Die Unterhaltung war allgemeiner geworden. Treuſchelm brachte manche beluſtigende Begebenheit aus ſeinem Soldatenleben zur Sprache, Conrad ſprach mit treuherziger Offenheit von ſeiner daheim harrenden Liebſten, der Mund floß ihm über von ihrem Lobe und von ſeinen Hoffnungen, dereinſt mit ihr als Meiſter und Meiſterin auf dem Walle zu promeniren und die ſchönen, vornehmen Leute zu bewundern. Er rief Julius zum Zeugen auf, daß Alles, was er von Marthens Liebenswürdigkeit berichte, die lautre Wahrheit ſey und dieſer ſah ſich nun veranlaßt, dem Dänen die ſinnreiche Weiſe mitzutheilen, wie ſie ihn damals im Kunſthauſe vor den Späherblicken der Verfolger geſichert, wobei er zugleich dankbar der Willigkeit des Corporals gedachte, mit welcher dieſer ſich der Täuſchung hingegeben.

Sie hatten einige Stunden zurückgelegt, als plötzlich der Wald ſich lichtete und ſie auf einen weiten, grünen Raum hinaustraten, deſſen Hintergrund durch ein freundliches, anſehnliches Gebäude, über deſſen Thüre ein mächtiges Hirſchgeweih prangte, geſchloſſen wurde. Indem ſie den Wald verließen, war Alles ſtill auf dem Platze und in dem Hauſe. Es ſchien niemand hier zu weilen, hier zu wohnen. Kaum aber hatten ſie einige Schritte in das Freie gethan, als es allenthalben lebendig wurde. Aus dem Hauſe, aus den Bäumen und Gebüſchen, die den Raum umgaben, ertönten Fanfaren von Hörnern, viele jubelnde Stimmen wurden laut, in den Fenſtern des Gebäudes erſchienen Männergeſtalten, gekleidet wie Julius, Conrad und der Corporal, aus dem Walde ſtrömten Jünglinge, in gleicher Tracht und ebenſo bewaffnet, mit freudeſtrahlenden Angeſichtern hervor. Ein friſches, fröhliches Gewimmel umgab die überraſchten Wandrer, von denen nur der Däne auf eine ſolche Wirkung ihres Erſcheinens an dieſer Stelle vorbereitet zu ſeyn ſchien.

Das Gedränge um ſie vermehrte ſich. Sie mußten ſtehen bleiben. Julius empfand ein lebhaftes Vergnügen bei dem Anblicke dieſer friſchen, kräftigen Jugend. Er glaubte, bekannte Geſichter unter den nächſtſtehenden zu entdecken, er erinnerte ſich, einen oder den andern bei den geheimnißvollen Beſuchen, welche der Kundſchafter in der Glasfabrik erhielt, geſehen zu haben. Dieſem naheten ſich Alle in einer ſubordinationsmäßigen Stellung, er hörte das Wort Excellenz wieder von mehreren Lippen ertönen, er bemerkte mit Verwunderung, daß Alle, als ſie die Auszeichnung auf ſeiner Schulter entdeckten, auch ihm eine beſondre Achtung darlegten, er vernahm mit freudigem Gefühle, mit aufſtrebendem Jünglingsmuthe die Worte: Vaterland, Freiheit, Tod den Feinden! Seine Haltung wurde kühner, ſeine Blicke flogen auffordernd umher, in ſeiner Seele erwachten Erinnerungen an das letzte Geſpräch mit Julien: welche Luſt, an der Spitze dieſes Haufens tapfrer Männer und Jünglinge die Unabhängigkeit des Vaterlandes erkämpfen zu helfen!

„Hölle und Laudon!" rief Treuſchelm, indem er die herbeiſtrömenden Fremdlinge mit

Kennerblick muſterte. „Das ſind wackre Burſche! Capitalkerle für ein Freicorps von der nobelſten Art! Nicht Landläufer und Geſindel, wie zu diſtinguiren iſt, ſondern wohl uniformirt, mit ganzen Röcken und gezogenen Doppelbüchſen, die ſie auch gewiß gut zu gebrauchen verſtehn. Sie ſind auch ſchon in der Soldatenſchule geweſen, unter dem Stock: das ſieht man ihnen an. Schau Er einmal dort auf den langen Menſchen. Brander! Der dreht kein Glied anders, als nach dem Commando. So etwas bringt nur der Stock hervor und das iſt die gute Seite vom Stock."

Indeſſen hatte man ſich mit den Herbeieilenden, die ſich hinter dem Dänen und Julius anſchloſſen, bis in die Mitte des grünen Platzes begeben. Viele andere, die aus dem Hauſe und dem Dickigt neben dieſem hervorgekommen waren, ſtießen hier zu ihnen. Es waren ernſte Männer unter ihnen, mit Narben auf den gebräunten Geſichtern, Männer, denen man anſah, daß Krieg und Gefahren ihnen nichts Neues ſeyen. Sie waren ebenſo gekleidet, wie Julius, nur ohne jene räthſelhafte Auszeichnung, welche die Aufmerkſamkeit Aller auf ihn zog und ihm eine Bedeutung zu geben ſchien, die von ihnen mit Achtung anerkannt wurde.

Er ſtand wie ein Träumender an der Seite des Dänen, aber der Traum war ſchön und durch ſeine Seele zog eine Ahnung, als werde er in eine ſchönere Wirklichkeit übergehn. Da ſchmetterte ein Trompetenruf aus dem oberſten Fenſter des Hauſes und, wie durch ein vertrautes Commandowort bewegt, ſchaarten ſich mit einemmale Alle in geregelte Abtheilungen, zwiſchen welchen immer einer der ältern, ihrem Aeußern nach kriegserfahrnen Männer, als Unteranführer ſich aufſtellte.

„Hölle und Laudon! Da muß ich auch dabei ſeyn!“ rief von kriegeriſchem Feuer hingeriſſen der Corporal und ſprang auf den rechten Flügel, dem er ſich anſchloß. Conrad folgte ihm.

Der Däne hatte die Hand ſeines jungen Freundes ergriffen, der ſich zu ſeinem Erſtaunen plötzlich allein mit ihm ſah. Er führte ihn vor, entblößte ſein Haupt, nahm ein Papier zur

Hand und entfaltete dieſes. Es enthielt ein Schreiben des Landesfürſten, in welchem dieſer die Errichtung eines Freicorps von Förſtern und Jägern beſtätigte. Die Beſtimmung des Freicorps war der verderbliche, kleine Krieg im Rücken des Feindes, alle näheren Diſpoſitionen, alle Unternehmungen ſollten dem Gutachten des Anführers überlaſſen bleiben. Und dieſer? — Wer war er, weſſen Führung ſollte dieſer Kern kräftiger Männlichkeit, dieſe Blüthe muthiger Jugend anvertraut ſeyn?

Der Däne führte, nachdem er jenes landesherrliche Decret allen hörbar verleſen, ſeinen jungen Gefährten näher an die Schaar heran. Julius Herz pochte in ungeſtümer Wallung. Wurde jener Traum nun in der That Wirklichkeit? War jene letzte Unterredung mit der Geliebten eine prophetiſche geweſen? Der Däne winkte und die Schaar drängte ſich im weiten Kreiſe um die beiden Männer; den fragenden Blicken, welche Julius auf den Dänen richtete, begegnete ein Blitz jenes ironiſchen Lächelns, das ihm in dieſem Augenblicke ſehr wehe that. Nur er vielleicht hatte es bemerkt; im nächſten Augenblicke war es verſchwunden. Des Dänen Miene wurde ernſt und feierlich, er deutete auf Julius Tiefenau und ſprach mit laut erhobener Stimme:

„Hier ſteht der Mann, der Euch zum Kampf, zum Siege führen wird! Ihn ehrt das Vertrauen Eures Fürſten, in ſeine Hand gibt er das Schwert, dem Ihr folgen, in ſeinem Herzen findet er die Treue, der Ihr Euch anſchließen werdet. Er iſt ein Tiefenau. Der Name hat einen guten Klang im Lande: ſein Großvater focht unter dem großen Schwedenkönige, ſein Vater rettete Euerm Fürſten das Leben.“

Dieſe wenigen Worte reichten hin, dem neuen Anführer, deſſen Aeußeres ſchon ſo gewinnend war, Aller Herzen zuzuwenden. Den meiſten Anweſenden war jene Begebenheit, durch welche Julius Vater zuerſt die Gunſt des Landesfürſten erlangt hatte, bekannt, ſie wußten, daß er deſſen Vertrauen in vollem Maaße genoß, und wer es noch nicht wußte, dem theilte ſich die Kunde, wie ein Lauffeuer durch den weiten Kreis eilend, im nämlichen Augenblicke mit. Ein hundertſtimmiges Hurrah begrüßte unſern Freund, viele der ältern Männer, die ſeinen Vater und den Großvater kannten, eilten herbei und boten ihm traulichen Handſchlag. Seine Ueberraſchung, ſein freudiges Staunen machten ihn anfangs verſtummen. Dann ergriff ihn gewaltig die Macht des Augenblicks, dann riß ihn die Sache begeiſtrungsvoll fort. Er hielt die fürſtliche Beſtallung als Hauptmann des Freicorps, welche ihm der Däne eingehändigt hatte, hoch empor und ſchwur, ſeiner Pflicht treu zu ſeyn bis zum Tode. Dann rief er die Erinnerung aller Schmach, aller Bedrängniß, die das Vaterland erdulden müſſen, in das Andenken der Anweſenden zurück, er ſtellte ihnen das fortdauernde Elend der Bewohner, die Mißhandlungen, welche dieſe von den Fremden ertragen mußten, vor Augen, er wies auf die verödeten Fluren, die ſonſt im Reichthum der Früchte, im Wohlſtande des Landmanns geprangt, auf die Brandſtätten, wo ſonſt ſtattliche Dörfer geſtanden, auf die weiten, menſchenleeren Wüſten, vor dem Eindrange der Welſchen von glücklichen, friedlichen Menſchen bebaut und bewohnt; er rief zum Kampf auf Leben und Tod, er zeigte die Hoffnung der Rückkehr des alten Glücks, es gelang ihm, alle Gemüther zu beleben, zu entflammen. Ehe der junge Anführer noch eine That begangen, ward er ſchon der Held ſeines Corps. Die Schaaren löſten ſich auf, das Getümmel wurde wieder lebendiger und freudiger, von allen Lippen erklang im Tone des Preiſes, mit Worten der Liebe und Ergebenheit, der Name Julius Tieſenau.

Der Däne riß ihn aus dem Gewirre fort. Er führte ihn in das Haus, hinauf in ein einſames Zimmer, wo ein Tiſch für zwei Perſonen gedeckt ſtand. Greif ließ den Kork einer Champagnerflaſche ſpringen, ſchenkte zwei Gläſer voll und rief, dem jungen Tiefenau das eine zubringend:

„Glück auf, Herr Hauptmann! Die Comödie iſt jetzt aus, die ich mit Ihnen geſpielt habe und ich hoffe, daß der Schluß Ihre Erwartungen übertrifft. Blicken Sie hinaus! Sehn Sie die Schaar kräftiger Männer, die Ihrer Leitung anvertraut iſt! Das ſind keine Panduren und

Croaten, Alles wohlgelernte Jäger, zum Militärdienſte eingeübt durch die alten Eiſenfreſſer, die Sie bei den Schaaren vertheilt ſehen.“

Julius warf einen Blick durchs Fenſter. Da lagen die jungen Männer in fröhlichen Gruppen in's Gras geſtreckt. Scherzrede und Geſang tönte herauf, aus dem Hauſe wurde ihnen Speiſe und Trank zugebracht. Julius Name erſchallte beim Becherklang. Der Corporal Treuſchelm ſchien ſchon manche Bekanntſchaft gemacht zu haben. Er trieb ſich lachend und munter zwiſchen den Gruppen umher, während Conrad ſich bei einem Bekannten, den er zufällig gefunden, niederließ. Julius ſah mit ſtolzem Selbſtbewußtſeyn hinab. Dieſe Schaar, von Kraft, Muth und jugendlichem Feuer belebt, ſollte er führen, er war zu dieſem Zwecke beſtimmt worden, ohne es zu ahnen, ihn hatte das Wort des Landesfürſten unter tauſend andern berufen? Da lagen immer noch dunkle, unauflösbare Räthſel! Und dann — beſaß er die Fähigkeiten, dieſem Vertrauen, das ſo ſchwer auf ihm laſtete, zu entſprechen? Wo waren die Thaten, die es rechtfertigten, was hatte er vollbracht, das ihn in eine ſo wichtige Stellung berief? Ihn ſchwindelte. Sein Auge fiel fragend auf den Dänen, der bereits angefangen hatte, dem Frühſtücke ſein Recht anzuthun, und ihn ſpöttiſch betrachtete.

„Ich ahne, was in Ihrer Seele vorgeht;“ nahm dieſer jetzt das Wort. „Setzen Sie ſich zu mir und ich hoffe, geſtärkt von dieſem geiſtſprühenden Labetranke, Gründe zu finden, Sie über ſich ſelbſt und Ihre Beſtimmung aufzuklären. Sie mißtrauen ſich in dieſem Augenblicke ſelbſt, Sie wiſſen nicht, wie Sie an einen Platz kommen, der Ihnen lieb iſt, Sie ahnen nun wohl, warum Ihnen die Biographieen der Partheigänger Menzel und Trenk in die Hände geſpielt wurden, allein Sie begreifen nicht, warum Andre Eigenſchaften in Ihnen vorausſetzen, wie ſie dieſe Männer beſaßen. Die Nothwendigkeit verleiht Ihnen dieſe Eigenſchaften. Ja, Herr Tieſenau, dieſe Weltenlenkerin iſt es auch hier wiederum, welche Sie zu einem tüchtigen Partheigänger machen wird.“

„Unbegreiflich!“ rief der junge Mann. Statt einer Erklärung werfen Sie mir neue Räthſel hin.“

„Sie ſind geächtet vom Feinde, Sie kämpfen nicht allein für das Vaterland, Sie kämpfen auch für ſich ſelbſt;“ fuhr der Kundſchafter, ohne **Julius** Einrede zu beachten, fort. „Das iſt eine Nothwendigkeit, die Ihren Muth bis zur Verzweiflung ſteigern wird. Sie haben den Feind haſſen gelernt, indem Sie Ihre Heimath liebten, Sie haben dieſe Liebe zur Heimath ſo feſt in ſich begründet, daß ſie ein nothwendiges Bedingniß Ihres Wohlergehens, Ihres Lebens iſt. Auch hier herrſcht, wie Sie ſehn, meine ſtarre Schickſalsgöttin. Dann — Herr Tiefenau, Sie erſtreben den Beſitz einer jungen Dame, den Sie in Ihrem bisherigen Wirkungskreiſe nicht hoffen konnten, Sie ſehen ein, daß Sie ſteigen müſſen, um dieſes theuerſte Ziel Ihrer Wünſche zu erreichen und wodurch ſteigt man in dieſen Zeiten anders, als durch den Degen? Mit dem Degen werden Sie ſich, wie die liebenden Ritter des Mittelalters, das Glück der Minne gewinnen, die Prinzeſſin Ihres Herzens theilt den Preiß aus: welchen andern, als die ſchöne Hand mit dem goldnen Reif am Zeigeſinger?“

Julius erröthete. Freilich war die Hoffnung auf Juliens Beſitz ein Hauptquell ſeiner Freude, aber es fiel ihm läſtig, ſich von dem Dänen errathen zu ſehn, der bei den letzten Worten ſeine Neigung zu Spott und zur Herabwürdigung edler Empfindungen nicht verbergen konnte. Um dem Geſpräch eine andre Wendung zu geben, theils auch um ſeine Neugierde weiter zu befriedigen, warf er hin:

„Aber der Fürſt? Woher bin ich ihm bekannt? Wie konnte man von ihm die Beſtallung zu einer ſo wichtigen Stelle für einen jungen Mann, dem der Krieg fremd iſt, der nichts mitbringt, als ſeinen guten Willen, erlangen?“

„Nichts leichter, als das!“ verſetzte Greif. „Haben Sie vergeſſen, daß Ihr Vater dem Fürſten das Leben rettete, daß dieſer ihn dafür mit ſeiner Gunſt beſchenkte und daß eine ſolche Gunſt forterbt auf den Sohn? Ich will nicht läugnen, daß ich hier mittelbar mitgewirkt habe, allein man brauchte Ihren Namen nur dem Fürſten zu nennen, man brauchte ihm nur zu erzählen, welche Abentheuer Sie mit Foulon, deſſen Namen ihm ein Gräul iſt, beſtanden, man hatte kaum nöthig, des kühnen Stückchens, durch das wir der Marechauſſee entgingen zu gedenken, oder ihm eine günſtige Schilderung Ihres Characters zu entwerfen, ſo war er ſchon entſchieden und Sie — waren Hauptmann!“

Der junge Tiefenau dachte einige Augenblicke nach. Dann reichte er dem Dänen die Hand über den Tiſch und ſprach mit einem Ausdrucke dankbarer Rührung, die er nicht bewältigen konnte, obſchon er wiederum eine ironiſche Entgegnung fürchtete:

„Ich ſehe ein, daß ich Alles was geſchehen iſt, nur Ihnen verdanke. Aber was kann Sie dazu bewegen, wodurch habe ich mir Ihr Wohlwollen bis zu dieſem Grade erworben?“

„Sie ſind der Mann, den wir brauchen;“ ſagte der Kundſchafter. „Der Feind hat jetzt dieſe Gegenden verlaſſen, der Krieg zieht ſich mehr nach Weſten. Allem Anſcheine nach wird ſich der Feldzug zu Gunſten unſrer Sache entſcheiden. Mehrere Freicorps, gleich dieſem, hat man gebildet; ſie ſind beſtimmt, Transporte aufzufangen, Gefangene zu befreien, kleine Abtheilungen von Feinden zu vernichten, kurz! hinter dem Rücken des Feindes auf alle Weiſe ſeinen Nachtheil zu bewirken. An Männern und Jünglingen, um dieſe Corps zu ſchaffen, hat es nicht gefehlt, wohl aber an Leuten, die befangen von einem gewiſſen, allmächtigen Wahne, oder, wie Sie es nennen würden, begeiſtert von einer großen Idee, zu Anführern taugten, welche dieſe Idee ſtets rege, ſtets bei freiem Ueberblicke über alle Verhältniſſe, ſtets hingerichtet auf den großen Zweck erhielte. Sie beſitzen dieſen Wahn oder dieſe große Idee von Vaterlandsliebe. Hingeriſſen von ihr können Sie Wunder thun! Glauben Sie mir, Herr Tiefenau, ich habe nicht ſeit vielen Jahren umſonſt den Menſchen ſtudirt. Noch einmal: Sie ſind der Mann, den wir brauchen. Ihr Wahn und die Nothwendigkeit machen Sie zu einem trefflichen Partheigänger."

Wenn Julius ſich nicht ſehr durch dieſe Aeußerungen des Dänen geſchmeichelt fühlen konnte, ſo rechnete er ſie ihm auch nicht hoch an, da er einſah, daß jener bei ſeiner Weiſe, über die Menſchen zu denken, ihn nicht anders zu beurtheilen vermochte. Es war ihm gleichgültig, daß der ſeltſame Mann auch ihn wie eine Figur in ſeinem großen Schachſpiele behandelte; wandelte er doch nun auf dem Felde vorwärts, auf dem er Ruhm, Bedeutung und Liebesglück zu gewinnen hoffte.

Der Kundſchafter hatte ſehr haſtig gegeſſen und getrunken. Er ſtand jetzt auf, nahm die Hand des jungen Mannes und ſagte mit einer Stimme, deren Bewegung er nicht ganz verbergen konnte:

„Leben Sie wohl, Herr Tiefenau, wir müſſen uns trennen! Der Umgang mit Ihnen iſt mir theuer geweſen, er war ein Lichtblick in mein düſtres Leben. Ich zweifle, daß wir uns wiederſehn. Jenes Geſpenſt einer finſtern Ahnung, von dem ich Ihnen ſprach, wird ſeit einiger Zeit zu mächtig in mir, als daß ich an ſeinem baldigen Eintritt in die Wirklichkeit zweifeln könnte.“

„Wie," rief befremdet Julius, „Sie wollen mich verlaſſen, jetzt, wo ich am Meiſten Ihrer bedarf, Ihres Rathes, Ihres Beiſtands?"

„Ich bin kein Soldat, Herr Tiefenau;" erwiederte mit bitterm Selbſtſpotte der Däne, „ich bin nur ein Spion, den man dahin ſchickt, wo man ihn braucht. Ich gehe in das Lager der Feinde. Dort gibt es viel zu thun, viel zu ſehen und zu hören. Was in der Reſidenz der Major von Greifenfeld erſpähete, das wird im Hauptquartier der Pferdejud Gumpelmeier auch wohl herauszubringen wiſſen. O, ich werde gut bezahlt dafür, daß ich meinen Hals ſo zu Markt trage und wenn es gelingt und Alles glücklich vorüber iſt, dann kann ich mich zur Ruhe ſetzen, als ein Gutsherr! Ich habe Ihnen noch einen Rath zu geben, noch eine Entdeckung zu machen in wenigen Worten. Ihr gegenwärtiges Verhältniß kann Sie in verwickelte, in verzweiflungsvolle Lagen bringen: dann denken Sie an das, was ich Ihnen ſchon einſt ſagte: Verwegenheit, Tollkühnheit ſelbſt, iſt der beſte Helfer in ſolcher Noth. Wo wären wir ohne jene tollkühne Fahrt die Felſenſchlucht hinab bis zum Ufer des Fluſſes, damals als uns die Mareſchauſſee im Nacken ſaß? — Und jetzt, Herr Tiefenau, vernehmen Sie eine Eröffnung, die Sie perſönlich angeht. Ich ſage darum „perſönlich,“ fuhr er mit einem leichten Lächeln fort, „weil ich Sie als den künftigen Gemal der ſchönen Julie, als den Erben des Geheimeraths Forſthelm anſehe. Er iſt es, auf deſſen Ruf ſich dieſe Männer und Jünglinge zuſammengeſchaart haben, er hat ſie aus ſeinem Vermögen equipirt, er ſorgt für die erſten Bedürfniſſe des Corps im Felde. Dieſe Chatulle enthält Gelder, Briefe und Anweiſungen für Sie, wie Sie Ihre erſten Tagemärſche einzurichten haben. Jetzt leben Sie wohl, jetzt wiſſen Sie Alles, jetzt ſehen Sie ein, daß Sie noch ein beſonderes Recht, das im Herzen der Demoiſelle Forſthelm ſeinen Urſprung hat, beſitzen, an der Spitze dieſer muthigen Schaar zu ſtehn.“

„Noch Eins, Herr Greif!“ rief Julius, indem er den Forteilenden zurückhielt. „Weiß Julie, weiß der Geheimerath —“

„Daß Sie General der Brigade Forſthelm ſind?“ fiel mit ſeinem gewöhnlichen Spott der Däne ein. „Sie wiſſen es nicht. Erſt geſtern erhielt ich die Beſtallung aus dem Hauptquartier.“

Mit dieſen Worten verließ er eilig das Zimmer. Julius hörte ihn mit haſtigem Schritte über den Gang, die Treppe hinabgehn. Dann wurde es im Hofe laut, Pferdegetrappel ließ ſich vernehmen. Der junge Mann eilte an ein Fenſter des äußern Ganges. Er kam noch zeitig genug, um den Dänen einen ſchwächlichen Klepper beſteigen zu ſehn. Greif hatte eine Perücke aufgeſetzt, über dieſe einen alten Filz und ſtatt der glänzenden Uniform trug er jetzt einen elenden, ſchäbigen Rock. Die Umwandlung war mit unglaublicher Schnelligkeit geſchehn. Indem er ſich einem hintern Ausgange des Gebäudes näherte, blickte er noch einmal zu Julius herauf. Er grüßte lächelnd; dann verſchwand er durch den Thorweg. Sein junger Freund empfand dieſe Trennung ſchmerzhaft. Er mußte ſich bekennen, daß Greif ſein Wohlthäter war, er ehrte ſeinen Verſtand, er erkannte mehrere jener edeln Empfindungen in ihm, die er ſelbſt ſo gern verläugnete; nur ſeiner Weltanſicht, ſeinen Grundſätzen im Allgemeinen, die ihn in einem ewigen Zwieſpalte mit jenen beſſern Eigenſchaften erhielten, konnte er nicht beipflichten. Trübe Ahnungen traten in ſeine Seele, während er noch in den düſtern Hintergrund des Thorwegs blickte, durch welchen ſich der Kundſchafter entfernt hatte. Er dachte an das Geſpenſt, das jener in ſeiner Bruſt mit forttrug, an ſeinen gefährlichen Wirkungskreis, der dieſes Geſpenſt ſo leicht in das Daſeyn beſchwören konnte, er dachte an die geſellig verlebten Tage, an ſo manche trauliche Stunde — dann wandte er ſich mit herben Empfindungen ab, unwillkührlich und laut ſprach er zu ſich, wie ein Fremder: „Du haſt ihn verloren! Du ſiehſt ihn nie wieder!“ — Er ſollte ihn wiederſehn, er ſollte ein Werk der Dankbarkeit an ihm thun — aber welches Wiederſehn — welches Werk der Dankbarkeit!

---

# Zehntes Kapitel.

Kommt der blaſſe Tod herbei,
Bringt er dir Verderben,
Blüht dir keine Freude nun,
Hoffen deine Erben.
Oehlenſchläger.

Wir müßten fürchten, die Theilnahme unſerer Leſer zu ermüden, wenn wir ſie nöthigen wollten, den kühnen Partheygänger, zu welchem unſer junger Freund ſich bald ausbildete, auf allen ſeinen Heer- und Querzügen zu begleiten. Das Glück begünſtigte ſeine Unternehmungen; in kurzer Zeit hatte ſein ſcharfer Verſtand die Stellung ganz und gar begriffen, welche er einnahm, er wußte jede, ſelbſt die unbedeutendſte Gunſt, welche ihm ſein glücklicher Stern bot, geſchickt zu benutzen, er gewann das Vertrauen ſeiner Untergebenen durch dieſe Erfolge, er erwarb ſich ihre Achtung durch den Muth und die Kühnheit, womit er allen Uebrigen vorausging. In manchen Fällen war ihm der Rath des erfahrenen Treuſchelm von Nutzen, oft aber, wo ſein umfaſſender Scharfblick weiter griff, als der beſchränkte des Corporals, fiel er ihm durch ſeine Zudringlichkeit läſtig. Conrad Brander machte ſich durch ſein treuherziges, offnes Weſen beim ganzen Corps beliebt. Im Feuer ſtand er wie eine Mauer; beim Angriffe war er unter den vorderſten. Jeden machte er zum Vertrauten ſeiner Liebe und ſeiner Wünſche. Unter der ganzen Schaar befand ſich keiner, der nicht gewußt hätte, daß Conrads Liebchen Martha heiße, beim Großvater des Hauptmanns diene und daß für Conrad kein größeres Glück denkbar ſey, als nach geendigtem Kriege Meiſter zu werden und mit der Frau Meiſterin Martha auf den Wällen der Reſidenz ſpazieren zu gehn.

Magazine wurden zerſtört, Transporte genommen, Gefangene gemacht und nach dem Hauptquartiere, in deſſen Nähe man nach und nach gelangt war, geſandt, alle Künſte des verderblichen kleinen Kriegs entwickelten ſich zum großen

Nachtheile des Feindes, mit Erfolgen gekrönt, die den Namen des Tiefenauſchen Freibataillons bald zum Schrecken der Fremden, zum Preiſe der Vaterlandsfreunde machte. Von feindlicher Seite war man ernſtlich auf die Vernichtung dieſes gefährlichen Corps bedacht; allein kamen die bedeutenden Truppenabtheilungen, die man zu dieſem Zwecke ausſandte, in die Gegenden, wo man es zu finden hoffte, ſo war es in undurchdringliche Wälder verſchwunden, um an einer andern Stelle unerwartet, neues Verderben bringend, wieder zu erſcheinen. Es war, als ſey der kühne Partheygänger allwiſſend, als lägen die geheimſten Fäden, die zu ſeinem Untergange geſponnen wurden, offen vor ſeinem Auge da. Aber Julius wurde auch, ohne daß er ſelbſt dazu zu thun brauchte, von trefflichen Spionen bedient. In der Geſtalt von Bettlern, Schacherjuden, wandernden Handwerksgeſellen und anderm Streifgeſindel, fanden ſich von Zeit zu Zeit Boten bei ihm ein, die ihm wichtige Nachrichten über die Abſichten der Feinde, über die Stellung der Armeen, von Siegen, welche in einzelnen Gefechten errungen worden, überbrachten. Sie ſagten nicht, wer ſie ſchicke, ſie hielten überhaupt keiner Rede Stand und beeilten ſich immer, ſobald als möglich wieder fortzukommen; allein die Handſchrift der Mittheilungen, welche Julius empfing, die Chiffer G., mit der ſie bezeichnet waren, gaben ihm hinlänglich zu erkennen, wer ſich ſo verdient um das Gedeihen ſeiner Unternehmungen mache und daß in Wahrheit der Pferdejud Gumpelmeier im Hauptquartier der Feinde eine ebenſo glückliche Thätigkeit entwickle, wie früher der däniſche Major von Greifenfeld in der Reſidenz.

Auf ſeinen Zügen fand Julius Gelegenheit, die Zerſtörungswuth der Feinde in ihrem ganzen Umfange zu erkennen. Ganze Tage lang konnten ſie wandern, ohne auf eine bewohnte Stätte zu ſtoßen: Alles war ein Opfer des Brandes und der Verwüſtung geworden. Fanden ſie dann einmal ein Dorf, in dem noch einige unverſehrte Hütten ſtanden, ſo war es öde, menſchenleer: die Bewohner hatten ſich in die Wälder geflüchtet. Zum Glück für das Freicorps war es aus den eroberten Magazinen und Transporten mit Lebensmitteln im Ueberfluſſe verſehn. Man konnte Landleuten, denen man begegnete, von dieſem Ueberfluſſe mittheilen, man war gewiß, wenn dieſe Vorräthe ausgingen, durch einen neuen kühnen Handſtreich, ſich wieder vollſtändig zu verproviantiren. Ueberhaupt theilte ſich die Begeiſterung des jungen Anführers dem ganzen Corps mit und dieſem ſchien unter ſeiner Leitung kein Unternehmen zu ſchwer, kein Mißlingen möglich.

Am Abende eines heitern Sommertages zog die fröliche Schaar in ein Thal, deſſen reizende Lage unſern jungen Freund entzückte. Durch einen bunten Wieſenteppich rauſchte ein kriſtallheller Bach, der von den nahegelegenen Bergen herabſtrömte; an dieſem, im Hintergrunde des Thales, zeigte ſich ein Dörfchen, deſſen rothe Dächer im Abendlichte freundlich erglänzten. Hier ſchien der Krieg noch nicht ſeine Vernichtungswuth geübt zu haben. Ringsum erhob ſich mächtiges Waldgebirg und auf einem der dem Dörfchen zu nächſt gelegenen Hügel die Ruine einer alten Ritterburg, die ernſt und gebieteriſch in das Thal hinabblickte, wiewohl ihre Zeit ſchon längſt vorüber war und die Blumen des Thales noch immer blüheten, der Bach noch immer fröhlich rauſchte, die Wieſen immer wieder in jugendlicher Friſche ergrünten. Die abendliche Beleuchtung verlieh der ganzen Gegend eine beſondere Anmuth, einen milden und friedlichen Character, der in Zeiten der Unruhe und des Krieges um ſo wohlthätiger ein empfindungsvolles Herz berührte.

**Julius** gab ſich gern den ſanften Gefühlen hin, welche bei der Betrachtung dieſer Szene in ſeiner Seele erwachten. Trotz ſeiner Begeiſterung für die Sache, der er ſeinen Arm und ſein Leben gewidmet hatte, dünkte es ihn doch jetzt manchmal, daß die blutigen, traurigen und empörenden Erſcheinungen des Krieges der Eigenthümlichkeit ſeines Characters, ſeinem wiſſenſchaftlich ſtrebenden Geiſte zu fremd ſeyen, als daß er nicht bald das Ende dieſes Verhältniſſes herbeiwünſchen ſollte, freilich nicht auch ohne das Ende des ſein Vaterland verwüſtenden Krieges.

Wenn es galt, wenn der Kampf heranzog, dann war ſeine Begeiſterung noch friſch und jugendlich, wie am Tage der erſten Vereinigung mit ſeinen Kriegsgefährten; aber wenn nun das Werk gethan war, wenn er Verwundete jammern hörte, Verſtümmelte und Todte auf der Wahlſtatt ſah, dann mußte er ſich ſchaudernd abwenden, dann fühlte er, daß jene Begeiſterung immer mehr nur eine gewaltſame Erregung werde, deren nothwendige Folge eine geiſtige Abſpannung war. Jetzt ſuchte er einmal alle traurigen Bilder des Krieges aus ſeiner Seele zu entfernen, jetzt ſuchte er die ſchöne, ruhige Gegend, die vor ihm lag, in ſtill ſinniger Anſchauung zu genießen. Bald leitete dieſer Friede des Gemüthes ſeine Gedanken auf Julien. Sie waren nun ſchon lange getrennt, aber er durfte hoffen, daß die ſchwerſte Zeit dieſer Prüfung hinter ihnen liege. Die Feinde wurden immer weiter zurückgedrängt, frohe Nachrichten kamen von dem Kriegsſchauplatze, den König Friedrichs großer Geiſt beherrſchte, einzelne Friedensgerüchte durchflogen erfreulich die Länder. Der Knabe Stephan

Täſchy, den er damals mit einigen Zeilen an die Geliebte geſandt, hatte ihm ein ſo ſchönes Bild von ihrer Erſcheinung entworfen, daß er an ihrem Wohlergehn nicht zweifeln konnte. Er ſah ſie nun immer vor ſich, wie ſie im väterlichen Hauſe ſich heiter und hoffnungsfroh bewegte, wie bald Agathe, bald Fidelis mit ihr zuſammen waren und von dem entfernten Freunde und ſeinen Thaten, die in der Reſidenz nicht unbekannt geblieben ſeyn konnten, ſprachen, wie der Geheimerath zu ihr trat und ihren Geliebten ſeinen Hauptmann, den ſiegreichen Anführer ſeines Jägercorps nannte.

In dieſen Spielen ſeiner Einbildungskraft wurde er durch die Annäherung des Corporals Treuſchelm geſtört, der ſich militäriſch vor ihn hinpflanzte und ſagte:

„Es ſteigt Rauch im nahen Dorfe auf. Rauch kann eine gute Seite von einem Dorfe ſeyn, aber auch eine ſchlimme. Es iſt zu diſtinguiren, Rauch im Frieden und Rauch im Kriege. Wer hat das Feuer angemacht, von dem der Rauch kommt? Sind es ehrliche Bauersleute, ſo haben wir die gute Seite vom Rauch, vielleicht ein Gericht Kartoffeln zum Nachteſſen; ſind es welſche Spitzbuben, ſo haben wir die ſchlimme, Beulen und Wunden, Blut und Tod noch vor Schlafengehn. Es iſt nicht geſagt, daß der Corporal Treuſchelm ſich davor fürchtet, aber eine Schüſſel Kartoffeln wäre ihm doch lieber."

Ein Blick reichte hin, um Julius von der Wahrheit der Bemerkung, welche der Veteran ihm mittheilte, zu überzeugen. Er ſchickte ihn und einige andre zur nähern Ermittlung der Sache aus. Während ſich dieſe hinter Hecken und Geſträuch den Gärten näherten, welche das Dorf umgaben, lagerte ſich der Hauptmann mit der ganzen Schaar hinter einer Waldſpitze, die ſie jedem Späherblicke von Seiten des Dorfes verbarg. Er lag allein am Fuße einer großen Eiche; hinter ihm in einzelnen Abtheilungen, aber gleich bereit ſich zu ordnen, hatten die Jäger ihre Ruheplätze eingenommen. Niemand ſprach laut; jedes Geräuſch mit den Waffen wurde ſorgfältig vermieden. Nur flüſternd theilten ſich die jungen Männer ihre Vermuthungen mit, die ältern erwarteten in ernſtem Schweigen die Ereigniſſe, welche die nächſte Stunde bringen würde.

Zu Julius geſellte ſich bald ſein alter Kindheitsgefährte, Conrad Brander. Aus ſeinen Geſichtszügen ſprachen Unruhe und Bedenklichkeit.

„Mosje Julius,“ ſagte er in der Weiſe, zu der er ſich unter vier Augen berechtigt glaubte, „es iſt mir heute ſo wehmüthig um's Herz, als müßte noch ein großes Unglück über uns hereinbrechen. Es hat mir auch nichts gelingen wollen den ganzen Tag und das mag wohl ein ſchlimmes Zeichen auf den Abend oder die Nacht ſeyn. Mich traf heute die Reihe am Kochkeſſel und da hab' ich ſchon nichts wie Malhör gehabt und die Cameraden von der Menage haben müſſen angebrannte Suppe und verkohlten Rehbraten ſpeiſen. Die Büchſe iſt mir in eine Pfütze gefallen und vergebens habe ich den Roſt vom Hirſchfänger abſchleiſen wollen. Es iſt ein unglücklicher Tag heute! Immer kommen mir auch traurige, wüſte Lieder in den Sinn, wie damals im Gefängniſſe und es iſt mir, als ſänge einer mit Rabenſtimme mir in's Ohr:

Der Tod, der wird geben
Ein luſtiges Feſt,
Der Preiß iſt das Leben
Und Ihr ſeyd die Gäſt!“

„Das iſt Soldatenloos;“ antwortete zerſtreut der junge Hauptmann. „Heute roth, morgen todt!“

„Todt!“ wiederholte ſchwermüthig Conrad. „Ein kaltes, Froſt bringendes und ſchaueriges Wort;“ fuhr er fort. „Ich habe Leute gekannt, die nicht vom Tode ſprechen hören konnten, ohne daß ihnen der Appetit auf acht Tage hin verdorben wäre. Bei Ihnen iſt das ein Andres, Moſje Julius! Ihr Großvater iſt Leichenmarſchall und da haben Sie von Kindheit auf gute Bekanntſchaft mit dem Tode gehabt, er hat eine gewiſſe Ehre, einen Glanz auf Ihre Familie geworfen und es ſoll auch, wie mich Marthchen verſichert, dabei das Sprüchwort nicht gelten: umſonſt iſt der Tod. Aber ich habe andre Gedanken über den Tod. Mir hat er noch nie eines Kreuzers Werth eingetragen, mir hat er dagegen Sorge und Kummer gebracht, wenn er, als ich Arreſtant war, mir Nachts im Traume erſchienen iſt als ein garſtiges Geripp, das, auf dem Galgen reitend, die Arme zu meinem Empfange ausſtreckte. Nein, Mosje Julius, mit dem Tode kann ich nie gut Freund werden und wenn er mir Brüderſchaft anböte, ſo würde ich ſagen: Proſt Mahlzeit, Herr Klapperbein, ſuche er ſich wo anders ſeine Verwandtſchaft!"

„Pfui, Conrad!" ſagte der Anführer. „Du biſt ein Soldat und fürchteſt Dich vor dem Tode. Warum ſchlägſt du denn ſo muthig drein, wenn's an den Feind geht? Das kann ich mit Deiner Todesfurcht nicht zuſammen reimen."

Der junge Brander ſah ſeinen Hauptmann groß an. Er ſchien ihn nicht zu begreifen, ſchüttelte den Kopf und verſetzte:

„Das iſt ja eine ganz umgekehrte Sache, Mosje Julius! Eben aus Todesfurcht ſchieße, ſteche und haue ich auf den Franzoſen los, daß er mich nicht todtſchlägt. Da heißt's, du oder ich, Leben und Marthchen, Tod und Nichts! Die Cameraden haben mich Schießen gelehrt und ich treffe einen Haſen auf fünfzig, einen Franzoſen auf hundert Schritt. Geht's dann mit dem Bajonett oder dem Kolben darauf los, ſo hat Conrad tüchtige Arme und ſtößt und ſchlägt ſo lange hinein, wie noch ein Feind ſich ſehn läßt. Aber unter ihnen gibt's auch welche, die einen guten Deutſchen auf eine anſehnliche Strecke hinwegblaſen, die einen derben Bajonettſtich, einen tüchtigen Kolbenſchlag führen. Da kann ich ebenſogut getroffen werden, wie jeder andre, ich mag mich wehren, wie ich will, und daran denke ich eben in melancholiſchen Stunden wie jetzt. Dann gehn die Gedanken weiter, ſie marſchiren in die Reſidenz, in's Kunſthaus zu Marthchen, in's Zuchthaus zum alten Vater, der dort für mich bei Waſſer und Brod ſitzt. Das macht ſchwermüthig, Mosje Julius! Eine Braut im Kunſthauſe, einen Vater im Zuchthauſe — es iſt keiner im ganzen Freicorps, der ſo hartes Leiden von ſich rühmen kann!"

Die Art, wie Conrad ſeines Unglücks erwähnte, hatte etwas Lächerliches. Julius aber mußte unwillkührlich an die Lehre des Dänen von der Alles beherrſchenden Nothwendigkeit denken. Er ſah ſie hier verlebendigt, er erkannte, daß durch ſie Schlachten gewonnen würden, allein er fühlte auch nun die hohe Bedeutung einer großen Idee, die der Kundſchafter freilich nur einen Wahn nannte, welcher jedoch die Nothwendigkeit Alles zu verdanken hatte, indem ſie die Elemente zuſammenhielt, denen jene gebot.

Man vernahm ein Geräuſch und nach wenigen Augenblicken, in welchen mehrere geſpannte Büchſen nach der Stelle gerichtet waren, von der es ertönte, erſchien um die Ecke der Waldſpitze der Corporal, welcher mit ſeinen Begleitern vom Recognosciren zurückkehrte. Auf ſeiner Stirn lagen tiefe Falten des Ernſts, er ſtrich den gewaltigen Schnauzbart, legte die Hand an den Degen und ſagte:

„Franzoſenblut muß fließen, wenn die Schelme ſich nicht ergeben beim erſten Anrufe! Hölle und Laudon! Da ſind ihrer ungefähr ein Dutzend von der jämmerlichen Marechauſſee, nicht Fiſch noch Fleiſch, nicht Soldat, nicht Polizeiknecht, die einen alten Mann im Lande herumſchleppen, als Staatsgefangenen, wie ſie unter ſich munkeln.

Ich habe ſie belauſcht, ich habe vor dem Küchenfenſter geſtanden und geſehn, daß ſie weiße Bohnen kochen, die uns wohl bekommen ſollen. Ich habe einen Haß auf die verdammten Strickreiter, weil man ſie nirgends hin rangiren kann, weil jede vernünftige Diſtinguirung an ihnen verloren geht. Soll ich hin und ihnen den Garaus machen, Hauptmann? Gebt mir ſechs Schützen und ſie ſollen bald die ſchlimme Seite unſers Freicorps in den Rippen fühlen.“

„Ruhe!“ gebot Julius, deſſen Grundſatz war, jedes unnütze Blutvergießen zu vermeiden. Er zog noch einige Erkundigungen über den Zuſtand des Dorfes ein und nachdem er vernommen hatte, daß, außer den Franzoſen, kein lebendiges Weſen darin hauſte, gab er ſeine weitern Befehle. Die Dämmerung war eingebrochen. Unter der Anführung einiger erfahrenen Förſter theilte er das Corps in zwei Schaaren, von welcher die eine ſich am Waldſaume hinziehn und den jenſeitigen Ausgang des Dorfes, die andere langſam vorrückend den diesſeitigen beſetzen ſollte. Er ſelbſt behielt ſich den Angriff, den Ueberfall der Gegner, die Befreiung des Gefangenen vor.

„Vielleicht ein neues Opfer welſcher Bosheit, irgend ein wackrer Vaterlandsfreund, den ſie vor ihre Gerichte ſchleppen wollen!“ ſagte er zu denjenigen, die er zu ſeinen Begleitern erwählt hatte. „Da iſt ein beſſres Werk zu thun, als einen Wagen mit Lebensmitteln zu erobern oder eine Scheune voll Stroh anzuzünden! Es gilt, ein edles Leben zu erhalten, einen braven Landsmann aus den Händen der Schergen zu befreien. Friſch auf, Cameraden! Vorſicht und Muth ſind die Loſungsworte des Unternehmens.“

Sie näherten ſich ſtill, aber eilig auf demſelben Wege dem Dorfe, den früher Treuſchelm eingeſchlagen hatte. Die zunehmende Dämmerung begünſtigte ihren Marſch. Niemand ahnte ihr Heranrücken, niemand konnte es verrathen, denn die Diener der Marechauſſee, einer kriegeriſchen Anordnung weder gewohnt noch kundig, hatten unterlaſſen, irgend eine Wache auszuſtellen. Während die erſte Abtheilung der Jäger faſt im Laufe, unter dem Schatten des Waldſaumes, den jenſeitigen Ausgang des Dorfes zu erreichen ſuchte, drang die andere bis zum diesſeitigen vor und nahm hier eine Stellung ein, welche nach dieſer Seite hin den Feinden die Flucht unmöglich machte. **Julius** hatte indeſſen mit ſeinem Häuflein von etwa zwanzig der verwegenſten Burſche das Haus umzingelt, das **Treuſchelm** bezeichnete und aus deſſen Schornſtein noch immer ein gaſtlicher Rauch emporſtieg. Sie hörten ein franzöſiſches Lied im Chor ſingen, die „Strickreiter,“ wie ſie **Treuſchelm** nannte, ſchienen ſich in voller Sicherheit zu wähnen, ſie mochten ſich ſchon in einem vordern Gemache des Hauſes, wo der Geſang ertönte, zur Mahlzeit verſammelt haben. **Julius** ſchritt leiſe mit ſechs ſeiner beſten Leute durch den am Hauſe befindlichen Garten nach der Hinterthüre vor. Unter **Treuſchelms** Anführung ſollten die Uebrigen, ſo bald ſie ſeine Stimme vernähmen, durch den Haupteingang eindringen. Ohne Hinderniß gelangte der kühne Partheygänger in den Hof. Noch immer war Alles ſtill, bis auf den Geſang der Franzoſen. Im Hofe ſtand eine alte Caleſche, in der wahrſcheinlich der Gefangene ſeinen Platz fand, vom nahen Stalle vernahm man das Scharren und Stampfen der Pferde. Unbemerkt und geräuſchlos ſchlichen die Männer in den offenen Hausgang. Die Büchſen waren geſpannt, ſie lagen zum Angriffe bereit leicht im Arme, die Bajonette, mit denen man ſie verſehn konnte, waren aufgepflanzt. Aus der halboffenen Thüre des Gemaches, in welchem die Reiter der Marechauſſee hausten, drang ein matter Lichtſchimmer, an deſſen Grenze der junge Anführer ſeine Leute zurückhielt. Jetzt erklang plötzlich drinnen eine gebieteriſche, rauhe Stimme, welche den übrigen Stille auferlegte.

„Könnt Ihr nicht endlich einmal aufhören mit Euerm Geplärr und dem armen Manne Ruhe laſſen, dem ohnehin die Gedanken über ſein Schickſal Unruhe genug machen werden?“ rief derjenige, der das Wort genommen hatte. „Es iſt keine Kleinigkeit, ein Delinquent zu ſeyn und beſonders einer, wie dieſer, der aus Reichthum und Ehre, Freude und Wohlleben fort muß in's Hauptquartier, um eine Kugel zwiſchen beide

Augen zu erhalten. Aber, auf Ehre! der Alte beſitzt mehr Courage, als ich, und muß einen Anſtich von Taubheit haben, denn er iſt eingeſchlafen unter Euerm vive Henri quatre und ſitzt da in ſeinem Winkel, wie das Bild eines ehrlichen Mannes.“

„Was ſchwatzt Ihr da von dem Bilde eines ehrlichen Mannes, Wachtmeiſter?“ erwiederte ein andrer. „Vor dem Auge einer königlichen Marechauſſee ſieht niemand aus, wie ein ehrlicher Mann. Wir ſind dafür da, alle Menſchen für Spitzbuben anzuſehen, bis ſie ſich als ehrlich ausgewieſen haben durch Schwarz auf Weiß, bis wir genau wiſſen, ob ihre Gliedmaßen das gehörige Maaß beſitzen, wie es eine hohe Polizei bezeichnet hat. Aber, Wachtmeiſter, rückt einmal heraus mit der Farbe und entdeckt etwas Näheres über den Arreſtanten. Warum hat man ihn nicht gerichtet in der Reſidenz, warum hat man ihn dort nicht abgethan? Warum müſſen wir ſeinetwegen Kreuz und Quer im Lande umherziehn und nach dem Hauptquartier ſuchen, das wie von der Erde weggeblaſen iſt?“

„Bändigt Eure Zunge!“ antwortete leiſer der Wachtmeiſter. „Ich kenne den Dienſt und kenne die Ehrlichkeit und bedarf Eures Unterrichts nicht. Ihr ſeyd noch ein Neuling und bringt überſpannte Ideen mit in's Corps über das Weſen der Strickreiterei. Ihr habt Euch, wie die Poeten ſagen, ein Ideal davon gemacht. Das paßt aber nicht in die Wirklichkeit. Ein Strickreiter iſt ſo gut ein Menſch, wie ein andrer. Er muß die Menſchen gewiſſermaßen achten, ſobald es ihm ſeine Pflicht erlaubt, ſonſt kann er ſich ſelbſt nicht achten und Selbſtachtung muß der Esprit de Corps ſeyn, ſogar bei der Marechauſſee.“

„Aber der Arreſtant?“ fiel ungeduldig der andre ein. „Was hat es mit dem für eine Bewandniß?“

„Er iſt ein Staatsgefangener,“ ſagte noch leiſer der Wachtmeiſter, doch ſo, daß der lauſchende Partheygänger ſeine Worte deutlich vernehmen konnte. „Ein Hochverräther, zu deſſen Verurtheilung die in der Reſidenz keine Mach haben. Auch hängt dort das gemeine Volk ih ſehr an und es fehlte nicht viel, daß ſie ihn be der Transportirung nicht mit Gewalt befreit hätten. Er muß die Sache fein angefangen haben. Wie oft habe ich ihn nicht in der Geſellſchaft des Commandanten, des Generalcommiſſärs Foulon und andrer hoher Militärperſonen, ſo vertraulich mit dieſen geſehn, als wären ſie die beſten Freunde! Er iſt ein vornehmer Mann: Geheimerath, wie ſie es hier zu Land nennen. Seine Tochter iſt das ſchönſte Mädchen in der Reſidenz. Er heißt **Forſthelm**!“

„**Forſthelm**!“ donnerte da eine Löwenſtimme und im nächſten Augenblicke hielt **Julius** den Wachtmeiſter an der Gurgel und die Spitze ſeines Degens war nach der Bruſt des Ueberraſchten gerichtet. Die Reiter ſprangen auf und wollten nach ihren Säbeln eilen, die ſie in einen Winkel des Zimmers zuſammengeſtellt hatten, aber ſchon waren des Hauptmanns Begleiter eingedrungen und die Mündungen ihrer Doppelbüchſen droheten jedem, der ſich widerſetzen würde, augenblicklichen Tod. Zugleich klirrten die Fenſterſcheiben in das Zimmer und andre Flintenläufe, deren Anzahl der Schreck, welcher ie Ueberfallenen ergriff, verdoppelte, ſtarrten hnen entgegen. Einer der Reiter behielt Beſonnenheit genug, um nach der in der Mitte des Zimmers von der Decke herabhängenden Lampe u eilen, in der Abſicht, dieſe auszulöſchen. Da prang aber der vermeinte Schläfer raſch von einem Sitze auf, und ſtieß jenen mit ſolcher Gewalt zurück, daß er mit Gepolter zwiſchen Tiſche und Bänke niederfiel. Die Hausthüre ürzte unter dem Getöſe der Kolbenſtöße, die ſie on Außen trafen, zuſammen, dunkle Geſtalten rſchienen im Hausgange, Treuſchelm ſtand n der Thüre und rief grimmig:

„Ergebt Euch, Hallunken! Hölle und Laudon! Wenn Einer ſich widerſetzt, ſo ſollt Ihr alle ſo ange bleierne Pillen ſchlucken, bis Euch die miſe-able Strickreiterſeele aus dem Leibe fährt.“

Die Reiter ſahen ſich übermannt. Ihnen lieb nichts übrig, wie unbedingte Unterwerfung n den Willen der Sieger. Von den äußern En-en des Dorfes verkündigte Hörnerruf, daß die eiden größeren Abtheilungen des Corps ihre Stellen beſetzt hatten. Aber man hörte auch

Pferdegetrappel im Hofe und das Geräuſch eines hinwegſprengenden Reiters nach dem Garten hin.

„Das iſt ein Flüchtling!“ rief Julius. „Ihm nach! Es darf keiner entkommen; unſere Sicherheit hängt davon ab.“

Auf den Ruf des Hauptmanns ſtürmten mehrere junge Leute hinaus. Man hörte viele raſch auf einander fallende Schüſſe, allein nach einiger Zeit kehrten die Verfolger mit der unangenehmen Nachricht zurück, daß ihre Bemühungen vergebens geweſen ſeyen, daß der Reiter, der während des Angriffs wahrſcheinlich im Stalle verweilt, bereits einen zu großen Vorſprung gewonnen gehabt, um von ihren Schüſſen erreicht zu werden, die bei der nun ſchon herrſchenden Dunkelheit ohnedem nicht mit der gewohnten Sicherheit gerichtet werden konnten. Julius war verdrießlich über dieſen mißlungenen Streich, allein es blieb für einen ſolchen Fall nichts andres übrig, als die gewohnte Wachſamkeit zu verdoppeln.

Die Reiter wurden gebunden in ein ſicheres Gewahrſam gebracht. Jetzt erſt erkannte der Geheimerath in ſeinem Befreier den jungen Tiefenau, jetzt erſt fand ſein erſtaunter Blick an den umſtehenden Kriegern die Uniform, die gänzliche Equipirung heraus, die er ſelbſt vorgezeichnet hatte, welche ſein Freicorps tragen mußte. Aber Julius deſſen Anführer? Der junge Mann ließ ihm nicht Zeit zur Frage. Er brauchte ſeinen Untergebenen nur den Namen des Mannes zu nennen, den ſie in ihrer Mitte beſaßen, als ſie in wilden Jubel ausbrachen und demjenigen ein jauchzendes Lebehoch brachten, dem das Freicorps ſein Daſeyn, dem es Unterſtützung jeder Art verdankte.

„Vater Forſthelm! Vater Forſthelm!“ riefen die jungen Leute und drängten ſich herbei, um die Hand ihres Wohlthäters zu berühren. Durch Fanfaren wurde das ganze Corps zuſammengerufen, nur die nöthigen Wachen blieben ausgeſtellt. Der Freudetaumel wollte kein Ende nehmen. Welche beglückende Empfindung für den Geheimerath, ſich durch diejenigen gerettet zu ſehn, die er für die Befreiung des Vaterlandes ausgerüſtet, um derentwillen ihn mit der Zorn der fremden Machthaber getroffen hatte! Ein lebhaftes Vergnügen erfüllte ſeine Bruſt, als er die wackern Männer, die blühenden Jünglinge, alle von Muth und Kriegsluſt beſeelt, erblickte. An Julius ſchienen ſie mit inniger Begeiſterung, mit dem feſten Vertrauen, daß er ſie nur zum Siege führen könne, zu hängen. Es war ihm, als befinde er ſich unter ſeinen Kindern und der Vatername, der von den Lippen der jungen Leute erklang, unterhielt dieſe ſchöne Täuſchung. Das Corps feierte heute einen Sieg, wie es noch keinen gefeiert hatte. Freilich waren keine Feinde erlegt, kein Blut war vergoſſen, keine große Gefahr beſtanden, keine Uebermacht zur Flucht genöthigt, aber ein Leben war vom ſchmachvollen Untergange gerettet worden, das allen theuer war, das allen als ein großes, dankenswerthes Gut erſchien.

Der Hauptmann fand endlich für nöthig, den lauten Ausbrüchen des freudigen Jubels ihr Ziel zu ſetzen. Er gebot ſeinen Leuten, ſich ſtill in ihre Quartiere zurückzuziehn, dort jedes bedeutende Geräuſch zu vermeiden und ſorgfältig darauf zu achten, daß kein Lichtſchimmer nach Außen hin die Gegenwart fremder Gäſte im Dorfe verrathe. Wachen wurden nach allen Seiten hin befehligt. Allen wurde eingeſchärft, beim leiſeſten verdächtigen Geräuſche ſogleich durch einen Alarmſchuß das Corps zu benachrichtigen, worauf dann dieſes angewieſen war, ſich in größter Eile vor der Wohnung des Hauptmanns aufzuſtellen.

Forſthelm und der junge Tiefenau waren nun allein. Sie hatten Vieles einander mitzutheilen. Wie gern hätte Julius nun auch etwas von Julien vernommen, wie gern nur ihren Namen aus dem Munde des Vaters gehört! Aber der Geheimerath gedachte nur flüchtig ſeiner eigenen Schickſale und zeigte ſich um ſo begieriger, Alles was Greif, Julius ſelbſt und die bisherige Thätigkeit des Freicorps anging, auf das Genauſte zu erfahren. Er hatte unter der Aufſicht ſeiner Wächter ohne alle Kunde von den Welthändeln, die während ſeiner Gefangenſchaft vorgegangen waren, gelebt. Zwar konnte er aus dem unſichern Hin- und Herziehen, zu dem ſeine Bedeckung ſich genöthigt ſah, ſchließen, daß das Hauptquartier der Feinde in einer ebenſo fortwährenden Bewegung ſich befinden müſſe, allein ob dieſe die Folge errungener Vortheile oder erlittener Unfälle ſey, blieb immer zweifelhaft. Jetzt erfuhr er zu ſeiner Freude von Julius, daß die Verbündeten unter dem Herzoge von Braunſchweig den Feldzug glänzend eröffnet hatten, daß die Feinde immer ſchwerer gedrängt würden und, wie es ſchien in einem weiten Bogen auf die Reſidenz ſich zurückzuziehen ſuchten. Wo ſie aber in dieſem Augenblicke eigentlich ſtanden, wußte er, aus Mangel an Nachrichten in den letzten Tagen, ſelbſt nicht genau anzugeben und dieſe Unkunde bewog ihn hauptſächlich, eine Wachſamkeit zu beobachten, welche mit der ſcheinbar in dieſer Gegend herrſchenden Ruhe im Widerſpruche ſtand. Alles was geſchehen war, flößte dem Geheimerathe die größte Theilnahme ein und belebte ſeine Hoffnungen. Wollte Julius die Unterhaltung nach der Reſidenz hinlenken, ſo hatte Forſthelm immer neue Fragen über jene Punkte bereit und die Zeit des Schlafengehens kam heran, ohne daß die Sehnſucht des jungen Mannes auch nur durch die mindeſte Erwähnung ſeiner Geliebten wäre befriedigt worden.

---

# Eilftes Kapitel.

Friſch auf, ihr Jäger, flink und frei!
Die Büchſe von der Wand!
Der Muthige bekämpft die Welt!
Friſch auf den Feind! Friſch in das Feld!
Für's deutſche Vaterland.

Th. Körner

Es war um die Stunde des erſten Hahnenſchrei's, als Conrad Brander auf dem Außenpoſten, zu dem er als Schildwache beordert worden war, ſchwermüthig auf und niederging. Dieſer Poſten befand ſich in geringer Entfernung von dem Waldvorſprunge, hinter dem am Abende, während Treuſchelm im Dorfe recognoscirte, das Freicorps gelagert hatte. Ein ſchauriger Nachtwind durchſtrich das Thal, der Mond war untergegangen und die Bergmaſſen, welche ſich ringsum erhoben, zeigten ſich in ſchwarzen rieſigen Umriſſen. Bei der allgemein herrſchenden Stille vernahm man das Rauſchen des Baches lauter, man hörte vernehmlicher das Geräuſch, das der Wind in den Blättern und Zweigen der Bäume veranlaßte, man fühlte ſich um dieſe grauenhafte

Zeit zwiſchen Mitternacht und Morgen unbehaglicher, als zu einer frühern oder ſpätern Stunde.

Conrad Brander empfand das in vollem Maaße. Er hegte noch immer dieſelben Sterbegedanken, die er dem Hauptmann geäußert, aber jetzt geſellte ſich zu den läſtigen Gefühlen, welche jene erzeugten, noch eine Geſpenſterfurcht, die Conrad, wenn er ſeiner militäriſchen Würde gedachte, ernſtlich abzuſchütteln bemüht war, die aber zu feſt in ſeine Seele gewurzelt hatte, um einem augenblicklichen, nicht mit Ausdauer fortgeſetzten Angriffe zu weichen. Er ſah allenthalben übernatürliche, aus einer fremden Welt herandringende Weſen. Die Bäume waren Rieſen, der Wind, der in ihren Blättern ſpielte, war nichts anders, als ihre flüſternde Rede, in der ſie allerlei Böſes gegen ihn beſprachen, aus dem Bache murmelten die Waſſermännchen und Waſſerweibchen ihre gräulichen Beſchwörungen. Er ſprach ſich Muth ein. Er zitterte an allen Gliedern, er klapperte mit den Zähnen. Hundert Meilen weit wünſchte er ſich hinweg, aber wäre auch das Schrecklichſte auf ihn eingebrochen, ſo wäre er doch keinen Schritt vor ihm zurückgewichen, denn ſein Pflichtgefühl war noch ſtärker, als ſeine Furcht. Wie gern hätte er, wenn auch eins ſeiner traurigſten Lieder geſungen, um nur eine Menſchenſtimme zu hören; allein der Befehl, ein gänzliches Schweigen zu beobachten, war ſo ſtreng eingeſchärft worden, daß er daran nicht denken durfte. Er beſchloß nun, leiſe mit ſich ſelbſt zu ſprechen und ſich etwas Erheiterndes zu erzählen damit er auf andre Gedanken gerathe.

„Ja, ja," begann er flüſternd, „auf den Wällen der Reſidenz iſt es an Sonn- und Feſttagen gar herrlich! Da ſtolziren die vornehmen Herrſchaften in einem Kleiderſtaate, der die Augen erfreut und das Herz im Leibe lachen macht, Contuſchen von Sammet und Seide, Fontangen mit Gold und Silber geſtickt, ſtolze Reifröcke, wie die Wagenräder ſo breit. Alles treibt ſich durcheinander und man weiß nicht, wohin man ſchnell genug die Blicke wenden ſoll, um alle die Herrlichkeit gehörig zu genießen. Allerwegen flickerts und flackerts ſo bunt, wie ein Regenbogen, vor den Augen, allerwegen ſchöne Mademoiſells und ſtatiöſe Moſje's! Dem Hauptmann ſteht die Uniform und der Säbel gut, aber das ſalatgrüne oder ſeladongrüne Seidenkleid — wie ſie's nun heißen mögen — mit den Perlemutterknöpfen, den blinkenden Steinchen auf dieſen und den pfirſichblüthfarbenen Bandſchleifen, ſtand dem Moſje Julius doch noch beſſer. Wie oft habe ich ihn in dem Anzuge froh einherſteigen ſehn und er kam mir vor, wie der Engel Gabriel in der katholiſchen Kirche! Wer hätte damals gedacht, daß er mich einmal zum Vorwärts Marſch, zum Rechts und Links um, zum Gewehr bei Fuß und Schultert das Gewehr commandiren würde? Mit dem Hirſchfänger führt er jetzt auch ganz andre Dinge aus, als er damals mit dem leichten Galanteriefuchtelchen an der Seite hätte thun können, aber das Galanteriefuchtelchen glänzte doch gar lieblich in die Ferne und der Griff war mit bunten Steinen beſetzt, ſo licht und leuchtend, als hätten ſie die Bergmännlein ſelbſt aus ihren Schatzkammern ausgeſucht."

Conrad hatte ſich faſt alle Furcht und Sorge weggeſchwazt. Er war im beſten Zuge auf dieſe Weiſe fortzufahren, als er einen leichten Schlag auf die Schulter erhielt und, indem er ſich raſch umwandte, den Corporal Treuſchelm vor ſich erblickte.

„Was ſpricht Er da für thörigtes Zeug in die Nacht hinein, Conrad?“ ſagte der Corporal. „Denk Er auf den Dienſt, ſperr Er Augen und Ohren auf, zerſtreu' Er aber ſein Gemüth nicht durch eitles Reden mit ſich ſelbſt, wie es nur die alten Weiber und die Kinder treiben.“

„Er hat gut Sprechen, Corporal!“ verſetzte die Schildwache. „Ihn quälen die melancholiſchen Gedanken nicht, wie mich. Um den Gedanken zu entgehen, habe ich mir etwas erzählt aus beſſern Zeiten und luſtigen Erinnerungen. Den ganzen Tag über liegt mir die Schwermuth in den Gliedern. Ich denke nur an den Tod, ich bin überzeugt, daß uns ein groſſes Unglück bevorſteht, ich nehme in Gedanken hundertmal Abſchied von Marthchen, es iſt mir ſo herzbrechend zu Muthe, daß ich weinen möchte, wie ein Kind, wenn ſich das für einen Jäger vom Freicorps ſchickte. Dazu habe ich, ehe ich zur Ablöſung commandirt wurde ein wenig geſchlafen und ſchrecklich geträumt. Denk' Er ſich, Corporal, ich befand mich mit einemmale mitten im Walde auf einem großen freien Raum. Es war Abenddämmerung. Neben einem hohen, dichtbelaubten Baum ſtand Etwas, das ich nicht recht erkennen konnte, und winkte mir. Ich ging näher. Es war ein großes garſtiges Menſchengerippe. Mit der Knochenhand deutete es auf eine Schrift, die es auf der Bruſt trug. Ich mußte mich auf die Zehen ſtellen, um die Schrift zu leſen. Da ſtand: ich bin Conrad Brander, Sohn des Schloſſermeiſters Brander in der Reſidenz—"

Treuſchelm unterbrach den jungen Menſchen durch ein Lachen, das er, um den Befehlen des Hauptmanns zu entſprechen, ſo viel als möglich zu unterdrücken ſuchte.

„Hölle und Laudon!" ſagte er dann: „wir ſind zwei gleichgeſtimmte Seelen, denn mich, ſo wie Ihn, beunruhigt auch ein Traum. Nur iſt zu diſtinguiren, daß mich die gute Seite von einem Traume in Bewegung bringt und Ihn die ſchlimme. Er träumt von Gerippen und ich auch, aber die meinigen ſind keine widerwärtige Menſchenſkelette, ſondern anmuthige Gänſe- und Hühnergerippe, die ſich meinem Blicke zeigen, nachdem ich das köſtlich gebratene Fleiſch davon abgenagt habe. Ja, Conrad, ich habe einen delicaten Traum gehabt! Ich ſaß an einer langen Tafel, lauter bekannte große Männer, der Marſchall Schwerin, der alte Deſſauer, der Marſchall von Sachſen, der berühmte Poet, Major von Kleiſt, und dergleichen Perſonen ſaßen mit mir daran. Curios, daß es lauter Verſtorbene waren —"

„Gott behüt Ihn!" fiel Conrad ihm in die Rede: „das bedeutet ja den klaren Tod."

„Narr!" lachte der Corporal. „Eſſen und Trinken bedeutet langes Leben und Wohlergehn. Köſtliche Dinge hatten wir zu Tiſche, Conrad! Der Marſchall von Sachſen reichte mir ein Rebhuhn, das mir nur auf der Zunge verſchmolz, Schwerin trank mir Champagner zu, der wie Roſen und Lilien duftete, der alte Deſſauer machte beim Ananaspunſch Brüderſchaft mit mir. Es kamen Gerichte auf die Tafel, die ich mein Leben nicht geſehen habe und auch nicht zu nennen weiß, aber Alles vom herrlichſten Geſchmack, fein zubereitet wie vom erſten Küchenmeiſter des Königs von Frankreich. Wir tafelten lange, wir lachten und ſcherzten viel. Endlich ſchmetterten

Trompeten und Pauken zum Aufbruche durch den Saal. Da erwachte ich. Ich konnte mich gar nicht finden auf der harten Bank, wo ich lag, und in der dunkeln Kammer, wo ich mich einquartirt hatte. Ich hatte ſo lebhaft geträumt, daß ich immer noch nach den Kronleuchtern und dem Marſchall von Sachſen und dem alten Deſſauer ſuchte. Der Mund ſtand mir voll Waſſer und ich empfand einen kanibaliſchen Appetit. Hölle und Laudon! Ich konnte es nicht aushalten, ohne etwas zu eſſen. Ich ſtand auf, aber in meinen Taſchen fand ſich auch keine Brodkrume. Ich weckte den Schlafkameraden; der hatte ebenſowenig etwas wie ich. Da ging ich hinab in's Dorf, in der Hoffnung, noch eine gutmüthige Seele wach zu finden, die den Heißhunger ſtillen könnte, den ich von der reichen Tafel im Traume mitgebracht. Alles ſchlief; der Karren des Proviantmeiſters war feſt verſchloſſen. Ich beſchloß mir den Heißhunger aus den Gliedern zu laufen. So bin ich denn zu Ihm hergekommen, Conrad, auf den Außerpoſten, aber der Hunger iſt noch immer mein Geſellſchafter geblieben. Führt Er nicht etwa einen Leckerbiſſen bei ſich, den Er ſich abgeſpart vom Mittags- oder Abendmal? Ich weiß, Er iſt ſonſt ein vorſichtiger Burſch und geht nicht leicht zum Wachdienſt, ohne einigen Mundvorrath im Torniſter".

„Ich habe nichts, als ein Stück Brod;" verſetzte ſehr gerührt Conrad, der den Traum des Corporals mit voller Ueberzeugung auf deſſen nahen Tod deutete.

„Her damit!" ſprach haſtig Treuſchelm und riß es mit Gierde aus der Hand, die es ihm eben darbieten wollte. „Ich bin nicht der erſte und der letzte, der an Braten denkt und ſich mit einer Brodrinde begnügt. Zu der Brodrinde ſpeiſe ich jetzt in Gedanken alle die herrlichen Dinge noch einmal, die mir Schwerin und Kleiſt aufgenöthigt. Conrad, es iſt ein großes Gefühl, in Geſellſchaft ſolcher Männer zu Nacht zu ſpeiſen, aber — was iſt das?" unterbrach er plötzlich mit veränderter Stimme und indem er die Hand mit dem Brode ſinken ließ, ſich ſelbſt: „Hört Er nichts, Conrad — dumpfes Getöſe in der Ferne — ein Donnerrollen am Erdboden hin?"

„Hört Er's nun auch?“ verſetzte der junge Soldat. „Den Spuklärm höre ich nun ſchon über eine Stunde her, aber als eine pflichtmäßige Schildwache laſſe ich mich nicht irr machen und denke, der Böſe kann dir nichts anhaben im Dienſte.“

„Spuklärm?“ rief der Corporal, der indeſſen mit aller Anſtrengung fortgelauſcht hatte. „Hölle und Laudon! Das iſt ein Spuk, der Dich bald mit kaltem Eiſen zwiſchen beide Ohren treffen wird. Schwere Cavallerie iſt's! Sie ziehn heran in der Nacht, ſie wollen uns überfallen. Schieß los, Conrad! Mach' Allarm, daß das Freicorps im Stande iſt, den Feind zu diſtinguiren und ihm die ſchlimme Seite zu zeigen mit dem Bajonet und mit Pulver und Blei.“

Conrad zögerte noch immer. Er konnte ſich nicht überzeugen, daß hier irdiſche Mächte im Spiel ſeyen, er dachte an das ſtrenge Gebot, jedes unnöthige Geräuſch zu vermeiden.

„Hör Er doch nur genau, Corporal!“ antwortete er verdrießlich. „Sprichts nicht aus den Bäumen herab ganz vernehmlich und ebenſo aus dem Waſſer herauf: jenes iſt der Alraun und dieſes iſt der Waſſernix, nun kommt noch der Erdkobold dazu und will ihn verlocken —"

„Der Teufel und ſeine Großmutter!" rief wild der kriegserfahrene Corporal und riß der Schildwache die Büchſe aus dem Arm; zwei Schüſſe donnerten raſch hinter einander durch die Nacht und ihnen folgten dreißig andre die Vorpoſtenreihe entlang, welche das Dorf umgab."

„Da hat Er ſeinen Prügel zurück!" fuhr Treuſchelm fort und warf dem erſchrockenen Jüngling die abgefeuerte Büchſe zu. „Er iſt ein größerer Schafskopf, als ich gedacht habe, Conrad! Jetzt heißt's aber die Beine einſpannen, daß wir nicht die letzten vor Hauptmanns Quartier ſind."

Er riß die noch immer ungläubig ſcheinende Schildwache mit ſich fort. Im Dorfe erklangen die Fanfaren der Hörner und riefen das Corps auf dem Sammelplatze zuſammen. Im wilden Fluge ſuchte der Corporal die erſten Häuſer zu erreichen. Nun vereinigte auch Conrad ſeine Anſtrengungen mit denen ſeines Begleiters; er glaubte nun auch das Getrappel von Pferden, er glaubte ſogar das ferne Schmettern der Trompeten zu vernehmen. Sie gelangten glücklich in's

Dorf. Aus allen Häuſern eilten ſchon die Krieger nach dem Sammelplatze hin. Odemlos drängte ſich Treuſchelm in den Kreis, in deſſen Mitte Julius und Forſthelm ſtanden. Der Morgen dämmerte erſt ſchwach, einige angezündete Kienfackeln warfen ein düſtres Licht aufdie Szene.

„Wer hat zuerſt geſchoſſen?“ rief in dieſem Augenblicke der Hauptmann. „Wer hat den erſten Anlaß zum Alarm gegeben?“

„Ich, ich!“ antwortete haſtig der Corporal. „Schwere Cavallerie zieht vom Waldſaum heran. In wenigen Minuten kann ſie hier ſeyn.“

„Ruhe!“ gebot mit ſtarker Stimme Julius. Alles ward lautlos. Da hörte man genau, wie es ſich näherte mit ſchwerem Getrappel, da vernahm man helle, auffordernde Trompetenſtöße. Der Feind hielt es nicht mehr für nöthig, ſeine Annäherung zu verbergen, da er ſie ohnehin verrathen ſah, er ſchien nur noch mit der Unterſuchung des Terrains beſchäftigt, ehe er ſeinen Angriff bewerkſtelligen wollte.

„Durch die Gärten hinauf nach der Burgruine!“ befahl mit der Eile und Geiſtesgegenwart, welche der Augenblick erforderte, Julius.

„In der Ebene ſind wir verloren gegen ſchwere Reiterei, dort können wir uns gegen eine dreifache Uebermacht behaupten. Löſcht die Fackeln aus! Streicht in gebückter Stellung am Boden hin, ſucht Euch durch Gräben und Hecken hinaufzuarbeiten, daß dem Feinde unſre Abſicht verborgen bleibt. Kein Schuß darf fallen, kein lautes Wort geſprochen werden. Erſt der Morgen ſoll ihnen zeigen, wie wir bereit ſind ſie zu empfangen.“

Die Jäger des Freicorps waren zu ſehr in ſolchen Unternehmungen, bei denen es auf Gewandtheit, Eile und Vorſicht ankam, erfahren, um nicht auch bei dieſer Gelegenheit Eigenſchaften zu entwickeln, welche dem Plane des Hauptmanns auf das Vollſtändigſte entſprachen. In wenigen Augenblicken war das Dorf geräumt, waren die Gärten verlaſſen und in drei ſchmalen Colonnen zogen die Schützen durch Vertiefungen des Bodens und hinter deckendem Geſträuch hinweg, geräuſchlos nach den Ruinen hin, welche den Gipfel der Anhöhe krönten. Alles lag noch in grauer Dämmerung. Man konnte die Cavallerie im Thale noch nicht entdecken, aber als die Schützen ſchon über zwei Drittheile ihres Weges zurückgelegt hatten, vernahm man den Trompetenruf zum Angriffe, den donnernden Sturm auf das Dorf, das flüchtige Sprengen der Reiter, die jenſeits des Dorfes ihren Feind ſuchten.

„Sie ſollen uns finden, aber nicht da, wo ſie glauben;“ ſagte leiſe Julius zu ſeinem Nebenmann, der es im raſchen, rüſtigen Schritte nach der Anhöhe mit ihm aufnehmen zu wollen ſchien. „Sie ſollen uns finden an einer Stelle, wo ihre Pferde, ihre Pallaſche und Piſtolen nichts vermögen gegen die weittragende Waffe des Schützen.“

Es war der Geheimerath, zu dem er ſprach. Dieſer hatte ſich die Waffen eines gemeinen Jägers geben laſſen und glühete von Jünglingsmuth, mit dem Feinde zum Kampfe zu kommen. Es war ein begeiſterungsvoller Gedanke für ihn, mit und unter denen zu ſtreiten, die ſich ſeine Kinder nannten. Vergebens hatte Julius ihn beſchworen, ſich völlig unthätig zu verhalten, ſich in die Mitte einer Sicherheitswache zu begeben, die ihr Leben für die Erhaltung des ſeinigen und ſeiner Freiheit opfern würde. Kopfſchüttelnd hatte Forſthelm auf Büchſe und Hirſchfänger gezeigt und geantwortet:

„Ich habe mich nicht umſonſt im Gebrauche dieſer Waffen gegen das wehrloſe Thier des Waldes geübt. Sie ſollen ſehen, daß ich mich auch ihrer im Kampfe gegen den Feind des Vaterlandes zu bedienen verſtehe. Was würden Sie von einem Vater ſagen, der ſeine Kinder in der Zeit der Gefahr verließe? Fürchten Sie nichts für mich. Ich bin noch nicht ſo alt, daß ich meinen Kräften mißtrauen dürfte, Sie werden einen Freiwilligen in mir finden, deſſen ſich Ihr Corps nicht zu ſchämen braucht.“

Die Anhöhe war erſtiegen. Von drei Seiten klimmten die Jäger empor, nach der vierten ſtieg vom Gipfel eine ſenkrechte Felſenwand, die den hintern Theil der Ruine begrenzte, in's Thal hinab. Julius erkannte mit wenigen Blicken die Vortheile, welche ihm ſeine Stellung darbot. Er wußte ſie zu benutzen. Die Mauern, die Thürme, in ſo weit ſie zugänglich waren, wurden mit Schützen beſetzt, die Hauptmacht lagerte ſich in vorgeſchobenen Abtheilungen vom Gipfel gegen das Thal hin, die tiefer liegenden, der Cavallerie zugänglichen Punkte wurden durch Schützen bedroht, die in den Erdvertiefungen und hinter den Hecken verborgen lauerten. Forſthelm bewunderte im Stillen den Scharfblick des jungen Anführers, die ſichern, beſonnen geleiteten Maßregeln, welche ſelbſt den Angriff eines weit überlegenen Feindes vereiteln mußten.

Als die Dämmerung wich und die erſten Sonnenſtrahlen die Gipfel der umliegenden Berge rötheten, erkannte man die bedeutende Maſſe von Reiterei, welche das Dorf zu beiden Seiten und die Zugänge zu den Wäldern beſetzt hatte. Sie nahm eine weite Linie ein, ſie war vielleicht noch einmal ſo ſtark, als das Jägercorps, ihre Cuiraſſe wetteiferten an Glanz mit den blanken Schwertern und die Trompeten blieſen luſtig und kriegeriſch in den friſchen Morgen hinein. Ihnen antworteten neckend und herausfordernd die Fanfaren der Hörner von der Anhöhe herab, bis dieſe endlich ſchwiegen und nach einiger Zeit in einzelnen bedeutungsvollen Signalrufen erklangen.

„Hölle und Laudon!“ ſagte Treuſchelm, der in einem Graben in Conrads Nachbarſchaft lagerte. „Jetzt kannſt Du deine Alraunen, Waſſermännchen und Waſſerweibchen von Angeſicht zu Angeſicht kennen lernen. Aber tüchtiges Fleiſch und Bein beſitzen deine Geſpenſter. Wie ſchleppten ſie ſonſt die ſchweren Stahlharniſche und wie vermöchten ſie die gewaltigen Roſſe zu bändigen! Es giebt einen harten Strauß mit ihnen. Aber ſie ſollen den Treuſchelm kennen lernen. Nicht umſonſt habe ich dieſe Nacht mit dem alten Deſſauer Brüderſchaft getrunken.“

„Wenn ich nur ſchießen dürfte!“ flüſterte verdrießlich der junge Brander. „Dort der Offizier mit dem ſchwarzen Schnurrbarte ſteht mir gerade ſchußrecht und ich wollte ihm wohl den breiten Mund ſtopfen auf fünfzig Gänge weit. Wie er ihn aufreißt zum Commandiren — o, wenn ich nur dürfte!“

In dieſem Augenblicke erklang ein kurzes, keckes und gebieteriſches Signal von der Ruine herab. Alle kannten deſſen Bedeutung.

„Jetzt platzt darauf los!“ rief der Corporal und legte ſeine Büchſe an. „Das erſte Treffen ſoll ſchießen, aber diſtinguirt wohl: nur auf die Pferde, nicht auf die Menſchen?“

Treuſchelm hatte noch nicht ausgeſprochen, als ſchon ein Hagel von Kugeln in die dichten Reihen der Reiterei einſchlug. Dieſe war überraſcht, ſie ſprengte auseinander. Niemand unter den Gegnern hatte vermuthet, daß die Jäger ſich ſo weit herabwagen würden. Das Geſträuch, die Vertiefungen des Bodens hatten dieſe verborgen, ihre mörderiſchen Geſchoſſe, von ſichrer Hand geführt, richteten eine große Verwüſtung an. Viele verwundete Pferde wälzten ſich am Boden, andre lagen todt und mit ängſtlicher Haſt ſuchten die Reiter ſich unter den gefallenen Thieren aufzuraffen. Man ſah ſie eilig zurückweichen, viele hinkend, andre von ihren Waffengefährten geführt. Nur einer erſtand nicht wieder: es war der Offizier, den **Conrad** zum Ziele ſeiner Kugel gewählt hatte.

Ein zweites Signal der Hörner, von der Ruine herab, rief das erſte Treffen auf das nächſte zurück. Schon ſtürmte die ſchwere Cavallerie, die ſich wieder geſammelt hatte, mit einer Gewalt heran, von welcher der Boden erdröhnte. Aber bald ſah ſie ein, welches ungünſtige Terrain ſich einem raſchen Vordringen entgegen ſtellte. Während die Schützen ſich langſam auf das zweite Treffen zurückzogen, mußte ſich die Reiterei, um jene Vertiefungen des Bodens zu umgehen, in einzelne Abtheilungen auflöſen. In dieſen wütheten die Kugeln der Schützen im unaufhörlichen Heckenfeuer. Sie ſchoſſen, indem ſie wichen, das Feuern ihrer höher lagernden Cameraden reichte über ihre Köpfe hinweg in die Schaaren der Feinde. Immer waren es nur die Pferde, die ſtürzten, aber mit den Pferden wurden dieſe ſchwerfälligen Reiter untüchtig, ſie zerbrachen unter der Laſt, die ſich auf ihnen wälzte, die Glieder, andre wurden erdrückt, wenige kamen auf dieſem ſteinigen, unebenen Boden ſo glücklich davon, daß ſie mühesam nach dem Dorfe ſich zurückſchleppen konnten. Aber ihr Anführer ſah ein, daß nur durch Aufopferung von Menſchen der Gewinn des Sieges möglich ſey. Sein Corps war vierfach ſo ſtark, als das der Jäger. Er ſandte immer neue Maſſen nach, ehe die Schützen friſch laden konnten, waren ihnen die Reiter auf den Ferſen und unter dem Verſuche, ſich ihrer mit dem Bajonette zu erwehren, büßten viele das Leben ein.

Die Signale von der Ruine riefen das erſte und zweite Treffen auf das Hauptcorps zurück. Die Anhöhe, auf welcher die Trümmer lagen,

erhob ſich terraſſenartig; die letzte Terraſſe wa
die ſteilſte, ſo daß ſie mit Pferden, am wenig
ſten mit ſolchen, welche ſchwer gerüſtete Reite
trugen, nicht wohl erklimmt werden konnte
Aber auch die Schützen konnten dieſe Streck
Wegs nicht ſo eilig zurücklegen, daß nicht di
Piſtolenkugeln der Feinde ſie erreicht und viel
von ihnen niedergeſtreckt hätten. Verwundet un
blutend langten die Meiſten von ihnen oben an
Julius ſah mit bitterm Schmerze hinab au
die Todten, entgegen den Verwundeten.

„Hier mögen ſie ſich die Stirnen einrennen!“
ſagte er entſchloſſen und grimmig. „An dieſe
Walle ſoll ihre Uebermacht ſcheitern.“

„Sehn Sie dort hin!“ rief ihm Forſthelm
der ruhig und kalt ſeinen Platz neben dem Haupt
mann behauptete, zu. „Von dort bedrohen un
neue Feinde, ihre Schwerdter und Cuiraſſe leuch
ten durch den Pulverdampf empor.“

In der That ſprengte jetzt die Colonne Ca
vallerie, welche am untern Ende des Dorfes bis
her unthätig geharrt hatte, auf einem minde
ſteilen Boden von der Seite heran. Die Reite
rei in der Fronte hatte auf Schußweite Hal

gemacht. Sie ſchien die Annäherung ihrer Gefährten zu erwarten, um dann vereinigt einen Sturmangriff zu unternehmen.

„Doppelte Ladung!“ rief Julius im Donnertone des Commando's. „Zeigt den welſchen Räubern, daß Eure Büchſen weiter reichen, als die Commisgewehre ihrer Infantrie. Es gibt noch einen heißen Kampf zu überſtehen, aber wir wollen dieſe ſchwerfälligen Burſchen noch laufen lehren, wie die Haſen, wenn der Windhund auf ihrer Fährte iſt. Forſthelm und Sieg iſt die Loſung!“

„Forſthelm und Sieg!“ klangen hundert Stimmen im Jubel der Begeiſterung nach. Die Fanfaren der Hörner miſchten ſich jubelnd drein, „Feuer!“ ertönte der Commandoruf und eine furchtbare Salve, im weiten Wiederhalle durch die Gebirge laufend, ſchleuderte Verderben in die Reihen der ſich ſicher wähnenden Feinde. Die Wirkung war ſchrecklich. Dieſesmal hatte es nicht blos den Pferden, es hatte auch den Menſchen gegolten. Viele reiterloſe Roſſe ſprengten, wild gemacht, den Hügel hinab, blutende Krieger wälzten ſich am Boden, ſtarre Leichname füllten die Gräben und lagen in den Gebüſchen. Aber indeſſen war auch die von der Seite heranſtürmende Reiterei bis zum Fuße der Terraſſe gelangt. Dieſes waren noch unermüdete Truppen. Sie ſaßen raſch ab, mit der Piſtole in der Hand drangen ſie, während die Schützen durch jene Salve den Angriff in der Fronte aufhielten, die letzte Anhöhe empor und feuerten nun auf wenige Schritte hin ihre Schießgewehre auf die überraſchten Gegner ab. **Julius** hatte einen ſo ſchnellen Angriff von dieſer Seite nicht erwartet. Er ſah ſeine Leute bedrängt, er ſah ſie einem Handgemenge ausgeſetzt, das bei der noch immer vorwaltenden Uebermacht der Feinde, nachtheilig für die ſeinigen enden mußte. Ihre Zahl hatte ſich wiederum vermindert; der Angriff mit den Piſtolen hatte die Reihen gelichtet.

„Zurück in die Ruine!“ rief er mit einer Stimme, die Alles übertönte. „Zurück im Sturmſchritt. Dort beſetzt die Eingänge!“

In wenigen Augenblicken war der Raum um die Trümmer menſchenleer. Die Reiter in ihren ſchweren Stiefeln und von den mächtigen Cuiraſſen beſchwert, konnten nur langſam vorrücken. Aber ſie glaubten den Sieg ſchon erfochten, ihr Jubel rief ihre Kameraden, welche jenes verderbliche Büchſenfeuer zerſtreut hatte, herbei; dieſe erſchienen auf der Terraſſe, und die Ruine war nun wirklich von den drei zugänglichen Seiten umringt.

In der Mitte des öden Platzes, welchen die düſtern Mauern umgaben, ſtand der junge Anführer, neben ihm Forſthelm, der mit Unruhe durch die Spalten des Gemäuers nach den heranrückenden Feinden blickte.

„Lebendig bekommen ſie mich nicht!“ ſprach verbiſſen der ältere Mann. „Ich werde ihnen den Spaß, den Geheimerath Forſthelm wieder als einen Hochverräther vor Gericht zu ziehn, zu verderben wiſſen!“

„Weder lebendig noch todt!“ verſicherte mit leuchtendem Blicke Julius: „Jetzt ſind ſie in die Falle gegangen, wo ich ſie haben wollte. In einer Viertelſtunde ſind wir von dieſen Gäſten befreit.“

Nach dieſen Worten wandte er ſich an die jungen Leute und rief Freiwillige zu einem Wagſtück auf. Mehr als er verlangte, drängten ſich herzu, Treuſchelm an ihrer Spitze. Julius hatte einen ſchmalen Fußpfad entdeckt, der von der Rückſeite der Ruine, längs dem Felſenabgrunde hin, in's Freie führte. Er kannt ſeine Untergebenen, er wußte, daß er ihrer Gewandtheit, ihrer Kühnheit und Uebung in Ueberwindung ſolcher Hinderniſſe, wie ſie jene gefährliche Pfad bot, ein Unternehmen vertraue konnte, von deſſen gelungener Ausführung da Schickſal des Tages abhing. Auf dieſem Fußpfade, auf dem ſie durch die Ruine, durch di Anhöhe ſelbſt den Blicken des Feindes verborge wurden, ſollten ſie eilig vordringen und den Cuiraſſiren in den Rücken fallen, während dann Julius zugleich einen Ausfall mit dem ganze Corps machen würde. Wie die Gemſen klimmte die jungen Leute unter der Anführung des heldenmüthigen Corporals am Felſen hinab. Bald wandte ſie ſich um eine Ecke und wurden nicht mehr geſehn

Dieſen Augenblick hatte der ebenſo beſonnene, als kühne Partheygänger erwartet, um dem in geſchloſſenen Maſſen anrückenden Feinde den Beweiß zu geben, daß er nicht ungeſtraft ſich in die Nähe einer ſo geübten Schützenſchaar wagen dürfe. Aus allen Spalten, von den Mauern, von den Thürmen der Ruine herab, ſprühete plötzlich ein Kugelregen, bei dem kein Schuß vergebens fiel, bei dem jeder ſeinen Mann traf. Beinahe die Hälfte der Angreifenden blieb todt oder verwundet auf dem Platze, die Uebrigen wichen in Verwirrung zurück. Aber ſie wollten noch immer die Hoffnung des Sieges nicht aufgeben. Sie ſammelten ſich wieder und ſuchten, ehe eine neue Salve erfolgen konnte, heranzudringen. Da ertönte plötzlich eine kühne Hornfanfare in ihrem Rücken und ihr folgte ein Gewehrfeuer, das ihr Schritte hemmte, das ſie nöthigte, halt zu machen und ſich des neuen Feindes im Rücken zu erwehren.

„Das ſind die Unſrigen!“ rief jubelnd der junge Anführer des Freicorps. „Jetzt iſt es Zeit, jetzt die Bajonette auf und mir nach!“

Wie ein Strom, der alle Dämme durchbricht, drangen jetzt die Jäger, deren Stärke der Feind noch nicht in ihrem ganzen Umfange kennen gelernt hatte, aus allen Oeffnungen der Ruine hervor. Die Schaar ihrer Gegner war zuſammengeſchmolzen, die Uebermacht war jetzt auf ihrer Seite. Aber jene kämpften mit der Wuth der Verzweiflung, mit dem Entſchluſſe, das Leben oder die Freiheit ſo theuer zu verkaufen, als möglich. Den ſeinigen voran war Julius. „Forſthelm und Sieg!“ tönte es bei jedem Streiche, den er gegen den Feind führte, aus ſeinem Munde und bei dieſem Ausrufe drängte ſich unwillkührlich das Bild Juliens, wie das ſeiner Siegesgöttin, in dieſes grauenvolle Gewirre von Todten, Sterbenden, Verwundeten, und Streitenden. Er ließ den Feinden Pardon anbieten, aber ſie ſchoſſen den Parlamentär, welcher ihn brachte, meuchleriſch nieder. Da kannte die Wuth der Siegenden keine Mäßigung mehr. Die tapfern Cuiraſſire rückten immer enger zuſammen und bildeten eine noch furchtbare Mauer; aber Bajonett und Kolben räumten ſchrecklich unter ihnen auf. Forſthelm focht, wie der muthigſte Jüngling. Da ſah Julius den Pallaſch eines Reiters über dem verehrten Haupte ſchweben: ſein Piſtol ſtreckte den Reiter nieder, ehe dieſer den Streich vollbringen konnte. Allein in dieſem Augenblicke ſah er ſich auch ſelbſt bedrängt. Die Cuiraſſire, die von Treuſchelm und den ſeinigen angegriffen worden, warfen ſich auf ihn. Durch Pulverdampf und Säbelblitze erblickte er den muthigen Corporal. Er erkannte ihn aber nur, um ihn im nächſten Augenblicke zu Boden fallen zu ſehn; zugleich fühlte er ſelbſt einen brennenden Schmerz zwiſchen Bruſt und Schulter, es dunkelte vor ſeinen Augen, er ſank beſinnungslos in die Arme derjenigen, die ihm zunächſt ſtanden.

## Zwölftes Kapitel.

Das Leben iſt dahingegangen, wie ein Mährchen, das man erzählt hat.
Lillo im London - Marchant.

Es waren Wochen vergangen. Man bemerkte nur noch einzelne Spuren des Kampfes, der an der Ruine gewüthet hatte, Stellen, wo das Gras vom Hufe der Roſſe zerſtampft war, andre, wo das verzweiflungsvolle Ringen der ſchwer gerüſteten Reiter mit der Uebermacht der Jäger, den Boden aufgewühlt und leichte Vertiefungen in dieſen gegraben hatte. Sonſt lag das Thal wieder ſtill und friedlich, wie an jenem Tage, als das Freicorps ſich ihm zum erſtenmale näherte·

Da erwachte **Julius** an einem heitern Morgen aus einem tiefen Schlafe. Es war ihm, wie einem, der ſchwer geträumt hat, den die Betäubung des Traumes noch hält, ſo daß er ſich nicht recht in die Wirklichkeit des Erwachens zu finden weiß. Er ſah ſich in einem Zimmer, das ihm unbekannt ſchien. Er wollte ſich erheben, um ſeine Umgebungen genauer zu betrachten; es gelang ihm nur mit Mühe, indem er einen lähmenden Druck in der linken Schulter und im Kopfe zu überwinden hatte. Er ſah jetzt, daß die erſte verbunden war, er fühlte, daß auch um ſeine Stirn ein Verband lag. Sein Blick fiel durch ein Fenſter. Da ſchaute, vom Morgenglanze beleuchtet, eine Burgruine ernſt herab von einer Anhöhe und bei dieſem Anblicke erwachten Erinnerungen in ihm, die ihn über ſeinen Zuſtand aufklären konnten. Dort hatte er gekämpft, dort war er verwundet worden und hier, in demſelben Zimmer, wo er am Abende vor dem Kampfe mit **Forſthelm** geweilt, empfand er die erſte Erkenntniß der Geneſung. Jetzt ſah er ſich allein; aber er war nicht immer allein geweſen. In einzelnen Lichtblicken ſeiner Fiebernacht hatte er den Geheimerath, hatte er ſelbſt Julien, wie einen Engel der Pflege und Liebe an ſeinem Lager erblickt. Julien? — War es nicht ein Fieberbild geweſen, mit dem ihn der Dämon ſeiner Krankheit geneckt? — Nein, nein! ſprach die Stimme der Ueberzeugung, ſprach ein unläugbares Gefühl in ihm: ſie hatte an ſeinem Lager geſeſſen, ſie hatte Balſam in ſeine Wunden getröpfelt, ſie hatte ihm kühlenden Trank eingeflößt! Rührende und beſeligende Bilder zogen jetzt in einzelnen Erinnerungen an ſeiner Seele vorüber. Er hatte Julien zuerſt weinend geſehen, wie ſie in Reiſekleidern an ſeinem Lager ſtand, eine brennende Thräne, die aus ihrem Auge auf ſeine Wange fiel, hatte ihn aus ſeiner Bewußtloſigkeit erweckt. Gleich aber war dieſer Zuſtand der Erkenntniß wieder verſchwunden. Nach langer Zeit, ſchien es ihm, war er wieder erwacht und hatte die Geliebte als treue Pflegerin neben ſich gefunden. Er erinnerte ſich beſeligender Worte, mit denen ſie ihn angeredet, aber er beſaß damals nicht Kraft zu ſprechen, nicht Gedankenſtärke, um in ſeinem

Innern eine Erwiedrung zu bilden. Aber er fühlte ſie glühend im Herzen. Er wußte nun, daß Julie oft um ihn geweſen war, er dachte, daß ſie auch jetzt noch in ſeiner Nähe weilen müſſe, er hoffte mit jedem Augenblicke die Thüre aufgehn und ſie hereintreten zu ſehn. In dieſer freudigen Erwartung waren ſeine Blicke an den Eingang des Zimmers gefeſſelt. Freilich konnte er ſich die Anweſenheit des theuern Mädchens nicht erklären, freilich vermochte er die Verhältniſſe, unter denen ſie hierhergekommen, nicht zu entwickeln, allein jene Anweſenheit war gewiß, ſie war feſte, unumſtößliche Wirklichkeit!

Ein Geräuſch an der Thüre verſetzte ſein ganzes Weſen in Spannung. Jetzt würde ſie erſcheinen, auf ihn zueilen und der erſten Augenblicke ſeiner zurückkehrenden Beſinnung ſich erfreuen: dachte er! Aber welche Täuſchung! Nicht Juliens ſchlanke Geſtalt, nicht ihr edles Antlitz, mit dem beſeligenden Blicke der Liebe im ſchönen Auge, zeigte ſich: nein! eine bejahrte Frau, mit einer wohl gutmüthigen, allein nichts weniger, als reizenden Phiſionomie, mit Wangen und Naſe, deren Röthe eine nahe Vertrautheit mit geiſtigen Getränken verrieth, übrigens noch von kräftiger Haltung und rüſtigem Weſen, trat raſch herein. Sie trug ein Gefäß, in welchem ſich ein warmer Kräutertrank zu befinden ſchien. Als ſie den Kranken in aufgerichteter Stellung erblickte, ſetzte ſie dieſes zur Seite, ſtemmte beide Arme ein und ſagte im Tone eines Menſchen, dem die Erfüllung einer frohen Vermuthung begegnet:

„Da haben wir die Victoria! Ich habe es zwanzigmal vorausgeſagt aus dem großen Manoeuvre, daß es ſo gehen würde, daß eines Tages, der nicht fern wäre, der Patient kerzengrade daſitzen würde, wie zum Commandiren und Avanciren, aber das betrübte Gemüth, die weichmüthige Seele wollte der Rudhard nicht glauben und verfiel immer wieder in Melancholey und auf Todesgedanken. Nun iſt ſie fort, nun kann ſie nicht ſelbſt recognosciren, wie es um den Herzallerliebſten ſteht, nun hat ſie den Transport von ſchwerem Herzweh und drückender Beſorgniß mit auf die Reiſe nehmen müſſen.“

„Wer iſt fort?“ fragte ahnungsvoll Julius. „Wer nimmt ſo innigen Theil an meinem Schickſale?“

„Wer anders, als Mamſell Julie!“ antwortete unſre alte Bekannte, die Wahrſagerin aus dem Fiſchergäßen. „Sie war mit mir dem Vater nachgezogen, um ihn loszubitten im Hauptquartiere bei den Feinden, aber da fanden wir ihn hier, ſchon ranzionirt durch Eure Tapferkeit. Da gab es Thränen in Hülle und Fülle, Freudenthränen über den Vater, Schmerzensthränen über den verwundeten jungen Hauptmann. Erſt dämmerte es in mir, wie ein fernes Lagerfeuer, dann ſtieg eine Leuchtkugel in meinem Verſtande auf! Die Schmerzensthränen der Mamſell Julie waren nicht von heute und geſtern: ſie quollen aus einer alten Herzensbekanntſchaft hervor. Das gute Kind hat treu Wache gehalten an Euerm Lager und was die Rudhard gekocht an Heiltränken, hat Euch ihre Hand gereicht, die kühlenden Umſchläge auf die Stirn hat ſie Euch alle ſelbſt applicirt.“

„Und ſie iſt fort!“ ſeufzte Julius, indem er in die Kiſſen zurückſank. „Warum hat ſie mich verlaſſen?“

„Von Subordinationswegen!“ ſagte die Wittwe und trat mit einer Taſſe Kräuterthee dem

Lager des Kranken näher. „Den Eltern iſt das Kind die erſte und vornehmſte Subordination ſchuldig; iſt es ein Mädchen und verheirathet es ſich einmal, dann geht das Commando auf den Mann über. Der Herzliebſte muß ſich bis dahin geduldigen.“

Eine unangenehme, bittre Empfindung über die Härte und Liebloſigkeit des Geheimeraths, der ihn in dieſem Zuſtande der Hülfloſigkeit ſich ſelbſt überlaſſen hatte, erwachte in der Seele des jungen Mannes. Mit einem herben Lächeln verſetzte er:

„Der Geheimerath war wohl ſehr eilig, ſich zu entfernen? Wichtige Umſtände müſſen ihn dazu bewogen haben —“

„Die allerwichtigſten!“ fiel verſichernd Frau Rudhard ein. „Du lieber Himmel,“ fuhr ſie fort, „wie doch des Menſchen Verſtandeslicht verdunkelt werden kann durch den Streifſchuß einer matten Kugel, wenn ſie auch nur leicht an den Schläfen und an einem Hauptnerv hingeht! Ihr lagt ſchon am Boden von dem Schuß in die Schulter und die Kugel, die von unten heraufkam, war ſchon im Sinken und da ſtreift ſie

Euch am Hirnkaſten hin und macht Euch auf Wochen hin zu einem verſtandeskranken, beſinnungsloſen Menſchen. Ihr wißt Euch alſo gar nichts zu entſinnen von dem, was um Euch her operirt worden iſt, während Eurer Fatalität, nichts von dem Hauptquartier, das hier vorübergezogen iſt, nichts von der Herrlichkeit und Majeſtät der Potentaten, die bei Euch eingeſprochen haben, nicht, daß Mamſell Juliens Vater mit den Potentaten fort mußte, aber auch aus Subordination, und daß da das Töchterchen doch nicht allein hier auf dem Wachpoſten am Krankenbette zurückbleiben konnte, wenn ſchon die Frau Rudhard ihr als ein kriegserfahrener Succurs zur Seite geſtanden hätte!“

Julius richtete ſich wieder hoch auf und ſah verwundert die Frau an.

„Kein Wort weiß ich von allen dieſen Dingen!“ ſagte er dann: „Das ſollte um mich vorgegangen ſeyn? Unmöglich!“

„So gewiß ich die Frau Rudhard aus dem Fiſchergäßchen in der Reſidenz bin!“ antwortete die Alte. „Der Sereniſſimus, der Landesvater iſt hier geweſen und mit ihm der weltberühmte Braunſchweiger und viele andre hohe Generalitäten. Der alte **Forſthelm** hat ſie hinausgeführt zu dem alten Schloßgemäuer und ihnen erzählt, wie die Bataille arrivirt iſt, wie der Feind attakirt hat, wie die Schützen ihn zuſammengeſchoſſen haben und dann der Ueberfall im Rücken ihm das Garaus machte. Dann waren die Potentaten hier in der Stube! Sie bedauerten Euch ſehr, aber der Generalfeldſtabschirurgus erklärte, daß die Wunden nicht tödlich ſeyen und daß ſie unter der verſtändigen Pflege der Frau **Rudhard** bald heilen würden! So hat er geſagt, der Generalfeldſtabsarzt! Dann hat der Sereniſſimus eigenhändig ſeinen Orden pour le courage aus dem Knopfloch losgemacht und hier nebenbei auf den Tiſch gelegt für den Hauptmann **Tiefenau** und der Braunſchweiger hat eine Ordre geſchrieben, die auch hier neben dem Couragenkreuz liegt —"

„Wo, wo?" rief **Julius**, mit aller freudigen Begeiſterung, die eine ſolche Nachricht in der Bruſt eines jungen Kriegers erregen kann. Er hielt den Verdienſtorden in der bebenden Hand, ſeine Blicke verſchlangen das Belobungsſchreiben des berühmten Heerführers, dem die Weiſung beigefügt war, ſich, ſobald es des Hauptmanns Geſundheitszuſtand erlaube, mit ſeinem Corps im Hauptquartier einzufinden. „Und Julie und ihr Vater,“ fuhr er bewegt fort, „wo ſind ſie hin, wo weilen ſie jetzt?“

„Alles im Hauptquartier!“ antwortete Frau Rudhard. „Die Landesmutter iſt nun auch dort mit vielen andern vornehmen Damen; denn nach einer großen Bataille, in welcher die Welſchen retiriren mußten, iſt das Feldlager zu einem Luſtlager geworden. Es ſteht dicht unter den Mauern der Reſidenz, dieſe iſt eng eingeſchloſſen und belagert, die Welſchen können ſich nicht lange mehr halten und dann iſt die große Victorie da: die Potentaten halten ihren feierlichen Einzug und mit ihnen die Frau Sereniſſimmus und Mamſell Julie und der alte Herr.“

Dieſe Nachrichten mußten die Seelenkräfte des jungen Mannes in eine vermehrte Thätigkeit verſetzen. Mit ihnen, dünkte es ihn, erhoben ſich auch ſeine körperlichen Kräfte. Wie? — dachte er — man wird triumphirend einziehn in Deine Vaterſtadt, und vergebens werden Deine

Eltern, Deine Großeltern, alle Deine Lieben dich unter den Siegern ſuchen? Der große Feldherr, deſſen Namen die Unſterblichkeit in den Büchern der Weltgeſchichte einzeichnen wird, erwartet dich zu dieſem ruhmvollen Ereigniſſe und du ſollteſt fehlen? Und Julie und ihr Vater? — O, er hatte dieſem Alles verziehn, er hatte ſich überzeugt, daß die Pflicht, daß nicht eine kalte Gleichgültigkeit ihn von ſeinem Krankenlager entfernt hatte! Auch er mußte fort, er mußte in das Hauptquartier: das ſtand mit einemmale mit Flammenſchrift in ſeine Seele geſchrieben!

„Wo ſind meine Leute?“ fragte er plötzlich in einem feſten, entſchloſſenen Tone, welcher ſeine Pflegerin erſtaunen machte, dieſe. „Wo iſt Conrad Brander, wo der Corporal Treuſchelm?“

„Die Schützen liegen im Dorfe und Conrad ſcharmuzirt hier im Hauſe herum;“ erwiederte die Frau. „Was aber den Corporal Treuſchelm betrifft,“ fuhr ſie fort, indem ſie ſich eine Thräne aus dem Auge wiſchte, „ſo hat er von ſeiner alten Gewohnheit des Deſertirens nicht laſſen können, aber dieſesmal iſt er nicht vom Corps, ſondern aus dem Leben deſertirt. Er dient jetzt in den himmliſchen Heerſchaaren, denn, wenn er es auch mit dem Fahneneide nicht ſo genau nahm, ſo glaube ich auch, daß man es oben im Himmel nicht ſo genau damit nimmt und daß, wegen eines kleinen Verſtoßes dagegen, niemand zum ewigen Feſtungsarreſte in der Hölle verurtheilt wird.“

„Armer Treuſchelm!“ ſagte wehmüthig Julius, indem er der Dienſte gedachte, die der Todte ihm geleiſtet. „Ich erinnere mich jetzt — ich ſah ihn fallen —“

„Mitten durch das Herz hat ihn ein welſcher Spitzbube mit dem Pallaſch geſtoßen!“ fiel eifrig Frau Rudhard ein. „Aber Conrad hat's dem Welſchen bezahlt; der hört auch weder Reveille noch Zapfenſtrich mehr.“

„Aber Julie — Mamſell Forſthelm,“ ſagte der junge Mann, jene traurige Empfindung aus ſeinem Innern verbannend, „hat ſie nichts für mich hinterlaſſen: keine Bothſchaft, nicht einige Zeilen —“

„Der Vater hat's nicht gelitten;“ entgegnete die Witwe. „Er übernähme Alles! ſagte er lachend, als er uns überrumpelte, gerade da mir das Mädchen einen Zettel für Euch zuſtecken wollte. Beim Abſchiede gab er mir dieſe Uhr, damit ich ſie Euch einhändigte, mit der Meldung: Ihr möchtet ſie zu ſeinem Andenken tragen und er hoffe Euch bald im Hauptquartiere zu ſehn. Mamſell Julie weinte ſehr, allein der alte Herr küßte ſie auf die Stirn und ſagte, indem er ſie in den Wagen ſchob: „Es iſt noch nicht aller Tage Abend und auf den Regen folgt Sonnenſchein!“ So ſtehn die Affairen und Ihr könnt nun ſelbſt daraus abſehn, was Ihr zu erwarten habt, Hauptmann!“

Während ſie das Zimmer verließ, ſah der junge Krieger mit Entzücken auf das Geſchenk des Geheimeraths. Juliens Bildniß, in Email gemalt, ſtrahlte ihm von der Rückſeite der Uhr entgegen. Das war eine bedeutungsvolle Gabe, er empfand ihre ganze Größe, ſein Herz wurde von den ſchönſten Hoffnungen erfüllt, die in ihrem Sinne zu liegen ſchienen.

Von dieſer Stunde an machte Julius Geneſung Rieſenſchritte, ſo daß er ſchon nach wenigen Tagen erklärte, den Marſch nach dem Hauptquartier antreten zu wollen. Freilich proteſtirte Frau **Rudhard** auf das Aeußerſte gegen dieſe ſubordinationswidrige Eigenwilligkeit eines Patienten, der, wie ſie behauptete, noch ihrem Commando und ihren Ordern unterworfen ſey, aber ſie ſah bald ein, daß ſie gegen die feſte Entſchloſſenheit des jungen Hauptmanns, den neben dem Ruhm auch die Liebe begeiſterte, nichts vermochte. Auf ihrem Karren, deſſen Führung wiederum der Knabe **Lucian** übernahm, ſchloß ſie ſich dem Zuge an, der unter dem Freudenrufe, mit welchem die Jäger ihren Anführer begrüßten, das Dorf verließ. Man hatte bei dem Treffen mit den Cuiraſſiren ſo viele Pferde erbeutet, daß ein großer Theil des ohnehin ſehr zuſammengeſchmolzenen Freicorps ſich nun beritten machen konnte. Dieſes war eine große Erleichtrung für **Julius**, deſſen kaum vernarbte, noch oft ſchmerzende Wunden ihm das Gehen höchſt beſchwerlich gemacht haben würden.

Sie hatten nur einige Tagemärſche bis in die Nähe der Reſidenz. Aber vor und um ihnen ſchwirreten noch einzelne, verſprengte Reiterhaufen der Feinde, ſo daß ſie in jedem Augenblicke einem Zuſammentreffen mit dieſen entgegenſehn konnten. Bis gegen den Abend des zweiten Tages waren ſie ungeſtört fortgezogen. Die Gegend, in der ſie ſich befanden, war waldig, Hügel und Thäler folgten aufeinander und einzelne Schluchten, im Frühjahre die Bette der Bergſtröme, neigten ſich den Flüſſen zu, von denen das Land reichlich durchſtrömt wurde. Aus einer dieſer Schluchten vernahmen ſie plötzlich ein Schießen. Es war kein regelmäßiges Feuern, wie im Treffen, es glich mehr einem wildem Schießen, wie auf einer Parforcejagd: dann folgten einzelne Schüſſe, als würde nach einem Ziele gefeuert. Julius lenkte ſogleich ſein Pferd auf den Pfad, der die Schlucht hinabführte. Bald ſah er von einer Anhöhe herab in einem engen Thalkeſſel eine Scene ſo eigenthümlicher und ſeltſamer Art, daß einige Minuten vergingen, ehe er einen Entſchluß faſſen und ſeine Maßregeln treffen konnte.

Es waren Franzoſen, die in dem Thale ihr Weſen trieben, eine kleine Abtheilung von etwa zwanzig bis dreißig Mann. Sie hörten jetzt auf zu feuern. Alle vereinigten ſich zu einem unmäßigen Hohngelächter, indem ihre Blicke und Gebehrden ſich nach dem Wipfel einer mächtigen Eiche lenkten, die in der Mitte des Thalgrundes ſtand. Auf der Anhöhe, wo Julius ſich mit einem Theile ſeiner Schützen befand, war man dem Feind ſo nahe, daß jedes laute Wort vernommen werden mußte. Nur in dem Eifer, mit welchem die Franzoſen ihr Werk betrieben, konnten ſie die Annäherung der Reitenden überhören.

„Die Frucht iſt welk geworden, aber ſie will nicht abfallen;“ rief einer von ihnen. „Laßt uns das Pulver und Blei ſparen für Lebende; an dem da oben mögen die Adler und Raben ihre Freude haben.“

„Nein!“ rief ein andrer. „Laßt den Zimmermann mit der Axt herbeikommen! Laßt ihn den Baum umhauen, damit wir ſehn, was der Burſche an Geld und Geldeswerth bei ſich führt. Dieſe Schelme werden gut bezahlt und an manchem von ihnen iſt der Profoß ſchon reich geworden, wenn er ihn auszog, ehe er ihn zum Galgen brachte.“

Indeſſen hatte Julius den Gegenſtand, von welchem die Rede war, ſcharf in's Auge gefaßt.

Hoch oben im Wipfel der Eiche, zwiſchen Aeſten, die ſo eng in einander verwachſen waren, daß ſelbſt ein Schlafender, der zwiſchen ihnen gelegen, keiner Gefahr des Herabfallens ausgeſetzt geweſen wäre, ſaß ſtarr und unbeweglich eine Mannsgeſtalt. Eine rothe Kleidung, goldne Stickerei auf dieſer, ſchimmerte durch das Laub der Zweige. Der junge Mann fühlte ſich von einer entſetzlichen Bangigkeit ergriffen. Er nahm ein kleines Fernrohr zur Hand, er unterſuchte genauer die Geſtalt. Da zeigte ſich ihm ein bleiches Antlitz, das er kannte, mit ſtarren, offenen Todtenaugen, da erkannte er jenen Unglücklichen, den das Geſpenſt in ſeiner Bruſt, das ihm die Art des nahenden Todes verkündigte, nicht getäuſcht hatte. Es war Greif oder vielmehr: es war ſeine Leiche. Julius vermochte nicht die Stelle zu entdecken, wo er verwundet war, weil einen großen Theil des ſitzenden Körpers das Gezweig verbarg, allein der Tod hatte ſo unverkennbar ſein Gepräge, auf dieſe Züge, auf dieſes zur Bruſt geſenkte Haupt gedrückt, daß kein Zweifel blieb, der einſt ſo rege und kühne Geiſt habe ſeine Hülle verlaſſen.

Da rief den jungen Partheygänger ein neues Hohngelächter der Feinde, das Einſchlagen der Axt in den Fuß des alten Stammes zur Vergeltung, zur Rache auf. Er gab das Zeichen zum Angriff. Eine einzige Salve der Schützen reichte hin, die überraſchten Gegner in das Dickicht der Wälder zu zerſtreuen. Einige von ihnen blieben verwundet zurück. Julius flog zu ihnen hinab, ihm folgten die Jäger. Von den Verwundeten erfuhr man, wie die ganze Sache ſich begeben hatte. In einer kleinen benachbarten Stadt war Greif, an deſſen Verhaftung den Franzoſen ungemein viel lag, entdeckt worden. Wahrſcheinlich befand er ſich auf dem Wege zum Hauptquartier der Verbündeten. Es gelang ihm vor ſeinen Verfolgern einen kleinen Vorſprung zu gewinnen; ſein Pferd mußte er zurücklaſſen. Hier war er endlich erreicht worden, hier ſah er ſich von der Uebermacht umgeben, die ihm jeden Ausweg verſperrte. Da hoffte er, in dem dichten Wipfel der Eiche Schutz und Verborgenheit zu finden. Seine Gewandheit, ſeine Kühnheit halfen ihm ein Wageſtück vollbringen, zu dem wohl einem jüngern der Muth gefehlt hätte. Allein auch in dieſem Verſtecke wurde er bemerkt. Seine rothe Uniform, die er zu wechſeln vergeſſen oder in der Eile der Flucht nicht wechſeln konnte, verrieth ihn. Seine Gegner hatten ihn ſchon im Walde zu wiederholtenmalen erblickt und nach ihm geſchoſſen; jetzt wurde er das Ziel eines regelmäßigen, überlegten Schießens. Die Welſchen fanden ihre Freude dran, ihn durch Todesfurcht zu quälen und dem Zufalle oder der Geſchicklichkeit eines unter ihnen die Fällung des Opfers zu überlaſſen, das ihnen nicht entgehn konnte. Aber die ſchlechten Regimentsflinten der Franzoſen reichten nicht ſo weit. Die Kugeln wichen von ihrer Bahn ab, ſie ſanken, ehe ſie an das Ziel gelangten, kraftlos nieder zu Boden. Dennoch mußte in dem Dänen die Ueberzeugung, ſeinen Feinden diesmal durch kein Mittel entgehn zu können, jede Hoffnung vernichtet haben. Julius kannte die düſtre Todesahnung, die ihn begleitete. Sie und der Abſcheu vor dem Gedanken, den Franzoſen lebendig in die Hände zu fallen, mochten ſich ſeiner bemeiſtert haben: in einer Pauſe hörten die Franzoſen oben in den Zweigen einen Piſtolenſchuß, ſie blickten genauer hinauf, ſie erkannten, daß derjenige, deſſen Untergang ſie in vergeblicher Wuth beabſichtigten, ſich ſelbſt getödtet habe.

„Das Geſpenſt iſt Wirklichkeit geworden!“ ſprach Julius finſter in ſich hinein. Dann ließ er einige der kühnſten Jäger, die zugleich geübte Klettrer waren, zu dem Wipfel der Eiche emporſteigen. Im Karren der Frau Rudhard fanden ſich Stricke vor, mit deren Hülfe man den Leichnam herabließ. Noch ſchwebte das höhniſche Lächeln um Greifs bleiche Lippen, das ihn im Leben ſelten verließ; Julius glaubte zu erkennen, wie im Augenblicke des Selbſtmordes der Gedanke ihn noch erfreut habe, ſeinen verhaßten Gegnern die Luſt des Sieges über ihn zu verderben. Er hatte ſich gerade durch das Herz geſchoſſen. In demſelben Augenblicke, wo die Hand den verhängnißvollen Druck am Schloſſe des Piſtols gethan, hatte ihn der Tod mit einem vernichtenden Schlage getroffen.

So dankbar auch unſer junger Freund die

wichtigen Dienſte anerkannte, welche ihm der Kundſchafter geleiſtet, ſo bitter er dieſes traurige Ereigniß empfand; ſo fühlte er ſich doch unbehaglich und gedrückt in der Nähe der Leiche. Welche Hoffnungen hatten ihn nicht bis jetzt auf ſeinem Zuge begleitet, wie freundlich waren nicht die Ausſichten auf das Wiederſehn der Geliebten, der Eltern und ſo vieler andern theuern Menſchen, und nun mußte in dieſe Hoffnungen, in dieſe Ausſichten ſich der Tod drängen, in einer entſetzlichen Geſtalt, grauenvoll durch die Ahnung, welche ihm vorhergegangen war, ſchmerzlich, weil er einen Mann getroffen, den Julius — wie auch Manches in ſeinem Innern widerſtreben mochte — zu ſeinen Freunden zählen mußte! Er widerſtand dem Drange ſich der Unannehmlichkeit dieſer Lage zu entziehn. Er trat zu dem Todten, an dem Frau Rudhard einige vergebliche Belebungsverſuche gemacht hatte, er blickte ihn ernſt an und prägte ſich die ſtarren Züge des tief genarbten Antlitzes feſt ein. Dann drückte er ihm ſelbſt die gebrochenen Augen zu und trug ſeinen Untergebenen auf, einem ſeiner alten Freunde ein ehrenvolles Begräbniß zu bereiten.

„Der kann nirgends mehr beſſer aufgehoben werden, als in der Erde!“ ſagte Frau Rudhard, indem ſie Spiritus und Balſam wieder einpackte. „Er hat die letzte Victorie errungen und alles Malhör, alle Attaken, alle Hinterhalte, Ueberrumplungen, Beſtürmungen und Belagerungen von Schreck und Sorge des Lebens liegen hinter ihm. Er iſt ein vornehmer Offizier geweſen, denn er trägt Epaulets mit Quaſten Fingersdick. Laßt Ihm ja ins Grab ſchießen, Hauptmann, ſonſt bekommt die kriegeriſche Seele keine Ruhe und geht um, als ein Geſpenſt, das erlöſt ſeyn will! Ein todter Soldat muß ſein Feuer in's Grab haben: das iſt ſo in der Disciplin.“

Er wurde mit allen kriegeriſchen Ehrenbezeigungen unter der Eiche, in deren Wipfel er ſich zum Tode gebettet hatte, beſtattet. Die Schützen erkannten den Schmerz ihres Anführers; ſie ehrten und theilten ihn. Still und traurig wurde der Marſch fortgeſetzt. Erſt am Abende des folgenden Tages, als das Freicorps von einem Berge herab die Thürme und Wälle der Reſidenz, das weite Feldlager unter dieſen, im Glanze der ſinkenden Sonne erblickte, entfernte ſich aus der Seele des Hauptmanns das bleiche Bild des Todten und heitre Gemälde der Zukunft nahmen deſſen Stelle ein.

## Dreizehntes Kapitel.

Dort oben funkelt Blume nur, Palme grünt
Im ewig reinen Schimmer des ſeel'gen Lichts,
Und holde Menſchenſeelen leuchten
Herrlich im Strahlengewand des Friedens.
Fouqué.

Während wir den jungen Tiefenau auf der militäriſchen Laufbahn, in die ihn ſo unerwartet ſein Schickſal geworfen, begleiteten, hatten ſich in der Reſidenz Dinge begeben, welche in die Verhältniſſe der Bewohner des Kunſthauſes verwirrend, ſchmerzlich und beängſtigend eingriffen. Die Trennung zwiſchen Fidelis und Agathen dauerte noch, wie ihre Liebe; aber Antonie war über ihre Stellung gegen den Ehevalier de Ramotiers auf eine grauſame Weiſe enttäuſcht worden. Nachdem er lange das Haus ihrer Eltern und jede Gelegenheit, mit ihr zuſammenzutreffen, gemieden hatte, mußte ſie Zeuge eines Auftritts ſeyn, der die Niedrigkeit ihres bisherigen Verehrers in ihrem ganzen Umfange enthüllte. Sie war im Theater. In einer der Logen des erſten Ranges befand ſich der Chevalier; allein er ſchien Antonien nicht zu bemerken, oder wollte ſie nicht bemerken. Er ſchämte ſich nicht der Untreue gegen ſie, nur der Gedanke an das Geld, welches er von ihr geborgt hatte und keineswegs wiederzubezahlen geſonnen war, machte ihm ihre Gegenwart läſtig. Das Debüt einer neuen Schauſpielerin war angekündigt worden. Kaum war dieſe auf den Brettern erſchienen und hatte mit flüchtigen Blicken das Haus gemuſtert, als ſie mit einem Schrei in die Couliſſen zurückeilte. Wenige Augenblicke darauf ſah man ſie in der Loge des Chevaliers. Die lächerlichſte Scene fand nun unter den Augen des Publikums ſtatt. Die Schauſpielerin war die böslich verlaſſene Ehefrau des ſogenannten Chevalier, er ſelbſt ein verdorbener Comödiant, der Sohn eines Theaterſchneiders aus der Provinz, Namens Ramot. Die Dame verſtand ſo kräftig zu Werke zu gehen, daß Herr Ramot nichts Beßres zu thun wußte, als ihrem Gebote Folge zu leiſten und ſie in ihre Wohnung zu begleiten. Es mußte ein andres Stück geſpielt werden. Am nächſten Morgen war das Ehepaar aus der Reſidenz verſchwunden; Antonie hatte einen großen Irrthum und einen für ſie ſehr bedeutenden Verluſt an Geld zu beklagen. Dennoch konnte dieſes Ereigniß ihre Heiterkeit, ihren leichten Sinn nicht vermindern: allein der Vorſatz wurzelte feſt in ihrer Seele, ihr Lebelang keinem Manne mehr zu trauen und nicht mehr zu ſpotten, wie ſie wohl ſonſt in Geſellſchaften gethan, wenn die Rede auf alte Jungfern kommen würde.

Die Kunde von dem Tiefenauſchen Freicorps und daß dieſes von ſeinem kühnen jungen Hauptmanne geleitet, die glänzendſten Waffenthaten vollbringe, war bis in die Reſidenz gelangt. Erſt ſprach man davon nur in den Cirkeln der franzöſiſchen Gewalthaber, man bemühete ſich die

Sache geheim zu halten, aber, nach dem gewöhnlichen Gange der Dinge, ſtieg ſie bald zu den Kammerdienern und andern Domeſtiken herab und wurde von dieſen in der ganzen Stadt verbreitet. Die liebevolle Mutter unſers jungen Freundes fühlte ſich von erhöheten Beſorgniſſen um ſein Wohlergehn ergriffen, während Frau Eliſabeth verſicherte, ſie habe in Julius immer einen verſteckten Kriegshelden vermuthet, und die beiden Männer mit Stolz des Enkels und Sohnes gedachten. Der Hofintendant hätte gar zu gern ſeinen Ehrenhandel mit Foulon zu Ende gebracht, allein der Generalcommiſſär wußte jeder fernern Erklärung, jeder etwaigen Begegnung mit dem hartnäckigen Feinde geſchickt auszuweichen. Er hatte einen Plan der Rache gegen dieſen entworfen, der ihm nicht mißglücken konnte; er ſah die Zeit herannahen, in der ihm ſeine Stellung eine Gewalt einräumen würde, die er ungeſtraft zur Erreichung ſeiner boshaften Abſicht benutzen durfte. Und dieſe Zeit kam bald! Die Verbündeten ſiegten in einem großen Treffen wenige Stunden von der Reſidenz, ſie drangen heran, ſie ſchlugen ihr Lager unter den Wällen auf. Lange konnte die Stadt ſich nicht gegen eine Belagerung halten, ſchon nach der erſten Woche trat Mangel an Lebensmitteln und eine entſetzliche Theuerung ein. Die Fremden ſahen ein, daß ihr Reich ſich ſeinem Ende nahe. Da ſollte nun noch erpreßt werden, was möglich war, da ſchrieb der Generalcommiſſär eine unerſchwingliche Contribution aus und ließ, als deren Zahlung verweigert wurde, die reichſten und geachtetſten Bürger einkerkern.

Unter dieſen befanden ſich auch der alte Tiefenau und ſein Sohn, Heinrich. Um Mitternacht wurden ſie der Ruhe ihres Lagers entriſſen und in's Gefängniß geſchleppt. Die Frauen jammerten, die Männer widerſprachen: nichts konnte helfen. Im Kerker fanden ſie viele andre Unglücksgenoſſen, zu viele für den engen Raum, in welchem nur, wenn es durchaus nöthig war, einige Einzelne ſich zur Ruhe niederlegen konnten, die Uebrigen aber ſtehn mußten. Die Hitze ward bald unerträglich, Waſſer und Brod ward nur höchſt dürftig gereicht, niemand von den Angehörigen der Eingekerkerten ward zu ihnen gelaſſen. Dieſe hörten unter den Fenſtern ihres Gefängniſſes den Jammer ihrer Weiber und Töchter, ſie hörten mit dem Geſchrei der Verzweiflung ihre Namen rufen, ſie konnten ſie hören, aber nicht ſehn, ſie konnten ſie vernehmen, aber ſich ihnen nicht vernehmlich machen. Täglich erſchienen einige ihrer Quäler und fragten ſpöttiſch: ob es ihnen noch immer ſo wohl hier gefiele, daß ſie ſich nicht entſchließen könnten, den Ausgangszoll aus dieſem Paradieſe zu erlegen? — Der Entſchluß der Eingekerkerten ſtand feſt und unerſchütterlich; jeder Kanonenſchuß, den die Belagerer gegen die Wälle der Feſtung ſandten, belebte ihren Muth, erhöhete ihre Hoffnung: jene Peiniger erhielten ein verachtungsvolles Schweigen zur Antwort. Da erſann Foulon ein teufliſches Mittel, das ſeine Opfer zwingen ſollte, ſich unter ſeinen Willen zu beugen.

„Ich will ihnen die Hölle heiß machen!“ ſagte er zu ſeinen Vertrauten. „Es iſt jetzt Herbſt und es gibt alte Leute unter ihnen, denen die Kälte beſchwerlich fallen dürfte: wir müſſen ihnen einheizen.“

Der Unmenſch hielt Wort. Bald empfanden die Eingekerkerten die Wirkung ſeiner Bosheit.

Der große Ofen, der in einem Winkel des Gemachs ſtand, fing an, eine furchtbare Wärme zu verbreiten. Sie ſtieg zur entſetzlichſten Hitze. Viele ſanken matt und bewußtlos zu Boden, die meiſten drängten ſich in einem dichten Knäuel in die Nähe des einzigen Fenſters, welches das Gefängniß beſaß. Alle waren vom ſchrecklichſten Durſte gequält, ſie ſchrieen nach Waſſer, allein ſie hörten ihre Wächter draußen lachen, ſie hörten, wie dieſe die Gluth im Ofen mehr und mehr anſchürten: kein Erquickungstrank ward ihnen gebracht. Dennoch vermochten dieſe Qualen die ſtandhaften Männer nicht von ihrem Entſchluſſe abzubringen. Die ſtärkſten von ihnen verſuchten die Thüre zu erbrechen, allein dieſe war ſo feſt mit Eiſenbanden verwahrt, daß ſie ihren heftigſten Anſtrengungen widerſtand.

Niemand unter Allen zeigte eine größere Ruhe, eine ſtillere Ergebung und ſelbſt eine ſanftere Heiterkeit, als der greiſe Kaſtellan des Kunſthauſes. Man ehrte ſein Alter, man achtete ſeine vielfach erprobte Rechtſchaffenheit, und ſelbſt in dieſer ſchrecklichen Lage, wo es ſo leicht möglich war, daß der Drang nach Selbſterhaltung jedes andre menſchliche Gefühl überwog, räumte man ihm den einzigen ſteinernen Sitz, der ſich in dem Gefängniſſe vorfand, ein, und nöthigte ihn faſt mit Gewalt, ihn beizubehalten. Er fing an zu fühlen, daß die Entbehrungen und Beſchwerden der letzten Tage die Kraft ſeines Körpers gebrochen hatten, er ahnete ſeinen nahen Heimgang und ſagte tröſtend zu den übrigen, welche oft ihre Verzweiflung in bittern Verwünſchungen ihrer Peiniger ausſprachen:

„Laßt ſie nur ſchalten und walten, wie ſie mögen! Es iſt ein Höherer, dem ſie unterthan ſind, wie wir. Als ich mit dem großen Schwedenkönige in dem kleinen Hauſe bei Bender gegen die Türken focht, als ſie uns das Dach über dem Kopfe anzündeten und der große König ſprach: laßt uns ſterben, wie tapfre Männer, mit dem Degen in der Hand! Und er uns nun zum Ausfalle, uns, ein kleines Häuflein, unter die zehntauſend Türken, die uns beſtürmten, führte, da entſchied jener Höhere doch anders, als der große König. Wir ſtarben nicht, wir fielen in die Hände der Heiden, die großmüthiger waren, als Chriſten oft ſind, und uns frei gaben. Sollen wir nur ausgehn aus dieſem Kerker als Todte, als Gemordete, ſo gehe ich Euch voran: ich, der Leichenmarſchall! Ich habe dieſes Amt getreu verwaltet ſo viele hundertmale, ich werde es auch getreu verwalten zum letztenmale."

Alle fühlten ſich durch ſeine Worte, mehr noch durch das Beiſpiel ſeiner ruhigen Duldung erſtarkt. Der Hofintendant bemerkte wohl, daß die Kräfte des Greiſes abnahmen, aber er rechnete noch auf die Hülfe einer Natur, welche bisher ſo manchem Sturme des Lebens ſiegreich widerſtanden hatte. Während er, ſo viel es die Umſtände erlaubten, mit eigenen Aufopferungen für die Bequemlichkeit des Vaters beſorgt war, hörte er nicht auf, ſeine Beobachtungen nach allen Seiten hin zu erſtrecken. Nur von Außen konnte Hülfe kommen: dorthin war ſeine Aufmerkſamkeit beſonders gerichtet. Seit geſtern ſchwieg das Geſchütz der Belagerer; ebenſo das von den Wällen. Er theilte dieſe Bemerkung ſeinen Unglücksfährten mit, er gründete darauf die Hoffnung, man ſey in Unterhandlungen begriffen, der Abſchluß einer Capitulation werde ſie plötzlich von allem Ungemache erlöſen.

Da erhob ſich in den Straßen, die an das Gefängniß grenzten, ein wildes jubelndes Geſchrei. Man unterſchied einen Ruf, der den Landesfürſten hoch leben ließ und ſich von tauſend Lippen wiederholte. Zugleich ertönte das Geläute aller Glocken, aus dem Lager herüber erklang ein regelmäßiges Victoriaſchießen. Immer näher wälzte ſich der Lärm, jetzt hörte man die Thüren des Hauſes ſprengen, jetzt drang das Getöſe die Treppe herauf, jetzt fiel unter mächtigen Axtſchlägen die Thüre des Kerkers in Trümmer zuſammen.

„Vivat der König von Frankreich!“ rief eine wilde Stimme, in welcher wir die des Schloſſermeiſter Branders erkennen: „Aber wenn er uns unſre beſten Leute einſteckt, ſo ſoll ihm ſein Trank zu Gift werden! Mich haben die guten Freunde befreit aus dem Zuchthauſe und es wäre eine Schande, wenn ſolche Herrn, gegen die ich doch nur ein Lump bin, noch länger im Carcer ſäßen. Das Elend iſt vorbei und die gute Zeit fängt jetzt an. Die Franzoſen ziehn aus und der Braunſchweiger und der Landesvater ziehn ein. Vivat der König von Frankreich, aber hätte ich ſeinen Foulon von der Mähre werfen dürfen, auf der er aus dem Thore ſtolzirte, ſo ſollte mein Lebelang nichts andres, als pures, klares Brunnenwaſſer über meine Zunge kommen! Jetzt muß ich hinaus, hinaus meinem Conrad entgegen! Er ſteht unter den Tiefenauern. Vivat die Tiefenauer und der Conrad!"

Der excentriſche Schloſſermeiſter ſtürzte fort. Ihm folgte der größte Theil derjenigen, die mit ihm gekommen waren, die übrigen ſchloſſen ſich an die befreieten Bürger an, um ſie im Triumph in ihre Wohnungen zu begleiten. Nur der Perückenmacher Lecoeur, der ſich als einen der Thätigſten bei dem Volksaufſtande gezeigt hatte, blieb zurück. Er näherte ſich dem alten Tiefenau, der ſeinen Sitz nicht verlaſſen hatte, und ſprach halb zu dieſem, halb zu dem Hofintendanten, der beſorgt auf ſeinen Vater blickte, gewandt:

„Die Capitulation ſeyn geſchloſſen worden geſtern Abend und werden ſo eben executirt. Messieurs les Français nicht viel mehr zu eſſen haben gehabt, nur etwas Pferdefleiſch, die Einwohnerſchaft haben geſpeiſt rien du tout. Da hat der Hunger gezeigt ſeine Puiſſance, da hat er geführt die Hand des Commandant, daß er hat ſouſſigniren müſſen die conditions, welche ihm son Altesse, der Duc de Brunswick haben vorgelegt. Hören Sie die musique militaire, hören Sie die trompettes! das iſt die Entree von Messieures les Alliés, das iſt der Serenissime, der gnädigſte Landesvater."

Er eilte hinweg, um Zeuge dieſer für die Stadt und das Land ſo merkwürdigen Begebenheit zu ſeyn. Der alte Tiefenau ſaß noch immer ſtill und ruhig. Er hielt die Hände gefaltet, ſeine Blicke, in denen eine ſeltſame Verklärung glänzte, waren zum Himmel gerichtet. Heinrich wagte nicht ihn zu ſtören; aber ſeine Beſorgniß um den Geſundheitszuſtand, ſelbſt um das Leben des alten Mannes vermehrte ſich von Augenblick zu Augenblick. Er holte Speiſe und Trank herbei, er hoffte, daß der Genuß einiger Nahrung dieſe Erſchöpfung heben würde. Der Greis wies ihn lächelnd, mit einer ſanften Bewegung der Hand und einem leiſen Kopfſchütteln zurück. Dann nahm er wieder jene betende Stellung an. So fanden ihn die Frauen, die mit dem Doctor Fidelis, der ſich indeſſen ihrer getreulich angenommen, herbeieilten, um die lange Entbehrten heimzuholen. Sie erſchracken, als der Hofintendant ihnen Stille zuwinkte, ſie erſchracken noch mehr, als ſie das bleiche Antlitz des Greiſes bemerkten, als ſie gewahrten, daß ihr Eintritt, ihre Annäherung keinen Eindruck auf ihn hervorbrachten. Fidelis ſah ihn beſtürzt an. Er berührte leiſe den Puls des alten Mannes: Alles ſagte ihm, daß er einen Sterbenden vor ſich habe. Den Frauen konnte dieſe Betroffenheit des Arztes nicht verborgen bleiben; ſie erriethen, was er ihnen zu ſagen Anſtand nahm. Alle fingen an zu weinen. Da richtete ſich der Greis noch einmal empor, winkte ihnen Stille zu, ließ die Augen, die jedoch niemanden mehr zu erkennen ſchienen, im Kreiſe umherſchweifen und fragte mit ſehr ſchwacher Stimme:

„Iſt Fidelis hier?“ der Arzt trat zu ihm und ergriff ſeine Rechte.

„Auch Agathe?“ fuhr er fort. Das weinende Mädchen näherte ſich ihm, faßte die andre freie Hand und bedeckte ſie mit Küſſen und Thränen.

„Herr Doctor,“ nahm der Greis, indem er mit großer Anſtrengung ſeiner Stimme Kraft zu geben ſuchte, wiederum das Wort: „Er ſprach einmal davon, daß in die letzten Augenblicke manches Sterbenden Lichtblicke aus dem näherkommenden Himmel herabfielen, die mit einemmale den Irrthum erhellten, der ihn lange finſter umgeben, die alle Zweifel löſten, die jede Täuſchung vernichteten. Er hat ganz recht gehabt. Ich habe in den offenen Himmel geſehen, ich ſehe noch hinein: ich ſehe da die ewige Liebe, die Alles mit einem Bande umfängt und der Heiland iſt ihr Verkündiger für alle Menſchen. Die ewige Liebe kennt keinen Unterſchied der Religionen. Nehm er Agathen zum Weibe, ſey Er glücklich mit ihr; ſie war immer ein gutes Kind, ſie wird eine treue Gattin ſeyn.“

Der Kopf des alten Mannes ſank auf die Bruſt herab. Dieſe Rede ſchien ihn erſchöpft zu haben; Heinrich und Fidelis mußten ihn unterſtützen. Der Augenblick der Auflöſung ſchien nahe.

Da öffnete ſich mit einemmale die Thüre des Gemaches und geräuſchvoll, die Sterbeſzene nicht ahnend, trat der Geheimerath Forſthelm, an der einen Hand Julius, an der andern Julien, herein. Er ſah nur die Gruppe, welche den Greis umgab; der Sterbende ſelbſt wurde durch dieſe verborgen.

„Hier bringe ich Euch einen Sohn und eine Tochter!“ rief im Tone der Freude Forſthelm: „ein glückliches Brautpaar, Julius und Julien.“

Aber ſchon hatte der junge Tiefenau, deſſen Blicke ſogleich nach dem verehrten Großvater ſuchten, dieſen aufgefunden. Er ſah ihn krank, bewußtlos, ſterbend. Von Schreck ergriffen eilte er auf ihn zu, kniecte neben ihm nieder und blickte in das bleiche, entſtellte Angeſicht. Dieſes Wiederſehn konnten die Frauen kaum ertragen. Sie hatten ihre Thränen zu bezwingen geſucht; jetzt ſtrömten ſie unaufhaltſam hervor. Da ſchlug noch einmal in dem Greiſe der erlöſchende Lebensfunken zur Flamme empor: er öffnete die Augen, er erkannte Julius, er legte die zitternde, langſam erhobene Rechte ſegnend auf deſſen Haupt und ſagte mit dem Lächeln der Seligkeit:

„Mein letzter Wunſch iſt erfüllt: ich ſehe dich wieder. Gott ſegne dich mein Julius!“

Dann fiel die Hand ſchlaff herab, der Körper ſank zuſammen: ein edles Leben war beſchloſſen.

Wir haben nur noch Weniges hinzuzufügen für diejenigen Leſer, welche es lieben, den Gegenſtand ihrer Unterhaltung bis zum Grunde erſchöpft zu ſehn. Kurze Zeit nach der Uebergabe der Reſidenz wurde erſt der Frieden zwiſchen Frankreich und England nebſt deſſen Verbündeten, dann der Alles beruhigende Hubertsburger Frieden geſchloſſen. Julius Tiefenau, der in dem Beſitze ſeiner Geliebten alle Wünſche befriedigt fand, trat aus dem Militär, in den Civildienſt über und arbeitete an der Seite ſeines Schwiegervaters im Cabinette des Fürſten. Dieſer hatte auch während einer langen Trennung ſeinem alten Günſtlinge, dem Hofintendanten, ſein völliges Vertrauen, ſeine unumſchränkte Neigung bewahrt. Heinrich ſah ſich im Beſitze der fürſtlichen Huld noch mehr befeſtigt, als früher, und benutzte dieſe dazu, nun, nach erlangter beſſrer Erkenntniß, ſeinem hohen Beſchützer eine

Liebe zu deutſcher Art und Kunſt einzuflößen, deren dieſe früher entbehrt hatten. Seine ſanfte Gattin erfreuete ſich des Glückes ihres Julius und lebte mit der trefflichen Schwiegertochter im innigſten Einverſtändniſſe. Ihrer Milde gelang es auch, ſo manches Scharfe in Antoniens Weſen abzuſchleifen, die, nach dem Tode ihres Vaters, im Hauſe des Hofintendanten ihren Aufenthalt nahm, und ſich hier, im Treiben der großen Welt, ſehr gefiel. Zwiſchen zwei ſo gleich geſtimmten Seelen, wie Fidelis und Agathen, konnte nie ein Mißverſtändniß erwachſen, das ihr Glück getrübt hätte. Sie pflegten der alternden Frau Eliſabeth mit Liebe und ertrugen ihre Schwächen mit Geduld.

Die Wahrſagerin im Fiſchergäßchen bereuete es nie, mit der ſchönen, traurigen Mamſell, die ihr Lecoeur zugeführt hatte, eine Reiſe nach dem Hauptquartiere unternommen zu haben. Bis an ihr Ende genoß ſie einer reichlichen Unterſtützung und mancher andern Begünſtigungen aus dem Forſthelmſchen Hauſe. Glücklicher fühlte ſich vielleicht Niemand als Conrad Brander. Nachdem das Freicorps ehrenvoll aufgelöſt worden, erlangte er die Meiſterwürde, übernahm das Geſchäft ſeines Vaters, der, während des Aufenthaltes im Zuchthauſe, ſich an eine größere Nüchternheit gewöhnt hatte, und heirathete Marthchen. An jedem Sonn- und Feſttage ſah man ihn mit ſeiner jungen, hübſchen Frau auf den Wällen der Reſidenz herumſpazieren: ſein Antlitz ſtrahlte vor Freude, ſeine Blicke ſprachen das Entzücken aus, das ihm die reiche, bunt bewegliche Szene gewährte. Dann erzählte er ſeiner Begleiterin von ſeinen Kriegsabentheuern, von Schlachten und Scharmützeln und wie er doch immer im Kanonendonner und Pulverdampfe, im Sturme und Gemetzel, der glücklichen Zukunft gedacht habe, in der er und ſein Marthchen, als Herr Meiſter und Frau Meiſterin, einmal an dieſer Stelle promeniren würden.

# Dramatiſche Novellen

von

## Georg Döring.

---

### Erſter Theil.

Gellert. — Die vier Tanten. — Sohn und Neffe.
Der Schulmeiſter und ſeine Frau.

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.
1833.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

# Vorwort.

Wenn der Verfaſſer die dramatiſchen Verſuche, welche er hier geſammelt dem Publikum übergiebt, „Novellen“ benannte, ſo geſchah dieſes, indem er ſie in der allgemeinen Bedeutung des Wortes als „Neuigkeiten“ bezeichnen wollte. Mehrere dieſer Stücke ſind bei der theatraliſchen Darſtellung nicht ungünſtig aufgenommen worden. Beſonders erfreuen mußte es den Verfaſſer, daß der deutſche Sinn in dem Luſtſpiele Gellert allenthalben, wo es gegeben wurde, freundlichen Anklang fand. Zu der von ſeinem Freunde Ferdinand Ries trefflich componirten Räuberbraut ſieht er ſich veranlaßt, folgende Erklärung zu geben. Ries hatte eine ebenſo betitelte Oper faſt bis zum Ende componirt, als er von den Theaterdirectionen und ſachverſtändigen Männern, denen er den Text mittheilte, überzeugt wurde, daß der Mangel an Intereſſe, die Zerſplitterung und Verfehltheit der Handlung, der Aufführung des Werkes für immer im Wege ſtehen werde. Meinem Freunde zu gefallen und mit voller Genehmigung des erſten Bearbeiters übernahm ich nun das ſchwere Geſchäft, dem Ganzen eine durchaus neue Idee unterzulegen, die Handlung umzugeſtalten und dabei ſo viel als thunlich, den Text der ſchon vorhandenen Muſikſtücke dem neuen Werke einzufügen. Gewiß eine Arbeit, die hundertmal mehr Schwierigkeiten bietet, als eine ganz neue Operndichtung, bei der, natürlich innerhalb der Geſetze der Kunſt, der freie Wille unbeſchränkt bleibt! Wie hier dieſe Oper dem Publikum vorliegt, ſo wurde ſie in Frankfurt, Berlin, Leipzig, Cölln, Aachen u. ſ. w. und in London, im engliſchen Operntheater, binnen einem Monate zwanzigmal, dargeſtellt.

# Eignes.

Mährchen ſind es, zu ergötzen,
Fabeln aus der Menſchenwelt:
Wie ſich Glück und Liſt erſetzen
Und erringen, was gefällt.

# Gellert.

## Luſtſpiel in einem Aufzuge.

# Perſonen:

Chriſtian Furchtegott Gellert, Profeſſor in Leipzig.

Ein Fremder.

Gretchen.

Heinrich.

(Das Stück ſpielt in Leipzig im Jahr 1760.)

## Erſter Auftritt.

(Ein Garten. Links im Vorgrunde eine Laube, in welcher Gellert ſinnend hinter einem Schreibtiſche ſitzt.)

**Gellert**, allein.

Um das Rhinozeros zu ſeh'n — Ich möchte gern
Noch einiges an dem Gedicht verbeſſern,
Allein die Feile trifft gar leicht den Kern,
Und vieler Schmuck kann oft den Geiſt verwäſſern.
(Er ſteht auf und geht zu den Blumen. Indem er ſich zu einer Nelke beugt):
Du hebſt ſchon wieder friſch das junge Haupt,
Das geſtern ſchwer der heiße Strahl getroffen,
Ein zartes Bild von Fürchten und von Hoffen
Für Jeden, der an geiſt'ge Bande glaubt.
Die Blume ſtärkt der Himmelsthau,
Das Herz die Himmelskraft im Beten,
So hat ein Segensgeiſt die kleine Au
(Er legt die Hand auf's Herz)
Hier drinnen, wie die große dort, betreten.

Es trinkt die weite Flur den Himmelstrank,
Es ſaugt das kleine Herz die Himmelskraft,
Und Alles rufet, was der Herr erſchafft:
(Mit einem Blick gen Himmel)
„Dein erſtes Werk ſey Preis und Dank!“
(Er geht wieder zum Schreibtiſche.)

## Zweiter Auftritt.

(Der Vorige. Gretchen und Heinrich aus dem Hintergrunde links. Sie ſcheinen in Zwiſt und ſprechen mit halber Stimme bei Seite, ohne den Profeſſor zu bemerken und ohne von dieſem bemerkt zu werden. Gretchen trägt einen Blumenſtrauß.)

**Heinrich.**
Du ſollſt nun aber nicht!
**Gretchen.**
Schweig ſtill! Es muß ja ſeyn.
**Heinrich.**
Zu einem Mann! Und gar mit ihm allein!
**Gretchen.**
Du Narr! Er hat ja graue Haare.
**Heinrich.**
Wär' er gemalet, wär' er nur von Stein. —
**Gretchen.**
Reſpekt gebieten ſeine Jahre.

Heinrich.

So aber iſt er gar von Fleiſch und Bein.

Gretchen.

Von Fleiſch und Bein? Ganz recht. Der Nächſtenlieb' ergeben —

Heinrich.

O weh! Das ſind die Schlimmſten eben.

Gretchen.

Pfui, Heinrich, ſchäme dich! Solch' böslicher Argwohn
Iſt meiner treu bewahrten Liebe Lohn —
(Sie hält ihre Schürze vor das Geſicht und ſchluchzt.)
Das leid ich nicht. Ich laufe in den Fluß —

Heinrich, beſorgt näher tretend.

Hör'! Gretchen, weine nicht. Das macht mir Angſt und Graus.

Gretchen, indem ſie die Schürze fallen läßt, lachend.

Ich weinen? Geh! Ich lachte dich nur aus.

Heinrich, bös.

Nein! Das iſt doch zu arg. Und wenn ich auch nicht muß,
So folg' ich *willig* jetzt dem Trommelſchlag.

Gretchen, beſorgt.

Wie, Heinrich, du —

Heinrich.

Und noch am heut'gen Tag.

Gretchen.

Du wollteſt gegen Säbel und Kanonen —

Heinrich, prahleriſch.

Die Ehre ruft — Die Beut'! iſt auch nicht übel.

Gretchen.

Du ſollſt nicht tödten: ſo ſteht's in der Bibel.

Heinrich, wie oben.

Ich fühle einen Muth — ich werde nichts verſchonen.

Gretchen, ihm ſchmeichelnd.

Nein, lieber Heinrich, nein! du nimmſt nicht das Gewehr.
Gehſt nicht in Krieg, bleibſt fein zu Haus. —

Heinrich, erſt ſchmunzelnd, dann in Lachen ausbrechend.

Ich in den Krieg? Daß ich ein Dummkopf wär'!
Mein liebes Gretchen, geh! Ich lachte dich nur aus.

Gretchen, mit ſchalkhafter Drohung.

Du Schelm!

Heinrich, ihr die Hand bietend.

Nun Frieden! Gieb die Hand.

Gretchen.

Kein Krieg?

Heinrich.

Kein Fluß?

Gretchen, derb einſchlagend.

Sie iſt das Unterpfand!
Ach! aber ſprich: ſind wir nicht Kinder?

Wir ſtehen hier und treiben loſen Scherz,
Indeſſen rollt die Stunde ſtets geſchwinder
Und in der Unruh' bleibt mein Herz.
Ich ſuche eilig jetzt den guten Herrn,
Ich offenbar ihm Alles; hier im Garten,
Wird er mein Blumenſträuschen ſchon erwarten
Und wenn er helfen kann, ſo hilft er gern.

Heinrich, mit eiferſüchtiger Beſorgniß.

Du — aber —

Gretchen.

Schäme dich der Rede.
Der Herr iſt ſo beſcheiden, ja! ſelbſt blöde.

Heinrich, ungläubig.

Ein blöder Herr, hier in der Stadt —

Gretchen.

Ein Geiſtlicher! Profeſſor oder Doctor gar,
Der manches fromme Lied gedichtet hat.

Heinrich.

Wenn er nur auch ſo fromm wie ſeine Lieder war

Gretchen.

Hör', Heinrich, es iſt ſchlecht, vom Nächſten ſo zu ſprechen.
Pfui!

Heinrich.

Warum kann ich denn nicht auch zugegen bleiben?

Gretchen.

Dein Anblick würde mir den Muth vertreiben.
Und mit dem frommen Herrn begeh' ich kein Verbrechen.
Wie könnt' ich ihm geſteh'n, daß ich dich liebe,
Daß du mir theurer biſt, als alle Welt,
Ständ'ſt du dabei? Das Auge würde trübe,
Die Wange von dem Roth der Schaam erhellt;
Ich würde mich im rechten Wort verirren,
Träf' forſchend dich ſein Blick;
Selbſt könnte leicht ſich mein Verſtand verirren,
Und die verlorne Zeit kommt nicht zurück.

(Mit bebender Stimme.)

Du weißt, uns drängt die höchſte Noth,
Und hilft der Herr nicht unſerm Mißgeſchick,
So fangen ſie dich ein und ſchießen dich maustodt.

Heinrich, indem er ſich bedenklich hinter den Ohren kraut.

Maustodt? Ganz recht, das könnte leicht geſcheh'n,
Doch lieber todt, als ſo zur Rettung geh'n.
Seit ein'ger Zeit ſchon hab' ich es entdeckt,
Daß du die Worte fein und zierlich ſetzeſt,
Nicht mehr wie ſonſt aus freiem Herzen ſchwätzeſt,
Ich dachte gleich, daß was dahinter ſteckt.
Nun hab' ich's raus! Es iſt der Herr Gelehrte,
Der Herr Profeſſor Doktor, wie er heißt,
Der deine Kenntniß ſo vermehrte,

Und dich in manchen Dingen unterweiſ't.
Mit einem Wort, ich geh' nicht von der Stelle,
Das Dunkel lieb' ich nicht und mich verlangt nach
Helle.

Gretchen, böſe.

Du gehſt!

Heinrich.

Ich will nun nicht.

Gretchen.

Nein oder Ja?

Heinrich, trotzig.

Ich bleibe hier.

Gellert, tritt aus der Laube vor.

Wer iſt denn da?

(Gretchen giebt dem Heinrich heftig einen Wink; Heinrich zieht ſich mürriſch hinter ein Gebüſch zurück, tritt aber während des Folgenden zum Oeftern lauſchend vor.)

Ey, ſieh! Das fromme Gärtnerkind, das täglich
Mir Blumen bringt, da meine kleine Flur
Stets unterliegt der Sonne heißen Spur.
Allein was fehlt dir, Kind? Du ſchau'ſt ſo kläglich
Und wendeſt deinen Blick zum Boden nur.
Sprich: haſt du etwa gar ein bös Gewiſſen?

Gretchen, ſchnell.

Nein, Gott bewahre, Herr!

**Gellert.**

So möcht' ich wiſſen
Was ſonſt dich plagt?

(Aengſtlich)

Doch wo iſt nur mein Famulus,
Der immer dich zu mir begleiten muß?
Warum kommſt du allein hierher?
Das ſchickt ſich nicht — wir zwei allein beiſammen —
Fürwahr, das ängſtigt mich, macht mich verlegen ſehr.
Säh' das die Welt, ſie würde mich verdammen.
Und du — du ſollteſt wohl dich ſchämen,
Nicht beſſer deine Zeit in Acht zu nehmen.
Ich bin beſchäftigt jetzt, ich nehme dich nicht an.

**Gretchen.**

Ach, Herr!

**Gellert**, in die Couliſſe rufend.

He! Famulus.

**Heinrich**, hervorſehend für ſich.

Das iſt ein braver Mann.

**Gellert.**

Wo nur der Junge ſteckt?

**Gretchen.**

Ach, Herr, Ihr wollt vergönnen,
Daß ich allein mein Leid Euch klagen darf;
In Andrer Gegenwart würd' ich's nicht können,
Drum ſeyd, wie immer, mild und nicht ſo ſcharf.

Gern will ich mich drei Schritt' weit von Euch ſtellen,
Nur höret auf mein bittend Wort,
Ihr könnet meines Innern Nacht erhellen,
Schickt mich nicht ohne Hülfe fort.

Heinrich, wie oben.

Wahrhaftig, die verſteht's!

Gellert.

Wie kommt es denn,
Daß du allein —

Gretchen.

Ich bin den Dienern ausgewichen
Und durch die Hinterthür hereingeſchlichen.

Gellert.

Geſchlichen gar! Wenn nun die Nachbarsleute, wenn —

Gretchen, näher.

Kein Menſch hat mich geſeh'n.

Gellert, ſie lächelnd abwehrend.

Drei Schritte weit —

Gretchen.

Ich biet' Euch nur, wie jeden Morgen,
Den Blumenſtraus. Dann klag' ich Euch mein Leid
Und meine ſchweren Sorgen.

**Gellert**, auf den Schreibtiſch deutend.

Leg' dort die Blumen nieder;
Dann geh' zu deiner alten Stelle wieder.

(Gretchen thut dieſes.)

**Heinrich**, wie oben.

So iſt es recht!

**Gellert.**

Nun ſprich!

**Gretchen**, nach einem tiefen Seufzer, als wenn ſie eine Laſt von der Bruſt wälzte.

Es wird jetzt bald ein Jahr,
Daß ich in Brandis auf der Kirchweih' war.
Die Baſe nahm mich mit; es wurde viel geſprungen
Und mancher junge Burſche rief mich auf;
Vor allen hat ſich einer zugedrungen,
Der wollte jeden Tanz, als wären ſie zu Kauf.

**Heinrich**, wie oben, indem er ihr droht.

Ich zugedrungen? Wart!

**Gellert**, lächelnd.

Doch gabſt du ſie wohl gern?

**Gretchen.**

Er war grad keiner von den ſchönen Herrn.

**Heinrich**, wie oben.

Du Lügnerin!

**Gretchen**, fortfahrend.

Allein aus ſeinem Blicke,
Sprach offenbar ein gut Gemüth,
Er ging am ſelben Tag nach Haus zurücke,
Ich blieb acht Tage noch; jetzt, denkt Euch, was
geſchieht!

(Sie iſt im Eifer der letzten Worte naher getreten.)

**Gellert**, indem er lächelnd mit dem Finger droht.

Drei Schritte weit!

**Heinrich**, wie oben.

Marſch! Jungfer Naſeweiß.

**Gretchen**, welche zurückgetreten.

Kaum bin ich bei der Mutter angekommen,
So bringe ich auf ihr Geheiß
Dem neuen Burſchen, den ſie angenommen,
Das Mittagsbrod hinaus aufs Feld,
Wen, glaubt ihr nun in aller Welt,
Daß ich dort fand? —

**Gellert.**

Ich bin nicht ſtark im Rathen.

**Gretchen.**

Der Heinrich war es, der in Brandis mich
An jenem Feſt ſo oft zum Tanzen eingeladen.
Nach mir erkundigt hatt' er ſich
Und war zur Mutter in den Dienſt gegangen;

(Indem ſie die Augen niederſchlägt.)

Nun hat es ſich denn wunderbar gefügt,
Daß wir einander ſah'n mit liebendem Verlangen;
Wir waren nur vergnügt,
Wenn ich am Mittag bei dem Heinrich ſtand,
Wenn er zu Haus mich Abends wiederfand.

Gellert.

Du haſt doch nicht der Sitten ſo vergeſſen,
Daß du, von deiner Mutter unbemerkt,
Den Burſchen aufzumuntern dich ermeſſen,
Und ihn in ſeiner Abſicht gar geſtärkt?

Gretchen.

Die Mutter weiß es, giebt uns ihren Segen,
Und iſt dem Heinrich freundlich zugeneigt;
Denn als in ſchwerer Krankheit ſie gelegen,
Da hat er ſich als wahrer Sohn gezeigt.
Er hat bei Tag und Nacht mit thät'gen Armen
Geſchafft um eine Labung für die Frau,
Bis endlich ſie, nach göttlichem Erbarmen,
Geneſen wieder grüßt des Gärtchens Au.

Gellert.

Ein wackrer Burſch!

Heinrich, hervorblickend.

Mir wird das Auge naß.

Gretchen, erfreut.

Ihr ſeyd ihm gut?

**Gellert.**
Recht brav von ihm war das.

**Gretchen.**
Jetzt kann ich nimmer von dem Heinrich laſſen,
Und meine Mutter hat geſagt,
Daß wir auch für einander paſſen,
Und Keines bei dem Andern etwas wagt;
Der Heinrich, der aus dem Fundamente
Die Gärtnerei betreibt,
Soll ſeh'n, daß er in Dienſte kommen könnte,
Wo ihm ein guter Pfennig übrig bleibt.
Und wenn er fünfzig Thaler dann geſparet,
Daß er ſich ſelbſt ein Gärtchen kaufen kann,
Dann würden am Altare wir geparet
Und Heinrich wäre ſeines Gretchens Mann.
(Weinerlich)
Nun aber —

**Gellert.**
Was kann dir noch Leiden bringen?
Du biſt ja Braut; die Mutter willigt ein.
Vertrau'n auf Gott wird dieſe Friſt bezwingen,
Und bald dein höchſter Wunſch erfüllet ſeyn.

**Gretchen.**
Ach! Herr, ein großes Unglück iſt geſcheh'n —

**Gellert**, entrüſtet.
Ich hoffe nicht, daß du den Pfad der Tugend —

Gretchen.

Der Commandant iſt ſchuld an dem Vergeh'n.

Gellert.

Ein Andrer gar! Wie — du — bei deiner Jugend —

Gretchen.

Der Preußiſche! — Mein Heinrich war beſchieden
Zu ihm mit einem großen Blumenſtrauß;
Er geht auch geſtern Abends hin in Frieden
Und giebt ihn ab — der Herr war nicht zu Haus.
Doch in der Wachtſtub' ſtand ein Kriegerhaufen,
Der rief dem Heinrich, froh mit ihm zu ſein;
Mein Heinrich ſuchte ſchnell vorbei zu laufen,
Allein man zog ihn mit Gewalt herein.
Nun ſollt' er ſich mit ihnen auch ergötzen
Und einer nahm 'nen großen Federhut,
Thät ihn dem Heinrich auf die Stirne ſetzen,
Bloß um zu ſehn, ob er ihm ſtünde gut.
Kaum iſt der Heinrich mit dem Hut beladen,
So rufen Alle: jetzt biſt du Soldat!
Begrüßen ihn als ihren Kameraden,
Der nun des Königs Hut genommen hat.
Der Heinrich ſteht verblüfft, allein ſie bringen
Schnell ein beſchriebenes Papier herbei,
Und wiſſen mit Gewalt in ihn zu dringen,
Bis drunter auch ſein Kreuz geſchrieben ſey.

**Gellert**, bei Seite.

Gott ſey gelobt! Ich hatte mich betrogen
Und ihre Tugend hat kein Wurm befleckt.
Von frommen Augen ward ich nicht belogen.
Laß ſehen, was ſie weiter noch entdeckt!

**Gretchen.**

Dann wieder haben ſie gezecht, geſungen,
Bis Alle endlich eingeſchlafen ſind:
Da iſt der Heinrich heimlich fortgeſprungen
Und kam zu uns gelaufen ganz geſchwind.
Mit Recht befielen uns wohl große Sorgen,
Als er erzählt, was ihm begegnet war,
Denn ihn zu ſuchen, kam am frühen Morgen
Mit Lärm und Fluchen die Soldatenſchaar,
Allein er war ſo tief im Heu verborgen,
Daß alles Forſchen eitel ganz und gar;
(Weinend)
Beim Abmarſch ſagten ſie: es ſey beſchloſſen,
Wenn ſie ihn kriegten, würd' er todt geſchoſſen.

**Gellert**, den Kopf ſchüttelnd.

Ein böſer Handel, der da vorgefallen!
Dem armen Burſchen geht es an den Schopf.

**Heinrich**, hervorſehend und ängſtlich.

Schon hör' ich Flinten und Kanonen knallen,
Die Kugel ſauſt mir um den Kopf!

**Gretchen.**

Ihr müßt uns helfen.

**Gellert.**

Kind, wie iſt das möglich?
Stets bin ich willig gegen jedermann,
Allein die Sache ſteht ſo kläglich,
Daß ich nicht weiß, wie ich da helfen kann.

**Gretchen.**

Ich denke ſo: Ihr geht zum Commandanten —
Ihr ſeyd ja vornehm und geehrt —
Sagt, wie die Dinge ſich zuſammen fanden,
Daß ihr zu Heinrich's Gunſten ihn belehrt.
Schnell werden Eure Worte ihn bewegen,
Er endigt unſer Mißgeſchick,
Und giebt Euch ohne weitres Widerlegen
Das Blatt mit Heinrich's Kreuz zurück.

**Gellert.**

Kind, welcher gräßliche Gedanken!
Ich, bei dem fremden Kriegesmann?
Wie brächte ihn mein Wort zum Wanken,
Der hier in Feindesland befehlen kann!
Der Sturm der Zeiten will ſo wüthend toben,
Daß niemand hört der Milde zarten Klang:
Ich weiß dir keine Hülfe als von oben,
Dort wende hin dich mit Gebetes Drang.

Gretchen, dringend.

Nein, Herr, Ihr dürft mich nicht zurückeweiſen,
Nicht der Verzweiflung geben hin;
Gott will die jungen Raben ſpeiſen,
Ihr ſeyd ſein Diener, hegt auch ſeinen Sinn.
Was Ihr in heil'gen Liedern mochtet ſingen,
Das habt Ihr ſtets im Leben auch geübt,
Drum wird das fromme Werk Euch auch gelingen,
Ihr helfet dem, den das Geſchick betrübt.

Gellert, für ſich.

Sie hat wohl recht. Die Nächſtenlieb' gebietet,
Und wehe dem, der nicht dem Rufe lauſcht!
Vor Selbſtſucht hab' ich ſtets mein Herz gehütet,
Jetzt ſey die alte Sitte nicht vertauſcht.
Auch iſt der Commandant hier ſehr geachtet,
Und als ein Ehrenmann bekannt;
Wenn er die Sache nur genau betrachtet,
So wird die Streng' in Milde leicht gewandt.

Gretchen, bei Seite.

Er überlegt! Gott lenke ſeinen Willen,
Daß er ſich füget meinem heißen Fleh'n!

Gellert, laut.

Mein Kind, ich werde deinen Wunſch erfüllen
Und allſogleich zum Commandanten geh'n.

Gretchen, erfreut.

Ihr wollt —

**Gellert.**

Für den Erfolg kann ich nicht ſteh'n.

**Gretchen**, auf ihn loshüpfend.

Ach! tauſend Dank! Dafür muß ich Euch küſſen!

**Gellert** weicht zurück, aber immer mit gutmüthigem Lächeln.

Drei Schritte weit!

**Heinrich**, hervorſehend.

Ho, ho, da bitt' ich ſehr!

**Gretchen**, immer auf Gellert dringend, der ſich nach und nach hinter den Schreibtiſch zurückzieht.

Das kann ich thun mit unſchuld'gem Gewiſſen,
Den Ehrenkuß verwehrt man nimmermehr.

**Heinrich**, tritt eilig hinter dem Gebüſch hervor, zwiſchen beide und hält Gretchen zurück.

Du wirſt den braven Herrn noch böſe machen,
Der gegen uns ſo freundlich und bereit.
Schneid' deinen Knix! Das iſt in ſolchen Sachen
Ein Zeichen ächter Dankbarkeit.

(Er verbeugt ſich auf bäuriſche Weiſe gegen Gellert, ſo auch Gretchen.)

**Gellert**, wieder vorkommend.

Aha! der Deſerteur.

**Gretchen**, mit niedergeſchlagnem Blick.

Der Heinrich.

**Heinrich.**

Aufzuwarten.

Ich habe Alles dort mit angehört.
Mit Gretchen kam ich her in Euren Garten
Und dacht', Ihr bliebet beſſer ungeſtört.
Nun wollt Ihr aber Euch ſo gut erzeigen
Und von dem böſen Kalbfell mich befrei'n,
Wahrhaftig, da kann ich nicht länger ſchweigen,
Ich muß Euch ſelber dankbar ſeyn.

Gretchen, bei Seite zu Heinrich.

Du Schelm! Der Kuß hat dich hervorgezogen.

Gellert.

Gern will ich thun, was meine Kraft vermag.

Heinrich.

Ach, iſt dies Ungewitter erſt verflogen,
So will ich beten für Euch jeden Tag!
Denn ohne Gretchen, Herr, wie könnt' ich leben?
Der Feind — ei nun — der ſchöſſe mich wohl todt,
Allein *der* Müh' würd' ich ihn überheben,
Ich ſtürbe früher ſchon vor Angſt und Noth.

Gellert.

Wenn noch des Kriegers Herz der ſchönen Milde,
Der heil'gen Menſchenliebe offen blieb,
Wenn nicht am oft gebotnen, blut'gen Bilde
Gewohnheit abgeſtumpft den edlern Trieb,
Dann, Kinder, bring ich Heilung Eurer Wunde,
Dann kann die Mutter ohne Sorge ruh'n.

Bis dahin geht. In einer halben Stunde
Das Weitere.

**Gretchen und Heinrich.**

Gott ſegne Euer Thun!

(Beide in den Hintergrund ab.)

## Dritter Auftritt.

**Gellert**, allein.

Wohl iſt der Krieg ein ſchrecklich Ungeheuer,
Das wildzerſtörend in das Leben greift;
In Hütten und Palläſte wirft er Feuer,
Verdirbt die Frucht, noch ehe ſie gereift.
Was Liebe zart und herrlich hat geweben,
Was Mutterſorge pflegte und errang,
Der Keim, der noch den Segen hofft von Oben,
Ach! Allem droht er grauſam Untergang.
Dieß junge Paar, in ſeinem engen Wirken,
Erſtrebt ein kleines und beſcheidnes Glück,
Da dringt der Krieg zu friedlichen Bezirken
Und reißt es aus dem Freudentraum zurück;
Doch ich will handeln, ich muß Hülfe bringen.
Oft wählt der Herr ein ſchwaches Rüſtzeug aus,
Den Guten dem Verderben zu entringen,
Drum ſchreit' ich friſchen Muth's in Feindes Haus.

(Indem er in die Scene blickt.)

Ein Wagen hält. Welch läſtiger Beſucher

Naht jetzt zur ungeleg'nen Zeit!
Ich treibe mit den Augenblicken Wucher
Der hält vielleicht auf Stunden ſich bereit.
Ein fremder Offizier — Was hat *der* zu verlangen?
Kein Famulus iſt da — er kommt hieher.
Entgehen kann ich ihm nicht mehr,
So muß ich ſelber ihn empfangen.

## Vierter Auftritt.

(Gellert. Ein Fremder. *)

Der Fremde.

Seyd Ihr der Gellert?

Gellert.

Ja, mein Herr, zu dienen!

(Bei Seite)

Der Mann ſcheint etwas derb. Allein — ich irre nicht. —
Es iſt der König ſelbſt. Des Helden Mienen
Sah ich ſo oft im Bild. — Doch was verſpricht
Mir der Beſuch? Friſch, Gellert, faſſe Muth!

---

*) Dieſer erſcheint im preußiſchen Militär-Ueberrock und Federhut jener Zeit. Der Schauſpieler, welcher dieſe Rolle giebt, muß die Verkleidung ſo einrichten, daß dennoch die Eigenthumlichkeit *Friedrichs des Einzigen* in die Augen fällt.

Hier iſt vielleicht dein Wort der deutſchen Sache gut;
Drum ſcheue Nichts.

Der Fremde.

Von Hammer iſt mein Namen.

Gellert, für ſich.

Aha, incognito!

Der Fremde.

Obriſt vom Regiment
Leibinfantrie.

Gellert, für ſich.

Ich nehme ihn, wie er ſich nennt.
(laut)
Den Dichter ehrt' es ſtets, wenn Helden zu ihm kamen.

Der Fremde.

Man hat viel Gutes mir von Euch berichtet,
Auch las ich wohl ſchon manches hübſche Lied,
Das Ihr zu reinem Zwecke habt gedichtet,
Von edlem Sinn und Phantaſie durchglüht.
Da ich nun ſelber ſtrebe nach dem Kerne
Der ſchönen Kunſt und Wiſſenſchaft,
So iſt mir's lieb, daß ich Euch kennen lerne
Den Dichter voll Verſtand und Geiſteskraft.

Gellert.

Aus ſolchem Munde Lob muß mich beſchämen;
Wo Mars ſich und Minerva feſt vereint,

Da können ſie den Schwung zum Höchſten nehmen,
Bei dem mein Streben nur gering erſcheint.

Der Fremde.

Doch warum ſchreibt Ihr deutſch? Die beſte Sache
Verliert, iſt ſie in rauhe Form gehüllt;
Und ewig läßt doch Eure Sprache
Des Wohlklangs Ford'rung ungeſtillt.
Sie biegt ſich nicht zu leichten Scherzen,
Sie tritt nicht auf voll Majeſtät,
Nicht findet ſie den Weg zum Herzen,
Der jeder andern offen ſteht.
Will ſie zum Witze ſich bereiten,
So ladet ſie dem flücht'gen Geiſtesſohn
So ſchwere Laſten auf, daß er kaum ſchreiten,
Noch wen'ger fliegen kann zum Muſenthron.
Vergebens ſuchet Ihr den Reiz der Bilder —
Die Sprache giebt der Wendung ſich nicht hin,
Und vor dem Ohre rauſcht ſie um ſo wilder,
Iſt ſanft und rührend des Gedankens Sinn.

Gellert, für ſich.

Jetzt gilt es für ein Heiliges zu fechten,
Das freie Wort bekämpfe hier den Wahn;
Das Gute ſcheid' ich von dem Schlechten
Und muthig tret' ich in die Kampfesbahn.

(Laut.)

Verzeiht, Herr Obriſt, wenn ich nimmer finde

Jn Eurer Schild'rung unſrer Sprache Geiſt.
Jhr macht zum Vorwurf ihr der Zeiten Sünde,
Durch welche deutſche Wiſſenſchaft verwaiſ't.
Als dieß Jahrhundert ſeinen Keim entfaltet,
Da drängt' aus Weſten ſich das Fremde ein,
Und wie in Sitt' und Leben es gewaltet,
So mußte auch die Sprach' ihm dienſtbar ſeyn.
Den Klang der Heimath wollte niemand lieben,
Das fremde Wort der Lippe leicht entglitt.
Drum war die Sprache auch zurück geblieben,
Jndem des Geiſtes Bildung weiter ſchritt.

Der Fremde.

Doch warum nahmen damals die Gelehrten
Der Vaterlandesſprache ſich nicht an?
Wenn ſie dem fremden Einfluß muthig wehrten,
So wurden ſie ihm nimmer unterthan.

Gellert.

Ach, wo gedeih't der Strauch, den keine Strahlen
Der Sonne, der belebenden, durchglüh'n?
Wenn Fürſten ſelbſt Tribut dem Fremden zahlen,
Was nützt ein unbeachtetes Bemüh'n!
Jetzt aber, da im mächt'gen Siegerfluge
Der größte deutſche König ſich erhebt,
Jetzt wird in einem ſympathet'ſchen Zuge
Der Geiſt der Sprache wieder neu belebt.
Sie ſcheint nicht eine alternde Matrone,

Die Alles nach dem Zwang der Regel wägt,
Ein junger Adler iſt ſie, der die Krone
Der neu errung'nen Kraft zum Himmel trägt.

Der Fremde.

Ihr ſprecht ſehr gut, doch wo ſind die Beweiſe,
Daß ſolche Kraft die deutſche Sprache ſtählt?

Gellert.

Singt Rammler nicht zu ſeines Königs Preiſe
In Liedern, die der Wohlklang ſelbſt beſeelt?
Gleim greift begeiſtert in die gold'ne Leier,
Und ſtrebt voll Hoheit nach dem gleichen Ziel.
Zur Ehre Gottes, in geweihter Feier,
Rührt Klopſtock das gewalt'ge Saitenſpiel.
Erkennbar regt in jedem deutſchen Lande
Sich wieder das erwachte Selbſtgefühl:
Nach wen'gen Jahren fallen alle Bande
Der deutſche Genius ſteht frei im Lichtgewande.

Der Fremde.

Ich bin zu alt, um dieſem Knaben,
Dem unerzog'nen zu vertrau'n;
Gern prüfe ich wohl ein'ge ſeiner Gaben,
Doch kann ich ihn ſo herrlich nicht erſchau'n.
Mag er auch jugendliche Kraft beſitzen,
So bleibt er doch ein ſchwerfälliges Kind,
Und wenig werden Solche einſtens nützen,
Die in der Kindheit witzlos ſind.

**Gellert.**

Das iſt das Große eben unſ'rer Sprache,
Daß ſie zum Kleinen ſich neigt ſelten hin;
Der Starke ſchafft, es tändelt nur der Schwache,
Und Jener bringt uns bleibenden Gewinn.
Leicht iſt der Witz, wo Armuth abgeſchloſſen
Den Worten oft zweideut'ge Geltung giebt;
Durch unſ're Sprache, reich und ſtark entſproſſen,
Wird Witz im Geiſt mehr, als im Wort geübt.
Ha! Wenn der König, deſſen Heldenthaten
Europa mit Bewund'rung ſieht;
Den ſelbſt auf ſeinen Siegespfaden
Ein hochgeweihter Dichtergeiſt durchglüht;
Wenn dieſer große König Schutz und Gunſt
Gewährte deutſcher Wiſſenſchaft und Kunſt,
Dann würden wir in ihr, wie er in ſeinen Siegen,
Bald jedes Volk der Erde überſtiegen.

**Der Fremde.**

Fürwahr, Ihr ſeyd für Euern jungen Adler
Ein trefflicher, beredter Advokat;
Für Andre öfters auch ein feiner Tadler,
Doch lieb' ich's, wo der Freimuth Gründe hat.
Ihr könnt den König ſelbſt vielleicht bekehren,
Denn er will Euch noch heute bei ſich ſeh'n;
Er dürfte freilich ſich ein Wenig wehren,
Drum rath' ich Euch, gerüſtet hinzugeh'n.

**Gellert**, beſtürzt und ſich vergeſſend.

Eu'r Majeſtät! —

**Der Fremde**, barſch.

Ei was! Ich bin der Obriſt Hammer,
Zu Eurem Dienſte, wenn ich es vermag.

**Gellert**, für ſich.

Da könnt ich ja des armen Gretchens Jammer
Zu Ende bringen wohl mit *einem* Schlag.
(laut)
Herr Obriſter, ich hätte ein Geſuch!

**Der Fremde.**

So ſprecht! Es iſt im voraus zugeſtanden.

**Gellert.**

Ein Jüngling, der ins Haus des Commandanten,
Nach deſſen Auftrag, Blumen trug,
Ward mit Gewalt von einem Trupp Soldaten
Geſtempelt dort zu ihrem Cameraden.
Nun iſt er einer Wittwe einz'ge Stütze
Und müht ſich fleißig Tag und Nacht,
Daß er beim ärmlichen Erwerb ihr nütze,
Daß er der Kranken Labung auch gebracht.
Jetzt könntet Ihr wohl ſtreu'n des Segens Samen,
Ein Wort von Euch: der Jüngling iſt befreit.

**Der Fremde**, eine Schreibtafel zur Hand nehmend.

Wie heißt er?

**Gellert.**

Heinrich.

**Der Fremde**, ſchreibend.

Der Familiennamen?

**Gellert**, verlegen.

Der iſt mir nicht bekannt.

**Der Fremde.**

Auch gut!

(Er hat geendigt und gibt das beſchriebene Blatt an Gellert.)

Ein frei Geleit
Giebt dieſes Blatt dem Burſchen zu den Seinen.
Lebt wohl! Ihr ſeyd ein braver tücht'ger Mann,
Und wären Alle ſo, dann würd' ich meinen,
Daß ſich die deutſche Sprache heben kann.
Ihr werdet mich beim König wieder finden,
Wenn Ihr Euch Nachmittags zu ihm begebt:
Da wollen wir das Weitere ergründen,
Ob denn ein deutſcher Genius wirklich lebt.

(Der Fremde ab; Gellert giebt ihm das Geleit.)

## Funfter Auftritt.

**Gellert**, kommt zurück.

Der deutſche Genius lebt! Er wird ſich zeigen,
Wenn ihm auch lächelt keines Königs Huld;
Will ſich der Thron zu ihm herab nicht neigen,

So ſchreitet er hinan durch Stärke und Geduld.
Wie iſt mir denn? — Ich kann mich noch nicht
faſſen —
Der König hier? — Es ſcheint mir nur ein Traum!
Hab' ich auch nicht zu ſehr mich ausgelaſſen?
Ich war zu muthig! — Ich begreif' es kaum.

## Sechster Auftritt.

(Gellert. Gretchen und Heinrich aus dem Hintergrunde.)

Gretchen.

Nein! Länger kann ich nicht dahinten bleiben.
Nicht wahr, Ihr war't beim Herren Commandant,
Und haltet das fatale Schreiben
Mit Heinrichs Kreuz dort in der Hand?

Gellert.

Das Schreiben iſt es nicht; doch dieſe Worte,
Die hier mit Bleiſtift aufgezeichnet ſind,
Eröffnen ihm der Freiheit Pforte.
Nimm hin das Blatt, du gutes Kind!

**Gretchen** nimmt das Papier. Indem ſie es verlegen hin und her wendet.

Ja! Wer doch nun Geſchriebnes könnte leſen!

**Heinrich** nimmt ihr das Blatt.

Mir kommt's gar wie Franzöſiſch vor.

**Gretchen.**

Warum bin ich doch ſtets ſo dumm geweſen.

**Heinrich** ſchlägt ſich vor den Kopf.

Wer jung nichts lernt, der wird ein alter Thor.

**Gellert.**

Wird dieſes Blatt der Commandant erſchauen,
So giebt er Euch das mit dem Kreuz zurück,
Und Ihr könnt dann, in ruhigem Vertrauen,
Entgegenſeh'n dem künft'gen Glück.

**Gretchen.**

Der Commandant? Da gleich verſuch' ich's lieber
Und ſpringe eilig zu ihm hin.
Er wohnt ja grad' hier gegenüber:
Im Augenblick ich wieder bei Euch bin.

(Schnell ab mit dem Papier.)

## Siebenter Auftritt.

Gellert. Heinrich.

**Heinrich** ruft Gretchen nach.

Halt! Gretchen, halt! Als hätt' ſie Flügel,
So eilt ſie durch die Gartenthür;
Ein junges Füllen ohne Zügel
Lief in die Wette nicht mit ihr.

Halt! Halt! — Du gehſt in dein Verderben —
Nichts! Immer fort — ſie hört mich ſchon nicht mehr —
Die läßt ſich auch am Ende noch anwerben,
Und ſchultert nächſtens das Gewehr.

**Gellert.**

Was fürchteſt du? — Bürgt nicht in ihrem Blicke
Für ſie der Unſchuld unentweihte Macht?

**Heinrich.**

Ach, Herr! Soldaten ſind voll arger Tücke.
Nimmt ſie nur vor dem *Hute* ſich in Acht!

**Gellert.**

Sey unbeſorget! Unter ihrem Schritte
Blüht Segen Eurem Liebesglücke auf;
Der Rohe ſcheut das Bild der reinen Sitte
Und hemmt die Tugend nicht in ihrem Lauf.
Gieb lieber Antwort mir auf eine Frage,
Die man mir ſelbſt ſchon heute vorgelegt.
Wie nennſt du dich?

**Heinrich**, immer unruhig nach der Seite blickend, wo Gretchen abging, für ſich.

Ach, lieber Gott!

**Gellert**, etwas ungeduldig.

So ſage
Den Namen, den dein Vater trägt.

**Heinrich**, wie oben.

O, Gretchen!

**Gellert.**

Gretchen kannſt du doch nicht heißen.

**Heinrich**, zu Gellert.

Ich heiße — (wie oben.) Ach! Noch immer kommt
ſie nicht.

**Gellert.**

Mit Ach und O denkt er mich abzuſpeiſen.
Sprich!

**Heinrich**, zu Gellert.

Heinrich heiß ich (wie oben.) Falſches
Weibsgezücht!

**Gellert.**

Und weiter —

**Heinrich.**

Heinrich Gellert.

**Gellert**, für ſich.

Welche Rede!
Mein Gott! Vielleicht find' ich vom Bruder eine
Spur,
Der, früh mit dem Geſchicke ſchon in Fehde,
Gewichen von der heimathlichen Flur.
Nie hat er eine Nachricht uns gegeben.
Er war voll Ehrgeiz und ihm hat vielleicht
Kein Glückesſtern in ſeinem Leben
Den Rückweg zu den Seinigen gezeigt.

**Heinrich**, ausbrechend.

Nein! Länger hält's ein Andrer aus! Ich eile
Jetzt ſelbſt hinüber zu dem Commandant;
Iſt Gretchen Musketier, ſo theile
Ich die Gefahr und den Soldatenſtand.
Weit lieber ging ich in's Kanonenfeuer
Und ſäh' den Säbel auf mein Haupt gezückt,
Als daß ich, die mir über Alles theuer,
Dem Teufel in den Rachen hätt' geſchickt.

(Heinrich will ſchnell fort.)

**Gellert**, ihm nachrufend.

So hör' —

## Achter Auftritt.

Die Vorigen. Gretchen fliegt dem Heinrich entgegen und hält ein Papier in der Hand.

**Gretchen**, freudig.

Victoria! Da iſt das Schreiben
Und auch das Kreuz. Geendigt iſt die Noth.
(Indem ſie das Papier in kleine Stücke zerreißt)
Von dir ſoll auch kein Angedenken bleiben,
Du garſtig Blatt, das uns ſo ſchwer bedroht.

**Heinrich**, beſorgt.

Ach! Gretchen, haſt doch Schaden nicht genommen?

**Gellert**, für ſich.

Jetzt kann ich warten noch auf den Beſcheid.

**Gretchen.**

Hört denn, wie Alles iſt gekommen:
Das Herz ſpringt mir vor Freudigkeit!
Kaum war ich in das Haus geſchritten,
So hielt mich ein gewaltiger Schnurrbart,
Der hätte mich gar gern nicht dort gelitten,
Schien überhaupt ſehr grober Art;
Doch plötzlich kam ganz friſch und munter,
Geputzt mit Stern und Ordensband,
Der Commandant die Trepp' herunter
Und blickt' auf mich, die vor ihm ſtand.
Da zögerte ich nicht, zu überreichen
Ihm das franzöſ'ſche Blatt, das Ihr wohl kennt;
Er las es gleich und wie vor Seinesgleichen
Macht er mir dann ein tiefes Compliment.
Voll Zorn ſprach er zu einem Offiziere;
Der ſuchte ſchnell in allen Taſchen nach:
Es war nach dem verwünſchten Kreuzpapiere,
Das endlich nun in meinen Händen lag.
Ich machte einen Knix dem Commandanten,
Der aber zog den Hut noch einmal tief,
Daß Alle ganz verwundert ſtanden,
Indeß ich flugs zu meinem Heinrich lief.
(Sie reicht dem Heinrich mit innigem Ausdrucke die Hand.)

Heinrich.

Du liebes Gretchen!

(Zu Gellert)

Herr! Wie kann ich danken,
Was Ihr ſo Großes habt an mir gethan?
Schon wollte mein Vertrau'n zum Himmel wanken,
Ihr führt mich wieder auf die rechte Bahn.

Gretchen.

Ach, lieber Herr —

Gellert, zu Heinrich.

Steh' Rede meinen Fragen;
Uns Beiden hat, ich hoff' es, das Geſchick
Noch eine alte Schuld heut' abzutragen,
Dann leuchtet uns ein neuer Freudenblick.
Sprich': Lebt dein Vater noch?

Heinrich.

Er lebt in Böhmen,
Doch iſt er nicht geboren dort;
Schon öfter wollt' er ſich darüber grämen,
Daß er aus Sachſen ging als Knabe fort.

Gellert, dringender.

Alſo ein Sachſe.

Heinrich.

Ja. Sein Vater nährte
Der Kinder dreizehn —

Gellert, freudig.

Ha! der Pfarrerſohn
Aus Haynichen?

Heinrich, erſtaunt.

Ihr wißt's?

Gellert.

O das gewährte
Der Himmel mir zum überreichen Lohn!
Komm' an mein Herz! Ich durfte dich erkennen,
Du biſt mein Neffe, meines Bruders Kind!

Heinrich, blöde.

Wie, Herr, ich ſoll Euch künftig Oheim nennen?
Die Ehre wär' zu groß —

Gellert, ihn umarmend.

O, komm' geſchwind!
Doch weshalb hat dein Vater nie geſchrieben?
Von trüben Zweifeln konnt' er uns befrei'n.

Heinrich.

Das Glück iſt immer fern von ihm geblieben,
Mit Klagen wollt' er nicht beſchwerlich ſeyn.

Gellert.

Daran erkenn' ich ihn!

Gretchen, welche ſeit der Entdeckung in ſich
gekehrt geſtanden, faſt weinend:

Was ſoll aus mir nun werden?

Ich merke, daß der Heinrich mich vergißt.
Er macht ganz hochmüth'ge Geberden,
Seit ein Herr Neffe er geworden iſt!

Heinrich.

Pfui, Gretchen, pfui! Wie kannſt du den Gedanken faſſen?
Und würd' ich Kaiſer oder König gar,
Und ſollt' dabei von meinem Gretchen laſſen,
So ſagt' ich Dank für immerdar.

Gretchen, ihm die Hand bietend.

Du bleibſt mir alſo treu?

Heinrich ſchlägt ein.

Bis an mein Ende.

Gellert.

Und was noch fehlt zu Eurem ſtillen Glück,
Ein Gärtchen für die Arbeit Eurer Hände,
Das ſchenkt durch mich ein gütiges Geſchick.
Ich bin nicht reich, doch kann ich ſo viel miſſen,
Euch, Kinder, froh zu machen und zu wiſſen.

Heinrich.

Ach! Worte ſprechen meinen Dank nicht aus.

Gretchen.

Welch' Glück bring' ich der Mutter mit nach Haus!

Gellert.

Nicht mir gebühret Preis; nur dem da oben,

Der ſegensvoll ſein Wirken walten läßt.
Zu ihm ſey Euer Dankgebet erhoben,
An ihm nur hanget mit Vertrauen feſt.
Im Sturm gedeih'n läßt er der Herzen Blüthe,
Drum denkt: **Wie groß iſt des Allmächt'gen Güte!**

Der Vorhang fällt.

# Sohn und Neffe.

## Luſtſpiel in einem Aufzuge.

## Perſonen:

Kommerzienrath Wandel.

Karoline, eine reiche Waiſe, ſeine Mündel.

Eduard, ſein Sohn.

Ludwig, ſein Neffe.

Eliſe, deſſen Schweſter.

Fleez, ein Bedienter.

(Das Stück ſpielt im Hauſe des Kommerizenraths.)

## Erſter Auftritt.

(Zimmer mit zwei Thüren im Hintergrunde und zwei Seitenthüren, über welchen letzteren ſich Fenſter befinden.)

**Caroline**, ſitzt an einer Stickerei.

Vergißmeinnicht! Für wen? Für meines Vor-
mundes Sohn.
Vergäße der mich nur: das wär' erwünſchter Lohn!
Auch Roſen, Immergrün, der Lieb' und Treue
Bilder —
Ein himmelblauer Grund macht dann das Ganze
milder:
So will's der alte Herr — ſo hat er's vorgeſchrieben,
Und ich bin demuthsvoll der Zeichnung treu geblieben.
(Indem ſie ſeufzend aufſieht)
Wie hab' ich immer doch des Brautſtands holde Zeit
Mit ſüßen Bildern mir, mit Wonnen ausgeſchmückt;
Jetzt heiß' ich Braut, allein die Wonnen ſind
noch weit,
Die böſe Wirklichkeit hat jene Luſt entrückt.
Da bot die Hoffnung gern geſchäftig ihren Glanz,
Und goß ein Strahlenlicht um meinen Myrthenkranz,

Die Herzen, am Altar bald eng und feſt verbunden,
Sie hatten ſich ſchon früh für ew'ge Zeit gefunden,
Und jeder alte Wunſch, und jedes alte Glück
Erſtanden nun gewährt vor dem entzückten Blick.
Verlor'ne Seligkeit! Zu bald entſchwund'ner Traum!
Du fliehſt in trüber Eil' und ich erſah dich kaum.
(Sie ſetzt ſich wieder zu ihrer Stickerei)
Der Namenszug: E. W. Warum nicht Ludwig
Wandel?
Da wär' die Neigung auch mit dem Begehren eins;
So treibt der Vormund nur mit unſern Herzen
Handel,
Er ſchmiedet ſie in Gold, allein beglücket keins.

## Zweiter Auftritt.

Die Vorige. Eliſe mit einem offenen Brief. Dieſen verbirgt ſie, als ſie Carolinen bemerkt.

Eliſe.

So fleißig, liebes Kind? (tritt näher)
Ah, für den Bräutigam,
Für deinen Eduard!

Karoline.

Ich muß ja wohl, da mir
Zu dieſem Werk Befehl von deinem Oheim kam.

**Eliſe.**

Du mußt? — Was hör' ich da! Hat nicht die Liebe dir
Selbſt das Gebot ertheilt, ſo muß ich dich bedauern!

**Karoline**, verlegen.

Die Liebe — freilich — ja!

**Eliſe.**

Du ſprichſt das ziemlich lau!

**Karoline.**

Du ſtellſt ſo fremde dich —

**Eliſe.**

Auch ſcheinſt du mir zu trauern?

**Karoline**, aufſpringend.

Ach Gott! du weißt ja längſt: ich werde Eduards Frau!

**Eliſe.**

Und deßhalb — nein, o nein! Das kann dir Leid nicht geben.
So nah' dem holden Glück, ſeit Jahren dir beſtimmt
Wird dir zum Paradies mit einemmal das Leben,
Die ſchöne Stunde kommt, die jeden Gram dir nimmt,
Da ſinkſt du an die Bruſt des Heißgeliebten nieder,
(mit Betonung)
Und liebeſt ihn ſo treu, wie er dich liebet wieder.

**Karoline**, welche an ihrer Arbeit war.

Die böſe Nadel, die — da hab' ich mich geſtochen.

Eliſe, theilnehmend.

Nicht tief! Wohl ſchärfer traf dein Herzchen Amors Pfeil?
Das iſt der Roſe Dorn, die wir mit Luſt gebrochen.

Karoline.

Ach! Laß das —

Eliſe.

Apropos!

Karoline.

Was Neues?

Eliſe.

Nur zum Theil!
Erhieltſt du keinen Brief?

Karoline.

Nein.

Eliſe, bei Seite.

Sie iſt falſch, ſie lügt.

Karoline.

Warum —

Eliſe.

Ich meinte nur!

Karoline, angelegentlich.

Dir ward vielleicht ein Schreiben
Von deinem Bruder?

Eliſe.

Nein! (für ſich.)
Die Tücke wird gerügt!
(Laut)
Mein Bruder ſchrieb nicht ſelbſt — er muß die Zeit vertreiben
Jetzt ſeiner jungen Braut —

Karoline, erſchrocken.

Was ſagſt du? was —

Eliſe.

So plötzlich
Hat ſich das arangirt! Er liebt ſie — ganz entſetzlich,
Der Vater iſt vergnügt, er giebt ihm ſeinen Segen
Und kommt dem Wunſch des Sohns bereitwillig entgegen —
Vielleicht an einem Tag, vielleicht in ſelber Stunde
Gehſt du mit deinem Schatz, mit ſeinem er zum Bunde.

Karoline, pikirt.

Wer iſt die Schöne denn, die ſich ſo ſchnell ergab,
Die deines Bruders Herz in kurzer Zeit ergründet,
Daß ſie in ihm ihr Hert, den feſten Lebensſtab,
Den wandelloſen Freund, den ſtets Getreuen findet?

Eliſe.

Ha! Wer ſie iſt —

Karoline.

Nun ja!

Eliſe.

Sie gleicht einer gewiſſen —

Karoline, ungeduldig.

So ſprich —

Eliſe.

Du wünſcheſt es —

Karoline.

Darf man's vielleicht nicht wiſſen?

Eliſe.

Ei, freilich! Nun, ſie iſt — ein Phantaſiegebild,
Das ich ſo eben erſt erfand, um dich zu necken.
Mein Liſtchen iſt geglückt, du wollteſt gleich erſchrecken.

Karoline.

Wie — ich —

Eliſe.

Ja! Du! Nur nicht geläugnet! Unverhüllt
Zeig' mir dein liebes Herz, laß mich den Bruder ſchauen,
Der drinn ſich eingewohnt. — Wir müſſen uns vertrauen.

Wir hätten's längſt geſellt, daß es ſo weit nicht kam!
Du liebſt mein Brüderlein, ich deinen Bräutigam.

Karoline, erſtaunt.

Wie? Eduard wäre —

Eliſe.

Er iſt mir, was ich ihm bin:
Das heißt unendlich theu'r. Ja, kleine Heuchlerin!
Als dich im letzten Jahr der Oheim zu uns ſandte,
Daß du den Bräutigam, den er als Kind entfernt,
So nah' dem Eheſtand auch kennen doch gelernt,
Da ſah ich, wie dein Herz ſich zu dem Bruder wandte.

Karoline, ihr Antlitz an dem Buſen der Freundin verbergend.

O ſchweig, du Böſe, ſchweig! Du ſprichſt nur allzuwahr.

Eliſe.

Mein Bruder war entzückt. Du hatteſt ihm gefallen.
Mein Blick erſchaute bald das Einverſtändniß klar.
Dein Eduard und ich, wir gingen in die Fallen
Schon früher ein, die uns der Liebesgott geſtellt.
Zu ſpät ward unſer Wahn durch den Bericht erhellt.
Der Oheim habe ihn beſtimmt zu deinem Gatten —
Wir waren nun verliebt — wer ändert das wohl gern?
Wir warteten! Du kamſt: mein Bruder ward dein Schatten,
Du nahteſt liebend ihm; da ſtrahlte uns ein Stern!

Wie — ſo ward räſonirt — wenn Karolinens Herz,
Durch Liebesmacht geſtärkt, dem Onkel widerſtrebt?
Wenn ſie, ermuthigt dann durch ihren eignen Schmerz,
Zum eignen Handeln ſich, zu ihrem Glück erhebt?
Dann wird auch unſerm Bund der ſchöne Weg gebahnt!
Ich zog mit dir. Allein es ging nicht wie geahnt;
Die Briefe flogen hin, die Briefe flogen her;
Mein Brüderlein und du, dein Bräutigam und ich,
Verbrauchten viel Papier, von Dinte — faſt ein Meer.
Allein entfernt von mir, verſchloſſen hieltſt du dich.

Karoline.

Wie hätt' ich auch gekonnt —

Eliſe.

Mein Bruder ſchrieb ganz offen
Von eurer Liebe mir, von ſeinem ſtillen Hoffen.
Was du in langem Brief ihm heimlich anvertraut,
Das ward von mir gar bald in der Kopie erſchaut.

Karoline.

Das war nicht ſchön von ihm.

Eliſe.

Sey ohne Groll! Mein Glück
Erhielt durch ſolchen Brief manch' neuen Sonnenblick;

Allein das Hauptwerk ſelbſt ward immer nicht gefördert,
Und das durch deine Schuld —

**Karoline.**

Durch meine Schuld?

**Eliſe.**

Ey, ja!
Warum haſt du voll Muth dem Vormund nicht erörtert,
Daß deinem Herzen Zwang durch dieſen Bund geſchah?
(pathetiſch)
An deiner Stelle ich, ich wäre hingetreten
Vor den Tyrannen kühn und hätte ihm geſagt:
„Du wagſt es, Bild von Staub, zwei Herzen zu zertreten,
„Für die ein Himmelsglück im Liebesglanze tagt?
„Du willſt um ſchnödes Gold, um deiner Habſucht willen,
„Den Sohn dem Elend' weihn, mit ſchwarzer Todesnacht?
„Ja, ehe dein Begehr, dein Wunſch ſich ſoll erfüllen,
„Werd' ich als Leiche noch zur ſtillen Gruft gebracht."
Dergleichen hätte wohl den alten Herrn erweicht!
Dir aber fehlt's an Muth, an Liebe auch vielleicht.

**Karoline.**

O ſey nicht ungerecht! — dein Bruder iſt mir theuer,

Und ohne ihn hat mir kein Lebensglück geblüht;
Die Sehnſucht in der Bruſt wird ein verzehrend Feuer,
Dann zieht der Gram herein, das Herz iſt ausgeglüht.
Die Zukunft ſeh' ich wohl. — Allein am Todenbette
Hab' ich der Mutter einſt es heilig zugeſchworen,
Gehorſam ihm zu ſeyn, den ſie mir ausgekoren
Zum Führer meiner Bahn und — mich hält dieſe Kette.

Eliſe.

Hm! Jede Kette drückt. Ich wär' nicht ſo geduldig!
Doch laſſen wir das jetzt! Gefallen iſt die Wand,
Die uns noch ſchied, und du biſt mir Vertrauen ſchuldig.
Ich gab dir mein's zuerſt zum ſichern Unterpfand:
Drum zeige mir den Brief, der dir vom Bruder kam,
Ich zeige meinen dann von deinem Bräutigam.

Karoline, erſtaunt.

Ich einen Brief? — Fürwahr, ich weiß von keinem Brief.

Eliſe, noch ungläubig.

Der mit der heut'gen Poſt, wie auch der meine lief?

Karoline.

Nein! Nein!

Eliſe, indem ſie den Brief zur Hand nimmt.

Ey! Sonderbar! Mir ſchreibt doch Eduard,
Daß von dem Bruder auch an dich geſchrieben ward,

Ein Plan dir mitgetheilt, um unſer Glück zu gründen;
Doch daß, nachdem der Brief verſiegelt ſchon geweſen,
Man dieſen Plan verwarf. — Das ſoll ich dir verkünden,
Da nimm das Schreiben hin: du kannſt es ſelber leſen.

Karoline, lieſt den dargereichten Brief.

Wie? Heute kommen ſie — dein Bruder —

Eliſe.

Beide Herrn.
Dein Vormund hat's verlangt. Er ſieht es ſelbſt ſo gern.

Karoline.

Wo nur mein Brief —

Eliſe.

Gewiß hat den die Poſt verloren!
Wüßt' ich das Plänchen nur, das jene ausgeboren!

Karoline, in den Brief blickend.

Er ſchreibt: „die Kindespflicht erlaubt nicht, ſo zu handeln."

Eliſe.

Ach, Vieles iſt erlaubt, Unglück in Glück zu wandeln.
Faſt, fürcht' ich, nahe ſteht die drohende Gefahr,
Und nirgends bietet ſich ein Rettungsmittel dar.
Doch ſtill! der Oheim kommt — gieb mir den Brief zurück.

(Sie verbirgt den Brief.)

Du kleiner Bote birg dich vor dem Späherblick!

## Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Wandel.

**Wandel**, für ſich.

Beiſammen! Wie gedacht! Da wird ſchon complettirt.
Nur zu! Am Schluſſe habt ihr ſelbſt euch angeführt.
(Laut)
Gott grüß euch, Kinderchen! Ich bring' euch gute Kunde, (ſie fixirend)
Wenn ſie nicht früher wohl zu euch gelangt ſchon iſt.

**Eliſe.**

Zu uns?

**Karoline.**

Ich wüßte nicht —

**Wandel**, zu Karolinen.

In einer halben Stunde
Wirſt du beim Wiederſeh'n von Bräut'gams Mund geküßt.

**Karoline.**

Wie Sie befehlen!

**Wandel**, mit halber Ironie.

O! Ich weiß: das macht dir Freude!
Mein Eduard, mein Sohn, iſt deiner Liebe werth,
Du ſchmachteſt ſtets nach ihm im ſehnſuchtsvollen Leide,
Dein Herz liebt ihn ſo ſehr, wie es den Vormund ehrt.

(Er wendet ſich zu Eliſen.)
Und, liebe Nichte, du — du theileſt dies Entzücken,
Dir iſt's dein eignes Glück, die Freundin zu beglücken.
Fürwahr, ich weine faſt vor Luſt — ſolch edler Sinn
Trägt in ſich ſelber ſchon den herrlichſten Gewinn.

**Karoline**, bei Seite.
So ſah ich ihn noch nie! Er iſt gerührt.

**Eliſe**, bei Seite.
Die Milde
Scheint mir natürlich nicht. Er führt etwas im Schilde.

**Wandel**, für ſich.
Sie ſind betroffen.

**Karoline**, bei Seite.
Ob ich jetzt mich ihm entdecke?
Soll ich es wagen, ſoll ich ihm mein Leid geſteh'n,
Beſtürmen ihn? — Es ſey! Und wie ich auch erſchrecke,
Wie's in der Bruſt mir pocht: das Wagſtück muß geſcheh'n.
(Laut zu Wandel.)
Sie ſind ſo gütig heut, ich wag's auf dieſe Güte,
Erleichtere mein Herz, enthülle mein Gemüthe.

**Eliſe**, für ſich.
Was fällt ihr ein?

**Wandel.**

Du willſt —

**Karoline.**

Ja! Ich will Sie beſchwören,
Die Stimme meines Fleh'ns, die Wünſche anzuhören!
(verlegen.)
Ihr Sohn — ich liebe ihn — wie einen treuen Freund —

**Wandel**, bei Seite.

Das führt von meiner Bahn!

**Karoline.**

Allein ſo wie mir ſcheint —

**Wandel**, laut zu Karolinen.

Du biſt verlegen, Kind! Ich kann dein Sehnen deuten,
Weiß, was dein Herz begehrt und werde dir's bereiten.
Die Zeit wird dir zu lang, bis dich des Prieſters Wort
Mit deinem Bräutigam vor dem Altar verbindet.

**Karoline**, einfallend.

Das nicht —

**Eliſe.**

Sie irr'n!

**Karoline.**

Allein —

**Wandel**, mit verſtelltem Aerger.

Laßt nur die Aber fort!
Jungfrauenziererei! Ich kenne das! Es findet
Dafür im Ehſtand ſelbſt das beſte Mittel ſich;
Darum noch heut', mein Kind, verheirathe ich dich.

**Karoline.**

Noch heut' —

**Eliſe.**

Unmöglich!

**Wandel.**

Was?

**Eliſe.**

Sie ſind nicht proclamirt

**Wandel.**

Dafür giebt es Dispens, den trag ich in der Taſche:
In meinem Hauſe wird ein Paar heut' copulirt.

**Karoline.**

Es fehlt ſo mancherlei —

**Wandel.**

Ich liebe mir das Raſche!

**Eliſe.**

Das Hochzeitskleid —

**Wandel.**

Ei, was!

**Karoline.**

Bereitung ſelbſt im Haus.

Wandel.

Wir bleiben unter uns!

(zu Eliſe)

Dein Bruder kommt auch mit;
Da ſind wir unſer fünf und geht's auch nicht im Braus,
So hält in ruh'ger Luſt die Unterhaltung Schritt.

Karoline.

Ich bin ganz überraſcht —

Eliſe.

Heirath iſt wicht'ge Sache —
Und ſolche Eil, Herr Ohm —

Wandel, zu Karolinen, ohne auf Eliſen zu hören.

Die Freude greift dich an.

Eliſe, Karolinen anſtoßend, halblaut.

So hilf dir doch, mein Kind!

Karoline, leiſe.

O Gott mir fehlt die Sprache!

Wandel, mit verſtellter Rührung.

Ich kann mir's denken, das! Wenn ſo der Wünſche Ziel
Auf einmal iſt erreicht, erfüllt das lange Hoffen;
Dann wird das ganze Seyn zu dankendem Gefühl,
Der Geiſt hebt ſich empor und ſieht den Himmel offen.

(Zu Karolinen.)

Geh' in dein Zimmer, geh'! — Ich mag ſolch' Glück nicht ſtören!
Deſſ' Mittheilung darf nur die treue Freundin hören!

(Zu Eliſen.)

Begleite ſie. Ihr habt noch manches zu berathen,
Ihr Weiber redet gern; wir Männer lieben Thaten.

(Karoline und Eliſe durch die Seitenthüre links ab.)

## Vierter Auftritt.

**Wandel** allein, heftig auf und niedergehend.

Ja! Thaten ſind jetzt noth. — Geht nur, ihr Falſchen, geht!
Ihr haltet Euch für ſchlau; mich denkt ihr zu betrügen.
Mich, euern Ohm! — Der Sohn den eignen Vater! — Seht:
Für dergleichen Verrath verdient ihr ſelber — Lügen.

(Er nimmt einen Brief aus der Taſche, nachdem er ſich ſorgfältig und behutſam umgeblickt.)

Welch Glück, daß dieſer Brief vom Neffen an die Line
In meine Hände kam! — des Mädchens blöde Miene
Birgt ſolch ein falſch Gemüth! — Sie hat dem Vettersmann
Sich liebevoll geweiht. — So ſchreibt er ſelbſt. — Mein Sohn

(er blickt in den Brief)

„Schließt ſich im gleichen Sinn Schweſter Eliſen an.“
Die Doppelliebe reift' im vor'gen Jahre ſchon,
Im Stillen ganz. Der Ohm wähnt, man lebt ſeinem Willen,
Indeß man nur bedacht, den eignen zu erfüllen;
Da ruft mit einemmal mein Machtgebot ſie her,
Den Neffen und den Sohn; ſie ahnen was es gilt:
Den ſchon verlobten Bund! das quält die Herrchen ſehr,
Und mich zu hintergehn, wird ſchnell ein Plan erdacht,
Den Mädchen mitgetheilt, durch Zufall mir enthüllt.
O, ſchmiedet Pläne nur, der alte Wandel wacht,
Und hat auf Linens Geld und ſeinen — Vortheil Acht.

(Sieht in den Brief)

Gar ſauber ausgeheckt! — Bereits ſeit vierzehn Jahren
Sah ich das Söhnlein nicht — natürlich ſein Geſicht,
Hat wohl ſeit jener Zeit Veränderung erfahren,
Auch glaubt man, daß bei mir das Herz kein Wörtchen ſpricht;
Drum ſoll der Neffe ſich als Sohn mir präſentiren,
Der will den Eduard dann als Ludwig mir aufführen.
Die Mädchen ſchweigen ſtill, die Trauung wird vollzogen,
Und ich — ich ſäh' zu ſpät, daß mich das Volk betrogen.

Dann — glaubt der Herr Couſin — werd' ich mich wohl entſchließen
Zum Bündniß meines Sohns — mit Schweſterchen Eliſen.
Nichts da, Herr Neffe, nichts — Ihn lüſtet's nach den Schätzen
Der Jungfer Mündel! doch *die* hab' ich ſelbſt im Blick.
Eliſe iſt nicht arm; allein ſie gleich zu ſetzen
Mit Linen, fehlt noch viel. — Drum zieh' er ſich zurück! —
(indem er den Brief wieder einſteckt)
Ich weiß jetzt euern Plan, bereite das Mißlingen
Und fang' euch klüglich ſo in euern eignen Schlingen.

## Fünfter Auftritt.

Der Vorige. **Fleez** in Reiſekleidern.

**Fleez**, im Hereintreten, ohne Wandeln zu bemerken.
Ein ſchönes Haus, mein Sir! die Treppen blank wie Spiegel,
Man glitſcht wie auf dem Eis — 's thät Noth, man hätte Flügel.
Die Wände tapeziert; die Decken ſchön bemalt —
(Er iſt bis zum Vorgrunde gekommen, und ſtößt, indem er die Augen zur Decke richtet, auf den ungeſehenen Wandel, der ſich in Nachdenken verloren hatte.)

**Wandel.**
Nun, Burſche, iſt er blind? —

**Fleez**, mit tiefen Bücklingen.
Der Tauſend! Sie verzeih'n —

**Wandel**, ſich die Achſel reibend.
Was rennt er mich denn an?

**Fleez**, zur Decke zeigend.
Ich war da eben.

**Wandel.**
Strahlt
Nicht heller Tag herein, nicht lieber Sonnenſchein?
(den Fleez näher betrachtend)
Allein was ſucht er hier? Was iſt hier ſein Gewerbe?
Er ſieht verdächtig aus — Schlich er ſich etwa her,
Um hier — (er macht die Gebehrde des Stehlens.)

**Fleez**, erſchrocken.
Bewahre Gott!
(bei Seite.)
Das iſt ein rechter Bär!

**Wandel.**
So ſag' er, wer er iſt — daß ich nicht Truppen werbe,
Die Diener rufe —

**Fleez.**
Ey, Sie ſollten mich nicht kennen?

**Wandel**, ſich beſinnend.

Ich ihn —

**Fleez.**

Ey wohl!

**Wandel**, ärgerlich.

Will er nun bald den Namen nennen?

**Fleez.**

Ich bin ja Fleez! der Fleez, der als getreuer Knecht —
Wohl vierzehn Jahre ſind's — den Sohn zur Stadt begleitet.

**Wandel**, ihn ſcharf anblickend.

Ja, wahrlich! Ja, du biſt's.
(Bei Seite)
Der Neffe hatte recht,
Viel ändert ſolche Zeit — den Sohn hätt' ich verkannt,
Man hätte mich getäuſcht — Jetzt bin ich vorbereitet.
Doch dieſer Burſch' — er iſt beſchränkt und ungewandt;
Allein er muß doch mit in dem Complotte ſtecken,
Vertrauter ſeyn. — Ich forſch' ihn aus — der ſoll entdecken.

**Fleez**, für ſich.

Er redet mit ſich ſelbſt. — Hab' ich mich nicht geirrt —
So hört' ich auf der Reiſ' die jungen Herren klagen,
Er treibe tolles Zeug — ſey faſt im Kopf verwirrt —

Man ſchnappt ſo Manches auf, — genau kann ich's
nicht ſagen,
Allein die Heftigkeit, mit der er mich empfing,
Sie zeigt, nicht richtig iſt's
(er deutet auf den Kopf)
hier mit dem Unglücksding.
Am beſten iſt's, ich ſag' auf alle Fragen **ja**.

**Wandel.**

Willkommen, Fleez! — Gewiß ſind deine Herren nah?

**Fleez.**

Im Gaſthof drüben.

**Wandel.**

Was —

**Fleez.**

Sie werden gleich erſcheinen.

**Wandel**, für ſich.

Nicht abgeſtiegen hier! — Das hat auch ſeinen Grund:
Sie überlegen noch —

**Fleez**, furchtſam bei Seite.

Er murmelt wieder. — Weinen
Möcht' man, wird ſo ein Herr zu einem — tollen
Hund.

**Wandel.**

Hör', Fleez!

**Fleez.**

Herr Rath!

**Wandel.**

Du warſt mir immer treu.

**Fleez**, die Hand auf dem Herzen.

Wie Gold.

**Wandel.**

Sprich, ſind die jungen Herrn einander ähnlich?

**Fleez**, ſieht den Kommerzienrath an.
Nach einer Pauſe.

Ja!

**Wandel.**

Sehr ähnlich? —

**Fleez**, wie vorhin.

Ja!

**Wandel**, liſtig.

Man kann ſie wohl verwechſeln?

**Fleez**, blickt den Kommerzienrath ſehr erſtaunt an. Dann:

Ja!

**Wandel**, bedeutend.

Und haben ſie vielleicht den Wechſel ſelbſt gewollt,
Das heißt: für mich gewollt —

**Fleez**, für ſich.

Den Wechſel? — Er meint Geld,
Das braucht man immer.
(Laut.)
Ja!

**Wandel.**

Der Burſche iſt zu redlich
Für ſeine beiden Herrn, für dieſe ſchlechte Welt.

(Er giebt ihm Geld.)

Da. — Bleib mir ferner treu! — Du ſiehſt: mein Dank iſt thätlich.

**Fleez.**

Ei wohl! —

(bei Seite)

Die Tollheit hat auch ihre guten Seiten!

**Wandel**, für ſich.

Sie halten feſt am Plan. — Sie denken mich zu leiten.
Ihr ſollt Euch wundern. — Ha! Da fällt mir eins noch ein:
Mein Sohn hat an der Stirn ein kleines Mal. — Der Schein
Kann nicht verſchwunden ſeyn. Ich hab's von meinem Vater,
Der Sohn von mir. — Das ward von Euch, ihr Herrn, vergeſſen.
Dran hätt' ich ihn erkannt! — Die Zeit iſt kurz gemeſſen;
Drum fort! Ich hole ſie jetzt ſelbſt auf ihr Theater.
Da ſpielt, ihr feinen Herrn! 'S kommt auf das Ende an!

(zu Fleez)

Führ' mich zu ihnen hin.

Fleez, geſchäftig.

Recht gern.

(Im Abgehn mit dem Kopf ſchüttelnd, und auf dieſen deutend)

Der arme Mann!

(Beide ab durch die Thüre im Hintergrunde links.)

## Sechster Auftritt.

Eduard, Ludwig; durch die Thüre im Hintergrunde rechts.

Eduard, voraus.

Die Luft iſt rein.

Ludwig.

Wir ſind im Feindeslager.

Eduard, leiſe.

Still!

(Er weiſt auf die andere Hinterthür.)

Man ging erſt hier hinaus. — Man könnte wiederkehren.

(Er horcht.)

Doch nein! — Man iſt ſchon fern.

Ludwig, lauſchend.

Es iſt nichts mehr zu hören.

Eduard, mit Ludwig vorkommend. Er ſchlägt die Arme unter, und ſieht dieſen an. Seufzend.

Wir wären hier!

**Ludwig**, ebenſo.

Ja, ja!

**Eduard.**

Ich ſoll —

**Ludwig.**

Der Oheim will —

**Eduard.**

Mir geben, die du liebſt.

**Ludwig**, losbrechend.

Und du — du nimmſt ſie gar?

**Eduard.**

Wenn er's durchaus befiehlt — wenn ihn nicht rührt
mein Bitten,
So muß ich wohl —

**Ludwig**, bitter.

Du biſt ein Pylades, fürwahr!
Warum ſind wir geheim ins Haus hereingeſchritten,
Warum durch jenen Hof, die Hintertrepp herauf!
Was lauſchten wir, daß fern des harten Oheims Lauf,
Wenn du nicht muthig g'nug, nicht kurz entſchloſſen biſt
Zu einem Wageſtück, zu einer kleinen Liſt?

**Eduard.**

Damit verſchone mich. — Das wär' vom Sohne
ſchlecht.

**Ludwig.**

Du — Herz von Kieſelſtein!

Eduard.

Mag' auch nicht ganz gerecht
Des Vaters Willen ſeyn, mag er ſelbſt ſchnöden
Schätzen
Des einz'gen Sohnes Glück zum theuern Preiſe ſetzen:
Ich hintergeh' ihn nicht. Drum ſprach mich auch
der Plan,
Den du mir mitgetheilt, nicht im Geringſten an.

Ludwig.

Recht, mein Herr Moraliſt! — Dafür thuſt du
weit lieber
Dem Freundesherzen weh —

Eduard.

Fürwahr! du ſprichſt im Fieber.
Wo ſind die Mädchen wohl? — Allein zu ſeh'n ſie hier,
Schlich ich mit dir herauf —

**Ludwig** ſieht durch das Schlüſſelloch der Thüre, durch welche früher Karoline und Eliſe abgingen.

Da ſitzen ſie.

Eduard.

Da drinnen?

Ludwig.

Ei ja! — da muß man ſchnell das Rendezvous
gewinnen.
Ich klopf' —

(Er klopft.)

**Eliſens** Stimme von Innen.

Wer da?

**Ludwig.**

Gut Freund!

**Eduard.**

Wir ſind's.

**Eliſens** Stimme, indem ſie öffnet.

Wer iſt der Wir?

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Eliſe. Karoline.

**Eliſe**, in Ludwigs Armen.

Mein theurer Bruder, du!

**Ludwig.**

Mein liebes Schweſterlein!

**Karoline**, zu Eduard ceremoniös.

Herr Bräut'gam —

**Eduard**, ebenſo.

Fräulein Braut —

**Karoline.**

Mich freut's —

**Eduard.**

Auch mich —

**Eliſe**, zwiſchen beiden.

Nein, nein!

Euch kann es nicht erfreu'n, führt Euch die trübe Stunde
Zum Wiederſehn. — Sie führt auch zum erzwung'nen Bunde
Und wir — Herr Bruder dort! Hier meine Wenigkeit —
Wir ſind zu ſolcher Friſt auch von der Freude weit.

Eduard, zärtlich.

Eliſe —

Ludwig, ebenſo.

Karoline! —

Eliſe.

Da ſind die rechten Töne,
Im Herzen klingt es ſo. —
(Zu Karolinen)
Klingt es bei dir nicht nach?

Karoline, verlegen.

Wie darf ich —

Eliſe.

Ob du darfſt? — die Frag' iſt eine ſchöne!
Du ſcheuſt *den* Bräutigam. —

Ludwig, gekränkt.

Doch nicht den Hochzeitstag.

Karoline.

Wie grauſam quält Ihr mich! — Ihr alle ſeyd verſchworen!

Dort will des Vormunds Wort den Bund mit Eduard;
Mit Ludwig! ruft das Herz — die Wünſche geh'n verloren.
Gehorſam heiſcht die Pflicht. — Iſt ſie auch ſchwer und hart,
So folg' ich ihr dennoch, — die Neigung wird beſiegt.
Voll Gram gehorch ich dem, was das Geſchick verfügt.
Nun tropft mir eure Hand zum bittern Trank der Pflicht
Noch Wermuth ein, das iſt beim Himmel freundlich nicht.

Eduard.

Ei, ei, der Bund mit mir ein bitteres Getränke —
Höchſt ſchmeichelhaft!

Ludwig.

Und wahr.

Eliſe, zu Eduard.

Zur Ordnung! — Man gedenke,
Daß man, wenn Bräut'gam gleich — an mich gefeſſelt iſt,
Daß man den Wagen zieht, den ich voll Hoheit lenke,
Und drum an jenem Band auch nicht *ſein* Glück ermißt.
Was nützt's auch, wenn der Zwiſt in unſer Lager ſchleicht,

Ihr macht auf ſolche Art den Sieg dem Feinde leicht.
Berathen wollen wir! —

(zu Ludwig)

Was hat dein Brief enthalten
An Karolinen? — Sprich: welch' Plänchen ward erdacht?
Das Schreiben kam nicht an —

Ludwig.

Verwünſcht! Es galt dem Alten.
Doch was erzählt ich jetzt? —

(auf Eduard deutend)

Der Kindesliebe Macht,
Die Achtung der Moral hat ein Gebot erlaſſen,
Drum will *der* da ſich nicht mit meinem Plan befaſſen.

Eduard.

Wahr iſt's! — Vom Vater ward ich frühe ſchon entfernt,
Sein Herz hat — wie es ſcheint — zu lieben nicht gelernt.
Er opfert kalt mein Glück dem Durſt nach Golde auf,
Bei ihm iſt das Gefühl — die Leidenſchaft zu Kauf —
Allein wie es auch ſey — ob er die Wonne ſtöret,
Die mir das Leben beut — ich hintergeh' ihn nicht.
Vielleicht daß er mein Fleh'n, mein bittend Wort erhöret,

Und zum erwünſchten Bund den ſchönen Segen ſpricht!

Ludwig.

Welch' eitle Hoffnung!

Eliſe.

Auf ein hartes Herz begründet.

Eduard, ſich Karolinen nähernd.

Wird er dann nicht gerührt — zum Mitgefühl entflammt —
Dann freilich — nehmen wir uns —

Ludwig, heftig.

Wie?

Karoline, ſeufzend.

Ach ja!

Ludwig.

Verdammt!

Eliſe, welche aufhorcht und Karolinens Hand ergreift.

Man kommt — Fort, daß uns nicht der Ohm beiſammen findet.

(Zu den Männern)

Seyd klug! — Seht, wie ihr's macht. — Kein allzuſchrecklich Ding
Wär's auch, wenn Eduard den Vater hinterging.

(Eliſe und Karoline ab in ihr Zimmer.)

## Achter Auftritt.

Die Vorigen. Fleez; ſpäter Wandel.

Eduard.

Ha, Fleez!

Ludwig.

Wo iſt mein Ohm?

Fleez.

Er folgt mir auf dem Fuße —
Ach! Gott — der brave Herr!
(deutet auf den Kopf)
Hier iſt's mit ihm vorbei!

Eduard.

Was ſpricht der Thor?

Ludwig, zu Fleez.

Du träumſt!

Fleez.

Gleich bei dem erſten Gruße
Schalt er mich einen Dieb — iſt das nicht Raſerei?

Eduard.

Ich glaube, Mosje Fleez, er ſah zu tief ins Glas!

Fleez.

Kein Tropfen! meiner Six —

Ludwig.

Nun, ſo erklär' uns das!

Fleez, vertraulich.

Sie wiſſen's ſelber ja, daß ſchon ſeit mehreren Wochen
Der Herr Kommerzienrath ein wenig delirirt —

Ludwig.

Kein Wort!

Eduard.

Der Kerl iſt toll.

Fleez, für ſich.

Sie hatten's leiſ' beſprochen —
Geheimniß ſollt es ſeyn! — Ich hab' es ausgeſpürt,
Und das verdrießt ſie jetzt.

Eduard, ſcharf zu Fleez.

Wirſt weiter du berichten!
Was that mein Vater noch?

Fleez.

Ei! ſeltſame Geſchichten —

Ludwig.

Nun?

Fleez.

Ich bin ſo voll Schreck —

Eduard, ungeduldig.

Gieb' Antwort, dummer Tropf!

Fleez.

Vergeſſen hab ich's jetzt — doch laſſ' ich meinen Kopf

Wenn nicht die Raſerei zum Ausbruch kommt noch heute!
Drum ſorgen Sie nur gleich für ein'ge ſtarke Leute.

**Ludwig.**

Wenn's wäre —

**Eduard.**

Albern Zeug!

**Fleez.**

Als er Sie nicht mehr traf,
Im Gaſthof — jenſeits dort — da warf er wilde Blicke
Nach allen Seiten hin. — Ich bebte wie ein Schaf,
Das preisgegeben iſt des Wolfes arger Tücke.
Er ſprach von Mord — und Glück — von Geld und Kindespflicht
Dumpf vor ſich hin — ich hielt vor Angſt mich länger nicht,
Der Ausbruch ſchien mir nah — mich ſchüttelte das Fieber,
Und — was du kannſt — lief ich zu Ihnen ſchnell herüber.

**Ludwig.**

Er folgt —

**Fleez**, aufhorchend.

Es naht ſein Schritt. — Nur Vorſicht, meine Herrn!
(Fleez zieht ſich zur Seite.)

**Wandel**, im Hereintreten zu den beiden jungen Leuten, mit einem Anfluge von Verdruß.

Verſteckens ſpielen wir!
(zu Fleez)
Laſſ' uns allein!

**Fleez**, ſchnell.

Recht gern.
(eilig ab.)

## Neunter Auftritt.

Eduard. Ludwig. Wandel.

**Eduard**, dem letztern entgegen.

Mein Vater.

**Ludwig**, ebenſo.

Theurer Ohm —

**Wandel**, zu Eduard.

Du alſo biſt mein Sohn? —
Und der der Neffe — nicht?

**Eduard.**

So iſt's.

**Wandel.**

Seid mir willkommen!

**Eduard**, zu Ludwig.

Hm! Kühl iſt der Empfang —

**Eduard**, zu Ludwig.
Mein Hoffen ſchwindet ſchon.

**Wandel**, bei Seite auf Ludwig deutend.
Den hätt' ich alſogleich für meinen Sohn genommen,
Wär' durch des Briefes Fund er mir auch nicht entdeckt.
Von meiner ſel'gen Frau hat er die Stirn — die Augen —
Die Naſe ganz von mir — ſo nobel aufgereckt!
Da ſeht ihr's, meine Herrn, was Eure Pläne taugen!
Die Stimme der Natur ward doch in mir erweckt;
Ob er das Mal von mir —
(Er geht an Ludwig und Eduard vorüber und ſieht ihnen ſtarr in's Geſicht)
Verdammt! — Sie haben's Beide.
Das hatt' ich nicht bedacht —
(auf Eduard)
Sein Vater trug es auch.

**Ludwig**, für ſich verwundert.
Kurjos! — Faſt ſcheint mir's ſelbſt, daß er im Kopfe leide!

**Eduard**, zu Wandel.
Gehorſam treibt mich her —

**Wandel**, ihn unterbrechend.
Wie? — Iſt der noch Gebrauch
Bei Söhnen unſrer Zeit? —

**Eduard**, für ſich.

Welch ſonderbare Frage!

**Wandel**, ſich zu Ludwig wendend und die unterſtrichenen Worte beſonders betonend.

Mein lieber Neffe, du! Erlaub', daß ich dir ſage,
Du biſt ein hübſcher Mann, ſtellſt allerliebſt dich dar!

(Ludwig verbeugt ſich)

Gleichſt deinem Vater ſehr — wahrhaftig! auf ein Haar.
Mein Sohn — zu meiner Schmach muß ich es ſelbſt geſteh'n —
Wenn ich vergleichen will — er iſt nicht halb ſo ſchön!

**Ludwig**, lächelnd und mit ſpöttiſchem Seitenblick auf Eduard.

Ich ehre den Geſchmack, der ſolches Urtheil fällt.

**Eduard**, pikirt.

Doch anders in der Stadt urtheilt die ſchöne Welt.

**Wandel.**

Das muß, mein braver Sohn, dich nicht ſo ſehr verdrießen!
Wer kann in ſich zugleich wohl jeden Vorzug ſchließen? —
Du biſt dagegen klug, ein wohlgerathnes Kind,
Und das beweiſeſt du dem Vater auch geſchwind.

**Eduard.**

Befehlen Sie.

**Ludwig**, bei Seite.

Was wird's?

**Wandel**, zu Eduard.

Ich hatte Karolinen
Zu deiner Frau beſtimmt — ich weiß, daß du ſie liebſt —
Allein (indem er auf Ludwig deutet) der Junge da mit *ſeines Vaters* Mienen
Hat mir das Herz umſtrickt. — Wenn du dich nicht betrübſt,
Geb' ich die Eine ihm; gieb mir mein Wort zurück.

**Ludwig**, für ſich.

Bei Gott! Er iſt ein Narr — allein zu *unſerm Glück*.

**Eduard**, verwirrt.

Es wär' Ihr Ernſt —

**Wandel.**

Ja! ja!
(für ſich)
Verzweifeln wird er jetzt.

**Eduard**, bei Seite zu Ludwig.

Ludwig? —

**Ludwig**, leiſe zu Eduard.

Iſt er geſcheidt, ſo will er uns nur prüfen;
Drum gieb dich nicht ſogleich — ſtell dich gekränkt, verletzt.

**Eduard**, laut.

Als Sie, mein Vater, mich zu dieſem Bunde riefen,
Da hatte ſchon mein Herz —

**Wandel.**

Die Eine auserwählt!
Das iſt mir ja bekannt. Allein du trägſt die Wunde
Dem Vater wohl zu Lieb', von Kindespflicht beſeelt.
Der liebe Neffe da hat mich in dieſer Stunde
Mit Sturm erobert für die ganze Ewigkeit.

(Zu Ludwig)

Du, guter Junge, du! Nicht wahr, du biſt bereit,
Dich, zu Gefallen mir, mit Einen zu verbinden,
Dein Glück in meinem Glück aufopfernd ſo zu finden?

**Ludwig**, für ſich.

Jetzt ſcheint mir's außerm Spaß.

**Wandel**, bei Seite.

Faſt regt ſich mir die Galle.

**Eduard**, leiſe zu Ludwig.

Du, ſage ja! — 'S iſt Zeit.

**Wandel**, bei Seite.
Sie zappeln in der Falle.

**Ludwig**, laut.
Ich will —

**Wandel.**
Du willſt?

**Ludwig.**
Weil Sie es wünſchen —

**Wandel**, ironiſch.
Edles Herz!

**Ludwig.**
Ob auch an Einen mich kein Band
(in Beziehung auf Eduard)
wie jenen kettet,
Doch ohne Widerſtand und ohne Seelenſchmerz —
(bei Seite)
Sprech ich's heraus?

**Eduard**, zu Ludwig.
Nur fort!

**Wandel**, für ſich.
Er iſt auf Dorn gebettet.

**Ludwig**, laut.
Nun ja, ich nehme ſie, ohn' alle Complimente.

**Wandel**, für ſich.
*Ein* Lügner iſt im Netz. Der *andre* folgt ihm nach.

(Ludwigen umarmend und laut)
An meine Bruſt! —
(zu Eduard)
Und du?

**Eduard.**

Mein Vater, o wer könnte
Dem Beiſpiel ſich entzieh'n, das ſo zum Herzen ſprach?
(auf Ludwig deutend)
Wie er, ohn' Seelenſchmerz und ohne Widerſtand,
Sie nahm, entſag' ich gern jetzt Karolinens Hand.

**Wandel**, für ſich.

Gefangen ſeh'n ſie ſich. — Drum wählen ſie das Beſte
Und machen gut Geſicht zu dem verderb'nen Spiel.
(Laut)
Ihr ſeyd ein wackres Paar — macht mir den Tag zum Feſte!
Umarmt mich Beide! —
(es geſchieht)
So! wir ſteh'n am ſchönen Ziel,
Nun ſchnell die Braut herbei! Dann geht's an den Altar,
Dann wird mein Ideal vom Lebensglücke wahr.
(Ab in das Zimmer der Mädchen.)

## Zehnter Auftritt.

Eduard. Ludwig.

**Eduard**, ſieht Ludwigen erſtaunt an.

Du?

Ludwig.

Nun?

Eduard.

Sind wir geſcheidt?

Ludwig.

Vom Oheim möcht' ich's wiſſen!
Wahrhaftig —

Eduard.

Was?

Ludwig.

Ich glaub', ihn rührte das Gewiſſen.

Eduard.

Vergiß nicht den Reſpekt!

Ludwig.

Recht iſt's doch wahrlich nicht,
Wenn er den Blumenpfad mit Dornen uns umflicht!
Wer darf mit kecker Hand der Herzen Band zerſchneiden?
Wer Herzen, die ſich fremd, zum Unglücksbund vereiden?
Die *Macht* des Geldes ſoll die *Luſt* darnach entſchuld'gen;

Wir mögen mit dem Glück für's Jenſeit uns geduld'gen;
Ein Zufall hat gewiß dem Oheim offenbart,
Daß ich die Eine lieb', Eliſen Eduard;
Nun thut die Streng' ihm leid: zuerſt beglückt er mich,
Der ihm das Herz umſtrickt, dann kommt die Reih' an dich,
Das macht ſich ganz charmant. — Wie gut, daß dir mißfallen
Mein liſtig Plänchen hat! — Das ſchadete uns Allen!
Der Neffe wärſt du jetzt, als Sohn müßt' ich hier leben.
Mir nähm' man deine Braut, um dir ſie hinzugeben.

**Eduard**, *bedenklich.*

Dennoch begreif' ich nicht, wie das dem Vater frommt!
Es war ſein Lieblings-Plan — ich fürchte ſehr —

**Ludwig.**

Man kommt!

## Elfter Auftritt.

Die Vorigen. **Wandel, Karoline, Eliſe.**

**Wandel**, *zu Karolinen.*

Grüß deinen Bräutigam —

(Karoline nähert ſich Eduarden)

Den nicht!

(Karoline blickt den Vormund fragend an)
Der andre iſt's!

**Karoline.**
Wie —

**Eliſe**, bei Seite.
Was bedeutet das?

**Wandel**, bei Seite.
Sie ſind mit einverſtanden
In jenen Plan.

**Karoline**, indem ſie auf Ludwig zeigt.
Wie? Er —

**Eliſe**, zu ihrem Bruder.
Der Bräutigam — *Du* biſt's?

**Wandel**, bei Seite.
Das iſt ein Donnerſchlag den liſtigen Verwandten.

**Eduard**, auf Ludwig deutend.
Mein Vater ward von ihm ſo plötzlich eingenommen,
Daß er nur ihm allein die holde Lina gönnt.
Wie ſchwer mir nun wohl auch das Opfer angekommen;
Ich bring's dem Vater gern, der *meine Liebe kennt*.

**Wandel**, für ſich.
Schwer ihm? — das glaub' ich gern!

**Ludwig**, bei Seite.
Der lügt!

**Karoline.**

Ich muß mich faſſen.
So ſchneller Wechſel kann nicht unbewegt mich laſſen.
(Zu Wandeln)
Ihr Wunſch iſt's alſo —

**Wandel.**

Ja! du wirſt mich ſehr erfreu'n,
Wenn du dein Lieben jetzt
(bedeutend auf Ludwig blickend)
dem Ludwig da willſt weih'n.
Ein ſchöner Mann —

**Karoline**, verwirrt.

Fürwahr —

**Wandel.**

Dem Manche hold wohl bliebe.
Er iſt gefällig auch und nimmt dich mir zu Liebe.

**Karoline**, gereizt.

Ey, welches Glück! — da darf ich mir gar gratuliren,
Daß Sie ſo gütig ſind, das Wort für mich zu
führen.

**Eliſe**, halblaut zu Karolinen.

Laß jetzt — du ſiehſt, daß wir im Labyrinthe irr'n;
Da müſſen wir uns ſcheu'n, den Faden zu verwirr'n.

**Ludwig**, Karolinen bedeutend anblickend.

Herr Ohm, erlauben Sie, daß ich es frei geſtehe,
Wie ich in ihrem Wunſch mein eignes Glück nur ſehe.

**Wandel.**

Sehr brav von dir; — Allein mein Sohn giebt dir nichts nach;
Der ließ die Line gleich, als ich ihn drum anſprach.

**Eduard.**

Sie wollten dieſes Band und da gehorcht' ich gern,
Sie wollen es nicht mehr, drum
(auf Karolinen deutend)
Flieh ich dieſen Stern.

**Karoline**, zu Eliſen.

Bei Gott! das iſt zu arg. — Der eine will mich nehmen,
Um ſich nach dem Gelüſt des Oheims zu bequemen;
Der andre nimmt mich nicht, weil man ihn drum gebeten;
So ward noch Frauenſtolz nie in den Staub getreten.

**Ludwig**, ihr näher tretend.

Geliebte Braut —

**Karoline.**

Laß mich!

**Eduard**, wie jener.

Ich wünſche —

**Karoline.**

Ich verbitte!

**Eliſe**, für ſich.

Fürwahr! Ich ſtehe hier in eines Chaos Mitte. —

Der Oheim nimmt von ſelbſt ſich unſers Glückes an,
Nun glaub' ich, daß ſich Feu'r in Waſſer wandeln kann!

**Wandel**, der mit Schadenfreude ſich an der allſeitigen Verlegenheit geweidet, fur ſich.

Die Tücke iſt beſtraft. — (Laut) Jetzt will ich Eurem Heile,
Wie Ihr's verdient, den Kranz aufſetzen, darum eile
Ich ſelbſt zum Pfarrer hin. — Dispens ward mir gewährt
Vom Conſiſtorium, daß ein Paar von den Meinen
Darf vor dem Geiſtlichen zur Trauung hier erſcheinen.

(Zu Ludwig und Karolinen)

Wie glücklich macht Ihr mich, da ihr den Willen ehrt,
Der die Umwandelung der Herzen hat begehrt;
Die Augen werden naß. — Ich glaube, ich muß weinen! —
Doch ich belohne Euch! — In wenig Augenblicken
Soll euch der Ehe Band für ew'ge Zeit beglücken.

(Wandel ab in den Hintergrund.)

## Zwolfter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Wandel.

**Eliſe**, zu Ludwig.

Erkläre mir jetzt ſchnell —

**Ludwig.**

Was iſt da zu erklären.
Ein Wunder iſt's, wenn ſo die Oehme ſich bekehren;

Wenn dieſes Wunder nun den Himmel uns erſchafft,
Der Lieb' erſehntes Glück — die nie gehoffte Wonne —
Dann hebt ſich auch das Herz in neu verjüngter Kraft,
Es ſieht den Schatten nicht, es ſieht nur ſeine Sonne.
Deßhalb auch kümmert mich nicht dieſes Wunders Grund,
Mein Himmel iſt mir nah, der ſüße Liebesbund!

(zu Karolinen)

Ja, Karoline, dich, dich werd' ich bald beſitzen,
Zum Glücklichſten macht mich ein Wort von deinem Mund —
Und Hymne's Macht wird ſtark der Liebe Freuden ſchützen,
Dein Ja —

**Karoline**, einfallend und ſpitz.

Es iſt noch nicht beſtimmt, ob ich dies Ja
Dem höchſt galanten Herrn auch ſpende, welcher mich
Dem Ohm zu Liebe nimmt —

**Ludwig**, erſchrocken.

Wie — der Erfüllung nah
Von unſern Wünſchen —

**Karoline**, heftiger.

Still!

**Eliſe**, zu Karolinen.

Du wollteſt —

**Karoline**, zu Ludwig, immer gereizter.

Man hat ſich
Gewaltig wohl geſträubt, wohl großer Müh' befliſſen,
Eh' man ſich überwand — den Entſchluß konnte faſſen,
Mein Mann zu werden —

**Ludwig**, betheuernd.

Bei —

**Karoline.**

Man ſchweig'! — Ich will nichts wiſſen.

**Ludwig.**

So höre doch —

**Karoline.**

Kein Wort!

**Ludwig**, auffahrend.

Nein! Das —

**Eliſe**, beſänftigend.

Bleib doch gelaſſen.

**Karoline.**

Ey, welche Heftigkeit! — Kann man ſo hitzig ſeyn?
Da werd ich ja gewarnt. — Am Altar ſag' ich —
Nein!

**Eliſe**, zu Karolinen.

Das geht zu weit, mein Kind, — du hängſt an Kleinigkeiten.
Dir lächelt jetzt das Glück. Was willſt du da noch ſtreiten
Um eitlen Wortkram —

**Karoline.**
Wie?

**Eliſe.**
Als dir zuerſt der Wille
Des Oheims (auf Eduard deutend)
Jenen Herrn zum Ehgemahl beſtimmt,
Da wareſt du bereit, gehorſam zu erfüllen
Was dir die Pflicht gebot — du ſeufzteſt nur im Stillen!
Jetzt da der werthe Ohm ſein Wort zurücke nimmt,
Dich dem Geliebten giebt — die Nacht in Tag verwandelt,
Da wird auf andre Art — von dir verkehrt gehandelt.

**Karoline.**
Ha! Weil mit Sanftmuth ich und Milde nie gegeizt,
Soll ich drum ſchweigen jetzt, da man ſo ſehr mich reizt? —
Doch leicht ſteht ohne Fehl der *Bruder* vor der *Schweſter* —

**Ludwig**, zu Eduard.
So ſprich denn du ein Wort! Du findeſt wohl Gehör —

**Eduard**, zu Karolinen.
Ich glaubte dich geneigt —

**Karoline**, bitter.
Sie reden auch, mein Beſter?

Sie glauben mich geneigt — da irren Sie ſich ſehr!
Wenn man ſo *delicat*, wie Sie, den Frauen huldigt,
Da — meinen Sie wohl gar — würd' Alles gern entſchuldigt!
Sie wollen *mich* nicht? — Nein! — Allein *ich* — *ich* will *Sie*.
Ja! Ihnen nun zum Trotz. — Dem Vormund ſag' ich: „*Nie*
Nehm' einen andern ich, als Ihren Sohn allein!“
Wir werden Mann und Frau. —

**Eduard**, fällt ihr zu Füßen.

Um Gotteswillen: *Nein*!

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. **Wandel.**

**Eliſe.**

Der Oheim!

**Ludwig.**

Auf!

**Eliſe.**

Zu ſpät!

**Eduard**, aufſpringend.

Mein Vater!

**Karoline**, trotzig.

Höchſt gelegen!

**Wandel.**

Wie — auf den Knie'n vor *ihr*! — Herr Sohn,
was ſoll das heißen? —
Verſprach Er *das*? — Will Er mir ſo Reſpekt
beweiſen? —

**Eduard**, verlegen.

Es war mein Zweck —

**Wandel.**

Nun, was?

**Eduard**, auf Karolinen zeigend.

Ich wollte ſie bewegen —

**Wandel**, ebenſo.

Bei *Der* bewegt Er nichts! —
(auf Ludwigen)
Die iſt *des* Jungen Braut!
Er trat ſie ſelbſt ihm ab: gleich werden ſie getraut.
Drum keinen Rückfall mehr! — *Die* iſt für dich
verloren.
Wähl' eine andre dir! An Mädchen fehlt's ja
nicht! —
(Zu Ludwig)
Und du, Herr Neffe, biſt ein jämmerlicher Wicht,
Was ſiehſt du's ruhig an, wenn wider dich verſchworen,
Ein Andrer deiner Braut zu Füßen liegt?

Ludwig.

Ich bat
Ihn ſelbſt darum.

Wandel, bei Seite.

Er ſelbſt? — das halt' ich für Verrath,
Der erſte Plan mißlang; ein zweiter ward erklügelt.
Wie *dem* begegnen nun? —

(auf Eduard deutend)

Vielleicht nahm auch der Neffe
Nur Abſchied und

(auf Ludwigen)

mein Sohn erlaubte es. — Ich treffe
Jetzt ſchnelle Vorkehrung. — Sie werden überflügelt,

(nachdenkend)

Am Beſten — ſo — Ja, ja —

Ludwig, bei Seite zu Eduard.

Er überlegt.

Eduard, zu Ludwig.

Wenn er
Nur andern Sinn's nicht wird.

Eliſe, zu Karolinen in Beziehung auf Ludwig.

Verzeih ihm!

Karoline.

Nimmermehr!

Wandel, zu Ludwig und Karolinen.

Der Augenblick iſt nah, der euch auf ewig bindet!

Da iſt es ja bekannt, wie ſich ſo manches findet,
Das ein erklärtes Paar für ſich beſprechen muß.

(Er ergreift Karolinens Linke und Ludwigs Rechte, dann führt er ſie zu der Nebenthüre links)

Kommt nur in dies Gemach! — Da kann der Rede Fluß,
Was ſchwer das Herz noch drückt, mit einemmal wegſpielen;
Da wird die Einſamkeit zu ſeligen Gefühlen
Euch vorbereiten; da wird es Euch plötzlich klar,
Wie Eins für's Andre nur geſchaffen längſt ſchon war.
Kommt nur —

(zu Karolinen)

Was ſträubſt du dich? —
Es wird dir ſchon behagen! —
Das iſt ein Vorſpiel nur von künft'gen Wonnetagen.

**Karoline**, mit Widerſtand.

Herr Vormund —

**Wandel**, ſie fortziehend.

Ziererei!

**Ludwig.**

Ich folge herzlich gern.

(Wandel führt beide in das Nebengemach, welches er verſchließt. Den Schlüſſel nimmt er zu ſich.)

**Eliſe**, heimlich in die Hände klatſchend.

Bravo, Bravo, Herr Ohm! —

**Eduard**, auf die Abgehenden deutend.

Verſöhnung iſt nicht fern.

**Wandel**, vorkommend, für ſich.

So recht! — das Brautpaar muß in **den** Verſchluß
da wandern

Und das Geſchwiſterpaar, das ſperr' ich in den andern.

(Laut)

Mein **theurer Sohn** —

**Eduard**, bei Seite.

So **mild**?

**Wandel.**

Ich habe dir die Braut
Genommen: das thut weh! — Ja, ich bekenn' es
laut,
Es war nicht recht von mir — doch ich will dir
erſetzen —
Ein andres Bräutchen giebts — da ſchau ich mit
Ergötzen
Die liebe Nichte an! — Ja! ja! Wie wär's mit
Euch?
Nicht wahr — ein Götterſeyn, ein ächtes Himmelreich?

**Eduard**, mit freudiger Ueberraſchung.

Sie wollen in der That mein Leben ſo erhellen,
Dies höchſte Glück verleih'n —

**Wandel**, für ſich.

Nun, **der** kann ſich verſtellen,

(laut zu Eliſen)

Und du — was ſagſt denn du?

**Eliſe.**

Ich bin ganz überraſcht.

**Wandel.**

Mag ſeyn, wenn man das Heil im Traume ſo erhaſcht!
Ihr kennt Euch nicht genau. — Man muß Euch näher bringen.

(Indem er ihre Hände faßt und ſie nach der Seitenthür rechts führt)

Ja! Während die zwei dort jetzt Liebeshymnen ſingen,
Mög't Ihr in Einſamkeit einander hier Euch ſeh'n. —
Die Herzen kommen nah — Ihr werdet Euch verſteh'n
Und bald ein gleiches Band, wie jene Beide, ſchlingen.

**Eliſe**, ſich ſträubend.

Sie wollen es durchaus —

**Wandel.**

Das hörteſt du ja ſchon.

**Eduard**, froh auf Eliſen deutend.

Und *ſie* wird meine Frau?

**Wandel**, bedeutend.

*So wahr du biſt mein Sohn.*

(Er hat beide in das Nebenzimmer geführt, welches er ebenfalls verſchließt, und deſſen Schlüſſel er dann zu ſich nimmt.)

## Vierzehnter Auftritt.

**Wandel**, allein.

(Gegen die Thüre des Zimmers, in welchem ſich Eliſe und Eduard befinden)

Ihr ſaubern Vögel, Ihr! — Jetzt ſeyd Ihr eingefangen,
Doch ſo geübt im Trug hätt' ich Euch nicht gedacht,
Der Bruder ruft ganz laut: „Erfüllt wird mein Verlangen!“
Die Schweſter ſträubt ſich blöd', als braucht' ſie eine — Wacht.

(Er geht zu der Seitenthür links und horcht)

Ich irre nicht! — Mein Sohn ſpricht bittend zu der Eine,
Er fleht um ihre Gunſt — ſie weißt ihn zornig ab —
Jetzt gar beſchwört er ſie —

(Er ſieht durch das Schlüſſelloch)

Mahnt ſie mit ernſter Miene,
Zu folgen dem Befehl, den ihr der Vormund gab.

(zufrieden vorkommend)

Er iſt ein braves Kind. — Er kennet ſeine Pflichten;
Ha! das erfreut mich ſehr. — Fürwahr! Ich bin gerührt! —
Doch jene Braut da drinn, die mir den Sohn verführt,

Ich werde ſie nachher in aller Strenge richten. —
Sie richten noch? — Sie ſind genug beſtraft. — Ihr Sehnen
Wird nicht erfüllt. — Vielleicht, daß ſie ſchon jetzt in Thränen
Bejammern ihr Geſchick. — Was kümmern mich die Herzen.
Gold iſt das höchſte Gut, ein Pflaſter allen Schmerzen.
Jetzt ſchnell den Pfarrer her! —

(Indem er nach dem Ausgange im Hintergrunde geht, ſieht er nochmals nach den Seitenthüren.)

Die Thüren ſind verſchloſſen!
Doch durch die Fenſter leicht entſpänn ſich wohl Verrath.
Des Neffen Liſt hat noch die Bolzen nicht verſchoſſen —

(Er öffnet die Thür im Hintergrunde.)

He! Fleez! — Da ſitzt er. — Fleez! — Kerl, biſt du taub?

## Fünfzehnter Auftritt.

Der Vorige. **Fleez**, der mit ſcheu auf Wandel gehefteten Blicken hereinſchleicht.

Herr Rath!

**Wandel.**

Faſſ' dieſen Stuhl!

Fleez, befolgt eilig den erhaltenen Befehl.

Er iſt gefaßt.

Wandel.

Trag ihn hierher!
Hier in die Mitte. — So!

Fleez, für ſich.

Ach Gott! Er ſpricht im Fieber.

Wandel.

Nun ſetz' dich drauf!

Fleez, ängſtlich.

Ich? —

Wandel.

Ja!

Fleez, ſich zurückziehend.

Das Leben lieb ich ſehr!

Wandel, führt ihn mit Gewalt zum Stuhle und nöthigt ihn zum Sitzen.

Was? — Dummer Schnack! — Du ſchauſt herüber und hinüber
Jetzt ohne Unterlaß! — Erſcheint da oder hier
Etwas Verdächtiges in einem Fenſter dir,
So bringſt du alſogleich —

(Er zeigt auf den Hintergrund)

Mir dorthin deine Meldung.
Wirſt du?

**Fleez**, ſehr ängſtlich.
Recht gern, Herr Rath.
**Wandel**, im Abgehen.
Dann zähl' auf die Vergeltung!
(ab in den Hintergrund.)

## Sechzehnter Auftritt.

**Fleez.** Später **Ludwig** und **Eduard**.

**Fleez.**

Rein toll! — Für dieſesmal bin ich mit blauem Auge
Davon gekommen noch. — Ich danke, mein Herr Rath!
Zu der vertrackten Fahrt ins andre Leben brauche
Ich keine Hülfe ſchon. — Doch Alles, was er that,
Zeigt' von Beſeſſenheit. — Ich wette, keine Stunde
Geht mehr ins Land, ſo bricht der Wahnſinn völlig aus.
Dann, Fleez, ſey auf der Huth! Bekommſt du davon Kunde,
So renne ſelbſt wie toll aus dem verwünſchten Haus. —
(Auf die Fenſter über den Seitenthüren zeigend.)
Herüber ſoll ich ſchaun, hinüber auch zugleich,
Ob nichts Verdächtiges ſich in den Fenſtern zeig'?
Ein Narr befiehlt ſo was. — Will ich zu dieſem blicken,
Wer weiß, was unterdeß geſchieht in meinem Rücken!
(Gähnend)

Ihr Diener, mein Herr Rath! — Ein angenehmer
Sitz! —
Wie war dagegen doch mein Sattel hart und ſpitz!

(Immer ſchläfriger)

Die ganze Nacht zu Roß — das lähmt die beſten
Kräfte,
Dann hier im Narrenhaus — die vielerlei Geſchäfte —
Mir wird ganz dummelig — ich glaub', ich ſchlafe ein —
Die Fenſter — gute Nacht; — Man iſt auch nicht
von Stein.

(Er ſchlummert ein.)

**Ludwig**, erſcheint an dem Fenſter über der einen Seitenthüre. Leiſe rufend

He, Eduard! — Eduard! — Wo iſt er hingerathen?
Da ſchlummert Fleez —

**Eduard**, erſcheint an dem andern Fenſter.

Was gibt's?

**Ludwig.**

Auch du biſt im Arreſt?

**Eduard.**

Gott weiß, welch' guter Geiſt dem Vater es gerathen:
Er ſetzt' in's Kabinet mich mit Eliſen feſt.

**Ludwig.**

Charmant! — Die Line iſt verſöhnt, will mich
heirathen!

Eduard.

Auch eine Neuigkeit! Herr Bruder, aufgeſchaut:
Eliſen wählte jetzt der Vater mir zur Braut.

Ludwig, laut.

Mein Schweſterlein? — Welch' Glück! — Wohl uns

(ſehr laut)

Viktoria!

Eduard, ebenſo.

Viktoria!

Fleez, wacht auf, ſehr erſchrocken.

Herr Rath! — Ja! Ja! (ſchreit:) Viktoria!

Ludwig und Eduard, mit ihm.

Viktoria!

## Siebenzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Wandel.

Wandel.

Welch' ſchreckliches Getös!

(Als Wandel hereintritt, zieh'n Eduard und Ludwig ſich von den Fenſtern zurück.)

Fleez, noch ſchreiend.

Viktoria!

Wandel.

Was für Poſſen!

Der Burſche ſchreit, als würd' ſein letztes Blut vergoſſen,
Biſt du verrückt?

**Fleez**, für ſich.

Jetzt ſchiebt er's gar auf mich.
(laut)
Verzeih'n! —
Sie riefen, glaub' ich, ſelbſt! — Ich ſtimmte nur mit ein!

**Wandel.**

Er faſelt! — Meiner Seel! — Steh' auf! Du biſt erlöſt.

**Fleez**, will ſich eilig zur Thüre hinaus machen.

Ganz unterthän'ger Knecht! —

**Wandel.**

Doch bleib! — Es kann ſich treffen,
Daß deiner ich bedarf.

**Fleez**, bei Seite.

Ach! wär' ich weit! — Er ſtößt
So grimme Reden aus —

**Wandel**, für ſich.

Die Nichte und den Neffen
Laß ich im Zimmer dort — ſie könnten Einſpruch wagen!
Indeß führ' ich das Paar dem Prieſterſegen zu.

(Er ſchließt die Thüre links auf.)

Flecz, für ſich.

Noch iſt es ſtille Wuth! — Das läßt ſich wohl ertragen.
Doch wenn der Ausbruch kommt —

Wandel, ſpricht in das Seitenzimmer.

Ich ſtöre Eure Ruh'!
Allein der Pfarrer harrt! — Der Zeitpunkt iſt erſchienen,
Wo Hymenäus ſoll dem loſen Amor dienen.

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Ludwig und Karoline, Hand in Hand aus dem Seitenzimmer.

Ludwig.

Wie äußr' ich meinen Dank? — Des Lebens höchſtes Glück,
Das kaum verhoffte, bringt der nächſte Augenblick.
Und Ihre Güte hat den ſchönen Bund gegründet,
In dem ſich alle Gunſt des Schickſals mir entbindet!
Ja! — Jede Blume, die dem Pfade wird entblüh'
Auf den Sie uns geführt, ſoll dankbar für S glüh'n.

Karoline.

Auch ich erkenne jetzt, daß Ihre Vaterſorge
Mein Beſtes nur gewollt, und freudiglich gehorche

Ich dem Gebete, das mir *den* zum Manne giebt,
Den nur allein mein Herz mit Treu' und Wahrheit liebt.

**Wandel**, bei Seite.

Wie ein Zuſammenſeyn von wenig Augenblicken,
Ein friedlich tête à tête, zwei Herzen kann verſtricken!
Sie kannten ſich ſchon längſt, ſie wollten ſich nicht leiden;
Jetzt aber möchten ſie um keinen Preis ſich ſcheiden.

(Laut)

Ich bin entzückt fürwahr, daß Ihr es anerkannt,
Was ich für Euch gethan. — Doch ruft uns der Moment!
Die Trauung iſt bereit. —

(Zeigt auf den Hintergrund)

Dort in dem großen Zimmer
Vereinigt Euch ſogleich des Pfarrers Wort auf immer.

**Ludwig.**

Komm, liebes Bräutchen, komm!

**Karoline.**

Mein theurer Gatte bald!

**Wandel**, indem er mit ihnen abgeht.

Da ſeh' mir eins, wie jetzt die Liebe überwallt!

(Wandel, Ludwig und Karoline ab in den Hintergrund.)

## Neunzehnter Auftritt.

Fleez; dann Eduard.

**Fleez**, kommt vor.

Das Ding iſt mir zu rund! — Herr Eduard war beſtimmt
Für die Mamſell. Jetzt iſt's Herr Ludwig, der ſie nimmt;
Der tolle Herr — der Rath — hat Alles ſo verwirrt
Und ſich am Ende gar in der Perſon geirrt.

(Schmunzelnd.)

Warum hat er nicht mich für ſeinen Sohn genommen?
Dann hätt' ich die Mamſell mit ihrem Geld bekommen!
Sie wäre mir ſchon recht! — Frau Fleez! — klingt gar nicht ſchlimm!
Ich habe mal kein Glück! Mir folgt des Schickſals Grimm.

**Eduard**, erſcheint in ſeinem Fenſter.

He! — Fleez!

**Fleez.**

Herr Eduard!

**Eduard.**

War Ludwig nicht da draußen
Und Karoline?

**Fleez.**

Ja. Sie werden copulirt.

**Eduard.**

Was? — Lügſt du —

**Fleez**, ärgerlich.

Meiner Six! Ich mache keine Flauſen.

**Eduard**, indem er von dem Fenſter verſchwindet, nach Innen.

Eliſe, her! —

**Fleez.**

Der hat im Zorn ſich retirirt!

## Zwanzigſter Auftritt.

Fleez. **Wandel**, kommt vergnügt zurück. Später: Eliſe und Eduard.

**Wandel.**

Sie wurden vorgeſtellt, die Trauung iſt im Gange.
Jetzt endlich wird erfüllt, was ich erſtrebt ſo lange —
Wie man contraminirt, was man auch ausgeſonnen,
Es ward am Ende doch von mir der Sieg gewonnen.

(Zu Fleez, der ſich in den Hintergrund gezogen.)

Tritt her!

**Fleez**, ſchnell herbei.

Herr Rath!

**Wandel**, liſtig lächelnd.

Gelt! Fleez, die hab' ich recht geprellt?

**Fleez**, immer ſcheu.

Entſetzlich, mein Herr Rath!

**Wandel.**

Ja! Schlecht iſt dieſe Welt.
Wer da nicht hundertfach wie jener Argus ſchauet,
Der wird betrogen leicht von jedem, dem er trauet.

**Eduards** Stimme aus dem Kabinette.

Mein Vater!

**Wandel.**

Nun, was iſt?

**Eduard**, wie oben.

Ich bitte, öffnen Sie.
Ich muß heraus!

**Wandel.**

Er muß? —

**Eliſens** Stimme.

Seyn Sie ſo gütig!

**Wandel.**

Wie? —
Die ſcheinen wild zu ſeyn! — Verzweiflung ſchlägt in Flammen
Am Ende auf: ſie ſchrei'n die Nachbarſchaft zuſammen,
Erregen ein Skandal — Da öffn' ich lieber gleich:
Allein, verſtärkt durch Fleez, zurück hier halt' ich Euch!

(Er öffnet die Thüre.)

## Ein und zwanzigſter Auftritt.

Wandel. Fleez. Eduard. Eliſe.

**Eduard**, haſtig zu Wandel.

Ludwig wird jetzt getraut?

**Wandel.**

So iſt's!

**Eliſe**, wie Eduard.

Mit Karolinen?

**Eduard.**

Der Act begann wohl ſchon?

**Eliſe.**

Unmöglich?

**Wandel.**

Doch! — Zu dienen.

**Eduard**, will fort.

Da muß ich hin!

**Eliſe**, ebenſo.

Ich auch!

**Wandel**, beider Hände nehmend und ſie zurückhaltend.

Nein, Kinder! — Ihr bleibt hier.

**Eduard.**

Warum —

**Eliſe.**

Ich möchte gern —

**Wandel.**

Fleez! du bewachſt die Thür!

Fleez, ſpringt an die Thüre im Hintergrunde und ſtellt ſich als Schildwache auf.

Ich ſtehe ſchon, Herr Rath! (für ſich) Das iſt mir angenehm;
Bricht jetzt die Tollheit aus, hab' ich die Flucht bequem!

Eduard.

Mein Freund wird copulirt und ich bin nicht zugegen —
Das thut mir leid, fürwahr!

Eliſe, eifrig.

Herr Ohm, iſt das erlaubt?
Sie halten mich hier feſt — Bei Gott, die Freundin, glaubt:
Ich gönn' ihr nicht das Glück —

Wandel.

Sie haben *meinen* Segen.
Des Vaters Segen, wißt: der baut den Kindern Häuſer!
Du, Nichtchen, ſey ſo gut, und ſprich ein wenig leiſer,
Du ſtörſt den Pfarrer ſonſt. — Ihr ſeht: auch ich bin fern
Vom heil'gen Act: Drum bleibt Ihr zur Geſellſchaft gern.

Eduard.

Sie wünſchen es durchaus — zwar kenn' ich nicht die Gründe;
Allein es iſt genug, daß ich den *Willen* finde.
Deßhalb beſcheid ich mich. —

Wandel.

Ich danke ſchön, Herr Sohn!

Eliſe, böſe.

Doch mir iſt's nicht genug! — Der Dank klingt faſt wie Hohn!
Ich bitte jetzt im Ernſt, Herr Ohm, mich zu entlaſſen.

Wandel, für ſich.

Puh! — die will mit Gewalt — die muß ich feſter faſſen!

Eduard.

Laß jetzt, Eliſe, dies! des Vaters Mild' und Güte
Erblühen heut vor uns in ihrer ganzen Blüthe.
Ja! Deines Bruders Glück, von ihm ſo heiß erſehnt,
Ward unverhofft durch ſein gewährend Wort gekrönt.
Mein Vater — ich geſteh — Ihr Scharfblick hat errathen,
Daß wir nicht jenen Pfad, den ſie gezeigt, betraten;
Daß mir Eliſe werth, daß Ludwig Einen liebt,
Daß jedes andre Band uns alle tief betrübt —
Und darum haben Sie dem Lieblingsplan entſagt,
Mehr als den eignen Wunſch der Kinder Glück befragt,
Bei Gott — ſo edel iſt's! — Sie kommen uns entgegen —
Nicht wahr, Sie geben jetzt —

(auf Eliſen und ſich deutend)

auch uns den Vaterſegen?

**Wandel**, für ſich.

Der Tauſend! das geht weit! — Er will die Schweſter freien —
Hat mich zum Narr'n — Jetzt brech ich los! Das ſoll ihn reuen!
Zu wagen iſt nichts mehr. — Die Trauung iſt am Schluß,
Ich richte das Gewehr: jetzt fällt der Schreckensſchuß.

(Laut)

Man hör' und merke auf: Es hat ſich ausgeſehnt
Und Eure Tücke wird, wie ſich's gebührt, belohnt.

**Eduard**, befremdet.

Mein Vater?

**Eliſe**, ebenſo.

Wie, Herr Ohm?

**Wandel**, zeigt einen Brief vor.

Wer hat den Wiſch geſchrieben?

**Eduard**, blickt hinein.

Ei, Ludwig.

**Eliſe**, ebenſo.

Linens Brief!

**Eduard**.

Der Plan iſt unterblieben,
Weil ich um keinen Preis den Vater täuſchen will.

**Wandel**, erſtarrt.

Was — ſagſt du —

**Eliſe**, *ihren Brief zur Hand nehmend und dieſen Wandeln präſentirend.*

Ja, ſo iſt's! — Herr Ohm, wenn Sie belieben —
Die Nachſchrift ſagt es ſchon —

**Eduard.**

Ha! Wär ein Irrthum —

**Wandel**, *Eliſens Brief ſchnell durchlaufend.*

Still!

*(Noch immer nicht überzeugt)*

Was lagſt du knieend denn zu Füßen dort vor Einen?

**Eduard.**

Ich ſagt' es Ihnen ja — um Ludwigen zu dienen.

**Eliſe**, *bei Seite.*

Ich merke, der Herr Ohm hat ſelbſt ſich angeführt.
Hm, das geſchieht ihm recht! Vielleicht ward er kurirt
Vom häßlichen Gelüſt, mit Lebensglück zu handeln.

**Wandel**, *winkt Fleez vor, und zeigt auf Eduard.*

Fleez! Sprich: Wen ſiehſt du da?

**Fleez.**

Ich?

**Wandel.**

Ja.

**Fleez.**

Herrn Eduard Wandel.

**Wandel.**

Er iſt mein Sohn.

**Flecz.**

Gewiß.

**Wandel**, ſehr heftig.

So ſchlag' der Donner drein!

**Flecz**, ſehr ängſtlich, indem er hinaus eilt.

Der Ausbruch! Fort von hier! — Ich laufe dorthinein.

(Ab.)

**Eduard.**

Mein Vater, wenn mein Wort —

**Wandel**, ohne auf ihn zu hören.

Vielleicht iſt es noch Zeit!

(Läuft nach dem Hintergrunde)

Herr Pfarrer hören Sie: ich war nicht recht geſcheidt.

(Indem er zu der Thüre des Hintergrundes hinaus will, treten Ludwig und Karoline ihm entgegen.)

## Zwei und zwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. Ludwig. Karoline.

**Wandel**, zurückprallend.

Zu ſpät! Ihr ſeyd vermählt?

**Ludwig.**

Sie hatten es befohlen!
Drum zauderten wir nicht, der Liebe Preis zu holen!

**Karoline**, zu Eliſen, welche ſie umarmt.

Wie glücklich bin ich jetzt —

**Eliſe.**

Nimm meinen Wunſch —

**Eduard**, ſchüttelt Ludwigen die Hand.

Mein Freund!

**Wandel**, für ſich.

Der iſt ein Thor, der jetzt als der Geprellt' erſcheint.
Deßhalb mag nun ihr Glück als mein Werk ihnen gelten,
Ich kann ja im Geheim genug mich ſelber ſchelten.

(Laut)

Seyd glücklich!

(zu Eduard und Eliſen)

Auch Ihr zwei nehmt meinen Segen hin!
Der Kinder Freude iſt des Vaters Hochgewinn.

**Ludwig.**

Viktoria!

**Eduard.**

Tauſend Dank!

**Ludwig.**

Noch eine Hochzeit nah!

**Eliſe**, ſchalkhaft zu Wandel.

Sie ſtimmen doch mit ein?

**Wandel**, mit ſaurer Miene.

Nun ja: Viktoria!

(Der Vorhang fällt.)

# Die vier Tanten.

## Luſtſpiel in einem Act.

## Perſonen:

Gräfinn Brigitte von Cedernholz.
Freifrau Petronilla von Schreckenſtamm, Wittwe eines Artillerie-Oberſten.
Fräulein Ulrika von Zaundorf.
Fräulein Aurelia von Zaundorf.
Schweſtern.
Wilhelmine von Steineck, ihre Nichte.
Baron Waldheim.

(Die Scene iſt in einem Garten, auf dem Landgute Fräulein Aureliens. Das Stück ſpielt im Jahre 1816.)

## Erſter Auftritt.

(Garten mit einer Laube, Bank und Tiſch.)

Baron Waldheim. Fräulein Wilhelmine.

**Waldheim.** Aber mein theuerſtes Fräulein —

**Wilhelmine.** Aber mein theuerſter Herr Baron —

**Waldheim.** Sie hören gar nicht. —

**Wilhelmine.** Ich höre nur zu Viel. —

**Waldheim.** Meine Liebe —

**Wilhelmine.** Lieber Gott! Sie ſprechen ewig nur von Ihrer Liebe! Meinen Sie denn, daß das ſo etwas Außerordentliches ſey. Fünfhundert junge Mädchen in der Reſidenz müſſen das nämliche wenigſtens von Tauſend jungen Herrn täglich ſich zwanzig Mal wiederholen laſſen, ohne nur im Mindeſten darüber zu erſtaunen, Sie aber legen gleichſam ein Gewicht auf ſolche Verſicherungen.

Waldheim. Nun, ich meine doch —

Wilhelmine. Sie meinen, daß Sie mich lieben; ich meine es auch und ſpreche auch recht aufrichtig und herzlich das Wort der Gegenliebe aus. Aber ſagen Sie mir um des Himmels willen, wozu ſoll das Gerede endlich führen?

Waldheim. Zu unſerer Verehelichung.

Wilhelmine. Verehelichung! Pfui über das Wort! da ſehe ich ſie ſchon mit Perücke, Haarbeutel und **Chapeaubas** mich zum Altar geleiten, wo ich dann auf die hergebrachte Frage des Paſtors, mit ſteifem Knixe und im Reifrocke meiner Urgroßmutter, ein verſchämtes Ja ſtammele. Warum ſagen Sie nicht Hochzeit? Eine hohe Zeit iſt die Zeit, die höchſte wohl im Leben.

Waldheim. Sie ſey nicht allein die höchſte, ſie ſey die heiligſte Zeit meines Lebens.

Wilhelmine. Sie ſind ein guter Menſch, lieber Waldheim und ich fühle, daß ich glücklich mit Ihnen ſeyn werde; aber, wie ſchon geſagt, mit dem bloßen Gerede kommen wir nicht weiter.

Waldheim. Geben Sie mir Mittel und Wege an, meine Geliebte, und kein Hinderniß ſoll mich abhalten —

Wilhelmine. Still, ſtill, mein Herr! Ihr Selbſtvertrauen iſt bei weitem zu groß. Tante Anrelie iſt nicht ſo leicht zu gewinnen und ſie allein hat, wie Sie wiſſen, als meine Pflegemutter, das Recht, über meine Hand zu beſtimmen. Meinen drei andern Tanten iſt es ſo ziemlich einerlei, wer dereinſt auf dem Dornenpfade der Ehe mir den Arm geben wird.

Waldheim. Aber ich dächte doch, daß das offene Begehren eines redlichen Mannes, der ſo glücklich iſt, ſich mit Ihrer Gegenliebe, mein Fräulein, ſchmeicheln zu dürfen, und überdem auch an zeitlichen Gütern keinen Mangel leidet, hinlänglich wäre. —

Wilhelmine. Für jeden Andern, nur nicht für Tante Aurelie. Waren Sie mit im Felde? Haben Sie als Freiwilliger Blut und Leben für das Vaterland gewagt? Sind Sie bei'm Einzug der Alliirten in Paris zugegen geweſen? Wenn Sie dieſe Fragen mit Ja beantworten können, dürfen Sie Hoffnung hegen, der patriotiſch geſinnten Tante angenehm zu ſeyn und vielleicht ihre Einwilligung zu der Verbindung mit ihrer (ſich verbeugend) ganz unterthänigen Dienerin zu erhalten.

Waldheim. Sie wiſſen ja, theuerſte Wilhelmine, daß ich gerade zu der Zeit, wo das Vaterland von dem Joche ausländiſcher Zwangherrſchaft ſich befreite, an das Bett einer kranken und geliebten Mutter gefeſſelt war, die in mir ihren einzigen Troſt, ihre einzige Stütze fand; aber zwölf meiner Leute equipirte ich und ſandte ſie zu den Schaaren der Landesvertheidiger.

Wilhelmine. Das alles kann meine eifrige Tante nicht rühren, die, wenn es ſich geſchickt hätte, gern ſelbſt mit in den Krieg gezogen wäre, um Deutſchland zu befreien. Selbſt iſt der Mann, ſagt die Heldenmüthige, und erkennt keinen Stellvertreter.

Waldheim. Zweifeln Sie an meinem Muthe, Fräulein?

Wilhelmine. Ich gewiß nicht, lieber Waldheim; denn meine Liebe zu Ihnen iſt ja ein Kind Ihres Muthes. Als Sie im verwichnen Winter, ohne mich zu kennen, ſich meiner auf dem Maskenball in der Reſidenz gegen jenen frechen Beleidiger annahmen, keimte die Blüthe einer aufrichtigen und liebevollen Anhänglichkeit zuerſt in meinem Herzen auf; ſpäter fand ſich denn das Uebrige. Tante Aurelia will nun aber durchaus, daß ein Freiwilliger, nicht ein freiwilliger Liebhaber, ſondern ein freiwilliger Krieger mein Mann werde, und Sie ſind wohl das erſte, doch —

Waldheim. Konnte ich denn damals meine

Mutter verlaſſen und kann ich jetzt jene Zeit zurück rufen?

**Wilhelmine.** Dagegen iſt freilich nichts einzuwenden, und meiner Meinung nach, können wir nur auf dem Wege der Liſt die Einwilligung der Tante erlangen.

**Waldheim.** Auf welche Art, meine theuerſte Wilhelmine? Ich bin zu allem erbötig.

**Wilhelmine.** Sie haben erſt geſtern das benachbarte Gut Ihres verſtorbenen Onkels in Beſitz genommen; ein günſtiger Zufall führt uns hier zuſammen. Der Anſtand erfordert es, daß ſie meiner Tante einen Beſuch machen. Kleiden Sie ſich als Freiwilliger an und ſprechen nur Weniges und mit Beſcheidenheit über den gemachten Feldzug: dann aber erzählen Sie keck, wie wir uns gefunden, daß wir uns gegenſeitig liebten, uns nimmer laſſen und eher den Tod leiden würden, als Trennung. Der Geiſt meiner guten Tante Aurelie iſt — wie ſoll ich ſagen — durch frühe und häufige Romanenlektüre etwas verſchroben und bei ihr kömmt alles auf den erſten Eindruck an. Deshalb rechne ich darauf, daß Sie ſpäter bei unſerm Geſtändniſſe uns verzeihen werde. Auch ſie liebte einſt in der Zeit der franzöſiſchen Revolution einen Ausgewanderten mit heißer Zärtlichkeit; dieſer aber verließ ſie treulos und ſeitdem wohnt in ihrem Herzen ein unauslöſchbarer Haß gegen Alles, was dem polizirteſten Volk von der Welt, wie es mit unbewußter Satire ſich ſelbſt nennt, angehört.

Waldheim. Aber glauben Sie auch wirklich, daß Fräulein Aurelia den Betrug verzeihen werde?

Wilhelmine. Könnte ich nur von Ihrer Liebe ſo feſt überzeugt ſeyn, —

Waldheim. Sie kränken mich, mein Fräulein!

Wilhelmine. Es war nicht ſo böſe gemeint, guter Waldheim; eine kleine Strafe für Ihren Zweifel an dem Gelingen meines Planes konnte Ihnen wohl nicht ſchaden. Wenn ein Mädchen ihrem Geliebten Vorſchläge zur Herbeiführung einer baldigen Verbindung macht, ſo darf dieſer auch nicht die geringſte Einwendung vorbringen, ſonſt erſcheint er kalt und ein kalter Liebhaber iſt das widerwärtigſte Geſchöpf unter der Sonne.

Waldheim. Verzeihen Sie, meine Geliebte! ich eile, ich fliege, einen Anſchlag auszuführen, der meine Liebe zum hohen heißerſehnten Ziele bringt; aber —

Wilhelmine. Noch ein Aber?

Waldheim. Meine Theure! der Krieger, der in die blutige Schlacht geht, um den heimiſchen

Herd der Laren zu vertheidigen, ſcheidet von der Gattin, von der Geliebten mit einem Kuſſe. Würden Sie grauſam genug ſeyn —

**Wilhelmine.** Kein Wort weiter! Wenn alles gelungen iſt, wenn die Tante ihren Segen über uns ſpricht und im ſchmerzenvollen Angedenken an den treuloſeſten Emigranten einige Thränen aus ihren Augen wiſcht, dann — dann wollen wir ſehen —

**Waldheim.** Nun denn, ſo will ich eilen und alles anwenden, dieſe ſchöne Zeit herbeizuführen. Auf Wiederſehn, mein Fräulein! (er will ab:)

**Wilhelmine** (den Baron, der ſchon im Hintergrunde iſt, zurückrufend.) Waldheim! (der Baron bleibt ſtehen.) Die Hand dürfen Sie mir ſchon küſſen.

(Der Baron eilt vor, küßt ihr feurig die Hand und geht dann ſchnell ab.)

## Zweiter Auftritt.

Wilhelmine, (allein.)

Es iſt doch ein großer Unterſchied zwiſchen einem gewöhnlichen Handkuſſe und einem von dem Munde des Geliebten. Wie das durch den Arm bis zum Herzen dringt! — Wenn nur unſer Plan gelingt und nicht etwa gar die drei Tanten, die ſchon ſo lange mit ihrem Beſuche uns bedrohen, heute kommen. Nun, der kleine Gott der Liebe, der trotz ſeiner Binde doch recht ſcharfſichtig iſt, möge uns vor dem Unglücke behüten und uns ſeinen mächtigen Schutz gewähren. Ha! da kommt Tante Aurelie; ſie ſcheint geweint zu haben. Gewiß über den Tod des alten Mopſes, der vorgeſtern dieſes irdiſche Jammerthal verließ.

## Dritter Auftritt.

(Die Vorige. Fräulein **Aurelia** (in dem Koſtüm einer Schäferin, einen Bologneſerhund an einem roſenfarbenen Bande führend.)

**Wilhelmine** (ihr entgegen gehend und die Hand küſſend.) Guten Morgen, gnädige Tante! Sie ſcheinen unruhig geſchlafen zu haben?

**Aurelia.** Oh, mein Kind, wie kannſt du glauben, daß des Schlafes narkotiſcher Balſam auf meine Augen ſich niederſenken könne, auf dieſe Augen, die nur noch da ſind, um über die Aſche des geliebteſten aller Fripons zu weinen. Er iſt dahin, der ſo oft durch tauſend Liebkoſungen mit ſeine Anhänglichkeit an den Tag legte, der mit dem hellen Laute ſeiner Stimme mich vor jeder drohenden Gefahr warnte, mit dem ich meine Freuden, meine Leiden theilte. Er iſt nicht mehr, mein Fripon!

**Wilhelmine.** Tröſten Sie ſich, gnädige Tante, und bedenken Sie, daß er doch nur ein unvernünftiges Thier war.

**Aurelia.** O nein! Fripon war nicht unvernünftig. Er hatte Verſtand und eine Seele. Nur die Sprache fehlte ihm, ſonſt wäre er ein Menſch geweſen. In dieſem Sonett habe ich meine Schmerzen niedergelegt; dieſes Sonett ſey, als letztes Opfer meiner Liebe zu ihm, an den weißen Roſenſtock, der ſeinen Grabhügel ziert, geheftet. Höre, mein Kind!

Des Grabes ſchwarze Nacht hat ihn umſchlungen,
Der meines Lebens lichter Stern geweſen,
Der in des Herzens Tiefen mir geleſen,
In deſſen Herzen wieder es geklungen.

Wenn er in muntern Kreiſen mich umſprungen,
Das heiterſte von allen heitern Weſen,
Dann war von altem Gram die Bruſt geneſen,
Erſatz fur Liebesſchmerz hatt' ich errungen.

Er iſt dahin! Rauſcht nur, ihr Winde, ſchaurig,
Ihr Nachtigallenlieder klinget traurig:
Fripon! ſo klagt mit Euch die Welt vergebens.

Wir wandeln an der Gruft — die frohe Habe,
An der wir uns ergötzt, ſie geht zu Grabe
Und Fripon heißt nun jeder Schmerz des Lebens.

**Wilhelmine.** Nein, liebe Tante! das iſt gar zu prächtig! das hätte ich Ihnen nicht zugetraut! Wie das ſo voll und kräftig klingt. Umſchlungen — geklungen — errungen, und wie ſie den guten Fripon von den Natigallen beſingen, von der ganzen Welt betrauern laſſen, zum Schmerz Ihres ganzen Lebens machen — das iſt wahrhaftig ordentlich künſtlich.

**Aurelia.** Du gutes Kind! Es freut mich, daß dir meine Verſe gefallen. Die Poeſie iſt es ja nur allein, die mir Erſatz für ſo manche entbehrte Freude dieſes Lebens gibt. Doch ich will nicht ungerecht ſeyn, auch du, Wilhelmine, machſt mir Freude und mit dir, er, den mir der Tod noch nicht raubte, mein Azor. (Hebt den Hund auf und drückt ihn an ihr Herz; hierauf ſetzt ſie ihn nieder und bindet das Band, an welchem ſie ihn leitet, an einen Zweig.)

**Wilhelmine** bei Seite. Die Tante iſt heute in einer Stimmung, die ſich trefflich zu unſerm Anſchlage eignet. So recht verliebt-melancholiſch!

**Aurelia.** Es iſt auch bald Zeit, Wilhelmine, daß ich darauf denke, dir einen Mann zu geben, einen Mann, der nur in dem Vaterlande ſein größtes Glück und Heil ſieht, der freiwillig mit gegen das ſtolze Babel zu Felde zog und jene leichtfertigen Fremdlinge züchtigen half, die nicht allein dem deutſchen Lande, ſondern auch (mit bewegter Stimme) ſo manchem deutſchen Mädchen die Ruhe und den Frieden raubten.

**Wilhelmine.** O, gnädige Tante, ich dächte, ich wäre noch zu jung —

**Aurelia.** Du biſt 18 Jahre paſſirt und in dem Alter wird ein Mädchen den Tücken der Männer am beſten durch eine Heirath entzogen. Ich weiß das, mein Kind, ich!

**Wilhelmine** (bittend.) Aber zwingen werden Sie mich doch nicht, gnädige Tante; nicht wahr, Sie zwingen mich zu keiner Heirath mit einem Mann, den ich nicht lieben könnte?

**Aurelia.** Pfui, Wilhelmine! Kennſt du ſo wenig deine Tante, daß du ſie einer ſolchen Handlung fähig hältſt? Wähle dir unter den zahlreichen Vertheidigern des Vaterlandes, die ſiegreich wiederkehrten, einen edlen Mann, der dein Herz und deine Hand verdient; er ſoll mir willkommen ſeyn.

**Wilhelmine.** Wenn ich nun ſchon gewählt hätte —

**Aurelia.** Wie, du hätteſt? —

**Wilhelmine** (einlenkend.) Nein, liebe Tante, erſchrecken Sie nicht, noch bin ich frei.

**Aurelia.** Apropos! ſo eben erhalte ich einen Brief von meiner Schweſter Ulrika. Sie wird uns heute beſuchen, und wahrſcheinlich in wenigen Augenblicken hier ſeyn.

**Wilhelmine** (bei Seite.) Da haben wir die Beſcheerung.

**Aurelia.** Du weißt nun, wie ſie iſt, und daß ſie viel mit Zeichendeuterei und Wahrſagen ſich abgibt, ſich immer in ſchwarzer Kleidung trägt und nur auf ſchwarzberändertes Papier ſchreibt, denn den Weltuntergang hat ſie längſt aus der Karte prophezeit und trauert deshalb ſchon im Voraus. Sie ſchreibt mir Folgendes: (Sie nimmt einen Brief aus dem Ridicul.)

„Geliebte Schweſter! Aus dem Kaffeeſatze erſahe ich heute Morgens, daß dir etwas Außerordentliches bevorſtehen müſſe; um nun aber mich deſſen noch mehr zu verſichern, nahm ich die Karte zur Hand und da lageſt du, die ich in der Kareau-Dame mir dachte, immer neben dem Pique As, das nichts Gutes bedeutet, und ein großes Ereigniß lag dir im Treff As über dem Haupte, zwiſchen mir, der Coeurdame, und dir lag ein Brief, das Kareau-As, und eine Reiſe, die Kareau-Zehne.

Den Brief ſende ich jetzt an dich ab, und in wenigen Stunden folge ich ihm ſelbſt.

Deine treue Schweſter
**Ulrika von Zaundorf.**

P. P. „So eben erhalte ich eine wichtige Nachricht, die dich betrifft und welche ich dir mündlich mittheilen werde.“

**Wilhelmine.** Was mag das wohl ſeyn?

**Aurelia.** Ich ahne es nicht, mein Kind! Nur möge ſie alte, faſt vernarbte Wunden nicht wieder aufreißen; nicht etwa an jenen treuloſen Marquis mich erinnern, der einſt ſo ſchändlich mich verließ.

**Wilhelmine.** Sie ſahen die Tante Ulrika ſchon ſeit langer Zeit nicht?

**Aurelia.** Seit 6 Jahren; aber meiner beiden andern geliebten Schweſtern Anblick entbehre ich nun ſchon ſeit 15 Jahren. Die älteſte, Brigitte, liebt das geräuſchvolle Leben in einer benachbarten Reſidenz, wo ihr Gemahl eine anſehnliche Stelle bekleidet, die Zweite, Petronella, lebt in der kleinen Gränzſtadt, wo ihr verſtorbener Mann, der Artillerie-Oberſt war, in Garniſon ſtand. Aber auch dieſe beiden hoffe ich bald einmal wieder in meine Arme zu ſchließen.

Wilhelmine (bei Seite.) Nur möge ſie der Himmel nicht etwa auch heute herbeiführen!

Aurelia (in die Kouliſſe blickend.) Siehe, mein Kind, wer kommt dort die Allee vom Schloſſe herauf?

Wilhelmine. Eine Dame in tiefer Trauer. Das iſt gewiß Tante Ulrika.

Aurelia. Wie, meine theure Schweſter? Komm ihr entgegen, Wilhelmine!

(Als beide abgehen wollen, tritt Fräulein Ulrika auf.)

## Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Fräulein Ulrika (in altfränkiſchem, ganz ſchwarzem Koſtüm.)

Fräulein Ulrika. Endlich ſehe ich dich wieder!

Aurelia. An meine Bruſt, geliebte Schweſter.

(Sie umarmen ſich.)

Ulrika (die Schweſter betrachtend.) Ganz ſo, wie du ſo oft im Traum mir erſchienen!

Aurelia. Im Traume habe ich dich zwar nicht geſehen, aber in meinem Herzen wohnt dein Bild und in den Klängen der göttlichen Poeſie lebte mir deine Nähe.

Ulrika. Wie oft habe ich mir Nachricht von dir aus der Karte geholt, wie oft dein zukünftiges Geſchick im Kaffeeſatze und aus der Deutung meiner Träume erforſcht!

**Aurelia.** Du hängſt noch immer an den alten Poſſen, liebe Ulrika, verlaß die nutzloſe Zeichendeuterei und —

**Ulrika.** Spotte nicht, Fräulein Schweſter! Es könnte dir theuer zu ſtehen kommen. Der Kaffeeſatz iſt gar ein mächtiges Ding. Die Männer ſuchen Wahrheit im Wein, wir im Kaffee.

**Aurelia.** Du überſiehſt ganz unſere Nichte Wilhelmine und meinen kleinen, lieben Azor, den ich dir hiermit vorſtelle. (Sie bindet den Hund los und führt ihn vor.)

**Wilhelmine** (zu Ulrika.) Gnädige Tante.

**Ulrika.** Wie das liebe Kind aufgeſchoſſen iſt! Auch recht hübſch biſt du geworden. Nun, du brauchſt die großen Augen nicht niederzuſchlagen, Fräulein Nichte, ich darf dir das ſchon ſagen. Wie ſteht's denn mit dem Herzchen — hat man ſchon geliebt? Wart', ich will dir die Karte legen, und da wollen wir gleich ſehen. —

(Sie nimmt eine Spielkarte aus ihrem Ridicul.)

**Wilhelmine.** Nein, nein, gnädige Tante, mit dergleichen Zauberkünſten verſchonen Sie mich. (Bei Seite.) Ich glaube zwar nicht daran, aber der Zufall könnte es wollen, und unſer ganzer Anſchlag in der Karte ſich offenbaren.

**Aurelia** (ſich zurückgeſetzt fühlend, empfindlich.) Es ſcheint, als intereſſiren dich diejenigen, die meinem Herzen nahe ſtehn, nicht ſehr, liebe Schweſter; hier ſtelle ich dir nochmals meinen Azor vor.

**Ulrika.** Siehe, wie das eintrifft, auch ihn ſahe ich mit dir im Traume.

**Aurelia.** (unwillig.) Ei, Träume ſind Schäume!

**Ulrika.** Glaube das ja nicht, Fräulein Schweſter. Gedenke der Geſchichte Joſephs und erinnere dich des Traumes jenes betrügeriſchen Schneiders, dem der Teufel eine ganze Fahne von geſtohlenen Lappen vorhielt, und der hernach gehenkt wurde. Sage mir, was haſt du in dieſer Nacht geträumt?

**Aurelia** (ärgerlich.) Daß du verrückt geworden wäreſt!

**Ulrika.** Verrückt? Das iſt ja herrlich! Verrücktſeyn bedeutet langes Leben und große Freude. (Zu Wilhelmine.) Und was iſt dir im Traume vorgekommen, Fräulein Nichte?

**Wilhelmine** (bei Seite.) Wart, dir will ich Eins aufbinden. (Laut.) Mir träumte, gnädige

Tante, daß Sie mir aus der Karte etwas Gutes prophezeit hätten; es wäre aber nicht eingetroffen.

**Ulrika.** Kind, das iſt ein dummer Traum, der ſich gar nicht deuten läßt. Träume künftig geſcheidter! (Zu Fräulein Aurelia.) Ich habe dir auch, Fräulein Schweſter, böſe, böſe Anſchläge mitzutheilen, die gegen dich geſchmiedet worden ſind.

**Wilhelmine** (bei Seite.) Um Gotteswillen, der Kaffeeſatz wird doch wohl nicht ſchon an Waldheim und mir zum Verräther geworden ſeyn!

**Aurelia.** Du erſchreckſt mich, ſollte man gegen meine Tugend —

**Ulrika.** Wollteſt du wohl die Fräulein Nichte zum Schloſſe ſchicken und meinem Kammermädchen meine Zimmer anweiſen laſſen. Ich bin dort vorgefahren, aber man ſagte mir, du wäreſt im Garten. — (Bei Seite zu Fräulein Aurelia.) Ich wünſchte dich allein zu ſprechen.

**Aurelia** (zu Wilhelmine.) Gehe, liebes Kind, und erfülle das Begehren meiner Schweſter. Nimm auch meinen Azor mit; lege ihn auf ſein Sopha und gieb ihm ſeine Morgen-Chocolade.

**Wilhelmine** (bei Seite.) Es iſt richtig! Tante Ulrika weiß alles. Sie wollen mich los ſeyn. O weh, wie wird das werden!

(Wilhelmine mit Azor ab.)

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Wilhelmine.

**Aurelia.** Nun, liebe Ulrika! Was hat man gegen mich erſonnen — welche Attaque ſoll ich abhalten? Ach, ſchon ſeit der Zeit, wo jener verruchte Marquis mein unbewachtes Herz mir ſtahl und mich betrog, blieben alle dergleichen Stürme fern von mir.

**Ulrika.** Eigentlich ſoll es nur ein Scherz ſeyn, aber der Menſch verſuche das Schickſal nicht. —

**Aurelia** (einfallend.) „Verſuche die Götter nicht,“ ſagt der unſterbliche Schiller.

**Ulrika.** Pfui, ich bin eine Chriſtin und glaube nur an Einen Gott.

**Aurelia.** O, wie proſaiſch!

**Ulrika.** So höre denn —

**Aurelia.** Noch Eins, meine Schweſter! Wenn das, was du mir zu ſagen haſt, etwa jenen betrifft, an den ich nicht, ohne daß der Seele Innerſtes in Aufruhr geräth, denken kann, ſo ſchweige lieber und überlaſſe es der Zukunft mir ihre Begebenheiten zu entſchleiern.

**Ulrika.** Du meinſt deinen Marquis! O, der iſt lange todt.

**Aurelia.** Wie? Woher weißt du —

**Ulrika.** Aus den Karten, aus dem Kaffeeſatz, aus meinen Träumen.

**Aurelia.** Wenn deine Nachrichten aus keiner reinern Quelle entſpringen, ſo hätteſt du beſſer gethan, mich nicht zu erſchrecken.

**Ulrika.** Wenn du dieſe Quellen auch nicht für rein hältſt, ſo ſind ſie doch wenigſtens zuverläſſig; denn aus ihnen erſahe ich auch ſchon längſt, was dir heute bevorſteht und was ich erſt geſtern mit Gewißheit erfuhr.

**Aurelia.** Und —

**Ulrika.** Unſre beiden Schweſtern, die du ſchon ſeit fünfzehn Jahren nicht ſaheſt, werden heute bei dir ankommen.

**Aurelia.** Wie, Petronella und Brigitta?

**Ulrika.** Kaum war ich durch jene unreine Quellen beſtimmt worden, dich zu beſuchen, ſo erhielt ich einen Brief von Brigitten, in welchem ſie mir dieſe Abſicht anzeigt, aber auch zugleich einen andern verfänglichen Plan.

**Aurelia.** Welchen verfänglichen Plan können meine geliebten Schweſtern für die langerſehnte Stunde des Wiederſehens gegen mich erſonnen haben?

**Ulrika.** Sie wiſſen, daß du entſchloſſen biſt, Wilhelminen, die Tochter unſeres verſtorbenen guten Bruders, nur einem Mann, der im Kriege freiwillig mit war, zur Gemahlin zu geben. Petronella und Brigitte werden ſich im nächſten Landſtädtchen treffen, wo dann die Erſtere ſich in die Uniform eines Freiwilligen ſtecken wird, um hernach hier mit der Schweſter incognito zu erſcheinen und bei dir um Wilhelminens Hand zu werben. Später wollen ſie ſich dann zu erkennen geben und dich überraſchen.

**Aurelia.** Ei, das gefällt mir! das iſt recht romantiſch. Die lieben Schweſtern wollen Komödie mit mir ſpielen. J nun, ich will ſie gewähren laſſen; aber wenn ſie dann am Schluſſe ihrer Poſſe ſind, ſo werde ich ihnen zeigen, daß ich eigentlich Komödie mit ihnen geſpielt habe. Aber was findeſt du denn Verfängliches in dem Plane?

**Ulrika.** Siehe, Fräulein Schweſter! Als ich ihren Anſchlag erfuhr, legte ich mir ſogleich die Karte und da fand ich denn — du magſt nun lachen ſo viel du willſt, aber es iſt gewiß wahr, daß Schweſter Petronella unſre Nichte heirathen werde.

**Aurelia.** Schweſter, ich glaube deine Karten und dein Kaffeeſatz haben dir den geſunden Menſchenverſtand genommen.

**Ulrika.** Das war hart, Aurelia; aber du wirſt ſehen. Der Freiwillige, der heute bei dir erſcheint, wird Wilhelminens Gemahl, ſo gewiß, als ich deine Schweſter bin.

**Aurelia.** Komm jetzt mit mir in das Schloß, um dich ein wenig von deiner Reiſe zu erholen.

**Ulrika.** Lange kann ich dort nicht verweilen, denn ich ſoll die Schweſtern mit einem Frühſtück im Gartenhauſe erwarten, und da muß ich denn, wenigſtens für Petronellen etwas Konſiſtentes beſorgen. Aber ich ſage es dir noch einmal, Fräulein Aurelia: hüte dich, hüte dich, daß Schweſter Petronella nicht unſer Neffe werde.

(Beide ab zur Rechten.)

## Sechster Auftritt.

**Petronella** in der Uniform eines Freiwilligen führt **Brigitten** (die in einem ganz neumodiſchen, etwas buntem Reiſeanzuge gekleidet iſt, von der linken Seite.)

**Brigitte.** Das Eine bitte ich dich nur, ma chère soeur: Moderire dich ein wenig in dem läſterlichen Schwören und Fluchen. Il n'y a rien de plus vilain, que le Fluchen.

**Petronella.** Das mußt du nicht ſo genau nehmen, Frau Schweſter. Als ich meinen verſterdenen Mann in die ruſſiſche Kampagne begleitete, habe ich mir das ſo angewöhnt. Donnerwetter! da hätteſt du müſſen mit dabei ſeyn; wenn ſo die Wölfe mit den hungrigen Franzoſen um die Wette um uns herum heulten, — da hätteſt du ganz andre Flüche hören können. —

**Brigitte.** Trotz dem froid, das du dort ausgeſtanden, biſt du doch immer noch recht feurig für dein Alter.

**Petronella.** Das glaube ich! Mein Kilian war Artilleriſt und Feuerwerker und ich hatte recht meine Freude dran, wenn ich ihm bei'm Verfertigen von Kunſtfeuerwerken zur Hand geben konnte. Er und ich — wir haben manche Rakete gefüllt.

**Brigitte.** Fi donc, ma soeur, ne me parlez pas de cela.

**Petronella.** Warum nicht? Er hat keine Kampagne ohne mich gemacht, keinen Schuß ohne mich gethan. (ſchreiend) Kreuzſapperment —

**Brigitte** (ſich die Ohren zuhaltend.) O mes oreilles, mes pauvres oreilles!

**Petronella** (fortfahrend.) Ich ſtand neben ihm, als ihm eine Kanonenkugel bei'm Rekognosciren den Kopf wegnahm; aber der Kerl, der ihn ſo herrlich traf, muß ein ganzer Artilleriſt geweſen ſeyn, und, wenn er mir einmal begegnet, ſo hat er für den Prachtſchuß ein gutes Trinkgeld zu erwarten.

**Brigitte.** Mon dieu, für einen Schuß, der dir deinen eignen Mann tödtete?

**Petronella.** Das thut nichts, Fräulein Schweſter, die Kunſt muß man bewundern und belohnen, wo man ſie findet.

**Brigitte.** Es war doch, pour ainsi dire, deines Mannes Kopf, der dabei verloren ging; ich habe meines Gemahls Haupt ſtets reſpectirt.

**Petronella.** Im Kriege gibt's nichts reſpectableres, als einen Vierundzwanzig-Pfünder.

**Brigitte.** Du haſt doch ſo einen Vierundzwanzig-Pfünder nicht etwa bei dir?

**Petronella.** Donnerwetter, Frau Schweſter, wie fragſt du ſo abgeſchmackt; den können kaum ſechs Pferde von der Stelle bewegen.

**Brigitte.** Wenn du ſo fortfährſt mit deinen grimmigen façons de parler, ſo wirſt du mein ganzes Nervenſyſtem in desordre bringen.

**Petronella** (unwillig.) Ich wollte, du hätteſt mich gelaſſen wo ich war; wenn ich nicht in der Komödie mit Schweſter Aurelien einen Soldaten ſpielte, was mir Spaß macht, ſo würde mich nichts in der Welt bewegen haben, meine Garniſon zu verlaſſen, wo ich gerade mit einem Werke beſchäftigt bin, das der geſammten Menſchheit zum Nutzen und Frommen gereichen ſoll.

Brigitte. Eh bien?

Petronella. Ich arbeite daran, die Congreve'ſchen Raketen zu verbeſſern.

Brigitte. Dites moi donc, ma soeur, wo haſt du alle dieſe Kenntniſſe eines Officier ingenieur geſammelt?

Petronella. Mein Mann war ein trefflicher Artilleriſt und der hat mich denn ſo nach und nach in ſeine Künſte eingeweiht. Sieh, Frau Schweſter, das wäre mir eine Kleinigkeit, dir einen Ohrring mit einer Kanonenkugel ſo glatt vom Ohr wegzuputzen, daß auch nicht einmal das Läppchen verletzt würde.

Brigitte. Ne vous incommodez pas, ma soeur.

Petronella. Ich muß dir nur ſagen, Frau Schweſter, ich bin verdammt hungrig. Dort in der Gegend muß, ſo viel ich mich erinnere, das Gartenhaus ſtehn, wo uns Ulrika mit dem Frühſtück erwartet. Wir wollen es aufſuchen und dann geht's friſch an die Komödie.

Brigitte. Du haſt recht; ein Dejeuner fin wäre nicht deplacirt.

**Petronella** (ſie abführend.) Bleib mir weg mit deinem Dejeuner fin, ein Stück Schinken und ein Glas Rum, das iſt das Beſte.

(Beide ab, zur rechten Seite.)

## Siebenter Auftritt.

**Baron Waldheim** (in der Uniform eines Freiwilligen von der linken Seite.) Ich weiß gar nicht, wie ich mir in dem Rocke vorkomme! So herzhaft! Gleichſam ein wenig tollkühn! Es iſt wahrhaftig wahr: Kleider machen Leute. Vorher in meinem ſchlichten Frack hielt ich es nicht für recht, Wilhelminens Tante zu hintergehen, und war auch wohl ein wenig furchtſam. Jetzt aber halte ich es für eine erlaubte Kriegsliſt, und mit dem gewaltigen Sarras da an meiner Seite nehme ich es mit allen Tanten in der Welt auf.

## Achter Auftritt.

Der Vorige. Wilhelmine.

**Wilhelmine** (ängſtlich.) Ach, lieber Waldheim, ich fürchte, Alles iſt verrathen.

**Waldheim.** Sie erſchrecken mich, meine Theure, eben war ich noch ſo muthig. —

Wilhelmine. Was hilft aller Muth, wenn der Himmel ſelbſt ſich gegen uns erklärt.

Waldheim. Sagen Sie mir doch —

Wilhelmine. Tante Ulrika iſt angekommen.

Waldheim. Nun?

Wilhelmine. Und ich vermuthe, ſie weiß unſern Anſchlag und hat ihn der Tante Aurelia verrathen.

Waldheim. Wie ſollte ſie aber erfahren haben —

Wilhelmine. Tante Ulrika ſteht in gar ſeltſamen überirdiſchen Verbindungen.

Waldheim. Sie ſcherzen, mein Fräulein.

Wilhelmine. Ich ſcherze nicht. In meinem Leben habe ich zwar nicht an dergleichen geglaubt, aber es iſt nicht Anders: Tante Ulrika hat unſern Plan aus den Karten, aus ihren Träumen oder aus dem Kaffeeſatze erſehen.

Waldheim. Verzeihen Sie, mein Fräulein, aber ich muß lachen —

Wilhelmine. Lachen Sie, ſo viel Sie wollen; Sie werden nur zu bald erfahren, daß ich recht habe. Kaum war Tante Ulrika hier angekommen, ſo ſprach ſie auch ſchon der Tante Aurelie von böſen Anſchlägen, die gegen ſie geſchmiedet ſeyen und welche ſie ihr entdecken wolle; dann ſchickten ſie mich auf eine gute Manier fort, um allein zu ſeyn —

**Waldheim.** Iſt es denn ſo beſtimmt, daß da gerade von uns die Rede geweſen ſeyn muß? Wer weiß was ihrer abergläubiſchen Tante ſonſt im Kopfe ſteckt. Deshalb gebe ich unſern Plan nicht auf, denn ich verſichere Sie, mein Fräulein, in dieſer Uniform habe ich eine Courage — eine Courage —

**Wilhelmine.** Zu deren Bewährung ſich eben Gelegenheit bietet — denn dort ſehe ich Tante Aurelie herkommen. Verlieren Sie nur ihre gewaltige Courage nicht, mein Herr, und denken Sie, daß der Liebe Lohn am Ziele Sie erwarte.

(Ab.)

## Neunter Auftritt.

Baron Waldheim (allein.)

Gott der Lügen! ſtehe mir bei und laß mich nicht roth werden bei jedem Opfer, das ich dir bringe.

## Zehnter Auftritt.

Der Vorige. Fräulein Aurelia.

Aurelia (bei Seite.) Ei, da iſt ja Schweſter Petronella ſchon! (Waldheim von der Seite betrachtend) Aber das iſt wahr, gut conſervirt hat ſie ſich.

Waldheim. Habe ich die Ehre, Fräulein Aurelia von Zaundorf vor mir zu ſehen?

Aurelia. Zu dienen, mein Herr! und wer ſchenkt mir das Vergnügen —

Waldheim. Ihr Nachbar ſeit geſtern, mein Fräulein, Baron Waldheim.

Aurelia (bei Seite.) Das macht ſie recht pfiffig, daß ſie ſich für den neuen Nachbar ausgibt. (laut) Es iſt mir ungemein angenehm —

Waldheim. Auch mir iſt es höchſt ſchmeichelhaft, die Bekanntſchaft einer Dame zu machen, deren reiner und hoher Patriotismus allgemein anerkannt und bewundert iſt.

Aurelia. Zu gütig, mein Herr, zu gütig! Sie waren auch mit im Felde und freiwillig, wie das Ehrenkleid da zeigt? (bei Seite) Ich muß ihr nur auf die Sprünge helfen.

Waldheim. Ich diente, mein Fräulein (für ſich) im Felde der Liebe.

Aurelia. Waren Sie auch mit in Paris?

**Waldheim.** Ich kämpfte bei Paris und Waterloo.

**Aurelia** (bei Seite.) Die kann lügen. In Rußland war ſie zwar mit ihrem Manne, aber der wurde ſchon bei Leipzig erſchoſſen. Ich muß einmal hören, ob ſie kapitelfeſt iſt. (Laut) Sie haben wohl mehr mit der Artillerie ſich beſchäftigt, als mit dem ſonſtigen Kriegsdienſte.

**Waldheim.** Verzeihen Sie, mein Fräulein, ich ſtand bei der freiwilligen Reiterei.

**Aurelia** (für ſich.) Nun hat ſie gar bei der Reiterei geſtanden! (Laut) Was verſchafft mir denn eigentlich die Ehre?

**Waldheim.** Sie haben eine Nichte, mein Fräulein —

**Aurelia** (bei Seite.) Aha!

**Waldheim.** Ich lernte ſie im verfloſſenen Winter in der Reſidenz auf einem Maskenballe kennen und hatte das Glück, ihr einen Dienſt zu erweiſen. Sie ward zufällig von einem Trunkenbolde beleidigt; da ich in der Nähe ſtand, ſo that ich was ein jeder Mann von Ehre in dieſer Lage gethan haben würde, und befreite ſie von dem Überläſtigen. Später lernte ich Fräulein Steineck näher kennen, ihre liebenswürdigen Eigenſchaften koſteten mich meine Ruhe und ich darf mir ſchmeicheln, daß ſie mich nicht mit gleichgültigen Blicken anſah. (Bei Seite) Gott ſey Dank, das war heraus!

**Aurelia** (für ſich.) Wie fein die gute Schweſter zu Werke geht. (Laut) Und was weiter, mein Herr?

**Waldheim.** Fräulein Wilhelmine iſt mir über Alles theuer, ich darf hoffen, daß ſie meine Neigung nicht unerwiedert läßt. — Ich bin ein reicher, und — ich darf es wohl ſagen — ein redlicher Mann. Machen Sie mich zum Glücklichſten aller Sterblichen und geben Sie mir Ihre Nichte zum Weibe.

**Aurelia.** Warum das nicht, recht gern!

**Waldheim** (überraſcht, für ſich.) Mein Gott, ſo ſchnell —

**Aurelia** (für ſich.) Eine ſolche Willfährigkeit hat ſie doch nicht vermuthet!

**Waldheim** (laut.) Iſt es Ihr Ernſt, mein Fräulein —

**Aurelia.** Gewiß, Herr Baron.

**Waldheim.** Sie ſchenken mir die Hand Ihrer Nichte?

**Aurelia.** So wahr Sie Baron Waldheim ſind, ſo gewiß wird meine Nichte Wilhelmina die Ihrige.

**Waldheim.** O, mein Gott! Ich kann mich kaum faſſen — Wilhelmine die Meinige! Wie gütig ſind Sie, mein Fräulein! Erlauben Sie mir, daß ich eile, die Geliebte aufzuſuchen, um vereint mit ihr die Worte des heißeſten, aufrichtigſten Danks Ihnen darzubringen.

(Schnell ab.)

## Eilfter Auftritt.

Fräulein **Aurelia** (allein.)

Ha, ha, ha, ha! Aber eine gute Schauſpielerin iſt Schweſter Petronella. So natürlich hat ſie ſich verliebt geſtellt, daß mir mein treuloſer Marquis dabei eingefallen iſt. Jetzt wird ſie gewiß Schweſter Brigitten holen und mich beſchämen wollen! aber Ihr werdet Euch wundern!

## Zwölfter Auftritt.

Die **Vorige.** Gräfin **Brigitte.** **Petronella** immer in Uniform.)

**Petronella** (zu Aurelia.) Sie ſind Fräulein Aurelia von Zaundorf?

**Aurelia.** So iſt mein Name (für ſich); das iſt ein *wahrer* Soldat, man ſieht's gleich an der martialiſchen Miene.

Petronella. Sapperment, Fräulein, Sie ſind alt geworden, ſeitdem ich Sie nicht geſehen habe.

Aurelia (entrüſtet.) Wie, mein Herr, ich wüßte doch nicht —

Petronella. Es iſt auch freilich ſchon lange her, noch zur Lebenszeit meines verſtorbenen Mannes.

Aurelia. Ihres Mannes?

Brigitte (bei Seite zu Petronella.) Ma soeur, du wirſt uns verrathen.

Petronella. Meiner Frau, wollte ich ſagen.

Aurelia. Mit wem habe ich denn die Ehre —

Petronella. Ich bin Rittmeiſter bei den Freiwilligen und heiße von Trommelſtock.

Aurelia. Und dieſe Dame?

Petronella. Meine Schweſter, Gräfin von — (bei Seite zu Brigitta) Wie nennſt du dich doch gleich, Frau Schweſter.

Brigitte (leiſe zu Petronella.) Von Bricassier.

Petronella (laut.) Von Fricaſſee.

Aurelia. Beide Familien ſind mir nicht bekannt.

Petronella. Und ſind dennoch ſehr ausgebreitet.

**Aurelia.** Und was iſt die Abſicht Ihres Beſuchs?

**Petronella.** Ich habe gehört, Sie hätten eine ganz hübſche Nichte, die durch Ihren Tod einmal ein recht artiges Vermögen bekommen könne und da hab' ich mich denn entſchloſſen, ſie zu heirathen.

**Brigitte** (bei Seite zu Petronella.) Ma soeur, du fällſt mit der Thür in's Haus.

**Aurelia** (ſpöttiſch.) Der Entſchluß muß Ihnen wohl ſehr ſchwer gefallen ſeyn?

**Petronella.** Das könnte ich gerade nicht ſagen. Freiwillig bin ich in Allem, freiwillig ging ich in den Krieg, freiwillig komme ich zu Ihnen, freiwillig werde ich Ihre Nichte heirathen und freiwillig Sie dereinſt beerben.

**Brigitte** (zu Aurelia.) Sie müſſen ſich von den rauhen Dehors meines Bruders nicht zurückſtoßen laſſen. Er meint es ſehr honnête und iſt dabei ein höchſt braver Militär.

**Aurelia** (ärgerlich.) So ſchmeichelhaft mir auch die Ehre dieſes Antrags iſt, ſo muß ich doch geſtehen, daß ich weder Luſt habe, früher zu ſterben, als Herr von Trommelſtock, noch meine Nichte mit einem ſo derben Manne zu verbinden.

**Petronella.** Lari fari, Tantchen! Du mußt mir die Nichte geben und noch einen Kuß obendrein. (Sie geht auf Aurelia los um ſie zu umarmen.)

**Aurelia.** Unverſchämter!

**Petronella** (zudringlicher werdend.) Du magſt dich ſperren, ſo viel du willſt, du mußt mich küſſen.

**Brigitte** (bei Seite.) C'est delicieux.

**Aurelia** (ſchreiend.) Zu Hülfe, zu Hülfe.

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Baron Waldheim (noch in Uniform.) Wilhelmine und Fräulein Ulrika.

**Waldheim** (den Degen ziehend, zu Petronella.) Wie, mein Herr, Sie wagen es, die Ehre dieſer Dame —

**Petronella.** Nun, was iſt denn das ſo Schlimmes, ich habe ſie küſſen wollen.

**Waldheim.** Sie werden mir Genugthuung geben.

**Petronella.** Recht gern, mein Herr; aber ich ſchlage mich nur auf *eine* Art, auf Congrev'ſche Raketen.

**Brigitte** (ihre Rolle aufgebend, zu Aurelia auf den Baron deutend.) Wer iſt denn der Menſch, ma soeur?

**Aurelia** (erſtaunt.) Ma soeur?

**Ulrika** (zu Aurelia.) Ei, freilich; das ſind ja unſere beiden Schweſtern, Brigitte und Petronella!

**Aurelia.** Ihr Beiden!

**Brigitte** (auf ſie zuſchreitend.) Laß dich embraſſiren, du, die ich ſo lange nicht an dies tendre Herz drückte. (Sie umarmen ſich.)

**Aurelia** Wahrhaftig, ich weiß noch gar nicht, wo mir der Kopf ſteht.

**Petronella.** Kreuzſapperment! jetzt wirſt du mich doch auch küſſen? (umarmt ſie etwas heftig.)

**Aurelia.** Liebe Schweſter — (zu Baron Waldheim.) Wer ſind denn aber Sie?

**Waldheim.** Baron von Waldheim, der Glückliche, dem Sie die Hand dieſes liebenswürdigen Mädchens zugeſtanden.

**Aurelia.** Ja, das geſchahe damals, als ich Sie für meine Schweſter hielt.

**Wilhelmine.** Ich kann doch meine eigne Tante nicht heirathen.

**Ulrika** (zu Aurelia.) Sieh'ſt du, meine Prophezeihung geht in Erfüllung.

**Waldheim** (zu Aurelia.) Mein Fräulein, Sie waren ſo gütig mich zu verſichern, daß, ſo wahr ich Baron Waldheim wäre, Fräulein Wilhelmine die meinige werden ſollte. Ich bin Baron Waldheim —

**Brigitte** (zu Aurelia.) **Oui, ma soeur, c'est le Baron de Waldheim, je le connais,** der liebenswürdigſte Cavalier des Landes. (Baron Waldheim verneigt ſich.) Aber mein Herr Baron, wie kommen Sie in dieſe **Uniform**. Sie waren doch nie bei'm Militär?

**Waldheim.** Dieſes iſt der einzige Betrug, deſſen ich mich zeihen muß. (Zu Aurelia) Ja, meine Gnädige, ich war nicht bei den freiwilligen Streitern für das Vaterland; aber meine Schuld war es wahrlich nicht. Die heilige Pflicht des Sohnes hielt mich zurück bei der todtkranken Mutter. Allein ich wußte, daß ſie Wilhelminens Hand nur einem Manne zu geben geſonnen wären, der dieſes Kleid trüge, und deshalb trat ich ſo vor Sie hin.

**Aurelia.** Wie, Sie hintergingen mich?

**Waldheim.** Verzeihen Sie der Liebe dieſe Liſt.

**Ulrika** (zu Aurelia.) Frau Schweſter, gib ſie ihm; das Widerſtreben hilft dir doch einmal nichts. In der Karte hat's ja deutlich gelegen, daß er Wilhelminens Mann werden muß.

**Brigitte** (zu Aurelia.) **Rends toi, ma soeur,** [illegible]) er iſt euerm reich.

**Petronella.** Und Courage hat er auch, ſonſt hätte er mich nicht gefordert.

**Waldheim.** Bedenken Sie, gnädige Tante, wie wehe es thut, wenn zwei liebende Herzen getrennt werden.

**Aurelia** (zu Wilhelmine.) Du liebeſt ihn alſo, mein Kind?

**Wilhelmine** (die Augen niederſchlagend.) Ja, gnädige Tante.

**Aurelia.** Und würdeſt unglücklich ſeyn, ohne ihn!

**Wilhelmine.** Gewiß.

**Aurelia** (gerührt.) Nun, ich will dein Unglück nicht; nimm ihn hin und werde ſo glücklich als deine Tante vielleicht auch hätte werden können, wenn nicht — (abbrechend) Doch, ich will des Treuloſen nicht mehr gedenken.

**Wilhelmine** (ihr die Hand küſſend.) Meine theure Tante.

**Waldheim.** Nun auch die meinige.

**Brigitte.** Mes enfans, je vous felicite. (Zu Wilhelmine) Das Brautkleid bekommſt du von mir.

**Ulrika.** Und ich prophezeihe Euch am Tage Eurer Vermählung Euren ganzen zukünftigen Eheſtand.

Aurelia. Das Hochzeitgedicht laſſe ich mir nicht nehmen.

Petronella. Ich beſorge das Feuerwerk und laſſe Eure beiden Namen in Brillantfeuer brennen.

Waldheim. Vivant! Es leben die vier Tanten!

(Der Vorhang fällt.)

Der

# Schulmeiſter und ſeine Frau.

Luſtſpiel in einem Act.

---

## Perſonen:

Fabian Bitterfroſt, Schulmeiſter vom Städtchen F.

Barbara, ſeine Frau.

Röschen.

Junker Stubenrauch.

Falk }
Friedel } Zwei Muſikanten.

## Erſter Auftritt.

Zimmer des Schulmeiſters mit zwei Seitenthüren und einem Eingange im Hintergrunde; neben dieſem zwei Fenſter, von denen eins praktikabel. Rechts ein Clavier, vor welchem Fabian ſitzt. Links Barbara an einem Tiſche mit weiblicher Arbeit beſchäftigt.

**Fabian** ſingt die Scala, indem er ſich accompagnirt. C D E.

**Barbara.** So höre doch endlich einmal auf meine Rede und gib mir Antwort. Iſt das erlaubt? Schon ſeit Sonnenaufgang ſitzeſt du da an dem Hackebrett feſt und plärrſt das A B C herunter.

**Fabian.** Die Scala, Frau, die Scala! (Fährt fort) F G —

**Barbara.** Da geht der Lärm wieder los. Wenn das meine ſelige Grosmutter erlebt hätte! Das war eine Frau! — Kein vernünftiges Wort iſt mit ihm zu reden; den lieben langen Tag währt das Gedudel, und vor der vertrackten Muſik wird er gar nicht gewahr, was vor ſeinen eigenen Augen vorgeht.

**Fabian.** Weib! die reinſten Opfer ſind die, welche den neun Muſen gebracht werden.

**Barbara** (vor ihn hintretend.) Du ſollſt aber keinen andern Frauensleuten Opfer bringen, als mir. Ich bin dein vor Gott und Menſchen angetrautes Eheweib, deine Muſe.

**Fabian** (aufſtehend.) O du barbariſche Barbara! Nun, ſo laſſe denn den Contrabaß deiner Stimme erklingen; bewege deine Zunge zu unauflösbaren Diſſonanzen und trage im Preſtiſſimo vor, was deine Seele bewegt.

**Barbara** (freundlich.) Sprich, Fabiänchen! bemerkſt du denn gar nichts Neues, beſonders an unſerm Pflegekinde, dem Röschen?

**Fabian** (ſinnend.) Neues? — Beſonderes? — Die neue Pleyel'ſche Sonate geht ihr recht gut von den Fingern. Sonſt wüßte ich nicht —

**Barbara.** Wie ſollteſt du auch! Du haſt nichts im Kopfe, als deine Muſik und vergißt Frau und Kind über dem Generalbaß.

**Fabian** (ſingt) A H C.

**Barbara.** Da haben wir's! Da geht's wieder los. (Schreiend.) Du ſollſt aber jetzt hören, daß Röschen herangeſchoſſen iſt, wie eine Roſe am Stock, daß das Mädchen in dem Alter iſt, wo ſie heirathen muß und daß Junker Stubenrauch, der reiche Gutsherr aus der Nachbarſchaft, ihr auf Schritt und Tritt nachläuft.

Fabian. Junker Stubenrauch? Nichts da! Diſſonanz! Falſche Quinte!

Barbara. Ich möchte doch wiſſen, was du an dem Junker auszuſetzen haſt.

Fabian. Nicht weniger als Alles, gute Barbara. Er iſt längſt über die Jahre hinaus, in denen der Wille noch die Wahl zwiſchen Tugend und Laſter hat; er quält ſeine Bauern, vernachläſſigt den Unterricht der Jugend und iſt ſo unmuſikaliſch, daß er das mißtönende Geſchrei einer Zippdroſſel den Meiſterwerken eines Mozart und Haydn vorzieht. Er und das blühende Mädchen — nimmermehr!

Barbara. Nun, dein Wort iſt keine Brücke, Fabiänchen! Und wenn der Junker ſeine übergroße Liebhaberei zum Vogelſtellen mäßigen wollte, ſo wäre er doch keine üble Partie für das Kind, deſſen zweideutige Herkunft —

Fabian. Zweideutige Herkunft? Barbara, du ſprichſt dumm! Habe ich nicht ſeit ſiebenzehn Jahren in einem täglichen Dacapo dir geſagt, daß Röschen die Tochter eines höchſt redlichen und würdigen Mannes iſt, der mir das Kind aus wichtigen Gründen zur Erziehung übergeben?

Barbara. Warum wurde denn mir der Name des redlichen und würdigen Mannes bis jetzt noch immer verſchwiegen? Es iſt himmelſchreiend, daß du ſiebenzehn Jahre lang ein Geheimniß vor deinem treuen Weibe bewahren konnteſt. In welcher Ehe wurde dergleichen ſchon gefunden? Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte! Fabian, Fabian! Laß mich nicht wieder auf meine alten Gedanken kommen, Röschen gehe mich näher an, als ich wünſche: daß du ſelbſt nach verbotener Frucht die Hand ausgeſtreckt —

Fabian. Weib — du ewig verſtimmte Saite auf meinem häuslichen Clavier — mach' mich nicht toll! Wenn die Gemeinde deine Dummheiten hörte, ſie jagte mich von Amt und Brod und ich könnte mit dem Dudelſack von Haus zu Haus ziehn für einen Löffel Suppe. Haſt du Verſtand? — Haſt du Grütze? — Wo käme denn das feine Leinenzeug her, mit dem das Mädel ausſtaffirt war? Und das Geld, das dabei lag, für die Koſten der Erziehung?

Barbara. Ei nun, du warſt ein wohlgemachter Mann damals und leicht hätte eine vornehme Dame —

Fabian. Vornehme Dame? Larifari! Ich

war in meiner Moral ſo feſt wie in meinem Generalbaſſe.

**Barbara.** Das Geld geht auch zu Ende. Deßhalb meinte ich, Röschen wäre gut verſorgt, wenn Junker Stubenrauch ſie nähme. Dem könnte man leicht etwas weiß machen von ihrer geheimen, vornehmen Herkunft —

**Fabian.** Weiß machen? — Dem Junker? — Das wäre der Mühe werth! Weib! Warte die Sache ab. An Röschens ſiebenzehntem Geburtstage löſen ſich alle Diſſonanzen in liebliche Harmonien auf und des Mädchens Vater erſcheint ſelbſt.

**Barbara.** Fabiänchen, ich fürchte, du verrechneſt dich! Heute iſt Röschens ſiebenzehnter Geburtstag, und es will weder Zeichen noch Wunder eintreten.

**Fabian.** Heute iſt der Tag?

**Barbara.** Ja. Du könnteſt auch Röschens Vater gar nicht einmal aufnehmen, da du unſer beſtes Zimmer den beiden wandernden Muſikanten eingeräumt haſt.

**Fabian** (als ginge ihm ein Licht auf.) Die Muſikanten? — Der ſiebenzehnjährige Geburtstag? — Richtig, ich hab's! — Weib, Barbara, Bärbchen, laß dich küſſen!

**Barbara.** Was fällt dir ein, Alterchen? Du wirſt ja mit einemmale ganz jugendlich?

**Fabian.** Weib, du haſt mir ein Licht aufgeſteckt!

**Barbara.** (zutraulich.) Ei, ſo ſage geſchwind —

**Fabian** (indem er ſich auf den Mund ſchlägt.) Nichts da! Piano! Pianiſſimo! Tacet!

**Barbara** (aufgebracht.) O du Tyrann! In dir iſt kein Vertrauen und keine Liebe. — Aber ich will dir Gleiches mit Gleichem vergelten. Auf meine eigene Hand werde ich zu Röschens Beſten handeln und (ſchlägt ein Schnippchen) nicht ſo viel davon laut werden laſſen.

**Fabian** (ſingt die Scala abwärts.) C H A G etc. etc.

**Barbara.** Singe du nur immer fort! Mir ſingſt du den Mund nicht zu. Die zwei Muſikanten müſſen mir heute noch aus dem Hauſe. Das ſind unverſchämte Menſchen, die immer nach Röschen ſchielen und vor mir auch nicht den mindeſten Regard zeigen. Wenn das meine ſelige Grosmutter erlebt hätte! (Für ſich.) Hinter dem Ganzen ſteckt etwas; aber ich ruhe nicht, bis Alles ſo klar vor mir liegt, wie die Wäſche auf meiner Bleiche.

(Ab.)

## Zweiter Auftritt.

Fabian (allein.)

O Barbara, Barbara! Du willſt mich bedünken gleich einer falſch bezogenen Baßgeige: nie triffſt du den rechten Ton! — Aber welche Entdeckung! — Und ich — ich ſtehe da wie vor den Kopf geſchlagen, merke ſelbſt nichts und muß mich von einem unwiſſenden Weibe in den Takt bringen laſſen. Er iſt's! Der Herr Graf, Röschens Vater, unſer gnädigſter Patronatsherr, kehrt unter der Hülle eines gemeinen Orgelmuſikanten bei meiner Wenigkeit ein. Freilich haben ſeine Züge während der ſiebenzehnjährigen Abweſenheit eine Abweichung vom Grundtone erlitten, aber das Erlauchte, das Gräfliche iſt geblieben. Der junge Mann, welcher ihn begleitet, iſt ohne Zweifel auch ein vornehmer Herr — vielleicht zu Röschens einſtigem Gatten beſtimmt und ich, pecus, laſſe mich anführen, trinke gar geſtern Abend Brüderſchaft mit ihm, da er mir die Mozart'ſche Sonate ſo herrlich auf der Geige accompagnirt — meine Wunder, was ich ihm für eine Ehre erzeige! O Fabian, Fabian! Jetzt hätteſt du die beſte Gelegenheit, ſo grob gegen dich zu werden, wie es deine zarte Ehehälfte gewöhnlich zu ſeyn pflegt!

## Dritter Auftritt.

Der Vorige. Falk. Friedel.

**Friedel** (zu Fabian.) Guten Morgen, Brüderchen!

**Fabian** (verbeugt ſich und kann ſeine Verlegenheit nicht verbergen.) Unterthänigſter!

**Falk.** Ein ſchöner Tag, Herr Schulmeiſter!

**Fabian** (mit noch tieferer Verbeugung.) Ganz Unterthänigſter!

**Friedel.** Brüderchen, was fällt dir ein? Iſt dir etwa ein Menuet von Haydn oder Beethoven in den Kopf geſtiegen?

**Fabian.** Keines Weges bin ich auf ſolche Weiſe von dieſen hohen Geiſtern afficirt: allein der Reſpekt — die Ehrfurcht —

**Falk** (bei Seite.) Er ſcheint unſer Geheimniß zu wiſſen! Sollte er nach ſo langer Zeit mich wieder erkannt haben?

**Friedel** (zu Fabian.) Was faſelſt du von Reſpekt — von Ehrfurcht? Wir haben Brüderſchaft mit einander getrunken —

**Fabian** (zieht ſich erſchrocken zurück.) Hochdieſelben werden dieſen Trugſchluß vom geſtrigen Abende verzeihen; allein wer hätte auch denken können, daß ein vornehmer Herr in ſo vorzüglicher Qualität die Geige behandle!

**Friedel** (bei Seite zu Falk.) Wahrhaftig, wir ſind entdeckt!

**Falk.** Herr Schulmeiſter, Ihr ſeid in der That im Irrthum —

**Fabian.** Wie? — Sollte mein hochgeehrter Patron, der Herr Graf von Falkenſtein, noch länger vor einem ſtets treuen Diener ſeines Hauſes in einer ausweichenden Tonart auftreten wollen?

**Falk.** Nein, lieber Bitterfroſt, das könnte mir nicht einfallen, und ich geſtehe Euch denn gern, daß ich **der** wirklich bin, der vor ſiebenzehn Jahren Euch eine zarte Pflanze übergab, welche nun, Dank Eurer Sorgfalt und Redlichkeit, zur holdſeligen Blüthe ſich entfaltet hat.

**Fabian.** O mein hochgebietender Herr Graf, darf ich jetzt alle Poſaunenklänge der Freude loslaſſen im Fortiſſimo, auf daß Jedermänniglich Theil nehme an dem Jubel —

**Falk.** Bei Leibe nicht, guter Bitterfroſt! Zwar iſt mit dem Tode meines Oheims die Urſache verſchwunden, welche mich abhielt, meine Verheirathung mit einer Bürgerlichen bekannt zu machen und Röschen öffentlich als meine Tochter anzuerkennen, aber hier (er zeigt auf Friedel) mein Neffe, der Baron Friedau —

**Friedel** (indem er dem Schulmeiſter auf die Schulter ſchlägt.) Dein Brüderchen, Freundchen!

**Fabian** (mit tiefer Verbeugung.) Bitte zu wiederholten Malen um Entſchuldigung, daß ich ein Eſel war. Erſt heute Morgens ſind mir die Ohren abgefallen, und da habe ich meine Dummheit gleich eingeſehn.

**Falk.** Mein Neffe alſo, den ich in mein Geheimniß eingeweiht hatte, ſah Röschen vor einiger Zeit bei einem ländlichen Feſte, und nach ſeiner Rückkehr verbarg er mir den Eindruck nicht, welchen das liebliche Kind auf ſein Herz gemacht. Wir beſchloſſen, ſie unerkannt zu beobachten, und mein Neffe will nicht eher aus ſeinem Inkognito treten, bis er ihrer Gegenliebe gewiß iſt. Auf Eure Verſchwiegenheit können wir rechnen!

**Fabian** (den Finger auf den Mund legend.) Stumm wie das Grab! Siebenzehn Jahre lang habe ich das Geheimniß gegen meine Frau bewahrt und das war keine Kleinigkeit! Auch dem Mädchen — dem hochgeborenen Fräulein, wollt' ich ſagen, iſt nicht *mehr* bekannt, als daß ſie nicht unſer Kind iſt, daß ihre Eltern noch am Leben ſind und ſich dereinſt zu erkennen geben werden.

**Friedel.** Sag' einmal, Brüderchen — denn vor der Hand bleibt es unter uns noch bei der Brüderſchaft — Röschens Herz iſt doch noch frei?

**Falk.** Ich will nicht hoffen, daß ſie ſich vergeſſen —

**Fabian.** Obgleich das Herz eines Frauenzimmers keinesweges einem Muſikſtücke für Anfänger zu vergleichen ſteht, das man vom Blatte weg zu ſpielen vermag, ſo getraue ich mir dennoch zu behaupten, daß des Fräuleins Herz eine bis Dato noch unberührte Taſtatur iſt. Zwar hat ein gewiſſer Junker Stubenrauch ſich, wie meine Frau berichtet, zu einem Amoroſo gegen Röschen — gegen die junge Gräfin bewegen gefühlt, aber ich zweifle ſehr, daß er die rechte Tonart getroffen.

**Friedel** (mit der Geberde des Prügelns.) Ich könnte mich leicht verſucht fühlen, die rechte **Taktart** ſeinen Rücken empfinden zu laſſen.

**Falk** (nachſinnend.) Stubenrauch? Der Name iſt mir bekannt. Richtig! Es war auf einem Dorfe dieſes Stubenrauch, wo ich mich mit meiner Gemahlin heimlich trauen ließ und wo auch nach einem Jahre Röschen im Stillen die Taufe empfing.

(Barbara ſteckt den Kopf durch die Mittelthür, um zu horchen.)

Fabian. Freilich, wenn dieſer Junker Stubenrauch wüßte, daß Röschen eine Gräfin, die Erbin einer Million iſt —

Barbara (ausbrechend, ſehr laut.) Einer Million! Wenn das meine ſelige Großmutter —

Fabian (heftig zu Barbara.) Weib, was thuſt du da? (Indem er ſie zur Thüre hinausſchiebt.) Hebe dich weg, Satanas!

Barbara (faſt im gleichen Moment.) O ich weiß genug. (Ab.)

Falk. Wir ſind verrathen!

Friedel. Mein ganzer Plan iſt vereitelt.

Fabian. Sie hat nur wenige Worte gehört und kann unmöglich die ganze künſtliche Behandlung unſeres Thema's begriffen haben.

Friedel. Zum Mindeſten empfiehlt mir dieſer unangenehme Vorfall Beſchleunigung meines Unternehmens. Dort kommt Röschen. (Bittweiſe.) Lieber Oheim —

Falk. Ich laſſe dich allein mit ihr. Du weißt, dein Glück iſt auch das meinige. Herr Schulmeiſter, Ihr ſeyd wohl ſo gefällig, mich auf einige Augenblicke zu begleiten. Ich wünſchte die neue Kirchenorgel zu ſehn.

**Fabian.** Ich verſtehe. — Der Herr Baron und Röschen — ein zärtliches Duo — (Indem er mit Takt abgeht.) Was die Orgel betrifft —

(Beide ab durch die Mittelthür.)

## Vierter Auftritt.

Friedel (allein.)

Jetzt komm mir zu Hülfe, du kleiner mächtiger Gott der Liebe, der du die Hölle in einen Pallaſt und den Himmel in eine Hütte zu bringen vermagſt!

## Fünfter Auftritt.

Der Vorige. **Röschen** kommt gedankenvoll aus einer Seitenthür; ſie bindet den Strohhut vom Kopfe und legt ihn auf das Clavier.

**Röschen** (ohne Friedel, der in den Hintergrund getreten, zu bemerken.) Ja! Wer von allen Dingen das Wie und Warum wüßte! So viel bleibt gewiß, mit unſern beiden Gäſten hat es eine ſeltſame Bewandtniß. Wenn ich den ältern von ihnen anſehe, ſo durchdringt mich jedesmal eine gewiſſe Ehrfurcht; wenn mich dagegen der jüngere mit ſeinen treuherzigen Augen anblickt, ſo wird mir's ganz warm um's Herz, gleichſam als wenn die Sonne hineinſchiene. Was kann das wohl zu bedeuten haben? — Mein Pflegevater iſt doch auch eine Mannsperſon, aber er mag mich noch ſo oft anſehen, das Herz bleibt ganz ruhig dabei.

**Friedel** (tritt vor.) Schon im Felde geweſen, ſchönes Röschen?

**Röschen.** Ei! Wie haben Sie mich erſchreckt. — Freilich war ich ſchon draußen in der friſchen Natur. Wir Landleute begrüßen die Sonne mit den Sängern des Waldes. Die Singvögel aus der Stadt ſollen, wie es heißt, einen ſpätern Sonnenaufgang haben und den Mittag öfters für den Morgen anſehn.

**Friedel** (bedeutend.) Bei dieſer Blindheit geſchieht es den Singvögeln aus der Stadt zuweilen, daß ſie, wenn ſie ſich auf's Land wagen, in Schlingen fallen, an welche ſie früher nicht dachten.

**Röschen.** Da haben die guten Thierchen bei uns nichts zu fürchten. Nur müſſen ſie ſich hüten, über Junker Stubenrauchs Grenze zu gerathen: der fängt Alles ein, was ſich fangen läßt.

**Friedel.** Sie haben ihn wohl gern.

**Röschen.** Wen?

**Friedel.** Den Junker.

**Röschen.** Recht gern.

**Friedel** (bei Seite.) O weh! Der Horizont verdunkelt ſich.

**Röschen.** Ich möchte mich manchmal todtlachen über ihn.

**Friedel** (bei Seite.) Todtlachen! Ein ſeltſames Zeichen der Liebe.

**Röschen.** Wenn er mir von ſeinem gewaltigen Stammbaum erzählt, auf welchem, neben den Namen der Vorfahren, auch jedesmal der Lieblingsgimpel des Hochſeligen abgemalt iſt; oder wenn er von ſeinen Heldenthaten im Befreiungskriege ſpricht, den er gar nicht mitgemacht hat, wie jedermann weiß — denn Junker Stubenrauch lügt wie gedruckt; oder neulich, da er ſo gewaltig auf die Naſe fiel, als er mir bei'm Glatteiſe ein tiefes Compliment ſchnitt. Kurz! er iſt ein pudelnärriſcher Menſch.

**Friedel** (bei Seite.) Die Sonne ſcheint wieder hell! (laut) Möchten Sie ihn wohl heirathen?

**Röschen.** Ich — den Junker? Ha, Ha, Ha! Welche Frage! Der könnte ja mein Großvater ſeyn!

**Friedel.** Er iſt aber reich und vornehm.

**Röschen** (verwundert.) Was thut denn das bei'm Heirathen?

**Friedel.** Eigentlich nichts. Aber Sie würden ſchöne Kleider beſitzen, Kutſch' und Pferde —

**Röschen** (ihn parodirend.) Und ein ganzes Haus voll Staarmatze und Hänflinge. Nein, Herr Friedel, und wenn Junker Stubenrauch ſo viele Geldſtücke hätte wie graue Haare auf dem Kopfe, ſo möchte ich ihn nicht zum Manne.

**Friedel** (zutraulich.) Sagen Sie, liebes Röschen, möchten Sie mich wohl heirathen?

**Röschen** (überraſcht.) Sie? — Nein, Herr Friedel, Sie nun ganz und gar nicht.

**Friedel** (bei Seite.) Das Gewitter ſchlägt ein!

**Röschen.** Sie würden Ihre Frau höchſt unglücklich machen.

**Friedel** (bei Seite.) Das haben mir ſelbſt die freimüthigſten Damen in der Reſidenz noch nicht geſagt.

**Röschen.** Die arme Frau müßte ſich ja zu Tod grämen, wenn ſie allein und ſorgenvoll daheim ſäße, während Sie in der Welt umherzögen, um Geld zu verdienen, oder, wie Sie es nennen, eine Kunſtreiſe machten.

**Friedel** (bei Seite.) Ah! kommt der Wind daher? (Laut.) Wenn ich nun dieſer herumſchweifenden Lebensart entſagte, mir von meinen Sparpfennigen ein ländliches Beſitzthum erkaufte und Ihnen dort ein ſtilles häusliches Leben anböte?

**Röschen** (verlegen.) Ja — wenn — (plötzlich abbrechend.) Haben Ihnen denn Ihre Kunſtreiſen ſchon ſo viel eingetragen?

**Friedel.** Vielleicht noch mehr.

**Röschen.** Da können Sie von Glück ſagen.

**Friedel** (bittend.) Antwort auf meine Frage, liebes Röschen!

**Röschen.** Ihr Scherz ſetzt mich wirklich in Verlegenheit.

**Friedel.** Röschen, es iſt der höchſte Ernſt meines Lebens.

**Röschen** (mit niedergeſchlagenen Blicken.) Sie wiſſen nicht, Herr Friedel — ich bin nicht des Schulmeiſters Tochter — meine Eltern ſind mir unbekannt und ihr Erſcheinen, welches ich täglich erwarte, wird über mein künftiges Lebensverhältniß entſcheiden.

**Friedel** (dringender.) Wenn nun aber die Eltern plötzlich aufträten, zu meinen Gunſten ſich ausſprächen — was wäre dann Ihre Antwort?

**Röschen** (verlegen.) Dann — Wer kann aber auch Alles voraus wiſſen. Sie fragen ſo ſonderbar — ich weiß mir nicht zu helfen! Am beſten iſt's: ich laufe davon.

(Schnell ab zur Seite.)

**Friedel.** Und ich laufe nach.

(Ihr nach.)

## Sechster Auftritt.

Junker Stubenrauch durch die Mittelthür. Er trägt einen Vogelbauer, in welchem ſich ein Staar befindet.

Die wird ſich wundern! Die wird Augen machen, wenn ich ihr das koſtbare Geſchenk übergebe! Tag und Nacht habe ich auch vor dem verwünſchten Vogel geſeſſen und ihm bald mit ſanfter Flötenſtimme, bald mit donnerähnlichem Klange den melodiſchen Namen Sebaſtian Tobias von Stubenrauch vorgeplaudert, bis endlich ſein unvernünftiges Gehirn ihn begriffen. Tobias! Es war ein großer Gedanke von dir, der Geliebten ein ſolches Präſent zu machen! Immer wird jetzt dein Name vor ihren Ohren ſchweben, ſich hinabdrängen in das unbewachte Herz und, wenn du nicht da biſt, Tobias, ſo iſt Mätzchen dein Stellvertreter. (Er ſetzt den Käfich auf den Tiſch) I, Mätzchen, du biſt wohl recht ſtolz auf deinen neuen Beruf? Du bläſeſt dich ja auf, wie ein gereizter Puter. Sprich, Mätzchen! Nenne den Namen des vortrefflichen Edelmannes, in deſſen Gegenwart du zu ſeyn die Ehre haſt!

(Der Staar ſpricht: Spitzbube! Galgenvogel!)

Rührt mich der Schlag? — Soll ich der Beſtie den Hals umdrehn? — Darum war alſo das Thier ſo zahm, weil es bereits in menſchlicher Penſion geweſen und Plappern gelernt! — Tobias! Tobias! Jetzt kannſt du nur wieder abziehn mit deinem Geſchenk, denn welche Empfehlung wäre es bei der Geliebten, wenn ſie ſtündlich hören müßte. Sebaſtian Tobias von Stubenrauch, Spitzbube, Galgenvogel!

(Er überdeckt den Vogelbauer mit einem Tuche.)

Liebe ich denn das Mädchen wirklich? Lieben? — Nein! Aber die reiche Erbſchaft — der gräfliche Papa! — Doch ſtill, Tobias! — Das gehe nicht über deine Zunge; denn die Wände haben Ohren, wie das Sprichwort ſagt.

## Siebenter Auftritt.

Der Vorige. Barbara.

**Barbara.** Ew. Gnaden kommen, wie gerufen. Große, wichtige Neuigkeiten!

**Stubenrauch.** Iſt ein Unglück geſchehn? — Iſt Röschen raſend geworden aus Liebe zu mir?

**Barbara.** Keinesweges, Ew. Gnaden —

**Stubenrauch.** Nun das wäre ſo etwas Außerordentliches eben nicht. Als ich mit noch einigen Andern Deutſchland befreite, paſſirte es mir zu mehrenmalen, daß Fräulein von angeſehener

Geburt, welche in mich verliebt waren, für närriſch gehalten wurden.

**Barbara.** Die angeſehene Geburt — richtig! Das iſt eben der Punkt, auf den ich kommen will. Ew. Gnaden wiſſen, daß mein Mann in einem Anfalle ſeiner muſikaliſchen Verrücktheit vor einigen Tagen zwei reiſende Muſikanten aufgenommen hat. Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte!

**Stubenrauch.** Selbiges iſt uns aus den Mittheilungen der Frau Barbara genugſam bekannt. Auch haben wir die beiden Taugenichtſe bereits mit eigenen Augen geſehn.

**Barbara.** Nun, ſtellen ſich Ew. Gnaden vor, welche Schmach einem armen ehrlichen Weibe angethan wird. Schon ſeit ſiebzehn Jahren plage ich meinen Mann täglich um das Geheimniß von Röschens Stand und Geburt, aber er gibt mir entweder gar keine Antwort oder wird grob. Ich habe ihn ſelbſt zu verſchiedenen Malen auf eine Art von Tortur gebracht und ihm drei Wochen lang täglich angebrannte Suppen auf den Tiſch geſtellt — das iſt ſonſt ein probates Mittel, einen wilden Ehemann zahm zu machen — aber er ließ ſich nichts merken und ſchlürfte die braune Brühe hinunter, als wäre ſie delikat. Vor einer Viertelſtunde iſt er mit den beiden Landſtreichern hier in dieſem Zimmer beiſammen — ich lauſche ein wenig an der Thür — da höre ich denn ganz deutlich, wie er den fremden hergelaufenen Tagedieben offenbart, was ich ſeit ſiebzehn Jahren weder mit Güte noch mit Gewalt aus ihm heraus kriegen konnte. *Ja, wenn Junker Stubenrauch wüßte, daß Röschen eine Gräfin, die Erbin einer Million iſt* —

**Stubenrauch** (verächtlich.) Wenn Junker Stubenrauch *das* wüßte? Das weiß Sebaſtian Tobias, Edler von Stubenrauch bereits ſeit ſiebenzehn Jahren ſo gut, wie der Herr Schulmeiſter.

(Der Staar ruft: Spitzbube! Galgenvogel!)

**Barbara** (welche erſchrocken nach allen Seiten umblickt.) Hilf Himmel! Welche Stimme! Der Gott ſey bei uns wird doch nicht ſein Spiel treiben? — Wenn das meine ſelige Groſsmutter erlebt hätte?

**Stubenrauch** (deutet auf den verdeckten Käfich.) Nur ein abgerichteter Staarmatz von gemeinen Sitten.

**Barbara** (beruhigt, aber neugierig.) Ew. Gnaden war es alſo auch ſchon ſeit ſiebzehn Jahren bekannt —

**Stubenrauch.** Daß Röschen die Tochter des Grafen von Falkenſtein iſt, der ſich heimlich auf einem meiner Güter in eine Mesalliance mit einer Bürgerlichen eingelaſſen, wie mir der Geiſtliche, als ſeinem hohen Patrone, pflichtſchuldigſt offenbaret.

**Barbara** (jubelnd.) Fabian! Fabian! So bin ich endlich ohne dich am Ziele und weiß Alles. Wie will ich vor dich hintreten mit verklärtem Antlitze, gleich dem Poſaunenengel in der Kirche, und dir in das verſteckte Gewiſſen reden. Das iſt Freude nach langjährigem Leid. Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte!

**Stubenrauch.** Die Frau Schulmeiſterin wird ſehr wohl dran thun, wenn ſie vor der Hand ſo wenig davon ſpricht, wie ein Rabe, dem die Zunge noch nicht gelöſt iſt.

**Barbara.** Ich ſollte ſchweigen? Das iſt nicht möglich!

**Stubenrauch.** Eine beſſere Ausſicht zur Rache an Ihrem hartherzigen Ehegeſpons eröffnet ſich.

**Barbara.** Rache? Ja! Rache iſt von nun an mein Gedanke Tag und Nacht. Wenn das meine ſelige —

**Stubenrauch.** Graf Falkenſtein iſt durch eine Seitenlinie auf entfernte Art mit mir verwandt. Meine Pflicht war es dafür zu ſorgen, daß unſer Stammbaum nicht zum zweiten Male durch ein Mißbündniß befleckt werde, was hier unter gemeinen Umgebungen leicht hätte geſchehn können, wenn Röschen ſich verplemperte. Deshalb präſentirte ich mich ſelbſt der jungen Gräfin im Schmucke meiner Männlichkeit und meiner kriegeriſchen Thaten, als einen Liebhaber, dem ſie gleich beim erſten Anblicke ihr Herz ohne weitern Sturm übergeben mußte. Aus ſichern Nachrichten iſt mir bekannt, daß der Graf mit ſeinem Neffen eine Reiſe nach Paris angetreten hat. Welche Freude für ihn, wenn er zurückkehrt, in die Arme der nun anerkannten Tochter eilt und ſie als die Gattin eines Sebaſtian Tobias von Stubenrauch wieder findet, eines Edelmanns, deſſen Tapferkeit im Befreiungskriege mit einem eiſernen Kreuze von wenigſtens zwanzig Pfund an Gewicht hätte belohnt werden müſſen! Nicht wahr, Frau Schulmeiſterin, das iſt ein großer Gedanke!

**Barbara.** Aber mein Mann, der ſich eine Art von väterlicher Gewalt über das Mädchen — über die Fräulein Gräfin, wollt' ich ſagen, anmaßt, wird nicht zugeben —

**Stubenrauch.** Wir müſſen ihn überliſten. Wir müſſen ihn in ſeinen eigenen Schlingen fangen, daß er zappelt, wie ein eingeflogener Krammetsvogel.

**Barbara.** Fangen? In Schlingen? So etwas verſtehn Ew. Gnaden aus dem Fundamente. Das muß wahr ſeyn!

**Stubenrauch.** Die Schlingen ſind eigentlich hier nur eine figürliche Redensart, eine Allegorie, wie die Dichter ſagen. Höre Sie meinen Plan, die erhabenſte Idee, welche je in dem Haupte eines Stubenrauch entſtanden —

**Barbara.** Mein Himmel! Ich brenne vor Begierde.

**Stubenrauch.** Es iſt jetzt eine Reihe von Jahren entſchwunden, ſeit der Gatte der Frau Schulmeiſterin den Grafen von Falkenſtein zum letztenmale geſehn. Wie wäre es, wenn wir einen Andern in der Rolle des Grafen auftreten ließen?

**Barbara.** Aber —

**Stubenrauch.** Bedenke Sie, Frau Barbara! Der wirkliche Graf kommt an, findet das Glück ſeiner Tochter in der Verbindung mit einem Stubenrauch begründet und wem hat er es zu danken? Der Frau Barbara ganz allein, und Ihr grämlicher Eheherr muß mit einer langen Naſe abziehn. Der Graf wird Sie als ſeine Wohlthäterin verehren, reichlich beſchenken, vielleicht gar auf's Schloß nehmen —

**Barbara** (entzückt.) Auf das Schloß? Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte!

**Stubenrauch** (ſinnend.) Wer aber wäre wohl tauglich, die Rolle des Grafen zu übernehmen? Vielleicht könnte einer von den beiden Muſikanten — Richtig! Dergleichen Leute ſind in der Regel für Geld zu allem erbötig.

## Achter Auftritt.

Die Vorigen. Falk.

**Falk.** Um Verzeihung, wenn ich ſtöre.

**Stubenrauch.** Stören? — Ganz und gar nicht. Es iſt mir ein Vergnügen, mit Künſtlern umzugehen. Deshalb richte ich auch alle Gimpel, welche ſich in meinen Netzen fangen, zu Künſtlern ab. Ihr nennt Euch Falk, mein Freund?

**Falk.** So iſt es! (Spöttiſch bei Seite.) Mein Freund! Welche gnädige Herablaſſung!

**Barbara** (für ſich mit ſteigender Freude.) Ich — auf das Schloß — in die großen ſchönen Zimmer! Mein Mann muß mit einer langen Naſe abziehn! —

**Stubenrauch** (zu Falk.) Aus Eurem Blicke ſpricht auf eine recht erkennbare Weiſe das Adelige, Kluge des trefflichen Stoßvogels, mit welchem Ihr in Namensverwandtſchaft ſteht. (Vertraulich) Ihr könntet mir, dem Edeln Sebaſtian Tobias von Stubenrauch, einen Dienſt erzeigen, mein guter Freund!

**Falk** (bei Seite.) Die Aktien ſteigen, ich bin bereits ſein guter Freund. (Laut) Ich würde mich glücklich ſchätzen —

**Stubenrauch.** Umſonſt verlange ich nichts, aber gegen gute Bezahlung wäret Ihr wohl ſo gefällig, mein lieber Freund —

**Falk** (bei Seite.) Nun kommt gar die Liebe! Was mag er denn eigentlich wollen? (Laut.) Ew. Gnaden können ſich mir in Allem anvertrauen. Wo Geld zu verdienen iſt, da iſt Falk zu jeder Zeit bei der Hand.

**Barbara** (für ſich in träumeriſchem Entzücken.) Röschen, Frau Junkerin! — das Schloß — die lange Naſe! Ich weiß nicht, wo mir der Kopf ſteht.

**Stubenrauch** (zu Falk.) Ihr hättet weiter nichts zu thun, mein trefflichſter Freund —

**Falk** (bei Seite.) Hoho! wir ſteigen in die Trefflichkeit!

**Stubenrauch** (fährt fort.) Als hier im Hauſe für wenige Augenblicke den Grafen Falkenſtein zu präſentiren.

**Falk** (für ſich.) Was Teufel!

**Stubenrauch.** Iſt Euer Begleiter ſchon lange in Eurer Geſellſchaft?

**Falk.** Erſt ſeit vier Tagen.

**Stubenrauch.** Deſto beſſer. Er und der Schulmeiſter müſſen glauben, daß Ihr jetzt erſt für gut findet, aus Euerm Incognito hervorzutreten. Ihr begrüßt Röschen als Eure Tochter — der Graf iſt wirklich ihr Vater — und gebt ihr ohne weitere Verſäumniß Euren Segen zu der ehelichen Verbindung mit mir, Sebaſtian Tobias von Stubenrauch.

(Der Staar ſpricht: Spitzbube! Galgenvogel!)

**Stubenrauch** (zornig gegen den verdeckten Käfich.) Verdammtes Mätzchen, willſt du ſchweigen!

**Falk** (für ſich.) Schurke! Doch ich muß mich verſtellen.

**Stubenrauch.** Dann rüſtet Ihr Euch auf das Schleunigſte zur Abreiſe, gebt wichtige Geſchäfte vor und empfangt von mir zum Beweiſe ſchuldigen Danks eine Börſe mit funfzig —

**Falk.** Friedrichsd'or.

**Stubenrauch** (vornehm.) Thalern, mein Freund.

**Falk.** Topp, gnädiger Herr! Ich will die Rolle des Grafen von Falkenſtein ſo täuſchend ſpielen, daß Sie ſelbſt mich dafür halten ſollen. Auch bemerkten die Leute im Städtchen ſchon, daß ich einige Ähnlichkeit mit dem Grafen hätte. Zu einem ſtandesmäßigen Anzuge bin ich vor Kurzem durch einen Zufall gekommen. —

**Stubenrauch** (lächelnd, indem er die Pantomime des Stehlens macht.) Ich verſtehe, mein Freund. Geht jetzt mit der Frau Barbara. Sie wird Euch die nähern Umſtände entdecken; dann kehrt auf das Baldigſte als Graf zurück, um mich zu Eurem Schwiegerſohn und zum Glücklichſten aller Sterblichen zu machen.

**Falk** (bei Seite.) Um dir den Hals zu brechen, Elender!

**Barbara** (für ſich.) Wenn nur alles gut geht! Mir kommt die ganze Sache beinahe vor wie ein Spitzbubenſtreich. Aber — die Million — der Graf — das Schloß — die Naſe — Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte! Das war eine Frau!

(Ab mit Falk.)

## Neunter Auftritt.

**Stubenrauch** (allein.)

Die alte Närrin ſehe ich nicht mehr im Wege an, wenn erſt Röschen in meinem Garne iſt. Wie will ich dem glänzenden Vögelchen die goldenen Federn ausrupfen! — Indeſſen hätte ich große Luſt, dem vorlauten Staarmatze mit einem gelinden Drucke des Daumens —

(Er nähert ſich dem Vogelbauer.)

## Zehnter Auftritt.

Der Vorige. Röschen.

**Röschen** (tritt ſingend ein.)

Und der wilde Knabe brach
's Röslein auf der Heiden;
Röslein wehrte ſich und ſtach,
Half ihr doch kein Weh und Ach,
Mußt' es eben leiden.
Röslein, Röslein, Röslein roth,
Röslein auf der Heiden.

(Mit einem Seufzer.)

Ja! Wer in die Zukunft blicken könnte!

Stubenrauch (zu ihr hintretend.) Soll ich dir wahrſagen, holdſeliges Röschen?

Röschen (ironiſch.) Seit wann gibt ſich denn der edle Herr von Stubenrauch mit dieſem niedrigen Zigeunerhandwerke ab?

Stubenrauch. Auch berühmte Helden waren oft mit prophetiſchem Geiſte begabt. Ich leſe auf deiner Stirne —

Röschen. Nun, was ſieht denn da geſchrieben?

Stubenrauch. Baldige Veränderung deines Standes.

Röschen. Poſſen!

Stubenrauch. Erhebung aus dem gemeinen Schlamme deines jetzigen Lebens —

Röschen. Kindereien!

Stubenrauch. Wenn du mir deine rechte Hand geben wollteſt, ſo würde ich dir noch ganz andere Dinge offenbaren.

Röschen. Da iſt die Hand. Ich bin doch begierig, was Sie herausbuchſtabiren.

(An einem der hintern Fenſter erſcheint Friedel und öffnet daſſelbe leiſe von außen.)

**Stubenrauch** (ſieht in die gebotene Hand.) Du biſt verliebt.

**Röschen.** Ha, ha, ha! Sie machen mich lachen.

**Friedel** (halblaut.) Ich glaube gar, der alte Wilddieb jagt in meinem Gehege?

**Stubenrauch.** Verliebt bis über die Ohren in einen vortrefflichen Cavalier.

**Röschen.** Wo ſollte der herkommen?

**Stubenrauch.** Er iſt ſchon gekommen. Ein Kriegsmann, ein Held, vor deſſen unwiderſtehlicher Tapferkeit ganze Armeen die Flucht ergriffen.

**Röschen.** Das muß ja ein ſchrecklicher Menſch ſeyn!

**Stubenrauch.** Sanft wie ein Lamm bei der Geliebten. Fürchte nicht, daß du hoffnungslos liebſt; nein! er liebt dich wieder; er wird dich heirathen. Dein Geld, deine Geburt — deine Tugend, deine Schönheit, wollte ich ſagen, machen dich ſeiner würdig.

**Röschen.** Wer iſt denn dieſer allervortrefflichſte Cavalier — dieſer unwiderſtehliche Held?

**Stubenrauch.** Wer anders als dein getreueſter Verehrer, Sebaſtian Tobias, Edler von Stubenrauch.

**Friedel** (halblaut, mit drohender Geberde.) Wart! Ich will dir die Verehrung austreiben.

**Röschen.** Wie? Ein Edelmann, deſſen Stammbaum ſo hoch iſt wie unſer Kirchthurm, deſſen Geſchlecht mit dem der Gimpel zugleich erſchaffen wurde, wollte ſich herablaſſen —

**Stubenrauch.** Ja! Ich will mich herablaſſen. Komm in meine Arme und nimm zum Beweiſe meiner Wahrhaftigkeit den Verlobungskuß von dieſen Lippen, du Holdſelige! (Er will ſie umarmen.)

**Röschen** (reißt ſich los.) Gott bewahre!

**Friedel** (wie oben, indem er durch das Fenſter ins Zimmer ſpringt.) Du ſollſt dich wundern!

(Röschen iſt, um Stubenrauchs Zudringlichkeit zu entgehn, um das Clavier herumgelaufen; Stubenrauch folgt ihr ſchwerfällig und geräth dem herbeieilenden Friedel in die Arme.)

**Friedel** (den Stubenrauch heftig an ſich preſſend.) Nimm den Verlobungskuß, du Geliebter!

**Stubenrauch** (abwehrend.) Hält mich der Satan in ſeinen Schlingen?

**Röschen.** Ha, ha, ha, ha!

**Friedel** (dringt heftiger auf den Junker ein.) Ich muß dich küſſen, und wenn die Welt ſich zwiſchen uns Beide drängte!

**Stubenrauch.** Alle guten Geiſter —

**Friedel.** Gib die Honiglippen, du Holdſeliger!

**Stubenrauch.** Der glühende Odem der Hölle weht mich an.

**Friedel** (hat den Stubenrauch mit Gewalt geküßt und läßt ihn los.) Fahre hin, du Schelm!

**Röschen** (welche lachend zuſah.) Brave, Herr Friedel! Das war prächtig.

**Stubenrauch** (noch außer Faſſung.) Wie? — Er war's? Er hat es gewagt?

**Friedel.** Ja, ich war's. Ich habe es gewagt, ein unſchuldiges Mädchen zu ſchützen gegen die Zudringlichkeit eines niederträchtigen Verführers.

**Stubenrauch** (in Wuth.) Ha! daß ich mein Schwert nicht bei mir habe, es zu ſtoßen in die Bruſt dieſes Elenden —

**Friedel** (verächtlich.) Bemühe Er ſich nicht, Monſieur Stubenrauch! Ich diente nicht in den Armeen, die vor ſeiner Tapferkeit davon liefen.

**Stubenrauch.** Welche Frechheit! Hat man je dergleichen erlebt?

## Eilfter Auftritt.

Stubenrauch. Röschen. Friedel.
Fabian (eilig herein.)

**Fabian.** Freude über Freude! An dir, liebes Röschen, iſt es, aus vollem Herzen und mit hellklingender Diskantſtimme das Te Deum laudamus anzuheben. Dein Vater iſt da; in wenigen Augenblicken wirſt du ihn ſehn.

**Röschen.** Mein Vater? Welches Glück! Endlich! Endlich!

**Friedel** (bei Seite.) Ha! der entſcheidende Augenblick!

**Stubenrauch** (für ſich.) Jetzt ſpringt meine Mine.

**Fabian.** Schon ſeit einigen Tagen war er hier im Hauſe, unter dem Namen des Muſikus Falk —

**Röschen.** Darum fühlte ich bei dem Anblicke dieſes Mannes mich ſo wunderbar bewegt.

**Fabian.** Unſer regierender Herr, der Graf von Falkenſtein.

**Stubenrauch** (für ſich.) Der Alte wäre richtig angeführt!

**Friedel** (zu Röschen.) Der arme Friedel wird wohl jetzt vergeſſen werden?

**Röschen.** Wie kann ich in dieſem Augenblicke einen andern Gedanken faſſen, als den an meinen Vater? Seit meiner früheſten Kindheit bete ich täglich für die Eltern, welche mein Herz erſehnte und mein Auge noch nicht erblickte. Jetzt — jetzt endlich — ich kann nicht länger warten — ich muß ihm entgegen. Mein Vater, mein Vater!

(Sie eilt nach der Thüre.)

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen. **Falk** (in geſchmackvoller und feiner Kleidung, Orden ꝛc.) Nach ihm **Barbara.**

**Falk** (indem er Röschen zärtlich umarmt.) Meine Tochter! Mein liebes, gutes Kind!

**Fabian.** Paukenwirbel und Trompetenſchall müßten ein ſolches Ereigniß dem Volke verkündigen.

**Stubenrauch** (zu der Schulmeiſterin halblaut.) Frau Barbara! Der Kerl ſpielt ſeine Rolle vortrefflich. Die Umarmung könnte übrigens kürzer ſeyn.

**Barbara** (für ſich.) Wenn ich nur bald auf's Schloß komme und meinen Mann mit der langen Naſe ſehe!

**Falk** (zu Röschen.) Kummervolle Jahre ſind mir durch die Ausſicht auf dieſe Stunde erheitert worden. Endlich geht ein günſtiges Geſtirn über meinem Leben auf und ich darf dich öffentlich vor aller Welt als mein Kind anerkennen.

**Stubenrauch** (bei Seite.) Süperb! Ordentlich gräflich!

**Röschen.** O mein Vater! Dieſes ſüße Wort ſchließt alle überſtrömenden Gefühle des Herzens in ſich ein.

**Stubenrauch** (zu Falk.) Darf ein entfernter, aber nicht unwürdiger Verwandter —

**Falk.** Mit Ihnen ſpreche ich nachher, Herr von Stubenrauch.

**Stubenrauch** (für ſich.) Das iſt beinahe etwas *zu* gräflich.

**Falk.** Liebe Tochter, warum ſollte ich nicht gleich in den erſten ſeligen Augenblicken des Wiederfindens dir den heißeſten Wunſch meiner Seele offenbaren? Du trittſt in die Welt, ohne ſie zu kennen. An der Seite eines Gatten wäreſt du geſchützt gegen ihre Stürme, bewahrt vor ihren Fallſtricken. Ein trefflicher Mann ſucht deine Hand.

Stubenrauch (bei Seite.) Hier ſteht der Treffliche.

Falk. Er iſt aus unſerer Familie —

Stubenrauch (wie oben.) Die Krone der Verwandtſchaft.

Falk. Deiner werth durch ein reines Herz und einen edlen Geiſt.

Röschen (betreten für ſich.) O mein Gott! der arme Friedel.

Stubenrauch (für ſich.) Das iſt ein ganzer Komödiant! Ich lege noch einen Thaler auf die akkordirten fünfzig.

Falk. Durch die Verbindung mit ihm würde das Glück deiner Eltern feſt begründet!

Röschen (für ſich.) Ja! dieſes erſte Opfer der kindlichen Liebe ſey gebracht! (Laut) Nennen Sie den Mann, mein Vater! Ihre Wahl kann nur die meinige ſeyn.

Falk (indem er Friedel, der ſich bißher im Hintergrunde gehalten, zu ſeiner Tochter führt.) Hier iſt der Mann: mein Neffe, Eduard von Friedau!

Schnell nach einander.

**Röschen** (auf das freudigſte überraſcht.) Wie, Herr Friedel — Sie —

**Fabian.** Der Herr Graf haben die rechte Tonart getroffen.

**Barbara** (bei Seite.) O weh! Ich komme um das Schloß und mein Mann um die Naſe. Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte!

**Stubenrauch** (wild.) Schändliche Betrügerei!

**Friedau** (zärtlich zu Röschen.) Ihre Eltern willigen ein — Was ſpricht Ihr Herz?

**Röschen** (verſchämt.) Es gehorcht gern dem Willen der Eltern.

**Falk** (Beide umfangend.) Meine lieben Kinder!

**Stubenrauch** (tritt heftig vor.) Halt da! (indem er auf Falk deutet.) Der Menſch iſt ein Betruger.

**Friedau** (ſtark.) Herr!

**Stubenrauch.** Ich muß das am Beſten wiſſen, ich! Ich ſelbſt habe ihn für funfzig Thaler gedungen, den Grafen von Falkenſtein hier vorzuſtellen, er betrügt uns Alle.

Falk. Herr von Stubenrauch, der einzige Betrüger in dieſem Kreiſe ſind Sie. Betrachten Sie dieſe Papiere. — (Er öffnet ſein Taſchenbuch.) Ich bin wirklich der Graf von Falkenſtein. Meine Reiſe nach Paris wurde abſichtlich ausgeſprengt, um gewiſſe Leute irre zu führen. Sie ſind in Ihr eigenes Netz gefallen.

Stubenrauch (für ſich.) Verwünſcht! (laut) Es ſcheint, daß meine gute Abſicht verkannt wird: ich glaubte für die Ehre der Familie zu handeln, indem ich —

Falkenſtein. Sparen Sie dieſe Erklärung.

Friedau (zu Stubenrauch.) Sie ſchienen früher entrüſtet über die freundſchaftlichen Umarmungen, mit denen ich Sie an Röschens Stelle beſchenkte. Wenn Sie Genugthuung verlangen, ſo —

Stubenrauch (ſchnell, indem er den Vogelbauer ergreift.) Keineswegs! Ich habe bereits genug an Allem was ich hier geſehen und gehört, empfehle mich gehorſamſt und verbleibe dero wohl affectionirter Vetter, Sebaſtian Tobias von Stubenrauch.

(Der Staar ruft: Spitzbube! Galgenvogel!)

(Stubenrauch ab mit dem Käfich.)

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Stubenrauch.

**Barbara** (nähert ſich beſchämt dem Grafen und fällt vor ihm auf die Knie.) Gnädiger Herr! Verzeihen Sie einer armen, verführten Frau; aber ich war ganz verwirrt — das gnädige Schloß — meines Mannes lange Naſe —

**Fabian.** Weib, was faſelſt du?

**Falkenſtein** (indem er die Schulmeiſterin aufhebt.) Stehe ſie auf, Frau Schulmeiſterin. Alles iſt vergeben und vergeſſen. Nur der Dank für das, was ſie und ihr würdiger Mann für Röschen gethan, ſteht feſt in meinem Gedächtniſſe. (Zu Röschen und Friedau.) Jetzt, Kinder, kommt zu eurer Mutter, die mit Sehnſucht euch erwartet.

**Röschen.** Ich ſoll eine Mutter an mein Herz drücken? Welche Wonne!

**Friedau.** Unſere Mutter, meine geliebte Braut!

(Indem dieſe drei ſich nach der Thüre wenden, tritt Fabian zu ſeiner Frau.)

**Fabian.** Barbara! Wenn ich wüßte, daß du mit dem Junker Spitzbuben unter einer Decke geſteckt hätteſt, ſo ſollte dir mein Fidelbogen Preſtiſſimo im Viervierteltakte auf dem Rücken herumtanzen. (Er wendet ſich.)

**Barbara** (mit einem Blicke gen Himmel.) Wenn das meine ſelige Großmutter erlebt hätte!

(Der Vorhang fällt.)

---

# Dramatiſche Novellen

von

Georg Döring.

## Zweiter Theil.

Der graue Mann. — Das Gaſthaus im Gebirge.
Abentheuer über Abentheuer.

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.
1 8 3 3.

# Angeeignetes.

Hätt' es beſſer gern gegeben,
Doch man gab's nicht beſſer mir:
Leben laſſen, ſelber leben,
D'rum treibt unſer Schifflein hier.

# Der graue Mann,

## Luſtſpiel in drei Aufzügen.

---

Nach dem Franzöſiſchen bearbeitet.

---

## Perſonen:

Muller.
Der Graf von Roſenthal.
Der Baron von Wallen, ſein Neffe.
Henriette, ſeine Gattin.
Minna, ihre Schweſter.
Baron Lindorf.
Rath Salberg.
Kriegskommiſſar Meinau.
Franz, Wallens Kammerdiener.
Peter, ein alter Diener.
Thereſe, Kammermadchen.
Lob Herz, ein judiſcher Wucherer.
Springer, Tapezier.
Ein Notarius.
Ein Diener.

(Die Scene iſt auf Wallens Landgute, nahe bei einer bedeutenden deutſchen Univerſitat.)

# Erſter Aufzug.

(Das Theater ſtellt einen Garten vor. Rechts ſieht man Wallens Landhaus, links einen Pavillon. Im Hintergrunde iſt eine Mauer, mit einer Pforte, die auf auf das Feld führt.)

## Erſter Auftritt.

Franz. Springer.

**Franz** (allein aus dem Hauſe kommend, und ſprechend). Bravo, bravo, meine Herren! Sie haben in ihren Einrichtungen ſich ſelbſt übertroffen. Unſer Feſt muß herrlich werden und mein Herr wird mich mit Lobeserhebungen überhäufen, die natürlich auf Sie zurückfallen. (Zu Springer, welcher ihm folgt.) Ihre Tapeten in's Beſondere, mein wertheſter Herr Springer, ſind von einem Glanze, von einer Friſche — ihre Meubles prächtig und von einer Elaſtizität —

Springer. Zu gütig, zu gütig! Aber, ohne mich zu rühmen, kann ich wohl ſagen, daß kein Tapezierer in Europa geſchmackvoller und ſolider arbeitet als ich. Meine Sophas halten ſogar die vielen muſikaliſchen Abende aus, welche jetzt in den großen Häuſern an der Ordnung ſind, und das will viel ſagen, denn die Herrn Muſiker und Sänger machen ſich die bequemen Meubles auf eine Weiſe zu Nutze, die denn auch wieder unſern Nutzen herbeiführt.

Franz. Aha! Herr Springer macht Witz. O, ich habe Sie immer für einen klugen Kopf gehalten!

Springer. Apropos! weil wir doch eben von der Klugheit ſprechen — wie ſtehts mit meinen beiden Rechnungen? Die dritte kommt jetzt auch noch hinzu.

Franz. Sie werden alle drei zuſammen bezahlt.

Springer. Das ſoll mir ſehr angenehm ſeyn. Denn mich hat wirklich ſchon einige Beſorgniß angefochten —

Franz. Beſorgniß? Pfui, Herr Springer, pfui!

Springer. Die ganze Welt ſagt, der Herr Baron beſitze weiter nichts als dieſes Landhaus und geſcheidte Leute ſagen, daß es ihm nicht viel eintrage.

Franz. So ſagen ſie mir denn einmal, mein Herr Springer, kennen ſie den Grafen von Roſenthal?

**Springer.** Der Tauſend, das iſt mein beſter unde. Immer baare Bezahlung, ein Herr von ngeheuerm Reichthum.

**Franz.** Nun denn, dieſer ungeheure reiche ann iſt unſer Oheim, er hat keine Kinder und ir beerben ihn.

**Springer.** Das wäre wohl gut — aber an ſpricht auſſerdem noch davon, daß der Herr nkel den Neffen enterbt habe, weil er, wider ſei- en Willen, die Tochter eines bloſſen bürgerlichen rofeſſors zur Frau genommen.

**Franz.** Nicht weiter, Herr Springer, nicht eiter! Sie haben da ein Wort geſagt, das Sie f ganz falſche Gedanken bringen könnte. Enterbt? gten Sie. Gott bewahre! Wir haben uns nur n wenig überworfen. Mein Herr Springer, leſen ie Romane?

**Springer.** Ich bin Tapezierer meines Zeichens, er meine Frau —

**Franz.** Nun ſo fragen Sie die werthe Ehe- lfte! Was ſieht man in allen Romanen? Söhne d Neffen, die mit ihren Vätern und Onkeln in neinigkeit leben, weil zarte Bande ſie an das ädchen ihrer Neigung feſſeln; aber überſpringen ie einige hundert Seiten, laufen Sie zum letzten apitel — Welche rührende Szene! Die Alten verzeihen den Jungen, widerrufen ihr Teſtament und ſterben baldmöglichſt, um ihren Erben das Vergnügen zu verſchaffen, die ehrlichen Leute zu bezahlen und zu belohnen, die Vertrauen genug in ſie ſetzten, um ihnen Credit zu geben.

Springer. In der That! Geſtern Abend noch vergoß meine Frau einen Thränenſtrom, als ſie eine ähnliche Szene las; aber das Ding hatte etwas lange gedauert — erſt im ſechſten Bande ging die Verſöhnung vor ſich.

Franz. Wir ſind beim ſechſten Bande! Die Verzeihung des Grafen kann nicht ausbleiben. Iſt die einmal da, ſo wird der liebe Onkel auf das ſchnellſte begraben, die Erbſchaft in Beſitz genommen und Ihre Rechnung bezahlt. Alſo friſch an's Werk, mein Herr Springer, ohne Sorgen! Vor Ihrem Geiſte ſchwebe nur der Ruhm, der ihnen blüht.

(Springer ab.)

## Zweiter Auftritt.

Franz (allein). Alles geht nach Wunſche! Eine prachtvolle Fete und keinen Gulden, um ſie zu bezahlen! Unſere Gläubiger werden unruhig und einige von ihnen haben ihre Beſorgniß ſogar den Gerichten anvertraut. In acht Tagen weiß

in Herr nicht mehr, wo er ſein Haupt hinlegen
t und ich hätte die tauſend Gulden des Grafen
n Roſenthal verdient. Es giebt große Geiſter
der Welt, aber die größten ſind die, welche aus
lem Geld zu ziehen wiſſen.

## Dritter Auftritt.

ranz. Thereſe auf der Terraſſe des Pavillons.

**Thereſe** (rufend). Muſje Franz!

**Franz.** Ah! Jungfer Thereſe. Was machen
e denn da oben?

**Thereſe.** Ich ſtehe Schildwache. Meine gnä-
e Frau erwartet für das heutige Feſt den lieben
pa und die Jungfer Schweſter. Ich ſoll dann
Zeichen ihrer Ankunft geben. Aber was machen
n Sie da unten?

**Franz.** Auch ich ſtehe auf dem Lauerpoſten.
) erwarte einen gewiſſen Löb Herz, einen Juden,
e es wenige gibt. Er wird ganz im Geheim durch
ſe kleine Pforte herbeiſchleichen. Der gnädigen
au gefallen die Geldphiſyonomieen nicht.

**Thereſe.** Muſje Franz, morgen verlange ich
inen Abſchied.

**Franz.** Und ich — ich bleibe.

Thereſe. Wir treten unſrer Ehre zu nahe, wenn wir länger in dieſem Hauſe dienen.

Franz. Wo ich Geld verdiene, finde ich Ehre.

Thereſe. Pah! Unſer Lohn ſteht auf dem Kerbholze.

Franz. Ein geſcheidter Diener betrachtet den Lohn gleichſam nur als Appendix.

Thereſe. Apropos! ich habe einen Brief für Sie.

Franz. Einen Brief? Werfen Sie ihn ſchnell herunter. (Sie wirft den Brief herab, er öffnet ihn). Aha! es iſt derſelbe, den ich erwartete.

Thereſe. Der Inhalt ſcheint ſehr wichtig zu ſeyn?

Franz. Sehr wichtig ... Er betrifft auch Sie.

Thereſe. Mich?

Franz. Sie ſelbſt. Ich habe Sie zu gewiſſen Abſichten nöthig; an guter Bezahlung ſoll es nicht fehlen, aber Ihrer Verſchwiegenheit muß ich verſichert ſeyn!

Thereſe. O, ich kann ſchweigen, wie das Grab, notabene wenn ich dafür bezahlt werde.

Franz. Dieſer Brief iſt vom Grafen von Roſenthal.

**Thereſe.** Wie, eine Correſpondenz mit unſerm Feinde?

**Franz.** Still! man kommt.

(Thereſe zieht ſich zurück.)

## Vierter Auftritt.

Franz. Henriette. Wallen.

**Henriette** (im Eintreten). Das Kleid, welches du mir aus der Stadt mitgebracht haſt, iſt zwar ſehr ſchön, lieber Mann, — ſehr geſchmackvoll, aber, nimm mir es nicht übel, doch ein wenig zu koſtbar.

**Wallen.** Heute darfſt du mir nicht ſchmollen, liebe Henriette —

**Henriette.** Nun ſo verſpare ich es auf morgen. Sieh', lieber Mann, wir müſſen wirklich darauf denken, unſere häuslichen Angelegenheiten in Ordnung zu bringen, ökonomiſch zu leben und hauptſächlich unſre Schulden zu bezahlen.

**Wallen** (launig). Für das Letzte laß ich meinen Onkel ſorgen!

**Henriette.** Du rechneſt noch immer auf ſeine Verzeihung?

**Wallen.** Ich hoffe ſie mehr als jemals —

In der Stadt ſagte man mir, daß er viel von mir ſpreche, ſich eifrig nach mir erkundigt habe —

**Franz.** Ich wollte darauf wetten, daß der Herr Graf von Roſenthal mehr Antheil an Ihnen nimmt, als Sie ſelbſt denken.

**Henriette** (zu Wallen). Du willſt mich für den heutigen Abend erheitern.

**Thereſe** (auf der Terraſſe erſcheinend). Gnädige Frau! gnädige Frau! Ein Wagen hält unten an der Allee — ein junges Frauenzimmer ſteigt ab.

**Henriette** (zu Wallen). Das iſt Minna.

**Thereſe.** Ein ältlicher Herr begleitet ſie —

**Henriette.** Mein Vater — ich eile ihm entgegen.

**Thereſe.** Sie kommen gerade auf das Haus zu. Der Herr iſt ganz grau gekleidet.

**Wallen** (beunruhigt). Ganz grau!

**Thereſe.** Grauer Rock, graue Weſte, nichts fehlt, ſogar der Hut iſt grau.

**Wallen** (bei Seite). Er iſt es! Es iſt der graue Mann. Ich bin verloren!

**Henriette.** Herr Müller mit Minna! Sollte meinem Vater Etwas zugeſtoßen ſeyn?

**Wallen.** Wenn das wäre, ſo hätte ihn deine Schweſter wohl nicht verlaſſen.

**Henriette.** Meine Beſorgniß iſt zu groß. Komm, lieber Wallen — ihnen entgegen —

**Wallen.** Ich würde dich begleiten — aber ein Geſchäft von der höchſten Wichtigkeit — ich erwarte im Augenblicke Jemanden hier — Eins aber bitte ich dich, ich beſchwöre dich darum, theure Henriette, ſuche Herrn Müller ſo zu führen, daß er nicht Zeit habe, meine Ländereien in Augenſchein zu nehmen, meine Leute auszufragen und in dem Hauſe herum zu ſpioniren.

(Henriette ab.)

## Fünfter Auftritt.

Wallen. Franz.

**Franz.** Wer iſt denn dieſer Herr Müller, deſſen Ankunft meinem gnädigen Herrn eine Art von Schrecken einflößt?

**Wallen.** Ein Original vom Kopf bis zu den Füßen. Bizarr in ſeiner Kleidung, ſonderbar und eigen in ſeinen Reden, unbegreiflich in ſeinen Handlungen. Sein Gang iſt beſcheiden und ſtolz zugleich, ſein Benehmen rauh und zuvorkommend, der Ton ſeiner Stimme erhaben und freundlich, ſein Blick ſanft und ſtrenge. In einer Viertelſtunde hört man von ihm die angenehmſten und zurückſtoßendſten Dinge: Morgens wird man mit Spöttereien von ihm überhäuft, Abends mit Lobeserhebungen. Ein geſchworner Feind der Lüge, kann er durch keine irdiſche Gewalt verhindert werden, ſeine Denkweiſe gerade herauszuſagen; weder Alter noch Geſchlecht, noch ſelbſt der Rang werden von ſeinen ſogenannten Wahrheiten verſchont. Wird man unwillig, ſo achtet er nicht darauf; wird man ernſtlich böſe, ſo fängt er an zu lachen und kehrt dem Beleidigten den Rücken zu. Niemand weiß, wer er iſt, er hingegen kennt die ganze Welt. Heute läßt er merken, daß er nur ein ſehr mäßiges Vermögen beſitze, morgen ſpricht er, wie ein Millionär. Kurz! Herr Müller iſt in einem und dem nämlichen Tage den Anfällen einer mürriſchen oder heitern Laune, des Zorns und der Liebenswürdigkeit, der Beſcheidenheit und des Stolzes, der Bosheit und Gutmüthigkeit unterworfen.

Franz. Und wo haben Ew. Gnaden dieſe erfreuliche Bekanntſchaft gemacht?

Wallen. Am Tage meiner Verlobung nahm er, unter dem Vorwande, ſein Wagen ſey zerbrochen, bei meinem Schwiegervater das Recht der Gaſtfreundſchaft in Anſpruch. Ob er gleich ziemlich kalt empfangen wurde, und wohl merken konnte, daß an einem ſolchen Tage ſein Verlangen für eine Unbeſcheidenheit galt, ſo ließ er ſich das nicht im Geringſten anfechten, ſondern blieb zum Abendeſſen, und wußte ſich ſo geſchickt in die Unterhaltung zu finden, daß jeder ihn für einen eingeladenen Verwandten gehalten hätte. Er wollte am andern Morgen abreiſen: aber als wir vierzehn Tage nachher meinen Schwiegervater verließen, war er noch da und hatte ſich ſo feſtgeſetzt, als wenn er dort zu Hauſe wäre. In den erſten acht Tagen dachte niemand daran, ihn um ſeinen Namen zu fragen, und da er aus Eigenſinn oder Gewohnheit ſich immer grau kleidet, ſo nannten wir ihn nur den grauen Mann.

**Franz.** Dieſer graue Mann erſcheint mir ſehr bedenklich.

**Wallen.** Mich beſonders beehrte er ſtets mit ſeinen Neckereien und ſeinem guten Rathe.

**Franz.** Mit ſeinem guten Rathe?

**Wallen.** Ich ſollte das Land bauen, meint er.

**Franz.** Ha, ha! der Herr Baron hinter dem Pfluge! der graue Herr Müller iſt dem Tollhauſe entlaufen!

**Wallen.** Die Zeit vergeht und der Jude kommt immer noch nicht. Ich habe die 2000 Gulden unumgänglich nöthig. Morgen muß ich Verſchiedenes zahlen und dann — dieſe Nacht könnte geſpielt werden —

(Man hört huſten.)

Franz. Beruhigen Sie ſich, gnädiger Herr! Dieſer trockene Huſten iſt für uns das Vorſpiel von dem lieblichen Klange des Geldes.

## Sechſter Auftritt.

Die Vorigen. Löb Herz.

Wallen. Ihr laßt lange auf euch warten.

Löb. Der Herr Baron werden verzeihn. Der Weg von der Stadt hieher beträgt zwar nur eine halbe Stunde, aber je mehr kommen zu gehn die Jahre, deſto weniger kann der Menſch machen Schritte.

Franz. Warum nehmen Sie keinen Wagen?

Löb. Gottes Wunder — ich — einen Wagen?

Franz. Der Herr Baron würde ihn bezahlt haben.

Löb. Wenn ich gewußt hätte, daß der Herr Baron wäre von der Generoſität —

Franz. Und dabei noch die 2000 Gulden; — Sie müſſen ſchwer zu tragen gehabt haben, Herr Löb?

Löb. Die 2000 Gulden — ich hab' ſie doch nicht.

Wallen. Wie, Ihr bringt das Geld nicht? Ich habe es durchaus nöthig.

Löb. Glaub's, Herr Baron, glaub's! Aber der gnädige Herr werden ſich wohl erinnern, daß ich ſchon habe zu fordern an ihn die große, große Summe von 5,600 Gulden, mit die Prozente. Die vornehmen Herrn geben einem armen Juden das Wort, ihn zu bezahlen: das Wort hat er, aber das Geld kriegt er nicht. Und kriegt er nicht das Geld, was muß er thun? Er muß nehmen ſeine Zuflucht zu die Gerichte. Das thut weh einem empfindlichen Gemüthe und macht krank den Leib.

**Franz.** Über die zarte Seele!

**Wallen** (bei Seite zu Franz). Mir geht die Geduld aus. Suche ihn zu überreden —

**Franz.** Laſſen Sie mich nur machen, ich will ihn ſchon herumkriegen. (Leiſe zu Löb, dem er ſich nähert.) Erinnern Sie ſich noch deſſen, was ich Ihnen vom Grafen von Roſenthal ſagte?

**Löb.** Ich werde doch!

**Franz.** Kennen Sie ſeine Handſchrift.

**Löb.** Ob ich ſie kenne? Haben wir doch ſchon gemacht Geſchäfte zuſammen in die Kompagnieſchaft.

**Franz** (ihm den Brief des Grafen zeigend). So leſen ſie denn.

**Wallen** (bei Seite). Wie unangenehm iſt es doch, ſeine Zuflucht zu dergleichen Leuten nehmen zu müſſen.

**Löb** (lieſt mit halber Stimme, ſo daß es der Baron nicht hören kann). „Vernachläßige er nichts, mein lieber Franz, was die Ausführung meiner Plane herbeiführen könnte; nur unter der einzigen ihm bekannten Bedingung, bezahle ich die Schulden meines Neffen, hinterlaſſe ihm mein Vermögen und ſchenke ihm meine Liebe wieder!“

**Franz.** Nun, an der Liebe wird Ihnen nichts liegen, Herr Löb, aber bedenken Sie, die Schulden bezahlt er, die Schulden —

**Löb.** Das iſt ſchön, das iſt löblich; aber die Bedingung, ſagen Sie die Bedingung —

**Franz.** Eine Kleinigkeit; er ſoll ſich von ſeiner Frau ſcheiden laſſen, weiter nichts.

**Löb.** Bei dem Handel gewinnt er 1000 Procent, wenn's möglich wäre. Großer Gott! warum kommt unſer einem ſo ein Geſchäft nicht vor.

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter.** Hier ſind verſchiedene Rechnungen, die ich dem Herrn Baron übergeben ſoll.

**Franz** (zu Peter). Man könnte wohl ſeine Zeit beſſer wählen.

**Wallen.** Mit allen Bagatellen werde ich überlaufen. Nächſtens nehme ich einen Haushofmeiſter.

**Peter** (bei Seite). Um deſto ſchneller Bankerot zu machen.

**Löb.** Der Herr Baron wollen nehmen einen Haushofmeiſter?

**Wallen.** Schon iſt mir ein taugliches Subject zu dieſem Platze vorgeſchlagen.

**Löb** (bei Seite). Mit dem Haushofmeiſter könnte man machen gute Geſchäfte. Der Onkel bezahlt doch die Schulden! (Laut zu Wallen.) Sie ſollen haben das Geld.

**Franz.** Braver Mann!

**Löb.** Gott! man hat ein Herz. Morgen ſollen Sie haben das Geld. Schöne blanke Lugedore! Sie waren beſtimmt vor den Sohn eines reichen Bankiers. Der Vater gewinnt an die Wechſel, der Sohn verliert dran.

**Wallen.** Morgen alſo bei guter Zeit.

**Löb.** Soll ich nehmen einen Wagen?

**Franz.** Zwei, wenn ſie wollen.

**Wallen.** Peter, er wird Herrn Löb den nächſten Weg führen; (leiſe zu Peter) den Fußpfad durchs Dorf. (Für ſich.) Es ſind zwar einige hundert Schritte mehr, aber dort wird er doch dem verwünſchten grauen Manne nicht begegnen.

**Franz** (der es gehört hat). Kluge Vorſicht!

(Peter und Löb Herz ab durch die Pforte.)

## Achter Auftritt.

Wallen. Franz.

**Wallen.** Gott ſey Dank, morgen werde ich aus aller Verlegenheit geriſſen. Jetzt bin ich weit ruhiger und will meinem Originale entgegen gehn. Es iſt überflüſſig, dir Sorgfalt für unſere Fete zu empfehlen; vernachläßige Nichts, damit ſie meiner würdig werde.

**Franz.** Ew. Gnaden ſollen vollkommen zufrieden ſeyn.

(Wallen ab.)

## Neunter Auftritt.

Franz. Thereſe eilig.

**Thereſe.** Endlich finde ich Sie allein, Mosje Franz! Habe ich denn recht gehört, ſie ſtehn in Briefwechſel mit dem vertrakten Onkel, der allenthalben laut ausſchreit, daß er eher ſein ganzes Vermögen den Armen ſchenken, als ſeinem Neffen einen Gulden hinterlaſſen wolle?

**Franz.** Aufgemerkt! Jungfer Thereſe wird ſich erinnern, daß der Graf von Roſenthal alle Mittel in Bewegung ſetzte, um den dummen Streich ſeines Neffen, wie er deſſen Verheirathung nennt, zu hintertreiben. Ob es ihm gleich vor der Hochzeit nicht glücken wollte, ſo hat er doch ſeine

Plane nicht aufgegeben, und denkt, zwei Eheleute könnten eher uneinig gemacht werden, als zwei Verliebte. —

Thereſe. Nun, da könnte der Herr Graf nicht Unrecht haben!

Franz. Ich war früher in ſeinen Dienſten; mein Talente ſind ihm bekannt. Er ſchickte eine vertraute Perſon an mich ab; unſer Bündniß ward geſchloſſen und für 1000 Gulden habe ich mich verpflichtet, die Sucht zur Verſchwendung in meinem Herrn rege zu halten, ihn mit ehrlichen Leuten in die engſte Verbindung zu bringen, welche ihrem Nächſten zu 50 Prozent dienen, kurz, alle Mittel anzuwenden, um ſein Verderben zu beſchleunigen.

Thereſe. Aha! jetzt erkläre ich mir die öftern Beſuche des Herrn Löb Herz.

Franz. Iſt mein Herr einmal ruinirt, ſo erſcheinen Se. Excellenz der Herr Graf, wie der Oberon in der Komödie, ſtatt dem Lilienſtengel einen Geldſack in der Hand und erklären: Höchſtdieſelben ſeyen geneigt, den Neffen wieder zu Gnaden anzunehmen und deſſen Schulden zu bezahlen, wenn er, wie auch die bürgerliche Eheliebſte, die gegenwärtige Scheidungsacte unterſchreiben wollte. Der häusliche Zwiſt iſt dann ohnehin ausgebrochen und unſere Profeſſorstochter wird wieder zu dem Katheder ihres Vaters geſchickt.

**Thereſe.** Nicht übel erſonnen, wahrhaftig!

**Franz.** Das iſt noch nicht Alles. (Den Brief aus der Taſche nehmend, lieſt:) „Wir brauchen nicht zu fürchten, daß Wallen, in einem Augenblicke ehelicher Zärtlichkeit, ſein Landgut zur Bezahlung ſeiner Schulden verkaufen werde. Dafür habe ich geſorgt; ich ſtehe mit einigen ſeiner Gläubiger auf einem gewiſſen Fuße und, ſobald ich will, iſt dieſes Gut mein.“ Dieſer Punkt geht Sie eigentlich nichts an, Jungfer Thereſe, aber bewundern Sie die Vorſicht, mit welcher der Graf ſeine Maßregeln nimmt. Es iſt ein wahres Vergnügen, mit dieſem Manne zu thun zu haben. (fortfahrend) „Ich ſehe übrigens nicht ein, wozu es nöthig ſey, daß Lob Herz meinem Neffen noch 2000 Gulden leihe. Da er ſchon ſeine Klage anhängig gemacht hat, ſo wäre es beſſer, ihn handeln zu laſſen“ — — — Das iſt auch Ihr Punkt noch nicht.

**Thereſe.** Der Graf hat recht. Wenn die Entwickelung durchaus nöthig iſt, ſo wird ſie durch dieſe 2000 Gulden nur verzögert.

**Franz.** Es giebt ein Spruch, der jetzt faſt zum allgemeinen Grundſatze geworden iſt und der heißt: „Jeder iſt ſich ſelbſt der Nächſte.“ Ich habe bei meinem Herrn ein ziemliches Sümmchen ſtehen und aufferdem muß er meine guten Dienſte noch ins Beſondere belohnen. Deshalb werden von Löb Herz noch 2000 Gulden geborgt.

**Thereſe.** Das iſt etwas Anders.

**Franz** (fortleſend). „Auch wäre es zu wünſchen,“ — Aha! das betrifft Sie. „Auch wäre es zu wünſchen, daß die junge Frau durch eine vertraute und kluge Rathgeberin zu irgend einem unvorſichtigen Schritte verleitet würde; die Sache würde nur noch beſſer in Zug kommen.“

**Thereſe.** Wahrhaftig! Ihr Graf iſt für einen großen Herrn paſſabel geſcheidt.

**Franz.** Zu dieſem Zwecke habe ich meine Augen auf Sie geworfen. Jungfer Thereſe hat Erfahrungen in dergleichen Dingen; Ihre alte Herrſchaft, Frau von Felsheim —

**Thereſe.** Schweigen Sie mir von dem erbärmlichen Handel, bei dem ſich alle blamirt haben, ich ausgenommen. Der Mann machte einen furchtbaren Lärm; die Gerichte wollten ſich hineinmiſchen — und was war eigentlich mein Vergehen?

**Franz.** Eine Kleinigkeit. Die guten Rathſchläge, welche Jungfer Thereſe der gnädigen Frau mittheilte, brachten die Dame bald in die Reihe jener liebenswürdigen Frauenzimmer, denen der Papagey lieber iſt, als ihre Kinder, welche einen türkiſchen Shawl dem Mann und einen koſtbaren Diamantſchmuck ihrem Rufe verziehen.

Thereſe. Mit Frau von Wallen werde ich nicht ſo leichtes Spiel haben. Die Felsheim war in einer Penſion erzogen werden — da wird vergebaut.

Franz. Heute Abend kommt ein gewiſſer Baron Lindorf; er iſt ein Freund des Herrn und ein alter Anbeter ihrer gnädigen Frau. Das könnte uns nützen. Verſäumen Sie keine Gelegenheit — Graf Roſenthal iſt großmüthig; Sie werden zufrieden ſeyn!

Thereſe. Sagen Sie einmal, Muſje Franz, iſt denn dieſer brave Onkel unſre *einzige* Zuflucht? Iſt ſonſt kein Verwandter da?

Franz. Er iſt der einzige. Wir hatten noch einen Oheim mütterlicher Seite, einen Herrn von Alberg, der ehemals des Grafen vertrauter Freund war, aber ſeit 25 Jahren verſchwunden und ohne Zweifel ein Bürger der andern Welt geworden iſt. Er entfernte ſich zu der Zeit, als der Großvater unſres Herrn ſtarb.

Thereſe. Damals ſoll der jetzige Graf Roſenthal einen Meiſterſtreich ausgeführt haben?

**Franz.** Er brachte es durch allerlei Intriguen dahin, daß ſein Bruder enterbt wurde. Der alte Baron Wallen wollte klagen, er hatte das Recht für ſich, aber die liebe Gerechtigkeit ließ ſich vom Glanze des Goldes blenden, und er verlor ſeinen Prozeß. Aus Verdruß machte er einen dummen Streich — er ſtarb nämlich und hinterließ einen unmündigen Sohn. Dieſer würde ſehr übel dran geweſen ſeyn, wenn nicht Graf Roſenthal, als er ſeinen eigenen Sohn durch den Tod verlor, ihn an Kindesſtatt angenommen hätte. Baron Wallen wäre der Erbe von Roſenthals Rang und Vermögen, wenn er ſich nicht durch die Liebe zu einer Übereilung hätte verleiten laſſen. Doch, ſtill! man kommt.

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen. Henriette. Minna.

**Minna** (zu Henrietten). Noch nicht hier?

**Henriette** (zu Franz). Habt ihr niemanden geſehen?

**Franz.** Nein, gnädige Frau.

**Minna.** Der Herr Müller iſt ein pudelnärriſcher Mann. Mitten in der Allee bleibt er ganz gravitätiſch bei einem Bauer ſtehen und unterhält ſich mit ihm. Umſonſt verſuche ich, ihn fortzuziehn — er thut, als merke er es gar nicht. Mich trieb die Ungeduld, dich zu ſehen, und ich konnte das Ende ſeines Geſprächs nicht abwarten. Gewiß nimmt er Wallens Felder in Augenſchein oder irgend eine neue Pflanzung. — An dergleichen hat er ſeine Freude.

Franz. Der Herr Baron iſt dem Herrn bereits entgegen gegangen.

Minna. Nun, da ſind ſie gewiß beiſammen.

Franz. Hat die gnädige Frau mir keine Befehle zu geben?

Henriette. Sehet nach, ob in dem Ballſaale Alles in der gehörigen Ordnung iſt. Du, Thereſe, erwarte mich in meinem Cabinette.

(Thereſe und Franz ab.)

## Elfter Auftritt.

Henriette. Minna.

Minna. Hör' einmal, Schweſterchen, bei dir geht es hoch her — nun, dafür biſt du auch eine Baronin. Unſer eins iſt das nicht ſo gewohnt. Du biſt wohl recht glücklich?

Henriette (ſeufzend). Ja, ich bin ſehr glücklich! (Munter.) Aber, ſage mir, die Unpäßlichkeit unſres Vaters iſt doch wirklich nicht von Bedeutung.

Minna. Sey auſſer Sorgen deshalb! Sein altes Übel, das Podagra, hat ſich einmal wieder eingeſtellt, ſonſt iſt er friſch und geſund. Bei uns zu Hauſe iſt auch auſſerdem noch manches Neue vorgefallen. Erſtlich hat Mütterchen alle Romane weggeſchloſſen, die Wallen mitbrachte; ein Roman in unſrer Familie ſey genug und den hättet Ihr ſelbſt geſpielt. Mütterchen aber irrt ſich, ich habe auch ſchon meinen Roman mit Vetter Salzmann angefangen.

**Henriette.** Ey!

**Minna.** Er iſt zwar nur ein Pachter und weiß die Worte nicht ſo ſchön zu ſetzen, wie dein Wallen — Frau Baronin werde ich auch nicht genannt werden, aber der Vater meint, Salzmann ſey reich und ich meine, er ſey auch ſonſt ſo übel nicht und hätte dabei Anlagen zu einem recht braven Ehemann.

**Henriette** (lächelnd). Meinſt du wirklich! Und Herr Müller?

**Minna.** Iſt immer derſelbe. Seit du uns verlaſſen haſt, iſt ihm der Gedanke noch nicht gekommen, ſeine Reiſe fortzuſetzen. Sein zerbrochener Wagen iſt noch nicht einmal reparirt.

**Henriette.** Was mag dieſen ſonderbaren Mann an unſere Familie feſſeln?

**Minna.** Er ſagt: Der Vater wäre ein trefflicher, grundgelehrter Mann, Mütterchen eine gute

Hausfrau und ich — eine kleine Närrin; dich aber nennt er die Krone aller Weiber. Von Wallen ſpricht er zwar auch manches Gute; doch meint er, daß er ſtolz und ein Verſchwender ſey, den die Sucht zu glänzen bald ins Verderben ſtürzen werde.

**Henriette.** Von wem mag er erfahren haben —

**Minna.** Das weiß der Himmel! Aber ſo viel iſt ſicher, Herrn Graumann — ſo habe ich ihn getauft — bleibt nichts unbekannt. Sonntags nach der Kirche machte mir der Vetter ſeine Liebeserklärung, Montags wiederholte ſie Herr Graumann Wort für Wort. Geſtern hat er mir dieſes Collier geſchenkt, mit der Bedingung, es heute bei dir zu tragen. Das muß auch etwas beſonders zu bedeuten haben! Nun — ruinirt hat er ſich eben nicht mit dem Geſchenke; die Perlen ſind ziemlich klein und die Steine zu groß, um ächt zu ſeyn.

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen. Müller.

**Müller** (im Eintreten bei Seite). Ich weiß genug! (Henriette wahrnehmend.) Darf ich der Frau Baronin meinen Reſpect zu Füßen legen?

**Henriette.** Seyn Sie mir willkommen, Herr Müller. Sonſt aber nannten Sie mich Ihre liebe Henriette!

**Müller** (mit Empfindung). Nun, es freut mich, daß mit dem Adelſtande nicht auch die Eitelkeit eingetroffen iſt.

**Minna.** Ohne Umſtände, Herr Graumann. Bei meiner Schweſter ſind Sie ſo wohl aufgehoben, wie bei unſerm Vater.

**Müller** (zu Henrietten). Sie ſind ſeine würdige Tochter. Niemand wünſcht inniger Ihr Glück, als ich.

**Minna.** Mein lieber Herr Müller, unterwegs haben Sie mir verſprochen, heiter und liebenswürdig zu ſeyn — Ach Gott! und jetzt ſchon wird die Unterhaltung ganz empfindſam. —

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Thereſe.

**Thereſe.** Iſt es Ew. Gnaden gefällig, Ihre Toilette zu machen; Alles iſt bereit. (Bei Seite.) Aha, das iſt der graue Mann.

**Henriette.** Es hat noch Zeit.

**Müller.** Ey, ein Kammermädchen!

**Henriette** (mit einem unterdrückten Seufzer). Ja freilich!

**Minna.** Schweſterchen, nach Allem, was ich geſehen habe, wird dein Feſt ſehr glänzend werden. Da befinde ich mich denn wirklich in einiger Verlegenheit: mein Anzug iſt wahrhaftig zu einfach. Ich glaubte, es wäre blos von einem Tänzchen im Grunen die Rede, aber wie es ſcheint, ſo erwarteſt du glänzende Geſellſchaft. Die arme Minna wird in ihrem weißen Kleidchen und ihrem Strohhute eine traurige Figur neben der Baronin von Wallen ſpielen.

Henriette. Wir wollen ſchon aushelfen.

Thereſe. Überdem hat Mademoiſelle ein ſo ſchönes Collier von Perlen, von ſo hohem Werthe, daß es hinreichen dürfte —

Minna (unwillig). Ja! mein Collier iſt auch ſehr ſchön und hat großen Werth für mich. (Bei Seite.) Ich glaube, ſie will mich zum Beſten haben.

Thereſe. Die Frau Baronin werden erlauben, daß ich Sie erinnere —

Henriette. Im Augenblicke.

Thereſe. Aber gnädige Frau —

Müller. Wenn die Frau Baronin Ihren Willen einmal zu erkennen gegeben hat, ſo würde Jungfer Thereſe wohl daran thun, wenn ſie ſchweige.

Thereſe (erſtaunt). Wie, der Herr weiß meinen Namen!?

Müller. Apropos, was macht ihre alte Herrſchaft, Frau von Felsheim?

Thereſe (ſtotternd). Ich weiß wirklich nicht

— Haben die Frau Baronin ſonſt noch Etwas zu befehlen?

**Henriette.** Ich werde dich rufen laſſen.

**Thereſe** (im Hinausgehn). Welcher Satan hat dieſem grauen Teufel mein Geheimniß verrathen? (Ab.)

## Vierzehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Thereſe.

**Minna.** Das arme Mädchen iſt ganz niedergeſchlagen. Pfui, Herr Müller, man muß niemanden kränken!

**Henriette.** Wer iſt denn dieſe Frau von Felsheim, deren bloßer Name —

**Müller.** Sie ſollen es erfahren. Trauen Sie übrigens dieſer Thereſe nicht und geben Sie ins Beſondere ihren Rathſchlägen kein Gehör.

**Henriette.** Sie hat mir nie gefallen und ich habe Wallen ſchon oft gebeten, mich von der überflüſſigen Perſon eines Kammermädchens zu befreien.

**Müller.** Das wäre jetzt unnöthig, denn ſie ſelbſt trägt ſich mit dem Gedanken, ihren Abſchied zu verlangen.

**Minna.** Mein Herr Graumann, Sie ſind ein Tauſendkünſtler, Sie wiſſen ſogar beſſer, als meine Schweſter, was in ihrem Hauſe vorgeht und können die Gedanken der Dienſtboten errathen.

## Fünfzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Wallen.

Wallen. Ergebener Diener, Herr Müller. Ich hatte mich beeilt, Ihnen entgegen zu gehen, aber ich war nicht ſo glücklich, Sie zu treffen.

Müller. Herr Baron, Sie werden verzeihen — ich bin ſo unbeſcheiden geweſen, ohne Einladung zu kommen.

Wallen. Um ſo angenehmer iſt dieſe Überraſchung Ihrem Freunde.

Müller. Angenehm? Seyn Sie aufrichtig, Herr Baron, geſtehen Sie, mein Beſuch kommt Ihnen gar nicht gelegen?

Henriette. Sie ſcherzen, Herr Müller.

Müller. Gott bewahre! Ich ſpreche im Ernſte. Der liebe Wallen kennt mich: er fürchtet meine Aufrichtigkeit, meine Wahrheitsliebe. Beruhigen Sie ſich, Herr Baron, ich bin weit entfernt, Ihnen Vorwürfe zu machen oder Sie über das Eine und Andere zu tadeln. Im Gegentheil! nur Lobeserhebungen ſollen Sie von mir hören.

Wallen. Lobeserhebungen?

Müller. Nicht anders. Ich bin zufrieden, äuſſerſt zufrieden mit Allem, was ich ſehe.

Minna. Das heiſſe ich einmal geſcheidt geſprochen: es paſſirt Ihnen ſelten, mein lieber

Herr Graumann! Auch ich hatte mich ſchon auf eine langweilige Predigt gefaßt gemacht.

**Henriette** (welche Müllern lächelnd droht). Herr Müller, bleiben Sie in dieſer roſenfarbenen Laune. Sie werden verzeihn — ich habe noch einige Anordnungen zu machen. —

**Müller.** An einem ſolchen Tage gehört eine Hausfrau ganz ihrer Pflicht an, ihre Freunde müſſen ſich mit den Augenblicken begnügen, die ein günſtiger Zufall ihnen ſchenkt.

**Minna.** Ich gehe mit dir, Schweſterchen. Auch ich bitte Sie, mein lieber Herr Graumann, hübſch artig zu bleiben; ſonſt werde ich Ihnen böſe, und Sie wären wirklich der erſte Menſch, dem dieſes Unglück begegnete.

(Henriette und Minna ab.)

## Sechszehnter Auftritt.

Wallen. Müller.

**Müller.** Nun, mein lieber Herr Baron, da wir allein ſind, will ich friſch von der Leber wegſprechen. Ich mochte in Gegenwart Ihrer Frau Ihrer Beſcheidenheit nicht zu nahe treten, aber jetzt empfangen Sie mein aufrichtiges Compliment. Ich bin wahrhaftig auſſer mir vor Freuden. Sie haben ſich mit einem Zartgefühl benommen —

Wallen (erſtaunt). Mit einem Zartgefühl?

Müller. Das Ihnen die größte Ehre macht. Als Sie bei meinem Freunde Bernroth, Henriettens Vater, um die Hand der Tochter anhielten und erklärten, daß für den Fall der Verbindung Ihr Onkel Sie ganz gewiß enterben würde, gaben Sie vor, Ihr ganzes Vermögen beſtände dann nur noch in dieſem kleinen Landgute, das bei angeſtrengter Arbeit und weiſer Ökonomie eine Familie erhalten könne, die unter ihren Vorfahren keinen Ritter zähle, der am heiligen Grabe mitgefochten habe — Aber nach dem Luxus, dem Glanze zu urtheilen, der hier herrſcht, ſo haben Sie, wahrſcheinlich aus Furcht, der gute bürgerliche Schwiegervater möge glauben, Sie ſeyen zu reich für ſeine Tochter, noch irgend ein tüchtiges Kapital im Verſteck gehalten. Nicht wahr, lieber Baron?

Wallen. Ich weiß nicht, Herr Müller, wohin dieſer Scherz führen ſoll. Übrigens kann ich Sie verſichern, daß ich Herrn Bernroth die ſtrengſte Wahrheit geſagt habe. Ich beſitze nur dieſes Landhaus.

Müller. Dann möchte ich doch wirklich in das Kunſtſtückchen eingeweiht ſeyn, wie man mit einem Einkommen von 7 bis 800 Thalern eine Ausgabe von beinahe 6000 Gulden beſtreiten kann.

Wallen. Ich habe gute Freunde.

**Müller.** Die Ihnen Geld borgen? Nun das ſind die wahren Phönixe!

**Wallen.** Wer in ſeiner Bruſt das heilige Gefühl der Freundſchaft trägt, findet leicht verwandte Seelen.

**Müller.** Ich bin doch auch Ihr Freund, aber trotz der Freundſchaft würde ich Ihnen keinen Pfennig borgen.

**Wallen** (mit einer leichten Verbeugung). Ich verlange nichts von Ihnen, Herr Müller.

**Müller.** Das weiß ich; denn Sie ſind zu ſtolz dazu. Allein wenn man die Hülfe Anderer entbehren will, ſo muß man ſich ſelbſt genug ſeyn können. Deshalb hätten Sie meinem Rathe folgen ſollen.

**Wallen.** Und das Land bauen?

**Müller.** Ja, Herr Baron, das Land bauen! Ich achte Ihre Gemahlin hoch genug, um von ihr die Meinung zu hegen, daß ſie lieber ein leinenes *bezahltes* Kleid tragen möge, als ein ſeidenes, welches der Gefahr ausgeſetzt iſt, von Schneider und Kaufmann reklamirt zu werden.

**Wallen.** Wer ſagt Ihnen, daß ich von ſolchen Leuten borge?

**Müller.** Nun, es iſt möglich, daß es jetzt nicht mehr geſchieht — Solche Leute werden das ewige Kreditgeben zuletzt auch müde!

Wallen. Herr Müller, Sie vergeſſen, bei wem Sie ſind!

Müller. Bei dem Herrn Baron von Wallen, der die Lebensweiſe eines unnützen Verſchwenders dem Stande eines nützlichen Arbeiters vorzieht.

Wallen. Mein Rang — mein Name verbinden mich —

Müller. Herr Baron! Der große König, deſſen Name von allen Deutſchen mit Verehrung ausgeſprochen wird, Friedrich der Einzige, nahm ſeinen Hut vor einem Ackersmanne ab. Glauben Sie, daß er die nemliche Ehre einem Edelmanne erwieſen haben würde, der, ſtatt aller Verdienſte, nur Schulden gehabt hätte?

Wallen. Wenn ich Schulden habe, ſo werde ich ſie zu bezahlen wiſſen.

Müller. Womit?

Wallen. Meine Ländereien ſind trefflich, ſie können mir viel einbringen.

Müller. O ja! wenn ſie gut bearbeitet werden.

Wallen. Mein Haus —

Müller. Iſt ſehr artig, in der angenehmſten Lage. Das Erdgeſchoß iſt reich meublirt — im erſten Stock ſind Wände ohne Tapeten — im zweiten

Fenſter ohne Glas und das dritte ſcheint zu einem Recervoir für die liebe Gottesgabe, den Regen, beſtimmt zu ſeyn.

**Wallen.** Ich erwarte einen Baumeiſter.

**Müller.** Einen Baumeiſter? Einen Advocaten haben Sie ſchon, beſtellen ſie lieber den Todtengräber.

## Siebenzehnter Auftritt.

Die Vorigen. **Lindorf** erſcheint in engliſchem Coſtüm.

**Lindorf.** Ey, da finde ich endlich den lieben Wallen!

**Wallen.** Ah! Freund Lindorf. Wie geht es?

**Lindorf.** Trefflich, lieber Wallen, trefflich! Dich brauche ich nicht zu fragen, du haſt eine eiſenfeſte Geſundheit. — Aber die gute Baronin?

**Wallen.** Auch von ihrem Wohlſeyn wirſt du dich bald ſelbſt überzeugen.

**Lindorf.** Wahrhaftig, ich brenne vor Begierde, der ſchönen Frau mein Compliment zu machen! Du haſt dich bei mir zu bedanken, lieber Freund, daß wir ſo frühe kommen — ich ſage: wir, denn ich bin nicht allein; ich bringe zwei muntere Gäſte mit, den Kriegscommiſſär Meinau und den Rath Salberg.

Wallen. Meinau — Salberg — ich erinnere mich nicht —

Lindorf. Nimm mir es nicht übel, lieber Wallen, aber du haſt ein ſchlechtes Gedächtniß für deine Freunde. Du machteſt ja ihre Bekanntſchaft auf dem Balle, den die kleine Frau des großen Bankiers gab, der noch am nämlichen Abende Bankerott machte.

Wallen. Ah! jetzt —

Lindorf. Zwei herrliche Geſellſchafter und noch dazu von großem Nutzen für den Herrn vom Hauſe. Ich wette d'rauf, ſie haben ſchon Küche und Keller mit Sturm eingenommen — arrangiren — ordonniren — viſitiren — Weißt du wohl, daß man allenthalben nur von deiner Fete ſpricht? Ich will mich aber auch amuſiren — Ich bin heute ſo recht im Zuge.

Müller (mit Beziehung). Mylord ſcheint hier in Deutſchland den Ernſt ſeiner Nation abgelegt und unſern geſelligen, fröhlichen Sinn angenommen zu haben.

Lindorf. Wie? — Mylord! — Ah, ich verſtehe. (lachend) Das iſt göttlich, auf Ehre! das iſt göttlich! Merkſt du nichts, Wallen? Betrachte einmal meinen Anzug.

Wallen. Ein ſpaßhafter Irrthum.

**Lindorf.** Deliziös! Wahrhaftig, deliziös! Mylord! Ha, ha, ha!

**Wallen.** Ich ſehe hierin nichts Spaßhaftes.

**Lindorf.** Sie werden verzeihen, mein lieber, charmanter Mann, aber ich muß lachen — ha, ha — Sag: Wallen! Ich ſehe alſo ächt engliſch aus?

**Wallen** (lachend). In London ſelbſt würde man dich für einen Eingebornen halten.

**Müller.** Der Herr iſt demnach kein Engländer?

**Lindorf.** Bewahre Gott!

**Müller.** Aber dieſes Kleid — dieſer Hut?

**Wallen.** Lieber Müller, Sie vergeſſen, die Mode —

**Lindorf.** Ohnerachtet dieſes kleinen Huts, dieſes, wahrhaftig mehr als zu unbequem ſitzenden Anzugs, der 24 Knöpfe auf jeder Seite, der ſtählernen Uhrkette, bin ich doch Ihr ganz ergebener Landsmann.

**Müller.** Der gute Ton verlangt alſo heut zu Tage, daß der deutſche Nationalcharakter ſich verläugene?

**Lindorf.** Hören Sie, das war prächtig geſagt; ordentlich erhaben! An Ihrer Stelle ließ ich es in die Zeitung ſetzen.

**Müller.** Mein Herr! Wenn jedermann ſo dächte wie ich, ſo würden wir nicht undankbar gegen das Vaterland ſeyn und von fremden Völkern nicht das holen, was die Heimath willig und reich hervorbringt.

**Lindorf.** Lieber Gott! Sie ſind auch einer von denen, die dem deutſchen Fabrikweſen wieder aufhelfen wollen? Sie wären, glaube ich, im Stande, alle die herrlichen Erfindungen zurückzuweiſen — die Dampfböte — die Gasbeleuchtung — die göttlichen Beefſteak's —

**Müller.** Ich achte die Erfindungen aller Nationen. Wir wollen uns der Dampfböte bedienen, wenn wir geſchwinder und ſicher darauf fortkommen; wir wollen die Gasbeleuchtung einführen, wenn ſie uns heller ſehen macht, und wollen Beefſteaks eſſen, wenn ſie gut ſind — aber Ihren kleinen Hut, Ihren unbequemen Rock und den übrigen Firlefanz ſchicken Sie nach England zurück, und weil der liebe Gott Sie denn doch einmal zum Deutſchen machen wollte, ſo ſeyn Sie ein Deutſcher und kein — forcirter Engländer!

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter.** Herr Baron, iſt es Ihr Wille, daß zwei fremde Herrn im Hauſe das Unterſte zu Oberſt kehren? Der Eine wirthſchaftet jetzt im Keller, der Andere in der Küche.

**Lindorf** (lachend). Daran erkenne ich unſere beiden Freunde! Voll Eifer und Sorge für das allgemeine Beſte! (zu Wallen) Störe ſie ja nicht in ihrem wichtigen Geſchäfte.

**Wallen.** Im Gegentheil! Ihre Güte verbindet mich. Peter, man ſoll dieſen Herren wie mir ſelbſt gehorchen.

**Peter** (erſtaunt). Wie, Herr Baron, Sie ſind es zufrieden, daß —

**Wallen.** Thue er, was ihm befohlen wird, und laſſe er das Räſonniren.

**Müller** (zu Peter). Wie kann es ihm auch in den Gedanken kommen, für den Nutzen ſeines Herrn ſprechen zu wollen. Betrüge er ihn öffentlich, aber ſchmeichle er ihm zugleich auf eine feine Weiſe und er wird nie getadelt werden.

**Lindorf** (zu Wallen). Höre, Wallen, wer iſt denn eigentlich der Menſch da?

**Wallen** (verlegen). Ein Sonderling, über den wir uns luſtig machen können, ein Freund, ein Verwandter meiner Frau. Übrigens ſehr rechtlich, aber eben ſo langweilig.

**Lindorf.** Zwei Eigenſchaften, die immer Hand in Hand gehn!

**Peter** (im Hinausgehn nach Müller blickend). Der ſcheint mich zu kennen — ich weiß mich aber doch nicht zu erinnern.

(ab.)

## Neunzehnter Auftritt.

Müller. Wallen. Lindorf. Meinau. Salberg.

**Meinau** (in die Couliſſe). Es bleibt bei der Rebhuhnpaſtete!

**Salberg** (ebenſo). Daß alſo gleich ein reitender Bote in die Stadt geſchickt werde und meine Commiſſion in Saloni's Weinhandlung ausrichte!

**Lindorf.** Sie ſind es! (zu Meinau und Salberg) Meine Freunde, hier iſt Herr von Wallen.

**Meinau.** Auf Ehre, ich ſchätze mich glücklich —

**Salberg.** Eine ſo angenehme Bekanntſchaft zu erneuern —

**Wallen.** Freund Lindorf hat mich ungemein verpflichtet, indem er mir ſo willkommene Gäſte zuführt.

**Meinau.** Es thut mir leid, alter Freund, daß ich bei unſerem Wiederſehn ſogleich von ernſthaften Dingen und Geſchäftsſachen mit dir reden muß. Ich war in der Küche und habe deinen Koch examinirt, aber, du lieber Gott, der Menſch hat auch nicht die geringſte Kenntniß ſeiner Kunſt.

Keinen Erfindungsgeiſt, keine Genialität! den mußt du fortſchicken.

**Wallen.** Er war im Dienſte meines Vaters; er ſtirbt bei mir. —

**Meinau.** Nun, ſo ſetze ihn in Penſion! Ich verſchaffe dir einen andern, ein großes Talent, einen ächten Virtuoſen in der Kochkunſt. Er iſt billig zu haben, für eine wahre Lumperei, 1000 Gulden und einige Nebenaccidenzien.

**Wallen.** Wir wollen ein andres Mal davon ſprechen.

**Salberg.** Ich war in deiner unterirdiſchen Bibliothek, aber, verehrter Freund, ſie iſt ſehr unvollſtändig und in einer gewaltigen Unordnung.

**Wallen** (lachend). Du haſt Recht, mein Keller iſt ſchlecht meublirt.

**Salberg.** Viele vereinzelte Bände, einige alte Charteken! — die beſten Autoren fehlen ganz. Um dem augenblicklichen Mangel abzuhelfen, habe ich ein Verzeichniß des Nothwendigſten gemacht und bei Saloni 50 Bouteillen Bordeaux, 2 oder 3 Körbe Champagner, einige Bouteillen Tokaier, Malaga und dergleichen Kleinigkeiten beſtellt. Für heute Abend wäre hiermit wenigſtens geſorgt; morgen wollen wir denn weiter ſehn

**Lindorf.** Unſre beiden Freunde verſtehen die

Sache von Grund aus. In der letzten Campagne führte Meinau den beſten Tiſch in der Armee.

Meinau. Ich ſchmeichle mir damit. Menſchen und Vieh krepirten vor Hunger; aber bei mir wurde jederzeit köſtlich geſpeiſt, drei Gänſe, Kaffee und Liqueur. Täglich hatte ich die Ehre, wenigſtens zwanzig Generäle bei mir zu ſehn.

Müller. Deſto ſchlimmer für Sie.

Meinau. Im Gegentheil! Meine Tafel war daran Schuld, daß ich nach geendigtem Kriege eine beſſere Stelle bekam.

Müller. Deſto ſchlimmer für Sie, ſage ich noch einmal, denn ich würde mich für einen Dummkopf halten, wenn ich bei einem Vermögen, das mir erlaubte, offene Tafel zu geben, mich dem Wechſel des Kriegs ausſetzte, oder würde mich als einen Spitzbuben anſehn, wenn ich mein Amt mißbraucht hätte, um im Überfluſſe zu ſchwelgen, während unſre braven Krieger dem Mangel ausgeſetzt waren.

Meinau. Wie, mein Herr, Sie unterſtehen ſich — Mäßigen Sie Ihre Ausdrücke.

Lindorf (zu Meinau). Sey ruhig, Meinau, der Kerl iſt ein Narr.

Meinau. Nun denn, ſo mag es hingehn. — Der Herr ſcheint ein Freund der Satyre zu ſeyn.

**Müller.** Keineswegs. Ich bin nur ein Freund der Wahrheit.

**Salberg.** Es dürfte aber Leute geben, denen Ihre Wahrheiten nicht gefielen.

**Müller** (im ſcherzhaften Tone). Ihnen zum Beiſpiel, Herr Rath. Sie würden es vielleicht übel nehmen, wenn man Ihnen riethe, nicht zu ſtolz auf eine Stelle zu ſeyn, die Sie nicht Ihren Verdienſten, ſondern einigen Thalern zu verdanken haben?

**Lindorf.** Abgeführt, mein lieber Salberg, abgeführt! Da bin ich glücklicher, wie ihr, Kinder; mir kann er nichts anhaben. Ich beſitze kein Amt und lebe ſchlechtweg von meinen Renten.

**Müller.** Deſto beſſer für Sie! Denn, wenn Sie für Ihre Exiſtenz den Körper oder den Geiſt hätten anſtrengen müſſen, ſo wären Sie längſt Hungers geſtorben.

**Meinau.** Bravo, bravo! Der gute Lindorf glaubte, mit ſeinen Renten durchzukommen!

**Wallen.** Meine Herren, laſſen ſie uns eine Unterhaltung abbrechen, die für Keinen von uns angenehm ſeyn kann. Freund Müller wird ſo gut ſeyn, ſeiner ſatyriſchen Laune Zaum und Gebiß anzulegen.

**Müller.** Sie haben Recht, Herr Baron. Die

Reihe möchte an Sie kommen und da durfte der Gegenſtand nicht ſobald erſchöpft werden.

(Alle lachen.)

**Wallen.** Auch an uns wird die Reihe kommen, unſere Revange an Ihnen zu nehmen, Herr Müller. Wenn es meinen Freunden gefällig iſt, ſo wollen wir ein wenig den Garten durchlaufen, und uns über manche Anlagen, die ich zu machen geſonnen bin, beſprechen.

**Lindorf.** Ein herrlicher Gedanke! Kommt ihr Herrn, wir wollen ſeine kleine Monarchie durchwandern.

(Alle ab, außer Müller.)

## Zwanzigſter Auftritt.

**Müller** (allein). Bis jetzt trifft alles ein! Meine Nachrichten ſind von der pünktlichſten Genauigkeit. Wallen ſtürzt ſich und ſeine Frau in das Verderben. Schon kenne ich meine Leute, die drei Freunde — das Kammermädchen Thereſe und den alten Peter. Wer bleibt mir denn noch übrig? (Er ſieht in ſeinen Papieren nach.) Erſtens der brave Onkel, Graf von Roſenthal. Nun, der rennt mir morgen von ſelbſt in den Schuß. Zweitens der Wucherer Löb Herz, der ſchwankend zwiſchen ſeiner Liebe zum Gelde und ſeinem Advocaten nicht weiß, ob er im Borgen oder in ſeinen gerichtlichen Verfolgungen fortfahren ſoll. Drittens der Kammerdiener Franz — impertinent wie ein Glückspilz, ein abgefeimter Spitzbube, dem Grafen Roſenthal ganz ergeben —

## Einundzwanzigſter Auftritt.

Müller. Franz.

**Franz** (bei Seite). Nun, da finde ich ja endlich den berühmten grauen Mann, deſſen ſpitze Zunge Jedermann fürchtet — ich bin doch neugierig —

**Müller** (ihn wahrnehmend). Aha! der ehrliche Kammerdiener! (ihn rufend) Herr Franz!

**Franz** (grüßend). Kann ich dem Herrn worin dienen? Hat er vielleicht auch mir irgend eine angenehme Wahrheit zu ſagen, irgend einen guten Rath zu geben?

**Müller.** Ihm Wahrheiten ſagen! — Das würde zu lange dauern. Lieber will ich ihm einen guten Rath geben.

**Franz.** Ich werde ihn mit der größten Erkenntlichkeit aufnehmen.

**Müller** (die Uhr zeigend). Es iſt ſieben Uhr?

**Franz.** Nun!

**Müller.** Beſtehle er ſeinen Herrn noch heute, ſo viel es ihm möglich iſt; denn morgen um dieſe Zeit wird er zum Teufel gejagt. (Ab.)

### Zweiundzwanzigſter Auftritt.

**Franz** (allein. Er bleibt ganz perplex ſtehen und ſieht Müllern nach). Ich — morgen — zum Teufel!

## Zweiter Aufzug.

(Die Bühne ſtellt einen reich decorirten, mit Kronleuchtern erhellten Saal vor.)

### Erſter Auftritt.

**Franz** (allein). Uf! Hier kann man doch endlich einmal frei Athem ſchöpfen. Sie ſitzen noch beim Souper. Zwei Männer von Rang, ein Rath und ein Kriegscommiſſär, haben ihre Talente und Kenntniſſe vereinigt, um dieſes Souper zu Stande zu bringen. Mir ganz recht; die heutige Fete gibt meinem Herrn vollends den Reſt und bringt mich den verſprochenen 1000 Gulden näher. Wenn nur der verwünſchte graue Mann nicht wäre; ſeine letzten Worte gehn mir noch immer im Kopfe herum. Während des Balles folgte er mir auf jedem Schritte und ſeine durchdringenden Blicke waren ſtarr auf mich geheftet. Ich habe mich bei den Domeſtiken unſrer Gäſte nach ihm erkundigt, aber niemand kennt ihn. Am Ende hat er ſich nur über mich luſtig machen wollen! Aber aus welcher Abſicht? Und ſein Benehmen gegen Thereſen — Mir ſteht der Verſtand ſtille!

## Zweiter Auftritt.

Franz. Wallen.

**Wallen** (eilig). Endlich finde ich dich. Mit Tagesanbruch mußt du den Leb Herz herbeiſchaffen. Es iſt geſpielt worden, ich habe verloren und bin meinen Freunden 400 Gulden auf mein Ehrenwort ſchuldig geblieben.

**Franz.** Vierhundert Gulden? Eine wahre Kleinigkeit, gar nicht der Mühe werth, daß man davon ſpricht! Es iſt jetzt drei Uhr; nach dem Souper wird wieder getanzt werden, das kann dauern bis zum Tage und ehe die Geſellſchaft auseinander geht, bringe ich Ihnen den Juden todt oder lebendig, aber in jedem Falle mit den 2000 Gulden.

**Wallen.** Meine Verlegenheit iſt dringend.

**Franz.** Verlaſſen Sie ſich auf mich.

### Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter.** Herr Baron, das Haus wird geplündert. Ein ganzes Heer von Lakaien hat Boden, Küche und Keller mit Sturm eingenommen und ſchaltet darin, wie in einem eroberten Lande.

**Wallen.** Das iſt ſeine Schuld; dem hätte er zuvor kommen müſſen und wenigſtens Alles herbeiſchaffen ſollen, was verlangt werden wäre.

**Franz.** Wie kann man nur wegen ein paar elender Bunde Heu und einiger Flaſchen Wein einen ſolchen Lärm erheben? Einem Jeden das Seine, Herr Peter; die Leute können doch nicht verdurſten!

**Peter.** Die Pferde freſſen aber auch, als wenn ſie wüßten, daß es nichts koſtete, und die Bedienten thun's ihnen im Trinken nach.

**Wallen.** Daß nur nicht etwa geknauſert wird! Bei mir ſoll Pracht und Überfluß in Allem herrſchen; du, Franz, gedenke meines Auftrags.

**Franz.** Ich werde ihn auf das Pünktlichſte ausrichten.

(Wallen ab.)

### Vierter Auftritt.

Franz. Peter.

**Franz.** Nun, Herr Peter, haben Sie gehört? Keine Knauſerei, nur Pracht und Überfluß — das iſt die wahre Nobleſſe.

**Peter.** Meinetwegen! Dem Herrn Baron iſt es recht, daß er ausgeplündert werde — nun, es ſteht bei ihm. Er gibt nur den Spitzbuben ein williges Gehör — das ſteht wieder bei ihm. Deshalb laſſe ich auch den ehrlichen Leuten freies Feld, die ſeiner Eigenliebe ſchmeicheln, ſeinen Launen dienen und ſein Geld — ſtehlen. Ich gehe zu Bette.

(Er will ab.)

### Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Thereſe.

**Thereſe.** Wahrhaftig, Herr Peter, Sie wiſſen auch gar nicht was ſich ſchickt. Sieben oder acht Damen von der Geſellſchaft haben ihre Kammermädchen mitgebracht: der Anſtand verlangt, daß ich ſie mit einem kleinen Souper bewirthe und der Tiſch iſt nicht einmal gedeckt.

**Franz.** Und ich müßte, Schande halber, ein Dutzend guter Freunde regaliren, aber es fehlt noch an Allem. Morgen wird man in der Stadt ſich auf unſere Koſten luſtig machen.

**Peter.** Charmant! Jungfer Thereſe will den Kammerkätzchen, und Mosje Franz, den Lakaien eine Ehre anthun?

**Franz.** Lakaien! Meine Freunde ſind Kammerdiener.

**Peter.** Lakaien oder Kammerdiener; Kammerkätzchen oder Kammerjungfern — mir Alles gleich! Ich bekümmere mich um nichts. Richtet eure Gaſtereien ein wie ihr wollt — Küche und Keller ſtehen offen, — das Stehlen verſteht ihr — Angenehme Ruh!

(ab.)

## Sechster Auftritt.

Franz. Thereſe.

**Thereſe.** Der alte Peter drückt ſich auf eine Weiſe aus —

**Franz.** Man könnte ihn beinahe grob nennen.

**Thereſe.** Der gute Mann könnte uns wirklich einen Gefallen erweiſen, wenn er uns von ſeiner liebenswürdigen Perſönlichkeit befreien wollte.

**Franz.** Er ſollte zum grauen Mann gehen. Die Beiden paſſen für einander; der Herr wäre ſo unausſtehlich wie der Diener.

**Thereſe.** Apropos! Ich habe eine Entdeckung gemacht.

**Franz.** Nun?

**Thereſe.** Der graue Mann iſt ein Liebhaber.

**Franz.** Wie, ein Liebhaber?

**Thereſe.** Ein Anbeter der gnädigen Frau. Nur ihr allein ſpendet er Lob, ſeine Blicke ſind ohne Unterlaß auf ſie geheftet; während des Balls, ſogar bei'm Souper wußte er immer in der Nähe der theuren Henriette ſich zu placiren. Ich müßte mich ſehr irren, wenn dieſes nicht ganz das Benehmen eines ſchüchternen Liebhabers wäre.

**Franz.** Sollte der Narr in weißen Haaren Abſichten auf das Herz einer jungen, ſchönen Frau haben?

**Thereſe.** Mein Himmel! Die Alten ſind oft gefährlicher, als die Jungen.

**Franz.** Mir iſt die Sache nicht wahrſcheinlich — übrigens iſt der Gedanke gut und ich werde ihn zu benutzen wiſſen. Der Baron iſt eiferſüchtig wie ein Bürgerlicher, er fängt leicht Feuer und der liebe Herr Müller wird ohne Umſtände —

**Thereſe.** Still! Der Graue.

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Müller.

**Müller** (ſich allein glaubend). Länger konnte ich es in der ſogenannten feinen Welt nicht aushalten — mein Unwillen würde hervorgebrochen ſeyn. Die niedrigen Schmeicheleien der Einen; die Dummheit und der Egoismus Anderer, Wallens befriedigte Eitelkeit — Alles das hat mich in eine Laune verſetzt, die ich nur mit Mühe unterdrücken konnte. Wie iſt es möglich, daß man bei geſunder Vernunft ſeine Zeit und ſein Vermögen ſolchen verächtlichen Geſchöpfen aufopfern kann!

**Thereſe** (zu Müller). Sie verlaſſen das Souper ſehr zeitig, mein Herr! Freilich können die leichtſinnigen Reden junger Leute wenig Reiz für einen ſo großen Philoſoph haben.

**Franz.** Könnte ich vielleicht dem Herrn worin dienen? Ich würde mich glücklich ſchätzen, den guten Rath auf irgend eine Weiſe zu vergelten, den ſie ſo gütig waren mir zu geben.

**Müller.** Das muß ich geſtehn! Nur bei Herrn von Wallen und bisweilen in der Komödie führen die Domeſtiken das große Wort.

**Thereſe.** Bei Tiſche ſchien der Champagner Ihnen zu munden; da glaubte ich denn, das hätte Sie ein wenig geſchmeidiger gemacht.

**Müller** (ſie beide bei der Hand nehmend und vor einen großen Spiegel führend). Ich möchte wohl wiſſen: ob ein ehrlicher Mann, wenn er (zu Thereſen) ein ſo unverſchämtes und abgefeimtes Genicht ſieht wie dieſes, (zu Franz) oder eine Figur, auf der die Niederträchtigkeit mit allen Zügen geſchrieben ſteht, wie auf der ſeinigen, kaltes Blut genug bewahren kann, ſolchen verächtlichen Weſen eine andre Antwort, als den Befehl zu geben, ſeine Gegenwart auf das Schleunigſte zu meiden. (Sie los laſſend) Hinaus!

**Thereſe.** Aber, mein Herr — es iſt wahrhaftig zu arg — ſie behandeln uns auf eine Weiſe — man ſollte glauben — doch ich mache mir nichts draus. Ihre Dienerin. (für ſich) Aber rächen will ich mich an ihm. O, wir Weiber verſtehn das!

(ab.)

**Franz.** Herr Müller, mein Herr dürfte nicht ſo mit mir ſprechen; Sie bedienen ſich eines Tons — (Eine heftige Bewegung Müllers.) Aber wer könnte Ihrem höflichen Verlangen nur das Geringſte abſchlagen; es wäre auch das Erſtemal in meinem Leben, daß ich einem zärtlichen Stelldichein etwas in den Weg hätte legen wollen. (bei Seite) Er ſoll mir ſeine Grobheit theuer bezahlen.

(ab.)

## Achter Auftritt.

**Müller** (allein). Ein zärtliches Stelldichein? Ich glaube man hält mich für einen verkappten Liebhaber. Hatte ich doch nicht gedacht, daß mir die Ehre noch in meinem fünfzigſten Jahre erzeigt würde. Doch, ich durchſchaue dieſe Liſt: das edle Dienerpaar will ſich rächen; ich bin verliebt in Frau von Wallen, der Mann ſoll es erfahren und mir die Thüre weiſen. Schade, daß die Leutchen nicht Zeit haben werden, ihr löbliches Project in's Werk zu ſetzen!

## Neunter Auftritt.

**Müller** ſetzt ſich. **Salberg**. **Lindorf**.

**Salberg** (im Hereintreten zu Lindorf.) Das iſt wahr! Die Baronin iſt ein göttliches Weib. Wallen iſt ſo übel auch nicht; er verliert ſein Geld mit ungemeinem Anſtande.

**Lindorf.** Hat er dir die 400 Gulden zugeſtellt?

**Salberg.** Noch nicht.

**Lindorf.** Die Verzögerung wundert mich. Das Baronchen hat ſonſt einen ziemlichen Dünkel.

**Salberg** (Müller wahrnehmend). Still, wir ſind nicht allein.

**Lindorf** (Müllern näher tretend). Ah! da iſt ja unſer Miſanthrop, der Feind des menſchlichen Geſchlechts!

**Müller** (immer ſitzend). Ich, ein Feind des menſchlichen Geſchlechts? Sie irren. Ich haſſe nur falſche Freunde, Egoiſten, Undankbare und Böſewichter. Wenn ich Frau von Wallen abrechne, deren Tugend ich hochſchätze, ihre Schweſter Minna, die ein recht glückliches Temperament hat, und ſelbſt Wallen, den ſeine Thorheiten nur zu einem Gegenſtand des Mitleidens machen — ſo möchte es ſchwer ſeyn, hier einen Menſchen zu finden —

**Lindorf** (gereizt). Der Ihnen den Hals bräche? Ich glaube nicht.

**Salberg.** Auch ich muß Ihnen erklären, daß ich Ihre albernen Redensarten längſt überdrüßig bin. —

**Lindorf.** Und daß dem Herrn Miſanthrop eine Lektion zu Befehle ſteht —

**Salberg.** Die ihn auf Zeitlebens von ſeiner ſatyriſchen Laune heilen dürfte.

**Müller.** Ach! meine Herrn, Sie nehmen es auf dieſe Weiſe?

**Lindorf.** Ja, mein Herr, auf dieſe Weiſe.

**Müller.** Ich werde von Ihnen für einen Sonderling, einen ſeltſamen, wunderlichen Menſchen gehalten? Nun wohl! Sie irren ſich nicht. (Er ſteht auf) Ich bin ein rechtlicher Mann im weiteſten Umfange des Wortes und meines gleichen mögen jetzt wohl ſelten ſeyn. Fehlerfrei iſt niemand unter dem Monde, ich bin es auch nicht!

Mein Vermögen iſt groß, größer meine Liebe zur Wahrheit. Ich kann nicht heucheln. Der unwiderſtehliche Trieb, allen Leuten meine Denkungsart gerade herauszuſagen iſt mir angeboren, ihm muß ich folgen und da können ſie ſich leicht einbilden, daß meine Aeußerungen nicht immer Angenehmes enthalten.

**Salberg.** Das mag Ihnen übrigens manchmal nicht wohl bekommen ſeyn.

**Müller.** Dagegen wußte ich mich auf eine Weiſe ſicher zu ſtellen, die ſich durch ihren Erfolg auf das genügendſte bewährt hat. Seit dreißig Jahren fechte ich jeden Morgen noch vor dem Frühſtück, zwei Stunden lang, das amuſirt mich und reizt meinen Appetit. Nach dem Mittagseſſen ſchieße ich eine Stunde lang nach der Scheibe, das zerſtreut mich und ich bin dann durch dieſe Übungen ſo weit gekommen, daß Niemand im Stande iſt, mir einen Stich oder Hieb beizubringen und ich eine Wette eingehe, mit jedem Schuß meinem Gegner die Naſe gerade vom Kopf weg zu ſchießen.

**Salberg.** Das iſt erſtaunlich.

**Lindorf.** Sie mißbrauchen Ihre Überlegenheit.

**Müller.** Wenn man mir einen Zweikampf vorſchlägt, ſo nehme ich ihn jedesmal an.

**Lindorf** (verlegen). In der That!

**Müller.** Doch gebrauche ich noch eine andere Vorſicht. Vor dem Duell ſchlage ich eine Partie mit dem Rappier vor; hat mein Gegner Piſtolen gewählt, ſo nehme ich eine Bouteille Champagner und laſſe den Kork, auf zwanzig Schritte weit, nach jeder vorher bezeichneten Stelle von der Größe eines Kreuzers ſpringen; treffen thue ich gewiß. Wenn nun nach dieſen Formalitäten mein Gegner bei der Herausforderung beharrt, ſo waſche ich meine Hände in Unſchuld und ſtehe für nichts.

**Salberg** (lebhaft). Haben Sie ſich oft geſchlagen?

**Müller.** Niemals.

**Salberg.** Das glaube ich gern.

**Müller.** Jetzt mein Herr bin ich zu Ihren Dienſten.

**Lindorf.** Sie werden doch unſern Scherz nicht mißdeuten, lieber Herr Müller? Sie ſind ein charmanter, witziger Mann und Ihre allerliebſten, kleinen Späſſe athmen einen Geiſt, eine Laune, denen man ſeinen Beifall nicht verſagen kann. Auf Ehre, ich bin ganz enchantirt, Ihre Bekanntſchaft gemacht zu haben. Um Ihnen Ihre ſatyriſchen Bemerkungen ein wenig zu vergelten, erlaubten wir uns den Spaß.

**Salberg** (lachend). Und Sie nahmen den unſchuldigen Spaß für Ernſt! Wahrhaftig, das iſt köſtlich!

**Müller.** Die Herrn ſcherzten alſo nur?

**Lindorf.** Nicht anders, mein verehrter Herr Müller.

**Salberg.** Wie könnten Sie auch nur denken, daß uns dergleichen Ernſt ſey.

**Müller** (gedehnt). Ja, ſo.

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen. Meinau.

**Meinau** (eilig). Wie, meine Freunde, ihr noch hier — die Geſellſchaft geht auseinander.

**Müller.** Ah, der Herr Kriegs- und Küchenkommiſſär!

**Lindorf.** Der Ball iſt ſchon geendigt?

**Müller.** Wahrhaftig, es iſt heller Tag. (Nach dieſen Worten geht Müller in den Hintergrund des Saals und beobachtet, was im Tanzſaale vorgeht).

**Meinau** (zu **Lindorf** und **Salberg**). Liebe Freunde, Alles entfernt ſich, aber wir — wir haben unſer Geld noch nicht.

**Lindorf.** Teufel! wir müſſen warten.

**Salberg.** Ich gehe nicht eher von der Stelle — es iſt auch noch viel zu frühe.

**Lindorf.** Kommt, Kinder, laßt uns auf Mittel denken, wie wir unſern Aufenthalt bis zur Zahlung mit Ehren verlängern können.

(Alle drei ab.)

## Eilfter Auftritt.

Franz. Löb Herz.

**Franz.** Bleiben Sie hier, Herr Löb, ich rufe nur meinen Herrn.

**Löb.** Soll mir Gott! ich weiß nicht, ob ich wache oder träume. Iſt mir's doch noch nicht gepaſſirt mein ganzes Leben lang, daß ich geholt bin worden aus dem Bette, mit dem Anbruch des Tages, um zu machen ein Geſchäft.

**Franz.** Sie ſollen Geld verdienen, Geld, ſage ich! und zum Geldverdienen iſt's niemals zu früh.

(ab.)

**Löb.** Geld verdienen, ſagt der Herr; Geld borgen meint der Herr!

## Zwölfter Auftritt.

Löb Herz. Müller.

**Löb.** Würde ich doch nicht ſeyn gekommen mit die 2000 Gulden, wenn der Herr Graf nicht zahlte die Schulden und nicht die Ausſicht wäre auf den Haushofmeiſter.

**Müller** (zurückkommend). In dieſer Nacht habe ich manche neue Entdeckung gemacht, die — (den Löb Herz wahrnehmend.) Was iſt denn das für eine iſraelitiſche Phyſiognomie?

**Löb** (ihn betrachtend). Wer iſt der Menſch? was will der Menſch? Warum betrachtet er mich ſo gewaltig? Er hat doch nicht Abſichten auf mein Geld! (Er ſteckt beide Hände in die Taſchen.)

**Müller** (ſich ihm nähernd). Was ſucht Ihr hier zu dieſer Stunde?

**Löb.** Hat der Herr zu fragen darnach?

**Müller.** Mehr, als Ihr denkt.

**Löb** (bei Seite). Bei Gott, ich glaube gar — die aufgeblaſene Miene — die Grobheit — Soll mir Gott, er iſt's. (Laut.) Ich kenne doch den Herrn.

**Müller.** So!

**Löb.** Der Herr iſt ein ehrlicher Mann — ein Geſchäftsmann; er beſorgt doch die Geldgeſchäfte vor den Herrn Baron. Mit einem Wort, er iſt der neue Haushofmeiſter, den der Herr Baron hat erwartet.

**Müller.** Ey!

**Löb.** Gelt! ich kann doch rathen? Ich habe doch eine feine Naſe?

**Müller.** Ich will doch einmal verſuchen, ob ich auch ſo glücklich im Errathen bin, ob ich auch eine ſo feine Naſe habe: Ihr ſeyd einer jener jüdiſchen Wucherer, deren es, Gott ſey Dank, in unſern aufgeklärten Zeiten nur noch wenige gibt, die ihren Kopf nur mit Additionsexempeln angefüllt haben, aber durch vieles Subtrahiren zu der Multiplication ihres Kapitals gelangt ſind — Ihr nennt Euch Löb Herz.

**Löb.** Soll mir Gott! der Herr iſt ein Prophet, er weiß Alles, ſogar den Namen. Nun, es iſt mir lieb, daß der Herr mich kennt ſo genau! Ich kenne ihn doch auch; ich weiß zwar nicht, wie er heißt mit dem Namen, aber er iſt ein Haushofmeiſter und ich kenne doch die Haushofmeiſter — Herr Haushofmeiſter, wir könnten machen ein Geſchäftchen zuſammen?

**Müller.** Ey, wie denn ſo?

**Löb.** Der Herr Baron iſt mir ſchuldig eine große, große Summe; hier bringe ich ihm noch 2000 Gulden — das Meſſer ſteht ihm an der Kehle, er hat mich laſſen holen aus dem Bett und hat mich laſſen fahren hierher in einem Wagen. Herr Haushofmeiſter, verſtehn Sie mich, leihen Sie mir ein geneigtes Gehör! Der Herr Baron wird bezahlen die rückſtändigen Schulden; Sie bekommen die Commiſſion, wir verſtändigen uns mit einander und machen noch nebenbei einen tüchtigen Rebbes.

Müller. Baron Wallen will ſeine Schulden bezahlen?

Löb. Er will! er wird! Ich weiß es, ich kenne den ganzen Handel. Der Mosje Franz hat mir doch Alles geſagt. Der Herr Graf von Roſenthal wollen ſeyn von der Gnade —

Müller. Aha! der Graf von Roſenthal.

Löb. Ein braver Herr! Er will bezahlen die Schulden, das Kapital mit die Prozente.

Müller. Ohne irgend eine Bedingung?

Löb. Eine pure Kleinigkeit! Der Herr Baron ſollen ſich laſſen ſcheiden von die Baroneß.

Müller. Wie, er ſoll ſich ſcheiden laſſen! (Bei Seite.) Das alſo, Herr Graf, iſt das Reſultat Ihrer geheimen Zuſammenkünfte mit dem Spitzbuben Franz. (Laut.) Mein Herr Wucherer —

Löb. Wucherer? Sprechen Sie doch nicht aus das garſtige Wort. Ich bin ein Geſchäftsmann.

Müller. Nun denn, mein Herr Geſchäftsmann, ihr werdet betrogen.

Löb. Betrogen! Was wollen Sie damit ſagen?

Müller. Wallen betrügt Euch und ſich ſelbſt, wenn er glaubt, er könne Euch befriedigen. Sein Vermögen iſt längſt verſchwendet; der ſaubere Franz hintergeht Euch mit leeren Verſprechungen und ungegründeten Hoffnungen. Der Graf hat ſeinen Neffen enterbt — ich habe das Teſtament geſehn.

**Löb.** Sie haben geſehn das Teſtament?

**Müller.** Ich habe es geſehn. Der brave Mann — der edle Onkel hat nicht die geringſte Luſt, Euch zu Gefallen ſeine Geldſäcke zu öffnen und überdem wird Wallen eher lebenslang Euer Schuldner bleiben, als ſich von ſeiner Frau trennen, damit Ihr bezahlt werdet.

**Löb.** Soll mir Gott! ich laufe zu meinem Advokaten und ehe drei Stunden vergehn, ſind die Gerichtsdiener hier und verſiegeln das Haus und den Garten.

**Müller.** Der Tauſend! Herr Löb läßt nicht mit ſich ſpaßen.

**Löb.** Was thue ich mit dem Spaß! ich muß doch haben mein Geld. Ich laſſe den Herrn Baron ſtecken in den Schuldthurm, ich, der Geſchäftsmann Salomon Löb Herz.

**Müller.** Wir könnten aber vielleicht ein Arrangement treffen —

**Löb.** Nichts Arrangement! Geld, Geld!

**Müller** (ſein Taſchenbuch zur Hand nehmend). In dieſem Falle —

**Löb** (das Taſchenbuch mit den Augen verſchlingend). Wie? der Herr wollte — der Herr hat Recht! Der Baron iſt doch ein Mann von Ehre, nur zu jung, zu jung.

Müller. Sie ſehen —

Löb. Herrliche Wechſelchen, prächtige Papierchen — Gott! der Menſch hat ſeine Freude d'ran!

Müller (die Brieftaſche verwahrend). Ich bin derſelben Meinung, mein werther Herr Löb, und deshalb werden die lieben Wechſelchen — wieder in meine Taſche ſpazieren. (Eine Bewegung Löb's.) Übrigens könnt Ihr verſichert ſeyn, daß der Herr Graf von Roſenthal Euch noch heute bezahlen wird. Er denkt zwar nicht dran, aber in dem Falle, daß es nicht geſchähe, übernehme ich die Schuld.

Löb. Will mir der Herr geben eine Hypothek?

Müller. Mein Wort.

Löb. Will mir der Herr geben eine Aſſecuranz vor die Hypothek?

Müller. Iſt Euch das Wort eines ehrlichen Mannes nicht hinlänglich?

Löb. Gibt mir der Herr nicht die Aſſecuranz vor die Hypothek, ſo gehe ich zum Advokaten und ſchicke her die Gerichtsdiener.

(Will abgehen.)

Müller. Wer hat Euch denn geſagt, daß Ihr dieſes nicht thun ſollt?

**Löb** (zurückkommend). Erklären Sie ſich deutlich!

**Müller.** Ich verbürge mich für die Schuld des Barons unter folgenden Bedingungen. Erſtens müßt Ihr die 2000 Gulden wieder mitnehmen.

**Löb.** Der Rath iſt gut — aber er kommt zu ſpät. Ich hätt's doch gethan.

**Müller.** Zweitens müßt Ihr ſchreien, ſchimpfen und einen Teufelslärm machen, wenn Ihr beim Weggehen dem Baron oder ſeinem Kammerdiener begegnet.

**Löb.** Im Schreien bin ich ſtark. Der Herr ſoll hören, was der Löb für eine Stimme hat!

**Müller.** Drittens muß in Zeit von einer Stunde dieſes Haus in Beſchlag genommen und der Baron arretirt ſeyn.

**Löb.** Soll auch geſchehn! Ich ſeh', mit dem Herrn iſt nichts zu riskiren; ich nehme an ſeine Bürgſchaft. Haben Sie ſonſt nichts zu befehlen?

**Müller.** Nein!

**Löb.** Ich ſtehe ganz zu Ihren Dienſten, meine Perſon und mein Geld — Verſteht ſich: wenn der Herr mitbringt gute Wechſelchen als die Aſſecuranz vor die Hypothek.

(Ab.)

## Dreizehnter Auftritt.

Müller (allein). Aha, mein Herr Graf, jetzt iſt die Partie nicht mehr ungleich, auch ich habe einen Alliirten gefunden, der mir treffliche Dienſte leiſten ſoll. Er alſo ſtürzt ſeinen eignen Neffen, den Sohn ſeines Bruders, in das Verderben, um ihn dann zu einem Schritte zu zwingen, der — O! mein Herr Graf, wir ſind noch nicht ſo weit, ein Wort von mir und Ihre Plane ſind vernichtet!

## Vierzehnter Auftritt.

Müller. Wallen. Henriette. Minna. Salberg. Lindorf. Meinau.

Lindorf. Endlich, lieber Wallen, ſind wir unter uns! Jene, die nur der Reiz des Vergnügens herbeigelockt hatte, verſchwinden mit ihm, aber der vertraute Kreis deiner aufrichtigen, treuen Freunde, die nur deine Perſönlichkeit anzieht, konnte dich ſobald nicht verlaſſen.

Wallen. Dieſe Geſinnung erfreut mich wahrhaft!

Salberg (ihm die Hand reichend). Wallen weiß, welchen Antheil ich an ihm nehme!

Meinau. Bleibt mir mit der Empfindſamkeit weg und hört lieber auf meinen Vorſchlag. Der Morgen iſt wunderſchön, es wäre eine wahre Sünde, ſich zu Bette zu legen — laßt uns im Wäldchen frühſtücken!

**Salberg.** Die Idee iſt köſtlich!

**Wallen.** Charmant!

**Lindorf.** Und gibt uns Gelegenheit, den guten Wallen noch länger zu genießen. Ich bin dabei! (Bei Seite.) Vielleicht kann ich da der liebenswürdigen Baronin meine Deklaration machen.

**Meinau.** Wenn die Damen mit uns einverſtanden ſind —

**Henriette** (mit Zwang). Wallen iſt es zufrieden —

**Minna** (freudig). Schweſterchen, das iſt prächtig! Das Frühſtück im Freien —

**Lindorf.** Herr Müller wird unſere Geſellſchaft nicht verſchmähn — ſeine Epigramme ſind das Salz der Converſation —

**Müller.** Für Manchen auch wohl ſpaniſcher Pfeffer!

**Meinau.** Die Hauptſache nehme ich über mich — die Lebensmittel. Das iſt mein Fach, als Kriegscommiſſär. Ich eile demnach in Küche und Keller, um die Poſition der Magazine zu rekognosciren.

**Wallen.** Du biſt wahrlich ſehr gütig!

**Lindorf.** Komme, Salberg, wir wollen den Kriegscommiſſär begleiten, damit er nicht allein

Anſpruch auf den Dank der Damen und unſeres Freundes machen kann.

(Meinau, Lindorf und Salberg ab.)

## Fünfzehnter Auftritt.

**Müller. Minna. Henriette. Wallen. Franz.**

**Franz** (der ſchon im Hintergrunde auf die Entfernung der drei Freunde wartet). Gnädiger Herr, Alles iſt verloren.

**Wallen.** Wie?

**Henriette.** Was ſoll das heißen?

**Müller** (bei Seite). Ich errathe — Löb Herz wird ihm begegnet ſeyn.

**Franz.** Ihrem Befehl gemäß hatte ich den Löb Herz, ſamt den zweitauſend Gulden, glücklich hieher gebracht. Gott weiß, welche Mühe, welche Überredungskünſte es mich koſtete! Ich laſſe ihn in dieſem Saal. Ich eile, Sie von ſeiner Ankunft zu benachrichtigen, aber Sie waren, umringt von Ihren Freunden, im tiefſten Geſpräch — ich konnte Sie nicht unterbrechen. Während ich nun den günſtigen Augenblick erwarte, ſo ſehe ich auf einmal, wie der Jude ſich wegſchleichen will. Ich laufe ihm nach, halte ihn zurück, allein er lärmt und ſchreit: er wiſſe alles, Sie ſeyen ruinirt, enterbt — Endlich bitte ich ihn, er möchte doch wenigſtens die

2000 Gulden da laſſen. Gott bewahre! Taub gegen meine Verzweiflung, lief er mit dem Gelde fort, als ob ihm der Kopf brenne, und ſchwur, ſeine Sache gleich bei den Gerichten anhängig zu machen.

**Wallen.** Um Gotteswillen! Ich bin verloren, entehrt!

**Henriette.** Entehrt?

**Wallen.** Dieſes Geld hatte ich durchaus nöthig, um heute noch eine Ehrenſchuld zu tilgen.

**Henriette.** O, mein Gott!

**Minna.** Liebe Schweſter!

**Wallen** (ſtark). Aber, wie hat der Jude wiſſen können — Wer hat ihm geſagt —

**Franz.** Das hat er mir nicht geſtehen wollen, übrigens hat er unter Schimpfreden aller Art mich merken laſſen, daß eine Art von Haushofmeiſter ihm dieſe wichtigen Entdeckungen gemacht habe.

**Wallen.** Ein Haushofmeiſter?

**Franz.** Ich wüßte niemand, als den alten Peter —

**Wallen.** Kein Zweifel! er iſt es. Er hat ſich dafür rächen wollen, daß ich ſeinen elenden Rathſchlägen kein Gehör gab — Wehe ihm!

## Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter** (im Eintreten). Ew. Gnaden befehlen, daß das Frühſtück in's Wäldchen gebracht werde?

**Wallen** (wüthend). Ha! da iſt ja der treue und ehrliche Diener — Schurke, wer hat ihm die Erlaubniß gegeben, die Geheimniſſe ſeines Herrn zu verrathen.

**Peter** (erſtaunt). Gnädiger Herr, ich weiß wahrhaftig nicht —

**Wallen.** O, ich kenne ſeine ganze Niederträchtigkeit. In dieſem Augenblicke verlaſſe er mein Haus. Fort!

**Peter** (weinend). Lieber Herr Baron —

**Müller** (zu Wallen). Sie begehen ein ſchreiendes Unrecht, indem Sie dieſen redlichen Mann betrüben. Er hat den Löb Herz nicht geſprochen.

**Wallen** (immer entrüſtet). Wer hat ſich denn unterſtanden —

**Müller** (kalt). Ich!

**Wallen.** Sie —

**Müller.** Ich habe Ihnen einen wahren Dienſt geleiſtet, da ich Sie verhinderte, neue Schulden zu machen, ehe ſie die alten bezahlen konnten.

**Wallen.** Wer hat Ihnen denn geheißen, mein Herr, ſich um meine Angelegenheiten zu bekümmern? — Kennen Sie die Folgen dieſes Schrittes? Wiſſen Sie, in welche Verlegenheit ich dadurch geſtürzt werde? —

**Müller.** Ja, Herr Baron. Sie beſtimmten einen Theil der 2000 Gulden zur Tilgung der Spielſchuld von 400 Gulden, welche Ihre guten Freunde Ihnen abgenommen haben — Daraus wird nun freilich nichts!

**Wallen** (auſſer ſich). Mein Herr, bis jetzt ehrte ich die Rechte der Gaſtfreundſchaft, aber Ihr unwürdiges Betragen — Entfernen Sie ſich auf der Stelle!

**Henriette** (zu Wallen). Mäßige dich, ich beſchwöre dich darum. (Zu Müller mit dem Tone des Vorwurfs.) Sie nannten ſich unſern Freund? —

**Franz** (mit einer Bewegung, als wolle er Leute holen). Gnädiger Herr, ſagen Sie ein Wort, und Ihre treuen Diener —

**Henriette.** Ruhig, Franz!

**Müller.** Sie ſind wahrlich zu gütig, Frau Baronin, daß Sie dem Eifer (auf Franz zeigend) des Menſchen da einige Aufmerkſamkeit ſchenken. Herr Baron, wenn ich nicht Ihr Freund wäre, ſo würde ich nicht hierher gekommen ſeyn. Ohngeachtet Ihrer Thorheiten liebe ich Sie noch — auch entferne ich mich nicht und bleibe hier ſelbſt wider

Ihren Willen und trotz der Dienſtfertigkeit des Meſje Franz.

**Wallen.** Wie, Sie bleiben?

**Müller.** Ich bleibe.

**Wallen.** Wider meinen Willen?

**Müller.** Ja.

**Wallen.** Herr! — Sein kaltes Blut verwirrt mich, ſeine Ruhe ſetzt mich in Erſtaunen und die Stimme der Freundſchaft entwaffnet mich. — Dieſer Mann hat eine unbegreifliche Gewalt über mich.

**Henriette** (bei Seite). Ich weiß nicht, was ich davon denken ſoll!

**Franz** (bei Seite). Den Kerl kann der Teufel ſelbſt nicht von der Stelle bringen!

**Minna** (bei Seite). Herr Graumann kommt mir vor wie eine Charade, die ich nicht auflöſen kann.

**Wallen.** Was ſoll ich anfangen — was ſoll aus mir werden? —

**Müller** (mit Beziehung). Die Kammerdiener ſind ſonſt fruchtbar an Auswegen, — vielleicht könnte der ehrliche Mann da —

**Franz.** Ja, wenn Alles meinen Herrn verläßt, ſo wird (auf ſich deutend) der ehrliche Mann ihn nicht verlaſſen. Hören Sie mich, Herr Baron, noch iſt nicht Alles verloren, mir fällt ein Mittel ein —

**Wallen.** Sprich!

**Franz.** Geld müſſen Sie haben, Geld um jeden Preis. Bei chriſtlichen und jüdiſchen Wucherern Hülfe zu ſuchen, wäre verlorne Mühe — Ihre Freunde darum anzuſprechen eine Thorheit, denn heute zu Tage (mit einem Blick auf Müller) hält jeder feſt, was er hat. — Nun denn, Herr Baron, wir müſſen zu großen Mitteln unſere Zuflucht nehmen.

**Wallen.** Was wird er mir vorſchlagen?

**Müller.** Sie ſollen ſich an den Grafen von Roſenthal wenden.

**Franz** (erſtaunt, daß Müller ſein Projekt errathen hat.) Wahrhaftig — ja! — ja, Herr Baron, wenden Sie ſich an den Grafen Roſenthal. Er iſt erzürnt, wie Sie ſagen — deſto beſſer! Erzürnte Leute haben Gefühl und ſind zu rühren. Malen Sie ihm Ihre unglückliche Lage — Ihre Verlegenheit — Ich bin überzeugt, dieſer ſo gefürchtete Onkel wird mehr für Sie thun, als Andere, die ohn Unterlaß das Wort Freundſchaft im Munde führen und Sie ruhig Hungers ſterben ſehen könnten, ehe ſie mit einem Thaler Ihnen beiſprängen.

**Müller.** Folgen Sie dem Rathe des braven Franz — Schreiben Sie dem Grafen.

**Franz** (zu Müller). Ich ſchätze mich wirklich ungemein glücklich, daß dem Herrn mein Projekt nicht mißfällt.

Henriette (zu Wallen). Lieber Wallen, mir ſcheint es gewagt — allein —

Wallen. Ich ſoll die Gnade meines Onkels anflehn?

Müller. Sonſt bleibt Ihnen nichts übrig. Dieſes Mittel reißt Sie aus aller Verlegenheit — ich ſtehe dafür!

Wallen. Sie — Sie! O, welche Erniedrigung — meine ganze Wuth erwacht auf's Neue — Mein Herr — Ihr Benehmen — es iſt ſchändlich — (Müller nimmt ruhig eine Priſe Tabak) Verdammte Ruhe! — Komm, Franz, komm! Du ſollſt der Überbringer meines Briefes ſeyn.

Franz. Sie können keinen beſſern Boten wählen.

(Wallen, Franz und Peter ab).

## Siebenzehnter Auftritt.

Müller. Henriette. Minna.

Henriette. Herr Müller, Wallen iſt lebhaft, jähzornig — aber ſein Herz iſt gut — er ſelbſt wird bereuen, daß —

Minna. Der Schwager hat ſo viele gute Eigenſchaften, daß man ihm wohl das bischen Ungeſtum verzeihen kann.

**Müller.** Verzeihen? Im Gegentheil, es iſt ihm erlaubt. Ich an ſeiner Stelle würde nicht ſo viel Mäßigung gehabt haben.

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Thereſe.

**Thereſe** (herbeieilend.) Ach, gnädige Frau — das Unglück — nein es iſt zu arg — ich überlebe es nicht. —

**Henriette.** Um Gotteswillen, was iſt?

**Thereſe** (wirft ſich in verſtellter Ohnmacht in einen Seſſel.) O Himmel! — mein Herz —

**Minna.** Ihr iſt nicht wohl.

**Müller.** Wie ſich doch Alles vervollkommnet in der Welt! Zu meiner Zeit wurden nur die Damen ohnmächtig, jetzt machen die Kammermädchen ihnen den Rang ſtreitig. (zu Thereſe.) Hör' ſie einmal Kind, was iſt Ihr denn für ein Unglück begegnet, daß Ihr das Herz abſtoßen will.

**Thereſe** (ſich trotzig erhebend). Was mir begegnet iſt? Das ganze Haus iſt von Gerichtsdienern überſchwemmt.

**Henriette.** Mein Gott!

**Müller** (bei Seite.) Der Jude hat Wort gehalten.

## Neunzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Lindorf. Salberg. Meinau.

**Meinau.** Gnädige Frau, es thut mir ungemein leid, daß ich das Frühſtück nicht zu Stande bringen kann, aber Küche und Keller ſind von bewaffneter Macht eingenommen worden.

**Salberg.** Ich glaube, unſre Gegenwart wird hier ſehr überflüſſig. (Er ſucht ſeinen Hut und Stock.)

**Meinau.** Wir empfehlen uns demnach der Frau Baronin ganz ergebenſt —

**Salberg** (in einiger Verlegenheit.) Mit der Bitte, die Gefälligkeit haben zu wollen, den lieben Wallen zu erinnern —

**Meinau.** Daß er vergeſſen habe, eine Kleinigkeit abzutragen —

**Henriette.** Ich weiß, meine Herrn! Wallen hat im Spiele an Sie verloren. Sie werden noch heute ihr Geld erhalten.

**Salberg.** Es iſt zwar ſehr angenehm, Schulden einzukaſſiren, aber wenn es Sie im Geringſten genirt — ſo —

**Meinau.** Ich geſtehe aufrichtig — ich werde es ſehr gern empfangen.

**Salberg.** Du gehſt nicht mit uns, Lindorf?

**Lindorf.** Nein, meine Herrn, ich verlaſſe meine Freunde nicht im Unglücke.

**Meinau.** Teufel! ich habe dich von der empfindſamen Seite noch nicht gekannt!

**Salberg** (lachend.) Das iſt ganz natürlich. (Nach Henrietten blickend.) Er fürchtet die Verſiegelung nicht, er —

**Meinau.** Ah, ich verſtehe! (Beide ab.)

## Zwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen, außer Salberg und Meinau.

**Lindorf.** Die Elenden! Es iſt ſchändlich — ich bin außer mir. Wahrhaftig, ich würde ganz anders mit ihnen verfahren ſeyn, wenn ich nicht gefürchtet hätte — (zu Henrietten) Ich hoffe, gnädige Frau, daß Sie einen Unterſchied zu machen wiſſen.

**Müller** (ihn unterbrechend.) Nun, Herr von Lindorf, warum folgen Sie denn nicht Ihren würdigen Freunden?

**Lindorf.** Ich, Wallen verlaſſen in dieſem Augenblicke! —

**Müller.** Um Wallen iſt es Ihnen gar nicht zu thun, Sie haben ganz andere Abſichten; aber ich ſage Ihnen im Vertrauen, das iſt verlorne Mühe.

## Ein und zwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter.** Gnädige Frau, ſo eben wird der Herr Baron arretirt. Meine Bitten, meine Thränen, Alles war fruchtlos. — Sie ſchleppen ihn in's Gefängniß. —

**Henriette.** Wallen in's Gefängniß — dieſer letzte Schlag beugt mich ganz darnieder!

**Minna.** Liebe Schweſter.

**Lindorf.** Mein Freund arretirt? Das iſt abſcheulich!

**Henriette.** Herr Müller, ich halte Sie für Wallen's wahren Freund. Eben noch verſicherten Sie es ſelbſt; zu Ihnen allein habe ich Vertrauen. Ich erröthe nicht, Ihre Großmuth anzurufen — ſchlagen Sie mir meine Bitte nicht ab — geben Sie meinem Gatten die Freiheit wieder — entreißen Sie mich der Verzweiflung!

**Müller.** Sie wiſſen es nicht, wie wehe es mir thut — aber ich kann nicht — ich darf nicht.

**Minna.** Lieber Herr Müller!

**Müller.** Wenn es in meiner Macht ſtände — würde ich denn wohl Minna's Bitten erwartet haben?

**Henriette** (mit Würde.) Nun denn, mein Herr, ich verlange nichts von Ihnen — ich ſuche meinen Gemahl auf und wenn ich ſeine Freiheit nicht erlangen kann, ſo werde ich thun, was mir die Pflicht gebeut. (Ab.)

**Lindorf** (zu Müller.) Mein Herr, Sie ſind unſtreitig ein großer Philoſoph — aber ein andrer großer Philoſoph — ich entſinne mich nicht gleich wie er heißt — hat behauptet, daß die Leute, welche immer die ſchönen Worte, Wohlthun und Menſchenliebe im Munde führten, gerade diejenigen ſeyen, welche dieſe Tugenden am wenigſten üben. — Ihr Herr Kollege hat Recht, wie ich ſehe.

(Er grüßt und geht ab.)

**Thereſe** (zu Müller.) Ich hätte mir eingebildet, daß Sie meiner gnädigen Frau zu Gefallen etwas für den gnädigen Herrn gethan haben würden.

(Sie macht einen großen Knix und geht ab.)

**Peter** (zu Müller.) Und ich — ich hätte drauf gewettet, daß Sie ein gutes Herz hätten. Es thut mir leid für Sie und den Herrn Baron, daß ich mich geirrt habe. (Grüßt und geht ab.)

**Minna** (nachdem ſie näher geblickt hat, ob ſie allein ſind.) Jetzt, lieber Herr Müller, ſind wir allein. O! ich habe Ihre Abſicht wohl gemerkt. — Da Sie ſich mit Wallen überworfen hatten, ſo wollten Sie ihn nicht beſchämen und ihm perſönlich aus der Noth helfen. — Sie haben dieſes Vergnügen ihrer Minna aufgeſpart. — Habe ich nicht recht?

**Müller.** Nein, liebes Kind, ich habe Ihnen kein Geld zu geben.

**Minna.** Ich ſah doch bei der Abfahrt ein gewiſſes Portefeuille in Ihren Händen —

**Müller.** Über deſſen Inhalt ich nicht verfügen kann.

**Minna** (gereizt). Herr Müller, Sie waren immer ein wunderlicher unbegreiflicher Menſch! Aber heute ſind Sie ein Barbar, ein Tyrann. Ich gehe jetzt zu dem Juden, der meinen guten Schwager in's Gefängniß hat ſetzen laſſen, und vielleicht hat ſe eine Wucherſeele mehr Gefuhl als Sie.

**Müller** (mit Beziehung.) Ja, Minna, geben Sie zu Leb Herz, vielleicht —

**Minna** (heftig.) Mein Herr, ich brauchte Ihr Geld, aber nicht Ihren guten Rath! (Ab).

## Zweiundzwanzigſter Auftritt.

**Müller** (allein.) Der edle Freund perſiflirt mich, das edle Kammermädchen ſpottet meiner, der alte Peter regalirt mich mit erbaulichen Redensarten — Henriette iſt entrüſtet — Minna in Zorn! Bei'm Himmel, Sie haben nicht Unrecht. Mein Benehmen gibt Ihnen wohl Urſache — doch, was liegt dran? Laßt ſie ſprechen — Das Haus iſt verſiegelt, Wallen arretirt, der Graf von Roſenthal wird bald hier ſeyn und ich — ich gehe zum Frühſtück (Ab.)

## Dritter Aufzug.

(Nämliche Decoration wie im zweiten Akte.)

### Erſter Auftritt.

Thereſe, Franz, von verſchiedenen Seiten.

**Thereſe.** Nun, Mosje Franz, was bringen Sie für Nachrichten?

**Franz.** In einer Stunde iſt der Onkel hier. Seine Hochgräfliche Gnaden ſind entzückt bis in den dritten Himmel, daß der werthe Neffe in der Patſche ſitzt und dieſes Entzücken wird noch eine Etage höher, bis in den vierten Himmel ſteigen, wenn Höchſtdieſelben vernehmen, daß der verſichtige Löb Herz den Herrn Baron zwiſchen vier Mauern feſt hält.

**Thereſe** (lachend.) Mir kommt das Ding recht neckiſch vor. Der Herr Baron in der Mauſefalle, ha, ha, ha!

Franz. Und der gewaltige Wortmacher, der graue Philoſoph hat ſeinen Freund ruhig in das Gefängniß führen laſſen?

Thereſe. Nicht eine Miene hat er gemacht, dem Herrn Baron mit einem halben Dutzend Banknoten zu Hülfe zu kommen. Ungerührt von den Thränen der gnädigen Frau, taub gegen die Bitten der naiven Minna, ruhig bei den Stachelreden des Herrn von Lindorf und meiner Wenigkeit, ſtand der große Moraliſt ſtumm und ſtarr da, wie eine Bildſäule.

Franz. Die gnädige Frau iſt nach der Stadt.

Thereſe. Mit der Jungfer Schweſter und dem alten Peter. Auch Herr von Lindorf iſt mit. Der empfindſame Baron wollte ſeine angebetete Henriette nicht verlaſſen.

Franz. Das iſt ganz natürlich. Ein Mann, der ſein Vermögen verliert und noch dazu im Gefängniß ſitzt, wird oft in einem Augenblicke ſeiner Frau unausſtehlich.

## Zweiter Auftritt.

Die Vorigen. Lindorf.

Lindorf. Das iſt ein Teufelsweg.

Franz. Sie bringen die gnädige Frau nicht mit zurück?

**Lindorf.** Nein! Sie blieb in der Stadt.

**Franz.** Die Sache iſt alſo nicht in der Güte beigelegt worden?

**Lindorf.** In der Güte? Gott bewahre!

**Franz** (zu Thereſen). Herrlich!

**Lindorf.** Frau von Wallen ſpendete dem jüdiſchen Wucherer die rührendſten Redensarten, Demoiſelle Minna bat auf die intereſſanteſte Weiſe, ich ſuchte ihm mit wahrer Eloquenz zu erweichen, aber das iſraelitiſche Kieſelherz wollte von Allen dem nichts wiſſen, ſondern verlangte höchſt lakoniſch ſein Geld. Ich ließ dann einige Worte fallen von unbeſonnenen Ehemännern, deren Verſchwendung die unglückliche Gattin dem Elende Preis gebe — von dem Glücke eines uneigennützigen Freundes, den ſein Vermögen in den Stand ſetze, einem ſolchen Unheile zuvorzukommen; — ich begleitete die Damen bis zum Gefängniſſe, die ſchöne Baronin und ihre Demoiſelle Schweſter ſtiegen ab und die liebenswürdige Frau erklärte mir mit dürren Worten: daß noch heute Morgen Herr von Wallen ſeine Spielſchuld bezahlen werde, daß ſie meines Geleits nicht mehr bedürfe, grüßt mich mit allerliebſtem Anſtande und verſchwindet, ohne meine Antwort zu erwarten. Ich bin nun Keiner von denen, die ſich leicht zurückſchrecken laſſen; der Baum fällt nicht auf einen Schlag und ich komme expres zurück, um zu erwarten —

Franz. Ob nicht eine günſtigere Gelegenheit ſich bieten werde?

Linderf. Richtig! und ihr, meine lieben Freunde, ſollt mir hiebei mit Rath und That an die Hand gehn. Die Proben meiner Erkenntlichkeit —

Franz. Erkenntlichkeit, mein Herr Baron — das iſt ein charmantes, zum Herzen dringendes Wort, aber man will gern heut' zu Tage ſeiner Sache gewiß ſeyn — Wie hoch ſchlagen Sie Ihre Erkenntlichkeit an?

### Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Müller.

Müller. Ah, ſiehe da, Herr von Linderf! Schon wieder zurück? Nun, Sie bringen uns gewiß den lieben Wallen mit. O, ein Freund, wie Sie, läßt ſeinen Pilades nicht im Gefängniſſe ſtecken — auf ein paar Tauſend Gulden kommt es Ihnen gar nicht an — Sie leben ja von Ihren Renten — Wo iſt denn der theure Baron, daß ich ihn umarmen, an mein Herz drücken kann!

Linderf. Ich bedaure unendlich — wenn es in meinen Kräften geſtanden hätte, ſo würde ich in der That den Gatten einer ſo ſchätzbaren Dame —

aber die Schuld iſt enorm und ich bin in dieſem Augenblicke gerade nicht bei Kaſſe.

**Müller.** Wie ſehr muß Sie das ſchmerzen!

**Thereſe** (mit verſtelltem Weinen). O, meine arme gnädige Frau, kein Menſch nimmt ſich ihrer an!

**Franz** (mit affectirter Rührung). Und mein unglücklicher Herr — ich will ſeinen Kerker mit ihm theilen.

**Lindorf** (ebenſo). O, meine Freunde, auch mein Herz —

**Müller** (ſein Schnupftuch ziehend). Herr von Lindorf, Ihre Freundestreue — (zu Franz und Thereſen) eure aufrichtige Ergebenheit — Wahrhaftig, ich bin ſo gerührt, ſo gerührt — (Er ſchneuzt ſich.)

**Thereſe.** Mich ſtürzt der Kummer in's Grab.

**Franz.** Ich folge Ihnen nach, Jungfer Thereſe.

**Lindorf.** Und ich fürchte, ich bekomme den Spleen.

**Müller.** Herr von Lindorf, Sie bemühen ſich vergebens, Ihre Rede in den Ton der Rührung zu ſtimmen; er ſteht Ihnen gar nicht an. Sprechen Sie von der Vortrefflichkeit der Beefſteaks — das iſt Ihre Sache, da glaubt man Ihnen eher. (Zu Thereſe.) Sie, meine Liebe, braucht ihre Augen nicht mit dem Schnupftuche zu bedecken. Von den Thränen, welche ſie vergießt, wird es nicht naß.

(Zu Franz.) Er kann nun gar mit ſeinem Kummer zu Hauſe bleiben — Die tauſend Gulden des Grafen von Roſenthal werden ſein Leid bald in Freude verwandeln. Apropos, was hat der Graf auf den Brief ſeines Neffen geantwortet? Iſt er entſchloſſen —

Franz. Nur meiner Herrſchaft bin ich ſchuldig, auf dieſe Frage Rede und Antwort zu geben.

Müller. Er hat Recht — ich habe **Unrecht**. Ich danke ihm für die Lehre.

## Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Ein Bedienter.

Der Bediente. Man fragt nach Herrn Müller.

Müller. Laßt den Fragenden hereinkommen.

(Der Bediente ab.)

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Löb Herz.

Müller (dem Hereintretenden entgegengehend). Ah! der Geſchäftsmann Löb Herz.

Lindorf, Franz, Thereſe. Löb Herz!

Löb (leiſe zu Müller). Es hat ſich zugetragen eine ſonderbare Geſchichte, die dem Herrn vielleicht macht einen Strich durch die Rechnung, aber — ſoll mir Gott, ich konnte nicht Anders —

**Müller.** Wir werden behorcht — Kommt mit in das Nebenzimmer.

**Franz.** Die ſcheinen ja ſehr vertraut mit einander.

**Lindorf.** Was Teufel, iſt das für eine Verkettung. —

**Thereſe** (bei Seite). Ich errathe.

**Müller** (der den Juden in das Nebenzimmer geführt hat, zurückkommend). Herr von Lindorf, an Ihrer Stelle blieb ich nicht länger in dieſem Hauſe, es könnte Ihnen übel bekommen. Ja, ſogar Ihr Leben ſteht dabei in Gefahr.

(Ab in das Nebenzimmer.)

## Sechſter Auftritt.

Lindorf. Franz. Thereſe.

**Franz.** Ich begreife nicht —

**Lindorf.** Mein Leben ſteht in Gefahr?

**Thereſe.** Mir iſt alles klar wie der Tag.

**Franz.** Und was ſieht Jungfer Thereſe in dieſer gewaltigen Klarheit?

**Thereſe** (zu Lindorf). Hat der liebe Herr Müller nicht in unſerer Gegenwart ſich geweigert, dem Baron zu Hülfe zu kommen?

**Lindorf.** Richtig.

**Thereſe.** Folglich kommt der Jude nicht, um etwa die Sache in der Güte mit ihm abzumachen.

Franz. Kein Zweifel!

Thereſe. Wie ich Ihnen ſchon geſagt habe, Mosje Franz: der graue Brummbär iſt ein Anbeter der gnädigen Frau — er ſteckt mit Löb Herz unter einer Decke; der Jude läßt den Mann einſperren und das Übrige — nun das findet ſich.

Lindorf. Was Teufel — der alte Grauſchimmel hatte Abſichten auf die göttliche Baronin. Das wollte ich ihm gerathen haben! Habe ich doch mit einer langen Naſe abziehen müſſen!

Franz. Noch eins. Vielleicht will er jetzt gar die Stelle des Befreiers übernehmen — dann ſtellt ſich die Dankbarkeit von Seiten der gnädigen Frau ein und mit Hülfe der Dankbarkeit iſt ſchon Mancher der Liebe auf die Spur gekommen.

Lindorf. Ich höre Geräuſch.

Franz (in die Couliſſe blickend). Die gnädige Frau! Ich will ihr doch gleich den Erfolg meiner Sendung melden. (Ab.)

Lindorf. Ich bin wahrhaftig begierig, zu erfahren —

Thereſe. Und ich will wieder ein betrübtes jammervolles Geſicht ſchneiden. Es iſt zwar kein beſonderes Plaiſir dabei, aber — es koſtet ja nichts!

**Lindorf.** Der verwünſchte graue Mann hat mich mit ſeiner Warnung ganz confus gemacht. Sogar mein Leben ſtünde in Gefahr! Am Beſten iſt's, ich gehe ihm aus dem Wege. (Ab.)

**Thereſe.** Da fällt mir etwas ein — (nach dem Kabinet blickend, in welchem ſich Müller und Löb Herz befinden) Wie wäre es, wenn ich ein wenig horchte! Einige aufgeſchnappte Worte könnten wohl Licht geben — (Nach dem Kabinet ſchleichend.) Warten Sie nur, mein lieber grauer Herr Schulmeiſter, bald wollen wir wiſſen — (Sie will den Kopf an die Thüre lehnen, um zu horchen.)

### Siebenter Auftritt.

Die Vorige. Müller.

**Müller** (ſchnell aus dem Kabinet tretend). Überflüſſige Mühe, meine Liebe! Die Unterhandlung iſt beendigt.

**Thereſe** (abgehend). Verwünſcht! Nicht einmal ruhig horchen kann man vor dem Menſchen. (Ab.)

**Müller.** Sie iſt fort. Es hat mir Mühe gekoſtet, den ſpitzbübiſchen Juden zu überreden. —

### Achter Auftritt.

Müller. Löb.

**Löb** (den Kopf durch die halbgeöffnete Kabinetsthüre ſteckend). Der Herr iſt allein. — Ich bitt' ihn um Gotteswillen, daß er nicht läßt ſtecken einen ehrlichen Mann in der Noth — Sie haben mir abgeſchwazt ein Pfand, ein koſtbares Unterpfand. —

**Müller.** Es iſt ſo gut, als hättet Ihr es noch.

**Löb.** Gut iſt gut, aber beſſer iſt beſſer! Nun, ich vertraue dem Herrn. — Ich will warten in dem Kabinet, bis kommt zu gehn der Herr Graf von Roſenthal und bezahlt die Schuld.

**Müller.** Haltet Euch ruhig und erſcheint, wenn ich Euch rufe. Nur unter dieſer Bedingung erfülle ich mein Verſprechen. Fort! Man kommt.

(Löb Herz zieht ſich zurück.)

## Neunter Auftritt.

Müller. Henriette.

**Henriette.** Sie waren ſehr hart gegen uns, Herr Müller, und doch ſind Sie der einzige Menſch, zu welchem ich den Muth habe, mich in meiner unglücklichen Lage zu wenden. Sie können mir einen großen Dienſt erweiſen, ich fürchte nicht, daß Sie mir meine Bitte abſchlagen werden.

**Müller.** Wenn ich Ihnen in irgend einer Hinſicht dienen kann — ich bin ganz zu Ihren Befehlen. Über Wallen wage ich nicht, Sie zu fragen. —

**Henriette.** Sein Gläubiger war unerbittlich. Unſere Lage iſt ſchrecklich, aber Wallen's Benehmen hat mir einen Muth eingeflößt, deſſen ich mich nicht fähig glaubte. Er trägt ſein Unglück mit Ruhe und Ergebung —

**Müller** (mit Empfindung). Liebe Henriette, glauben Sie mir, bald werden Sie das Glück wieder finden. Ihr Freund Müller gibt Ihnen dieſe Verſicherung; trauen Sie ſeinen Worten. — Aber wo iſt Baron Lindorf hingekommen? So eben war er noch hier.

**Henriette.** Ich habe ihn erſucht, mich zu verlaſſen. Er und ſeine beiden Freunde ſind bezahlt.

**Müller.** Ich frage Sie nicht, um welchen Preis Sie dieſe ehrlichen Männer los geworden ſind. Ihr Schmuck —

**Henriette** (lebhaft). Laſſen Sie uns zu meinem Anliegen zurückkommen. Der Graf Roſenthal hat ſich entſchloſſen, ſeinen Neffen wieder zu ſehen; mit jedem Augenblicke kann er hier ſeyn. Ich bin allein! Würden Sie ſo gefällig ſeyn, bei dieſer Zuſammenkunft gegenwärtig zu bleiben? Ich geſtehe es gern, der Gedanke, vor ihm zu erſcheinen, erſchreckt mich ſo ſehr —

**Müller.** Beruhigen Sie ſich, ich übernehme es, Sie zu ſchützen.

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen. Thereſe.

**Thereſe** (mit halber Stimme). Gnädige Frau!

**Henriette.** Was willſt du?

**Thereſe.** Ich wünſchte mit der gnädigen Frau zwei Worte in Geheim zu ſprechen.

**Henriette** (zu Müller). Sie erlauben. (Müller verbeugt ſich.)

**Thereſe.** Franz und ich, wir haben ein abſcheuliches Komplott entdeckt, das gegen Sie geſchmiedet worden iſt. Sie ſind auf die ſchändlichſte Weiſe verrathen worden.

**Henriette.** Verrathen? — Durch wen?

**Thereſe.** Leb Herz iſt hier. Er hat eine Zuſammenkunft mit Herrn Müller gehabt, und es iſt auf deſſen Betreiben, daß der Herr Baron feſtgeſetzt worden iſt.

**Henriette** (mit Würde zu Müller). Wiſſen Sie, mein Herr, was mir ſo eben unter der Hülle des Geheimniſſes offenbart wird? Mein Mann und ich ſeyen die Opfer der ſchwärzeſten Treuloſigkeit. Man beſchuldigt Sie, zu dem Unglücke meines Gatten mitgewirkt zu haben; man behauptet ſogar, daß Leb Herz in dieſer Hinſicht nur Ihrem Rathe gefolgt ſeye. —

**Müller.** Man hat Ihnen die Wahrheit geſagt.

**Henriette** (erſtarrt). Die Wahrheit!

## Eilfter Auftritt.

Die Vorigen. Franz.

**Franz** (eilig). Der Herr Graf von Roſenthal; er folgt mir auf dem Fuße.

**Henriette** (mit dem Ausdrucke der Verzweiflung). Ewiger Gott! In dieſem ſchrecklichen Augenblicke — Alles verläßt mich, kein Freund, keine Stütze — ich allein ſeinem Hohn, ſeinem Zorn Preis gegeben!

**Müller.** Bin ich nicht bei Ihnen?

**Henriette.** Sie? Was kann ich von Ihnen hoffen! Wallen ſitzt im Gefängniſſe und es iſt Ihr Werk.

**Müller.** Eben weil es mein Werk iſt, weil er ſich durch mich in der Unmöglichkeit befindet, Sie in dieſem Augenblicke zu ſchützen, ſo iſt es meine Pflicht, es ſelbſt zu thun.

**Thereſe.** Der Herr Graf kommt.

**Müller** (zu Thereſe und Franz). Laßt uns.

**Franz.** Aber die gnädige Frau könnte —

**Müller.** Hinaus!

(Franz und Thereſe ab.)

## Zwölfter Auftritt.

Henriette. Müller. Der Graf.

Der Graf. Ich ſehe in Ihnen die Tochter des Herrn Bernroth?

Henriette (zitternd). Ja, Herr Graf.

Der Graf (auf Müllern zeigend). Wer iſt der Herr?

Henriette (Müllern anſehend, verlegen). Es iſt —

Müller. Ein Freund der Familie Bernroth und des Herrn von Wallen.

Der Graf. Wo iſt mein unwürdiger Neffe?

Henriette (bei Seite). Gott, was ſoll ich ihm ſagen!

Der Graf (mit befehlendem Tone). Wo iſt Wallen?

Müller (kalt). Im Gefängniß.

Der Graf. Im Gefängniß. Das war alſo das Ziel ſeiner vorgeſteckten Laufbahn, der verdiente Lohn ſeiner Thorheiten und unbeſonnenen Streiche — So endigen ſie alle, jene unſinnigen Jünglinge, die, taub gegen die Stimme der Vernunft, nur ihre Leidenſchaft hören, einen vorübergehenden Reiz für Liebe halten und zum Schimpf ihrer Verwandten eine ungleiche Verbindung eingehn. Der Herr Gemahl iſt ohne Vermögen, die werthe Ehehälfte hat nichts. Aber die Sucht zu glänzen iſt da — der ſtille Landſitz wird zum Schloſſe erhoben, eine ſchimmernde Equipage fliegt durch die Straße, Schmarotzer umlagern, unter dem Namen von Freunden, die Tafel; koſtbare Kleider, Diamanten ſchmücken die Dame — Leider dauert aber die Herrlichkeit nicht lange. Bald iſt der Credit erſchöpft, die Gläubiger werden unruhig, handeln, und der arme Mann, geheilt von einer Liebe, die er ewig glaubte, verliert im nämlichen Augenblicke Ehre, Freiheit, Freunde und oft die ſchönſten Jahre ſeines Lebens.

**Müller.** Dieſe Schilderung iſt wahr, aber hier an der unrechten Stelle — Frau von Wallen —

**Der Graf.** Geben Sie ihr nie dieſen Namen in meiner Gegenwart.

**Müller** (mit Nachdruck). Die Frau Baronin von Wallen beſitzt eine zu erhabene Denkungsart, um ſich auf Koſten ihres Mannes rechtfertigen zu wollen. Hätte er ihrem Rathe gefolgt, ſo wäre das ſchönſte Glück der Häuslichkeit und nicht das Loos eines verlaſſenen Gefangenen ihm zu Theil geworden.

**Der Graf** (zu Henriette, ohne auf Müller zu hören). Sie, Madame, finden ſich in Ihren Hoffnungen betrogen — Das läßt ſich denken — Sie glaubten, den reichen Baron von Wallen zu heirathen, aber er iſt arm und wird arm bleiben, wenn nicht etwa —

Müller (ihn unterbrechend). Henriette Bernroth liebte Ihren Neffen, ehe Sie wußte, daß er ein Edelmann und der Erbe eines ſo gewaltig reichen Onkels ſey. Nur mit Zwang willigte ihr Vater in dieſe Heirath. Ihres Reichthums beraubt, verſtoßen von Ihrem Herzen, würde Wallen doch noch glücklich haben werden können, wenn ein einziger Fehler nicht alle ſeine guten Eigenſchaften überwogen hätte. Sein Stolz hat ihn in das Verderben geſtürzt. Sie, Herr Graf, hätten ihn wohl von dieſer unglücklichen Schwachheit heilen ſollen.

Der Graf. Verſchonen Sie mich mit Ihren Bemerkungen. Wenn mein Neffe den Stolz beſeſſen hätte, deſſen man ihn jetzt beſchuldigt, wenn er die Würde ſeines Ranges gefühlt hätte — ſo würde er nie daran gedacht haben, — ſich mit der Tochter eines bloßen bürgerlichen Profeſſors zu verbinden.

Müller. Ein bloßer bürgerlicher Profeſſor, der zugleich als ehrlicher Mann geſchätzt wird, ſteht höher, als ein großer Herr — der ein Spitzbube iſt.

Der Graf. Mein Herr!

Henriette (zu Müller). Ich bitte Sie, reizen Sie ihn nicht.

Müller. Noch ſchweige ich, noch bezeichne ich niemand, aber die Zeit iſt nicht fern, wo ich den großen Herrn nennen werde.

**Der Graf.** Madame, ich komme nicht her, um Ihnen Vorwürfe zu machen. Wenn auch mein Neffe gefehlt hat, ſo iſt er deshalb meinem Herzen noch nicht fremd geworden. Eine Empfindung, die ich nicht unterdrücken kann, treibt mich an, ihm zu dienen —

**Henriette.** Wallen wird kein Opfer ſcheuen, um Ihre Liebe wieder zu gewinnen.

**Der Graf.** Seine Heirath iſt eine Thorheit; dieſe Thorheit hat lange genug gedauert. Nur ein Mittel gibt es, mich zu verſöhnen. — In Ihren Händen liegt es, Madame. Eine Scheidung —

**Henriette.** Endigen Sie nicht, Herr Graf.

**Der Graf.** Nur unter dieſer Bedingung bezahle ich die Schulden meines Neffen und werde Ihnen Beweiſe meiner Freundſchaft und Achtung geben. Wählen Sie, meinen Haß oder meine Wohlthaten. — Wenn es wahr iſt, daß Sie, wie man ſagt, alle Tugenden beſitzen, ſo werden Sie den Baron von Wallen lieber ſeinem Glücke und ſeiner Ehre wiedergeben, als ihn, in Schmach und Schande, im Gefängniſſe ſterben laſſen. Überlegen Sie meinen Vorſchlag wohl. Mein Notar iſt hier, und ich rechne ſo beſtimmt auf Ihre Seelengröße, daß ich ſogleich Befehl geben werde, die Acte auszufertigen, welche jedem fernern Familienzwiſte ein Ziel ſetzen ſoll. Ich komme im Augenblicke zurück. (Ab.)

## Dreizehnter Auftritt.

Henriette. Müller.

**Henriette.** Meine Seele iſt im Innerſten empört! Ich ſollte mich von Wallen trennen? O, ſeines Herzens bin ich verſichert! Er wird das Elend dem Verluſte ſeiner Henriette vorziehen.

**Müller.** Der Graf von Roſenthal hält ſich für den Herrn Ihres Schickſals, er glaubt Ihnen Geſetze dictiren zu können und zweifelt nicht daran, daß Sie ſeinen ſchändlichen Vorſchlag eingehen werden — O, er irrt ſehr! Dieſe Scheidungsacte, auf der alle ſeine Hoffnungen gegründet ſind, dieſe Acte, welche mit Recht Ihre reine Seele empört, — vor Ihren Augen ſoll ſie der Graf zerreißen.

**Henriette** (erſtaunt). Wie, der Graf —

## Vierzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Minna.

**Minna** (läuft herbei und wirft ſich in Henrietten's Arme). Schweſterchen, Schweſterchen, ich bin glücklich, ich bin ſelig! Umarme mich!

**Henriette.** Minna, was iſt dir?

**Minna.** Umarmen Sie mich auch, mein göttlicher Herr Graumann.

**Müller.** Von ganzem Herzen.

**Henriette.** Welche gute Zeitung bringſt du uns, Minna?

**Müller.** Daß Wallen frei iſt!

**Henriette.** Gott, mein Gatte wäre mir wiedergegeben!

**Minna.** Ah, Sie wiſſen ſchon? Kennen Sie aber auch das Mittel —

**Müller.** Minna, wo iſt Ihr Collier?

**Henriette.** Ihr Collier!

**Minna.** Sieh, Schweſterchen, das Collier hatte mir Herr Müller nicht ohne Abſicht gegeben. Er wollte mich überraſchen und auch wohl ein wenig auf die Probe ſtellen. Ich wußte nicht, von welchem hohen Werthe ſein Geſchenk ſey, aber ein glücklicher Zufall machte mich damit bekannt. Troſtlos verließen wir meinen guten Schwager; als wir aus dem Gefängniſſe traten, höre ich einen der Umſtehenden ſagen: Der Tauſend, welch ein ſchönes Collier! Dieſe Worte waren für mich ein Lichtſtrahl in der Nacht. Schon während des Balles hatte ich hie und da ähnliche Bemerkungen gehört, aber ihnen keine große Aufmerkſamkeit geſchenkt; Herr Müller ſelbſt hatte mir etwas dergleichen geſagt. Alles das fiel mir mit einem Male auf's Herz. Dir, Schweſterchen, wollte ich eine Hoffnung noch nicht mittheilen, die, wenn ſie fehlſchlug, nur deinen Schmerz vermehren mußte. Ich verlaſſe dich ſchnell, ſchleppe den alten Peter mit mir, fliege zum Löb Herz und zeige ihm mein Collier. O, wie ſchlug mir das Herz, indeſſen der habſüchtige Wucherer den Schmuck mit gierigen Blicken unterſuchte. Jede Minute ſchien mir eine Stunde. Endlich ſagte er dann: (mit jüdiſchem Dialecte) „Soll mir Gott, Mamſel, die Perlen ſind fein, die Steine ſind gut, vom ſchönſten Waſſer.“ Der Handel war bald geſchloſſen; er verſprach Wallen frei zu geben und (zu Müller) Sie ſind mir doch nicht böſe, daß ich Ihr Collier verſetzt habe?

Müller. Ich ſollte Ihnen böſe ſeyn? (Das Collier aus ſeiner Taſche ziehend.) Hier iſt es, nehmen Sie es zurück.

Minna. Mein Collier!

Müller. Wen könnte es würdiger ſchmücken, als Sie?

Minna. Sie wollen mir das Vergnügen rauben, meiner Schweſter gefällig geweſen zu ſeyn?

Müller. Nein; ich will Ihnen nur die Mittel geben, auch in Zukunft ihr dienen zu können.

**Minna.** Nun denn, unter dieſer Bedingung nehme ich es zurück.

**Henriette.** Aber wo bleibt Wallen, warum begleitete er dich nicht?

**Minna.** Man kommt ſehr geſchwind in's Gefängniß, aber nicht ſo geſchwind wieder heraus. Da ſind allerlei Formalitäten nöthig — Dein Mann aber wünſchte, du möchteſt ſobald als möglich von dem glücklichen Ereigniſſe unterrichtet ſeyn und deshalb bin ich vorausgelaufen. Er muß auch gleich hier ſeyn.

**Henriette.** O, Herr Müller, wie habe ich Sie verkannt!

**Minna.** Auch Wallen iſt ganz andern Sinnes geworden, und meint: er beſitze in Ihnen einen wahren Freund, der ihm eine nothwendige und nützliche Lektion gegeben habe. Er will der Hoffahrt und Eitelkeit auf immer entſagen, keine Gaſtereien mehr geben, ſich einſchränken und, Ihrem Rathe zu Folge, ſeinen Fleiß dem Landbaue widmen.

**Müller.** Endlich erkennt er ſein eignes Beſte!

**Henriette.** In mir ſoll er ſeine treue Gefährtin finden, und bald hoffe ich, wollen wir durch Arbeit und Sparſamkeit ſo viel gewonnen haben, daß wir unſre Schulden tilgen können.

**Müller.** Ihr Freund wird Sie nicht verlaſſen.

**Minna.** Und ich — habe ich doch noch mein Collier!

**Henriette.** Gute Minna.

## Fünfzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Löb Herz.

**Löb Herz** (die Thüre vorſichtig öffnend). Wollen Sie erlauben, daß ich komme zu gehn —

**Müller.** Was wollt Ihr?

**Löb.** Ich warte und warte, aber Sie rufen doch nicht. Sind der Herr Graf von Roſenthal noch nicht angekommen?

**Müller.** Er iſt da.

**Löb.** Und mein Geld.

**Minna.** Ei, Herr Löb Herz hier?

**Löb.** Und — ſoll mir Gott — die Mamſel, ſie hat das Collier!

**Müller.** Es iſt an ſeiner Stelle.

**Löb.** Aber —

**Müller.** Fort, in das Kabinet.

**Löb.** Gott, mir kommt die Angſt, ich glaub', ich habe gemacht einen dummen Streich. (Ab.)

**Henriette.** Ein Wagen! er iſt's, es iſt Wallen, ich eile ihm entgegen.

**Müller.** Bleiben Sie, liebe Henriette; ich höre den Grafen. Ich wünſche, daß ihm die glückliche Entwicklung noch unbekannt bleibe. Die gute Minna geht wohl ihrem Schwager entgegen und führt ihn heimlich in dieſes Kabinet; dort ſoll er, ohne geſehn zu werden, die ſaubern Abſichten ſeines Onkels erfahren. Bitten Sie ihn in meinem Namen, nicht eher zu erſcheinen, als bis ich ihn rufen werde.

**Henriette.** Aber, lieber Herr Müller —

**Müller.** Nur Ihr Glück habe ich hiebei im Auge.

## Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der Graf, welcher durch ſeinen Eintritt Minna's Abgang verhindert

**Der Graf.** Madame, die Scheidungsacte iſt bereit.

**Minna** (keck). Gehn wir eine Wette ein: dieſe Acte wird nicht unterſchrieben.

**Der Graf.** Wer iſt das junge Frauenzimmer?

**Minna** (mit einer Verbeugung). Die Schweſter der Baronin von Wallen.

**Der Graf** (mit höhniſchem Lächeln). Der Baronin von Wallen! Welcher Triumph für die kleinliche Eitelkeit einer Bürgerlichen, die Schweſter Baronin nennen zu können.

**Minna.** Mein werther Herr Graf, ich habe einen Liebhaber, meinen Vetter Salzmann, einen bloßen Pachter. Wenn es alſo der Himmel erlaubt, ſo werde ich die Pächterin Salzmann. Ich wäre auch wohl recht gern Baronin geworden, aber wenn es mir ſo theuer zu ſtehn käme, wie meiner Schweſter, ſo würde ich es hübſch bleiben laſſen. Und wenn ich nun noch gar ſo einen vortrefflichen Onkel mit in den Kauf bekäme, ſo wäre mir die Baronin um jeden Preis zu theuer. Ihre gehorſame Dienerin. (Sie verbeugt ſich und geht ab.)

## Siebenzehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Minna.

**Der Graf.** Welche Frechheit! Jetzt, Madame, bitte ich um Ihren Entſchluß. Willigen Sie in mein Begehren? Unterzeichnen Sie und mein Neffe erhält ſeine Freiheit, meine Liebe und mein Vermögen. Auch Sie werden ſich nicht über das Schickſal zu beklagen haben, das ich Ihnen bereite.

**Henriette.** Ich ſollte in meine Schande willigen! Nimmer.

**Der Graf.** Berückſichtigen Sie, daß durch dieſelbe Acte Ihnen eine jährliche Penſion von 4000 Gulden —

**Henriette.** Nicht weiter! wenn ich je einen Augenblick hätte vergeſſen können, daß ich die Baronin von Wallen ſey, ſo würde ich jetzt mich deſſen erinnern. Ich erſuche Sie, Herr Graf, nicht länger auf einem Vorſchlage zu beſtehn, den ich weder annehmen kann noch darf.

**Der Graf.** Madame will die Stolze ſpielen — man wird ſie aus einem andern Tone ſprechen lehren.

**Müller.** Sie ſollten wohl damit anfangen, den Ihrigen zu ändern.

**Der Graf.** Wer ſind Sie, daß Sie es wagen, auf dieſe Weiſe mit mir zu ſprechen?

**Müller.** Ein Mann; ein Mann, der Mittel finden wird, Sie in die Gränzen des Anſtandes zurückzuführen, wenn Sie ſich daraus entfernen.

**Der Graf.** Wie? Drohungen mir in dieſem Hauſe! Ich kann als Herr hier ſprechen und werde es bald beweiſen. Ich habe Rechte auf dieſes Haus.

**Müller** (mit gemilderter Stimme). Es iſt wahr; faſt hätte ich das vergeſſen. Herr Graf, in Ihren Händen liegt das Schickſal dieſer Familie. Dieſes kleine Grundſtück iſt alles, was ſie beſitzt. Könnten Sie den Sohn Ihres Bruders der Verzweiflung Preis geben? Nein, nein! So weit werden Sie die Grauſamkeit nicht treiben! nein, Herr Graf, Sie werden Ihre nächſten Verwandten nicht in das tiefſte Elend ſtürzen!

**Der Graf.** Dieſe Bitten kommen ein wenig zu ſpät. Wenn Madame unterzeichnet —

**Müller.** Im Namen Ihres Bruders — (mit Beziehung) Ihres ſterbenden Vaters, haben Sie Mitleid mit dem unglücklichen Wallen, mit dieſer gebeugten Familie!

**Der Graf.** Vergebliche Rednerkniffe!

**Müller** (kalt.) Iſt dieſes Ihr letztes Wort, Herr Graf?

**Der Graf.** Ja, mein Herr, es iſt mein letztes; und wenn mein Neffe nicht einwilliget, ſich von einer Gattin zu trennen —

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen, Wallen. Minna.

**Wallen** (mit Ungeſtüm aus dem Kabinet ſtürzend.) Ich mich trennen. — Nimmermehr!

**Henriette** (Wallen entgegen.) Mein theurer Gatte!

**Der Graf.** Wallen hier! — Es war alſo ein angelegter Plan —

**Müller.** Wallen, du haſt gehört, was dein Onkel von dir fodert. Wenn du nicht einwilligſt, eine angebetete Gattin zu verlaſſen, ſo wird er dich deines kleinen Erbes berauben, dein Weib aus dem Hauſe deiner Väter jagen und dich auf immer verſtoßen. Ich wollte in ſeinem Herzen das ſchöne Gefühl der Liebe und des Mitleids rege machen —

Eitle Mühe! Dieſer harte Mann verdient keine Schonung mehr und die Rache, welche über ſeinem Haupte ſchwebt, iſt dir erlaubt. Nun denn, willſt du, daß ich mit einem einzigen Worte ſeinen Stolz niederſchmettre, daß ich Angſt und Zagen in ſeine Seele ſchleudere und ſeine Stirne mit der Farbe der Schaam bedecke? — Sprich, Wallen, willſt du?

**Wallen.** Wie, ich ſollte das Verderben deſſen wollen, der den Tagen meiner zarten Kindheit ſeine väterliche Sorgfalt widmete, der mich ſo lange als ſeinen Sohn liebte? Herr Müller, ich kann mir nicht denken, daß es in Ihrer Gewalt ſtehe, Ihr Wort in Erfüllung zu ſetzen; aber wenn dieſes ſchreckliche Geheimniß Ihnen bekannt ſeyn ſollte, o, ſo begraben Sie es auf ewig in Ihren Buſen! Man kann mich wohl mancher Unbeſonnenheit beſchuldigen, aber fern bleibe von mir das Laſter der Undankbarkeit.

**Henriette.** Wir wollen nichts wiſſen.

**Müller.** Ihr entehrter Neffe, wie Sie ihn nennen, Herr Graf, Ihre bürgerliche Nichte, die Sie verderben wollen, bitten um Gnade für ſie.

**Der Graf** (außer ſich.) Das iſt zu arg! Mein Herr, Ihre Frechheit —

**Müller** (kalt.) Halt! Erinnern Sie ſich des *rothen Buches*, des Notar Flammer.

Der Graf (vernichtet.) Ew'ge Gottheit! (verwirrt.) Wir ſehn uns wieder, mein Herr wir ſehn uns wieder.

Müller. O, ich weiß dieſes ſtolze Herz zu beugen, ich kenne den Fleck, wo es verwundbar iſt.

Der Graf. Was wollen Sie damit ſagen, was kennen Sie wiſſen?

Müller. Was Sie der ganzen Welt — ſich ſelbſt verbergen möchten.

Der Graf. Ich gehe.

Müller. Sie bleiben.

Der Graf. Wer kann mich zwingen?

Müller. Ich — Ihr Gewiſſen.

Der Graf (unruhig.) Sie wollen mir Furcht einflößen.

Müller. O, nein! Sie ſollen nur in Alles willigen, was ich Ihnen vorſchreiben werde.

Der Graf. Nun denn, mein Herr, was verlangen Sie von mir?

Müller. Gleich ſollen Sie es erfahren. (Nach dem Kabinette rufend) Herr Löb!

## Neunzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Löb Herz.

Löb (eilig.) Sie haben nur zu befehlen.

Wallen. Löb Herz?

**Müller.** Hier iſt der ehrliche Mann, der auf das Verſprechen, welches der Kammerdiener Franz in Ihrem Namen ihm gab, dem Baron Wallen eine beträchtliche Summe vorſchoß. Ich habe ihn davon unterrichtet, daß er betrogen werde und auf ſeine Veranſtaltung wurde Ihr Neffe arretirt. Auch habe ich mich für das Verſprechen des Moſje Franz verbürgt; Sie, Herr Graf, werden die Güte haben, mein Wort zu löſen.

**Der Graf** (zu Löb.) Wie viel iſt ihm mein Neffe ſchuldig?

**Löb.** Fünf tauſend ſechshundert Gulden mit die Prozentchen.

**Der Graf** (ihm Wechſel aus ſeinem Portefeuille gebend.) Hier iſt die Summe. (Erſtaunen von Seiten Wallens, Henriettens und Minnas.)

**Löb.** Soll mir Gott, der Herr Graf iſt ein generöſer Herr, (zu Müller) wenn Sie wieder haben zu machen ein Geſchäft, ſo wenden Sie ſich an mich; Sie ſollen bedient werden prompt und ſicher. (Ab.)

## Zwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen ohne Löb. Franz, den die Neugierde herbeiführt.

**Müller** (ihn bemerkend.) Ach, der ehrliche Kammerdiener! Er kommt gerade recht. Nur näher, mein Freund. Herr Graf, was rathen Sie Ihrem Neffen, mit dieſem braven Manne zu thun?

**Der Graf.** Ihn zum Teufel zu jagen.

**Müller** (die Uhr ziehend.) Es iſt noch nicht ſieben Uhr.

(Franz geht mit einer heftigen Bewegung ab.)

## Einundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Franz.

**Der Graf.** Jetzt, mein Herr —

**Müller** (rufend.) Peter! (Zu dem eintretenden Peter) Sagt dem Notar des Herrn Grafen, daß er hier erwartet werde. (Peter ab.)

**Der Graf.** Was können Sie noch verlangen?

**Müller.** Sie errathen nicht?

**Der Graf** (verlegen.) Ich ſehe wirklich nicht ein —

**Müller.** Das thut mir leid um Ihretwillen.

## Zweiundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. Der Notar.

**Müller** (zu dem **Notar**.) Wo iſt die Scheidungsakte, welche Sie auf Befehl des Herrn Grafen abfaßten?

**Der Notar.** Hier iſt ſie.

**Müller** (zum Grafen.) Herr Graf, nehmen

Sie dieſe Akte; Sie wiſſen, was Sie damit zu thun haben. (Der Graf zerreißt ſie; zu Henrietten.) So löſe ich mein Verſprechen. (Zum Grafen.) Jetzt mein Herr wollen wir ſchließen.

**Der Graf.** Es ſcheint mir, als hätte ich bereits —

**Müller.** Nur wenige Ungerechtigkeiten wieder gut gemacht; aber die erſte, die Grundquelle aller übrigen, die bleibt noch gut zu machen und, ſo wahr ich ein rechtlicher Mann bin, es ſoll geſchehen. (Er gibt dem Notar ein Zeichen, der ſich zum Schreiben niederſetzt.) Herr Notar ſetzen Sie eine Akte auf, durch welche der Herr Graf von Roſenthal, ſeiner Nichte der Frau Baronin von Wallen, die Summe von 100,000 Gulden ſchuldig zu ſeyn erkennt.

**Henriette** (erſtaunt.) Mir 100,000 Gulden.

**Wallen.** Es iſt nicht möglich!

**Müller** (fortfahrend.) Zahlbar — (zum Grafen) Wie lange Friſt verlangen Sie?

**Der Graf.** Zehn Tage ungefähr.

**Müller** (zum Notar.) Zahlbar in zehn Tagen. (Nachdem der Notar die Akte beendigt hat, überreicht er ſie dem Grafen, welcher unterzeichnet.)

**Minna** (bei Seite zu Henrietten.) Er unterſchreibt, ohne die geringſte Einwendung. Hunderttauſend Gulden! Schweſterchen, du biſt ein Millionär!

(Der Notar geht ab. Müller nimmt die Akte und bietet ſie Henrietten dar.)

**Henriette** (ohne ſie anzunehmen.) Ich weiß nicht, ob ich dieſes Geſchenk annehmen darf. Nein, nein! es iſt dem Onkel meines Gatten durch Gewalt abgedrungen — ich nehme es nicht.

**Wallen.** Deine Geſinnungen ſind die meinigen.

**Müller.** Sie ſehn, Herr Graf, er wollte ſich nicht rächen, und ſie ſchlägt Ihren Erſatz aus. (Eine unmuthige Bewegung des Grafen.) Ja, Herr Graf, Erſatz — das iſt das Wort. Meine Freunde, euer Onkel ſchenkt euch nichts; dieſe Hunderttauſend Gulden gehören euch von Rechtswegen. Nicht wahr, Herr Graf? (Er nöthigt Henrietten die Akte anzunehmen.)

**Der Graf.** Ja, ſie gehören meinem Neffen. Jetzt, mein Herr, habe ich alle Ihre Wünſche erfüllt. Darf ich nun zum mindeſten auf Ihr Stillſchweigen zählen? Werden Sie ein Geheimniß bewahren —

**Müller.** Habe ich Ihnen das verſprochen?

**Der Graf.** Ich wäre alſo betrogen.

**Müller** (auf die Akte zeigend, welche Henriette in Händen hat). Nehmen Sie dieſes Papier zurück.

(Sein Portefeuille hervorziehend.) Ich werde Ihnen die Summe wiedererſtatten, welche Sie Ihrem jüdiſchen Helfershelfer zahlten. Sie können ſogleich Ihre Rechte auf dieſes Haus geltend machen. Was hält Sie ab? Die Reue etwa, die Furie des Gewiſſens? Unglücklicher! du haſt dich eines entehrenden Verbrechens ſchuldig gemacht, um eines Sohnes willen, den, vielleicht um dich zu ſtrafen, der Himmel dir ſchon vor langer Zeit nahm. Der Tod zertrümmerte deine hochfliegenden Plane — nicht die Frucht deines Verbrechens konnteſt du genieſsen, eines Verbrechens, das ich deinem Herzen nie zugetraut hätte.

**Der Graf** (bewegt.) Wallen war mein Erbe — Ich habe ihn erzogen, ich liebte ihn.

**Müller.** O ja, du liebteſt ihn! aber als er ſelbſt das ſchöne Glück ſeines häuslichen Lebens begründete, da ſtreckteſt du die Hand nach ſeinem Eigenthume aus, und wollteſt ihn berauben, wie einſt ſeinen Vater.

**Der Graf** (erſtaunt.) Mein Herr, wer ſind Sie?

**Müller.** Ein Mann, der nicht die Furcht, der die Reue in deinem Herzen wecken wollte. (Er entfernt ſich einige Schritte, bleibt ſtehen und betrachtet Roſenthal.) Sollte denn alles Gefühl in dieſer kalten Bruſt erſtorben ſeyn? Sein Benehmen ſoll mich lehren, ob er noch der Freundſchaft würdig iſt, die mich einſt an ihn kettete. (Er geht in den Hintergrund, Roſenthal bleibt auf der nämlichen Stelle ſtehn, in tiefen Gedanken verſunken, dann wirft er ſich in einen Seſſel. Henriette, Wallen und Minna haben die Blicke auf Roſenthal geheftet.)

Minna (auf den Grafen deutend.) Er thut mir leid! Er ſcheint ſo unglücklich! (Ihm nahend) Herr Graf —

Der Graf (ſeinen Blick erhebend.) Was wollen Sie, mein liebes Kind?

Minna. Sein liebes Kind! Er iſt ſo gütig gegen mich und ich habe ihn doch ſo ſehr beleidigt. (Lebhaft.) Herr Graf, ich war vorher ein wenig naſeweis gegen Sie — Verzeihen Sie mir und (auf Müller zeigend) fürchten Sie ſich nicht vor dem da, er iſt nicht ſo ſchlimm, wie er ausſieht.

Wallen. O, mein theurer Onkel, wenn Sie in meiner Seele leſen könnten.

Henriette (dem Grafen die Akte darbietend, welche ſie unterdeß in der Hand hielt.) Nehmen Sie dieſes Papier zurück, ich beſchwöre Sie darum. Wenn uns dieſes kleine Gut bleibt, ſo ſind alle unſre Wünſche erfüllt.

**Wallen.** Schlagen Sie Henrietten ihre Bitte nicht ab.

**Der Graf.** Ich kann nicht; behalten Sie — (Er betrachtet Müller.)

**Minna.** Er fürchtet ſich immer vor dem grauen Mann.

**Henriette** (zärtlich.) Niemand ſoll erfahren, daß Sie dieſe Acte von mir zurück erhielten.

**Wallen.** Minna wird ſchweigen.

**Minna.** Ich werde ſtumm ſeyn, ſtumm wie das Grab. (Indem ſie ſich ſo ſtellt, daß Müller den Grafen nicht ſehen kann.) Greifen Sie zu, er ſieht's nicht.

**Henriette.** Schenken Sie uns Ihre Liebe und wir werden reich genug ſeyn.

**Der Graf.** Sie wollen durchaus?

**Henriette und Wallen.** Nur Ihre Liebe, theurer Oheim.

**Der Graf.** Wallen, es iſt dein Eigenthum, dein rechtmäßiges Erbe, das du mich nöthigſt, zurückzunehmen; ſeit zwanzig Jahren warſt du deſſen beraubt.

**Wallen.** Mein Oheim —

**Der Graf** (aufſtehend). Eine Kluft von Jahren liegt zwiſchen mir und meinem Verbrechen; ich glaubte, es ſey verſunken in den Strudel der

Vergeſſenheit und kein lebendes Weſen theile mit mir mein ſchreckliches Geheimniß, aber drohend ſteht es jetzt vor mir auf und die Reue ſchwingt ihre furchtbare Geiſel. Ja, Wallen, ich trage die Schuld, daß dein Vater enterbt wurde. Ich wollte das Glück meines Sohnes begründen, ſein einſtiges Erbe vergrößern. Kurz vor ſeinem Tode ließ mein Vater mich rufen — der Notar Flammer war bei ihm; auf dem Tiſch lag jenes rothe Buch, unſer Familien-Archiv, deſſen Namen ſo eben —

**Müller** (ſchnell vortretend). Jetzt, Roſenthal, jetzt verſpreche ich dir das Geheimniß.

**Der Graf** (ſeinen Stolz zurückrufend). Und ich verlange es nicht. Sie ſollen die ganze Größe meines Fehltritts kennen lernen; dieſes Geſtändniß wird mir vielleicht Rechte auf Ihr Mitleid geben und mich von der Schaam befreien, vor Ihnen erröthen zu müſſen. Aber vor Allem, Madame, nehmen Sie dieſe Acte zurück. Freiwillig und von ganzem Herzen gebe ich ſie Ihnen jetzt.

**Henriette.** Sie könnte uns nur traurige Erinnerungen zurückrufen. Wallen, in deinen Augen leſe ich, was ich zu thun habe. (Sie zerreißt die Acte.)

**Der Graf.** Dieſer letzte Zug gewinnt Ihnen meine ganze Zärtlichkeit. — Liebe Nichte, kommen Sie in die Arme Ihres Oheims.

**Henriette** (ihn umarmend). Mein theurer Onkel.

**Wallen** (außer ſich vor Freude). O, Herr Müller, Sie machen mich zum glücklichſten der Menſchen.

**Müller.** Auch ich bin glücklich; alle meine Wünſche, meine Hoffnungen ſind erfüllt. Wallen hat dem Glanze des Geldes widerſtanden, Henriette war, was ſie immer ſeyn wird, die beſte der Frauen, Minna iſt ihrem guten Herzen gefolgt und Roſenthal hat durch ſein Geſtändniß ſich meine Freundſchaft wieder erworben. Wallen, meine Ankunft bei deinem Schwiegervater war kein Werk des Zufalls; ich wollte ſie kennen lernen, der du die Hoffnung eines großen Vermögens aufopferteſt; ich ſah Henriette und deine Wahl würde vor dreißig Jahren auch die meinige geweſen ſeyn. Roſenthal, dein ſterbender Vater machte mich mit der Teſtaments-Clauſel bekannt, durch welche er dich beauftragte, deinem Bruder 100,000 Gulden als ſein Erbe zuzuſtellen und der Notar Flammer, beängſtigt durch meine Drohungen, offenbarte mir das ſtrafbare Verhältniß, welches zwiſchen euch Beiden beſtand. Fünfundzwanzig Jahre brachte ich im fremden Welttheile zu — wohl mögen meine Züge ſich verändert haben, aber, Roſenthal, ſieh mich genau an —

**Der Graf.** Iſt es Täuſchung? Dieſe Züge — Ich irre mich nicht. Mein Freund, mein Alberg!

(Umarmt ihn.)

**Wallen** (lebhaft). Mein Onkel!

**Henriette und Minna.** Sein Onkel?

**Alberg.** Ja, meine Kinder, euer guter Onkel Alberg. Roſenthal, nimmer ſey zwiſchen uns die Rede vom Vergangnen, wir wollen jeden Gedanken daran aus unſrem Herzen verbannen. In eurer Mitte will ich meine Tage beſchließen. Immer noch werde ich einige kleine Eigenheiten und Gewohnheiten beibehalten, die den Leuten vom ſogenannten guten Ton auffallend ſind, meine Wahrheitsliebe wird wohl noch manchmal ihr altes Recht üben, aber ſtets werdet ihr einen wahren Freund, einen treuen Verwandten im grauen Manne finden.

(Der Vorhang fällt.)

# Das Gasthaus im Gebirge,

Drama in drei Aufzügen.

Nach dem Franzöſiſchen bearbeitet.

## Perſonen:

Maria, eine arme Frau.
Gunther, Wirth.
Karl, deſſen angenommener Sohn.
Ludwig, Pachter.
Clementine, ſeine Tochter.
Oswald,
Bertrand, } Räuber.
Peter, Kellner.
Robert, Anführer einer Dragonerpatrouille, Unteroffizier.
Mehrere Diener in Gunthers Hauſe.
Ein Notar.
Bauern und Bäuerinnen.
Dragoner.

(Die Handlung ſpielt in einem Gaſthauſe, auf der Straße von Grenoble nach Chambery.)

# Erſter Aufzug.

(Hof der Herberge, hinten durch einen hohen Zaun geſchloſſen, in welchem ſich eine Thüre befindet. Links dem Schauſpieler die große Eingangspforte. Vorn auf der nämlichen Seite eine Kellerthüre. Gegenüber Bäume, unter welchen Tiſche ſtehn.)

## Erſter Auftritt.

Peter. Andre Diener.

(Beim Aufziehn der Gardine ſind die letztern mit der Einrichtung der Tiſche ꝛc. beſchäftigt; einige tragen Körbe mit Bouteillen. Andre trinken verſtohlen. Bei **Peters** Eintritt gerathen dieſe in Verlegenheit.)

**Peter.** Was, Henker, treibt ihr da?

**Ein Diener.** Wir — treiben? — Nichts.

**Peter.** Nun wahrhaftig, das iſt eine ganz neue Art, nichts zu treiben. Habe ich denn nicht eben geſehn —

**Ein Diener.** Ich kann auf meine Ehre verſichern —

**Peter.** Auf deine Ehre? So ein Menſch hat

Ehre? Wenn er noch Kellner wäre. (Auf's Neue ereifert.) Habe ich denn nicht geſehn, wie du dieſe Bouteille genommen — (er nimmt ſie) ſo das Glas gefüllt — (er füllt es) und drauf dergleichen Streiche getrieben haſt? (Er trinkt das Glas aus.) — Nun fort; ich habe nichts geſehn! — Raſch an die Arbeit, daß alles in ſeiner Ordnung iſt, wenn Herr Ludwig mit der allerliebſten Jungfer Clementine ankommt. Legt ein tüchtiges Brett auf dieſe Fäſſer. Da ſollen die Muſikanten hinauf — das Orcheſter. — So iſt's recht. Welche Mühe es koſtet, ſolche Faulenzer in Bewegung zu bringen! Nun, was ſteht ihr da? Glaubt ihr, daß mit untergeſchlagenen Armen und offenen Mäulern die Arbeit vorwärts geht? — Marſch, in den Garten! — Ihr in den Keller! — Ihr Andern in's Haus. Die Küche will bedient ſeyn, der Wein geholt und die Blumen ſehnen ſich ordentlich darnach, bei dem heutigen Feſte zu glänzen. Alle fort — wollt ihr wohl die Beine ſchneller heben? — Welches Elend mit ſolchen Menſchen! — (Die Diener ab.)

## Zweiter Auftritt.

Peter. Günther. Karl.

Günther. Du biſt ja recht im Eifer? Gelt', heute gibt's zu thun?

**Peter.** Wenn ich nicht eifrig bin, ſind jene auch nicht eifrig. Der Eifer muß den Eifer hervorbringen und wenn einmal der Eifer —

**Günther.** Du kannſt ſchalten und walten wie du willſt. Ich habe dir unumſchränkte Vollmacht gegeben. Verſäume nichts! Junge Leut' und alter Wein, rüſtige Muſikanten und gute Schüſſeln — das Beſte ſoll den heutigen Tag verherrlichen!

**Karl.** Gütiger Vater! (Zu Peter.) Und du, mein Freund, bemühſt dich ſo ſehr um meinetwillen.

**Peter.** Iſt gar nicht der Rede werth, lieber junger Herr. Eine tüchtige Bewegung iſt der Geſundheit zuträglich und was thut man nicht gern für ſolche brave Herrn? Nochmals gratulire ich von ganzem Herzen zu dem glücklichen Hochzeitstage, der denn endlich ſo nahe iſt — heute kommt der Schwiegerpapa und die Braut — und morgen —

**Karl** (ſeufzend). Ach!

**Peter.** Sie ſeufzen — am Abende vor der Hochzeit — in dem Augenblicke, wo Sie die Liebſte erwarten —

**Karl.** Du irrſt, es iſt nichts!

**Peter.** Ich irre? — Wahrhaftig, nein! Ich irre nicht. Sagen Sie ſelbſt, Herr Günther, hat der junge Herr nicht ſo eine gewiſſe melancholiſche Wehmüthigkeit im Geſichte? —

Günther. In der That — allein das iſt leicht zu erklären. Er ſteht dem wichtigſten Schritte ſeines Lebens ſo nahe. —

Peter. Der Henker, ja! Sie haben Recht. Wenn man heirathet, nimmt man eine Frau, und eine Frau iſt mannichmal — freilich denke ich nicht, daß Jungfer Clementine —

Günther. Ich denke, daß du etwas beſſeres thun könnteſt, als hier deine Zeit verplaudern.

Peter. Da haben Sie wieder recht. Wenn ich einmal anfange zu ſprechen, ſo komme ich aus dem Sprechen leicht in's Reden, aus dem Reden in's Plaudern, aus dem Plaudern in's Schwätzen. aus dem Schwatzen — (ſchlägt ſich auf den Mund) Da vergeß' ich mich ſchon wieder. Aber nun ſoll es auch um ſo raſcher bei der Arbeit gehn. O, ich habe noch Vollauf zu thun. (Ab in's Haus.)

## Dritter Auftritt.

Günther. Karl.

Günther. Du ſiehſt, mein Freund, ich bin nicht der einzige, dem deine Traurigkeit auffallend iſt. Bald wird Clementine hier ſeyn. Was ſoll ſie von ihrem Geliebten denken, wenn nicht ſein ganzes Weſen von der heiterſten Freude belebt iſt an dem Tage, der ihn an das Ziel ſeiner Wünſche bringt.

**Karl.** Ach! Wird Clementinens Vater noch in die Verbindung mit ſeiner Tochter willigen, wenn ihm das unglückliche Geheimniß bekannt iſt, das Sie mir ſo eben mitgetheilt haben?

**Günther.** Freilich entdecke ich ihm dieſes Verhältniß etwas ſpät, allein er wird meine Gründe hören und zufrieden ſeyn. Er iſt zu gut, zu gerecht, um an thörigten Vorurtheilen zu hängen. Er liebt ſeine Tochter, er liebt dich; auch nach der Offenbarung unſres Geheimniſſes wird er in dir ſeinen Eidam, den braven Sohn ſeines alten Freundes ſehn.

**Karl.** Ihr Sohn! O wie ſüß und wohllautend iſt dieſes Wort. Aber der ſchönſte Wahn meines Lebens iſt vernichtet. Sie ſelbſt —

**Günther.** Ich mußte. Dir vor Allen andern war ich die Entdeckung einer Angelegenheit ſchuldig, die dich am Nächſten angeht.

**Karl.** Und wenn dieſes nie geahnte Verhältniß die Freude meines Daſeyns, das Glück meiner Liebe zu Grunde richtet?

**Günther.** Ruhig, lieber Sohn! Du peinigſt dich mit ungegründetem Zweifel. Wo fände Ludwig einen tüchtigern Schwiegerſohn als dich? Ich trete dir mein Gaſthaus ab — das iſt kein magrer

Biſſen — du biſt jung, thätig, ſparſam; Clementinens Heirathsgut wird unter deinen Händen mächtige Zinſen tragen. Sey ohne Furcht, ich ſeh' dich ſchon im Geiſte als Clementinens Mann, ich ſeh' die lieben Kleinen —

**Karl** (ſeine Hand ergreifend). Möge der Himmel dieſe Hoffnung erfüllen.

(Man hört einen Wagen vorfahren.)

**Günther.** Was hör' ich? — Das ſind wohl gar ſchon unſre Freunde? — Beim Himmel —

**Karl** (nachſehend). Sie ſind's. Es iſt Clementine.

**Günther.** Heda! Peter! Heinrich! Franz! herbei!

**Karl** (für ſich). Noch einen Augenblick und das Loos iſt geworfen für den Himmel oder — die Hölle.

## Vierter Auftritt.

(**Die Vorigen.** **Peter** mit **Dienern** aus dem Gaſthauſe nach der Thüre im Hintergrunde, welche geöffnet wird. Durch dieſe herein: **Ludwig** und **Clementine.** Letztere bleibt im Hintergrunde, während die Diener allerlei Gepäcke, Hüte, Schachteln u. dergl. herein nach dem Hauſe tragen. **Karl** in ihrer Nähe.)

**Ludwig** (zu Günther). Guten Tag, beſter Freund! So bald haſt du uns nicht erwartet! Nicht wahr? Aber Clementine ließ ſich nicht halten. Flügel hätte mein guter Schimmel haben müſſen, um ihren Wünſchen zu genügen.

**Günther.** Ach, die jungen Leute werden noch ſo Manches zu beſprechen haben. — Am Tage vor der Hochzeit, was gibt es da nicht Alles. Wir wiſſen das, wir haben das ſelbſt mitgemacht. —

**Ludwig.** Freilich! Wenn ich noch daran denke — meine verſtorbene Margarethe konnte gar nicht fertig werden. —

**Günther.** Was gibt's denn dahinten? —

**Ludwig.** Reſpect, Freund! Die Staatskleider, die Hauben, die Hüte, die Schachteln und noch tauſend andre Dinge ohne Namen werden ausgeſchifft. Dein Haus wird ausſehn wie das Magazin eines Trödeljuden. Ich danke Gott, daß ich hier bin. In dem Wagen war ich meines Lebens nicht ſicher. Ein babyloniſcher Thurm von Päckchen und Futeralen drohte mich in jedem Augenblicke unter ſeine Trümmer zu begraben.

**Clementine** (zu den Dienern). Nehmt Alles wohl in Acht. Die Schachteln ganz beſonders.

**Peter.** Soll beſtens beſorgt werden, Jungfer Clementine. (Mit den übrigen Dienern ab in's Haus.)

**Luwig** (zu ſeiner Tochter). Die Staatsgeſchäfte ſind beendigt. Jetzt tritt herbei und umarme deinen künftigen Schwiegervater.

**Clementine** (heiter). Recht von Herzen.

(Sie umarmt Günthern.)

Ludwig. Und du, Karl, wie ſiehſt du da? Warteſt du auf meine Erlaubniß, daß du deine Frau küſſen darfſt?

Karl. Ich kenne kein größres Glück, als das, der Gatte Clementinens zu ſeyn, allein nicht eher kann ich darauf Anſpruch machen, als nachdem Sie meinen Vater gehört, nachdem Sie entſchieden haben, ob ich noch würdig bin, die Hand Ihrer Tochter vor dem Altare zu empfangen.

Ludwig (überraſcht). Was ſoll das bedeuten?

Gunther. Ich will dir das Nähere mittheilen, während Karl ſeine Geliebte in ihren fernern Staatsangelegenheiten unterſtützt.

Clementine. Das heißt ungefähr: ich bin überflüſſig hier.

Gunther. Auch du wirſt ſpäter Alles erfahren. Geht, liebe Kinder, ihr werdet einander wohl auch allerlei zu offenbaren haben. —

Ludwig. Aber vergeßt das Wiederkommen nicht.

(Karl und Clementine in's Haus ab.)

## Fünfter Auftritt.

Gunther. Ludwig.

Ludwig. Wir ſind allein. Nun ſprich. Welches wichtige Geheimniß kann deinen Sohn zu einer ſo ſeltſamen Äuſſerung bewegen?

**Günther.** Nicht ohne Grund, mein Freund, fürchtet Karl dieſen verhängnißvollen Augenblick, da von dem, was du hören wirſt, das Glück oder Unglück ſeiner Zukunft abhängt.

**Ludwig.** Auch du führſt eine gleiche Rede? Da wird mir angſt und bange — erkläre dich.

**Günther.** So erfahre denn dieſes Geheimniß, das aller Welt verborgen blieb, das ich aber am heutigen Tage dir entdecken muß: Karl iſt nicht mein Sohn.

**Ludwig.** Was ſagſt du, Karl iſt nicht dein Sohn?

**Günther.** Nein, mein Freund. Es ſind nun ungefähr achtzehn bis neunzehn Jahre her — damals befand ich mich in Grenoble, das Unglück ſtürmte auf mich ein und entriß mir in einem Zeitraume von acht Tagen eine geliebte Gattin und mein einziges Kind. Mein Schmerz trieb mich aus der Stadt. Ich eilte zu einem Verwandten auf das Land. Als ich unterwegs vor einem Gaſthofe anhalte, ſehe ich eine Menge Menſchen um ein liebenswürdiges Kind verſammelt. Dieſes hatte eine arme Frau dem Wirthe zurückgelaſſen. Vergebens hatte man bis jetzt auf ihre Rückkehr gewartet. Ich konnte dieſes Kind nicht ohne Bedauern anſehn; dann erwachte plötzlich der Gedanke in meiner

Seele, das hülfloſe Weſen zu einer Stütze meines Alters zu erziehn; kurz, ich nahm es zu mir.

Ludwig. Ohne weitre Erkundigung?

Günther. Nach dem Berichte einiger Polizeireuter, welche der Mutter nachgeſchickt worden waren, hatte ſich dieſe Unglückliche aus den Gefängniſſen von Grenoble heimlich entfernt. Welche Übelthaten ſie dort hingeführt, konnte ich nicht erfahren. Man ließ ſie dort, aus Mitleiden mit ihrem Zuſtande, eine gewiſſe Freiheit genieſſen, wodurch es ihr gelang, die Wachſamkeit des Kerkermeiſters zu hintergehn und ihre Flucht zu bewerkſtelligen.

Ludwig. Was iſt aus ihr geworden?

Günther. Wer kann das wiſſen! Wahrſcheinlich iſt ſie in irgend einem fernen Lande im Elend umgekommen.

Ludwig. Und kein ſonſtiges Zeichen, keine Nachweiſung —

Günther. Doch! Ein Papier, welches ich in des Knaben Kleider verborgen fand, gab ihm den Namen Karl. Neben dieſem ſteht noch der Name Maria und der Buchſtabe B., letzterer wahrſcheinlich als Anfangsbuchſtaben des Geſchlechtsnamens der Mutter. Seit dieſer Zeit hat Karl für Jedermann als mein Sohn gegolten, und ich kann den Entſchluß nicht genug ſegnen, der mich ein verlaſſenes Kind vielleicht dem Verbrechen entreißen ließ, indem er mich zum glücklichen Vater eines wackern Sohnes machte.

**Ludwig.** Niemand, ſagſt du, kennt dieſes ſeltſame Geheimniß?

**Günther.** Niemand.

**Ludwig.** Und der Verwandte, welchen du damals beſuchteſt —

**Günther.** Iſt gleich darauf geſtorben.

**Ludwig.** So. Nun iſt mir wieder leicht. Gib deine Hand, alter Freund!

**Günther.** Du änderſt alſo deine Geſinnungen nicht?

**Ludwig.** Gott behüte! Ich ſollte den armen Burſchen die Fehler ſeiner Mutter vergelten laſſen? Ich ſollte ihm ſeine Geburt zum Verbrechen machen? Er iſt und bleibt mein lieber Karl; er wird meiner Tochter Gatte, und wird mich und meine Clementine durch ſeine Redlichkeit beglücken und darum — nur bald den Contrakt herbei, daß wir unterzeichnen!

**Günther.** Braver Freund! Doch das konnte ich denken. Ich kenne ja deine Herzensgüte, deinen aufgeklärten Geiſt.

**Ludwig.** Dieſe Sache ſey für immer abgethan. Dieſes Geheimniß iſt todt für uns zwei. Wenn alle Menſchen ſo dächten, wie wir, ſo könnte es Jedermann wiſſen, aber die Welt iſt einmal Welt und ihr zu Gefallen ſchweigen wir.

### Sechſter Auftritt.

Die Vorigen. Karl. Clementine.

**Clementine** (läuft herzu, indem ſie den furchtſam folgenden Karl nachzieht). Alles iſt in der beſten Ordnung, lieber Vater. Keine Spitze gedrückt, kein Fältchen in den Kleidern. Nicht wahr, Karl?

**Günther** (zu Karl, bedeutungsvoll). Nun, mein Sohn, wirſt du mir jetzt glauben?

**Karl** (aufgeweckt). Wie, mein Vater?

**Ludwig** (auf Clementinen deutend). Da ſteht deine Frau.

**Karl** (mit hoher Freude). Iſt es möglich? Mein Glück bleibt dennoch —

**Ludwig**. Noch einmal, mein Freund: da ſteht deine Frau.

**Karl**. O Gott — meine Dankbarkeit — meine Freude —

**Ludwig**. Nun, Kinder, laßt uns guter Dinge ſeyn!

**Clementine**. Aber, mein Himmel, was ſind das für ſeltſame Reden, die hier gewechſelt werden? Ich verſtehe kein Wort davon und möchte in der That wiſſen —

Ludwig. Iſt es dir nicht genug, liebe Tochter, wenn ich dich verſichre, daß Karl in einem neuen Beweiſe ſeines Vertrauens mir auch eine wiederholte Probe ſeines Edelmuths gegeben hat?

Clementine. Freilich! Allein —

Günther. Daß wir die Hauptſache nicht vergeſſen. Karl, benachrichtige unſere Freunde im nahen Dorfe und führe ſie ſogleich herbei.

Clementine. Ei, warum denn?

Günther. Warum? — Um meiner lieben Clementine und ihres guten Vaters Ankunft zu feiern. Das ſoll heute nur ein kleines Feſt, eine Probe für morgen ſeyn. Am Hochzeitstage kommt die Hauptſache.

Ludwig. Den Staub der Reiſe aber müſſen wir abſchütteln. Komm, Clementine. Wir wollen deinem Bräutigam Ehre machen. Auf Wiederſehn lieber Sohn.

Clementine. Kehre bald zurück!

Karl. Im Augenblicke, theuerſtes Mädchen Die Liebe gibt mir Flügel.

(Karl durch den Eingang, die Übrigen in den Gaſthof ab.)

## Siebenter Auftritt.

Oswald. Bertrand.

(Ihre Kleider ſind mit Staub bedeckt. Der erſte trägt ein breites ſchwarzes Band, das mit dem linken Auge einen Theil ſeines Geſichts bedeckt.)

**Oswald.** Endlich ſind wir der Grenze nahe.

**Bertrand.** Dem Himmel ſey Dank! — Seit den zwei Tagen, daß wir aus den Gefängniſſen von Lyon entwichen ſind, werde ich einen fortwährenden Schauder und ein verdammtes Zähnklappern nicht los. Alle Straßem ſind mit Dragonern bedeckt. Sie kommen von allen Seiten herbei, wie die Krähen am Hochgericht. Und Augen haben die Hunde —

**Oswald.** Pah! Du zitterſt bei jeder Kleinigkeit wie ein altes Weib.

**Bertrand.** Gern geſteh' ich, daß ich noch hundert Meilen weit von der edeln Dreiſtigkeit entfernt bin, die dich beſeelt. Solche Unverſchämtheit, ſolche Frechheit — ach! das ſind köſtliche Güter für unſereins. Da trägſt du den Kopf ſo ſtolz, ſo frei — als wenn du der ehrlichſte Burſche von der Welt wärſt.

**Oswald.** Nur recht zuverſichtlich und dreiſt einem Jeden ins Auge geblickt! das entfernt den Verdacht. Was haben wir überhaupt zu fürchten?

Mich macht dieſe Binde unkenntlich. Un[illegible] Flucht war ſo eilig, daß uns vor der Hand noch [illegible] Verfolgungen erreichen können. Übrigens haben wir Päſſe —

**Bertrand.** Meine Kunſtwerke.

**Oswald.** Welche uns bereits höchſt nützlich geweſen ſind.

**Bertrand.** Das denk' ich! Aber immer packt mich ein unwillkührliches Erbeben, wenn die Spürhunde der Gerechtigkeit ihre Naſen hineinſtecken. Eine Kleinigkeit, ein verfehlter Strich, kann uns verrathen.

**Oswald.** Nur Zuverſicht — dann kommt das Glück von ſelbſt. Wie wurde der Unteroffizier des letzten Pikets nicht von uns angeführt. Er las die Päſſe mit einer Aufmerkſamkeit, verglich unſre Perſonen mit dem Signalement ſo eifrig —

**Bertrand** (giftig). Der Hund! — Das Blut erſtarrte mir in den Adern.

**Oswald.** Dummer Tropf! der mindeſte Anſchein von Verlegenheit hätte ſeinen Verdacht erregen und uns in die angenehme Lage bringen können, an einer engen Halsbinde zu erſticken. Ich ſah ihm dreiſt und guter Dinge ins Geſicht, da ließ er uns ohne Umſtände weiterziehn.

**Bertrand.** Für diesmal ſind wir mit einem blauen Auge davon gekommen. Aber ich wollte doch, wir wären in Sicherheit.

Oswald. In ein Paar Stunden ſind wir auf piemonteſiſchem Grunde.

Bertrand. Bis dahin trag' ich einen Stein auf dem Herzen.

Oswald. Die Hitze iſt drückend heute. Ich kann nicht mehr fort. Dieſes iſt das Wirthshaus, von dem ich dir geſprochen habe. Hier wollen wir bleiben und die müden Knochen ſtärken.

Bertrand. Woran denkſt du? Das wäre die größte Unvorſichtigkeit —

Oswald. Mit deiner ewigen Bedächtigkeit! (Nimmt Bertrands Hand.) Sey muthig und guter Dinge. Wozu die ſtete Furcht? Müſſen wir einmal den dreibeinigten Pallaſt beziehn, ſo mag's drum ſeyn — bis dahin mag ich mir das Leben nicht verbittern.

Bertrand. Der Satan hat dich mit dieſer Gleichmüthigkeit ausgeſtattet.

Oswald (ruft). Heda, Kellner!

## Achter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

Peter (noch im Hauſe). Gleich, gleich! (er erſcheint) Wer ruft?

**Oswald.** Hier, mein Freund!

**Peter.** Sein Freund? — Haha, mit dem möchte ich noch keine Brüderſchaft trinken. (Beide betrachtend.) Was verlangt ihr?

**Oswald.** Was du haſt. — Kalten Braten, alten Wein —

**Peter.** Gut! Im Augenblick. (Er bleibt ſtehn und betrachtet ſie fortwährend.)

**Oswald.** Nun? — Ich glaube, der Burſche iſt taub. —

**Peter** (etwas verblüfft). Bitt' um Verzeihung! Aber da drinn im Hauſe geht Alles drunter und drüber. Morgen halten wir Hochzeit, heute iſt ein kleines Feſt — da wollt' ich nur ſagen, wenn es Ihnen einerlei iſt, ſo könnten Sie wohl hier im Grünen die verlangte Collation —

**Oswald.** Schon recht! — Bring' Alles her.

**Peter.** Auf das Schnellſte ſollen Sie bedient werden. (Bei Seite.) Was das für Geſichter ſind! Denen möchte ich nicht im Walde begegnen zwiſchen Licht und Dunkel. (Ab in's Haus.)

## Neunter Auftritt.

Oswald. Bertrand.

**Oswald** (ſieht ſich nach den Zubereitungen des Feſts um). In der That! Alles iſt hier zu einem

Feſte bereitet. Zu einer Hochzeit, ſagte der Burſche. Deſto beſſer. Das wird uns zerſtreuen. Ich bin ein Freund von Hochzeiten.

**Bertrand.** Da ſollteſt du heirathen.

**Oswald.** Das iſt bereits ohne deinen Rath geſchehn. Schon manche Sonne iſt ſeit jener Zeit untergegangen.

**Bertrand.** Was Henker! Davon haſt du mir nie geſprochen. Wo befindet ſich denn deine glückliche Ehehälfte.

**Oswald.** Vor achtzehn oder neunzehn Jahren wurde ich ihrer müde, da ließ ich ſie ſitzen. Bei derſelben Gelegenheit betrog ich die liebe Gerechtigkeit um meine werthe Perſon, nach der ſie gerade ein ſtarkes Verlangen zeigte.

**Bertrand.** Und was iſt aus deiner Frau geworden?

**Oswald.** Davon weiß ich nichts.

**Bertrand.** Wahrſcheinlich wird ſie eine eben ſo ruhmwürdige Bahn durchlaufen haben, wie du?

**Oswald.** Daran zweifle ich. Das war eine Frau von Grundſätzen. Die hatte Tugend und Moral beim dritten Wort im Munde. Die Närrin wäre lieber bei Elend und Arbeit zu Grunde gegangen, als daß ſie ſich unſrer bequemen Mittel, dem Glücke ſeine Gunſtbezeugungen abzunöthigen, bedient hätte.

**Bertrand.** Das war keine Frau für dich: ſoviel iſt gewiß. Seit eurer Trennung haſt du nichts von ihr gehört?

**Oswald.** Kein Wort.

**Bertrand.** Sonderbar!

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

(Am Ende des vorigen Auftritts hatte **Peter** einen Tiſch gedeckt und beſetzt, ohne daß **Oswald** und **Bertrand** es gewahrt hatten. Nachdem er alles geordnet, geht er hinter **Bertrand** und ſchlägt ihn leiſe auf die Schulter.)

**Peter.** Iſt's gefällig, meine Herrn? Alles ſteht bereit.

**Bertrand** (fährt bei Peters Berührung heftig empor). Was, Teufel —

**Peter** (erſtaunt). Ei Jemine, ich wollte nur —

**Oswald** (bei Seite zu Bertrand). Thor! Du wirſt uns verrathen.

**Bertrand.** Nun, nun! Über dergleichen Dinge kann man nicht Herr werden. Ich glaubte, es wäre ein Dragoner.

(Sie ſetzen ſich an den gedeckten Tiſch. Man hört eine ländliche Muſik.)

**Peter.** Wer kommt da? (Er ſieht durch den Eingang.) Das ſind ja ſchon die Gäſte, die der junge Herr uns zuführt. Schöne Mädchen, ſchmucke Burſchen, rüſtige Muſikanten — (Er läuft zum Hauſe.) Herr Ludwig, Jungfer Clementine, kommen ſie herunter. Das Feſt geht los.

(Landleute beiderlei Geſchlechts; Muſikanten vor dem Zuge. Karl lauft voraus und holt, während die andern ſich auf der Bühne ordnen. Gunther, Ludwig und Clementinen herbei.)

## Eilfter Auftritt.

Die Vorigen. Gunther. Ludwig. Clementine. Karl. Bauern, Bäuerinnen, Muſikanten. Gvater Maria.

**Gunther.** Willkommen, lieben Freunde. Ich hoffe, ihr bringt muntre Beine und trockne Kehlen mit. Da ſind hübſche Mädchen für rüſtige Tänzer, dort Eſſen und Trinken. Nun bediene ſich jeder ſelbſt!

(Einige ſetzen ſich an die gedeckten Tiſche. Diener tragen Eſſen und Trinken zu. Im Hintergrunde wird getanzt.)

**Peter** (am Eingange). Was für ſeltſame, wehmüthige Töne! Jemine! Wer kommt denn noch?

(Karl eilt zum Eingange.)

**Gunther.** Was iſt?

**Karl** (indem er Marien hereinführt). Eine Unglückliche! Halbtodt durch Hunger und Ermüdung war ſie an der Landſtraße niedergeſunken.

**Ludwig.** Die Arme.

**Clementine** (welche von den Tänzern ſchnell vorgetreten iſt). Man muß ihr ſogleich Hülfe leiſten.

**Günther.** Peter, gib Wein —

(**Maria** genießt etwas Wein.)

**Karl** (zu Marien). Fühlt Ihr euch nun erleichtert?

**Maria** (noch ſchwach). O, mir iſt um Vieles beſſer. Das war Hülfe in der Noth. Seit geſtern Morgen hatte ich nichts genoſſen.

**Die Umſtehenden.** Armes Weib!

**Günther.** Ihr ſeyd nicht aus dieſer Gegend?

**Maria.** Nein, mein Herr.

**Karl.** Habt wohl eine lange Reiſe gemacht?

**Maria.** Ich komme aus Italien.

**Ludwig.** Und wo führt Euch euer Weg hin?

**Maria.** Nach Montmelien.

**Ludwig.** Welche Abſicht —

**Maria.** Ich fühle mich zu ſchwach, um im Felde zu arbeiten. Ich will dort einen Dienſt ſuchen.

**Ludwig.** Ohne Zweifel findet Ihr in Montmelien Eure Verwandte, Eure Freunde.

Maria. Ach! Ich habe keine Verwandte mehr und — wo fände der Unglückliche Freunde?

Ludwig. So habt Ihr doch wenigſtens Bekannte. —

Maria. Niemand.

Ludwig. Wie? Ohne Verwandte, ohne Freunde, glaubt Ihr —

Maria (mit einem Blick zum Himmel). Gott wird helfen!

Ludwig (für ſich). Die Unglückliche! Sie erregt meine ganze Theilnahme.

Maria. Doch Verzeihung! Ich ſeh', daß meine Gegenwart Ihre Freude ſtört und will mich entfernen.

Ludwig. In dieſem Zuſtande dürft Ihr Eure Reiſe nicht fortſetzen.

Karl. Gott behüte! Ihr bleibt dieſe Nacht hier; mein Vater wird gern —

Günther. Du biſt jetzt Herr im Hauſe und überdem — ich wies noch keine Unglückliche von meiner Thür.

Maria. Welche Güte!

Ludwig. Alſo, dabei bleibt's. Morgen werdet Ihr euch erholt haben und könnt weiter ziehn.

Karl. Peter, du wirſt dieſer armen Frau ein

Gemach anweiſen. Indeſſen laſſe ſie hier niederſitzen und bediene ſie mit Speiſe und Trank.

**Peter.** Soll geſchehn.

(**Maria** ſetzt ſich zu einem Tiſche. Die Übrigen kehren zu den Gaſten zurück. Der Tanz dauert noch eine kurze Zeit. Dann tritt die Dämmrung ein. Die Gaſte verſammeln ſich zum Abſchied um **Günther**.)

**Günther.** Lebt wohl, meine Freunde! Schlaft gehörig aus, daß ihr mir morgen neue Kräfte mitbringt. Gute Nacht!

**Alle.** Gute Nacht! Auf Morgen!

(Alle grüßen das Brautpaar und deſſen Verwandte. Während dieſer Zeit nähert ſich **Oswald** **Marien** und beobachtet ſie aufmerkſam, als ſuche er ſich ihrer zu erinnern.)

**Bertrand** (das bemerkend). Du betrachteſt dieſes Weib ſo aufmerkſam? Was haſt du —

**Oswald.** Nichts!

**Bertrand.** Aber —

**Oswald.** Nein, nein! Es iſt unmöglich. Doch wäre ich begierig, zu wiſſen —

(**Maria**, in tiefes Nachdenken verſunken, bemerkt **Oswalds** Nachforſchungen nicht. **Günther**, **Ludwig** und ihre Kinder, welche die Gaſte begleitet, kehren auf die Scene zurück.)

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen, ohne die Landleute und Muſikanten.

**Ludwig.** Nun, meine Freunde, laßt uns noch das Wichtigſte beſprechen. Ich hätte noch heute gern unſre kleinen Finanzgeſchäfte in der Ordnung.

**Gunther.** Heute — morgen — übermorgen — das hat Zeit. Mit zwei Worten iſt das abgethan. Ich übergebe Karl mein Gaſthaus, meine Feldgüter; die Ausſtattung deiner Tochter beträgt —

**Ludwig.** 12,000 Francs —

**Oswald** (bei Seite). Ein ſchöner Biſſen! Das Waſſer läuft mir im Munde zuſammen.

**Ludwig.** Die in gültigen Banknoten ſich in dieſem Taſchenbuche befinden.

**Oswald** (zu Bertrand). Hörſt du?

**Bertrand.** Ich verliere kein Wort.

(Von dieſem Augenblick ſcheint **Oswald** mit einem Plan beſchäftigt.)

**Ludwig.** Und eben aus dieſem Grunde möchte ich die Sache zu Ende gebracht ſehn. Das verwünſchte Taſchenbuch drückt mich, wie eine Eiſenlaſt. Die beſtändige Furcht, es zu verlieren.

**Oswald** (bei Seite). Von der will ich dich bald befreien.

**Ludwig.** Sobald der Contrakt unterzeichnet iſt, übergebe ich Karln die Mitgift ſeiner Frau und bin dann alle Sorgen los.

**Karl.** Wie wär's, mein Vater, wenn ich den Notar holte?

**Clementine.** Welcher Gedanke! Du wollteſt um dieſe Stunde noch zur Stadt? Das ſind wenigſtens vier gute Stunden —

**Günther.** In der That, der Gedanke iſt ſo übel nicht. Karl mag ſeines Schwiegervaters Cabriolett nehmen. Die Nacht ſchläft er unten und morgen mit dem Frühſten kehrt er, von dem Notar begleitet, zurück.

**Ludwig.** Vortrefflich! Wie aus der Seele geſprochen.

**Clementine.** Aber könnt' er denn nicht bis morgen warten?

**Ludwig.** Nein, nein! Das iſt eine abgemachte Sache. Peter, laß einſpannen!

**Peter.** Das ſoll gleich geſchehn ſeyn! Aber, junger Herr, wollen Sie mir nicht vor der Abfahrt Ihre Befehle geben. Wie werden unſre Gäſte logirt?

(**Oswald** hort aufmerkſam zu.)

**Karl.** Mein lieber Schwiegervater in Nummero 13. Das iſt das ſchönſte Zimmer im ganzen Hauſe. Clementine in das niedliche Gemach am Ende des Gangs —

Peter (auf Maria deutend). Und dieſe arme Frau?

Karl. Ihr weiſ't das kleine Zimmer neben dem des Herrn Ludwig an.

Peter. Gut. Nummero 8. Wenn nun aber noch Reiſende kommen.

Karl. Sie erhalten ihre Zimmer auf der andern Seite. Kein Geräuſch ſoll den Schlummer meiner theuern Clementine ſtören.

Peter. Gut. (Er wendet ſich zum Gehn.)

Karl. Apropos. Hier nimm für jeden Nothfall das Bund mit den doppelten Schlüſſeln. Sie ſind nummerirt.

Peter. Gut. (Ab in's Haus.)

Karl. Nun habe ich noch ein kleines Geſchäft zu beſorgen, dann geht's gleich auf die Reiſe.

(Karl, Günther in's Haus. Clementine folgt und winkt hierzu auch ihrem Vater. Dieſer aber gibt ihr zu verſtehn, daß er mit Marien reden will. Clementine ab.)

## Dreizehnter Auftritt.

Ludwig. Maria. Oswald. Bertrand.

Bertrand (zu Oswald, während Ludwig Marien betrachtet). Was geht dir im Kopfe herum? Du ſcheinſt mit einem wichtigen Gedanken beſchäftigt.

**Oswald.** Die verdammten 12,000 Franken haben meine Sehnſucht erweckt.

**Bertrand.** Wie könnten wir —

**Oswald.** Ich habe ein Plänchen — begleite mich.

(Beide in das Haus.)

## Vierzehnter Auftritt.

Ludwig. Maria.

**Ludwig** (bei Seite). Ja, ja! Hier im Hauſe braucht man ehrliche, verſtändige Leute. Dieſe Frau gefällt mir. Ich muß doch einmal näher ſehn, ob ſie nicht etwa für meine jungen Leute paßt. Über die erſte Jugend iſt ſie hinaus. Nun — eine Frage iſt erlaubt. (Maria ſteht auf, um ſich zu entfernen, Ludwig hält ſie zurück.) Bleibt! Ich wünſche mit Euch zu reden.

**Maria.** Ich erwarte Ihre Befehle, mein Herr.

**Ludwig.** Wie nennt Ihr euch?

**Maria.** Maria.

**Ludwig.** Maria, Euer ſanftes und beſonnenes Weſen laſſen mich glauben, daß Ihr nicht in dem elenden, niedrigen Stande geboren ſeyd, in dem Ihr euch befindet?

**Maria.** Ach, mein Herr! rechtſchaffne Ackersleute waren meine Eltern. Sie ließen mich vielleicht über meinem Stande erziehn. Alles ſchien mir in meiner Jugend eine glückliche Zukunft zu weiſſagen; aber es gibt Weſen, an deren Schritte ſich das Unglück zu feſſeln ſcheint, und die arme Maria gehört zu dieſen.

Ludwig. Wurden Euch vielleicht durch den Tod Eure nächſten Freunde geraubt? — War't Ihr verheirathet?

Maria (mit Schmerz). Verheirathet? — Ja, mein Herr.

Ludwig. Hattet Ihr Kinder?

Maria. Ich hatte einen Sohn. — Meinen Gatten — mein Kind — habe ich verloren und mit ihnen meine Ruhe, mein Glück — (bei Seite) Ach, und noch mehr!

Ludwig. Tröſtet Euch, armes Weib! Der Himmel kann dieſe Leiden lindern.

Maria. O, nein! Mein Frieden iſt unwiederbringlich dahin.

Ludwig. Glaubt das nicht. Der Frieden der Seele kehrt leicht wieder, wenn wir die Liebe und Achtung rechtſchaffner Leute beſitzen.

Maria (ſchluchzend). Ewiger Himmel!

Ludwig. Wie? — Meine Rede ſcheint Euch zu beunruhigen. Hätte ein Verbrechen —

Maria (lebhaft). Ein Verbrechen? — Nein, nein! Ich bin ſchuldlos. Ich rufe den Himmel zum Zeugen.

**Ludwig.** Schuldlos? — Welche Beziehung hat dieſes Wort! Wäret Ihr ungerechterweiſe angeklagt werden?

**Maria** (verlegen). Mein Herr —

**Ludwig.** Sprecht deutlicher!

**Maria.** Verzeihen Sie — ich kann nicht —

**Ludwig.** Sprecht ohne Furcht, Maria. Öffnet mir Euer Herz. Vielleicht — Ihr ſchweigt. Freilich, dann muß ich meine Vorſchläge zurückbehalten. Übrigens — Ihr ſeyd unglücklich — Ihr habt Anſpruch auf mein Mitleid. Nehmt dieſe Börſe. Sie enthält einiges Geld und kann Eure erſten Bedürfniſſe befriedigen.

**Maria** (weinend). O Gott! Warum werde ich ſo tief erniedrigt?

**Ludwig.** Nun, ſo nehmt.

**Maria.** Nein, mein Herr. Behalten Sie dieſe Gabe — ich entferne mich, um Ihnen den Anblick einer Elenden zu entziehn.

**Ludwig.** Und wo gedenkt Ihr hin?

**Maria.** Ich weiß es nicht; aber Gott, vor dem die Herzen offen da liegen und dem es bekannt iſt, ob ich das Unglück verdiene, das von allen Seiten über mich eingebrochen iſt, wird mich nicht verlaſſen.

**Ludwig** (weich). Bleibt, Maria, bleibt — ich bitte darum. Meine unwillkürliche Aufwallung hat Euch gekränkt?

Maria. Ich kann es nicht läugnen. Sie hat mein Herz zerriſſen.

Ludwig. Aber warum verſagt Ihr mir auch Euer Vertrauen?

Maria (immer in Thränen). O — mein Herr —

Ludwig. Bedenkt Euch. Ich meine es gut mit Euch; ich habe im Sinne, Euch dem Elende zu entreißen. Morgen, wenn Ihr vielleicht mehr Vertrauen zu mir gewonnen habt, ſollt Ihr meine Abſichten kennen lernen. Bis dahin nehmt immerhin dieſe Verſe, nicht als einen Beweis meines Mitleids, ſondern als ein Zeichen der Theilnahme, die Ihr mir einflößt.

Maria (nimmt die Verſe). Ich gehorche.

Ludwig. Kommt mit herein. Ihr habt mich verſtanden? Morgen, hoffe ich, werdet Ihr euch nicht entfernen, ohne zuvor mit mir geredet zu haben.

Maria. Ich verſpreche es Ihnen.

(Beide in das Gaſthaus ab, während Oswald und Bertrand heraustreten. Erſterer iſt ſo nachdenkend, daß er jene gar nicht bemerkt.)

## Fünfzehnter Auftritt.

Oswald. Bertrand.

**Bertrand.** Jetzt ſprich endlich einmal, was dein ſeltſames Benehmen zu bedeuten hat? Du mietheſt da ein Zimmer für die Nacht —

**Oswald** (umblickend). Still. Ich ſuche einen entlegenen Ort, wo ich dir meinen Plan mittheilen kann, ohne daß wir fürchten dürften —

**Bertrand.** Wir ſind allein. Laß mich nicht länger warten.

**Oswald.** Haſt du Muth, mir in einem gefahrvollen Unternehmen beizuſtehn?

**Bertrand.** Warum nicht. Laß hören, was führſt du im Sinn —

**Oswald.** Die zwölftauſend Franken müſſen wir haben.

**Bertand.** Wie — du wollteſt noch —

**Oswald** (ohne auf ihn zu hören). Der dumme Burſche — Peter, hat das Bund mit den nummerirten Nachſchluſſeln —

**Bertrand.** Richtig.

**Oswald.** Auch der Schlüſſel von Ludwigs Zimmer muß ſich daran befinden.

**Bertrand.** Ohne Zweifel.

**Oswald.** Den müſſen wir zu faſſen ſuchen.

**Bertrand.** Aber —

**Oswald.** Dieſe Nacht machen wir in der Stille bei Ludwig einen Beſuch und — das Taſchenbuch iſt unſer.

**Bertrand.** Wenn er aber durch das Geräuſch erwacht, nach Hülfe ruft —

**Oswald.** Pah! Mit deinen albernen Bedenklichkeiten! Er wird nicht erwachen.

**Bertrand.** Nun, meinetwegen. Und — das Schlüſſelbund?

**Oswald.** Schweig'! — Der Kellner kommt. Sey im rechten Augenblicke bei der Hand.

## Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Oswald.** Ei, unſer werther Herr Peter! Iſt unſer Zimmer bald bereit?

**Peter.** Im Augenblick, meine Herrn — Jemine! Ich bin ſo beſchäftigt —

**Bertrand.** Wir haben keine Eil'.

**Peter.** Eine ſolche Arbeit, eine ſolche Laſt —

**Oswald.** Wenn wir Ihnen worin dienen können, mein theurer Herr Peter, ſo geſchieht es mit dem größten Vergnügen.

**Peter.** Danke ſchön, meine Herrn. Das Pferd iſt eingeſpannt, der junge Herr wird gleich abfahren. Ich will nur noch einen Korb mit altem Wein aus dem Keller holen.

**Oswald** (bei Seite zu Bertrand). Suche fur einen Augenblick ſeine Aufmerkſamkeit auf dich zu wenden.

**Bertrand** (nimmt Peter bei Seite). Aber iſt es nicht unvorſichtig von deinem jungen Herrn, um dieſe Stunde eine ſolche Reiſe zu unternehmen?

**Peter.** Freilich, freilich. Aber ich habe ihm ein Paar gute Piſtolen in den Wagen gelegt — einen Degen daneben und — noch eine Jagdflinte.

**Bertrand.** Das iſt etwas Andres.

**Oswald** (welcher während dieſes Geſprächs leiſe zu der Kellerthüre geſchlichen iſt, dort den Schlüſſel abgezogen hat und, ohne daß dieſes Alles von Peter bemerkt wurde, nun wieder an ſeinen alten Platz tritt). Daran hat Herr Peter ſehr wohl gethan. Man kann ſich nicht genug verſehn bei ſolchen Gelegenheiten.

**Peter** (an der Kellerthüre). Jemine! Der Schlüſſel iſt fort. Wer mag nur —

**Oswald.** Was iſt?

**Peter.** Nichts. Nur der Kellerſchlüſſel —

(Er ſucht in ſeinen Taſchen.)

**Oswald.** Hat man einen Schlüſſel entwendet?

**Peter.** Bah! Entwendet! Da unten iſt nichts zu ſtehlen. Da iſt noch eine ſtarke Eiſenthüre — aber der verdammte Schlüſſel — Nun, ich werde ihn ſchon wiederfinden. Indeſſen will ich das Bund holen. (In's Haus.)

Oswald. Jetzt gilt's! Du haſt mich verſtanden. Er bringt die Schlüſſel —

Bertrand. Vergiß nicht. Nummero 13 —

Oswald. Sey unbeſorgt — er kommt — ſtill!

Peter (kehrt mit dem Schlüſſelbunde zurück; er lieſt die Aufſchriften). Kellerſchlüſſel! Das iſt der rechte. (Er will ſich des Schlüſſels bedienen, ohne ihn von dem Bunde loszumachen, allein der Schlüſſel dreht ſich nicht.) So geht's nicht. (Er nimmt den Schlüſſel aus dem Bund und legt dieſes auf einen Tiſch nahe an der Kellerthüre; dann öffnet er die Thüre und ſteigt hinab.)

Oswald (läuft ſchnell, um ſich des Schlüſſelbunds zu bemächtigen). Laß uns keinen Augenblick verlieren.

Bertrand. Irre dich nicht. Es iſt Nummero 13.

Oswald (überfliegt die Aufſchriften). Zehn — eilf — dreizehn! Da iſt er.

Bertrand. Schnell.

Oswald (hat den Schlüſſel losgemacht). Ich habe ihn.

**Peter** (der wieder erſcheint mit einem Weinkorb). Was, den Schlüſſel?

**Oswald** (verlegen). Den Schlüſſel? — Freilich — ich habe ihn wiedergefunden.

**Peter.** Jemine! Wo war er denn?

**Oswald** (gefaßt, indem er ihm den Kellerſchlüſſel gibt). Auf dieſem Tiſche. — Da!

**Peter** (im Abgehn). Danke auf's Schönſte.

**Bertrand.** Nicht Urſache. (Ihn zurückrufend.) Ei, Herr Peter, Sie vergeſſen Ihr Schlüſſelbund.

**Peter.** Wahrhaftig. Nun, ich bin ja unter ehrlichen Leuten. — Jetzt kann der junge Herr abreiſen. (Ab in's Haus.)

## Siebenzehnter Auftritt.

**Oswald. Bertrand.**

**Oswald** (ſchlägt Bertrand freudig auf die Schulter). Freund, wir haben ihn.

**Bertrand.** Man kommt.

**Oswald.** Still.

## Achtzehnter Auftritt.

**Die Vorigen. Ludwig. Günther. Clementine. Karl. Maria. Peter. Diener mit Fackeln.**

(Während **Karl** von Allen Abſchied nimmt, geht **Peter** ab und öffnet den hintern Ausgang.)

**Karl.** Lebt wohl, meine Freunde. Gute Nacht, gute Nacht.

**Alle.** Glückliche Reiſe.

(Karl geht nach dem Hintergrunde, die übrigen geleiten ihn. **Oswald** und **Bertrand** bleiben im Vorgrunde und drücken in Mienen und Blicken die Ungeduld, ihren Plan auszuführen, aus.)

## Zweiter Anfzug.

(Der große Saal des Gaſthauſes. Rechts dem Schauſpieler eine Treppe, welche zu einer Gallerie führt. Dieſe geht über die ganze Breite der Bühne. Auf der Gallerie ſieht man die Zimmerthüren, welche nummerirt ſind. Nro. 13. befindet ſich in der Mitte. Links dem Schauſpieler, bei der erſten Couliſſe, eine Thüre, welche zur Küche führt; bei der zweiten eine nach Außen führende Thüre. In der Mitte unter der Gallerie der Haupteingang. Links dieſes Eingangs eine andre Thüre zu dem von **Oswald** und **Bertrand** bezogenen Zimmer.)

### Erſter Auftritt.

(**Oswald. Bertrand** treten mit den Zeichen des Zweifels und der Verwirrung aus Nro. 13. Sie ſchauen nach allen Seiten, ob niemand ſie bemerken kann, und ſchleichen herab.)

**Bertrand.** Nur ſchnell, nur geſchwind in unſer Zimmer — bald wird's Tag — wenn man uns bemerkte —

**Oswald.** Alle Welt ſchläft.

**Bertrand.** Dein verdammtes kaltes Blut! Biſt du auch gewiß, daß die Bettlerin neben Ludwigs Zimmer uns nicht gehört hat?

**Oswald.** Alberne Feigheit!

**Bertrand** (zuſammenſchaudernd). Beim Henker! Ich habe keinen Tropfen Bluts in meinen Adern.

**Oswald.** Das thut mir leid. Aber was iſt zu machen?

**Bertrand.** Mein Rath wäre, auf das Schleunigſte dieſes Haus zu verlaſſen, ehe noch jemand erwacht. Was thun wir auch hier? Du haſt die zwölftauſend Franken.

**Oswald.** Unſre Flucht würde uns anklagen. Wir bleiben.

**Bertrand** (lauſchend). Ich höre gehn —

**Oswald.** Komm mit in unſer Zimmer. Wir wollen theilen! (Beide ab in ihr Zimmer.)

## Zweiter Auftritt.

(**Maria**, allein. Sie erſcheint rechts auf der Gallerie und ſteigt langſam herab. Der Tag bricht an.)

**Maria.** Noch ſind alle im Schlummer. Der Augenblick iſt günſtig. Fort, ehe der gütige Herr herabkommt. Er würde ſein Verlangen wiederholen, näher in mich dringen — nein, nein! Eh' ich mich mit Schmach und Schande bedecke, will ich lieber wieder hinaus in mein unabſehbares Elend. Die arme Maria begräbt ihr Unglück in der eigenen Bruſt. Wenn ich nur, ohne Geräuſch zu verurſachen, dieſes Haus verlaſſen könnte! (Sie geht zu der Thüre im Hintergrunde, welche ſie verſchloſſen findet. Indem ſie den Seiteneingang bemerkt, ſucht ſie dieſe Thüre zu öffnen. Peter erſcheint links auf der Gallerie. Er iſt noch im Ankleiden begriffen.)

## Dritter Auftritt.

Maria. Peter, auf der Gallerie.

Peter. Jemine, es iſt noch nicht einmal recht Tag und ich bin ſchon auf den Beinen. (Er ſieht hinab.) Wer iſt denn ſchon da unten im Saal? Wahrhaftig, das iſt die arme Frau, die wir geſtern aufgenommen haben. Was Teufel, treibt ſie denn da unten? (Er ſteigt langſam herab.)

Maria (in vergeblicher Anſtrengung). Die Thüre wankt und weicht nicht. Wenn nur das Schloß —

Peter. Bemüht Euch nicht — das Schloß iſt feſt.

Maria (erſchrocken). Ah!

Peter. Wo wollt Ihr denn ſchon ſo zeitig hin? Herr Ludwig ſagte doch, Ihr würdet vor

Eurer Entfernung ihn noch zu ſprechen verlangen?

Maria (verlegen). Das iſt wahr — auch hatte ich nicht die Abſicht — ich wollte — ich wollte — nur friſche Luft ſchöpfen — meine Schlafkammer iſt ſo klein, — eine drückende Hitze —

Peter. Nun hier z. B. iſt es luſtig genug. Da hättet Ihr ein Fenſter öffnen können. Aber die Thüren zu öffnen, ehe die Leute vom Hauſe aufgeſtanden ſind, das kommt niemanden zu.

Maria. Verzeihung.

Peter. Mein Herr wird noch einmal tüchtig angeführt werden, aber das geſchieht ihm recht. Zu gut iſt dumm, ſag' ich immer. Alles herumſtreifende Geſindel nimmt er auf, jeder träge Bettler, der nicht arbeiten mag, wird hier geduldet —

Maria (weinend). Eine neue Erniedrigung! O ich Elende! (Sie nimmt ein Tuch, um ihre Thränen zu trocknen und läßt die Börſe aus ihrer Taſche fallen, welche ſie von Ludwig erhielt.)

Peter (dieſe ſchnell aufhebend). Jemine, was iſt das? Eine Börſe — und wahrhaftig — Geld drinnen.

Maria (lebhaft). Sie gehört mir.

Peter. Nun, nun! Ihr ſeyd auch nicht, was Ihr ſcheint. Eure Armuth ſitzt blos auswendig. (Er gibt ihr die Verſe zurück. Man hört an eine entfernte Thüre klopfen.) Wer klopft denn da ſo frühe ſchon? Was mögen das für Gäſte ſeyn? Ruhig, ruhig! Gleich wird aufgemacht. (Eilig ab.)

## Vierter Auftritt.

Maria. Edmund. Oswald. Bertrand.

Bertrand (noch unter der Zimmerthüre). Welches Geräuſch — Sollte man ſchon wiſſen —

Oswald. Du ewige Memme! (Er bemerkt Maria.) Wahrhaftig, da ſitzt ja die Frau —

Bertrand. Welche du geſtern zu kennen glaubteſt? Ja, ſie iſt's.

Oswald. Ich will ſie anreden. Meine Zweifel müſſen gehoben werden. —

Maria. Schreckliches Vorurtheil, welches das Unglück einflößt. Man hält den Armen jedes Verbrechens fähig.

Oswald (zu Maria). Ihr ſcheint betrübt? — Was verurſacht dieſen Kummer? (Maria ſeufzt, ohne zu antworten.) Ihr ſchweigt? Ihr habt unrecht. Oft ſteht man, ohne es zu wiſſen, einem alten Bekannten gegenüber.

Maria (beſorgt). Mein Gott! Wär' ich Euch bekannt?

Oswald. Das ſage ich grade nicht. Freilich erinnerte mich im erſten Augenblicke Euer Äuſſeres, der Ton der Stimme, ſo manches Andre noch, an —

**Maria** (unruhig). An wen?

**Oswald.** Seyd Ihr in Grenoble bekannt?

**Maria.** In Grenoble!

**Oswald.** Ich habe einige Zeit dort zugebracht und — Ihr?

**Maria** (unentſchloſſen). Ich? —

**Oswald.** Wart Ihr niemals dort?

**Maria** (verlegen). Es iſt wahr — ich habe —

**Oswald.** Es iſt wahr! (Bei Seite.) Ich irre mich nicht. (Laut.) Kanntet Ihr dort nicht vor ungefähr achtzehn bis neunzehn Jahren — es iſt freilich ſchon eine alte Geſchichte — einen gewiſſen Filippo Treſſini?

**Maria.** Großer Gott! Welcher Namen —

**Oswald.** Der Eures Gatten.

**Maria.** Schweigt. Wiederholt nicht den Namen dieſes Ungeheuers. Mein Elend, mein Kummer, das Leiden, das nie von mir weicht, ſind ſein Werk.

**Oswald** (kalt). Pah! Was iſt das Beſondres. So etwas kommt alle Tage vor. (Bei ſich.) Sie iſt's. Es iſt meine Frau.

**Bertrand.** Deine Frau? Verdammter Zufall! Wenn ſie dich erkennt.

Oswald. Fürchte nichts.

Maria. Aber ſprecht — wie könnt Ihr wiſſen —

Oswald. Bloßes Ungefähr — Mit Treſſini war ich eine kurze Zeit lang befreundet. Aber wer mochte mit dem ſchlechten Burſchen ſich viel abgeben? Ihr könnt dem Himmel danken, daß er Euch bereits ſeit zwei Jahren von einem ſolchen Manne befreit hat.

Maria. Er iſt todt!

Oswald. Er kam bei einem Schiffbruche mit der ganzen Equipage um.

Maria. Ewiger Gott! Vergieb ihm alles das Übel, welches er mir zugefügt hat.

Bertrand (für ſich). Ich habe genug an dem Gewinſel. Das könnte noch gar zu einer Entdeckung führen! (Laut.) Du ſiehſt, daß du den Kummer dieſer armen Frau vermehrſt. Übrigens denke ich, ſie wird ſich bald tröſten. Einen ſolchen Mann zu verlieren, iſt reiner Gewinn.

Maria. Er iſt nicht mehr! Ach, mußte das Angedenken dieſes Böſewichts mich noch einmal erſchüttern, mich bis zu dieſer Stätte verfolgen?

(Sie ſteigt zu ihrem Zimmer hinauf.)

Bertrand. Sie geht!

Oswald. Laß ſie gehn! Das rührt mich nicht.

Bertrand. Nun komm ſchnell — hinweg.

**Oswald.** Nur ruhig — beſonnen! Erſt müſſen wir wiſſen, wer ſo frühe geklopft hat.

**Bertrand.** Fürchteſt du denn nicht —

**Oswald.** Noch hat man nichts bemerkt. Wir wollen erſt frühſtücken —

**Bertrand.** Nun denn — meinetwegen. Aber dann auch gleich fort.

**Oswald.** Kellner!

**Bertrand.** Heda! Herr Peter.

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter** (in der Couliſſe). Hier! Hier iſt der Peter! (Er erſcheint.) Ei, meine Herrn, ſchon ſo früh erwacht? Haben ſie vielleicht eine üble Nacht gehabt?

**Oswald** (lächelnd). Nicht ſo gar übel.

**Peter.** Deſto beſſer. Sie haben mich gerufen? Bitt' um Verzeihung, wenn ich ſie habe warten laſſen —

**Bertrand.** Nicht Urſache, Herr Peter.

**Peter.** Sehn ſie, ich habe erſt die Pferde der drei Cavalleriſten in den Stall führen müſſen, die ſo eben angelangt ſind.

**Bertrand.** Drei Cavalleriſten?

**Peter.** Ja! Dragoner.

**Bertrand** (erſchrecken.) Dragoner? (Bei Seite.) Die Hunde!

**Peter.** Jemine! Sie erſchrecken ja ordentlich.

**Bertrand.** Ich — ich wüßte nicht! Was haben denn die guten Leute hier zu thun?

**Peter.** Erſtens wollen ſie frühſtücken, zweitens —

**Oswald** (ihn unterbrechend). Schon gut — ſchon gut! Was kümmert uns das? Aber wir wollen auch frühſtücken, Herr Peter.

**Peter.** Gleich, gleich. (Er geht und kömmt zurück.) Sehn ſie — ſie müſſen wiſſen — man hat mich gefragt — man wünſcht —

**Oswald.** Das Frühſtück, mein Lieber. Sonſt nichts.

**Bertrand.** Hol' ihn der Henker mit ſeinen Dragonern! (**Peter** deckt einen Tiſch.)

**Oswald** (leiſe zu Bertrand). Deine verdammte Haſenherzigkeit wird uns noch verrathen.

## Sechſter Auftritt.

Die Vorigen. Robert. Zwei Dragoner.

**Peter** (am Tiſche beſchäftigt). Ah! Herr Robert. Haben Sie ſelbſt nach Ihren Pferden geſehn?

**Robert.** Ja, ſie frühſtücken. Nun iſt die

Reihe an uns. Schinken her, Peter! (Zu ſeinen Leuten.) Hier iſt er köſtlich.

**Peter.** Sie ſollen im Augenblick bedient werden.

**Robert.** Aber auch guten Wein! Hörſt du?

**Peter.** Seyn Sie unbeſorgt. Unſre alten Kunden bekommen den beſten. Hier iſt gedeckt. Sie werden mit jenen Herrn frühſtücken.

**Bertrand.** Verwünſchte Tiſchgeſellſchaft! Die Ehre hätt' ich ihm geſchenkt.

**Robert** (den Oswald und Bertrand von der Seite betrachtend). Dieſe Leute kommen mir ſo bekannt vor — Peter!

**Peter.** Herr Unteroffizier.

**Robert.** Kennſt du die Zwei dort?

**Peter.** Es ſind Reiſende — ſie waren über Nacht hier.

**Bertrand** (zu Oswald). Wie er uns betrachtet — der Hund!

**Robert.** Wahrhaftig — ich erkenne ſie. Geſtern traf ich ſie auf der Landſtraße —

**Peter.** Ah — es ſind brave Leute — rechtlich — beſcheiden —

**Robert.** Schon gut. — Man muß freilich nicht einen Jeden nach dem Schein beurtheilen.

(**Peter** hat fertig gedeckt.)

**Oswald.** Ich irre nicht. Das iſt derſelbe Unteroffizier, der geſtern mit unſrer Unterſuchung gar nicht fertig werden konnte.

**Bertrand.** Freilich. Derſelbe, der unſre Päſſe ſo unverſchämt beängelt. Der Teufel führt ihn nochmals in unſern Weg.

**Oswald.** Ruhig. Kühnheit! Frechheit!

**Peter.** Es iſt gedeckt, meine Herrn.

**Robert** (zu Oswald). Sie erlauben —

**Oswald.** Mit Vergnügen — höchſt angenehm. — Iſt's gefällig, ſo wollen wir uns niederſetzen.

(**Bertrand** bleibt in einem Winkel der Bühne. **Oswald** macht die Honneurs der Tafel gegen **Robert** und ſeine Kameraden. Er gibt **Bertrand** einen Wink, welcher nur mit Widerwillen ſich zwiſchen die beiden Dragoner niederſetzt.)

**Peter** (mit Wein). Sie haben ſeit langer Zeit nicht bei uns eingeſprochen, Herr Robert?

**Robert.** Das Land iſt ſicher; unſre Gegenwart wäre überflüſſig geweſen. Da ſind aber zwei Böſewichter aus dem Gefängniſſe entſprungen (Oswald hört mit Frechheit zu, Bertrand ſcheint beunruhigt) und haben uns aus unſrer Ruhe aufgejagt. Sie ſollen ſich hieher in's Gebirg gewendet haben.

**Peter.** Jemine! Hieher in's Gebirg — in unſer ehrliches Gebirg — die Böſewichter.

**Robert.** Mir iſt befohlen, dieſe Berge nach allen Richtungen zu durchſtreifen und, was ſich von verdächtigem Geſindel blicken läßt, feſtzunehmen.

**Peter.** Nehmen Sie nur die beiden Böſewichter recht bald feſt, denn ſonſt bin ich wahrhaftig im Stande —

**Robert.** Sie ſelbſt feſtzunehmen?

**Peter.** Gott bewahre! Laſſen Sie mich nur ausreden. Ich bin im Stande, die ganze Nacht nicht zu ſchlafen, ſo lange ſich die beiden Schurken von Böſewichtern noch im Walde umhertreiben.

**Robert** (lachend). Du biſt ja ein wahrer Held!

**Peter.** Das glaub' ich. Mein Vater war auch Feldſchütz.

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Günther und Clementine ſteigen herab.

**Peter.** Ah! Da iſt der Herr und Jungfer Clementine.

**Robert.** Guten Morgen, Vater Günther.

**Günther.** Guten Morgen, mein Freund. (Auf das Frühſtück zeigend.) Da habt Ihr ſchon ein Scharmützel geliefert.

**Robert.** Freilich, es wurde tüchtig eingehauen. Immer noch guter Laune?

Günther. Immer noch! Heute gar — an einem Hochzeitstage.

Robert. Wie? Ein Hochzeitstag — wer ſind denn die Glücklichen?

Günther. Mein Sohn Karl und dieſes liebe Kind.

Robert. Der Herr Sohn hat Geſchmack. Das muß wahr ſeyn! Wo iſt denn der Bräutigam? Ich habe ihn noch nicht geſehn.

Günther. Er iſt zur nahen Stadt und holt den Notar. Er muß nun bald zurückkommen.

Peter (von Auſſen). Der junge Herr! Der junge Herr! Da kommt der Wagen den Berg herauf.

(Günther und Clementine eilen an die Thüre. Robert und die zwei Reuter folgen. Oswald und Bertrand benutzen dieſen Augenblick, um vom Tiſche aufzuſtehen.)

Bertrand (zu Oswald). Du haſt's gehört! — Wir werden verfolgt. Wir haben keine Zeit zu verlieren. Wir müſſen gleich fort.

Oswald. Komm in unſer Zimmer! Dann rufen wir den Kellner, rechnen ab und ſchleichen uns in der Stille hinweg.

(Beide ab in ihr Zimmer.)

## Achter Auftritt.

**Günther. Clementine. Maria. Robert. Karl.** Der Notar. Die zwei Dragoner.

**Robert** (zu Karl). Herbei, herbei, junger Herr! Ein Bräutigam muß nicht auf ſich warten laſſen.

**Karl.** Es iſt nicht meine Schuld. Schon vor Tage ſind wir ausgereiſt, aber die Gebirgswege ſind ſo übel! Übrigens ſcheinen wir noch nichts verſäumt zu haben, Herr Ludwig iſt noch nicht bei meinen Freunden —

**Peter.** Richtig!

**Günther.** Er bleibt lange aus. Freilich — man iſt nicht immer jung — das Alter kommt und bringt die Trägheit mit. Wir wollen noch ein wenig warten, dann aber müſſen wir ihn doch wecken!

**Karl.** Ja wohl!

**Robert.** Sie ſind ein glücklicher Menſch, mein lieber Karl. So eine liebenswürdige Braut —

(Man hört Muſik von Auſſen.)

**Clementine.** Ei, wer kommt denn da?

**Günther.** Unſre Nachbarn und Freunde, die Zeugen eurer Verbindung. —

**Karl** (den Notar zu einem Tiſch führend). Hier, Herr Notar. Setzen Sie ſich immerhin.

## Neunter Auftritt.

Die Vorigen. Bauern, Bauerinnen, alle geputzt. **Günther** und **Karl** becomplimentiren ſie. Am Ende des vorigen Auftritts iſt **Maria** wieder herab gekommen und ſieht ſich um, ob man auf ſie achtet.

**Maria** (bei Seite). Niemand bemerkt mich. Der Augenblick iſt günſtig. Fort von hier!

(Sie erreicht den Eingang und, indem ſie hinausgehen will, findet ſie ſich dem **Robert** gegenüber, der ihr Platz macht, indem er ſie aufmerkſam betrachtet.)

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne **Maria**.

**Günther.** Noch immer kommt Ludwig nicht! Es iſt nahe an acht Uhr.

**Clementine.** Wenn ihm eine Unpäßlichkeit zugeſtoßen wäre —

**Karl.** Du haſt recht — ich eile ſelbſt hinauf.

(Er ſteigt zu **Ludwigs** Zimmer hinauf.)

**Günther.** Vielleicht iſt er ausgegangen, ohne jemand zu benachrichtigen?

**Peter.** Nicht möglich, Herr Günther. Ich habe das Haus geöffnet und bin ſeitdem hier nicht von der Stelle gewichen.

**Karl** (horcht an Ludwigs Thüre). Das klingt ja ſeltſam — wie ein Seufzen — ein Stöhnen —

**Günther.** Peter, du haſt das Schlüſſelbund. Gib ſchnell den Schlüſſel zu Nro. 13.

**Peter.** Gleich, Herr. (Er ſucht am Bunde.) Jemine! Das iſt merkwürdig — er iſt nicht da.

**Clementine.** Was iſt zu thun?

**Karl.** Ich ſtoße die Thüre ein.

**Peter** (indem er hinaufeilt). Ich will Ihnen helfen.

**Clementine** (mit ihm hinauf). Um Gotteswillen, ich muß ſehn —

(Alle Drei ſtoßen die Thüre auf und dringen in das Zimmer. Gleich drauf hört man einen durchdringenden Schrei.)

## Eilfter Auftritt.

**Günther. Robert. Der Notar** ꝛc.

Heiliger Gott! Was bedeutet dies Geſchrei?

## Zwölfter Auftritt.

**Die Vorigen. Clementine** mit aufgelösten Haaren, bleich, in Verzweiflung, ſtürzt über den Gang die Treppe herab.

**Clementine.** Mord! Mord! Mein Vater iſt ermordet!

**Alle.** Ermordet!

(Allgemeines Entſetzen. **Clementine** ſtürzt ohnmächtig vor **Günther** nieder. Man ſteht ihr bei.)

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Karl. Peter.

**Karl.** Fluchwürdiges Verbrechen! Dort oben liegt unſer Vater, mit Wunden bedeckt, in ſeinem Blut.

(Mehrere eilen ſchnell hinauf. **Clementine** will nach, man hält ſie gewaltſam zurück. Sie verliert auf's Neue ihre Beſinnung und wird hinweggebracht. Auch **Günther** will hinauf; **Robert** hält ihn aber.)

**Robert.** Welch' ſchreckliches Ereigniß! Hatte der Mann Feinde?

**Günther.** Keinen. Er lebte nur, um Gutes zu thun.

**Karl** (herabſteigend). O es iſt kein Zweifel, daß die Böſewichter ſeine Mörder ſind, welche ihn zugleich beraubt haben. Hier — ſein Taſchenbuch lag geöffnet zu ſeiner Seite. —

**Günther.** Und die zwölftauſend Francs?

**Karl.** Sind entwendet.

**Robert.** Haben Sie keinen Verdacht auf irgend —

**Günther.** Nicht den mindeſten.

**Peter.** Da fällt mir ein — wahrhaftig! Ich argwöhne —

**Alle.** Wen?

**Peter.** Die Frau, welche wir geſtern aufgenommen haben.

**Günther.** Maria?

**Peter.** Richtig.

**Robert.** Deren Kleider, deren Äußres das tiefſte Elend anzeigten?

**Alle.** Dieſelbe.

**Robert.** So eben ging ſie dort hinaus. Sie lenkte ihre Schritte nach jener Seite.

**Peter.** Herr Günther, Herr Robert, laſſen ſie ihr ſchnell nachſetzen und ſie ſogleich zurückbringen.

**Günther.** Worauf gründet ſich dein Verdacht?

**Peter.** Ich werde mich erklären, aber nur ſchnell ihr nach.

**Robert** (zu einem Dragoner und den Landleuten). Verliert keine Zeit, meine Freunde. Eilt der Verbrecherin nach.

(Die Bauern mit den Dragonern ab. Von Zeit zu Zeit ſieht man Leute zu **Ludwigs** Zimmer aufſteigen, welche mit Arzneien verſehen ſind. Auch **Günther** geht hinauf, kommt aber ſpäter wieder.)

## Vierzehnter Auftritt.

Karl. Robert. Peter. Landleute. Ein Dragoner. Günther.

**Robert** (zu Peter). Nun, erkläre dich!

**Peter.** Recht gern! Heute Morgens ſchon mit Anbruch des Tages komme ich hier herab — was ſah ich? Frau Maria, wie ſie im Begriff iſt, mit aller Anſtrengung dieſe Thüre zu öffnen. Holla! rufe ich, was ſoll das heißen? Sie erſchrickt und weiß nicht zu antworten; endlich beginnt ſie zu reden, ſo verwirrt, ſo durcheinander — man konnte leicht merken, daß das Alles eitel Lügen und Geflunker war. Drauf ſagte ich ihr, ſie ſolle doch hier bleiben, bis ſie dem Herrn Ludwig Rede geſtanden habe, wie ſie ihm das Verſprechen gegeben — da fängt ſie an zu weinen und indem ſie ſich die Thränen trocknet — plumps! fällt eine Börſe mit Geld aus ihrem Taſchentuche auf den Boden.

**Alle.** Iſt's möglich.

**Peter.** Das geht nicht mit rechten Dingen zu. Eine Bettlerin, die geſtern vor Hunger ſterbend auf der Landſtraße lag, keinen Heller im Vermögen hatte — und heute — Geld!

**Robert.** In der That! Dieſer Umſtand iſt wichtig. Und warum wollte ſie ſich überhaupt aus dem Hauſe ſchleichen?

**Karl.** Wem ſoll man noch vertrauen können in der Welt?

**Robert.** Es iſt meine Schuldigkeit, über dieſes ſchreckliche Ereigniß die genaueſten Nachforſchungen anzuſtellen. (Zu dem Dragoner.) Setz' den Rappert auf und vergiß keinen Umſtand. (Zu Peter.) Hat Maria nur allein dieſe Nacht hier logirt?

**Peter.** O nein. Wir haben noch zwei Fremde. Sie haben mit ihnen gefrühſtückt.

**Karl.** Rufe ſie herbei!

**Peter.** Gewiß ſind ſie in ihrem Zimmer. Ich will ſie holen.

(Er klopft an ihre Thüre. **Günther** kommt aus **Ludwigs** Zimmer herab.)

**Karl** (dringend). Nun?

**Günther.** Noch immer in demſelben Zuſtand. Er gibt kein Zeichen des Lebens.

## Fünfzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Oswald. Bertrand.

**Oswald** (noch von innen, indem er öffnet). Was gibt's?

**Peter.** Der Herr Unteroffizier verlangt ſie zu ſprechen.

**Bertrand** (mit Oswald heraustretend, zu dieſem). Wenn wir entdeckt wären?

Oswald. Schweig! (Sie kommen vor. Zu Robert.) Was ſteht zu Ihren Dienſten?

Robert. Ein Mord iſt in dieſem Hauſe begangen worden. Ich muß die ſtrengſte Unterſuchung anſtellen.

Oswald. Ein Mord! Das iſt ſchrecklich. — Wer iſt der Ermordete?

Günther. Mein unglücklicher Freund, Ludwig.

Oswald. Dieſer ehrwürdige Greis? — Nur ein Ungeheuer iſt einer ſolchen Freventhat fähig.

Robert. Ich muß ihre Päſſe nachſehn.

Oswald (keck). Ganz recht. Hier iſt der meinige.

Robert. Sie heißen?

Oswald. Oswald.

Robert. Und gehn?

Oswald. Nach Genf.

Robert (gibt den Paß zurück). Gut. (Zu Bertrand.) Ihr Paß? (Bertrand zaudert.) Haben Sie keinen Paß?

Bertrand. Freilich, aber —

Oswald (ungeduldig). Nun ſo gib ihn doch, wenn man ihn verlangt.

Bertrand. Hier iſt er — ich habe ihn dem Herrn Unteroffizier ſchon geſtern vorgezeigt.

**Robert** (unterſucht ihn). Dagegen iſt nichts zu ſagen. Der Paß iſt in der Ordnung.

**Bertrand** (bei Seite). Ich lebe wieder auf. (Zu Oswald.) Wie iſt's? Brechen wir auf?

(Man hört ein großes Geräuſch von Auſſen.)

**Oswald** (zu Robert). Leben Sie wohl, Herr Unteroffizier —

**Robert.** Niemand darf ſich von hier entfernen, ehe nicht die vorläufige Unterſuchung geendigt iſt. Sie bleiben.

**Bertrand** (bei Seite). O weh! O weh! Das iſt ein Hund!!

**Oswald.** Ganz recht. Natürlich.

**Peter.** Da bringen ſie die Miſſethäterin.

## Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Maria. Landleute. Ein Dragoner.

**Maria.** Um des Himmels Willen! was verlangt man von mir? (Sie blickt um ſich.) Was ſoll das bedeuten?

**Günther.** Tritt näher, Elende, und ſuche dich von dem Verbrechen zu reinigen, deſſen man dich beſchuldigt.

**Maria.** Von welchem Verbrechen iſt hier die Rede?

Robert. Herr Ludwig iſt in dieſer Nacht ermordet worden.

Maria. Und mich hat man in Verdacht?

Alle. Ja, dich!

Oswald (bei Seite). Glücklicher Zufall!

Maria. Großer Gott, iſt dein Zorn gegen mich noch nicht erſchöpft?

Robert. Was habt Ihr zu entgegnen?

Maria. Es iſt mir unbegreiflich, wie ein ſo ſchrecklicher Verdacht mich treffen kann; aber im Namen des ewigen Gottes kann ich meine Unſchuld beſchwören.

Peter. Könnt Ihr auch ſchwören, daß ich dieſen Morgen kein Geld bei Euch geſehn habe?

Maria. Noch beſitze ich vier Goldſtücke in dieſer Börſe, welche mir Herr Ludwig geſchenkt hat.

Robert. Euch? Aus welchem Grunde? Zu welcher Abſicht? Kannte er Euch etwa aus einer frühern Zeit?

Maria. Ich ſah ihn geſtern zum erſtenmale.

Robert. Und ohne Euch zu kennen, hätte er Euch eine ſo bedeutende Summe geſchenkt, und noch obendrein ſeine Börſe?

Maria. Ich habe die Wahrheit geſagt.

Robert. Genug!

Oswald. Hat dieſe Frau nicht ein Zimmer

neben dem des unglücklichen Ermordeten inne gehabt?

Peter. Freilich.

Oswald. Da muß ſie ja nothwendigerweiſe ein Geräuſch, einen Lärm gehört haben! In dieſem Falle könnte ihre Ausſage vielleicht die Entdeckung der ſchändlichen Mörder erleichtern.

Peter. Ein geſcheidter Einfall!

Bertrand (leiſe zu Oswald). Was thuſt du?

Oswald. Ich entferne den Verdacht.

Robert (zu Maria). In der That, man hat nicht in Ludwigs Zimmer dringen können, ohne daß Ihr nicht ein Geräuſch wahrgenommen haben müßtet —

Maria. Bei der Gerechtigkeit Gottes, ich habe nichts gehört! (Freude Oswalds und Bertrands.)

Robert. Iſt es wahr, daß Ihr heute morgen von dem Kellner überraſcht wurdet, als Ihr verſuchtet, dieſe Thüre mit Gewalt zu öffnen?

Maria. Es iſt wahr.

Peter. Sie wollte friſche Luft ſchöpfen! Ich glaube wohl, daß ihr die Luft in unſerm Hauſe drückend war.

Günther. Was bewog dich, ſo eilig und geheim dieſes Haus zu verlaſſen, in dem man dich mit Güte aufgenommen hatte?

Maria (verlegen). Die Furcht — beſchwerlich zu fallen.

Peter. Schlechte Ausflucht! Ihr hattet doch dem armen Herrn Ludwig verſprochen, ihn noch einmal zu ſehn.

Maria. Es iſt wahr — ich hatte es vergeſſen.

Peter. Und habt Euch nicht daran erinnert, als jedermann über ſein Ausbleiben beſorgt war? Im Gegentheil, Ihr ſuchtet das weite Feld zu gewinnen. (Maria ſchweigt betreten.)

Robert. Es iſt hinreichend. Verſichert Euch dieſer Frau. (Ein Dragoner tritt neben ſie.)

Oswald und Bertrand (bei Seite). Wir ſind gerettet.

Maria. Großer Gott! Man hält mich für ſchuldig? (Zu Günther.) Spricht denn Euer Herz, nicht das Eures Sohnes mich von dieſer Schandthat frei? Laßt mich Eure Füße umſchlingen, duldet nicht —

Günther (weiſt ſie zurück). Hinweg! Deine Nähe bringt —

Maria. Ich Elende!

Robert. Euer Namen.

Maria. Maria Beaumont.

Günther (aufmerkſam). Maria Beaumont! Du nennſt dich Maria Beaumont?

**Maria.** Ja, mein Herr.

**Günther.** Großer Gott, welche Ahnung! Haſt du nie Kinder gehabt?

**Maria.** Ach! Ich hatte einen Sohn.

**Günther.** Einen Sohn — was iſt aus ihm geworden?

**Maria.** Ich weiß es nicht. Mein grauſames Schickſal zwang mich, ihn als ein hülfsbedürftiges Kind in einem Gaſthofe zurückzuſtellen.

**Karl.** Schreckliches Licht!

**Günther.** Maria — du warſt einſt in Grenoble?

**Maria** (zögernd). Mein Herr —

**Günther.** Entdecke dich —

**Karl.** Beantwortet dieſe Frage, ich beſchwöre Euch!

**Maria.** Nun denn — ich war vor vielen Jahren —

**Günther.** Du befandeſt dich in den Gefängniſſen dieſer Stadt.

**Maria.** Mein Herr, Sie wüßten —

**Günther.** Damals, wie jetzt, warſt du eines Verbrechens angeklagt.

**Maria** (in Thränen ausbrechend). **Und damals, wie jetzt, war ich unſchuldig.**

**Karl.** Kein Zweifel — ſie iſt's!

**Maria.** Aber warum befragen Sie mich ſo genau? So dringend? Iſt Ihnen das Schickſal meines Kindes bekannt? Seyn Sie barmherzig: ſagen Sie mir, ob es noch lebt?

Günther. Ja, zu ſeinem Unglück!

Maria (lebhaft). Mein Sohn lebt, er lebt? Wo iſt er, daß ich ihn an mein Herz drücke?

Günther (zu Karl, der im Begriff iſt, ſich zu verrathen). Halt ein, Karl!

Maria. Laſſen Sie ihn reden — wäre er vielleicht — o Himmel!

Karl (kann nicht widerſtehn, ihr engegen). Meine Mutter! (Maria fällt mit einem Schrei in ſeine Arme.)

Alle. Seine Mutter?

Oswald (zu Bertrand). Sieh da, mein Söhnchen!

Günther. Karl, was haſt du gethan?

Alle. Seine Mutter?

Karl. Ja. Herr Günther iſt nicht mein Vater. Aus Milde, aus Wohlwollen erzog er mich als ſein eignes Kind.

Maria (Karl liebkoſend). Mein Sohn, mein theurer Sohn!

Karl. Ewiger Gott, mußteſt du mir ſo meine Mutter wiedergeben?

Robert (zu Maria). Ihr müßt mir folgen.

Karl. Robert, es iſt meine Mutter! Eh' du ſie der Gerechtigkeit überlieferſt, laß mich Alles verſuchen, die Wahrheit zu entdecken.

**Robert.** Ich weiß nicht, ob ich darf —

**Maria.** O fürchten Sie nicht, daß ich fliehe. Hier habe ich meinen Sohn wiedergefunden, hier wird der Himmel als Zeuge meiner Unſchuld ſich offenbaren.

## Siebenzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Ein Dragoner.

**Der Dragoner** (gibt dem Robert ein Papier). Unteroffizier!

(**Robert** liest leiſe, während er dazwiſchen **Oswald**, **Bertrand** und ihre Päſſe betrachtet, welche er noch in Händen hat. Hierauf ſpricht er dem Dragoner, welcher die Ordre brachte, in's Ohr.)

**Bertrand** (leiſe zu Oswald). Was ſoll das bedeuten?

**Oswald.** Nichts. (Dragoner ab.)

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne den Dragoner.

**Robert** (zu den andern zwei Dragonern und Bauern, indem er auf Oswald und Bertrand zeigt). Bemächtigt euch dieſer Beiden!

**Bertrand.** Wie — was —

**Oswald.** Mit welchem Recht?

**Robert.** Ihr ſollt es hören. (Er lieſt.) „Unteroffizier Robert iſt beauftragt, aller Orten, wo er ſie findet, zwei Leute feſtzunehmen, welche aus den Gefängniſſen von Lyon entſprungen ſind. Sie beſitzen falſche Päſſe und reiſen unter den Namen Bertrand und Oswald; allein der erſte iſt niemand anders, als der berüchtigte Jacob Strebel, und der andre ein nicht minder gefährlicher Verbrecher, **Filippo Treſſini.**“

**Maria** (bei Seite). Habe ich recht gehört?

**Robert** (fortfahrend). „Dieſer Letzte verbirgt einen Theil ſeines Antlitzes unter einer Binde —“

(**Robert** hat ſich ihm genahert und reißt ihm bei dieſen Worten die Binde ab.)

**Maria** (laut aufſchreiend, indem ſie ihn erkennt). Mächte des Himmels! Er iſt's!

(Sie ſinkt ohnmächtig nieder. Gruppe.)

# Dritter Aufzug.

(Ein Hof des Gaſthauſes. Links ein Pavillon; rechts eine Scheuer mit einem Oberboden. Im Dache ein Fenſter mit einer Rolle, über welcher ein Strick zum Auf- und Abwinden des Heu's niederhängt. Unten neben dem Thore der Scheuer ein vergittertes Fenſter. Im Hintergrund eine Mauer. In deren Mitte eine kleine Pforte. Ueber der Mauer ſieht man waldigtes Gebirg.)

---

## Erſter Auftritt.

Robert. Peter. Wachen.

(Beim Aufziehn des Vorhangs iſt **Robert** mit den beiden Schildwachen nahe bei dem Pavillon, deſſen Thüre er ſorgfältig verſchließt.)

**Peter.** So weit wären wir. Aus der Hochzeit iſt eine Jammerzeit geworden; aus unſerm Gaſthof ein Gefängniß.

**Robert.** Sind die Schlöſſer zuverläſſig?

**Peter.** Jemine! Die können vier Pferde nicht aufreißen.

**Robert** (zu einem Dragoner). Nur ſchnell zu Pferde und im geſtreckten Laufe zum Regiment! Du bringſt eine Escorte mit, vier bis ſechs Mann.

(Dragoner ab.)

**Peter** (auf den Pavillon zeigend). Dort, mein lieber Herr Filippo Treſſini, ſitzen Sie jetzt und können Ihren Sünden nachdenken. Nun, da wird Ihnen auch die Zeit nicht lang! (Zu Robert.) Dem haben Sie ſchnell den Staar geſtochen, Herr Unteroffizier. In einem Augenblicke war das eine Auge ſo geſund wie das andre. (Auf das vergitterte Fenſter.) Da drinn ſitzt der andre. Pfui! Das iſt ein widriger Menſch. So eine rechte Mißgeburt von einem Räuber. Jacob Strobel heißt er — Strobel! Wie kann man nur Strobel heißen?

**Robert** (zu der Schildwache). Herr Ludwig iſt endlich wieder zur Beſinnung gekommen. Nur der Blutverluſt hatte ihn ſo ſehr geſchwächt. Aber da er faſt im Schlafe überfallen wurde, ſo konnte er die Thäter nicht erkennen. Maria mag immerhin noch frei im Hauſe umhergehn! Ich bin ihrem Sohne dieſe Gefälligkeit ſchuldig. Doch habt wohl Acht, daß ſie nicht auf irgend eine Weiſe ſich entfernt.

(Er betrachtet noch einmal den Pavillon und die Scheuer ſorgſam.)

**Peter.** Da iſt nichts zu fürchten. Wer da drinn ſitzt, ſitzt feſt.

**Robert** (zu dem Dragoner). Es iſt doch beſſer, wenn du die Hauptthüre beſetzeſt. Laſſe Niemanden herein noch hinaus. (Zweiter Dragoner ab.)

**Peter.** Das iſt erſtaunlich, was ſeit geſtern für gräßliche Dinge hier im Hauſe vorgegangen ſind. Eine Mordthat! Be, die Haut ſchaudert unſer einem! Eine Mordthat ſtatt einer Heirath, aus zwei ehrlichen Leuten werden zwei Spitzbuben; mein Herr verliert einen Sohn, Mosje Karl gewinnt eine Mutter. Eine ſchöne Mutter das! — Wenn ſie aber unſchuldig wäre? Peter, dann wärſt du ein Eſel geweſen, ein Eſel mit Ohren, ſo lang —

**Robert.** Alles wird ſich aufklären. Auf Wiederſehn. Ich will meinen Bericht vollenden. (Ab.)

## Zweiter Auftritt.

**Peter**, allein.

Wie man ſich doch aber irren kann! — Die zwei Spitzbuben hielt ich für die ehrlichſten Leute! Wahrhaftig, es iſt ordentlich ein Glücksfall, daß ſie uns nichts geſtehlen haben. Da fällt mir's ja brühheiß ein, daß ſie geſtern Abend die Gelegenheit in Händen hatten — das Schlüſſelbund! Jemine! Wenn ſie von dem Bunde ein Paar Schlüſſel entwendet hätten und in der Nacht — während wir ſchliefen — (aufſchreiend) Herr Gott, welchen Gedanken! Der Schlüſſel von Nummero 13. iſt verſchwunden! — Wenn es wäre — wenn ſie — Solches Volk iſt zu Allem fähig — und ich —

die arme Maria — o ich doppelter, doppelter Eſel! Doch Ruhe — Beſinnung — Überlegung. — Eh' ich rede, will ich mich überzeugen.

## Dritter Auftritt.

Peter. Karl. Günther.

**Peter.** Da kommt der arme junge Herr mit ſeinem Vater, der nicht mehr ſein Vater iſt. Seine Augen ſind voll Thränen — Nun, Herr, was macht Herr Ludwig?

**Günther.** Eine ferne Hoffnung zeigt ſich. — Der Arzt denkt, daß der Anblick ſeiner Tochter wohlthätig auf ihn wirken werde. Er hat ſie verlangt; ſie befindet ſich in dieſem Augenblicke bei ihm.

**Peter.** Der arme Mann! Wenn er nur davon kommt.

**Günther.** Sollte man nach uns fragen, wir bleiben hier in der freien Luft.

**Peter.** Gut, Herr! (Bei Seite.) Ich muß mit meinen Vermuthungen in's Reine zu kommen ſuchen. Jemine! wenn die Spitzbuben — (Ab.)

## Vierter Auftritt.

Günther. Karl.

**Günther.** Überlaſſe dich nicht zu ſehr dieſem ſchwarzen Kummer; ich beſchwöre dich, mein Sohn —

Karl. Ihr Sohn — darf ich mich noch ſo nennen?

Günther. Du thuſt mir wehe mit dieſer Frage.

Karl. Bin ich nicht durch die Bande des Bluts an ein Verbrechen gekettet —

Günther. Du? — Wie kannſt du dich beſchuldigen, mein guter Sohn?

Karl. Und die Mutter — meine Mutter muß ich wiederfinden, um in dieſem Augenblicke Alles zu verlieren, was mir das Leben theuer macht!

Günther. Muth, Muth, mein Sohn! Noch iſt nicht jede Hoffnung verſchwunden.

Karl. Nein, nein! Dieſe Mutter kann keine Verbrecherin ſeyn! Meine Seele kämpft mit aller Macht wieder den Gedanken. Ihr Auge, ſo rein und treu — ihre Sprache, der Ton der Sanftmuth und Güte — Nein, nein! Sie iſt nicht ſchuldig. Aber wie wird ſie ihre Unſchuld beweiſen können? — Mein Loos iſt geworfen! Schon an meiner Wiege ward es beſtimmt. Im Elende geboren, ſoll ich wieder zurückkehren in's Elend — Mein Vater, — Herr Günther — laſſen Sie mich fern von Ihnen —

Günther. Beruhige dich, mein guter Sohn! Deine Gedanken verwirren ſich. — Wie auch dein Schickſal ſey, ich werde es mit dir theilen. Clementine kommt. Verbirg deinen Schmerz, um nicht den ihrigen noch zu vermehren.

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Clementine.

Clementine. Karl — Herr Günther — warum fliehen ſie mich — meinen unglücklichen Vater?

Günther. Sollte unſre Gegenwart die Äußerungen der kindlichen Liebe beſchränken? Nur dieſe Rückſicht konnte uns entfernen.

Clementine. Die Zeichen Ihres Mitgefühls würden meinen Kummer gelindert haben und wer — wer vermag mir beſſern Troſt zu geben, als du, mein Karl?

Karl (ſeufzend bei Seite). Ach!

Clementine. Der Himmel belebt ſchon meine Seele mit einer Hoffnung. Die Tage meines Vaters werden erhalten — der Arzt verbürgt ſeine Rettung. Noch iſt er ſehr ſchwach — allein die Sprache iſt wieder gekommen — er befindet ſich bei voller Beſinnung. Ich habe ihm alle Umſtände des gräßlichen Ereigniſſes mittheilen müſſen! Wie groß war ſein Kummer, als er erfuhr, daß die Beſchuldigte Karls Mutter ſey!

Karl. Ewiger Gott! Er weiß es — er verabſcheut mich nicht.

**Clementine.** Mein Freund, wie könnte mein Vater, der dich liebt, deine Verzweiflung vermehren wollen.

## Sechſter Auftritt.

Die Vorigen. Maria.

**Maria** (für ſich). Welche Prüfung! — Clementine — mein Sohn —

**Clementine** (zu Karl). Nur zu wahrſcheinlich iſt es, daß die Unglückliche, der du dein Daſeyn verdankſt, auch die Thäterin —

**Maria** (bei Seite). Fürchterlicher Argwohn!

**Clementine.** Aber, mein Freund, ſie iſt deine Mutter, ſie muß der Strafe entriſſen werden. Du biſt das deiner Ehre, der Ehre deines Pflegevaters, uns allen biſt du das ſchuldig.

**Maria** (bei Seite). Was hör' ich?

**Clementine.** Du mußt ihr zur Flucht behülflich ſeyn. Deine und unſre Bitten haben bewirkt, daß man ſie nicht verhaftet hat. Benutze dieſen Umſtand, um ſie zu retten. Führe du ſelbſt ſie auf verborgenen Pfaden nach der Grenze. Mit Hülfe des Geldes, das ſie allein zu der ſchauderhaften That bewegen konnte, wird ſie —

**Karl.** Clementine!

**Clementine** (verbeſſernd). Durch ihrer Hände

Arbeit wird ſie im fremden Lande ihre Tage friſten können. Aber ſie ſoll fliehn, ſie ſoll ihr Haupt dem Henkerbeile entziehn, durch Reue die Barmherzigkeit des Himmels verdienen. So will es mein Vater.

**Maria** (für ſich). Ewiger Gott!

**Karl.** Dieſes großmüthige Benehmen zeigt mir den ganzen Umfang meines Verluſts — Aber nein, nein! Jenes Geld ſoll deinem Vater nicht verloren ſeyn. Meine Thätigkeit, mein Eifer —

**Clementine** (ſeufzend). Dieſe Summe ſollte unſern Wohlſtand, unſer Glück begründen — So mag ſie nun deine Ehre retten! Sobald es Nacht wird, führe deine Mutter hinweg.

**Maria** (vortretend). Glaubt nicht, daß ich fliehen werde. Ich bleibe.

**Alle.** Großer Gott — ſie —

**Maria.** Mein Sohn, ich bin unſchuldig. Selbſt der Anblick des Hochgerichts könnte mich bei dieſem Bewußtſeyn nicht erſchüttern. Ich ſchwöre bei dem Gotte, dem nichts verborgen iſt: mein Gewiſſen iſt rein. Clementine, Tochter des großmüthigſten Mannes, glaube meinen Verſicherungen, meinen Thränen —

**Clementine** (zurückſchaudernd). Laßt mich!

**Maria.** Du ſtößeſt eine Unglückliche zurück und biſt ſelbſt unglücklich?

**Clementine.** Ich kann ihren Anblick nicht ertragen. Karl! Lebe wohl! (Ab.)

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Clementine.

**Günther.** Maria — ſchuldig oder unſchuldig, nur der Himmel kann das entſcheiden — ſprecht endlich —

**Maria.** Ich habe nur ein Wort zu ſagen und werde es bis zu meinem letzten Augenblicke wiederholen: ich bin unſchuldig. Ach! ich war fern zu glauben, daß die Wohlthaten eines mitleidigen Mannes zu ſo grauſamen Waffen wider mich werden könnten.

**Günther.** Man weiß jetzt, daß Ihr jene Verſe in der That von Ludwig erhieltet — Aber wie könnt Ihr Eure heimliche Flucht rechtfertigen, da Ihr doch meinem unglücklichen Freunde verſprochen hattet —

**Maria.** Herr Ludwig war von meinem Elende gerührt. Er äußerte die Abſicht, dieſes zu lindern, verlangte aber vorher einen genauen Bericht über mein früheres Leben, über die nähern Umſtände meines Leidens. — Ich wollte nicht; er drang in mich; endlich verſprach ich — Aber ich hatte nicht die Kraft, meine Schmach zu entdecken, ihm zu offenbaren, daß ich gebrandmarkt in den Augen der Geſellſchaft —

**Günther.** Ach! Dieſer Umſtand ſpricht nicht am Stärkſten wider Euch —

**Maria.** Auch damals war ich das Opfer eines Irrthums und ungerecht verurtheilt.

**Karl.** Wie, meine Mutter —

**Maria.** Ja, mein Sohn, ungerecht. Ich muß mich vor deinen Augen rechtfertigen, wenn ich auch deinen Kummer vermehre. Dir bin ich die Wahrheit ſchuldig in ihrem ganzen ſchrecklichen Umfange. Ich bin die einzige Tochter bemittelter Eltern. Meine Jugendzeit entfloh in ungetrübtem Glück. O Himmel, wie ſchnell! — Von einer trügeriſchen Auſſenſeite verführt, vermählten mich meine Eltern mit deinem Vater. Nur mein Vermögen hatte ſeine Wahl beſtimmt, nicht ſein Herz. Kaum waren meine Eltern todt, ſo überließ er ſich den niedrigſten Ausſchweifungen. Bald waren wir am Bettelſtabe —

**Karl.** Meine arme Mutter!

**Günther.** Arme Frau!

**Maria.** Für ihn war es nur ein Schritt vom Elende zum Verbrechen. Jede Art von Thätigkeit war ihm verhaßt; an Wohlleben gewöhnt, wurde er zum Betrüger, zum Räuber. — Du ſchauderſt, mein Sohn. Ja, der Raub war ſeine letzte Zuflucht. Die Gerechtigkeit argwöhnte eher, als ich, ſeine Verbrechen. Er entfloh. Die Gerichtsdiener überfielen plötzlich in der Nacht meine Wohnung und durchſuchten ſie auf das Genaueſte. Man fand mehrere geraubte Gegenſtände, welche dein Vater ohne mein Wiſſen verborgen hatte; ich wurde vor Gericht geſtellt, verurtheilt — die Richter waren verblendet — Ach! ich verzeihe ihnen! Der Schein ſprach gegen mich.

**Karl.** Und der Urheber dieſes Elends — was iſt aus ihm geworden — ſein Geſchick —

**Maria.** Sein Geſchick! Meine Sinne verwirren ſich, meine Haare ſträuben ſich empor, das Blut erſtarrt in meinen Adern, wenn ich daran denke, es dir zu entdecken.

## Achter Auftritt.

Die Vorigen. Peter.

**Peter** (ſchnell herbei). Herr Günther, Herr Karl, eine Sache von gewaltiger Wichtigkeit —

**Günther.** Sprich!

**Peter** (Maria zurückhaltend, welche ſich entfernen will). Bleiben Sie, Frau Maria. Sie ſind hier nicht zuviel. Sie geht's hauptſächlich an.

Maria. Wäre eine neue Anklage —

Peter. Für dieſesmal haben Sie keine Sorge! Ich habe ſchon einen dummen Streich gemacht, der zweite ſoll nicht nachkommen. Liebe Frau Maria! Können Sie mir verzeihn, daß ich Sie beſchuldigt habe?

Karl. Was ſoll —

Peter. Ich bin jetzt feſt überzeugt, Sie ſind keine — das heißt — Sie haben nicht — überhaupt —

Günther. Sprich verſtändlicher.

Peter. Ich habe die Mörder entdeckt.

Maria und Günther. Was höre ich?

Karl. Weiter — weiter — erkläre dich!

Peter. Wenigſtens habe ich große Urſache, ſie dafür zu halten, da ich den verlornen Schlüſſel bei ihnen gefunden —

Karl. Bei wem?

Peter. Sie errathen nicht? — Die zwei Schufte ſind's, welche der Unteroffizier heute Morgen feſtgenommen hat und die jetzt unter tüchtigen Riegeln dahinten verwahrt ſitzen.

Karl und Günther. Sie?

Maria (für ſich). Ha, meine Ahnung! Auch dieſe Sünde noch auf ſeinem Haupte!

Günther. Aber wie kommt's —

Peter. Als wir heute Morgen den Schlüſſel von Nro. 13. vermißten, erinnerte ich mich nicht gleich, daß geſtern Abend das Schlüſſelbund den beiden Spitzbuben in Händen war — zwar nur einen Augenblick — aber das war genug —

**Günther.** So komm zu Ende!

**Peter.** Plötzlich fällt mir das Bund wieder in den Sinn, ſammt den Spitzbuben — halt! denke ich: könnte nicht — wahrhaftig, es könnte! Hals über Kopf laufe ich in die Kammer, welche die Beiden bewohnt haben, werfe dort Alles übereinander, ſuche allenthalben und finde — Nichts.

**Günther.** Nichts?

**Peter.** Nichts. Aber mit dem Nichts hatte ich nicht genug — Ich ſchaue noch einmal allenthalben hin — da kommt mir's im Kamin ſo verſtört vor — die Aſche neu aufgerührt — es war doch kein Feuer gemacht worden — ich ſtöbre nach: richtig, tief unter der Aſche blinkt mein Schlüſſel hervor.

**Günther.** Seltſam — in der That —

**Karl.** Unerwartetes Glück!

**Maria** (mit Unruhe zu Peter). Haſt du ſchon mit irgend Jemand hievon geſprochen, mein Freund?

**Peter.** Gott bewahre, Frau Maria! Sie und meine Herrn ſind die erſten.

**Karl.** O meine Mutter, ich verſteh' deine Ungeduld! Du ſehnſt dich, von der gräßlichen Anklage frei zu ſeyn. Ich eile, die Ungeheuer anzuzeigen —

Maria (ihn zurückhaltend). Unglücklicher, was willſt du thun?

Karl. Den Mörder der Gerechtigkeit übergeben.

Maria (erſchrocken). Mein Sohn, bereite dir keine ewige Reue!

Karl. Ich kann nicht begreifen —

Maria. Du wirſt Alles erfahren. (Indem ſie die übrigen geheimnißvoll verführt). Aber ehe das geſchehen kann, muß ich mit Demjenigen, deſſen Anblick mich mit Entſetzen erfüllt hat, unter vier Augen reden. (Alle Drei erſtaunen.) Verſprich mir das, mein Sohn! Und Niemand darf, bevor das geſchehn, ein Wort über ſein Verbrechen laut werden laſſen. Schwört mir das!

Karl. Ich ſoll verſprechen —

Maria. Dieſes iſt meine erſte Bitte, mein Sohn — Du zauderſt — (flehend) mein Sohn —

Günther. Was ſoll ich denken —

Maria. Sie haben meinen Karl als Ihren Sohn aufgenommen. Seine Ehre, ſein Leben ſind Ihnen theuer — nun, um dieſer beiden Güter willen beſchwöre ich Sie, mein Verlangen zu erfüllen.

**Günther.** Aber du ſelbſt, Maria — kann ich dich mit dieſem Ungeheuer allein laſſen?

**Peter.** Was das betrifft, ſo iſt nichts zu fürchten. Herrn Roberts Leute haben das Haus ſo ſcharf bewacht, daß Niemand heraus und herein kann. Er käme gut an, wenn er zu entwiſchen verſuchte.

**Günther.** Aber der Schlüſſel — er iſt in den Händen des Unteroffiziers.

**Peter.** Dafür weiß Peter Rath. Hier iſt das Schlüſſelbund — hier der Schlüſſel.

**Maria** (nimmt ihn). Gib ihn mir.

**Karl.** Wie, meine Mutter, du willſt es wirklich wagen —

**Maria.** Was habe ich noch zu fürchten?

**Günther.** So mag es ſeyn! Aber wir bleiben hier in der Nähe. Und wenn die mindeſte Gewaltthätigkeit — ein einziger Schrei, ſo iſt's um ihn geſchehn.

**Peter.** Vorzüglich muß das Militair von dieſer Stelle fern gehalten werden. Dafür will ich ſorgen; denn ich bin gar nicht begierig, den liebenswürdigen Herrn Filippo Treſſini nochmals von Angeſicht zu Angeſicht zu ſchauen. Wenn's aber Lärm gibt, werde ich doch nicht fehlen.

(Die Drei ab.)

## Neunter Auftritt.

Maria (allein). O, mein Sohn! Nur der Gedanke, deine unglückliche Mutter in deinen Augen und vor denen der Welt von aller Schuld zu reinigen, ſie deiner Umarmungen würdig zu machen, gibt mir Kraft, den Anblick des Ungeheuers zu ertragen, das meine Tage vergiftete. Mag er von Clementinens großmüthigem Anerbieten Gebrauch machen; er ſoll dagegen meine Unſchuld in das hellſte Licht ſetzen.

(Sie geht nach dem Pavillon, zaudert; dann öffnet ſie.)

## Zehnter Auftritt.

Maria. Oswald.

Oswald (von Innen). Was gibt's?

Maria. Tritt heraus!

Oswald (kommt vor). Was ſeh' ich? Du — Maria —

Maria. Ich begreife dein Erſtaunen, deine Überraſchung. Es kann dir nicht lieb ſeyn, das unglückliche Opfer deiner Schandthaten vor dir zu ſehn.

Oswald. Pah! Das iſt mir gleichgültig. Willſt du mir Vorwürfe machen, ſo gehe ich.

Maria. Bleib! Dieſe Sorge überlaſſe ich deinem Gewiſſen.

**Oswald.** Gewiſſen? Du darfſt ſo ſprechen! Haſt du nicht den armen Ludwig —

**Maria.** Ich kenne deine Abſicht. Ich weiß, daß es dir nicht genug, mir *einmal* die Strafe für deine Verbrechen zugeſchoben zu haben. Auch dieſesmal ſollte die ſchwärzeſte Schandthat mir zur Laſt fallen, aber der Himmel hat dieſen Frevel nicht geſtattet.

**Oswald.** Was ſoll das heißen?

**Maria.** Die wirklichen Mörder ſind entdeckt.

**Oswald.** Entdeckt?

**Maria.** Ja. Und deine Verlegenheit in dieſem Augenblicke beweiſt mir, daß man ſich nicht geirrt hat.

**Oswald** (kalt). Und wer ſoll denn, außer dir —

**Maria.** Filippo Treſſini.

**Oswald** (bei Seite). Verdammt! (Laut.) Ha! Dieſe Schlinge iſt zu grob. Man will meine Lage benutzen, meine Seelenruhe erſchüttern —

**Maria.** Deine Seelenruhe? — Iſt die noch nie durch das Angedenken der armen Maria erſchüttert worden? — Haſt du noch nie eine Reue über das Üble empfunden, welches du ihr zugefügt haſt? — O, ſey einmal großmüthig in deinem Leben! Mache einen Theil dieſes Unheils wieder gut: die Gelegenheit iſt da. Thue es um deines Sohns willen, der eines beſſern Schickſals würdig iſt, den deine Verbrechen entehren —

Oswald. Maria!

Maria. Gib ihm ſeine Ehre, ſeine Ruhe wieder. Laſſe ihm keinen Zweifel mehr darüber, ob ich — ſeine unglückliche Mutter — ſeiner Liebe würdig bin.

Oswald. Wie — ich ſollte bekennen —

Maria. Fürchte nichts! Wir werden dein Haupt dem Hochgerichte zu entziehn wiſſen. Ja, dem Hochgerichte! Umſonſt würdeſt du dein Verbrechen läugnen. Wenn du auch ſtandhaft verneinteſt, wenn du dieſe gräßliche Gelaſſenheit beibehielteſt — der Schlüſſel zu Ludwigs Zimmer, den man in deinem Schlafgemache gefunden hat, iſt ein gültiger Zeuge deiner Schuld —

Oswald (bei Seite). Dummer Zufall! (Laut.) Der Schlüſſel — pah!

Maria. Die entwendete Summe, welche man bei dir entdecken würde; die Ausſage deines Genoſſen — Filippe! Du ſiehſt deinen Untergang vor Augen. Noch kannſt du ihm entgehn. Niemand, als ich, weiß, daß Karl dein Sohn iſt: dein Geſtändniß bringt ihm keinen Nachtheil. Mir hat man alle Mittel zur ſchleunigen Flucht anerboten. Ich bin unſchuldig, ich bedarf ihrer nicht. Aber die gleiche Gunſt kann ich für dich bewirken. Bekenne dein Verbrechen, gib deinen Genoſſen an und — die weite Welt ſteht deiner Flucht offen.

**Oswald.** Meiner Flucht? (Für ſich.) Wenn das keine Falle wäre?

**Maria.** Du zauderſt?

**Oswald.** Nein.

**Maria.** So eile ich zu meinem Sohne. Ja, ich verſpreche dir —

**Oswald.** Ein Augenblick! — Ich möchte gern ſelbſt mit ihm reden. — Weiß er, daß er mein Sohn iſt?

**Maria.** Noch habe ich mich nicht zu dieſem traurigen Geſtändniſſe entſchließen können.

**Oswald.** Das nehme ich über mich.

**Maria.** O, erfülle meine Wünſche — und ich verzeihe dir alles Elend, was du mir aufgebürdet!

**Oswald.** Gut, gut! Laß ihn kommen, ich erwarte ihn.

**Maria.** O, Herr! Laß die Reue zu dieſem ſtarren Herzen Eingang finden! (Ab.)

## Eilfter Auftritt.

**Oswald** (allein). Ja! Der verdammte Zufall mit dem Schlüſſel kann Nachforſchungen veranlaſſen, Unterſuchungen. — Da wäre ich wohl ein

Narr, wenn ich von der guten Gelegenheit keinen Gebrauch machte. — Da gibt's kein Halsweh, nicht einmal Gefängniß! — Aber wen nenne ich? — Bertrand! Bei meiner Seele, Bertrand ſoll für uns zwei zahlen. Ein prächtiger Gedanke! Adieu, Freund Bertrand! Auf Wiederſehn in der andern Welt!

## Zwölfter Auftritt.

Oswald, ſtehend. **Bertrand** erſcheint hinter einem Gitterfenſter. Im Hintergrunde ſieht man **Maria**, welche mit **Günther** und **Karl** ſpricht.

**Bertrand.** Ha, ha! Dieſes Fenſter geht auf den Hof! (Er ſchüttelt an dem Gitter.) Verdammte Eiſenſtäbe — die Thüre gab beſſer nach — ihre Angeln flogen in einem Nu aus der Mauer. Es wäre wahrhaftig ſchade, wenn man auf ſo ſchönem Wege inne halten ſollte.

(**Maria** und **Günther** gehn in die Couliſſen. **Karl** geht vor.)

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen. Karl.

**Karl** (zu Oswald). Ihr wünſcht mit mir zu reden! Was begehrt Ihr?

**Bertrand** (für ſich). Man ſpricht. — Laß hören —

**Oswald** (zu Karl). Mein Begehren kam Ihnen wohl unerwartet?

**Bertrand** (wie eben). Oswald frei — mit dem Sohn vom Hauſe?

**Oswald.** Man hat mich hier in einem ungerechten Verdachte. Mißgeſchicke — ſeltſame Umſtände —

**Karl.** Ich verlange Eure Rechtfertigung nicht zu hören. Ich bin nicht Euer Richter.

**Oswald.** Was gilt die Wette: Sie werden gleich aus einem andern Tone mit mir ſprechen?

**Karl.** Wie — ich?

**Oswald.** Ja — Du!

**Karl.** Welche Frechheit.

**Oswald.** Keine Frechheit! Ich will — ich darf ſo mit dir ſprechen. (Auf eine Bewegung Karls.) Du bleibſt, du hörſt; das Leben deiner Mutter iſt in meiner Hand.

**Karl.** Das Leben meiner Mutter! (für ſich.) Ich ſchaudre.

**Bertrand** (für ſich). Was, Henker, ſoll das heißen?

**Oswald** (um ſich blickend). Niemand kann uns hören?

**Karl.** Niemand.

**Oswald.** Es iſt um deines eigenen Vortheils, um das Wohl deiner Mutter willen, daß ich dich zu ſprechen wünſchte. Außerdem iſt meine unglückliche Lage, aus der nur du allein mich zu retten vermagſt —

Karl. Ohne Umſtände. Zur Hauptſache!

Oswald. Du kennſt das Verbrechen, welches man deiner Mutter vorwirft?

Karl. Sie iſt unſchuldig.

Oswald. Schuldig oder unſchuldig! Der Schein iſt wider ſie. Sie wird verurtheilt werden.

Karl. Meine Mutter — verurtheilt —

Oswald. Nur Einer vermag, ſie zu retten.

Karl. Wer?

Oswald. Ihr Gatte.

Karl. Ihr Gatte! — Wo iſt er?

Oswald. Er ſteht vor dir.

Karl. Ihr wärt —

Oswald. Dein Vater!

Karl. Ewige Gottheit!

Bertrand (für ſich). Dem Söhnchen ſcheint die Bekanntſchaft des Herrn Vaters keine ſonderliche Freude zu machen.

Karl (ſein Geſicht verbergend). Nein — nein! Es kann nicht ſeyn, — Ihr betrügt mich.

Oswald. Du glaubſt mir nicht! — Frage nur Marien.

**Karl.** Meine Mutter! — Ja, ich erinnere mich ihrer Worte — einzelne Andeutungen — ihre Warnung, Euch nicht als Mörder anzuklagen — Ja! ja, es iſt nur zu wahr. Wo ich hinblicke, tritt mir die Schande und das Verbrechen entgegen. Meine Mutter unter der Laſt einer ſchrecklichen Beſchuldigung — und Ihr, Ihr — mein Vater — meine Sinne verwirren ſich.

**Oswald** (kalt). Wozu dieſe Aufwallungen? — Wir haben Eil'; die Zeit iſt koſtbar. Höre mich. Ich mache auf deine kindliche Liebe keine beſondre Anſprüche, aber willſt du mir beiſtehn, mein Unrecht gegen deine Mutter wieder gut zu machen?

**Karl.** Ob ich will! —

**Bertrand** (wie eben). Was führt er im Schilde?

**Oswald.** Willſt du mir in der Ausführung eines Plans behülflich ſeyn, der mein Haupt dem Richtbeile, dein Leben und das deiner Mutter der Schmach und Schande entreißt?

**Karl.** Könnt Ihr daran zweifeln?

**Oswald.** Dein Wort?

**Karl.** Ihr habt es.

**Oswald.** Ich vertraue darauf. Nun kann ich geſtehn, daß Maria unſchuldig iſt.

**Karl.** Das wußte ich.

Oswald. Die Urheber jener unglücklichen That ſind in Wahrheit —

Karl. Nennt ſie mir nicht! Im Namen des Himmels —

Oswald. Wie du willſt. Glaubſt du, daß wir noch dieſe Nacht hier zubringen?

Karl. Die Escorte, welche euch begleiten ſoll, kommt erſt morgen.

Oswald (auf die Hinterthüre deutend). Dieſer Ausgang führt in den Wald?

Karl. Ja.

Oswald. Gut. Ich brauche den Schlüſſel zu dieſer Thüre und ein rüſtiges Pferd. Dieſes laß mich um neun Uhr am Eingange des Waldes finden. Dort werde ich dir ſchriftlich die nähern Umſtände des Verbrechens dieſer Nacht mittheilen; ich werde den Mörder nennen, bei welchem man noch einen großen Theil der entwendeten Banknoten finden wird —

Bertrand (für ſich). Teufel! Ich errathe dich. Der Hund!

Oswald. Dann verlaſſe ich dieſes Land für immer. Maria ſteht ſchuldlos vor den Augen der Welt; Niemand weiß, daß es dein Vater war —

Karl (einfallend). Ich willige ein.

Bertrand (für ſich). Wart, mein guter Kamerad! Über dieſen Plan ſollſt du den Hals brechen.

**Karl.** Wenn ich mich eines Unrechts ſchuldig mache, wenn die Geſetze mich verdammen, ſo wird die Natur mich rechtfertigen. (Zu Oswald.) Ihr, frei und fern von dieſem Lande, o ſucht die Tugend —

**Oswald** (ungeduldig). Die Schlüſſel!

**Karl.** Gleich. Ich werde Euch Lebensmittel ſchicken. Die Schlüſſel ſollen in einem Brede verborgen ſeyn.

**Oswald.** Und um neun Uhr?

**Karl.** Am Eingange des Waldes.

**Oswald.** Um unkenntlich zu ſeyn — hätte ich gern —

**Karl.** Einen Mantel.

**Oswald.** Dann — Waffen.

**Karl.** Unten im Korbe.

**Oswald.** Schreibzeug —

**Karl.** Das findet Ihr in Eurem Gemache.

**Oswald.** Gut! Vergiß nicht: um neun Uhr!

**Karl.** Um neun Uhr.

(**Oswald** in den Pavillon. **Karl** riegelt hinter ihm und geht ab.)

## Vierzehnter Auftritt.

(Abenddämmerung.)

**Bertrand** (allein). Das iſt ein ſtarkes Freundſchaftsſtück! — Aber du wirſt ſelbſt in die Grube fallen, die du andern gräbſt, mein theurer Oswald. Wie komme ich nur hier heraus — (Er blickt inwendig nach oben.) Eine Fallthüre — eine kleine Treppe — Friſch gewagt! (Er erſcheint an dem Fenſter des Heubodens.) Da wären wir glücklich! — Der Strick hier könnte — wahrhaftig, das muß gehn! (Er blickt hinaus.) Niemand in der Nähe? — Der Augenblick iſt günſtig. (Er ſchlingt den Strick um ſeine Hüfte und läßt ſich ſelbſt hinab.)

## Fünfzehnter Auftritt.

**Peter. Bertrand.** Später **Oswald.**

**Peter** (nach Innen). Viel zu gütig gegen ſolche Menſchen — eine unerhörte Großmuth —

**Bertrand** (für ſich). Man kömmt! — Verdammter Zufall! (Verbirgt ſich nächſt der Scheuer.)

**Peter** (im Eintreten). Nein, das iſt zu arg! Einem Diebe — einem Mörder — Ich wollte dir etwas andres ſchicken, als einen warmen Mantel, ein gutes Eſſen — Ich muß den Packeſel machen — muß die Gefahr über mich nehmen, einem Wüthrich gegenüber zu ſtehn, der im Stande iſt — Was hilft das Alles! Er iſt der Herr, ich der Knecht! Das iſt der Grund zu einer Urſache, und die Urſache zu einem Verhaltniß — Aber er hat mir keinen Schlüſſel gegeben und iſt nun ausgegangen —

Deſto beſſer! Ich werde dem Arreſtanten Alles durch's Fenſter hineinreichen. Es iſt gar ſo übel nicht, wenn ſich ein eiſernes Gitter zwiſchen unſer einem und ſo einem befindet. (Geht näher.) Heda! Seyd ihr drinn?

**Oswald** (von Innen). Wer iſt's? Wer ruft?

**Peter** (erſchrocken). Jemine! Ich bin's, meine Wenigkeit. Laſſen Sie ſich ja nicht ſtören. Hier bring' ich Ihnen Allerlei von meinem jungen Herrn — Er hat mir geſagt —

**Oswald.** Gut, gut! Gib nur her!

**Peter** (ſetzt den Korb zur Erde). Hier haben Sie vor der Hand Etwas zum Warmhalten von Auſſen. (Er ſchiebt ihm den Mantel durch das Gitter hinein.)

**Bertrand** (nähert ſich dem Korbe, ohne daß Peter es gewahrt, ſucht darin nach und findet die Waffen). Waffen! — Die ſind für mich. (Er nimmt ſie.)

**Peter** (kehrt zum Korbe zurück; Bertrand weicht ihm aus). Und hier iſt Etwas zum Warmhalten von Innen: Wein, Braten — (Er ſchiebt den Korb durch das Fenſter).

**Oswald.** Gut. Nun geh' zum Teufel!

**Peter.** Sage gehorſamen Dank! (Kommt vor.) Grober Menſch! Es iſt aber doch ſonderbar! Dem da wird Eſſen geſchickt — der Andre muß hungern

— der bekommt einen Mantel, jener mag frieren — Meinetwegen, was geht's mich an. Der Herr befiehlt, der Knecht gehorcht. (Zu den Gefängniſſen gewendet.) Angenehme Ruh', meine Herrn! Sie haben hölzerne Bänke: die ſind noch viel zu gut für ſie.

(Ab in's Haus.)

Bertrand (allein). Jetzt, Bertrand, gilt's. Der Hund wollte mich verrathen. Das ſoll ihm ſchlecht bekommen. Auf, jetzt zeige dich deiner würdig! Dort iſt die Thüre, durch welche er entfliehn ſoll — er hat die Hälfte des geraubten Geldes bei ſich, wie ich — ein Pferd erwartet ihn — das ſoll mir gute Dienſte leiſten. (Er geht in den Hintergrund und klettert auf die Mauer. Es ſchlägt neun Uhr.) Neun Uhr! Es iſt Zeit. (Er verſchwindet.)

Oswald (ſeine Thüre öffnend). Er hat Wort gehalten — hier ſind die Schlüſſel — aber ich habe die Waffen nicht gefunden, welche er mir verſprochen hatte! (Sieht ſich um.) Alles iſt ſtill. Fort! (Er geht in den Hintergrund und öffnet die Thüre.) Ich bin gerettet.

Bertrand (von Auſſen). Noch nicht!

Oswald. Wer da?

Bertrand. Bertrand! (Man hört das Geräuſch zweier miteinander Ringenden.) Stirb, Verräther! (Ein Piſtolenſchuß.)

**Oswald** (zurückwankend.) Ich bin verwundet. (Er fällt auf die Bank vor dem Pavillon nieder.)

**Robert** (von Auſſen). Halt, Schurke! — (Noch ein Piſtolenſchuß.)

## Sechszehnter Auftritt.

Alle, außer Ludwig. Die Diener mit Fackeln.

**Peter** (zuerſt von der Seite des Hauſes). Zu Hülfe, zu Hülfe! Hier war der Lärm!

**Günther.** Um Gottes willen, was iſt.

(**Robert** und die Dragoner führen den **Bertrand** durch die Hinterthüre herein. **Karl.**)

**Peter.** Jemine, hier liegt ſchon wieder ein ermordeter Menſch.

**Bertrand.** Ich bin gerächt. (Man richtet Oswald empor.)

**Karl.** Was ſeh' ich?

**Maria** (bei Seite). Filippo!

**Peter.** Unſre zwei Arreſtanten —

**Maria.** Schafft Hülfe —

**Oswald.** Laßt! — Sie würde vergeblich ſeyn. — Maria, der Himmel hat deine Rache übernommen. (Zu Robert.) Sie iſt unſchuldig. Dort — Bertrand iſt Ludwigs Mörder — ich ſein Mitgenoſſe.

**Alle.** Ha!

Karl. Furchtbare Wahrheit! (Oswald gibt ihm ein Zeichen, ſeine Theilnahme zu verbergen.)

Clementine (im frohen Ausbruch). Karl, deine Mutter iſt unſchuldig.

Oswald (nimmt ein Papier aus ſeinem Buſen). Hier — das Geſtändniß meiner Verbrechen — die Hälfte der entwendeten Summe! — Die andre Hälfte —

Bertrand (ſie zurückgebend). Da iſt das Übrige. (Zu Oswald.) Du biſt bezahlt! — Damit habe ich genug.

Robert. Führt ihn hinweg! (Die Dragoner führen Bertrand ab.)

Oswald (ſchwach). Maria, Karl — verzeiht mir — ich ſterbe!

Karl (will ſich auf Oswald werfen). Es iſt mein —

Maria (ihn lebhaft unterbrechend). Schweig! Er hat ausgelitten. (Gruppe.)

(Der Vorhang fällt.)

# Abentheuer über Abentheuer.

## Dramatiſche Burleske in drei Aufzügen.

Nach einer Erzahlung des Pigault Lebrün.

## Perſonen:

Herr Duplant.
Madame Duplant.
Hippolit, ihr Sohn, 19 Jahr alt.
Eſtelle, Nichte der Madame Duplant.
Eduard, Neffe des Herrn Duplant.
Dormond, Kapitain.
Karl, Eduards Freund.
Lecourt,
Lafleur, } zwei junge Franzoſen.
La Valeur, Sergeant in Dormonds Compagnie.
Lunes, Corregidor von Urgel.
Auda, ſeine Braut und Haushälterin. Eine Wittwe.
Urſula, ſeine Schweſter.
Pedro, ſpaniſcher Wirth.
Carlos, Kapitain der ſpaniſchen Rekruten.
Ein ſpaniſcher Korporal.
Der Alcade von Aranza.
Franzöſiſche Schildwache.
Spaniſche Schildwache.
Carallos.
Zwei Diener des Lunes.
Zwei Diener Eſtellens.
Räuber. Volk von Aranza. Spaniſche Rekruten. Bedienten im Hauſe des Herrn Duplant.

## Erſter Aufzug.

(Die Scene iſt ein Garten, der im Hintergrunde von einem Gitter geſchloſſen wird. Rechts und links Bosquet.)

### Erſter Auftritt.

Herr und Madame Duplant.

**Madame Duplant.** Noch einmal und zum Letztenmale, ich kann deinen Eduard nicht ausſtehn.

**Herr Duplant.** Iſt mir bekannt, theure Ehehälfte.

**Mad. Duplant.** Sein Vater, dein verſtorbener Bruder, war ein achtungswerther Mann, aber der Sohn —

**Herr Duplant.** Iſt ein recht geiſtvoller, liebenswürdiger Jüngling.

**Mad. Duplant.** Nun, dieſe Eigenſchaften —

**Herr Duplant** (fortfahrend). Der das glücklichſte, beneidenswertheſte Temperament von der Welt beſitzt. Sorgenlos und heiter ſieht er in das Leben, nichts kümmert ihn, Alles muß ſeiner frohen

Laune dienen. Worüber Tauſende in Thränen zerfließen möchten, es kann den reinen Himmel ſeiner Freude nicht trüben. Stellt ſich ihm ein Hinderniß in den Weg — er überſteigt es; eine Gefahr — er geht ihr muthig entgegen; ein ſicheres Unglück — er lacht darüber, mit einem Wort —

Mad. Duplant. Er iſt ein Taugenichts.

Herr Duplant. Nur ein Bruder Sorgenfrei.

Mad. Duplant. Den du unſrem Sohne Hypolit verzeihſt.

Herr Duplant. Du irrſt, werthe Gattin.

Mad. Duplant. Man muß wahrhaftig ſehr eingenommen ſeyn, um nicht den Unterſchied wahrzunehmen, der zwiſchen beiden jungen Leuten herrſcht.

Herr Duplant. Ich ſehe recht wohl ein, daß ſie einander gar nicht ähnlich ſind.

Mad. Duplant. Hypolit iſt liebenswürdig.

Herr Duplant (bei Seite). Falſch.

Mad. Duplant. Ein guter Geſellſchafter —

Herr Duplant (wie oben). Ein Fat.

Mad. Duplant. Macht Verſe.

Herr Duplant (wie oben). Gereimter Unſinn.

Mad. Duplant. Tanzt mit der Leichtigkeit eines Zephyrs —

Herr Duplant (wie oben). Von Blei.

Mad. Duplant. Spielt alle Inſtrumente.

**Herr Duplant** (bei Seite, die Ohren zuhaltend). Das ſey Gott geklagt!

**Mad. Duplant.** Kurz, er iſt ein junger Menſch, von dem ich mit Recht behaupten kann —

**Herr Duplant** (wie oben). Daß er ein Narr ſey.

**Mad. Duplant.** Jedermann ſagt, er ſehe dir ähnlich; auch habe ich einen gewiſſen Plan im Werke.

**Herr Duplant.** Darf man wiſſen?

**Mad. Duplant.** Als Hypolit faſt noch ein Kind war, liebte er ſchon unſere Nichte, die wir erzogen haben und als Tochter —

**Herr Duplant.** Wen! Eſtellen? Der fünfzehnjährige Knabe? Und du denkſt —

**Mad. Duplant.** In fünf oder ſechs Jahren könnten ſie ein Paar werden.

**Herr Duplant.** Nimmermehr.

**Mad. Duplant.** Nimmermehr? Noch heute Abend wird der Contract unterzeichnet.

**Herr Duplant.** Heute Abend? Und in ſechs Jahren die Hochzeit?

**Mad. Duplant.** So machen es die großen Herren auch.

**Herr Duplant.** Aber Eſtelle hat nicht die geringſte Neigung zu Hypolit und wird nimmermehr einwilligen, einen Menſchen zu heirathen, den ſie nicht lieben kann.

Mad. Duplant. Sie wird ſchon — Ich habe Dich auch nicht geliebt und doch genommen.

Herr Duplant (lachend). O, ich erinnere mich noch recht wohl —

Mad. Duplant. Nun?

Herr Duplant. Deines verdrießlichen Geſichtes, als du das verhängnißvolle Ja ausſprachſt.

Mad. Duplant. Was liegt daran? Es war ein unangenehmer Augenblick — er iſt vorüber gegangen, wie ſo viele andere.

Herr Duplant. Verbunden! (Bei Seite.) Es geht doch nichts über die Süßigkeiten der Ehe!

Mad. Duplant. Laß uns abbrechen und auf die Hauptſache zurückkommen.

Herr Duplant. Du haſt recht, mein Kind; die Liebe war freilich nie eine Hauptſache für uns.

Mad. Duplant. Eduard muß noch heute bei einem Advokaten untergebracht werden.

Herr Duplant. Er ſoll ein Handlanger der Gerechtigkeit werden? Er wird ſeinen Gegner prügeln und zur Entſchädigung todt ſchießen.

Mad. Duplant. Du langweilſt mich mit deinen Einwendungen, mein Schatz. Eduard muß

Advokat werden und Eſtelle meinen Hypolit heirathen. So iſt mein Wille.

(Hier erſcheint **Dormond** und hört dem Geſpräch zu.)

**Herr Duplant.** Nein! Eduard ſoll die Bahn der Waffen verfolgen; bald wird er es zum Hauptmanne gebracht haben und dann wird Eſtelle die Seinige. Dem Hypolit kaufe ich ein Landgut: dort mag er müßig gehen, den Herrn ſpielen und ſich an den Freuden der Tafel ergötzen. So iſt jeder an ſeinem Platze. Eduard wird ein braver Soldat ſeyn, Eſtelle eine gute Frau und Hypolit — ein reicher Mann. Das iſt meine Meinung.

**Mad. Duplant.** Der, wie gewöhnlich, der geſunde Menſchenverſtand fehlt.

## Zweiter Auftritt.

Die Vorigen. Dormond

**Dormond** (ſpöttiſch). So zärtlich?

**Mad. Duplant.** Sie kommen gerade recht, Kapitain.

**Herr Duplant.** Du ſollſt hören —

**Mad. Duplant.** Ich will Ihnen ſagen —

**Dormond.** Ich habe Alles gehört.

**Mad. Duplant.** Nun, ſo denken Sie gewiß —

**Dormond.** Wie Ihr Mann, Madame

**Mad. Duplant.** Wie mein Mann?

**Dormond.** Ja; und da er mir bereits ſeinen Plan vertraut hatte, ſo bringe ich für Ihren Neffen das Patent als Fähndrich in meiner Compagnie mit.

**Mad. Duplant.** Das leide ich nicht; mein Hypolit allein ſoll das Vaterland vertheidigen.

**Herr Duplant.** Aber er hat die beſten Anlagen, eine feige Memme zu werden.

**Mad. Duplant.** Pure Verläumdung.

**Herr Duplant.** Wahrheit, Wahrheit, nichts als die Wahrheit. (Man hört ein Geräuſch.)

**Mad. Duplant.** Welcher Lärm!

**Hypolit** (noch in der Couliſſe). Das iſt zu arg — das iſt abſcheulich!

**Mad. Duplant.** Das iſt meines Sohnes Stimme.

## Dritter Auftritt.

Die Vorigen. Hypolit.

**Hypolit** (ſchnell). Es unterliegt keinem Zweifel mehr. — Alles iſt entdeckt.

**Mad. Duplant.** Was iſt, mein liebes Kind?

**Herr Duplant.** Erkläre dich.

**Hypolit.** Ich ahnete es ſchon längſt. —

**Herr Duplant.** Was denn?

**Hypolit.** Aber dennoch glaubte ich es nicht.

Mad. Duplant. So ſprich doch deutlicher, mein Söhnchen.

Hypolit. Jetzt habe ich den Beweis.

Herr Duplant und Mad. Duplant. Welchen Beweis?

Hypolit. Sie wollen es wiſſen?

Alle. Freilich!

Hypolit. Nun denn — weil ſie darauf dringen — ich habe Eſtellen geſehn —

Mad. Duplant. Mit Eduard?

Hypolit. Richtig.

Herr Duplant. Gebärdet ſich der Affe doch, als wäre ein Erdbeben im Anzuge.

Mad. Duplant (den Hypolit liebkoſend). Wie hatteſt du mich erſchreckt!

Hypolit. Denken Sie, Mütterchen: Eduard hat Eſtellen ſeine Geliebte genannt.

Mad. Duplant. Der Unverſchämte!

Hypolit. Dann hat er geſagt: Höre, Couſinchen, du mußt dir nur eine rechte Courage faſſen; wir lieben uns, wir wollen uns heirathen, ich werde um dich anhalten. — Wird eingewilligt, ſo machen wir dieſen Abend Hochzeit — wird nicht eingewilligt, ſo laſſen wir's bleiben. Das übrige wird ſich finden. (Herr Duplant und Dormond lachen.)

Mad. Duplant. Impertinent, wahrhaftig!

**Herr Duplant** (zu Dermond). Das wird ſich finden! Das iſt ſein groſſer Wahlſpruch, wenn er in Verlegenheit iſt.

**Dermond** (zu Duplant). Ganz an der rechten Stelle für einen Eheſtandskandidaten.

**Mad. Duplant.** Lachen ſie immerhin, meine Herrn; ich allein werde die Frechheit dieſer unbeſonnenen jungen Leute zu zügeln wiſſen. Sey auſſer Sorge, mein Söhnchen, aus dieſer Heirath wird nichts. (Rufend.) Jean! Pierre! Francois!

## Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Bediente.

**Mad. Duplant.** Ruft Eduard und Eſtellen herbei.

(Indem die Bedienten ſich entfernen, treten **Eduard** und **Eſtelle** Hand in Hand herein. Bediente ab.)

## Fünfter Auftritt.

Die Vorigen. Eduard. Eſtelle.

**Eduard.** Zu Ihrem Befehl, theuerſte Tante.

**Mad. Duplant.** Eduard — Eſtelle, trennt euch.

**Eduard.** Das geht nicht, Tantchen — oder beſſer — Mutter, denn Ihre kleinen Eigenheiten abgerechnet —

**Mad. Duplant.** Junger Herr!

Eduard. Liebe Mutter, lieber Vater, wir kommen als ehrerbietige Kinder, um ihnen anzuzeigen, daß wir uns heute oder morgen zu heirathen gedenken und dieſem löblichen Entſchluſſe auf keinerlei Weiſe entſagen wollen — dieſes ſind die Geſinnungen ihrer beiden gehorſamen Pflegekinder, die übrigens bereit ſind, Alles zu thun, was ſie verlangen, wenn Sie in Alles willigen, was wir wünſchen.

Hypolit (zu Mad. Duplant). Da hören Sie ſelbſt.

Dormond. Er fällt mit der Thüre in's Haus.

Mad. Duplant. Was ſagſt du dazu, werther Gatte?

Herr Duplant. Es iſt ein Scherz!

Mad. Duplant. Eine Unverſchämtheit iſt es.

Eduard. Hätten Sie vielleicht lieber geſehn, wenn ich mit pathetiſcher Stimme, mit thränendem Blicke, folgendergeſtalt ſie haranguirt hätte: Wohlgeborne, inſonders verehrte Tante, wie auch Pflegemutter, ewiger Gegenſtand meiner unſterblichen Verehrung! In Ihren Händen liegt mein Geſchick, mit einem Wort können Sie das Glück oder Unglück meines Daſeyns gründen. — Sprechen Sie es nicht aus, dieſes ſchreckliche Wort. — Vereinigen Sie zwei Herzen, die von Thränen dick angeſchwollen ſind, wie Mehlſäcke, legen Sie dieſe zitternden Hände in einander. — Zu Ihren Füßen erwarten wir Leben oder Tod! Ha, ha, ha, ha!

**Mad. Duplant.** Ja, wenn du ſo geſprochen hätteſt!

**Eduard.** Pfui, Tantchen, pfui! Es iſt nichts langweiligeres auf der Welt, als dieſe weinerlichen Liebhaber, die nur noch in einigen abgedroſchenen Romanen umherſpuken. Sie erſäufen Liebe und Freude in einem Strome von Thränen. Mich begeiſtert Eſtellens Gegenwart zur Freude, und wenn ich froh bin, lache ich, mit lachendem Munde ſpreche ich ihr von meiner Liebe, mit lachendem Munde ſchwöre ich ihr ewige Treue, folglich iſt es auch ganz natürlich, daß ich mit lachendem Munde ihre Hand verlange.

**Hyppolit.** Aber, Herr Vetter, ich liebe Eſtellen auch und dereinſt —

**Eduard.** Frage nur: ob ſie dich liebt oder dereinſt lieben wird.

**Eſtelle.** Als meinen Vetter, recht gern; aber —

**Eduard.** Aber nicht wie mich; da hörſt du's. Ich habe den Vorzug, und ich verdiene ihn.

**Herr Duplant** (zu Dormond). Ein herrliches Temperament.

**Dormond.** Und ſeine Gutmüthigkeit gleicht ſeiner Laune.

**Mad. Duplant.** Du bildeſt dir alſo ein, Mosje Taugenichts, ich würde deinem lächerlichen Verlangen nachgeben und dir meinen Hypolit aufopfern?

**Eduard.** Keinesweges, theuerſte Tante; dem wird's an einer Frau nicht fehlen. Er iſt zehnmal reicher als ich — ein wenig dumm dabei. Ehe wir uns verſehen, iſt er verheirathet. Wenn er auch gleich noch ein Kind iſt, ſo verräth er doch ſchon herrliche Anlagen zu einem Ehemann, der einſt mit Geduld die Krone Hymens tragen wird.

(**Dormond** und **Duplant** lachen.)

**Hypolit** (bös, zu Eduard). Herr Vetter.

**Herr Duplant.** Hypolit.

**Eduard.** Ich glaube gar, er wird böſe. Sey ruhig, Kleiner, ſonſt laß ich dich auf Erbſen knien. Nun dann noch einmal, verehrteſte Pflegemutter, wollen Sie uns verheirathen oder nicht? (Zu Eſtelle.) Rede auch ein Wort, Couſinchen, vielleicht hilft's?

**Eſtelle.** Ich fürchte mich.

**Eduard.** Das thut nichts; ſprich nur immerhin.

**Eſtelle.** Liebe Tante; ich kann zwar die Art und Weiſe, mit welcher Eduard die Einwilligung zu unſerer Verbindung von ihnen verlangt, nicht billigen, aber die Liebe möge ihn entſchuldigen. Ein

Wort, ein einziges Wort und wir verdanken Ihnen das Glück unſers Lebens!

Eduard. Nicht übel! Nun, jeder hat ſeine Manier! Papa und Mama können ſich nicht beſchweren. Gefällt ihnen das Luſtige nicht, ſo mögen ſie ſich an das Rührende halten. Sie willigen ein und heute Abend gibt's Hochzeit.

Mad. Duplant. Du könnteſt dich irren.

Dermond (zu Duplant). Er kennt keine Hinderniſſe!

Mad. Duplant. Hört den unwiderruflichen Entſchluß, den ich gefaßt habe.

Eduard (zu Eſtellen). Wer Ohren hat zu hören, der höre!

Mad. Duplant. Du wirſt Advokat —

Eduard. Ich, Advokat? Nein, theuerſte Tante, daraus wird nichts. Wie ſollte ich mich in die Spitzfindigkeiten der Gerechtigkeit finden, in den ſchleppenden Gang der Proceſſe; ich hüpfe lachend durch die Welt und will mein gutes Gewiſſen bewahren. Alſo: der erſte Artikel kann nicht paſſiren. Laſſen Sie den zweiten hören.

Herr Duplant (zu Dermond). An der Antwort fehlt's ihm nie.

Eſtelle. Sey doch ein wenig ernſthaft.

Eduard (zu Eſtelle). Laß mich nur machen;

es wird ſich ſchon finden. (Zu Mad. Duplant.) Fahren Sie fort, wertheſte Tante.

Mad. Duplant. Eſtelle hat kein Vermögen.

Eduard. Sie werden ſie damit verſehen.

Mad. Duplant. Ich beſtimme ſie meinem Sohne Hypolit.

Eduard. Das wird ſich finden, wertheſte Frau Tante. Hypolit ſollte Eſtellen beſitzen — Eſtelle mir entriſſen werden — ich gar ein Advokat, ein Rechtsverdreher — Nein, nein nein, dreimal nein! Das iſt auch weder meines Vaters Meinung, noch die des Kapitains. Nicht wahr, meine Herrn? O, ich ſehe es ihnen an der Stirne an, daß ſie auf meiner Seite ſind. Wiſſen Sie was, Tantchen! Wir wollen Stimmen ſammeln, vier für mich, zwei für ſie. Ich habe gewonnen, Eſtelle iſt mein und wir können den Pfarrer nur gleich holen laſſen.

Mad. Duplant. Deine Narrheiten führen dich keinen Schritt weiter. Noch heute werde ich mit einem Advokaten ſprechen, bei dem du deine künftige Laufbahn antreten ſollſt.

Eduard. Nun, der kann lange warten, ehe er mich zu ſehen bekommt.

Mad. Duplant. Meinem Hypolit kaufe ich eine Compagnie. Folge mir, mein Söhnchen, und gib deiner Couſine den Arm. (Ab.)

(Eſtelle und Hypolit folgen ihr.)

## Sechſter Auftritt.

Eduard. Dermond. Duplant.

**Eduard.** Und ich ſollte dulden —

**Dermond.** Achten Sie den Willen einer Frau, welche Mutterſtelle bei Ihnen vertritt. (Lachend.) Das Übrige wird ſich finden. (Ab.)

**Herr Duplant.** Verliere den Muth nicht, und was deine Heirath betrifft, nun — das wird ſich finden. (Ab.)

## Siebenter Auftritt.

**Eduard** (allein). Das ſoll ſich auch finden, bei'm Teufel! Ich glaube gar, ſie machen ſich luſtig über mich. Was hilft aber das Alles? Madame Duplant iſt Herr im Hauſe und ſchwingt den Pantoffelſcepter mit unerbittlicher Gewalt — Sie ſetzt ihren Willen durch. Nun ſo will ich denn Advokat werden, blos um euch zu rächen. Ich will ihnen einen Prozeß an den Hals werfen, der ſie an den Bettelſtab bringen ſoll und (ſich beſinnend) — mich per Compagnie auch, weil ich nichts habe, und von ihrer Bereitwilligkeit Alles erwarte. Daß ich ein Narr wäre! Und Eſtellen bekäme ich doch nicht. Was iſt zu thun? Wenn ich einen guten Freund hätte, der eben ſo geſcheidt wäre wie ich, ſo könnte ſich wohl ein und das andere Plänchen ſchmieden laſſen. Karl wäre ſchon mein Mann, wenn er gleich die lächerliche Gewohnheit hat, über Alles zu klagen und betrübte Geſichter zu ſchneiden — er hat manchmal einen geſcheidten Einfall und könnte mir vielleicht ein Mittel an die Hand geben. Verwünſcht! Faſt an jedem Morgen beſucht er mich und gerade heute, wo ich ſeiner benöthigt bin, kommt er nicht.

## Achter Auftritt.

Eduard. Karl.

**Karl.** Du irrſt! Hier bin ich.

**Eduard.** Du kommſt gerade recht; ich habe dir etwas Wichtiges mitzutheilen.

**Karl.** Ich dir auch.

**Eduard.** Aber — du ſiehſt ſo niedergeſchlagen aus?

**Karl.** Das iſt kein Wunder.

**Eduard.** Was fehlt dir denn?

**Karl.** Ich ſoll mich verheirathen.

**Eduard.** Mit deiner Couſine?

**Karl.** Ja.

**Eduard.** Du liebſt ſie, — ich gratulire dir.

**Karl.** Aber ich fürchte mich vor dem Eheſtande.

**Eduard.** Kleinigkeit!

**Karl.** Die Eiferſucht. —

Eduard. Thorheit.

Karl. Die vielen Hausfreunde. —

Eduard. Man zeigt ihnen die Thür'.

Karl. Die Erziehung der Kinder. —

Eduard. Man ſpielt mit ihnen.

Karl. Die Sorge der Haushaltung.

Eduard. Die überlaßt man der Frau.

Karl. Alles das will mir nicht aus dem Kopfe.

Eduard. Du biſt ein Narr! Allenthalben wohnt die Freude, man muß nur ſo geſcheidt ſeyn, ſie aufzufinden.

Karl. Dann paſſirt mir auch gerade jetzt noch ein anderes Unglück. Ein reicher Onkel iſt geſtorben und hat mich zum Erben eingeſetzt. Nun werden die Schmeichler kommen, die Schmarotzer. —

Eduard. Bei unſerer Geburt, lieber Freund, haben doch wahrhaftig zwei ganz verſchiedenartige Sterne geleuchtet. Du biſt reich wie Kröſus, kannſt heirathen wenn du willſt, und ergießeſt dich trotz dem Allen in Jeremiaden. Ich bin ſo arm wie eine Kirchenmaus, ſoll nicht heirathen und bin doch immer luſtig und guter Dinge.

Karl. Du biſt auch ſo leichtſinnig —

Eduard. Höre! Uns beiden kann geholfen werden. — Du findeſt das Unglück im Glücke, ich das Glück im Unglücke? Wir müſſen ein Bündniß auf Schutz und Trutz mit einander eingehen. Sag' an: was willſt du thun, um dem Eheſtand und der Erbſchaft zu entgehen.

Karl. Ich habe im Sinne, mich für einige Zeit zu entfernen, um zu ſehen, ob meine Geliebte mir treu bleibt und mich um meiner ſelbſt und nicht um meines Vermögens willen heirathen will.

Eduard. Auch ich will mich aus dem Staube machen, um nicht Advokat werden und Eſtellen als die Frau eines Andern ſehn zu müſſen.

Karl. Was ſollen wir thun?

Eduard. Durchgehen!

Karl. Allein?

Eduard. Gott bewahre! Eſtelle muß mit.

Karl. Wie?

Eduard. Sage mir, lieber Freund, kannſt du dir Weiberkleider verſchaffen?

Karl. Wozu dieſe thörigte Frage?

Eduard. Keine Bemerkungen! Folge der Eingebung des höheren Geiſtes, der aus mir ſpricht. Noch Einmal! Kannſt du dir Weiberkleider verſchaffen?

Karl. Sehr leicht, in meinem Hauſe wohnt eine alte Spanierin —

Eduard. Eine alte Spanierin? Erwünſcht!

Karl. Und wenn ich die mit einigem Geld beglücke —

**Eduard.** Beglücke ſie, verkleide dich und kehre ſchnell zurück.

**Karl.** Zu welchem Zwecke?

**Eduard.** Hypolit ſoll Eſtellen heirathen.

**Karl.** Wirklich?

**Eduard.** Noch heute will ſie das grimmige Schickſal mir rauben!

**Karl.** Und du ſuchſt —

**Eduard.** Ein Mittel, ſie der Gefahr, die uns Beiden droht, zu entreißen.

**Karl.** Aber Eſtelle.

**Eduard.** Bleib mir vom Halſe mit deinen Abers — Höre den Plan, den mein Genie, das große Ding, das in mir denkt, an das Licht gefördert. Du biſt eine höchſt achtungswürdige ſpaniſche Dame, welche die Freundin meiner verſtorbenen Eltern war und mich genau kennt. Du haſt die Grenze der Pyrenäiſchen Halbinſel überſchritten, um die kennen zu lernen, der ich mit ungeheurer Liebe ergeben bin; du vernimmſt, daß ſie ein Opfer elterlicher Tyrannei werden ſoll, du bedauerſt ſie, du ſeufzeſt mit ihr, du mußt die Thränenſchleußen öffnen und ein Doppelkonzert im Schluchſen mit ihr vortragen — das iſt jetzt Mode bei'm Comödieſpielen — zuletzt mußt du ihr den Vorſchlag machen, mit dir zu entfliehen und bei dir zu bleiben, bis der Schmerz über ihren Verluſt die Eltern zur Vernunft zurückgeführt habe — ſie ſteht an — du dringſt in ſie, endlich gibt ſie nach; wir gehen durch und ſind in zwei Stunden in der ſpaniſchen Grenzſtadt Urgel. Was das Übrige betrifft — das wird ſich finden.

**Karl.** Alſo über die Grenze?

**Eduard.** Es geht nichts über das Reiſen.

**Karl.** Und ich ſoll eine Art von Tante vorſtellen?

**Eduard.** Habe ich doch neulich bei einem Abentheuer den Onkel für dich gemacht — du biſt mir alſo die Tante ſchuldig.

**Karl.** Aber wenn man uns aufſucht, uns verfolgt — uns arretirt — in's Gefängniß ſteckt, als Jungfernräuber an den Pranger —

**Eduard** (ihm den Mund zuhaltend). Still nicht weiter mit dergleichen albernen Prophezeihungen Gehe ſchnell und wirf dich in das Coſtüm, welches deine Gaſtrolle erheiſcht.

**Karl.** Aber die Geſetze?

**Eduard.** Du biſt 20, ich 22 Jahre alt — die Geſetze der Liebe beſtanden vor allen Andern, ihnen wollen wir folgen. Eſtelle kommt — hebe dich hinweg, wiederſpenſtiger Satanas, und kehre in zehn Minuten als reſpektable Spanierin und geliebte Tante zurück.

Karl. Es ſey, aber was daraus entſteht —

Eduard. Das wird ſich finden. (Karl ab.)

## Neunter Auftritt.

Eduard. Eſtelle.

Eduard (mit ausgelaſſenem Gelächter). Ha, ha, ha, ha!

Eſtelle. Dein Lachen iſt in der That ſehr ſchmeichelhaft für mich — in dem Augenblicke, wo mein Heirathscontrakt mit Hypolit abgefaßt wird.

Eduard (immer lachend). Schon?

Eſtelle. Und du lachſt noch immer?

Eduard. Das iſt herrlich!

Eſtelle. Morgen bin ich Hypolit's Frau.

Eduard. Göttlich!

Eſtelle. Höre, Eduard, ich habe dir wohl ſchon öfters dergleichen Ausbrüche unüberlegter Luſtigkeit verziehn, aber heute —

Eduard. Und weshalb ſollte ich denn traurig ſeyn? Dieſe Heirath —

Eſtelle. Wird, wenn der Himmel nicht etwa einfällt, geſchloſſen werden.

Eduard. Gott bewahre! Der Himmel hat gar nichts damit zu ſchaffen. Du brauchſt nur nein zu ſagen; aber wenn du etwa eine nicht zu bekämpfende Luſt in dir ſpürſt, den theuren Hypolit mit deiner Hand zu beglücken, ſo —

**Eſtelle.** Wie kannſt du ſo grauſam ſcherzen!

**Eduard.** Nun, ſo ſprich: nein!

**Eſtelle.** Wo ſollte ich den Muth hernehmen?

**Eduard.** Du willſt nicht? Gut! Ich gehe in die weite Welt und — das Übrige wird ſich finden.

**Eſtelle.** Du willſt fort.

**Eduard.** Fort! Über das Meer, über die Erde, in den Krieg, in den Tod — du trägſt allein die Schuld, du haſt es dereinſtens zu verantworten.

**Eſtelle.** Du thuſt mir wehe, Eduard. So denke doch nur nach —

**Eduard.** Nachdenken? Das iſt die häßlichſte Gewohnheit, die ich kenne. Nachdenken ermüdet das Genie und führet zu Nichts.

**Eſtelle.** Gibt es denn kein Mittel, die Gefahr abzuwenden?

**Eduard.** Ein Mittel?

**Eſtelle.** Ja.

**Eduard.** Ein ganz einfaches: morgen ſollſt du dich verheirathen — begib dich noch heute in Geheim zu irgend einem reſpektablen Frauenzimmer. Dort biſt du ſicher vor tyranniſcher Gewalt, die Verläumdung muß ſchweigen und Jedermann Eſtellen bewundern, die ſelbſt im Unglücke treu ihren Pflichten und der Tugend blieb. Haſt du denn nicht ſo eine alte Verwandte, eine bejahrte Freundin, oder betagte Couſine? Alt muß ſie ſeyn, das iſt die Hauptſache.

**Eſtelle.** Ich wüßte nicht —

**Eduard.** Ich auch nicht. (Nachſinnend.) Doch da fällt mir etwas ein —

**Eſtelle.** Nun?

**Eduard.** Eſtelle?

**Eſtelle.** Eduard.

**Eduard.** Ich kenne ſeit geraumer Zeit eine ſpaniſche Dame von reifem Alter — ſie iſt eine entfernte Verwandte von mir, eine Art von Tante. Schon öfters hat ſie mich beſucht.

**Eſtelle.** Du haſt mir doch nie von ihr geſprochen?

**Eduard** (bei Seite). Das glaub' ich gern; ſie kommt ſo eben erſt aus meiner Fabrik. (Laut.) Als ich noch im Hauſe meiner verſtorbenen Eltern lebte, waren ihre Beſuche häufiger, doch auch hier gab ſie mir ſchon Gelegenheit, ihr meine Ehrfurcht zu bezeigen. Sie wohnt zu Urgel — Wenn ſie könnte — O, das wäre eins von den glücklichen Ereigniſſen, die der Zufall wohl ſchon öfter herbeiführte!

**Eſtelle.** Du glaubſt —

**Eduard.** Morgen ſchon will ich ihr ſchreiben — dieſen Abend — nein, gleich!

(Er nimmt ſeine Schreibtafel zur Hand.)

**Eſtelle.** Was machſt du?

**Eduard.** Ich ſchreibe.

**Eſtelle.** Ein Augenblick.

**Eduard.** Wir haben auch nicht einen Augenblick zu verlieren.

**Eſtelle.** Ich ſollte —

**Eduard.** Mich heirathen.

**Eſtelle.** Iſt es denn erlaubt?

**Eduard.** Glücklich zu ſeyn? Freilich!

**Eſtelle.** Was werden die Leute ſagen?

**Eduard.** Das wird ſich finden.

(Man hört einen Wagen vorfahren.)

**Eſtelle** (in die Couliſſe ſehend). Ein Wagen! Ein Frauenzimmer ſteigt aus.

**Eduard.** Ein Frauenzimmer?

## Zehnter Auftritt.

**Die Vorigen. Karl,** als Frauenzimmer verkleidet.

**Eſtelle.** Wer mag dieſe Dame ſeyn?

**Eduard** (bei Seite). Er iſt's. (Laut.) Iſt es ein Traum, iſt es Wahrheit, täuſchen mich meine Sinne oder ſpricht die Wirklichkeit zu meinem Herzen

— Sie ſind's, Donna Leonarde! (Leiſe zu Karl.) Du nennſt dich Leonarde! (Laut.) So eben war ich im Begriffe —

**Eſtelle.** Iſt dieſes vielleicht deine Tante von Urgel?

**Eduard.** Sie ſelbſt —

**Eſtelle.** Ihr Äußeres iſt ſehr reſpektable, aber ſie ſcheint verlegen.

**Eduard.** Sie iſt noch ſo blöde — Sie beſucht mich gewöhnlich, wenn ich allein bin.

**Karl** (zu Eduard, mit veränderter Stimme). Es freut mich, dich ſo wohl zu ſehn, theurer Neffe. Wer iſt dieſes junge, liebenswürdige Frauenzimmer? Vielleicht Demoiſelle Eſtelle?

**Eſtelle** (zu Eduard). Sie weiß meinen Namen?

**Eduard.** Wie ſollte ſie nicht? Nur von dir unterhalten wir uns, wenn wir beiſammen ſind. (Zu Karl.) Ja, theuerſte, verehrteſte, reſpektabelſte Tante, es iſt die holde Eſtelle, der Gegenſtand meiner Anbetung.

**Karl** (zu Eſtelle). Das liebe Kind. (Er geht auf ſie los, um ſie zu umarmen.) Erlauben Sie, meine Gute.

**Eſtelle** (indem ſie es duldet). Von Herzen gern.

**Eduard** (leiſe zu Karl). Wir ſind höchſt eilig, lieber Freund!

Karl (Eſtellen noch einmal umarmend). Noch einmal, meine Theuerſte!

Eduard. Du mißbrauchſt meine Lage.

Karl (leiſe zu Eduard). Im Gegentheile, ich benutze die meinige. (Laut.) Aber das liebe Mädchen ſieht ſehr niedergeſchlagen aus, was könnte dieſes junge Herz betrüben?

Eduard. Ach, verehrte Tante, auch ſie muß die Leiden dulden, welche einſtens die frohen Tage Ihrer Jugend trübten!

Karl. Welche Leiden? du erſchreckſt mich.

Eduard. Man will ſie wider ihren Willen verheirathen.

Karl. Wider ihren Willen? O Himmel und Erde! Hat auch ſie eine eigenſinnige Mutter, einen Schaafskopf von Bräutigam —

Eduard. Und einen Geliebten, den ſie mit Recht verehrt. Alles das hat ſie, reſpektabelſte Tante —

Karl. Arme Eſtelle! Ach, die Erinnerung an die unglücklichſten Augenblicke meines Lebens entlockt mir noch jetzt Thränen!

Eſtelle. Was thaten ſie in jener bedauernswerthen Lage.

Karl (zu Eduard). Soll ich es geſtehen?

Eduard. Geſtehn Sie es, Verehrungswürdigſte!

Karl. Ich ging durch.

Eſtelle. Wie?

Karl. Das heißt, ich hatte den Muth, mich auf einige Zeit von meinen grauſamen Verfolgern zu entfernen.

Eduard (zu Eſtelle). Da hörſt du, was einſtens die tugendhafteſte Perſon von ganz Spanien that.

Karl. Ich begab mich in den Schutz einer Dame, die damals ſo reſpektable war, als ich es jetzt bin — meine Eltern weinten, verzweifelten, riefen mich zurück —

Eduard. Und vereinigten Sie mit Ihrem Geliebten?

Karl. Ja, ich wurde ſo glücklich.

Eduard. Reſpektabelſte Tante, könnten Sie ſo hartherzig ſeyn, bei uns die Stelle nicht vertreten zu wollen, welche jene Dame —

Karl. Wie ſo, lieber Neffe?

Eduard. Würden Sie der unglücklichen Liebe einen Zufluchtsort verſagen?

Karl. Wie könnte ich ſo grauſam ſeyn! Nein, nein! Kommt mit mir, ihr guten Kinder.

Eduard. Tante Leonarde willigt ein. — Liebe Eſtelle, laß uns das einzige Mittel ergreifen, das vielleicht im Stande iſt, uns dem Glücke unſres Lebens zuzuführen.

Eſtelle. Aber —

**Eduard.** Die gute Tante wohnt nur zwei Stunden von hier.

**Karl.** Mein Wagen iſt da.

**Eduard.** Noch heute wirſt du gezwungen, den Contrakt zu unterzeichnen.

**Karl** (Eſtellen mit ſich ziehend). Noch heute? Kommen Sie geſchwind, meine Liebe.

**Eſtelle** (widerſtehend). Aber, Eduard —

**Eduard** (zu ihren Füßen). Eſtelle, ich beſchwöre dich. —

## Eilfter Auftritt.

### Die Vorigen. Hypolit.

**Hypolit** (eintretend, ohne aufzublicken; er hält ein Papier). Hier bring' ich meinen Heirathscontrakt mit Eſtellen.

**Eduard** (leiſe). Hypolit!

**Karl** (ebenſo). Alles iſt verloren!

**Eduard.** Gott bewahre! nur ruhig.

**Hypolit** (ſie ſehend). Was erblick' ich?

**Eduard** (laut zu Eſtellen). Hochgeſchätzteſte Couſine, wir wollen nicht länger dem Willen unſerer Pflegeeltern uns widerſetzen. Zu deinen Füßen beſchwöre ich dich, unterzeichne jenen verhängnißvollen Contrakt. (Bei Seite.) Wenn ich ihn nur erwiſchen könnte. (Laut.) Unterzeichne ihn, ſobald ſie es verlangen. Ich erkenne ihre Rechte, ich unterwerfe mich ihrem Gebote und bitte dich, daſſelbe zu thun.

**Hypolit.** Nun, das heiſſe ich einmal vernünftig geſprochen. Couſinchen, der Contrakt iſt bereit.

**Eduard** (leiſe zu Eſtellen). Nimm ihn.

**Eſtelle** (ebenſo zu Eduard). Aber —

**Eduard** (wie vorher). Zaudre nicht.

(Eſtelle nimmt den Contrakt.)

**Karl** (bei Seite). Prächtiger Gedanke!

**Eduard.** Komm. Eſtelle, komm mit mir, um die heiligſte Pflicht zu erfüllen. — Hypolit, folge uns nicht; mir allein ſollſt du dein Glück verdanken. Du ſiehſt, was ich für dich zu thun im Stande bin.

**Hypolit.** Wahrhaftig! ich bin gerührt.

**Eduard** (Karl und Eſtellen folgend). Faſſe dich, lieber Junge, du wirſt bald deiner ganzen Faſſung bedürfen.

## Zwölfter Auftritt.

**Hypolit** (allein). Er iſt doch wahrhaftig ſo übel nicht — er hat ſich eines Beſſern beſonnen, er hat bedacht, daß er meinen Eltern Achtung und mir Reſpekt ſchuldig ſey. — Er hat ſehr wohl daran gethan. (Man hört einen Wagen.) Was iſt das? Ein Wagen. Ha, was ſeh' ich? Eduard, meine Couſine und die fremde Dame ſind darin. (Er ruft.) Jean, Pierre, Francois! (Bediente treten ein.) Eduard entführt meine Couſine, dort fahren ſie hin. Lauft ihnen alle nach! (Er und die Bedienten ab, der Wagen fährt ſchnell über den Hintergrund.)

(Das Theater verwandelt ſich. Im Hintergrunde iſt das Thor der Stadt Urgel, rechts ein Wachhaus, links die Wohnung des Corregidors.)

## Dreizehnter Auftritt.

Ein Korporal, ſpaniſche Rekruten, alle von verſchiedener Größe, im Exercitium.

**Der Korporal.** Rechts um kehrt! — Wollt ihr euch nicht links drehen, ihr Schlingel! Seht nach der rechten Seite. Es iſt freilich ein ſehr ſchweres Manövre, das ich ſchon ſeit vier Wochen euch vergebens beizubringen ſuche — aber es ſoll ſchon gehn; (mit dem Stocke drohend) ich werde nachhelfen. Vorwärts marſch! Links — Rechts — Links — Rechts. Wollt ihr mir nicht auf die Füße laufen. Gott im Himmel, warum haſt du ſolche Rindviehe geſchaffen. Ich will ſie in Schlachtordnung vor dem Hauſe des Herrn Corregidors aufmarſchiren laſſen, damit er ſie muſtern kann. Vorwärts in Schlachtordnung! (Mehrere Rekruten lauſen aus dem Glied.) Wollt ihr wohl bleiben, ihr Eſel! Das iſt blos eine Schlachtordnung zum Spaß. Wenn es einmal Ernſt gibt, ſo werde ich euch mit meinem Beiſpiele vorangehn. In Reih' und Glied! Richt euch! Sechs Monate lang verſchwende ich ſchon dieſen Holzblöcken meinen militäriſchen Unterricht, aber Hopfen und Malz iſt an ihnen verloren. Der Herr Corregidor und der Kapitain. Gewehr in Arm!

## Vierzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der Corregidor. Carlos.

**Der Korporal** (nimmt den Hut ab). Gehorſamer Diener, Herr Corregidor.

**Alle Rekruten** (nehmen die Hüte ab). Gehorſamer Diener, Herr Corregidor.

**Der Korporal.** Wollt ihr wohl das Maul zu und den Hut aufbehalten, ihr Einfaltspinſel.

**Der Corregidor.** Eure Leute ſind zu höflich, Korporal.

**Carlos** (zum Korporal). Laßt ſie die Reihe öffnen.

**Der Korporal.** Öffnet die Glieder! Marſch. (Die Rekruten laufen weit auseinander.) Halt! Ihr lauft ja meilenweit auseinander. (Er ſtellt ſie zurecht.)

**Carlos** (zum Corregidor). Iſt es gefällig, Herr Corregidor.

**Der Corregidor** (ſetzt ſeine Brille auf und geht durch die Reihen; Carlos ihm nach). Vier Fuß, fünf Zoll — neun Zoll — eilf Zoll und ein halb, drei Fuß und ein halb. Kapitain, das ſind herrliche Soldaten; die müſſen ſie Alle zu Grenadieren machen? Ein und der andere iſt zwar noch ein wenig ungeſchickt, aber das gibt ſich mit der Zeit. Das Hülfscorps, welches ich im vorigen Jahre dem Depot der Invaliden abgehn ließ, hat großes Aufſehen gemacht. Apropos, iſt die Compagnie jetzt vollzählig? Die zwei franzöſiſchen Freiwilligen abgerechnet, die wir geſtern tüchtig knebeln und fuchteln ließen, bis ſie unterzeichneten. —

**Carlos.** Lecourt und Lafleur?

**Der Corregidor.** Richtig! Nun, dieſe abgerechnet, ſo fehlen uns noch zwei Mann.

**Carlos.** Die wollen wir ſchon bekommen, Herr Corregidor. Der erſte, beſte, der hier anlangt, und nicht mit einem guten Paſſe verſehn iſt, wird arretirt und unter die Freiwilligen geſteckt.

**Der Corregidor.** Nach Recht und Billigkeit! Man muß ſie zwingen, freiwillig zu ſeyn. Auch habe ich eine neue Inſtruktion erhalten, nach welcher kein Franzoſe in Spanien reiſen darf, ohne mit einem Paſſe des Geſandten verſehen zu ſeyn.

**Carlos.** Korporal! Ihr werdet wohl Acht auf alle Päſſe haben.

**Der Corregidor.** Wer keinen hat, paſſirt nicht.

**Carlos.** Wird arretirt.

**Der Korporal** (zu der Schildwache). Arretirt jeden, der ſich am Thore zeigt.

**Der Corregidor.** Spanier! ich bin zufrieden mit euch; ihr habt euren alten Ruhm bewährt. Auch Ihr, Korporal, verdient eine Belohnung; Frühſtücken Sie mit mir, Herr Kapitain.

**Carlos.** Dieſe Ehre! Ich bin nicht würdig — (zu den Rekruten) Ihr dürft euch den Süßigkeiten des Schlafs auf der Prietſche überlaſſen.

**Der Corregidor.** Vor allem ſeyd wachſam — Keine Maus darf vorbei ohne Paß — Widerſetzt ſich jemand, gleich Feuer gegeben. Morgen werde ich Flintenſteine austheilen laſſen, und dann braucht ihr euerm Muth nicht länger Schranken zu ſetzen. Voran, Herr Kapitain.

**Carlos.** Nach Ihnen, Herr Corregidor.

(Corregidor und Carlos ab in die Wohnung des Corregidor, der Korporal und die Rekruten in die Wache.)

## Fünfzehnter Auftritt.

**Karl, Eſtelle, Eduard** erſcheinen im Thore.
**Die Schildwache.**

**Eduard.** Endlich ſind wir glücklich auf ſpaniſchem Grunde und Boden angekommen — im Vaterlande des Michael Cervantes — hier wohnt die Freiheit, die Poeſie —

**Die Schildwache.** Halt! Eure Päſſe!

**Eduard.** Wir ſind Franzoſen! Der Name fährt durch die ganze Welt.

**Die Schildwache.** Nicht von der Stelle.

**Eſtelle.** Mein Gott —

**Karl** (zu Eduard). Unbeſonnener!

**Eduard** (bei Seite zu Karl). Weißt du was! wir ſchlagen die Schildwache todt und ſetzen unſern Weg fort. (Sie wollen vorüber.)

**Die Schildwache.** Korporal!

## Sechszehnter Auftritt.

**Die Vorigen. Soldaten. Der Korporal.**
(Acht Soldaten kommen aus der Wache mit dem Korporal und umringen **Eduard, Eſtellen** und **Karl.**)

**Der Korporal.** Was geht hier vor?

**Die Schildwache.** Drei Reiſende ohne Päſſe.

Der Korporal (zu einem Soldaten). Man benachrichtige den Herrn Corregidor.

(Ein Soldat klopft an das Haus des Corregidor.)

Eſtelle (zu Eduard). Was werden wir ſagen?

Karl (zu Eduard). Was ſollen wir anfangen?

Eduard. Noch weiß ich's nicht, aber — es wird ſich finden.

## Siebenzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Auda.

Auda (mit ſtrengem Tone). Was iſt Euer Begehren?

Der Korporal. Gnädige Frau, hier ſind drei Franzoſen, die ohne Päſſe die Grenzen unſres Königreichs überſchreiten wollen.

Auda. Mein Gatte ſitzt bei'm Frühſtück, und wenn er frühſtückt, bekümmert er ſich nicht um ſein Amt.

Eduard. Der Mann flößt mir Zutrauen ein.

Auda. Korporal, macht mir euern Rapport, kurz, anſtändig und verſtändlich.

Der Korporal (ſich in Poſitur ſtellend). Hier ſind drei Fremde, welche ich arretirt habe.

Eduard (zu Auda). Schönſte Donna —

Auda. Still!

**Eduard** (bei Seite zu Karl). Ach Gott! Das iſt die Sanftmuth ſelbſt.

**Karl** (leiſe zu Eduard). Setz' doch endlich einmal deinen Narrenſtreichen ein Ziel.

**Eduard** (ebenſo zu Karl). Biſt du bei Verſtande? Hier im Vaterlande Don Quixotes kann man nichts Geſcheidteres machen, als dumme Streiche und ich will dir's beweiſen. (Zu Auda.) Gnädigſte Donna! Ihre Anmuth, Ihr ſanftes Weſen, Ihre Liebenswürdigkeit —

**Auda.** Ich bin nicht anmuthig, nicht ſanft, nicht liebenswürdig.

**Eduard** (bei Seite). Die Verſicherung war überflüſſig.

**Auda.** Welche Abſicht führt euch nach Spanien?

**Eduard** (mit affectirter Rührung). Sie ſehn in mir einen unglücklichen Jüngling, der ein Opfer der Liebe den Bedrängniſſen einer erzwungenen Ehe entriſſen hat. (Zeigt auf Eſtellen.)

**Auda.** Lügen! Märchen! (Auf Karl deutend.) Wer iſt dieſes Frauenzimmer?

**Karl** (bei Seite zu Eduard). Sie betrachtet mich. — Iſt ſie eine Kennerin, ſo bin ich verloren.

**Eſtelle.** Dieſe Dame nimmt uns gaſtfreundlich auf, ſie iſt eine Spanierin.

**Auda.** Eine Spanierin?

Eſtelle. Und wohnt in dieſer Stadt.

Auda. Das iſt erlogen, ſie iſt nicht von Urgel; ich kenne ſie nicht.

Eduard (bei Seite). Das glaube ich gern.

Auda. Ich kenne Alles, was in Urgel anſäſſig iſt, Männer, Weiber, Kinder, Hunde und Kanarienvögel.

Eduard. In dieſem Falle beſitzt Madame eine ausgebreitete Bekanntſchaft.

Eſtelle (leiſe zu Eduard). Eduard, du haſt mich betrogen.

Auda. Laß dieſe Fremden wieder dahin zurückkehren, von wannen ſie gekommen, es ſind drei Betruger.

Karl (zu Eduard). Alles iſt verloren.

Eduard (zu Auda). Seyn Sie doch nur menſchlich.

Auda. Das war ich nie. — Fort oder in's Gefangniß!

Alle (auſſer den drei Fremden). In's Gefängniß.

Auda. Mein Mann dictirt nur zwei Strafen, den Galgen oder das Hundeloch.

Eduard. Aber —

Auda. Kein Aber!

Karl. Doch —

Auda. Kein doch!

**Eſtelle.** Wenn —

**Auda.** Kein Wenn!

**Eduard.** Nun, ſo hol' dich der Teufel!

**Auda.** Was?

**Eduard.** Madame iſt höchſt intereſſant und ihre Unterhaltung von einer Lebhaftigkeit —

**Auda.** Unverſchämter! Mein Gatte naht.

**Eduard** (bei Seite). Unerbittlich — ungeſprächig — unmenſchlich — und dabei ein Frauenzimmer? Das geht über meinen Horizont!

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. Der Corregidor. Carlos.

**Der Corregidor.** Wer unterſteht ſich, mich bei'm Frühſtücke zu ſtören? Sind es Spitzbuben?

**Auda.** Nein.

**Der Corregidor.** Man hänge ſie auf.

**Der Korporal.** Es iſt ein Franzoſe —

**Der Corregidor.** Man ſchließe ihn krumm.

**Der Korporal.** Zwei Damen —

**Der Corregidor.** Ei, ei! Schönes Geſchlecht?

**Eduard** (bei Seite). Der alte Affe!

**Karl** (bei Seite). Verwünſchte Reiſe!

**Eſtelle** (bei Seite). Ich zittre am ganzen Leibe.

**Der Corregidor.** Wie alt ſind ungefähr dieſe Damen?

Der Korporal. Die eine iſt wenigſtens funfzig Jahre alt.

Der Corregidor. Man ſchließe ſie krumm.

Der Korporal. Die andere höchſtens achtzehn.

Der Corregidor. Man ſtelle ſie mir vor. (Er ſucht ſeine Brille.) Verwünſcht! ich habe meine Brille vergeſſen. (Zu Carlos.) Wie gefällt ſie Ihnen, Kapitain?

Carlos (leiſe zum Corregidor). Allerliebſt!

Der Corregidor (zu Eſtelle, auf Eduard deutend). Seyd Ihr mit dieſem Manne verheirathet? (Eduard und Carlos winken ihr, es zu bejahen.)

Eſtelle (zaudernd). Ob ich verheirathet —

Der Korporal. Nein! Sie ſind nicht verheirathet, er hat ſie ihren Eltern entführt.

Der Corregidor (zu Carlos). Kapitain? bringt ſie in die innerſten Gemächer meines Hauſes.

Eſtelle (bei Seite). In ſein Haus.

Auda (bei Seite). Das konnte ich mir denken, deshalb wollte ich ſie entfernen.

Eduard. Das wollen wir doch ſehn —

Der Corregidor. Elender Verführer! (Zum Korporal.) Man bemächtige ſich ſeiner. (Auf Karl deutend.) Dieſe Alte ſcheint mir verdächtig.

Karl (bei Seite). Aha! jetzt kommt die Reihe an mich.

**Der Corregidor** (zu Karl). Madame, wie heißen Sie?

**Karl.** Wie ich heiße?

**Carlos.** Sie werden doch wiſſen, wie Sie heißen?

**Karl** (zu Eduard). Nein, bei'm Teufel! ich habe es vergeſſen. Weißt du es nicht?

**Eduard** (zu Karl). Einen Augenblick! Ja! Leonarde.

**Karl** (ſchnell). Donna Leonarde.

**Der Corregidor.** Wo wohnen Sie?

**Karl.** Ich wohne —

**Der Corregidor.** Nirgends, wie ich merke. In's Gefängniß mit ihr.

**Eduard.** In's Gefängniß!

**Eſtelle.** In's Gefängniß!

**Karl** (ſich vergeſſend, im Zorn). In's Gefängniß!

**Carlos.** Welches Organ?

**Der Corregidor.** Welche Stimme!

**Eduard.** Das iſt die Stimme des Zorns.

**Der Corregidor.** Man bemächtige ſich ihrer.

**Eduard.** Jetzt geht mir die Geduld aus.

**Karl** (das Weiberkleid abwerfend). Der erſte von euch —

**Der Corregidor.** Ein Mann!

**Eſtelle.** Ein Mann!

**Carlos.** Ein Mann!

Der Korporal. Ein Mann!

Auda. Ein Mann!

Eduard. Zwei für einen! Beide in der beſten Laune, euch durchzuwalken.

Der Corregidor. Rebellion! Rebellion! Nehmt euern Corregidor in Schutz. Kapitain, ſtellt Euch vor mich.

Carlos. Korporal, ſtellt Euch vor mich.

Der Korporal. Soldaten, ſtellt euch vor mich.

(Das Gefecht beginnt; Eduard erobert die Perrücke des Corregidor; Karl wirft den Kapitain zu Boden; der Korporal verkriecht ſich hinter Auda; die Soldaten flüchten ſich in die Wache.)

Eduard (die Perrücke ſchwingend). Victoria, Victoria!

Die Schildwache. Wache heraus!

(Eduard, Eſtelle und Karl wollen entfliehen; Soldaten kommen aus der Wache und beſetzen den Hintergrund.)

Carlos. Wir haben Verſtärkung, Herr Corregidor.

Der Corregidor. Man arretire ſie, ſammt meiner Perrücke.

Karl (zu Eduard). Jetzt ſitzen wir ſchön in der Patſche!

Eduard (nähert ſich mit betrübter Stimme der Auda und überreicht ihr die Perrücke). Verehrungswürdigſte Dame! In Ihre Hände lege ich dieſes unſchätzbare Kleinod nieder. Das unbeugſame Fatum hat unſern Muth verrathen. — Nehmen Sie, Madonna, nehmen Sie! Ihnen kommt es zu, das Haupt des Herrn Corregidor zu ſchmücken.

**Der Corregidor** (ſetzt ſeine Perrücke wieder auf). Soldaten! Dieſe Franzoſen verdienen keine Schonung. Sie haben mich geſchlagen, ſie haben den Kapitain geſchlagen, ſie haben den Korporal geſchlagen, ja! euch ſelbſt haben ſie geſchlagen! Kapitain! Es fehlten noch zwei Rekruten in Ihrer Compagnie: hier ſtehen ſie.

**Karl** (bei Seite). Was Teufel!

**Eſtelle.** Was ſoll aus mir werden.

**Der Corregidor** (zu Auda). Weib, nimm ſie mit dir.

**Auda** (bei Seite zum Corregidor). Ich werde mich deinen ſchändlichen Abſichten zu widerſetzen wiſſen.

**Der Corregidor.** Soldaten! Führt mein Weib und dieſe Jungfrau in meine Wohnung.

**Auda** (bei Seite zum Corregidor). Böswicht!

(**Auda** und **Eſtelle** werden in das Haus geführt.)

**Der Corregidor.** Still! (Zu Carlos.) Kapitain, legt ihnen die Contrakte vor.

**Carlos** (überreicht ihnen zwei Contrakte). Unterzeichnet.

Karl (zu Eduard). Was ſoll das heißen?

Der Corregidor. Könnt ihr nicht leſen? (Er lieſt.) Contrakt für den Eintritt in das Korps der Freiwilligen —

Eduard. Das will ſagen, wir ſind gezwungen, freiwillig zu dienen —

Carlos. Nicht lange geplaudert!

Der Corregidor. Unterzeichnet.

Karl. Nein.

Eduard. Nein.

Der Corregidor. Nein?

Eduard und Karl. Nein.

Der Corregidor. Soldaten Schießt ſie nieder.

Eduard (zu Karl). Du, ſollen wir in den ſauern Apfel beißen?

Karl. Lieber, als in den bittern Tod.

Eduard. Nun denn, ſo laß uns unterzeichnen. (Zum Corregidor.) Herr Corregidor, wir ſchätzen uns ungemein glücklich, in den tapferſten Truppen der Welt dienen zu dürfen und unterzeichnen mit Vergnügen. (Sie unterzeichnen.)

Der Corregidor (die Contrakte zurücknehmend). Wieder zwei Freiwillige! (Zu den Soldaten.) Schleppt ſie in die Wache.

Karl (zu Eduard). Wie ſoll das enden?

**Eduard.** Das wird ſich finden!

(**Eduard** und **Karl** werden in die Wache gebracht; **Auda** und **Eſtelle** ſtehn am Fenſter.)

# Zweiter Aufzug.

(Das Innere von des **Corregidors** Wohnung. Zwei offene große Fenſter im Hintergrund und zwei auf beiden Seiten. Eine Thüre im Hintergrunde.)

## Erſter Auftritt.

**Auda**, tritt zornig herein, ihr folgt **Carlos**.

**Auda.** Ich bin auſſer mir.

**Carlos.** Aber der Herr Corregidor —

**Auda.** Er verläßt mich, der Treuloſe, um —

**Carlos.** Ich verſichere Sie —

**Auda** (ohne auf ihn zu hören). Dergleichen Thorheiten in ſeinem Alter.

**Carlos.** Der Herr Corregidor —

**Auda.** Nicht genug, daß er mich gezwungen hatte, die junge Landſtreicherin in meinem Hauſe aufzunehmen, nicht genug, daß er ſie in meiner Gegenwart mit Schmeicheleien und Zärtlichkeiten überhäufte und ſie für ſeine Nichte ausgab — nein, er führt ſie auch noch nach Aranza, unter dem lächerlichen Vorwande, ſie den verführeriſchen Schlingen der hieſigen Garniſonsoffiziere entziehn zu wollen.

**Carlos.** Wie, der Herr Corregidor —

**Auda.** O! ich räche mich.

**Carlos.** Weshalb?

**Auda.** Seine böſe Abſicht muß beſtraft werden.

**Carlos.** Aber der Herr Corregidor —

**Auda.** Wenn ein günſtiger Zufall mir die Gelegenheit bietet, den jungen Franzoſen dienen zu können, die ihr mit Gewalt unter die Freiwilligen geſteckt habt, ſo werde ich ſie mit meinem ganzen Anſehn unterſtützen; ich werde ſie befreien und dem Herrn Gemahl nachſchicken.

**Carlos.** Das iſt Ihr Ernſt nicht, Madonna!

**Auda.** Das iſt mein voller Ernſt und der erſte Augenblick —

## Zweiter Auftritt.

Auda, Carlos, Eduard, Karl, Lecourt, Lafleur, der Korporal auf der Straße.

**Der Korporal** (auſſerhalb). Wer da? (Es wird geantwortet: Zollbeamte.)

**Auda** (zu Carlos). Eine Patrouille in dieſer Stunde? Das nimmt mich Wunder. (Sie treten an das Fenſter.) (Sehr laut.) Richtig, es iſt eine Patrouille.

**Eduard** (auſſerhalb). Iſt das nicht der Silberlaut der himmliſchen Gattin unſres Corregidors?

**Auda.** Da ſind ja die jungen Franzoſen.

**Carlos.** Mäßigen Sie ſich, Madonna.

**Auda.** Gott bewahre! Der Himmel ſelbſt führt ſie mir zu.

**Carlos.** Ich bitte —

**Eduard** (auſſerhalb). Höre, Karl! Ich dächte, während der Korporal ſich mit den Zollbeamten unterhält, machten wir dem Herrn Corregidor einen Beſuch. Eſtelle muß bei ihm ſeyn.

**Carlos.** Welche Frechheit!

**Karl.** Die Thüre iſt verſchloſſen.

**Eduard.** Wir ſteigen durch's Fenſter.

**Karl.** Aber, wenn die Schildwache uns bemerkt —

**Eduard.** Das wird ſich finden. Nur muthig mir nach!

## Dritter Auftritt.

**Auda, Carlos,** nach einigen Augenblicken **Eduard, Karl, Lecourt, Lafleur** und **der Korporal.**

**Carlos.** Da iſt das Geſcheidteſte, ich verſchließe die Fenſter. (Indem er ein Fenſter verſchließen will, erſcheint Eduard darin.) Heiliger Jacob! Da iſt ſchon Einer.

Auda. Gut!

Eduard (zu den Andern auf die Straße hinaus). Folgt mir, Kamaraden! Die Feſtung iſt unſer.

Carlos (der ein andres Fenſter ſchließen will, in welchem aber im nämlichen Augenblick Lecourt erſcheint). Da iſt der Zweite.

Auda. Immer beſſer!

(Lecourt ſpringt, wie früher Eduard, in das Zimmer.)

Carlos (geht zu einem andern Fenſter, indem er es verſchließen will, erſcheint Lafleur darin). Und der Dritte!

Auda. Göttlich!

Lafleur (ſpringt in's Zimmer). Da bin ich.

Carlos (will das letzte Fenſter verſchließen, aber Karl erſcheint darin). Endlich der Vierte!

Auda. Die Stunde der Rache ſchlägt.

(Karl ſpringt herein.)

Eduard. Wo haſt du den Korporal gelaſſen?

Karl. Er folgt mir auf dem Fuße.

Eduard. Nun ſo mag er auch unſern luftigen Weg betreten.

Der Korporal (auſſerhalb). Soldaten! Vorwärts Marſch! Was Teufel, wo iſt meine Patrouille hingekommen?

Eduard, Karl, Lecourt, Lafleur (jeder an ſeinem Fenſter). Hier, Herr Korporal!

**Der Korporal** (auſſerhalb). In dem Hauſe des Herrn Corregidor?

**Eduard.** Auch Sie können die Ehre haben, verehrter Militair!

**Der Korporal** (auſſerhalb). Ich glaube gar, ihr macht euch über mich luſtig? Ich werde Sturm laufen.

**Eduard.** Gewiß zum Erſtenmale in Ihrem Leben.

**Der Korporal** (auſſerhalb). Ihr ſollt ſehn —

**Eduard.** Sachte! ſachte! Warten Sie, daß der Feind Ihnen die Hand reiche. So! Das rechte Bein vor — das linke nach. — Es will nicht, es ſündigt gegen die Subordination. — Helft mir, die widerſpenſtigen Glieder des Belagerungscorps zur Raiſon bringen.

(Sie heben den Korporal herein und bringen ihn auf einem Lehnſtuhl in den Vorgrund.)

**Eduard** (zu ſeinen Kamaraden). Jetzt ſchließt die Fenſter. (Sie thun es.)

**Der Korporal.** Da bin ich in der Feſtung. Spitzbuben, ergebt euch!

**Eduard.** Was, ergeben? Welches Verlangen! Wir befinden uns ſehr wohl hier, und ſind dieſer liebenswürdigen Dame, wie mir's ſcheint, gar nicht unangenehm.

**Carlos** (zu Auda). Sollten dieſe vier Soldaten auf Ihre Einladung —

**Auda.** Nein; aber es iſt mir ganz recht, daß ſie hier ſind.

**Der Korporal.** Kapitain, was iſt zu thun?

**Carlos.** Wir ſtellen ſie vor ein Kriegsgericht.

**Eduard.** Umgekehrt, meine Herren, wir ſtellen euch vor ein Kriegsgericht. Es beſteht aus vier würdigen Männern, aus uns. Ich bin Präſident. (Auf Karl deutend.) Hier iſt der Secretair. (Auf Lecourt.) Hier iſt der Commiſſair. (Auf Lafleur.) Und hier der Richter.

**Carlos.** Unverſchämter!

**Eduard.** Antwort verlang' ich. Wo iſt das junge Frauenzimmer, das der Corregidor dieſer Stadt geraubt hat?

**Auda.** Franzoſen! er iſt mit ihr nach Aranza gereiſt.

**Eduard.** Nach Aranza — Die Sitzung iſt aufgehoben — Der Kapitain und Korporal ſind verurtheilt, vierundzwanzig Stunden lang eingeſperrt zu bleiben! Wir verlaſſen Urgel. Kamaraden, ſeyd ihr meiner Meinung?

**Alle Drei.** Wir ſind's.

**Auda.** Das wollte ich eben.

**Carlos** (zum Korporal). Wir wollen doch ſehn, wie ſie zur Stadt herauskommen.

**Karl** (zu Eduard). Aber du vergiſſeſt —

**Eduard.** Was?

**Karl.** Der Corregidor hat Eſtellen entführt. Wer kann die Folgen dieſes Ereigniſſes ermeſſen? Wir müſſen eine Bürgſchaft, eine Geiſel für die Entführte haben.

**Auda.** Ich will eure Geiſel ſeyn.

**Eduard.** Zugeſtanden.

**Karl.** Ihr hört's, Kamaraden; wir entführen Madame Auda.

**Lecourt und Lafleur.** Ja, wir entführen Madame Auda.

**Auda.** Wir haben eine gemeinſchaftliche Sache zu verfechten — Dieſelbe Beleidigung zu rächen. Ihr verfolgt einen Jungfernräuber, ich einen treuloſen Gatten, der, vergeſſend ſeiner Schwüre —

**Eduard.** Nie beſchien die Sonne ein Unternehmen, das gerechter, vernünftiger, natürlicher und —

**Karl** (leiſe zu Eduard). Moraliſcher war.

**Eduard.** Das verwünſchte Wort will mir nie über die Zunge.

**Auda.** Die eheliche Pflicht gebietet es mir.

**Eduard.** Nun denn an's Werk, Madame!

**Auda.** Ich werde den Treuloſen überraſchen. —

**Eduard.** Ja, wir wollen ſie überraſchen — Friſch auf, nach Aranza.

**Lafleur, Lecourt, Karl.** Nach Aranza!

**Carlos.** Ihr werdet euch irren, die Thore von Urgel ſind durch ſtarke Riegel verwahrt.

**Eduard.** Teufel!

**Auda** (leiſe zu Eduard). Ich habe den Schlüſſel zu einer abgelegenen Pforte.

**Eduard.** Herrlich, herrlich! Soldaten, vorwärts Marſch. Bei der geringſten Bewegung des Feindes wird Feuer gegeben.

(Sie nehmen Auda in die Mitte und ziehen ſich, rückwarts ſchreitend, zurück, indem ſie auf Carlos und den Korporal anſchlagen.)

**Eduard** (zu Carlos und dem Korporal, welche folgen wollen). Halt! oder — (Carlos und der Korporal fliehen in den entfernteſten Winkel). So iſt's recht. Ganz gehorſamſter Diener, meine Herrn!

(Sie gehen und verſchließen die Thüre von auſſen.)

## Vierter Auftritt.

Carlos und der Korporal.

**Der Korporal** (in Wuth). Rebellion! Inſubordination! Confuſſion!

**Carlos** (ebenſo). Welche Frechheit! Welche Kühnheit! Welche Schändlichkeit! Ihnen nach!

Noch innerhalb den Mauern dieſer Stadt müſſen wir ſie fangen.

**Der Korporal.** Ja, ihnen nach. Aber wie kommen wir hinaus?

**Carlos** (auf die Seitenthüre deutend). Durch dieſe Thüre, ich glaube, ſie iſt offen! Ja. Mir nach, Korporal.

**Der Korporal.** Ihnen nach, Kapitain.

(Beide ab.)

## Fünfter Auftritt.

(Wald mit Bergen, im Hintergrunde auf einem Felſen eine Einſiedlerhütte.)

**Cavallos** (kommt aus dem Wald, ſich umſehend). Richtig! dort hinaus liegt Urgel. Wer doch ſchon da wäre. Es iſt verdammt unheimlich in dieſer Gegend. Nun, ich will mein liebes Eſelchen nachholen und dann mit Gott weiter.

(Er will wieder zurück, mehrere Räuber ſtürzen aus dem Wald auf ihn los.)

**Räuber.** Dein Geld, Spitzbube!

(Er vertheidigt ſich gegen die Räuber.)

## Sechſter Auftritt.

Die Vorigen, Eduard, Karl, Lecourt, Lafleur, Auda erſcheinen auf den Bergen.

**Eduard.** Was ſeh' ich? Räuber, drei gegen Einen. Gebt Feuer, meine Freunde!

(Sie ſchießen auf die Räuber, dieſe eilen in den Wald. Cavallos flüchtet in die Einſiedlerhütte. Lafleur und Lecourt den Räubern nach.)

## Siebenter Auftritt.

Auda. Eduard. Karl.

**Eduard.** Alles flieht bei unſerm Anblick, Verfolger und Verfolgte.

**Karl.** Die Schlacht iſt gewonnen.

**Eduard.** Die Siegesgöttin reicht uns den Lorbeer.

**Karl.** Aber, Eduard, wie leicht können die Diener der heiligen Hermandad durch unſer Schießen aufmerkſam geworden ſeyn und uns hier im Walde aufſuchen. Das wäre eine ſchöne Geſchichte! Die verwünſchten ſpaniſchen Soldatenkittel, zu denen wir gezwungen wurden, verrathen uns noch dazu gleich als Freiwillige. Wir würden —

**Eduard.** Gehenkt, geköpft oder erſchoſſen? Mit deiner ewigen Furcht vor der Zukunft! Halte dich an die Gegenwart, die iſt dir ſicher.

## Achter Auftritt.

Die Vorigen, Lafleur und Lecourt in der Couliſſe.

**Lafleur und Lecourt.** Wo ſeyd ihr?

**Alle.** Lafleur und Lecourt!

**Eduard.** Hier!

**Lafleur** (er hält einen Eſel am Zaume; dieſer iſt beladen: auf beiden Seiten Strohkörbe, daran eine Trommel, links eine Trompete, auf dem Rücken ein anſehnliches Felleiſen). Hier bringen wir einen Kriegsgefangenen.

**Lecourt.** Und noch dazu einen Vierbeinigten.

**Alle** (lachend). Einen Eſel!

**Lafleur.** Es hat Mühe genug gekoſtet, ſeinen ſtarren Sinn zu beugen. (Zu dem Eſel, indem er ihn vorwärts zieht.) Vorwärts, hier hilft kein Maulſpitzen. (Alle ſchlagen auf das Thier.)

**Eduard** (ſie zurückhaltend). Was thut ihr, meine Freunde? Achtet das Unglück und helft mir die Laſt deſſen vermindern, der ihr erliegt. (Alle drängen ſich herbei, ihn abzuladen.) Ein Augenblick! Laßt uns in Ordnung das Inventarium aufnehmen. (Sie nehmen dem Eſel die Körbe ab, ſtellen ſie in die Mitte, und ziehen folgende Gegenſtände heraus.) Was ſeh' ich? Ein geſticktes Kleid — Gold auf allen Näthen!

Karl. Gelbſeidene Weſte und Pantalon.

Lecourt. Ein vollſtändiger Bajazzo-Anzug.

Karl. Das Coſtüm eines arkadiſchen Schmacht-Schäfers.

Eduard. Colombinens bunte Hülle.

Lafleur. Das iſt die Garderobe einer herumziehenden Comödianten-Bande.

Karl. Eine Trompete.

Eduard. Das Orcheſter.

Lafleur. Was kommt da?

Karl. Zwei Schachteln.

Alle. Voll Gold?

Eduard. Nur vergoldete Pillen — eine Schreibtafel; laß ſehen! (er liest) „Wir, der Unterzeichnete, Corregidor von Siguenza, beſcheinigen hiemit, daß Antonin Filippo Maskarez Cavallos, die höhere und niedere Heilkunde auf allen öffentlichen Plätzen, ſo wie in allen Häuſern Spaniens auszuüben autoriſirt ſey.“ Ha, ha, ha! meine Freunde, das iſt herrlich!

Karl. Nun, die Herrlichkeit iſt nicht groß!

Eduard. Ihr ahnet nicht —

Alle. Nein.

Eduard (zu Auda). Auch Sie, verehrungswürdige Dame, errathen nichts?

Auda. Nein.

**Eduard.** O, wie ſelten iſt doch heut zu Tage die ſchöne Eigenſchaft der Geiſtesgegenwart. Fürchtet ihr denn nicht, daß unter den Kleidern, die wir tragen, bald die heilige Hermandad einen Fang wittern dürfte.

**Alle.** Nun?

**Eduard.** Ei, wir werfen das Grauſen erregende Gewand des blutigen Krieges von uns und ſtecken uns in Esculaps friedliche Livree.

**Alle.** Er hat Recht.

**Eduard.** Ich — ich bin der Doctor; du, Karl, biſt der Bajazzo, deine natürliche Furchtſamkeit wird dir dabei zu Statten kommen; (zu Lafleur) du ſchlägſt die Trommel; (zu Lecourt) du machſt den arcadiſchen Schäfer und (zu Auda) Madonna wird die Rolle der anmuthigen und liebenswürdigen Colombine übernehmen, zu welcher die Natur Sie mit den trefflichſten Anlagen ausſtattete.

**Auda.** Wie, ich ſollte mich verkleiden?

**Karl.** Bedenken Sie, unter dieſer Maske werden Sie den treuloſen Gatten um ſo beſſer überraſchen.

**Auda.** Ich werde ihn überraſchen? Vorwärts, meine Freunde!

**Eduard.** Nun denn, fort und an die Maskerade! Ich in Gold — O, ſo ein goldgeſticktes Kleid verblüfft den Janhagel, die Erfahrung hat mancher berühmte Staatsmann gemacht. Die Pillenſchachtel unter dem Arm, (zu Karl) du nimmſt die Trompete, (zu Lecourt) der Arcadier da ſchlägt die Becken. Ihr gemeines Geſindel zu Fuß, ich zu Pferd auf dem Eſel, die hochverehrte Frau Corregidorin an der Hand führend — und nun vorwärts nach Aranza — blaſ', Trompeter; trommle, Tambour — Friſch auf, nach Aranza. (Eduard beſteigt den Eſel, gibt der Auda die Hand und der Zug entfernt ſich unter dem Schall der Trompete, Trommel und Becken.)

(Das Theater verwandelt ſich in einen offentlichen Platz von Aranza, von beiden Seiten Hauſer, im Hintergrund ein Gaſthof mit einem großen Balcon, welcher die Breite des Theaters einnimmt.)

### Neunter Auftritt.

Der Corregidor. Eſtelle. Diener mit Reiſegeräthe.

**Corregidor.** Hier iſt's. (Zu den Dienern.) In dieſes Haus; legt Alles nieder und bereitet das Zimmer zu unſerer Aufnahme.

(Die Diener gehen in das Haus rechts.)

### Zehnter Auftritt.

Der Corregidor. Eſtelle.

**Eſtelle.** Über die langweilige Reiſe!

**Der Corregidor.** Habe ich dir nicht getreu Geſellſchaft geleiſtet?

**Eſtelle.** Deshalb eben!

**Der Corregidor.** Habe ich dich nicht auf die galanteſte Weiſe unterhalten, mein Zuckerkätzchen?

**Eſtelle.** Geſchlafen haben Sie von Urgel bis hieher. Aber jetzt ſagen Sie mir, Herr Corregidor, was ſoll ich eigentlich hier?

**Der Corregidor.** Hier wird dich ein achtungswerthes Frauenzimmer in Obhut nehmen, und ihre ganze Sorgfalt darauf verwenden —

**Eſtelle.** Mich zu langweilen.

**Der Corregidor.** Sie wird alle deine Wünſche anhören —

**Eſtelle.** Um ſie nicht zu erfüllen.

**Der Corregidor.** Nichts ſoll meinem Zuckerkätzchen vorkommen, was ihm unangenehm ſeyn könnte.

**Eſtelle** (munter). Sie kehren alſo bald wieder nach Urgel zurück?

**Der Corregidor.** Du kleiner Schalk!

**Eſtelle.** Ach, Gott! es iſt purer Ernſt.

**Der Corregidor.** Holdes Mägdlein —

**Eſtelle.** Herr Corregidor, ich ſage es Ihnen gerade heraus, Ihre Liebesbetheuerungen machen mir Krämpfe, und nichts ſoll mich abhalten, mich wieder mit meinem Eduard zu vereinigen.

Der Corregidor. Bemühe dich nicht, Kindchen, es hilft dir nichts.

Eſtelle. O, ich werde Ihre Wachſamkeit hintergehn.

Der Corregidor. Glaube nicht!

Eſtelle. Ich ſtehe dafür.

Der Corregidor. Du biſt zwar jung und verſchlagen —

Eſtelle. Sie ſind zwar alt und ein wenig boshaft —

Der Coregidor. Aber ich habe Erfahrung —

Eſtelle. Aber ich werde ſie doch zu überliſten wiſſen.

Der Corregidor. Tüchtige Eiſenſtäbe —

Eſtelle. Die fallen unter dem Hauche der Liebe.

Der Corregidor. Doppelte Riegel —

Eſtelle. Ich krieche durch's Schlüſſelloch.

Der Corregidor. Mein Zuckerkätzchen ſpaßt.

Eſtelle. Eduard bleibt auch nicht ewig Soldat.

Der Corregidor. Kann ſeyn.

Eſtelle. Er wird davon laufen.

Der Corregidor. Die Gerechtigkeit wird ihn erreichen.

Eſtelle. Die Gerechtigkeit ſchleicht und die Liebe fliegt. O, Sie werden ſehn, ſchon morgen, vielleicht noch heute Abend, erfährt mein Eduard, daß ich hier bin, eilt auf den Schwingen der Liebe und ſeines Muthes hierher, zerbricht meine Feſſeln, dreht Ihnen den Hals herum und dann auf Wiederſehen in der Ewigkeit, mein Herr Corregidor.

## Eilfter Auftritt.

Die Vorigen. Ein Diener.

**Der Diener.** Alles iſt zum Empfange der Donna bereit.

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen. Der Alcade. Bauern.

**Der Alcade.** Als unwürdiger, jedoch wohlbeſtallter Alcade dieſes Orts, halte ich es für meine Pflicht, den Herrn Corregidor zu bewillkommen und Kraft Auftrags der geſammten Einwohnerſchaft das Wort zu führen — (Man hört den Eſel ſchreien.)

**Der Corregidor.** Einer nach dem Andern, meine Herrn, wenn ich ſie verſtehn ſoll.

**Der Alcade.** Als der gewaltige Heide Hercules den Stall des Augias reinigte —

(In der Ferne das Getöſe der Trompete, der Trommel und der Becken.)

**Der Corregidor.** Ich höre Trommeln, Trompeten und ſonſtige lärmende Inſtrumente, welche alles Geſindel in hieſiger guten Stadt herbeiziehen werden und ich habe keine Luſt —

**Eſtelle.** Mich ſehen zu laſſen! Das hilft Alles nichts, Herr Corregidor, die Liebe findet tauſend Auswege.

**Der Corregidor.** Wie du willſt, mein Zuckerkätzchen, aber vor der Hand ſperr' ich dich ein.

(Er führt ſie in das Haus.)

## Dreizehnter Auftritt.

Karl, Eduard, Lecourt, Lafleur, Auda; jedes trägt die früher bemerkte Kleidung.

**Eduard** (zu Lecourt und Lafleur, von denen einer die Trommel ſchlägt, der andere die Trompete blaßt). Stark, meine Freunde, ſtark! Blaßt hinein, als wolltet ihr die Mauern von Jericho noch einmal umblaſen. Lärm muß man machen in der Welt, das imponirt! Geht durch alle Straßen der Stadt, Madame Colombine begleitet euch, ſie wird ſchon Aufſehn erregen.

(Lecourt, Lafleur und Auda unter dem Klang der Trommel und Trompete ab.)

## Vierzehnter Auftritt.

Eduard. Karl.

**Eduard.** Nun, Karl, ſiehſt du in der Zukunft noch immer ſchwarze Bilder?

**Karl.** So ganz ruhig bin ich nicht.

**Eduard.** Armer Bajaz!

**Karl.** Aber wozu wird die Maskerade am Ende führen?

**Eduard.** Wozu? Sind wir nicht in Aranza und du fragſt noch? Eſtelle iſt hier — und du fragſt noch? O, mein Freund, du biſt nicht mein Freund!

**Karl.** Du haſt gut reden! Dein Muth wird durch die Liebe unterſtützt, aber ich —

**Eduard.** Da wäre zu helfen — Ich glaube, Madame Auda hätte nicht übel Luſt, ſich an ihrem treuloſen Gemahl zu rächen und du könnteſt leicht —

**Karl.** O, mein Freund, du biſt nicht mein Freund!

**Eduard.** Sie iſt doch ganz artig.

**Karl.** Artig und boshaft.

**Eduard.** Freilich, zum Augenauskratzen ſcheint ſie Neigung und Talent zu haben. (Man hört die Trommel und Trompete.) Aha! Unſere Freunde kommen zurück. Laß uns mit ihnen den Balkon des Wirthshauſes beſteigen und eine kräftige Anrede an das Volk halten.

## Funfzehnter Auftritt.

**Lecourt**, **Lafleur** und **Auda**. Sie treten mit **Karl** und **Eduard** unter fortwährendem Trommel- und Trompetenlärm in das Wirthshaus, auf deſſen Balkon ſie ſogleich erſcheinen. Das Volk kommt von allen Seiten herbei.

**Eduard** (ſtellt ſeine Pillenſchachtel auf den Balcon zu Lecourt und Lafleur). Beſchließt dieſes harmoniſche Concert. Volk von Aranza, Herren, Damen und Jungfern, verzeiht, daß ich in dieſem einfachen Anzuge vor euch zu erſcheinen wage. Nicht ausgeſchmückt mit der eitlen Auſſenſeite des Hochmuths, nein! geziert von meinen ungeheuren Kenntniſſen, umgeben mit allen Schätzen der Pharmakopoe —

**Ein Zuſchauer.** Pharma —

**Eduard.** Kopoe.

**Lecourt**, **Lafleur**, **Karl** (zum Volke). Kopoe.

**Eduard.** Alſo mache ich die Reiſe um die Welt in einem vergoldeten Wagen.

**Karl** (zu Eduard). Wenn ſie den nun ſehn wollen?

**Eduard.** In meinem vergoldeten Wagen, den ich eine Stunde von hier zurückgelaſſen habe, um durch unerhörten Glanz nicht eure Augen zu verblenden. Nur gemeine Charlatans bedienen ſich ſolcher elenden Mittel, aber Männer von Talent, wie ich —

**Lecourt.** Wie ich!

**Karl.** Wie ich!

**Lafleur.** Wie ich!

**Alle Vier.** Wie ich!

**Eduard.** Verachten ſie. Da ich mich übrigens in aller Eile nach der Tartarei begeben muß, wo man mich in wenigen Tagen erwartet, ſo kann ich dem Königreiche Spanien nur wenige Augenblicke widmen und die Stadt Aranza, berühmt — (zu Karl) Weißt du nicht, ob ſie berühmt iſt?

**Karl** (leiſe zu Eduard). Nein.

**Eduard.** Es iſt auch nichts daran gelegen. (Laut.) Berühmt in allen Hinſichten, verdient mit Recht den Vorzug. (Leiſe zu Lecourt, auf die Perſonen, welche ſich an den Fenſtern befinden, zeigend.) Siehe genau an alle Fenſter, ob Eſtelle nicht erſcheint. (Laut.) Meine Herrn! Auſſer allen Zweigen der Arzneikunde, welche ich ſchon ſeit 200 Jahren übe (leiſe) ſie verſchlucken die 200 Jahre, wohl bekomm's; (laut) habe ich noch von einem alten Zigeuner, den ich auf meinen Reiſen traf, das wunderbare Geheimniß gelernt, aus Mineralien und aus dem Vieh, meine Herrn, Pillen zu extrabiren, welche alle Krankheiten radikal heilen in einer Minute.

Karl. Oder höchſtens in drei Stunden.

Eduard. Dieſe Pillen geben Blinden das Geſicht, Tauben das Gehör und Verſtümmelten ihre Gliedmaßen wieder. Sollte irgend Jemand in dieſer hochanſehnlichen Geſellſchaft an dieſer Wunderkraft zweifeln, ſo beliebe er nur, ſich eines unnützen Gliedes ſeines Leibes, der rechten Hand etwa, durch einen kühnen Schnitt zu entledigen, verſchlucke einige Pillen und im Augenblicke iſt die Hand wieder da. Doch wird man mir auch ohne ſolche Proben glauben, wie ich hoffe. (Eſtelle erſcheint mit dem Corregidor am Fenſter; Eduard gewahrt ſie.) Himmel, ſie iſt's.

## Sechszehnter Auftritt.

Die Vorigen. Eſtelle. Der Corregidor.

Anda (den Corregidor ſehend). Er iſt's, der Verräther!

Eſtelle (bei Seite). Ich irre nicht, es iſt Eduard.

Eduard (ſehr laut). Endlich heilen auch dieſe Pillen ſogar die Ohnmachten junger Schönen, welche eine unglückliche Liebe peinigt.

Eſtelle (bei Seite). Ich verſtehe — Geſchwind ohnmächtig! (Sie ſchreit) Ach! (und fällt in die Arme des Corregidors.)

**Eduard** (zu Karl). Ihr iſt nicht wohl. Sie hat mich verſtanden.

**Der Corregidor.** Um des Himmels willen, was fehlt meinem Zuckerkätzchen.

**Auda** (im Zorn). Sein Zuckerkätzchen?!

**Karl** (leiſe zu Auda). Still! fallen Sie nicht aus Ihrer Rolle. (Der Corregidor ſchließt das Fenſter.)

**Eduard** (zu Karl). Was Teufel, er führt ſie wieder fort.

**Karl.** Schweig! Alle Welt ſieht auf dich.

**Eduard** (laut). Meine Herrn, in zwei Stunden eröffne ich mein Büreau, wo ich ſie ſammt und ſonders erwarte.

(Der Lärm der Trommel und Trompete beginnt auf's Neue, das Volk verläuft ſich, **Eduard**, **Karl**, **Lecourt**, **Lafleur** und **Auda** ſteigen herab.)

## Siebenzehnter Auftritt.

**Die Vorigen**, ohne Volk.

**Auda** (auf die Thüre des Hauſes ſchnell losgehend, in welchem ſich Eſtelle befindet). Auf, meine Freunde, laßt uns die Thüre zertrümmern und hineindringen.

Eduard (ſie zurückhaltend). Gott bewahre! Hinein wollen wir, aber ohne die Thüre zu zertrümmern. Ihr alle habt bemerkt, wie Eſtelle in dem Augenblicke ohnmächtig wurde, als ich erklärte, mein Mittel ſey probat gegen Ohnmachten?

Alle. Ja!

Eduard. Nun, ſo iſt vorauszuſehen, daß ſie den lieben Corregidor ſchicken wird, um mich holen zu laſſen und das Übrige — wird ſich finden. Still! Die Thüre wird geöffnet; Mäßigung, Madame Auda! (Zu ſeinen Kamaraden.) Und ihr, ſchneidet recht grimmig gelehrte Geſichter, ſo wie es alle Doctoren machen, die Nichts wiſſen. Da iſt der Corregidor.

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. der Corregidor. Auda verbirgt ſich hinter den Andern.

Der Corregidor (zu Eduard). Ach, mein Herr! Sie ſind ohne Zweifel jener bewundernswürdige Mann —

Eduard. Ja, ich bin jener bewundernswürdige Mann.

Der Corregidor. Der heute Morgen angekommen iſt?

Eduard. Richtig.

**Der Corregidor.** Ich komme in höchſter Eile — meine Frau —

**Alle.** Seine Frau!

**Der Corregidor.** Befindet ſich in einer verzweiflungsvollen Lage.

**Eduard.** Ei, das iſt ja zum Verzweifeln!

**Der Corregidor.** Kommen Sie ſchnell, bewundernswürdiger Herr Doctor —

**Eduard.** Gehn Sie nur voraus — ich will ſie ſchon attrapiren.

**Der Corregidor.** Verfehlen Sie ja nicht.
(Ab in das Haus.)

## Neunzehnter Auftritt.

Die Vorigen, ohne den Corregidor.

**Eduard.** Jetzt bin ich im Hauſe!

**Lafleur.** Du wirſt Eſtellen ſehen.

**Karl.** Sie entführen.

**Eduard.** Dafür ſteh' ich. Aber der Corregidor wird ſich nicht von ihr entfernen wollen — und er muß durchaus aus dem Hauſe, damit ich bei Eſtellen allein bleibe. — wenn da nur ein Mittel zu finden wäre — Wenn ihr — wenn man — es iſt gefunden. Hört, meine Freunde, die ſublimſte Idee aller Ideen.

**Alle.** Nun?

Eduard. Ein tüchtiger Lärm muß in der Stadt gemacht werden — Strohfeuer in allen Straßen, alle Glocken müſſen läuten, wie bei einer Feuersbrunſt — während des Tumults entführe ich Eſtellen — ihr haltet eine Poſtchaiſe bereit — wir hinein und ſo fort; (zu Karl) du hinten auf; (zu Lecourt) du eben drauf; (zu Lafleur) und du machſt den Poſtillon.

Karl. Aber das Stroh?

Eduard (gibt ihm Geld). Wird gekauft.

Lecourt. Die Glöckner?

Eduard (gibt ihm Geld). Werden beſtochen.

Lafleur. Und die Poſtchaiſe?

Eduard. Himmel! wie wenig Geiſtesgegenwart habt ihr doch; dem erſten beſten Reiſenden, der hier anhalt, um die Schönheiten der Natur zu bewundern, wird ſie genommen. Vorwärts, Kinder! Feuer in allen Gaſſen; die Glocken bim, bam, bim, bam — das Volk in Aufruhr — und das Übrige wird ſich finden.

(Eduard geht in das Haus des Corregidors, die Andern mit Auda ab.)

## Zwanzigſter Auftritt.

(Eſtellens Zimmer.)

**Eſtelle,** von zwei Frauen unterſtützt, ſie deutet ihnen durch Zeichen an, daß ſie allein ſeyn will; die zwei Frauen gehen ab.

**Eſtelle** (lachend). Ha, ha, ha! Das heiß' ich angeführt. Der Corregidor ſelbſt holt meinen Geliebten herbei und führt ihn mir zu. Aber wie hat ſich Eduard losmachen können? — Welcher glückliche Zufall führt ihn in dieſe Stadt? Wer ſind ſeine Begleiter und was mag er gedacht haben, als er mich hier bei dem alten, ekelhaften Corregidor ſah? Was kümmert's mich! Er hat Verſtand, Muth — er liebt mich und wird mich befreien — Man kommt — Geſchwind wieder die Kranke geſpielt!
(Sie ſetzt ſich in einen Lehnſtuhl und nimmt eine leidende Stimme an.)

## Ein und zwanzigſter Auftritt.

**Der Corregidor** (zu Eduard, der ihm folgt). Herein, Herr Doctor, herein; hier iſt Ihre Kranke.
(Eſtelle und Eduard können eine freudige Bewegung nicht unterdrücken, allein da ſie ſehen, daß der Corregidor ſeine Blicke nicht von ihnen wendet, macht Eduard ein gravitätiſches Geſicht und Eſtelle fällt in den Lehnſtuhl zurück.)

Eduard. Ihre Frau ſieht übrigens recht gut aus — ſelbſt wenn ſie ſich nicht wohl befindet.

Der Corregidor. Nicht wahr? Was denken Sie davon?

Eduard (Eſtellens Hand nehmend). Der Puls ſchlägt heftig, der Athem iſt kurz — man ſollte glauben, daß die Kranke eine Art von Ungeduld in ſich fühle —

Der Corregidor. Eine Beängſtigung.

Eduard. Sie wird entfliehn, dafür ſteh' ich Ihnen.

Der Corregidor. Bald?

Eduard. In zwei Minuten.

Der Corregidor. Sie beruhigen mich vollkommen.

Eſtelle (leiſe zu Eduard). Mich auch.

Eduard (bei Seite). Er weicht nicht von der Stelle. (Laut.) Haben Sie nicht irgend ein geiſtiges Waſſer — einen Spiritus —

Der Corregidor. Es muß dergleichen ſich vorfinden.

Eduard. Bringen Sie ſchnell —

Der Corregidor (nach einem Schrank). Ich eile.

Eduard. Theuerſte Eſtelle!

**Eſtelle.** O, was habe ich während deiner Abweſenheit gelitten.

**Der Corregidor.** Hier.

**Eduard.** Geben Sie — (zu Eſtelle) Beſorgen Sie nichts, Sennora, alle Ihre Leiden werden endigen.

**Der Corregidor** (zu Eſtellen). Vertraue dich nur ganz dieſem bewunderungswürdigen Manne an.

**Eſtelle.** Er flößt mir großes Zutrauen ein. (Leiſe zu Eduard.) Erkläre mir —

**Eduard** (zu Eſtellen). Alles iſt zu unſerer Flucht bereit.

**Der Corregidor.** Nun, Herr Doctor, was verordnen Sie?

**Eduard.** Noch bin ich nicht mit mir einig — (bei Seite) daß auch meine Freunde noch nicht das Geringſte von ſich hören laſſen! (Laut.) Ich denke, ſie nimmt —

**Der Corregidor.** Was?

**Eduard.** Ein flüchtiges Pulver.

**Der Corregidor.** Dieſe Art Pulver iſt mir nicht bekannt.

**Eduard.** Sie werden ſie kennen lernen, dafür ſteh' ich (bei Seite) Noch immer nicht.

**Der Corregidor.** Nun, warum wenden Sie Ihre Mittel nicht an?

Eduard. Ach Gott! es iſt mein höchſter Wunſch — aber —

(Indem hört man von allen Seiten Feuer ſchreien und das Geläute der Glocken.)

Eduard (zu Eſtellen). Wir ſind gerettet.

Der Corregidor. Das iſt Feuerlärm!

Eduard (zu Eſtellen). Fürchte nichts.

Der Corregidor. Das benachbarte Haus kann von der Flamme ergriffen werden; dort habe ich meine vier herrlichen Maulthiere ſtehn. — Eſtelle — meine Maulthiere! Liebſter, bewundernswürdiger Herr Doctor, tragen Sie Sorge für die Kranke, ich eile zu meinen Maulthieren und komme ſogleich zurück. (Eilig ab.)

## Zweiundzwanzigſter Auftritt.

Eduard, Eſtelle, Lafleur, Lecourt, Karl, nach einander.

Eduard (zu Eſtellen). Fort!

Lafleur. Nun, biſt du mit unſerm Feuerwerk zufrieden?

Eduard. Bravo!

Lecourt. Ich habe die Glöckner beſtochen, die läuten bis an den jüngſten Tag!

Karl. Die Poſtchaiſe iſt bereit.

Eduard. Friſch auf!

## Dreiundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. Auda, ſtürmiſch.

**Auda.** Wo geht ihr hin?

**Eduard.** Zum Teufel.

**Auda.** Ich auch; ich erwarte meinen Mann.

**Alle.** Adieu, Colombine! (Alle ab ohne Auda.)

## Vierundzwanzigſter Auftritt.

**Auda** (allein). Der Streich iſt herrlich und der Verräther wird nach Verdienſt beſtraft. Da kommt er; ſchnell an Eſtellens Platz!

(Sie ſetzt ſich in den Lehnſtuhl.)

## Fünfundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorige. Der Corregidor.

**Der Corregidor.** Es war nur ein falſcher Lärm, mein gutes Vieh iſt in Sicherheit, ich hab's nach Urgel zurückgeſchickt (Er nähert ſich dem Lehnſtuhl.) Nun, wo iſt denn der bewundernswürdige Herr Doctor hin? Mein liebes Zuckerkätzchen ſo allein zu laſſen!

**Auda** (zornig aufſtehend). Das iſt wahrhaftig Schade!

**Der Corregidor.** Meine Frau!

**Auda.** Mich haſt du nicht erwartet, Treuloſer!

**Der Corregidor.** Muß denn alles Unglück mich in einem Tage treffen. Eſtelle flieht mich und meine Frau find' ich wieder.

**Auda.** Ja, Böſewicht! Dein Zuckerkätzchen iſt entwiſcht.

**Der Corregidor.** Etwa mit dem Doctor?

**Auda.** Richtig! Der war ihr Liebhaber.

**Der Corregidor.** Eduard! Ich bin hintergangen.

**Auda.** Geprellt!

**Der Corregidor.** Aber ſie können noch nicht weit ſeyn, ich eile ihnen nach. (Ab.)

**Auda.** Er eilt ihnen nach; ich eile ihm nach. (Ab.)

## Sechsundzwanzigſter Auftritt.

(Das Theater verwandelt ſich in den Platz vor dem Wirthshauſe und dem Hauſe des Corregidors. **Eduard, Eſtelle, Lecourt, Lafleur, Karl,** kommen ſchnell aus dem Hauſe des Corregidor, von der andern Seite der Korporal von Urael mit Soldaten.)

**Der Korporal.** Ha! Da laufen uns ja unſere Spitzbuben von Deſerteurs gerade in die Hände. Ergreift ſie, Kamaraden!

**Eduard.** Vertheidigt euch, meine Freunde! (Das Gefecht beginnt; **Eduard** faßt den Korporal bei der Bruſt und fährt mit ihm in die Couliſſe; als er wieder hervorkommt, hat er den

Korporal (eine Puppe) bei den Beinen, und ſchlägt damit auf die Andern los; **Eſtelle** wird von Soldaten ergriffen. **Eduard** und ſeine Kamaraden ſchlagen ſich durch. Der Corregidor iſt während des Gefechts in der Thür ſeines Hauſes erſchienen.)

**Der Corregidor** (während des Gefechts). Was ſeh' ich? Die Spitzbuben leiſten Widerſtand — Da nimmt einer den Korporal bei den Beinen und ſchlägt damit auf die Andern los — Unglücklicher Korporal, das hat dir wohl nie geträumt — Muth, meine Freunde, haltet Eſtellen feſt. Gottlob! endlich iſt ſie mir wiedergegeben.

## Dritter Aufzug.

(Freie Landſchaft. Rechts **Urſula's** Haus, welches vorſpringt, mit einem Fenſter nach dem Zuſchauer hin und einem zur Seite. Links ein Wirthshaus.)

### Erſter Auftritt.

**Urſula** (allein; ſie kommt langſamen Schrittes herbei, mit einem Gebetbuch unter dem Arm). Es ſcheint wirklich vom Himmel beſchloſſen worden zu ſeyn, daß ich keinen Mann bekommen ſoll. — So werde ich denn meine ſchönſten Jahre im ledigen

Stande vertrauern — Im ledigen Stande? Schreckliches Wort — noch ſchrecklichere Sache! Ich habe heute Morgen alle Klöſter beſucht, habe die Miene der Unſchuld und Sittſamkeit angenommen, welche den Werth der Schönheit erhöht, aber kein Menſch hat mich angeſehen. Auf allen Spaziergängen bin ich herumgelaufen — Wer war da? Junge Laffen, welche die Schönheiten der Natur, aber mich auch nicht im Mindeſten bewunderten. Und ich bin denn doch auch ein Geſchöpf Gottes. Ich will in mein Zimmer gehen, mich an's Fenſter ſetzen. Das Wetter iſt ſehr ſchön, und wenn Jemand das ſchöne Wetter ſehn will, ſo muß er auch mich ſehn (Sie ſeufzt leiſe.) Ach! (Indem ſie langſam nach dem Hauſe geht und eintreten will, hört man das Geräuſch eines vorfahrenden Wagens.) Was ſeh' ich? Fremde — ſie kommen hierher — O, Gott! wenn der Himmel endlich mein Gebet erhört hätte! — Ich irre nicht, es iſt mein Bruder, der Corregidor von Urgel. — Ein junges Frauenzimmer begleitet ihn — die nehm' ich nicht auf. — Ich fürchte zwar keine Nebenbuhlerei, aber zwiſchen zwei jungen Mädchen bringt die Eiferſucht, der Wunſch, zu gefallen, immer kleine Zwiſte hervor, die ich vermeiden will.

## Zweiter Auftritt.

Urſula. Eſtelle. Der Corregidor.

**Der Corregidor** (zu Eſtelle). Du wollteſt mir entwiſchen, Spitzbübchen — Aus dem Zuckerkätzchen iſt ein Tiegerkätzchen geworden. Sey ruhig, Kind, hier ſind wir am Ziel unſerer Reiſe.

(Er zeigt auf Urſula's Haus.)

**Eſtelle.** Das iſt alſo mein neues Gefängniß und (auf Urſula deutend) das wahrſcheinlich der Drache, der mich bewachen ſoll.

**Der Corregidor.** Meine Schweſter.

**Eſtelle.** Die Familienähnlichkeit iſt unverkennbar.

**Der Corregidor** (zu Urſula). Guten Tag, liebe Urſula.

**Urſula** (verdrießlich). Großen Dank, Bruder.

**Der Corregidor.** Hier führe ich dir eine Geſellſchafterin zu.

**Urſula.** Ich brauche keine. Du kannſt die Jungfer nur wieder dahin führen, wo du ſie hergebracht haſt.

**Eſtelle** (zu Urſula). Sie ſind unendlich liebenswürdig.

**Der Corregidor** (zu Urſula). Beruhige dich, Schweſter. Sieh, wenn du ein junges Frauenzimmer bei dir haſt, wie Eſtelle, deren Schönheit alle Blicke auf ſich zieht, ſo wird dein Haus bald von jungen Leuten belagert werden — du wirſt gleichſam blokirt ſeyn.

**Urſula.** Himmel, was ſagſt du, theuerſter Bruder! Ich werde blokirt ſeyn?

**Der Corregidor.** Und da unter Eſtellens zahlreichen Verehrern nur einer günſtig aufgenommen werden kann, ſo wird ſich unter der Menge der Abgewieſenen wohl ein Andrer finden, der in der Verzweiflung — Kurz und gut, ich ſehe dich ſchon verheirathet.

**Urſula.** Verheirathet!! Bruder, du packſt mich von meiner ſchwachen Seite.

**Der Corregidor.** Du willſt alſo Eſtellen aufnehmen?

**Urſula.** Ach Gott! Gar zu gern.

**Der Corregidor.** Du wirſt ihr nicht die geringſte Freiheit laſſen?

**Urſula.** Vertraue auf mich. (Zu Eſtelle.) Kommen Sie, mein liebes Kind. Meine Freundſchaft, die Reize meiner Unterhaltung, ſollen Sie die kleinen Unannehmlichkeiten, welche Sie zu betrüben ſcheinen, bald vergeſſen machen. (Zum Corregidor.) Es iſt ein kleiner Engel! Und der ſchöne Blick in die Zukunft! Mein Haus wird belagert werden, ich werde blokirt ſeyn!

(In's Haus mit dem Corregidor und Eſtellen.)

## Dritter Auftritt.

Eduard. Karl. Lafleur. Lecourt.

**Eduard** (der Eſtelle in Urſula Haus eintreten ſieht). Beim Himmel, das war ſie! Herbei, meine Freunde, ſchnell herbei!

**Lafleur.** Eile mit Weile. — Ich bin noch krumm und lahm von dem Kampfe mit den verdammten Alguanzil's.

**Eduard.** Übrigens haben wir uns tapfer gehalten. — Habt ihr wohl geſehn, wie ich den kleinen, magern Korporal bei den Beinen nahm und damit die andern bearbeitete? Ha, ha, ha! Doch eine wichtigere Angelegenheit muß uns jetzt beſchäftigen. Meine Freunde, Eſtelle befindet ſich in dieſem Hauſe?

**Alle.** Wie?

**Eduard.** Wir müſſen hinein.

**Karl.** Auf welche Art?

**Eduard** (zu Karl, auf das Wirthshaus deutend, das links ein wenig im Hintergrunde ſteht). Klopf' an die Thüre dieſes Wirthshauſes.

**Karl.** Wozu das?

**Eduard, Lafleur, Lecourt.** Klopf!

**Karl.** Es iſt geſchehn.

### Vierter Auftritt.

Die Vorigen. Pedro.

**Pedro.** Was ſteht den Herren zu Befehl?

**Eduard.** O, Sie trefflicher Mann. (Leiſe zu ſeinen Kamaraden.) Sprecht mir nur nach.

**Alle.** Trefflicher Mann!

**Eduard** (ihn umarmend). Himmliſcher Mann!

**Alle** (ſich mit offnen Armen zu Pedro drängend). Himmliſcher Mann!

**Pedro** (macht ſich mit Mühe von ihnen los). Artige junge Leute, das muß ich ſagen.

**Eduard** (ſeine Börſe mit Gefliſſenheit öffnend, ſo, daß Pedro den Inhalt ſehen kann). Wie heißen Sie, mein Vortrefflicher?

**Pedro.** Pedro. (Bei Seite.) Das iſt ein Goldfiſch, wie mir's ſcheint.

**Eduard.** Nun denn, mein theuerſter Herr Pedro, Sie ſehen in mir ein Opfer obrigkeitlicher Gewaltthätigkeit.

**Pedro.** Ei, wie ſo?

**Eduard.** Ein Corregidor hat mir die Geliebte meines Herzens geſtohlen.

**Pedro.** Wahrhaftig?

**Eduard.** Aber ich habe die Spuren des Räubers verfolgt.

Pedro. Das iſt recht.

Eduard (auf Urſula's Haus deutend). Er befindet ſich in dieſem Hauſe da.

Pedro. Worin kann ich helfen, ſagen Sie, mein goldner Herr!

Eduard (bei Seite). Aha! (Laut.) In Allem müſſen Sie helfen, Verehrteſter, in Allem. Nehmen Sie vor der Hand dieſen kleinen Beweis meiner Hochachtung. (Er giebt ihm Geld.) Der Corregidor wird ohne Zweifel das junge Frauenzimmer weiter führen wollen, an irgend einen entlegenen, verborgenen Ort.

Pedro. Wahrſcheinlich!

Eduard. Zu der Reiſe braucht er Maulthiere und Maulthiertreiber —

Pedro. Gewiß.

Eduard. Sie geben die Thiere her und wir ſtellen die Treiber vor.

Alle. Ja! Herr Pedro, wir ſind die Treiber.

Pedro. Mit Vergnügen! Wenn der Herr fortfährt, auf dieſe Weiſe mit mir zu ſprechen.

(Er klingelt mit dem empfangenen Gelde.)

Eduard. Gern, mein Theuerſter, gern! Meine Beredtſamkeit iſt unerſchöpflich.

Pedro. Aber wenn es der Corregidor entdeckt

— ſo ein Mann iſt mehr zu fürchten, wenn er Recht hat, als wenn er Unrecht hat.

**Eduard.** Vergebliche Furcht. — Er kennt mich nicht — er hat uns niemals geſehn. (Zu ſeinen Kamaraden.) Sprecht mir nach. (Laut.) Laſſen Sie ſich erweichen!

**Alle.** Laſſen Sie ſich erweichen!

**Eduard.** Seyn Sie unſer Troſt im Leiden.

**Alle.** Seyn Sie unſer Troſt im Leiden.

**Pedro** (gerührt). Laſſen Sie ab, meine Herren, laſſen Sie ab! Ich bin gerührt, wer könnte ihnen widerſtehen? Kommen ſie mit mir, ich will ihnen vier Maulthiertreiber-Kittel geben.

**Karl.** Aber was ziehn wir unter die Kittel?

**Lecourt.** In den Kleidern können wir nicht bleiben.

**Lafleur** (zu Pedro). Habt Ihr keine ſpaniſche Anzüge?

**Pedro.** Ei wohl, meine Herren! Prachtvolle Kleidungsſtücke. Ich beſitze ja ſelbſt vier Söhne, von der ſchönſten Taille — die Hoffnung meines Alters.

**Eduard.** Schön, wie ihr Vater; das verſteht ſich! Nehmen Sie der Hoffnung Ihres Alters die prachtvollen Kleidungsſtücke, geben Sie ſie uns, decken Sie gemeine Kittel darüber und treten Sie ſomit in den heiligen Bund zur Befreiung der Unſchuld. — Kommt, meine Freunde! Kommt in das Haus des unſchätzbaren Herrn Pedro, dort ſage ich euch das Übrige. (Alle in das Haus, **Pedro** zuletzt.)

**Der Corregidor** (aus Urſula's Haus, ſieht Pedro eintreten). Pedro!

**Pedro** (in der Couliſſe). Im Augenblick.

## Fünfter Auftritt.

**Der Corregidor** (allein). Alles iſt auf das vorſichtigſte angeordnet und ich kann ruhig nach Urgel zurückkehren. Tüchtige Riegel halten mein Zuckerkätzchen feſt — Auch kann Niemand zu ihr gelangen, der nicht vorher meiner Schweſter den Hof macht und den Waghals möchte ich ſehn, der das unternimmt. (Ruft.) Pedro, Pedro.

## Sechſter Auftritt.

Der Vorige. Pedro.

**Pedro.** Nun, was gibt's?

**Der Corregidor.** Geſchwind, ich bin eilig.

**Pedro.** Ah, der Herr Corregidor von Urgel, Sennor Lunes. (Bei Seite.) Das iſt gewiß der alte Liebhaber!

**Der Corregidor.** Schafft mir ſogleich Maulthiere herbei.

**Pedro.** Sie ſtehn ſchon gezäumt im Stalle.

**Der Corregidor.** Und die Treiber?

**Pedro.** Sind bereit.

**Der Corregidor.** Gut!

**Pedro** (mit Lachen). Befiehlt der Herr Corregidor einen zweiſitzigen Wagen?

**Der Corregidor** (auch lachend). Zweiſitzig, ha, ha!

**Pedro.** Ich habe Sie vorher abſteigen ſehn, Herr Corregidor, mit einem jungen Frauenzimmerchen.

**Der Corregidor.** Nicht wahr, die iſt allerliebſt?

**Pedro.** Allerliebſt. Es iſt ſo ein Appetitsbischen. O, der Herr Corregidor ſind ein Mann von Geſchmack. Sie wiſſen ſich immer etwas Gut's wegzukapern.

**Der Corregidor.** Ganz im Stillen, lieber Pedro, ganz im Stillen. — Aber es iſt hohe Zeit. — Wo ſind die Maulthiere mit den Treibern?

**Pedro.** Im Augenblicke — (ruft) Heda! Filippo, Garcia, Antonello, Joſepho. (Bei Seite.) Der fällt in gute Hände!

**Karl, Eduard, Lecourt, Lafleur** (in der Couliſſe). Gleich — gleich.

**Pedro** (an der Thüre ſeines Hauſes). Nun, ſo macht fort! der Herr Corregidor wartet.

## Siebenter Auftritt.

Die Vorigen. Lecourt, Lafleur, Karl, Eduard; Alle in Kitteln.

**Alle** (ſich vor dem Corregidor bis zur Erde verbeugend). Herr Corregidor —

**Eduard** (mit grober Stimme). Vorwärts, wenn's gefällig iſt.

**Der Corregidor.** Ihr alſo, meine Kinder, werdet mich führen.

**Eduard.** Geht's weit?

**Der Corregidor.** Gerade nach Urgel.

**Karl.** Der Herr iſt nicht allein?

**Der Corregidor.** Doch, ganz allein.

**Eduard** (zu Karl). Was Teufel, er läßt Eſtellen hier.

**Karl** (zu Eduard). Das iſt eine ſchöne Geſchichte. (**Eduard** gibt dem **Pedro** Geld und redet leiſe mit ihm.)

**Eduard** (laut zu Pedro). Aber, Herr, da fällt mir ein — wenn der Herr Corregidor allein iſt, ſo werden zwei Treiber hinlänglich ſeyn —

**Pedro** (zum Corregidor). Das iſt wahr. Mit zwei Treibern haben Sie genug. Es koſtet dann auch nur die Hälfte.

**Der Corregidor.** Aber der Wald, der vor uns liegt, iſt nicht ganz ſicher.

**Eduard.** O, wer würde es wagen, einen Corregidor anzufallen?

**Der Corregidor.** Es gibt freche Burſche, — ich brauche nur den vier Franzoſen zu begegnen —

**Eduard.** Von Aranza? O, da können Sie ganz ſicher ſeyn, die ſitzen alle vier im Gefängniß.

**Der Corregidor.** Im Gefängniß? Gut!

**Eduard.** Und der Schlimmſte von ihnen, ein wahrer Ausbund von Zügelloſigkeit — Eduard, glaub' ich — heißt er — der iſt bereits gehangen.

**Der Corregidor.** Gehangen! Endlich iſt doch die Gerechtigkeit einmal gerecht. Nun denn, ſo will ich mich mit zwei Treibern begnügen.

**Eduard** (zu Lecourt und Lafleur). Euch Beiden kommt die Ehre zu, den Herrn Corregidor zu führen (leiſe) und ihn unterwegs umzuwerfen.

**Lecourt** (leiſe zu Eduard). Verlaß dich auf uns.

**Eduard** (leiſe zu Lecourt und Lafleur). Ihr findet uns in der Grenzſtadt Dar; in zwei Stunden ſind wir dort.

**Der Corregidor.** Laßt uns nicht lange verweilen, meine Freunde.

**Alle.** Ehre, Ruhm und glückliche Reiſe dem hochwohlgebornen Herrn Corregidor von Urgel!

**Der Corregidor.** Wie das meinem zartfühlenden Herzen ſo wohl thut! Allenthalben bin ich geliebt — allenthalben trägt man mich auf Händen! Adieu, Pedro — adieu, ihr redlichen Leute. (Nach Eſtellens Fenſter.) Eſtelle, bald führt mich die Liebe wieder zu dir zurück.

**Eduard** (bei Seite). Die Mühe wollen wir dir ſparen.

(Der **Corregidor** mit **Lecourt** und **Lafleur** ab; die Andern begleiten ihn und grüßen ihn in die Scene, bis man den Wagen abfahren hört.)

## Achter Auftritt.

Pedro. Eduard. Karl.

**Eduard.** Der wäre glücklich fort. Pedro, bei wem befindet ſich Eſtelle?

**Pedro.** Eſtelle?

**Eduard.** Meine Geliebte.

**Pedro.** Ah ſo! Eſtelle befindet ſich bei einer alten Jungfer.

**Eduard.** So einer recht bösartigen?

**Karl.** Zankſüchtigen?

**Pedro.** Gott bewahre — ſie iſt ſehr empfindſam, ordentlich herzbrechend.

**Eduard.** Das iſt herrlich!

**Pedro.** Die ſchon ſeit vierzig Jahren vor Begierde brennt, ſich in den Stand der Ehe verſetzt zu ſehen.

**Eduard** (zu Karl). Die mußt du heirathen.

**Karl.** Was fabelſt du?

**Eduard.** Du ſollſt die Alte heirathen.

**Karl.** Nimmermehr.

**Eduard.** Du willſt nicht? Gut, ſo heirathe ich ſie ſelbſt. Wie heißt der Engel?

**Pedro.** Urſula.

**Eduard.** Schön! Ich heirathe die holde Urſula (bei Seite) zum Scherz.

**Pedro.** Aber der Herr Corregidor wird ſchwerlich ſeine Einwilligung geben.

**Eduard.** Welcher Corregidor?

**Pedro.** Ei, Jungfer Urſula iſt die Schweſter des Senner Lunes, Corregidors von Urgel.

**Eduard** (bei Seite). Des Räubers meiner Geliebten — die Vorſicht ſelbſt zeigt mir den Weg zur Rache. (Zu Pedro.) Wie kommt man aber hinein zu dem alten Engel?

**Pedro.** Ja, das geht nicht ſo leicht — da ſind Domeſtiken, Duennen, Gärtner — kurz und gut eine vollſtändige Garniſon.

**Eduard.** Gleichviel! Hinein müſſen wir; Jungfer Urſula iſt empfindſam — folglich iſt ſie eine Freundin vom Abentheuerlichen — Vortrefflichſter Herr Pedro, ſchaffen Sie uns zwei muſikaliſche Inſtrumente, um in ihren zarten Tönen die gewaltige Leidenſchaft der Liebe zu malen.

**Karl** (zu Pedro). Haben Sie Inſtrumente?

**Pedro.** Eine alte Flöte. —

**Eduard.** Eine alte Flöte, um die Liebe zu malen! — Göttlich! ich nehme die Flöte!

**Pedro.** Ein roſtiges Horn —

**Karl.** Ein Horn, ich nehme das Horn.

**Eduard.** Geſchwind, Herr Pedro, holen Sie die Inſtrumente. (Pedro ab.)

## Neunter Auftritt.

Eduard. Karl.

**Eduard.** Alſo dabei bleibt's, ich bin Urſula's Liebhaber.

**Karl.** Und ich Eſtellens Mann!

**Eduard.** Wir ſtellen uns unter die Fenſter unſrer Schönen und machen eine Katzenmuſik, daß der ganze Flecken in Aufruhr geräth.

## Zehnter Auftritt.

Die Vorigen. Pedro mit einer Flöte und einem Horn.

**Pedro.** Hier iſt die Flöte — hier das Horn.

**Eduard.** Wie Schade, daß Sie keine große Trommel haben, Sie hätten das Orcheſter verſtärkt! (In die Flöte blaſend.) Welches göttliche Inſtrument! Wenn dieſe Töne auch nicht zum Herzen meiner Dulzineen dringen, ſo werden ſie doch wenigſtens den Weg zu ihren Ohren finden. Und dein Horn — probir' es einmal.

**Karl** (bläßt hinein). Es iſt wenigſtens ſo alt, als deine Geliebte.

**Eduard.** Folglich gerade recht!

**Pedro.** Ich verberge mich hinter dieſen Baum und ſehe der Comödie zu.

(Er verbirgt ſich hinter einen Baum.)

**Eduard.** Apropos, Karl!

**Karl.** Nun?

**Eduard.** Ich muß dir doch den Inhalt des Stücks ſagen. Wir ſind zwei Liebhaber, die einander nicht kennen. Jeder bläßt ein andres Stückchen, du auf jener, ich auf dieſer Seite.

**Karl.** Das wird herrlich klingen.

**Eduard.** Aber bald ſtoßen wir auf einander, wir gerathen in Streit; Drohungen, Schimpfreden dürfen nicht geſpart werden, wir ziehen die Degen, wir ſchlagen uns, aber verwundet wird keiner — dann klart ſich alles auf: Du haſt die himmliſchen Töne deines Horns für Eſtellen, ich habe die ſüßen Laute meiner Flöte für Urſula erklingen laſſen — wir umarmen uns, ſchwören uns ewige Freundſchaft. — So, jetzt weißt du deine Rolle.

**Karl.** Auf das Genaueſte.

**Pedro.** Wenn Einer ſtecken bleibt, ſo ſoufflier ich.

**Eduard.** Sie ſind der Souffleur, richtig. — Jeder an ſeinen Platz, das Konzert nimmt ſeinen Anfang.

(Sie trennen ſich. **Eduard** allein bleibt im Vorgrunde. Jeder ſpielt ein andres Thema, woraus ein gräßliches Charivari entſteht.)

### Eilfter Auftritt.

**Die Vorigen.** **Urſula** am Fenſter.

**Urſula.** Was hör' ich? Welche göttliche Muſik!

**Pedro.** Die hat gute Ohren.

(**Karl** und **Eduard** halten ein.)

**Eduard.** Da iſt die Alte!

**Urſula.** Ein Unbekannter! Er iſt als Maulthiertreiber coſtümirt — das iſt ſicher eine Verkleidung. O, in vielen Romanen habe ich von verkleideten Rittern und Troubadours geleſen.

**Eduard.** Jetzt will ich mit meinen Tönen auf ſie losſtürmen, ſo lange meine Lungen halten.

(Er ſtellt ſich unter **Urſula's** Fenſter, die er während dem Blaſen immer anſieht.)

**Urſula.** O, Himmel, er betrachtet mich! Er bläſt zu mir! Er liebt mich!

**Pedro** (zu Eduard). Die hätten wir!

(**Eduard**, immer blaſend, gibt dem **Karl** Zeichen, unter den Balcon zu treten.)

**Eduard.** Hier iſt dein Stichwort.

(Karl erſcheint im Vorgrunde.)

**Urſula.** Noch ein Unbekannter!

(Karl bläßt in's Horn.)

**Eduard.** Jetzt Beide zugleich, das dringt durch.

(Beide fangen zugleich an.)

**Urſula.** Soll ich meinen Augen und meinem Herzen trauen? Zwei Liebhaber für Einen!

**Eduard** (zu Karl). Sie kann nicht widerſtehen. Jetzt das Gefecht, das lockt ſie ſicher herab.

**Urſula.** Soll ich hinunter?

**Karl** (ſich dem Eduard nähernd). Wer unterſteht ſich —

**Eduard.** Welcher freche Ehrenſchänder —

**Karl.** Mein Herr, ich werde nicht dulden —

**Eduard.** Und ich werde nicht zugeben —

**Urſula** (vom Fenſter gehend). Ach Gott! die guten Menſchen wollen ſich um meinetwillen die Hälſe brechen.

**Eduard** (leiſe). Sie kommt herab. (Laut.) Zu den Waffen, mein Herr, Blut muß ich ſehen!

(Sie ſchlagen mit den Degen gegen einander. Sie halten inne.)

**Karl.** Die Thüre öffnet ſich.

**Eduard.** Sie iſt's! (ſchreiend) Vertheidigen Sie ihr Leben. (Sie fechten wieder zum Schein.)

**Urſula** (tritt aus dem Hauſe und wirft ſich zwiſchen die Kämpfenden). Haltet ein, ihr Barbaren, haltet ein!

**Eduard.** Eher nicht, bis der Verräther ſeiner Liebe zu dir, göttliche Urſula, entſagt.

**Urſula.** O, heiliger Jacob! Sie lieben mich alle Beide!

**Karl** (zu Eduard). Was höre ich, Sie lieben dieſes junge Frauenzimmer?

**Eduard.** Ja, Urſula iſt's, die ich anbete.
(Er kniet vor ihr nieder.)

**Karl.** So ſind wir keine Nebenbuhler — Eſtelle heißt meine Gattin.

**Urſula.** Seine Gattin?

**Eduard.** Eſtelle!

**Karl.** Die mir geraubt wurde.

**Urſula.** Ich athme wieder.

**Eduard.** In meine Arme, theuerſter Freund! (Leiſe zu Karl, den er umarmt.) Verlange, deine Frau zu ſehn.

**Pedro** (bei Seite). Das ſind ganze Spitzbuben.

**Eduard.** Liebenswürdige Urſula, ich bin untröſtlich, daß Sie Zeuge dieſes Auftritts ſeyn mußten — aber es ſey Ihnen ein Beweis meiner enormen Liebe, meiner ungeheuren Zärtlichkeit —

(zu Karl) Gott! ich finde keine Worte, ihr meine Zärtlichkeit auszudrücken.

**Urſula.** Welche Jungfrau müßte ſich nicht geſchmeichelt fühlen —

**Eduard** (zu Karl). Hat ſie die Thüre offen gelaſſen?

**Karl** (leiſe). Nein.

**Eduard** (ebenſo). Deſto ſchlimmer.

**Urſula.** Sie werden es vielleicht zudringlich finden — aber ich kenne Sie nicht und dieſe unſcheinbare Kleidung —

**Eduard** (den Kittel öffnend, wie Karl). Verbirgt zwei edle Kaſtilianer.

**Urſula** (bei Seite). Ich erſticke vor Vergnügen.

**Eduard** (auf den Kittel zeigend). Dieſe obere Kleidung iſt die Tunica der alten Troubadours.

**Urſula.** Wie, Sie wären — O, ich hätte es gleich vermuthen können! Die himmliſchen Töne, welche Sie ihrem Inſtrument entlockten! — Aber woher kennen Sie mich, wo haben Sie mich geſehn?

**Eduard.** Allenthalben.

**Urſula.** Allenthalben! Und Ihr Herz?

**Eduard.** Schlägt nur für die göttliche Urſula und wenn meine Wünſche —

**Urſula.** Mein Herr!

Eduard. Meine Liebe —

Urſula. Theuerſter Herr!

Eduard. Wenn ich würdig wäre, Ihr Gatte zu werden —

Urſula. Mein Gatte? — Einzig geliebter Herr!

Eduard. O, wie dieſe Sprache der reinen Zärtlichkeit zum Herzen dringt — wie ſie mich ergreift, es iſt um von Sinnen zu kommen! (Zu Karl.) Aber, unglücklicher Jüngling, was ſuchen Sie an dieſem Orte?

Karl. Eine angebetete Gattin, welche mir der Bruder ihrer Geliebten geraubt hat.

Urſula. Die junge Eſtelle?

Eduard. Wie, die junge Eſtelle?

Karl. O, Himmel, ja!

Eduard. Nun denn, mein Freund, folgen Sie mir. Sie ſollen ſie wiederſehn, in dieſem Augenblick will ich ſie Ihrer Liebe zurückgeben.

(Sie gehn nach Urſula's Hauſe.)

Urſula. Das iſt unmöglich. — Mein Bruder hat ſie meiner Obhut anvertraut.

Eduard. Ihr Bruder iſt ein Tyrann!

Karl. Ja, ein Tyrann!

Eduard. Wer zwei liebende Herzen trennt, iſt ein Tyrann, wer zwei Gatten von einander reißt, iſt ein Tyrann, wer den Gegenſtand einer ewigen Liebe unter eiſernen Riegeln gefangen hält, iſt ein Tyrann. — Urſula — theuerſte Urſula, du biſt die Schweſter eines Tyrannen.

**Urſula.** Wie? großer Gott! Ich die Schweſter eines Tyrannen? Wenn ich ſeinem Willen zuwiderhandle, er iſt Corregidor und kann —

**Karl.** Wahre Liebe trotzt jeder Gefahr.

**Eduard.** Jeder Gefahr, der kleinen, der großen — der mittelmäßgen — die Liebe iſt die höchſte Gewalt — Alles gehorcht ihr, von der Venus bis zur Urſula.

**Urſula.** Welche himmliche Sprache und Du hat er mich auch ſchon genannt.

**Pedro.** Die ſitzt feſt.

**Urſula.** Holder Troubadour, gern würde ich mich deinen Wünſchen ergeben, aber —

**Karl** (zu Urſula). Sie wollen uns nicht anhören, unſer Flehen war vergebens! — (zu Eduard) Mein Freund, ein ſo hartes Frauenzimmer iſt nicht im Stande, ſie zu beglücken.

**Urſula** (zu Eduard). Glaube ihm nicht!

**Eduard.** Sie haben Recht! Wer unempfindlich gegen die Leiden unglücklicher Liebe iſt, hat niemals geliebt, wird niemals lieben. Unglücklicher Jüngling, ich will Ihnen einen Beweis geben, wie ſehr mir Ihre verzweiflungsvolle Lage zum Herzen geht, ich will —

**Urſula** (bei Seite). Himmel! was wird er wollen?

**Eduard.** Ich will dieſe Grauſame verlaſſen. Sie werden Ihre Eſtelle nicht wieder ſehn — ich entſage meiner Urſula. — Ich reiſe mit Ihnen ab, ich verlaſſe Spanien, ich gehe nach — nach — nach —

**Pedro** (ſoufflirend). Nach Konſtantinopel! —

**Eduard.** Ja, nach Konſtantinopel. Folgen Sie mir, unglücklicher Jüngling, fort von dieſem Schreckensorte.

**Urſula** (ihm nachlaufend). Liebenswürdiger Kaſtilianer!

**Eduard.** Gib meinem Freund ſeine Eſtelle zurück oder du ſiehſt mich nimmer wieder.

**Urſula.** Aber —

**Eduard.** Lebe wohl auf ewig, du Grauſame!

**Karl.** Lebe wohl!

**Urſula.** Nur einen Augenblick!

**Eduard** (zu Karl). Sie beißt an.

**Urſula.** Aber wenn ich Eſtellen herausgebe, ſo kann ich nicht hier bleiben, denn wenn mein Bruder zurückkömmt —

**Eduard.** Alles iſt bereit — ich entführe dich, du Perle deines Geſchlechts.

Pedro (bei Seite). Das iſt ſtark!

Eduard. Ich entführe dich und eile mit dir nach Frankreich.

Urſula. Nach Frankreich?

Eduard. Nach Paris.

Urſula. Nach Paris!

Pedro (bei Seite). Dort müſſen die Perlen hoch im Preiſe ſtehn.

Eduard. Das ſüße Band der Ehe —

Pedro (bei Seite). Der junge Menſch hat Muth, wie ein Löwe.

Urſula. Das Band der Ehe! O, du gefährlicher Troubadour!

Eduard (zu Karl). Freund! Eſtelle iſt Ihrer Liebe wieder gegeben; ich entführe die anbetungswürdige, die himmliſche, die göttliche Urſula und —

Karl (leiſe zu Eduard). Das Übrige wird ſich finden.

Eduard (ebenſo zu Karl). Nein — ich hoffe, das wird ſich nicht finden. (Laut.) Geliebte! führe meinem Freunde ſeine Eſtelle zu.

Urſula. Ja, ich will zwei Glückliche machen, und ſelbſt glücklich werden.

Eduard. Schöne Seele.

Urſula. O Liebe, Liebe, Liebe! Wenn du auch den Sterblichen ſpät heimſuchſt, ſo bleibt doch deine unwiderſtehliche Macht dieſelbe. Ich komme im Augenblicke zurück, holder Troubadour.

(Ab in's Haus.)

## Zwölfter Auftritt.

Die Vorigen, ohne Urſula.

**Pedro** (in Lachen ausbrechend). Die iſt ſchön angeführt!

**Karl** (zu Eduard). Aber was fangen wir mit der Alten an?

**Eduard.** Weiß ich's?

**Pedro.** Mich dünkt, ich ſehe ſie ſchon in Frankreich, wie ſie vor den Häuſern herumgeht und einen Mann bettelt.

**Karl.** Still, ſie kommt.

**Eduard.** Mit Eſtellen — Eile deiner Frau entgegen.

## Dreizehnter Auftritt.

Die Vorigen, Eſtelle, Urſula.

**Karl** (lauft auf Eſtellen zu und umarmt ſie). Theuerſte Gattin!

**Eſtelle.** Eduard!

**Eduard** (zu Eſtelle). Still. (Zu Karl.) Die Umarmung dauert zu lang.

**Urſula.** Ich hoffe, ihr Ritter —

**Eſtelle** (leiſe zu Eduard). Ritter? Was ſoll das bedeuten?

**Eduard** (leiſe zu Eſtellen). Bezähme deine Neugierde und erſtaune über nichts.

**Urſula.** Dieſer Beweis meiner Hingebung —

**Eduard.** Verdoppelt meine Zärtlichkeit für dich, du Einzige.

**Urſula.** Seine Einzige!

**Eſtelle** (zu Karl). Er hat den Verſtand verloren.

**Karl** (zu Eſtelle). Im Gegentheil, er hat ihn gefunden.

**Eduard** (an der Thüre des Gaſthofs). Holla, Herr Wirth! (Pedro thut, als trete er aus dem Hauſe.) Geſchwind einen guten, großen Wagen und die vier beſten Maulthiere von ganz Spanien.

**Pedro.** Sie ſtehn ſchon gezäumt und angeſchirrt; ſie können ſogleich abreiſen.

**Eduard.** Nun denn; wer mich liebt, der folge mir!

**Urſula.** Ich folge dir!

**Pedro.** Glückliche Reiſe.

**Urſula.** Die Liebe iſt mein Leitſtern!

(Alle ab, auſſer **Pedro**, der lachend unter ſeiner Hausthüre ſtehen bleibt.)

## Vierzehnter Auftritt.

(Das Theater verwandelt ſich und ſtellt das Stadtthor im erſten Acte dar, aber von der franzöſiſchen Seite. **Dormond**, **La Valeur**, **franzöſiſche Soldaten**, in Reih und Glied, ziehen auf.)

**Dormond.** Hier wären wir denn in der Stadt Dax auf der Grenze von Frankreich und Spanien. Jetzt, meine Freunde, bezieht eure Kaſerne und morgen — allgemeiner Raſttag.

(Die Soldaten marſchiren ab, mit Ausnahme der Schildwache und der, welcher von **La Valeur** geführt, die Wache beziehn.)

## Fünfzehnter Auftritt.

**Dormond** (allein). Ich hätte nicht leicht eine Garniſon wählen können, welche mir angenehmer geweſen wäre, als dieſe. Mein Freund Duplant, dem eine ſichere Nachricht zugekommen iſt, daß Eſtelle und Eduard nach Spanien geflüchtet ſeyen, bewohnt ein artiges Landgut in der Nähe, um, wie er ſagt, genaue Erkundigungen nach den beiden Flüchtlingen anſtellen zu können. O, wenn die Reue ſie nach Frankreich zurückführte, ſie ſollten in mir einen Vertheidiger finden! Wie mag's ihnen gehn! (Ruft.) La Valeur.

## Sechszehnter Auftritt.

Der Vorige. La Valeur.

**La Valeur.** Herr Capitain.

**Dormond.** Ich gehe hin, mein Quartier anzuſehen und empfehle dir die ſtrengſte Wachſamkeit.

**La Valeur.** Seyn Sie ohne Sorgen, Herr Capitain, ich bin noch nüchtern.

(Dormond ab; La Valeur in die Wache.)

## Siebenzehnter Auftritt.

Urſula, Eſtelle, Karl, Eduard.

**Eduard.** Da wären wir glücklich in Frankreich! Süßer Boden der Heimath!

**Urſula** (welche an Eduards Arm ſehr ſchnell gehen muß). Langſam, liebenswürdiger Troubadour, langſam!

**Eduard.** Stütze dich auf meinen Arm, holdſelige Urſula!

(Während dieſes Dialogs gehen ſie vorwärts und bei'm letzten Wort haben ſie das Thor paſſirt; die Schildwache dreht ihnen den Rücken.)

## Achtzehnter Auftritt.

Die Vorigen. La Valeur.

**La Valeur** (aus dem Wachhaus). Halt da!

**Urſula** (zitternd). Heiliger Jacob, ein Soldat!

**La Valeur.** Wo kommt ihr her?

**Eduard.** Wir haben einen Spaziergang nach Spanien gemacht.

**La Valeur.** Wer ſeyd ihr?

**Eduard.** Franzoſen.

**La Valeur.** Und dieſe Damen?

**Karl** (auf Eſtellen deutend). Die eine iſt meine Frau —

**La Valeur.** Und die Andere?

**Karl.** Die Andre —

**Eduard.** Eine junge Spanierin.

**Karl.** Welche, ſobald ſie mündig iſt, meinen Freund mit ihrer Hand beglücken wird.

**La Valeur** (bei Seite). Nun, wenn die noch nicht mündig iſt, ſo bin ich noch ein Kind!

**Eduard** (zu La Valeur). Erlauben Sie, Herr Sergeant, Ihre Uniform iſt mir ſo bekannt. Bei welchem Regiment ſtehen Sie?

**La Valeur.** Regiment Champagne.

**Eduard.** In dieſem Regiment dient Capitain Dormond?

**La Valeur.** Mein Vorgeſetzter.

**Eduard.** Befindet er ſich vielleicht hier?

**La Valeur.** Er befehligt die Garniſon dieſer Stadt, und iſt heute Morgens mit ſeiner Compagnie eingerückt. Kennt Ihr ihn?

**Eduard und Karl.** Gewiß! Er iſt unſer beſter Freund.

**La Valeur.** Mein Capitain der Freund von zwei Maulthiertreibern!

**Urſula** (auffahrend). Von zwei Troubadours, Herr Sergeant!

**La Valeur.** (verächtlich). Troubadours in Kitteln!

**Eduard.** Rufen Sie nur immer den Capitain herbei, Herr Sergeant! Geſchwindſchritt! Vorwärts Marſch!

**La Valeur.** Nun ich bin doch begierig. — (Er geht nach der Seite ab, wohin der Capitain abging.)

## Neunzehnter Auftritt.

Die Vorigen, Lafleur, Lecourt.

**Lecourt** (ruft). Eduard!

**Lafleur** (ebenſo). Und die Andern!

**Urſula** (ſich umwendend). Noch zwei Troubadours!

**Eduard** (leiſe zu Lafleur und Lecourt). Was macht der Corregidor?

**Lafleur** (leiſe zu Eduard). Der liegt im Schlamme bis über die Ohren — zwei Schuß weiter von hier.

**Eduard.** Das geſchieht ihm recht.

## Zwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. La Valeur. Dormond.

**La Valeur.** Hier iſt der Capitain.

**Eduard.** Er iſt's! (Auf Dormond losgehend). Ich bin's.

**Karl, Lafleur, Lecourt** (den Dormond umringend). Wir ſinds!

**Dormond** (macht ſich von ihnen los). Ein Augenblick, ihr Herrn. (Fixirt Eduard.) Beim Himmel, mich dünkt —

**Eduard.** Bleiben Sie bei dem guten Gedanken.

**Dormond** (zu Eduard). Eduard, Sie ſind's?

**Eduard und Karl.** Wir beide, Eduard und Karl.

**La Valeur** (bei Seite). Es iſt doch eine alte Bekanntſchaft des Capitains.

**Dormond.** Da ſeyd ihr endlich, ihr lüderlichen Geſellen.

**Eduard** (zu La Valeur). Lüderliche Geſellen — Merken Sie, daß er uns kennt?

**Dormond.** Auch die liebe Eſtelle —

**Eduard.** Meine liebe Eſtelle.

**Urſula.** Seine liebe Eſtelle.

**Dormond** (auf Urſula, Lafleur und Lecourt deutend). Aber die kenne ich nicht.

**Eduard** (leiſe zu ihm). Was liegt dran? (Laut.) Ja, Herr Capitain, unſere Pilgerfahrt iſt beſchloſſen. — Ich komme reuig zurück — (auf Eſtelle deutend) Sie kommt reuig zurück — wir kommen alle reuig zurück!

**Urſula.** Aber Troubadour —

**Eduard.** Jetzt ſoll das zärtlichſte Band uns vereinigen und alle Leiden ſind geendigt.

**Urſula** (mit rührendem Tone). Aber Troubadour —

**Dormond** (zu Eduard). Das wird nicht ſo geſchwind gehn — Herr und Madame Duplant ſind hier —

**Eduard.** Deſto beſſer. Komm Eſtelle — wir fliegen in ihre Arme, zu ihren Füßen, überſchwemmen ſie mit Thränen und ſie können nicht widerſtehn, ſie willigen ein.

**Urſula** (mit ſtarker Stimme). Troubadour, aber Troubadour!

**Dormond.** Aber zuvor will ich euch andere Kleidungsſtücke geben. Euer Koſtüm dürfte keine günſtige Wirkung machen. Kommt mit mir.

**Eduard.** Ihm nach, meine Freunde.

**Urſula** (in Wuth). Aber Troubadour —

**Dormond.** Kommt alle mit!

**Eduard** (indem er bemerkt, daß Urſula ſich anſchickt, ihm zu folgen, zu La Valeur). Kamarad! wenn ſich eine Gelegenheit nach Aranza findet — wenn leere Maulthiere dahin zurückkehren, ſo ladet ihnen dieſe verlaſſene Jungfrau auf. — Lebe wohl auf ewig, ſüße Urſula.

**Urſula** (ſo ſchreiend, daß ihr die Stimme verſagt). Aber Troubadour — Troubadour — Troubadour —

**Eduard** (zu La Valeur). Bewacht ſie wohl — Kommt den unglücklichen Folgen ihrer Verzweiflung zuvor.

(Alle ab auſſer La Valeur und Urſula.)

## Einundzwanzigſter Auftritt.

Urſula. La Valeur.

**Urſula** (verzweifelnd auf und nieder rennend). Es iſt ein Traum — es iſt eine Täuſchung der Sinne. — Er kann mich nicht betrügen wollen — er kann nicht ſo leichtſinnig der erſten Liebe eines jungfräulichen Herzens ſpotten. (Nach der Couliſſe laufend, in welche Eduard abging.) Troubadour, ich werde dir folgen, du wirſt wieder in meine

Arme zurückkehren — oder, liebenswürdigſter Troubadour, ich werde dich erdroſſeln!

**La Valeur** (dreht ſich um und gewahrt den Corregidor). Da kommt noch ſo eine alte Karricatur. (Zu Urſula.) Sie bekommen Geſellſchaft, Mamſell.

## Zweiundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen, der Corregidor, ſeine Kleidung iſt in Unordnung.

**Der Corregidor** (im höchſten Zorn). Ich will doch ſehn —

**Urſula.** Himmel, mein Bruder! Wohin verberge ich mich?

**Der Corregidor.** Wo iſt der Commandant der Wache. Er ſoll mir im Augenblicke zwei Maulthiertreiber hängen laſſen. (Er bemerkt Urſula.) Teufel! was ſehe ich? meine Schweſter?

**Urſula.** Ja, lieber Bruder.

**Der Corregidor.** Du hier, in Frankreich.

**Urſula.** Ja, lieber Bruder!

**Der Corregidor.** Und Eſtelle —

**Urſula.** Laß dir meine Leiden klagen —

**Der Corregidor.** Aber Eſtelle —

**Urſula.** Mein Unglück —

**Der Corregidor.** Wo iſt Eſtelle —

**Urſula** (in Thränen ausbrechend). Sie iſt die Gattin meines Troubadours.

**Der Corregidor.** Deines Troubadours?

**Urſula.** Ja, des jungen Eduards.

**Der Corregidor.** Muß ich denn allenthalben in die Klauen dieſes verwünſchten Eduards fallen! Er entführt meine Frau, er entführt Eſtellen, er entführt meine Schweſter und zuletzt entführt er mich ſelbſt. Aber ich werde ſeiner Spur folgen. (Zu Urſula.) Wo iſt er hingegangen?

**Urſula.** Liebe und Rache ſollen uns leiten.

**Der Corregidor.** Das ſind ſchlechte Wegweiſer. Ich frage, wo er hingegangen iſt?

**La Valeur** (bei Seite). Wenn ich ſie zu dem Landhauſe des Herrn Duplant ſchickte — das gäb' eine angenehme Überraſchung!

**Der Corregidor** und **Urſula** (zu La Valeur). Wo iſt er hingegangen?

**La Valeur.** Er hat mit ſeinen Kamaraden den Weg da rechts eingeſchlagen — er führt gerade zu einem ſchönen Landhaus. In zehn Minuten ſeyd Ihr dort.

**Der Corregidor** (zu Urſula). Fort, Urſula!

**Urſula.** Fort, Corregidor!

**La Valeur.** Zu Fuß?

**Urſula.** Auf den Flügeln der Liebe und der Rache!

**La Valeur.** Auf Flügeln! — Nun denn, vorwärts marſch!

(Er geht in die Wache. Der Corregidor und Urſula nach der angezeigten Seite ab.)

## Dreiundzwanzigſter Auftritt.

(Garten, zu beiden Seiten zwei Lauben.)

Dormond, Karl, Lafleur, Lecourt, Eduard und Eſtelle.

**Dormond** (welcher mit Eſtelle zuerſt hereintritt, winkt den Nachfolgenden.) Hierher!

**Eſtelle.** Herr Capitain, ich fühle eine innere Bewegung.

**Dormond.** Die nur angenehme Folgen haben wird, wie ich hoffe.

**Eduard** (von den Andern umringt, eintretend). So kehrt der verlorne Sohn zurück!

**Dormond.** Still! da kommen Herr und Madame Duplant.

**Karl.** Jetzt werden wir eine moraliſche Vorleſung hören.

**Eduard.** Schrecklicher Gedanke!

**Eſtelle.** Ich mache mich aus dem Staube.

**Dormond.** Bleiben Sie! (Er ſieht in die

Couliſſe). Hypolit begleitet ſeine Eltern — ſie geſticuliren heftig — ſind in zorniger Aufwallung.

**Eſtelle** (will fort). Ich bleibe nicht — ich laufe fort.

**Eduard.** Ruhig, liebe Eltern; wir wollen den Sturm vorübergehen laſſen. Kann man ſich denn nirgends verbergen. — Ei wahrhaftig, die Lauben da ſcheinen ordentlich zu einem Verſteck für uns beſtimmt zu ſeyn. Dort können wir in der Stille den Discours von Onkel und Tante mit anhören und danach abmeſſen, wenn es rathſam iſt, uns zu zeigen.

**Lecourt.** Dabei ſind wir aber überflüſſig.

**Eduard.** Im Gegentheil! Ihr ſollt als Zeugen meiner Verlobung gegenwärtig ſeyn. Geſchwind, meine Freunde, ihr hinter jene Laube, Eſtelle und ich hinter dieſe.

(**Eſtelle**, **Eduard**, **Lecourt**, **Lafleur**, **Karl** verbergen ſich auf die angegebene Weiſe.)

## Vierundzwanzigſter Auftritt.

**Die Vorigen.** Herr und Mad. **Duplant**. **Hypolit**. **Eduard** tritt zum Oeftern unbemerkt hervor.

**Herr Duplant** (zu Hypolit). Ungerathener Bube!

**Eduard.** Gilt das mir?

**Mad. Duplant.** Eine ſo ſchändliche Aufführung —

**Eduard.** Schändlich! —

**Herr Duplant.** Ja! Schändlich im höchſten Grade iſt es, daß du in deinem Alter ſchon in allen Spielhäuſern an der Tagesordnung biſt.

**Eduard** (lacht). Ha, ha, ha!

**Mad. Duplant.** Ich glaube gar, der Moſje Taugenichts lacht noch.

**Hypolit.** Ganz und gar nicht.

**Herr Duplant.** So erkennſt du das viele Gute, womit wir dich überhäuft haben!

**Mad. Duplant.** Dir zu Liebe habe ich zwei liebenswürdige und intereſſante Weſen in's Unglück geſtürzt.

**Eduard.** Liebenswürdig — intereſſant!

**Mad. Duplant.** Ja, liebenswürdig waren ſie und intereſſant. Meine Strenge — meine Unbarmherzigkeit hat ſie zu einem Schritte gezwungen — die lieben Kinder! Der närriſche Eduard! — Bei all ſeinem Leichtſinn hatte er doch ein gutes Herz.

**Herr Duplant.** Und die liebe Eſtelle — O! wenn ſie hier wären!

**Mad. Duplant.** Gern würden wir ihnen verzeihen, ſie vereinigen —

**Herr Duplant.** Ihnen die Hälfte unſeres Vermögens geben —

**Eduard.** Gut!

**Herr Duplant.** Sie ſollten unſre liebſten Kinder ſeyn.

**Mad. Duplant.** Gewiß! unſre liebſten!

**Hypolit** (lachend). Zum guten Glück ſind ſie weit von hier.

**Eduard** (mit Eſtelle zu den Füßen der Verwandten ſich niederwerfend). Du irrſt, guter Vetter! Sie ſind ſehr nah!

**Herr und Mad. Duplant.** Eduard — Eſtelle.

**Hypolit** (ſie berührend). Sie ſind's wirklich!

**Mad. Duplant.** Durch welche Bezauberung

**Eduard** (auf Dormond deutend). Da ſteht der Zauberer.

**Herr Duplant.** Ihr wart —

**Eduard.** Hinter jener Laube verborgen. (Zu ſeinen Kamaraden.) Kommt Alle herbei. (Zu Herr und Mad. Duplant.) Hier habe ich die Ehre Ihnen die Gefährten meiner Abentheuer, ſo wie die Zeugen meiner Verlobung vorzuſtellen. O, es ſind Leute von Kopf.

(**Lecourt**, **Karl** und **Lafleur** kommen hinter der Laube hervor, **der Corregidor** und **Urſula** erſcheinen im Hintergrunde.)

## Fünfundzwanzigſter Auftritt.

Die Vorigen. Der Corregidor. Urſula.

**Der Corregidor und Urſula.** Rache, Rache!

**Eduard** (auf dieſe zeigend). Das iſt etwas Andres! Das ſind meine Schlachtopfer!

**Der Corregidor.** Rache!

**Urſula.** Rache! Blutige Rache oder — Liebe!

**Eduard.** Ich bin in Verzweiflung, daß ich Ihren beiderſeitigen Wünſchen nicht genügen kann, aber vor der Hand muß ich mich auf das Schleunigſte verheirathen.

**Urſula.** Troubador, treuloſer Troubadour!

**Der Corregidor.** Verrätheriſcher Pillendreher.

**Eduard.** Von nun an ſey allen Abentheuern, Irrfahrten und Entführungen entſagt — die ganze Welt lade ich zur Hochzeit ein und beſchenke ſie mit der goldenen Lehre: Laßt die Vergangenheit ruhn, genießt die Gegenwart und das Übrige — wird ſich finden.

(Der Vorhang fallt.)

# Dramatiſche Novellen

von

Georg Döring.

---

## Dritter Theil.

Der Berggeiſt. — Fortunat mit dem Säckel
und Wünſchhutlein. — Der Ahnenſchatz.

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.
1 8 3 3.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MÜNCHEN

# I.

# Lyriſches.

Wenn im Lenz aus Blüthenzweigen
Uns ein reicher Jubel tönt,
Warum ſoll der Dichter ſchweigen
Und der Klang, der ihn verſchönt?

# Der Berggeiſt.

## Romantiſche Oper in drei Aufzügen.

---

In Muſik geſetzt von Ludwig Spohr.

---

## Perſonen:

**Domoslav**, Herzog.
**Alma**, ſeine Tochter.
Fürſt **Oskar**, Alma's Bräutigam.
**Ludmille**, Alma's Vertraute.
**Der Berggeiſt.**
**Troll**, ein Erdgeiſt.
**Vaſallen Domoslavs** und **Oskars.**
Diener und Dienerinnen.
Erdgeiſter.
Luftgeiſter.
Feuergeiſter.
Waſſergeiſter.
Erſcheinungen.

BAYERISCHE
STAATS-
BIBLIOTHEK
MUENCHEN

# Erſter Aufzug.

---

## Erſte Scene.

(Felſengewölbe mit mehreren Erhöhungen, von einem Erdbrande röthlich, aber ſchwach erleuchtet. Der **Berggeiſt** auf einem von Felſen gebildeten Throne nachläſſig ſitzend, in der herabhängenden Rechten einen ſchwarzen Stab, an dem unten ein goldener Hammer befindlich. **Troll** und die übrigen **Erdgeiſter**, mit kleinen ſchwarzen Stäben, an deren Enden ſilberne Hämmer, eilen geſchäftig hin und her. Einige tragen Erzſtufen, andere arbeiten auf den Erhöhungen mit ihren Hämmern, an den Wänden; wieder andere eilen oft in die Nähe des Berggeiſtes, als wollten ſie deſſen Befehle vernehmen, kehren aber, da dieſer keine Theilnahme verräth, ſchnell wieder um. Sie haben ſämmtlich kleine eiſerne Kronen auf dem Haupte, in deren jeder ein Flämmchen brennt. Der **Berggeiſt** hat eine dergleichen größere, in der eine rothe Flamme brennt.)

**Chor der Erdgeiſter.**

Schafft, ſchafft, ſchafft!
Hebt die Erze aus den Tiefen

Dämmt der Waſſer wilde Wuth,
Laßt die Gluth nur mäßig treiben,
Daß ſie nicht zerſtörend wirkt.
Schafft, ſchafft, ſchafft!
Gluth und Fluth belebt die Erde,
An der Luft verwelkt ihr Kranz.

**Troll.**

(Kommt unmuthig vor und lehnt ſeinen Hammer an die Felswand.)

**Recitativ.**

Immer Arbeit, nimmer Freude!
Das mag Andern wohl behagen,
Doch mir eckelt's! Tief im Innern
Lebt ein Sehnen, lebt ein Drängen,
Nach der Menſchen bunter Luſt.
Glückliche Tage, die ich am Lichte
Strahlender Sonne, bei euch verbracht!
Ach! damals ſcheute man die Gnomen nicht!
Und höh're Geiſtermacht
Vergönnte manchem Auserwählten
Aus unſerm Reich, ſich Menſchen anzuſchließen.
(Mehrere Erdgeiſter haben ſich um Troll verſammelt, und hören ihm aufmerkſam zu.)

**Mehrere Erdgeiſter.**

Wie, du neideſt ein irdiſches Glück?
Sprich, Troll, offenbare, was treiben die Menſchen?

Können ſie froher, als Geiſter, denn ſeyn?
Wir ſahen ſie nimmer. Sprich, Troll, offenbare!

Troll.

(Scheu und behutſam, auf den Berggeiſt deutend.)

Recitativ.

Auch der Meiſter ſtets verſchmähte,
Ihnen ſich zu nah'n: Noch immer hält
Sein Gebot auch mich von ihnen fern.
Schreckliches Geſchick!
Hört, Brüder, hört! Ein Geiſterleben
Bleibt immer nur ein geiſtig Leben,
Und ſo ein menſchlich Körperleben
Iſt wahrlich gar nicht zu verachten!

Ariette.

Menſchen ſtehen nie allein;
Gleich und gleich geſellt ſich gern!
Und die Banden, die ſie weben,
Drücken nicht, ſie einen nur.
Wein und Frauen. Schöne Gaben!
Nichts ward uns, das ihnen gleicht.
Ach, vor Allem, holde Frauen
Schmücken reich ihr Leben aus.
Uns durchſtrömt des Feuers Gluth,
Uns durchſchauert Eiſesfroſt,
Aber keine zarte Hand
Hat ſo Gluth wie Froſt verjagt.

Holde Frauen, liebe Mädchen,
Sanftes Streicheln, ſüße Küſſe,
Gleichen jeden Kummer aus,
Der das Menſchenleben trübt.

**Mehrere Erdgeiſter.**

Du ſagſt da Wunderdinge
Von flücht'ger Menſchenluſt!
Iſt's Feuer, iſt es Waſſer,
Das ſo mit Zaubermacht
Der Menſchen einzle Freuden
In einen Guß vereint?

**Troll.**

**Recitativ.**

Feuer? Waſſer? dumme Fragen!
Ach es iſt ein Hochgefühl,
Eine Macht, die Menſchen hebt zu Geiſtern,
Eine Macht, die Geiſter menſchlich macht.
Wer ſie einſt von uns empfunden,
Den verfolgt ſie ſtachelnd, prickelnd,
Quält mit Sehnſucht, reizt ihn ewig.
Kurz: es iſt die Macht der Liebe!

**Berggeiſt** (erhebt ſich von ſeinem Thron).

Ha! welches Zauberwort
Weckt mich aus düſtern Träumen?

(Er tritt ſinnend und bewegt vor. Die Erdgeiſter eilen ſchnell an ihre frühere Arbeit, die ſie im Hintergrunde forttreiben. Nur Troll bleibt vorn ſchüchtern bei Seite ſtehen.)

Hinab zum Mittelpunkt der Erde
Gewendet war mein Blick!
Er weilte in den ſchwarzen Klüften,
Wo unheilſinnende verdammte Geiſter
Dem Reich der Elemente
Verderben dräun.
Da plötzlich bebt ein ſüßer Klang
Beglückend durch mein Inn'res,
Ruft auf zur Ahnung unbekannter Wonne.
(Zu Troll, der ſchüchtern bei Seite ſteht.)
Du warſt's! Du ſpracheſt jenes Wort,
Des wunderbarer, deutungsvoller Sinn
Mich ſchnell entrückt dem Abgrund der Dämonen
Und mich erhob zum Sitz der Himmelsgeiſter.

Troll (näher tretend).

Ach, verzeihe, hoher Herrſcher!
Menſchenglück und Menſchentreiben,
Einſtens mir ſo wohl bekannt,
Hab' ich jenen nur beſchrieben.

Berggeiſt.

Und jenes Wort, mit Zaubermacht gerüſtet,
Was deutet es im armen Menſchenleben,
Daß ſein Erſchallen ſelbſt auf Geiſter wirkt?

**Troll.**

Du gebieteſt; ich gehorche!
Menſchenleben: Kurze Freude,
Lange Sorge, frühes Grab!
Aber dieſer Dinge Wechſel
Schmückt ein Heil, ach! Herr, das leider
Wir entbehren.
Ja, für alle Geiſternacht
Gäben Menſchen nicht die Liebe!

**Berggeiſt.**

Die Liebe? welche Deutung birgt ſich
In dem wunderbaren Laut?
Menſchen wär' ein Glück bereitet,
Das dem Geiſterreiche fremd?
Nimmer faſſ' ich's!
Rede weiter! Gieb mir Kunde,
Wie ſich dieſes Heil geſtaltet?

**Troll.**

Hoher Meiſter, nur Erfahrung
Lehrt das Glück der Liebe kennen.
Ach wie ſüß iſt *die* Erfahrung!
Von Frauenlippen ſie zu pflücken,
In Mädchenarmen ſie erkennen,
Zarte Herzen im Wonnedrang
Übergeiſtig an ſich reißen:

Herr! ein Heil, weit höher als Alles,
Was unſerm ewigen Daſeyn beſcheert.

**Berggeiſt.**

Ich will es prüfen! — —

**Troll** (bei Seite).

Welche Hoffnung!

**Berggeiſt.**

Will es erkennen mit irdiſchen Sinnen,
War den flücht'gen Erdenwandrern
Größ'res Heil als uns beſchieden,
Iſt es werth des Geiſterreiches:
Dann — dann zieh' es ein
In mein Gebiet, mit allen ſeinen Freuden!

**Duett mit Chor.**

**Berggeiſt.**

Auf die Erde, auf die Auen
Rufet mich ein ſüßer Klang.
Liebe — übermächt'ges Weſen,
Das im Klange Geiſter lockt!

**Troll.**

Ach wie herrlich! wunderherrlich
Wenn durch golbeglänzten Schacht
Hier erſt ſchmucke Mädchen ſchlüpfen
Und bei Allen ich bin Gaſt.

(Die **Erdgeiſter** verlaſſen ihre Arbeit, und ſammeln ſich neugierig um Beide.)

**Berggeiſt.**
Geiſtermacht ſoll mich begleiten,
Führe ſchnell mich an das Ziel.

**Troll** (zu den Erdgeiſtern).
Hört, der Meiſter eilt zu Menſchen,
Nimmt uns mit an's Tageslicht!

**Berggeiſt.**
Unſichtbar ſey das Geleite,
Schnell zu jedem Dienſt bereit!

**Troll und die Erdgeiſter.**
Glück auf! Glück auf! Wir ziehen mit.

**Berggeiſt.**
Ich will mir das friedliche Leben beſchauen,
Will kennen die Menſchen, will kennen die Liebe;
Auf, meine Geiſter, zum Tage empor!
Im Sturm durchſauſen wir Felſen und Stein.

**Chor der Erdgeiſter.**
Auf Geiſterſchwingen
Durchzieh'n wir die Klüfte,
Wir folgen dem Meiſter;
Glück auf! Glück auf!

(Alle ab.)

(Verwandlung. Im Hintergrunde **Domoslavs** Burg mit Garten. Ausſicht auf das Gebirg. Rechts Wald; links große ſchroffanſteigende Felſenmaſſen. Auf dieſer Seite nach dem Hintergrunde hin die Einfahrt eines verfallenen Schachtes. Rechts vorn ein Ruheſitz.)

## Zweite Scene.

(Ludmille und Dienerinnen Alma's kommen durch die Gitterthür des Gartens in den Vordergrund. Sie tragen Körbe mit Blumen und Blumenguirlanden, mit denen ſie den Ruheſitz und ſeine Umgebungen ſchmücken.)

**Chor der Jungfrauen.**

Hochzeitsreigen, Liebesſehnen,
Führt der Herrin Freund zurück.
Laßt in Blumen, laßt in Kränzen,
Blüh'n den Ort des Wiederſehns!
Jedes Plätzchen ſey geſchmücket,
Hauche ſüßen Blumenduft!

**Ludmille.**

Recitativ.

Wie wird, o theure Freundin!
Von Wonn' und ſüßem Hoffen
Dein zartes Herz bewegt.
Es naht der Geliebte,
Ihn krönet der Sieg!
Aus dräuenden Kämpfen
Eilt er zurück in deine Arme!
An *einem* Tage Wiederſehn
Und holdes Bündniß am Altare!

(Der Chor der Mädchen hat ſich fortwahrend mit Ausſchmucken des Platzes beſchäftigt und nahert ſich nun dem verfallenen Schacht, um auch dort Blumen zu ſtreuen.)

Chor der Jungfrauen.

Jedes Plätzchen ſey geſchmückt,
Hauche ſüßen Blumenduft!

Ludmille.

Recitativ.

Hinweg von jener Stätte!
Dort herrſchet Geiſtermacht,
So kündet es die Sage
Ehrwürd'ger Vorzeit.
Reizt nicht die dunkeln Mächte!
Sie ſchlummern lange;
Ein Augenblick kann ſie erwecken.

Chor der Jungfrauen.

Dunkle Mächte? Geiſterſpuk?
Welche Poſſen!
(Sie werfen Blumen in den Schacht.)
Kommt Herr Geiſt!
(Fernes unterirdiſches Donnerrollen.)
O weh! O weh! Laßt uns entfliehn!
Der Geiſt erwacht, ſein Donner rollt!
(Sie wollen entfliehen, **Ludmille** hält ſie zuruck.)

Ludmille.

Recitativ.

Bleibt ihr tapfern Dirnen;
Es löste ſich ein Stein
Im alternden Gemäuer
Und rollte polternd in die Tiefe
Dem Vorwitz wurde ſeine Strafe!
Ihr ſeyd beſchämt, allein beruhigt euch:
Der Geiſt übt Großmuth,
Hält gering ſolch Necken.
(Sie blickt in die Scene.)
Die Fürſtin eilt herbei!
Seht! ihre Wangen glühn,
Gleich Roſen in des Morgens erſten Strahlen!

## Dritte Scene.

(Vorige. Alma reich geſchmückt, den Myrthenkranz auf dem Haupte.)

Alma (zu Ludmille.)

Er naht! O Freundin! Der Geliebte naht!
Von des Schloſſes Zinnen
Hab' ich ihn erkannt.
Weit ſeinen Kriegern vor
Treibt Sehnſucht ihn und Liebe.
O Herz, wie ſchlägſt du ſtürmiſch!
Ihn wiederſehen den Geliebten,

Beſitzen ihn, o Himmelsſeligkeit!
Ihn, den der Seele Glutverlangen,
Den jeder Wunſch ſehnſüchtig ruft!
Ihn wiederſehn!
Beſitzen ihn, o Seligkeit!
Du, meines Glücks Vertraute,
Stimm ein in meinen Jubel!

**Ludmille.**

Dieſes Tages helle Saat
Gehe auf in reichen Blüthen!

**Alma.**

Horch! es klingen ſeine Schritte!
Ja! Er kommt! Er iſt's. An ſeine Bruſt!
**Oskar**, mein Geliebter!

## Vierte Scene.

(Indem **Alma** nach der rechten Seite abeilen will, tritt **Oskar** in kriegeriſcher Rüſtung auf. **Alma** ſinkt in ſeine Arme.)

**Oskar.**

Holder Preiß des Siegs,
Dich halt ich in meinen Armen,
Meines Lebensglückes Unterpfand!

Alma.

Herrlicher Sieger!
Oskar, mein Alles!

(Sie verbirgt liebevoll ihr Antlitz an ſeiner Bruſt. Er führt ſie dann zu dem Ruheſitz, wo ſie bis zum Anfang des Duetts bleiben.)

Ludmille und die Jungfrauen.

Laßt uns ſtill von hinnen gehn!
Wenn ſich Herzen wieder finden,
Die ein Mißgeſchick getrennt,
Stört nur andrer Gegenwart.

(Ludmille und die Jungfrauen ziehen ſich leiſe in den Garten zurück.)

Duett.

Alma.

Dich hab' ich wieder! Wonneſtunde!
Dich nenn' ich mein! O Seligkeit!

Oskar.

Im Schlachtenſturm, im Kampfgewitter,
Hab' ich dein Bild mir treu bewahrt.

Alma.

Ich ſah das Deine, wo ich weilte;
Aus Blüthen lächelt' es mich an,
Aus Himmelsauen ſchaut' es nieder,
Die Silberquelle zeigt' es mir.

Oskar.
Wie doch vergelt' ich ſolche Liebe?
Was nur die Erde Holdes giebt,
Was nur ein liebend Herz erfindet,
Das ſchmücke deinen Lebenspfad!

Alma.
Von dir geſchieden, ſchweres Leid!

Oskar.
Entfernt von dir: des Lebens Nacht!

Alma.
Das Herz, von Zweifeln wild bewegt,
Fand Ruhe nicht, fand keinen Troſt.

Oskar.
Hart war der Kampf, wild ſein Gewirr,
Der Kampf im Innern drängte mehr!

Beide.
Fort mit traurigem Erinnern!
Sind wir wieder doch vereint.
Hand in Hand, und Herz am Herzen,
Wandeln wir durch's Leben hin!
Nur Bilder der Wonne,
Nur Bilder der Freude
Schmücken die Zukunft!
Was wir erſehnt: Die Gottheit hat's gewährt,
Der Liebe holder Traum wird Wirklichkeit.
(Sie kehren zu dem Ruheſitz zurück.)

## Fünfte Scene.

(Vorige. **Domoslav** aus dem Garten. **Oskar** und **Alma** ihm entgegen.)

**Domoslav.** (Recitativ.)

Theurer Sohn, willkommen ſey!
Sieggekrönet kehrſt du wieder,
Zu dem Feſte dieſes Tags.
Dir erkämpft haſt du den Preis,
Die Geliebte,
Jene Länder,
Welche frecher Raub bedroht.

**Oskar.**

Mächtig war die Liebe!
Sie begeiſterte zu Thaten,
Gab mir Kraft gen Übermacht.
Hatte doch der Räuber trotzig
Die Geliebte ſelbſt begehrt,
Mit ihr deines Reiches Krone!
Nieder ſank er in den Staub
Und mit ſeinem Leben floh ſein Trotz.

**Alma.**

Retter du, vor Zwang und Schmach.

**Domoslav** (beider Hände vereinigend.)

Nimm ſie, meiner Krone ſchönſte Perle,
Du biſt ihrer werth.

### Terzett.

**Domoslav.**

Prieſterſegen harret am Altare,
Vaterſegen weicht das Vaterherz.

**Oskar.**

Dich zu ehren, ewig ſie zu lieben,
Sey mir Pflicht, ſey meines Lebens Glück!

**Alma.**

Iſt es Sünde, heiß wie ich zu lieben,
So verzeihe, Gott, der Sünderin!

**Alle Drei.**

Liebesmacht vom Himmel ſelber
Ward dem Erdenſeyn geſellt;
Sie erhebe, ſie beglücke,
Kämpfe gegen Mißgeſchick!

(**Domoslav** will das vereinte Paar nach dem Hintergrunde führen.)

**Alma.**

### Recitativ.

Noch einen Augenblick!
Vergönnt mir, daß ich dieſer Stätte,
Dem Orte heiliger Erinnerung,
In ungeſtörter Einſamkeit,
Des Abſchieds Zähre weihe!

**Oskar.**

Ich ehre deinen Willen,
Solch Zartgefühl
Keimt aus des Herzens Tiefen.

**Domoslav.**

Der Prieſter harrt,
Der Altar iſt geſchmückt:
Bald, Alma, komm zur Bundesweihe.

(**Domoslav** und **Oskar** ab in den Schloßgarten, **Alma** begleitet ſie einige Schritte, kehrt dann zurück und läßt ſich auf den Ruheſitz nieder.)

## Sechſte Scene.

(**Alma.** Später der **Berggeiſt.**)

**Alma.**

Recitativ.

Hier zum erſten Male
Sah ich den Geliebten, meinen Oskar!
Trunken ruhte das Auge
Auf der Hochgeſtalt!
Selig lauſchte das Ohr
Seiner Stimme Laut.

(Es wird nach und nach düſter. Sie ſteht auf.)

Doch wie wird mir?
Seltſam bebt ein Grauen
Durch mein Inn'res.
Wie? drängt finſtre Ahnung
Sich in's Glück der Gegenwart?
Schweig! du thöricht Fürchten,
Wonne lächelt nur ringsum.

Arie.

Holde Statte, meiner Liebe Wiege,
Dein gedenk' ich in der fernſten Zeit!
Wie's vom Wald melodiſch hergerauſchet,
Wie der Fels ſo ernſt mich angeblickt.

(Mit zunehmender Duſterheit tauchen einzelne Irrlichter aus der Mundung des verfallenen Schachts auf.)

Fels, du ſtarrſt heut' grauſenhaft!
Ängſtlich wimmert's im Gezweig'!
Kalte Hand greift in die Bruſt,
Phantaſiegebild hinweg!

Chor der Erdgeiſter (unſichtbar).

Wir drangen durch Adern von Erz hinauf,
Wir blicken in Zacken des Felſens hinab,
Wir ziehn aus dem Grunde durch laubigen Schacht,
Wir lauſchen im Wipfel und ſchau'n auf die Flur.

Alma.

Ich ſah ihn hier! Ich mußt ihn lieben,
Wie auch mein Sinn ſich blöd geſträubt!
Der Funken, ſo in's Herz gefallen,
Schlug flammend in mein Leben auf.
Beſitzen ihn, der wieder liebte,
Des Tages Wunſch, der Nacht Gebet —
Du, Himmelsmacht, die mild ſich neigte,
Du haſt gewährt, wonach ich rang.
Kann ich denn nimmer das Grauen bannen,

Das unerklärlich die Seele erfaßt! —
Oskar, mein Gatte — Ha! die Gedanken
Stürmen verwirrend — Selige Liebe!
Nimm mich vor mir ſelber in Schutz!

(Die Dunkelheit nimmt zu; die aus dem Schachte aufſteigenden Irrlichter werden zahlreicher.)

**Chor der Erdgeiſter** (unſichtbar).

Du biſt unſer! Biſt berufen
Auf des Geiſterfürſten Thron.

(Blitz und ferner Donner.)

**Alma.**

Mich umflüſtern böſe Geiſter,
Drängen mich mit Graun und Hohn!
Blitze ziſchen, Donner rollt,
Auſſen Wetter, innen Schrecken!
Fort zu meines Vaters Schloſſe,
Fort an des Geliebten Bruſt,
Dort verſchwinden alle Schrecken,
Dort nur find' ich wieder Ruh!
Rette mich, o Himmelsmacht!

(Der **Berggeiſt** in Bergmanns-Kleidung iſt aus dem Schachte geſtiegen. Auf ſeinem Barett befindet ſich eine Grubenlampe, die mit dunkelrothem Schein die nun höchſt düſter gewordene Gegend überglanzt. In ſeiner Rechten trägt er den goldenen Hammer. Bei den Worten **Alma's**: „Hin zu meines Vaters Schloſſe“ erhebt er dieſen, um ſie gleichſam zu bannen. Sie will entfliehen. Der **Berggeiſt** tritt vor.)

**Berggeiſt.**

**Recitativ.**

Entfliehe nicht, du holde Lichtgeſtalt!
Du biſt kein Kind der Erde. Nein!
Der Himmelsgeiſt hat ſelber dich erzeugt!
Dein Anblick weckt ein übermächtig Sehnen
Nach unbekannten Wonnen.

**Alma.**

Wer biſt du? Unerklärlich Weſen!
Dein Auge ſprühet Gluth,
Doch deine Nähe
Durchdringt mit eiſ'gem Schauer das Gebein.
Laß mich hinweg!

(Fortwährend Blitz und leiſer Donner.)

**Chor der Erdgeiſter** (unſichtbar).

Eitles Ringen, biſt gebannt!
Wirf den Kranz, und nimm die Krone.

**Alma.**

Die Geiſterſtimmen rufen lauter;
Sie wollen mich! Noch ein Mal
Beſchwör' ich dich: Laß mich hinweg.

**Berggeiſt.**

Dich fliehen laſſen? Nimmer!
Die Luſt, die mich durchſtrömt,
Der Drang, dich zu beſitzen,
Des ſüßeſten Entzückens Ahnung:
Was kann das anders ſeyn, als Liebe!

**Alma** (für ſich).

Wie ſchrecklich tönt das Wort von dieſen Lippen!

(Zum Berggeiſt, mit Würde.)

Biſt du ein Menſch, ha! ſo gebiet' ich dir,
Die Fürſtin dieſes Landes, mich zu verlaſſen!

(Schaudernd und mit gepreßter Stimme.)

Biſt du kein Sterblicher,
Ein übermenſchlich Weſen:
So laß mein Flehen dich erweichen!

(Fortwährend Spiel der Irrlichter über dem Schachte.)

**Berggeiſt.**

Du biſt die Meine!
Verſchwimmen ſoll dein irdiſch Weſen
In ew'ges Geiſterleben,
Soll Wonnen genießen
Am Urquell der Schöpfung,
Soll Wonnen bereiten
Im Schooße der Erde.
Hinab mit mir!
Auf goldnen Schwingen
Ziehn wir in's Reich der Geiſter ein!

(Er umfaßt **Alma** und drängt ſie nach dem Schacht.)

**Chor der Erdgeiſter** (unſichtbar).

Willkommen! Willkommen!

**Alma** (indem ſie ſich loszuwinden ſtrebt).

Oskar! Vater! Rettung! Hülfe!

## Siebente Scene.

(Die **Vorigen**. **Oskar**. **Domoslav**. **Ludmille**. **Ritter**. **Dienerinnen** und **Diener** aus dem Garten.

**Oskar** (vorauseilend).

Wo weilſt Du, Alma — Ha, was ſeh' ich?

(Das Schwert ziehend.)

Verweg'ner laß! Dich trifft mein Schwert.

(Der **Berggeiſt** hebt den Hammer, alle bleiben wie gebannt ſtehn.)

**Berggeiſt.**

Erdenwurm! Du wagſt zu drohn?
Meine Geiſter, nehmt ſie hin. —

(Er hebt **Alma** mit gewaltigem Schwunge empor und ſchleudert ſie den aus dem Schachte auftauchenden **Erdgeiſtern** zu.)

**Chor der Erdgeiſter.**

Unſer jetzt, Triumph! Triumph!

**Alma.**

(Indem ſie mit den Geiſtern in den Schacht verſinkt.)

Mein Oskar, lebe wohl!

**Berggeiſt.**

Bebt! Es iſt der Herr vom Berge,
Dem ihr Trotz zu bieten wagt!
Sie iſt mein, die Geiſterherrin!
Jetzt hinab zum Hochzeitsfeſt!

(Er verſinkt in die Erde. Flammen ſchlagen aus dem Schachte und aus dem Abgrunde auf. Blitz und Donner.)

**Oskar.**

Reißt ſich die Welt aus ihren Fugen,
Stürzt über mir der Himmel ein!
Mein Arm erlahmt! Mein Haupt verwirrt!
In's Leben greifen Geiſtermächte!

**Domoslav.**

Du haſt's erlaubt, gerechte Gottheit,
Daß Höllenmacht mein Kind geraubt!

**Ludmille.**

O Himmel! Alma, meine Freundin!
Entriſſen mir! wie trag' ichs nur?

**Chor der Ritter. Diener und Dienerinnen.**

Entſetzen! In den Adern ſtarrt das Blut.
Die Höll' iſt frei! Nach Opfern ſucht ihr Blick
(Fortwahrendes Wetter.)

**Oskar.**

Ha! klar mit einemmale
Schau' ich des Unheils Laſt.
Der Berggeiſt riß die Theure
Von meiner Seite fort.
Fluch ihm! Zum Mittelpunkte
Der Erde folg' ich nach.

Bringt Leitern, bringet Stricke:
Senkt in den Schacht mich ein!
(Mehrere Diener ab.)

**Domoslav.**

Vergebens! Welche Waffen
Haſt du gen Geiſtermacht?

**Oskar.**

Die Gottheit wird mir helfen!
Bei Alma nur iſt Heil.
(Er eilt in den Hintergrund den Dienern entgegen, die Leitern und Stricke herbeitragen.)

**Chor.**

Was wagt er? Welche Kühnheit!

**Ludmille.**

Ich muß zu ihr! Ha! Freundin
Du theilteſt jede Luſt,
Nahmſt Theil an jedem Leiden,
Warſt treu in Freud' und Schmerz.
So will auch ich dir Treue
Bewähren durch die That:
Dich hat die Kluft verſchlungen,
Hinab, dir Freundin nach!
(Sie eilt nach dem Schacht, heftiger Blitz und Donnerſchlag. Die dem Schacht zunächſt ſtehende Felſenmaſſe ſtürzt mit furchtbarem Gepraſſel zuſammen, über den Schacht und verſchüttet ihn.)

**Oſkar. Domoſlav. Ludmille und Chor.**

Weh! Keine Rettung! Keine Hülfe!

**Oſkar und Ludmille.**

Hoffe nicht mich aufzuhalten,
Mich ſtärkt der Liebe / Freundſchaft Himmelsmacht!

**Ludmille.**

Hinauf zu deinen Bergeshöh'n!
In deinem Reich ſuch' ich dich auf!

**Oſkar.**

Ich wurzle hier mit meinem Schmerz,
Der Rache Dämon iſt mit mir!

**Chor und Domoſlav.**

Es trümmern Felſen, wankt der Boden,
Uns ſelbſt bedroht die Geiſtermacht!

(**Ludmille** eilt nach der Seite des Gebirgs ab. **Oſkar** ſinkt erſchöpft an den Felſentrümmern nieder. Alle übrigen ab. Noch einmal ſtarker Blitz und Donner.)

(Der Vorhang fällt.)

# Zweiter Aufzug.

(Unterirdiſches Felſengemach. Ein ſeltſames, von Goldſtufen und Kryſtallzacken wiedergegebenes Licht überſtrahlt die Scene. **Alma** liegt in Ohnmacht auf einem mit Moos bedeckten Felſenſitze. Der **Berggeiſt** reich geſchmückt zu ihren Füßen.)

---

## Erſte Scene.

**Berggeiſt.**

Jeden Kummer laß entweichen,
Heit're deinen trüben Blick!
Freuden ſollen dich umwallen,
Wie kein irdiſch Seyn ſie beut.

**Alma** (erwacht aus ihrer Betäubung und blickt um ſich).

Glanz von Gold und Edelſteinen?
Magiſch Licht im Felsgewölb?
Ha, wo bin ich?

(Sie ſieht den **Berggeiſt** zu ihren Füßen und ſpringt erſchrocken auf.)

Dich erkenn' ich:
Biſt mein Räuber! Nahe nicht!

Berggeiſt.

Der zu deinen Füßen ſeufzt
Iſt der Geiſterfürſt vom Berge.
(Er ſteht auf.)

Alma (bei Seite mit Grauen).

Wie? Der Geiſterfürſt vom Berge?
Wird die alte Sage wahr?

Berggeiſt.

Dein Anblick hat der Liebe Flammen
In meinem Innern angefacht.
Ja, ich erkenn' es: Ohne Liebe
Iſt ſelbſt der Götter Leben todt.

Alma (bei Seite).

Welch Bild erſcheint vor meiner Seele!
Ha! Oskar: Bleich, verzweifelnd, wild!
Mein Vater tief in Gram verſunken,
Ludmille mit dem Thränenblick.

Berggeiſt (ungeduldig).

Willſt du der Milde Wort nicht hören?
Giebſt du für Liebe Liebe nicht?

Alma (ſchüchtern).

Noch rufet manche Erdenfreude
Mit freundlichem Erinnern mich.

**Berggeiſt.**

Im Donner kann ich zu dir reden,
Im Blitz verſchmelzen Herz in Herz!

**Alma** (fur ſich).

Verſtellung ſteh' mir bei! (Zum **Berggeiſt**) Verzeihe:
Die Liebe ſpricht in Sanftmuth nur!

**Berggeiſt** (milder).

So ſchmücke denn mein Geiſterleben
Mit deiner Liebe herrlich aus!
An meiner Seite wirſt du thronen,
Das Geiſterreich dir unterhan.

**Alma.**

Nicht dränge mich in ſolcher Weiſe!
Man wirbt um Liebe mit Geduld.

**Berggeiſt.**

Du heiſcheſt es? Es ſey! Doch welche Pein,
Der Liebe Flammengluth zu dämpfen.

**Alma** (bei Seite).

Wie rett' ich mich? Führt hier hinaus kein Pfad?

**Beide.**

Bekämpfen dieſes Sehnen,
    hin zu ihr mich treibt,
Das
    mich zu Oskar ruft,

Des Herzens Gluthverlangen,
Welch unerträglich Loos!

Alma.

Recitativ.

O, ſchone mein!
Getrennt von meinem Vater,
Von der Geſpielinnen mir theuren Schaar,
Faßt meine Seele kaum
Die Herrlichkeiten deines Reichs!

Berggeiſt.

Du holde Lichtgeſtalt!
Regt ſich ein Wunſch in deinem Innern,
So ſprich ihn aus:
Im Augenblicke ſey er erfüllt!

Alma.

Könnt' ich ſie ſchau'n,
Die mir auf Erden theuer ſind!
Erfreuen mich in ihrer Mitte,
Den Laut der Stimme hören!
Der Wunſch ſteigt aus der Seele Tiefen.

Berggeiſt.

Dein Sehnen ſey befriedigt
Durch magiſche Gewalt.
(Er ſchwingt ſeinen Hammer.)
Geiſt, der meinem Willen lauſcht,

Eile zu der Erdenflur,
Bringe Blumen ſchnell hernieder:
(Er wendet ſich mit dem erhobenen Hammer nach dem Hintergrunde.)
Ihr Dünſte, die in Lüften hauſt,
Verſammelt euch zum regen Wolkenſpiele,
Der Schöpfungskräfte Gunſt
Mag ſich belebend in euch hüllen!
(Im Hintergrunde ſteigen aus dem Boden Wölkchen auf, welche nach und nach eine Maſſe bilden, aber in unaufhörlicher Bewegung bleiben.)

**Alma** (für ſich).

Nur Wolken! Nie erblick' ich wohl
Des Himmels Strahlenauge wieder!

**Troll** (bringt in einem von Golddrath geflochtenen Korbe Waldblumen).

Herr, wie du gebeutſt,
Flog ich mit Sturmeseile
Zur Flur empor.
Hier: Das Begehrte!
(Er überreicht dem **Berggeiſt** die Blumen, der ſie **Alma** gibt; auf ſeinen Wink entfernt ſich **Troll**.)

**Alma.**

Seh' ich euch wieder, liebe Blumen?
Bringt ihr mir Grüße meiner theuern Erde?
Ihr ſüßen Boten ſeyd willkommen!

Berggeiſt.

In jenes Wolkenſpiels
Geheimnißvoller Hülle
Erzeugend wirkt der Weltgeiſt.
Nimm eine Blume
Und ſchleud're ſie in jene Dunſte,
Den Namen nenne des erſehnten Bilds:
Schnell vor dir ſteht
Dann die befreundete Geſtalt.

Alma (für ſich).

Soll ich es wagen?

Berggeiſt.

Ich laſſe dich allein,
Erfreue dich des bunten Spiels!
Doch laß auch das Geſtändniß meiner Liebe
In deinem Herzen Gegenliebe wecken.
(Der Berggeiſt ab.)

## Zweite Scene.

Alma. Später Erſcheinungen.

Alma.

Ruhig meines Herzens Pochen!
Soll ja ſchauen, die ich liebe:
Vater, Bräutigam —
Nein! Entweihen will ich nicht

Durch des Zaubers räthſelhaften Ruf
Der Natur, der Herzen heil'ge Bande!
O mein Oskar!
Doch Kunde will ich von ihm haben,
Sey gehorſam Zaubermacht!

(Sie nimmt eine Roſe aus dem Korbe, und ſchleudert ſie in das Wolkengewirre.)

Traute Botin, ſchnell herbei!
Dich verlange ich, Ludmille.

(Aus den Wolken tritt unter einem ſanften, ſchnell verſchwindenden Lichtſchein Ludmillens Geſtalt hervor. Sie iſt roſenroth gekleidet. Alma eilt auf ſie zu und ſchließt ſie in ihre Arme. Die Geſtalt bleibt kalt und ohne Theilnahme.)

An mein Herz, Geliebte!
Hab' ich dich doch! Nun iſt alles gut.
Wie? Du ſchweigſt! — Erwiederſt nicht
Deiner Alma Zärtlichkeit?
Nimm auch mich in deine Arme,
Sey wie ehmals —
Nicht bewahre länger dieſes Schweigen!
Sprich von Oskar, von dem Vater! —

(Die Geſtalt bleibt fortwährend ohne alle Theilnahme. Alma ſchaudert plötzlich zurück.)

Graun! Entſetzen!
Dieſe Kälte — dieſer todte Blick —

Nein in deiner Bruſt
Schlägt kein menſchlich Herz.
(**Ludmillens** Geſtalt kommt langſam naher.)

**Ludmillens Geſtalt.**

Warum faßteſt du ſo hart?
Biſt nicht milder Sonnenſtrahl,
Nicht des Weſtes linder Hauch,
Biſt nicht kühler Morgenthau!

**Alma.**

Widerwärt'ges Trugbild!
Du der Freundin liebliche Geſtalt,
Seelenlos — unempfindlich —
Fort! mich ängſtigt deine Gegenwart.

**Ludmillens Geſtalt.**

Dulde mich!
Mit Vertrauen
Kannſt du zu der Blume ſchrechen,
Fühlt zwar nicht; verräth auch nicht.

**Alma.**

Sanfte Wehmuth neigt
Sich in meine Seele.
Du biſt ſchuldlos!
Ach! biſt doch lebend'ge Ahnung
Schöner Zeit auf Erdenflur.
(Sie wirft noch mehr Blumen in das Gewölk.)

Kommt ihr andern auch herbei!
Dienerinnen und Geſpielen,
Leiht mir hellen Lebenstraum.

(Das Gewölk theilt ſich zu beiden Seiten auseinander. In milder Beleuchtung werden die Geſtalten von Alma's Dienerinnen, in bunte Blumenfarben gekleidet, ſichtbar. Sie kommen hervor. Das Gewölk ſteigt zu beiden Seiten langſam auf und verſchwindet.)

**Die Geſtalten.**

Wir kommen ſo gerne! Wir nicken dir Gruß!
Oft haben wir dich auf den Auen geſchaut.
Du lachteſt ſo fröhlich, wir lachten zurück,
Doch Lachen der Blumen bringt Menſchen nicht Luſt!

(Sie umringen Alma, doch ohne ihr Theilnahme zu bezeigen. Alma betrachtet ſie mit Wehmuth.)

## Dritte Scene.

Die Vorigen. Der Berggeiſt. Troll.

**Der Berggeiſt.**

Ird'ſche Bilder
Rings um dich haſt du verſammelt!
Freue dich der bunten Luſt!
Aber nicht vergiß im Spiel mit ihnen,
Meiner Liebe Sehnen zu erfüllen!

**Alma** (trübe auf die Geſtalten zeigend.)

Truggeſtalten wohlbekannt dem Auge,
Fremd dem Herzen!

Berggeiſt.

Nur der Himmelsgeiſt
Giebt des Geiſtes Himmelsfunken!
Blühn, vergehn,
Iſt ja auch der Menſchen Loos.
Wollteſt du erkennen nur,
Wie im Innern heiß und heißer,
Mich die Liebesmacht verzehrt.
Komm! Geleite mich zum Feſte,
Das die Diener meines Reichs bereitet!
Pracht und Geiſterherrlichkeit
Machen wohl dein Herz geneigt!

(Er nimmt Alma bei der Hand, um ſie fortzuführen. Wie er Trolls Aufforderung an die Geſtalten hört, verweilt er noch, nickt ihm Beifall, und ſieht dem Treiben der Geſtalten zu.)

Troll (zu den Geſtalten).

Schließt euch an! Ihr ſollt verſchönen
Dieſes Feſt durch luſt'gen Tanz.

Die Geſtalten (belebt.)

Tanzen! das iſt unſre Freude!
Kommt ihr Schweſtern! Eilt zum Tanz!
Sich mit Lüftchen froh zu drehen,
Welche Wonne, welche Luſt!

(Der Berggeiſt mit Alma ab. Die Geſtalten folgen und ſingen im Abgehen:)

Kommt ihr Schweſtern u. ſ. w.

(Troll hält die Geſtalt Ludmillens zurück.)

## Vierte Scene.

Troll. Ludmillens Geſtalt.

**Troll.**

Recitativ.

Du bleibſt bei mir! Solch holdes Kind
Darf mir nicht allzuſchnell entlaufen!

**Die Geſtalt.**

Was hälſt du mich! Zum Tanze fort!
Der Weſtwind möchte ſich verſagen.

**Troll.**

Was, Weſtwind? Mich, mich nimm zum Tänzer!
Der Weſtwind iſt zu flink für dich.

**Die Geſtalt.**

Sein Hauch wird mir zur ſüßen Wiege.
(Troll will ſie umarmen.)
Laß mich! Bin bei den Schweſtern gern.

Duett.

**Troll.**

Solche ſchlanke Huldgeſtalt
Zum Entzücken,
Solcher Roſenwangen Glüh'n,
Sah ich nimmer!

**Die Geſtalt.**

Tanzen in der grünen Flur,

Heit'res Leben!
Äugeln mit dem Sonnenſtrahl,
Blumenfreude!

Troll.

Dieſes Füßchen — Ha! wie zierlich —
Dieſes Mündchen — dürft' ich's küſſen!

Die Geſtalt.

Was du heiſcheſt — nicht begreif' ich's.
Gluth im Blick, wirſt du mich ſengen.

Troll.

Ach, wie ſengt und brennt die Liebe!

Die Geſtalt.

Ich vergeh' an Mittagsſchwüle.

Troll.

Liebe mich, ſey mir geneigt!

Die Geſtalt.

Mag nicht Liebe, mag nur Tanz!

Troll.

Das iſt nimmer zu ertragen,
Nichts wie Tanzen, nichts wie Drehn!
Ha! da ſteig' ich auf die Erde,
Suche dort das Urbild mir.

Die Geſtalt.

Ich bin froh! Er läßt mich tanzen!
Mich, die Schönſte in der Reihe.

Fort! Auf mich nur warten Alle,
Bin des Tanzes Königin.
(Tanzend ab.)

## Fünfte Scene.

Troll (allein).

Recitativ.

Beſchloſſen iſt's! Friſch, Troll, zum Tag hinauf!
Die Pfade ſind jetzt frei.
Raub dir die Jungfrau, jenes Weſens Urbild!
Halt doch der Meiſter
Ein irdiſch Liebchen ſich.
Sein Beiſpiel ſey mir Pflichtgebot.
Er wird nicht zürnen,
Führ' ich des trüben Erdenkinds
Erheiternde Geſpielin her. (ab.)

(Verwandlung. Waldgebirge.)

## Sechſte Scene.

Oskar (allein).

(Tritt unruhig und verſtört auf.)

Recitativ.

Hier ſuch' ich Ruhe!
Im öden Felſenthale
Allein mit meinem Schmerz, mit meinem Gram,
Beſänftigt ſich des Innern Sturm!
Der Wehmuth milder Thau

Steigt in das Aug' empor.
Tief aus dem Herzen ſchaut,
Wie aus getrübtem Spiegel,
Das Bild der theuern Braut mich an.
O, Alma!
In welcher Felſenkluft,
Von Tagesglanz,
Von Menſchenluſt geſchieden,
Durchbebt jetzt düſtre Sehnſucht
Dein liebevolles Herz?

Arie.

Tief im Grunde rauſcht die Fluth,
Flammenmacht iſt losgelaſſen,
Und die Elemente toben
In des Schaffens ew'ger Kraft.
Nicht verſteht die Erdenmaid
Solche ſturmdurchwallte Sprache,
Sehnt nach ſanftem Menſchenlaute,
Sehnt in's Leben ſich zurück!
Jungfrau tief im Felſengrund:
Reichten meiner Sehnſucht Schwingen
In das Geiſterreich hernieder,
Trügen ſie dich ſtark empor!
Gebt Antwort, ſtarre Felſen,
Sprich, tiefgehöhlte Kluft:
Wo iſt die Bahn geöffnet

In's finſtre Geiſterreich?
Fort durch Schlund und Nächte!
Fort durch Wetter und Sturm!
Wuth, Verzweiflung und Rache,
Führer mir und Geleit!
Flammen, mögt mich umziſchen!
Fluthen, ſtrömt auf mich ein!
Trotz ſey euern Gewalten:
Alma zu dir! Alma zu dir!

(Schnell ab.)

## Siebente Scene.

Domoslar (im Vordergrunde auftretend).

Wer ruft den Namen der geliebten Tochter?

(Oskar kehrt zurück.)

Mein theurer Sohn! o kehr' zurück.
Nicht irre ferner
Im unwegſamen Waldgebirg!
Gefährlich iſt's! vernimm: Ludmille
Ward eben auch zur Unterwelt entführt.

Oskar.

Auch ſie? Wohl ihr!
Mit Alma iſt ſie jetzt vereint.

Domoslar.

O komm in's ſich're Vaterhaus!

(Oskar macht eine verneinende Bewegung.)

Soll ich auch dich verlieren?
Dich, der des Alters öde Einſamkeit
Mit ſeiner Lieb' allein belebt!

**Oskar.**

Geraubt iſt Alma!
Entriſſen mir von hölliſcher Gewalt!
Was leb' ich noch,
Wenn Alma für mich todt?
Tritt, böſer Geiſt, herauf aus deiner Nacht,
Ich fluche dir, ich ſpotte dein:
Vernichte mich!
Doch hegſt du edlen Sinn,
Nimm irdiſche Geſtalt
Und kämpfe um die Braut mit mir!

**Domoslav.**

Der Geiſt lacht deines Rufs;
Erkenne deine Ohnmacht!

### Duett.

**Oskar.**

Feiger Räuber, höre mich!
Meine Stimme dringe nieder
Durch der Felſen ew'gen Bau:
Komm, erſchein zum Todeskampfe!

**Domoslav.**

Seine Sinne ſind bethört.

Durch den Wahn, der ihn umnebelt,
Bricht des edeln Muthes Licht.
Armer Oskar! Arme Alma!

**Oskar.**

Nicht mit Donner und mit Blitzen,
Mit dem Schwerte rüſte dich!

**Domoslav.**

Nicht mit Schelten, nicht mit Drohen
Ringſt du unſre Alma los.

**Oskar.**

So bleibt mir nur Verzweiflung!
Der Abgrund ſpottet mein.
Verloren! Keine Hülfe!
Der Himmel hört mich nicht.

**Domoslav.**

Hör', mächt'ger Geiſt, die Bitte,
Erhör' des Vaters Flehn:
Zurück gieb mir die Tochter,
Die Lebende dem Licht!
(Zu Oskar.)
Folgſt du mir nicht?

**Oskar.**

Laß mich! Ich bleibe.

**Domoslav.**

O, kehre heim!

Oskar.

Hier iſt die Heimath.

Domeslav.

Im Vereine unſrer Klagen
Zeigt ſich eher Troſt und Ruh.

Oskar.

Troſt und Ruh? Es giebt nicht Frieden
Wo nicht Alma's Liebe weilt.

Beide.

So lebe wohl!
Bald vergönne das Geſchick
Uns ein frohes Wiederſehn!
Lebe wohl!

(Beide zu verſchiedenen Seiten ab.)

(Verwandlung. Großer unterirdiſcher Saal. Die goldſtrahlenden Wände leuchten von Edelſteinen in allen Farben. Im Hintergrunde rauſchen Bäche hernieder. An der einen Seite ein reich geſchmückter Thron.)

## Achte Scene.

Alma. Dann der Berggeiſt. Später Erdgeiſter, Feuergeiſter, Luftgeiſter und Waſſergeiſter. Troll. Die Blumengeſtalten.)

Alma (beängſtigt vorſtürzend).

Recitativ.

Wohin entfliehn?
Wohin mich retten vor der Liebe,

Der wildentflammten Gluth der Leidenſchaft
Des mächt'gen Geiſt's?

**Berggeiſt.**

Du fliehſt vor mir?
Nicht hoffe zu entrinnen!
Wohin dein Fuß dich trägt,
Herrſcht meine Macht!
Undankbare! durch eiteln Widerſtand
Verkehre meine Liebe nicht in Zorn,
Der dich zermalmend treffen könnte!

**Alma.**

Sieh meiner Thränen Lauf!
Dem Sturme des gewalt'gen Geiſterworts
Erbebt das ſchwache Menſchenherz.

**Berggeiſt** (beſänftigt und zärtlich).

Du weinſt!
O, trübe nicht den Himmelsglanz
Des hellen Blicks!
Verzeihe mir!
Hinweg mit dieſen Thränen!
Ihr Diener meines Reichs,
Beginnt das Feſt!

(Der **Berggeiſt** und **Alma** nehmen ihren Sitz auf dem Throne ein. **Luftgeiſter**, himmelblau angethan, auf einem Regenbogen ruhend, ſchweben von oben herab, und bleiben in den Lüften. **Waſſer-**

geiſter, in ſilberfarbenen Kleidern, tauchen aus den Bächen auf. Feuergeiſter, in Goldſtoff gekleidet und mit flammenden Fackeln verſehen, ſteigen aus der Erde. Troll und Erdgeiſter, in erdfarbenen, reich mit Gold durchwirkten Gewändern, kommen von der Seite.)

Berggeiſt.

Huldigt der Schönheit!
Huldigt der Liebe.
Was Herrliches mein Reich erzeugt,
Das bietet jetzt in Fülle dar!

Alma (für ſich).

Schönere Stunde
Irdiſcher Feier!
Nach dir verlangt mein Herz zurück:
Mein Oskar — Vater — Sehnſucht, ſchweig!

Die Luftgeiſter.

Wir träufeln Himmelsthau hinab,
Liebesſegen, Liebesglück!

(Die Waſſergeiſter ſteigen aus den Bächen und bringen in großen Muſcheln Korallen und Perlen, und ſtellen ſie zu Alma's Füßen nieder.)

Die Waſſergeiſter.

Wir bringen Schmuck aus Meeresgrund:
Perlenſchein, Korallenglanz!

(Die Feuergeiſter treten hervor und kreuzen ihre Fackeln.)

**Die Feuergeiſter.**

Aus Flammen ſchöne Deutung ſpricht:
Lieb' um Liebe, Gluth um Gluth!

(Die **Erdgeiſter** legen in ehernen Füllhörnern Gold und Edelſteine vor Alma nieder.)

**Die Erdgeiſter.**

Dem Erdenſchooße abgekampft:
Goldesſonne, Edelſteine!

**Alle Elementargeiſter.**

Was Geiſtermacht gewähren kann,
Iſt der Fürſtin dargebracht!

(Allgemeiner Tanz der **Waſſer-, Erd-** und **Feuergeiſter**. Die **Blumengeſtalten** treten im Vordergrunde auf.)

**Die Blumengeſtalten.**

Wir kommen auch zum Feſt herbei,
Zum Feſt, zum frohen Tanz!
Auf ſchwebt mit uns im Reigen hin,
Wählt raſch die Tänzerin!

(Sie werden in den Tanz gezogen, bleiben aber fern von den Feuergeiſtern.)

**Berggeiſt** (für ſich).

Noch immer trüb der Jungfrau Blick!
Kann ſolcher Glanz ſie nicht erfreu'n?

**Alma** (für ſich).

Auf Erdenauen weilt mein Geiſt.
Hier alles fremd! Kein fühlend Herz!

(Allgemeiner Tanz, in welchem die Blumengeſtalten in die Nähe der Feuergeiſter gerathen. Kaum iſt dies geſchehen, ſo ſchwanken die Geſtalten ermattet zu den Bächen im Hintergrunde und ſinken dort nieder. Der Tanz geräth in's Stocken.)

**Die Blumengeſtalten.**

Gluth hat uns ſo heiß berührt!
Müſſen ſterben — ſind nicht mehr!

**Alma** (aufſpringend).

Welches Schauſpiel! wild durchbebt
Meine Seele Schauer, Furcht!

**Berggeiſt.**

Feuergeiſt hat ſie verletzt!
Weltgeiſt nimm ſie mild zurück!

(Er ſchwingt ſeinen Hammer. Roſenwölkchen ſteigen aus der Erde auf und verhüllen die Geſtalten.)

**Alma** (ſteigt vom Thron).

Hinweg von dieſem Schreckensort!
Hier haucht der Tod den gift'gen Odem aus.

**Die Elementargeiſter.**

Weh! Geſtört iſt unſre Luſt!
Schönheit bebt in Angſt und Grau'n!

**Troll** (heimlich zu Alma).

Beruh'ge dich! Mit guter Kunde
Bring' ich bald Troſt und neue Hoffnung dir.

**Alma** (für ſich).
Ha! was ſagt er? Gute Kunde!
Fort, es greift der Tod nach mir!
(In ängſtlicher Eile ab.)

**Berggeiſt** (ſteigt vom Throne).
Welch Mißgeſchick! Mein Werk vernichtet!
Vereitelt mein Bemühn! Sie ſelbſt empört!
(Ab. Troll folgt.)

**Die Luftgeiſter.**
Schwebt in die Lüfte.

**Erdgeiſter.**
Dringt in den Grund.

**Waſſergeiſter.**
Taucht in die Wellen.

**Feuergeiſter.**
Hüpft in die Gluth!

**Alle Elementargeiſter.**
Immer zu ſchaffen
Im herrlichen All
Bleibet der Geiſter
Belebende Luſt!

(Indem die **Erdgeiſter** ſich zum Abgehn wenden, die **Waſſergeiſter** nach den Bächen eilen, die **Feuergeiſter** verſinken und die **Luftgeiſter** aufſchweben, fällt der Vorhang.)

# Dritter Aufzug.

## Erſte Scene.

(Unterirdiſches Gemach, wie im Anfange des zweiten Aufzugs.)

Alma (allein).

Recitativ.

Von Zweifeln ſtürmiſch wird mein Herz bewegt!
Des mächt'gen Geiſtes Leidenſchaft
Hört ferner nicht der Bitte Wort!
Entfeſſelt, zügellos,
Trifft ſie vernichtend mich,
Das auserkorne Opfer!
O, Himmelsmacht!
Dring' in der Erde Tiefen,
Bring' Rettung, Hülfe mir!
(Plötzlich nachſinnend.)
Was ſprach der Gnom von Troſt,
Von froher Kunde, neuer Hoffnung?
Ha! wär' es möglich? Wenn vielleicht —
Wenn Oskar — wenn mein Vater — wenn Ludmille —

Wohin verirr' ich mich?
Ein ſchwacher Hoffnungsſchein
Wird, liebevoll genährt,
Zum Sonnenſtrahl,
Der heilverkündend überglänzt
Die trübe Gegenwart.

### Arie.

Hoffnung! Du von Himmelshöh'n
Schwachen Menſchen beigeſellt,
Bleibe wahr! Was du verſprichſt,
Flieh' nicht, wie ein Traumgebild,
Schwer haſt du mich ſchon getäuſcht,
Hochzeitsluſt und Eheglück
Zeigte mir dein Roſenlicht:
Holder Traum, du biſt entflohn!
Sey nun, Hoffnung, die mich trog,
Eingedenk der alten Schuld!
Mahnend fleh' ich: mache wahr,
Was auf's Neue du verſprichſt!

## Zweite Scene.

Vorige. Berggeiſt. Troll.

**Berggeiſt.**

Recitativ.

Immer trübe noch dein Auge!
Kann denn meine Macht,

Der die Elemente lauſchen,
Dieſen Thränen nicht gebieten?
Alma.
Ach! Die Weſen, die mein ödes Seyn
In befreundeter Geſtalt belebt,
Sind nicht mehr!
Berggeiſt.
Meine Liebe bietet dir Erſatz.
Wirf hinweg das Angedenken
Früh'rer Zeit!
Freue dich der Wonnen meines Reichs!
Laß in Gluthen
Strömen uns in Eins zuſammen!
Was iſt flüchtig Menſchenſeyn
Gegen ew'ges Geiſterleben?
Alma.
Menſchlich fühlt dies Herz!
Freut ſich der bekannten Bilder.
Troll (bei Seite zu Alma).
Kühn verlange neue Blumen,
Zu entfernen ihn thut Noth.
Alma (für ſich).
Welche Räthſel!
Troll.
Zaud're nicht!

Alma (zum Berggeiſt).

Unſer Bundesfeſt verſchönen
Müſſen Bilder ohne Zahl.
Darum gieb, o Geiſterfürſt,
Zu Geſtalten neue Blumen!

Berggeiſt.

Du entzück'ſt mich!
Dieſer erſte Strahl von Liebe
Kündet mir das nahe Glück.
(Zu Troll.)
Blumen ſchaffe ſchnell auf's Neue.

Troll.

Herr, unmöglich! Alle Blumen
Brach der wilde Nordwind ab.

Berggeiſt.

Ha! So will ich in dem Schoos der Erde
Selbſt ein Blumenbeet bereiten.
Flammengluth ſoll Blumenpracht
Ewig ſichern meinem Reiche!

Terzett mit Chor.

Berggeiſt.

Ihr Geiſter, die mir unterthan,
Seyd meines Winks gewärtig!
Legt ein die Saat in guten Grund,
Laßt Keim gedeih'n und Blüthe.

Der Glanz entſteigt, die Liebe naht,
Du wirſt jetzt mein, ſchön Menſchenkind,
Die Fürſtin auf dem Geiſterthron,
In ew'ger Luſt, in weiter Macht!

Alma.

O, Hoffnung! Regeſt mächt'ger nun
Die neu belebten Schwingen!
Du wildes Fürchten, biſt entflohn;
Bleib' fern! Kehr' nimmer wieder!
Noch ahn' ich nur ein nahes Heil,
Aus ird'ſchem Reich herabgeſandt:
Doch, Herz, wo du ſo mächtig ſprichſt,
Da trügt die ſüße Ahnung nicht!

Troll.

Es glückt! Er geht getäuſcht von hier,
Auch ich darf Liebe hoffen!
Noch ſchlummerſt du im Felſengrund.
Sollſt, Mägdlein, gleich erwachen!
Er liebt! Ich liebe, und ich bin
Der Nächſte immer doch mir ſelbſt:
Drum, was auch d'raus entſtehen mag,
Ich geh' jetzt meinen eignen Pfad.

Chor der Geiſter (unſichtbar).

Erfüllt iſt, Meiſter, dein Gebot!
Wir harren dein! Nur deine Macht

Belebt den Grund zu Schaffenskraft:
Wir ſind bereit! Komm, Meiſter, komm!
(Der Berggeiſt ab.)

## Dritte Scene.

Alma. Troll. Später Ludmille.

**Alma.**

Recitativ.

Nun zög're nicht!
Sprich, welche heitre Kunde
Bringſt du in mein umnachtet Daſeyn?
Wir ſind allein!
Erfüllung gieb
Den zweifelhaften Wünſchen!

**Troll.**

Wozu jetzt große Rede?
Des Meiſters Zaubermacht iſt dir bekannt,
Ein Pröbchen meiner Macht
Sollſt du zu deiner Luſt erſchau'n!

(Er geht zu der Felſenwand im Hintergrunde, an welche er mit drei abgemeſſenen Schlägen klopft.)

Felſenpforte, thu dich auf.

(Nach dem dritten Schlage öffnet ſich die Wand, und eine glänzende Höhlung wird ſichtbar, in welcher auf einer Felſenbank Ludmille ſchlummert.)

**Alma** (entzückt auf die Öffnung loseilend).

Was ſeh' ich? Ludmille!

(Ludmille iſt erwacht und eilt freudig der Alma entgegen. Die Höhle ſchließt ſich.)

An mein Herz!

**Ludmille.**

Du theure Freundin!

**Beide.**

Welche Luſt! Wir ſind vereint!

**Troll.**

Welch Ereifern! Seltſam Volk!

**Alma.**

Du biſt's wirklich! Biſt kein Truggebilde!
Menſchenherz wallt Menſchenherzen zu.

**Ludmille.**

Wieder bei dir! Was hab' ich gelitten!
Wanderte zu dir durch Thal und Kluft!

**Troll.**

Mich vergißt man! werde gleich mich melden,
Holen mir den Dank, der mir gebührt!

**Alma und Ludmille.**

Des Wiederſehens Wonne
Erfüllt ſo ſüß die Bruſt!
Entzücken, wenn die Freundſchaft,
Die Treue uns ſind nah!

**Troll.**

Dem Geſpräch mach' ich ein Ende!

Gar zu reizend iſt das Kind,
Hat auch Leben, fühlt ganz anders,
Wie das kalte Blumenbild.

Alma (bei Seite zu Ludmille).
Welche Kunde bringſt du, Freundin,
Mir vom Vater, vom Geliebten?

Ludmille.
Deines Vaters Thränen fließen,
Oskar irrt in düſtern Gründen —

Alma.
Armer Vater — theurer Oskar:

Troll (Ludmillens Hand ergreifend).
Dieſes zarten Händchens Druck
Ward zum Lohne mir verheißen!

Ludmille (neckend).
Laß mich! Ich verſprach dir nichts!
(Zu Alma.)
Wie kann es mir gelingen,
Dem Geiſt dich zu entreißen?

Alma.
O ſchreckliche Erinnerung!
Wer kämpft gen ſeinen Zauber?

Ludmille (bei Seite zu Alma).
Dieſen Gnomen zu beliſten,
Verſuch' ich. Laß mich machen!

Troll (zärtlich zu Ludmillen).
Solche ſchlanke Huldgeſtalt
Zum Entzücken,
Solcher Roſenwangen Glüh'n
Sah ich nimmer!

Ludmille.
Solcher ſchnelle Liebesdurſt
Zum Verwundern!
Wird nicht alſogleich geſtillt:
Muß dich prüfen.

Troll.
Dieſes Füßchen — Ha! wie zierlich —
Dieſes Mündchen — dürft' ich's küſſen!

Ludmille.
Zeige thätig deine Liebe,
Gegenliebe zu erwerben.

Troll.
Ach! mich ſengt und brennt die Liebe.

Ludmille.
Und mich läßt ſie kalt wie Eis.

Troll.
Liebe mich — ſey mir geneigt!

Ludmille.
Kann nicht ſeyn — muß erſt dich kennen.

Troll.
In deinen Armen ruh'n,

An deinen Lippen hängen;
O ſtille dieſen Drang,
Sprich freundlich mir von Liebe.

Ludmille.

So höre denn! Führſt du
Uns aus dem Geiſterreiche,
Dann bin ich willig dein;
Doch nur auf dieſe Weiſe.

Alma (bei Seite).

Verkünde dich, du hohe Macht der Liebe,
Umſpinne dieſes Gnomen Sinn mit Wahn!

Troll (hat unterdeſſen nachgeſonnen).

Befreien euch aus unſerm Reiche,
Das iſt ein höchſt gefährlich Ding!
Du wirſt dann mein?

Ludmille.

Verlaß dich d'rauf!

Troll.

Nimmſt mich auf Erden gütig auf!

Ludmille.

Wie kannſt du nur noch zweifeln!

Troll.

Nun denn: es ſey! Der Liebe zu Gefallen,
Werd' ich ein Menſch, heirathe dich!

Alma und Ludmilla.

Dank dir, Liebe! Unſer Fleh'n
Haſt, Allmächt'ge, du erhört.
mir
Bald glänzt ein Vaterhaus
dir
Nun das neue Hochzeitsfeſt.

Troll.

Liebesketten trag ich jetzt,
Müd' bin ich des Geiſterſeyns!
Werde nun mit Fleiſch und Bein
Bald ein fröhlich Menſchenkind.

## Vierte Scene.

Vorige. Der Berggeiſt.

Berggeiſt (hinter der Scene.)

Das Werk gedeiht!
Schon ſteigen Pflanzen aus dem Grund.

Alma.

Der Geiſt! Wir ſind verloren!

Troll.

Nur ruhig! Laßt mich machen!

Berggeiſt (tritt auf.)

Ha! Neben der Geliebten
Ein and'res Frauenbild?
Verrath allein — was zögr' ich noch?

(Er hebt den Hammer.)

Alma.
Herr!
Troll (den Berggeiſt zurückhaltend).
Mir verzeih! Mein iſt die Schuld.
Der Jungfrau Sehnen, die du auserwählt,
Den Thron des Geiſterreichs zu ſchmücken,
Hab' ich erkannt.
Nur wenn ihr Herz nach keinem ird'ſchen Gute
Umſonſt verlangt,
Wird ſie auch deinen Wunſch gewähren.
Drum zu Gefallen dir
Holt' ihre Freundin ich herab.
Alma (Ludmille an ſich ſchließend).
In meiner Nähe, du! Welch unverhofftes Glück!
Berggeiſt (zu Alma).
Dein Sehnen iſt erfüllt!
Auch mich erfreut, was Freude dir gewährt.
(Zu Ludmille.)
Willkommen ſey im Geiſterreiche.
Ludmille (bei Seite).
Ich athme neu!
Berggeiſt (zu Alma).
Verzeihe mir!
Die Gluth des Zorns
Stieg wild empor,
Als ich betrogen mich gewähnt!

Troll (bei Seite zu Alma).
Such' wiederum ihn zu entfernen,
Zeig' dich geneigt!
Durch Hoffnung bald'gen Glücks
Haſt du ihn leicht getäuſcht!

Berggeiſt (zu Alma).
Mit Entzücken weilt mein Blick,
Stets neu gereizt,
Auf deiner Anmuth!
Doch länger nicht verſchiebe
Der Wünſche freundliche Gewährung!
Nicht länger kann ich mehr
Den innern Gluthen wehren.
Noch iſt dir fremd der Geiſter Weſen.
So wiſſe denn:
Bald hat die Flamme ganz mein Seyn durchdrungen,
Wird dich ergreifen dann
Und ſchmerzhaft deinen ird'ſchen Leib vernichten,
Dich ewig in mein Seyn verſchmelzen!

Ludmille (für ſich).
Schrecklicher Geiſterſpruch!

Alma (zum Berggeiſt).
Ich werde dein!
Allein das Feſt des nahen Bund's zu ordnen,
Muß deine Liebe mir zuvor
Noch Kunde bringen mancher Art!

**Berggeiſt.**

Gebiete!

**Quartett.**

**Alma.**

Zähle mir genau die Blumen,
Die geſchaffen deine Macht!
Roſen, Nelken, wie ſie heißen,
Und vergiß nicht eine mir!
Blumen werden Dienerinnen,
Blumen bilden meinen Hof:
Drum muß ich im Voraus kennen,
Der Vertrauten Art und Zahl!

**Ludmille und Troll.**

Wird er glauben? Sich entfernen?
Iſt das Schickſal uns geneigt?
Schwer wird's ihm die Gluth zu dämpfen,
Hoffen, Fürchten: Peinlich Loos!

**Berggeiſt.**

Auch noch dieſes? Immer harren,
Bis vermählt mit Flammengluth!
Noch das eine will ich tragen,
Dann erring' ich Liebe mir.

(Zu Alma.)

Zu erfüllen dein Gebet
Eil' ich zu den Blumen hin!
Zähle auf und zähle ab,

Kehr' ich wieder, biſt du mein,
Giebſt um Liebe Liebe mir,
Oder dich ergreift die Gluth
Und Gewalt nimmt ihren Lohn.

(Ab.)

**Alma, Ludmille und Troll.**

Fort laßt uns zieh'n
Auf Erdenauen!
Hinan zum Tag,
Zum Sonnenglanz!
Der Felſen drückt,
Die Kluft iſt eng:
Hinan, hinauf!
Das Leben winkt.

(**Troll** ſchwingt ſeinen Hammer, die hintere Felswand öffnet ſich und man ſchaut in einen glänzenden Felſengang. Indem alle drei zum Hintergrund ſchreiten: **Verwandlung.** Kurzes Felſengewölbe mit einem Beete der prächtigſten Blumen.)

## Fünfte Scene.

(**Der Berggeiſt. Chor der Erdgeiſter,** noch unſichtbar.)

**Berggeiſt.**

**Recitativ.**

Gleich zum Werke!
Um ſo eher

Komm' ich an's erſehnte Ziel.
Schwere Prüfung!
Mit Bedacht und kalter Ruhe
Soll ich zählen —
Und im Innern wogen Flammen,
Treiben hin —
Schlagen auf —
Gluth empörter Elemente
Muß gehorchen,
Doch der Liebe Gluth
Trotzet ſtark der Geiſtermacht.

### Arie.

Ruhig! Zähle!
Eins, zwei — (zählt ſtill weiter). Welche Menge
Blumen!

Der erglühte Erdenſchoos
Alle Keime treibt zu Blüthen!
(Er fangt wieder an ſtill zu zählen.)
Zwanzig (zählt ſtill weiter). Neue ſteigen auf —
Wo ich ſuche, wo ich ſchaue,
Drängt ſich's friſch und bunt hervor.

Chor der Erdgeiſter (unſichtbar).

Glüh'n und harr'n
Liebeswarm:
Hoher Herr!
Fühlſt du Qual.

Berggeiſt.

Neu beginn' ich! (zählt ſtill). Nimmer, nimmer,
Zähl' ich dieſe Blumen durch!
Ha! wer kann auch zählen, zählen,
Wenn die Leidenſchaft ihn treibt?
In Liebe verſinken,
In Wonne vergeh'n,
Ungekannte
Freuden pflücken,
Weſen in Weſen
Liebend verſchmelzen,
Ha! das erhebt
Zum Gotte den Geiſt!
Doch die Prüfung? — Ich muß zählen. (Zählt ſtill.)

Chor der Erdgeiſter (unſichtbar).

Liebe, Sehnſucht, herrſchen mächtig,
Geiſter ſelbſt ſind unterthan!

Berggeiſt.

Wie viel ſind's? — Auf's neu' verfehlt.
Es wogen die Blumen,
Ein ſtürmiſches Meer,
In Wellen, in Fluthen,
So raſtlos vorbei.
Wer kann da erkennen,
Wer zählt jeden Stern

Auf ſchwankendem Stiele
Vom Sturme bewegt.
Chor der Erdgeiſter (unſichtbar.)
Der Sturm tobt im Innern,
Bekämpfe ihn dort!
Sonſt findeſt du nimmer
Gelingen des Werks.
Berggeiſt.
Hinweg mit dieſem Zwang,
Unwürdig meiner Macht!
Nicht dämpf' ich mehr die Gluth,
Sie ſchmelze Herz in Herz!
Hin! zu der Götterluſt,
Die mir die Liebe beut.
Zur Wonne, zum Triumph!
Fort Schmach, unwürd'ger Zwang!
Chor der Erdgeiſter (auftretend).
Verrath! Dich zu entfernen
Hat liſtig man gewußt,
Die beiden Jungfrau'n, Troll,
Floh'n auf die Oberwelt.
Berggeiſt.
Verrathen, ich — Ha! Wuth und Rache!
Noch bin ich des Gebirges Herr.
Ihr Blitze zeigt, du Donner künde,
Wie meine Macht die Frevler ſtraft!

Chor der Erdgeiſter.

Seht den Meiſter! Wuth in Blicken!
Weh' den Frevlern! Rache naht! (Alle ab.)

### Sechſte Scene.

(Verwandlung. Platz wie am Schluſſe des erſten Aufzugs.)

Oskar (allein). (Recitativ).

Unſeel'ge Stätte!
Du meines Mißgeſchicks,
Du meines Kummers Zeuge!
Hier war es — hier verſchlang die Erde
Die theure Braut
Und Felſen thürmten ſich ob ihrem Grabe.
Vergebens ſucht' ich einen Pfad,
Hinab in's Geiſterreich zu dringen.
Vernichtung dort zu finden,
Wenn Rettung nicht gelänge!
Ach! nimmer wieder ſie zu ſeh'n!
Welch' ſchrecklicher Gedanke!

(Er ſinkt troſtlos auf den Ruheſitz nieder.)

### Siebente Scene.

(Voriger. Alma, Ludmille und Troll, von der Seite des Gebirges. Später Domoslav, Ritter, Frauen, Diener, Dienerinnen. Dann der Berggeiſt.)

Alma.

Mein Oskar!

**Oskar.**

Alma!

**Alma** (an ſeiner Bruſt).)

Luſt! Entzücken!
An deine Bruſt kehr' ich zurück.

**Oskar.**

Du wieder mein!

**Alma.**

O Tag der Freude!

**Beide.**

Nach ſchwerer Trennung Wiederſeh'n!

(Diener des Schloſſes zeigen ſich am Eingange des Gartens. Wie ſie die Fürſtin erblicken, eilen ſie freudig zurück, um deren Ankunft zu verkünden.)

**Ludmille und Troll.**

Fort, fort, zum Garten hin!
Hier herrſcht noch Geiſtermacht!

**Alma und Oskar.**

Wir ſind vereint!
Ha, Welche Wonne!
Die Seele faßt
Den Wechſel kaum.
Aus Grabesnacht
Empor ich ſtieg
du ſtiegſt
Zum Tagesglanz,
O Heil! O Glück!

Ludmille und Troll.
Sie ſind vereint!
Bei dieſer Wonne
Gedenken ſie
Nicht der Gefahr.
Noch immer droht
Aus Grabesnacht
Des Geiſtes Zorn
Mit Mißgeſchick.
Kommt ſchleunig zum Garten,
Hier droht noch Gefahr.

Alma und Oskar.
Selige Liebe!
Du wirſt uns vereinen.
Führſt uns gerettet
Zum Bunde der Herzen!

Ludmille und Troll.
Umſonſt iſt die Warnung;
Das Glück macht ſie taub.

(Domoslav, Ritter, Frauen, Diener, Dienerinnen, kommen aus dem Garten).

Domoslav (noch im Hintergrunde).
Tochter!

Chor (eben ſo).
Heil unſrer Fürſtin!

(Indem alle einander froh entgegen eilen wollen, verfinſtert ſich plötzlich der Himmel. Unter heftigem

Bliz und Donner werden die Felſen von dem verfallenen Schachte gewalzt. Von allen Seiten ſteigen Felſen auf, ſo daß man von Domoslav, ſeinem Gefolge und dem Hintergrunde der Bühne nichts mehr ſieht. In Flammen ſteigt der Berggeiſt aus dem Boden empor.)

**Ludmille** und **Troll.**

Zu ſpät! Wir ſind verloren!

**Alma und Oskar.**

Weh'! — Schnell entſchwund'nes Glück!

**Berggeiſt** (zu Alma).

Bebe Verrätherin!
Du haſt mich getäuſcht.
Haſt meine Liebe
Mit Tücke gelohnt!

**Chor der Erdgeiſter** (unſichtbar).

Weh' den Frevlern, Rache nah't.

**Alma** (zu des Berggeiſts Füßen).

Beſänft'ge dieſes Zürnen!
Mein Herz war nicht mehr mein.
Schon hatte es zum Bunde
Ihm Lieb' und Treu' geweiht.

**Oskar** (indem er Alma emporreißt).

Auf, Alma! Nicht ernied're
Dich vor dem böſen Geiſt!

(Zum Berggeiſt.)

Kämpf — nicht mit Geiſterkräften
Als Menſch mit mir um ſie!

Berggeiſt.

Dich belohnet Gegenliebe,
Die dem Geiſte ward verſagt!
Nied'rer Wurm! Um deinetwillen
Fand ich Täuſchung, traf mich Schmach.
Ha! Euch beide ſchleud're Rache
In das Todtenreich hinab.

Chor der Erdgeiſter (unſichtbar).

Es harret der Donner, es lauert der Blitz!
Sprich, Meiſter! Wir ſenden Vernichtung hinauf.

Alma und Oskar.

So magſt du denn erfüllen,
Der Wuth, der Rache Maas!
Vereint mit $\genfrac{}{}{0pt}{}{\text{ihm}}{\text{ihr}}$ zu ſterben
Iſt ſüß, iſt keine Pein.
Zum Himmel trägt die Liebe
Im Tode uns empor.
Dort iſt das Glück uns treuer,
Eint für die Ewigkeit!

(Ein Nordſchein wird im Hintergrunde ſichtbar. Er wächſt immer mehr an und übergießt bis zum Schluſſe die ganze Scene mit magiſchem Licht.)

Berggeiſt.

Ha! was ſeh' ich? **Urgeiſt**, mahnſt du
Mich in dieſes Nordſcheins Glanze
An der Geiſter heil'ge Pflicht?

Alma und Oskar (in Verzückung).
Es öffnet ſich der Himmel
Im Glanz der Seligkeit!
Hinauf! die Bande fallen,
Zum Liebesglück hinauf!

Berggeiſt.
Ich erkenne! Prüfen wollt' ich,
Ob für Geiſter Liebe ſey?
Mich berückte Erdenwallung,
Mich ergriff die Leidenſchaft.
Fort mit jeder niedern Neigung!
Rein muß Geiſterwirken ſeyn.
Nur dem dürft'gen Menſchenleben
Bleibt die Macht der Liebe treu.

Alma, Oskar und Ludmille.
Hat der Himmel uns erhört?
Straft der Geiſt? Wird er verzeih'n?

Berggeiſt (zu Alma und Oskar).
Seyd beglückt! Auf Erdenauen
Stör' euch nimmer Geiſtermacht!
Leiden, die ich euch geſchaffen,
Wandl' ich nun in Segen um.

Alma, Oskar und Ludmille.
Wie? So nah' dem Abgrundsrande
Hält uns ſeine Hand zurück?
Himmelsmacht: das iſt dein Werk!

**Troll** (für ſich).

Mein Gelüſt, ein Menſch zu werden,
Wird nun nimmermehr geſtillt!
Jenes Mädchen — Fort mit Liebe!
Wie der Meiſter, ſo der Knecht!

**Berggeiſt.**

Auf immer ſcheid' ich von den Menſchen,
Unſichtbar für ihr Wohl beſorgt!
Kein Geiſt dringt mehr hinauf zur Erdenflur,
Kein Menſch erſchaut fortan das Geiſterreich.
(Zu Troll.)
Hinab, mit mir! Zum reinen Seyn,
Zum höhern Wirken!

(Der Berggeiſt verſinkt mit Troll, die Irrlichter verſchwinden.)

**Chor der Erdgeiſter** (ſich immer mehr entfernend.)

Weben Gluth und Fluth,
Miſchen Stein und Erz,
Heizen Frühlingsau'n
Bleibt der Geiſter Pflicht!

(Die Felſen und der Schacht verſchwinden und Tageslicht kehrt zurück. Domeslav eilt mit ſeinen Begleitern vor; Alma in ſeine Arme.)

**Chor.**

Beſeligende Luſt:
Nichts ſtört mehr unſer Glück!

Alma, Oskar, Domoslav und Ludmille.

Nach Ringen und Bangen,
Nach Harren und Gram,
O, ſelige Stunde,
Geſichertes Glück!
Jetzt lächelt die Freude,
Es flieht jeder Schmerz.
Allmächtige Liebe
Steh' ferner uns bei!

Chor.

Zum Feſt! Zur frohen Feier!
Der Altar iſt geſchmückt.
Es knüpft den Bund der Liebe:
Dir, holdes Bündniß, Heil!

# Fortunat
mit dem
# Säckel und Wünschhütlein.
## Mährchen-Oper in drei Aufzügen.

In Muſik geſetzt von Schnyder von Wartenſee.

## Perſonen:

Claudio, König von Cypern.
Alida, ſeine Tochter.
Agrippina, ſeine Baſe.
Graf Pedro, deren Bruder.
Fortunat, ein armer Edelmann; Page des Königs.
Carlino, ein Hofkavalier.
Die Erſcheinung der Fortuna. Erſcheinungen
Herrn und Damen vom Hofe. Reichsſtände. Wachen.
Kaufleute. Gärtner und Gärtnerinnen. Volk

# Erſter Aufzug.

## Erſte Scene.

(Schloßgarten, vorn mit einer Roſenlaube. Im Hintergrunde zur Seite ſieht man einen Theil des königlichen Pallaſtes.

**Alida** und **Fortunat** (in der Roſenlaube. Er hält eine Cither im Arme).

**Enſemble.**

**Beide.**

Süße Töne! Sanft entrauſchet
Einer unſichtbaren Welt,
Kündet Freude, kündet Wonne,
Die uns ſtets umſchlungen hält.

**Fortunat** (die Cither zum Spielen hebend).

Mag zu unſern Liedesklängen
Sich der Ton der Cither mengen!
Hör', Alida! Laß mich hören!
Laß die Töne uns beſchwören.

(Er begleitet ſich bei Folgendem mit der Cither.)

Im Haine klagt's! Es iſt der Schall
Der wunderholden Nachtigall.

O ſüßer Schmerz! O ſanfte Triebe!
Was will der Klang?
Was will der Sang?
Er klagt den Schmerz geheimer Liebe.

(**Alida** nimmt ihm die Cither ab, und indem ſie nun accompagnirt, wiederholen beide dieſe Strophe.)

**Fortunat** (ihr zu Füßen).

Der Liebe, ja! Ich kann nicht länger ſchweigen,
Dir iſt mein Herz auf ewig unterthan.

**Alida** (unruhig aufſtehend).

Was wagſt du? (für ſich.) O, mein Herz, ich darf nicht zeigen,
Daß auch in dir der Liebe Flamme brennt!

**Fortunat.**

O, höre mich! Ich habe widerſtanden,
Gekämpft, gerungen, aber nicht geſiegt.

**Alida** (ſchüchtern, indem ſie ihn aufhebt).

Erhebe dich! Was ſoll ich thun, was ſagen?
Es drängt das Herz, daß ſich's in Liebe fügt.

## Zweite Scene.

(**Die Vorigen.** Im Hintergrunde treten der **König**, **Agrippina** und **Pedro** lauſchend auf, ohne von **Fortunat** und **Alida** bemerkt zu werden. Später **Carlino** mit Wache.)

**Pedro** (mit gedämpfter Stimme).

Wir kommen recht!

Agrippina (eben ſo).

Da, König, ſieh!
Wie deine Ehre wird befleckt.

Der König (eben ſo).

Bei'm Himmel. Ja! Das ahnt' ich nie.
Doch ſtill! Noch bleiben wir verſteckt.

Fortunat (zu Alida).

O ſprich das Wort! Sprich aus das Wort der Minne,
Daß ich des Lebens Seligkeit gewinne.

Alida.

Es zieht mich fort — nicht mehr bezwing' ich mich:
Mein Fortunat, für immer lieb' ich dich.

Der König (zwiſchen Alida und Fortunat tretend, die ſich erſchrocken trennen).

Verderben ſoll euch treffen!

Alida und Fortunat.

Weh' uns! Wir ſind verloren.

Agrippina und Pedro (zu beiden Seiten vorkommend).

Die Rache naht. Ihr Opfer iſt erkoren.

Der König (zu Fortunat).

Du Frevler ohne Gleichen
In meinen weiten Reichen!
Zittre! Bebe! Ahne Qual!
Dich trifft meines Zornes Strahl.

**Recitativ.**

Wache! (Carlino mit Wache tritt auf.)
Führt dieſen Böſewicht allſogleich
Zum tiefſten Kerker, wo nicht Sonne,
Nicht Tag ſein Angeſicht beſchaut.
Dort büß' er, leid' er,
Bis des Verbrechens Strafe,
Ein martervoller Tod, ihn trifft.
(Zu Carlino.)
Du haſteſt mir für ihn.
(Zu Alida.)
Und du, Entartete!
In Einſamkeit beweine deine Schuld.

**Alida und Fortunat** (die erſtere von Agrippene
an der Hand gefaßt, der letztere von Wache umgeben

Kaum gewonnen, ſchon verronnen
Iſt der Liebe holdes Glück.
Tod und Leiden, ſtatt der Wonnen,
Bringt das zürnende Geſchick.
Geliebter, lebe wohl!
Geliebte,

**Agrippina und Pedro.**

Gelungen iſt, was wir entſponnen,
Uns ſtrahlt ein neuer Hoffnungsblick.

**Der König.**

Hinweg mit dem Verräther,

Dem argen Miſſethäter!
Hinweg zum Burgverließ,
Wohin ich ihn verwies!

Carlino und Wache (zu Fortunat).

Fort, fort, zum Burgverließ,
Wohin er dich verwies!

(Fortunat wird von Carlino und der Wache nach einer, Alida mit Agrippina nach der andern Seite abgeführt.)

## Dritte Scene.

Der König und Pedro.

**Der König.** Ein entſetzliches, ein todeswürdiges Verbrechen! Dieſer Fortunat, ein ſimpler Page und was noch weit ärger iſt, ein armer Schlukker, wagt es, ſeine Blicke nach der königlichen Tochter begehrlicher Weiſe zu erheben.

**Pedro.** Ganz recht, erhabener Vetter! Das iſt ein himmelſchreiender Frevel und der Tod ſcheint in der That eine noch viel zu gelinde Strafe für ein ſolches Vergehn.

**Der König** (verdrießlich). Vetter, deine Rede könnte klüger ſeyn! Was gibt's denn ſchlimmeres auf der Welt, als den Tod? Stirb nur ein Mal und du wirſt dich bald überzeugen, daß dann die Auſter ihren erfriſchenden Reiz, der Champagner ſein himmliſches Mouſſiren, der Caviar ſeine köſtliche Erregbarkeit verloren hat für immerdar. Ein miſerables Stück Rindfleiſch iſt dann ſo viel werth, wie der leckerſte Faſan, nämlich keine taube Nuß.

Pedro (mit einer Verbeugung). Die Sonne deiner Weisheit leuchtet und erwärmt überall, wohin du ihre Strahlen zu verſenden würdigſt.

Der König. Ich weiß das; ich treffe immer das Rechte. Aber der Fortunat that mir doch einigermaßen Leid, als ich ihn ſo ohne Weitres zu einer Luſtwandlung in's Burgverließ nöthigte. Man ſagt, er ſtamme von den ehemaligen Königen dieſer Inſel ab. Es bleibt doch immer eine höchſt betrübte Sache, in einem ſolchen Burſchen gleichſam die Ruine eines alten Regentenhauſes dem völligen Untergange entgegenzuſchicken.

Pedro. Gewiß, großer König! Er hat es aber nicht beſſer verdient.

Der König. Und der ärgerliche Vorgang überhaupt — Man nehme dem Carlino einen Eid und den gemeinen Wachen ein bloßes Handgelöbniß ab, daß von der Sache nichts verlautet. Verſtehſt du mich, Vetter?

Pedro. Es ſoll geſchehn.

Der König. Welcher Scandal vor den Fürſten und Herrn, die aus der Nähe und Ferne herbeiſtrömen werden, um bei'm bevorſtehenden Turnier einige Lanzen, ein Dutzend Hälſe und verſchiedene Beine zu brechen, Alles der tugendhaften Prinzeſſin Alida zu Ehren, deren Hand den Tapferſten beglücken ſoll! Vetter! wer ein Wort von der Sache ſpricht, verliert den Kopf.

**Pedro.** Du haſt zu befehlen, gnädigſter Vetter! Allein warum willſt du doch für Alida durchaus einen Gemahl aus der Ferne, einen Fremden, der für dich und die königliche Tochter ein Räthſel bleibt bis nach der Hochzeit? Gibt es nicht in deiner Nähe Männer von Verdienſten, welche würdig wären, von dir mit dem Sohnesnamen begrüßt zu werden?

**Der König** (vertraulich lächelnd). Schlaukopf, Ich durchſchaue dich! Du verſtehſt dich ſelbſt unter einem ſolchen Manne von Verdienſten. Aber darüber mußt du dich näher erklären, denn in meinen Augen haſt du kein andres Verdienſt, als das, viel Geld zu verthun, und in nichts habe ich dich bisher fleißiger geſehn, als im Müßiggange.

### Duett.

**Pedro.**

Meine Verdienſte ſoll ich aufzählen?
Nun wohl! Es wird geſcheh'n.

Doch dürft' es leicht an Worten fehlen,
Soll Alles ich geſteh'n.

Der König.

Nur heraus! Nicht mehr gezaudert.
Du ſündigſt gegen den Reſpekt.
Hergeſprochen, hergeplaudert,
Wo dein Verdienſt verborgen ſteckt.

Pedro.

Zum erſten bin ich euer Vetter,
Verwandter königlicher Majeſtät.

Der König.

Ganz recht! Das iſt wohl ein Verdienſt,
Für dich der trefflichſte Gewinnſt.

Pedro.

Zweitens bin ich ein Graf,
Ein hochgeborner Mann.

Der König.

Auch das erkenne ich an.
Doch beides ſind ererbte Gaben,
Von deinen eignen möcht' ich Kunde haben.

Pedro (verlegen).

Von meinen eignen? Hört mich gnädig!
Ich mach' es kurz — bin nicht ruhmredig,
Wer iſt ein Jäger ſo wie ich,
Und trifft den Aar im Fluge?

Es ruft das Horn ſo freudiglich,
Die Meute treibt zum Zuge.
Da geht's bergauf, da geht's waldein,
Vergebens ſucht das Wild zu flieh'n,
Der allerbeſte Hirſch iſt mein,
Den Pfeil ſend' ich zum Herzen hin.

Der König.

Bravo! Das läßt ſich hören ſchon,
Das iſt eine noble Paſſion.
Aber wie ſtehts mit dem Muthe, Vetter,
Die Braut erwirbſt du nur im Kampfeswetter.

Pedro.

Bei'm Turniere ſoll ſich's zeigen,
Keinem andern werd' ich weichen,
Und der Ruhm von meinem Schwerdt
Soll bis an die Sterne reichen.

Der König.

Bravo, brav, Braviſſo!
Thue, wie du ſprichſt, nur ſo,
Und mit Freuden dir entgegen
Bring' ich meinen Vaterſegen. (Beide ab.)

## Vierte Scene.

(Kurzes Gefängniß. Carlino führt den Fortunat herein.)

**Carlino.** Ja, beſter Freund! Es iſt nun einmal nicht anders. Du haſt deinen Kopf immer zu hoch getragen, darum wirſt du ihn bald gar nicht mehr tragen. Das iſt ſo der Lauf der Welt.

Fortunat (mit einem Seufzer). Arme Alida!

Carlino. Um die brauchſt du dich nicht zu grämen. Sie kommt mit einem blauen Auge davon, während du den ganzen Kopf hergeben mußt. Bei ſo hohen Damen lautet das Strafgeſetz anders, als bei unſer einem. Ein Stündchen Stubenarreſt, keine Chocolade zum Frühſtück, keine Manteltorte zum Nachtiſch: das iſt das Ärgſte, was ſie treffen kann.

Fortunat (bei Seite). Überläſtiger Schwätzer!

Carlino. Aber ernſtlich, Freundchen! Da dir doch einmal das Meſſer an der Kehle ſteht, ſo wäre es Zeit, dein Teſtament zu machen. Es iſt doch angenehm, noch einmal vor ſeinem Ende ſeinen Willen zu haben und ſchon deshalb würde ich einen letzten Willen machen.

Fortunat. Wozu das? Ich beſitze wenig. Meine Verwandten ſind todt.

Carlino. Deine Freunde aber leben und vor allen dein Carlino, der immer ein treues Herz zu dir in der Bruſt getragen hat und blutige Thränen weinen möchte, daß es nun mit dir zu Ende geht. Wer wäre würdiger dein Erbe zu ſeyn, als eben dieſer treue Freund. Da iſt der Diamant, den du von deiner ſeligen Großmutter erhalten. An meiner Rechten ſollt' er dir ewig zum Andenken ſtrahlen. Da iſt das arabiſche Pferd, das dir der König in einer Anwandlung von gnädiger Laune ſchenkte. In meinem Stalle ſollte es den beſten Haber finden und jedem würde ich ſagen: ſieh, das iſt das Roß des unglücklichen Fortunat! Das iſt das Pferd, auf dem er das Herz der reizenden Königstochter eroberte.

**Fortunat.** Schweig, Vorwitziger! Was kümmert dich meine Liebe, was mein Geſchick? Deinem niedern Sinn lüſtet's nach meiner unbedeutenden Habe. Sie ſoll dir werden, doch unter einer Bedingung: verlaſſe mich ſogleich!

**Carlino.** Auch in dem Eifer, mit welchem ich dieſem Verlangen entſpreche, möge Fortunat meine treue Freundſchaft erkennen. (ab.)

## Fünfte Scene.

**Fortunat** (allein. Später Erſcheinungen.)

### Arie.

Zartes Bild der jungen Liebe,
Ach! wie bald biſt du erbleicht.
Wolken decken dich ſo trübe,
Daß dein Reiz ſich nicht mehr zeigt.

O Alida! ſüßes Leben,
Dich zu laſſen, dich zu flieh'n,
Das iſt mehr, als Angſt und Beben,
Wird mich Todesnacht umzieh'n.

### Recitativ.

Doch, nein! Noch ſterb' ich nicht.
Lebendig regt in meinem Herzen ſich die Hoffnung,
Daß eine Himmelsmacht erſcheinen wird,
Mich zu befrei'n,
Mich zu beglücken.
Des Lebens Glück zu finden
An der geliebten Bruſt,
O ſeliges Entzücken!
O ſüße Götterluſt!
Laß dich nicht lang erſehnen,
Du hohe Himmelsmacht!
Erfülle dieſes Wähnen
In ſeiner ganzen Pracht.
(Er ſetzt ſich auf einen Steinſitz im Vorgrunde der Bühne nieder.)
Milder Schlaf! Du ſteigſt hernieder.
Biſt des Himmels Bote du,
So gib mir in ſanfter Ruh
Liebesluſt und Freiheit wieder! (Er entſchläft.)
(Unter dem folgenden Chore geht der hintere Vorhang in die Höhe. Ein weites Roſengewölk nimmt die

ganze Breite des Hintergrundes ein. An den Couliſſen treten Roſenwolken vor. In der Mitte des Roſengewölkes ſteht Fortuna, auf ein goldnes Rad ſich ſtützend, ein himmelblaues Segel über dem Haupte, das eine Art Triumphbogen bildet. In den übrigen Wölkchen neben ihr ſind geflügelte Genien gruppirt.)

### Chor der Genien.

Wir ſchweben und ſteigen vom Himmel herab,
Dir log nicht der Hoffnung belebender Blick.
Verſiegt iſt dein Leiden, verſchwunden das Grab,
Wir bringen die Freude, wir bringen das Glück.

**Fortuna** (aus der Wolke hervor zu Fortunat tretend. Sie trägt einen goldgeſtickten Säckel und ein zuſammengeſchlagenes Hütchen von ſchwarzem Sammet in der Hand).

### Recitativ.

Armer Sprößling alten Königsſtammes!
Lange hab' ich dein Geſchlecht verlaſſen.
Doch ich will vergelten!
Will gewähren deinen höchſten Wunſch.
Nimm dieſe Gaben!
Der Säckel, deſſen Goldesquelle nie verſiegt,
Das Hütlein, das nach Wunſch
Dich zu dem fernſten Punkt der Erde trägt.

(Sie legt beide Dinge auf den Steinſitz neben Fortunat nieder.)

Nicht eher ſollen ſie die Wunderkraft verlieren,
Bis der Geliebten Hand,
Bis dir der Sitz auf deiner Väter Throne
Geſichert iſt!
(Sie kehrt auf ihren Wolkenſitz zurück.)

Chor der Genien.

Hinauf in die Bläue!
Hinauf in das Freie!
Wie's uns gefällt,
Hin durch die Welt!

(Während das Gewölk ſich langſam erhebt, verwandelt ſich die Scene in einen kurzen Wald.)

**Fortunat** (der im Schlafe verſchiedene Bewegungen gemacht, als erblicke er die ganze Erſcheinung im Traume, erwachend und vor ſich hinſtarrend).

Recitativ.

Was war das? War's ein Traum? War's Wirklichkeit?
Ein göttergleiches Weib ſtieg zu mir nieder,
Beglückte mich mit Wundergaben —
(Er blickt um ſich. Aufſpringend.)
Ha! ich bin frei. Aus Kerkermauern fern —
Das iſt ihr Werk, und die Erſcheinung war kein Wahn.

(Sein Auge fällt auf die von der Fortuna zurückgelaſſenen Geſchenke.)

Bei'm Himmel, ja! Da ſind die Wunderdinge,
Der Zauberſäckel und das Wünſchhütlein,
Mit hoher Kraft begabt — ſo ſagte ſie —
Bis ich erreicht das ſchöne Ziel.
(Er nimmt den Säckel und greift hinein.)
Schnell her, daß ich die Kraft erprobe!
(Er zieht eine Hand voll Goldſtücke heraus. Er macht noch einmal den Verſuch, worauf daſſelbe erfolgt.)
Ha! Goldesglanz, der immer ſich erneut,
Sey hochbelobt, ſey mir gegrüßt.
Durch dich gewinn' ich Liebesſeligkeit,
Durch dich wird jede Schuld gebüßt.
Mir ſchwindelt — meine Sinne ſind umnachtet —
Doch Faſſung — Muth — zur kühnen That!
Ihr Mächte, die ihr dieſe Gaben brachtet,
Schützt mich vor Tücke und Verrath!
(Er verbirgt den Säckel in ſeine Bruſt und ſetzt das Wünſchhütlein auf.)

Recitativ.

Jetzt, Hütlein, thue deine Pflicht,
Bring' mich zu Famaguſta's reichem Marktplatz!

## Sechſte Scene.

(Die Scene verwandelt ſich in den Marktplatz von Famaguſta. Allenthalben Buden mit Kaufleuten, welche allerlei Waaren feil halten. Im Hintergrunde eine, vor welcher koſtbare Anzüge aushängen. Die Kaufleute treten aus ihren Buden. **Fortunat** nimmt ſchnell das Wünſchhutlein ab und ſteckt es in ſeine Bruſt.)

**Chor der Kaufleute.**

Kauft, edle Damen, edle Herrn,
Kauft kurz' und lange Waaren.
Seht her, ſeht hin! Ihr kauft dann gern,
Sollt Billigkeit erfahren!

(Einzelne Käufer erſcheinen bei den Buden im Hintergrunde und handeln dort.)

**Eine Galanteriekrämerin** (zu Fortunat).

Ganz friſche Pariſer Pomaden.

**Ein Tabouletkrämer** (ebenſo).

Extrafeine Windſorſeife.

**Ein Andrer** (ebenſo).

Falſche Zähne, falſche Waden.

**Eine Brillenhändlerin.**

Brillen für verliebte Augen.

**Fortunat** (mit einer Gebehrde des Unwillens).

Nichts von Allem kann ich brauchen.

**Ein Kaufmann** (aus dem Hintergrunde).

Bei mir findet deine Gnaden
Geldesſchmuck und Edelſteine,
Gallakleider überfeine.

Fortunat.

Du biſt der Mann, der mir gefällt,
Laß ſeh'n, was dein Gewölb enthält.

(Er geht mit dem Kaufmann in die große Bude im Hintergrunde.)

Chor der Kaufleute.

Kauft, edle Damen, edle Herrn!
Seht her, ſeht hin! Ihr kauft dann gern.

(Sie begeben ſich in ihre Buden zurück, bei denen immer ein Verkehr mit Käufern bleibt.)

## Siebente Scene.

(Die Vorigen. Carlino tritt nachdenklich auf.)

**Carlino** (im Vorgrunde). Das Unglück iſt geſcheh'n! Fortunat iſt entſprungen. Nicht genug, daß er mich ſo um die Erbſchaft gebracht hat, auch meine Stelle habe ich verloren: ich bin in Ungnade gefallen. In Ungnade? Schreckliches Wort, noch ſchrecklichere Sache! Niemand will mich mehr kennen, ſeitdem der königliche Zorn auf mir ruht, und ſelbſt ein Küchenjunge, dem ich eine Prieſe Tabak bot, kehrte mir verächtlich den Rücken und pfiff ein Schelmenlied. Wer nun ein ehrliches Handwerk gelernt hätte! Das nährt in allen Fällen und im ſchlimmſten ging ich fechtend, mit dem Ränzel auf dem Rücken, durch die Welt.

## Lied.

Ein Schreiner führt den Hobel:
Wo gibt's zu hobeln nicht?
Oft wird das Handwerk nobel,
Bei Menſchen regt der Hobel,
Sich nach Gewalt und Pflicht.
Ich hobelt' hier, ich hobelt' dort,
Ein Schätzel blieb an jedem Ort:
Ade! du Herzensſchätzel.

Ein Schuſter führt den Pfriemen:
Gibt's dabei nicht Genuß?
Ihm will es wohl geziemen,
Daß er mit Leiſt und Riemen,
Nimmt Maaß dem ſchönſten Fuß.
Ich mäße hier, ich mäße dort,
Ein Schätzel blieb an jedem Ort:
Ade! du Herzenſchätzel!

Ein Schneider führt die Nadel:
Bringt Ehre nicht die Kunſt?
Ihm wird, führt er ohn' Tadel
Das Eiſen und die Nadel,
Der ſchönſten Frauen Gunſt.
Ich näh'te hier, ich näh'te dort,
Ein Schätzel blieb an jedem Ort:
Ade! du Herzensſchätzel.

## Achte Scene.

(**Der Vorige. Fortunat**, im reichen, glänzenden Anzuge, kommt aus der hintern Bude in den Vorgrund.)

**Carlino.** Sieh, da! welcher ſtattliche Cavalier. Gewiß ein Fürſt oder Graf, der aus fernen Landen gekommen iſt, um bei'm Turniere mitzukämpfen. Ich will ihn anreden. Vielleicht nimmt er mich in ſeine Dienſte.

**Fortunat** (bei Seite). Ha! das iſt Carlin. Ob er mich erkennen wird in dieſem prunkvollen Anzuge? Es kommt auf einen Verſuch an! Ich werde dann ſeh'n, ob ich mich mit Sicherheit an den Hof wagen kann, und im ſchlimmſten Falle bleibt mir immer mein Wünſchhütlein, das mich in einem Augenblicke jeder Verfolgung entzieht.

**Carlino** (ſich mit Verbeugungen nahend). Darf ich mich unterſtehn —

**Fortunat** (für ſich). Er kennt mich nicht. (Laut.) Nur immer näher, mein Freund! Was willſt du? Wer biſt du?

**Carlino.** Ach! Gnädigſter, ich habe eigentlich, da ich meiner Profeſſion ein Hofmann bin, gar keinen Willen. In dieſem Augenblicke aber bin ich noch weniger als nichts, denn die königliche Ungnade hat mich getroffen, zermalmt und vernichtet.

**Fortunat.** Armer Zermalmter! Gewiß haſt du durch ein ſchweres Vergehn den Zorn des Königs gereizt?

**Carline.** Ein arger Schelm hat mir dieſes bodenloſe Unglück bereitet. Ein lockerer Zeiſig, Namens Fortunat. Ich ſollte ihn im Gefängniß wohl verwahren. Der Gottſeybeiuns hat ihn aber durch's Schlüſſelloch davon geführt und mich traf die allergnädigſte Ungnade.

**Fortunat** (bei Seite). So leidet er um meinetwillen! Da muß ich wieder gut machen, was ich verſchuldet habe. (Laut.) Und was gedenkſt du zu thun?

**Carline.** Lieber Gott! Ich ſuche wiederum einen Dienſt, der meinem Stande und meinen Kenntniſſen entſpricht.

**Fortunat.** Was haſt du gelernt? Was verſtehſt du?

**Carline.** Unausgeſetzt habe ich mich den Studien gewidmet, welche einem Hofmanne nöthig und anſtändig ſind. Ich kann Pferde zureiten, Billard ſpielen, Fahren wie ein engliſcher Jockey, Canarienvögel abrichten —

**Fortunat.** Schon genug. Dein Namen?

Carlino. Carlino.

Fortunat. Gut, Carlino! Ich bin der Graf Nimian aus Flandern. Erſt vor einer Stunde bin ich an's Land geſtiegen, um an dem feierlichen Turniere Theil zu nehmen, bei dem die ſchöne Prinzeſſin Alida zu gewinnen iſt. Auf der weiten See bin ich durch einen Sturm von dem Schiffe, in dem ſich meine Leute befanden, getrennt worden. Nun habe ich einen gewandten Stallmeiſter und neue Diener nöthig. Ich ernenne dich hiermit zu dem erſten und übertrage dir zugleich die Sorge, die übrigen herbeizuſchaffen.

Carlino (mit tiefer Verbeugung). Gnädigſter, ich erſterbe als dein unterwürfiger Sklav.

Fortunat (lachend.) Leben ſollſt du für mich, aber nicht ſterben. Noch heute muß ich den glänzendſten Pallaſt in Famaguſta beſitzen. Das Köſtlichſte iſt nicht zu gut für deſſen innere Einrichtung. Diener ohne Zahl müſſen ihn durchrennen; ein herrlicher Marſtall darf nicht fehlen. Ich werde dir Gold geben. Streu' es aus mit vollen Händen, aber ſorge, daß Alles meinen Wünſchen entſpricht.

Carlino (bei Seite.) Das iſt ein Cröſus. Geſegnet ſey die Ungnade, die mich bei ihm zu Gnade gebracht hat!

(Marſch aus der Ferne.)

Fortunat. Was iſt das? Was bedeutet dieſe Muſik?

Carlino. König Claudio kehrt aus ſeinem Sommerpalaſte in die Reſidenz zurück. Sieh den herrlichen Zug: die Leibwache, der König, die Prinzeſſinnen in den goldnen Sänften — da ſind ſie ſchon.

## Neunte Scene.

### Finale.

(Leibwachen, welche ſich auf beiden Seiten aufſtellen. Dieſen folgt der König mit Graf Pedro. Dann Alida und Agrippina in zwei Palankinartigen, reich vergoldeten Sänften, von Hofherrn und Hofdamen umgeben. Fortunat und Carlino treten zur Seite. Kaufleute und Volk aus dem Hintergrunde vor.)

Fortunat (bei Seite).

Jezt ſteh' mir bei, mein gutes Glück!
Täuſch' jeden, nur nicht der Geliebten Blick.

Chor der Hofleute, Wachen, Kaufleute und des Volks.

Gegrüßt ſey uns, o } Stadt,
Willkommen in der }
Da gibt es neue Freuden.
Wo Claudio nicht weilt,
Da fühlen wir nur Leiden.

**Der König** (der währendem den Fortunat aufmerkſam betrachtet).

Schon gut! ich bin gerührt.
Wer mag der Fremde ſeyn?
Sieh! Pedro: Gold und Edelſtein
Hat ſein Gewand verziert.

**Pedro.**

In ſeinem Dienſte ſcheint Carlin;
Ich eile hin und frage ihn.

(Die Sänften mit den Prinzeſſinnen ſind niedergeſetzt worden. Pedro ſpricht heimlich mit Carlino.)

**Fortunat** (bei Seite).

O wie ſelig! Dieſe Lüfte,
Die Alidens Odem trinken,
Schwellen meine Bruſt mit Wonne.
Stern der Liebe: wirſt nicht ſinken!

**Der König** (ihn fortwährend beäuglend).

Welcher Wuchs! Welche Nobleſſe!
Sehr erregt er mein Intreſſe.

**Pedro** (zurückkehrend).

Graf Nimian aus Flandern,
Sehr vornehm und geehrt,
Und wie Carlin verſichert,
Wohl zehn Millionen werth.

**Der König.**

Zehn Millionen! Ha, Reſpect!

(Zu Alidens Sänfte.)
Komm, Alida! (Zu Agrippinens) Werthe Baſe!
(Die Prinzeſſinnen ſteigen aus und treten neben Claudio.)
Vetter, führ' den Fremden her,
Stelle ihn ſogleich uns vor.

Pedro (für ſich).
Verwünſcht! ich war ein Thor!
Ein Freier iſt das mehr.
(Er geht auf Fortunat zu, faßt deſſen Hand und führt ihn zum Könige.)
Des Königs hohes Wort
Gebeut euch vorzuſtellen:
Graf Nimian aus Flandern.

Fortunat (ein Knie vor dem Könige beugend).
Ich erkenne ſolche Huld.
Von des Vaterlandes Küſten
Komm ich, mich zum Kampf zu rüſten
Für die ſchönſte Frau der Welt.

Alida (bei Seite).
Welche Züge? Welche Stimme?
Kenn' ich ihn denn nur allein?
Ja! er iſt es. Ja! kein Zweifel!
Fortunat nur kann es ſeyn.

Der König (zu Fortunat, höchſt freundlich).
Sehr willkommen ſind zum Feſte
Solche hochverehrte Gäſte.

Alida (für ſich).

Wie ſchlägt mein Herz! Ha, welche Macht
Verbirgt ihn ſeiner Feinde Blicken?

Agrippina (ebenſo).

Welch reicher Schmuck! Des Goldes Pracht —
Das zu beſitzen — O Entzücken!

Fortunat (ebenſo).

Die Liſt gelingt! Des Zaubers Macht
Liegt ſchwer auf aller Späher Blicken.

Der König.

Ein edler Mann! Man habe Acht:
Ihm kann man nicht den Sieg entrücken.

Pedro (fur ſich).

Verwünſchter Streich! Hätt' ich's bedacht!
Ich konnt' ihn früher unterdrücken.

Der König (zu Fortunat).

Begleitet uns jetzt zum Pallaſt,
Seyd dort mein Freund, mein werther Gaſt!

(Fortunat tritt mit einer Verbeugung neben den König, der ſich auf ſeinen Arm ſtützt. Die Prinzeſſinnen ſteigen unter folgendem Chore wieder in die Sänften.)

Chor.

Zum Schloß, zu Luſt und Tanz,
Zu Spiel, zum heitern Feſte!
Es ſtrahlt der Freuden Kranz,
Es harrt der Kreis der Gäſte.

(Während der Zug ſich wieder in Bewegung ſetzt, fällt der Vorhang.)

# Zweiter Aufzug.

---

## Großer Ritterſaal.

## Erſte Scene.

(Rechts unter einem Thronhimmel der **König**, **Alida** und **Agrippina**. Hofdamen. Pagen. Ritter. Herrn vom Hofe. Soldaten. Volk. Unter dem folgenden Chore treten **Fortunat** und **Pedro** in voller Rüſtung, von Rittern gefolgt, ein.)

**Chor.**

Preiß dem Helden, Ehre, Ruhm!
Es glänzt vor allen Andern,
Als Blume hoch vom Ritterthum,
Der edle Graf aus Flandern.

**Der König** (dem Fortunat Alida entgegenführend).

Du haſt geſiegt,
Dein wird jetzt der Lohn!
Sey mir froh gegrüßt,
Werther Schwiegerſohn!

**Fortunat** (Aliden aus Claudio's Händen empfangend).

Ich, Glücklicher! Alida mein!

**Alida** (bei Seite, zu Fortunat).

Mein Fortunat —

**Fortunat** (einfallend).

Still! Nenn' den Namen nicht!

**Agrippina** (bei Seite, auf Fortunat deutend).

Für mich ſollt' er verloren ſeyn?
Verloren er mit ſeinen Schätzen?

**Der König** (zu Pedro).

Vetter, dir gebührt
Auch ein Siegespfand,
Nimm der Schärpe Schmuck
Aus der Schweſter Hand!

**Pedro** (für ſich, indem er vor Agrippinen, die ihm eine reichgeſtickte Schärpe umhängt, ſich auf ein Knie niederläßt).

Verwünſchter Fremdling! Schickſalsſohn!
Sein wird Alida, ſein der Thron.

**Chor.**

Erlauchtes Brautpaar ſey beglückt,
Bis in die ſpätſten Tage!
Wen König Claudio's Huld entzückt,
Der kennet keine Plage.

(Unter dieſem Chore und dem Nachſpiele ziehen alle, Agrippina von Claudio geführt, bis auf Fortunat und Alida, nach dem Hintergrunde ab.)

## Zweite Scene.

(Alida. Fortunat, ſpäter Agrippina.)

**Fortunat.** Ja! Alida, wir haben uns wieder. Wir ſtehen uns näher als je und der Stern unſerer Liebe ſtrahlt ſo hell, wie er nie zuvor geleuchtet.

**Alida.** Noch ſcheint mir Alles, was geſchehen iſt, ein Traum. Du warſt im Kerker, du entfliehſt auf eine unbegreifliche Weiſe — du kehrſt wieder im Glanze einer hohen Würde, mit Reichthümern geſegnet, meinem Vater willkommen, allen fremd, nur mir nicht — da trittſt du als Kämpfer auf im Turniere. Niemand kann dir widerſtehn; vor deinem Muthe, vor deiner Kraft ſinken Alle in den Staub und ich — ich werde meines Fortunats beglückte Braut.

**Fortunat.** Wer iſt glücklicher als ich, meine Alida? Eine wunderbare Macht hat Alles ſo herrlich gefügt. Dank ihr, die mich aus der Nacht des Kerkers befreite, um mich auf den Gipfel des Glücks zu erheben.

**Alida.** Sprich deutlicher! Immer noch fürchte ich, daß ein ſüßer Wahn mich täuſcht, tauſend Zweifel beunruhigen mich —

**Fortunat** (vorſichtig um ſich blickend). Vor dir habe ich kein Geheimniß. Als ich kaum den Kerker betreten hatte, fiel ich in einen ſeltſamen unwiderſtehlichen Schlaf. Da zeigte ſich mir eine wunderbare Traumerſcheinung. Fortuna ſelbſt trat zu mir hin und beglückte mich mit ihren Zaubergaben. Als ich erwachte, ſah ich, daß es kein bloßer Traum geweſen war. Ich befand mich in Freiheit, in einem dichten Walde, neben mir lagen die Geſchenke der Glücksgöttin. (Agrippina erſcheint lauſchend im Hintergrunde.) Sieh dieſen Zauberſäckel! (Er zeigt Aliden die Wundergaben.) So oft ich will, finde ich ihn mit Dublonen gefüllt, ſein Schatz iſt unerſchöpflich. Sieh dieſes Wunderhütchen! Wenn ich es aufſetze, ſo führt es mich in einem Augenblicke, wohin ich wünſche, in die Hütte des Bettlers, wie in den Pallaſt des Reichen, nach Indien, wo an allen Wegen Edelſteine liegen, an Afrika's Küſte, wo das Gold ſo gemein iſt, wie hier das Kupfer. (Agrippina zieht ſich mit allen Zeichen des Erſtaunens zurück.)

**Alida** (bedenklich). Seltſame, gefährliche Gaben! Mir nur deßhalb theuer, weil ſie dich mit mir vereinigen.

**Fortunat** (Säckel und Wünſchhütlein wieder verbergend). Sey unbeſorgt, Geliebte! Sobald dein

Beſitz mir geſichert iſt, hört ihre Wunderkraft auf. So lautete der Ausſpruch Fortuna's.

### Duett.

**Beide.**

Liebe braucht nicht Geldesſchimmer,
Nicht der fremden Zauberkraft,
Denn unzählbar ſind die Wunder,
Welche Liebe ſelber ſchafft.

**Alida.**

Könnte Geld dich doch verblenden,
Könnte gar des Hütleins Macht
Dich zur Ferne von mir wenden,
Tiefer Schmerz! O Unheils Nacht!

**Fortunat.**

Fürchte nichts! Des Herzens Sehnen
Hat mich feſt an dich gebannt.
Geldesſchimmer! Eitles Wähnen!
Glück nur bringt mir deine Hand.

**Beide.**

Wir ſind vereint, Entzücken!
Kein Wunſch bleibt unerfüllt.
Die Liebe will beglücken,
Ihr Wunder iſt enthüllt.
Geliebter, } dir zu leben,
Geliebte, }

O welche Seligkeit!
Wir ſind zu einem Streben
Vereint für jede Zeit. (Beide ab.)

## Dritte Scene.

**Agrippina** (kommt aus dem Hintergrunde vor). Frohlockt nicht zu frühe! — Noch ſcheint mir Alles unglaublich, was ich gehört habe! Ein Zauberſäckel, der bei jedem Verſuche die Hand mit Geld füllt, ein Wünſchhütlein, das ſchnell wie der Gedanken zu jedem Orte der Welt verſetzt? Wer dieſe Wunderdinge beſäße! Und ſollte ich mich ihrer nicht bemächtigen können? Bei'm Himmel, ja! Auf dieſe Weiſe kann es gelingen. Der Sitte gemäß muß er meinem Bruder und mir einen Beſuch machen — dann ein betäubender Schlaftrunk — kluge Benutzung des Augenblicks, und der Thor iſt um ſeine Zaubergaben gebracht. Ha! wie wird dann Agrippina im Glanze ihres Schmucks und ihres Reichthums alle Andre, ſogar die Königstochter verdunkeln! Sie, die bisher allenthalben nachſtehen mußte, wird dann als die erſte geehrt und bewundert werden! Claudio ſelbſt — er liebt das Geld — Wer weiß, ob nicht ſchon in wenigen Tagen das königliche Diadem dieſes Haupt umgibt.

### Arie.

In der Krone Glanz zu prangen,
Über allen hochgeehrt:
Ha! zu ſtillen dies Verlangen,
Iſt wohl des Verſuches werth.
Stolz ſchreit' ich zum goldnen Throne,
Zu dem Sitz der Königin,
Blicke dann mit kaltem Hohne
Auf die niedre Menge hin.
Und Alida — ſie muß beben,
Fleh'n zu der, die ihr gedient!
Muß als Tochter untergeben
Meinem höchſten Willen leben.
Ja, ich wag' es! Kühnes Wagen
Kann mir ſolche Früchte tragen.
Königskrone, Herrſcherluſt,
Längſt erſehnt in ſtolzer Bruſt. (ab.)

## Vierte Scene.

(Graf Pedro's und Agrippinens Wohnung. Eine Vorhalle.)

**Pedro** (allein, voll Unmuth auf und niederſchreitend). Auch die letzte Hoffnung dahin! Kommt ſo ein Fremder ohne alle Umſtände aus ſeiner Heimath in unſere gute Inſel, und nimmt mir, einem Eingebornen, mit ſeiner naſeweißen Lanze den Sieg vor dem Munde weg. Was nun anfangen? Alida und ihre Mitgiſt war meine letzte Zuflucht. Jetzt überlaufen mir die Gläubiger das Haus und ehe wir's uns verſehn, ſitzt Graf Pedro, der Vetter des Königs, ſammt der gräßlichen Schweſter im Schuldthurme.

## Fünfte Scene.

Der Vorige. Agrippina.

**Agrippina** (welche die letzten Worte gehört hat). Überflüſſige Beſorgniß! Die Schweſter wird ſchon auf eine kluge und anſtändige Weiſe ſich aus dieſer Verlegenheit zu ziehen wiſſen und auch dem Herrn Bruder heraushelfen, wenn er gute Lehren annimmt.

**Graf Pedro** (ſpöttiſch). Gute Lehren — von dir? Die möchte ich hören, Jungfer Weisheit!

**Agrippina.** Über deinen Spott bin ich erhaben. Bald wird eine Zeit kommen, in der du nur mit Furcht und Zittern deine Blicke zu mir erhebſt.

**Graf Pedro** (bedenklich). Schweſter, wie ſteht's um deine Geſundheit?

**Agrippina.** Laß das! Wir haben keinen Augenblick zu verlieren, wenn wir zum Ziele kommen wollen. An Alidens Beſitz iſt dir Alles gelegen. Wir müſſen den fremden Gimpel, der ſich in ihr Netz gefangen hat, auf eine kluge Weiſe zu entfernen ſuchen. Ich halte ihn ſo für einen Abentheurer, deſſen Verwandtſchaft uns am Ende zur Schande gereichen könnte. Gleich wird er hier ſeyn. Ein kraftiger Schlaftrunk, den du ihm kredenzeſt, raubt ihm in einem Augenblicke die Beſinnung. Dann läſſeſt du ihn ſchnell durch einige vertraute Männer fortbringen, in Lumpen hüllen und in das berüchtigte Felſenlabyrinth tragen, wo der Sage nach böſe Geiſter ihr Spiel treiben. Kehrt er auch von dort zurück, ſo erkennt ihn niemand wieder in ſeinem erbärmlichen Aufzuge. Bei'm Pallaſte wird er abgewieſen, von beſtellten Dienern fortgeſchafft. Du haſt dann als zweiter Sieger im Turniere den erſten Anſpurch auf Aliden. Auch ſeine Koſtbarkeiten, das Geld, was er bei ſich führt, überlaſſe ich dir; denn mir iſt es nur um dein Glück zu thun (bei Seite) und um die herrlichen Wundergaben, von denen übrigens der Herr Bruder nichts zu wiſſen braucht.

### Terzett.

**Pedro** (Agrippinen freudig umarmend).

Trefflich! Prächtig! Meiner Seele!
Schweſter, topp! ich bin dabei.

**Agrippina** (ſich kalt der Umarmung entziehend).
Ruhig, Bruder! Dieſe Wallung
Iſt nicht von Gemeinheit frei.

**Pedro.**
Offen ſag' ich's! Den Gedanken
Hätt' ich dir nicht zugetraut.

**Agrippina.**
Leider weiß ich, daß der Schweſter
Du nur wenig ſtets vertraut.

**Pedro** (bei Seite).
Das Geld, die Edelſteine —
Bezahlt iſt jede Schuld.
Alida wird die meine,
Mich wählt des Königs Huld.

**Agrippina** (ebenſo).
Das Hütlein und der Säckel —
Ha! was verlang ich mehr.
Es trägt der Wunderdeckel
Die Schätze Indiens her.

## Sechſte Scene.

**Fortunat** (eintretend).
Iſt's erlaubt —

**Pedro** und **Agrippina** (ihm entgegen).
Ha! ſey willkommen!

Deinem Freunde, } edler Graf.
Deiner Freundin, }

**Fortunat.**

Hier ſo gütig aufgenommen,
Fühl' ich wahrlich mich beglückt.

**Agrippina** (bei Seite).

Armer Tropf! Dir droht Verderben.

**Pedro** (ebenſo).

Gimpel, wart'! Du wirſt berückt.

**Fortunat** (für ſich).

Seltſam Bangen! Tief im Herzen
Fühl' ich mich von Furcht beſtrickt.

**Agrippina und Pedro** (den Fortunat in's Innere der Wohnung nöthigend).

Tritt ein in dieſe Hallen!
O möge dir gefallen,
Was hier die Freundſchaft beut
Mit offner Herzlichkeit.

**Fortunat.**

Ich geh' in dieſe Hallen!
Wohl muß es mir gefallen,
Wo ſich die Freundſchaft beut
Mit offner Herzlichkeit.

(Alle drei, die beiden Geſchwiſter mit Zeichen der Zufriedenheit, in eine Seitenthüre ab.)

## Siebente Scene.

Alida's Zimmer.

**Alida** (aus einem Nebenzimmer). Ich hörte ein Geräuſch und glaubte er ſey es. Aber meine Liebe mag wohl daran ſchuld ſeyn, daß ich allenthalben ihn zu ſehn und zu hören glaube. Nichts macht mir mehr Freude, wenn Fortunat nicht dabei iſt. Jeder Augenblick, in dem ich ihn nicht in meiner Nähe weiß, iſt mir peinlich; jede Gewohnheit, die mir ſonſt theuer war, iſt mir jetzt gleichgültig.

### Arie.

Nur die Nähe des Geliebten
Gibt der Seele ſanfte Ruh.
Leiden, die vorher betrübten,
Fallen dem Vergeſſen zu.
Süßes Hoffen, banges Ahnen,
Mit dem Herzen ſpielet ihr!
Ach! da will nicht Sorge mahnen,
Biſt du, Fortunat, bei mir.
Ja! Verzückung, Himmelswonne,
Liebenden iſt zugelenkt,
Wenn ſich Seele tief in Seele,
Wenn ſich Herz in Herz verſenkt.

Eile, Freund! O kehre wieder!
All mein Sehnen ruft nach dir.
Nichts erfreut mich! Spiele, Lieder,
Scheinen todt und klanglos mir.
Dieſes Harren, dieſes Bangen,
Iſt der treuen Liebe Frucht,
Die mit innigem Verlangen
Nur nach dem Geliebten ſucht.
O ſo komme, nicht mehr weile,
Daß mich deine Näh' erfreut,
Daß ich Liebe mit dir theile,
Dem mein Daſeyn iſt geweiht.

## Achte Scene.

Die Vorige. Carline.

**Carline.** Deine Gnaden verzeihn, aber die Sorge für den beſten, großmüthigſten Gebieter veranlaßt mich, unangemeldet in dein Gemach zu treten.

**Alide** (erſchrocken). Sorge für deinen Herrn? Was kann ihm begegnet ſeyn? Was fürchteſt du?

**Carline.** Glaubſt du an Ahnungen, gnädigſte Prinzeſſin! Schon den ganzen Tag über drängt ſich mir der Gedanke auf, der hochgeborene Graf Niman aus Flandern ſey eigentlich ein Niemand und werde ſich mit einemmale in ſein Nichts auflöſen, wie eine Seifenblaſe. Ach, dieſe ſchreckliche Ahnung ſcheint in Erfüllung gegangen zu ſeyn! Allenthalben ſuche ich den gnädigen, nirgends finde ich ihn.

**Alida.** Deine Worte erfüllen mich mit tödtlicher Angſt. Eile hinweg, forſche allenthalben nach —

**Carline.** Wo habe ich nicht ſchon geforſcht, wo nicht geſucht? Den herrlichſten Pallaſt habe ich im Handel, nur der erlauchte Herr fehlt, um den Kauf zu beſtätigen. Ein Zug köſtlicher arabiſcher Pferde ſteht im Schloßhof, aber Graf Nimian iſt nicht da, um ihn zu beſichtigen. Allenthalben habe ich Boten hingeſendet, nirgends iſt eine Spur des edlen Gebieters zu finden. Einen ſo reichen und gütigen Herrn zu verlieren! Es iſt entſetzlich! Ich bin außer mir: ich nehme Gift, ich jage mir eine Kugel durch den Kopf!

**Alida.** Ich Unglückliche! Wo finde ich Hülfe, wo finde ich Beruhigung in dieſen entſetzlichen Zweifeln.

## Neunte Scene.

Die Vorigen. Der König. Agrippina.

**Der König.** Was muß ich hören, Prinzeſſin Tochter? Dien Bräutigam iſt verſchwunden.

Weißt du wohl, daß ein verſchwundener Bräutigam nicht beſſer iſt, als gar keiner?

Alida. O, mein Vater, ſtehe mir bei in dieſer ſchrecklichen Lage. Laß kein Mittel unverſucht, eine Nachricht von ihm zu erhalten.

Agrippina (bei Seite). Es iſt gelungen. Der Überläſtige iſt entfernt; ſeine Wundergaben ſind in meinem Beſitze.

Der König. Was macht der Menſch auch für ſeltſame Streiche. Verſchwindet auf ſeine eigene Hand, ohne den königlichen Vater davon in Kenntniß zu ſetzen! Wo ſoll das noch hinaus, wenn ſich junge unerfahrene Leute ſelbſt Eigenmächtigkeiten geſtatten?

Carline (höchſt demüthig). Allergnädigſter —

Der König (heftig). Schweig, Wurm! Am Ende biſt du der Böſewicht, der ihn bei Seite geſchafft hat, um ſich ſeiner Schätze zu bemächtigen. Man wird dich einſtecken, peinlich befragen, foltern —

Alida. Gewiß iſt dieſer Mann unſchuldig, mein Vater. Die Zeit drängt; verliere nicht die koſtbaren Augenblicke.

Agrippina. Erlaube mir eine Bemerkung, königlicher Herr. Sollte dieſer angebliche Graf Nimian nicht ein Abentheurer ſeyn, der jetzt aus

Furcht vor einer Entdeckung ſeines Betrugs die Flucht ergriffen hätte?

**Der König** (verdrießlich). Dir ſollte es doch nicht unbekannt ſeyn, werthe Baſe, daß der Eidam eines Königs nun und nimmermehr ein Abentheurer ſeyn kann. Wir müſſen auf Mittel denken, ihn wieder herbeizuſchaffen. Eine hohe Polizei muß in Thätigkeit geſetzt werden, man muß einen Cordon um die ganze Inſel ziehn.

### Quartett.

**Der König.**

Ein Steckbrief werde ausgeſchrieben,
Der ihn treu und deutlich malt.
Wie er ſich trägt, was er mag lieben,
Wie ſein Auge gräflich ſtrahlt.

**Alida.**

Werd' ich ihn jemals wiederſehn?
O Herz, von Leid erfüllt!
Muß ich verlaſſen, einſam ſtehn,
Den Blick mit Gram umhüllt.

**Agrippina** (für ſich).

Jamm're nur! Ich triumphire.
Nach der Krone greif' ich kühn.

**Carlino** (bei Seite).

Foltern mich? Ha! ich verſpüre
Schon, wie ſie mich dreh'n und zieh'n.

Der König (zu Alida).

Sey unbeſorgt, mein Kind!
Wird dieſer Mann nicht dein,
So wird's ein andrer ſeyn.

Alida.

Ihn werd' ich ewig lieben!
Das Herz knüpft mich an ihn.

Der König (mißbilligend).

Was! Liebe iſt gemein,
Vermählung reichet hin.

Alida.

O mein Vater! Laß uns eilen,
Sende deine Boten aus.

Der König.

Recht! Ein längeres Verweilen
Bringt noch Unruh' mehr in's Haus.

Agrippina (zu Aliden).

Dich beklag' ich! Warlich! Theilen
Muß ich deiner Seele Schmerz.

Carlino.

Solchen Herren zu verlieren,
Ach! darüber bricht ein Herz.

Der König (majeſtätiſch).

Er muß herbei! Ich muß ihn haben,
Wär' er im tiefſten Schlund vergraben!

Denn ich, der große Claudio,
Ich, Cyperns König, will es ſo.

**Alida.**

Laß du ihn erſcheinen,
Liebe, Himmelsmacht!
Senke nicht die Deinen
In des Leidens Nacht.

**Agrippina. Der König. Carlino.**

Ja, er muß erſcheinen,
Wer gehorcht da nicht?
Wer mag da verneinen,
Wo der König ſpricht.

(Alle ab.)

## Zehnte Scene.

(Kurzes Felſenthal. Vorn eine Quelle, an deren beiden Seiten zwei mit Früchten beladene Apfelbäume glänzen.)

**Fortunat** (in ärmlicher Kleidung aus dem Hintergrunde). Furchtbarer Wechſel des Schickſals! Noch vor kurzer Zeit gebot ich über unerſchöpfliche Reichthümer, jetzt bin ich ein Elender, ein Bettler. Es ſtand in meiner Macht, im Fluge des Gedankens mich an jeden Ort der Welt zu begeben, jetzt wäre ich in dieſes Felſengeklüft vielleicht auf ewig gekannt, hätte ich nicht mit Lebensgefahr jene Felſenſpitze erklettert, von der ich Famaguſta's Thürme entdecken konnte. Und Alida! Sie weint, ſie trauert, wähnt vielleicht, ich habe treulos ſie verlaſſen, und ahnt nicht, daß Neid und Bosheit mich von ihr getrennt haben. Schändliche Agrippina! Abſcheulicher Pedro! Alles habt ihr mir geraubt bis auf dieſen Edelſtein, der euern habgierigen Blicken entging. (Er zeigt einen Ring an ſeiner Rechten.) Genug um mir Mittel zu geben, mich an euch zu rächen, mein altes Recht wieder zu gewinnen. Fortuna hat mit ihre Gunſt noch nicht entzogen. Dieſe Wunderbäume ſind mir gültige Beweiſe. Tödtliche Ermattung trieb mich, von der Frucht des einen zu genießen. Aber welches Entſetzen befiel mich, als ich kurze Zeit hierauf in den Quell ſah und mich ſchwarz in einen Neger verwandelt erblickte. Da war es, als rief eine ſanfte, himmliſche Stimme mir zu: was der eine gibt, nimmt der andere wieder. Schnell folgte ich der gütigen Weiſung und ſiehe! in einem Augenblicke war das Wunder geſchehn und der Quell zeigte mein Bild weiß und blank wie zuvor. Köſtlicher Fund! Du ſollſt meiner Rache dienen, du ſollſt mir behülflich ſeyn, den Zauberſäckel und das Wünſchhütlein wieder zu erlangen.

### Arie. Finale.

Üben will ich Recht und Rache,
Tücke, Bosheit ſey beſtraft.
Glück, verbrüdert meiner Sache,
Rüſte mich mit Liſt und Kraft.
Ha! Entſetzen, Reue, Grauen,
Wird ſie faſſen, trifft ihr Herz,
Wenn ſie ſich als Neger ſchauen,
Und verabſcheut allerwärts.

(Er knüpft ſeine Halsbinde los und pflückt in dieſe Äpfel von einem herabhangenden Zweige des einen Baumes.)

Komm, Frucht! Dein Goldesſchimmer
Verlockt den blöden Sinn.
Der Seele ſchwarze Flecken
Treib du nach außen hin.

(Er geht zu dem andern Baume und pflückt auch von dieſem Früchte.)

Auch du biſt auserkoren,
Die nicht ſo lieblich gleiſ't,
Unſcheinbar iſt das Gute,
Dir weicht der böſe Geiſt.

Es iſt vollbracht, es iſt geſchehn!
Nach Famaguſta fort!
Alida werd' ich wiederſehn;
Hinweg zum theuern Ort.

Was Liebe gibt, was Liebe beut,
Strahlt dort im heitern Glanz:
Des Lebens höchſte Seligkeit,
Die Braut im Myrthenkranz.

(Raſch zur Seite ab.)

## Eilfte Scene.

(Prächtiger Garten. Rechts im Vorgrunde die zu Pedro's Pallaſt aufführenden Stufen. Gärtner und Gärtnerinnen ſind beſchäftigt, die wie Arkaden gebildeten, mit Grün und Blumen umwundenen Stäbe, von denen jedes einen hält und unter dieſen wie unter einer Bogenthüre ſteht, ſimetriſch zu ordnen. Dieſe Blumenarkaden haben unten Stacheln, ſo daß ſie in den Boden eingeſtoßen werden können. Später Carlino.)

**Chor** (der hin und her ſich bewegenden Gärtner und Gärtnerinnen).

Bunter Schmuck der Auen,
Zeige deine Pracht!
Darfſt dich laſſen ſchauen
Selbſt vor Königsmacht.

**Carlino** (aus dem Pallaſte. In einer weniger glänzenden Kleidung als früher).

Recht, ihr Leute! Fleißig, friſch!
Immer mehr noch Blumen her.

Fehlt's, ſo zürnt man doch nur mir,
Pedro's Maitre de Plaiſir.

(Die Gärtner und Gärtnerinnen winden noch mehr Blumen um die Stäbe.)

Schnelle Wandlung! Geſtern noch
War ich ein Hofkavalier,
Darauf ein Stallmeiſter doch,
Heute nur Verwalter hier.
Ach, wie kläglich! Süße Düfte
Schluckt' ich in des Königs Näh',
Jetzt bereiten Küchendüfte
Mir gar bitt'res Herzensweh.

## Zwölfte Scene.

(Die Vorigen. Agrippina, Pedro, in höchſt prächtigen Kleidungen.)

Pedro.

Iſt geſchehn wie ich gebeten?
Bald erſcheinen wird der König.

Agrippina.

Blumen, ha! Recht gut! Sie zieren
Und ſie koſten dabei wenig.

Carlino (ehrerbietig zu Pedro).

Ja, Gnädiger! Dein Wort
Hat mich zum Werk beſeelt.

Blick um an dieſem Ort,
Gewiß iſt nichts verfehlt.

Pedro.

Alida! dieſes Feſt
Soll mir dein Herz gewinnen,
Leicht läßt bei Scherz und Tanz
Ein Mädchen ſich umſpinnen.

Agrippina (bei Seite).

Recht gut! Bei Feſten ſelbſt
Wird uns Erſparniß taugen,
Des Wunderſäckels Kraft
Muß man auch nicht mißbrauchen.

Die Gärtner und Gärtnerinnen.

Wir winden und binden,
Wir ſuchen und finden,
Blumen zu Kränzen,
Scherze zu Tänzen.

## Dreizehnte Scene.

(Die Vorigen. An der Gartenthüre des Hintergrundes erſcheint Fortunat mit einem langen Bart, als Einſiedler gekleidet. An einem um den Hals geknüpften Bande trägt er ein glänzendes Käſtchen.)

Fortunat (außerhalb mit veränderter Stimme.)

Wer ſich des Lebens gern erfreut,

Wer Schönheit, Jugend liebt,
Den hat es warlich nicht gereut,
Wenn er Gehör mir gibt.

Agrippina (zu Carlino).

Sieh' nach! Was will der Greis?
Iſt's wichtig, führ' ihn her!

(Carlino zu Fortunat an die Gartenthüre, wo er leiſe mit ihm ſpricht.)

Agrippina (für ſich).

Meinen Vortheil will ich wahren,
Pedro braucht nicht zu erfahren
Meines Strebens hohes Ziel.

Pedro (ebenſo).

Iſt Alida mir verbunden,
Wird die Schweſter abgefunden,
Herrſchſucht plagt ſie gar zu viel.

Carlino (führt den verkleideten Fortunat vor).

Seltſame Wunderdinge
Führt dieſer Mann zum Kauf,
Er hält ſie nicht geringe,
Euch nur zeigt er ſie auf.

(Ein Wink Agrippina's entfernt den Carlino, der ſich zu den Gärtnern und Gärtnerinnen begibt.)

Fortunat (ſein Käſtchen öffnend, in welchem zwei ſchöne Aepfel liegen).

Aus fernem Land Arabia

Bring' dieſe Frucht ich bei,
Es finden Wunderwerke da
Sich — glaubt es mir — noch mehr.
Wer eine ſolch Frucht genießt,
Bleibt immer ſchön und jung.
Und täglich ſieht er freudiglich
Seine Verherrlichung.

Pedro (begierig).
Was ſagſt du: Schönheit —

Agrippina.
Stete Jugend —

Fortunat.
Zu ſpenden iſt der Früchte Tugend.

Agrippina.
Iſt's auch Wahrheit?

Pedro.
Lügſt du nicht?

Fortunat (auf ſein Einſiedlergewand deutend).
Wahrheit macht dies Kleid zur Pflicht.

Agrippina (einen Ring vom Finger ziehend und dem Fortunat gebend).
Nimm den Ring. Wohl nie ſo theuer
Wurden Äpfel ſchon bezahlt.

Fortunat (der Agrippina und dem Pedro die Äpfel überreichend).
Da, die Früchte! Sie ſind euer.

(Den Ring betrachtend.)
Er iſt falſch. Wie matt er ſtrahlt!

Agrippina.

Überliſtet mit dem Ringe
Iſt der alte Wundermann.
Fort! daß ich mir ſchnell erringe,
Was mich ſtets beglücken kann.

Pedro.

Wahrlich! das ſind gute Dinge,
Die gebracht der Wundermann.
Fort! daß ich mir ſchnell erringe,
Was Aliden freuen kann.

Fortunat.

Falſche Zahlung! Falſche Dinge
Biet' ich euch zum Kaufe an.
Fort! Sie gingen in die Schlinge:
Ihr denkt an den Wundermann.

(Agrippina und Pedro in den Pallaſt, Fortunat in den Hintergrund ab.)

## Vierzehnte Scene.

Gärtner. Gärtnerinnen. Carlino.

Carlino.

Herbei! Laßt uns den Tanz probiren!
Schnell! keine Zeit iſt zu verlieren.

(Er ſetzt ſich auf eine Raſenbank im Vorgrunde. Tanz der Gartner und Gartnerinnen, bei dem ſie mit den Blumenſtäben zierliche Bilder darſtellen.)

**Carlino** (unter dem Tanze).

Brav! — Leicht und zierlich iſt dies Bild,
Das Licht ſo klar, der Schatten mild.

(Als die Tanzer mit den Blumenarkaden grade einen ſchonen Halbkreis bilden, tritt der König, Alida und Gefolge von Hofherrn und Damen auf.)

## Funfzehnte Scene.

(Die Vorigen. Der König, Alida führend. Hofherrn und Damen. Carlino ſpringt ſchnell von ſeinem Sitze auf und tritt ehrerbietig zur Seite. Die Gartner und Gartnerinnen bleiben in ihren Stellungen unter den Arkaden ſtehen.

**Der Konig** (die Gruppe wohlgefallig betrachtend).

Charmant! Sieh! Mädchen, Blumen —
Der Blick labt ſich an beiden.

**Die Hofleute.**

Charmant!

**Alida** (für ſich).

Welk ſind mir alle Blumen
Seit des Geliebten Scheiden,
Und Gram bewohnt mein Herz.

**Der Konig** (zu den Gartnerinnen).

Ihr mit den Schelmenblicken
[illegible] haben alle Tucken.

Die Hofleute.

Ha, ha! Ein gnäd'ger Scherz.

Der König (vortretend).

Aber unſre werthen Wirthe,
Wo ſind ſie, uns zu empfahn!

Carlino (nach dem Pallaſte deutend).

Allergnädigſter! ſie nahn.

## Sechszehnte Scene.

(Die Vorigen. Pedro, ſchwarz an Geſicht und Händen; gleich darauf Agrippina ebenſo.)

Pedro.

Sey, willkommen —

Alle (erſchrocken zurückfahrend).

Weh! Entſetzen.

Pedro (betroffen).

Ha! was iſt das —

Alle.

Seine Stimme!

Pedro.

Will man mich in Schrecken ſetzen?

Alle.

Schrecklich! Fürchterlich! Unglaublich!

Agrippina (ſchwarz wie Pedro, aus dem Pallaſte).

Königlicher —

Pedro, die Schweſter, und Agrippina, den Bruder erblickend, im höchſten Entſetzen.

Schweſter, } du biſt ſchwarz.
Bruder,

(Der König ſpricht heimlich mit einigen Hofleuten, welche ſogleich in den Pallaſt gehen.)

Alida, der König, Carlino, Hofherrn und Damen, Gärtner und Gärtnerinnen.

Ha! von bangem, ſchwerem Grauen
Iſt ergriffen jedes Herz.
Sie ſo plötzlich ſchwarz zu ſchauen,
Wer erklärt dies Räthſel uns.

Agrippina und Pedro.

Ha! Von bangem, ſchwerem Grauen
Iſt ergriffen jedes Herz.
Sie } ſo plötzlich ſchwarz zu ſchauen,
Ihn
Wer erklärt dies Räthſel uns.

(Die zurückkehrenden Hofleute bringen zwei große Spiegel und halten ſie den Geſchwiſtern vor.)

Pedro und Agrippina.

Weh' mir! Wohin verberg' ich mich?
(Beide eilen in den Pallaſt ab.)

Der König.

Das iſt arges Zauberweſen,
Sicherlich ein Werk des Böſen.

Fort, im Augenblicke, fort!
Denn mein Zorn trifft dieſen Ort.

Chor der Hofleute, Gärtner und Gärtnerinnen.

Hinweg! So heiſcht es unſere Pflicht
Fort auf dem nächſten Pfade!
Wer bleibet, den verſchonet nicht
Die höchſte Ungenade.

(Alle ab, bis auf Carlino, der in einer verzweiflungsvollen Stellung auf der Raſenbank zurückbleibt.)

Der Vorhang fällt.

## Dritter Aufzug.

### Erſte Scene.

(Marktplatz mit den Kaufmannsbuden. Kaufleute. Auf einer Seite eine buntausgeſchlagene Tribune, auf der ſich Fortunat, eine große entſtellende Naſe vorgebunden, als Marktſchreier im rothen Doctormantel und Barett, befindet. Arzneigläſer, Schachteln, Büchſen u. dgl. ſtehen um ihn herum, auch eine Trommel.)

Chor der Kaufleute (welche ſich müßig im Vorgrunde verſammelt haben).

Schlechte Meſſe, ſchlechte Geſchäfte!

Man verliert die beſten Kräfte.
Nichts Elend'res auf der Welt,
Als ein Kaufmann ohne Geld.

Fortunat (von ſeiner Bühne herab). Kommt nur zu mir, ihr lieben Leute! Bei mir findet ihr Hülfe für Alles. Da iſt ein köſtliches Augenpulver, das dem Käufer jede Waare noch einmal ſo ſchön erſcheinen läßt, als ſie eigentlich iſt; da führe ich eine zuſammenziehende Tinktur für zerriſſene Geldbeutel; da habe ich einen auflebenden Trank für hartherzige Gemüther; hier iſt ein anziehendes Mittel für ſchlechte Bezahler; hier ein Gedächtniß ſtärkender Schnupftabak für vergeßliche Schuldner — und Alles, bei Hyppokrates und Galenus! Probatum est.

Die Kaufleute (unter einander, während ſie ſich in ihre Buden begeben). Nichts für mich! — Der fehlte auch noch! — Solche Aufſchneider verderben den Markt.

## Zweite Scene.

(Die Vorigen. Carlino mit ſchwermüthiger Gebehrde.)

Carlino. Ich bin recht heruntergekommen. Vom königlichen Hofkavalier auf den gräflichen Stallmeiſter, vom gräflichen Stallmeiſter auf den gräflichen Hausverwalter, vom gräflichen Hausverwalter auf nichts. Hartnäckige, bösartige Menſchen, dieſer Pedro und dieſe Agrippina. Alle Welt behauptet, ſie wären bei Hofe angeſchwärzt worden, und ſähen nur deshalb aus wie Mohren und Heiden; ſie allein laſſen ſich's nicht ausreden, daß ich die Schuld von Allem trüge, denn ich hätte den Einſiedler herbeigeführt, der es ihnen in einem verhexten Apfel angethan. Was nun anfangen? Wo bekomme ich wieder ſchnell einen Dienſt her, der für mich paßt? Wie ſchließe ich geſchwind wieder ein neues Schutz- und Trutzbündniß gegen Hunger und Elend.

**Fortunat.** Herbei! Herbei! Wem was fehlt, der melde ſich! Ich habe Mittel für Alles, ich kann jedem helfen.

**Carlino** (zu Fortunat hinauf). Jedem kannſt du helfen, Freund? Was gilt die Wette, für mich haſt du kein Mittel in deiner Apotheke?

**Fortunat.** Gewißlich! Certissime! Sage nur, was dir fehlt und in zwei Minuten ſollen deine Wünſche befriedigt ſeyn!

**Carlino.** Nun, denn! Mir fehlt ein Dienſt; ich ſuche einen Herrn.

**Fortunat.** Optime! Es iſt gerade eine Stelle bei mir offen. Du kannſt mein Hanswurſt werden.

**Carline.** Ein Hannswurſt? — Carline, ein Hannswurſt? — Schmähliche Zumuthung!

**Fortunat.** Nun was ſträubſt du dich? Ein Hannswurſt iſt doch auch am Ende eine Creatur des Himmels, wie jedes andre Geſchöpf, und ich kann dich verſichern, du haſt etwas ſo Hannswurſtartiges in deiner Phiſiognomie, daß man darauf ſchwören möchte, du ſeyeſt in deinem Leben nichts andres geweſen.

**Carline.** Was bleibt mir übrig? — Hunger thut weh und ich kann's ja einmal verſuchen. Meinetwegen denn! Ich will dein Hannswurſt ſeyn.

**Fortunat.** Gut! Komm herauf, daß ich dich zu deiner neuen Würde einkleide und deinen natürlichen Anlagen durch einigen Unterricht nachhelfe. (Carlino ſteigt zu Fortunat hinauf. Dieſer ſetzt ihm die Schellenkappe auf.) Da iſt die Mütze. (Er hilft dem Carlino die bunte Jacke anziehn.) Da das Ehrenkleid und hier die Pritſche. (Er gibt jenem die Pritſche.) So! Nun biſt du ein gemachter Mann.

## Dritte Scene.

(Die Vorigen. Pedro. Fortunat ſpricht leiſe mit Carline.)

**Pedro.** Was ſoll ich mich länger im Hauſe verbergen? Mag Agrippina ſich härmen und grämen und unter einem dichten Schleier ihre ſchwarzen Reize verhüllen! Ich will die meinigen der ganzen Welt zeigen, denn am Ende gewöhnt man ſich daran und meint, es müſſe ſo ſeyn. (Carlino ſchlägt einen gewaltigen Wirbel auf der Trommel.) Was für ein Lärmen? Wahrhaftig — Carlino — Hannswurſt bei einem Doctor: das iſt prächtig!

**Carlino** (nachdem er getrommelt, ausrufend). Kund und zu wiſſen ſey hiermit jedermänniglich, daß der hochgeborne, hochberühmte, hochgeprieſene, hochbelobte, hochverdiente Doctor Simplicius Wunibaldus Hermogenes allhier angelangt iſt und ſowohl aus dem Lande Arabia, wie aus dem Reiche Abyſſinien, aus Perſien wie aus Indien, aus Japan wie aus China, Mittel gegen alle Krankheiten mitgebracht hat.

**Fortunat** (zu Pedro hin, mit erhobener Stimme). Gegen alle Krankheiten! beſonders auch gegen die der Haut.

**Pedro.** Wahrhaftig? Der könnte uns vielleicht helfen. He! Doctor: haſt du etwa auch ein Mittel wider die Schwarzſucht?

**Fortunat.** Wer zweifelt daran? Die Schwarzſucht iſt eine höchſt ſeltene Krankheit, **morbus rarissimus**, und es gibt nur ein Mittel dagegen, das von allen Ärzten der Welt nur mir allein bekannt iſt. Sie entſteht von dem Genuſſe eines Apfels, den man Gallapfel nennt und welcher die Eigenſchaft hat, Alles ſchwarz zu färben, was mit ihm in Berührung kommt. Er wächſt in Schwarz-Rußland; ich habe dagegen einen andern Apfel aus Weiß-Rußland mitgebracht, der die nachtheiligen Wirkungen des erſten wieder vernichtet. Aber theuer, ſehr theuer! Der Transport, die weite Reiſe —

Pedro. Das iſt die gewöhnliche Litanei! Du wirſt wohl ſchon bemerkt haben, Doctor, daß ich an dieſer ungewöhnlichen Krankheit leide.

Fortunat. Freilich! Ihr tragt alle Symptomata derſelben an Euch.

Pedro. Wie wär's, wenn du einen Verſuch machteſt mich zu heilen?

Fortunat (mit verſtelltem Zorne). Verſuche macht der Doctor Simplicius Wunibaldus Hermogenes nie. Sein Auge erkennt das Übel in ſeinen geheimſten Schlupfwinkeln; ſein Arcanum hilft ſicher. Ich will dich wieder herſtellen und noch überdem gratis, da ich hoffe, daß du mich weiter empfehlen wirſt.

Pedro. Verlaſſe dich darauf, Doctor! Wenn du mir hilfſt, ſollſt du die reichſte Gräfin im ganzen Lande in die Kur bekommen.

**Carlino** (für ſich). Wenn mein Herr das zu Stande bringt, ſo hat er ſeines gleichen nicht auf der Welt und ich ſchätze mir's zur Ehre, ſein Hannswurſt zu ſeyn.

### Terzett.

**Fortunat** (den Pedro auf die Tribüne ladend.)
Tritt herauf in meine Nähe,
Daß ich dich genauer ſehe.

**Pedro** (ſteigt einige Stufen hinauf).
Nun da bin ich. Was iſt's mehr?

**Fortunat.**
Reich' mir deine Rechte her.
(Er fühlt den Puls.)

**Carlino.**
Welche tief gelehrte Mienen!
Rühmlich iſt es ihm zu dienen.

**Fortunat.**
Ja! Es zeigt des Pulſes Schlag,
Daß des Übels Grund im Herzen lag.

**Pedro.**
Mach' ein Ende! Friſch! Curire!
Daß ich gleich die Wirkung ſpüre.

**Fortunat** (pathetiſch).
So laſſe, Staubgebor'ner,
Dich nieder auf ein Knie!

Dir wird, was du verloren,
Durch Kunſt und Sympathie.

Pedro.

Ich — knie'n? Gib nur den Apfel —
Gib ihn — das iſt genug.

Fortunat.

Nichts! Du mußt knie'n. Der Apfel
Hilft nicht ohn' Zauberſpruch.

Carlino (für ſich).

Wahrhaftig! Er kniet nieder.
Jetzt kommt die Cur in Zug.

(Pedro kniet ſo auf der verhängten Treppe der Tribüne nieder, daß die Zuſchauer ihn nicht ganz ſehn.)

Fortunat (ſchneidet einen Apfel in zwei Hälften und gibt die eine dem Pedro).

Die Beſchwörung ſoll beginnen,
Iß und ſprich kein Sterbenswort!

(Er nimmt dem Carlino die Pritſche aus der Hand und macht unter Folgendem mit dieſer ſeltſame Bewegungen über Pedro's Haupt.)

Die Klarheit kommt vom Himmel,
Der Abgrund zeugt die Nacht.
Jetzt weiche Abgrunds Tücke
Schnell vor der Himmelsmacht!

Ignii. act. Ariel.

Leuchtet wieder klar und hell.

(Zu Pedro.)

Steh auf! Es iſt geſcheh'n.

(Pedro erhebt ſich. Geſicht und Hände ſind wiederum weiß.)

**Fortunat** (dem Pedro einen Spiegel vorhaltend).

Betrachte dich! Wie ſchön!

**Pedro** (herabeilend, den Spiegel in der Hand, den er nachher dem Carlino reicht).

Bei'm Himmel, ja! Es iſt gelungen!
Komm, werther Doctor, ſchnell mit mir.
Zum Zeichen, daß mich Dank durchdrungen,
Vertrau' ich jetzt die Schweſter dir.

**Fortunat** (der ebenfalls herabgeſtiegen iſt, für ſich)

Zur Hälfte iſt mein Werk gelungen.
Fort, ohne Zögern hin zu ihr!
Dann wird mein rechter Lohn errungen,
Vertraut er Agrippina mir.

**Carlino** (der auf der Tribune zurückbleibt).

Bei'm Himmel, ja! es iſt gelungen!
Er iſt der Ärzte höchſte Zier.
Daß ich bei dieſem mich verdungen,
Gereicht zur größten Ehre mir.

(Pedro und Fortunat ab.)

## Vierte Scene.

(Cabinet Agrippinens. Agrippina mit einem großen ſchwarzen Schleier verhüllt, tritt in bekümmerter Stellung auf. Mit ihr Alida. An einem Nagel an der Wand hängt das Wünſchhütlein.

Alida. Hemme deine Thränen und ſuche dein Unglück zu vergeſſen, liebe Agrippina. Du vergräbſt dich ſo tief in ein immerwährendes Nachdenken über deinen Zuſtand, daß dir bald das Leben zur Laſt werden wird, und irgend ein verzweiflungsvoller Entſchluß in deiner Seele reift.

Agrippina (bei Seite). Die Verhaßte! Wenn ſie wüßte, wie ſie durch ihre Gegenwart meine Qualen vermehrt. Was hilft mir nun der Wunderſäckel, was das Wünſchhütlein? Dieſe unſelige ſchwarze Farbe trennt mich auf ewig von meinem Ziele.

Alida (ſanft). Beſprich dich mit mir über deinen Kummer. Mittheilung wird ihn lindern. Ach! ich leide ja noch viel härter als du und dem Schmerze der unglücklichen Liebe iſt kein andrer zu vergleichen.

Agrippina (bei Seite.) Ha! Auch ihr Herz iſt von Leiden zerriſſen, und ich bin die Urheberin ihres Grames. Das tröſtet mich in meinem Unglücke. Unerträglich wäre es, ſie auf dem Gipfel der Wonne und des Liebesglückes zu ſehen und mich in dieſem entſetzlichen Zuſtande zu wiſſen.

(Sie wirft ſich unmuthig in einen Seſſel.)

**Alida.**

Ariette.

Klag', o Freundin, deine Leiden,
Klage deiner Seele Schmerz.
Leicht ertragen wird von beiden,
Was zu ſchwer war für *ein* Herz.
Hoffe auf des Himmels Huld,
Faſſe Muth! Trag' in Geduld.

Ach, du willſt mir nicht vertrauen,
Stößeſt mich ſo hart zurück!
Doch ſollſt du mich wiederſchauen,
Theilend gern dein Mißgeſchick.
Dann wohl freundlich hörſt du mich:
Lebe wohl! Ich laſſe dich!

(Alida ab. Agrippina bleibt in Nachdenken verſunken auf ihrem Sitze.)

## Fünfte Scene.

(Die Vorige. **Pedro. Fortunat**, als Arzt.)

**Pedro.** Guten Tag, Schweſter! Sieh mich an: wie gefalle ich dir?

Agrippina (aufſpringend). Welches Wunder! Du biſt wieder weiß. Du haſt die fürchterliche Mohrenfarbe verloren! Sprich! wie iſt das zugegangen? Hat der Himmel dein Gebet erhört? Hat vielleicht ein geſchickter Maler —

Fortunat (das Wunſchhütlein erblickend, für ſich). Ha! was ſehe ich? Das Wünſchhütlein. Seiner muß ich mich bemächtigen.

Pedro. Fehlgeſchoſſen! Hier ſteht der vortreffliche Mann, dem ich meine Umwandlung verdanke. Ein Doctor aus Arabien, ein hochgelahrter Medicus, der in Schwarz- und in Weiß-Rußland die ſchwarze und weiße Kunſt ſtudirt hat. Von inwendig heraus hat er mich kurirt. Das Übel ſaß im Herzen. Da hat er es attrapirt, arretirt und maſſacrirt.

Fortunat. Ein neues Syſtema der Heilkunſt verbreitet jetzt ſeinen Segen über die ganze Welt. Wie einſt der Erzvater Adam durch einen Apfelbiß ſein Elend verurſacht, ſo hatte der edle Graf auf gleiche Weiſe die gallopirende Schwarzſucht ſich gleichſam angegeſſen. Wir Anhänger des neuen Syſtems heilen die Krankheit durch den Krankheitsſtoff ſelbſt. Ein Apfel hat das Übel gegeben, ein Apfel mußte es wiederum nehmen.

Agrippina. Wunderbarer Mann! Du wirſt

auch mich heilen. Du vermagſt es. O laß mich nicht vergebens deinen Beiſtand erflehn.

**Pedro.** Freilich will er auch dir das ſchwarze Weſen wieder austreiben. Aber bezahlen mußt du ihn, Schweſter, und das, deiner ſonſtigen Sparſamkeit zuwider, mit vollen Händen. Sonſt wird nichts aus der ganzen Sache. An Geld fehlt dir's ja ſo nicht! Mach es ſelber ab mit ihm; ich muß jetzt zum königlichen Claudio, um mich dieſem wieder im Glanze meiner alten Schönheit vorzuſtellen und meine Werbung bei Aliden zu erneuern. Lebe wohl, Doctor. Wir ſind dir in Gnaden gewogen. (Ab.)

## Sechſte Scene.

Agrippina. Fortunat.

**Agrippina.** Sprich: weiſer Meiſter! Welchen Preis begehrſt du für deine Hülfsleiſtung? Wie hoch hältſt du das Mittel, das mich von dieſer ſchrecklichen Krankheit befreien kann?

**Fortunat.** Theuer iſt es, ſehr theuer, gnädige Gräfin! Die Operation ſelbſt iſt den Augenblick geſchehn, aber die weiten Reiſen, der koſtbare Aufenthalt — unter zehntauſend Dublonen Vorausbezahlung kann ich die mirakuloſen Medikamente nicht ablaſſen.

**Agrippina** (heftig). Zehntauſend Dublonen? Du verlangſt das Unmögliche, Doctor.

**Fortunat** (für ſich). Abſcheulicher Geiz! Sie iſt im Beſitz einer unerſchöpflichen Geldquelle und feilſcht bei einer ſolchen Gelegenheit um einige tauſend Goldſtücke! Wüßte ich nur, ob ſie den Wunderſäckel bei ſich trüge. (Laut.) Verzeihe, hochedle Gräfin! Ich muß dich bitten, dein liebliches Antlitz zu entſchleiern, damit ich aus der Phiſiognomie den Grad der Krankheit erkenne. (Agrippina entſchleiert ſich mit einer widerwilligen Bewegung und zeigt ihr ſchwarzes Angeſicht.) Schlimm! Sehr ſchlimm! **Pessime.** Viele böſe, ſchwarze Gedanken aus deiner Seele müſſen den Krankheitsſtoff genährt haben. Es wird ſchwer halten, das Übel von Grund aus zu heben. Wie ſchon geſagt, edle Gräfin, unter zehntauſend Dublonen kann ich nichts thun.

**Agrippina.** Eine ungeheure Summe! Wären denn fünftauſend Goldſtücke nicht hinreichend—

**Fortunat** (ſich zum Fortgehn anſchickend). **Vale!** Gnädige. **Hora ruit** — meine Zeit iſt koſtbar. Bei zehntauſend Dublonen bleibt es. **Punctum.**

Duett.

**Agrippina** (ihn zurückhaltend).

Harre, Freund! Es ſoll dir werden,
Was du heiſcheſt. Hier iſt Geld.

(Sie macht den Wunderſäckel von ihrem Gürtel, wo ſie ihn verborgen getragen, los, um das Gold auf den Tiſch zu zählen.)

**Fortunat** (kann bei'm Anblicke des Säckels ſeine Freude kaum verbergen. Bei Seite).

Ja! er iſt's. Der Wunderſäckel —
Auf! der Zufall iſt mir hold.

(Er nähert ſich hinter Agrippinens Rücken ſchnell dem Orte, wo ſich das Wunſchhütlein befindet, bemächtigt ſich deſſelben und ſetzt es auf. Dann Agrippinen, welche den Säckel hält, umſchlingend.)

Recitativ.

Hinweg! Zum Kloſter auf Siziliens Küſte!

(Verwandlung. Platz am Meere. Im Hintergrunde ein Kloſter. Choralgeſang der Nonnen aus demſelben. Fortunat legt die ohnmächtig gewordene Agrippina auf einen Steinſitz nieder. Er nimmt den Wunderſäckel an ſich.)

**Fortunat** (den Säckel betrachtend, unter dem Choralgeſange).

Sey wieder mir gegrüßt:
Der Göttin Wundergabe!
Bleib', alter Freund, getreu,
Bis ich Alida mir
Zum Weib errungen habe.

(Er verbirgt den Säckel und das Hütlein auf ſeiner Bruſt.)

Agrippina (erwachend).
Wo bin ich! Was iſt mir geſchehn —
Ein fremdes Land — der Doctor hier. —

Fortunat (Naſe und Bart abwerfend).
Erkennſt du mich?

Agrippina (aufſpringend).
Was muß ich ſehn?
Ha! Fortunat — der fremde Graf!

Fortunat.
Der dir im Wege war,
Den tückiſch du verſenkt in Schlaf,
Ihn zu berauben —

Agrippina.
Nun iſt Alles klar.

Fortunat.
Zur Strafe deines Frevels
Bleib' ſchwarz, wie deine Seele!
Bis einſt vielleicht,
Nach jahrelanger Reue
Ich dich von dieſer Schmach befreie.

Agrippina.
Entſetzen!

Fortunat.
Wähle jetzt!
Willſt du zurück mit mir an Claudio's Hof

Und ſchau'n in deinem Elend
Mein und Alida's Glück:
So ſey es dir vergönnt!

Agrippina.

Ha! Nimmermehr.

Fortunat (auf das Kloſter deutend).

So büß' in dieſen frommen Mauern
Die Sünden des Verraths, des Geizes und
des Hochmuths.

Agrippina.

Verhaßter! Fern von dir
Ertrag' ich nur das Leben.
Drum wähle ich den Schleier.
(Die Choralmuſik hat aufgehört.)

Agrippina.

Verwünſcht ſey deine Ehe,
Sie treffe Mißgeſchick.
Auf dein Haupt ruf' ich Wehe,
Nie lächle dir das Glück.
Aliden, dich zu haſſen,
Nur kenn' ich dies Gefühl.
Nie werd' ich von ihm laſſen
Bis an mein Lebensziel.

Fortunat.

Sie peinigt meine Nähe,

Wuth ſpricht ihr Flammenblick.
Zur Wonne wird dies Wehe,
Der Fluch bringt mir mein Glück.
Sie lebt nur um zu haſſen,
Sie kennt nur dies Gefühl,
Von Liebe ganz verlaſſen,
Bis an ihr Lebensziel.

(Agrippina zum Kloſter im Hintergrunde.
Fortunat ihr nach.)

## Siebente Scene.

(Alidens Gemach. Claudio und Alida treten in ſehr glanzender Kleidung auf.)

**Der König.** Sey heiter, Prinzeſſin Tochter! Wir haben ja Hochzeit und du biſt die Braut. Was bleibt dir noch zu wünſchen übrig? Ob es der Graf Nimian aus Flandern oder der Graf Pedro aus Cypern iſt, das kann dir gleichgültig seyn. Pedro hat ganz ſchätzbare Gaben und iſt überdem auch von guter Familie, denn er iſt mit uns verwandt.

**Alida.** O mein Vater, könnte nicht ein kurzer Aufſchub —

**Der König.** Unmöglich. Die Stände des Reichs dringen auf deine augenblickliche Vermälung, und ſie haben das Geſetz für ſich, dem ich nicht widerſprechen darf.

**Alida.** Wenn nun der flandriſche Graf wiederkehrte, wenn er —

**Der König.** Wenn er erſchiene, ehe dich der prieſterliche Segen mit dem Vetter vereinigt hätte, ſo würde er mir lieb und angenehm ſeyn. Immer denke ich mit wehmüthiger Sehnſucht an ihn zurück, wenn ich ſeine Schätze und Koſtbarkeiten betrachte, die noch unberührt in ſeiner ehemaligen Wohnung ſtehn. Bald werden wohl ſeine Verwandten eintreffen, um dieſes mir ſo theure Andenken an den vortrefflichen Mann an ſich zu nehmen und hinweg zu führen. Das wird eine ſchreckliche Stunde für mich ſeyn. Doch jetzt iſt der Augenblick nicht, ſich ſolchen melancholiſchen Gedanken zu überlaſſen.

### Arie.

Zu den reich geſchmückten Hallen,
Wo in Reihen bunt und ſchön,
Ritter, Damen harrend wallen,
Laß in Gnaden uns jetzt gehn.

(Alida macht eine bittende Bewegung.)

Nichts! Kein Zögern und kein Zagen
Kann dir noch von Nutzen ſeyn,
Hochzeit läßt ſich nicht vertagen,
Und du mußt den Pedro frei'n.

Hof und Stadt glüh'n jetzt in Wonne,
Weil ein ſolches Feſt ſich beut.
Schöner ſtrahlt des Himmels Sonne,
Treuen Unterthanen heut.
(Er führt Alida mit vieler Würde ab.)

## Achte Scene.

### Großer Prunkſaal mit dem Throne.

(Marſch. Wachen. Ehrenherold. Reichsſtände. Herrn und Frauen vom Hofe. Der König, Alida führend. Pedro. Pagen. Volk. Der König nimmt ſeinen Platz auf dem Throne ein. Ihm zu beiden Seiten Alida und Pedro auf niederen Sitzen. Die Frauen an Alida's Seite, die Herrn vom Hofe ſich an Pedro anſchließend. Reichsſtände, Wachen und Volk vertheilen ſich auf beiden Seiten. Später Fortunat, Carlino und Ritter.)

Chor.

Harrt in ehrfurchtsvollem Schweigen,
Was des beſten Königs Mund,
Will er gnädig ſich erzeigen,
Thut in hoher Weisheit kund!

Der König (ſich vom Throne erhebend).

Allergetreuſte Unterthanen,
Wir haben uns in Gnaden reſolvirt
Zu eurem Glück, zur Ehre unſrer Ahnen;

Prinzeß' Alida ſey mit Pedro copulirt!
Jetzt ſchließt euch uns und dieſem hohen Paare
Zum Zuge in die Schloßkapelle an,
Wo beide vor geweihetem Altare,
Der Kirche Segen jetzt empfah'n.

Chor.

Heil! des Königs Gnadenblick
Verbürgt des edeln Paares Glück.

(Unter dem Anfange eines feierlichen Marſches fügt Claudio Alida's und Pedro's Hände in einander. Dann bildet ſich der Zug, an deſſen Spitze Hofherrn und Damen, dann der König, hierauf Pedro und Alida, letztere ſehr gebeugt und mit allen Zeichen innern Grams. Als der König, Pedro und Alida in den Vorgrund gekommen ſind, tritt plötzlich Fortunat, in einer höchſt glänzenden Kleidung, mit Carlino, als Stallmeiſter, von Rittern gefolgt, auf.)

Fortunat (den Pedro zurückhaltend)

Halt ein, Verräther, halt!

Pedro (entſetzt).

Verdammt! Ihn führt die Hölle her.

Alida (dem Fortunat entgegen).

Welch unverhofftes Glück!

Fortunat (zu Alida)

Alida! Schönes Wiederſehn!

**Der König.**

Graf Nimian zurück?

**Chor.**

Ha! Wunderbar! Der Graf aus Flandern!
Wer weicht von beiden nun dem andern.

**Der König** (zu Fortunat, ſehr freundlich). An mein Herz, vielwerther Graf! Du kommſt noch gerade zum rechten Augenblicke, um deine gegründeten Anſprüche auf Alida's Hand geltend zu machen. Eine Viertelſtunde ſpäter und die Prinzeſſin Tochter war Pedro's Gemalin.

**Fortunat.** Wie rührt es mich, erhabener König, daß du mir deine Gnade erhalten haſt.

**Der König.** Auch Hab und Gut habe ich dir wohl aufbewahrt. Du findeſt Alles unberührt wieder.

**Fortunat.** Noch weit größere Reichthümer bringe ich mit mir —

**Der König** (den Fortunat wiederholt umarmend). Noch weit größere Reichthümer? — Vortrefflicher Mann! Pedro wird es ſich zur Ehre ſchätzen, vor dir zurückzuſtehn.

**Pedro** (bei Seite). Verwünſchter Unſtern!

**Alida.** So nahe dem Abgrunde ward mir noch Rettung!

**Fortunat.** Nur der ſchwärzeſte Verrath konnte mich damals von Alida's Seite entfernen. (Dem Könige eine Pergamentrolle überreichend). Würdige dieſe Zeilen eines gnädigen Blickes. Sie enthalten Agrippinens Geſtändniß und ſind von ihrer eigenen Hand niedergeſchrieben.

**Pedro** (bei Seite). Ich bin verloren.

**Der König** (nachdem er geleſen). Schändlich, verbrecheriſch, hochverrätheriſch! Den deſignirten königlichen Eidam zu entführen — hat man je von einem ſolchen Frevel gehört? Dieſes Attentat muß auf das Schrecklichſte beſtraft werden. Graf Pedro, du kennſt deine Schuld. Wir verbannen dich auf ewige Zeiten aus unſerm königlichen Angeſichte.

**Pedro** (im Abgehn). Unheil auf euer Haupt! Mich ſeht ihr nie wieder.

(Ab.)

**Der König.** Aber die köſtlichen Dinge — der Wunderſäckel, das Wünſchhütlein, was iſt aus ihnen geworden?

**Fortunat** (ſie vorzeigend). Hier ſind ſie. Aber nach Fortunens Beſchluß iſt ihre Kraft verſchwunden, ſeitdem ich wiederum deinen königlichen Pallaſt betreten habe, und meines Lebens Glück iſt mir nun geſichert. (Er überreicht dem Carlino Sackel und Hütlein.) Da, Carlino, bewahre dieſe Dinge wohl. Sie ſind es werth, als Angedenken an die wundervollſte Zeit meines Lebens erhalten zu werden. (Vor Claudio niederknieend.) Und du, erhabener Monarch, verzeihe mir, daß ich dich täuſchte. Nicht Graf Nimian aus Flandern liegt zu deinen Füßen: es iſt Fortunat, der letzte Sproſſe eines alten Königsſtammes, er, der dir einſt als Page diente.

(Allgemeines Erſtaunen unter den Anweſenden.)

**Alida** (ebenfalls zu Claudio's Füßen). Ja mein theurer Vater, verzeihe uns. Auch ich wußte um dieſes Geheimniß, auch ich habe dich getäuſcht.

**Der König** (ſie halb unwillig aufhebend). Was iſt da zu verzeihn? Er iſt ein königlicher Prinz und ein Mann von anerkannten Verdienſten. Steh auf. Es iſt wider alle Ettikette, daß du im Angeſichte ſo vieler Unterthanen knieeſt. Der Stand deiner Erniedrigung als Page iſt vergeſſen und abgethan. Der Eidam eines Königs kann nie ein Page geweſen ſeyn. Wir befehlen, daß jene Zeit nie exiſtirt hat. Jetzt kommt an mein Herz; nehmt meinen väterlichen Segen.

**Alida und Fortunat.** Wir Glücklichen!

### Schlußgeſang.

**Alida. Fortunat. Der König**

Es zeigt ſich des Geſchickes Huld
Nach Wetter und nach Stürmen.
Zu Tage tritt des Frevlers Schuld,
Nicht Liſt kann ihn beſchirmen.
Enthüllen wird { der Liebe / des Königs } Macht,
Was Tücke tief verborgen.
Sey uns gegrüßt, nach Sturmesnacht
Du heitrer Frühlingsmorgen.

**Carlino** (in den Säckel greifend, bei Seite).

O zeige dich, Fortunens Huld!
Laß Geld den Säckel ſpenden.
(Er zieht die Hand leer heraus.)
Ha! nichts! So ſoll die Ungeduld
Des Hütchens Zauber enden.
(Er ſetzt das Wünſchhütlein auf.)
Nach Aſia! — Nach Afrika!
Umſonſt iſt Müh'n und Sorgen.

Ich bleibe auf dem Flecke da,
Fortuna will nichts borgen.

Schlußchor.

Wonne und Freude, Entzücken und Luſt
Heben die Herzen, erfüllen die Bruſt.
Segen dem Paare, Segen und Heil!
Liebe bleibt immer der Glücklichen Theil.

# Der Ahnenſchatz.

## Mährchen-Oper in drei Aufzügen.

---

In Muſik geſetzt von Reiſſiger.

---

## Perſonen.

Falk, Gutsbeſitzer.
Clärchen, ſeine Tochter
Röschen, ſeine Nichte.
Adolf, Falks Gehülfe.
Axel, ſchwediſcher Hauptmann.
Oswald, ein Schatzgräber.
Ein Greis.
Schwediſche Jäger.
Landleute beiderlei Geſchlechts.

Die Scene iſt im Erzgebirge, während des dreißigjährigen Kriegs.

# Erſter Aufzug.

(Freier Platz. Rechts im Vorgrunde aufgeſchlagene Zelte. Dieſen gegenüber, doch etwas mehr nach hinten zu, Falks ſtattliches Haus in deſſen Nähe mehrere Häuſer des anſtoßenden Dörfchens ſichtbar ſind. Ganz vorn auf dieſer Seite eine Gartenthüre, welche in Falks Garten führt. Im Hintergrunde links zeigen ſich fern auf einem Berge die Trummer eines alten Schloſſes.)

## Erſte Scene.

(Schwediſche Jager. Landleute beiderlei Geſchlechts. **Adolf** und **Axel**. Fanfarn von Hörnern.)

**Chor der ſchwediſchen Jäger** (welche mit ihren Büchſen bewaffnet ſich im Vorgrunde ſammeln).

Es klingt das muntre Schwedenhorn
So hell durch Flur und Au,
Schickt zu dem früh'ſten Sonnenſtrahl
Den Willkommruf hinauf.
Sonnenſtrahl und Hornesklang:
Jägers liebſter Morgengruß!

(Die Jäger laden ihre Büchſen. Die Frühglocke aus dem Dörfchen ertönt.)

**Chor der Landleute beiderlei Geſchlechts** (welche, mit Werkzeugen zur Feldarbeit verſehen, aus dem Dörfchen und aus Falks Hauſe kommen, und ſich auf der andern Seite des Vorgrunds verſammeln.)

Es tönt der helle Glockenklang
Belebend durch die Au,
Schickt zu dem früh'ſten Sonnenſtrahl
Den Willkommruf hinauf.
Sonnenſtrahl und Glockenklang:
Allerſchönſter Morgengruß.

(Axel von der Seite des Lagers. Adolf aus Falks Hauſe. Die Jäger und Landleute ziehn ſich etwas in den Hintergrund zurück, wo ſie ſich unter einander vermiſchen und unterhalten. Axel und Adolf treten in die Mitte vor.)

**Axel** (zu Adolf).

Gott zum Gruß, mein wackrer Freund!
Hebt ſich nicht auch dir die Bruſt,
Wenn der muntre Hornesklang
In die Morgenfriſche ruft?

**Adolf.**

Gott zum Gruß! Dich freut das Horn,
Mich der fromme Glockenklang,

Der zur wilden Kriegsluſt nicht,
Der zu Fleiß und Andacht ruft.

**Axel.**

Dem Heere nach! Die Kette fällt;
Groß iſt der Menſch in ſeiner Kraft.

**Adolf.**

O Glockenklang! Du ſendeſt Ruh
In's Herz, das wilder Sturm bewegt.

**Axel.**

Zieh, Freund, mit mir! Des Kriegers Arm
Bahnt ſich den Pfad zu jedem Glück.

**Adolf** (auf Falks Haus deutend).

Dort weilt der Stern, der meiner Bahn
Unwandelbare Richtung gab.

**Chor der ſchwediſchen Jäger** (welche ſich von den Landleuten ſondern und zum Abmarſche bereiten).

Es folgt dem muntern Hörnerklang
Der Jäger gern ins Feld;
Und rief das Horn in Nacht und Tod,
Der Schwede zagte nicht:
Sonnenſtrahl und Hornesklang,
Jägers liebſter Morgengruß.

**Chor der Landleute.**

Es folgt dem ernſten Glockenklang
Der Landmann gern in's Feld;

Und rief er auch zum letzten Gang,
Der Fromme zagte nicht:
Sonnenſtrahl und Glockenklang,
Allerſchönſter Morgengruß!

(Die Schweden ziehn nach der Seite des Lagers, die Landleute nach der entgegengeſetzten ab.)

## Zweite Scene.

Axel. Adolf.

**Axel** (munter zu Adolf). Ich kenne den Stern, der deiner Bahn die unwandelbare Richtung gab: Clara iſt ſein Namen.

**Adolf** (beſtürzt). Wie — du wüßteſt? — Wer hat dir geſagt —

**Axel** (lachend). Wer mir das geſagt hat? — Du ſelbſt.

**Adolf.** Welcher Scherz! Kein Wort ging über meine Lippe —

**Adolf.** Deine Worte haſt du wohl gehütet; aber war es ebenſo mit deinen Blicken? Wo Clärchen erſchien, da hingen ſie, von innerer Gluth belebt, an dem holden Mädchen. Kam ſie, ſo ſtrahlten ſie ihr ein freudiges Willkommen entgegen; entfernte ſie ſich, ſo ſandten ſie ihr ein wehmüthiges Lebewohl nach. Ich bin kein Freund von ſolchen unnützen Plänkeleien im Felde der Liebe. Entdecke dich Claren, wirb um ſie bei ihrem Vater und werde, da du doch einmal keine Neigung zu dem freien Kriegsleben haſt, ein ehrbarer Gatte und Hausvater.

**Adolf.** Du haſt mein Herz durchſchaut, Axel. Aber wie dürfte ich wagen, um Claren zu werben? Sie iſt die Tochter des reichen Falk — ich — ein armes Findelkind, ohne Heimath, ohne Eltern — bin ihres Vaters Diener.

**Axel.** Diener? — das nun wohl ſo eigentlich nicht! Du biſt mehr ſein Freund und Gehülfe.

**Adolf.** Immer doch nur ein armer Burſche, der ſeine Augen nicht zu Falks Tochter erheben darf. Ja! wenn ich das Kunſtſtück verſtände, die Geiſter zu bannen, welche den Schatz dort oben in der alten Burg bewachen, daß ich den heben könnte — oder wenn ich auch nur überzeugt wäre, daß Clara mich wieder liebte —

**Axel.** Ob ſie dich wieder liebt? Darüber kann ich dir Aufſchluß geben —

**Adolf** (einfallend). Wie — ſie hätte dir geſagt —

**Axel.** Ihre Blicke ſind ebenſo beredt, wie die deinen und haben längſt ein deutliches und vernehmliches Ja ausgeſprochen.

Adolf. Du glaubeſt wirklich — ich wäre ſo glücklich —

Axel. Verlaſſe dich drauf: Du biſt ſo glücklich. Allein wozu nützt dir dieſes Glück, wenn du nicht den Muth haſt, mit ihm ein Schutz- und Trutzbündniß zu errichten, um die väterliche Einwilligung zu erſtürmen?

### Duett.

Axel.

Friſch gewagt, iſt halb gewonnen:
Ich will dein Freiwerber ſeyn.

Adolf.

Harre noch! Jetzt darf ich hoffen —
Weh! wenn jede Hoffnung flieht.

Axel.

Thörigt' Fürchten! Clara's Vater
Gilt für einen Biedermann.

Adolf.

Clara ſelbſt — der Blicke Sprache
Hat vielleicht dich nur getäuſcht!

Axel.

Muth, Freund! Solch banges Zagen
Hat Keinen noch beglückt;
Willſt du zur Sonne ſteigen,
So ſcheu' nicht ihren Strahl.

Adolf.

Entflieh, du banges Zagen,
Das mir die Bruſt beengt!
Mein Herz ſo offen zeigen,
Heißt's Liebe nicht entweih'n?

Axel.

Schon ſeh' ich dich im Geiſte
Mit ihr zum Altar geh'n.

Adolf (bewegt).

Schweig! — Seliger Gedanken,
Du füllſt das Herz mit Luſt!

Axel.

Der Vater gibt den Segen —

Adolf.

O holdes Vaterwort!

Axel.

Den Bundeseid ſpricht Clara —

Adolf.

O ſüßes Eidesband!

Axel.

Durch Muth wirſt du erlangen
Das heißerſehnte Glück.
Es neigt des Himmels Wonne
Sich dann zu dir herab.
Da kann das Herz nicht zagen,

Nacht weicht dem Sonnenglanz.
Hinweg mit jedem Fürchten,
Hinweg mit jedem Zwang!

**Adolf.**

Dich, Clara, zu erlangen,
Welch heißerſehntes Glück!
O Himmel, deine Wonnen
Sie neigen ſich herab.
Da kann das Herz nicht zagen,
Nacht weicht dem Sonnenglanz.
Hinweg mit jedem Fürchten,
Hinweg mit jedem Zwang!

## Dritte Scene.

(Die Vorigen. Clarchen und Röschen aus Falks Garten.)

**Röschen** (erſt halb ſichtbar, noch in die Scene ſprechend). Was ſcheuſt du dich doch? Die Herrn Schweden ſind längſt ausgeflogen. Ihr Horn wird von dem erſten Morgenſtrahle geweckt und wenn das erklingt, dann folgen ſie dem luſtigen Rufe durch Wald und Flur.

**Axel** (zu Adolf). Schnell, Freund! hinter die Zelte. — Wer weiß, was wir Günſtiges erlauſchen. (Adolf und Axel treten hinter die Zelte und werden nur von Zeit zu Zeit ſichtbar. Röschen und Clarchen kommen aus dem Garten in den Vorgrund.)

**Röschen.** Ach! In dem Garten war es mir ordentlich ängſtlich. Hier können wir frei und ſicher unſre Heimlichkeiten auskramen. Wenn eins kommt, ſieht man's ſchon in der Ferne.

**Clärchen.** Aber wenn der Vater uns hier findet — du weißt, er ſieht es nicht gern, daß wir uns in der Nähe des Lagers aufhalten.

**Röschen.** Beſſer er findet uns hier und ſchilt uns tüchtig aus, als daß er im Garten, hinter einem Gebüſche verſteckt, uns behorcht.

**Clärchen.** Sprich nicht ſo! Mein Vater thut das nicht.

**Röschen.** Und wenn wir auch nichts wie die bloße Angſt davon haben, ſo iſt das ſchon zu viel. Der Mund iſt mir wie zugewachſen, wenn ich fürchten muß, daß plötzlich aus der Laubenwand oder über den Roſenhecken das ernſte Antlitz des geſtrengen Herrn Ohms erſcheinen möchte.

**Clärchen.** Doch hier — ſo nahe den feindlichen Zelten — es ängſtigt mich ſelbſt —

**Röschen.** Haſenherzchen! Zelte ſind keine Schweden und Schweden ſind im Grunde auch nichts anders, als das übrige Männervolk.

**Axel** (für ſich). Spitzbübin!

**Klärchen** (neckend). Du thuſt ſo keck! Ich glaube gar, du wärſt im Stande, einen Soldaten zum Manne zu nehmen?

Röschen.

Ariette.

Ein Reiter wär' ſchon meine Freude,
Doch überleg' ich's recht,
So ſucht er gar zu oft das Weite
Und das gefiel mir ſchlecht.
Ein Jäger wär' wohl etwas beſſer,
Trieb er kein falſches Spiel,
Und ſtrebt' im Wald und auf Gewäſſer
Nicht nach verbotnem Ziel.

Ein Kanonier — mich faßt ein Beben
Bei dieſem Worte ſchon:
Wie könnt' ich meine Stimm' erheben
Bei ſeinem Donnerton?
Ja: Gut iſt gut und beſſer beſſer,
Allein das Beſte bleibt,
Wenn fern von Donner und Gewäſſer
Man Keinem ſich verſchreibt.

So iſt meine Meinung! Ich will keinen Kriegsmann und überhaupt keinen Mann. Ich will Röschen bleiben, wie ich bin, meines lieben Clärchens Freundin und — Vormünderin.

**Klärchen** (lächelnd). Du meine Vormünderin! Das möchte eine ſchöne Vormundſchaft geben.

**Röschen.** Nun, du ſollteſt nicht unzufrieden damit ſeyn. Erſtlich begänne ich das neuübernommene Amt damit, dich mit dem blöden Adolf ehlich zu verbinden, in den du trotz aller ſeiner Blödigkeit bis über den Kopf verliebt biſt.

**Adolf** (halblaut zu Axel). Was höre ich — es wäre wirklich —

**Axel** (ebenſo zu Adolf). Still.

**Clärchen.** Du ſcherzeſt grauſam mit meinem wunden Herzen.

**Röschen.** Ich ſtreiche nur den Balſam auf, der dieſe Wunde heilt.

**Clärchen.** Ich war gewiß recht unbeſonnen, als ich dir ohne Rückhalt das Geheimniß meines Herzens vertraute. Seit der Zeit plagſt du mich mit ewigen Neckereien —

**Röschen.** Und Clärchen findet gar nicht das gewaltige Mißbehagen an dieſen Neckereien, welches ſie vorgibt. Da hört ſie doch von ihrem Adolf, kann von dem Adolf ſprechen, lauſcht recht aufmerkſam meinen Plaudereien von dem Liebesglück, das ſie mit eben dem Adolf in Zukunft zu erwarten hätte —

**Clärchen.** Schon wieder, du böſes Mädchen —

**Röschen.** Still, kleine Heuchlerin, oder ich hole ſogleich den Adolf herbei und offenbare ihm Alles.

**Clärchen.** Du wirſt doch nicht —

**Röschen** (welche in dieſem Augenblicke Adolf erblickt, der von freudiger Überraſchung bewegt unbedachtſam hinter ſeinem Verſtecke hervorgetreten iſt.) Ich werde wahrhaftig und das eher, als du es vermutheſt. (Sie tritt ſchnell auf Adolf zu, faßt ſeine Hand und führt ihn vor.) Herbei mit dem Lauſcher! Schade daß hier das Sprichwort nicht eintrifft: der Horcher an der Wand hört ſeine eigne Schand.

### Quintett.

**Clärchen** (beſtürzt).

Ha, Adolf!

**Röschen.**

Wie du ſiehſt.

**Clärchen.**

Er hörte —

**Röschen.**

Dein Geſtändniß!

**Adolf** (zu Clärchen hintretend).

Entfloh'n iſt jedes Zagen,
Vertrau'n erfüllt mein Herz.
Du liebſt mich — Himmelswonne!
Mein Lieben ward erhört.

Clarchen (bei Seite).
Beſänftigt euch, ihr Stürme,
Die ihr mein Herz durchzieht.
Wie ſüß aus theurem Munde
Biſt du, o Liebeswort!

Röschen.
Gethan hab' ich ein Wunder
Den Blöden macht' ich kühn.
Nun geb' ich euch den Segen,
Kraft meiner Vormundſchaft.

Axel (aus ſeinem Verſtecke hervortretend).
Und ich — ich dien' als Zeuge
Dem neugeſchloßnen Bund.

Clarchen.
Auch der Hauptmann! Ich vergehe.

Röschen (auf Adolf deutend).
Kühn macht ihn der Hinterhalt.

Axel (zu Röschen).
Reitern, Jägern, Kanonieren
Trotzet euer ſprödes Herz,
Welche Strenge! Darf ein Hauptmann
Auch nichts Beſſern ſich verſehn.

Röschen (neckend).
Herr, ihr wißt: Das Beſte bleibt,
Daß man Keinem ſich verſchreibt!

**Adolf (zu Clarchen).**

Was ich erlauſcht, vor dir verbergen,
Was mich beſeligend ergriff:
Noch einmal ſprich der Gegenliebe
Entzückendes Geſtändniß aus!
Du ſchweigſt! O leſe dieſes Bangen,
Gib für die Prüfungsſtunde Kraft,
In der des Vaters Wort entſcheidet
Der Liebe Leben oder Tod.

**Clarchen.**

Wie ſchlägt mein Herz! Was hier beginnen!
Es drängt mich allgewaltig hin.
Wenn ich ſchweige, ſteigt ſein Leiden —
Sprechen — ärger Selbſtverrath!
Doch vergebens iſt das Ringen,
Liebe ſiegt in dieſem Kampf;
Die Gluth, im Innern tief entzündet,
Schlägt jetzt zu lichter Flamme auf!

**Roschen und Axel.**

Seltſam Treiben! Liebesqualen!
Sorgen ohne Noth!
Glücklich, wer von ſolchen Dingen
Frei das Herz ſich hält!

## Vierte Scene.

(Die Vorigen. Falk erſcheint in der Thüre ſeines Hauſes. Er ſtutzt, als er die Anweſenden erblickt und bleibt von ihnen unbemerkt ſtehen.)

**Clärchen.**

Nun denn — es ſey! Ob ich auch will,
Ich kann es länger nicht verhehlen:
Ja — Adolf, ja: ich liebe dich!

**Clärchen. Röschen. Axel.**

Es iſt geſcheh'n! Vom Herzen nieder
Hin ſank des Zwanges ſchwere Laſt.
Die Liebe ſprach, die Ketten ſprangen,
Und Himmelsglanz verſcheucht die Nacht.

**Adolf.**

Du, Clara, mein? Kaum kann ich's faſſen!
Hin ſinkt der Zweifel ſchwere Laſt.
Die Liebe ſprach, die Ketten ſprangen,
Und Himmelsglanz verſcheucht die Nacht.

**Falk** (für ſich).

Was hör' ich? Trau ich meinen Sinnen?
Zu ihm neigt ſich der Tochter Herz.
Sie liebt ihn: armes Kind! Denn nimmer
Weiht Vaterſegen dieſen Bund.

Adolf (zu Clarchen).
Jetzt hin zu deinem Vater!
Schwach war ich, deiner Liebe ungewiß.
Jetzt bin ich kühn, jetzt bin ich ſtark:
Er widerſteht der Bitte nicht.

Falk (vortretend).
Halt! Du irrſt! Nicht allzuſchnell
Laß den Hoffnungstraum dich täuſchen.
Alles hört' ich! Doch dies Band,
Das Verrath gen mich geknüpft,
Das du, Clara, heimlich pflegteſt,
Ich zerreiß es; eure Bitte
Weiſt mein feſtes Nein zurück.

Clarchen und Adolf.
Weh uns! Kaum an's Licht geboren
Stirbt ſchon unſre Liebe hin.
O mein Vater, warum übſt du
Eitles Hoffen! Warum übt ihr
Solche Strenge gegen uns.

Röschen und Axel.
Welche Härte! Schnell verloren,
Ward des kurzen Glücks Gewinn!
Unerklärlich! Warum übt ihr
Solche Strenge gegen ſie?

Falk.
Ihr klagt mich an? Habt ihr doch ſelbſt,

Von arger Leidenſchaft bethört,
Den Vaterrechten Hohn geſprochen!
Hinweg! Verſchmäht ward mein Vertrau'n;
Es folgt die Strafe dem Verrath.

Clarchen.

Deine Worte, theurer Vater!
Dringen ſchmerzhaft in mein Herz.
O verzeihe! Wenn ich fehlte,
Nimm dein reu'ges Kind zurück!

Falk (bei Seite).

Ihren Schmerzen, ihren Thränen
Kann ich kaum noch widerſtehn.

Adolf (zu Falk).

Habt ihr doch, gleich einem Vater,
Eure Güte mir geweiht!
Ach! da wagt ich ſie zu lieben;
Doch Entſagung heiſcht ihr jetzt.

Falk (bei Seite).

Er iſt redlich — freilich wäre —
Aber nein — es kann nicht ſeyn!

Röschen und Axel (zu Falk).

O laßt euch erbitten, erhört ihre Wünſche!
Friſch auf! Gebt den Segen! Zum Altar
dann ſchnell.

Falk (laut).

Nicht Härte iſt's, die eurer Bitte
Das Vaterherz verſchließt.
Entgegen ſtellt ſich dieſem Bunde
Die eiſerne Nothwendigkeit.

Clärchen.

Ha! ich bebe.

Adolf.

Düſtres Räthſel!

Röschen.

Was nur meint er?

Axel.

Das iſt ſeltſam!

Falk.

Hort mich an! (zu Adolf.) Du biſt mir theuer,
Theuer wie ein eignes Kind.
Doch der Gatte meiner Tochter
Muß durchaus begütert ſeyn.

Adolf.

Meine Ahnung! Ha! ich wußt es:
Vor der Armuth flieht das Glück.

Clarchen.

Wie — mein Vater — kaum erkenn' ich
Wieder dich in dieſem Spruch!

Röschen (bei Seite).
Ei! Herr Oheim, löſt das Räthſel
Sich in arge Habſucht auf?

Axel (zu Falk).
Erlaubt mir eine Frage:
Ihr ſelbſt ſeyd reich und doch —

Falk (einfallend).
Der Grund iſt ein Geheimniß.

Alle (außer Falk).
Ein Geheimniß?

Clärchen.
Noch kann ich's nicht erfaſſen:
Entſagung! Schwere Pflicht!
Sey ſtark, mein Herz ertrage,
Was Vaterwort gebeut.

Adolf.
Wie Reichthum mir erringen?
Durch ihn der Theuern Hand —
Verloren! Nur Verzweiflung
Zeigt noch die Zukunft mir.

Falk.
Komm, Clara, mit dem Vater!
Beruhige dein Herz.
O glaub', was er auch thue,
Sey für dein Wohl gethan!

**Röschen und Axel.**

Beiden zeigt er Vaterliebe,
Dennoch trennt er grauſam ſie!
Blitzesſtrahl aus heitrem Himmel,
Der den ſchönen Traum zerſtört!

(Falk mit den beiden Mädchen in's Haus, Adolf und Axel nach der andern Seite ab.)

## Fünfte Scene.

(**Oswald** aus dem Hintergrunde von der Burgruine herab. Sein Äuſſeres zeugt von gewaltiger innrer Bewegung. Unter dem ſchwarzen Barett, welches ſein Haupt bedeckt, flattert wild ſein Haar hervor. Er iſt ſchwarz gekleidet; über der Kleidung hängt ein weiter Mantel von gleicher Farbe herab. In der Hand trägt er ein weißes Stäbchen.)

**Oswald** (ängſtlich vorſtürzend, als werde er von Jemanden verfolgt). Fort, ihr Geiſter der Unterwelt! Hinweg von meinen Ferſen! Hier habt ihr kein Recht mehr an mir! Hier bin ich frei, hier bin ich ſicher! (Er ſinkt erſchöpft auf eine Bank an Falks Gartenmauer nieder.) — Sicher? — (Wild auflachend.) Wo iſt auch der Geweihte der Hölle ſicher? Und hier, gerade hier — (indem er ſich umblickt und verſtört aufſpringt) auf dem Schauplatze meiner Verbrechen, hier wo ich den edelſten Gebieter — doch ſtill! Ruhig, mein Herz! Was kümmern dich auch die Stürme, die herüberdringen aus den Zeiten einer fernen Vergangenheit! Umtobt dich der Sturm der Gegenwart nicht genug, daß du noch jene ſchlummernde Dämonen aufwecken mußt? — (Nach einer Pauſe kurzen Nachdenkens.) O daß ich ein Thor war, daß ich von der gierigen Habſucht getrieben, von dem Zauber dieſer wunderbaren Ruthe gelockt, den alten Schatz zu heben verſuchte, den die Macht der Hölle in jenen Burgtrümmern bewahrt! Mir war er nicht beſtimmt — und als ich ſchon glänzend und herrlich ihn erblickte, als die Goldſonne auftauchte aus dunkler Nacht und ich im Wahne des glücklichen Beſitzes die Hand nach ihr erhob: da trat der Höllengeiſt, Vernichtung ſprühend, auf mich ein und ſtieß mich zurück! Ihm bin ich verfallen in kurzer Friſt, wenn ich kein andres Opfer, geleitet von habſüchtigem Gelüſt, wie ich, ihm zur Stelle führe!

### Recitativ.

Schreckliche Erſcheinung!
Schauer rinnt durch mein Gebein,
Und zu Eis erſtarrt mein Blut,
Gedenk ich deiner!
Entſetzen, Graun,
Erinn'rung aller Frevel,

Die ſchwer auf meinem Daſeyn laſten,
Drang in die Seele
Bei deinem Anblick,
Und erfüllte ſie
Mit Qualen der Hölle!
Wie Rollen des Donners
Tönt eine Stimme:
Willkommen, Verdammter,
Dein harren ſeit lange
Die Geiſter des Abgrunds!

(Er hält erſchöpft inne. Nach einer Pauſe ruhiger.)

Wie konnt ich widerſtehn,
Der Macht des Geldesglanzes?
Es ſtrahlt dein Zauberlicht
Hinab in meine Seele.
Dort weckt' es die Luſt
Gebahr das Verlangen,
Das nagend am Herzen
Zum Abgrund mich trieb.
Nicht ſah ich den Abgrund,
Dich ſah ich nur, nur Geldlicht;
Bald werd' ich dein Meiſter —
Da werd' ich, Entſetzen!
Ein Sklave der Hölle.

(Indem er verwirrt auf der Bühne umher irrt und ängſtliche Blicke um ſich wirft.)

Schlangen ziſchen hinter mir,
Wachen über meine Schritte,
Daß ich nimmer dir entrinne,
Dir, des ſchwarzen Abgrunds Macht!
Keine Rettung! — Ha, ein Opfer —
Hölle, die ſich mir verkündet,
Treibe mir ein Opfer her!
Mag ein Andrer dir verfallen;
Seiner lach' ich, ſeiner ſpott' ich —
Thor, hinab mit dir! Dein Fall
Macht mich frei, iſt mein Triumph!

(Er läßt ſich auf die Bank nieder und verſinkt in düſtres Nachſinnen.)

## Sechſte Scene.

(**Der Vorige. Adolf**, tritt zwiſchen den Zelten hervor.)

**Adolf** (blickt ſcheu zu den Fenſtern von Falks Haus auf.) Sie iſt nicht am Fenſter! — Wer weiß, wo der harte Vater ſie eingeſperrt hat, um ſie vor meiner Annäherung zu ſichern? — Arme Clara! — Ob ich wieder in ſein Haus zurückkehre? — Ob ich es wagen kann, ohne von ihm eine Beleidigung, vielleicht gar eine Erniedrigung erfahren zu müſſen. — (Er umſchleicht vorſichtig näher tretend Falks Haus.)

**Oswald** (unwillig aufblickend, für ſich.) Wer iſt der Tropf, deſſen armſeliges Liebesgewinſel der Höllenpein in meiner Bruſt zu ſpotten ſcheint?

**Adolf.** Ich wage nicht einzutreten! — Ach — und dennoch — wie werde ich leben können, ohne Clara's liebes Antlitz zu erſchauen, ohne in ihre treuen Augen zu blicken, ohne dem ſüßen Klange ihrer Stimme zu lauſchen? (Er tritt mehr in den Vorgrund.) — Warum muß gerade mich der Fluch der Armuth treffen, warum gerade mich, deſſen ganzes Erdenglück von dem Beſitze einiger elenden Geldſtücke abhängt!

**Oswald** (auffahrend, für ſich). Ha! — Wenn es wäre — wenn ich ihn gefunden hätte, der — (Er tritt leiſe und langſam dem Adolf näher, ſo daß er bald dicht hinter dieſem ſteht).

**Adolf** (indem ſeine Blicke auf die Burgruine im Hintergrunde fallen). Dort oben in den verſchütteten Gängen der alten Burg ſoll ſeit langen Jahren ein Schatz ruhn, — böſe Geiſter bewachen ihn — ha! könnte ich **den** heben!

**Oswald** (ſeine Hand auf Adolfs Schulter legend). Du kannſt es!

**Adolf** (tritt überraſcht einen Schritt vor Oswald zurück.) Wer ſeyd ihr? — Was wollt ihr von mir?

**Oswald.** Mein Name kümmert dich nicht. — Genug, wenn dir mein Beiſtand den erſehnten Schatz verſchafft!

**Adolf.** Ihr vermöchtet — doch nein! Ihr treibt nur einen argen Scherz mit mir! Wie hättet Ihr auch die Macht, den verborgenen Schatz zu entdecken, Mauern zu ſprengen, die ihn umgeben, und unterirdiſchen Gewalten zu trotzen, die ihn hüten!

**Oswald.** Kurzſichtiger Thor! In dieſem Stäbchen iſt die Kraft enthalten, die alles Verborgene an's Licht bringt. Es iſt eine Wünſchelruthe: ein unſchätzbares Werkzeug in der Hand des Kundigen!

**Adolf** (gierig die Hand nach der Wünſchelruthe ausſtreckend). Wie? Das wäre die wunderbare Wünſchelruthe, durch ſie wäret Ihr im Stande —

**Oswald** (Adolfs Hand zurückſchiebend). Hinweg! In deiner Hand würde ſie ohne Wirkung ſeyn. Doch ſprich ein Wort: ſo iſt durch ſie in kurzer Friſt jener Schatz dein Eigenthum, du biſt Herr einer Tonne Goldes.

**Adolf** (für ſich). Warum zaudre ich doch dieſen Vorſchlag anzunehmen? Ein unerklärliches Grauen hält mich zurück. Des Fremden düſtres Äußre — ſein wilder Blick —

**Oſwald** (bei Seite). Der Bube zögert! (laut) In Teufels Namen, ſprich! Meinſt du, ich ſey hieher gekommen, um meine Zeit über deinem thörigten Grübeln zu verlieren? Mir iſt es eins, weſſen Eigenthum der Schatz wird. Verſchmähſt du ihn, ſo findet ſich leicht ein andrer, der ihn gern nimmt. Ich bedarf ſeiner nicht: mich leiten höhere Zwecke.

**Adolf** (bei Seite). Clara — o Gott! nur auf dieſem Wege kann ich zu ihrem Beſitz gelangen und ich ſchwanke noch? —

**Oſwald** (traulich zu Adolf). Nicht, Freund, du biſt verliebt?

**Adolf.** Woher wißt Ihr —

**Oſwald.** In die Tochter eines Reichern, als du biſt?

**Adolf.** Das iſt ja eben mein Unglück, daß Clara das Kind des reichen Falk iſt, der ihre Hand dem Vermögensloſen verſagt.

**Oſwald** (aufmerkſam). Wie — Falk ſagſt du? Des *reichen* Falk?

**Adolf** (auf Falks Haus deutend). Des Beſitzers dieſes Gutes.

**Oſwald** (haſtig). War Falk nicht ein Diener des verſtorbenen Grafen —

**Adolf.** So iſt's!

**Oſwald.** Und jetzt? —

**Adolf.** Iſt er Herr der gräflichen Beſitzungen.

**Oswald** (für ſich). Der heuchleriſche Schurke! — Gewiß hat er auf eine betrügeriſche Weiſe ſich dieſes Gut angemaßt. Ich werde ihn entlarven. Doch ruhig! Das für eine andre Zeit! Jetzt gilt es die eigne Rettung. (Laut.) Falks Tochter alſo liebſt du; die Annahme meines Vorſchlags kann dich zum reichen Manne, zum Gatten der Geliebten machen und du ſchwankſt noch immer —

**Adolf.** Ich ſchwanke nicht länger. Ich bin der Eure. Ja, ich will Euch folgen auf der grauenvollen Bahn zum goldnen Ziel. Ich vertraue Euern Worten, ich fürchte nicht mehr die unterirdiſchen Gewalten, die uns in den Weg treten können: Clara iſt der leitende Stern und der kann nur zum Himmel führen!

**Oswald** (bei Seite). Oder in die Hölle!

### Duett mit Chor.

**Oswald** (bei Seite).

Triumph! Es iſt gelungen!
Verderben wird dir, Thor!
Frei bin ich, bin gerettet,
Du gehſt zur Hölle ein!

**Adolf.**

O Heil, in trüber Stunde,

Vom Schickſal mir geſandt!
Du wandelſt Nacht der Seele
In mildes Hoffnungslicht.

Oswald (laut zu Adolf).
Senkt der Abend ſich hernieder,
Grüßt des Mondes erſter Strahl
Jenes Schloſſes dunkle Trümmer:
Dann bereite dich zum Werk!

Adolf.
Ich bin bereit! Entſchloſſen
Bin ich zum kühnen Gang.
Doch ſprecht noch eins — ein Schauer
Ergreift mich, denk' ich d'ran.

Oswald.
Was iſt's — (ängſtlich bei Seite) Tritt er zurück? —

Adolf.
Gebt Rede! Wird der Seele Heil
Gefährdet nicht durch meine That?

Oswald (wild auflachend).
Du träumſt! Faſt geht mich Reue an,
Daß ich dir, Thor, mich anvertraut.

Adolf.
Fluch über Euch, lügt Euer Wort!

Oswald (bei Seite).
Faßt dich der Ahnung Grauen?

Wie du auch ſchwankſt, wie du auch kämpfſt:
Du bleibſt ein Sklav des Goldgelüſts.

Adolf.

Hinweg mit jedem Grauen!
Der Hoffnung Glanz, der Liebe Macht,
Begeiſtern mich zu Muth und Kraft.

(Marſch von ſchwediſchen Hörnern außerhalb der Scene.
Der Marſch kommt während des Folgenden näher.)

Adolf und Oswald.

Ich bin der Eure, } iſt die Zeit
Du biſt der meine, }
Zum dunkeln Werke da.
Kommt Sternenlicht und Mondenſchein,
So harr' ich Eures } Winks!
So harre meines }

Oswald.

Du folgſt mir dann?

Adolf.

Ich ſchwör' es Euch!

Oswald.

Bei deinem Glück?

Adolf.

Bei meiner Liebe!
Klopfe nicht, du ſehnend Herz, ſo ſtürmiſch!
Ruhig, wilde Welle in der Bruſt!

Welch Entzücken, wenn der Vater ſegnend,
Clara, deine Hand in meine legt!

**Oswald.**

Juble nur, Thor! vom Wahne berückt!
Du träumſt dir den Himmel, die Hölle ſteht offen.
Nur vorwärts zum Rande! Hinab in den Abgrund!
Mein iſt der Sieg, die Rettung erkämpft!

**Chor der ſchwediſchen Jäger** (von Außen herannahend.)

Es ruft das muntre Schwedenhorn
In's Lager uns zurück.
Uns führte aus, uns führte heim
Das ſchönſte Sonnenlicht.
Sonnenſtrahl und Hornesklang:
Jägers froh willkomm'ner Gruß!

(Adolf und Oswald nach verſchiedenen Seiten ab. Der Vorhang fällt. Das ganze Orcheſter nimmt den Marſch auf und führt ihn im Zwiſchenacte zum Schluſſe.)

# Zweiter Aufzug.

(Kurzer Garten mit einer Laube. Hinten ein eiſernes Gitter, in welchem eine in's Freie führende Thüre befindlich.)

## Erſte Scene.

(Clärchen und Röschen, von der Seite.)

### Duett.

**Röschen.**

Ruhig, Herzchen, ohne Sorgen!
Zeit bringt Roſen! ſagt ein Spruch.

**Clärchen.**

Ach! verwelkt iſt meine Roſe:
Wilder Nord kam, der ſie brach.
O Traum der Liebe, wie ſo bald verſchwunden,
O Wahn des Glückes, wie ſo bald zerſtört.
Mein Traum war Freude, Sonnenglanz mein Wähnen;
Weh mir! Zu Leid und Nacht bin ich erwacht.

**Röschen.**

Verzage nicht! Ich prophezeihe:
Bald kommt ein Hochzeitsfeſt in's Haus.

Clärchen.

Du ſpotteſt mein! Das iſt nicht ſchön.

Röschen.

Kein Spott! Laß dich mein Wort erheben.
Ja, glaub', eh' du's zu hoffen wagſt,
Wird Adolf Clärchens Eheherr.

Clärchen.

Ich — hoffen noch? — Ihr hochbeglückten Stunden,
Die Hoffnung mir ſo herrlich ausgeſchmückt!
Ihr ſeyd dahin! Du ſchiedeſt, ſanfter Frieden,
Aus meinem Herzen mit der Hoffnung fort.

Röschen (gereizt).

Höre mich und laß die Klagen!
Wer da liebt, muß auch vertrau'n.
Adolf wird das Glück erjagen,
Iſt's nicht hier, iſt's in der Fern'.

Clärchen (ängſtlich).

Ha! Was ſagſt du? In der Ferne?

Röschen.

Ohne Zweifel! Mit den Schweden
Zieht er muthig in den Krieg.
Kommt zurück mit reicher Beute
Als ein luſt'ger Freiersmann.

Clärchen.

Himmel! — Wie? Er in den Krieg?
Sprich! hat er das ſelbſt geſagt?

**Röschen.**

Adolf? — ſelbſt? — Er ſprach es nicht,
Doch ich bild' es mir ſo ein.

**Clarchen.**

Ihn entſagen! O wie ſchrecklich!
Doch ihn wiſſen in Gefahr,
In dem wilden Schlachtgetoſe,
Ha! entſetzlicher als Tod!

**Röschen.**

Froh in's wilde Kriegsgetümmel;
Dort gibt's Wunden, Beute auch!
Ihn wird ſchon die Liebe ſchützen,
Führt den Bräutigam zur Braut.

## Zweite Scene.

(**Die Vorigen.** Durch die hintere Gitterthüre tritt ein Greis auf einen Stab geſtützt ein. Seine Kleidung iſt ärmlich, ſein Gang ſchwankend. **Röschen** iſt zu **Clarchen** getreten und hat theilnehmend deren Hand ergriffen.)

**Der Greis** (vortretend). Endlich wäre das Ziel meiner Wandrung erreicht, endlich der Ort gefunden, wo ich das Verbrechen vergangener Tage wieder gut machen und dann das müde Haupt niederlegen will zum letzten Schlummer.

**Röschen** (zu Clarchen). Beruhige dich, Herzchen! Verlaſſ' dich d'rauf; es geſchieht wie ich's dir ſage. Eh' man's denkt, iſt der Adolf fort; eh' man's hofft, iſt er wieder da und bringt Geld mit in Hülle und Fülle. (Den Greis wahrnehmend.) Doch ſchau! Wir haben Geſellſchaft bekommen. Sieh den Alten — er ſcheint arm und ermüdet. (Zu dem Greis.) Ihr kommt wohl von weiter Wanderung, Vater?

**Der Greis** (zuſammenſchaudernd, doch ſich ſogleich wieder faſſend). Gott zum Gruße, freundliches Kind! Freilich komme ich aus weiter Ferne —

**Clärchen** (theilnehmend näher tretend). Und ſeyd hier fremd?

**Der Greis** (mit einem Seufzer). Jetzt bin ich ein Fremder hier.

**Röschen.** Ihr wart es alſo nicht immer?

**Der Greis** (ausweichend). Ach! das iſt ſchon ſo lange her, daß deſſen mein alter Kopf ſich kaum mehr erinnert.

**Clärchen.** Kommt mit in das Haus meines Vaters! Dort harrt Eurer Ruhe und Erquickung.

**Der Greis** (aufmerkſam). Wie? — Ihr wäret eine Tochter des Grafen Robert?

**Röschen** (lachend). Aus Eurer Frage merkt man wohl, daß es ſchon eine Ewigkeit her iſt, als Ihr in dieſer Gegend bekannt wart. Graf Robert iſt längſt todt; mein Ohm Falk, des Grafen Leibdiener, ward ſein Erbe.

**Der Greis** (bei Seite). Welche Entdeckung! — Unglücklicher, deine Reue kam zu ſpät. Und Falk — der Gegenſtand meines Neids, meines Haſſes — jetzt Herr dieſes Guts, aller Wälder und Berge, ſoweit das Auge blickt! — Ich ſelbſt durch meine Schreckensthat der Schöpfer ſeines Glückes —

**Clärchen** (naher zu ihm tretend). Ihr ſcheint in der That ſehr angegriffen. Gebt mir Eure Hand, ich will Euch ins Haus führen.

**Der Greis** (zurückſchreckend). Zu Falk? — Nimmermehr!

**Röschen.** Ihr habt meinen Ohm nicht zu fürchten! Er läßt keinen dürftigen Wandrer ohne Pflege und Beiſtand von ſeiner Thüre gehn. Überdem iſt er in dieſem Augenblicke fern.

**Der Greis** (für ſich). Ich will ihnen folgen. Mag mit den erwachenden Erinnerungen jener Zeit die Buße meiner Sünde beginnen! (Laut.) Wenn ihr meint, daß ich nicht unwillkommen bin, ſo nehme ich eure Einladung an.

**Clärchen** (ihn fortführend). Kommt nur! Ein ſtärkender Schlummer thut Euch ſicher noth.

**Der Greis** (mit einem Blick gen Himmel).

Der Geiſt der Finſterniß trieb mich aus, ein Engel des Lichts führt mich wieder zurück.

Röschen (ihnen folgend). Ein ſeltſamer Gaſt, das!

(Alle drei ab nach dem Hauſe.)

## Dritte Scene.

Adolf (tritt ſchüchtern durch die hintere Gitterthüre). Niemand hier? — Sonſt pflegte doch Clara in dieſer Stunde hier zu weilen. — Wie hier mich Alles ſo traulich anlächelt, wie die Büſche, wie die Blumen, zwiſchen denen ſie wandelt, ſo freundlich zu mir herblicken! — Hier iſt Frieden, hier wohnt das Glück; aber aus meinem Herzen ſind ſie gewichen und ob ſie je wieder dahin zurückkehren werden: das muß ich dem Willen dunkler Mächte überlaſſen! — Der Tag neigt ſich; bald iſt die Stunde da, in der mich der Unbekannte zu finden verſprach. — Furchtbare Ahnungen durchwogen ſtürmiſch meine Bruſt. — Wenn unterirdiſche Gewalten — doch fort, ihr entmuthigenden Gedanken — ich muß es wagen: es bleibt mir keine andre Wahl.

Arie.

Recitativ.

Doch Clara — wo iſt ſie!
Nicht kann ich ziehn zum räthſelhaften Werke,

Eh' ich — zum letztenmal vielleicht —
Mich ihr genaht,
In's treue Auge ihr geſchaut,
Der holden Stimme Klang gelauſcht!

Noch einmal ſie zu ſehn,
Der Seele höchſter Wunſch!
Gewähre dieſes Glück,
Erhab'ne Himmelsmacht!
Aus Clara's Augen Liebesblick,
Von ihren Lippen Liebeswort,
O Seligkeit, nur einmal noch
Neig' dich in mein umnachtet Seyn!
Dann in Gefahr, dann in den Tod!
Was iſt das Leben ohne ſie?
Ich ſetz' es ein, verloren ſey's,
Ja! — oder Clara mein Gewinn!

Wie erklär' ich dieſe Schauer,
Dieſes Bangen in der Bruſt?
Wär' vielleicht — ha Schreckgedanken!
Fort — hinweg — der Hölle Bild!
Und doch kann ich dich nicht bannen —
Wär' bei'm Werke dieſer Nacht,
Ha! Entſetzen! nicht nur Leben,
Selbſt der Seele Heil gewagt?
Nein! Schweig du düſtre Ahnung,

Du Schreckbild, fall' in Staub!
Nicht iſt es ſo! Vom Himmel
Ward Liebe uns geſandt.
Sie zeigt die Bahn; ich folge
Dem Wink der Liebesmacht.
Fort, Ahnung — finſtres Grauen!
Trotz dir, du bange Furcht!

Clara, höre der Sehnſucht Ruf:
Zögre nicht länger, wende dich her!
Einmal dich ſehn noch — dann ohne Furcht
Hin in Gefahr, hin in den Tod!
(Er will nach dem Hauſe hin ab; Clärchen ihm entgegen.)

## Vierte Scene.

(Der Vorige. Clärchen, ſpäter Oswald.)

(Abenddämmerung.)

**Clärchen** (ſchüchtern). Guten Abend, Adolf. Wo warſt du doch heute den ganzen Tag über?

**Adolf.** O Gott! Warum mahnſt du mich daran? Konnt ich es wagen in das Haus deines Vaters zurückzukehren, zu dem Manne, der mit einem harten Worte alle meine Hoffnungen vernichtet hat?

**Clärchen.** Denke nicht ſchlimm von ihm.

Er muß triftige Gründe haben — ach! und meine Pflicht iſt es, dieſe, wenn ich ſie auch nicht kenne, zu ehren.

**Adolf** (nicht ohne Spott). Triftige Gründe? — O ja! Der Klumpen Geldes, den er hütet, ſoll immer mehr vergrößert werden und ſelbſt das eigne Kind muß zum Werkzeuge ſeiner Habſucht dienen.

**Clärchen** (vorwurfsvoll). Adolf!

**Adolf** (mit ſteigender Heftigkeit). Aber es ſoll ihm nicht gelingen, dich mir zu entreißen! Eh er's ahnt, trete ich vor ihn hin und breite einen Schatz vor ſeinen gierigen Blicken aus, deſſen Werth ſein Beſitzthum weit überſteigen wird.

**Clärchen.** Deine Worte machen mich beben. Kaum erkenne ich in dir meinen Adolf wieder, düſter flammt dein Blick — eine dunkle Wolke ſchwebt auf deiner Stirn — ſprich: was iſt mit dir geſchehn? Welches ſchreckliche Vorhaben trägſt du im Sinne?

**Adolf.** Laß nur, meine Clara! Wenn die Sonne des nächſten Tages jene Berge überſtrahlt, dann iſt Alles anders. Ich bin wieder ruhig wie ehemals, mein Auge ſpricht dann nur Liebe, jede Wolke, die jetzt meinen Himmel bedeckt, iſt verſchwunden.

**Clärchen.** Ich beſchwöre dich — entdecke mir —

**Adolf.** Wenn harte Menſchen ſich grauſam unſerm Glücke entgegenſetzen, dann gibt es höhere Mächte, mit denen wir uns verbünden müſſen.

**Clärchen.** Dieſe räthſelhaften Worte — O noch einmal, bei unſrer Liebe laß dich erbitten und ſage mir —

**Adolf.** Sey ohne Furcht! Das Werk, dem ich entgegen gehe, begründet unſer Heil. Ich habe dich noch einmal geſehn, ehe ich es beginne: das war meiner Seele heißeſter Wunſch. Jetzt lebe wohl! In wenigen Stunden ſehn wir uns wieder: von Freude erfüllt, dem ſeligſten Bunde nahe.

### Terzett.

**Clärchen.**

Halt ein! Du läſſeſt mich
Der Zweifel Qual zum Raube.
Sie dringt in meine Bruſt,
Sprich: was willſt du beginnen.

**Adolf.**

O zage nicht! Beſeelt
Von Muth zum kühnen Werke,
Aus zieh' ich, kehre heim,
Ein froher Bräutigam.

**Clärchen** (heftig).

Nimmer kehrſt du heim! dich ruft

Eine Stimme dunkler Macht.
Folge nicht! O bleibe, bleibe! —
Iſt mein Flehen denn umſonſt?

**Adolf.**

Dem Gebot der Liebe folgen,
Dazu treibt das eigne Herz.

**Clärchen.**

Um der Liebe willen bleibe!

**Adolf.**

Nein, ich kann nicht! Dich erringen
Oder — fürchte nichts, es glückt.

**Clärchen.**

Weh mir! Seinen Sinn zu beugen
Iſt mein Streben viel zu ſchwach.
Grauenvoll droht mir die Zukunft;
Düſtres Räthſel! Schwarzes Grab!

**Adolf.**

Mich belebt nur ein Gedanken:
Clara mein, o Seligkeit!
Holde Bilder zeigt die Zukunft:
Liebeswonne! Zartes Band!

(**Oswald** iſt durch die hintere Gitterthüre eingetreten und hat ſich den beiden Liebenden genahert. Der Mond ſteigt hinter den Bergen des Hintergrunds auf.)

**Oswald** (bedeutungsvoll).
Die Stunde ruft! Der Mond ſteigt auf,
Die Sterne ſenden helles Licht.

**Adolf** (zuſammenfahrend und um ſich blickend).
Er iſt's! In ſeiner Nähe faßt
Mich ſelbſt Entſetzen, dunkles Graun.

**Clärchen** (den Oswald erblickend und zurückbebend).
Ha! Welche dräuende Geſtalt!
Ihr Auge ſprüht der Hölle Gluth.

**Oswald** (zu Adolf).
Gedenk' des Worts, das du gegeben!

**Adolf.**
Ich bin bereit, doch harret noch!

**Oswald.**
Die Zeit verrinnt, das Ziel iſt weit.

**Adolf.**
Sogleich — noch einen Augenblick!

**Clärchen** (zu Adolf).
Um meines Heils, um meiner Ruhe willen,
Sprich, Adolf, was haſt du mit ihm gemein?
O trau ihm nicht! Zu keinem guten Werke,
Nein, ewig nein! lockt der Verſucher dich.

**Adolf.**
Der Liebe Lohn, der Liebe Heil zu finden,
Sag ich auf kurze Zeit dir Lebewohl.

Clärchen.

O bleib' zurück!

Adolf.

Mein Schickſal reißt mich fort.

Clärchen.

Soll ich verzweifeln?

Adolf.

Ruhig ſeyn, Geliebte!

Oswald (zu Adolf).

Wanke nicht! Denke des herrlichen Preiſes,
Der bald am Ziele dem Muthigen wird.
(Für ſich.)
Wenn's ihr gelänge, wenn er zurückträt' —
Hölle, du ſiegteſt! — Verloren auf ewig!

Clärchen.

Iſt vergebens jede Bitte,
Iſt dein Herz mir fremd geworden?

Adolf.

Welche Pein! — Ich darf nicht, Clara!
Laß mich! Bald ſiehſt du mich wieder.

Oswald (zu Adolf).

Folge! Hinweg! Was zauderſt du länger?

Adolf (zu Clärchen).

Lebe wohl! Noch ziehen Stürme
Durch die wild empörte Bruſt.

Hoffe Alles! Glück und Frieden
Segnen bald der Herzen Bund!

**Clärchen.**

Wehe! Rauher ziehn die Stürme
Durch die wild empörte Bruſt.
Jede Hoffnung, Heil und Frieden,
Fliehen unſrer Herzen Bund.

**Oswald.**

Ha! Glück auf! Er kann den Schlingen
Des Gelüſts ſich nicht entziehn.
Er — verloren! — Ich — gerettet!
Und die Hölle iſt beſiegt.
(Adolf mit Oswald ab.)

## Fünfte Scene.

**Clärchen** (allein. Sie ſchwankt ermattet zu der Laube hin und ſinkt auf der in derſelben befindlichen Bank nieder.)

Er iſt fort! — Mein Flehn, mein Jammern vermochte nichts über ihn. — Und um meinetwillen eilt er hin in Gefahr, in den Tod, vielleicht — (Sie ſpringt entſetzt auf.) O Himmel, nimm du ihn unter deinen Schutz! Wenn ihm ein Verderben droht, das ich nur ahne, aber nicht kenne, dann wende es ab von ſeinem Haupte; ſteht er einem

Abgrund nahe, deſſen Tiefe ich nicht ermeſſe, dann halte ſeinen Schritt rettend zurück. Ich kann nicht helfen; ich kann nur beten und — weinen.

### Cavatine.

Rinne, ſanfte Thränenquelle,
Kühl' der Wunde heißen Schmerz,
Die ich tief im Herzen trage,
Welche Liebe mir gebracht.
Ruhig ſchwanden einſt die Tage
Meines jungen Lebens hin;
Liebe, du drangſt in mein Leben
Und die Ruhe war dahin.
Adolf! Ach, in dieſem Namen
Lebt des Herzens Sehnſuchtsruf:
Wohin fliehſt du? Welcher Zauber
Reißt von Claren dich hinweg? —
Weinen nur, nicht retten können,
Zwang, der meinen Willen lähmt,
O entweiche! — Du gib Klarheit,
Himmel! Daß ich helfen kann.

## Sechste Scene.

(Die Vorige. Röschen und Axel, vom Hauſe her.)

**Röschen** (zu Clärchen, welche träumeriſch ſinnend daſteht). Denke dir, Clärchen: der arme Wanderer, dem wir im Hauſe drinn Pflege und ein Nachtlager bereitet hatten, iſt ſchon wieder fort. Er ſchien von einer heftigen Unruhe ergriffen — alle meine Bitten waren umſonſt — ich konnte ihn nicht zurückhalten.

**Axel** (zu Röschen). Eure Freundin vernimmt Euch nicht! — Weshalb mag ſie in ein ſo trübes Sinnen verloren ſeyn?

**Röschen** (Clärchens Hand ergreifend und ihr geſunkenes Köpfchen aufrichtend). Schäme dich, du haſt geweint! — Wer will ſich ſo dem Herzleid um einen jungen Burſchen hingeben? Und was iſt's denn überhaupt ſo Großes? — Heute Regen, morgen Sonnenſchein! Heut ſchlägt dir's dein Vater ab, morgen willigt er vielleicht ein.

**Clärchen.** O du weißt nicht, was geſchehn iſt! Adolf iſt fort —

**Röschen.** Wie?

**Axel.** Wohin?

**Clärchen.** Wohin weiß ich nicht, doch iſt meine Seele von den ſchrecklichſten Ahnungen beſtürmt. Er folgte einem Unbekannten, deſſen düſtres Äußere, deſſen tückiſcher Blick mich Alles fürchten läßt. Dabei waren ſeine Reden ſo räthſelhaft — er ſprach von Gefahr, von Tod, von großem Reichthum — o Himmel! Ich kann es nicht erklären, nur davon bin ich überzeugt, daß er ſeinem Verderben entgegeneilt.

**Axel.** Wohin wendete er ſich?

**Clärchen.** Der Fremde führte ihn dort hinaus, nach den Bergen zu. —

**Röschen.** Sey unbeſorgt! Deine aufgeregte Einbildungskraft neckt dich mit ſchrecklichen Bildern. Was kann Adolf mit dem einzelnen Manne zu fürchten haben?

**Clärchen.** Du haſt ihn nicht geſehn, dieſen Unbekannten, deſſen höhniſches Antlitz den Himmel läſtert, deſſen dunkelglühendes Auge die Gemeinſchaft mit den Mächten der Finſterniß darthut. Es iſt kein gutes Werk, zu welchem Adolf mit ihm ausgezogen; ach! ich fürchte, das Heil ſeiner Seele ſteht auf dem Spiel.

**Axel** (ſinnend.) Wenn es wäre — er ſprach von dem Schatze im alten Schloſſe —

**Clärchen.** Ihr ſeyd ſein Freund. Eilt ihm nach, ich beſchwöre Euch. Das Mondlicht wird Euch die Geſtalten der beiden Nachtwandrer zeigen, Ihr werdet ſie erreichen und — ihn aus den Schlingen des Verführers retten.

**Röschen.** Du träumſt ſeltſam bei offenen Augen. Aber um ſie zu beruhigen, Herr Schwede, gewährt ihren Wunſch.

**Axel.** Wenn ich nicht irre, ſo kenne ich Adolfs Unternehmen —

**Clärchen.** Wie? — Ihr kennt es — und weilt noch hier?

**Axel.** Ruhig! holdes Clärchen. Mich ruft die Pflicht zu den Trümmern der alten Burg. Dort hat ſich verdächtiges Geſindel gezeigt und meine Jäger haben bereits vorſichtig das alte Neſt umſtellt. Dort denke ich auch Adolfen zu finden und den ſeltſamen Fremdling, den Ihr ſo ſehr fürchtet.

**Clärchen.** Adolf — dort? O ſchnell hin, daß die Möglichkeit der Rettung nicht verloren geht. Kommt — wir wollen Euch begleiten.

**Röschen.** Du vergiſſeſt, Clärchen! Dein Vater könnte —

**Clärchen.** Alles vergeſſe ich, wenn es gilt den Freund — den Geliebten aus den Händen des Verſuchers zu befreien. Um meinetwillen begibt er ſich in Gefahr, meine Pflicht iſt's ihn zu retten.

### Finale.

**Clärchen.**

Hinweg! daß wir ihn noch ereilen;
Ich zittre für ſein Seelenheil.

**Axel.**

Es iſt Euch Ernſt? — Nach Euerm Willen
Euch ſchützt mein Arm, ihn ſchütze Gott.

**Röschen.**
So ſoll es ſeyn? — Nun denn meintwegen!
Mein Clärchen laß ich nicht allein.
(Sie wollen nach der Thüre des Hintergrundes.)

## Siebente Scene.

(Die Vorigen. Falk kommt von der Seite des Hauſes.)

**Falk.**
Halt! Wohin zu dieſer Stunde?
Röschen du — auch Clara, warlich,
Mit dem Hauptmann — das iſt ſeltſam!
Kommt — zurück! Ihr Mädchen, bleibt!

**Clärchen** (bei Seite).
Himmel! Nun hält mich zurück
Meines Vaters ſtreng Gebot.

**Röschen** (für ſich).
Was ihm ſagen — was erſinnen?
(Laut.)
Nur luſtwandeln wollten wir.

**Arel.**
Arme Kinder! Wie ſie beben!

**Falk.**
Jetzt luſtwandeln! Ihr kehrt heim
Alſogleich in's Vaterhaus.

**Clärchen.**

O ſchwere Pflicht! Ich darf nicht retten,
So ſchütz' ihn, Gottheit, deine Macht!
Ich ſchweige, trage, ich gehorche,
Bis dieſes Herz im Leiden bricht.

**Röschen.**

Kühner Plan, du biſt vereitelt!
Armes Clärchen, thuſt mir leid.
Welcher Unſtern, daß er grade,
Eh wir gingen, kam zurück.

**Axel.**

Was nur weil' ich! Ohne Zaudern
Muß ich an das nächt'ge Werk.
Ha! Wie will ich rächend treffen,
Droht dem Freunde ein Verrath.

**Falk.**

Sie ſtehn beſtürzt! War ihr Beginnen
Gar ein Verrath an ihrer Pflicht?
Ich werde forſchen, werde finden,
Und ſtrafen — wenn ich es vermag.

(Axel durch die hintere Thüre, Falk und die beiden Mädchen nach dem Hauſe hin ab.)

(**Verwandlung.** Die linke Seite der Bühne bildet aus dem Mauerwerke der alten Burg eine tief eingehende Spalte, von der auch noch einzelne hohe Schwibbogen ſtehn. Die Halle iſt nach der rechten

Seite hin, welche aus einem waldigten Abhange beſteht, offen. In der hintern Mauer befindet ſich eine mit Epheu verwachſene Niſche. Der Mond wirft ein unſicheres Licht in die Halle.)

## Achte Scene.

(Schwediſche Jäger. Landleute beiderlei Geſchlechts. Sie kommen ſämmtlich, die Jäger in geſchloſſenen Gliedern, die Landleute ihnen neugierig folgend, von der linken Seite und ziehn ſich durch die Halle nach der Waldung rechts hin.)

**Chor der Jäger.**

Alles ruhig! Stille, ſtille!
Laßt uns leiſe weiter ziehn,
In dem grünen Dickigt lauſchen!
Fort! daß niemand bleibt zurück!

**Chor der Landleute.**

Was ſie ſuchen? Stille, ſtille!
Laſſet leiſe mit uns ziehn,
In dem grünen Dickigt lauſchen!
Fort! daß niemand bleibt zurück.

(Alle ab. Sie verſchwinden in der Waldung rechts.)

## Neunte Scene.

(**Oswald. Adolf.** Der erſte hat des letzten Hand ergriffen und führt den Zögernden faſt gewaltſam vor.)

**Oswald.**

Wir ſind am Ort. — Was zitterſt du?
Biſt du ein Mann — biſt du ein Knabe?

Adolf.
Ich fürchte nichts! du ſelber bebſt.
Gott iſt mit mir — fern jedes Zagen.

Oswald (unwillig).
Was — Gott! Hier walten andre Mächte,
Fort mit Gebet und Weibsgeſchwätz!

Adolf.
Du läſterſt!

Oswald.
Schweig! Zum Werke jetzt!
(Ganz in der Ferne ſchwediſche Hörner.)

Adolf (aufhorchend, bei Seite).
Sey willkommen, heller Ton!
Dringſt befreundet aus der Ferne,
Klingſt ſo ſüß, als ob du gütig
Grüße mir von Claren brächteſt.
(Ein Gewölk iſt vor den Mond getreten.)

Oswald.
Günſtig iſt der Augenblick,
Mond und Sterne leuchten nicht.
Auf zur Weihe!
(Er überreicht Adolfen die Wunſchelruthe.)
Nimm!
(Adolf ergreift die Ruthe. Oswald zieht einen bloßen Dolch aus ſeinem Gürtel und hält ihn quer über jene. Mit beſchwörender Stimme.)
Ruthe, die mit Kindesblut

Ward getränkt um Mitternacht,
Spalte Felsgeſtein und Mauer,
Das Verborg'ne bring' an's Licht!
Ruthe oben, Ruthe unten:
Schnell iſt jetzt der Schatz gefunden.

**Adolf.**

Ha, ſie belebt ſich — wunderbar!
Sie ſtrebt aus meiner Hand —

**Oswald.**

Halt feſt!

**Adolf.**

Sie zieht mich fort — ich muß ihr folgen.

(Adolf, die Wünſchelruthe in der weit vorgeſtreckten Hand haltend, ſchreitet langſam nach der im Hintergrunde befindlichen Niſche hin.)

**Oswald** (erſtaunt).

Ha! wie anders jetzt, als damals!
Donner ſchweigt — kein Blitz zu ſchauen!
Warum droht kein Sturm Vernichtung,
Du ſelbſt ſtumm — der Hölle Zorn?

**Adolf** (vor der Niſche).

Hier muß es ſeyn — ſie wurzelt feſt.
Ha ſeht —

(Unter einer ſanften Muſik (Harmonie) hinter der Scene ſpaltet ſich die Mauer. Man ſieht in eine glänzend beleuchtete Hölung, in der eine weißgekleidete Frauengeſtalt ſitzt. Das Antlitz der Erſcheinung iſt bleich, aber von einem milden Lächeln übergoſſen. Sie deutet mit der Hand nach einem Käſtchen, das zu ihren Füßen ſteht. Die Harmonie dauert ſo lange die Holung offen iſt.)

**Oswald.**

Verdammt! Kein Dämon — eine Lichtgeſtalt!

**Adolf** (der überraſcht zurückgetreten iſt).

Welches Schauſpiel! Kaum ertragen
Meine Blicke dieſen Glanz.

**Oswald.**

Ich bin getäuſcht — verloren!
*Ihm* war der Schatz beſtimmt.

**Adolf.**

Ach! wie freundlich ſieht das Auge
Jenes Weſens zu mir her.
Iſt es doch, als ſäh' ich Bilder
Aus der Kindheit frühſter Zeit.

**Oswald.**

Ihr triumphirt jetzt, Höllenmächte!
Verzweiflung, Wuth erfüllt mein Herz.

**Adolf.**

Ha! Sie deutet auf das Käſtchen —
Ob ich's wage — ob ich's faſſe?

(Die Lichtgeſtalt neigt ſanft ihr Haupt und winkt mit der Rechten dem Adolf.)

Ihr Wink gebeut — ſie lächelt mild —
Sie will's — ich kann nicht widerſtehn.

(Er eilt ſchnell nach dem Hintergrunde und ergreift das Käſtchen.)

**Oswald** (boshaft ſeinen Dolch zückend.)

Der Schatz iſt dein — doch auch der Tod.
Du erndteſt nicht, wo ich geſäet.

(So wie Adolf das Käſtchen aus der Öffnung in der Mauer genommen hat, ſchließt ſich dieſe. Die Harmoniemuſik verhallt. Adolf eilt mit dem geöffneten Käſtchen vor.)

**Adolf.**

Glänzend ſtrahlt ſelbſt durch die Nacht
Dieſer Edelſteine Licht.

**Oswald** (der leiſe mit gezücktem Dolche Adolfen näher getreten iſt. Für ſich.)

Gleich erliſcht es ewig dir.

**Adolf** (plötzlich in großer Bewegung).

Doch welch Grauen faßt mich plötzlich?
Fort! Mir iſt die Hölle nah.

(Er ſtürzt von Angſt ergriffen nach der linken Seite ab.)

**Oswald.**

Du entfliehſt! Ha! Hoffe nimmer,
Meinem Dolche zu entgehn!

(Er will dem Adolf nacheilen.)

## Zehnte Scene.

(Indem **Oswald** abeilen will, dringen aus der Waldung Axel, ſchwediſche Jäger und Landleute auf die Bühne. Die Schweden bemächtigen ſich ſogleich **Oswalds** und entreißen ihm den Dolch.)

**Chor der Schweden.**
Halt! Nicht weiter! Faßt ihn kräftig!
Du willſt ſpähen? Wirſt bald hängen.

**Chor der Landleute.**
Ein Spion? Er wollte ſpähen,
Muß nun hängen ohne Gnade.

**Oswald** (zähneknirſchend).
Verwünſcht! Der Bube iſt gerettet,
Verloren ich — der Hölle Eigenthum.

**Axel** (ſich umblickend).
Doch wo iſt Adolf? — Er war mit dir!
Geſteh' ſogleich, was aus ihm ward?

**Chor der Landleute.**
Wie — Adolf mit ihm?

**Chor der Schweden.**
Gleich geſteh'!

**Oswald** (mit Hohn).
Was kümmert mich der Burſche?
Ihr wollt ihn ſehn — ſo ſucht ihn auf!

**Axel und die Schweden.**

Du wagſt uns zu verhöhnen?

**Die Landleute.**

Er wagt ſie zu verhöhnen!

**Axel.**

Der Dolch in deiner Hand —
Des Auges wilder Blick —
Die Verwirrung — ich errathe —
Bube! Du warſt Adolfs Mörder!

**Die Schweden.**

Ja, ſein Mörder!

**Die Landleute** (zurückſchaudernd).

Er — ein Mörder!

**Oswald** (kalt).

Mögt ihr's glauben — meinetwegen!

**Axel, die Schweden und die Landleute im Chor.**

Fort mit dem Mörder! Auf! Hinweg!
Zum Strafgericht, zum Tod!
Fluch deiner That, Fluch, Mörder, dir!
Nur Blut ſühnt deine Schuld.

**Oswald.**

Verachtung euch! — Hohn eurem Droh'n!
Mich tödten — Thorenwahn!

Was wollt ihr dem, den Höllenmacht
Zum Opfer ſich geweiht?
(Die Schweden haben den Oswald feſtgepackt. Alle tumultuariſch ab.)

## Dritter Aufzug.

### Zimmer in Falks Hauſe.

### Erſte Scene.

Clärchen (allein). (Recitativ.)

Zwiſchen Bangen, zwiſchen Hoffen
Zagt mein Herz.
Himmelsmacht! Du ſchützeſt treue Liebe,
Neige huldreich dich der meinen hin.
Du haſt ihn geſandt,
Den ich nimmer aus dem Herzen
Nun verbannen kann und mag.
Ja! du wirſt mich nicht verlaſſen,
Du wirſt ſchützen, retten, helfen,
Weihen das erſehnte Band.

Arie.

Dir vertrau' ich! Deine Botin,
Hoffnung, gibt mir ſanften Troſt.

Fliehe, Klage! Strahle, Freude,
In's bewegte Herz hinab.
Himmelsmacht, du biſt gewaltig,
Alles iſt dir unterthan.
Leiden wandelſt du in Freuden
Und das Mißgeſchick in Heil.
Lenkſt du doch das Band der Welten
Und ich ſollte dir mißtrau'n?
Du wirſt ſchützen, retten, helfen,
Weihen das erſehnte Band.
O nahet bald, ihr ſchönen Stunden,
Ihr Tage des gehofften Glücks!
Mit eurem Frieden, euren Wonnen,
Mit aller ungetrübten Luſt.
Laß, Adolf, mich nicht länger harren,
O kehr' zurück an dieſes Herz,
Zur Heimath, die dir Liebe bietet,
Zum Hafen, wo die Ruhe wohnt.
Und ſelbſt mein Vater — ach! Sein Zürnen
Es muß in Milde übergehn
Wenn er erkannt, daß uns die Liebe,
Daß uns die Himmelsmacht beſchützt.
Ja, Glück, das einzig mir mein Leben
Mit reichen Blüthen ſchmücken kann,
Dich wird die Himmelsmacht mir ſpenden:
Vereint mit Adolf find' ich dich.

## Zweite Scene.

(Die Vorige. Röschen, Falk.)

**Röschen.** Ja, Herr Ohm, Ihr hättet es beſſer überlegen ſollen! Einen ſchmucken Burſchen wie Adolf, auf deſſen Redlichkeit Ihr Euch verlaſſen konntet, der überdem den großen Vorzug hat, daß ihn Clärchen gern ſieht, hättet Ihr nicht ſo kurz abweiſen ſollen!

**Falk.** Schweig, vorwitzige Dirne! Weiß der Himmel, wie leid mir's thut, wenn ihm ein Übel begegnet wäre!

**Clärchen** (ſchüchtern). Habt Ihr denn noch nichts Näheres erfahren — o Himmel! laßt mich es wiſſen, ſollten auch alle meine Hoffnungen darüber untergehn!

**Falk** (ſie theilnehmend anblickend). Armes Kind! Man hat keine Spur von Adolf.

**Clärchen** (haſtig). Und der Fremde —

**Falk.** Er ſteht in einem ſchrecklichen Verdachte — die Zukunft wird die Wahrheit entdecken.

**Clärchen** (bei Seite). O daß Adolf meine Warnung nicht beachtete!

**Röschen.** Aber immer noch begreife ich Euer Benehmen gegen Adolf nicht, Herr Ohm! Ihr ſeyd ſonſt immer großmüthig, ohne Geiz — und grade dieſesmal —

**Falk.** Ich will mich rechtfertigen. Nicht vor dir, du zudringliche Fragerin; aber vor dir, meine gute Tochter.

**Röschen** (bei Seite.) Der Herr Ohm iſt ungnädig. Mir eins! Wenn ich nur die ſaubern Gründe erfahre.

**Falk** (zu Clärchen). Du weißt, daß ich dieſes Gut, mit allem was dazu gehört, den Feldern und Waldungen und dem alten Schloßgemäuer da oben der Gunſt meines ehemaligen Herrn, des Grafen Robert, verdanke, der mich auf dem Sterbebette zu ſeinem Erben einſetzte.

**Clärchen.** Ich weiß es.

**Röschen.** Das iſt eine alte Geſchichte!

**Falk.** Aber das iſt dir unbekannt, daß der Graf einen Sohn hatte, der als zweijähriges Kind auf eine ſeltſame Weiſe verſchwand.

**Clärchen.** Wie? davon ſpracht Ihr noch nie!

**Falk** (mit einem Blick auf Röschen). Auch würde ich nie davon geſprochen haben, wenn ich nicht den Vorwurf der Härte und Habſucht von mir zurückweiſen wollte.

**Röschen** (bei Seite). Verſtanden, Herr Ohm!

**Falk.** Dieſer Knabe wurde von zwei treuloſen

Dienern des Grafen geraubt. Der eine von ihnen war ein tückiſcher Böſewicht, vor dem ich den Grafen immer vergebens gewarnt hatte; der andere, Curt, wurde von jenem wahrſcheinlich zu der Frevelthat verführt. Eine gerechte Strafe, der Graf Robert ſie unterworfen hatte, mochte der erſte Anlaß zu dem Verbrechen geweſen ſeyn. Genug! allenthaben forſchte man nach dem Knaben und ſeinen Räubern, aber keine Spur ward entdeckt.

Clärchen. Wie — wenn er noch lebt?

Falk. Das könnte recht wohl ſeyn und er mit einemmale auftreten und das Erbe ſeines Vaters von mir verlangen. Als redlicher Mann würde ich es ihm zurückgeben — aber, ich wäre ein Bettler, du — Clara — eine Bettlerin! Deshalb kann ich nur, deines eignen Glückes wegen, dich einem Vermögenden zur Frau geben.

Röschen. Hm! Es wäre möglich, daß Adolf noch heute als ein reicher Mann vor Euch erſchiene und ſpräche: da iſt Geld, Herr Falk, willigt Ihr nun ein?

Falk. Du fabelſt.

Clärchen. Röschen! welcher unzeitige Scherz.

Röschen. Etwas mehr als Scherz! Ihr ſelbſt, Herr Ohm, habt uns oft erzählt, daß der ſelige Graf an das Daſeyn eines Schatzes in dem verfallenen

Schloſſe geglaubt, ja ſelbſt durch alte Urkunden etwas Beſtimmtes davon gewußt habe.

**Falk.** Nun — und was weiter?

**Röschen.** Hauptmann Axel meint, Adolf ſey ausgezogen um den Schatz zu heben. Wenn ihm nun das geglückt iſt, wenn er ſich nun während der Nacht im Walde verirrt hätte, und jetzt mit dem großen Reichthume zurückkäme —

**Falk.** Unbeſonnene! Wäre dann nicht auch der Schatz das rechtmäßige Eigenthum von Roberts Sohn, im Falle er ſich auffände? Und welches tolle Wagſtück! Solche gefeyte Schätze werden von böſen Mächten gewahrt, und nur dem ausgeliefert, dem ſie beſtimmt ſind.

**Clärchen.** O Himmel — gewiß hat ihn bei dem Unternehmen ein Unheil betroffen. Nur ſchlimmere Ahnung, kein milderer Troſt ſiedelt in meiner Bruſt!

### Terzett.

**Clärchen.**

Trübe Ahnung! Herzenszwang,
Der ſo ſchwer und unerkennbar
In dem Innern lebt und waltet,
Weiche! Laß die Hoffnung ein!
Doch birgt vielleicht dein Schleier
Mir Schreckliches, dann weile!

Und ſink', eh' ich es ſchaue,
Mein Leben hin in Nacht.

**Röschen.**

Ha, verwünſcht! Was ich gehofft,
War ein Wahn, ein eitles Träumen!
Hätt' ich's nur dem Ohm verſchwiegen!
Thörin! daß ich's offenbart.
Doch mag ich nicht verzweifeln,
Sie noch beglückt zu wiſſen.
Ja, Adolf kehret wieder,
Auf andre Weiſe reich.

**Falk.**

Welcher Schmerz! Geliebtes Kind,
Daß ich deines Herzens Wünſche
Zu erfüllen nicht vermag,
Glaub': ich theile deinen Gram.
Verzweifle nicht! Die Zukunft
Bringt dir vielleicht noch Wonne.
Ein Troſt, des Vaters Liebe,
Bleibt ewig dir gewiß.

(Alle drei ab.)

## Dritte Scene.

(Verwandlung. Freier Platz. Zur linken ſtehn noch einige Zelte, mit deren Abnahme ſchwediſche Soldaten beſchäftigt ſind. Mehr hinten auf derſelben Seite einige Bauernhäuſer. Rechts Waldung, ein einzeln ſtehender Eichbaum auf der Bühne. Im Hintergrunde bergigte Gegend, hoch über einer Felſenkluft, zwiſchen der ein Waldſtrom herabrauſcht, eine hölzerne Bogenbrucke. Ganz vorn ſind ſchwediſche Jäger in der Reinigung ihrer Waffen begriffen.)

Chor der Schweden.

Auf! Wir müſſen weiter,
Wo der Krieg hin ruft.
Kampf iſt unſre Freude,
Beute unſre Luſt.
Drum drauf und dran
Und ſtets voran!
Du Dörfchen, das uns treu gepflegt:
Leb' wohl! Leb' wohl!

Friſch! Zerreißt die Bande,
Die ihr hier geknüpft.
Stets winkt dem Soldaten
Neues Liebesglück.
Drum drauf und dran
Und ſtets voran!
Hat einer ein Schätzchen ſich angeſchafft:
Leb' wohl! Leb' wohl!

(Die Zelte ſind weggebracht. Die Jäger hängen Büchſen und Ranzen über.)

## Vierte Scene.

(Die Vorigen. Axel.)

**Axel** (ernſt). Iſt Alles zum Aufbruche bereit?

**Ein Jäger.** Es ward Alles geordnet, wie Ihr befehlen.

**Axel.** Keine Kunde von Adolf?

**Ein Jäger.** Der Wald wurde vergebens durchſucht. Wir fanden nichts.

**Axel** (finſter). Hm! Wenn ich fort müßte, ohne eine weitere Nachricht von ihm — (Zu einigen Jägern.) Führt den Gefangenen her! (Mehrere Jäger ab.) Vielleicht gelingt es mir von ihm ein Geſtändniß zu erhalten. Sein Betragen iſt ſo räthſelhaft, ſeine Rede ſo unbeſtimmt, daß die ſeltſamſten Zweifel ſich erheben — Doch ruhig! Er kommt.

## Fünfte Scene.

(Die Vorigen. Oswald unter Bedeckung. Auf einen Wink des Hauptmanns ziehn ſich die Jäger in den Hintergrund.)

**Axel.** Wie nennt Ihr Euch?

**Oswald** (frech). Das mögt Ihr errathen.

**Axel.** Euer Gewerbe?

**Oswald.** Thoren in ihren eigenen Netzen zu fangen.

**Axel** (gereizt). Nicht dieſen Trotz! Oder bei meinem Schwerdt! in einer Stunde hängt Ihr am höchſten Baume dieſer Gegend, den Raben zur Speiſe.

**Oswald.** In einer Stunde? — Bis dahin wird Euch ein andrer die Mühe ſparen. (Unruhig bei Seite.) Die Friſt verlauft, Hölle du biſt ſchnell! Ein Eisſtrom rinnt durch mein Herz.

**Axel.** Geſteht, was iſt aus Adolf geworden? Er war geſtern Abends ſpät in Eurer Geſellſchaft.

**Oswald.** Seyd Ihr deſſen ſo gewiß?

**Axel.** Falks Tochter ſah Euch mit ihm.

**Oswald** (aufgeregt bei Seite). Ha! — Falk — Noch ein Werk iſt mir übrig! Den Heuchler entlarven, das unrechtmäßige Gut ihm entreißen — (laut). Bringt mich mit Falk zuſammen, aber ſogleich. Dann, verſpreche ich Euch, will ich wichtige Entdeckungen machen, Entdeckungen, die den alten Falk aus ſeiner Ruhe aufrütteln und ſeltſame Dinge an's Licht bringen ſollen.

**Axel.** Was kann das ſeyn? Ich muß Alles verſuchen, um auf eine Spur von Adolf zu kommen. (Er winkt einem Jäger, mit welchem er leiſe ſpricht. Der Jäger ab.)

**Oswald** (für ſich). Schmerzhafte Gluthen rinnen durch mein Gehirn! Sey ſtark Oswald! Gehe deiner würdig unter.

### Terzett.

**Oswald.**

Eis im Herzen! Gluth im Haupte!
Dunkle Macht, du trittſt mir näher.

**Arel.**

Hoffe nimmer, mich durch Ränke
Zu umgarnen!Böswicht, zittre!

**Oswald.**

Ich vor dir? Faſt möcht' ich lachen!

**Arel.**

Vor dem Frevel, den du übteſt.

**Oswald.**

Nahſt du ſchrecklich mir, Verderben,
Gönn' noch, eh' du mich zermalmſt,
Mir der Rache ſüße Luſt!

**Arel.**

Mußte Adolf durch dich ſterben,
Gibt die Strafe deiner That
Mir der Rache ſüße Luſt.

**Oswald.**

Fort, blut'ge Bilder, aus dem Innern,
Von Raub und Mord! Schweig du, Vergangenheit!

Axel.

Wie ſeltſam ſtarrt ſein Blick! Die Züge
Verzerren ſich faſt grauenhaft.

Oswald.

Muth! Schreite kühn entgegen
Der Pein, die deiner harrt!
Ich — zagen? Nimmer! Hölle:
Heran zum letzten Kampf!

Axel.

Ja! Ihm bringt das Bewußtſeyn
Der Schuld jetzt Pein und Qual!
Ich werde richten ſtrenge,
Wie Herz und Pflicht gebeut.

(Der abgeſchickte Jäger kehrt zurück und ſpricht leiſe mit Axel.)

**Axel.** Bereitet Euch auf Falks Ankunft. Er wird im Augenblicke erſcheinen.

**Oswald** (bedeutend, indem er zum Himmel blickt, der ſich mit dunklem Gewölk überzieht.) Wenn er nur kommt, ehe es zu ſpät wird. (Für ſich.) Die blutigen Bilder der Vergangenheit ziehn immer dräuender durch mein Innres. — Ihre Zahl vermehrt ſich. — Um mich her wird es dunkel. — Das Reich der Finſterniß beginnt. —

**Axel.** Schaut auf! Dort naht ſchon Falk!

Mit ihm die Dorfbewohner, um Zeuge Eures Gerichts zu ſeyn.

Oswald (ſich ermannend). Mögen ſie! Erſt Falks, dann mein Gericht!

Axel. Räthſelhaft!

## Sechſte Scene.

(Axel, Oswald, Schwediſche Jäger, Falk, Clarchen, Röschen, Landleute beiderlei Geſchlechts.)

### Finale.

Falk (indem er den Oswald erblickt und betroffen zurückfährt).

Ha! Was ſeh' ich? Oswald — du!

Oswald.

Du erkennſt mich — bebſt — erbleichſt!

Alle (auſſer Falk und Oswald).

Wie — Oswald — was iſt das?

(Auf Falk.)

Er zittert — er erbleicht.

Falk (zu Oswald).

Du zitterſt ſelbſt. — Des Frevels Strafe
Erwartet dich an dieſer Stätte.

(Ferner langſam verhallender Donner.)

Oswald (in ſich gekehrt und ſchaudernd).

Der erſte Ruf der Höllenmächte!
Doch Muth! Zur That! Fort jedes Zagen!

Clärchen.

Ach! Was wird ſich offenbaren?
Trifft's den Vater? Trifft es Adolf?

Röschen und Axel.

Ha? Was wird ſich offenbaren,
Trifft ⎰ 's den Oheim? Trifft es Adolf?
⎱ es ihn? Trifft es den Adolf?

Chor der Schweden und Landleute (ſich näher drängend).

Welche Räthſel! Laßt uns hören!

Oswald.

Vernehmt denn alle! Dieſer Falk,
Der als ein Ehrenmann hier gilt,
Iſt ein Betrüger —

Falk (heftig).

Bube, ſchweige!

Axel.

Du lügſt! Noch einmal läſtre ihn —
Mein Schwerdt macht dich verſtummen.

Clärchen.

Des Vaters Blick — ſo ſtarr
Sein Antlitz blaß —
Was wird das werden.

Röschen.

Des Oheims Blick — ſo ſtarr

Sein Antlitz blaß —
Was wird das werden.

Chor der Schweden und Landleute (wild).

Nieder mit dem Lügner!
Mit dem Sünder nieder!
(Der Himmel verfinſtert ſich mehr und mehr.
Blitz und Donner.)

Oswald (für ſich).

Höllenpein verzehrt mein Innres!
Durch das Mark rinnt Flammenglut,
Durch die Adern Eiſesſchauer —
Reue — (mit dem Fuße ſtampfend) Nein —
bei'm Teufel, nein!
Ich bereu' nichts, was ich that.
(Zu den andern.)
Ich lüge nicht! — Fragt ihn nur ſelbſt
Ob er dies Gut mit Recht beſitzt.

Falk.

Sprich weiter, Knabenräuber!

Oswald (höhniſch).

Ganz recht! ich raubte Roberts Sohn;
Doch wiſſe, Falk, zu deiner Schmach:
Des Grafen Sohn — er lebt.

Falk, Clärchen und Röschen.

Ha! er lebt!

**Axel, die Schweden und die Landleute.**
Ein Sohn des Grafen?

**Oswald.**
Dieſes Wort — es hat gezündet:
Haß und Abſcheu wird ihn treffen.
(Zum Himmel ſchauend.)
Himmelsauge, ſchwarz umhüllt,
(Niederblickend und ſchaudernd, als ſähe er etwas Gräßliches.)
Höllenauge aufgethan,
Meine Schritte zu bewachen —
Wohin fliehn — wohin entrinnen?

**Clärchen, Röschen und Falk.**
Was $\left\{\begin{matrix}\text{er}\\ \text{ich}\end{matrix}\right\}$ ahnte iſt geſchehn!
Himmel! du haſt es geordnet,
Du gebeuſt und wir gehorchen,
Ja! Entſagung iſt hier Pflicht.

**Axel, die Schweden und Landleute** (auf Oswald).
Ha! Du willſt nur Zeit gewinnen:
Sprich! Von Adolf gib uns Kunde!

**Oswald** (im Vorgrunde wild umherirrend).
Hölle im Innern — Hölle von Außen —
(Das Gewitter verſtärkt ſich. Zu den andern.)
Kunde von Adolf — eitles Verlangen!

**Falk** (den Oswald bei der Hand ergreifend und ihn feſt anblickend).

Führ' mir den Sohn des Grafen her!
Was ich ihm ſchulde, will ich zahlen,
Verwaltet hab' ich nur ſein Gut.

**Oswald** (betroffen).

Wie — du wollteſt —

**Falk.**

Führ' ihn her!

**Oswald.**

Ha! Unmöglich —

**Falk.**

Alſobald!

**Clärchen und Röschen.**

Welcher Wechſel! Wird aus ihm
Unheil oder Heil entſtehn?

**Falk.**

Schickſal! Was du mild geſchenkt,
Gerne geb' ich es zurück.
(Sehr heftiger Blitz und Donner.)

**Oswald** (zu den andringen Schweden und Landleuten).

Hinweg! Laßt ab von mir!
Verzweiflung, Pein, Entſetzen —
Die Hölle wühlt in mir.

Chor (von Axel, den Schweden und den Landleuten).
Jetzt fort mit jeder Ausflucht!
Geſtehe: wo iſt Adolf —
Wo iſt der junge Graf?
(Alle haben mit drohenden Gebärden Oswald umringt.)

## Siebente Scene.

(Die Vorigen. Der Greis drängt ſich mit Adolf an der Hand durch die Menge in den Vorgrund.)

Clärchen (Adolf erblickend ihm entgegen).
Ha, Adolf!

Axel.
Freund!

Röschen.
Er iſt's.

Falk, die Schweden und Landleute.
Willkommen! Sey gegrüßt!

Oswald (für ſich).
Kommt noch dieſer, zu vermehren
Meines Innern Höllenqual!
Und — verdammt! An ſeiner Seite
Curt, mein alter Raubgenoſſe!

Adolf (zu Clärchen).
Frohe Nachricht, theure Clara:
Wunderbares iſt geſchehn.

Falk (den Greis ſinnend anblickend).
Ha! Wie ſcheinen wohlbekannt,
Mir doch jenes Greiſes Züge!

Der Greis.
Graf Roberts Sohn, nach dem ihr forſcht —
Er ſteht hier vor euch — (Auf Adolf deutend.)
Dieſer iſt's.
(Fortwährendes ſehr ſtarkes Gewitter.)

Alle (außer Oswald und Adolf.)
Wie — Adolf — er —
Der junge Graf?

Oswald.
Das wäre mehr,
Als Höllenpein!

Der Greis (auf Oswald deutend).
Von ihm verführt,
In dunkler Nacht
Raubt ich das Kind —

Falk.
Ha! Du biſt Curt.

Oswald (heftig zu dem Greis).
Fluch dir, du Thor.

Chor.
Still! hört auf ihn!
Sprecht, Alter, fort!

Der Greis (auf Oswald).

Ihn ließ ich ziehn,
Den Knaben übergab ich
Zur Pflege einem Bauernweib.
Fort trieb mich des Gewiſſens Pein,
Furcht vor des Grafen Zorn.
Jetzt komm' ich wieder gut zu machen
Und ſind', o Heil! zum Manne ihn gereift.
(Er zeigt auf Adolf.)

Chor.

Heil ihm! Heil dem jungen Grafen,
Heil, dem Sohn des beſten Herrn!

Clärchen (bei Seite).

Weh mir! Nicht geahntes Leiden
Dringt auf's Neue in mein Herz!

Röschen (zu Clärchen).

Kind, ſey heiter! Herrlich gehen
Deines Glückes Blüthen auf.

Oswald (ſchwankend und ſich an den Eichbaum lehnend).

Die Friſt iſt um — es ſchwinden meine Sinne —
Sie triumphiren — Nein! — Noch ein Verſuch —
Schon greift die Hölle — Muth zur letzten That!

(Immer heftiger rollender Donner. Oswald nimmt alle ſeine Kraft zuſammen. Er hält ſich mit der rechten an dem Baum und deutet mit der andern auf Adolf: dann laut zu Allen.)

Des Grafen Sohn wär' er?
Er iſt es nicht! Ich ſchwör's:
So Gott mir helfe!

(Furchtbarer Donnerſchlag. Ein Blitzſtrahl fährt in die Eiche, zerſchmettert ihre Äſte und ſetzt ſie in Brand. Oswald ſtürzt zu Boden.)

Chor.

Entſetzen! Weh!

Der Greis.

Des Meineids Strafe!

Oswald.

Verdammniß — Hölle — dein!
Fluch euch — Euch allen Fluch!
(Er ſtirbt.)

(Der Donner ſchweigt und der Himmel heitert ſich nach und nach, aber ſchneller als gewöhnlich, wieder auf.)

Chor.

Furchtbarer Anblick, du,
O Tod des Böſewichts!
Meineid die letzte That,
Das letzte Wort ein Fluch!

(Auf einen Wink Axels wird hinter den vorſtehenden Schweden die Leiche Oswalds weggebracht.)

Der Greis (den Ärmel von Adolfs Kleid zurückſchlagend, zu Falk).

Dir bekannt iſt dieſes Maal?

**Falk.**
Ha! Kein Zweifel. Roberts Sohn.
**Adolf.**
Und der Eure — wenn Ihr wollt!
(Indem er ein Käſtchen an Falk übergibt.)
Dieſer Schmuck, den Schatz der Ahnen,
Den das Schickſal mir beſtimmt,
Macht mich reich: drum werb' ich kühn
Um der Tochter Hand bei Euch.
**Axel** (ihm die Hand drückend).
Braver Freund!
**Falk** (überraſcht).
Wie, mein Herr? — Das Gut iſt Euer —
Ich bin Euer Diener jetzt.
**Adolf.**
Was iſt jedes Gut der Erde!
Ohne Claren gib'ts kein Glück.
**Clärchen** (bei Seite).
Ha! Selige Ahnung erfüllt dich, o Herz!
Nach Leiden, nach Bangen, naht Wonne, naht Heil.
**Röschen** (zu Clärchen).
Ha! Selige Ahnung erfüllt jetzt dein Herz,
Nach Leiden, nach Bangen, naht Wonne, naht Heil.

**Falk** (Clärchen dem Adolf zuführend).
So nehmt ſie hin mit meinem beſten Segen.

**Clärchen, Adolf, Röschen.**
Innig erſehnte,
Selige Banden
Schlingen nun endlich
Sich um die Herzen.
Dich
Sich } zu beſitzen,
Himmliſche
Iſt ihnen } Wonne!
Dich
Sich } zu beglücken,
Streben und
Iſt ihnen } Luſt!

**Falk.**
Glücklich vollendet
Was trüb begonnen!
Segen der Stunde,
Die das gebracht.
Sich zu beſitzen,
Iſt ihnen Wonne,
Sich zu beglücken,
Iſt ihnen Luſt.

**Axel** (zu den Jägern).
Auf, Freunde, uns ermahnt die Pflicht!
Zum Aufbruch! Friſch in's Feld!

(Axel zieht mit den Schweden in geordneter Reihe langſam dem Hintergrunde zu und den Felſenpfad nach der Brücke hinauf.)

**Chor der Landleute.**

Dem jungen Brautpaar Glück in's Haus!
Ein frohes Lebehoch!
Den Stürmen folgt der Sonnenſchein,
Dem Leid ein Freudentag.

(Die Schweden bedecken die Berge und die Brucke im Hintergrunde. Axel ſteht in der Mitte der Brücke und breitet die Arme nach Vornen aus.)

**Schlußchor.**

**Die Schweden.**

Lebt wohl! Wir ziehn dem Schwedenhorn
Durch Feld und Auen nach.
Kann ſeyn, wir kehren einſt zurück:
Auf frohes Wiederſehn!

**Die Landleute.**

Ihr eilt vom heitern Feſte weg,
Lebt wohl! Glück ſey mit euch!
Wir rufen froh noch einmal aus,
Das Brautpaar lebe hoch!

Der Vorhang fällt.

# Dramatiſche Novellen

von

## Georg Döring

---

## Vierter Theil.

Die Räuberbraut. — Das Königsſchwert. —
Der Pirat.

Frankfurt am Main.
Gedruckt und verlegt von Johann David Sauerländer.
1 8 3 3.

# II.

# Lyrisches.

Wenn im Lenz aus Blüthenzweigen
Uns ein reicher Jubel tönt,
Warum ſoll der Dichter ſchweigen
Und der Klang, der ihn verſchönt?

# Die Räuberbraut.

## Oper in drei Aufzügen.

In Muſik geſetzt von Ferdinand Ries.

## Perſonen.

Der Graf von Viterbo.
Laura, ſeine Tochter.
Fernando } Offiziere.
Carlo }
Anſelmo, Kaſtellan.
Gianettina, ſeine Tochter.
Pietro, ehemaliger Diener des Grafen.
Roberto, Räuberhauptmann.
Soldaten. Diener. Räuber. Landleute.

Die Handlung begiebt ſich in Unteritalien, in der Mitte des ſiebenzehnten Jahrhunderts, während und nach der Uſurpation Neapels durch die Franzoſen.

# Erſter Act.

## Erſte Scene.

Freier Platz vor dem Schloſſe des Grafen. Im Hintergrunde ein großes Thor, das von beiden Seiten mit einer hohen Mauer in Verbindung ſteht und verſchloſſen werden kann. Das Schloß links, rechts der Schloßgarten, mit der Wohnung des Caſtellans.

Gianettina. Landleute.

Chor der zuſammentreffenden Landleute.

Willkommen zum Feſte
Des Grafen und Herrn!
Wir bringen das Beſte,
Die Herzen, ihm gern.

Die Mädchen.

Wir flechten ihm Kränze
In's ehrwürd'ge Haar.

**Die Jünglinge.**

Wir bringen die Herzen
Zum Opfer ihm dar.

**Alle.**

Wir winden die Blumen
Zum feſtlichen Kranz;
Es lebe die Freude
Bei Sang und bei Tanz!

## Zweite Scene.

Die Vorigen. **Anſelmo** aus dem Schloſſe.

**Anſelmo.**

Schon eilt der Graf Euch dankend her,
Doch läßt das Feſt ihn freudeleer.

**Gianettina.**

Guter Vater, gieb uns Kunde,
Was ihn trübt zu dieſer Stunde,
Welch ein Gram ſein Herz beſchleicht?

**Anſelmo.**

Seinen Gram hält er verborgen,
Doch die Stirn umwölken Sorgen,
Ob ſie gleich ſein Mund verſchweigt.

## Dritte Scene.

Die Vorigen. Der **Graf** und **Laura**, von Dienern gefolgt, aus dem Schloſſe.

**Der Graf.**

Recitativ.

Dank für Eure treue Liebe!
Dank für dieſen ſchönen Gruß!
Fürwahr! Ihr habt im Angedenken
Ihn wohl bewahrt den Tag,
Der mir das Leben gab.
Doch drohen ſchwere Stürme mir
Und Kummer miſcht ſich in der Freude Kelch.

**Chor.**

Den Himmel laßt ſorgen,
Sein Schutz iſt nie fern,
Heil kündet der Morgen,
Dem Grafen und Herrn.

Gianettina und die Landleute ab mit den Dienern.

## Vierte Scene.

Der **Graf**, **Laura**, **Anſelmo**.

**Der Graf** (zu Anſelmo, der den übrigen folgen will.) Bleib, Anſelmo! Du biſt ein treuer Diener dieſes Hauſes und vor dir will ich kein Geheimniß haben. Du haſt als Knabe mit mir geſpielt, biſt als Jüngling mir in ferne Länder gefolgt, biſt zum Manne mit mir gereift, zum Greiſe mit mir geworden! Du magſt vernehmen, was ich meiner Laura zu entdecken habe. O, mein Kind! Es laſtet ſchwerer Kummer auf meiner Seele. Ein Unwetter bedroht dieſes graue Haupt. Nur durch die Flucht werde ich ihm entgehn können — wir werden uns trennen müſſen —

**Laura** (ſehr bewegt.) Trennen mein Vater? — Nimmermehr! Was kann dich von meiner Seite reißen? Biſt du nicht Herr dieſer Grafſchaft, ſind dir die deinigen nicht alle mit Liebe und Treue ergeben —

**Anſelmo** (eifrig.) Ja, Herr! Dafür bürge ich mit Hand und Wort. Ein Wink von Euch und alle ſind erbötig, jede Gefahr mit Euch zu theilen.

**Der Graf** (finſter.) Und dennoch hat mich einer aus ihrer Mitte verrathen, dennoch gab es einen undankbaren Buben unter ihnen, eine Schlange, die ich an meiner Bruſt genährt —

**Anſelmo.** Wer könnte das ſeyn, Herr?

**Laura.** Entdecke mir Alles, mein Vater! Dieſe Zweifel ſind quälender, als die Gewißheit eines Unglücks.

**Der Graf.** Pietro war der Verräther.

**Anſelmo.** Der heimtückiſche Schurke.

**Laura.** Pietro? Nicht Roberto, den du verbannteſt —

**Der Graf.** Pietro war es, der ſchleichende, lauernde Heuchler! Hört mich weiter, und ihr werdet die ganze Größe ſeiner Schandthat erkennen. Unſer Land iſt von den Kriegern des Uſurpators überſchwemmt, unſer Fürſt ein Spielzeug ſeines Willens geworden. Wer bisher für einen rechtlichen Mann galt, hieß nun ein Vaterlandsverräther, wer dem Fürſten am treueſten gedient hatte, den traf jetzt am erſten die Aechtung, die ihn von der Heimath und den Seinigen trennte. Meine beſten Freunde zählte ich unter dieſen Verurtheilten. Ich hoffte auf eine baldige Aendrung, auf eine beſſere nahe Zukunft. Ich ließ die verbannten Freunde einladen, ſich heimlich zu mir hierher zu begeben und, in dieſem abgelegenen Schloſſe verborgen, ihre Rechtfertigung, die Erkenntniß ihrer Unſchuld zu erwarten. Pietro war mein Bote — und er ging hin und verrieth mich.

**Anſelmo.** Abſcheulich!

**Laura.** Fürchte nichts, mein Vater! Der Fürſt kennt deine Treue, er weiß die Verdienſte zu würdigen, die du ihm geleiſtet haſt.

**Der Graf.** Ich fürchte nichts mehr, denn Alles iſt bereits geſchehn, was ich hätte fürchten können. Die Vögte des Uſurpators haben mich geächtet, ein hoher Preiß iſt auf mein Haupt geſetzt, Pietro will ihn verdienen und führt die Häſcher hierher, die mich auf's Hochgericht ſchleppen ſollen.

**Laura** (verbirgt ihr Antlitz in ihre Hände.) Gerechter Himmel!

**Anſelmo** (feurig.) Gebt uns Waffen, Herr! Unſer letzter Blutstropfen gehört Euch.

**Der Graf.** Schäme dich, Anſelmo! Dann wäre ich ein Rebell. Mir bleibt nichts übrig, als eine ſchleunige Flucht. Ich fürchte den Tod nicht, aber der Name meines alten Geſchlechtes ſoll rein bleiben von der Schmach, mit dem ihn die Ungerechten beflecken wollen. Deshalb fliehe ich. (Seufzend.) Deine Mutter iſt todt, Laura, und ich habe nur einen Freund, unter deſſen Schutz ich dich zurücklaſſen kann. Du, Anſelmo, biſt dieſer Freund! Bewahre mir ſie wohl für eine glücklichere Zeit! Mein höchſter Schatz bleibt in deinen Händen.

**Anſelmo** (gerührt.) O Herr, dieſes Vertrauen —

**Laura** (beſtimmt.) Nein, nein, mein Vater! Ich kann mich nicht von dir trennen. Nimm mich mit dir, ich will deiner pflegen im fremden Lande, ich will dir die Sorgen verſcheuchen —

**Der Graf** (traurig.) Es geht nicht, mein Kind! Du würdeſt meine Flucht erſchweren, die Schergen würden uns ereilen und beide vielleicht — (heftig.) Das darf nimmermehr geſchehn! Du bleibſt hier und giltſt für Anſelmo's Tochter, für die Schweſter Gianettina's. Du ſollſt bald erfahren, wohin mein flüchtiger Fuß mich getragen, dann folgſt du mir nach. Geh, Anſelmo! Bereite Alles vor zu dieſer Verkleidung. Nimm den Dienern des Hauſes einen Eid ab, daß ſie ihres alten Herrn Tochter nicht verrathen. Geh, mein treuer Anſelmo! Du wirſt meinem Kinde ein guter Vater ſeyn. (Er reicht ihm die Hand, die Anſelmo küſſen will. Der Graf aber verhindert dies und ſchüttelt ſie ihm herzlich.)

**Anſelmo** (abgehend.) O, daß ich dieſen Tag des Unglücks erleben mußte! (Ab in's Schloß.)

## Fünfte Scene.

Der Graf. Laura.

### Duett.

**Laura.**

O, Vater, nein! Du darfſt nicht ſcheiden,
Laß hülflos nicht dein Kind zurück!

O, laß mich theilen deine Leiden,
Wie ich getheilt des Vaters Glück.

**Der Graf.**

Mein theures Kind! Laß dieſes Zagen,
Daß nicht mein Herz im Kummer bricht.
Den Kampf, der mir noch bleibt zu wagen,
Beſteht die zarte Jungfrau nicht.

**Beide.**

Wie glüh'n im Aug' die heißen Thränen,
Die herb' des Scheidens Qual erpreßt,
Wie brennt im Herzen banges Sehnen,
Wenn jene Qual die Wange näßt.

**Laura.**

Verfolgt von denen, die dich haſſen —
Wer ſteht dir bei in der Gefahr?
Und fern von dir, ſo ganz verlaſſen,
Wer reicht die Hand mir ſchützend dar?

**Der Graf.**

Der Himmel hört der Unſchuld Flehen,
Bald führt er hier mich wieder ein.
Bis wir uns froh dann wiederſehen,
Wird dir Anſelmo Vater ſeyn.

**Beide.**

Erhöre, o Himmel, unſre Bitten!
Gewähre, was wir heiß erflehn!
Und laß uns, wenn wir ausgelitten,
Bald froh und glücklich wiederſehn.
O neige dich in deiner Macht,
Daß uns ein heitres Seyn erwacht.

**Laura.** Ja, mein Vater, eine freundliche Ahnungsſtimme in meinem Innern ſagt mir, daß unſre Trennung nur von kurzer Dauer ſeyn wird. Sie beruhigt mich, ſie ſtärkt mich. Der Gerechte kann nicht lange verkannt bleiben.

**Der Graf** (liebevoll.) Möge dieſe Stimme dir nicht treulos werden! Doch wer naht? Anſelmo, Gianettina — ihre Mienen weisſagen ein Unheil.

## Sechſte Scene.

Die Vorigen. **Anſelmo. Gianettina** (haſtig.)

**Quartett.**

**Gianettina**, zu Laura.

Es iſt geſehn, was wir befürchtet
Euch trifft des Fürſten Machtgebot.

**Anſelmo**, zum Grafen.

Schon nahn die Feinde ſich den Thoren —
Entflieht der Schmach, die Euch bedroht.

Der Graf.

Die Trennungsſtunde hat geſchlagen —
Auf Wiederſehn, mein Kind, leb wohl!

Laura.

Wer hilft das Schreckliche mir tragen,
Daß fern von dir ich leben ſoll?

Der Graf.

Anſelmo, denk der Vaterpflichten!
Liebt, Mädchen, Euch, den Schweſtern gleich.
Dem Fürſten muß ich noch berichten,
Ich geh — lebt friedlich unter Euch.

Anſelmo, Laura, Gianettina

Wir werden ſtill und friedlich leben,
Bis uns der Vater }
Herr iſt } rückgegeben.

Der Graf.

Des Himmels Wille ſoll geſchehn,
Lebt wohl, lebt wohl, auf Wiederſehn!

Alle vier.

Mag Mißgeſchick die Zukunft trüben,
Wir werden ſtark im Kampfe ſtehn;
Iſt uns die Hoffnung doch geblieben,
Auf ein beglücktes Wiederſehn.

(Anſelmo und die beiden Mädchen in die Caſtellanswohnung. Der Graf in's Schloß.)

## Siebente Scene.

**Pietro** ſchleicht durch das Thor im Hintergrunde herein und ſieht ſich nach allen Seiten ſcheu um.

Alles ſtill! — Sie ahnen nichts. Der Herr Graf wähnt ſich im Schooße des Friedens, während ich die Mine unter ihm angelegt habe, die ihn in wenigen Augenblicken in die Luft ſchleudern wird. Ein leichter Verdienſt, das! Verdammt, daß ich ihn mit den Soldaten theilen muß. Hätte ich nur den **Roberto** auffinden können! Er hat einen alten Groll auf den Grafen und würde mir gern beiſtehn mit ſeinen kühnen Burſchen. Dann raſch in das Schloß, den Alten gepackt und fort mit ihm auf verborgenen Felſenpfaden zum Gericht, ſo daß die Herrn Soldaten das leere Neſt fänden! (Hämiſch.) An dem Roberto und den Seinigen könnte ich dann auch noch ein ſchönes Stuck Geld verdienen. Sie ſind ja auch geächtet als Räuber und wenn ſie dann meinten mit mir zu theilen, ſo behielten ſie nur Eins für ſich — den Galgen.

## Achte Scene.

Der Vorige. Roberto, den Hut tief in die Stirn gedruckt, mit Dolch und Piſtolen bewaffnet, iſt aus dem Garten vor- und dicht hinter jenen getreten.

**Roberto** (ſchlägt den Pietro auf die Schulter.) Du ſprachſt vom Galgen, Freund? — Haſt du Betrachtungen über deine Zukunft angeſtellt?

**Pietro** (ſeinen Schreck bezwingend.) Spaßvogel! Wenn ich ſo ein Wort nenne, ſo kann ich nur dich im Sinn haben. Doch Scherz bei Seite! Ich ſuchte dich, ich habe Wichtiges mit dir zu reden.

**Roberto** (verächtlich.) Du mit mir! Was kann die Kröte mit dem Löwen gemein haben?

**Pietro** (fortfahrend.) Der Graf iſt geächtet.

**Roberto** (kalt.) Ich weiß es.

**Pietro.** Du biſt ſein Feind!

**Roberto** (im Ton der Verwundrung.) So?

**Pietro** (hämiſch.) Nun, er hat dich doch mit Schimpf und Schande aus dem Schloſſe gejagt in das heimathloſe Räuberleben, als du es wagteſt, den kühnen Blick nach der Gräfin Tochter zu erheben.

**Roberto** (wild.) Hölle und Teufel! Woran erinnerſt du mich?

**Pietro** (den Roberto bei Seite nehmend.) Höre, **Roberto**, die Gelegenheit iſt da, wo du dich rächen kannſt, an dem übermüthigen Alten!

**Roberto**, (wieder kalt.) Meinſt du?

**Pietro.** Wer ihn einbringt lebendig oder todt, erhält eine große Summe Geld zur Belohnung. Halb Part, Freund **Roberto**! Gieb deinen Leuten ein Zeichen — wir kennen ja alle Schliche — wir brechen ein in's Schloß und fangen den Grafen weg, ehe noch die Soldaten aus dem Thale heraufziehn.

**Roberto** (aufmerkſam.) Wie — Soldaten ſind im Anzuge? Wer hat ſie hergeführt?

**Pietro** (treuherzig.) Ich ſelbſt, Freund, der, unter uns geſagt, dem Grafen die ganze Suppe eingebrockt hat. Aber ich theile doch lieber mit dir, mit einem alten Cameraden, als mit den bunten Röcken, die mich ohnehin rauh genug behandelt haben und wenig Geſchmack an der Sache zu finden ſchienen.

**Roberto** (bei Seite.) Jetzt gilt es, **Roberto**! Ein kühnes Wort und du ſtehſt am längſt erſehnten Ziele. (Laut.) Und du, **Pietro**, findeſt wohl großen Geſchmack daran, deinen Herrn und Wohlthäter zu verrathen?

**Pietro.** Ich glaube gar, du willſt den Sittenprediger machen, Räuberhauptmann? Laß die albernen Späße, Roberto. Wir Beide ſuchen ein und daſſelbe im Leben, nur auf verſchiedenen Wegen: Geld iſt die Macht, der wir unterthan ſind.

Roberto (mit Nachdruck.) Aber der Graf hat dich aufgenommen als eine arme Waiſe, er hat dich erziehen laſſen, er hat dich gehalten wie ſein eigenes Kind —

Pietro. Pah! Was liegt daran. Hab ich's ihn geheißen!

Roberto (bei Seite.) Schurke! (Indem er mit der von Pietro abgewendeten Hand langſam nach dem Dolche in ſeinem Gürtel greift.) Und, was meinſt du, womit würden die Freunde des Grafen deine That vergelten, wenn ſie dich in ihrer Gewalt hätten?

Pietro (ihn ſcharf beobachtend und langſam zurückweichend.) Nun — mit einem Dolchſtoße etwa.

Roberto (mit gezücktem Dolche auf ihn losſtürzend.) Nimm ihn hin, Schandbube!

Pietro (durch das Thor entfliehend.) Das ſoll dir nicht unvergolten bleiben, Buſchklepper!

## Neunte Scene.

Roberto. Dann Räuber.

**Roberto.**

**Recitativ.**

Er iſt entflohn!
Doch er entgeht der Rache nicht.
Jetzt gilt's, Roberto,
Zu retten,
Zu ringen nach dem höchſten Preiß!
(Nach dem Garten hin.)
Herbei des Waldes Söhne!

(Die Räuber kommen einzeln und vorſichtig von der Seite des Gartens geſchlichen.)

Hört, Freunde! Ein Verräther
Wagt, dieſes Schloſſes Schwelle zu betreten,
Dem edeln Grafen zum Verderben.
Er ſterbe!

**Die Räuber.**

Ha! Er komme! Wir ſtehn zum Streit
Auf Leben und Sterben bereit.

**Roberto.**

Merkt Euch vor Allen
Den an der Spitze!

Die Räuber.

Pietro?

Roberto.

Ja! Dieſer muß fallen:
Drum — naht er — ſo blitze
Das ſichre Geſchoß
Den Tod auf ihn los.

Die Räuber.

Verräthern Verderben!

Roberto.

Ja! Drum ſoll er ſterben,
Vernehmt dies Gebet!

Die Räuber.

Ihn treffe der Tod.

Die Räuber nach dem Garten ab. Roberto will ihnen folgen. Als er aber Laura erſcheinen ſieht, bleibt er zur Seite und beobachtet ſie.

## Zehnte Scene.

Roberto. Laura, in der Tracht eines Landmädchens aus der Wohnung Anſelmo's.

Laura (ſich ſcheu umblickend.) Es iſt Niemand da. — Noch iſt Alles ruhig, ich darf hoffen noch einmal den theuern Vater zu umarmen, noch einmal ſein ehrwürdiges Antlitz zu ſchauen, die liebe Stimme zu hören, ehe er ſcheidet — wer weiß auf wie lange — vielleicht auf immer!

(Sie nähert ſich langſam dem Eingange des Schloſſes.)

**Roberto** (vortretend.) Laura!

**Laura** (zuſammenſchreckend.) Ha! Wer ruft?

**Roberto.** Kennt Ihr mich nicht mehr?

**Laura** (entſetzt.) **Roberto!** — Räuberhauptmann!

**Roberto** (bitter.) Ja, Mädchen! es iſt der Unglückliche, den deines Vaters Machtgebot in die Wildniſſe verſtieß, daß er dort, wie das Thier des Waldes vom Raube leben mußte; (ihre Hand ergreifend) es iſt derſelbe, der dich liebte und auf Gefahren gebettet, von Tod und Schande bedroht, nicht aufgehört hat, dich zu lieben.

**Laura** (indem ſie ſich bemüht, von ihm loszukommen.) Laßt mich! Hinweg die blutbefleckte Hand!

**Roberto.** Wenn ich dich laſſe, ſo verläßt dich dein Schutzgeiſt. Meine Hand iſt rein von Blut; ſie hat nie gemordet. Nur einen wird ſie treffen zum Tode: den Buben, der deinen Vater verrieth.

**Laura.** Wie — Ihr wolltet —

**Roberto.** Hört mich ruhig und gelaſſen an. Vergeßt, daß Ihr eine hochgeborene Gräfin, denkt nur daran, daß Ihr Tochter ſeyd. Die Stunden Eures Vaters ſind gezählt, über ſeinem Haupte hängt an einem Haare das Schwerdt, das ihn vernichten kann. Nur Ihr — bei meiner Räuberehre! — Nur Ihr allein vermögt es, ihn zu retten!

Laura (erſtaunt.) Ich? — Was kann ich thun? Die Stimme eines ſchwachen Mädchens dringt nicht zum Throne; mein Geiſt wäre ſtark genug, um für ihn zu kämpfen — mein Arm iſt zu ſchwach, um ein Schwerdt zu führen.

Roberto. Ein Wort aus Eurem Munde richtet eine eherne Mauer um Euern Vater auf, eine Mauer von Männern, die den Tod nicht ſcheuen und einem Flintenlaufe gegenüber ein luſtiges Lied anſtimmen. Hört mich, Laura! Ihr ſeyd nicht mehr die Tochter eines ſtolzen Grafen, Ihr ſeyd das Kind eines Geächteten, eines Mannes, wie ich, der am Morgen nicht weiß, wo er Abends ſein Haupt hinlegen wird.

Laura (ſtreng.) Schweig, Roberto! Läſtre nicht meinen edeln Vater.

Roberto (beſtimmt.) Es iſt aber ſo und Eure Rede ändert nichts in der Sache. (Weniger hart.) Er iſt geächtet, ſein Leben iſt jedem preiß gegeben, der mit einem Schurkenſtreiche eine hohe Summe verdienen mag. Wir ſind nun gleich, Laura! Alle Vorurtheile von Stand und Geburt liegen hinter uns. — Jetzt trete ich vor Euch hin, als ein paſſender Freiersmann. Sagt mir ein gütiges Wort, gebt mir nur einen Schimmer von Hoffnung, daß Ihr die meinige werden wollt, und kein Haar ſoll auf dem Haupte Eures Vaters gekrümmt werden, ich führe ihn frei und ledig an einen ſichern Ort.

**Laura** (auſſer ſich ihr Antlitz verbergend.) Entſetzlich!

**Roberto** (hohnlachend.) Was iſt denn hier ſo Entſetzliches? — Ihr wart eine Gräfin im offnen Lande und ſollt eine Königin der Wälder werden.

**Laura** (zuſammenſchaudernd.) das Weib eines Räubers.

**Roberto** (kalt.) Die Tochter eines Geächteten ſoll die Frau eines Geächteten werden. Weiter iſt es nichts. Blickt hinab in das Thal, Laura! Dort wimmelt es von Häſchern, die geſandt worden ſind, Euern Vater zu verhaften. Das Schloß iſt umſtellt. Er kann nicht mehr entfliehn.

**Laura.** Ewiger Gott!

**Roberto.** Sie ſchleppen ihn fort zum Hochgerichte, Ihr folgt ihm in Jammer und Verzweiflung, ſein ehrwürdiges Haupt ſieht vorwurfsvoll auf Euch herab vom Rade — Ihr konntet ihn retten — Ihr thatet es nicht.

**Laura.** Menſch, du bringſt mich zur Verzweiflung! Du verſtehſt die Kunſt, dein Opfer zu quälen, du *drängſt* mich zum Entſetzlichſten.

**Roberto.** Ich will Euch nur dienen und gelingt mir das nicht, bei meinem Dolche! ſo verlange ich auch keinen Lohn.

**Laura** (für ſich.) Was ſoll ich thun in dieſer ſchrecklichen Bedrängniß? Wohin ich blicke, grauenvolle Nacht! Kein Freund, kein Rathgeber in meiner Nähe —

**Roberto.** Berathet Euch mit Euch ſelber! Es iſt wenig Zeit übrig, aber benutzt dieſe, um einen Entſchluß zu faſſen. Denkt an Eures Vaters graue Haare, an ſeine rühmliche Vergangenheit, an ſeine ſchmachvolle Zukunft.

(Er tritt zur Seite und wird, während der folgenden Arie **Laura's**, zum Öftern zwiſchen den Bäumen des Gartens ſichtbar, ſchleicht auch wohl nach dem offenen Thore, um von dort aus in's Thal hinabzuſehen.)

**Laura.**

**Recitativ.**

Welche Qualen!
Sturm der Zweifel,

Der im Innern
Schrecklich wüthet,
Finde Frieden!
Ich ſoll wählen!
Schande hier!
Schande dort!
Vater, Vater!
Ha! Dein Blut —
Wenn es hinſtrömt —
Klagt's mich an.
(Niederknieend.)
Du im Himmel, Herr der Welten,
Durch ein Zeichen zu mir ſprich!
Nur dein Wille ſoll mir gelten,
Und dein Wink beſtimmen mich.
Laß vergebens nicht im Staube
Deine Magd hier niederknien;
Gibt ſie ſich der Schmach zum Raube?
Gibt ſie ihren Vater hin?
Marſch aus der Ferne. Aufſpringend.
Ha! Nah und immer näher —
Die Wogen brechen ein;
Die Fluthen ſteigen höher,
Ich muß verloren ſeyn.
Sie drängen ſich zum Herzen,
Sie martern es mit Qual.

Wer hilft in dieſen Schmerzen?
Mir bleibet keine Wahl.
Gott ſelbſt hat ſie getroffen,
Ich ſoll das Opfer ſeyn!
(Nach dem Hintergrunde, aus dem eben Roberto vortritt.)
Roberto, du darfſt hoffen!
(Zuſammenſchauernd für ſich.)
Ich geh zum Tode ein.
(Laura ab in die Caſtellanswohnung, Roberto mit einer Geberde des Triumphs in das Schloß.)

## Eilfte Scene.

### Marſch.

Fernando. Carlo. Pietro. Soldaten, durch das Thor im Hintergrunde.

**Fernando** (zu einigen Soldaten.) Beſetzt das Thor! Niemand wird herausgelaſſen, bei Lebensſtrafe.

**Carlo** (ſich umſehend.) Alles wie ausgeſtorben! Am Ende iſt das Neſt leer, die Vögel ſind ausgeflogen, wir haben das Nachſehn und finden vielleicht nicht einmal eine Flaſche Wein mehr im Keller, um die Beſchwerden des Marſches durch einen guten Trunk zu verſüßen.

**Pietro** (der an das Schloßthor geſchlichen war, zurückkehrend.) Nein, nein! Noch iſt niemand entflohn. Man erwartet uns nicht, oder eine Kriegsliſt hält ſich hinter dieſer anſcheinenden Sorgloſigkeit verbergen.

**Carlo** (lachend.) Eine Kriegsliſt? Was weißt du davon, du Tropf? Sacktücher ſtehlen und mit falſchen Würfeln ſpielen, das mögen Kunſtſtücke ſeyn, die du verſtehſt. Aber Kriegsliſten? — Bleib bei deinem Leiſten, Schuſter!

(Die Soldaten lachen.)

**Pietro** (bei Seite.) Verdammt, daß ich mir das gefallen laſſen muß! (Laut.) So nennt's meinetwegen, wie Ihr wollt, aber hört mich an! In den Wäldern, die das Schloß umgeben, hauſt eine furchtbare Räuberbande, ein tüchtiger Burſch ſteht an ihrer Spitze, verwegen und liſtig — er nennt ſich Roberto.

**Carlo** (aufmerkſam.) Roberto? Der gefürchtete Räuberhauptmann?

**Pietro.** Er ſelbſt. Verräther und Räuber — der Graf und Roberto — leuchtet Euch das nicht ein? Könnte nicht Roberto mit den Seinigen im Schloſſe verſteckt ſeyn, um den Grafen zu vertheidigen?

**Carlo.** Schweig, Memme! Das wäre ein Spaß, der den mühſeligen Marſch verlohnte. (Zu Fernando, der düſter und in ſich gekehrt dageſtanden hat.) Aber was fehlt dir, Freund? Ich habe dich in Stunden der Gefahr geſehn, wo der Tod Alt und Jung zum Tanze aufforderte und wir in jedem Augenblicke ſeine gütige Einladung erwarten durften, aber ſo trübe und mißgeſtimmt, wie heute, ſah ich dich noch nie.

Fernando. Kannſt du fragen, Carlo? Hat man uns nicht tief herabgewürdigt? Unſer Vaterland blutet unter den Geiſelhieben eines Uſurpators, unſer angeborener Fürſt iſt ein Sklav des Tyrannen geworden, die Edeln des Landes, unter denen man auch dieſen Grafen nannte, ſind geächtet, zum Tode verurtheilt, und uns hat man aus ehrlichen Soldaten zu Schergen gemacht, die den Unſchuldigen zum Schaffot ſchleppen müſſen.

Carlo. Du ſiehſt Alles ſchwarz, Fernando! Wir tragen keine Schuld an dieſen Dingen.

Fernando. Und noch ein andres unerklärliches Gefühl peinigt mich, ſeitdem wir das Gebiet dieſes Schloſſes betreten haben, eine Empfindung, die mir durchaus neu und fremd iſt.

### Duett.

Fernando.

O Freund, ich kann's nicht ſagen,
Was mir das Herz bewegt,

Welch ſeltſam banges Zagen
Mir in der Bruſt ſich regt.
Als Feind hier einzuziehen,
Das läßt nicht froh mich ſeyn:
Mir iſt, als ſollt' ich fliehen,
Und doch zieht's mich hinein.

**Carlo.**

Wozu ſolch thörigt' Sinnen?
Laß uns die That beginnen!
Was auch des Innern Stimme ſpricht:
Gehorſam iſt des Kriegers Pflicht.

**Chor der Soldaten.**

Es lebe der König
Im Kampfe, im Sieg!

**Fernando.**

Wohlan denn, ihr muthigen Krieger!
Bald ruft wohl des Vaterlands Noth!
Erringt Euch dann Lorbeern als Krieger,
Im Kampfe auf Leben und Tod!

**Chor.**

Auf Leben und Tod!

(Sie dringen in das Schloß ein.)

## Zwölfte Scene.

Zimmer im Schloſſe. An der hintern Wand lauft oben eine praktikable Galerie hin.

**Der Grf** (allein.)

Recitativ.

Wag' ich es, zu denken? Ich geächtet?
Treu dem Thron mit Gut und Leben
Und geächtet! Schon umringt von Feinden,
Preisgegeben ihrem Hohn,
Verzweifelnd an der Rettung!

(Betrachtet ein Miniaturgemalde, das er in der Hand halt.)

Theure Gattin, deine Zuge
Sind gegraben in mein Herz!
Wie mein Schickſal ſich auch füge,
Mildern ſie der Erde Schmerz.
Tochter, die ich muß verlaſſen,
Bleibſt auch der Erinnrung treu,
Bis die Sturme ſind verflogen
Und ich wieder bei dir ſey.

Leb wohl! Leb wohl! mein Vaterland,
Dein Boden bleibt zurück,
Doch das Gefuhl dir zugewandt
Im thränenfeuchten Blick.

Schon drängt an's Ufer ſich die Fluth,
Die mich zur Ferne trägt.
O Welle, die vom ſchönſten Gut
Mich grauſam fortbewegt!
Einſt bringe mich zum Vaterland,
Zurück ins Ahnenhaus,
Geſegnet ſey dann mir, o Strand;
Geſegnet, Ahnenhaus!

## Dreizehnte Scene.

(Der Vorige. Roberto von Außen.)

**Roberto** (rufend.) Auf! Die Thüre geöffnet! Zögert nicht, es iſt kein Augenblick zu verlieren.

**Der Graf.** Wer ruft?

**Roberto** (dringend.) O fragt nicht und öffnet! Es gilt Euer Leben, es gilt Eure Ehre.

**Der Graf** (ſchließt auf. Zurückfahrend und nach ſeinem Degen greifend.) Räuberhauptmann — du! Willſt du den Preis verdienen, der auf meinem Haupte ſteht?

**Roberto** (hereinſtürzend.) Fürchtet nichts von mir! Aber andre fürchtet, die mir auf dem Fuße folgen. Ich bin durch ein feſtes Band an Euern Dienſt gekettet. Ich will, ich *muß* Euch retten.

**Der Graf.** Ewige Allmacht! Unter Dieben und Mördern muß meine gerechte Sache ihren Beſchützer finden.

**Roberto** (finſter.) Nicht dieſe Sprache, Graf! Ihr werdet mich anders kennen lernen. Aber zaudert nicht länger! Folgt mir ſogleich! Nicht weit vom Ufer des Meers harrt Euerer eine wohlbemannte Barke. Im Dunkel der Nacht geleite ich mit den meinigen Euch ſicher dorthin. Bis dahin müßt Ihr Euch im Schloſſe verbergen.

**Der Graf.** Unmöglich! Pietro kennt alle verborgene Winkel.

**Roberto** (heftig.) Bei'm erſten Verrätherworte, das er ausſpricht, ſchließt meine Kugel ihm den Mund auf ewig.

**Der Graf.** Entſetzlich! Du wirſt dich ſelbſt in's Verderben ſtürzen.

**Roberto.** Laßt das, Herr Graf! Ich weiß was ich thue, ich weiß warum ich ſo handle.

### Finale.

**Fernando** (von Außen.)

Auf die Thüre!
Nicht gezaudert.

**Der Graf.**

Horch! Es iſt um mich geſchehn.

Roberto.
Fort! Ihr müſſet ſchnell entgehn.

Der Graf.
Ha! Nichts ſchützt dies greiſe Haar.

Roberto.
Fort! Es dränget die Gefahr.

Fernando.
Aufgemacht!

Roberto.
Fort, nur fort!

Der Graf.
Darf ich trauen
Deinem Wort?

Roberto.
Auf mich bauen
Könnt Ihr. Fort!

Fernando.
Auf die Thüre!

Der Graf.
So iſt's dann des Himmels Schluß,
Daß ich Alles laſſen muß,
Was mir Lebensglück gewährt?

Roberto.
Fort, iſt Euch die Ehre werth!

**Fernando.**

Ohne Zögern! Schließet auf!

Der **Graf** (öffnet eine, durch ein großes Gemalde verborgene, Thüre.)

Dieſer Ausgang ſteht uns offen!

**Roberto.**

Fort! Ihr dürft das Beſte hoffen.

**Beide.**

Wo die { Ehre
Freiheit } wird bedroht.

Spricht { das mächtigſte
ein mächtiges } Gebot.

Drum fort!

(Beide ab, indem ſie die verborgene Thüre hinter ſich ſchließen.)

**Fernando.**

Nun wohlan! So brechet ein!

**Chor.**

Auf! Auf! im Sturm hinein!

## Vierzehnte Scene.

Die Thüre wird erbrochen.

Fernando, Carlo, Pietro, Soldaten ſtürzen herein.

**Fernando.**

Umſonſt!

**Carlo.**

Entflohn?

**Pietro.**

Nicht möglich!

**Fernando.**

Keine Seele.

**Carlo** (zu Pietro.)

Weh dir, Schurke,
Haſt du uns betrogen!

**Pietro.**

Nicht aus dem Schloß noch kann er ſeyn;
Drum folget mir!
Bald holen wir ihn ein.

**Carlo.**

Faſt wunderbar erſcheint es mir!
Wohlan, wohlan, ich folge dir!

(Ab mit Pietro und einigen Soldaten.)

## Fünfzehnte Scene.

Fernando. Soldaten.

Fernando (indem er auf einem Tiſche das von dem Grafen vergeſſene Bild findet.)

### Recitativ.

Ha! Was ſeh ich? Welche Züge!
Aus des Herzens innern Tiefen
Steigt Erinn'rung mahnend auf.
Dieſes Antlitz — ernſter zwar und älter —
Führt das Bild des holden Mädchens
Vor die Seele mir zurück,
Die ich in Palermo, als die Pferde
Hin mit ihr zum nahen Abgrund ſtürzten
Vom Verderben retten durfte.

### Cantabile.

Mit eines Engels zarter Stimme
Sprichſt du, Erinn'rung, holde Macht!
Du Friedensklang im Sturmesgrimme,
Du Sonnenſtrahl in ſchwarzer Nacht!
(Geräuſch von Außen. Er verbirgt das Bild.)

## Sechszehnte Scene.

Die Vorigen. **Carlo.** **Laura** (in ländlicher Tracht.) **Gianettina.** **Anſelmo.** Diener und Dienerinnen, von Wache umgeben. Später **Roberto.**

**Fernando** (Laura erblickend.)
Himmel, was ſeh ich?
Iſt es Wahrheit? Iſt es Traum?
Dies Entzücken faß ich kaum.

**Laura** (in großer Beſturzung.)
Ha, welche Züge?
Ew'ge Allmacht, ſteh' mir bei!

**Carlo** (bei Seite.)
Ha, warlich! Das iſt ſtark.
Lieben ſchon und ſehen kaum!

**Gianettina.**
Tapfern ziemt Milde!
Wir ſind ſchuldlos: laßt uns frei!

**Fernando.**
Dieſe Züge, dieſer Blick,
Was ſich zeigt in jenem Bilde,
Alles ruft ſie mir zurück.

**Laura** (zu Anſelmo.)
Nicht den Kampf kann ich beſtehen.
Jetzt nicht kann ich vor ihn treten.

**Anſelme.**
Es iſt um uns geſchehen,
Verlieret Ihr den Muth.

**Chor.**
Ha! }
Gott! } was wird geſchehen?

**Fernando** (ſich gewaltſam bezwingend, zu den Jungfrauen.)
Gute Kinder, laßt das Bangen!
Tretet näher, zaget nicht.

**Laura.**
Habet Mitleid!

**Anſelmo** (heimlich zu ihr.)
Recht! Faßt Muth.

**Laura.**
Habt Erbarmen!

**Carlo** (zu Gianettina.)
Welche Lippen, welche Wangen!
Und ein Blick,
Aus dem das Glück
Der Liebe ſpricht!
Mädchen, nein! dir darf nicht bangen,
Tritt nur näher her zu mir!

Gianettina.

Spottet frevelnd nicht den Armen,
Denn Euer Scherz
Vermehrt den Schmerz,
Des Unglücks hier.

Laura. Gianettina. Anſelmo.

Laßt Euch unſer Flehn begrüßen,
Sprecht dem Unglück keinen Hohn!
Laßt es nicht die Diener büßen,
Daß ihr guter Herr entflohn.

Chor (der Diener und Dienerinnen.)

Laßt es nicht die Diener büßen,
Erhöret uns!

Fernando (für ſich.)

Entflohn? Ha, frohe Kunde!
Und ich that meine Pflicht.

Carlo.

Entflohen — Böſe Stunde!
Adieu, mein ſchönes Geld!

Laura (auf Fernando blickend.)

Ja, er iſt's! Ich ſeh ihn wieder,
Der zum Retter mir geſandt.
Schickſal! Beugſt du ganz mich nieder,
Daß ich jetzt ihn wiederfand.

**Fernando** (auf Laura ſehend.)
Jene Züge ſeh ich wieder,
Doch ſie weilt im fernen Land.
Liebesſtern! Du ſtrahlſt nicht nieder,
Und ſie bleibt mir abgewandt.

**Carlo** (auf Fernando.)
Toller Menſch, verliebt ſich gleich.

**Gianettina** (auf Laura.)
Sonderbar! Sie ſcheint ſo weich.

**Anſelmo** (für ſich.)
Muth, Anſelm! es glückt der Streich.

**Fernando** (zu Anſelmo.)
Gutes dürft Ihr immer hoffen,
Aber redet wahr und offen!
Laßt mich Alles treu erfahren:
Sprecht, wer ſeyd Ihr, alter Mann?

(Man ſieht den Roberto oben auf der Galerie herumſchleichen. Er iſt mit einer kurzen Büchſe bewaffnet.)

**Anſelmo.**
Mein edler Herr, ſeit dreißig Jahren
Bin ich des Schloſſes Caſtellan.

**Fernando.**
Und dieſe Mädchen, ſanft, beſcheiden.

**Anſelmo** (nicht ohne Verlegenheit.)
Meine Töchter — dieſe Beiden.

## Siebenzehnte Scene.

Die Vorigen. **Pietro** (hereineilend, auf Laura deutend.)

Ha! Siehe da:
Da ſteht ſie ja
Voll Trug und Liſt —

**Fernando. Carlo.**

Wen meineſt du?

**Pietro.**

O hört mir zu!
Wißt dieſe iſt —

(Roberto, der auf der Galerie verborgen war, hat ſeine Büchſe angelegt und ſchießt den Pietro von oben herab nieder, verſchwindet dann raſch durch eine Tapetenthüre.)

**Alle.**

Ha! Entſetzlich! Mord —
Getödtet! — Mord!

**Fernando, Carlo,** die Soldaten.

Welcher Frevel
An dieſem Ort!
Fluch dem Mörder!
Zur Rache! Fort!

Laura, Gianettina, Anſelmo, Diener und Dienerinnen. Die letzten um Pietro.

Den Verräther
Ereilte Mord.
Höllenſtrafe,
Harrt ſeiner dort.

(Während die Soldaten ſich nach dem Hintergrunde drängen, fällt der Vorhang.)

# Zweiter Act.

## Erſte Scene.

(Garten mit einem Pavillon.)

Laura (allein.)

### Romanze.

Ach! dieſes Hoffen,
Fürchten und Sehnen —
Bilder der Liebe,
Dämmernd und trübe,
Selig zugleich:
Offen
Steht Euch mein Herz.
Fließet, ihr Thränen,

Nage, du Harm,
Brenne, o Schmerz!
Wie bin ich ſo arm,
Wie war ich ſo reich!

Reichthum entſchwunden,
Selige Wonnen,
Frieden im Herzen,
Glück ohne Schmerzen —
Alles zugleich!
Wunden,
Tief in der Bruſt,
Qualen der Liebe,
Sehnen und Harm,
Bannt alle Luſt.
Wie bin ich ſo arm,
Wie war ich ſo reich!

(Sie läßt ſich, in trübes Sinnen verloren, auf eine Raſenbank nieder.)

## Zweite Scene.

Die Vorige. Gianettina.

**Laura.** Du biſt es, Gianettina? — Warum überläſſeſt du mich ſo lange der Einſamkeit. Ach! die ängſtlichen Gefühle, die mein Herz bewegen, ſtürmen nur heftiger, wenn ich allein bin.

**Gianettina.** Beruhigt Euch, edle Gräfin Ich hoffe, Alles ſoll noch gut gehn. Ihr müßt Euch nur ſelbſt nicht verrathen.

**Laura.** Und mein Vater — was weißt du von ihm?

**Gianettina.** Er weilt noch unentdeckt im Schloßgewölbe. Roberto hat geſchworen ihn zu retten.

**Laura** (düſter.) Ja, er hat es geſchworen! Ich kenne ſeinen Eid — er wird den Vater befreien — ach, um welchen Preis!

**Gianettina.** Nun ich denke, er wird ſchon aus Eures Vaters Schätzen reichlich belohnt werden, und Ihr könnt ihm wohl für ſolche That das Beſte gönnen!

**Laura.** Du haſt recht, Gianettina! Er verdient den höchſten *Lohn* — (für ſich) ich opfere ihm ja Alles, Lebensglück und Lebensfreude, ſelbſt was dem Elendeſten bleibt: die tröſtende Hoffnung.

**Gianettina.** Stellt Euch nur recht unbefangen und thut ganz, wie unſer eins. Wir müſſen in's Schloß zurück und uns nach den Gewölben ſchleichen. Euer Vater erwartet Euch.

**Laura** (bewegt.) Mein Vater! — Ich ſoll ihn noch einmal ſehn. Komm, Gianettina? Laß uns keinen Augenblick verlieren.

**Gianettina.** Nicht ſo eilig! Ihr müßt Euch erſt vorbereiten. Der Graf hat ſeinen Entſchluß verändert. Ihr ſollt ihn begleiten auf der Flucht.

**Laura** (aufgeregt.) Ihn begleiten? — Mit ihm fliehn in ein fernes Land, Alles hinter mir laſſen, was hier mein Herz mit furchtbarer Qual zerreißt — (für ſich ſeufzend.) Ach! daß es unmöglich iſt.

**Gianettina.** Dann iſt auch ein groß Gefrag nach Euch im Schloſſe. Der fremde Offizier, der dort das Gartenhaus bewohnt —

**Laura** (heftig.) Schweig von ihm! Kein Wort weiter, wenn du mich liebſt! (Nach einer kurzen Pauſe ruhiger.) Doch, nein. Sprich! Was wollte der Fremde?

**Gianettina.** Er iſt im Schloſſe. Er forſcht nach Euch, er fragt, ob Ihr nicht im vorigen Jahre in Palermo geweſen wäret, ob Euch kein Wort über einen Mann entfallen wäre, der — —

**Laura.** Der mich aus ſchrecklicher Gefahr errettete, der ſich großmüthig meinem Danke entzog — Ach! Ich habe ihn nicht vergeſſen ſeitdem.

**Gianettina** (bedeutend.) Hütet Euch wohl, ihn das merken zu laſſen. Vergeßt nicht, daß Ihr meine Schweſter ſeyd. Eueres Vaters Leben ſteht auf dem Spiele. Der Fremde naht, um Euch ſelbſt zu befragen. Stellt Euch heiter und guter Dinge! Denkt an Euern Vater!

**Laura.** Ewiger Gott! Gib mir Stärke zu dieſem Zwange.

## Dritte Scene.

Die Vorigen. Fernando.

**Fernando** (Laura betrachtend, tritt leidenſchaftlich bewegt vor, für ſich.) Ja! Sie iſt es. So täuſchend kann die Natur nicht ſpielen, das kann nicht bloße Ähnlichkeit, das muß Wirklichkeit ſeyn. (Laut zu Laura.) Sprecht, Jungfrau, verbergt mir die Wahrheit nicht! Wart Ihr nie in Palermo?

**Laura** (gepreßt.) Ich war nie dort.

**Fernando.** Nie? — Ach! in meinem Herzen wird eine Stimme laut, die das Gegentheil ſagt. Sie verſichert, ich hätte Euch dort geſehn, um Euch nie zu vergeſſen. Sie ruft mir Euere Erſcheinung von damals zurück, wie Ihr von Pracht und Glanz umgeben, ein Gegenſtand der Bewunderung waret, wie, im erſten Augenblick, als ich Euch ſah, mein Herz Euch zuflog. —

**Laura** (einfallend, aber verlegen.) Noch einmal, Herr! Ich habe nie meine väterliche Wohnung verlaſſen.

**Gianettina** (bei Seite.) Sie wird ſich verrathen. Ich zittre an allen Gliedern.

**Fernando** (zu Laura.) Warum erröthet Ihr bei dieſer Verſichrung? Ihr ſcheint verlegen, Eure Blicke ſuchen den Boden — ſollte irgend ein Geheimniß hier verborgen ſeyn?

**Laura** (für ſich.) O, mein Herz! mein armes Herz, ſey ſtark in dieſer Prüfung!

**Fernando.** Ihr antwortet mir nicht? O ſchenkt mir Euer Vertrauen. Entdeckt Euch mir, nennt mir den Kummer, der auf Eurer Seele zu laſten ſcheint.

**Laura** (gefaßter.) Ihr kennt ihn, Herr! Das Mißgeſchick unſeres Gebieters — der Mord, der geſchehn — iſt das nicht genug, ein ſchwaches Mädchen niederzubeugen?

**Fernando** (lebhaft.) Ha, dieſer Mord! — Noch iſt der Thäter nicht entdeckt, aber alle Anſtalten ſind getroffen, daß er nicht entrinnen kann. Doch, irre ich mich nicht, ſo iſt es das nicht allein, was Euch quält, Euer Schmerz iſt andrer Art —

**Laura** (bei Seite, ſchwermüthig.) Weh mir, daß es ſo iſt! Er iſt unheilbar.

### Terzett.

**Fernando.**

Dem Mann von Ehr und Pflicht,
Darf ſtets die Unſchuld trauen.
Drum mögt Ihr auf mich bauen,
Drum täuſcht mich länger nicht!

**Laura.**

Ach, Ihr kennet meinen Schmerz,
Andres nicht bedrängt dies Herz.

**Fernando.**

Dies Zagen, dieſes Bangen,
Die Röthe deiner Wangen. —

**Laura und Gianettina** (einfallend.)

O Ihr ſeyd gut, wir glauben's gern:
Sprecht für den Grafen, unſern Herrn!

**Fernando.**

Vertrauet mir! Es ſoll geſchehn,
Was Pflicht und Ehre läßt beſtehn.

**Die beiden Mädchen.**

Wir möchten unſer Leben
Gern für das ſeine geben.
Wenn Euch das Unglück rührt,
In das der Edle ſank,
So nehmt den Dank,
Der Euch gebührt.

**Alle drei.**

Ja, ſüßer Frieden, zarte Luſt,
Erweckt die Hoffnung in der Bruſt!
Sie tröſtet mild,
Der Schmerz entflieht,
Ein holdes Bild
Auf's Neu erblüht.

**Fernando.** Seyd verſichert, daß auch ich das Geſchick des edeln Manns betraure. Ich halte ihn für ſchuldlos. Eine trübe Pflicht iſt es für mich, als ſein Verfolger auftreten zu müſſen. Die Geiſel der Zeit, von der Hand eines Urſurpaters geſchwungen, trifft auch ihn, mit ſo manchem andern unſchuldigen Opfer.

**Laura** (bei Seite.) Dieſer Edelmuth — mein armes Herz — des Vaters Unglück! O Gott! ich halte es nicht aus — es treibt mich fort in die Einſamkeit.

(Sie eilt in den Hintergrund.)

**Fernando.** Wohin? — Ich folge Euch, Ihr müßt mir nähern Aufſchluß geben.

(Er eilt ihr nach, beide verſchwinden in den Gartengängen.)

## Vierte Scene.

**Gianettina** (allein.) Da laufen ſie hin — ein ſchönes Paar, ganz für einander geſchaffen. Schweſterchen, Schweſterchen, ich fürchte ſehr, der ſchmucke Offizier hat es dir angethan. Warum frägt ſie mich nicht um Rath. Da würde ich ihr ſagen:

### Cavatine.

Mein Schweſterlein, ich will dir rathen,
Das Herzchen, nimm es wohl in Acht!
Es mag ſich gar zu gern verrathen,
Es hat ſchon manchem Leid gebracht.
Zwar will die alte Lehre ſagen:
Das Herz ſoll auf der Zunge ſeyn;
Allein das iſt nicht wohl zu wagen,
Wie leicht ſäh' man in's Herz hinein!
Nein, ſtill verbergen, tief verſchloſſen,
Bewahre, was du liebend fühlſt,
Oft wird das Herzchen nur erſchloſſen,
Daß du dein Glück auch raſch verſpielſt.

(Gianettina will abgehn, Carlo tritt ihr entgegen.)

## Fünfte Scene.

**Gianettina. Carlo, ſpäter Laura und Fernando zurück.**

### Enſemble.

**Carlo.**

Wenn Wonne und Luſt
Durchbeben die Bruſt,
Iſt Göttergenuß
Ein einziger Kuß;
Drum, liebliches Kind,
Ein Küßchen geſchwind!
Ein Küßchen von zärtlichem Mund
Beſiegle der Liebenden Bund!

**Gianettina** (zurückweichend.)

Ei, ei! mein werther Herr!
Ein wenig doch beſcheidener.
Die Sitte läßt den Scherz nicht zu,
Drum bitt' ich ſehr: laßt mich in Ruh.

**Carlo.**

Sieh, Mädchen, mich an
Und thu' nicht ſo ſpröd!
Ich bin dir ein Mann,
Der's Küſſen verſteht.

Soldaten, auf Ehr!
Die ſäumen nicht ſehr,
Daß Liebe von freundlichem Mund
Durch Küſſe beſiegle den Bund.

Gianettina.

Nein, laßt mich! Ehrt die Sitte!
Hört auf der Schwachen Bitte.

Carlo (ihre Hand haltend.)

Nur Eins! Fürwahr, nicht mehr!

Gianettina (ſtrebt ſich loszumachen.)

Schweſter Laura, komm herbei!

Carlo.

Deine Schweſter — eben recht!
(Fernando und Laura kommen zurück.)

Fernando.

Carlo! ſprich, biſt du von Sinnen.

Laura (zu Gianettina.)

Ha! mich rief dein Hülfgeſchrei!

Fernando.

Welches raſende Beginnen!

Gianettina.

Ja, um Hülfe rief ich laut.

**Carlo** (ernſt auf Laura zutretend.)
Sey gegrüßt mir — **Räuberbraut!**

**Laura.**

Weh mir!

(Sie entflieht. Gianettina ihr nach.)

## Sechste Scene.

**Fernando. Carlo.**

**Fernando** (ſehr bewegt.) Was war das, Carlo? — Was ſollte dieſes Wort?

**Carlo.** Es iſt die Auflöſung des Räthſels, das uns der ermordete Pietro im Sterben aufgab.

**Fernando.** Erkläre dich deutlicher! Du haſt ein furchtbares Wort geſprochen, ein Wort, das in meiner Seele nachbebt.

**Carlo.** Hat es getroffen, Freund? Ja, es ſollte dich aus der Sorgloſigkeit emporreißen, mit der du hier Alles betrachteſt. Es ſollte dich zur Vorſicht mahnen hier, wo unter Taubeneinfalt ſich Schlangenliſt verbirgt.

**Fernando** (ungeduldig.) Weiter, weiter! du marterſt mich.

**Carlo.** Dieſe Mädchen ſind im Einverſtändniſſe mit der Räuberbande, die im nahen Walde ihr Weſen treibt —

Fernando. Unmöglich!

Carlo (beſtimmt.) Es iſt ſo. Noch hält der Graf ſich in den unterirdiſchen Gewölben des Schloſſes verborgen. Vergebens habe ich den Zugang zu dieſen geſucht. Dieſen Abend noch will er auf geheimen Wegen entfliehn. Eine Barke erwartet ihn am Strande. Roberto, der Räuberhauptmann, leitet das ganze Unternehmen. Der Preiß des Gelingens iſt Laura, die er ſchon ſeit lange liebt.

Fernando. Wie? dieſe Laura! Sie, über die ich in Zweifel ſchwebte, ob ſie die Geliebte ſelbſt ſey oder ein täuſchendes Nachbild von ihr. Jetzt iſt es klar. Sie kann es nicht ſeyn.

Carlo. Von einem eingefangenen Räuber wußte ich dieſe Geſtändniſſe zu erpreſſen. Jetzt gilt es Eil' und Klugheit. Ich fliege an's Ufer, ich laſſe den Wald durchſtreifen. Der Alte ſoll mir nicht entgehn.

Fernando (in ſich gekehrt.) Erfülle deine Pflicht! (Carlo ab.)

## Siebente Scene.

Fernando (allein.)

Recitativ.

Iſt's möglich? Heucheln konnte dieſes Mädchen
Und Alles war nur eine holde Täuſchung.

Wo find ich dieſes Irrgewindes Ausgang?
Bald neigt des Abends Dämm'rung ſich hernieder,
Die Stunde drängt, die harte Pflicht gebeut.
Vergeſſen muß ich meine Liebe, muß vergeſſen
Die Hoffnung, die mir Glück und Freude bot.

Wohl herbe ſind der Liebe Schmerzen,
Doch ſüß iſt auch der Liebe Glück.
Wich auch die Ruh mir aus dem Herzen,
Kehrt oft die Hoffnung doch zurück.
Hold wird ſie den umſchweben,
Der ſich der Liebe Macht ergab,
Drum mag es ſtürmen wild im Leben,
Mein Glück trotz ich dem Schickſal ab.

(Ab in den Pavillon.)

## Achte Scene.

(**Roberto**, der ſich während des Vorigen verſchiedene Male zwiſchen den Bäumen hat ſehen laſſen. Einige Räuber. Abenddämmerung.)

### Enſemble.

**Roberto** (hinter Fernando herdeutend.)

Dein Stündlein hat geſchlagen,
Der Räuber kennt kein Zagen,
Ringt er nach ſeinem Preis.
Drum mit den andern allen

Mußt du als Opfer fallen,
Dich tödtet mein Geheiß.

**Rauber** (gegen den Pavillon.)
Stirb auf ſein Geheiß!

**Roberto.**
Kein Weſen ohne Waffen
Hat die Natur geſchaffen.
Es kämpft, wird es bedroht.
Ja, rückwärts harrt Verderben,
Drum vorwärts! Du mußt ſterben!
Nur Rettung bringt dein Tod.

**Rauber.**
Rettung bringt dein Tod.

## Neunte Scene.

(Indem ſie dem Pavillon zuſchleichen, ſtürzt **Laura** ihnen in den Weg.)

**Laura.** Halt ein! Was willſt du thun?

**Roberto** (auf halbem Wege unwillig ſtehn bleibend.) Ihr wißt es! Euch verdienen — tödten — retten.

**Laura** (entſetzt, nach dem Pavillon zeigend.) Tödten — ihn?

**Roberto.** Er muß ſterben. Dann ſteht unſerem Vorhaben nichts mehr im Wege.

**Laura** (auf das Heftigſte bewegt.) Nimmermehr. Es ſoll kein Blut mehr vergoſſen werden. — Keinen Schritt weiter, **Roberto**. Ich befehle es dir im Namen meines Vaters.

**Roberto** (ſieht ſie forſchend an.) Im Namen Eures Vaters? Sein Tod ſoll Euren Vater retten und Ihr widerſetzt Euch dieſem Beginnen. Was ſoll ich von Euch denken, Laura? Ha! wenn es wahr wäre, was mir ſchadenfroh die Hölle zuflüſtert, wenn Euer Herz dieſem Fernando —

**Laura** (haſtig.) Ich bin ihm hoch verpflichtet, er rettete mir das Leben.

**Roberto.** Pah! Bloßer Zufall.

**Laura** (ſehr beängſtigt.) Roberto, du weißt, welche Hoffnung ich dir gegeben. Alles iſt nichtig, wenn dieſem Manne das geringſte Leid geſchieht.

**Roberto** (finſter.) Sein Leben ſteht höher im Preiſe. Eine bloſe leere Hoffnung kann es nicht bezahlen. Gebt mir Gewißheit. Schwört die Meinige zu werden, wenn ich Euch den Vater rette, und jener mag leben.

**Laura** (zum Himmel.) Gott deine Hand liegt ſchwer auf mir.

**Roberto.** Ihr zaudert? — Auf, Cameraden!

Laura (in höchſter Angſt.) Zurück! Ihr dürft nicht weiter. — Ewige Allmacht, was ſoll ich thun? Mein Leben iſt ein Spiel hölliſcher Mächte geworden, die es unaufhaltſam hinunterreißen in den Abgrund. Keine Rückkehr iſt möglich, immer tiefer ſink' ich hinab. Schone ſeiner, Roberto, rette den Vater, dann — dann — o Himmel! vermag ich's auszuſprechen? — Dann will ich die deinige werden, ſo wahr mir Gott gnädig ſey!

Roberto. Gedenkt dieſes Schwures in der entſcheidenden Stunde. (Nach dem Pavillon deutend.) Sein Leben verbürg' ich Euch.

Laura (in Verzweiflung forteilend.) Verloren! Auf ewig verloren!

## Zehnte Scene.

Die Vorigen, ohne Laura.

Arie mit Chor.

Roberto.

Recitativ.

Habt Ihr's vernommen
Was ich gelobt?
Er lebe!

Räuber.

Er lebe!

**Roberto.**

Nun denn wohlan!
Hört weiter meinen Befehl.

**Räuber.**

Wir hören.

**Roberto.**

Ergreift ihn lebend
Und führt ihn gefangen mir zu!
Zeugen von dem
Sollt Ihr mir ſeyn,
Was ich ihr,
Was ſie mir
Verſprechen zum Preis,
Drum, wackre Genoſſen,
Jetzt zähl' ich auf Euch.
Im Gewölbe des Schloſſes
Harrt Eurer der Lohn;
Doch für ſein Leben
Bürgt mir das Eure,
Bei meinem Zorn!
(Er geht nach dem Garten ab.)

**Räuber.**

Wir bringen gefangen
Ihn dir nach Verlangen;

Doch ſachte! Stille!
Daß ſich erfülle,
Sein Wille.

(Indem ſie ſich dem Pavillon nähern, tritt Fernando aus der Thüre.)

Fernando (den die Räuber ergreifen.)
Verrätherei!
Ihr Freunde, ſchnell herbei!

(Räuber, indem ſie ſich ſeiner bemächtigen und ihre Dolche auf ihn zucken.
Kein Wort! Du biſt verloren
Bei'm erſten Hülfgeſchrei.

(Sie ſchleppen ihn gefangen mit ſich fort, dem Roberto nach.)

## Eilfte Scene.

(Unterirdiſches Gewölbe mit Seitengängen, von einer herabhangenden Lampe beleuchtet.)

Laura und der Graf.

### Finale.

Laura (in Reiſekleidern und Schleier, tritt ſchwermuthig aus dem Hintergrunde.)
Fernando gefangen —
Man führt ihn hierher!

Graf.
Dieſes Zittern, dieſes Bangen
Iſt ein Geſtändniß mehr,

Daß du dem Lebensretter,
Mit deinem Dank,
Auch deine Liebe weihſt.

## Zwölfte Scene.

Die Vorigen. Roberto.

Roberto (finſter zum Grafen.)

Herr Graf, nur kurze Zeit iſt uns vergönnt

Laura (verbirgt ihr Geſicht an des Vaters Bruſt.)

O, mein Vater!

Graf.

Armes Kind! o weine nicht.

Laura.

Welche Qual ergreift mein Herz!

(Sie läßt den Schleier ſinken.)

## Dreizehnte Scene.

(Die Vorigen. Fernando wird durch einige Räuber hereingeführt.)

Roberto.

Seht hier den Gefangnen!

(Auf ein Zeichen des Grafen treten die Räuber zurück.)

Graf (zu Fernando.)

Seyd gegrüßt in meinem Hauſe,
Seyd willkommen meinem Herzen!

Fernando (finſter.)

Wollt Ihr grauſam mit mir ſcherzen?

Graf (Laura vorführend und entſchleiernd.)

Nein, es iſt nicht Scherz geweſen —
Dieſe mag das Räthſel löſen.

Laura (weich.)

Fernando!

Fernando.

Ja, ſie iſt es! Jene Dame —
(Für ſich.)
Doch Carlo — tolle Lügen
Und Trennung jetzt — in dieſer Stunde
Wo ich ſie endlich fand,
Die ich erſehnt ſo ſehr,
Ha! Nimmermehr!

Der Graf (bei Seite.)

Wie verſteh ich ihn?
Huldigt er dem Herzensbunde,
Der in jener Rettungsſtunde
Einſt ſich ſchloß?

(Laut zu Fernando.)
Theilt mit uns die Flucht.

Fernando.
Flucht!
Laura (für ſich.)
Könnt ich fliehn
Und glücklich ſeyn!

Fernando
Nicht dieſes Wort!
Das Rieſenbild
Von Pflicht und Ehre
Rüttlet wach
Mich aus der Liebe
Schönſtem Traum.
Laura.
Fernando! Eitles Sehnen!
Könnt ich fliehn und glücklich ſeyn!

## Vierzehnte Scene.

(Die Vorigen. Gianettina, Anſelmo, treten haſtig ein, Diener und Dienerinnen.)

Anſelmo.
Auf, rüſtet Euch zur Flucht,
Erhört der Diener Flehn,
Euch einmal noch zu ſehn.
(Diener und Dienerinnen treten ſchüchtern vor.)

Roberto (heftig.)

Auf, auf, Herr Graf zur Flucht! Auf, auf!

Laura.

O, könnt ich fliehn und glücklich ſeyn!

Der Graf (zu Fernando.)

Wir trennen uns! Es führen Pflicht und Ehre
Euch fort auf eine andre Bahn.
Einſt, Freund, vielleicht, daß ich gewähre,
Sprecht Ihr mich um mein Liebſtes an!

Fernando.

Ha, welches Wort! ich dürfte hoffen?
O, Laura, wendet Euch nicht ab von mir?
Zeigt Euer ſchönes Herz mir offen,
O ſagt, ich ſey kein Fremdling hier.

Roberto (bei Seite zu Laura.)

Gedenkt des Eid's, den Ihr geſchworen!
Er lebt durch ihn, er war verloren.

Laura (ſtolz zu Roberto.)

Welch verwegnes Beginnen?
Erſt mußt du mich gewinnen,
Daß ich dir dienſtbar ſey!
Bis dahin bin ich frei.

(Roberto zieht ſich mit allen Zeichen des Unwillens zu den Raubern zurück.)

**Fernando** (zu Laura.)

Sprecht nur ein Wort der Liebe!
Sonſt bleibt mein Himmel trübe.

**Graf** (zu Laura.)

Was zauderſt du, mein theures Kind!
Ich bill'ge deine Wahl.

**Roberto** (für ſich.)

Verdammt, daß ich muß Zeuge ſeyn!
Was ſchonte ihn mein Stahl?

**Laura** (zu Fernando und dem Grafen.)

So hört mich denn! Mein Vater, höre!
(Zu Fernando beſonders.)
Ihr tratet rettend in mein Leben ein,
Und Lieb' entkeimt der Dankeszähre,
Doch kann ich nicht die Eure ſeyn.

**Roberto.**

Recht! Es mahnt ſie ihr Eid.

**Der Graf und Fernando.**

Unbegreiflich! Welche Räthſel —
Neue Räthſel, neues Leid!
Welche Löſung wird uns werden —
Ha, kein Licht — nur Dunkelheit!

(Man hört Waffengeräuſch von Außen.)

Anſelmo, Gianettina, Diener und Dienerinnen.

Es naht Gefahr, Ihr dürft nicht weilen!
Hinweg von hier, Ihr müſſet eilen.

Roberto.

Fort! Alles iſt bereit.

Laura, der Graf, Fernando.

O welcher Schmerz! von allem ſcheiden,
Was mir im Leben theuer war.
Ich muß die { Heimathsſtätte
Heißgeliebte } meiden.
Und kein Erſatz beut ſich mir dar.

Roberto.

Laßt zögernd nicht Gefahr ſich mehren.

Fernando.

Nicht Ehr und Pflicht hab ich verletzt,
Drum ſcham' ich mich der Rührung nicht.

Chor.

Der Krieger werde hochgeſchätzt,
Dem heilig bleiben Ehr und Pflicht.

Graf.

So lebet wohl, mein theurer Freund,
Leb wohl, du treue Dienerſchaar!

Fernando, Roberto, Anſelmo, Gianettina, Diener.

Wir ſehn uns wieder froh vereint:
Die Hoffnung bietet Troſt uns dar.

Laura.

Ach, Alle laß ich jetzt zurück,
Nur mich, mich trifft das Mißgeſchick.

Gianettina.

Ach! mich hält ja der Vater nur —
Euch bleibet meiner Liebe Schwur.

Fernando. Roberto.

Was ich geſchworen, ſey gehalten.

Chor.

Die Ferne bricht
Die Treue nicht.

Der Graf, Fernando, Anſelmo, Laura, Gianettina.

Der Troſt iſt uns geblieben,
Daß Trennung nicht
Die Treue bricht.
Lebt wohl, lebt wohl, ihr Lieben!

Roberto (bei Seite auf Laura.)

Ich muß die That erſt üben,
Denn eher nicht
Hält ſie die Pflicht:
Dann Glück, Glück auf zum Lieben!

**Fernando.**

Lebt wohl!

**Laura.**

Lebt wohl!

**Chor.**

Lebt wohl!
Und auf den fernſten Wegen!
Folg' Euch des Himmels Segen!
Lebt wohl!

(Auf einen Wink Roberto's wird Fernando von ſeinen Wächtern tiefer in das Gewölbe geführt, während die Übrigen nach einer andern Seite abeilen.)

# Dritter Act.

## Erſte Scene.

(Waldgegend mit Felſenpartieen. Räuber ſind bei Fackelſchein im Hintergrunde gelagert. Sie ſtehen auf und treten vor.)

**Räuber.**

Fröhlich, ohne Furcht und Beben
Wandern ſorglos wir durch's Leben,
Fort bei Spiel und Becherklang.

Mag der Sturm uns wild umbrauſen,
Wenn im Wald wir nächtlich hauſen,
Iſt der Donner Schlafgeſang.
Hallo! Hallo!
Stets frei und froh
Bei Becherklang
Und Spiel und Sang.

Frohes Muths und reich an Beute,
Mit dem Schwerte an der Seite,
Ziehn wir ſingend unſre Bahn.
Nur wo frei die Adler horſten —
In der Eichen dichten Forſten,
Weht der Freiheit Geiſt uns an.
Hallo! Hallo! u. ſ. w.

Drum hinaus, hinaus in’s Freie,
Daß der Luſt das Herz ſich weihe,
Treibt uns unſer Wahlſpruch fort.
Spiel und Sang und volle Becher
Preiſen wir als frohe Zecher:
Freiheit iſt das Loſungswort!
Hallo! Hallo! u. ſ. w.

## Zweite Scene.

(Die Vorigen. **Der Graf. Laura. Roberto.** Zwei Räuber. Die Räuber treten in einzelne Gruppen zuſammen.)

**Roberto** (dringend.) Nur weiter — immer vorwärts! Wir werden verfolgt — die Feinde ſind uns auf den Ferſen. Auch Fernando iſt mit ihnen. Ich hörte ſeine Stimme im Walde — man hat ihn zu früh befreit.

**Laura.** Ich bin erſchöpft! Die raſche Flucht auf den ermüdenden Bergpfaden — die Angſt vor den umringenden Feinden — meine Glieder verſagen mir den Dienſt — ich kann nicht weiter.

**Roberto** (bei Seite.) Erwünſcht! — Dieſe Erſchöpfung giebt einen guten Anlaß, von dem Alten loszukommen.

**Der Graf.** Ein Wunder hat uns glücklich hierher gebracht. Ringsum wurden die Stimmen unſerer Verfolger laut, ich hörte meinen Namen rufen, meine arme Tochter mußte unwegſame Felſenklippen überſteigen —

**Roberto.** Pah! Wir haben ſie in der Irre herumgeführt — hierher finden ſie den Weg nicht ſo ſchnell. Doch nun laßt uns nicht länger zaudern, edler Herr! (Zu den Räubern.) Zündet das Feuer an, dort auf der Klippe, die weithin über's Meer ragt! Es verkünde Eure Rettung, edler Herr, den treuen Männern, die mit der Barke am Strande Eurer harren!

Der Graf. Aber meine Tochter? Ihre Kräfte ſind erſchöpft — der ſteile Klippenpfad —

Roberto (bei Seite zu Laura.) Ich habe mein Wort gelöſ't, jetzt verlange ich meinen Lohn. (Laut zu dem Grafen.) Sie folgt Euch in wenigen Augenblicken. Ich ſelbſt führe ſie Euch nach, ſobald ſie ſich erholt hat. Aber Ihr müßt Euch durchaus den wackern Schiffern zeigen. Ihre Ungeduld könnte Alles verderben.

Der Graf. So kommt denn, meine Freunde! (Indem er nach dem Hintergrunde ſich wendet, eilt Laura ihm nach und drückt leidenſchaftlich bewegt ſeine Hand an ihren Mund.)

Laura (ſchluchzend.) Leb wohl, mein Vater! Leb wohl! Erhalte mir deine Liebe!

Der Graf (befremdet.) Was ficht dich an, ſeltſames Kind! In kurzer Zeit ſeh'n wir uns wieder.

Roberto (bei Seite zu Laura.) Verrathet Euch nicht! Ihr habt geſchworen! Ihr ſeyd die Meine.

(Der Graf will ſich losmachen von ſeiner Tochter; dieſe ſinkt ihm zu Füßen und umklammert ihn.)

Laura. O geh noch nicht! Bleib noch einen Augenblick! Laß mich noch einmal dieſe Hand an meine Lippen drücken. O, mein Vater wenn du wüßteſt — doch nein! nein! Ich will allein mein Elend tragen. Leb wohl! Leb wohl — (abgewandt) auf Ewig! (Sie eilt zu dem Felſenſitze zurück und ſinkt kraftlos darauf nieder.)

Der Graf. Beruhige dich, meine Tochter! Ertrage dieſe kurze Trennung gefaßt. Ich erwarte dich unten am Fuße des Felſen. (Laura macht eine ſtumme Bewegung des Abſchiedes, der Graf mit den Räubern nach dem Hintergrunde.)

Roberto (ihm nach.) Fort, nur fort!

(Alle ab außer Laura.)

## Dritte Scene.

Laura. Fernando.

### Duett.

Fernando (einen Felſen im Vorgrunde herabklimmend.)

Hier iſt's, hier flammt die Gluth empor
(nach Innen.)
Zurück! Harrt meines Ruf's!

Laura (auffahrend.)

Ha! Welche Stimme trifft mein Ohr?
Fernando! Ew'ger Gott!

Fernando (zu Laura.)

Dich einmal noch zu finden,
Welch unverhofftes Glück!
Ach! an mein Leben binden,
Möcht ich den Augenblick!

Laura (ſteht auf und blickt ſcheu nach dem Hintergrunde.)

Fort! Ich darf Euch nicht hören,
Nicht Euer Liebeswort!
Wollt eins Ihr mir gewähren,
So eilet von hier fort!

Fernando.

Wie, Laura! Keinen Schimmer
Von Hoffnung laßt Ihr mir.

Laura.

Wir ſind getrennt auf immer.
Doch fort! Gefahr droht hier.

Fernando.

Bei dir trotz ich dem Mißgeſchick!

Laura.

Der Schreckliche — er kehrt zurück.

**Fernando.**

Ha! wer — ſprich, Laura, wer?

**Laura.**

Ich bin ſein — ich bin verloren!

**Fernando.**

Dein Feind? Sag, wer iſt er?

**Laura.**

Habe mich ihm zugeſchworen!

**Fernando** (beſtürzt.)

Ahnung! wie triffſt du ſo ſchwer!

**Fernando** (bei Seite.)

Wird ſie reden, wird ſie ſchweigen?
Ha! es drohet Unheils Macht.
Ein Geheimniß wird ſich zeigen,
Sich erhellen dieſe Nacht.

**Laura** (bei Seite.)

Soll ich reden, ſoll ich ſchweigen,
Ha! es drängt des Kummers Macht,
Um der Liebe ſich zu zeigen,
Auf ſich aus des Innern Nacht.

Fernando.

Noch einmal, Mädchen! ich beſchwöre dich:
Wer iſt der Schreckliche? Sey furchtlos, ſprich!

Laura.

Du ſelber willſt — du willſt, ich ſag es laut?

Fernando.

Ja, nenn ihn, der dein Herz erfüllt mit Gram!

Laura (feierlich.)

Nun denn, ſo wiſſ', es iſt mein Bräutigam,
Und ich — ich bin die Räuberbraut!
(Sie ſinkt auf die Bank zurück und verbirgt ihr Antlitz.)

Fernando (auſſer ſich.)

Du Blitz aus Himmelshöhn,
Du trafſt in dieſe Bruſt!
So muß denn untergehn
Des Daſeyns letzte Luſt.

Laura.

Retten meines Vaters Leben
Kannte dieſes Opfer nur
Mich dem Elend hinzugeben,
Trieb die Stimme der Natur.

Fernando.

Es darf nicht ſeyn! dich ſchützt mein Schwerdt.

**Laura.**
Mich hält ein Eid; ich bin verloren.

**Fernando.**
Ha! jetzt erkenn ich deinen Werth!

**Laura.**
Fort! Fort! O wär' ich nie geboren.
Ich muß den Schwur erfüllen,
Ins Elend gehen bald.
Entſetzlich! Meinen Willen
Bekämpft des Schwur's Gewalt.

**Fernando.**
Selbſt wider deinen Willen
Schütz ich dich vor Gewalt.
Das ſchwör' ich! und erfüllen
Soll dieſer Schwur ſich bald.

## Vierte Scene.

Die Vorigen. Roberto.

(Das Feuer auf dem Felſen brennt fort und erhellt die Scene.)

**Roberto** (zu Laura.) Dein Vater iſt am Strande. Über Felſen und Schlünde habe ich ihn glücklich hinabgeleitet. In wenigen Augenblicken tragen ihn die Wellen von dem Ufer hinweg, wo

Tod und Schande ihn erwartet. Mein Tagewerk iſt gethan. Ich verlange meinen Lohn.

**Fernando** (aus dem Schatten vortretend, in dem er unbemerkt vor Roberto geſtanden.) Verwegener Bube! dein Lohn ſoll dir werden. (Zieht ſeinen Degen.) Nimm ihn hin von der Spitze dieſes Schwerdtes.

**Laura** (zwiſchen beiden.) Haltet ein, ich beſchwöre Euch! Was wollt Ihr thun, Fernando? Wollt Ihr mich zu einer Wittwe machen? Er hat meinen Vater vom Tode durch Henkershand gerettet, auf dieſe Bedingung habe ich mich ihm ergeben, ich bin ſeyn, ob Braut oder Wittwe, das iſt gleich! Meine Schmach iſt einmal gewiß. Und du, Roberto, wozu dieſe Blutſchuld auf dein Haupt laden? deine Blicke verkünden Tod, du brüteſt Mord — Entſetzlicher! Verbanne die blutigen Gelüſte aus deiner Seele!

**Roberto** (ingrimmig.) Einmal haben deine ſüßen Worte mich gekirrt. Dieſer Zauber hat ſeine Kraft verloren, ſeit ich ein Recht auf deinen Beſitz habe. (Zu Fernando.) Du biſt mein Feind, du willſt mir ein wohlerworbenes Gut entreißen — Stirb, Verhaßter! Roberto duldet keinen Nebenbuhler.

(Er reißt ein Piſtol aus ſeinem Gürtel und feuert es auf Fernando ab.)

## Finale.

**Laura** (die durch eine raſche Bewegung der Hand das Piſtol aus ſeiner Richtung bringt, ſo daß der Schuß in die Luft geht.)

Entſetzliches Beginnen!
Fernando, flieht von hinnen!

**Roberto** (Laura bei Seite ſchleudernd.)

So mag das Schwerdt entſcheiden,
Wem Braut ſie von uns Beiden!

**Fernando.**

Der Wunſch ſey dir gewährt.
Zum Kampfe, der dich ehrt!

(Sie fechten.)

**Laura.**

Ewige Gottheit! Was ſoll ich beten?
Meine Gedanken — wie ſind ſie verwirrt!
Ach! mich erlöſe aus dieſen Nöthen,
Mich aus der Nacht, in die ich verirrt!

**Chor** (der herannahenden Soldaten und Räuber.)

Dort iſt's! Schießen, Schwerdterklirren!
Auf! Wir können hier nicht irren

## Fünfte Scene.

Die Vorigen. Von der einen Seite Soldaten, von der andern Räuber, in geringerer Anzahl.

**Soldaten** und **Räuber.**

Ha! der Hauptmann iſt bedroht.
Auf, zum Kampf! Verderben! Tod!

(Die Soldaten verſammeln ſich um Fernando, die Räuber um Roberto. Allgemeiner Kampf.)

**Laura** (zur Seite.)

Gottheit: Hülfe, Rettung ſende;
Dieſes Blutvergießen ende.

(Die Kämpfenden haben ſich, indem die Räuber wichen, von der Bühne gedrängt.)

Stürme, die mich umtoben,
Schweiget nicht bald eure Wuth?
Neige dich, Frieden, von oben!
Bleibe, beglückendes Gut!
Warum aus häuslicher Stille,
Riß mich das Schickſal hinaus?
War es, o Gottheit, dein Wille,
Sandteſt du Schrecken und Graus?

(Die Kämpfenden kehren zurück. Roberto mit zwei Kriegern im Kampfe wird ſchwer verwundet, die übrigen Räuber werden überwältigt.)

**Roberto** (zuſammenſinkend.)

Ha! das traf — zum Tode traf's.

**Die Soldaten.**

Victoria! Sie ſind bezwungen,
Ein leichter Sieg iſt uns gelungen.

**Die Rauber.**

O Schande, Schmach! Wir ſind bezwungen.
Der Übermacht iſt es gelungen.

**Roberto** (ſich aufrichtend zu Fernando.)

Du triumphirſt, doch dir zur Pein
Muß ſie noch Braut des Räubers ſeyn —
Die Räuberwittwe werde dein!

**Zu Laura.**

Tritt zu mir — ich gebiet es dir.

**Fernando.**

Schweig! — Geliebte, du biſt frei
Deine Feſſel iſt vernichtet.

**Laura.**

Ach! dir bleibt mein Herz getreu,
Ihm hält mich mein Schwur verpflichtet

**Roberto.**

Bringe, wie die Pflicht gebeut,
Deinem Bräut'gam Pflege dar!

**Räuber** (für ſich auf Roberto.)

Selbſt im Tode
Bleibt er furchtbar.

## Sechſte Scene.

Der **Graf**, gefangen, mit Soldaten aus dem Hintergrunde.

**Soldaten.**

Gute Beute! Frohe Kunde!
Uns ward eine Glückesſtunde.
Den Herrn Grafen fanden wir
Und er ſteht gefangen hier.

**Der Graf** (zu Fernando.)

Mein Unſtern hat geſiegt
Führt mich zum Richtplatz hin.
Vor Pöbelwuth und Schmach
Schützt Euer edle Sinn.

**Laura** (an ſeiner Bruſt.)

Vater, ſeh' ich ſo dich wieder —
Ach! mich beugt Verzweiflung nieder.

**Fernando.**

Ha! So muß ich wider Willen
Eine harte Pflicht erfüllen.

**Roberto.**

Vergebens jene That!
Vergebens jener Mord!
Pietro ſteht vor mir

Er ruft mich laut,
Er ruft mich fort.
(Mit der letzten Anſtrengung zu Fernande.)
Nimm hin — die Räuberbraut!
(Stirbt.)

**Soldaten. Räuber**
Roberto todt —
Der kühne Mann!

**Laura**
Ha, er iſt todt —
Und ich bin frei!

**Der Graf** (auf Roberto blickend.)
Mein Retter — ich muß ihn beklagen.
Doch er fand Ruh' und ich muß ihr entſagen.
Doch, Laura, ſprich!
Du ſeine Braut —
So nennt er dich.

**Fernande.**
Ich löſ' es Euch —

**Laura.**
Fernande, ſchweigt!

**Fernande.**
Nimmer kann ich ſchweigen:
Edler Herr, hört an!
Wie die fromme Tochter,
Schritt die Heldenbahn!

**Der Graf.**

Ha! weiter ſprecht!

**Chor der Soldaten.**

Horcht auf! Hört an!

**Fernando.**

Roberto ſchwur Euch zu befreien,
Sie war der Preis, als Räuberbraut.

**Der Graf** (erſtaunt zu ſeiner Tochter.)

Ha! du das Opfer —

**Laura.**

Wollt verzeihen!

**Der Graf.**

Nicht verzeihen — Danken laut!

**Soldaten und Räuber** (auf Laura.)

Recht — ſie war die Räuberbraut.

## Siebente Scene.

Die Vorigen. Gianettina. Anſelmo; eilig dann Carlo, Diener und Dienerinnen.

**Gianettina.**

Freude, Freude! große Freude!

**Anſelmo.**

Alles Unglück iſt vorbei.

**Gianettina** (des Grafen Hand küſſend.)

Wieder ſeyd Ihr uns gegeben!

**Anſelmo** (von der andern Seite ebenſo.)
Edler Herr, Ihr ſeyd jetzt frei.

Laura. **Fernando. Graf. Soldaten und Räuber.**

**Der Graf.**
Welche Räthſel? Redet deutlich!

**Gianettina** und **Anſelmo.**
Mehr nicht weiß ich, was es ſey;
Eins iſt ſicher: Ihr ſeyd frei.

**Carlo** (raſch vortretend.)
Frohe Siegeskunde!
Von mächt'ger Hand getroffen
Entfliehen mußten jene Fremden,
Die unſern edlen Fürſten
Zu Thaten zwangen, die ſein Herz verabſcheut.
Frei ſeyd Ihr, würd'ger Graf!
So will's der Fürſt;
Er liebt, er ehret Euch.

**Chor.**
Freiheit, Ehre, Glück,
Sie kehren neu zurück.

**Carlo** (zu den Räubern.)
Um dieſe hohe Zeit zu feiern,
Ward Gnade Euch gewährt;

Doch über's Meer
Hinweg von dieſem Strande
Führ Euch ein ſchnelles Schiff.

**Die Rauber.**
Auf zum neuen Heimathsort
Über'm blauen Meere dort!

(Die Fackeln und der Holzſtoß ſind niedergebrannt. Im Hintergrunde Morgenröthe und Sonnenaufgang. Die Räuber werden von den Soldaten freigelaſſen und ziehen ſich langſam auf die Felſen im Hintergrunde zurück, wo ſie Gruppen bilden.)

**Der Graf** (zu Fernando.)
Seht, wie des jungen Tages Sonne
Das freie Vaterland begrüßt.
Auch Euch ſey dies ein Tag der Wonne,
Dem Eurer Herzen Bund entſprießt.
(Fügt ihre Hände zuſammen.)

**Laura. Fernando.**
Nach Zagen, nach Bangen, beglückendes Loos!
O Segen des Himmels, du neigſt dich hernieder,
Du ſicherſt uns Freuden im Vaterlandsſchooß,
Du gabeſt gerettet den Vater uns wieder.

**Chor der Soldaten, Diener und Dienerinnen.**
Heil! Dem ſchönen Tage Heil!
Großes Glück ward uns zu Theil.

Freiheit, Freude! Jubelt fort
Hier im ſchönen Heimathsort.

Die Räuber (von den Felſen.)

Heil bringt uns die Zukunft, Heil
Wird uns in der Fern' zu Theil.
Fort zum neuen Heimathsort
Übern blauen Meere dort!

(Die Sonne iſt ganz aufgeſtiegen.)

(Der Vorhang fällt.)

# Das Königsſchwerdt.

## Romantiſche Oper in drei Aufzügen.

---

In Muſik geſetzt von Georg in Rom. (†)

---

## Perſonen.

Gandalin, ein brittaniſcher Großer.
Kolma, ſeine Tochter.
Oriana, ſeine Nichte.
Gunthro, König der Dänen und Eroberer von Brittanien.
Harald, ſein Hauptmann.
Alfred, als Fiſcher Edmund.
Darinel, ſein Freund.
Landleute beiderlei Geſchlechts.
Vaſallen und Diener des Gandalin's.
Krieger.

Die Handlung begiebt ſich auf der Inſel Brittanien.

# Erſter Act.

(Freie Gegend. Zu beiden Seiten Bäume, im Hintergrunde eine Fiſcherhütte und ferne Ausſicht auf einen Fluß mit bebauten Ufern.)

---

## Erſte Scene.

(Gunthro. Harald. Gandalin. Diener Gandalins. Landleute. Krieger in Gunthro's Gefolge.)

**Chor Gandalin's** (ſeiner Diener und der Landleute.)

Willkommen ſeyd auf Freundes Grund,
Willkommen ſeyd zum heitern Bund!
Der Sieg, der Ruhm, der Myrthenkranz
Vereinen ſich zum ſchönſten Glanz.

**Gandalin** (zu Gunthro.)

Wackrer Held! Mir Eure Hand,
Trauten Grußes Unterpfand!

**Gunthro** (reicht ihm die Rechte.)

Nehmt ſie hin! Im Drucke ſpricht
Sohneslieb' und Sohnespflicht.

**Chor der Krieger mit Harald.**

Blutiger Kampf und kriegeriſche Luſt
Zieren das Leben und ſchwellen die Bruſt.
Aber nach Siegen zu minnigem Glück
Eilt ſelbſt der größte der Helden zurück.

(Gunthro, Gandalin und Harald treten vor.)

**Gandalin.** Siegreicher König, du ehrſt das Schloß meiner Väter durch deine Ankunft. Der Ruhm iſt dir im Preiſe deiner Thaten vorangeeilt. Ein neuer Stern des Glücks gehſt du meinem Vaterlande auf, das, von innern Unruhen zerrüttet, eines heldenmüthigen Herrſchers bedarf, der ihm das Glück ſeiner Zukunft ſichert.

**Gunthro.** Meine Waffen haben dieſes Reich erobert, ſie werden es ſchirmen.

**Harald.** Kein Sprößling des alten Herrſcherſtamms lebt mehr, der einen Anſpruch hätte.

**Gandalin.** So iſt Alfreds Tod gewiß?

**Gunthro.** Er fiel unter meinen Streichen.

**Gandalin.** Armer Jüngling! So ſchöne Hoffnungen mußten ſo frühe untergehn.

Gunthre. Warum weigerte der Thor eine Unterwerfung, warum verſagte er den gerechten Tribut?

Harald. Seine Anhänger ſind vernichtet oder entflohn. Alles huldigt meinem Herrn.

Gunthre. Die Verbindung mit deiner Tochter, edler Gandalin, wird meinen Thron befeſtigen. Wer würde noch zaudern, ſich mir zu unterwerfen, wenn Brittaniens mächtigſter Ritter mich ſeinen Sohn nennt? Dann bin auch ich ein Britte. Niemand wird den Fremdling in mir haſſen.

Gandalin. Noch eine Bedingung iſt zu erfüllen, ehe ich Kelmas Hand in die deine lege. Eine Bedingung ſeltſamer, zaubriſcher Art. —

Gunthro. Du ſprichſt in Räthſeln?

Gandalin. Bald werden ſie dir gelöſ't ſeyn, großer König! Nur in geheimnißvoller Berathung darf ich dir dieſen wichtigen Gegenſtand enthüllen. Jetzt nimm an, was dir Gaſtfreundſchaft und Liebe bieten. Tritt ein in die Hallen meines Schloſſes!

Gunthre. Gern geleite ich dich dahin. Der Ruhm von Kelma's Schönheit hallt wieder in Brittaniens weitem Reiche. Laß mich die holde Braut kennen lernen.

**Chor.**

**Gandalin, Diener und Landleute.**

Willkommen ſeyd auf Freundesgrund,
Willkommen ſeyd zum heitern Bund!
Der Sieg, der Ruhm, der Myrthenkranz
Vereinen ſich zum ſchönſten Glanz.

**Gunthro, Harald und Krieger.**

Blutiger Kampf und kriegriſche Luſt,
Zieren das Leben und ſchwellen die Bruſt.
Aber, nach Siegen, zu minnigem Glück
Eilt ſelbſt der größte der Helden zurück.

(Alle ab nach der rechten Seite.)

## Zweite Scene.

Alfred und Darinel aus der Hütte. Beide in Fiſcherkleidung.

**Alfred.** Haſt du's gehört?

**Darinel.** Ruhig, Freund!

**Alfred.** Ruhig? Wie kann ich ruhig ſeyn! Der Preis meines Lebens, die einzig Geliebte, wird mir entriſſen von dem Todfeinde und ich ſoll mich dem kalten Spruche der Vernunft unterwerfen!

**Darinel** (bedeutend.) Kann der **Fiſcher Edmund** den **König Gunthro** in die Schranken rufen?

**Alfred.** Grauſames Mißgeſchick! Ich gehöre zu den Todten. Das Leben hat mich ausgeſtoßen, ſeine Freuden ſind mir verſagt.

**Darinel.** Noch iſt Kolma nicht die ſeinige. Ehe der verhaßte Bund geſchloſſen wird, kann ſich vieles ändern.

**Alfred.** Du haſt recht, Darinel. Wir wollen unſre Freunde verſammeln; mit Gewalt müſſen wir die Geliebte befrein!

**Darinel.** Unſre Freunde? Wo ſind ſie? Das Unglück unſrer Waffen hat ſie nach allen Weltgegenden zerſtreut.

**Alfred.** Ha! Da reißeſt du die alte Wunde wieder auf. Ich bin ein Vertriebener — ein armer Flüchtling — der rechtmäßige Erbe dieſes alten Reichs ein Flüchtling! Ach! und dennoch wollte ich den Verluſt einer Krone verſchmerzen, wollte gern unter dieſer armſeligen Hütte einem geringen Tagewerke nachgehn, wenn ich ſo mir das Glück meines Herzens ſichern könnte.

**Arie.**

Liebe, ſüße Himmelsmacht,
Ach, mit holden Zauberbanden
Haſt du mich ſo ſtark umſchlungen,
Liebe, ſüße Himmelsmacht!

Muß ich von der Theuern ſcheiden,
Soll ich dich, o Kolma, meiden,
Dich, die voller Liebespracht
Mir erſchien in Unglücksnacht?
Herz, du mußt verzagen,
Mußt dem Glück entſagen,
Liebe, ſüßer Himmelsmacht,
Holdem Stern um Mitternacht.

Hinweg, du Schreckgedanken!
Ich fodre in die Schranken
Zum Kampf bis auf den Tod,
Wer meine Lieb' bedroht.
Ha, Gunthro, mich vom Throne
Hat dein Verrath verjagt,
Allein der Liebeskrone
Hab ich drum nicht entſagt.
Freundlos ſteh ich entgegen
Zum Kampfe dir allein,
Mich ſtärkt der Liebe Segen,
Der höchſte Preis wird mein.

**Darinel.** Haſt du vergeſſen, daß Gunthro ſchon einmal uns durch Übermacht beſiegt? Glaubſt du, er wurde edel genug ſeyn, ſich dir im Zweikampfe Mann gegen Mann gegenüberzuſtellen? Du irrſt. Im ſchmachvollen Kerker müßteſt du deine Tollkühnheit büßen.

**Alfred.** So iſt keine Hülfe, keine Rettung?

**Darinel.** Höre mich! Ganz Brittanien betrauert deinen Tod, der Feind frohlockt darüber. Dank ſey der wunderbaren Ähnlichkeit, welche dein Schildträger mit dir hatte! Er ſank im treuen Kampfe ſterbend an deiner Seite; ſeine Leiche wurde für die deinige genommen. Dieſer Wahn verſchaffte uns Zeit zur Flucht; unter dieſer Fiſcherkleidung erkennt uns kein Späher.

**Alfred.** Weiter! Wozu dieſe Dinge, welche mir längſt bekannt ſind?

**Darinel.** Iſt dir nicht auch darum dieſes beſcheidene Gewand theuer geworden, weil du unter ihm die Liebe der holden Kolma gewonnen?

**Alfred** (mit einem Seufzer.) Meine Kolma!

**Darinel.** Dir ward Kolma's Neigung, mir die der anmuthigen Oriana. Wo iſt der Fiſcher, der auſſer uns noch ſolchen herrlichen Fang gethan? Und, bei dem ewigen Himmel! wir laſſen uns dieſes Gut nicht entreiſſen.

**Alfred.** Wie aber —

**Darinel.** Die Jungfrauen lieben uns um unſrer ſelbſt willen, herab neigen ſich ihre Herzen aus dem ſtolzen Schloſſe zu der einfachen Fiſcherhütte. Oriana hat mir verſprochen, mich zu dieſer Stunde an dieſem Orte zu finden. Kolma wird ſie begleiten. Zu was überredet wahre Liebe nicht? Noch heute müſſen die Geliebten mit uns fliehn. Auf leichtem Nachen fahren wir ſie zu einer abgelegenen Inſel, wo wir gewiß ſind, noch einige Freunde zu beſitzen. Dort mag ein ſtilles Glück ſich bilden, bis wir, zu neuem Kampfe gerüſtet, deine gerechten Anſprüche auf Brittaniens Thron wieder geltend machen können.

Alfred. Du haſt recht, Darinel. Dieſer Plan iſt trefflich ausgedacht. Ein neues Hoffnungsgefühl ſtrömt belebend in meine Seele! Kolma wird dem verhaßten Bunde entgehn, ich werde ſie beſitzen — O, mein Freund! Welchen Dank bin ich dir ſchuldig. Aber — wie — wenn ſie ſich weigerte, uns zu begleiten — wenn Anhänglichkeit an das Vaterhaus, alte Gewohnheit ſie abhielte —

Duett.

Darinel.

Glaube mir, wo ſich die Liebe
Mächtig angeſiedelt hat,
Schweigen alle andern Triebe,
Sie beherrſcht den Lebenspfad.

**Alfred.**

Gerne trau' ich dieſem Worte.
Liebe führt mich himmelan;
Freundſchaft öffnet mir die Pforte
Zu der holden Glückesbahn.

**Beide.**

Laß uns knüpfen Hand in Hand
Zarter Lieb und Freundſchaft Band.

**Alfred.**

Wenn Stürme ſich erheben —

**Darinel.**

Dem Sturme ſtehn wir kühn.

**Alfred.**

Wenn Feinde uns umgeben —

**Darinel.**

Die Liebe macht ſie fliehn.

**Alfred.**

Ja! in Kampf und Ungewittern
Darf nicht wahre Lieb' erzittern.

**Darinel.**

Will uns Übermacht berauben,
Dürfen wir uns Liſt erlauben.

**Alfred.**

Du biſt mir treu?

**Darinel.**

In jeder Sache.

**Alfred.**

Du ſtehſt mir bei?

**Darinel.**

In Kampf und Rache.

**Beide.**

Wer kann dem ſtarken Bunde
Der Freundſchaft widerſtehn?
Auf, auf! Nach flücht'ger Stunde
Iſt Herrliches geſchehn.
Wenn auch auf dunkelm Grunde
Die neue Sonne glänzt:
Die Liebe gibt uns Kunde,
Daß ſie uns bald bekränzt.

**Alfred** (in die Scene blickend.) Sieh, Darinel! Wer ſind die beiden weißen Geſtalten, welche dort den Felſenpfad herabſchweben?

**Darinel.** Ich irre nicht! Es iſt Orian mit Kelma.

**Alfred.** Komm, ihnen entgegen!

**Darinel.** Bleib, mein Freund! Laß uns ihr Geſpräch belauſchen. Wir wollen hören, ob ihre Stimmung unſerm Antrage günſtig iſt.

(Sie treten etwas in den Hintergrund.)

## Dritte Scene.

**Kolma. Oriana. Die Vorigen.**

**Oriana.** König Gunthro zieht ein, wir ziehn aus.

**Kolma.** Aber mein Vater wird zürnen —

**Oriana.** Laß ihn! Der unerbetene Bräutigam mag ihn beruhigen!

**Kolma.** Du biſt ſo leichtſinnig!

**Oriana.** Leichter Sinn iſt froher Sinn. Mein Darinel verſprach, hieher zu kommen. Kein König der Welt kann mir ein trauliches Stündchen mit meinem lieben Fiſcher erſetzen.

**Kolma.** Ach!

**Oriana.** Ein Seufzer? Was gilt die Wette, der war einem Jünglinge geweiht, dem Kolma etwas mehr als ihre Freundſchaft geſchenkt hat.

**Kolma.** Du kennſt das unglückliche Geſchick, das mich bedroht und — kannſt noch ſcherzen.

**Oriana.** Scherz macht den Stachel des Mißgeſchicks ſtumpf. Selten dringt er zu den Thronen der Könige. Du biſt bald eine Konigin; nütze noch den freien Augenblick.

**Kolma.** Bin ich noch frei? Hat nicht des Vaters Wort mich in Ketten geſchmiedet, die mein Herz wund drücken.

**Oriana.** Solche Ketten wirft ein ſtarker Willen ab; Herzenswunden heilt die glückliche Liebe.

**Kolma.** So wird meine Wunde ewig bluten. Theurer Edmund! Verhaßter Gunthro!

**Oriana.** Wie kann nur dein Vater den Unterdrücker Brittaniens begünſtigen? Wie dem düſtern Fremdlinge die einzige Tochter vertrauen?

**Kolma.** Die Ehrſucht treibt ihn und — ein unglücklicher Wahn. Er glaubt den König der Dänen zu dem freigewerdnen Throne unſres Landes vom Schickſale berufen; durch den mächtigen Eidam gedenkt er ſelbſt ſein Anſehn zu vermehren. Ach! und wäre auch Gunthro nicht: dürfte ich jemals hoffen, den Geliebten meines Herzens — einen niedern Fiſcher — als meinen Gatten zu beſitzen?

Recitativ.

Tückiſches Geſchick!
Warum mußt du grauſam
Treten zwiſchen mich und meine Liebe?
*Du rufſt mich hinauf zu dem ſtrahlenden Sitze*
Der Könige!
Ach! und mein Herz drängt mich hernieder
Zu ſtillem Glück, in ſchlichter Hütte,
An der Seite meines Auserwählten.

Keine Hoffnung ſpricht
Von Erfüllung dieſer Wünſche.
Aus dunkler Nacht ſchwarzer Zukunft
Blitzen wilde Schauer auf!
Mich trifft der Blitz,
Ich falle — ſein Opfer.

### Arie.

Einſt rannen meine Tage
Mild in den Strom der Zeit,
Nicht trübte Schmerz und Klage
Der Seele Heiterkeit.
Entflohn iſt dieſer Tage Glück,
Ach, nimmer kehrt es mir zurück!
Die Liebe naht, das Herz erbebt,
Es zieht ein ſüßer Zauber ein,
Der, wie er fühlt und wie er ſtrebt,
Auch mit der Luſt bringt Pein.
Jetzt ſchlägt die Pein in Flammen auf,
Hinweg, die wilde Gluth!
Die Flamme ſteigt zur Bruſt hinauf,
*Verzehrt des Herzens Gut.*
Lebe wohl! Liebesglück!
Fahre hin! Sonnenblick!
Schwarze Nacht ſinkt herab,
Ha! ich ſchau in mein Grab.

Und ich möchte doch ſo gerne
Folgen holdem Liebesſterne!
Möchte höchſte Lebensluſt
Finden an des Theuren Bruſt.
Süßer Gedanken, verfolge nicht
Mich mit deinem Zauberlicht;
Ach! ich muß voll Nacht und Grauen
Eine ſchwarze Zukunft ſchauen.
Lebe wohl! Liebesglück!
Fahre hin! Sonnenblick!

## Vierte Scene.

Die Vorigen. **Alfred** und **Darinel** treten vor.

**Alfred** (innig zu Kelma.) Kelma! So ſeh ich noch einmal dich wieder! Vielleicht zum letztenmal.?

**Kelma.** Zum letztenmale! Ja, ich muß es ausſprechen dieſes Schreckenswort, den Willen des Vaters — ein ſtrenges, unerbittliches Geſchick, trennen uns auf ewig.

**Alfred** (nicht ohne Bitterkeit.) Erbleicht etwa in dem Herzen Kelma's die Himmelsſonne der Liebe vor dem Glanze einer Krone?

**Kelma.** Edmund, du thuſt mir wehe! Eine unerträgliche Laſt wird dieſe Krone auf meinem Haupte drücken, ſie wird mich zur Erde beugen, bis ſie mich niederwirft in die letzte Ruheſtatt. Ich weiß das voraus. Dein Bild wird mich verfolgen, wo auch das Schickſal mich hinführt. Umgeben von königlicher Pracht, werde ich nur dich erſchauen; im einſamen Gemache dich vor mir ſehn und deinem Angedenken meine Thränen weihen.

**Alfred.** Und dieſes Herz muß ich verlieren!

**Oriana** (welche bisher mit Darinel leiſe bei Seite geſprochen.) Ich wüßte wohl, wie dieſes Unglück vermieden werden könnte!

**Kolma.** Wie, Oriana — du —

**Oriana.** Es gibt ein altes Lied, das hierin guten Rath ertheilt. Hört mir zu.

### Lied.

Ein Ritter wollt ein Fräulein frein,
Die aber liebt den Knecht,
Möcht' lieber Frau vom Knappen ſeyn,
Drum ſchien der Herr ihr ſchlecht.
Liebe macht die Herzen gleich,
Lieb' iſt mehr, als Kron' und Reich.

„Du, Knapp, komm her um Mitternacht,
Will mit dir ziehn vom Schloß!“
So hat's das Fräulein ausgedacht,
Sie fliehn auf ſchnellem Roß.
Liebe macht die Herzen gleich,
Lieb' iſt mehr, als Kron' und Reich.

**Darinel.** Bei'm Himmel! Dieſes Beiſpiel ſollte befolgt werden. So würde König Gunthro fur ſeine übermüthige Anmaßung beſtraft. Wir ſuchten und fänden das Glück auf einer abgelegenen friedlichen Inſel, Kolma mit Edmund, Oriana mit mir! Welches beneidenswerthe Loos.

**Alfred** (zu Kolma.) Du ſchweigſt, Geliebte? O wäre dieſes Schweigen ein Zeichen deiner Einwilligung! Sieh: wenn ich auch nur ein glanzloſes Glück in niedrer Hütte dir bieten kann, ſo will ich dieſe Hütte mit den unvergänglichen Roſen der Liebe ausſchmücken. Folge mir, du Theure! O erhebe mich plötzlich aus dem Abgrunde des Mißgeſchicks zu dem Himmel der Liebesſeligkeit!

**Oriana** (zu der immer noch ſchweigenden Kolma.) Kann dein Herz unempfindlich bleiben bei dieſer Sprache einer wahren und treuen Liebe? Kannſt du den armen Edmund allen Qualen der Entſagung hingeben?

**Kolma.** Oriana, meine Freundin! Welche ſtrafbare Gedanken haſt du in mir erweckt?

**Alfred.** Nicht Lockung zu ſündiger That iſt es, die zu dir ſpricht. Die Stimme des Himmels gebietet durch der Liebe Macht.

**Kolma.** Nein, nein! Alfred. Ich kann, ich darf dir nicht folgen.

**Alfred.** Ich Unglücklicher!

**Kolma.** Auch ich werde trauern und — ſterben vor Sehnſucht. Aber des Vaters edle Abſicht erheiſcht mein Glück zum Opfer. Ihm muß ich mich unterwerfen, ob auch mein Herz darüber breche. Mein Vaterland iſt von innerm Zwiſte zerrüttet, der Stamm der alten Herrſcher iſt erloſchen, kein geſetzliches Band beſteht mehr. Gunthro ſoll den Frieden, das Glück Brittaniens zurückführen; meine Hand wird ihm die Anhänglichkeit der Groſſen des Landes ſichern. Tauſende können beglückt werden durch das Opfer, welches ich bringe; für ſie will ich leiden und — entſagen.

**Alfred.** Du ſchwebſt in einem furchtbaren Irrthume. Du kennſt dieſen Gunthro nicht. Nimmer kann ſein rauher Sinn, ſein tückiſches Gemüth das Glück Brittaniens begründen. Und — wie — wenn du in dem Wahn, eine große und edle That zu begehn, deine Hand zu einem Verbrechen böteſt —

**Kolma** (erſchrocken.) Zu einem Verbrechen?

**Darinel** (bei Seite.) Ha, ich ahne ſeine Abſicht!

**Alfred.** Wenn Alfred, der rechtmäßige Erbe der Krone noch lebte?

**Kolma.** Gott, wenn das wäre? An welchem Abgrunde ſtände ich, ohne es zu ahnen!

**Alfred.** Es iſt. Alfred lebt.

**Oriana** (bei Seite zu Darinel.) Das ſcheint mir eine ſinnreiche Erfindung von deinem Freunde.

**Darinel** (bedeutend.) Es iſt Wahrheit.

**Kolma.** Woher weißt du — welch ein Wunder —

**Alfred.** Dringe nicht weiter in mich, Geliebte. Bei meiner Liebe, bei meinem ewigen Heile ſchwöre ich dir: Alfred lebt. Er wird erſcheinen zur gerechten Stunde und die geraubte Krone von dem Haupte Gunthro's reißen, er wird auftreten in dem Purpur ſeiner Väter und den Thron beſteigen, der ihm gebührt. Willſt du mir nun folgen?

**Kolma** (nach kurzem Bedenken.) Dein Mund kann ſich nicht entweihen durch Unwahrheit. Ich folge dir. Jetzt iſt die Stimme der Liebe mit dem Gebote der Pflicht im Einklange. Den Wahn des Vaters dürfen tauſende nicht büßen.

**Darinel.** Triumph!

**Alfred.** Die Stunden ſind gezählt! Jeder Augenblick iſt wichtig. Wann verlaſſen wir dieſe Küſte?

### Quartett.

**Darinel.**

Wenn Dämm'rung ſich auf düſtern Schwingen
Herab auf Thal und Berge ſenkt,
Dann ſoll ein Nachen uns vom Ufer bringen,
Der meine Hand zum ſichern Orte lenkt.

**Alle.**

Ja, heute noch im Schutz der Nacht
Sey unſer Plan zum Ziel gebracht.

**Alfred** (zu Kolma.)

Du wirſt die meine! Ha, welches Glück!

**Kolma.**

Dein nun auf ewig! O Sonnenblick!

**Darinel** (zu Oriana.)

Wir eilen freudig in's ferne Land.

**Oriana.**

Dort macht uns ſelig ein holdes Band.

**Kolma.**

Doch rinnen Thränen nieder
Bei'm Abſchied aus dem Vaterhaus.

**Alfred.**

Sie trocknet Liebe wieder
Und löſcht die Trauerſpuren aus.

**Darinel.**

Schaut in die Zukunft! Ja, dort winkt
Der neuen Heimath Luſt.

**Oriana.**

Nur Liebe denkt und tröſtend ſinkt
Ihr Frieden in die Bruſt.

**Kolma.**

Mein Vater!

Oriana.
Liebe ruft!

Kolma.
Verlaſſen dich!

Oriana.
Folg ihrem Machtgebot!

Alfred.
Dich nur lieben, dich beglücken,
Welche Wonne, welch Entzücken!
Banne Trauer, banne Schmerz,
Jedem Gram entſag' dein Herz!

Kolma.
Liebe, du wirſt mich beglücken!
Welche Wonne, welch Entzücken!
Fliehe Trauer, fliehe Schmerz!
Jedem Gram entſagt dies Herz.

Oriana und Darinel.
Liebe, du wirſt uns beglücken!
Welche Wonne, welch Entzücken!
Da flieht Trauer, da flieht Schmerz,
Jedem Gram entſagt das Herz.

Alfred.
Wir werden fliehn?

Kolma.
Ich folge dir.

**Alfred.**

Uns winkt das Glück.

**Kolma.**

Der Gram bleibt hier.

**Darinel.**

Der Freunde denkt!

**Oriana.**

Sie ziehen mit.

**Darinel.**

O ſchöner Bund!

**Oriana.**

Der Liebe Werk.

**Alle.**

Wenn Dämm'rung ſich auf düſtern Schwingen
Herab auf Thal und Berge ſenkt,
Dann ſoll ein Nachen uns vom Ufer bringen,
Den Freundeshand zum ſichern Orte lenkt.
Ja, heute noch im Schutz der Nacht
Sey unſer Plan zum Ziel gebracht.

(Kolma und Oriana, Alfred und Darinel zu verſchiedenen Seiten ab.)

## Fünfte Scene.

(Zimmer in Gandalin's Burg.)

**Gunthro. Harald. Gandalin.**

**Gandalin.** Noch einmal, o großer König, nenne ich dich willkommen innerhalb der Ringmauern meines Schloſſes! Sieh dich als den Beſitzer an, mich als deinen willigen Diener.

**Gunthro.** Noch habe ich nicht den Gegenſtand meiner Sehnſucht erſchaut, die holde Kolma. Wo mag ſie weilen?

**Gandalin.** Ohne Zweifel ſchmückt ſie ſich in dem Innern ihrer Gemächer, um würdig vor deinen Augen zu erſcheinen.

**Gunthro.** So will ich meine Sehnſucht in Feſſeln legen. Es iſt ja das Vorrecht des ſchwächern Geſchlechts, uns ſeine Launen empfinden laſſen zu dürfen.

**Gandalin.** Glaube nicht, Herr, daß Kolma —

**Gunthro.** Laß' das! — Von welcher ſeltſamen und wunderbaren Bedingung, welche mir noch zu erfüllen bliebe, ſprachſt du doch? Deine Ausdrucke waren dunkel, im Geheim wollteſt du mir offenbaren —

**Gandalin** (mit einem Blicke auf Harald.) Ja, großer König! Im Geheim.

**Gunthro.** Vor dieſem Zeugen bedarf es keiner Zurückhaltung. Er iſt eben ſo treu, wie verſchwiegen. Keine Falte meines Herzens iſt ihm verborgen.

**Gandalin.** Du gebeutſt; ich gehorche. Wohl mag dir die Sage zu Ohren gekommen ſeyn, wie ſchon ſeit undenklichen Zeiten der alte Zaubrer

Merlin die Herrſcher auf dem Throne Brittaniens durch ſeine wunderbare Macht beſchützt und erhalten.

**Gunthre.** Ich hörte davon; allein ich glaube nicht an Märchen.

**Gandalin.** Nicht fabelhafte Träumerei, Wirklichkeit entdecke ich dir. Merlin wandelt nicht mehr in ſichtbarer Geſtalt auf der Erde. Sein eigner Zauber, in den er ſich unbeſonnener Weiſe verfing, bannt ihn auf ewig in undurchdringliches Felſengeklüft. Aber ſeine Stimme tönt noch fort zu den Auserwählten und ſeine Macht ſchützt noch immer die, der Gottheit wohlgefälligen, Könige dieſes Landes.

**Gunthre.** Weiter! Noch iſt mir deine Rede dunkel.

**Gandalin.** Nicht weit von dieſem Schloſſe befindet ſich an einſamer Stätte ein düſtrer Felſengrund. Dort, ſo wähnt das Landvolk, hüten böſe Geiſter verborgne Schätze. Kein Schritt wagt ſich in die Nähe dieſes Grundes; kein heitres Grün belebt die himmelanſtarrenden Felſenwände, die ernſt und finſter herniederblicken. Jener Grund wird von den Bewohnern der Umgegend bezeichnend **das Thal der unterirdiſchen Gewalten** benannt. Dort weilt der Zauber, unter deſſen Schutz Brittaniens Könige herrſchen. Durch Merlins Kunſt und Macht iſt das uralte Königsſchwerdt in einen einſam emporragenden Felsblock gebannt. Nur der goldne Griff, mit der Krone geziert, ſteht ſichtbar zu Tage. Wer nun vermag, dieſes Schwerdt aus ſeinem zauberhaften Gefängniß zu befrein, der iſt von der Gottheit beſtimmt, mein Vaterland zu beglücken. So lautet die alte oft bewährte Weiſſagung. Niemand kennt ſie, als ich. Alfreds Vater offenbarte ſie mir im Sterben. Biſt du nun geneigt, mächtiger Gunthre, dieſe Bedingung zu erfüllen?

**Gunthre.** Ich ſcheue nicht die Macht des verſchwundnen Zaubrers, von dem nichts als die Stimme übrig geblieben iſt, die mich wohl auch nicht ſchrecken dürfte. Aber ich meine, ein ſiegreiches Schwerdt wie das meinige, ſey das wahre Königsſchwerdt.

**Gandalin.** Spotte nicht des weiſen Merlin! Ich zweifle nicht, daß dich in deiner Macht und Größe die Gottheit zum Herrſcher dieſes Landes auserſehn hat. Bringſt du mir das Königsſchwerdt aus dem Thale der unterirdiſchen Gewalten, dann habe ich dafür gültige Bürgſchaft und dann erſt kann ich mit Ruhe und in der Überzeugung, dem Willen des Himmels zu genügen, die Hand meiner Tochter in die deinige legen.

**Harald** (bei Seite zu Gunthre.) Widerſtrebe nicht! Seine Freundſchaft iſt uns wichtig.

**Gunthre** (zu Gandalin.) Deine Foderung ſoll erfüllt werden. Es gilt den Verſuch. Habe ich den Königsthron Brittaniens erobert, ſo wird ja auch wohl das Königsſchwerdt zu erlangen ſeyn!

### Terzett.

Alle drei.

Der Wille lebt. Die That geſchieht,
Der Kraft weicht jeder Bann.
Der Starke naht, der Zauber flieht,
Des Zweifels Wahn zerrann.
Hinauf! Am Sitz des Thrones glänzt
Des Ruhms Unſterblichkeit;
Die Myrthe winkt, der Lorbeer kränzt,
Hinauf! Lohn iſt bereit.
Tief unten weilen Sorg und Schmerz,
Hoch oben Luſt und Muth,
Wer ſetzte nun nicht ſelbſt ſein Herz
An ſolches hohe Gut.

## Sechſte Scene.

(Die Vorigen. **Kolma.** **Oriana.**)

**Gandalin.** Meine Tochter.

**Gunthro** (zu Harald, halblaut.) Bei meinem Schwerdte, ſie iſt ſchön, ſie iſt würdig den Thron Brittaniens zu zieren.

**Kolma.** Du haſt geboten, mein Vater —

**Gandalin.** Noch harrt unſer königlicher Gaſt deines Grußes. Ich hoffe, daß es nur jungfräuliche Schüchternheit war, welche dich ſo lange von uns entfernt hielt!

**Gunthre.** Wer dich ſieht, reizende Kolma! kann den Wunſch nicht unterdrücken, dich ewig in ſeiner Nähe zu wiſſen.

**Kolma** (verwirrt.) Großer König, dieſe Huld —

**Gunthre.** Iſt nur der gerechte Zoll der Verwunderung.

**Oriana** (bei Seite zu Kolma.) Blick in ſein finſtres Antlitz! Grauſamkeit und Tücke verbergen ſich hinter dieſer falſchen Freundlichkeit.

**Kolma** (ebenſo zu Oriana.) Ich fühle mich beängſtigt in ſeiner Nähe. Kaum finde ich Worte, ihn zu begrüßen.

**Gunthre** (zu Harald.) Sahſt du je eine ſolche Schönheit? Zum erſtenmale drängt ſich die Schwachheit der Liebe in mein Herz.

**Gandalin** (zu Kelma.) Kelma, wie deut' ich dein ſeltſames Benehmen?

### Quintett

**Kelma** (zu Gunthre.)

Hoher Herrſcher, ſey willkommen —

(Zu Oriana, bei Seite.)

Erbeben macht ſein Blick.

(Zu Gunthre.)

Freudig biſt du aufgenommen —

(Zu Oriana, bei Seite.)

Ich ſchaudere zurück.

**Gunthre.**

Welche Reize!

**Oriana** (zu Kelma.)

Bleibe ſtark!

**Gandalin.**

Kelma! Faſſe dich!

**Kelma.**

Ein Grauen
Schleicht durch meines Lebens Mark.

**Gunthre und Harald.**

Nie empfundne, zarte Luſt
Drängt ſich ein in { meine / ſeine } Bruſt.

**Gandalin** (zu Gunthre.)

Entſchuldige — ſie iſt ſchüchtern,
Nicht gewohnt ſo hoher Nähe.

**Gunthre.**

Ha! mein Freund, mir bringt Entzücken,
Was ich fühle, was ich ſehe.

**Kelma und Oriana** (bei Seite.)

Schauder, Haß, Erſchrecken,
Will ſein Anblick wecken.

**Harald** (für ſich.)

Die Jungfrau bebt, erbleicht,
Nicht Lieb iſt, was ſie zeigt.

**Gunthre** (zu Kelma.)

Deine Liebe zu erringen,
Holde Kelma, welches Glück!

Gottheit, laß mir das gelingen,
Gieb mir Lieb' um Lieb' zurück.

**Kolma** (bei Seite zu Oriana.)

Ach wie entrinn' ich dieſem Begehren.

**Oriana.**

Sey ohne Furcht! Wir fliehen von hier.

**Gandalin** (zu Gunthro.)

Dein Antrag muß ſie ehren.
Du weißt, was ich begehrt,
Die Tochter geb' ich dir,
Bringſt du das Königsſchwerdt.

**Gunthro.**

Freudige Hoffnung!

**Harald** (für ſich.)

Er iſt bethört!

**Kolma** (zu Oriana.)

Ha! die Seele will erbangen,
Nimmer ſoll er mich erlangen.
In die Ferne, in die Ferne!
Zu dem Strahl vom Liebesſterne.

**Alle.**

Hoffnung, du erhebſt die Herzen
Ueber alle Erdenſchmerzen.
Laßt uns wünſchen, laßt uns hoffen,
Dann ſehn wir den Himmel offen.

(Kelma von Gunthro geführt, Oriana, Gandalin und Harald ab.)

## Siebente Scene.

(Dämmerung, welche bald zur Finſterniß wird. Seegeſtade. Gandalin's Burg auf einem hoch aus dem Meere emporragenden Felſen. Tiefer im Hintergrunde mitten im Meere ein Leuchtthurm, der mit nur mattem Lichte die Scene erhellt.)

### Finale.

(Die Muſik mag das Heranſchwimmen eines Nachens andeuten. Alfred und Darinel in Fiſcherkleidung, aber bewaffnet, landen in einem Nachen, welcher am Ufer liegen bleibt. Die Jünglinge kommen vor.)

**Alfred.**

Komm Freund, der Augenblick iſt nah;
Kein Lüftchen weht.
Das Meer iſt ſtill und mild.

**Darinel.**

Doch, ſieh! Die Jungfraun ſind nicht da;
Weh, wenn uns Hoffnung hintergeht!

**Alfred.**

Wie? Jetzt biſt du von Furcht erfüllt!
Sey ſtark! Dein Sehnen wird geſtillt.

**Darinel.**

Wo weilen ſie?

**Alfred.**

Sey ohne Zagen!
Bald wird ihr Schritt herab ſie tragen.
Der Muth der Liebe iſt's, der mich beſeelt,
Der mich zum feſteſten Vertrauen ſtählt.

**Darinel.**

Mir ahnet Böſes! Nie empfundnes Bangen
Will mich mit Eiſesarm umfangen.

**Alfred.**

Still jetzt! Ein Zeichen geb ich kühn,
Daß wir bereit ſind, zu entfliehn.

(Er ſingt nach der Burg hin gewendet und nach der Weiſe des in der vierten Scene von Oriana geſungenen Lieds, folgendes.)

Der Knapp' iſt da, das Fräulein fehlt.
Komm, Fräulein, komm herab!
Thu weg, was noch dein Herzchen quält,
Ergreif den Pilgerſtab.
Liebe macht die Herzen gleich,
Lieb' iſt mehr als Kron' und Reich.
Die Lüfte ruhn, die Wogen ziehn,
Der Himmel iſt geneigt,
Laß nicht den Augenblick entfliehn,
Der ſich ſo günſtig zeigt.
Liebe macht die Herzen gleich,
Lieb' iſt mehr als Kron und Reich.

(Oriana's Stimme aus der Ferne.)
Liebe macht die Herzen gleich,
Lieb' iſt mehr, als Kron und Reich.

**Alfred** (zu Darinel.)

Haſt du gehört? Sie nahn.

**Darinel.**

Komm, Freund! Laß uns entgegen.

**Beide.**

Das Schickſal zeigt die Liebesbahn;
Glück! ſey uns treu auf allen Wegen.

(Beide ab zur Seite nach dem Schloſſe.)

## Achte Scene.

(Gunthro und Harald treten aus dem Hintergrunde, in dem ſie ſchon früher erſchienen und Alfred und Darinel belauſchten.)

**Gunthro.**

Ha was war das?

**Harald.**

Das weckt Verdacht.

**Gunthro.**

Ein Zeichen tönte durch die Nacht.

**Harald.**

Von Frauenmund.

**Gunthro.**

Ha, wenn Verrätherei —

**Harald.**

Wir warten hier; ſehn, was es ſey.

**Gunthro.**

Könnte Kolma — nimmer mag ich's denken —
Ihre Gunſt dem Niedern ſchenken.

**Harald.**

Seltſam wählt oft Mädchenſinn;
Gib dich nicht dem Zorne hin.

**Gunthrn.**

Wie? Ich ſollte das ertragen,
Mich von ihr verſchmäht zu ſehn;
Rache, Wuth, Verderben treffe
Die, ſo mir entgegen ſtehn.

**Harald.**

Mäß'ge dich!

**Gunthrn.**

Ha! Tod und Hölle!

**Harald** (nach der Gegend lauſchend, wohin Alfred und Darinel abgingen.)

Still! Man kommt zu dieſer Stelle.

**Gunthrn.**

Blut nur tilgt der Ehre Flecken,
Treues Schwerdt, du ſprichſt für mich.

**Harald.**

Lauſchend müſſen wir entdecken
Was geheim entſponnen ſich.

(Sie treten zur Seite.)

## Neunte Scene.

Die Vorigen, von den andern ungeſehn zur Seite, **Alfred**, **Darinel**, **Kolma**, **Oriana**.

**Kolma.**

Wie ſchlägt mein Herz! Ich bebe!
Leb wohl, o Vaterhaus!

**Gunthro** bei Seite zu Harald.

Kolma iſt's.

**Harald** (zu Gunthro.)

Halt ruhig aus!

**Alfred.**

Dir ſchmückt mein Herz mit Liebe
Die neue Heimath aus.

**Gunthro** (wie eben.)

Fluch treff' ihn!

**Harald** (ebenſo.)

Harre noch!

**Oriana** (zu Kolma.)

Ermuth'ge dich! Bann' dieſe Schwäche,
Durch Liebe wecke deine Kraft!

**Darinel (zu Alfred.)**

Laß, Freund, uns nicht mehr ſäumen!
Noch drohn Verfolgung, Kerkerhaft.

**Alfred.**

Geliebte, komm mit mir!

**Kolma.**

Gleich, Theurer, folg ich dir.
Holde Heimath, nimm die Abſchiedsgrüße,
Nimm den Dank für manche Wonne hin!
Mich verlockt der Liebe Macht, die ſüße,
Selbſt die Pflicht gebeut dem blöden Sinn.

**Oriana.**

Gerne geb' ich meine Abſchiedsgrüße,
Heimath, dir für zarte Liebe hin.
Sie beherrſche mich in aller Süße,
Ihr zu folgen ſey mir Hochgewinn.

**Alfred und Darinel.**

Laß' ſie geben zarte Abſchiedsgrüße,
Bei der Trennung, an die Heimath hin!
Liebesmacht herrſcht über uns, die ſüße,
Ihr zu folgen iſt uns Hochgewinn.

**Gunthro** (bei Seite.)

Wuth! Verderben! Meines Schwerdtes Grüße
Bänd'gen dieſer Buben frechen Sinn.
Bald genieß ich, Rache, deine Süße!
Bald ſtürz ich auf die Verräther hin.

**Harald** (ebenſo.)

Blitze ſprüht ſein düſtrer Blick. Das ſüße
Rachgelüſt reißt ſchnell zur That ihn hin.
Ja, bei'm Himmel! Bald ſind Schwerdtesgrüße
Dieſes ſchmählichen Verraths Gewinn.

**Kolma, Oriana, Alfred, Darinel.**

Fort, fort! Auf ſanften Wogen
Fliehn wir dem Glücke zu.
Ein fremder Himmelsbogen
Beut Segen uns und Ruh.

(Sie wollen nach dem Seegeſtade. **Gunthro** und **Harald** treten vor.)

**Gunthro**, mit gezogenem Schwerdte.

Zurück! Mit Arm und Schwerdt
Sey euch die That verwehrt.

**Alfred** (zieht gleichfalls ſein Schwerdt.)

Ha! wer wagt es?

Kolma und Oriana (voreilend.)

Ew'ger Himmel!

Darinel (ſich waffnend.)

Schwerdt gen Schwerdt!

Harald (ebenſo.)

Auf denn zum Kampfe.

Alfred (zu Gunthro.)

Hinweg! ſonſt fließt dein Blut.

Gunthro.

Du ſelbſt fällſt meiner Wuth.

Darinel.

Gebt Raum!

Harald.

Zum Tode dir!

Kolma und Oriana.

Verrathen! Wehe mir!

Alfred (zu Gunthro.)

Wer biſt du, ſprich!

Gunthro.

Du willſt es wiſſen?

Alfred.

Zögre nicht.

Gunthre.

Zu rühmlich ſtirbſt du hier
Von König Gunthre's Hand.

Kolma, Oriana.

König Gunthre! Ha, Verderben
Droht uns hier von ſeiner Hand!

Alfred.

König Gunthre! Du mußt ſterben,
Wehe dir! daß ich dich fand.

Darinel.

König Gunthre! Bald zum Sterben
Iſt der wilde Kampf entbrannt.

Gunthre und Harald.

Rache treff Euch, Fluch, Verderben!
Tod wird Euch von unſrer Hand.

Alfred (den Gunthre angreifend.)

Laß ſprechen die Schwerdter, laß ſchweigen die Worte!

Gunthre (ſich vertheidigend.)

Ha! Schon ſteht dir offen der Unterwelt Pforte

Darinel (im Kampfe mit Harald.)

Laß ſprechen die Schwerdter!

**Harald.**

Laß ſchweigen die Worte!

**Kolma** und **Oriana** (im Vorgrunde.)

Hülfe! Rettung! Ihr Himmelsgewalten!
Wendet das Unheil, wendet die Schmach!
Laßt aus Verderben ſich Freude entfalten,
Gebet den Bitten der Flehenden nach.
Hülfe! Rettung! Ihr Himmelsgewalten!

## Zehnte Scene.

(Die Vorigen. **Gandalin**, mit vielen bewaffneten Knechten von der Burg herabeilend.)

**Gandalin** und die Knechte.

Welch Getöſe! Welch Geſchrei!

**Kolma.**

Mein Vater! Gott, ſteh mir bei!

**Oriana.**

Gandalin! welch Mißgeſchick!

**Gandalin.**

Wer konnte ſich erfrechen,
Den Friedensbann zu brechen?

**Chor der Knechte.**

Wer waget das? — Wer iſt's?

(In dieſem Augenblicke ſchlägt die auf dem Leuchtthurme befindliche Glut zur hellen Flamme auf, welche mit rothglühendem Licht die ganze Scene erhellt. Gunthro iſt, von Alfred bedrängt, zu Boden gefallen, Alfred ſteht über ihm und iſt im Begriff, ihn zu durchbohren.)

**Alfred.**

Stirb, Räuber! Statt Englands Krone
Werd dir der Tod zum Lohne!

**Gandalin** (zwiſchen ihn und Gunthro ſtürzend.)

Zurück!

(Indem er ſeinen Knechten winkt und auf Alfred deutet.)

Entwaffnet ihn!

**Alfred**, welchen die Knechte von hinten ergreifen und entwaffnen.

Ha! Schändlich! — Schickſalsgunſt,
Mußt du ſo ſchnell entfliehn?

**Gandalin** (auf den noch mit Harald kämpfenden **Darinel** zeigend.)

Auch dieſen nehmt gefangen!

**Darinel** (indem er dem Harald einen Streich verſetzt, daß dieſer beſinnungslos zurücktaumelt.)

Vergebliches Verlangen!

(Ehe die Knechte ihn ergreifen können, eilt er in den Hintergrund, ſpringt in den anliegenden Nachen und ſtößt vom Lande ab.)

**Die Knechte.**

Er iſt entflohn! Auf Meereswegen
Hat er ſich deiner Macht entzogen.

**Gandalin** (ſeine Tochter erblickend.)

Ha! Was ſeh ich? Kolma, dich
Muß an dieſem Ort ich finden.

**Kolma** (bedrängt.)

Vater! (Bei Seite.) Himmel! Wodurch rett' ich
Den Geliebten, rette mich?

**Gunthro**, welcher ſich erhoben und den Alfred ſcheu von der Seite anblickt.

Dieſes Antlitz — Furcht und Grauen —
Iſt wie Alfreds anzuſchauen!

**Kolma und Oriana.**

Jede Hoffnung iſt verſchwunden,
Gram, Verzweiflung ſtürmt herein.

Alfred.

Uebermacht hält mich gebunden;
Kommt kein Gott, mich zu befrei'n?

Gandalin.

Daß ich Kolma hier gefunden —
Schwarzer Argwohn! Böſer Schein!

Gunthro (immer auf Alfred ſtarrend.)

Grabgeſpenſt! Biſt du entbunden
Deiner Kette? Schauer! Pein!

Harald (in Beziehung auf Gunthro.)

Er hat Schreckliches gefunden;
Schauer ziehn durch ſein Gebein.

Gandalin.

Wie dies Ereigniß ſich begeben,
Werd ich erkunden im Gericht.

(Zu den Knechten, auf Alfred deutend.)

Ihr aber ſteht mit euerm Leben
Mir ein für dieſen Böſewicht!

Chor.

Kolma, Oriana, Alfred.

O Gott! Für Liebe wird Leiden,
Statt Hoffnung wird Fürchten erfüllt!

Zum Kerker muß $\left\{ \begin{array}{l} \text{er} \\ \text{ich} \end{array} \right.$ jetzt ſcheiden,
Und ſchwarz bleibt die Zukunft umhüllt.

**Gandalin, Gunthro, Harald** und die Knechte.

Zur Burg! Dort wird ſich entſcheiden,
Was noch iſt in Dunkel gehüllt.
Zum Kerker! daß Strafe und Leiden,
Der Lohn böſer That, ſey erfüllt.

(Alle nach der Burg hin.)

(Der Vorhang fällt.)

## Zweiter Act.

(Schloßgarten.)

### Erſte Scene.

(**Kolma** und **Gunthro** auf einem Raſenſitze. **Oriana** ſteht an **Kolma's** Seite, **Gandalin** an der **Gunthro's**. **Harald** hinter **Gunthro**. Landmädchen mit Blumen und Früchten in Körben.)

Chor der Landmädchen, indem ſie Kolma'n ihre Körbchen darreichen.

Gold der Früchte, Schmuck der Auen,
Sey'n als Gabe dir geweiht!

Mögſt du drinn die Liebe ſchauen,
Die das Herz dir freundlich beut.

(Sie bilden einen Reigen und tanzen einigemal herum.)

**Kolma** (während des Tanzes verſtohlen zu Oriana.)
Nichts von Edmund?

**Oriana** (achſelzuckend.)
Keine Kunde!

**Kolma.**
Schwarze Mächte ſind im Bunde.

**Chor der Landmädchen.**
Tanzesreigen, frohes Schweben
Sind ein Bild von Glück und Luſt.
Was wir hier im Bilde geben,
Dringe wahr in deine Bruſt.

(Tanz.)

**Kolma** (aufſtehend.)

Recitativ.

Ich danke euch für dieſe holden Gaben.
Schmückt mein Gemach mit ihnen aus!
Glück und Luſt — wie ſelten kehren
(Seufzend.)
Sie in eines Menſchen Bruſt!

**Chor** der Landmädchen, welche ihre Körbe wieder zu ſich nehmen.

Gelb der Früchte, Schmuck der Auen,
Sey'n als Gabe dir geweiht!
Mögſt du drinn die Liebe ſchauen,
Die das Herz dir freundlich beut.

(Die Landmädchen ab.)

## Zweite Scene.

(Die Vorigen, ohne die Landmädchen.)

**Gandalin** (zu Kolma.) Noch immer ſo düſter! meine Tochter? — Kann nicht die gutgemeinte Gabe dieſer Landmädchen, kann nicht der Sinn der Liebe, der ſich darin zeigt, die Wolken deines Antlitzes zerſtreuen?

**Kolma** (aufſtehend.) Eine ſeltſame Bangigkeit beengt meine Bruſt. Ich weiß dieſes Gefühl nicht zu deuten.

**Gunthre** (zu Gandalin.) Vielleicht, daß die ſchöne Kolma noch durch das Ereigniß des geſtrigen Abends —

**Gandalin.** Du haſt recht, großer König! Die Gewaltthätigkeit jener Buben muß ſie auf das höchſte überraſcht und erſchreckt haben.

**Gunthro** (beziehungsvoll und mit Hohn.) Die Ueberraſchung mag freilich ihre Unannehmlichkeit gehabt haben.

**Kelma** (bei Seite zu Oriana.) Grauſamer Hohn!

**Oriana.** Verrathe dich nicht! Wüßte Gandalin deine Liebe zu Edmund, ſo würde der arme Gefangene ſie ſchwer büßen müſſen!

**Gunthro** (zu Gandalin.) (Wie oben.) Ich laſſe dich allein mit deiner Tochter! Manches laſtet vielleicht ſchwer auf ihrem kindlichen Herzen, das ſie dem Vater zu offenbaren wünſcht. Folge mir, Harald!

**Gandalin** (ihn nach dem Hintergrunde begleitend.) Du willſt es Herr —

(Gunthro, indem er dem Gandalin einen Wink zurückzubleiben gibt, mit Harald ab.)

**Oriana** (zu Kelma.) Sey behutſam! Edmunds Schickſal, wohl gar ſein Leben ſteht in deiner Hand.

(Ab.)

## Dritte Scene.

Kolma. Gandalin.

### Duett.

**Gandalin.**

Meine Tochter! In des Vaters Seele
Schütte deinen Gram und Kummer aus.

**Kolma.**

Ach! mein Vater! Wie mich immer quäle
Innre Pein, geſtehen kann ich's nie.

**Gandalin.**

Wie? Du könnteſt deines Vaters Bitten,
Seiner milden Fordrung widerſtehn?

**Kolma.**

Was ich leide — was ich ſchon gelitten,
Friedlich ſoll's an dir vorübergehn!

**Gandalin.**

Wehe mir, daß ſie dem Vaterworte
Mag verſchließen das gequälte Herz!
Tochter! — Nein, ſie will nicht klagen,
Will enthüllen nicht der Seele Schmerz.

**Kolma.**

Wehe mir! Daß ich dem Vaterworte,
Muß verſchließen das gequälte Herz.
Vater! — Nein, ich darf's nicht wagen —
Darf enthüllen nicht der Seele Schmerz.

**Gandalin.**

Du trauerſt und dir winkt
Der Krone goldner Glanz.

**Kolma** (bei Seite.)

Das Licht der Krone ſinkt
Beim Strahl vom Liebeskranz.

**Gandalin.**

Welch Heil? Dein wird der Held,
Der dieſes Land beglückt.

**Kolma.**

O Schmerz! dein Opfer fällt,
Dem Erdenheil entrückt.

**Gandalin.**

Entdecke dich!

**Kolma.**

Mein Vater —

**Gandalin.**

Sprich!

Kolma.

Nein! Nimmer kann ich offenbaren,
Was meine Seele niederdrückt.

Gandalin.

Steig auf zum Thron! Dort wird der Gram
Und jede ſchwarze Sorge fliehn.
Kein Erdenleiden ſteigt hinan
Und heldes Glück wird dir entblühn.

Kolma.

Du rufſt zum Thron! Dort wird bald Gram
Und jede ſchwarze Sorge fliehn.
Es ſteigt der Tod zu mir hinan,
Dem Erdenleid mich zu entziehn.

(Kolma ab, von Gandalin gefolgt.)

## Vierte Scene.

Gunthre. Harald. Später Oriana.

**Harald.** Laß nicht, o Herr, ſo trübe Ahnungen ſich deiner Seele bemeiſtern. Bedenk', es iſt unmöglich —

**Gunthre.** Es iſt unmöglich und dennoch — dennoch! Ha! Wenn die Welt ihr tauſendjähriges Geſetz umgeſtoßen hätte, wenn Todte erwachen, Erſchlagene wieder in das Leben treten könnten?

**Harald.** Verbanne dieſen Gedanken! Vielleicht eine entfernte Aehnlichkeit —

**Gunthro.** Nein, nein, Harald! Solche Schrecken führt nur die Wahrheit mit ſich. Als ich überwunden am Boden lag, trotzig den Todesſtreich erwartete und nun plötzlich die Gluth des Leuchtthurms zur Flamme emporſchlug, mit einem grauſen Lichte Alles übergießend, da blickte das Antlitz meines Gegners zu mir nieder, wie das des Racheengels aus feuerflammendem Himmel. Die Erinnrung fand dieſe Züge wieder auf im Innerſten der Seele. — Es war Alfred! Alfred, der kam zur Rache geſendet, aus ſeinen Blicken Vernichtung auf mich niederſprühend.

**Harald.** Faſſe dich, König!

**Gunthro.** Wähnſt du, eine trockne Ermahnung könne die Schauer bekämpfen, welche ſich in dem Augenblicke, wo das tödliche Eiſen über mir ſchwebte, aus der Tiefe der Bruſt losgerungen?

**Harald.** Und dennoch, o Herr, hat eben die Macht dieſes Augenblicks dich mit Irrthum umfangen! Alfred blieb im Kampfe mit dir, als wir ihn übermächtig an einſamer Stätte überfielen. Alle Gefangene haben ſeine Leiche erkannt, ganz Brittanien iſt von ſeinem Tode überzeugt.

**Gunthro.** Mag es ſeyn, daß Ueberraſchung, daß eine ſeltſame Ähnlichkeit mich hingeriſſen! Aber wenn ich auch dieſem Buben verzeihen könnte, daß er es wagte, den Blick zu der mir beſtimmten Braut zu erheben, daß er mir ſiegreich im Kampfe gegenüber geſtanden, nimmer kann ich ihm dieſe Ähnlichkeit mit Alfred verzeihen, die mit Schauer mein Gebein durchbebt. (Oriana erſcheint ungeſehen von Gunthre und Harald im Hintergrunde.) Harald, der gefangene Fiſcher muß ſterben.

Oriana (für ſich.) Was hör' ich?

Harald. Herr, dein Zorn iſt gerecht! Der Bube verdient deiner Rache zum Opfer zu fallen. Aber wird auch Gandalin —

Gunthre. Durch Liſt oder Gewalt müſſen wir zum Ziele kommen. Die Zahl unſrer Krieger überſteigt bei Weitem die Zahl von Gandalins Knechten; für jeden Fall ſind wir gerüſtet. Aber ich hoffe, nicht zu feindſeligem Handeln genöthigt zu ſeyn. Das bezauberte Schwerdt, welches Gandalin zum Preiße für ſeiner Tochter Hand verlangt, werde ich in kurzer Zeit beſitzen. Sogleich ſuche ich das Thal auf, wo es die Kunſt Merlins hingebannt hat. Dann wird es mir ein Leichtes ſeyn, den Vater Selma's in Allem zu meinem Willen zu bewegen. Wehe dann dem frevelhaften Buben, der mich zu ſchwerem Zorn gereizt!

### Recitativ.

Der Rache ſüßgefüllten Becher
Will ich in vollen Zügen trinken!
Liebe, Ehre, Ruhm!
Alles ruft zur blut'gen That.
Des Grabes Schauer,
Die Wuth der Leidenſchaft,
Des Unterliegens Schmach,
So jener Frevler mir bereitet,
Erheiſchen Rache!

### Arie.

Bei den unterird'ſchen Mächten
Sey ihm Rache zugeſchworen!
Blutig will ich mit ihm rechten,
Pein und Tod ſind ihm erkohren.
Höre mich, der Hölle Macht!
Rache ſteig' aus deiner Nacht;
Denn der Himmel lehrt verzeihen,
Du — ſich ſüßer Rache weihen.
Höre mich, des Abgrunds Schlund!
Deine Geiſter ſend' heran;
Schließe mit mir feſten Bund,
Schütze mich auf ſchwarzer Bahn!

Geiſter der Hölle! Ihr mögt mich umſchweben,
Möcht Euren Beiſtand zur Rache mir geben!

Flammen der Hölle! Flammen der Rache!
Einen ſich ſo zu gemeinſamer Sache!
Treibt ihn heran, den ich haſſe mit Wuth,
Schleudert ihn hin in die flammende Gluth.
Nieder in's Nichts! der zu trotzen mir wagt,
Hin, wo die Sonne des Lebens nicht tagt!
Jubel! Triumph! Ob auch ſchwarze Geſtalten
Mich auf dem Pfade des Siegs mögen halten.
Liebesglück! Kronenglanz winken am Ziel:
Dann ward gewonnen das lockende Spiel.

(Gunthro und Harald ab.)

## Fünfte Scene.

(Oriana allein. Sie kommt vor.)

**Oriana.** Macht des Himmels, welche Verrätherei! Mein Oheim iſt von den Schlingen dieſes Wüthrichs umgarnt, ohne es zu wiſſen. Soll ich ihm entdecken? — Ach, er würde mir nicht glauben, er würde meine Entdeckung als einen Wahn, oder gar als eine Lüge zurückweiſen! Und Edmund? Armer Jüngling, arme Kelma! — Er muß gerettet werden. Noch iſt Kelma die Tochter des Gebieters dieſer Burg. Ihrem Befehle müſſen die Diener gehorchen. Ja, es kann gelingen! Iſt Edmund frei, o! dann blüht auch für Kelma wieder die Hoffnung zur Rettung von dem verhaßten Bräutigame, dann vereint auch mich wohl wieder ein günſtiges Schickſal mit dem geliebten Darinel.

### Cavatine.

Liſt muß ſich der Liebe einen,
Wo die Bosheit uns entgegen ſteht.
Was nützt Bangen, was nützt Weinen?
That iſt's, die zum Ziele muthig geht.
Himmel! Du wirſt gnädig blicken,
Wirſt mir deine Huld und Gnade weihn.
Ja! das Rettungswerk muß glücken,
Und das Schickſal uns den Sieg verleihn,
Lächle wieder, Himmelsfreude!
Fliehe fern der Bosheit ſchwarze Macht!
Freude ſteigt aus ſchwerem Leide,
Wie der Sonne Glanz aus finſtrer Nacht.
Sonnenglanz, Liebespracht!
Biſt du wieder bald erwacht?
Wird das Sehnen bald erfüllt?
Sind die Thränen bald geſtillt?

## Sechſte Scene.

(Oriana. Darinel in Pilgertracht, tritt im Hintergrunde vorſichtig auf.)

**Oriana** (den Pilger gewahrend.) Welche ſeltſame Geſtalt? — Ein Pilger an dieſem entlegenen Orte. — Sollte —

**Darinel** (halblaut.) Oriana!

**Oriana.** Dieſe Stimme — er iſt's! (Ihm entgegen.) Darinel! Du biſt gerettet?

**Darinel.** Still! Sind wir hier ſicher? Lauſchen keine Verrätherohren?

**Oriana.** Alle ſind fern. Ich darf mich frei der Wonne überlaſſen, dich wieder zu ſehn. So hatten die Wellen des Meeres mit dir Erbarmen? So haben ſie dich zur befreundeten Küſte getragen?

**Darinel.** Glücklich erreichte ich ein einſames Eiland. Dort fand ich einen Haufen bewaffneter Freunde, alle empört über Gunthre's Bedrükkungen. Als ſie Alf — Edmunds Gefangenſchaft erfuhren, verbanden ſie ſich durch einen furchtbaren Eid, ihn zu befreien. Sie ſind mit mir gelandet. Im entlegenen Felſenthale halten ſie ſich verborgen, bis ſie durch mich Kunde von dem unglücklichen

Edmund erhalten. Sprich, Geliebte, wie geht es meinem Freunde? Schmachtet Kolma's Auserwählter noch immer gefeſſelt in den Kerkern ihres Vaters?

**Oriana.** O daß ich dieſe ſchreckliche Frage bejahen muß! Aber noch furchtbarere Dinge haben ſich begeben. Gunthro iſt zu blutdürſtiger Rache gegen Edmund entflammt, er will in ſein Gefängniß dringen, ihn ermorden —

**Darinel.** Ha! ich ahne die Triebfeder, welche dich beherrſcht, räubriſcher Tyrann. Keine Zeit iſt zu verlieren. Ich eile, meine Freunde herbei zu führen — wir ſtürmen die Burg —

**Oriana.** Halt ein, Darinel! Die Freundſchaft reißt dich hin zu unbeſonnener That. Wie, du wollteſt Kolma — mich — allen Schrecken, allen Ängſten eines ſolchen Kampfs ausſetzen? Auch iſt der Dänenkönig von vielen Kriegern begleitet, welche nicht ſo leicht zu überwinden ſeyn möchten —

**Darinel.** O du weißt nicht, wie wichtig Edmunds Rettung nicht allein für uns, nein! für ganz Brittanien iſt!

**Oriana.** Iſt Edmund nicht der Geliebte meiner Freundin? Könnte er ein höheres Recht auf meinen Beiſtand haben?

**Darinel.** Und dennoch willſt du nicht —

**Oriana.** Nicht auf deine Weiſe! Würde Gunthro ſiegen im ungleichen Kampfe, ſo wäre Edmund ganz ſeiner Gewalt hingegeben; würde er beſiegt, wer weiß, ob nicht dann das Rachegelüſt ihn anreizen dürfte, den gefangnen Feind mit in ſein Verderben zu reißen. Sein wilder Sinn, ſeine Rachſucht laſſen nur zu ſehr ein ſolches Beginnen fürchten.

**Darinel.** Wie aber —

**Oriana.** Überlaſſe es mir und meiner Freundin, den theuern Gefangnen der Freiheit wieder zu geben. Sollte der Kerkermeiſter dem Befehle des Burgfräuleins nicht gehorchen wollen, ſo öffnet uns der allmächtige Schlüſſel des Goldes die Pforten des Kerkers. Aus dem Felſengewölbe, in welchem Edmund verſchloſſen iſt, führt ein unterirdiſcher Gang, den eine ſtarke Eiſenthüre verbirgt. Auch dieſe wird zu öffnen ſeyn. Der unterirdiſche Gang leitet in jene Felſengegend, wo deine Freunde verſammelt ſind. Dort wird dich der gerettete Edmund begrüßen, dort könnt ihr neue Plane erdenken, Kelma aus den Händen Gunthro's zu befrein. Ich theile in Allem das Schickſal meiner Freundin.

**Darinel.** Du haſt ſüße Hoffnung in meine Bruſt gegoſſen! Ja, wir werden ihn retten, das Glück der Liebe wird uns auch vereinigen und dann wird unſer Leben, von Freundſchaft und Liebe beſeligt, in ungetrübter Wonne dahinfließen.

### Duett.

**Darinel.**

Lebe wohl! Wir ſehn uns wieder,
Wenn dieſer Sturm vorüberzog.
Freude ſenkt ſich dann hernieder,
Die unſerm Seyn ſo ſchnell entflog.

**Oriana.**

Lebe wohl! Mich drängt die Stunde,
Zur Rettung mahnt die Freundespflicht.
Gottheit! ſey mit mir im Bunde,
Daß meine That dem Wunſch entſpricht.

**Darinel.**

Ich harre dort!

**Oriana.**

Im Felſenthale.

**Darinel.**

Der Freund kehrt an mein Herz zurück.

**Oriana.**

Die Feſſel ſpringt.

**Darinel.**

Er wird gerettet.

Oriana.

Nach Leiden ſtrahlt ein neues Glück.

Beide.

Süße Pflicht! Du wirſt erfüllt!
Freund! du mußt gerettet ſeyn.
Die Nacht entflieht, der Tag enthüllt
Das Recht im hellen Glückesſchein.

Oriana.

Ich eile hin! Ich ſprenge ſeine Ketten,
O hohe Luſt, den theuern Freund zu retten!

Darinel.

Geliebte, du! Zieh hin zum hohen Werke!
Der Himmel rüſte dich mit Muth und Stärke.

Beide.

Auf! Auf! den Freund zu befreien,
Zu retten aus Todesgefahr!
Der Haß und die Rache, ſie dräuen,
Die Lieb ſtellt zum Kampfe ſich dar.
Leb wohl! Wir bleiben getreu,
Was auch die Zukunft uns bringe.
Ihr freundlichen Geiſter, herbei!
Daß uns die Befreiung gelinge!

(Beide zu verſchiednen Seiten ab.)

## Siebente Scene.

(Felſengewölbe. Eine eiſerne Thüre rechts im Vordergrunde; eine dergleichen tief im Hintergrunde links. Eine duſter brennende Lampe erhellt mit ſparſamem Lichte die Scene.)

**Alfred** (allein.) (Er ſitzt in ſich gekehrt auf einem Steinblocke und tritt dann vor.) So ſind denn alle meine Wünſche, meine Hoffnungen, meine hochfliegenden Träume — in einem Kerker begraben! Über meiner Wiege ſchwebte eine Krone; mein Grab — ich kann nicht zweifeln — wird dieſe Felſengruft decken. Und — o Übermaaß des Schmerzes, ärger als Todespein! meine Geliebte iſt in der Macht meines Todfeindes. Der ſtrenge Vater wird ſie zwingen, ihm das Gelübde ewiger Treue zu leiſten! Ich — kann nicht helfen! Dieſe Felſenwände ſpotten meiner ohnmächtigen Wuth, dieſe Eiſenpforten trotzen den Anſtrengungen der erbärmlichen Menſchenkraft.

### Arie.

Tief betrübt in Kerkergrüften,
Schwer bedrängt von Unheils Macht,
Sehn' ich mich nach heitern Lüften,
Nach der Freiheit holder Pracht.

Heißes Sehnen, biſt vergebens,
Ach, es ſank der Stern des Lebens;
Mit der Freiheit hohem Gut
Floh die Hoffnung, floh der Muth.
Theure Kelma! dich verlieren,
Kann ich tragen dieſen Schmerz?
Wird kein Tag dich wieder führen
An dies ſchwer erkrankte Herz?

### Recitativ.

Keine Hoffnung!
Kein Strahl des ſüßen Lichtes,
Das Sterbliche erfreut,
Dringt in meine Nacht.
Verlaſſen, gefangen,
Von Allen vergeſſen
Starrt mich Verzweiflung gräßlich an!
So nimm mich hin, du wilde Glut,
Die durch das Leben ſtürmt!
Nimm hin, du heißes Herzensblut,
Wenn ſich das Unheil thürmt.
Verloren iſt der Liebe Glück —
Was gibt's auf Erden noch?
Verzweiflung keimt aus Mißgeſchick —
Du kampfſt — ſie zwingt dich doch!

Flamme heran!
Dring in die Bruſt!
Ha, wie ein Mann,
Kämpf ich mit Luſt!
Wirſt mich beſiegen;
Weiß es voraus!
Im Unterliegen
Höhn' ich dich aus.
Komme Glut und Pein!
Will eigen dir ſeyn.
Du führſt mich durch Tod,
Aus irdiſcher Noth.

(Ruhiger.)

Ach! Nur einmal möcht' ich dich noch ſchauen,
Theure Kelma! Sagen Lebewohl;
Ginge dann mit ſiegendem Vertrauen
Leichtern Herzens in des Todes Grauen.
Kann's nicht ſeyn? O Macht der Liebe,
Weigerſt du die heißerſehnte Huld?
Neige gütig dich zu dieſem Triebe,
Tilge ſo des Schickſals Schuld!

## Achte Scene.

Der Vorige. Die Thüre im Vorgrunde wird aufgeſchloſſen. Kelma und Oriana treten ein.

Alfred. Kommen die Schergen, um mich zum Tode zu führen? — Nein! Nein! Der Himmel öffnet ſich und ſendet ſeine Engel, mich zu tröſten. Mein Gebet ward erhört!

Kolma. Hier muß ich dich finden! mein Edmund. Hier — und unſre Hoffnungen ſchwebten in die Ferne, zum Hafen des Glücks und der Liebe — ſchauderhafter Tauſch!

Alfred. Jetzt denk ich nur dich, du Geliebte! Den ſüßen Augenblick, den mir deine Gegenwart bereitet, will ich genießen in ſeiner ganzen Fülle! Ich will vergeſſen, daß es noch außer uns Menſchen gibt, daß mich die Schlingen meiner Feinde halten — Alles will ich vergeſſen, um dieſe Stunde in ungetrübter Luſt an deiner Seite zu genießen und dann — ſterben!

Kolma. Nein, o nein! du ſollſt nicht ſterben — die Freiheit winkt —

Alfred. Wie es wäre möglich? — dein Vater — Gunthre —

Oriana. Erwarte von dieſem keine milde Geſinnung; er hat deinen Tod beſchloſſen.

Alfred. Ich errathe — die Geiſter der Vergangenheit haben ihn aus ſüßem Wahne emporgeſchreckt.

Kolma. Wir kommen, dich zu retten, dich zu befreien.

Oriana (auf die Thüre im Hintergrunde zeigend.) Dieſe Pforte öffnet einen unterirdiſchen

Gang, der dich weit von der Burg ins Freie führt. (Ein Schlüſſelbund zeigend.) Hoffentlich wird hier der Talisman ſich finden, vor dem die eiſerne Scheidewand ſinkt — Darinel harrt dein —

**Alfred.** Darinel — mein Freund! Er iſt gerettet?

**Oriana.** Ihm war das Schickſal günſtig. Aber wir dürfen keine Zeit verlieren —

**Alfred.** Kelma — du — ihr werdet mich auf der Flucht begleiten?

**Kelma.** Nein, mein Geliebter! Mit argwöhniſchem Auge wacht mein Vater über jedem meiner Schritte; bald würde unſre Abweſenheit entdeckt ſeyn; ehe wir noch die ſichre Zufluchtsſtätte erreicht hätten, würden die Verfolger uns einholen — dann wäre die Frucht unſrer Bemühungen verloren, du aufs Neue jeder Gefahr Preis gegeben!

**Alfred.** Ohne dich ſoll ich ſcheiden!

**Kelma.** Es muß ſo ſeyn! Die Freiheit wird dir Mittel geben, für unſre Liebe zu wirken. Mich ſoll keine Erdenmacht zwingen König Gunthre's Gattin zu werden!

### Terzett.

**Oriana** (welche indeſſen an der Thüre im Hintergrunde mehrere Schlüſſel verſuchte.)

Noch immer nicht! Laß bald dich finden,
Du Schlüſſel, der die Freiheit gibt.

**Alfred.**

Wie ſchwer iſt's, Trennung überwinden
Von der, die heiß die Seele liebt.

**Kolma.**

O ſäume nicht! (zu Oriana) Trotzt noch die Pforte?
Gott! Wann der Feind uns noch ereilt!

**Oriana.**

Verwünſchtes Schloß! (Einen andern Schlüſſel nehmend) Laß dich verſuchen!

**Kolma.**

Es droht der Tod, wenn er verweilt.

**Oriana.**

Auch dieſer nicht! (Sie ſetzt ihre Bemühungen fort.)

**Alfred.**

O laß allein
Mich nicht hinaus zur Freiheit ſchreiten,
Nur dann erſt fliehen Gram und Pein,
Will die Geliebte mich begleiten.

**Kolma.**

Ach, ſchone mein! der Liebe Sehnen
Muß ſchweigen bei'm Befehl der Noth.
Es bebt das Herz, es ſendet Thränen,
Und klagend folgt es dem Gebot.

Oriana (wie oben.)

Will keine Macht ſich hülfreich neigen
Mir, was ich ſuche, gnädig zeigen.

Kelma (nach Oriana.)

O Gott! Noch immer nicht gefunden;
Das Mißgeſchick hält uns gebunden
Mich dünkt, ich höre ſchon
Der Feinde wildes Toben.
Es dringt herab von Oben
Des Nachgeſchreies Ton.
Ha! Rettung, Himmel, ſende!
Den Blitz des Unheils wende!

Alfred.

Beruh'ge dich! An deiner Seite ſterben
Iſt ſchlimmer nicht, als fern von dir verderben.
Es iſt der Trennung Schmerz
Ein Blitz, der trifft das Herz.
Mag mich der Feinde Schaar umtoben,
Dringt an die Bruſt der Schlange Biß:
Vertrauungsvoll blick ich nach Oben,
Denn deiner Treu bin ich gewiß.

Oriana (welche die Thüre geöffnet hat.)

Sieg! O Freude! Es iſt gelungen

**Kolma.**

Himmel, dir Dank!

**Oriana** (zu Alfred.)

Nun, fort von hier.

**Kolma.**

Zögre nicht länger!

**Alfred.**

Du fliehſt mit mir?

**Kolma.**

Nein!

**Oriana.**

Hinweg!

**Alfred.**

O grauſam Geſchick!

**Kolma und Oriana.**

Feinde drohen! Eile auf Flügeln
Hin zum ſichern Zufluchtsort,
Laß uns Sehnſucht und Liebe zügeln,
Fliehe! Hier lauern Verrath und Mord.

**Alfred.**

Feinde drohen! Wie auf Flügeln
Eil ich von der Liebe fort.
Schwer iſt's, wahre Sehnſucht zügeln,
Drohen ſelbſt Verrath und Mord.

**Alle.**

Wir müſſen ſcheiden! Unglückſel'ges Wort,
Ein grauſam Loos treibt Herz von Herzen fort.

(Alfred drückt Kolma noch einmal an ſeine Bruſt, dann reißt er ſich los und eilt durch den unterirdiſchen Gang ab. Kolma auf Oriana geſtützt durch die Seitenthüre ab.)

## Neunte Scene.

(Weites Felſenthal.)

Nackte Klippen drängen ſich zu allen Seiten gegen Himmel und ſchließen den Hintergrund. In der Mitte der Bühne ſteht ein altarförmiger Felsblock. In dieſem ſteckt mit dem goldnen Griffe nach oben, den eine gleiche Krone ziert, das Königsſchwerdt.

**Gunthro** (kommt den Felſenpfad im Hintergrunde herab.) Hier muß es ſeyn! Dieſe nackte Felſen, welche von allen Seiten gen Himmel ſtarren und ſeinem Lichte den Eingang ſtreitig machen, bezeichnen mir hinlänglich die wunderbare Stätte. Hier alſo ſollen unterirdiſche Gewalten unter dem Einfluſſe des verſchwundnen Zaubrers Merlin herrſchen, hier ſoll das Zauberſchwerdt ſich befinden, dem ſich Brittanien unterwirft? Tolle Träume! wahnſinnige Hirngeſpinſte eines ſchwachen Greiſes! Nun! Ein ſonderbar geſtaltetes Schwerdt dürfte ſich ja wohl finden, das dem Alten als Gegenſtand ſeines Wahns gelten könnte, für das er die liebreizende Tochter hergäbe, die mir den Thron ſichern, mein Herz beglücken ſoll.

(Er gewahrt das Königsſchwerdt.)

### Finale.

**Recitativ.**

Ha! was ſeh ich?
Dort, tief eingeſenkt in den Felſen,
Strahlt königlich geſchmückt
Das wunderbare Schwerdt!
So iſt's kein Wahn, ſo iſt es Wahrheit,
Was der Mund des Alten ſprach!
Mich durchſchauert die Gegenwart
Übermächtiger Gewalten!

**Fernes unterirdiſches Chor.**

Hüte! Wahre kühnen Willen;
Herrſchbegierde, Übermuth!
Mußt nicht jeden Wunſch erfüllen,
Mußt nicht heiſchen fremdes Gut.

**Gunthre.**

Hört ich nicht
Ein fern Getön von Stimmen?
Unverſtändlich Rauſchen
Ohne Sinn, ohne Deutung!
Doch ſeltſam!

Aus eigner Seele tönt herauf
Der Warnung, ernſter Mahnung ſtrenge Rede.
Schweig, Stimme, in der Bruſt,
Schweig, düſtre Geiſterſchaar!
Gunthro geht ſeinem Ziel
Furchtlos entgegen!

(Ein Gewitter hat ſich über dem Thale zuſammengezogen. Ferne Donner und einzelne Blitze verkünden deſſen Nähe.)

Will der Himmel mir im Grimme
Mächtig auch entgegenſtehn?
Soll mich ſeines Donners Stimme
Zwingen, feig zurückzugehn?
Brülle Donner, ziſchet Blitze
Durch der Felſen ſchwarze Ritze,
In der Elemente Wüthen
Will ich meine Kraft behüten.

(Näheres Gewitter.)

Unterirdiſches Chor. (Näher.)

Frevle nicht!
Der Himmel ſpricht.
Trotze nicht!
Ehr' ſein Gericht!
In dem Herzen ſuch nach Recht,
Findeſt du's dort ſelber ächt,

Klingt dir auch des Himmels Stimme,
Doch nicht droht ſie mehr im Grimme.

**Gunthro.**

Schweigt, ihr da unten!
Donner oben, ſchweig'!
Nimmer könnt ihr beugen meinen Sinn.
Es winkt das Ziel,
Das mächt'ge Schwerdt,
Dem Liebesglück und Kronenglanz verbündet!
Ha! du biſt mein.
Ich trotze jeder Gewalt!
(Er geht auf das Schwerdt zu. Heftiger Donner und Blitz.)

**Unterirdiſches Chor** (ſtark und ganz nahe.)

Zurück! dich trifft die Glut.
Der Blitz ſchießt auf dich nieder.
Der Abgrund gähnt. Zurück!
Nicht wage dieſes wieder.

**Gunthro.**

Ich wag es doch, ob ihr auch dräut!
Zum Kampfe fodr' ich Höll und Himmel.
(Er ſtreckt raſch die Hand nach dem Griffe des Schwerdts aus. Sehr ſtarker Donner, der Blitz ſchlägt dicht neben Gunthro ein.)

**Gunthro** (betäubt zurücktaumelnd.)

Furchtbare Macht! die mir entgegen wirkt,
Iſt Menſchenkraft zu ſchwach,
Mit dir zu kämpfen?

**Unterirdiſches Chor.**

Noch iſt es Zeit. Laß ab vom Frevelwerke!

## Zehnte Scene.

Der Vorige. **Alfred** erſcheint auf dem Gipfel der Felſen im Hintergrunde. Das Gewitter läßt nach.

**Alfred** (noch hinten auf der Höhe.)

Gandalin!

**Unterirdiſches Chor.**

Er naht! der Sieger naht!

**Gunthro.**

Ein Ruf erſchallt! Es kommt den Pfad
Ein ird'ſcher Fuß herab.

**Alfred** (auf der andern Seite vortretend.)

Seltſame Stätte! Fern vom Menſchentreiben
Beuſt du dem Müden Ruh und Stille hier.
Des Himmels Stürme können hier nur wüthen.
Der Menſchen Leidenſchaft kommt nicht zu dir.

**Gunthro** (den Alfred betrachtend, für ſich.)

Bei'm Abgrund! Dieſes iſt der kühne Bube,
Den ich in feſter Kerkerhaft gewähnt.
Dich führt dein böſer Dämon. Du mußt ſterben!
Mir wird die Rache, die ich heiß erſehnt.

(Das Wetter immer ſchwächer.)

Unterirdiſches Chor
Wag es nicht! du biſt verloren.
Er, den du zu tödten denkſt,
Iſt zum Sieger dir erkoren.

Alfred.
Welche ſüße Melodieen!
Ruh' und zarte Sehnſucht ziehen
In die mild bewegte Bruſt.

Gunthre.
Wieder wirſt du nicht entfliehen,
Todesnetz wird dich umziehen
Und geſtillt der Rache Luſt.
(Vortretend, zu Alfred.)
Erbebe! Deiner harrt Verderben.
Bereite dich, von Gunthre's Hand zu ſterben.
(Er zieht ſein Schwerdt.)

Alfred.
Ha! Verräther! Und kein Schwerdt!

Gunthre.
Mir biſt du jetzt hingegeben!

Alfred.
Feiger Mörder!

Gunthre.
Du mußt beben!

**Alfred.**

Vor dir zittern? — Nimmermehr!
Gottheit! Biſt du mir gewogen,
Künde durch ein Wunder dich.
Ja! Bewaffne meine Hände,
Gegen Mord zu ſchützen mich.

**Gunthro.**

Wollteſt fliehn! Haſt dich betrogen!
Rache trifft zum Tode dich.
Ehre, daß durch Königshände
Auf dein Haupt ſie ſenket ſich.

(Indem er mit erhobenem Schwerdt auf Alfred zutritt.)

Nimm hin den Todesſtreich!

**Unterirdiſches Chor** (aufſchreiend.)

Halt ein!

**Gunthro** (einen Augenblick zögernd.)

Nein! Nein! Sogleich
Soll er vernichtet ſeyn.

(Das Wetter iſt vorüber; es hat ſich ziemlich aufgehellt.)

**Alfred** (erblickt das Königsſchwerdt.)

Ha, was glänzt dort? Ich ward erhört:
Die Gottheit ſendet mir ein Schwerdt.

(Er eilt auf den Felsblock los, in welchem das Königsſchwerdt, faßt dieſes beim Griffe und reißt es mit einem Zuge aus dem Stein. Donner, der Felsblock verſinkt; zugleich ſteigt über die Felſen des Hintergrunds die Sonne im vollen Glanze empor.)

**Unterirdiſches Jubelchor.**
Triumph! Er hat gefunden.
Der Zauber ward entbunden
Vom ächten Königsſohn.
Die Krone wird ſein Lohn.

**Alfred.**
Ha, gutes Schwerdt! Mit einer Welt
Zu kämpfen fühl ich Muth,
Du fehlteſt mir. Ich bin ein Held
Mit dir, du hohes Gut.

**Gunthro** (auf ſein Schwerdt geſtützt, mit allen Zeichen des Schreckens.)
Entſetzen! Graun!
Ha, meine Ahnung iſt erfüllt.
Die Todten ſtehen auf.
Die Nacht hat ſich enthüllt
Und — Alfred muß ich ſchaun!

**Alfred.**
Ich bin's. Nun kämpf' mit mir;
Die Krone ſteht zum Preiſe.

**Gunthro** (nach kurzem Beſinnen.)
Ich rache mich an dir
Auf eine andre Weiſe.

(Er eilt ſchnell zur Seite ab.)

Alfred.

Flieh, Feiger! Doch er wagt zu drohn
Mit Rache — Ha! Wenn ſeine Tücke
Sich gegen Kolma — Auf! Ihm nach!
Zu ſtrafen ihn ruft das Geſchicke.

## Eilfte Scene.

(Indem Alfred dem Gunthro nach will, eilt Darinel in Kriegerkleidung mit vielen Bewaffneten den Felſenpfad herab.

Chor der Bewaffneten.

Heil uns! daß wir den Königsſohn
Vor unſren Blicken ſehn.
Dich ruft das Herz, dich ruft der Thron,
Wir werden dir beiſtehn.

Darinel.

Mein Alfred!

Alfred.

Theurer Freund!

Darinel.

Welch Glück! du biſt gerettet,
Du liegſt an meiner Bruſt.

Alfred.

Durch Liebe losgekettet,
Fühl ich der Freiheit Luſt;

Doch iſt dies Glück nicht klar,
Denn Kolma'n droht Gefahr.
Kommt, Freunde! Laßt uns eilen,
Das Wetter zu zertheilen,
Das der Geliebten droht.

**Darinel.**

So wollen wir nicht weilen.
Treu dir bis in den Tod!

**Chor.**

Treu dir bis in den Tod!
So ſpricht das Pflichtgebot.
Dahin, wo die Gefahr erſcheint,
Führ uns, du Königsheld!
Wir ſtürmen an und Alles fällt,
Iſt Treu' dem Recht vereint.

(Alle nach der Seite ab, wohin Gunthro entfloh.)

(Der Vorhang fällt.)

# Dritter Act.

(Saal in Gandalin's Burg.)

## Erſte Scene.

(Alfred, noch in Fiſcherkleidung, mit dem Königsſchwerdt bewaffnet; Darinel, Krieger durch die Eingänge des Hintergrundes.)

### Enſemble Stück.

**Alfred** (unruhig herein.)
Auch hier nicht! — Kolma! wo find' ich dich nur?

**Darinel** (ebenſo.)
Oriana! Nirgends eine Spur!

**Die Krieger** (eindringend.)
Kein Feind! Das Schloſs ſteht öde,
Uns hemmt kein Widerſtand;
Das iſt wohl leichte Fehde,
Wenn ſich kein Gegner fand.

**Alfred** (öffnet die Thüre eines Seitengemachs.)
Kolma! — Antwort gibt der Wiederhall.

**Darinel** (ebenſo auf der andern Seite.)
Oriana! — Nichts! Vergeb'ner Schall!

**Alfred** (zu den Übrigen.)
Freunde! eilt durch alle Gänge,
Forſcht der Spur der Jungfrau nach!
Hoher Lohn, dem es gelänge,
Sie zu finden! Freunde, auf!

**Chor der Krieger.**
Auf! Laßt uns forſchen Alle,
Jed' Plätzchen ſey durchſchaut!
Es tön' in Saal und Halle
Der Ruf nach ihnen laut.

(Die Krieger theilen ſich und eilen durch die Seitenthuren und den Mitteleingang ab.)

## Zweite Scene.

Alfred. Darinel.

**Alfred.** Es iſt nur zu gewiß, mein Freund. Der tückiſche Gunthre hat mich an der empfindlichſten Stelle meines Herzens, in meiner Liebe zu Kelma, verwunden wollen und — Fluch treffe den Böſewicht! — es iſt ihm gelungen.

**Darinel.** Und weshalb ahnſt du, daß Gunthre's Hand die Fäden dieſes unbegreiflichen Ereigniſſes geſchlungen habe? Kann nicht eine andre Urſache —

**Alfred.** Als ihm der ſchwarze Mordanſchlag auf mein Leben nicht gelang, als er vor dem

Schwerdte floh, das auf eine ſo wunderbare Weiſe im Augenblicke der höchſten Noth in meine Hand kam, da entfielen ihm Worte, aus denen ich ſeine verrätheriſche Abſicht deuten konnte! Daher meine Angſt, mein Drang, ihm nachzueilen. Weh mir! Ich bin zu ſpät gekommen. Kolma iſt auf ewig mir verloren.

**Darinel.** Ergib dich nicht muthlos der Verzweiflung, mein König! Tauſende erheiſchen jetzt Schutz und Hülfe von dir. Du darfſt, ob des eignen Schmerzes, ihr Vertrauen nicht täuſchen.

**Alfred.** O Darinel, was hilft mir nun Freiheit und Krone?

**Darinel.** Die Freiheit macht es dir möglich, zu der dir gebührenden Macht zu gelangen; die Macht kann dir die verlorene Geliebte wieder erkämpfen.

Arie.

Bann aus deiner Seele dieſe Schwäche,
Laß dem Grame nicht die Übermacht,
Zieh hinaus und kämpfe, ſchlage, räche
Dich an dem, der dir ſolch Leid gebracht!
Ach! Auch meinem Herzen hat die Liebe
Ihres Schmerzes Dornen eingedrückt!
Scheint uns jetzt des Himmels Sonne trübe,
Bald ſind wir durch ihren Strahl entzückt.

Laß die Sorgen, laß des Lebens Leiden,
Flüchtig nur an dir vorüberziehn!
Jeder Nacht des Grams entſteigen Freuden
Und der Wolken ſchwarze Schaaren fliehn.
Sey ein Mann! Ein Held! dein iſt die Krone,
Würdig ſey der Gabe des Geſchicks.
Nur dem muthigen, ſtarken, reicht zum Lohne
Seinen Preis der Genius des Glücks.

## Dritte Scene.

Die Vorigen. **Oriana** (mit herabhangenden zerſtreuten Haaren tritt aus einer Seitenthüre.)

**Oriana** (ohne die Beiden zu ſehn.) Hier iſt es ſtill! — Hier toben keine wilde Stimmen — hier rauſchen keine Waffen! — Vielleicht, daß es mir glückt, zu entrinnen. (Indem ſie vortritt, erblickt ſie Alfred und Darinel.) Ein Krieger und — bei Gott! Edmund!

**Darinel.** Ich irre nicht, Oriana?

**Oriana.** Du, mein Darinel! O, nun iſt Alles gut, nun bin ich gerettet, ich bin bei dir! Aber, ach! die arme Kelma, Gandalin —

**Alfred.** Sprich! Oriana, entdecke ſchnell: was iſt geſchehn, daß dieſes Schloß plötzlich von ſeinen Bewohnern verlaſſen worden, daß allenthalden die öde Leere uns anſtarrt, daß du allein übrig biſt —

**Oriana.** Der Verrath hat ſein Meiſterſtück vollendet, die Tücke ihren höchſten Triumph gefeiert.

**Alfred.** Zögre nicht! Nenn das Ereigniß —

**Oriana.** Kolma und ich waren aus dem unterirdiſchen Kerker, deſſen Pforten wir dir geöffnet hatten, wieder zurückgekehrt in die Gemächer der Burg. Niemand ahnte deine Entweichung. Da plötzlich tritt Gunthro mit wilden Blicken in den Hof des Schloſſes —

**Alfred.** Er floh vor dem ſtrafenden Engel der Vergeltung.

**Darinel** (zu Oriana.) Weiter! — Schnelle Entdeckung macht vielleicht noch Hülfe möglich.

**Oriana.** Nur wenige Worte wechſelt der Dänenkönig mit ſeinen Kriegern. Da fallen dieſe mit einemmale über Gandalin's Knechte her, entwaffnen die unvorbereiteten, und an Zahl ſchwächre Schaar, und führen ſie gefangen fort, während Gunthro ſelbſt meinen Oheim und Kolma'n gewaltſam nachſchleppt.

**Alfred.** Welche ſchändliche That! Ha! das iſt deiner würdig, bübiſcher Gunthro! Gaſtfreiheit — Edelmuth — was gelten ſolche Tugenden gegen das Übergewicht deines Undanks? Doch meine rächenden Waffen ſollen dich erreichen und ſollte ich ſie dir nachtragen über das Weltmeer.

**Darinel** (zu Oriana.) Doch wie iſt es dir gelungen —

**Oriana.** Man ſchien meiner nicht zu achten. Bei dem allgemeinen Aufruhre glückte es mir, mich zu verbergen.

**Alfred.** Wir müſſen forſchen, wohin die Räuber ihren Weg gerichtet haben —

**Oriana.** So viel ich aus meinem Verſtecke bemerken konnte, eilten ſie dem nächſten Hafen zu.

### Terzett mit Chor.

**Alfred.**

Ihnen nach! Es ruft die Liebe,
Rache ruft zum Strafgericht.

**Oriana.**

Ja! der mächtigſte der Triebe
Heiſchet das, der Liebe Pflicht.

**Darinel.**

Uns begeiſtern Rach' und Liebe,
Gunthro, du entfliehſt uns nicht.

**Alfred** (zu Oriana.)

Seine Schritte eilten zu dem Strande?

**Oriana.**
Ja, ſo iſt's! Es ſtrebt die Räuberbande
Mit der Beute zum Geſtade hin.

**Darinel.**
Schwarzen Undanks und Verraths Gewinn!

**Alle.**
Es rüſtet ſich der Freunde Arm,
Zu rächen ſolche Schmach.
Laßt retten uns aus Gram und Harm
Die Theuren! Ihnen nach!

**Alfred.**
Ich ſetze Blut und Leben ein:
Gewonnen muß mir Kolma ſeyn!

**Oriana.**
Ha! Welche Freude, welche Luſt,
Liegt wieder ſie an meiner Bruſt.

**Darinel** (zu Oriana.)
Dann nenn ich endlich dich auch mein,
Dann wird geſtillt der Sehnſucht Pein.

**Alle.**
Gunthro, zittre! dir folget die Rache.
Wie du auch eilſt, ſie vernichtet dich doch.
Die Gottheit beſchützet der Schuldloſen Sache:
Wir kommen! Erbebe! Zur Strafe, zur Rache.

## Vierte Scene.

(Die Vorigen. Die Krieger kommen durch den Mitteleingang und die Seitenthüren zurück.)

**Krieger.**

Vergebens! Alles todt und leer,
Umſonſt war jede Müh';
Wir zogen hin, wir zogen her,
Im Schloß weilt kein Bewohner mehr.

**Alfred.**

Freunde, hört! Der Dänenkönig
Hat den edeln Gandalin
Fortgeſchleppt mit ſeiner Tochter
Zu des Meeres Küſte hin.

**Krieger.**

Wie? Gunthro mocht es wagen?
Welch ſchändliches Betragen!

**Darinel und Oriana** (zu Alfred.)

Die Augenblicke fliehn;
Laß uns von hinnen ziehn

**Alfred.**

Ja! Retten, rächen ihn,
Sey unſer heiß Bemühn!

Allgemeines Chor.

Rettung! Rache! Gunthro nieder!
Freiheit glänzt auf Kampfesbahn,
Und des Ruhmes Morgen wieder
Bricht dem Vaterlande an.

(Alle durch die Thüre des Hintergrundes ab.)

## Fünfte Scene.

(Gunthro's Lager. Im Hintergrunde das brauſende Meer mit anliegenden Schiffen. Daran rechts einige Bauernhäuſer. Links, im Vorgrunde vor mehren niedern Zelten, ein großes offenes Zelt. In dieſem Gandalin auf einem Sitze ſchlafend. Kolma ſteht über ihn gebeugt. Beide gefeſſelt. Eine Wache geht hinter dem Zelte auf und nieder.)

**Kolma** (tritt vor. Mit einem Blick auf Gandalin.) Armer Vater! — Wie ſehr beklag ich dich! Du dachteſt den Frieden dieſes Landes, das Glück deiner Tochter zu gründen, und ſiehſt plötzlich deine ſüße Täuſchung auf eine ſo grauſame Weiſe vernichtet. Dein ehrwürdiges Haupt muß ſich beugen unter der Schmach der Gefangenſchaft, dein Körper unter der Laſt der Feſſeln — o Himmel! Und ich — welches unglückliche Loos droht mir — welche Wonne iſt auf ewig mir entſchwunden! — Edmund! — Alle Herrlichkeit des Lebens tönt wieder in dem Klange dieſes Namens, des Herzens zarteſte Saite erbebt, — Sehnſucht, Liebe und Klage ſteigen empor aus der Tiefe der Seele!

### Arie.

Ach! Er wandert in der Ferne
Durch beglückte Fluren hin.
Edmund! Von dem Liebesſterne
Nimmer wende deinen Sinn.
Dich zu denken, ſchafft mir Wonne,
Dich entbehren, heißen Schmerz;
Keiner heitern Glückesſonne
Strahlen dringen in das Herz.
Du biſt weit! Ich bin gefangen.
Ha! Du kennſt nicht Kolma's Schmach;
Gunthro müßte ſonſt erbangen,
Rächend eilteſt du ihm nach.
Himmel! Iſt kein Heil erkoren,
Wendeſt du von mir dich ab?
Iſt die Hoffnung ſelbſt verloren,
Sinkt ſie hin in Nacht und Grab?

Nein! Nein! Ich will noch hoffen, nicht verzagen;
Nach dieſer Nacht — Bald wird es glänzend tagen:
Drum, Herz, bewahre dir den Muth,
Der Retter kommt, der Freiheit Gut,

Des Herzens Ruh', der Liebe Glück,
Er bringt ſie im Triumph zurück.
Flieh Gram, flieh Schmerz!
Der Freude offen ſteh mein Herz!
Du bebſt! Die Zähre fließt, wenn er erſcheint —
Vor Wonne wird ſie nur geweint.
Wohin verirr ich mich? — Ein ſüßer Traum
Entrückte mich der ſtrengen Wirklichkeit.
Verrathen, gefangen, verlaſſen im Leid,
Entreiß ich dieſem holden Wahn mich kaum.
(Ihr Blick fällt auf Gandalin.)
Mein Vater! Schlummer des Gerechten
Hat ſich auf ſeinen reinen Geiſt gelegt.
Ob Feſſeln ſeine Glieder auch umflechten,
Ihn hat der Sturm des Lebens nicht bewegt.
Du mußt helfen, hohe Himmelsmacht!
Du mußt retten die dich kindlich lieben!
Künde dich in deiner ganzen Pracht,
Strafe und Gerechtigkeit zu üben.
Zu dir dringe der Verzweiflung Stimme,
Die hinauf aus tiefem Leide ſchreit:
Gottheit! höre! Straf im Grimme,
Ja! Zu retten ſey bereit!

(Gandalin iſt während der letzten Worte erwacht, hat ſich erhoben und tritt vor.)

**Gandalin.** Fordre nicht den Himmel zur

Rache auf, meine Tochter! Überlaß es ihm, ſeine Macht zu verkünden, wenn der Böſewicht reif iſt geworden zu gerechter Strafe.

**Kolma.** O, mein Vater! Mein Herz iſt zerriſſen, meine Sinne ſind verwirrt. Deine ehrwürdige Hand muß ich in Feſſeln erblicken, dein Haupt mit Schmach beladen —

**Gandalin.** Die Schmach fällt zurück auf den bübiſchen Räuber, der meine Argloſigkeit hinterging, der mich mit dem Netze des Verraths umſpann, während ich ihn durch Bande der Liebe mir naher zu bringen ſuchte und ihm mit gaſtlichem Vertrauen die Hallen meines Schloſſes öffnete. Wie hatte ich mich getäuſcht, als ich wähnte, dieſer Böſewicht ſey von der Himmelsmacht erkoren, mein Vaterland zu beherrſchen! Die Gottheit hat ihn verworfen — nun giebt er ſich den Mächten des Abgrunds hin.

## Sechſte Scene.

### Finale.

(Die Vorigen. **Gunthro**, von vier bewaffneten Kriegern begleitet.)

**Gunthro.**

Folget mir! Von günſt'gen Winden
Sind die Segel angeſchwellt.

**Gandalin.**
Ich dir folgen? Glaub' es nimmer!
Nur Gewalt mich bei dir hält.

**Gunthro.**
Grauer Thor!

**Kolma.**
Ehr' ſeine Jahre!
Frevle nicht am Silberhaare.

**Gunthro.**
Kommt denn mit zum nahen Strande,
Eilig fliegen wir vom Lande
Hin zu meines Reiches Port,
Wo euch Heil winkt fort und fort.

**Gandalin.**
Schweig, Verräther!

**Gunthro.**
Ha, du ſchmähſt!
Zittre, wenn du widerſtehſt.

**Gandalin.**
Magſt du mich zu tödten trachten,
Immer muß ich dich verachten.

**Gunthro** (zu Kolma.)
Bebſt du nicht für deinen Vater?
Rath' ihm, mich nicht zu erbittern!

**Kolma.**

Frevler! Du magſt ſelbſt erzittern
Vor der Gottheit Strafgericht.
Dich zu haſſen, zu verachten,
Sey mein Trachten,
Sey mir Pflicht.

**Gunthro.**

Ha, auch du! Doch hat nur Liebe,
Die dein Anblick mir erregt,
Mich zur raſchen That bewegt.

**Kolma.**

Liebe? Du entweihſt das Wort!
Liebe macht die Herzen mild,
Reißt zu edeln Thaten fort,
Dient der Tücke nicht zum Schild.

**Gunthro.**

So werdet ihr nicht willig mich begleiten?
Bedenkt es wohl! Es reut euch ſchwer.

**Kolma und Gandalin.**

Und magſt du Qual und Schmerzen uns bereiten,
Wir folgen willig nimmermehr!
Die Hoffnung ſinkt; Verderben naht;
Gefahrvoll iſt der Zukunft Pfad.
Mach, Gottheit, ſtandhaft uns in Leid,
Wir flehn zu dir mit Innigkeit.

**Gunthro.**

Verachtung, Haß, — für Liebesdrang!
Hinweg mit dir, du eitler Zwang.
Ich folge ganz dem Rachgelüſt,
Das Gleiches nur um Gleiches mißt.

**Die Krieger.**

Seht, wie ſein Blick in wilder Gluth,
In Zorn auf jenen Beiden ruht!
In Falten legt die Stirne ſich,
Bald kündet Wuth ſich fürchterlich.

**Gunthro** (zu den Kriegern.)

Habt ſie ſogleich ergriffen!
Auf, ſchleppt ſie zu den Schiffen!

**Kolma.**

Mein Vater! Gott beſchütze dich.

**Gandalin.**

Sey ſtandhaft, Kind!

**Gunthro.**

Ich bänd'ge euern Trotz!

(Die Krieger ſind im Begriff, Gandalin und Kolma nach dem Hintergrunde zu führen.)

## Siebente Scene.

(Die Vorigen. **Harald**, in Eil.)

**Harald.**

Herr, wir ſind überfallen
Von mächt'ger Feindesſchaar!

**Gunthro.**

Was ſagſt du? Welche Kunde!

**Kolma** und **Gandalin**, (welche von den erſtaunten Kriegern losgelaſſen werden.)

Mit uns iſt Gott im Bunde!

**Die Krieger.**

Ha, Feinde? Welche Kunde!

**Gunthro** (zu **Harald**.)

Sprich du! Wer führt ſie an?

**Harald.**

Ein hoher Rittersmann.
Vor ſeines Schwerdtes Streichen
Muß Alles ſinken, weichen.
Er führt ſie raſch herbei
Und laut tönt ihr Geſchrei:
Hoch, König Alfred, hoch!

**Gunthro.**

Ha, König Alfred! Fort! Mein Schwerdt
Soll ihm den Weg zur Flucht bald zeigen.

(Zu Gandalin und Kolma.)

Ihr hoffet nichts! Dem Feinde wird gewehrt,
Dann müſſet Ihr euch meinem Willen beugen.

**Gandalin.**

Der Macht des Himmels biſt du unterthan;
Von ihr wirſt du der Thaten Lohn empfahn.

**Kolma.**

Zieh hin, dein harrt der Tod
Und das Gericht hebt an.

**Gunthro, Harald** und die Krieger.

Die Feinde zu vernichten,
Eilt raſch des Kriegers Schritt,
Und in des Schwerdts Gewichten
Bringt er Verderben mit.

(**Gunthro, Harald**, die Krieger ab.)

## Achte Scene.

(**Kolma, Gandalin**, eine Wache im Hintergrunde.
Waffengerauſch in der Scene.)

**Kolma.**

Mein Vater! der Retter, der Rächer —
Er naht! Bald ſind wir befreit.
Es ſinket die Feſſel hernieder,
Das Herz bebt voll Freudigkeit.

**Gandalin.**

Noch ſchwankt des Kampfes Loos,
Noch theilt ſich Furcht und Hoffen.
Des Himmels Macht iſt groß.
Ihr ſey die Seele offen.

**Kolma.**

Stets näher dringt das Gefecht.

**Gandalin.**

Das iſt ein günſtig Zeichen.

**Kolma** (hinaushorchend.)

Hoch Alfred! Hör' ich recht?

**Gandalin.**

Ha! Wär er noch am Leben?

**Kolma und Gandalin** (niederknieend.)

Blick, o Gottheit, gnädig nieder,
Schenk dem Rechte Sieg und Heil!
Deine Macht verkünd' ſich wieder,
Strafend in gerechter Eil.
Du biſt milde dem Gebeugten,
Stark gen Trotz und Uebermuth:
Laß uns deine Gnade leuchten,
Zügle Gunthre's Frevelwuth.

**Kriegerchor** (innerhalb, fern.)

Tod! Blut! Sieg!
Lohn von Kampf und Krieg!
Feinde nieder! Schwerdt hoch auf!
So wird leichter Sieg zu Kauf.

## Neunte Scene.

(Die Vorigen. **Gunthro** ſtürzt ohne Schwerdt in großer Verwirrung auf die Bühne. **Gandalin** und **Kolma** ſtehn auf.)

**Gunthro.**

Verloren iſt die Schlacht! Die Feigen fliehn,
Ein jeder Kampf blieb eiteles Bemühn.
Alfreds Geſpenſt — ein ſchwarzer Wahn —
Stürmt ſiegreich auf die flücht'ge Schaar heran.
So muß ich untergehn! Mir naht Verderben,
Von Feindeshand bin ich beſtimmt zu ſterben.

**Kolma.**

Erbebe! Deine Stunde iſt gekommen,
Es naht die Strafe ſchwarzer Frevelthat.

**Gandalin.**

Der Hölle Gunſt wird dir jetzt wenig frommen;
Hier rettet weder Liſt dich noch Verrath.

**Kriegerchor** (außerhalb naher.)

Feinde nieder! Schwerdt hoch auf!
So wird leichter Sieg zu Kauf.

**Gunthro.**

Immer näher! (Zu Gandalin und Kolma.)
Ihr wollt mich verhöhnen?
Meiner ſpottend auf mich niederſehn?

Ha! Noch kann euch meine Wuth erreichen,
Ungerächt will ich nicht untergehn.
(Er zieht einen Dolch und zückt ihn auf Kolma.)
Falle du, mein Opfer! Dich beſitzen
Kann ich nicht! So ſollſt du auch nicht leben!
(Indem er Kolma niederſtoßen will.)

## Zehnte Scene.

(Alfred gerüſtet, mit dem Königsſchwerdte, Darnel, Krieger, Oriana. Im Hintergrunde Landleute beiderlei Geſchlechts.)

**Alfred** (den Gunthro entwaffnend.)

Halt Böſewicht!
(Zu ſeinen Kriegern, welche ſich Gunthros bemächtigen.)
Bewacht ihn wohl!

**Gunthro** (ſich vergebens ſträubend.)

Verderben! Fluch!

**Alfred.**

O, meine Kolma! Schöner Siegespreis,
Gerettet halt ich dich an meiner Bruſt.

**Kolma** (in Verwirrung.)

Wie — Edmund — du, und Alfred —

**Alfred.**

Ich bin Alfred!

**Gandalin** (knieend.)

Mein König!

**Alfred.**

An mein Herz, ehrwürd'ger Greis!
(Er umarmt ihn.)
Hinweg die Feſſeln!
(Kolma und Gandalin werden entfeſſelt.)
Nimm mich auf als Sohn!
Ja! Kolma, theil' mit mir Brittaniens Thron.

**Gandalin.**

Sie werde dein! Du biſt der Krone werth,
Dein Antlitz ſagt's — und dieſes Schwerdt.

**Kolma und Alfred.**

Sey geſegnet, mächtiges Geſchick!
Endlich gibſt du uns der Liebe Luſt,
Und des Daſeyns langerſehntes Glück
Wird nun endlich heimiſch in der Bruſt.

**Gandalin.**

Hohe Freude giebt mir das Geſchick:
Ich begründe meines Kindes Glück.

**Gunthro.**

Falſches Hoffen! Schwarzes Mißgeſchick!
Ha! Mein Fluch drängt ſich in Euer Glück.

**Oriana** (drängt ſich durch zu Kolma.)

Kolma!

**Kolma** (ſie umarmend.)

Treue Freundin!

**Oriana.**

Süße Stunde!

**Oriana und Darinel.**

Wir auch weihen uns zum zarten Bande,
Holder Liebesluſt und Gattenglück!

**Alfred** (zu ſeinen Kriegern.)

Führt Gunthro mit den Seinen
Zu ihren Schiffen hin,
Und von Brittaniens Strand
Hin in ihr Vaterland!

(Gunthro wird abgeführt.)

**Schlußchor.**

Heil dem Herrſcher, der mit Stärke
Des Verzeihens Milde paart!
Liebe, nach dem Heldenwerke,
Hat ihm zartes Glück gewährt.

(Der Vorhang fällt.)

# Der Pirat.

## Oper in drei Aufzügen.

In Muſik geſetzt von M. Hauptmann.

## Perſonen:

Oliver Mac Angus, Gutsbeſitzer auf Staffa.

Malwina }
Brenda } ſeine Töchter.

Edgar.

Roger Draco, unter dem Namen des Capitan Morris.

Oscar, ein Greis.

Seoch, ein junger Fiſcher }
Fanny, in Olivers Dienſten } Brautleute.

Sullivan, Bootsmann eines Raubſchiffes.

Fiſcher. Mädchen. Seeräuber.

Die Scene auf Staffa; die Zeit am Schluſſe des ſiebenzehnten Jahrhunderts. Das Coſtum für die Inſelbewohner iſt das der ſchottiſchen Hochländer.

# Erſter Act.

(Platz vor Olivers Hauſe. Im Hintergrunde das Meer. Rechts eine hervorragende Baſaltklippe, in welcher Stufen eingehauen ſind. An den Seiten ſtehen einige Baſaltbogen vor.)

## Erſte Scene.

(Scoch, Fanny, Fiſcher und Mädchen. Die erſten zwei im bräutlichen, die übrigen im feſtlichen Putze. Die Fiſcher tragen ihre Netze an Stäben auf der Schulter.)

**Chor.**

O liebliche Feier, o ſelige Stunde!
Es naht ſich der Herzen erhebendes Glück
Zu heiterer Hoffnung, zum ewigen Bunde
Gewährend jetzt neigt ſich ein mildes Geſchick.
Laß, gütiger Himmel, ſtets Liebe und Luſt
Erhellen das innere Leben der Bruſt.

**Scoch.**

Verbunden mit Fanny, da lächelt mir Wonne.

**Fanny.**

Dein Glück ſchafft das meine, als ſegnende Sonne.

Beide.

Wir ſchmücken das Leben mit blühendem Kranz.
Gehören einander ſo innig, ſo ganz.

Chor.

Wo Liebe und Wahrheit vereinigt wir ſehn,
Feſt wird da der Altar der Treue auch ſtehn.

## Zweite Scene.

(Die Vorigen. Oliver, Malwina und Brenda aus dem Hauſe.)

Oliver. Seyd mir gegrüßt, ihr Leute! Welches frohe Ereigniß verſammelt Euch zu ſolch ſtattlichem Aufzuge? Habt ihr der See irgend einen günſtigen Fang abgewonnen?

Scoch (ſchüchtern.) Das nicht, Herr Oliver, aber — (er ſtockt.)

Fanny (ebenſo.) Die See hat nichts dabei zu thun, allein — (ſie ſtockt.)

Oliver (ungeduldig.) Nun! Findet ihr keine Worte, eure Angelegenheit vorzubringen? Bei'm Heile Schettlands! Ihr gebehrdet euch, wie die Matroſen der Fregatte Magdalena, auf welcher ich die Ehre (er nimmt bei dieſem Worte die Mütze ab, ſetzt ſie aber gleich wieder auf) hatte als Lieutenant zu dienen, wenn ſie irgend einen zweideutigen Streich im Schilde führten.

**Malvina** (welche zu Fanny getreten, mit Freundlichkeit.) Sey ohne Verlegenheit, liebe Fanny; ſprich dein Begehren ohne Scheu aus.

**Fanny.** Ach! in eurer Gegenwart könnt' ich Alles ſagen, liebes Fräulein! Ihr ſeyd ſo gut, aber Euer Vater iſt ſo ſtreng — (zu Scoch.) Sprich du — du biſt der Mann — du mußt Courage haben.

**Scoch** (noch immer verlegen.) Ja, Herr Oliver, weil ihr denn ſo gütig wart, mich der Fanny zum Manne — oder vielmehr die Fanny mir zur Frau zu verſprechen, ſo — (er ſtockt wieder.)

**Oliver.** Wird denn endlich deine Zunge flott werden!

**Scoch** (fortfahrend.) So, mein' ich, wär's auch nöthig, uns zu verheirathen.

**Oliver.** Ein bündiger Schluß.

**Scoch** (in fortwährender Verlegenheit.) Die Hochzeit ſoll in einigen Tagen gefeiert werden und da wollten wir Euch denn um die Erlaubniß bitten, uns bis dahin nach alter Sitte und Weiſe, hier auf dem Platze vor Eurem Hauſe, dem einzigen auf der ganzen Inſel, der ſich dazu ſchickt, mit Tanz und andrer Luſtbarkeit vergnügen zu dürfen.

**Oliver.** Iſt das Alles?

**Fanny.** Und wenn Ihr mit den Fräulein und Euern Freunden zugegen ſeyn wolltet, ſo würden wir uns ganz glücklich fühlen.

**Oliver** (ſtolz.) Noch nie hat das Geſchlecht der Mac Angus das Begehr der Gaſtfreiheit irgend einem verſagt. Ihr werdet mir willkommen ſeyn.

**Scoch** (freudig.) O, edler Herr —

**Fanny.** Unſer Dank hat keine Grenzen —

**Malwina** (zu Fanny.) Nimm meinen herzlichen Glückwunſch zu dem Tage, der endlich deine lang genährten Wünſche krönt.

### Chor.

O liebliche Feier! O ſelige Stunde!
Es naht ſich der Herzen erhebendes Glück
Zu heiterer Hoffnung, zu ewigem Bunde,
Gewährend jetzt neigt ſich ein mildes Geſchick.
Laß, gütiger Himmel, ſtets Liebe und Luſt
Erhellen das innere Leben der Bruſt!

(Scoch und Fanny ziehen inmitten der Fiſcher und Mädchen ab.)

## Dritte Scene.

(**Oliver, Malwina, Brenda.** Dieſe letztere war während des vorigen Auftritts durchaus in ſich gekehrt und ohne Theilnahme an dem Vorgefallenen.)

**Oliver.** Noch immer zeigt ſich der Capitän nicht! Schon längſt iſt die Zeit vorüber, um welche er zu kommen verſprach. Beim Heile Schottlands! Ich habe mich ſo ſehr an die Geſellſchaft dieſes Morris gewöhnt, daß es mir ſchwer fällt, ſeine Abweſenheit zu ertragen.

**Brenda** (welche bei dem Namen Morris plötzlich aus ihrer Gedankenloſigkeit emporfährt.) Du erwarteſt ihn, Vater?

**Oliver.** Mit jedem Augenblicke. Er iſt ein tüchtiger Mann, ein wackrer Seefahrer und ein muthiger Krieger. Seine lebendige Unterhaltung, ſeine freie Schilderung der beſtandenen Gefechte und Gefahren, führt mich in die Zeit meiner Jugend zurück, wo ich die Ehre hatte (er lüftet die Mütze) auf der königlichen Fregatte Magdalena als Lieutenant zu dienen.

**Brenda.** Und gewiß birgt auch die rauhe Hülle des weitgereiſ'ten Seemanns ein edles Herz.

**Malwina** (mit Bedeutung.) Oft auch iſt der Kern einer lockenden Frucht vom Wurme zernagt.

**Brenda** (lebhaft.) Du ſprichſt lieblos von ihm.

**Malwina** (beziehungsvoll.) Ich ſpreche liebevoll für dich.

**Brenda.** Was tadelſt du an Morris? Muß nicht ſchon der Ruhm ſeiner Thaten ihn empfehlen?

**Malwina.** Wer verkündet dieſen Ruhm, als er ſelbſt!

**Brenda.** Sein hoher Anſtand, der Heldenblick ſeines Auges —

**Malwina.** O ſprich nicht von dem Blicke ſeines Auges, Schweſter! Warum weicht dieſer Blick ſo oft ſcheu dem abſichtloſen Zuſammentreffen aus? Warum ſtarrt er dann wieder düſter und wild hinaus auf einen Punct, als wolle er dieſen mit der hinterliſtigen Macht eines Dämons bannen und feſſeln?

**Brenda** (ſpöttiſch.) Du ſiehſt Geſpenſter, Malwina.

**Malwina** (ſeufzend.) Ich fürchte ſehr, liebe Schweſter, du befindeſt dich ſchon in der Gewalt dieſes Dämons.

**Oliver** (welcher in den Hintergrund gegan- war, um ſich nach dem Capitän umzuſehen und jetzt zurückkehrt.) Schweigt! Ich mag es nicht dulden, wenn man von einem Gaſtfreunde übel ſpricht.

Das Unglück hat ihn an dieſe Küſte geſchleudert, als ſein Schiff mit allen übrigen Leuten und ſeiner ganzen Ladung von den Wellen verſchlungen wurde. Sein Glücksſtern hat ihn in mein Haus geführt, wo er ſich unter Freunden über ſeinen Verluſt tröſten mag.

**Malwina.** Sein guter Engel aber war Edgar, der mit Gefahr des eigenen Lebens den Sinkenden aus dem tobenden Strudel an das Land rettete. Dafür lohnt ihm in der That der Capitän ſchlecht, denn er haßt ihn und behandelt ihn mit Geringſchätzung.

**Brenda** (bitter.) Deine lebendige Phantaſie zeigt dir nur Engel oder — Dämone.

**Oliver.** Beim Heile Schottlands! Dieſer Edgar mißfällt auch mir ſeit einiger Zeit auf das Höchſte. Man ſagt, er erhebe ſeine Blicke zu euch, zu den Töchtern des Oliver Mac Angus, und rühme ſich, eine von euch als ſeine Hausfrau heimzuführen —

**Malwina** (betreten.) Wie, mein Vater —

**Oliver** (fortfahrend.) Welcher Schwindel ergreift den Knaben? Glaubt er deshalb ein Recht auf euch zu haben, weil ich ihm die Wohlthat einer gemeinſchaftlichen Erziehung mit euch angedeihen ließ? Das Geſchlecht, von dem er ſtammt, iſt dunkel und unbekannt, ſein Vater war ein Landmann. Meine Verfahren ſind berühmt in der Geſchichte dieſes Landes; ich ſelbſt lebte mit Ehre — was hat *er dem* entgegenzuſtellen?

**Malwina.** Du urtheilſt zu hart, Vater.

**Brenda** (zu Malwina.) Er verfährt gegen Edgar, wie du gegen den Kapitän.

**Malwina** (bei Seite.) Armer Edgar! (Sie legt die Hand auf's Herz.) Arme Malwina!

### Terzett.

**Oliver.**

Der Väter Ruhm, die eigne Ehre,
Sie ſind des Menſchen höchſtes Gut.
Dem Weibe bleibt die ſtille Zähre,
Der Mann vergießt im Kampf ſein Blut.

**Brenda.**

Herrlich ſtrahlt er im Heldenglanze
Mit dem erbeuteten Lorbeerkranze.

**Malwina** (für ſich.)

Süßer ſtrahlet ein mildes Glück
Aus des Geliebten treuem Blick.

**Brenda und Oliver.**

Wohl dem, der ſeinem Schwerdt vertraut
Der froh und rühmlich einſt zurück
Auf frühre Heldenthaten ſchaut.

**Malwina.**

Wohl dem, der ſeinem Herzen traut,
Der froh und ſelig einſt zurück
Auf ſeine frühe Liebe ſchaut.

**Oliver** (zu ſeinen Töchtern.)

Dieſen Edgar ſollt ihr meiden!

**Malwina** (bei Seite.)

Armes Herz, dir drohet Leiden.

**Oliver.**

Morris doch ſey gern geſehn.

**Brenda** (bei Seite.)

Meiner Liebe blühen Freuden.

**Oliver.**

Wer ſich ſelbſt durch Thaten ehrt,
Der nur ſey der Freundſchaft werth.

**Brenda.**

Dem nur ſey das Herz gewährt,
Der ſich ſelbſt durch Thaten ehrt.

**Malwina.**

Liebe hat ſonſt nichts begehrt,
Als die Liebe, ihrer werth.

Malwina (zu Oliver.)

Doch, Vater, allzu hart
Willſt du von uns verweiſen
Den Freund der Kinderzeit.

Brenda.

Ich kann ihn zwar nicht preiſen,
Doch ihn zurückzuweiſen,
Das ſcheint mir allzu hart.

Oliver.

Wie? Meiner Töchter Wort
Iſt ſelber mir entgegen!

Malwina.

O laß es dich bewegen
Und weiſe ihn nicht fort.

Brenda.

Ja! Milde ſey geweiht
Dem Freund der Kinderzeit.

Oliver.

Nun, ſo mag er immerhin
Sich wie früher zu uns finden;
Ich bewache ſeinen Sinn,
Werde ſeinen Plan ergründen.

**Brenda.**

Es ſoll ſich der Freund aus den kindlichen Jahren
Nicht fühlen durch unſere Kälte betrübt;
Doch zartere Luſt will ich jenem bewahren,
Den innig, den ewig die Seele nur liebt.
Was Holdes der Himmel, was Schönes die Erde,
Was Liebe, was Treue unendlich umſchließt,
Das habe den Theuern mit Glanzesgebehrde,
Mit Freude, mit Jubel, mit Wonne begrüßt.

**Malwina.**

Nie werde der Freund aus den kindlichen Jahren
Durch kaltes Entſagen Malwina's betrübt;
Nein, nimmer ſoll jener ſo Herbes erfahren,
Den innig, den ewig die Seele nur liebt.
Mit Freude im Herzen, verſchwiegner Gebehrde,
Vielſagendem Blicke, ſey ſtill er begrüßt;
Doch ihm ſey gewährt, was Himmel, was Erde,
Was Liebe, was Treue nur Holdes umſchließt.

**Oliver.**

Ich will ſeinen Blick, ſein Benehmen bewahren,
Er iſt in Verſtellung wohl nimmer geübt;
Doch ſollt' ich dann, was ich befürchte, erfahren,
Dann wehe dem Knaben, er flieh' Staffa's Erde,
Die Rache, die Strafe, ſo Angus beſchließt!
Ha! Nimmer gedenk' er, daß Gattin ihm werde,
Die kühn er und frevelnd mit Liebe begrüßt

## Vierte Scene.

(Die Vorigen. Morris. In einem etwas phantaſtiſchen, aber an die engliſche Seeoffiziersuniform jener Zeit granzenden Anzuge.)

Oliver (ihm entgegen.) Willkommen, Capitän! Ihr habt Euch lange erwarten laſſen!

Brenda (zuvorkommend.) In der That, wir waren unruhig —

Morris (zu Brenda.) Glücklich iſt der, deſſen Anweſenheit Euch beruhigt.

Malwina (bei Seite.) Ihr Herz verräth ſich.

Morris (zu Oliver.) Ihr müßt es mir zu gut halten, Mac Angus. Eine höchſt wichtige Nachricht rief mich an das andre Ende der Inſel.

Oliver. Beim Heile Schottlands! Ihr ſeyd Euer eigner Herr und könnt thun, was Ihr für gut findet. Nimmer ſoll mein Gaſtfreund irgend einen Zwang erfahren.

Brenda (neugierig und beſorgt.) Eine wichtige Nachricht, ſagt Ihr?

Morris. Mehrere Boten hinterbrachten mir, daß man in der Nähe der Inſel ein Schiff erblicke, welches einen günſtigen Platz zum Einlaufen ſuche.

Aller Beſchreibungen zu Folge iſt es mein zweites Fahrzeug, deſſen Ankunft ich täglich entgegen ſehe. Um mich hiervon zu überzeugen, unternahm ich die Wandrung nach der ſüdlichen Landſpitze, allein mein Forſchen war umſonſt und ich kehre ohne weitere Aufklärung zurück.

**Malwina.** Und Ihr werdet unſere Küſte verlaſſen, wenn Ihr wieder mit Euern Gefährten vereinigt ſeyd?

**Morris** (bei Seite mit verbiſſenem Grimme.) O hätte der Schlund des Meeres die Buben in ſich aufgenommen!

**Oliver.** Alberne Frage! Natürlich wird der Capitän froh ſeyn, die felſigten Ufer von Staffa zu verlaſſen, wo ihm weder Beute noch Ruhm winkt. Nur auf den Wellen iſt es dem Seemanne wohl. Das Schiff ins Meer, die Flagge in die Luft, Anker gelichtet und dann auf und davon wie eine wilde Ente! Ich weiß das, noch von meiner Jugend her, aus der glücklichen Zeit, wo ich die Ehre hatte (er hebt ſeine Mütze) auf der Fregatte Magdalena als Lieutenant zu dienen.

**Brenda** (bei Seite.) Mein Herz will zerſpringen bei dem Gedanken an die Trennung.

**Morris** (welcher Brenda beobachtet, halblaut zu dieſer.) O wie erfreut mich Eure Beſorgniß!

Doch beruhigt Euch. Ich hoffe, Euch nie verlaſſen zu müſſen.

**Malwina** (für ſich.) Immer feſter ſchlingt der Dämon ſein Netz um die Unbeſonnene.

**Oliver** (der indeſſen in Gedanken ſtand.) Beim Heile Schottlands! Das wäre die beſte Art und Weiſe — ſo würde ich den übermüthigen Knaben los und es könnte am Ende noch zu ſeinem Glücke ausſchlagen. (Zu Morris.) Hört, Capitän, Ihr könntet mir eine Gefälligkeit erzeigen.

**Morris.** Sprecht, Mac Angus.

**Oliver.** Nehmt meinen Nachbar, den jungen Edgar, mit auf Euerm neuen Zuge gegen die Feinde unſeres Vaterlandes. Da kann ſich der Burſche Ruhm und Ehre gewinnen. Ich nehme es über mich, ihm zuzureden.

**Malwina** (betroffen.) Wie, mein Vater — es kann Euer Ernſt nicht ſeyn!

**Oliver.** Mein völliger Ernſt.

**Morris.** Dann verzeiht mir, Mac Angus, wenn ich Euer Begehren abſchlagen muß. Edgar und ich können nie friedlich unter einem Dache zuſammen weilen; nie kann der Geiſt der Einigkeit zwiſchen uns herrſchen.

**Brenda.** Womit hat der Jüngling Euch beleidigt? Er beſitzt doch wirklich viele gute Eigenſchaften.

**Morris** (mit Wildheit für ſich.) Sein Lob aus **ihrem** Munde! Lächelnd könnte ich ihm den Dolch in die Bruſt ſtoßen! (Laut.) Es iſt möglich, mein Fräulein, daß **Euch** dieſe guten Eigenſchaften einleuchtender geworden ſind als mir. Ich kann mir nicht helfen: mir iſt dieſer Edgar verhaßt.

**Malwina** (mit dem Tone des Vorwurfs.) Ihr haßt ihn und er rettete Euer Leben!

**Morris** (heftig.) Das iſt eben die Bürde, welche mich drückt, und ihm ein Übergewicht giebt, deſſen ich mich nimmer erfreuen kann. (Gefaßter.) Wenn Ihr bedenkt, mein holdes Fräulein, wie oft der Krieger ſein Leben um eine Kleinigkeit, um ein Nichts auf das Spiel ſetzt, ſo werdet Ihr fühlen, daß ihm die Erhaltung dieſes Daſeyns durch einen Fremden von keinem großen Werth ſeyn kann. Wir fordern den Tod muthwillig heraus, unbekümmert ob ein ſchwarzer oder ein weißer Würfel fällt.

**Brenda.** Welche heldenmüthige Geſinnung!

**Malwina** (für ſich.) Rohe Tollkühnheit.

**Oliver.** Laßt den Capitän in Ruhe! Er mag den Edgar nicht und das iſt mir genug, von meinem Verlangen abzuſtehn.

**Malwina** (für ſich.) Glücklich iſt der drohende Sturm vorübergegangen!

**Morris** (mit eiferſüchtiger Unruhe zu Brenda.) Dieſer Jüngling ſcheint Euch ſehr werth zu ſeyn.

**Brenda.** Er war der Spielgefährte meiner Kindheit. Ich läugne es nicht, daß mir ſein Wohl am Herzen liegt.

### Quartett.

**Morris.**

Wenn ſie ihn liebte? Schrecklicher Gedanke!

**Brenda.**

Trifft ihn ein Blitz? Ich ſeh' ihn beben, wanken!

**Malwina.**

Ich hoffe nun, die Wolken ſind verſchwunden.

**Oliver.**

Sein Auge glüht! Konnt ihn mein Wort verwunden?

**Malwina** (zu Brenda.)

Schweſter, ſieh', welch wildes Feuer
Drohend ſeinem Aug entflammt.

**Brenda.**

Schweig! Ihn macht dem Herzen theuer
Gluth, die ſelbſt vom Himmel ſtammt.

**Malwina.**

Das ſind nicht der Liebe Flammen,
Nicht der Sehnſucht ſanfter Strahl.

**Brenda.**

Höher ſchlägt die Gluth zuſammen,
Die zum Heldenherz ſich ſtahl.

**Morris.**

Ha! Find' ich meine Ahnung wahr,
Trifft Tod ihn und Verderben.
Von meinem Dolch, von meiner Hand,
Soll dann der Knabe ſterben.

**Oliver.**

Ha! Seinen Zorn, es iſt mir klar,
Erregte mein Bewerben.
Ich biete freundlich ihm die Hand,
Dann wird der Groll auch ſterben.

(Zu Morris.)

Hier — die Hand! Mein Freund, ſchlagt ein!
Aller Unmuth ſey verjagt!
Schnell nun ſoll vergeſſen ſeyn,
Was ich läßig Euch geſagt.

**Morris** (verlegen.)

Wie? Ihr meint —

**Oliver.**

Verletzt hat Euch mein Wort.

Morris.

Nein, ihr irrt —

Oliver.

Das war des Unmuths Grund.

Morris.

Glaubet nicht —

Oliver.

Laßt die Verſtellung fort.

Morris.

Wahrlich nein —

Oliver.

Eu'r Blick that mir es kund!

Brenda.

Milde ſpricht des Vaters Wort
Zu dem Freund der Seele,
Scheuchet ſeinen Unmuth fort,
Forſchet, was ihn quäle.

Malwina.

Tiefer liegt des Unmuths Grund,
Als in jener Bitte.
Schwarz und wild ſteigt er empor
Aus des Herzens Mitte.

Morris (für ſich.)
Ich muß ihn bezähmen, den Grimm in der Bruſt,
Drinn wohne der Sturm, auf dem Antlitz die Luſt!

Oliver (für ſich.)
Noch immer bewahrt er den Groll in der Bruſt,
Bot ich doch die Rechte mit Wahrheit und Luſt.

Brenda (den Morris beobachtend.)
Sein Zorn läſſet nach.

Malwina.
Er ſollte nicht zürnen.

Brenda.
Schon nimmt er die Hand.

Malwina.
Groll lebt in der Bruſt.

Morris (ſeine Rechte in Oliver's legend.)
Seyd überzeugt, mein theurer Freund,
Stets blieb mein Herz mit Euch vereint.

Alle.
Nur wo Lieb' und Eintracht wohnen,
Herrſcht ein wahres Glück.
Frieden muß nach Kämpfen lohnen,
Bringt die Luſt zurück.
Eintracht, neige dich ſo ganz,
Schling um uns den Blüthenkranz.

(Morris, Brenda und Oliver in deſſen Haus.
Malwina bleibt zurück.)

## Fünfte Scene.

**Malwina** (allein.) Unbeſonnene Schweſter! — Jede Warnung iſt vergebens. Sie kann dem übermächtigen Drange ihres Herzens nicht mehr widerſtehn. Sie muß ihm folgen oder erliegen. Und dieſer Morris! — Irgend ein verderbendrohendes Ungeheuer lauſcht hinter ſeinem tückiſchen Blicke. Wie oft durchbricht nicht ſeine natürliche Rohheit und Wildheit die Schranken des Zwanges, in denen er nur mühſam ſich bewegt. (Nachdenkend.) Er haßt *den*, der ihm das Leben rettete! Das kann kein guter Menſch. Er haßt meinen Edgar. Kann ich ihm wohlwollen? (Nach einer kurzen Pauſe.) *Meinen* Edgar? — Arme Malwina! Wie biſt du kühn genug ihn den *deinen* zu nennen! Hat er dir doch nie eine ausgezeichnetere Theilnahme erwieſen, als Brenda'n und andern Mädchen.

### Arie.

Schlafe ſtille noch im Herzen,
Neigung, die ſo ſtill entſtand!
Leicht erwacheſt du zu Schmerzen,
Findeſt nie der Heimath Land.
Träume dort von ſanfter Freude,
Von der Gegenliebe Glück,
Träume ſüß von Luſt und Leide,

Schau' ins Leben nicht zurück.
Jede Luſt iſt nur ein Traum,
Eines Wölkchens Purpurſaum.
Weile, weile, ſanfter Schlaf,
Der das Herz beglückend traf.

Ach! Nimmer kann ſich auf ſtürmiſchen Wogen
Ruhig erhalten der ſchwankende Kahn!
Vom Strudel, von Wellen herniedergezogen,
Langt er bei'm Ziele der Sehnſucht nie an.
Drohende Klippen, ihr feindlichen Wellen,
Wältigt euch nimmer die liebende Macht,
Muß an dem Felſen der Nachen zerſchellen,
Zieht ihn die Woge in tödtliche Nacht?

Es ſtrahlt aus Himmelshöhen,
So mild ein Stern herab,
Der kann die Bahn uns zeigen,
Aus ſchwarzem Wellengrab.
O Hoffnung, Glanz vom Himmel,
Du ſtrahlſt in's arme Herz,
Kannſt ſanften Troſt ihm ſpenden,
Entfernen jeden Schmerz.
Dir mag ich gern vertrauen,
Du zartes Gotteskind,
Will liebend zu dir ſchauen,
Du ſprichſt ſo ſanft und lind.

So treu wie ich der Liebe,
So bleibe mir getreu;
Furcht macht das Leben trübe,
Du zeigſt den Himmel frei!

## Sechſte Scene.

Die Vorige. Edgar.

Edgar. Ha! Da führt mich ja mein Glücksſtern zu Malwinen.

Malwina (überraſcht und betreten.) Wie — Edgar — du!

Edgar. Malwine erſchrickt bei meinem Anblicke?

Malwina (in einiger Verlegenheit.) Ich wäre erſchrocken? — O, nein! deine Beſuche aber ſind ſeit einiger Zeit ſo ſelten geworden, daß es kein Wunder iſt, wenn ich bei deiner plötzlichen Gegenwart überraſcht ſchien.

Edgar. O, wie ſo ſehr hat es doch meinem Herzen wehe gethan, die alte trauliche und rückſichtsloſe Annäherung ſcheuen zu müſſen; wie habe ich nur mit der größten Selbſtbekämpfung der Macht widerſtehn können, welche mich übergewaltig immer hieher gezogen, zu dem ſchönen Schauplatze einer glücklichen Kinderzeit! Aber deines Vaters Unwille, den er mir, weiß der Himmel aus welchem Grunde zugewendet, hielt mich ſtets fern. Sonſt war das anders. Wenn ich da oft Abends zu euch kam, und deinem Vater die Eier des Adlers brachte, welche ich mit kühnem Trotze der Gefahr aus ſeinem Felſenneſte geraubt — dann ſchüttelte er mir freundlich die Rechte, lobte mich auch wohl und ſeine Töchter waren nicht genöthigt, die Blicke ſcheu von mir abzuwenden,, wenn er uns beobachtete. Jetzt aber — (er bricht mit einem Seufzer ab.)

**Malwina** (ihm näher tretend mit Theilnahme.) Und ſollte denn dieſer Unterſchied zwiſchen Sonſt und Jetzt in der That dein Herz ſo tief verwunden?

**Edgar** (mit einem zärtlichen Blicke.) Das kann Malwina fragen?

**Malwina** (verwirrt.) Edgar!

**Edgar.** O, Malwina! Ich muß es geſtehn. Nur die Entfernung von dir iſt es, welche mir dieſe Behandlung deines Vaters unerträglich macht. Wenn ich dein treues Auge nicht ſehe, ſo ſcheint mir der Himmel verſchloſſen; wenn ich nicht in deiner Nähe athme, ſo weht mich Grabesluft an.

**Malwina.** Dieſes plötzliche Geſtändniß —

**Edgar.** Ich lebte in einem ſeltſamen Wahne. Mein Herz ſchien mir getheilt zwiſchen dir und Brenda'n. Wenn mich oft deine Sanftmuth, deine ſtille Beharrlichkeit entzückte, ſo riß mich auch vielleicht eben ſo oft Brenda's hoher Sinn, ihre große, faſt heldenmüthige Anſicht des Lebens und der Welt zur Bewunderung hin. Aber ſeitdem jener Fremde von den Wellen an unſere friedliche Küſte ausgeſpien wurde und ſeine beſondere Aufmerkſamkeit deiner Schweſter widmete, ſeit der Zeit fühle ich es klar an der Ruhe mit der ich ſeine Neigung erkannte, daß nur du der Gegenſtand meiner Sehnſucht, meiner innigſten Liebe biſt. O, wie würde mich die Eiferſucht mit all ihren Qualen ergriffen haben, hätte ſeine Wahl dich getroffen. Malwina, ſtoße mich nicht zurück von deinem Herzen!

Malwina (ergriffen.) Ich dich zurückſtoßen, Edgar? Den Gefährten der glücklichen Kinderjahre, den treuen Freund der Gegenwart! Wie könnte ich das? Nein! Auch ich will dir geſtehn, daß ſchon längſt mein Herz dir gehört, daß es ſchon ſeit lange in ſtiller Sehnſucht für dich ſchlägt!

Edgar (entzückt.) O, Malwina, dieſes iſt der glücklichſte Augenblick meines Lebens.

Malwina. Noch trägt die Bahn, welche wir zu wandeln haben, nur Dornen, aber keine Roſen. Der Unwille meines Vaters liegt ſchwer auf dir; mich beugt die Sorge um der Schweſter unbedachtſames Hingeben an jenen Abentheurer darnieder, deſſen Weſen und Treiben mir noch ebenſo räthſelhaft als unheilvoll erſcheint.

**Edgar.** Er haßt mich; ich weiß es. Mein Verdienſt um ihn war freilich nur ein Werk des Zufalls, aber er müßte mich doch eben darum nicht haſſen. Bei'm Himmel! ich vergelte ihm dieſen Haß nicht und nur ſeinem eignen Benehmen hat Morris es zuzuſchreiben, wenn auch ich ihn verdächtig finde.

**Malwina.** Sprich, Edgar, was iſt deine Meinung von ihm? Verhehle mir nichts.

**Edgar.** Nur mit einem flüchtigen Blicke konnte ich noch ſein Schiff erkennen, als es von dem Abgrunde der Wellen verſchlungen wurde, allein es ſchien mir keinesweges von unſerer, überhaupt nicht von europäiſcher Bauart zu ſeyn. Auf allen Meeren ſtreifen die Schiffe jenes weſtindiſchen Seeräubervolks umher, das unter dem Namen der Flibuſtier die kühnſten Thaten und zugleich die himmelſchreiendſten Grauſamkeiten verübt. Roger Draco heißt ihr oberſter Befehlshaber. Tauſendfache Blutſchuld und Verbrechen aller Art beflecken den Ruhm ſeiner Tapferkeit. Wie, wenn Morris ein unterer Anführer dieſer Piraten wäre?

**Malwina** (aufſchreiend.) Ein unterer Anführer? — Er iſt Roger Draco ſelbſt.

**Edgar.** Laß deine Furcht dich nicht täuſchen. — Dieſer ausgezeichnete und wohlbekannte

Verbrecher möchte ſich nicht leicht in unſere Gegenden wagen. Aber ich ahne es lebendig: Morris iſt ihm nicht fremd.

Malwina. Edgar, wir müſſen meine Schweſter retten!

Edgar. Gern, meine Geliebte, aber auf welche Weiſe —

Malwina. Morris iſt ſtolz —

Edgar. Mehr hochmüthig, als ſtolz.

Malwina. Er wird keine Zurückſetzung ertragen mögen.

Edgar. Was iſt hier zu thun?

Malwina. Ich weiß nur ein Mittel: Unſere Liebe muß vor der Hand noch jedermann verborgen bleiben. Dränge dich an Brenda'n, zeige dich in des Capitäns Gegenwart ihr mit Auszeichnung ergeben. Sie hegt eine ſchweſterliche Neigung zu dir; ich weiß es. Sie wird dich mit einer Güte aufnehmen, welche Morris leicht für Liebe anſehn dürfte. Sein Dünkel wird erwachen und vielleicht entfernt er ſich in dieſer zornigen Aufwallung mit dem Schiffe, das er ſtündlich erwartet.

Edgar. Malwina, was verlangſt du von mir?

Malwina. Es iſt die erſte Prüfung deiner Liebe.

Edgar. Du willſt — es ſey!

**Malwina.** O, wenn dieſe Liſt gelänge — Morris hat großen Einfluß auf meines Vaters Geſinnungen und ich fürchte ſehr, daß er einer der Haupturheber von Oliver's Unwillen gegen dich iſt. Trägt ihn erſt wieder ein fernes Meer auf ſeinen Wellen, dann wird auch mein Vater dir das alte Wohlwollen wieder zuwenden und ſein Segen krönt die Wünſche unſerer Herzen.

**Edgar.** Welcher reizende Blick in die Zukunft!

Duett.

**Malwina.**

Laß uns lieben, laß uns hoffen,
Treue Liebe ſiegt gewiß.

**Edgar.**

Ja! Sie ſchaut den Himmel offen,
Durch des Unheils Finſterniß.

**Malwina.**

Was die Hölle ausgebrütet,
Schwindet vor der Liebe Macht.

**Edgar.**

Was die Unterwelt gehütet
Ward durch Treu' heraufgebracht.

**Beide.**

Seyd willkommen, zarte Gaben,
Von dem Himmel ſelbſt geſandt;

Seyd willkommen! Uns zu laben,
Schlinget ihr ein feſtes Band.
Liebe, deine ſanften Freuden
Siedeln ſich im Herzen an;
Treue, wahrhaft und beſcheiden,
Führt zum Himmel uns hinan.

Edgar (beſorgt zu Malwinen.)
Dein Vater — wird er ſeinen Groll bezwingen?

Malwina.
Nach meinem Plane — hoff ich — ſolls gelingen.

Edgar.
Ha! ſchrecklich wär' es, ohne dich zu leben.

Malwina.
O, ſchweig! du machſt mein Herz erbeben.

Edgar.
Nie könnt ich es ertragen,
Von dir getrennt zu ſeyn.

Malwina.
Ich ſollte dir entſagen,
Das wäre Todespein.

Edgar.
Von ſchwarzen Wolkenſchaaren
Iſt unſer Heil bedräut.

Malwina.
O Gott! laß nie erfahren
Mich ſolches herbe Leid!

Edgar.

Schon fühl ich wilde Qualen
Bei dem Gedanken nur.

Malwina.

Will keine Sonne ſtrahlen
Auf unſrer Rettung Spur?

Edgar.

Es wird von düſtern Mächten
Die Lebensbahn umwebt.

Malwina.

Sie wollen uns umflechten,
Das Heil iſt uns entſchwebt.

Beide.

In deine Arme, ſüße Liebe,
An deinen Buſen fliehen wir.
Dein Hauch beherrſcht das Weltgetriebe,
Und deiner Macht vertrauen wir.

Malwina.

Die Liebe wird uns leiten.

Edgar.

Die Treue ſchließt ſich an.

Malwina.

Und glücklich führen uns die Beiden
Auf unſres Heils erſehnte Bahn.

**Edgar.**
Wir wollen feſt vertrauen —
**Malwina.**
Dem Sterne, der uns winkt.
**Edgar.**
Bald werden wir das Heil erſchauen,
Wenn dieſe Nacht der Zweifel ſinkt.
**Beide.**
Auf! Laß uns dem Geſchicke
Mit Muth entgegengehn;
Laß uns mit kühnem Blicke
Dem Feind in's Auge ſehn.
Der Liebe Macht, die Treue,
Sie ſtählen dieſe Bruſt;
Wir fühlen bald auf's Neue
Des Daſeyns Pracht und Luſt.

## Siebente Scene.

Die Vorigen. **Scoch** und **Fanny** (aufgeregt aus dem Hintergrunde.)

**Fanny.** Aber ſo höre denn doch —

**Scoch.** Ich will nichts hören —

**Fanny.** Laß dir ſagen —

**Scoch.** Du ſollſt nichts ſagen —

**Fanny.** Je zahlreicher die Hochzeitsgäſte, deſto mehr Glück in der Ehe: ſo berichtet ein altes Sprichwort.

**Scoch.** Wir werden auch glücklich ſeyn ohne dieſe Haifiſche und — kurz und gut — es bleibt bei meiner Einrichtung.

**Malwina** (zu Fanny.) Ihr ſeyd im Zwiſte — welcher Grund —

**Fanny.** Ihr ſollt entſcheiden, liebes Fräulein —

**Scoch.** Ein fremdes Schiff läßt ſich in der Nähe der Inſel ſehn und ſucht einen günſtigen Platz um anzulegen.

**Edgar** (aufmerkſam.) Ein fremdes Schiff?

**Fanny.** Gewiß ſind viele muntere und ſchmucke Burſchen auf dem Fahrzeuge. Die könnten unſer Hochzeitsfeſt verherrlichen.

**Scoch.** Nichts da! Unſere Freunde kommen gleich hieher zu dem Platze, den uns Herr Oliver für unſer Vergnügen eingeräumt hat. Dann wird getanzt und geſungen; gleich drauf geht's nach den andern Inſeln.

**Fanny.** Aber die Mädchen würden ſich freuen, mit den Fremden zu tanzen.

**Scoch.** Die Mädchen können mit *unſern* Burſchen tanzen; die ſind auch nicht zu verachten. Das Seevolk iſt meiſt ein unruhiges und ſtreitſüchtiges Geſindel.

**Edgar** (zu Malwinen.) Wenn dieſes Schiff das von Morris erwartete Fahrzeug wäre?

**Malwina.** Wer weiß, vielleicht bringt ſchon der heutige Tag unſerer Furcht und unſeren Zweifeln ein Ende.

## Achte Scene.

Die Vorigen. Fiſcher und Mädchen kommen unter dem Vortritte von Muſikanten. Zwei der erſtern tragen in einem großen Korbe einen aufrecht ſtehenden mit bunten Bändern geſchmückten jungen Baum.

### Finale.

Chor der Fiſcher und Mädchen.

(Sie ziehen ſämmtlich vor dem Brautpaare vorüber. Jeder der Fiſcher überreicht der Braut, jedes der Mädchen dem Bräutigame einen Blumenſtrauß.)

Blumenpracht und Hochzeitsfreude
Sind ſich nah verwandt.
Blume iſt ein rein Geſchmeide,
Rein der Herzen Band.

Eine Jungfrau (welche dem Scow eine Roſe überreicht, die er anſteckt.)

Es wahrt die Roſe einen tiefen Sinn.
Stets dornenlos, ſo ſey ſie dein Gewinn.

**Chor**

Roſenglanz und Lebenswonne
Schmücken eure Bahn!
Strahle ſtets des Glückes Sonne,
Dorn ſoll nie ſich nahn!

**Ein Fiſcher** (welcher der Fanny einen Myrthenkranz überreicht, den ſie aufſetzt.)

Die Myrthe ſchlingt den immergrünen Kranz,
Ihm ähnlich ſey das Glück der Herzen ganz.

**Chor.**

Myrthenkranz und Herzensſegen
Blühen immer neu.
Myrthe wird die Liebe pflegen
Und den Kranz die Treu.

(Oliver, Brenda und Morris ſind während des Vorgegangnen aus dem Hauſe und in den Vorgrund getreten.)

**Fanny und Stock.**

Wir danken für die Gaben,
Wir danken für den Spruch.
Die treulich lieb ſich haben,
Die haben ſtets genug.

**Malwina und Brenda** (Fanny'n auf die Stirn küſſend.)

Nimm für der Zukunft Bahn
Auch unſre Wünſche an.

Fanny und Sroch (indem ſie die empfangenen Blumen den Schweſtern zu Füßen legen.)

O wollet hier mit Milde
Den Blumenſchatz empfahn.
Und was man uns gewünſchet,
Das gehe euch bald an.

(Die Fiſcher und Mädchen haben indeſſen den Baum aus dem Korbe gehoben und pflanzen ihn in die Mitt des Platzes auf.)

Chor.

Grüne und wachſe, du freundlicher Baum!
Blühe dem Feſt zum Gedenken!
Strebe empor in den himmliſchen Raum
Schatten und Luſt einſt zu ſchenken!
Grün' und erfreue,
Wachſ' und gedeihe,
Zeige dem glücklichen Paare ein Bild,
Das für die Zukunft als Beiſpiel ihm gilt

Oliver (vortretend.)

Willkommen ſeyd, ihr werthen Gäſte!
Erfreut euch an dem Hochzeitsfeſte.
Tanz und Geſang erheitern dieſen Tag
Und fröhlich ſey, wer noch die Freude mag

(Der Tanz beginnt. Einige Diener bringen aus Oliver' Hauſe ein Fäßchen mit Getrank, welches auf einem Geſtelle neben dem Hauſe niedergelegt und aus welchem den öfters herbeitretenden Gäſten kredenzt wird Das Ganze bildet eine höchſt lebendige Gruppe.)

**Edgar** (welcher indeſſen zu Brenda getreten iſt und mit dieſer eine von Norris, mit allen Zeichen der Eiferſucht bemerkte, lebhafte Unterhaltung geführt hat.)

Trau' meinem Worte, trau' der Warnungsſtimme,
Dem Freunde trau' der Kinderzeit.

**Brenda.**

Du haſſeſt ihn! Ich will nichts weiter hören,
Hinweg mit der Bedenklichkeit!

**Edgar.**

Vernimm mein Wort! Laß, Freundin, dich beſchwören,
Flieh dieſen Mann, bewahr' dein Herz!

**Brenda.**

Du wirſt zu kühn! Du denk'ſt mich zu bethören,
Noch hielt ich, was du ſprachſt, für Scherz.

**Edgar.**

Sein wilder Blick —

**Brenda.**

Er iſt ein Held.

**Edgar.**

Sein roher Stolz —

**Brenda.**

Iſt Seemannsart.

**Edgar.**

Sein dreiſtes Wort —

**Brenda.**

Der Ton der Welt!

**Edgar.**

Sein Antlitz trägt —

**Brenda.**

Was mir gefällt.

**Edgar.**

Vernimm mein Wort! Laß, Freundin, dich beſchwören,
Dem Freunde trau der Kinderzeit.

**Brenda.**

Du haſſeſt ihn! ich will nichts weiter hören,
Hinweg mit der Bedenklichkeit!

**Malwina** (für ſich, indem ſie dieſe Beiden beobachtet.)

Er naht ihr, ſie zu warnen,
Er ſpricht mit Freundesmuth.
O mög er ſie entgarnen
Aus Schlingen wilder Gluth.
Laß, Himmelsmacht, es glücken,
Was Schweſterlieb' erſann!
Vernichte alle Tücken,
Entfern' des Unglücks Bann!

**Morris** (ebenſo.)

Tod und Hölle! Jener Bube
Drängt ſich frech zu ihr heran,

Rache, Rache ſey geſchworen!
Luſt der Rache ziemt dem Mann.
Seines Herzens freche Gluth
Kühl' ich bald in ſeinem Blut!

Oliver (ebenſo.)

Frecher Knabe! Ha! Er wagt es,
Drängt ſich überläſtig an.
Kaum gebiet ich meinem Zorne;
Knabe! Zittre vor dem Mann.
Nicht beherrſch' ich mehr die Gluth,
Knabe, zittre meiner Wuth.

(Er tritt plötzlich zwiſchen Brenda und Edgar und reißt dieſen heftig von der Jungfrau.)

Hinweg! Gedenke deines Standes.
Dies Mädchen iſt für dich zu gut.

Morris.

Ha! der Alte.

Malwina.

Weh, der Vater!

Brenda (zu Edgar.)

Überläſt'ger!

Edgar.

Welche Störung!

(Der Tanz wird mit einemmale unterbrochen. Die jungen Leute verſammeln ſich um den eintretenden Oscar.)

## Neunte Scene.

(Die Vorigen. Oscar, ein Greis in der Tracht der alten Barden. Er trägt eine Harfe.)

Chor der Fiſcher und Mädchen.

Oscar! Willkommen der Sänger beim Feſte,
Er bringet die Lieder, er bringet das Beſte.

Seoch (zu Oscar.)

Du ſingſt uns ein Lied?

Fanny.

Recht graulich und ſchön!

(Oscar macht eine bejahende Bewegung.)

Chor.

Er ſingt uns ein Lied, recht graulich und ſchön.

(Nachdem Oscar die im Vorgrunde Befindlichen gegrüßt hat, nimmt er vorn in der Mitte einen Sitz ein, welcher gebracht wurde. Alle verſammeln ſich voll Neugierde um ihn im Halbkreiſe.)

Oscar (mit Begleitung der Harfe.)

Romanze.

Es ziehen die Wolken, es rauſchen die Wogen,
Was fliegt dort, ein luftiger Punct auf der See?

Das Schiff des Piraten
Zu blutigen Thaten,
Zu Frevel und Weh.
Vom Schiffe ruft er zum Strande hernieder:
„Leb' wohl, holde Maid, kehr' nimmermehr wieder,
Über die Wogen
Fort hat mich's gezogen,
Leb wohl!“
Weh, arme Maid! Weh, Thörin! weh!
Dein Heil ergabſt du dem Räuber der See.

Es ziehen die Wolken, es rauſchen die Wogen,
Wer ſitzt dort am Strande ein Leichengebild?
Die Braut des Piraten,
Verlaſſen, verrathen,
Vom Wahnſinne wild.
Sie ſtürzt in die ſchäumenden Wellen ſich nieder:
„Leb wohl, falſcher Mann, kehr' nimmermehr wieder,
Unter die Wogen
Fort hat mich's gezogen,
Leb wohl!“
Weh, arme Maid! Weh, Thörin, weh!
Dein Heil ergabſt du dem Räuber der See.

(Morris hat während dieſes Geſanges alle Zeichen der Betroffenheit und des verbiſſenen Grimms gegeben.)

**Morris** (für ſich.)

Ha! welcher Geſang! Verräth mich die Hölle?

**Brenda.**

Welch düſtrer Geſang! Mein Innres erbebt.

**Malwina** (auf Morris blickend.)

Sein Auge erglüht! Er wüthet, er bebt.

**Edgar** (ebenſo.)

Ihn trifft dieſes Lied! Er flucht dieſer Stelle.

**Chor.**

Ha! Grauſenhaft und bang
Ergreift uns der Geſang.

**Morris** (zornig zu Oscar.)

Sprich, Thor! Was ſollen deine Märchen?
Was deutet uns dein albern Lied?

**Oscar.**

Was ich geſagt, es war kein Märchen,
Die Wahrheit war's, die täglich noch geſchieht.

**Alle.**

Ha, Wahrheit!

**Oscar.**

Und der Pirat, er nannte ſich —

Morris (heftig.)

So ſprich!

Oscar (indem er mit feſtem Schritte auf den Morris zugeht, und ihm ſtarren Blicks in's Antlitz ſieht.)

Roger Draco!

Alle (mit dem Ausdrucke des Abſcheu's.)

Roger Draco!

Morris.

Dämen der Hölle!

(Morris macht eine drohende Gebehrde gegen Oscar; in dieſem Augenblicke erſchallen von der Seeſeite her drei ſchnell auf einander folgende Kanonenſchüſſe. Alles wird aufmerkſam. Oscar entfernt ſich während des Folgenden unbemerkt.)

Alle (in Verwirrung untereinander.)

Habt ihr's gehört? Was hat das zu bedeuten!

(Die Fiſcher und Mädchen eilen in den Hintergrund. Einige von ihnen beſteigen die Felſenſpitze.)

Morris (für ſich.)

Erſtaunen, Zorn, Entſetzen, Wuth,
Durchtoben mich in wilder Gluth.

**Malwina.**

Ha! Stärker wird jetzt mein Verdacht,
Mein Auge hatte ihn bewacht.

**Brenda.**

Ha! Jenes Lied, es drang mit Macht
Hinab in meines Herzens Schacht.

**Edgar.**

Erſtaunen, Zorn, Entſetzen, Wuth,
Durchtoben ihn in wilder Gluth.

**Oliver.**

Was hat den Freund ſo aufgebracht,
Durchtobt ihn jetzt mit wilder Macht?

**Die Fiſcher und Mädchen** (indem ſie nach und nach herbeieilen.)

Ein Schiff! Es iſt gelandet
Dicht an hier in der Bucht.

**Seech.**

Es liegen die Anker, es fallen die Segel!

**Fanny.**

Gar wilde Geſichter trägts Schiff in der Bucht.

**Morris.**

Ha! meine Gefährten!

**Edgar** (zu Malwina.)
Das iſt Morris Schiff.

**Oliver** (zu Scoch.)
Es lieget ſchon ruhig?

**Scoch.**
Am felſigten Riff.

(Morris wendet ſich nach dem Hintergrunde; ihm entgegen tritt Sullivan.)

## Zehnte Scene.

(Die Vorigen. Sullivan, eine furchtbare und wilde Geſtalt. In der breiten rothſeidenen Schärpe trägt er Dolch und Piſtolen.)

(Ein Gewitter zieht ſich am Horizont zuſammen; die Scene verdüſtert ſich nach und nach.)

**Sullivan** (mit traulichem Handſchlag zu Morris.)
Seyd gegrüßt, mein Capitän!

**Morris** (nimmt ihn bei Seite.)
Wahre dich, hier lauſcht Verdacht.

**Sullivan.**
Alle brennen, Euch zu ſehn!

**Morris.**
Gleich auch werd' ich mit dir gehn,
Aber habe auf dich Acht.

**Sullivan.**

Ohne Sorge! Wir verſtehn!

**Die Fiſcher und Mädchen.**

Welch ſchreckliche Geſtalt!
Er ſchaut mit düſtrem Blicke
Aus einem Hinterhalt
Voll Grauſamkeit und Tücke.

**Malwina und Edgar.**

Stets mehrt ſich der Verdacht!
Seht nur in ſeine Blicke,
Da wohnet eine Macht
Von Grauſamkeit und Tücke.

**Brenda und Oliver.**

Welch rauhes Seemannsbild
Mit kräftig kühnem Blicke!
So eiſern und ſo wild,
Trotzt er des Schickſals Tücke.

**Sullivan** (zu den Fiſchern und Mädchen tretend, welche ſcheu vor ihm zurückweichen.)

Muntre Burſchen, ſchmucke Dirnen,
Fahret fort im luſt'gen Tanz.
Unſer einer ſtellt auch gerne
Sich in ſolchen frohen Kranz.

Die Mädchen.

Wir danken! Wir danken!

(Das Gewitter nimmt zu. Näherer Blitz und Donner.)

Morris (zu Oliver und Brenda.)

Gönnt, daß ich mich entferne;
Glücklich lief mein Fahrzeug ein.
Die Gefährten zu begrüßen,
Muß nun erſte Pflicht mir ſeyn.

(Im Abgehn mit einem wüthenden Blicke auf Edgar.)

Frecher Knabe! Fürchte mich,
Bald trifft Draco's Rache dich.

(Morris und Sullivan ab.)

(Stärkeres Gewitter.)

Alle.

Hört ihr des Donners Stimme!
Der Himmel zürnt im Grimme.
Aus ſchwarzer Wolken Grab
Stürzt ſich ſein Blitz herab.

Oliver.

Fort, meine Töchter, fort!
Die Blitze fallen nieder,
Sie drohen dieſem Ort.

(Oliver und Brenda ins Haus. In der Thüre wendet ſich Malwina noch einmal zu Edgarn, der ihr gefolgt iſt, und reicht ihm zum Abſchiede die Hand.)

**Edgar.**

Geliebte, lebe wohl!

**Malwina.**

Leb wohl! Wir ſehn uns wieder!

(Malwina ihrem Vater nach. Edgar zur andern Seite ab. Die Diener haben das Faß ins Haus getragen. Die Mädchen rüſten ſich zum ſchleunigen Aufbruche.)

**Chor.**

Fort! Fort!
Die alten Felſen zittern,
Als wollten ſie zerſplittern.
Die Wogen ſteigen himmelan,
Das Wetter rückt zur Erde an.
Da laufe ſchnell, wer laufen kann!
Fort, fort!

(Alle eilig zu verſchiedenen Seiten ab. Großer Sturm und heftiges Gewitter. Plötzlich wird es ganz ſtille. Oscar mit ſeiner Harfe geht noch einmal langſam über die Bühne.)

**Oscar** (bleibt gegen Olivers Haus gerichtet im Vorgrunde ſtehn und ſingt, nachdem er einige Accorde leicht auf der Harfe angeſchlagen.)

Weh, arme Maid! Weh, Thörin, weh!
Dein Heil ergabſt du dem Räuber der See.

(Er geht langſam ab. Gewaltiger Blitz und Donnerſchlag.)

(Der Vorhang fällt.)

## Zweiter Act.

Kurzer Vorplatz in Olivers Hauſe.

### Erſte Scene.

**Morris** (allein. Er geht gedankenvoll auf und nieder.) Ich bin ein Thor! — Ich fühl' es, aber ich kann dieſer Thorheit nicht entſagen. — Roger Drace, der König des Meers und der Schrekken der Seefahrer, wirbt hier gleich einem ſchmachtenden Schäfer um die Liebe einer argloſen Jungfrau! Der Tiger um das Lamm! — Wenn meine Gefährten mich in dieſer Erniedrigung ſähen? Ha! Es giebt Augenblicke, wo ich *ſie* verwünſche, wo ich mich verwünſche und der unglücklichen Stunde fluche, welche mich ihnen und einer endloſen Kette von Blutſchuld anverband! — Ruhig Draco! Sey ein Mann! Vergrabe dieſe Gefühle in deiner Bruſt. — Ich muß dieſe Brenda beſitzen. Das ſteht feſt geſchrieben in den ehernen Tafeln meines Geſchickes. Beſitzen muß ich ſie, und wehe dem, der es wagt, mir in den Weg zu treten! Wehe dir, übermüthiger Knabe, der, auf meine Dankbarkeit rechnend, meine Rache erweckt! — Aber, jener Greis — welcher Dämon der Hölle hatte ihm mein Geheimniß verrathen, welches feindſelige Geſtirn ihm die verwundbare Seite meines Gewiſſens preisgegeben?

### Arie.

Flammen des Abgrunds, euch ſendet die Hölle
Strafend herauf in das Innre der Bruſt.
Fort, ihr Gluthen, fort von der Stelle,
Die ihr durchzuckt mit qualvoller Luſt.
Still! Ohne Schmerzen
Trage die Pein,
Die du zum Herzen
Selbſt riefeſt ein!
Mußt mit den Qualen
Frevel bezahlen;
Und dieſe Gluthen
Rächen die Fluthen

Halte ſtille, du bebendes Herz!
Ziſche, du Flamme, mit hölliſchem Hohn!
Draco lacht deiner, er trotzet dem Schmerz,
Draco lacht deiner, er trotzet dem Hohn!

Ach! In dieſes Herzens Nacht
Schlich ſich eine ſanfte Macht!
Folgen muß ich ihrem Zug,
Ob er Segen trägt, ob Fluch.
Alter Kinderzeiten Pracht,
Unſchuldsfreude, reines Glück,
Bringt ermahnend jene Macht
In das arme Herz zurück.
Süße Tage! längſt entſchwebt,
Zarte Kindheit! raſch durchlebt,
Findet wieder nun bei mir
Eure alte Heimath ihr!

Flammen der Hölle, Schlingen der Hölle,
Haben die Pfade des Daſeyns umlegt.
Ich bin verflucht, verflucht jede Stelle,
Wo ſich mein frevelnder Schritt hinbewegt.
Himmel, du fliehſt mich,
Hölle, du willſt mich.
Nun denn, ſo will ich, im Hohn deiner Pein,
Hölle, auf ewig zu eigen dir ſeyn!

## Zweite Scene.

(Der Vorige. Sullivan.)

**Sullivan.** Endlich, Capitän, finde ich Euch. Ihr wart ſo ſchnell und plötzlich vom Schiffe verſchwunden, daß ich glaubte, der Sturm hätte Euch hinab geſchleudert in den Abgrund.

**Morris** (verbiſſen.) Mir ſchadet der Sturm nicht! (Für ſich.) Der Feind wohnt in meiner Bruſt.

**Sullivan** (bedeutend.) Auch ſcheint Euch die Landluft jetzt mehr zu behagen als die Seeluft. Sonſt war das anders! Euer Schiff und das ſchäumende Meer galten Euch die Welt!

**Morris** (gepreßt.) Freilich, ſonſt war das anders!

**Sullivan.** Und warum ſollte es jetzt nicht mehr ſeyn wie ſonſt? Ihr habt ein Schiff verloren! Kann euch das beugen? Wohl beſſere Leute hat ſchon der Schlund des Meers verſchluckt, als diejenigen, welche ſich auf Euerm Fahrzeuge befanden. Die untergegangene Ladung — nun! was iſt die in Betracht der Schätze, welche in Port Royal aufgeſchichtet liegen? Überdem ſind wir jetzt in dieſen Gewäſſern, Eure Freunde, mit Eurem beſten Schnellſegler, der ſchmucken Brigg, die Rache!

**Morris** (erregt.) Die Rache? Ha! Sullivan, woran mahnſt du mich?

**Sullivan.** Nun? Ihr werdet doch gegen unſre Rache nichts Übles im Schilde führen! Es iſt eine ſo liebe, niedliche, kleine Rache —

**Morris.** *Hier* habe ich ein Geſchäft der Rache abzumachen. Ein Bube, den leider der Zufall auserwählt, mir in jenem Schiffbruche das Leben zu retten, hat meinen ganzen Zorn auf ſich geladen.

**Sullivan** (mit liſtiger Miene.) Capitän! Ich denke! wir werden bei dieſem Zuſammentreffen den Namen unſerer *Rache* wohl in *Eiferſucht* verwandeln!

**Morris.** Ha! Was willſt du damit ſagen?

**Sullivan.** Es iſt augenſcheinlich, daß Ihr hier im Hafen der Liebe vor Anker liegt, und wo die Liebe das Regiment führt, da iſt auch die Eiferſucht zu Hauſe.

**Morris** (nach einer kurzen Pauſe.) Sullivan! Du haſt recht. Ich *liebe*! Und mit einer Gewalt, einer Gluth, die mir zuvor unbekannt war. Ja! beim Teufel! dieſe heilloſe Leidenſchaft hat mich ſchon oft zu dem Wunſche hingeriſſen, ich möchte nie die blutige Bahn des Seeräuberhandwerks betreten haben!

Sullivan (erſtaunt.) Capitän! Ich glaube, Ihr ſchwatzt im Fieber.

Morris. O, noch mehr! Ich fühle oft eine recht tiefe Sehnſucht nach dem ſtillen und anſpruchsloſen Glücke der ſogenannten rechtlichen Leute. Dann träume ich mir eine heitre Zukunft. Brenda wirkt als liebevolle Hausfrau an meiner Seite. Ich baue das Land, diene dem Staate als ein guter Bürger —

Sullivan (höhniſch auflachend.) Ha! ha, ha, ha! Und bei dieſen thörigten Träumereien vergeßt Ihr, daß der Staat, in den der weltbekannte Räuber und Mörder, Roger Draco, ſich als guter Bürger eindrängen möchte, ihn ohne Rückſicht auf die gute Abſicht allſogleich mit einem eiſernen Geſchmeide bekleiden und ſeinen Hals in die genaueſte Bekanntſchaft mit einer hänfenen Binde bringen würde. (Er macht die Pantomime des Hängens.)

Morris. Sullivan!

Sullivan (indem er näher tritt und Morris Hand ergreift.) Noch Eins, Roger Draco! Glaubt Ihr denn, immer vor gewiſſen Bildern der Vergangenheit ſicher zu ſeyn? (Morris wendet ſein Antlitz ab.) Hört mich an! Oft wenn ich mitten auf dem großen Weltmeere ſchwebte und eine Windſtille trat ein mit dem Drucke ihrer düſtern Nebel, mit ihrer langweiligen Unthätigkeit, dann hatte ich ſeltſame und ſchreckliche Erſcheinungen! Furchtbare Geſtalten ſtiegen rieſig und drehend empor aus dem Nebelgewölk, das mich umgab, und Alle trugen ſie die Züge von Feinden, die ich erſchlagen oder im grauſamen Gelüſt in's Meer geſtürzt hatte. Die Beängſtigungen jener Stunden kann ich nicht beſchreiben! Ihr ſeyd jünger als ich, Roger Draco. Deshalb haben ſich ſolche Beſuche wohl noch nicht an Euch herangewagt. Wenn Ihr aber daheim ſitzt in der unwandelbaren Windſtille des häuslichen Lebens, dann fürchtet die Bilder Eurer Vergangenheit, die wohl noch blutiger und ſchrecklicher ſeyn dürfte, als die meinige.

**Morris.** Teufel! Daß hier die Wahrheit aus deinem Munde geht, daß jenes Glück meiner Träume unwiederbringlich für mich verloren iſt!

**Sullivan.** Capitän! Wir beide ſind wohl dem, was die Menſchen Tugend nennen, gänzlich fremd geworden. Laßt uns nun zum Mindeſten Männer ſeyn und kühn und feſt auf der einmal betretenen Bahn fortſchreiten.

**Morris.** Bei der Hölle! Ja! das will ich. Es bleibt mir nichts Andres übrig. Aber Brenda —

**Sullivan.** Welches Hinderniß kann uns ein Weib ſeyn? Sie folgt uns mit Güte oder mit Gewalt.

**Morris.** Gewalt gegen ſie! — Ich kann den Gedanken nicht ertragen. Nein, nein! Ich hoffe, ſie durch Überredung, durch die zärtlichſten Betheuerungen zu bewegen. Vieles habe ich noch mit dir zu beſprechen, Sullivan. Hier ſind wir nicht ſicher. Gegen die Stunde der Dämmrung laß dich in jener Grotte finden, welche von den Bewohnern dieſer Inſeln die Fingalshöle genannt wird. Dort haben wir keines unberufenen Lauſchers Ohr zu ſcheuen.

**Sullivan.** Verlaßt Euch drauf. Sullivan wird nicht fehlen.

Duett.

Morris.

Du triffſt mich dort, wo wilde Wogen
Mit Macht ſich drängen an den Strand,
Dort wo ein weiter Felſenbogen
Zum Thor der Unterwelt ſich fand.

Sullivan.

Ha! Wo der Hölle Geiſter weilen,
Da iſt auch der Pirat bekannt.
Er muß die Macht mit ihnen theilen,
Sie haben Glück ihm zugewandt.

Morris.

Mächte der Hölle, noch einmal zeigt
Euch dem alten Gefährten geneigt.

**Sullivan.**

Mächte der Hölle, ihr bleibet uns treu,
Laſſet uns nimmer, wo es auch ſey.

**Morris.**

Bringt mir die Liebe, bringt mir das Glück,
Bringt mir die Träume der Jugend zurück!

**Sullivan.**

Thörigte Hoffnung! Himmliſcher Luſt
Bleibet verſchloſſen die ſchuldige Bruſt.

**Beide.**

Sturmesheulen, Donnerton,
Wohlklang iſt's für unſer Ohr!
Freiheit dröhnt der Wolken Chor,
Freiheit ruft der Schlund empor,
Nur wo Freiheit Kränze flicht,
Höhnt den Piraten das Leben nicht.

**Morris.**

Wir ſehen uns.

**Sullivan.**

Zur Abendſtunde.

**Morris.**

Du weißt den Ort.

**Sullivan.**

Im Hölengrunde.

Morris.

Verſchwiegenheit!

Sullivan.

Still wie das Grab!

Morris.

Du biſt mir treu?

Sullivan.

Zur Höll' hinab!

Beide.

Kampf mit dem Leben, Kampf mit der Welt,
Bleibt dem Piraten vom Schickſal beſtellt.
Muth zu dem Kampfe, Glück zu dem Spiel,
Nur wer Viel wagt, der gewinnt auch Viel.
(Morris ab.)

## Dritte Scene.

Sullivan (blickt ihm höhniſch nach.) Aberwitziger Narr! Unter die ehrlichen Leute wollteſt du dich miſchen und einer werden von ihnen — mit der Hölle in der Bruſt? Meinſt du, das ginge, ſo wie man eine Hand umwendet! Blutig iſt dein Inneres geworden und nur immer neue Ströme Bluts können den freſſenden Roſt des Gewiſſens abwaſchen. Mag er ſeine Geliebte immerhin mit auf die Fahrt nehmen — ſie ſoll uns willkommen ſeyn! Da kann ſie ſich mit den alten Seeräubergenoſſen, Eiſen und Feuer, befreunden und ihr ſchwaches Weiberherz erkräftigen im wilden Kampfe.

Eiſen im Herzen,
Eiſen in der Hand,
Eiſen voll Schmerzen
Dem Feind zugewandt!
Blutiges Eiſen,
Du magſt es beweiſen,
Daß Seeräuberrecht
Immer iſt ächt.
Blutiges Eiſen!

Feuer im Herzen,
Feuer in der Hand,
Feuer voll Schmerzen
Dem Feind hingeſandt!
Flammendes Feuer,
Du zahleſt wohl theuer,
Nach langer Geduld,
Des Seeräubers Schuld.
Flammendes Feuer!

(Schnell ab.)

## Vierte Scene.

**Malwina** und **Brenda** (aus dem Innern des Hauſes.)

**Malwina.** O nur dieſes einemal gib meiner Bitte, meiner Warnung Gehör! Laß dich nicht hinreißen von dem ſtolzen Selbſtbewußtſeyn, mit dem du immer ohne eines andern Rath deine Schritte und Handlungen geleitet! Eile nicht unbedachtſam und eigenwillig einer Zukunft voll drohender Gefahren entgegen!

Brenda. Laß mich! Blicke in dein eignes Herz. Dort wirſt auch du die Leidenſchaft finden, die du mir zum Vorwurf machſt.

Malwina (betreten.) Wie, Schweſter —

Brenda. Lebt nicht Edgar's Bild in deiner Seele?

Malwina (verlegen.) Edgar? Ich kann es nicht läugnen — er iſt der Freund unſrer Kindheit —

Brenda. Er war der Freund unſrer Kindheit; er iſt dir mehr geworden. Des Vaters Zorn ruht auf ihm, du ſchenkſt ihm deine Neigung. Des Vaters Wille verbietet ihm unſre Nähe, du öffneſt ihm dein Herz. Sprich, Malwina, erfüllſt du ſo deine kindliche Pflicht?

Malwina. O, Schweſter, du quälſt mich! Iſt denn der Zorn gerecht, mit welchem Oliver gegen den armen Edgar erfüllt iſt und ſoll auch ich ihn das entgelten laſſen?

Brenda. Darf uns das kümmern? Des Vaters Willen ſoll uns Geſetz ſeyn. Ich liebe einen ann, der Oliver's Achtung, ſeine Freundſchaft im eiteſten Umfange genießt und du tadelſt mich dier Neigung wegen! Welche von uns beiden aber t hier eigentlich tadelnswürdig?

**Malwina.** Brenda, wie verkennſt du mich! ann ich dafür, daß mich bei des Capitäns Nähe mmer ein innres Grauſen ergreift, daß ich in ihr ur den Feind deiner Ruhe, den Zerſtörer deines inftigen Glücks erblicke? Und — er ſelbſt —

**Brenda.** Halt — Schweſter! Läſtre ihn icht ferner. Ich erkenne deine liebevolle Beſorgiß, ſelbſt in dieſer Ausartung. Auch will ich dein ewegtes Gemüth beruhigen. (Stark.) Siehe, ich hwöre es dir bei der Aſche unſrer Mutter: ſollte rmals Morris ſich der Liebe einer Tochter des Oliver Mac Angus unwürdig erzeigen, ſollte ich ihn kennen als den Elenden, für den du ihn hältſt, ann ſoll meine Liebe ſich in tödtlichen Haß, mein oher Begriff ſeines Edelmuths ſich in die tiefſte erachtung verwandlen.

### Duett.

**Malwina.**

Ha! welcher grauſe Schwur,
Mein Innerſtes erbebt.

**Brenda.**

Hat dich beruhigt nun
Der Geiſt, der mich belebt?

Malwina.
O, ſchweig! Dies düſtre Wort —

Brenda.
Ihm bleib' ich treu hinfort.

Malwina.
Wie kann ein liebend Herz
Im Haß ſo bald erſcheinen?

Brenda.
Mein Schwur hat es gelobt
Bei der Mutter Gebeinen.

Malwina.
Störe nicht, die in des Grabes
Stillem Grunde Ruhe fand!
Stürme treffen hier die Seele,
Unten ſind ſie abgewandt.

Brenda.
Glaube nicht, daß der Geliebte
Mich zu düſtrem Haſſe zwingt!
Nie kann das Vertrauen wanken,
Das mich liebevoll durchdringt.

Beide.
Zukunft! deine Truggeſtalten
Stehn bald klar vor meinem Blick;
Hoffnung, Furcht, Verderben, Glück,
Müſſen rein ſich dann entfalten.

Schweſter, dann in deinem Herzen
Find ich Troſt bei allen Schmerzen,
Schweſter, dann in deiner Bruſt
Mitgefühl an meiner Luſt.

## Fünfte Scene.

Die Vorigen. Edgar.

**Edgar** (kommt unruhig herbei.) Länger kann ich dem Gebote der Pflicht nicht widerſtehn. Ich muß dem Zorne Oliver's trotzen und die Schwelle dieſes Hauſes überſchreiten.

**Malwina.** Wie — Edgar — du achteſt unſres häuslichen Friedens ſo wenig —

**Brenda** (ſtolz.) Du biſt wohl ſehr kühn, dich dem Unwillen meines Vaters entgegenzuſtellen!

**Edgar.** O, Brenda, auch deinen Unwillen wird die Kunde reizen, welche ich bringe.

**Brenda.** Wenn ſie neue Verläumdungen gegen Morris enthält, ſo irrſt du nicht.

**Malwina** (bittend.) Schweſter!

**Edgar.** Und dennoch, ſelbſt auf dieſe Gefahr hin, darf ich nicht ſchweigen! Dein Vater hat mich einſt als ſein eigenes Kind behandelt; ihm bin ich zu ewiger Dankbarkeit verpflichtet.

**Brenda.** Du denkſt alſo dieſer Dankbarkeit zu genügen, wenn du als der Feind ſeines Freundes auftrittſt?

**Malwina.** Brenda, du biſt ungerecht.

**Edgar.** Laß ſie. Ihre Bitterkeit kann meinen Eifer nicht hemmen. Dein Vater iſt der reichſte Eigenthümer dieſer Inſel, er iſt ſogar vom Könige zum Richter unſrer Eilande beſtellt. Du weißt, welche Strafe das Geſetz gegen jeden ausſpricht, der mit Seeräubern Gemeinſchaft hält. Leider ſcheint es nur zu gewiß, daß Morris und ſeine Leute Anhänger jenes furchtbaren Flibuſtierhauptmanns, Roger Draco, ſind. Ich muß deinen Vater warnen, ehe es zu ſpät iſt.

**Brenda.** Er wird deinen kindiſchen Mährchen mit der gebührenden Verachtung zu begegnen wiſſen.

**Edgar.** Dieſe Mährchen werden jetzt zu ſchrecklicher Wirklichkeit. Die gelandeten Abentheurer benehmen ſich mit der roheſten Willkühr; es ſcheint ihnen kaum der Mühe werth, ihren wahren Stand zu verheimlichen, denn ſie bieten die koſtbarſten Gegenſtande, ohne Zweifel geraubtes Gut, um einen Spottpreis feil.

**Malwina** (mit Beſorgniß.) O, Edgar, eine furchtbare Ahnung ergreift mich! Hüte dich vor dieſem Morris. Du retteteſt ihn einſt von dem Tode in den Wellen, weißt du, was die Sage dieſes Landes behauptet?

**Edgar.** Sprich, gute Malwina.

**Malwina.** Wer einem Piraten das Leben rettete, dem wird es einſt von dieſem geraubt.

**Brenda** (für ſich.) Die Thörin!

### Terzett.

**Edgar.**

Fürchte nichts! Die Pflicht gebeut.

**Malwina.**

Schweig, du trübe Bangigkeit!

**Brenda.**

Noch bleibt jeder Argwohn weit.

**Edgar.**

Herz! Ich folge deinem Triebe,
Führe mich zur rechten Bahn!
Himmel! ſegne meine Liebe;
Laß Gewährung ſie empfahn.

**Malwina.**

Herz! Du führſt mit ſtarkem Triebe
Mich zu ſchwarzer Ahnung Bahn!
Himmel! ſegne unſre Liebe,
Laß Gewährung ſie empfahn.

**Brenda.**

Herz! Ich folge deinem Triebe,
Führe mich zur rechten Bahn!
Himmel! ſegne meine Liebe,
Laß Gewährung ſie empfahn.

**Malwina** (zu Edgar.)

Verachte nicht der Warnung Wort
Und ſcheue die Gefahr.

**Brenda.**

Nicht reiße dich die Thorheit fort,
Nimm Mährchen nicht für wahr.

**Edgar.**

Die Pflicht gebeut! Sie iſt mein Hort,
Ihr folg ich immerdar.

**Zuſammen.**

Ihn
Mich
} ruft die Bitte nicht zurück,
Er bleibt
Ich bin
} dem Ziel getreu.
O halte mächtiges Geſchick,
Ihn jedes Unheils
Ihn jeder Falſchheit
Mich jeder Wallung
} frei.

(Edgar und Malwina ab in das Innere des Hauſes.)

## Sechſte Scene.

**Brenda** (allein; nachdenkend.) Wenn es wäre — wenn ſie recht hätten — wenn Morris in der That — (heftig.) Nein — nein — — nein — es kann nicht ſeyn! (wiederum nachdenkend.) Und doch — wenn — (ſich ſtolz erhebend) — nun denn, wenn es auch wäre, wenn Morris zu jenen Elenden wirklich gehörte, ich habe geſchworen bei der Aſche meiner Mutter ihn dann zu haſſen, ihn zu verachten und mir ſelbſt wiederhol' ich dieſen Schwur. (Sie kniet nieder.)

Mutter! Deine Ruh im Grunde,
Stört der Tochter finſtrer Eid!
Denn er bringt von dem die Kunde,
Was ihr heilig iſt im Leid.
Hat ein Böswicht mich erkoren,
Mitzuwandeln ſeine Spur:
Sey ihm Rach' und Haß geſchworen!
Mutter! Höre meinen Schwur!

(Sie ſteht auf.)

## Siebente Scene.

Die Vorige. **Morris.**

**Morris.** So ernſt, ſchöne Brenda?

**Brenda.** Ich dachte an Euch.

**Morris.** Und bei dieſem Gedanken ſammeln ſich Wolken auf Eurer Stirn?

**Brenda.** Muß nicht die Sorge um den Freund mich mit tiefer Unruhe erfüllen, wenn von allen Seiten ſich die Stimme des Verdachts und der Anklage gegen ihn erhebt?

**Morris.** Ha! wer kann es wagen —

**Brenda.** Man hält Euch für einen Abentheurer, für den Befehlshaber eines Raubſchiffes —

**Morris** (nicht ohne Verlegenheit.) Tolle Lüge! Gewiß entſprungen aus dem Gehirn jenes verläumderiſchen Edgars.

**Brenda.** Beruhigt Euch! Ihr nennt dieſe Kunde eine Lüge; das iſt meinem Herzen genug. Aber wißt, Morris: die Tochter Schottlands kann nicht allein lieben, ſie kann auch haſſen. Wehe dem, der es wagt, ſie mit eitlem Trug zu hintergehn. Nur in ſeinem Verderben wird ſie den Frieden ihrer Seele wieder finden.

**Morris.** Kühnes Mädchen! (für ſich.) Sullivan, ich gedenke deines Raths. Sie folgt mit Güte oder — mit Gewalt!

**Brenda.** Doch, verzeiht mir, Morris! Wie konnte ich ſo harte Worte an Euch richten? Alles iſt ja Lüge, was Nachtheiliges über Euch geſprochen wurde. Ihr ſagt es und Eure Rede iſt Wahrheit. Ihr könnt die arme Brenda nicht betrügen?

**Morris** (bei Seite.) Ihre Worte ſind Dolchſtöße! (laut.) Bei der ewigen Wahrheit, Brenda! meine Abſicht iſt, Euch ſo glücklich zu machen, wie ein Menſch das vermag. Aber Ihr müßt die meinige werden, die meinige um jeden Preis. Nur Eure Liebe kann mir noch die Welt verſchönern, nur Euer Umgang mir noch das Leben theuer machen!

**Brenda** (zärtlich.) Stürmiſcher Schwärmer!

### Duett.

**Morris.**

Hoffnung! Deine goldnen Strahlen
Blicken mild auf mich herab!
Süße Luſt willſt du mir zahlen,
Seligkeit im Erdengrab.

**Brenda.**

Liebe! dir weih ich mein Leben,
Du reichſt mir den Freudenkranz,
Zärtlich treu ſey all mein Streben,
Deine Luſt belohnt mich ganz.

**Morris.**

Reine Liebe —

**Brenda.**

Süße Triebe —

Beide zugleich.

Glühet hier in dieſer Bruſt!
Füllen ewig meine Bruſt.

Morris.

Himmelswonne —

Brenda.

Gottes Sonne —

Beide.

Lächelt froh zu unſrer Luſt.
Hoffnung! Liebe! Ihr ſeyd beide
Unſres Lebens Stab und Glück,
Froh vereinigt ihr uns heute —
Preis und Dank für dies Geſchick!

(Beide nach auſſen, doch durch verſchiedene Thuren ab.)

## Achte Scene.

Edgar. Oliver. Malwina (aus dem Innern des Hauſes.)

Edgar (zu Oliver.) So hört doch —

Oliver (heftig.) Schweig! du biſt ein Verläumder, du läſterſt einen Ehrenmann hinter deſſen Rücken. Das iſt ſchlecht, ſag' ich dir!

Malwina. Aber wenn nun —

Oliver. Bei'm Heile Schottlands! Ich glaube, mein eignes Kind will ſich gegen mich empören.

**Malwina.** Es könnte doch ſeyn —

**Oliver.** Es iſt aber nicht! Daß Morris Leute durch ihr rauhes Weſen manchen Anſtoß geben, glaub' ich gern. Das iſt Seemannsart. Ich muß das wiſſen, der ich die Ehre gehabt habe (er hebt die Mütze) auf der königlichen Fregatte Magdalena als Lieutenant zu dienen. Trotz dem aber können ſie ganz rechtliche Leute ſeyn und ihr Hauptmann iſt mein Freund. (Zu Edgar.) Verſtanden, junger Herr?

**Edgar.** Ihr ſelbſt mögt ermeſſen, welchen Glauben die auf der Inſel herrſchenden Gerüchte verdienen. Ich habe dem Drange meiner Dankbarkeit Genüge geleiſtet, indem ich ſie Euch offenbarte.

**Oliver.** Verbunden! Übrigens weiß Oliver Mac Angus ſich ſelbſt zu belehren und bedarf keiner fremden Weisheitsaufſchlüſſe.

**Malwina** (bei Seite.) Wie hart iſt doch mein Vater!

**Edgar.** Oliver, ich weiß nicht, womit ich den Unwillen verſchuldet habe, den Ihr ſeit einiger Zeit gegen mich zeigt. Aber ungeachtet Eures Zorns iſt meine alte Anhänglichkeit zu Euch dieſelbe geblieben, und ein heiligeres tieferes Gefühl hat mich ſeitdem Euch noch näher gebracht.

Oliver. Was muß ich hören?

Malwina (für ſich.) O weh! Ich fürchte, Edgar wird in dieſem ungünſtigen Augenblicke mit der Entdeckung ſeiner Liebe an den Tag treten.

Edgar. Ich kann dieſe mächtige Empfindung nicht länger in der gepreßten Bruſt verſchlieſſen. Ich muß ſie Euch offenbaren und dann erwarten, ob Ihr das Glück oder das Unglück meines Lebens wollt.

Oliver (ungeduldig.) So ſprich!

Edgar. Ich liebe Eure Tochter Malwina mit aller Stärke eines treuen und redlichen Herzens. Als wir noch Kinder waren, da thatet Ihr Alles, die gegenſeitige Neigung der jungen Gemüther zu begünſtigen. O ſeyd nicht grauſamer als damals. Ihr wißt: ich beſitze ein kleines aber hinreichendes Eigenthum. Gebt mir Malwinen zum Weibe und werdet mein Vater im ganzen ſchönen Sinne des Worts. (Er hat bei der letzten Rede Malwinen's Hand gefaßt.)

Oliver (ſeinen Zorn bekämpfend.) Und — du — Malwina, was ſagſt du zu allen Dieſem?

Malwina. O, mein Vater, ich erröthe nicht dir zu geſtehn, daß Edgar auch meine Liebe gewonnen hat.

Oliver (indem er zwiſchen Beide tritt und ſie trennt, heftig.) Nun denn, ſo erkläre ich Euch hiermit für immer, daß aus dieſer Verbindung nie etwas werden kann. Bei'm Heile Schottlands, junger Mann, ein großer Dünkel muß ſich deiner bemächtigt haben, daß du glaubſt, einer Tochter des Oliver Mac Angus würdig zu ſeyn. Wer waren deine Vorfahren? — Welche Thaten ſprechen deinen eignen Ruhm aus? — Blick' auf dich ſelbſt zurück und erkenne, wie weit du unter denen ſtehſt, die du durch einen ſolchen Antrag zu beſchimpfen wagſt.

Terzett.

Oliver.

Entferne dich! Bei meiner Ehre,
Dein Stolz verleitet dich zu weit.

Edgar.

Welche Schmach! Welcher Schmerz!

Malwina.

Schweres Leid!
Armes Herz!

Edgar und Malwina.

O laſſet Euch } bewegen.
Laſſe dich } bewegen.

Zerſtört } nicht unſer Glück.
Zerſtör } nicht unſer Glück.

Gebt }
Gib } uns den Vaterſegen.
Neigt } milde Euren } Blick.
Neig } deinen }

Oliver (zu Malwinen.)
Schweig, ungerathnes Kind!
(Zu Edgar.)
Hinweg mit dir geſchwind!

Edgar.
Kann nichts den Groll verſöhnen,
Der Eure Bruſt belebt.

Malwina.
O Vater! Sey nicht ſtrenge.
Mein Innerſtes erbebt.

Oliver.
Mein Wille iſt geſagt,
Ihr bleibet ſtets geſchieden,
Und weh' dem, der es wagt,
Zu ſtören meinen Frieden.

Malwina.
O Vater!

Oliver.
Still mit dir!

Edgar.
Noch einmal —

Oliver.

Fort von hier!

Malwina und Edgar.

Leiden tritt ſo hart ins Leben
Unſre Liebe ſinkt in Nacht,
Schickſal! du willſt widerſtreben,
Wild ergreift uns deine Macht.

Oliver.

Ha! mich macht der Zorn erbeben,
All mein Grimm iſt angefacht.
Dieſer Liebe widerſtreben
Werde ich mit Vatermacht.

(Edgar nach Auſſen; Malwina von Oliver heftig fortgeführt ins Innre des Hauſes ab.)

## Neunte Scene.

Das Innere der Fingalshöle. Große Baſaltpfeiler erheben ſich zu beiden Seiten; in der Mitte ruht eine Felſenmaſſe in der Geſtalt eines Grabmals. Im Hintergrunde eine weitgewölbte Öffnung, durch welche man das Meer, welches bis in die Mitte des Theaters vordringt, und den Himmel ſieht. Zu den Seiten tiefere Eingänge in die Höle.

(Dämmerung.)

(Oscar ſitzt mit ſeiner Harfe vor dem grabmalähnlichen Felſen.)

Romanze.

Oſſians Hülle ruft im Grunde,
Seine Lieder ziehn herauf!

Bringen die vergeßne Kunde,
Blühen neu im Siegeslauf.
Aller Sänger, Ruhm und Preiß
Grünen dir, ein friſches Reiß.

Staub bald werden die Geſtalten,
Ewig aber bleibt dein Lied!
Wenn die Ketten nicht mehr halten,
Schwebt's zum himmliſchen Gebiet.
Aller Sänger, Ruhm und Preiß
Grünen dir, ein friſches Reiß.

(Er geht langſam in den Felſengang rechts ab.)

## Zehnte Scene.

Brenda (kommt gedankenvoll aus dem Hintergrunde.) Ha! Wie dieſe ſchauerliche Einſamkeit mit den Gefühlen meiner Bruſt übereinſtimmt. Hier iſt Alles ſtill und öde! Keines Menſchen Tritt verirrt ſich zu dieſer finſtren Stätte, kein lebendiger Laut erklingt hier; nur das ewig einförmige Rauſchen des Meers ſtört dieſes düſtre Schweigen. — O Morris, warum haben deine Verſicherungen dieſes Herz nicht ganz beruhigen können? Warum dringen immer neue Zweifel übermächtig aus der Tiefe der Seele empor?

Recitativ.

Könnteſt du mich täuſchen?
Geliebter, den mein Herz erkor!

Schrecklicher Gedanken!
Mit Qual, mit Pein
Durchzuckſt du meine Seele!
Nein! Nein! Dies offne Auge
War nicht der Lüge Schutz!
Und doch — O Himmelsmacht!
Nimm du dich gütig meiner an!

### Arie.

Laß deinen Schutz, o Himmelsmacht,
Auf meinem Daseyn ruhn!
Dein Blick erglänzt, es flieht die Nacht,
Du ſegneſt ſanft mein Thun.
Dir will ich ganz mein Heil vertraun,
Du hohe Himmelsmacht!
Auf dich in Leid und Freude baun,
O hab' dein Kind bewacht!
Doch hat Verräthertücke
Zu täuſchen mich gewagt,
So ſey auch deine Hülfe,
Der Rache zugeſagt.
Fluch treffe und Verderben
Den ſchwarzen Böſewicht,
Ihn zu vernichten ſelber,
Das ſey mir heil'ge Pflicht! —

Nein! Nein! Er kann mich nicht betrügen,
Sein Blick iſt treu, ſein Wort iſt wahr.
Die Nacht entflieht, der Tag wird ſiegen,
Du, Himmelsmacht, ſtrahlſt immerdar!

## Eilfte Scene.

Die Vorige. **Edgar** (aus dem Hintergrunde.)

**Edgar** (verwirrt eintretend.) Ha! Wohin hat mich unwillkührlich die Verzweiflung über den Verluſt meiner höchſten, meiner einzigen Hoffnung geführt? Hier in dieſer Kluft des Todes find ich mich wieder, herausgeriſſen aus der geträumten Seligkeit meiner Liebe, hinabgeſtürzt aus allen meinen Himmeln!

**Brenda** (aufmerkſam.) Iſt das nicht Edgar's Stimme?

**Edgar** (ſie erkennend.) Wie, Brenda, du —

**Brenda.** Welche Klagen entrannen ſo eben deinen Lippen? Welches Unheil kann dich mit Verzweiflung erfüllen?

**Edgar.** O, Brenda, dir iſt das Übermaaß meines Unglücks noch unbekannt! Dein Vater hat alle meine Hoffnungen auf den Beſitz Malwinen's vernichtet, er hat mich voll Stolz und Hohn aus ſeinem Hauſe gewieſen.

**Brenda** (theilnehmend.) Armer Edgar! Wohl mag ſo ſchweres Leid der Liebe den ſchmerzhaften Stachel mit ſich führen.

**Edgar.** Tief in die Seele dringt dieſer Schmerz! Glaub es mir, Brenda! Aber einen Troſt hat mir das Schickſal aufbehalten: ich weiß den Gegenſtand meiner Liebe treu und rein! O möchte auch dir dieſe Beruhigung nimmer fremd werden!

**Brenda** (unwillig.) Edgar!

**Edgar.** Ich muß noch einmal zu deinem Herzen reden, muß noch einmal dich warnen vor dem Abgrunde, an dem du ſorglos und im glücklichen Wahne wandelſt. Morris iſt ein Böſewicht. Ja! Täuſcht mich nicht Alles, ſo iſt er der verruchte Räuber Roger Draco ſelbſt.

## Zwölfte Scene.

Die Vorigen. **Morris**, **Sullivan** (aus dem Hintergrunde.)

**Morris** (welcher die letzten Worte gehört.) Wer nannte hier meinen Namen?

**Sullivan.** Still, Hauptmann, laßt uns leiſe näher ſchleichen.

**Edgar** (fortfahrend.) O höre auf die Stimme des treuen Freundes, des liebevollen Gefährten deiner Kindheit! Gib dich nicht ohne eine ſcharfe Prüfung dieſem Abentheurer hin! Hätte auch meine

Ahnung mich betrogen, hätte nicht jener Roger Draco ſelbſt ſich unter dem Namen Morris hier eingeſchlichen, ſo iſt er doch ſicher einer von deſſen Verbrechensgenoſſen, ein Seeräuber, ein Abſcheu der Menſchheit.

**Sullivan** (leiſe.) Hauptmann, wir ſind verrathen. Soll ich dem Burſchen den Mund ſtopfen für immer? (Morris macht ein Zeichen des Schweigens.)

**Brenda.** Ich berg es dir nicht, Edgar, deine Worte haben mich im tief Innerſten erſchüttert. Aber wär' es auch, wäre ich betrogen von einem Böswicht — ſelbſt für dieſen Fall iſt mein Entſchluß gefaßt.

**Morris** (halblaut zu Sullivan mit verhaltener Wuth.) Tod und Verderben! Es iſt Brenda und der Bube Edgar!

### Finale.

**Edgar** (zu Brenda.)

Du biſt gewarnt nun vor Verrath,
Dein Blick erkennt des Unheils Saat.

**Brenda.**

Nimm meinen Dank! Dein treuer Sinn
Iſt mir ein freundlicher Gewinn.

Morris (bei Seite.)

Ha! Eiferſucht und Wuth
Faßt mich in wilder Gluth.

Sullivan (ebenſo, auf den Capitän deutend.)

Bald, wett' ich, ſchafft die Wuth
Sich Luſt in Feindes Blut.

Brenda.

Die Liebe lebt, ſie kann mich nicht betrügen,
Ward ich getäuſcht, ſo iſt es Menſchenthat;
Doch, glaube mir, ich werde ſchrecklich rügen
An meinem Herzen den Verrath.

Morris (bei Seite, indem er ſeinen Dolch zieht.)

Erzittre, Thörin! Bald
Trifft jenes Bruſt mein Stahl.

Sullivan (bei Seite.)

Ha! wie ſein Zorn aufwallt,
Jetzt gilt die blut'ge Wahl.

Edgar (zu Brenda.)

Der Liebe Leid tritt gramvoll in mein Leben,
Doch ſäh ich, Freundin, dich gerettet ſchon,
Das könnte ſanften Troſt dem Herzen geben
Und eine bange Sorge wär entflohn.

Morris (indem er hervorſtürzt und den Edgar mit dem Dolche niederſtößt.)

Da, Bube, nimm deinen Lohn!

Edgar (ſinkt zur Erde.)
Ha, Mörder!

Brenda.
Fluchwürd'ge That!
(Sie fällt ohnmächtig an dem Grabmale nieder.)

Sullivan.
Ihr traft ihn gut! Wohl nimmer
Übt er an uns Verrath.

Morris.
Ha! Brenda. Welcher Zufall!
Sie tödtete der Schreck.

Sullivan (ſich zu ihr niederbeugend.)
Nein! Ruhig — Eine Ohnmacht —
Bald kehrt die Kraft zurück.

Morris.
Komm, Sullivan! Hinweg
Laß uns den Leichnam tragen!
Sonſt fällt auf's Neu ihr Blick
Auf dieſes blut'ge Bild,
Das ſie mit Schreck erfüllt.
(Sullivan und Morris heben den Edgar auf und tragen ihn in den Gang, in welchen früher Oscar abging.)

Brenda (allein, indem ſie ſich aufrichtet und vortritt.)
Wo bin ich! — Was iſt mit mir geſchehn?
War's ein ſchwarzer Traum,

Der die Sinne mir verwirrt?
Morris — Edgar — ich hab' ſie geſehn,
Wen'ge Augenblicke ſind es kaum!
Ha! Welch ein Graus, der meinen Geiſt
durchirrt —
Der Nebel ſinkt, die Wahrheit tritt heran —
Es war kein Traum! — Es war kein Wahn!
O ew'ge Allmacht! Morris Hand
Hat den Freund in den Tod geſandt!

Ha! Blutiges Verbrechen,
Dich wird der Himmel rächen.
Sein Blitz, ſein Donner droht
Dem Thäter Straf' und Tod.
(Morris und Sullivan kehren zurück.)
Morris (lebhaft zu Brenda.)
Zürne nicht! Der Liebe Stärke
Trieb mich zu dem raſchen Werke.
Zürne nicht! daß ihr Gebot
Jenem Knaben brachte Tod.
Brenda (heftig.)
Hinweg die blut'ge Hand!
Wir ſind geſchieden für immer.
Du ſelber löſt das Band —
Dem Mörder gehöre ich nimmer!
Morris (betroffen.)
Wie, Brenda — Welche Rede!

**Sullivan** (zu Morris.)
Capitän, folgt meinem Wort,
Führet ſie zum Schiffe fort.

**Brenda.**
Ha! Jetzt glaub ich, es war Wahrheit,
Was der Todte mir vertraut!
Steh' mir Rede! Gib mir Klarheit,
Wer du biſt — Sprich ſchnell es aus!

**Morris** (verlegen.)
Wer ich bin — du willſt es wiſſen —

**Sullivan** (bei Seite.)
Ha! nun regt ſich ſein Gewiſſen.

**Brenda.**
Sprich' — daß ſich der Schleier hebe!

**Morris** (gefaßt.)
Nun ſo wiſſ' es und erbebe,
Ich bin — Roger Draco!

**Brenda** (aufſchreiend.)
Enſetzliches Licht!

**Sullivan.**
Sie ſcheint vom Blitz getroffen.

**Morris** (nicht ohne Hohn.)
Sprich, Mädchen, darf ich noch hoffen?

**Brenda** (ſtark.)
Fluch dir, o Böſewicht!

Sullivan (zu Morris.)
Mit Güte wird hier nichts gelingen,
Laßt's die Gewalt zum Ende bringen.

Brenda.
Mein Fluch trifft dich, wo du wirſt weilen!
Er folgt dir über's weite Meer,
Er faßt nach dir, wird dich ereilen,
Auf deinem Haupte liegt er ſchwer.

Morris.
Welch wüthendes Beginnen!

Sullivan.
Fürwahr! Sie ſcheint von Sinnen.

Brenda (zum Himmel blickend.)
Hohe Himmelsmacht, verzeihe,
Daß ich dieſen einſt geliebt!
In dem Haß, dem ich mich weihe,
Sey die Buße auch geübt.

Morris.
Ha, ſie zwingt mich! Ich muß handeln,
Milde wird umſonſt geübt!
Meine Bahn ſoll ſie auch wandeln,
Feſt hält Draco, die er liebt.

Sullivan.
Muthig, Herr! Iſt ſie im Kreiſe
Deiner Treuen eingeführt;

Dann wird auf der langen Reiſe
Leichter auch das Herz gerührt.

**Morris** (zu Brenda.)

Laß noch einmal dich beſchwören,
Sey die meine, ſey mein Weib.

**Brenda** (mit Abſcheu.)

Fort, ich kann dich nimmer hören,
Deine Gegenwart bringt Tod.

**Morris.**

Ha! du willſt nicht?

**Sullivan.**

Muthig, Herr!

**Brenda.**

Nimmermehr!

**Morris.**

Nun, ſo brech ich deinen Sinn,
Und ich führe mit Gewalt
Dich zu meinem Schiffe hin!

(Morris und Sullivan nähern ſich der Brenda. Dieſe aber entreißt mit einer ſchnellen Bewegung dem Morris den Dolch, welchen er in ſeinen Gürtel geſteckt hat.)

**Brenda.**

Wag es, Frevler! Uebe Gewalt!
Schnell wie Blitzesſtrahl
Durchſtößt meine Bruſt dieſer Stahl!

(Morris und Sullivan fahren entſetzt zurück.)

**Sullivan.**

Tolles Weib!

**Morris.**

Kühne That!

(In dieſem Augenblicke tritt der Vollmond über das Meer herauf und beleuchtet dieſes wie die ganze weite Halle der Höle. Man ſieht zwei Bote auf der See heranfahren, in denen ſich Oliver, Malwina, Scoch, Fanny, Fiſcher und Mädchen befinden.)

**Chor der Herannahenden.**

Es ſendet jegliche Lippe
Den Namen weit hinaus:
Brenda!
Es klingt von Klippe zu Klippe,
Es tönt durch Wogengebraus:
Brenda!

**Sullivan** (zu **Morris**.)

Hörtet Ihr es? Laßt uns eilen,
Länger dürfen wir nicht weilen.

**Morris** (zu Brenda.)

Lebe wohl! Doch trau auf mich,
Erſt im Tode laß ich dich.

(Er eilt mit Sullivan durch einen der hintern Hölengänge ab.)

Brenda (mit zum Himmel gerichtetem Blicke.)
Gott, dir ſey mein Dank gebracht,
Daß du mich in der Gefahr bewacht!
(Die Herannahenden ſind gelandet.)

## Dreizehnte Scene.

(Brenda, Malwina, Oliver, Fanny, Seoch Fiſcher, Mädchen. Alle zerſtreuen ſich, um die nun faſt gedankenlos und ſtaar daſtehende Brenda zu ſuchen.)

Chor.

Wir ſuchen, wir forſchen im eifrigen Bünd.
Laut machen den Felſen den Namen wir kund:
Brenda!

(Aus der Tiefe der Hòle klingt mit einem reſſonirenden Wohllaute der Name Brenda wieder.)

Chor.

Die Echo, ſie ward aus dem Schlummer erweckt,
Horcht, wie ſie mit keckem Geſpötte uns neckt!
Brenda!
(Echo wie vorhin.)

Malwina (welche zuerſt auf die theilnahmloſe Brenda ſtößt.)
Ha! was ſeh' ich? Ja ſie iſt es!
Meine Schweſter (zu dem folgenden Oliver.)
— komm geſchwind!
(Sie umfaßt Brendan zärtlich, welche aber fortwährend wie in tiefem Traume ſteht.)

**Oliver.**

Preiß ſey Gott! So hab' ich endlich,
Wieder dich, geliebtes Kind!

**Malwina.**

Theure Brenda, wie ſo lange
Suchen wir dich ſchon mit Schmerz.

**Oliver.**

Ja! Bei Schottlands Heile: bange
Schlug mir in der Bruſt das Herz.

**Chor** einiger näher gekommenen Fiſcher und Mädchen.

Ihr Freunde! Eilt herbei,
Die Jungfrau iſt gefunden!

**Malwina** (zu Brenda.)

Immer ſchweigſt du! Rede frei,
Was hielt dich noch hier gebunden?

**Oliver.**

Brenda, ſprich! Was es auch ſey,
Aller Zorn iſt nun verſchwunden.

**Chor.**

Wie ſterbend ſchaut ihr Blick!
Sie traf ein Mißgeſchick!

**Brenda** (wie aus einer tiefen Geiſtesabweſenheit erwachend.)

Hinweg von dieſem Schreckensort,
Hier herrſcht der Tod, hier weilt der Mord!

(Sie eilt ſchnell nach dem anliegenden Nachen im Hintergrunde, welchen ſie beſteigt. Oliver, Malwina und einige Fiſcher folgen ihr.)

**Chor der Fiſcher und Mädchen.**

Ha! Schreck und Angſt ergreifen uns!
Laßt ſchnell uns zu den Nachen fliehn!
Im Mondesglanz, auf Wellenfluth
Dort winkt der Herzen ſchönſtes Gut,
Laßt uns zum Strand der Heimath ziehn,
Wo ſtille Lebensfreuden blühn.

(Sie eilen ſämmtlich nach dem Hintergrunde und ſchiffen ſich ein, während man noch die letzten Worte des Chors aus der Ferne hört.)

(Der Vorhang fällt.)

## Dritter Act.

(Oede Felſengegend. Zur Seite Oscars Hütte.)

### Erſte Scene.

**Edgar** (tritt aus der Hütte. Sein Antlitz iſt bleich; er trägt den linken Arm in einer Binde.)

**Recitativ.**

Endlich, holder Strahl der Sonne,
Dringſt durch Nebel du empor!
Es flieht die Nacht, und neue Lebenswonne
Lacht durch des Morgens goldnes Thor.

Schreckliche Nacht!
Furchtbares Angedenken!
Ha! Die Erinnerung erwacht!
Sie will den Dolch auf's neu mir in den Buſen
ſenken.
Brenda! welch Geſchick hat dich betroffen?
Zwiſchen Fürchten, zwiſchen Hoffen
Schwank ich hin und her
Auf der Ahnung wildempörtem Meer!

Arie.

Arme Brenda, hat die Tücke
Jenes Böswichts dich umſtrickt?
Ward vom ſchwarzen Mißgeſchicke
Jede Hülfe dir entrückt?
Ach! Nur bange Zweifel ſteigen
Auf in der empörten Bruſt.
Keine Hoffnungsſtrahlen neigen
Sich zu mir in ſanfter Luſt.
Rückgeſtoßen von der Liebe,
Um die Freundſchaft tief betrübt,
Faſſen mich nur dunkle Triebe,
Und mein Himmel bleibt getrübt!

(Er ſteht in Nachdenken verloren.)

## Zweite Scene.

(Der Vorige. **Oscar**, von einem Felſenpfade herab.)

**Oscar.** Sey mir gegrüßt, Jüngling! Die

Kraft deines Alters ſcheint ſich wieder mächtig erhoben zu haben. Der böſe Geiſt deiner Wunde iſt beſiegt.

**Edgar** (haſtig.) Guter Vater, welche Nachrichten bringſt du mir?

**Oscar.** Brenda ward gerettet von den Gefahren des geſtrigen Abends; aber noch ſchwebt drohend ein dunkles Verhängniß über ihr und den Ihrigen.

**Edgar.** Sprich, Oscar, offenbare mir Alles.

**Oscar.** Als ich dich in einer todähnlichen Ohnmacht und mit blutendem Arme an einer entlegenen Stelle der weiten Fingalshöle fand, da überfiel mich Schrecken und Beſorgniß. Ich wußte nicht, womit ich ſchnell das Blut deiner Wunde ſtillen, auf welche Weiſe ich deine Lebensgeiſter ermuntern ſollte. —

**Edgar.** Guter Vater! Und doch war die Sache kaum der Rede werth! Des Buben Dolch hatte nur meinen linken Arm geſtreift; die Heftigkeit des Stoßes warf mich nieder; ich fiel mit dem Kopf auf eine vorſtehende Felſenſpitze und verlor von dieſem Augenblicke an das Bewußtſeyn, bis ich in deinen Armen erwachte.

**Oscar.** Höre mich weiter! Ich eilte zu einer Abtheilung der vordern Höle, wo ich einige Erfriſchungen verborgen hielt. Da vernahm ich deutlich die Stimme Brenda's und jenes Frevlers, der ſich ihr nun unumwunden als den blutigen Seeräuber, Roger Draco nannte.

**Edgar.** Ha! Meine Ahnung!

**Oscar.** Als ich ſchnell wieder mich zurück begab, um dir beizuſpringen, da ſchlugen noch die Flüche und Verwünſchungen an mein Ohr, mit denen Brenda den Betrüger überhäufte.

**Edgar.** Du haſt recht, Oscar! Sie und meine theure Malwina, auch der edle Oliver, den nur ein übereilter Zorn gegen mich verblendet, ſchweben noch in großer Gefahr. Aber wie können wir retten, wie können wir helfen!

## Dritte Scene.

(Die Vorigen. Scoch, Fanny, Fiſcher und Mädchen den Felſenpfad herab.)

**Scoch.** Friſch auf, meine Freunde! Nur den heitern Muth nicht verloren! Der iſt bei einer Hochzeit die Hauptſache.

**Fanny** (zu Edgar.) Wie, Herr Edgar, Ihr weilt hier, während Fräulein Malwina voll Beſorgniß Eurer harrt, und uns beauftragt hat, allenthalben Erkundigungen über Euch einzuziehn?

**Edgar.** Wie? Malwina wäre beſorgt um meinetwillen? Sollte Brenda — doch nein, das läßt ſich nicht denken! Aber welcher Zweck bringt Euch in dieſe Gegend? Hat euch Mac Angus nicht die Erlaubniß gegeben auf dem Platze vor ſeinem Hauſe eure Tänze zu halten?

**Seoch.** Freilich, Herr! Da ſind aber ſo viel ungebetene und rohe Theilnehmer gekommen, daß wir uns ſchnell anders beſonnen haben und unſer Feſt nun auf einer benachbarten Inſel halten wollen.

**Fanny.** Die Seeleute von dem Schiffe des Herrn Morris haben es ſo arg getrieben, daß keine rechtliche Dirne mehr zugegen bleiben konnte.

(Ein kleines Mädchen kommt aus der Menge; zu Edgar.) Ja, Herr, es iſt gewiß' und wahrhaftig wahr! Mich hat ein großer ſchwarzer Mann mit einem gewaltigen Schnauzbart küſſen wollen; ich ſagte aber, ich bedanke mich! und lief davon. (Sie läuft hinter die andern Mädchen zurück.)

**Seoch.** O wir hätten ſie ſchon bezwingen wollen, wir Männer! Aber wir waren doch eigentlich Herrn Olivers Gäſte und durften ſeinen Freund, Hauptmann Morris, nicht beleidigen.

**Edgar** (zu Oscar.) Oscar, mir keimt ein glücklicher Gedanke!

**Oscar.** Folge der innern Eingebung! Oft ſpricht aus ihr ein höhrer Geiſt, den wir verehren müſſen.

**Edgar** (zu den Fiſchern.) Freunde, dieſer Morris iſt ein Böſewicht. Ich ſelbſt bin ſeinem mörderiſchen Anſchlage nur durch ein Wunder entriſſen worden. Aber dem würdigen Oliver Mac

Angus und ſeinen edeln Töchtern droht Verderben von dieſem Frevler.

**Alle** (durcheinander.) Welche Entdeckung! Das wollen wir nicht dulden!

**Edgar.** Unter dem angenommenen Namen Morris hat er das Vertrauen Olivers zu erſchleichen gewußt, aber in der That iſt er kein andrer, als der ſchändliche Seeräuber Roger Draco, auf deſſen Haupt die Regierung ſeit lange einen Preis geſetzt hat.

**Alle.** Führt uns an! Unſer Blut, unſer Leben für Oliver Mac Angus.

**Edgar.** Folgt mir zu meiner Wohnung! Dort will ich euch mit Waffen verſehn und es müßte ſchlimm ſeyn, wenn unſer Muth und unſre gerechte Sache die Buben nicht von unſrer Küſte verjagten.

**Oskar** (aufblickend.) Seyd mit ihnen, ihr ewigen Himmelsmächte!

**Chor.**

Auf! Laßt uns nicht länger weilen,
Sieg winkt über jene Brut!
Laßt uns ſchnell zur Hülfe eilen,
Rettung bringet unſer Muth.
Fort! Es rufen Recht und Pflicht;
Waget kühn und fürchtet nicht!

(Alle ſtürmiſch ab. Oscar folgt langſamer.)

Die Scene verwandelt ſich in den Platz vor Olivers Hauſe.

## Vierte Scene.

**Brenda** (kommt düſter und tiefſinnig aus dem Hauſe.) Ich habe ihn geliebt. O, daß ich mich dieſer Regung gegen einen Unwürdigen zeihen muß, gegen einen Böſewicht, den die Menſchheit ausſtieß, den die Geſetze ächten! Brenda, die Geliebte eines Seeräubers — Brenda, welche immer mit Stolz die Rathſchläge Andrer zurückgewieſen, betrogen von einem Böſewicht! — Unglücklicher Edgar! gemordet um meinetwillen. — Ha! Dein Blut ruft mich auf zur Rache, fürchterlich mahnt mich der Mutter Stimme aus dem Grabe, zu erfüllen den geleiſteten Eid.

### Arie.

Rache ruft es aus den Grüften,
Rache heiſcht das eigne Herz!
Dort in jenen ſchwarzen Klüften
Stark bezwang ich jeden Schmerz.
Liebe, dir muß ich entſagen,
Deine Hoffnung nimm zurück,
Blüthen, die du hold getragen,
Fallen nieder wie dein Glück.

Verderben, Haß und Rache,
Sie führen meine Sache;
Aus wildem Mord und Blut
Auf wälzt ſich Flammengluth.

Die Flamme kommt vom Herzen,
Sie drängt mit Qual, mit Schmerzen,
Zur Feindesbruſt ſich ein,
Und ſchafft dort ew'ge Pein.

## Fünfte Scene.

(Die Vorige. **Malwina** und **Oliver** aus dem Hauſe.)

**Oliver** (hält einen Brief mit großem Siegel, welchen er erbricht.) Ein Eilbote brachte ſo eben dieſen königlichen Befehl! Laß ſehn, was er Wichtiges enthält! (Er lieſt.)

**Malwina** (voll Unruhe, für ſich.) Noch immer keine Spur von Edgar! O Himmel! Des Herzens bange Ahnung zieht mir enger und enger die Bruſt zuſammen. Kaum vermag ich noch meine Unruhe zu verbergen.

**Brenda** (bei Seite.) Hartes Schickſal! Haſſen muß ich nun, den ich liebte!

**Oliver** (der geleſen hat.) Welche überraſchende Kunde! Hört mich an, meine Töchter. Mir ward in dieſem Schreiben angezeigt, daß in unſeren Gewäſſern der gefürchtete Piratenhäuptling Roger Draco ſein Weſen treibe —

**Brenda** (bei Seite.) Ha! Schon zieht ſich das Ungewitter über ſeinem Haupte zuſammen.

**Oliver** (fortfahrend.) Jeder königliche Beamte ſoll bei hoher Strafe die größte Wachſamkeit üben und, wo der Frevler ſich wahrnehmen läßt, allſogleich auf der nächſten Anhöhe die rothe Blutfahne aufſtecken und ein Feuer anzünden, damit die kreuzenden Fregatten der königlichen Marine herbeiſegeln und dem kühnen Piraten ſein Recht thun. Beim Heile Schottlands! Zeigt er ſich in unſern Gegenden, ſo ſoll er dem Oliver Mac Angus, der die Ehre hatte (er hebt die Mütze) auf dem königlichen Schiffe Magdalena als Lieutenant zu dienen, nicht entgehn.

**Brenda** (für ſich.) Rache! Du nahſt mit ſchnellen Schritten.

**Malwina** (bedeutungsvoll.) Wollt Ihr nicht dem Capitän Morris dieſe Nachricht mittheilen?

**Oliver.** Freilich! Ich eile, ſogleich ihn aufzuſuchen. Der wird ſich wündern. Aber ſein Beiſtand kann uns im Fall der Noth von großem Nutzen ſeyn!

(Ab in den Hintergrund.)

## Sechſte Scene.

(Brenda. Malwina.)

**Malwina.** O, meine Schweſter! Nicht länger kann ich vor dir ſchweigen, nicht länger die Stürme verheimlichen, welche mein Herz zerreißen.

**Brenda** (für ſich.) Unglückliche! Hat ſchon die Ahnung des Schrecklichen ſich in deine Bruſt gedrängt?

**Malwina.** Du ſollſt Alles wiſſen! Vielleicht daß du mir ſogleich Aufſchluß zu geben vermagſt in den Zweifeln, welche ihre glühenden Krallen in mein Herz ſchlagen.

**Brenda** (bei Seite.) O ja! Furchtbaren Aufſchluß.

**Malwina.** Schon mit dem erſten Strahle der Sonne wollte ſich Edgar zu einer verabredeten Zuſammenkunft auf dieſem Platze einfinden. Noch nie brach er ſein Wort! Hoch ſteht bereits die Tageskönigin und keine Spur ließ ſich von ihm wahrnehmen! Eine angſtvolle Ahnung in meinem Innern — Morris Haß gegen den Jüngling — der grauenvolle Glauben, daß der Retter eines Schiffbrüchigen in dieſem ſeinen Mörder ſich nahe gebracht habe — dann deine ſchrecklichen und dunkeln Äuſſerungen am geſtrigen Abende; alles das tritt ſinnverwirrend und gräßlich auf mich ein. O, Schweſter, ich beſchwöre dich, ſprich: Kannſt du dieſe Zweifel löſen, kannſt du mir Licht geben in dieſer Nacht?

**Brenda** (nach kurzem Kampfe mit niedergeſchlagenem Blicke.) Nein, Malwina! Ich weiß nichts von Edgar.

**Malwina.** Brenda, du hintergehſt mich, dein Auge ſtraft dich Lügen. Schweſter, ſey barmherzig! Reiße mich aus dieſer tödtlichen Angſt: Was ward aus Edgarn?

**Brenda.** Ich kann nicht, ich darf nicht reden!

### Duett.

**Malwina.**

O, ende dieſes Leiden,
Gieb meinem Herzen Ruh!
Laß jeden Zweifel ſcheiden,
Die Ahnung deute du.

**Brenda.**

Nein! Schweſter, ich muß ſchweigen —
(Für ſich.)
O, hartes Mißgeſchick!
Wollt' ich den Tag ihr zeigen,
So ſänk in Nacht ihr Glück.

**Malwina.**

Ha! düſtres Grauen dringet
Vom Höllengrund herauf.

**Brenda.**

Die Qual, die ſie umſchlinget,
Löſ't nie in Luſt ſich auf.

**Malwina.**

Ein Wort! Laß dich erflehen,
Schon faßt Verzweiflung mich!

**Brenda.**

Ha! nimmer. Sollt ich ſehen
Vom Blitz getroffen dich?

**Beide.**

Tag des Schreckens, Tag der Schmerzen,
Deine Qual dringt in die Herzen.
Laß, o Leiden, deine Macht
Nicht uns nah'n in Todesnacht.

## Siebente Scene.

(Die Vorigen. **Oliver** und **Morris**. Dieſer tritt auf einen Wink Olivers zur Seite.)

**Oliver.** Beim Heile Schottlands, ihr Mädchen! Ein froher Tag iſt im Anzuge für das Geſchlecht der Mac Angus.

(Malwina nimmt wenigen Theil an der Handlung. In ihrem ganzen Weſen mahlen ſich innere Angſt und Unruhe.)

**Brenda.** Was kann meinen Vater mit ſolcher Freude erfüllen?

**Oliver.** Dir gilt es eigentlich, Brenda; dich geht es am Nächſten an.

**Brenda** (geſpannt.) Nun?

**Oliver.** Ein würdiger Mann, ein Mann, den wir alle ehren, der auf der Bahn des Ruhms eine hohe Staffel erreicht hat, hält um dich an und begehrt dich zu ſeinem Weibe.

**Brenda** (bei Seite.) Ha, ſollte Morris dennoch —

**Oliver.** Der Mann ſcheint ſelbſt überzeugt, daß er dir nicht ſo ganz gleichgültig ſey.

**Brenda** (mit erzwungener Faſſung.) Du ſcherzeſt, Vater!

**Oliver.** Beim Heile Schettlands, ich ſcherze nicht. (Er giebt dem Morris einen Wink, welcher vortritt.) Hier iſt der Mann.

### Quartett.

**Brenda** (voll Abſcheu.)

Mörder! Fort aus meinen Blicken.

**Malwina** (heftig aus ihrem Nachſinnen auffahrend.)

Ew'ger Gott! Welch Schreckenswort!

**Oliver.**

Will ein Trugbild ſie berücken?

**Morris.**

Sie verräth mich. Tod und Mord!

**Brenda** (zu Morris.)

Dich treibt dein frecher Uebermuth
Zu neuer Unthat an.
Blick, Vater, in des Auges Gluth
Blick auf den würd'gen Mann!
Schweigen will ich länger nicht,
Reden jetzt gebeut die Pflicht
Roger Draco iſt's, der Böſewicht!
Er läugne, wenn er kann.

Oliver.
Brenda, wie! biſt du von Sinnen,
Unſer Gaſt iſt's, der hier naht.
Malwina.
Ha! Ich werde Licht gewinnen,
Bald ſchau ich den blut'gen Pfad.
Morris.
Schöne Schlange! Eitle Mühn
Sind es, dich mir zu entziehn.
Brenda (ſtolz zu Morris.)
Rede ſelbſt und widerlege mich,
Roger Draco nennſt du dich.
Morris.
Nun ja, ich bin's! Ich bin der Krieger,
Auf Meeresfluth der anerkannte Sieger.
Brenda und Malwina.
Nun iſt's entdeckt, nun iſt es klar,
Er ſelbſt hat's offenbart.
Ha, furchtbar hell, ha, ſchrecklich wahr
Iſt was er ſtill bewahrt.

Oliver.
Ein Donnerſchlag traf dieſes Wort,
Mich leichtgetäuſchten Mann.
Doch ruhig, Herz! Sogleich muß fort,
Der mich ſo falſch umſpann.

Morris.

Verſucht es nur, mir zu entgehn,
Ich ſtehe nicht allein:
Noch heute wird, ihr ſollt es ſehn,
Brenda die Meine ſeyn.

Oliver (zu Morris.)

Hinweg ſogleich von dieſer Küſte hier.
Ich ſag es in des Königs Namen dir.
Du warſt mein Gaſtfreund! Das
Gereichet dir zum Glück.
Sonſt hielt ich dich, bei Gott!
Gefangen hier zurück.

Morris.

Gebt Brenda mir, dann eil' ich weiter
Und kehre nie zu dieſem Strand.

Brenda.

Ha! Uebermüth'ger, eh dem Tode,
Als dir gewähr' ich meine Hand.

Malwina (die Hand auf dem Herzen.)

O, ſchrecklich brennt die Wunde!

Oliver (zu Morris.)

Hinweg zu dieſer Stunde!

Morris.

Nun, ich gehe! Triumphiren
Mögt ihr aber nicht zu bald.

Kann euch nicht die Liebe rühren,
Ha, ſo zwingt euch die Gewalt.

Brenda, Malwina und Oliver.

Ha! Er gehet. Triumphiren
Dürfen wir doch nicht zu bald.
Konnte Liſt zum Ziel nicht führen,
So verſucht es die Gewalt.

(Morris ab. Oliver folgt ihm in einiger Entfernung.)

## Achte Scene.

Brenda. Malwina.

**Brenda.** Er iſt fort. Meine Verwünſchungen folgen ihm nach; ſie werden ihn ereilen, wo es auch ſey.

**Malwina.** Schweſter, du nannteſt ihn einen Mörder? Sprich es ganz aus — verhehle mir's nicht länger — ich will ja ſtark bleiben bei der ſchrecklichen Aufklärung: er iſt der Mörder Edgars?

**Brenda.** Nun denn, ja! So wiſſ' es und verzweifle: er hat ihn gemordet, er hat ihn niedergeſtoßen vor meinen Blicken.

**Malwina** (verbirgt ihr Antlitz.) Ewige Allmacht!

**Brenda.** Was jammerſt du? Biſt du nicht zu beneiden gegen mich? Dein Geliebter iſt todt, er lebte der Tugend, ſein Angedenken wird von

Allen geehrt werden, du darfſt ihn beweinen dein Lebelang. Aber ich — o du bodenloſes Meer des Grams! ich achtete nicht eurer freundlichen Warnungen, ich war zu ſtolz eurem rathenden Worte Gehör zu geben und ſo ward ich die Beute eines hinterliſtigen Frevlers. Dein Edgar, der treue Warner, fiel, ein Opfer der ſchrecklichſten Leidenſchaft.

**Malwina** (mit von Thränen erſtickter Stimme.) Rede nicht weiter, Brenda! Ich weiß genug.

**Brenda.** Beruhige dich! Du ſollſt gerächt werden. Der Mutter Stimme ruft unabläſſig aus dem Grabe zu mir empor, daß ich meinen Eid löſe, daß ich den verderbe, der mich tückiſch betrogen. Ha! Er ſoll mich kennen lernen! War Brenda ſtark genug, ihn zu lieben trotz jeder Warnung, ſo fehlt es ihr auch nicht an Muth, die getäuſchte Liebe zu rächen. Ja! ich will wieder durch eine große That meiner ſelbſt und der meinigen würdig werden! Zittre, Roger Draco, die Rache kommt.

(Schnell ab ins Haus.)

## Neunte Scene.

**Malwina** (allein.)

Recitativ.

Was habe ich gehört? Ha! mein Geliebter,
Er ſank durch ſchwarzen Mord in Todesnacht.
O, Theurer!

Dein blut'ger Schatten wird fortan
In jedem Augenblicke mich umſchweben.
Des Lebens Glück, die Hoffnung, jede Luſt,
Sie ſind mit dir dahin!
O, ew'ge Gottheit! Weil er treu
Gewarnt vor finſtrem Unheil,
Traf ihn des Mörders Hand.

(Zärtlich.)

Mein Edgar!
So mild, ſo muthig und ſo ſtark
Entgegen ſtandeſt du dem Böſewicht.
Ach! ewig wird dein ſüßes Bild
In meinem Herzen leben;
Und meine Thräne fließt
Auf immer deinem Tod.

(Sie bleibt einige Augenblicke in trauerndem Sinnen. Indeſſen eilt Brenda aus dem Hauſe; dieſe trägt eine blutrothe Fahne und eine brennende Fackel. Sie geht nach dem Hintergrunde. In der Mitte des Theaters bleibt ſie unſchlüſſig einen Augenblick ſtehn, blickt im Gebet zum Himmel auf, dann aber eilt ſie plötzlich in heftiger Bewegung auf die Klippe im Hintergrunde, ſteckt dort die Blutfahne auf und zündet ein Feuer an.)

**Malwina.**

Arie.

Ich ſoll ihn nimmer ſchauen,

Für den mein Herz entbrennt;
Des Todes ſchwarzes Grauen
Hält mich von ihm getrennt.
O Gram, Verzweiflung, Trauer
Ihr ſtürmet auf mich ein,
O möchte Grabesſchauer
Bald enden dieſe Pein.
Vergangenheit, dein ſüßes Bild,
Es blickt zu mir ſo hold und mild,
Es ruft mit ſanftem Laut zu mir:
Wie war es doch ſo ſchön bei dir.
Mich hat das Leid erkoren,
Zu dienen ihm fortan.
Glück, lebe wohl! Verloren
Bin ich auf ſchwarzer Bahn.

## Zehnte Scene.

### Finale.

Die Vorige. **Brenda** hat ihr Werk vollendet und eilt begeiſtert vor.

**Brenda.**

Es iſt geſchehn! Blick, Schweſter, auf!
Geendet bald iſt nun des Frevlers Lauf.

**Malwina** (welche das Werk ihrer Schweſter mit Erſtaunen erblickt.)

Du haſt es gewagt?
Ha, welcher Heldenmuth!

**Brenda.**

Der Eid iſt gelöſ't,
So räch' ich Edgar's Blut.
Meine Liebe hab' ich überwunden,
Ausgeſtoßen aus dem Herzen ſie,
Rache hält den Böſewicht gebunden,
Und bei'm Himmel! er entgeht ihr nie,
Klar ſteht's nun auf's Neu vor meinem Sinn,
Daß ich wieder Eurer würdig bin.

**Malwina.**

Bewundern muß ich dich,
Doch hätt' ich's nie vermocht.

**Brenda.**

In Haß kehrt Liebe ſich,
Die der Betrug umflocht.

**Beide.**

Wie ſind doch unſre Herzen
Beſtürmt von heißen Schmerzen!
Doch Troſt wird uns geſandt
Im ſchweſterlichen Band.

## Eilfte Scene.

Die Vorigen. Morris. Sullivan. Seeräube
ſtürmiſch aus dem Hintergrunde.

**Chor der Seeräuber.**

Rache, Rache! Wer hat's gewagt,
Hat uns verrathen, hat uns entdeckt?
Wer ſchürt' die Gluth auf dem Felſen an,

Wer hat die Blutfahne auf dort geſteckt?
Wer? Wer? Wer?

**Morris.**

Brenda, ſprich! Dem Frevler droht
Unter wilder Qual der Tod.

**Malwina** (für ſich.)

Ha! welches Mißgeſchick
Führt dieſen noch zurück.

**Brenda** (tritt dem Morris ſtolz entgegen.)

Wie, Böſewicht! du bebſt, du biſt erſchreckt,
Ich ſelbſt hab' jene Fahne aufgeſteckt,
Ich ſelbſt gezündet jene Flammen,
Der Rache Gluth ſchlägt über dir zuſammen!

**Die Seeräuber.**

So zittre! Denn es naht
Die Strafe dem Verrath.

**Einige Seeräuber** (welche auf die Spitze des Felſens geeilt waren und jetzt zurückkehren.)

Auf deiner Huth ſey, Capitän!
Schon laſſen ſich die Feinde ſehn.

**Morris** (entſchloſſen.)

Die Jungfraun nehmt! Von dieſem Ort
Bringt ſie ſogleich zum Schiffe fort.

**Malwina.**

Du hohe Allmacht, ſteh uns bei!

**Brenda** (zu Morris.)

In mir bleibt dir die Rache treu.

Die Seeräuber bemächtigen ſich der Mädchen und wollen ſie gewaltſam nach dem Hintergrunde führen.)

## Zwölfte Scene.

Die Vorigen. Oliver und Edgar ſtürzen an der Spitze eines zahlreichen und bewaffneten Fiſcherhaufens herbei. Sullivan und Morris weichen entſetzt vor dem todtgeglaubten Edgar zurück.)

Oliver, Edgar und die Fiſcher. (Indem ſie die Jungfraun den überraſchten Seeräubern entreißen.)

Halt! ihr Buben. Solcher Tücke
Zu begegnen wiſſen wir.
Schwerdter weiſen ſie zurücke,
Flieht im Augenblick von hier.

Morris (auf Edgar blickend.)

Gibt der Tod die Beute wieder?

Sullivan.

Der iſt aus dem Grab erwacht.

Brenda.

Edgar — Engel ſteigen nieder.

Malwina.

Edgar lebt! O Himmelsmacht!

(Vom Meere her erſchallen plötzlich zahlreiche Kanonenſchüſſe.)

Die Seeräuber.

Fort! Schon hat der Kampf begonnen
Bringt den Freunden Hülfe gleich.

Morris.

Bald iſt mir der Sieg gewonnen,
Wieder kehr ich dann zu euch!

(Morris und die Seeräuber ab in den Hintergrund.)

**Malwina** (zu Edgar.)
Du lebſt!

**Edgar.**
Ich lebe!

**Malwina.**
Himmliſches Entzücken.

**Edgar.**
Biſt frei —

**Malwina.**
Gerettet!

**Edgar.**
Könnteſt mich beglücken.

**Brenda** (zu Oliver.)
O, Vater ſegne ihren Bund!
Sey nicht mehr ſtrenge, werde mild.

**Oliver** (bei Seite.)
Fürwahr, faſt wäre ohne ihn,
Mein Mißgeſchick erfüllt!

(Fanny und die Mädchen ſind indeſſen nachgekommen. Fortwährendes Schießen.)

**her der kampfenden Seeräuber** (hinter der Scene.)
Eiſen im Herzen,
Eiſen in der Hand,
Eiſen voll Schmerzen
Dem Feind zugewandt.

**Chor der Anweſenden** (auf der Bühne.)
Hört ihr das Kampfgeſchrei,

Dort herrſchet ſchon der Tod!
Sein Wüthen iſt jetzt frei,
Er bringet blut'ge Noth.

Chor der Seeräuber (hinter der Scene.)

Feuer im Herzen,
Feuer in der Hand,
Feuer voll Schmerzen
Dem Feind zugewandt.

Chor der Anweſenden.

Hört, immer ärger tobt
Der Kampf auf blauer Fluth,
Die Gottheit ſey gelobt,
Uns trifft nicht ſeine Wuth.

(Das bedrängte Seeräuberſchiff erſcheint im Hintergrunde zur Seite. Es fängt an zu brennen; die Flamme greift ſchnell um ſich. Alle ſehen im ſtummen Entſetzen dem Schauſpiele zu.)

Die Seeräuber (mit Angſtgeſchrei.)

Wehe!

(Gleich darauf fliegt das Schiff mit gewaltigem Krachen in die Luft, welche dadurch verfinſtert wird und erſt nach einigen Augenblicken ſich wieder erhellt.)

(Pauſe.)

Chor.

Es iſt geſchehn! Sie ſind gerichtet!
In Flammen fanden ſie den Untergang.

**Brenda** (mit Begeiſtrung.)
Jetzt hat die Gottheit mich verpflichtet,
Geſtillt iſt nun der Seele Drang,
Wie ich einſt war, ſo heiter bin ich wieder
Und Frieden ſinkt in meine Seele nieder.

**Oliver** (zu Edgar.)
Du haſt heut Heldenmuth bewährt,
Drum ſey Malwina dir gewährt!

**Malwina** und **Edgar.**
Ha! Seligkeit und Himmelsluſt
Ziehn in die dankerfüllte Bruſt.

**Brenda.**
Laßt mich die dritte ſeyn im Bunde,
Dann heilet ganz die Herzenswunde.
(Edgar und Malwina nehmen ſie liebevoll in die Mitte.)

**Schlußchor**
Seyd heiter, zufrieden und liebt euch ſtets treu
Das Glück eurer Herzen ſey täglich euch neu
Befolget was Tugend, was Liebe gebeut;
Das Schickſal bringt Lohn, der euch dauernd erfreut.

(Der Vorhang fällt.)